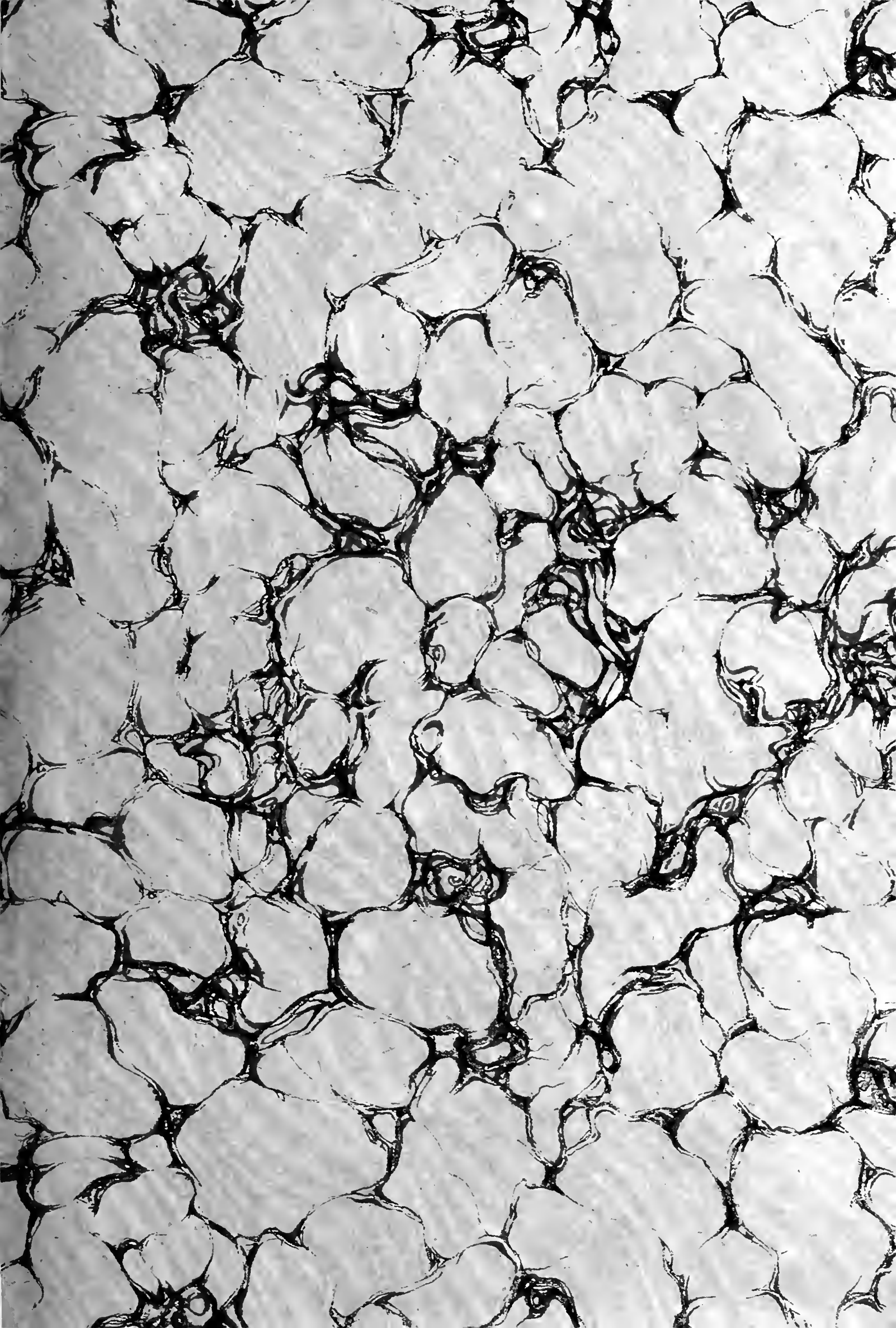

U d'/of OTTAWA
39003002243375





ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Mes Mémoires

TOME I

ILLUSTRATIONS

DE

GRANDVILLE, Victor HUGO, Tony JOHANNOT, LIX,
MÉAULLE, Henry MONNIER, Léon NOËL, Horace VERNET, etc.

(Documents de l'époque)



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



MES MÉMOIRES

I

MA NAISSANCE. — ON ME CONTESTE MON NOM. — EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL DE VILLERS-COTTERETS. LE CLUB DE CORBEIL. — ACTE DE MARIAGE DE MON PÈRE. — MA MÈRE. — MON GRAND-PÈRE MATERNEL. LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS, PÈRE DE PHILIPPE-ÉGALITÉ. — MADAME DE MONTESSON. — M. DE NOAILLES ET L'ACADÉMIE. UN MARIAGE MORGANATIQUE.

Je suis né à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne, située sur la route de Paris à Laon, à deux cents pas de la rue de la Noue, où mourut Demoustiers, à deux lieues de la Ferté-Milon, où naquit Racine, et à sept lieues de Château-Thierry, où naquit la Fontaine.

J'y suis né le 24 juillet 1802, rue de Lormet, dans la maison appartenant aujourd'hui à mon ami Cartier, qui voudra bien me la vendre un jour, pour que j'aille mourir dans la chambre où je suis né, et que je rentre dans la nuit de l'avenir, au même endroit d'où je suis sorti de la nuit du passé ; j'y suis né le 24 juillet 1802, à cinq heures et demie du matin ; ce qui me constitue, à l'heure où je commence ces Mémoires, c'est-à-dire le lundi 18 octobre 1847, quarante-cinq ans et trois mois.

Je suis un des hommes de notre époque auxquels on a contesté le plus de choses. On m'a contesté jusqu'à mon nom de *Davy de la Pailleterie*, auquel je ne tenais pas beaucoup, puisque je ne l'ai jamais porté et qu'on ne le trouvera à la suite de mon nom de *Dumas* que dans les actes officiels que j'ai passés devant notaire, ou dans les actes civils auxquels j'ai figuré, comme personnage principal, ou comme témoin.

Je demande donc la permission, pour que toute contestation cesse à ce sujet, de transcrire ici mon acte de naissance.

Extrait des registres des actes de l'état civil de la ville de Villers-Cotterets.

« Du cinquième jour du mois de thermidor an X de la république française.

« Acte de naissance de Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie, né cejourd'hui à cinq heures et demie du matin, fils de Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie, général de division, né à Jérémie, île et côte de Saint-Domingue, demeurant à Villers-Cotterets, et de Marie-Louise-Elisabeth Labouret, née audit Villers-Cotterets, *son épouse*

« Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin.

« Premier témoin : Claude Labouret, aïeul maternel de l'enfant ; second témoin : Jean-Michel Deviolaine, inspecteur forestier du quatrième arrondissement communal du département de l'Aisne, vingt-sixième conservation, demeurant audit Villers-Cotterets

« Sur la réquisition à nous faite par le père de l'enfant, et ont signé :

« Al. Dumas, Labouret et Deviolaine.

« Constaté suivant la loi par moi, Nicolas Brice-Mussart maire de la ville de Villers-Cotterets, faisant les fonctions d'officier de l'état civil.

« *Signé :* MUSSART. »

J'ai souligné les mots *son épouse*, parce que, tout en me contestant mon nom de *Davy de la Pailleterie*, ceux qui me le contestaient se sont appuyés sur ce fait, que j'étais bâtard.

Si j'avais été bâtard, j'aurais tout simplement accepté la barre, comme l'ont fait de plus célèbres bâtards que je ne l'eusse été, et, comme eux, j'eusse si bien travaillé de corps ou d'esprit, que je fusse arrivé à donner à mon nom une valeur personnelle. Mais, que voulez-vous, messieurs ! je ne le suis pas, et il faudra bien que le public fasse comme moi, c'est-à-dire qu'il se résigne à ma légitimité.

On s'est rabattu alors sur mon père. Dans un club de Corbeil, — c'était en 1848 — un monsieur fort bien vêtu, ma foi, et qu'on m'a assuré appartenir à la magistrature, ce que je n'eusse jamais cru si cette assurance ne m'eût été donnée par des gens dignes de foi ; un monsieur qui avait lu, dans je ne sais quelle biographie, que c'était non pas moi, mais mon père, qui était bâtard, ce monsieur me dit que, si je ne signais pas mon nom de Davy de la Pailleterie, c'est que mon père ne s'était jamais appelé de ce nom, attendu qu'il n'était pas le fils du marquis de la Pailleterie.

Je commençai par appeler ce monsieur du nom dont on appelle les gens qui vous disent de ces choses-là ; mais, le nom que je lui donnai ayant paru lui être aussi indifférent que si c'était son nom de famille, j'écrivis à Villers-Cotterets afin que l'on m'envoyât un second extrait des registres de l'état civil ayant rapport à mon père, comme on m'en avait déjà envoyé un premier ayant rapport à moi.

Je demande donc au lecteur la permission de lui mettre ce second extrait sous les yeux ; s'il avait le mauvais goût de préférer notre prose à celle du secrétaire de la mairie de Villers-Cotterets, qu'il s'en prenne à ce monsieur de Corbeil (1).

Extrait des registres des actes de l'état civil de la ville de Villers-Cotterets.

« L'an mil sept cent quatre-vingt-douze, premier de la république française, le 28 du mois de novembre, à huit heures du soir, après la publication d'un ban fait à la principale porte de la maison commune, le dimanche 18 du courant, et affiché depuis ce temps à l'endroit à ce destiné, du futur mariage entre le citoyen *Thomas-Alexandre Davy de la Pailleterie*, âgé de trente ans et huit mois, colonel des hussards du Midi, né à la Guinodée, au Trou-Jérémie, en Amérique, *fils de feu Alexandre-Antoine Davy de la Pailleterie*, ancien commissaire d'artillerie, mort à Saint-Germain en Laye en juin 1786, et de feu Marie-Cessette Dumas, décédée à la Guinodée, près de Trou-Jérémie, en Amérique, en 1772, ses père et mère, d'une part ; et la citoyenne Marie-Louise-Elisabeth Labouret, fille majeure du citoyen Claude Labouret, commandant la garde nationale de Villers-Cotterets et propriétaire de l'hôtel de *l'Ecu*, et de Marie-Joseph Prévot, ses père et mère, d'autre part ;

« Lesdits domiciliés, quant au futur en garnison à Amiens, et quant à la future en cette ville. Vu aussi *leurs extraits de naissance*, ne s'étant trouvé aucune opposition, je, Alexandre-Auguste-Nicolas Longpré, officier municipal et public de la commune, soussigné, ai reçu la déclaration de mariage des susdites parties et ai prononcé au nom de la loi qu'elles étaient unies en mariage. Le tout fait en présence des citoyens et des citoyennes :

« Louis-Brigitte-Auguste Espagne, lieutenant-colonel du 7e régiment de hussards en garnison à Cambrai, natif d'Auch, département du Gers ;

« Jean-Jacques-Etienne de Bèze, lieutenant du même régiment de hussards, natif de Clamecy, département de la Nièvre ;

« Jean-Michel Deviolaine, greffier-commis de la maîtrise et notable de cette ville, tous trois amis de l'époux ;

« Françoise-Elisabeth Retou, *belle-mère de l'époux*, veuve de défunt Antoine-Alexandre Davy de la Pailleterie, demeurant à Saint-Germain-en-Laye.

« Présents, le père et la mère de l'épouse, tous majeurs, lesquels ont signé avec nous et les parties le présent acte.

« Marie-Louise-Elisabeth Labouret ; Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie ; veuve de la Pailleterie ; Labouret ; Marie-Joseph Prévot ; L.-A. Espagne ; Jean-Jacques-Etienne de Bèze ; J.-M. Deviolaine, et Longpré, officier public. »

Cela posé, que ni moi ni mon père n'étions bâtards, et en nous réservant de prouver, à la fin de ce chapitre, que mon grand-père ne l'était pas plus que nous, je continue.

(1) Il est besoin de dire que ce fait raconté par nous, et qui s'est passé en 1848, est une intercalation à ce chapitre, écrit en 1847.

Quant à ma mère, Marie-Louise-Elisabeth Labouret, elle était fille, comme on l'a vu, de Claude Labouret, commandant de la garde nationale et propriétaire de l'hôtel de *l'Ecu*, au moment où il signait le contrat de mariage de sa fille, mais anciennement premier maître d'hôtel de Louis-Philippe d'Orléans, fils de Louis d'Orléans, qui avait fait si peu de bruit, et père de Philippe-Joseph, qui venait de prendre le surnom de Philippe-Egalité, et qui en faisait tant.

Louis-Philippe était mort d'une attaque de goutte, au château de Saint-Assise, le 18 novembre 1785. L'abbé Maury, qui disputait fort, en 1791, contre le fils, avait fait, en 1786, l'éloge funèbre du père à Notre-Dame.

Je me rappelle avoir très souvent entendu parler à mon grand-père de ce prince comme d'un homme excellent et assez charitable, quoique avare. Mais c'était surtout madame de Montesson que mon grand-père tenait en véritable idolâtrie.

On sait que Louis-Philippe d'Orléans, — veuf en premières noces de cette fameuse Louise-Henriette de Bourbon-Conti, dont les déréglements amoureux avaient fait scandale même à la cour de Louis XV, — avait, le 24 avril 1775, épousé en secondes noces Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de Montesson, demeurée veuve en 1769 du marquis de Montesson, lieutenant des armées du roi.

Ce mariage, quoique resté secret, s'était fait de l'agrément de Louis XV ; Soulavie donne, sur sa célébration et son accomplissement, quelques détails assez curieux pour que nous les consignions ici.

Ces détails ne manqueront pas d'intérêt, nous l'espérons, dans une époque où les mœurs sont devenues si différentes de ce qu'elles étaient alors.

Posons d'abord ceci en principe : c'est que madame de Montesson passait à la cour et à la ville pour avoir cette singulière idée de ne vouloir être la femme de M. le duc d'Orléans qu'après l'avoir épousé.

M. de Noailles a fait depuis, sur la résistance de madame de Maintenon aux désirs de Louis XIV en pareille circonstance, un livre qui lui a ouvert les portes de l'Académie.

Voyez à quoi tient l'homogénéité des corps constitués. Si madame veuve Scarron n'avait pas été vierge à l'époque de son second mariage, ce qui était possible, M. de Noailles ne faisait pas son livre, et l'Académie, où le besoin de la présence de M. de Noailles se faisait sentir, restait incomplète et, par conséquent, dépareillée !

Cela ne faisait rien à M. de Noailles, qui restait toujours M. de Noailles.

Mais que devenait l'Académie ?

Revenons à M. le duc d'Orléans, à son mariage avec madame de Montesson et au récit de Soulavie que nous reproduisons textuellement.

« La cour et la capitale étaient instruites des tourments du duc d'Orléans et des rigueurs de madame de Montesson.

« Ce prince, conduit par l'amour, ne voyait jamais ni le roi ni le duc de Choiseul, qu'il ne renouvelât la demande d'épouser madame de Montesson.

« Mais le roi s'était fait une règle de politique qui fut suivie pendant tout son règne, et qui ne permettait pas de légitimer ses enfants naturels, ni ceux des princes.

« Par les mêmes principes, il refusait à la noblesse du royaume la permission de contracter des mariages avec les princes du sang.

« Les débats interminables, entre les princes légitimes et les princes légitimés par Louis XIV, les intrigues dangereuses de M. du Maine et de madame de Maintenon, étaient les derniers exemples qu'on citât, pour motiver les refus dont le roi et ses ministres accablaient M. le duc d'Orléans. Le sang royal de la maison de Bourbon étant encore réputé divin, son mélange paraissait un crime politique.

« Du côté de Henri IV, prince béarnais, la maison de Bourbon se trouvait alliée, dans le Midi, à plusieurs maisons d'une noblesse subalterne. La maison de Bourbon méconnaissait ces alliances, et il suffisait qu'un gentilhomme peu connu eût tenté de les faire valoir pour être exclu des grâces de la cour.

« Le ministre était, d'ailleurs, si satisfait de tenir les d'Orléans sous sa dépendance, que Louis XV refusa avec constance de faire madame de Montesson la première princesse du sang par un mariage solennel, obligeant le duc d'Orléans à se contenter d'un mariage secret. Ce mariage, quoique légitime, comme union conjugale, n'aurait aucun des caractères de ceux des princes du sang et ne serait pas publié.

« Madame de Montesson ne voulait ni jouer le rôle forcé de première princesse du sang, ni soutenir avec les princesses des hostilités d'étiquette qui n'étaient pas dans son caractère.

« Déjà habituée à l'observation des règles de la décence

avec M. le duc d'Orléans, elle parut contente de l'épouser comme madame de Maintenon avait épousé Louis XIV.

« L'archevêque de Paris, instruit de l'agrément du roi, accorda aux deux époux la dispense des trois publications de bans.

« Le chevalier de Durfort, premier gentilhomme de la chambre du prince, en survivance du comte de Pons, et Périgny, l'ami du prince, furent les témoins du mariage, bénit par l'abbé Poupart, curé de Saint-Eustache, en présence de M. de Beaumont, archevêque de Paris.

« Le jour du mariage, le duc d'Orléans avait, à Villers-Cotterets, une cour très nombreuse.

« La veille et le matin de la cérémonie, il avait dit à M. de Valençay et à ses plus intimes qu'il touchait enfin à une époque et au moment d'une sorte de bonheur qui n'avait que le seul désagrément de n'être pas connu.

« Le matin du jour qu'il reçut à Paris la bénédiction nuptiale, il dit :

« — Je laisse la compagnie, je reviendrai plus tard ; je ne reviendrai pas seul, mais bien accompagné d'une personne avec laquelle vous partagerez l'attachement que vous portez à mes intérêts et à moi-même.

« Le château fut, pendant toute la journée, dans la plus grande attente. M. d'Orléans, parti sans proférer le mot *mariage*, avait emporté la clef des secrets de la journée.

« Le soir, on le vit rentrer au salon de compagnie, qui était très-nombreux, tenant par la main madame de Montesson, sur laquelle se réunirent tous les regards.

« La modestie était le plus beau de ses ornements. Toute la compagnie fut touchée du premier instant d'embarras.

« Le marquis de Valençay alla vers elle, et, la traitant avec les manières et les égards dus à une princesse du sang, il fit les honneurs de la maison en homme initié dans les mystères de la matinée.

« L'heure du coucher arriva.

« Il était d'usage, chez le roi et dans la maison des princes, que le seigneur le plus qualifié, recevant du valet de chambre la chemise, la présentât au prince, quand il se couchait : à la cour, le premier prince du sang avait les prérogatives de la donner au roi ; chez lui, il la recevait du premier chambellan.

« Il est dit, dans une lettre de madame de Sévigné du 17 janvier 1680, que, « dans les mariages de la famille « royale, les nouveaux époux étaient couchés et les chemises « données par le roi et par la reine. Quand Louis XIV l'eut « donnée à M. le prince de Conti et la reine à la princesse, « le roi l'embrassa tendrement quand elle fut au lit et la « pria de ne rien contester à M. le prince de Conti, mais « d'être obéissante et douce. »

Au mariage de M. le duc d'Orléans, la cérémonie de la chemise eut lieu de cette sorte. D'abord un moment d'embarras la précéda ; le duc d'Orléans et le marquis de Valençay temporisèrent quelque temps, d'un côté avant de la demander, de l'autre avant de la recevoir.

« Il y avait dans M. d'Orléans l'aimable retenue d'un homme modéré dans les jouissances les plus pures.

« Valençay enfin la présenta au prince, qui, en se dépouillant de celle de la journée, jusqu'à la ceinture, offrit à toute la compagnie le spectacle d'une épilation complète suivant les règles de la plus brillante galanterie du temps.

« Les princes ou les grands ne consommaient de mariages ou ne recevaient les premières faveurs d'une maîtresse qu'après avoir subi cette opération préalable.

« La nouvelle du fait passa dans le moment de la chambre dans le reste du palais, et l'on ne douta plus du mariage du duc d'Orléans avec madame de Montesson, contrarié par tant d'intérêts et d'incidents.

« Le duc d'Orléans vécut depuis son mariage dans la plus grande intimité avec son épouse. Elle lui rendit entièrement les honneurs qui étaient dus au premier prince du sang.

« Elle l'appelait *monseigneur* en public et parlait avec respect aux princesses du sang, leur accordant le pas et les préséances d'usage, en entrant, ou en sortant, et pendant leurs visites dans les grands appartements du Palais-Royal

« Elle conservait le nom de veuve de M. de Montesson ; mais elle était appelée de son mari *madame de Montesson*, ou simplement *madame*, ou quelquefois *ma femme*, suivant les circonstances. Il l'appelait de cette manière, lorsqu'il était avec ses amis. Le soir, en quittant la compagnie, on lui entendait dire souvent :

« — Ma femme, irons-nous bientôt nous coucher ?

« Le caractère excellent de madame de Montesson fit longtemps le bonheur de ce prince et son propre bonheur.

« Elle s'occupait de musique et des chasses dont elle partageait les plaisirs avec le prince. Elle avait un théâtre dans l'hôtel qu'elle habitait à la Chaussée-d'Antin, théâtre sur lequel elle jouait avec lui.

« Le duc d'Orléans, né bonhomme et naïf, réussissait dans les rôles de paysan et madame de Montesson dans ceux de bergère et d'amante

« Feu madame la duchesse d'Orléans avait prostitué cette maison au point que les dames n'y venaient qu'avec des réserves étudiées et suivies. Madame de Montesson y rétablit le bon ton, la dignité, rouvrit la porte aux plaisirs délicats et ranima le goût des arts, du bel esprit, et y ramena souvent la gaieté et la bonhomie. »

Ce château de Villers-Cotterets, dans lequel Soulavie raconte que s'accomplit ce mariage si désiré, était, avec Sainte-Assise, la résidence de M. le duc d'Orléans.

Ce château faisait partie des apanages de la famille depuis le mariage de Monsieur, frère du roi Louis XIV, avec madame Henriette d'Angleterre.

Le bâtiment, presque grand à lui seul comme toute la ville, et qui, devenu un dépôt de mendicité, une maison d'asile, loge aujourd'hui sept à huit cents pauvres, ce bâtiment n'offre rien de bien remarquable comme architecture, à part un coin de l'ancienne chapelle, qui appartenait, autant qu'on en peut juger par ce qui en reste, à l'époque de la plus belle renaissance. Commencé par François Ier, le château a été achevé par Henri II.

Le père et le fils y ont apposé chacun son cachet.

François Ier y a sculpté ses salamandres ; Henri II, son chiffre et celui de sa femme Katherine de Médicis.

Les deux chiffres, qui se composent de la lettre K et de la lettre H, sont renfermés dans les trois croissants de Diane de Poitiers.

Etrange réunion des chiffres des époux et des armes de la maîtresse, et qui est encore visible aujourd'hui à l'angle de la prison donnant sur la petite rue qui conduit à l'abreuvoir.

Consignons ici que madame de Montesson était la tante de madame de Genlis, et que c'est par elle que l'auteur d'*Adèle et Théodore* entra comme dame d'honneur dans la maison de madame la duchesse d'Orléans, femme de Philippe-Joseph, poste qui la conduisit à devenir la maîtresse de Philippe-Egalité, et le *gouverneur* des trois jeunes princes, le duc de Valois, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais.

Le duc de Valois fut depuis duc de Chartres à la mort de son grand-père, et devint, le 9 août 1830, Louis-Philippe Ier, roi des Français.

II

MON PÈRE. — SA NAISSANCE. — LES ARMOIRIES DE LA FAMILLE. — LES SERPENTS DE LA JAMAÏQUE. — LES CAÏMANS DE SAINT-DOMINGUE. — MON GRAND-PÈRE. — UNE AVENTURE DE JEUNE HOMME. — UN PREMIER DUEL. — M. LE DUC DE RICHELIEU SERT DE TÉMOIN A MON PÈRE. — MON PÈRE S'ENGAGE COMME SIMPLE SOLDAT. — IL CHANGE DE NOM. — MORT DE MON GRAND-PÈRE. — SON EXTRAIT MORTUAIRE.

Mon père, qui apparait déjà deux fois dans le récit commencé, — d'abord à propos de mon acte de naissance, ensuite à propos de son contrat de mariage, — était le général républicain Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie. engage-

Il était fils lui-même, comme il est ne il convenait actes cités par nous, du marquis Ar voir la prise de de la Pailleterie, colonel, et comm lerie, auquel appartenait par hérita consigné sur les releterie, érigée en marquisat par Lo-en-Laye.

Les armes de la famille étaient d aux vols éployés, posés deux et un e très haut et très gent placé en cœur ; embrassés pa toine Davy de la senestres des aigles du chef et re Bielleville, époux l'aigle de pointe. récédent, âgé d'en-

A ses armes, mon père, en s'eng mé au cimetière, soldat, ajouta une devise, ou plutôt, sieur Denis Nivarçant à son titre, et, par conséquent, aussi bourgeois, leur lieu et place cette devise : *Deus de*

mon père à

(1) Dieu a donné, Dieu donnera.

devise qui eût été ambitieuse si Dieu ne l'avait pas contresignée.

Je ne sais quelle brouille de cour ou quel projet de spéculation détermina mon grand-père à quitter la France, vers 1760, à vendre sa propriété et à s'en aller fonder une habitation à Saint-Domingue.

En conséquence de cette détermination, il avait acheté une immense étendue de terrain, située vers la pointe occidentale de l'île, près du cap Rose, et connue sous le nom de la Guinodée, au Trou-Jérémie.

C'est là que mon père naquit de Louise-Cessette Dumas, et du marquis de la Pailleterie, le 25 mars 1762.

Le marquis de la Pailleterie avait alors cinquante-deux ans, étant né en 1710.

Les yeux de mon père s'ouvrirent dans la plus belle partie de cette île magnifique, reine du golfe où elle est située, et dont l'air est si pur, qu'aucun reptile venimeux n'y saurait vivre.

Un général, chargé de reconquérir Saint-Domingue, qui nous avait échappé, eut l'ingénieuse idée, comme moyen de guerre, de faire transporter de la Jamaïque à Saint-Domingue toute une cargaison de reptiles les plus dangereux que l'on put trouver. Des nègres charmeurs de serpents furent chargés de les prendre sur un point et de les déposer sur l'autre.

La tradition veut qu'un mois après, tous ces serpents périrent, depuis le premier jusqu'au dernier.

Saint-Domingue n'a donc ni serpent noir comme Java, ni serpent à sonnettes comme l'Amérique du Nord, ni cobra-cappel comme le Cap; mais Saint-Domingue a des caïmans.

Je me rappelle avoir entendu raconter à mon père, — j'étais bien enfant, puisque mon père est mort en 1806 et que je suis né en 1802, — je me rappelle, dis-je, avoir entendu raconter à mon père qu'un jour, revenant, à l'âge de dix ans, de la ville à l'habitation, il avait vu, à son grand étonnement, étendu au bord de la mer, une espèce de tronc d'arbre qu'il n'avait pas remarqué en passant au même endroit deux heures auparavant; il s'était alors amusé à ramasser des cailloux et à les jeter au soliveau; mais tout à coup, au contact de ces cailloux, le soliveau s'était réveillé: ce n'était rien autre chose qu'un caïman qui dormait au soleil.

Les caïmans ont le réveil maussade, à ce qu'il paraît; celui dont il est question avisa mon père et se prit à courir après lui. Mon père, véritable enfant des colonies, fils des plages et des savanes, courait bien; mais il paraît que le caïman courait ou plutôt sautait encore mieux que lui, et cette aventure eût bien pu me laisser à tout jamais dans les limbes, si un nègre qui mangeait des patates, posé à califourchon sur un mur, n'eût vu ce dont il s'agissait, et crié à mon père, déjà fort essoufflé:

— Petit monsié, couri droit! petit monsié, couri gauche!

Ce qui, traduit du créole en français, voulait dire: « Mon petit monsieur, courez en zigzag »; genre de locomotion tout à fait antipathique à l'organisation du caïman, qui ne peut que courir droit devant lui, ou sauter à la manière des lézards.

Grâce à ce conseil, mon père arriva sain et sauf à l'habitation; mais, en arrivant, comme le Grec de Marathon, il tomba hors d'haleine, et peu s'en fallut que ce ne fût, comme lui, pour ne plus se relever.

Cette course dans laquelle l'animal était le chasseur et l'homme le chassé, avait laissé une profonde impression dans l'esprit de mon père.

Mon grand-père, habitué à la vie aristocratique de Versailles, avait peu de goût pour l'existence qu'il menait aux colonies. D'ailleurs, sa femme, qu'il aimait beaucoup, était morte en 1772; et, comme elle était chargée de tous les détails de l'habitation, l'habitation, depuis sa mort, allait perdant tous les jours de sa valeur. Le marquis fit un bail de cette habitation moyennant une redevance qui devait être exactement payée, et revint en France.

« Françoi[illegible] eut lieu vers 1780; mon père avait donc alors de défunt Antoine-[illegible] rant à Saint Germai[illegible]légante jeunesse de cette époque, parmi [illegible] Lameth, les Dillon, les Lauzun, qui

« Présents, le père [illegible]arades, mon père vivait en vrai fils de lesquels ont signé avec [illegible]ge, quoique son teint de mulâtre don-

« Marie-Louise-Elisa[illegible]ange à sa physionomie; élégant comme mas-Davy de la Pailleterie[illegible]ement fait à l'époque où c'était un ret; Marie-Joseph Pa[illegible] fait, avec des pieds et des mains de Etienne de Bèze; J[illegible]ement adroit à tous les exercices du blic. » [illegible]leurs élèves de Laboissière, le premier

Cela posé, que ni [illegible]u temps; luttant de force, d'adresse et en nous réservant d[illegible]-Georges, qui, âgé de quarante-huit ans, mon grand-père ne [illegible]étentions d'un jeune homme et justifiait [illegible]ations, mon père devait avoir et eut une [illegible]es, dont nous rapporterons une seule qui, [illegible]ère d'originalité, mérite cette exception.

(1) Il est besoi[illegible] s'est passé en 1848[illegible] nom illustre s'y rattache, et, soit au théâtre, [illegible] romans, ce nom s'est présenté si souvent sous ma plume, que c'est presque un devoir pour moi d'expliquer au public d'où vient ma sympathie pour ce nom.

Le marquis de la Pailleterie avait été compagnon du duc de Richelieu, plus vieux que lui de quatorze ans, à l'époque où celui-ci, sous les ordres du marquis d'Asfeld, commandait une brigade au siège de Philipsbourg: ce devait être en 1738.

Mon grand-père était alors premier gentilhomme de M. le prince de Conti.

M. le duc de Richelieu était, comme on sait, du côté de son grand-père, qui se nommait *Vignerot*, d'assez médiocre naissance.

Il avait inutilement changé en *d* le *t* qui termine ce nom et invoqué une origine anglaise pour dérouter les chercheurs de filiation. Les limiers héraldiques prétendaient que le susdit Vignerot avec un *t*, et non avec un *d*, était tout bonnement un joueur de luth, lequel avait séduit la nièce du grand cardinal, comme Abeilard la nièce du chanoine Fulbert, et qui, plus heureux qu'Abeilard, étant resté au complet, l'avait épousée après l'avoir séduite.

Le maréchal, qui, au reste, à cette époque, n'était pas encore maréchal, Vignerot par son père, n'était Richelieu que par sa grand'mère; ce qui ne l'avait pas empêché d'épouser, en premières noces, mademoiselle de Noailles et en secondes, mademoiselle de Guise, alliance, nous parlons de la dernière, alliance qui l'apparentait avec la maison impériale d'Autriche et le faisait cousin du prince de Pont et du prince de Lixen.

Or, il arriva qu'un jour que le duc de Richelieu avait été de tranchée, et que, selon son habitude, il ne s'était pas ménagé, il arriva, dis-je, qu'il revenait au camp avec mon grand-père, et suivait la chaussée, tout couvert de sueur et de boue.

MM. les princes de Pont et de Lixen se promenaient sur cette même chaussée; le duc, pressé de rentrer chez lui pour changer de tout, passa près d'eux au galop et en les saluant.

— Oh! oh! dit le prince de Lixen, c'est vous, mon cousin? Vous voilà bien crotté; vous l'êtes un peu moins cependant, depuis que vous avez épousé ma cousine.

M. de Richelieu arrêta court son cheval, mit pied à terre, invita mon grand-père à en faire autant, et, s'avançant vers le prince de Lixen:

— Monsieur, lui dit-il, vous m'avez fait l'honneur de m'adresser la parole.

— Oui, monsieur le duc, répondit le prince.

— Je puis, je crois même, avoir mal entendu ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire. Vous plairait-il de me répéter les mêmes paroles sans y changer une syllabe?

Le prince de Lixen s'inclina en signe d'acquiescement et répéta mot pour mot la même phrase qu'il avait déjà prononcée.

Elle avait un tel caractère d'insolence, qu'il n'y avait pas d'arrangement possible. M. de Richelieu salua M. de Lixen et mit l'épée à la main.

Le prince en fit autant.

Le prince de Pont se trouva naturellement le témoin de son frère le prince de Lixen, et mon grand-père celui du duc de Richelieu.

Au bout d'une minute, M. de Richelieu passait son épée au travers du corps du prince de Lixen, lequel tomba roide mort entre les bras du prince de Pont (1).

Quarante-cinq ans s'étaient passés depuis cet événement. M. de Richelieu, doyen des maréchaux de France, avait été nommé le président du tribunal du point d'honneur en 1781, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Il en avait donc quatre-vingt-sept quand arriva l'anecdote que nous allons raconter.

Mon père avait alors vingt-deux ans.

Il se trouvait, un soir, en grand négligé, au théâtre de la Montansier, dans la loge d'une créole fort belle et fort en réputation à cette époque. Soit à cause de la grande popularité de la dame, soit à cause de son négligé, il se tenait sur le derrière de la loge.

Un mousquetaire qui, de l'orchestre, avait reconnu la dame, se fit ouvrir la loge, et, sans demander autrement la permission, vint s'asseoir auprès d'elle et commença d'entamer la conversation.

— Pardon, monsieur, dit la dame l'interrompant aux premiers mots qu'il prononça, mais il me semble que vous ne remarquez pas assez que je ne suis pas seule.

— Et avec qui donc êtes-vous? demanda le mousquetaire.

— Mais avec monsieur, je pense, répliqua la dame en indiquant mon père.

(1) L'anecdote a été écrite autrement; mais je la trouve consignée comme je viens de la raconter — dans les papiers de mon père — avec cette note d'une autre main que la sienne: *Le général tenait l'anecdote du duc de Richelieu lui-même.* J'ai donc dû adopter ou plutôt conserver cette version.

— Oh ! pardon ! dit le jeune homme, je prenais monsieur pour votre laquais.

Cette insolence n'était pas plus tôt lâchée, que l'impertinent mousquetaire, lancé comme par une catapulte, allait tomber au milieu du parterre.

Cette chute, à laquelle personne ne s'attendait, produisit un grand tumulte.

Elle intéressait non seulement celui qui tombait, mais encore ceux sur qui il tombait.

Le parterre était debout à cette époque, et n'eut, par conséquent, pas besoin de se lever ; il se retourna, en poussant de grands cris, vers la loge d'où avait été lancé le mousquetaire.

Mon père, qui s'attendait aux suites qu'une pareille affaire devait naturellement avoir, sortit à l'instant même de la loge pour attendre son adversaire dans le corridor. Mais il n'y trouva qu'un officier de la connétablie qui le toucha de sa baguette d'ébène à pomme d'ivoire, en lui annonçant qu'au nom de messeigneurs les maréchaux de France, il s'attachait à sa personne.

C'était la première fois que mon père avait affaire à la connétablie. Elevé à Saint-Domingue, où il n'y avait aucun tribunal de maréchaux, il n'était pas au courant des pratiques de l'institution.

— Pardon, monsieur, dit-il au garde : vous venez de m'annoncer, je crois, que vous vous attachiez à ma personne ?

— J'ai eu cet honneur, monsieur, répondit le garde.

— Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, monsieur, que, de ce moment à celui où le tribunal du point d'honneur aura décidé de votre affaire, je ne vous quitterai plus.

— Vous ne me quitterez plus ?

— Non, monsieur.

— Comment, vous allez me suivre ?

— Oui, monsieur.

— Partout où j'irai ?

— Partout.

— Même chez madame ?

Le garde s'inclina avec une politesse exquise.

— Même chez madame, répondit-il.

— Même chez moi ? continua mon père.

— Même chez vous.

— Dans ma chambre ?

— Dans votre chambre.

— Oh ! c'est trop fort, cela !

— C'est ainsi, monsieur.

Et le garde s'inclina avec la même politesse que la première fois.

Mon père avait bien envie de se débarrasser du garde de la connétablie comme il s'était débarrassé du mousquetaire ; mais toutes les réponses et même les injonctions que nous venons de rapporter lui avaient été faites avec une telle courtoisie, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher.

Mon père reconduisit la dame jusqu'à sa porte, la salua aussi respectueusement que le garde de la connétablie l'avait salué lui-même, et ramena chez lui le délégué de MM. les maréchaux de France

Celui-ci s'installa dans son appartement, sortant avec lui, ne le quittant pas plus que son ombre.

Trois jours après, mon pére fut assigné à comparaître devant M. le duc de Richelieu, qui alors habitait le fameux pavillon de Hanovre.

On sait que les Parisiens avaient baptisé ainsi l'hôtel que M. de Richelieu avait fait bâtir au coin du boulevard et de la rue Louis-le-Grand, parce qu'ils prétendaient, et peut-être n'était-ce pas sans raison, que la guerre de Hanovre en avait fait les frais.

Mon père s'appelait alors le comte de la Pailleterie ; — nous dirons bientôt à quelle occasion il renonça à ce nom et à ce titre. — Ce fut donc sous ce nom et sous ce titre que mon père fut annoncé chez le maréchal.

Ce nom éveilla un double souvenir dans l'esprit et dans le cœur du vainqueur de Mahon.

— Oh ! oh ! dit-il, en se renversant dans son fauteuil, seriez-vous par hasard le fils du marquis de la Pailleterie, un ancien ami à moi, qui fut, pendant le siège de Philipsbourg, mon témoin dans le duel où j'eus le malheur de tuer le prince de Lixen ?

— Oui, monseigneur.

— Alors, m'sieu, — c'était la manière du duc de Richelieu de prononcer le mot *monsieur* — vous êtes le fils d'un brave gentilhomme, vous devez avoir raison ; contez-moi votre affaire.

Mon père raconta l'événement tel que nous venons de le raconter nous-même.

Il y avait, entre cette affaire et celle de M. de Richelieu avec son cousin une trop grande analogie pour que le maréchal n'en fût point frappé.

— Oh ! oh ! fit-il, et vous affirmez que cela s'est passé ainsi, m'sieu ?

— Sur ma foi de gentilhomme, monseigneur.

— Il vous faut une réparation alors, et, si vous voulez aujourd'hui m'accepter pour témoin, je serai enchanté de vous rendre à mon tour le service que m'sieu votre père m'a rendu, il y a tantôt quarante-six ou quarante-sept ans.

Comme on le comprend bien, mon père accepta cette offre, qui sentait son Richelieu des pieds à la tête.

La rencontre eut lieu dans le jardin même du pavillon de Hanovre ; l'adversaire de mon père reçut un coup d'épée à travers l'épaule.

Cette aventure devait réunir les deux vieux amis : le duc de Richelieu demanda au fils des nouvelles du père et apprit que le marquis de la Pailleterie, après avoir habité Saint-Domingue pendant près de vingt ans, était revenu en France et habitait maintenant Saint-Germain-en-Laye.

Une invitation fut envoyée au marquis de la Pailleterie de venir voir le duc au pavillon de Hanovre.

Comme on pense bien, mon grand-père n'y manqua point Ces deux héros de la Régence parlèrent longuement de leurs campagnes et de leurs amours ; puis, au dessert, la conversation tomba sur mon père, et il fut convenu que le maréchal saisirait la première occasion qui se présenterait de placer dans l'armée le fils de son vieil ami.

Il était écrit que la carrière militaire de mon père s'ouvrirait sous de moins illustres auspices.

Vers cette époque, mon grand-père épousa en secondes noces Marie-Françoise Retou, sa femme de charge ; il avait alors soixante et quatorze ans.

Ce mariage amena un refroidissement entre le fils et le père.

Il résulta de ce refroidissement que le père serra plus que jamais les cordons de sa bourse et que le fils s'aperçut, un matin, que la vie de Paris sans argent était une sotte vie.

Il alla donc trouver le marquis et lui annonça qu'il venait de prendre une résolution.

— Laquelle ? demanda le marquis.

— Celle de m'engager.

— Comme quoi ?

— Comme soldat.

— Où cela ?

— Dans le premier régiment venu.

— A merveille ! répondit mon grand-père ; mais, comme je m'appelle le marquis de la Pailleterie, que je suis colonel, commissaire général d'artillerie, je n'entends pas que vous traîniez mon nom dans les derniers rangs de l'armée.

— Alors, vous vous opposez à mon engagement ?

— Non ; mais vous vous engagerez sous un nom de guerre.

— C'est trop juste, répondit mon père ; je m'engagerai sous le nom de Dumas.

— Soit

Et le marquis, qui n'avait jamais, d'ailleurs, été un père très tendre, tourna le dos à son fils, le laissant libre de faire ce qu'il voudrait.

Mon père s'engagea donc, ainsi que la chose avait été convenue, sous le nom d'Alexandre Dumas.

Il s'engagea, le 2 juin 1786, au régiment des dragons de la Reine, sixième de l'arme, sous le nº 429.

Ce fut M. le duc de Grammont, grand-père de mon ami le duc de Guiche actuel, qui reçut son engagement sous le nom d'Alexandre Dumas ; seulement, à l'appui de cet engagement fut annexé un certificat que le duc de Guiche, voici deux ans à peu près, est venu m'apporter comme un bon souvenir de M. le duc de Grammont, son père.

Il était signé de quatre notables de Saint-Germain-en-Laye et constatait que, quoique s'engageant sous le nom d'Alexandre Dumas, le nouvel enrôlé était bien le fils du marquis de la Pailleterie.

Quant au marquis, il mourut treize jours après l'engagement de son fils aux dragons de la Reine, comme il convenait à un vieux gentilhomme qui ne voulait pas voir la prise de la Bastille.

Voici son extrait mortuaire tel qu'il est consigné sur les registres de l'état civil de Saint-Germain-en-Laye.

« Le vendredi 16 juin 1786, le corps de très haut et très puissant seigneur messire Alexandre-Antoine Davy de la Pailleterie, écuyer, seigneur et patron de Bielleville, époux de Marie-Françoise Retou, mort le jour précédent, âgé d'environ soixante et seize ans, a été inhumé au cimetière, messe chantée en présence du clergé et du sieur Denis Nivarrat, bourgeois, du sieur Louis Regnault, aussi bourgeois, amis du défunt, qui ont signé. »

Par cette mort, le dernier lien qui retenait mon père à l'aristocratie se trouvait rompu.

III

MON PÈRE REJOINT LE RÉGIMENT. — SON PORTRAIT. — SA FORCE. — SON ADRESSE. — LE SERPENT DU NIL. — LE RÉGIMENT DU ROI ET LE RÉGIMENT DE LA REINE. — LE CAMP DE MAULDE. — LES TREIZE CHASSEURS TYROLIENS. — LE NOM DE MON PÈRE EST MIS A L'ORDRE DE L'ARMÉE. — LA FRANCE PROVIDENTIELLE. — MON PÈRE LIEUTENANT-COLONEL. — LE CAMP DE LA MADELEINE. — MON PÈRE GÉNÉRAL DE BRIGADE A L'ARMÉE DU NORD. — IL EST NOMMÉ GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — LETTRE DE BOUCHOTTE. — LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE EN MISSION A BAYONNE. — LEUR ARRÊTÉ CONTRE MON PÈRE. — MALGRÉ CET ARRÊTÉ MON PÈRE RESTE A BAYONNE. — « MONSIEUR DE L'HUMANITÉ ».

Le nouvel enrôlé rejoignit son régiment, en garnison à Laon, vers la fin du mois de juin 1786.

Mon père, nous l'avons déjà dit, à l'âge de vingt-quatre ans qu'il avait alors, était un des plus beaux jeunes hommes qu'on pût voir. Il avait ce teint bruni, ces yeux marrons et veloutés, ce nez droit qui n'appartiennent qu'au mélange des races indiennes et caucasiques. Il avait les dents blanches, les lèvres sympathiques, le cou bien attaché sur de puissantes épaules, et, malgré sa taille de cinq pieds neuf pouces, une main et un pied de femme. Ce pied surtout faisait damner ses maîtresses, dont il était bien rare qu'il ne pût pas mettre les pantoufles.

Au moment où il se maria, son mollet était juste de la grosseur de la taille de ma mère.

La liberté dans laquelle il avait vécu aux colonies avait développé son adresse et sa force d'une manière remarquable ; c'était un véritable cavalier américain, un gaucho. Le fusil ou le pistolet à la main, il accomplissait des merveilles dont Saint-Georges et Junot étaient jaloux. Quant à sa force musculaire, elle était devenue proverbiale dans l'armée. Plus d'une fois, il s'amusa, au manège, en passant sous quelque poutre, à prendre cette poutre entre ses bras, et à enlever son cheval entre ses jambes. Je l'ai vu, et je me rappelle cela avec tous les étonnements de l'enfance, porter deux hommes sur sa jambe pliée, et, avec ces deux hommes en croupe, traverser la chambre à cloche-pied. Je l'ai vu, dans un mouvement de douleur, prendre un jonc de grosseur moyenne entre ses deux mains, et entre ses deux mains, le briser en tournant une main à droite et une main à gauche. Je me rappelle enfin que, sortant un jour du petit château des Fossés, où nous demeurions, il avait oublié la clef d'une barrière ; je me rappelle l'avoir vu descendre de cabriolet, prendre la barre transversale, et, à la deuxième ou troisième secousse, faire éclater la pierre dans laquelle elle était scellée.

Le docteur Ferus, qui a servi sous mon père, m'a raconté souvent que, âgé de dix-huit ans à peu près, lui, Ferus, fut expédié à l'armée des Alpes comme aide-chirurgien. Le soir de son arrivée, il regardait au feu d'un bivac un soldat, qui, entre plusieurs tours de force, s'amusait à introduire son doigt dans le canon d'un fusil de munition, et le soulevait, non pas à bras mais à doigt tendu.

Un homme, enveloppé d'un manteau, se mêla aux assistants et regarda comme les autres ; puis, souriant et jetant son manteau en arrière :

C'est bien cela, dit-il. Maintenant, apportez quatre fusils.

On obéit, car on avait reconnu le général en chef.

Alors il passa ses quatre doigts dans les quatre canons, et leva les quatre fusils avec la même facilité que le soldat en avait levé un seul.

— Tiens, dit-il en les reposant lentement à terre, quand on se mêle de faire des tours de force, voilà comment on les fait.

Ferus, en me racontant cette anecdote, en était encore à comprendre comment les muscles d'un homme pouvaient soulever un pareil poids.

Le père Moulin, propriétaire de l'hôtel du *Palais-Royal*, où fut tué le maréchal Brune à Avignon ; le père Moulin, qui lui-même était d'une force telle, que, le jour de l'assassinat du maréchal, et en le défendant, il prit un des assassins, *en lui passant la main sous les côtes*, ce sont ses propres expressions, et le jeta par une fenêtre ; le père Moulin me racontait, à l'un de mes passages à Avignon, que, servant sous mon père en Italie, un ordre du jour était intervenu défendant aux soldats de sortir sans leur sabre, sous peine de quarante-huit heures de salle de police.

Cet ordre du jour était motivé par les fréquents assassinats qui avaient lieu.

Mon père passait à cheval et rencontra le père Moulin, qui à cette époque était un beau et grand garçon de vingt-cinq ans.

Malheureusement, ce beau et grand garçon de vingt-cinq ans n'avait pas de sabre au côté.

En apercevant mon père, il se mit à courir pour gagner une rue transversale ; mais mon père, qui avait avisé le fuyard et reconnu la cause de sa fuite, mit son cheval au galop, le rejoignit, et, tout en lui criant : « Mais, gredin ! tu veux donc te faire assassiner », il l'empoigna par le collet de son habit, et, le soulevant de terre, sans presser ni ralentir la marche de son cheval, il l'emporta ainsi dans sa serre comme un épervier fait d'une alouette, jusqu'à ce que, trouvant un corps de garde sur sa route, il le jetât dans ce corps de garde en criant :

— Quarante-huit heures de salle de police à ce bougre-là !

Le père Moulin avait fait les quarante-huit heures de salle de police ; mais ce qui lui était resté dans l'esprit, ce qui lui avait paru durer le plus longtemps, ce n'étaient pas ces quarante-huit heures de prison, c'étaient ces dix minutes de course.

L'adresse de mon père comme chasseur était égale à sa force physique ; j'ai retrouvé dans les Alpes, où, comme on vient de le voir, il a commandé en chef, des traditions conservées chez des vieillards qui avaient chassé avec lui, et qui citaient des exemples presque incroyables de sa rapidité à ce qu'on appelle, en terme de chasse, *jeter le coup*.

Au reste, un seul fait en donnera une idée.

Parmi ses aides de camp, mon père avait distingué, comme un excellent et infatigable chasseur, le capitaine d'Horbourg de Marsanges, commandant la compagnie d'élite du 15e régiment de dragons.

Il en avait fait son compagnon ordinaire dans ses expéditions de chasse.

Un matin, mon père et son aide de camp sortirent du Caire, par la porte du Nil, pour aller chasser dans l'île de Rhodah ; à peine avaient-ils fait cinq cents pas hors des murs, qu'ils rencontrèrent un capitaine de dromadaires, qui, contrairement à toutes les habitudes de la vénerie, leur souhaita une bonne chasse.

— Au diable l'animal ! s'écria le capitaine d'Horbourg, qui avait toutes les superstitions des vrais chasseurs ; voilà notre journée flambée ; si vous m'en croyez, nous rentrerons.

— Allons donc, fit mon père, es-tu fou ?

— Mais, mon général, vous savez le proverbe ?

— Sans doute, je le sais ; mais c'est un proverbe français et non arabe. Oh ! si nous chassions dans la plaine Saint-Denis, je ne dis pas... Allons, en route !

On s'embarqua et l'on atteignit l'île.

L'île, ordinairement si giboyeuse, semblait déserte.

Le capitaine d'Horbourg, de cinq minutes en cinq minutes, envoyait à tous les diables le capitaine de dromadaires.

Tout à coup, il s'arrêta, l'œil fixe, le fusil en arrêt.

— Général ! dit-il à mon père, qui était à vingt-cinq pas de lui.

— Eh bien, quoi ?

— Un serpent !

— Comment, un serpent ?

— Oui, et même de taille ! il est plus gros que mon bras.

— Où cela ?

— Devant moi !

Mon père fit quelques pas ; mais, malgré toute son attention, il ne put rien voir.

Il fit un mouvement d'épaules qui indiquait son impuissance.

— Comment ! là, là, vous ne voyez pas ? dit le capitaine. Il est enroulé autour de lui-même et balance sa tête en sifflant.

— Alors, tire sur lui, le plus promptement possible, car il va s'élancer.

Le capitaine d'Horbourg porta rapidement la crosse de son fusil à l'épaule et lâcha le coup.

L'amorce seule brûla.

Au même instant, le serpent s'élança ; mais, avant qu'il eût parcouru la distance qui le séparait du capitaine, le coup était parti et la charge, faisant balle, lui avait emporté la tête.

Le serpent alla tomber aux pieds du capitaine, autour des jambes duquel il se tordit dans les dernières convulsions de l'agonie.

Le capitaine jeta un cri, car ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'il put s'apercevoir dans quel état était le serpent.

Revenu à lui et un peu rassuré, le capitaine d'Horbourg rapporta le serpent au Caire, le fit dépouiller, et, en souvenir

du danger qu'il avait couru, se fit faire un ceinturon de sabre avec sa peau.

Mais, tout le long du chemin, il n'en répétait pas moins à mon père :

— Hein ! mon général, quand je vous disais que ce diable de capitaine nous porterait malheur !

En effet, de toute la journée, les deux chasseurs ne tirèrent que le serpent ; ce qui était une assez pauvre chasse.

Au mois de juillet 1843, comme, à mon retour de Florence, je logeais rue de Richelieu, hôtel de *Paris*, je reçus une lettre signée « Ludovic d'Horbourg, » dans laquelle le signataire me demandait une entrevue pour acquitter près de moi une dernière recommandation à lui faite par son père mourant.

Le lendemain était le jour de la première représentation des *Demoiselles de Saint-Cyr*: je remis l'entrevue au surlendemain.

L'ancien aide de camp du général Dumas, en Egypte, avait, en mourant, recommandé à son fils, Ludovic d'Horbourg, de me remettre, après sa mort, comme une souvenir de reconnaissance, la peau du serpent tué si vivement et si adroitement par mon père dans l'île de Rhodah.

Souvent, au reste, il avait raconté l'histoire à son fils ; car de tous les dangers qu'avait affrontés le comte d'Horbourg dans sa longue carrière militaire, c'était celui que lui avait fait courir le serpent du Nil qui était resté le plus profondément empreint dans sa mémoire.

Grâce à cette tradition orale, j'ai donc pu consigner ici le fait dans tous ses détails.

A peine mon père avait-il rejoint son régiment, que l'occasion se présenta de déployer son adresse, comme élève de Laboissière.

Le régiment du Roi et le régiment de la Reine, qui avaient toujours été en rivalité, se trouvèrent en garnison dans la même ville. C'était une belle occasion pour faire de la petite guerre ; de si dignes rivaux ne la laissèrent pas échapper, on le comprend bien.

Un jour, une soldat du régiment du Roi passa près d'un soldat du régiment de la Reine.

Le premier arrêta le second.

— Camarade, lui dit-il, tu ne sais pas une chose ?

— Non, répondit celui-ci ; mais, si tu me la dis, je la saurai.

— Eh bien, c'est que le Roi f... la Reine.

— Ce n'est pas vrai, répondit l'autre ; c'est au contraire la Reine qui f... le Roi.

L'insulte était grave de part et d'autre ; il fallait recourir aux armes.

Une centaine de duels eurent lieu dans les vingt-quatre heures. Mon père en prit trois pour son compte.

Dans un de ces duels, il reçut un coup de pointe au front. Heureusement, comme Duguesclin, il avait la tête dure.

Cette blessure, à laquelle il ne fit aucune attention dans le moment, eut plus tard de graves conséquences et faillit le rendre fou.

Les premiers événements de la Révolution se passèrent sans que mon père y prît aucune part. L'assemblée nationale fut constituée, la Bastille tomba, Mirabeau grandit, tonna et mourut, tandis que, simple soldat ou brigadier, mon père faisait ses garnisons en province.

Vers 1790, il vint en détachement à Villers-Cotterets, et y connut ma mère, qu'il épousa, comme nous l'avons dit, le 28 novembre 1792.

Cependant, la Révolution grandissait en France et la coalition s'organisait à l'étranger. Le 27 août 1791, quatre jours après la première insurrection des nègres à Saint-Domingue, Léopold Ier, empereur d'Allemagne, et Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, se réunirent à Pilnitz, et, en présence de M. de Bouillé, à qui l'affaire des Suisses de Nancy avait donné une si terrible célébrité, ils rédigèrent la déclaration suivante :

« Leurs Majestés, ayant entendu les désirs et les représentations de Leurs Altesses Monsieur et le comte d'Artois, frères du roi, regardent conjointement la situation où se trouve actuellement le roi de France comme un objet d'un intérêt commun à toute l'Europe. Ils espèrent que cet intérêt ne peut manquer d'être reconnu par les puissances dont les secours sont réclamés, et qu'en conséquence, elles ne refuseront pas d'employer, conjointement avec Leurs susdites Majestés, les moyens les plus efficaces, relativement à leurs forces, pour mettre le roi de France en état d'affermir, dans les limites de la plus parfaite liberté, les bases d'un gouvernement monarchique également convenables aux droits des souverains et au bien-être de la nation française. Alors, et dans ce cas, Leursdites Majestés, l'empereur et le roi de Prusse, sont résolus d'agir promptement d'un mutuel accord avec les forces nécessaires pour obtenir le but proposé en commun. En attendant, elles donneront à leurs troupes les ordres convenables pour qu'elles soient à portée de se mettre en activité. »

Ce furent ces quelques lignes qui allumèrent à Quiévrain un incendie qui ne s'éteignit qu'à Waterloo.

Le 14 janvier 1792, un décret de l'assemblée nationale invita le roi Louis XVI à demander, au nom de la nation, des explications à l'empereur. Le 10 février était fixé comme terme à sa réponse. « Et, à défaut de réponse, disait le décret, le silence de l'empereur, après la déclaration de Pilnitz, sera considéré comme une rupture des traités de 1756 et comme une hostilité ».

Le 1er mars suivant, l'empereur Léopold mourait, épuisé de débauches, à l'âge de quarante-cinq ans, et son fils François lui succédait dans les Etats héréditaires.

Comme aucune réponse satisfaisante n'avait été faite, les troupes se portèrent à la frontière, et le régiment des dragons de la Reine, où mon père servait toujours, mais, depuis le 16 février 1792, en qualité de brigadier, fut placé sous les ordres du général Beurnonville.

Ce fut au camp de Maulde que mon père trouva la première occasion de se distinguer. Commandant comme brigadier une découverte composée de quatre dragons, il se rencontra à l'improviste avec une patrouille ennemie composée de treize chasseurs tyroliens. Les apercevoir et, malgré l'infériorité du nombre, donner l'ordre de charger, fut pour lui l'affaire d'un instant. Les Tyroliens, qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque, se retirèrent dans une petite prairie entourée d'un fossé assez large pour arrêter la cavalerie. Mais, je l'ai dit, mon père était excellent cavalier ; il montait un bon cheval qu'il appelait *Joseph*. Il rassembla les rênes, lança Joseph, franchit le fossé comme M. de Montmorency, et se trouva en un instant seul au milieu des treize chasseurs, qui, étourdis d'une pareille audace, tendirent leurs armes et se rendirent. Le vainqueur réunit en un seul faisceau les treize carabines, les posa sur l'arçon de sa selle, fit marcher les treize hommes à la rencontre de ses quatre dragons, qui se tenaient de l'autre côté du fossé qu'ils n'avaient pu franchir, et, ayant le dernier repassé le fossé, il ramena ses prisonniers au camp.

Les prisonniers étaient rares à cette époque. L'apparition de quatre hommes en ramenant treize produisit donc une vive sensation dans le camp. Cette preuve de courage que venait de donner le jeune brigadier fit du bruit ; le général Beurnonville voulut le voir, le fit maréchal des logis, l'invita à dîner et mit son nom à l'ordre du jour.

Ce fut la première illustration qui s'attacha à ce nouveau nom d'Alexandre Dumas, adopté par le fils du marquis de la Pailleterie.

A partir de ce moment, le général Beurnonville voua à mon père une bienveillance qu'il lui a toujours conservée, et il avait coutume de dire, quand mon père était de service au quartier général :

— Oh ! cette nuit, je dormirai tranquille, c'est Dumas qui veille sur nous.

C'était le moment des enrôlements volontaires, et la France présentait au monde un spectacle qui pouvait passer pour un exemple.

Jamais nation n'avait été si près de sa perte que l'était la France de 1792, si ce n'est la France de 1428.

Deux miracles la sauvèrent, cette bien-aimée fille de Dieu : en 1428, le Seigneur suscita une vierge qui sauva la France, comme Jésus avait sauvé le monde, en mourant ; en 1792, il souleva tout un peuple, il mit son souffle dans toute une nation.

Xercès, sur le rocher de Salamine, se crut moins sûr d'Athènes, se jetant à la nage et se réfugiant sur la flotte de Thémistocle ; Louis XIV, aux portes d'Amsterdam, se crut moins sûr de la Hollande, se noyant pour lui échapper, que le roi Frédéric-Guillaume ne se crut sûr de la France à Longwy et à Verdun.

La France sentit la main de la Mort qui s'étendait sur elle, et, par une puissante et terrible contraction, déjà les pieds dans son linceul, elle s'élança hors de son tombeau.

Tout la trahissait.

Son roi, qui essayait de fuir à Varennes et de rejoindre Bouillé à Montmédy ; sa noblesse, qui combattait dans les rangs ennemis et qui poussait les Prussiens sur la France ; les prêtres, plus terribles, qui infiltraient la guerre civile, non pas même entre citoyens d'une même patrie, d'une même province, d'une même ville, mais entre les membres de la même famille, entre le mari et la femme, entre le fils et le père, entre le frère et la sœur !

A cette époque où la Rome française luttait, nous ne dirons pas contre Albe, mais contre l'Europe, il n'y eut peut-être pas une maison qui n'eût sa Camille maudissant son frère et pleurant son amant.

Oh ! c'est dans ces moments-là que la France est grande et qu'on s'aperçoit qu'elle a bien réellement une mission providentielle, puisque là où tout autre peuple succomberait, elle se lève, combat et triomphe.

Tous les historiens ont parlé de Paris à cette époque ; il semble que ce soit Paris qui ait tout fait, que la Révolution armée soit sortie de Paris pour marcher à la frontière.

Oui, certes, Paris avec ses bureaux d'enrôlements dressés sur les places publiques, Paris avec ses recruteurs allant de maison en maison, Paris avec ses canons tonnants, ses tambours battants, ses cloches sonnantes, Paris avec ses proclamations de la patrie en danger, Paris avec son drapeau de détresse, aux plis immenses, flottant aux fenêtres de l'hôtel de ville, Paris avec la grande voix de Danton criant aux armes, a beaucoup fait ; mais la province a fait autant que Paris, et elle n'a pas eu ses terribles journées des 2 et 3 septembre.

Deux départements, le Gard et la Haute-Saône, levèrent à eux seuls deux armées.

Deux hommes à eux seuls armèrent et équipèrent chacun un escadron de cavalerie.

Un village se donna tout entier, depuis le premier jusqu'au dernier homme, et, en se donnant, offrit une somme de trois cent mille francs.

Les mères firent plus que de donner leur argent, plus que de se donner elles-mêmes : elles donnèrent leurs fils, second accouchement plus terrible, plus douloureux et plus déchirant que le premier.

Huit cent mille hommes s'enrôlèrent ; la France, qui avait eu grand'peine à rassembler une armée pour défendre ses Thermopyles de l'Argonne et pour gagner la bataille de Valmy, avait douze armées et commençait de marcher à la conquête de l'Europe un an après.

Ce fut une grande faute à Frédéric-Guillaume et à Léopold que de déclarer la guerre à la Révolution ; s'ils se fussent contentés de tendre une espèce de cordon sanitaire autour de la France, de l'envelopper d'une ceinture armée, la France se fût probablement dévorée elle-même. Le volcan qui faisait éruption eût tout renfermé, flammes et laves, dans ce sombre et profond cratère que l'on appelait Paris, et où bouillonnaient des journées comme les 5 et 6 octobre, comme le 20 juin, comme le 10 août, comme les 2 et 3 septembre, comme le 21 janvier. Mais ils crevèrent la montagne de deux coups d'épée, et la Révolution, à qui on ouvrait une voie, se répandit sur le monde.

A tout moment, on voyait arriver à l'armée quelque nouveau régiment, dont on ne soupçonnait pas l'existence, qui n'était porté sur aucun cadre.

Créé de la veille, tout incomplet encore, il marchait à l'ennemi

Saint-Georges avait été nommé colonel de la légion franche de cavalerie des Américains du Midi.

Boyer, de son côté, venait de lever le régiment des hussards de la Liberté et de l'Egalité.

Tous deux connaissaient mon père, tous deux le voulurent avoir sous leurs ordres.

Saint-Georges le prit d'abord comme sous-lieutenant, le 1er septembre 1792.

Boyer le prit comme lieutenant le lendemain.

Enfin, Saint-Georges, qui à tout prix voulait le garder, le fit nommer lieutenant-colonel le 10 janvier 1793.

Placé en réalité à la tête du régiment, — car Saint-Georges, peu friand du feu, était resté à Lille sous prétexte de veiller à l'organisation de sa troupe ; — placé à la tête du régiment, disons-nous, mon père vit rouvrir devant son courage et devant son intelligence un plus vaste champ. Les escadrons de guerre disciplinés par lui furent cités pour leur patriotisme et leur belle tenue. Toujours au feu, il se passa peu d'affaires au camp de la Madeleine où ses escadrons ne donnassent, et, partout où ils donnèrent, ils laissèrent un souvenir honorable, souvent une trace glorieuse.

Un jour, entre autres, le régiment se trouva d'avant-garde et heurta tout à coup un régiment hollandais caché dans des seigles qui, en cette saison et en ce pays, s'élèvent à hauteur d'homme. La présence de ce régiment fut révélée par le mouvement d'un sergent qui, placé à quinze pas à peine de mon père, apprêta son fusil pour faire feu. Mon père vit ce mouvement, comprit qu'à cette distance le sergent ne pouvait le manquer, tira un pistolet de ses fontes et lâcha le coup avec tant de rapidité et de bonheur, qu'avant que l'arme se fût abaissée, le canon était percé à jour par la balle du pistolet.

Ce coup de pistolet fut le signal d'une charge magnifique dans laquelle le régiment hollandais fut taillé en pièces.

Mon père ramassa sur le champ de bataille ce fusil au canon percé d'une balle et qui ne tenait plus à droite et à gauche que par deux parcelles de fer. Je l'ai eu longtemps en ma possession, mais il a fini par m'être volé dans un déménagement.

Les pistolets qui avaient opéré ce miracle de justesse avaient été donnés par ma mère et sortaient des magasins de Lepage. Ils acquirent plus tard une certaine célébrité dans l'armée d'Italie. Quand nous en serons là, nous dirons à quelle occasion.

Le 30 juillet 1793, mon père reçut le brevet de général de brigade à l'armée du Nord

Le 3 septembre de la même année, il fut nommé général de division à la même armée.

Enfin, cinq jours après, il fut nommé général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales.

Ainsi, le 28 novembre 1792, ma mère avait épousé mon père lieutenant-colonel de hussards ; et, moins d'une année après, il était nommé général en chef.

Il lui avait fallu vingt mois en partant des derniers rangs, puisqu'il n'était que simple soldat, pour atteindre une des plus hautes positions de l'armée.

Voici dans quels termes mon père reçut, du ministre de la guerre Bouchotte, avis de sa nomination au commandement en chef de l'armée des Pyrénées occidentales :

« Paris, le 11 septembre 1793, l'an II de la République une et indivisible.

« *Le ministre de la guerre, au citoyen Dumas, général de division à l'armée du Nord.*

« Je vous préviens, général, que le conseil exécutif provisoire, comptant sur votre patriotisme, votre courage et votre expérience, vous a nommé à la place de général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales, vacante par la mort de Delbecq. La Convention nationale a approuvé cette nomination, et je m'empresse de vous envoyer votre lettre de service, en vous invitant à ne pas perdre de temps pour vous rendre au poste qui vous est désigné.

« Cette nomination va vous fournir une nouvelle occasion de montrer votre dévouement à la chose publique, et de terrasser ses ennemis : le républicanisme que vous avez montré jusqu'à présent, est un sûr garant que vous n'en épargnerez aucun.

« BOUCHOTTE. »

Mais, à Bayonne, de graves dissentiments éclatèrent entre mon père et les représentants du peuple en mission dans cette ville.

Ces représentants du peuple étaient les citoyens Monestier, Pinet aîné, Garreau, Dartigoyte et Cavaignac.

Cette mission s'était fait dans le Midi une triste célébrité ; aussi, lorsque les représentants que je viens de nommer virent arriver mon père, dont ils connaissaient les opinions modérées, voulurent-ils parer le coup.

Le 3 brumaire, avant même que mon père fût arrivé, ils avaient pris l'arrêté suivant :

« Au nom de la République française une et indivisible.

« Les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées occidentales et les départements voisins,

« Instruits que le ministre de la guerre vient d'élever au grade de généraux de division, dans l'armée des Pyrénées occidentales, des citoyens qui n'ont pas la confiance des républicains ; que ces nominations ont excité la sollicitude de la société populaire de Bayonne, laquelle, craignant d'abord de voir enlever à leur poste les officiers sans-culottes placés par les représentants montagnards, en second lieu, de voir des intrigants et des militaires suspects travailler à égarer les soldats, a fait part de ses craintes à leur collègue Garreau, qui a déjà pris, à cet égard, des mesures provisoires ;

« Instruits en même temps que le citoyen Dumas, nommé par le conseil exécutif, général de l'armée des Pyrénées occidentales, est près d'arriver à Bayonne et qu'il a été annoncé par son aide de camp, nommé Dariète, déjà arrivé dans ladite ville ;

« Considérant qu'au moment où le ministre de la guerre a fait les nominations dont il est question ci-dessus, il ne pouvait encore être instruit des *opérations importantes* que les représentants du peuple ont faites dans l'armée des Pyrénées occidentales : opérations commandées par la voix impérieuse du salut de la chose publique et auxquelles le ministre et le conseil exécutif s'empresseront d'applaudir, lorsqu'ils en auront connaissance ;

« Considérant que l'intérêt de l'armée exige que la nomination faite, par les représentants du peuple, des généraux et officiers qui ont mérité, par leur courage, leurs talents et leurs sentiments républicains, la confiance du soldat, soit maintenue ;

« Arrêtent :

« Art. 1er. Les nominations faites jusqu'à ce jour par les représentants du peuple dans l'armée des Pyrénées occidentales soit du général en chef, soit de tout autre officier, sont maintenues.

« Art. II. Il est défendu au citoyen Muller, général en chef des Pyrénées occidentales, de délivrer des lettres de service aux officiers qui viennent d'être ou qui seraient promus, à quelque grade que ce soit, par le conseil exécutif dans ladite

armée, et de les faire reconnaître dans le grade que le ministre vient de leur conférer, ou pourrait leur conférer.

« Art. III. Il est ordonné, tant au citoyen Dumas, nommé général de l'armée des Pyrénées occidentales, par le conseil exécutif, qu'à tous autres officiers qui pourraient être ou avoir été promus à quelque grade, par ledit conseil exécutif dans ladite armée, de sortir des murs de Bayonne et du Saint-Esprit, dès qu'ils y seront arrivés, jusqu'à l'arrivée des représentants du peuple dans cette ville.

« Le général La Roche, commandant de la ville de Bayonne et de la citadelle du Saint-Esprit, tiendra la main à l'exécution rigoureuse de cette disposition. Sont exceptés pourtant de ladite disposition les officiers qui étaient déjà dans l'armée, lorsqu'ils ont été nommés par le ministre. Ceux-la resteront à leur poste dans le grade qu'ils avaient précédemment.

« Art. IV. Les représentants du peuple se rendront incessamment à Bayonne. Ils conféreront ensemble sur le parti à prendre relativement aux nominations du conseil exécutif.

« En attendant, ils invitent le citoyen Garreau, leur collègue, actuellement à Bayonne, à vouloir bien adhérer au présent arrêté et à tenir la main à son exécution.

« Fait à Mont-de-Marsan, le 1er du deuxième mois de l'an II « de la République française une et indivisible.

« J.-B.-B. MONESTIER (du Puy-de-Dôme),

« J. PINET aîné et DARTIGOYTE. »

« Le représentant du peuple soussigné, adhérant à l'arrêté ci-dessus, déclare qu'il n'a et ne peut avoir aucune application au citoyen Fregeville, général de division, attaché depuis longtemps à cette armée, et que les représentants du peuple ont appelé auprès d'eux, tant à Toulouse qu'à Bordeaux. Il estime, en conséquence, que le général Fregeville doit exercer ses fonctions de général divisionnaire, soit à Bayonne, soit à l'armée, dès le moment de son arrivée.

« A Bayonne, le 3 du second mois de l'an II de la Répu- « blique française une et indivisible.

« Pour copie conforme à l'original :

« GARREAU. »

MM. les représentants du peuple avaient donc décidé que le général Dumas sortirait des murs de Bayonne aussitôt qu'il y serait arrivé.

Malheureusement, mon père n'était pas un homme que l'on pût faire sortir avec cette facilité d'une ville où il croyait avoir le droit de rester.

Il resta donc à Bayonne.

Ce refus d'obéir à MM. les représentants du peuple amena, le surlendemain de son arrivée, c'est-à-dire le 9 brumaire, ce nouvel arrêté :

« Au nom de la République française une et indivisible :

« Les représentants du peuple près l'armée des Pyrénées occidentales et les départements voisins,

« Considérant que le comité de salut public et la Convention nationale ne connaissent pas les réformes devenues si nécessaires opérées dans cette armée, non plus que les remplacements qui y ont eu lieu à l'époque où la promotion du général Dumas, par le ministre de la guerre ou par le conseil exécutif, a été approuvée par la Convention nationale ;

« Considérant que le général Muller a reçu de ces représentants le soin de commander provisoirement en chef cette armée en raison des preuves qu'il avait déjà données de son talent, de son activité, de son courage et de son républicanisme prononcé ; en raison de l'expérience qu'il avait acquise, depuis quatre mois d'un travail assidu, de la manière de faire la guerre en ces contrées, où les localités ne permettent pas d'exercer cet art et cette profession comme dans les armées de la République, et où il faut un temps très considérable et un coup d'œil très observateur pour réduire toutes les portions de forces employées sur une multitude de points en un ensemble et en un corps d'armée ; enfin, encore en raison de ce que ses services près de cette armée et sa manière morale d'exister lui avaient concilié l'amitié, l'estime et la confiance des chefs et des soldats ;

« Considérant que le général Muller est encore aujourd'hui en pleine jouissance de cette estime, de cette amitié et de cette confiance ; que seul il peut conduire et terminer une campagne dont seul il a la clef et les dispositions ; enfin que cette campagne et la guerre ne peuvent durer encore environ que trois semaines, ou même moins ;

« Considérant que le général Dumas, contre lequel, d'ailleurs, les représentants du peuple n'ont aucun reproche à former, ne pourrait obtenir ces connaissances des localités, des plans et des positions que dans six semaines au moins, ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même dans la conférence *amicale* que les représentants du peuple ont eue avec lui ;

« Considérant que, depuis la réforme opérée dans l'armée, et l'élection provisoire du général Muller, l'ordre et la discipline, la concorde et la bonne union, règnent plus vigoureusement et promettent des succès plus marqués ;

« Arrêtent, pour le meilleur service de la République, que provisoirement, et jusqu'à un décret définitif de la Convention nationale, le général Muller retiendra le commandement en chef de l'armée des Pyrénées occidentales ;

« Mais arrêtent aussi qu'il demeurera libre au général Dumas d'être employé dans cette même armée en qualité de chef divisionnaire, jusqu'à ce décret définitif.

« A Bayonne, le deuxième jour du second mois de l'an II « de la République une et indivisible.

« Signé, J.-B.-B. MONESTIER (du Puy-de-Dôme), DARTI- « GOYTE, GARREAU, CAVAIGNAC et PINET aîné. »

Mon père avait obtenu la satisfaction qu'il désirait. Les représentants du peuple avaient déclaré qu'ils n'avaient aucun reproche à former contre lui et rapporté l'article de l'arrêté qui lui enjoignait de quitter Bayonne.

Quant à l'autorisation qui lui était accordée de servir dans l'armée comme chef divisionnaire, on comprend qu'il n'en usa point.

Il s'installa donc, avec sa maison militaire, sur la place où on lui avait d'avance retenu son logement. Malheureusement, cette place était celle où avaient lieu les exécutions.

Lorsque l'heure terrible arrivait et lorsque toutes les autres fenêtres se garnissaient de curieux, mon père fermait les siennes, baissait ses jalousies, et tirait ses rideaux.

Alors, sous ces fenêtres fermées, il se faisait une émeute terrible ; tous les sans-culottes du pays se rassemblaient et hurlaient :

— Eh ! *monsieur de l'Humanité !* à la fenêtre ! à la fenêtre

Malgré ces cris, qui souvent prenaient le caractère de la menace, et auxquels mon père et ses aides de camp, le sabre au côté et les pistolets au poing, s'apprêtèrent plus d'une fois à répondre à main armée, pas une de ces fenêtres ne s'ouvrit, pas un des officiers appartenant à l'état-major de mon père ne parut au balcon.

Il en résulta que le nouveau général envoyé par le pouvoir exécutif cessa de s'appeler le citoyen Alexandre Dumas, et ne fut plus connu que sous le nom, fort compromettant à cette époque, surtout au milieu de ceux qui le lui avaient donné, de *monsieur de l'Humanité !*

Contestez-moi mon nom de Davy de la Pailleterie, messieurs ; ce que vous ne contesterez pas, c'est que je suis le fils d'un homme que l'on appelait l'*Horatius Coclès* devant l'ennemi et *monsieur de l'Humanité* devant l'échafaud

IV

MON PÈRE EST NOMMÉ GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DE L'OUEST. — SON RAPPORT SUR L'ÉTAT DE LA VENDÉE. — MON PÈRE EST ENVOYÉ A L'ARMÉE DES ALPES COMME GÉNÉRAL EN CHEF. — ÉTAT DE CETTE ARMÉE. — PRISE DU MONT VALAISAN ET DU PETIT SAINT-BERNARD. — PRISE DU MONT CENIS. — MON PÈRE EST RAPPELÉ POUR RENDRE COMPTE DE SA CONDUITE. — CE QU'IL AVAIT FAIT. — IL EST ACQUITTÉ.

Comme on le comprend bien, cet état de choses ne pouvait durer ; mon père, d'ailleurs, par cette résistance jouait sa vie, à un jeu bien autrement dangereux que celui du champ de bataille.

La réponse du comité de salut public, en date du dixième jour de frimaire, fut celle-ci :

« Le comité de salut public arrête :

« Que le conseil exécutif provisoire fera passer sur-le-

champ dix mille hommes de l'armée des Pyrénées occidentales dans la Vendée, pour se réunir à la portion de l'armée de l'Ouest dirigée contre les rebelles de ce département et autres circonvoisins sur la rive gauche de la Loire.

« Cette division sera commandée par le général Dumas.

Le conseil exécutif prendra à cet effet les mesures les plus actives et fera parvenir ses ordres par courrier extraordinaire.

Signé au registre : ROBESPIERRE, LINDET, RIVIÈRE, CARNOT, BILLAULT-VARENNES et C.-A. PRIEUR.

« Pour copie conforme : le ministre de la guerre

« J. BOUCHOTTE. »

Mon père arriva dans la Vendée.

Là, c'était bien autre chose encore.

Au moment de son arrivée, le général Canclaux, mis en suspicion, venait d'être rappelé à Paris.

Mon père était tout porté : il reçut le commandement en chef de l'armée de l'Ouest.

Il commença par étudier les hommes qu'il avait à commander, comme le bon ouvrier, avant de se mettre à la besogne, commence par étudier l'outil qu'il a dans la main.

L'outil était mauvais, si l'on en croit le rapport de mon père. Maintenant, si on veut bien le lire attentivement, si on veut bien se reporter à l'époque où il a été écrit (17 vendémiaire an II), on conviendra qu'il y avait dans ce rapport de quoi le faire guillotiner vingt fois.

C'est un miracle qu'il ne l'ait pas été une.

Voici ce rapport :

RAPPORT SUR L'ÉTAT DE LA GUERRE DE LA VENDÉE

ARMÉE DE L'OUEST

« Au quartier général à Fontenay-le-Peuple, 17 vendémiaire an II de la République une et indivisible.

« *Le général en chef au comité de salut public.*

« Je n'ai différé mon rapport sur l'état de l'armée et de la guerre de la Vendée qu'afin de le faire sur des données certaines, acquises par mes propres yeux ; sans quoi, il n'eût été que l'écho des différents récits que j'entendais et qui m'étaient faits par des personnes qui avaient embrassé les choses chacune sous un point de vue différent : aujourd'hui, de retour de mon inspection, il en sera autrement ; je vais parler sur des faits qui sont à ma connaissance personnelle et sur des désordres dont j'ai été le témoin.

« Eh bien, il faut le dire, il n'est à l'armée de l'Ouest presque aucune partie, soit militaire, soit administrative, qui n'appelle la main sévère de la réforme. Les bataillons n'ont point de consistance. Les anciens cadres sont réduits à cent cinquante hommes.

« Vous devez juger par là de la quantité de recrues qu'ils viennent de recevoir, de la nullité de ces bataillons, dont la partie saine se trouve paralysée par l'inexpérience de la majorité, tandis que la mauvaise composition des officiers ne laisse pas même l'espérance de former des hommes nouveaux.

« Mais le mal n'est pas là tout entier.

« Le mal est surtout dans l'esprit d'indiscipline et de pillage qui règne à l'armée, esprit produit par l'habitude et nourri par l'impunité. Cet esprit est porté à un tel point, que j'ose vous dénoncer l'impossibilité de le réprimer, à moins d'envoyer les corps qui sont ici à d'autres armées et de les remplacer dans celle-ci par des troupes dressées à la subordination.

« Pour vous convaincre de cette vérité, il vous suffira d'apprendre que des chefs ont été menacés d'être fusillés par leurs soldats pour avoir voulu, d'après mon ordre, empêcher le pillage. Vous serez d'abord étonnés de ces excès ; mais vous cesserez bientôt de l'être en réfléchissant que c'est une conséquence nécessaire du système suivi jusqu'à présent dans cette guerre. *Le mouvement du vol et du brigandage* une fois imprimé, il est difficile de l'arrêter à volonté ; vous le savez, citoyens représentants : la Vendée a été *traitée comme une ville prise d'assaut. Tout y a été saccagé, pillé, brûlé.* Les soldats ne comprennent pas pourquoi cette défense de continuer aujourd'hui de faire ce qu'ils faisaient hier. Vous ne trouverez pas même chez les officiers généraux le moyen de rappeler, dans les rangs des soldats, l'amour de la justice et des bonnes mœurs. Plusieurs sans doute, tous même, j'ose le croire, sont pénétrés de bons principes, et en désirent le retour. Mais une partie des hommes a servi dans cette armée au moment où le pillage s'y exerçait ; témoins des défaites de nos armes, ces hommes ont perdu, par leur participation aux vieilles défaites, l'autorité nécessaire pour arrêter le cours des désordres que j'ai signalés ; l'autre manque de lumières, de fermeté, de moyens propres à ramener parmi les troupes l'ordre et la discipline. Ainsi, en dernière analyse, je n'ai trouvé que peu d'officiers généraux capables de faire le bien. Leur composition est généralement mauvaise, et il règne dans toute l'armée un abandon, un esprit d'indiscipline et de pillage déplorables. Il n'y a aucune activité, aucune surveillance, aucune instruction. Je suis arrivé la nuit jusqu'au milieu des camps, sans avoir été non seulement reconnu, mais signalé ; faut-il s'étonner alors des déroutes que nous avons récemment éprouvées ?

« Et cependant jamais les vertus militaires ne sont plus nécessaires que dans les guerres civiles. Comment, sans elles, exécuter les mesures prescrites par vous ? Comment convaincre les habitants de ces contrées de votre justice, lorsque la justice est violée par vos troupes elles-mêmes ? de votre respect pour les propriétés et pour les personnes, lorsque les hommes chargés de proclamer ce respect pillent et assassinent publiquement et impunément ? Vos intentions et leur conduite sont sans cesse en contradiction, et nous n'obtiendrons, en demeurant dans la même situation, aucun résultat heureux : en changeant de système, il faut changer d'hommes. Il est d'autant plus urgent de faire appuyer les principes par des exemples, que les habitants de ce pays ont souvent été trompés par de fausses espérances et que plus d'une fois on a violé les promesses qu'on leur avait faites.

« Et maintenant je me serais mal expliqué si vous pouviez induire de mon rapport que la Vendée est encore dangereuse pour la République, et qu'elle menace sa liberté.

« Ce n'est point là mon opinion, et je crois même que la guerre peut être promptement terminée, en adoptant les mesures que je vous ai proposées et qui consistent :

« 1° Dans le renouvellement de l'armée ;

« 2° Dans le renouvellement des officiers généraux ;

« 3° Dans le choix épuré qu'on fera de ces officiers destinés à être employés dans la Vendée. Ils doivent être capables, par leur expérience, leurs lumières et leur probité, enfin par leur conduite ferme et soutenue, de maintenir la discipline la plus sévère et d'arrêter le penchant au pillage.

« Vous le dirai-je, citoyens représentants ? tant de difficultés surpassent mes forces et je préfère vous faire cet aveu que de rester en arrière de votre attente. Je serais glorieux de terminer cette malheureuse guerre et de délivrer enfin la République des maux dont elle a été menacée ; mais le désir de la gloire ne m'aveugle point ; mes moyens ne sont pas suffisants pour remplir toutes vos vues, pour réorganiser l'armée, pour suppléer à l'incapacité des officiers généraux, pour rappeler la confiance des habitants des pays révoltés, enfin pour donner une nouvelle vie et surtout une nouvelle âme à tout ce qui m'entoure.

« Tant que les choses resteront dans le même état, il m'est donc impossible de répondre à vos espérances et de vous assurer la fin de la guerre de la Vendée. »

Ne vous semble-t-il pas lire le rapport de quelque vieux Romain du temps de Régulus ou de Caton l'Ancien, envoyé dans une province révoltée, à la suite du proconsulat d'un Calpurnius Pison ou d'un Verrès ?

Ce rapport équivalait à une démission, et, l'on en conviendra, méritait mieux, en égard à l'esprit du temps ; mais je ne sais quel bon génie protégeait mon père : au lieu de payer de sa tête les terribles vérités qu'il venait de dire, il fut nommé, le 2 nivôse an II, général en chef de l'armée des Alpes, dont il prit le commandement le 2 pluviôse suivant.

Disons un mot de la situation où se trouvait l'armée des Alpes au moment où mon père fut nommé son général en chef.

D'abord on était déjà si loin des déroutes de Quiévrain et de Marchin, de la prise de Longwy et du bombardement de Lille, qu'on les avait presque oubliés. Au bout d'un an, la France, qui s'était vue si près de l'invasion, avait reporté la guerre sur le territoire ennemi ; la Belgique tout entière était subjuguée ; nos soldats mesuraient de l'œil les montagnes de la Savoie, qu'ils allaient bientôt franchir ; et l'Autriche, notre vieille ennemie, déjà menacée du côté de l'Allemagne, allait encore être attaquée en Italie.

Il est vrai qu'au cri de détresse poussé par François et par Frédéric-Guillaume, trois nouveaux ennemis s'étaient levés contre nous, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande. Les anciennes ligues, qui avaient mis la vieille monarchie à deux pas de sa perte à Fontenoy et à Rosbach, menaçaient la jeune république ; mais, au chant de *la Marseillaise*, nous l'avons dit, un miracle s'était produit, la France tout entière s'était levée, et sept armées faisaient face à la fois aux ennemis du dehors et du dedans.

Au moment où les Prussiens avaient pénétré dans la Champagne, et où les Autrichiens avaient envahi les Flandres, le roi de Sardaigne avait cru la France perdue, et il

n'avait plus hésité à se joindre à la coalition et à mettre son armée sur le pied de guerre; inquiet de ces démonstrations, le gouvernement avait envoyé le général Montesquiou en observation dans le Midi. Il y était à peine depuis un mois, que, convaincu que la France pouvait compter désormais le roi de Sardaigne au nombre de ses ennemis, il envoya au gouvernement le plan de l'invasion de la Savoie. Après de grandes difficultés suivies même d'une disgrâce momentanée, le général Montesquiou reçut l'ordre de mettre ses projets à exécution. Il transporta son camp aux Abrelles, et ordonna au général Anselme, qui commandait le camp du Var, de faire ses dispositions pour entrer vers la fin de septembre dans le comté de Nice, et de combiner ses mouvements avec ceux de la flotte qui, sous le commandement de l'amiral Truguet, s'organisait dans le port de Toulon.

De leur côté, les Piémontais, à la vue de nos préparatifs d'invasion, s'étaient hâtés de se mettre en défense: trois redoutes avaient été élevées, l'une près de Champareille, et les deux autres aux abîmes de Miaux. Montesquiou laissa les travaux grandir, les retranchements s'achever. Puis, au moment où il apprit que les Piémontais allaient y conduire du canon, il lança, pour les tourner, le maréchal de camp Laroque avec le deuxième bataillon de chasseurs et quelques grenadiers. Les Piémontais, qui n'étaient pas en mesure complète de se défendre, n'essayèrent pas même de résister, et, nous abandonnant les ouvrages qu'ils venaient d'achever avec si grande peine, ils prirent la fuite sans même tirer un coup de fusil. L'évacuation des ponts, des marches de Bellegarde, de Notre-Dame-de-Miaux et d'Apremont, fut le résultat de cette retraite. Les Français suivirent les Piémontais à une demi-journée de marche. Montmeillan ouvrit ses portes. L'esprit public, comprimé par l'occupation sarde, commença de se faire jour. De tous côtés, les Français étaient accueillis en libérateurs. Les Piémontais fuyaient au milieu des acclamations qui saluaient le drapeau tricolore. Des députations de tous les villages accouraient au-devant du général Montesquiou; sa marche était un triomphe; des députés vinrent à sa rencontre jusqu'au château des Marches pour lui apporter les clefs de Chambéry, et, le lendemain, avec une escorte de cent chevaux, huit compagnies de grenadiers et quatre pièces de canon, il entrait dans la ville, où l'attendait un grand repas, offert par le conseil municipal à lui, à ses officiers et à ses soldats.

Dès lors la Savoie fut incorporée à la France sous le nom de département du Mont-Blanc, qu'elle conserva jusqu'en 1814.

Cette première conquête s'était faite par la seule supériorité des manœuvres du général français sur son adversaire et sans tirer un seul coup de fusil.

Pendant ce temps, le général Anselme s'emparait du comté de Nice et ajoutait à la France le département des Alpes-Maritimes, lequel fut bientôt augmenté du territoire de la principauté de Monaco.

Mais là s'arrêta l'invasion française. La guerre civile commençait de rugir à l'intérieur. Jean Chouan avait soulevé la Vendée avec ses sifflements nocturnes; l'échafaud, en permanence sur la place de la Révolution, réclamait sa part de sang; le général Montesquiou, proscrit par la Convention, parvint à gagner la Suisse et à y trouver un asile. Anselme, arrêté, paya de sa tête la conquête de Nice. Biron le remplaça dans son commandement et lui succéda sur l'échafaud. Enfin Kellermann, auquel mon père devait succéder, nommé général en chef à son tour, vint prendre un poste que la suspicion rendait plus dangereux que la mitraille; mais bientôt Kellermann se trouve entre l'armée piémontaise prête à prendre l'offensive et Lyon qui se révolte. Il jette alternativement les yeux vers l'Italie et vers la France, sépare sa petite armée en deux corps, en laisse un sous les ordres du général Brunet, et conduit lui-même l'autre sous les murs de Lyon.

Aussitôt le départ de Kellermann connu, les Piémontais, profitant de la réduction des troupes françaises, étaient tombés sur elles au nombre de vingt-cinq mille hommes. Mais, pendant dix-huit jours, cette poignée de braves résista, combattant sans cesse, ne reculant que pas à pas, ne perdant que vingt lieues de pays et sauvant tous ses magasins.

Cependant le général Brunet ne pouvait résister plus longtemps; il fit connaître sa position à Kellermann. Kellermann quitte aussitôt le siège de Lyon, accourt à l'armée, conduisant un renfort de trois mille hommes qui portent la totalité de ses forces à huit mille hommes; trois cents gardes nationaux sont placés par lui en seconde ligne, et, avec ces faibles moyens, il reprend l'offensive le 13 septembre 1793.

Son plan d'attaque, parfaitement combiné par lui et non moins bien exécuté par ses lieutenants et ses soldats, eut un succès complet, et, dès le 9 octobre suivant, les ennemis étaient chassés du Faucigny, de la Tarentaise et de la Maurienne; repoussés de position en position, les Piémontais voulurent enfin tenir dans celle de Saint-Maurice, où ils avaient établi plusieurs pièces de canon. L'avant-garde y arriva le 4 octobre à sept heures du matin; la canonnade dura jusqu'à dix heures, moment où le gros de l'armée paraît avec l'artillerie. Aussitôt, et pendant que les canons français font taire la batterie ennemie, Kellermann donne l'ordre au 2e bataillon de chasseurs de tourner les Piémontais. Habitués à cette guerre de montagnes les huit cents hommes qui le composent s'élancent à travers les rochers, franchissent les précipices, se suspendent au-dessus des abîmes et abordent les Piémontais avec une telle impétuosité, que ceux-ci ne peuvent soutenir leur choc et fuient en désordre, abandonnant Saint-Maurice.

De ce village, qu'il vient de quitter, Kellermann écrit à la Convention :

« Le mont Blanc a été envahi il y a quelques jours par un ennemi nombreux, et le mont Blanc est évacué aujourd'hui; la frontière de Nice à Genève est libre, et la retraite des Piémontais de la Tarentaise nécessitera celle de la Maurienne. La prise du mont Blanc a coûté deux mille hommes à l'ennemi et une immense quantité d'argent. »

La récompense de Kellermann fut un décret d'arrestation et l'ordre de comparaître devant la Convention.

Ce fut pour le remplacer, tandis qu'il allait rendre compte de ses victoires, que mon père fut appelé à l'armée des Alpes.

Son premier soin, en arrivant, fut de reconnaître les lignes de l'ennemi et de rétablir les communications rompues entre l'armée des Alpes et l'armée d'Italie; tout en s'occupant de ces premières opérations, il envoya à la Convention un plan de campagne, qui fut adopté.

Pendant ce temps, mon père s'était abouché avec les plus hardis chasseurs de chamois; il avait fait avec eux une ou deux excursions pour leur prouver qu'il était digne de faire leur partie, et, ayant gagné leur confiance, ou plutôt leur dévouement, dans ces courses au milieu des neiges, il convertit en guides ses compagnons de chasse.

Un matin, le général en chef quitta l'armée, dont il laissa le commandement au général Bagdelaune, prit des vivres pour quelques jours et partit avec trois de ses affidés.

Il fut cinq jours absent; pendant ces cinq jours, il étudia tous les passages par lesquels on pouvait arriver jusqu'à la redoute du mont Cenis. Cette étude n'était pas chose facile, attendu qu'elle ne pouvait se faire que la nuit et au milieu des abîmes dans lesquels le moindre faux pas eût précipité l'imprudent éclaireur.

Le cinquième jour, il revint.

Le mont Cenis était le nœud stratégique du plan, le pivot sur lequel toutes les manœuvres devaient tourner; le mont Cenis était réputé imprenable, à cause de ses neiges éternelles, de ses abîmes sans fond et de ses chemins impraticables.

En rentrant au camp, mon père dit:

— Dans un mois, le mont Cenis sera à nous.

Il avait, pour le seconder dans cette entreprise, il faut le dire, des hommes habitués depuis un an à cette guerre de montagnes et qui n'avaient jamais reculé que devant l'impossible: maintenant, c'était l'impossible qu'il fallait vaincre: il fallait que les soldats passassent là où jamais montagnard n'avait passé; il fallait que le pied de l'homme foulât une neige que ne connaissait encore que le sabot du chamois ou la serre de l'aigle.

Mon père fit faire trois mille crampons de fer qu'il distribua à ses soldats et avec lesquels ils s'étudièrent à passer dans les endroits les plus difficiles.

Le printemps arriva, et avec lui la possibilité d'agir: mais, de leur côté, les Piémontais s'étaient mis sur une terrible défensive. Le mont Cenis, le Valaisan et le petit Saint-Bernard étaient hérissés de canons. Mon père décida que l'on commencerait par s'emparer du Saint-Bernard et du Valaisan.

Les ennemis qu'il fallait atteindre bivaquaient au delà des nues. C'était une guerre de titans: le ciel à escalader.

Dans la soirée du 24 avril, le général Bagdelaune reçut l'ordre de gravir le petit Saint-Bernard, afin de se trouver au point du jour prêt à l'attaquer.

Mon père s'était réservé le mont Valaisan.

Le général Bagdelaune se mit en marche à neuf heures du soir; pendant dix heures, il marcha dans des précipices sans suivre aucun chemin frayé, et sur la foi des guides, qui plus d'une fois, trompés eux-mêmes par l'obscurité, égarèrent nos soldats; enfin, à la pointe du jour, il parvient à la redoute, l'attaque avec le courage et l'impétuosité dont les hommes qu'il commande ont déjà tant de fois donné des preuves; mais la redoute est terrible, la montagne semble un volcan enflammé, trois fois Bagdelaune ramène à la charge ses soldats repoussés trois fois; tout à coup, les bouches de canons d'une redoute avancée, dont mon père vient de s'emparer, changent de direction; une pluie de boulets écrase les défenseurs du Saint-Bernard;

mon père a réussi le premier dans son entreprise, c'est lui qui a tourné contre les Piémontais leurs propres canons. Le mont Valaisan, qui devait protéger le Saint-Bernard, le foudroie. Les Français, reconnaissant le secours inattendu qui leur arrive, s'élancent une quatrième fois. Les Piémontais, intimidés par cette puissante diversion n'essayent pas même de résister, de tous côtés ils fuient; le général Bagdelaune lance à leur poursuite deux bataillons des nouvelles levées de la Côte-d'Or et le deuxième bataillon de chasseurs: pendant trois lieues, les Piémontais sont poursuivis et relancés, comme des chamois, à la trace du sang; vingt pièces de canon, six obusiers, treize pièces d'artillerie de montagne, deux cents fusils et deux cents prisonniers sont les trophées de cette double victoire.

Reste le mont Cenis.

C'est pour s'emparer de cette dernière redoute, qui doit compléter la libre et entière occupation de la Savoie, en enlevant aux Piémontais tous les moyens de déboucher dans ce duché à leur volonté et en les forçant à cantonner dans les plaines du Piémont, que le général en chef de l'armée des Alpes a pris toutes ses dispositions.

Déjà plusieurs tentatives avaient été faites et avaient avorté; dans une de ces tentatives, essayée au mois de février, le général Sarret avait perdu la vie. Le pied lui avait manqué, il avait roulé au fond d'un précipice et son corps était resté enseveli sous les neiges.

De là le soin que mon père avait pris de faire faire des crampons pour lui et pour ses hommes.

Le mont Cenis était attaquable de trois côtés seulement; le quatrième était tellement défendu par la nature, que les Piémontais s'étaient contentés de le protéger par un rang de palissades

Pour arriver de ce côté, il fallait monter du fond même d'un abîme.

Mon père simula des attaques sur trois faces; puis le soir du 19 floréal (8 mai), il partit avec trois cents hommes.

Il devait tourner la montagne, gravir l'inaccessible rocher et donner le signal de l'attaque aux autres corps par son attaque même.

Avant de commencer l'ascension, mon père montra à ses hommes le roc qu'il fallait gravir.

— Tout homme qui tombera, dit-il, doit comprendre d'avance qu'il est un homme mort et que, dans une pareille chute, rien ne peut le sauver. Il est donc inutile qu'il crie: son cri ne le sauvera point et peut faire manquer l'entreprise en donnant l'éveil.

Trois hommes tombèrent; on entendit leurs corps bondir de rocher en rocher; mais on n'entendit pas un cri, pas une plainte, pas un soupir.

On arriva sur le plateau. Quoique la nuit fût obscure, on pouvait distinguer du fort cette longue ligne noire qu'allaient tracer sur la neige les habits bleus des soldats. Mais le cas était prévu; chaque homme avait roulé sur son sac une chemise et un bonnet de coton.

C'était l'uniforme ordinaire de mon père, lorsque, la nuit, il chassait le chamois.

On arriva jusqu'au pied des palissades sans avoir éveillé un seul qui-vive.

Parvenus aux palissades, les soldats commencèrent à escalader; mais mon père, grâce à sa force herculéenne, trouva un moyen plus simple et moins bruyant: c'était de prendre chaque homme par le fond de son pantalon et le collet de son habit et de le jeter par-dessus les palissades. La neige amortissait à la fois et la chute et le bruit.

Surpris pendant leur sommeil, et voyant au milieu d'eux les soldats français sans savoir comment ils y étaient parvenus, les Piémontais firent à peine résistance.

Un mois, juste jour pour jour, après la prédiction faite, le mont Cenis était à nous.

Tandis que mon père enlevait le mont Cenis, une autre colonne de l'armée des Alpes, passant par le col d'Argentière, en avant de Barcelonnette, s'emparait du poste des Barricades, envahissait la vallée de la Hure et mettait ainsi l'armée des Alpes presque en relation avec l'armée d'Italie, dont l'extrême gauche s'avançait jusqu'au-dessus du petit village d'Isola, vers San-Dalmatio-Salvatico.

Mon père en était arrivé juste au point où l'on rappelait les généraux en chef de l'armée des Alpes pour les guillotiner.

Il s'attendait à cette récompense; aussi ne fut-il point étonné de recevoir cette lettre.

« 6 messidor an II.

« Citoyen général,

« Tu es invité à quitter à l'instant même l'armée des Alpes, et à te rendre à Paris pour répondre aux accusations dont tu es l'objet

« COLLOT D'HERBOIS »

Les accusations, ou plutôt l'accusation sur laquelle mon père avait à répondre était celle-ci:

Mon père était entré par un temps très rigoureux dans le petit village de Saint-Maurice. La première chose qu'il avait aperçue, sur la grande place de ce village, c'était une guillotine toute dressée et prête à fonctionner.

Il s'était informé, et avait appris qu'on allait exécuter quatre malheureux, coupables d'avoir essayé de soustraire à la fonte la cloche d'une église.

Le crime n'avait point paru à mon père digne de mort, et, se retournant vers le capitaine Dermoncourt, qui devait bientôt devenir son aide de camp:

— Dermoncourt, lui avait-il dit, il fait très froid, comme tu le vois, et comme tu peux même le sentir; nous ne trouverons peut-être pas de bois à l'endroit où nous allons; fais donc démolir et emporter cette vilaine machine peinte en rouge que tu vois là-bas, et nous nous chaufferons avec.

Dermoncourt, habitué à l'obéissance passive, avait obéi passivement.

Cette opération, exécutée avec une rapidité toute militaire, embarrassa beaucoup le bourreau, qui avait quatre hommes à guillotiner et qui n'avait plus de guillotine.

Ce que voyant mon père, il eut pitié du pauvre homme, prit les quatre prisonniers, lui en donna un reçu, et les invita à gagner le plus vite possible la montagne

Les prisonniers, comme on le pense bien, ne se le firent pas dire deux fois.

Par un miracle, mon père ne paya point de sa tête ces quatre têtes qu'il avait sauvées; et, grâce à la prise du Saint-Bernard, du Valaisan et du mont Cenis, on lui pardonna cet attentat patriotique.

Seulement, le nom de *monsieur de l'Humanité*, devenu plus applicable que jamais, lui fut plus que jamais appliqué.

J'ai déjà dit que mon père avait du bonheur.

V

SUITES DU COUP D'ÉPÉE AU FRONT. — SAINT-GEORGES ET LES CHEVAUX DE REMONTE. — QUERELLE QUE LUI CHERCHE MON PÈRE. — MON PÈRE PASSE A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE. — IL DONNE SA DÉMISSION ET REVIENT A VILLERS-COTTERETS. — IL EST RAPPELÉ A PARIS POUR FAIRE LE 13 VENDÉMIAIRE. — BONAPARTE LE FAIT A SA PLACE. — ATTESTATION DE « BUONAPARTE ». — MON PÈRE EST ENVOYÉ DANS LE PAYS DE BOUILLON, PUIS NOMMÉ COMMANDANT DE PLACE A LANDAU. — IL RETOURNE COMME GÉNÉRAL DIVISIONNAIRE A L'ARMÉE DES ALPES. — LE SANG ET L'HONNEUR ANGLAIS. — BONAPARTE NOMMÉ GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE. — CAMPAGNE DE 1796

Du moment où on ne le guillotinait pas, mon père était enchanté de se retrouver à Paris.

Depuis quelque temps, il lui était poussé une loupe au front, laquelle lui donnait d'effroyables maux de tête. Cette loupe lui était venue à la suite de ce coup de pointe qu'il avait reçu dans un des trois duels qu'il avait eus au régiment pour soutenir la prééminence de la Reine sur le Roi. Il en résultait que la loupe était adhérente au crâne et que son extirpation présentait quelque danger.

L'opération fut faite avec beaucoup de bonheur par M. Pelletan.

Le 15 thermidor de la même année, un arrêté du comité de salut public nomma mon père commandant de l'Ecole de Mars établie au camp des Sablons.

Ce commandement ne fut pas de longue durée.

Le 18 thermidor, c'est-à-dire trois jours après cette nomination, il fut envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Mais, avant de quitter Paris, mon père avait un compte à régler avec son ancien colonel Saint-Georges.

Nous avons dit en temps et lieu que, loin de se rendre à son régiment, Saint-Georges avait trouvé plus commode de demeurer à Lille, où il s'était fait envoyer, par le gouvernement, des chevaux de remonte; ce qui ne l'avait pas empêché, en vertu des pouvoirs que s'arrogeaient les chefs de corps à cette époque, de requérir une énorme quantité de chevaux de luxe dont il avait trafiqué.

Le chiffre auquel ces chevaux étaient estimés montait à près d'un million.

Quoiqu'on ne fût pas bien sévère à cette époque sur ces sortes de peccadilles, Saint-Georges s'était donné de telles

licences, qu'il fut appelé à Paris pour y rendre ses comptes. Comme les comptes de Saint-Georges étaient fort mal tenus, il trouva à propos de tout rejeter sur mon père, en disant que c'était le lieutenant-colonel Dumas qui avait été chargé de la remonte du régiment.

Le ministre de la guerre écrivit donc à mon père, lequel prouva immédiatement qu'il n'avait jamais commandé une seule réquisition, ni acheté ni vendu un seul cheval.

La réponse du ministre déchargea entièrement mon père. Mais il n'en avait pas moins gardé rancune à Saint-Georges, et, comme sa loupe, qui le faisait horriblement souffrir, l'entretenait dans une mauvaise humeur continuelle, il avait positivement résolu de se couper la gorge avec son ancien colonel.

Saint-Georges, tout brave qu'il était, le pistolet ou l'épée à la main, aimait assez à choisir ses duels. Heureux ou malheureux, celui-là devait faire grand bruit.

Mon père se présenta donc trois fois chez Saint-Georges sans le trouver ; puis il y retourna trois fois encore, en laissant chaque fois sa carte.

Enfin, sur la dernière de ces cartes, il écrivit au crayon une menace tellement pressante, que, le surlendemain du jour où il avait été opéré, mon père étant couché et gardé par Dermoncourt, le même qui, sur son ordre, avait fait du bois de chauffage de la guillotine de Saint-Maurice, Saint-Georges se présenta chez lui, et, sur l'annonce de l'indisposition qui le retenait au lit, allait se retirer en laissant sa carte à son tour, lorsque Dermoncourt, qui avait fort entendu parler de lui, voyant un mulâtre admirablement bel homme et qui bégayait en parlant, reconnut Saint-Georges, et, allant à lui :

— Ah ! monsieur de Saint-Georges, lui dit-il, c'est vous !... Ne vous en allez pas, je vous prie ; car, tout malade qu'il est, le général est homme à courir après vous, tant il a hâte de vous voir.

Saint-Georges prit à l'instant même son parti.

— Oh ! ce cher Dumas, s'écria-t-il, je crois bien qu'il a désir de me voir ; et moi donc ! nous avons toujours été si bons amis. Où est-il ? où est-il ?

Et, s'élançant dans la chambre, il alla se jeter sur le lit, prit mon père dans ses bras, le serrant à l'étouffer.

Mon père voulut parler ; mais Saint-Georges ne lui en laissa pas le temps.

— Ah çà ! mais, lui dit-il, tu voulais donc me tuer ? me tuer, moi ? Dumas, tuer Saint-Georges ? Est-ce que c'est possible ? mais est-ce que tu n'es pas mon fils ? est-ce que, quand Saint-Georges sera mort, un autre que toi peut le remplacer ? Allons vite, lève-toi ! Fais-moi servir une côtelette, et qu'il ne soit plus question de toutes ces bêtises-là !

Mon père était fort décidé d'abord à pousser l'affaire à fond ; mais que dire à un homme qui se jette sur votre lit, qui vous embrasse, qui vous appelle son fils, et qui vous demande à déjeuner ?

Ce que fit mon père ; il lui tendit la main en disant :

— Ah ! brigand, tu es bien heureux que je sois ton successeur comme tu dis, au lieu d'être celui du dernier ministre de la guerre ; car je te donne ma parole que je te ferais pendre.

— Oh ! guillotiner au moins, dit Saint-Georges en riant du bout des lèvres.

— Non pas, non pas ; ce sont les honnêtes gens que l'on guillotine à cette heure ; mais les voleurs, on les pend.

— Voyons, franchement, quelle était ton intention en venant chez moi ? dit Saint-Georges.

— De t'y trouver d'abord.

— C'est trop juste ; mais après ?

— Après ?

— Oui.

— Je serais entré dans la chambre où l'on m'aurait dit que tu étais, j'aurais refermé la porte derrière moi, j'aurais mis la clef dans ma poche, et celui de nous deux qui, au bout de cinq minutes, eût encore été vivant se serait chargé de l'ouvrir.

— Alors, dit Saint-Georges, tu vois que j'ai bien fait de ne pas m'y trouver.

Or, comme, en ce moment-là même, la porte s'ouvrait pour annoncer qu'on était servi, la discussion finit et le déjeuner commença.

De l'armée de Sambre-et-Meuse, mon père passa avec la rapidité de mouvements que la Convention faisait exécuter à cette époque à ses généraux, au commandement en chef de l'armée des côtes de Brest ; mais, seize jours après cette nomination, tous ces commandements factices lui déplaisant, il donna sa démission et se retira à Villers-Cotterets, près de ma mère, qui déjà, depuis un an ou deux, était accouchée de ma sœur aînée.

Il était là fort heureux, fort tranquille, et espérait y être fort oublié, près de sa jeune femme, lorsque, le 14 vendémiaire, au matin, il reçut cette lettre :

« Paris, 13 vendémiaire de l'an IV de la
République française une et indivisible.

« Les représentants du peuple chargés de la force armée de Paris et de l'armée de l'intérieur,

« Ordonnent au général Dumas de se rendre de suite à Paris pour y recevoir les ordres du gouvernement.

« J.-J.-B. DELMAS.
« LAPORTE. »

Que se passait-il donc à Paris ?

Nous allons le dire.

Le 13 vendémiaire s'accomplissait. Bonaparte mitraillait les sections sur les marches de l'église Saint-Roch.

La Convention avait jeté les yeux sur mon père pour la défendre ; mon père n'était point à Paris. Barras proposa Bonaparte, et Bonaparte fut accepté.

Cette heure, qui sonne une fois, dit-on, dans la vie de tout homme, et qui lui ouvre l'avenir, avait sonné infructueusement pour mon père. Il prit la poste à l'instant même ; mais il n'arriva que le 14.

Il trouva les sections vaincues et Bonaparte général en chef de l'armée de l'intérieur.

Voici le certificat qui lui fut délivré ; nous copions ce précieux document sur la pièce originale :

LIBERTÉ, JUSTICE, ÉGALITÉ

« Nous, officiers généraux et autres, certifions et attestons que le citoyen Alexandre Dumas, général d'armée, est arrivé le 14 vendémiaire à Paris, et qu'aussitôt il s'est rallié avec ses frères d'armes autour de la Convention nationale pour la défendre contre l'attaque des rebelles qui ont mis bas les armes dans cette journée.

« Paris, ce 14 brumaire, l'an quatrième
de la République française.

« *Ont signé :* J.-J.-B. DELMAS ; LAPORTE ; GASTON ; BERNARD, *aide de camp ;* HUCHÉ, *général de division ;* TH. ARTEL, *capitaine-adjudant général ;* BERTIN, *général de brigade ;* PAREIN, *général de division ;* ROINAY, *commissaire ordonnateur.* »

Puis, au-dessous de toutes ces signatures, de son écriture illisible, dont chaque lettre semble un nœud gordien, l'homme qui venait de ramasser la Révolution dans le sang avait écrit ces trois lignes :

« Certifié vrai.

« Le général en chef de l'armée de l'intérieur.

« BUONAPARTE. »

Trois mois plus tard, il supprimera l'*u* qui italianise son nom et signera *Bonaparte.*

C'est pendant ces trois mois sans doute qu'il a eu son apparition comme Macbeth et que les trois sorcières lui ont dit : « Salut ! tu seras général en chef ; salut ! tu seras premier consul ; salut ! tu seras empereur »

La Convention, sauvée par Bonaparte, termina le 26 octobre sa session de trois ans, par un décret d'amnistie pour tous les délits révolutionnaires qui n'étaient pas compliqués de vol ou d'assassinat.

Puis, après avoir rendu huit mille trois cent soixante et dix décrets, elle se retire ou plutôt se réorganise pour reparaître sous la triple forme du conseil des Anciens, du conseil des Cinq-Cents et du Directoire.

Les cinq Directeurs sont : La Réveillère-Lepaux, Letourneur (de la Manche), Rewbell, Barras et Carnot.

Tous cinq sont conventionnels ; tous cinq ont voté la mort du roi

Ces nominations toutes révolutionnaires amènent une émeute dans le pays de Bouillon. Le 23 brumaire an IV, mon père remis en activité est envoyé pour comprimer cette révolte, résultat auquel il arrive sans effusion de sang

De là, mon père passe de nouveau à l'armée de Sambre-et-Meuse et à l'armée du Rhin ; est nommé commandant de place à Landau, le 21 nivôse an IV ; revient passer en congé à Villers-Cotterets le mois de ventôse ; enfin il retourne comme général divisionnaire, le 7 messidor, à cette armée des Alpes qu'il a commandée en chef et dont la destination est de garder la frontière et d'observer le Piémont, avec lequel on est en paix.

D'abord, mon père avait eu envie de refuser. En temps de guerre, il eût tout pris, même le fusil d'un soldat ; en temps de paix, il était plus difficile.

— Acceptez toujours, général, lui dit Dermoncourt ; vous serez là sur le chemin de l'Italie. De Chambéry à Suze, il n'y a que le mont Cenis à traverser

— En ce cas, répondit mon père, j'ai bien fait de le prendre.

Et il partit.

En effet, comme nous l'avons dit, la guerre, éteinte avec

l'Espagne, [illegible], la Toscane, le Piémont et la Hollande, et [illegible] vace entre nous et nos deux éternelles ennemies, l'[illegible]iche et l'Angleterre.

Le 17 [illegible] ire 1795, les Anglais attendus vainement à Quib[illegible], [illegible]t évacué l'île Dieu. Sombreuil et douze cents émi[illegible] [illegible]ançais sont passés par les armes. Au bruit de la [illegible] qui retentit jusqu'à Londres, Pitt s'écrie :

— [illegible] moins, le sang anglais n'a coulé d'aucune blessure.

— [illegible], lui répond Sheridan ; mais l'honneur anglais a [illegible] par tous les pores.

Quant à l'Autriche, nous continuons de la rencontrer au nord et au sud à la fois. Masséna lui gagne, au sud, la bataille de Loano et Bernadotte, au nord, le combat de Crutznach.

Seulement on ne profitait pas de ces victoires. Bonaparte soumit, par l'entremise de Barras, au Directoire un vaste plan qui fut adopté.

On était en train d'en finir avec la Vendée, où Hoche faisant fusiller Stofflet et Charette. [illegible] de cette inflammation d'entrailles, la France, [illegible]ment guérie à l'intérieur, pouvait jeter toutes ses forces sur l'Allemagne et l'Italie.

Voici quel était le plan du Directoire :

La Vendée [illegible] immédiatement l'offensive. Nos armées du Rhin [illegible] et assiégeaient Mayence, soumettaient [illegible] après les autres les princes de l'em[illegible], [illegible] le théâtre de la guerre dans les États héréditaires et s'établissaient dans les splendides vallées du M[illegible] et du Necker.

Dès lors, elles ne coûtaient plus rien à la France, la guerre défrayait la guerre.

Quant à l'Italie, il fallait y remporter une grande victoire qui décidât le roi de Piémont à la paix, ou qui permît de lui enlever ses États. Cette opération achevée, le royaume de Piémont effacé de la carte d'Italie et réuni à la France sous le nom de département du Pô, on franchissait le fleuve en évitant Pavie ; on enlevait Milan à l'Autriche ; puis on s'enfonçait dans la Lombardie, et l'on venait, par le Tyrol et par Venise, frapper aux portes de Vienne.

L'Italie, comme l'Allemagne, et certes aussi bien que l'Allemagne, l'Italie nourrissait nos armées.

En conséquence de ce plan et dans le but de le mettre à exécution, Hoche, pour achever la pacification de la Vendée, réunit sous son commandement les trois armées des côtes de Cherbourg, des côtes de Brest et de l'Ouest, — cent mille hommes ; — Jourdan conserva le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, Moreau remplaça Pichegru sur le Rhin, et Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Italie.

Le 21 mars 1796, Bonaparte quitta Paris, emportant dans sa voiture deux mille louis. C'est tout ce qu'il avait pu réunir, en joignant à sa propre fortune et à celle de ses amis les subsides du Directoire. Alexandre emportait sept fois plus, lorsqu'il partit pour conquérir les Indes. Il est vrai que chaque louis d'or, à l'époque de Bonaparte, valait sept mille deux cents francs en assignats.

Pourquoi Bonaparte, à ces belles armées du Rhin, à ces quatre-vingt mille hommes bien armés et bien équipés, qu'on mettait sous les ordres de Jourdan et de Moreau, et qu'on eût mis sous les siens s'il eût voulu, préférait-il les vingt-cinq mille soldats nus et affamés de la rivière de Gênes ? C'est que l'Italie est l'Italie, c'est-à-dire le pays des riches souvenirs ; c'est qu'il préférait l'Eridan et le Tibre au Rhin et à la Meuse, le Milanais au Palatinat ; c'est qu'il aimait mieux être Annibal que Turenne ou le maréchal de Saxe.

En arrivant à Nice il trouva une armée sans vivres, sans vêtements, sans souliers, luttant à grand'peine pour se maintenir dans ses postes et ayant devant elle soixante mille hommes de troupes autrichiennes et les généraux les plus renommés de l'empire.

Le lendemain de son arrivée, Bonaparte fit distribuer à [illegible] général, pour son entrée en campagne, la somme de [illegible] louis ; puis, montrant aux soldats les campagnes d'Italie :

« [illegible]des, leur dit-il, vous manquez de tout au milieu de ces [illegible] ; jetez les yeux sur ces riches plaines qui se déroulent [illegible] pieds, elles vous appartiennent, allons les prendre. »

C'était à peu [illegible] le discours qu'Annibal avait tenu, il y avait dix-neuf [illegible] à ses Numides, accroupis comme des sphinx sur [illegible] hauts rochers des Alpes et regardant l'Italie de leurs [illegible]ients, et, depuis dix-neuf cents ans, il n'était passé [illegible] deux hommes que deux autres hommes dignes de leur [illegible]és, César et Charlemagne.

Bonaparte avait, comme [illegible] avons dit, soixante mille hommes à peu près de[illegible] ; [illegible]-deux mille, sous les ordres de Colli, campaient [illegible] sur le revers des monts ; trente-huit mille sous les ordres de Beaulieu, cœur de jeune homme sous des cheveux bla[illegible] avançaient vers Gênes par les routes de la Lombardie.

Bonaparte transporte son armée à Albenga, et, le 11 avril, heurte Beaulieu, près de Voltri.

De ce choc jaillit l'étincelle qui va embraser l'Italie. En onze jours, le jeune général en chef bat cinq fois les ennemis : à Montenotte, à Millesimo, à Dego, à Vico et à Mondovi. En onze jours, les Autrichiens sont séparés des Piémontais, Provera est pris, le roi de Sardaigne est forcé de signer un armistice dans sa propre capitale, et de livrer les trois forteresses de Coni, de Tortone et d'Alexandrie.

Alors Bonaparte s'avance vers la haute Italie, et, devinant les succès à venir par les succès passés, il écrit au Directoire :

« Demain, je marche sur Beaulieu, je l'oblige à repasser le Pô, je le passe immédiatement après lui, je m'empare de toute la Lombardie, et, avant un mois, j'espère être sur les montagnes du Tyrol, y trouver l'armée du Rhin et porter, de concert avec elle, la guerre dans la Bavière. »

En effet, Beaulieu est poursuivi ; il se retourne inutilement pour s'opposer au passage du Pô ; le Pô est franchi. Il se met à couvert derrière les murs de Lodi ; un combat de trois heures l'en chasse ; il se range sur la rive gauche en défendant de toute son artillerie le pont qu'il n'a pas eu le temps de couper. L'armée française se forme en colonne serrée, se précipite sur le pont, renverse tout ce qui s'oppose à elle, éparpille l'armée autrichienne et poursuit sa marche en lui passant sur le corps. Alors Pavie se soumet, Pizzighitone et Crémone tombent, le château de Milan ouvre ses portes, le roi de Sardaigne signe définitivement la paix, les ducs de Parme et de Modène suivent son exemple, et Beaulieu n'a que le temps de se renfermer dans Mantoue.

C'est en ce moment que l'on apprend que Wurmser arrive : il amène soixante mille hommes : trente mille détachés de l'armée du Rhin, trente mille qui viennent de l'intérieur de l'Autriche.

Ces soixante mille hommes vont déboucher par le Tyrol.

Voici quel est l'état des forces françaises et ennemies :

L'armée française était entrée en Italie, forte de trente à trente-deux mille hommes, sur lesquels elle en avait perdu deux mille ; à peu près neuf mille hommes étaient arrivés de l'armée des Alpes, quatre ou cinq mille avaient rejoint, sortant des dépôts de la Provence et du Var. L'armée comptait donc de quarante-quatre à quarante-cinq mille hommes échelonnés sur l'Adige ou groupés autour de Mantoue.

En outre, la Vendée étant pacifiée, on pouvait compter sur deux divisions tirées de l'armée de l'Ouest. Mais encore fallait-il donner à ces deux divisions le temps de traverser la France

L'armée autrichienne se composait de dix à douze mille hommes, sans compter les malades et les blessés, enfermés dans Mantoue ; de douze ou quinze mille hommes, débris des batailles livrées depuis le commencement de la campagne et éparpillés dans la haute Italie, et des soixante mille hommes amenés par Wurmser.

Ces soixante mille hommes, non seulement on en faisait grand bruit, mais on doublait hardiment leur nombre. Cette fois, Bonaparte allait avoir affaire non seulement, disaient ces mêmes bruits, à une armée quatre fois plus forte que la sienne, mais encore à un général digne de lui. Annibal allait trouver son Scipion ; on répétait le vieux dicton : *L'Italia fu e sarà sempre il sepolcro dei Francesi.* (L'Italie fut et sera toujours le tombeau des Français.)

Wurmser avait, comme nous l'avons dit, soixante mille hommes ; de ces soixante mille hommes, il en avait détaché vingt mille qu'il avait donnés à Quasdanovitch, avec ordre de prendre la route qui tourne le lac de Garda, longe le petit lac d'Idra, et qui, après avoir traversé la Chiese, vient déboucher à Salo.

Quant aux quarante mille autres, il les prit avec lui, les divisa sur les deux routes qui longent l'Adige, les uns marchant sur Rivoli, les autres allant déboucher sur Vérone.

Ainsi l'armée française réunie autour de Mantoue était enveloppée, attaquée sur son front par l'armée de Wurmser, attaquée sur ses derrières par la garnison de Beaulieu et par ces autres dix mille hommes éparpillés que l'on rallierait.

Tout ce plan de Wurmser fut révélé à Bonaparte par son exécution même.

Coup sur coup il apprend : que Quasdanovitch a attaqué Salo, a chassé le général Sauret, et que le général Guyeux y reste seul, dans un vieux bâtiment où il s'est jeté avec quelques centaines d'hommes ; que les Autrichiens ont forcé la Corona entre l'Adige et le lac de Garda ; enfin qu'ils viennent de déboucher devant Vérone ; le lendemain, ils sont à Brescia ; sur tous les points, ils vont passer l'Adige.

Soit doute de sa fortune, soit qu'au contraire il veuille montrer la supériorité de son génie, Bonaparte rassemble ses généraux en conseil ; tous sont d'avis de battre en retraite. Augereau seul, le soldat de Paris, l'enfant du faubourg Saint-Antoine, déclare que l'on peut décider ce que

l'on voudra, mais que ni lui ni sa division ne reculeront d'un pas.

Bonaparte fronce le sourcil, car d'avance cette décision est la sienne. D'où vient qu'Augereau a été de son avis? Est-ce témérité ou génie? Il regarde cette tête, vigoureusement accentuée, mais déprimée aux tempes et renflée à l'occiput; c'est purement et simplement de la témérité.

Bonaparte congédie le conseil de guerre sans rien décider hautement; mais vis-à-vis de lui-même son plan est fait.

Bonaparte a son quartier général à Castelnuovo, presque à la pointe du lac de Garda; il réunira autour de lui une masse aussi considérable que possible, en levant le siège de Mantoue; il abandonne le bas Mincio et la basse Adige; il concentrera toutes ses forces sur Peschiera et battra séparément, avant qu'ils aient fait leur jonction, Quasdanovitch et Wurmser.

C'est par Quasdanovitch, le plus rapproché et le moins fort, qu'il commencera.

Le 21 thermidor (31 juillet), tandis que Serrurier abandonne le siège de Mantoue, brûlant ses affûts, enclouant ses canons, enterrant ses projectiles et jetant ses poudres à l'eau, Bonaparte passe le Mincio à Peschiera, bat Quasdanovitch à Lonato, tandis qu'Augereau entre dans Brescia sans coup férir et que le général Sauret, remontant jusqu'à Salo, va dégager Guyeux, qui, sans pain et sans eau, se bat depuis deux jours et tient dans son vieux bâtiment.

Quasdanovitch, qui croit nous surprendre et nous battre, a été surpris et battu; il s'arrête effrayé, décidé à ne point s'engager davantage sans savoir ce qu'est devenu Wurmser.

Bonaparte s'arrête de son côté; le véritable ennemi à craindre, c'est Wurmser. C'est à Wurmser qu'il faut faire face: ses arrière-gardes deviendront ses avant-gardes, et *vice versa*; il se retourne, il était temps!

Les généraux de Wurmser ont passé non seulement l'Adige, mais encore le Mincio, sur lequel ils doivent faire à Peschiera leur jonction avec Quasdanovitch; Bayalist s'avance sur la route de Lonato, et Lilpay a repoussé de Castiglione le général Vatelle, tandis que Wurmser s'est avancé sur Mantoue, qu'il croit toujours bloquée, avec ses deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie.

En arrivant au quartier du général Serrurier, il trouva les affûts en charbon et les canons encloués.

Bonaparte a eu peur, il s'est enfui. Le calcul du génie est, aux yeux du général autrichien, l'effet de la peur.

Pendant ce temps-là, Bonaparte, que Wurmser croit fugitif, coupe en deux l'armée de Bayalist à Lonato, en jette sur Salo une portion que poursuit et qu'éparpille Junot, se met à la poursuite de l'autre, qu'il pousse sur Castiglione. Les Autrichiens fugitifs rencontrent, les uns le général Sauret à Salo, les autres le général Augereau à Castiglione; des deux côtés, ils sont pris entre deux feux.

On fait trois mille prisonniers à Salo, on fait quinze cents prisonniers à Castiglione, on tue et l'on blesse trois à quatre mille hommes, on prend vingt pièces de canon et l'on mêle les fuyards de Bayalist à ceux de Quasdanovitch.

Wurmser a reconnu son erreur, à peine entré dans Mantoue: il accourt au bruit du canon, il arrive avec quinze mille hommes, en rallie dix mille à Bayalist et à Lilpay, et se met en ligne pour offrir le combat.

Bonaparte l'acceptera, mais il lui faut toutes ses troupes; il part au galop pour Lonato; depuis trois jours, il a tout vu, tout ordonné, tout fait par lui-même; dans ces trois jours, il a crevé cinq chevaux. Il arrive à Lonato; une partie des troupes qui sont dans la ville se portera sur Salo et sur Gravado, pour achever Quasdanovitch; tout ce qui restera de disponible redescendra avec lui à Castiglione: à son ordre, les troupes se mettent en marche, chacune pour sa destination; il reste à Lonato avec mille hommes; il y prendra quelques instants de repos, et, le soir, il sera à Castiglione pour présenter la bataille à Wurmser au point du jour.

Bonaparte vient de descendre de cheval et de se mettre à table, quand on lui annonce que Lonato est entouré par quatre mille hommes et qu'un parlementaire autrichien est là qui vient le sommer de se rendre.

Avec ses mille hommes, Bonaparte pourrait faire face aux quatre mille et les battre peut-être; mais il est pressé, c'est une autre ressource qu'il faut employer.

Il ordonne à tout son état-major de monter à cheval, se fait amener le parlementaire et ordonne qu'on lui débande les yeux.

Le parlementaire, qui ne savait pas à qui il avait affaire, s'étonne en voyant un état-major, là où il ne croyait trouver que quelques officiers; il n'en remplit pas moins sa mission.

— Mais malheureux! lui dit Bonaparte quand il a fini, mais vous ne savez donc ni qui je suis, ni où vous êtes? Je suis le général en chef Bonaparte, et vous êtes tombé, vous et vos quatre mille hommes, au milieu de mon armée; allez donc dire à ceux qui vous envoient que je leur donne cinq minutes pour se rendre, ou que je les ferai tous passer au fil de l'épée pour les punir de l'insulte qu'ils osent me faire.

Un quart d'heure après, les quatre mille hommes avaient mis bas les armes.

A la nuit tombante, Bonaparte était à Castiglione.

Le lendemain, Wurmser était battu et laissait deux mille hommes sur le champ de bataille, où nos soldats harassés de fatigue couchaient pêle-mêle avec les morts.

En cinq jours, Bonaparte, avec trente mille hommes, venait d'en battre soixante mille; Wurmser avait perdu vingt mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Il avait repris la route de Rivoli entre l'Adige et le lac de Garda pour rentrer dans le Tyrol.

Bonaparte réunit vingt-huit mille hommes, se lance à la poursuite de Wurmser, qui, en ralliant Quasdanovitch, en aura encore quarante mille; il gagne la bataille de Roveredo, entre à Trente, la capitale du Tyrol, laisse Vaubois à la garde de Trente, se jette dans les gorges du Tyrol à la poursuite de Wurmser; avec dix-huit mille hommes, il en chasse devant lui trente mille, fait vingt lieues en deux jours, rejoint Wurmser sur les bords de la Brenta, lui livre la bataille de Bassano, lui fait quatre mille prisonniers, lui prend tout son matériel, l'accule sur l'Adige, et ne lui laisse d'autre ressource que d'aller, avec les quatorze mille hommes qui demeurent encore près de lui, demander un abri aux murs de Mantoue, qu'il était venu pour débloquer avec soixante mille hommes.

C'était la troisième armée autrichienne que Bonaparte détruisait depuis son entrée en Italie.

Wurmser, entré dans Mantoue, résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et, pour ajouter aux vivres, il fit tuer et saler les sept mille chevaux de ses cavaliers, dont il fit des fantassins.

Puis, furieux de la façon dont ses hommes s'étaient conduits, il condamna ses officiers, pour les punir, à ne se promener pendant trois mois dans les rues de Mantoue qu'avec des quenouilles aux mains au lieu de cannes.

Les officiers subirent sans murmure cette étrange punition.

Quant à Bonaparte, il laissa Serrurier bloquer Mantoue et s'en retourna à Milan attendre des secours du Directoire, et, en les attendant, fonder la république cisalpine.

VI

MON PÈRE A L'ARMÉE D'ITALIE. — IL EST REÇU A MILAN PAR BONAPARTE ET JOSÉPHINE. — EMBARRAS DE BONAPARTE EN ITALIE. — LA GALE. — ON RENTRE EN CAMPAGNE. — DÉCOURAGEMENT. — BATAILLE D'ARCOLE. — L'ESPION AUTRICHIEN. — COMMENT MON PÈRE LE FORCE A LIVRER SA DÉPÊCHE.

Pendant que ces merveilles s'accomplissaient dans la haute Italie, mon père commandait toujours la division de l'armée des Alpes; comme c'était, ainsi que nous l'avons dit, un poste d'observation, il avait placé les généraux de brigade Dufresne et Pailloc, l'un au pied du mont Cenis, et l'autre à Saint-Pierre-d'Albigny dans la Tarentaise, tandis que lui-même était allé établir son quartier général à La Chambre, petit village composé d'une douzaine de maisons et situé au pied d'une chaîne de rochers fort giboyeux en chamois.

De là sa prédilection pour La Chambre, où, d'ailleurs, il savait retrouver un de ses anciens guides du mont Cenis, chasseur enragé, avec lequel il passait les jours et les nuits dans la montagne.

Un soir, en rentrant après une chasse magnifique qui avait duré trois jours, mon père trouva une lettre qui lui ordonnait de se rendre en Italie et de s'y mettre à la disposition du général Bonaparte. Cet ordre était en date du 22 vendémiaire (14 octobre).

C'était tout ce que désirait mon père, quoiqu'il partageât un peu cette répugnance de tous ses collègues, eux qui se regardaient comme de vieux généraux de trente-deux à trente-quatre ans, de servir sous un général de vingt-six ans; mais le bruit du canon de tant de batailles avait retenti à ses oreilles depuis un an, qu'il avait été tout prêt à demander du service en Italie, dans quelque grade que ce fût.

Mon père arriva à Milan le 19 octobre 1796.

Il y fut admirablement reçu par Bonaparte, et surtout par Joséphine, qui était venue l'y rejoindre, et qui, en sa qualité de créole, aimait passionnément ce qui lui rappelait ses chères colonies.

Il trouva Bonaparte fort inquiet et surtout fort courroucé

contre le Directoire, qui l'abandonnait. Les généraux autrichiens avaient été battus; mais l'Autriche n'était point battue, elle.

Les troupes que l'empereur avait en Pologne, grâce aux assurances que Catherine lui avait données, avaient pu se mettre en marche vers les Alpes; car il avait fait autant des troupes d'observation sur le Danube et surveillant la Turquie. Toutes les réserves de la monarchie autrichienne étaient, en outre, dirigées sur l'Italie; une nouvelle et splendide armée se préparait donc dans le Frioul, composée des débris de l'armée de Wurmser, des troupes venues de Pologne et de Turquie, enfin des réserves et des recrues. C'était le maréchal Alvintzy qui était chargé de reprendre le commandement de cette quatrième armée chargée de venger l'honneur de Colli, de Beaulieu et de Wurmser.

Pour combattre cette nouvelle armée, Bonaparte n'avait plus que vingt-cinq mille hommes des troupes qui l'avaient accompagné en Italie ou qui étaient venues l'y rejoindre, tant le canon autrichien, même au milieu de ses défaites, avait creusé de larges vides dans nos rangs. Il était arrivé quelques bataillons de la Vendée, mais fort diminués par les désertions; Kellermann, qui venait d'envoyer mon père, faisait dire par lui qu'il ne pouvait dégarnir la ligne des Alpes, obligé qu'il était de contenir Lyon et les bords du Rhône, où les compagnons de Jéhu se livraient à toute sorte de brigandages. Bonaparte demandait à cor et à cri la 40e et la 57e brigades, avec les six mille hommes qui les composaient; et, s'ils arrivaient, il répondait de tout.

Aussi écrivait-il au Directoire :

« Je suis malade, je puis à peine me soutenir à cheval; il ne me reste que du courage, ce qui est insuffisant pour le poste que j'occupe. On nous compte, le prestige disparaît; des troupes, ou l'Italie est perdue. »

Mon père avait trouvé, en effet, Bonaparte fort souffrant; cette maladie dont il se plaignait, c'était la gale, qu'il avait gagnée à Toulon de la façon la plus héroïque, en servant lui-même un canon avec l'écouvillon d'un artilleur qui venait d'être tué : cette gale, mal soignée, le fatiguait horriblement; sa maigreur était effrayante; il semblait un cadavre ambulant, ses yeux seuls vivaient.

Il ne désespérait pas cependant; il recommanda à mon père la plus grande surveillance et la plus incessante activité, et, lui annonçant sa prochaine rentrée en campagne, il l'envoya prendre devant Mantoue le commandement de la première division.

En effet, onze jours après, la campagne recommençait.

La quatrième tête était repoussée à l'hydre; le maréchal Alvintzy, conduisant quarante mille hommes, avait jeté des ponts sur la Piave et s'était avancé sur la Brenta.

La campagne fut terrible. Elle dura du 1er au 17 novembre; Bonaparte, avec vingt mille hommes, en attaquait cinquante mille; un instant, l'armée se trouva réduite à quinze mille hommes; un instant, Bonaparte, découragé après les batailles sans résultat de Bassano et de Caldiero, jeta ce cri de détresse au Directoire; c'était le 14 novembre; le 13, Bonaparte était arrivé dans Vérone, après dix jours de lutte non seulement contre les Autrichiens, mais encore contre la boue, la pluie et la grêle.

« Tous nos officiers supérieurs, écrit-il, sont hors de combat; l'armée d'Italie, réduite à une poignée de monde, est épuisée; les héros de Millesimo, de Lodi, de Castiglione et de Bassano, sont morts pour la patrie ou sont à l'hôpital; il ne reste plus aux corps que leur réputation et leur orgueil; Joubert, Lannes, Lamart, Victor, Murat, Charlet, Dupuis, Rampon, Pigeon, Ménard, Chabaudon, sont blessés; nous sommes abandonnés au fond de l'Italie; ce qui reste de braves voit la mort infaillible au milieu de chances continuelles, et avec des forces inférieures. Peut-être l'heure du brave Augereau et de l'intrépide Masséna est-elle près de sonner; alors, alors que deviendront ces braves gens? Cette pensée me rend réservé; je n'ose plus affronter la mort, qui serait un sujet de découragement pour qui est l'objet de mes sollicitudes; si j'avais reçu la 83e, forte de trois mille cinq cents hommes connus à l'armée, j'aurais répondu de tout; peut-être sous peu de jours ne sera-ce point assez de quarante mille hommes.

« Aujourd'hui, repos aux troupes; demain, selon les mouvements de l'ennemi, nous agirons. »

C'étaient là les plaintes qu'arrachaient là surtout les sombres prévisions de l'homme fatigué, mouillé, refroidi : la plus vigoureuse des organisations succombe à ces moments de doute, éprouve ces heures de découragement : après les grandes fatigues, l'âme subit les influences du corps : le fourreau ternit la lame.

Deux heures après avoir écrit cette lettre, Bonaparte avait adopté un nouveau plan.

Le lendemain avait lieu le combat de Roneo, lequel commençait cette fameuse bataille d'Arcole qui devait durer trois jours.

Le troisième jour, l'armée autrichienne avait perdu cinq mille prisonniers, huit ou dix mille tués ou blessés, et, forte encore de quarante mille hommes, se retirait dans les montagnes, poursuivie par quinze mille Français.

Elle s'arrêta dans la capitale du Tyrol.

Quinze mille Français avaient accompli cette œuvre gigantesque de lutter contre cinquante mille hommes et de les vaincre.

Seulement, ils avaient repoussé l'armée d'Alvintzy, mais ils n'avaient pu la détruire, comme ils avaient fait des trois autres.

Bonaparte, de son côté, recommanda à Serrurier de poursuivre le blocus de Mantoue, en serrant Wurmser comme il avait serré Cauto-d'Irles, et s'en alla reprendre son quartier d'hiver à Milan, centre de ses négociations avec tous ces petits princes d'Italie, que la peur seule faisait nos alliés.

Il y était depuis trois semaines environ, lorsque arriva au blocus un événement qui devait avoir une grande influence sur le dénoûment de cette terrible campagne.

Une nuit, — c'était la nuit du 23 au 24 décembre, qui correspondait à celle du 2 au 3 nivôse, — mon père fut réveillé par la visite de trois ou quatre soldats, lesquels lui amenaient un homme qui avait été pris par une de nos sentinelles avancées, au moment où il s'apprêtait à franchir les premières palissades de Mantoue.

Mon père était à Marmirolo.

Le colonel commandant nos avant-postes à Saint-Antoine envoyait cet homme à mon père en le lui annonçant comme un espion vénitien qu'il croyait chargé de quelque message d'importance.

L'homme interrogé, répondit à merveille. Il était au service de l'Autriche, faisait partie de la garnison de Mantoue, était sorti de la ville pour une affaire d'amour et s'apprêtait à y rentrer lorsqu'il avait été dénoncé à la sentinelle qui l'avait arrêté par le bruit que faisaient ses pas sur la neige gelée.

Fouillé jusqu'aux endroits les plus secrets, on ne trouva rien sur lui.

Mais, malgré l'apparente bonhomie des réponses de cet homme et sa tranquillité au milieu des investigations dont il était l'objet, mon père avait cru remarquer certains regards rapides, certains tressaillements dénotant l'homme dont la position n'est point parfaitement nette. D'ailleurs, le mot espion, prononcé devant lui, le rendait difficile sur les raisons données par le prisonnier, sur sa sortie et sur sa rentrée.

Enfin, quand un général en observation devant une ville de l'importance de Mantoue espère tenir un espion, il ne renonce pas facilement à cet espoir.

Cependant il n'y avait rien à dire, les poches étaient parfaitement vides et les réponses mathématiquement précises.

Une des lectures favorites de mon père était Polybe et les *Commentaires* de César; un volume des *Commentaires* du vainqueur des Gaules était ouvert sur la table placée près de son lit, et le passage que mon père venait de relire avant de se coucher était justement celui où César raconte que, pour pouvoir faire passer à Labiénus, son lieutenant, des nouvelles sûres, il renfermait sa lettre dans une petite boule d'ivoire de la grosseur d'une bille d'enfant; que le messager, lorsqu'il passait soit devant des postes ennemis, soit dans quelque endroit où il craignait d'être surpris, tenait cette boule dans sa bouche et l'avalait, s'il était serré de trop près.

Tout ce passage de César lui revint comme un trait de lumière.

— C'est bien, dit mon père, puisque cet homme nie, qu'on l'emmène et qu'on le fusille.

— Comment! général, s'écria le Vénitien épouvanté, à quel propos me fusiller?

— Pour t'ouvrir le ventre et y chercher tes dépêches, que tu as avalées, dit mon père avec autant d'aplomb que si la chose lui eût été révélée par quelque démon familier.

L'espion tressaillit.

Les hommes hésitaient.

— Oh! ce n'est point une plaisanterie, dit mon père aux soldats qui avaient amené le prisonnier, et, s'il vous faut un ordre écrit, je vais vous le donner.

— Non, général, dirent les soldats, et, du moment que c'est sérieux...

— Parfaitement sérieux; emmenez et fusillez.

Les soldats firent un mouvement pour entraîner l'espion.

— Un instant! dit celui-ci, qui voyait que l'affaire prenait une tournure grave.

— Avoues-tu?

— Eh bien, oui, j'avoue, dit l'espion après un instant d'hésitation.

— Tu avoues que tu as avalé tes dépêches?

— Oui, général.

— Et combien y a-t-il de temps de cela ?

— Il y a maintenant deux heures et demie, à peu près, général.

— Dermoncourt, dit mon père à son aide de camp, qui couchait dans une chambre à côté de la sienne, et qui, depuis le commencement de cette scène, la regardait et l'écoutait avec la plus grande attention, ne sachant pas trop où elle allait aboutir.

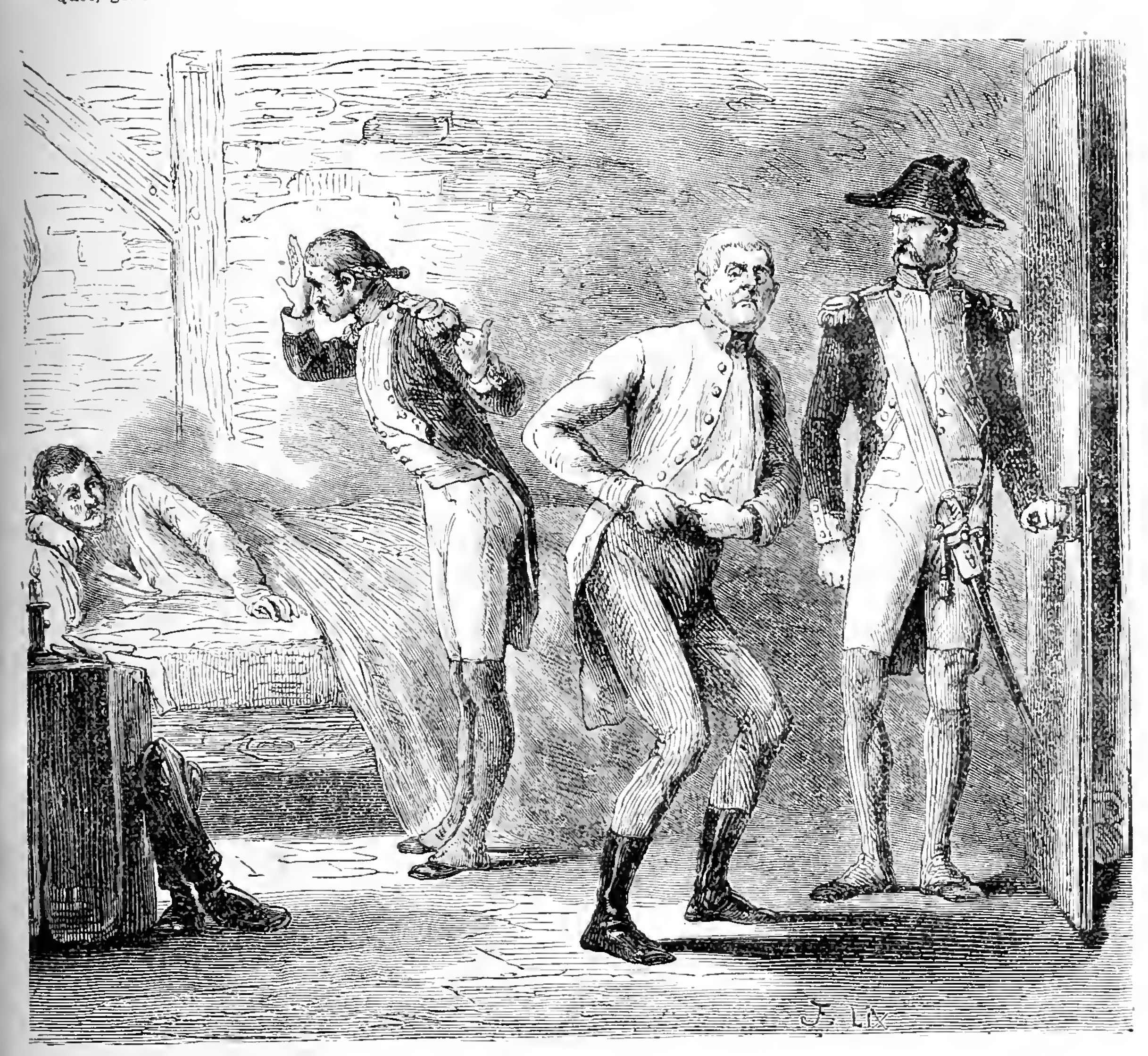
— Me voilà, général.

— Tu entends?

— Quoi, général ?

Enfin, vers les trois heures du matin, il accoucha d'une petite boulette de cire grosse comme une aveline; la boulette de cire fut lavée dans une de ces rigoles d'irrigation qui se trouvent par milliers dans les prairies des environs de Mantoue, imbibée d'une eau que l'espion portait à cet effet dans un petit flacon caché dans la poche de son gilet et que les soldats n'avaient pas jugé à propos de lui enlever, et présentée à mon père, qui la fit ouvrir par Dermoncourt, lequel, en sa qualité d'aide de camp secrétaire, était chargé de l'ouverture des dépêches.

Il ne restait plus qu'une crainte, c'est que la dépêche ne



On le conduisit dans la chambre de Dermoncourt.

— Que cet homme a avalé ses dépêches?

— Oui.

— Depuis deux heures et demie ?

— Depuis deux heures et demie.

— Eh bien, va trouver le pharmacien du village, et demande-lui si, au bout de deux heures et demie, c'est un purgatif ou un vomitif qu'il faut donner à un homme à qui l'on veut faire rendre ce qu'il a pris; qu'il te dise celui des deux qui aura le plus prompt résultat.

Au bout de cinq minutes, Dermoncourt rentra, et dit, la main à son chapeau, et avec un flegme merveilleux :

— Un purgatif, général.

— Le rapportes-tu?

— Oui, général.

On présenta le purgatif à l'espion, qui l'avala en faisant la grimace; puis on le conduisit dans la chambre de Dermoncourt, où deux soldats le gardèrent à vue, tandis que Dermoncourt passait une assez mauvaise nuit, réveillé par les soldats, chaque fois que l'espion portait la main au bouton de sa culotte.

fût en allemand, et personne au quartier général ne parlait allemand.

Pendant ce temps, Dermoncourt, à l'aide d'un canif, faisait l'opération césarienne à la boulette de cire, et en tirait une lettre écrite sur du papier vélin et d'une écriture assez fine pour que, roulée entre les doigts, cette lettre ne prît pas plus d'importance qu'un gros pois.

La joie des deux opérateurs fut grande lorsqu'ils s'aperçurent que la lettre était écrite en français; on eût dit que l'empereur et son général en chef avaient prévu le cas où cette lettre tomberait entre les mains de mon père.

Voici la teneur de la lettre, que je transcris sur une copie de la main de mon père: l'original, comme nous le dirons tout à l'heure, fut envoyé à Bonaparte.

« Trente, le 15 décembre 1796.

« Je m'empresse de transmettre à Votre Excellence, littéralement et dans la même langue où je les ai reçus, les ordres de Sa Majesté en date du 5 du mois :

« Vous aurez soin d'avertir sans retard le maréchal Wurm-
« ser de ne pas continuer ses opérations ; vous lui ferez sa-
« voir que j'attends de sa valeur et de son zèle qu'il dé-
« fendra Mantoue jusqu'à toute extrémité ; que je le con-
« nais trop, ainsi que les braves officiers généraux qui sont
« avec lui, pour craindre qu'ils se rendent prisonniers, sur-
« tout s'il s'agissait de transporter la garnison en France
« au lieu de la renvoyer dans mes États ; je désire que,
« dans le cas où il serait réduit à toute extrémité et sans
« ressources pour la subsistance, il trouve le moyen, en
« détruisant, autant que possible, ce qui dans Mantoue se-
« rait de préférence utile à l'ennemi et en emmenant la
« partie des troupes qui sera en état de le suivre, de ga-
« gner et de passer le Pô, de se porter à Ferrare ou à Bolo-
« gne, et de se rendre, en cas de besoin, vers Rome ou en
« Toscane ; il trouvera de ce côté très peu d'ennemis *et de*
« *la bonne volonté* pour l'approvisionnement de ses troupes,
« pour lesquelles, au besoin, il ferait usage de la force,
« ainsi que pour surmonter tout autre obstacle.

« FRANÇOIS. »

« Un homme sûr, cadet du régiment de Straroldo, remettra cette dépêche importante à Votre Excellence ; j'ajouterai que la situation actuelle et les besoins de l'armée ne permettent pas de tenter de nouvelles opérations *avant trois semaines ou un mois* sans s'exposer derechef aux dangers de ne pouvoir réussir. Je ne puis trop insister près de Votre Excellence afin qu'elle tienne le plus longtemps possible dans Mantoue, l'ordre de Sa Majesté lui servant, d'ailleurs, de direction générale ; dans tous les cas, je prie Votre Excellence de m'envoyer de ses nouvelles par des moyens sûrs, dont je puisse à mon tour me servir pour correspondre avec elle.

« ALVINTZY.

« *P.-S.* Selon toute probabilité, le mouvement que je ferai aura lieu le 13 ou 14 janvier ; je déboucherai avec trente mille hommes par le plateau de Rivoli, et j'expédierai Provera avec dix mille hommes par l'Adige sur Legnago, avec un convoi considérable. Quand vous entendrez le canon, faites une sortie pour faciliter son mouvement. »

VII

MONCOURT EST EXPÉDIÉ PAR MON PÈRE A BONAPARTE. — RÉPONSE FRANCHE DE BERTHIER. — MOUVEMENTS MILITAIRES QUI SONT LA SUITE DE LA DÉPÊCHE SAISIE SUR L'ESPION — CORRESPONDANCE DE MON PÈRE AVEC SERRURIER ET DALLEMAGNE. — COMBATS DE SAINT-GEORGES ET DE LA FAVORITE. — PRISE DE MANTOUE. — MON PÈRE PORTE EN OBSERVATION.

La joie de mon père et de Dermoncourt fut grande ; la dépêche, comme on voit, était des plus importantes. D'abord elle dénonçait la Toscane, les États vénitiens et les États pontificaux, comme des pays *pleins de bonne volonté*. Ensuite elle indiquait la résolution où était Alvintzy de ne rien faire, *avant trois semaines ou un mois*.

Il fallait donc faire passer le plus vite possible cette dépêche à Bonaparte.

Dermoncourt monta à l'instant même à cheval et prit la route de Milan.

Il y arriva le surlendemain, à sept heures du matin, et descendit au perron de l'hôtel Serbelloni où logeait le général Bonaparte. Il avait fait une partie de la route à cheval et l'autre dans une espèce de *calessino* qu'on appelle *sediolle*.

Mais, là, Dermoncourt trouva un obstacle auquel il ne s'attendait pas : l'aide de camp de service avait ordre de ne laisser pénétrer personne jusqu'à Bonaparte qu'à neuf heures du matin.

Dermoncourt se fâcha.

— Eh ! monsieur, lui dit-il, vous voyez bien, par la boue dont je suis couvert, que je n'arrive pas du bal, et, si j'insiste pour voir le général en chef, c'est que j'ai quelque chose d'important à lui dire.

L'aide de camp s'obstina dans son refus, Dermoncourt s'entêta dans la volonté de voir Bonaparte ; l'aide de camp lui barra le passage ; Dermoncourt était un bouledogue de l'école républicaine ; il prit l'aide de camp par les deux épaules, lui fit faire un tour sur lui-même et passa ; mais toute cette lutte ne s'était pas accomplie sans bruit, et Dermoncourt trouva Bonaparte sur la porte de son cabinet.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Bonaparte en fronçant le sourcil.

— Ma foi, général, répondit Dermoncourt, il y a qu'il n'est pas très agréable, quand on vient de faire trente lieues en vingt-six heures, d'être obligé de passer sur le ventre de vos aides de camp pour arriver jusqu'à vous.

— Mais si telle était cependant la consigne donnée ?

— Si telle était la consigne donnée, général, dit gaiement Dermoncourt, faites-moi fusiller, car j'ai violé la consigne ; cependant je vous prierai de ne commander le piquet qu'après avoir lu cette dépêche.

Bonaparte lut la dépêche.

Puis, se retournant vers l'aide de camp :

— Vous avez oublié, monsieur, lui dit-il, que la consigne n'existait pas pour tout officier d'état-major arrivant de Mantoue, et qu'à midi comme à minuit la porte leur est ouverte ; rendez-vous aux arrêts.

L'aide de camp s'inclina et sortit (1).

— Comment Dumas s'est-il procuré cette dépêche ? demanda Bonaparte.

Dermoncourt raconta l'affaire, et entra dans tous les détails.

— Berthier ! Berthier ! cria Bonaparte.

Berthier parut avec sa gravité et son importance ordinaires.

— Tiens, Berthier, lui dit Bonaparte en lui présentant la dépêche, flaire-moi cela et dis-moi ce que cela sent.

— Mais, général, dit Berthier, cela sent la merde.

— Eh bien, à la bonne heure, tu n'as pas tourné autour ; lis maintenant.

Berthier lut

— Oh ! oh ! fit-il.

— Comprends-tu, Berthier ? la prochaine bataille s'appellera la bataille de Rivoli, et celle-là, ou je me trompe fort, ou elle décidera de la campagne. En tout cas, comme dit Alvintzy, nous avons une vingtaine de jours devant nous.

— Et, comme un homme prévenu en vaut deux, dit Dermoncourt, et que, même quand vous n'êtes pas prévenu, vous en valez cent, cela va être drôle !

— En attendant, dit Bonaparte, comme tu as probablement faim, tu vas prendre le temps de te décrotter, voilà tout, et tu déjeuneras avec nous. Connais-tu Joséphine ?

— Non, général, je n'ai point cet honneur.

— Eh bien, je te présenterai à elle ; va et reviens.

Dermoncourt ne se le fit pas répéter deux fois ; il déjeuna et dîna avec Bonaparte, qui exigea qu'il restât au palais et y couchât.

Le lendemain matin, il lui remit une lettre pour mon père, le chargea de mille compliments et lui annonça qu'il pourrait partir quand il voudrait et que la voiture était prête.

Dermoncourt monta en voiture dans la cour ; Bonaparte et Joséphine étaient à une fenêtre et Berthier à la fenêtre voisine.

— Bon voyage ! cria Bonaparte à Dermoncourt.

— Merci, général, répondit celui-ci ; n'oubliez pas le 13 janvier, et défiez-vous des délices de Capoue.

— Sois tranquille, lui cria le général en chef, je ne ferai point comme Annibal.

Voici la lettre que Bonaparte écrivait à mon père :

ARMÉE D'ITALIE. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté — Égalité.

« Au quartier général de Milan, le 7 nivôse (dimanche 28 décembre) an V de la République une et indivisible.

« *Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au général Dumas.*

« J'ai reçu la lettre que m'a apporté (1) votre aide de camp : il était impossible d'avoir plus à propos des renseignements plus essentiels. Vous aurez reçu l'ordre que je donne pour qu'on éloigne d'une lieue de Mantoue tous les habitants du pays ; je ne doute pas que vous ne teniez la main à l'exécution de cet ordre, qui, quoiqu'un peu sévère, est très utile.

« Je donne l'ordre pour qu'on prenne quelques précautions de l'autre côté du Pô ; ce projet de la cour de Vienne me paraît insensé. Je vous prie de faire passé sous bonne escorte à Milan l'espion que vous avez arrêté.

« Je vous félicite de votre bon succès et en augure un meilleur.

« BONAPARTE. »

(1) Cet aide de camp était Duroc.

(2) Je conserve l'orthographe de la lettre. J'en ferai ainsi de toutes les lettres que je citerai.

Le jour même du départ de Dermoncourt de Milan, l'armée française reçut l'ordre d'occuper les positions de Montebaldo, de la Corona et de Rivoli.

Le 5 janvier, le général Alvintzy quitta Bassano.

Le 6, Bonaparte fit occuper Bologne par sept mille hommes.

Le 11, Bonaparte se rendait sous les murs de Mantoue.

Le 12, l'armée autrichienne livre les combats de Saint-Michel et de la Corona et campe à Montebaldo.

Le 13, Joubert évacue la Corona et prend position à Rivoli, tandis que les Autrichiens occupent Bevilacqua.

Enfin, le 14, Bonaparte visite le plateau de Rivoli, sur lequel il était arrivé à deux heures du matin.

C'était là qu'allait se livrer la bataille prédite.

On en sait les résultats. Quarante-cinq mille Autrichiens avaient engagé la bataille à huit heures du matin.

A cinq heures du soir, on les cherchait vainement : on eût dit qu'un tremblement de terre les avait engloutis ; on en avait fini d'un seul coup avec Alvintzy

Restait Provera.

Provera suivait le plan indiqué dans la lettre interceptée par mon père. Il s'est dérobé à Augereau, il a jeté un pont à Anghiari, un peu au-dessus de Legnago. Il marche sur Mantoue, qu'il vient ravitailler avec neuf ou dix mille hommes.

Augereau a appris son passage ; il se jette sur ses derrières, lui prend deux mille hommes ; mais, avec les sept mille qui lui restent, Provera continue sa route.

Heureusement, Bonaparte apprend ces détails à Castelnovo ; il est à distance égale de Mantoue, il commande des Français, il arrivera donc avant Provera.

S'il n'arrive pas et que la garnison fasse la sortie demandée à Wurmser par la lettre d'Alvintzy, le corps de blocus sera pris entre deux feux.

La division Masséna reçoit l'ordre de marcher au pas de course sur Mantoue, elle doit arriver le même soir.

Les réserves laissées à Villafranca feront la même route et avec la même vitesse.

Enfin, Bonaparte lui-même part au galop pour être rendu avant la nuit.

Maintenant, on peut voir par les lettres du général Serrurier à mon père ce qui se passait du côté de Mantoue et quelle activité régnait dans le camp français.

« Au quartier général de Roverbella, 20 nivôse an V (1).

« *Serrurier, général de division, commandant le blocus, au général Dumas, commandant la 2e division.*

« Je viens de recevoir, général, une lettre du général divisionnaire Augereau, datée de Porto-Legnago le 19, par laquelle il me mande que l'ennemi, avec des forces bien supérieures à lui, a attaqué ses avant-postes, et que l'adjudant général Duphot a abandonné le château de Bevilacqua afin de n'y être pas tourné. Il m'écrira pour me faire connaître les mouvements qu'aura faits l'ennemi pendant cette nuit. Tous nos postes sont exactement attentifs ; mais je doute que l'ennemi de Mantoue entreprenne quelque grand mouvement, à moins que son armée n'ait un avantage bien marqué ou bien qu'il ne cherche à s'évader. Sitôt que j'aurai des nouvelles du général Augereau, je vous en ferai part.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER. »

On comprend que cet ennemi qui attaque Augereau, c'est Provera, lequel, en vertu des instructions qu'il a reçues, marche sur Mantoue.

« Quartier général de Roverbella, 22 nivôse.

« *Serrurier*, etc.

« En conséquence de la lettre que vous m'avez écrite hier, général, relativement au débarquement que les ennemis ont opéré, je crois devoir redoubler de moyens pour la défense du Mincio. Je viens, en conséquence, d'écrire au général Victor pour qu'il envoie aujourd'hui un bataillon de sa réserve à Formigosa, afin de le porter ensuite où le besoin l'exigera ; quoique je charge ce général de correspondre directement avec moi, je lui recommande encore de vous faire passer, ainsi qu'au général Dallemagne, tous les avis nécessaires.

« Le restant du bataillon de la 57e, dont vous avez déjà parlé, restera en réserve à Goïto.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER. »

(1) Quatre jours avant la bataille de Rivoli.

« 23 nivôse.

« *Serrurier*, etc.

« Je vous préviens, général, que l'ennemi a attaqué nos lignes et qu'on est aux prises depuis environ neuf heures du matin. Je ne doute pas que la garnison de Mantoue ne le seconde par quelque mouvement ; étant prêts à la recevoir, nous la ferons bien vite rentrer dans ses murs. En cas d'événement, je vous prie de correspondre avec moi et avec les généraux qui sont près de vous ; il serait possible que quelque partie de la ligne de l'armée soit obligée de céder du terrain ; c'est pourquoi il est encore essentiel de surveiller l'extérieur, afin d'empêcher quelque troupe ou convoi d'entrer dans la place.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER. »

Le 25 nivôse, à dix heures du matin, mon père recevait cette lettre.

« Quartier général de Roverbella, 25 nivôse (1).

« *Serrurier*, etc.

« Je vous préviens, général, que l'ennemi a passé l'Adige cette nuit à Anghiari, près Porto-Legnago ; je ne connais pas sa force, mais nous devons nous mettre en mesure, parce qu'il est vraisemblable que nous serons attaqués cette nuit ; n'oubliez pas, je vous prie, d'en faire prévenir le général Miollis ; recommandez-lui de pousser des reconnaissances du côté de Castellaro ou du moins des Due-Castelli.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER.

« J'ordonne au commandant de la 64e, qui est à Formigosa, de se retirer sur le général Miollis dès qu'il ne pourra plus tenir. En cas d'événement, je me retirerai sur Goïto. »

Deux heures après, mon père reçut cette autre lettre :

« Saint-Antoine, 25 nivôse.

« *Serrurier*, etc.

« Je n'ose présumer, général, qu'il n'y aura pas de sortie du côté du général Dallemagne (2). Au contraire, je crois que l'ennemi peut se présenter en force sur Governolo et Formigosa, pour s'assurer de ces deux points et s'assurer le Pô pour ravitailler Mantoue. Il est bien certain qu'ils auront moins de chemin à faire pour arriver dans cette partie-là que par ici. Au reste, je pense qu'il faut nous garder partout, cela n'empêchera point que, s'il y a quelque occasion, nous en profitions.

« Le général Beaumont n'a plus de cavalerie, je la lui ai toute retirée cette nuit pour l'envoyer à Castelnovo.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER.

« Je compte beaucoup sur le général Miollis et sur un bataillon que j'ai mis à Governolo.

« Toute réflexion faite, pour ne pas perdre de temps, je vais retourner à Roverbella, où j'espère recevoir des nouvelles du général en chef. »

Mon père fit passer au général Miollis, qui était à Saint-Georges, copie de ces deux lettres.

La journée s'écoula sans observation. Mon père passa la nuit aux avant-postes.

Le 26, à neuf heures du matin, il reçut cette dépêche :

« *Serrurier*, etc.

« Je vous donne avis que les ennemis paraissent du côté des Due-Castelli.

« Donnez vos ordres en conséquence.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER.

« Roverbella, 26 nivôse. »

Deux heures après, il recevait cette seconde lettre :

« *Serrurier*, etc.

« Il faut absolument, général, vous opposer au débarque-

(1) C'était le jour de la bataille de Rivoli, qui s'engageait au même moment ; on voit que les mouvements des deux généraux étaient bien combinés.

(2) Dallemagne était du côté opposé à Montanara, sur la route de Milan.

ment de l'en[illegible] à cet effet de ce côté jusqu'à quinze cents [illegible].

« Les [illegible] nous manquent [illegible] à présent, ainsi soyez [illegible]

« Salut [illegible] ernité.

« SERRURIER.

[illegible]ose, Roverbello [illegible]

[illegible] porter quinze cents hommes sur le point indiqué [illegible] général Serrurier, il eût fallu les avoir. Mon père écrivit donc à son ami Dallemagne à Montanara de détacher ce qu'il pourrait d'hommes de sa division et de les lui envoyer.

Dallemagne répondit aussitôt :

« Montanara, 26 nivôse an V.

« *Dallemagne à son ami Dumas.*

« Quoique je ne doive pas être attaqué, mon bon ami, les moyens que j'ai sont trop faibles pour porter une grande force du côté de Formigosa ; j'ai un tiers de ma division qui ne peut se relever, et sa force n'est que de deux mille hommes. Juge, mon cher, si je puis avoir du disponible. Aussitôt ta lettre reçue, j'ai cependant donné ordre au général Montaut de tenir quelque peu de troupe prêt à marcher ; [illegible] je t'observe que le général Serrurier me [illegible] par sa lettre d'hier soir, qu'il va donner des ordres pour que le pont de Formigosa soit coupé. En conséquence, s'il a mis son ordre à exécution, il m'est impossible de te donné du secours ; je te dirai mieux, si l'ennemi qui a passé l'Adige parvient à attaquer par Saint-Georges, la sortie de Mantoue est assurée, et, malgré la meilleure volonté à soutenir le choc, nous serons obligés de succomber, parce que l'ennemi ne peut s'enfourner sans courir de grands risques où il a des forces majeures. Adieu, mon cher ami, compte que je saisirai toujours avec empressement toutes les occasions de t'être utile ainsi qu'à mon pays.

« Je t'embrasse sincèrement.

« DALLEMAGNE. »

Cependant, il en coûtait au brave Dallemagne de refuser à mon père les hommes qu'il demandait, car il savait une chose : s'il les demandait, c'est qu'il croyait en avoir grand besoin.

Aussi, vers midi, lui écrivait-il de Casanova :

« *Le général Dallemagne au général Dumas.*

« Je viens d'apprendre, général, que le pont de Formigosa existait encore ; j'ai de suite donné ordre au général Montaut de partir avec cinq cents hommes et deux pièces d'artillerie pour se rendre à Formigosa, et lui ai donné les instructions nécessaires pour prendre l'ennemi par derrière, si toutefois tu es attaqué.

« Salut et fraternité.

« DALLEMAGNE. »

A cette lettre était jointe la copie suivante, qui expliquait comment le pont de Formigosa n'était point détruit :

Copie de la lettre écrite par le citoyen Doré, chef du 1er bataillon de la 69e demi-brigade, au général Dallemagne.

« Je vous préviens, général, que conformément aux ordres que j'ai reçus cette nuit du général Serrurier, je me suis rendu ce matin à Governolo, avec mon bataillon ; le général m'avait donné l'ordre de rompre le pont de Formigosa avant de me porter à Governolo. Lorsque je me suis présenté pour mettre son ordre à exécution, le commandant d'un détachement [illegible] la 45e demi-brigade, qui occupe ce poste, s'est opposé à [illegible]xécution de cet ordre, comme étant contraire aux instru[illegible] que vous lui aviez données, disant qu'il fallait au mo[illegible] l'ennemi auparavant ; je me suis rendu à son raiso[illegible] que j'ai trouvé fort juste.

« *Signé :* DORÉ.

« Pour copie conforme,

« DALLEMAGNE. »

A six heures, m[illegible] it cette troisième lettre :

« Au quartier [illegible] Montanara, ce 26 nivôse, sur quatre heures [illegible] ne.

« *Le général Dallema[illegible] Dumas.*

« En supposant que le général [illegible] ne soit pas encore rendu avec ses cinq cents h[illegible] Formigosa, je viens de lui écrire pour précipiter sa marche. Comme le général Serrurier me marque qu'en cas d'attaque, il faut tenir jusqu'à la dernière extrémité, en conséquence de ce que je crains beaucoup, si l'ennemi m'attaque et si tu prévois que ces cinq cents hommes ne te soient pas bien utiles, fais-moi l'amitié de me les renvoyer ; quoi qu'il en soit, si l'ennemi attaque, nous ferons en sorte de le bien recevoir.

« Je t'embrasse.

« DALLEMAGNE. »

On voit la préoccupation dans laquelle mettait cet excellent Dallemagne l'idée du danger que courait mon père.

Ce n'était pas mon père, c'était Miollis, qui portait le poids de toute cette journée.

Provera avait marché droit devant lui, et, par Ceva, Sanguinetto, Torre et Castellaro, était venu donner de front contre Saint-Georges, où commandait Miollis.

Le général autrichien connaissait le mauvais état dans lequel se trouvaient les fortifications de Saint-Georges, et il espérait bien que Miollis n'essayerait pas même de lui disputer le passage ; aussi le fit-il sommer tout simplement de se rendre.

Miollis répondit par une effroyable canonnade, que non seulement mon père entendait de Saint-Antoine, mais dont il voyait même la fumée.

Mon père expédia aussitôt Dermoncourt pour avoir des nouvelles positives. D'enclos en enclos et de haies en haies, Dermoncourt, fort jeune, fort alerte et fort brave, gagna Saint-Georges et y trouva le général Miollis, qui faisait à la fois face à Provera et à Wurmser.

Au moment où, au milieu du feu, Dermoncourt joignait Miollis et le saluait, une balle enlevait le chapeau de ce dernier.

— Ah ! c'est toi, mon enfant, lui dit Miollis ; tu viens de la part de Dumas ?

— Oui, général, il entendait votre canonnade, et, connaissant le mauvais état de vos fortifications, il était fort inquiet de vous.

— Eh bien, dis-lui de se rassurer sur mon compte ; j'ai établi mon quartier général ici, sur la place d'armes, et je réponds d'une chose, c'est que, si l'ennemi traverse cette place, il passera sur mon tombeau.

— Mais Provera ? demanda Dermoncourt.

— Bah ! Provera, il est dans le traquenard ! Mon ami Augereau, qui l'a laissé passer, le suit, et, tandis que je l'arrête ici, va lui en donner sur le cul... Dis donc à Dumas que, demain, Provera sera expédié.

Dermoncourt n'avait pas besoin d'en voir davantage ; il repartit pour Saint-Antoine, où mon père avait établi son quartier général pour être plus à portée de l'ennemi.

Il arriva à cinq heures, annonça que tout allait bien. Victor avait rallié mon père avec sa brigade ; il dînait avec lui, quand Dermoncourt entra.

C'était la troisième nuit qu'on allait passer sans dormir ; mon père et Victor se jetèrent tout habillés sur leur lit. Dermoncourt restait pour faire le rapport au général Serrurier de son excursion à Saint-Georges.

Il était au plus fort de sa rédaction, lorsqu'il sentit qu'on lui mettait la main sur l'épaule.

Il se retourna, c'était Bonaparte.

— Eh bien, lui dit le général, nous avons gagné la bataille de Rivoli ; j'arrive ; la tête de la division Masséna me suit au pas de course. Que fait Miollis ? où est Provera ? Augereau l'a laissé passer à ce qu'on m'a dit ; l'a-t-il suivi, au moins ? Que fait Wurmser ? a-t-il essayé quelque mouvement ? Voyons, parle.

— Général, répondit Dermoncourt avec le même laconisme, Augereau a été forcé, mais il est tombé sur les derrières de Provera et lui a pris deux mille hommes et quatre pièces de canon.

— Bon.

— Provera est devant Saint-Georges, où Miollis a tenu toute la journée et tiendra jusqu'à ce qu'on l'extermine, lui et ses hommes.

— Bon.

— Wurmser a voulu faire des sorties, mais on l'a rejeté dans Mantoue.

— Bon ! Où est Dumas ?

— Me voilà, général, répondit mon père en paraissant sur le seuil de la chambre à coucher.

— Ah ! c'est vous, monsieur, lui dit Bonaparte en regardant de travers.

Ce regard n'était pas de ceux que mon père laissait passer sans en demander l'explication.

— Oui, c'est moi. Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Il y a, monsieur, que le général Serrurier vous a écrit deux lettres hier.

— Eh bien, après ?

— Dans la première, il vous prévenait qu'en cas d'événements, il se retirerait sur Goïto.

— Oui, général.
— Vous avez répondu à cette lettre ?
— Oui.
— Qu'avez-vous répondu ?
— Vous voulez le savoir ?
— Cela me fera plaisir.
— Eh bien, je lui ai répondu : « Retirez-vous au diable, si vous voulez ; je m'en bats l'œil ; quant à moi, je me fais tuer, mais je ne me retire pas. »
— Savez-vous que, si vous m'écriviez une lettre comme celle-là, je vous ferais fusiller.
— C'est possible ; mais vous ne m'écririez probablement pas une lettre comme celle que m'a écrite le général Serrurier.
— C'est bien, dit simplement Bonaparte.
Puis, se retournant vers Dermoncourt :
— Allez faire former les troupes en trois colonnes, lui dit-il, et, quand cela sera fait, venez m'en rendre compte.
Dermoncourt sortit. Alors, s'adressant à mon père, qui s'apprêtait à rentrer dans sa chambre :
— Restez, général ; j'ai dû vous dire ce que je vous ai dit devant votre aide de camp ; que diable ! quand on écrit des lettres pareilles à son supérieur, on les écrit soi-même, au moins ; et on ne les dicte pas à un secrétaire. Ne parlons plus de cela. Quels sont vos commandants ici ?
— Mais, général, répondit mon père, la première colonne, composée de la 57e demi-brigade, a son chef naturel, c'est Victor ; la seconde sera commandée par l'adjudant général Raimbaud, notre chef d'état-major ; la troisième par le colonel Moreau, commandant la 11e demi-brigade.
— C'est bon. Où est Victor ?
— Oh ! il n'est pas loin, dit mon père ; écoutez, et vous l'entendrez ronfler.
— Allez l'éveiller.
Mon père passa dans la chambre à côté et secoua Victor, qui ne voulait pas à toute force ouvrir les yeux.
— Mais, sacrebleu ! lui dit mon père, éveille-toi donc !
— Que diable me veux-tu ? demanda celui-ci en grommelant.
— Je veux te faire général de division.
— Moi ?
— Oui, Bonaparte est là, et te donne le commandement d'une colonne à la bataille de demain.
— Ah ! morbleu !
Victor se secoua et accourut.
Dermoncourt rentrait en même temps.
— Eh bien ? demanda Bonaparte.
— Vos ordres sont exécutés, général.
— Bien ! Maintenant, va voir aux environs de la Favorite dans quelle position est l'ennemi.
Dermoncourt partit.
Il était huit heures du soir, nos troupes occupaient la Favorite. Dermoncourt dépassa les avant-postes, et, s'aventurant vers Mantoue, alla juste donner dans une sortie que faisait Wurmser.
Aussi, trois quarts d'heure après son départ, l'entendit-on crier de loin :
— A cheval, général, à cheval ! l'ennemi me suit.
En effet, il avait manqué être pris, et, se sentant poursuivi de près, il appelait à son aide.
Mon père monta à cheval, se lança à la tête du 20e régiment de dragons, et tomba sur l'ennemi, qu'il refoula dans la place, et qu'il contint jusqu'au jour ; tandis que la division Masséna, toute disloquée par la marche forcée et la distance énorme qu'elle avait parcourue, arrivait à Marmirolo et à Saint-Antoine, où elle se reformait.
L'intention de Bonaparte, en faisant si grande diligence, était d'en finir d'un coup avec Provera, comme, d'un coup, il en avait fini avec Alvinizy.
En effet, du moment où Provera n'était point entré dans Mantoue, du moment où Augereau l'avait suivi par derrière, du moment où, ayant en face de lui Miollis, Bonaparte lui tombait sur les flancs avec la division Masséna, Provera était perdu.
Bonaparte passa la nuit à faire ses dispositions du lendemain.
Mon père resta au poste où il était ; c'était le poste important, puisqu'il était chargé de refouler dans la place Wurmser et ses quinze ou vingt mille hommes, c'est-à-dire une garnison qui, sans compter Provera, était plus forte que l'ennemi qui la bloquait.
Pendant la nuit, Provera, au moyen d'une barque, parvint à communiquer avec Wurmser, et à combiner pour le lendemain avec ce général une attaque sur la Favorite et sur Montada. On ignorait à Mantoue, et dans le camp de Provera, l'arrivée de Bonaparte et des troupes qui avaient combattu la veille à Rivoli.
L'eût-on sue, elle n'était pas croyable et on ne l'eût pas crue.
A cinq heures du matin, mon père fut attaqué par Wurmser ; la lutte fut terrible ; après la lettre qu'il avait écrite trois jours auparavant à Serrurier, mon père ne pouvait pas reculer et ne recula point : avec deux ou trois régiments, et, entre autres, son régiment de dragons, il tint ferme et donna le temps à Bonaparte de lui envoyer la 57e demi-brigade de Victor, qui, pour arriver jusqu'à lui et le dégager, fit une si sanglante trouée, qu'à partir de ce jour-là elle fut appelée *la Terrible*.
On retrouva mon père, avec sept ou huit cents hommes, entouré de morts ; il avait eu un cheval tué sous lui ; un second avait été enterré par un boulet et le cavalier seul, que l'on croyait mort, était sorti, en se secouant, de cette glorieuse tombe.
Wurmser, repoussé à son tour, se rabattit sur la Favorite ; mais la Favorite, défendue par quinze cents hommes, résista à l'effort de Wurmser, et fit même une sortie ; devant cette sortie, devant les charges réitérées de mon père et de ses dragons, devant l'héroïque obstination de Victor, dont les troupes fraîches combattaient avec la rage du repos auquel elles avaient été condamnées tandis que l'armée s'illustrait à Rivoli, Wurmser recula et fut forcé de rentrer dans la ville.
Dès lors Provera, abandonné, fut perdu ; pris entre Bonaparte, Miollis, Serrurier et Augereau, il mit bas les armes avec cinq mille hommes ; le reste de sa troupe était tué.
Ainsi, en deux jours, les batailles de Rivoli et de la Favorite gagnées, deux armées détruites, vingt mille hommes faits prisonniers, tous les canons et tout le matériel pris, les Autrichiens hors d'état de tenir la campagne à moins de créer une cinquième armée, tout cela était le résultat du hasard qui avait livré l'espion à mon père, fécondé par le génie de Napoléon.
La brigade seule de mon père prit six drapeaux. Aussi, le lendemain, 28 nivôse, mon père reçut-il cette lettre du général Serrurier :

« Au quartier général de Roverbella, le 28 nivôse an V de la République une et indivisible.

« *Serrurier*, etc.

Vous voudrez bien donner l'ordre, général, pour que les drapeaux qui ont été pris par vous dans la journée d'hier à l'ennemi soient apportés ici, au général Berthier, et en son absence chez moi.

Le général en chef accorde quatre louis à chaque homme qui remettra un drapeau.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER. »

Le soir même de la bataille, mon père avait reçu une dépêche du général Serrurier, laquelle contenait une lettre pour Wurmser.
Cette lettre n'était autre chose qu'une sommation de rendre Mantoue.
Voici cette lettre du général Serrurier :

« De Roverbella, le 27 nivôse an V.

« *Serrurier*, etc.

« Je vous donne avis, général, que je viens d'envoyer l'ordre à la 57e demi-brigade, ainsi qu'à la 18e, de se porter à la Favorite, et je les préviens qu'elles y seront à vos ordres. Je vous observe cependant que les deux corps ne feront partie de votre division qu'un instant seulement ; c'est pourquoi vous ne les éloignerez que dans un cas d'absolue nécessité.

« On a rendu compte au général en chef que vous aviez arrêté un convoi considérable de bœufs et de grains ; si c'est vrai, donnez des ordres pour qu'on les conduise à Porto-Legnago sous bonne escorte.

« Que toute l'artillerie et les caissons pris sur l'ennemi soient dirigés sur notre parc d'artillerie et que cela soit exécuté sur-le-champ. Recommandez la plus grande surveillance parmi les postes. On soupçonne le général Wurmser de vouloir profiter du moment de notre joie pour s'échapper.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER.

« P.-S. Je vous prie, général, de faire passer le plus tôt possible au général Wurmser, à Mantoue, la lettre ci-jointe.

« SERRURIER. »

Le convoi de bœufs et de grains fut à l'instant même dirigé sur Legnago, et la lettre parvint à Wurmser la nuit même.
L'armée avait grand besoin de ce convoi de grains et de viande ; la preuve en est dans cette lettre que le général Serrurier écrivait à mon père, le 20 nivôse :

« J'étais instruit, général, que la viande manque; je n'en ai point parlé parce que je n'y connais pas de remède. Nous sommes dans le même cas que les troupes qui sont à Vérone. J'ai ordonné au commissaire des guerres de délivrer du riz en place, jusqu'à ce que nous puissions faire mieux.

« Je ne m'ennuie jamais, général, lorsque l'on s'occupe du soldat; ceux qui ont servi avec moi savent que je m'en occupe.

« J'ai fait des demandes en effets d'habillement et d'équipement; mille roupes (1) me sont annoncées depuis mon arrivée, ainsi que quelques paires de souliers pour toute la division, et rien n'arrive.

« Rappelez, je vous prie, à notre adjudant général l'état des officiers que j'ai demandé; il m'est absolument nécessaire pour remplir les vues du général en chef.

« Salut et fraternité.

« SERRURIER. »

Quant à la garnison, elle était, on le comprend bien, dans un état déplorable sous le rapport des vivres: la famine en était arrivée à ce point, qu'une poule coûtait dix louis et un chat quinze; on se procurait encore des rats à deux louis, mais avec la plus grande difficulté.

Wurmser se confessait tous les quinze jours, et, chaque fois qu'il se confessait, il envoyait au chanoine Cavallini, curé de la collégiale de Saint-André, un morceau de cheval en s'invitant à dîner dans la maison. Ces jours-là, c'était fête, et, des restes du dîner, on vivait toute la semaine.

En vertu de la lettre que mon père lui avait fait passer dans la nuit du 27 au 28 nivôse, Wurmser se détermina à capituler le 2 pluviôse (22 janvier 1797). Mais la reddition n'eut lieu que le 14, et l'entrée de l'armée française dans la ville que le 16 du même mois.

Il eut sa libre sortie de Mantoue avec son état-major, deux cents hommes de cavalerie, cinq cents personnes à son choix et six pièces de canon.

Quant à la garnison, forte de treize à quatorze mille hommes, elle fut faite prisonnière et conduite à Trieste pour y être échangée.

Comme mon père l'avait prédit à Victor en le réveillant, celui-ci fut fait général de division; l'adjudant général Vaux fut fait général de brigade. Bonaparte signala comme s'étant particulièrement distingués, les généraux Brune, Vial et Bon, et les chefs de brigade Destaing, Marquis et Tournery.

De mon père, il n'en fut pas question, et son nom ne fut pas même prononcé.

On sait que c'était l'habitude de Bonaparte: il n'aimait pas qu'un général fît trop.

Témoin Kellermann à Marengo.

Non seulement mon père, qui avait saisi la lettre, qui avait dévoilé le plan d'Alvintzy, qui avait contenu Wurmser dans Mantoue, qui avait pris six drapeaux à une troupe trois fois plus forte que la sienne, qui avait eu deux chevaux tués sous lui; non seulement mon père ne fut pas cité, mais encore sa division fut réunie à celle de Masséna; ce qui était une disgrâce.

Mon père, furieux, voulait donner sa démission. Dermoncourt l'en empêcha.

Mon père alors s'informa et apprit que le général chargé du rapport sur le siège l'avait porté *en observation* pendant le combat de la Favorite.

Il commença par se faire donner le certificat suivant:

ARMÉE D'ITALIE

DIVISION DU BLOCUS DE MANTOUE, 20e RÉGIMENT DE DRAGONS

« Nous, officiers au 20e régiment de dragons, soussignés, certifions que le général de division Dumas a perdu un cheval tué sous lui dans la bataille du 27 de ce mois devant Saint-Georges et un autre enterré d'un boulet.

« Fait au bivac de Marmirolo le 29 nivôse de l'an V de la République française.

« *Signé*: [illegible], *adjudant*; PAUDIN, *adjudant*; DUBOIS, *sous-lieutenant*; [illegible] BONEFFROY, *sous-lieutenant*; A.-J. BONNART, *chef de brigade*; LE COMTE, *lieutenant*; LEBRUN, *lieutenant*; [illegible], *capitaine*; [illegible], *lieutenant*. »

Puis il écrivit à Bonaparte:

« Général,

« J'apprends que le journaliste chargé de vous faire un rapport sur la bataille du 27 m'a porté comme étant resté en observation pendant cette bataille.

« Je ne lui souhaite pas de pareilles observations, attendu qu'il ferait caca dans sa culotte.

« Salut et fraternité.

« ALEX. DUMAS. »

Le fait est que la lettre qui attachait mon père à la division Masséna était sèche et eût même blessé un homme d'un caractère moins susceptible que le sien.

La voici; elle était datée du lendemain même de la bataille où mon père avait eu deux chevaux tués sous lui.

« Au quartier général de Roverbella, le 28 nivôse an V de la République une et indivisble.

« *Le général de division, chef de l'état-major.*

« Le général en chef ordonne au général divisionnaire Dumas de partir pour Marmirolo dès qu'il aura été remplacé par le général Chabot, et de se rendre à la division du général Masséna pour servir à l'armée active sous les ordres de ce général à Vérone.

« ALEX. BERTHIER. »

Cette fois, il n'y avait plus ni *salut* ni *fraternité*, même en abrégé.

VIII

PREMIÈRE BROUILLE DE MON PÈRE AVEC BONAPARTE. — MON PÈRE EST ENVOYÉ AU CORPS D'ARMÉE DE MASSÉNA. — IL PARTAGE LE COMMANDEMENT DE JOUBERT DANS LE TYROL. — JOUBERT. — CAMPAGNE DU TYROL.

Ce qui avait exaspéré mon père, c'est qu'il était impossible que, même avec la meilleure volonté du monde, Bonaparte eût cru un instant à cette note *observation*, puisque c'était en vertu des ordres même qu'il avait reçus de lui que mon père avait fait cette héroïque défense du 27, dans laquelle, avec des troupes trois fois inférieures en nombre à celles du maréchal, il le repoussa dans Mantoue.

Voici les ordres que Bonaparte dictait à Berthier au moment même où, après l'avoir quitté chez lui au presbytère de Saint-Antoine, mon père, à la tête d'une poignée de dragons, repoussait la sortie nocturne de Wurmser.

État-major général.

« Au quartier général de Roverbella, le 26 nivôse, à huit heures du soir.

« Le général en chef ordonne, général, que vous vous portiez sur-le-champ avec deux pièces d'artillerie légère et toute la cavalerie que vous pourrez réunir, et particulièrement les cent dragons qu'il a envoyés ce soir, pour reconnaître la position de l'ennemi (1), observer ses mouvements et être tout prêt à l'attaquer avec succès dès l'instant que le général Dallemagne, auquel le général en chef envoie l'ordre, aura fait son mouvement pour tomber également sur l'ennemi.

« Les troupes arrivées ce soir à Roverbella sont excédées de fatigue et ont besoin de deux heures de repos; après lequel temps, elles seront prêtes à agir; elles recevront les ordres du général en chef pour les mouvements qu'elles doivent faire d'après la reconnaissance que vous allez faire et que vous lui enverrez, et d'après les rapports qu'il attend incessamment sur les reconnaissances qu'il a ordonnées sur les différents points de la Molinella.

« Quelque chose qui arrive, vous devez jeter dans Saint-Georges les vivres et le monde nécessaires pour que ce poste puisse se défendre quarante-huit heures. Le général en chef vous a déjà fait donner l'ordre par le général Serru-

(1) Les *roupes* étaient des espèces de manteaux pareils aux manteaux gris des dragons.

(1) C'était à la tête de ces dragons que mon père était parti en présence même du général en chef; mais Bonaparte tenait à ce que tout fût, sinon fait, du moins censé fait par ses ordres et par son initiative. — Nous verrons quelque chose de curieux du même genre à propos de la bataille des Pyramides. Bonaparte était un habile metteur en scène; mais qu'on nous laisse croire que la Providence, qui l'avait pris pour instrument, comme elle fait des hommes de génie, était bien pour quelque chose dans le succès des pièces qu'il a jouées.

rier (1) de réunir un corps de quinze cents hommes, composé de l'élite de votre division, lequel sera à portée de l'endroit où l'ennemi a établi sa communication avec la garnison de Mantoue, pour pouvoir, si l'occasion s'en présente favorable, commencer l'attaque, ou au premier ordre que vous recevrez ; vous ne devez pas craindre de dégarnir Saint-Antoine, c'est par là que passeront les renforts qui vous seront envoyés.

« Rendez compte au général en chef de votre reconnaissance et de toutes les dispositions que vous aurez faites.

« ALEX. BERTHIER. »

Ce fut, en effet, par Saint-Antoine que Bonaparte, voyant mon père entouré de forces quadruples, lui envoya, pour le dégager, la fameuse 57e demi-brigade, qui le trouva à moitié enterré dans le même trou où son cheval était enterré tout à fait.

Masséna connaissait la cause de cette disgrâce momentanée, aussi reçut-il mon père, non seulement comme un camarade, mais encore comme un homme dont il appréciait les qualités militaires.

En conséquence, il lui donna le commandement de son avant-garde.

Ce fut à la tête de cette avant-garde que mon père se trouva au combat de Saint-Michel, entra dans Vicence et assista à la bataille de Bassano.

En six mois, comme le disait lui-même Bonaparte dans sa proclamation de guerre au pape, l'armée d'Italie avait fait cent mille prisonniers, pris quatre cents pièces de canon et détruit cinq armées.

On comprend que cette guerre pontificale fut une plaisanterie. Le 16 pluviôse, nous étions maîtres de la Romagne, du duché d'Urbin, de la marche d'Ancône, de l'Ombrie et des districts de Perugia et de Camerino.

Enfin, le 30 pluviôse (19 février), la République française et le souverain pontife signaient le traité de Tolentino, en exécution duquel le saint-père cédait à la France Avignon et le comtat Venaissin, renonçait aux légations de Ferrare et de Bologne, ainsi qu'à la Romagne, et consentait à l'occupation de la ville, citadelle et territoire d'Ancône. Il s'obligeait, en outre, à verser à l'instant même trente millions dans la caisse de l'armée d'Italie, à désavouer solennellement le meurtre de Basseville et à payer trois cent mille francs à titre de dédommagement à ceux qui avaient pu souffrir de ce meurtre.

Enfin le pape s'obligeait à remettre les objets d'art et les manuscrits mentionnés dans l'armistice de Bologne, et à rendre, sans dégradation, à la République française, dont il était la propriété, le palais de l'Ecole des arts.

Le traité de Tolentino termina cette première campagne d'Italie, qui avait vu renouveler les prodiges d'Annibal avec la fortune d'Alexandre.

Pendant que la République française, représentée par Bonaparte, signait avec le pape le traité de Tolentino, les Autrichiens rassemblaient dans les montagnes du Tyrol une sixième armée dont l'empereur donnait le commandement au prince Charles, auquel sa campagne sur le Rhin venait de faire une réputation.

Le prince Charles prit le commandement de cette armée dans le courant de février 1797 (pluviôse an V).

A la fin de février, c'est-à-dire vers le 8 ou 9 ventôse, l'armée ennemie tenait les positions suivantes :

Son corps principal était sur le Tagliamento ; son aile droite, sous les ordres du général Kerpen et du général Laudon, était placée derrière la Lavis et la Nos, et défendait l'entrée du Tyrol. Le prince Lusignan, si bien battu à Rivoli, occupait avec sa brigade l'intervalle existant entre les deux branches principales, et avait pris position aux environs de Feltre ; enfin l'avant-garde, sous les ordres du général Hohenzollern, se tenait sur la Piave.

De son côté, Bonaparte, qui attendait dix-huit mille hommes de renfort de l'armée du Rhin, avait réuni dans la marche Trévisane quatre divisions de son armée. Masséna était à Bassano ; le général Guyeux occupait Trévise ; Bernadotte, qui commençait à arriver, devait occuper Padoue ; Joubert, avec sa division et celle des généraux Baraguey-d'Hilliers et Delmas, était opposé à Kerpen et à Laudon. Enfin, Victor et sept mille cinq cents hommes restaient dans la marche d'Ancône, tandis que Kilmaine, avec six mille hommes, à peu près, gardait la Lombardie et les frontières du Piémont et de Gênes.

Tout cela formait, pour les Autrichiens, un total de trente-cinq mille hommes, et, pour les Français, de trente-six à trente-sept mille.

Vers le milieu de ventôse, mon père reçut l'ordre de quitter le corps d'armée de Masséna pour celui de Joubert et d'abandonner Bassano et Trente

Joubert, auprès duquel il était envoyé, fut un des hommes les plus remarquables de cette époque si fertile en hommes remarquables. C'était un de ces beaux, jeunes et purs républicains de l'école de Marceau, de Hoche, et je puis dire, de mon père. Comme Marceau, comme Hoche et comme mon père, il mourut jeune. Seulement, Marceau et Joubert eurent le bonheur de mourir chacun d'une balle tyrolienne, tandis que Hoche et mon père moururent empoisonnés.

Joubert était un des héros de Rivoli. Comme mon père à la Favorite, il avait eu son cheval tué sous lui, et, s'emparant du fusil d'un grenadier, il avait combattu à pied pendant le reste de la journée. Cette journée, dans laquelle il avait pris plusieurs pièces de canon et culbuté l'ennemi dans l'Adige, lui avait valu le grade de général de division.

Nous avons dit qu'il était à la tête d'une vingtaine de mille homme dans le Tyrol, lorsque mon père lui fut adjoint pour commander la cavalerie.

Joubert reçut mon père de la façon la plus affectueuse.

— Mon cher Dumas, lui dit-il, si je vous laissais le commandement qu'on vous a donné, vous occuperiez un poste illusoire ; car vous n'auriez sous vos ordres que deux régiments de dragons fort incomplets, le 5e et le 8e, qui en forment à peine un à eux deux. Aussi n'est-ce pas cela, j'en suis bien certain, que celui qui vous envoie à moi a compris. J'ai vingt mille hommes, je vous en donne dix mille à commander, ou plutôt nous commanderons le tout à nous deux.

Mon père remercia Joubert. L'injustice de Bonaparte était si flagrante vis-à-vis de lui, que Joubert, comme Masséna, n'avait eu en le recevant qu'une préoccupation, celle de la lui faire oublier.

Les deux généraux logèrent ensemble ; puis, comme il s'agissait de commencer les hostilités, ensemble, toujours, ils visitèrent les avant-postes, et il fut décidé qu'on attaquerait le lendemain.

Ce lendemain était le 21 mars 1797 (30 ventôse an V).

Le même jour, mon père reçut officiellement de Joubert les instructions suivantes, arrêtées à l'avance entre eux :

LIBERTÉ-ÉGALITÉ

« Au quartier général de Trente, le 29 nivôse an V de la République française ; huit heures du matin

« *Le général de division Joubert au général divisionnaire Dumas.*

« Vous partirez dans le jour, général, pour prendre à Segonzano le commandement des brigades du général Belliard, qui a sous ses ordres la 22e légère et la 85e de ligne, et du général Pelletier, qui a sous les siennes la 14e de bataille.

« Vous ordonnerez au général Belliard de partir, à la tombée de la nuit, des positions qu'il occupe avec la 85e pour se rendre à Segonzano. Le général Pelletier se rendra aussi au même endroit dès que l'ennemi ne pourra plus juger ses mouvements, c'est-à-dire aussi à la tombée de la nuit. Vous ferez le rassemblement de toutes ces troupes de manière à pouvoir exécuter, deux ou trois heures avant le jour le passage de la Weiss et l'attaque de Faver et de Limbra.

« Vous mettrez en tête de vos colonnes tous les carabiniers et tous les grenadiers.

« D'après ce que nous sommes convenus, dans la reconnaissance que nous fîmes de ce point, vous formerez deux colonnes pour passer la Weiss sur la droite de Faver et aller faire votre rassemblement sur le chemin et à la tête du ravin qui se trouve à un petit quart d'heure à droite du village, afin de pouvoir le dominer ensuite en faisant faire nos colonnes d'attaque dans le bois vert qui se trouve au-dessus du village, et tourner ainsi tous les ouvrages des ennemis. Faver enlevé, vous vous porterez sur Limbra et en formerez l'attaque en prenant à sa naissance, avec votre infanterie légère, le ravin qui le sépare de Faver.

« Votre attention sera aussi de tourner par la montagne les ouvrages que les ennemis ont sur ce point, et de les jeter dans la plaine ou dans le village, où vous les attaquerez vivement avec vos carabiniers et vos grenadiers en colonnes serrées, votre infanterie légère en tirailleurs soutenus de près par la 85e et par la 14e : il est inutile de dire que vous aurez une réserve sur le chemin qui va de Faver à Limbra en face du ravin.

« Pour masquer la véritable attaque depuis Alfian jusqu'à Segonzano, vous donnerez l'ordre aux généraux Pelletier et Belliard de faire faire à la même heure qu'à Segonzano, par les postes, de fausses attaques sur toute la ligne, en tâchant même dans quelques endroits de passer le torrent pour s'avancer sous le feu des ennemis.

« Le général Baraguey-d'Hilliers vous donnera, pour l'at-

(1) On a vu que cet ordre était parvenu à mon père dans la journée et bien avant l'arrivée de Bonaparte.

taque seule[illegible] de bataille : il fera votre réserve a[illegible] deux demi-brigades, et occupera à la nuit, [illegible] la Weiss et Sevignano ; le reste à Segonz[illegible]

« Je [illegible] porter un bataillon et des compagnies de [illegible] Bedol pour faire une fausse attaque sur Sov[illegible] communiquez-la au général Belliard, à qui j'ordonne [illegible] les renseignements nécessaires, ainsi [illegible] guides pour [illegible] marche.

« Dans le cas que vous vous empareriez de Limbra — comme c'est à présumer — avant que les colonnes qui [illegible] de la Weiss y soient, vous vous dirigeriez de manière à prendre l'ennemi en queue. Vous aurez aussi attention de prendre garde aux renforts qui pourraient venir de Salurn par la montagne.

« Il y aura trois pièces de canon à Segonzano, sous le feu desquelles vous pourriez passer le torrent le jour, si vous n'aviez pas réussi la nuit. Il doit aussi y avoir là soixante mille cartouches. Vos troupes auront trois jours de vivres et deux rations d'eau-de-vie à leur départ.

« Opiniâtreté dans vos attaques ; attention à tenir le soldat rallié ; défenses sévères de pillage ; désarmement des Tyroliens ; telles sont, vous le savez, puisque je vous les ai lues, les instructions du général en chef.

« Vous répandrez et ferez afficher les imprimés de la proclamation que je vous envoie.

« Salut.

« JOUBERT. »

Conformément aux instructions de Joubert, mon père partit d'Albian le 30 nivôse, à deux heures du matin, et se posta, avec les 5e, 14e et 85e demi-brigades de bataille et la 22e légère, sous le château de Segonzano pour passer la rivière la Weiss. A peine les premiers hommes qui essayèrent de franchir le torrent eurent-ils mis le pied dans l'eau, qu'ils s'aperçurent, à la rapidité du courant, combien le passage serait difficile. On n'avait de l'eau que jusqu'à la ceinture ; mais le courant était si fort, qu'au tiers du gué cinq ou six hommes avaient déjà perdu pied, et, emportés comme par une cataracte, étaient allés se briser contre les rochers qui barrent la rivière.

Mon père eut alors l'idée de se servir de ces rochers pour établir une chaîne ; il prit les plus forts parmi ses hommes, les plaça sous la direction de Dermoncourt, et l'on parvint à barrer entièrement le cours du fleuve. Dès lors il n'y eut plus de danger ; les hommes emportés par la rapidité du courant étaient arrêtés par cette chaîne vivante ; et bientôt l'avant-garde, composée, comme l'avait recommandé Joubert, des grenadiers de la demi-brigade, ayant mon père et Belliard à leur tête, atteignit l'autre bord.

Bientôt mon père fut maître de toutes les redoutes que l'ennemi avait sur le front de Segonzano. Parvenu sur les hauteurs qui dominent Faver, il attaqua ce village, qui, après une vigoureuse résistance, fut enlevé de vive force.

Faver pris, on marcha aussitôt sur Limbra, où l'ennemi était retranché avec deux pièces de canon. Mon père avait eu le soin, en partant, de faire filer une colonne sur les montagnes qui dominent ces deux villages.

L'ennemi se défendit vigoureusement ; mais la colonne des montagnes étant arrivée, et ayant donné à son tour, l'ennemi fut contraint de se jeter dans la plaine. Aussitôt mon père fit battre le pas de charge, et un dernier effort décida de la victoire ; les retranchements furent enlevés, les deux pièces de canon prises, et deux mille hommes tombèrent entre nos mains. Mon père signala, comme s'étant particulièrement distingués à cette attaque, le général Belliard et les adjudants généraux Valentin et Liébaut.

Un chef de bataillon, nommé Martin, appartenant à la [illegible] de bataille, avait, avec vingt-cinq hommes, chargé et [illegible] prisonniers deux cents ennemis. Mon père demanda de l'avancement pour cet officier, ainsi que pour les deux aides de camp Dermoncourt et Lambert, et l'adjoint Milienh.

Faver et [illegible] prises, mon père ordonna au général Belliard de [illegible] à la tête de sa colonne sur Lesignano, où l'ennemi [illegible] une forte position ; il devait le prendre en queue [illegible] mon père se porterait sur Salurn, afin de [illegible] mouvement que devait faire de son côté Joubert.

Le lendemain, [illegible] marcha avec sa colonne sur Castello, et fit une centaine de prisonniers. Le soir, il se concerta avec le général [illegible] d'Hilliers, et il fut convenu que, le lendemain, on [illegible] les villages de Coran, d'Altrivo, de Castello et de [illegible]

Les troupes bivaquèrent.

Le 2 germinal, à deux heures du matin, les troupes se portèrent sur les quatre villages [illegible] à leurs attaques : mais l'ennemi les avait déjà évacués. Le général Pigeon, jeté sur ses traces par le général Baraguey-d'Hilliers, le poursuivit vivement jusqu'au village de Tesaro ; après quoi, conformément aux instructions du 30 nivôse, on descendit à Newmark. On avait alors sur la rive droite de l'Adige le général autrichien Laudon, qui tenait les villages de Mote et de Caldera, et qui se retirait sur Bolzano.

Vers deux heures de l'après-midi, mon père apprit par un chef de bataillon du génie que l'ennemi se portait sur le pont de Newmark, par lequel on pouvait l'inquiéter dans sa retraite. Ce pont nous était aussi important pour l'attaque qu'il l'était à lui pour la défense. Mon père ordonna au général Belliard de marcher sur ce pont avec la 85e demi-brigade qu'il commandait : arrivé au pont, il culbuta l'ennemi et s'avança sur le village de Mote, qu'il emporta de vive force.

« Moi-même, dit mon père, à la tête du 5e régiment de dragons, je chargeai la cavalerie ennemie, qui s'était avancée sur moi ; elle fut mise en déroute, quoique supérieure en nombre. Je coupai la figure du commandant et le cou à un de ses cavaliers. Le régiment que je commandais a pris, tué ou blessé une centaine de cavaliers autrichiens. L'adjudant général Blondeau s'est particulièrement distingué dans cette affaire. »

On voit avec quelle simplicité mon père rendait compte des faits qui lui étaient personnels. Cette charge du 5e régiment de dragons avait été, à ce qu'il paraît, une chose magnifique. Joubert, dans son rapport à Bonaparte, dit que mon père est devenu *la terreur de la cavalerie autrichienne*, et Dermoncourt, de son côté, raconte ainsi cet engagement :

« Le général Dumas, s'étant mis à la tête de la cavalerie, traversa le pont, chargea quelques escadrons ennemis, tua de sa main le commandant et un soldat qui, le voyant en mauvaise passe, accourait à son secours, accula l'infanterie dans les vignes, et, continuant de poursuivre la cavalerie à bride abattue avec une centaine d'hommes seulement, il nous chargea de ramasser tout ce qu'il laissait d'Autrichiens derrière lui. Nous prîmes dix-neuf cents hommes. »

Cette brillante affaire terminée, on se mit en marche sur Bolzano, toujours chassant l'ennemi, qui se tenait à distance respectueuse ; on entra dans la ville sans coup férir. Mon père chargea l'adjudant général Blondeau de pousser des reconnaissances jusqu'au village de Colman ; il laissa Delmas en position à Bolzano pour observer les troupes de Laudon, et, le 4 germinal, à deux heures du matin, il se mit lui-même en marche, suivant la route de Brixen, par laquelle s'était retiré l'ennemi.

Voyons comment mon père raconte cette brillante affaire, qui lui valut le titre d'*Horatius Coclès du Tyrol* ; nous verrons ensuite comment la raconte Dermoncourt, son aide de camp.

« J'ai trouvé l'ennemi en force, occupant la position presque inexpugnable de Clausen ; il a été attaqué avec vigueur et forcé d'abandonner la ville, nos troupes y sont entrées et ont été chargées par la cavalerie autrichienne mais sans succès.

« A la tête du 5e régiment de dragons, que j'ai fait avancer promptement, j'ai chargé la cavalerie autrichienne et l'ai mise en pleine déroute, laissant beaucoup de morts et de blessés. 1.500 de leurs fantassins ont été faits prisonniers, le reste a été poursuivi jusqu'à Brixen. L'ennemi qui restait rangé en bataille paraissait vouloir nous y attendre ; je ralliai mon avant-garde et je me disposais à l'en chasser, mais il se sauva à notre approche ; je l'ai conduit avec ma cavalerie à plus d'une lieue au delà de Brixen.

« Dans ces différentes charges, j'ai reçu trois coups de sabre ; mon aide de camp Dermoncourt a été blessé à mes côtés. »

« Des 5 et 6 germinal.

« Les troupes se reposèrent le 5.

« Vous aviez chargé le général Baraguey-d'Hilliers d'attaquer l'ennemi le 6, en avant de Michaëlbach, où il restait retranché, et je dus partager ce mouvement avec la cavalerie. Vous savez, général, vous y étant trouvé vous-même, comment les deux régiments de dragons que je commandais s'y sont comportés, et ont contribué au succès de cette journée.

« Vous savez aussi, général, que j'ai eu mon cheval tué sous moi, et que j'ai perdu mes équipages et des pistolets d'une rare bonté. Mon aide de camp Lambert a fait des merveilles

« Je vous adresserai aujourd'hui les rapports des généraux de brigade, qui ne me sont pas encore parvenus

« Fait à Brixen, le 7 germinal an V républicain.

« ALEX DUMAS.

« *P.-S.* Il faut que je te donne mon manteau ; je crois qu'il est enchanté : il a été troué par sept balles dont pas une ne m'a touché. Il te portera bonheur »

IX

LE PONT DE CLAUSEN. — RAPPORTS DE DERMONCOURT. — LES PRISONNIERS SUR PAROLE. — LES PISTOLETS DE LEPAGE. — TROIS GÉNÉRAUX EN CHEF A LA MÊME TABLE

Maintenant, laissons parler Dermoncourt ; c'est dans ce récit seulement qu'on verra agir mon père, qui s'efface lorsque c'est lui-même qui parle, et surtout lorsqu'il parle de lui.

« L'armée séjourna à Bolzano pendant quarante-huit heures ; ce qui, dans cette campagne qui ressemblait plutôt à une course qu'à une guerre, était un long séjour. Le général Delmas resta à Bolzano pour observer les troupes de Laudon et la route d'Inspruck. Le reste de l'armée, le général Dumas en tête, se mit en marche le lendemain pour se porter sur Brixen, et tâcher de rejoindre l'armée du général Kerpen, qui avait pris cette direction.

« La route que nous suivions côtoyait une espèce de cours d'eau moitié ruisseau, moitié torrent, qui prend sa source dans les montagnes Noires, et qui vient, grossi des eaux du Riente, se jeter dans l'Adige au-dessous de Bolzano. Tantôt la route côtoyait la rive droite ; tantôt, enjambant le ruisseau, elle suivait la rive gauche, puis, au bout de quelques lieues, repassait sur l'autre rive. La retraite des Autrichiens avait été si rapide, qu'ils n'avaient pas même fait sauter les ponts. Nous marchions derrière eux au pas de course, et nous désespérions presque de les rejoindre jamais, lorsque les éclaireurs vinrent nous dire qu'ils avaient barricadé le pont de Clausen avec des voitures, et qu'ils paraissaient disposés, cette fois, à nous disputer le passage.

« Le général partit à l'instant même avec une cinquantaine de dragons pour examiner les localités : je le suivis.

« En arrivant au pont de Clausen, nous trouvâmes le pont effectivement barré, et de l'infanterie et de la cavalerie derrière. Nous crûmes que, la position examinée, le général allait attendre du renfort ; mais il n'y songeait guère.

« — Allons, allons, dit-il, vingt-cinq hommes à pied, et qu'on me dégage ce pont-là !

« Vingt-cinq dragons jetèrent la bride de leurs chevaux aux mains de leurs camarades, et, au milieu du feu de l'infanterie autrichienne, s'élancèrent vers le pont.

« La besogne n'était pas commode : d'abord, les charrettes étaient lourdes à remuer ; ensuite, les balles tombaient comme grêle.

« — Allons, fainéant ! me dit le général, est-ce que tu ne vas pas donner un coup de main à ces braves gens-là ?

« Je descendis, et j'allai m'atteler aux voitures ; mais, comme le général ne trouvait pas que le pont se déblayât assez vite, il sauta à son tour à bas de cheval et vint nous aider. En un instant, et avec sa force herculéenne, il en eut plus fait à lui seul que nous à vingt-cinq. Quand je dis à vingt-cinq, j'exagère ; les balles autrichiennes avaient fait leurs trous, et nous avions cinq ou six de nos hommes hors de combat, quand, par bonheur, il nous arriva une soixantaine de fantassins au pas de course. Ils se répandirent aux deux côtés du pont et commencèrent à faire à leur tour un feu admirable qui commença à inquiéter les Autrichiens et les empêcha de viser aussi juste. Il en résulta que nous finîmes par pousser les charrettes dans le torrent ; ce qui était d'autant plus facile que le pont n'avait point de parapet.

« A peine le passage fut-il libre, que le général sauta sur son cheval, et, sans regarder s'il était suivi ou non, s'élança dans la rue du village qui s'ouvre sur le pont. J'avais beau lui crier : « Mais, général, nous ne sommes que nous deux ! » il n'entendait pas ou plutôt ne voulait pas entendre.

« Tout à coup, nous nous trouvâmes en face d'un peloton de cavalerie sur lequel le général tomba, et, comme tous les hommes étaient en ligne, d'un seul coup de sabre donné de revers, il tua le maréchal des logis, balafra effroyablement le soldat qui se trouvait près de lui, et, de la pointe de son sabre, en blessa un troisième. Les Autrichiens ne pouvant croire que deux hommes avaient l'audace de les charger ainsi, voulurent faire demi-tour mais les chevaux fourchèrent, et chevaux et cavaliers tombèrent pêle-mêle En ce moment nos dragons arrivèrent avec les fantassins en croupe, et tout le peloton autrichien fut pris.

« Je fis mon compliment au général sur son coup de sabre en lui disant que je n'avais jamais vu son pareil.

« — Parce que tu es un *blanc-bec*, me répondit-il ; mais tâche seulement de ne pas te faire tuer, et avant la fin de la campagne, tu en auras vu bien d'autres.

« Nous avions fait une centaine de prisonniers. Mais, de l'autre côté du village, nous apercevions, gravissant une montagne, un corps assez considérable de cavalerie. A peine le général eut-il vu ce corps, qu'il le montra à ses dragons, et que, laissant les prisonniers à l'infanterie, il se mit à la poursuite des Autrichiens avec ses cinquante hommes.

« Nous étions admirablement montés, le général et moi, de sorte que nous gagnions beaucoup sur nos soldats. De leur côté, les Autrichiens croyant être poursuivis par l'armée entière, fuyaient à fond de train Il en résulta qu'au bout d'un certain temps, nous nous trouvâmes encore seuls, le général et moi.

« Enfin, parvenus à la hauteur d'une auberge où la route faisait un coude, je m'arrêtai et je dis :

« — Général, ce que nous faisons là, ou plutôt ce que vous faites là, n'est pas raisonnable ; arrêtons-nous et attendons que nous soyons ralliés. D'ailleurs la disposition du terrain indique un plateau derrière la maison, et peut-être allons nous y trouver l'ennemi en bataille.

« — Eh bien, garçon, va voir s'il y est, me dit-il ; nos chevaux souffleront pendant ce temps-là

« Je mis pied à terre, je tournai autour de l'auberge ; et je vis, à deux cents pas, trois beaux escadrons en bataille. Je revins faire mon rapport au général, qui, sans dire un mot, mit son cheval au pas, et se dirigea vers les escadrons ennemis. Je remontai à cheval et je le suivis.

« A peine eut-il fait cent pas, qu'il se trouva à la portée de la voix Le commandant parlait français et, le reconnaissant :

« — Ah ! c'est toi, diable noir ! lui dit-il, A nous deux !

« Les Autrichiens n'appelaient le général que *Schwartz Teufel*.

« — Fais cent pas, jean-f..., dit le général, et j'en ferai deux cents.

« Et, sur cette réponse, il mit son cheval au galop.

« Pendant ce temps-là, je criai comme un diable, et tout en suivant le général, que je ne voulais pas quitter.

« — A moi, dragons ! à moi, dragons !

« De sorte que l'ennemi, croyant à tout moment voir déboucher des forces considérables, tourna le dos, le commandant tout le premier.

« Le général allait les poursuivre à lui tout seul, quand j'arrêtai son cheval par la bride, et le forçai d'attendre les nôtres sur le terrain même que l'ennemi venait d'occuper.

« Mais, une fois que nous eûmes été rejoints, il n'y eut plus moyen d'arrêter le général, et nous nous remîmes à la chasse des Autrichiens. Seulement, cette fois, j'obtins, comme la route était fort accidentée, que nous nous ferions éclairer par des tirailleurs.

« Les tirailleurs partirent devant, et, pendant ce temps-là, nous fîmes souffler nos chevaux.

« Au bout d'une heure, nous entendîmes une fusillade qui indiquait que nos hommes étaient aux prises avec les Autrichiens Le général m'envoya voir ce que cela signifiait

« Dix minutes après, j'étais de retour

« — Eh bien, me dit le général, que se passe-t-il là-bas ?

« — Général, il y a que l'ennemi tient, mais tout juste assez, m'a dit un de nos soldats qui parle allemand, pour nous entraîner à passer le pont de Clausen Le pont une fois passé, l'ennemi prétend qu'il prendra sa revanche du pont de Clausen

« — Ah ! il prétend cela ? dit le général Eh bien, c'est ce que nous allons voir. En avant les dragons !

« Et, à la tête de nos cinquante ou soixante hommes, nous voilà chargeant de nouveau l'ennemi

« Nous arrivons au fameux pont : il y avait juste de quoi passer trois chevaux de front et pas le moindre parapet.

« Comme je l'avais dit au général, l'ennemi ne tint que juste ce qu'il fallait pour nous entraîner à sa poursuite : le général passa le pont, convaincu que les Autrichiens n'oseraient revenir sur nous. Nous nous engageâmes, en conséquence, dans la principale rue, à la suite de nos tirailleurs et d'une douzaine de dragons que le général avait envoyés pour les soutenir.

« Nous étions au milieu de la rue, à peu près, quand nous vîmes nos tirailleurs et nos dragons ramenés par tout un escadron de cavalerie. Ce n'était pas une retraite, c'était une déroute.

« La peur est épidémique. Elle gagna les dragons qui étaient avec nous, ou plutôt nos dragons la gagnèrent ;

tous suivirent leurs camarades, qui détalaient au grand galop ; une douzaine seulement tint bon avec nous.

« Avec ces douze hommes, nous arrêtâmes la charge ennemie, et, tant bien que mal, nous revînmes en vue du pont ; mais, arrivés là, et comme si leur salut était au delà de ce pont, mes dragons, les derniers restés, détalèrent à leur tour.

« Dire comment, le général et moi, nous revînmes au pont, serait chose difficile ; je voyais le général lever son sabre, comme un batteur en grange lève son fléau, et, à chaque fois que le sabre s'abaissait, un homme tombait. Mais bientôt j'eus à m'occuper tellement de moi-même, que je fus obligé de perdre de vue le général ; deux ou trois cavaliers autrichiens s'étaient acharnés après moi, et voulaient m'avoir mort ou vif. Je blessai l'un d'un coup de pointe, j'ouvris le front de l'autre ; mais le troisième m'allongea un coup de sabre qui me passa dans l'articulation de l'épaule, et qui me fit faire un tel mouvement en arrière, que mon cheval, assez fin de bouche, se cabra et se renversa sur moi dans un fossé. C'était bien l'affaire de mon autrichien qui continuait de me larder de coups de sabre, et qui eût fini par m'embrocher tout à fait, si je n'étais parvenu à tirer, avec ma main gauche, un pistolet de mes fontes. Je lâchai le coup au hasard ; je ne sais si je touchai le cheval ou le cavalier ; mais ce que je sais, c'est que le cheval pivota sur ses pieds de derrière, prit le galop, et, à vingt ou vingt-cinq pas de moi, se débarrassa de son cavalier.

« Dès lors, n'ayant plus à défendre ma peau, je pus me retourner vers le général : il s'était arrêté à la tête du pont de Clausen, et tenait seul contre tout l'escadron ; et, comme, à cause du peu de largeur du pont, les hommes ne pouvaient arriver à lui que sur deux ou trois de front, il en sabrait autant qu'il s'en présentait.

« Je restai émerveillé : j'avais toujours regardé l'histoire d'Horatius Coclès comme une fable, et je voyais pareille chose s'accomplir sous mes yeux.

« Enfin, je fis un effort ; je me dégageai de dessous mon cheval, je parvins à me tirer de mon fossé, et je me mis à crier tant que je pus :

« — Dragons, à votre général !

« Quant à le défendre, pour mon compte, c'était impossible : j'avais le bras droit presque désarticulé.

« Heureusement, le second aide de camp du général, qui se nommait Lambert, arrivait juste en ce moment là avec un renfort de troupes fraîches. Il apprit des fuyards ce qui se passait, les rallia, et se précipita avec eux au secours du général, qui fut dégagé à temps.

« Il avait tué sept ou huit hommes, en avait blessé le double ; mais il commençait à être au bout de ses forces.

« Le général avait reçu trois blessures, une au bras, une à la cuisse, l'autre sur la tête.

« Cette dernière avait brisé la calotte de fer du chapeau ; mais, comme les deux autres, elle ne faisait qu'inciser légèrement l'épiderme.

« En outre, le général avait reçu sept balles dans son manteau. Son cheval avait été tué sous lui, mais heureusement avait barré le pont avec son cadavre ; et peut-être cette circonstance l'avait-elle sauvé, car les Autrichiens s'étaient mis à piller son portemanteau et ses fontes, ce qui lui avait donné le temps de rattraper un cheval sans maître et de recommencer le combat.

« Grâce au renfort donné par Lambert, le général put reprendre l'offensive et donna une si rude chasse à cette cavalerie, que nous ne la revîmes point de toute la campagne. »

La blessure de Dermoncourt était assez grave, et il fut forcé de garder le lit. Mon père le laissa à Brixen, et s'en alla donner un coup d'épaule à Delmas, qui, ainsi que nous l'avons dit, était resté à Bolzano pour faire face à Laudon.

Laudon, après s'être ravitaillé et s'être un peu refait de notre passage de la Weiss et de sa défaite de Newmark, Laudon, renforcé par des paysans du Tyrol, avait recommencé contre Delmas, isolé avec peu de monde à Bolzano, une guerre assez sérieuse.

Delmas, réduit à ses propres moyens, abandonné à neuf lieues du corps d'armée, envoya un messager au général Joubert, qui avait rejoint mon père à Brixen le 7 germinal. Ce messager annonçait que Delmas craignait d'être attaqué d'un moment à l'autre, et se croyait trop faible pour résister longtemps.

Joubert montra la dépêche à mon père, à peine descendu de cheval, et qui lui proposa de partir à l'instant même avec sa cavalerie, qu'il croyait suffisante pour dégager Delmas et même pour en finir avec Laudon. Joubert accepta, et mon père partit laissant à Joubert la commission de ravoir ses pistolets à quelque prix que ce fût. Mon père, on se le rappelle, tenait énormément à ses pistolets, qui lui avaient été donnés par ma mère et qui lui avaient sauvé la vie au camp de la Madeleine.

Il fit une si grande diligence, que, le lendemain matin, il était à Bolzano avec toute sa cavalerie.

Cette cavalerie, hommes et chevaux, semblait avoir reçu une partie de l'âme de son chef ; elle avait une telle confiance en lui, depuis qu'elle l'avait vn surtout lutter corps à corps avec l'ennemi, comme il avait fait dans les derniers combats, qu'elle l'eût suivi au bout du monde.

Comme mon père et ses hommes étaient entrés de nuit à Bolzano, l'ennemi ignorait son arrivée et croyait n'avoir affaire qu'à Delmas et aux quelques hommes qui l'accompagnaient. Les deux généraux résolurent de profiter de cette ignorance des Autrichiens pour prendre l'offensive dès le lendemain ; aussi, au point du jour, les deux généraux attaquèrent-ils l'ennemi au moment où il croyait attaquer lui-même.

Mon père tenait la grande route avec sa cavalerie ; Delmas, avec son infanterie, prit par les hauteurs, attaqua les positions les unes après les autres, et les emporta toutes tandis que mon père sabrait les fuyard.

La journée fut si chaude, et les Autrichiens se reconnurent si bien battus, qu'ils disparurent des environs de Bolzano, et que mon père put revenir à Brixen.

Il n'avait mis que trois jours à accomplir son expédition.

Il était temps qu'il revînt : les paysans s'étaient révoltés, et avaient égorgé quelques maraudeurs qui avaient eu l'imprudence de sortir des cantonnements. Grâce à cette révolte, Kerpen était revenu, et l'on allait avoir affaire, non seulement aux troupes réglées, mais encore aux Tyroliens, ces terribles chasseurs, dont la balle nous avait déjà enlevé Marceau, et allait bientôt nous enlever Joubert.

On se mit aussitôt en campagne : mon père, à la tête de son infatigable cavalerie, et sur un beau cheval que lui avait donné Joubert ; Joubert, à la tête de ses grenadiers de prédilection

Il arriva ce qui arrivait toujours : mon père rencontra l'ennemi sur la grande route, se mit à sabrer selon son habitude, et, en sabrant, se laissa emporter.

Cette fois encore, je laisserai parler Dermoncourt.

« La déroute fut grande, le général Dumas sabra et fit sabrer pendant plus de deux lieues. Grand nombre d'Autrichiens et de Tyroliens furent tués. La vue seule du général produisait sur ces hommes l'effet d'un corps d'armée, et rien ne tenait devant le *Schwartz Teufel*.

« Le général, monté sur un très bon cheval que venait de lui donner le général Joubert, en remplacement de celui qu'il avait perdu huit jours auparavant, se trouva, cette fois encore, à un quart de lieue en avant de son escadron. Il arriva ainsi, toujours sabrant et sans regarder s'il était suivi, à un pont dont l'ennemi avait déjà eu le temps d'enlever les planches, et où il ne restait plus que les poutrelles. Impossible d'aller plus loin ; son cheval ne pouvait ni sauter par-dessus la rivière, ni traverser le pont sur les étroites charpentes. Furieux, le général s'arrêta et se mit à faire le moulinet avec son sabre ; de leur côté, les Tyroliens, sentant qu'ils n'étaient plus poursuivis, firent volte-face et commencèrent sur cet homme isolé une effroyable fusillade ; trois balles atteignirent à la fois le cheval du général, qui tomba et entraîna le cavalier dans sa chute, lui engageant la jambe sous lui (1).

« Les Tyroliens crurent le général tué et se précipitèrent vers le pont en criant :

« — Ah ! voilà le diable noir mort !

« La situation était grave. Du pied qui lui restait libre, le général repoussa le cadavre de son cheval, ce qui lui permit de dégager son autre jambe : après quoi, se relevant, il se retira sur un petit tertre dominant la route, et où les Autrichiens avaient élevé à la hâte une espèce de retranchement qu'ils avaient abandonné en apercevant le général. Les Autrichiens ont l'habitude, comme on sait, quand ils se sauvent, d'abandonner ou de jeter leurs armes. Le général trouva donc dans cette redoute improvisée une cinquantaine de fusils tout chargés ; dans la circonstance où se trouvait le général, cela valait mieux qu'un trésor, si riche qu'il fût. Il s'abrita derrière un sapin, et, à lui tout seul, commença la fusillade.

« D'abord il choisit de préférence ceux qui dévalisaient son cheval : bon tireur comme il était, pas un coup n'était perdu ; les hommes s'entassaient les uns sur les autres ; tout ce qui s'aventurait sur ces poutrelles étroites tombait mort.

« La cavalerie du général entendit cette fusillade, et, comme on ne savait pas ce qu'il était devenu, on pensa que tout ce bruit qui se faisait à un quart de lieue de là était encore un tapage de sa façon. Lambert prit une cinquantaine de cavaliers avec vingt-cinq fantassins en croupe, ac-

(1) Le peintre Lethiers a fait un tableau représentant cette scène.

courut et trouva le général tenant ferme dans son escarpe.

« En un instant, le pont fut emporté ; les Autrichiens et les Tyroliens furent poursuivis jusqu'au village, et une centaine d'entre eux faits prisonniers.

« Lambert m'a assuré qu'il avait vu plus de vingt-cinq Autrichiens tués, tant autour du cheval qu'ils avaient dépouillé que dans l'intervalle du pont au petit retranchement, que pas un seul, au reste n'avait eu le temps d'atteindre.

« Le général revint à Brixen sur un cheval autrichien que Lambert lui ramena. Il entra dans ma chambre, où je gardais le lit, et je le vis si pâle et si faible, que je m'écriai :

« — Oh ! mon Dieu, général, êtes-vous blessé ?

« — Non, me dit-il ; mais j'en ai tant tué, tant tué !

« Et il s'évanouit.

« J'appelai. On accourut ; le général n'avait pas même eu le temps de gagner un fauteuil, et était tombé presque sans connaissance sur le carreau.

« Cet accident n'avait rien de dangereux, produit qu'il était seulement par l'extrême fatigue : en effet, le sabre du général sortait de plus de quatre pouces du fourreau, tant il était ébréché et forcé.

« A l'aide de quelques spiritueux, nous le fîmes revenir à lui ; mais ce qui le remit tout à fait, ce fut une pleine soupière de potage qu'on avait fait pour moi, et qu'il avala. Depuis six heures du matin qu'il se battait, il n'avait rien pris, et il était quatre heures de l'après-midi.

« Au reste, tout au contraire des autres, le général, à moins de surprise, se battait toujours à jeun.

« Le général Joubert entra dans ce moment et se jeta au cou du général.

« — En vérité, mon cher Dumas, lui dit-il, tu me fais frémir toutes les fois que je te vois monter à cheval et partir au galop à la tête de tes dragons. Je me dis toujours : « Il « est impossible qu'il en revienne en allant de ce train-là ! » Aujourd'hui, tu as encore fait des merveilles, à ce qu'il paraît ! Voyons, ménage-toi ; que diable deviendrais-je si tu te faisais tuer ! Songe que nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver à Villach (1).

« Le général était si faible, qu'il ne pouvait encore parler ; il se contenta de prendre Joubert par derrière la tête, de lui approcher le visage de son visage, et de l'embrasser comme on embrasse un enfant.

« Le lendemain, le général Joubert demanda pour le général Dumas un sabre d'honneur, attendu qu'il avait mis le sien hors de service à force de frapper sur les Autrichiens.

Mon père ne s'était pas trompé, la leçon donnée aux deux généraux autrichiens était si rude, qu'ils ne revinrent ni l'un ni l'autre à la charge, de sorte que, huit jours après, le général Delmas, sans être inquiété, put rejoindre le gros de la division à Brixen.

Le lendemain de son arrivée, l'armée se mit en marche sur Lensk. On n'avait pas reçu de nouvelles de Bonaparte, on ignorait la position qu'il occupait. N'importe, on opérait au juger, et l'on pensait, en marchant vers la Styrie, se rapprocher de la grande armée

La marche s'accomplit sans autres empêchements que ceux qu'opposèrent quelques escadrons de dragons de l'archiduc Jean, qui suivaient le corps d'armée. De temps en temps, Joubert détachait sur ces cavaliers mon pére et ses dragons, et alors l'armée avait le spectacle d'une de ces charges qui faisaient *frémir* Joubert, lequel ne frémissait pas facilement cependant.

Dans une de ces charges, mon père avait fait un officier prisonnier, et, l'ayant reconnu pour un homme de bonne maison, il s'était contenté de sa parole d'honneur, de sorte que l'Autrichien, qui parlait parfaitement français, monté sur un des chevaux de Dermoncourt, caracolait et causait avec l'état-major. Voyant, le lendemain du jour où il avait été pris, son régiment qui suivait notre arrière-garde à cinq cents pas de distance, attendant, sans aucun doute, un moment opportun pour lui tomber dessus, il demanda à mon père la permission d'aller jusqu'auprès de ses anciens camarades afin de leur donner quelque commission pour sa famille. Mon père, qui savait qu'il pouvait se fier à sa parole, lui fit signe qu'il était parfaitement libre ! Aussitôt, l'officier partit au galop, et en un instant, sans que personne des nôtres songeât même à lui demander où il allait, il eut franchi l'espace qui le séparait de ses anciens compagnons.

Après les avoir chargés de ses commissions, il prit congé d'eux et voulut revenir ; mais alors l'officier qui commandait cette avant-garde lui fit observer qu'étant retombé entre les mains des soldats de l'Autriche, il n'était plus prisonnier des Français, et l'invita à rester avec eux et à nous laisser continuer notre route.

(1) Rendez-vous et quartier général de Bonaparte

Mais l'officier répondit à toutes ces instigations :

— Je suis prisonnier sur parole.

Et, comme ses anciens camarades voulaient le retenir de force, il tira un pistolet de ses fontes et déclara que le premier qui porterait la main sur lui, il lui brûlerait la cervelle.

Et, en même temps, faisant demi-tour, il regagna au galop l'état-major français.

Puis, s'approchant de Dermoncourt

— Vous avez bien fait, dit-il, d'avoir eu assez de confiance en moi pour laisser vos pistolets dans vos fontes ; car je leur dois d'avoir tenu ma parole d'honneur vis-à-vis de vous.

La marche continua avec la même tranquillité, et les deux généraux ne comprenaient pas trop cette inertie de la part des Autrichiens, lorsqu'ils apprirent les succès de la grande armée, qui marchait sur Vienne, et surent que les têtes de colonne de l'armée du Rhin étaient arrivées à Lensk.

Une seule fois, l'armée eut le spectacle, non pas d'un combat, mais d'une de ces rencontres à la manière de l'*Iliade*. Notre extrême arrière-garde, composée d'un brigadier et de quatre hommes, fut rejointe par l'extrême avant-garde de l'ennemi, composée d'un pareil nombre d'hommes et commandée par un capitaine. Aussitôt, il s'engagea une conversation entre les deux commandants. Le capitaine commença, dans notre langue, une conversation que le brigadier français ne trouva point de son goût Le brigadier se prétendit offensé, et l'invita, puisqu'ils avaient chacun quatre témoins, à vider à l'instant même leur affaire. Le capitaine, qui était Belge, accepta. Les deux patrouilles s'arrêtèrent, et, dans l'intervalle formé entre elles, les champions en vinrent aux mains.

Le hasard avait fait que le brigadier était maître d'armes, et que le capitaine était très fort sur le sabre ; il résulta de cette double supériorité un spectacle des plus curieux : chaque coup porté était aussitôt paré, chaque parade amenait sa riposte. Enfin, après deux minutes de combat, les champions s'engagèrent de si près, que les sabres se trouvèrent poignée à poignée. Alors le brigadier, qui était très vigoureux, jeta le sien, et prit le capitaine à bras-le-corps. Obligé de se défendre de la même manière qu'on l'attaquait, le capitaine à son tour fut forcé d'abandonner son arme et de soutenir la lutte dans les conditions où elle lui était présentée. Là commençait la supériorité du brigadier. Il fit vider les arçons du capitaine ; mais, désarçonné lui-même par la violence du mouvement, il perdit l'équilibre et tomba avec son adversaire : seulement, il tomba dessus, et le capitaine dessous ; en outre, en tombant, le capitaine, déjà touché légèrement d'un coup de sabre, se démit l'épaule. Il n'y avait pas moyen de faire plus longue résistance ; le capitaine se rendit ; puis aussitôt, fidèle à la parole engagée, il ordonna à sa troupe de ne pas bouger, ce que d'ailleurs elle était assez disposée à faire, les dragons tenant la carabine haute, et étant prêts à faire feu Chacun tira de son côté : les Autrichiens s'en retournèrent sans chef, et les Français revinrent avec leur prisonnier.

C'était justement le capitaine du lieutenant que nous avions pris la veille ; de sorte que le lieutenant, déjà familier avec tout notre état-major, put présenter son supérieur à mon père.

Mon père le reçut à merveille, et fit venir aussitôt le chirurgien-major, aux mains duquel il le remit.

Cette bonne réception, et les soins que mon père eut de ces deux officiers, eurent un résultat que l'on verra en son lieu et à sa place.

Cependant, il était déjà question du traité de Leoben, et un armistice avait même été conclu, lorsque arriva à notre état-major un commandant de dragons autrichien porteur d'un sauf-conduit de l'état-major de l'armée du Rhin.

Ce commandant était justement le même qui avait fait demi-tour à la ferme de Clausen, lorsque, après avoir provoqué mon père, mon père avait marché sur lui.

Les deux prisonniers étaient des officiers sous ses ordres, et il venait leur apporter des effets et de l'argent.

Il remercia fort mon père des soins extrêmes qu'il avait eus de ses deux officiers, et, comme mon père l'avait invité à dîner, une fois à table, la conversation tourna vers cette aventure du plateau où tout un régiment avait battu en retraite devant deux hommes.

Mon pére n'avait pas reconnu le commandant.

— Ma foi, dit-il, quant à moi, je n'ai regretté qu'une chose, c'est que le chef de cet escadron qui m'avait défié eût changé d'avis et n'eût pas jugé à propos de m'attendre.

Aux premières paroles dites sur ce sujet, Dermoncourt avait remarqué la gêne du chef d'escadron, et dès lors, le regardant plus attentivement, il l'avait reconnu pour le commandant auquel mon père avait eu affaire.

Il jugea donc à propos de couper court à la conversation en disant :

— Mais, général, vous ne reconnaissez donc pas monsieur ?

— Ma foi, non, dit mon père.

— C'est que ce commandant...

— Eh [illegible]
Derm[illegible]gne à l'offi[illegible] lui dire que [illegible] continuer [illegible]
L[illegible]
[illegible] commandant, [illegible] dit-il en [illegible]
— [illegible]nt !
— [illegible]ous n'avez donc pas [illegible] ? demanda Der[illegible] à mon père.
— Ma foi, non, dit celui-ci, [illegible] et furieux de ne pas pouvoir [illegible] un coup de sabre avec lui qui m'avait provoqué.
— Eh bien, celui qui vous [illegible] provoqué [illegible] dit le commandant, c'est [illegible] cependant ; mais, lorsque je vous vis marcher sur m[illegible] la façon dont je vous avais vu [illegible] manqua. Voilà ce que j'avais besoin de vous dire [illegible] me, général, et voilà pourquoi j'ai [illegible] pour venir apporter [illegible] et les effets de mes [illegible]ers. Je voulais voir de près un homme pour lequel [illegible] si grande admiration, que j'ose lui dire en face [illegible]al, j'ai eu peur de vous, et j'ai refusé le combat que je vous avais offert. »
Mon père lui tendit la main :
— Ma foi, s'il en [illegible] commandant, ne parlons plus [illegible] maintenant que notre connaissance se soit [illegible] ailleurs. A votre santé, commandant.
[illegible]ersation passa à un autre sujet.
[illegible]sation eut encore pour objet mon père et son [illegible] fait d'armes de Clausen ; les trois officiers avaient entendu raconter l'affaire du pont ; on avait cru mon père tué ; car, nous l'avons dit, son cheval l'avait été, et cette nouvelle avait fait grande sensation dans l'armée autrichienne.

Mon père, alors, parla des fameux pistolets qu'il regrettait et qu'il avait chargé Joubert de tirer, s'il était possible, des mains des Autrichiens, où, malgré cette recommandation, ils étaient restés.

Les trois officiers prirent bonne note de ce regret exprimé par mon père, et chacun résolut de se mettre en quête de ces armes précieuses, le commandant, aussitôt qu'il serait au camp, et les deux autres, aussitôt qu'ils seraient libres.

Grâce à mon père, cette liberté ne se fit point attendre : les deux officiers furent échangés contre des officiers français du même grade, et prirent congé de l'état-major avec des protestations de reconnaissance, dont l'un d'eux, au reste, ne tarda point à donner des preuves à mon père.

Huit jours après leur départ, un parlementaire, étant venu au camp français, et ayant demandé à parler à mon père, lui remit les pistolets tant regrettés par lui, et qui avaient été portés au général Kerpen lui-même, lequel, sur la demande de l'officier pris et blessé par mon père, les renvoyait avec un billet charmant.

Le surlendemain, mon père reçut de cet officier la lettre suivante :

« Monsieur le général,

« J'espère que vous avez reçu, par l'officier parlementaire qui est parti avant-hier d'ici, vos pistolets, que le lieutenant général, baron de Kerpen, vous a envoyés. J'ai reçu mon manteau, ce dont j'ai l'honneur de vous remercier, aussi bien que de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Soyez persuadé, général, que ma reconnaissance est sans égale et que je ne désirerais rien tant que d'avoir l'occasion de vous le prouver. Mes blessures commencent à se guérir, la fièvre m'a quitté. On nous donne les plus grandes espérances de paix. J'espère, d'ici à ce qu'elles se soient réalisées, être en état d'aller vous embrasser. Frossart (1), qui est tout épris de vous et du général Joubert, me charge de mille choses de sa part pour tous les deux.

« J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus distingués,

Monsieur le général,

« Votre très obéissant serviteur,

« HAY DE LEVIS, capitaine.

A[illegible] 20 avril 1797. »

Ce fut [illegible] mon père rentra en possession de ces fameux pi[illegible] regrettés par lui.

Qu'on me [illegible] ces détails ! Hélas ! dans le mouvement rap[illegible] à travers les révolutions, nos mœurs chang[illegible] pour faire place à d'autres mœurs [illegible] celles qu'elles remplacent. La Révolution [illegible] à nos armées un cachet tout particulier [illegible] j'en garde l'empreinte, comme on fait d'une [illegible] qui va se perdant sous la rouille, et dont [illegible] le prix à ses contemporains, et le cara[illegible]rité.

(1) C'était un officier belge.

D'ailleurs, nous jugerions mal tous les hommes de la République, si nous les jugions par ceux qui ont survécu, et que nous avons connus sous l'Empire. L'Empire était une époque de vigoureuse pression, et c'était un rude batteur de monnaie que l'empereur Napoléon. Il fallait que toute monnaie fût frappée à son image, et que tout bronze fût fondu à sa fournaise ; lui-même avait, en quelque sorte, donné l'exemple de la transfiguration. Rien ne ressemble moins au premier consul Bonaparte que l'empereur Napoléon, au vainqueur d'Arcole que le vaincu de Waterloo.

Donc, les hommes qu'il faut mouler quand nous voudrons donner une idée des mœurs républicaines sont ces hommes qui ont échappé au niveau de l'Empire par une mort prématurée : c'est Marceau, c'est Hoche, c'est Desaix, c'est Kléber, c'est mon père.

Nés avec la République, ces hommes sont morts avec elle. Rien n'a changé dans ces hommes-là, pas même la forme des habits sous lesquels battaient leurs cœurs si braves, si loyaux, si républicains.

Mon père, Hoche et Marceau se trouvèrent un jour réunis à la même table : tous trois commandaient en chef ; mon père était le plus vieux, il avait trente et un ans.

Les deux autres en avaient, l'un vingt-quatre, l'autre vingt-six.

Cela leur faisait soixante et onze ans à eux trois.

Quel avenir ! si une balle n'eût pas emporté l'un, et le poison les deux autres.

X

LOYAUTÉ DE JOUBERT ENVERS MON PÈRE. — ENVOYEZ-MOI DUMAS. — MON PÈRE EST NOMMÉ GOUVERNEUR DU TRÉVISAN. — L'AGENT DU DIRECTOIRE. — FÊTES DONNÉES A MON PÈRE A SON DÉPART. — TRAITÉ DE CAMPO-FORMIO. — RETOUR A PARIS. — LE DRAPEAU DE L'ARMÉE D'ITALIE. — L'OSSUAIRE DE MORAT. — CHARLES LE TÉMÉRAIRE. — BONAPARTE EST NOMMÉ MEMBRE DE L'INSTITUT. — PREMIÈRE IDÉE DE L'EXPÉDITION D'EGYPTE. — TOULON. — BONAPARTE ET JOSÉPHINE. — CE QU'ON ALLAIT FAIRE EN EGYPTE.

Joubert devait à mon père une grande partie des succès de cette belle campagne du Tyrol. Aussi, loyal comme il l'était, fit-il pour son compagnon d'armes ce qu'en pareille circonstance son compagnon d'armes eût fait pour lui. Chaque rapport transmis à Bonaparte mettait sous les yeux du général en chef le nom de mon père entouré des éloges les plus pompeux. A entendre Joubert, tous les succès de la campagne, il les devait à l'activité et au courage de mon père. Mon père, c'était la terreur de la cavalerie autrichienne, c'était Bayard au moyen âge, et, si, ajoutait Joubert, par un de ces miracles qu'amène la révolution des siècles, il y avait alors deux Césars en Italie, le général Dumas en était un.

Il y avait loin de là à la conduite de Berthier, qui portait mon père en observation dans une campagne où il avait trois chevaux tués sous lui.

Aussi peu à peu Bonaparte revint-il sur le compte de mon père, et, Joubert étant allé faire, à Grætz, une visite au général en chef, celui-ci, en le quittant, lui dit ces seules paroles, qui, dans cette circonstance, étaient des plus significatives :

— A propos, envoyez-moi donc Dumas.

De retour à l'armée, Joubert se hâta de s'acquitter de la commission reçue. Mais mon père boudait de son côté, et il fallut toutes les amicales instances de Joubert pour le déterminer à se rendre à l'invitation de Bonaparte. Cependant il partit pour Grætz, mais se promettant, si Bonaparte ne le recevait pas comme il méritait d'être reçu, d'envoyer sa démission au Directoire.

Mon père était créole, c'est-à-dire à la fois plein de nonchalance, d'impétuosité et d'inconstance. Un profond dégoût des choses ardemment désirées le prenait aussitôt que ses désirs étaient accomplis. Alors l'activité qu'il avait déployée pour les obtenir s'éteignait tout à coup ; il tombait dans son insouciance et dans son ennui habituels, et, à la première contrariété, il parlait du bonheur de la vie champêtre comme le poète antique dont il avait conquis la patrie, et envoyait sa démission au Directoire.

Heureusement, Dermoncourt était là. Dermoncourt, chargé d'envoyer cette démission, la glissait dans le tiroir de son bu-

reau, mettait la clef du tiroir dans sa poche, et attendait tranquillement.

Au bout de huit jours, de quinze jours, d'un mois, la cause du dégoût momentané qui avait pris l'âme de mon pauvre père avait disparu. Une charge brillante, une manœuvre hardie couronnée du succès qu'elle méritait d'obtenir, avait ranimé l'enthousiasme au fond de ce cœur plein d'aspirations vers l'impossible, et, avec un soupir, il laissait tomber ces mots :



Messieurs, regardez bien ce petit gueux-là!

— Ma foi ! je crois que j'ai eu tort d'envoyer ma démission.

Ce à quoi Dermoncourt, qui guettait le mot, répondait :

— Soyez tranquille, général ; votre démission...

— Eh bien, ma démission ?...

— Elle est là dans le tiroir, toute prête pour la première occasion : il n'y aura que la date à changer.

Ce fut donc en se promettant bien à lui-même d'envoyer directement cette fois sa démission au Directoire, au premier désagrément qu'il éprouverait de la part de Bonaparte, que mon père se présenta devant lui à Grætz.

Mais, en l'apercevant, Bonaparte ouvrit les bras :

— Salut, dit-il, à l'Horatius Coclès du Tyrol !

La réception était trop flatteuse pour que mon père tînt plus longtemps rancune ; il tendit les bras de son côté, et l'accolade fraternelle fut donnée et rendue.

— Oh ! quand je pense que je l'ai tenu dans mes bras et que je pouvais l'étouffer ! disait sept ans après mon père, au moment où Bonaparte se faisait nommer empereur.

Bonaparte avait un but dans tout ce qu'il faisait ; son but, en appelant près de lui mon père, était d'organiser dans sa propre armée des divisions de cavalerie dont son armée manquait. Mon père eût été chargé de cette organisation, et, ces divisions établies, il les eût commandées.

En attendant, mon père fut nommé gouverneur de la province du Trévisan, dans laquelle Dermoncourt et lui se rendirent immédiatement.

Le nouveau gouverneur fut admirablement reçu dans cette magnifique province. Les plus beaux palais et les plus riches sénateurs de Venise furent mis à sa disposition. Le Trevisan était à Venise ce que l'ancienne Baïa était à Rome, la maison de campagne d'une reine.

La municipalité offrit trois cents francs par jour à mon père pour la dépense de sa table et de sa maison. Mon père établit ses calculs avec Dermoncourt, — j'ai sous les yeux ces calculs, faits sur une carte même du Trevisan, — et reconnut que cent francs lui suffisaient.

Il n'accepta donc que cent francs.

Les pauvres Italiens n'étaient pas habitués à ces façons-là. Aussi ne comprenaient-ils rien à ce désintéressement. Longtemps encore, ils n'osèrent s'y fier. Ils attendaient toujours la promulgation de quelque contribution de guerre, de quelque impôt forcé, de quelque avanie enfin, comme on dit en Orient.

Un jour, ils crurent le moment fatal arrivé, et leur terreur fut grande. La présence d'un agent du gouvernement français, ayant mission de dévaliser les monts-de-piété italiens avait été signalée : cet agent se présenta chez mon père pour lui faire part de sa mission.

Il n'y trouva [illegible] Dermoncourt.

Dermoncourt [illegible] ta tranquillement tous les projets de cet agent du [illegible], toutes les offres de partage qu'il lui peut être [illegible] à mon père ; puis, quand il eut fini :

— [illegible] êtes-vous venu ici ? lui demanda-t-il.

— [illegible] poste.

— [illegible] en, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de repartir comme vous êtes venu, sans même voir le général.

— Et pourquoi ? demanda le voyageur.

— Mais parce qu'il est brutal en diable à l'en[illegible] de certaines propositions.

— Bah ! je les lui ferai si belles, qu'il les écoutera.

— Vous le voulez absolument ?

— Mais oui.

— Essayez.

Mon père entrait juste à ce moment-là.

L'agent demanda à rester seul avec lui.

Mon père interrogea de l'œil Dermoncourt, qui lui fit stoïquement signe d'accorder l'audience demandée.

Resté seul avec mon père, l'agent du Directoire exposa longuement sa mission ; puis, voyant que mon père l'écoutait sans répondre, il passa de l'exposition au fait et du fait à la péroraison. La péroraison, c'était la part du pillage qui revenait à mon père.

Mais mon père ne le laissa pas achever.

Il le prit au collet, l'enleva à bras tendu, ouvrit la porte au milieu de son état-major, qui, réuni par Dermoncourt, attendait la [illegible] de cette scène.

— Messieurs, dit-il, regardez bien ce petit gueux-là afin de le reconnaître, et, si jamais il se présente à mes avant-postes, dans quelque partie du monde que je me trouve, faites-le fusiller, sans même me déranger pour me dire que justice est faite.

L'agent du Directoire n'en demanda pas davantage ; il disparut, et mon père compta un implacable ennemi de plus.

Ces spoliations étaient communes en Italie ; mais celles des monts-de-piété étaient, en général, les plus lucratives dans ces temps de gêne et de misère. Presque tous les bijoux, tous les diamants et toute l'argenterie des grands seigneurs italiens étaient au mont-de-piété. Beaucoup même, forcés par les événements politiques de quitter leur pays, y faisaient porter, comme dans un dépôt inviolable, tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

Puis arrivait un agent du Directoire qui, avec un pouvoir vrai ou faux, — certains gouverneurs n'y regardaient pas de si près, faisait rafle complète, établissait d'abord la part du général, la sienne ensuite, puis envoyait le reste au gouvernement.

Un des agents les plus connus de cette époque avait reçu le nom prédestiné de Rapinat. Il exerçait principalement dans la Lombardie.

On avait fait sur lui ces quatre vers :

Le Milanais, que l'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de *rapine*
Ou rapine de *Rapinat*.

Aussi, lorsque, après deux mois de résidence dans le pays, mon père quitta le gouvernement du Trévisan pour aller prendre celui de la Polésine, dont le siège est à Rovigo, trouva-t-il à la porte du palais une excellente voiture attelée de quatre chevaux et le cocher sur le siège qui l'attendait.

C'était un cadeau de la ville de Trévise.

Mon père voulait refuser ; mais ce cadeau était offert de si bonne grâce et avec une telle insistance, qu'il lui fallut accepter.

En outre, les municipalités voisines lui remirent une douzaine d'adresses au milieu desquelles nous en prenons deux au hasard.

« Au citoyen général Dumas, commandant le Trévisan, les [illegible] palités de Mesre, de Noale, de Castel-Franco et d'A[illegible]

« [illegible] gnes, représentant les municipalités ci-dessus, sont [illegible] ent et particulièrement chargés de se rendre auprès [illegible] citoyen général, pour vous témoigner combien elles [illegible] les et reconnaissantes de la douceur et de la sagesse [illegible] gouvernement. Plût au ciel que leurs moyens égal[illegible] admiration et leur reconnaissance ! Quel bonheur [illegible] pouvoir vous en donner des marques dignes de [illegible] de vos vertus ! Mais, si, dans l'épuisement et [illegible] où elles se trouvent, elles ne peuvent suivre les [illegible] âme, elles se flattent néanmoins que votre [illegible] re magnanimité agréeront ce faible témoignage qu'[illegible] ment offrir à leur protecteur et à leur père.

« Continuez, généreux [illegible], à nous protéger. Jetez toujours vos yeux paternels [illegible] enfants : c'est de votre cœur que nous attendons [illegible] ulagements possibles

« Nous sommes avec la plus haute considération,

« Henri Antoine Reinati, *président et provéditeur* ; Jean Allegri, *président de la municipalité de Noale* ; François Bellamini, *président de la municipalité d'Asolo* ; Philippe de Ricoidi, *vice-président de la municipalité de Mesire.*

« Castel-Franco, le 2 messidor, cinquième année de la République française une et indivisible et deuxième de la liberté italienne. »

LIBERTÉ — EGALITÉ — VERTU

« La municipalité d'Adria au citoyen Alexandre Dumas, général de division.

« Le 9 nivôse 1797, l'an V de la République française une et indivisible, et deuxième de la liberté italienne.

« Cette municipalité, général, ne saurait arriver à vous exprimer toutes les obligations qu'elle vous a, pour les actes de faveur dont vous avez daigné la combler en diverses circonstances, surtout en la soulageant par le retrait des troupes, et encore plus par le remboursement des sommes injustement perçues par le général L***.

« La municipalité, reconnaissante de vos bontés pour elle, saisit cette occasion de vous offrir un cheval, vous priant de l'accepter comme un faible hommage et un gage assuré de toutes les obligations qu'elle vous doit.

« Nous sommes, général, avec une sincère estime...

« Salut et fraternité.

« Lunali, *président* ; Lardi, *secrétaire général.* »

Comme on le voit, ce fut un véritable désespoir lorsque mon père quitta le Trévisan ; le deuil fut général ; la ville de Trévise voulait envoyer une députation au général en chef Bonaparte pour qu'on lui laissât son gouverneur. Quand elle eut perdu tout espoir de le conserver, on lui demanda dix jours, qui furent employés à des fêtes continuelles ; puis, l'heure du départ arrivée, tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville reconduisit mon père jusqu'à Padoue, où les fêtes recommencèrent.

Pendant huit autres journées, ces adieux furent prolongés. Les huit premières maisons de la ville se chargèrent chacune d'une fête ; chaque jour, mon père changeait de domicile, et allait habiter pour toute la journée et toute la nuit chez le sénateur traitant.

Au reste, en arrivant à Rovigo, capitale de son nouveau gouvernement, mon père trouva une réception pareille aux adieux qui l'avaient accompagné à son départ. Les habitants de la Polésine avaient été prévenus par ceux du Trévisan, et savaient d'avance à quoi s'en tenir sur leur nouveau gouverneur.

C'était dans la Polésine, pays fertile en grains, province riche en fourrages, que Bonaparte avait réuni les escadrons de cavalerie dont il voulait former une division, et qu'il chargeait mon père d'organiser.

A son arrivée, mon père régla, comme il l'avait fait dans le Trévisan, la dépense de sa table et de sa maison à cent francs par jour, ordonnant expressément aux municipalités de n'autoriser aucune fourniture et de ne répondre à aucune réquisition sans son approbation.

Mon père habitait depuis quelque temps Rovigo, lorsque, les négociations du congrès traînant en longueur, Bonaparte, pour en finir, résolut de réunir son armée et de se porter sur le Tagliamento. Mon père rejoignit donc sa division et demeura sur le fleuve jusqu'au 18 octobre 1797, époque à laquelle la paix fut signée au village de Campo-Formio.

Huit jours après, mon père revenait à Rovigo.

Par cette paix de Campo-Formio, qui terminait la campagne de 1797, campagne dans laquelle l'expédition du Tyrol faite par mon père et Joubert tient une si glorieuse place, l'Autriche cédait à la France la Belgique avec Mayence, Mannheim et Philipsbourg, et à la république cisalpine la Lombardie autrichienne.

Les Etats de Venise étaient partagés.

Corfou, Zante, Céphalonie, Sainte-Maure, Cerigo et les îles dépendantes, avec l'Albanie, étaient cédées à la France. L'Istrie, la Dalmatie, les îles de l'Adriatique, la ville de Venise et les Etats de terre ferme jusqu'à l'Adige au Tarano et au Pô, étaient abandonnés à l'empereur d'Autriche, qui se trouvait ainsi maître du golfe Adriatique.

Le reste des Etats de terre ferme était donné à la république cisalpine, reconnue par l'empereur.

Pauvre municipalité d'Adria, qui, dans son adresse à mon père, datait de l'an II de la liberté italienne !

Pendant ce séjour sur le Tagliamento, séjour qui, comme nous l'avons dit, avait pour but de presser les négociations autrichiennes, mon père allait dîner trois fois par semaine au quartier général de Bonaparte.

Ce fut là qu'il fit connaissance plus sérieuse avec Joséphine, qu'il avait déjà rencontrée à Milan, et qui lui conserva, même après sa disgrâce, une vive amitié, une amitié de créole à créole.

D'un autre côté, on se réunissait une fois par semaine à Udine. C'était Bernadotte qui commandait dans cette ville ; après le spectacle, on établissait, comme nous faisons en France, un plancher dans la salle, et l'on dansait toute la nuit.

Bonaparte, comme on le comprend bien, dansait peu ; mais mon père, mais Murat, mais Clarke, mais les jeunes aides de camp dansaient beaucoup.

Le lendemain de la signature du traité de Campo-Formio, le bal fut ouvert par un quadrille composé de Joséphine dansant avec Clarke ; de madame Pauline Bonaparte, dansant avec Murat ; de mademoiselle Caroline Bonaparte, dansant avec Dermoncourt, et de madame César Berthier, dansant avec mon père.

Le traité de Campo-Formio signé, Bonaparte partit pour Paris, et descendit dans sa petite maison de la rue de la Victoire, qu'il venait d'acheter à Talma.

C'est là que fut rêvée et mise à exécution la campagne d'Egypte.

Bonaparte, avec plus de succès que le héros carthaginois, venait de faire en Italie à peu près que ce qu'avait fait Annibal. Il lui restait à faire en Orient ce qu'y avaient fait Alexandre et César.

Mais, auparavant, Bonaparte avait acquitté envers mon père et envers Joubert une dette de reconnaissance.

Il avait présenté mon père au Directoire exécutif comme l'*Horatius Coclès du Tyrol*, et il avait chargé Joubert d'offrir aux chefs du gouvernement *le drapeau de l'armée d'Italie*.

Ce drapeau de l'armée d'Italie était plus qu'un drapeau : c'était un monument, monument fabuleux de cette fabuleuse campagne.

Sur une de ses faces étaient inscrits ces mots :

A L'ARMÉE D'ITALIE LA PATRIE RECONNAISSANTE

L'autre face portait l'énumération des combats livrés et des places prises ; puis des inscriptions abrégées, simples et magnifiques, de la campagne qui venait de s'accomplir.

En passant à Mantoue, Bonaparte s'y était arrêté. Il avait visité le monument que le général Miollis élevait à Virgile, et avait fait célébrer une fête militaire en l'honneur de Hoche, qui venait de mourir, selon toute probabilité, empoisonné.

Bonaparte traversa la Suisse ; en sortant de Moudon, où on lui avait fait une réception brillante, sa voiture s'était brisée.

Il continua sa route à pied ; et, près de l'ossuaire de Morat, qui n'était pas encore détruit par Brune :

— Où était le champ de bataille du duc de Bourgogne ? demanda cet autre Téméraire, qui, lui aussi, devait avoir son ossuaire.

— Là, général, lui dit un officier suisse en lui montrant ce qu'il désirait voir.

— Combien avait-il d'hommes ?

— Soixante mille, sire.

— Comment a-t-il été attaqué ?

— Par les Suisses descendus des montagnes voisines, et qui, à la faveur d'un bois qui existait alors, ont tourné les Bourguignons.

— Comment ! s'écria-t-il, Charles le Téméraire avait soixante mille hommes, et il n'a pas occupé ces montagnes ?

Et le vainqueur de l'Italie haussa les épaules.

— Les Français d'aujourd'hui combattent mieux que cela, dit Lannes.

— Dans ce temps-là, dit brusquement Bonaparte, les Bourguignons n'étaient pas Français.

Et, comme on lui amenait en ce moment sa voiture raccommodée, il monta dedans et s'éloigna avec rapidité.

Bonaparte n'était pas sans inquiétude sur la position qu'il s'était faite lui-même par une suite de victoires inouïes. Il avait bien été accueilli à Paris en triomphateur ; toute la salle du Théâtre-Français s'était bien levée en criant : « Vive Bonaparte ! » quand on avait su qu'il assistait à la seconde représentation d'*Horatius Coclès ;* mais toutes ces ovations ne l'aveuglaient pas.

Le même soir, il disait à Bourrienne :

— On ne conserve à Paris le souvenir de rien. Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu : une renommée dans cette grande Babylone en remplace une autre. On ne m'aura pas plus tôt vu trois fois au spectacle, comme on m'y a vu ce soir, que l'on ne me regardera plus.

Quelques jours après, il fut nommé membre de l'Institut, classe des sciences et des arts : cette nomination lui fut très sensible.

Toutes ces ovations aux spectacles, toutes ces réceptions à l'Institut étaient bonnes pour distraire un esprit aussi actif que celui de Bonaparte ; mais elles ne pouvaient pas lui suffire.

Aussi en revint-il à son idée favorite : l'Orient.

— L'Europe est une taupinière, disait-il un jour en se promenant avec Bourrienne, César Berthier et mon père à Paneriano ; il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes.

Déjà, dans le mois d'août 1797, il écrivait au Directoire :

« Le temps n'est pas éloigné où nous sentirons que, pour détruire véritablement l'Angleterre, il faudrait nous emparer de l'Egypte. »

Cependant, — soit pour cacher son dessein, soit qu'il crût réellement à la possibilité d'une descente en Angleterre, — le 10 février 1798, il partit pour le Nord, où il visita Boulogne, Ambleteuse, Calais, Dunkerque, Furnes, Nieuport, Ostende et l'île de Walcheren ; mais, en revenant de cette tournée, il disait à Bourrienne :

— C'est un coup de dé trop chanceux ; je ne le hasarderai pas.

L'idée de l'expédition d'Egypte était-elle venue d'elle-même à Bonaparte, ou avait-il retrouvé dans les cartons du duc de Choiseul la proposition que ce ministre fit à Louis XV d'un projet pareil ? C'est ce qu'il est impossible de préciser. Au reste, le Directoire ne mit aucune opposition au désir de cet autre Cambyse. Il était jaloux de sa gloire, et il sentait que l'ombre projetée sur lui par le vainqueur d'Arcole et de Rivoli était mortelle comme celle de l'upas.

Le 12 avril 1798, Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Orient.

— Combien de temps resterez-vous en Egypte, général ? lui demanda son secrétaire en le félicitant sur sa nomination.

— Six mois, ou six ans, répondit Bonaparte : tout dépend des événements. Je coloniserai ce pays ; je ferai venir des artistes, des ouvriers de tout genre, des femmes, des acteurs, des poètes. Je n'ai que vingt-neuf ans, j'en aurai trente-cinq : ce n'est pas un âge. Ces six ans me suffisent, si tout me réussit, pour aller dans l'Inde aussi loin qu'Alexandre.

Le 19 avril, Bonaparte annonça son départ pour Toulon.

Le 4 mai, il quitta Paris, accompagné de Joséphine.

Le 8, il arriva à Toulon.

Sept régiments de la division de mon père avaient été dirigés sur Toulon. Arrivé dans cette ville avant Kléber et avant Bonaparte, mon père prit le commandement en chef des troupes de l'expédition, commandement qu'il rendit à Kléber, comme à son ancien, lorsque Kléber arriva à son tour.

Toulon était pour Bonaparte une ville de souvenirs : c'était de Toulon que l'aigle avait pris son vol. Le jour de son arrivée, il alla faire une promenade au bord de la mer et visita le Petit-Gibraltar.

A peine avait-il eu le temps de voir mon père ; mais, dans ce peu de temps, il lui avait dit :

— Venez me voir demain matin d'aussi bonne heure que vous voudrez.

A six heures du matin, le lendemain, mon père traversait la place d'armes pour se rendre chez Bonaparte, quand il rencontra Dermoncourt.

— Où diable allez-vous donc si matin, général ? demanda celui-ci.

— Viens avec moi, lui répondit mon père, et tu le sauras.

Tous deux se mirent en route.

En approchant du lieu de la destination :

— Ce n'est pas chez Bonaparte que vous allez, général ? demanda Dermoncourt.

— Si fait.

— Mais il ne vous recevra pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est de trop bonne heure.

— Oh ! cela ne fait rien.

— Vous le trouverez couché.

— C'est probable.

— Couché avec sa femme : il l'aime comme un bourgeois

— Tant mieux ! Cette bonne Joséphine, je serai heureux de la revoir.

Et mon père entraina Dermoncourt, moitié désireux, moitié craintif de voir ce qui allait se passer.

En somme, il se doutait bien que mon père avait audience particulière. Il le suivit.

En effet, mon père prit un escalier, suivit un couloir, ouvrit une petite porte, poussa un paravent et se trouva, avec Dermoncourt qui le suivait toujours, dans la chambre de Bonaparte.

Celui-ci était couché avec Joséphine, et, comme il faisait très chaud, tous deux n'étaient couverts que d'un seul drap qui dessinait leurs corps.

Joséphine pleurait ; Bonaparte, d'une main, lui essuyait les yeux, et, de l'autre, battait en riant une marche militaire sur la partie du corps de Joséphine qui était tournée vers la ruelle.

— Ah ! pardieu ! Dumas, dit-il en apercevant mon père, vous arrivez bien ; vous allez m'aider à faire entendre raison

à cette folie. Ne veut-elle pas venir en Egypte avec nous? Est-ce que vous emmenez votre femme, vous?

— Ma foi, non, dit mon père; et je crois qu'elle m'embarrasserait fort.

— Eh bien, tu vois; tu ne diras pas que Dumas est un mauvais mari, qu'il n'aime pas sa femme et sa fille! Ecoute ou je serai de retour dans six mois, ou nous serons là-bas pour quelques années.

Les pleurs de Joséphine redoublèrent.

— Si nous sommes là pour quelques années, la flotte reviendra nécessairement prendre une vingtaine de mille hommes sur les côtes d'Italie. Retourne à Paris, préviens madame Dumas, et, de ce convoi-là, par exemple, vous en serez. Cela vous va-t-il, Dumas?

— Parfaitement, répondit mon père.

— Une fois là-bas, ma bonne Joséphine, Dumas, qui ne fait que des filles, et moi qui n'en fais même pas, nous ferons tout ce que nous pourrons pour faire chacun un garçon; si nous faisons un garçon, il en sera le parrain avec sa femme; s'il fait un garçon, j'en serai le parrain avec toi. Allons, c'est dit, ne pleure plus et laisse-nous causer d'affaires.

Puis, se tournant vers Dermoncourt.

— Monsieur Dermoncourt, lui dit Bonaparte, vous venez d'entendre prononcer un mot qui vous indique le but de notre expédition. Ce but personne ne le connaît; que le mot *Egypte* ne sorte donc pas de votre bouche; vous comprenez, en pareille circonstance, l'importance d'un secret.

Dermoncourt fit signe qu'il serait muet comme un disciple de Pythagore.

Joséphine se consola, et même, s'il faut en croire Bourrienne, se consola trop.

En sortant de chez Bonaparte, mon père rencontra Kléber qui allait y entrer.

— Tu ne sais pas ce que nous allons faire là-bas? dit-il.

— Nous allons faire une colonie.

— Non. Nous allons refaire une royauté.

— Oh! oh! dit Kléber, il faudra voir.

— Eh bien, tu verras.

Et, là-dessus, les deux amis se quittèrent.

Le 19 mai, on mit à la voile.

XI

TRAVERSÉE. — DÉBARQUEMENT. — PRISE D'ALEXANDRIE. — *Le Chant du Départ* ET LE CONCERT ARABE. — LES PRISONNIERS ÉPARGNÉS. — MARCHE SUR LE CAIRE. — LE RHUM ET LE BISCUIT. — LES PASTÈQUES DE MON PÈRE. — L'INSTITUT SCIENTIFIQUE. — BATAILLE DES PYRAMIDES. — MISE EN SCÈNE DE LA VICTOIRE. — LETTRE DE MON PÈRE RÉTABLISSANT LA VÉRITÉ.

Bonaparte montait *l'Orient*, magnifique bâtiment de cent vingt canons.

En sortant du port, *l'Orient*, qui, par son énorme chargement, tirait trop d'eau, toucha le fond, ce qui occasionna un instant de trouble dans la flotte.

Le contre-maître du *Guillaume Tell*, bâtiment sur lequel était monté mon père, secouait tristement la tête; ce contremaître se nommait Boyer.

— Qu'avez-vous donc, Boyer? demanda mon père.

— Il y a, mon général, qu'il arrivera malheur à la flotte.

— Et qui vous fait croire cela?

— Parce que le bâtiment amiral a touché; voyez-vous, cela, c'est infaillible!

Mon père haussa les épaules.

Deux mois après, la flotte était détruite à Aboukir.

On connaît tous les détails de la traversée: on prit Malte en passant, Malte l'imprenable!

Aussi, en visitant les fortifications avec Bonaparte, Cafarelli ne put s'empêcher de lui dire:

— Ma foi, général, vous avez été bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dans la ville pour vous en ouvrir les portes.

Bonaparte mit en liberté les prisonniers turcs: c'était une avance faite au Grand Seigneur.

La flotte quitta Malte le 19 juin, et fit voile vers Candie.

Nelson était à Messine avec la flotte anglaise: il y apprit la prise de Malte. Convaincu que Bonaparte faisait voile pour l'Egypte, il se dirigea tout droit vers Alexandrie.

Pendant la nuit du 22 au 23 juin, la flotte anglaise passa à six lieues à peu près de la flotte française. Elle ne vit rien, et, tandis que nous appuyions au nord, elle, appuyant au sud, arriva trois jours avant nous à Alexandrie.

Voyant qu'il n'y avait pas trace de notre passage, et ayant appris qu'aucun bâtiment n'avait été signalé, Nelson pensa que notre expédition était destinée à conquérir l'Asie, et se dirigea rapidement vers Alexandrette de Syrie.

Cette erreur sauva l'expédition, qui, arrivée à hauteur de Candie, prit les vents étésiens, et marcha directement vers le sud.

Le 1er juillet, au point du jour, on aperçut la terre, et, s'élançant au-dessus des ruines et des maisons blanches, la colonne de Septime Sévère.

Bonaparte comprenait à quel danger il venait d'échapper: c'était par miracle que nous n'avions pas été vus de la flotte anglaise. Il donna l'ordre de débarquer sans retard.

La journée fut employée à cette importante opération, et, quoique la mer fût houleuse, elle s'exécuta sans accident grave.

Seulement, en arrivant à terre, une vingtaine d'hommes, ayant cru apercevoir une fontaine, se mirent à courir dans l'intérieur du pays, et furent entourés par une tribu bédouine.

Leur capitaine fut tué.

C'était un mauvais début! Aussi Bonaparte fit-il un ordre du jour des plus sévères contre les traînards, tout en promettant une récompense de cent piastres à chaque Arabe qui ramènerait un prisonnier.

Cent piastres turques, on le sait, font vingt-cinq francs à peine; mais Bonaparte pensait qu'il ne fallait pas gâter les Bédouins.

Comme on le verra plus tard, il avait raison.

La cavalerie n'avait pu débarquer, à cause du gros temps: Bonaparte résolut de ne pas l'attendre, et, vers trois heures du matin, on se mit en marche pour Alexandrie, avec les trois divisions Kléber, Bon et Moreau.

Mon père, son fusil de chasse à la main, se mit à la tête des carabiniers de la 4e demi-brigade légère.

On ne trouva aucun obstacle sur la route jusqu'au moment où l'on vint se heurter aux murs d'Alexandrie, défendus par les Turcs.

Un des premiers coups fut pour Kléber: au moment où il commandait l'attaque, une balle l'atteignit à la tête.

La résistance d'Alexandrie ne fut pas sérieuse: au bout d'une heure de combat, la ville était prise.

Mon père était entré un des premiers à Alexandrie, et sa grande taille et son teint brun, à peu près de la nuance de celui des Arabes, avaient fait une vive impression sur les indigènes. On raconta ce fait à Bonaparte, et, comme il tirait parti de tout, il fit venir mon père.

— Général, lui dit-il, prenez une vingtaine de mes guides, et portez-vous avec eux au-devant de la tribu arabe qui me ramène les prisonniers. Je tiens à ce que vous soyez le premier général qu'ils voient, le premier chef à qui ils aient affaire.

Mon père partit au galop, et rencontra ceux qu'il cherchait à un quart de lieue à peu près de la ville. Il leur annonça aussitôt, par l'organe de son drogman, qu'ils pouvaient se présenter chez le général en chef, qui les verrait avec plaisir, et les récompenserait selon la promesse faite.

Bonaparte ne s'était pas trompé: mon père devint à l'instant même l'objet de l'admiration de ces hommes de la nature, et, comme il ne cherchait point à les écarter, il entra pêle-mêle avec eux dans Alexandrie.

Bonaparte les reçut tous dans un grand salon donnant sur la mer, leur fit distribuer ses proclamations traduites en arabe, et leur offrit un repas dans la préparation duquel on eut soin de ne blesser en rien les coutumes du pays.

Ils acceptèrent avec satisfaction, s'accroupirent et commencèrent à tirer à pleines mains, chacun de son côté.

Au milieu du repas, la musique réunie de trois régiments d'infanterie fit éclater tout à coup *le Chant du Départ*.

Quoique l'explosion fût à la fois terrible et inattendue, pas un des Arabes ne tressaillit, et chacun continua de manger, malgré l'effroyable tintamarre que faisaient ces cent vingt musiciens.

Lorsque l'air fut fini, Bonaparte leur demanda si cette musique leur plaisait.

— Oui, répondirent-ils; mais nous avons la nôtre, qui vaut mieux.

Bonaparte désira alors entendre cette musique, si supérieure à la musique française. Trois Arabes quittèrent aussitôt le repas; deux prirent des espèces de tambours, l'un qui

ressemblait à la boutique d'un marchand d'oublies, l'autre à un potiron coupé par la moitié ; le troisième s'empara d'une espèce de guitare à trois cordes, et le concert arabe commença, faisant gravement concurrence au concert français.

Bonaparte leur adressa de grands compliments sur leur musique, leur fit donner la récompense promise, et, de part et d'autre, on se jura amitié.

Une dizaine d'hommes manquaient à l'appel. Les Bédouins étaient en train de décapiter leurs prisonniers et avaient déjà accompli le tiers de leur besogne, lorsqu'ils apprirent qu'il y avait cent piastres de récompense à chaque prisonnier ramené vivant. En hommes qui font passer les affaires en première ligne et mettent le commerce avant tout, ils s'interrompirent à l'instant même, et se contentèrent de se livrer sur leurs prisonniers à un divertissement moins cruel, mais plus extraordinaire, aux yeux des captifs, que celui qu'ils avaient craint d'abord.

Il en résulta que, lorsque Bonaparte fit venir ces prisonniers devant lui pour les interroger, il fut tout étonné de les voir rougir, se détourner, balbutier comme des jeunes filles honteuses. Enfin, pressé par les instances du général en chef, qui, entendant toujours parler des malheurs arrivés aux captifs, voulait absolument savoir quels étaient ces malheurs, un vieux soldat lui raconta en pleurant de colère qu'il lui était arrivé, à lui et à ses compagnons, ce qui serait arrivé aux anges du Seigneur entre Sodome et Gomorrhe, si ceux-ci, qui avaient sur nos grenadiers l'avantage d'avoir des ailes, n'étaient pas remontés au ciel sans perdre un instant.

— Imbécile ! dit Bonaparte en haussant les épaules, te voilà bien malade... Allons, allons ! remercie le ciel d'en être quitte à si bon marché, et ne pleure plus.

Le malheur des prisonniers fit grand bruit dans l'armée et ne servit pas peu à maintenir la discipline, qu'il eût été plus difficile de faire observer, si les soldats n'eussent eu à craindre que d'avoir la tête coupée.

Bonaparte resta sept jours à Alexandrie.

Le premier jour, il passa en revue l'armée.

Le second jour, il donna l'ordre à l'amiral Brueys de faire entrer la flotte dans le vieux port d'Alexandrie ou de la conduire à Corfou.

Le troisième jour, il fit sa proclamation aux habitants et donna l'ordre à Desaix de marcher sur le Caire.

Le quatrième jour, il fit graver sur la colonne de Pompée les noms des hommes tués devant Alexandrie, et fit enterrer leurs corps au pied de ce monument.

Le cinquième jour, le général Dugua s'empara d'Aboukir.

Le sixième jour, on prit Rosette, et, tandis qu'on organisait la flottille, l'armée se mit en marche sur le Caire.

Desaix, parti le premier, fut le premier atteint par le découragement. — Je cite Desaix, parce que le dévouement de Desaix à Bonaparte est inattaquable.

Eh bien, le 15 juillet, Desaix écrivait à Bonaparte, du Bakahireh :

« De grâce, ne nous laissez pas dans cette position ! la troupe se décourage et murmure ; faites-nous avancer ou reculer à toutes jambes. Les villages ne sont que des huttes absolument sans ressources. »

Au moment du départ, l'armée reçut pour quatre jours de vivres. Malheureusement, on eut l'imprudence d'y ajouter pour quatre jours de rhum. Il résulta de cette adjonction du liquide au solide que, pendant les premières heures de marche dans le désert qui sépare Alexandrie de Damanhour, les soldats, mourant de soif, mais n'éprouvant pas encore les atteintes de la faim, commencèrent par entamer le rhum, et revinrent si souvent au bidon qui le renfermait, qu'à moitié de l'étape, le bidon était vide et le soldat ivre.

Plein de cette confiance dans l'avenir que donne l'ivresse, le soldat se figura qu'il n'aurait plus jamais faim, et commença, pour alléger son sac, à semer son riz et à jeter son biscuit.

Les chefs s'aperçurent de ce qui se passait, et donnèrent l'ordre de faire halte.

Cette halte de deux heures suffit à dissiper les premières fumées de l'alcool. On se remit en marche, regrettant déjà l'imprudence commise. Vers cinq heures du matin, cette faim qu'on croyait disparue à jamais commença à se faire cruellement sentir. On se traîna péniblement jusqu'à Damanhour, où l'on arriva le 9, à huit heures du matin.

On avait quelque espoir de trouver des vivres dans cette ville ; mais elle était entièrement évacuée. On fouilla toutes les maisons, et, comme la moisson s'achevait, on trouva un peu de froment battu ; mais les moulins à bras, à l'aide desquels les Arabes moulent leur blé, étaient tout disloqués et avaient été, avec intention, mis hors d'usage. On en monta plusieurs, et l'on parvint à se procurer un peu de farine, mais en si petite quantité, que, si l'on en eût fait la distribution, chaque homme n'en eût pas reçu une demi-once.

Ce fut alors que le découragement commença à se mettre dans l'armée, et que la faim, cette mauvaise conseillère, se hasarda de souffler la rébellion aux soldats et même aux chefs.

On se remit en marche pour Rhamanieh, au milieu du découragement et des murmures. Cependant, comme le soldat ne pouvait s'en prendre qu'à lui puisqu'il s'était dépouillé lui-même, il lui fallut bien patienter. On arriva, mourant de faim, à Rhamanieh.

Là, on apprit que l'on séjournerait le 11 et le 12, pour attendre des vivres commandés dans le Delta, et qui arrivèrent effectivement

Ces vivres frais, et le voisinage du Nil, dans lequel les soldats se plongeaient au fur et à mesure qu'ils arrivaient, rendirent un peu de courage à l'armée.

Mon père, qui s'était procuré deux ou trois pastèques, avait invité quelques généraux de ses amis à venir les manger sous sa tente. On se rendit à son invitation.

Nous avons vu comme avait mal débuté la compagne et combien on avait déjà souffert depuis le départ d'Alexandrie. L'Egypte, qu'on avait vue de loin comme un large ruban d'émeraude déroulé à travers le désert, apparaissait, non plus avec son abondance antique qui en faisait le grenier du monde, mais avec sa pauvreté moderne, ses populations fuyantes, ses villages déserts et ruinés.

On a entendu les plaintes de Desaix : ces plaintes étaient celles de toute l'armée.

La réunion sous la tente de mon père, réunion qui avait pour but de manger trois pastèques, prit, au bout de quelques instants, et quand chacun eut mis sa mauvaise humeur en commun, un aspect politique.

Que venait-on faire dans ce pays maudit, qui avait successivement dévoré tous ceux qui avaient voulu le conquérir, depuis Cambyse jusqu'à saint Louis ? Etait-ce une colonie qu'on voulait y fonder ? A quel propos quitter la France, son soleil qui réchauffe sans brûler, ses grand bois, ses plaines fertiles, pour ce ciel de feu, pour ce désert sans abri, pour ces plaines brûlées ? Etait-ce une royauté que Bonaparte voulait se tailler en Orient à l'instar des anciens proconsuls ? Alors fallait-il au moins demander aux autres généraux s'ils voulaient se contenter d'être les chefs de ce nouveau satrape ; de pareils projets pouvaient réussir avec les armées antiques, composées d'affranchis ou d'esclaves, et non avec des patriotes de 1792, qui étaient, non pas les satellites d'un homme, mais les soldats de la nation.

N'y avait-il dans toutes ces récriminations que de simples murmures arrachés par la souffrance ? ou était-ce déjà un commencement de rébellion contre la future ambition de l'homme du 18 brumaire ? C'est ce qu'il eût peut-être été difficile de dire à ceux-là mêmes qui prirent part à cette réunion, mais c'est ce qui fut dénoncé à Bonaparte comme une grave atteinte à son autorité, par un général qui avait crié plus haut que tous les autres pour trouver les pastèques de mon père très bonnes et les intentions du général en chef très mauvaises.

Quoi qu'il en soit, ce fut à Rhamanieh, et sous la tente de mon père, que commença cette opposition à laquelle Kléber donna tant de force en s'y ralliant.

Le 12, la flottille, commandée par le chef de division Perrée, arriva de Rosette.

Perrée montait *le Cerf*.

Bonaparte plaça sur le bâtiment monté par Perrée tous les membres de la commission scientifique : Monge, Fourier, Costa, Berthollet, Dolomieu, Tallien, etc.

Ils devaient remonter le Nil parallèlement à l'armée française ; leurs chevaux servaient à compléter un petit corps de cavalerie.

On sait comment cette flottille, poussée par le vent, marcha plus rapidement que l'armée, fut attaquée par la flottille turque et fusillée des deux côtés du Nil par les fellahs. L'ordonnateur Sussy, qui fut depuis le comte de Sussy, eut, dans ce combat, le bras cassé par une balle.

Attiré par le canon, Bonaparte intervint à temps, et, après avoir passé sur le corps de quatre mille mamelouks à Chebreys il sauva la flottille d'une destruction totale.

Huit jours plus tard, Bonaparte livrait la bataille des Pyramides.

Quatre jours après la bataille des Pyramides, c'est-à-dire le 25 juillet, à quatre heures du soir, Bonaparte faisait son entrée au Caire.

Nul mieux que Bonaparte ne connaissait cette mise en scène de la victoire, qui double dans le monde le bruit qu'elle doit faire répéter d'écho en écho ; nul mieux que Bonaparte ne trouvait, à tête reposée, ces mots sublimes qui sont censés avoir été dits avant, pendant ou après le combat, et dont un des plus célèbres est celui-ci :

— Soldats, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent !

Veut-on savoir maintenant le degré d'exagération apporté

par le bulletin du général en chef? Veut-on se faire une idée juste de l'impression produite par ce combat, sur ceux-là mêmes qui y avaient assisté, et qui y avaient joué des rôles qui n'étaient pas tout à fait secondaires?

Qu'on me permette de transcrire cette lettre de mon père adressée à Kléber, demeuré, comme on sait, à Alexandrie, en qualité de gouverneur, et surtout pour s'y remettre de sa blessure.

« A Boulak, près le Caire, le 9 thermidor an VI.

« Nous sommes enfin arrivés, mon ami, au pays tant désiré. Qu'il est loin, bon Dieu! de ce que l'imagination la plus raisonnable se l'était représenté. L'horrible *ville* du Caire est peuplée d'une canaille paresseuse, accroupie tout le jour devant des huttes infâmes, fumant et prenant du café ou mangeant des pastèques et buvant de l'eau.

« On peut se perdre aisément tout un jour dans les rues puantes et étroites de cette fameuse capitale. Le seul quartier des mamelouks est habitable : le général en chef y demeure dans une assez belle maison de bey. J'ai écrit au chef de brigade Dupuis, actuellement général et commandant au Caire pour qu'il t'y fit réserver une maison... Je n'ai pas encore sa réponse.

« La division est à une espèce de ville appelée Boulak, près du Nil, à une demi-lieue du Caire. Nous sommes tous logés dans des maisons abandonnées et fort vilaines; Dugua seul l'est passablement.

« Le général Lannes vient de recevoir l'ordre d'aller prendre le commandement de la division Menou, à la place de Vial, qui va à Damiette avec un bataillon; il m'assure qu'il refusera. Le 2e légère et le général Verdier sont en position près des Pyramides, sur la rive gauche du Nil, jusqu'à ce que le poste qu'ils occupent soit fortifié pour y placer un poste de cent hommes.

« On doit établir un pont vis-à-vis de Gizeh; cet endroit est en ce moment occupé par la réserve d'artillerie et du génie. La division Régnier est au-devant du Caire, à deux ou trois lieues; celle de Desaix va venir au vieux Caire; celle de Bon est à la citadelle, et celle de Menou en ville.

« Tu n'as pas idée des marches fatigantes que nous avons faites pour atteindre le Caire : arrivant toujours à trois ou quatre heures après midi, après avoir souffert toute la chaleur; la plupart du temps sans vivres, étant obligés de glaner ce que les divisions qui précédaient avaient laissé dans les horribles villages qu'elles avaient souvent pillés; harcelés pendant toute la marche par cette horde de voleurs nommés Bédouins, qui nous ont tué des hommes et des officiers à vingt-cinq pas de la colonne. L'aide de camp du général Dugua nommé Géroret, a été assassiné avant-hier de cette façon en allant porter un ordre à un peloton de grenadiers à une portée de fusil du camp : c'est une guerre, ma foi, pire que celle de la Vendée.

« Nous avons eu combat, le jour de notre arrivée sur le Nil, à la hauteur du Caire. Les mamelouks, qui sont pleins d'esprit, ont eu celui de passer de la rive droite sur la rive gauche du Nil. Il va sans dire qu'il ont été rossés et que nous leur avons f... le c... dans le fleuve. Cette bataille se nommera, je crois, celle des Pyramides. Ils ont perdu sept à huit cents hommes, sans exagération aucune; une grande partie de ce nombre se noya en voulant passer le Nil à la nage.

« Je désire bien savoir comment tu te portes et quand tu seras en état de venir prendre le commandement de la division, qui est en de bien faibles mains. Tout le monde t'y désire, et chacun s'y relâche singulièrement du service. Je fais ce que je puis pour retenir chaque partie liée entre elles, mais cela va très mal. Les troupes ne sont ni payées ni nourries, et tu devines aisément combien cela attire de murmures. Ils sont peut-être encore plus forts de la part des officiers que de celle des soldats. On nous fait espérer que, d'ici à huit jours, les administrations seront assez bien organisées pour faire exactement les distributions; mais cela sera bien long.

« Si tu viens bientôt, — ce que je souhaite ardemment, — fais-toi escorter, même sur ta barque, par deux carabiniers qui puissent répondre aux attaques des Bédouins, qui ne manqueraient certainement pas de se présenter sur la rive du Nil pour te piller au passage.

« Le commissaire ordonnateur Sussy a eu le bras cassé sur la flottille en remontant au Caire. Tu pourrais peut-être revenir avec les chaloupes canonnières et les djermes qui sont allés chercher les effets des troupes à Alexandrie.

« Arrive! arrive, arrive!

« Tout à toi.

« DUMAS.

« *P.-S.* Amitiés à Auguste et aux collègues. »

XII

TÉMOIGNAGES DU GÉNÉRAL DUPUIS ET DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL BOYER — LES MÉCONTENTS. — NOUVELLE DISCUSSION ENTRE BONAPARTE ET MON PÈRE. — BATAILLE D'ABOUKIR. — MON PÈRE TROUVE UN TRÉSOR. — SA LETTRE A CE SUJET.

Peut-être pensera-t-on que la méchante humeur de mon père, l'ennui de ne pas avoir de division à commander, son esprit de républicanisme, enfin, lui font envisager les choses d'un mauvais côté; soit. Cherchons dans la correspondance de l'armée d'Egypte, interceptée par l'escadre de Nelson, une lettre du général Dupuis.

Celui-ci n'a pas à se plaindre : il commande le Caire, et il va reconnaître, dès les premières lignes de sa dépêche, que la position est bien au-dessus de ses mérites.

Dupuis, général de brigade commandant la place, à son ami Carlo.

« Au grand Caire, 11 thermidor an VI.

« Sur mer comme sur terre, en Europe comme en Afrique, je suis sur les épines. Oui, mon cher, à notre arrivée devant Malte, je fus en prendre possession et détruire la chevalerie. A notre arrivée à Alexandrie, et après l'avoir prise d'assaut, je fus nommé au commandement de la place. Aujourd'hui, après vingt-deux jours d'une marche des plus pénibles dans les déserts, nous sommes arrivés au grand Caire, après avoir battu les Mamelouks, c'est-à-dire après les avoir mis en fuite, car ils ne sont pas dignes de notre colère.

« Me voilà donc, mon ami, revêtu d'une nouvelle dignité que je n'ai pu refuser, lorsque l'on m'y a joint le commandement du Caire. Cette place était trop belle pour moi, pour que je pusse refuser le nouveau grade que Bonaparte m'a offert.

« La conduite de la brigade, à l'affaire des Pyramides, est unique : elle seule a détruit quatre mille mamelouks à cheval, pris quarante pièces de canon qui étaient en batterie, tous leurs retranchements, leurs drapeaux, leurs magnifiques chevaux, leurs riches bagages, puisqu'il n'est pas de soldat qui n'ait sur lui cent louis; sans exagérer, plusieurs en ont cinq cents.

« Enfin, mon cher, j'occupe aujourd'hui le plus beau sérail du Caire, celui de la sultane favorite d'Ibrahim-Bey, soudan d'Egypte. J'occupe son palais enchanté, et je respecte, au milieu des nymphes du Nil, la promesse que j'ai faite à ma bonne amie d'Europe.

« Cette ville est abominable; les rues y respirent la peste par leurs immondices; le peuple est affreux et abruti. Je prends de la peine comme un cheval, et ne puis encore parvenir à me reconnaître dans cette immense cité, plus grande que Paris, mais bien différente.

« Où sont mes amis? où est la respectable Manita? Je pleure sur notre séparation... Mais j'espère les rejoindre bientôt, car je m'ennuie diablement loin d'eux!

« Notre passage du désert et nos diverses batailles ne nous ont presque rien coûté. L'armée se porte bien; on l'habille en ce moment. Je ne sais si nous irons en Syrie : nous sommes prêts. J'ai eu le malheur de perdre ma... (1) à la prise d'assaut d'Alexandrie.

« Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie.

« Jugez de la lâcheté de ce grand peuple tant vanté : je me suis emparé de cette immense cité, le 5 du mois, avec deux compagnies de grenadiers seulement.

« Cette ville a six cent mille âmes de population.

« Adieu, mon bon ami! j'embrasse mille fois Marcelin, sa mère, son père, son papa Carlo et nos amis.

« Croyez-moi, pour la vie, le plus dévoué des vôtres.

« DUPUIS.

« J'écris par ce courrier à Pépin et à Spinola. Dites à Pépin qu'il est bien heureux d'avoir été exilé; plût à Dieu que je l'eusse été aussi! Je l'embrasse, lui et sa famille. Mes amitiés au pauvre Pietto. J'embrasse Honoria, votre frère et votre oncle. »

Ainsi, qu'on juge par cette lettre de l'enthousiasme géné-

(1) Hâtons-nous de dire que, le mot étant illisible, à ce qu'il paraît, les Anglais n'ont pu l'imprimer; ce qui nous laisse dans le doute sur la chose importante que le général Dupuis avait eu le malheur de perdre.

ral. Voilà un homme qui était gouverneur du Caire et qui reconnaissait la place bien supérieure à ses mérites, et il eût mieux aimé être exilé que jouir de l'honneur qu'on lui faisait !

« Sans doute un gouverneur est un grand personnage, disait Sancho ; mais, plutôt que d'être gouverneur de Barataria, j'eusse mieux aimé rester dans mon village et garder mes chèvres. »

Une lettre de l'adjudant général Boyer, dont nous mettons un fragment sous les yeux de nos lecteurs, achèvera de peindre la situation.

« ...Remontons à Alexandrie. Cette ville n'a plus de son antiquité que le nom. Figurez-vous des ruines habitées par un peuple impassible, prenant tous les événements comme ils viennent, que rien n'étonne, qui, la pipe à la bouche, n'a d'autre occupation que de demeurer sur son cul devant sa porte, sur un banc, et qui passe ainsi sa journée, se souciant fort peu de sa famille et de ses enfants ; des mères qui errent, la figure couverte d'un haillon noir, et offrent aux passants de leur vendre leurs enfants ; des hommes à moitié nus, dont le corps ressemble à du bronze, la peau dégoûtante, fouillant dans des ruisseaux bourbeux, et qui, semblables à des cochons, rongent et dévorent tout ce qu'ils y trouvent ; des maisons hautes de vingt pieds au plus, dont le toit est une plate-forme, l'intérieur une écurie, l'extérieur l'aspect de quatre murailles !

« Ajoutez qu'autour de cet amas de misère et d'horreur, sont les fondements de la cité la plus célèbre de l'antiquité, les monuments les plus précieux de l'art.

« Sorti de cette ville pour remonter le Nil, vous trouvez un désert nu comme la main, où de cinq lieues en cinq lieues, vous rencontrez un mauvais puits d'eau saumâtre. Figurez-vous une armée obligée de passer au travers de ces plaines arides, qui n'offrent pas même au soldat un asile contre les chaleurs insupportables qui y règnent. Le soldat, portant pour cinq jours de vivres, chargé de son sac, habillé de laine, au bout d'une heure de marche, accablé par le chaud et la pesanteur des effets qu'il porte, se décharge et jette les vivres, ne songeant qu'au présent sans songer au lendemain. Arrive la soif, et il ne trouve pas d'eau. C'est ainsi qu'à travers les horreurs que présente ce tableau, on a vu des soldats mourir de soif, d'inanition, de chaleur ; d'autres, voyant les souffrances de leurs camarades, se brûler la cervelle ; d'autres se jeter avec armes et bagages dans le Nil, et périr au milieu des eaux.

« Chaque jour nos marches nous offraient un pareil spectacle, et, chose inouïe, que personne ne croira c'est que l'armée entière, pendant une marche de dix-sept jours, n'a pas eu de pain. Le soldat se nourrissait de citrouilles et de quelques légumes qu'il trouvait dans le pays. Telle a été la nourriture de tous, depuis celle du général jusqu'à celle du dernier soldat. Souvent même le général a jeûné pendant dix-huit, vingt et vingt-quatre heures, parce que le soldat, arrivant le premier dans les villages, livrait tout au pillage, et que souvent il fallait se contenter de son rebut, ou de ce que son intempérance abandonnait.

« Il est inutile de vous parler de notre boisson ; nous vivions tous ici sous la loi de Mahomet : elle défend le vin ; mais, par contre, elle fournit abondamment l'eau du Nil.

« Faut-il vous parler du pays situé sur les deux rives du Nil ? Pour vous en donner une idée juste et précise, il faut entrer dans la marche topographique de ce fleuve.

« Deux lieues au-dessous du Caire, il se divise en deux branches : l'une descend à Rosette, l'autre à Damiette. L'entre-deux de ces deux eaux est le Delta, pays extraordinairement fertile qu'arrose le Nil. Aux extrémités des deux branches, du côté des terres, est une lisière de pays cultivé qui n'a qu'une lieue de large, tantôt plus, tantôt moins ; passez au delà, vous entrez dans les déserts, les uns aboutissant à la Libye, les autres aux plaines qui vont à la mer Rouge. De Rosette au Caire, le pays est très habité : on y cultive beaucoup de riz, des lentilles, du blé de Turquie. Les villages sont les uns sur les autres ; leur construction est exécrable : ce n'est autre chose que de la boue travaillée avec les pieds, et entassée, avec des trous pratiqués dessus. Pour vous en donner une plus juste idée, rappelez-vous les tas de neige que font les enfants chez nous : les fours qu'ils construisent ressemblent parfaitement aux palais des Egyptiens. Les cultivateurs, appelés communément *fellahs*, sont extrêmement laborieux : ils vivent de très peu de chose et dans une malpropreté qui me fait horreur. J'en ai vu qui buvaient le surplus de l'eau que mes chameaux et mes chevaux laissaient dans l'abreuvoir.

« Voilà cette Egypte si renommée par les historiens et les voyageurs !

« A travers toutes ces horreurs, à travers les maux qu'on endure, je conviens cependant que c'est le pays le plus susceptible de donner à la France une colonie dont les profits seront incalculables ; mais il faut du temps et des hommes. Je me suis aperçu que ce n'est point avec des soldats que l'on fonde une colonie, avec les nôtres surtout ! Ils sont terribles dans les combats, terribles peut-être après la victoire, sans contredit les plus intrépides du monde ; mais, peu faits pour des expéditions lointaines, ils se laissent rebuter par un propos ; inconséquents et lâches, ils en tiennent eux-mêmes. On en a entendu qui disaient, en voyant passer les généraux :

« — Les voilà, les bourreaux des Français !

« Le calice est versé, je le boirai jusqu'à la lie ; j'ai pour moi la constance, ma santé, un courage qui, je l'espère, ne m'abandonnera pas, et, avec cela, je pousserai jusqu'au bout.

« J'ai vu hier le divan que forme le général Bonaparte : il est composé de neuf personnes. J'ai vu neuf automates habillés à la turque, de superbes turbans, de magnifiques barbes et des costumes qui me rappellent les images des douze apôtres que papa tient dans l'armoire. Quant à l'esprit, aux connaissances, au génie et au talent, je ne vous en dis rien, le chapitre est toujours en blanc en Turquie. Nulle part autant d'ignorance, nulle part autant de richesses, nulle part aussi mauvais et aussi sordide usage temporel.

« En voilà assez sur ce chapitre ; j'ai voulu vous faire ma description, j'en ai sans contredit omis bien des articles : le rapport du général Bonaparte y suppléera.

« Ne soyez pas exigeant pour mon compte ; je souffre, mais c'est avec toute l'armée. Mes effets me sont parvenus ; j'ai, dans mes adversités, tous les avantages de la fortune. Soyez tranquilles, je jouis d'une bonne santé.

« Ménagez la vôtre. J'aurai, j'espère, le bonheur de vous embrasser avant un an. Je sais l'apprécier d'avance, je vous le prouverai.

« J'embrasse bien tendrement mes sœurs, et suis avec respect votre très soumis fils.

« BOYER. »

Comme on le voit, l'opinion sur l'expédition était unanime : chacun souffrait, chacun se plaignait, chacun demandait la France.

Le souvenir de ces plaintes, la mémoire de ces rébellions prêtes à éclater, poursuivaient Bonaparte à Sainte-Hélène.

« Un jour, raconte-t-il, gagné par l'humeur, je me précipitai dans un groupe de généraux mécontents, et, m'adressant à l'un d'eux de la plus haute stature :

« — Vous avez tenu des propos séditieux, lui dis-je avec véhémence. Prenez garde que je ne remplisse mon devoir. Vos cinq pieds six pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures. »

Ce général de haute stature, auquel il s'adressait, c'était mon père.

Seulement, Bonaparte n'était souvent pas plus exact dans ses récits que dans ses bulletins.

Nous allons raconter à notre tour comment la chose se passa.

Après la bataille des Pyramides, à laquelle mon père, toujours son fusil de chasse à la main, prit part en simple soldat faute de cavalerie, il alla voir Bonaparte à Gizeh. Il s'était aperçu que, depuis la réunion de Damanhour, le général en chef le boudait, et il voulait avoir une explication.

L'explication ne fut pas difficile à obtenir. En le voyant, Bonaparte fronça le sourcil, et, enfonçant son chapeau sur sa tête :

— Ah ! c'est vous ? dit-il. Tant mieux ! Passons dans ce cabinet.

Et, en disant ces mots, il ouvrit une porte.

Mon père passa le premier ; Bonaparte le suivit, et derrière lui ferma la porte au verrou.

— Général, dit-il alors, vous vous conduisez mal avec moi : vous cherchez à démoraliser l'armée ; je sais tout ce qui s'est passé à Damanhour.

Alors mon père fit un pas en avant, et, posant sa main sur le bras que Bonaparte appuyait sur la garde de son sabre :

— Avant de vous répondre, général, lui dit-il, je vous demanderai dans quelle intention vous avez fermé cette porte et dans quel but vous voulez bien m'accorder l'honneur de ce tête-à-tête.

— Dans le but de vous dire qu'à mes yeux le premier et le dernier de mon armée sont égaux devant la discipline, et que je ferai, l'occasion s'en présentant, fusiller un général comme un tambour.

— C'est possible, général ; mais je crois cependant qu'il y a certains hommes que vous ne feriez pas fusiller sans y regarder à deux fois.

— Non, s'ils entravent mes projets !

— Prenez garde, général, tout à l'heure vous parliez de discipline, maintenant, vous ne parlez plus que de vous. Eh bien, à vous, je veux bien donner une explication. Oui, la réunion de Damanhour est vraie; oui, les généraux, découragés de cette première marche, se sont demandé quel était le but de cette expédition; oui, ils ont cru y voir un motif non pas d'intérêt général, mais d'ambition personnelle; oui, j'ai dit que, pour la gloire et l'honneur de la patrie, je ferais le tour du monde; mais que, s'il ne s'agissait que de votre caprice à vous, je m'arrêterais dès le premier pas. Or, ce que j'ai dit ce soir-là, je vous le répète, et si le misérable qui vous a rapporté mes paroles vous a dit autre chose que ce que je vous dis, c'est non seulement un espion, mais plus que cela, un calomniateur.

Bonaparte regarda un instant mon père, puis, avec une certaine affection :

— Ainsi, Dumas, lui dit-il, vous faites deux parts dans votre esprit : vous mettez la France d'un côté et moi de l'autre. Vous croyez que je sépare mes intérêts des siens, ma fortune de la sienne.

— Je crois que les intérêts de la France doivent passer avant ceux d'un homme, si grand que soit cet homme... Je crois que la fortune d'une nation ne doit pas être soumise à celle d'un individu.

— Ainsi, vous êtes prêt à vous séparer de moi?

— Oui, dès que je croirai voir que vous vous séparez de la France.

— Vous avez tort, Dumas, dit froidement Bonaparte.

— C'est possible, répondit mon père; mais je n'admets pas les dictatures, pas plus celle de Sylla que celle de César.

— Et vous demandez?...

— A retourner en France par la première occasion qui se présentera.

— C'est bien! je vous promets de ne mettre aucun obstacle à votre départ.

— Merci, général; c'est la seule faveur que je sollicite de vous.

Et, s'inclinant, mon père marcha vers la porte, tira le verrou et sortit.

En se retirant, il entendit Bonaparte murmurer quelques mots dans lesquels il crut entendre ceux-ci :

— Aveugle, qui ne croit pas en ma fortune!

Un quart d'heure après, mon père racontait à Dermoncourt ce qui venait de se passer entre lui et Bonaparte, et vingt fois, depuis, Dermoncourt m'a raconté à son tour, sans y changer un seul mot, cette conversation qui eut une si grande influence sur l'avenir de mon père et sur le mien.

Le 1er août eut lieu la bataille d'Aboukir, dans laquelle la flotte française fut détruite. Il ne fut donc plus, momentanément du moins, question de retour pour personne, pas plus pour mon père que pour les autres.

Cette fatale bataille d'Aboukir eut un terrible retentissement dans l'armée. Au premier moment, Bonaparte lui-même en fut atterré, et, comme Auguste s'écriant : « Varus! qu'as-tu fait de mes légions? » Bonaparte s'écria plus d'une fois : Brueys! Brueys! qu'as-tu fait de nos vaisseaux? »

Ce qui tourmentait surtout Bonaparte, c'était cette incertitude sur son retour en France. La flottille détruite, il n'était plus maître de lui-même; cette perspective, qu'il avait envisagée froidement, de rester six ans en Egypte, lui était devenue insupportable. Un jour que Bourrienne voulait le consoler et lui disait de compter sur le Directoire :

— Votre Directoire! s'écria-t-il; mais vous savez bien que c'est un tas de jean-f... qui m'envient et me haïssent... Ils me laisseront périr ici. Et puis ne voyez-vous point toutes ces figures? C'est à qui ne restera pas.

Cette dernière boutade était suscitée par les rapports qu'on faisait à Bonaparte du mécontentement général. Dans ces rapports, Kléber n'était pas plus épargné que ne l'avait été mon père. Il sut que Bonaparte parlait de lui comme d'un opposant, et, le 22 août 1798, il lui écrivit la lettre suivante :

« Vous seriez injuste, citoyen général, si vous preniez pour une marque de faiblesse ou de découragement la véhémence avec laquelle je vous ai exposé mes besoins. Il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes et que je meure comme j'aurai vécu. Comptez donc sur moi dans tout concours de circonstances, ainsi que sur tous ceux à qui vous ordonnerez de m'obéir. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du 11 (1) n'a produit sur les soldats que consternation et désir de vengeance. »

Bonaparte répondit :

« Croyez au prix que j'attache à votre estime et à votre amitié. Je crains que nous ne soyons un peu brouillés. Vous seriez injuste, à votre tour, si vous doutiez de la peine que j'en éprouverais... Sur le sol de l'Égypte, les nuages, quand il y en a, passent en six heures; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés en trois.

« L'estime que j'ai pour vous est au moins égale à celle que vous m'avez témoignée quelquefois. »

Il y a loin de ces froides lettres à cet enthousiasme qui aurait fait dire à Kléber posant sa main sur l'épaule de Bonaparte :

— Général vous êtes grand comme le monde!

On a beau dire, ce sont les poètes qui font l'histoire, et l'histoire qu'ils font est la plus belle de toutes les histoires.

Rayez le mot de Bonaparte aux Pyramides, rayez le mot de Kléber à Bonaparte, et vous supprimez le cadre d'or qui enferme cette grande expédition d'Egypte, la plus folle et la plus inutile des expéditions, si elle n'en est pas la plus gigantesque et la plus poétique.

Cependant, une abondance relative dans les vivres avait succédé à la famine, et faisait oublier momentanément aux soldats, rentrés dans un certain bien-être matériel, les souffrances du commencement de la campagne. Malheureusement, en échange, le numéraire manquait absolument.

Ce fut alors que Bonaparte écrivit à Kléber la lettre suivante, qui doit prendre date avant celle que nous venons de citer, et qui va nous servir à expliquer cette fameuse insurrection du Caire, dans la répression de laquelle mon père joua le principal rôle.

Bonaparte, général en chef, au général de division Kleber.

« Au quartier général du Caire,
le 9 thermidor an VI.

« Nous avons au Caire, citoyen général, une très belle monnaie. Nous avons besoin de tous les lingots que nous avons laissés à Alexandrie, en échange de quelque numéraire que les négociants nous ont donné. Je vous prie donc de faire réunir les négociants auxquels ont été remis lesdits lingots, et de les leur redemander. Je leur donnerai en place des blés et du riz, dont nous avons une quantité immense. Notre pauvreté en numéraire est égale à notre richesse en denrées, ce qui nous oblige absolument à retirer du commerce le plus de lingots et d'argent que nous pouvons, et à donner en échange des denrées.

« Nous avons essuyé *plus de fatigues que beaucoup de gens n'avaient le courage d'en supporter*. Mais, dans ce moment-ci, nous nous reposons au Caire, qui ne laisse pas de nous offrir beaucoup de ressources : toutes les divisions y sont réunies.

« L'état-major vous aura instruit de l'événement militaire qui a précédé notre entrée au Caire... Il a été assez brillant : nous avons jeté deux mille mamelouks des mieux montés dans le Nil.

« Envoyez-nous les imprimeries arabes et françaises. Veillez à ce que l'on embarque tous les vins, eaux-de-vie, et, tentes, souliers : envoyez tous ces objets par mer à Rosette, et, vu la croissance du Nil, ils remonteront facilement jusqu'au Caire.

« J'attends des nouvelles de votre santé; je désire qu'elle se rétablisse promptement et que vous veniez bientôt nous rejoindre.

« J'ai écrit à Louis de partir pour Rosette avec tous mes effets.

« A l'instant même, je trouve, dans un jardin des mamelouks, une lettre de Louis datée du 21 messidor, ce qui prouve qu'un de vos courriers a été intercepté par les mamelouks.

« Salut.

« BONAPARTE. »

Vers le temps où la pénurie du numéraire se faisait sentir à ce point, que Bonaparte ne craignait pas de redemander aux négociants des lingots d'or et d'argent qui étaient pour eux le gage de l'argent prêté, leur offrant en échange des grains qui, dans le pays, n'avaient aucune valeur, — mon père, en faisant des embellissements dans la maison qu'il occupait et qui avait appartenu à un bey, trouva un trésor. Ce trésor, que le propriétaire de la maison, dans sa fuite rapide, n'avait pas eu le temps d'emporter, fut estimé à près de deux millions.

Mon père écrivit à l'instant même à Bonaparte :

« Citoyen général,

« Le léopard ne change pas de peau, l'honnête homme ne change pas de conscience.

« Je vous envoie un trésor que je viens de trouver, et que l'on estime à près de deux millions.

« Si je suis tué, ou si je meurs ici de tristesse, souvenez-vous que je suis pauvre, et que je laisse en France une femme et un enfant.

« Salut et fraternité.

« ALEX. DUMAS. »

Cette lettre, imprimée officiellement dans la correspondance de l'armée d'Egypte, fit, au milieu de certaines accusations

(1) 11 thermidor (1er août).

qui pesaient sur certains chefs, un très grand effet. Reproduite par les journaux de New-York et de Philadelphie, elle eut un si grand succès au milieu de cette république naissante, que, cinquante ans après, dans un voyage que je fis, appelé en Hollande par le jeune roi à propos de son couronnement, l'honorable M. d'Areysas, ministre des Etats-Unis à la Haye, me la répéta mot pour mot.

XIII

RÉVOLTE DU CAIRE. — MON PÈRE ENTRE A CHEVAL DANS LA GRANDE MOSQUÉE. — SA NOSTALGIE. — IL QUITTE L'EGYPTE ET ABORDE A NAPLES. — FERDINAND ET CAROLINE DE NAPLES. — EMMA LYONS ET NELSON. — MANIFESTE DE FERDINAND. — COMMENTAIRE DE SON MINISTRE BELMONTE-PIGNATELLI.

Cependant ce défaut de numéraire, dont se plaignait Bonaparte, se faisait sentir de plus en plus. On ne savait plus comment on pourrait payer l'armée sans recourir aux avances. C'était un moyen odieux qui eût rappelé le mode de perception de ces fameux mamelouks qu'on était, disait-on, venu punir enfin de leurs vols et de leurs déprédations. Il était donc impossible d'y avoir recours. Dans cet embarras, Poussielgue, l'administrateur général des finances, proposa au général en chef d'établir le droit d'enregistrement sur toutes les concessions de propriétés qui s'étaient faites depuis l'arrivée en Egypte, ou qui se feraient à l'avenir. Toutes ces concessions étant temporaires, et pouvant être retirées ou renouvelées selon le caprice du général en chef, la ressource était incalculable.

Ce moyen fiscal, inconnu jusqu'alors en Orient, fut considéré comme une avance déguisée ; et, portant préjudice aux grands concessionnaires turcs ou arabes, dont la plus grande partie habitait le Caire, il fit de cette capitale un centre de révolte.

Un des premiers ordres donnés, en arrivant au Caire, avait été de surveiller les crieurs des mosquées. Ces crieurs sont dans l'habitude d'appeler trois fois par jour les fidèles à la prière. Pendant quelque temps, on surveilla ces appels ; puis, peu à peu, on s'y habitua et l'on négligea cette surveillance. Voyant cela, les *muezzins* substituèrent aux paroles consacrées des appels à la révolte. Dans leur ignorance de la langue, les Français ne s'aperçurent pas de cette substitution, et les Turcs purent librement conspirer, donner des ordres pour retarder ou avancer l'heure de la conspiration, dont l'explosion fut enfin fixée au matin du 21 octobre.

Le 21 octobre, à huit heures du matin, la conspiration éclata à la fois sur tous les points, depuis Syène jusqu'à Alexandrie.

Mon père était malade et encore couché lorsque Dermoncourt se précipita dans sa chambre en criant :

— Général, la ville est en pleine insurrection : le général Dupuis vient d'être assassiné ! A cheval ! à cheval !

Mon père ne se fit pas répéter la nouvelle deux fois. Il connaissait la valeur du temps en pareille circonstance ; il sauta, à peu près nu, sur un cheval sans selle, prit son sabre, et s'élança dans les rues du Caire, à la tête de quelques officiers qu'il avait autour de lui.

La nouvelle annoncée était vraie en tous points : le commandant du Caire, le général Dupuis, venait d'être blessé mortellement sous l'aisselle, d'un coup de lance qui lui avait coupé l'artère, et dont l'avait frappé un Turc caché dans une cave. Bonaparte, disait-on, était à l'île de Roudah, et ne pouvait rentrer dans la ville ; la maison du général Caffarelli avait été forcée, et tous ceux qui s'y trouvaient, mis à mort. Enfin, les révoltés se portaient en masse chez le payeur général Estève.

Ce fut vers ce point que se dirigea mon père, ralliant à lui tout ce qu'il rencontrait sur son chemin.

Il parvint à se trouver ainsi à la tête d'une soixantaine d'hommes.

On sait l'admiration qu'avait inspirée aux Arabes la beauté herculéenne de mon père. Monté sur un grand cheval de dragon qu'il maniait en cavalier consommé, offrant sa tête, sa poitrine et ses bras nus à tous les coups, s'élançant au milieu des groupes les plus acharnés, avec cette insouciance de la mort qu'il avait toujours eue, mais que redoublait en cette circonstance l'espèce de spleen dont il était atteint, il apparut aux Arabes comme l'ange exterminateur à la flamboyante épée. En un instant, les abords de la Trésorerie furent balayés, les Turcs et les Arabes sabrés, Estève délivré.

Pauvre Estève, je me le rappelle encore, m'embrassant tout enfant, en me disant :

— Rappelle-toi bien ceci, c'est que, sans ton père, la tête qui t'embrasse pourrirait aujourd'hui dans les fossés du Caire.

La journée se passa en luttes continuelles et acharnées. Les membres de l'Institut d'Egypte, qui habitaient la maison de Kassim-Bey, dans un quartier assez éloigné, s'étaient retranchés, et faisaient le coup de fusil comme de simples mortels. Ils se battirent toute la journée, et ce ne fut que vers le soir que mon père parvint jusqu'à eux, avec ses braves dragons, et les délivra.

Vers la même heure, on apprit qu'un convoi de malades appartenant à la division Regnier, et venant de Belbeys, avait été égorgé.

Bonaparte était-il à Roudah, comme le disent toutes les relations officielles ? ou était-il à son quartier général, comme l'affirme Bourrienne ? Se présenta-t-il inutilement à la porte du vieux Caire, à la porte de l'Institut, et ne put-il rentrer, vers six heures du soir, que par la porte de Boulak ? ou se trouva-t-il cerné dans son hôtel sans moyens d'action ? C'est ce qui est resté dans l'obscurité. Mais, ce qu'il y a de clair, de patent, de positif, c'est qu'on ne le vit nulle part dans cette première journée, et, j'en appelle au souvenir des Egyptiens (1) qui vivent encore, c'est que l'on vit mon père partout.

Les premiers ordres donnés par Bonaparte eurent leur exécution vers cinq heures du soir. Le bruit du canon tonnant dans les rues principales, le bruit d'une batterie d'obusiers établie sur le Mokkan, le bruit du tonnerre enfin, bruit si rare au Caire, qu'il épouvanta les révoltés, annonça que la résistance, jusqu'alors partielle, et pour ainsi dire instinctive, prenait de l'accroissement, et surtout une direction.

La nuit interrompit le combat. C'est un point de religion, chez les Turcs, de ne pas poursuivre la bataille pendant l'obscurité. Bonaparte profita de la nuit pour prendre toutes ses dispositions.

Au lever du soleil, la révolte vivait encore, mais les révoltés étaient perdus.

Bon nombre d'entre eux, et surtout les principaux chefs, s'étaient réfugiés dans la grande mosquée. Mon père reçut l'ordre d'aller les y attaquer, et de frapper ainsi au cœur ce qui restait de l'insurrection.

Les portes furent brisées à coups de canon, et mon père, lançant son cheval au galop, entra le premier dans la mosquée.

Le hasard fit qu'en face de la porte, c'est-à-dire sur la route que parcourait dans sa course le cheval de mon père, se trouvait un tombeau élevé de trois pieds, à peu près. En rencontrant cet obstacle, le cheval s'arrêta court, se cabra, et, laissant retomber ses deux pieds de devant sur le tombeau, demeura un instant immobile, les yeux sanglants et jetant la fumée par les naseaux.

— L'ange ! l'ange ! crièrent les Arabes.

Leur résistance ne fut plus que la lutte du désespoir chez quelques-uns, mais chez la plupart la résignation au fatalisme.

Les chefs crièrent :

— *Aman* (pardon) !

Mon père alla rendre compte à Bonaparte de la prise de la mosquée. Celui-ci connaissait déjà les détails ; il reçut parfaitement mon père, avec lequel l'envoi du trésor avait commencé de le raccommoder.

— Bonjour, Hercule ! lui dit-il ; c'est toi qui as terrassé l'hydre.

Et il lui tendit la main.

— Messieurs, continua-t-il en se retournant vers ceux qui l'entouraient je ferai faire un tableau de la prise de la grande mosquée. Dumas, vous avez déjà posé pour la figure principale.

Le tableau fut en effet commandé à Girodet ; mais à ce tableau, on se le rappelle, il n'y a, pour figure principale, qu'un grand hussard blond, sans nom et presque sans grade ; c'est lui qui tint la place de mon père, qui, huit jours après l'insurrection du Caire calmée, se brouilla de nouveau avec Bonaparte, en insistant plus que jamais pour revenir en France.

En effet, tiré un instant, par l'insurrection du Caire, de cette nostalgie à laquelle il s'était laissé aller, mon père y retomba bientôt. Un dégoût profond de toute chose s'était emparé de lui avec le dégoût de la vie, et, malgré les conseils de ses amis, il insista obstinément pour que Bonaparte lui accordât son congé.

Dans une dernière entrevue qu'il eut avec mon père, Bonaparte tenta un dernier effort pour le déterminer à rester. Il alla même jusqu'à lui dire qu'un jour ou l'autre lui-même passerait en France, et lui promettre de le ramener avec lui.

(1) On nomme ainsi tous ceux qui firent partie de l'expédition d'Egypte.

Rien ne put calmer ce désir de départ, devenu une véritable maladie.

Malheureusement, Dermoncourt, le seul homme qui eût quelque influence sur mon père, était retourné à son régiment et se trouvait à Belbeys. Lorsqu'il apprit que le départ de son général était arrêté, il accourut au Caire et se rendit chez lui. Il trouva l'appartement démeublé, et mon père faisant une vente des objets qui lui étaient inutiles.

Avec l'argent de cette vente, mon père acheta quatre mille livres de café moka, onze chevaux arabes dont deux étalons et neuf juments, et fréta un petit bâtiment nommé *la Belle-Maltaise*.

Le défaut de nouvelles, toutes interceptées par les croisières anglaises, faisait qu'on ignorait complètement ce qui s'était passé en Europe.

Disons, pour l'intelligence des faits qui vont suivre, un mot des événements de Rome et de Naples. Nous serons aussi succinct que possible.

Ferdinand et Caroline régnaient à Naples. Caroline, seconde Marie-Antoinette, avait en haine les Français, qui venaient de tuer sa sœur. C'était une femme ardente à toutes les passions de la haine et de l'amour, luxurieuse à la fois de plaisirs et de sang.

Ferdinand était un lazzarone : à peine savait-il lire, à peine savait-il écrire ; jamais il n'a connu d'autre langue que le patois napolitain. Il avait, dans ce patois, fait une petite variante au *panem et circenses* antique. Il disait :

— Les Napolitains se gouvernent avec trois *F : Forca, — Festa, — Farina ;* — Fourche (potence), — Fête, — Farine.

On comprend qu'un traité arraché par la terreur à de pareils souverains, ne pouvait avoir son exécution que tant qu'ils demeureraient sous l'empire de cette terreur. Cette terreur, c'était Bonaparte qui la leur avait particulièrement inspirée. Or, non seulement Bonaparte était en Egypte, mais encore on venait d'apprendre la nouvelle que la flotte française avait été détruite à Aboukir, et, à la suite de cette destruction, on tenait Bonaparte pour perdu, l'armée française pour anéantie.

Déjà, au moment où l'escadre anglaise s'apprêtait à arrêter notre marche vers le but encore inconnu de notre expédition, la flotte anglaise, au mépris de nos traités avec Ferdinand, avait été reçue dans le port de Naples avec des démonstrations non équivoques de sympathie. Ce fut bien autre chose après la bataille d'Aboukir.

A peine la flotte de Nelson eut-elle été signalée en vue de Naples, traînant à la remorque les débris de nos vaisseaux, que le roi, la reine, l'ambassadeur d'Angleterre Hamilton, et la belle Emma Lyons, sa femme, s'embarquèrent sur des vaisseaux splendidement décorés, et s'avancèrent à la rencontre du vainqueur.

O belle et fatale Emma Lyons ! quel sera l'historien qui osera se faire le Tacite de votre vie ? quel sera le poète qui osera faire le journal de vos passions ? Favorite de Caroline ! maîtresse de Nelson ! quel sera le bourreau qui osera additionner le chiffre de vos victimes ?

Toute cette splendide cour se rendit donc au-devant de Nelson : le roi pour lui offrir une épée, la reine pour lui offrir une maîtresse. Le soir, la ville fut illuminée, et il y eut bal au palais.

Nelson parut avec Ferdinand au balcon royal, et l'on cria :

— Vive Ferdinand ! vive Nelson !

Et tout cela se passait en face de notre ambassadeur, Garat, qui assistait à la chute de notre influence et à l'accroissement de l'influence anglaise.

Aussi se plaignait-il.

Mais il lui fut répondu que la flotte anglaise n'avait été reçue dans le port de Naples qu'à la suite de la menace qu'avait faite l'amiral Nelson de bombarder la ville.

La réponse était illusoire, et cependant notre ambassadeur dut s'en contenter.

C'est ainsi qu'il vit s'organiser une armée de soixante mille hommes, à la tête de laquelle on mit le général autrichien Mack, auquel ses défaites successives acquirent une certaine célébrité.

Dès cette heure, la guerre contre la France fut résolue.

L'armée napolitaine, sous le commandement du général autrichien, fut divisée en trois camps.

Vingt-deux mille soldats furent envoyés à San-Germano ; seize mille occupèrent les Abruzzes ; huit mille campèrent dans la plaine de Sessa ; six mille s'enfermèrent dans les murs de Gaete.

Cinquante-deux mille hommes s'apprêtaient aussi à envahir les Etats romains et à nous chasser de Rome que nous occupions.

Cependant, quoique résolue, la guerre n'était pas encore déclarée ; l'ambassadeur demanda une seconde fois au gouvernement de Naples compte de ce qui se passait.

Le gouvernement répondit qu'il désirait plus que jamais la continuation des bonnes relations entre le gouvernement napolitain et le gouvernement français, et que les soldats dont se préoccupait M. Garat n'étaient dans leurs camps respectifs que pour s'instruire.

Mais, quelque jours après, c'est-à-dire le 22 novembre, parut un manifeste dans lequel le roi Ferdinand rappelait *les désordres révolutionnaires de la France ; les changements politiques de l'Italie ; le voisinage des ennemis de la monarchie et de la tranquillité générale ; l'occupation de Malte, fief du royaume de Sicile ; la fuite du pape, et les périls de la religion.* Puis, à la suite de cet exposé de griefs, il déclarait que, par ces nombreux et puissants motifs, il conduirait une armée dans les Etats romains, *afin de rendre à ce peuple son légitime souverain, le chef de la sainte Eglise, et le repos aux peuples de son royaume.* Il ajoutait que, ne déclarant la guerre à aucun monarque, il engageait les armées étrangères à ne point contrarier la marche des troupes napolitaines, qui n'avaient d'autre but que de pacifier Rome et le territoire du saint-siège.

En même temps, des lettres particulières des ministres du roi de Naples aux ministres étrangers excitaient ceux-ci à faire aux Français, non pas une guerre de bataille rangée, mais une guerre d'assassinats et d'empoisonnements.

C'est incroyable, n'est-ce pas ? c'est impossible même ! Lisez la lettre du prince Belmonte-Pignatelli, ministre du roi de Naples, au chevalier Riocca, ministre du roi de Piémont.

La voici :

« Nous savons que, dans le conseil de votre roi, plusieurs ministres circonspects, pour ne pas dire timides, *frémissent à l'idée du parjure* et *du meurtre*, comme si le dernier traité d'alliance entre la France et la Sardaigne était un acte politique à respecter ? N'a-t-il pas été dicté par la force oppressive du vainqueur ? n'a-t-il pas été accepté sous l'empire de la nécessité ? De pareils traités ne sont que des injustices du plus fort à l'égard de l'opprimé, qui, en les violant, s'en dédommage à la première occasion que lui offre la faveur de la fortune.

« Quoi ! en présence de votre roi prisonnier dans sa capitale, entouré de baïonnettes ennemies, vous appelleriez parjure de ne point tenir les promesses arrachées par la nécessité, désapprouvées par la conscience ? vous appelleriez assassinat l'extermination de vos tyrans ? Non, les bataillons français, pleins de confiance et de sécurité dans la paix, sont disséminés dans le Piémont ; excitez le patriotisme et la fureur, de sorte que tout Piémontais aspire à abattre à ses pieds un ennemi de la patrie. *Les meurtres partiels* profiteront plus au Piémont que des victoires remportées sur le champ de bataille, et jamais la postérité équitable ne donnera le nom de trahison à ces actes énergiques de tout un peuple, qui passe sur les cadavres de ses oppresseurs pour reconquérir sa liberté... Nos braves Napolitains, sous la conduite du brave général Mack, donneront les premiers le signal de mort contre l'ennemi des trônes et des peuples, et peut-être seront-ils déjà en marche quand cette lettre vous parviendra. »

Or, c'était aux mains d'un gouvernement qui écrivait de pareilles lettres que mon père, général républicain, quittant l'Egypte à cause de son dévouement à la République, qu'il voyait menacée par l'ambition de Bonaparte, allait tomber, et dans quel moment ? Au moment où battu de tous côtés par une poignée de Français, chassé de son royaume du continent, le chef de ce gouvernement était forcé de se retirer à Palerme, avec ce cortège de haines, de colères et de vengeances qui accompagnent les défaites et conseillent aux vaincus les résolutions désespérées et fatales.

Aussi, allons-nous voir le prince Belmonte-Pignatelli mettre en pratique, sur mon père et ses malheureux compagnons, les préceptes exposés par lui à son collègue, le chevalier Riocca, ministre du roi de Piémont.

Je laisserai mon père lui-même raconter cette terrible captivité, et, après quarante-cinq ans, une voix sortira du tombeau, qui, comme celle du père d'Hamlet, dénoncera au monde le crime et les meurtriers.

XIV

RAPPORT FAIT AU GOUVERNEMENT FRANÇAIS PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION ALEXANDRE DUMAS, SUR SA CAPTIVITÉ A TARENTE ET A BRINDES, PORTS DU ROYAUME DE NAPLES.

« Parti du port d'Alexandrie, dans la soirée du 17 ventôse an VII, sur le bâtiment *la Belle-Maltaise*, avec le général Manscourt, le citoyen Dolomieu et beaucoup d'autres Français, militaires ou employés de l'armée d'Egypte, tous munis

de congés du général Bonaparte, j'espérais, à la faveur d'un vent favorable et grâce à la renommée d'excellent voilier qu'avait notre bâtiment, échapper à la flotte anglaise, et arriver en dix ou douze jours dans un port de France. Cet espoir était d'autant mieux fondé que le capitaine maltais qui le commandait — ce capitaine se nommait Félix — m'avait assuré qu'avec quelques réparations de peu d'importance, son navire pouvait tenir la mer dans les plus mauvais temps. Nous avions débattu ensemble le prix de ces réparations : il était fixé à soixante louis, je lui en avais donné cent. J'avais donc tout lieu de croire que ces réparations avaient été consciencieusement faites ; malheureusement, il n'en était rien.

« Il faut dire aussi qu'à peine sortis du port, la mer se déclara contre nous. Dès la première nuit, un grand vent nous assaillit, et, quand, le lendemain, après une nuit de tempête, le jour parut, nous nous aperçûmes que notre bâtiment faisait eau.

« Nous étions déjà à quarante lieues d'Alexandrie : il nous était impossible, vu le vent contraire, de remettre le cap sur l'Egypte ; nous résolûmes de continuer notre route en livrant au vent le plus de voiles possible.

« Mais plus nous allions vite, plus nous fatiguions le bâtiment, plus les voies d'eau devenaient considérables, et plus enfin il devenait impossible de les combattre.

« Le troisième jour de notre navigation, la situation était presque désespérée.

« Ce jour-là, on jeta successivement à la mer les dix pièces de canon qui armaient notre bâtiment et faisaient notre défense.

« Le lendemain, on y jeta neuf de mes chevaux arabes, puis tous les ballots de café, et jusqu'à nos malles et à celles des autres passagers.

« Malgré cet allégement, le navire s'enfonçait de plus en plus ; on prit hauteur, on s'aperçut qu'on était à l'entrée du golfe Adriatique, et, dans un conseil tenu par les marins et les officiers qui se trouvaient à bord, il fut décidé que l'on gagnerait, sans perdre un seul instant, la terre la plus proche et le port le plus voisin.

« Cette terre, c'était la Calabre ; ce port, c'était Tarente.

« Le dixième jour, on eut connaissance de la terre. Il était temps ! vingt-quatre heures de navigation de plus, et le navire sombrait sous voiles.

« Je donnai l'ordre de mouiller à une petite île qui gisait à une lieue de la ville, à peu près. Comme nous venions d'Egypte, nous avions une quarantaine à faire, et, croyant le pays de Naples un pays ami, je tenais à me conformer aux lois sanitaires et à n'inspirer aux populations de la Calabre aucune crainte de peste.

« A peine fûmes-nous mouillés, que j'envoyai le patron du bâtiment avec une lettre adressée au gouverneur de la ville. Cette lettre lui disait qui nous étions, lui exprimait notre détresse, et réclamait de son humanité tous les secours qu'il pouvait avoir à sa disposition, secours dont nous avions le plus pressant besoin.

« Deux heures après, le capitaine était de retour ; il rapportait une réponse verbale du gouverneur. Cette réponse nous invitait à débarquer en toute confiance. La seule condition qui fût mise à notre débarquement était de faire quarantaine.

« Cette condition allait d'elle-même. Personne de nous ne songea à la combattre, et nous nous réjouîmes de cet heureux dénoûment à une situation si précaire.

« Entrés dans le port, on nous fit descendre les uns après les autres et fouiller par quatre capitaines napolitains, dont les bâtiments avaient été brûlés devant Alexandrie, et à qui j'avais donné passage sur *la Belle-Maltaise*, par pure humanité.

« Ce premier traitement nous parut étrange. Cependant nous étions si loin de concevoir des soupçons, que nous l'attribuâmes à la rigueur des lois sanitaires, et que nous ne fîmes aucune résistance à ce qu'il s'exécutât.

« A la suite de cette visite, on nous entassa confusément, généraux, officiers, passagers, matelots, dans une chambre si étroite, que personne de nous n'osa, en se couchant, empiéter sur les droits du voisin.

« Nous passâmes ainsi le reste de la journée et la nuit.

« Le lendemain, on mit à terre ce qui restait de nos effets et de nos équipages, et l'on s'empara de nos lettres, de nos papiers et de nos armes.

« Mes deux chevaux ne furent pas oubliés dans la confiscation, quoique pendant deux mois on m'en fît payer la nourriture, en me laissant croire qu'ils me seraient rendus.

« Quarante-huit heures s'écoulèrent encore, pendant lesquelles nous demeurâmes entassés dans notre chambre. Enfin, le troisième jour, sur mes réclamations et à prix d'argent, on nous donna, au général Manscourt, à Dolomieu et à moi, une chambre particulière pour y achever notre quarantaine.

« Sur ces entrefaites, on nous annonça la visite du fils du roi de Naples.

« Introduite près de nous, l'altesse royale s'informa de la santé des généraux Bonaparte et Berthier, et de la situation de l'armée d'Egypte.

« Puis elle nous quitta brusquement sans nous dire adieu.

« Ces étranges façons, jointes au mauvais italien qu'il parlait, nous donnèrent quelques doutes sur son identité.

« Huit jours après, les membres du gouvernement vinrent nous annoncer que, par l'ordre du prince François, nous étions déclarés prisonniers de guerre.

« Nous ne nous étions pas trompés.

« Voici ce qu'était ce prétendu prince François :

« Quatre aventuriers corses avaient résolu de soulever les populations en faveur des Bourbons ; mais, connaissant la lâcheté proverbiale du prince François, ils résolurent d'agir en son nom.

« L'un d'eux devait se donner pour lui.

« C'était un nommé Corbara, vagabond sans aveu, mais brave.

« Les autres, qui se nommaient de Cesare, Boccheciampe et Colonna, devaient passer : Colonna, pour le connétable du royaume ; Boccheciampe, pour le frère du roi d'Espagne ; et de Cesare, pour le duc de Saxe.

« Maintenant, qu'étaient ces hommes qui prenaient ces titres pompeux ?

« De Cesare, un ancien domestique à livrée ;

« Boccheciampe, un ancien soldat d'artillerie, déserteur ;

« Et Colonna, une espèce de vagabond, comme Corbara, son ami et son compatriote.

« C'était à Montjari, dans la maison de l'intendant Girunda, que toute cette comédie avait été nouée.

« Girunda, qui, en sa qualité d'intendant, était censé connaître l'héritier de la couronne, avait, lui, pour mission de précéder les quatre aventuriers en les annonçant sous les divers noms et les différents titres qu'ils avaient pris.

« Grâce à ces précautions, le voyage des faux princes fut un triomphe, et, devant eux, derrière eux, autour d'eux, toute la province se souleva.

« En attendant, le prétendu prince François agissait en dictateur, cassant des magistrats, nommant des gouverneurs de ville, levant des contributions, et tout cela, il faut l'avouer, plus intelligemment peut-être et à coup sûr plus hardiment que ne l'eût fait le véritable héritier de la couronne.

« Deux incidents qui eussent dû perdre nos aventuriers contribuèrent, au contraire, à augmenter le crédit dont ils jouissaient.

« D'abord, l'archevêque d'Otrante connaissait personnellement le prince François. L'archevêque d'Otrante, prévenu par Girunda, reçut la fausse altesse royale comme il eût reçu le vrai prince, et, pour Otrante, tout fut dit.

« Ensuite, pendant son séjour à Tarente, les deux vieilles princesses, tantes de Louis XVI, qui venaient de Naples et qui allaient en Sicile, poussées par le gros temps, vinrent relâcher dans le port. Elles apprirent que leur parent était là, et demandèrent naturellement à le voir. Force fut au faux prince de se présenter à ses prétendues tantes ; mais les deux vieilles princesses, ayant appris dans quel but Corbara jouait ce personnage, et songeant au bien qui ressortait pour le parti bourbonien de cette comédie, prêtèrent les mains au mensonge et contribuèrent même, par les démonstrations qu'elles donnèrent de leur amitié, au prétendu petit-fils de Louis XIV, à le populariser dans l'esprit des Calabrais (1)

« Voilà quel était l'homme qui disposait de notre destinée et qui nous déclarait prisonniers de guerre.

« En nous faisant cette déclaration au nom de la fausse altesse, on nous avait promis positivement que, lors de notre mise en liberté, nos armes, nos chevaux et nos papiers nous seraient fidèlement rendus.

« Avec les intentions que l'on avait sur nous, on pouvait impunément nous promettre tout cela.

« J'insistai pour voir une seconde fois l'altesse royale, et lui demander des explications sur cette captivité à laquelle je ne comprenais rien, ignorant la reprise des hostilités entre Naples et la France, mais il va sans dire que Son Altesse royale ne se prodiguait pas ainsi.

« Je lui écrivis alors mais, d'après l'explication que je viens de donner, on comprend que ma lettre resta sans réponse.

---

(1) Cette assertion serait presque incroyable, si on ne la trouvait reproduite dans les mêmes termes, à peu près, sous la plume du général Coletta.

« Ces imposteurs se dirigèrent vers la ville de Tarente ; mais, lorsqu'ils y furent arrivés, ils virent aborder le vaisseau qui portait de Naples en Sicile les vieilles princesses de France. Nos aventuriers ne se déconcertèrent point, et Corbara, s'étant fait précéder par un message qui révélait aux princesses les effets merveilleux de la crédulité du peuple, se rendit, avec une pompe royale et l'assurance d'un parent, auprès de ces dames. Les princesses, malgré la fierté naturelle à la race des Bourbons, accueillirent en petit-fils cet aventurier obscur, et, croyant servir ainsi la cause du roi, lui donnèrent le titre d'altesse et lui prodiguèrent des témoignages de respect et d'affection. »

(*Histoire de Naples de* 1734 *à* 1825, par Coletta.)

Un mois environ après cette visite, et comme, je ne sais dans quel but, on nous faisait espérer notre prochain retour en France, arriva une lettre du cardinal Ruffo, dont communication nous fut donnée.

« Cette lettre nous invitait, le général Manscourt et moi, à écrire aux généraux en chef des armées de Naples et d'Italie pour [illegible] du cartel de notre échange contre le signor Boccheciampe, qui venait d'être fait prisonnier et conduit à Ancône. La lettre ajoutait que le roi de Naples faisait plus de cas de ce signor Boccheciampe, seul, que de tous les autres généraux napolitains, prisonniers de guerre soit en Italie, soit en France.

« Nous adressâmes, en conséquence, au général les lettres nécessaires ; mais le cardinal ayant appris que Boccheciampe avait été, non pas fait prisonnier, mais tué, la négociation, qui ne pouvait plus avoir le résultat désiré, demeura sans effet

« Bien plus, un matin, le gouverneur civil et politique de Tarente et le commandant militaire se firent introduire près de nous, et nous déclarèrent qu'ils avaient ordre de nous faire transporter à l'instant même, le général Manscourt et moi, au château.

« Cet ordre reçut immédiatement son exécution.

Le lendemain, à force d'instances, nous obtînmes que nos domestiques vinssent nous rejoindre.

« Ce fut ainsi que nous fûmes separés de Dolomieu, qu'attendait une captivité non moins terrible que la nôtre (1).

« A notre arrivée au château, on nous donna à chacun une chambre séparée.

« A peine installés, nous fîmes venir le gouverneur ; nous lui racontâmes la proposition faite par le cardinal Ruffo, et nous lui demandâmes conseil sur ce que nous avions à faire.

« Il nous invita, notre lettre étant restée sans réponse, à en écrire une nouvelle ; ce que nous fîmes à l'instant même : un bâtiment en partance devait s'en charger et la remettre au général d'Anciera, commandant de Messine.

« Il va sans dire que nous n'eûmes pas plus de nouvelles de celle-là que de la première.

« Le surlendemain de mon entrée au château de Brindisi, comme je reposais sur mon lit, la fenêtre ouverte, un paquet d'un certain volume passa à travers les barreaux de ma fenêtre et vint tomber au milieu de ma chambre.

« Je me levai et ramassai le paquet : il était ficelé ; je coupai les cordelettes qui le maintenaient, et je reconnus que ce paquet se composait de deux volumes

« Ces deux volumes étaient intitulés *le Médecin de campagne*, par Tissot.

« Un petit papier, plié entre la première et la seconde page renfermait ces mots :

« De la part des patriotes calabrais ; voir au mot *Poison.* »

« Je cherchai le mot indiqué : il était doublement souligné.

« Je compris que ma vie était menacée ; je cachai les deux volumes de mon mieux, dans la crainte qu'ils ne me fussent enlevés. Je lus et relus si souvent l'article recommandé, que j'en arrivai à connaître à peu près par cœur les remèdes applicables aux différents cas d'empoisonnement que l'on pourrait tenter sur moi.

« Cependant, durant les huit premiers jours, notre situation fut tolérable ; nous jouissions de la promenade, devant la porte de notre logement, sur un espace d'environ trente toises. Mais, sous prétexte que les Français venaient de s'emparer de Naples, le gouverneur nous déclara, vers la fin de la première semaine, que la promenade nous était désormais interdite ; et, le même jour, nous vîmes des serruriers poser des verrous à toutes nos portes et des maçons exhausser les murs d'une cour de douze pieds de long sur huit de large qui nous restait pour prendre l'air.

« C'est alors que nous nous posâmes vainement ce dilemme : Ou nous sommes prisonniers de guerre, et l'on nous doit le traitement alloué au grade de général prisonnier ; ou nous [illegible] sommes pas prisonniers de guerre, et alors on doit nous [illegible]tre en liberté.

« [illegible] huit mois, nous fûmes obligés de vivre à nos frais, [illegible] par tout le monde et payant chaque objet le double [illegible] valeur.

« Au [illegible] de huit mois, un ordre du roi nous fut communiqué, [illegible] il était accordé à chacun de nous dix carlins par [illegible]

« Cela faisait [illegible] francs dix sous, à peu près de notre monnaie de [illegible] sur ces quatre francs dix sous, nous devions défrayer [illegible] domestiques.

« On eût pu cependant doubler notre solde, la détermination étant prise de ne pas nous la payer longtemps.

« J'avais quitté l'Egypte à cause du mauvais état de ma santé. Mes amis, qui voyaient dans mes souffrances une nostalgie pure et simple, criaient à la maladie imaginaire ; moi seul me sentais malade et me rendais compte de la gravité de ma maladie.

« Une attaque de paralysie, qui me frappa la joue gauche, vint malheureusement, quelques jours après mon entrée au lazaret, me donner raison contre les incrédules. J'avais alors à grand'peine obtenu d'être visité par un médecin, lequel se contenta de m'ordonner des remèdes tellement insignifiants, que le mal demeura stationnaire.

« Quelques jours après mon entrée au château, ce même médecin me vint visiter, sans être demandé cette fois.

« C'était le 16 juin, à dix heures du matin.

« J'étais au bain ; il me conseilla un biscuit trempé dans un verre de vin, et se chargea de m'envoyer des biscuits. Dix minutes après, les biscuits promis arrivaient.

« Je fis comme il l'avait conseillé ; mais, vers les deux heures de l'après-midi, je fus violemment saisi de douleurs d'entrailles et de vomissements qui m'empêchèrent de dîner d'abord, et qui, en redoublant toujours d'intensité, me mirent bientôt à deux doigts de la mort.

« Je me rappelai aussitôt les recommandations des patriotes et le mot *poison* souligné ; je demandai du lait. Une chèvre, que j'avais ramenée d'Egypte et qui était une distraction dans ma captivité, m'en fournit par bonheur la valeur d'une bouteille et demie. La chèvre épuisée, mon domestique se procura de l'huile et m'en fit avaler trente ou quarante cuillerées ; quelques gouttes de citron, mêlées à cette huile, corrigeaient ce que ce remède avait de nauséabond.

« Dès qu'il me vit en ce fâcheux état, le général Manscourt fit prévenir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, le priant d'envoyer chercher à l'instant même le médecin ; mais le gouverneur répondit tranquillement que la chose était impossible, attendu que le médecin était à la campagne.

« Ce ne fut que vers huit heures du soir, et lorsque les instances de mon compagnon de captivité prirent le caractère de la menace, qu'il se décida enfin à venir avec lui dans ma prison ; il était accompagné de tous les membres du gouvernement et escorté de douze soldats armés.

« Ce fut avec cet appareil militaire, contre lequel Manscourt protesta de toute la hauteur de son courage et de toute la force de sa loyauté, que la consultation me fut donnée.

« Sans doute le médecin, pour se présenter devant moi, avait besoin de toute cette force armée ; car, si bien soutenu qu'il fût en entrant dans ma chambre, il était lui-même pâle comme un mort.

« Ce fut alors moi qui l'interpellai, et si vivement, qu'il balbutia, me répondant à peine, et avec un tel embarras dans ses réponses, qu'il me fut facile de voir que, s'il n'était pas l'auteur du crime, — et c'était probable, car cet homme n'avait aucun intérêt à ma mort, — il en était du moins l'instrument.

« Quant aux remèdes à suivre, il m'en ordonna un seul, qui était de boire de l'eau glacée ou de sucer de la neige.

« A l'empressement que l'on mit à suivre l'ordonnance de ce misérable, je me défiai ; et, en effet, au bout d'un quart d'heure de ce traitement, le mal avait tellement empiré, que je me hâtai d'y renoncer et de revenir à mon huile et à mon citron.

« Ce qui me confirma dans cette croyance que j'étais empoisonné, ce fut, outre les douleurs d'entrailles et les vomissements qui avaient tous les caractères de l'empoisonnement par les matières arsénieuses, ce fut, dis-je, que je me rappelai avoir vu, à travers la porte ouverte, tandis que j'étais au bain et avant qu'il vînt à moi, le médecin s'approcher du général Manscourt, qui lisait dans la chambre voisine, et lui dire mystérieusement qu'il était certain que nous devions être dépouillés comme l'avaient été nos compagnons ; en conséquence, il se mettait à sa disposition, s'engageant, si nous avions quelques objets précieux, à nous les conserver jusqu'à notre sortie de prison, époque à laquelle il s'empresserait de nous les rendre.

« Il avait profité, pour faire cette proposition au général Manscourt, de l'absence d'un canonnier tarentin, nommé Lamarronne, qui était son complice, mais avec lequel il ne se souciait pas de partager nos dépouilles.

« Le lendemain, ma chèvre mourut... Elle m'avait sauvé la vie, il fallait la punir.

« Trois jours après, le médecin mourut. Il avait manqué son coup, il fallait prévenir son indiscrétion.

« Le médecin, le jour où il m'avait rendu visite, avait fait pour le général Manscourt, atteint d'une affection scorbutique, une ordonnance que celui-ci se garda bien de suivre, voyant l'état où m'avaient mis les biscuits envoyés par ce misérable ; sans doute, cette abstention lui sauva la vie.

(1) Transporté dans les prisons de Naples, Dolomieu réclamait de son geôlier quelque adoucissement [illegible].

Le geôlier refusa ce que lui [illegible] l'illustre savant.

— Prends garde ! lui dit celui-ci, [illegible] pareils traitements, je sens que je n'ai plus que quelques jours [illegible].

— Que m'importe ! répondit le [illegible] ne dois compte que de vos os.

Dolomieu mourut deux ans après sa [illegible] prison.

« Mais sa mort était résolue comme la mienne ; seulement, on eut recours pour lui à un autre moyen.

« Une poudre fut mêlée à son tabac, qui commença dès lors à lui donner de violents maux de tête et ensuite quelques attaques de folie. Le général Manscourt ne savait à quoi attribuer ces accidents, lorsque j'eus l'idée de visiter la boîte dans laquelle il enfermait son tabac. La poudre qu'on y avait mêlée était tellement corrosive, que le fond de la boîte était troué en plusieurs endroits, et que des parcelles de fer-blanc, dans la proportion d'un vingtième à peu près, étaient mêlées au tabac.

« Son début m'inquiéta : ce fut un déluge de protestations de dévouement, d'assurances de sympathie trop exagérées pour être vraies. Il m'examina avec la plus scrupuleuse attention, déclara que mes soupçons n'étaient pas fondés le moins du monde, et que j'étais atteint d'une maladie de langueur.

« Au reste, il désapprouvait en tout point le traitement qu'm'avait fait suivre le médecin mort, le traitant d'ignorant et d'imbécile, m'ordonnant des injections d'eau dans les oreilles, et me faisant prendre, tous les matins, une demi-once de crème de tartre.



Le surlendemain de mon entrée au château de Brindisi.

« J'eus encore recours à mon *Médecin de campagne :* il recommandait la saignée. Le général Manscourt se fit tirer du sang à trois reprises différentes, et fut soulagé.

« Cependant, à la suite de mon empoisonnement, j'avais été atteint de surdité ; un de mes yeux avait perdu complètement la faculté de voir, et la paralysie avait fait des progrès.

« Ce qu'il y avait de remarquable, et ce qui prouve la présence d'un agent destructeur, c'est que tous ces symptômes de caducité me frappèrent à trente-trois ans et neuf mois.

« Quoique l'essai que je venais de faire d'un premier médecin ne me donnât pas une grande confiance dans un second, l'état de marasme où j'étais tombé me força de recourir au gouvernement et de réclamer de nouveau le secours de la science.

« En conséquence, je fis venir ce second docteur et lui demandai si je ne pourrais pas consulter un chirurgien français qui arrivait d'Egypte avec de nouveaux prisonniers ; mais ma demande me fut refusée et force me fut de me contenter du médecin du château.

« Ce médecin s'appelait Carlin, et parlait parfaitement français.

« Au bout de huit jours, ma surdité, qui commençait à disparaître, était revenue, et mon estomac était tellement surexcité, que toute digestion était devenue impossible.

« Carlin me visitait régulièrement, parlait beaucoup, affectait un patriotisme exagéré et une grande sympathie pour les Français ; mais, comme toutes ses démonstrations, au lieu d'exciter ma confiance, me rendaient de plus en plus circonspect, le gouverneur inventa un moyen qu'il crut devoir être efficace : c'était de défendre à Carlin l'entrée de ma prison, sous prétexte qu'il me servait à entretenir des intelligences avec les patriotes italiens.

« J'avoue que je fus dupe de ce stratagème. Mon état empirait chaque jour : je réclamai Carlin de toutes mes forces ; mais le directeur feignit la plus grande rigueur à son égard et, le tenant toujours éloigné de moi, m'envoya un autre médecin.

« Celui-là, comme son prédécesseur, désapprouva complètement le régime que je suivais, disant que les injections d'oreilles qu'on me faisait faire, par exemple, n'étaient bonnes qu'à redoubler ma surdité, en irritant la membrane si délicate du tympan. En outre, il me fit préparer lui-même

des potions qu'il m'apporta en me venant visiter, et à la suite desquelles j'éprouvai un mieux sensible ; seulement, j'eus l'imprudence d'avouer ce mieux, et, comme ce n'était point ma guérison que l'on voulait, le brave homme fut congédié après sa seconde visite. J'eus beau le redemander, le gouverneur répondit qu'il se refusait obstinément à me venir voir.

« Il me fallut donc me passer de médecin. Grâce au livre de Tissot, je continuai cependant de me traiter tant bien que mal. Mon œil seul allait en empirant. Enfin Manscourt se rappela, dans des conditions à peu près pareilles, avoir vu une guérison opérée avec du sucre candi réduit en poudre et soufflé dans l'œil sept ou huit fois par jour. Nous nous procurâmes du sucre candi et nous commençâmes ce traitement qui avait au moins l'avantage de n'être pas difficile à suivre. J'en éprouvai une amélioration sensible, et, aujourd'hui, je n'ai plus sur cet œil qu'une légère taie qui, je l'espère, finira par disparaître tout à fait.

« Malheureusement, ma surdité et mes douleurs d'estomac allaient empirant sans cesse. Force me fut donc de redemander Carlin, qui ne me fut rendu qu'à la condition que, dans nos conversations, il ne prononcerait pas un seul mot de français, et, dans ses visites, serait toujours accompagné du gouverneur.

« Carlin, en me revoyant, me trouva si mal, qu'il demanda une consultation. Depuis longtemps, je désirais moi-même cette consultation et l'avais inutilement demandée. Elle me fut accordée enfin, et se composa de Carlin, d'un médecin de la ville, du chirurgien du château et d'un chirurgien français que j'obtins à force d'instances auprès du marquis de Valvo, ministre napolitain en mission à cette époque à Tarente.

« A la porte, et au moment d'entrer, le gouverneur arrêta le chirurgien français :

« — Vous allez voir votre général Dumas, lui dit-il ; prenez bien garde de laisser échapper un seul mot français, ou sinon vous êtes perdu !

« Puis, tirant les six verrous qui nous tenaient prisonniers :

« — Vous voyez bien cette porte, dit-il, elle s'ouvre devant vous pour la première et la dernière fois !

« Alors tous entrèrent dans ma chambre et se réunirent autour de mon lit. Je cherchai des yeux le médecin français, ayant hâte de voir un compatriote, et, presque malgré moi, je fus forcé de reconnaître ce malheureux dans un pauvre diable exténué, à moitié nu et se présentant lui-même à moi avec l'aspect de la souffrance et de la misère.

« Je lui adressai la parole ; mais, à mon grand étonnement, il ne me répondit pas. J'insistai ; même silence. J'interrogeai le gouverneur ; celui-ci balbutia quelques paroles sans suite.

« Pendant ce temps, le médecin français disait tout bas et vivement au général Manscourt :

« — Il m'est défendu, sous peine de mort, de parler au prisonnier !

« Carlin expliqua alors à ses confrères la cause et les développements de ma maladie, ainsi que le traitement qu'il avait jugé à propos de me faire suivre ; puis, après une légère discussion dans laquelle intervint à peine le médecin français, tant à cause de son ignorance de la langue italienne que de l'intimidation, suite naturelle des menaces du gouverneur, il fut convenu que je suivrais le traitement primitif, auquel on ajouterait seulement des pilules et des vésicatoires sur les bras, sur le cou et derrière les deux oreilles.

« Je me soumis à ce traitement ; mais, au bout d'un mois, il avait fait sur moi de tels ravages, que je fus obligé de l'abandonner. Pendant ce mois, j'avais été atteint d'une insomnie continuelle ; j'étais empoisonné une seconde fois.

« J'appelai le médecin ; je lui exposai tous les symptômes ; je les lui rendis si visibles, si patents, que le gouverneur, présent à l'entretien, n'osait me regarder et détournait la tête ; mais l'imperturbable Carlin tint bon, affirma que le traitement seul qu'il me faisait suivre pouvait me sauver, et, mes trente pilules étant épuisées, il m'en ordonna de nouvelles.

« Alors je fis semblant de me rendre, je promis de me conformer à l'ordonnance, et, le lendemain, je reçus dix nouvelles pilules que je garde soigneusement pour les soumettre à l'analyse.

« Celles-ci, sans doute, devaient opérer plus activement que les autres ; car, en me quittant, il m'annonça qu'il partait pour la campagne et me dit adieu, sous prétexte que, selon toute probabilité, j'aurais quitté moi-même Tarente à son retour

« Huit jours après, quoique j'eusse complètement abandonné ce traitement fatal, je me sentis tout à coup frappé comme d'un coup de foudre et je tombai sans connaissance au milieu de ma chambre.

« Je venais d'être atteint d'une violente attaque d'apoplexie.

« Le général Manscourt fit à l'instant même prévenir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, en réclamant le secours du chirurgien du château mais le gouverneur, sans daigner se déranger de son repas, répondit tranquillement que le chirurgien était à la campagne, et qu'à son retour on me l'enverrait.

« J'attendis ainsi près de quatre heures.

Pendant ce temps, la nature, abandonnée à elle-même, avait lutté, et j'avais repris quelque connaissance. Il est vrai que c'était juste ce qu'il en fallait pour sentir que je m'en allais mourant.

« En conséquence, rassemblant le peu de forces qui me restaient, j'ordonnai à une vieille femme qui faisait nos provisions d'aller dire au gouverneur que je savais parfaitement que le chirurgien n'était pas à la campagne, et que, s'il n'était pas près de moi dans dix minutes, je le prévenais que je me traînerais jusqu'à la fenêtre et crierais à toute la ville que j'étais empoisonné, ce qui n'étonnerait personne sans doute, mais ce qui du moins mettrait au grand jour son infamie.

« Cette menace eut son effet : cinq minutes après, ma porte s'ouvrit, et c. chirurgien, qui ne pouvait venir parce qu'il était à la campagne, entra.

« J'avais eu recours à mon Tissot, et j'avais vu que, pour le cas où je me trouvais, une abondante émission de sang était le seul remède. J'ordonnai donc impérieusement au médecin de me saigner.

« Mais, comme s'il ne devait obéir qu'à des ordres supérieurs, il se retourna vers le commandant du château, comme pour lui en demander la permission. Sans doute il l'obtint, car il tira de sa poche un instrument de chirurgie ; seulement, au lieu que cet instrument fût une lancette, c'était une flamme à saigner les chevaux.

« Je haussai les épaules.

« — Pourquoi pas un poignard tout de suite? lui dis-je. Ce serait plus tôt fait.

« Et j'étendis mon bras.

« Mais sans doute la première incision n'était pas suffisante, car ce ne fut qu'à la troisième ouverture que ce misérable me fit dans le bras, qu'il atteignit enfin la veine et que le sang vint.

« Cette première attaque d'apoplexie fut, trois jours après, suivie d'une seconde pour laquelle le même chirurgien, appelé de nouveau, me fit, avec le même instrument, une seconde saignée. Seulement, celle-là, il jugea à propos de me la faire au pied, et si maladroitement ou si adroitement (car on craignait toujours que, grâce au secours des patriotes, nous ne nous évadassions), qu'un nerf fut attaqué et que, pendant plus de trois mois, ma jambe enflait démesurément au bout de dix pas que je faisais.

« Cependant, comme le craignait le gouverneur, le bruit de ces infâmes traitements s'était répandu dans la ville. Un jour, une pierre tomba dans ma chambre enveloppée d'un morceau de papier. Sur ce papier étaient écrits ces mots :

« On veut vous empoisonner, mais vous avez dû recevoir
« un livre dans lequel nous avons souligné le mot *poison*.
« Si vous avez besoin de quelque remède que vous ne puis-
« siez pas vous procurer dans votre prison, laissez pendre
« une ficelle à votre fenêtre, et, au bout de la ficelle, on
« accrochera ce que vous demanderez. »

« Entre le papier et la pierre était roulée une longue ficelle armée d'un hameçon.

« Dès la nuit suivante, je laissai pendre la ficelle en demandant du kina pour me traiter, et du chocolat pour me nourrir.

« Dès la nuit suivante, j'eus ma provision faite de l'un et de l'autre.

« Grâce à ce traitement et à cette nourriture, le mal cessa de faire des progrès, et les attaques d'apoplexie disparurent ; seulement, je restai estropié de la jambe droite, sourd de l'oreille droite, paralysé de la joue gauche et ayant l'œil droit presque perdu.

« En outre, j'étais en proie à de violents maux de tête et à de continuels bourdonnements.

« J'assistais enfin sur moi-même à cet étrange spectacle d'une nature vigoureuse pliant sous la lutte d'une destruction obstinée.

« Il y avait près de quinze mois que nous étions prisonniers à Tarente, et notre importance faisait qu'on s'occupait de nous dans la ville. On en arriva à reculer devant le scandale de notre mort. Toutes ces tentatives d'empoisonnement ne s'étaient pas faites sans transpirer dans la ville ; les patriotes parlaient tout haut des infâmes traitements auxquels j'étais en butte. Il fut donc décidé, entre le marquis de la Squiave et les agents du roi de Naples à Tarente, de nous transférer au château maritime de Brindisi. Cette singulière disposition nous fut cachée avec soin ; mais, si secrète qu'elle eût été tenue, les patriotes en avaient été avertis, et trois ou quatre d'entre eux, en passant devant nos fenêtres, nous faisaient comprendre, par leurs gestes, que nous devions être transférés dans une autre prison, et que, sur la route, nous serions assassinés.

J'appelai Manscourt, pour lui faire part de la nouvelle qui nous était transmise ; mais nous crûmes à un faux bruit, et nous ne nous inquiétâmes point autrement de cet avis.

« Le même soir, vers onze heures, nous étions couchés, quand tout à coup ma porte s'ouvrit à grand fracas, et le marquis de la Squiave, avec une cinquantaine de sbires, entra et nous intima l'ordre de partir sur-le-champ pour Brindisi. Alors cet avertissement qui m'avait été donné dans la journée me revint à l'esprit ; et, pensant que, puisque la première partie de cet avertissement qui concernait la translation était vraie, la seconde, qui concernait l'assassinat, devait être aussi vraie que la première, je trouvai que tout autant valait mourir tout de suite ; que, d'ailleurs, mourir en résistant, mourir dans une lutte, mourir dans un combat, était préférable à mourir lentement, heure par heure, minute par minute. Je déclarai donc que je ne bougerais pas, qu'on m'enlèverait par force, mais que je me défendrais jusqu'à la dernière extrémité.

« A cette réponse, la marquis tira son sabre et s'avança vers moi.

« J'avais au chevet de mon lit une canne, avec un lourd pommeau d'or massif, qu'on m'avait sans doute laissée parce qu'on prenait ce pommeau pour du cuivre. Je saisis ma canne, et, sautant à bas de mon lit, je tombai sur le marquis et sur toute cette canaille d'une si rude façon, que le marquis lâcha son sabre et s'enfuit, et que tous ces misérables coquins, jetant couteaux et poignards, le suivirent en poussant de grands cris, et cela, si vivement, qu'en moins de dix secondes ma chambre fut complètement évacuée.

« Je ne sais, du reste, comment eût tourné pour nous cet acte de rébellion, si l'armistice conclu à Foligno n'était venu mettre un terme à ce long supplice, auquel nous devions nécessairement finir par succomber. Mais, comme le gouvernement napolitain devait être infâme pour nous jusqu'au dernier moment, on se garda bien de nous annoncer la fin de notre captivité. Tout au contraire, avec des menaces nouvelles, avec un appareil formidable, et comme si on nous réunissait là pour nous y faire périr tous ensemble, on nous transféra à Brindisi tous tant que nous étions de Français à Tarente et dans ses environs.

« Ce fut seulement au moment d'être embarqués que nous sûmes l'armistice conclu et le cartel d'échange arrêté ; nous étions libres.

« Seulement, notre liberté, selon toute probabilité, ne serait pas de longue durée.

« On nous embarquait à Brindisi pour Ancône, et, cela, sur une mer couverte de voiles ennemies. L'Angleterre allait donc, selon toute probabilité, hériter de nous, et nous ne faisions que changer notre ancienne captivité contre une nouvelle.

« Je fis toutes ces observations au marquis de la Squiave, et protestai, en mon nom et au nom de mes compagnons, contre cet embarquement.

« Mes protestations furent inutiles : on nous entassa sur une felouque, et l'on fit voile pour Ancône.

« Il va sans dire qu'au moment de l'embarquement, je réclamai mes papiers, mes armes, mes chevaux, tous les objets qui m'avaient été volés enfin, et surtout mon sabre, auquel je tenais beaucoup, attendu qu'il m'avait été donné à Alexandrie par le général Bonaparte.

« A toutes ces réclamations, il me fut banalement répondu qu'on en référerait à Sa Majesté.

« J'ai su depuis qu'en effet cette réclamation avait été transmise au roi Ferdinand ; mais, comme il chassait tous les jours avec mes fusils et mes chevaux, comme il trouvait que les fusils partaient bien et que les chevaux étaient bons coureurs, fusils et chevaux, il garda tout.

« Nous arrivâmes à Ancône, ayant par miracle échappé aux Anglais et aux Barbaresques.

« A Ancône, nous trouvâmes le général Watrin, qui, nous voyant dénués de tout (nous avions vendu, pour vivre, tout ce que nous possédions), nous offrit sa bourse.

« Cette bourse nous servit à nous vêtir d'abord et ensuite à donner cent piastres au capitaine napolitain qui nous avait transportés, et qui n'eut pas honte de venir nous réclamer cette somme pour sa *buona mano*.

« Tel est le récit exact de ces vingt mois de captivité, pendant lesquels on essaya sur moi trois tentatives d'empoisonnement et une d'assassinat.

« Au reste, quoique ma vie ne doive pas être longue maintenant, je remercie le Ciel de me l'avoir conservée jusqu'à cette heure, puisque, tout mourant que je suis, il me reste encore assez de force pour dénoncer au monde une série de traitements tels, que les peuples les moins civilisés rougiraient de les faire souffrir à leurs plus cruels ennemis.

« Fait au quartier général de l'armée d'observation du Midi, à Florence, le 15 germinal an IX de la République.

« ALEX. DUMAS. »

XV

MON PÈRE EST ÉCHANGÉ CONTRE LE GÉNÉRAL MACK. — CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ PENDANT SA CAPTIVITÉ — IL DEMANDE EN VAIN A ÊTRE COMPRIS DANS LA RÉPARTITION DES CINQ CENT MILLE FRANCS D'INDEMNITÉ ACCORDÉS AUX PRISONNIERS. — L'ARRIÉRÉ DE SA SOLDE LUI EST ÉGALEMENT REFUSÉ. — ON LE MET EN NON-ACTIVITÉ, MALGRÉ SES ÉNERGIQUES RÉCLAMATIONS.

Mon père venait d'être échangé contre le fameux général Mack, prêté par l'empereur d'Autriche aux Napolitains, le même qui plus tard devait, pour la troisième fois, être repris à Ulm, et sur lequel on fit ce quatrain :

En loyauté comme en vaillance,
Mack est un homme singulier :
Retenu sur parole, il s'échappe de France ;
Libre dans Ulm, il se rend prisonnier.

Pendant la captivité de mon père, qui avait duré du 27 ventôse an VII (17 mars 1799) au 15 germinal an IX (5 avril 1801), de grands événements s'étaient passés.

Bonaparte, après avoir échoué devant Saint-Jean-d'Acre, voyant ses projets gigantesques sur l'Orient échouer devant une bicoque, Bonaparte, sans nouvelles d'Europe depuis dix mois, apprend tout à coup par une gazette égarée nos revers d'Italie, la reprise de Mantoue, la bataille de Novi, la mort de Joubert ; il quitte l'Egypte, arrive à Fréjus, après une traversée de quarante jours à bord de *la Muiron*, arrive à Paris le 16 octobre 1799, renverse le Directoire un mois après, dans la fameuse journée du 18 brumaire, se fait nommer premier consul, marie sa sœur Caroline à Murat, part pour l'Italie le 6 mai 1800, passe le mont Saint-Bernard avec son armée dans les journées du 19 et du 20, et bat les Autrichiens à Marengo, le 14 juin 1800, le même jour où Kléber est assassiné au Caire par Soliman.

Le 12 janvier 1801, Murat avait quitté Milan pour envahir Naples et délivrer Rome.

Le 18 février, l'armistice dont nous avons parlé, et auquel mon père devait sa liberté, avait été conclu entre la France et le roi de Naples.

Enfin, comme nous l'avons vu, mon père était arrivé le 5 avril au quartier général de Florence, d'où il avait expédié au premier consul le rapport qu'on vient de lire, et que j'ai copié sur le manuscrit écrit de sa main, signé de son nom.

En arrivant à Ancône, le 23 germinal an IX mon père s'était empressé d'écrire aux consuls la lettre suivante :

« Citoyens consuls,

« J'ai l'honneur de vous informer que nous sommes arrivés hier dans cette ville, avec quatre-vingt-quatorze prisonniers, tant officiers, sous-officiers que soldats et marins, pour la plupart aveugles ou estropiés. Nous nous bornons, dans ce moment, à vous dire que les traitements que nous avons éprouvés du gouvernement de Naples le déshonorent aux yeux de l'humanité et de toutes les nations, puisqu'il a, pour se débarrasser de nous, employé les moyens les plus affreux, même celui du poison.

« J'aurai, du reste, l'honneur de vous envoyer au quartier général de Florence le rapport détaillé de toutes les infamies dont le gouvernement napolitain s'est rendu coupable à notre égard.

« Agréez, citoyens consuls, l'assurance de nos respects. »

Le mois de juillet suivant, il écrivait à Murat :

« Si plus tôt, mon cher Murat, je n'ai pu m'entretenir avec toi, cherches-en la cause dans ma misérable santé, qui, toujours chancelante, me rappelle cruellement et continuellement les traitements affreux que le roi de Naples m'a fait souffrir.

« J'aurais désiré, mon cher Murat, savoir quelque chose de positif sur les cinq cent mille francs que tu m'as dit que le gouvernement napolitain était forcé de payer, par forme d'indemnité, à ceux des prisonniers de guerre qui ont survécu au séjour qu'ils ont fait dans ses prisons. Je me suis adressé à beaucoup de personnes à ce sujet ; mais

aucune re[illegible] qui existait réellement à propos de cette [illegible]. Toi seul, mon cher Murat, es probablement [illegible] traiter avec le roi de Naples, et je ne doute [illegible] ce cas, que tu ne penses à moi pour cett[illegible] de l'intérêt que tu as paru prendre à [illegible], et de l'amitié éternelle que nous nous [illegible] vouée depuis longtemps. Je te prie [illegible] oublier la réclamation des objets qui m'ont été [illegible] ce roi, ainsi que le portent les déclarations qui m'ont été remises par ses agents, lors de mon départ de [illegible] ainsi, et qui sont dans les pièces que je t'ai laissées. [illegible] esse donc la remise de tous ces objets, s'ils ne sont déjà en ton pouvoir, et surtout celle de mes deux chevaux. Tu sais combien je suis attaché à la jument que tu m'as donnée, puisque, faisant jeter neuf chevaux sur onze à la mer, j'ai gardé celle-là.

« Le premier consul a été indigné, m'a-t-on dit, de la conduite tenue par le roi de Naples à mon égard, et m'a promis de me faire restituer tous les objets qui m'ont été enlevés et particulièrement le sabre qu'il m'a donné à Alexandrie, et qui est entre les mains de ce misérable de Césare.

« Je désire beaucoup que tu l'aies devancé.

« Tout à toi. »

Mais cette réclamation de mon père, toute juste qu'elle [illegible] au premier consul lui-même, n'allait pas [illegible] seule, ainsi que le prouve cette lettre, adressée à Bonaparte lui-même :

« Le général Lannes m'a fait part que vous ne pouviez m'accorder d'indemnité, avant que vous sachiez si le général Murat avait réellement exigé du gouvernement napolitain cette même indemnité. Personne cependant ne connaît mieux que vous les souffrances que j'ai éprouvées, et combien a été complète la spoliation de mes effets.

« Le général Murat m'écrit que le ministre des relations extérieures est chargé de la répartition d'une somme de cinq cent mille francs que le gouvernement napolitain s'est obligé de payer aux Français qui ont été victimes de sa barbarie. Je me contenterai donc, citoyen, de vous prier de vouloir bien donner des ordres pour que je sois compris dans l'état de répartition de cette somme.

« J'espère que vous voudrez bien vous intéresser, dans cette juste demande, à un homme à qui vous avez donné tant d'assurances verbales et tant de témoignages écrits de votre estime et de votre amitié. »

On le voit, les nuages de l'Égypte, ces nuages qui, au dire de Bonaparte, ne duraient que six heures, avaient passé la Méditerranée et s'épaississaient sur la tête de mon pauvre père.

Il l'avait cependant dit lui-même : il n'avait pas longtemps à vivre, et ne devait pas tarder à débarrasser Napoléon d'un de ces derniers généraux républicains que Bonaparte avait rencontrés sur sa route.

Hoche était mort empoisonné ; Joubert avait été tué à Novi ; Kléber avait été assassiné au Caire ; mon père éprouvait les premières atteintes d'un cancer à l'estomac, suite naturelle de l'arsenic qui lui avait été donné.

Il va sans dire que mon père ne fut pas compris dans cette répartition des cinq cent mille francs, accordés comme indemnité aux prisonniers.

Mon père, alors, avait au moins compté sur sa solde pendant ces deux ans de captivité.

Il s'était adressé à ce sujet à Bonaparte ; cette lettre fut la dernière, je crois, qu'il lui écrivit : c'était quelques jours après ma naissance.

7 vendémiaire an X

« [illegible] royais, ainsi que vous me fîtes l'honneur de me le dire, [illegible] rappelé de mes appointements arriérés à compter du [illegible] an VII. Les revues ont établi le décompte de ce qui [illegible] dû pour ce temps. J'ai été soldé des trois premiers [illegible] de l'an IX ; mais le ministre de la guerre me dit, [illegible] du 29 fructidor dernier, que je ne puis recevoir [illegible] pour une partie de l'an VII et de l'an VIII, [illegible] attendu que l'arrêté que vous avez pris en ma faveur [illegible] lement que je ne serai rappelé que pour ce [illegible] rde, c'est-à-dire deux mois de traitement d'activité.

« Mais, général consul, vous connaissez les malheurs que je viens d'éprouver [illegible] mon peu de fortune ; vous vous rappelez le [illegible]

« J'espère donc [illegible] pour croire que vous voudrez bien ordonner que [illegible] soldé de ce qui me reste de l'an VII et de l'an VIII [illegible] que je demande.

« Les empoisonnements successifs que j'ai subis dans les prisons de Naples ont tellement délabré ma santé, qu'à trente-six ans, j'éprouve déjà des infirmités que je n'aurais dû ressentir que dans un âge plus avancé. »

« J'espère donc, général consul, que vous ne permettrez pas que l'homme qui partagea vos travaux et vos périls languisse au-dessous de la mendicité, quand il est en votre pouvoir de le mettre au-dessus du besoin en lui accordant un témoignage de la générosité nationale dont vous êtes l'organe.

« J'éprouve un autre chagrin, général consul, et qui, je l'avoue, m'est plus terrible encore que ceux dont je me suis plaint. Le ministre de la guerre m'a prévenu, par une lettre du 29 fructidor dernier, que, pour l'an X, j'étais porté au nombre des généraux en non-activité. Eh quoi ! je suis, à mon âge et avec mon nom, frappé d'une espèce de réforme ! Mes services passés devaient m'en garantir... Cependant, en 93, je commandais en chef les armées de la République... Je suis le plus ancien officier général de mon grade ; j'ai pour moi des faits d'armes qui ont puissamment influé sur les événements ; j'ai toujours conduit à la victoire les défenseurs de la patrie. Dites ! qui, plus que moi, reçut de votre part des témoignages d'estime ? Et voilà mes cadets de toute manière qui sont employés, et moi, je me trouve sans activité !... Voyons, général consul, j'en appelle à votre cœur ; permettez que j'y dépose mes plaintes et que je remette entre vos mains ma défense contre les ennemis que je puis avoir. »

Huit jours auparavant, mon père avait écrit au ministre de la guerre :

« J'ai reçu votre lettre du 29 du mois dernier, qui m'annonce que, me trouvant sans destination, je suis compris au nombre des officiers généraux en non-activité et que je jouirai du traitement de sept mille cinq cents francs, à partir du 1er vendémiaire an X.

« Les services que j'ai rendus à la nation me font croire sans peine que le gouvernement s'empressera de m'employer à la première occasion qui se présentera, lorsque vous lui mettrez sous les yeux le tableau de ces mêmes services.

« Je ne parle pas des malheurs récents que je viens d'éprouver : Français, je les ai cependant supportés pour la France ! et, à ce titre, ces malheurs devraient me donner des droits à la reconnaissance nationale. On sait, d'ailleurs, que j'ai successivement passé par tous les grades militaires, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général en chef, après les avoir tous gagnés à la pointe de mon épée, sans que l'intrigue y ait eu aucune part.

« Le mont Cenis ; le mont Saint-Bernard ; la défense opiniâtre du 27 nivôse an VII devant Mantoue, où j'ai eu deux chevaux tués sous moi ; le passage de la Weiss, qui a été mis sur le compte des généraux Braguey-D'Hilliers et Delmas, et qui m'appartient ; le trait d'Horatius Coclès renouvelé dans le Tyrol, et qui m'a valu l'honneur d'être présenté sous ce nom au Directoire exécutif par le général Bonaparte, et qui, dans ce temps, avait fait jeter les yeux sur moi pour commander l'armée du Tyrol ; enfin, l'insurrection du Caire, que j'ai apaisée en votre absence à tous, vous le savez bien, citoyen ministre, voilà mes droits imprescriptibles aux égards de mes anciens compagnons d'armes et à la reconnaissance de mon pays.

« Dès 1793, citoyen ministre, j'ai commandé en chef les armées de la République. Dans ces temps malheureux et difficiles, je n'ai jamais été vaincu ; au contraire, la victoire a constamment couronné mes entreprises.

« Maintenant, je suis le plus ancien officier général de mon grade ; compagnon du général consul dans presque toutes les guerres en Italie et en Égypte, nul plus que moi n'a concouru à ses triomphes et à la gloire de nos armes ; ses lettres, lettres que je possède, font foi de son estime, quand elles ne font plus foi de son amitié. Vous-même, à mon retour des prisons napolitaines, vous m'avez prodigué les marques du plus vif intérêt, et voilà que maintenant je subis une espèce de réforme !

« Citoyen ministre, je ne devais pas m'y attendre ; je vous prie, en conséquence, de faire part de cette lettre au premier consul, et de lui dire que j'attends de son ancienne amitié des ordres pour être employé.

« L'honneur a toujours guidé mes démarches ; la franchise et la loyauté sont les bases de mon caractère, et l'injustice est pour moi le plus cruel supplice. »

J'ai sous les yeux le registre de la correspondance de mon père ; le registre s'arrête là et n'offre plus que des pages blanches.

Ces deux lettres, au ministre de la guerre et au premier consul, sont les dernières qu'il ait écrites.

Sans doute, elles étaient restées sans réponse.

Alors le découragement l'a pris ; il s'est affaissé sur lui-même, et, enseveli dans l'ombre de sa non-activité, comme

dans cette chambre des morts où les condamnés faisaient une dernière halte avant que de marcher à l'échafaud, il a attendu, dans un engourdissement mêlé de désespoir, ce moment suprême que la plupart de ses compagnons d'armes, plus heureux que lui, ont vu venir couchés sur le champ de bataille.

XVI

LETTRE DE MON PÈRE AU GÉNÉRAL BRUNE SUR MA NAISSANCE. — LE POST-SCRIPTUM. — MON PARRAIN ET MA MARRAINE. — PREMIERS SOUVENIRS D'ENFANCE. — TOPOGRAPHIE DU CHATEAU DES FOSSÉS, ET SILHOUETTES DE QUELQUES-UNS DE SES HABITANTS. — LA COULEUVRE ET LA GRENOUILLE. — POURQUOI JE DEMANDAIS A PIERRE S'IL SAVAIT NAGER. — SUITE « A JOCRISSE. »

Je naquis, comme je l'ai dit au commencement de ces Mémoires, le 5 thermidor an X (24 juillet 1802), à quatre heures et demie du matin.

Je me présentais à la vie avec de grandes apparences de force et de vigueur, s'il faut en croire une lettre que mon père écrivait le lendemain de ma naissance à son ami le général Brune.

La lettre est étrange et possède même un post-scriptum assez excentrique ; mais ceux qui ont eu la patience de lire ces Mémoires jusqu'ici connaissent déjà le genre d'esprit de mon père, esprit tout de boutade et de verve, comme on peut voir.

D'ailleurs, ceux qui ne voudront pas avoir sur moi les détails que mon père donnait à Brune peuvent passer pardessus cette lettre, sans lire, ni elle ni son post-scriptum. Telle quelle, la voici :

« Ce 6 thermidor an X.

« Mon cher Brune,

« Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon, qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille.

« Ah çà ! tu sauras une chose : c'est que je compte sur toi pour être parrain. Ma fille aînée, qui t'envoie mille tendresses au bout de ses petits doigts noirs, sera ta commère. Viens vite, quoique le nouveau venu en ce monde ne paraisse pas avoir envie d'en sortir de sitôt ; viens vite, car il y a longtemps que je ne t'ai vu, et j'ai une bonne grosse envie de te voir.

« Ton ami,

« ALEX. DUMAS.

« *P.-S.* Je rouvre ma lettre pour te dire que le gaillard vient de pisser par-dessus sa tête. C'est de bon augure, hein ! »

Qu'on passe quelque chose à l'amour-propre de mon père. Il avait tant désiré ce garçon, depuis dix ans qu'il était marié, qu'il crut que sa naissance, comme celle d'Auguste, devait être précédée, accompagnée et suivie de présages dignes d'intéresser le monde.

En tout cas, ces présages, si satisfaisants pour mon père, parurent, à ce qu'il paraît, moins positifs à Brune ; car voici la lettre qu'il lui répondit, poste pour poste, comme on voit :

Au général Dumas.

« Paris, le 10 thermidor an X de la République.

« Mon cher général, un préjugé que j'ai m'empêche de me rendre à tes désirs. J'ai été parrain cinq fois, mes cinq *fillots* sont morts ! Au décès du dernier, j'ai promis de ne plus nommer d'enfants. Mon préjugé te paraîtra peut-être fantasque. Mais je serais malheureux d'y renoncer. Je suis ami de ta famille, et cette qualité m'autorise à compter sur ton indulgence. Il m'a fallu être bien ferme dans ma résolution pour refuser le compérage avec ta charmante fille. Fais-lui agréer mes regrets ainsi qu'à ta charmante femme, et agrée l'assurance de mon sincère attachement.

« BRUNE.

« *P.-S.* Je te fais passer quelques boîtes pour la petite marraine et sa maman. »

Malgré ce premier refus et les craintes qu'il exprimait, mon père insista. Je ne connais pas la seconde lettre ; mais sans doute les présages s'étaient succédé plus heureux encore et plus convaincants que les premiers, car, de cette insistance de mon père, il résulta un *mezzo termine :* c'est que Brune ne me tiendrait pas de sa personne sur les fonts de baptême, mais que mon père, muni d'une procuration en bonne forme, m'y tiendrait en son lieu et place.

Quant à la commère, à laquelle cette cérémonie avait déjà valu force bonbons, et devait en valoir davantage encore, et qui, par conséquent, s'en faisait une fête, rien ne fut changé à son endroit.

Brune, par procuration, et Aimée-Alexandrine Dumas, ma sœur, âgée alors de neuf ans, furent donc mes parrain et marraine.

Au moment du départ pour l'Egypte, il avait été convenu, on s'en souvient, que, si jamais ma mère mettait au monde un garçon, les parrain et marraine du susdit garçon devaient être Bonaparte et Joséphine. Mais les choses étaient tellement changées depuis ce temps, que mon père n'eut pas même l'idée de rappeler au premier consul la promesse du général en chef.

Bonaparte — et il l'a prouvé cruellement à ma mère — n'était pas de ces Louis XII qui oublient les haines du duc d'Orléans.

La première lueur qui se répand dans cette première obscurité de ma vie pour y éclairer un souvenir date de l'année 1805. Je me rappelle la topographie partielle d'un petit château que nous habitions et qui s'appelait *les Fossés.*

Cette topographie se borne à la cuisine et à la salle à manger, les deux endroits que je fréquentais sans doute avec le plus de sympathie.

Je n'ai pas revu ce château depuis 1805, et cependant je puis dire que l'on descendait dans cette cuisine par une marche ; qu'un gros bloc était en face de la porte ; que la table de cuisine venait immédiatement après lui ; qu'en face de cette table de cuisine, à gauche, était la cheminée, cheminée immense, à l'intérieur de laquelle était presque toujours le fusil favori de mon père, monté en argent, avec un coussinet de maroquin vert à la crosse, fusil auquel on me défendait, sous les peines les plus sévères, de toucher jamais, et auquel je touchais éternellement, sans qu'une fois ma bonne mère ait, malgré ses terreurs, réalisé aucune de ses menaces à mon endroit.

Enfin, au delà de la cheminée, était la salle à manger, à laquelle on montait par trois marches, qui était parquetée en sapin, et lambrissée de bois peint en gris.

Quant aux commensaux de cette maison, à part mon père et ma mère, ils se composaient, et je les classe ici selon l'importance qu'ils avaient prise dans mon esprit, — ils se composaient :

1° D'un gros chien noir nommé *Truffe*, qui avait le privilège d'être bien venu partout, attendu que j'en avais fait ma monture ordinaire ;

2° D'un jardinier nommé Pierre, qui faisait pour moi, dans le jardin, provision de grenouilles et de couleuvres, sorte d'animaux dont j'étais fort curieux ;

3° D'un nègre, valet de chambre de mon père, nommé Hippolyte, espèce de Jocrisse noir, dont les naïvetés étaient passées en proverbe, et que mon père gardait, je crois, pour compléter une série d'anecdotes qu'il eût pu opposer avec avantage aux jeannoteries de Brunet ;

4° D'un garde nommé Mocquet, pour lequel j'avais une profonde admiration, attendu que, tous les soirs, il avait à raconter de magnifiques histoires sur son adresse, histoires qui s'interrompaient aussitôt que paraissait le général, le général n'ayant point de cette adresse une idée aussi haute que le narrateur ;

5° Enfin d'une fille de cuisine, nommée Marie.

Cette dernière se perd complètement dans les brouillards crépusculaires de ma vie. C'est un nom que j'ai entendu donner à une forme restée indécise dans mon esprit, mais qui, autant que je puis me rappeler, n'avait rien de poétique.

Truffe mourut de vieillesse vers la fin de 1805 ; Mocquet et Pierre l'ensevelirent dans un coin du jardin. Ce fut le premier enterrement auquel j'assistai, et je pleurai bien sincèrement le vieil ami de ma première jeunesse.

Maintenant, mes autres souvenirs sont épars et brillants dans une demi-obscurité, sans ordre et sans chronologie.

Un jour que je jouais dans le jardin, Pierre m'appela, je courus à lui. Quand Pierre m'appelait, c'est qu'il avait fait quelque trouvaille digne de mon attention. En effet, il venait de pousser, d'une espèce de pré dans un chemin, une couleuvre qui avait une grosse bosse au ventre. D'un coup de bêche, il coupa la couleuvre en deux, et, de la couleuvre, sortit une grenouille, un peu engourdie par le commencement de digestion dont elle était l'objet, mais qui bientôt revint à elle, détira ses pattes l'une après l'autre, bâilla démesurément, et se mit à sauter doucement d'abord, puis plus vivement, puis enfin comme s'il ne lui était absolument rien arrivé.

Ce phénomène, que je n'ai jamais eu l'occasion de voir se reproduire depuis, me frappa singulièrement et est resté si présent à mon esprit, qu'en fermant les yeux, je revois, au moment où j'écris ces lignes, les deux tronçons mouvants de la couleuvre, la grenouille encore immobile, et Pierre appuyé sur sa bêche et souriant d'avance à mon étonnement, comme si Pierre, la grenouille et la couleuvre étaient encore là devant moi.

Seulement, le visage de Pierre est à demi effacé par le temps, comme un daguerréotype mal venu.

Je me souviens encore que, vers la moitié de l'année 1805, mon père, souffrant et se trouvant mal partout, quitta notre château des Fossés pour une maison ou un château situé à Antilly, — de ce séjour, je n'ai aucun souvenir, — et que mon déménagement à moi se fit sur le dos de Pierre. Or, il avait beaucoup plu la veille et la surveille, et mon étonnement était grand de voir Pierre, sans se déranger, traverser les flaques d'eau qui coupaient le chemin.

— Tu sais donc nager, Pierre? lui demandais-je.

Il faut que l'impression que m'a faite le courage de Pierre, traversant ces flaques d'eau, soit bien vive, puisque ces paroles sont les premières que je me rappelle avoir prononcées et, comme celles de M. de Crac, qui avaient gelé en hiver et qui dégelaient au printemps, je les entends bruire à mon oreille avec l'accent lointain et presque perdu de ma voix enfantine.

Cette interrogation à Pierre; « Pierre, tu sais donc nager? » venait d'un événement arrivé chez nous, et qui avait laissé une impression profonde dans ma jeune imagination. Trois jeunes gens, dont l'un nommé Dupuis, et que j'ai revu depuis bijoutier à Paris, trois jeunes gens de Villers-Cotterets étaient venus au château des Fossés, entouré d'eau, pour demander la permission de se baigner dans l'espèce de canal qui l'entourait. Mon père avait accordé cette permission, avait demandé aux jeunes gens s'ils savaient nager, et, sur leur réponse négative, leur avait assigné un endroit où ils devaient avoir pied, et où par conséquent ils ne courraient aucun danger. Nos baigneurs s'étaient d'abord tenus là; puis, peu à peu, ils s'étaient enhardis, de sorte que tout à coup nous entendîmes de grands cris du côté du canal et qu'on y courut; c'étaient nos trois baigneurs qui étaient tout simplement en train de se noyer.

Heureusement, Hippolyte était là, et Hippolyte nageait comme un poisson. En un tour de main, il fut à l'eau, et, quand mon père arriva au bord du canal, il était déjà en bonne voie de sauver le premier. Mon père, admirable nageur des colonies, se jeta à l'eau à son tour, et sauva le second. Hippolyte sauva le troisième.

Toute cette pêcherie fut l'affaire de cinq minutes, et cependant l'un des trois baigneurs avait déjà perdu connaissance, de sorte que, le voyant couché, les yeux fermés et sans souffle, je le crus mort. Ma mère, qui savait qu'il n'était qu'évanoui, et à qui mon père assurait qu'il ne courait aucun danger de la vie, profita de ce spectacle, qui m'impressionnait profondément, pour me faire un sermon plein d'éloquence sur le danger d'aller jouer sur les bords du canal. Jamais sermon n'eut un auditoire plus attentif, jamais prédicateur n'eut un converti plus fervent.

A partir de ce moment, on ne m'eût pas, pour tous les trésors de l'enfance, chevaux galopants, moutons bêlants, chiens aboyants, on ne m'eût pas fait cueillir une fleur sur les bords du canal.

Une chose m'avait frappé encore, c'étaient les formes merveilleuses de mon père, ces formes pour lesquelles on semblait avoir fondu dans un même moule les statues d'Hercule et d'Antinous, comparées aux formes grêles et pauvres d'Hippolyte.

Il en résulte que je vois mon père, quand je le vois, nu, ruisselant d'eau, et souriant d'un divin sourire, comme un homme qui vient d'accomplir un acte qui l'égale à Dieu, c'est-à-dire qui vient de sauver un autre homme.

Voilà pourquoi je demandais à Pierre s'il savait nager. C'est que, le voyant s'aventurer dans des flaques d'eau de deux pouces de profondeur, je songeais à ce jeune homme évanoui sur le gazon du canal, et que je ne voyais là, pour nous sauver, ni mon père ni Hippolyte.

Hippolyte, excellent nageur, coureur dératé, assez bon cavalier, était loin d'avoir, comme je l'ai déjà dit, des facultés intellectuelles correspondantes à ses qualités physiques. Deux exemples donneront une idée de son intelligence.

Un soir que ma mère craignait une gelée de nuit, et qu'elle voulait en préserver quelques belles fleurs d'automne placées sur un petit mur d'appui, et dont la vue égayait les fenêtres de la salle à manger, elle appela Hippolyte.

Hippolyte accourut et attendit l'ordre qu'on allait lui donner, ses gros yeux écarquillés et ses grosses lèvres ouvertes.

— Hippolyte, lui dit ma mère, vous rentrerez ces pots-là ce soir, et vous les mettrez dans la cuisine.

— Oui, madame, répondit Hippolyte.

Le soir, ma mère trouva effectivement les pots dans la cuisine, mais empilés les uns sur les autres, afin de prendre le moins de place possible sur les terres de Marie.

Une sueur froide perla au front de ma pauvre mère, car elle comprenait tout.

Hippolyte avait obéi à la lettre. Il avait vidé les fleurs et rentré les pots.

Les fleurs brisées, entassées les unes sur les autres et toutes brillantes de gelée, furent retrouvées le lendemain au pied du mur.

On appela Pierre, leur médecin. Pierre en sauva quelques-unes; mais la plus grande partie se trouva perdue.

Le second fait est plus grave. Je l'avais offert à Alcide Tousez, pour qu'il le plaçât dans la *Sœur de Jocrisse;* mais il n'osa l'utiliser.

J'avais un charmant petit friquet que Pierre avait attrapé. Le pauvre petit, volant à peine, avait voulu s'aventurer comme Icare à suivre son père, et était passé de son nid dans une cage, où il avait grossi et où son aile avait pris tout le développement nécessaire.

C'était Hippolyte qui était chargé spécialement de donner du grain à mon friquet et de nettoyer la cage.

Un jour, je trouvai la cage ouverte et mon friquet disparu.

De là, cris, douleurs, trépignements, et enfin intervention maternelle.

— Qui a laissé cette porte ouverte? demanda ma mère à Hippolyte.

— C'est moi, madame, répondit celui-ci, joyeux comme s'il avait fait l'action la plus adroite du monde.

— Et pourquoi cela?

— Dame! pauvre petite bête, sa cage sentait le renfermé.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Ma mère n'ouvrait-elle pas elle-même les fenêtres et les portes des chambres qui sentaient le renfermé, et ne recommandait-elle pas aux domestiques d'en faire autant en pareille circonstance?

On me donna un autre friquet, et l'on enjoignit à Hippolyte de nettoyer la cage assez souvent pour qu'elle ne sentît pas le renfermé.

Je ne me rappelle pas s'il obéit bien ponctuellement. D'ailleurs, un autre événement préoccupait la maison.

XVII

LE CAUCHEMAR DE MOCQUET. — SON BRULE-GUEULE. — LA MÈRE DURAND. — LES BÊTES « FAUSSES » ET LE « PIERGE ». — M. COLLARD. — LE REMÈDE DE MON PÈRE. — GUÉRISON RADICALE DE MOCQUET.

Mocquet avait le cauchemar.

Savez-vous ce que c'est que le cauchemar? Oui, car vous avez vu ce monstre aux gros yeux, assis sur la poitrine d'un homme endormi et haletant.

De qui est la lithographie? je ne m'en souviens pas; mais je l'ai vue comme vous l'avez vue.

Seulement, le cauchemar de Mocquet, ce n'était pas un singe aux gros yeux, monstre fantastique éclos dans l'imagination d'Hugo, et reproduit par le pinceau de Delacroix, par le crayon de Boulanger ou par le ciseau de Feuchères; non, c'était une petite vieille, habitant le village d'Haramont, distant d'un quart de lieue de notre château des Fossés, et que Mocquet tenait pour son ennemie personnelle.

Mocquet entra un jour, dès le matin, dans la chambre de mon père, encore couché, et s'arrêta devant son lit:

— Eh bien, Mocquet, demanda mon père, qu'y a-t-il? et pourquoi cet air funèbre?

— Il y a, mon général, répondit gravement Mocquet, que je suis *cauchemardé.*

Mocquet, sans s'en douter, avait enrichi la langue d'un verbe actif.

— Tu es *cauchemardé !* Oh ! oh ! fit mon père en se soulevant sur le coude.

— Oui, général.

Et Mocquet tira son brûle-gueule de sa bouche, ce qu'il ne faisait que rarement et dans les circonstances graves.

Ce brûle-gueule était devenu non pas un accessoire de Mocquet, mais une partie intégrante de Mocquet.

Jamais nul ne pouvait dire avoir vu Mocquet sans son brûle-gueule. Quand, par hasard, il ne le tenait pas à la bouche, il le tenait à la main.

Ce brûle-gueule, destiné à accompagner Mocquet au milieu des fourrés les plus épais, devait présenter le moins de prise possible aux corps solides, qui pouvaient amener son anéantissement.

Or, l'anéantissement d'un brûle-gueule bien culotté était pour Mocquet une perte que les années seules pouvaient réparer.

Aussi, la tige du brûle-gueule de Mocquet ne dépassait jamais cinq ou six lignes, et encore pouvait-on toujours, sur les cinq ou six lignes, parier pour moitié en tuyau de plume.

Cette habitude de ne pas quitter sa pipe, laquelle avait creusé son étau entre les incisives de Mocquet, avait amené chez lui une autre habitude, qui était celle de parler les dents serrées, ce qui donnait un caractère d'entêtement particulier à tout ce qu'il disait ; car alors rien n'empêchait plus ses dents de se rejoindre.

— Et depuis quand es-tu *cauchemardé*, mon pauvre Mocquet ? demanda mon père.

— Depuis huit jours, général.

— Et par qui ?

— Oh ! je sais bien par qui, dit Mocquet, les dents plus serrées que jamais.

— Mais, enfin, peut-on le savoir ?

— Par cette vieille sorcière de mère Durand, général.

— Par la mère Durand d'Haramont ?

— Oui, par elle.

— Diable ! Mocquet, il faut faire attention à cela !

— Je fais attention aussi, et elle me le payera, la vieille taupe.

La vieille taupe était une expression de haine que Mocquet avait empruntée à Pierre, lequel, n'ayant pas de plus grand ennemi que les taupes, donnait le nom de taupe à tout ce qu'il détestait.

« Il faut faire attention à cela, Mocquet », avait dit mon père.

Ce n'est pas que mon père crût au cauchemar de Mocquet, ce n'est pas même qu'en admettant l'existence de ce cauchemar, il crût que c'était la mère Durand qui *cauchemardait* son garde. Non ; mais mon père connaissait les préjugés de nos paysans ; il savait que la croyance aux *sorts* est encore fort répandue dans les campagnes. Il avait entendu raconter quelques exemples terribles de vengeance de la part d'ensorcelés, qui avaient cru rompre le charme en tuant celui ou celle qui les avait *charmés*, et Mocquet, lorsqu'il était venu dénoncer la mère Durand à mon père, avait mis dans sa dénonciation un tel accent de menace, il avait serré la crosse de son fusil de telle façon, que mon pére avait cru devoir abonder dans le sens de Mocquet, afin de prendre sur lui cette influence, qu'il ne fît rien sans le consulter.

— Mais, avant qu'elle te paye, mon cher Mocquet, lui dit mon père, il faut bien t'assurer qu'on ne peut pas te guérir de ton cauchemar.

— On ne peut pas, général.

— Comment, on ne peut pas ?

— Non, j'ai fait l'impossible.

— Qu'as-tu fait ?

— D'abord, j'ai bu un grand bol de vin chaud avant de me coucher.

— Qui t'a conseillé ce remède-là ? Est-ce M. Lécosse ?

M. Lécosse était le médecin en renom de Villers-Cotterets.

— M. Lécosse ! fit Mocquet, est-ce qu'il connaît quelque chose aux *sorts*, lui ? Non pardieu pas ! ce n'est pas M. Lécosse.

— Qui est-ce donc ?

— C'est le berger de Longpré.

— Mais un bol de vin chaud, animal, tu as dû être ivre mort après l'avoir bu ?

— Le berger en a bu la moitié.

— Je comprends l'ordonnance, alors. Et le bol de vin chaud n'a rien fait ?

— Mon général, elle est venue piétiner sur ma poitrine cette nuit-là, comme si je n'avais absolument rien pris.

— Et qu'as-tu fait encore ?

— J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête *fausse.*

Mocquet avait une phraséologie qui lui était particulière, Jamais on n'avait pu lui faire dire une bête fauve. Toutes les fois que mon père disait *une bête fauve*, Mocquet reprenait :

— Oui, général, *une bête fausse*, parce que, général, sauf votre respect, vous vous trompez.

— Comment, je me trompe ?

— Oui, on ne dit pas une bête fauve, on dit une bête fausse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que bête fauve, cela ne veut rien dire.

— Et que veut dire bête fausse ?

— Cela veut dire une bête qui ne va que la nuit, ça veut dire une bête qui trompe, ça veut dire une bête *fausse* enfin.

La définition était si logique, qu'il n'y avait rien à répondre. Aussi mon père ne répondit-il rien, et Mocquet, triomphant, continua d'appeler les *bêtes fauves* des *bêtes fausses.*

Voilà pourquoi à la question de mon père : « Et qu'as-tu fait encore ? » Mocquet répondit :

— J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête fausse.

— Et que fais-tu, Mocquet ?

— Je prépare un *pierge.*

C'était la façon de Mocquet de prononcer le mot *piège.*

— Tu as préparé un piège pour prendre la mère Durand ?

Mocquet n'aimait pas qu'on prononçât les mots autrement que lui.

Il reprit :

— J'ai préparé un *pierge* pour la mère Durand.

— Et où l'as-tu mis ? A ta porte ?

— Ah bien, oui, à ma porte ! est-ce qu'elle passe à ma porte, la vieille sorcière ? Elle entre dans ma chambre à coucher, je ne sais pas seulement par où !

— Par la cheminée, peut-être ?

— Il n'y en a pas. Et, d'ailleurs, je ne la vois que lorsque je la sens quand elle me piétine sur la poitrine : vlan ! vlan ! vlan !

— Enfin, où as-tu mis le piège ?

— Le *pierge ?* Je l'ai mis sur mon estomac, donc.

— Et quel piège as-tu mis ?

— Oh ! un fameux *pierge*, avec une chaîne de fer que j'ai passée à mon poignet. Il pesait bien dix livres. Oh ! oui, dix à douze livres au moins.

— Et cette nuit-là ?

— Oh ! cette nuit-là, ç'a été bien pis. Ordinairement, c'était avec des galoches qu'elle me pétrissait la poitrine ; cette nuit-là, elle est venue avec des sabots.

— Et elle vient comme cela ?...

— Toutes les nuits que le bon Dieu fait. Aussi j'en maigris que je deviens étique ; mais, ce matin, j'ai pris mon parti.

— Et quel parti as-tu pris, Mocquet ?

— J'ai pris le parti de lui flanquer un coup de fusil, donc.

— C'est un parti sage. Et quand dois-tu le mettre à exécution ?

— Oh ! ce soir ou demain, général.

— Diable ! et moi qui voulais t'envoyer à Villers-Hellon.

— Oh ! ça ne fait rien, général. Etait-ce pressé, ce que j'allais faire ?

— Très pressé.

— Eh bien, je peux aller à Villers-Hellon, il n'y a que quatre lieues, et être revenu ce soir. Ça fait huit lieues dans la journée. Nous en avons avalé bien d'autres en chassant, général.

— C'est dit, Mocquet, Je vais te donner une lettre pour M. Collard, et tu partiras.

— Et je partirai, oui, général.

Mon père se leva et écrivit à M. Collard.

Nous dirons plus tard ce que c'était que M. Collard ; en attendant, contentons-nous de consigner ici que c'était un des bons amis de mon père.

La lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher Collard,

« Je vous envoie mon imbécile de garde, que vous connaissez. Il s'imagine qu'une vieille femme le *cauchemarde* toutes les nuits, et, pour en finir avec son vampire, il veut tout simplement le tuer. Comme la justice pourrait trouver mauvaise cette manière de se traiter soi-même des étouffements, je vous l'envoie sous un prétexte quelconque. Envoyez-le chez Danré de Vouty, qui, sous un autre prétexte, l'enverra chez Dulauloy, lequel, avec ou sans prétexte, l'enverra au diable, s'il veut.

« En somme, il faut que sa tournée dure une quinzaine de jours. Dans quinze jours, nous habiterons Antilly, et alors, comme il ne sera plus dans le voisinage d'Haramont,

et que probablement son cauchemar le quittera en route, la mère Durand pourra dormir tranquille, ce que je ne lui conseillerais pas de faire, si Mocquet demeurait dans les environs.

« Il vous porte une douzaine de bécassines et un lièvre que nous avons tués hier en chassant dans les marais de Wallue.

« Mille tendres souvenirs à votre belle Herminie, et mille baisers à votre chère petite Caroline.

« Votre ami.

« ALEX. DUMAS.

« *P.-S.* Nous avons reçu hier des nouvelles de votre filleule Aimée, qui se porte bien ; quant à Berlick, il grandit d'un pouce par mois, et court toujours sur la pointe des pieds.

« Les sabots n'y ont rien fait. »

Mocquet partit une heure après la lettre écrite, et, trois semaines écoulées, vint nous rejoindre à Antilly.

— Eh bien, lui demanda mon père, le voyant gaillard et bien portant, et la mère Durand ?

— Eh bien, général, elle m'a quitté, la vieille taupe. Il paraît qu'elle n'avait de pouvoir que dans le canton (1).

Maintenant, le lecteur a le droit de me demander une explication sur le post-scriptum de mon père, et d'exiger que je lui dise ce que c'était que ce Berlick qui grandissait d'un pouce par mois, et qui courait sur la pointe des pieds sans que les sabots y fissent rien.

XVIII

CE QUE C'ÉTAIT QUE BERLICK. — LA FÊTE DE VILLERS-COTTERETS. — FAUST ET POLICHINELLE. — LES SABOTS. — VOYAGE A PARIS. — DOLLÉ. — MANETTE. — LA PENSION DE MADAME DE MAUCLERC. — MADAME DE MONTESSON. — « PAUL ET VIRGINIE ». — MADAME DE SAINT-AUBIN.

Berlick, c'était moi.

Voici à quelle circonstance je devais ce charmant sobriquet :

Pendant la grossesse de ma mère, avait eu lieu, comme d'habitude, le jour de la Pentecôte, la fête de Villers-Cotterets ; fête charmante, sur laquelle je reviendrai, qui se passe sous les feuillées nouvelles, au milieu des fleurs qui s'ouvrent, des papillons qui voltigent, des fauvettes qui chantent ; fête qui autrefois avait sa réputation ; fête à laquelle on venait de vingt lieues à la ronde, et qui, comme toutes les fêtes, à commencer par la Fête-Dieu, n'existe plus guère que sur le calendrier.

Donc, à cette fête où venait tant de monde, était venu un homme portant sur son dos une baraque comme l'escargot porte sa coquille.

Cette baraque contenait le spectacle essentiellement national de Polichinelle, spectacle auquel Gœthe a emprunté son drame de *Faust*.

En effet, qu'est-ce que Polichinelle ? Un libertin usé, blasé, rusé, qui enlève les femmes, qui bafoue les frères et les maris, qui rosse le commissaire, et qui finit par être emporté par le diable.

Qu'est-ce que Faust, sinon un libertin usé, blasé, peu rusé, c'est vrai, qui enlève Marguerite, qui tue son frère, qui rosse les bourgmestres, et qui finit par être emporté par Méphistophélès ?

Je ne me hasarderai pas à dire que Polichinelle est plus poétique que Faust, mais j'oserai soutenir qu'il est aussi philosophe et plus amusant.

Notre homme à la baraque avait établi son spectacle sur la pelouse, et donnait, par jour, trente ou quarante représentations de cette sublime farce qui nous a tous fait rire, enfants, et fait réfléchir, hommes.

Ma mère, enceinte de sept mois, alla voir Polichinelle. Notre homme à la baraque était un homme d'imagination. Au lieu d'appeler son diable tout simplement le diable, il lui avait donné un nom.

Il l'appelait Berlick.

L'apparition de Berlick frappa singulièrement ma mère.

(1) Voir pour le développement de l'histoire de Mocquet, *un Voyage à la lune* dans les *Causeries*.

Berlick était noir comme un diable. Berlick avait une langue et une queue écarlates. Berlick ne parlait que par une espèce de grognement, qui ressemblait au bruit que fait un siphon d'eau de Seltz au moment où la bouteille achève de se vider ; bruit inconnu à cette époque où ces siphons n'étaient pas inventés, mais par cela même, d'autant plus effrayant.

Ma mère resta préoccupée de cette figure fantastique, au point qu'au sortir de la baraque, elle s'appuya sur sa voisine en disant :

— Ah ! ma chère, je suis perdue ; j'accoucherai d'un Berlick !

Sa voisine, qui était enceinte comme elle, et qui s'appelait madame Duez, lui répondit :

— Alors, ma chère, si tu accouches d'un Berlick, moi qui étais avec toi, j'accoucherai d'un Berlock.

Les deux amies rentrèrent à la maison en riant ; mais, chez ma mère, le rire n'était pas franc, et elle demeura convaincue qu'elle mettrait au monde un enfant qui aurait un visage noir, une queue rouge et une langue de feu.

Le jour de l'accouchement arriva.

Plus ce jour approchait, plus la croyance de ma mère prenait d'intensité. Elle prétendait que je faisais dans son ventre des bonds comme un diable seul pouvait en faire, et que, quand je lui donnais des coups de pied, elle sentait les griffes dont mes pieds étaient armés.

Enfin arriva le 24 juillet. La demie sonna après quatre heures du matin, et je naquis.

Mais, en venant au monde, il paraît qu'à force de me tourner et retourner, je m'étais pris le cou dans le cordon ombilical, de sorte que j'apparus violet et à moitié étranglé.

La femme qui assistait ma mère poussa un cri.

— Oh ! mon Dieu ! murmura ma mère ; noir, n'est-ce pas ?

La femme n'osa répondre : du violet, au noir, il y avait si peu de différence, que ce n'était pas la peine de la démentir.

En ce moment, je voulus crier, comme fait en entrant dans la vie cette créature, destinée à la douleur, que l'on appelle l'homme.

Le cordon me serrait le cou, je ne pus faire entendre qu'une espèce de grognement, analogue à un bruit qui n'était que trop présent à l'oreille de ma mère.

— Berlick ! s'écria-t-elle désespérée, Berlick !...

Heureusement, l'accoucheur se hâta de la rassurer ; il me dégagea le cou, et ma face reprit sa couleur, et mon cri fut un vagissement enfantin et non un grognement diabolique.

Mais je n'en étais pas moins baptisé du nom de Berlick, et le nom m'en resta.

Quant au second paragraphe du post-scriptum : « Il court toujours sur la pointe de ses pieds, et les sabots n'y ont rien fait ; » ce second paragraphe avait trait à une particularité de mon organisation qui fit que, jusqu'à l'âge de quatre ans, je marchai ou plutôt je courus, — car je ne marchais jamais et je courais toujours, — je courus, dis-je, sur l'extrême pointe des pieds.

Ellsler, près de moi, eût paru danser sur les talons.

Il résultait de cette manière toute particulière de me mouvoir, que, quoique je ne tombasse pas plus souvent qu'un autre enfant, ma mère avait plus qu'une autre mère, la crainte de me voir tomber, et demandait conseil à tout le monde afin de me faire marcher d'une façon plus chrétienne.

Je crois que c'était M. Collard qui avait donné à ma mère le conseil de me mettre des sabots.

Un jour, je renonçai à marcher sur la pointe du pied, et je marchai comme tout le monde. Il va sans dire que je ne donnai jamais aucune raison ni du caprice ni de la cause qui m'avaient fait y renoncer.

Seulement, ce fut une grande joie pour la maison, et l'on fit part de cet heureux événement aux amis et aux connaissances.

M. Collard fut un des premiers informés.

Cependant la santé de mon père allait empirant. On lui parla d'un médecin de Senlis, qui avait une certaine réputation dans les environs, et que l'on nommait M. Duval. Nous allâmes à Senlis.

Ce voyage n'a laissé aucun souvenir dans mon esprit, et je n'en trouve d'autre trace qu'une lettre de ma mère qui recommande, pendant l'absence qu'elle va faire, un procès à son avoué.

M. Duval donna, à ce qu'il paraît, à mon père le conseil d'aller à Paris pour consulter Corvisart. Mon père comptait faire ce voyage depuis longtemps. Il voulait voir Brune ; il voulait voir Murat ; il espérait obtenir par eux l'indemnité qui lui était due comme prisonnier à Brindisi, et, de plus, se faire ordonnancer le payement de sa solde arriérée de l'an VII et de l'an VIII.

Nous partîmes pour Paris.

Oh ! ce voyage, c'est autre chose, je me le rappelle parfai-

tement; non pas précisément le voyage dans sa partie de locomotion, au contraire, je me vois tout arrivé à Paris. C'était vers le mois d'août ou de septembre 1805. Nous étions descendus rue Thiroux, chez un nommé Dollé, ami de mon père. C'était un petit vieillard, portant redingote grise, culottes de velours, bas de coton chinés, souliers à boucles; il était coiffé en ailes de pigeon, et avait une petite queue serrée d'un ruban noir et terminée par un pinceau blanc. Le collet de sa redingote faisait remonter cette queue vers le ciel de la façon la plus menaçante.

Sa femme avait dû être très jolie, et je soupçonne mon père d'avoir été l'ami de la femme avant d'être l'ami du mari.

On l'appelait Manette.

Je cite tous ces détails pour prouver combien ma mémoire est sûre et combien je puis compter sur elle.

Notre première visite fut pour ma sœur. Elle restait dans une excellente pension, tenue par une madame Mauclerc et une demoiselle de Ryan, Anglaise, qui nous prit, depuis, toute une petite fortune dont nous devions hériter. Cette pension était située rue de Harlay, au Marais. C'était un de nos cousins, l'abbé Conseil, ancien gouverneur des pages de Louis XVI, qui avait fait entrer ma sœur dans cette pension.

J'arrivai au moment de la récréation. Toutes les jeunes filles étaient dehors, se promenant, causant, jouant dans une grande cour. A peine m'eurent-elles aperçu avec mes longs cheveux blonds qui, à cette époque, bouclaient au lieu de crêper, à peine eurent-elles su que j'étais le frère de leur amie, que, pareil à un vol de colombes, tout le pensionnat s'abattit autour de moi. Malheureusement, la société de Pierre et de Mocquet m'avait mal civilisé. J'avais peu vu le monde aux Fossés et à Antilly. Toutes ces dispositions amicales, mais bruyantes, doublèrent ma sauvagerie habituelle, et je me mis, en échange des caresses dont m'accablaient tous ces sylphes charmants, à distribuer des coups de pied et des coups de poing dont toutes celles qui eurent l'imprudence de m'approcher reçurent leur part. Les mieux rétribuées furent mademoiselle Pauline Masseron, qui épousa depuis le comte d'Houdetot, pair de France, et mademoiselle Destillères, dont l'hôtel, sous le nom d'hôtel d'Osmond, fait aujourd'hui la convoitise de tous ceux qui passent sur le boulevard des Capucines.

Peut-être, mon peu de galanterie naturelle était-il encore augmenté de cette idée qu'une opération, que je tenais pour fort désagréable, m'attendait en sortant de la pension.

C'était la grande mode des boucles d'oreilles à cette époque, et l'on devait profiter de notre présence sur le boulevard pour orner chacun de mes cartilages auditifs d'un petit anneau d'or. Je fis, le moment venu, de grandes difficultés pour me laisser faire; mais un énorme abricot que mon père alla chercher leva tous les obstacles, et je m'acheminai vers la rue Thiroux, riche d'un ornement de plus.

Vers le tiers de la rue du Mont-Blanc, mon père se sépara de ma mère, me prit avec lui et m'emmena dans un grand hôtel, desservi par des valets en livrée rouge. Mon père dit son nom. On nous fit attendre un instant, puis on nous introduisit, à travers des appartements qui me parurent fort somptueux, jusqu'à une chambre à coucher où se tenait étendue sur une chaise longue une vieille dame qui tendit à mon père la main, avec un geste plein de dignité. Mon père, de son côté, baisa respectueusement cette main et s'assit près de cette dame.

Comment se fit-il que, moi qui venais d'être si prodigue de gros mots et de gestes si familiers avec toutes les charmantes jeunes filles qui voulaient m'embrasser, comment se fait-il que, quand cette vieille dame m'appela vers elle, je lui tendis avec empressement mes deux joues? C'est que, dans cette vieille dame, il y avait quelque chose qui attirait et commandait en même temps.

Mon père demeura une demi-heure à peu près avec cette dame, demi-heure pendant laquelle je me tins, moi, assis immobile à ses pieds. Après quoi, nous la quittâmes, et elle dut demeurer convaincue que j'étais l'enfant le mieux élevé qu'il y eût au monde.

A la porte, mon père s'arrêta, et, me prenant dans sa main pour me mettre à hauteur de son visage, ce qu'il faisait toutes les fois qu'il avait quelque chose de sérieux à me communiquer :

— Mon enfant, me dit-il, pendant que j'étais à Florence, j'ai lu l'histoire d'un sculpteur qui raconte qu'un jour qu'il avait ton âge à peu près, ayant montré à son père une salamandre qui jouait dans le feu, son père lui donna un grand soufflet en lui disant : « Mon fils, ce soufflet-là que je te donne n'est pas pour te châtier, c'est pour que tu te rappelles non seulement ce que peu d'hommes de notre génération ont vu, mais encore ce que verront peu d'hommes de ta génération à toi, c'est-à-dire une salamandre. » Eh bien, moi, je ferai comme le père du sculpteur florentin; seulement, je te donnerai non pas un soufflet, mais cette pièce d'or, pour que tu te souviennes qu'aujourd'hui tu as été embrassé par une des meilleures et une des plus grandes dames qui aient jamais existé, par madame la marquise de Montesson, veuve de Louis-Philippe d'Orléans, mort il y a juste vingt ans.

Je ne sais pas ce qu'aurait fait sur mon souvenir un soufflet donné de la main de mon père; mais je sais que cette douce recommandation, accompagnée de cette pièce d'or, grava toute cette scène dans ma mémoire, de telle sorte que je me vois encore aujourd'hui, assis près de cette gracieuse vieille femme qui, tout en causant avec mon père, s'amusait doucement à jouer avec mes cheveux.

Madame la marquise de Montesson mourut le 6 février, et mon père le 26 février 1806.

Ainsi j'avais vu, moi qui écris ces lignes en 1850, — car près de trois ans se sont écoulés depuis que ces Mémoires ont été commencés, puis abandonnés, puis repris; — ainsi j'ai vu Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de Montesson, veuve du petit-fils du régent.

Au reste, mon père n'avait-il pas, lui, connu M. de Richelieu, qui avait été mis à la Bastille par Louis XIV pour avoir été trouvé caché sous le lit de madame la duchesse de Bourgogne?

Réunissez, les souvenirs des deux générations, et les événements d'un siècle vous sembleront être accomplis d'hier.

Le soir, mon père et ma mère allèrent au spectacle et me conduisirent avec eux.

C'était à l'Opéra-Comique : on jouait *Paul et Virginie*, et les deux principaux rôles étaient remplis par Méhu et madame de Saint-Aubin.

Dernièrement, je retrouvai cette bonne petite madame de Saint-Aubin, qui avait quelque chose comme trente-huit ans à cette époque, et qui, par conséquent, en a aujourd'hui quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois, et je lui rappelai tous les détails de cette soirée du mois d'août 1805, et, parmi tous ces détails, un qui lui était personnel : c'est que Virginie était grosse à pleine ceinture.

La pauvre Saint-Aubin n'en pouvait revenir.

C'est qu'aussi cette soirée m'avait produit une vive impression : les changements à vue, qui amenaient devant la maison de madame Latour des orangers chargés de fruits d'or, cette mer furieuse, cette foudre qui allait frapper et anéantir *le Saint-Géran*, sont encore aujourd'hui parfaitement présents à mon souvenir.

XIX

BRUNE ET MURAT. — RETOUR A VILLERS-COTTERETS. — L'HOTEL DE « L'ÉPÉE ». — LA PRINCESSE PAULINE. — LA CHASSE. — LA PERMISSION DU GRAND VENEUR. — MON PÈRE S'ALITE POUR NE PLUS SE RELEVER. — DÉLIRE. — LA CANNE A POMME D'OR. — L'AGONIE.

Le lendemain, Murat et Brune déjeunaient à la maison.

On déjeuna dans une chambre au premier; de la fenêtre de cette chambre, on voyait Montmartre, et je me rappelle que je suivais des yeux un immense cerf-volant nageant gracieusement dans l'air au-dessus des moulins à vent, lorsque mon père m'appela, me mit le sabre de Brune entre les jambes et le chapeau de Murat sur la tête, et, me faisant faire en galopant le tour de la table :

— Mon enfant, me dit-il, n'oublie pas plus aujourd'hui que tu as fait le tour de cette table, le sabre de Brune entre les jambes et le chapeau de Murat sur la tête, que tu n'oublieras que tu as embrassé hier madame de Montesson, veuve du duc d'Orléans, petit-fils du régent.

Vous le voyez, mon père, je n'ai perdu aucun des souvenirs que vous m'aviez dit de garder. C'est que, depuis que j'ai l'âge de raison, votre souvenir vit en moi comme une lampe sainte, et continue d'éclairer toutes les choses et tous les hommes que vous avez touchés du doigt, quoique le temps ait détruit ces choses, quoique, ces hommes, la mort les ait emportés!

Au reste, à chacun de ces deux hommes, assassinés tous deux dix ans après, à deux mois d'intervalle, j'ai payé mon tribut de souvenir, à l'un à Avignon, à l'autre au Pizzo.

Hélas! qui eût dit que cet enfant de trois ans, qui tournait joyeusement autour d'eux, raconterait un jour leur mort, après avoir mis, sur le lieu même du meurtre, ses doigts dans le trou même des balles qui ont traversé leur corps et creusé la muraille?

O mystérieux avenir, presque toujours sombre et parfois

sanglant! au fur et à mesure que tu te déroules, dis donc aux hommes que c'est par pitié pour eux que Dieu a permis que tu leur demeurasses inconnu!

Un dernier mot sur ce déjeuner.

Mon père avait consulté Corvisart, et, quoique Corvisart eût tenté de le rassurer, mon père se sentait mourir. Mon père avait essayé de voir l'empereur, — car le général de l'armée de l'intérieur, Buonaparte, était devenu l'empereur Napoléon, — et l'empereur avait refusé de voir mon père. Celui-ci s'était donc rabattu sur Brune et sur Murat, ses deux amis, qui venaient d'être nommés maréchaux de l'Empire. Il avait trouvé Brune toujours le même, mais Murat, tout refroidi. Ce déjeuner avait pour but de nous recommander, ma mère et moi, à Brune et à Murat: ma mère, qui allait être veuve, et moi qui allais être orphelin; car, mon père mort, sa retraite mourait avec lui, et nous restions sans fortune.

Tous deux lui promirent, le cas échéant, tout ce qui serait en leur pouvoir

Mon père embrassa Brune, donna une poignée de main à Murat, et quitta Paris le lendemain, la mort dans l'âme et dans le corps tout à la fois.

Nous partîmes de Paris: — ce retour n'est pas plus présent à ma pensée que l'aller; — je revenais seulement avec trois ou quatre souvenirs qui, après s'être un peu assoupis dans ma jeunesse et dans mon adolescence, devaient se réveiller flamboyants dans l'âge viril.

Où revînmes-nous? Je n'en sais rien; je crois cependant que c'est à Villers-Cotterets. Je me retrouve comme souvenir, vers le 3 octobre, demeurant rue de Soissons, au fameux hôtel de l'*Ecu*, dont mon grand-père était propriétaire lors de la célébration du mariage de sa fille.

Seulement, comme cet écu était l'écu de France, que l'écu de France portait trois fleurs de lis, que les fleurs de lis avaient cessé d'être de mise depuis 1792, l'hôtel de l'*Ecu* était devenu l'hôtel de l'*Epée*, et était tenu par un M. Picot, qu'on appelait Picot de l'Epée, pour le distinguer de deux autres Picot, l'un qu'on appelait Picot de Noue, l'autre Picot l'avoué.

J'aurai à revenir sur ces deux derniers, qui sont intimement liés à l'histoire de ma jeunesse.

Je me rappelle que, vers la fin d'octobre, un cabriolet vint nous prendre sous la grande porte; nous y montâmes, mon père et moi, et nous partîmes.

J'étais toujours très joyeux quand mon père m'emmenait avec lui dans ses courses.

Cette fois, nous traversâmes le parc. Je me rappelle que c'était vers la fin d'octobre, parce que les feuilles s'envolaient comme des bandes d'oiseaux.

Nous arrivâmes à une barrière. La clef en avait été oubliée par mon père. Nous étions déjà à trois quarts de lieue de la maison. C'était trop loin pour retourner. Mon père descendit, prit la barrière dans ses bras, lui imprima une violente secousse, et fit sauter de la borne, dans laquelle elle était scellée, la portion de pierre où était entré le pène de la serrure.

Nous continuâmes notre route.

Au bout d'une demi-heure, nous étions arrivés au château de Montgobert. Là, la livrée était verte, et non plus rouge comme chez madame de Montesson.

On nous fit, de même que chez madame de Montesson, traverser une file d'appartements, au bout desquels nous entrâmes dans un boudoir tout tendu en cachemire.

Une femme était couchée sur un sofa.

Mais celle-là était jeune et belle, très jeune et très belle même; si belle, que moi, enfant, cette beauté me frappa.

Cette femme, c'était Pauline Bonaparte, née à Ajaccio en 1780, veuve du général Leclerc en 1802, femme, en 1803, du prince Aldobrandini Borghèse, et séparée de son mari en 1804.

C'était une charmante créature que celle qui s'offrait à moi, toute petite, toute gracieuse, toute chaste; elle avait de petites pantoufles brodées que lui avait sans doute données la fée, marraine de Cendrillon. Elle ne se leva pas lorsque entra mon père. Elle étendit la main et souleva la tête, voilà tout. Mon père voulait s'asseoir à côté d'elle sur une chaise; elle le fit asseoir à ses pieds, qu'elle posa sur ses genoux, jouant du bout de sa pantoufle avec les boutons de son habit.

Ce pied, cette main, cette délicieuse petite femme, blanche et potelée, près de cet Hercule mulâtre, toujours beau et puissant, malgré ses souffrances, faisait le plus charmant tableau qui se puisse voir.

Je regardais en riant. La princesse m'appela et me donna une bonbonnière d'écaille, tout incrustée d'or.

Ce qui m'étonna, c'est qu'elle vida les bonbons qui étaient dedans pour me donner la boîte. Mon père lui en fit l'observation. Elle se pencha à son oreille, lui dit quelques mots tout bas, et tous deux se prirent à rire.

Dans ce moment, la joue blanche et rose de la princesse effleura la joue brune de mon père; lui parut plus brun, elle, plus blanche. Tous deux étaient superbes.

Peut-être ai-je vu cela avec mes yeux d'enfant, — ces yeux pleins d'étonnement de tout; — mais, si j'étais peintre, à coup sûr, je ferais un beau tableau de ces deux personnages.

Tout à coup, on entendit le son du cor dans le parc.

— Qu'est cela? demanda mon père.

— Oh! répondit la princesse, ce sont les Montbreton qui chassent.

— Mais, dit mon père, voici la chasse qui se rapproche; l'animal va passer dans cette allée; venez donc voir, princesse.

— Oh! ma foi non, mon cher général, dit-elle; je suis bien et je ne me dérange pas; cela me fatigue de marcher: portez-moi, si vous voulez.

Mon père la prit dans ses deux mains, comme fait une nourrice d'un enfant, et la porta à la fenêtre.

Il la tint là dix minutes, à peu près. L'animal ne voulait pas débucher. Enfin, il traversa l'allée, puis les chiens vinrent après lui, puis les chasseurs après les chiens.

La princesse fit un signe aux chasseurs avec un mouchoir qu'elle tenait à la main.

Ceux-ci répondirent avec leurs chapeaux.

Puis mon père la reposa sur le canapé, et reprit sa place auprès d'elle.

Je ne sais plus ce qui se passa derrière moi. J'étais tout entier à ce cerf qui venait de franchir cette allée, à ces chiens, à ces chasseurs; tout cela était autrement intéressant pour moi que la princesse.

Son souvenir cesse donc entièrement pour moi à ce salut fait de sa main blanche et avec son mouchoir blanc.

Je ne l'ai jamais revue depuis; mais je l'avais si bien vue ce jour-là, que je la vois encore aujourd'hui.

Restâmes-nous à Montgobert ou revînmes-nous le même jour à Villers-Cotterets? Je n'en sais plus rien.

Ce que je sais, c'est que, peu après, mon père s'affaiblit, qu'il sortit moins souvent, qu'il monta plus rarement à cheval, qu'il garda plus longuement la chambre, qu'il me prit plus tristement sur ses genoux.

Encore, tout cela m'est-il revenu depuis par lueurs, comme des choses qu'on a vues pendant une nuit sombre, à la flamme des éclairs.

Quelques jours avant sa mort, mon père reçut une permission de chasse. C'était le maréchal de l'Empire Alexandre Berthier, grand veneur de la couronne, qui la lui envoyait. Alexandre Berthier était un vieil ennemi de mon père, c'était lui qui l'avait porté en observation au siège de Mantoue. Aussi lui avait-il fait attendre longtemps cette permission, valable du 1er vendémiaire au 15 ventôse, c'est-à-dire du 23 septembre au 6 mars.

Mon père la reçut le 24 février.

Il devait mourir le 26.

Voici la lettre d'envoi de M. Deviolaine, inspecteur de la forêt:

« Je reçois, au moment de partir pour la forêt, une permission de chasse à tir que M. Collard m'adresse pour le général Dumas; je m'empresse de la lui envoyer en lui souhaitant le bonjour et en désirant bien vivement que sa santé lui permette bientôt d'en user.

« Nos amitiés à madame Dumas.

« DEVIOLAINE.

« Ce 24 février 1806. »

En supposant même que mon père se portât bien, on lui envoyait, de manière qu'il la reçût le 24 février seulement, une permission valable jusqu'au 6 mars.

C'étaient donc douze jours de chasse qu'on lui accordait.

Mon père jeta sur une table la lettre et la permission. Ma mère les enferma dans son portefeuille. Quarante-quatre ans après, je viens de les y retrouver l'une dans l'autre.

La veille, mon père, voulant vaincre la douleur, était monté à cheval. Mais, cette fois, le vainqueur avait été vaincu; il avait, au bout d'une demi-heure, été forcé de revenir.

A partir de ce moment, mon père se mit au lit, et ne se releva plus.

Ma mère sortit pour aller chercher le médecin.

Alors mon père resta seul avec une voisine à nous, madame Darcourt, excellente femme, dont j'aurai l'occasion de parler; mon père eut comme un instant de délire et de désespoir.

— Oh! s'écria-t-il, faut-il qu'un général qui, à trente-cinq ans, a commandé en chef trois armées, meure à quarante ans dans son lit, comme un lâche! O mon Dieu! mon Dieu! que vous ai-je donc fait pour me condamner si jeune à quitter ma femme et mes enfants?

Puis, après quelques minutes d'affaissement:

— Tenez, ma bonne madame Darcourt, dit-il; voici une canne qui m'a sauvé la vie dans les prisons de Brindisi,

quand ces brigands de Napolitains ont voulu m'y assassiner. Veillez à ce qu'elle ne me quitte pas : qu'on l'enterre avec moi! Mon fils ne saurait pas le prix que j'y attache, et elle serait perdue avant qu'il pût s'en servir.

Madame Darcourt, qui voyait bien qu'il y avait un peu de délire dans ces paroles, lui répondit, pour ne point le contrarier, qu'il serait fait comme il le désirait.

— Attendez, dit mon père, la pomme est en or.

— Oui, sans doute.

— Eh bien, comme je ne laisse pas mes enfants assez riches pour les priver de la somme que vaut cet or, si peu considérable qu'elle soit, portez ma canne chez Duguet, l'orfèvre en face d'ici ; qu'il fonde la pomme, qu'il la fonde en lingot, et qu'il m'apporte ce lingot aussitôt qu'il sera fondu.

Madame Darcourt voulut risquer une observation ; mais il la pria si doucement de faire ce qu'il désirait, qu'elle y consentit, prit la canne, et la porta chez Duguet.

Au bout d'un instant, elle rentra, n'ayant eu que la rue à traverser.

— Eh bien ? lui demanda mon père.

— Eh bien, demain à six heures du soir, général, vous aurez votre lingot.

— Demain, à six heures du soir, répéta mon père, soit ! Il est probable que je ne serai pas encore mort.

Le lendemain, en effet, Duguet apporta le lingot. Le mourant le remit à ma mère : il était très affaibli déjà ; cependant il avait encore toute sa tête, et continuait d'entendre et de parler.

A dix heures du soir, sentant que la mort approchait, il demanda l'abbé Grégoire.

L'abbé Grégoire était non seulement un bon prêtre, mais encore un excellent ami

Ce n'était point une confession que le mourant avait à faire. Dans toute sa vie, mon père n'avait pas une mauvaise action à se reprocher ; peut-être restait-il au fond de son cœur quelque haine pour Berthier et Napoléon. Mais qu'importaient à ces hommes au faîte de la fortune et de la puissance les dernières douleurs d'un mourant ? Du reste, toute haine fut adjurée pendant les deux heures qui précédèrent la mort, et pendant lesquelles celui qui allait quitter ce monde essaya de consoler ceux qui allaient y demeurer après lui.

Une fois, il demanda à me voir ; puis, comme on s'apprêtait à m'aller chercher chez ma cousine, où l'on m'avait emporté :

— Non, dit-il. Pauvre enfant ! il dort ; ne le réveillez pas.

Enfin, après avoir dit adieu à madame Darcourt et à l'abbé, il se retourna vers ma mère, et, gardant pour elle son dernier soupir, il expira entre ses bras, à minuit sonnant.

XX

MON AMOUR POUR MON PÈRE. — SON AMOUR POUR MOI. — ON M'EMPORTE CHEZ MA COUSINE MARIANNE. — PLAN DE LA MAISON. — LA FORGE. — APPARITION. — J'APPRENDS LA MORT DE MON PÈRE. — JE VEUX MONTER AU CIEL POUR TUER LE BON DIEU. — NOTRE SITUATION A LA MORT DE MON PÈRE. — HAINE DE BONAPARTE.

Cette nuit où mon père mourut, je fus emporté hors de la maison par maman Zine et installé près de mon autre cousine Marianne, qui demeurait chez son père, rue de Soissons. Soit qu'on ne voulût pas mettre mon enfance en contact avec un cercueil, la mort étant prévue, soit qu'on craignît l'embarras que je pourrais causer, cette précaution fut prise vers les cinq heures du soir ; puis maman Zine revint à la maison.

Ma pauvre mère avait besoin d'aide pour la nuit qu'elle allait passer.

J'adorais mon père. Peut-être, à cet âge, ce sentiment, que j'appelle aujourd'hui de l'amour, n'était-il qu'un naïf étonnement pour cette structure herculéenne et pour cette force gigantesque que je lui avais vu déployer en plusieurs occasions ; peut-être encore n'était-ce qu'une enfantine et orgueilleuse admiration pour son habit brodé, pour son aigrette tricolore et pour son grand sabre, que je pouvais à peine soulever ; mais tant il y a, qu'aujourd'hui encore le souvenir de mon père, dans chaque forme de son corps, dans chaque trait de son visage, m'est aussi présent que si je l'eusse perdu hier ; tant il y a enfin, qu'aujourd'hui je l'aime encore, je l'aime d'un amour aussi tendre, aussi profond et aussi réel, que s'il eût veillé sur ma jeunesse, et que si j'eusse eu le bonheur de passer de cette jeunesse à l'adolescence, appuyé sur son bras puissant.

De son côté, mon père m'adorait, je l'ai dit et je ne saurais trop le redire, surtout s'il reste des morts quelque chose qui entende ce que l'on dit d'eux ; et, quoique, dans les derniers temps de sa vie, les souffrances qu'il éprouvait lui eussent aigri le caractère au point qu'il ne pouvait supporter dans sa chambre aucun bruit et aucun mouvement, il y avait une exception pour moi.

Je ne me rappelle point si, en quittant la maison, on me fit embrasser mon père ; ce qui arriva dans la nuit et que je vais raconter, que ce soit ou non un effet de ma jeune imagination, me ferait croire qu'on avait oublié ce soin pieux. Je n'avais, du reste, d'autre idée de la mort que ce que j'en ai dit à propos du gros chien noir et du baigneur évanoui ; il m'eût été, en outre, bien difficile de prévoir celle de mon père, moi qui, trois jours auparavant, l'avais vu monter à cheval. Je ne fis donc aucune difficulté pour sortir de la maison. Un voile est entre mes yeux et cette dernière journée de sa vie ; je ne me souviens bien distinctement que du fait que je vais raconter, et qui est resté dans tous ses détails parfaitement présent à ma pensée.

On m'avait donc installé chez le père de mes deux cousines.

Ce brave homme était serrurier, et se nommait Fortier ; il avait un frère curé de village. Je parlerai plus tard de ce frère, qui était un type assez curieux.

Je restai confié aux soins de ma cousine Marianne.

Qu'on me permette, pour l'intelligence de la situation, de donner un plan exact de la maison. Il y a quarante ans peut-être que je n'y suis entré, et cependant je la vois comme si je venais d'en sortir.

RUE DE SOISSONS.

Fenêtre.

Porte donnant sur la rue. | Établi. | Établi.

Enclume. | Forge.

Porte.

Cour intérieure.

Fenêtre. | Porte

Lit. | Armoire. | Chambre à coucher. | Lit improvisé.

Porte.

Cuisine.

Cheminée.

Porte.

Petit jardin plein de pierres, où poussaient quelques arbres et beaucoup d'herbe.

Porte.

PLACE DU CHATEAU.

La maison, comme on le voit, n'était donc en réalité qu'un boyau, composé de la forge donnant sur la rue de Soissons ; d'une cour intérieure venant après la forge ; du logis, qui consistait en une chambre à coucher meublée d'ordinaire d'un grand lit à baldaquin de serge verte, d'une grande armoire de noyer, d'une table, de quelques chaises, et surmeublée, pour cette nuit, d'un petit lit qu'on m'avait improvisé sur deux chaises, et qu'on avait placé en face du grand. Après cette chambre à coucher venait la cuisine, demeure habituelle d'un gros chat appelé *le Docteur*, à la griffe duquel je faillis un jour laisser un de mes yeux. Enfin, après la cuisine, un petit jardin ombragé de quel-

ques arbres, et encombré de beaucoup de pierres, jardin qui ne rapportait absolument que des orties, auquel on n'avait jamais songé à faire rapporter autre chose, et qui donnait sur la place du Château.

Il résultait de cette disposition que, du moment où la porte de la forge, donnant sur la rue de Soissons, et la porte du jardin, donnant sur la place du Château, étaient fermées, la maison d'habitation, à moins qu'on ne franchît les murs, était inabordable.

J'étais donc resté chez ma cousine Marianne, sans faire aucune difficulté d'y rester. J'aimais aller à la forge, où un garçon, nommé Picard, s'occupait beaucoup de moi. J'y faisais des feux d'artifice avec de la limaille de fer, et les ouvriers, Picard particulièrement, me racontaient des histoires qui me paraissaient fort intéressantes.

Je restai à la forge assez avant dans la soirée; la forge avait, le soir, des reflets fantastiques et des jeux de lumière et d'ombre qui me plaisaient infiniment. Vers huit heures, ma cousine Marianne vint m'y chercher, me coucha dans le petit lit en face du grand, et je m'endormis de ce bon sommeil que Dieu donne aux enfants, comme la rosée au printemps.

A minuit, je fus réveillé, ou plutôt, nous fûmes réveillés, ma cousine et moi, par un grand coup frappé à la porte. Une veilleuse brûlait sur une table de nuit; à la lueur de cette veilleuse, je vis ma cousine se soulever sur son lit, très effrayée, mais sans rien dire.

Personne ne pouvait frapper à cette porte intérieure, puisque les deux autres portes étaient fermées.

Mais, moi qui aujourd'hui frissonne presque en écrivant ces lignes, moi, au contraire, je n'éprouvai aucune peur: je descendis à bas de mon lit et je m'avançai vers la porte.

— Où vas-tu, Alexandre? me cria ma cousine; où vas-tu donc?

— Tu le vois bien, répondis-je tranquillement, je vais ouvrir à papa, qui vient nous dire adieu.

La pauvre fille sauta hors de son lit tout effarée, m'attrapa comme je mettais la main à la serrure, et me recoucha de force dans mon lit.

Je me débattais entre ses bras, criant de toutes mes forces:

— Adieu, papa! adieu, papa!

Quelque chose de pareil à une haleine expirante passa sur mon visage et me calma.

Cependant je me rendormis avec des larmes plein les yeux et des sanglots plein la gorge.

Le lendemain, on vint nous réveiller au jour.

Mon père était mort juste à l'heure où ce grand coup dont je viens de parler avait été frappé à la porte!

Alors j'entendis ces mots, sans trop savoir ce qu'ils signifiaient:

— Mon pauvre enfant, ton papa, qui t'aimait tant, est mort!

Quelle bouche prononça sur moi ces mots qui me faisaient orphelin à trois ans et demi?

Il me serait impossible de le dire.

Par qui me fut annoncé le plus grand malheur de ma vie? Je l'ignore

— Mon papa est mort, répliquai-je. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que tu ne le verras plus.

— Comment, je ne verrai plus papa?

— Non.

— Et pourquoi ne le verrai-je plus?

— Parce que le bon Dieu te l'a repris.

— Pour toujours?

— Pour toujours.

— Et vous dites que je ne le verrai plus?

— Plus jamais.

— Plus jamais, jamais?

— Plus jamais!

— Et où demeure-t-il, le bon Dieu?

— Il demeure au ciel.

Je restai un instant pensif. Si enfant, si privé de raison que je fusse, je comprenais cependant que quelque chose de fatal venait de s'accomplir dans ma vie. Puis, profitant du premier moment où l'on cessa de faire attention à moi, je m'échappai de chez mon oncle et courus droit chez ma mère.

Toutes les portes étaient ouvertes, tous les visages étaient effarés; on sentait que la mort était là.

J'entrai donc sans que personne me vît ou me remarquât. Je gagnai une petite chambre où l'on enfermait les armes; je pris un fusil à un coup qui appartenait à mon père, et que l'on avait souvent promis de me donner quand je serais grand.

Puis, armé de ce fusil, je montai l'escalier.

Au premier étage, je rencontrai ma mère sur le palier. Elle sortait de la chambre mortuaire... elle était tout en larmes.

— Où vas-tu? me demanda-t-elle, étonnée de me voir là, quand elle me croyait chez mon oncle.

— Je vais au ciel! répondis-je.

— Comment, tu vas au ciel?

— Oui, laisse-moi passer.

— Et qu'y vas-tu faire, au ciel, mon pauvre enfant?

— J'y vais tuer le bon Dieu, qui a tué papa.

Ma mère me saisit entre ses bras, et, me serrant à m'étouffer:

— Oh! ne dis pas de ces choses-là, mon enfant, s'écria-t-elle; nous sommes déjà bien assez malheureux!

En effet, la mort de mon père, qui n'avait que quatre mille francs de retraite, nous laissait sans autre fortune qu'une trentaine d'arpents de terre que possédait, au village de Soucy, mon grand-père maternel, encore vivant à cette époque.

Il était bien dû à mon père, comme je l'ai dit, un arriéré de vingt-huit mille cinq cents francs pour sa solde de l'an VII et de l'an VIII; mais, depuis notre voyage à Paris, une loi avait établi que l'arriéré ne serait payé qu'à partir de l'an IX.

Quant à l'indemnité de cinq cent mille francs, due par le roi de Naples aux prisonniers français et exigée par Bonaparte, il n'en avait plus été question, et c'est pour cela sans doute que les Français venaient de s'emparer du royaume de Naples.

Il est vrai qu'une maison et un beau jardin, situés sur la place de la Fontaine, devaient nous revenir un jour; mais, en attendant, on en payait la rente viagère à un certain M. Harlay, déjà depuis vingt ans. Au reste, le brave homme justifia jusqu'au bout le proverbe, qui dit qu'une rente viagère est un brevet de longue vie pour celui à qui on la paye: il mourut en 1817, à l'âge de quatre-vingt-douze ou quatre-vingt-treize ans.

Nous avions, à cette époque, payé la maison et le jardin quatre fois leur valeur à peu près. Ainsi, — outre cette perte immense que nous faisions, moi d'un père, ma mère d'un mari, — ma mère et moi perdions encore, ma mère toutes ses ressources, moi cet avenir que la présence d'un père crée seule à son fils.

Murat et Brune essayèrent alors — Brune chaudement, Murat timidement, — de tenir, à ma mère et à moi, la promesse qu'ils avaient faite à mon père. Mais tout fut inutile. Napoléon n'oublia jamais cette réunion qui avait eu lieu chez mon père à la troisième journée de route entre Alexandrie et le Caire, et ma mère, victime bien innocente des sentiments républicains de mon père, ne put, de celui qui s'était offert à être mon parrain avant que je fusse né, obtenir, quoique veuve d'un officier général ayant commandé en chef trois armées, la plus petite pension.

Ce ne fut pas tout: la haine de Napoléon, après avoir frappé mon père dans sa fortune, essaya de le frapper dans sa gloire. Un tableau avait été commandé, représentant l'entrée de mon père dans la grande mosquée, le jour de la révolte du Caire, que mon père avait apaisée, *en leur absence à tous*, comme il le leur écrivait lui-même. A mon père, on substitua ce grand hussard blond, qui n'est le portrait de personne, et qui, n'ayant rien dit aux yeux des contemporains, ne dira rien à ceux de la postérité.

On verra plus tard que cette haine s'étendit à moi, et que, malgré les démarches qui furent faites en ma faveur par les anciens amis de mon père, je ne pus jamais obtenir mon entrée dans aucune école militaire, ni dans aucun collège civil

Au reste, mon père, l'homme du camp de Maulde, l'homme du camp de la Madeleine, l'homme du mont Cenis, l'homme du siège de Mantoue, l'homme du pont de Brixen, l'homme de la révolte du Caire, l'homme que Bonaparte avait fait gouverneur du Trévisan et qu'il avait présenté au Directoire comme l'Horatius Coclès du Tyrol, mon père mourait sans avoir été fait simple chevalier de la Légion d'honneur.

Il n'était donc pas étonnant que l'âme de mon père, avant de remonter au ciel, se fût arrêtée une seconde sur son pauvre enfant, qu'il laissait si dépouillé de toute espérance sur la terre.

Que devins-je au milieu de cette tempête de douleur qui soufflait autour de moi? Quelle part prit à la mort cette vie qui commençait à peine? C'est ce que j'ignore complètement; je ne me souviens que du moment où ma mère me prit dans ses bras, comme je l'ai dit, et m'emporta.

Une lettre de M. Deviolaine, qui annonce la mort de mon père au général Pille, son ami, me guide seule dans cette obscurité, et m'apprend que nous nous réfugiâmes à Antilly

Voici cette lettre:

« Villers-Cotterets, 27 février 1806.

« Mon cher cousin,

« Je ne croyais pas avoir à vous annoncer si tôt la mort du brave et malheureux général Dumas. Il a fini sa carrière hier à onze heures du soir, à Villers-Cotterets, où il était revenu pour suivre les ordonnances des médecins.

La maladie qui l'emporte au tombeau est la suite des mauvais traitements qu'il a éprouvés à Naples, à son retour d'Egypte. Il a eu la consolation d'apprendre, le jour de sa mort, que ce pays était conquis par les Français; mais cette satisfaction ne l'a point consolé de la privation d'avoir été à même de terminer ses jours au champ d'honneur. Depuis qu'il n'est plus en activité, comme pendant sa maladie, il n'a cessé de former des vœux pour la prospérité des armes de la France. C'était un spectacle touchant que de lui entendre exprimer, quelques heures avant sa mort, que, pour le sort de sa femme et de ses enfants, il voudrait être enterré dans les champs d'Austerlitz. En effet, mon cher cousin, il les laisse sans aucun moyen d'existence; sa maladie a consommé le peu de ressources qui lui restaient.

« Ma femme est allée reconduire madame Dumas, sa parente, à Antilly, où elle passera quelques jours, tandis que nous allons nous occuper de rendre, autant que possible, au général les honneurs funèbres que les grades qu'il a occupés, sa bravoure et l'amitié de ses concitoyens lui ont mérités.

« En me chargeant de vous annoncer cette triste et malheureuse nouvelle, j'ai dit à madame Dumas que je vous inviterais d'en faire part aux compagnons d'armes de son mari; la part qu'ils voudront bien y prendre adoucira un peu l'amertume de ses chagrins.

« Je vous remercie bien, mon cher cousin, de l'extrait de mort du maréchal des logis Lasne. S'il n'est pas suffisamment en règle, j'aurai l'honneur de vous en informer.

« Recevez, mon très cher cousin, l'assurance de mon dévoué attachement.

« DEVIOLAINE. »

M. Deviolaine n'avait nullement exagéré l'état de détresse où nous nous trouvions. Mon père n'avait pour toute fortune que son traitement de retraite de quatre mille francs; la pension de ma sœur enlevait d'abord *douze cents francs* là-dessus; restaient deux mille huit cents francs pour subvenir aux frais de maladie, aux voyages d'un mourant tourmenté de ce besoin de changement qui poursuit ceux que la mort presse, et à nos besoins, à nous; c'était bien peu, comme on voit.

Aussi ma pauvre mère mit-elle en campagne tous les anciens amis de mon père, Brune, Murat, Augereau, Lannes, Jourdan, pour obtenir une pension de l'empereur. Tout fut inutile. Les instances les plus pressantes allèrent se briser contre cette haine étrange, et, fatigué d'entendre répéter un nom qui n'était déjà plus qu'un souvenir, Napoléon s'emporta jusqu'à dire à Brune, le plus ardent de nos solliciteurs :

— Je vous défends de jamais me parler de cet homme-là.

Cependant ma mère ne pouvait croire que, veuve d'un homme qui avait commandé en chef trois armées, qui avait été sous les drapeaux pendant vingt ans, à qui ses campagnes faisaient quarante-quatre ans de service, quoiqu'il n'eût que quarante et un ans d'âge, ma mère ne pouvait croire que cette pauvre veuve n'eût pas droit de demander à la France une pension, un secours, un morceau de pain. Une lettre de Jourdan vint lui enlever tout espoir et lui apprendre qu'il ne fallait plus rien attendre que de Dieu.

Voici cette lettre. On ne croirait pas, si je racontais purement et simplement, on ne croirait pas que, dans ce temps de splendeur guerrière, quand Napoléon, installé dans le palais des rois de France, remuait plus de millions que n'en avait jamais remué Louis XIV, on ne croirait pas que ce conquérant, ce vainqueur, ce César, cet *Auguste*, qui posait son pied sur l'Europe et étendait sa main sur le monde, laissât sciemment mourir de faim la femme et les enfants de celui qui avait pris le mont Cenis, fait capituler Mantoue, forcé les gorges du Tyrol et apaisé la révolte du Caire.

Mais, comme il faut qu'on le croie, sire, je citerai la lettre de Jourdan, dût-elle faire tache au manteau impérial de Votre Majesté.

« Naples, 28 avril 1806.

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de recevoir de Son Excellence le ministre de la guerre une réponse à la lettre que je lui avais écrite en votre faveur. Il m'annonce, avec regret, que vous ne pouvez obtenir aucune pension; que la loi du 8 floréal an XI ne permet d'en accorder qu'aux veuves de militaires tués dans les combats ou morts dans les six mois des blessures qu'ils y ont reçues, et que le général Dumas n'était point en activité de service au moment de son décès. Il ne vous reste donc, madame, d'autre moyen de réussir que celui de vous présenter vous-même à Sa Majesté l'empereur et de solliciter ses bienfaits.

« J'ai l'honneur de vous saluer, madame, avec la plus parfaite considération.

« Le maréchal JOURDAN. »

C'était un moyen, en effet. Ma mère partit pour Paris, afin de se présenter elle-même à Sa Majesté l'empereur et de solliciter ses bienfaits. Mais Sa Majesté l'empereur lui refusa l'audience qu'elle demandait, et elle revint à Villers-Cotterets plus pauvre de l'argent qu'elle avait dépensé dans son voyage.

Sire, vous êtes peut-être Annibal, vous êtes peut-être César, vous êtes peut-être Octave; la postérité, qui n'est pas encore venue pour vous, ou qui peut-être est venue trop tôt, en décidera; mais, à coup sûr, vous n'êtes pas Auguste! Auguste plaidait lui-même pour le vieux soldat qui avait servi sous lui à Actium, et vous, vous condamniez à la misère la veuve de celui qui avait servi non seulement sous vous, mais encore avec vous!

J'ai dit qu'à votre défaut restait Dieu, sire. Voyons ce que Dieu fit de la pauvre famille abandonnée.

XXI

NOUS NOUS RÉFUGIONS, MA MÈRE ET MOI, CHEZ MON GRAND-PÈRE. — LA MAISON DE MADAME DARCOURT. — MES PREMIÈRES LECTURES ET MES PREMIÈRES TERREURS. — LE PARC DE VILLERS-COTTERETS. — M. DEVIOLAINE ET SA FAMILLE. — L'ESSAIM D'ABEILLES. — LE VIEUX CLOITRE.

Nous allâmes tous demeurer chez mon grand-père et ma grand'mère, qui vivaient encore. On élargit le foyer, et nous nous y assîmes, ma mère, ma sœur et moi.

Mon grand-père s'était réservé un logement à l'hôtel de l'*Épée*, où était mort mon père. Nous prîmes cette chambre du mort, et nous vécûmes en face de tout ce qui lui avait appartenu.

Maintenant, au milieu de cette obscurité dans laquelle, pareilles à des rêves à moitié effacés, flottent les premières années de ma vie, se détache, avec une grande précision, le souvenir des trois principales maisons dans lesquelles s'écoula toute mon enfance.

Ces trois maisons sont celles de madame Darcourt, de M. Deviolaine et de M. Collard.

On se rappelle que j'ai déjà eu l'occasion de prononcer les noms de madame Darcourt, de MM. Deviolaine et Collard.

Qu'on me permette, ne fût-ce que pour payer une dette de reconnaissance, de parler un peu de ces trois familles. D'ailleurs, les tableaux du genre de ceux que je vais essayer de tracer n'ont de valeur que par les détails.

Madame Darcourt était notre voisine; elle demeurait au rez-de-chaussée de la maison attenante à celle où mon père était mort. C'était la veuve d'un chirurgien militaire assez distingué. Elle avait deux enfants, un fils et une fille. Le fils pouvait avoir vingt-huit ans, et s'appelait Antoine; la fille pouvait en avoir vingt-quatre ou vingt-cinq, et s'appelait Eléonore.

Quant à la mère, Dieu lui a donné une longue et heureuse vie : elle vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans.

J'ai peu connu Antoine; mais j'ai presque été élevé par Eléonore.

Ce qui m'attirait surtout dans la maison, outre l'amitié qu'on m'y témoignait, c'était une magnifique édition de Buffon avec gravures coloriées.

Tous les soirs, tandis que ma mère, après avoir fait sa visite au cimetière, — promenade pieuse, à laquelle elle ne manqua jamais un seul jour; — tous les soirs, tandis que ma mère s'ensevelissait avec sa douleur dans un coin de la cheminée, tandis que madame Darcourt et sa fille travaillaient à des ouvrages d'aiguille, on me mettait un volume de Buffon entre les mains, et l'on était débarrassé de moi pour toute la soirée.

Il en résulte que j'appris à lire, je ne sais trop comment, mais je puis dire pourquoi : c'était pour connaître l'histoire, les mœurs, les instincts des animaux dont je voyais les portraits. Il résulta de cette curiosité pour les batraciens et pour les ophidiens surtout, qu'à l'âge où les enfants épellent encore, j'avais déjà lu tous les livres qui forment la bibliothèque du jeune âge.

Ce fut chez madame Darcourt que j'éprouvai pour la première fois le sentiment de la peur, qui était resté complètement inconnu à ma première jeunesse.

Ma manie de lecture s'étendait à tout, même aux journaux, que j'ai si peu lus depuis.

Je tombai un jour sur le *Journal de l'Empire*, et j'y lus dans un entrefilet, qu'un prisonnier, enfermé dans les cachots d'Amiens, y avait été dévoré par un serpent.

Jusque-là, j'avais regardé le serpent comme un monstre, sinon mythologique, du moins appartenant à une autre partie du monde que le nôtre.

Dans Buffon, ou plutôt dans Daudin, son continuateur, il avait été pour moi un objet de continuelle curiosité; dans le *Journal de l'Empire*, il devint pour moi un objet de profonde terreur.

Le même soir où j'avais lu le fatal entrefilet, je parus m'absorber dans la lecture de *Robinson Crusoé*, et je demandai à n'aller me coucher que le plus tard possible, c'est-à-dire quand ma mère allait se coucher elle-même.

Cette faveur me fut facilement accordée.

Mais, les mêmes prétentions s'étant renouvelées le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, force me fut de donner une explication.

Je racontai l'histoire du prisonnier d'Amiens, et j'avouai que, si j'allais me coucher avant les autres, j'aurais peur d'être dévoré par un serpent.

L'aveu surprit fort ma mère. J'avais été assez brave jusque-là. Elle fit tout ce qu'elle put pour combattre cette terreur par le raisonnement; mais le raisonnement échoua devant l'instinct, et le temps seul parvint, je ne dirai pas à effacer, mais à atténuer chez moi l'effet de ce terrible souvenir.

Après la maison de madame Darcourt, à laquelle je ne dis point un éternel adieu, les deux maisons qui furent les plus hospitalières à notre malheur, je le répète, furent les maisons de M. Deviolaine et de M. Collard.

M. Deviolaine était notre cousin par alliance; il avait épousé une nièce de mon grand-père qui avait été élevée chez nous, à côté de ma mère, étant orpheline; de plus, il avait été fort lié avec mon père.

M. Deviolaine était inspecteur de la forêt de Villers-Cotterets: ce qui lui donnait une des premières positions dans notre petite ville, et c'est tout simple, puisque notre petite ville n'avait que deux mille quatre cents âmes, tandis que notre forêt avait cinquante mille arpents.

M. Deviolaine était à mes yeux une grande puissance, non point par le motif que je viens de déduire, mais parce que, en vertu de sa position, c'était lui qui donnait la permission de chasser dans la forêt, et que chasser un jour librement dans cette forêt était une des ambitions de mon enfance.

Cette ambition, comme quelques-unes de mes autres ambitions, s'est réalisée depuis: et, je dois le dire, c'est une de celles où j'ai trouvé le moins de désappointement.

Relativement au petit appartement auquel nous étions restreints depuis la mort de mon père, la maison de M. Deviolaine était un palais très apprécié par moi, pauvre enfant, qui, élevé aux châteaux des Fossés et d'Antilly, courant sans cesse par les chemins et les pelouses, semblais nourri d'air et de soleil. Cette maison de M. Deviolaine se composait d'abord d'un corps de logis assez considérable, d'écuries et de remises, de basses-cours et d'un charmant jardin, moitié anglais, moitié français, c'est-à-dire moitié pittoresque, moitié fruitier. Le jardin anglais avait des cascades, des bassins, des saules pleureurs; le jardin fruitier avait force poires, pêches, reines-Claude, artichauts et melons; ensuite, il donnait sur un magnifique parc: pour la vue, par une grille; pour la promenade, par une porte.

Ce parc, planté par François Ier, fut abattu par Louis-Philippe.

Beaux arbres! à l'ombre desquels s'étaient couchés François Ier et madame d'Étampes, Henri II et Diane de Poitiers, Henri IV et Gabrielle, vous aviez le droit de croire qu'un Bourbon vous respecterait; que vous vivriez votre longue vie de hêtres et de chênes; que les oiseaux chanteraient sur vos branches mortes et dépouillées, comme ils chantaient sur vos branches vertes et feuillues! Mais, outre ce prix inestimable de poésie et de souvenirs, vous aviez malheureusement un prix matériel, beaux hêtres à l'enveloppe polie et argentée, beaux chênes à l'écorce sombre et rugueuse! vous valliez cent mille écus! Le roi de France, qui était trop pauvre pour vous conserver avec ses six millions de revenus particuliers, le roi de France vous a vendus! Je n'eusse eu que vous pour toute fortune, que je vous aurais gardés, moi; car, poète que je suis, il y a une chose que je préférerais à tout l'or de la terre, c'est le murmure du vent dans vos feuilles; c'est l'ombre que vous faisiez trembler sous mes pieds; ce sont les douces visions, les charmants fantômes qui, le soir, entre le jour et la nuit, à l'heure douteuse du crépuscule, glissaient entre vos troncs séculaires, comme glissent les ombres des antiques Abencérages entre les mille colonnes de la mosquée royale de Cordoue!

Il était loin de se douter de cela, cet autre poète qu'on appelait Demoustier, lorsqu'il écrivait, sur l'écorce de l'un de vous, ces vers disparus avec vous, et que moi seul sais peut-être aujourd'hui:

> Ce bois fut l'asile chéri
> De l'amour autrefois fidèle;
> Tout l'y rappelle encore, et le cœur attendri
> Soupire en se disant: « C'est ici que Henri
> Soupirait près de Gabrielle. »

Et c'est pourtant cela qui l'a renversé, cet homme, qui se croyait plus solidement enraciné au trône que vous ne l'étiez à la terre. C'est qu'il ne comprenait rien de ce qui était grand; c'est que chaque chose, dépouillée de ce prestige que lui prête l'imagination, n'avait à ses yeux que sa valeur matérielle; c'est qu'il se disait: « Tout homme se peut acheter, comme tout arbre se peut vendre. J'ai d'immenses forêts, je vendrai des arbres, et j'achèterai des hommes. »

Sire, vous vous trompiez. Il y a autre chose dans la vie que l'algèbre et que l'arithmétique: il y a la croyance, il y a la foi; vous n'avez pas cru aux autres, et les autres n'ont pas cru en vous; vous avez soufflé sur le passé, et le passé a soufflé sur vous.

Oh! que nous voilà loin de cette maison de M. Deviolaine qui me semblait un palais!

Beaux arbres! c'est que vous étiez non seulement un palais, mais un temple; un temple où le Seigneur se manifestait à moi, quand, couché à vos pieds, et tout ignorant encore de leurs noms, j'essayais de contempler, à travers la voûte mobile de votre feuillage, les étoiles de vos belles nuits d'été. Combien de fois, quand l'enfant rieur et turbulent commençait de faire place au jeune homme rêveur; combien de fois, caressé par l'herbe que la brise courbait sur moi, j'ai tendu deux bras vers une étoile plus brillante que les autres ou essayé de saisir un rayon de la lune qui se jouait sur mon visage, en disant: « Seigneur, vous êtes là-haut! Seigneur, vous êtes ici! Seigneur, vous êtes partout! Seigneur, prenez-moi dans votre main puissante, et faites de moi un instrument qui puisse vous glorifier et vous bénir, une harpe qui vous chante, une lyre qui vous loue, une voix qui vous prie! Grandissez-moi, Seigneur, pour me rapprocher de vous! et plus vous me grandirez, plus je confesserai humblement votre nom, votre splendeur, votre majesté!... C'est vous, mon Dieu! qui faites pousser les forêts que les rois vendent; c'est vous qui envoyez les petits oiseaux qui chantent dans leurs branches; c'est vous qui les caressez avec la brise, qui est votre sourire, qui les réchauffez avec le soleil, qui est votre regard, qui les déracinez avec l'ouragan, qui est votre colère! Seigneur, vous seul êtes grand, vous seul êtes éternel! »

Revenons à M. Deviolaine et à sa maison.

Tout ce logement qu'elle contenait était loin, au reste, d'être du superflu. M. Deviolaine avait une véritable famille de patriarche: un fils et deux filles d'un premier mariage, un fils et deux autres filles d'un second.

C'étaient ces derniers qui, nés de notre cousine, étaient nos parents.

Comme le nom de M. Deviolaine et celui de ses enfants se mêlent à toute la première partie de ma vie, je m'arrêterai un instant sur toute cette riche famille.

Les trois enfants du premier lit se nommaient, le garçon, Victor, et les deux filles, Léontine et Léonore.

Les trois enfants du second lit se nommaient le garçon Félix, et les deux filles, Cécile et Augustine.

Une troisième fille survint, mais sept ou huit ans plus tard. Nous dirons un mot de sa naissance lorsque le moment en sera venu.

Victor, Léontine et Léonore étaient beaucoup plus âgés que moi, et se trouvaient être naturellement les compagnons de ma sœur, qui elle-même était mon aînée de neuf ans. Ils attiraient à eux Cécile, l'aînée des enfants du second lit, dont l'âge se rapprochait plus de leur âge que du mien. Puis ils me laissaient pour compagnons de jeux Augustine, plus âgée que moi d'un an, et Félix, moins âgé que moi de deux.

M. Deviolaine, le chef de la famille, était au fond un excellent homme; je dis au fond, car, à la surface, la nature l'avait doué d'une écorce qui, en rugosité, pouvait le disputer aux plus rudes chênes de sa forêt.

C'était un homme de cinq pieds sept pouces, avec de petits yeux noirs ombragés d'énormes sourcils, des lèvres épaisses et allongées en moue, bâti en Hercule, vêtu comme un sanglier, et à peu près aussi sociable que l'animal auquel nous nous permettons de le comparer. Par ses bourrasques, — et tous les jours étaient des jours d'avril pour lui, — par ses bourrasques, il était devenu la terreur de sa famille. Lorsqu'il descendait de son cabinet, isolé du reste de la maison, avec une figure pleine de giboulées, femmes, enfants et domestiques se sauvaient devant lui, effarés et la tête basse, comme berger, chiens et troupeaux se sauvent devant un ouragan

Je ne l'ai jamais vu qu'une fois avec une figure gracieuse. Je ne l'ai jamais entendu qu'une fois parler sans jurer. Ce changement moral et physique avait été opéré en lui à propos d'un essaim de mouches à miel que l'on craignait de voir s'emporter, et qu'il avait tenté, lui, de recueillir.

C'était l'été : il était en chemise ouverte ; il avait secoué imprudemment l'arbre où l'essaim s'était groupé, et une moitié de l'essaim, c'est-à-dire deux mille mouches à miel, à peu près, lui étaient tombées dans la poitrine.

L'événement était arrivé au bout du jardin : nous étions groupés sur le seuil de la cuisine, attendant le résultat de l'opération, quand tout à coup nous l'aperçûmes à l'extrémité d'une allée, revenant vers la maison à pas comptés, la figure souriante, écartant sa chemise de ses deux mains et disant de sa voix la plus douce :

— Allez, mes petites, allez...

Et nous le regardions ainsi de loin ; et nous nous émerveillions de le voir marchant d'une allure inconnue, souriant d'un sourire inouï, parlant avec une douceur incompréhensible ; et chacun se demandait à qui M. Deviolaine pouvait parler et sourire ainsi.

M. Deviolaine parlait et souriait aux mouches à miel.

La voix de la douceur lui réussit. Toutes s'envolèrent, depuis la première jusqu'à la dernière, sans qu'une seule le piquât, mais, quand la dernière fut envolée, quand il leva les yeux, quand il aperçut sa femme, ses enfants, ses domestiques échelonnés sur l'escalier de la cuisine et le regardant, il y eut une éruption de *mille tonnerres*, et autres jurons, dont la maison fut huit jours à se remettre.

Quant à nous, la façon dont nous disparûmes tenait de la magie ; on eût dit que la terre s'était ouverte sous nos pieds, et que nous nous étions engloutis.

Et ce qu'il y avait de remarquable dans tout cela, c'est que les tempêtes n'avaient jamais d'autre résultat que force nuages et éclairs ; mais de grêle, mais de foudre, néant. Personne n'a mémoire que M. Deviolaine ait jamais allongé un coup de pied même à un chien, à moins que son chien ne fût hors de la portée de son pied.

Outre cette maison, M. Deviolaine avait, au milieu d'une charmante petite plaine, entourée de tous côtés par la forêt, une autre propriété appelée Saint-Remy.

Oh ! Saint-Remy mérite une description toute particulière ; car c'étaient les grands jours de fête que ceux où l'on allait à Saint-Remy.

Saint-Remy était un ancien couvent de femmes ; à quel ordre appartenait-il ? Je n'en sais plus rien. Je me rappelle seulement le portrait de l'abbesse, dans un cadre au-dessus de la cheminée de la grande salle : c'était une belle femme, toute vêtue de noir, avec un cordon bleu soutenant une croix ; ronde et potelée, grasse de cette graisse qui n'appartient qu'aux embonpoints séraphiques ; elle avait un nom de noblesse que l'on savait là-bas, et que j'ai oublié.

Ce couvent avait été peuplé jusqu'en 1791 ou 1792 ; puis était venue la loi qui abolissait les vœux ; toutes les colombes du Seigneur avaient alors pris leur volée, et M. Deviolaine avait, je crois, acheté le couvent comme bien ecclésiastique.

De ce couvent restait un cloître immense, moins grand peut-être cependant que je ne le vois en souvenir ; les yeux des enfants ont, sous ce rapport, d'étranges mirages ; l'espace, c'est pour eux l'infini. Outre ce cloître, de grands escaliers à rampes de fer, qui conduisaient aux anciens appartements de l'abbesse, dont on n'avait meublé qu'une partie ; — le reste était la propriété des rats et des chats, qui paraissaient avoir fait trêve et vivre en assez bonne intelligence.

Douze arpents de prairie, de petits bois et de jardins fermés de murs, enveloppaient ce vieux cloître tout ombragé d'arbres aussi vieux que lui.

Aujourd'hui, arbres et cloître sont abattus ; rien ne tient réellement à la surface de la terre ; tout s'élève pour disparaître : la vie des monuments, des arbres, des hommes, tout cela est une question de durée ; la pierre et le bois ont leur néant, de même que la chair et les os.

Mais alors, comme les espérances de notre jeune vie, tout était debout ; le cloître ignorait les bandes noires, les arbres ignoraient les spéculateurs ; tout cela fut vendu en bloc, abatage et démolition, et, des débris de l'immense bâtiment et de l'ébranchement des chênes, il resta de quoi bâtir une gentille petite maisonnette comme celles qu'on bâtit à présent, avec un salon de quatre mètres carrés et de petites chambres de douze pieds de long sur huit de large ; véritables maisons de Socrate, vides, si petites qu'elles soient, faute d'amis pour les remplir !

Oh ! le grand cloître, comme le dimanche il était plein de courses folles et de cris joyeux ! comme tout ce monde d'enfants que le hasard de la vie allait éparpiller hors de la ville natale, loin de la double maternité de la famille et du pays, comme tout ce monde était heureux et reconnaissant envers le fondateur inconnu de cet immense nid, si triste autrefois, et aujourd'hui si peuplé d'oiseaux gais et chanteurs ! comme ce bruit venant de la vie devait faire étrangement tressaillir dans leurs tombes ces ombres noires qui avaient été des femmes, ces corps qui avaient eu une âme, ces cadavres qui avaient eu un cœur, et qui étaient venus éteindre dans l'obscurité du cloître, dans la nuit de la pénitence, dans les mystères de l'ascétisme, la flamme de leur cœur, les espérances de leur âme, la beauté de leur visage.

Nous riions là où peut-être avaient coulé bien des larmes ; nous bondissions d'un pied joyeux dans la vie là où peut-être avaient marché vers la mort bien des pas lents, mornes et désespérés.

Mais que nous importait à nous, enfants nés d'hier ? Est-ce qu'il y avait un passé pour nous ? A peine se rappelait-on le dernier automne avec ses feuilles jaunes ; à peine se souvenait-on du dernier printemps avec ses feuilles verdissantes ; toute notre mémoire datait du soleil d'hier, toute notre espérance était dans le soleil de demain ; vingt-quatre heures, c'était l'avenir ; un mois, c'était l'éternité.

Que de souvenirs d'enfance oubliés par moi dans les chemins et dans les prairies de cet enclos, et que j'y retrouverais à chaque pas, si j'y retournais aujourd'hui, comme ces fleurs de diamants, de rubis et de saphirs, cueillies des parterres des *Mille et une Nuits*, et qui ne se fanent jamais !

XXII

LES DEUX COULEUVRES. — M. DE VALENCE ET MADAME DE MONTESSON. — CE QUE C'ÉTAIT QUE LA PETITE HERMINE. — LE CHARRON GARNIER ET MADAME DE VALENCE. — MADAME LAFARGE. — APPARITION FANTASTIQUE DE MADAME DE GENLIS.

J'eus un jour une grande peur dans ce beau jardin. A l'un des angles était quelque chose comme une tourelle ruinée et sans toit ; dans les jours d'août, le soleil s'y engouffrait et en faisait une fournaise. Alors, c'était curieux de voir les mouches y bruire et les papillons y voltiger, les beaux lézards gris et verts y courir sur les murailles. Un jour que je jouais aux environs de cette tourelle, j'entendis des sifflements aigus ; je m'approchai, et, par l'ouverture qui avait été autrefois une porte, je vis deux longues couleuvres dressées sur leur queue, le corps en spirale, dardant l'une contre l'autre leur langue noire avec des sifflements d'amour ou de colère. Tels devaient être les deux serpents auxquels Mercure jeta sa baguette, et qui s'enroulèrent à l'entour pour l'éternité.

Mais, moi, je n'étais pas Mercure, je n'avais pas cette baguette enchantée qui pacifiait les haines les plus envenimées ; je me sauvai comme se serait sauvé Laocoon, s'il avait vu les deux serpents de Ténédos roulant sur les dernières vagues des Dardanelles, et s'il eût su que c'était pour l'étouffer, lui et ses enfants, qu'ils quittaient leur île.

Je rencontrai M. Deviolaine, qui, me voyant tout effaré me demanda ce que j'avais. Je le lui racontai ; mais, à mon grand étonnement, il ne partagea point mon épouvante · seulement, il arracha de terre un échalas qui servait de tuteur à un jeune arbre, et s'achemina vers la tourelle, d'où, après un combat de cinq minutes, il sortit vainqueur des deux hydres.

Dès lors, M. Deviolaine m'apparut comme Hercule, dompteur des monstres.

Je reviendrai souvent à M. Deviolaine ; il a eu une grande influence sur ma destinée ; c'est l'homme dont j'avais le plus peur, et que cependant j'ai le plus aimé après mon père.

Ceci posé, passons à M. Collard.

M. Collard, homme d'humeur aussi douce et de visage aussi souriant que M. Deviolaine, son ami intime, était d'humeur orageuse et de visage froncé ; M. Collard était le chef d'une famille sur laquelle le terrible et mystérieux procès du Glandier a jeté, depuis, une fatale célébrité.

M. Collard, qui habitait le charmant petit château de Villers-Hellon, situé à trois lieues de Villers-Cotterets, était de souche aristocratique ; seulement, il avait quitté son nom de Montjouy pour garder purement et simplement celui de Collard, qui effarouchait moins que l'autre les oreilles démocratiques. Depuis, il avait connu M. de Talleyrand au Corps législatif, et, en 1795 ou 1796, avait épousé une jeune fille nommée Hermine, qui habitait chez madame de Valence.

Un jour, M. le duc d'Orléans entra à l'improviste chez

madame de Montesson, alors sa femme, et trouva M. de Valence à ses pieds et la tête sur ses genoux. La situation était grave; mais madame de Montesson était une grande dame qui ne se démontait point facilement : elle se retourna souriante vers son mari, demeuré debout et stupéfait sur le seuil de la porte.

— Venez à mon aide, monsieur le duc, dit-elle, et débarrassez-moi de Valence : il adore Pulchérie, et veut absolument l'épouser.

Pulchérie était la seconde fille de madame de Genlis ; la première se nommait Caroline, et a épousé M. de Lawoestine.

Le duc ne demandait pas mieux, surtout après la peur qu'il venait d'avoir, que de marier Pulchérie à M. de Valence. Il donna six cent mille francs à la future, et le mariage se fit.

Maintenant, comment la petite Hermine se trouvait-elle chez madame de Valence, et quelle était cette petite Hermine? C'est ce que nous allons dire.

Madame de Montesson était la tante de madame de Genlis. Madame de Genlis avait été placée par madame de Montesson chez la duchesse d'Orléans (mademoiselle de Penthièvre), comme dame d'honneur. Là, Philippe-Joseph, depuis Philippe-Egalité, l'avait connue, en était devenu amoureux, en avait fait sa maîtresse, et en avait eu une fille.

Cette fille, c'était la petite Hermine.

La petite Hermine était élevée en Angleterre.

Lorsque madame Adélaïde, la sœur du roi Louis-Philippe, eut sept ou huit ans, il fut question de lui donner pour compagne d'étude une jeune Anglaise avec laquelle elle pût constamment parler anglais. C'était un moyen de rapprocher Hermine de son père et de sa mère. Hermine quitta Londres, et vint à Paris.

Lors de l'émigration du duc de Chartres, de MM. de Beaujolais, de Montpensier et de la princesse Adélaïde, Hermine, alors âgée de quatorze à quinze ans, trouva un asile chez madame de Valence, sa sœur ; mais bientôt madame de Valence, arrêtée elle-même, était jetée en prison, tandis que Philippe-Egalité portait sa tête sur l'échafaud, dont n'avait pu le sauver l'infamie jetée par lui sur le nom de sa mère.

Hermine alors demeura avec les enfants de madame de Valence : Félicie, qui a épousé M. de Celles ; Rosamonde, femme du maréchal Gérard.

Les pauvres enfants allaient devenir orphelins ; un miracle sauva madame de Valence.

Un charron, nommé Garnier, qui demeurait rue Neuve-des-Mathurins, était amoureux d'elle. Ce Garnier était municipal. Au péril de sa vie, il brûla deux fois le cahier de notes envoyées au tribunal révolutionnaire par le directeur de la maison d'arrêt, et dans lesquelles madame de Valence était dénoncée comme la plus aristocrate de la prison. Ce dévouement mena madame de Valence jusqu'au 9 thermidor. Le 9 thermidor la sauva.

Tous les ans, au 1er janvier, le charron Garnier venait voir madame de Valence. On se souvenait que c'était à lui qu'on devait cette vie précieuse, et chacun l'embrassait comme mérite d'être embrassé un sauveur.

A la mort de mon père, M. Collard fut nommé mon tuteur. J'ai donc pu voir madame Collard encore jeune, c'est-à-dire à l'âge de trente à trente-deux ans, à peu près. Il était impossible de réunir à une si parfaite distinction de manières, à une si haute dignité de gestes et de façons, plus de grâce hospitalière que ne le faisait madame Collard.

Elle avait un fils et trois filles :

Maurice, qui s'est fait gentilhomme campagnard ;

Caroline, qui avait épousé le baron Capelle, et dont la fille Marie est devenue, sous le nom de madame Lafarge, l'héroïne du drame le plus émouvant qui depuis longtemps se soit déroulé devant une cour d'assises ;

Hermine, qui a épousé le baron de Martens, ambassadeur de Prusse en Portugal, et qui a hérité de l'esprit, de l'aristocratie et de l'inaltérable jeunesse de sa mère ;

Enfin, Louise, qui a épousé Garat, l'homme dont la signature est la mieux appréciée de toutes les signatures commerciales.

Louise a été et est encore une des plus jolies femmes de Paris.

J'ai parlé du jardin de ville et du jardin de campagne de M. Deviolaine ; mais qu'étaient-ce que ces jardins, auprès du parc de Villers-Hellon, avec ses grands arbres, ses beaux massifs et sa petite rivière, verte comme un collier d'émeraudes, se tordant au milieu de tout cela !

Aussi, dans mon égoïsme d'enfant, celle des trois maisons que je préférais, c'était celle de M. Collard. La maison Darcourt avait un bien beau *Buffon*; mais elle n'avait pas de jardin. La maison Deviolaine avait un bien beau, et même deux bien beaux jardins ; mais M. Deviolaine avait une terrible figure, tandis que M. Collard avait beau jardin, bon visage, et, en outre, une *Bible* magnifique.

C'est dans cette Bible que j'ai appris mon histoire sacrée, encore aujourd'hui si présente à ma mémoire, que je ne crois pas avoir eu besoin de la relire depuis.

J'ai parlé de deux grandes terreurs déjà éprouvées dans ma vie. La troisième date de Villers-Hellon.

Un soir que j'étais, selon mon habitude, occupé à feuilleter les gravures de ma belle Bible, — j'avais quatre ou cinq ans à cette époque, — nous entendîmes s'arrêter une voiture devant le perron, puis pousser de grands cris dans la salle à manger. Chacun se précipitait vers la porte, lorsqu'elle ouvrit, et donna passage à la plus étrange Meg Merrilies que l'imagination d'un Walter Scott quelconque ait jamais pu inventer.

Cette sorcière, — et, au premier aspect, l'être qui nous apparaissait avait tout droit de réclamer ce nom ; — cette sorcière était vêtue de noir, et, comme elle avait perdu son bonnet, son tour de faux cheveux avait profité de la liberté qui lui était offerte pour s'envoler, de sorte que ses véritables cheveux tombaient grisonnants de chaque côté de son visage, et s'allongeaient flottants sur ses épaules.

Cette fois, c'était bien autre chose que le fameux serpent d'Amiens et les deux couleuvres de Saint-Remy ; d'ailleurs, le serpent d'Amiens, je ne l'avais jamais vu qu'avec les yeux de l'imagination ; les deux couleuvres de Saint-Remy, j'avais de l'espace pour leur échapper ; mais la sorcière, je la voyais avec les yeux du corps, et nous nous trouvions dans le même salon.

Je jetai ma Bible, et, profitant du tumulte qu'occasionnait cette apparition, je m'enfuis dans ma chambre, me fourrai dans mon lit tout habillé, et tirai les couvertures par-dessus ma tête.

Le lendemain, j'appris que la cause de mon effroi était l'illustre madame de Genlis, qui, en venant faire une visite à madame Collard, sa fille, avait été perdue par son cocher dans la forêt de Villers-Cotterets, et s'y était, dans sa terreur profonde des revenants, laissé prendre d'une panique dont elle n'était pas encore remise, quoiqu'elle m'en eût communiqué la meilleure partie.

Ce fut dans ces trois maisons que s'écoula la première partie de mon enfance, première partie toute émaillée de riants souvenirs, parce qu'elle est douce et franche comme toutes les aurores.

En effet, à part la figure rébarbative de M. Deviolaine, et les apparitions fantastiques de madame de Genlis, tout était souriant dans ces deux maisons. Les jardins étaient pleins d'arbres verts et de fleurs aux couleurs brillantes ; les allées étaient pleines de jeunes filles blondes et brunes, têtes gracieuses et souriantes, presque toutes roses et fraîches, au moins, quand elles n'étaient pas jolies.

Puis, de temps en temps, apparaissait, au milieu de cette rieuse et juvénile génération, quelque femme dont la réputation de beauté datait du siècle qui venait de s'éteindre, et qui, ayant conservé quelque chose des modes du Directoire, semblait, au milieu des efflorescences printanières, quelque splendide statue de l'Eté.

Ces femmes, c'étaient madame de Valence, madame Menin ou madame Dusauloy.

J'ai parlé plus haut de la princesse Pauline Borghèse, et j'ai dit les souvenirs qu'elle avait laissés dans mon esprit.

Revenons à moi.

XXIII

MADEMOISELLE PIVERT. — JE LUI FAIS LIRE LES « MILLE ET UNE NUITS » EN UN SEUL VOLUME. — LE PÈRE HIRAUX, MON MAITRE DE MUSIQUE. — LES PETITES MISÈRES DE SA VIE. — IL SE VENGE DE SES PERSÉCUTEURS A LA FAÇON DU MARÉCHAL DE MONTLUC. — IL EST CONDAMNÉ AU FOUET, ET MANQUE EN PERDRE LES YEUX. — CE QU'IL FAIT, LE JOUR DE PAQUES, DANS LES ORGUES DU COUVENT. — IL DEVIENT GARÇON ÉPICIER. — SA VOCATION LE RAMÈNE A LA MUSIQUE. — MON PEU D'APTITUDE POUR LE VIOLON.

Très jeune, je l'ai dit, grâce au Buffon de madame Darcourt, à la Bible de M. Collard et surtout aux bons soins de ma mère, j'avais appris à lire. De son côté, ma sœur, en pension à Paris, mais revenant aux vacances passer six semaines avec nous, avait complété mon éducation première en m'apprenant à écrire.

A cinq ou six ans, je possédais donc ces deux talents à un degré supérieur, ce qui me rendait d'une fatuité étrange. Je me vois encore en jaquette d'indienne, haut comme une botte

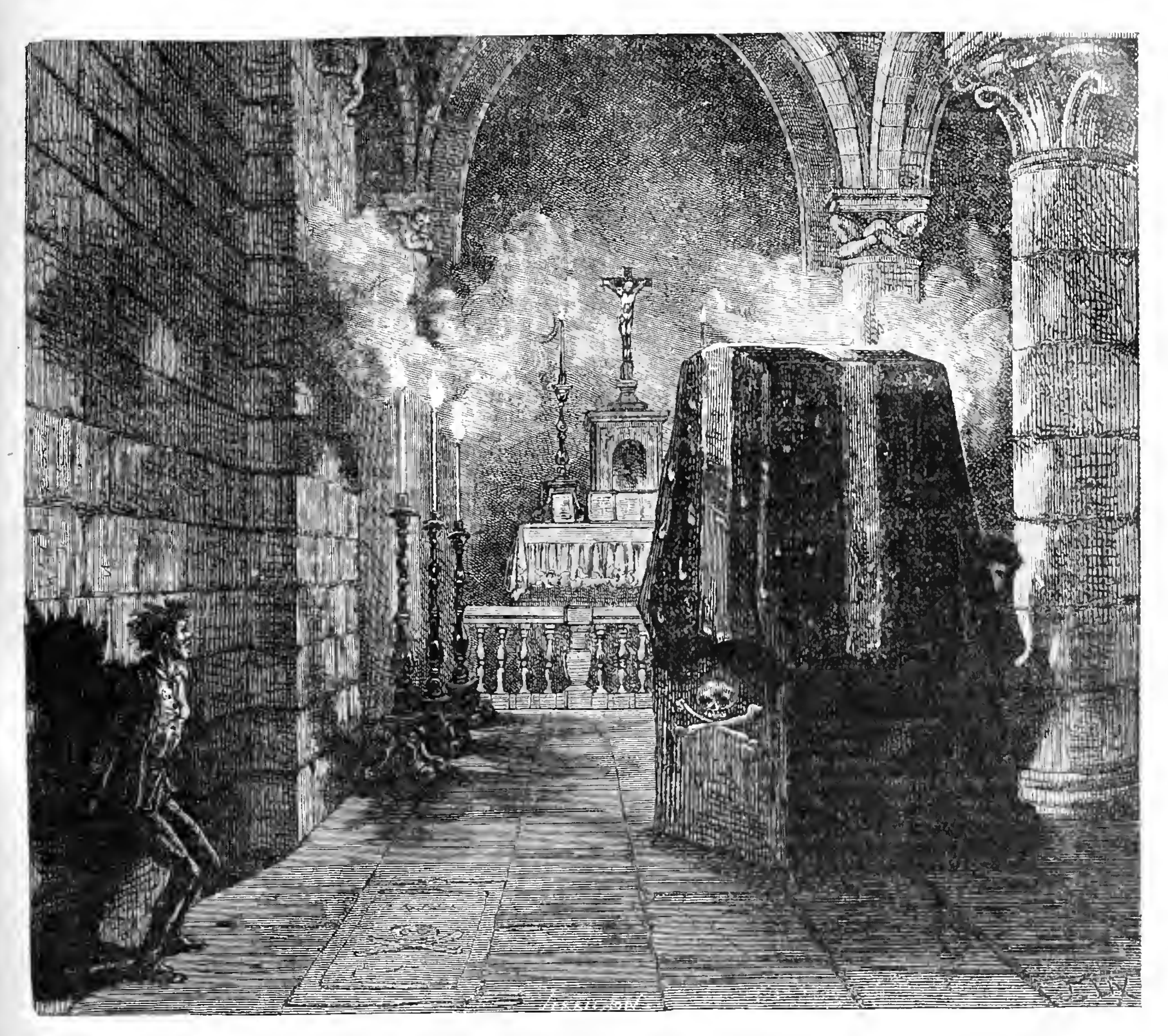
à l'écuyère : — ainsi que les Romains, je n'ai quitté la robe prétexte qu'à quinze ans ; — je me vois encore me mêlant, plein de pédantisme, aux conversations des grandes personnes, où j'apportais le trésor d'éducation profane et sacrée que j'avais puisé dans la mythologie et dans la Bible, les notions d'histoire naturelle que je devais à M. de Buffon et à M. Daudin, les connaissances géographiques que j'empruntais à Robinson Crusoë, et les idées sociales et politiques que j'avais prises au sage Idoménée, fondateur de Salente.

— Mas, dit-il (ce domestique s'appelait Mas), procurez-vous une gazette, et apportez-nous-la.

— Oh ! c'est inutile, mon cousin, fis-je en croisant mes mains derrière mon dos ; j'ai lu le journal, moi, et il n'y a rien d'important, qu'une séance au Corps législatif.

J'ai dit que M. Deviolaine allongeait souvent le pied, mais ne touchait jamais rien ; je me trompais ; cette fois, il toucha quelque chose.

Je sortis furieux, et de trois mois je ne voulus retourner dans une maison où j'avais subi une pareille humiliation.



Le catafalque avait remué et venait droit à lui.

C'était surtout en mythologie que j'étais fort. Outre les *Lettres à Emilie sur la mythologie*, de mon compatriote Demoustier, que je savais par cœur, je possédais une *Mythologie de la Jeunesse*, ornée de gravures et entrelardée de vers de Racine et de Saint-Ange, que je dévorais éternellement. Pas un dieu, pas une déesse, pas un demi-dieu, pas un faune, pas une dryade, pas un héros dont je ne connusse la filiation. Hercule et ses douze travaux, Jupiter et ses vingt transformations, Vulcain et ses trente-six infortunes, je savais tout cela sur le bout du doigt, et, chose bien plus extraordinaire, je le sais encore.

Aussi je me rappelle qu'un jour (c'était chez M. Deviolaine en 1809, c'est-à-dire à l'époque où chaque journal apportait chaque matin un de ces bulletins qui, pendant dix ans, ont fait de notre histoire une fable héroïque), je me rappelle, dis-je, que les convives, après le déjeuner, se demandaient les nouvelles du jour ; mais, comme il était de bon matin encore, personne n'avait lu les journaux, et, par conséquent, nul ne pouvait satisfaire la curiosité généralement exprimée.

M. Deviolaine sonna, le domestique parut.

Comment cette idée du Corps législatif m'était-elle venue ? Je vais vous le dire.

Un jour, j'avais vu M. Collard en habit bleu brodé en or.

— Vous êtes donc général comme papa, vous ? lui avais-je dit d'un air rogue.

— Non, mon petit ami, avait-il répondu, je suis membre du Corps législatif.

Depuis ce temps, je lisais les séances du Corps législatif pour savoir ce qu'y disait M. Collard.

Je ne l'ai jamais su.

Au reste, il faut le dire, tout le monde n'était pas aussi méprisant à l'endroit de mon érudition que s'était montré M. Deviolaine. Il y avait, entre autres, trois ou quatre vieilles dévotes, au nombre desquelles se trouvait une certaine demoiselle Pivert, âgée de soixante-cinq à soixante-six ans, qui appréciaient ma science et y applaudissaient. Il n'était sorte d'histoires sacrées et profanes qu'elles ne me fissent raconter, et mademoiselle Pivert surtout, qui ne se contentait pas de mes récits, avait recours à ma bibliothèque, afin de remonter aux sources.

Alors je lui donnais un volume dépareillé des *Mille et*

une Nuits, que je possédais, et qui contenait *la Lampe merveilleuse*, et rien autre chose. Elle s'absorbait huit jours dans cette lecture, me rendait le volume et me demandait le suivant, que je lui promettais pour le lendemain ; je lui prêtais le même, qu'elle lisait toujours avec une nouvelle conscience, et, je dois le dire, avec un nouveau plaisir.

Cela dura un an à peu près, pendant lequel elle relut le même volume cinquante-deux fois.

— Eh bien, mademoiselle Pivert, lui demandai-je au bout de l'année, cela vous amuse-t-il toujours, *les Mille et une Nuits?*

— Prodigieusement, mon petit ami, me répondit-elle ; mais, toi qui es si savant, tu pourras peut-être me dire une chose?

— Laquelle, mademoiselle Pivert?

— Pourquoi s'appellent-ils tous Aladin?

Comme, tout savant que j'étais, je n'eusse pu répondre à mademoiselle Pivert qu'en lui avouant la vérité, je confessai mon ignorance, et, pour elle, le poétique auteur inconnu des *Mille et une Nuits* eut cet impardonnable défaut d'avoir appelé tous ses personnages Aladin.

Cependant, cette somme énorme d'instruction, qui faisait à la fois mon orgueil et l'admiration de mademoiselle Pivert, paraissait encore insuffisante à ma pauvre mère.

Ma sœur était assez bonne musicienne et chantait agréablement. Ma mère, malgré notre état de gêne, se fût reproché de faire pour un de ses enfants ce qu'elle ne faisait pas pour l'autre ; elle décida donc que, moi aussi, je deviendrais musicien ; mais, comme il avait été déjà reconnu que, dans sa prodigalité envers moi, cette bonne mère qu'on appelle la nature m'avait doué de la voix la plus fausse qu'il y eût au monde ; comme, au contraire, on avait remarqué que j'avais les doigts très agiles et la main très adroite, on se décida à faire de moi un simple instrumentiste, et l'on me choisit le violon, instrument avec lequel le musicien, à moins d'être atteint de cécité, n'a pas l'habitude de s'accompagner lui-même.

Il n'y avait pas de choix à faire parmi les professeurs de Villers-Cotterets : la ville n'en possédait qu'un seul.

Il se nommait Hiraux.

Hiraux mériterait un chapitre à part, et même plutôt deux chapitres qu'un seul.

Hiraux, ou plutôt le père Hiraux, comme on l'appelait amicalement de par la ville, était un véritable musicien d'Hoffmann, avec sa longue taille mince, sa redingote marron et sa perruque, qui, à chaque salutation qu'il faisait, avait pris l'habitude de suivre son chapeau. Aussi, Hiraux, pour obvier à cet inconvénient, avait-il résolu de n'adopter la perruque que les dimanches et les jours de grande fête. Dans les jours ordinaires, la perruque était remplacée par un bonnet de soie noire, qu'Hiraux rabattait violemment sur ses oreilles lorsque ses élèves jouaient par trop faux.

Maintenant que j'ai beaucoup vu et surtout beaucoup entendu, j'ai réfléchi, et je suis convaincu que c'est la difficulté d'appliquer sa perruque au même emploi qui avait été cause qu'Hiraux en avait abandonné l'usage journalier.

Il en résultait qu'excepté les fêtes et les dimanches, Hiraux ne saluait jamais qu'à moitié, en supposant que saluer signifie se découvrir la tête, puisque, lorsqu'il ôtait son chapeau, Hiraux gardait son bonnet de soie noire.

Aussi son bonnet de soie noire était-il devenu une portion intégrante de sa personne. Vingt fois il m'est arrivé de le toucher comme faisaient les habitants de Lilliput des habits de Gulliver, — investigation, au reste, à laquelle Hiraux se prêtait avec sa complaisance habituelle, — pour m'assurer que cet ornement ne faisait point partie de sa peau.

Hiraux avait, sous ce bonnet, une des figures maigres et parcheminées les plus spirituelles et les plus grimaçantes que j'aie jamais vues, grâce au jeu de chacun de ses muscles, qui semblaient vibrer pour exprimer sa pensée, ainsi que vibraient les cordes de son violon ou de son piano sous ses doigts longs, agiles et maigres comme ceux de Paganini.

Hiraux avait eu une jeunesse fantastique : il avait été enfant de chœur, souffleur d'orgues dans un couvent de moines prémontrés, puis garçon épicier, puis ménétrier, puis maître de musique, puis enfin organiste.

Vous dire aujourd'hui comment ses premiers pas trébuchèrent sur les dalles de l'église de Bourg-Fontaine, — c'est ainsi que s'appelait le couvent où Hiraux fut élevé, — cela me serait assez difficile ; seulement, parfois il racontait, en se reportant à ses souvenirs d'enfance, comme aujourd'hui je me reporte aux miens, quelques-unes de ces grasses histoires de moines telles qu'on en trouve dans Rabelais et dans La Fontaine.

Hiraux était un répertoire vivant de ces vieilles traditions claustrales qui sont déjà si loin de nous autres hommes de quarante ans, qu'elles se perdent, comme de fantasmagoriques images d'un autre monde, derrière les premiers souvenirs de notre jeunesse, si bien que, pour les générations qui nous suivent, elles seront effacées tout à fait.

J'ai déclaré que je ne pouvais dire comment Hiraux était entré au couvent de Bourg-Fontaine ; mais je puis très bien dire comment il en était sorti.

Hiraux était poltron ; seulement, il n'y avait pas moyen de lui faire un crime de sa poltronnerie ; c'était son originalité. D'ailleurs, il avait le bon esprit de s'en vanter, comme un autre se fût vanté de sa bravoure.

Or, il appartenait encore à cette bienheureuse époque où l'on faisait *des farces*, et il fut toute sa vie l'objet de facéties plus ou moins drolatiques, dont quelques-unes faillirent tout simplement le mettre au tombeau.

Ainsi que nous l'avons dit, ou, si nous avons oublié de le dire, ainsi que nous le disons, Hiraux cumulait au couvent de Bourg-Fontaine les fonctions d'enfant de chœur et celles de souffleur d'orgues. En vertu de cette double qualité, il couchait dans la sacristie du couvent, et, tous les soirs, pour se rendre à sa chambre, il était obligé de traverser l'église.

C'était, pour lui, un moment de terreur quotidienne que de passer par cette grande nef avec ses arceaux, dont je n'ai vu, moi, que les ruines dans lesquelles je dénichais des corneilles avec le fils d'Hiraux : ces fenêtres gigantesques se découpant sur les dalles mortuaires, qu'elles éclairaient du rayon tremblant et blafard de la lune ; ces mystérieuses profondeurs où, même pendant le jour, habitait l'obscurité, tout cela prenait, par les nuits d'hiver surtout, que la bise soufflait dans les grands arbres dépouillés, dont les branches sèches s'entre-choquaient comme les ossements d'un squelette, tandis que le vent traînait de longues plaintes dans les corridors de l'abbaye ; tout cela prenait un caractère de funèbre menace qui faisait courir des frissons glacés dans les veines du pauvre Hiraux, habitué à voir la malice des hommes se mêler incessamment à la terrible majesté du lieu.

Ce n'étaient point les moines qui tourmentaient Hiraux ; ce n'était point le prieur qui le tourmentait non plus : — le prieur aimait Hiraux comme un enfant ; — c'était cette race moitié laïque, moitié religieuse, rattachant par un lien intermédiaire l'homme du ciel à l'homme de la terre, et qui fourmillait toujours dans les couvents.

Au nombre des persécuteurs les plus acharnés d'Hiraux étaient les frères marmitons.

Un jour du mois de novembre, le jour des Morts, où une bière vide avait, comme d'habitude, été exposée toute la journée, recouverte du drap noir et argent, au milieu d'une forêt de cierges qui devaient rester allumés toute la nuit, Hiraux rentrait, plus effrayé encore, ce soir-là, de la lumière qu'il ne l'était ordinairement de l'obscurité : il gagnait, après avoir fermé le plus doucement possible la porte de l'église, il gagnait, disons-nous, la sacristie sur la pointe du pied, rasant la muraille au plus près, c'est-à-dire s'écartant autant que possible du centre de l'église, mortuairement éclairée, ainsi que nous l'avons dit.

Tout à coup Hiraux s'arrête, se colle à la muraille, les membres roidis, la bouche ouverte, les cheveux hérissés, la sueur au front, immobile comme les statues de pierre des prieurs de l'abbaye.

Le catafalque avait fait un mouvement.

D'abord Hiraux crut qu'il s'était trompé et essaya de se rassurer avec le raisonnement ; mais que pouvait faire le raisonnement contre la réalité? Non seulement le catafalque avait remué, mais encore le catafalque venait droit à lui ! Hiraux voulut crier : sa voix, comme celle du héros de Virgile, s'arrêta dans son gosier ; et, voyant que le catafalque continuait de venir droit à lui, les jambes lui manquèrent, il glissa le long du mur, appui inutile, et tomba évanoui.

A trois heures du matin, l'église s'ouvrit pour les matines ; Hiraux était encore à la même place, aussi immobile que s'il était mort. Il était bien revenu à lui ; mais, quoiqu'il eût retrouvé le catafalque à sa place, il n'osait bouger, de peur que le catafalque ne bougeât aussi.

Le frère sacristain, s'entendant appeler d'une voix étouffée, se dirigea vers le point de l'église d'où partait la voix ; il trouva Hiraux la face contre terre, glacé et baigné de sueur tout à la fois.

Mais, en allant à Hiraux, il trouva encore autre chose gisant à terre comme lui.

Il trouva un bonnet de coton.

Or, Hiraux, tout en racontant au sacristain l'horrible apparition nocturne, Hiraux fixait les yeux sur le bonnet de coton, que l'homme d'Église tenait à la main, et, grâce à ce bonnet dénonciateur, une lueur pénétrait de plus en plus dans son esprit, éclairant ce chaos de terreur qui l'avait bouleversé.

Aussi, au fur et à mesure qu'Hiraux faisait son récit, l'effet surnaturel prenait à ses yeux une cause naturelle, et, en revoyant — en compagnie de son ami le sacristain, et guidé par le bonnet de coton comme par un fil conducteur, — ses épouvantes de la nuit, il demeura convaincu que, si le catafalque avait bougé, avait marché, était venu à lui, c'est que le frère cuisinier, et peut-être bien deux de

ses marmitons s'étaient glissés dessous, et lui avaient prêté leurs jambes.

On n'a pas été élevé dans un couvent sans être doué d'une certaine dose de rancune. Hiraux ne dit rien, ne fit part de ses soupçons à personne, laissa rire de sa terreur, laissa l'histoire faire le tour du couvent, se répandre même au dehors, et promit tout bas de se venger.

On se rappelle l'histoire du maréchal de Montluc, et cette fameuse pendaison de huguenots qu'il fit en passant, je ne me souviens plus dans quelle ville.

D'ailleurs, si on ne se la rappelle pas, je vais la raconter.

Le maréchal de Montluc passait donc par cette ville dont j'ai oublié le nom, lorsqu'il crut avoir à se plaindre de certains juges qui, en vertu de cet axiome : *Cedant arma togæ*, avaient négligé de lui rendre les honneurs qu'il prétendait lui être dus.

Il s'agissait de faire repentir les juges de cette impertinence.

Le maréchal s'informa de ce que les juges avaient à faire, et il apprit que, le lendemain, ils se promettaient grand plaisir à juger une douzaine de huguenots qui avaient été pris les armes à la main, et qui attendaient leur jugement dans les prisons de la ville.

Aussitôt, le maréchal de Montluc, avec bonne escorte, se rend aux prisons, se les fait ouvrir, enfonce douze clous dans les solives, y attache douze cordes, et, à ces douze cordes, pend les douze huguenots.

« Et qui fut bien attrapé le lendemain, dit le maréchal dans ses Mémoires, ce furent mes juges, qui ne trouvèrent plus rien à juger. »

Hiraux punit les cuisiniers à peu près de la même manière que le maréchal de Montluc avait puni les juges. Il se glissa dans la pharmacie du couvent, s'empara d'une copieuse dose de jalap, et la méla aux sauces du cuisinier.

Si Hiraux eût laissé ses mémoires, il eût mis sans doute, comme le maréchal de Montluc :

« Le lendemain, qui fut bien attrapé, ce furent mes marmitons, qui virent leurs moines purgés de fond en comble ; ni plus ni moins que s'ils eussent avalé triple dose de la médecine Leroy. »

Cela arriva justement le jour de l'Epiphanie.

Il y eut, comme on le pense bien, grande rumeur dans l'abbaye. Tout un couvent ne se purge pas en effet le jour des Rois, depuis le prieur jusqu'au sacristain, sans que les devoirs religieux en souffrent considérablement.

Hiraux, seul, demeurait à son poste d'enfant de chœur sans bouger.

Ce fut justement cette sérénité de l'homme juste au milieu de l'ébranlement général du monde qui perdit Hiraux. Proserpine trouva Ascalaphe pour déclarer qu'il lui avait vu manger sept grains de grenade. Hiraux eut son Ascalaphe qui déclara l'avoir vu sortir le soir, à la nuit tombante, sur la pointe du pied, de la pharmacie.

Le dénonciateur était l'organiste du couvent.

La dénonciation fut recueillie, et, en rapprochant les faits, on ne douta point qu'Hiraux ne fût le véritable coupable.

On n'est pas élevé au couvent non plus sans apprendre à mentir un peu. Hiraux nia, jura, protesta ; mais cela ne fit que gâter son affaire, qu'eût peut-être améliorée une sincère confession.

En conséquence, Hiraux fut livré par le prieur au cuisinier, c'est-à-dire par la justice religieuse à la justice séculière.

Le cuisinier condamna Hiraux à une reclusion de vingt-quatre heures, accompagnée d'un jeûne au pain et à l'eau, et, pour être sûr que la punition ne serait point adoucie par quelque ami du condamné, il l'enferma dans la cave du couvent.

Seulement, le cuisinier avait oublié une chose : c'est que la cave était parfaitement garnie en vins, cidres, huile, vinaigre, eau-de-vie, rhum, etc., etc.

Tous ces liquides étaient dans des barils symétriquement rangés, comme doivent l'être d'honnêtes barils dans une cave aussi bien tenue que l'est d'ordinaire une cave de prémontrés.

Hiraux alla à tous les barils, et lâcha, les uns après les autres, tous les robinets, en disant à chaque tour de clef :

— Voilà le vin qui coule, voilà le cidre qui coule, voilà l'huile qui coule, voilà le vinaigre qui coule, voilà l'eau-de-vie qui coule, voilà le rhum qui coule, etc., etc.

La revue était longue à passer, et, comme Hiraux faisait son énumération à haute voix, on entendait des cuisines comme une psalmodie que la distance ne permettait pas de saisir. Enfin, le murmure continuant, le cuisinier s'en inquiéta et vint écouter à la porte. Il entendit les litanies d'Hiraux ; il comprit avec terreur ce qui se passait. En un instant, une lampe fut allumée, la porte de la cave ouverte, et le spectacle attendu dévoilé dans toute son horreur.

Chaque futaille pissait à plein robinet la liqueur qu'elle avait dans le ventre, et le mélange de toutes ces liqueurs avait déjà produit une inondation de six pouces de hauteur et qui allait toujours croissant.

Hiraux, à cheval sur un foudre, calme comme le Bacchus indien, attendait philosophiquement que la marée l'atteignît.

Cette fois, le crime était tellement patent, le coupable, au lieu de le nier, s'en vantait avec une telle impudence, que le cuisinier ne crut pas avoir besoin d'en référer au prieur, et décida qu'il se ferait justice tout seul.

On commença par fermer les robinets ; c'était le plus pressé. Puis on s'empara d'Hiraux, qui ne fit aucune tentative pour fuir ; puis on assembla le tribunal, qui se composa du frère cuisinier et des marmitons.

Il fut décidé à l'unanimité qu'Hiraux passerait par les verges.

C'était un jugement sans appel et exécutoire à l'instant même.

Aussi l'exécution eut-elle lieu incontinent, et, malgré les cris du patient, dura-t-elle dix minutes. Après quoi, le frère cuisinier, pour calmer la douleur et pour effacer les traces saignantes que l'exécution avait laissées, prit une poignée de poivre et saupoudra la partie endommagée.

Hiraux faillit en perdre les yeux.

Cela semblera étrange au premier abord, et peut-être pourra-t-on croire que je déplace la question.

Il n'en est point ainsi. Hiraux pleurait, Hiraux saignait ; les yeux et le derrière lui causaient une douleur presque égale. Hiraux se frottait alternativement les yeux et le derrière, transportant, par ce double exercice, le poivre de son derrière à ses yeux. Il en résulta que l'inflammation gagnait rapidement, que plus Hiraux frottait, plus elle devenait aiguë, et qu'il avait déjà les yeux gros comme des œufs, lorsqu'une âme charitable lui donna le conseil d'aller s'éteindre dans le lavoir du couvent. Hiraux comprit la valeur du conseil ; il y courut tout droit, et, grâce à ce bain prolongé, adoucit un peu la cuisson qui le dévorait.

Mais ce qu'il ne put éteindre, ce fut une fièvre brûlante qui le cloua pour huit jours dans son lit.

Le prieur sut la maladie, se renseigna sur les causes de cette maladie, et punit le cuisinier et ses marmitons.

Hiraux fut satisfait quant à eux ; mais le véritable coupable, aux yeux du patient, échappait à la justice du prieur ; ce véritable coupable, c'était l'organiste qui l'avait dénoncé, trahissant ainsi la sainte fraternité de la musique ; car Hiraux, en sa qualité de souffleur d'orgues, se regardait déjà comme musicien.

Il résolut de se venger de l'organiste.

Hiraux était profond et mystérieux comme les corridors de son cloître ; il renferma sa vengeance en lui-même, décidant qu'elle n'éclaterait que le jour de Pâques.

Le jour de Pâques est une grande fête par toute la chrétienté. Ce jour-là, tous les paysans des environs venaient entendre la messe au couvent de Bourg-Fontaine. Il y avait donc triomphe pour tout le monde : triomphe pour le prieur qui la disait, pour les moines qui la chantaient, pour les enfants de chœur qui la servaient, pour l'organiste qui l'accompagnait, et même pour Hiraux qui la soufflait.

La veille de Pâques, Hiraux, avec un soin digne des plus grands éloges, monta, son plumeau à la main, à la tribune, et passa la journée à nettoyer l'orgue.

Mais, contre toute attente, le lendemain, malgré les efforts du souffleur, malgré la dextérité du musicien, l'orgue ne rendit que des sons étouffés et plaintifs, qui non seulement n'accompagnaient pas, mais encore troublaient la messe. L'organiste avait beau pousser ou tirer, le hautbois était muet, la trompette était enrouée, et la voix humaine avait une extinction.

Hiraux, pendant que le malheureux musicien, ne sachant à qui s'en prendre, criait, jurait, frappait des doigts, des poings, du coude, Hiraux soufflait avec la gravité d'Oculi.

Oculi, on le sait, était fils de saint Eloi, et tirait la chaîne du soufflet tandis que saint Eloi forgeait. Il y a même un cantique là-dessus.

La messe n'était pas achevée, qu'Hiraux, malgré la peine qu'il avait prise, et malgré la gravité qu'il avait conservée, était soupçonné d'être la cause de ce nouvel événement.

Aussi, tandis qu'Hiraux appuyait avec plus de vigueur que jamais sur le manche du soufflet, devenu inutile, l'organiste se leva-t-il, et, allant à la porte de la tribune, la ferma-t-il à double tour, et en mit-il la clef dans sa poche.

Hiraux vit à l'instant même ce qui se préparait.

— Ce n'est pas moi, monsieur l'organiste ! s'écria-t-il en lâchant pour la première fois son soufflet ; ce n'est pas moi !

— C'est ce que nous allons voir, répondit l'organiste furieux.

Et il commença à démonter son orgue.

— Oh ! oh ! dit-il, voilà une voix humaine qui sent bien mauvais de la bouche.

L'organiste n'eut pas besoin d'aller plus loin : le mystère d'iniquité était découvert. Hiraux, dans sa vengeance, avait déshonoré la voix humaine, la trompette et le hautbois, et il y a tout lieu de croire que, s'il ne s'était occupé que de ces trois tuyaux, c'est qu'il n'avait pu faire davantage.

Hiraux avait compté sur la fuite. It était décidé à quitter le couvent après ta messe ; seulement, il n'avait pas pensé que la lumière se ferait si vite. Or, la lumière était faite, et, comme il ne pouvait fuir, puisque la porte était fermée, il tomba à genoux et demanda grâce.

L'organiste savait dissimuler. Il fit semblant d'accorder la grâce qu'on lui demandait, mais à la condition, comme dans les baux, que Hiraux rendrait les choses dans l'état où il les avait prises.

Hiraux, trop heureux d'en être quitte à si bon compte, accepta le marché.

La messe finie, l'organiste sortit, promettant à Hiraux de ne rien dire au prieur de sa nouvelle fredaine. Hiraux comprenait que celle-ci dépassait toutes les autres et touchait au sacrilège ; de sorte que, resté seul, il accomplit de son mieux la besogne dont il s'était chargé, besogne que Fourier, dans sa distribution passionnelle, réserve aux enfants, qui, à son avis, devront s'en occuper *passionnellement*.

Qu'il l'eût faite passionnellement ou à contre-cœur, la besogne d'Hiraux était achevée, lorsque l'organiste, — on eût dit qu'il guettait ce moment, — lorsque l'organiste entra, suivi du frère cuisinier et de ses marmitons.

Il était allé quérir ses alliés naturels, c'est-à-dire les ennemis-nés d'Hiraux.

Au début des hostilités, — et les hostilités commencèrent dès que la porte de la tribune fut fermée, — Hiraux crut qu'il s'agissait d'être fouetté comme la première fois. Mais ce qui l'empêchait de s'arrêter à cette idée, c'est que les verges manquaient. Or, par pressentiment, l'absence de ces verges le préoccupait plus que n'eût fait leur présence.

En effet, il ne s'agissait plus de fouetter Hiraux, mais de le souffler.

L'opération s'accomplit à l'aide du soufflet de l'orgue.

Cette fois, Hiraux ne faillit point devenir aveugle, Hiraux faillit tout bonnement mourir. Mis en liberté aussitôt l'opération terminée, il avait fui aussi loin qu'il avait pu le couvent maudit, ayant plus l'air d'un ballon que d'une créature humaine ; puis il était tombé, ou plutôt il avait roulé au pied d'un arbre.

Il fut plus de quinze jours à désenfler complètement.

Ce fut à la suite de ce petit événement que Hiraux se fit garçon épicier.

Mais nul ne peut fuir sa destinée : Hiraux était musicien dans l'âme. Hiraux accrocha un vieux violon et, dans ses moments perdus, racla obstinément. L'épicière, jeune femme incomprise, — il y eu des femmes incomprises de tout temps — l'épicière jouait de l'épinette. Hiraux et l'épicière faisaient, le soir, des concerts qui ravissaient l'épicier ; si bien que, exalté par ses triomphes intimes, Hiraux résolut d'abandonner l'épicerie pour se livrer entièrement à la musique instrumentale.

Ses dispositions étaient en effet réelles, et, presque sans maître, il parvint à une telle force sur l'épinette et sur le violon, que la ville de Villers-Cotterets le nomma son organiste aux appointements de huit cents livres par an.

Hiraux s'en faisait à peu près autant en donnant des leçons de violon et de clavecin. Ensuite, tous les élèves ne payaient pas en argent. Hiraux recevait ses cachets en nature : le marchand de bois le payait en bois et en copeaux ; l'épicier, en sucre, en pruneaux et en confitures ; le tailleur, en redingotes, en gilets et en pantalons. Il en résultait qu'avec ses seize cents francs argent et les rentrées en nature, Hiraux avait non seulement de quoi vivre, mais encore jouissait d'une certaine aisance, qui lui permettait d'envoyer promener ceux de ses élèves qui le mécontentaient ou qui n'avaient pas de dispositions.

Ma mère proposa donc à Hiraux de se charger de mon éducation musicale ; ce qu'il accepta avec empressement, et ce que je vis de mon côté sans trop de répugnance. Hiraux était déjà, à cette époque, un homme de soixante ans, mais si gai, si jovial, si spirituel, si fécond en contes drolatiques, si plein d'une verve intarissable, que jeunes et vieux l'aimaient d'une égale amitié. Quant à moi, depuis que je me connaissais, je connaissais Hiraux. Il avait été le premier maître de musique de ma sœur avant qu'elle partît pour Paris, et, à toutes ses vacances, il était resté son répétiteur.

Dans les derniers temps de sa maladie, mon père, qui, ainsi que je l'ai dit, souffrait beaucoup, et qui se voyait mourir tout vivant, invitait souvent Hiraux à venir nous voir au château des Fossés ; et, comme il n'y avait qu'une lieue de Villers-Cotterets aux Fossés, Hiraux venait à pied aux Fossés ; et s'en retournait à pied coucher à Villers-Cotterets.

C'est-à-dire, entendons-nous : Hiraux, toujours poltron, avait commencé par coucher aux Fossés ; mais il était convenu que la persécution poursuivrait ce pauvre Hiraux toute sa vie. Les histoires de sa jeunesse étaient dans la mémoire de tout le monde, et je n'ai raconté que la vingtième partie peut-être de ces histoires, de sorte que chacun se croyait obligé d'ajouter un accident nouveau à cette vie déjà si accidentée.

Or, à la maison, il y avait secrétaires et aides de camp, race non moins joyeuse et non moins inventive à l'endroit des farces que ne l'était, quarante ou quarante-cinq ans auparavant, la race monacale.

Il en résultait qu'Hiraux, trouvant invariablement, en rentrant, le soir, dans sa chambre, soit un pot à l'eau au-dessus de sa porte, soit une aiguille dans son lit, soit un coq dans son armoire, avait décidé, une fois pour toutes, qu'il ne coucherait plus aux Fossés, mais reviendrait à Villers-Cotterets, quelque heure qu'il fût, quelque temps qu'il fît.

En conséquence de cette résolution prise, et pour rassurer son esprit contre cette ambulation nocturne, Hiraux venait ordinairement à la maison armé d'une longue canne à épée, enfermée dans un fourreau de cuir.

Malgré cette canne, ou plutôt à cause de cette canne, deux jeunes gens qui avaient dîné un jour à la maison avec Hiraux inventèrent encore une nouvelle plaisanterie. Il fallait en vérité quelque imagination pour cela : le pauvre Hiraux avait, depuis l'an de grâce 1750, été victime de tant de plaisanteries différentes, qu'il se croyait lui-même, non pas à l'abri d'une plaisanterie, mais au moins à l'abri d'une plaisanterie nouvelle.

Ils enlevèrent la lame d'épée, qui, dans son fourreau, faisait la sécurité d'Hiraux, et, en place, ils emmanchèrent dans la poignée une longue plume de paon.

Le soir, Hiraux, toujours prudent, voulut se retirer de bonne heure ; mais les jeunes gens le retinrent en lui promettant de faire route avec lui. Cette promesse tranquillisa Hiraux, qui, certain de revenir accompagné, se laissa aller à toute sa gaieté, ce soir-là plus verbeuse encore que de coutume, arrosée qu'elle avait été par de copieuses libations de vin de Champagne.

A dix heures, cependant, il ramena la conversation sur la nécessité de regagner la ville ; mais, cette fois, les jeunes gens déclarèrent qu'ils se trouvaient trop bien pour quitter le château, et que, dès que le général avait la bonté de leur offrir des lits, ils acceptaient, en invitant Hiraux à en faire autant.

Mais Hiraux n'avait garde d'accepter ; il flairait la compagnie, et devinait tout un monde de farces. Il déclara donc que son dessein de battre en retraite était immuable, et, prenant sa canne et son chapeau, il salua la société et partit.

Nos jeunes gens attendaient ce départ avec impatience. A peine la grande porte du château se fut-elle refermée sur le voyageur nocturne, qu'ils sortirent par la petite porte, et, le devançant à l'aide d'un chemin de traverse, allèrent s'embusquer au coin de la forêt.

Il faisait un clair de lune magnifique. Suivant l'habitude des gens qui ont peur, Hiraux chantait ; mais, pour faire foi de ses habitudes pacifiques, au lieu de chanter quelque joyeuse chanson ou quelque vaillant hymne de guerre, Hiraux chantait le chant grégorien.

Tout à coup, deux hommes masqués débouchent du bois, lui sautent au collet, et lui demandent la bourse ou la vie.

On dit qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'un poltron qui se fâche ; il paraît qu'Hiraux avait quelque chose dans sa bourse et tenait à la vie ; car, pour toute réponse, il fit un pas en arrière et tira son épée.

Il y avait de quoi désarçonner Roland et les onze pairs de Charlemagne.

Hiraux trouva ce que ni les uns ni les autres de ces preux paladins n'eussent certainement pas trouvé.

— Vous voyez bien, mes amis, dit Hiraux en montrant la plume de paon à ceux qui l'attaquaient, vous voyez bien que je ne voulais pas vous faire de mal.

Il n'y avait pas moyen de tenir à une pareille bonhomie. Les éclats de rire succédèrent aux menaces, les masques tombèrent, et, après qu'on eut donné aux jambes d'Hiraux le temps de se remettre, tous trois revinrent amicalement à la ville, et Hiraux compta une aventure de plus sur ses tablettes.

Hiraux m'avait tant fait rire dans ma jeunesse, j'aimais tant Hiraux, que, ma sympathie pour le musicien l'emportant sur mon antipathie pour la musique, je me décidai à prendre des leçons de violon

Mais j'exigeai que l'on m'achetât un violon à Paris, ceux qui étaient à vendre chez les marchands de bric-à-brac de Villers-Cotterets ne satisfaisant pas suffisamment mon amour-propre.

On en passa par où je voulais : c'était assez l'habitude de ma mère. Il fut décidé qu'Hiraux, à son prochain voyage à Paris, achèterait un violon, et qu'aussitôt son retour, mon éducation musicale commencerait.

Mais quand aurait lieu ce voyage?

C'était bien un peu sur une remise aux calendes grecques que j'avais compté.

Pas du tout : le hasard, ou plutôt une nouvelle farce dont Hiraux fut victime, en décida autrement.

A la suite d'un dîner qu'Hiraux avait fait avec quelques amis, et entre autres avec ses deux amis intimes, Mussart et Duez, — nous consignons ici les noms pour les retrouver plus tard, — le voyage d'Hiraux à Paris fut décidé.

Seulement, il avait été décidé dans des conditions toutes drolatiques

On dînait chez un nommé Hutin, chez lequel s'arrêtaient les diligences qui vont de Laon à Paris. On avait grisé Hiraux. Hiraux ne savait plus ce qu'il faisait ni ce qu'on lui faisait. On déshabilla Hiraux, et, avec son caleçon et sa chemise seulement, on le fourra sous l'impériale de la diligence, au milieu des malles, des portemanteaux et des cartons.

Il va sans dire qu'on ne lui laissa pas un denier sur lui. Où eût été la farce, si Hiraux avait eu de l'argent?

Hiraux se réveilla à Paris.

Le conducteur ignorait parfaitement la plaisanterie. Il fut donc aussi étonné de trouver Hiraux là, qu'Hiraux l'était de s'y trouver lui-même.

Hiraux fut d'abord assez embarrassé de se trouver en caleçon et en chemise dans la cour des diligences ; mais, comme il était homme de ressources, il se souvint d'un neveu nommé Camusat, excellent et brave garçon qui a été et qui est encore mon ami. Il fit approcher un fiacre, s'y enferma, et cria par la portière :

— M. Camusat, à la Rapée !

Hiraux savait une chose que je ne sais pas, ce qui fait qu'à sa place j'eusse été fort embarrassé ; il savait l'adresse de Camusat, de sorte qu'il descendit droit chez lui.

Camusat était long et mince comme son oncle ; il lui donna redingote, gilet et pantalon.

Puis, en outre, il lui prêta vingt francs pour m'acheter un violon, et quinze francs pour revenir.

Avec ces quinze francs, Hiraux m'apporta un violon un peu raccommodé au manche, mais assez sain dans tous ses organes essentiels.

Des aventures d'Hiraux, je ferais tout un livre, et, si je le voulais, un livre bien autrement amusant que beaucoup de livres que je connais.

Mais je me bornerai à la dernière et à la plus triste de ces aventures. C'est qu'au bout de trois ans de leçons chez Hiraux, je ne savais pas mettre mon violon d'accord !

En reconnaissant chez moi pour la musique cette phénoménale antipathie, Hiraux déclara à ma pauvre mère désolée que ce serait lui voler son argent que de tenter plus longtemps de faire de moi un musicien.

Je renonçai donc au violon.

Pauvre Hiraux ! après cette vie si agitée, il dort aujourd'hui du paisible sommeil de la mort dans ce charmant cimetière de Villers-Cotterets, plein d'arbres verts, de saules pleureurs et de fleurs épanouies !

XXIV

LA CHIENNE PORTE-FALOT. — L'ÉPITAPHE DE DEMOUSTIER. — MON PREMIER MAITRE D'ARMES. — LE ROI BOIT. — QUATRIÈME TERREUR DE MA VIE. — LE TONNEAU DE MIEL.

Au milieu de tout ce que nous venons de raconter, ma mère avait fait deux nouvelles pertes non moins douloureuses pour elle que la première : elle avait perdu son père et sa mère.

Je me rappelle à peine ma grand'mère Labouret. Je ne me souviens d'aucun détail relatif ni à sa vie ni à sa mort. C'était une digne femme qui, ayant bien vécu, dut bien mourir.

Il en fut autrement de mon grand-père, mort en 1808, d'une affection de foie. Je me le rappelle parfaitement avec sa pipe à la bouche et sa démarche grave, habitude qu'il avait contractée du temps que, comme le père de mademoiselle de la Vallière, il était maître d'hôtel.

C'était un grand joueur de dominos, qui passait pour très fort à ce jeu, et qui allait tous les soirs faire sa partie dans un café où j'ai passé une bonne portion de mon enfance. Ce café était tenu, je m'en souviens, par deux personnes de sexe différent qui m'aimaient beaucoup : l'une s'appelait mademoiselle Wafflart et l'autre M. Camberlin.

Comme mon grand-père y passait toutes ses soirées, j'allais quelquefois l'y rejoindre, et, là, je regardais jouer au billard, jeu pour lequel je me sentais au fond du cœur la plus grande vocation. Malheureusement, le billard, soit pendant la journée, soit le soir, entraînait des frais tout à fait au-dessus de mes moyens ; de sorte que force était à moi de regarder jouer les autres et de compter les points ; mais voilà tout.

Chaque soir, à dix heures, on entendait gratter à la porte ; c'était la chienne de mon grand-père qui venait le chercher, — la gueule vide, les nuits où il y avait de la lune, — la gueule ornée d'un bâton portant une lanterne à chaque bout, les nuits où il n'y en avait pas On l'appelait *Charmante*, et elle était charmante d'intelligence en réalité. Elle avait, lors de sa mort, fait ce métier pendant huit ou dix ans, et il ne lui était jamais arrivé d'être venue gratter à la porte dix minutes avant l'heure ou dix minutes après, d'avoir pris le chemin le plus long au lieu de prendre le chemin le plus court, ou d'avoir cassé une seule de ses lanternes.

Un jour, mon grand-père se plaignit de violentes douleurs au côté, garda la chambre, puis s'alita. Enfin, un soir, on m'emporta de la maison comme on avait fait pour mon père. On me conduisit chez un de nos voisins nommé Lepage et qui était vitrier. J'y passai la nuit. Le lendemain, mon grand-père était mort

Ma mère héritait de ces fameux trente arpents de terre dont j'ai déjà parlé, et de cette maison dont on payait la rente viagère. Seulement, c'était de la rente à servir qu'elle héritait, et non de la maison.

Si ma pauvre mère n'avait pas toujours gardé cette double espérance d'obtenir une pension et de se faire payer les vingt-huit mille cinq cents francs d'arriéré dus à mon père, voici sans doute ce qu'elle eût fait : elle eût vendu les trente arpents de terre trente ou trente-cinq mille francs, prix qu'ils valaient ; elle eût cédé ses droits à la maison de M. Harlay pour cinq ou six mille francs, et, avec ces quarante mille francs, elle se fût fait deux mille livres de rente avec lesquelles, grâce à son économie, nous eussions parfaitement vécu.

Tandis qu'au contraire, toujours dans l'espoir de rembourser avec ce malheureux arriéré, elle commença à emprunter sur les terres en les hypothéquant.

Du revenu de ces terres, il était impossible d'exister ; à peine rapportaient-elles deux du cent.

Je ne sais si c'est avant ou après la mort de mon grand père que nous déménageâmes. Je crois cependant que c'est auparavant.

Nous demeurâmes alors rue de Lormet ; je m'étais rapproché de la maison où j'étais né.

Peu de temps après, nous perdîmes, dans cette maison, la cousine que j'appelais maman Zine.

La mort frappait, comme on voit, à coups redoublés sur la famille ; en quatre ans, quatre personnes s'étaient couchées pour l'éternité, l'une près de l'autre, dans ce petit cimetière dont j'ai déjà parlé.

Mais à part la mort de mon père, aucune de ces morts ne produisit sur moi une impression réelle. Tout cela se traduisait par une promenade quotidienne au cimetière. Un tertre de plus s'ajoutait aux autres tertres, que ma mère appelait son jardin ; un nouveau cyprès était planté près des anciens cyprès ; de nouvelles roses fleurissaient près des anciennes roses ; ma mère versait quelques larmes de plus, et tout était dit.

Nos tombes, à nous, étaient près de la tombe de Demoustier. Son épitaphe est la première inscription tumulaire que j'aie lue. Elle avait été composée par Legouvé.

La voici :

SOUS CETTE PIERRE REPOSE DU SOMMEIL DU JUSTE

CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER

MEMBRE ASSOCIÉ DE L'INSTITUT NATIONAL,

NÉ, A VILLERS-COTTERETS, LE 31 MARS 1760,
ET DONT L'AME PAISIBLE RETOURNA AU SEIN DE L'IMMORTALITÉ
LE 11 VENTOSE AN IX DE LA RÉPUBLIQUE (2 MARS 1801).

En ces mots l'amitié consacra son histoire ;
Il montra les talents aux vertus réunis ;
Son esprit lui donna la gloire,
Et sa belle âme des amis.

REPOSE EN PAIX, OMBRE CHÉRIE !

En effet, si une ombre doit reposer en paix, c'est bien celle de ce bon et spirituel Demoustier, dont tout Villers-Cotterets vénérait la mémoire. Ma mère me disait souvent que jamais homme plus doux, plus sympathique, plus charmant n'avait existé. Il voyait, à quarante et un ans, juste

l'âge où mon père est mort, venir la fin de toutes choses avec cette douce et pieuse tranquillité des bonnes natures. La veille de sa mort, ma mère était près de son lit, et, sans en avoir, essayait de lui donner des espérances. Il lui souriait doucement, et regardait un rayon de ce beau soleil de printemps, qui n'est pas encore le soleil véritable, mais un premier sourire de la nature.

Demoustier mit la main sur sa main, et, la regardant :

— Chère madame Dumas, lui dit-il, il ne faut pas se faire illusion : le bouillon ne passe plus, le lait ne passe plus, l'eau ne passe plus, il faut bien que je passe.

Le lendemain, il était mort le sourire sur les lèvres.

Hélas ! une pierre pareille à celle qui couvrait le tombeau de Demoustier, c'était l'ambition de ma mère. Mais elle n'était pas assez riche pour consacrer, aux dépens des vivants, cette prodigalité aux morts.

Je présume que c'est de ces promenades accomplies avec ma mère au cimetière de Villers-Cotterets qu'est née ma prédilection pour les cimetières, mais pour les cimetières de village, bien entendu ; — rien ne m'impressionne encore autant aujourd'hui — touchant aux églises avec leur maigre saule pleureur, leurs pierres à moitié brisées et leurs croix peintes en noir, avec une simple inscription blanche disant le nom et l'âge du trépassé.

Hélas ! si je retournais maintenant dans le nôtre, outre la tombe de ma mère, combien de tombes amies y retrouverais-je ! Presque tous ceux que j'ai connus dans mon enfance sont là, et, comme le Christ au commencement de la Rome chrétienne, je puis dire : « J'ai plus d'amis dessous que dessus. »

Que ceux qui se donnent la peine d'étudier les plus petites choses étudient les différentes localités où s'est passée mon enfance ; les Fossés, Antilly, la chambre restreinte de l'hôtel de l'*Epée*, les ruines du château de Villers-Cotterets, la maison et le jardin de ville de M. Deviolaine, le cloître de Saint-Remy, le château de Villers-Hellon, le grand parc de François Ier, de Henri II et de Henri IV, et le petit cimetière du Pleux, — c'est ainsi qu'on appelle l'endroit où est situé le cimetière de Villers-Cotterets, — et ils se rendront compte de toutes les différentes nuances de mes productions, et, en allant plus loin, des variations de mon caractère.

A tout cela j'ai dû un grand respect pour toutes les choses saintes, une grande foi dans la Providence, un grand amour en Dieu. Jamais, dans le cours d'une vie déjà assez longue, je n'ai eu, aux heures les plus douloureuses de cette vie, ni une minute de doute, ni un instant de désespoir ; je n'oserais pas dire que je suis sûr de l'immortalité de mon âme, mais je dirai que je l'espère. Seulement, je crois que la mort, c'est l'oubli du passé sans être la renonciation à l'avenir. Si l'on arrivait à donner la mémoire aux âmes, on aurait résolu le grand mystère dont Dieu garde le mot : les âmes alors se souviendraient, et l'immortalité serait révélée.

En somme, au milieu de ces promenades, au milieu de ces jeux, au milieu de ce commencement d'éducation, je grandissais, je jouais sur mon violon la *Marche des Samnites* et l'ouverture de *Lodoïska* ; et Hiraux, son bonnet noir rabattu sur les deux oreilles, déclarait à ma mère qu'il avait trop de conscience pour lui voler plus longtemps les dix francs par mois qu'elle lui donnait pour faire de moi un musicien.

Je renonçai d'autant plus facilement à ces leçons, que j'eusse interrompues depuis longtemps déjà, si ma sympathie pour Hiraux ne l'avait pas emporté sur mon horreur pour le solfège ; je renonçai, dis-je, d'autant plus facilement à ces leçons, que j'avais commencé de prendre des leçons bien autrement attrayantes pour moi : je prenais des leçons d'armes.

De ce beau château, ancienne maison de plaisance des ducs d'Orléans, la République avait fait une caserne, et l'Empire un dépôt de mendicité.

J'avais découvert, dans ce dépôt, un ancien maître d'armes ; seulement, il avait une avarie : donnant des leçons sans masque, le fleuret d'un de ses élèves avait pénétré dans la bouche, et lui avait déchiré la luette. Cet accident, — qui, en le rendant presque muet, ou plutôt en lui créant un baragouin à peu près inintelligible, avait rendu chez lui la démonstration presque impossible, — cet accident, disons-nous, joint à un grand amour de la bouteille, avait conduit notre ancien Saint-Georges à la demeure royale de François Ier, devenue une succursale du dépôt de la mendicité de la Seine.

Cet homme s'appelait le père Mounier, et, j'en demande bien pardon à Grisier, son continuateur, c'est lui qui, à l'âge de dix ans, me donna les premières leçons d'armes.

Car j'avais dix ans, à peu près, quand je commençai à manifester ce peu de goût pour la musique et ce grand enthousiasme pour les exercices du corps.

Au milieu de tout cela, et tout en ne rêvant que sabres, épées, pistolets et fusils, j'étais demeuré fort poltron à un seul endroit. Comme la nature, j'avais horreur du vide. Aussitôt que je me sentais suspendu à une certaine distance de terre, j'étais comme Antée, la tête me tournait, et je perdais toutes mes forces. Je n'osais descendre seul un escalier dont les marches étaient un peu roides, et je n'eusse jamais osé, comme mes jeunes camarades, aller dénicher un nid à la cime d'un arbre.

Cette couardise me valait toute sorte de berneries de la part de mes cousines Deviolaine, de leur frère Félix et de ma sœur aînée. On s'amusait à me conduire, sous prétexte de jouer à cache-cache ou à tout autre jeu, dans des greniers dont, la porte une fois fermée, on ne pouvait plus descendre qu'à l'aide d'une échelle. Alors, j'employais, à la grande jubilation des autres enfants, toutes les supplications pour obtenir qu'on me rouvrît la porte ; puis, comme on se gardait bien de se rendre à mes prières, je me décidais enfin à descendre par l'échelle, descente que j'exécutais le plus gauchement du monde, à la vue de la société.

Un jour, je faillis être tué pour être resté en bas, tandis que les autres étaient montés en haut. Toute la société enfantine avait entrepris l'ascension d'une meule de paille au pied de laquelle j'étais resté. Ma cousine Cécile, vrai garçon pour les habitudes, et qui, pareille à la princesse Palatine, semblait convaincue qu'elle changerait de sexe à force de sauter et de bondir, ma cousine Cécile était arrivée la première au faîte, lorsque, se penchant pour me regarder et se moquer de moi, le pied lui manqua : elle roula sur la déclivité de la meule, me tomba à califourchon sur les épaules, et faillit me rompre le cou.

Une preuve de sang-froid que je donnai au milieu d'un grand danger me réhabilita pourtant dans l'esprit de mes jeunes amis et amies. C'était le jour des Rois ! on avait dîné chez M. Deviolaine. La royauté de la fève m'était échue, et, après le dîner, je m'étais empressé de transporter le siège de mon empire dans le jardin. En lançant un bâtiment de papier sur le bassin qui faisait le centre de la pelouse, je me penchai un peu trop en avant, je perdis mon centre de gravité, la tête emporta le derrière, et je fis, dans un bassin de quatre pieds de profondeur et dans une eau glacée, un plongeon des plus complets et, à ce qu'il paraît, des plus effrayants pour la société, qui se mit à battre l'air avec les bras et à crier à tue-tête : « A l'aide ! au secours ! Dumas se noie !... » Heureusement, je ne perdis pas la tête, je m'accrochai aux herbes qui pendaient de la pelouse dans le bassin, et, grâce à cet appui, je reparus à la surface de l'eau, ruisselant comme le fleuve Scamandre ; de sorte que Victor n'eut besoin que de me donner la main pour me rendre à mon élément et à mon terrain naturels.

Alors, avec mon air grave et doctoral, me tournant vers la troupe effarée :

— Imbéciles, leur dis-je, ce n'était pas « Dumas se noie ! » qu'il fallait crier, c'était « Le roi boit ! »

On trouva le mot charmant. Comme c'est le premier que j'aie fait, et que je l'ai fait à l'âge de sept ans, je demande pour lui l'indulgence du public.

Ce qui n'empêcha pas ma cousine Cécile de dire, en exécutant ses tours de force ordinaires, que je n'étais et ne serais jamais bon qu'à faire un séminariste.

On verra bientôt combien peu s'en fallut que la prédiction ne se réalisât.

Les grandes terreurs de ma vie s'élèvent à cinq, je crois, et, fort heureusement, remontent toutes à ma première jeunesse. J'ai dit les trois premières : le serpent d'Amiens, une ; les deux couleuvres de Saint-Remy, deux ; madame de Genlis, trois.

Passons à la quatrième.

Je jouais aux billes à la porte d'un marchand épicier nommé Lebègue, qui, pendant ce temps-là, étendait et grattait du chocolat sur un marbre avec un de ces longs couteaux pliants qu'on appelle, je crois, spatules. Je me pris de dispute avec mon partenaire. Nous nous gourmâmes. Notez bien que, devant les coups de poing, je n'étais jamais poltron. Il était plus fort que moi : il me repoussa violemment, et je m'en allai tomber, à reculons, le derrière dans un tonneau de miel.

Je prévis à l'instant même l'événement et ses conséquences ; je jetai un cri, l'épicier se retourna, et lui aussi vit ce qui arrivait.

Ce qui arrivait, c'est, comme je l'ai dit, que je m'en allai tomber le derrière dans le miel.

Je me relevai comme si un ressort m'eût remis sur mes jambes, et cela, malgré la résistance qu'opposait à ce mouvement la substance à laquelle j'adhérais.

Puis, incontinent, je me mis à fuir.

La rapidité que je déployai dans cette prudente résolution venait de ce que j'avais vu l'épicier s'élancer d'un mouvement presque simultané, son couteau à la main.

Je dirigeai naturellement ma course du côté de la maison. Mais la maison, située au milieu de la rue de Lormet, était assez loin de la place sur laquelle l'événement était

arrivé. Je courais bien ; seulement, l'épicier avait des jambes doubles des miennes; j'étais poussé par la terreur, mais lui était mû par la cupidité. Je me retournais tout en courant, et je voyais le terrible industriel, l'œil ardent, les lèvres entr'ouvertes, le sourcil froncé et le couteau à la main, gagnant à chaque pas sur moi. Enfin, en nage, haletant, sans voix, près d'expirer, je me laissai aller sur le pavé, à dix pas de la porte, convaincu que c'en était fait de moi, et que Lebègue s'était mis à ma poursuite dans l'intention bien positive de m'égorger.



Il me coucha le ventre sur son genou

Il n'en était rien. Après une lutte dans laquelle j'épuisai le reste de mes forces, il me coucha le ventre sur son genou, gratta le fond de ma culotte avec sa spatule, me remit sur mes jambes, et s'en retourna parfaitement satisfait d'être rentré dans sa marchandise.

Malgré cette longanimité, je fus plus d'un an à prendre l'autre côté de la rue quand je passais devant le magasin d'épiceries de maître Lebègue.

XXV

L'ABBÉ CONSEIL. — MA BOURSE AU SÉMINAIRE. — MA MÈRE, A FORCE D'INSTANCES, ME DÉCIDE A Y ENTRER. — L'ENCRIER DE CORNE. — CÉCILE CHEZ L'ÉPICIER. — MA FUITE.

Cependant j'allais avoir dix ans. Il était temps de s'occuper sérieusement de mon éducation morale. Quant à l'éducation physique, elle allait son train : je lançais des pierres comme David, je tirais de l'arc comme un soldat des îles Baléares, je montais à cheval comme un Numide ; seulement, je ne montais ni aux arbres ni aux clochers.

J'ai beaucoup voyagé ; j'ai, soit dans les Alpes, soit en Sicile, soit dans les Calabres, soit en Espagne, soit en Afrique, passé par de bien mauvais pas ; mais j'y suis passé parce qu'il fallait y passer. Moi seul, à l'heure qu'il est, sais ce que j'ai souffert en y passant. Cette terreur toute nerveuse et par conséquent inguérissable est si grande, que, si l'on me donnait le choix, j'aimerais mieux me battre en duel que de monter en haut de la colonne de la place Vendôme.

Je suis monté un jour, avec Hugo, en haut des tours de Notre-Dame ; je sais ce qu'il m'eu a coûté de sueur et de frissons.

Revenons donc à mon éducation morale, dont il était temps de s'occuper sérieusement.

On avait sollicité pour moi des entrées gratuites à tous les collèges destinés aux fils d'officiers supérieurs. Mais, quelles que fussent les instances faites, on n'avait pu obtenir ni mon admission au Prytanée, ni une bourse dans aucun lycée impérial.

Si j'avais été quelque chose à cette époque, je me ferais l'honneur de croire que j'avais hérité de la haine que Bonaparte portait à mon père.

Aucune des demandes faites pour moi n'avait donc réussi, lorsque mourut un de mes cousins dont j'ai déjà parlé, et qui se nommait l'abbé Conseil.

L'abbé Conseil avait été gouverneur des pages ; l'abbé Conseil avait eu, sous Louis XV et sous Louis XVI, toute sorte de bénéfices ; si bien que l'abbé Conseil était riche : il possédait à Largny, village situé à une lieue de Villers-Cotterets, une charmante maison, un jardin des plus pitto-

resques au fond d'une vallée ; mais je n'ai point parlé de tout cela, attendu le peu d'hospitalité du cousin Conseil.

Le cousin Conseil avait, en outre, une maison à Villers-Cotterets : il demeurait, je crois, au numéro 3 ou 5 de la rue de Lormet, juste en face de la maison où était mort Demoustier.

J'allais faire deux visites par an au cousin Conseil, l'une le premier janvier, l'autre le jour de sa fête : il m'embrassait sur une joue, me donnait une claque sur l'autre. Là se bornaient ses libéralités.

Une fois, il me donna un petit écu. Nous n'en revenions pas, ma mère ni moi.

Il mourut la même année.

Il laissait une dizaine de mille livres de rente, dont héritait une certaine demoiselle de Ryau, déjà nommée.

Quant à ma mère, elle héritait de quinze cents francs, une fois donnés.

En outre, il laissait, pour un de ses parents, une bourse au séminaire de Soissons.

La désignation était claire, et la prédiction de Cécile allait se réaliser. Le futur séminariste, c'était moi.

Seulement, il s'agsisait de me faire aller au séminaire, ce qui n'était pas chose facile. Je n'entendais pas raison à l'endroit des curés, et cette prédiction de Cécile m'avait mis au cœur de grands germes de révolte contre cette intention.

Chez ma mère, il n'y avait aucun parti pris. Pauvre femme, elle était incapable d'insister sur une détermination dans laquelle elle eût vu pour moi la moindre contrariété, mais elle avait un désir, c'était de me donner la meilleure éducation possible. Faire de moi un prêtre ! elle n'y avait jamais songé ; je crois même que, si elle eût pensé que la chose en vînt là, elle se fût la première opposée au projet qu'elle me présentait sous le plus riant aspect.

Deux ou trois mois se passèrent en luttes de ma part, et en prières de la part de ma mère.

Enfin, un beau jour qu'elle avait déployé toutes les séductions de son esprit pour me décider ; qu'elle me jurait, sur sa parole d'honneur, que je serais toujours libre de revenir à la maison, si le régime du séminaire ne me convenait pas, je lâchai le *oui* fatal, et je consentis à tout ce qu'elle voulut.

Il me fut accordé huit jours pour faire mes préparatifs de départ.

C'était une grande séparation que celle qui se préparait, et, certes, elle coûtait autant à ma mère qu'à moi. Aussi ma mère me cachait-elle ses larmes, de sorte que, injuste que j'étais, je la croyais bien contente de se séparer de moi.

La veille du jour où l'on devait m'embarquer dans la voiture qui, deux fois par semaine, faisait le service entre Villers-Cotterets et Soissons, comme je réunissais toutes mes petites affaires de collégien, je m'aperçus qu'il me manquait un encrier. J'en fis l'observation à ma mère, qui, reconnaissant la justice de mon désir, me demanda comment je le voulais.

J'avais des idées luxueuses à l'endroit de cet encrier. Je voulais un encrier de corne avec un récipient pour les plumes. Mais, comme ma mère ne comprenait pas bien mes explications, elle me donna douze sous, et me chargea d'aller acheter l'encrier moi-même.

Qu'on fasse bien attention à ce détail ; si puéril qu'il soit, il a changé la face de ma vie.

J'allai chez un épicier nommé Devaux. Je me serais bien gardé d'aller chez Lebègue : on sait pourquoi.

L'épicier n'avait pas d'encrier comme j'en désirais un ; il m'en promit un pour le soir.

Le soir, je revins.

Il avait l'encrier. Mais le hasard fit qu'en même temps que moi, se trouvait dans le magasin ma cousine Cécile.

En me voyant, sa joie fut grande. Elle trouvait donc l'occasion de me dire à moi-même qu'elle me souhaitait toute sorte de prospérités dans la carrière que j'embrassais, et elle me promit qu'aussitôt que je serais ordonné, elle me donnerait la charge de son directeur.

Je ne sais si c'est parce que les railleries me parurent trop amères ou la charge trop lourde, mais je jetai l'encrier au nez de l'épicier, je mis mes douze sous dans ma poche, et je sortis du magasin en criant.

— Eh bien, c'est bon, je n'irai pas au séminaire !

Comme César, je venais de passer mon Rubicon.

Maintenant, il s'agissait d'échapper aux premières supplications de ma mère, auxquelles je n'eusse pas eu peut-être la force de résister.

Je risquai mon premier coup de tête.

J'achetai, avec mes douze sous, un pain et un saucisson, des vivres pour deux ou trois jours enfin, et j'allai trouver Boudoux.

Il faut que j'explique ce que c'était que Boudoux.

Boudoux était un type. Si la maladie intitulée la *boulimie* n'avait pas été baptisée à cette époque, il aurait fallu l'appeler la *boudimie*.

Je n'ai jamais vu de plus terrible mangeur que Boudoux.

Un jour, il arriva chez nous ; on venait de tuer un veau ; il le regardait avec des yeux d'envie.

— Veux-tu le manger tout entier, dit mon père, il est à toi.

— Oh ! le général plaisante, dit Boudoux.

— Non, sur ma parole.

— Je veux bien, général.

On mit le veau tout entier au four, et, le veau cuit, Boudoux mangea le veau tout entier.

Le dernier os gratté, mon père lui fit compliment.

— J'espère que maintenant tu n'as plus faim, Boudoux ? lui dit-il.

— Mettez la mère à la broche, général, répondit Boudoux, et vous verrez.

Mon père recula ; il aimait sa vache. Boudoux était homme à n'en laisser que les cornes.

Après ce trait, nous en citerions bien d'autres ; mais ils paraîtraient faibles à côté de celui-là.

Un jour d'ouverture de chasse, chez M. Danré de Vouty, il y avait vingt-quatre poulets à la broche. Boudoux les regarda comme il avait regardé le veau de mon père. M. Danré eut l'imprudence, alors, de lui faire une proposition équivalente à celle qui lui avait été faite chez nous.

Boudoux fit vingt-quatre bouchées des vingt-quatre poulets.

Plus tard, — je veux en finir d'un coup avec l'appétit de Boudoux, — lorsque, après la Restauration, M. le prince de Condé vint chasser à Villers-Cotterets, il y amena une meute de cent vingt chiens.

Boudoux obtint la charge de valet des valets de chiens. Ce fut, en conséquence, Boudoux qui se trouva chargé de faire aux Roquadors et aux Barbaros princiers la distribution de vivres.

Bientôt on s'aperçut que, quoique l'achat de pain et de mou fût toujours le même, les pauvres bêtes languissaient, maigrissaient, perdaient leurs jambes.

On se douta de la chose, et l'on guetta Boudoux.

On s'aperçut qu'il mangeait à lui seul la portion de quarante chiens.

C'étaient les deux sixièmes de la nourriture générale.

Le prince ordonna qu'on servirait chaque jour à Boudoux une portion à part, et que cette portion serait celle de quarante chiens.

Voilà ce qu'était Boudoux, quant à l'appétit.

Nous allons dire ce qu'il était, quant au physique ; puis nous dirons ce qu'il était, quant au moral.

Au physique, Boudoux était le rebut de la création : Quasimodo, près de Boudoux, aurait pu avoir des prétentions à la beauté. Boudoux avait le visage non pas grêlé, mais couturé, mais sillonné, mais bouleversé par la petite vérole ; l'œil, tiré hors de son orbite par une excavation de la paupière, semblait descendre, plein de larmes et de sang, jusqu'au milieu de la joue ; le nez, au lieu d'être saillant, se déprimait au-dessous du cartilage, et s'aplatissait sur la lèvre supérieure ; cette lèvre, d'où suintait éternellement une salive noircie par la chique, formait l'arche supérieure d'une bouche qui, pareille à celle des serpents, se fendait jusqu'aux oreilles pour laisser passer un gigot tout entier ; le reste était complété par des cheveux qu'eût enviés Polyphème, par une barbe, rouge et grasse, poussant dans les rares intervalles laissés intacts par la petite vérole.

Cette tête était supportée par un corps de cinq pieds neuf pouces, dont on ne pouvait jamais apprécier la grandeur réelle, à cause d'une jambe qui, à chaque pas qu'il faisait, pliait en cédant ; à ce point que le bas de la jambe et le haut de la cuisse étaient égaux aux deux pointes d'un compas ouvert en triangle.

Avec tout cela, Boudoux possédait une de ces forces qui n'ont pas de mesure. Dans les déménagements, Boudoux était un homme précieux : il plaçait sur sa tête bahuts, buffets, lits, tables, et, de son pas claudicant, qui mesurait un mètre et demi à chaque enjambée, il transportait en un tour de main l'ameublement tout entier d'une maison à une autre maison.

Et, pourtant, Boudoux, qui eût pris, comme Alcidamas, un cheval par les sabots de derrière, et qui lui eût arraché les sabots ; Boudoux, qui, comme Samson, eût arraché de leurs gonds les portes de Gaza, et qui les eût emportées sur son dos ; Boudoux, qui, comme Milon de Crotone, eût fait le tour du cirque avec un bœuf sur ses épaules, eût assommé le bœuf et l'eût mangé le même jour ; Boudoux, avec la force d'un éléphant, avait la douceur d'un agneau.

Voilà pour le moral.

Aussi, tout laid, tout repoussant, tout hideux à voir qu'il était, Boudoux n'avait partout que des amis ; il logeait chez une tante à lui, mademoiselle Chapuis, directrice de la

poste ; mais il mangeait chez tout le monde. Trois fois par jour, Boudoux faisait sa tournée par la ville, et, comme les frères quêteurs des anciens monastères, il récoltait de quoi nourrir un couvent.

Seulement, comme il n'avait pas de moines à nourrir, il mangeait la récolte à lui tout seul.

Cela ne le rassasiait pas, mais cela le nourrissait.

Puis Boudoux avait une industrie, ou plutôt deux industries : Boudoux allait à la marette et à la pipée.

Indiquons à MM. les Parisiens, qui pourraient bien ne pas savoir ce que c'est, quelles sont ces deux industries que nous venons de désigner sous le nom de *marette* et de *pipée.*

Commençons par la marette.

Il n'y a point de forêts, de bois, de remises, qui ne possèdent quelques-unes de ces flaques d'eau que l'on désigne sous le nom de mares.

Témoin la mare d'Auteuil, qui, autant que je puis m'en souvenir, jouissait, de son vivant, d'une certaine célébrité.

A ces mares, situées dans la forêt, dans les bois, dans la remise, les oiseaux vont boire, à certaines heures. On enfonce dans la terre molle et détrempée qui les borde, de petites branches de bouleau enduites de glu, et, lorsque les oiseaux viennent pour boire, ils se prennent à ces gluaux.

Cela s'appelle tendre une mare. Dans cette action de tendre une mare plus ou moins habilement, gisent tout le succès de la chasse et toute l'adresse du chasseur.

Seulement, — il faut tout expliquer, — comme il existe plus de petites mares que de grandes, comme les petites mares sont préférables aux grandes, parce qu'elles exigent moins de gluaux, et par conséquent moins de dépense, comme les petites mares s'appellent des marettes, on dit, dans le langage de la chasse aux petits oiseaux : « Aller à la marette ».

Quant à la pipée, elle s'opère par les mêmes procédés, mais avec d'autres détails.

On choisit un arbre assez élevé pour dépasser de sa cime la partie de taillis qui l'entoure; on le dépouille de ses petites branches, on les remplace par des gluaux fichés dans des entailles faites à la serpe ; on se place dans une cabane de feuillage construite autour du tronc de l'arbre, et l'on attire tous les oiseaux des environs par trois moyens.

Le premier est d'attacher un hibou au centre de l'arbre.

Le hibou, avec son plumage fauve et ses gros yeux ronds, joue dans les forêts le rôle que Jean-Jacques Rousseau jouait dans les rues de Paris, quand il sortait habillé en Arménien.

Tous les gamins couraient après le philosophe de Genève.

Tous les oiseaux poursuivent le hibou.

Mais, pour ces malheureuses bêtes, se révèle alors une justice qui n'existe pas pour les hommes : en poursuivant le hibou, les oiseaux s'abattent sur l'arbre où il est attaché ; tout volatile qui se pose sur un gluau est perdu ; il tombe de branche en branche, et passe de la liberté à la cage, bien heureux quand il ne passe pas de la cage à la broche.

Le second moyen d'attraction est de prendre un geai.

Avec un lièvre, on ne fait qu'un civet ; mais, avec un geai, on fait bien autre chose ; — pourvu cependant que le geai soit vivant : c'est une condition *sine quâ non.*

Le geai a une très mauvaise réputation parmi la gent volatile.

D'abord, il a celle de prendre des plumes du paon, que lui a faite la Fontaine, et qui est peut-être, comme toutes les réputations faites par les hommes, celle qu'il mérite le moins ; son autre réputation, bien autrement grave aux yeux des oiseaux, celle de manger les œufs de ses confrères plus faibles et plus petits que lui. Aussi la haine que les oiseaux ont pour ce dévorateur est-elle en raison de la quantité des œufs qu'ils pondent ; les mésanges, par exemple, qui font, parfois, jusqu'à vingt et vingt-cinq petits, sont les plus acharnées contre ce bandit ; puis, après elles, viennent les fourgons, qui en pondent quinze, les pinsons, qui en pondent cinq ou six, enfin les rouges-gorges et les fauvettes, qui en pondent trois ou quatre.

On prend donc un geai vivant, on lui étend l'aile et on lui tire les plumes de l'aile.

Ce n'est pas très humain, mais c'est très efficace.

On connaît l'affreux cri du geai ; à chacune des plumes qu'on lui tire, le geai pousse un de ces cris-là, et à chaque cri, on voit se précipiter par volées, mésanges, fourgons, pinsons, fauvettes et rouges-gorges, qui viennent jouir du supplice de leur ennemi ; car ils ne s'y trompent pas et reconnaissent ce cri pour un cri de douleur.

Mais, cette fois encore, ils sont punis pour n'avoir pas pardonné à leur ennemi, et les gluaux font justice de leur mauvais cœur.

L'efficacité du troisième moyen dépend entièrement de la faculté plus ou moins grande accordée par la nature au chasseur de filer, à l'aide d'un brin de chiendent ou d'un morceau de taffetas, certains sons imitant le chant des oiseaux. Le musicien doué de cette imitation n'a plus besoin ni de geai ni de hibou ; il se met dans sa hutte, contrefait le cri de détresse des différents oiseaux qu'il veut prendre, et tous les oiseaux de même espèce qui sont dans les environs accourent à cet appel.

Mais, il faut le dire, parmi les pipeurs, et j'en ai connu beaucoup, peu arrivaient à ce degré de perfection.

Eh bien, Boudoux, qui ne parlait aucune langue morte, et qui, parmi les langues vivantes, ne parlait que la sienne, et encore assez mal, Boudoux était, à l'endroit des oiseaux, le premier philologue, je ne dirai pas de la forêt de Villers-Cotterets, mais encore, j'ose l'assurer, de toutes les forêts du monde.

Il n'y avait pas une langue, par un jargon, pas un patois ornithologique qu'il ne parlât, depuis la langue du corbeau jusqu'à celle du roitelet.

Aussi, comme Boudoux méprisait ceux de ses confrères qui se servaient du brin d'herbe ou du morceau de taffetas, lui que j'ai vu, en imitant le cri du hibou, forcer le hibou à venir se poser sur son chapeau comme sur le casque de Minerve !

J'allai trouver Boudoux, je m'ouvris à lui, et lui demandai de me cacher pendant deux ou trois jours dans une de ses huttes.

Il va sans dire que Boudoux m'accorda ma demande.

Seulement, comme nous entrions en automne, il me prévint qu'il serait bon que je prisse une couverture, attendu que les nuits commençaient à ne plus être chaudes.

Je rentrai chez nous, je me glissai dans ma chambre, je pris une des couvertures de mon lit, et j'écrivis sur un bout de papier :

« Ne sois pas inquiète de moi, bonne mère : je me sauve parce que je ne veux pas être curé. »

Et j'allai rejoindre Boudoux, qui, ayant fait sa récolte du soir, m'attendait à l'entrée du parc.

Boudoux avait justement deux mares tendues, la mare du chemin de Vivières et la mare du chemin de Compiègne. A la mare du chemin de Compiègne il avait une hutte ; c'est à cette hutte que j'allai demander un refuge contre le séminaire de Soissons.

Je passai trois jours et trois nuits dans la forêt ; la nuit, je m'enveloppais dans ma couverture, et je dormais, je dois le dire, sans aucun remords ; le jour, j'allais d'une mare à l'autre, et je récoltais les oiseaux pris.

Ce que nous primes d'oiseaux pendant ces trois jours, c'est incalculable ; le troisième jour, les deux mares étaient *ruinées* pour jusqu'aux prochaines couvées.

Nous soulignons le mot ruinées, parce que c'est le mot technique.

Ces trois jours augmentèrent mon antipathie pour le séminaire, mais, en même temps, me donnèrent une terrible sympathie pour la marette.

Au bout de ces trois jours, je revins ; mais je n'osai pas rentrer directement à la maison ; j'allai trouver ma bonne amie, madame Darcourt, et la priai d'annoncer à ma mère le retour de l'enfant prodigue, et de ménager sa rentrée dans la maison maternelle.

Hélas ! plus les enfants sont prodigues, mieux ils sont reçus. Quand le véritable enfant prodigue rentra chez son père, après trois ans, on tua un veau, s'il n'était rentré qu'après six ans, on eût tué un bœuf.

Ma mère m'embrassa en m'appelant méchant. Elle me promit qu'il ne serait plus question entre nous du séminaire, enchantée qu'elle était que je ne la quittasse point. Toute sa colère tomba sur Boudoux, et, la première fois qu'elle le vit, tout pauvres que nous étions, elle lui donna cinq francs.

Et cependant, voilà quelle circonstance futile a décidé de ma vie. Si le matin l'épicier avait eu un encrier comme je le désirais, je n'y retournais pas le soir ; je n'y rencontrais pas Cécile ; elle ne me faisait point cette plaisanterie qui m'exaspéra ; je ne me mettais pas sous la protection de Boudoux, et, le lendemain, je partais pour Soissons, et j'entrais au séminaire. Une fois au séminaire, les dispositions religieuses que j'ai de tout temps eues dans l'esprit se développaient, et je devenais peut-être un grand prédicateur, au lieu de ce que je suis, c'est-à-dire un pauvre poète. Cela eût-il mieux valu ? cela eût-il valu moins ?

Ce que Dieu fait est bien fait.

Ce n'est pas là le seul danger auquel j'échappai ; on verra plus tard comment je faillis devenir bien pis que séminariste ou curé.

On verra comment je faillis devenir receveur des contributions !

XXVI

LE COLLÈGE DE L'ABBÉ GRÉGOIRE. — LA RÉCEPTION QUI M'Y EST FAITE. — LES GRANDES EAUX JOUENT POUR MON ARRIVÉE. — ON CONSPIRE CONTRE MOI — BLIGNY ME PROVOQUE EN COMBAT SINGULIER. — JE SUIS VAINQUEUR.

Il fut convenu qu'au lieu d'aller au séminaire, j'irais au collège chez l'abbé Grégoire, à Villers-Cotterets. On appelait *collège* l'école de l'abbé Grégoire, comme en Angleterre, on appelle lords certains bâtards de grands seigneurs, par pure courtoisie

Il fut donc décidé que j'irais au collège de l'abbé Grégoire.

Oh! parlons de l'abbé Grégoire, parlons-en longuement; parlons-en comme on parle d'un honnête homme, d'un digne homme, d'un saint homme.

L'abbé Grégoire n'était pas un esprit élevé! c'était mieux que cela, c'était un esprit juste; deux cents écoliers lui sont passés par les mains pendant les quelques années qu'il a tenu collège. Je ne sache pas qu'un seul ait mal tourné.

Depuis quarante ans qu'il était attaché à l'église de Villers-Cotterets, jamais une de ces petites médisances que font souvent les indévots et les libertins n'avait été hasardée sur son compte; les mères qui s'étaient confessées à lui dans leur jeunesse, et pendant la sienne, lui menaient leurs filles avec confiance, parce qu'elles savaient qu'à travers la grille du confessionnal ne passeraient alors, comme autrefois, que des paroles chastes et paternelles.

Jamais il n'avait eu ni bonne ni gouvernante; il vivait avec sa sœur, petite vieille maigre, un peu acariâtre, un peu bossue, qui adorait, je me trompe, qui vénérait son frère.

Pauvre cher abbé, que nous avons rendu si malheureux, que nous avons tant fait enrager, qui nous grondait si fort, et qui nous aimait tant!

Il en avait été de lui comme d'Hiraux; je l'aimais tant avant qu'il fût question d'aller au collège, que je me décidai, sans le moindre effroi, à cette grande innovation dans mon existence. D'ailleurs, à côté du séminaire, qu'était-ce que cela?

La classe de l'abbé Grégoire ouvrait à huit heures et demie du matin, aussitôt la messe dite; puis elle fermait à midi. Chacun s'en allait dîner chez ses parents, on était de retour à une heure; à une heure cinq minutes, la classe se rouvrait pour se refermer à quatre.

Joignez à cela les dimanches fêtes, demi-fêtes et quarts de fête, et vous conviendrez que ce n'était pas une existence bien dure que celle que j'allais mener.

En général, à l'âge que j'avais, je n'étais pas très aimé des autres enfants de la ville; j'étais vaniteux, insolent, rogue, plein de confiance en moi-même, rempli d'admiration pour ma petite personne, et cependant, avec tout cela, capable de bons sentiments, quand le cœur était mis en jeu au lieu et place de l'amour-propre ou de l'esprit.

Quant au physique, je faisais un assez joli enfant; j'avais de longs cheveux blonds bouclés, qui tombaient sur mes épaules, et qui ne crêpèrent que lorsque j'eus atteint ma quinzième année; de grands yeux bleus qui sont restés à peu près ce que j'ai encore aujourd'hui de mieux dans le visage; un nez droit, petit et assez bien fait; de grosses lèvres roses et sympathiques; des dents blanches et assez mal rangées. Là-dessous, enfin, un teint d'une blancheur éclatante, lequel était dû, à ce que prétendait ma mère, à l'eau-de-vie que mon père l'avait forcée de boire pendant sa grossesse, et qui tourna au brun à l'époque où mes cheveux tournèrent au crêpu.

Pour le reste du corps, j'étais long et maigre comme un échalas.

Les cadres du collège de l'abbé Grégoire n'étaient pas larges: vingt-cinq ou trente écoliers suffisaient pour les remplir; c'était donc un événement que l'arrivée d'un nouvel élève au milieu de ce petit nombre d'élèves.

De mon côté, cette entrée était une grande affaire: on m'avait fait tailler, dans une redingote de mon grand-père, un habillement complet. Cet habillement était café au lait foncé, tout chiné de points noirs. J'en étais assez satisfait, et je pensais qu'il produirait une certaine sensation sur mes camarades.

A huit heures du matin, un lundi d'automne, je m'acheminai donc vers le puits où j'allais boire la science à pleines lèvres, marchant d'un pas grave, levant le nez d'un air fier, portant sous le bras toute ma bibliothèque de grammaires, l'*Epitome historiæ sacræ*, de dictionnaires et de rudiments, tout cela neuf comme mes habits, et jouissant d'avance de l'effet qu'allait produire mon apparition sur le commun des martyrs.

On entrait dans la cour de l'abbé Grégoire par une grande porte faisant voûte assez prolongée, et donnant sur la rue de Soissons. Cette porte était toute grande ouverte.

Mes yeux plongeaient dans la cour: elle était vide.

Je crus un instant que j'étais en retard, et qu'on était déjà en classe. Je franchis rapidement le seuil; en même temps, la porte se ferma derrière moi, de grands cris de joie retentirent, et une rosée qui ressemblait fort à une averse tomba sur moi du haut d'un double amphithéâtre de tonneaux.

Je levai les yeux: chaque élève, sur un tonneau, posait dans l'attitude et dans l'action de *Mannecken-Pis*, de Bruxelles. Les grandes eaux jouaient pour mon arrivée.

Cette façon de me recevoir me déplut fort; je pris le galop pour me soustraire à l'application de ces douches d'une nouvelle espèce; mais il y avait eu un premier moment d'étonnement qui avait amené un moment d'hésitation; puis, le parti pris, il m'avait fallu franchir un espace de cinq à six pas; de sorte que, lorsque je sortis de la voûte, j'étais tout ruisselant.

J'étais fort pleureur de ma nature. Souvent, tout enfant, je m'asseyais dans un coin et pleurais sans aucun motif. Alors, comme, lorsque je parlais de moi, c'était toujours à la troisième personne, et qu'on avait adopté, par façon de raillerie, cette manière de me parler, alors ma mère s'approchait de moi et me demandait:

— Pourquoi Dumas pleure-t-il?

— Dumas pleure, répondais-je; parce que Dumas a des larmes.

Cette réponse, qui enlevait toute inquiétude, satisfaisait presque toujours ma mère, qui s'en allait en riant, et me laissait pleurer tout à mon aise.

Si je pleurais sans motif, à plus forte raison, on le comprend bien, devais-je pleurer, un motif réel m'étant donné de verser des larmes.

Or, quel motif plus plausible pouvait m'être donné que celui de l'humiliation que je venais de subir, et du tort qui venait d'être fait à mon vêtement neuf?

Aussi, lorsque l'abbé Grégoire revint de dire sa messe, me trouva-t-il sur l'escalier, fondant en eau, ni plus ni moins que la Biblis de M. Dupaty.

A peine l'abbé Grégoire avait-il paru, que mes camarades s'étaient rapprochés de moi, s'étaient rangés en cercle autour de l'escalier, et, avec toutes les apparences d'un intérêt réel, se demandaient les uns aux autres quelle pouvait être la cause de mes larmes. L'abbé Grégoire fendit le cercle hypocrite, monta deux ou trois marches, et, approchant son lorgnon de son œil (il était myope comme une taupe), me regarda en me demandant ce que j'avais.

J'allais répondre; mais, derrière l'abbé, vingt poings fermés s'allongèrent, vingt figures menaçantes me firent une grimace significative. Je poussai un hurlement; l'abbé Grégoire se retourna: tous les visages sourirent, toutes les mains rentrèrent dans les poches.

— Mais qu'a-t-il donc? demanda l'abbé.

— Nous n'en savons rien, répondirent les hypocrites; c'est comme cela depuis qu'il est arrivé.

— Comment! depuis qu'il est arrivé, il pleure?

— Oh! mon Dieu, oui. N'est-ce pas? n'est-ce pas? n'est-ce pas?

— Oui! oui! oui! répondirent toutes les voix. Dumas pleure.

— Mais, enfin, pourquoi pleure-t-il, Dumas?

— Dame! répondit l'un d'eux qui connaissait la tradition, sans doute Dumas pleure parce que Dumas a des larmes...

La raillerie m'exaspéra.

— Non! m'écriai-je, non, je ne pleure pas parce que j'ai des larmes; je pleure parce que... parce que... parce qu'ils m'ont pissé sur la tête, là!...

Le crime était si étrange, l'idée si baroque, que l'abbé me fit répéter l'accusation deux fois.

Puis, se retournant vers les élèves:

— Montons, messieurs; nous reparlerons de cela là-haut.

— Ah! mioche! ah! rapporteur! ah! dénonciateur! dirent tout bas dix voix; sois tranquille, va, en sortant!...

L'abbé se retourna.

On se tut et l'on entra en classe.

Chacun prit sa place; moi seul n'avais pas la mienne. Je restai debout.

— Viens ici, mon petit ami, dit l'abbé.

— Me voilà, monsieur l'abbé, fis-je en pleurnichant.

Il me tâta.

— Mais il est tout mouillé, cet enfant!...

Mes lamentations redoublèrent

— Je crois bien qu'il est mouillé, dit un grand, depuis le temps qu'il pleure.

— Comment! dit l'abbé, vous osez soutenir que ce sont ses larmes qui l'ont trempé comme cela?

— Parbleu!

— Mais, monsieur l'abbé, m'écriai-je, je ne peux pas m'avoir pleuré dans le dos, et je suis aussi mouillé par derrière que par devant.

L'abbé vérifia le fait.

— C'est juste, dit-il; pas de récréation à midi, des férules tout de suite, et trois cents vers demain matin.

Alors, il s'éleva un concert de plaintes et de gémissements pareils à celui que Dante entendit dans le premier cercle de l'enfer; ces plaintes et ces gémissements étaient mêlés de sourdes menaces qui me faisaient courir des frissons sous la peau. Cependant, il fallait se soumettre. L'abbé possédait les vieilles traditions collégiales, il avait l'oreille sourde et la main vigoureuse; il appliqua une vingtaine de paires de férules qui doublèrent les plaintes, les gémissements et les menaces.

Je compris que je venais d'amasser sur ma tête un orage qui se résoudrait en une grêle de coups de poing.

Les férules avaient cela de bon qu'elles dispensaient de travailler pendant toute la classe; pas une ligne ne fut écrite de neuf heures à midi, sous prétexte que M. l'abbé avait frappé si rude, qu'on avait la main engourdie.

L'abbé fit cette concession.

A midi, chacun essaya de trouver un prétexte pour échapper à la retenue. Il est incroyable ce que chacun avait à faire, et de quelle importance étaient les sorties ce jour-là.

Trois prétextes me restèrent dans l'esprit. Saunier avait sa leçon de clarinette à prendre; Ronet devait se purger; Leloir devait tirer à la conscription!

Il va sans dire que, leçon de clarinette, huile de ricin et tirage à la conscription, l'abbé Grégoire remit tout cela au lendemain.

A midi, je sortis absolument seul du collège.

Oh! quelles réflexions profondes je fis en revenant à la maison! comme je compris qu'il eût bien mieux valu rire de la plaisanterie, si peu risible qu'elle fût, que d'en pleurer, ainsi que je l'avais fait! comme je mis Héraclite à mille piques au-dessus de Démocrite!

Ma tristesse frappa profondément ma mère, qui m'interrogea fort sur les causes de cette mélancolie. Mais je n'avais été que trop bavard déjà, et je gardai un profond silence.

A une heure, je revins au collège. Chacun avait reçu son dîner de la maison paternelle; la plupart de ces dîners, il faut le dire à la louange des parents, se composaient d'un simple morceau de pain sec.

Les plaintes et les gémissements avaient cessé; mais les menaces avaient grossi, le nuage était sombre et plein d'éclairs. Je ne pouvais pas lever le nez du papier sur lequel je déclinais *rosa*, la rose, que je ne visse un poing qui n'avait rien de commun avec la déclinaison que j'exécutais.

Je compris qu'en sortant, j'allais être pulvérisé.

Ce n'étaient pas les grands qui me menaçaient le plus: ceux-là comprenaient leur force, et sentaient qu'ils ne pouvaient se venger d'un enfant; mais c'étaient ceux qui étaient de mon âge ou à peu près.

Il y avait surtout un nommé Bligny, le fils d'un marchand de drap demeurant sur la place de la Fontaine, qui était si enragé contre moi, qu'il parut décidé d'un commun accord qu'on remettrait à Bligny la vengeance générale.

Bligny avait deux ans de plus que moi, de sorte que j'étais habitué à regarder Bligny comme un grand, quoique, en réalité, je fusse aussi grand que lui.

Un duel avec lui ne me laissait donc pas sans inquiétude.

Cependant, j'avais tant de fois entendu raconter les trois duels qu'avait eus mon père en entrant au régiment, à propos du roi et de la reine, que je comprenais qu'il n'y avait pas moyen d'éviter celui-là.

La préoccupation me fit faire une dizaine de fautes dans les trois ou quatre déclinaisons à exécuter pendant la classe.

Je ne sais pas si le temps paraissait long à mes camarades; mais ce que je sais, c'est que jamais il ne s'écoula pour moi avec une pareille rapidité. Quatre heures sonnèrent, l'abbé Grégoire dit sa prière, que je croyais être à peine à moitié de la classe.

Il fallait sortir; j'en pris mon parti; je nouai le plus lentement possible mes livres. J'espérais que, descendant le dernier, le torrent se serait écoulé, et que je trouverais le passage libre.

Et cependant quelque chose me disait, au fond du cœur, que j'avais amassé, par ma dénonciation, trop de vengeances sur ma tête pour en être quitte à si bon marché.

Je pouvais dire un mot à l'abbé Grégoire, et il me reconduisait lui-même ou me faisait reconduire par sa sœur Alexandrine; mais je compris que ce serait une lâcheté qui reculerait l'affaire, voilà tout. M. Grégoire ou sa sœur ne pouvait me reconduire éternellement; un jour viendrait où je serais obligé de m'en aller seul, et, ce jour-là, il faudrait bien en découdre avec l'un ou l'autre de mes camarades.

Je résolus donc de braver le danger et d'attaquer, comme on dit, le taureau par les cornes.

Notez que toutes ces réflexions se heurtaient dans une tête de dix ans.

Ma résolution prise, je dis adieu à l'abbé Grégoire. Je poussai un gros soupir, et je descendis.

Je ne m'étais point trompé: tout le collège était assis en demi-cercle, comme les spectateurs romains, sur les gradins de leur amphithéâtre; et, debout au bas de l'escalier, l'habit bas, les manches retroussées, Bligny m'attendait.

Ah! j'avoue que, quand j'arrivai au tournant de l'escalier et que je vis toutes ces dispositions prises pour l'inévitable combat, le cœur me faillit, et que je fus près de remonter; mais ce moment d'hésitation, quelque effort que j'eusse fait pour le réprimer, n'avait point échappé à mes camarades; une huée universelle s'éleva, les mots les plus outrageants montèrent de la cour au degré de l'escalier où je me trouvais. Je me sentis pâlir et frissonner; une sueur froide me passa sur le front, je mesurai les deux extrémités où j'étais réduit, — celle d'attraper quelques coups de poings sur l'œil ou dans les dents, et tout serait fini, — ou celle d'être éternellement le jouet de mes camarades, et d'avoir à recommencer tous les jours. Je me cramponnai à mon courage, près de m'échapper; je fis un effort sur ma volonté, afin qu'elle devînt entièrement maîtresse de la situation. Il y eut une demi-minute de lutte, au bout de laquelle je sentis que le moral venait de vaincre le physique; le raisonnement, l'instinct.

Cependant, je sentis, en même temps, que j'avais besoin d'un certain aiguillon pour me pousser tout à fait, que, cet aiguillon, je l'avais en moi-même, et que, si je voulais aller en avant, il fallait que je me stimulasse avec le fouet de la parole.

— Ah! dis-je m'adressant à Bligny, ah! c'est comme cela?

— Oui, c'est comme cela, répondit-il.

— Tu veux donc te battre, toi?

— Oui, je le veux.

— Ah! tu le veux?

— Oui.

— Ah! tu le veux?

— Oui.

— Eh bien, attends!

J'étais arrivé à point; je déposai mes livres à terre, je jetai bas ma veste, et je me précipitai sur mon antagoniste en criant:

— Ah! tu veux te battre?... ah! tu veux te battre?... Attends! attends! attends!

Que le maréchal de Saxe, ce grand philosophe militaire, avait bien raison de dire que tout l'art de la guerre consiste à faire semblant de n'avoir pas peur, et à faire peur à son adversaire.

J'eus l'air d'être sans crainte, et Bligny fut vaincu.

Je ne veux pas dire qu'il fut vaincu sans combat, non; mais mieux eût valu pour lui ne pas combattre; un coup de poing sur l'œil ou dans les dents, et tout serait fini, — reçu dans les dents, la retraite précipitée résultat de cette double attaque, qui n'eut pour contrepoids qu'un faible coup de poing reçu par moi sur le nez, tout cela fut l'affaire d'une minute à peine.

Le champ de bataille était à moi.

Je dois rendre justice à mes camarades: cette victoire fut suivie d'unanimes applaudissements.

Je me mis alors à repasser ma veste, et à ramasser mes livres en murmurant ces seuls mots qui résumaient toute ma pensée:

— Ah! mais! ah! mais! ah! mais!

Ce qui voulait dire: « Faites-y attention, voilà comme je suis: poltron au fond, mais, quand on me pousse à bout, un Alexandre, un Annibal, un César; ah! mais! »

C'était sans doute aussi l'avis des spectateurs, car leurs rangs s'ouvrirent devant moi.

Je passai fièrement sous la grande porte, naguère témoin de mon affront, et maintenant devenue l'arc de mon triomphe. Je trouvai un livre qu'en se sauvant Bligny avait laissé glisser de son gilet.

Je pensai que les dépouilles du vaincu appartenaient au vainqueur; je ramassai le livre, et je l'emportai.

Mais, en l'emportant, je l'ouvris.

C'était l'*Onanisme*, de M. Tissot.

Je ne comprenais rien au titre, et je laissai ma mère me prendre ce livre et le cacher.

Deux ans après, je le retrouvai et le lus.

Si cette lecture eût eu lieu le jour de ma victoire, elle eût été inutile, parce qu'elle eût été incomprise.

Deux ans plus tard, elle fut providentielle.

XXVII

L'ABBÉ FORTIER. — LE VIATIQUE ET LE MARI JALOUX. — VOYAGE D'AGRÉMENT. — VICTOR LETELLIER — LE PISTOLET DE POCHE. — J'EFFRAYE LA POPULATION. — ON REQUIERT TOURNEMOLLE. — IL ME DÉSARME.

La vie de pension n'est pas une chose bien variée, surtout dans un collége de province, et dans quel collége encore! Si, après y avoir montré mon entrée, parce qu'un côté de mon caractère s'y développait, je voulais absolument suivre cette vie dans tous ses détails, je n'aurais à raconter que quelques espiègleries d'enfant, suivies de pénitences et de pensums, ne valant pas même la peine d'être consignées dans les *Jeunes Ecoliers*, de M. Bouilly.

Un accident terrible arrivé au séminaire de Soissons fit que ma mère, déjà consolée de ma révolte, rendit de nouvelles grâces à Dieu de ce que je n'y étais point entré. La poudrière de la ville, qui était située à cinquante mètres à peu près de ce séminaire, sauta; il fut renversé de fond en comble, et huit ou dix séminaristes furent tués ou blessés.

Sur ces entrefaites, un de nos parents mourut: c'était celui chez lequel je trouvai l'hospitalité, la nuit où je perdis mon père. Sa fille Marianne, notre cousine, à ma sœur et à moi, quitta alors Villers-Cotterets pour aller demeurer près de son oncle, l'abbé Fortier, qui tenait la cure du petit village de Béthisy, situé à cinq lieues de chez nous, et à trois lieues de Compiègne

Cet abbé passait pour fort riche: la cousine Marianne paraissait donc faire une bonne affaire en devenant son intendante; seulement, il était d'un caractère un peu inquiétant.

Nous aurions dit excentrique, si l'on se fût servi du mot à cette époque.

Je ne sais quelle déviation de la route que tout homme doit suivre pour être dans sa voie naturelle avait poussé l'abbé Fortier vers l'Eglise. L'abbé Fortier était né pour faire un excellent capitaine de dragons, tandis qu'il faisait, je ne dirai pas un mauvais prêtre, Dieu m'en garde! mais tout au moins un singulier prêtre.

C'était un homme de cinq pieds huit pouces, taillé en Hercule, portant le corps droit, la tête haute, et faisant à chaque instant des appels du pied droit, comme un maître d'escrime en salle d'armes; d'ailleurs, un des meilleurs joueurs de billard, un des plus excellents chasseurs, un des plus grands mangeurs que j'aie jamais vus.

Il va sans dire que je ne songe pas même à comparer l'abbé Fortier à Boudoux, sous ce dernier rapport.

Chez l'abbé Fortier, manger longtemps et beaucoup était une faculté.

Chez Boudoux, manger toujours était une maladie.

Un jour, l'abbé Fortier fit, avec un curé des environs, le pari de manger cent œufs à son dîner. Les cent œufs lui furent servis, *la Cuisinière bourgeoise* à la main, de vingt manières différentes.

Les cent œufs mangés:

— Bon! dit-il, il faut être beau joueur, et donner les quatre au cent. Faites durcir quatre œufs.

Et il mangea les quatre œufs durs, après en avoir mangé cent à toutes sauces.

On racontait de sa jeunesse une histoire assez curieuse. Il avait trente ans à l'époque dont je veux parler; or, comme il en comptait soixante-deux au moment où nous sommes arrivés, c'était trente-deux ans auparavant que se passait cette histoire.

Il n'était encore que vicaire, et portait, vers le soir, le viatique à un mourant d'un village voisin. Un mari qui, sans doute à tort, avait conçu une violente jalousie contre lui, l'attendait dans un chemin creux par lequel il devait nécessairement passer pour aller de Béthisy au village, où il était attendu.

Quand l'abbé Fortier vit cet homme debout au milieu de la route, le visage crispé par la colère, et les poings serrés, il devina bien dans quel but il était venu là; mais ministre d'un Dieu de paix, mais ennemi de tout scandale, il le pria aussi poliment que possible de le laisser passer.

— Oh! oui, vous laisser passer, monsieur le vicaire! dit l'homme avec cet accent goguenard tout particulier à nos paysans; on ne passe pas comme cela!

— Et pourquoi ne passe-t-on pas comme cela? demanda le vicaire.

— Parce qu'on a un petit compte à régler avec ce pauvre Bastien.

— Je ne vous dois rien, dit l'abbé: laissez-moi passer; vous voyez bien que je suis attendu, et par quelqu'un qui n'a pas le temps d'attendre.

— Il faudra pourtant bien, dit Bastien en jetant bas sa veste et en crachant dans ses mains, il faudra pourtant bien qu'il attende; s'il est trop pressé, il ira devant.

— Et que faudra-il qu'il attende? demanda l'abbé, qui commençait à s'échauffer.

— Que je vous aie donné une volée donc, monsieur le vicaire.

— Ah! oui-da! Et c'est pour cela que tu es venu, Bastien?

— Un peu.

— Ce n'était pas la peine de te déranger, mon ami.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

Et, posant le viatique sur le bord d'un fossé:

— Mon Dieu, dit l'abbé du ton le plus religieux, mon Dieu, ne soyez ni pour l'un ni pour l'autre, et vous allez voir un gaillard joliment rossé.

L'abbé était homme de parole, et le bon Dieu vit ce qu'il avait promis de lui faire voir

Après quoi, il reprit le viatique, continua son chemin, administra son malade, et revint tranquillement chez lui.

Bastien et l'abbé Fortier avaient tous deux intérêt à se taire. Aussi se turent-ils. Mais on sut l'affaire par l'enfant de chœur.

Et, il faut le dire à l'honneur de l'abbé Fortier, elle n'étonna personne.

Un jour, il allait chasser à Lamotte; mais, avant de se mettre en chasse, il devait dire la messe dans la chapelle du château; il avait emmené à cet effet, et pour l'aider dans ses opérations, son chien Finaud et son enfant de chœur *quiot* Pierre.

Prononcez *petit* Pierre.

L'église était adossée à la garenne dans laquelle devait commencer la chasse.

Comme Finaud était un excellent chien menant son lapin à mort, l'abbé Fortier, qui n'aimait à chasser qu'avec Finaud, avait ordonné aux domestiques de l'enfermer avec soin.

Après l'évangile, l'abbé s'arrête et écoute.

Il avait entendu dans la garenne un aboiement bien connu.

Après avoir écouté un instant, il se retourne et trouve l'enfant de chœur le sourire sur les lèvres, écoutant de son côté.

— Dis donc, quiot Pierre, dit l'abbé, est-ce que ce n'est pas la voix de Finaud que j'entends là-bas?

— Si fait, monsieur l'abbé; ils l'auront laissé aller, et il chasse un lapin.

— Eh bien, dit l'abbé, le lapin peut être tranquille; s'il ne se terre pas, il est *fichu*.

Et il continua sa messe.

La messe finie, Finaud menait toujours. L'abbé prit son fusil, marcha sur la voie, et tua le lapin.

C'était le même enfant de chœur qui avait déjà raconté l'histoire de Bastien.

Il raconta la seconde, comme il avait raconté la première.

Il y en avait encore d'autres; mais celles-là ne peuvent pas être racontées, même par un enfant de chœur.

Marianne allait donc rejoindre l'oncle Fortier, âgé de soixante-deux ans, et qui ne passait plus, à tort peut-être, que pour un grand chasseur et un grand mangeur.

Il la reçut à merveille, l'installa au presbytère, et, comme ma cousine Marianne m'aimait beaucoup, il l'autorisa à me ramener avec elle au prochain voyage qu'elle devait faire à Villers-Cotterets, et qui coïncidait avec les vacances de 1812.

Les vacances arrivées, on nous jucha, ma cousine et moi, sur un âne. Picard, cet ancien garçon qui me racontait de si belles histoires à la forge, prit un bâton, chassa l'âne, et nous nous mîmes en route.

Ce voyage, comme tous les voyages enfantins, fut plein d'étonnements pour moi. Je me rappelle avoir eu longtemps à notre gauche une montagne surmontée d'une ruine, qui me paraissait un pic des Alpes ou des Cordillères, montagne que j'ai revue depuis, et que je n'ai pas trouvée plus haute que Montmartre.

Je me rappelle avoir eu à ma droite une tour qui me sembla si haute, que je demandai si ce n'était pas la tour de Babel.

La montagne était la butte de Montigny.

La tour était la tour de Vez.

Nous arrivâmes, après un voyage qui me parut démesurément long, et qui dura sept ou huit heures en tout; nous marchions du pas de Joseph et de la vierge Marie fuyant en Egypte; seulement, je ne sache pas que l'on ait conservé le souvenir des haltes que nous fîmes en route.

Enfin nous arrivâmes. C'était le bon moment pour débarquer chez l'oncle Fortier: on était au commencement de septembre; il y avait un beau berceau de vigne, où

pendaient des grappes de raisin à lutter contre celles de la terre promise; il y avait, dans une petite cour, un dominotier tout chargé de prunes; il y avait enfin un immense jardin tout plein de pêches, d'abricots et de poires.

En outre, la chasse venait de s'ouvrir.

L'abbé Fortier me reçut assez bien, quoique avec plusieurs grognements qui prouvaient que toute ma personne ne lui était pas également sympathique.

L'abbé était fort instruit: il savait le latin et le grec sur le bout de son petit doigt; il me salua dans la langue de Cicéron; je voulus lui répondre et fis trois barbarismes en cinq mots.

Ce jour-là, il avait un troisième acolyte: c'était moi. Mes souvenirs de chasse étaient perdus dans le crépuscule de ma première enfance, et remontaient à mon père et à Mocquet. Encore tout se passait-il pour moi à cette époque, comme dans les tragédies de Racine, en récits.

Cette fois, c'était de l'action, et j'y prenais presque part.

L'abbé tirait admirablement bien, et le terroir était giboyeux.

Il tira une douzaine de perdrix et deux ou trois lièvres.

Je faisais autant de chemin que Diane, et, à chaque pièce de gibier qui tombait, je me précipitais à l'envi des chiens pour la ramasser.



Tournemolle venait au nom de la ville tout entière.

Il était fixé.

Ce fut ma première humiliation morale. Je raconterai la seconde en son lieu et place.

Je voulus me rattraper sur l'histoire naturelle et sur la mythologie; mais l'abbé Fortier était de première force sur tout cela, et je baissai l'oreille avec un soupir.

J'étais vaincu.

Du moment où j'étais vaincu et où j'avouais ma défaite comme Porus, le vainqueur fut clément comme Alexandre.

L'abbé commença sa séduction sur moi par un excellent dîner. S'il mangeait bien, il buvait encore mieux.

J'étais en admiration devant cet homme; je ne m'étais pas figuré les curés ainsi: l'abbé Fortier était tout prêt à me raccommoder avec le séminaire.

Le lendemain, après la messe, l'abbé Fortier faisait son ouverture de chasse. La messe ne finissait qu'à huit heures et demie; mais personne ne se serait permis de tirer un perdreau sur le terroir, avant qu'on eût vu passer l'abbé Fortier, la soutane retroussée, la carnassière au dos, le fusil sur l'épaule, précédé de Finaud et suivi de Diane.

On ne chasse pas sans jurer un peu contre ses chiens; l'abbé Fortier jurait beaucoup; tous ces détails en faisaient pour moi un abbé tout à fait à part, qui n'avait rien de commun avec l'abbé Grégoire.

De ce moment, je fus convaincu qu'il y avait deux espèces d'abbés.

Depuis que j'ai habité l'Italie, et surtout Rome, j'en ai découvert une troisième.

Oh! la bonne journée que cette première journée de chasse! comme elle est restée dans ma mémoire! comme elle a fait de moi ce chasseur infatigable, qui a été, depuis, le désespoir des gardes champêtres!

De son côté, l'abbé fut très content de mon jarret, qu'il trouva fort supérieur à mon cerveau; il me fit là-dessus quelques compliments goguenards dont je sentis toute la portée; mais il m'avait donné tant de plaisir, que je n'avais pas le courage de lui en vouloir.

Je restai quinze jours chez l'abbé Fortier. J'aurais voulu y rester toute ma vie.

Ma mère me rappela: c'était la première grande absence que je faisais. Pauvre femme, qui avait voulu m'envoyer

au séminaire : elle écrivait qu'elle allait mourir d'ennui, si l'on ne me renvoyait pas vite à elle.

L'abbé Fortier haussa les épaules et dit :

— Eh bien, qu'on le renvoie !

La sensibilité n'était pas le côté faible de l'abbé Fortier.

On me remit sur un âne : on me conduisit à Crépy, qui, deux fois par semaine, avait une correspondance avec Villers-Cotterets, grâce à une vieille femme nommée la mère Sabot, et à son âne.

Je passai de mon âne sur l'âne de la mère Sabot, et, le soir même, je fus à Villers-Cotterets.

Je trouvai un nouveau personnage installé dans la maison. Ce nouveau personnage était mon futur beau-frère.

C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, qui, sans être beau, était porteur d'une physionomie si fine et si spirituelle, qu'elle pouvait parfaitement remplacer la beauté. Il était, en outre, d'une adresse remarquable à tous les exercices ; faisait bien des armes ; enlevait à vingt-cinq pas, avec la balle d'un pistolet, le bouchon d'une bouteille sans toucher à la bouteille ; montait parfaitement à cheval, et, sans être un chasseur de première force, passait pour un bon tireur.

Avant mon départ, il venait quelquefois déjà à la maison, et j'étais fort lié avec son chien, nommé Figaro, lequel méritait, parmi les chiens, une réputation d'esprit égale à celle que son maître s'était faite parmi les hommes.

Je fus parfaitement reçu par tout le monde, et particulièrement par le jeune homme, qu'on appelait Victor Letellier. Il aimait beaucoup ma sœur, et voulait se faire des auxiliaires de tous ceux qui l'entouraient, même de moi.

— Mon cher Alexandre, me dit-il en m'apercevant, il y a, depuis quinze jours, sur ma cheminée, un objet qui t'est destiné. Je n'ai pas besoin de te dire lequel... Va le prendre toi-même.

Je partis tout courant.

Victor demeurait chez M. Picot de l'Epée, dans cette même maison où mon père était mort.

— Ouvrez-moi la chambre de M. Letellier, criai-je en entrant dans la cuisine ; il m'envoie chercher quelque chose qu'il a laissé sur la cheminée.

On m'ouvrit la chambre ; je courus à la cheminée, et, au milieu de deux ou trois piles d'argent, d'éperons, de cravaches, de tire-bottes et autres objets, j'aperçus un petit pistolet de poche, véritable miniature sur laquelle je me jetai sans hésitation, tant je compris que l'objet qui m'était réservé, c'était ce pistolet.

Ce cadeau, un des premiers que j'aie reçus, fut une des grandes joies de ma vie.

Mais ce n'était pas le tout d'avoir un pistolet, il me fallait de quoi en jouir. Je regardai autour de moi ; ce que je cherchais n'était pas difficile à trouver dans la chambre d'un chasseur : je cherchais de la poudre.

Je trouvai une poire, et versai la moitié de son contenu dans un cornet.

Puis je m'élançai dans ce qu'on appelait le parterre, c'est-à-dire dans la partie du parc qui n'était pas encore la forêt.

Là commença une pistolade qui ne finit qu'à mon dernier grain de poudre, et qui amassa tous les gamins de la ville. Au bout d'une demi-heure, ma mère était prévenue que je me livrais à un exercice à feu exagéré.

Ma mère m'aimait tant, qu'elle craignit un accident. Un de nos amis, dont j'ai déjà prononcé le nom une fois, M. Danré de Vouty, était arrivé une fois chez nous, pâle et tout sanglant. Il chassait dans les environs de Villers-Cotterets. C'était pendant l'hiver ; comme il sautait un fossé, une certaine quantité de neige était entrée dans le canon de son fusil. Son fusil avait crevé, et il s'était emporté une partie de la main gauche.

Le docteur Lécosse, appelé, avait pratiqué à l'instant même l'amputation du pouce. M. Danré avait guéri après une fièvre affreuse ; mais il était resté estropié.

Or, chaque fois qu'il était question de fusil, de pistolet, d'une arme à feu quelconque devant ma mère, ma mère me voyait revenant pâle et sanglant comme M. Danré de Vouty, et prenait une telle frayeur, que, moi-même, j'en avais pitié et que je renonçais presque à être jamais un Hippolyte ou un Nemrod.

Alors, je revenais à mon arc et à mes flèches ; mais là encore était pour ma mère un nouveau sujet d'alarmes. Un de nos voisins, un nommé Bruyant (qu'on retienne ce nom, on le retrouvera plus tard dans une circonstance grave) avait eu, comme Philippe de Macédoine, l'œil droit crevé par une flèche.

La terreur de ma mère fut donc grande en apprenant que j'étais muni d'un pistolet, et que j'avais des munitions pour l'utiliser.

C'était bien difficile de courir après moi. Mes jambes avaient grandi depuis l'aventure de Lebègue ; d'ailleurs, la forêt m'était amie : comme Bas-de-Cuir connaissait tous les coins et recoins de ses bois, moi, je connaissais tous les tours et détours des nôtres. J'étais capable d'être encore trois jours sans revenir. On résolut d'employer l'autorité.

Il existait, logeant à la mairie, une espèce de portier agent de police, remplissant les fonctions de commissaire, ou à peu près ; annonçant les nouvelles au son du tambour, comme cela se fait encore dans quelques villes de province ; l'été, tuant les chiens errants, non pas avec des boulettes, mais avec un grand couteau de chasse ; l'hiver, faisant casser la glace des ruisseaux et enlever la neige de devant les portes. Il s'appelait Tournemolle.

On prévint Tournemolle.

Tournemolle guetta ma rentrée chez ma mère ; puis, derrière moi, il se présenta.

En apercevant Tournemolle, je prévis quelque chose de sinistre.

Tournemolle venait, au nom de la ville tout entière, émue par le bruit des coups de pistolet, demander, exiger même au besoin, le désarmement du coupable.

Il y eut lutte ; mais force resta à l'autorité, et le coupable fut désarmé.

On le voit, ma joie n'avait pas été longue ; elle n'avait pas même duré ce que durent les roses. En une heure, j'avais été propriétaire heureux du pistolet, j'avais usé ma poudre, j'étais revenu à la maison, et j'avais été désarmé par Tournemolle.

Ce fut une grande honte pour moi que ce désarmement, honte à laquelle ne purent faire diversion les graves nouvelles qui arrivèrent le lendemain.

Le lendemain — 23 septembre 1812, — éclatait à Paris la conspiration Mallet, tandis que Napoléon datait de Moscou son décret sur l'organisation du Théâtre-Français, et sur les prud'hommes de Cambrai.

Dieu commençait à retirer sa main de cet homme. — Il a livré la bataille de la Moskova au milieu de l'affaiblissement et des doutes de son génie ; il a laissé parmi les morts onze de ses généraux ; il a écrit aux évêques pour qu'il soit chanté un *Te Deum*, car il a besoin de rassurer Paris et de se rassurer lui-même ; puis il est entré à Moscou, croyant que Moscou est une capitale comme une autre, et, le soir, Moscou s'est révélé par ses premiers incendies.

Alors, au lieu de prendre un parti, au lieu de marcher sur Pétersbourg ou de revenir à Paris, au lieu d'établir ses quartiers d'hiver au cœur de la Russie, comme César faisait au sein des Gaules, il hésite, il se trouble, il sent qu'il est aventuré, presque perdu.

C'est alors qu'à Paris, par une coïncidence étrange, avant même qu'on se doute de l'embarras pressant et des revers à venir, éclate la conspiration Mallet, qui prend le colosse au plus fort de sa puissance, qui l'étreint, qui l'ébranle, et qui, si elle ne le renverse pas, prouve au moins qu'il peut être renversé.

Le 29, on fusille dans la plaine de Grenelle Mallet, Lahorie et Guidal.

Enfin, on se décide. Pour la première fois, on aura pris inutilement une capitale ; pour la première fois, on battra en retraite après des victoires. La neige qui est tombée le 13 octobre a fixé les irrésolutions du victorieux, à l'orgueil duquel Dieu laisse cette dernière consolation, de pouvoir dire qu'il a été vaincu, non par les hommes, mais par le climat.

Le 19 octobre, Napoléon quitte Moscou en laissant au duc de Trévise l'ordre de faire sauter le Kremlin, et en emportant la croix du grand Yvan, qu'il destine au dôme des Invalides, et qu'il laissera sur sa route, faute de bras pour la porter plus loin.

Enfin, le 18 novembre, Napoléon arrive aux Tuileries, à onze heures du soir, s'approche d'un grand feu, se réchauffe, se frotte les mains et s'écrie :

— Décidément, il fait meilleur ici qu'à Moscou.

Ce fut l'oraison funèbre de la plus belle armée qui ait jamais existé.

O Varus !... Varus !...

XXVIII

CHRONOLOGIE POLITIQUE. — MALHEURS SUR MALHEURS. — INCENDIE DE LA FERME DE NOUE. — MORT DE STANISLAS PICOT. — LA CACHETTE AUX LOUIS D'OR. — LES COSAQUES. — LE HARICOT DE MOUTON.

Au milieu des deux années qui vont s'écouler, au milieu des grands événements qui se succèdent, ce serait en vérité une fatuité par trop grande que d'occuper le public des faits et gestes d'un gamin de douze ans

La pente sur laquelle a roulé l'homme de la destinée a été rapide; un instant, il s'est retenu aux victoires de Lutzen, de Bautzen et de Wurschen; mais il a laissé sur sa route deux de ses plus fidèles lieutenants, le duc d'Istrie et Duroc. — Il n'y a pas de danger que les boulets frappent ceux qui doivent le trahir.

Il est condamné. L'Angleterre a acheté sa ruine.

Voulez-vous savoir combien? — Le 14 juin 1813, elle a payé six cent soixante mille six cent soixante livres sterling à la Prusse; le 15, un million trois cent trente-trois mille trois cent trente-quatre livres sterling à la Russie; enfin, le 12 août, cinq cent mille livres sterling à l'Autriche.

On voit que notre beau-père François II y a mis de la conscience; il n'a vendu son gendre que deux mois après les autres, et pour cent soixante mille livres sterling de moins que la Prusse.

Mais qu'importe! Bonaparte pourra mettre sur son livre d'or qu'il est devenu le beau-fils d'un César et le neveu du roi Louis XVI. C'était l'objet de son ambition. — Qu'a-t-il à regretter, du moment que son ambition est satisfaite?

Le 16 et le 18 octobre, on tire cent dix-sept mille coups de canon à Leipzig, cent onze mille de plus qu'à Malplaquet. Chaque coup de canon coûtait deux louis. On sait faire grandement les funérailles de l'Empire!

C'est là qu'il laisse encore un de ses fidèles: Poniatowsky, fait maréchal le 16, se noie, le 19, dans l'Elster.

Le 1er novembre, l'empereur envoie vingt drapeaux à Paris.

Le 8, a lieu le combat de Mochest, le dernier de la campagne.

Le 9, l'empereur est de retour à Saint-Cloud.

Le 12, les alliés entrent à Dusseldorf.

Le 13, les rois de Prusse et de Bavière arrivent à Francfort.

Le 15, trois cent mille conscrits sont mis en activité.

Le 16, l'empereur chasse à pied dans la plaine de Satory.

Le 22, l'empereur assiste à une représentation de l'Opéra, et les Russes entrent à Amsterdam.

Le 2 décembre, l'empereur assiste à une représentation de l'Odéon, et les alliés passent le Rhin à Dusseldorf.

Le 6, le prince d'Orange, débarqué en Hollande, depuis le 30 novembre, fait une proclamation aux Hollandais.

Le 17, les alliés passent le Rhin sur différents points de l'Alsace.

Le 23, ils occupent Neuchâtel.

Le 31, ils entrent à Genève.

C'est sur cette nouvelle que se clôt l'année 1813.

L'année 1814 voit continuer les revers et commencer les défections.

Le 3 janvier, les alliés prennent Colmar.

Le 6, ils investissent Besançon, et Murat, qui a regagné Naples, signe un armistice avec l'Angleterre.

Le 7, les alliés entrent à Dôle.

Le 8, Murat fait un traité d'alliance avec l'Autriche.

Le 10, les alliés investissent Landau, et prennent Forbach.

Le 12, Murat signe un traité d'alliance avec l'Angleterre.

Le 16, les alliés prennent Langres.

Le 17, Murat déclare la guerre à la France.

Le 21, les alliés prennent Chalon-sur-Saône.

Le 22, Murat rentre à Rome.

Enfin, le 24, l'empereur quitte Paris pour se rendre à l'armée, et, le 27, en reprenant l'offensive, il commence la merveilleuse campagne de 1814, qui durera soixante-sept jours et dans laquelle, pour venir abdiquer à Fontainebleau, il dépensera plus de génie qu'il ne lui en a fallu pour prendre Milan, le Caire, Berlin, Vienne et Moscou.

Seulement, l'heure est venue. Le titan a beau entasser Pélion sur Ossa, Champaubert sur Montmirail, son heure est venue, il tombera foudroyé...

Où le bruit du canon se fit-il entendre à mon oreille pour la première fois? Dans la cour d'une ferme située à un quart de lieue de Villers-Cotterets, chez M. Picot de Noue.

Les malheurs vont par troupe, dit un proverbe russe; une troupe de malheurs avait passé et s'était abattue sur la tête de cet excellent homme.

D'abord, la ferme de Noue était une des plus belles fermes de Villers-Cotterets, et M. Picot un des plus riches fermiers des environs.

En 1812, je crois, on rentra dans ses granges la récolte mouillée. Une nuit, la paille s'enflamma, et nous fûmes réveillés à la fois par le tocsin et par le cri « Au feu! »

On sait tout ce qu'a de funèbre ce cri, poussé au milieu de la nuit et dans une petite ville: tout Villers-Cotterets fut debout en un instant, et se précipita vers la ferme enflammée.

Je ne crois pas qu'il y ait de plus splendide spectacle qu'un incendie immense comme était celui-là. La ferme brûlait sur toute la longueur de ses granges et de ses étables, présentant un rideau de trois ou quatre cents pas d'étendue, du milieu duquel sortaient les mugissements des bœufs, les hennissements des chevaux, les bêlements des moutons.

Tout fut brûlé, bâtiments et bétail: les animaux, on le sait, lorsqu'ils sentent le feu, ne veulent plus sortir.

Cet incendie est le premier grand désastre auquel j'ai assisté. Il a laissé une profonde impression dans ma mémoire.

Le lendemain seulement, on se rendit maître du feu: la perte fut immense. Heureusement, nous l'avons dit, M. Picot était fort riche.

L'année suivante, ce fut un autre malheur. M. Picot avait deux fils et une fille. L'aîné de ses fils avait huit ou dix ans de plus que moi; le cadet, deux ou trois seulement. Il en résultait que je n'avais aucune relation avec l'aîné, qui me traitait en gamin, mais que j'étais fort ami avec le cadet, qui s'appelait Stanislas.

Un jour, ma mère entra le visage tout bouleversé dans ma chambre.

— Eh bien, dit-elle, viens encore me demander à jouer avec des armes à feu.

— Et pourquoi cela?

— Stanislas vient de se blesser, de se tuer peut-être.

— Ah! mon Dieu, où est-il?

— Chez son père. Va le voir.

Je partis tout courant. Je fis le quart de lieue en six ou sept minutes. En arrivant à la ferme, je vis une longue traînée de sang.

Tout le monde était dans la consternation: personne ne me demanda où j'allais. Je traversai les cours, je franchis la cuisine, je me glissai dans la chambre de Stanislas. On venait de poser le premier appareil sur la blessure: le chirurgien était là avec sa trousse ouverte, ses mains pleines de sang. Le pauvre blessé tenait entre ses deux bras le cou de sa mère, renversée sur lui.

On me vit, on me fit approcher du lit. Stanislas m'embrassa, et me remercia d'être venu le voir. Il était horriblement pâle.

Le repos était recommandé avant toute chose. On renvoya donc tout le monde; je fus congédié, et comme les autres, je partis.

Voici de quelle manière l'accident était arrivé:

Stanislas chassait avec son père, et, la chasse étant à peu près finie, s'était rapproché de la ferme, dans laquelle il était près de rentrer, lorsqu'il entendit un coup de fusil.

Afin de mieux voir qui l'avait tiré, et si celui qui l'avait tiré avait tué, Stanislas monta sur une borne située à l'angle du mur.

En montant sur cette borne, il oublia de désarmer son fusil, dont il appuya machinalement le canon contre sa cuisse. Son chien, le voyant sur la borne, se dressa, pour l'atteindre, sur les deux pattes de derrière, et, en laissant retomber ses pattes de devant, appuya sur la gâchette. Le coup partit, et Stanislas reçut toute une charge de plomb à perdrix dans le col du fémur.

C'était cette horrible blessure que venait de panser le chirurgien, lorsque j'arrivai.

Pendant deux jours, on conserva quelque espérance; mais, le troisième jour, Stanislas fut pris et emporté par le tétanos.

Cette mort devint une source d'exhortations dans la bouche de ma mère: elle déclara qu'elle ne serait tranquille qu'après mon entière renonciation à la chasse. Mais, malgré l'impression faite par cette mort sur moi-même, je ne voulus renoncer à rien.

Toutes les fois que madame Picot m'avait revu depuis la mort de Stanislas, sans doute en souvenir de ma liaison d'enfant avec son fils, elle m'avait témoigné une grande amitié.

En outre, sa fille — très bien avec ma sœur — était excellente pour moi, et, seule parmi les grandes, ne se moquait jamais de mes ridicules.

On appelait cette bonne et belle personne Eléonore Picot, et plus souvent encore *Picote.*

Maintenant, comment me trouvais-je dans la cour de la ferme de Noue, lorsque j'entendis pour la première fois le canon? C'est l'explication dont m'a éloigné tout ce que je viens de raconter, et à laquelle je reviens.

Depuis la bataille de Leipzig, cette idée s'était présentée à tous les esprits, que ce que l'on n'avait vu ni en 1792 ni en 1793, c'est-à-dire l'invasion de la France, on allait le voir.

Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent se figurer à quel degré d'exécration était monté, dans le cœur des mères, le nom de Napoléon.

C'est qu'en 1813 et 1814, l'ancien enthousiasme était éteint: ce n'était pas à la France, cette mère commune; ce n'était pas à la liberté, cette déesse de tous, que les mères faisaient le sacrifice de leurs enfants: c'était à l'ambition, à l'égoïsme, à l'orgueil d'un homme.

Grâce aux levées successives qui s'étaient faites de 1811 à 1814, grâce au million d'hommes éparpillés dans les val-

lées et sur les montagnes de l'Espagne, dans les neiges et dans les rivières de la Russie, dans les boues de la Saxe, dans les sables de la Pologne, la génération des hommes de vingt à vingt-deux ans avait disparu.

Les plus riches avaient acheté inutilement un, deux, trois remplaçants, qu'ils avaient payés jusqu'à dix mille, douze mille, quinze mille francs. Napoléon avait inventé la garde d'honneur, racoleur fatal et inflexible, qui n'admettait pas le remplacement, et ainsi les plus riches, et par conséquent les plus privilégiés, étaient partis comme les autres.

On était conscrit à seize ans, et l'on demeurait en disponibilité jusqu'à quarante.

Les mères comptaient avec effroi les années de leurs enfants, et elles eussent voulu disputer au temps les jours qui s'écoulaient pour elles avec une effroyable vitesse.

Plus d'une fois ma mère me pressa sur sa poitrine tout à coup, avec un soupir étouffé, et les larmes aux yeux.

— Qu'as-tu donc, ma mère? lui demandais-je.

— Oh! quand je pense, s'écriait-elle, que, dans quatre ans, tu seras soldat, que cet homme te prendra à moi, à qui il a toujours été pris et jamais donné, et qu'il t'enverra tuer sur quelque champ de bataille comme la Moskova ou Leipzig!... Oh! mon pauvre enfant, mon pauvre enfant!...

Et c'était l'impression générale que reproduisait ainsi ma mère.

Seulement, cette haine des femmes se manifestait selon les tempéraments et les caractères; chez ma mère, on l'a vu, c'était par des soupirs et des larmes; chez d'autres mères, c'était par des imprécations; chez d'autres, par l'insulte.

Il y avait, je me le rappelle, demeurant sur la place de la Fontaine, la femme d'un armurier dont le fils était au collége de l'abbé Grégoire avec moi, et qu'on appelait madame Montagnon. Pendant les après-midi d'été, quand la grande chaleur du jour était passée, elle se mettait sur le seuil de sa porte avec son rouet, et, tout en filant, elle chantait une chanson contre Bonaparte.

Cette chanson dont je ne me rappelle que les quatre premiers vers, commençait ainsi :

Le Corse de madame Ango
N'est pas le Corse de la Corse;
Car le Corse de Marengo
Est d'une bien plus dure écorce.

Et — comme mademoiselle Pivert faisait de ce fameux volume des *Mille et une Nuits* qui renfermait l'histoire de *la Lampe merveilleuse*, et qu'elle relisait tous les huit jours, — madame Montagnon avait à peine fini le dernier couplet contre le Corse de Marengo, qu'elle recommençait le premier.

Or, on le comprend bien, cette haine qui avait commencé de se manifester aux désastres de Russie, se compliquait de terreur au fur et à mesure que l'ennemi se rapprochait, et que, pas à pas, ville à ville, il resserrait le cercle dans lequel il enfermait la France.

Enfin, au commencement de 1814, on apprit tout à coup que l'ennemi avait le pied sur le sol de la patrie.

Déjà, à cette époque, toute confiance dans le génie de Napoléon avait disparu. Chez lui, aventurier sublime, le génie, c'était la fortune. Or, Dieu, dans ses desseins, avait besoin de sa chute, et Dieu l'abandonnait.

Non seulement on cessait de croire, mais on cessait d'espérer.

Ceux qui avaient quelque chose à craindre ou à attendre d'un mouvement politique, tous ces serpents changeurs de peau qui vivent du gouvernement ou plutôt des gouvernements, commençaient déjà à disposer leurs batteries, ceux-ci pour diminuer leurs craintes, ceux-là pour doubler leurs espérances. On sentait, d'ailleurs, que Napoléon, ce n'était pas la France : on avait pris en quelque sorte à bail ce fermier héroïque. Le bail était fini. On comptait supporter les pertes, mais on ne voulait pas renouveler.

On entendait bien encore dire : « Napoléon a battu l'ennemi à Brienne; les Prussiens sont en retraite sur Bar; » mais, en même temps, on disait : « Les Russes marchent sur Troyes. » On lisait dans le *Moniteur* qu'on avait été vainqueur à Rosnay et sur la chaussée de Vitry; mais, en même temps que ce bulletin, paraissait le premier manifeste royaliste. On culbutait les alliés à Champaubert et à Montmirail; mais le duc d'Angoulême lançait une proclamation datée de Saint-Jean-de-Luz.

A chaque victoire, Napoléon s'épuisait d'hommes, et perdait dix lieues de terrain.

Partout où il était, l'ennemi était battu; mais il ne pouvait être partout.

A chaque instant, le canon, que nous n'entendions pas encore, se rapprochait de nous.

On s'était battu à Château-Thierry; on s'était battu à Nogent : Laon était occupé.

Tout le monde faisait sa cachette, c'est-à-dire que chacun enterrait ce qu'il avait de plus précieux.

Nous avions une cave dans laquelle on descendait par une trappe. Ma mère l'avait emplie de linge, de meubles, de matelas, et, supprimant la trappe, avait fait carreler à neuf tout l'appartement; de sorte qu'il était impossible de voir l'endroi précis où les chercheurs de trésors devaient fouiller.

Puis elle avait mis dans un étui une trentaine de vieux louis; elle avait fourré cet étui dans un petit sac de peau; elle avait enfoncé un piquet dans le jardin, et, dans le trou du piquet, elle avait glissé l'étui.

Qui diable pouvait trouver un étui planté verticalement au milieu d'un jardin? Il eût fallu être sorcier.

Nous eussions été incapables de le trouver nous-mêmes, sans un point de repère que j'avais fait au mur.

Un beau jour, nous vîmes arriver des gendarmes fuyant à toute bride : Soissons venait d'être pris; ils avaient sauté du haut en bas des remparts avec leurs chevaux; six ou huit s'étaient tués ou estropiés, trois ou quatre s'étaient sauvés.

Cette fois, ma pauvre mère commença de prendre véritablement peur.

Cette peur se manifesta par la mise en train d'un immense haricot de mouton.

En quoi un haricot de mouton pouvait-il être l'expression d'une peur quelconque?

On se faisait des images atroces de ces Cosaques du Don, du Volga, du Borysthène; on avait eu grand soin de répandre dans les campagnes des gravures qui les représentaient plus hideux encore qu'ils n'étaient : on les voyait montés sur d'affreuses haridelles, coiffés de bonnets de peau de bête, armés de lances, d'arcs, de flèches. On eût dit un pari d'impossibilités!

Cependant, malgré ces prospectus terribles, il y avait des optimistes qui disaient que les Cosaques étaient de braves gens au fond, bien moins méchants qu'ils n'en avaient l'air, et que, pourvu qu'on leur donnât bien à manger et bien à boire, ils étaient incapable de faire aucun mal.

De là le gigantesque haricot de mouton entrepris par ma mère. Voilà pour le manger.

Quant au boire, on les mettrait, non pas à même de la cave (on a vu ce que ma mère en avait fait), mais à même du caveau; ce serait alors à eux à se tirer du vin de Soissons comme ils pourraient.

Puis enfin, si malgré le haricot de mouton et le vin du Soissonnais, ils étaient par trop méchants, on se sauverait à la carrière.

Disons ce que c'était que la carrière.

XXIX

LA CARRIÈRE. — LES FRANÇAIS MANGENT LE HARICOT CUIT POUR LES COSAQUES. — LE DUC DE TRÉVISE. — IL SE LAISSE SURPRENDRE. — LE BONNETIER DUCOUDRAY. — TERREURS.

A cinq ou six cents pas de la ferme de Noue, au milieu de ces plaines semées de genévriers nains, où les rochers percent de tous côtés la terre, comme les os percent la peau d'un phthisique, s'ouvre tout à coup une excavation pareille à celles qu'on rencontre à chaque pas dans la campagne de Rome. Cette excavation semble quelque autre de Cumes, quelque soupirail de l'Averne. Quand on se baisse vers son orifice, on entend — en grand, en effroyable, en gigantesque — ce bruissement qui étonne quand on approche un coquillage de son oreille; puis, si l'œil s'exerce un instant à percer les ténèbres, qui vont s'épaississant à mesure qu'il plonge dans les profondeurs, on aperçoit à pic, à vingt-cinq ou trente pieds au-dessous de soi, une espèce de roc qui, par une pente rapide, s'enfonce dans les entrailles de la terre.

C'est l'entrée de la carrière.

De quelle carrière?

De la carrière par excellence, sans doute, puisqu'on se contentait de l'appeler la Carrière, comme on appelait Rome *la Ville — Urbs*.

Quand, à l'aide d'une échelle, on avait descendu ces vingt-cinq ou trente pieds, quand, du terre-plein, on s'était laissé glisser par cette pente rapide pendant cinq ou six pas, on se trouvait à l'entrée d'un immense labyrinthe, près duquel celui du Crétois Dédale n'était qu'un jardin d'enfant à enfermer dans une boîte.

Qui avait creusé ces immenses catacombes? quelle ville était sortie de ces profondeurs inconnues? La chose eût été bien difficile à dire

Sans doute, par des voies souterraines, elles communiquaient à quelque ouverture plus grande indiquant l'exploitation. Quant à l'ouverture par laquelle on pénétrait alors, c'était, comme nous l'avons dit, une simple crevasse, trop étroite pour avoir dégorgé jamais la quantité de pierres qui manquait aux flancs vides de la montagne.

C'était dans cette carrière que, pressée par la terreur, s'était réfugiée la moitié de Villers-Cotterets.

Là, au milieu d'un carrefour de granit, sous une voûte de granit, soutenue par des piliers de granit, à un quart de lieue à peu près de l'ouverture, à une profondeur de cent ou cent cinquante pieds, s'était établi un grand campement, une espèce de village habité par cinq ou six cents personnes.

Une des premières, ma mère avait été y choisir sa place, l'avait marquée, l'avait retenue. On y avait porté des matelas, des couvertures, une table et des livres.

Nous n'avions donc plus, à la première alerte, qu'à quitter Villers-Cotterets, et à nous réfugier dans la carrière.

Avant d'arriver à cette extrémité, ma mère voulait épuiser tous les moyens de conciliation ; et l'un de ces moyens de conciliation, celui qu'elle regardait comme le plus efficace, était son haricot de mouton et son vin du Soissonnais.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Après trois jours d'attente sur le feu, après trois jours d'attente dans la cave, le haricot de mouton fut mangé et le vin fut bu par les Français.

C'était le corps du maréchal Mortier, chargé de défendre, avec ce qui restait de la jeune garde et une douzaine de pièces de canon, le passage de la forêt.

Notre joie fut grande. Il était beau de voir, à la place des hideux Cosaques que nous attendions, ces beaux jeunes gens pleins d'espoir et de courage.

La jeunesse touche encore à Dieu, c'est ce qui fait qu'elle ne désespère jamais.

Il n'en était pas ainsi des vieux généraux, et surtout du duc de Trévise.

Dans tous ces hommes dont la fortune avait suivi celle de l'empereur, il y avait une lassitude étrange. C'est que leur position matérielle était faite ; c'est que, devenus maréchaux, ils étaient arrivés à l'apogée de leur fortune ; tandis qu'il restait toujours quelque chose à désirer à Napoléon, ce désireux de l'impossible.

Aussi, ceux qui ne se couchaient pas morts et sanglants sur les champs de bataille s'arrêtaient-ils sur la route de sa retraite, secouant la tête à sa course éternelle et fiévreuse, et disant : « C'est bon pour cet homme de fer ; mais, pour nous, il est impossible d'aller plus loin. »

Villers-Cotterets fut une de ces haltes où le duc de Trévise s'engourdit de fatigue. Dans la matinée, nous le vîmes passer à cheval, guidé par M. Deviolaine l'inspecteur, pour aller faire une reconnaissance dans la forêt.

Ma mère détacha la vieille cocarde tricolore qui était restée au chapeau de mon père, depuis la campagne d'Egypte, et la porta à M. Deviolaine avec une espingole.

M. Deviolaine mit la cocarde à son chapeau et l'espingole à l'arçon de sa selle.

Je vois encore le maréchal, ce vétéran de nos premières batailles, qui échappa, pendant toutes nos guerres, à la mitraille de la Prusse, de l'Angleterre, de la Russie et de l'Autriche, pour venir tomber au boulevard du Temple sous la machine infernale de Fieschi

Il passait, le géant, tout courbé sur son cheval ; on eût dit en ce moment qu'un enfant suffisait pour vaincre cet invincible.

Tant que l'Hercule couronné portait le monde à lui tout seul, cela allait bien. Mais, quand il en laissait la moindre part sur les épaules de ses lieutenants, leurs épaules pliaient.

Le soir vint ; il y eut un grand dîner chez M. Deviolaine, on m'y fit venir. Le maréchal me prit entre ses jambes, et me caressa.

Il avait connu mon père.

Je lui demandai des nouvelles de mon parrain Brune ; il était en disgrâce ou à peu près.

Le dîner fut triste, la soirée lugubre. Le maréchal se retira de bonne heure, se coucha et s'endormit.

A minuit, nous fûmes réveillés par des coups de fusil. On se battait dans le Parterre. Le maréchal s'était mal gardé ; l'ennemi venait de lui prendre son parc, et lui-même, à moitié vêtu, s'était sauvé de chez M. Deviolaine par une porte de derrière.

Le matin, l'ennemi avait disparu, emmenant nos douze pièces d'artillerie.

Le même jour, le maréchal se retira sur Compiègne, je crois, et la ville resta abandonnée.

Cette fois, l'ennemi ne devait point tarder à paraître : ma mère se remit à un second haricot de mouton.

Les journées se passaient en alarmes continuelles. Pour deux cavaliers que l'on apercevait sur la grande route, le cri « Les Cosaques ! les Cosaques ! » retentissait. Une espèce de trombe de gens courant, d'enfants criant, passait par les rues ; volets et portes se fermaient sur son passage, et la ville prenait l'aspect funèbre d'une ville morte.

Ma mère, malgré son haricot de mouton, qui bouillait incessamment sur le fourneau, et son vin du Soissonnais, qui attendait le tire-bouchon s'effrayait comme les autres, fermait sa porte, et alors, dans quelque coin retiré, me pressait sur sa poitrine, tout émue et toute tremblante.

On comprend qu'au milieu de ces transes, il n'y avait plus de classes, il n'y avait plus de collége, il n'y avait plus d'abbé Grégoire

Je me trompe ; l'abbé Grégoire, au contraire, était la plus que jamais.

L'abbé Grégoire, c'était la sérénité et, par conséquent, la consolation. Il allait de maison en maison rassurant tout le monde, expliquant que le mal vient du mal, et que, si l'on ne faisait pas de mal à ces Cosaques tant redoutés, de leur côté ils n'en feraient pas.

D'ailleurs, leur intérêt était de ne pas trop faire les méchants. Une fois à Villers-Cotterets, ils se trouvaient au milieu d'une forêt immense, habitée par trente ou quarante gardes forestiers, qui en connaissaient les tours et les détours mieux qu'Osman ne connaissait ceux du sérail, et qui, à cent pas, étaient tous, un peu plus ou un peu moins, sûrs de mettre une balle dans un écu de six livres. C'étaient là des considérations fort appréciables, même pour des Cosaques.

En attendant, le temps passait ; on se battait à Mormant, à Montmirail, à Montereau ; on assurait même qu'à cette dernière bataille, Bonaparte, comme il l'avait dit lui-même, en se refaisant artilleur, avait sauvé Napoléon.

Soissons avait été repris par nous, le 19 février.

Il y avait cinq jours que le haricot de mouton était sur le feu. On n'attendait plus les Cosaques, de quelque temps, du moins. Nous mangeâmes le haricot de mouton.

On avait des nouvelles assez rassurantes. On parlait d'un armistice conclu avec l'empereur d'Autriche, par l'intermédiaire du prince de Lichtenstein. Napoléon était rentré à Troyes le 24, et avait destitué le préfet ; des conférences, enfin, avaient eu lieu à Largny pour une suspension d'armes.

Mais bientôt, la flamme se rallume à je ne sais quelle étincelle, et l'on apprend, coup sur coup, les combats de Bar-sur-Aube, de Meaux, et la reddition de la Fère.

L'ennemi se rapprochait de nous.

Ma mère se remit à un troisième haricot de mouton.

Tout à coup, au milieu d'une matinée brumeuse de février, le cri « Les Cosaques ! » retentit. On entend le galop de plusieurs chevaux, et nous voyons déboucher, par la rue de Soissons, une quinzaine de cavaliers à longue barbe, à longue lance, qui semblent bien plutôt des fuyards éperdus que des vainqueurs menaçants.

Devant eux fenêtres et portes se ferment. Leurs chevaux, lancés au galop, parcourent la rue de Largny dans toute sa longueur ; puis ils reviennent sur leurs pas, toujours galopant, se rengouffrent dans la rue de Soissons, d'où ils sont sortis, et disparaissent comme une bruyante et hideuse vision.

A peine ont-ils disparu, qu'on entend un coup de feu.

A ce bruit, ma mère tressaille ; mais la poudre fait sur moi son effet ordinaire ; je glisse entre ses mains, je lui échappe ; je cours, malgré ses cris, à l'entrée de la rue de Soissons.

Sur le seuil d'une porte ouverte, une femme se tord les bras.

C'est la femme d'un marchand bonnetier, nommé Ducoudray.

A ses cris, à ses gestes de désespoir, au fur et à mesure que les portes se rouvrent, les voisins accourent et s'amassent sur la porte.

Je suis arrivé l'un des premiers, et j'ai reconnu la cause de ces cris et de ce désespoir.

A l'approche des Cosaques, le bonnetier a refermé, par crainte, sa porte, qu'après leur passage il avait ouverte par curiosité ; en passant, l'un des cavaliers a lâché dans la porte fermée, comme il eût fait dans une cible, un coup de pistolet. La balle a traversé la porte, a frappé M. Ducoudray à la gorge, et lui a brisé la colonne vertébrale.

Il était couché à terre, la tête reposant sur les genoux de sa fille, perdant des flots de sang par sa blessure, qui avait déchiré l'artère, et il ne respirait déjà plus.

La mort avait été instantanée.

De là les cris, de là le désespoir de la femme.

Quant aux Cosaques, ils avaient disparu comme ils avaient apparu, et, sans cette trace sanglante qu'ils avaient laissée de leur passage, la ville aurait pu croire qu'elle venait de faire un mauvais rêve.

Moitié par crainte, moitié pour me faire le porteur de cette importante nouvelle, je repris tout courant le chemin de la maison. Au coin de la rue, je rencontrai ma mère ; elle connaissait déjà la catastrophe.

Cette fois, ni le haricot de mouton, ni le vin du Soissonnais, ne lui parurent un sûr bouclier contre le danger qui menaçait. Elle voyait les Cosaques passant devant notre porte, au lieu de passer devant la porte de M. Ducoudray : elle voyait le coup de pistolet tiré dans cette porte, et, à la suite de ce coup de pistolet, moi, étendu, sanglant, expiré.

Nous avions une espèce de femme de ménage, qu'on appelait la Reine. Ma mère laissa à la Reine son troisième haricot de mouton et son vin du Soissonnais, la chargea de veiller sur la maison, me prit par la main, et, d'une course presque folle, m'entraîna vers la carrière.

En sortant de la ville, nous nous retournâmes et nous aperçûmes notre troupe de Cosaques montant au galop une longue montagne, qu'on appelle la montagne de Dampleux.

C'était une petite troupe égarée qui s'égarait de plus en plus.

J'ai entendu dire, depuis, que, de ces douze ou quinze hommes, pas un n'était sorti de la forêt.

Nous courions toujours, ma mère et moi, comme courent des gens qui portent l'alarme avec eux; la panique fut grande : nous annoncions, non seulement la présence des Cosaques, mais encore l'assassinat qu'ils avaient commis dix minutes auparavant.

Tout ce qui était hors de la carrière y rentra à l'instant : derrière le dernier qui descendit, on retira l'échelle, et, de vingt-quatre heures, nul de la colonie n'eut le courage de se rapprocher de l'ouverture.

Peu à peu cette première terreur se calma ; on se hasarda de mettre le nez au jour. Les plus braves gagnèrent la surface de la terre. On s'informa. On apprit que les Cosaques avaient complètement disparu, et que, sauf le malheur arrivé vingt-quatre heures auparavant, la ville était tranquille.

Ma mère se décida alors à accepter l'offre que lui avait faite madame Picot ; c'était de venir avec moi passer la journée à la ferme, et de ne rentrer à la carrière que le soir, pour y coucher.

S'il naissait quelque incident nouveau, on était à l'instant même prévenu par quelqu'un des nombreux journaliers que M. Picot occupait sur le territoire, et qui, dételant un cheval d'une charrue ou d'une herse, accourait à toute bride à la ferme, et donnait l'alarme.

Cinq ou six jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels on apprit successivement les combats de Lizy, de Saint-Julien, de Bar-sur-Seine.

Enfin, un jour, nous entendîmes le canon, comme je l'ai dit, de la cour de la ferme.

On se battait à Neuilly-Saint-Front.

La nuit qui suivit le combat, je m'endormis la tête pleine de bruit sans doute, et je rêvai que les Cosaques descendaient dans la carrière.

Le matin venu, je communiquai ce rêve à ma mère, à laquelle il fit une telle peur, qu'elle décida que nous partirions le lendemain.

Où irions-nous? Elle n'en savait absolument rien. Seulement, il lui semblait qu'en changeant de place elle conjurerait le danger.

XXX

RETOUR A VILLERS-COTTERETS. — RENCONTRE. — L'ÉTUI AUX TRENTE LOUIS. — LE SAC DE PEAU. — LA TAUPE — DÉPART. — VOYAGE. — ARRIVÉE AU MESNIL. — SÉJOUR. — LE ROI JOSEPH. — LE ROI DE ROME. — NOUS QUITTONS LE MESNIL. — SÉJOUR A CRÉPY-EN-VALOIS. — LES MORTS ET LES BLESSÉS. — REDDITION DE PARIS. — L'ILE D'ELBE.

La résolution prise fut exécutée le jour même. Nous montâmes, ma mère et moi, sur le point le plus élevé de la ferme, nous explorâmes les environs, et, ne voyant poindre aucun Cosaque, nous nous hasardâmes à rentrer dans la ville.

A peine avions-nous fait cent pas, que nous rencontrâmes un commis à cheval nommé Crétet. C'était un excellent garçon qui avait été sous les ordres de mon beau-frère.

Il allait de maison en maison.

— Que cherchez-vous donc? lui demanda ma mère.

— Je cherche une voiture, un cabriolet, une charrette, une berline quelconque pour y atteler mon cheval et partir, nous répondit-il. Mademoiselle Adélaïde ne veut pas rester plus longtemps à Villers-Cotterets.

Mademoiselle Adélaïde était une vieille demoiselle cossue, à la tête de quelques mille livres de rente, pour laquelle je soupçonne Crétet d'avoir eu des bontés.

— Ah ! comme cela tombe ! s'écria ma mère ; c'est ce que nous venions chercher de notre côté. Voulez-vous que nous partions avec vous? Vous êtes deux, nous sommes deux, nous voyagerons de compte à demi.

Il y a toujours quelque chose à gagner comme économie à voyager à quatre, au lieu de voyager à deux. L'offre fut acceptée. On trouva une charrette, peu ou point suspendue, et l'on décida que l'on partirait le même soir.

Ma mère revenait à Villers-Cotterets pour y prendre quelques hardes, qui étaient nécessaires à notre voyage, et surtout pour tirer de son trou le fameux étui aux trente louis.

Nous rentrâmes à la maison, toujours gardée par la Reine ; puis nous allâmes au jardin : nous reconnûmes l'endroit où nous avions enterré notre trésor. Je pris une bêche, et je me mis à fouiller.

A la troisième ou quatrième pelletée de terre, je commençai à être inquiet. Je regardai ma mère, et je vis que mon inquiétude était partagée.

Il n'était pas plus question de l'étui que s'il n'eût jamais existé.

Je m'assurai du point de repère, je mesurai les pas... Je ne m'étais aucunement trompé

D'ailleurs, je me mis à bêcher tout autour du trou primitif, mais inutilement. Ce fut peine perdue.

Je revins au centre, et continuai de creuser plus profondément.

Tout à coup, je poussai un cri de joie. J'avais vu apparaître les cordons du sac de peau.

Je tirai le sac de peau par ses cordons ; le sac de peau vint à moi : il était vide !

Un trou était pratiqué au fond.

La chose se compliquait.

Comment si l'on avait volé l'étui, s'était-on amusé à trouer le sac de peau pour le prendre? Il était bien plus simple d'emporter le tout ensemble, contenant et contenu.

Un idée lumineuse me traversa l'esprit. Je me mis à creuser avec ardeur, et, à un pied et demi de profondeur, ma bêche heurta enfin un obstacle.

— Voilà l'étui ! m'écriai-je.

En effet, c'était l'étui.

Une taupe, attirée par l'odeur du cuir qui l'enveloppait, avait fait son trou pour arriver jusqu'à lui. Elle avait rongé le sac, et l'étui, entraîné par sa pesanteur, était descendu de lui-même dans le boyau pratiqué par l'aveugle mineur.

Ma mère ouvrit vivement l'étui ; pas un louis ne manquait.

Le soir, la charrette était chargée, le cheval mis aux brancards ; nous partîmes par la route de Paris.

J'étais enchanté ! Nous allions faire une seconde visite à la capitale du monde civilisé, et, quoiqu'elle fût dans un triste état, je n'en étais pas moins désireux de la voir.

Malheureusement, avec nos trente-cinq louis, chose que j'ignorais, nous n'étions pas assez riches pour nous réfugier à Paris.

Il fut décidé qu'on s'arrêterait dans quelque village où la vie serait à bon marché.

La première nuit, nous allâmes jusqu'à Nanteuil. Nous nous arrêtâmes dans une auberge où mon père avait l'habitude de descendre, lorsqu'il allait à Paris. Puis, le lendemain, de très bonne heure, nous nous remîmes en route.

Vers une heure, nous arrivâmes à la montée assez rapide de Dammartin : nous descendîmes de voiture pour soulager un peu le cheval. On se battait : où? je n'en sais rien ; mais on entendait le canon aussi distinctement qu'on entend le tonnerre dans un orage.

Il semblait même que nous marchions du côté où on entendait le canon ; mais la peur est tellement aveugle, que l'ennemi eût-il été devant nous, ma mère eût mieux aimé continuer son chemin que de retourner en arrière.

Nous passâmes à Dammartin, sans nous arrêter, excepté pour demander des nouvelles. Personne n'était renseigné d'une manière certaine. — Le comte d'Artois était à Nancy ; les souverains alliés, à Nogent-sur-Seine. De tous côtés, l'ennemi marchait sur Paris. — On ne savait rien de plus.

Nous fîmes rafraîchir le cheval à Villeneuve-Saint-Georges ; puis, après avoir dîné, nous nous remîmes en route, et, vers les huit heures du soir nous arrivâmes au Mesnil.

Nous descendîmes à un hôtel dont j'ai oublié le nom, mais qui était situé à gauche, à l'angle d'une rue en face de la poste aux chevaux.

Le lendemain, à mon grand regret, on ne parla point de continuer le voyage ; il paraissait à peu près décidé que nous n'irions pas plus loin.

Comment étions-nous mieux au Mesnil qu'à Villers-Cotterets, à douze lieues de distance de notre point de départ et sur la même route? C'est ce que ni ma mère ni mademoiselle Adélaïde n'eussent certainement pu dire.

Tant il y a qu'il fut décidé, sauf événement grave, que l'on était parvenu au but du voyage.

Nous étions arrivés au Mesnil le 22 mars.

Le 25, il fut question d'une grande revue de la garde nationale, que devait passer le roi Joseph dans la cour des Tuileries.

Cette solennité éveilla la curiosité de mademoiselle Adélaïde, qui n'avait jamais vu Paris, et il fut décidé qu'on remettrait le cheval à la voiture, que l'on partirait le 26 dans l'après-midi, qu'on irait coucher à Paris, que l'on verrait la revue du 27, et que l'on reviendrait le 28.

Ma mère ne se souciait pas de ce petit voyage. Paris lui temps d'apercevoir comme une vision céleste à son apparition dans ce monde, puis qu'il avait revu après la campagne de Russie, après la campagne de Dresde, et qu'il ne devait plus revoir que dans les hallucinations de la solitude et dans les visions de son désespoir.

Sa mère, cette femme fatale à la France, comme l'ont toujours été ces filles des Césars qui se sont tour à tour nommées Anne d'Autriche, Marie-Antoinette et Marie-Louise, sa mère était derrière lui, figure fade et effacée, dont les traits se perdent pour moi dans un nuage, et dont je ne vois plus que la chevelure blonde, rattachée en haut de sa tête par un peigne en diamants.



En traversant la principale place de Crépy...

rappelait des souvenirs que mon insoucieuse enfance avait oubliés ! Elle me confia à Crétet et à mademoiselle Adélaïde, qui m'emmenèrent avec eux.

De tout ce voyage, postérieur à l'autre de huit ans, je n'ai plus que deux souvenirs bien distincts : l'un, tout de poésie et de lumière ; l'autre, immonde et tout crotté de boue.

Le premier, c'est quand — au bruit des fanfares de cuivre, au milieu des drapeaux saluants, — au-dessus des cinquante mille têtes des gardes nationaux, on éleva la tête rose, blonde et frisée d'un enfant de trois ans, aux cris de « Vive le roi de Rome ! vive la régence ! »

C'était, en effet, ce pauvre enfant, né roi, que la fortune allait non seulement déshériter de son double empire, mais encore faire orphelin de père et de mère.

C'était l'original de ces deux portraits, dont l'un avait été retrouver l'empereur à la Moskova, dont l'autre devait suivre Napoléon à Sainte-Hélène.

C'était cet ange martyr, que son père avait à peine eu le

On lui jurait fidélité, à ce pauvre enfant ; et, si les fanfares et les cris se fussent tus, si Paris eût consenti à cesser pour un instant son gigantesque murmure, respiration d'un million d'hommes, on eût entendu le canon de l'ennemi qui tonnait à deux lieues de l'endroit où se faisaient tout ce bruit inutile, tous ces creux serments !

On promettait, en son nom, qu'il ne quitterait point Paris ; que lui, Marie-Louise, sa mère, et le roi Joseph, son oncle, mourraient au milieu des Français. Et les équipages qui devaient les emporter le lendemain étaient déjà attelés dans les cours des Tuileries !

En effet, le lendemain matin, le roi de Rome quitta le château de Catherine de Médicis, toujours debout, malgré les 20 juin, les 10 août, les 29 juillet et les 24 février. Le lendemain, il laissa à ses successeurs, le duc de Bordeaux et le comte de Paris, son berceau royal donné par l'hôtel de ville, et dans lequel ils ne devaient guère dormir plus longtemps que lui, ces deux autres petits-neveux de Louis XVI.

Voilà le spectacle de lumière et de poésie encore tout présent à mon souvenir.

Le second, c'est celui des immondes filles qui, à cette époque, à travers les vitres de leurs entresols, appelaient les passants de leur voix lubrique et de leurs gestes licencieux.

A tout moment, je me retournais en disant à Crétet et à mademoiselle Adélaïde :

— On nous appelle.

Tous deux riaient, et j'ignorais la cause de leurs rires.

Nous quittâmes Paris le lendemain de bonne heure, mais point de si bonne heure cependant, que nous ne pussions rapporter la nouvelle fatale.

Pendant la nuit, le roi de Rome, l'impératrice et le roi Joseph avaient quitté Paris et s'étaient dirigés vers la Loire.

En apprenant cette nouvelle, qui indiquait l'abandon de la capitale, ma mère comprit que l'endroit où nous étions le moins en sûreté, en supposant toutefois que nous courussions un danger quelconque, c'était celui où nous étions, c'est-à-dire un petit village situé sur la grande route, à six lieues des barrières.

Paris s'apprêtait, disait-on, à se défendre ; nous nous trouvions donc, si nous restions au Mesnil, dans le rayon de la ligne d'attaque.

D'ailleurs, l'ennemi était à Meaux ; son avant-garde avait pénétré jusqu'à Bondy.

Ma mère résolut de retourner en arrière ; nous nous mîmes en route pour revenir à Villers-Cotterets le lendemain

J'ai complètement oublié ce que nous fîmes de Crétet et de mademoiselle Adélaïde ; ce que je sais, c'est qu'ils sont éloignés de nous pendant les événements qui vont suivre.

En arrivant à Nanteuil, nous apprîmes que l'ennemi avait tourné Soissons, était à Villers-Cotterets et marchait sur Nanteuil. Les Cosaques avaient découvert la carrière, y étaient descendus, et y avaient commis, à ce qu'il paraît, dans l'obscurité, des abominations qui, si elles avaient eu lieu au jour, eussent certainement forcé le soleil de se voiler

Nous entendions derrière nous le canon de Paris. On nous annonçait que l'avant-garde prussienne était à Levignan, c'est-à-dire à deux lieues de l'endroit où nous nous trouvions. Si nous voulions absolument fuir l'ennemi, nous n'avions plus qu'une route ouverte, celle de Crépy.

Crépy, situé à deux lieues au nord de la route de Laon à Paris, Crépy, ne conduisant nulle part, pouvait être oublié.

Nous partîmes pour Crépy.

Ma mère y connaissait une vieille dame nommée madame de Longpré. C'était la veuve d'un ancien valet de chambre de Louis XV.

Tout ce dont je me souviens à son endroit, c'est qu'elle avait le terrible défaut de s'enivrer avec de l'eau-de-vie, et que, pour se procurer cette eau-de-vie, elle vendait en détail une collection de magnifiques plats de porcelaine de Chine comme je n'en ai vu nulle part depuis.

Et pour quel prix les vendait-elle ? Pour trente ou quarante sous la pièce !

Il est vrai qu'à cette époque, on faisait peu de cas de ces chinoiseries, si fort à la mode aujourd'hui.

Nous descendîmes chez elle ; mais son appartement était trop petit pour nous recevoir ; d'ailleurs, le spectacle de cette éternelle ivrognerie était dégoûtant

Elle nous conduisit chez une dame nommée madame Millet, qui avait, disait-elle, un appartement tout garni qu'elle pouvait nous céder.

L'affaire fut bientôt conclue ; Crépy est si près de Villers-Cotterets, que ma mère y était parfaitement connue. Le même jour, nous étions installés.

Madame Millet avait deux fils et deux filles ; une de ces deux filles, nommée Amélie, eût été charmante, si elle n'eût perdu, par accident, un œil, qui restait constamment fermé, et qu'elle cachait par une grosse boucle d'admirables cheveux noirs.

La cadette est beaucoup moins présente à mon souvenir ; j'ai oublié jusqu'à son nom.

Restaient les deux fils, chirurgiens militaires comme leur père.

L'aîné avait déjà quitté le service depuis deux ou trois ans, et exerçait la médecine à Crépy.

L'autre était avec son régiment, on ne savait où. Au milieu de la débâcle générale, on n'avait pas entendu parler de lui depuis six semaines ou deux mois.

La pauvre mère et les deux sœurs étaient fort inquiètes de lui.

En traversant la principale place de Crépy, nous avions donné dans une espèce de bivac : nous nous informâmes de cette garnison, plus dangereuse qu'utile dans une ville ouverte comme une halle, et nous apprîmes qu'elle se composait d'une centaine d'hommes d'infanterie et de deux cents hommes de cavalerie. Ce petit corps, égaré et privé de toute communication avec l'armée, s'était établi là, commandé par des officiers inférieurs n'ayant point d'ordres ; il attendait les événements.

L'ennemi était tout autour de Crépy : à Compiègne, à Villers-Cotterets, à Levignan. Mais, par un hasard étrange, dont nous nous félicitions fort, Crépy était resté comme Péronne, je ne dirai pas inviolable, mais inviolé.

Au reste, nos deux ou trois cents hommes se gardaient à merveille : ils avaient des vedettes de tous côtés, les fusils ne quittaient pas les faisceaux, les chevaux ne débridaient que pour manger.

L'activité de ces quelques hommes était remarquable, comparée à la négligence du duc de Trévise et de son corps d'armée, qui, ainsi que nous l'avons raconté, s'étaient fait surprendre une nuit à Villers-Cotterets.

Un jour, malgré cette surveillance, ou plutôt à cause de cette surveillance, l'alarme se répandit.

L'ennemi avait été vu débouchant par le bois du Tillet au pied de la butte de Montigny.

C'était cette même butte de Montigny qui m'avait paru si haute, lors de mon voyage à Béthisy avec Picard et ma cousine Marianne.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi s'approchait.

La petite troupe avait résolu de se défendre vigoureusement.

La maison de madame Millet était la seconde ou la troisième à droite en arrivant par la route de Villers-Cotterets, c'est-à-dire par la route que suivait l'ennemi.

Les fenêtres donnaient sur cette route.

En montant aux mansardes, transformées pour nous en bivac général, — car ma mère, madame Millet et ses deux filles avaient décidé qu'on ne se quitterait pas, — des fenêtres des mansardes, on voyait apparaître un petit corps d'une centaine d'hommes, à peu près.

Était-ce un corps isolé comme celui qui stationnait à Crépy ? N'était-ce que l'avant-garde d'un corps plus considérable ? C'est ce qu'on ne pouvait savoir, ou plutôt voir de nos fenêtres mansardées, la route faisant un coude à quelques pas de la ville, et allant se perdre derrière les maisons situées à notre droite, et cette route elle-même étant coupée à un quart de lieue de là par le bois du Tillet, qui pouvait masquer une force plus considérable que celle à laquelle il venait de donner passage.

Cette cavalerie était prussienne. Les hommes étaient revêtus de petites redingotes bleues collant sur le corps, bombées à l'estomac, serrées à la taille par des ceintures.

Ils portaient le pantalon gris, à bande bleue pareille à la redingote, et étaient coiffés d'une petite casquette à visière, maintenue par une mentonnière de cuir.

Les armes étaient, pour chaque homme, un sabre et deux pistolets.

Je vois encore tout le premier rang précédé de deux trompettes tenant leur instrument à la main, mais ne sonnant pas.

Derrière les trompettes marchait un officier.

C'étaient de beaux jeunes gens blonds et plus distingués que ne sont des soldats ordinaires ; sans doute de ces levées volontaires de 1813, qui vinrent à Leipzig faire leur coup d'essai contre nous ; des officiers de ce *Tugendbund* qui avait donné Staps, et qui devait donner Sand.

Ils passèrent sous nos fenêtres, puis disparurent.

Un instant après, nous entendîmes comme un ouragan ; la maison trembla au galop des chevaux. A l'extrémité de la rue, les Prussiens avaient été chargés par notre cavalerie, et, comme ils ignoraient notre petit nombre, ils revenaient au galop, poursuivis, le sabre dans les reins, par nos hussards.

Tous passaient pêle-mêle, tourbillon de fumée et de bruit. Nos soldats, le pistolet d'une main et le sabre de l'autre, tiraient et sabraient.

Les Prussiens, eux, tiraient en fuyant.

Deux ou trois balles frappèrent la maison ; une d'elles brisa une des traverses du volet par lequel je regardais.

Il y eut alors grande alarme parmi les femmes, qui descendirent précipitamment les escaliers pour se réfugier dans la cave. Ma mère voulut m'entraîner, mais je me cramponnai à l'espagnolette ; ce qui fit que, plutôt que de me quitter, elle resta près de moi.

Le spectacle était magnifique et terrible à la fois.

Poursuivis de trop près, les Prussiens s'étaient décidés à faire volte-face, et, là, à vingt pas de nous, sous nos yeux, aussi près que les premières loges du Cirque le sont du théâtre, se livrait un combat véritable, un combat corps à corps.

Je vis tomber cinq ou six hommes parmi les Prussiens, et deux ou trois parmi les Français.

Le premier qui tomba était un Prussien ; il fuyait, la tête penchée sur le cou de son cheval, et le dos courbé : un coup de taille lui ouvrit le dos, de l'épaule droite au flanc gauche, et lui fit à l'instant même un cordon rouge !

La blessure devait avoir douze ou quinze pouces de long.

Les autres, que je vis tomber, tombèrent, l'un, d'un coup de tête qui lui ouvrit le front ; les autres, de coups de pointe ou de coups de pistolet.

Puis, vaincus, après une lutte de dix minutes, les Prussiens se confièrent de nouveau à la vitesse de leurs chevaux, et repartirent à toute bride.

La poursuite recommença.

Le tourbillon reprit son vol, semant, avant de disparaître, trois ou quatre hommes sur le pavé de la route.

Un de ces hommes était tué, sans doute, car il ne fit aucun mouvement.

Les hommes se relevèrent ou se traînèrent ; ils gagnèrent le revers de la route. Un d'eux s'assit, le dos à la muraille ; les deux autres, blessés plus grièvement sans doute, restèrent couchés

Tout à coup, on entendit le tambour battant la charge.

C'étaient nos cent hommes d'infanterie qui venaient à leur tour prendre part au combat. Ils marchaient la baïonnette en avant, et disparurent au coude que faisait la route.

Cinq minutes après, on entendit un vigoureux feu de peloton.

Puis nous vîmes reparaître nos hussards, ramenés par cinq ou six cents hommes de cavalerie.

Ils reparurent chassés, comme ils étaient partis chassant.

Au milieu de cette seconde tempête d'hommes, il fut impossible de rien voir, de rien distinguer ; seulement, quand elle fut passée, trois ou quatre cadavres de plus étaient étendus sur la route.

Un grand silence succéda à tout ce bruit. Français et Prussiens s'étaient engouffrés dans l'intérieur de la ville.

Nous attendîmes, mais nous ne vîmes et n'entendîmes plus rien.

Qu'étaient devenus nos cent hommes d'infanterie ? Sans doute, ils s'étaient jetés dans les terres et avaient été tués ou pris.

Quant à nos cavaliers qui connaissaient les environs de ville ils s'étaient échappés, à ce qu'il paraît, par la montagne de Sery, dans la vallée de Gillocourt.

Ceux qui les poursuivaient ne reparurent plus, à nos yeux du moins. Sans doute sortirent-ils de la ville par une autre route que celle par laquelle ils y étaient entrés, et allèrent-ils rejoindre leurs compagnons rangés dans la plaine du Tillet, au nombre de deux ou trois mille.

Cette solitude et ce silence nous enhardirent. D'ailleurs, notre hôte, chirurgien militaire, devait aller offrir ses services aux blessés.

Je m'accrochai au pan de son habit, malgré les supplications de ma mère. Nous ouvrîmes la porte de la rue. Un sous-officier prussien, adossé à cette porte, se laissa aller à la renverse, l'appui qui le soutenait lui manquant tout à coup.

Il était blessé d'un coup de pointe au-dessus du teton droit. Du moment où elles pouvaient être utiles à un pauvre blessé, les femmes cessèrent d'avoir peur. Elles accoururent. On souleva le jeune homme, qui pouvait avoir vingt-six ou vingt-huit ans, et on le porta dans le salon, transformé, en un tour de main, en infirmerie.

Millet continua sa visite, et, aidé par les voisins qui commençaient à paraître sur le pas de leur porte, il ramena quatre ou cinq blessés, dont un Français. Les autres étaient morts ou expirants.

Le pansement commença.

Ce fut alors que les femmes jouèrent ce rôle divin auquel les a prédestinées le ciel. Ma mère, madame Millet et ses deux filles étaient devenues de véritables sœurs grises, consolant et soignant à la fois.

Je tenais le bassin plein d'eau où Millet lavait les blessures ; les domestiques faisaient de la charpie.

Nous apprîmes alors, par le moins blessé des Prussiens, — il avait reçu un coup de sabre à la tête, — que lui et ses camarades appartenaient à un détachement de trois mille hommes, lequel détachement n'était point entré dans la ville, de peur de surprise.

Ils observaient un ordre reçu ; il leur était enjoint de bivaquer, autant que possible, les chefs craignant toujours quelque égorgement nocturne si l'on se confiait aux villes.

— Au reste, ajouta le blessé, tout va finir, puisque Paris est rendu depuis avant-hier.

C'était la première nouvelle qui parvenait à nous de ce grand événement.

Nous allions nous exclamer, lorsqu'une voix venant de la porte dit tout à coup :

— Ce n'est pas vrai, Paris ne se rend pas ainsi.

Nous nous retournâmes, et, pâle, couverte de sang, nous vîmes, appuyée à la porte, une des plus belles têtes militaires que l'on pût voir.

Cette tête avait un trou au-dessus du sourcil gauche ; de ce trou sortait son sang et venait sa pâleur.

C'était un officier du petit détachement d'infanterie. Il avait reçu au front une balle de pistolet, il était tombé sur le coup ; puis, après un instant, la fraîcheur de l'air l'ayant ranimé, il s'était relevé, et, voyant la ville à cent pas devant lui, il y était rentré, s'appuyant aux murailles

Les voisins officieux qui avaient aidé notre hôte avaient enseigné sa maison à l'officier, et celui-ci était arrivé avec une blessure mortelle, juste assez à temps pour donner ce démenti tout national à la nouvelle que nous annonçait son ennemi.

La balle était restée dans la blessure ; elle fut extraite avec une grande dextérité par Millet. Mais, comme nous l'avons dit, la blessure était mortelle, et l'officier mourut dans la nuit.

Il venait d'expirer, vers les deux heures du matin, lorsqu'un chien aboya.

Millet sortit dans la cour, et écouta : on frappait à la porte du jardin, qui donnait sur la plaine.

La manière dont on frappait indiquait que celui qui frappait avait des précautions à prendre.

Aussi notre hôte alla-t-il ouvrir lui-même.

Celui qui frappait ainsi de nuit à une porte dérobée, c'était le second fils de la maison, dont on était si cruellement inquiet.

Notre hôte rentra seul, et vint se pencher au chevet de sa mère et de ses deux sœurs, qui, après voir accompli leur office de sœurs de charité, s'étaient couchées un instant. C'était une bonne nouvelle que Dieu leur envoyait en récompense de leur dévouement.

On fit entrer le nouveau venu par une fenêtre du rez-de-chaussée, de sorte que, sans être vu, il put monter jusqu'à nos mansardes.

Pendant dix minutes, les trois femmes sanglotèrent de joie, puis on s'informa.

Paris s'était effectivement rendu le 30 mars. Georges Millet, — autant que je puis me le rappeler, je crois qu'il s'appe- Georges, — Georges Millet comprit alors que tout était fini Il avait quitté son régiment, et, au risque d'être pris vingt fois, il était revenu à Crépy, marchant la nuit et par des chemins de traverse.

Une nuit et demie lui avait suffi, Crépy n'étant qu'à quinze lieues de Paris.

Son frère lui donna un rasoir, il se coupa les moustaches. Quant à l'habillement, on envoya chercher, chez le fils aîné de madame Longpré, qui était de sa taille, une redingote, un gilet et un pantalon, les habits du frère aîné ne pouvant lui aller, parce que le frère aîné était deux fois gros comme le frère cadet.

Le lendemain, les nouvelles arrivèrent.

Les alliés étaient entrés à Paris le 31 mars.

Le 1er avril, le sénat avait nommé un gouvernement provisoire.

Le 2, un décret du sénat avait déclaré Napoléon déchu de son trône.

Quinze jours après, nous étions de retour à Villers-Cotterets, et rétablis dans notre maison.

Que de choses s'étaient passées dans ces quinze jours qui avaient changé la face de l'Europe !

Le 4, Napoléon avait abdiqué en faveur de son fils.

Le 6 il avait fait ses dispositions pour se retirer derrière la Loire.

Le 10, un *Te Deum* avait été chanté par les alliés sur la place Louis XV.

Le 11, Napoléon avait signé son abdication absolue.

Le 12, il avait essayé de s'empoisonner.

Le même jour, pendant qu'il luttait contre le poison frelaté de Cabanis, le comte d'Artois entrait dans Paris.

Le 13, le sénat avait nommé ce prince lieutenant général du royaume.

Le 19, l'empereur, abandonné de tous, était resté sans un seul valet de chambre.

Enfin, le 20, il avait fait ses adieux aux aigles de la garde impériale. Il était parti pour l'île d'Elbe, juste le même jour et presque à la même heure où Louis XVIII arrivait à Compiègne.

Voilà ce qui s'était passé pendant ces quinze jours : voilà les nouvelles qui étaient venues frapper successivement sur le timbre sonore de l'histoire, et qui avaient retenti de par le monde, sans que mon ignorante et insoucieuse jeunesse se fût émue à ses vibrations.

Qui m'eût dit alors qu'un jour je visiterais cette île d'Elbe dont j'ignorais l'existence avant qu'on eût prononcé son nom devant moi, dont j'ignorais le gisement depuis que ce nom avait été prononcé ; qui m'eût dit qu'un jour je visiterais cette île d'Elbe avec le neveu de l'empereur ?

XXXI

M'APPELLERAI-JE DAVY DE LA PAILLETERIE OU ALEXANDRE DUMAS? — « DEUS DEDIT, DEUS DABIT ». — LE BUREAU DE TABAC. — CAUSE DE LA CHUTE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON DONNÉE PAR MON MAITRE D'ÉCRITURE. — MA PREMIÈRE COMMUNION. — COMMENT JE M'Y PRÉPARE.

Deux ou trois jours après notre retour à Villers-Cotterets, M. Collard vint nous voir; ma mère causa longtemps avec lui; après quoi, il la quitta en lui donnant pour le soir rendez-vous chez M. Deviolaine.

Elle alla chez M. Deviolaine, et l'on m'y mena. Comme la dernière fois que j'étais entré dans la maison, il y avait nombreuse compagnie, force sabres et épaulettes à table. Seulement, cette fois c'étaient des sabres et des épaulettes russes.

D'ailleurs, la même langue, les mêmes manières, plus polies peut-être voilà tout.

Je ne comprenais pas que ce fût cela que l'on appelait l'ennemi.

C'est que l'ennemi, ce n'est pas l'homme, c'est le principe.

Ma mère et M. Collard causèrent encore. M. Collard partait le lendemain pour Paris; il promit, à son tour, de passer à la maison avant que de partir.

Le soir, en entrant, ma mère me prit à part, et, avec un visage aussi tendre, mais plus solennel que de coutume:

— Mon ami, me dit-elle, le comte d'Artois, qui a été nommé lieutenant général du royaume; Louis XVIII, qui vient d'être nommé roi de France, sont tous deux les frères du roi Louis XVI. Ton grand-père, le marquis de la Pailleterie, a servi Louis XVI, comme ton père a servi la République. Voyons, maintenant, écoute bien ceci, car, probablement, tout ton avenir va dépendre de la résolution que nous allons prendre. — Veux-tu t'appeler Davy de la Pailleterie, comme ton grand-père? Alors tu es le petit-fils du marquis Davy de la Pailleterie, gentilhomme de la chambre de M. le prince de Conti, et commissaire général d'artillerie; on obtient pour toi une bourse, ou bien tu entres dans les pages, et, en tout cas, tu as une position faite auprès de la famille régnante. — Veux-tu t'appeler Alexandre Dumas tout simplement et tout court, comme ton père? Alors tu es le fils du général républicain Alexandre Dumas, et devant toi toute carrière est fermée; car, au lieu d'avoir servi ceux qui règnent, comme ton grand-père, ton père a servi contre eux!... M. Collard part aujourd'hui pour Paris; il connaît M. de Talleyrand, qui était du Corps législatif avec lui; il connaît le duc d'Orléans; il connaît enfin beaucoup de gens de la nouvelle cour. Selon ce que tu décideras toi-même, il va agir. Réfléchis bien avant que de répondre.

— Oh! il n'y a pas besoin de réfléchir, ma mère! m'écriai-je; je m'appelle Alexandre Dumas, et pas autrement. J'ai connu mon père, et je n'ai pas connu mon grand-père; que penserait donc mon père, qui est venu me dire adieu au moment de sa mort, si je le reniais, lui, pour m'appeler comme mon grand-père?

Le visage de ma mère rayonna.

— C'est bien ton avis? dit-elle.

— Et c'est le tien aussi, n'est-ce pas, mère?

— Hélas! oui; mais qu'allons-nous devenir?

— Bah! lui dis-je, tu oublies que j'explique le *De viris*, et que, par conséquent, je sais ce que veut dire la devise de mon père: *Deus dedit, Deus dabit.* Dieu a donné, Dieu donnera.

— Allons, allons, dit ma mère, va te coucher là-dessus, mon enfant; tu me fais bien enrager quelquefois, mais, au fond, je suis sûre que tu as un bon cœur.

J'allai me coucher sans trop savoir quelle grande résolution mon instinct filial venait de prendre, et que j'avais très probablement décidé, comme l'avait dit ma mère, de l'avenir de toute ma vie.

Le lendemain, M. Collard revint; il fut décidé qu'il ne demanderait absolument rien pour moi, mais solliciterait seulement un bureau de tabac pour ma mère.

C'était de l'antiquité toute pure: la veuve de l'Horatius Coclès du Tyrol vendant du tabac!

Quant à moi, mon éducation allait se continuer chez l'abbé Grégoire.

J'ai dit *chez* l'abbé Grégoire, je me trompe, c'est par l'abbé Grégoire que j'aurais dû dire.

L'abbé Grégoire avait perdu dans tout cela son diplôme de maître de pension.

Je ne sais quelle décision de l'Université lui défendait de tenir collège chez lui. Il est vrai qu'il lui était permis de faire des élèves en ville.

Moyennant six francs par mois que ma mère s'engagea à lui payer, je devins son élève en ville.

En outre, je devais prendre des leçons de calcul avec le maître d'école de la ville, Oblet, et continuer mes leçons d'armes avec le père Mounier.

Quant à l'équitation, je l'avais apprise tout seul, comme les soldats romains, en montant à poil les premiers chevaux venus.

Toute mon éducation devait donc se borner à savoir de latin ce qu'en savait l'abbé Grégoire; à étudier mes quatre règles avec M. Oblet; et à faire des contres, des feintes et des parades avec le père Mounier.

Celui de tous, il faut le dire, qui était le moins bien partagé, c'était Oblet.

J'ai toujours eu pour l'arithmétique une si profonde antipathie, que je n'ai jamais pu dépasser la multiplication. Aujourd'hui, encore, je suis incapable de faire la division.

Mais, si je n'apprenais pas le calcul avec Oblet, Dieu, qui veillait sur moi, me faisait providentiellement étudier autre chose.

Outre une science parfaite de son *Barême*, Oblet avait une magnifique écriture. Il faisait, à main levée, non seulement toutes les lettres de l'alphabet, comme M. Prudhomme, mais encore des ornements, des cœurs, des rosaces, des lacs d'amour, Adam et Eve, le portrait de Louis XVIII, que sais-je, moi? des choses merveilleuses.

Ah! pour la calligraphie c'était autre chose, j'étais doué! Quand Oblet venait me donner ma leçon de calcul, et que pour l'acquit de sa conscience, il m'avait fait faire mes trois premières règles, — je l'ai dit, jamais je n'ai dépassé la multiplication, — nous prenions de belles feuilles de papier blanc, nous taillions d'avance trois ou quatre plumes en gros, en fin, en moyen, et alors les pleins, les traits et les déliés allaient leur train.

En trois mois, j'avais atteint Oblet, et, si je ne craignais pas de blesser son amour-propre, je dirais que, sur certains points, je l'avais même dépassé.

Ces progrès dans l'écriture faisaient quelque plaisir à ma mère; mais elle eût mieux aimé le calcul.

— L'écriture, l'écriture! disait-elle; le beau mérite de bien écrire! Tous les imbéciles écrivent bien. Mais vois Bonaparte: tu as vingt lettres de lui adressées à ton père; peux-tu en lire une seule?

— Aussi, madame, répondait gravement Oblet, M. Buonaparté est-il à l'île d'Elbe.

Oblet, très royaliste, prononçait Buonaparté et traitait l'ex-empereur de *monsieur*.

— Direz-vous, reprenait ma mère, qu'il soit à l'île d'Elbe pour n'avoir pas su écrire?

— Pourquoi ne le dirais-je pas? C'est une thèse à soutenir, madame. On dit que M. Buonaparté a été trahi par ses maréchaux; moi je dis: « La providence a voulu que cet usurpateur ne sût point écrire, que ses ordres fussent illisibles, et que, par conséquent, ils ne pussent être exécutés. » Les maréchaux trahissaient?... Non, madame; ils lisaient mal, et faisaient le contraire de ce qui leur était ordonné. De là nos revers, de là nos défaites, de là la prise de Paris, de là l'exil à l'île d'Elbe!

— Mais laissons là Bonaparte, monsieur Oblet.

— C'est vous qui avez mis cet homme sur le tapis, et non pas moi, madame; moi, je ne parle jamais de cet homme.

— Mais enfin, si Alexandre...

— Si monsieur votre fils, madame, est un jour empereur des Français, comme il aura, ou plutôt comme il a une magnifique écriture, ses ordres seront littéralement exécutés, ou ses maréchaux ne sauront pas lire.

Et ma mère, que cette éventualité ne consolait pas de mon inaptitude au calcul, poussait un gros soupir, et laissait échapper ce mot, le dernier de la conscience lassée, de l'intelligence mise à bout, de la foi prête à douter:

— Enfin!...

Et je continuais mes cinq genres d'écriture, mes pleins et mes déliés, mes ornements, mes cœurs, mes rosaces et mes lacs d'amour avec Oblet.

Et Oblet, il faut le dire, n'était pas de ceux qui traitaient le plus mal l'empereur déchu en l'appelant Buonaparté; car beaucoup lui contestaient jusqu'à son nom, disant qu'il ne s'était jamais appelé Napoléon, mais Nicolas, — le débaptisant ainsi de son titre de *lion du désert*, les ignorants qu'ils étaient! pour l'appeler *vainqueur des peuples*.

Au milieu de tous ces événements, j'atteignis ma treizième année, et il était grandement question de me faire faire ma première communion, événement grave dans la vie de tout enfant, mais plus grave encore dans la mienne.

Si jeune que j'aie été, je me suis toujours senti, en dehors des pratiques extérieures, un sentiment profondément religieux. Ce sentiment, comme un timbre mystérieux et caché, vibre toujours, mais ne résonne réellement que lorsque le frappe un vif sentiment de joie ou de douleur. Dans l'un et l'autre cas, mon premier mouvement, soit de reconnaissance, soit d'affliction, est toujours pour le Seigneur. Les églises, où je n'entre presque jamais, — car, pour que j'en franchisse le seuil, il faut, comme Habacuc, que quelque ange m'emporte par les cheveux, — les églises sont pour moi un lieu tellement sacré, que je croirais les profaner en les visitant comme tout le monde, pour satisfaire à un mouvement de curiosité ou à un caprice de religion.

Non, pour que je me décide à entrer dans nos églises du Nord, surtout, il me faut une allégresse réelle ou un chagrin profond. Dans l'un ou l'autre cas, je gagne le coin le plus solitaire, l'endroit le plus sombre, — pour Dieu, il n'y a pas d'endroit sombre, — et je me prosterne, le plus souvent, contre un pilier où je puisse poser ma tête ; et, là les yeux fixes, isolé de tout et de tous, je m'absorbe dans une pensée, celle d'un Dieu, Dieu bon, tout-puissant, éternel, infini. Je ne trouve pas une parole à lui dire, pas une prière à lui faire. Que dire à Dieu, et à quoi bon le prier ? Ne voit-il pas le visage derrière le masque, l'impiété derrière l'hypocrisie ? Non, je mets mon corps, mon cœur, mon âme aux pieds de sa miséricorde, mon humilité aux pieds de sa grandeur. Je le bénis dans le passé, je le glorifie dans le présent, et j'espère en lui dans l'avenir.

Mais tout cela n'est pas très orthodoxe, tout cela sent beaucoup son chrétien et très peu son catholique ; aussi craignait-on que je ne donnasse point un exemple de piété très édifiant.

Ceux qui craignaient cela ne comprenaient pas que mon apparente irréligion me venait de trop de religiosité.

Au reste, il en était des prières comme des règles ; je n'avais pu en apprendre que trois : *Notre père*, — *Je vous salue, Marie*, — et *Je crois en Dieu*.

Encore ne les savais-je qu'en français, et pas à la lettre. On avait voulu me les apprendre en latin ; mais, comme, à cette époque-là, je n'étais pas encore le disciple de l'abbé Grégoire, je m'y étais refusé, disant que je voulais savoir ce que je demandais au bon Dieu ; ce à quoi on m'avait répondu que le bon Dieu entendait toutes les langues.

— N'importe ! avais-je insisté ; ce n'est pas assez pour moi que le bon Dieu comprenne, il faut que je comprenne aussi.

Et j'avais obtenu d'apprendre mes prières en français.

Au reste, malgré mes prières gallicanes et mon peu d'assiduité aux enseignements du catéchisme, il y avait deux personnes qui n'avaient jamais douté de mes dispositions religieuses.

C'étaient ma mère et l'abbé Grégoire.

Il y avait même plus : malgré les duretés de l'abbé Remy, curé de l'église de Villers-Cotterets, dont l'abbé Grégoire n'était que vicaire, ce dernier obtenait pour moi le suprême honneur de prononcer les *Vœux du baptême*.

La chose avait été longtemps débattue, et il fallut que l'abbé Grégoire répondît corps pour corps de son élève.

On me donna les *Vœux du baptême* huit jours d'avance, copiés de la plus belle écriture d'Oblet ; le lendemain, je les savais par cœur.

La veille du jour de la cérémonie, ma mère me trouva plongé dans une lecture qui semblait absorber toutes mes facultés. Elle ne douta pas un instant que le livre qui captivait ainsi mon attention ne fût quelque *Imitation de Jésus-Christ*, quelque *Pratique du Chrétien* : elle s'approcha doucement, et lut par-dessus mon épaule.

Ce que je lisais, c'étaient les *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, mises en vers par Colardeau.

Ma mère m'arracha le livre des mains.

— Voilà une singulière lecture, dit-elle, pour se préparer à une première communion.

Je voulus défendre le livre : je trouvais les exhortations d'Abeilard fort morales, et les lamentations d'Héloïse fort religieuses. Je voulais savoir en quoi les unes ou les autres pouvaient nuire à la contrition parfaite des péchés que j'avais commis, et dont j'allais recevoir l'absolution le lendemain. Ma mère ne jugea pas à propos de me donner la moindre explication là-dessus. Seulement, comme l'abbé Grégoire passait, elle l'appela. L'abbé Grégoire, constitué juge, prit le livre, lut une demi-page, secoua la tête, et dit :

— En effet les vers ne sont pas bons.

Et il remit le livre à ma mère

Je dois dire que je n'étais pas de l'avis de l'abbé, et que je trouvais les vers de Colardeau fort splendides.

Qui avait raison de l'abbé ou de moi? Je suis fort tenté de croire que c'était ma mère

Le soir, l'abbé Remy me prit à part, après l'instruction, m'expliqua comment, à cause du nom que je portais, de la position sociale que ma mère tenait dans la ville, et surtout de la recommandation de l'abbé Grégoire, il avait consenti à me laisser dire les *Vœux du baptême*. Il espérait donc que je comprendrais la grandeur de la mission dont j'étais chargé, et que je m'en montrerais digne.

J'avoue que je ne comprenais pas trop l'admonestation. S'il était, parmi les néophytes, un enfant préparé par ses propres impressions à cette solennelle cérémonie, c'était moi. Je sentis avec amertume cette injustice : c'était la première que l'on commettait envers moi.

Depuis, je me suis un peu habitué à ces fausses appréciations qu'on a faites de mes sentiments, de mon caractère et de ma conduite.

Je passai la nuit presque sans dormir : l'idée que j'allais me mettre en communication avec le corps divin de Notre-Seigneur produisait sur moi une émotion profonde ; j'avais des étouffements subits, et une continuelle envie de pleurer. Je ne me trouvais pas digne du grand honneur que j'étais appelé à recevoir.

On m'avait fait habiller à neuf pour cette solennité ; j'avais une culotte de nankin, un gilet de piqué blanc et un habit bleu à boutons de métal, — le tout exécuté par Dulauroy, le premier tailleur de Villers-Cotterets.

Une cravate blanche une chemise de baptiste, et un cierge de deux livres complétaient cette toilette.

Une cérémonie préparatoire m'avait, au reste, mis à la hauteur de celle-là. La veille, on s'était aperçu qu'un de nos compagnons qui s'appelait, sans doute, Ismaël, mais qu'on appelait, par abréviation. Maël, et que je soupçonnais fort d'être juif, n'avait pas été baptisé.

On le baptisa conditionnellement, et nous fûmes choisis, moi et la jeune fille qui, de son côté, disait les *Vœux*, pour pour être ses parrain et marraine.

Ma commère était une fort jolie blonde, tirant un peu sur le roux, ce qui ne gâtait rien à l'affaire.

De son nom de baptême elle s'appelait Laure, comme l'illustre maîtresse de Pétrarque ; quant à son nom de famille, je l'ai complètement oublié. Je devais donc, le lendemain, communier entre deux filleuls à moi : Ismaël et Roussy.

Roussy, dont j'avais été le parrain à dix mois, avec Augustine Deviolaine avait neuf mois de moins que moi, et Ismaël neuf mois de plus.

Enfin, l'heure arriva. On sait quelle fête c'était autrefois, dans une petite ville, que la communion des enfants c'était le pendant de cette belle Fête-Dieu que l'on a supprimée. L'instinct populaire mettait en face l'un de l'autre, avec un respect presque égal, l'extrême faiblesse et la suprême puissance. Toutes les figures étaient rayonnantes, toutes les maisons fleuries. Au reste, avec mes yeux de treize ans, pleins de jeunesse et de foi, peut-être voyais-je cela ainsi.

Ce jour-là, Hiraux fit des merveilles avec son orgue. C'était, en vérité, un grand artiste ; tout ce que la vie a d'adolescence, d'amour et de poésie, il le versa aux pieds du Seigneur en mélodieux accords.

Les détails de la cérémonie m'échappent complètement. J'étais absorbé dans une profonde contemplation. Je me souviens d'un ensemble plein d'espérance et de lumière. Aussi, autant qu'on peut voir dans le ciel avec les yeux de la foi, j'y ai vu ce jour-là et l'éblouissement fut si vif lorsque l'hostie toucha mes lèvres, que j'éclatai en sanglots, et que je m'évanouis.

M. l'abbé Remy n'y comprenait rien.

C'est que, dès cette époque, il y avait en moi un respect profond pour tout ce qui est saint, une religieuse adoration pour tout ce qui est grand ; toute flamme céleste allumait en moi un foyer intérieur, qui se répandait immédiatement au dehors comme la lave d'un volcan dont le cratère est trop plein.

Je fus deux ou trois jours à me remettre de cet ébranlement. L'abbé Grégoire vint me voir ; je me jetai dans ses bras en pleurant.

— Mon cher ami, me dit-il, j'aimerais mieux que ce fût moins vif et que cela durât.

C'était un homme plein de sens que l'abbé Grégoire.

Non, cher abbé, cela ne dura point ; non, comme je l'ai dit, je ne fus point l'homme de la pratique religieuse. Il y a même plus, cette fois où je m'approchai de la sainte table fut la seule ; mais — je puis le dire à vous, mort, comme je le dirais à vous, vivant — quand la dernière communion viendra à moi comme j'ai été à la première, quand la main du Seigneur aura fermé les deux horizons de ma vie, en laissant tomber le voile de son amour entre le néant qui précède et le néant qui suit la vie de l'homme, il pourra, de son regard le plus rigoureux, parcourir l'espace intermédiaire, il n'y trouvera pas une pensée mauvaise pas une action que j'aie à me reprocher.

XXXII

AUGUSTE LAFARGE. — GRANDE PARTIE DE MARETTE. — CHASSE MIRACULEUSE. — ÉPIGRAMME. — JE VEUX FAIRE DES VERS FRANÇAIS. — DE QUELLE FAÇON JE TRADUIS VIRGILE ET TACITE. — MONTAGNON. — MES OPINIONS POLITIQUES.

Dieu, au reste, sembla récompenser cet élan de mon âme vers lui. Ma mère obtint la seule chose qu'elle eût jamais obtenue pendant ses douze ans de sollicitations.

Dans la prévision de ce grand événement, nous avions déménagé de la rue de Lormet; nous étions allés demeurer place de la Fontaine, chez un chaudronnier nommé Lafarge, lequel nous avait loué tout son premier, et s'était, en outre, engagé, au cas où nous en aurions besoin, à nous céder sa boutique.

Le bureau de tabac obtenu, il tint sa promesse, et nous nous installâmes au rez-de-chaussée sur la rue, dans une grande salle ornée de deux comptoirs: un pour débiter le tabac, l'autre pour débiter le sel.

Toutes nos espérances d'avenir reposaient sur ce double débit, que nous devions à la protection de M. Collard.

Quelque temps après notre installation, le fils du chaudronnier vint voir son père. C'était un beau jeune homme blond qui était maître clerc à Paris, et qui poursuivait une étude de notaire, pour l'achat de laquelle il lui fallait une dot. Il était, en conséquence, revenu dans sa famille avec tous les éblouissements de la capitale: carrik à trente-six collets, comme on les portait à cette époque, chaîne de montre à grosses breloques, pantalon collant, bottes à la hussarde. Il s'agissait d'éblouir quelque riche héritière; ce qui semblait facile à un habitué des bonnes fortunes parisiennes.

Le pauvre Auguste Lafarge était, à cette époque, un charmant garçon blond et rose, comme je l'ai dit, et qui cachait, sous cette apparence de santé, les germes d'une maladie de poitrine dont il est mort depuis. Il avait, en outre, de l'esprit, était jeté dans le monde littéraire de l'époque, appelait Desaugiers, Béranger et Armand Gouffé ses amis, faisait de jolies chansons, et, comme s'il fût né riche, il savait tirer une pièce d'or de son gousset, et la laisser négligemment tomber en payement du moindre objet qu'il avait acheté.

Un pareil fashionable ne pouvait coucher dans l'arrière-boutique de son père; on nous emprunta, pour Auguste, une chambre que nous cédâmes bien volontiers, et Auguste fut installé chez nous.

On comprend que, avide de nouveautés comme je l'étais, je dus rechercher un semblable modèle. Je fis des avances à Auguste, que ma mère m'offrait, d'ailleurs, pour exemple. Auguste les accueillit et m'offrit, comme la chose qui pouvait m'être le plus agréable, une grande partie de marette.

J'acceptai. — J'avais jusque-là reconnu la supériorité d'Auguste en toute chose; mais, en fait de marette, j'espérais bien lui damer le pion.

Je me trompais. Nous faisions, nous autres paysans, de la marette en artistes; Auguste en faisait en grand seigneur. Il fit venir Boudoux.

— Quelles sont les meilleures marettes de la forêt? lui demanda-t-il.

— Les mares du chemin de Compiègne et du chemin de Vivières, répondit nettement Boudoux.

— Combien d'autres marettes dans les environs de celles-là, à une lieue à peu près?

— Sept ou huit.

— En bouchant toutes les autres mares, trois ou quatre jours d'avance, les oiseaux seront obligés d'aller aux deux mares du chemin de Vivières et du chemin de Compiègne?

— Sans doute, pauvres petites bêtes, à moins qu'il ne pleuve; auquel cas, au lieu de se déranger, comme vous comprenez bien, elles boiront dans le creux des feuilles.

— Et croyez-vous qu'il pleuve, Boudoux?

Boudoux secoua la tête.

— Le baromètre de ma tante est au beau fixe, monsieur Auguste: il ne pleuvra pas jusqu'au changement de lune.

— Eh bien, Boudoux, voici dix francs; vous boucherez toutes les mares des environs, et, samedi soir, nous irons, Dumas et moi, tendre les deux mares du chemin de Compiègne et du chemin de Vivières. Il nous faut, près de l'une ou de l'autre de ces mares, une excellente hutte, où nous puissions passer la nuit.

— C'est bon, monsieur Auguste, dit Boudoux; ce sera fait.

— En outre, je veux, ce soir, deux mille gluaux, afin de les engluer d'avance.

— Vous les aurez, monsieur Auguste.

— C'est bien, dit Lafarge avec un geste d'empereur.

Ce fut la première leçon de luxe que je reçus; ceux qui ont lu *Monte-Cristo* peuvent dire si j'en ai profité.

Le samedi soir, grâce aux dix francs donnés à Boudoux, tout était prêt. Nous tendîmes les deux mares après le dernier chant du rouge-gorge. Nous nous enveloppâmes, Auguste dans son carrik, moi dans ma couverture, sur un lit de fougère préparé par Boudoux, et nous tâchâmes de dormir.

Je dis que nous tâchâmes de dormir, non pas que l'air ne fût point doux, que la forêt ne fût point calme, que la lune ne fût point sereine; mais l'attente d'un plaisir tient presque aussi éveillé que le plaisir même. Il y a bien peu d'années que je dors pendant la nuit qui précède l'ouverture de la chasse, et il a fallu que ma vie arrivât à traîner derrière elle de bien sérieuses préoccupations pour que ces insomnies disparussent.

Il était donc bien rare que je dormisse pendant ces belles nuits, agité par l'attente d'une marette, d'une pipée ou d'une chasse. Au reste, ces veillées solitaires n'ont pas été perdues pour moi. Si j'ai dans le cœur quelque sentiment de la solitude, du silence et de l'immensité, je le dois à ces nuits passées dans la forêt, au pied d'un arbre, à regarder les étoiles à travers la voûte de feuillage qui s'étendait entre moi et le ciel, et à écouter tous ces bruits mystérieux et inconnus qui s'éveillent au sein des bois aussitôt que la nature s'endort.

Lafarge ne dormit guère plus que moi. A quoi rêvait-il? Sans doute à quelque joli visage de grisette, abandonnée dans une mansarde de Paris, ou, tout simplement encore, à cette immense ambition de devenir notaire, tout fils de chaudronnier qu'il était.

A trois heures du matin, le chant du rouge-gorge, sautillant dans les buissons, nous annonça le jour, comme il nous avait annoncé la nuit; puis vint le chant du merle, puis celui des mésanges, puis celui des geais.

Chaque oiseau semble avoir son heure où il s'éveille et parle à Dieu.

Je ne me rappelle pas avoir jamais fait ni vu faire une rafle d'oiseaux pareille à celle que nous fîmes ce jour-là. Nous comptâmes les geais, les merles et les grives par dix; les rouges-gorges, les fourgons, les mésanges et les fauvettes, par vingt, trente, quarante; enfin, nous rentrâmes dans la ville pliant sous le poids de notre chasse.

Trois jours après, Auguste Lafarge repartit pour Paris. Ses séductions avaient échoué. Il était venu à Villers-Cotterets pour demander en mariage mademoiselle Picot, et avait été refusé.

Cette nuit qu'il avait passée à mes côtés, à rêver je ne savais à quoi, ce n'était ni à l'ambition ni à l'amour, c'était à la vengeance.

Il confectionnait une épigramme.

Cette épigramme, il me la remit comme à vingt autres personnes, au moment de son départ.

La voici:

La fière Eléonor compte avec complaisance
Les nombreux soupirants qui briguèrent sa main,
Et que sa noble indifférence
Paya toujours d'un froid dédain.
Pourtant, à ces discours que votre esprit résiste;
S'il en fut un ou deux tentés par ses ducats,
Un volume in-quarto contiendrait-il la liste
De tous ceux qui n'en voudraient pas?

L'épigramme était-elle bonne, était-elle mauvaise? Je n'en sais rien, et je laisserai la chose à décider à l'Académie, qui se connaît en ces sortes de matières, puisqu'elle a reçu M. de Sainte-Aulaire pour un quatrain. Mais ce que je sais bien, c'est que ceux que j'avais vus, la veille, rire de la famille Lafarge rirent le lendemain de la famille Picot.

Depuis la mort de Demoustier, il n'y avait pas eu un vers inédit commis dans notre petite ville; aussi les huit vers d'Auguste firent-ils du bruit pendant huit jours.

J'avoue que ce bruit fait autour du nom d'un absent m'étourdit. J'ambitionnai cette gloire de faire parler de moi où je n'étais pas, et, à la première leçon de l'abbé Grégoire, je le priai, au lieu d'insister aussi malheureusement qu'il le faisait sur les vers latins, de m'apprendre à faire les vers français.

Les vers d'Auguste Lafargue furent le premier rayon lumineux jeté dans ma vie; il éclaira des désirs bien incertains encore, un rêve plutôt qu'une image, une aspiration plutôt qu'une volonté.

On verra par la suite comment Auguste Lafarge fut complété par Adolphe de Leuven.

J'avais demandé à l'abbé Grégoire de m'apprendre à faire des vers français.

L'abbé Grégoire était le poète officiel du pays.

J'ai dit que, depuis Demoustier, pas un vers inédit n'avait chatouillé l'esprit de mes compatriotes.

Je me trompais : à toutes les fêtes, à toutes les naissances à tous les baptêmes un peu importants, l'abbé Grégoire était convoqué en qualité de poète

Je n'ai jamais vu de vers plus honnêtes que les vers de l'abbé Grégoire.

Aussi, quand je lui fis cette demande, qui serait passablement indiscrète adressée à Hugo ou à Lamartine : « Apprenez-moi à faire des vers français, » l'abbé ne fut-il aucunement intimidé, et se contenta-t-il de répondre :

— Je ne demande pas mieux ; mais, au bout de huit jours, tu seras fatigué de cela comme du reste.

L'abbé me donna des bouts rimés à remplir, et je m'escrimai de mon mieux à faire des vers français.

L'abbé avait raison : au bout de huit jours, j'en eus assez.

Les autres leçons allaient leur train. L'abbé Grégoire venait tous les jours, à onze heures du matin ; la leçon durait deux heures ; j'avais à moi à peu près le reste de la journée, et voici comment :

Mon professeur, pour se donner moins de peine, avait un Virgile et un Tacite avec la traduction en regard. Or, pour ne pas apporter et remporter chaque jour ces deux volumes, il les laissait à la maison, enfermés dans une petite cassette.

Cette petite cassette, il en emportait la clef avec soin ; car il savait la tentation grande pour un paresseux comme moi.

Malheureusement, j'avais découvert que la boîte avait des charnières extérieures, et, à l'aide d'un tournevis, j'entre-bâillais les charnières. A l'aide de l'entre-bâillement, je tirais, selon mes besoins, ou le chantre d'Enée, ou l'historien des Césars ; grâce à quoi, aidé de la traduction française, je faisais des versions qui surprenaient mon professeur lui-même.

Quant à ma mère, elle était émerveillée.

— Voyez cet enfant, disait-elle à tout venant, il s'enferme une heure, et son devoir de toute la journée est fait.

Je m'enfermais effectivement, et avec le plus grand soin !

Malheureusement, il n'en était pas, les jours de thème, de même que les jours de version.

Les thèmes étaient dictés par l'abbé ; or, ces thèmes, ils n'avaient point leur traduction latine enfermée dans une cassette quelconque ; il fallait tirer les thèmes du dictionnaire, et ils n'en sortaient pas sans un certain nombre de barbarismes qui contre-balançaient, dans l'esprit de mon professeur, le bon effet des versions, et qui lui faisaient se poser éternellement cette question, à laquelle le pauvre homme mourut sans avoir trouvé de réponse :

— Pourquoi donc cet enfant est-il si fort en version, et si faible en thème ?

Et cependant, les jours de thème, j'avais quatre heures de travail au lieu de deux.

Mais ces deux ou quatre heures de travail me laissaient libre dix ou douze heures chaque jour. J'avais donc, comme on le voit, beaucoup de temps de reste.

Ce temps, je le passais en grande partie chez un armurier qui demeurait de l'autre côté de la place, en face de nous.

On l'appelait Montagnon.

Cet armurier avait eu un fils qui était venu chez l'abbé Grégoire en même temps que moi ; il était mort d'épuisement. On me l'avait fait voir sur son lit funèbre, et cette vue avait complété chez moi la guérison commencée par M. Tissot.

Malgré la mort de ce fils, mon camarade, je n'en étais pas moins resté habitué de la maison de son père car ce que j'aimais surtout dans cette maison, c'étaient les armes qui s'y trouvaient.

Parmi ces armes se trouvait ce fusil à un coup que j'avais pris le lendemain de la mort de mon père, pour aller tuer le bon Dieu ; ce fusil, on devait me le donner *quand je serais grand* ; or, ces quatre mots : *quand je serais grand*, ne précisaient absolument rien, et faisaient mon supplice. Je me trouvais suffisamment grand pour mon compte ; car je commençais à être plus grand que mon fusil.

Il résultait de cette assiduité chez Montagnon que j'étais encore plus fort en arquebuserie qu'en version ; je pouvais démonter et remonter cette machine assez compliquée qu'on appelle la batterie d'un fusil, aussi bien et presque aussi subtilement que le plus habile armurier.

Le père Montagnon prétendait que c'était ma vocation, et offrait de me prendre gratis en apprentissage.

Il se trompait ; mon enthousiasme n'allait pas jusque-là.

Le reste de mon temps se passait à faire des armes avec le père Mounier, ou à aller soit à la marette, soit à la pipée avec mes deux meilleurs amis Saulnier et Arpin.

Dans ces moments perdus, il était bien rare que je ne me donnasse point une peignée, au moins, par jour, à cause de mes opinions politiques !

Tout le monde avait une opinion vers la fin de 1814, et vers le commencement de 1815. En général, chaque opinion était même fort ardente.

Seulement, ces opinions, loin de se diviser à l'infini comme aujourd'hui, loin de représenter toutes les nuances de l'arc-en-ciel, ces opinions se séparaient en deux couleurs bien tranchées : on était royaliste ou bonapartiste. Les républicains étaient passés ; les libéraux allaient venir ; mais de saint-simonisme, de fouriérisme, de démocratie, de socialisme, de cabétisme, il n'en était nullement question.

Or, ma mère et moi, je ne dirai pas nous étions, mais on nous avait faits bonapartistes.

Bonapartistes, nous ! la chose était curieuse. Bonaparte nous avait disgraciés, exilés, ruinés ; Napoléon nous avait oubliés, reniés, laissés mourir de faim, et nous étions bonapartistes !

Le sentiment qui me faisait repousser, en mon nom et en celui de ma mère, cette qualification, était si vrai, que, toutes les fois que les autres enfants, en me voyant passer, m'appelaient bonapartiste, je mettais bas ma casquette et ma veste et, me regardant comme insulté, je demandais à l'instant même réparation.

Si l'insulteur était de taille à me la donner, il me la donnait satisfaisante, trop satisfaisante parfois ; mais qu'importe ! le cas échéant, je recommençais le lendemain.

Cette espèce d'acharnement qu'on mettait à nous appeler bonapartistes inquiétait doublement ma mère : d'abord, parce que cela me valait force horions, que jamais je n'étais revenu si souvent à la maison le nez saignant ou l'œil poché que depuis la Restauration, et ensuite parce qu'elle voyait dans cette accusation une espèce de haine ou plutôt de cupidité tendant à lui faire perdre son bureau de tabac, qu'on n'eût certes pas manqué de lui enlever, si cette accusation de bonapartisme se fût accréditée.

XXXIII

LE FUSIL A UN COUP. — « QUIOT BICHE ». — PARALLÈLE ENTRE LUI ET BOUDOUX — JE DEVIENS BRACONNIER. — ON ME FAIT UN PROCÈS-VERBAL. — MADAME DARCOURT PLÉNIPOTENTIAIRE. — CE QUI EMPÊCHE QUE LE PROCÈS-VERBAL DE CRETON N'AIT DES SUITES FACHEUSES POUR MOI.

Ce fut dans ces transes que nous passâmes l'hiver de 1814 à 1815, hiver pendant lequel, à l'insu de ma mère, je commençai à faire mes premiers exercices à feu.

Défense positive avait été faite par ma mère, à Montagnon, de me remettre le fameux fusil à un coup ; mais Montagnon me tenait pour un si habile arquebusier, qu'il ne pouvait partager les terreurs de ma pauvre mère : il me remettait donc, non pas le fusil défendu, — Montagnon, Auvergnat jusqu'au bout des ongles, était trop honnête homme pour manquer à sa parole, — mais un autre fusil à un coup qu'il avait fait lui-même pour son fils, et dont, par conséquent, il était parfaitement sûr. Ce n'était pas tout : comme on ne chasse pas sans poudre et sans plomb, il m'approvisionnait de munitions, et me lâchait dans le parterre.

Ce fusil était d'autant plus précieux que c'était un véritable fusil de braconnier, fusil-canne, dont on tenait le canon à la main, et dont on mettait la crosse dans sa poche.

Voyait-on un oiseau, on montait le fusil, et l'on se faisait chasseur

Voyait-on du monde, on démontait le fusil et l'on redevenait promeneur.

Comme nul ne se doutait que je pusse avoir une pareille arme à ma disposition, je n'inspirais aucune défiance. Le garde qui avait entendu un coup de fusil venait à moi, et me demandait des renseignements. Il va sans dire que j'avais entendu le coup, — je ne pouvais faire autrement, mais jamais je n'avais vu le délinquant, ou, si je l'avais vu, il avait pris la fuite en m'apercevant, et le point vers lequel il s'était dirigé était toujours le point opposé à celui où je comptais aller moi-même.

Or, sur la marche du garde, je dirigeais ma marche, et, sauf cette diable d'accusation de bonapartisme, tout allait pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles.

Mes galeries ordinaires étaient ce qu'on appelait alors les grandes allées ; c'était une quadruple rangée de tilleuls séculaires, se prolongeant à la distance d'un quart de lieue, du château à la forêt. Cette quadruple rangée d'arbres avait plaine à gauche, plaine à droite ; il était donc facile de voir venir l'ennemi à bonne distance, et de fuir quand l'ennemi venait.

L'hiver, ces allées foisonnaient de toute sorte d'oiseaux, et surtout de grives.

Mon fusil-canne, de petit calibre, était excellent, et portait au faîte des plus hauts arbres.

Aussi, mon thème ou ma version finis, ou même non finis, prenais-je ma course, sous prétexte d'aller chez Montagnon. Montagnon me tenait le fusil prêt, me faisait sortir par la porte de derrière, et je ne faisais qu'un bond jusqu'aux grandes allées.

Là, je trouvais Saulnier ou Arpin, avec quelque canon emmanché à une bûche, quelque fusil rogné, quelque pistolet exagéré de longueur, et la chasse commençait.

Là, je trouvais surtout quiot Biche.

Cooper a consacré cinq romans à Natty Bas-de-Cuir; que le lecteur me permette de consacrer quelques lignes à quiot Biche, le seul homme peut-être de notre Europe qui puisse, sans désavantage, être comparé au héros américain.

Hanniquet, surnommé, je ne sais pourquoi, quiot Biche, était à cette époque un garçon d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, parfaitement pris, fort comme toute machine bien équilibrée, mais surtout excellent braconnier.

Biche avait commencé par la marette et la pipée, comme doit faire un vrai braconnier, et, dans ces deux exercices, il avait bien certainement été à Boudoux ce que Pompée avait été à César: peut-être même Biche fût-il devenu César et Boudoux Pompée, si l'ambition ne l'eût pas entraîné au braconnage, terrain que Boudoux dédaignait noblement et surtout prudemment!

Personne n'a jamais distingué un lapin au gîte dans un buisson, un lièvre dans une jachère, comme Biche; personne n'a jamais su comme Biche approcher nonchalamment de ce lièvre ou de ce lapin, et le tuer d'un coup de pierre ou d'un coup de bâton.

On sait ce que c'est qu'une perdrix sur pied et courant. Eh bien, Biche avait le talent de charmer cette perdrix, de s'approcher d'elle et de la tuer avec un méchant canon de pistolet monté sur un affût, sans chien ni batterie, et auquel il mettait le feu avec une mèche d'amadou.

Il va sans dire que jamais il ne la manquait. Quand on arrive à aimer assez la chasse pour chasser avec de pareils instruments, on tue à tout coup..

Biche m'avait pris en amitié; Biche était mon professeur.

Il m'apprenait toutes les ruses, non pas du chasseur, mais des animaux; mais, pour chaque ruse d'animal, lui avait une ruse, et quelquefois deux.

Plus tard, on apprécia le mérite de Biche; comme on ne pouvait pas l'empêcher de braconner, on le fit garde.

Après quinze ans de séparation, ne sachant pas ce qu'il était devenu, et allant chasser dans la forêt de Laigue avec une permission du duc d'Orléans, je retrouvai Biche garde-chef.

C'était justement sur sa garderie que j'avais permission de chasser. Nous nous reconnûmes. Je me jetai dans ses bras, et nous partîmes.

O grand saint Hubert! toi seul sais quelle chose nous fîmes ce jour-là!

Depuis la révolution de 1848, qui a amené la location des forêts royales ou apanagères à des particuliers, Biche ne chasse plus. Cette faculté, laissée autrefois aux gardes, de tuer ce qu'il leur fallait de lapins pour leur consommation personnelle leur est ôtée aujourd'hui. Bien plus, ils ne peuvent plus faire leur service avec un fusil, ils en sont réduits à porter un bâton pour toute arme.

A mon dernier voyage à Compiègne, un de mes amis, fermier pour un dixième de la chasse de la forêt de Laigue, me donnait tous ces détails.

— Ah! mon Dieu! mécriai-je: et mon pauvre Biche, il doit mourir de chagrin de se voir ainsi désarmé?

— Biche? me répondit mon interlocuteur. Soyez tranquille, il en tue plus avec son bâton que nous tous ensemble avec nos fusils.

Cela me rassura un peu sur le compte de Biche.

Biche me donnait donc des leçons dont je profitais à merveille.

Mais un si grand bonheur ne pouvait durer.

L'impunité enfante la confiance, la confiance rend imprudent.

Par une belle matinée des derniers jours de février 1815, comme le soleil faisait resplendir un tapis de neige d'un pied d'épaisseur, je suivais avec une si grande attention une grive voletant d'arbre en arbre, que je ne m'aperçus pas que j'étais suivi moi-même. Enfin elle parut se fixer au milieu d'une touffe de gui. Je fis un fusil de ma canne, j'ajustai et je lâchai le coup.

A peine était-il parti, que j'entendis retentir à trois pas de moi ces terribles paroles:

— Ah! petit drôle, je t'y prends!

Je me retournai tout effaré, et je reconnus un garde-chef nommé Creton.

Sa main étendue n'était pas à un demi-pied du col de ma veste.

J'avais trop l'habitude du jeu de barres pour me laisser prendre ainsi. Je fis un bond de côté, et je me trouvai à dix pas de lui.

— Tu m'y prends, mais je ne suis pas pris, lui dis-je.

Il n'avait pas besoin de courir après moi, puisqu'il m'avait reconnu, et que le procès-verbal d'un garde est valable sur son simple rapport; mais l'amour-propre s'en mêla, et il se lança à ma poursuite.

Mes jambes avaient grandi depuis le jour où Lebègue m'avait donné cette chasse dont le résultat avait été si humiliant pour moi. Aussi Creton vit-il du premier coup que j'étais un rude coureur, et qu'il n'aurait pas bon marché de moi. Il n'en persista pas moins à vouloir me rejoindre. Je me dirigeai alors vers la plaine: un fossé de six pieds de large m'en séparait. Mais qu'était-ce pour moi qu'un fossé de six pieds? Je le franchis, et bien au delà.

Creton, emporté par sa course, voulut en faire autant; mais ses jambes avaient quatre fois l'âge des miennes, ce qui leur ôtait un peu d'élasticité. Au lieu de tomber au delà, il tomba en deçà, et, au lieu de continuer sa course à fond de train, comme je faisais, il sortit du fossé à quatre pattes, se releva à grand'peine, et se remit en chemin clopin-clopant et en s'appuyant sur la crosse de son fusil.

Il s'était donné une entorse.

Cela n'embellissait pas mon affaire.

Je revins chez Montagnon et lui racontai tout.

— Bah! dit-il, nous en avons bien eu d'autres du temps de l'*ogre*, et nous n'en sommes pas morts pour cela.

— Mais, enfin, est-ce qu'on ne va pas me mettre en prison?

Aller en prison fut la grande terreur de ma jeunesse. Un de mes camarades, nommé Alexandre Tronchet, avait une fois été mis en prison douze heures pour cause de maraude. Je l'avais accompagné jusqu'au bout de la ville, et une seule chose m'avait empêché d'être de la partie: j'étais en robe. On pensa que, ne pouvant courir convenablement en cas de déroute, je serais pris et compromettrais la société.

Je n'étais pas complice de fait, mais j'étais complice d'intention.

Quand je vis Alexandre Tronchet en prison, je pensai mourir de peur.

Voilà pourquoi je disais à Montagnon d'un air si piteux:

— Mais, enfin, est-ce qu'on ne va pas me mettre en prison?

— Si l'on veut te mettre en prison, viens me trouver, mon garçon, et je leur prouverai, le code à la main, qu'ils n'en ont pas le droit.

— Et quel droit ont-ils?

— Ils ont celui de te mettre à l'amende et de confisquer ton fusil.

— C'est-à-dire votre fusil.

— Oh! pour cela, je t'en donnerai un autre qui vaudra trente sous.

— Oui, mais l'amende, à combien cela montera-t-il?

— Ah! ça, l'amende, c'est une affaire d'une cinquantaine de francs.

— Une cinquantaine de francs! m'écriais-je. Ils vont demander cinquante francs à ma mère? Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu!

Je me sentais bien près de pleurer.

— Bah! dit Montagnon, et ton cousin Deviolaine, est-ce qu'il n'est pas là?

Je secouai la tête. Je n'avais pas à cet endroit grande confiance dans mon cousin Deviolaine. Je lui avais dit plus d'une fois pour le sonder:

— Mon cousin, que me feriez-vous, si vous me preniez chassant dans la forêt?

Et il m'avait répondu, avec cette douce voix qui le caractérisait, et ce charmant froncement de sourcils qui d'ordinaire accompagnait sa voix:

— Ce que je ferais? Je te flanquerais dans un cul de basse-fosse, drôle!

La consolation que me donnait Montagnon à l'endroit de M. Deviolaine n'était donc rien moins qu'efficace.

Je rentrai, en conséquence, à la maison, l'oreille excessivement basse. J'embrassai ma mère plus affectueusement que de coutume, et je m'acheminai vers ma chambre.

— Où vas-tu? me dit-elle.

— Faire mon thème, maman, lui répondis-je.

— Tu le feras après dîner. On va se mettre à table.

— Je n'ai pas faim.

— Comment, tu n'as pas faim?

— Non, j'ai mangé une tartine de beurre chez Montagnon.

Ma mère me regarda avec étonnement; madame Montagnon ne passait pas pour prodiguer les tartines.

Puis, se retournant vers une vieille amie à elle qui venait passer presque tout son temps chez nous, et que je criblais de niches:

— Ah ça! mais est-ce qu'il est malade? demanda-t-elle moitié riant, moitié inquiète.

— Soyez tranquille, répondit la vieille dame, le brigand aura fait quelque nouveau tour, et n'a probablement pas la conscience nette.

Oh! chère madame Dupuis, que vous aviez une profonde connaissance du cœur humain en général et de mon cœur en particulier!

Non, je n'avais pas la conscience nette, et il s'en fallait même du tout au tout. Aussi restai-je debout à la fenêtre, à moitié caché par le rideau, explorant la place en tout sens pour voir si quelque garde, quelque gendarme, ou même Tournemolle, à qui j'avais déjà eu affaire à propos de mon

pistolet, ne débouchait point par quelque rue, et ne s'acheminait point vers la maison.
Ce fut bien pis qu'un garde, bien pis qu'un gendarme, bien pis que Tournemolle qui déboucha sur la place du Château.
Ce fut M. Deviolaine en personne.
J'eus un instant l'espérance qu'il ne venait pas à la maison ; nous logions porte à porte avec un vieux garde chez lequel il allait quelquefois.
Mais bientôt il n'y eut plus de doute : on eût dit qu'un mathématicien avait tracé une diagonale de la rue du Château au seuil de notre maison, et que M. Deviolaine avait fait le pari de suivre cette diagonale sans s'en écarter d'une ligne.
Je n'avais plus d'autre salut que la fuite.
En cinq secondes, mon plan fut fait.
Je descendis rapidement l'escalier. A travers deux portes vitrées, de la dernière marche de l'escalier, on pouvait voir dans la boutique. Au moment où M. Deviolaine ouvrait la porte de la boutique, je m'élançai par une porte de communication chez Lafarge, et, de chez Lafarge, dans une allée qui conduisait à la rue. Je gagnai le pavé du roi. Je me glissai le long des maisons ; j'atteignis la place de l'Abreuvoir par une ruelle, et, de la place de l'Abreuvoir, je rentrai chez Montagnon par cette fameuse porte de derrière, que je n'avais considérée jusque-là que comme sortie, et que, deux fois dans la même journée, je venais d'utiliser comme entrée.
De la boutique de Montagnon, je voyais chez nous, autant qu'on peut voir d'un côté d'une rue à l'autre.
Il me semblait qu'il se faisait un grand mouvement, et que l'on cherchait quelqu'un : je n'eus plus de doute, lorsque je vis ma mère paraître derrière les carreaux du premier étage, ouvrir la fenêtre et regarder dans la rue.
Il était évident que, non seulement on cherchait quelqu'un, mais encore que c'était ma mère qui cherchait ce quelqu'un, et que ce quelqu'un, c'était moi.
Je ne pouvais charger ni Matignon ni sa femme d'aller aux informations. Je venais chez eux tous les jours, mais ils venaient rarement chez nous. Leur apparition à l'un ou à l'autre eût donc semblé étrange, et eût certainement tout révélé. Je me tins donc coi et couvert, comme dit et comme fit Robinson, la première fois qu'il aperçut les sauvages débarqués dans son île.
Au bout d'un quart d'heure, M. Deviolaine sortit.
Il me sembla que sa figure était encore plus à l'orage qu'en entrant.
J'attendis la nuit, qui venait à cinq heures, et, la nuit venue, me faisant le plus invisible possible, je courus chez ma bonne amie madame Darcourt.
On se rappelle que, dans toutes les circonstances graves, c'était à elle que je recourais.
Cette fois encore, je lui exposai mon cas, lui avouant tout, et la priant d'aller chez ma mère, afin de s'informer de la gravité des choses.
La bonne et excellente femme m'aimait tant, qu'elle était à la disposition de mon moindre caprice. Elle courut à la maison ; je la suivis de loin par derrière ; quand elle fut entrée je collai mon œil au coin du carreau.
Malheureusement, ma mère tournait le dos à la fenêtre, et je ne pouvais voir son visage ; mais je voyais les mouvements de son corps, et ils me paraissaient des plus menaçants.
Au bout d'un quart d'heure, madame Darcourt sortit, et comme elle se doutait que je n'étais pas loin, elle m'appela. Je me fis appeler deux fois, et même trois ; mais, comme je crus saisir dans ce troisième appel une intonation assez rassurante, je me rapprochai.
— C'est donc toi, méchant enfant ? me dit ma mère.
— Voyons, ne le grondez pas, interrompit madame Darcourt ; il est assez tourmenté, allez.
— Et, Dieu merci, il y a de quoi, dit ma mère en secouant la tête de haut en bas.
Je poussai un soupir qui ébranla le chambranle de pierre contre lequel j'étais appuyé.
— Tu sais que M. Deviolaine est venu? me dit ma mère.
— Je crois bien, je l'ai vu venir. C'est pour cela que je me suis sauvé.
— Il veut absolument que tu ailles en prison.
— Oh ! pour cela, m'écriai-je, il n'a pas le droit de m'y faire aller.
— Comment, il n'a pas le droit de t'y faire aller ?
— Non, non, non, je le sais... Puisque je te dis que je le sais.
Ma mère fit un signe à madame Darcourt. Je surpris ce signe.
— Oh ! tu n'as pas besoin de cligner de l'œil, lui dis-je ; il n'en a pas le droit.
— Oui, mais il a le droit de te faire un procès-verbal, de te mettre à l'amende.
— Ah ! ça, c'est vrai, dis-je avec un second soupir encore plus déchirant que le premier.
— Et cette amende, qui la payera ?
— Ah ! dame, pauvre maman, je sais bien que ce sera toi. Mais sois tranquille : quand je gagnerai de l'argent, je te rendrai tes cinquante francs, parole d'honneur !
Ma mère ne put s'empêcher de rire.
— Ah ! tu as ri, m'écriai-je ; ah ! il n'y a pas plus d'amende que de prison !
— Non, mais à une condition.
— Laquelle ?
— C'est que tu iras dire à M. Creton que tu es fâché de ce qui est arrivé, et que tu lui demandes bien pardon.
Je secouai la tête.
— Comment, non ? s'écria ma mère.
— Non ! repris-je.
— Tu dis non, je crois ?
— Je dis non.
— Et pourquoi cela ?
— Parce que je ne puis aller lui dire que je suis fâché qu'il se soit donné une entorse.
— Tu ne peux pas lui dire que tu es fâché qu'il se soit donné une entorse ?
— Eh ! non, puisque j'en suis content. Ce serait mentir, et tu sais, maman, comme tu me défends de mentir !... Un jour, quand j'étais tout petit, tu m'as fouetté parce que j'avais menti.
— Avez-vous vu un bandit pareil ? dit ma mère.
— Dame ! s'il ne veut pas mentir, cet enfant ! dit en riant madame Darcourt.
— Mais le procès-verbal ! mais les cinquante francs ! s'écria ma mère.
— Bah ! les cinquante francs ! dit madame Darcourt.
— Ah çà ! crois-tu donc que ce n'est rien pour nous que cinquante francs ? dit tristement ma mère.
L'intonation avec laquelle elle prononça ces paroles me serra profondément le cœur, car elle prouvait en effet que, cette perte de cinquante francs, c'était beaucoup, que c'était trop pour ma mère.
J'allais céder, j'allais dire : « Eh bien, j'irai chez cet homme, je lui dirai que je suis fâché qu'il se soit donné une entorse, je dirai tout ce que tu voudras !... » quand malheureusement pour ma bonne intention, madame Darcourt, qui, comme moi, avait remarqué l'intonation, se retourna de mon côté :
— Écoute, dit-elle, je ne t'ai rien donné cette année pour tes étrennes.
— Non, ni Léonor non plus.
— Ni Léonor non plus ? répéta-t-elle.
— Non plus, répétai-je à mon tour.
— Eh bien, si tu es condamné à payer les cinquante francs en question, nous t'en donnerons chacune vingt-cinq.
— Merci, madame Darcourt... En ce cas, je cours chez M. Creton.
— Pour quoi faire ?
— Pour lui dire que c'est bien fait ; qu'il n'a que ce qu'il mérite ; qu'une autre fois il ne courra plus après moi ; que...
Ma mère m'attrapa par le bras.
— Voyons, rentre, dit-elle, et va te coucher.
— C'est égal, Creton en sera pour son entorse et M. Deviolaine pour son procès-verbal ; c'est bien fait... Merci, madame Darcourt ; remerciez Léonor, madame Darcourt. Bonsoir, la compagnie, je vais me coucher. Je suis fatigué d'avoir couru ; c'est étonnant comme ça donne sommeil, de courir... Bonne nuit, tout le monde.
Et, traversant la boutique dans toute sa longueur et en courant, je gagnai ma chambre, enchanté d'en être quitte à si bon marché.
Creton fit son procès-verbal, et l'envoya à M. Deviolaine qui, ayant appris mon entêtement, jura qu'il y serait donné suite, et qui bien certainement allait se mettre en mesure de ne pas manquer à son serment, lorsque, le 6 mars, se répandit une nouvelle à laquelle personne ne s'attendait, et qui bouleversa tout le monde, à tel point que Creton en oublia son entorse et M. Deviolaine son procès-verbal.

XXXIV

DÉBARQUEMENT DE BONAPARTE AU GOLFE JUAN. — LA LECTURE DU « MONITEUR » EN PROVINCE. — PROCLAMATIONS ET ORDONNANCES. — LOUIS XVIII, M. DE VITROLLES ET LE MARÉCHAL SOULT. — L'OPINION PUBLIQUE A VILLERS-COTTERETS. — LA CHAPELIÈRE CORNU. — LES BONAPARTISTES MALGRÉ EUX. — LES BRUITS DE JOURNAUX.

Bonaparte était débarqué le 1er mars, à midi, au golfe Juan, et marchait sur Paris.
Les hommes d'une autre génération, ceux qui ne vivaient

pas à cette époque, ne sauraient se faire une idée de l'effet que produisit cette nouvelle, lorsque, le 7 mars, au matin, on lut dans le *Moniteur* les lignes suivantes :

PROCLAMATION

« Nous avions, le 31 décembre dernier, ajourné les Chambres pour reprendre leurs séances au 1er mai ; pendant ce temps, nous nous livrions sans relâche à tous les travaux qui pouvaient assurer la tranquillité et le bonheur de nos peuples. Cette tranquillité est troublée, ce bonheur peut être compromis par la *malveillance* et la *trahison.* »

Figurez-vous, chers lecteurs, un de ces bons bourgeois abonnés au *Moniteur*, — il y en a peu, mais il y en a, — figurez-vous un maire, un préfet, un sous-préfet, un de ces hommes qui, par devoir, par position, par dévouement, sont obligés de lire la prose du gouvernement ; figurez-vous un de ces hommes, ouvrant négligemment la feuille officielle, qu'il lit tous les matins pour l'acquit de sa conscience, et tombant sur ce premier paragraphe, terminé par les mots inquiétants de *malveillance* et de *trahison*.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit-il, qu'y a-t-il donc ?

Et il continue :

« Si les ennemis de la patrie ont fondé leur espoir sur les divisions qu'ils ont toujours cherché à fomenter, ses soutiens, ses défenseurs légaux, renverseront ce criminel espoir par l'inattaquable force d'une union indestructible. »

— Certainement qu'on renversera ce criminel espoir, dit le bourgeois, qui ne sait pas encore où on le mène.

— Certainement que nous renverserons ce criminel espoir, dit le fonctionnaire public, qui se figure qu'il s'agit de quelque conspiration de sous-officiers.

Seulement, le bourgeois se retourne vers sa femme, fait un signe de tête, et répète :

«...Par l'inattaquable force d'une union indestructible. »

Et il ajoute :

— Comme il écrit bien, le gouvernement !

Puis, bourgeois ou fonctionnaire public, le lecteur continue :

« A ces causes, ouï le rapport de notre amé et féal chevalier, chancelier de France, sieur Dambray, commandant de nos ordres, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit... »

— Ah ! voyons ce qu'ordonne le roi, dit le lecteur.

« ART. 1er. La chambre des pairs et celle des députés des départements sont convoquées extraordinairement au lieu ordinaire de leurs séances.

« ART. II. Les pairs et les députés des départements, absents de Paris, s'y rendront aussitôt qu'ils auront connaissance de la présente proclamation.

« Donné au château des Tuileries, le 6 mars 1815, de notre règne le vingtième.

« *Signé :* LOUIS. »

— Tiens ! dit le bourgeois, c'est drôle, on ne dit pas pourquoi l'on convoque les Chambres.

— Tiens ! dit le fonctionnaire public, on convoque les Chambres extraordinairement, et l'on n'indique pas le jour de la convocation. Diable ! il faut que la situation soit grave pour causer un pareil oubli.

— Ah ! disent-ils tous deux : ORDONNANCE ! lisons l'ordonnance, elle nous apprendra peut-être quelque chose.

ORDONNANCE

« Sur le rapport de notre amé et féal chevalier, chancelier de France, sieur Dambray, commandeur de nos ordres, nous avons ordonné et ordonnons, déclaré et déclarons ce qui suit :

« ART. 1er. Napoléon Bonaparte est déclaré traître et rebelle, *pour s'être introduit à main armée* dans le département du Var. »

— Oh ! oh ! dit le bourgeois, qu'impriment-ils donc là ? Ils se sont trompés ! Est-ce que Napoléon n'était pas enfermé dans une île ?

— Si fait, répond la femme, dans une île qu'on appelle l'île d'Elbe, même.

— Eh bien, alors, il n'a pas pu s'introduire dans le département du Var ; il y a probablement un *erratum* plus loin. Continuons...

— Hein ! s'écrie le fonctionnaire, que disent-ils donc là ? Napoléon s'est introduit à main armée dans le département du Var ? Diable ! diable ! c'est grave, cela ; heureusement que j'ai le cousin de ma femme, qui est parent du valet de chambre de l'usurpateur, de sorte que, si par hasard... Continuons...

Et tous deux continuent :

« Il est, en conséquence, enjoint à tous les gouverneurs, commandants de la force armée, gardes nationales, autorités civiles, et même aux simples citoyens de lui *courir sus.* »

— De lui *courir sus*, interrompt la femme du bourgeois : que veut dire cela, de lui courir sus ?

— Parbleu ! c'est bien simple ; cela veut dire... cela veut dire de lui courir sus... Mais tu m'interromps à l'endroit le plus intéressant.

— De lui courir sus ! murmure le fonctionnaire public ; je ne suis pas fâché de n'être point maire, sous-préfet ou préfet dans le département du Var.

Et tous deux reprennent :

« ... De lui courir sus, de l'arrêter, et de le traduire incontinent devant un conseil de guerre, qui, après avoir reconnu l'identité, *prononcera* contre lui l'application des peines portées par la loi.

« ART. II. Seront punis des mêmes peines, et comme coupables de mêmes crimes :

« Les militaires ou employés de tous grades qui auront accompagné ou suivi ledit Bonaparte, à moins que, dans le délai de huit jours, ils ne viennent faire leur soumission.

« ART. III. Seront pareillement poursuivis et punis, comme fauteurs et complices de rébellion, tous administrateurs civils et militaires, chefs ou employés payeurs, ou receveurs de deniers publics, même les simples citoyens qui prêteraient, directement ou indirectement, aide et assistance à Bonaparte.

« ART. IV. Seront punis des mêmes peines ceux qui, par des discours tenus dans des lieux ou réunions publics, par des placards, affiches ou des écrits imprimés, auraient pris part, ou engagé les citoyens à prendre part à la révolte, ou à s'abstenir de la repousser.

« Donné au château des Tuileries, le 6 mars 1815, de notre règne le vingtième.

« *Signé :* LOUIS. »

Le bourgeois relit ; la chose n'est pas claire pour lui.

Le fonctionnaire n'a pas besoin de relire, il a tout compris...

A-t-on idée d'une pareille nouvelle, annoncée à la France de pareille façon !

Que les abonnés du *Moniteur* aient compris du premier coup ou aient été obligés de relire à deux fois, la catastrophe n'en fit pas moins une explosion rapide et bruyante.

Dix minutes après que *le Moniteur* avait été ouvert à la mairie de Villers-Cotterets, l'événement fut connu d'un bout à l'autre de la ville, et chaque maison sembla pousser d'elle-même ses habitants dans la rue.

Tous les autres journaux gardaient le silence.

Voici comment la nouvelle était arrivée à Paris, et avait amené la proclamation et l'ordonnance que nous venons de lire :

C'était de Lyon que, le 5 mars au matin, la nouvelle du débarquement au golfe Juan avait été transmise à Paris par le télégraphe.

On comprend ce retard, la ligne télégraphique s'arrêtant, à cette époque, à Lyon.

Un courrier expédié le 3, de Marseille, par le commandant militaire, avait apporté, dans la nuit du 4 au 5, cette nouvelle à son collègue du département du Rhône.

Le télégraphe était dans les attributions de M. de Vitrolles, ministre d'État, secrétaire des conseils du roi. Ce fut lui qui reçut la dépêche, place Vendôme, où étaient ses bureaux. Il ne prit pas même le temps de faire mettre les chevaux à sa voiture, et courut à pied aux Tuileries, pour communiquer la dépêche au roi.

Elle était conçue en ces termes :

« Bonaparte a débarqué, le 1er mars, près de Cannes, dans le département du Var, avec douze cents hommes et quatre pièces de canon. Il s'est dirigé sur Digne et Gap, pour prendre, à ce qu'il paraît, la route de Grenoble ; toutes les mesures sont prises pour l'arrêter et déjouer cette tentative insensée. Tout annonce le meilleur esprit dans les départements méridionaux. La tranquillité publique est assurée. »

Louis XVIII prit la dépêche des mains de M. de Vitrolles, et la lut avec la plus grande tranquillité.

Puis, après l'avoir lue :

— Eh bien ? demanda-t-il.
— Eh bien, sire, dit M. de Vitrolles, j'attends les ordres de Votre Majesté.
Louis XVIII fit des épaules un mouvement qui signifiait : « Est-ce que cela me regarde, moi ? »
Puis, tout haut :
— Allez voir le maréchal Soult, fit-il, et dites-lui de faire ce qui est nécessaire.
M. de Vitrolles courut chez le maréchal Soult, mais il n'eut pas besoin d'aller jusqu'au ministère de la guerre.



Il y en avait une plus ardente, plus animée que les autres.

Il rencontra le maréchal Soult sur le pont Royal.
Tous deux revinrent aux Tuileries.
Le maréchal niait la véracité de la nouvelle. Il la niait si bien, qu'il répondit au commandant militaire qu'il recevrait des ordres le lendemain.
C'était un jour perdu, — un jour perdu ! quand il n'eût pas fallu perdre une seconde !
Cependant, vers dix heures du soir, on décida que M. le comte d'Artois partirait pour Lyon, et M. le duc de Bourbon pour la Vendée.
Le lendemain 6, les journaux se turent ; mais le télégraphe parla de nouveau.
Il annonçait que décidément Napoléon s'avançait sur Grenoble et sur Lyon, par Digne et Gap.
Ce fut alors seulement, à deux heures de l'après-midi, à peu près, qu'on décida la réunion des Chambres, et que l'on rédigea la proclamation et l'ordonnance que nous avons lues dans *le Moniteur*.
Villers-Cotterets était une ville plutôt royaliste que bonapartiste. — Le château qui, sous Louis XV et sous Louis XVI, avait été habité par le duc d'Orléans, par madame de Montesson et leur cour ; le château où Philippe-Egalité venait passer ses fréquents exils, et faire ses plus belles chasses ; la forêt, de laquelle vivent la moitié de la population ouvrière, qui y trouve de l'ouvrage, et les trois quarts de la population pauvre, qui en tire de la faine et du bois ; la forêt, qui fait partie des apanages de la maison d'Orléans, depuis le mariage de Philippe, frère du roi Louis XIV, avec madame Henriette ; le château et la forêt, disons-nous, avaient répandu dans la ville des traditions aristocratiques, qu'étaient bien loin d'avoir effacées la Révolution, qui avait mis des soldats, et l'Empire, qui avait mis des mendiants dans cette demeure des anciens princes.
La première impression que produisit cette nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan fut donc plutôt hostile que joyeuse.
Les femmes surtout se distinguaient par une bruyante effervescence, et par des menaces qui allaient jusqu'à l'imprécation.
Parmi ces femmes, il y en avait une plus ardente, plus animée que toutes les autres : c'était la femme d'un charelier nommé Cornu.
Ceux donc pour lesquels ce retour était, je ne dirai pas une joie, — à cette époque, nul ne pouvait deviner cette marche rapide qui, treize jours après celui où l'on apprenait son débarquement sur le point le plus éloigné de la France, devait conduire Napoléon aux Tuileries ; — ceux pour lesquels, disons-nous, ce retour était, non pas une joie, mais une espérance ; ceux-là, au lieu de se réjouir, parurent doublement attristés, et, baissant la tête, rentrèrent chez eux.

Ma mère n'était pas et ne pouvait pas être de ceux-là. Napoléon ne nous avait pas été assez bienveillant, pour que son retour nous fût le moins du monde agréable. Cependant nous sentîmes parfaitement, elle et moi, que nous étions parmi les menacés.

Que pouvions-nous contre ces menaces, elle une femme, moi un enfant?

Nous rentrâmes donc chez nous, la tête aussi basse que si nous eussions été bonapartistes.

En effet, à partir de ce jour-là, aux yeux de la population nous le fûmes.

La situation n'était point gaie, la qualification n'était rien moins que rassurante.

Il est vrai que, non seulement le *Journal des Débats*, mais encore tous les autres journaux présentaient Napoléon comme un bandit fugitif repoussé dans les montagnes, traqué en bête fauve par les populations, ayant manqué sa tentative sur Antibes, repoussé de Digne, qui lui avait fermé ses portes, et déjà au regret d'avoir hasardé cette action insensée de vouloir reconquérir la France avec douze cents hommes, lui qui l'avait perdue avec six cent mille!

On attendait donc avec impatience les journaux du 9 et du 10. Sans doute on y apprendrait que l'usurpateur avait été pris, comme l'espérait le *Journal des Débats*, et que, conformément aux instructions de la proclamation insérée au *Moniteur*, un conseil de guerre lui avait fait son procès.

Le cas échéant, vingt-quatre heures après, il était fusillé dans quelque cour, dans quelque grange, dans quelque fossé, et tout était fini.

Pourquoi, au fait, son procès eût-il été plus long que celui du duc d'Enghien?

Le journal du 9 arriva. Au lieu des lignes qu'on s'attendait à y trouver, on lut que le fugitif avait été à Castellane, à Barrême, et s'était arrêté un instant à Matigny, d'où il avait lancé une proclamation aux habitants des Hautes-Alpes.

Par une marche incroyable chez un si grand stratégiste que l'était Napoléon, le fugitif fuyait sur Paris!

Au reste, M. le comte d'Artois était parti pour Lyon. C'était bien de l'honneur à faire à un pareil homme que de lui envoyer, pour lui barrer le passage, le premier prince du sang. Il était accompagné du duc d'Orléans et du maréchal duc de Tarente.

En outre, une ordonnance royale, rendue sur la proposition du duc de Dalmatie, ministre de la guerre, avait rappelé sous les drapeaux les officiers à la demi-solde, pour être formés en un corps d'élite, dans tous les chefs-lieux de département.

Une autre ordonnance, rendue le même jour, mettait en activité la garde nationale de Paris.

Le 10, la nouvelle d'une grande victoire remportée par le duc d'Orléans sur l'usurpateur se répandit à Paris, et de là en province. — Un officier de la maison du roi avait paru sur le balcon des Tuileries, et, agitant son chapeau, avait annoncé que le roi venait de recevoir l'avis officiel que M. le duc d'Orléans, à la tête de vingt mille hommes de garde nationale, avait attaqué l'usurpateur dans la direction de Bourgoin, et l'avait complètement battu.

Malheureusement, le 12, les journaux annonçaient le retour à Paris du prince soi-disant vainqueur.

Le Moniteur annonçait même que Napoléon avait dû coucher à Bourgoin le 9; qu'on s'attendait à ce qu'il entrerait *peut-être* dans la soirée du 10 mars à Lyon, mais qu'il paraissait certain que Grenoble ne lui avait pas encore ouvert ses portes.

Voilà où l'on en était des nouvelles à Villers-Cotterets, en retard d'un jour sur Paris, lorsque éclata une conspiration qui, sans s'y rattacher en aucune manière, présentait cependant une étrange coïncidence avec le débarquement de Napoléon et sa marche sur Paris.

On va voir de quelle façon, tout enfant que j'étais, je fus mêlé à cette grande affaire, où il allait de la vie et de la mort.

XXXV

LE GÉNÉRAL EXELMANS. — SON PROCÈS. — LES DEUX FRÈRES LALLEMAND. — LEUR CONSPIRATION. — ILS SONT ARRÊTÉS ET TRAVERSENT VILLERS-COTTERETS. — QUEL AFFRONT ILS Y SUBISSENT.

Qu'on nous permette de remonter un peu plus haut. Notre habitude du drame nous fit toujours, et en tout point, préférer les expositions bien claires et bien lucides.

On sait dans quel système de réaction était entré le gouvernement de Louis XVIII, et quelles persécutions éprouvèrent, pendant la première restauration, les hommes qui avaient servi sous l usurpateur, comme on l'appelait.

L'indiscrétion de quelques chefs du parti désigné sous le nom d'ultra-royaliste avait révélé les desseins de la monarchie; un de ces desseins, disait-on, était de se défaire des bonapartistes, comme on s'était défait des protestants, sous Charles IX.

Plus le bruit était absurde, plus facilement on y crut; on tenait les Bourbons pour capables des projets les plus insensés. Aussi y eut-il, je ne dirai pas grand effroi parmi ceux qui étaient menacés, — les vieux compagnons de l'empereur ne s'effrayaient pas facilement, — mais une grande rumeur. Les uns sortaient de Paris, espérant éveiller moins de haine en s'éloignant de cet éternel foyer d'intrigues; les autres se réunirent, s'armèrent et résolurent de vendre chèrement leur vie. Le gouvernement alors s'inquiéta de ces réunions, voulut les dissoudre, et, pour arriver à ce but, il interdit à tous officiers et généraux de séjourner à Paris sans autorisation; ordonnant à ceux qui n'étaient pas nés dans la capitale de retourner à l'instant dans leurs foyers.

On comprend quelle exaspération, dans ce moment de passions violentes, fut la suite de cette mesure. Les officiers en non-activité protestèrent contre elle, et s'engagèrent mutuellement à résister. Forcés par le ministère d'opter entre Paris et leur demi-solde, quelques-uns, quoique pauvres, préférèrent l'indépendance à la soumission.

Le gouvernement, irrité de cette résistance, chercha l'occasion de faire un grand exemple; elle se présenta.

Une lettre du général Exelmans à Murat avait été saisie et ouverte. Le général félicitait le roi de Naples sur la conservation de sa couronne, et lui disait que des milliers de braves accourraient pour défendre son trône, s'il était encore menacé.

Le maréchal Soult était ministre de la guerre. Il mit à l'instant même le général Exelmans en non-activité, et lui prescrivit de se rendre immédiatement, et jusqu'à nouvel ordre, à soixante lieues de Paris.

Mais Exelmans refusa d'obéir. Le ministre, prétendait-il, n'avait pas le droit d éloigner de leur domicile les officiers employés non activement.

Le maréchal le fit arrêter, et le déféra à un conseil de guerre, sous la double prévention d'avoir désobéi à un chef, et d'avoir entretenu une correspondance avec les ennemis de l'Etat.

Le général Exelmans fut acquitté.

Ce fut un coup terrible pour le gouvernement.

Les militaires en non-activité *ne lui devaient plus obéissance.*

Alors, eux-mêmes comprirent, à cette haine qu'ils avaient pour lui, que la haine qu'il avait pour eux se manifesterait par quelque terrible explosion: ils résolurent de la prévenir.

Un conciliabule fut tenu chez un des généraux les plus compromis par ses opinions napoléoniennes, — chez Drouet d'Erlon, je crois; — il se composait d'officiers à la demi-solde et d'officiers en activité. Il fut convenu que tout militaire en activité, et ayant un commandement, marcherait à un moment donné sur Paris, avec les soldats dont il pourrait disposer. Cinquante mille hommes devaient se trouver à la fois dans la capitale; c'était plus qu'il n'en fallait pour dicter des conditions. On exigerait du roi le renvoi du ministère, et on le forcerait de chasser hors de France tous ceux qui étaient désignés par l'opinion publique comme des ennemis de la charte et des perturbateurs du repos et du bonheur publics.

Ce conciliabule avait eu lieu et ces résolutions avaient été prises avant le débarquement de Napoléon; mais, comme le mouvement éclata simultanément avec le retour de l'île d'Elbe, on les rattacha d'abord l'un à l'autre.

Les généraux qui étaient entrés le plus avant dans la conspiration étaient Drouet d'Erlon, que nous avons déjà nommé, Lefèvre-Desnouettes et les deux frères Lallemand.

Le duc de Trévise, tenant sous ses ordres le comte d'Erlon, avait le commandement de la 16e division militaire, dont le chef-lieu était à Lille. Vers la fin de février, il s absenta de son commandement. Le moment paraissait favorable: le comte d'Erlon résolut d'en profiter. — Le moment était, en effet, d'autant plus favorable, que le télégraphe venait de transmettre la nouvelle du débarquement de Napoléon. La garnison de Lille, trompée par des ordres supposés, se mit, conduite par le comte d'Erlon, en marche le 8 mars; mais elle fut rencontrée en route par le duc de Trévise, que rappelait à Lille l'étrange nouvelle qui bouleversait l'Europe; il interrogea les généraux qui conduisaient ces colonnes, devina le complot, donna contre-ordre, et rentra dans la ville avec son corps d'armée.

Pendant ce temps, Lefèvre-Desnouettes avait agi de son côté. Croyant la garnison de Lille en route, et ignorant ce qui venait de se passer, il avait mis en mouvement le régiment des anciens chasseurs de la garde, qu'il commandait; mais, arrivé à Compiègne, c'est-à-dire à sept lieues de chez

nous, il trouva le 6e chasseurs — qui portait le nom de régiment de chasseurs du duc de Berry rangé en bataille, ayant à sa tête son colonel M. de Talhouet. A cette vue, Lefèvre-Desnouettes s'arrête muet, et ne sait que répondre à ses officiers et à ceux du 6e chasseurs qui lui demandent la cause de son trouble. Il sort brusquement de Compiègne, rencontre le général Lyom, major du régiment des chasseurs royaux, lui dévoile une partie de son projet, lui propose d'entrer dans la conspiration et de la seconder. Le major Lyom refuse ; Lefèvre-Desnouettes s'aperçoit qu'il n'y a rien à faire de ce côté, qu'il risque sa vie en s'entêtant. Il troque alors son uniforme contre un habit de paysan, et se dirige à travers terres vers Châlons, où commande le général Rigaut, qu'il sait être partisan fanatique de Napoléon.

De leur côté, les deux frères Lallemand, dont un était général d'artillerie, s'étaient portés sur la Fère avec les deux autres escadrons de chasseurs royaux. Leur intention était de s'emparer de l'arsenal et du parc d'artillerie. Ils essayèrent de séduire les canonniers d'abord, puis, ensuite, d'entraîner à leur cause le général d'Aboville, commandant l'école d'artillerie ; mais, des deux côtés, ils échouèrent : soldats et général tinrent bon. Le général d'Aboville, secondé par le major du 2e régiment d'artillerie Pion, fit prendre les armes à la garnison, plaça une partie des troupes à l'arsenal et aux portes de la ville, fit charger les armes, et mettre les canons en batterie. C'était une tentative manquée, comme celle de Lefèvre-Desnouettes. Les deux frères se retirèrent, suivis d'un petit nombre de canonniers qui s'étaient réunis à eux, mais qui se dispersèrent devant la poursuite ordonnée, de sorte que les deux frères Lallemand se trouvèrent contraints de fuir, sans savoir, comme Lefèvre-Desnouettes, où aller, et se perdirent dans un pays qu'ils ne connaissaient pas.

Cela se passait à treize lieues seulement de Villers-Cotterets.

La tentative avait eu lieu le 10 mars.

Le 12, la gendarmerie de Villers-Cotterets reçut des ordres pour se mettre en campagne ; les fugitifs, disait-on, avaient été vus du côté de la Ferté-Milon.

Nous vîmes passer les gendarmes, et nous connûmes le but de leur expédition par un de mes camarades, nommé Stanislas Leloir, qui était le fils d'un ancien brigadier, tué aux environs de Villers-Cotterets pendant la campagne de 1814.

Toutes ces nouvelles — soit qu'elles vinssent de Paris, soit qu'elles arrivassent de Compiègne ou de la Fère — mettaient, comme on le comprend bien, notre petite bicoque en grande révolution. L'épithète de *bonapartistes*, dont on faisait un substantif accusateur, résonnait plus que jamais à mon oreille ; mais, vu la circonstance, ma mère m'avait fort recommandé de ne plus la relever, je me laissais donc appeler bonapartiste tant qu'on voulait ; en outre, le soir, il se formait des bandes de vingt-cinq ou trente gamins, qui ouvraient les portes des personnes d'opinion suspecte et qui entraient jusqu'au fond de la maison, en criant : *Vive le roi !* et forçant les gens à crier comme eux. Dix fois par soirée, notre porte, qui donnait sur la rue, était ouverte par ces sortes de rassemblements, et ces cris étaient proférés à nos oreilles avec une persistance rageuse qui ne laissait pas que d'être inquiétante.

Le jour, tout le monde se tenait sur les places. Comme Villers-Cotterets, grande route de Paris à Mézières passant par Soissons et Laon, est une des artères vitales qui fécondent la France du Nord, il y passe force voitures, force diligences, force courriers. Ces voitures, ces diligences, ces courriers apportaient parfois des nouvelles particulières que les journaux ne donnaient pas. C'est ainsi qu'on apprit, les 13 et 14 mars, l'entrée de Napoléon à Grenoble et à Lyon, entrée dont les journaux ne parlaient point encore, ou ne parlaient que pour la contester.

Ainsi, le 14, on venait d'apprendre que Napoléon était entré à Lyon, que le comte d'Artois, comme le duc d'Orléans, avait été forcé de revenir sans armée, lorsque l'on entendit tout à coup un grand bruit vers l'extrémité de la rue de Largny. Comme la rue formait une ligne parfaitement droite, on se tourna de ce côté, et l'on aperçut trois cabriolets attelés en poste et escortés par un fort piquet de gendarmerie.

Chacun se précipita au-devant de ces voitures. Dans chaque cabriolet était un officier général, assis entre deux gendarmes. Outre ces six gendarmes, assis côte à côte avec les trois prisonniers, six autres gendarmes faisaient escorte.

Les voitures venaient au grand trot, et purent conserver cette allure tant qu'elles suivirent la rue de Largny, qui est assez large : mais, lorsqu'elles arrivèrent à la rue de Soissons, rue étroite et accidentée, force fut, à cause de l'encombrement, d'aller au pas.

Pendant ce temps, on s'était informé, et l'on avait appris que ces officiers généraux étaient ces mêmes frères Lallemand, à la recherche desquels la gendarmerie s'était mise la veille, qu'elle avait joints, vers six heures du matin, aux environs d'un petit village nommé Mareuil, et qui, montés sur des chevaux harassés, harassés eux-mêmes d'une course de trois jours à travers les terres et à travers les bois, s'étaient rendus presque sans résistance.

Les deux frères Lallemand occupaient les deux premiers cabriolets ; le troisième autant que je puis me le rappeler était occupé par un simple aide de camp, capitaine ou officier d'ordonnance.

On les conduisait à la Fère, disait-on, pour les fusiller. Ils étaient pâles, mais paraissaient calmes.

Cependant, depuis leur entrée dans la ville, des cris furieux les avaient accueillis ; les postillons, sur un signe de la gendarmerie, avaient redoublé de vitesse ; mais, comme je l'ai dit, en arrivant à la rue de Soissons, il fallut bien, sinon s'arrêter, du moins prendre le pas ; alors les cabriolets marchèrent lentement au milieu de la population pressée aux deux côtés de la rue. Les généraux, qui sans doute avaient cru à l'unanimité d'une pensée napoléonienne par toute la France, paraissaient regarder avec étonnement la population presque entière de cette petite ville soulevée autour d'eux d'une façon si hostile, quand tout à coup, de la boutique d'un chapelier, sortit une femme furieuse, pâle de colère, échevelée comme une Euménide, qui, écartant tout le monde, passa entre les chevaux des gendarmes, s'élança sur le marchepied de la première voiture, et cracha au visage du général Lallemand, en même temps qu'elle allongeait la main pour lui arracher ses épaulettes, et, d'une voix saccadée et hurlante, elle l'accabla d'immondes injures.

Le général fit un mouvement pour se reculer au plus profond de la voiture, et, d'une voix où perçait plus de pitié que de colère :

— Qu'est-ce que cette malheureuse? demanda-t-il.

Les gendarmes écartèrent aussitôt cette femme ; elle se mit à courir après les voitures, qui devaient relayer à la poste, c'est-à-dire à cent pas de là.

Mais son mari, ses enfants et trois ou quatre voisins s'attachèrent à elle, et l'empêchèrent d'aller plus loin.

Cette effroyable scène, il faut le dire, avait péniblement ému toute la ville. A partir de ce moment, les cris cessèrent ; on continua d'accompagner les prisonniers, de les regarder avec curiosité, mais en silence.

On les conduisait à la Fère, comme nous l'avons dit, pour leur faire leur procès, et les fusiller ; mais ils devaient passer toute la nuit à Soissons.

On voulait éclairer la route, afin de s'assurer si quelque parti révolté ne les attendait pas pour les enlever.

Au milieu de tout ce tumulte, de toute cette émotion, et comme je regardais les voitures s'éloigner par la route de Soissons, je sentis que l'on me pressait la main ; je me retournai : c'était ma mère.

— Viens, me dit-elle tout bas, en accompagnant cette parole d'un signe de tête.

Je sentais qu'il y avait dans ce *viens* et dans ce signe quelque chose d'important.

Ma mère me ramena à la maison. Elle paraissait violemment émue.

XXXVI

NOUS CONSPIRONS AUSSI, MA MÈRE ET MOI. — LA CONFIDENCE — M. RICHARD. — LA PISTOLE ET LES PISTOLETS. — OFFRE FAITE AUX FRÈRES LALLEMAND POUR LES SAUVER. — ILS REFUSENT. — JE RETROUVE L'UN D'EUX, VINGT-HUIT ANS APRÈS, CHEZ M. LE DUC DECAZES.

Ma mère, veuve d'un officier général, n'avait pu voir, en effet, sans une profonde impression, cette insulte faite à des hommes qui portaient le même habit et les mêmes épaulettes qu'avait portés mon père.

Nous étions seuls.

— Ecoute, mon enfant, me dit-elle, nous allons faire une chose qui peut cruellement nous compromettre ; mais je crois que nous devons à la mémoire de ton père de faire cette chose.

— Alors, ma mère, répondis-je, faisons-la.

— Tu ne diras jamais à personne ce que nous allons faire n'est-ce pas ?

— Si tu me le défends.

— Oui, je te le défends expressément.

— Sois tranquille alors.

— Eh bien, habille-toi

— Pourquoi faire?

— Nous allons à Soissons.

— Ah! vraiment?

C'était toujours une grande fête pour moi que d'aller à Soissons. Soissons, ville de guerre de cinquième ou sixième ordre, était une capitale à mes yeux. Ces portes avec des herses de fer, ces remparts que j'allais revoir, criblés de boulets de la dernière campagne, cette garnison, ce bruit d'armes, ce parfum de combat, tout cela avait pour mon jeune cœur des enivrements tout particuliers.

Puis j'avais dans le fils du concierge, — j'en demande pardon à mes connaissances aristocratiques d'aujourd'hui, — j'avais dans le fils du concierge de la prison un bon camarade, qui, lorsque j'allais le voir, me faisait frissonner en me conduisant dans les plus *beaux* cachots de son père.

Aussi, ma première visite était-elle toujours pour lui, et je crois que, si je retournais à Soissons, la chose dont je m'informerais avant toute autre, c'est de ce qu'il est devenu, afin de ne pas déroger à mes anciennes habitudes.

Il se nommait Charles.

Cette nouvelle que nous allions à Soissons, était donc pour moi une bonne nouvelle. Je montai à ma chambre; je m'habillai le plus lestement que je pus, et je descendis.

Une petite voiture bâtarde, tenant le milieu entre le cabriolet et le tilbury, et qui appartenait à un loueur nommé Martineau, nous attendait à la porte.

Nous y montâmes, ma mère et moi; puis nous prîmes par le parc. Derrière le mur du château, nous rencontrâmes — je ne sais si ce fut par hasard ou par un rendez-vous donné d'avance — un notaire de Villers-Cotterets dont les opinions étaient très républicaines, et qui se rattachait au bonapartisme parce que c'était un moyen de faire de l'opposition. Ma mère descendit de voiture, causa avec lui, et remonta avec un paquet qu'elle n'avait point, à ce qu'il me sembla du moins, en descendant; après quoi, nous prîmes par les grandes allées, et, au bout de dix minutes, nous eûmes rejoint la grande route.

Trois heures après, nous étions à Soissons.

Nous entrâmes dans la ville vers cinq heures du soir, c'est-à-dire deux ou trois heures après les prisonniers.

La ville était tout en rumeur. On nous demanda nos passeports; c'était, on le pense bien, la première chose dont ma mère avait oublié de se munir.

Comme on insistait, nous priâmes le gendarme qui nous faisait cette indiscrète demande de venir avec nous jusqu'à l'hôtel des *Trois-Pucelles*, où nous descendions habituellement quand nous venions à Soissons; arrivés là, l'hôte répondrait de nous.

Nous avions, en outre, de par la ville, un arrière-cousin à nous, dont j'ai complètement oublié le nom, et qui était boulanger.

Mais il demeurait dans le faubourg opposé à celui par lequel nous entrions, tandis que l'hôtel des *Trois-Pucelles* n'était qu'à cent pas de nous.

Aussi le gendarme ne fit-il aucune difficulté de nous y conduire.

Il arriva ce que ma mère avait prévu; l'hôte se mit à rire au nez du gendarme: il répondit de nous, et tout fut dit.

Nous demandâmes une chambre et à dîner.

Quoique ma mère n'eût encore pris de toute la journée qu'une tasse de café, elle mangea peu; il était évident qu'elle était sous le poids d'une grande préoccupation.

Après le dîner, elle fit monter notre hôte, et lui demanda des nouvelles des prisonniers.

Comme on le comprend bien, c'était la préoccupation du moment. Il n'y avait peut-être pas, dans toute la ville de Soissons, une maison où l'on tînt à cette heure une autre conversation que celle que nous venions de mettre sur le tapis.

L'entrée des trois cabriolets et de leur escorte avait fait une sensation non moins vive à Soissons qu'à Villers-Cotterets. Seulement, Soissons, au lieu d'être royaliste, comme son chef-lieu de canton, était bonapartiste.

C'est tout simple. Soissons, ville de guerre, devait recevoir ses opinions politiques de l'armée.

Notre hôte, particulièrement, regrettait beaucoup le gouvernement tombé; il s'était donc fort inquiété des pauvres conspirateurs, et pouvait nous donner sur eux les renseignements que ma mère désirait.

Ils avaient été conduits à la prison de la ville. Ma mère respira et laissa échapper ces mots :

— Ah! tant mieux! je craignais qu'ils ne fussent à la prison militaire.

C'est là, en effet, qu'on eût dû les conduire; mais on ne connaissait pas l'esprit des soldats. La défection du 7e de ligne, le passage sous les drapeaux de Napoléon des différents corps qu'on avait envoyés contre lui, donnaient des inquiétudes que l'avenir prouva n'être point exagérées. Il en résulta que l'on crut les conspirateurs mieux enfermés dans la prison civile que dans la prison militaire.

J'écoutais tous ces détails avec la plus grande attention. Je m'étais bien douté que notre voyage à Soissons avait quelque rapport avec l'événement qui préoccupait tout le monde; les questions de ma mère à notre hôte m'affermirent dans cette opinion.

D'ailleurs, je n'eus pas longtemps à demeurer dans le doute. A peine fût-il sorti que ma mère, regardant si nous étions bien seuls, m'attira à elle et m'embrassa.

Je la regardai. Je vis qu'il y avait dans cet embrassement quelque chose de particulier, presque de solennel.

— Ecoute, mon enfant, dit-elle, j'ai peut-être eu tort de prêter la main à une pareille entreprise; mais, quand j'ai vu passer ces pauvres amis à nous, quand j'ai reconnu sur leurs poitrines, qui, dans trois jours peut-être, seront percées de dix balles, ce même uniforme de général que portait ton père, il m'est passé par l'esprit de venir avec toi à Soissons, et de t'envoyer jouer, comme tu as l'habitude de le faire, avec le fils du concierge de la prison; et une fois là...

Ma mère s'arrêta.

— Et une fois là? lui demandai-je.

— Voyons, reprit ma mère, te rappelles-tu bien la figure des prisonniers?

— Oh! maman, non seulement je les vois encore, mais je crois que je les verrai toujours.

— Eh bien, il est probable que l'un ou l'autre des trois prisonniers couchera dans la chambre qu'on appelle la pistole... Sais-tu ce que c'est que la pistole?

Ma mère m'attaquait par mon fort. Si je savais ce que c'était que la pistole, moi qui connaissais tous les coins et recoins de la prison!

— La pistole, repris-je, je crois bien que je sais ce que c'est! C'est une chambre qui donne dans la salle à manger du concierge et où l'on met les prisonniers qui veulent la payer quarante sous.

— C'est cela! Eh bien, il est probable, comme je te le disais, que l'un ou l'autre des trois prisonniers aura été mis à la pistole; il est probable que ce sera l'aîné des frères Lallemand, à qui les autres auront concédé cette douceur; il est probable, enfin, que la porte de la pistole, donnant dans la grande salle où mange le concierge, demeurera ouverte... Eh bien, en jouant avec ton petit camarade dans la grande salle, tu trouveras moyen d'entrer dans la pistole, et alors tu donneras, sans être vu, ce paquet à celui des trois prisonniers qui sera dans la pistole.

— Je le veux bien.

— Seulement, tu prendras garde, mon enfant.

— A quoi?

— A ne pas te blesser.

— A ne pas me blesser! qu'y a-t-il donc dans ce paquet?

— Une paire de pistolets à deux coups, tout chargés.

Je compris. A l'aide de ces pistolets, les prisonniers pouvaient peut-être fuir, ou tout au moins, dans un cas désespéré, se brûler la cervelle.

— Maman, lui dis-je, il me semble qu'au lieu de porter un paquet qui peut être vu, et par conséquent être confisqué, je ferais bien mieux de mettre un pistolet dans chacune des poches de mon pantalon.

— Mais si tu allais te blesser?

— Oh! n'aie pas peur; je connais cela, moi.

En un tour de main, je dénouai le paquet et fis jouer, les unes après les autres, les gâchettes des quatre batteries, en digne élève de Montagnon.

— Allons me dit ma mère à peu près rassurée par la preuve de dextérité que je venais de lui donner; allons, je crois que tu as raison; mets les pistolets dans ta poche, et prends garde que les crosses ne passent. Maintenant, voici un petit rouleau.

Ce rouleau me rappela le fameux étui dont l'enveloppe avait été mangée par une taupe.

— Ah! ça, c'est de l'or, m'écriai-je.

— Oui, dit ma mère Il y a cinquante louis dans ce rouleau. Prends bien garde de le perdre, car, si les prisonniers n'acceptent pas cet argent, je dois le rendre à celui qui l'a donné.

— Attends, attends! je vais mettre le rouleau dans le gousset de ma montre.

Je n'avais pas de montre, mais j'avais un gousset.

Je fourrai ce rouleau dans mon gousset, et rabattis mon gilet par-dessus.

Heureusement, dans la prévision que j'engraisserais et que je grandirais, ma pauvre mère me faisait toujours faire des vêtements trop longs et trop larges.

Les pistolets pouvaient donc tenir dans mes poches, et le rouleau d'or dans mon gousset, sans que je parusse par trop bosselé.

— Et maintenant, dis-je, me voilà prêt.

Ce fut alors que le courage parut manquer à ma mère.

— Oh! me dit-elle, si on allait découvrir ce que tu viens faire dans cette prison! si on allait t'arrêter!

— Je ne me laisserai pas prendre, répondis-je en me redressant avec un de ces airs fanfarons qui me rendaient

si ridicule, quand j'avais le malheur de les prendre; ne suis-je point armé?

Ma mère haussa les épaules.

— Mon ami, me dit-elle, les prisonniers étaient armés aussi, et tu les as vus passer à Villers-Cotterets, chacun entre deux gendarmes.

J'avais bonne envie de répliquer; mais, comme l'argument de ma mère était plein de sens, je n'eus point le courage de risquer une nouvelle gasconnade.

D'ailleurs, le temps s'écoulait; il était près de sept heures du soir, et, vu la circonstance, peut-être me serait-il impossible de pénétrer dans la prison, si j'attendais plus tard.

Ma mère jeta un dernier coup d'œil sur moi pour s'assurer que ni pistolets ni rouleau n'étaient visibles; elle m'agrafa au cou un petit manteau avec lequel on m'envoyait au collège par les mauvais temps, quand il y avait un collège, et nous nous acheminâmes vers la prison.

Quoique ma pauvre mère essayât de cacher son émotion, sa main tremblait dans la mienne. Quant à moi, je n'avais pas même le soupçon que nous courussions un danger quelconque à faire ce que nous faisions.

Nous arrivâmes à la prison. Ma mère frappa à la porte, le guichet s'ouvrit.

— Qui va là? demanda la voix du concierge.

— Mon cher monsieur Richard, dit ma mère, — autant que je puis m'en souvenir, le brave homme s'appelait Richard, — mon cher monsieur Richard, c'est Alexandre qui vient jouer avec votre fils tandis que je vais faire une visite.

— Ah! c'est vous, madame Dumas, dit le concierge; nous ferez-vous l'honneur d'entrer un instant?

— Non, merci, je suis pressée; je reviendrai prendre Alexandre dans une demi-heure.

— Bon! venez quand vous voudrez.

Et le concierge se mit à tourner deux ou trois clefs dans deux ou trois serrures différentes.

La porte s'ouvrit.

Dans une espèce de couloir qui séparait la porte de la rue de la chambre du concierge, brillaient des fusils et des baïonnettes.

Ma mère frissonna et me tira à elle.

— N'aie pas peur, lui dis-je.

— Oh! oh! dit ma mère, il me semble que vous avez un surcroît de garnison, mon cher monsieur.

— Vous savez pourquoi? dit le concierge.

— Je me doute que c'est à cause des prisonniers qui sont arrivés ce soir.

— Oui; comme ce sont de grosses épaulettes, on n'a pas pu leur refuser de les mettre à la pistole; seulement, on a doublé la garde.

Ma mère me serra la main; je répondis en serrant la sienne.

— Et que dit-on de leurs affaires? demanda-t-elle.

— Pas belles, madame Dumas, pas belles... On va les conduire à la Fère; après quoi, le temps d'assembler un conseil de guerre, de rendre le jugement, de le leur lire, et paf: tout sera dit.

Le concierge fit le geste d'un homme qui met en joue.

Rien de plus intelligible que cette terrible pantomime.

— Est-ce qu'Alexandre pourra les voir? demanda ma mère.

— Pourquoi pas? Ils sont là tous les trois dans la pistole, sur des lits de sangle, doux comme des agneaux. Ils ont déjà appelé Charles plus de dix fois; il est camarade avec eux comme s'il les connaissait depuis dix ans.

— Oh! maman, dis-je à mon tour, je voudrais bien les voir.

— Eh bien, va avec M. Richard, tu les verras, va...

Ma mère prononça ce dernier mot le cœur gros, mais avec fermeté cependant; car, en même temps, elle me lâchait la main, et me poussait vers le concierge.

Je lui fis un signe de la tête et m'élançai du côté de la salle basse en criant:

— C'est moi, Charles!

Charles reconnut ma voix, et accourut au-devant de moi.

— Ah! me dit-il, si tu étais venu un peu plus tôt... Hutin sort d'ici.

Hutin était un de nos camarades, dont j'aurai l'occasion de parler plus tard, à l'époque de la révolution de juillet et de mon expédition sur Soissons, où, plus heureux que les généraux Lallemand, j'enlevai les poudres de la ville.

— Ah! il est parti, répondis-je; ma foi, tant pis... Nous jouerons bien tout de même sans lui, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Eh bien, allons.

Nous entrâmes dans la salle basse.

— Il ne faut pas faire trop de bruit, dit Charles.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y a du monde dans la pistole.

— Ah! je sais bien... les prisonniers... Dis donc, je voudrais les voir.

— C'est qu'ils m'ont renvoyé tout à l'heure, en disant qu'ils voulaient dormir.

— Dis-leur que je suis le fils d'un général aussi, moi. Ils ont dû connaître mon père.

Charles s'avança jusqu'à la porte.

— Dites donc, monsieur Lallemand, dit-il, il y a là un de mes camarades qui vient de Villers-Cotterets, et qui dit que vous avez dû connaître son père.

— Comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Alexandre Dumas.

— Est-ce le fils du général Alexandre Dumas? dit l'un des frères Lallemand.

— Oui, général, répondis-je.

Et j'entrai

— C'est toi, mon enfant? dit le général.

— Oui, général, c'est moi.

— Viens, mon enfant, viens... C'est toujours un plaisir pour un soldat que de voir le fils d'un brave, et ton père en était un. Il est mort?

— Oui, général, il y a déjà huit ans.

— Et tu es venu à Soissons?

— Oui, général...

Puis, tout bas:

— Pour vous voir, ajoutai-je.

— Comment, pour me voir?

— Oui... renvoyez Charles.

Une seule chandelle éclairait la pistole; elle était sur la table, près du lit du général. Il fit semblant de la moucher, et l'éteignit.

— Ah! bon! dit-il, je suis adroit... Charles, va nous rallumer cette chandelle.

Charles prit la chandelle, et passa dans la salle basse. Nous restâmes dans l'obscurité.

— Que me veux-tu, mon enfant? demanda le prisonnier.

— Général, lui dis-je, je suis chargé, par ma mère et par des amis à vous, de vous remettre une paire de pistolets à deux coups tout chargés, et un rouleau de cinquante louis. J'ai tout cela dans mes poches: le voulez-vous?

Le général demeura un instant sans parler, puis je sentis qu'il approchait ma tête de la sienne.

— Merci, mon ami, dit-il en m'embrassant au front; l'empereur sera à Paris avant que notre procès soit fait...

Puis, m'embrassant une seconde fois:

— Merci, tu es un brave enfant. Va jouer, et prends garde qu'on ne te soupçonne d'être venu pour nous.

— Décidément, général, vous croyez n'avoir besoin ni des pistolets, ni de l'argent?

— Non, merci. La même proposition m'a déjà été faite dans la soirée, et j'ai refusé.

— Alors, je dirai donc à ceux qui ont eu peur pour vous, que vous n'avez pas peur?

— Oui, dis-leur cela.

Et il m'embrassa une dernière fois en me poussant doucement du côté de la porte.

Charles revenait avec la lumière.

— Merci, mon enfant, dit-il. Décidément, nous allons dormir. Bonsoir.

— Bonsoir, général.

Et je sortis de la pistole.

Une demi-heure après, ma mère vint me chercher. J'embrassai Charles, je remerciai le père Richard, et je courus me jeter au cou de ma mère.

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien, ma mère, il a tout refusé.

— Comment, il a tout refusé?

— Oui.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a dit que l'empereur serait à Paris avant qu'on l'ait fusillé, lui et ses compagnons.

— Dieu le veuille! dit ma mère.

Et elle m'emmena.

Le lendemain, au point du jour, nous partîmes.

On rendit les cinquante louis à qui les avait donnés; mais, en mémoire du courage que j'avais déployé dans l'expédition, on me laissa les pistolets.

C'étaient de magnifiques pistolets à deux coups, montés en argent, et qui joueront, chose étrange! un grand rôle dans cette même ville de Soissons, en 1830.

Le général Lallemand ne s'était pas trompé. La marche de Napoléon fut si rapide, qu'elle devança l'issue du procès. D'ailleurs, les juges eux-mêmes n'étaient peut-être point fâchés de traîner un peu en longueur, pour mettre à couvert leur responsabilité.

Le 21 mars, à six heures du matin, un courrier passait à franc étrier à Villers-Cotterets. A peine faisait-il jour, et cependant bon nombre de personnes attendaient déjà à la poste pour avoir des nouvelles.

Tout le monde s'empressa autour du courrier, qui changeait de cheval.

— Eh bien? lui demanda-t-on, eh bien?

— Eh bien, messieurs, dit-il, Sa Majesté l'empereur et roi a fait son entrée aux Tuileries hier, à huit heures du soir.

Il y eut un grand brouhaha ; chacun s'élança pour porter la nouvelle. Le maître de poste resta seul.

— Et vous allez annoncer cette nouvelle au département ? demanda-t-il.

— Non ; je vais porter l'ordre de mettre en liberté les généraux Lallemand.

Le cheval était sellé, il sauta dessus et partit au galop.

Le même jour, une calèche de quatre chevaux passait à grand train et menant grand bruit. Elle renfermait trois officiers supérieurs. En traversant la rue de Soissons, la glace de cette voiture s'abaissa en face de la maison où l'aîné des frères Lallemand avait été si cruellement insulté. La femme qui lui avait craché au visage était sur sa porte ; la tête souriante du général passa par la portière.

— Eh bien, lui dit-il, nous voilà sains et saufs, madame ; chacun son tour.

Et il rentra dans la voiture, qui continua sa course vers Paris.

— Sois tranquille, brigand ! dit la femme en montrant le poing à la voiture qui s'éloignait, le nôtre reviendra !

Il revint, en effet. Les assassinats du maréchal Brune, du général Mouton-Duverney et du général Ramel, sont là pour en faire foi.

En 1840 ou 1842, je dînais chez M. le duc Decazes avec ce même général Lallemand, que je n'avais jamais revu depuis le jour où il m'avait embrassé dans la pistole de la prison de Soissons. Vingt-huit ans s'étaient passés depuis ce jour, et avaient entraîné avec eux presque autant d'événements que de jours. Les cheveux de l'homme avaient blanchi, les cheveux de l'enfant avaient grisonné.

Après le dîner, je m'approchai du général :

— Général, lui demandai-je, vous rappelez-vous le 14 mars 1815 ?

— Le 14 mars 1815 ? reprit le général en cherchant à rappeler ses souvenirs. Je crois bien ! c'est une date qui a marqué dans ma vie... Le 14 mars 1815, c'est le jour où nous avons été arrêtés, mon frère et moi, après notre tentative sur la Fère... Oui, je me rappelle le 14 mars 1815.

— Vous rappelez-vous avoir traversé une petite ville nommée Villers-Cotterets ?

— Avant ou après mon arrestation ?

— Après votre arrestation, général : vous étiez dans un cabriolet, assis entre deux gendarmes ; votre frère vous suivait dans un second cabriolet, et dans un troisième était un de vos aides de camp. Six ou huit gendarmes vous accompagnaient.

— Oh ! je me le rappelle parfaitement, à telles enseignes qu'une femme monta sur le marchepied de mon cabriolet, et me cracha au visage.

— C'est cela, général, et vous avez bonne mémoire.

— Ah çà ! est-ce que vous croyez qu'on oublie ces choses-là ?

— Non, général, je ne dis pas que ce sont de ces choses qu'on oublie... Me permettez-vous de vous demander encore si vous vous souvenez d'autre chose ?

— Faites.

— Vous souvenez-vous d'avoir passé la nuit en prison à Soissons ?

— Je m'en souviens parfaitement, dans une chambre attenant à la geôle.

— Vous souvenez-vous d'avoir reçu une visite ?

— Oui, celle d'un enfant de douze à quatorze ans.

— Qui venait vous offrir, de la part de vos amis...

— Cinquante louis et une paire de pistolets ! Je m'en souviens parfaitement.

— Vous oubliez de dire, général, que vous avez embrassé cet enfant au front.

— Pardieu ! cela le méritait bien. Est-ce que par hasard, cet enfant ?...

— C'est moi, général, un peu grandi, un peu vieilli depuis ce temps-là ; mais enfin, c'est moi. Voilà pourquoi je ne me suis pas fait présenter à vous, et je me suis présenté moi-même.

Le général me prit les deux mains, et me regarda bien en face :

— Sacrebleu ! dit-il, embrassez-moi encore !

— Volontiers, général.

Nous nous embrassâmes.

— Que diable faites-vous donc là-bas ?... demanda le duc Decazes, qui voyait cette accolade, et qui ne pouvait s'en rendre compte.

— Rien, répondis-je, rien, une misère qui s'est passée autrefois entre le général Lallemand et moi.

Puis, me retournant vers le général :

— Général, lui dis-je, qui nous aurait prédit, le 14 mars 1815, à huit heures du soir, que nous dînerions un jour ensemble à la table de M. Decazes, grand référendaire de la chambre des pairs, Louis-Philippe régnant ?...

— Ah ! mon cher, dit le général en levant les épaules, nous en verrons encore bien d'autres, allez !

XXXVII

NAPOLÉON ET LES ALLIÉS. — PASSAGE DE L'ARMÉE FRANÇAISE ET DE L'EMPEREUR PAR VILLERS-COTTERETS. — LES MESSAGERS DE MALHEUR.

Comme l'avait dit le courrier, Sa Majesté l'empereur et roi était rentré aux Tuileries le 20 mars à huit heures du soir, jour de la naissance du roi de Rome.

Superstitieux comme un ancien, Napoléon voulait avoir pour lui les présages.

Celui-là était bien incomplet sans doute : il rentrait aux Tuileries le jour de la naissance du roi de Rome ; mais où était-il, cet enfant couronné qui devait lui coûter à Sainte-Hélène tant de cris paternels ?

Hélas ! le soir même du jour où je l'avais vu à travers les grilles du Carrousel, il était parti pour ne plus revenir ; on avait relégué, dans un coin du garde-meuble, son berceau vide. Cet homme qui venait, en vingt jours, de reconquérir, et d'une façon si miraculeuse, trente-deux millions d'hommes, cet homme cherchait inutilement, parmi toutes ces têtes qui lui étaient indifférentes, la tête chérie de son enfant.

Cette tête devait pâlir et s'incliner loin de lui ; Schœnbrünn lui gardait deux choses qui tuent vite : un soleil trop froid et un amour trop brûlant.

Était-ce pour endormir sa propre douleur que cet homme tout-puissant essaya de mentir, en annonçant à la France que son enfant allait lui être rendu ? S'abaissait-il à feindre l'alliance de l'Autriche pour rassurer les cœurs tremblants ?

C'est qu'il n'était pas au bout de son œuvre ; c'est qu'après avoir repris la France, il lui restait l'Europe à combattre.

Ce qui faisait dire instinctivement à cette femme qui avait insulté le général Lallemand, au moment où il traversait Villers-Cotterets, libre et triomphant : « Sois tranquille, brigand ! notre tour reviendra ! »

En attendant, il se passait une chose singulière : c'est que, menacés chaque jour par les royalistes, nous avions fini, ma mère et moi, par désirer ce triomphe de l'empereur, et qu'en somme, pour nous qui n'avions aucune raison d'aimer cet homme, sa rentrée aux Tuileries était devenue un événement heureux.

Cependant il faut rendre justice aux bonapartistes du département de l'Aisne, et à ceux qu'on avait forcés de le devenir : leur triomphe fut calme, et, au lieu d'en faire grand bruit, comme eussent fait certainement les royalistes, ils avaient presque l'air d'en demander pardon.

D'ailleurs, on ignorait ce qui allait advenir de tous ces événements. A la première invasion, l'ennemi était bien venu de Moscou à Paris, c'est-à-dire de six cents lieues ; à la seconde, il viendrait bien de Bruxelles, c'est-à-dire de soixante.

Nous étions sur cette route, à deux journées de Paris, mais à trois journées seulement des Hollandais et des Prussiens.

Il est vrai que les nouvelles étaient bonnes. L'empereur ne paraissait nullement inquiet.

Le 4 avril, il avait écrit aux souverains alliés une lettre autographe, dans laquelle il leur annonçait son retour à Paris, et son rétablissement à la tête du peuple français, avec un naturel charmant, et comme si ce n'était pas la révolution européenne qu'il proclamait.

Le 6, il avait visité le Muséum, pour voir sans doute quelles espèces d'animaux on avait trouvé à empailler en son absence. Après quoi, il avait été faire une visite à David dans son atelier.

Le 7, il avait rétabli la maison d'Écouen.

Le 8, le duc d'Angoulême avait été fait prisonnier à Pont-Saint-Esprit.

Le 10, il avait publié le décret sur l'armement de la garde nationale.

Le 11, il avait ordonné de conduire M. le duc d'Angoulême à Cette, et de lui rendre la liberté.

Le 12, chose plus sérieuse ! il avait écouté le rapport du duc de Vicence sur l'armement des puissances étrangères.

Le 14, il avait reçu Benjamin Constant.

Le 17, il avait nommé Grouchy maréchal de l'Empire.

Enfin, le 20, cent coups de canon avait annoncé que le drapeau tricolore flottait sur toutes les villes de France.

Il est vrai que, le 24, Louis XVIII adressait son manifeste à la nation française ;

Que, le 25, les alliés prenaient l'engagement de ne déposer les armes qu'après avoir abattu Napoléon ;

Que, le 30, l'Angleterre s'engageait à fournir aux alliés, pendant trois ans, cent millions de francs ;

Que le 3 mai, Murat était défait près de Tolentino ;

Que, le 12, les Autrichiens entraient à Naples ;

Que, le 14, paraissait l'ordonnance du roi de Prusse sur la landwehr ;

Que, le 19, les Russes jetaient Berthier, cet ancien ennemi de mon père, par les fenêtres de son hôtel à Bamberg ;

Enfin, que, le 26, les empereurs de Russie, d'Autriche et le roi de Prusse quittaient Vienne pour marcher sur la France.

Il n'y avait donc plus aucune espérance de conserver la paix : tout allait de nouveau être remis au hasard des batailles.

Les troupes commençaient à passer par Villers-Cotterets, filant sur Soissons, Laon et Mézières.

C'était, il faut l'avouer, une grande joie que de revoir ces anciens uniformes, ces vieilles cocardes retrouvées, sur la route de l'île d'Elbe à Paris, dans des caisses de tambour, ces glorieux drapeaux troués par les balles d'Austerlitz, de Wagram et de la Moskova.

Ce fut un merveilleux spectacle que nous donna toute cette vieille garde, type militaire complètement disparu de nos jours, et qui était la vivante personnification de ces dix années impériales que nous venions de traverser, la légende vivante et glorieuse de la France.

En trois jours, trente mille hommes, trente mille géants passèrent ainsi, fermes, calmes, presque sombres ; pas un qui ne comprit qu'une part de ce grand édifice napoléonien, cimenté de son sang, ne pesât sur lui, et tous, comme ces belles cariatides du Pujet qui effrayèrent le chevalier de Bernin, lorsqu'il débarqua à Toulon, nous semblaient fiers de ce poids, quoiqu'on sentît qu'ils pliassent sous lui.

Oh ! ne l'oublions jamais, ces hommes qui marchaient d'un pas ferme vers Waterloo, c'est-à-dire vers la tombe, c'était le dévouement, c'était le courage, c'était l'honneur ! c'était le plus pur sang de la France ! c'était vingt ans de lutte contre l'Europe entière ; c'était la Révolution, notre mère ; c'était, non pas la noblesse française, mais la noblesse du peuple français !

Je les vis tous passer ainsi, tous jusqu'à un dernier débris de l'Egypte, deux cents mamelouks avec leurs larges pantalons rouges, leurs turbans et leurs sabres recourbés.

Il y avait quelque chose non seulement de sublime, mais encore de religieux, de saint, de sacré dans ces hommes, qui, condamnés aussi fatalement et aussi irrévocablement que les gladiateurs antiques, comme eux pouvaient dire : *Cæsar, morituri te salutant !*

Seulement, ceux-là allaient mourir, non pas pour les plaisirs, mais pour la liberté d'un peuple ; ceux-là allaient mourir, non point forcés, mais de leur libre arbitre, mais de leur seule volonté.

Le gladiateur antique, ce n'était que la victime.

Eux, c'était l'holocauste.

Ils passaient un matin ; le bruit de leurs pas s'éteignit, les derniers accords de leur musique moururent ; cette musique jouait, je me le rappelle, l'air de *Veillons au salut de l'empire...*

Puis on annonça, dans les journaux, que Napoléon quitterait Paris le 12 juin, pour se rendre à l'armée.

Napoléon suivait toujours le chemin qu'avait suivi sa garde ; Napoléon passerait donc par Villers-Cotterets.

J'avoue que j'avais un immense désir de voir cet homme, qui, en pesant sur la France, avait particulièrement, et d'une façon si lourde, pesé sur moi, pauvre atome, perdu parmi trente-deux millions d'hommes, et qu'il continuait d'écraser tout en oubliant que j'existasse.

Le 11, on reçut la nouvelle officielle de son passage ; les chevaux étaient commandés à la poste.

Il devait partir de Paris à trois heures du matin : c'était donc vers sept ou huit heures qu'il traverserait Villers-Cotterets.

A six heures, j'attendais au bout de la rue de Largny avec la partie de la population la plus valide, c'est-à-dire celle qui avait la faculté de courir aussi vite que les voitures impériales.

En effet, ce n'était pas à son passage qu'on pouvait bien voir Napoléon, c'était au relais.

Je compris cela, et à peine eus-je aperçu, à un quart de lieue à peu près, la poussière des premiers chevaux, que je pris ma course vers le relais.

A mesure que j'approchais, j'entendais gronder derrière moi, se rapprochant aussi, le tonnerre des roues.

J'arrivai au relais. Je me retournai, et je vis accourir comme une trombe ces trois voitures qui brûlaient le pavé, conduites par des chevaux en sueur, et par des postillons en grande tenue, poudrés et enrubannés.

Tout le monde se précipita sur la voiture de l'empereur.

Je me trouvai naturellement un des premiers.

Il était assis au fond, à droite, vêtu de l'uniforme vert à revers blancs, et portant la plaque de la Légion d'honneur.

Sa tête pâle et maladive, qui semblait grassement taillée dans un bloc d'ivoire, retombait légèrement inclinée sur sa poitrine ; à sa gauche, était assis son frère Jérôme ; en face de Jérôme, et sur le devant l'aide de camp Letort.

Il leva la tête regarda autour de lui et demanda :

— Où sommes-nous ?

— A Villers-Cotterets, sire, dit une voix.

— A six lieues de Soissons, alors ? répondit-il.

— A six lieues de Soissons, oui, sire.

— Faites vite.

Et il retomba dans cette espèce d'assoupissement dont l'avait tiré le temps d'arrêt qu'avait fait la voiture.

Pendant ce temps, on avait relayé ; les nouveaux postillons étaient en selle ; ceux qui venaient de dételer agitaient leurs chapeaux en criant : « Vive l'empereur ! »

Les fouets claquèrent ; l'empereur fit un léger mouvement de tête qui equivalait à un salut. Les voitures partirent au grand galop et disparurent au tournant de la rue de Soissons.

La vision gigantesque était évanouie.

Dix jours s'écoulèrent, et l'on apprit le passage de la Sambre, la prise de Charleroi, la bataille de Ligny, le combat des Quatre-Bras.

Ainsi le premier écho était un écho de victoire.

C'était le 18, jour de la bataille de Waterloo, que nous avions appris le résultat des journées du 15 et du 16.

On attendait avidement d'autres nouvelles. La journée du 19 se passa sans en apporter : l'empereur, disaient les journaux, avait visité le champ de bataille de Ligny et fait donner des secours aux blessés.

Le général Letort, qui était en face de l'empereur dans sa voiture, avait été tué à la prise de Charleroi.

Jérôme, qui était à ses côtés, avait eu la poignée de son épée brisée par une balle.

La journée du 20 s'écoula lente et triste : le ciel était sombre et orageux ; il était tombé des torrents de pluie, et l'on disait que par un semblable temps qui durait depuis trois jours sans doute on n'avait pu combattre.

Tout à coup le bruit se répand que des hommes portant de sinistres nouvelles ont été arrêtés et conduits dans la cour de la mairie ; ils disent, assure-t-on, que nous avons perdu une bataille décisive, que l'armée française est anéantie, et que les Anglais, les Prussiens et les Hollandais marchent sur Paris.

Tout le monde se précipite vers la mairie, moi des premiers, bien entendu.

En effet dix ou douze hommes, les uns encore en selle, les autres à terre et près de leurs chevaux, sont entourés par la population, qui les garde à vue ; ils sont tout sanglants, tout couverts de boue, en lambeaux.

Ils se disent Polonais.

A peine si l'on peut comprendre ce qu'ils disent ; ils prononcent avec difficulté quelques mots de français.

Les uns prétendent que ce sont des espions ; les autres que ce sont des prisonniers allemands qui se seront échappés, et qui essayent de rejoindre l'armée de Blucher en se faisant passer pour Polonais.

Arrive un ancien officier qui parle allemand et les interroge en allemand.

Plus à leur aise dans cette langue, ils répondent plus catégoriquement : selon eux, Napoléon en serait venu aux mains, le 18, avec les Anglais. A midi, la bataille aurait commencé ; à cinq heures, les Anglais étaient battus ; mais, à six heures, Blücher, qui avait marché au canon, serait arrivé avec quarante mille hommes et aurait décidé la bataille en faveur de l'ennemi ; bataille décisive, comme ils disent : l'armée française est non pas en retraite, mais en déroute ; ils sont l'avant-garde des fugitifs.

On ne veut pas croire à de si désastreuses nouvelles ; ils se contentent de répondre :

— Vous verrez bien.

On les menace de les arrêter, de les mettre en prison, de les fusiller s'ils ont menti. Ils tendent leurs armes et déclarent qu'ils sont à la disposition des autorités de la ville.

Deux d'entre eux, gravement blessés, sont conduits à l'hôpital ; les autres sont déposés à la prison, qui touche à la mairie.

Il est à peu près trois ou quatre heures de l'après-midi : en quarante-huit heures, ces hommes sont venus de Planchenoit.

C'est plus d'une lieue et demie à l'heure qu'ils ont faite. Ainsi les courriers de malheur ont des ailes.

Une fois qu'on a vu les uns entrer à l'hôpital, les autres en prison, chacun s'éparpille et va répandre le bruit sinistre de son côté.

Comme c'est toujours à la poste qu'on aura les nouvelles les plus sûres, nous courons, ma mère et moi, à la poste, et nous nous y installons.

A sept heures un courrier arrive ; il est couvert de boue, son cheval frissonne de tous ses membres et est prêt à tomber de fatigue.

Il commande quatre chevaux pour une voiture qui le suit, puis il saute à cheval et se remet en route.

On l'a interrogé vainement : il ne sait rien ou ne veut rien dire.

On tire les quatre chevaux de l'écurie, on les harnache, on attend la voiture.

Un grondement sourd et qui se rapproche rapidement annonce qu'elle arrive.

On la voit apparaître au tournant de la rue, elle s'arrête à la poste.

Le maître de poste s'avance et demeure stupéfait. En même temps, je le prends par le pan de son habit :

— C'est lui ? c'est l'empereur ?

— Oui.

C'était l'empereur, à la même place où je l'avais vu, dans une voiture pareille, avec un aide de camp auprès de lui et un autre en face.

Mais ceux-là ne sont plus ni Jérôme ni Letort.

Letort est tué ; Jérôme a mission de rallier l'armée sous Laon.

C'est bien le même homme, c'est bien le même visage, pâle, maladif, impassible.

Seulement la tête est un peu plus inclinée sur la poitrine.

Est-ce simple fatigue ? Est-ce douleur d'avoir joué le monde et de l'avoir perdu ?

Comme la première fois, en sentant la voiture s'arrêter, il lève la tête, jette autour de lui ce même regard vague qui devient si perçant lorsqu'il le fixe sur un visage ou sur un horizon, ces deux choses mystérieuses derrière lesquelles peut toujours se cacher un danger.

— Où sommes-nous ? demande-t-il.

— A Villers-Cotterets, sire.

— Bon ! A dix-huit lieues de Paris ?

— Oui, sire.

— Allez.

Et, comme la première fois, après avoir fait une question pareille, dans les mêmes termes à peu près, il donna le même ordre et partit aussi rapidement.

Le même soir, Napoléon couchait à l'Elysée.

Il y avait jour pour jour trois mois qu'à son retour de l'île d'Elbe il était rentré aux Tuileries.

Seulement, du 20 mars au 20 juin, il y avait un abîme où s'était engloutie sa fortune.

Cet abîme, c'était Waterloo !

XXXVIII

WATERLOO. — L'ÉLYSÉE. — LA MALMAISON.

J'ai dit le premier, je crois, que Waterloo était un grand désastre politique, mais un grand bonheur social.

Waterloo est, comme Marengo, une journée providentielle. Seulement, cette fois, au lieu d'être une victoire, c'est une défaite, mais une défaite si providentielle, que nous perdons Waterloo par la même cause qui nous a fait gagner Marengo.

A Marengo, nous sommes battus à cinq heures du soir. Desaix arrive, inattendu de l'ennemi, et, à six heures, nous sommes vainqueurs.

A Waterloo, nous sommes victorieux à cinq heures du soir. Blucher arrive, inattendu par nous, et, à six heures, nous sommes vaincus.

Jamais la main de Dieu n'a été étendue d'une façon plus visible sur l'Europe, dont les destins se jugent à Waterloo, que dans cette fameuse journée du 18 juin.

Napoléon, cet homme aux ordres rapides, clairs et précis, Napoléon laisse Grouchy sans ordres.

Puis quand il a besoin de Grouchy, quand il comprend que le succès de la journée dépend de Grouchy, il envoie un officier d'ordonnance pour l'appeler vers Mont-Saint-Jean. L'officier est pris, et Grouchy continue à se diriger sur Wavre !

Pourquoi donc un seul officier d'ordonnance ? Pourquoi pas dix ? Pourquoi pas vingt ? Les officiers d'ordonnance manquent-ils autour de Napoléon ?

Et Grouchy qui entend le canon, et qui ne marche pas ! Grouchy qui s'obstine à rester malgré les prières, malgré les supplications des généraux qui l'entourent, tandis que Blücher marche, lui !

Et puis attendez, une dernière chose : celle-là, je suis sûr de la dire le premier ; celle-là, je la tiens de son plus proche parent, de son plus fidèle ami, de son dernier général, de celui qui n'a pas désespéré, quand tout le monde désespérait ; celle-là est indigne de figurer dans un récit d'historien, c'est vrai ; mais je n'écris pas une histoire, j'écris des mémoires.

Avez-vous remarqué qu'à Ligny, aux Quatre-Bras et à Waterloo, Napoléon, qui, les jours de bataille, ne quitte pas sa selle, avez-vous remarqué que Napoléon monte à peine à cheval ?

Avez-vous remarqué que, lorsque, par un dernier, par un suprême effort, il tâche de retenir la victoire qui s'échappe, et se met à la tête de sa vieille garde pour donner lui-même contre l'ennemi, avez-vous remarqué que c'est à pied qu'il charge ?

Pourquoi cela ? Vous allez le savoir.

Quand la bataille est perdue, quand la charge anglaise pénètre au cœur de nos carrés, quand les batteries de Blücher font ricocher leurs boulets tout autour de Napoléon ; quand toute cette vaste plaine n'est plus qu'une fournaise, un cimetière, une vallée de Josaphat ; quand on n'entend plus, au milieu de tous ces cris, que le cri fatal de *Sauve qui peut !* quand les plus braves fuient, quand le général Cambronne et la garde seuls s'arrêtent pour mourir, Napoléon jette un dernier regard sur cette vaste étendue où plane l'ange de l'extermination, puis il appelle à lui son frère Jérôme.

— Jérôme, lui dit-il, la bataille de Mont-Saint-Jean est perdue ; mais celle de Laon est gagnée. Tu vas rallier ce que tu pourras d'hommes, quarante mille, trente mille, vingt mille même ; tu t'arrêteras avec eux à Laon ; la position est imprenable, et je m'en rapporte à toi pour qu'elle ne soit pas prise. Moi, pendant ce temps, avec vingt-cinq hommes et deux bons guides, je me jette dans les chemins de traverse, et je rejoins Grouchy, qui n'est pas à plus de six lieues d'ici avec trente-cinq mille hommes, et, tandis que tu arrêtes l'ennemi devant Laon, je tombe sur ses derrières, et je l'éparpille au cœur de la France : le patriotisme français fera le reste.

Puis, comme Richard III, après cette bataille où il venait de perdre la couronne, et où il allait perdre la vie :

— Un cheval, un cheval ! demanda-t-il.

On lui amena son cheval.

Il se mit péniblement en selle, choisit son escorte, fit approcher les guides, et lança son cheval au galop.

Mais, après vingt-cinq pas, il s'arrêta court :

— Impossible, dit-il, je souffre trop !

Et il descendit.

Jérôme accourut.

— Fais de ton mieux, lui dit-il ; quant à moi, je ne puis rester à cheval.

Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, avait eu, comme François Ier, sa belle Ferronnière ; seulement, ce n'était pas la vengeance d'un mari qui la lui avait envoyée, c'était le conseil d'un diplomate.

Homme de la fatalité, tu as accompli ta tâche, maintenant tu peux tomber !

Aussi, voyez-le à l'Elysée, cet homme au regard d'aigle, aux résolutions rapides, à la pensée tenace et absolue ! Est-il l'homme de Toulon, de Lodi, des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram ? Est-ce l'homme de Lutzen et de Bautzen ? Est-ce même l'homme de Montmirail et de Montereau ? Non, toute son énergie s'est usée dans ce miraculeux retour de l'île d'Elbe.

D'abord, il ne comprend rien à sa défaite. Sans cesse, à Sainte-Hélène, il revient sur cette journée, et remâche cette amère absinthe.

— Journée incompréhensible ! concours de fatalités inouïes ! Grouchy ! Ney ! d'Erlon ! Y a-t-il eu trahison ? y a-t-il eu malheur ?... Et, pourtant, tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli ; tout n'a manqué que quand tout avait réussi !

La Providence, sire !

— Singulière campagne ! murmure-t-il une autre fois, où, dans moins d'une semaine, j'ai vu s'échapper trois fois de mes mains le triomphe assuré de la France, et la fixation de ses destinées ! Sans la défection d'un traître, j'anéantissais les ennemis en ouvrant la campagne : je les écrasais à Ligny, si ma gauche eût fait son devoir ; je les écrasais encore à Waterloo, si ma droite ne m'eût pas manqué.

Sire, la Providence !

Et une autre fois encore :

— Singulière défaite, où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a pas souffert, ni celle du vainqueur augmenté ! La mémoire de l'un survivra à sa destruction ; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe !

Non, sire, votre gloire n'a pas souffert, car vous luttiez contre la destinée. Ces vainqueurs qu'on a appelés Wellington, Bulow, Blücher, ces vainqueurs n'avaient que des masques d'hommes, et c'étaient des génies envoyés par le Très Haut pour vous combattre.

La Providence, sire, la Providence !

Toute une nuit, Jacob lutta contre un ange qu'il prit pour un homme ; trois fois il fut terrassé, et, le matin venu, en songeant à sa triple défaite, il pensa devenir fou.

Trois fois aussi vous avez été terrassé, sire, trois fois vous avez senti sur votre poitrine frémissante le genou du vainqueur divin.

A Moscou, à Leipzig, à Waterloo !

Vous qui aimiez tant Ossian, sire, ne connaissez-vous pas cette histoire de Thor, fils d'Odin ? Un jour, il arriva dans

une ville souterraine, et dont il ne connaissait pas le nom. Un cirque était ouvert tout garni de spectateurs ; un chevalier, revêtu d'une armure noire, avait lancé son défi. Depuis le matin, il attendait inutilement son adversaire.

Thor entra, marcha droit à ce chevalier sombre et lui dit :

— Je ne sais pas qui tu es ; mais n'importe, me voilà, combattons !

Et ils combattirent depuis le milieu du jour jusqu'à la nuit. C'était la première fois que Thor rencontrait un champion qui lui résistât.

Non seulement celui-là résistait, mais encore, à chaque instant, Thor sentait qu'il prenait avantage sur lui, et cependant, quoique à chacun de ses coups tout son corps frémît, tout son sang se glaçât, il ne recula point d'un pas ; et, quand les forces lui manquèrent, quand il lui fallut tomber, il tomba sur un genou, puis sur deux, puis sur une main, et, toujours essayant de combattre, il finit par se coucher, lui, Thor, lui, fils d'Odin, sur la poussière du cirque, haletant, vaincu, expirant !

— En faveur de ton courage, et parce que tu as fait ce que nul n'avait fait avant toi, dit le chevalier noir, je te fais grâce. Seulement, la première fois que tu me rencontreras et que nous lutterons ensemble, il n'en sera pas ainsi.

— Qui donc es-tu, étrange vainqueur ? dit le fils d'Odin.

— Je suis la Mort, dit le chevalier noir en levant la visière de son casque.

Et Thor fut près d'un an à revenir à la vie pour avoir lutté ainsi contre la Mort.

Il en a été de vous comme de Jacob et de Thor, sire ; vous avez pensé devenir fou, vous avez été un an à revenir à la vie.

Voyons-le à l'Elysée.

Il y arrive à sept heures du matin.

Plus tard, il devine ce qu'il eût dû faire.

Ecoutez-le :

— Quand je suis arrivé à Paris, j'étais épuisé. Depuis trois jours, je n'avais ni mangé ni dormi. Je me suis mis au bain en attendant les ministres que j'avais mandés. Sans doute, j'aurais dû aller tout de suite aux Chambres ; mais j'étais harassé de fatigue. Qui pouvait croire qu'elles se déclareraient si vite ? Je suis arrivé à Paris à sept heures ; à midi, les Chambres étaient à l'insurrection.



Qui donc es-tu, étrange vainqueur?

Puis il passe lentement la main sur son visage, et, d'une voix sourde :

— Après tout, dit-il, je ne suis qu'un homme.

Cromwell et Louis XIV aussi n'étaient que des hommes, sire, et l'un est entré aux Chambres le chapeau sur la tête, l'autre au Parlement le fouet à la main.

Mais l'un était plein de croyance, l'autre plein de jeunesse, tandis que vous, sire, vous n'aviez plus ni jeunesse ni foi.

— Je vieillis, dit-il à Benjamin Constant ; on n'est plus à quarante-cinq ans ce qu'on est à trente. Je ne demande pas mieux que d'être éclairé.

Sire, sire ! où avez-vous donc laissé éteindre le feu de votre génie, que ce soit à Benjamin Constant de vous éclairer ?

Il arrive le 21, et, le 22, il abdique en faveur de son fils.

Et pourquoi abdique-t-il ?

Les Chambres l'ont exigé.

Voyez-vous Napoléon, roi constitutionnel, s'empressant de céder au désir des Chambres !

Sire, l'homme du 22 juin est-il toujours l'homme du 18 brumaire, dites ?

Attendez. Peut-être croit-il tout perdu ; peut-être, si quelque lueur d'espoir renaissait, rallumerait-il à cette lueur la flamme éteinte qui le fait, dans l'obscurité où il se trouve, recourir à la lanterne de Benjamin Constant.

Jérôme arrive le 22 au soir. Il tombe bien : Lucien vient d'insulter son frère. L'homme sans ambition, le républicain pur, qui a refusé le titre de roi de Portugal, que lui offrait l'empereur, pour accepter celui de prince de Canino, que lui offrira le pape, Lucien est entré chez lui, et, à son tour, faisant des conditions à l'Elysée, comme Napoléon lui en avait fait à Mantoue, il lui avait dit :

— La France ne croit plus à la magie de l'Empire ; elle veut la liberté jusque dans ses abus ; elle aime mieux la Charte que les grandeurs de votre règne ; avec moi, elle voudra la république, parce qu'elle y croira. *Je vous donnerai le commandement en chef des armées*, et, avec l'aide de votre épée, je sauverai la Révolution.

Vous le voyez, le moment est bon. Jérôme, d'ailleurs, vient de faire, jeune soldat, ce que Napoléon n'eût pas attendu d'un vieux général. A force d'activité, d'insistance, de volonté, il a arrêté les fuyards ; il les a ralliés sous les murs de Laon ; il les a remis aux mains du maréchal Soult, et c'est, épuisé de fatigue, tout sanglant encore des blessures qu'il a reçues, qu'il vient, non pas comme Lucien faire des conditions à son frère, mais apprendre à l'empereur la réorganisation des 1er, 2e et 6e corps, lesquels, réunis aux quarante-deux mille hommes du maréchal Grouchy, porteront à plus de quatre-vingt mille hommes l'armée avec laquelle il peut entrer en opérations immédiates, pour prendre sur le duc de Wellington une sanglante revanche.

Quatre-vingt mille hommes ! c'est plus qu'il n'en a jamais eu pendant la campagne de 1814.

Sire, sire ! c'est le cas de dire comme à Montereau : « Allons, Bonaparte, sauve Napoléon ! »

Napoléon écoute Jérôme, ne répond rien, et le congédie.

Un instant après, on entend un grand tumulte sous la terrasse de l'Elysée : ce sont deux régiments de tirailleurs de la garde qui, formés d'enrôlés volontaires pris parmi les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, défilent en désordre devant le jardin, avant-garde d'une colonne innombrable d'hommes du peuple qui demandent à grands cris que l'empereur se mette à leur tête pour les mener à l'ennemi.

Ces régiments font partie de ceux dont le général Montholon vient de recevoir le commandement.

L'empereur lui ordonne de les faire retourner à leur poste, et s'avance lui-même vers eux, non pas pour exciter, mais pour calmer leur patriotisme.

Alors, un de ces hommes lui crie :

— Sire, souvenez-vous du 18 brumaire.

Vous croyez qu'à ce mot, à cette date, à ce souvenir, le cœur va bondir, l'œil étinceler ? vous croyez que le cheval va sentir l'éperon et se cabrer ?

Point.

— Vous me rappelez le 18 brumaire, dit-il ; mais vous oubliez que les circonstances ne sont pas les mêmes. Au 18 brumaire, la nation était unanime dans son désir de changement ; il ne fallait qu'un faible effort pour arriver à ce qu'elle désirait ; aujourd'hui, il faudrait des flots de sang français, et jamais une seule goutte n'en sera versée par moi pour défendre une cause toute personnelle.

Cet homme comprend donc qu'il y a deux causes maintenant : sa cause personnelle et celle de la France.

Ah ! cette fois, sire, vous avez raison ; vous entrevoyez la première lueur de cette grande auréole qui vous fera dire à Sainte-Hélène :

— Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque.

Les deux régiments s'éloignèrent en se disant :

— Qu'a donc l'empereur ? Nous ne le reconnaissons plus.

Et, en effet, il n'était plus reconnaissable. Le voilà sortant de Paris, le 25, en fugitif, pour aller à la Malmaison, où de nouvelles hésitations l'attendent.

Aussi n'en croit-on rien autour de lui. Le calme, ou plutôt l'abattement de l'Elysée épouvante amis et ennemis.

— C'est le sommeil du lion, dit-on tout bas, de crainte de le réveiller.

Ce départ pour la Malmaison est un fait bien autrement grave. L'empereur quitte Paris afin d'être libre de ses actions ; il va faire un détour, regagner, par Saint-Denis, la route de Laon, et, avant trois jours, on entendra le canon de quelque nouveau Montmirail.

Aussi lui envoie-t-on le général Becker pour le garder.

Rassurez-vous ! c'est bien à la Malmaison qu'il va. Tout ce qu'il désire, ce vaincu, c'est un bâtiment, bon voilier, qui le conduise vite en Amérique. Il a hâte de la vie privée, et sera citoyen de New-York ou de Philadelphie ; il se fera planteur, défricheur, laboureur.

Sire, il y a eu de quoi faire en vous un consul, un empereur, un roi, mais il n'y a pas en vous de quoi faire un Cincinnatus.

Ils le savent si bien, ces hommes qui se sont faits gouvernement à votre place, qu'ils expédient ordre sur ordre pour que vous partiez. Tant que vous serez à la Malmaison, il n'y aura rien de certain pour les Bourbons, avec lesquels ils ont déjà traité.

Et cependant ils ont tort ; que fait l'empereur à la Malmaison ? Les pieds sur l'appui de la fenêtre, il lit Montaigne.

Tout à coup, on entend un grand bruit, les tambours battent.

Les fanfares des instruments de cuivre résonnent ; l'air retentit des cris de « Vive l'empereur ! à bas les Bourbons ! à bas les traîtres ! »

— Qu'est-ce que cela, Montholon ? demande l'empereur.

— Sire, c'est la division Brayer : vingt mille hommes qui reviennent de la Vendée ; ils sont arrêtés devant les grilles du château.

— Que veulent-ils ?

— Ils veulent qu'on leur rende leur empereur, et, si on ne le leur rend pas, ils déclarent qu'ils viendront le prendre.

L'empereur reste un instant pensif ; sans doute, il calcule qu'avec les quatre-vingt mille hommes de Soult, les vingt mille hommes de Brayer, les cinquante mille fédérés, les trois millions de gardes nationaux, il y a encore une belle défense, une belle lutte à soutenir.

On annonce que le général Brayer demande à parler à l'empereur.

— Faites entrer.

— Sire, sire ! au nom de mes soldats, en mon nom, au nom de la France ! sire, venez ! nous vous attendons !

— Pour quoi faire ?

— Pour marcher à l'ennemi ; pour venger Waterloo ; pour sauver la France ! Venez, sire, venez !...

Un an après, le pied sur l'appui de la fenêtre de Longwood, un livre à la main comme à la Malmaison, Napoléon disait :

— L'histoire me reprochera de m'en être allé trop facilement. J'avoue qu'il y eut un peu de dépit dans ma résolution. Quand, à la Malmaison, j'ai offert au gouvernement provisoire de me remettre à la tête de l'armée, pour profiter de l'imprudence des alliés et les anéantir sous les murs de Paris, avant la fin de la journée, vingt-cinq mille Prussiens auraient mis bas les armes. On n'a pas voulu de moi. J'ai envoyé promener les meneurs, et je suis parti. J'ai eu tort : les bons Français ont le droit de me le reprocher. *J'aurais dû monter à cheval, quand la division Brayer a paru devant la Malmaison ; me faire conduire par elle au milieu de l'armée ; battre l'ennemi, et prendre la dictature de fait, en appelant à moi le peuple des faubourgs de Paris. Cette crise de vingt-quatre heures aurait sauvé la France d'une seconde restauration.* J'aurais effacé par une grande victoire l'impression de Waterloo, et j'aurais toujours pu traiter pour mon fils, si les alliés avaient persisté à dire qu'ils n'en voulaient qu'à moi.

Cette fois, vous vous trompez, sire. Non, les bons Français n'ont rien à vous reprocher. Non, vous n'avez pas eu tort de partir. Non, il nous fallait, à nous, cette seconde restauration, la révolution de 1830 et celle de 1848 ; il nous fallait cette république qui, toute bâtarde qu'elle est, sera la marraine de toutes les républiques de l'Europe. Il vous fallait, à vous, l'hospitalité du *Bellérophon*, la traversée du *Northumberland*, l'exil de Sainte-Hélène ; il vous fallait les persécutions de Longwood ; il vous fallait votre longue agonie, comme il fallait au Christ sa couronne d'épines, son Pilate et son Calvaire.

Si vous n'aviez pas eu votre passion, vous ne seriez pas dieu.

XXXIX

DÉROUTE. — LE HARICOT DE MOUTON REPARAIT. — M. PICOT L'AVOUÉ. — A FORCE DE DIPLOMATIE, IL OBTIENT DE MA MÈRE DE M'EMMENER A LA CHASSE. — J'EN PERDS LE SOMMEIL, LE BOIRE ET LE MANGER.

S'il avait pu rester, dans l'esprit des plus obstinés sceptiques de Villers-Cotterets, quelques doutes sur le désastre de Waterloo, le passage de Napoléon les eût levés tous.

D'ailleurs cette avant-garde de fuyards, que nous avions vue, ne faisait que précéder le corps d'armée.

Ce corps d'armée commença à apparaître dans la matinée du 22.

Je déclare ici que c'était un terrible et magnifique spectacle, sublime à force d'être hideux.

D'abord avaient passé, mêlés les uns aux autres, marchant

sans ordre, sans tambour, presque sans armes, ceux qui s'étaient tirés sains et saufs, ou avec de légères blessures, de cette horrible boucherie

Puis étaient venus ceux qui étaient blessés plus gravement, mais qui pouvaient encore, ou marcher, ou se tenir à cheval.

Enfin, vinrent ceux qui ne pouvaient ni marcher ni se tenir à cheval. Les malheureux, avec des bras emportés, des jambes brisées, des blessures qui leur trouaient le corps, couchés dans des charrettes, mal pansés ou n'ayant pas été pansés du tout, les malheureux se soulevaient encore, agitaient quelque lambeau sanglant, et criaient : « Vive l'Empereur ! »

Beaucoup retombaient morts. C'était leur dernier cri.

Le cortège funèbre dura deux ou trois jours.

Où conduisait-on tous ces hommes? Pourquoi endolorir leur agonie par cette exposition à l'ardent soleil de juin, par le cahot des charrettes, par l'absence de tout pansement?

Y en avait-il donc tant, que, de Waterloo chez nous, toutes les villes en fussent encombrées?

Oh ! c'est vue ainsi, loin des fanfares des trompettes, loin des roulements des tambours, loin de la fumée du canon, loin des éclairs de la fusillade, c'est vue ainsi que la guerre est, non seulement hideuse, mais folle, mais insensée !

Nous reconnaissions tous ces débris : c'était pourtant ce qui restait de ces beaux régiments que nous avions vus passer si fiers, si menaçants, et dont la musique, traduisant l'enthousiasme, jouait le *Veillons au salut de l'empire !*

Hélas ! l'armée était détruite, et l'Empire abattu.

Enfin, les charrettes devinrent plus rares, et disparurent tout à fait.

Alors commença le passage de ces corps ralliés par Jérôme sous les murs de Laon.

Chaque régiment était réduit des deux tiers.

Il restait quinze de ces malheureux mamelouks ; les autres étaient tués ou dispersés.

Deux ou trois officiers, sur vingt-cinq ou trente qui avaient logé chez nous, vinrent nous voir en repassant. Les autres étaient restés, soit à la ferme du Goumont, soit à la Haie-Sainte, soit dans le fameux ravin qui servit de fosse commune à dix mille héros !...

Au milieu de cette déroute, mon beau-frère et ma sœur arrivèrent. Grâce aux souvenirs du siège de Soissons, en 1814, siège pendant lequel M. Letellier avait été maire, et s'était admirablement conduit, son fils avait obtenu de l'avancement.

Il était nommé contrôleur ambulant à Villers-Cotterets.

Il arriva avec ma sœur par la route de Paris, juste au moment où l'on attendait l'ennemi par la route de Soissons.

Cette fois, les cruautés étaient moins grandes : nulle part il n'y avait résistance. Napoléon avait abdiqué, on avait proclamé Napoléon II. Personne n'avait l'air de croire au sérieux de cette proclamation, pas même ceux qui l'avaient faite.

Un jour, nous entendîmes des clairons sonnant un air étranger, et nous vîmes déboucher, sur la place de la ville, cinq ou six mille hommes.

C'étaient des Prussiens du grand-duché de Bade, vêtus de ces charmants uniformes auxquels on ne pouvait faire que ce reproche, d'être trop élégants pour des uniformes militaires.

Un régiment anglais marchait de concert avec eux.

Deux officiers anglais nous échurent.

Le fameux haricot de mouton avait reparu. Nos hôtes étaient deux braves jeunes gens pleins d'appétit qui lui firent honneur.

Ils ne parlaient pas français ; il est inutile de dire que je ne savais pas un mot d'anglais à cette époque. L'un d'eux eut l'idée de me parler latin.

J'avoue que, d'abord, je crus qu'il continuait à me parler anglais, et que j'admirai sa persistance.

Enfin, je découvris qu'il me faisait, dans la langue de Virgile, l'honneur de m'offrir de boire un verre de vin avec lui.

J'acceptai, et, pendant le reste de la journée, nous pûmes nous entendre, ou à peu près.

Le dépôt de mendicité, que nous avions tant maudit, nous sauva d'une garnison étrangère ; de sorte que cette grande inondation anglaise, russe et prussienne, ne fit que passer chez nous, mais ne séjourna point.

Puis les nouvelles nous arrivèrent de Paris, de la province et de l'étranger.

Quelques-unes de ces nouvelles étaient terribles pour nous.

Le 2 juillet, en même temps que les puissances alliées déclaraient Napoléon prisonnier de guerre, on assassinait le maréchal Brune à Avignon.

Hélas ! c'était le seul de tous les amis de mon père qui nous fût resté fidèle !

Je me dis alors qu'un jour, quand je serais homme, j'irais à Avignon, et que, d'une façon ou d'une autre, je ferais payer sa mort à ses assassins.

J'ai tenu parole.

Le 19 août, comme Napoléon arrive à la hauteur du détroit de Gibraltar, Labédoyère est fusillé.

Enfin, le 7 décembre, le maréchal Ney est fusillé dans l'allée de l'Observatoire.

Puis tout reprit sa marche naturelle, et, dans notre petite ville, éloignée de tout bruit, isolée au milieu de sa forêt, on eût pu croire que rien n'était changé ; quelques-uns, comme Mocquet, avaient eu le cauchemar, voilà tout.

Nous étions de ceux-là.

On comprend bien que le retour de Napoléon, et les événements des Cent-Jours avaient fait oublier à M. Deviolaine le procès-verbal de M. Creton, et qu'il n'avait plus été question ni des cinquante francs d'amende, ni de la confiscation de mon fusil.

Seulement, mon fusil avait été presque aussi complètement confisqué que s'il fût tombé entre les mains de l'inspection forestière. Il avait été caché, non pas de peur que les Prussiens ne le prissent pour une arme de guerre, mais de peur qu'ils ne l'emportassent comme arme de luxe.

Dans la cachette, il s'était rouillé ; il fallut donc, pour le remettre en état, le porter chez mon bon ami Montagnon.

Une fois là, il était à ma disposition, comme on sait.

Parmi les habitués intimes de notre maison, était un M. Picot, avoué de son état, — frère de Picot de Noue et de Picot de l'Épée, — grand chasseur devant Dieu, et presque aussi envié par moi, comme chasseur en plaine, que l'était M. Deviolaine comme chasseur en forêt. En effet, — par son frère, fermier de trois ou quatre mille hectares, et fort jaloux de sa chasse, quoique son fils chassât peu, et que lui ne chassât point du tout, — M. Picot, l'avoué, avait à lui et à son chien d'arrêt, en toute propriété usufruitière, les trois ou quatre terroirs les plus giboyeux des environs de Villers-Cotterets ; aussi, bien qu'il ne fût pas réputé un des meilleurs tireurs du pays, faisait-il des chasses magnifiques, dont je voyais d'un œil envieux sa carnassière rebondie accuser le résultat, lorsqu'il passait devant notre porte pour rentrer *dans ses foyers*, comme il avait l'habitude de dire.

Je compris que ce n'était point le tout que M. Picot fût de nos amis, mais qu'il fallait particulièrement que je fusse des siens. Ce point établi dans mon esprit, les câlineries commencèrent.

Comment m'y pris-je? Je n'en sais rien, car l'homme n'était point facile à séduire ; mais ce que je sais, c'est qu'au bout d'un mois de séductions, M. Picot m'offrit de me conduire à la chasse avec lui.

Seulement, il ne voulait pas me conduire sans la permission de ma mère.

Là était le nœud.

J'exposai ma demande ; ma pauvre mère en devint toute pâle.

M. Picot, bien entendu, était là.

— Oh ! mon Dieu ! lui dit-elle, quand nous avons sous les yeux l'exemple de M. Danré et celui de votre pauvre neveu Stanislas, comment avez-vous le courage de me le prendre?

— Diable ! je ne vous le prends pas, s'écria M. Picot. Je ne me soucie pas que vous m'attaquiez en débauche d'enfant mineur : je voulais lui procurer un peu de plaisir ; il adore la chasse, cet enfant, et, sous ce rapport-là, vous savez de qui il tient... Vous ne voulez pas qu'il s'amuse? N'en parlons plus.

Quoique au premier moment je ne l'appréciasse point à sa valeur, la forme de la phrase était adroite ; car, toute courte qu'elle était, ce qui est déjà un mérite dans une phrase d'avoué, elle contenait deux arguments irrésistibles : « Sous ce rapport-là, vous savez de qui il tient, » et « Vous ne voulez pas qu'il s'amuse? N'en parlons plus. »

Celui de qui je tenais, c'était mon père. Or, dire à ma mère que je ressemblais à mon père, que j'avais la voix de mon père, que j'avais les goûts de mon père, c'était une grande séduction.

Ajouter à cela qu'elle ne voulait pas que je m'amusasse, c'était lui faire un grand reproche, à elle, bonne et excellente mère, qui eût vendu son dernier couvert d'argent pour me donner un plaisir.

La péroraison elle-même était calculée : le *n'en parlons plus* avait été jeté avec un tel laisser aller, qu'il voulait dire : « Pardieu ! gardez votre gamin, si vous voulez ; c'était par pure complaisance que je l'emmenais. Vous ne voulez pas que je fasse son éducation de chasseur, c'est de la peine de moins. *N'en parlons plus.* »

Aussi, à mon grand étonnement, ma mère, au lieu d'accepter le *n'en parlons plus*, et de n'en plus parler, poussa-t-elle un soupir, et, au bout d'un instant :

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, je sais bien que, s'il ne chasse pas avec vous, il chassera avec un autre ou même tout seul. J'aimerais donc mieux, au bout du compte, vous le confier, à vous qui êtes prudent.

M. Picot me fit un signe du coin de l'œil.

Ce signe voulait dire : « Allons vite ! saute sur ce demi-consentement, et fais-en un consentement complet. »

Je compris ; je jetai mes deux bras au cou de ma mère, l'embrassant, la remerciant, la caressant.

— Eh ! ma chère madame Dumas, dit M. Picot pour vain-

cre un dernier scrupule, il connaît les fusils comme un armurier! Que diable voulez-vous qu'il lui arrive? C'est bien plutôt moi qui risque qu'il ne m'envoie du plomb.

— Ah! il y a encore cela? dit ma mère.

— Oui, mais je n'ai pas peur. Je le mettrai à bonne distance de moi, soyez tranquille.

— Et vous lui chargerez son fusil?

— Je lui chargerai son fusil, soit.

— Allons, puisque vous le voulez!

Ma pauvre mère eût plus justement pu dire : « Puisqu'il le veut! »

J'ai eu bien des désirs accomplis, bien des vanités satisfaites, bien des ambitions atteintes et dépassées même. Je ne sais pas si jamais désirs, vanités, ambitions réalisés, m'ont donné une joie pareille à celle que me causèrent ces quelques mots : « Allons, puisque vous le voulez! »

M. Picot ne me fit point languir ; il arrêta pour le lendemain dimanche, une chasse au miroir

Ce n'était qu'une chasse aux alouettes, c'est vrai, mais enfin c'était une chasse.

Aussitôt la permission accordée, j'avais couru chez Montagnon lui faire part de la bonne nouvelle, et lui demander mon fusil ; puis je l'avais démonté, je l'avais lavé, quoiqu'il fût propre et parfaitement huilé ; enfin, le soir, je l'avais monté dans ma chambre, et placé près de mon lit.

Il va sans dire que je ne fermai pas l'œil de la nuit ; de temps en temps, j'allongeais la main, pour m'assurer que mon cher fusil était toujours là. Jamais maîtresse adorée ne fut plus caressée que cet assemblage insensible de bois, de fer et d acier.

Malheureusement, nous étions au mois de novembre, et le jour venait tard ; mais, si le jour, en se levant, regarda de mon côté, il me vit plus matinal que lui, et déjà revêtu de ma défroque de chasseur.

Tout cela formait un singulier mélange d'élégance et de pauvreté.

Le fusil était charmant ; un véritable petit fusil de duchesse à canon doré et cannelé, à lumière et à bassinet doublés de platine, à crosse de velours.

Ma poire à poudre à amorcer était une poire à poudre arabe rapportée d'Egypte par mon père, et faite d'une petite défense d'éléphant ; du reste, toute damasquinée d'or, comme ces choses d'Orient sur lesquelles il semble que le soleil ait déteint.

Ma poire à poudre à charger était en corne transparente comme du verre, et montée tout en argent. La charge, ou plutôt ce qui contenait la charge, était un renard couché, ciselé comme si Barye eût existé de ce temps-là ; elle venait de la princesse Pauline.

Tout le reste de l'accoutrement était plus que modeste, et jurait fort avec ces trois objets de luxe.

Au reste, ne sachant pas encore ce que c'était que l'amour, je ne savais pas non plus ce que c'était que la coquetterie.

Je couchais dans la même chambre que ma mère ; elle se leva en même temps que moi, joyeuse et attristée à la fois ; joyeuse de ma joie, attristée de ce premier échappement, si je puis parler ainsi, à sa puissance maternelle.

Je courus chez M. Picot ; lui n'était pas levé ; je fis si grand bruit, que je le réveillai.

— Oh ! oh ! me dit-il en passant sa culotte de velours à côtes et ses grandes guêtres de cuir, c'est déjà toi, garçon ?

— C'est qu'il est tard, monsieur Picot, il est sept heures.

— Oui ; mais il a neigé, et les alouettes ne se lèvent qu'à midi.

— Comment? nous attendrons jusqu'à midi? m'écriai-je.

— Oh! pas tout à fait; seulement, nous déjeunerons.

— Pourquoi faire?

— Mais pour déjeuner, donc! reprit M. Picot. Oh! je suis un trop vieux chasseur pour m'embarquer ainsi l'estomac vide; bon pour toi qui débutes.

En réfléchissant, je n'étais pas non plus très ennemi du déjeuner, d'autant plus que, chez M. Picot, on déjeunait à merveille

Nous déjeunâmes donc. M. Picot savoura son café, de la première à la dernière goutte, en véritable sybarite du XVIIIe siècle.

Voltaire avait mis cette liqueur fort à la mode en s'empoisonnant régulièrement trois fois par jour avec elle.

Quant à moi, mes yeux ne quittaient pas la fenêtre ; je voyais bien que c'était le temps couvert qui faisait que M. Picot ne se pressait pas.

Tout à coup je jetai un cri de joie : un rayon de soleil commençait de percer l'atmosphère grise et neigeuse.

— Oh! voyez, voyez! m'écriai-je, voilà le soleil!

En ce moment, j'étais dévot comme un brahme.

— Partons, dit M. Picot.

Nous partîmes ; le domestique nous suivit, portant le miroir et le paquet de ficelle.

M. Picot passa par son jardin, qui donnait sur un pauvre faubourg appelé les *Buttes*, ou plutôt les *Huttes*, car il était composé bien plutôt de huttes que de maisons.

J'étais désolé. J'avais espéré passer par la ville, et me faire voir à mes concitoyens dans toute ma gloire.

Nous dressâmes notre établissement sur le point culminant de la plaine. Nous mîmes notre miroir en rotation, et nous attendîmes.

XL

CHASSE AUX ALOUETTES. — JE DEVIENS FORT EN THÈME. — LA PERDRIX DÉMONTÉE. — AU BOUT DU FOSSÉ, LA CULBUTE. — LA FERME DE BRASSOIRE. — BOUTADE DE M. DEVIOLAINE EN TROUVANT SA FEMME ACCOUCHÉE.

Quel savant ornithologiste a découvert le premier la coquetterie des alouettes? Quel profond philosophe a deviné qu'en agitant des plaques de métal ou de verre, les alouettes viendraient s'y mirer pourvu que ces plaques fussent brillantes, et que, plus elles seraient brillantes, plus les folles petites bêtes viendraient facilement et abondamment?

Ce plaisir de se voir coûta la vie à une vingtaine d'alouettes, et, pour ma part, je fus le bourreau de six.

J'avais tiré trente coups de fusil, à peu près : mais M. Picot n'en déclara pas moins que c'était très bien pour un commençant, et que je donnais des espérances.

M. Picot ne s'était pas le moins du monde donné la peine de charger mon fusil, et il ne m'était arrivé aucun accident.

Aux premières maisons, je quittai M. Picot ; je tenais fort à traverser la ville, mon fusil sous le bras, mes alouettes au cou. Jamais Pompée ou César, rentrant à Rome en triomphateurs, ne furent aussi fiers que moi

Hélas! comme tout s'use en ce monde, joie, douleur et même vanité! Un moment vint où, comme César, j'abandonnai le triomphe à mes lieutenants.

Je n'eus plus qu'une pensée : c'était la chasse promise pour le dimanche suivant, si l'abbé Grégoire était content de moi.

On sait comment je faisais mes versions ; je jugeai à propos de ne rien changer à mes habitudes ; quant aux thèmes, j'y mis une telle attention, que l'abbé Grégoire déclara que, si je continuais, je pourrais avant un an entrer en sixième dans un collège de Paris.

En outre, j'appris pour ma satisfaction personnelle deux ou trois cents vers de Virgile.

Si mauvais latiniste que je sois, j'ai toujours adoré Virgile : cette compassion des exilés, cette mélancolie de la mort, cette prévoyance du Dieu inconnu qui sont en lui, m'ont dès l'abord souverainement attendri ; la mélodie de ses vers, leur facilité à être scandés me charmaient surtout, et parfois me bercent encore dans mes demi-sommeils. J'ai su par cœur des chants entiers de l'*Enéide*, et, aujourd'hui, je crois que je pourrais dire d'un bout à l'autre le récit d'Enée à Didon, quoique je ne sois pas capable de construire une phrase latine sans faire trois ou quatre barbarismes.

Le dimanche tant attendu arriva enfin! même insomnie pendant la nuit, même émotion au matin, même ardeur au départ. Ce jour-là, nous ne chassions plus au miroir, mais purement et simplement devant nous ; les perdrix partaient à des distances énormes. N'importe! je tirais toujours ; seulement, rien ne tombait. Enfin, en arrivant à la crête d'une de ces montagnes qu'on appelle chez nous des *larris*, je surpris une pariade qui partit à une portée ordinaire. J'envoyai mon coup de fusil au hasard : une des deux perdrix, atteinte à l'extrémité du fouet de l'aile, indiqua par la déclivité de son vol qu'elle était blessée.

— Touchée! me cria M. Picot.

Je l'avais bien vu, qu'elle était touchée, et j'étais parti après elle.

Ce fut seulement quand je me sentis lancé sur la pente rapide que je compris mon imprudence. Au bout de vingt pas, je ne descendais plus, je bondissais ; au bout de trente, je ne bondissais plus, je volais, je sentais à tout moment mon équilibre près de se perdre ; ma vitesse s'accroissait en raison de ma pesanteur ; j'étais une application vivante du carré des distances de Galilée. M. Picot me voyait dégringoler sans pouvoir me retenir, tant j'étais lancé violemment vers un endroit où la montagne était coupée à pic par l'ouverture d'une carrière ; je voyais moi-même la direction que je prenais sans avoir la puissance de m'arrêter. Le vent avait emporté déjà ma casquette ; je jetai mon fusil, j'arrivai à cette ouverture. Tout

à coup la terre me manqua, je sautai ou plutôt je tombai d'une hauteur de dix à douze pieds, et je disparus dans la neige, que le vent avait fort heureusement amassée en un douillet édredon d'un mètre d'épaisseur à l'endroit où j'étais tombé!

J'eus grand'peur, je l'avoue; je me crus tué! En tombant, je fermai les yeux; sentant que je ne m'étais fait aucun mal, je les rouvris; la première chose que je vis fut la tête de la chienne de M. Picot, qui me regardait du point où j'avais sauté, et où, plus maîtresse d'elle-même que moi, elle s'était arrêtée.

— Diane, criai-je, Diane, ici! cherche, cherche!

Et, me relevant, je repris ma course après ma perdrix.

Je vis de loin M. Picot, qui, monté sur la pointe d'un rocher, levait les bras au ciel; il m'avait cru broyé. Je n'avais pas même une égratignure.

Il faisait dans le paysage un effet que je n'oublierai jamais.

J'avais perdu de vue ma perdrix, mais je savais dans quelle direction elle s'était abattue. J'entraînai Diane dans cette direction. A peine eut-elle fait vingt pas qu'elle rencontra et se mit à suivre la piste au petit trot.

— Laisse-la faire, me criait M. Picot, laisse-la faire; elle en revoit, elle en revoit.

Je n'avais garde, je courais plus fort qu'elle, et devant elle. Enfin le hasard me conduisit sur la perdrix, qui se mit à piéter comme piète une perdrix.

— La voilà, criai-je à M. Picot, la voilà. Diane, Diane, ta ta ta ta ta!

Diane la vit; il était temps, l'haleine me manquait. J'eus encore la force d'aller jusqu'à ce qu'elle la tînt guenletée: je me jetai sur elle, je la lui arrachai, je la levai par une patte pour la montrer à M. Picot, et je tombai.

Jamais je ne me sentis si près de rendre l'âme; jamais mon dernier souffle ne fut plus proche de mes lèvres: quatre pas de plus, et mon cœur se brisait.

Tout cela pour une perdrix qui valait quinze sous!

Etrange valeur que celle qui est donnée aux choses par la passion!

Je m'étais presque évanoui; mais, plus je me sentais près de l'évanouissement, plus je serrais ma perdrix, de sorte que je revins à moi, sans l'avoir abandonnée un seul instant.

M. Picot m'avait rejoint. Il m'aida à me relever. La perdrix était encore vivante; il lui cogna le derrière de la tête sur le canon de son fusil, puis il la fourra dans ma carnassière toute voletante de douleur.

Je tournai ma carnassière de manière à pouvoir plonger les yeux dans le filet, et je regardai la pauvre bête agoniser jusqu'à la fin.

Alors, je m'aperçus que je n'avais plus ni fusil ni casquette.

Je me mis à la recherche de mon fusil, et M. Picot envoya Diane à celle de ma casquette.

Ce fut là que se borna ma chasse, ce jour-là; c'était bien assez, Dieu merci! Levaillant, après son premier éléphant tué sur les bords de la rivière Orange, n'était pas plus heureux que moi.

Mon triomphe fut complet. En rentrant à la maison, je trouvai mon beau-frère, qui arrivait de tournée.

Je lui montrai ma perdrix; elle avait déjà fait connaissance avec la moitié de la ville.

Il me fit, du bout du doigt, une croix sur le front avec le sang de ma victime.

— Au nom de saint Hubert, me dit-il, je te baptise chasseur; et, maintenant que tu es baptisé...

— Eh bien? demandai-je.

— Eh bien, je t'invite pour dimanche prochain à une battue chez M. Moquet de Brassoire.

Je bondis de joie: ces battues chez M Moquet de Brassoire avaient une réputation départementale.

On y tuait jusqu'à quarante ou cinquante lièvres.

— Oh! mon Dieu! murmura ma mère, il ne lui manquait plus que cela.

Cette invitation de mon beau-frère avait, pour ma mise hors de page, une tout autre importance que celle qu'elle paraissait avoir au premier abord

Cette battue à Brassoire était une véritable chasse avec tous les grands tireurs des environs, avec M. Deviolaine surtout, qui, ayant une fois été mon compagnon de chasse, et ayant fraternisé dans la plaine, ne pouvait plus être mon ennemi dans la forêt.

Virgile et Tacite s'en ressentirent: l'abbé Grégoire fut enchanté de moi, et il ne se trouva aucun obstacle, lorsque la carriole de chasse de M. Deviolaine s'arrêta devant notre porte, à ce que je montasse dedans.

C'était le samedi soir: la ferme de Brassoire, située entre les deux forêts de Villers-Cotterets et de Compiègne, est distante de trois lieues et demie de Villers-Cotterets. Il fallait donc aller y coucher la veille, pour commencer, le lendemain, la chasse avec le jour

Oh! la forêt, comme elle me parut belle, quoique dépouillée de ses feuilles! Il me sembla en prendre possession en conquérant. N'avais-je pas là, à mes côtés, le vice-roi de cette forêt, qui me traitait presque en homme, et cela, parce que j'avais des guêtres, une poire à poudre et un fusil!

M. Deviolaine jurait bien encore, mais ses jurons me paraissaient charmants et pleins de grâce; j'aurais voulu jurer comme lui.

Un mois ou deux auparavant, sa famille s'était augmentée d'une petite fille. Au bout de treize ou quatorze ans, il avait pris, en tout bien tout honneur, l'idée à sa femme de lui faire ce cadeau.

M. Deviolaine l'avait accepté comme il acceptait tout, en grognant. Seulement, son excentricité s'était révélée par une de ces boutades grotesques qui lui étaient toutes particulières. Quoique la nouvelle venue fût grosse comme une rave à son arrivée en ce monde, sa mère avait fort crié en la mettant au jour.

Ces cris, M. Deviolaine les avait entendus de son cabinet; mais comme avec son apparente brutalité il ne pouvait pas voir souffrir un pigeon, il s'était bien gardé de paraître, tant que les cris avaient duré. Les cris éteints, il avait prêté une oreille plus tranquille aux autres bruits; il avait entendu des pas dans son escalier; la porte de son cabinet s'était ouverte et la cuisinière avait apparu sur le seuil.

— Eh bien, Joséphine? avait demandé M. Deviolaine.

— Eh bien, Monsieur, c'est fini. Madame est accouchée.

— Heureusement?

— Heureusement.

— De quoi?

— D'une fille.

M. Deviolaine fit entendre un grognement des plus significatifs.

— Oh! mais, ajouta vivement Joséphine, jolie, jolie comme les Amours! C'est tout le portrait de monsieur.

— En ce cas, grommela M. Deviolaine, en voilà une qui ne trouvera pas facilement à se marier. Tout mon portrait, tant pis! tant pis, morbleu! tant pis!... Je n'en fais jamais d'autre!

Et il s'achemina vers la chambre de sa femme.

Nous étions là, ma mère et moi; l'accouchée était dans son lit; une adorable petite fille blanche et rose qui, sous le nom de madame Davesne, est encore aujourd'hui une des jolies femmes de Paris, attendait dans des langes garnis de dentelles la visite de M Deviolaine.

Il entra, le cou dans les épaules, les mains dans les poches, regarda autour de lui, étudia la topographie de la salle, et alla droit au berceau, dont il inspecta la mignonne habitante en fronçant son gros sourcil noir.

Puis, se retournant vers sa femme:

— Et c'est pour cet embryon-là que vous avez fait tant de tapage, madame Deviolaine? demanda-t-il.

— Mais oui, sans doute, dit l'accouchée.

— Peuh! fit M. Deviolaine en haussant les épaules; quand je ne suis pas constipé, je fais des crottes plus grosses que ça... — Bonjour, madame Dumas! Bonjour, morveux!

Et, tournant sur les talons, il sortit comme il était entré.

— Merci, monsieur Deviolaine, dit l'accouchée. Ah! je vous réponds bien que ce sera la dernière, celle-là!

Madame Deviolaine a tenu parole.

Eh! oui, chère et jolie Louise, voilà comme vous avez été traitée le jour de votre naissance; vous vous en êtes bien vengée en restant mignonne et charmante, comme je vous ai vue la dernière fois que je vous ai rencontrée.

XLI

M. MOQUET DE BRASSOIRE. — L'EMBUSCADE — TROIS LIÈVRES ME CHARGENT. — CE QUI M'EMPÊCHE D'ÊTRE LE ROI DE LA CHASSE. — FAUTE D'AVOIR ATTAQUÉ LE TAUREAU PAR LES CORNES, JE MANQUE D'ÊTRE ÉVENTRÉ PAR LUI. — SABINE ET SES PETITS.

Je demande pardon de la digression; au reste, elle nous a conduits à Brassoire.

Au bruit de notre voiture, M. Moquet accourut pour nous recevoir. C'était un de ces riches fermiers à l'hospitalité antique, qui, à chaque fois qu'il y avait chez lui une de ces chasses gigantesques réunissant tous les chas-

seurs des environs tuait un cochon, un veau et un mouton. D'ailleurs, homme d'esprit, d'instruction, habile à la théorie et à la pratique, et passant pour avoir les plus beaux mérinos qu'il y eût à vingt lieues à la ronde.

Un splendide souper nous attendait. Il va sans dire qu'un chasseur qui se présentait comme moi, simple conscrit, avec des états de service sur lesquels étaient portés, pour toute recommandation, six alouettes et une perdrix, fut l'objet des brocards de toute la compagnie, brocards auxquels M. Moquet, en sa qualité d'hôte, eut le bon esprit de ne point prendre part. Seulement, en nous levant de table :

— Laissez faire, me dit-il tout bas, je vous placerai aux bons endroits, et il ne tiendra pas à moi que, demain soir, ce ne soit vous qui vous moquiez d'eux.

— Soyez tranquille, répondis-je avec cette charmante confiance qui ne m'abandonnait jamais, je ferai de mon mieux.

Le lendemain, à huit heures du matin, tous les chasseurs étaient réunis, et une trentaine de paysans des environs faisaient queue à la grande porte de la ferme.

C'étaient des rabatteurs.

Les chiens hurlaient à faire pitié ; ils comprenaient, ces pauvres animaux, que, dans ces chasses-là, ils n'avaient rien à faire.

A peine en prenait-on un ou deux, choisis parmi les plus rudes jarrets de la troupe, pour les lâcher sur un lièvre blessé et menaçant de gagner la forêt.

Ceux-là avaient d'ordinaire un homme spécialement attaché à leur service, et, à part les courts moments où ils étaient lâchés, demeuraient rigoureusement en laisse.

La chasse commençait à la sortie de la ferme. M. Moquet expliqua au chef rabatteur le plan général de la journée, se réservant de lui faire connaître, à son moment, le plan particulier de chaque battue.

Je fus placé à cent pas de la ferme, dans un ravin sablonneux ; les enfants, en jouant, avaient creusé un grand trou dans le sable. M. Moquet m'indiqua ce trou, et m'invita à m'y blottir, m'affirmant que, si je ne bougeais pas, les lièvres viendraient m'y réchauffer les pieds.

Je n'avais pas grande confiance dans la localité. Cependant, comme M. Moquet commandait en chef l'expédition, il n'y avait pas d'observation à faire. Je m'affaissai dans ma cachette, quitte à en sortir comme une surprise, si l'occasion se présentait.

Le rabat commença. Aux premiers cris poussés par les rabatteurs, deux ou trois lièvres se levèrent, et, après avoir balancé un moment pour savoir quel chemin suivre, ils se mirent, comme les trois Curiaces, à prendre, à distances inégales les uns des autres, la route de mon ravin.

J'avoue que, lorsque je les vis venir à moi aussi directement que s'ils se fussent, en effet, donné rendez-vous dans le trou où j'étais caché, un éblouissement me passa sur les yeux. A travers cette espèce de voile étendu entre eux et moi, je les voyais s'avancer rapidement ; et, à mesure qu'ils s'avançaient, mon cœur battait plus fort. Il faisait six degrés au-dessous de zéro, et l'eau me coulait sur le front. Enfin, celui qui faisait tête de colonne parut prendre résolument le parti de me charger et vint droit à moi. Depuis le moment de son départ, je le tenais en joue ; j'aurais pu le laisser approcher à vingt pas, à dix pas, à cinq pas ; je n'en eus pas la force : à trente pas, à peu près, je lui lâchai mon coup en plein visage.

Le lièvre fit à l'instant même un *tête à la queue* des plus significatifs, et commença une série de cabrioles véritablement fantastiques.

Il était évident qu'il était touché.

Je bondis hors de mon trou comme un jaguar, en criant :

— Il y est ! il en tient ! Lâchez les chiens !... Ah ! brigand ! ah ! coquin ! Attends ! attends !

Le lièvre entendait ma voix, et n'en faisait que de plus extravagants écarts.

Quant à ses deux compagnons, l'un rebroussa chemin, et força les rabatteurs ; l'autre prit son parti, et passa si près de moi, que, n'ayant plus rien dans mon fusil, je lui jetai le fusil lui-même.

Mais cette agression incidente ne m'avait pas détourné de la poursuite principale. J'étais lancé sur mon lièvre, qui continuait à se livrer à la gymnastique la plus incohérente et la plus effrénée, ne faisant pas quatre pas en droite ligne, sautant de-ci, sautant de-là ; bondissant en avant, bondissant en arrière ; trompant tous mes calculs, comme mon père avait trompé ceux du caïman, en courant à droite et en courant à gauche, s'échappant quand je croyais le tenir, gagnant dix pas sur moi, comme s'il n'avait pas la moindre égratignure ; puis, tout à coup, rebroussant chemin et venant me passer entre les jambes. On eût dit une gageure. Je ne criais plus ; je hurlais ; je ramassais des pierres et je les lui jetais. Quand je me croyais à sa portée, je me laissais tomber à plat ventre, espérant le prendre entre moi et la terre, comme sous un trébuchet. J'apercevais au loin, à travers une sorte de nuage, les autres chasseurs, moitié riants, moitié furieux ; riant de l'exercice auquel je me livrais, furieux du bruit et du mouvement que j'apportais au milieu de la battue, et qui faisait rebrousser chemin à tous les lièvres. Enfin, après des efforts inouïs, j'attrapai le mien par une patte, puis par les deux, puis par le milieu du corps. Il jetait des cris de désespéré ; je le pris contre ma poitrine, comme Hercule avait fait d'Antée, et je regagnai mon trou, tout en ayant soin de recueillir, en passant, mon fusil, gisant sur le chemin déjà parcouru par moi.

De retour à mon domicile, je pus examiner mon lièvre avec attention. Cet examen m'expliqua tout : je lui avais crevé les deux yeux sans lui faire aucune autre blessure.

Je lui allongeai sur la nuque ce fameux coup, qui lui servit comme lièvre, quoique Arnal l'ait appelé *le coup du lapin*.

Puis je rechargeai mon fusil, le cœur tout bondissant, la main toute tremblante.

Il me sembla bien que la charge était un peu forte, mais j'étais sûr du canon, et cet excédent de quatre ou cinq lignes me donnait la chance de tuer de plus loin.

A peine étais-je replacé, que je vis un autre lièvre venant droit à moi.

J'étais guéri de l'envie de tirer en tête. D'ailleurs celui-là promettait de me passer en plein travers, à vingt-cinq pas.

Il tint sa promesse. Je l'ajustai avec plus de calme qu'on n'eût pu m'en demander, et fis feu, convaincu que j'avais ma paire de lièvres.

L'amorce brûla, mais le coup ne partit point.

C'était un malheur ! J'essayai un de ces jurons qui allaient si bien à M. Deviolaine, mais je le lâchai à moitié : ils ne m'allaient pas du tout, à moi. Je n'ai jamais su jurer, même dans mes plus grands moments de colère.

J'épinglai mon fusil, je l'amorçai et j'attendis.

Décidément, M. Moquet ne m'avait pas trompé : un troisième lièvre venait sur les traces de ses devanciers.

Comme le dernier, il me passa en plein travers, à vingt pas ! comme le dernier, je l'ajustai, et, quand je le tins bien au bout de mon canon, j'appuyai le doigt sur la détente.

L'amorce seule brûla.

J'étais furieux ; c'était à en pleurer de rage.

D'autant plus qu'un quatrième lièvre arrivait au petit trot.

Il en fut de celui-ci comme des deux autres. Il y mit toute la complaisance, et mon fusil tout l'entêtement possible.

Il passa à quinze pas de moi, et, pour la troisième fois, mon fusil brûla son amorce, mais ne partit point.

Cette fois, je pleurai véritablement. Un bon tireur, posté à ma place, aurait tué quatre lièvres ; moi, débutant, j'en eusse certainement tué deux.

C'était la fin de la battue. M. Moquet vint à moi. Placé comme je l'étais, dans un fond, les autres chasseurs n'avaient pu voir le triple accident qui m'était arrivé. Il venait s'informer, voyant tous les lièvres me passer sur le corps et n'entendant aucune détonation, il venait s'informer si j'étais mort ou endormi.

J'étais tout simplement désespéré. Je lui montrai mon fusil.

— Il a brûlé l'amorce trois fois, monsieur Moquet, lui criai-je d'une voix lamentable ; trois fois sur trois lièvres !

— Raté ou brûlé l'amorce ? demanda M. Moquet.

— Brûlé l'amorce !... Que diable peut-il y avoir à la culasse ?

M. Moquet hocha la tête ; puis, en vieux chasseur à qui rien ne manque, il sortit de son carnier un tire-bourre, l'emmancha à l'extrémité de sa baguette, tira d'abord la bourre de mon fusil, puis le plomb ; puis la seconde bourre, puis la poudre ; puis, après la poudre, un demi-pouce de terre qui, lorsque j'avais jeté mon fusil après le lièvre, était entrée dans le canon, et que j'avais repoussée au fond de la culasse en appuyant ma première bourre sur la poudre.

J'eusse tiré cent lièvres, que mon fusil eût raté cent fois.

Fragilité des choses humaines ! Sans ce demi-pouce de terre, j'avais deux ou trois lièvres et j'étais le roi de la battue.

Tous les lièvres m'étaient passés, excepté un seul, qui était passé à M. Dumont de Morienval, et que M. Dumont avait tué.

Mon bonheur s'était épuisé dans cette première battue. On en fit dix autres, pas un lièvre ne me passa plus à portée.

Je rentrai harassé. J'avais tué mon lièvre à cent pas de la ferme ; M. Moquet avait voulu l'y envoyer tout de suite, mais je n'avais pas voulu m'en séparer ainsi.

Je l'avais porté sur mon dos pendant huit ou dix lieues.

Il va sans dire qu'au milieu des railleries qui brodent

toujours un dîner de chasseurs, une bonne part fut envoyée à mon adresse. Les évolutions auxquelles je m'étais livré ; tous les lièvres me passant, par cette intuition que mon fusil était chargé avec de la terre ; aucun lièvre ne me passant plus du moment où mon fusil se trouvait en état ; tout cela, sans compter mon visage, griffé par le lièvre dans ma lutte corps à corps avec lui, tout cela était un admirable texte à quolibets.

Mais une chose me fit oublier toutes ces railleries et tous ces quolibets, pour me plonger dans l'extase d'un ineffable bonheur.

La série de plaisanteries dont j'avais été l'objet s'était terminée par cette phrase de M. Deviolaine :

— N'importe ! je t'emmènerai jeudi à la chasse au sanglier, pour voir si tu prendras à bras-le-corps ces messieurs-là comme tu prends les lièvres.

— Bien vrai, cousin ?

— Bien vrai.

— Mais... là, parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

Et ma joie avait été si grande à cette promesse que j'avais quitté la table et que j'étais allé, dans la cour, agacer un magnifique taureau qui ne songeait nullement à moi, et qui, lassé de mes agaceries, m'eût éventré si je ne fusse pas rentré dans la cuisine en sautant par-dessus une de ces demi-portes à claire-voie, comme il y en a dans presque toutes les fermes.

Le taureau me suivait de si près, qu'il passa sa tête au-dessus de la demi-porte et poussa un rugissement qui fit retentir toute la maison.

Mais madame Moquet prit tranquillement, dans la cheminée, un tison tout brûlant, et alla le mettre sous le nez du taureau, lequel se retira pendant cinq ou six pas à reculons, fit quatre ou cinq bonds gigantesques et disparut dans l'étable.

Je n'avais pas l'habitude de me vanter de ces sortes de prouesses ; au contraire, quand quelque chose de pareil m'arrivait, je reprenais aussi vite qu'il m'était possible ma tranquillité et rentrais dans l'endroit d'où j'étais sorti, les mains derrière le dos, comme Napoléon, et chantant *Fleuve du Tage* ou *Partant pour la Syrie*, romances fort à la mode à cette époque, d'une voix presque aussi fausse que l'était celle du grand roi Louis XV.

Malheureusement, Mas, le domestique de M. Deviolaine, m'avait vu ; de sorte que ma légèreté à sauter les barrières fut, pendant quinze jours, l'objet des félicitations ironiques de Cécile, d'Augustine et de Félix.

Heureusement que Louise ne pouvait pas encore parler ; sans quoi, elle s'en fût bien certainement mêlée comme les autres.

Mas attelait la voiture de son maître ; car, forcé d'être le lendemain de très bonne heure à l'inspection, M. Deviolaine préférait revenir de nuit : il faisait, d'ailleurs, un magnifique clair de lune.

M. Moquet fit à M. Deviolaine mille instances pour qu'il restât ; mais c'était un parti pris, et M. Deviolaine insista pour qu'on se mît en route le soir même.

Il y avait chez M. Moquet une habitude que j'ai rarement retrouvée, même dans les maisons qui se piquent d'aristocratie : c'est que, les chasseurs partis, jamais une pièce de gibier ne restait à la ferme ; chacun avait, dans la caisse de sa voiture, dans sa bourriche ou dans sa carnassière, sa part de gibier faite par le maître de la maison : lui seul était toujours oublié.

En arrivant à Villers-Cotterets, nous trouvâmes sept lièvres dans les coffres de la voiture.

Il y en avait eu trente-neuf de tués en tout.

Qu'on me permette de consigner ici une étrange preuve d'amour d'une chienne pour ses petits.

A Figaro, ce chien si spirituel qu'avait mon beau-frère lorsque je fis sa connaissance, chien qui montait la garde, qui dansait le menuet, qui saluait les gendarmes, et montrait son derrière aux gardes champêtres, avait succédé une charmante chienne braque, nommée Sabine. Elle n'avait aucun des talents de feu Figaro ; seulement, elle arrêtait et rapportait d'une façon merveilleuse.

Mon beau-frère l'avait laissée à la maison pour deux motifs : le premier, c'est qu'un chien d'arrêt est un accessoire plus gênant qu'utile en battue ; le second, c'est qu'elle était tellement pleine, qu'elle se trouvait hors de service.

Notre étonnement fut donc grand lorsque, en rentrant à la ferme, à la fin de la chasse, Victor vit Sabine qui venait tranquillement au-devant de nous : elle était parvenue à s'échapper et avait instinctivement, avec cette merveilleuse divination des animaux, suivi son maître.

Au moment de partir, on appela Sabine : mais Sabine ne parut point. On chercha alors, et l'on trouva la pauvre bête dans un coin de la cour, où elle venait de mettre bas trois petits.

Comme Victor n'avait aucunement envie de faire des élèves, il pria le fils de M. Moquet de faire un trou dans un tas de fumier qui était devant la porte, et d'y jeter les trois chiens.

Ce qui avait été dit avait été fait, malgré les gémissements de la pauvre Sabine, que l'on fut obligé d'attacher à la banquette de la voiture, pour être sûr qu'elle revînt à Villers-Cotterets avec nous.

Sabine sauta de la voiture à terre, sans user du marche-minutes, elle se coucha dans nos jambes, et sembla avoir tout oublié.

Seulement, lorsque nous arrivâmes à notre porte, force fut de détacher Sabine.

Sabine sauta de la voiture à terre, sans user du marchepied, et reprit au grand galop la route de Brassoire.

Mon beau-frère l'appela, la siffla, mais inutilement : plus il appelait et plus il sifflait, plus Sabine redoublait de rapidité.

Il n'y avait pas à courir après elle à pareille heure : il était minuit. Victor la recommanda à Diane Chasseresse, et nous rentrâmes en ayant soin de laisser la porte de l'allée ouverte, pour que Sabine pût regagner sa niche, si par hasard il lui prenait fantaisie de revenir.

Le lendemain, le premier de nous qui se leva retrouva Sabine dans sa niche.

Elle était couchée, et avait ses trois chiens entre ses pattes.

Elle avait été les chercher à Brassoire, et, comme elle n'avait pu en rapporter qu'un entre ses dents à chaque voyage, il était évident qu'elle avait fait trois voyages.

Il y avait trois lieues et demie de Villers-Cotterets à Brassoire : c'étaient vingt et une lieues que Sabine avait faites pendant la nuit.

En récompense de son dévouement maternel, on lui laissa ses trois chiens.

XLII

SECONDE PÉRIODE DE MA JEUNESSE. — LES GARDES FORESTIERS ET LES MARINS. — CHORON. — MOINAT. — MILDET. — BERTHELIN. — LA MAISON-NEUVE.

Puisque j'entre dans la seconde période de ma jeunesse, puisque je dépose la robe prétexte pour prendre la robe virile, il faut que le lecteur fasse connaissance avec les individus qui peuplent le second cercle de ma vie, comme il a déjà fait connaissance avec ceux qui peuplaient le premier.

Il existe, dans les localités voisines des grands bois, une population particulière qui, au milieu de la population générale, garde son cachet, conserve son caractère, et fournit à la poésie universelle, qui est l'âme du monde, son contingent de poésie.

Cette population, c'est la population forestière.

J'ai beaucoup vécu avec les gardes, et beaucoup vécu avec les marins, et j'ai toujours remarqué une grande analogie entre ces deux races d'hommes ; les uns et les autres sont, en général, froids, rêveurs et religieux : souvent, le marin ou le garde forestier restera côte à côte avec son meilleur ami, l'un filant quarante ou cinquante nœuds sur l'Océan, l'autre faisant huit ou dix lieues à travers les grands bois, sans échanger une seule parole, sans avoir l'air de rien entendre, sans paraître rien voir ; et, cependant, pas un bruit ne passera dans l'air que leur oreille ne l'ait saisi ; pas un mouvement n'agitera la surface de l'eau ou l'épaisseur des feuilles que leur regard ne l'ait apprécié ; puis, comme tous deux ont les mêmes idées, une science pareille, un sentiment analogue : comme leur silence n'a été, à tout prendre, qu'une longue conversation muette, on sera étonné qu'au moment venu, ils n'auront qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, qu'un coup d'œil à échanger, et ils se seront communiqué plus de pensées par ce coup d'œil, par ce geste, par ce mot, que d'autres n'auraient pu le faire dans une longue discussion. Puis, lorsqu'ils causent le soir, autour d'un bivac forestier ou au coin de leur feu, toujours riche de braise et d'étincelles, comme ils racontent longuement et pittoresquement, ces gens froids, rêveurs et silencieux, les gardes leurs chasses, les marins leurs tempêtes ! Comme cette poésie des grands bois et des larges océans, qui a roulé sur eux du sommet des arbres ou de la cime des flots, leur fait un langage naïf et imagé à la fois ; comme leur parole est grande et simple ! comme on sent que là est l'élu de la nature et de la solitude, qui a presque désappris la langue des hommes pour parler

celle du vent, des arbres, des torrents, des tempêtes et de la mer !

C'est parmi cette population remarquable, à Villers-Cotterets surtout, à cause de l'étendue de la forêt qui les isole de la ville où ils ne viennent qu'une fois par semaine prendre l'ordre à l'inspection, tandis que leurs femmes vont à la messe ; c'est parmi cette population, dis-je, que je passai, en sortant, comme on disait autrefois, des mains des femmes.

Au reste mon apparition au milieu de ces hommes était une chose désirée depuis longtemps par eux : presque tous avaient chassé avec mon père, qui, comme on l'a vu, avait des permissions dans la forêt, et tous gardaient un grand souvenir de sa libéralité. Quelques-uns d'ailleurs, étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que, par son influence, il avait fait entrer dans l'administration forestière ; en somme, tous ces braves gens, qui voyaient d'avance en moi des dispositions à être aussi large de la main que le général, — c'était ainsi qu'ils appelaient toujours mon père, — m'avaient-ils pris en grande amitié, et me demandaient-ils, chaque fois qu'ils me rencontraient par hasard à la pipée ou à la marette :

— Eh bien ! quand donc notre inspecteur vous invitera-t-il à une chasse plus sérieuse ?

Enfin, l'invitation était venue pour le jeudi suivant.

Le rendez-vous était à la Maison-Neuve, au chemin de Soissons, chez un garde chef nommé Choron.

Au sein de cette population que j'ai essayé d'esquisser par des traits généraux, il y avait quatre ou cinq hommes qui méritaient des mentions particulières, soit par leur adresse, soit par leur originalité, et Choron était un de ces hommes-là.

J'ai déjà eu l'occasion de parler plus d'une fois de lui ; seulement, j'en ai parlé sous un autre nom. Aujourd'hui que j'écris des mémoires, et non un roman, c'est sous son vrai nom qu'il doit apparaître, puisque ce sont des catastrophes réelles que je vais raconter.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers le commencement de l'année 1816, Choron était un beau garçon de trente ans, à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris, encadrant admirablement son joyeux visage ; du reste, admirablement pris dans une taille de cinq pieds, quatre pouces, et devant à l'harmonie de ses membres une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Aussi Choron était-il toujours prêt. Avant que certaines idées de jalousie — idées fatales qui causèrent sa mort — lui passassent par l'esprit, nul ne pouvait dire qu'il avait vu Choron malade ou soucieux ; le matin comme le soir, le soir comme la nuit, M. Deviolaine pouvait venir frapper à sa porte et l'interroger ; il savait, à cinquante pas près, où baugeaient les sangliers de sa garderie ; car Choron était un de ces hommes qui, comme Bas-de-Cuir, auraient pu suivre une piste pendant des jours entiers. Lorsque le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve, et qu'on devait attaquer à un quart de lieue, une demie-lieue ou une lieue de là, si l'animal avait été détourné par Choron, on savait d'avance à quelle bête on avait affaire, si c'était un tiéran, un ragot ou un solitaire, un sanglier ou une laie, si cette laie était pleine, et depuis combien de temps elle l'était. Le solitaire le plus rusé n'aurait pu cacher six mois de son âge à Choron, qui, à l'inspection de son pas, eût rectifié son extrait de naissance

C'était merveilleux à voir, surtout pour les chasseurs parisiens qui nous arrivaient de temps en temps. Il est vrai que, pour nous autres, chasseurs campagnards qui avions fait les mêmes études, mais qui étions restés dans les degrés inférieurs, la chose n'avait rien de surnaturel.

Choron n'en était pas moins, pour ses camarades, une espèce d'oracle en tout ce qui concernait la chasse à la grosse bête

Puis le courage conquiert vite une grande puissance sur les hommes. Choron ne savait pas ce que c'était que la peur ; il n'avait jamais reculé devant ni homme ni animal qui fût au monde. Il allait relancer le sanglier jusque dans sa bauge la plus profonde ; il allait attaquer les braconniers jusque dans leurs retraites les mieux défendues. A la vérité Choron recevait de temps en temps quelque coup de boutoir à la cuisse ou quelque chevrotine dans les reins ; mais, dans ce cas, il avait une façon de traiter ses blessures qui lui réussissait souverainement bien. Il montait de sa cave deux ou trois bouteilles de vin blanc, tirait un de ses chiens de sa niche, se couchait à terre sur une peau de cerf, faisant lécher sa plaie par Recador ou par Fanfaro, et, pour réparer le sang perdu, avalait, pendant ce temps-là, ce qu'il appelait sa *tisane* ; le soir, il n'y paraissait presque plus, et, le lendemain, il était guéri.

Avec tout cela, chose assez singulière, Choron était un assez médiocre tireur, et, dans ce qu'on appelait les chasses au panier, c'est-à-dire lorsqu'on chassait pour envoyer du menu gibier, lapin, lièvre, perdrix ou chevreuil au duc d'Orléans, il était bien rare que Choron fournît sa quote-part.

Il laissait alors la royauté de la chasse soit à Moinat, soit à Mildet.

Moinat était le premier tireur à plomb, et Mildet le premier tireur à balle de la forêt de Villers-Cotterets.

Si Montagnon m'avait appris à monter et démonter un fusil, c'est Moinat qui m'apprit à m'en servir. Montagnon n'avait fait de moi qu'un garçon armurier ; Moinat fit de moi un véritable chasseur.

Quand Moinat mettait en joue un animal quelconque, depuis la bécassine jusqu'au chevreuil, c'était, sauf accident, une bête morte. Cette habileté s'étendait parfois à ceux qui chassaient dans le voisinage de Moinat. M. Deviolaine, dans ses chasses particulières, invitait Moinat, et prétendait qu'il ne tirait bien que lorsqu'il le sentait près de lui.

Un jour que j'étais en tiers dans une de ces chasses, je découvris le secret : Moinat tirait en même temps que M. Deviolaine ; la pièce tombait. M. Deviolaine croyait avoir tué seul, et ramassait le gibier : c'était Moinat qui l'avait tué.

De temps en temps, cependant, il le laissait tirer tout seul ; à ces coups-là, il était rare que quelque chose tombât.

Moinat eut le courage de ne jamais se vanter de cette simultanéité ; de sorte qu'il demeura le favori de l'inspecteur jusqu'à la fin de sa vie.

A l'époque où nous sommes arrivés, Moinat avait soixante ans ; mais, pour le jarret et le coup d'œil, il défiait les plus jeunes. En plaine, il faisait ses dix lieues sans broncher ; au marais, il entrait jusqu'au ventre dans l'eau et la vase ; au bois, il fouillait les taillis les plus épais et les ronciers les plus épineux. Moinat avait été aimé de mon père, et me faisait le grand honneur — il ne le faisait pas à tout le monde — d'être non seulement mon ami, mais encore mon maître ; au reste, il n'a pas eu à s'en repentir, et, dans toutes les forêts de l'Etat, où on en était arrivé à suspendre mes permissions, vu la quantité de gibier que je tuais, et un soufflet que j'eus l'imprudence de donner à un inspecteur, je me suis montré son digne élève, à ce que je crois.

Je me brouillai avec Moinat, à peu près comme Van Dyck se brouilla avec Rubens. Je tuai un jour un chevreuil que Moinat venait de manquer : il ne me le pardonna jamais.

Nous avons dit que Moinat était le premier tireur à plomb, et Mildet le premier tireur à balle de la forêt de Villers-Cotterets.

Nous n'avons pas voulu dire, pour cela, que Moinat ne fût pas un excellent tireur, à balle comme à plomb ; mais Mildet s'était, pendant un assez long séjour en Allemagne, fait au tir à balle une véritable spécialité. Je l'ai vu clouer sur le tronc d'un chêne un écureuil qui, de toute sa vitesse, grimpait au long de ce tronc. Je l'ai vu placer un fer à cheval contre un mur, et mettre six balles dans les six trous du fer à cheval. Je l'ai vu, dans un tir à la carabine où il y avait douze balles à tirer, faire un cordon autour du noir avec les onze premières balles, et enfoncer la broche avec la douzième.

Après eux venait Berthelin, l'oncle de Choron, qui tirait sûrement les trois quarts de ses coups ; puis, après Berthelin, on tombait dans le commun des martyrs.

Du temps de l'empereur, on avait fort conservé le gros gibier dans la forêt de Villers-Cotterets. Au premier retour des Bourbons, à peine si M. le duc d'Orléans, à qui cette forêt avait été rendue comme forêt apanagère, avait eu le temps de donner des ordres à ce sujet. Mais, après la seconde restauration, — moitié par opposition, moitié par pertes réelles, — les propriétaires riverains, s'étant beaucoup plaints des dégâts causés par la grosse bête, et ayant fait force procès à cet endroit, les ordres les plus sévères furent donnés à M. Deviolaine pour détruire les sangliers.

De pareils ordres sont toujours bien reçus des gardes. Le sanglier étant un gibier royal, ils n'ont pas le droit de tirer dessus, ou, quand ils tirent dessus, par hasard, c'est qu'on leur en demande pour la bouche. Alors, le coup de fusil leur est purement et simplement payé vingt-quatre sous, je crois ; mais, dans des cas de destruction, la bête appartenant de droit à celui qui la tue, un sanglier dans le saloir est, comme on le comprend bien, un fameux surcroît aux provisions d'hiver.

Les chasses avaient donc commencé depuis deux mois, quand M. Deviolaine me fit cette fameuse invitation qui me causait tant de joie.

Il se mêlait bien à cette joie une arrière-idée de danger : ces braves sangliers, qu'on laissait tranquilles depuis trois ou quatre ans, avaient crû et multiplié : si bien que, croissant et multipliant, les vieux étaient arrivés à des tailles gigantesques ; les jeunes à un nombre infini. On les rencontrait dans la forêt par bandes de douze à quinze, et on en avait tué, l'hiver, jusque dans les jardins potagers de la ville

Aussi il s'était fait parmi les riverains de la forêt une espèce de proverbe par demandes et par réponses.

Demande. — Quand on plante des pommes de terre à cinq cents pas de la forêt, savez-vous ce qu'il y vient ?

Réponse. — Eh bien, mais... il y vient des pommes de terre.

Réponse à la réponse. — Non ! il y vient des sangliers.

Et les plus grands contradicteurs étaient obligés de dire : « C'est vrai. »

Or, ces chasses duraient depuis le 15 septembre, c'est-à-dire depuis quatre mois, à peu près.

Pendant ces quatre mois, Choron s'était révélé par des merveilles. Donc, quand le rendez-vous de la chasse était à la Maison-Neuve et quand Choron était chargé de détourner le sanglier, c'était double fête, car on était sûr de ne pas faire buisson creux ; il est vrai qu'on faisait une lieue et demie à pied avant d'être à la Maison-Neuve. Mais, en arrivant au détour de cette belle route taillée au beau travers de la forêt, on apercevait de loin Choron, debout sur le chemin, à quatre pas en avant de sa porte, son cor de chasse au poignet, saluant son inspecteur et son cortège d'un lancer ou d'un hallali plein de verve. Cela voulait dire que l'animal était mort, ou que l'inspecteur et son cortège étaient des mazettes.

Puis, dans la maison, on trouvait cinq ou six bouteilles de *tisane*, comme Choron appelait son vin blanc ; des verres scrupuleusement rincés par une charmante ménagère, et un pain de dix livres qui semblait pétri avec de la neige. On mangeait un morceau de ce pain avec un morceau de fromage ; on faisait un compliment à madame Choron sur son pain, sur son fromage et sur ses yeux, et l'on se mettait en chasse.

Disons, en passant, que Choron adorait sa femme, et, sans motif aucun, en devenait de jour en jour plus jaloux. Ses camarades le plaisantaient parfois sur cette jalousie croissante ; mais la plaisanterie d'ordinaire était courte : Choron devenait pâle comme un mort. Puis, se retournant, en secouant sa belle tête, du côté de celui qui touchait imprudemment à cette plaie de son cœur que la langue de ses chiens ne pouvait guérir :

— Tiens ! lui disait-il, — un tel, — si j'ai un conseil à te donner, tais-toi ; et tais-toi tout de suite... Plus tôt tu te tairas, mieux cela vaudra pour toi !

Et le mauvais plaisant se taisait aussitôt. Ajoutons même que, de jour en jour, les allusions que l'on osait faire à la seule faiblesse de cet homme si fort devenaient de plus en plus rares, et promettaient même, dans un temps très court, de ne plus se renouveler du tout.

XLIII

CHORON ET LE CHIEN ENRAGÉ. — NIQUET DIT « BOBINO ». — SA MAITRESSE. — CHASSE AU SANGLIER. — HALLALI. — TRIOMPHE DE BOBINO. — IL EST DÉCORÉ. — LE SANGLIER QU'IL AVAIT TUÉ RESSUSCITE.

Voilà donc nos nouveaux acteurs posés. Le jeudi est venu : il est huit heures et demie du matin, et nous débouchons — M. Deviolaine, mon beau-frère, moi et une douzaine de gardes, tant partis de Villers-Cotterets que recrutés sur la route, — au tournant de la forêt, situé à quatre cents pas, à peu près, de la Maison-Neuve.

Choron était, comme d'habitude, sur sa porte, son cor à la main. Dès qu'il nous aperçut, il jeta au vent les notes les plus sonores, et nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine.

Nous doublâmes le pas, et nous arrivâmes.

C'était quelque chose de charmant, comme goût et comme propreté, que l'intérieur de cette petite maison, que M. Deviolaine avait fait bâtir il y avait huit ou dix ans, et que l'on appelait la Maison-Neuve.

Je vois encore cet intérieur comme il m'apparut, quand je mis le pied sur le seuil, avec son lit à rideaux verts ; à gauche, la cheminée garnie de trois fusils ; au chevet du lit, une fenêtre égayée par un rayon de soleil d'hiver ; au pied de ce lit, une autre fenêtre, afin qu'on pût, sans sortir, inspecter les deux côtés de la route ; un bahut plein de plats à grandes fleurs, et une collection complète d'animaux à quatre pattes et d'oiseaux empaillés.

Parmi ces animaux, il y avait un affreux chien de berger de la couleur d'un loup, le poil hérissé, les yeux sanglants, la gueule ouverte et baveuse.

Choron disait qu'il n'avait eu peur qu'une fois dans sa vie, et il avait éternisé la cause de sa peur.

La cause de sa peur, c'était ce chien.

Ce chien, avant d'être un chien empaillé, était un chien enragé.

Choron taillait des arbres dans son petit jardin, situé en face de sa maison, quand il vit tout à coup ce chien qui faisait effort pour passer à travers sa haie ; il comprit aussitôt, à l'aspect de ces yeux ardents, de cette bouche écumante, que l'animal était enragé, et il prit sa course vers la maison. Mais, si bien que courût Choron, le chien courait mieux encore ; de sorte que Choron n'eut ni le temps de fermer sa porte derrière lui, ni celui de prendre son fusil, pendu à la cheminée. Tout ce qu'il put faire, fut de sauter sur son lit, et de rouler la couverture autour de son corps, pour parer autant que possible aux morsures. Le chien sauta sur le lit presque en même temps que Choron, et se mit à mordre au hasard ce ballot de laine, au centre duquel était un homme. Mais tout à coup Choron développa la couverture dans toute sa largeur, roula à son tour le chien dedans, et, tandis que celui-ci se débattait, sauta sur son fusil, et, à bout portant, lâcha les deux coups à travers la couverture, qui se teignit de sang, puis se bossela convulsivement pendant quelques secondes. Mais bientôt les ondulations diminuèrent, et enfin cessèrent tout à fait, pour faire place aux derniers frémissements de la vie qui s'éteint. Choron déroula la couverture : l'animal était mort.

Choron avait empaillé le chien, et l'avait monté sur la couverture sanglante, qu'il mordait à belles dents.

En voyant l'animal, tout empaillé qu'il était, on comprenait que Choron eût eu peur.

J'examinai tous les animaux les uns après les autres. Je me fis raconter leur histoire, depuis celle du premier jusqu'à celle du dernier. Je mangeai, tout en questionnant, un morceau de pain et de fromage ; je bus, tout en écoutant, deux verres de vin, et je me trouvai prêt à partir encore avant les autres.

En sortant, M. Deviolaine me montra, au jardin de Choron, un porte de six pieds de haut, par-dessus laquelle il avait, au moment de la construction de la maison, vu sauter mon père, tout souffrant qu'il était à cette époque.

Cette tradition était arrivée jusqu'à Choron, qui avait plus d'une fois essayé d'en faire autant, sans jamais avoir pu y réussir.

Ce qu'il y avait de particulier à ces chasses, composées en grande partie de gardes, c'était l'absence complète de *craques* ; — que l'on me pardonne ce mot, il est consacré entre chasseurs. — Chacun connaissait trop bien son voisin, et était trop bien connu de lui, pour lui en imposer, par quelques-uns de ces honnêtes mensonges dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite ; on savait quels étaient les forts et les faibles, et l'on rendait toute justice aux forts.

Mais aussi, l'on était impitoyable pour les faibles.

Au premier rang de ceux-ci, était un nommé Niquet, surnommé *Bobino*, à cause de sa passion — nous parlons de son jeune âge, bien entendu, — pour le jeu de toupie qui porte ce nom. Il avait la réputation d'être un homme d'esprit ; mais à cette réputation, il joignait celle, non moins méritée, d'être le plus maladroit tireur de la troupe.

On racontait donc les prouesses de Choron, de Moinat, de Mildet et de Berthelin ; mais on raillait à mort le pauvre Bobino.

Ce à quoi il répondait par les coq-à-l'âne les plus plaisants, auxquels son accent provençal donnait une allure tout à fait amusante.

Ce jour-là, M. Deviolaine avait jugé à propos de changer le sujet de la raillerie sans en changer l'objet. C'était toujours Bobino que l'on faisait enrager, mais non plus à cause de sa maladresse.

On le faisait enrager à cause de sa maîtresse.

Bobino avait une maîtresse... Pourquoi pas ?

Cette maîtresse n'était pas belle. Chacun son goût.

Cette maîtresse était justement la femme qui avait monté sur le marchepied du cabriolet du général Lallemand, et qui lui avait craché au visage.

— Voyons, Niquet, disait M. Deviolaine, vous qui avez une femme grosse et grasse, quel charme trouvez-vous dans cette femme, qui est sèche comme un clou ?

— Monsieur l'inspecteur, c'est pour les jours maigres.

— Si elle était jolie, insistait M. Deviolaine, je comprendrais cela.

— Ah ! monsieur l'inspecteur, vous ne savez pas !...

— Mais des yeux rouges...

— Monsieur l'inspecteur, vous ne savez pas !...

— Mais des dents noires...

— Monsieur l'inspecteur, qu'est-ce qui fait le mérite des montres de Bréguet ?

— Pardieu ! c'est le mouvement.

— Eh bien, monsieur l'inspecteur, un mouvement Bréguet! un mouvement à mettre dans un boîtier d'or!

Tout le monde éclata de rire. Je ris comme les autres, quoique je ne comprisse absolument rien à la réponse de Bobino.

J'allais m'approcher de Bobino, et lui demander à lui-même l'explication de sa plaisanterie, lorsque Choron nous fit signe qu'il était temps de se taire.

Nous étions à cinq cents pas de l'endroit où le sanglier était baugé.

A partir de ce moment, pas un chuchotement ne se fit entendre. Alors Choron fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte, que Choron, avec son limier qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouiller.

Je demande bien humblement pardon à mes lecteurs de me servir de tous ces termes de chasse, ni plus ni moins que le baron des *Fâcheux*. Mais ces termes seuls rendent ma pensée, et, d'ailleurs, je les crois tous assez connus pour qu'ils n'aient pas besoin d'explication.

Ma mère m'avait, comme on pense bien, recommandé à M. Deviolaine. Elle ne m'avait laissé aller qu'à cette condition, que M. Deviolaine ne me perdrait pas de vue. Il le lui avait promis, et, pour tenir scrupuleusement parole, il m'avait placé entre lui et Moinat, me recommandant de me tenir entièrement caché derrière un gros chêne: puis, si je tirais sur le sanglier, et qu'il revînt sur le coup, je devais m'accrocher à une branche de ce chêne, m'enlever à la force des poignets, et laisser passer l'animal au-dessous de moi.

Tout chasseur un peu expérimenté sait que c'est là la manière généralement adoptée en cette circonstance.

Dix minutes ne s'étaient point écoulées, que chacun était à son poste. Bientôt la voix de Choron, qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui annonçaient son approche de l'animal. Tout à coup l'on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis, pour mon compte, passer quelque chose: mais, avant que j'eusse le temps de porter mon fusil à mon épaule, ce quelque chose s'était évanoui. Moinat envoya son coup de fusil au juger; mais lui-même secoua la tête, en signe qu'il ne croyait pas le moins du monde avoir touché l'animal. Puis, un peu plus loin, on entendit un second coup de fusil, puis un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'*Hallali!* poussé du fond de ses poumons par la voix de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoique, en reconnaissant la voix de l'appelant, chacun pensât qu'il allait être dupe de quelque nouvelle mystification inventée par le spirituel loustic.

Je courus comme les autres, et je dois même dire que je courus plus fort que les autres. Je n'avais jamais assisté à l'hallali d'un sanglier, et je ne voulais pas manquer un pareil spectacle. M. Deviolaine avait beau me crier de ne point me presser, je n'écoutais rien.

J'ai dit que tout le monde avait cru à une mystification. L'étonnement de tout le monde fut donc sans pareil lorsqu'en arrivant sur la route de Dampleux, qui coupait comme la barre d'un T la laye transversale dans laquelle nous étions postés, nous vîmes, au beau milieu du pavé, Bobino assis tranquillement sur son sanglier.

Pour compléter ce tableau, qui pouvait servir de pendant à la mort du sanglier de Calydon, tué par Méléagre, Bobino affectant l'insouciance d'un homme habitué à ces sortes de prouesses, son brûle-gueule à la bouche, battait le briquet pour se procurer du feu.

A son premier coup de fusil, l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait plus bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine facilement le concert de félicitations demi-railleuses qui s'éleva autour du vainqueur, lequel, prenant son air dégagé et coiffant sa pipe d'un bonnet de papier pour que le vent n'emportât point l'amadou, répondit entre deux bouffées de fumée:

— Eh! oui, voilà comme nous les carambolons, ces petites bêtes, nous autres Provençaux!

Et, en effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait: la balle avait frappé l'animal derrière l'oreille. Moinat, Mildet ni Berthelin n'eussent pas fait mieux.

Choron arriva le dernier, sans faire un pas plus vite que l'autre.

Aussitôt qu'il apparut, sortant de la forêt avec son limier remis en laisse, nous le vîmes fixer son regard étonné sur le groupe que nous formions, et dont Niquet était le centre. En voyant venir Choron, nous nous écartâmes pour qu'il pût voir ce que nous voyions sans pouvoir y croire.

— Que diable me chante-t-on, Bobino? cria-t-il du plus loin qu'il pût être entendu. On dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile!

— Qu'il se soit jeté dans mon coup, ou que mon coup se soit jeté dans lui, il n'en est pas moins vrai que le pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille d'invités à en manger chez lui, — à part, bien entendu, M. l'inspecteur, ajouta Bobino en soulevant sa casquette, lequel fera toujours honneur et plaisir à son très humble serviteur, quand il voudra bien goûter de la cuisine de la mère Bobine.

C'est ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu qu'à son avis Bobine était tout naturellement le féminin de Bobino.

— Merci, Niquet, merci, dit M. Deviolaine, ce n'est pas de refus.

— Pardieu! Bobino, dit un des gardes, nommé François, et qui était frère du domestique de M. Deviolaine, Léon Mas, que j'ai déjà eu l'occasion de nommer plusieurs fois, comme il ne t'arrive pas souvent de faire des coups pareils... avec la permission de M. Deviolaine, il faut que je te décore!

— Décore, mon ami, décore! dit Bobino; il y en a plus d'un qui a été décoré sous l'autre, et qui ne le méritait pas autant que moi.

Bobino était injuste: *sous l'autre*, on ne prodiguait pas les décorations. Mais la passion l'aveuglait. Bobino, après avoir été terroriste en 1793, était royaliste enragé en 1815, partageant, en cela, les opinions de sa bien-aimée de la rue de Soissons.

Et Bobino continua de fumer avec le calme le plus comique, tandis que François, tirant un couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

A la grande stupéfaction de tout le monde, le sanglier, tout en demeurant immobile, poussa un grognement sourd.

— Eh bien, qu'est-ce donc, petit? demanda Bobino, tandis que François attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur; il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle?

Le sanglier poussa un second grognement, et gigota d'une patte.

— Bon! dit Bobino, bon! Nous avons le cauchemar, comme ce pauvre Moquet: — le cauchemar de Moquet était devenu proverbial; — seulement, ce n'est pas la mère Durand qui est assise sur notre estomac, c'est le père Bobino, et le père Bobino quand il est installé quelque part, n'est pas facile à déloger!

A peine avait-il achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière, et son brûle-gueule brisé entre ses dents.

Nous nous écartâmes tous, nous demandant s'il y avait tremblement de terre

Point. — Le sanglier, qui n'était, à ce qu'il paraît, qu'étourdi par le coup, venait de se relever, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite François; et, après s'être débarrassé, comme nous venions de le voir, du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant sur ses quatre pattes, comme s'il eût été ivre.

— Ah! pardieu dit M. Deviolaine, laissez-le faire; il serait curieux que celui-là en revînt!

— Eh! non! eh! non! ne le laissez pas faire, cria Choron cherchant son fusil, qu'il avait déposé dans un fossé pour rattacher son limier; tirez dessus, au contraire, tirez dessus! Je connais ces paroissiens-là, ils ont la vie dure. Tirez dessus, morbleu! et plutôt deux coups qu'un, ou il nous échappe!

Mais il était déjà trop tard. Les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient jetés sur lui, les uns le tenant aux oreilles, les autres aux cuisses; tous, enfin, réunis après sa peau, le couvraient si complètement, qu'il n'y avait pas une place sur son corps large comme un écu où l'on pût loger une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement le fossé, entraînant avec lui la meute; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé furieux, et qui voulait à toute force avoir raison de l'affront reçu.

— Arrête, arrête! criait Choron, arrête-le par la queue, Bobino! arrête, arrête!

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

— Allons, bon! dit Choron, voilà l'animal qui va tuer nos chiens, maintenant!

Mais on n'entendit aucun cri qui indiquât que la funeste prophétie de Choron se fût réalisée.

Enfin, au bout d'un instant, on vit reparaître Bobino, l'oreille basse: il avait manqué le sanglier de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait les voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes tout le reste de la journée. Il nous mena à cinq lieues de là, au taillis d'Ilivors, et nous n'en entendîmes jamais parler, quoique Choron eût fait savoir à tous les gardes de Villers-Cotterets non présents à l'accident, et même à tous ceux des forêts voisines, que si, par hasard, quelqu'un d'entre eux tuait un sanglier sans queue, et qu'il tînt à avoir ce sanglier complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

La chasse, bien certainement, avait été plus amusante que si elle eût réussi ; mais elle n'avait aucunement rempli les intentions de l'inspecteur, qui avait reçu l'ordre de détruire les sangliers, et non de les anglaiser.

Aussi, lorsque nous nous séparâmes des gardes, M. Deviolaine indiqua-t-il une chasse pour le dimanche suivant, avec ordre de détourner d'ici là le plus de sangliers que l'on pourrait, afin que, si l'on faisait buisson creux sur une garderie, on pût se rejeter sur l'autre.

Tout en revenant avec M. Deviolaine, je le caressai si bien, qu'avec l'aide de mon beau-frère, qu il aimait beaucoup, j'obtins de lui que je serais non seulement de la chasse suivante, mais de toutes les chasses à venir, à moins que l'abbé Grégoire, mécontent de moi, ne vint mettre à mes plaisirs le fameux *veto* qui coûta si cher à Louis XVI.

XLIV

LES SANGLIERS ET LES GARDES. — LA BALLE DE ROBIN-DES-BOIS. — LE CHARCUTIER.

Le rendez-vous du dimanche fut fixé au regard Saint-Hubert, un des rendez-vous les plus usités, et, en même temps, un des plus charmants endroits de la forêt.

Nous arrivâmes, M. Deviolaine et moi, à l'heure militaire. — Mon beau-frère n'avait pu venir, étant en tournée.

Tout le monde se trouvait au rendez-vous avec la ponctualité de l'obéissance.

Il y avait trois bêtes détournées, deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier ; mais, à part la queue qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait pas entendu parler.

Il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer : un sur la garderie de Berthelin ; un sur la garderie de Choron ; un sur la garderie de Moinat.

On commençait par celui qui se trouvait le plus proche : c'était un des ragots ; il était détourné par Berthelin.

Avant qu'il sortît de l'enceinte, il fut tué par Mildet, qui, à cinquante pas, lui coula un lingot au beau travers du corps.

On passa au second, qui était sur la garderie de Choron. — C'était à une petite lieue, à peu près, de l'endroit où on avait tué le premier. — Choron, selon son habitude, nous conduisit d'abord à la Maison-Neuve, pour y boire un coup et y manger un morceau ; après quoi, nous nous remîmes en route

L'enceinte fut formée. J'étais placé entre M. Deviolaine et ce même François qui avait décoré Bobino ; après François, venait Moinat, et, après Moinat, je ne sais plus qui.

Cette fois, nous avions affaire à la laie.

Choron entra dans le taillis ave son limier ; cinq minutes après, la laie était lancée. Nous l'entendîmes venir comme la première fois, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. M. Deviolaine, à qui elle passa d'abord, lui envoya ses deux coups de fusil sans la toucher. Je lui envoyai le mien ; mais, comme c'était le premier que je tirais, je le manquai aussi ; enfin, François fit feu à son tour, et l'atteignit en plein corps. Aussitôt le sanglier fit un retour à angle droit et, avec la rapidité de la foudre, fondit sur le tireur. François, qui était assez sûr de lui, l'attendit de pied ferme, et lui envoya son second coup presque à bout portant ; mais, au même instant, au milieu de la fumée que le vent n'avait pas encore eu le temps de dissiper, François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse. François, renversé sur le dos, cherchait vainement à tirer son couteau de chasse, tandis que la laie, acharnée sur lui, le fouillait à coups de groin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours ; mais nous n'avions pas fait quatre pas, qu'une voix cria d un accent impératif, qui arrêta M. Deviolaine tout le premier :

— Ne bougez pas !

Chacun s'arrêta, immobile et muet à sa place ; seulement, tous les yeux se dirigèrent du côté d'où était venue la voix. Alors, nous vîmes Moinat abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un moment, le vieillard parut changé en statue de pierre ; enfin, le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

— Merci, vieux ! dit François en se remettant vivement sur ses jambes ; si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie, à la mort !

— Oh ! ça ne vaut pas la peine, dit Moinat.

Et il se mit tranquillement à recharger son fusil.

Nous courûmes tous à François. Il avait une égratignure à la cuisse, et une morsure au bras, voilà tout ; ce n'était rien en comparaison de ce qui eût pu arriver, si, au lieu d'avoir eu affaire à une laie, il eût eu affaire à un sanglier. Lorsqu'on se fut assuré du peu de gravité des deux blessures, toutes les exclamations tournèrent en félicitations pour Moinat ; mais, comme ce n'était pas la première fois qu'il était le héros d'une pareille aventure, Moinat reçut nos compliments en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple, et, selon lui, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes, nous nous occupâmes de la bête.

Le sanglier avait reçu les deux balles de François ; mais, l'une, tirée de côté, s'était aplatie sur la cuisse presque sans entamer la peau ; l autre, euvoyée de face, avait glissé sur la tête, où elle avait creusé un sillon sanglant.

Quant à la balle de Moinat, elle avait pris l'animal au défaut de l'épaule, et l'avait tué roide.

On fit la curée ; on mit la bête sur les épaules de deux ouvriers du bois, qui se chargèrent de la porter à la Maison-Neuve, comme les envoyés de Moïse portaient la grappe de la terre promise, et l'on se remit en chasse comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on eût prévu qu il se passerait, avant la fin de la journée, un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Moinat, limitrophe de celle où, trois jours auparavant, Bobino avait été décoré ; on y arriva au bout de trois quarts d'heure de marche Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes; l'enceinte fut formée. Cette fois, j étais placé entre M. Deviolaine et Berthelin ; puis, comme c'était Moinat qui avait détourné la bête, il entra à son tour dans l'enceinte pour la fouiller.

Cinq minutes après, la voix du chien annonça que le sanglier était lancé.

Chacun était attentif pour saisir le sanglier au passage, quand tout à coup l'on entendit un coup de carabine. En même temps, je vis un grès, placé à quarante pas de moi, à peu près, voler en éclats ; puis j'entendis, à ma droite, un cri de douleur. Je tournai la tête, et j'aperçus Berthelin, qui, d'une main se cramponnait à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

A travers ses doigts, le sang ruisselait.

Peu à peu, il s'affaissa sur lui-même en se courbant en deux ; puis il se laissa aller à terre en poussant un profond gémissement.

— Au secours ! au secours ! criai-je ; Berthelin est blessé !

Et je courus à lui, suivi de M. Deviolaine, tandis que, sur toute la ligne, les chasseurs, d'un pas rapide, se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance. Nous le soutînmes dans nos bras ; le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au-dessus de la hanche gauche.

La balle était restée dans le corps.

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard, pour savoir qui avait tiré le coup de fusil, quand nous vîmes sortir du fourré Choron, sans casquette, pâle comme un spectre, tenant à la main sa carabine encore fumante, et criant :

— Blessé ! blessé ! Qui est-ce qui a dit que mon oncle était blessé ?

Personne de nous ne répondit : mais nous lui montrâmes le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Choron s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête, et arriva près du blessé ; il le regarda en pâlissant encore, ce que l'on aurait cru impossible, poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner ; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir !

On improvisa à l'instant même un brancard : on posa le blessé dessus ; puis on le transporta dans la maison de Moinat, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Nous accompagnions tous le brancard, ou plutôt nous suivions Choron, qui marchait près de lui les bras pendants, la tête basse, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme. Pendant ce temps, un des gardes était monté sur le cheval de M. Deviolaine, et courait ventre à terre chercher le médecin.

Au bout d'une demi-heure, le médecin arriva, pour annoncer ce dont chacun se doutait en voyant que Berthelin n'avait pas repris connaissance : c'est que la blessure était mortelle.

La femme du blessé ignorait encore cette nouvelle. Il fallait la lui transmettre. M. Deviolaine se chargea de ce triste message, et s'apprêta à sortir de la maison.

Alors Choron se leva, et, s'approchant de lui :

— Monsieur Deviolaine, dit-il, il est bien entendu que, tant que je vivrai, elle ne manquera de rien, la pauvre chère femme! et que, si elle veut venir demeurer chez nous, elle y sera vue comme ma mère.

— Oui, Choron, répondit M. Deviolaine, le cœur gonflé; oui, je sais que tu es un brave cœur, un honnête garçon. Que veux-tu, mon ami! tu sais qu'il y a des balles qui sont fondues avec un nom dessus; ce n'est point ta faute, c'est celle de la fatalité.

— Ah! monsieur l'inspecteur! s'écria Choron, dites-moi encore quelques paroles comme celles-là; vous ne savez pas le bien qu'elles me font... Je crois que je vais pleurer.

— Pleure, mon enfant, pleure! dit M. Deviolaine; pleure, cela te fera du bien.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria enfin le malheureux en éclatant en sanglots, et en tombant dans un fauteuil.

Rien ne m'a jamais plus impressionné qu'une grande force brisée par une grande douleur. La vue de Berthelin, luttant contre la mort et versant tout son sang, m'avait moins ému que la vue de Choron, luttant contre le désespoir et ne pouvant verser une larme.

Nous quittâmes, les uns après les autres, cette chambre mortuaire, où il ne resta que le mourant, le médecin, Moinat et Choron.

Dans la nuit, Berthelin expira.

On devine l'émotion de ma mère lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé, et le discours magnifique qu'elle me fit sur les balles perdues. La balle de Choron ne pouvait-elle pas m'atteindre, aussi bien qu'elle avait atteint Berthelin? Et, si cela était arrivé, ce serait elle qui, à cette heure, pleurerait près de mon cadavre!

J'abondai dans son sens. Je lui dis que tout était possible, mais que, de mémoire d'homme, c'était le premier accident de ce genre qui arrivât dans la forêt; que, par cela même qu'il était arrivé, c'était une raison pour qu'il ne se renouvelât plus avant cent ans; que, dans cent ans, ceux qui ne seraient pas tués par les balles seraient tués par ce chasseur bien autrement redoutable qu'on appelle le Temps; qu'ainsi donc, il n'y avait aucune raison pour que je n'allasse point aux chasses suivantes, comme j'avais été aux chasses passées... Hélas! ma pauvre mère n'avait d'autre volonté que la mienne, et je la tourmentai tant, qu'elle céda.

O pauvre mère! c'est toi que le chasseur fatal devait tuer avant l'âge, au moment où j'allais te rendre en joies et en bien-être toutes les douleurs que je t'avais faites, toutes les gênes que je t'avais causées!

Le jeudi suivant, j'allai à la chasse, malgré le terrible accident du dimanche.

Le rendez-vous, cette fois, était à la Bruyère-aux-Loups.

M. Deviolaine avait convoqué tout le monde, à l'exception de Choron. Mais, convoqué ou non, Choron n'était pas homme à manquer à son devoir: il arriva à la même heure que les autres; seulement, il n'avait ni carabine ni fusil.

— Le voilà! dit M. Deviolaine; j'en étais sûr!

Puis, se retournant vers lui:

— Pourquoi diable es-tu venu, Choron?

— Parce que je suis chef de brigade, mon inspecteur.

— Mais je ne t'avais pas convoqué.

— Oui, je comprends, et je vous remercie... Mais ce n'est point cela; le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que le malheur ne fût pas arrivé; mais, quand je resterais à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps, le pauvre cher homme!... Oh! il y a une chose qui me tourmente, monsieur Deviolaine.

— Laquelle, Choron?

— C'est qu'il est mort sans me pardonner.

— Comment voulais-tu qu'il te pardonnât? Il ne savait même pas que c'était toi qui eusses tiré le malheureux coup de carabine.

— Non, il ne l'a pas su au moment de la mort, mais il le sait là-haut. Les morts savent tout, à ce qu'on dit.

— Allons, Choron! allons, du courage, dit M. Deviolaine.

— Du courage! parbleu! vous voyez bien que j'en ai, mon inspecteuc, puisque me voilà. Mais n'importe, j'aurais voulu qu'il me pardonnât.

Puis, se penchant à l'oreille du chef:

— Il m'arrivera malheur, lui dit-il, vous verrez, monsieur Deviolaine, il m'arrivera malheur et cela

— Et cela?

— Parce qu'il ne m'a pas pardonné.

— Tu es fou!

— Vous verrez cela.

— Choron!

— Que voulez-vous! c'est mon idée.

— C'est bien, tais-toi, ou parlons d'autre chose

— De ce que vous voudrez, mon inspecteur.

— Pourquoi es-tu venu sans armes?

— Parce que, de ma vie, entendez-vous? de ma vie, je ne toucherai ni carabine ni fusil.

— Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens?

— Avec quoi je le tuerai?

Choron tira un couteau de sa poche.

— Je le tuerai avec cela, donc!

M. Deviolaine haussa les épaules.

— Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur Deviolaine, il en sera comme je vous le dis. Ce sont ces brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle! Avec mon fusil ou ma carabine, je ne sentais pas que je les tuais, tandis qu'avec mon couteau, c'est autre chose! D'ailleurs, avec quoi égorge-t-on les cochons? Avec un couteau. Eh bien, un sanglier, ce n'est pas autre chose qu'un cochon.

— Enfin, dit M. Deviolaine, qui comprenait qu'il n'aurait jamais le dernier mot, puisque tu ne veux entendre à rien, il faut bien te laisser faire.

— Oui, oui, laissez-moi faire, mon inspecteur, et vous verrez!

— En chasse! en chasse, messieurs! dit l'inspecteur.

Le sanglier était détourné sur la garderie d'un nommé Lajeunesse. On l'attaqua presque aussitôt, car le rendez-vous n'était pas à plus de cinq cents pas de la bauge.

Mais, cette fois, quoique touché de quatre ou cinq balles, le sanglier, qui était une bête de trois ans, prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de chasse qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout le monde sait une chose: c'est que, fût-on harassé à ne pas pouvoir se tenir debout, toute fatigue cesse au moment où le sanglier tient. Nous avions fait, en tours et en détours, plus de dix lieues. Cependant, dès que nous reconnûmes, à la voix des chiens, qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous retrouva ses forces, et se mit à courir vers le point de la forêt où s'amassaient les aboiements.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est-à-dire au milieu d'un taillis de dix ou douze pieds de haut, que le drame se jouait. Au fur et à mesure que nous avancions, le bruit redoublait, et, de temps en temps, on apercevait, au-dessus de la cime des arbres, un chien enlevé par un coup de boutoir, les quatre pattes en l'air, hurlant comme un désespéré, mais ne retombant à terre que pour se ruer de nouveau sur le sanglier. Enfin, nous arrivâmes à une espèce de clairière: l'animal était acculé, comme dans un fort, aux racines d'un grand baliveau renversé par quelque ouragan. Vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois; dix ou douze étaient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert. Mais ces nobles animaux ne sentaient pas la douleur, et revenaient au combat en piétinant sur leurs entrailles traînantes. C'était à la fois magnifique et horrible à voir!

— Allons, allons, Mildet ou Moinat, un coup de fusil à ce gaillard-là! Assez de chiens tués; finissons-en.

— Hein! que dites-vous donc, monsieur l'inspecteur? s'écria Choron. Un coup de fusil! un coup de fusil à un pourceau? Allons donc! Un coup de couteau, c'est assez bon pour lui... Attendez, et vous allez voir!

Choron tira son couteau, et s'élança vers le sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt, et se confondant avec cette masse mobile et hurlante. Pendant deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer; mais, tout à coup, le sanglier fit un violent effort comme pour s'élancer. Chacun portait déjà la main à la gâchette de son fusil, quand on s'aperçut qu'au lieu de s'élancer, l'animal, au contraire, faisait un mouvement de recul. Choron se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, comme il eût fait d'une brouette, et le maintenant, malgré tous ses efforts, avec ce poignet de fer que nous lui connaissions, tandis que les chiens se jetant de nouveau sur lui, le couvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons, Dumas, me dit M. Deviolaine, celui-là, c'est à toi; va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier, qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés; mais il était pris dans un véritable étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui introduisis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente, que l'animal s'arracha des mains de Choron, mais ce ne fut que pour aller rouler à dix pas de là: balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête, et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Choron poussa un grand éclat de rire.

— Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à peendre sur la terre!

— Oui, dit M. Deviolaine, effrayé de ce qu'il venait de voir Seulement, si tu procèdes de cette manière-là, mon garçon, tu poucras bien ne pas t'amuser longtemps... Mais qu'as-tu donc à la main?

— Rien, une égratignure: le gredin avait la peau si dure que mon couteau s'est refermé

— Oui, et, en se refermant, il t'a coupé le doigt, dit M. Deviolaine.

— Net, mon inspecteur, net !

Et Choron étendit sa main droite, à laquelle il manquait la première phalange de l'index.

Puis, au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de M. Deviolaine :

— C'est trop juste, monsieur l'inspecteur, dit-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle...

— Mais il faut soigner cette blessure-là, Choron !

Mais tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin ; il devenait de plus en plus sombre, et, de temps en temps, il disait à l'inspecteur :

— Voyez-vous, monsieur Deviolaine, tout cela n'empêche point qu'un jour il m'arrivera malheur !

Puis, tout bas, à ses amies, sa femme se plaignait de sa jalousie.

— Un jour ou l'autre, disait-elle, le malheureux me tuera, comme il a tué mon oncle Berthelin !

Dois-je finir tout de suite cette lamentable histoire de



Choron était étendu à terre, près de son lit.

— Soigner cela ? Ah bien, voilà grand'chose ! S'il faisait du vent, ce serait déjà séché.

Et, sur ce, Choron, rouvrant son couteau, fit la curée de l'animal aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

A la chasse suivante, Choron revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard en forme de baïonnette, ayant une garde espagnole emboîtant toute la main. Il l'avait fait exécuter sous ses yeux par son frère, armurier à Villers-Cotterets.

Ce poignard-là ne pouvait ni se briser ni se fermer, et, poussé par le poignet de Choron, il fût entré jusqu'au cœur d'un chêne.

Alors, la scène que j'ai déjà décrite se renouvela ; seulement, le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon domestique.

Il en fut ainsi à toutes les autres chasses ; si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le charcutier.

Et, chose étrange ! là où un autre que Choron eût laissé la vie, Choron n'attrapait pas une égratignure !

On eût dit qu'en se coupant le bout du doigt, il avait retranché la seule partie de son corps qui fût vulnérable.

Choron ? Dois-je attendre, en suivant l'ordre des jours, que son dénoûment arrive naturellement à son heure ?

Non, débarrassons-nous de cette tache sanglante faite aux premières pages du livre de ma jeunesse.

XLV

LA CHASSE AUX LOUPS. — LES PETITES VILLES. — MORT TRAGIQUE DE CHORON.

Cinq ou six ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. — J'avais quitté Villers-Cotterets, et j'y revenais passer quelques jours près de ma bonne mère.

C'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Ma mère embrassée et réembrassée, je courus droit chez M. Deviolaine.

— Ah ! te voilà, garçon, dit-il ; tu arrives bien !

— Chasse au loup, n'est-ce pas ?

— Justement.

— J'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne m'être pas trompé dans ma prévision.

— Oui, on a eu connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et, comme il y en a deux sur la garderie de Choron, je lui ai fait passer aujourd'hui l'ordre de les détourner cette nuit, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin, à sept heures.

— A la Maison-Neuve, toujours ?

— Toujours.

— Et que devient-il, ce pauvre Choron ? Tue-t-il encore les sangliers à coups de baïonnette ?

— Oh ! les sangliers sont exterminés, depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Il les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé ?

— Ma foi, non. Tu le verras : le pauvre diable est plus triste et plus sombre que jamais ; il est bien changé. J'ai cependant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin ; mais rien ne peut le guérir de son chagrin, il est mordu au cœur. Ajoute à cela qu'il est plus jaloux que jamais.

— Et toujours aussi injustement ?

— C'est-à-dire que la pauvre petite femme est un ange !

— Alors, c'est de la monomanie ! Il n'en est pas moins un de vos bons gardes, n'est-ce pas ?

— Excellent.

— Et il ne nous fera point faire buisson creux, demain ?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il nous faut ; quant à sa folie, eh bien, remettons-nous-en au temps pour la guérir.

— Eh ! garçon ! j'ai bien peur, au contraire, que le temps ne fasse qu'empirer la chose, et, à force de le lui entendre répéter, je commence à croire qu'il lui arrivera malheur.

— Vraiment ! à ce point-là ?

— Ma foi, oui ! Au reste, j'ai fait ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils ?

— A merveille.

— Mildet ?...

— Coupe toujours en deux les écureuils, à balle franche seulement. Aujourd'hui, ce n'est plus lorsqu'ils montent le long des arbres, c'est quand ils sautent d'un arbre à l'autre.

— Et son rival, Moinat ?

— Ah ! le pauvre diable, tu sais ce qui lui est arrivé ?

— Aurait-il été tué aussi par quelque neveu ?

— L'hiver passé, à une chasse au loup, son fusil a crevé, et lui a emporté la main gauche.

— Un pareil accident à un vieux chasseur comme lui ! Et comment diable cela s'est-il fait ?

— Un jour qu'il sautait un fossé, le bout de son fusil s'est enterré ; il ne s'en est pas aperçu, et, privé d'air, le canon a crevé.

— Y a-t-il eu moyen de lui sauver une partie de la main ?

— Pas un doigt ! Lécosse la lui a coupée à un pouce ou deux du poignet.

— Alors, il ne peut plus chasser ?

— Ah ! oui ! nous avons chassé, hier, dans les marais de Coyolle, et, sur dix-neuf bécassines qu'il a tirées, il en a tué dix-sept.

— C'est gentil ! Je souhaiterais à Bobino d'en faire autant de ses deux mains. A propos, que devient-il ?

— Bobino ?

— Oui

— Il a fait faire un sifflet pour ses chiens avec la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos, en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de son animal.

— Alors, excepté le pauvre Choron, tout va bien ?

— Parfaitement.

— Vous dites que le rendez-vous... ?

— Est à six heures précises du matin, au bout des grandes allées, afin que tout le monde soit à sept heures à la Maison-Neuve.

— On y sera.

Et je quittai M. Deviolaine pour aller saluer tous mes vieux amis, serrer la main aux uns, embrasser les autres, et leur souhaiter du bonheur à tous.

Une des grandes joies de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connaît tous les habitants, et dont chaque maison garde pour vous un souvenir. Je sais que c'est toujours une grande émotion pour moi que de retourner — même aujourd'hui que trente ans de travaux et de lutte ont passé sur mes jeunes années, et en ont enlevé la fraîcheur veloutée, — dans ce pauvre petit bourg, à peu près inconnu au reste du monde, et dans lequel j'ai tendu les bras aux premiers fantômes de la vie, fantômes aux fronts ceints d'auréoles ou couronnés de fleurs. Une demi-lieue avant d'être arrivé, je descends de voiture, je marche sur le revers de la route, je compte les arbres. Je reconnais ceux aux branches desquels j'ai accroché mes cerfs-volants, logé mes flèches, déniché des nids ; il y en a au pied desquels je m'assieds, et où, les yeux fermés, je me plonge dans quelque doux rêve qui me rajeunit de vingt ans ; il y en a que j'aime comme de vieux amis, et devant lesquels je m'incline en passant ; il y en a d'autres qui sont plantés depuis mon départ, et devant lesquels je passe sans les regarder comme devant des indifférents et des inconnus. — Puis, quand je rentre dans la ville, c'est bien autre chose. Le premier qui m'aperçoit jette un cri, et accourt au seuil de sa maison ; et, à mesure que j'avance, chacun en fait autant ; puis, derrière moi, les habitants de la localité se saluent, parlent de moi, des aventures de ma jeunesse, de ma vie emportée loin d'eux, orageuse et tourmentée, et qui se fût écoulée calme et tranquille, si, comme eux, je fusse resté dans la maison où je suis né ; et, dix minutes après, mon arrivée est la nouvelle de la ville, et, ce jour-là, c'est fête dans mon cœur et dans deux ou trois mille autres cœurs en même temps

Partout on a une patrie ; à Paris seulement, on a une rue qui change de nom, qui change de forme, qui s'allonge ou se restreint selon le caprice du grand foyer. Quittez Paris dix ans, et vous ne reconnaîtrez plus ni votre rue, ni votre maison.

Je me promettais donc une grande fête à me retrouver, le lendemain, avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je revis mes vieilles figures avec du givre aux favoris ; car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à un endroit appelé le *Saut-du-Cerf*, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf se lança par-dessus la route encaissée en cet endroit entre deux taillis ; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes que l'obscurité commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse. Il n'était pas tombé de neige depuis douze heures, rien n'empêchait donc de suivre les brisées ; les loups, si l'on avait pu les détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant où Choron avait l'habitude de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes, chez un homme aussi ponctuel que l'était Choron, commençait à nous inquiéter. Nous doublâmes le pas et nous arrivâmes au tournant même, d'où l'on découvrait la Maison-Neuve, distante d'un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même ceux qui se trouvaient à une distance assez éloignée, étaient devenus faciles à distinguer. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres ; nous voyions une légère colonne de fumée qui, s'échappant de la cheminée, montait en l'air ; nous voyions, enfin, un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, mais nous ne voyions pas Choron.

Seulement, nous entendions les chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres en secouant tristement la tête : notre instinct nous disait qu'il avait dû se passer quelque chose d'étrange, et nous hâtâmes encore le pas.

En approchant, nous ne vîmes rien changer à la perspective.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous ; nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher à un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous fîmes presque une halte.

— Cependant, dit M. Deviolaine, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans prononcer une parole.

En nous voyant approcher, le cheval tendit le cou de notre côté, et, les naseaux fumants, se mit à hennir.

Les chiens s'élançaient contre les barreaux de leurs niches, qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison, il y avait sur la neige une flaque de sang, et, près de cette flaque de sang, un pistolet déchargé.

Puis, de cette flaque de sang, partait, accompagnant des pas qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes ; personne ne répondit.

— Entrons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Choron étendu à terre

près de son lit, dont il tordait encore les couvertures entre ses mains crispées.

A sa tête, sur la table de nuit, étaient deux bouteilles de vin blanc, l'une vide, l'autre entamée. Il avait, au côté gauche, une large blessure dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud, et venait d'expirer, il y avait dix minutes à peine.

Voici ce qui s'était passé : nous le sûmes le lendemain par le facteur d'un village voisin, qui avait presque assisté à l'événement.

Choron, nous l'avons dit, était jaloux de sa femme, et, quoique rien ne justifiât cette jalousie, on a pu voir, d'après ce que m'avait dit l'inspecteur, qu'elle n'avait fait qu'augmenter.

Il était parti à une heure du matin, profitant d'un magnifique clair de lune, pour détourner les deux loups qui se trouvaient sur la brigade.

Un quart d'heure après son départ, un messager était accouru annoncer à sa femme que son père venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, et demandait à la voir avant de mourir.

La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même, sans pouvoir dire où elle allait : ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Choron avait trouvé la maison vide ; il avait tâté le lit ; le lit était froid ; il avait appelé sa femme, il l'avait cherchée partout ; sa femme avait disparu.

— C'est bien, dit Choron, elle a profité de mon absence pour s'en aller chez son amant. Ne croyant pas que je rentrerais si tôt, elle n'est pas encore de retour. Elle me trompe ! Il faut que je la tue !

Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon, les chargea, mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept.

On retrouva les quatorze chevrotines dans celui des deux pistolets qui était resté chargé.

On retrouva les dix-sept autres chevrotines dans le corps de Choron.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie, et l'amena devant sa porte.

Alors, il prit ses pistolets, et en mit un dans la fonte droite.

Celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte gauche était par hasard plus étroite ; le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place.

Choron voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pistolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit.

Pour plus de commodité, Choron tenait la fonte appuyée contre lui. Toute la charge, plomb, bourre et poudre, pénétra dans son flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant à la fois les entrailles.

Le facteur, passant dans ce moment-là, accourut à la détonation. Choron était resté debout, cramponné à la selle.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc, monsieur Choron ? demanda le facteur.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau, dit Choron ; j'ai tué mon oncle d'un coup de carabine, et je viens de me tuer d'un coup de pistolet. Il est écrit quelque part dans l'Evangile que « celui qui a frappé de l'épée périra par l'épée. »

— Vous tué ! vous monsieur Choron ? s'écria le facteur. Mais vous n'avez rien.

Choron sourit, se tourna de son côté : ses habits brûlaient, son sang coulait à flots par le bas de son pantalon, qu'il rougissait dans toute sa longueur.

— Oh ! mon Dieu ! fit le facteur en reculant, que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que j'aille chercher le médecin ?

— Le médecin ! que diable veux-tu qu'il y fasse ? répondit Choron.

Puis, d'une voix sombre :

— Est-ce que le médecin a empêché de mourir mon pauvre oncle Berthelin ? dit-il.

— Mais, enfin, commandez quelque chose, monsieur Choron.

— Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave, et détache-moi Rocador.

Le facteur, qui, chaque matin, buvait en passant la goutte avec Choron, prit la clef, descendit à la cave, tira deux bouteilles de vin blanc, alla détacher Rocador, et rentra.

Il trouva Choron assis devant une table et écrivant.

— Voilà, dit le facteur.

— C'est bien, mon ami, fit Choron ; pose les deux bouteilles sur la table de nuit, et va-t'en à tes affaires.

— Mais, monsieur Choron, insista le facteur, dites-moi au moins comment la chose est arrivée ?

Choron réfléchit un instant ; puis, à demi-voix :

— En effet, murmura-t-il, il n'y a pas de mal à ce qu'on le sache.

Et, se retournant vers lui :

— Quand je t'aurai tout dit, t'en iras-tu ?

— Oui, monsieur Choron.

Alors il lui raconta *la chose*, comme disait le facteur, dans tous ses détails.

— Et, à présent que tu sais ce que tu voulais savoir va-t'en

— Vous le voulez donc ?

— Oui.

— Absolument.

— Oui.

— Eh bien, alors, au revoir

— Adieu.

Et le facteur était parti, espérant au fond du cœur que Choron était blessé moins dangereusement qu'il ne le disait : car comment, à la vue d'un tel sang-froid et d'une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort ?

Ce qui se passa après le départ du facteur, personne ne le sait. A cette lutte de l'homme contre la mort, agonie sombre et solitaire, personne n'a assisté.

Seulement, selon toute probabilité, Choron avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles ; puis il avait voulu monter sur son lit, mais alors les forces lui avaient fait défaut.

Il était tombé à terre, se cramponnant aux couvertures, et était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table : celui sur lequel le facteur, montant de la cave, l'avait vu écrivant.

Sur ce papier, d'une main encore ferme étaient tracées ces quelques lignes :

« Mon inspecteur,

« Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy ; l'autre a décampé.

« Adieu, monsieur Deviolaine. Je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

« Votre dévoué,

« CHORON, *garde chef.* »

Ce que je disais tout à l'heure des petites villes, à propos des doux souvenirs, on peut le dire bien plus véritablement encore à propos des souvenirs terribles.

Une pareille catastrophe, arrivée dans le faubourg Saint-Martin, dans la rue Poissonnière ou sur la place du Palais-Royal, eût laissé une mémoire d'une semaine, de quinze jours, d'un mois tout au plus.

Mais, dans cette petite ville de Villers-Cotterets, sur cette route qui conduit à Soissons, et passe devant la maison funèbre, sous ces belles arcades de verdure que font les chênes et les hêtres centenaires, et sous lesquelles les gardes cheminent d'un pas sans écho et en se parlant tout bas, l'événement que je viens de raconter est encore présent comme au jour où il arriva, et chacun vous le raconterait comme je viens de vous le raconter.

Hélas ! pauvre Choron ! quand j'entrai dans ta maison, quand je regardai, pâlissant, ces bouteilles à moitié vides, ton corps frissonnant, ce chien qui léchait ta plaie, j'étais loin de me douter que je serais un jour l'historien de ta vie ignorée et de ta mort sanglante !

XLVI

MA MÈRE SONGE QUE J'AI QUINZE ANS, ET QUE LA MARETTE ET LA PIPÉE NE PEUVENT PAS ME CRÉER UN BRILLANT AVENIR — J'ENTRE DANS L'ÉTUDE DE MAITRE MENNESSON, NOTAIRE, EN QUALITÉ DE « SAUTE-RUISSEAU ». — MON PATRON ET MES COLLÈGUES. — LA FONTAINE EAU-CLAIRE.

Cependant, toutes ces parties de chasse, qui me procuraient une existence assez agréable, existence qui pouvait indéfiniment se continuer ainsi, en me supposant une vingtaine de mille livres de rente, ne constituaient pas un avenir à un pauvre diable dont le patrimoine, malgré l'éco-

nomie maternelle, fondait de jour en jour d'une effrayante façon.

J'avais quinze ans, on jugea qu'il était temps de me faire apprendre un état, et on se décida pour celui de notaire.

A cette époque, où non seulement un voile couvrait mon avenir, mais où je n'avais encore ressenti, vers cet avenir, aucune des aspirations qui m'y entraînèrent depuis, tout état, excepté celui de séminariste, m'était assez indifférent.

Ma mère, un beau matin, sortit donc de la maison, et, traversant la place en diagonale, alla demander à son notaire s'il voulait bien de moi pour son troisième clerc.

Le notaire répondit qu'il ne demandait pas mieux que de me recevoir chez lui, mais qu'il lui semblait, sauf erreur, que j'avais de telles dispositions pour la marette, pour la pipée et pour la chasse, qu'il était douteux que je devinsse jamais un écolier bien assidu de Cujas et de Pothier.

Ma mère poussa un soupir; c'était peut-être bien aussi son opinion à elle-même, mais elle n'en insista pas moins, et le notaire lui répondit :

— Eh bien, ma chère madame Dumas, puisque cela vous fait tant de plaisir, envoyez-le-moi toujours et l'on verra.

Il fut donc décidé que, le lundi suivant, j'entrerais chez maître Mennesson : les gens polis disaient en qualité de troisième clerc, les autres en qualité de *saute-ruisseau*.

On sait que c'est le mot consacré.

Cela me fit bien quelque peine de renoncer à ma douce indépendance ; mais je faisais un si grand plaisir à ma mère en adhérant à sa décision ; il y avait pour moi, disaient tous ses amis, un si bel avenir dans cette carrière que l'on m'ouvrait ; Lafarge (on se rappelle le fils élégant et spirituel de ce chaudronnier chez lequel nous demeurions), Lafarge y faisait un chemin si brillant et si lucratif, que cette idée — que, quand j'aurais une étude qui rapporterait douze ou quinze mille francs par an, je pourrais faire comme lui de la marette et de la pipée sur une grande échelle — me séduisit infiniment.

J'entrai donc chez M. Mennesson.

M. Mennesson était, à cette époque, un homme de trente-cinq ans à peu près, plutôt petit que grand, trapu, vigoureux ; bien pris de toute sa personne, au point de vue herculéen. Il avait les cheveux roux et courts, les yeux vifs, la bouche railleuse. C'était un homme d'esprit, brusque souvent, entêté toujours, voltairien enragé, et déjà républicain à une époque où personne ne l'était encore.

Le poëme de *la Pucelle* était sa lecture favorite ; il en savait par cœur des chants tout entiers, et les disait volontiers dans ses moments de joyeuse humeur, ou après son dîner.

Il va sans dire qu'il choisissait alors les chants les plus impies et les plus libertins.

On m'a dit que, depuis, sans cesser d'être républicain, il était devenu dévot outre mesure, et qu'aujourd'hui, il suivait un cierge à la main, les processions, sur le passage desquelles, autrefois, il restait la tête couverte.

Dieu lui fasse miséricorde !

Deux personnages venaient avant moi dans la hiérarchie notariale : le premier et le deuxième clerc.

Le premier se nommait Niguet. C'était un garçon de vingt-six à vingt-huit ans, fils de notaire, petit-fils de notaire, neveu de notaire ; un de ces hommes qui viennent au monde avec une écriture en pattes de mouche, une signature illisible, et un parafe gigantesque au bout.

Le second était un garçon de mon âge, à peu près. Il était gras, il était jaune ; il avait le nez pointu. Il étudia dix ans pour être notaire, et finit par être garde forestier.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il se fût élevé au-dessus du grade de simple garde, quoiqu'il eût de puissantes protections dans l'administration forestière, et trois ou quatre mille livres de rente, du chef de sa mère.

Il se nommait Cousin.

L'apprentissage du notariat me fut assez doux. C'était un bon diable, au fond, que M. Mennesson, pourvu qu'on ne dît pas devant lui de bien des prêtres, et qu'on ne fît pas l'éloge des Bourbons.

Dans le cas contraire, son petit œil gris s'enflammait. Il empoignait un Ancien Testament ou une histoire de France, ouvrait l'Ancien Testament au livre d'Ezéchiel, l'histoire de France au règne de Henri III, et commentait l'un et l'autre à la manière du *Citateur* de Pigault-Lebrun.

J'ai dit que j'étais entré chez M. Mennesson comme saute-ruisseau, le titre m'avait d'abord humilié ; mais je vis bientôt que j'étais chargé, au contraire, du côté agréable de la profession de clerc de notaire.

M. Mennesson faisait beaucoup d'actes pour les paysans des villages environnants. Quand les paysans ne pouvaient pas se déranger, c'était moi qui recevais la mission d'aller leur faire signer les actes à domicile. Prévenu la veille de la course que j'avais à faire le lendemain, je prenais mes mesures en conséquence. Si c'était au temps de la chasse, j'avais un excellent compagnon de route, mon fusil ; si la chasse était fermée, j'allais, dès le soir, tendre toutes les marettes qui gisaient sur ma route.

Dans le premier cas, il était bien rare que je ne rapportasse pas un lièvre ou une couple de lapins ; dans le second, une demi-douzaine de grives, de merles ou de geais, et une vingtaine de rouges-gorges et autres petits oiseaux.

Un jour, mon patron m'avertit que j'irais le lendemain à Crépy demander communication d'un acte à son confrère maître Leroux.

Cette fois, comme le ruisseau était un peu large à sauter, — il y a trois lieues et demie de Villers-Cotterets à Crépy, — je fus prévenu qu'un boulanger, client de M. Mennesson, que le renseignement que j'allais chercher intéressait, mettait son cheval à ma disposition.

C'était toujours une fête pour moi que de monter à cheval, même sur un cheval de boulanger.

Je partis le matin, avec injonction de revenir le soir même, à quelque prix que ce fût.

Outre le plaisir de la locomotion, j'étais encore attiré à Crépy par un autre attrait : j'allais revoir cette bonne famille chez laquelle nous avions reçu l'hospitalité du temps de l'invasion, et mes amis de Longpré.

J'ai raconté l'histoire de madame de Longpré, cette veuve d'un valet de chambre du roi Louis XV, laquelle vendait un à un les magnifiques plats de porcelaine qu'elle avait hérités de son mari, et dont le fils aîné, maréchal des logis de chasseurs, si brave en toute autre circonstance, tremblait et se cachait sous le lit quand il faisait de l'orage.

Je partis en me promettant de revenir le plus tard possible.

Je me tins religieusement parole. Je fis d'abord ma commission près de maître Leroux ; puis, ma commission faite, je commençai mes visites.

A sept heures du soir, je remontai à cheval et me remis en chemin.

C'était au mois de septembre. Les jours diminuaient sensiblement ; et comme, ce soir-là, le temps était sombre, presque pluvieux, il faisait déjà nuit depuis longtemps lorsque, en sortant de Crépy, je donnai le premier coup d'éperon à mon cheval.

Le chemin de Villers-Cotterets à Crépy, ou plutôt de Crépy à Villers-Cotterets, car c'est ainsi que nous allons le décrire topographiquement, — est une espèce de grande route, à peu près abandonnée comme communication commerciale ; à moitié chemin de Crépy à Villers-Cotterets, elle rejoint, en dessinant par cette adjonction un Y gigantesque, la grande route de Villers-Cotterets à Paris.

A un quart de lieue de Crépy, une portion de forêt, désignée sous le nom de *bois du Tillet*, s'étend jusqu'à la route mais sans la traverser.

Une lieue et demie plus loin, la route, qui jusque-là a couru sur une surface plane, descend dans une espèce de ravin, au fond duquel coule une source, et est côtoyée, à sa gauche, par des carrières dont l'exploitation est abandonnée depuis longtemps.

La source a donné son nom à la localité, qui s'appelle la fontaine *Eau-Claire*.

Les carrières, dont plusieurs s'ouvrent sombres et profondes sur la route, donnent à cet endroit un caractère de solitude menaçante, qui inspire un certain effroi aux gens du pays.

Il y a, dans ce ravin, des traditions de vols à main armée et d'assassinats, qui remontent à des époques inconnues, c'est vrai, mais qui sont constatées, comme celles de la forêt de Bondy, par des dictons populaires.

Nous nous contenterons de citer celui-ci, qui rime mal, mais que nous donnons simplement comme une recommandation locale, et non comme un exemple de poésie :

A la fontaine Eau-Claire,
Bois quand le jour est dans son clair.

Puis, une demi-lieue au delà de la fontaine Eau-Claire, se présente, coupant transversalement la route, la charmante vallée de Vanciennes, qui conduit du moulin de Walue à Coyolle, au fond de laquelle serpente un ruisseau d'argent liquide, et dort ce fameux marais où Moinat faisait, avec M. Deviolaine, ses preuves d'adresse sur les bécassines.

Là le chemin descend par une pente rapide, et remonte par une pente plus rapide encore. Ces deux montagnes sont, pendant les jours de verglas, la terreur des voituriers, qui descendent l'une trop rapidement, et qui ne savent plus comment remonter l'autre.

Des attelages de bœufs stationnent au village, et font l'office de cabestans.

Le sommet de la seconde montagne, sommet du haut duquel on aperçoit Villers-Cotterets, distant d'une lieue à peine est couronné par un moulin à vent, appartenant à M. Picot, auquel, du reste, appartient une partie de la plaine de Noue, de Coyolle et de Largny.

Ce moulin à vent va jouer un grand rôle dans ce qui me

reste à dire, — car on comprend bien que ce n'est pas à titre de simple description que je viens de relever la route, peu intéressante pour mes lecteurs, de Villers-Cotterets à Crépy. Ce moulin à vent, allais-je dire, est parfaitement isolé de toute habitation et s'élève au-dessus du fond de Vouffly, à peu près à trois kilomètres de Largny et à une lieue de Villers-Cotterets.

Voilà donc la route que je suivais, au plus grand trot de mon cheval de boulanger, sous le pas duquel le pavé de Sa Majesté Louis XVIII résonnait lourdement.

Vers huit heures, à peu près, j'étais aux environs de la fontaine Eau-Claire.

J'ai déjà dit que le temps était sombre ; la lune, à son premier quartier, était voilée par de longs nuages courant rapidement au ciel, et dont les extrémités se frangeaient d'une espèce d'écume grise.

Je rapportais de l'argent. J'étais sans arme. J'avais quinze ans à peine ; les traditions de la fontaine Eau-Claire étaient vivantes dans mon esprit ; — toutes circonstances qui me faisaient légèrement battre le cœur.

A la moitié de la descente, je mis mon cheval au trot, et, grâce à une branche de chêne que j'avais cueillie au bois du Tillet, je parvins à le faire passer au galop.

Je franchis l'endroit dangereux, le *malo sitio*, comme on dit en Espagne, sans accident, et, quoique l'ayant franchi, je décidai que le galop serait désormais l'allure que j'imprimerais à mon cheval.

Cependant, force me fut de modérer cette allure à la descente et à la montée de Vauciennes ; mais à peine fus-je parvenu au sommet de la montagne, qu'à l'aide d'un coup d'éperon et de deux coups de baguette vigoureusement sanglés, ma monture reprit le galop.

Tout semblait sommeiller autour de moi. Le paysage, noyé dans l'obscurité, n'était vivifié ni par une lumière brillant à l'horizon, comme une étoile tombée sur la terre, ni par un aboi de chien, qui indique, dans le lointain invisible, la ferme qu'on sait y être, et que l'on cherche vainement des yeux.

Le moulin à vent était endormi comme le reste de la nature ; ses ailes, roides et immobiles, ressemblaient aux bras d'un squelette levés vers le ciel dans l'attitude du désespoir.

Seuls, les arbres de la route semblaient animés ; ils se tordaient et criaient sous le vent, lequel en arrachait violemment les feuilles, qui s'envolaient dans la plaine comme des bandes de sombres oiseaux.

Tout à coup, mon cheval, qui suivait le milieu de la route au grand galop, fit un écart si violent, si inattendu, qu'il m'envoya rouler à quinze pas sur le revers du chemin.

Après quoi, au lieu de m'attendre, il continua sa route en redoublant de vitesse et en soufflant bruyamment avec ses naseaux.

Je me relevai, tout étourdi de ma chute, qui eût pu être mortelle si, au lieu de tomber sur la terre détrempée des bas côtés, j'étais tombé sur le pavé.

J'eus d'abord l'idée de courir après mon cheval ; mais il était déjà si loin, que je jugeai que ce serait peine perdue. Puis j'avais la curiosité de savoir quel objet l'avait pu si fort épouvanter.

Je me secouai, et, tout chancelant, regagnai le pavé.

A peine avais-je fait quatre pas, que j'aperçus un homme couché en travers de la route. Je crus que c'était quelque paysan ivre ; et, tout en me félicitant de ce que mon cheval ne lui avait point marché sur le corps, je me baissai pour l'aider à se relever.

Je touchai sa main : sa main était roide et glacée.

Je me redressai, regardant autour de moi, et il me sembla qu'à dix pas, dans le fossé, je voyais ramper une forme humaine.

L'idée me vint alors que cet homme immobile était assassiné, et que cette forme humaine qui se mouvait, pourrait bien être celle de son assassin.

Je n'en demandai pas davantage. Je sautai par-dessus le cadavre, et, comme venait de faire mon cheval, je pris le chemin de Villers-Cotterets à grande vitesse.

Sans m'arrêter, sans me retourner, sans respirer, je fis, en dix minutes peut-être, la lieue qu'il me restait à faire, et, haletant, couvert de sueur et de boue, j'arrivai chez ma mère, au moment où le boulanger lui racontait que son cheval venait de rentrer à l'écurie sans moi.

Ma mère était déjà fort effrayée, mais elle le fut bien davantage quand elle me vit.

Je la pris à part et lui racontai tout.

Ma mère me recommanda de ne pas dire un seul mot de ce que j'avais vu.

Si c'est réellement un homme assassiné, pensait-elle, il y aura une enquête, une instruction à Soissons, des assises à Laon ; je serais mêlé à tout cela, forcé, comme témoin, de comparaître à l'instruction et aux assises... Ce seraient des frais et des ennuis inutiles.

Ma mère, sous prétexte que j'étais trop fatigué, se chargea d'aller porter à M. Meunesson la réponse de maître Leroux, tandis que je changeais de linge et d'habits. Le linge était tout trempé de sueur, les habits tout trempés de boue.

La visite de ma mère à M. Meunesson ne fut pas longue. Elle avait hâte de revenir auprès de moi et de me demander de nouveaux détails.

Le retour du cheval sans cavalier avait été mis sur le compte d'une simple chute. Comme la chose n'avait rien d'extraordinaire, le boulanger ne conçut aucun soupçon.

Nous passâmes une partie de la nuit, ma mère et moi, sans fermer l'œil. Nous couchions non seulement dans la même chambre, mais encore dans la même alcôve. Elle ne tarissait pas en questions, et, moi, je ne me lassais pas, tant l'impression était profonde, de lui répéter dix fois le même détail.

Vers une heure de la nuit, nous nous endormîmes, ce qui ne nous empêcha point d'être levés à sept heures du matin.

Toute la ville était en émoi.

Un voiturier de Villers-Cotterets, que j'avais dépassé à moitié de la montagne de Vauciennes, avait rencontré le cadavre, l'avait chargé dans sa charrette, l'avait ramené à la ville, et avait fait sa déclaration.

XLVII

CE QUE C'ÉTAIT QUE L'HOMME ASSASSINÉ, ET CE QUE C'ÉTAIT QUE L'ASSASSIN. — AUGUSTE PICOT. — L'ÉGALITÉ DEVANT LA LOI. — DERNIERS EXPLOITS DE MAROT. — SON EXÉCUTION

Le cadavre avait été conduit à l'hôpital, où il était exposé. — le juge de paix, le maire, ni le brigadier de gendarmerie, ne l'ayant reconnu.

Je voulus tout naturellement aller voir au jour ce qui m'avait fait si grand'peur la nuit. Ma mère me fit promettre de ne rien dire, sachant que, lorsque j'avais promis, je tenais parole.

Le cadavre était abrité sous un hangar et couché sur une table.

C'était celui d'un jeune homme de quinze à seize ans. Il était vêtu d'un mauvais pantalon de toile bleue, d'une grosse chemise déchirée au ventre et ouverte sur la poitrine.

La blessure qui paraissait lui avoir donné la mort était une plaie transversale, ouvrant le crâne au-dessus du cervelet, et qui devait avoir été faite avec un instrument contondant.

Il avait les pieds et les mains nus. Ses pieds semblaient ceux d'un homme habitué à la marche ; ses mains, celles d'un homme habitué au travail.

Au reste, comme je l'ai dit, il était tout à fait inconnu dans le pays.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels chacun divagua à loisir sur cet événement ; puis, tout à coup, le bruit se répandit que l'assassin venait d'être arrêté.

C'était un berger au service de M. Picot.

En effet, du bout de la rue de Largny, vers laquelle tout le monde se précipitait, on vit arriver un homme en blouse, les poucettes aux mains, et marchant entre deux gendarmes à cheval et tenant leur sabre nu.

Le type était celui d'un paysan picard de la plus basse classe, vulgaire et rusé.

On le conduisit à la prison, dont la porte se referma sur lui.

Mais, toute refermée qu'elle était, la porte n'en continua pas moins d'être assiégée par la foule. C'était un trop grave événement que celui qui venait d'arriver pour que toute la ville ne demeurât point sur son pied.

Le juge de paix commença l'instruction ; dans son premier interrogatoire, l'accusé nia tout.

Cependant des preuves terribles s'élevaient contre lui. Les bergers, on le sait, couchent dans une cabane en bois, près du parc de leurs moutons.

La cabane de l'accusé, pendant le jour où avait eu lieu l'assassinat, et pendant la nuit qui avait suivi celle où le cadavre avait été retrouvé ; cette cabane était restée stationnaire à deux cents pas tout au plus de la grande route.

Puis, sur la paille qui, recouverte d'un mauvais matelas, en faisait le fond, on avait reconnu des traces de sang.

En outre, le maillet avec lequel l'accusé enfonçait les piquets de son parc était imprégné de sang à un de ses angles.

Le maillet paraissait être l'instrument à l'aide duquel la plaie mortelle avait été faite.

Malgré toutes ces preuves, comme nous l'avons dit, Marot — c'était le nom de l'accusé — avait nié formellement.

Le juge de paix et le greffier sortirent donc sans avoir rien pu obtenir de lui.

Mais, vers onze heures du soir, il se ravisa, appela le geôlier, nommé Sylvestre, qui, en même temps, était suisse à l'église, et le pria d'aller chercher le juge de paix, en le prévenant qu'il avait des aveux à faire.

Le juge de paix avait averti son greffier, et tous deux s'étaient rendus au cachot de l'accusé.

Cette fois, il ne refusait plus de parler ; il avait, au contraire, toute une histoire à raconter : cette histoire était une accusation de meurtre cootre son maître, Auguste Picot.

Voici l'échafaudage, assez habile, bâti par cet homme dans la solitude de son cachot, et à l'aide duquel il espérait entraîner dans sa complicité un homme assez fort pour se tirer d'affaire avec lui. C'est Marot qui raconte.

Le jour de l'assassinat, un jeune homme qui suivait la grande route, cherchant de l'ouvrage, aperçut dans la plaine Marot, occupé à changer son parc de place.

Le jeune homme avait quitté la grande route et était venu droit au berger, au moment où celui-ci enfonçait son dernier piquet

Alors, il lui avait exposé sa misère ; il lui avait dit que, n'ayant pas de quoi acheter du pain, il avait traversé la ville sans manger, trop fier qu'il était pour demander l'aumône ; mais que, l'ayant aperçu, lui, l'homme du peuple, il n'avait pas craint de venir à lui, pour lui tendre la main comme à un frère et lui demander la moitié de son pain.

Marot avait, en effet, tiré de sa cabane un de ces petits pains ronds et épais, comme les fermiers en distribuent le matin à leurs journaliecs, et avait partagé le pain avec le voyageur, qui s'était assis près de lui.

Tous deux, adossés à la cabane, avaient commencé à déjeuner Tout à coup, — c'est toujours Marot qui parle, — Auguste Picot était arrivé au grand galop de son cheval, et, s'avançant avec brutalité vers son berger :

— Misérable ! lui avait-il dit, crois-tu que je te donne mon pain pour le faire manger à des vagabonds et à des mendiants ?

L'étranger avait voulu répondre, excuser le berger ; mais Picot — toujours suivant l'accusateur — avait poussé son cheval sur lui avec tant de brutalité, que le jeune homme, pour ne pas être foulé aux pieds, avait été forcé de lever son bâton.

A ce geste de défense personnelle, le cheval de Picot, ayant fait un tête à la queue, avait rué des deux pieds de derrière, et, de l'un de ses deux pieds, avait atteint le jeune homme dans la poitrine.

Le jeune homme était tombé sans connaissance.

Alors, meurtrier involontaire, Picot s'était décidé à devenir assassin : d'un accident qu'il voulait cacher, il avait fait un crime.

Regardant autour de lui, il avait vu à terre le maillet avec lequel Marot venait d'enfoncer les piquets de son parc, et, d'un coup violemment asséné derrière la tête, avait achevé le malheureux voyageur, qui n'était qu'évanoui.

La mort avait été presque instantanée.

Puis, — remarquez bien que ce n'est pas moi qui parle, mais que c'est l'accusateur, — Picot avait fait toute sorte de promesses au berger pour que celui-ci l'aidât à cacher son crime.

Le berger avait eu la faiblesse de se laisser toucher par les supplications de son maître ; il avait consenti à recéler le cadavre dans sa cabane.

De là les vestiges sanglants qui avaient taché la paille et le matelas.

Le soir arrivé, Picot devait revenir à la cabane ; alors on prendrait le cadavre, et, profitant de l'obscurité, on le transporterait dans le moulin à vent dont Picot avait la clef.

Les deux complices entrés, la porte se serait refermée sur eux et sur le cadavre ; on aurait creusé une fosse, et l'on y aurait enterré le malheureux voyageur.

Mais, comme ils traversaient la route le bruit d'un cheval, arrivant au galop, les avait effrayés ; ils avaient laissé glisser le cadavre de leurs mains, et avaient tiré chacun de son côté.

Dix minutes après, ils étaient revenus ; mais alors c'étaient le voiturier et sa voiture qui avaient apparu au haut de la montagne de Vauciennes, et ils avaient été forcés d'abandonner de nouveau leur sombre besogne.

Cette fois, le voiturier avait relevé le cadavre et l'avait rapporté, comme on a vu, à Villers-Cotterets. Toute espérance de cacher le crime leur avait donc échappé, et ils n'avaient plus dû se préoccuper que d'une chose : c'était de se sauvegarder eux-mêmes.

Marot avait été pris, avait essayé de nier d'abord ; mais ensuite il avait réfléchi, et il aimait mieux avouer le rôle passif qu'il avait joué dans toute cette affaire que de risquer sa vie dans une dénégation complète.

Nous venons de le voir, la fable était assez habilement conçue, non pas pour amener la conviction chez le juge, mais au moins pour le mettre dans la nécessité d'arrêter Picot.

Aussi, le matin venu, apprit-on tout à la fois la dénonciation du berger et l'arrestation de son maître.

La nouvelle fit grand bruit. Picot n'était pas aimé ; il était riche, beau garçon, vigoureux de corps, hautain de parole ; qualités et défaut qui, dans une petite ville, constituent fatalement l'impopularité.

Picot, en réalité, n'avait jamais fait de mal à personne. Eh bien, à la première nouvelle du malheur qui lui arrivait, il eut la moitié de la ville contre lui.

C'était, en vérité, une famille malheureuse que cette famille Picot, et Dieu lui faisait payer bien cher la richesse qu'il lui donnait.

Quatre ans auparavant, Stanislas Picot, on se le rappelle, s'était tué à la chasse. Deux ans auparavant, la ferme avait brûlé, et voilà qu'aujourd'hui le fils aîné était accusé d'assassinat.

L'enquête se poursuivit activement ; il fut décidé qu'on ferait, le lendemain, une visite sur les lieux : le procureur du roi était arrivé de Soissons.

Je me rappellerai toujours l'effet terrible que me produisit la vue de ce cortège traversant la grande place. En tête marchaient les autorités de la ville et le procureur du roi ; puis Picot, entre deux rangs de gendarmes, placés les uns devant, les autres derrière lui ; puis le berger, entre deux autres rangs de gendarmes, disposés de la même façon ; puis toute la ville : les uns sur les portes et aux fenêtres, les autres suivant le cortège.

Tout cela marchait d'un pas rapide, car il pleuvait. On parle de l'égalité devant la loi ; et les juges avaient cru faire de l'égalité en plaçant ces deux hommes à pied, l'un comme l'autre, entre un nombre égal de gendarmes.

Seulemeot, ils avaient oublié la différence des impressions qui, dans deux organisations différentes, placées relativement l'une au bas, l'autre au haut de l'échelle sociale, assaillaient ces deux cœurs.

Certes, toutes les tortures de la situation étaient pour l'homme élevé.

Pour l'autre, il y avait presque triomphe ; il avait d'un mot, attiré au même niveau que lui un homme placé si fort au-dessus de lui, que, huit jours auparavant, il en recevait son pain, son salaire, et ne lui parlait que le chapeau à la main.

Aussi, sur le visage ignoble de cet homme, rayonnait la basse satisfaction de la vengeance.

En outre, il avait les sympathies des hommes de sa classe, qui le regardaient comme une victime, et même de quelques organisations envieuses placées dans des classes plus élevées.

Quant à Picot, son visage était calme ; mais on sentait bouillonner dans cette large poitrine la colère, la honte et l'orgueil révoltés.

Non ! la justice ne traitait pas ces deux hommes d'une manière égale, par cela même qu'elle les traitait en égaux.

Le lendemain, ce fut une autre cérémonie non moins sombre : on procéda à l'exhumation.

Toute la discussion porta sur la poitrine meurtrie du jeune homme. Le berger prétendait qu'elle avait été meurtrie par le coup de pied du cheval. Picot répondait que, si elle eût été meurtrie par un coup de pied de cheval, par un seul surtout, assez violent pour amener l'évanouissement, les contours du fer seraient tracés sur cette poitrine, meurtrie, c'est vrai, — mais bien plus probablement par les sabots du berger, que par le fer de son cheval.

Les deux accusés furent envoyés dans les prisons de Soissons

Au bout d'un mois, une ordonnance de non-lieu fut rendue en faveur de Picot.

Il revint dans sa famille. Mais le coup avait été si violent, qu'il avait brisé l'avenir de cet homme. De hautain qu'il avait été, il devint misanthrope ; il se renferma dans sa propriété de Noue, évita toutes les réunions des jeunes gens de son âge, et finit par épouser la fille d'un gendarme, qui depuis longtemps était sa maîtresse

Sans doute, — car il y a une récompense au bout de tout malheur non mérité, — sans doute, c'est une voie douloureuse par laquelle la Providence l'a conduit à la simplicité et au bonheur.

Il a d'abord eu une grande joie, la joie réelle de ce monde : son père et sa pauvre mère, qu'il aimait tant, sont morts près de lui dans la plus extrême vieillesse.

Le berger fut condamné à douze ou quinze ans de prison, je crois, *pour avoir volé des habits trouvés sur un homme mort.*

Étrange jugement, qui constatait un crime, mais sans désigner de criminel !

Maintenant, voici de nouveaux détails que j'ai recueillis depuis le procès :

Le jeune homme que j'avais trouvé assassiné, le 13 septembre 1816, se nommait Félix-Adolphe-Joseph Billaudet ; il était fils de François-Xavier-Léger Billaudet, huissier audiencier près le tribunal de première instance de l'arrondissement de Strasbourg ; il était né à Strasbourg le 1er avril 1801, et avait, par conséquent, à l'époque de sa mort, quinze ans six mois et douze jours.

Il était domestique chez M. Maréchal, inspecteur forestier à Vervins, et porteur, lors de l'assassinat, d'un passe-port pour Paris délivré à Vervins le 8 septembre 1816.

Probablement, à cette heure, le père et la mère de ce pauvre enfant sont morts, et je suis peut-être le seul au monde qui, dans ce retour vers ma jeunesse, pense encore à lui.

Quant à Marot, en sortant de prison, il revint dans le pays et se fixa d'abord dans le village de Vivières, où il exerça la profession de boucher.

Puis, de là, les affaires allant mal, à ce qu'il paraît, il alla s'établir à Chelles, petit village situé à deux ou trois lieues de Villers-Cotterets

Quelque temps après ce déménagement, sa femme mourut d'une façon étrange et fatale. En tirant de l'eau dans un puits, elle pesa sur le boulon de la poulie, qui cassa : elle fut précipitée de trente pieds, et mourut noyée.

Cette mort fut regardée comme un accident.

Un peu plus tard, on trouva enterré, à un ou deux pieds de profondeur seulement, entre Vivières et Chelles, le cadavre d'un jeune charretier qui paraissait avoir été assassiné d'un coup de pistolet tiré à bout portant dans le dos.

Malgré toutes les recherches qui furent faites, on ne put découvrir l'assassin ou les assassins.

Enfin, plus tard encore, Marot alla lui-même faire chez le juge de paix la déclaration d'un nouvel événement qui venait de se passer. Un jeune peintre-vitrier, qui était venu lui demander l'hospitalité, faute d'argent pour aller à l'auberge, et à qui il l'avait généreusement accordée, était mort, pendant la nuit, dans le grenier où il lui avait étendu une botte de paille, d'une colique de *miserere*.

On enterra le jeune peintre.

Peu de jours après, des poules qu'avait Marot furent trouvées mortes dans les cours et dans les jardins voisins.

Elles paraissaient empoisonnées.

On rapprocha les faits, et l'on commença de prendre des soupçons.

Marot fut arrêté. Son propre enfant déposa contre lui et le fit condamner.

Le jeune peintre avait été empoisonné par sa soupe. Le poison à l'aide duquel le crime avait été exécuté était de l'arsenic, versé par Marot dans son assiette.

Le jeune homme se plaignait que la soupe avait un singulier goût ; le fils de Marot en prit une cuillerée dans son assiette et la goûta ; il fut de l'avis du peintre.

— La soupe, répondit Marot, a un drôle de goût parce qu'elle est faite avec une tête de cochon. Quant à toi, gourmand, ajouta-t-il en s'adressant particulièrement à son fils, mange ta soupe, et laisse ce garçon manger la sienne : chacun sa part.

Cependant, le goût de cette soupe était tellement âcre, que le jeune peintre en avait laissé la moitié. On avait jeté le reste sur le fumier ; les poules l'avaient mangé, et, poursuivies par la douleur, s'étaient éparpillées à droite et à gauche, dénonçant de leur côté l'empoisonnement par leur mort.

Cette fois les charges qui s'élevaient contre Marot furent si fortes, qu'il ne put nier.

Alors voyant qu'il n'y avait plus de salut à espérer pour son dernier crime, il avoua tous les autres.

Il avoua que c'était lui qui avait tué Billandet, pour lui prendre six à huit francs qu'il avait sur lui.

Il avoua qu'il avait limé le boulon de la poulie, pour que sa femme, qui venait de lui faire une donation, fût précipitée dans le puits, et se tuât en tombant ou s'y noyât.

Il avoua que c'était lui qui avait tué d'un coup de pistolet à bout portant, et pour lui voler trente francs qu'il venait de recevoir, le jeune charretier dont le cadavre avait été retrouvé entre Chelles et Vivières.

Il avoua, enfin, que c'était lui qui, pour lui voler douze francs, avait empoisonné le jeune peintre-vitrier, en jetant de l'arsenic dans son assiette.

Marot fut condamné à mort et exécuté à Beauvais en 1828 ou 1829.

XLVIII

LE PRINTEMPS A VILLERS-COTTERETS. — LA FÊTE DE LA PENTECOTE. — L'ABBÉ GRÉGOIRE M'INVITE A FAIRE DANSER SA NIÈCE. — LES LIVRES ROUGES. — « LE CHEVALIER DE FAUBLAS ». — LAURENCE ET VITTORIA. — UN MUSCADIN DE 1818.

« O jeunesse ! printemps de la vie ! O printemps ! jeunesse de l'année ! » a dit Métastase.

On était au commencement de 1818. J'allais avoir seize ans au mois de juillet

Le mois de mai, ce favori de l'année, riche et beau partout, est plus riche et plus beau à Villers-Cotterets que partout ailleurs.

Il est difficile de se faire une idée de ce qu'était, à cette époque du siècle et de l'année, ce beau parc dont mon cœur porte encore le deuil, et qu'un ordre de Louis-Philippe a fait abattre depuis.

Le dessin en était simple et grand à la fois. Au château immense, et qui domine la pelouse, se rattachaient, comme deux ailes, deux magnifiques massifs de verdure, plus longs que larges, dont une extrémité touchait aux murs du château et dont l'autre allait rejoindre deux allées de marronniers gigantesques, formant d'abord les deux faces latérales d'un grand carré, puis se rapprochant l'une de l'autre diagonalement pour s'arrêter avant de se rejoindre, et pour continuer à s'enfoncer à perte de vue, en laissant entre elles deux un large espace vide, jusqu'à une lieue de la montagne de Vivières, bornant l'horizon, avec ses éboulements de terre rougeâtre et ses touffes de genêts aux fleurs d'or.

L'hiver, tout cela dormait ; tout cela était triste, solitaire, muet ; les oiseaux semblaient avoir émigré vers des contrées moins désolées. Des nuées de corbeaux, adoptant certains arbres plus élevés que les autres, demeuraient seuls propriétaires obstinés de ce magnifique domaine ; on eût dit ces invasions de barbares sous lesquels on voit se ruiner les terres et se dessécher les forêts.

Cela durait quatre mois de l'année.

Mais, dès le commencement d'avril, l'herbe perçait la terre, bravant le givre, qui, chaque matin, en faisait un tapis d'argent ; mais, dès le commencement d'avril, ces arbres, si nus, si désolés, si morts, commençaient à revêtir le velours cotonneux de leurs bourgeons. Les oiseaux endormis... — où dorment les oiseaux ? on n'en sait rien ; — les oiseaux endormis se réveillaient, voltigeant dans les branches, où bientôt ils devaient construire leurs nids. Puis, à partir de ce moment, chaque jour du mois, chaque heure du jour apportait son changement à ce grand réveil de la nature. Des marronniers, des tilleuls et des hêtres, partaient les premières avant-gardes du printemps. Les pâquerettes étoilaient la pelouse ; les boutons d'or s'enrichissaient ; dans l'herbe, déjà haute, on entendait chanter les grillons. Les papillons, ces fleurs volantes qui éclosent dans les airs, venaient caresser les fleurs de la terre. Les beaux enfants sortaient de la ville avec des robes blanches et des rubans roses, et venaient se rouler sur l'herbe. Tout se peuplait, tout s'animait, tout vivait. Le printemps était arrivé sur les premières brises de mai, et, dans la vapeur du matin, on croyait le sentir passer, secouant ses cheveux, et ranimant le monde au souffle de son haleine parfumée.

Aussi était-ce cette époque de joyeuse renaissance que la ville avait choisie pour sa fête ; fête charmante, toujours somptueuse, car c'était la nature qui se chargeait d'en faire les frais

Cette fête, je crois l'avoir dit déjà, tombait à la Pentecôte, et durait trois jours.

Pendant trois jours, le parc s'emplissait de bruits charmants et de rumeurs joyeuses qui s'éveillaient dès le matin et ne s'éteignaient que bien avant dans la nuit. Pendant trois jours, les pauvres oubliaient leur misère, et, ce qui est bien plus extraordinaire, les riches oubliaient leurs richesses. Le parc réunissait toute la ville, confondue en une grande famille : puis cette famille, appelant à elle tous ses rameaux, parents, amis, connaissances, la population se quadruplait. On venait de la Ferté-Milon, de Crépy, de Soissons, de Château-Thierry, de Compiègne, de Paris ! Quinze jours d'avance, toutes les places étaient retenues aux diligences. Alors, il fallait inventer d'autres moyens de transport ; on voyait arriver chevaux, carrioles, tilburys, voitures de poste ; tout cela s'encombrait dans les deux seuls hôtels du pays, au *Dauphin* et à la *Boule d'or*. Pendant trois jours, la petite ville ressemblait à un corps trop plein de sang, dont le cœur battrait dix fois pour une. Mais, dès le mercredi la ville commençait à rejeter ce trop-plein, qui s'écoulait peu à peu les jours suivants. Tout reprenait successivement son aspect ordinaire. Les grands bois, troublés pendant trois jours dans leurs ombres les plus épaisses, retrouvaient leur solitude, leur silence. Les marronniers redevenaient le domaine des oiseaux, qui, tout en voletant dans leurs branches, en faisaient tomber une neige de fleurs. Enfin, la pelouse, foulée aux pieds et dépouillée de ses fleurs, se redressait peu à peu, attirée par le soleil, et venait offrir d'elle-même à la main dévastatrice des enfants une seconde moisson de pâquerettes et de boutons d'or.

Cette année-là, à cette belle fête de la Pentecôte, étaient venues deux étrangères

L'une était la nièce de l'abbé Grégoire, et se nommait Laurence. Son nom de famille, je l'ai oublié.

L'autre était une amie à elle. Elle se prétendait Espagnole, et se nommait Vittoria.

Cette nouvelle m'avait été annoncée par l'abbé Grégoire

Un matin, il était entré à la maison et m'avait fait frémir.

— Approche, garçon, m'avait-il dit.

Et je m'étais approché, sans trop savoir ce qu'il voulait de moi

— Plus près, avait-il dit, plus près encore .. Tu sais que je suis myope . Là, bien

En effet, le pauvre abbé était myope comme une taupe.

— Tu sais danser, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur l'abbé ?

— Dame ! tu te rappelles que, dans ta dernière confession, tu t'es accusé d'avoir été à la comédie, à l'opéra et au bal ?

En effet, dans un de ces examens de conscience que l'on vend tout imprimés, pour aider les mémoires paresseuses ou recalcitrantes, j'avais vu que c'était un péché que d'aller à la comédie, à l'opéra et au bal ; et, comme, lors du voyage que j'avais fait à Paris avec mon père, à l'âge de trois ans, j'avais vu jouer à l'Opéra-Comique *Paul et Virginie* ; comme j'avais depuis été au spectacle, lorsque par hasard étaient passés des comédiens ambulants à Villers-Cotterets ; comme, enfin, j'avais été au bal chez madame Deviolaine quand, à la fête d'une de ses filles, elle donnait un bal, je m'étais naïvement accusé d'avoir commis ces trois péchés ; ce qui avait beaucoup fait rire le bon abbé Grégoire, qui venait, comme on le voit, de révéler le secret de la confession.

— Eh bien, oui, je sais danser, répondis-je. Après ?...

— Fais-moi un entrechat.

L'entrechat était mon fort. On dansait encore à l'époque où j'ai appris à danser. Depuis, on s'est contenté de marcher ; ce qui est bien plus commode... et bien moins difficile à apprendre

Je battis un quatre sur place

— Très bien ! me dit l'abbé Alors tu feras danser ma nièce, qui vient à la Pentecôte

— Mais c'est que je n'aime pas la danse, répondis-je assez brutalement

— Bah ! par galanterie, tu feras semblant de l'aimer.

— Ta cousine Cécile a bien raison de dire que tu ne seras jamais qu'un ours, ajouta ma mère en haussant les épaules.

Cette accusation me fit réfléchir.

— Pardon, monsieur l'abbé, dis-je ; je ferai tout ce que vous voudrez.

— A la bonne heure ! dit l'abbé ; et, pour te faire faire connaissance avec nos Parisiennes, dimanche, après la grand'messe, tu viendras déjeuner avec nous.

J'avais huit jours pour me préparer à mes fonctions de cavalier servant

Pendant ces huit jours, il arriva un grand événement.

Au moment de son départ, mon beau-frère avait laissé à Villers-Cotterets une partie de sa bibliothèque.

Parmi ces livres, il y avait un ouvrage couvert d'un papier glacé rouge, et divisé en huit ou dix volumes.

Mon beau-frère l'avait fait remarquer à ma mère.

— Vous pouvez lui laisser tout lire, avait-il dit, excepté ce livre-là.

J'avais jeté un coup d'œil de côté sur le livre, me promettant bien, au contraire, que ce serait celui-là que je lirais.

Mon beau-frère parti, j'avais laissé passer quelques jours, puis je m'étais mis à la recherche de ces fameux livres rouges qu'il m'était défendu de lire.

Mais j'avais eu beau retourner la bibliothèque de fond en comble, il m'avait été impossible de mettre la main dessus.

J'y avais renoncé

Tout à coup, cette idée que j'allais être le cavalier d'une jeune demoiselle de vingt-deux à vingt-quatre ans m'avait fait jeter les yeux sur ma garde-robe

Presque toutes mes vestes avaient des pièces au coude ; presque tous mes pantalons avaient des reprises aux genoux.

Le seul costume présentable que j'eusse était mon costume de première communion : culotte de nankin, gilet de piqué blanc, habit bleu barbeau à boutons d'or

Heureusement, tout avait été tenu de deux pouces trop long, de sorte que tout n'était encore que d'un pouce trop court.

Il y avait dans le grenier un grand bahut · dans ce bahut étaient des redingotes et des pantalons de mon père, des redingotes, des vestes et des culottes de mon grand-père : le tout en fort bon état.

Ces vêtements, destinés par ma mère à entretenir ma toilette au fur et à mesure que je grandirais, étaient garantis des vers par des bottes de vétyver et des sachets de camphre.

Jamais je ne m'étais inquiété de ma toilette, et jamais, par conséquent, il ne m'avait pris l'idée de visiter cette armoire.

Mais, promu par l'abbé Grégoire, qui avait vu en moi un danseur sans conséquence, au grade de sigisbé de sa nièce, une nouvelle préoccupation entra dans mon esprit.

Je me sentis atteint d'un grain de coquetterie

Sans rien dire à ma mère, car j'avais mes projets je montai au grenier , je m'enfermai pour ne pas être dérangé dans ma perquisition, et j'ouvris l'armoire.

Il y avait de quoi satisfaire le fashionable le plus exigeant : depuis la veste de satin broché jusqu'au gilet rouge, brodé d'or ; depuis la culotte de reps jusqu'au pantalon de peau

Mais, surtout, ce qu'il y avait sous tous ces habits, ce qu'il y avait au fond de cette mystérieuse armoire, c'étaient ces fameux volumes couverts de papier rouge, et qu'il m'était si expressément défendu de lire.

J'ouvris vivement le premier qui me tomba sous la main, et je lus : *Aventures du chevalier de Faublas*.

Le titre ne disait pas grand'chose, mais les gravures m'en apprirent un peu plus.

Une vingtaine de lignes que je dévorai m'en apprirent un peu plus que les gravures.

Je réunis les quatre premiers volumes, que je cachai, précieusement espacés sur ma poitrine. Je boutonnai ma veste par-dessus ; je descendis sur la pointe du pied ; je passai par l'allée de M. Lafarge, au lieu de passer par la boutique, de manière que je gagnai le parc, tout courant. Je m'enfonçai dans son coin le plus sombre et le plus retiré ; et, là, bien sûr de n'être point dérangé, je commençai ma lecture.

Le hasard m'avait quelquefois mis sous la main des livres obscènes.

Un marchand ambulant, qui ostensiblement vendait des gravures, et, sous le manteau, des livres défendus, passait deux ou trois fois par an à Villers-Cotterets, marchant péniblement sur deux jambes de bois, et se donnant pour un vieux militaire.

L'argent que j'avais tiré à grand'peine de ma pauvre mère, avait passé plus d'une fois à ces achats clandestins. Mais un sentiment de délicatesse qui était en moi, et qui fait que, des six cents volumes que j'ai écrits, il n'y en a pas quatre que la main de la mère la plus scrupuleuse doive cacher à sa fille, ce sentiment, que je remercie Dieu de m'avoir donné, m'avait toujours fait jeter loin de moi ces livres à la dixième page et à la seconde gravure.

Il n'en fut pas de même de *Faublas*. — *Faublas* est sans contredit un mauvais livre au point de vue de la moralité, un charmant roman au point de vue du caprice ; roman plein d'invention, offrant des types variés, un peu exagérés sans doute, mais qui avaient leurs modèles dans la société de Louis XV.

Aussi éprouvai-je autant d'attrait à lire *Faublas* que j'avais éprouvé de répugnance à lire *Thérèse philosophe*, *Félicia* ou *Mes Fredaines*, ces sales élucubrations, qui souillèrent obstinément la presse pendant toute la dernière partie du XVIIIe siècle.

A compter de ce moment, je découvris en moi une vocation que je ne m'étais jamais reconnue, ni même soupçonnée jusque-là : celle de devenir un second Faublas.

Il est vrai que je l'abandonnai vite, et que, sur la liste des nombreux défauts qu'on m'a reprochés, on n'a jamais inscrit la fatuité.

J'avais donc une magnifique théorie de la séduction toute faite, quand arriva le dimanche de la Pentecôte, et quand je fus présenté, avec mon habit bleu barbeau et mes culottes de nankin, aux deux charmantes Parisiennes.

L'une, mademoiselle Laurence, grande, mince, à la taille flexible, au caractère moitié railleur, moitié indolent, blonde de cheveux, fraîche de peau, mise avec cette grâce élégante des Parisiennes, était, comme je l'ai dit, la nièce du bon abbé.

L'autre, mademoiselle Vittoria, pâle, grasse, légèrement touchée de petite vérole, hardie de poitrine, cambrée de hanches, ardente de regard, représentait assez exactement, par la matité de son teint, le velouté de ses yeux, la souplesse de sa taille, le type espagnol de Madrid.

Soit que je crusse devoir, par le choix qu'avait fait d'avance de moi M. Grégoire, me consacrer plus spécialement à sa nièce, soit que cet air de douce candeur répandu sur son visage m'eût séduit au premier abord, c'est à mademoiselle Laurence que je consacrai mes premiers soins.

C'est donc à elle que j'offris mon bras, lorsque, après le dîner, il fut question d'aller faire une promenade dans le parc.

Je ne dissimulerai pas que j'étais fort gêné, et que cette gêne devait me rendre fort ridicule et fort maladroit. Ma mise, d'ailleurs, parfaite pour un enfant faisant sa première communion en 1816, était un peu excentrique pour un jeune homme faisant ses premiers pas dans le monde en 1818. La culotte, à cette époque, n'était plus portée que par les obstinés. Or, les obstinés, portant la culotte, appartenaient presque tous au siècle précédent : il en résultait que moi, presque enfant, moi qu'on ne se fût point étonné de voir avec un col rabattu, une veste ronde et un pantalon garni, j'étais vêtu comme un vieillard, — anachronisme que faisait ressortir encore davantage la charmante coquette que je tenais au bras, laquelle savait si bien que le ridicule qui courait après son cavalier ne pouvait l'atteindre, qu'elle demeurait, au milieu des sourires que je traversais, et des regards curieux qui nous suivaient, calme comme les divinités de Virgile, qui passent au milieu des hommes, s'inquiétant peu

d'être vues parce qu'elle ne daignent pas regarder. Mais il n'en était pas de même de moi : je me sentais rougir à tout moment, et, quand arrivait quelqu'un de ma connaissance, au lieu de chercher orgueilleusement son regard, je détournais sans affectation la tête.

C'est que, comme le cerf de la fable, je venais de m'apercevoir que j'avais d'assez pauvres jambes.

Parce que j'avais hérité des culottes de mon père, ma pauvre mère s'était figuré que j'avais hérité en même temps de ses mollets.

Ils ont poussé depuis, c'est vrai, mais comme affaire de luxe quand on ne portait plus du tout de culottes courtes.

— Ah ! ah ! dit-il, voilà Dumas qui va refaire sa première communion ; seulement, il a changé de cierge.

L'épigramme vint me frapper en plein visage ; je pâlis et fus prêt à quitter le bras de ma compagne. Sans doute s'aperçut-elle de mon trouble, car, faisant comme si elle n'avait rien entendu :

— Quel est, me demanda-t-elle, ce jeune homme qui vient de passer ?

— C'est, répondis-je, un certain M. Miaud, employé au dépôt de mendicité.

J'avoue que j'appuyai sur ces derniers mots avec délices ; il me semblait qu'ils devaient faire modifier la bonne opi-



Je fus présenté aux charmantes Parisiennes.

Le pis de tout cela est que les deux étrangères faisaient de moi un centre de curiosité. Mademoiselle Vittoria marchait immédiatement après nous, donnant le bras à la sœur de l'abbé, petite bossue pleine d'excellentes qualités pour son frère, mais dont la mise simple et la difformité ressortaient d'autant mieux près de la mise élégante et de la riche et plantureuse taille de l'Espagnole.

De temps en temps, les deux jeunes filles se regardaient. Un sourire que je ne voyais pas, mais que, pour ainsi dire, je sentais, s'échangeait entre elles ; et ce sourire, qui me faisait monter la honte au front, semblait dire : « Ah ! chère amie, dans quel guêpier sommes-nous tombées ! »

Un mot redoubla mon embarras, et le tourna en colère.

Un jeune Parisien, employé depuis deux ou trois ans au château, doué de toutes les qualités qui me manquaient, c'est-à-dire blond, rose, grassouillet, mis à la dernière mode, nous croisa, et, nous regardant avec un lorgnon suspendu à une petite chaîne d'acier :

nion que ma belle compagne paraissait avoir, au premier abord, conçue de ce muscadin.

— Ah ! dit-elle, c'est singulier, je l'eusse pris pour un Parisien.

— Et à quoi ? demandai-je.

— A sa mise.

Je suis convaincu que le trait était parti sans intention ; mais, comme la flèche barbelée du Parthe, il n'en pénétra pas moins au plus profond de mon cœur.

« Sa mise ! » C'était donc une chose bien importante que la mise ; on pouvait donc, sur la mise d'un homme, se faire du premiere coup, en bien ou en mal, une idée de son intelligence, de son esprit ou de son cœur.

C'était un éclair qui illuminait tout à coup mon ignorance : « Sa mise ! »

Il était, en effet, parfaitement mis à la mode de 1818 ; il portait un pantalon collant café clair, avec des bottes à cœur plissées sur le cou-de-pied, un gilet chamois à bou-

tons d'or ciselés et un habit brun à haut collet. Dans la poche de son gilet dormait un lorgnon d'or, soutenu par une fine chaîne d'acier, et, au gousset de son pantalon, un monde de petites breloques tremblait coquettement.

Je poussai un soupir, et je me promis, à quelque prix que ce fût, d'avoir tout cela.

XLIX

JE FRANCHIS LE « HAHA ». — IL SURVIENT UN ACCROC. — LES DEUX PAIRES DE GANTS. — LA CONTREDANSE. — TRIOMPHE DE FOURCADE. — J'EN RAMASSE LES MIETTES. — LA VALSE. — L'ENFANT COMMENCE A DEVENIR HOMME.

Nous accomplîmes la promenade obligée de tout bourgeois de la ville, ou de tout étranger qui vient la visiter : nous suivîmes la grande et magnifique allée de marronniers, toute chargée de fleurs, jusqu'à sa limite, c'est-à-dire jusqu'à un énorme saut de loup creusé à fleur de terre, et appelé le *Haha*, sans doute à cause de l'exclamation qu'il arrache aux promeneurs ignorants de son gisement, et qui l'aperçoivent tout à coup.

Je crus que le moment était arrivé de rattraper un peu de ma supériorité perdue.

On sait que j'étais d'une certaine adresse ou d'une certaine force à tous les exercices du corps. Je sautais surtout parfaitement.

— Vous voyez bien ce fossé-là, dis-je à ma compagne, comme une chose qui devait l'émerveiller ; eh bien, je saute par-dessus.

— Vraiment ? dit-elle d'un air insoucieux. Il me semble bien large.

— Il a quatorze pieds . Je vous réponds que M. Miaud n'en ferait pas autant.

— Il aurait bien raison, répondit-elle ; à quoi cela pourrait-il lui servir ?

Je fus tout étourdi de la réplique. J'avais vu que, lorsque Pizarre conquit le Pérou, un de ses lieutenants, poursuivi par les naturels du pays, avait, à l'aide de sa lance appuyée au fond d'une petite rivière, franchi cette petite rivière, large de vingt-deux pieds.

J'avais trouvé cela merveilleux, et j'avais longtemps rêvé à la possibilité d'en faire autant dans un grand péril.

Or, j'étais arrivé à sauter quatorze pieds, avec mes propres forces et sans le concours d'aucune lance : cet acte d'agilité émerveillait mes camarades, dont deux ou trois seulement pouvaient lutter avec moi. Comment donc laissait-il si froide ma belle Parisienne ?

Je me figurai que cette froideur venait de son incrédulité.

— Vous allez voir, lui dis-je.

Et, sans écouter ses observations, je pris mon élan, et, d'un bond qu'eût envié Auriol, je me trouvai au delà du fossé.

Mais Auriol fait ses exercices avec un pantalon large, tandis que, moi, je faisais les miens avec une culotte étroite. Lorsque je retombai, pliant sur mes genoux, un sinistre craquement se fit entendre ; une impression d'air me frappa vers la partie inférieure de ma personne : je venais de crever le fond de ma culotte.

Le coup était décisif ; je ne pouvais ramener ma belle Parisienne à la salle de danse, et me livrer au moindre exercice chorégraphique sous le poids d'un pareil accident ; je ne pouvais lui dire ce qui venait de m'arriver et lui demander congé pour une demi-heure. Je résolus donc de prendre congé sans le demander ; et, en effet, sans prononcer une seule parole, sans donner aucune explication, je partis d'une course effrénée, me dirigeant vers la maison, distante de plus d'une demi-lieue, au milieu des promeneurs étonnés, et se demandant si mon passage rapide, à travers la foule était le résultat d'un pari ou d'un accès subit d'aliénation mentale.

J'arrivai à la maison dans l'état, à peu près, où mon père arriva au trou Jérémie, le jour où il avait fait la rencontre d'un caïman, et s'était amusé à lui jeter des pierres.

En m'apercevant, ma pauvre mère fut effrayée de l'état de surexcitation dans lequel j'étais. Haletant, sans voix, près d'étouffer, je ne pus répondre à ses questions que par ce geste peu respectueux que le Napolitain se permet à l'endroit de son Vésuve, quand il croit avoir à s'en plaindre ; mais ma mère ne vit dans ce geste que ce qui y était réellement, c'est-à-dire un appel à son obligeance pour réparer l'accident qui venait d'arriver.

Cinq minutes après, grâce à l'agilité d'une aiguille exercée à de semblables réparations, la solution de continuité avait disparu.

J'avalai un grand verre de cidre que nous faisions nous-mêmes avec des pommes sèches, et je repris ma course vers le Parterre aussi vivement que j'en étais revenu.

Cependant, quelque vitesse que j'eusse mise dans ma course, je ne pus arriver à la salle de danse que dix minutes après mes deux Parisiennes ; elles venaient de se mettre en place. — Mademoiselle Vittoria dansait avec Niguet ; mademoiselle Laurence dansait avec Miaud.

En prenant pour théâtre les mêmes localités, j'ai raconté les douleurs imaginaires d'Ange Pitou ; je n'ai eu qu'à les calquer sur des douleurs réelles.

Pendant toute cette contredanse, mes yeux ne quittèrent pas la belle Laure, — on l'appelait ainsi, dans l'intimité de la famille, par abréviation ; — à chaque sourire qu'elle échangeait avec son danseur, le rouge de la colère et de la honte me montait au front ; il me semblait que j'étais l'objet de la conversation, et que cette conversation ne devait avoir rien de flatteur pour mon amour-propre.

La contredanse finie, Miaud reconduisit Laure à sa place. Je m'approchai aussitôt du banc sur lequel nos deux Parisiennes étaient assises, élégantes et belles parmi les plus élégantes, les plus belles et les plus aristocratiques jeunes filles des environs.

Vers le milieu de l'espace que j'avais à franchir pour arriver jusqu'à elles, je rencontrai Miaud.

— Voilà, dit-il en me croisant, et comme s'il se fût parlé à lui-même, voilà ce que c'est que de porter des culottes !

On devine que cette apostrophe fut loin de changer en tendresse le mouvement de répulsion que m'inspirait un homme dans lequel je sentais déjà un rival. Mais je compris tout le ridicule qu'il y aurait à moi de chercher querelle à Miaud pour une pareille cause, et je continuai mon chemin.

Arrivé derrière ma Parisienne :

— C'est moi, mademoiselle Laure, dis-je.

— Ah ! tant mieux ! répondit-elle ; en vous voyant partir ainsi, je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

La conversation prenait, du premier coup, une tournure assez embarrassante.

— En effet, mademoiselle, répondis-je en balbutiant, je m'étais aperçu que...

— Que vous aviez oublié vos gants ; je comprends cela. Vous ne vouliez pas danser sans gants, et vous aviez raison.

Je jetai les yeux sur mes mains nues, et je devins pourpre. Je portai machinalement mes mains à mes poches.

Hélas ! je n'avais pas de gants.

Je fis un pas en arrière, et jetai avec égarement les yeux autour de moi.

Un jeune homme, nommé Fourcade, envoyé de Paris pour établir et diriger à Villers-Cotterets une école d'enseignement mutuel, était justement à quatre pas de moi, occupé, à mettre avec assez de difficulté une paire de beaux gants tout neufs, dont il venait évidemment de faire, un quart d'heure auparavant, l'acquisition.

Fourcade était un charmant garçon qui m'avait, malgré notre différence d'âge, pris en affection. Il appartenait presque autant au siècle qui venait de finir qu'à celui qui commençait ; il en résultait que, comme moi, Fourcade portait une culotte de nankin et un habit bleu barbeau.

Cette similitude dans nos costumes eût achevé de me donner toute confiance en lui, quand bien même cette confiance n'eût pas existé antérieurement.

— Mon cher ami, dis-je, rendez-moi un énorme service.

— Lequel ?

— Donnez-moi vos gants.

— Mes gants ?

— Oui, j'ai invité à danser mademoiselle Laurence, cette jeune fille qui est là assise, et je me suis aperçu, au moment de me mettre en place, que j'ai oublié mes gants. Vous comprenez la situation ?

— Mon cher ami, je ne vous dirai pas : « Vous êtes plus heureux qu'amoureux, » car vous me paraissez fort amoureux : mais je vous dirai : « Mon cher ami, vous tombez à merveille ! » j'en ai justement deux paires.

Et il tira de sa poche une seconde paire de gants, neuve comme la première, tout en me donnant celle qu'il était en train d'essayer.

Ce luxe inouï m'étonna.

— Pourquoi deux paires de gants ? lui demandai-je.

— Mais parce que la première peut crever en la mettant, me répondit-il avec la plus grande simplicité, et comme étonné que je lui fisse une pareille question.

Cette réplique m'atterra ; elle m'ouvrait des horizons de prodigalité inconnus ; il y avait donc des gens qui avaient la précaution de prendre deux paires de gants, quand il y en avait d'autres qui n'avaient pas même songé à se munir d'une seule !

— Avez-vous un vis-à-vis ? demandai-je à Fourcade.

— Non, j'arrive.

— Voulez-vous être le mien?
— Parfaitement.
— En place pour la contredanse! cria le ménétrier en chef.
Je m'élançai vers Laure, et lui présentai fièrement ma main gantée.
Fourcade invita sa voisine Vittoria.
Nous nous mîmes en place. Fourcade et moi, nous étions les deux seules culottes courtes du bal.
Nous faisions l'un et l'autre nos débuts: Fourcade était arrivé depuis quinze jours à peine à Villers-Cotterets, et les danses en plein air ne commençaient qu'à la Pentecôte.
Cette solennité, jointe à nos deux culottes courtes, attirait bon nombre de regards.
Les moins curieux n'étaient pas ceux de nos Parisiennes.
Les figures commencèrent.
J'ai dit mon aptitude aux exercices du corps. J'avais eu un maître de danse comme j'avais eu un maître d'armes, c'est-à-dire par raccroc; mon maître de danse avait été un nommé Brézette, ex-caporal de voltigeurs, et oncle d'une des plus jolies jeunes filles de la ville, à laquelle, à cette époque, je n'avais encore fait aucune attention.
Je me suis rattrapé depuis, et, plus d'une fois, j'aurai occasion de parler d'elle.
Il en résulte que j'avais fait l'acquisition, moyennant mes trois francs par mois, d'une danse assez excentrique, mais qui cependant ne manquait ni d'agilité ni de force.
Fourcade partit le premier, Fourcade était tout simplement un des bons élèves de Vestris.
Je le répète, à cette époque, on dansait encore, et toutes ces fioritures de la chorégraphie, devenues aujourd'hui un ridicule, étaient alors une élégance.
Aux premiers pas de Fourcade, un murmure d'admiration se fit entendre. Ceux qui ne dansaient pas montèrent sur leurs bancs; ceux qui dansaient allongeaient leurs chassés-croisés ou leurs traversés, pour saisir un entrechat ou un flic-flac: le début de Fourcade était un triomphe.
Ce fut à cette occasion que se révéla pour moi cette faculté d'assimilation dont la nature m'a doué. Pendant le court avant-deux que fit mon vis-à-vis, je compris toute la supériorité qu'une pareille danse avait sur la mienne; je démêlai, dans les tricotements compliqués des chevilles, dans les liés et déliés de ses jambes, ceux qui étaient à ma portée en les simplifiant, et, lorsque vint mon tour de débuter, à l'ombre de l'immense succès de mon partenaire, une bienveillante rumeur m'apprit que je venais de faire mieux qu'on n'attendait de moi.
A partir de ce moment, je devins un danseur frénétique, et cette frénésie dura jusqu'au moment où il fut de mode pour les jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans de se déclarer trop blasés et trop rêveurs pour prendre part à un plaisir tel que celui de la danse.
Je suis en train de dire les ridicules de mon enfance; que l'on soit tranquille, je ne cacherai pas davantage ceux de ma jeunesse; je serai plus courageux que Rousseau: Rousseau n'a avoué que des vices.
En reconduisant ma danseuse à sa place, je recueillis les fruits de mon triomphe.
— Mais savez-vous que vous dansez très bien? me dit ma Parisienne. Où avez-vous donc appris?
— Ici.
— Comment... ici, à Villers-Cotterets?
J'eus grande envie de répondre comme la baronne de *la Fausse Agnès*, profondément blessé que j'étais dans l'amour-propre de ma ville natale: « Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province? » Mais je me contentai de dire, d'un petit ton goguenard:
— Oui, ici, à Villers-Cotterets.
Puis, j'ajoutai, de l'air d'un homme qui est sûr de lui:
— Valseriez-vous, par hasard?
— Non, cela me fait mal; mais voilà Vittoria qui adore la valse.
Je me retournai vers l'Espagnole.
— Si vous n'avez pas d'engagement? lui demandai-je.
— Non.
— Etes-vous disposée à vous risquer?
Elle me regarda.
— Ma foi, oui, dit-elle en souriant.
On joua une valse.
Si j'étais un danseur passable, j'étais un excellent valseur. L'Espagnole s'en aperçut aux premiers tours que nous fîmes, et se livra tout entière, sentant qu'elle était soutenue et conduite.
— Mais vous valsez très bien, me dit-elle.
— Vous me faites d'autant plus de plaisir, lui répondis-je, que je n'ai encore valsé qu'avec des chaises.
— Comment, avec des chaises? me demanda-t-elle.
— Oui, continuai-je, j'ai appris à valser l'année où j'ai fait ma première communion, et l'abbé Grégoire m'avait défendu de valser avec des femmes; de sorte que mon maître de danse, pensant qu'il fallait absolument que je tinsse quelque chose dans mes bras, m'y mettait une chaise; de cette façon, je prenais ma leçon sans pécher.
Ma valseuse s'arrêta court; je crus qu'elle allait suffoquer à force de rire.
— En vérité, me dit-elle, quand elle eut repris la faculté de parler, vous êtes un drôle de garçon, et je vous aime beaucoup... Valsons.
Et nous nous élançâmes de nouveau dans le tourbillon, qui nous emporta avec lui.
C'était, je l'ai dit, la première fois que je valsais avec une femme; c'était la première fois que je respirais une haleine parfumée, que je sentais des cheveux passer sur mon visage, que mes yeux s'arrêtaient, plongeant dans des épaules nues; que mon bras enlaçait une taille rebondie, cambrée, mouvante. Je poussai une espèce de soupir frémissant et joyeux
— Eh bien, me demanda ma valseuse en fixant sur moi cet œil espagnol qui brille même à travers les dentelles d'une mantille, qu'avez-vous?
— J'ai, répondis-je tout en valsant, j'ai que je trouve qu'il est bien plus agréable de valser avec vous qu'avec une chaise.
Pour cette fois, elle m'échappa des mains, et alla s'asseoir près de sa compagne.
— Eh bien, qu'as-tu donc? demanda Laurence.
— Ah! ma chère, qu'il est drôle!
— C'est singulier, il ne m'a pas fait cet effet, à moi.
— C'est que tu n'as pas valsé avec lui, répondit-elle à demi-voix; quant à moi, je te jure que je le trouve charmant. Allons, continua-t-elle en revenant d'elle-même se placer dans mon bras, encore un tour.
Je ne demandais pas mieux.
Nous reprîmes notre rang.
J'ignore le succès que j'eus pour mon compte, mais ma valseuse en eut un immense. Cette taille souple et frémissante, habituée à la cachucha et au fandango, infiltrait dans la valse française une partie de cette voluptueuse énergie qui appartient essentiellement à la danse espagnole, quelque chose d'électrique jaillissait de tout son corps, onduleux comme celui d'un serpent; elle avait cette qualité des Andalouses, qui aiment la valse pour la valse; qui sont doublement gracieuses, parce qu'elles se laissent aller sans calculer leurs mouvements; doublement belles, parce qu'elles ne songent pas à être belles.
La musique s'arrêta; nous restâmes fermes à notre place; moi, le sourcil froncé, les dents découvertes, le regard fixe; elle, souple, haletante, abandonnée.
Un immense changement venait de s'opérer en moi. Ce souffle, ces cheveux, cette émanation féminine, m'avaient fait homme en quelques minutes.
— Valsons-nous encore ensemble? lui demandai-je.
— Tant que vous voudrez, me répondit-elle.
Elle alla s'asseoir près de sa compagne, qui se pencha à son oreille. J'écoutai à la fois de l'ouïe et de la vue.
— Voyons, dit Laure avec un sourire qui indiquait le côté railleur de la réclamation, ne va pas me prendre mon collégien; tu sais bien que c'est à moi que mon oncle l'a donné.
— Non, répondit l'Espagnole en montrant ses blanches dents, qui semblaient aussi prêtes à mordre qu'à caresser; seulement, tu me le prêteras pour la valse, et je te le rendrai pour la danse.
Il y avait au fond de tout cela une moquerie que je devinai; il était évident qu'aux mains de ces deux belles créatures à la beauté si différente, j'étais un joujou sans importance, une espèce de volant qu'on pouvait impunément renvoyer d'une raquette à l'autre, dût la violence des coups faire sauter quelques-unes de ses plumes.
J'avais bien vieilli depuis dix minutes; car, cette fois, ce ne fut plus une honte que j'éprouvai, ce fut une tristesse que je ressentis; ce n'était plus une rougeur humide qui me montait au front, c'était une morsure aiguë qui me faisait saigner le cœur.
J'entrais réellement dans le second cercle de la vie humaine: je souffrais.
Et cependant, malgré cette souffrance, il s'élevait au fond de mon âme quelque chose comme un chant inconnu, disant un hymne mystérieux; cet hymne glorifiait la douleur qui, pour la première fois, criait à l'enfant: « Courage! tu es homme! »
Le premier besoin que j'éprouvai fut celui de la solitude.
Les musiciens jouèrent les premiers accords d'une contredanse; chacun s'élança pour prendre la main de sa danseuse. Fourcade me fit de la tête un signe interrogateur, qui signifiait: « Me faites-vous toujours vis-à-vis? » Je répondis par un signe négatif, et, comme les deux Parisiennes allaient prendre leur place avec deux nouveaux danseurs, je m'éloignai.
Il me serait impossible de dire ce qui me traversa l'esprit

pendant l'heure qui s'écoula, et que je passai à rêver. Toute ma vie d'enfant venait de disparaître comme, dans un tremblement de terre, disparaissent villages et villes, vallées et montagnes, lacs et rivières : le présent seul m'apparaissait, chaos immense rayé par des lueurs fugitives qui n'éclairaient ni comme ensemble, ni comme détail : rien d'assez positif pour être saisi, soit par les regards de mon corps, soit par ceux de mon esprit.

La seule chose positive, incontestable, réelle, c'est que, depuis un quart d'heure, j'aimais.

Qui ?

Personne encore... l'Amour.

Je revins au bout d'une heure

— Vous êtes charmant ! me dit Vittoria, vous m'invitez à valser, et vous vous en allez.

— C'est vrai, lui répondis-je ; mais pardonnez-moi, j'avais oublié.

— Vous êtes poli.

Je souris.

— Je vous assure, lui dis-je, que ce n'est point par impolitesse.

— D'où venez-vous, au moins?

— Vous voulez le savoir ?

— Il me semble que j'en ai bien le droit.

— Tenez, lui dis-je, voyez-vous d'ici cette belle allée si sombre ?

— Oui, après ?...

— Elle s'appelle l'allée des *Soupirs :* je viens de là.

J'avais répondu dans toute la naïveté de mon âme ; je n'avais l'intention de faire ni esprit ni sentiment.

Ces deux défauts-là me sont venus plus tard.

— Quand je te disais qu'il était charmant ! dit Vittoria à Laure.

Je ne comprenais ni pourquoi ni comment j'étais charmant. Aussi, au lieu de remercier l'Espagnole du compliment qu'elle m'adressait, lui fis-je une moue qui me fut payée par les éclats de rire des deux jeunes filles.

Je fus prêt à retourner dans mon allée des Soupirs ; mais je n'en eus pas le courage ; j'étais déjà comme ces amoureux de Molière, qui remontent toujours vers la porte, mais qui ne peuvent jamais se décider à la franchir.

On se remettait en place pour la contredanse.

— Voyons, dit Laure, ne boudez pas, monsieur l'écolier, je vous invite à danser cette fois... Acceptez-vous?

— Hélas ! oui, répondis-je.

— Comment, hélas ?...

— Oui, je m'entends.

Et je lui donnai la main.

Le reste de la soirée et une partie de la nuit s'écoulèrent à danser et à valser. Nous rentrâmes à une heure du matin. Niguet, mon maître clerc, reconduisait mademoiselle Vittoria ; je reconduisis mademoiselle Laurence.

Le reste de la nuit se composa des heures les plus agitées que j'eusse eues de ma vie.

L

UN CHAPITRE INÉDIT DU « DIABLE BOITEUX ».
HISTOIRE DE SAMUD ET DE LA BELLE DONA LORENZA.

Quinze jours environ après cette fameuse soirée, pendant laquelle j'avais passé par tant d'émotions nouvelles et inconnues, j'étais occupé chez maître Mennesson, — en l'absence de Niguet, qui était allé faire un contrat de mariage à Pisseleu, et de Ronsin, qui était allé en recouvrement à Haramont, — à grossoyer tristement l'expédition d'un acte de vente, lorsque M Lebègue, un des collègues de mon patron, entra dans l'étude, et, après m'avoir regardé d'un air goguenard, alla s'asseoir près de maître Mennesson, dans la chambre voisine, qui était son cabinet.

On saura tout à l'heure la cause de ma tristesse.

Lorsque la porte qui séparait les deux pièces était ouverte, — et cette porte, pour la facilité des demandes que nous adressait maître Mennesson, restait constamment ouverte, à moins que le client ne la fermât pour entretenir le patron d'affaires secrètes, — lors, dis-je, que cette porte était ouverte, on entendait de notre étude tout ce qui se disait dans le cabinet de maître Mennesson ; de même que, du cabinet de maître Mennesson, on entendait tout ce qui se disait dans notre étude.

Ce M. Lebègue venait, depuis quelques mois, d'épouser une des filles du premier lit de M. Deviolaine, nommée Eléonore ; l'aînée, Léontine, s'était, quelque temps avant sa sœur, mariée à un percepteur des contributions, nommé Cornu.

La singularité du nom avait failli empêcher le mariage de se conclure. La railleuse jeune fille craignait d'être raillée à son tour, et plus elle était spirituelle, plus elle redoutait l'apparence du ridicule.

Cependant Cornu était lui-même un si bon et si honnête garçon, les autres étaient si bien habitués à ce nom, porté par deux ou trois familles de Villers-Cotterets, il y était si bien habitué lui-même, il répondait si naïvement et si victorieusement à la fois aux observations de sa fiancée, que celle-ci se décida. Une fois mariée, elle comprit une chose, c'est qu'il fallait enlever à ce malheureux nom, qui semblait prédestiné, jusqu'à l'apparence du doute railleur qui s'y attachait ; elle fut l'épouse la plus chaste, la mère la plus tendre que j'aie jamais connue, et son mari, heureux, la rendit heureuse.

Il n'en était pas tout à fait de même de madame Lebègue, plus jeune que sa sœur de trois ou quatre ans, plus jolie, et surtout plus coquette qu'elle. Cette coquetterie, fort innocente, je n'en doute pas, était en général assez mal interprétée par les caquets de la petite ville ; ce dont, dans son innocence, s'inquiétait peu madame Lebègue ; ce dont, dans son insouciance, se raillait philosophiquement son mari.

Ce mari était gros, rond, grêlé, assez laid et assez vulgaire de figure, mais brave homme au fond, quoiqu'on m'ait assuré depuis qu'il s'était ruiné, non pas pour avoir prêté à trop bas intérêt, mais par une raison toute contraire.

J'ignore complètement la vérité de cette accusation, et je la tiens pour une calomnie, comme cette autre accusation, plus gracieuse, et surtout plus philanthropique, qui pesait sur sa femme

Voilà l'homme qui venait d'entrer, qui s'était assis près de M. Mennesson, et qui, pour le moment, tenait avec lui une conversation à voix basse, entremêlée de quelques éclats de rire.

Grâce à une suprême finesse d'oreille dont m'avait doué la nature, et que j'avais perfectionnée à la chasse, il me semblait avoir entendu prononcer mon nom ; cependant, j'avais cru à une erreur d'acoustique, ne supposant pas que deux si graves personnages pussent me faire l'honneur de s'occuper de moi.

Malheureusement pour mon amour-propre, — et j'ai dit à quel point était développé chez moi ce sentiment, qui serait si ridicule s'il n'était si douloureux, — malheureusement pour mon amour-propre, je ne pus douter longtemps.

J'ai dit que M. Mennesson était fort moqueur et assez spirituel ; partout où il trouvait à mordre, il enfonçait sa dent : vertu de femme, réputation d'homme, peu lui importait ! Quand la rage mue de la raillerie s'emparait de lui, il s'en donnait à cœur joie et en pleine chair.

Ce jour-là, n'ayant probablement pu rien trouver à mordre, il s'en prenait à moi ; la pâture était maigre, mais enfin mieux valait faire craquer mes pauvres os que de mâcher à vide et de gueuleter l'air.

Donc, après quelques-uns de ces chuchotements et de ces éclats de rire étouffés, qui avaient éveillé mon inquiétude, M. Mennesson éleva la voix :

— Mon cher collègue, dit-il, c'est un chapitre du *Diable boiteux*, retrouvé et encore inédit, que je compte faire imprimer à mon prochain voyage à Paris, pour compléter l'œuvre de Lesage.

— Ah ! dites-moi cela, reprit Lebègue ; je le raconterai à ma femme, qui le racontera à ses sœurs, qui le raconteront à tout le monde ; cela posera d'avance notre publication.

M. Mennesson commença :

« Il y avait autrefois à Salamanque un écolier qui descendait d'une race arabe, et que l'on nommait Samud (1). Il était encore si jeune, que, si on lui eût tordu le nez, il en serait bien certainement sorti du lait ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le ridicule de se croire un homme ; peut-être aussi, car, pour être juste, il faut tout dire, ce ridicule ne lui fut-il inspiré que par l'événement que nous allons raconter. »

On devine si j'écoutais attentivement : j'avais reconnu, dès les premiers mots, que c'était bien de moi qu'il était question, et je me demandais avec inquiétude où allait tendre ce début, que je trouvais, pour mon compte, plus impertinent que pittoresque.

M. Mennesson continua, et, l'oreille tendue, ma plume inactive à la main, j'écoutai.

« Le jour de la fête de la Pentecôte de l'an... je ne sais point parfaitement le millésime de l'année, mais enfin, c'était le jour de la fête de la Pentecôte, qui est en même temps celle de la ville, deux belles señoras arrivèrent venant de Madrid, et descendirent chez un brave chanoine, qui était l'oncle de l'une d'elles.

« Par hasard, ce chanoine était le même chez lequel Sa-

(1) Je n'ai pas besoin de dire que *Samud* est l'anagramme de Dumas.

mud avait appris le peu de latin qu'il savait ; or, comme il fallait aux deux belles Madrilènes un cavalier servant qui ne pût faire soupçonner leur vertu, le chanoine jeta les yeux sur son écolier et le pria de mettre ses deux bras à la disposition des nouvelles arrivées, pour leur faire voir le parc de Salamanque, qui est fort beau, fort étendu, et qui appartient au duc Rodelnas (1).

« Je ne m'appesantirai pas sur les aventures de ce premier jour. Cependant je noterai en passant deux événements : le premier fut la rencontre que fit notre écolier d'un señor élégant de Madrid, qui fut du premier coup d'œil remarqué par la señora Lorenza, à laquelle notre écolier, vêtu comme on l'est en province, c'est-à-dire à dix ans de date de la capitale, donnait le bras.

« Ce jeune élégant s'appelait Audim.

« Le second fut un accident des plus graves, qui arriva au haut-de-chausses de l'écolier, au moment où, pour donner à la belle Lorenza une preuve de sa légèreté, il sautait un fossé de quatorze pieds de large. »

On comprend ce que je souffrais en écoutant ce récit indirect de mes tribulations amoureuses, qui, d'après la façon dont il procédait, ne devait pas s'arrêter aux deux mésaventures de ce premier jour.

M. Mennesson reprit :

« Ce qui avait surtout frappé la belle Lorenza, c'était la mise du jeune élégant. Tout au contraire de l'écolier, affublé d'un costume gothique emprunté à la garde-robe de ses aïeux, le señor Audim était vêtu à la dernière mode, c'est-à-dire d'un pantalon collant, s'enfonçant dans de charmantes petites bottes découpées en cœur, et d'un pourpoint de couleur sombre, sorti de l'atelier d'un des premiers tailleurs de Madrid.

« L'écolier n'avait pas été insensible à cette attention toute particulière accordée par sa compagne au costume du bel Audim, et, comme il commençait à comprendre l'influence que peut avoir sur une femme un habit taillé d'une certaine façon, ou un pantalon teinté d'une certaine couleur, il résolut, dans la nuit qui suivit la fête, nuit pendant laquelle il décida qu'à quelque prix que ce fût il plairait à Lorenza, il résolut, dis-je, de se faire un costume en tout point pareil à celui que portait le jeune homme qui, par une fatalité du destin, paraissait appelé à devenir son rival.

« Le point le plus important, et surtout le plus coûteux du costume, c'étaient les bottes. Ce fut celui dont il s'occupa le premier.

« De l'autre côté de la place qu'habitait la mère de Samud, et qu'on appelait la place de la Fontaine, était le magasin du premier bottier de la ville ; il chaussait d habitude l'écolier, mais ne lui avait encore fait que des souliers, son jeune âge n'ayant donné à personne, pas même à lui, l'idée qu'il pût, sans risquer une trop grande ressemblance avec le vénérable chat botté de Perrault, porter une autre chaussure que des souliers ou des espadrilles.

« Maître Laudereau (2) fut donc fort étonné quand son client se présenta chez lui et lui demanda résolument combien lui coûterait une paire de bottes.

« Il regarda Samud à deux fois.

« — Une paire de bottes, lui demanda-t-il, et pour qui ?...

« — Mais pour moi ! répondit fièrement l'écolier.

« — Et avez-vous l'autorisation de votre mère, pour demander des bottes ?

« — Je l'aurai.

« Le bottier secoua la tête avec un air de doute ; il savait que la mère de Samud n'était pas riche, et que ce serait une folie à elle que de passer une pareille folie à son fils.

« — C'est cher, des bottes ! dit-il.

« — N'importe, dites toujours le prix.

« — Pour vous, ce sera quatre douros, tout au juste.

« — Bien... Prenez-moi la mesure.

« — Je vous ai dit que je ne ferais rien sans l'autorisation de votre mère.

« — Je vous l'enverrai.

« En rentrant, l'écolier hasarda la demande d'une paire de bottes.

« La prétention parut si singulière à la mère de Samud, qu'elle lui fit répéter deux fois cette demande.

« C'était d'autant plus étrange, que c'était pour la première fois que l'écolier s'occupait de sa toilette. Jusqu'à l'âge de dix ans, on avait eu toutes les peines du monde à lui faire quitter une longue robe d'indienne à fleurs, qui lui paraissait beaucoup plus commode que tous les haut-de-chausses et tous les pourpoints de la terre ; puis, de l'âge de dix ans à l'âge de quinze, il avait indifféremment porté tous les vêtements dont on avait jugé à propos de l'affubler, préférant toujours les sales aux propres, les vieux aux neufs ; parce que, avec les premiers, on le laissait sortir en tout temps et se rouler en tous lieux.

« La demande d'une paire de bottes paraissait donc, à la pauvre mère, insolite au dernier degré, et elle craignit que son fils ne fût devenu fou.

« — Une paire de bottes ! répéta-t-elle, mais avec quoi mettras-tu cela ?

« — Avec un pantalon collant, ma mère.

« — Avec un pantalon collant ! Mais tu ne sais donc pas que tu es jambé comme un coq ?

« — Pardon, ma mère, répondit l'écolier, qui ne manquait pas d'une certaine logique ; mais, si j'ai assez de mollets pour porter des culottes courtes, j'en aurai assez pour porter des pantalons collants.

« La mère admira l'esprit de son fils, et, à moitié vaincue par la repartie :

« — Le pantalon collant, dit-elle, est encore possible en recourant à l'armoire aux habits ; mais les bottes... où trouveras-tu des bottes ?

« — Pardieu ! chez Laudereau.

« — Mais cela coûte cher, mon enfant, des bottes ? dit la pauvre femme avec un soupir, et tu sais que nous ne sommes pas riches.

« — Bah ! maman, Laudereau te fera crédit.

« — On a beau avoir crédit, mon enfant, tu sauras un jour qu'il faut finir par payer, et que plus on tarde à payer, plus on paye cher.

« — Oh ! maman, je t'en prie !

« — Et combien cela coûte-t-il, des bottes ?

« — Quatre douros, ma mère.

« — C'est six mois de ton éducation, au prix que me la faisait payer le bon chanoine Gregorio.

« — Tu payeras en quatre mois, bonne mère, insista l'écolier.

« — Mais encore... veux-tu me dire quel bénéfice tu espères tirer de ce pantalon collant et de cette paire de bottes ?

« — Je compte plaire à doña Lorenza, la nièce du chanoine.

« — Comment cela ?

« — Oui ; elle raffole des pantalons collants et des bottes... Il paraît que c'est la dernière mode de Madrid.

« — Eh bien, que t'importe ce dont raffole et ce dont ne raffole pas la nièce de don Gregorio, je te le demande ?

« — Cela m'importe beaucoup, ma mère.

« — Et pourquoi ?

« L'écolier prit un air de suprême fatuité.

« — Parce que je lui fais la cour, dit-il. »

C'était mot à mot le dialogue que j'avais échangé avec ma mère, à mon retour de chez Laudereau ; aussi, la sueur de la rage me montait-elle au front.

« A ces mots : *Parce que je lui fais la cour*, continua le narrateur, la mère de Samud fut saisie d'un invincible étonnement ; son fils, qu'elle voyait encore courant les rues avec sa grande robe à fleurs, ou renouvelant les Vœux du baptême son cierge à la main ; son fils, faisant la cour à la belle doña Lorenza, lui apparaissait comme une de ces énormités auxquelles elle n'avait jamais songé.

« Sur quoi, voyant son doute, son fils retroussa la manche de sa veste, et lui montra un bracelet de cheveux avec une agrafe en mosaïque.

« Seulement, il se garda bien de lui dire que, ce bracelet, il l'avait pris à doña Lorenza, sans que doña Lorenza le lui donnât, et que même elle en était tout inquiète, ne sachant pas ce qu'il était devenu. »

Quoique le détail ne fût pas tout à fait à mon honneur, il était d'une effrayante exactitude. J'avais eu, trois jours, ce bracelet en ma possession ; pendant ces trois jours, je l'avais sinon montré, du moins laissé voir à plusieurs personnes, et, entre autres, à ma mère et à mes cousines Deviolaine, près desquelles je tenais à me poser comme un homme à bonnes fortunes ; puis, enfin, touché de l'inquiétude de Laure, qui croyait l'avoir perdu, je le lui avais rendu, en avouant humblement ma faute, qui me fut pardonnée, sans doute en considération de la joie qu'on éprouvait de retrouver ce bijou, mais qui ne l'eût pas été avec la même facilité si l'on eût connu mes indiscrétions.

Aussi, la sueur qui, au commencement du récit, avait perlé sur mon front, coulait-elle à grosses gouttes sur mon visage.

Cependant, je voulais savoir jusqu'à quel point M. Mennesson était instruit de mes aventures amoureuses, et j'eus le courage de rester, ou plutôt je n'eus pas la force de m'enfuir.

M. Mennesson reprit :

« A cette vue, la mère de Samud leva les mains et les

(1) *Rodelnas* est l'anagramme de d'Orléans, comme *Samud* est l'anagramme de Dumas, et comme, tout à l'heure, *Audim*, sera celui de Miaud.

(2) Cette fois, le narrateur ne se donnait plus la peine d'anagrammer le nom.

yeux au ciel ; et, comme la pauvre femme ne sait rien refuser à son fils, elle lui dit avec un soupir :

« — Eh bien, soit, puisqu'une paire de bottes peut te rendre heureux, va commander des bottes.

« L'écolier ne fit qu'un bond de chez lui chez Laudereau : il arrêta le prix à trois douros et demi, et quatre mois furent accordés pour le payement.

« Puis on visita l'armoire aux habits : on en tira un pantalon d'uniforme bleu clair, à bandes d'or ; on vendit à un orfèvre la bande d'or, qui rapporta un douro et demi, lequel douro et demi fut donné à l'écolier comme argent de poche, sa mère jugeant que ses naissantes amours l'entraîneraient naturellement à quelques dépenses extraordinaires.

« Quant à l'habit, on arrêta que ce serait celui de la première communion, qui serait retaillé sur un patron moderne, et remis à la mode nouvelle.

« Pendant que tous ces préparatifs de séduction se faisaient, l'écolier, comme il avait dit à sa mère, continuait de faire la cour : mais, fort brave en paroles, fort habile en théorie loin de la belle doña Lorenza, il était fort timide d'action, fort maladroit en pratique près d'elle. Tout en ayant l'air d'attendre avec impatience le tête-à-tête, il ne craignait rien tant que de rester seul avec elle ; alors, il perdait complètement l'esprit, se taisait au lieu de parler, se tenait coi au lieu d'agir : les plus belles occasions lui étaient offertes, et il les laissait échapper. L'impatiente Madrilène avait beau lui faire comprendre que tout ce temps était du temps perdu, et que le temps perdu ne se rattrape jamais, il était de son avis au fond du cœur ; il enrageait contre lui-même, chaque soir en rentrant chez lui, et, en récapitulant les occasions de la journée, il se promettait de ne pas laisser échapper ces occasions le lendemain, si ces occasions se représentaient. Puis il lisait, pour se monter la tête, un chapitre de *Faublas*, s'endormait là-dessus, faisait des rêves, pendant lesquels il était d'une audace étourdissante. Le jour venu, il se faisait serment à lui-même de continuer ses rêves de la nuit. Puis, en attendant les bottes et le pantalon collant, qui se confectionnaient avec une lenteur toute provinciale, il repassait sa culotte courte, son gilet de basin, son habit bleu barbeau, et reprenait ses promenades stériles dans la forêt. Il regardait avec un œil de tristesse les beaux matelas de mousse qu'il foulait aux pieds, et sur lesquels il n'osait pas même offrir à sa compagne de s'asseoir, les belles profondeurs de verdure sous lesquelles elle ne demandait pas mieux que de s'enfoncer avec lui. Il allait jusqu'aux frémissements, jusqu'aux soupirs, jusqu'aux serrements de main, mais c'étaient là les limites les plus avancées de sa hardiesse. Une fois, seulement, il baisa la main de doña Lorenza, — c'était la veille du jour où il devait se présenter à elle avec son costume de conquête, — mais il lui fallut un tel effort pour accomplir cet acte de témérité, qu'après l'avoir accompli, il faillit se trouver mal.

« Ce fut ce jour-là que la belle doña Lorenza perdit, à ce qu'il paraît, tout espoir de voir l'enfant devenir un homme, et que, sans en rien dire à son maladroit adorateur, elle prit une résolution décisive.

« On se quitta comme d'habitude, après avoir passé la soirée à jouer à ces jeux innocents que détestait tant madame de Longueville.

« Le lendemain, nous l'avons dit, était le grand jour. Le tailleur et le bottier furent exacts. La réunion habituelle des jeunes gens était de midi à une heure ; après quoi, on partait en promenade : la señora Vittoria avec un jeune bachelier, duquel je tiens une grande partie de ces détails, et l'écolier avec la señora Lorenza. Malheureusement, si étroit que fût le pantalon collant, il fallut faire une pince au mollet ; cette pince prit du temps, et Samud ne fut complétement prêt qu'à une heure.

« Il se sentait en retard ; il s'élança rapidement vers la maison du chanoine Gregorio, où avait lieu le rendez-vous quotidien. Sa nouvelle toilette produisit un effet du meilleur augure dans les rues où il passait ; on accourait aux portes ; on se mettait aux croisées, et lui saluait de la tête, en disant en lui-même :

« — Eh bien, oui, c'est moi ! Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Avez-vous cru qu'on ne pouvait pas avoir des bottes, un pantalon collant et un habit à collet piqué comme M. Audim ? Si vous avez cru cela, détrompez-vous !

« Et il continuait son chemin en redressant de plus en plus la tête, convaincu qu'il était de s'approcher d'un éclatant triomphe.

« Mais, nous l'avons dit, la malheureuse pince du mollet avait amené un retard de près d'une heure, et, quand l'écolier arriva à la maison du chanoine, les deux señoras étaient parties !

« Jusque-là, c'était un petit malheur. Nourri dans le parc de Salamanque, comme Osim dans le sérail de Bajazet, l'écolier en connaissait tous les tours et les détours. Il allait donc s'élancer à la poursuite de la dame de ses pensées, lorsque la sœur du chanoine lui remit une lettre qu'en sortant doña Lorenza avait laissée pour lui.

« Samud ne douta point que cette lettre ne lui enjoignît la plus grande diligence. Au reste, c'était la première qu'il en recevait ; il sentit tout le prix de cette faveur, baisa tendrement la lettre, la décacheta, et, le cœur bondissant, la respiration haletante, il lut ce qui suit :

« Mon cher enfant,

« Depuis quinze jours, je me reproche d'abuser, comme je « le fais, de la complaisance que vous croyez devoir à mon « oncle, qui vous a fort indiscrètement prié d'être mon cava- « lier. Quelques efforts que vous fassiez pour cacher l'en- « nui que vous causent des occupations au-dessus de votre « âge, je me suis aperçue des dérangements que je cause « dans vos habitudes, et je me les reproche. Retournez donc « à vos jeunes camarades, qui vous attendent pour jouer « aux barres et au petit palet. Soyez, au reste, sans inquié- « tude sur moi ; j'ai accepté, pour le peu de temps que j'ai « encore à rester chez mon oncle, le bras de M. Audim.

« Recevez, mon cher enfant, tous mes remercîments pour votre complaisance, et croyez-moi votre bien reconnaissante

« LORENZA. »

« La foudre tombée aux pieds de notre écolier ne l'eût pas plus anéanti que ne fit cette lettre. A la première lecture, il ne sentit que le coup ; il la relut deux ou trois fois, et sentit la douleur.

« Alors il lui vint à l'esprit que, puisqu'il avait négligé jusque-là tous les moyens de prouver à la belle Lorenza qu'il n'était pas un enfant, il lui en restait un seul pour lui prouver qu'il était un homme : c'était de provoquer Audim, et de se battre avec lui ; et, ma foi, séance tenante, notre écolier, qui est fort rageur, écrivit à son rival la lettre suivante :

« Monsieur,

« Je n'ai pas besoin de vous dire pour quelle cause je « désire vous rencontrer dans une des allées de la forêt « avec deux témoins, vous le savez aussi bien que moi.

« Comme vous pourrez prétendre que vous ne m'avez pas « insulté, et que c'est moi qui vous provoque, je vous laisse « le choix des armes.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« *P.-S.* Vous ne rentrerez probablement ce soir qu'assez « tard, et je ne puis exiger une réponse ce soir ; mais je « désire la recevoir demain d'aussi bon matin que possible. »

« Le lendemain matin, en se réveillant, il reçut une poignée de verges avec la carte de don Audim.

« C'était l'arme qu'avait choisie son rival. »

On juge de l'effet que produisit sur moi la fin de ce récit. Hélas ! c'était la narration fidèle de tout ce qui m'était arrivé.

Ainsi avaient fini mes premières amours, et s'était terminé mon premier duel.

Je poussai un cri de rage, et, m'élançant hors de l'étude, je revins tout courant chez ma mère, qui jeta les hauts cris en voyant l'état dans lequel je me trouvais.

Dix minutes après, j'étais couché dans un lit bien bassiné, et l'on avait envoyé chercher le docteur Lécosse, lequel me traita pour une fièvre cérébrale, qui, prise à temps, n'eut pas de suites.

Je prolongeai, au reste, ma convalescence à dessein, et ne sortis que lorsque les deux Parisiennes eurent quitté Villers-Cotterets.

Je ne les ai jamais revues depuis, ni l'une ni l'autre.

LI

A QUOI ME SERVIT D'AVOIR ÉTÉ BERNÉ PAR LES DEUX PARISIENNES. — LES JEUNES FILLES DE VILLERS-COTTERETS. — MES TROIS INTIMES. — PREMIÈRES AMOURS.

Au reste, comme François Ier après la bataille de Pavie, je n'avais pas tout perdu après ma défaite.

D'abord, il me restait mes bottes et mon pantalon collant, ces deux objets de mes ardents désirs, lesquels étaient devenus, pour ces jeunes compagnons auxquels m'avait si cruellement renvoyé la belle Laure, un objet d'envie et d'admiration.

Puis, dans cette fréquentation, pendant quinze jours, de deux femmes élégantes, j'avais acquis cette première édu-

cation que donnent seules les femmes. Cette éducation m'avait fait comprendre ce soin de moi-même qui, jusque-là, ne s'était jamais présenté à mon esprit comme une des nécessités de la journée qui s'ouvre et de la journée qui se ferme. Sous le ridicule orgueil de mon changement de toilette, sous ce malheureux essai tenté par moi, pauvre provincial, d'atteindre à l'élégance d'un Parisien, s'était glissé le premier sentiment de l'élégance réelle, c'est-à-dire de la propreté.

J'avais les mains assez belles, les ongles bien faits, les dents fortes mais blanches, les pieds singulièrement petits pour ma taille. J'ignorais tous ces avantages : mes deux Parisiennes me les firent remarquer, en me donnant des conseils qui devaient doubler la valeur de mes qualités naturelles. Ces conseils, que j'avais d'abord suivis pour leur plaire, je continuai à les suivre pour ma satisfaction personnelle ; de sorte qu'au moment de leur départ, j'avais en réalité franchi le passage qui sépare l'enfance de la jeunesse.

Il est vrai que ce passage avait été rude, et que je l'avais franchi les larmes aux yeux, conduit d'une main par la coquetterie, de l'autre par la douleur.

Puis, — comme ces voyageurs altérés qui, en entrant dans un pays, mordent dans les fruits à la saveur amère, lesquels néanmoins laissent aux dents qu'ils ont agacées l'irrésistible désir de mordre dans d'autres fruits, — après avoir effleuré des dents à peine cette pomme d'Eve qu'on nomme l'amour, j'avais hâte de faire un second essai, dût-il être plus douloureux encore que le premier.

Au reste, sous le rapport de ses jeunes filles, peu de villes pouvaient se vanter d'être aussi favorisées que Villers-Cotterets.

Jamais grand parc, fût-ce celui de Versailles, jamais vertes pelouses, fût-ce celles de Brighton, ne furent émaillés de plus ravissantes fleurs que le parc de Villers-Cotterets, que les pelouses de son Parterre. Trois classes bien distinctes se disputaient cette couronne de beauté, que se plait encore parfois à décerner l'Angleterre : l'aristocratie, la bourgeoisie, et je ne sais comment appeler cette troisième classe, intermédiaire charmant entre la bourgeoisie et le peuple, qui n'était ni l'une ni l'autre, et qui exerçait dans la ville les professions de faiseuses de modes, de lingères, de marchandes.

La première classe était représentée par la famille Collard, dont j'ai déjà tant parlé à propos de mon enfance. Des trois folâtres jeunes filles, errantes dans le parc de Villers-Cotterets, libres comme les papillons et les hirondelles, deux étaient devenues femmes : l'une, Caroline, avait épousé le baron Capelle ; l'autre, Hermine, avait épousé le baron de Martens ; la troisième, Louise, qui n'avait encore que quinze ans, était restée la plus ravissante tête de vierge qu'il fût possible de voir.

Leur mère — cette fille de madame de Genlis et du duc d'Orléans, dont j'ai raconté la naissance et l'histoire, — était, avec ses trois enfants, le centre aristocratique autour duquel venaient se grouper les jeunes gens et les jeunes filles des châteaux environnants. C'était, en hommes surtout, ce qu'il y avait de mieux alors en élégance : les Montbreton, les Courval, les Mornay.

Rien de tout ce monde-là n'habitait Villers-Cotterets ; on restait dans les châteaux. Aux grandes solennités seulement, les ruches essaimaient, et l'on voyait se répandre dans les rues de la ville et dans les allées du parc ce monde d'abeilles aux ailes d'or.

La seconde classe était représentée par la famille Deviolaine. Sur cinq des filles de M. Deviolaine, deux étaient mariées, comme je l'ai dit ; c'étaient Léontine et Eléonore ; trois restaient, Cécile, Augustine et Louise. Cécile avait vingt ans, Augustine seize ; Louise n'avait pas encore d'âge.

Cécile avait conservé son esprit changeant et fantasque, sa physionomie mouvante et railleuse, ses mouvements plus masculins que féminins, sa peau brunie par le soleil, dont elle ne s'était jamais inquiétée de combattre les rayons.

Augustine, au contraire, avait la peau blanche comme le lait, de grands yeux bleus pleins de sérénité, des cheveux châtain foncé, encadrant admirablement son visage, des épaules arrondies d'une forme charmante, une taille sans exiguïté, et, au contraire de sa sœur Cécile, une grâce toute féminine.

Entre elle et Louise Collard, Raphaël eût été embarrassé pour prendre un modèle de sa Madone, et, comme le sculpteur grec, il eût choisi les beautés de l'une et de l'autre pour en faire cette œuvre de perfection que l'art atteint parfois en dépassant la nature.

Autour de la famille Deviolaine se groupaient les autres jeunes filles de la bourgeoisie :

Les deux demoiselles Troisvallet, Henriette et Clémentine : — Clémentine, brune, avec d'admirables cheveux noirs, des yeux d'une puissance étrange, un teint romain, un type de Velletri ou de Subiaco, une tête d'Augustin Carrache ; — Henriette, grande, blonde, rose, mince, gracieuse, pliant sous cette douce brise de la jeunesse, comme un roseau, comme un épi, comme un saule, une de ces têtes de genre moitié mélancoliques, moitié souriantes ; le passage de l'ange à la femme ; tous les besoins de la terre, mais toutes les aspirations du ciel.

Puis les demoiselles Perrot, Sophie et Pelagie, charmantes toutes deux ; Louise Moreau, douce jeune fille, et depuis adorable mère de famille ; Eléonore Picot, dont j'ai parlé, — cette excellente personne, attristée par la mort de son frère Stanislas, et l'infâme accusation qui avait pesé un instant sur son frère Auguste.

Puis d'autres encore dont les noms m'échappent, mais dont les visages frais m'apparaissent encore comme ces fantômes des rêves, comme ces apparitions glissant sur les fleuves d'Allemagne, ou mirant leurs rondes nocturnes aux lacs d'Ecosse.

Enfin, après la bourgeoisie, venait, comme je l'ai dit, ce groupe de jeunes filles qu'il m'est impossible de classer dans la hiérarchie sociale, et qui tenait, au milieu de ce petit monde enfermé dans la verte ceinture de sa belle forêt, la place que, parmi les fleurs, tiennent les muguets, les pâquerettes, les bluets, les jacinthes et les roses pompons.

Oh ! celles-là, c'était une merveille que de les voir, le dimanche, avec leurs robes printanières, leurs ceintures roses ou bleues, leurs petits bonnets chiffonnés par elles-mêmes et posés de cent façons coquettes, car pas une d'elles n'eût osé porter de chapeau ; c'était une joie que de les voir libres de toute contrainte, ignorantes de toute étiquette, jouer, courir, nouer et dénouer la longue chaîne de leurs bras charmants, ronds et nus. Oh ! les belles créatures ! oh ! la ravissante génération que cela faisait !

Peu importe à mes lecteurs, je le sais bien, de savoir leurs noms ; mais, moi qui les ai vues, moi qui les ai aimées, moi qui ai passé avec elles ces premières années de ma jeunesse, ces jours veloutés du matin de la vie ; moi, je veux les nommer ; moi, je veux les décrire ; moi, je veux dire à quel point elles étaient belles, et, alors, j'espère qu'elles me pardonneront mes indiscrétions, en faveur de mes indiscrétions mêmes.

D'abord, deux charmantes filles rêveuses et coquettes : Joséphine et Manette Thierry ; Joséphine, brune, rose, riche de tournure, régulière de visage, créature parfaite, si de belles dents eussent complété un ravissant ensemble ; Manette, une pomme d'api, toujours chantant pour faire entendre sa voix, toujours riant pour montrer ses dents, toujours courant pour laisser voir son pied, sa cheville, ses mollets même ; la Galatée de Virgile, qu'elle ne connaissait pas même de nom, fuyant pour être poursuivie, se cachant pour être vue avant d'être cachée.

Que sont-elles devenues ? Je les ai revues, depuis, assez malheureuses ; l'une à Versailles, l'autre à Paris : fruits égrenés et flétris de ce chapelet sur lequel j'ai épelé les premières phrases de l'amour.

Elles étaient filles d'un vieux tailleur et demeuraient près de l'église, dont elles n'étaient séparées que par la mairie.

Presque en face d'elles, Louise Brézette, dont j'ai déjà dit un mot, la nièce de mon maître de danse et de valse, vigoureuse fleur de quinze ans, à laquelle je pensais en écrivant l'histoire fabuleuse de cette *tulipe noire*, chef-d'œuvre d'horticulture vainement cherché, vainement sollicité, vainement attendu par les amateurs hollandais. Les cheveux de la belle madame Ronconi, — qui ont inspiré à Théophile Gautier l'un de ses plus merveilleux feuilletons, — ces cheveux, près desquels le charbon devient gris, et l'aile du corbeau devient pâle, n'étaient pas plus noirs, plus bleus, plus brillants que ceux de Louise Brézette, lorsque, pareils à un acier poli, ils renvoyaient au soleil ses rayons en reflets sombres et noirs. Oh ! la belle, la fraîche brune qu'elle faisait avec sa chair ferme et dorée comme celle du brugnon, avec ses dents de perle, qui éclairaient son visage sous une petite moustache d'ébène, entre deux lèvres de corail ! comme on sentait la vie et l'amour bouillir là-dessous ! comme on sentait qu'à la première flamme tout cela déborderait !

Elle était dévote, la plantureuse jeune fille, et, comme il fallait qu'une pareille organisation aimât, elle aimait Dieu.

En faisant quelques pas vers la place, un peu au delà de la rue de Soissons, en appuyant à gauche, s'ouvraient une porte et une fenêtre formant toute la façade d'une petite maison. A la fenêtre pendaient des chapeaux, des collerettes, des bonnets, des broderies, des gants, des mitaines, des rubans, tout l'arsenal enfin de la coquetterie féminine ; derrière la porte flottaient des rideaux destinés à empêcher les regards des curieux de pénétrer dans le magasin, mais qui, soit par une fatalité étrange, soit entêtement de la tringle sur laquelle ils glissaient, soit caprice du vent, laissaient toujours, à gauche ou à droite, quelque indiscrète ouverture par laquelle l'œil du passant pénétrait dans le magasin et qui, par la même occasion, permettaient que, du magasin, on pût voir dans la rue

Au-dessus de cette porte et de cette fenêtre était peinte, en grosses lettres, l'inscription suivante :

MESDEMOISELLES RIGOLOT, MARCHANDES DE MODES.

En vérité, ceux qui s'arrêtaient devant l'ouverture dénoncée, et qui parvenaient à plonger leurs regards dans l'intérieur du magasin, ne perdaient pas leur temps et ne regrettaient pas leur peine.

Ce que nous disons là n'a aucun rapport avec les deux propriétaires de l'établissement, toutes deux vieilles filles ayant dépassé la quarantaine, et ayant, depuis longtemps, je le présume, perdu toute prétention à inspirer un autre sentiment que le respect

Non, ce que nous disons là a rapport à deux têtes les plus adorables que l'on pût voir, l'une blonde, l'autre brune, qui se trouvaient placées à côté l'une de l'autre comme pour se faire valoir mutuellement : la tête brune avait nom Albine Hardi ; la tête blonde s'appelait Adèle Dalvin.

La tête brune, — avez-vous connu la belle Marie Duplessis, cette charmante courtisane aux airs de reine, sur laquelle mon fils a fait le roman de *la Dame aux camellias?* — c'était Albine. Ne l'avez-vous pas connue?... Je vais vous dire ce qu'Albine était.

C'était une jeune fille de dix-sept ans, au teint brun et mat, aux grands yeux bruns, veloutés, surmontés d'un sourcil noir qu'on eût cru tracé au pinceau, tant l'arc en était à la fois ferme et régulier. C'était une duchesse, c'était une reine ; si vous voulez, mieux que cela encore, quelque chose comme une nymphe de la suite de Diane : mince, svelte, droite et fine, une chasseresse qui eût été splendide à voir avec un feutre sur la tête, une plume sur ce feutre, une amazone flottante au vent, conduisant une troupe de piqueurs sonnants, guidant une meute aboyante. Au théâtre, son aspect eût été grandiose, presque surhumain. Dans la vie ordinaire, on était tenté de la trouver trop belle, et, pendant un certain temps, personne n'osa l'aimer, tant il semblait probable que cet amour serait perdu, et qu'elle n'y répondrait pas.

L'autre, Adèle, était rose et blonde. Je n'ai jamais vu plus jolis cheveux dorés, plus gentils yeux, plus charmant sourire ; plutôt gaie que triste, plutôt petite que grande, plutôt potelée que mince : c'était quelque chose comme un de ces chérubins de Murillo, qui baisent les pieds des Vierges à moitié voilés par des nuages ; ce n'était ni une bergère de Watteau, ni une paysanne de Greuze, c'était quelque chose entre les deux, et participant des deux. Celle-là, on sentait qu'il était doux et facile de l'aimer, quoiqu'il ne fût point facile d'être aimé d'elle

Son père et sa mère étaient de bons vieux cultivateurs, souche honnête mais vulgaire, de laquelle on était tout étonné que fût sortie une fleur si fraîche et si parfumée.

Au reste, il en était ainsi de tout ce monde enfantin ; c'était la jeunesse qui lui donnait sa distinction, comme c'est le printemps qui donne la fraîcheur aux roses.

Autour de celles dont je viens de faire le portrait, souriait et bourdonnait tout un essaim de jeunes filles, dont les plus petites se perdaient dans l'enfance ; génération que j'ai vue depuis succéder à celle avec laquelle j'ai vécu, et dans laquelle j'ai vainement cherché tout ce que je trouvais dans l'autre.

Avant l'arrivée des deux étrangères à Villers-Cotterets, je n'avais pas même remarqué cette couronne printanière à laquelle chaque classe de la société apporte, l'une son étoile, l'autre sa fleur.

Les deux étrangères parties, le bandeau que j'avais sur les yeux tomba, et je pus dire non seulement : « Je vis, » mais encore : « J'existe. »

Je me trouvais justement placé par mon âge entre les enfants jouant encore aux barres et au petit palet, — comme avait très bien dit la nièce de l'abbé Grégoire, — et les jeunes gens déjà en train de devenir des hommes.

Au lieu de redescendre vers les premiers, comme m'en avait donné le conseil ma belle Parisienne, je m'accrochais aux seconds, en me haussant sur la pointe du pied pour atteindre à mes seize ans.

Au reste, quand on me demandait mon âge, je m'en donnais dix-sept

Les trois jeunes gens avec lesquels j'étais le plus intimement lié, étaient, le premier, Fourcade, directeur de l'école d'enseignement mutuel, envoyé de Paris à Villers-Cotterets, et qui m'avait servi de vis-à-vis lors de mon début chorégraphique.

C'était un garçon d'une éducation solide, d'un esprit distingué, fils d'un homme très honorablement connu aux affaires étrangères ; son père avait longtemps habité l'Orient, et avait été consul à Salonique.

Son choix amoureux s'était fixé sur Joséphine Thierry, et il passait avec elle tout le temps que lui laissait sa classe.

Le second se nommait Saunier ; il avait été mon condisciple chez l'abbé Grégoire ; il était second clerc chez M. Perrot, notaire ; son père et son grand-père étaient serruriers, et, dans ce temps de flânerie de ma première jeunesse, je passais une partie de mon temps dans leur forge à ébrécher leurs limes et à faire des feux d'artifice avec de la limaille de fer.

Saunier avait deux passions, entre lesquelles il partageait ses loisirs : l'une — celle qui, je le crois bien, passait avant l'autre — était la clarinette ; l'autre était Manette Thierry.

Le troisième de mes amis intimes se nommait Chollet ; il servait de lien, comme âge, entre Fourcade et Saunier ; il habitait chez un de mes cousins, nommé Roussy, le père de cet enfant dont j'avais été parrain, à neuf mois, avec Augustine Deviolaine Il y étudiait l'exploitation forestière. Je ne sais pas ce qu'était sa famille ; sans doute riche, car, lorsque j'allais chez lui, un certain nombre de pièces de cinq francs éparses sur la cheminée, et au milieu desquelles brillaient toujours fastueusement deux ou trois pièces d'or, éblouissaient mes yeux et me causaient une admiration profonde pour sa richesse.

Au reste, cette admiration était parfaitement exempte de jalousie. Je n'ai jamais envié ni la richesse d'un homme, ni la possession d'une chose. Est-ce orgueil ? est-ce simplicité ? Je n'en sais rien ; j'aurais pu prendre pour devise : *Video nec invideo.*

Chollet n'avait point reçu d'éducation, mais il ne manquait pas d'un certain esprit naturel, et était assez beau garçon, grâce à des yeux magnifiques, à des dents splendides ; d'ailleurs, grêlé de visage et vulgaire de façons.

Il essayait de changer, chez Louise Brézette, l'amour du Créateur en amour pour la créature.

Voilà quels étaient mes trois amis les plus familiers. Il en résulta que, lorsqu'il s'agit pour moi de faire un choix à mon tour, quoique j'eusse été élevé moitié chez M. Deviolaine, moitié chez M. Collard, ce ne fut ni à la société aristocratique, ni à la société bourgeoise, qui d'ailleurs se serait moquée de moi, que je demandai de m'initier à ce charmant mystère de la vie qu'on appelle l'amour, mais à la société à laquelle s'étaient presque exclusivement consacrés mes trois amis.

Et je n'avais pas de peine à comprendre leur préférence, et je n'hésitais pas à dire tout bas, et même tout haut, qu'ils avaient bien raison d'agir ainsi.

De là à faire comme eux, il n'y avait qu'un pas.

Aussi, ce qui me manquait, ce n'était pas le désir d'aimer, c'était une personne à aimer.

Chacune des jeunes filles que j'ai nommées avait une liaison sérieuse ou non. Au reste, elles jouissaient toutes d'une liberté charmante, et qui tenait sans doute à la confiance que les parents avaient dans leur vertu : mais, enfin, à quelque cause que cela tînt, il y avait à Villers-Cotterets une habitude tout anglaise : c'était une facilité de fréquentation entre jeunes gens de sexe différent, que je n'ai vue dans aucune autre ville de France ; liberté d'autant plus singulière, que tous les parents de ces jeunes filles étaient parfaitement honnêtes, et avaient, au fond du cœur, la conviction profonde que toutes ces barques lancées sur le fleuve du Tendre étaient gréées de voiles blanches et couronnées de fleurs d'oranger.

Et, chose plus singulière encore, c'était vrai pour la plus grande partie des dix ou douze couples amoureux qui formaient notre société.

J'attendis patiemment qu'un de ces nœuds se dénouât ou se rompît.

En attendant, j'étais de toutes les parties, de toutes les promenades, de toutes les contredanses; c'était un excellent apprentissage qui me familiarisait d'avance avec le monstre que Psyché avait touché sans le voir, et que, tout au contraire d'elle, j'avais vu, moi, sans le toucher.

Le hasard me servit, après six semaines ou deux mois de surnumérariat. Une de ces liaisons, à peine nouée, se dénoua ; le fils d'un cultivateur, nommé Richou, avait songé à épouser sa voisine Adèle Dalvin. Les parents du jeune homme, plus riches que ceux de la jeune fille, mirent opposition à ces naissantes amours, et la belle blonde se trouva libre.

Pendant ces six semaines, j'avais beaucoup gagné en voyant faire les autres; d'ailleurs, cette fois, je n'avais plus affaire à une Parisienne exigeante et railleuse, connaissant son monde autant que, moi, je le connaissais peu. Non, j'avais affaire à une jeune fille plus timide que moi, qui prenait au sérieux mes semblants de courage, et qui, pareille à cette grenouille de la fable qui saute dans son étang quand un lièvre effaré passe près d'elle, avait la bonté de me craindre et de me prouver qu'il était possible que je rencontrasse encore moins hardi que moi.

On comprend combien un pareil changement dans les positions me donnait d'aplomb. Aussi, les rôles étaient-ils complétement intervertis. Cette fois, j'attaquais et l'on se défendait, et même on se défendait si bien, que je compris

bientôt que l'attaque était inutile, et qu'il y avait là une résistance sérieuse, qui pourrait céder peut-être devant un long et persévérant amour, mais qui ne se laisserait pas vaincre par un coup de main.

Alors commença pour moi cette première série de jours dont le reflet se prolonge sur toute la vie ; cette charmante lutte de l'amour, qui demande sans cesse et qui ne se lasse pas d'un éternel refus; cette conquête successive de petites faveurs, dont chacune, au moment où on l'obtient, vous remplit l'âme de joie, période matinale et fugitive d'une vie qui, pareille à l'aurore, plane au-dessus du monde, en secouant à pleines mains des fleurs sur la tête de tous les hommes, et précède, noyée dans l'aube juvénile de la puberté, le soleil ardent des grandes passions.

En effet, c'était une douce vie que celle-là : le matin, à mon réveil, ma mère avait son œil souriant et ses longs baisers suspendus à ses lèvres ; de neuf heures à quatre heures, le travail, travail qui eût été ennuyeux, c'est vrai, si j'eusse été obligé de comprendre ce que j'écrivais, mais qui était facile et commode, en ce que, tout en copiant des yeux et de la main, l'esprit restait libre et s'amusait à causer avec le cœur ; puis, de quatre heures à huit heures, ma mère encore, et, à huit heures, la joie, l'amour, la vie, l'espérance, le bonheur !

En effet, c'était à huit heures l'été, à six heures l'hiver, que nos jeunes amies, libres à leur tour, venaient nous rejoindre à un endroit convenu, nous tendaient leurs fronts ou leurs deux joues, et nous serraient la main, sans prendre la peine par une coquetterie malentendue ou par un hypocrite calcul, de nous cacher leur joie de se retrouver avec nous ; alors, si c'était l'été, et si le temps était beau, le parc était là avec sa pelouse moussue, ses sombres allées, ses brises tremblantes dans les feuilles, et, pendant les nuits de lune, ses larges parties d'obscurité et de lumière ; alors un promeneur solitaire eût vu passer cinq ou six couples, espacés à des distances calculées, pour avoir l'isolement sans avoir la solitude, les têtes inclinées l'une vers l'autre, les mains dans les mains, causant bas, modulant leurs paroles sur de douces intonations, ou gardant un silence dangereux; car, pendant ce silence, souvent on se disait des yeux ce qu'on n'osait se dire de la bouche.

Si c'était l'hiver ou s'il faisait mauvais, on se réunissait chez Louise Brézette; presque toujours la mère et la tante se retiraient au fond, nous abandonnant les deux premières pièces dont nous nous emparions ; puis, éclairés seulement par une lampe brûlant dans la troisième, et à la hauteur de laquelle la mère de Louise brodait, tandis que la tante lisait l'*Imitation de Jésus-Christ* ou *le Parfait Chrétien*, nous causions, serrés les uns contre les autres, presque toujours à deux sur une seule chaise, nous répétant ce que nous nous étions dit la veille, mais trouvant ce que nous disions toujours nouveau.

A dix heures, la soirée était interrompue ; chacun reconduisait chez elle la jeune fille dont il s'était fait le serviteur. Arrivée à la porte de la maison, elle accordait encore à son cavalier une demi-heure, une heure parfois, aussi douce pour elle que pour lui, assis tous deux sur le banc qui avoisinait cette porte, ou debout dans l'allée même qui conduisait à la chambre maternelle, dont on entendait, de temps en temps, sortir une voix grondeuse qui appelait, et à laquelle on répondait dix fois, avant que d'obéir : « Me voilà, maman. »

Le dimanche, on se réunissait à trois heures, c'est-à-dire après vêpres ; on se promenait, on dansait, on valsait, on ne rentrait qu'à minuit.

Puis il y avait les fêtes des villages voisins, — moins élégantes, moins fashionables, moins aristocratiques certainement que celles de Villers-Cotterets, — où on allait par troupes joyeuses, et desquelles on revenait par couples espacés et silencieux.

A l'une de ces fêtes, je rencontrai un jeune homme d'un an moins que moi.

Je demande la permission de parler de lui avec quelques détails, car il a eu une immense influence sur ma vie.

LII

ADOLPHE DE LEUVEN. — SA FAMILLE. — DÉTAILS INCONNUS SUR LA MORT DE GUSTAVE III. — LE COMTE DE RIBBING. — LES CORDONNIERS AU CHATEAU DE VILLERS-HELLON.

C'était à la fête d'un charmant village situé à une lieue de Villers-Cotterets, et nommé Corcy, perdu au milieu des grands bois, comme un nid l'est dans les hautes branches. J'avais, pour un instant, laissé mes compagnons dans le rond de danse, et je m'étais éloigné pour faire une visite à un fermier, vieil ami de mon père, dont la ferme était distante du village d'un quart de lieue, à peu près.

La route que je suivais pour me rendre chez lui était un joli sentier tracé au pied d'une colline, bordé, à droite et à gauche, d'une double haie d'épines blanches, et tout parsemé de ces petites pâquerettes à cœur d'or et à feuilles teintées de rose à leur extrémité.

Tout à coup, au coude du chemin, dans un rayon de soleil qui les baignait de lumière, je vis apparaître, venant à moi, trois personnes, dont deux m'étaient bien connues, mais dont la troisième m'était totalement étrangère.

Les deux personnes qui m'étaient connues étaient, l'une, Caroline Collard, devenue, comme je l'ai dit plus haut, baronne Capelle.

L'autre était sa fille, Marie Capelle, âgée de trois ans alors, et qui depuis, pour son malheur, fut madame Lafarge.

La troisième personne, celle qui m'était étrangère, et qui ressemblait, au premier aspect, à un étudiant allemand, était un jeune homme de seize à dix-sept ans, vêtu d'une veste grise, d'une casquette de toile cirée, d'un gilet chamois et d'un pantalon bleu clair, presque aussi collant que le mien, et qui n'offrait avec lui que cette différence, que, chez moi, c'étaient les bottes qui recouvraient le pantalon, tandis que chez lui, au contraire, c'était le pantalon qui recouvrait les bottes.

Ce jeune homme, grand brun, sec, aux cheveux noirs coupés en brosse, aux yeux admirables, au nez fortement accentué, aux dents blanches comme des perles, à la démarche nonchalante et aristocratique, était le vicomte Adolphe Ribbing de Leuven, futur auteur de *Vert-Vert* et du *Postillon de Longjumeau*, et fils du comte Adolphe-Louis Ribbing de Leuven, l'un des trois seigneurs suédois inculpés dans le meurtre de Gustave III, roi de Suède.

C'était une vieille et noble famille que celle de ces comtes Ribbing de Leuven, habitués à soutenir les luttes royales et à traiter de majesté à majesté avec les puissants de la terre.

Ce fut un Ribbing qui se leva en 1520 contre le tyran Christiern, qui avait fait égorger ses deux enfants.

Il y avait une triste et mélancolique légende dans la famille : c'était celle de ces deux enfants, décapités, l'un à douze ans, l'autre à trois ans.

Le bourreau venait de trancher la tête à l'aîné et s'emparait du second pour l'exécuter à son tour, lorsque le pauvre petit lui dit de sa douce voix :

— Oh ! je t'en prie, ne salis pas ma collerette, comme tu viens de le faire à mon frère Axel, car maman me gronderait.

Le bourreau avait deux enfants, juste du même âge que ceux-là. Ému à ces paroles, il jeta son épée, et se sauva tout éperdu.

Christiern envoya à sa poursuite des soldats, qui le tuèrent.

Le père d'Adolphe, que j'ai beaucoup connu depuis, et qui m'aimait comme son second enfant, était alors un homme de cinquante ans, d'une distinction suprême, d'un esprit charmant, quoiqu'un peu railleur, d'un courage à toute épreuve.

Il avait été élevé à l'école militaire de Berlin, était venu très jeune en France, en qualité de capitaine, dans un de ces régiments étrangers que le roi Louis XVI avait à sa solde, et qui lui firent d'autant plus de tort, qu'ils le défendirent plus loyalement. Il avait été présenté à Marie-Antoinette par le comte de Fersen, et, sous les auspices de l'illustre favori, il avait été admirablement reçu par la reine.

Il avait, au reste, gardé de la pauvre Marie-Antoinette un souvenir tout de respect et de vénération, et, trente ans après sa mort, je l'ai souvent entendu parler d'elle avec une voix pleine de larmes.

Il fut rappelé en Suède vers la moitié de l'année 1791. Fiancé à une de ses cousines qu'il adorait, il croyait revenir pour l'épouser, lorsque, à son arrivée à Stockholm, il apprit qu'un ordre du roi Gustave II avait disposé de sa main, et qu'elle était la femme du comte d'Essen.

Dans un premier mouvement de désespoir, le comte Ribbing provoqua le mari. Un duel s'ensuivit, et le comte d'Essen tomba, la poitrine traversée d'un coup d'épée qui le cloua pendant six mois sur son lit.

La Suède, à cette époque, était dans un grand trouble ; le roi venait de forcer la Diète d'accepter l'acte d'union et de sûreté. C'était à Geft que s'était accompli ce coup d'Etat, qui investissait le roi seul du droit de paix et de guerre.

Au reste, depuis longtemps, la lutte existait entre la royauté et l'aristocratie. Marié, en 1766, à Sophie-Madeleine de Danemark, le roi n'avait pas encore d'héritier de sa couronne en 1776. Or, la noblesse suédoise attribuait la stérilité de la reine aux mêmes causes que celle de Louise de Vaudemont, femme de Henri III. Comme le dernier des Valois, Gustave avait des favoris dont la familiarité faisait tenir sur le prince les propos les plus étranges. Les seigneurs décidèrent, en conséquence, un beau jour, qu'il serait fait au roi des remontrances sur la stérilité de la

reine, et qu'il serait supplié de faire cesser cette stérilité par tous les moyens qu'il aurait en son pouvoir.

Gustave promit d'aviser.

Alors on dit qu'il se passa une chose étrange.

Le soir même du jour où il avait engagé sa parole aux seigneurs suédois, il prit son écuyer Monk, le conduisit au lit de la reine, et, là, devant la pauvre femme, toute rougissante il lui exposa le service qu'il demandait de lui, et sortit en l'enfermant dans la chambre royale.

Quelque temps après, la grossesse fut proclamée, et la reine accoucha d'un prince, qui, après la mort de son père, régna sous le nom de Gustave IV.

On sait qu'en 1809, les états de Suède proclamèrent sa déchéance.

J'ai beaucoup connu son fils en Italie, où il voyageait sous le nom de comte de Wasa.

En 1770, Gustave III, alors âgé de vingt-quatre ans, était venu en France sous le nom de comte de Haga. Il avait visité une espèce de devineresse qui, dans des extases magnétiques, prédisait l'avenir; à peine lui eut-elle touché la main, qu'elle l'invita à prendre garde à l'année 1792, lui annonçant que, dans le cours de cette année, il devait, par un coup d'arme à feu, courir danger de mort.

Gustave était brave; il avait souvent payé de sa personne. Il raconta plus d'une fois la prédiction en riant, mais ne s'en inquiéta jamais.

A la suite de cette diète de 1792, pendant laquelle la noblesse avait perdu le reste de ses privilèges, une conjuration déjà entamée se renoua.

Les principaux conjurés furent Ankarström, le comte Ribbing, le comte de Horn, le baron d'Erenswaerd et le colonel Lilienhorn.

Ankarström et Ribbing, outre les griefs généraux qui aigrissaient la noblesse contre le roi, avaient des motifs particuliers de haine.

Ankarström avait perdu, par l'intervention du roi, un procès qui avait entraîné avec lui la moitié de sa fortune.

Le comte de Ribbing, comme nous l'avons dit, avait à venger sur le roi une perte bien autrement douloureuse que celle d'un procès, la perte de sa fiancée.

Les autres faisaient, du meurtre projeté de Gustave, une affaire de caste, voilà tout.

On résolut d'exécuter ce meurtre au milieu d'un bal masqué, qui devait avoir lieu dans la salle de l'Opéra, pendant la nuit du 15 au 16 mars 1792.

La veille, le roi reçut une lettre anonyme qui lui donnait avis du complot et qui lui annonçait qu'il serait assassiné la nuit suivante.

— Ah! oui, dit Gustave, en effet, même chose a été prédite, il y a vingt-deux ans, au comte de Haga; mais il n'ajouta pas plus de foi alors à la prédiction que n'y en ajoute aujourd'hui le roi de Suède.

Et, haussant les épaules, il froissa le billet entre ses mains et le jeta dans la cheminée.

Cependant on assure que, dans la nuit du 14 au 15, Gustave, déguisé, alla consulter la fameuse sibylle Arfredson, laquelle, confirmant la prédiction de la somnambule française et l'avis de la lettre anonyme, lui déclara qu'il devait être assassiné avant que trois jours fussent écoulés.

Soit courage réel, soit incrédulité, Gustave ne voulut rien changer aux projets arrêtés, ni prendre aucune précaution, et, le soir, à onze heures, il se rendit au bal masqué.

La veille, on avait tiré au sort pour arrêter lequel des conjurés devait tuer le roi, Gustave étant si fort détesté de la noblesse que chacun réclamait le dangereux honneur de porter le coup mortel.

Le sort avait désigné Ankarström.

On assure qu'un des conjurés lui offrit alors une donation, non seulement des biens qu'il possédait à cette époque, mais encore de ceux qui lui devaient revenir un jour, s'il voulait lui céder sa place. Ankarström refusa.

Le moment venu, comme plusieurs seigneurs étaient vêtus de costumes pareils à celui du roi, Ankarström pensa tout à coup qu'il pouvait se tromper, et tirer sur un autre que Gustave.

Mais le comte de Horn le rassura en lui disant :

— Tirez hardiment sur celui à qui je dirai : « Bonjour, beau masque. » Ce sera le roi.

Il était deux heures du matin; Gustave se promenait, appuyé au bras de ce même comte d'Essen qu'il avait marié à la fiancée de Ribbing, lorsque le comte de Horn, s'approchant, lui dit :

— *Bonjour, beau masque.*

Au même instant, une détonation sourde se fit entendre, Gustave chancela en disant :

— Je suis mort!

A part ceux qui entouraient le roi, personne ne s'était aperçu de l'événement; le pistolet était caché dans un manchon; au milieu du bruit des conversations et des accords de l'orchestre, la détonation s'était perdue.

Quant à la fumée, elle était restée ensevelie dans le manchon.

Cependant, au cri du roi, et en le voyant tomber faiblissant aux bras de d'Essen, chacun accourut; dans le mouvement qui se fit, il fut alors facile à Ankarström de s'éloigner du roi et même de sortir de la salle; mais, dans le trajet, il avait laissé tomber un de ses pistolets.

Le pistolet fut ramassé, chaud et fumant encore.

Le lendemain, tous les armuriers de Stockholm furent interrogés, et l'un d'eux reconnut le pistolet pour l'avoir vendu à Ankarström.

Une heure après, Ankarström était arrêté chez lui, et une commission spéciale était nommée pour le juger.

Il avoua le crime, mais en le glorifiant. Quant à ses complices, quelque promesse qui lui fût faite, il refusa de les dénoncer.

Le procès fut mené lentement; on espérait toujours qu'Ankarström parlerait; enfin, le 29 avril 1792, c'est-à-dire quarante-quatre jours seulement après le meurtre, il fut condamné.

L'arrêt portait qu'il serait battu de verges pendant trois jours; puis, décapité.

Malgré la longueur et l'ignominie du supplice, Ankarström conserva sa fermeté jusqu'au dernier moment. Traîné au supplice dans une charrette, il étendit des regards parfaitement tranquilles sur ces milliers de spectateurs pressés autour de l'échafaud. Arrivé sur la plate-forme, il demanda quelques secondes pour se réconcilier avec Dieu. Le délai lui fut accordé. Il se mit à genoux, fit sa prière, et se livra aux exécuteurs.

Il n'avait pas encore trente-trois ans accomplis.

Ribbing, qui avait été arrêté en même temps qu'Ankarström, n'en avait, lui, que vingt et un; il allait être condamné à mort comme Ankarström; le duc de Sudermanie, régent du royaume pendant la minorité de Gustave IV, pressait l'instruction, lorsqu'un illuminé, disciple de Swedenborg, vint le trouver, et lui annonça que le *maître* lui était apparu, lui avait déclaré que non seulement Ribbing était innocent, mais encore que chaque cheveu qui tomberait de sa tête coûterait un jour de vie au duc de Sudermanie. Le duc, swendenborgiste lui-même, s'effraya à cette idée, et Ribbing, au lieu de partager le sort d'Ankarström, fut condamné à un exil éternel.

Comme on ne pouvait faire, pour le comte de Horn et pour Lilienhorn, moins que l'on ne faisait pour Ribbing, tous deux obtinrent la même faveur.

La confiscation des biens suivait l'exil.

Heureusement, la confiscation de ces biens ne devait avoir lieu, pour le comte de Ribbing, qu'après la mort de sa mère, qui, lui vivant, héritait de lui, et sa mère était encore jeune.

Le comte partit pour la France, qui était en pleine révolution, et y arriva pour voir les 2 et 3 septembre et le 21 janvier. Son adoration pour la reine le fit éclater en reproches contre ces jours terribles. Il fut arrêté, et lui, régicide, allait être livré au tribunal révolutionnaire, comme trop sympathique aux malheurs d'un roi, lorsque Chaumette le fit mettre en liberté, lui donna un passe-port, et l'aida à sortir de Paris.

Le comte se rendit alors en Suisse : il était jeune, et si beau, qu'on ne l'appelait que le beau régicide. Il fut présenté à madame de Staël, qui lui accorda une grande part dans son amitié. Deux ou trois cents lettres de madame de Staël, que le comte de Ribbing reçut d'elle pendant tout le cours de la vie de l'illustre auteur de *Corinne*, prouvent que cette amitié ne fut point passagère.

Madame de Staël était entourée d'un cercle d'amis, dont quelques-uns avaient été ceux du comte de Ribbing. Cette petite cour, moitié politique, moitié littéraire, ne s'occupa alors que d'une chose, ce fut de secourir, de cacher, de protéger les émigrés contre les persécutions des magistrats des cantons helvétiques, qui avaient la main forcée par les exigences continuelles du gouvernement révolutionnaire de Paris.

Après le 9 thermidor, le comte de Ribbing put rentrer en France, où il acheta, à très bas prix, trois ou quatre châteaux et deux ou trois abbayes. Au nombre des châteaux étaient Villers-Hellon, Brunoy et Quincy.

Le comte avait fait toutes ces acquisitions sur simples recommandations, soit de ses amis, soit de son notaire. Villers-Hellon, entre autres, lui était parfaitement inconnu. Un beau matin, il résolut d'aller visiter cette charmante propriété, qu'on lui avait beaucoup vantée. Malheureusement, le moment était mal choisi pour en apprécier tous les charmes : un arrêté de la commune de Villers-Hellon avait livré le château à une association de cordonniers, qui exécutaient des souliers pour l'armée; les honorables disciples de saint Crépin s'étaient, en conséquence, emparés du domaine, avaient établi leurs ateliers dans les salons et dans les chambres, et, pour plus grande facilité de communication, ils avaient pratiqué des ouvertures dans les

plafonds. Quand c'était une communication orale qu'ils avaient à faire, elle s'opérait de cette façon, par les judas, sans que celui qui avait à faire cette communication eût besoin de quitter sa place; quand c'était une visite à accomplir, de bas en haut ou de haut en bas, des échelles appliquées aux ouvertures économisaient les tours et les détours que nécessite toujours un escalier.

On comprend que de pareils locataires nuisaient fort à l'aspect du château que venait d'acheter le comte. Aussi fut-il effrayé de la vue et surtout de l'odeur, et s'enfuit-il précipitamment à Paris.

Quelques jours après, il racontait, avec l'esprit qui lui était particulier, sa mésaventure devant M. Collard, alors attaché à la fourniture des armées. M. Collard, plus habitué que le noble proscrit à l'appréciation des choses matérielles, lui offrit alors de reprendre son marché. M. de Ribbing y consentit, et Villers-Hellon devint, à partir de ce moment, la propriété de M. Collard.

Heureusement, le comte de Ribbing avait encore deux ou trois autres châteaux où, à défaut de celui qu'il venait de vendre, il pouvait établir sa résidence.

Il choisit Brunoy, qu'il céda plus tard à son ami Talma, comme il avait cédé Villers-Hellon à son ami Collard, puis s'établit au château de Quincy.

Pendant tout le règne de Napoléon, le comte de Ribbing demeura fort tranquille, l'hiver à Paris, l'été à la campagne, se livrant à l'agriculture, pêchant dans ses étangs, dans lesquels on prit, un jour, un si énorme brochet, que, mis dans le plateau d'une balance, et Adolphe dans l'autre, le brochet eut l'honneur de l'emporter.

Plusieurs fois Napoléon offrit du service à M. de Ribbing; mais, dans cette prévision qu'avec les idées envahissantes du conquérant, il serait forcé un jour de porter les armes contre la Suède, il refusa.

Au second retour des Bourbons, les vengeances rétrospectives qui s'exercèrent allèrent chercher M. de Ribbing dans sa retraite. Forcé de s'exiler, il passa la frontière et, sous un nom supposé, se rendit à Bruxelles avec sa femme et son fils.

Mais l'incognito du comte de Ribbing devait bientôt être trahi, dans des circonstances qui donneront une idée de son caractère.

A Bruxelles, le comte se trouva à table d'hôte avec des officiers étrangers qui, tout enorgueillis de la victoire de Waterloo, maltraitaient fort la France et surtout les Français. Un colonel couvert de décorations se faisait surtout remarquer par l'exagération de ses attaques. La conversation avait lieu en allemand; mais, pour le comte de Ribbing, élevé à Berlin, l'allemand était presque une langue maternelle: il ne perdait donc pas un mot de la conversation, à laquelle il paraissait complétement étranger. Tout à coup il se leva, s'avança avec son calme habituel vers le colonel, lui donna une paire de soufflets, accompagna cette paire de soufflets de l'énumération de ses prénoms et qualité, et revint tranquillement s'asseoir à sa place.

Cauchois-Lemaire était à cette table, tout jeune homme encore, ainsi que le poète Arnault, déjà vieux; tous deux, au risque de ce qui pouvait leur en arriver de mal, offrirent comme témoins, leurs services au comte de Ribbing.

Par bonheur, ces services furent inutiles: le colonel ne se battit point.

La liste des *trente-huit* avait, aux dépens de la France, enrichi Bruxelles. — Arnault, Exelmans, Regnault de Saint-Jean d'Angély, Cambacérès, Harel, Cauchois-Lemaire étaient proscrits.

M. de Ribbing se lia avec eux, et avec eux fonda *le Nain jaune*, journal dont la réputation fut bientôt européenne.

A la suite d'un article publié par le comte dans ce journal, le gouvernement prussien demanda que l'auteur de cet article lui fût livré.

Il ne s'agissait pas moins que d'un emprisonnement à perpétuité dans une citadelle. La Prusse, on le sait, est encore le pays des citadelles, et a été longtemps celui des emprisonnements.

Cependant le roi Guillaume laissa au comte de Ribbing le choix d'être livré à la Prusse ou à la France, — à peu près comme le cuisinier laisse au poulet le choix d'être mis à la broche ou en fricassée. — M. de Ribbing opta pour la France.

Il fut pris, jeté dans une chaise de poste avec son fils, et conduit aux portes de Condé.

Là, il s'orienta, cherchant auquel de ses anciens amis il pouvait aller demander l'hospitalité.

Le plus proche de lui, c'était M. Collard.

Il s'achemina vers Villers-Hellon.

Il va sans dire qu'il fut reçu cœur et bras ouverts. Il habitait depuis trois jours ce charmant domaine, — si fort changé depuis le temps des cordonniers, qu'il ne voulait pas absolument le reconnaître, — quand je rencontrai son fils, Adolphe de Leuven, donnant le bras à madame Capelle, et la main à la petite Marie.

LIII

LE QUATRAIN D'ADOLPHE. — LA POULE D'EAU ET LE ROI GUILLAUME. — DÉJEUNER AU BOIS. — LA POUDRE A GRATTER, LES GRENOUILLES ET LE COQ. — LE SPECTRE DU DOCTEUR. — DE LEUVEN, HIPPOLYTE LEROY ET MOI, NOUS SOMMES EXILÉS DU SALON. — SUITES FATALES D'UNE ERREUR GÉOGRAPHIQUE. — M. PAROISSE.

Il y avait longtemps que je n'avais vu quelqu'un de la famille Collard. Madame Capelle, qui était parfaite pour moi, et qui, dans les ridicules que l'on me reprochait, — et que je possédais, je ne m'en cache pas, à un certain degré, — faisait la part de la jeunesse; madame Capelle, en me présentant de Leuven comme un petit ami à moi, m'invita, pour faire plus ample connaissance, à un déjeuner qui devait avoir lieu le lendemain dans la forêt; et il fut convenu qu'à la suite du déjeuner, j'irais passer deux ou trois jours au château de Villers Hellon.

On comprend que j'acceptai tout cela.

La fête de Corcy se passa comme toutes nos charmantes fêtes de village avaient l'habitude de se passer: c'est-à-dire avec force danses et force rires.

Je ne me rappelle rien de charmant comme ces retours à dix ou onze heures du soir sous la voûte épaisse et tremblante des grands arbres. Au milieu du silence majestueux de la nuit, on eût dit une vue de l'Elysée antique, avec ses ombres se promenant muettes dans l'obscurité; car les ombres qui se promenaient dans ces Elysées terrestres parlaient si bas, si bas, qu'on eût juré qu'elles étaient muettes.

J'avais été obligé de retourner à Villers-Cotterets pour reconduire Adèle, à laquelle il m'avait fallu faire comprendre, à force de diplomatie, la nécessité où j'étais de conserver des relations avec la famille Collard. C'était une si excellente personne, elle avait le cœur si bon, l'esprit si droit, qu'elle comprit cela, et que, le cœur un peu gros de me prêter à un pareil groupe de jeunes filles, belles et aristocratiques à faire mourir des princesses de jalousie, elle me donna un congé de trois jours.

A neuf heures du matin, je partis afin d'être à dix heures au lieu du rendez-vous. Tout le monde avait passé la nuit à Corcy, chez M. Leroy, où j'eusse passé la nuit comme les autres, si je n'eusse pas été impérieusement rappelé à Villers-Cotterets par la nécessité que j'ai dite. Mais qu'était-ce qu'une pareille course! J'avais de bonnes jambes, et, aux jambes, des bottes qui pouvaient défier celles de l'ogre du Petit-Poucet.

En moins de trois quarts d'heure, j'aperçus les premières maisons du village avec l'étang au fond de la vallée, tranquille et resplendissant comme un miroir; au bord de l'étang se promenait Adolphe de Leuven.

Je me doutai bien que personne n'était encore levé à la ferme, et j'allai à Adolphe. Il tenait à la main un crayon et des tablettes, et gesticulait, lui si flegmatique, d'une façon qui m'eût inquiété pour l'état de son esprit, si je n'eusse cru qu'il répétait une leçon d'armes.

En m'apercevant, il s'arrêta et rougit légèrement.

— Que diable faites-vous donc là? lui demandai-je.

— Mais, répondit-il avec quelque embarras, je faisais des vers.

Je le regardai en face comme un homme qui n'a pas bien compris.

— Des vers!... Vous faites donc des vers?

— Mais oui, quelquefois, dit-il en souriant.

— Et à qui faisiez-vous des vers?

— A Louise.

— A Louise Collard?

— Oui.

— Tiens! tiens! tiens!

L'idée qu'on pût faire des vers à Louise Collard, si adorable qu'elle fût, ne m'était jamais venue à l'esprit. Pour moi, Louise était toujours la charmante enfant portant des robes courtes et des pantalons festonnés, mais pas autre chose.

— Ah! vous faisiez des vers à Louise, repris-je, et à quel propos?

— Vous savez qu'elle va se marier.

— Louise? Non, je ne savais pas cela. Et à qui?

— A un Russe... Comprenez-vous, il faut empêcher ce mariage.

— Il faut empêcher ce mariage !

— Oui ; il ne faut pas permettre qu'une si charmante personne quitte la France.

— Tiens, au fait, j'en serais fâché, moi, qu'elle quittât la France : je l'aime beaucoup ; et vous?

— Moi? Je ne la connais que depuis trois jours

— C'est bien d'empêcher qu'elle ne quitte la France ; mais comment l'empêcherons-nous?

— Je lui ai fait des vers de mon côté, faites lui-en du vôtre.

— Moi?

— Oui, vous ; vous avez été élevé avec elle, cela lui fera plaisir.

— Mais, moi, je ne sais pas faire de vers Je n'ai jamais fait que des bouts-rimés avec l'abbé Grégoire, et il m'a toujours dit qu'ils n'étaient pas bons

— Ah ! bah ! quand vous serez amoureux, cela viendra tout seul.

— Non. Je suis amoureux, et cela ne vient pas : montrez-moi donc vos vers.

— Oh ! c'est un simple quatrain.

— Montrez toujours.

Adolphe tira ses tablettes et me lut ces quatre vers :

> Pourquoi dans *la froide Ibérie*,
> Louise, ensevelir de si charmants attraits?
> Les Russes, en quittant notre belle patrie,
> Nous juraient cependant une éternelle paix !

Je demeurai émerveillé. C'étaient de vrais vers, des vers dans le genre de Demoustier. J'avais donc devant moi un poète ; je fus tenté de saluer.

— Comme trouvez-vous mon quatrain? demanda de Leuven.

— Ma foi, très beau !

— Tant mieux !

— Et vous allez le donner à Louise?

— Oh ! non, je n'oserais pas. Je l'écrirai sur son album sans lui rien dire, et, en le feuilletant, elle trouvera mes vers?

— Bravo !

— Et vous, que ferez-vous?

— A propos de quoi?

— A propos de ce mariage.

— Oh ! moi, comme je ne me sens point capable de faire un quatrain de la force du vôtre, je lui dirai : « Tu vas donc te marier avec un Russe, ma pauvre Louise? Tu as bien tort, va ! »

— Je ne crois pas, dit Adolphe, que cela fasse l'effet de mon quatrain.

— Je ne crois pas non plus ; mais enfin, que voulez-vous ! chacun se sert de ses armes. Ah ! si le Russe voulait se battre avec moi au fusil, je suis bien sûr qu'il n'épouserait pas Louise.

— Vous êtes donc chasseur?

— Un peu. Comment voulez-vous qu'on ne soit pas chasseur au milieu d'une pareille forêt? Eh ! tenez, une poule d'eau !

Et je lui montrai du doigt, en la mettant en joue avec ma canne, une poule d'eau qui nageait dans les roseaux de l'étang.

— Pan !

— C'est une poule d'eau, cela?

— Mais oui. D'où venez-vous donc, que vous ne connaissez pas une poule d'eau?

— Je viens de Bruxelles.

— Je vous croyais Parisien.

— Je suis né à Paris, en effet ; mais, en 1815, nous avons quitté Paris, et nous avons été habiter Bruxelles, où nous étions depuis trois ans, quand on nous a forcés d'en sortir, mon père et moi.

— Et qui vous a forcés d'en sortir?

— Mais Guillaume !

— Qu'est-ce que cela, Guillaume?

— Qu'est-ce que Guillaume? C'est le roi des Pays-Bas. Vous ne saviez pas que le roi des Pays-Bas s'appelât Guillaume?

— Ma foi, non.

— Eh bien, il doit vous sembler moins extraordinaire maintenant que je ne sache pas ce que c'est qu'une poule d'eau.

En effet, comme on le voit, nous avions chacun notre ignorance : seulement, la mienne était moins pardonnable que celle de Leuven.

Il grandit d'une seconde coudée dans mon esprit. Non seulement il était poète, mais encore il avait dans le monde une si grande importance, que le roi Guillaume s'était inquiété de lui et de son père, au point de les mettre tous deux hors de ses Etats.

— Et maintenant, lui demandai-je, vous demeurez à Villers-Hellon?

— Oui. M. Collard est un ancien ami de mon père.

— Pour combien de temps y demeurez-vous?

— Pour tout le temps qu'il plaira aux Bourbons de nous laisser en France.

— Ah çà ! mais vous avez donc quelque chose aussi à démêler avec les Bourbons?

— Nous avons, dit en souriant Adolphe, quelque chose à démêler avec tous les rois.

Cette phrase, jetée assez majestueusement, acheva de m'étourdir. Par bonheur, à ce moment parut sur le seuil de la ferme toute la nuée rose et blanche de nos belles convives. Deux ou trois chars à bancs attendaient pour les conduire au lieu désigné. Les hommes devaient aller à pied. Le rendez-vous était distant d'un quart de lieue à peine du village.

Une longue table de trente couverts était dressée sous une voûte de feuilles, à dix pas à peine d'une source claire, fraîche, murmurante, qu'on appelle la fontaine aux Princes.

Toutes ces jeunes filles, toutes ces jeunes mères, tous ces petits enfants semblaient des fleurs des bois s'ouvrant à l'air, plein de brises et d'aromes : les unes pâles, et cherchant l'ombre et la solitude ; les autres aux vives couleurs, demandant du jour, du bruit, du soleil et des admirateurs.

Oh ! mes beaux bois, mes vastes ombrages, mes solitudes chéries, je vous ai revus depuis ; mais aucune ombre ne glissait plus sous vos arceaux verts et dans vos sombres allées... Qu'avez-vous fait de tout ce monde charmant, évanoui avec ma jeunesse? Pourquoi donc d'autres générations ne sont-elles pas venues, pâles ou roses, vives ou nonchalantes, bruyantes ou silencieuses, remplacer celles-là? Est-ce que cette efflorescence d'un instant a disparu à jamais? Est-ce elle qui manque réellement, ou sont-ce mes yeux qui ne voient plus?

Le soir, on partit pour Villers-Hellon. Tout était si bien distribué dans le délicieux petit château, que chacun avait sa chambre et son lit, et quelquefois nous nous y trouvions trente ou quarante.

J'ai raconté de quelles persécutions nocturnes le pauvre Hiraux avait été victime quand il venait nous visiter aux Fossés. Cette fois, c'était à notre tour de les subir.

Nos chambres avaient été machinées d'avance comme un théâtre de féerie.

Le machiniste en chef était le médecin de la maison, Manceau. Il avait remplacé un vieux médecin de Soissons, nommé M. Paroisse.

Je dirai tout à l'heure à quelle occasion il l'avait remplacé. Les aides machinistes étaient Louise, Cécile et Augustine.

Les victimes, désignées d'avance, étaient Hippolyte Leroy, de Leuven et moi.

Hippolyte Leroy était, à cette époque, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, cousin de M. Leroy de Corcy.

Il sortait des gardes du corps et était secrétaire de l'inspection de Villers-Cotterets.

Il devint plus tard mon cousin, en épousant Augustine Deviolaine.

Nos trois chambres communiquaient.

Nous montâmes dans nos chambres vers minuit et demi.

De Leuven se coucha le premier. A peine fut-il dans son lit, qu'il commença à se plaindre de démangeaisons insupportables : son lit était saupoudré de cette substance que vendent les charlatans, et qu'on appelle de la poudre à gratter.

Ceux qui ne connaissent point cette poudre peuvent se rappeler la fameuse scène de *Robert Macaire*, dans laquelle les deux héros de l'ouvrage trouvent une malle, et, dans cette malle, un nombre infini de petits paquets, contenant une substance inconnue, dont la propriété leur est révélée par le contact.

Au bout de cinq minutes, Adolphe de Leuven se grattait, à lui seul, comme Robert Macaire et Bertrand à la fois.

Nous accordâmes à de Leuven la somme de commisération qui lui était raisonnablement due.

Nous lui donnâmes le conseil de s'épiler de son mieux, de s'envelopper dans le rideau de son lit, et de s'endormir sur un canapé.

Puis nous regagnâmes nos lits à nous, bien convaincus que nous allions les trouver, en tout, pareils à celui d'Adolphe.

Mais nous les découvrîmes inutilement : ils nous apparurent purs de toute préparation du même genre.

Nous nous couchâmes. Au bout de cinq minutes, Hippolyte Leroy poussa des cris aigus.

En s'allongeant, il avait senti au bout de ses pieds un bout de ficelle ; il avait tiré cette ficelle, et, en la tirant, avait dénoué un sac plein de grenouilles. Les grenouilles, rendues à la liberté, s'étaient hâtées de se répandre dans le lit, et c'était le contact de la peau animale avec la peau humaine qui avait fait pousser à Hippolyte le cri susmentionné.

Hippolyte jeta ses couvertures en l'air et sauta à bas du lit.

Les grenouilles sautèrent après lui. On lui avait fait la mesure bonne ; il y en avait bien deux douzaines.

Je me croyais le seul épargné, lorsque, dans une armoire contre laquelle la tête de mon lit était appuyée, il me sembla entendre un grand mouvement. Mes yeux se portèrent sur la serrure.

Il n'y avait pas de clef.

Cependant, cela ne faisait plus aucun doute pour moi, un animal quelconque était enfermé dans cette armoire. Seulement, à quelle espèce appartenait cet animal ?

Je ne demeurai pas longtemps dans le doute : à une heure sonnante, un coq chanta à la tête de mon lit et renouvela son chant à chaque heure qui nous séparait encore du jour.

Je ne reniai pas le Christ, comme saint Pierre, mais j'avouerai que je sacrai un peu Dieu.

A sept heures, nous dormions — de Leuven, malgré sa poudre à gratter, Hippolyte Leroy, malgré ses grenouilles, et moi, malgré mon coq, — lorsque Manceau entra dans notre chambre et nous réveilla en nous annonçant qu'ayant appris par voie détournée que nous avions passé une assez mauvaise nuit, il venait mettre sa science à notre disposition.

Manceau se dénonçait lui-même.

Nous avions si mal dormi, pendant cette malheureuse nuit, que nous avions voué, par un serment terrible, aux divinités infernales notre persécuteur, quel qu'il fût.

Manceau, comme je l'ai dit, se dénonçait lui-même ; l'expiation devait suivre le crime, le serment prononcé devait s'accomplir.

Sur un signe, de Leuven ferma la porte ; je me jetai sur Manceau, Hippolyte le bâillonna ; nous le déshabillâmes complètement, nous l'enveloppâmes dans le drap de lit d'Adolphe, nous le ficelâmes comme un saucisson, nous le descendîmes par un escalier dérobé, et nous allâmes le déposer à l'endroit le plus désert du parc, au beau milieu de la petite rivière, à un endroit où il avait pied, mais où, empêtré comme il l'était, il courait grand risque de le perdre au premier pas qu'il ferait.



Cécile, plus brave, était restée à sa place.

Puis nous remontâmes tranquillement nous coucher et reprîmes notre somme interrompu.

A dix heures, nous descendîmes pour déjeuner.

Notre arrivée était attendue avec impatience.

Tout le monde pouffait de rire en se regardant.

Ces demoiselles s'étaient partagé les rôles : les unes faisaient semblant de se gratter, les autres imitaient à demi-voix le coassement des grenouilles, les autres simulaient le chant du coq.

Nous restâmes impassibles ; seulement, nous demandâmes indifféremment des nouvelles de Manceau.

Personne ne l'avait vu.

On se mit à table.

Le poulet était dur, disait Cécile ; on eût dit d'un vieux coq qui aurait chanté toute la nuit.

Augustine réclamait les grenouilles qu'elle avait vues, disait-elle, la veille à la cuisine. Avait-on changé leur destination ?... Les grenouilles étaient-elles perdues ?... Il fallait que les grenouilles se retrouvassent.

Louise demandait à Adolphe s'il n'était pas atteint d'une maladie contagieuse; depuis qu'il lui avait donné le bras pour passer dans la salle à manger, elle se sentait d'effroyables démangeaisons.

— Si Manceau était là, dis-je à Louise, tu pourrais lui demander une ordonnance pour les faire passer.

— Mais, en effet, dit madame Collard, où donc est Manceau?

Même silence qu'à la première question.

La chose devenait grave et l'on commençait à s'inquiéter du cher docteur. Cette absence n'était pas naturelle; son habitude n'était point de s'absenter aux heures des repas.

On fit demander au concierge si Manceau n'était point sorti pour aller visiter quelque malade dans le village.

Le concierge n'avait pas aperçu Manceau.

— Moi, dis-je, je crois qu'il est noyé... Pauvre garçon!

— Et pourquoi cela? demanda madame Collard.

— Parce que, hier au soir, il nous avait proposé une partie de bain; mais nous avons si bien dormi, que nous avons manqué au rendez-vous qu'il nous avait donné dans sa chambre. Ne nous voyant pas venir, il aura été au bain tout seul.

— Oh! mon Dieu! dit madame Capelle, le malheureux docteur! il ne sait pas nager.

Sur ces paroles, ce fut parmi ces dames un chœur de désolation, près duquel celui des Israélites exilés était bien peu de chose.

Il fut convenu qu'aussitôt après le déjeuner, on se mettrait à la recherche de Manceau.

— Bon! me dit tout bas de Leuven, je profiterai de l'absence de tout le monde pour écrire mes vers sur l'album de Louise.

— Et moi, répondis-je, je ferai sentinelle à la porte pour que vous ne soyez pas dérangé.

Chaque chose s'accomplit comme elle avait été projetée. Toute cette ruche, qu'on appelait le château, essaima dans le jardin.

Les hommes graves, M. de Leuven le père, M. Collard, M. Méchin, demeurèrent au salon à lire les journaux.

Hippolyte fit une partie de billard avec Maurice.

De Leuven et moi, nous montâmes à la chambre de Louise, attenante à celle de M. Collard, et, tandis que je guettais sur le palier, il écrivit ses quatre vers sur l'album.

A peine avait-il écrit le dernier, que nous entendîmes de grands cris, et qu'en nous approchant de la fenêtre, nous vîmes revenir tout courant au château Louise et Augustine.

Quant à Cécile, plus brave, elle était restée ferme à sa place et regardait du côté de la rivière avec plus de curiosité que de frayeur.

— Bravo! dis-je à Adolphe, voilà Manceau qui fait son effet.

Nous descendîmes vivement.

— Un revenant! un revenant! criaient Louise et Augustine; un revenant dans la rivière!

— Oh! mon Dieu! demanda de Leuven, serait-ce déjà l'âme de ce pauvre Manceau qui s'ennuie là-bas?

Ce n'était pas son âme, mais c'était son corps. A force de lutter contre ses cordes, Manceau avait dégagé un bras, puis deux; ses deux bras dégagés, il avait ôté le mouchoir qui lui fermait la bouche; le mouchoir ôté, il avait crié pour qu'on vînt à son aide; malheureusement, le jardinier était au bout opposé du jardin. Il avait bien essayé de dénouer les cordes qui liaient ses jambes, comme il avait fait des cordes qui liaient ses mains; mais, pour arriver à cela, il lui fallait mettre sa tête sous l'eau; et, comme l'avait dit madame Capelle, le malheureux docteur, ne sachant point nager, s'était abstenu de toute tentative pareille, retenu qu'il était par la crainte de la suffocation. Enfin, ses cris avaient attiré les jeunes filles; mais, à la vue de cette figure enveloppée d'un drap et faisant des gestes désespérés, la peur s'était emparée d'elles, et, n'ayant aucune idée que Manceau pût se trouver au milieu de la rivière, affublé d'un pareil costume, elles avaient crié au spectre et s'étaient enfuies.

On envoya au malheureux Manceau le jardinier tant réclamé.

Il demandait ses habits à cor et à cris. Il était resté dans la rivière depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et, quoique nous fussions à la fin de juillet, ce bain, infiniment trop prolongé, l'avait quelque peu refroidi.

On lui bassina son lit et on le coucha.

A partir de ce moment, Manceau fut l'objet de la pitié générale, et nous, nous fûmes celui de l'exécration universelle.

Car Manceau, Dieu lui fasse miséricorde! Manceau eut la lâcheté de nous dénoncer.

De Leuven eut beau invoquer ses mains, rouges comme des écrevisses, et offrir de montrer le reste de sa personne, bien autrement rouge que ses mains; Hippolyte eut beau réunir les grenouilles éparses dans sa chambre et les apporter au milieu du salon; j'eus beau aller chercher à la basse-cour le coq avec lequel j'avais dialogué toute la nuit, rien ne toucha nos juges; nous fûmes déclarés bannis de la société, pour tentative d'homicide avec préméditation sur le docteur Manceau.

Aussi nous promîmes-nous, à la première occasion, de le noyer tout à fait.

Exilé de la société des dames, je me réfugiai dans la salle de billard, où je reçus, de Maurice, ma première leçon.

On verra que cette leçon me profita, et que, quatre ans après, dans une circonstance solennelle de ma vie, je tirai partie de l'art du doublé et du carambolage, dans lesquels j'avais fait quelques progrès.

La condamnation tint pendant toute la soirée, devenue pluvieuse, et que les jeunes filles passèrent dans la chambre de Louise.

Plusieurs fois, de Leuven essaya de s'introduire dans cette chambre, mais il fut constamment repoussé.

Il s'était fait en lui, depuis quatre heures de l'après-midi, un changement notable; à la suite d'une conversation qu'il avait eue avec son père, et dans laquelle celui-ci m'avait paru s'être singulièrement moqué de lui, Adolphe était devenu inquiet, presque soucieux, et, quoique repoussé avec obstination de la chambre de Louise, — où se tenait, comme je l'ai dit, la réunion, — il s'y représentait toujours avec acharnement.

— Ah! bon, dis-je en moi-même après avoir réfléchi, il veut avoir des nouvelles de son quatrain et savoir s'il a réussi.

Et, comme la raison pour que de Leuven insistât me paraissait suffisante, je n'en cherchai point d'autres.

Seulement, je regrettai, à part moi, de n'avoir pas, pour me faire pardonner mes fautes, les moyens que la nature partiale avait mis à la disposition d'Adolphe.

Ce regret me poursuivait dans la chambre d'Hippolyte, où nous nous étions retirés en nous demandant ce que pouvait être devenu de Leuven, disparu depuis une heure, lorsque tout à coup un grand bruit, au milieu duquel nous distinguions les cris *Au voleur!* retentit dans le château. Comme nous étions encore tout habillés, nous nous élançâmes hors de notre appartement et descendîmes vivement l'escalier.

Au bas de l'escalier était M. Collard, en chemise, tenant Adolphe au collet.

Le spectacle était étrange.

M. Collard avait l'air très furieux, et Adolphe fort contrit.

Sur ces entrefaites, M. de Leuven, qui n'était pas encore couché, arriva, calme comme toujours, les mains dans les goussets de son pantalon, et mâchant un cure-dent, selon son habitude.

Ce cure-dent était pour M. de Leuven une distraction obligée.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, Collard, et qu'avez-vous après ce garçon?

— Ce que j'ai? ce que j'ai? s'écriait M. Collard s'exaspérant de plus en plus. J'ai que cela ne peut pas se passer ainsi!

— Bah! et qu'est-il donc arrivé?

— Ce qui est arrivé?... Je vais vous le dire!...

— Pardon, mon père, disait Adolphe, qui tenait à placer quelques mots de justification, pardon, mon père, mais c'est que M. Collard se trompe... Il croit...

— Veux-tu bien te taire, malheureux! s'écriait M. Collard en frappant du pied.

Puis, se retournant vers le comte de Ribbing:

— Venez, mon cher de Leuven, lui dit-il; je vais vous dire où j'ai trouvé monsieur votre fils.

— Mais puisque je vous proteste, cher monsieur Collard, que c'était purement et simplement pour...

— Tais-toi! interrompit M. Collard. Viens avec nous; tu te justifieras, si tu peux.

— Oh! dit Adolphe, ce ne sera pas difficile.

— C'est ce que nous verrons!

Et, poussant le jeune homme devant lui, il fit signe au comte de Ribbing d'entrer dans sa chambre, y entra lui-même, et ferma la porte à double tour.

Nous nous retirâmes silencieusement, Hippolyte, moi et les autres spectateurs de cette scène curieuse.

Au bout d'un quart d'heure, Adolphe revint.

Il avait l'oreille si basse, que nous n'osâmes point lui demander de détails. Nous nous couchâmes, ignorant la cause de tout ce bruit.

Mais, quand Hippolyte fut endormi, de Leuven vint me trouver et me raconta tout.

Voici ce qui était arrivé:

Adolphe, comme je l'ai raconté, avait le matin, écrit le fameux quatrain sur l'album de Louise.

Le quatrain écrit, nous étions sortis, aussi vivement que possible, de la chambre de la jeune fille.

Vers quatre heures, Adolphe n'avait pas pu y tenir, et, tirant son père à part, il lui avait dit son quatrain.

M. de Ribbing avait gravement écouté jusqu'à la dernière syllabe du quatrième vers; puis il avait dit :
— Répète-moi donc un peu cela.
Et Adolphe avait répété complaisamment :

Pourquoi dans *la froide Ibérie*,
Louise, ensevelir de si charmants attraits?
Les Russes, en quittant notre belle patrie,
Nous juraient cependant une éternelle paix!

— Il n'y a qu'un malheur, dit alors M. de Ribbing.
— Lequel? demanda Adolphe.
— Oh! presque rien... Tu as pris le Sud pour le Nord, l'Espagne pour la Russie.
— Ah! s'écria Adolphe désespéré, c'est ma foi vrai!... J'ai mis Ibérie pour *Sibérie*.
— Je comprends, dit le comte; cela fait mieux le vers, mais c'est moins exact.
Et, haussant les épaules, il s'éloigna en chantonnant un petit air, et en mâchant son cure-dent.
Adolphe était resté foudroyé. Il avait signé ce malheureux quatrain de toutes les lettres de son nom. Si l'album était ouvert, si le quatrain était lu, Adolphe était déshonoré!
Cette épée de Damoclès, suspendue sur la tête du pauvre poète, l'avait rendu soucieux pendant toute la soirée.
C'était pour arriver jusqu'à l'album de Louise qu'il avait tenté tous les efforts que j'ai racontés.
Mais on a vu que ses efforts avaient été infructueux.
La nuit venue, Adolphe avait pris une résolution désespérée : celle de pénétrer dans la chambre de Louise pendant son sommeil, de s'emparer de l'album et de détruire la page accusatrice.
Cette résolution, vers onze heures, il l'avait mise à exécution.
La porte ouverte, sans trop grincer, avait donné passage à Adolphe, qui, le plus légèrement possible, sur la pointe du pied, n'ayant d'autre but, d'autre désir, d'autre espérance que d'arriver vers l'album, avait fait invasion dans la chambre virginale de sa jeune amie.
Tout avait bien été jusqu'à l'album. L'album, pris sur la table, serré par Adolphe contre sa poitrine, allait restituer, bon gré mal gré, les quatre vers qui rendaient leur auteur si malheureux, quand tout à coup Adolphe accroche un guéridon, qui tombe, et qui, en tombant réveille Louise. Louise, réveillée, crie : « Au voleur! » A ce cri : « Au voleur! » M. Collard, dont la chambre touche à celle de sa fille, saute, en chemise, à bas de son lit, se heurte sur le palier contre de Leuven, l'empoigne au collet, et, comme nous l'avons vu, le soupçonnant, pauvre innocent Adolphe, d'un tout autre crime, le fait entrer dans sa chambre. Son père entre à son tour et ferme la porte derrière lui.
Là, tout s'était expliqué, grâce à l'album, qu'Adolphe n'avait eu garde de lâcher. M. Collard s'était convaincu *de visu* de l'erreur géographique qu'Adolphe avait commise; il avait compris l'importance de cette erreur, et, rassuré sur l'intention, il l'avait été bientôt sur le fait.
Il en résulta que la réputation de Louise ni celle d'Adolphe ne reçurent aucune tache de cet événement.
Comme le lendemain, on continuait à nous bouder, Hippolyte et moi, pour l'aventure de Manceau, nous quittâmes Villers-Hellon sans rien dire à personne, et nous prîmes le chemin de Villers-Cotterets.
Chose étrange! depuis ce jour, je ne suis jamais rentré à Villers-Hellon.
Cette bouderie de jeunes filles a duré trente ans.
Une seule fois, j'ai revu Hermine, devenue madame la baronne de Martens, — à la répétition de *Caligula*.
Une seule fois, j'ai revu Louise, devenue madame Garat, — à un dîner donné à la Banque.
Une seule fois, j'ai revu Marie Capelle, un mois avant qu'elle devînt madame Lafarge.
Je n'ai jamais revu ni madame Collard ni madame Capelle.
Toutes deux sont mortes.
Oh! mais, malgré ces trente ans d'absence, quand je ferme les yeux, morts ou vivants, je revois tout cela.
A propos, j'ai promis de raconter l'histoire de ce vieux médecin auquel Manceau avait succédé.
Ce serait faire tort à mes lecteurs que de ne pas leur tenir parole.
M. Paroisse habitait Soissons. Une clientèle fort clair-semée lui permettait de venir une fois par semaine dîner à Villers-Hellon, où il était toujours parfaitement reçu.
Cela durait depuis dix ans.
Un beau jour, M. Collard reçut un assez gros manuscrit, signé du digne docteur.
C'était la note de ses visites.
Il comptait chaque visite vingt francs, ce qui ne laissait pas que de faire une somme.
M. Collard paya, mais pria M. Paroisse de ne revenir désormais à Villers-Hellon que quand il y serait appelé.
C'est à la suite de cet événement que Manceau avait été installé à demeure au château comme médecin ordinaire de la famille.
J'ignore ce qu'est devenu Manceau. Je crois que le pauvre diable est mort.
Heureusement, ce n'est pas des suites du bain que nous lui avons fait prendre.

LIV

AMÉDÉE DE LA PONCE. — IL M'APPREND CE QUE C'EST QUE LE TRAVAIL. — M. ARNAULT ET SES DEUX FILS. — VOYAGE EN DILIGENCE. — UN MONSIEUR CONFIT EN DOUCEURS. — J'APPRENDS A QUEL PÉRIL J'AI ÉCHAPPÉ.

Après le jugement injuste porté contre nous à Villers-Hellon, j'étais retourné à Villers-Cotterets, et, las de mon séjour dans les régions aristocratiques, d'où je venais d'être précipité, je m'étais revu avec bonheur dans le monde que j'avais préféré à celui-là, et où je trouvais la satisfaction complète de tous mes désirs de cœur et de tous mes besoins d'orgueil.
Adèle m'avait d'abord assez mal reçu, mais j'en avais été quitte pour une bouderie de quelques heures. Au bout de ce temps, son joli visage s'était éclairci peu à peu, et avait fini par me sourire avec le parfum et la fraîcheur d'une fleur qui s'ouvre.
On pourrait dire de cette charmante enfant qu'elle avait le sourire rose.
En même temps que se développaient ces jeunes amours, — qui devaient, hélas! avoir la durée éphémère des amours de seize ans, — des amitiés qui devaient durer toute la vie prenaient racine dans mon cœur.
J'ai déjà parlé d'Adolphe de Leuven, arrivé tout à coup pour prendre, en dehors de mes amitiés d'enfance, une place importante dans ma vie. Qu'on me permette de dire un mot d'un autre ami à moi, qui devait achever, en m'ouvrant certains horizons, l'œuvre d'avenir commencée par le fils du comte de Ribbing.
Un jour, on vit passer dans les rues de Villers-Cotterets un jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, portant, avec une rare élégance, l'uniforme d'officier de hussards.
Il était impossible d'être à la fois plus beau et plus distingué que ce jeune homme. Peut-être même eût-on reproché à son visage quelque chose de trop féminin, si un magnifique coup de sabre qui, sans rien gâter à la régularité de ses traits, commençait au côté gauche du front et finissait à l'angle droit de la lèvre supérieure, n'eût mis sur cette douce physionomie le cachet du courage et de la virilité.
On le nommait Amédée de la Ponce.
Quel hasard, quel caprice, quel besoin l'amenait à Villers-Cotterets? Je n'en sais rien... Venait-il, en touriste désœuvré, dépenser là ses cinq ou six mille francs de rente? C'est probable. Ce pays lui plut, il s'y arrêta, et, au bout d'un an de séjour, il devint le mari d'une charmante et douce jeune fille, amie de ma sœur, et que l'on nommait Louise Moreau.
Il en résulta une belle enfant blonde, que je voudrais bien revoir aujourd'hui, et qu'alors nous baptisâmes, à cause de sa douceur, de la blancheur de sa peau et de ses cheveux de lin, du nom de *Mouton*.
Depuis bien longtemps je vous ai perdu de vue, mon cher de la Ponce! Quelque part que vous soyez, si vous lisez ces lignes, retrouvez-y le témoignage toujours vivant, toujours réel, de mon éternelle amitié.
Car vous avez fait beaucoup pour moi, mon ami. Vous m'avez dit : « Croyez-moi, mon cher enfant, il y a autre chose dans la vie que le plaisir, que l'amour, que la chasse, que la danse et que les folles aspirations de la jeunesse! Il y a le travail. Apprenez à travailler... c'est apprendre à être heureux. »
Et vous aviez raison, mon ami. Pourquoi, à part la mort de mon père, la mort de ma mère et la mort du duc d'Orléans, pourquoi n'ai-je jamais eu une douleur que je n'aie fait plier sous moi, un chagrin que je n'aie surmonté? C'est que vous m'aviez fait faire la connaissance du seul ami qui console le jour, qui console la nuit, que l'on a sans cesse près de soi, accourant au premier soupir, vous versant ce baume à la première larme : vous m'avez fait faire la connaissance du *travail*.
O bon et cher Travail, qui emportes dans tes bras puis-

sants ce lourd fardeau de l'humanité qu'on appelle la douleur! divinité au visage toujours souriant, à la main toujours ouverte et étendue!... ô bon et cher Travail, toi qui ne m'as jamais donné l'ombre d'une déception!... Travail, je te remercie!

De la Ponce parlait, comme sa langue maternelle, l'italien et l'allemand; il offrit de m'apprendre, dans mes moments perdus, — et Dieu sait si à cette époque j'avais des moments perdus, — il offrit de m'apprendre l'allemand et l'italien.

Nous commençâmes par l'italien. C'était la langue facile; c'était ce miel dont parle Horace, et dont on dore, pour l'enfant malade, les bords de la tasse au breuvage amer.

Un des livres dans lesquels j'appris l'italien était le beau roman d'Ugo Foscolo, que j'ai traduit depuis sous le titre de *Dernières lettres de Jacopo Ortis*.

Ce livre me donna une idée, un aperçu, une intuition de la littérature romanesque, qui m'était tout à fait inconnue.

Au bout de deux mois, je parlais assez correctement l'italien, et je commençais à traduire la poésie.

Je préférais de beaucoup cela à mes ventes, à mes contrats de mariage et à mes obligations et transports de chez maître Mennesson

Au reste, il s'était fait dans l'étude un changement tout à l'avantage de mon éducation littéraire, s'il était au désavantage de mon éducation notariale. Niguet, ce fameux maître clerc qui avait dénoncé à M. Mennesson tous mes désappointements amoureux, avait acheté, dans une petite ville voisine de la nôtre, une étude que Lafarge, je crois, avait été obligé de revendre, n'ayant pas trouvé de femme qui la lui payât; et Paillet, un de mes amis, plus âgé que moi de six ou huit ans, avait succédé à Niguet en qualité de maître clerc.

Paillet était riche; Paillet avait une charmante propriété à deux lieues de Villers-Cotterets; Paillet avait des goûts de luxe; par conséquent, il me pardonnait bien plus facilement que Niguet, vieux basochien sans caprices et tout entier à son affaire, le seul luxe que je pusse me donner: celui de la chasse, de la danse et de l'amour.

Il en résultait qu'au lieu de m'encourager dans la voie étroite et ardue du notariat de province, Paillet me permettait d'ouvrir mes yeux vers tous les horizons, comprenant instinctivement, sans doute, que celui qu'on me faisait n'était pas le mien.

On verra, de son côté, — à part l'influence morale de la Ponce et de Leuven, — quelle influence matérielle Paillet eut sur ma destinée.

J'étais donc parfaitement heureux de l'amour de ma mère, d'un amour plus jeune et plus doux, naissant à côté de celui-là sans lui nuire, de l'amitié de la Ponce et de Paillet, quand de Leuven vint compléter ce bien-être, auquel ne manquait que cette médiocrité dorée dont parle Horace, pour ne me laisser à peu près rien à désirer.

On apprit tout à coup que M. Deviolaine se retirait avec sa famille dans sa propriété de Saint-Remy, et louait sa maison de Villers-Cotterets au comte de Ribbing.

Ainsi, cette maison dans laquelle j'avais été élevé, cette maison peuplée pour moi d'un monde de souvenirs, passait des mains d'un parent aux mains d'un ami.

Ce qui avait surtout séduit M. de Leuven, c'était ce beau jardin, dans lequel il allait reprendre ses exercices de jardinage, interrompus par les ventes successives de Brunoy et de Quincy.

Au reste, le comte de Ribbing n'avait pas éprouvé la moindre persécution, et, soit que Louis XVIII ignorât son séjour en France, soit qu'il fermât les yeux sur ce séjour, il n'était aucunement inquiété.

De Leuven et son père vinrent donc s'établir à Villers-Cotterets, où madame de Leuven les rejoignit au bout de quinze jours.

De son côté, de la Ponce loua une maison située à l'extrémité de la rue de Largny, ayant un grand jardin et une grande cour, et qui était la première à gauche, en venant de Paris.

Il y eut bientôt trois parts de mon temps faites: une pour mes amitiés, l'autre pour mes amours, et la troisième pour mon travail de notariat.

Ma mère était peut-être un peu oubliée dans tout cela, me dira-t-on

Est-ce qu'une mère est oubliée? est-ce qu'elle n'est pas toujours là, présente ou absente? est-ce que je ne rentrais pas dix fois, vingt fois par jour à la maison? est-ce que, chaque fois que je rentrais, je n'embrassais pas ma mère?

Tous les jours, nous nous réunissions, de Leuven, de la Ponce et moi. C'était, en général, chez de la Ponce le rendez-vous; nous avions transformé en tir au pistolet la cour dont j'ai dit un mot, et, chaque jour, nous usions chacun vingt ou trente balles.

De Leuven avait d'excellents pistolets allemands, des *Kukenreiter*. Ces pistolets étaient d'une justesse merveilleuse, et nous étions arrivés tous trois à tirer avec une telle précision, que, lorsqu'on doutait de notre adresse, chacun de nous tenait la carte qui servait de but, tandis que l'autre tirait.

Jamais l'un de nous ne fit à l'autre une égratignure.

Je me souviens qu'après un jour de grande pluie, nous trouvâmes, je ne sais comment, cette cour sombre et humide pleine de grenouilles. C'était un nouveau but tout trouvé; nous exterminâmes les grenouilles à coups de pistolet.

De temps en temps, de Leuven nous lisait ou une fable ou une élégie de sa façon; seulement, guéri de ses erreurs géographiques par l'événement nocturne de Villers-Hellon, il ne prenait plus le Midi pour le Nord, l'Espagne pour la Sibérie.

Un matin, une grande nouvelle se répandit dans la ville.

Trois étrangers venaient d'arriver chez M. de Leuven: M. Arnault et ses deux fils, Telleville et Louis Arnault.

M. Arnault, l'auteur de *Germanicus* et de *Marius à Minturnes*, était, à cette époque, un magnifique vieillard d'une soixantaine d'années, encore plein de verdeur sous les boucles blanches de ses cheveux, fins comme de la soie. Il était impossible d'avoir plus d'esprit que lui, esprit de riposte surtout, frappant aussi rapidement à son but que le fait, après la parade et par un coup droit, le maître le plus exercé.

Le seul défaut qu'on pût adresser à cet esprit, c'était sa mordante incisivité; mais, comme les blessures faites par de belles dents, les morsures du poète ne portaient jamais de venin avec elles.

M. Arnault avait fait connaissance avec le comte de Ribbing à cette fameuse table d'hôte où ce dernier avait donné un soufflet à un colonel étranger.

Depuis ce jour, M. de Leuven, si Français par le cœur, et M. Arnault, si Français par l'esprit, s'étaient voué une amitié que rompit la mort, mais en la léguant des pères aux enfants.

Telleville Arnault était un jeune officier d'une jolie figure, d'un esprit charmant, d'une bravoure éprouvée. Une duel qu'il venait d'avoir avec Martainville avait fait grand bruit dans le monde littéraire.

Ce duel avait eu lieu à propos de *Germanicus*.

Louis était encore un enfant de notre âge, à peu près.

Je me privai, par discrétion, d'aller chez Adolphe pendant tout le temps qu'y demeurèrent M. Arnault et ses fils; mais, M. Deviolaine les ayant invités à une chasse au lapin, au bois du Tillet, je fus de cette chasse, et la connaissance, commencée par raccroc dans les promenades au parc, s'acheva le fusil à la main.

Telleville avait un petit fusil de Prélat, avec lequel il fit des miracles. Ce fusil, qui n'avait pas quatorze pouces de canon, faisait mon admiration, à moi qui croyais encore à la longueur du canon, et qui chassais avec des fusils de siège.

En quittant Villers-Cotterets, M. Arnault emmena de Leuven.

Ce fut un profond crève-cœur pour moi que de voir partir Adolphe. J'avais deux souvenirs de Paris, l'un pris en 1806, l'autre pris en 1814. Ces deux souvenirs suffisaient à me faire envier ardemment le sort de tout élu partant pour Paris.

Je restai avec de la Ponce et je redoublai d'ardeur dans mon étude de l'italien. Bientôt je fus assez fort sur la langue de Dante et de l'Arioste pour passer à celle de Schiller et de Gœthe; mais, là, ce fut autre chose.

Après trois ou quatre mois de travail, de la Ponce me mit à même d'un roman d'Auguste Lafontaine; la tâche était trop difficile, je m'y brisai.

L'allemand fut abandonné sans que j'aie jamais eu le courage de m'y remettre.

La première impression dramatique que j'éprouvai d'une façon sérieuse remonte à cette époque.

Je ne sais quel nabab était venu passer un acte chez maître Mennesson, et, dans sa générosité inouïe, avait laissé cent cinquante francs pour l'étude.

La répartition avait été faite par M. Mennesson de cette façon: Soixante et quinze francs à Paillet; trente-sept francs cinquante à chacun de nous deux, Ronsin et moi.

C'était la première fois que je me trouvais en possession d'une si forte somme.

Je me demandais ce que j'en pourrais faire.

Une des quatre grandes fêtes de l'année allait nous donner un dimanche et un lundi de congé. Paillet nous proposa de réunir nos trente-sept francs cinquante chacun aux soixante et quinze francs qu'il possédait à lui tout seul, et d'aller enfouir cette somme fabuleuse de cinquante écus dans les délices que pouvait nous offrir Soissons en qualité de sous-préfecture.

La proposition fut acceptée avec joie. Paillet fut nommé caissier, et nous prîmes bravement la diligence de Paris, qui passait à Villers-Cotterets, à trois heures et demie du matin, et qui arrivait à Soissons à six.

Paillet et Ronsin prirent chacun une place dans le coupé,

où il y en avait déjà une de prise, et, moi, je montai dans l'intérieur, occupé par quatre personnes, dont trois descendaient à la Vertefeuille, poste distante de trois lieues de Villers-Cotterets, et dont la quatrième continuait sa route pour Soissons.

De la Vertefeuille à Soissons, je devais donc rester seul avec cette personne, qui était un homme de quarante ans, à peu près, assez mince de corps, au visage pâle, aux cheveux châtains et à la toilette recherchée.

Il avait mis une grande insistance à me faire asseoir près de lui, et s'était, pour me laisser le plus de place possible, rangé du mieux qu'il avait pu dans l'angle de la voiture.

J'avais été très sensible à cette attention, et j'éprouvais une vive sympathie pour ce monsieur, qui daignait me traiter avec tant de déférence.

Je dormais bien et partout, à cette époque. Aussi, en sortant de la ville, m'étais-je endormi, pour ne me réveiller qu'au relais, et encore ne me serais-je pas éveillé, bien certainement, si les trois voyageurs qui nous abandonnaient ne m'avaient pas, en se retirant, marché sur les pieds, avec l'insistance que mettent d'ordinaire à cette opération les voyageurs qui quittent une voiture, à l'endroit des voyageurs qui y restent.

En me voyant éveillé, le voyageur entama la conversation, s'informa, d'un ton plein d'un bienveillant intérêt, de mon nom, de mon âge et de mes occupations.

Je m'empressai de le mettre au courant de ces particularités, auxquelles il paraissait tenir essentiellement. Je lui racontai le but de notre voyage à Soissons; et, comme je toussais, tout en me livrant à ce récit, il m'offrit, avec une obligeance que j'avais déjà remarquée en lui, deux pâtes de différentes sortes contre le rhume.

Je pris de l'une et de l'autre, et, pour les rendre plus efficaces, je les combinai l'une avec l'autre; puis, trouvant que, si agréable que fût la conversation de ce monsieur, si séduisantes que fussent ses manières, il y avait encore quelque chose de plus séduisant que ses manières, quelque chose de plus agréable que sa conversation, et ce quelque chose était le sommeil, je lui souhaitai une bonne nuit, et, riche de toute la place dont je venais d'hériter, je m'établis dans le coin parallèle au sien, le derrière sur une banquette et les pieds sur l'autre.

Je ne sais combien de temps j'avais dormi, lorsque je me sentis réveillé de la plus étrange manière du monde. Mon compagnon de voiture était passé du marivaudage à une expression plus vive de ses sentiments pour moi, et me serrait entre ses bras. Comme je n'avais aucune idée du but de cette embrassade, je crus qu'il avait le cauchemar, et j'essayai de le réveiller; mais, voyant que, plus il avait le sommeil obstiné, plus il avait les gestes inquiétants, je commençai à frapper tout de bon, et, comme mes coups ne suffisaient pas, je me mis à crier de toutes mes forces.

Malheureusement, on descendait la montagne de Vaubuin, et l'on ne pouvait arrêter la voiture; la lutte dura donc dix minutes, à peu près, et, sans savoir le moins du monde contre quel danger je m'étais si bien défendu, je venais de mettre enfin mon adversaire hors de combat, en le tenant renversé sous mon genou, lorsque la portière s'ouvrit et que le conducteur parut pour me donner secours.

Paillet et Ronsin dormaient comme j'eusse dormi, si cet aimable monsieur ne m'eût pas réveillé par sa trop vive amabilité.

Je racontai au conducteur ce qui venait de se passer, lui reprochant de m'avoir mis avec un somnambule ou avec un fou, et le priant de me placer dans tel autre coin de sa voiture qu'il lui conviendrait, quand, à mon suprême étonnement, il apostropha avec la plus grande dureté le voyageur, qui, sans se plaindre le moins du monde de moi, rajustait sa toilette fort endommagée; le fit descendre de la voiture et lui déclara que, comme il n'y avait plus que trois quarts de lieue de l'endroit où nous nous trouvions à l'hôtel des *Trois-Pucelles*, où s'arrêtait la voiture, il aurait l'obligeance de faire cette route à pied, à moins qu'il ne consentît à monter sur l'impériale, où il ne réveillerait personne.

Le monsieur châtain se hissa sur l'impériale sans souffler le mot, et la voiture partit.

Quoique je me trouvasse seul, et par conséquent plus qu'à mon aise dans l'intérieur de la voiture, j'étais trop vivement surexcité par la lutte que je venais de soutenir pour songer à me rendormir. Je pus donc entendre le conducteur qui, dans le cabriolet, racontait mon histoire à mes deux compagnons de route, et qui la leur présentait, selon toute probabilité, sous un aspect plus gai que je ne l'avais envisagée moi-même, car ils éclataient de rire.

Je me demandais ce qu'il y avait de risible dans l'échange de coups de poing auquel je venais de me livrer avec un maniaque, et, comme je ne pouvais me rien répondre de bien satisfaisant, je me promis de m'en faire instruire, aussitôt notre arrivée, par mes compagnons de voyage.

Un quart d'heure après l'installation du monsieur sur l'impériale, et ma réintégration complète dans la voiture, j'entendis, au bruit sourd que faisaient les roues de la voiture, que nous passions sur le pont levis.

Nous étions arrivés.

Cinq minutes après être descendus de voiture, Paillet et Ronsin m'avaient donné l'explication de leurs éclats de rire: cette explication me parut si outrageante pour moi, qu'à peine l'eus-je reçue, je me mis à la recherche de mon monsieur aux pâtes pectorales; mais j'eus beau fouiller l'impériale dans tous ses coins et recoins, le monsieur avait disparu.

L'aventure produisit un si grand effet sur moi, que j'en demeurai abruti pendant toute la journée.

LV

MES PREMIÈRES IMPRESSIONS DRAMATIQUES. — L'« HAMLET » DE DUCIS A VILLERS-COTTERETS. — UN PAMPHLET ANTI-BOURBONIEN — POÉSIE DE NOTAIRE.

Au nombre des plaisirs qui nous étaient promis par la seconde capitale du département de l'Aisne, nous avions mis au premier rang le spectacle.

Une troupe d'élèves du Conservatoire, courant la province, jouait ce soir-là, *par extraordinaire*, l'*Hamlet* de Ducis.

J'ignorais complètement ce que c'était qu'*Hamlet*; je dirai plus, j'ignorais complètement ce que c'était que Ducis.

Il était difficile d'être plus ignorant que je ne l'étais.

Ma pauvre mère avait voulu me faire lire les tragédies de Corneille et de Racine; mais, je dois l'avouer à ma honte, cette lecture m'avait prodigieusement ennuyé. J'ignorais, à cette époque, ce que c'était que le style, ce que c'était que la forme, ce que c'était que le fond; j'étais l'enfant de la nature dans toute la force du terme: ce qui m'amusait était bon, ce qui m'ennuyait était mauvais.

Je lus donc avec un certain effroi sur l'affiche le mot *tragédie*.

Mais, au bout du compte, comme cette tragédie était encore ce que Soissons nous offrait de mieux pour nous faire passer la soirée, nous nous mîmes à la queue en temps utile, et, malgré la grande affluence, nous parvînmes à nous placer au parterre.

Il y a quelque chose comme trente-deux ans que cette soirée est écoulée; eh bien, elle produisit une telle impression sur mon esprit, que les moindres détails en sont encore présents à ma mémoire.

Le jeune homme qui jouait le rôle d'Hamlet était un grand garçon pâle et brun, nommé Cudot; il avait de beaux yeux, une voix puissante, et de tels souvenirs de Talma, que, lorsque je vis Talma jouer le même rôle, je fus tenté de croire qu'il imitait Cudot.

J'ai dit que, pour moi, la question littéraire était complètement absente. J'ignorais même qu'il existât, de par le monde, un auteur nommé Shakspeare, et, lorsque, à mon retour, instruit par Paillet qu'*Hamlet* n'était qu'une imitation, je prononçai devant ma sœur, qui connaissait l'anglais, le nom de l'auteur de *Roméo* et de *Macbeth*, je le prononçai comme je l'avais vu écrit, ce qui me valut une de ces longues railleries que ma sœur ne m'épargnait jamais à l'occasion.

Il va sans dire que cette occasion, je la lui fournissais à lui faire plaisir.

En somme, comme l'*Hamlet* de Ducis ne pouvait pas perdre dans mon esprit par la comparaison, puisque je n'avais jamais entendu parler de celui de Shakspeare, l'*Hamlet* de Ducis, avec son entrée fantastique, son apparition visible à lui seul, sa lutte contre sa mère, son urne, son monologue, le sombre interrogatoire adressé par le doute à la mort; l'*Hamlet* de Ducis me parut un chef-d'œuvre et me produisit un effet prodigieux.

Aussi, en revenant à Villers-Cotterets, la première chose que je fis fut-elle de réunir les quelques francs échappés au voyage de Soissons et d'écrire à Fourcade — qui avait cédé sa place à ce même Camusat dont j'ai déjà parlé à propos du père Hiraux, et qui était retourné à Paris, — de m'envoyer la tragédie d'*Hamlet*.

Fourcade, je ne sais pourquoi, tarda cinq ou six jours à me l'envoyer; mon impatience était si grande, que je lui écrivis une seconde lettre, pleine des plus vifs reproches sur son défaut de complaisance et d'amitié.

Fourcade, qui n'aurait jamais pu croire qu'on accusât un homme d'être un mauvais ami, parce qu'il ne se hâtait

pas d'envoyer *Hamlet*, me répondit une lettre charmante, mais dont je ne pus comprendre l'esprit que lorsqu'une étude plus approfondie du bon et du mauvais m'eut mis à même de classer l'œuvre de Ducis au rang qui lui était dû.

Quoi qu'il en soit, je devins fou ; je demandais à chacun :

— Connaissez-vous *Hamlet?* Connaissez-vous Ducis ?

La tragédie arriva de Paris. Au bout de trois jours, je savais par cœur le rôle d'Hamlet, et, qui pis est, j'ai une si fatale mémoire, que je n'ai jamais pu l'oublier.

Quoi qu'il en soit, *Hamlet* fut la première œuvre dramatique qui produisit une impression sur moi ; impression profonde, pleine de sensations inexplicables, de désirs sans but, de mystérieuses lueurs, aux clartés desquelles je ne voyais encore que le chaos.

J'ai retrouvé plus tard, à Paris, le pauvre Cudot, qui jouait Hamlet. Hélas ! ce grand talent, qui m'avait si fort séduit, n'avait pu trouver nulle part la moindre place, et je crois que, depuis longtemps, il a renoncé même à l'espérance, — cette fille de l'orgueil qui meurt si difficilement chez l'artiste, — à l'espérance de se faire une position au théâtre.

Or, — comme si le démon de la poésie, une fois éveillé en moi, avait juré de ne pas se rendormir, et, employant tous les moyens pour arriver à ce but, était parvenu à faire maître Mennesson lui-même son complice, — à peine de retour de Soissons, au lieu d'une vente à expédier, d'une obligation à grossoyer, ou d'une course à faire, maître Mennesson me donna une pièce de vers à copier en triple expédition.

Cette pièce de vers était intitulée *les Bourbons en* 1815.

Je l'ai dit, M. Mennesson était républicain ; républicain je l'ai retrouvé en 1830 ; républicain je l'ai revu en 1848.

De plus, en tout temps et sous tous les régimes, c'est une justice à lui rendre, il disait tout haut son opinion ; si haut, que ses amis s'en effrayaient et lui faisaient tout bas leurs observations.

Mais lui haussait les épaules.

— Que diable voulez-vous qu'ils me fassent ? disait-il. Mon étude est payée, mon répertoire au courant ; je les défie de trouver une nullité dans un seul de mes actes ; avec cela, on se moque des rois et des calotins !

Il avait raison, ledit maître Mennesson, car, malgré toutes ces démonstrations, taxées d'imprudentes par les esprits timorés, son étude était la meilleure de Villers-Cotterets et allait se bonifiant tous les jours.

Cette fois, il était à l'apogée de la satisfaction.

Il avait attrapé, je ne sais pas où, une pièce de vers manuscrite contre les Bourbons. Il l'avait lue à toute la ville, et, après l'avoir lue à toute la ville, il venait comme je l'ai dit, à mon retour de Soissons, de me donner l'ordre d'en faire deux ou trois copies pour deux de ses amis qui seraient, comme lui, curieux de posséder ce poétique pamphlet.

Je ne l'ai jamais vu imprimé, je ne l'ai jamais relu, depuis le jour où j'en fis trois copies, et cependant ma mémoire est telle, que je pourrais le dire d'un bout à l'autre.

Mais que le lecteur se rassure, je me contenterai d'en citer quelques vers.

Voici quel était le début

Où suis-je ? qu'ai-je-vu ? Les voilà donc, ces princes
Qu'un sénat insensé rendit à nos provinces ;
Qui devaient, abjurant les préjugés des rois,
Citoyens couronnés, régner au nom des lois ;
Qui venaient, disaient-ils, désarmant la victoire,
Consoler les Français de vingt-cinq ans de gloire !
Ils entrent ! avec eux, la vengeance et l'orgueil
Ont du Louvre indigné franchi l'antique seuil !
Ce n'est plus le sénat, c'est Dieu, c'est leur naissance,
C'est le glaive étranger qui leur soumet la France ;
Ils nous osent d'un roi reprocher l'*échafaud :*
Ah ! si ce roi, sortant de la nuit du *tombeau*,
Armé d'un fer vengeur venait punir le crime,
Nous les verrions pâlir aux yeux de leur victime !

Abandonnant les considérations générales pour la peinture particulière des individus, l'auteur s'écriait, — à cette époque, on s'écriait toujours, — l'auteur s'écriait, passant en revue la famille royale :

C'est d'Artois, des galants imbécile doyen,
Incapable de mal, incapable de bien ;
Au pied des saints autels abjurant ses faiblesses,
Et par des favoris remplaçant ses maîtresses ;
D'Artois, dont rien n'a pu réveiller la vertu,
Qui fuit à Quiberon sans avoir combattu,
Et qui, s'il était roi, montrerait à la France
Des enfants de Clovis la stupide indolence !
C'est Berry, que l'armée appelait à grands cris,
Et qui lui prodigua l'insulte et le mépris ;
Qui, dès ses jeunes ans, puisa dans les tavernes
Ces mœurs, ce ton grossier, qu'ignorent nos casernes.
C'est son frère, avec art sous un masque imposteur,
Cachant de ses projets l'ambitieuse horreur !
Qui, nourri par son oncle aux discordes civiles,
En rallume les feux en parcourant nos villes ;
Ce Thersite royal, qui ne sut, à propos,
Ni combattre ni fuir, et se croit un héros !
C'est, plus perfide encor, son épouse hautaine,
Cette femme qui vit de vengeance et de haine,
Qui pleure, non des siens le funeste trépas,
Mais le sang qu'à grands flots elle ne verse pas !
Ce sont ces courtisans, ces nobles et ces prêtres,
Qui, tour à tour flatteurs et tyrans de leurs maîtres,
Voudraient nous ramener au temps où nos aïeux
Ne voyaient, ne pensaient, n'agissaient que par eux !

Enfin, terminant le discours par une péroraison digne du sujet, l'auteur s'écriait encore, dans son enthousiasme libéral :

Ne balançons donc plus, levons-nous ! et, semblables
Au fleuve impétueux qui rejette les sables,
La fange et le limon qui fatiguaient son cours,
De notre sol sacré rejetons pour toujours
Ces tyrans sans vertu, ces courtisans perfides,
Ces chevaliers sans gloire et ces prêtres avides,
Qui, jusqu'à nos exploits ne pouvant se hausser,
Jusques à leur néant voudraient nous abaisser !

Douze ans après, on chassait les Bourbons de France.

Ce ne sont pas les boulets des révolutions qui renversent les trônes : ce n'est pas la guillotine qui tue les rois : boulets et guillotine ne sont que des instruments inertes au service des idées.

C'est cette haine sourde, c'est cette lutte souterraine, qui, tant qu'elle n'est que l'expression des désirs de quelques-uns, échoue et se brise, mais qui, du moment qu'elle devient l'expression de l'intérêt général, engloutit trônes et races, rois et royautés.

Il est facile de comprendre comment les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, qui paraissaient imprimées concurremment avec ces pamphlets manuscrits, semblaient pâles et décolorées. C'est que Casimir Delavigne était un de ces hommes qui chantent parfois les révolutions accomplies, mais qui n'aident pas aux révolutions à faire.

Le pendant de la pièce de vers dont je viens de citer des fragments fut le procès Maubreuil ; mystérieuse et sombre affaire où les noms, sinon les plus illustres, au moins les plus connus de l'époque, étaient mêlés à un vol accompli et à un assassinat médité.

Je suis peut-être le seul en France qui pense encore aujourd'hui à cette affaire Maubreuil. Peut-être suis-je aussi le seul qui ait conservé une relation sténographiée des séances de ce terrible procès, où l'on essaya, par l'horreur du cachot, par la rigueur du secret, de rendre fou un homme que l'on n'osait pas faire disparaître, et qu'on ne savait comment démentir.

A cette époque, je copiai sur le manuscrit d'une main étrangère et inconnue, le compte rendu de ces séances. Depuis, j'ai lu, écrite de la main même de l'illustre princesse de Wurtemberg, la relation qu'elle en fit, d'abord pour son mari, le maréchal Jérôme Bonaparte, ensuite pour des mémoires encore inédits, qui sont aux mains de sa famille.

LVI

RETOUR A 1814. — MARMONT, DUC DE RAGUSE. — M. DUDON. — MAUBREUIL ET ROUX-LABORIE CHEZ M. DE TALLEYRAND. — LE « JOURNAL DES DÉBATS » ET LE « JOURNAL DE PARIS ». — LYRISME BONAPARTISTE ET ENTHOUSIASME BOURBONIEN. — COMPLOT CONTRE LA VIE DE L'EMPEREUR. — VOL DE L'ARGENT ET DES DIAMANTS DE LA REINE DE WESTPHALIE.

Remuons encore un peu le fumier de 1814. — Dieu, en prédisant la perte de Jérusalem, disait à Ezéchiel : « Je te ferai manger ton pain cuit sous de la fiente de bœuf ». Mon Dieu ! Seigneur ! vous avez été plus sévère pour nous que pour le prophète, et vous nous avez fait manger parfois bien pis que cela !

Napoléon était à Fontainebleau ; l'impératrice, à Blois ; un gouvernement provisoire, occulte et inconnu, fonctionnait dans l'entre-sol de l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

Est-il utile de dire que l'hôtel de la rue Saint-Florentin appartenait à M. de Talleyrand ?

Le 16 mars, Napoléon avait écrit de Reims :

« Mon frère,

« Conformément aux instructions verbales que je vous ai données, et à l'esprit de toutes mes lettres, vous ne devez permettre, en aucun cas, que l'impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi. Vous serez plusieurs jours sans nouvelles de moi. Si l'ennemi s'avance sur Paris avec des forces telles que vous jugiez toute résistance inutile, faites partir dans la direction de la Loire la régente, mon fils, les grands dignitaires, les ministres, les officiers du sénat, les présidents du conseil d'Etat, les grands officiers de la couronne, le baron de la Bouillerie et le trésor. Ne quittez pas mon fils et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine plutôt qu'entre les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire.

« NAPOLÉON. »

Cette lettre était adressée à Joseph.

Ce trésor dont parlait Napoléon était, bien entendu, son trésor particulier.

Le 28 mars, le départ de l'impératrice fut mis en délibération. MM. de Talleyrand, Boulay (de la Meurthe), le duc de Cadore et M. de Fermon, étaient d'avis que l'impératrice restât. Joseph, la lettre de l'empereur à la main, insista pour le départ. Ce départ fut résolu pour le lendemain à neuf heures du matin.

Plus tard, on fit un reproche à M. de Talleyrand d'avoir insisté pour que Marie-Louise restât à Paris. Un pâle et froid sourire dessina ce rictus qui servait de bouche au diplomate.

— Je savais que l'impératrice se défiait de moi, et que, si je conseillais le départ, elle resterait. J'ai été pour qu'elle restât, afin qu'elle partît.

O monseigneur l'évêque d'Autun ! c'est Harel qui vous a fait, dans *le Nain jaune*, ce fameux mot : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ». Mais, monseigneur, que vous étiez bien digne de le faire vous-même !

Le 29 mars au matin, à travers les fenêtres ouvertes des Tuileries, on pouvait voir, aux douteuses lueurs du jour naissant, aux lueurs plus douteuses encore des lampes et des bougies mourantes, les femmes de l'impératrice courant, pâles de fatigue et de crainte, après une nuit tout entière passée dans les préparatifs du voyage.

Le départ, nous l'avons dit, était fixé à neuf heures.

A dix heures, l'impératrice n'avait pas encore quitté ses appartements. Elle espérait toujours qu'un contre-ordre arriverait, soit de l'empereur, soit de Joseph.

A dix heures et demie, le roi de Rome, tout en larmes, se cramponnait aux rideaux de ce palais des Tuileries, que lui aussi, pauvre enfant, ne voulait pas quitter.

Hélas ! à dix-sept ans de distance l'un de l'autre, trois enfants, subissant tour à tour les fautes de leurs pères, devaient inutilement se cramponner ainsi aux rideaux de ces Tuileries qui, depuis soixante ans, ne sont plus qu'une hôtellerie royale où logent en passant les dynasties qui s'en vont.

A onze heures moins un quart, l'impératrice, vêtue d'une amazone de couleur brune, montait avec le roi de Rome dans une voiture qu'entourait un fort détachement de la garde impériale.

Le même jour et à la même heure, l'empereur partait de Troyes pour Paris avec les escadrons de service.

On sait comment l'empereur fut arrêté à Fromenteau. Mais ce que l'on ne sait pas, ou ce que l'on sait mal, c'est ce que nous allons raconter.

Un autre jour, dans un autre moment, — à propos de la révolution de juillet probablement, — nous reviendrons sur un de ces hommes que le destin, on ne sait pourquoi, marque d'un sceau fatal.

Nous voulons parler de Marmont.

Nous le montrerons, non pas tel qu'on l'a fait, mais tel qu'il a été : magnifique, pendant cette retraite, dans laquelle il ne laissa ni un canon ni un prisonnier aux mains de l'ennemi ; magnifique, quand — lion acculé aux murs d'octroi de Paris, enveloppé de Russes et de Prussiens, dans la grande rue de Belleville ; le bras droit encore en écharpe, depuis la bataille des Arapiles ; tenant son épée de la main gauche, mutilée à Leipzig ; ses habits troués de balles ; enjambant par-dessus les morts et les blessés qui tombaient tout autour de lui ; à la tête de quarante grenadiers seulement, — il se faisait jour jusqu'à la barrière, où il abandonnait, criblé de blessures, le cinquième cheval qui mourait sous lui depuis le commencement de la campagne.

Hélas ! pourquoi ne traversa-t-il point Paris, de la barrière de Belleville à la barrière de Fontainebleau ? pourquoi s'arrêta-t-il à son hôtel de la rue Paradis-Poissonnière ? pourquoi ne se présenta-t-il point à Napoléon, avec sa redingote en lambeaux et son visage noir de poudre ? Quelle opposition dans sa destinée ! quelle différence dans le jugement de l'avenir !

Mais nous qui arrivons parmi les derniers, nous, spectateur presque désintéressé de tous ces grands événements, nous que notre caractère a fait sans haine privée, nous que notre position a fait sans haines politiques, c'est à nous, éclaireur de la postérité, placé sur la limite du monde aristocratique qui tombe, et du monde démocratique qui s'élève, de chercher la vérité partout où elle est ensevelie, et de la glorifier partout où nous la trouverons.

Et maintenant, ceci posé, revenons à Napoléon et à Marie-Louise.

Enjambons par-dessus quelques journées ; laissons derrière nous les grandes trahisons et les grandes hontes ; malheureusement, nous ne sommes pas au bout.

Passons du 29 mars au 7 avril.

Voici ce qui s'est passé pendant ces huit jours :

Le 30 mars, Paris a capitulé.

Le 31, les alliés sont entrés dans la capitale.

Le 1er avril, le sénat a nommé un gouvernement provisoire.

Le 2, le sénat a déclaré Napoléon déchu du trône.

Le 3, le Corps législatif a adhéré à la déchéance.

Le 4, Napoléon a abdiqué en faveur de son fils.

Le 5, Marmont a traité avec l'ennemi.

Le 6, le sénat a proposé un plan de constitution.

Le 7, les troupes du duc de Raguse s'insurgent et refusent d'obéir à ses ordres. De son côté, Napoléon fait ses dispositions pour se retirer derrière la Loire.

Le gouvernement de la rue Saint-Florentin a été vite en besogne, comme on voit.

L'impératrice est restée à Blois ; là, elle a successivement appris : la déclaration de déchéance du sénat ; la première abdication de l'empereur et la défection du duc de Raguse.

Le 7 au matin, elle apprend le rappel des Bourbons.

Jusque-là, comme un nuage couvre encore l'avenir, l'égoïsme, qui veille et qui attend, n'a pas trop osé se manifester autour d'elle ; mais, à la nouvelle du retour des Bourbons, chacun songe à faire son pacte avec les nouveaux venus.

Ce qui est arrivé à Napoléon arrive à Marie-Louise.

C'est à qui la quittera le plus promptement et le plus publiquement ; c'est une course à l'ingratitude, c'est un *steeple-chase* à la trahison.

Huit jours auparavant, elle a quitté Paris, fille d'empereur, femme d'empereur, mère de roi ! Orléans l'a saluée, en passant, du branle de ses cloches et du bruit de son artillerie. Elle a autour d'elle une cour, sous sa main un trésor ; en France et en Italie, un double peuple, quelque chose comme quarante millions de sujets.

En huit jours, elle a perdu rang, puissance, hérédité, royaume ; en une heure, elle se trouve seule avec un pauvre enfant abandonné, et un trésor qu'on ne tardera pas à lui venir prendre.

Dieu me garde de m'apitoyer sur le sort de cette femme, qui n'avait qu'à rester veuve pour être sublime. Mais ceux-là qui la trahissaient, ceux-là qui l'abandonnaient, n'avaient pas l'excuse d'un avenir couvert encore du voile de l'inconnu.

Le 7, nous l'avons dit, toute la cour a fui.

Le 8 au matin, les deux rois Jérôme et Joseph l'ont quittée à leur tour. Le 8 au soir, le général Schouvalof, chargé par les souverains de la conduire de Blois à Orléans, et d'Orléans à Rambouillet, est arrivé auprès d'elle.

Enfin, le 9 au matin, on a pu lire dans *le Moniteur :*

« Le gouvernement provisoire, informé que, d'après les ordres du souverain dont la déchéance a été prononcée solennellement le 3 avril, des fonds considérables ont été enlevés de Paris, dans les jours qui ont précédé l'occupation de cette ville par les troupes alliées,

« Arrête :

« Que ces fonds seront saisis partout où ils se trouveront, en quelques mains qu'ils se trouvent, et que le dépôt en sera immédiatement opéré dans la caisse la plus voisine. »

L'ordre était élastique : il ne faisait pas de différence entre le trésor public de la nation et le trésor privé de l'empereur.

Il fallait, au reste, confier l'exécution de cet ordre à un

homme que sa haine pour ce qui venait de tomber poussât naturellement aux suprêmes violences.

On choisit M. Dudon.

Qu'était-ce que M. Dudon? Je suis heureusement trop jeune pour savoir cela; je le demande, en conséquence, à un homme qui a eu le mérite de la fidélité, au duc de Rovigo.

Voici ce qu'il me répond :

« M. Dudon avait été enfermé à Vincennes, pour avoir déserté son poste, abandonné l'armée d'Espagne, et répandu la terreur dont il était saisi, sur toute la route qu'il avait parcourue. »

Cependant, M. Dudon hésite : il lui faut un intermédiaire : il n'ose pas mettre directement la main sur cet or, dont on a si grand besoin pour payer les trahisons passées et les défections à venir.

Voyons, monsieur le duc de Rovigo, à qui s'adresse-t-il? Dites! Soyez la bouche de bronze de la Vérité; j'écris sous votre dictée.

« On eut recours à un officier de gendarmerie d'élite, M. Janin de Chambéry, aujourd'hui officier général, qui était commis à l'escorte de cet argent. Ce jeune homme, voyant un moyen de faire sa fortune, se donna à M. Dudon. Il rassembla son régiment, fit enlever d'autorité les caissons qui contenaient le trésor de l'empereur Napoléon, car on ne les avait pas encore déchargés et se mit en route pour Paris, où il arriva sans coup férir. »

Mais tout cela, ce n'est point assez : on a volé l'impératrice, il faut tuer l'empereur.

« Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, » a dit l'homme qu'on a délicatement surnommé l'Anacréon de la guillotine.

On prête tant de mots à M. de Talleyrand, qu'il peut bien emprunter une maxime à Barère.

D'ailleurs, on en conviendra, le 31 mars, Napoléon était bien embarrassant. Il ne faut donc pas trop en vouloir aux gens qui voulaient s'en débarrasser.

Quels étaient ces gens-là? Maubreuil les nommera lui-même.

Il y avait conférence dans l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

— Oui, disait le président à quelqu'un qui n'avait pas encore ouvert la bouche; oui, vous avez raison; il faudrait nous débarrasser de cet homme.

— Oui, répondirent en chœur les assistants.

— Eh bien, c'est convenu, on s'en débarrassera.

— Il ne manque plus qu'une chose, dit un des membres du conciliabule.

— Laquelle?

— La principale! l'homme qui frappera le coup.

— J'ai l'homme, dit une voix.

— Un homme sûr?

— Un homme ruiné, un homme ambitieux, un homme tombé de haut, et qui fera tout pour de l'argent et une position.

— Son nom?

— Maubreuil.

Cela se passait le 31 mars, au soir.

Le même jour, Marie-Armand de Guerry, comte de Maubreuil, marquis d'Orvault, avait attaché la croix de la Légion d'honneur qu'il avait bravement gagnée en Espagne, à la queue de son cheval, et s'était fait voir ainsi sur les boulevards et sur la place Louis XV.

Il est vrai qu'à la place Vendôme, il avait fait mieux encore : il avait passé une corde au cou de la statue de l'empereur, et il avait tiré de toutes ses forces, avec une douzaine d'autres honnêtes gens de son espèce; mais, voyant que ses forces ne suffisaient point, il avait attelé son cheval à cette corde. Cela n'avait pas suffi encore. Alors, on avait été demander un renfort de chevaux au grand-duc Constantin, qui avait refusé en disant :

— Cela ne me regarde pas.

Maintenant, qui avait été chercher ce renfort? qui s'était fait le commissionnaire de Maubreuil? Un très grand seigneur, ma foi, un très beau nom historique! Il est vrai que le très grand seigneur, porteur de ce beau nom, avait une chose à faire oublier : c'est qu'il devait tout à l'empereur.

Son nom, demandez-vous?

Ah! ma foi, cherchez; j'ai bien cherché, moi.

Maubreuil était en effet tombé de haut, comme l'avait dit son protecteur Roux-Laborie.

Bon! je m'aperçois que je nomme son protecteur, moi qui ne voulais nommer personne.

N'importe! continuons.

Maubreuil était tombé de haut, car il était d'une excellente famille. Son père, marié en secondes noces à une sœur de MM. de la Rochejaquelein, était mort dans les guerres de la Vendée, avec une trentaine d'autres personnes de sa famille.

Roux-Laborie, secrétaire du gouvernement provisoire, avait donc répondu de Maubreuil.

Il avait fait plus : il avait dit à M. de Talleyrand... — Allons! voilà que, sans m'en douter, j'arrache encore un masque; ma foi, tant pis! puisque ce visage blême est à découvert, qu'il y reste! — Il avait donc fait plus : il avait dit à M. de Talleyrand :

— Je vous l'amènerai.

Mais, toujours prudent, M. de Talleyrand s'était écrié :

— Y pensez-vous, mon cher monsieur? amener M. de Maubreuil à moi! Et pourquoi faire? C'est chez Anglès qu'il faut le conduire! c'est chez Anglès qu'il faut aller! Vous savez bien que c'est Anglès qui mène tout cela.

— Eh bien, soit; je l'y conduirai, avait répondu le secrétaire du gouvernement provisoire.

— Quand cela?

— Ce soir même.

— Mon cher, vous êtes un homme impayable.

— Retenez le mot, monseigneur.

Et Roux-Laborie salue, sorte et court chez Maubreuil.

Maubreuil n'était pas chez lui.

Quand Maubreuil n'était pas chez lui, on savait où il était. Il était au jeu. Mais à quel jeu? Il y a tant de tripots à Paris!

Roux-Laborie court toute la nuit sans le trouver, revient chez Maubreuil, et, comme Maubreuil n'était pas encore rentré, il laisse un mot à son domestique.

Dans ce mot, il lui donne rendez-vous chez lui, pour le lendemain, 1er avril. Il l'attendra toute la journée.

La journée se passe, et, le soir, Maubreuil n'a pas paru.

C'est terrible pour un homme d'honneur, de manquer à sa parole. Que pensera M. de Talleyrand d'un homme qui a tant promis, et qui tient si peu?

Deux fois dans la journée, il a écrit à Maubreuil; le temps presse; aussi le second billet est pressant.

Voyez plutôt!

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu? Je vous ai attendu toute la journée. Vous me désespérez! »

Maubreuil rentre à six heures du soir pour changer de linge. Il trouve le billet; il court chez Roux-Laborie.

— Qu'y a-t-il?

— Votre fortune à faire.

— Me voici.

— Suivez-moi.

On monte en voiture, on va chez M. Anglès; M. Anglès est à l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

On court à l'hôtel de la rue Saint-Florentin; M. Anglès vient d'en sortir.

On demande le prince.

Impossible! le prince est très occupé : il trahit.

Il est vrai qu'il trahit en bonne société; il trahit avec le sénat.

Le lendemain, Maubreuil et Roux-Laborie reviennent.

Le prince n'est pas plus visible que la veille; le prince est au Luxembourg.

Mais n'importe, on les introduira tout à l'heure dans son cabinet, qui *est occupé en ce moment*. D'ailleurs, peut-être reviendra-t-il.

— Attendons! dit Roux-Laborie.

Et ils attendent un instant dans le salon vert, — vous savez, dans ce salon vert devenu historique, — ils attendent en lisant les journaux.

Les journaux étaient bien amusants.

Le *Journal des Débats* et le *Journal de Paris* rivalisaient surtout de verve et d'esprit.

« Aujourd'hui, disait l'ancien *Journal de l'Empire*, qui venait, depuis la veille, de se faire faire une casaque neuve, et qui s'appelait *Journal des Débats*, aujourd'hui *Sa Majesté*, passa devant la colonne Vendôme... »

Pardon, si je m'arrête une seconde; je tiens à ce que l'on ne fasse pas confusion.

Sa Majesté! vous pourriez croire que c'est l'empereur Napoléon, sur lequel, huit jours auparavant, le *Journal de l'Empire* publiait ces beaux vers:

I

« Ciel ennemi, ciel, rends-nous la lumière!
Disait Ajax, et combats contre nous! »
Seul contre tous, malgré le ciel jaloux,
De notre Ajax voici la voix guerrière :
« Que les cités s'unissent aux soldats;
Rallions-nous pour les derniers combats!
Français, la Paix est aux champs de la gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire. »

II

Il a parlé, le monarque, le père ;
Qui serait sourd à sa puissante voix ?
Patrie, honneur ! c'est pour vos saintes lois,
Nous marchons tous sous la même bannière.
Rallions-nous, citoyens et soldats,
Rallions-nous pour les derniers combats !
Français, la Paix est aux champs de la gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

III

Napoléon, roi d'un peuple fidèle,
Tu veux borner la course de ton char ;
Tu nous montras *Alexandre* et *César* ;
Oui, nous verrons *Trajan* et *Marc-Aurèle !*
Nous sommes tous *les enfants, les soldats*,
Nous volons tous à ces derniers combats !
Elle est conquise aux nobles champs de gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

Car, enfin, on peut bien appeler Majesté, cinq jours avant son abdication, un *monarque*, un *père*, qu'on vient d'appeler *Ajax*, *Alexandre*, *César*, *Trajan* et *Marc-Aurèle*.

Détrompez-vous ! Aujourd'hui, Sa Majesté, c'est l'empereur Alexandre ; quant à l'autre empereur, — l'empereur Napoléon, — nous verrons, ou plutôt nous avons déjà vu, au retour de l'île d'Elbe, ce qu'il est devenu.

Après avoir été un *monarque*, un *père*, *Ajax*, *Alexandre*, *César*, *Trajan* et *Marc-Aurèle*, il est devenu TEUTATÈS.

Fi, la vilaine chute !

Reprenons, car nous n'en finirions pas, et nous avons eu plus de peine à franchir ce mot *Majesté*, que César n'en eut à franchir le Rubicon.

« Aujourd'hui, Sa Majesté passa devant la colonne de la place Vendôme, et, regardant la statue, elle dit aux seigneurs qui l'entouraient :

« — Si j'étais placé si haut, je craindrais d'en être étourdi.

« Ce mot, si philosophique, est digne d'un Marc-Aurèle. »

Pardon, monsieur Bertin, de quel Marc-Aurèle ? Est-ce de celui auquel vous compariez tout à l'heure Napoléon, ou de quelque autre Marc-Aurèle que nous ne connaissons pas ?

Ah ! monsieur, vous êtes comme Titus, vous ; vous n'avez pas perdu votre journée, ou plutôt votre nuit !

Nous dirons tout à l'heure ce qui s'était passé dans cette nuit, que n'avait pas perdue M. Bertin, et dans le cours de laquelle le serpent avait changé sa peau tricolore contre une peau blanche, et, de *Journal de l'Empire*, était devenu *Journal des Débats*.

Il est vrai que, dans la nuit du 20 au 21 mars 1815, vous reprendrez votre vieille peau tricolore que vous avez vendue, monsieur Bertin, mais que vous n'avez pas livrée.

Passons au *Journal de Paris* :

« Il est bon de savoir, disait le *Journal de Paris*, que Bonaparte ne s'appelait pas *Napoléon*, mais *Nicolas*. »

En vérité, monsieur le directeur, vous faites au pauvre empereur d'hier une trop sublime apothéose ; au lieu d'être bassement ingrat, comme votre confrère, vous êtes audacieusement flatteur. Bonaparte n'avait que la prétention de se prénommer *Napoléon*, c'est-à-dire le *lion du désert*, et voilà que vous en faites Nicolas, c'est-à-dire le *vainqueur des peuples*.

Ah ! monsieur le rédacteur du *Journal de Paris*, si votre journal eût été un journal littéraire comme le *Journal des Débats*, vous eussiez su le grec comme votre confrère, c'est-à-dire comme un véritable Grec, et vous n'eussiez pas fait de pareilles bévues.

Mais vous ne saviez pas le grec. Voyons au moins si vous saviez le français.

Complétons la phrase :

« Il est bon de savoir que Bonaparte ne s'appelait point *Napoléon*, mais *Nicolas* ; ni Bonaparte, mais Buonaparté ; il avait retranché l'U pour se rattacher à une famille illustre de ce nom. »

— Vous savez que les Balzac d'Entraignes prétendent que vous n'êtes point de leur famille, disait-on à M. Honoré de Balzac, auteur du *Père Goriot* et des *Parents pauvres*.

— Si je ne suis point de leur famille, répondit M. Honoré de Balzac, tant pis pour eux !

Revenons au *Journal de Paris*. C'est toujours lui qui parle :

« Plusieurs personnes se sont amusées à faire différentes anagrammes du nom de *Buonaparté*, en ôtant l'U de ce nom. Celle qui nous paraît mieux peindre le personnage est celle-ci : NABOT PARÉ. »

Quel malheur, monsieur le rédacteur, que vous ayez été obligé, pour arriver à cet adorable résultat, de faire comme le tyran, de sacrifier votre U !

Maintenant, pour faire un pendant aux vers du *Journal des Débats*, citons les vers du *Journal de Paris* ; ils n'ont qu'une strophe, mais à elle seule, pour les amateurs de poésie, celle-là en vaut bien trois. Ces vers étaient de circonstance, d'ailleurs ; M. de Maubreuil venait justement là pour faire du dernier une prophétie.

TESTAMENT DE BONAPARTE

Je lègue aux enfers mon génie,
Mes exploits aux aventuriers,
A mes partisans l'infamie,
Le grand-livre à mes créanciers,
Aux Français l'horreur de mes crimes,
Mon exemple à tous les tyrans,
La France à ses rois légitimes,
Et l'hôpital à mes parents.

Maintenant, et pour clore notre série de citations, nous avons promis de revenir encore une fois au *Journal des Débats*.

C'est un registre en partie double, avec son *doit* et *avoir*, que nous mettons sous les yeux du lecteur.

Il y a quatorze jours d'intervalle seulement entre les deux articles, comme on pourra voir par les dates.

JOURNAL DES DÉBATS

—

(*Peau blanche*.)

Paris, 6 mars 1815.

Buonaparte s'est évadé de l'île d'Elbe, où l'imprudente magnanimité des souverains alliés lui avait donné une souveraineté, pour prix de la désolation qu'il avait portée dans leurs États.

Cet homme, qui, en abdiquant le pouvoir, n'a jamais abdiqué son ambition et ses fureurs, cet homme, *tout couvert du sang des générations*, vient, au bout d'un an, essayer de disputer, au nom de l'usurpation, la légitime autorité du roi de France.

A la tête de quelques centaines d'Italiens et de Polonais, *il ose mettre le pied sur une terre qui le repoussa pour jamais*.

Quelques pratiques ténébreuses, quelques manœuvres dans l'Italie, excitée par son aveugle beau-frère, ont enflé l'orgueil du LACHE GUERRIER de Fontainebleau.

Il s'expose à mourir de la mort des héros : Dieu permettra qu'il meure de la mort des traîtres.

La terre de France l'a rejeté. Il y revient, la terre de France le dévorera.

Ah ! toutes les classes le repoussent, tous les Français le repoussent avec horreur et se réfugient dans le sein d'un roi qui nous a apporté la miséricorde, l'amour et l'oubli du passé.

Cet *insensé* ne pouvait donc trouver en France de partisans que parmi les artisans éternels de troubles et de révolutions.

Mais nous ne voulons ni de troubles ni de révolutions. Ils désigneront vainement des victimes pour leur TEUTATÈS.

Un seul cri sera le cri de toute la France :

MORT AU TYRAN ! VIVE LE ROI !

Cet homme, qui débarqua à Fréjus contre tout espoir, nous semblait alors appelé de Dieu pour rétablir en France la monarchie légitime ; cet homme, entraîné par sa *noire destinée*, et comme pour mettre le dernier sceau à la Restauration, revient aujourd'hui pour peser comme un rebelle sur cette même terre où il fut reçu, il y a quinze ans, par un peuple abusé, et détrompé depuis par douze ans de tyrannie.

JOURNAL DE L'EMPIRE

—

(*Peau tricolore*.)

Paris, 20 mars 1815.

La famille des Bourbons est partie cette nuit. Paris offre l'aspect *de la sécurité et de la joie* ; les boulevards sont couverts d'une foule immense, impatiente de voir l'armée et LE HÉROS *qui lui est rendu*. Le petit nombre de troupes qu'on

avait eu l'espoir *insensé* de lui opposer s'est rallié *aux aigles*, et toute la milice française, devenue nationale, marche sous les drapeaux *de la gloire et de la patrie*. SA MAJESTÉ L'EMPEREUR a traversé deux cents lieues de pays avec la rapidité de l'éclair, au milieu d'une population *saisie d'admiration* et de respect, pleine du bonheur présent et de la certitude du bonheur à venir.

Ici, des propriétaires se félicitant de la garantie réelle que leur assure ce retour miraculeux; là, des hommes bénissant l'événement inespéré qui fixe irrévocablement la liberté des cultes; plus loin, de braves militaires pleurant de joie de revoir leur ancien général; des plébéiens, convaincus que l'honneur et les vertus seront redevenus le premier titre de la noblesse, et qu'on acquerra, dans toutes les carrières, la splendeur et la gloire pour les services rendus à la patrie.

Tel est le tableau qu'offrait cette marche ou plutôt cette course triomphale, dans laquelle L'EMPEREUR n'a trouvé d'autre ennemi que les *misérables libelles* qu'on s'est vainement plu à répandre sur son passage, contraste bien étrange avec les sentiments d'enthousiasme qui éclataient à son approche. Ces sentiments, justifiés par la lassitude des onze mois qui viennent de s'écouler, ne le sont pas moins par les garanties que donnent à tous les rangs les proclamations de SA MAJESTÉ, et qui sont lues avec une extrême avidité. Elles respirent la modération qui accompagne aujourd'hui la force, et qui est toujours inséparable de la véritable grandeur.

P.-S. Huit heures du soir.

L'empereur est arrivé ce soir au palais des Tuileries, *au milieu des plus vives acclamations*. Au moment où nous écrivons, les rues, les places, les boulevards, les quais, sont couverts d'une foule immense, et les cris de VIVE L'EMPEREUR! retentissent de toutes parts, depuis Fontainebleau jusqu'à Paris. Toute la population des campagnes, ivre de joie, s'est portée sur la route de Sa Majesté, que cet empressement a forcée d'aller au pas.

N'est-ce pas que MM. de Maubreuil et Roux-Laborie ne devaient pas s'ennuyer avec une pareille galerie sous les yeux? Aussi, quoiqu'ils fussent dans le salon vert depuis près d'une heure, à peine croyaient-ils y être depuis dix minutes, lorsque la porte du cabinet du prince de Talleyrand s'ouvrit.

Ils entrèrent.

Maintenant, n'allez pas croire que ce soit du roman que nous faisons ici. C'est je ne dirai pas de la belle et bonne histoire, mais de la laide et triste histoire.

Si vous en doutiez, faites-vous représenter le rapport que MM. Thouret et Brière de Valigny, substituts du procureur *impérial*, faisaient au mois de juin 1815, sur toute cette affaire, à une des chambres du tribunal de première instance de la Seine.

Quand Napoléon ne serait revenu que pour nous ramener avec lui cette pièce officielle, ce serait presque assez pour excuser son retour.

On introduisit M. de Maubreuil dans le cabinet de M. de Talleyrand. Roux-Laborie le fit alors asseoir dans le propre fauteuil du prince et lui dit:

— Vous êtes impatient de retrouver votre position, de refaire votre fortune perdue; il dépend de vous d'obtenir encore au delà de ce que vous pouvez désirer.

— Que me faut-il faire? demanda Maubreuil.

— Vous avez du courage, de la résolution: débarrassez-nous de l'empereur. Lui mort, la France, l'armée, tout est à nous, et l'on vous donne deux cent mille livres de rente; on vous fait duc, lieutenant général et gouverneur d'une province (1).

— Je ne vois pas trop comment je pourrais réussir.

— Rien de plus facile.

— Voyons.

— Écoutez.

— J'écoute.

— Il est impossible que, d'ici à deux jours, il n'y ait pas une grande bataille. Prenez cent hommes déterminés à qui vous donnerez des uniformes de la garde, mêlez-vous avec eux aux troupes de Fontainebleau, et il vous sera facile, soit avant, soit pendant, soit après la bataille, de nous rendre le service que je suis chargé de vous demander.

Maubreuil secoua la tête.

— Refusez-vous? demanda vivement Roux-Laborie.

— Non pas. Je songeais seulement que cent hommes, c'est difficile à trouver; heureusement, il n'est pas besoin de cent hommes: douze suffiront. Je les trouverai peut-être dans l'armée; mais il me faudrait alors la faculté de les faire avancer de deux ou trois grades et de leur accorder des récompenses pécuniaires en harmonie avec le service qu'ils auront rendu.

— Vous aurez tout ce que vous voudrez. Que nous importent dix ou douze colonels de plus ou de moins!

— C'est bien.

— Vous acceptez alors?

— Probablement... Cependant je demande jusqu'à demain pour réfléchir.

Et Maubreuil sortit, suivi de Roux-Laborie, très inquiet du sursis demandé. Mais Maubreuil le rassura, en prenant l'engagement de lui donner une réponse positive le lendemain.

On comprend l'hésitation de Maubreuil; il avait été introduit dans le cabinet du prince, il s'était assis dans le fauteuil du prince, mais, au bout du compte, il n'avait pas vu le prince.

Or, quand on joue sa tête pour un autre, on aime assez à voir celui pour lequel on tient les cartes.

Le lendemain, on revient à l'hôtel.

Maubreuil accepte.

Roux-Laborie respire.

— Mais, ajoute Maubreuil, à une condition.

— Laquelle?

— Je ne me regarde pas comme suffisamment autorisé par votre seule parole. J'ai besoin que les promesses que vous me faites soient solidement garanties. Je veux voir M. de Talleyrand lui-même, et recevoir de lui ma mission.

— Mais, mon cher Maubreuil, vous comprenez combien il est difficile...

— Je ne dis pas non; mais ce sera ainsi, ou ce ne sera point.

— Ainsi, vous voulez voir M. de Talleyrand?

— Je veux voir M. de Talleyrand, et recevoir de lui *directement* ma mission.

— Oh! oh! dit l'avocat en frappant sur la poitrine de son ami, on dirait que vous avez peur?

— Je n'ai pas peur, mais je veux voir M. de Talleyrand.

— Eh bien, soit, dit Roux-Laborie, vous le verrez, et, puisque vous voulez absolument sa garantie, vous allez être satisfait. Attendez quelques instant dans ce salon.

Et il entra chez M. de Talleyrand.

Un instant après, il sortit.

— M. de Talleyrand va passer, M. de Talleyrand va vous faire un geste de la main, M. de Talleyrand va vous sourire. Cela vous suffira-t-il?

— Hum! fit Maubreuil; n'importe! nous verrons.

M. de Talleyrand, passa, fit le geste convenu, et sourit gracieusement à Maubreuil.

Tout cela, bien entendu, c'est Maubreuil qui le dit.

Le geste séduit Maubreuil, le sourire le transporte; seulement, Maubreuil veut encore quelque chose: il veut deux cent mille francs.

On marchande, on lésine, on n'a pas d'argent: il y a tant de trahisons à payer!

Mais, grâce à l'arrêté du 9, il rentre treize millions: c'est le trésor privé de Napoléon. On a fait la chose en conscience, on n'a rien laissé à Marie-Louise, ni argent ni argenterie; c'est à ce point qu'elle a été obligée d'emprunter, à l'évêque chez lequel elle était logée, un peu de faïence et d'argenterie.

On a donc treize millions, — sans compter les dix millions en or laissés dans les caves des Tuileries, et sur lesquels on a déjà fait main basse.

C'est vingt-trois millions qu'on a déjà empruntés à Napoléon.

Que diable! on peut bien prendre là-dessus deux cent mille francs pour le faire assassiner!

On prend donc deux cent mille francs, et on les donne à Maubreuil.

Maubreuil court au jeu, et perd cent mille francs dans la nuit.

Assassinera-t-il Napoléon pour cent mille francs? En vérité, non!... Ce n'est point assez.

Il a recours à M. A***.

M. A*** est un homme d'imagination. Il lui vient une idée:

— La reine de Wesphalie suit la même route que Napoléon...

— Oui.

— Nous supposons que la reine de Westphalie emporte les diamants de la couronne.

— Oui.

— Eh bien, emparez-vous de ce qu'elle possède, et ce sera de bonne prise.

— Oui; mais je veux un ordre.

— Comment, un ordre?...

— Un ordre écrit.

— Signé de qui?...

— Signé de vous.

— Qu'à cela ne tienne!

Et M. A*** prend une plume, et signe l'ordre suivant...

(1) Quand on écrit de pareilles choses, mieux valent deux autorités qu'une seule. Outre le rapport de MM. Thouret et Brière de Valigny, voyez Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, t. II, p. 15.

— Permettez, nous dira-t-on, qu'est-ce que M. A*** ? Pardieu ! lisez ; la signature est au bas de l'ordre :

Ministère de la police.

« Il est ordonné à toutes les autorités chargées de la police générale de France, aux préfets, commissaires généraux, spéciaux et autres *d'obéir aux ordres que* M. de Maubreuil leur donnera ; *de faire et d'exécuter à l'instant même tout ce qu'il prescrira*, M. de Maubreuil *étant chargé* d'une *mission secrète* de la *plus haute importance.*

« ANGLÈS. »

Bourrienne qui fut secrétaire de l'empereur ?... — Pardonnez, c'est bien le même !... Où serait l'infamie, sans cela ? Il met les postes à la disposition de M. de Maubreuil.

Un du général Sacken, gouverneur de Paris.

Un du général Brokenhausen.

Grâce à ces deux derniers ordres, Maubreuil, qui dispose déjà de la police par Anglès, de l'armée par Dupont, des postes par Bourrienne, disposera aussi des troupes alliées par le général russe et par le général prussien.

Il est vrai que, le 3 avril, le lendemain du jour où le *Journal des Débats* et le *Journal de Paris* ont publié les spirituels articles que vous connaissez, on chantait à



La princesse s'assied.

Ce n'est pas tout. Maubreuil veut un ordre pareil, signé du ministre de la guerre : il dispose de la force civile, il faut qu'il dispose de la force militaire.

Il va trouver le ministre de la guerre. Il obtient un ordre pareil à celui que nous venons de citer.

Le ministre de la guerre est le général Dupont.

Il y a des signatures qui ont une fatale destinée !

Le 22 juillet 1808, cette signature est au bas de la capitulation de Baylen ; le 16 avril 1814, elle est au bas de la commission Maubreuil !

L'une, sans combat, livre la liberté de quatorze mille hommes à l'ennemi ; l'autre livre à un voleur et à un assassin l'or et la vie d'une reine !

Comme on est fier, en face de pareilles *erreurs*, de n'avoir jamais mis son nom qu'au haut d'un drame, bon ou mauvais, qu'au bas d'un livre, mauvais ou bon !

Outre ces deux ordres, Maubreuil s'en fait donner encore trois autres dans les mêmes termes :

Un de Bourrienne, directeur provisoire des postes... De Bourrienne, comprenez-vous ? — Mais ce n'est pas ce même

l'Opéra les deux charmants couplets que vous allez connaître, le tout sur l'air de *Vive Henri IV !* air national, s'il en fut :

Vive Alexandre !
Vive ce roi des rois :
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter des lois,
Ce prince auguste
A le triple renom,
De héros, de juste,
De nous rendre un Bourbon.

Vive Guillaume !
Et ses guerriers vaillants !
De ce royaume,
Il sauva les enfants ;
Par sa victoire,
Il nous donne la paix,
Et compte sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

En vérité, il y a une certaine fierté à se dire que ces vers sont presque aussi mauvais que la prose du *Journal des Débats* et du *Journal de Paris !*

Maubreuil avait donc ses cinq ordres, bien en règle, dans sa poche. Avec cela, il pouvait agir, non pas contre Napoléon — c'était trop chanceux, — mais contre la reine de Westphalie.

En effet, n'était-ce pas bien joué que de faire payer le prix de l'assassinat de Napoléon, et de ne pas l'assassiner?

C'est ce que Maubreuil va essayer de faire.

D'abord, il s'associe un nommé d'Asies, qu'en vertu de ses pleins pouvoirs, il nomme *commissaire royal.*

Puis il se met à l'affût au coin de la rue du Mont-Blanc et de la rue Saint-Lazare.

La reine de Westphalie logeait à l'hôtel du cardinal Fesch.

Son départ était fixé au 18.

Les ordres sont signés du 16 et du 17.

Maubreuil était bien renseigné. Le 18, à trois heures du matin, la princesse Catherine de Wurtemberg, ex-reine de Westphalie, montait en voiture, et prenait la route d'Orléans.

La princesse Catherine était cousine de l'empereur de Russie, et voyageait avec un passe-port signé de lui et de l'empereur d'Autriche.

Maubreuil a pris les devants. A Pithiviers, il apprend, par le maître de poste, — vous voyez bien que la recommandation de M. de Bourrienne était bonne à quelque chose ; — à Pithiviers, il apprend, par le maître de poste, que la princesse continuera son chemin par la Bourgogne.

Alors, il s'embusque à Fossard, maison de poste à une demi-lieue de Montereau.

Au reste, il n'y a pas de danger que Maubreuil se trompe, il connaît bien la princesse : il a été son écuyer.

Le 21, à sept heures du matin, la voiture de la princesse paraît sur la route. Maubreuil s'élance à la tête d'une douzaine de cavaliers, arrête la voiture, force l'ex-reine à entrer dans une espèce d'écurie, où tous les bagages sont successivement transportés.

Il y avait onze malles ou caisses.

Maubreuil en demande les clefs.

La princesse n'avait aucun moyen de faire résistance : elle les lui donne ; tout cela sans faire semblant de le reconnaître, sans daigner lui adresser la parole. Ce que voyant Maubreuil, il se met tranquillement à déjeuner, avec d'Asies, dans une chambre au rez-de-chaussée de l'auberge, en attendant un détachement de troupes qu'en vertu de ses ordres, il a envoyé chercher à Fontainebleau.

Cependant il faut rendre justice à Maubreuil. Comme le temps est mauvais, comme il pleut, comme il fait froid, il a offert à son ancienne souveraine d'entrer dans l'auberge ; mais, comme elle serait obligée de rester dans la même chambre que lui, elle préfère rester dans la cour.

Une femme qui a pitié de cette autre femme lui apporte une chaise, et elle s'assied.

Maubreuil achevait de déjeuner, quand un lieutenant arrive de Montereau avec une douzaine d'hommes, mamelouks et chasseurs.

Il faut donner une raison à cet officier et à ces soldats ; si impudent que l'on soit, on ne dit jamais : « Tel que vous me voyez, je suis un voleur. »

Non, ce sera la princesse Catherine qui sera une voleuse.

La princesse Catherine est arrêtée par Maubreuil, parce qu'elle emporte les diamants de la couronne.

Quatre factionnaires sont placés pour empêcher les voyageurs d'approcher... à moins que les voyageurs qui viendraient n'aient une voiture ; auquel cas, bon gré, mal gré on utilisera la voiture.

Des marchands arrivent de Sens, conduisant une patache. La patache et les deux chevaux qui la conduisent sont confisqués par Maubreuil.

On charge sur cette patache les coffres de la princesse.

C'est alors seulement qu'elle adresse la parole à Maubreuil, qui s'excuse auprès d'elle sur *sa mission.*

— Fi ! monsieur, dit-elle, quand on a mangé le pain des gens, on ne se charge pas, à leur détriment, d'une pareille mission. Ce que vous faites là est abominable !

— Madame, répond Maubreuil, je ne suis que le commandant de la force armée. Parlez au commissaire, je ferai tout ce qu'il ordonnera.

Le commissaire était d'Asies, on s'en souvient.

Robert Macaire renvoyait à Bertrand.

Mais elle ne savait pas cela, la digne princesse : elle prenait d'Asies pour un vrai commissaire.

— Monsieur, dit-elle, vous me dépouillez de tout ce qui m'appartient. Le roi n'a jamais donné de pareils ordres ; je vous jure, sur mon honneur, et foi de reine, que je n'ai rien à la couronne de France !

D'Asies se redresse.

— Nous prenez-vous pour des voleurs, madame? dit-il. Je vais vous montrer que nous avons des ordres. Toutes ces caisses vont partir.

En disant cela, d'Asies aperçoit une petite caisse carrée, entourée de rubans de fil.

Il porte la main dessus. La petite caisse est très lourde.

— Ah ! ah ! dit-il.

— Monsieur, dit la princesse, cette petite caisse renferme mon or.

D'Asies et Maubreuil échangent un coup d'œil qui veut dire : « Votre or, princesse, c'est justement ce que nous cherchons. »

Ils se retirent, et font semblant de délibérer.

Puis, se rapprochant après la délibération, ils ordonnent au commandant des mamelouks d'emporter cette caisse avec les autres.

La princesse doute encore de ce qu'elle voit, de ce qu'elle entend.

— Mais, s'écrie-t-elle, il n'est pas possible que vous preniez aussi mes bijoux et mon argent ! que vous m'exposiez à rester avec ma suite au milieu d'un grand chemin !

Alors la force lui manque, à cette noble créature, fille de roi, femme de roi, cousine d'empereur. Les larmes lui viennent aux yeux ; elle demande à parler à Maubreuil. Maubreuil s'approche.

— Mais, monsieur, lui dit-elle, que voulez-vous donc que je devienne? Rendez-moi au moins cet or, qui m'est nécessaire pour continuer mon chemin.

— Madame, répondit Maubreuil, je ne suis que l'exécuteur des ordres du gouvernement ; je dois rendre vos caisses intactes à Paris. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous donner ma ceinture : elle renferme cent napoléons de vingt francs.

La princesse voit, dans cette offre, le dernier dévouement d'un homme qui a été à son service ; elle accepte, sur le conseil que lui donne le comte de Furstenstein.

D'ailleurs, elle croit qu'il va lui être permis de revenir à Paris, et, à Paris, elle retrouvera de l'argent.

Mais il n'en est pas ainsi : on la force à remonter en voiture. La princesse continuera son chemin vers Villeneuve-la-Guyard, sous l'escorte de deux chasseurs, tandis que ses caisses, son or, ses diamants, chargés sur la patache, vont retourner à Paris.

Si la princesse résiste, les deux chasseurs ont ordre d'employer la violence pour la forcer de continuer sa route.

Elle demande alors à faire au moins escorter ses caisses par une personne à elle. Mais, comme cette demande est exorbitante, elle est repoussée.

La voiture de la princesse continue donc sa route vers Villeneuve-la-Guyard. La conscience de Maubreuil et de d'Asies est tranquille : la princesse n'a-t-elle pas cent napoléons pour subvenir à ses besoins?

A la poste suivante, on ouvre la ceinture de Maubreuil pour payer. On n'y trouve que quarante-quatre napoléons. On dépose aussitôt la ceinture et les quarante-quatre napoléons entre les mains du juge de paix de Pont-sur-Yonne.

En quittant Fossard, Maubreuil défend au maître de poste de donner des chevaux à qui que ce soit avant trois heures.

On est payé. Maintenant, on peut s'occuper de la seconde partie de la mission, de la moins importante pour Maubreuil, de tuer l'empereur.

On est au 21 avril.

Le 19, l'empereur, abandonné de tout le monde, est resté avec un seul valet de chambre.

Le moment était bon : malheureusement, on l'a laissé passer. On guettait la princesse rue Saint-Lazare ; on ne peut pas être partout à la fois.

Le 20, c'est-à-dire la veille, l'empereur a fait ses adieux à sa garde. Ce n'est pas au milieu de tous ces brigands-là qu'on pouvait l'aller attaquer.

Le 21, comme nous l'avons vu, on était bien occupé.

Et voilà que justement l'empereur a profité de ce moment pour partir de Fontainebleau, avec les commissaires des quatre puissances.

Bah ! si l'on ne tuait pas l'empereur?... Puisqu'on a volé la reine de Westphalie, puisqu'on tient son or et ses diamants, cela reviendrait au même !

On ne tuera pas l'empereur.

On revient à Paris, où l'on passe la nuit au jeu. Une partie des quatre-vingt-quatre mille francs de la princesse s'engloutit là. — Il y avait *quatre-vingt-quatre mille francs en or* dans la petite cassette que vous savez.

Le lendemain, Maubreuil se présente chez M. Anglès. Il est au désespoir : d'abord, d'avoir perdu une partie de son or ; ensuite, d'avoir manqué Napoléon.

M. Anglès n'est pas au désespoir : il est furieux ! — furieux, parce que l'empereur Alexandre sait tout, et que l'empereur Alexandre est fort irrité.

L'empereur Alexandre a juré qu'il vengerait sa cousine.

Le *Journal de Paris* ne sait pas que *Nicolas* veut dire *vainqueur des peuples* ; mais M. Anglès, qui est ministre de

la police, doit savoir qu'Alexandre veut dire *qui moud les hommes*.

M. Anglès ne veut pas être moulu.

Il conseille donc à Maubreuil de fuir.

— Fuir ! dit Maubreuil. Et la police ?

— Bah ! est-ce que je ne suis pas là ?

Cette assurance ne tranquillise pas Maubreuil le moins du monde.

Il court chez M. de Talleyrand.

M. de Talleyrand le fait jeter à la porte. Est-ce que M. de Talleyrand connaît un voleur de grand chemin ? Fi donc !

Maubreuil se sauve. Il n'a pas fait trois lieues, qu'il est *empoigné*, comme on disait sous la Restauration, jeté dans un cachot, d'où il sort au retour de l'empereur, et où il rentre au retour de Louis XVIII.

Après deux nouvelles mises en liberté, et deux arrestations nouvelles, Maubreuil, qui n'a jamais cru qu'on oserait le juger, Maubreuil comparaît enfin devant la cour royale de Douai, chambre de police correctionnelle.

L'affaire faisait grand scandale, comme on s'en doute bien. M. de Talleyrand niait, M. Anglès niait, Roux-Laborie niait ; tout le monde niait, — excepté Maubreuil.

Maubreuil non seulement avouait tout, lui, mais, d'accusé il s'était fait accusateur.

Il va sans dire que défense expresse était faite aux journaux de rendre compte des séances.

Mais maître Mennesson avait un ami qui assistait à ces séances. Cet ami, sténographe sans doute, notait, écrivait, constatait, et lui envoyait ses comptes rendus.

C'était cela que je copiais à deux, trois, quatre exemplaires, que je distribuais, au nom de notre notaire républicain, plein de foi, plein d'ardeur, plein de confiance.

Or, voilà que j'ai gardé une copie de ce compte rendu.

Je ne sache pas que cette pièce ait été mise dans aucune histoire.

Elle est curieuse, la voici :

LVII

COMPTE RENDU DU PROCÈS RELATIF A L'ENLÈVEMENT DES DIAMANTS DE LA REINE DE WESTPHALIE PAR LE SIEUR DE MAUBREUIL.

TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNELLE.

Audience du 17 avril 1817.

« Le sieur de Maubreuil est introduit.

« Placé sur le banc des accusés, il regarde fixement M. de Vatimesnil, procureur du roi, et lui adresse la parole :

« — Monsieur le procureur du roi, dit-il, vous m'avez qualifié d'employé du trésor, c'est faux. Je n'ai jamais été un employé du trésor. Les gazetiers ont profité de votre dernier discours pour répandre sur mon procès un jour odieux ; mais je suis au-dessus de leurs atteintes.

« On essaye d'imposer silence au sieur de Maubreuil ; mais il se débarrasse d'eux et continue :

« — Vous tous, Français, qui êtes ici présents, je mets mon honneur sous votre sauvegarde. Je puis être empoisonné, assassiné demain.

« Les gendarmes mettent la main sur M. de Maubreuil, mais il se débarrasse d'eux et continue :

« — Oui, je dois m'y attendre. On peut me tirer un coup de pistolet dans ma prison ; la police peut m'enlever, me faire disparaître, comme mon cousin, M. de Brosse, qui, au mois de février, avait remis une pétition à la Chambre en ma faveur ; mais je lègue mon honneur aux Français qui sont ici présents. Ecoutez ce que je vais vous dire.

« Ici l'accusé élève la voix.

« — J'ai accepté la mission de tuer l'empereur ; mais je ne l'ai acceptée que pour sauver la vie à lui et à sa famille. Oui, Français, je ne suis pas un misérable voleur, comme on veut vous le faire croire. Français ! je vous appelle tous à mon secours. Non, je ne suis pas un voleur ! non, je ne suis pas un assassin ! J'ai accepté, au contraire, une mission pour sauver la vie à Napoléon et à sa famille. Il est vrai que, dans la première exaltation de mon enthousiasme royaliste, j'ai, le 31 mars, attaché avec beaucoup d'autres la corde au cou de la statue de Napoléon pour la faire descendre de la colonne sur la place Vendôme ; mais, je le reconnais ici publiquement, je servais une cause ingrate. Si j'ai fait du mal en effigie à Napoléon, je lui ai fait du bien en réalité. Non, je ne suis pas un assassin ! Français, c'est mon honneur que je vous lègue. Vous ne serez pas insensibles à mes invocations.

« On essaye de nouveau de faire taire M. de Maubreuil ; mais plus on essaye de le faire taire, plus il élève la voix.

« — J'ai accepté, continue-t-il, une mission pour sauver la vie à Napoléon, à sa famille et à son fils ; il est vrai encore que, séduit, égaré, engagé à le faire, j'ai été assez malheureux pour attacher la croix de la Légion d'honneur à la queue de mon cheval ; je m'en repens amèrement. Je la reprends aujourd'hui, cette croix des braves : la voici à ma boutonnière ; je l'ai bien gagnée ; je l'ai méritée en Espagne.

« Ici, le sieur Maubreuil succombe aux efforts qu'on fait pour éteindre sa voix. Pendant tout le temps qu'a duré son discours, le président et les juges lui ont vainement imposé silence ; vainement le président a crié :

« — Qu'on l'emmène, gendarmes, qu'on l'emmène ! Gendarmes, faites votre devoir !

« Maubreuil s'est débattu, Maubreuil s'est cramponné à la balustrade, et, presque étouffé par les gendarmes, il criait encore :

« — Monsieur le président, je vous respecte infiniment ; mais vous avez beau dire, vous avez beau faire, on voulait assassiner l'empereur, et je n'ai accepté la mission qui me conduit ici que pour le sauver !

« Le bruit, les rumeurs, le scandale étaient grands dans l'auditoire. Beaucoup de Vendéens, parents et amis de l'accusé, qui est allié à la famille la Rochejaquelein, étaient présents. Avant l'introduction de l'accusé, ils avaient cherché à disposer le public en sa faveur, en parlant du mystère qui enveloppait sa mission, et en citant la pureté de son dévouement à la cause royale. Qu'on se figure donc leur désappointement quand ils virent le mode de défense adopté par lui ; leur embarras, en entendant leur client parler d'une manière si opposée aux promesses faites par eux ; leur étourdissement au nom de Napoléon, prononcé avec un certain respect par l'accusé, à une époque où l'on n'appelle plus le vainqueur des Pyramides et de Marengo que Buonaparte ; à ce titre d'empereur, donné à un homme que le roi Louis XVIII, en datant son règne de 1795, déclare n'avoir jamais régné !

« La parole fut donnée à maître Couture, avocat de M. de Maubreuil. Nous ne rapporterons pas son discours, qui fut très long. Il plaida plutôt sur la forme du procès que sur le fond de l'affaire. Il établissait d'abord l'injustice de ce que Maubreuil seul fût encore détenu, tandis que ceux qui avaient agi de concert avec lui, d'Asies, Cotteville et autres, étaient en pleine liberté.

« Il ajoutait que, les caisses ayant été déposées sans vérification chez M. de Vanteaux, il n'a pu être constaté par qui la soustraction des quatre-vingt-quatre mille francs en or a été commise. Il parle de la manière miraculeuse dont une partie des diamants, jetés dans la Seine, — par qui ? on n'en sait rien, — a été retrouvée par un nommé Huet, ex-employé de la police, qui, en pêchant à la ligne, a retiré deux peignes de diamants attachés à son amorce.

« Maître Couture établit encore que l'accusé, auquel on a confié une mission de la plus haute importance, n'est point justiciable des cours ordinaires, et, à cette occasion, maître Couture fait lecture de cinq ordres différents, qui autorisaient M. de Maubreuil à requérir toutes les autorités du royaume.

« Voici la teneur de ces ordres :

« Le premier, signé par le général Dupont, ministre de la guerre, ordonne à la force armée de prêter assistance à M. de Maubreuil, de faire droit à toutes ses demandes, et prescrit aux autorités de lui fournir toutes les troupes qu'il demandera, chargé qu'il est d'une mission de la plus haute importance.

« Le second, signé Anglès, ministre de la police, prescrit, à toutes les autorités de police du royaume de France, d'assister M. de Maubreuil dans cette même mission.

« Le troisième, signé Bourrienne, directeur général des postes, ordonne aux maîtres de poste de lui fournir les chevaux qu'il leur demandera, et les rend personnellement responsables du plus léger retard qu'ils lui feraient éprouver.

« Le quatrième, signé du général Sacken, gouverneur de Paris, enjoint aux troupes alliées d'assister M. de Maubreuil.

« Enfin, le cinquième, en langue russe, est adressé aux officiers qui n'entendraient pas la langue française, et qui, par conséquent, ne pourraient obéir aux ordres précédents.

« De là, maître Couture déduit que le conseil du roi peut seul avoir connaissance de la mission de M. de Maubreuil, et doit seul statuer dans la cause.

« Après avoir répondu au plaidoyer de maître Couture, M. le procureur du roi prend de son côté des conclusions tendant à établir l'incompétence du tribunal correctionnel, attendu que les faits dont le sieur Maubreuil est accusé constituent un crime, et non pas un simple délit ; qu'il s'agit d'un vol commis à main armée sur la grande route, et non pas d'un simple abus de confiance.

« Car en vain, » dit-il, « voudra-t-on alléguer le pouvoir illi- « mité dont l'accusé était revêtu ; aucun pouvoir ne peut « autoriser un citoyen à intervertir les lois existantes ; car, « si une telle assertion était soutenable, elle le serait naturel- « lement jusqu'au bout, et dans ce cas, il serait excusable « d'avoir commis un assassinat, ou incendié un village.

« Tout au contraire, à notre avis, » continue M. de Vatimesnil, « Maubreuil, agissant comme envoyé du gouverne- « ment, assume par ce seul titre une plus grande respon- « sabilité sur sa tête, et les lois doivent se revêtir pour lui « d'une double sévérité. Aucune mission ne peut l'excuser « d'avoir maltraité, sur une grande route, une personne « voyageant avec un passe-port, et son crime devient encore « plus grave quand cette personne est une princesse auguste, « sortant d'un sang illustre, alliée de toutes les têtes couron- « nées de l'Europe, et voyageant sous l'égide du passe-port « de son illustre cousin l'empereur de Russie, princesse « doublement respectable, et par son rang, et par les revers « de fortune qu'elle venait d'éprouver.

« Et de quelle indignation ne devons-nous pas être saisis, » s'écrie M. le procureur du roi, « quand nous entendons le « prévenu débiter une fable séditieuse pour se soustraire à « l'action de la justice ! Quelle est cette portion de Français « à laquelle il s'adresse dans ses invocations, et qu'il ap- « pelle à son secours ? Quelle foi peut-on ajouter à une « pareille invraisemblance, d'avoir reçu une mission contre « une personne voyageant sous la sauvegarde des traités « les plus solennels, signés par tous les souverains alliés ? « et, s'il avait accepté cette mission, n'est-il pas doublement « lâche d'avoir reçu l'argent, et trompé ceux qu'il prétend « la lui avoir donnée ? Ne faut-il pas l'assimiler, dès lors, à « ces êtres vils que nous avons vus de nos jours, sous le poids « d'une accusation quelconque, inventer des conspirations « et dénoncer leurs concitoyens inconnus, dans le seul but « d'arrêter ou d'égarer la justice ? »

« Le sieur Maubreuil a écouté tout ce réquisitoire avec une vive impatience, et son avocat n'a pu le calmer qu'en lui passant une plume et du papier qu'il demandait.

« Le discours de M. de Vatimesnil achevé, Maubreuil fait passer au président ce qu'il vient d'écrire, puis se lève et dit :

« — Monsieur le président, comme un homme qui s'attend à être assassiné d'un moment à l'autre, je dépose ce testament politique entre vos mains. Français, ici présents, c'est mon honneur que je vous lègue. Comme un homme prêt à paraître devant Dieu, je jure que, par l'intermédiaire de M. Laborie, M. de Talleyrand m'a fait venir ; que, comme j'étais très-ému, on m'a fait prendre un bouillon ; que le prince m'a fait asseoir dans son propre fauteuil ; qu'il m'a offert deux cent mille livres de rente et le titre de duc, si je remplissais bien ma mission (1) ; bien plus, l'empereur Alexandre m'a offert ses propres chevaux ; mais, je le répète, si j'ai accepté la mission qu'on me reproche, c'était pour sauver l'empereur et sa famille.

« Ici, on force de nouveau Maubreuil à se taire, et les gendarmes, en pesant sur ses épaules, le forcent de se rasseoir sur son banc.

« Alors, maître Couture, son avocat, se lève, adresse de nouveau la parole au procureur du roi, et lui demande en grâce de ne pas faire attention aux paroles insensées de son client.

« — Hélas ! s'écrie-t-il, l'homme que vous voyez devant vous, monsieur, ce n'est plus M. de Maubreuil, ce sont les restes, c'est l'ombre de M. de Maubreuil. Une détention de *trois ans*, pendant lesquels trois cent quatre-vingt-dix jours au secret, sans communiquer avec personne, *pas même avec son conseil*, a dérangé sa raison. Ce n'est plus qu'un homme en ruine. Par humanité, ne lui tenez pas compte d'un discours qui peut le perdre !

« Les juges, très embarrassés de ce qu'ils venaient d'entendre, quoiqu'ils n'eussent à résoudre que les simples questions de compétence ou de non-compétence de leur tribunal, renvoient le jugement à mardi prochain, 22 avril.

« Ce délai est peut-être pris, assure-t-on dans l'audience, pour recevoir les instructions du château, et agir conformément à ces instructions. »

Audience du 22 avril.

« Maubreuil est amené. A peine sur les bancs des accusés, il repousse violemment les gendarmes en s'écriant :

« — Gendarmes, vous n'avez pas le droit de me maltraiter ; vous m'avez fait assez souffrir depuis trois ans que je suis en prison. C'est une scélératesse ! Nous sommes ici devant la justice, et non devant la police ! Qu'on me fusille plutôt sur l'heure, que de me livrer plus longtemps aux tortures auxquelles je suis en butte depuis trois ans ! Non, jamais on n'a vu pareille scélératesse dans les forteresses de la Prusse, dans les cachots de l'inquisition, sous les plombs de Venise ! On m'isole du monde ; on étouffe mes plaintes ; on défend à mon avocat de faire imprimer et de distribuer ma défense. Je lui témoigne ici, devant vous, toute ma reconnaissance pour son zèle et son dévouement ; seulement, je suis désespéré qu'il n'ait pas voulu baser sa défense sur les moyens que je lui ai donnés, mais il n'a pas osé le faire.

« Ici, on impose de nouveau silence à l'accusé. Alors, le président lit le jugement, par lequel le tribunal de police correctionnelle déclare son incompétence, et renvoie l'accusé devant les assises, attendu que les faits dont il est prévenu, s'ils sont prouvés, constituent un crime, et non pas un simple délit.

« En entendant prononcer le jugement d'incompétence, l'accusé pousse de profonds soupirs ; sa physionomie, altérée par une longue captivité, exprime l'abattement et le désespoir.

« Cependant, il ranime ses forces et s'écrie :

« — Les Bourbons ont eu le sang de vingt-neuf de mes parents morts pour eux en Vendée et à Quiberon ! Moi aussi, je dois leur être sacrifié à mon tour ! On veut me prendre, on veut étouffer mes gémissements, on veut dire que je suis fou ! Ruse infernale ! Non, je ne suis pas fou, non je n'étais pas fou, alors qu'ils ont eu besoin de moi ! Français, je vous répète ce que je vous ai dit à la dernière audience : c'est le sang de Napoléon qu'on m'a demandé ! Écrivez-le à Vienne, à Munich, à Pétersbourg. Oui, oui, — repoussant les gendarmes, qui veulent le forcer à se taire, — oui, c'est le sang de Napoléon qu'on m'a demandé... Monsieur le président, on me fait violence ! monsieur le président, on va me maltraiter ! monsieur le président, on va me mettre des fers aux pieds ! Mais n'importe, jusqu'au dernier moment je crierai : On m'a demandé le sang de Napoléon ! les Bourbons sont des assassins !...

« Ces paroles sont prononcées par l'accusé, tout en se débattant avec les gendarmes ; qui l'emmènent de force. »

Ici s'arrête le récit du sténographe, récit auquel je n'ai pas changé un mot, récit que j'ai là sous les yeux, certifié conforme.

Le 18 décembre suivant, Maubreuil comparaissait devant la cour d'assises de Douai, et parvenait à s'échapper avant le jugement.

Le 6 mai 1818, un arrêt le condamnait, par contumace, à cinq ans de prison et à cinq cents francs d'amende, comme dépositaire infidèle.

Maubreuil, réfugié en Angleterre, rentra tout exprès pour donner à M. de Talleyrand, sur les marches de l'église de Saint-Denis, pendant la cérémonie funèbre de Louis XVIII, ce terrible soufflet qui le renversa.

— Ah ! quel coup de poing ! s'écria le prince en se relevant.

Qu'on nie maintenant la présence d'esprit de M. de Talleyrand !

M. Dupin n'aurait pas dit mieux.

Cette affaire Maubreuil, si obscure, si étrange, si mystérieuse, fit le plus grand tort aux Bourbons de la Restauration.

Elle fut, pour M. le comte d'Artois et M. de Talleyrand, ce que l'affaire du collier fut pour Marie-Antoinette et le cardinal de Rohan, c'est-à-dire une de ces sources cachées où les révolutions puisent des armes pour l'avenir ; armes d'autant plus dangereuses, d'autant plus terribles, d'autant plus mortelles, que, la plupart du temps, elles sont trempées au poison de la calomnie.

LVIII

LE DERNIER COUP DE FUSIL DE WATERLOO. — ESPRIT DES PROVINCES EN 1817, 1818 ET 1819. — LES « MESSÉNIENNES », — « LES VÊPRES SICILIENNES ». — « LOUIS IX ». — APPRÉCIATION DE CES DEUX TRAGÉDIES. — UN VERS DE TÉRENCE. — QUELLE PART J'AI DROIT DE PRENDRE A CE VERS. — TROIS HEURES DU MATIN. — TOPOGRAPHIE AMOUREUSE. — « VALEAT RES LUDICRA ».

Je ne sais qui a dit — peut-être est-ce moi — que la révolution de 1830 était le dernier coup de fusil de Waterloo.

C'est une grande vérité.

A part ceux qui avaient un intérêt de race, de position,

(1) Comme on le voit, selon Maubreuil, ce serait à M. de Talleyrand lui-même qu'il aurait eu affaire. Nous n'avons pas voulu adopter l'accusation tout entière, et, dans notre récit, nous avons accepté l'intermédiaire de Roux-Laborie.

ou de fortune, ressortant de la royauté bourbonienne, il est impossible de se faire une idée du sentiment d'opposition, toujours croissante, qui se manifestait en province; c'était au point que, sans savoir pourquoi, malgré tous les motifs que nous avions de maudire Napoléon, ma mère et moi, nous en étions arrivés à haïr bien davantage encore les Bourbons, qui ne nous avaient jamais rien fait, ou qui même nous avaient plutôt fait du bien que du mal.

C'est qu'aussi tout concourait à cette dépopularisation de la branche régnante: l'envahissement du territoire français par l'ennemi; la honte des traités de 1815; l'occupation de trois ans qui avait suivi la seconde rentrée des Bourbons; les réactions du Midi; Ramel assassiné à Toulouse; Brune massacré à Avignon; Murat, toujours populaire, malgré son ineptie et sa trahison, fusillé au Pizzo; les proscriptions de 1816; les défections, les hontes, les marchés infâmes révélés chaque jour; les chansons d'Emile Debraux, les chants de Béranger, les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, les tabatières à la Charte, les Voltaire-Touquet, les Rousseau de tous les formats, les vers inédits dans le genre de ceux que j'ai cités; les anecdotes vraies ou fausses attribuées au duc de Berry, et dans lesquelles les vieilles gloires de l'Empire étaient toujours sacrifiées à quelque jeune ambition aristocratique; tout, jusqu'à ce roi avec ses guêtres noires, son habit bleu à boutons d'or, ses épaulettes de général et sa petite queue, tout, dis-je, tendait ou à la dépréciation, ou, ce qui est bien pis, au ridicule.

Les Vêpres siciliennes avaient été jouées à l'Odéon, le 23 novembre 1819, avec un succès foudroyant. Pourquoi? Il eût été difficile de le dire à quelqu'un qui eût lu la pièce en se plaçant en dehors de toutes les passions. Pourquoi faisait-on queue, dès trois heures, à la porte de l'Odéon? pourquoi s'entassait-on à étouffer dans cette magnifique salle, où, dès cette époque, on était d'ordinaire si fort à l'aise? Pour entendre quatre vers, dans lesquels on voyait une allusion aux empiétements politiques que se permettait, disait-on, le ministre favori du roi.

Voici ces quatre vers. Ils étaient pourtant bien innocents, on en conviendra:

De quel droit un ministre, avec impunité,
Ose-t-il attenter à notre liberté?
Se reposant sur vous des droits du diadème,
Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même?

Eh bien, ces quatre vers soulevaient des tonnerres d'applaudissements, des salves de bravos!

Et puis, il fallait entendre le concert d'admiration entonné par toutes les feuilles libérales en l'honneur du jeune poète national. Le parti tout entier le caressait, l'adulait, l'exaltait.

Quelque temps après *les Vêpres siciliennes* jouées à l'Odéon, le Théâtre-Français, le 5 novembre 1819, avait représenté *Louis IX*.

C'était un pendant royaliste donné par le premier théâtre à la tragédie libérale de l'Odéon.

Certes, il y avait une valeur à peu près égale, à cette époque, entre Ancelot et Casimir Delavigne, et *Louis IX*, aux yeux des juges impartiaux, valait bien *les Vêpres siciliennes*.

Bah! tout le bruit, tous les applaudissements, tout le triomphe fut pour le poète libéral.

C'est qu'il y avait dans la nation un souffle puissant, respiration interrompue de 93, et qui poussait l'esprit public vers la liberté.

Je me rappelle qu'au bruit que firent ces deux ouvrages, moi qui me sentais caresser des premières brises de la poésie, je voulus lire ces objets de controverse qui occupaient le monde littéraire tout entier. J'écrivis à de Leuven, qui m'envoya l'œuvre libérale et l'œuvre royaliste.

L'œuvre libérale à la main, car c'était celle qui était la plus vantée, je courus annoncer la bonne fortune qui nous tombait de Paris à nos jeunes amies Adèle, Albine et Louise. Il fut décidé que, le soir même, on lirait le chef-d'œuvre, et, comme c'était moi qui possédais l'ouvrage, je fus naturellement promu au grade de lecteur.

Hélas! nous, pauvres enfants sans parti pris, jeunes gens naïfs, qui voulions nous amuser pour battre des mains, être remués au cœur pour admirer, nous fûmes bien surpris à la fin du premier acte, plus surpris encore à la fin du second, qu'il se fît tant de bruit, tant de rumeurs, tant de louanges autour d'une œuvre, estimable sans doute, mais qui ne faisait vibrer aucun sentiment, aucun souvenir, aucune passion.

C'est que nous ignorions encore que la passion politique est la plus partiale de toutes, et que celle-là vibrait au fond du cœur ulcéré de la patrie.

Interrompue au deuxième acte, la lecture des *Vêpres siciliennes* ne fut jamais finie, en société du moins.

Notre auditoire avait naïvement avoué que Montfort, Lorédan et Procida l'ennuyaient à mourir, et qu'il leur préférait de beaucoup le Petit-Poucet, le Chat botté, et l'Oiseau bleu couleur du temps.

Mais l'épreuve ne me suffisait pas. Rentré chez ma mère, je lus non seulement *les Vêpres siciliennes*, mais encore *Louis IX*.

Eh bien, c'est avec un sentiment de profonde satisfaction que, dès cette époque, je constate en moi cette impartiale appréciation des œuvres contemporaines, appréciation puisée dans mes sensations bien plutôt que dans mon jugement, appréciation qui fait que ni opinion politique, ni haine littéraire n'ont jamais pu influer, dans mon esprit, sur l'œuvre de mes confrères, que cette œuvre fût celle d'un ami ou d'un ennemi, d'un familier ou d'un inconnu.

Au reste, je n'ai pas besoin de dire que ni les *Vêpres siciliennes*, ni *Louis IX*, n'appartenant à cet ordre de littérature dont je devais être appelé un jour à sentir, à comprendre et à essayer de reproduire les beautés, je restai parfaitement froid devant ces deux tragédies, en accordant cependant une certaine préférence à *Louis IX*.

Je ne les ai jamais relues depuis, et probablement jamais je ne les relirai; mais je suis certain que, si je les relisais, mon opinion sur elles serait aujourd'hui la même qu'à cette époque.

Quelle différence de cette sensation terne et monotone que je venais de ressentir, à cette ardente émotion que m'avait fait éprouver *Hamlet*, tout amoindri, tout désossé, tout énervé qu'il est par Ducis!

J'avais en moi l'instinct du vrai et la haine du conveuu: le vers de Térence: « Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger. » m'a toujours paru un des plus beaux vers qui aient été faits.

Du reste, j'allais pouvoir réclamer ma part de ce vers. Tous les jours je devenais un peu plus homme; ma mère seule continuait à me regarder comme un enfant. Aussi fut-elle bien étonnée, un soir, que l'heure à laquelle j'étais habitué de rentrer se passât sans que j'eusse reparu au logis; et quand enfin, vers le jour, à trois heures du matin, je me glissai, tout joyeux, le cœur encore bondissant, dans ma chambre, que, depuis trois mois, dans la prévoyance de cet événement, j'étais parvenu à séparer de la sienne, trouvai-je ma mère en larmes, assise à ma fenêtre, d'où elle avait guetté mon retour, et prête à me faire toute la morale que méritait une rentrée si tardive ou plutôt si matinale!

Au bout de plus d'une année de soins, d'attentions, d'amour, de petites faveurs accordées, refusées, prises de force, la porte inexorable qui se fermait en me poussant dehors à onze heures s'était doucement rouverte à onze heures et demie, et derrière cette porte, j'avais trouvé deux lèvres frémissantes, deux bras caressants, un cœur battant contre mon cœur, d'ardents soupirs et de longues larmes.

Adèle avait obtenu, comme moi, d'avoir une chambre séparée de celle de sa mère.

Cette chambre était mieux qu'une chambre: c'était un petit pavillon faisant saillie dans un long jardin fermé de haies seulement.

Une allée, passant entre l'appartement occupé par son frère et l'appartement occupé par sa mère, conduisait à ce jardin, et par conséquent à ce pavillon, qui n'était séparé de cette allée que par un escalier montant au premier.

C'était la porte de cette allée, donnant d'un côté sur la rue et de l'autre, comme je l'ai dit, sur ce jardin, qui s'était rouverte devant moi, à onze heures et demie du soir, et ne s'était refermée derrière moi qu'à trois heures du matin, cette nuit où ma mère, debout, inquiète, prête à me venir chercher dans les six cents maisons de la ville, m'avait attendu, tout éplorée, à la fenêtre de ma chambre.

Mais ce qui tourmentait le plus ma mère, — et je m'en aperçus bientôt, — c'est que, sans qu'elle mît en doute le motif de ce dérangement, elle ne pouvait pas deviner la personne qui l'avait causé.

En effet, elle ne m'avait pas vu venir du côté par où elle m'attendait.

Et c'était bien simple.

C'était une si chaste, si pure et si honnête enfant que celle qui, après plus d'un an de lutte, se donnait à moi, que, quoique mon orgueil et mon amour fussent intéressés à la divulgation, ma conscience exigeait de moi, de mon honneur, de ma délicatesse, le secret le plus absolu.

Il en résultait que, pour qu'on ne me vît point à une pareille heure, soit aux environs de sa maison, soit dans la rue qui y conduisait, en sortant à trois heures de l'allée bénie qui m'avait donné passage, j'avais pris ma course, et, par une ruelle, gagné les champs. Des champs, j'étais entré dans le parc, en sautant par-dessus un fossé pareil à celui qui m'avait, dans une circonstance bien différente, permis de donner, le jour de la Pentecôte, une preuve de ma légèreté à mademoiselle Laurence. Enfin, du parc,

j'avais gagné ce qu'on appelle chez nous le Manège, et j'étais rentré dans la ville par la rue du Château.

Il en résultait que ma mère, qui regardait du côté opposé, ne m'avait pas vu rentrer, et ne se doutant point de la ruse employée par moi pour dérouter, le cas échéant, les propos si prompts et si cruels des petites villes, il en résultait, dis-je, que ma mère se donnait au diable pour savoir d'où je venais.

Cette ignorance de ma mère, les soupçons qu'elle fit plus tard naître dans son esprit au sujet d'une autre personne, eurent sur ma destinée une influence assez sérieuse pour que j'y appuie un instant; ces détails ne sont pas aussi puérils qu'ils le paraissent au premier abord.

D'ailleurs, tout n'est-il pas puéril aux yeux de certaines personnes, tandis que, pour d'autres, — et j'ai bien peur que celles-là ne soient les vrais penseurs et les vrais philosophes, — tandis que, pour d'autres qui veulent suivre aux mains de la Providence le fil qui mène l'homme de la naissance à la mort, c'est-à-dire de l'inconnu au doute, tout détail a son importance, parce que le plus petit prend sa part dans l'ensemble de ce grand tout qu'on appelle la vie?

J'étais donc grondé par ma mère, qui ne me gronda pas longtemps, car je l'embrassais pendant qu'elle me grondait; d'ailleurs, elle n'était plus inquiète, et, avec cet œil de mère, et peut-être plus encore de femme, qui lit jusqu'au fond des cœurs, elle me voyait profondément heureux.

La joie est un abîme comme la douleur; l'extrême joie touche de si près à la souffrance, que, comme la souffrance, elle a ses larmes.

Ma mère me quitta pour s'aller coucher, non point parce qu'elle était fatiguée, pauvre mère! mais parce qu'elle sentait que j'avais besoin d'être seul avec moi-même, seul avec mes souvenirs si récents, que je les tenais encore enfermés tout palpitants dans mon cœur, comme on tient dans sa poitrine toute une nichée d'oiseaux qui cherchent à s'envoler.

Oh! comme l'étude de maître Mennesson fut abandonnée, ce jour-là! comme le parc me parut beau! comme les grands bois, avec leurs feuilles murmurantes, avec leurs oiseaux chanteurs sur ma tête, et leurs chevreuils effarouchés à l'horizon, étaient bien le cadre qu'il fallait à l'espace dans lequel ma pensée souriait et dansait comme une nymphe joyeuse! Amour, premier amour, sève de la jeunesse, comme tu fais éclore la vie en nous! comme tu la fais circuler par les canaux les plus secrets jusqu'aux extrémités de nos sens, vaste domaine où chaque homme renfermé dans ce monde enferme à son tour en lui le monde entier!

LIX

RETOUR D'ADOLPHE DE LEUVEN. — IL ME MONTRE UN COIN DU MONDE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — LA « MORT » D'HOLBEIN ET LA « MORT » D'ORCAGNA. — LES ENTRÉES DANS LES COULISSES. — LA « LÉNORE » DE BURGER. — PREMIER SENTIMENT DE MA VOCATION.

Sur ces entrefaites, après cinq ou six mois d'absence, de Leuven revint à Villers-Cotterets. Ce retour allait ouvrir un nouveau champ à mes désirs, désirs que cependant je croyais comblés.

Jetez une pierre au milieu d'un lac si large qu'il soit, et le premier cercle qu'elle dessinera autour d'elle en s'abîmant ira s'élargissant et se multipliant, comme nos jours et comme nos désirs, jusqu'à ce que le dernier touche la rive, c'est-à-dire l'éternité.

Adolphe était revenu et avait ramené avec lui Lafarge.

Pauvre Lafarge! Vous vous le rappelez, n'est-ce pas, ce maître clerc si brillant qui revenait au pays natal dans un élégant cabriolet, attelé d'un cheval fringant? Eh bien, il avait acheté une étude, mais là s'était arrêté le cours de sa fortune ascendante. Par une de ces incroyables fatalités, quoiqu'il fût jeune, beau garçon, spirituel, peut-être même parce qu'il était tout cela, ce qui est parfaitement inutile à un notaire, il n'avait pas trouvé de femme pour payer cette étude; il avait, en conséquence, été obligé de la revendre, et, dégoûté du notariat, il s'était jeté dans la littérature.

De Leuven, qui l'avait aperçu à Villers-Cotterets, l'avait retrouvé à Paris, et était revenu avec lui.

Il restait encore au pauvre garçon quelque chose de son ancienne splendeur. Cependant, au milieu de ses nouveaux plans d'avenir, on cherchait vainement une conviction réelle; à peine y voyait-on passer l'espérance à l'état de nuage flottant!

Pendant son voyage à Paris, un grand changement s'était opéré dans l'esprit d'Adolphe, changement qui allait réagir sur moi.

Chez M. Arnault, dont il était devenu l'hôte, Adolphe avait vu de près un monde entrevu déjà par lui chez Talma, le monde littéraire.

Là, il avait connu Scribe, déjà à l'apogée de sa gloire. Là, il avait connu mademoiselle Duchesnois, maîtresse de Telleville, à cette époque, et qui répétait *Marie Stuart*. Là, il avait connu M. de Jouy, qui achevait son *Sylla*: Lucien Arnault, qui commençait son *Régulus*; Pichat, qui, en exécutant *Brennus* et en rêvant *Léonidas* et *Guillaume Tell*, embrassait un avenir où, sa première couronne sur la tête, sa première palme à la main, l'attendait la mort.

De ces hauteurs splendides de l'art, il était ensuite descendu aux régions secondaires. Il avait fait connaissance avec Soulié, qui publiait à cette époque des poésies dans *le Mercure*; avec Rousseau, ce Pylade de Romieu, que son Oreste a laissé, un jour, à l'embranchement du chemin qui le conduisait à sa sous-préfecture; avec Ferdinand Langlé, amant passager de la pauvre petite Fleuriet, sur laquelle, dit-on, un empoisonneur célèbre fit l'essai de la poudre mortelle avec laquelle il devait tuer plus tard son ami; avec Théaulon, esprit charmant, travailleur infatigable, qui ne travaillait que dans l'espoir d'arriver un jour à la paresse, qui n'eut jamais le temps d'être paresseux, et qui, bercé parfois un moment aux bras de l'Amour, ne se reposa réellement que sur le sein de la Mort. — Aussi avait-il écrit sur la porte de son cabinet de travail, ce pauvre épicurien, qui, à force d'imagination, voyait en rose une vie pour lui toute tendue de noir, aussi avait-il écrit ces quatre vers, où respiraient tout ensemble sa molle insouciance et sa douce philosophie:

> Loin du sot, du fat et du traître,
> Ici ma constance attendra;
> Et l'Amour qui viendra peut-être,
> Et la Mort qui du moins viendra!

La Mort est venue, pauvre Théaulon! venue avant l'heure, pour toi comme pour Pichat, comme pour Soulié, comme pour Balzac; car il y a deux Morts chargées par le Seigneur de pousser les hommes dans l'éternité: l'une sourde, froide, impassible, obéissant aux tristes lois de la destruction: la Mort d'Holbein, la Mort du cimetière de Bâle, la Mort incessamment mêlée à la vie, cachant sous les masques les plus capricieux sa face de squelette, voilant son corps osseux sous le manteau du roi, sous les habits dorés de la courtisane, sous les haillons fangeux du mendiant, marchant côte à côte avec nous; spectre invisible, mais toujours présent; hôte sombre, compagnon funèbre, suprême amie qui nous reçoit dans ses bras quand nous trébuchons aux limites de la vie, et qui doucement et pour toujours nous couche sous la froide et humide pierre du tombeau; — l'autre, sœur de celle-là, fille, comme elle, de l'Erèbe et de la Nuit; l'autre, inattendue, haineuse, embusquée à l'angle du bonheur, au tournant des prospérités, prête, comme le vautour et comme la panthère, à fondre ou à bondir sur sa proie; celle-là, c'est la Mort d'Orcagna, la Mort du campo-santo de Pise; la Mort vivante, envieuse, qui, le teint terreux, les cheveux au vent, l'œil étincelant comme celui du lynx, vient prendre Pétrarque au milieu de son triomphe, Raphaël au milieu de ses amours; à qui toute joie, toute gloire, toute richesse fait ombrage, et qui, passant, rapide, insoucieuse et sourde, au-dessus des malheureux qui l'invoquent, va frapper au milieu des fleurs, des verres et des parfums, le beau jeune homme couronné de myrte, la belle jeune fille couronnée de roses, le beau poète couronné de lauriers, et les entraîne brutalement au tombeau, les yeux ouverts, le cœur palpitant et les bras encore étendus vers la lumière, vers le jour, vers le soleil.

O Orcagna! Orcagna, grand sculpteur, grand peintre, et surtout grand poète, combien de fois, en serrant la main de l'enfant que j'aime, ou en baisant le front de la maîtresse qui me rend heureux, combien de fois ai-je tressailli! car je voyais, avec les yeux de l'âme, passer à l'horizon cette Mort du campo-santo de Pise, sombre et menaçante comme un nuage ailé; puis, le lendemain, j'entendais dire: « Il est mort! » ou: « Elle est morte! » Et c'était presque toujours un jeune génie qui s'était éteint, une jeune âme qui était remontée à Dieu.

Voilà donc le monde que de Leuven avait vu pendant son voyage à Paris, et il m'apportait à moi, pauvre provincial, perdu dans les profondeurs d'une petite ville, un reflet de ce monde resplendissant et inconnu.

De Leuven avait fait plus que voir: il était entré dans le tabernacle, il avait touché l'arche! Il avait été admis à l'honneur d'une lecture devant M. Poirson, grand prêtre du Gymnase, et devant M. Dormeuil, son sacristain. Il va sans dire que la pièce lue avait été refusée; mais, — comme au caillou

qui s'approche de la rose, et à qui il reste le parfum de la reine des fleurs, — de sa pièce refusée, il était resté à de Leuven des entrées dans les coulisses.

Oh ! les entrées dans les coulisses, la chose la plus ennuyeuse qu'il y ait au monde pour ceux qui les ont, la chose la plus ambitionnée sur la terre par ceux qui ne les ont pas !

Mais Adolphe les avait eues si peu de temps, que l'ennui n'avait pas eu le loisir de naître, et qu'il ne lui en était resté que l'éblouissement.

Cet éblouissement, il me l'apportait. A cette époque, Perle était dans tout son talent, Fleuriet dans toute sa beauté, Léontine Fay dans toute sa vogue.

La pauvre enfant, — nous parlons de cette dernière, — on lui faisait faire, à huit ou neuf ans, un métier auquel eût succombé une grande personne ; mais, bah ! on se consolait d'avance de tout, même de sa mort ; car on avait déjà gagné tant d'argent avec elle, qu'on pourrait, si elle venait à mourir, aller à son enterrement en carrosse.

Ce retour d'Adolphe, c'était donc pour moi un grand événement ; comme don Cléophas, je me pendais au manteau de mon excellent diable boiteux, et, enlevant pour moi la toiture des théâtres qu'il avait vus, il me faisait voir en me racontant.

Quelles longues promenades fîmes-nous ainsi ! combien de fois je l'arrêtai, passant d'un artiste à l'autre, en disant, après avoir épuisé les célébrités du Gymnase :

— Et Talma ? et mademoiselle Mars ? et mademoiselle Duchesnois ?

Et lui complaisamment s'étendait sur le génie, le talent, la bonhomie de ces artistes éminents, posant la main sur des touches inconnues du clavier de mon imagination, lesquelles faisaient vibrer des cordes sonores et ambitieuses, endormies jusqu'alors en moi, et que j'étais étonné de sentir s'éveiller dans mon cœur.

Alors, pauvre Adolphe, il lui vint peu à peu une singulière idée, c'était de me faire partager, pour mon compte, les espérances qu'il avait conçues pour le sien ; c'était de faire naître en moi le désir de devenir, sinon un Scribe, un Alexandre Duval, un Ancelot, un Jouy, un Arnault ou un Casimir Delavigne, — tout au moins un Fulgence, un Mazère ou un Vulpian.

Et, il faut le dire, c'était déjà bien ambitieux ; car, je le répète, je n'avais reçu aucune éducation, je ne savais rien, et ce ne fut que bien plus tard, en 1833 ou 1834, lors de la publication de mes premières *Impressions de voyage*, que quelques personnes commencèrent à s'apercevoir que j'avais de l'esprit

En 1820, je dois l'avouer, je n'en avais pas l'ombre.

Huit jours avant le retour d'Adolphe, admettant pour moi cette vie de province à l'horizon restreint et muré, qu'un premier reflet du ciel venait de vivifier, j'avais posé, comme terme à mon ambition, une perception de province, aux appointements de quinze ou dix-huit cents francs, car, être notaire, il n'y fallait pas songer ; d'abord, la vocation me manquait, et, depuis trois ans que je copiais des ventes, des obligations et des contrats de mariage chez maître Mennesson, je n'étais guère plus fort en droit que je ne l'étais en musique, après trois ans de solfége chez le père Hiraux.

Il était donc évident que le notariat n'était pas plus ma vocation que la musique, et que je ne jouerais jamais mieux du code que du violon.

Cela désolait fort ma mère, à qui toutes ses bonnes amies disaient :

— Ma chère, écoutez bien ce que je vous prédis : votre fils est un grand paresseux, qui ne fera jamais rien.

Et ma mère poussait un soupir, et me disait en m'embrassant :

— Est-ce que c'est vrai, mon pauvre enfant, ce qu'on me dit de toi ?

Et, naïvement, je lui répondais :

— Dame ! je ne sais pas, moi, ma mère !

Que pouvais-je répondre ? Je ne voyais pas au delà des dernières maison de ma ville natale, et, si je trouvais dans son enceinte quelque chose qui répondît à mon cœur, j'y cherchais vainement quelque chose qui satisfît mon esprit et mon imagination.

De Leuven fit une brèche à cette muraille qui m'enveloppait, et, à travers cette brèche, je commençai d'apercevoir comme un but sans formes dans un horizon infini.

Pendant ce temps, de la Ponce opérait sur moi de son côté. Je traduisais avec lui, comme je l'ai dit déjà, le beau roman italien, ou plutôt la belle diatribe italienne d'*Ugo Foscolo*, — cette imitation du *Werther* de Gœthe, dont l'auteur du poème des *Sépulcres* est arrivé, à force de patriotisme et de talent, à faire une œuvre nationale.

En outre, de la Ponce, qui voulait m'inspirer le regret d'avoir abandonné l'étude de la langue allemande, m'avait traduit la belle ballade de Bürger, *Lénore*.

La lecture de cette œuvre, appartenant à une littérature qui m'était complètement inconnue, produisit sur moi une profonde impression : c'était comme un de ces paysages qu'on voit en rêve, et dans lesquels on n'ose se hasarder à entrer, tant ils vous semblent différents des horizons ordinaires. Ce terrible refrain, que répète sans cesse, à la fiancée qu'il emporte frémissante sur son cheval-spectre, le cavalier funèbre : « Hourra ! — fantôme, les morts vont vite ! » ressemblait si peu aux concetti de Demoustier, aux rimes amoureuses de Parny ou aux élégies du chevalier Bertin, que ce fut toute une révolution qui se fit dans mon esprit quand je commençai de lire la sombre ballade allemande.

Dès le même soir, j'essayai de la mettre en vers ; mais, comme on comprend bien, la tâche était au-dessus de mes forces. J'y brisai les premiers élans de ma pauvre muse, et je commençai ma carrière littéraire comme j'avais commencé ma carrière amoureuse, par une défaite d'autant plus terrible qu'elle était secrète, mais incontestable à mes propres yeux.

N'importe, ce n'en étaient pas moins les premiers pas essayés vers l'avenir que Dieu me destinait, pas inexpérimentés et chancelants comme ceux de l'enfant qui commence à marcher, qui trébuche et tombe dès qu'il s'arrache aux lisières de sa nourrice, mais qui, tout en se relevant, endolori de chaque chute, continue d'avancer, poussé par l'espérance, dont la voix lui dit tout bas : « Marche ! marche, enfant ! c'est par la douleur qu'on devient homme, c'est par la constance qu'on devient grand ! »

LX

LE CERBÈRE DE LA RUE DE LARGNY. — JE L'APPRIVOISE. — LE GUET-APENS. — MADAME LEBÈGUE. — UNE CONFESSION.

Six mois s'écoulèrent entre ces premières amours et ces premiers travaux. Outre nos réunions chez Louise Brézette, réunions qui avaient lieu tous les soirs, nous nous voyions, Adèle et moi, deux ou trois fois par semaine, dans le pavillon où sa mère lui avait, à notre grande joie à tous deux, permis d'établir son nouveau domicile.

Cette obligation pour elle de me venir ouvrir la porte de l'allée, cette obligation pour moi de passer devant la porte à coucher de sa mère, présentaient de telles difficultés, que j'avais rêvé longtemps à un autre moyen de parvenir jusqu'à elle.

Ce moyen, à force d'y rêver, je l'avais trouvé.

En examinant bien la topographie des environs, j'avais avisé, à trois portes de la maison d'Adèle, une porte d'allée donnant sur une espèce de passage, lequel donnait lui-même dans une espèce de jardin. Un mur et deux haies séparaient ce jardin de celui d'Adèle.

De son jardin, où j'avais libre entrée, le jour, j'étudiai soigneusement les localités, et je vis que toute la difficulté était d'ouvrir la porte de la rue, de traverser le passage, de pénétrer dans le jardin, de franchir le mur et d'enjamber les deux haies.

Après quoi, je venais frapper au contrevent ; Adèle m'ouvrait, et tout était dit.

Mais, comme je l'ai fait remarquer, il s'agissait d'ouvrir la porte, et de traverser le passage.

La porte fermait à clef, et le passage était, la nuit, gardé par un chien moins dangereux par sa taille et par la lutte qu'il pouvait livrer que par le bruit qu'il pouvait faire.

Tout cela fut l'affaire de huit nuits : une nuit, pour m'assurer, au milieu des aboiements de Muphti, — le chien s'appelait Muphti, — une nuit, dis-je, pour m'assurer, au milieu de ces aboiements, que la serrure ne fermant qu'à un tour, je pouvais ouvrir cette porte avec la pointe de mon couteau ; sept autres, pour faire connaissance avec Muphti, que je séduisis peu à peu, en lui passant par-dessous la porte des croûtes de pain et des os de poulet.

Les deux ou trois dernières nuits, Muphti, habitué à l'aubaine que je lui réservais, impatient de mon arrivée, m'attendait longtemps d'avance, me sentant venir à vingt pas, et, à mon approche, grattant de ses deux pattes la porte, et se plaignant tendrement que cet obstacle nous séparât.

Le huitième jour, ou plutôt la huitième nuit, convaincu que j'avais dans Muphti, non plus un adversaire, mais un complice, j'ouvris la porte, et, selon mes prévisions, Muphti, tout joyeux de se trouver en rapport plus direct avec un homme qui lui transmettait de si succulents reliefs, Muphti sauta après moi en me donnant les signes d'une amitié à laquelle je ne pouvais faire qu'un reproche, c'était de se manifester d'une façon trop bruyante.

Cependant, comme tout enthousiasme se calme, l'enthousiasme de Muphti se calma, et, passant aux témoignages d'une affection plus douce, me permit de me hasarder plus avant.

J'avais choisi, pour cette première tentative d'effraction et d'escalade une de ces sombres nuits d'automne dont la lune est complètement absente ; j'avais le pied léger, l'oreille active ; j'avançai sans faire crier un seul grain de sable sous mes pieds.

Derrière moi, il me sembla qu'on ouvrait une porte ; je précipitai le pas, je gagnai un grand carré de haricots à rames, dans lequel je me précipitai comme Gulliver dans son champ de blé, et, là, Muphti caché entre mes jambes, son cou maintenu entre mes deux mains, afin d'avoir la faculté d'intercepter le moindre cri qu'il lui prendrait l'envie de pousser, j'attendis.

C'était en effet un des habitants du passage ; il avait entendu du bruit. Pour savoir qui avait causé ce bruit, il fit un tour dans le jardin, passa à deux pas de moi sans me voir, toussa en homme qui commence à s'enrhumer, et rentra chez lui.

Je lâchai Muphti : je m'élançai aux espaliers, je sautai de l'autre côté du mur, je franchis les deux haies, et je courus au contrevent.

Mais je n'eus pas besoin de frapper. Avant de l'atteindre, j'entendis un souffle, je vis une ombre, je sentis deux bras étendus qui m'enlacèrent tout tremblants, et m'entraînèrent dans le pavillon, dont la porte se referma sur nous.

Oh ! si j'eusse été poète à cette époque, les adorables vers que j'eusse faits en l'honneur de ces premières fleurs nourries dans le jardin de nos amours. Mais, hélas ! je n'étais pas poète encore pour mon compte, et je me contentais de dire à Adèle les élégies de Parny et de Bertin ; ce qui, je crois, l'ennuyait.

J'ai déjà fait remarquer, à propos des *Vêpres siciliennes*, combien cette chère enfant avait l'esprit juste.

Je la quittai, selon l'habitude, vers deux ou trois heures du matin. Selon l'habitude encore, je pris par le parc, et je revins à la maison en faisant un grand détour.

J'ai dit le chemin que je suivais, et comment j'étais obligé de sauter par-dessus un grand fossé, pour passer de la plaine dans le parc. Afin de n'être pas obligé de faire le même saut trois ou quatre fois par semaine, ce qui, dans les nuits sombres, ne laissait pas que de devenir assez périlleux, j'avais fait à l'un des angles du fossé un assez fort amas de pierres, de sorte que je n'avais qu'à me laisser glisser dans cet angle, ce qui me permettait de sauter en deux fois.

Cette nuit-là, en sautant dans le fossé, j'aperçus à quatre pas de moi une ombre qui me parut un peu moins caressante que celle qui m'attendait dans le jardin, et m'avait attiré dans le pavillon.

Cette ombre tenait à la main, non pas l'ombre d'un bâton, mais un bel et bon bâton, dans toute sa noueuse réalité.

Du moment où j'ai été homme, et où un danger s'est présenté à moi, de jour ou de nuit, je puis le dire hautement, j'ai toujours marché droit à ce danger.

Je marchai droit à l'homme et au bâton.

Le bâton se leva et retomba dans ma main.

Alors se passa, dans ce fossé sombre, une des luttes les plus acharnées que j'aie soutenues de ma vie.

C'était bien moi qui étais attendu, c'était bien à moi qu'on en voulait.

L'homme qui m'attendait avait le visage noirci ; par conséquent, je ne pouvais le reconnaître ; mais, sans le reconnaître, je l'avais deviné.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans ; j'en avais dix-huit à peine, mais j'étais fort rompu à tous les exercices du corps, à la lutte surtout.

Je parvins à le prendre à bras-le-corps, et à le renverser sous moi. Sa tête porta sur une pierre, et résonna sourdement.

Tout cela se passait sans qu'il y eût une parole proférée de part ni d'autre ; cependant il devait être blessé.

Je sentis qu'il fouillait à sa poche, et je compris qu'il y cherchait son couteau.

Je lui saisis la main au-dessus du poignet, et parvins à la lui tordre de telle façon, que les doigts s'ouvrirent, et que le couteau tomba.

Par un mouvement rapide, je m'emparai du couteau.

Un moment j'eus cette terrible tentation, et c'était bien mon droit, d'ouvrir le couteau, et de l'enfoncer dans la poitrine de mon antagoniste.

La vie d'un homme tint en ce moment à un fil : si ma colère eût rompu ce fil, cet homme était mort !

J'eus sur moi la puissance de me relever. Je tenais déjà le couteau d'une main, je pris le bâton de l'autre, et, fort de ces deux armes, je laissai mon adversaire se relever à son tour.

Il fit un pas en arrière, et se baissa pour ramasser cette même pierre contre laquelle s'était heurtée sa tête ; mais, au moment où il se redressait, la pointe du bâton le frappait au milieu de la poitrine, et il sautait à dix pas.

Cette fois, il était évanoui, sans doute, car il ne se releva point. Je remontai le talus du fossé, et m'éloignai à reculons ; j'avais senti une telle haine dans cette agression inattendue, que je craignais quelque traîtrise.

Personne ne reparut, et je regagnai la maison, fort ému, je l'avoue, de cet incident.

Je venais, certainement, d'échapper à l'un des dangers les plus réels que j'aie jamais courus.

Cet événement eut, pour une personne qui y était étrangère, des suites assez graves, et m'amena à commettre la seule action mauvaise que j'aie à me reprocher dans le cours de ma vie.

Le reproche est d'autant plus grand que cette action mauvaise, je la commis vis-à-vis d'une femme.

Au moins, de ma part, n'y eut-il aucune préméditation.

Je regagnai la maison, comme je l'ai dit, fort content d'en être quitte pour quelques contusions, et tout fier, au bout du compte, d'avoir laissé mon adversaire sur le carreau.

Le lendemain matin, j'allai chez de la Ponce. Comme pareille agression pouvait se renouveler, avec des combinaisons plus dangereuses encore pour moi que celles auxquelles j'avais échappé, je voulais lui emprunter des pistolets de poche que j'avais vus chez lui.

Il était difficile de lui faire cet emprunt sans lui en dire la cause.

Je la lui dis. Seulement, comme lui faire connaître le théâtre de la lutte, c'était lui dénoncer, ou à peu près, la maison d'où je sortais, je lui indiquai une autre localité.

Cette localité, que j'avais prise au hasard, c'était un endroit du Manège, où, dans une ruelle assez étroite, venaient aboutir les issues de trois maisons.

Ces trois maisons étaient habitées, l'une par Hippolyte Leroy, cet ancien garde du corps dont j'ai parlé à propos de nos mésaventures chez M. Collard, et qui devait bientôt devenir mon cousin en épousant Augustine ; l'autre, par la famille de Leuven ; l'autre, enfin, par le notaire à qui maître Mennesson avait raconté mes désastres amoureux, et qui, ainsi que je l'ai dit déjà, avait épousé Eléonore, la seconde fille du premier mariage de M. Deviolaine.

J'ai dit, en parlant de M. Lebègue, combien la grâce charmante et l'esprit un peu mondain de sa femme lui avaient suscité d'inimitiés, dans une petite ville, où toute supériorité est un motif de jalousie.

Or, j'avais raconté à d'autres que de la Ponce l'attaque nocturne dont j'avais failli être victime ; et aux autres, comme à de la Ponce, pour dérouter les soupçons, j'avais indiqué cet endroit du Manège dont je viens de faire la topographie.

D'où pouvais-je sortir, à deux heures du matin, lorsque j'avais été attaqué à cet endroit du Manège?

Ce ne pouvait être de chez Hippolyte Leroy ; ce ne pouvait être de chez Adolphe de Leuven.

J'eusse appelé à mon aide, et l'on fût venu..

C'était donc de chez M. Lebègue, — ou plutôt de chez madame Lebègue.

Au reste, ce mauvais propos, tout mensonger qu'il était, pouvait être motivé sur quelques apparences.

Si facile que je fusse à être raillé peut-être même parce que je prêtais aux coups de la raillerie un flanc trop mal cuirassé, madame Lebègue m'épargnait plus que ne le faisaient ses sœurs. Madame Lebègue était jolie, spirituelle, coquette ; elle faisait de loin à ses amis, avec une main charmante, les gestes les plus gracieux du monde ; de près, elle laissait regarder, admirer, baiser même cette main, avec le laisser aller aristocratique des femmes qui ont une jolie main. Hélas ! c'était là tout son crime.

Le crime était grand, car la main était jolie.

J'aimais beaucoup madame Lebègue ; je l'aimais même, je puis le dire aujourd'hui, d'une amitié qui eût été plus que de l'amitié, si elle y eût consenti ; mais, outre qu'elle ne m'avait jamais donné le moindre encouragement, à peine étais-je près d'elle, que son habitude du monde, la supériorité de son esprit sur le mien, ses airs de grande dame surtout, me replongeaient dans les plus profonds abîmes de cette timidité dont j'avais, lors de mes premières amours, donné de si éclatantes preuves.

Un jour, sans que je susse d'où venait ce bruit, sans que je me doutasse de la cause qui l'avait fait naître, j'entendis murmurer à mon oreille que j'étais l'amant de madame Lebègue.

J'aurais dû, à l'instant même, repousser ce bruit avec indignation ; j'aurais dû faire de cette calomnie la justice qu'elle méritait. J'eus le tort de la combattre faiblement et tout juste ce qu'il fallait pour que ma vaniteuse dénégation eût tout le poids d'un aveu.

Il faut dire aussi que je fus, dans cette circonstance, admirablement servi par la malignité publique.

Pauvre esprit faussé que j'étais ! j'eus un moment de joie, une heure d'orgueil à ce bruit, qui eût dû me faire rougir de honte, parce que j'avais laissé croire une chose qui n'était pas.

Je portai bientôt la peine de ma mauvaise action. D'abord, ce bruit me brouilla avec la personne qui en était l'objet ; madame Lebègue me crut plus coupable que je ne l'étais ;

elle m'accusa d'avoir fait naître cette calomnie. Sur ce point, elle se trompait : je l'avais laissée vivre, laissée grandir, voilà tout.

Il est vrai que c'était bien assez.

Elle me ferma sa maison, maison amie à moi et à ma mère, et qui, dès lors, nous devint hostile à tous deux.

Madame Lebègue ne me pardonna jamais. Dans deux ou trois circonstances de ma vie, je me sentis piqué de l'aiguillon de la haine qu'elle m'avait vouée. Je n'essayai jamais de rendre la blessure reçue ; je sentais, dans ma conscience, que j'avais mérité de la recevoir.

Partout où j'ai rencontré depuis madame Lebègue, j'ai détourné la tête devant elle, j'ai baissé les yeux devant son regard.

Le coupable avouait tout bas son crime.

Aujourd'hui, il l'avoue tout haut.

Mais aussi, cette confession faite, je puis dire hardiment au reste de l'humanité, hommes ou femmes : « Regardez-moi, et essayez de me faire rougir ! »

Le lendemain de cet événement, j'eus la curiosité de visiter le lieu du combat. Je ne m'étais pas trompé : la pierre sur laquelle avait porté la tête de mon adversaire était ensanglantée à son aspérité la plus aiguë, et quelques cheveux dont la couleur me confirma dans mes soupçons, — qui, d'ailleurs, étaient déjà devenus une certitude avant cette dernière preuve, — étaient demeurés attachés à ce sanglant vestige.

Le soir, je vis Adèle : elle ignorait encore ce qui m'était arrivé.

Je lui contai tout ; je lui dis qui je soupçonnais : elle se refusait à croire.

Juste en ce moment, un chirurgien, nommé Raynal, passait ; je l'avais vu, le matin, revenir dans une direction qui était celle qui conduisait à la maison de mon blessé.

J'allai à lui.

— Qu'a donc un tel, lui demandai-je, qu'on vous a envoyé chercher de chez lui, ce matin ?

— Ce qu'il a, garçon ? me répondit-il avec son accent provençal.

— Oui.

— Eh bien, il a que sans doute, cette nuit, il n'y voyait pas bien clair, et que, pressé qu'il était de rentrer, il a été donner de la poitrine dans le timon d'une voiture. Le coup s'est trouvé si violent, qu'il est tombé à la renverse, et qu'en tombant il s'est fendu la tête.

— Quand lui faites-vous votre seconde visite ?

— Demain, à la même heure qu'aujourd'hui.

— Eh bien, docteur, dites-lui de ma part, que, passant cette nuit derrière lui, à l'endroit même où il est tombé, j'ai trouvé son couteau, et que je le lui renvoie. Ajoutez, docteur, que c'est une bonne arme, mais que cependant l'homme qui n'aurait que cette arme-là aurait tort de s'attaquer à un homme qui aurait deux pistolets pareils à ceux-ci...

Je crois que le docteur comprit.

— Ah ! ah ! fit-il ; bon ! sois tranquille, je le lui dirai.

Je présume que, de son côté, l'homme au couteau comprit aussi, car je n'en entendis jamais reparler, quoique, quinze jours après, je dansasse vis-à-vis de lui au bal du parc.

LXI

DE LEUVEN M'INVENTE POUR SON COLLABORATEUR. — « LE MAJOR DE STRASBOURG ». — MON PREMIER « COUPLET CHAUVIN ». — « LE DINER D'AMIS ». — « LES ABENCÉRAGES ».

J'avais naïvement raconté à de Leuven mon impuissance à traduire la belle ballade de Bürger ; mais, comme c'était un parti pris chez lui de faire de moi un auteur dramatique, de Leuven m'avait consolé en me disant que l'opinion de son père était que certaines œuvres allemandes se refusaient absolument à la traduction, et que, tout particulièrement, la ballade de *Lénore* tenait le premier rang parmi ces œuvres-là.

Voyant que de Leuven ne perdait pas son espoir, j'avais peu à peu repris le mien.

Je dirai plus, à quelques jours de là, j'eus même un triomphe.

Lafarge avait beaucoup ri de cette idée qu'avait eue de Leuven, de faire de moi son collaborateur. En effet, quelle connaissance pouvait avoir du théâtre parisien un enfant sans éducation ; pauvre provincial, perdu dans une petite ville de l'Ile-de-France ; ignorant de la littérature française et de la littérature étrangère ; connaissant à peine les noms des maîtres ; n'éprouvant pour leurs chefs-d'œuvre les plus vantés, dont son défaut d'éducation artistique lui voilait la forme, qu'une médiocre sympathie ; se mettant à la pratique sans savoir, en théorie, ce que c'était qu'un plan, qu'une action, qu'une péripétie, qu'un dénoûment ; n'ayant jamais lu jusqu'au bout ni *Gil Blas*, ni *Don Quichotte*, ni *le Diable boiteux*, livres recommandés par les directeurs d'éducation à l'admiration générale, et pour lesquels, je dois l'avouer à ma honte, l'homme qui a succédé à l'enfant n'éprouve pas, aujourd'hui même, un bien vif intérêt ; lisant, en échange, tout ce qu'il y a de mauvais dans Voltaire, qui était à la mode à cette époque comme opposition politique et religieuse ; n'ayant jamais ouvert un volume ni de Walter Scott ni de Cooper, ces deux grands romanciers, dont l'un a si bien connu l'homme, dont l'autre a si bien deviné Dieu ; tandis qu'au contraire, il avait dévoré tous les méchants livres de Pigault-Lebrun, dont il raffolait, *le Citateur* compris ; ne connaissant de nom ni Gœthe, ni Schiller, ni Uhland, ni André Chénier, ayant entendu parler de Shakspeare, mais comme d'un barbare, du fumier duquel Ducis avait tiré ce collier de perles qu'on appelle *Othello*, *Hamlet* et *Roméo et Juliette*, mais sachant par cœur son Bertin, son Parny, son Legouvé, son Demoustier ?

Décidément, Lafarge avait raison, et il fallait qu'Adolphe eût bien du temps à perdre pour avoir entrepris cette tâche à laquelle l'impossibilité seule pouvait ôter de son ridicule.

Mais Adolphe, avec son flegme anglo-allemand, avait bravement continué l'œuvre entreprise, et nous avions fait, tant bien que mal, un plan de vaudeville en un acte, intitulé *le Major de Strasbourg*.

Pourquoi le major de Strasbourg, plutôt que le major de la Rochelle ou de Perpignan ? C'est ce qu'il me serait impossible de dire. Quels étaient l'intrigue, le développement de cet embryon dramatique ? C'est ce que j'ai complètement oublié.

Mais ce que je n'ai pas oublié, parce que ce fut la première caresse faite à mon amour-propre, le voici :

C'était l'époque des pièces patriotiques ; une grande réaction intérieure se faisait contre nos revers de 1814 et notre défaite de 1815. Le couplet national faisait fureur, le chauvinisme était à la mode ; pourvu que l'on fit rimer, à la fin d'un couplet, *Français* avec *succès*, et *lauriers* avec *guerriers*, on était sûr d'être applaudi. Il est facile de comprendre que, de Leuven et moi, nous n'étions pas de force à innover et que nous devions nous contenter de suivre et d'adorer les traces de MM. Francis et Dumersan. Aussi, notre *Major de Strasbourg* était-il de la famille de ces dignes officiers en retraite, dont le patriotisme continuait de battre l'ennemi dans des couplets consacrés à la plus grande gloire de la France, et à venger Leipzig et Waterloo sur les champs de bataille du Gymnase et des Variétés.

Or, notre major, devenu simple laboureur, était surpris par un père et par un fils, lesquels arrivaient là, je ne saurais trop dire pourquoi, au moment où, au lieu de creuser son sillon, il venait de quitter sa charrue pour se livrer à une lecture dans laquelle peu à peu il s'absorbait tellement, qu'il ne voyait pas entrer ce père et ce fils — circonstance bien heureuse, puisque cette préoccupation du brave officier valut au public le couplet suivant :

JULIEN, *apercevant le major.*

N'approchez pas, demeurez où vous êtes.
Il lit...

LE COMTE.

Sans doute un récit de combats,
Ce livre ?

JULIEN, *regardant par-dessus l'épaule du major, et revenant à son père.*

C'est *Victoires et Conquêtes.*

LE COMTE.

Tu vois, enfant, je ne me trompais pas :
Son cœur revole aux champs de l'Allemagne !
Il croit encor voir les Français vainqueurs...

JULIEN.

Mon père, il lit la dernière campagne,
Car de ses yeux je vois couler des pleurs ?

Ma part de travail faite dans l'œuvre, je la portai à de Leuven. De Leuven, je dois le dire, était plein d'indulgence ; mais cette fois, arrivé au couplet que je viens de citer, son indulgence monta jusqu'à l'enthousiasme, il mit le couplet sur l'air :

Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Il le chanta deux fois, quatre fois, dix fois, s'interrompant pour dire :

— Oh ! oh ! voilà un couplet qui sera bissé, si la censure nous le laisse.

Car dès cette époque était en vigueur cette honorable institution appelée la censure, et qui n'a fait que croître et prospérer depuis.

J'avoue que j'étais bien fier ; je ne croyais pas avoir fait un pareil chef-d'œuvre. Adolphe courut chanter le couplet à son père, qui, en mâchant son cure-dents, lui dit :

— C'est toi qui as fait cela ?

— Non, mon père, c'est Dumas.

— Hum ! Vous faites donc un vaudeville avec Dumas ?

— Oui.

— Pourquoi n'y glisses-tu pas ta *froide Ibérie ?* ce serait une occasion de la placer !

Adolphe tourna les talons et alla chanter mon couplet à Lafarge.

Lafarge l'écouta en clignant les yeux.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit-il, et c'est Dumas qui a fait cela ?

— Oui, c'est lui.

— Vous êtes sûr qu'il ne l'a pas copié quelque part ?

Touchante confiance !

— J'en suis sûr ; je connais tous les couplets patriotiques qu'on a faits sur tous les théâtres de Paris, et je vous réponds que celui-là est inédit.

— Alors, c'est un hasard, et il se sera trompé.

De la Ponce lut le couplet à son tour ; le couplet chatouilla son cœur de soldat de 1814, et, à la première occasion, il m'en fit compliment.

Hélas ! pauvre couplet, si médiocre que tu sois, à mes yeux surtout, reçois cependant la place qui t'est due. Es-tu d'or ou de cuivre ? En tout cas, tu es la première pièce de monnaie littéraire jetée par moi dans le monde dramatique ! tu es l'amulette trouée que l'on met dans le fond du sac pour y faire venir un trésor ! Aujourd'hui, le sac est plein à déborder ! Ce qui est venu te recouvrir vaut-il beaucoup mieux que toi ? C'est ce que l'avenir décidera, — cet avenir, qui, pour les poètes, prend la forme superbe d'une déesse, et le nom orgueilleux de postérité !

On connaît le côté vaniteux de ma personne. Mon orgueil n'avait pas besoin d'être encouragé pour sortir du vase où il était enfermé, et grandir comme le géant des *Mille et une Nuits :* je commençai à croire que j'avais fait un chef-d'œuvre.

Dès lors, je ne pensai plus qu'à la littérature dramatique, et, comme, un jour ou l'autre, Adolphe devait retourner à Paris, nous nous mîmes à la besogne, afin qu'il emportât une cargaison d'ouvrages de la force du *Major de Strasbourg*.

Il n'y avait aucun doute que des œuvres si distinguées n'obtinssent, devant le public éclairé de Paris, le succès qu'elles méritaient, et ne m'ouvrissent, vers la capitale du génie européen, un chemin semé de couronnes et de pièces d'or.

Que diraient alors les personnes bienveillantes qui avaient affirmé à ma mère que j'étais un paresseux, et que je ne ferais jamais rien ?

A l'œuvre, futur Schiller ! A l'œuvre, futur Walter Scott ! A l'œuvre !...

C'est dès lors que s'éveilla dans mon cœur une grande force qui peut tenir lieu de toutes les autres : la volonté ; une grande vertu, qui n'est certes pas le génie, mais qui le remplace : la persévérance.

Malheureusement, Adolphe n'était pas un guide bien sûr ; comme moi, il tâtonnait fort. C'est une vérité qui, d'elle-même, ressortira du choix des sujets que nous prîmes.

Notre second vaudeville fut emprunté aux *Contes à ma fille* du vénérable M. Bouilly.

Il était intitulé *le Dîner d'amis*.

Notre premier drame fut emprunté au *Gonzalve de Cordoue* de Florian.

Il était intitulé *les Abencérages*.

O intéressants Abencérages ! ô traîtres Zégris ! que de crimes du même genre vous avez à vous reprocher ! O Gonzalve de Cordoue ! que de jeunes poètes tu as égarés dans cette voie où nous entrâmes pleins d'espérance, et d'où nous sortîmes pleins de confusion !

Pauvre Elisa Mercœur ! je t'ai vue mourir caressant la chimère orientale : seulement, tu t'y cramponnas comme le naufragé à la planche flottante ; tandis que nous, sentant son peu de résistance, nous eûmes le courage de l'abandonner, et de la laisser flotter au hasard sur cet océan sombre où tu la rencontras à ton tour !

Mais, alors, nous ne savions pas quel serait l'avenir de ces enfants, errants sur les grandes routes, que nous essayions de voler à leurs véritables pères, et que nous vîmes expirer de langueur, les uns après les autres, dans nos bras

Ces travaux nous occupèrent un an, de 1820 à 1821. Pendant cette année, deux grands événements s'accomplirent, qui, pour nous, penchés sur notre œuvre, et ne nous préoccupant que d'elle, passèrent inaperçus :

L'assassinat du duc de Berry : 13 février 1820 ;

La mort de Napoléon : 5 mai 1821.

LXII

ANECDOTE NON OFFICIELLE SUR L'ASSASSINAT DU DUC DE BERRY. — AVIS SECRET DONNÉ A LOUIS XVIII. — MARIANI. — M. DECAZES PRÉSENTÉ COMME LE COMPLICE DE LOUVEL.

L'assassinat de M. le duc de Berry précipita M. Decazes du pouvoir.

On raconta, à cette époque, une étrange anecdote. Je la copiai manuscrite chez mon notaire, qui faisait collection de pièces historiques. Autant que je puis me la rappeler, la voici telle qu'elle était :

Trois jours avant l'assassinat du duc de Berry, le roi Louis XVIII aurait reçu une lettre conçue en ces termes :

« Sire,

« Votre Majesté daignerait-elle, demain, à huit heures du soir, recevoir une personne qui a d'importantes révélations à faire, lesquelles intéressent particulièrement la famille de Votre Majesté ?

« Si Votre Majesté daigne recevoir cette personne, qu'elle envoie d'abord chercher un éclat d'albâtre oriental qui est déposé sur le tombeau du cardinal Caprara, à Sainte-Geneviève.

« En outre, et par une autre personne, Votre Majesté devra faire prendre, dans un volume des Œuvres de saint Augustin (ci-joint la désignation), une feuille de papier découpé dont l'auteur de cette lettre indiquera plus tard l'usage.

« Sous peine de n'obtenir aucun résultat dans les éclaircissements promis, on ne devra ni commencer par l'envoi à la Bibliothèque, ni envoyer en même temps à la Bibliothèque et à Sainte-Geneviève. La sécurité de la personne qui veut donner un bon avis à Sa Majesté dépend de l'exécution, dans l'ordre indiqué, des deux démarches prescrites. »

La lettre n'était pas signée.

Le côté mystérieux de cette lettre préoccupa Louis XVIII. Il fit appeler M. Decazes, le lendemain, à sept heures du matin.

Qu'on remarque bien que je ne cite pas un fait historique ; je raconte, de souvenir, une anecdote que j'ai copiée manuscrite, il y a quelque chose comme trente ans. Seulement, plus tard, et dans d'autres circonstances de ma vie, elle se représenta à mon esprit, comme font à la vue ces caractères effacés qui reparaissent, grâce à une préparation chimique.

Louis XVIII, toujours selon le récit anecdotique, envoya donc, le lendemain matin, chercher M. Decazes.

— Monsieur, lui dit-il en l'apercevant, vous allez vous rendre vous-même à l'église Sainte-Geneviève ; vous descendrez dans la crypte, vous vous ferez indiquer le tombeau du cardinal Caprara, et vous rapporterez l'objet, quel qu'il soit, que vous trouverez sur ce tombeau.

M. Decazes partit, arriva à Sainte-Geneviève, descendit dans la crypte, et, à son grand étonnement, ne trouva, sur le tombeau du cardinal Caprara, qu'un morceau d'albâtre oriental.

Cependant la recommandation était précise, disons mieux, l'ordre était positif. Après avoir hésité un instant, il prit le fragment d'albâtre, et le rapporta aux Tuileries.

Il s'attendait à voir le roi se récrier sur cette obéissance servile qui mettait sous ses yeux un objet sans valeur aucune, quant, au contraire, à l'aspect de ce fragment d'albâtre, le roi tressaillit.

Puis, le prenant, l'examinant avec soin et le posant sur son bureau :

— Maintenant, dit Louis XVIII, envoyez à la Bibliothèque royale quelqu'un de qui vous soyez sûr ; cette personne demandera les Œuvres de saint Augustin, édition de 1669, et, au tome VII, entre les pages 404 et 405, elle trouvera une feuille de papier.

— Mais sire, demanda M. Decazes, au lieu de confier cette mission à une autre personne, pourquoi n'irais-je pas moi-même ?

— Impossible, mon enfant !

Mon enfant était le terme d'amitié sous lequel Louis XVIII désignait son ministre favori.

On envoya un homme de confiance à la Bibliothèque

royale : il ouvrit le *Saint Augustin* à la page dite, et trouva le papier désigné.

Rien ne lui fut plus facile que de le prendre ; ce papier était tout blanc, il avait la forme de l'in-folio ; il était d'une grande finesse, et portait de bizarres découpures.

Louis XVIII cherchait les mystérieuses révélations cachées dans les découpures de ce papier, lorsque le secrétaire du roi vint lui remettre une feuille de la même grandeur que celle du *Saint-Augustin*, mais chargée de lettres sans ordre.

A l'angle de l'enveloppe qui renfermait cette feuille, étaient écrits ces deux mots : « Très pressée. »

Le roi comprit qu'il y avait coïncidence entre les deux événements, analogie entre les deux feuillets. Il posa la lettre découpée sur la lettre écrite, et vit que les lettres comprises dans les intervalles de la feuille supérieure avaient un sens.

Il congédia le secrétaire, pria M. Decazes de le laisser seul ; et, quand tous deux furent partis, il lut les lignes suivantes :

« Roi, tu es trahi ! trahi par ton ministre et par le P. P. de ton S...

« Roi, je puis seul te sauver.

« MARIANI. »

Le lecteur comprend que je ne prends pas plus la responsabilité du billet que je mets sous ses yeux, que je ne prends celle du reste de l'anecdote.

Le roi ne parla à personne de ce billet ; seulement, le soir même, le ministre de la police, congédié le matin, donnait l'ordre de se mettre à la recherche du nommé Mariani.

Le lendemain, qui était le dimanche 13 février, le roi, en ouvrant son *Paroissien* pour lire la messe, y trouva le billet suivant :

« On a surpris ce que je t'écrivais ; on est à ma recherche. Presse-toi de me voir, si tu tiens à éviter de grands malheurs dans ta maison. Je saurai si tu veux me recevoir, au moyen de trois pains à cacheter que tu colleras intérieurement sur les carreaux des fenêtres de ta chambre à coucher. »

Le roi, quoique préoccupé de ce dernier avis, ne crut pas qu'il fût aussi urgent de s'y rendre que le disait la lettre. Il attendit, il hésita, il remit la chose au lendemain.

Le soir, par extraordinaire, il y avait spectacle à l'Opéra. On y jouait *le Rossignol, les Noces de Gamache* et *le Carnaval de Venise*.

Le duc et la duchesse de Berry assistaient à la représentation.

Vers onze heures du soir, à la fin du second acte du ballet, la duchesse de Berry, fatiguée, témoigne à son mari le désir de se retirer. — Le prince ne veut pas la laisser sortir seule, et la reconduit.

Arrivé à sa voiture, qui stationne rue Rameau, au moment où, après avoir donné la main à la princesse pour monter sur le marchepied, il lui dit : « Attendez-moi, je ne tarderai pas à vous rejoindre, » un homme s'élance rapidement, passe comme un éclair entre le factionnaire de garde à la porte de sortie et M. de Clermont-Lodève, gentilhomme de service, saisit le prince par l'épaule gauche, l'appuie fortement contre sa poitrine, et lui enfonce, au-dessous du sein droit, un carrelet mince et aigu, emmanché dans une poignée de buis.

L'homme laisse l'arme dans la plaie, culbute trois ou quatre curieux, et disparaît d'abord à l'angle de la rue de Richelieu, ensuite sous l'arcade Colbert.

Au premier instant, personne ne s'aperçut que le prince fût blessé ; lui-même n'avait ressenti aucune douleur : la secousse seulement que produit un coup de poing.

— Prenez donc garde, maladroit ! avait dit M. de Choiseul, aide de camp du prince, en repoussant l'assassin, auquel il croyait n'avoir à reprocher qu'une trop indiscrète curiosité.

Tout à coup le prince sent que la respiration lui manque, il pâlit, chancelle, et s'écrie en portant la main à sa poitrine :

— Je suis assassiné !

— Impossible ! dit-on autour de lui.

— Tenez, répond le prince, voici le poignard.

Et, effectivement, il venait d'arracher de sa poitrine, et tenait à la main le carrelet ensanglanté.

La portière de la voiture n'était pas encore refermée. La duchesse s'élança, essayant de soutenir son mari ; mais déjà le prince, même avec cet appui, ne pouvait plus se tenir debout. Il se laissa aller doucement dans les bras de ceux qui l'entouraient, et fut porté dans le salon dépendant de la loge du roi.

Ce fut là qu'il reçut les premiers soins.

Au simple aspect de la plaie, à la forme du poignard, à la longueur du fer, les médecins reconnurent la gravité de la blessure, et déclarèrent que le prince ne pouvait être ramené aux Tuileries. On le transporta donc dans l'appartement qu'occupait M. de Grandsire, alors secrétaire de l'administration de l'Opéra, et qui avait son logement au théâtre.

Par un rapprochement bizarre, le lit sur lequel on étendit le prince moribond, était le même que celui sur lequel, tout joyeux, le prince s'était couché la première nuit de sa rentrée en France. M. de Grandsire était alors à Cherbourg, et avait prêté ce lit pour mettre dans la chambre du duc de Berry.

C'est là que le prince apprit l'arrestation de son meurtrier. Il demanda son nom.

— Louis-Pierre Louvel, lui répondit-on.

Il parut chercher dans sa mémoire ; puis, comme interrogeant sa propre conscience :

— Je ne me rappelle pas, dit-il, avoir jamais rien fait à cet homme.

Non, prince, non, vous ne lui aviez rien fait ; mais vous portiez au front le sceau fatal qui pousse les Bourbons, les uns dans la tombe, les autres dans l'exil. Non, prince, vous ne lui aviez rien fait ; mais vous deviez régner, et c'est assez, chez nous, pour que le doigt de Dieu vous ait désigné à la douleur.

Voyez, prince, ce que sont devenus tous ceux qui, depuis soixante ans, ont touché cette couronne fatale, ou y ont aspiré :

Louis XVI, mort sur l'échafaud ;

Napoléon, mort à Sainte-Hélène ;

Le duc de Reichstadt, mort à Schœnbrunn ;

Charles X, mort à Frohsdorf ;

Louis-Philippe, mort à Claremont.

Et qui sait, prince, où mourra votre fils, le comte de Chambord ? où mourra son cousin, le comte de Paris ? C'est à vous que je le demande, à vous qui connaissez maintenant le secret de cette éternité dont les entrailles renferment tous les mystères de la vie, tous les secrets de la mort.

Mais ce que nous pouvons dire d'avance, prince, c'est que nul de votre race ne mourra aux Tuileries, et ne reposera comme roi dans les caveaux paternels.

C'était un bon et noble cœur, au milieu de ses emportements, que celui qui allait cesser de battre. Aussi, quand, à six heures du matin, Louis XVIII, prévenu de ce qui s'était passé, arriva pour recevoir le dernier soupir de son neveu, le premier mot du blessé fut-il :

— Sire, la grâce de l'homme !

Louis XVIII ne voulait pas promettre la grâce, et ne voulait pas la refuser.

— Vous survivrez, je l'espère, à ce cruel événement, mon cher neveu, répondit-il, et nous en reparlerons. La chose est importante, d'ailleurs, continua-t-il, et vaut la peine d'être examinée à plusieurs fois.

A peine le roi avait-il prononcé ces paroles, que le prince se sentit étouffer ; il ouvrit les bras, et demanda qu'on le tournât sur le côté gauche.

— C'est ma fin ! dit-il tandis qu'on s'empressait de se rendre à son dernier désir.

Et, en effet, à peine le mouvement achevé, au moment où la pendule sonnait six heures et demie du matin, il expira.

On sait la douleur de la duchesse de Berry.

Elle prit des ciseaux qui étaient sur la cheminée, déroula ses beaux cheveux blonds, les coupa près de la racine, et les jeta sur le corps de son mari.

Quant à Louis XVIII, sa douleur fut double : ignorant la grossesse de madame la duchesse de Berry, il pleurait, dans le prince mort, plus qu'un neveu assassiné, il pleurait une race éteinte.

Retiré aux Tuileries, le roi songea à ce qui s'était passé depuis deux jours : à cette lettre reçue le matin même de l'assassinat ; à cet avis d'un grand malheur menaçant la famille royale.

Alors, quoiqu'il n'eût plus rien à attendre du mystérieux inconnu, la légende que nous transcrivons dit que Louis XVIII se traîna jusqu'à la fenêtre sur ses jambes endolories, et plaça sur une des vitres les trois pains à cacheter qui devaient servir de signal et d'encouragement à la visite de l'inconnu.

Deux heures après, le roi recevait, sous triple enveloppe, une lettre conçue en ces termes :

« Il est trop tard ! Qu'un homme de confiance vienne me prendre sur le pont des Arts, où je serai ce soir à onze heures.

« Je me fie à l'honneur du roi. »

(1) M. Decazes, ministre de l'intérieur, était chargé de la police.

A onze heures et un quart, le mystérieux inconnu fut introduit aux Tuileries, et conduit dans le cabinet du roi.

Il resta avec Louis XVIII jusqu'à une heure du matin.

On ignore complètement ce qui se passa dans cette entrevue.

Le lendemain, M. Clausel de Coussergues proposa, à la chambre des pairs, de porter un acte d'accusation contre M. Decazes, comme complice de l'assassinat du duc de Berry.

Ainsi, en même temps que le parti napoléonien et libéral semait contre les Bourbons les vers que nous avons cités, multipliait les copies du procès Maubreuil, le parti ultra attaquait, par les mêmes moyens, le duc d'Orléans et M. Decazes, chacun sapant et détruisant au profit d'un quatrième parti qui devait bientôt faire son apparition sous le manteau du carbonarisme; nous voulons parler du parti républicain, dont Napoléon, mourant à Sainte-Hélène, avait annoncé le prochain avènement.

Mais, avant d'aborder cette question, un dernier mot sur Louvel. Dieu nous garde, à quelque parti qu'il appartienne, de glorifier l'assassin! Nous voulons seulement, au point de vue historique, consigner la différeuce qui existe entre un meurtrier et un autre meurtrier.

Nous avons dit que Louvel avait disparu d'abord au coin de la rue de Richelieu, puis sous l'arcade Colbert.

Là, il était sur le point d'échapper, lorsqu'un fiacre, en lui barrant le chemin, le força de ralentir sa course. Pendant ce moment d'hésitation, le factionnaire qui avait jeté son fusil pour le poursuivre, et qui l'avait perdu de vue, l'aperçut de nouveau, et, redoublant de rapidité, le rejoignit et le saisit à bras-le-corps, tandis qu'un garçon de café l'arrêtait de son côté en le prenant au collet.

Une fois pris, l'assassin ne se défendit par aucun nouvel effort. On eût dit que pour la conscience de ce qu'il devait à sa propre conservation il avait fui, mais que cette première tentative de fuite lui suffisait, et que, le laissât-on libre, c'était fini, il n'abuserait pas de sa liberté.

Louvel fut conduit au corps de garde établi sous le vestibule de l Opéra.

— Misérable! s'écria M. de Clermont-Lodève, qui a pu te porter à commettre un pareil crime?

— Le désir de délivrer la France d'un de ses plus cruels ennemis.

— Qui t'a payé pour accomplir ce crime?

— Payé! s'écria Louvel en relevant la tête, payé!

Puis, avec un sourire de dédain:

— Croyez-vous donc, ajouta-t-il, qu'on fasse ces choses-là pour de l'argent?

Le jugement de Louvel fut déféré à la chambre des pairs.

Le 5 juin, Louvel comparut devant la haute cour. Le lendemain 6, il fut condamné à mort.

Quatre mois avaient été employés à lui chercher des complices, mais on n'avait pu lui en découvrir aucun.

Ramené à la Conciergerie, une heure après le prononcé de l'arrêt, un des gardiens de Louvel s'approcha de lui.

— Vous devriez, dit cet homme au condamné, qui, pendant tout son procès, avait conservé le plus grand calme et même la plus grande mesure, vous devriez, lui dit cet homme, faire demander un prêtre.

— A quoi bon? demanda Louvel.

— Mais pour tranquilliser un peu votre conscience.

— Oh! ma conscience est tranquille, et me dit que j'ai fait ce que je devais faire.

— Votre cousciencc peut se tromper. Croyez-moi donc, réconciliez-vous avec Dieu: c'est un conseil que je vous donne.

— Et si je me confesse, croyez-vous que cela me mènera en paradis?

— Peut-être! la miséricorde du Seigneur étant infinie.

— Le prince de Condé, qui vient de mourir, croyez-vous qu'il y soit, en paradis?

— On doit le croire, c'était un prince si parfaitement bon!

— En ce cas, j'ai envie d'aller l'y rejoindre; cela m'amuserait bien de faire enrager ce vieil émigré.

La conversation fut interrompue par M. de Sémonville; celui-ci venait visiter le prisonnier pour tirer de lui quelques aveux.

Voyant que c'était impossible:

— Avez-vous désir de quelque chose? demanda-t-il à Louvel.

— Monsieur le comte, répondit le condamné, depuis que je suis en prison, je couche sur de très gros draps; pour ma dernière nuit, je voudrais bien en avoir de fins.

Ce désir fut accompli. Louvel eut des draps fins, et, dans ces draps fins, dormit d'un sommeil parfaitement tranquille, de neuf heures à six heures du matin.

Le 7, à six heures du soir, il sortit de la Conciergerie; c'était au moment de ces fameux troubles de juin dont nous dirons un mot tout à l'heure.

Les rues étaient encombrées; il y avait des spectateurs jusque sur les toits.

Il était coiffé d'un chapeau rond; il avait un pantalon gris; une redingote bleue était attachée sur ses épaules.

Les journaux annoncèrent, le lendemain, que ses traits étaient altérés et sa démarche affaiblie.

Il n'en est rien: Louvel était un assassin de la famille des Ravaillac et des Alibaud, c'est-à-dire un homme au cœur robuste. Louvel monta à l'échafaud sans forfanterie, aussi bien que sans faiblesse, et mourut comme meurent les hommes qui ont fait d'avance à une idée le sacrifice de leur vie.

Son cachot était le dernier de la Conciergerie, à droite, au fond du corridor; c'est le même où ont été enfermés Alibaud, Fieschi et Meunier.

LXIII

LE CARBONARISME. — SES FONDATEURS. — SON ORGANISATION ET SON BUT. — LA HAUTE VENTE ET LE COMITÉ DIRECTEUR — CONSPIRATION DE BÉFORT.

Disons, à cette date de 1821, quelques mots du carbonarisme, sur lequel, dans ses longues conversations avec moi, Dermoncourt, — cet ancien aide de camp de mon père, dont le nom a si souvent été prononcé dans la première partie de ces Mémoires — a pu me donner quelques détails curieux et inconnus. Dermoncourt fut un des principaux chefs de la conspiration de Béfort.

Vous vous rappelez les troubles de juin, la mort du jeune Lallemand, qui, tué en se sauvant, fut accusé, après sa mort, d'avoir voulu désarmer un soldat de la garde royale.

On croyait pouvoir accuser impunément celui qui n'était plus qu'un cadavre.

Mais son père répondit pour lui.

Il est vrai que la censure, — c'est parfois cependant une chose bien infâme que la censure! — il est vrai que la censure empêcha la lettre de ce pauvre père de paraître dans les journaux.

M. Laffitte fut obligé de prendre cette lettre, de la porter à la Chambre, et de la lire pour qu'elle fût connue.

La voici; c'était celle que M. Lallemand père avait envoyée aux journaux, et que les journaux avaient refusé de publier:

« Monsieur,

« Hier, mon fils fut frappé à mort par un soldat de la garde royale; aujourd'hui, il est diffamé par *le Drapeau blanc*, *la Quotidienne* et *le Journal des Débats*. Je dois à sa mémoire de repousser le fait allégué par ces journaux. Ce fait est faux! Mon fils n'a pas tenté de désarmer un garde royal; il marchait sans armes lorsqu'il a reçu par derrière le coup dont il est mort

« LALLEMAND. »

La conspiration militaire du 19 août avait été la suite des troubles de juin. Les principaux membres de la loge des *Amis de la Vérité* étaient compromis dans cette conspiration. Ils se dispersèrent.

Deux de ces affiliés partirent pour l'Italie: c'étaient MM. Joubert et Dugier.

Ils arrivèrent à Naples, au milieu de la révolution de 1821 où les patriotes furent si misérablement trahis par le vicaire général François.

Ils se mêlèrent à cette révolution, et furent affiliés aux carbonari italiens.

Dugier revint à Paris occupant un grade élevé dans cette société, encore inconnue chez nous

Cette institution avait vivement frappé Dugier; il en avait cru l'établissement possible en France. Il exposa au conseil administratif de la loge des *Amis de la Vérité* les principes et le but de cette société. Cette exposition produisit une impression profonde sur ceux qui l'écoutaient. Dugier avait rapporté avec lui les règlements de la société italienne, il fut chargé de les traduire. Il accomplit cette tâche; mais le caractère de mysticisme religieux qui faisait la base de ce règlement n'était point applicable en France. On adopta l'institution en la dépouillant de détails qui, à cette époque, l'eussent rendue impopulaire, et M. Buchez, — ce même homme qui, au 15 mai, eût pu faire oublier Boissy-d'Anglas, — et MM. Bazard et Flottard furent

chargés de poser à la charbonnerie française les bases d'une organisation mieux appropriée à l'état des esprits et de l'opinion.

Le 1er mai 1821, trois jeunes gens inconnus alors, trois hommes dont le plus vieux n'avait pas trente ans, s'assirent, pour la première fois, au fond d'un des plus pauvres quartiers de la capitale, dans une chambre qui était loin de présenter à son propriétaire même la médiocrité dorée dont parle Horace, autour d'une table ronde, et, là, graves ou plutôt sombres, car ils n'ignoraient pas à quelle œuvre terrible ils se livraient, et, là, dis-je, ils jetèrent les premiers fondements de cette charbonnerie qui changea la France de 1821 et de 1822 en un vaste volcan, lequel jeta inopinément ses flammes sur les points les plus opposés, à Béfort, à la Rochelle, à Nantes et à Grenoble.

Et, chose étrange ! l'œuvre que préparaient ainsi les trois chimistes révolutionnaires n'indiquait aucun but : c'était un code pour les futurs conspirateurs ; mais libre à eux de conspirer pour qui ils voudraient, pourvu qu'ils se conformassent au règlement de ce code.

Voici quel était le considérant général :

« Attendu que force n'est pas droit, et que les Bourbons ont été ramenés à l'étranger, les charbonniers s'associent pour rendre à la nation française le libre exercice du droit, qu'elle a, de choisir le gouvernement qui lui convient. »

Rien n'était défini, comme on voit ; mais, de fait, la souveraineté nationale venait d'être décrétée.

Et cependant elle ne devait être proclamée que trente-sept ans plus tard, — pour être, presque aussitôt sa naissance, frappée au cœur !...

C'est ainsi qu'il arrive de ces beaux aloès qui ne fleurissent que tous les cinquante ans, et qui dépérissent dès qu'ils ont produit leur fleur, fleur brillante, mais fatale, puisque non seulement elle est stérile, mais encore mortelle.

On connaît la division de la charbonnerie en haute vente, ventes centrales et ventes particulières.

Chacune de ces ventes ne pouvait contenir plus de vingt affiliés. On échappait ainsi à l'article du code pénal qui frappait sur les sociétés composées de plus de vingt personnes.

La haute vente fut composée des sept fondateurs de la charbonnerie.

Ces sept fondateurs étaient : Bazard, Dugier, Flottard, Buchez, Carriol, Joubert et Limperani.

Chaque carbonaro devait avoir chez lui un fusil et cinquante cartouches.

Il devait sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit, se tenir prêt à obéir aux ordres qui lui viendraient des chefs supérieurs.

En même temps que s'organisait la charbonnerie, et que s'établissait une vente supérieure composée des sept membres que nous avons nommés, quelque chose du même genre, mais moins actif, moins décidé, moins vivant, se constituait à la Chambre.

C'était ce que l'on appela le *comité directeur ;* le titre indiquait le but.

Ce comité directeur se composait du général la Fayette, de Georges la Fayette, son fils, de Manuel, de Dupont (de l'Eure), de Corcelles père, de Voyer-d'Argenson, de Jacques Kœchlin, du général Thiars, et de MM. Mérilhou et Chevalier.

Dans les questions militaires, le comité s'adjoignait les généraux Corbineau et Tarayre.

Le comité directeur et la haute vente se mirent en communication.

Pendant quelque temps, les réunions n'eurent pour objet que les discussions générales ; les jeunes carbonari se défiaient des vieux libéraux au moins autant que ceux-ci se défiaient d'eux à leur tour. Les carbonari accusaient les libéraux de faiblesse et d'hésitation ; les libéraux accusaient les carbonari d'imprudence et de légèreté : ils eussent dû simplement s'accuser, les uns d'être jeunes, les autres d'être vieux.

Aussi, les carbonari avaient-ils organisé toute la conjuration de Béfort, sans en dire un mot au comité directeur.

Cependant Bazard était lié à la Fayette : il connaissait le général, son ardent désir de popularité. Or, la popularité, en 1821, était dans l'opposition. Plus on était avancé, plus on était populaire. Bazard répondit du général, et demanda d'être autorisé à réclamer son concours. Il obtint cette autorisation.

La Fayette avait cela d'admirable, c'est que, sans initiative personnelle, il cédait à la première pression, et marchait alors en avant plus loin et plus droit que qui que ce fût au monde.

On révéla à la Fayette le secret de la haute vente. On lui offrit d'y entrer. La Fayette accepta, fut reçu et devint un des chefs actifs de la conspiration de Béfort.

Cette fois, il risquait sa tête, ni plus ni moins que le dernier des conjurés.

Les plus hardis de la Chambre le suivirent, et s'engagèrent avec lui.

C'étaient Voyer-d'Argenson, Dupont (de l'Eure), Manuel, Jacques Kœchlin, de Corcelles père.

La récompense de leur dévouement ne devait pas se faire attendre. La révolution faite, on adoptait les bases de la constitution de l'an III. Cinq directeurs étaient nommés, et ces cinq directeurs étaient la Fayette, Jacques Kœchlin, de Corcelles père, Voyer-d'Argenson et Dupont (de l'Eure).

Le carbonarisme avait son côté militaire ; il était même plutôt militaire que civil. On comptait fort sur l'armée dans tous les mouvements que l'on voulait tenter, et l'on avait raison. L'armée, abandonnée par le roi, maltraitée par les princes, sacrifiée à des corps privilégiés, l'armée était aux trois quarts acquise à l'opposition. Des ventes avaient été créées dans la plupart des régiments, et tout était si bien prévu, que les changements de garnison eux-mêmes n'étaient que des moyens de propagande. En quittant la ville où il venait de passer trois mois, six mois, un an, le président de la vente militaire recevait la moitié d'une pièce d'argent, dont l'autre moitié était envoyée, d'avance, dans la ville où se rendait le régiment, à un membre de la haute vente ou d'une vente centrale. Les deux moitiés de pièce se rajustaient, et les conspirateurs étaient en communication.

Les soldats, de cette façon, étaient devenus de simples commis voyageurs, chargés de répandre la révolution par toute la France.

Aussi, voyez toutes les conspirations qui éclatent sont moitié militaires, moitié civiles.

Vers le milieu de 1821, tout est disposé pour un soulèvement à Bordeaux comme à Béfort, à Neuf-Brisach comme à la Rochelle, à Nantes comme à Grenoble, à Colmar comme à Toulouse.

La France est couverte d'un immense réseau d'affiliés, et la révolution circule, inaperçue mais vivante, au milieu de la société, de l'est au couchant, du nord au midi.

De Paris, c'est-à-dire de la vente supérieure, partent tous les ordres qui vont animer et entretenir la propagande, comme, aux pulsations du cœur, part du cœur le sang qui vivifie toute la machine humaine.

Tout était prêt. On avait reçu l'avis que, grâce à l'influence de quatre jeunes gens déjà compromis dans la conspiration du 19 août, le 29e de ligne, régiment de trois bataillons, et dont les trois bataillons tenaient à la fois garnison dans les places de Béfort, de Neuf-Brisach et de Huningue, étaient acquis à la charbonnerie.

Ces quatre jeunes gens étaient : le garde du corps Lacombe, le lieutenant Desbordes, les sous-lieutenants Bruc et Pegulu, auxquels s'étaient adjoints un avocat nommé Petit-Jean, et un officier à demi-solde nommé Roussillon.

En outre, Dermoncourt, qui avait été mis à la demi-solde et qui demeurait au bourg de Widensollen, distant d'une lieue de Neuf-Brisach, s'était engagé à entraîner dans l'insurrection le régiment de chasseurs à cheval caserné à Colmar.

Voilà pour le côté militaire.

Le côté civil de la conspiration était remué et conduit par MM. Voyer-d'Argenson et Jacques Kœchlin, qui, possédant des usines aux environs de Mulhouse et de Béfort, avaient une grande influence sur les ouvriers, d'ailleurs presque tous mécontents du gouvernement, qui avait rendu aux nobles leurs anciens privilèges, aux prêtres leur ancienne influence, et prêts à entrer dans tous les soulèvements où la main d'un homme supérieur à eux voudrait les pousser.

Ainsi, vers la fin de 1821, voici les nouvelles qui arrivaient à la haute vente de Paris :

A Huningue, à Neuf-Brisach et à Béfort, on avait le 29e de ligne, dont répondaient les lieutenants Carrel, de Gromety et Levasseur ; — à Colmar, on avait les chasseurs, dont répondait Dermoncourt ; — à Strasbourg, on avait un foyer dans les deux régiments d'artillerie, et dans le bataillon des pontonniers ; à Metz, dans un régiment du génie, et surtout dans l'Ecole d'application ; enfin, à Epinal, dans un régiment de cuirassiers.

De leur côté, MM. Kœchlin et Voyer-d'Argenson répondaient d'un soulèvement, non seulement à Mulhouse, mais encore sur toute la ligne du Rhin où des ventes particulières étaient établies et présentaient un total de plus de dix mille affiliés, parmi les militaires en retraite, les bourgeois, les douaniers, les forestiers, tous hommes décidés, d'ailleurs, et prêts à payer de leur personne.

Vers ce temps, ma pauvre mère, en faisant tous ses calculs, nous trouva si pauvres, que, se rappelant notre ami Dermoncourt, et songeant qu'il avait peut-être conservé quelques relations avec le gouvernement, elle se décida à lui écrire pour le prier de faire des demandes à l'endroit de cette solde arriérée de vingt-huit mille cinq cents francs, due à mon père sur les années VII et VIII de la République.

La lettre arriva à Dermoncourt vers le 20 ou 22 décembre, c'est-à-dire huit jours avant celui où la conspiration devait éclater.

Il répondit poste pour poste, et, le 28 décembre, nous reçûmes de lui la lettre suivante :

« Ma bonne madame Dumas,

« Quelle diable d'idée vous est donc poussée que je pouvais avoir conservé quelques relations avec ce tas de gueux qui manipulent nos affaires en ce moment-ci? Non, grand Dieu! je suis en demi-solde, et ne suis pour rien, ni par le sabre, ni par la plume, dans tout ce qui se passe. Par conséquent, ma chère dame, ne comptez sur moi que pour ce qui dépend de moi, c'est-à-dire pour ce qui dépend d'un pauvre hère qui touche, pour prix de quarante ans de services, trois ou quatre misérables mille francs par an; mais comptez sur le bon Dieu, qui, s'il regarde ce qui se passe ici-bas, doit être fort en colère de voir la façon dont marchent les choses. Or, comme, de deux choses l'une, ou il n'y a pas de bon Dieu, ou cela ne peut pas durer ainsi, et que, je le sais, vous croyez au bon Dieu, fiez-vous à lui. Un jour ou l'autre, les choses changeront. Demandez à votre fils, qui doit être un grand garçon maintenant, et il vous dira qu'il y a quelque part dans un auteur latin, nommé Horace, je crois, qu'après la pluie vient le beau temps. Gardez donc votre parapluie ouvert encore pendant quelques jours, et, si le beau temps vient, fermez-le et comptez sur moi.

« Ayez bon espoir, sans l'espoir, qui reste au fond de leur cœur, tous les honnêtes gens n'auraient plus qu'à se brûler la cervelle.

« Baron DERMONCOURT. »

La lettre disait peu de chose, et cependant elle disait beaucoup; ma mère comprit qu'il se tramait quelque chose, et que Dermoncourt était du complot.

Le surlendemain du jour où nous avions reçu cette lettre, voici ce qui se passait à Béfort : suivant le plan des conjurés, le signal partait à la fois de Neuf-Brisach et de Béfort; à la même heure et le même jour, ou plutôt la même nuit, les deux places prenaient les armes, et arboraient le drapeau tricolore. — Le soulèvement devait avoir lieu dans la nuit du 29 au 30 décembre.

Le gouvernement provisoire serait proclamé à Béfort, puis, ensuite, à Colmar.

Ce gouvernement, nous l'avons déjà dit, se composait de Jacques Kœchlin, du général la Fayette et de Voyer-d'Argenson.

Vingt-cinq ou trente carbonari parisiens avaient reçu l'ordre de partir pour Béfort.

Ils s'étaient mis en route sans hésiter, et devaient arriver le 28 dans la journée.

Le 28, au moment où Joubert, qui les a précédés à Béfort, se dispose à sortir de la ville pour aller au-devant d'eux, il rencontra Jacques Kœchlin.

M. Kœchlin le cherchait pour lui apprendre une singulière nouvelle : c'est que M. Voyer-d'Argenson, qui devait former, avec lui et le général la Fayette, le triumvirat révolutionnaire, est bien venu, mais s'est enfermé dans ses usines de la vallée, derrière Massevaux; que là, il ne veut recevoir personne, et garde pour lui les instructions qu'il apportait.

— Eh bien, mais que faire? demanda Joubert.

— Écoutez, dit M. Kœchlin, moi, je vais à Massevaux; je me charge de d'Argenson; j'en tirerai pied ou aile; vous tâchez, par un moyen quelconque, de presser l'arrivée de la Fayette.

Sur ce, les deux conjurés se quittent. L'un, M. Kœchlin, court, comme il l'a dit, à Massevaux, petit village hors de route, à sept lieues à peu près de Béfort, et à égale distance de Colmar; l'autre, Joubert, court jusqu'à Lure, petite ville située sur la route de Paris, à une vingtaine de lieues de Béfort.

Là, il arrête une calèche dans laquelle il reconnaît deux figures amies : ce sont celles de deux frères, de deux grands artistes, de deux vrais patriotes, Henri et Ary Scheffer; avec eux est M. de Corcelles fils.

En deux mots, Joubert les met au courant de ce qui se passe.

Ary Scheffer, ami intime du général la Fayette, rebroussera chemin, et ira le chercher à son château de la Grange.

Les autres reviendront à Béfort avec Joubert, et annonceront que le mouvement est retardé.

En effet, les journées du 29 et du 30 se passent à attendre inutilement.

Dans la nuit du 29 au 30, le général Dermoncourt s'impatiente. A dix heures du matin, il envoie à Mulhouse un sous-chef d'atelier de M. Kœchlin nommé Rusconi, ancien officier de l'armée d'Italie, et qui a suivi l'empereur à l'île d'Elbe : on saura sans doute quelque chose par M. Kœchlin.

Rusconi part à dix heures du matin; fait, par une pluie battante, neuf fortes lieues de pays, et arrive à dix heures du soir chez M. Kœchlin, qu'il trouve en grande soirée avec dix de ses amis. Il le prend à part, et s'informe auprès de lui où en est la conspiration.

M. d'Argenson ne veut pas bouger; on n'a pas encore de nouvelles de la Fayette; on croit que c'est Manuel qui l'a retenu. En attendant, que le général Dermoncourt se tienne tranquille : on lui fera dire à quelle heure il doit se déclarer.

— Mais, demande le messager, pour qui se déclarera-t-il?

— Ah! voilà l'embarras! répond M. Kœchlin; les uns veulent Napoléon II, ce sont les généraux; les autres veulent Louis-Philippe, c'est Manuel; le général la Fayette, enfin, veut la République... Mais renversons d'abord les Bourbons, et tout se débrouillera ensuite.

Rusconi repart aussitôt, loue un char à bancs, marche toute la nuit, arrive à Colmar à dix heures du matin, et, de Colmar, se rend, à pied, à Widensollen : il trouve le général prêt à agir.

Rien ne s'était fait pendant son absence.

Voici ce qui se passait :

Ary Scheffer avait trouvé la Fayette à la Grange.

Le général, qui était de la Chambre, et dont l'absence pouvait être remarquée, si elle se prolongeait, n'avait voulu, disait-il, arriver à Béfort qu'au moment décisif. Il promettait de partir le même soir, mais à une condition : c'est que M. Ary Scheffer pousserait jusqu'à Paris, déterminerait Manuel et Dupont (de l'Eure), les deux derniers membres du gouvernement provisoire, à venir prendre part au mouvement; il ramènerait aussi le colonel Fabvier, homme de tête et de cœur, lequel prendrait le commandement des bataillons insurgés.

Ary Scheffer part pour Paris, rencontre Manuel, Dupont (de l'Eure) et Fabvier, reçoit la promesse de Manuel et de Dupont (de l'Eure) de partir la même nuit, prend le colonel Fabvier dans sa voiture et se remet en route, suivi par Manuel et Dupont (de l'Eure), et suivant la Fayette.

Pendant que cette file de voitures, qui apporte au grand galop la révolution, brûle la route de Paris; tandis que M. Jacques Kœchlin, précédé de Joubert et de Carrel, se rend à Béfort; tandis que le colonel Pailhès, qui ignore l'arrivée de Fabvier, se prépare à prendre le commandement des troupes; tandis que Dermoncourt, son cheval sellé, attend le signal, le sous-lieutenant Manoury, un des principaux affiliés, échange son tour de garde avec un de ses camarades, et s'installe à la principale porte de la ville, en même temps que les autres initiés préviennent leurs amis que le moment est arrivé, et, que, selon toute probabilité, le soulèvement aura lieu dans la nuit du 1er janvier 1822.

Or, on était arrivé au soir du 1er janvier.

Quelques heures encore et tout éclatait!

Sur ces entrefaites la nuit arrive.

A huit heures, l'appel se fait.

Après l'appel, l'adjudant sous-officier Tellier fait faire le cercle à tous les sergents-majors, et leur ordonne de se rendre dans les chambres. Là, chaque compagnie mettra les pierres aux fusils, fera les sacs, et se tiendra prête à marcher.

Quant aux sergents-majors, ils reviendront souper avec Manoury.

A vingt pas de l'endroit où souperont Manoury et ses sergents-majors, le colonel Pailhès, descendu à l'hôtel de la *Poste*, dîne avec une vingtaine de conjurés, et, comme le maître de la poste est un des premiers conspirateurs, on ne se gêne pas et la salle du souper est décorée avec les drapeaux tricolores, les cocardes et les aigles.

En effet, qu'a-t-on à craindre? Aucun officier n'habite la caserne; il est dix heures du soir, et à minuit la conjuration éclate.

Hélas! qui sait combien de malheurs inattendus peuvent, en deux heures, s'échapper de cette boîte de Pandore qu'on appelle le hasard?...

Un sergent dont le congé de semestre est expiré la veille, et qui, par conséquent, absent depuis six mois, ignore tout, un sergent arrive à Béfort, dans la soirée du 1er janvier, juste à temps pour répondre à l'appel, et assister aux préparatifs qui se font.

Les préparatifs faits, il veut donner à la fois une preuve d'exactitude et de zèle à son capitaine; en conséquence, il se rend chez lui, et lui annonce que le régiment est prêt.

— Prêt à quoi? demande le capitaine.

— Mais à marcher.

— A marcher où?

— Sur l'endroit où on le dirigera.

Le capitaine regarde le sergent.

— Que dites-vous? demande-t-il.

— Capitaine, je dis que les sacs sont faits, et que les pierres sont aux fusils.

— Vous êtes ivre ou fou, dit le capitaine; allez-vous coucher.

Le sergent va se retirer, en effet, quand un autre officier arrête le sergent, l'interroge avec plus de détails, et acquiert, par la précision des réponses du sous-officier, la conviction que le fait est vrai.

Comment un pareil ordre a-t-il été donné sans que les deux capitaines en aient été instruits ?

— Par qui l'ordre a-t-il été donné?... Par le lieutenant-colonel, sans doute.

— Sans doute, répète machinalement le sergent.

Les deux capitaines se lèvent, et se rendent chez le lieutenant-colonel.

Le lieutenant-colonel est à la fois aussi surpris et aussi ignorant qu'eux.

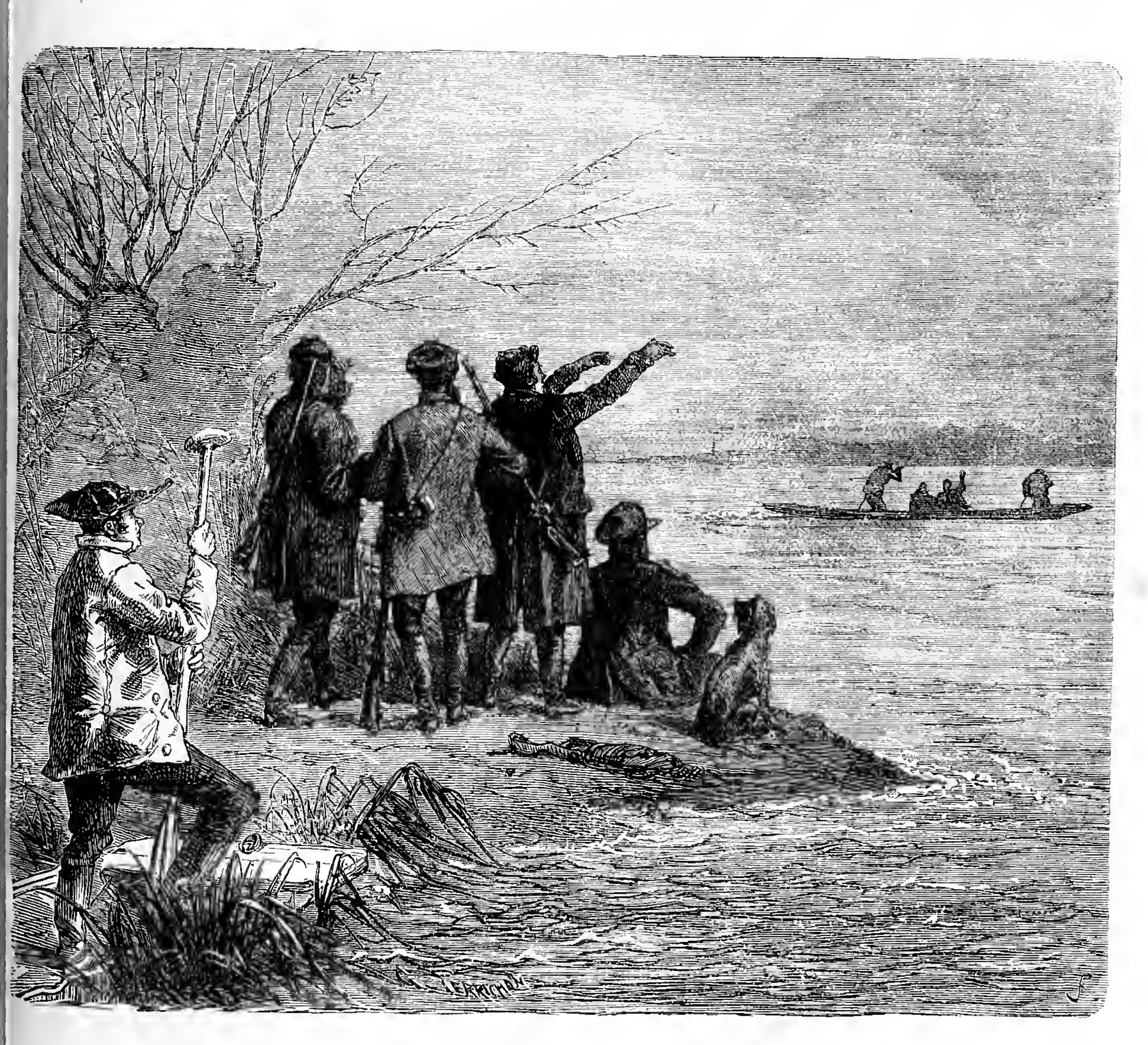
L'ordre vient probablement de M. Toustain, lieutenant de roi, et commandant d'armes de la place de Béfort.

Soit insouciance, soit surprise, soit qu'ils ne voulussent pas mentir, les quatre jeunes gens disent leurs noms.

C'est Desbordes, Bruc, Pegulu et Lacombe.

On se rappelle que tous quatre avaient été de la conspiration du 19 août Leurs noms, répétés par les journaux, sont parfaitement connus du lieutenant de roi ; il appelle le chef du poste, Manoury, lui ordonne d'arrêter les quatre jeunes gens, les remet à sa garde, prend cinq hommes, et sort avec eux pour éclairer l'entrée des faubourgs.

A peine le lieutenant de roi a-t-il fait cent pas, qu'il aperçoit, en effet, vingt-cinq ou trente personnes qui paraissent



Un quart d'heure après, Rusconi et Dermoncourt étaient dans le Brisgaw.

Tous trois vont chez M. Toustain

Celui-ci ne comprend rien au rapport qu'on lui fait. Tout à coup une idée l'éclaire.

Il y a un complot !

Les deux capitaines se rendront à l'instant aux casernes, pour faire défaire les sacs, ôter les pierres des fusils, et consigner les soldats.

Pendant ce temps, le lieutenant de roi visitera les postes.

Les deux officiers se rendent en toute hâte aux casernes, et M. Toustain commence son inspection.

Un des premiers postes qu'il visite est la porte gardée par Manoury.

En s'en approchant, il aperçoit sous la voûte, à la lueur de la lanterne qui l'éclaire, un groupe de quatre personnes.

Ce groupe lui paraît suspect : il l'aborde.

Ce sont quatre jeunes gens habillés en bourgeois.

Le lieutenant de roi les interroge.

— Qui êtes-vous, messieurs? leur demande-t-il.

— Des bourgeois des environs, mon commandant.

— Comment vous appelez-vous ?

fuir. Plusieurs de ces personnes sont en uniforme. Parmi elles, il reconnaît un officier du 29e ; M. Toustain marche sur lui, étend la main pour le saisir au collet ; mais cet officier lui lâche, à bout portant, un coup de pistolet en pleine poitrine, si bien en pleine poitrine, que la balle frappe juste sur la croix de Saint-Louis, qu'elle brise, mais qui l'aplatit.

Néanmoins, le choc est tel, que le lieutenant de roi tombe à la renverse.

Mais presque aussitôt il se relève, et, comme, avec ses cinq hommes, il ne peut rien faire contre trente, il rentre dans la ville, et s'arrête au corps de garde pour y prendre Bruc, Lacombe, Desbordes et Pegulu.

Mais tous quatre ont disparu. Manoury, un des officiers, leur a rendu la liberté, et a disparu avec eux.

Le lieutenant de roi marche droit à la caserne, se met à la tête du bataillon, le conduit sur la place, et envoie sa compagnie de grenadiers pour garder la porte de France, et arrêter quiconque essayerait d'entrer ou de sortir.

Au reste, il est déjà trop tard, et tous les conjurés sont hors de la ville.

En quittant ses deux chefs, le sous-officier qui a tout dénoncé rencontre l'adjudant Tellier, le même, on se le rappelle, qui a donné l'ordre de faire les sacs et de mettre les pierres aux fusils. Il lui rapporte ce qui vient de se passer, et la démarche qu'il a faite. Tellier comprend que tout est perdu ; il court à l'hôtel de la *Poste*, ouvre la porte, et, au milieu du souper, jette ces mots terribles :

— Tout est découvert !

Deux officiers, Peuguet et Bonnillon, doutent encore ; ils offrent de se rendre à la caserne, et s'y rendent en effet.

Dix minutes après, ils reviennent courant : la nouvelle est vraie ; on n'a que le temps de fuir.

On fuit.

Voilà comment le lieutenant de roi a rencontré, hors de la porte de France, Peuguet et ses camarades ; car c'est Peuguet qu'il a voulu arrêter, et qui a tiré le coup de pistolet dont la balle s'est aplatie sur la croix de Saint-Louis.

A peine Pailhès et ses convives ont-ils quitté l'hôtel, que Carrelet et Joubert y arrivent. Ils viennent, à leur tour, annoncer que la conspiration est découverte.

Ils ne trouvent plus, dans la salle à manger, que Guinard et Henri Scheffer, prêts à la quitter eux-mêmes.

Mais ils ne sont pas du pays, et ne savent où aller.

Guinard, Henri Scheffer et Joubert montent en voiture, et prennent la route de Mulhouse.

M. de Corcelles fils et Bazard sont partis à la rencontre de la Fayette, et lui feront rebrousser chemin.

Près de Mulhouse, Carrel quitte ses trois compagnons, prend un cheval, et revient vers Neuf-Brisach, où est son bataillon.

A la porte de Colmar, il rencontre sur sa route Rusconi, le même qui, la veille, a été à Mulhouse.

Le général Dermoncourt attendait toujours, et avait placé Rusconi en faction pour lui apporter des nouvelles.

Rusconi reconnaît Carrel, et apprend de lui que tout est découvert, et que les conjurés sont en fuite.

— Mais où allez-vous ? lui demande Rusconi.

— Ma foi, je vais à Neuf-Brisach, reprendre mon service.

— Ce n'est pas prudent, ce me semble.

— J'aurai l'oreille au guet, et, à la première alerte, je décampe... Avez-vous de l'argent ?

— J'ai cinq cents louis destinés à l'affaire ; prenez-en cinquante.

— Donnez ; et vous, prenez mon cheval, et allez prévenir le général.

L'échange se fait, Carrel continue sa route à pied, et Rusconi gagne au galop la campagne du général.

Le général se levait.

Rusconi lui apprend tout cet avortement de Béfort. Dermoncourt doute jusqu'au bout.

— Eh bien, dit-il, ce qui a manqué à Béfort peut réussir à Neuf-Brisach.

— Mais, général, dit Rusconi, peut-être la nouvelle est-elle déjà répandue, et les mesures sont-elles prises pour tout déjouer ?

— Alors, va à Colmar prendre langue ; moi, je vais à Neuf-Brisach : rendez-vous ici dans deux heures.

Chacun part de son côté. Arrivé à Colmar, Rusconi entre au café *Blondeau*, et s'informe.

Tout est su.

Pendant qu'il s'informe, un magistrat, ami du général Dermoncourt, fait prévenir Rusconi que deux mandats d'amener sont lancés, un contre lui, un contre le général.

Rusconi n'en demande pas davantage, et repart à l'instant même pour Widensollen.

Il arrive à minuit. Le général était couché tranquillement ; il était allé à Neuf-Brisach et s'était assuré que toute tentative de soulèvement était devenue impossible, après ce qui venait de se passer à Béfort.

A la nouvelle que lui apportait Rusconi, et sur les instances de sa femme, le général Dermoncourt se décida à quitter Widensollen, et à se rendre à Heiteren.

Là, il trouva un asile chez un de ses cousins, ancien ordonnateur de l'armée.

Deux heures après le départ du général et de Rusconi, les gendarmes et le procureur du roi s'étaient présentés à Widensollen.

Le général fut prévenu de cet incident par le jardinier. La baronne Dermoncourt faisait supplier son mari de fuir sans perdre un instant.

Il s'agissait de traverser le Rhin.

On décida que le lendemain, on simulerait une partie de chasse dans les îles situées en face de Geiswasser.

Geiswasser est un petit village situé de ce côté-ci du Rhin, et habité par des pêcheurs et des douaniers.

Le prétexte était d'autant meilleur que les îles sont fort giboyeuses, et que le général Dermoncourt avait, avec M. Kœchlin, de Mulhouse, loué une partie de ces îles pour la chasse.

On partit avant le jour, avec chiens et fusils. Pendant la nuit, on avait fait prévenir les bateliers : on les trouva donc prêts.

Vers neuf heures du matin, par un brouillard qui empêchait qu'on ne vît à dix pas de distance, on descendit dans les barques, et l'on ordonna aux bateliers de gagner le milieu du fleuve.

On aborda sur une de ces îles.

Seulement, Rusconi et Dermoncourt restèrent dans la barque, tandis que ceux qui n'avaient rien à craindre faisaient semblant de se mettre en chasse.

— Maintenant, mes amis, dit le général aux bateliers, j'ai affaire de l'autre côté du Rhin... Il faut que vous ayez l'obligeance de m'y conduire.

Les bateliers se regardèrent en riant.

— Volontiers, général, dirent-ils.

Un quart d'heure après, Rusconi et Dermoncourt étaient dans le Brisgaw.

En mettant le pied sur les terres du grand-duc de Bade, Dermoncourt tira de sa poche une pincée de louis, et la donna aux bateliers.

— Merci, général, dirent les bateliers ; mais, en vérité, il n'y avait pas besoin de cela. On est bon Français, et l'on ne veut pas qu'un brave comme vous soit fusillé.

Ces bateliers savaient les nouvelles de Béfort, et se doutaient bien qu'ils conduisaient, non pas des chasseurs, mais des fugitifs.

Le général se retira à Fribourg, et de Fribourg à Bâle.

Le 5 ou le 6 de janvier, nous lûmes dans les journaux tous les détails de la conspiration. Le nom de Dermoncourt s'y trouvait dans des conditions si actives, que nous ne doutâmes point que, s'il était arrêté, le compte de sa demi-solde ne fût définitivement réglé.

Ces détails nous expliquèrent sa lettre, et nous firent comprendre sur quel beau temps il comptait après la pluie.

Au lieu de remonter au beau fixe, le baromètre était descendu pour nous à la tempête.

Ma pauvre mère fut donc forcée de laisser son parapluie ouvert, comme le lui disait Dermoncourt. Seulement, le parapluie était tellement délabré, qu'il ne pouvait plus nous garantir de l'averse.

Ce qui signifie, en abandonnant la parabole, que nous étions arrivés au bout de nos ressources.

Il est vrai qu'il me restait l'espoir.

Quel espoir ?

Je vais vous le dire.

LXIV

CE QUE J'ESPÉRAIS. — DÉCEPTION. — M. DEVIOLAINE EST NOMMÉ CONSERVATEUR DES FORÊTS DU DUC D'ORLÉANS. — SA FROIDEUR A MON ENDROIT. — DEMI-PROMESSE. — PREMIER NUAGE SUR MES AMOURS. — JE VAIS PASSER TROIS MOIS CHEZ MON BEAU-FRÈRE, A DREUX. — QUELLE NOUVELLE J'APPRENDS A MON RETOUR. — MUPHTI. — LES MURS ET LES HAIES. — LE PAVILLON. — LA PAUME. — POURQUOI JE RENONCE A Y JOUER. — LA NOCE SOUS LE BOIS.

Cet espoir, c'était celui que de Leuven allait faire jouer nos vaudevilles et nos mélodrames.

M. de Leuven père, voyant qu'on ne l'inquiétait aucunement depuis qu'il était en France, avait pris le parti de se risquer et de revenir à Paris.

Adolphe, naturellement, suivait son père.

Ce départ, qui, en toute autre circonstance, m'eût désespéré, me comblait de joie dans les conditions où nous nous trouvions. — De Leuven emportait nos chefs-d'œuvre. Nul doute que les directeurs des différents théâtres auxquels ils étaient destinés, ne les accueillissent avec enthousiasme !

Grâce à nos deux vaudevilles et à notre drame, nous détournions une branche de ce Pactole qui, dès 1822, arrosait les terres de M. Scribe. Je m'embarquais sur cette branche avec ma mère, et j'allais rejoindre de Leuven à Paris.

Là s'ouvrait pour moi une carrière semée de roses et de billets de banque.

On comprend avec quelle anxiété j'attendis les premières lettres d'Adolphe.

Ces premières lettres tardèrent à arriver. C'était déjà un sujet d'inquiétude.

Enfin, un matin, le facteur, ou plutôt la factrice — une vieille femme, nommée la mère Colombe — se dirigea vers la maison. Elle tenait à la main une lettre ; cette lettre était de l'écriture d'Adolphe et portait le timbre de Paris.

Les directeurs — Adolphe ne pouvait dire pourquoi — ne mettaient pas à se disputer nos chefs-d'œuvre l'empressement que nous étions en droit d'attendre d'eux.

Cependant, Adolphe ne perdait pas l'espoir d'obtenir des lectures.

S'il n'en obtenait pas, il faudrait confier les manuscrits à des examinateurs, ce qui serait fort humiliant !

Malgré les lueurs d'espérance qui flottaient encore sur le papier, le ton général de l'épître était lamentable.

Au reste, Adolphe promettait de me tenir exactement au courant de ses démarches.

J'attendis donc une seconde lettre.

Cette seconde lettre mit plus d'un mois à venir.

Oh ! cette fois, il restait bien peu d'espoir.

Le Dîner d'amis, emprunté à M. Bouilly, n'offrait pas une intrigue suffisante ; *le Major de Strasbourg* ressemblait au *Soldat laboureur*, qu'on venait de représenter avec le plus grand succès aux Variétés.

Quant aux *Abencérages !* il y avait dans chacun des théâtres du boulevard, un mélodrame reçu sur le même sujet, à l'un depuis dix ans, à l'autre depuis quinze, à l'autre depuis vingt ans.

En supposant donc que le nôtre fût reçu, cela, comme on voit, nous rejetait bien loin.

Cependant, tout espoir n'était pas encore perdu pour *le Dîner d'amis*, et pour *le Major de Strasbourg*.

Après avoir tenté vainement les abords du Gymnase et des Variétés, on pouvait essayer de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu-Comique et de la Gaieté.

Mais, quant aux malheureux *Abencérages*, il en fallait faire son deuil.

Je versai sur eux une larme aussi amère que celle que Boabdil versa sur Grenade, et, plein de sinistres pressentiments, j'attendis la troisième lettre.

Humiliation complète ! nous avions été refusés partout !

Mais Adolphe avait plusieurs pièces en train avec Théaulon, avec Soulié et avec Rousseau. Il fallait tâcher de se faire jouer, et, une fois joué, il userait de l'influence que lui donnerait son succès pour exiger la réception de l'une de nos pièces.

La consolation était médiocre, l'attente chanceuse.

Je demeurai fort abattu.

Sur ces entrefaites se produisit un événement, qui, dans toute autre circonstance, m'eût rendu l'espoir.

M. Deviolaine venait d'être nommé conservateur des forêts du duc d'Orléans ; il quittait Villers-Cotterets, et allait à Paris prendre la direction de l'administration forestière.

Il avait deux moyens de m'être utile : ou en m'appelant dans ses bureaux, ou en me plaçant dans le service actif.

Malheureusement depuis l'affaire de madame Lebègue, j'étais en froid avec la famille.

Cela n'empêcha pas ma mère, qui voyait dans l'une ou l'autre de ces deux carrières un avenir pour moi, de faire une démarche près de M. Deviolaine.

On se souvient que M. Deviolaine, sans être un vieux soldat, ne savait point farder la vérité. Il répondit à ma mère :

— Oui, sans doute, si votre gueux d'Alexandre n'était pas un paresseux, on pourrait faire quelque chose pour lui ; mais je vous avoue que je n'ai pas confiance. D'ailleurs, après les propos qui ont été tenus, je ne dis pas par lui, mais que tout au moins il n'a pas démentis, tout le monde me ferait la guerre ici.

Ma mère insista. C'était un dernier espoir qui lui échappait.

— Eh bien, c'est bon, dit M. Deviolaine, laissez passer quelque temps là-dessus, et, plus tard, on verra.

J'attendais le retour de ma mère avec la même impatience que j'avais attendu les lettres d'Adolphe.

La réponse n'était guère plus satisfaisante.

Deux jours auparavant, nous avions reçu une lettre de mon beau-frère receveur à Dreux : il m'invitait à aller passer un mois ou deux chez lui.

Hélas ! nous commencions à être si pauvres, que l'économie que devait produire mon absence faisait presque compensation à la douleur que mon départ causait à ma mère.

Et cependant, c'était ma première absence ; ma mère et moi ne nous étions jamais quittés, que pour ce fameux voyage de Béthisy, pendant lequel l'abbé Fortier m'avait donné mes premières leçons de chasse.

Puis il y avait aussi de par la ville une autre personne dont il était cruel de me séparer.

On devine de qui je veux parler.

Quoique notre liaison durât depuis plus de trois ans, y compris une bonne année de surnumérariat, j'aimais toujours beaucoup Adèle, et bien rarement pendant cette période, presque inouïe dans la vie d'un amour, l'azur de notre firmament avait été troublé par quelque léger nuage.

Cependant, depuis quelque temps, la pauvre fille était triste.

C'est que, si je n'avais pas encore dix-neuf ans, elle en avait déjà vingt ; c'est que notre amour, charmant jeu d'enfants, non seulement ne promettait rien à son avenir, mais encore le compromettait. Comme on ne doutait pas de la pureté de nos relations, deux ou trois partis s'étaient présentés ; mais, soit qu'ils ne lui convinssent pas, soit qu'elle en fît le sacrifice à nos amours, Adèle les avait refusés. — Ne lui arriverait-il pas le même désappointement qu'à certain héros de notre connaissance, notre compatriote presque ? Après avoir méprisé perche, carpe et [illegible], ne serait-elle pas forcée de souper avec quelques grenouilles ? La perspective n'était pas joyeuse ; de là venait sa mélancolie.

Pauvre Adèle !

Je compris que ce départ, qui était urgent pour moi, était nécessaire pour elle. Nous pleurâmes beaucoup, elle plus que moi, et c'était tout simple qu'elle versât plus de larmes, devant être consolée la première.

Mon départ fut donc arrêté.

C'était vers le mois de juillet 1822.

Seulement, je me gardai encore huit jours, — huit jours et huit nuits ! — une dernière semaine de bonheur ; car mes pressentiments me disaient que, cette semaine, c'était la dernière.

Le moment vint, il fallut partir.

Nous nous jurâmes bien de ne pas nous oublier une heure, nous nous promîmes de nous écrire au moins deux fois par semaine. Hélas ! nous n'étions pas assez riches pour nous permettre le luxe d'une lettre par jour.

Enfin, nous nous dîmes adieu !

Adieu cruel ! C'était plus que l'adieu des corps ; c'était l'adieu des cœurs.

Comment allai-je de Villers-Cotterets à Dreux ?... Expliquez cela : moi qui me rappelle les moindres détails de ma jeunesse, de mon enfance même, il me serait impossible de le dire ! Il est évident que je passai par Paris, puisque c'est la route directe ; mais comment ne me souviens-je pas d'être passé par Paris ?

M'y suis-je ou non arrêté ? y ai-je ou n'y ai-je pas vu Adolphe ? Je n'en ai pas la moindre mémoire.

Je sais que je quittai Villers-Cotterets, et que je me trouvai à Dreux !

Si quelque chose pouvait me distraire de ma préoccupation, c'était ce séjour près de ma sœur et de mon beau-frère. — Victor, je l'ai déjà dit, était un charmant esprit, plein de verve, de mots, d'inattendu. Mais, hélas ! j'avais dans le cœur deux vides qu'il était bien difficile de combler.

Je restai deux mois à Dreux. J'y ouvris la chasse.

On m'avait raconté l'histoire d'un lièvre à trois pattes, espèce d'animal enchanté que tous les chasseurs avaient vu, que tous les chasseurs connaissaient, que tous les chasseurs avaient tiré ; mais, après chaque coup de fusil, le drôle secouait ses oreilles, et n'en courait que mieux.

Ce lièvre était d'autant plus connu, je dirai presque d'autant plus populaire, qu'il était, à peu près le seul sur tout le territoire.

Nous n'avions pas fait, le 1er septembre, un quart de lieue hors de la maison, qu'un lièvre me part. Je le mets en joue, je tire, il roule.

Mon chien me le rapporte : c'était le lièvre à trois pattes !

Les chasseurs de Dreux se réunirent pour me donner un grand dîner.

La mort de ce lièvre fantastique, et quelques coups doubles sur des perdrix rouges, me firent dans le département d'Eure-et-Loir une réputation qui dure encore aujourd'hui.

Cependant, tous ces honneurs rendus, quoiqu'ils touchassent à l'apothéose, ne purent me faire rester au delà du 15 septembre.

Les lettres d'Adèle étaient devenues de plus en plus rares.

Enfin elles avaient cessé tout à fait.

Le 15 septembre, je partis.

Par où ? comment ? Passai-je par Paris ? Je ne me souviens pas plus du retour que du départ.

Je me retrouve à Villers-Cotterets, en face de ces mots qui saluent mon arrivée :

— Tu sais qu'Adèle Dalvin se marie ?

— Non, je ne le savais pas, mais je m'en doutais, répondis-je.

Oh ! que les élégies de Parny sur l'inconstance d'Éléonore ; que les complaintes de Bertin sur l'infidélité d'Eucharis ; oh ! que tout cela, mon Dieu ! me parut fade, quand j'essayai de le relire avec une véritable blessure dans le cœur !

Hélas ! pauvre Adèle ! ce n'était pas un mariage d'amour qu'elle faisait : elle épousait un homme qui avait plus du double de son âge ; il avait vécu longtemps en Espagne, et en avait rapporté une petite fortune.

Adèle faisait un mariage de raison.

La nuit même de mon retour, je résolus de voir Adèle.

On sait de quelle façon j'entrais.

Je fis, comme d'habitude, glisser le pêne de la serrure, j'ouvris la porte, je retrouvai Muphti, qui me fit une telle fête, qu'il faillit me dénoncer par sa joie ; puis, le cœur bondissant comme jamais il n'avait bondi, j'escaladai le mur, et franchis les deux haies.

Je faillis me trouver mal en me revoyant dans le jardin.

Je m'appuyai contre un arbre, et je repris ma respiration.

Puis je m'acheminai vers le pavillon.

Mais, à mesure que je m'approchais, et que je pouvais distinguer dans l'obscurité, je sentais mon cœur se serrer.

Les contrevents, au lieu d'être fermés, étaient tout grands ouverts ; la fenêtre, au lieu d'être close, était entr'ouverte.

Je vins m'appuyer à l'appui de la croisée : tout était sombre à l'intérieur.

Je poussai les deux battants, j'enjambai l'appui.

La chambre était solitaire.

J'étendis les mains du côté du lit : le lit était vide.

Il était évident qu'Adèle avait deviné que je viendrais, qu'elle avait déserté la chambre, en me laissant la facilité d'y pénétrer, pour que son intention me fût bien manifeste.

Oh ! oui, je devinai... je compris tout.

A quoi bon nous revoir, puisque c'était fini entre nous ?

Je m'assis sur le lit et je vous remerciai, mon Dieu ! de nous avoir donné des larmes, nous ayant imposé la douleur.

Le mariage était fixé à quinze jours de là.

Pendant ces quinze jours, je restai à peu près enfermé à la maison. Le dimanche seulement j'allai dans le parc, mais au jeu de paume. J'aimais beaucoup ce jeu, comme tous les jeux d'adresse : j'y avais acquis une certaine supériorité ; j'étais, en outre, d'une grande force musculaire, de sorte que je tirais dans toute la longueur du jeu, et parfois même au delà de ses limites ; cette force me rendait l'effroi des tierceurs. Ce jour-là, où j'avais besoin de combattre par une grande fatigue physique les émotions de mon cœur, je me livrai à cet exercice avec une espèce de frénésie.

Une balle, renvoyée par moi à hauteur d'homme, atteignit un des joueurs, et le renversa ; c'était le fils du brigadier de gendarmerie : on le nommait Savard.

Nous courûmes à lui ; par bonheur, la balle avait porté sur le haut de l'épaule, un peu au-dessus du biceps, à l'endroit où la chemise se fronce.

Six pouces plus haut, je l'atteignais à la tempe, et je le tuais roide.

Je jetai ma raquette, et je renonçai à la paume ; jamais je n'y ai joué depuis.

Je revins à la maison, et je cherchai une distraction en travaillant.

Mais j'essayai vainement de me mettre à la besogne ; on travaille avec le cœur et l'esprit combinés : Adolphe avait emporté mon esprit ; Adèle était en train de briser mon cœur.

Le jour du mariage approchait ; ce jour-là je ne voulus pas rester à Villers-Cotterets. J'arrangeai une partie de pipée avec un vieux camarade à moi, un des compagnons de ma jeunesse, un peu délaissé, depuis que de la Ponce et Adolphe avaient pris place, non seulement dans mes affections, mais encore dans ma vie.

C'était un bourrelier nommé Arpin.

Dès le soir, nous allâmes préparer notre arbre ; c'était dans un charmant taillis, à un quart de lieue à peu près de ce joli village d'Haramont, dont j'ai tenté, dans *Ange Pitou* et dans *Conscience l'innocent*, de faire un lieu célèbre.

Au pied de cet arbre, dont nous taillâmes toutes les branches pour faire entrer nos gluaux, nous construisîmes une hutte en branchages, et nous couvrîmes les branchages de fougères.

Le lendemain, avant le jour, nous étions à notre poste ; le soleil, en se levant, éclaira notre arbre tendu, et trouva la chasse commencée.

Étrange chose ! cette chasse à laquelle, plus jeune, j'avais trouvé tant de plaisir, que souvent je passais sans sommeil la nuit qui la précédait, cette chasse n'avait plus la puissance de distraire mon cœur de l'angoisse qui le serrait.

O douleur, sublime mystère dans l'accomplissement duquel l'homme s'élève et l'âme grandit ! douleur, sans laquelle il n'y aurait pas de poésie, car la poésie est faite presque toujours d'une part de joie, d'une part d'espérance et de deux parts de douleur ! douleur, qui seule laisses ta trace dans la vie ; sillon mouillé de larmes, où pousse la Prière, c'est-à-dire la mère de ces trois nobles filles, de ces trois sœurs célestes qu'on appelle la Foi, l'Espérance et la Charité ! sois bénie par le poëte, ô douleur !

Nous avions emporté du pain et du vin ; nous avions déjeuné et dîné ; la chasse était abondante, et donnait que c'eût été tout plaisir dans un autre moment. On était arrivé à la fin de la journée à l'heure où le merle siffle, où le rouge-gorge chante, où les premières ombres descendent avec le silence dans l'intérieur des bois, quand tout à coup je fus tiré de ma rêverie, — si l'on peut appeler rêverie ce chaos informe d'une pensée sur laquelle la lumière n'a pas été faite, — quand je fus tiré de ma rêverie par le son aigu d'un violon, et par de joyeux éclats de rire. Violon et éclats de rire s'approchaient et je commençais bientôt à entrevoir sous les arbres un ménétrier et une noce venant d'Haramont, et allant à Villers-Cotterets ; tout cela suivait un petit chemin de traverse, et devait passer à vingt pas de moi : jeunes filles à robe blanche, jeunes gens à habit bleu ou noir, avec de gros bouquets et de longs rubans !

Je mis la tête hors de notre hutte, et je poussai un cri.

Cette noce, c'était la noce d'Adèle ! la jeune fille au voile blanc et au bouquet d'oranger qui marchait la première, donnant le bras à son mari, c'était elle !

Sa tante demeurait à Haramont. Après la messe, on était allé déjeuner chez la tante : on avait pris, le matin, par la grande route ; on revenait, le soir, par le chemin de traverse.

Ce chemin de traverse, je l'ai dit, aboutissait à vingt pas de notre hutte.

Ce que j'avais fui venait me chercher !

Adèle ne me vit pas ; elle ne sut pas qu'elle passait près de moi : elle était appuyée à l'épaule de celui à qui elle appartenait maintenant devant les hommes et devant Dieu ; et lui, le bras passé autour de sa taille, la tenait enlacée.

Je suivis longtemps des yeux cette file de robes blanches qui, dans l'ombre naissante, semblait une procession de fantômes.

Puis, quand elle eut disparu, je soupirai.

Mon premier rêve venait de s'évanouir, ma première illusion venait de s'éteindre !

LXV

JE QUITTE VILLERS-COTTERETS POUR ÊTRE DEUXIÈME OU TROISIÈME CLERC A CRÉPY. — MAITRE LEFÈVRE. — SON CARACTÈRE. — MES VOYAGES A VILLERS-COTTERETS. — LE « PÈLERINAGE A ERMENONVILLE ». — ATHÉNAIS. — NOUVEAUX ENVOIS A ADOLPHE. — DÉSIR IMMODÉRÉ DE FAIRE UN VOYAGE A PARIS. — COMMENT CE DÉSIR S'ACCOMPLIT. — VOYAGE. — HOTEL DES « VIEUX-AUGUSTINS ». — ADOLPHE. — « SYLLA ». — TALMA.

Pendant mon absence, on était venu m'offrir une place de deuxième ou troisième clerc, je ne sais plus bien, chez M. Lefèvre, notaire à Crépy.

Cette place était bien avantageuse : on était nourri et logé.

Ainsi, ma nourriture était devenue une telle charge pour ma pauvre mère, qu'elle consentait, pour la seconde fois, à se séparer de moi afin d'économiser cette nourriture.

On me fit mon petit paquet — pas beaucoup plus gros que celui d'un Savoyard qui quitte les montagnes — et je partis.

Il y avait trois lieues et demie de Villers-Cotterets à Crépy. Je fis le chemin à pied, et j'arrivai un beau soir chez M. Lefèvre.

M. Lefèvre était, à cette époque, un assez bel homme, de trente-quatre à trente-cinq ans, très brun de cheveux, très pâle de visage, très usé de corps. On reconnaissait en lui l'homme qui a longtemps vécu à Paris, et qui a pris beaucoup de ses plaisirs permis, mais encore plus de ses plaisirs défendus.

Quoique confiné dans une petite ville de province, M. Lefèvre était ce que l'on pourrait appeler un notaire de la haute école ; grandes façons avec les clients, grandes manières avec nous, gestes élégants et dominateurs avec tout le monde. M. Lefèvre semblait dire à tous ceux que leurs affaires amenaient chez lui : « Appréciez l'honneur que je vous fais, à vous et à votre ville, en descendant à être notaire dans un chef-lieu de canton, quand j'aurais pu être notaire à Paris. »

Il y avait surtout chez M. Lefèvre une chose qui me ravissait d'admiration : c'est qu'il faisait huit ou dix voyages par an dans la capitale, comme on disait à Crépy, et que jamais il ne s'abaissait à prendre la diligence ; quand l'envie de la locomotion lui prenait, il appelait le jardinier.

— Pierre, disait-il, je pars demain, ou ce soir, pour Paris ; qu'à telle heure les chevaux de poste soient au cabriolet !

Pierre partait ; à l'heure dite, les chevaux arrivaient, éveillant tout le quartier avec leurs grelots ; le postillon, qui n'avait pas encore abdiqué la queue poudrée et la veste bleue à revers rouges et à boutons d'argent, se mettait lourdement en selle avec ses grosses bottes ; M. Lefèvre, enveloppé d'un grand manteau, s'étendait nonchalamment dans la voiture, prenait une prise de tabac dans une boîte d'or, laissait tomber de ses lèvres ce mot : « Allez ! » et, sur ce mot, le fouet claquait, les grelots tintaient, et pour trois

ou quatre jours, la voiture disparaissait à l'angle de la rue.

Jamais M. Lefèvre ne disait ni le jour ni l'heure de son retour ; il revenait à l'improviste, et aimait à surprendre son monde.

C'était, du reste, un assez brave homme que M. Lefèvre ; froid, exigeant, mais juste ; refusant rarement les congés qu'on lui demandait, mais ne pardonnant pas, comme on le verra, les congés qu'on prenait sans les lui demander.

La mère de mon beau-frère habitait Crépy ; c'était pour moi une entrée tout ouverte dans le monde de cette petite ville. Hélas ! hélas ! quelle différence avec ce triple monde de Villers-Cotterets dont j'ai parlé, et surtout avec notre charmant petit monde à nous !

Toute cette bonne famille Millet, chez laquelle nous étions venus chercher un asile pendant la première invasion, avait disparu ; la mère, les deux frères, les deux sœurs, tout cela avait quitté Crépy, et habitait Paris.

J'y ai revu la mère et la sœur aînée ; elles étaient dans la misère.

Je m'ennuyais fort au sein de l'ancienne capitale du Valois ! si fort, qu'il m'arrivait bien souvent, le samedi soir, de prendre mon fusil, et de m'en aller, en chassant, coucher à Villers-Cotterets, chez ma mère ; puis, le lundi matin, à six heures, je reprenais mon fusil, et, toujours chassant, je rentrais chez maître Lefèvre pour l'ouverture de l'étude.

Cela dura trois mois ainsi. J'avais une jolie chambre prenant jour sur un jardin plein de fleurs ; le soleil du soir donnant dans cette chambre ; du papier, de l'encre et des plumes à foison sur ma table ; bonne nourriture, assez bon visage, et cependant je sentais qu'il me serait impossible de vivre ainsi.

Dans une de mes excursions dominicales, je tournai vers Ermenonville. — Ermenonville est situé à six lieues de Crépy, à peu près ; mais qu'étaient-ce que six lieues pour des jambes comme les miennes !

Je visitai la terre historique de M. de Girardin, le Désert, l'île des Peupliers, le tombeau de l'inconnu. Le côté poétique du pèlerinage ranima un peu ma pauvre muse engourdie, papillon blême et mal vivant, sortant de sa chrysalide en janvier, au lieu d'en sortir en mai.

Je me mis au travail. J'écrivis moitié prose, moitié vers, et sous l'inspiration d'une charmante jeune fille de la société, nommée Athénaïs, — laquelle n'en sut jamais rien, — un mauvais pastiche des *Lettres à Émilie*, par Demoustier, et des *Voyages du chevalier Bertin*.

L'œuvre finie, je l'envoyai à Adolphe. Puisque je ne pouvais pas arriver par le théâtre, peut-être arriverais-je par la librairie.

Cela était baptisé du titre essentiellement nouveau de *Pèlerinage à Ermenonville*.

Adolphe, tout naturellement, n'en put tirer aucun parti ; il le perdit, ne le retrouva jamais, et fit bien.

Il me serait impossible de m'en rappeler un mot.

Au reste, Adophe ne réussissait pas mieux que moi. Toutes ses espérances, à lui ausi, tombaient les unes après les autres, et il m'écrivait que nous n'arriverions jamais qu'ensemble.

Mais pour arriver, il fallait partir ; et comment partir de Crépy pour Paris, avec l'état de mes finances, qui ne s'élevait jamais — dans mes beaux jours de recettes maternelles — au delà de huit ou dix francs ?

Il y avait donc impossibilité matérielle.

Mais les mystères de la Providence sont infinis.

Un samedi du mois de novembre, M. Lefèvre nous annonça, à sa manière habituelle, — en ordonnant à Pierre de faire venir les chevaux pour le lendemain sept heures du matin, — un de ses voyages mensuels à Paris.

Presque en même temps qu'il donnait cet ordre, à la fin du dîner, comme d'habitude encore, la cuisinière entra et annonça qu'un de mes amis me demandait.

Je sortis. C'était Paillet, mon ancien maître clerc : comme moi, il avait quitté Mennesson.

Il habitait momentanément sa ferme de Vez, où il avait un logement au haut d'une tour près de laquelle la tour de madame Marlborough, si célèbre qu'elle soit, est bien peu de chose.

C'est, en effet, une tour merveilleuse, que cette tour de Vez, reste inébranlable de quelque château fort du XIIe siècle ; vieux nid de vautour, habité aujourd'hui par les corbeaux.

Paillet était venu à cheval, pour savoir le prix des grains, je crois. Il était bien, de temps en temps, premier clerc en province ou second clerc à Paris ; mais son état réel, son véritable état, était d'être propriétaire.

Nous allâmes faire un tour du côté des remparts.

J'étais en train de lui conter toutes mes douleurs, auxquelles ce cher ami, qui m'aimait de tout son cœur, compatissait de son mieux, quand tout à coup je me frappai le front.

— Ah ! mon cher, m'écriai-je, une idée !...

— Laquelle ?

— Allons passer trois jours à Paris.

— Et ton étude ?

— M. Lefèvre part lui-même demain pour Paris ; il reste habituellement deux ou trois jours dehors ; dans deux ou trois jours, nous serons revenus.

Paillet fouilla dans ses poches, et en tira vingt-huit francs.

— Voilà, dit-il, tout ce que je possède ; et toi ?

— Moi, j'ai sept francs.

— Vingt-huit et sept, trente-cinq ! Comment diable veux-tu que nous allions à Paris avec cela ? Nous avons déjà pour trente francs de voiture, rien qu'à aller et revenir.

— Attends donc, j'ai un moyen...

— Lequel ?

— Tu as ton cheval ?

— Oui.

— Nous mettons nos habits dans un portemanteau, nous prenons nos vestes de chasse et nos fusils, et nous nous en allons en chassant ; en route, nous mangeons le gibier, et nous ne dépensons rien.

— Comment cela ?

— C'est bien simple : d'ici à Dammartin, n'est-ce pas, nous tuons un lièvre, deux perdrix et une caille ?

— J'espère que nous tuerons mieux que cela.

— Moi aussi, je l'espère bien, mais je cote au plus bas. Nous arrivons à Dammartin, nous faisons rôtir le derrière de notre lièvre, nous mettons le devant en civet, nous buvons, nous mangeons.

— Et après ?

— Après ?... Nous payons notre vin, notre pain et notre assaisonnement avec les deux perdrix, et nous donnons la caille pour boire au garçon... Il ne faut donc s'inquiéter que de ton cheval. Eh bien, avec trois francs par jour, on en verra le jeu.

— Mais pour qui diable nous prendra-t-on ?

— Pardieu ! pour des écoliers en vacances.

— Mais nous n'avons qu'un fusil !

— C'est ce qu'il nous faut ; un seul de nous deux chasse, l'autre le suit à cheval ; de cette façon il y a seize lieues d'ici à Paris, cela ne nous en fait que huit à chacun.

— Et les gardes champêtres ?

— Ah ! le bel empêchement ! Celui de nous deux qui est à cheval les aperçoit de loin ; il en prévient celui qui chasse. Le cavalier descend de son cheval, le chasseur y monte, pique des deux, et, avec un temps de galop, sort du terroir. Quant au cavalier, le garde champêtre vient à lui, et le trouve cheminant, les mains dans ses poches. « Que faites-vous là, monsieur. — Moi ?... Vous le voyez bien. — N'importe, dites... — Je me promène. — Tout à l'heure, vous étiez à cheval. — Oui. — Et maintenant vous êtes à pied. — Oui... Est-ce défendu, après qu'on s'est promené à cheval, de se promener à pied ? — Non, mais vous n'étiez pas seul. — C'est possible. — Votre compagnon chassait. — Croyez-vous ? — Parbleu ! le voilà là-bas à cheval avec son fusil. — Mon cher monsieur, s'il est là-bas à cheval avec son fusil, courez après lui, et tâchez de l'arrêter. — Mais je ne peux pas courir après lui et l'arrêter, puisqu'il est à cheval, et que je suis à pied. — En ce cas, vous ferez mieux, mon ami, d'aller jusqu'au premier village et de boire une bouteille de vin à notre santé. » Sur ce, toi ou moi, nous allongeons au brave homme une pièce de vingt sous, que nous passons dans les profits et pertes ; le garde champêtre nous tire sa révérence, s'en va boire à notre santé, et nous continuons notre chemin.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit Paillet, ce n'est pas mal imaginé cela... On m'a dit que tu faisais des pièces ?

Je poussai un soupir.

— C'est justement pour aller demander à de Leuven des nouvelles des pièces que j'ai faites, que je veux aller à Paris... Eh bien, une fois à Paris...

— Oh ! interrompit Paillet, une fois à Paris, j'ai un petit hôtel, rue des Vieux-Augustins, où je descends d'habitude, et où l'on me connaît ; une fois à Paris, je ne suis donc pas inquiet.

— Alors, est-ce dit ?

— Ma foi, oui !... ce sera drôle.

— Partons-nous pour Paris ?

— Nous partons.

— Eh bien, alors, mieux que cela ; au lieu de partir demain, partons ce soir ! Nous irons coucher à Ermenonville, et, demain soir, en partant de bon matin d'Ermenonville, nous pouvons être à Paris.

Partons ce soir.

Nous rentrâmes : Paillet, à l'hôtel, pour faire seller son cheval ; moi, chez maître Lefèvre, pour prendre mon fusil, et m'habiller en chasseur.

Une chemise, une redingote, un pantalon et une paire de bottes furent envoyés par l'intermédiaire du troisième

clerc à Paillet, qui en bourra un portemanteau ; après quoi, j'allai, mon fusil sur l'épaule, attendre Paillet à l'extrémité de la ville.

Paillet parut bientôt.

Il était trop tard pour chasser ; nous ne songeâmes tous deux qu'à gagner du pays. Je sautai en croupe.

Deux heures après, nous étions à Ermenonville.

C'était la deuxième ou troisième fois que je venais à l'hôtel de la *Croix* : autant que je puis me le rappeler, je n'étais pas une excellente pratique ; mais, enfin, je n'y avais pas de mauvais antécédents, au contraire.

Nous fûmes bien reçus.

Une omelette, une bouteille de vin et du pain à discrétion constituèrent notre souper.

Le lendemain, notre compte, cheval compris, se montait à six francs ; restaient vingt-neuf.

Nous nous regardâmes, Paillet et moi, d'un air qui voulait dire : « Hein ! comme cela s'en va, l'argent ! » Et, après deux ou trois mouvements de tête des plus philosophiques, nous nous remîmes en route, piquant droit sur Dammartin, où nous devions déjeuner.

Mais le déjeuner ne nous inquiétait pas ; il était dans le canon de notre fusil, et nous saurions bien l'en faire sortir.

C'était une terre très giboyeuse et parfaitement gardée que celle d'Ermenonville ; aussi, à peine eûmes-nous fait un quart de lieue, qu'en six coups de fusil j'avais tué deux lièvres et trois perdrix.

Je dois l'avouer en toute humilité, ces deux lièvres et ces trois perdrix appartenaient à M. de Girardin-Bregy.

Aussi, comme mon chien apportait la troisième perdrix, Paillet donna-t-il le signal convenu.

Le garde champêtre apparaissait à l'horizon, se découpant en vigueur sur le ciel blanchâtre et cotonneux, tel qu'un de ces bergers ou de ces campagnards aux grosses guêtres que Decamps ou Jadin mettent dans leurs paysages, comme un point de comparaison avec quelque orme isolé et tordu.

La manœuvre était indiquée d'avance. En un instant, je fus à cheval, piquant des deux, et emportant avec moi les pièces à conviction.

Le dialogue entre Paillet et le garde champêtre fut long et animé ; mais il se termina comme je l'avais prévu. Paillet tira majestueusement une pièce de vingt sous de la bourse commune, et le total des dépenses fut porté à sept francs.

Là était la perte ; mais, comme profit, nous avions deux lièvres et trois perdrix.

Paillet me rejoignit : je restai à cheval, et il se mit en chasse à son tour.

Nous alternâmes ainsi. A dix heures du matin, nous étions à Dammartin, avec trois lièvres et huit perdrix.

Sur deux gardes champêtres qui nous avaient abordés de nouveau, l'un avait majestueusement refusé les vingt sous l'autre les avait bassement acceptés.

Nos fonds étaient donc réduits à vingt-sept francs.

Mais nous avions fait plus de la moitié du chemin ; mais nous avions trois lièvres et huit perdrix !

Comme je l'avais prévu, nous en fûmes quittes pour un lièvre et trois perdrix, et encore fûmes-nous généreux. Nous eussions pu nous faire rendre notre monnaie en alouettes.

A onze heures, nous nous remettions en route, et nous marchions en droite ligne sur Paris, où nous entrâmes à dix heures et demie du soir ; moi à pied, et Paillet à cheval, avec quatre lièvres, douze perdrix et deux cailles.

Nous avions, au cours de la Halle, pour trente francs de gibier.

En arrivant à l'hôtel des *Vieux-Augustins*, Paillet se fit reconnaître, et posa ses conditions.

Il s'agissait, dit-il à notre hôte, d'un pari considérable que nous avions fait avec des Anglais.

Nous avions parié d'aller à Paris, et d'en revenir sans dépenser un sou.

En conséquence, nous voulions, pour gagner le pari, traiter avec notre hôte de notre chargement de gibier.

Moyennant nos quatre lièvres, nos douze perdrix et nos deux cailles, notre hôte s'engageait à nous nourrir et à nous coucher deux jours et deux nuits, nous, notre cheval et notre chien.

En outre, au départ, il devait nous munir d'un pâté et d'une bouteille de vin.

A ces conditions, notre hôte déclara qu'il faisait une bonne affaire, et nous offrit un certificat par lequel il attesterait que, chez lui du moins, nous n'avions pas dépensé un sou... Nous le remerciâmes en lui disant que nos Anglais nous croiraient sur parole.

Nous nous orientâmes, Paillet et moi, et nous allâmes prendre un bain.

Avec toute l'économie possible, il nous fallut prélever sur notre reliquat une somme de trois francs cinquante ; nous nous trouvâmes donc réduits à vingt-trois francs cinquante centimes.

Nous avions dépensé un peu moins du tiers de notre avoir, mais nous étions arrivés, et nous avions la table et le lit assurés pour quarante-huit heures.

Malgré la fatigue de la journée, je dormis mal : j'étais à Paris.

J'enviais mon chien, qui, couché sur ma descente de lit, tranquille d'imagination, éreinté de corps, et insoucieux de l'endroit où il se trouvait, ne fit qu'un somme.

Le lendemain, je m'éveillai à sept heures.

En un tour de main, je fus prêt.

De Leuven demeurait rue Pigalle, nº 14. C'était à une lieue à peu près de la rue des Vieux-Augustins ; mais, bah ! qu'importait ?

J'avais bien fait dix ou douze lieues la veille, sans compter les tours et détours, je pouvais bien en faire une le lendemain.

Je me mis en route. Paillet avait ses affaires ; moi, j'avais les miennes. Nous ne nous trouverions probablement qu'à dîner, et même peut-être seulement le soir.

Je sortis de la rue des Vieux-Augustins, par le côté de la rue Croix-des-Petits-Champs ; je marchai droit devant moi. Je vis un passage où s'engouffraient beaucoup de gens, et d'où sortaient beaucoup d'autres. Je descendis sept ou huit marches : je me crus perdu. Je voulus remonter, mais j'eus honte. Je continuai mon chemin, je tombai dans la rue de Valois.

Je venais, du premier coup, de faire connaissance avec le plus hideux passage de Paris, le passage de la rue Neuve-des-Bons-Enfants.

Je traversai un autre passage qui se trouvait devant moi, et je me trouvai dans le Palais-Royal. J'en fis le tour ; la moitié des boutiques étaient encore fermées.

Je m'arrêtai devant le Théâtre-Français, et je vis sur l'affiche :

DEMAIN LUNDI

SYLLA

Tragédie en cinq actes, en vers, de M. de JOUY.

Je jurai bien que, d'une façon ou de l'autre, dussé-je porter atteinte à la bourse commune, je verrais *Sylla*.

D'autant plus qu'on lisait en grosses lettres sur ladite affiche :

M. TALMA REMPLIRA LE ROLE DE SYLLA.

Cependant, comme mieux valait y aller par l'entremise d'Adolphe, je m'informai immédiatement du gisement de la rue Pigalle, et je me mis en route.

Après bien des tours et des détours, j'arrivai à mon but vers neuf heures du matin.

Adolphe n'était pas encore levé ; mais son père se promenait dans le jardin.

J'allai à lui. Il s'arrêta, me laissant venir, la main étendue vers moi.

— Eh bien, me dit-il, vous voilà donc à Paris ?

— Oui, monsieur de Leuven.

— Pour longtemps ?

— Pour deux jours.

— Que venez-vous faire ?

— Je viens voir deux personnes : Adolphe et Talma.

— Ah çà ! vous êtes donc devenu millionnaire, que vous faites de pareilles folies ?

Je racontai à M. de Leuven la façon dont nous avions fait la route, Paillet et moi.

Il me regarda un instant.

— Vous arriverez, vous, me dit-il, vous avez de la volonté. Allons, courez éveiller Adolphe ; il vous conduira chez Talma, qui vous donnera des billets ; puis vous reviendrez déjeuner ensemble ici.

C'était bien là mon affaire. Je pris des renseignements sur la topographie intérieure de la maison, et je me lançai.

Je n'ouvris que deux portes avant de trouver la porte d'Adolphe : l'une était celle de Gabriel Arnault ; l'autre celle de Louis Arnault. Je m'étais égaré dans l'appartement du premier étage.

Louis me remit dans le bon chemin ; j'arrivai enfin chez Adolphe.

Adolphe dormait à lui seul comme dormaient les Sept Dormants.

Mais, eussé-je eu affaire à Epiménides, je l'eusse éveillé.

Adolphe se frottait les yeux, et ne voulait pas me reconnaître.

— Allons, lui dis-je, c'est moi, c'est bien moi ; réveillez-vous, habillez-vous, et allons chez Talma.

— Chez Talma ! quoi faire ? Auriez-vous, par hasard, une tragédie à lui lire ?

— Non, mais j'ai des billets à lui demander.
— Que joue-t-il donc?

Je tombai de mon haut. Adolphe, habitant Paris, ignorait ce que jouait Talma!

Mais à quoi pensait-il, le malheureux?

Ce n'était pas étonnant qu'il n'eût pas encore placé mon *Pèlerinage à Ermenonville*, et fait jouer nos pièces!

Adolphe se leva et s'habilla. A onze heures, nous sonnions à la maison de la rue de la Tour-des-Dames.

Mademoiselle Mars, mademoiselle Duchesnois et Talma y demeuraient porte à porte.

Talma était à sa toilette; mais Adolphe était un familier de la maison; on l'introduisit.

J'étais de la suite d'Adolphe, comme Hernani de celle de Charles-Quint; j'entrai tout naturellement derrière Adolphe.

Talma avait la vue très courte; je ne sais pas s'il me vit ou s'il ne me vit pas.

Il se lavait la poitrine; il avait la tête à peu près rasée; ce qui me préoccupa beaucoup, attendu que j'avais dix fois entendu dire que, dans *Hamlet*, à l'apparition du spectre paternel, on voyait les cheveux de Talma se dresser sur sa tête.

Il faut le dire, l'aspect de Talma, dans ces conditions, était assez peu poétique.

Cependant, quand il se redressa, quand, le torse nu, le bas du corps enveloppé d'une espèce de grand manteau de laine blanche, il prit un des pans de ce manteau qu'il tira sur son épaule et dont il se voila à moitié la poitrine, il y eut dans ce mouvement quelque chose d'impérial qui me fit tressaillir.

De Leuven lui exposa notre demande. Talma prit une espèce de stylet antique, au bout duquel était une plume, et nous signa un billet de deux places.

C'était un billet de sociétaire.

Outre le billet de service qu'ils recevaient les jours où ils jouaient, les sociétaires avaient le droit de signer tous les jours deux places.

Alors, Adolphe lui dit qui j'étais.

A cette époque, j'étais le fils du général Alexandre Dumas, c'était tout; mais, enfin, c'était déjà quelque chose.

D'ailleurs, Talma se rappelait avoir rencontré mon père chez Saint-Georges.

Il me tendit la main.

J'avais grande envie de la lui baiser. Avec mes idées de théâtre, Talma était un dieu pour moi, dieu inconnu, c'est vrai, inconnu comme Jupiter l'était à Sémélé, mais dieu qui m'apparaissait le matin, et qui allait se révéler le soir.

Nos deux mains se touchèrent.

O Talma! si tu eusses eu vingt ans de moins, ou que j'eusse eu vingt ans de plus!

Tout l'honneur fut pour moi, Talma! moi, je savais le passé, toi, tu ne pouvais pas deviner l'avenir.

Si on t'avait dit, Talma, que la main que tu venais de toucher écrirait soixante ou quatre-vingts drames dans chacun desquels — toi qui cherchas des rôles toute ta vie — tu eusses trouvé un rôle dont tu eusses fait une merveille, n'est-ce pas que tu n'eusses point laissé partir ainsi le pauvre jeune homme tout rougissant de t'avoir vu, tout fier de t'avoir touché la main?

Mais comment eusses-tu vu en moi, Talma, puisque je n'y voyais pas moi-même?

LXVI

LE BILLET DE SPECTACLE. — LE CAFÉ DU « ROI ». — AUGUSTE LAFARGE. — THÉAULON. — ROCHEFORT. — FERDINAND LANGLÉ. — LES GENS QUI NE DINENT PAS ET CEUX QUI DINENT. — LA PREMIÈRE ENTRÉE DE TALMA. — COMMENT TALMA N'A-T-IL PAS FAIT D'ÉLÈVE? — « SYLLA » ET LA CENSURE. — LA LOGE DE TALMA. — UNE COURSE DE FIACRE, APRÈS MINUIT. — RETOUR A CRÉPY. — M. LEFÈVRE M'EXPLIQUE COMME QUOI UNE MÉCANIQUE, POUR BIEN MARCHER, A BESOIN DE TOUS SES ROUAGES. — JE LUI DONNE MA DÉMISSION DE TROISIÈME CLERC.

Je revins de chez de Leuven serrant mon billet dans ma poche. Avec la possibilité de m'en procurer un autre, je ne l'eusse pas donné pour cinq cents francs!

D'ailleurs, j'étais tout fier d'aller au Théâtre-Français avec un billet signé *Talma*.

Nous déjeunâmes.

De Leuven faisait de grandes difficultés pour venir au spectacle: il avait un rendez-vous avec Scribe, un rendez-vous avec Théaulon, un rendez-vous avec je ne sais plus quelle autre célébrité encore, dans la soirée.

Son père haussa les épaules, et de Leuven n'objecta plus rien. Il fut convenu que nous irions ensemble aux Français; seulement, comme je voulais voir le Musée, le Jardin des Plantes et le Luxembourg, il me donna rendez-vous à sept heures au café du *Roi*.

Le café du *Roi* faisait le coin de la rue de Richelieu et de la rue Saint-Honoré.

Nous aurons à en parler longuement plus tard.

Après le déjeuner, je pris ma course en commençant par le Musée. A six heures, j'avais accompli à pied la tournée du provincial — c'est-à-dire qu'entré dans les Tuileries par la grille de la rue de la Paix, j'avais passé sous la voûte, visité le Musée, suivi les quais, fait le tour extérieur et intérieur de Notre-Dame, fait grimper Martin à son arbre, et, avec mon titre d'étranger, qu'un aveugle ou un malintentionné pouvait seul me contester, j'avais forcé la porte du Luxembourg.

A six heures, je rentrai à l'hôtel, où je retrouvai Paillet. Nous dînâmes fort bien, ma foi! Notre hôte était un homme de conscience, et il nous donna en potage, en filet aux olives, en rosbif et en pommes de terre à la maître d'hôtel, la valeur de deux lièvres et de quatre perdrix que nous absorbions sous d'autres formes.

J'insistai inutilement pour faire venir Paillet aux Français avec nous; Paillet était un ancien second clerc parisien, il avait des amis, ou même encore peut-être des amies d'autrefois à revoir; il refusa l'offre, si pressante qu'elle fût, et je partis pour le café du *Roi*, ne comprenant pas qu'on eût quelque chose de plus pressé à faire que de voir Talma, et, si on l'avait vu, que de le revoir.

J'arrivai au rendez-vous quelques instants avant Adolphe. Paillet avait prévu que j'aurais peut-être à faire quelque dépense indispensable: il avait généreusement tiré trois francs de la bourse commune, et me les avait donnés.

C'étaient vingt francs cinquante centimes qui restaient à la masse.

J'entrai au café du *Roi*, je m'assis à une table; je calculai ce qui pourrait me coûter de moins cher à prendre; je pensai que ce serait un petit verre, et, comme, pour avoir le droit d'attendre, il fallait, à moins d'être un habitué de l'établissement, demander quelque chose, je demandai un verre d'eau-de-vie

Or, jamais je n'ai pu boire une goutte de cette abominable liqueur seulement, forcé de demander, je n'étais pas forcé de boire.

A peine étais-je assis, que je vis un des habitués — et je jugeai que c'était un habitué, attendu que je ne vis absolument rien sur la table devant laquelle il était assis lui-même, — se lever et venir à moi. Je jetai un cri d'étonnement et de joie: c'était Lafarge.

Mais Lafarge ayant fait un pas de plus encore vers la misère; Lafarge avec une redingote luisante aux coudes, un pantalon luisant aux genoux.

— Ah çà! mais je ne me trompe pas, c'est bien vous? me dit-il.

— C'est parfaitement moi. Asseyez-vous donc là.

— Volontiers. Demandez un second petit verre.

— Pour vous?

— Oui.

— Prenez le mien, mon cher. Je ne bois jamais d'eau-de-vie.

— Pourquoi donc en avoir demandé, alors?

— Mais parce que je ne voulais pas attendre Adolphe ici sans demander quelque chose.

— Adolphe va venir?

— Oui. Nous allons ensemble voir *Sylla*.

— Comment! vous allez voir cette ordure-là?

— Une ordure, *Sylla?* Mais c'est un énorme succès!

— Oui, succès de perruque.

— Succès de perruque? répétai-je sans comprendre.

— Sans doute! Otez à Sylla la mèche de Napoléon, et la pièce n'allait pas jusqu'à la fin.

— Mais il me semble cependant que M. de Jouy est un grand poète.

— Pour la province, c'est possible, mon cher; mais, ici, nous sommes à Paris, et nous voyons la chose autrement.

— Si ce n'est pas un grand poète, c'est au moins un homme d'infiniment d'esprit.

— Oui, peut-être avait-il de l'esprit sous l'Empire; mais, vous comprenez, mon cher, l'esprit de 1809 n'est pas l'esprit de 1822.

— Je croyais cependant que l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* avait été fait sous la Restauration.

— Oui, certainement; mais vous vous figurez donc que l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* était de M. de Jouy?

— Sans doute, puisque c'est signé de lui.

— Oh! la belle raison!

— De qui est-ce donc, alors?
— Pardieu! c'est de Merle.
— Qu'est-ce que Merle?
— Tenez, c'est ce monsieur que vous voyez là-bas, avec une grande redingote et un chapeau à larges bords. Il a dix fois l'esprit de M. de Jouy.
— Mais, alors, s'il a dix fois l'esprit de M. de Jouy, pourquoi n'a-t-il pas le quart de sa réputation?
— Ah! parce que, voyez-vous, mon cher, les réputations, vous saurez cela plus tard, ce n'est ni l'esprit ni le talent qui les font, ce sont les coteries.. Demandez donc du sucre; l'eau-de-vie me fait mal, quand je la bois pure. — Garçon! du sucre.
— Mais, si l'eau-de-vie vous fait mal, pourquoi en buvez-vous?
— Que voulez-vous! dit Lafarge, quand on passe sa vie au café, il faut bien boire quelque chose.
— Vous passez donc votre vie au café?
— Mais à peu près: c'est là que je travaille le mieux.
— Au milieu du bruit et des conversations?
— J'y suis habitué. Théaulon travaille comme cela, Francis travaille comme cela, Rochefort travaille comme cela, nous travaillons tous comme cela. — N'est-ce pas, Théaulon?
Un homme de trente à trente-cinq ans qui écrivait avec rapidité, sur papier grand format, quelque chose qui semblait être du dialogue, leva, à cette interpellation, sa tête pâle, rougie aux pommettes, et jeta sur nous un regard bienveillant.
— Oui... Quoi? demanda-t-il. Ah! c'est vous, Lafarge? Bonsoir.
Et il se remit à travailler.
— C'est Théaulon? demandai-je.
— Oui; voilà un homme d'esprit et de facilité! seulement, il gaspille son esprit, il abuse de sa facilité. Savez-vous ce qu'il fait là?
— Non.
— Il fait une comédie en cinq actes, en vers.
— Comment! il fait des vers ici, au café?
— D'abord, ici, mon cher, ce n'est pas un café; c'est une espèce de club littéraire; tous ceux que vous voyez là sont des auteurs ou des journalistes.
— En effet, dis-je à Lafarge, je n'ai jamais vu un café où l'on consomme si peu, et où l'on écrive tant.
— Diable! vous vous formez; c'est presque un mot que vous venez de faire là, savez-vous?
— Eh bien, en faveur du presque-mot que je viens de faire, nommez-moi quelques-uns de ces messieurs.
— Ah! mon cher, ce serait inutile; il faut être Parisien pour connaître certaines réputations toutes parisiennes.
Mais je vous assure, mon cher Auguste, qu'à cet endroit-là, je ne suis pas aussi provincial que vous le croyez.
— Connaissez-vous Rochefort?
— Oui. N'a-t-il pas fait de très jolies chansons, et deux ou trois vaudevilles qui ont eu du succès?
— Justement! Eh bien, c'est ce grand maigre qui joue aux dominos...
— Les deux joueurs sont aussi maigres l'un que l'autre.
— Ah! c'est vrai!... c'est celui dont la figure joue toujours, et ne gagne jamais.
Un *tic* habituel à Rochefort motivait cette plaisanterie de la part de son ami Lafarge.
J'ai dit *motivait*, et non pas *excusait*.
— Et celui qui fait sa partie?
— C'est Ferdinand Langlé.
— Ah! l'amant de la petite Fleuriet?
— L'amant de la petite Fleuriet!... En vérité, vous dites cela comme un Parisien! Qui vous a donc si bien renseigné?
— Parbleu! Adolphe... Mais il me semble qu'il ne vient pas vite.
— Vous êtes donc bien pressé?
— Dame! il me semble que c'est tout naturel : je n'ai jamais vu Talma.
— Eh bien, mon cher, hâtez-vous de le voir.
— Pourquoi cela?
— Parce qu'il *s'avachit* horriblement.
— Comment, il *s'avachit!* Qu'entendez-vous par là?
— Je veux dire qu'il vieillit, qu'il s'encroûte.
— Ah! ça! mais les journaux disent qu'il n'a jamais été plus jeune de talent, qu'il n'a jamais été plus beau de physionomie.
— Vous croyez donc à ce que disent les journaux?
— Dame!
— Vous en ferez un jour, mon cher, du journalisme.
— Eh bien, après?...
— Eh bien, quand vous en ferez, vous verrez comment cela se fait.
— Et?...
— Et vous ne croirez plus à ce que disent les journaux, voilà tout!
En ce moment, la porte s'ouvrit, et Adolphe passa la tête.
— Vite, vite! dit-il; si nous ne nous pressons pas, nous trouverons la toile levée.
— Ah! c'est vous, enfin!
Je m'élançai vers Adolphe.
— Vous oubliez de payer, me dit Lafarge.
— Ah! c'est vrai. — Garçon, combien?
— Un petit verre, quatre sous; six sous de sucre, dix.
Je tirai dix sous de ma poche, et je les jetai sur la table, et puis, allégé de cinquante centimes, je me précipitai hors du café.
— Vous étiez avec Lafarge? me dit Adolphe.
— Oui... Mais qu'a-t-il donc?
— Comment, qu'a-t-il?
— Il m'a dit que M. de Jouy était un crétin, et Talma un Cassandre.
— Pauvre Lafarge! me dit Adolphe; il n'avait peut-être pas dîné.
— Pas dîné! En est-il donc réduit là?
— A peu près.
— Ah! dis-je, voilà qui m'explique bien des choses!... MM. de Jouy et Talma dînent tous les jours, et ce malheureux Lafarge ne peut pas leur pardonner cela.
Hélas! que j'ai vu de critiques depuis, qui, comme Lafarge, ne pouvaient pardonner à ceux qui dînaient.
Moi, j'avais dîné, et même très bien; de sorte que j'avais au moins autant d'indulgence dans l'estomac que de curiosité dans l'esprit.
Nous entrâmes. La salle était comble, quoique la pièce en fût à quelque chose comme sa huitième représentation.
Nous eûmes une peine horrible à nous placer: nos places n'étaient pas numérotées.
Adolphe donna royalement quarante sous à l'ouvreuse, qui se démena si bien, qu'elle nous trouva, au milieu de l'orchestre, un vide où nous nous glissâmes comme deux coins, dont nous avions à peu près la forme et le moelleux.
Il était temps, comme me l'avait dit Adolphe. A peine étions-nous placés, qu'on leva la toile.
Il est étrange, n'est-ce pas, que je vienne parler de *Sylla* au public de 1851.
Qu'est-ce que *Sylla?* va me dire toute une génération.
O Hugo! comme tes vers sur Canaris sont vrais! comme ils me reviennent à la mémoire! comme, malgré moi, ils coulent sous ma plume!

Canaris! Canaris! nous t'avons oublié!
Lorsque sur un héros le temps s'est replié,
Quand ce sublime acteur a fait pleurer ou rire,
Et qu'il a dit le mot que Dieu lui donne à dire,
Quand, venus au hasard des révolutions,
Les grands hommes ont fait leurs grandes actions,
Qu'ils ont jeté leur lustre étincelant ou sombre,
Et qu'ils sont, pas à pas, redescendus dans l'ombre,
Leur nom s'éteint aussi! Tout est vain, tout est vain!
Et jusqu'à ce qu'un jour le poëte divin,
Qui peut créer un monde avec une parole,
Les prenne et leur rallume au front une auréole,
Nul ne se souvient d'eux, et la foule aux cent voix,
Qui, rien qu'en les voyant, hurlait d'aise autrefois,
Hélas! si par hasard devant elle on les nomme,
Interroge et s'étonne, et dit: « Quel est cet homme? »

Non! c'est vrai, M. de Jouy n'était ni un héros, quoiqu'il se fût bravement battu dans l'Inde, ni un grand homme, quoiqu'il eût fait *l'Ermite de la Chaussée-d'Antin* et *Sylla;* mais M. de Jouy était un homme d'esprit, mieux encore, un homme de talent.
C'était ma conviction alors. Trente ans se sont écoulés depuis cette soirée où j'ai vu Talma apparaître à mes yeux sur la scène. Je viens de relire *Sylla*, et c'est mon opinion aujourd'hui.
Sans doute, M. de Jouy avait habilement tiré parti, et de la ressemblance historique, et de la ressemblance physique. L'abdication de *Sylla* rappelait l'abdication de l'empereur; la tête de Talma, le masque de Napoléon. Sans doute, le succès d'enthousiasme qu'obtint l'ouvrage fut là; ses cent représentations eurent leur source là. Mais il y avait quelque chose derrière le masque de l'acteur et l'allusion de la tragédie; il y avait de beaux vers, de grandes situations, un dénoûment audacieux de simplicité.
Je sais bien que souvent les beaux vers d'une époque ne sont pas les beaux vers d'une autre; — on le dit du moins; — mais ce sont de beaux vers de tous les temps, les quatre vers que le poëte met dans la bouche de Roscius, ce Talma des derniers jours de Rome, et qui eût pu voir tomber la république romaine, comme Talma avait vu tomber la république française:

Ah! puisse la nature épargner aux Romains
Ces sublimes esprits au-dessus des humains!
Trop de maux, trop de pleurs attestent le passage
De ces astres brûlants nés du sein de l'orage!

Ce sont de beaux vers encore, les vers que le proscripteur, arrêtant de sa main puissante la proscription qui va toucher César, répond à Ophéla, quand Ophéla lui dit :

Oserais-je, à mon tour, demander à Sylla
Quel pouvoir inconnu, quelle ombre protectrice,
Peut dérober César à sa lente justice ?

SYLLA.

J'ai pesé comme vous ses vices, ses vertus,
Et mon œil dans César voit plus d'un Marius !
Je sais de quel espoir son jeune orgueil s'enivre,
Mais Pompée est vivant, César aussi doit vivre.
Parmi tous ces Romains à mon pouvoir soumis,
Je n'ai plus de rivaux, j'ai besoin d'ennemis,
D'ennemis libres, fiers, dont la seule présence
Atteste mon génie ainsi que ma puissance ;
L'histoire à Marius pourrait m'associer,
César aura vécu pour me justifier !

Quand je vis Talma entrer en scène, je jetai un cri de surprise. Oh ! oui, c'était bien le masque sombre de l'homme que j'avais vu passer dans sa voiture, la tête inclinée sur sa poitrine, huit jours avant Ligny, et que j'avais vu revenir le lendemain de Waterloo.

Beaucoup ont essayé depuis, avec le prestige de l'uniforme vert, de la redingote grise et du petit chapeau, de reproduire cette médaille antique, ce bronze moitié grec, moitié romain ; mais nul, ô Talma ! n'a eu ton œil plein d'éclairs, avec cette calme et sereine physionomie sur laquelle la perte d'un trône et la mort de trente mille hommes n'avaient pu imprimer un regret ni la trace d'un remords.

Qui n'a pas vu Talma ne saurait se figurer ce que c'était que Talma ; c'était la réunion de trois suprêmes qualités, que je n'ai jamais retrouvées depuis dans un même homme : la simplicité, la force et la poésie ; il était impossible d'être plus beau de la vraie beauté d'un acteur, c'est-à-dire de cette beauté qui n'a rien de personnel à l'homme, mais qui change selon le héros qu'il est appelé à représenter ; il est impossible, dis-je, d'être plus beau de cette beauté-là que ne l'était Talma. Mélancolique dans *Oreste*, terrible dans *Néron*, hideux dans *Glocester*, il avait une voix, un regard, des gestes pour chaque personnage.

Les acteurs se plaignent que rien d'eux ne survit à eux-mêmes. O Talma ! j'étais un enfant lorsque, dans cette solennelle soirée où je vous voyais pour la première fois, vous entrâtes en scène, ouvrant du geste cette haie de sénateurs, vos clients ; eh bien, de cette première scène, pas un de vos gestes ne s'est effacé, pas une de vos intonations ne s'est perdue... O Talma ! je vous vois encore à ces quatre vers de Catilina :

Sur d'obscurs criminels qu'épargne ta clémence,
Je me tais ; mais mon zèle éclaire ma prudence ;
Le nom de Clodius sur la liste est omis,
C'est le plus dangereux de tous tes ennemis !

je vous vois encore, Talma ! — et puisse votre grande ombre m'entendre et tressaillir de joie de ne pas être oubliée, — je vous vois encore franchir lentement, le sourire de l'ironie aux lèvres, la distance qui vous séparait de l'accusateur ; je vous vois encore lui poser la main sur l'épaule, et, drapé comme la plus belle statue d'Herculanum et de Pompéi, je vous entends lui dire de cette voix vibrante qui va chercher les fibres les plus secrètes du cœur :

Je n'examine pas si ta haine enhardie
Poursuit dans Clodius l'époux de Valérie ;
Et si Catilina, par cet avis fatal,
Prétend servir ma cause ou punir un rival...

O Talma ! comment cette parole incisive et sonore à la fois n'a-t-elle pas germé dans le cœur de quelques-uns de ceux qui vous entouraient ? C'étaient donc des terres bien ingrates et bien desséchées que celles que cette époque antipoétique, qu'on appelle l'Empire, vous avait laissées à défricher, pour que, vous abattu, il n'ait rien poussé de grand, de large, de touffu, sur cet espace que vous avez, pendant trente ans, foulé avec la sandale romaine ou le cothurne grec ? ou bien, est-ce que l'ombre du génie, dans son absorbante puissance, est mortelle comme celle de l'upas ou du mancenillier ?

Je voudrais pouvoir suivre jusqu'au bout, — et ce serait un hommage rendu à ce prodigieux talent, — je voudrais pouvoir suivre Talma dans le double développement de la création et des détails du rôle de Sylla.

Mais à quoi bon ? qui s'occupe de pareille chose aujourd'hui ? qui s'amuse à chercher dans son souvenir, trente ans après qu'elle est éteinte, l'intonation avec laquelle un grand acteur disait tel vers, tel hémistiche, tel mot ? Qu'importe à M. Guizard, à M. Léon Faucher, au président de la République, de quelle façon Talma répondait à Lænas, envoyé par le peuple romain pour savoir de Sylla le chiffre des condamnés, et lui demandant :

Combien en proscris-tu, Sylla ?

qu'importe à ces messieurs de savoir de quelle façon Talma répondait :

Je ne sais pas !

C'est tout au plus s'ils se souviennent de l'intonation avec laquelle M. le général Cavaignac a prononcé ces quatre mêmes mots, quand on lui a demandé combien il envoyait sans jugement de transportés hors de France.

Et cependant, à l'heure où j'écris, il n'y a que deux ans que le dictateur de 1848 a prononcé ces quatre mots qui méritent bien de tenir dans l'histoire leur place près de ceux de Sylla.

Mais, après avoir été tour à tour simple, grand, magnifique, où Talma était réellement sublime, c'était dans la scène d'abdication.

Cette abdication de Sylla rappelait, il est vrai, celle de Fontainebleau, et, nous le répétons, nous ne doutons pas que, sur la partie vulgaire du public, cette ressemblance entre le dictateur moderne et le dictateur antique n'ait produit un immense effet. C'était l'avis aussi de la censure de 1821, qui coupait ces vers, dans lesquels elle croyait reconnaître tour à tour Bonaparte, premier consul, et Napoléon, empereur.

Voici pour Bonaparte :

... C'était trop pour moi des lauriers de la guerre :
Je voulais une gloire et plus rare et plus chère.
Rome, en proie aux fureurs des partis triomphants,
Mourante sous les coups de ses propres enfants,
Invoquait à la fois mon bras et mon génie :
Je me fis dictateur, je sauvai la patrie !

Voici pour Napoléon :

J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,
Et j'impose silence à tous mes ennemis !
Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire,
J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.

Quand on relit, au bout de dix ans, au bout de vingt ans, au bout de trente ans, les vers qu'a défendus la censure, ou même les pièces qu'elle a supprimées, on est toujours émerveillé de la stupidité des gouvernements, qui, aussitôt qu'une révolution a tranché les sept têtes de cette hydre littéraire, s'empresse de les ramasser et de les recoudre au tronc qui faisait semblant d'être mort, mais qui se gardait bien de mourir. Comme si la censure avait jamais empêché un des ouvrages qu'elle a proscrits d'être joué ! comme si la censure avait pu étouffer *Tartufe*, *Mahomet*, *le Mariage de Figaro*, *Charles IX*, *Pinto*, *Marion Delorme* et *Antony* ! Non, quand une de ces œuvres vivaces est repoussée du théâtre où sa place est marquée, elle attend, debout et calme, que ceux qui l'ont proscrite tombent ou meurent, et, quand ils sont tombés ou morts, quand elle voit ses persécuteurs rouler du trône ou descendre dans la tombe, elle, la fille immortelle et sereine du génie, elle entre, souveraine et géante, dans l'enceinte d'où l'avaient proscrite les nains qui ont disparu, et repousse du pied leur couronne oubliée, qu'elle trouve trop étroite pour sa tête.

La toile tomba au milieu d'immenses bravos.

J'étais étourdi, ébloui, fasciné.

Adolphe me proposa d'aller remercier Talma dans sa loge. Je le suivis à travers cet inextricable dédale de corridors qui se tordent dans l'intérieur du Théâtre Français, et qui aujourd'hui n'ont malheureusement plus de terres australes pour moi.

Jamais client à la porte du véritable Sylla n'a senti battre son cœur de battements plus vifs et plus multipliés que moi à la porte de celui qui venait de le représenter.

De Leuven poussa cette porte. La loge du grand artiste s'ouvrit : elle était pleine d'hommes que je ne connaissais pas, et qui tous avaient un nom ou devaient en avoir un.

C'était Casimir Delavigne, qui achevait les dernières scènes de *l'École des Vieillards* ; c'était Lucien Arnault qui venait de faire jouer son *Regulus* ; c'était Soumet, encore tout fier de

son double succès de *Saül et de Clytemnestre* ; c'était Népomucène Lemercier, ce boudeur paralysé dont le talent était estropié comme le corps, qui, de son côté sain, faisait *Agamemnon, Pinto, Frédégonde*, de son côté malade, *Christophe Colomb, la Panhypocrisiade, Cahin-Caha* ; c'était Delrieu, poursuivant, depuis 1809, la reprise d'*Artaxercès* ; c'était Viennet, dont les tragédies faisaient quinze ou vingt ans du bruit dans les cartons, pour aller vivre, agoniser et mourir en une semaine, pareilles à ce Gordien dont le règne dura deux heures, et le supplice trois jours ; c'était enfin, le héros de la soirée, M. de Jouy, avec sa grande taille, sa belle tête blanchie, ses yeux à la fois spirituels et bienveillants, et, au milieu d'eux tous, Talma avec sa simple robe blanche, dont il venait de dépouiller la pourpre, sa tête, dont il venait d'enlever la couronne, et ses deux mains gracieuses et blanches, avec lesquelles il venait de briser la palme du dictateur.

Je restai à la porte, bien humble, bien rougissant.

— Talma, dit Adolphe, c'est nous qui venons vous remercier.

Talma me chercha des yeux en clignant les paupières.

Il m'aperçut contre la porte.

— Ah ! ah ! dit-il, avancez donc !

Je fis deux pas vers lui.

— Eh bien, dit-il, monsieur le poëte, êtes-vous content ?

— Je suis mieux que cela, monsieur... je suis émerveillé.

— Eh bien, il faut revenir me voir, et me redemander d'autres places

— Hélas ! monsieur Talma, je quitte Paris, demain ou après-demain, au plus tard.

— C'est fâcheux ! vous m'auriez vu dans *Régulus*... Vous savez que j'ai fait mettre au répertoire *Régulus* pour après-demain, Lucien ?

— Oui, je vous remercie, dit Lucien.

— Comment ! vous ne pouvez pas rester jusqu'à après-demain au soir ?

— Impossible ! il faut que je retourne en province.

— Que faites-vous en province ?

— Je n'ose pas vous le dire. Je suis clerc de notaire...

Et je poussai un profond soupir.

— Bah ! dit Talma, il ne faut pas désespérer pour cela ! Corneille était clerc de procureur ! Messieurs, je vous présente un futur Corneille.

Je rougis jusqu'aux yeux.

— Touchez-moi le front, dis-je à Talma, cela me portera bonheur !

Talma me posa la main sur la tête.

— Allons, soit ! dit-il. Alexandre Dumas, je te baptise poëte au nom de Shakspeare, de Corneille et de Schiller !... Retourne en province, rentre dans ton étude, et, si tu as véritablement la vocation, l'ange de la Poésie saura bien aller te chercher où tu seras, t'enlever par les cheveux, comme le prophète Habacuc, et t'apporter là où tu auras affaire.

Je pris la main de Talma, que je cherchai à baiser.

— Allons, allons ! dit-il, ce garçon-là a de l'enthousiasme, on en fera quelque chose.

Et il me secoua cordialement la main.

Je n'avais plus rien à faire là. Une plus longue station dans cette loge pleine de célébrités eût été embarrassante et ridicule ; je fis un signe à Adolphe, et nous sortîmes.

J'aurais volontiers sauté au cou d'Adolphe dans le corridor.

— Oh ! oui, lui dis-je, soyez tranquille, je viendrai à Paris, je vous en réponds !

Nous descendîmes par le petit escalier tournant, condamné aujourd'hui ; nous sortîmes par le corridor noir, nous longeâmes la galerie de Nemours, et nous nous trouvâmes sur la place du Palais-Royal.

— Là, maintenant, dit Adolphe, vous savez votre chemin : la rue Croix-des-Petits-Champs, la rue Coquillière, la rue des Vieux-Augustins. Bonsoir, je vous quitte ; il est tard, et il y a loin d'ici à la rue Pigalle... A propos, vous savez, nous déjeunons à dix heures et nous dînons à cinq.

Et Adolphe tourna le coin de la rue de Richelieu, et disparut.

Il était tard, en effet ; tout était éteint, et quelques rares passants attardés traversaient la place du Palais-Royal.

Quoi qu'en eût dit Adolphe, je ne savais pas du tout mon chemin ; aussi fus-je très embarrassé, quand je me trouvai seul

Puis, il faut bien que je l'avoue, j'étais assez inquiet de me trouver dans les rues de Paris à une heure si avancée ; j'avais entendu raconter une foule d'attaques nocturnes, de vols et d'assassinats, et, avec mes cinquante sous dans ma poche, je tremblais d'être dévalisé.

Il y eut alors dans mon âme un combat entre le courage et la crainte.

La crainte l'emporta

J'appelai un fiacre.

Le fiacre vint à moi, j'ouvris la portière.

— Monsieur sait qu'il est minuit passé ? me dit le cocher.

Parbleu ! si je le sais, répondis-je.

Et tout bas :

— C'est bien pour cela que je prends un fiacre, ajoutai-je.

— Où va notre bourgeois ?

— Rue des Vieux-Augustins, hôtel des *Vieux-Augustins*.

— Hein ?... fit le cocher.

Je répétai.

— Monsieur est bien sûr que c'est là qu'il veut aller ?

— Parbleu !

— En ce cas, en route !

Et, fouettant ses chevaux, en même temps qu'il faisait entendre ce roulement de la langue familier aux cochers, il mit ses chevaux au galop.

Vingt secondes après, il s'arrêta, descendit de son siège, et vint m'ouvrir la portière.

— Eh bien ?... lui demandai-je.

— Eh bien, nous sommes arrivés, notre bourgeois : rue des Vieux-Augustins, hôtel des *Vieux-Augustins*.

Je levai le nez, et reconnus en effet la maison

Je compris alors l'étonnement du cocher en voyant un grand gaillard de vingt ans, qui ne paraissait nullement paralysé, prendre un fiacre à la place du Palais-Royal pour aller rue des Vieux-Augustins.

Mais, comme il eût été trop ridicule d'avouer que j'ignorais la distance qui séparait les deux localités :

— C'est bien, dis-je d'une voix ferme. Combien vous dois-je ?

— Oh ! que vous le savez bien, notre bourgeois !

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— C'est cinquante sous, quoi !

— Cinquante sous ? m'écriai-je désespéré d'avoir fait inutilement une pareille dépense.

— Dame ! notre bourgeois, c'est le tarif.

— Cinquante sous pour venir du Palais-Royal ici ?

— J'ai prévenu monsieur qu'il était minuit passé.

— Tenez, dis-je, voici vos cinquante sous.

— Est-ce qu'il n'y a rien pour boire, notre bourgeois ?

Je fis un mouvement pour étrangler le misérable ; mais il était fort et vigoureux ; je réfléchis que ce serait peut-être lui qui m'étranglerait, et je m'arrêtai. Je sonnai, la porte s'ouvrit, et je rentrai.

J'avais un profond remords d'avoir dilapidé mon argent, surtout en songeant que, Paillet n'eût-il rien dépensé de son côté, il ne nous restait plus que vingt francs cinquante centimes.

Paillet avait été à l'Opéra, et avait dépensé huit francs dix sous.

Il nous restait douze francs.

Nous nous regardâmes avec une certaine inquiétude.

— Ecoute, me dit-il, tu as vu Talma ; moi, j'ai entendu *la Lampe merveilleuse* ; c'est tout ce que tu désirais voir, c'est tout ce que je désirais entendre ; si tu m'en crois, au lieu de partir après-demain, nous partirons demain.

— C'est justement ce que j'allais te proposer.

— Eh bien, ne perdons pas de temps. Il est une heure du matin ; dormons le plus vite possible jusqu'à six heures ; mettons-nous en route à sept, et allons coucher, si nous pouvons, à Nanteuil.

— Bonsoir.

— Bonsoir...

Un quart d'heure après, nous dormions à qui mieux mieux.

Le lendemain, ou plutôt le même jour, à huit heures, nous avions dépassé la Villette ; à trois heures, nous dînions à Dammartin, dans les mêmes conditions que nous y avions déjeuné ; à sept heures, nous soupions à Nanteuil, et le mercredi, à une heure, chargés de deux lièvres et de six perdrix, — résultat des économies que nous avions faites sur notre chasse de la veille et du jour, — nous entrions à Crépy, en donnant nos derniers vingt sous à un pauvre.

Nous nous séparâmes, Paillet et moi à l'entrée de la grande place. Je rentrai chez maître Lefèvre par l'allée, et je montai à ma chambre pour faire un changement de toilette.

Par la fenêtre, j'appelai Pierre, et je lui demandai des nouvelles de M. Lefèvre.

M. Lefèvre était revenu dans la nuit.

Je donnai mon gibier à la cuisinière, je rentrai dans l'étude, et je me glissai à ma place

Mes trois compagnons d'étude étaient chacun à la sienne.

Personne ne me demanda rien. On crut que je venais de faire une de mes excursions habituelles, mais que seulement cette excursion s'était prolongée un peu au delà des limites ordinaires.

Je m'informai si M. Lefèvre avait fait quelque question à mon endroit.

M. Lefèvre avait demandé où j'étais ; ces messieurs lui avaient répondu qu'ils l'ignoraient, et tout s'était borné là.

Je tirai ma besogne de mon pupitre, et je me mis à travailler.

Quelques instants après, M. Lefèvre parut.

Il alla au maître clerc, lui donna quelques instructions,

et rentra dans son cabinet, sans même avoir paru remarquer ma présence, ce qui me fit croire qu'il avait fort remarqué mon absence.

L'heure du dîner arriva. Nous nous mîmes à table ; tout se passa comme d'habitude ; seulement, après le dîner, comme je me levais pour me retirer :

— Monsieur Dumas, me dit M. Lefèvre, je voudrais causer un instant avec vous.

Je compris que l'orage approchait, et je résolus de tenir ferme.

— Volontiers, monsieur, répondis-je.

— J'écoute, monsieur.

— Monsieur Dumas, pour qu'une machine, quelle qu'elle soit, fonctionne régulièrement, il faut qu'aucun de ses rouages ne s'arrête.

— C'est évident, monsieur.

— Eh bien, monsieur Dumas, je ne vous en dis pas davantage ; je suis le mécanicien, vous êtes une des roues de la machine ; voilà deux jours que vous vous êtes arrêté, et voilà par conséquent deux jours que votre coopération individuelle manque au mouvement général.

Je me levai.



Un couteau lui tremblait dans le corps.

Le maître clerc et le saute-ruisseau, qui partageaient avec moi la table du patron, se retirèrent discrètement.

M. Lefèvre m'indiqua une chaise en face de son fauteuil, de l'autre côté de la cheminée.

Je m'assis.

Alors M. Lefèvre releva la tête comme un cheval fait sous la martingale, mouvement qui lui était habituel, croisa sa jambe droite sur sa jambe gauche, secoua cette jambe jusqu'à ce que la pantoufle tombât, prit sa tabatière d'or, y huma une pincée de poudre, la respira majestueusement, puis, avec une voix d'autant plus menaçante qu'elle avait une certaine douceur :

— Monsieur Dumas, dit-il en grattant son pied droit avec sa main gauche, ce qui était son habitude la plus chérie, monsieur Dumas, avez-vous quelques idées de mécanique ?

— Non, en théorie, monsieur ; oui, en pratique.

— Eh bien, cela suffira pour que vous compreniez ma démonstration.

— Très bien, monsieur, lui dis-je.

— Au reste, ajouta M. Lefèvre d'un ton un peu moins dogmatique, l'avertissement n'est que provisoire.

— Vous êtes trop bon, monsieur, je le prends, moi, pour définitif.

— Oh ! alors, fit M. Lefèvre, c'est encore mieux. Il est sept heures du soir, il fait nuit et le temps est mauvais mais vous partirez quand vous voudrez, mon cher Dumas Du moment où vous n'êtes plus ici comme troisième clerc, vous y êtes comme ami, et, en cette qualité, plus de temps vous y resterez, plus vous me ferez plaisir.

Je saluai gracieusement M. Lefèvre, et je me retirai dans ma chambre.

C'était une grande résolution prise ; c'était un grand dessein arrêté ; désormais, mon avenir était à Paris, et j'étais décidé à tout faire au monde pour quitter la province.

Je passai une partie de la nuit à rêver, et, avant de m'endormir, tout mon plan fut fait.

LXVII

JE REVIENS CHEZ MA MÈRE. — LE MOU DE VEAU — PYRAME ET CARTOUCHE. — INTELLIGENCE DU RENARD, PLUS DÉVELOPPÉE QUE CELLE DU CHIEN. — MORT DE CARTOUCHE. — DIFFÉRENTS TRAITS DE GLOUTONNERIE DE PYRAME.

Le lendemain, je fis mon petit paquet, et je partis.

Je n'étais pas sans inquiétude, je ne dirai pas sur la manière dont ma mère allait me recevoir, — pauvre mère! son premier mouvement en me revoyant était toujours la joie, — mais sur la douleur qu'allait lui causer mon renvoi de chez M. Lefèvre.

Aussi, au fur et à mesure que je me rapprochais de Villers-Cotterets, mon pas se ralentissait-il. D'habitude, je mettais deux heures à faire les trois lieues et demie qui séparent Villers-Cotterets de Crépy, attendu que je faisais la dernière lieue en courant; cette fois, ce fut tout le contraire: la dernière lieue fut la plus longue à franchir.

Je revenais en chassant, comme c'était mon habitude encore. Aussi à peine mon chien, à trois cents pas de distance, eut-il flairé la maison, qu'il s'arrêta un instant, leva le nez, et partit comme un trait. Cinq secondes après qu'il eut disparu dans l'allée, je vis paraître ma mère sur le seuil de la porte.

Le courrier qui me précédait lui avait annoncé mon arrivée.

C'était son sourire habituel; toute la tendresse de son cœur s'était épanouie à mon approche, et fleurissait sur son visage.

Je me jetai dans ses bras.

O amour de mère! amour éternellement bon, éternellement dévoué, éternellement fidèle, véritable diamant perdu au milieu de toutes ces pierres fausses dont la jeunesse fait la parure de son bonheur, limpide et pure escarboucle qui brille dans la joie comme dans la douleur, la nuit comme le jour!

Les premiers moments ne furent donc qu'à la joie de nous revoir; puis, enfin, ma mère me demanda comment il se faisait qu'au lieu de revenir le samedi pour passer le dimanche avec elle et partir le lundi, je revinsse le jeudi.

Je n'osai lui raconter la mésaventure qui m'était arrivée.

Je lui dis que, les affaires n'étant pas très nombreuses à l'étude, j'avais obtenu un congé de quelques jours, que je venais passer auprès d'elle.

— Mais, me fit observer ma mère, je te vois avec ta veste et ton pantalon de chasse.

— Oui; eh bien?

— Comment se fait-il que tu n'aies rien dans ta carnassière?

Ce n'était pas mon habitude, en effet, de rentrer la carnassière vide.

— J'étais si pressé de te voir, bonne mère, qu'au lieu de chasser, j'ai suivi la grande route, c'est-à-dire le plus court chemin.

Je mentais.

Si j'eusse avoué la vérité, j'eusse dit: « Hélas! bonne mère, j'étais tellement préoccupé de savoir quel effet produirait sur toi la nouvelle qu'il me reste à t'annoncer, que, dans ma préoccupation, j'ai oublié la chasse, cette passion pour laquelle autrefois j'oubliais tout! »

Mais, en lui disant cela, il fallait dire la nouvelle, et c'était ce que je voulais retarder autant que possible.

Un incident vint me tirer d'embarras, en faisant diversion aux idées qui préoccupaient ma mère en ce moment.

J'entendis hurler mon chien.

Je courus à la porte.

La maison voisine de la nôtre était celle d'un boucher nommé Mauprivez.

A la devanture de l'étal de ce boucher régnait une longue traverse de bois émaillée, de distance en distance, de crocs de fer auxquels on suspendait divers échantillons de viande.

En sautant après un mou de veau, Pyrame s'était pris comme fait une carpe à un hameçon, et était resté suspendu.

Voilà pourquoi Pyrame hurlait, et, on le voit, ce n'était pas sans cause.

Je le saisis à bras-le-corps, je le dépendis, et il se sauva dans l'écurie, la gueule tout ensanglantée.

Si jamais j'écris l'histoire des chiens qui m'ont appartenu Pyrame tiendra une digne place en face de Milord.

Qu'on me permette donc de laisser en suspens l'intérêt qui se rattache naturellement à mon retour, pour m'occuper un peu de Pyrame, lequel, malgré son nom prédestiné aux mésaventures amoureuses, n'a jamais eu, à ma connaissance, que des mésaventures gastronomiques.

Pyrame était un grand chien marron de haute race française, qu'on m'avait donné tout petit avec un renardeau du même âge que lui, et que le garde qui me l'avait donné — c'était le pauvre Choron de la Maison-Neuve — avait fait nourrir par la même mère.

Souvent je m'étais amusé à voir se développer les différents instincts de ces deux animaux, placés dans la cour en face l'un de l'autre, dans deux niches parallèles.

Pendant les trois ou quatre premiers mois, une familiarité presque fraternelle avait régné entre Cartouche et Pyrame; je n'ai pas besoin de dire que Cartouche, c'était le renard, et que Pyrame, c'était le chien.

Je n'ai pas besoin de dire non plus que le nom de Cartouche avait été donné au renard par allusion à ses instincts de vol et de déprédation.

Ce fut Cartouche qui, quoique le plus faible en apparence, commença de déclarer la guerre à Pyrame; cette déclaration de guerre eut lieu à propos de quelques os qui se trouvaient dans la délimitation du territoire de Cartouche, et dont Pyrame tenta subrepticement de s'emparer.

La première fois que Pyrame tenta cette piraterie, Cartouche grogna; la seconde fois, il montra les dents; la troisième fois, il mordit.

Cartouche était d'autant plus excusable qu'il restait éternellement à la chaîne, tandis que Pyrame avait ses heures de liberté. Cartouche, restreint à une promenade très circonscrite, ne pouvait donc, au delà de la longueur de sa chaîne, rendre à Pyrame les mauvais procédés dont Pyrame, abusant de sa liberté, se rendait coupable à son égard.

A propos de cette captivité, je fus à même d'apprécier la supériorité de l'intelligence du renard sur celle du chien. Tous deux étaient gourmands à la troisième puissance, avec cette différence que Pyrame était plus glouton, et Cartouche plus friand.

Quand chacun d'eux tendait sa chaîne dans toute sa longueur, il pouvait atteindre, à la distance de quatre pieds, à peu près, de l'ouverture de leur niche. Mettez dix pouces pour la longueur de la tête de Pyrame, quatre pouces pour le museau pointu de Cartouche, et vous aurez ce résultat, qu'en tendant sa chaîne, Pyrame pouvait atteindre un os à quatre pieds six pouces de sa niche, et Cartouche exécuter la même opération à quatre pieds quatre pouces de la sienne.

Eh bien, si je mettais cet os à six pieds, c'est-à-dire hors de la portée de l'un et de l'autre, Pyrame se contentait de tendre sa chaîne de toute la force de ses robustes épaules; mais, ne pouvant la rompre, il demeurait les yeux sanglants et fixes, la gueule ouverte et baveuse, essayant de temps en temps, par des cris plaintifs, de conjurer la distance, ou, par des secousses désespérées, de briser sa chaîne.

Si on ne lui eût pas ôté l'os, ou si on ne lui eût pas donné, il fût devenu hydrophobe; mais il n'eût jamais, par un moyen ingénieux, amené à lui cette proie qu'il ne pouvait atteindre.

Quant à Cartouche, c'était autre chose. Les premiers essais étaient les mêmes, et par conséquent aussi infructueux que ceux de Pyrame. Mais ensuite il réfléchissait, passait une de ses pattes sur son museau; puis, tout à coup, comme illuminé par une idée subite, il se retournait, ajoutant la longueur de son corps à la longueur de sa chaîne, attirait l'os dans le cercle de sa royauté, à l'aide d'une de ses pattes de derrière, se retournait, prenait l'os, et rentrait dans sa cabane, d'où il ne le rejetait que net et poli comme de l'ivoire.

Pyrame vit dix fois Cartouche opérer cette manœuvre; Pyrame poussait des rugissements de jalousie en écoutant les dents de son camarade crier sur l'os que celui-ci était en train de ronger; mais jamais, je le répète, Pyrame n'eut l'intelligence d'en faire autant que lui, et de se servir de sa patte de derrière, comme d'un croc, pour attirer la pâture placée hors de sa portée.

Dans mille autres cas, l'intelligence de Cartouche était supérieure, comme dans celui-ci à l'intelligence de Pyrame, quoique son éducabilité demeurât toujours inférieure. Mais on sait une chose, c'est que, chez les animaux, comme chez les hommes, l'éducabilité, non seulement n'est pas toujours, mais même n'est presque jamais en harmonie avec l'intelligence.

On me demandera d'où venait cette injustice de tenir continuellement Cartouche à l'attache, tandis que Pyrame avait ses heures de liberté? C'est que Pyrame n'était gourmand que par besoin, tandis que Cartouche était destructeur par instinct. Un jour, il rompit sa chaîne, passa de notre basse-cour dans la basse-cour du voisin Mauprivez. En moins de dix minutes, il avait étranglé dix-sept poules et deux coqs.

Dix-neuf fois homicide! il fut impossible de faire valoir

en sa faveur des circonstances atténuantes : il fut condamné à mort, et exécuté.

Pyrame resta donc seul maître de la place, ce qui, à la honte de son cœur, parut lui faire un sensible plaisir.

Son appétit même sembla augmenter dans la solitude.

Cet appétit, à la maison, était un défaut ; mais, en chasse, c'était un vice. Presque toujours, la première pièce que je lui tuais devant le nez, si c'était une pièce de menu gibier, perdrix, perdreau ou caille, était une pièce perdue. Sa large gueule s'ouvrait, et, grâce à un mouvement rapide d'aspiration, la pièce de gibier disparaissait dans le gosier de Pyrame. Bien rarement arrivais-je assez à temps pour apercevoir, en lui rouvrant la gueule, les dernières plumes de la queue de l'animal disparaissant au fond de son gosier.

Alors, un coup de cravache vigoureusement appliqué sur les reins du coupable le corrigeait pour le reste de la chasse, et il était rare qu'il retombât dans la même faute ; mais, entre une chasse et l'autre, il avait presque toujours eu le temps d'oublier la correction précédente, et c'était une nouvelle dépense de lanières à faire.

Deux autres fois, cependant, les gloutonneries de Pyrame avaient mal tourné pour lui.

Un jour, nous chassions, de Leuven et moi, dans les marais de Pondron. C'était sur un emplacement où l'on avait fait une double récolte dans l'année. La première récolte avait été celle d'un petit taillis d'années. Le propriétaire du terrain, après avoir coupé son taillis, l'avait ébranché, scié et mis en corde.

Puis il s'était occupé de la seconde récolte, qui était celle du foin.

Cette récolte, on était en train de la faire.

Seulement, comme c'était l'heure du déjeuner, les faucheurs avaient déposé leurs faux, les uns ici, les autres là, et déjeunaient auprès d'une petite rivière dans laquelle ils trempaient leur pain dur.

L'un d'eux avait déposé la sienne contre un de ces tas de bois carrés, hauts de deux pieds et demi à peu près, disposés par stère ou demi-stère.

Une bécassine me part ; je la tire et la tue, et elle tombe derrière le tas de bois contre lequel est déposée la faux.

C'était la première pièce que je tuais de la journée, par conséquent celle que Pyrame avait l'habitude de gaspiller.

Aussi, avec une intelligence parfaite, à peine voit-il la bécassine, arrêtée dans son vol, tomber verticalement derrière le tas de bois, qu'il s'élance par-dessus ce tas de bois, pour tomber aussitôt qu'elle, et ne pas perdre de temps.

Comme je savais d'avance que c'était une pièce de gibier perdue, je ne me pressais pas trop d'aller entrevoir, dans les profondeurs du gosier de Pyrame, les plumes de la queue de ma bécassine, lorsque, à mon grand étonnement, je ne vois pas plus reparaître Pyrame que s'il fût tombé dans un gouffre invisible, creusé derrière le tas de bois.

Mon fusil rechargé, je me décidai à approfondir ce mystère.

Pyrame était retombé de l'autre côté du tas de bois, le cou sur la pointe de la faux ; cette pointe, entrée à la droite du pharynx, par la partie antérieure du cou, sortait de quatre pouces par la partie supérieure.

Le malheureux Pyrame n'osait bouger, et perdait tout son sang ; la bécassine, intacte, était à six pouces de son nez.

Nous le soulevâmes, Adolphe et moi, de manière à produire le moins de déchirement possible ; nous le portâmes à la rivière, nous le lavâmes à grande eau ; puis je lui fis une compresse avec mon mouchoir plié en seize, compresse que nous assujettîmes, autour de son cou, avec le foulard d'Adolphe. Ensuite, voyant passer un paysan d'Haramont, conduisant un âne porteur de deux paniers, nous mîmes Pyrame dans un de ces paniers, et nous le fîmes transporter à Haramont, où, le lendemain, je le fis prendre dans une petite voiture.

Pyrame fut huit jours entre la vie et la mort. Pendant un mois, il porta sa tête de côté, comme le prince Tuffiakine. Enfin, six semaines après, il avait repris l'élasticité de ses mouvements, et paraissait avoir complètement oublié cette terrible catastrophe.

Seulement, toutes les fois qu'il apercevait une faux, il faisait un immense détour pour ne pas se trouver en contact avec le dangereux instrument.

Un autre jour, il revint à la maison, le corps troué comme une écumoire. En se promenant seul dans la forêt, il avait pris sa belle, et il avait sauté à la gorge d'un chevreuil ; le chevreuil avait crié ; un garde, qui était à deux cents pas peut-être, était accouru ; mais, avant que le garde eût franchi cette distance de deux cents pas, le chevreuil était à moitié dévoré.

Cependant, en voyant approcher le garde, en entendant ses jurements, Pyrame comprit qu'il allait se passer quelque chose de grave entre lui et cet homme vêtu de bleu. Il prit ses deux jambes de devant à son cou, les deux autres à son derrière, et partit à grande vitesse. Mais, comme dit Vendredi, de robinsonesque mémoire : « Petit plomb à moi courir plus vite que toi ! » Le petit plomb du garde courut plus vite que Pyrame, et Pyrame revint à la maison criblé de *huit*.

On sait l'événement qui lui était arrivé dix minutes après mon retour.

A huit jours de là, il rentra tenant à la gueule un mou de veau.

Un couteau lui tremblait dans le corps.

Derrière lui, un des fils Mauprivez parut.

— Ah çà ! dit-il, ce n'est donc pas assez que votre gueux de Pyrame emporte notre boutique pièce à pièce, il faut qu'il emporte aussi mon couteau ?

Voyant que Pyrame emportait un mou de veau, le fils Mauprivez lui avait lancé le couteau que les bouchers passent d'ordinaire à leur ceinture ; mais, comme le couteau était entré de trois ou quatre pouces dans la cuisse de Pyrame, Pyrame avait emporté la viande et le couteau.

Mauprivez rattrapa son instrument ; mais, quant au mou de veau, il était déjà dévoré.

Juste au moment où, par tous ces méfaits successifs, Pyrame avait encouru, non seulement notre réprobation particulière, mais encore la réprobation générale, une occasion avantageuse s'offrit de m'en défaire.

Comme cette occasion revêtait pour moi toutes les formes du miracle, qu'on me permette de ne pas anticiper sur les événements, et de raconter le miracle à son jour et à son heure.

Occupons-nous, pour le moment, de ce retour inattendu de l'enfant prodigue à la maison maternelle, retour dont Pyrame et Cartouche nous ont épisodiquement écartés.

LXVIII

ESPOIR EN LAFFITTE — ESPOIR DÉÇU. — PROJETS NOUVEAUX. — M. LECORNIER. — COMMENT ET A QUELLES CONDITIONS JE M'ÉTAIS HABILLÉ A NEUF. — BAMPS, TAILLEUR, RUE DU HELDER, 12. — BAMPS A VILLERS-COTTERETS. — JE VISITE AVEC LUI NOTRE PROPRIÉTÉ. — PYRAME SUIT UN BOUCHER. — UN CAPRICE D'ANGLAIS. — JE VENDS PYRAME. — MES PREMIERS CENT FRANCS. — L'EMPLOI QU'ILS ONT. — BAMPS REPART POUR PARIS. — CRÉDIT OUVERT.

Quoique j'eusse répondu à ma mère que mon retour n'était que provisoire, comme disait M. Lefèvre, elle s'était bien doutée, au fond, que ce retour était définitif.

Son doute se changea en certitude, quand elle vit se passer le dimanche, le lundi, le mardi, sans que je parlasse de retourner à Crépy ; mais, pauvre mère ! elle ne me dit pas un mot de cette catastrophe ; il lui en avait tant coûté de se séparer de moi, que, puisque Dieu m'avait renvoyé à elle, elle me rouvrait maternellement sa porte, ses bras et son cœur.

Au reste, j'avais quelque espoir : Adolphe m'avait promis de faire faire pour moi des démarches auprès de M. Laffitte, le banquier ; si M. Laffitte m'accordait une place dans ses bureaux, où l'on était occupé de dix heures à quatre heures, il nous resterait toute la soirée et toute la matinée pour travailler.

D'ailleurs, ne restât-il pas de temps, on en ferait. Le principal était d'être à Paris, l'important était d'allumer notre pauvre chandelle au foyer universel, immense, éblouissant, qui éclairait le monde.

Quinze jours après mon retour de Crépy, je reçus une lettre d'Adolphe. Les demandes avaient échoué, les bureaux de M. Laffitte regorgeaient d'employés ; on parlait de faire une épuration.

Dès lors, je résolus de mettre en pratique, à la première occasion, le projet que j'avais arrêté pendant la dernière nuit d'insomnie que j'avais passée chez Lefèvre.

Ce projet était parfaitement simple, et, par sa simplicité même, il me paraissait propre à réussir.

Je choisissais, dans le portefeuille de mon père, une douzaine de lettres du maréchal Jourdan, du maréchal Victor, du maréchal Sébastiani, de tous les maréchaux qui vivaient encore enfin, et avec lesquels mon père avait été en relations. Je réunissais une petite somme. Je partais pour Paris ; je faisais des démarches auprès de ces anciens amis de mon père ; ils en faisaient de leur côté, et c'était bien le diable si quatre ou cinq maréchaux de France, dont un était minis-

tre de la guerre, n'arrivaient pas, en réunissant leurs influences, à trouver une place de douze cents francs au fils de leur ancien compagnon d'armes.

Mais tout cela, qui a l'air simple et naïf au premier coup d'œil, comme une pastorale de Florian, était d'une exécution assez difficile. La petite somme, si petite qu'elle fût, n'était point aisée à réunir ; d'ailleurs, une dépense que j'avais faite inconsidérément à Crépy vint compliquer la situation.

A Crépy, je m'étais lié avec un jeune homme qui avait habité Paris : on le nommait Lecornier. C'était le frère de cette gracieuse personne dont j'ai consigné le prénom dans un de mes précédents chapitres. — vous vous le rappelez, quoiqu'il n'ait été prononcé qu'une fois, ce charmant nom d'Athénaïs, qui veut dire Athènes, Minerve, Pallas, chose que bien certainement ignorait celle qui le portait.

Donc, honteux d'aller dans le monde aristocratique de Crépy avec mes vieux habits de Villers-Cotterets, j'avais obtenu, comme j'étais absolument de la même taille que Lecornier, qu'il écrivît à son tailleur de me faire un habit, un gilet et un pantalon.

Lecornier avait écrit ; j'avais envoyé mes vingt francs à valoir sur la fourniture, et quinze jours après, le tailleur m'avait expédié les effets avec la facture de cent cinquante-cinq francs, sur laquelle les vingt francs que j'avais envoyés étaient portés en acompte.

Il était convenu que le reste se payerait par vingt francs, et mois par mois.

Le tailleur se nommait Bamps, et logeait rue du Helder, n° 12.

On voit, au chiffre de la fourniture, que, quoique Bamps logeât dans le quartier fashionable, ce n'était ni un Chevreuil ni un Staub ; non, c'était un industriel à prix doux, égaré hors du quartier latin, où il eût dû toujours rester.

Mais, par cela même qu'il faisait de petites affaires, Bamps avait d'autant plus besoin de leur petit produit.

Quelque économie que j'eusse appelée à mon aide, je n'avais pu, le mois suivant, mettre de côté les vingt francs promis.

Ne les ayant pas, je n'avais donc pu les envoyer.

Cette première infraction à notre traité avait inspiré des inquiétudes à Bamps. — Cependant Bamps connaissait Lecornier comme appartenant à une famille, sinon riche, du moins aisée ; Lecornier tenait, avec une exactitude scrupuleuse, ses engagements envers lui ; il devait donc attendre, avant de manifester son souci.

Le second mois arriva. Il y avait même impossibilité de ma part, et, en conséquence, redoublement d'inquiétude de la part de Bamps

Sur ces entrefaites, j'avais quitté Crépy — on sait dans quelles circonstances — et j'étais revenu à Villers-Cotterets.

Cinq ou six jours après mon départ, Bamps, de plus en plus inquiet, avait écrit à Lecornier.

Lecornier avait répondu en indiquant ma nouvelle adresse.

Il en résulta qu'un jour, — vers le commencement du troisième mois depuis la fourniture, — comme je flânais sur le seuil de la porte, une heure sonnant au clocher de la ville, la diligence venant de Paris s'arrêta sur la place, et il en descendit un voyageur qui fit au conducteur deux ou trois questions, s'orienta, et vint droit à moi.

Je devinai une partie de la vérité. Bamps marchait les genoux en dehors comme Duguesclin, et il fallait certainement être homme d'armes ou tailleur pour marcher ainsi.

Je ne m'étais pas trompé · l'inconnu vint droit à moi, et se fit connaître ; c'était Bamps

Il s'agissait de jouer quelque chose comme la scène de don Juan et de M. Dimanche ; ce qui était d'autant plus difficile que je n'avais jamais lu *Don Juan*.

Cependant l'instinct suppléa à l'instruction.

Je reçus Bamps à merveille ; je le présentai à ma mère, à laquelle, par bonheur, j'avais touché quelques mots de cette première dette ; je le fis rafraîchir, et lui proposai de s'asseoir, ou, à son choix, de venir visiter notre propriété.

Dans la situation de Bamps, le choix était fait d'avance : il préféra visiter *notre propriété*.

Maintenant, qu'était-ce que cette propriété dont le lecteur m'a déjà entendu parler, mais qu'il a certainement oubliée ?

Cette propriété, c'était cette maison de M. Harlay dont ma mère payait la rente viagère depuis quelque chose comme quarante ans !

M. Harlay était mort pendant mon séjour chez maître Lefèvre ; mais, comme s'il en eût fait le pari, il était mort le jour anniversaire de sa naissance, lequel terminait triomphalement sa quatre-vingt-dixième année !

Malheureusement, cette mort ne nous avait pas porté un grand profit. Ma mère avait emprunté, sur la maison et le jardin, à peu près la valeur de la maison et du jardin ; de sorte que, par cet héritage, nous n'étions ni plus riches ni plus pauvres ; et même, comme il y avait eu certains droits à payer, je me hasarderai à dire que nous étions plus pauvres, au lieu d'être plus riches.

Mais Bamps ignorait ces détails Je lui proposai donc, comme je l'ai dit, de venir faire un tour dans nos propriétés.

Il accepta. Je détachai Pyrame, et nous sortîmes.

Au bout de cinquante pas, Pyrame nous quitta pour suivre un boucher qui passait avec une moitié de mouton sur son épaule.

Je consigne ce fait qui, tout insignifiant qu'il paraît au premier abord, ne fut pas sans influence sur ma destinée. Car que serait-il arrivé de moi et de Bamps, si ce boucher, nommé Valtat, n'avait point passé, et si Pyrame ne l'avait pas suivi ?

Nous continuâmes notre chemin, sans nous occuper de Pyrame. A tout moment, l'homme coudoie un grand événement sans le voir et sans le sentir.

Nous fûmes bientôt arrivés. La maison de M. Harlay, devenue la nôtre, était située elle-même sur la place de la Fontaine, à deux cents pas, peut-être, de celle que nous habitions.

J'avais pris les clefs : j'ouvris les portes, et nous commençâmes par visiter l'intérieur de la maison.

Il n'était pas propre à inspirer une grande confiance : tout y avait vieilli avec le bonhomme qui venait d'y mourir, lequel se serait bien gardé d'y faire une seule réparation, attendu, disait-il, qu'elle durerait toujours bien autant que lui.

Elle avait duré autant que lui, c'était vrai ; mais, néanmoins, il était temps qu'il mourût.

S'il eût tardé seulement un an ou deux à prendre ce parti, c'était lui qui durait plus que la maison.

L'intérieur de notre pauvre propriété offrait donc l'aspect du plus triste abandon, du plus complet délabrement.

Les parquets étaient défoncés, les papiers déchirés, les carreaux cassés.

Bamps secouait la tête, et, dans son baragouin, moitié alsacien, moitié français :

— Z'èdre en pien maufais édat, disait-il. Ah ! mon Tieu ! mon Tieu !

Bien certainement j'eusse offert à Bamps la maison en échange de sa facture, qu'il n'en aurait pas voulu.

Quand la maison fut visitée :

— Allons voir le jardin maintenant, dis-je à Bamps.

— Il èdre-dil en auzi maufais édat que la maison, le chartin ? demanda-t-il.

— Dame !... tout cela est un peu abandonné ; mais maintenant que c'est à nous.

— Il fa valloir peaucoub d'archent pour endredenir cette fieille gargotte, fit judicieusement observer Bamps.

— Bah ! on en trouvera, répondis-je, si ce n'est pas dans notre poche, ce sera dans celle des autres.

— Pon ! alors, si fous en droufez, dant mieux !

Nous avions traversé la cour, et nous entrions dans le jardin.

C'était au commencement d'avril ; il venait de s'écouler deux ou trois belles journées, — vous savez, de ces journées qui, comme des servantes fidèles, plient le manteau blanc de l'hiver, et déplient la robe verte du printemps.

Or, le jardin, tout abandonné qu'il était comme les appartements, poursuivait son œuvre de vie, en opposition avec l'œuvre de mort de la maison.

La maison vieillissait tous les ans ; tous les ans, le jardin rajeunissait.

On eût dit que les arbres, pour un bal donné par la forêt, s'étaient fait poudrer : pommiers et poiriers en blanc, pêchers et amandiers en rose.

Rien n'était jeune, rien n'était frais, rien n'était vivant comme ce jardin du mort.

Tout se réveillait avec cette nature, qui se réveillait elle-même ; les oiseaux commençaient à chanter, et trois ou quatre papillons, trompés par ces fleurs et par ce premier rayon de soleil, voletaient encore engourdis ; pauvres éphémères, nés le matin, et qui devaient mourir le soir !

— Eh bien, demandai-je à Bamps, que dites-vous du jardin ?

— Ah ! il èdre drès-choli ; c'èdre malheureux qu'il ne zoit bas tans la rue de Rifoli.

— Il y aura pour plus de cent écus de fruits, voyez-vous, dans ce jardin-là.

— Foui, s'il ne fient pas de maufaises chelées !

Nous fîmes le tour du jardin ; puis, lorsque je crus voir que la satisfaction l'emportait sur le doute, je ramenai Bamps à la maison.

Le dîner nous attendait Je crois que le dîner fit passer Bamps de la satisfaction au doute.

— Eh pien, me dit-il, quand il eut pris sa tasse de café et sa goutte de cognac, nous allons un beu barler de nos betides avaires.

— Comment donc, mon cher Bamps ! volontiers.

Ma mère poussa un soupir.

— Foilà, continua Bamps, la vagdure, il èdre de cent cinguante-zingue francs.

— Sur lesquels je vous en ai donné vingt.

— Zur lesquels vous m'en afre tonné fingt : restent cent drende-zingue. Sur ces cent drende-zingue, fous tefiez m'en tonner fingt par mois. Il y a teux mois t'écoulés : cela fait guarande que fous me tevez.

— Quarante juste, mon cher, vous comptez comme Barême.

— Foui, che gompde pien.

La situation devenait embarrassante. En ouvrant le comptoir de ma pauvre mère, et en le grattant jusqu'au dernier sou, on n'y eût certes pas trouvé les quarante francs réclamés. Juste en ce moment-là, la porte s'ouvrit.

— M. Dumas est-il ici ? demanda une voix des plus vulgaires.

— Oui, M. Dumas est ici, répondis-je de mauvaise humeur. Que lui voulez-vous ?

— Ce n'est pas moi qui lui veux.

— Et qui donc, alors ?

— Un Anglais qui est chez M. Cartier.

— Un Anglais ? répétai-je.

— Oui, un Anglais qui est très pressé de vous voir.

C'était bien mon affaire ! si pressé que fut l'Anglais de me voir, il ne l'était pas autant que je l'étais, moi, de quitter Bamps.

— Mon cher Bamps, lui dis-je, je reviens ; attendez-moi. A mon retour, nous finirons nos comptes.

— Refenez vite, il vaut que je rebarte ce soir.

— Soyez tranquille, je ne fais qu'aller et venir.

Je pris ma casquette, et je suivis le garçon d'écurie, qui avait déclaré à ma mère, fort surprise, qu'il avait ordre de ne pas revenir sans moi.

Cartier, chez lequel était l'Anglais qui me faisait demander, était un vieil ami de notre famille, aubergiste à la *Boule d'or*, hôtel situé à l'extrémité est de la ville, sur la route de Soissons. C'était chez lui qu'on prenait les diligences. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que l'Anglais qui me faisait demander fût chez lui ; ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que cet Anglais me fît demander.

Lorsque je parus dans la cuisine, le père Cartier, qui se chauffait, selon son habitude, au coin du feu, s'approcha de moi.

— Viens vite, me dit-il ; je crois que je vais te faire faire une bonne affaire.

— Ah ! ma foi, elle sera la bienvenue, répondis-je; jamais je n'ai eu tant besoin de faire une bonne affaire.

— Alors, suis-moi.

Et Cartier, marchant devant moi, me conduisit à un petit salon où dinaient les voyageurs.

Au moment où nous ouvrîmes la porte, nous entendîmes une voix qui disait avec un accent anglais fortement prononcé :

— Prenez garde ! master le hôte, le *dog* ne pas connaître moi, et sauver lui.

— Ne craignez rien, milord, répondit Cartier, j'amène son maître.

Pour tout aubergiste, un Anglais a droit au titre de milord ; aussi n'épargne-t-on pas ce titre ; il est vrai qu'en général on le fait payer.

— Ah ! entrez, sir, dit l'Anglais, essayant de se soulever en appuyant les deux bras sur les bras de son fauteuil.

Il n'y put réussir.

Ce que voyant, je m'empressai de lui dire :

— Ne vous dérangez pas, monsieur, je vous prie.

— Oh ! je ne dérange pas moâ, dit l'Anglais retombant dans son fauteuil avec un grand soupir.

Le temps qu'il mit à se soulever et à retomber dans son fauteuil avec ce mouvement d'élévation et d'affaissement dont peut donner l'idée une omelette soufflée qui crève, fut employé par moi à jeter vivement les yeux sur lui et autour de lui.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'un blond rouge, avec les cheveux coupés en brosse et les favoris taillés en collier ; il avait un habit bleu à boutons de métal, un gilet chamois, une culotte de casimir gris, avec des guêtres de pareille couleur, comme en portent les grooms.

Il était assis devant la table où il venait de dîner. Cette table offrait les débris d'un repas de six personnes.

Il pouvait peser de trois cents à trois cent cinquante livres.

A terre, assis mélancoliquement le derrière sur le parquet, était Pyrame ; autour de Pyrame gisaient, étincelantes, dix ou douze assiettes récurées avec cette propreté que je lui connaissais à l'endroit des assiettes sales.

Cependant, sur une dernière, restaient quelques reliefs non achevés.

C'étaient ces reliefs non achevés qui devaient être la cause de la mélancolie de Pyrame.

— Venez parler à moâ, monsieur, s'il vos plait, me dit l'Anglais.

Je m'approchai, Pyrame me reconnut, bâilla en signe de reconnaissance, se coucha sur son ventre pour se rapprocher de moi autant que possible, allongeant ses pattes sur le parquet, et son museau sur ses pattes.

— Me voici, monsieur, dis-je à l'Anglais.

— Bien ! fit-il.

Puis, après une pause :

— Le *dog* à vos, il plaît à moâ, dit-il.

— C'est bien de l'honneur pour lui, monsieur.

— Et l'on a dit à moâ que vos consentiriez peut-être à le vendre à moâ, si je vos en priais fort bien.

— Il ne faudra pas m'en prier fort bien, monsieur ; je cherchais à m'en défaire, et, du moment où il vous fait plaisir...

— Oh ! oui, il fait plaisir à moâ !

— Eh bien, prenez-le.

— Oh ! je ne demande pas le *dog* pour rien.

Cartier me poussait le coude.

— Monsieur, lui dis-je, je vous ferai observer que je ne suis pas marchand de chiens ; on m'a donné celui-ci, je vous le donne.

— Oui ; mais il a coûté la nourriture à vos ?

— Oh ! la nourriture d'un chien n'est pas chère.

— N'importe, il est juste que je le paye, le nourriture. Combien y a-t-il de temps que vos avez le *dog* ?

— Deux ans, à peu près.

— Je vos deve son nourriture pendant deux ans

Cartier continuait à me pousser le coude

De mon côté, je commençais à comprendre que la nourriture du chien allait merveilleusement m'aider à payer l'habit du maître.

— Eh bien, soit, dis-je, vous me payerez sa nourriture.

— Estimez la nourriture.

— Que pensez-vous de cinquante francs par an ?

— Oh ! oh !

— Est-ce trop ? demandai-je.

— Au contraire, je trouvé que ce n'être pas assez : le *dog*, il mangé beaucoup.

— Oui, c'est vrai, monsieur, je voulais même vous en prévenir.

— Oh ! je l'ai vu, mais je aimé, moâ, les animals et les gens qui mangé beaucoup ; c'est qu'ils ont un bon estomac, et le bon estomac, il faisé le bon humour.

— Eh bien, alors, vous serez servi à votre guise.

— Vos disé donc que c'été dix napoléons?

— Non, monsieur, j'ai dit cinq napoléons.

Cartier me poussait de plus en plus le coude.

— Ah ! cinq napoléons?... Vos ne voulé pas dix ?

— Non, monsieur, et encore est-ce parce que cinq napoléons me tirent d'un grand embarras dans ce moment-ci

— Volez-vos quinze napoléons? Je trouvé que le *dog*, il valé quinze napoléons.

— Mais non, mais non ; donnez-moi cinq napoléons, et le chien est à vous.

— Comment il appelé lui, le *dog* ?

— Pyrame.

— Pyrame ! fit l'Anglais.

Pyrame ne bougea pas.

— Oh ! continua l'Anglais, comment dites-vos qu'il appelé lui ?

— Je vous ai dit Pyrame.

— Il n'avé pas bougé quand j'ai appelé lui.

— C'est qu'il n'est pas encore habitué à la prononciation.

— Oh ! il habituera lui.

— Cela ne fait pas de doute.

— Vos croyez ?

— J'en suis sûr.

— Bon ! je rends grâce à vos, monsieur ; voilà les cinq napoléons.

J'hésitais à les prendre ; mais il y avait eu, dans l'accent anglais avec lequel avaient été prononcées les dernières paroles, une intonation qui m'avait si cruellement rappelé l'accent allemand de Bamps, que je me décidai.

— Je vous remercie, monsieur, lui dis-je.

— C'est moi qui remercié vos, au contraire, répondit l'Anglais en essayant de se lever de nouveau, tentative qui fut aussi malheureuse que la première.

Je lui fis un signe de la main, tout en saluant ; il retomba dans son fauteuil, et je sortis.

— Ah çà ! demandai-je au père Cartier, comment donc se fait-il que Pyrame soit tombé dans les mains d'un pareil maître ?... Il est né coiffé, ce gaillard-là !

— C'est la chose la plus simple : Valtat m'apportait une moitié d'agneau ; Pyrame a senti la chair fraîche, il a suivi Valtat. Valtat venait ici ; Pyrame est venu ici. L'Anglais descendait de voiture ; il a vu ton chien. On lui a recommandé l'exercice de la chasse ; il m'a demandé si le chien était bon ; je lui ai dit que oui. Il m'a demandé à qui était le chien ; je lui ai dit qu'il était à toi. Il m'a demandé si tu consentirais à le vendre ; je lui ai dit que j'allais t'envoyer chercher, et qu'il s'en informerait à toi-même. Je t'ai envoyé chercher, tu est venu... te voilà. Pyrame est vendu et tu n'en es pas fâché ?

— Ma foi, non ! Le gredin était si voleur, que j'aurais été obligé de le donner ou de lui casser la tête... Il nous ruinait !

Cartier fit un mouvement des épaules, qui voulait dire : « Ce n'est pas difficile ! »

— Puis, passant à un autre ordre d'idées :

— Te voilà donc revenu ? me dit-il.

— Vous le voyez bien.

— Tu t'ennuyais à Crépy.

— Je m'ennuie partout.

— Que veux-tu donc faire ?

— Parbleu ! je veux aller à Paris.

— Et quand pars-tu ?

— Peut-être plus tôt que vous ne croyez.

— Ne pars pas sans me donner ma revanche.

— Soyez tranquille !

Avant de partir pour Crépy, j'avais battu Cartier à plate couture au billard.

— D'ailleurs, repris-je, si je pars, comme je ne partirai que par votre voiture, vous m'arrêterez sur le marchepied.

— C'est dit... Mais, cette fois, ce sera une partie à mort.

— A mort !

— Il faudra que les cinq napoléons restent sur la place.

— Vous savez que je ne joue jamais d'argent, et, quant à mes cinq napoléons, ils ont leur emploi.

— Allons, c'est bien... Adieu.

— Au revoir.

Et je quittai Cartier, avec un engagement pris. On verra où me conduisit cet engagement.

En rentrant à la maison, je trouvai Bamps, qui commençait à s'impatienter. La première voiture allant à Paris passait par Villers-Cotterets à huit heures du soir ; il en était sept.

— Ah ! pon, dit-il, fous foilà !... Che ne gompdais blus sur fous.

— Comment ! dis-je en imitant son jargon, fous ne gompdiez blus sur moi ?

Puissance admirable de l'argent ! je me moquais de Bamps, qui, une heure auparavant, me faisait frissonner de terreur.

Bamps fronça le sourcil.

— Nous tisons dong ? fit-il.

— Nous disons que je vous dois vingt francs par mois ; qu'il y a deux mois écoulés sans payement, et que, par conséquent, je vous dois quarante francs.

— Fous me tevez guarande vrancs.

— Eh bien, mon cher Bamps, les voici !

Et je jetai deux napoléons sur la table, en ayant soin de faire voir les trois autres au fond de ma main.

Ma pauvre mère me regarda avec le plus profond étonnement.

Je la rassurai d'un signe.

Le signe fit cesser la crainte, mais non l'étonnement.

Bamps examina ces deux napoléons, les frotta pour s'assurer qu'ils n'étaient pas faux, et les fit couler l'un après l'autre dans sa poche.

— Fous n'afre pesoin de rien ? demanda-t-il.

— Non, merci, très-cher... D'ailleurs, je compte aller à Paris d'ici à peu de temps.

— Fous satez que je rediens fodre bradigue.

— Soyez tranquille, mon cher Bamps, c'est à la vie, à la mort ! Mais, si vous vouiez partir à huit heures ?...

— Gomment, si je feux bartir ? che grois pien !

— Eh bien, il n'y a pas de temps à perdre.

— Tiable ! tiable !

— Vous savez où s'arrête la voiture ?

— Foui.

— Eh bien, bon voyage.

— Atieu, monsir Toumas ! Atieu, matame Toumas !... Atieu atieu !

Et Bamps, enchanté non seulement d'avoir touché quarante francs, mais encore d'être un peu rassuré sur sa créance, partit, en nous envoyant ses dernières bénédictions, de toute la vitesse de ses petites jambes.

Ma mère lui laissa le temps de refermer les deux portes.

— Mais, malheureux enfant, demanda-t-elle, où donc t'es-tu procuré de l'argent ?

— Ma mère, j'ai vendu Pyrame.

— Combien ?

— Cent francs.

— De sorte qu'il te reste soixante francs ?

— A ton service, bonne mère.

— Je suis bien forcée de les prendre. J'ai deux cents francs à payer demain à l'entreposeur, et je n'en avais là que cent cinquante.

— Les voici... mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est qu'au moment où je ferai mon voyage de Paris, tu me les rendras.

— Et avec quoi ?

— Cela me regarde.

— Allons, soit... En vérité, je commence à croire que le bon Dieu est avec toi.

Sur quoi nous allâmes nous coucher tous les deux, avec cette foi sainte qui ne m'a jamais abandonné.

Cependant, je doute que la foi de ma mère fût, à ce moment-là surtout, aussi robuste que la mienne.

LXIX

MA MÈRE EST OBLIGÉE DE VENDRE SES TERRES ET SA MAISON. — CE QUI NOUS RESTE. — LES PIRANÈSES. — UN ARCHITECTE A DOUZE CENTS FRANCS. — J'ESCOMPTE MON PREMIER BILLET. — GONDON. — COMMENT J'AVAIS FAILLI TRÉPASSER CHEZ LUI. — LES CINQUANTE FRANCS. — CARTIER. — LA PARTIE DE BILLARD. — COMMENT SIX CENTS PETITS VERRES D'ABSINTHE REPRÉSENTENT DOUZE FOIS LE VOYAGE DE PARIS.

Le moment approchait où ma pauvre mère serait bien forcée de prendre une résolution définitive.

Elle avait tant et si bien emprunté sur nos trente arpents de terre, loués à M. Gilbert de Soucy, et sur la maison que venait enfin de nous laisser M. Harlay, que la valeur de ces trente arpents et de la maison se trouvait à peu près absorbée par les emprunts. Il fallait se décider à tout vendre.

Les trente arpents furent vendus à la criée, et rapportèrent trente-trois mille francs.

La maison fut vendue, à l'amiable, douze mille francs, à ce même M. Picot qui m'avait fait faire mes premières armes à la chasse.

En tout quarante-cinq mille francs.

Nos dettes éteintes, les frais payés, il restait à ma mère deux cent cinquante-trois francs.

Comme quelques lecteurs optimistes pourraient croire que c'était de rente, je me hâte de dire que c'était de capital.

Il ne faut pas demander si ma pauvre mère fut triste en voyant un pareil résultat.

Jamais, nous ne nous étions, en réalité, trouvés si près de la misère.

Ma mère tomba dans un découragement profond.

Depuis la mort de mon père, nous avions constamment marché vers l'épuisement successif de toutes nos ressources.

La lutte avait été longue : de 1806 à 1823 ! Elle avait duré dix-sept ans ; mais enfin, nous étions vaincus.

Quant à moi, je ne m'étais jamais senti si gai et si confiant.

Je ne sais ce que j'ai fait de bon, soit dans ce monde, soit dans les autres mondes où j'ai vécu avant de vivre dans celui-ci, mais Dieu a pour moi des faveurs spéciales, et, dans toutes les situations graves où je me suis trouvé, il est venu visiblement à mon secours.

Aussi, mon Dieu ! je confesse bien hautement et bien humblement votre nom en face des croyants comme en face des impies, et je n'ai pas même, en faisant cela, le mérite de la foi, j'ai simplement celui de la vérité.

Car, si vous m'étiez apparu, à cette époque où je vous invoquais, ô mon Dieu ! et si vous m'aviez demandé : « Enfant, dis hardiment ce que tu veux, je n'eusse jamais osé implorer de votre bonté infinie des faveurs que vous m'avez accordées.

Ma mère m'annonça donc que, toutes nos dettes payées, il nous restait deux cent cinquante-trois francs.

— Eh bien, dis-je à ma mère, tu vas me donner les cinquante-trois francs ; je partirai pour Paris, et, cette fois, je te promets de ne revenir que pour t'apporter une bonne nouvelle.

— Fais attention, mon pauvre enfant, dit ma mère, que c'est le cinquième de notre fortune que tu me demandes là.

— Tu te rappelles que tu me dois soixante francs ?

— Oui ; mais tu te rappelles que, lorsque je t'al dit : « Avec quoi te rendrai-je ces soixante francs ? » tu m'as répondu : « Cela me regarde. »

— Eh bien, cela me regarde en effet. — Veux-tu me donner les Piranèses qui sont là-haut dans le grand carton ?

— Qu'est-ce que cela, les Piranèses ?

— Ce sont des grandes gravures noires que mon père a rapportées d'Italie.

— Qu'en feras-tu ?

— J'en ai le placement.

Ma mère haussa les épaules d'un air de doute.

— Fais ce que tu voudras, dit-elle.

Il y avait, parmi les employés du dépôt de mendicité, un architecte nommé Oudet, qui avait la plus grande envie d'avoir nos Piranèses.

Je les lui avais toujours refusées, en lui disant qu'un jour viendrait où je les lui apporterais moi-même.

Le jour était venu.

Seulement, le jour était venu un mauvais jour.

Oudet n'avait pas d'argent.



Le dog à vos, il plaît à moà, dit-il.

C'était concevable. Oudet, comme architecte du château, avait cent francs par mois.

Il est vrai que je n'étais pas bien exigeant pour mes Piranèses, qui valaient bien cinq ou six cents francs ; je ne demandais que cinquante francs.

Oudet offrait de me payer ces cinquante francs en trois mois.

En trois mois !... j'avais bien le temps d'attendre trois mois !

Je sortis de chez Oudet désespéré.

En sortant de chez Oudet, je rencontrai un autre de mes amis, nommé Gondon.

C'était un de mes amis de chasse surtout. Il avait une propriété à trois lieues de Villers-Cotterets, — à Cœuvre, pays de la belle Gabrielle, — et bien souvent nous avions passé là des semaines entières à chasser le jour, et à braconner la nuit..

Chez lui, un soir, j'avais failli mourir de la façon la plus ridicule de la terre.

C'était la veille d'une ouverture. Nous étions partis de Villers-Cotterets, cinq ou six chasseurs, et nous étions venus nous établir chez Gondon, afin d'être à portée de nous mettre en chasse au point du jour.

Or, comme il n'y avait ni assez de chambres ni assez de lits pour tout le monde, on avait transformé le salon en un dortoir, aux quatre angles duquel on avait établi quatre lits, à l'aide de quatre matelas.

Les chandelles éteintes, la fantaisie prit à mes trois compagnons de se battre à coups de traversin.

Comme, je ne sais pourquoi, cette fantaisie ne me tenait pas comme les autres, je déclarai vouloir rester neutre.

Il en résulta qu'après un quart d'heure de combat entre les Autrichiens, les Russes et les Prussiens, — Autrichiens, Russes et Prussiens se firent alliés, et se réunirent pour tomber sur moi, qui représentait la France.

En conséquence on se rua vers mon lit, et l'on se mit à me frapper avec les susdits traversins, comme, avec des fléaux, des batteurs en grange battent une gerbe.

Je tirai mon drap par-dessus ma tête, et j'attendis patiemment que l'orage fût passé, ce qui ne pouvait tarder, à la façon dont ils frappaient.

En effet l'orage se calma.

Un des batteurs se retira, puis un autre.

Mais le troisième, qui était mon cousin Félix Deviolaine, soutenu sans doute par le sentiment de la parenté, continua de frapper malgré la retraite des autres.

Tout à coup, il s'arrêta, et je l'entendis regagner silencieusement son lit.

On eût dit qu'il venait de lui arriver quelque catastrophe dont il voulait dérober la connaissance à la société.

En effet, l'extrémité de son traversin opposée à celle qu'il

tenait entre les mains venait de crever par la violence du coup, et toute la plume s'en était échappée.

Cette plume faisait montagne, juste à l'endroit où le drap qui protégeait ma tête faisait solution de continuité avec le traversin.

— J'ignorais complètement l'événement.

Ne sentant plus frapper, ayant entendu mon dernier adversaire regagner son lit, je sortis doucement la tête, et, comme, depuis dix minutes, j'étouffais peu ou prou, selon que je serrais ou desserrais le drap, je respirai à pleins poumons.

J'avalai gros comme le bras de plumes.

La suffocation fut instantanée, presque complète. Je poussai un cri inarticulé, et me sentant étrangler littéralement, je commençai à me rouler dans la chambre.

Mes compagnons crurent d'abord qu'à mon tour j'étais pris d'une fantaisie chorégraphique, comme ils avaient été pris d'une fantaisie guerrière; mais ils entendirent enfin que les sons strangulés que je rendais portaient avec eux l'expression d'une vive douleur.

Gondon fut convaincu, le premier, qu'il se passait quelque chose de très sérieux entre moi et un accident inconnu, avec lequel j'étais aux prises.

Félix, qui eût pu seul donner l'explication de mes culbutes et de mes sifflements, se tenait coi, et faisait semblant de dormir.

Gondon s'élança dans la cuisine, revint avec une chandelle et éclaira la scène.

Je devais être d'un aspect fort grotesque, car, je dois le dire, l'éclat de rire fut universel.

En effet, si goulûment que j'eusse procédé, je n'avais pas avalé toute la plume et tout le duvet: une partie s'était attachée à mes cheveux crépus, et me donnait un faux air de ressemblance avec Polichinelle.

Ce faux air devenait un air véritable par le degré de rougeur auquel la strangulation que je subissais avait fait monter mon visage.

On jugea qu'il était urgent de me donner de l'eau.

Un de nos compagnons, nommé Labarre, courut en chemise à la pompe, et tira un pot d'eau qu'il m'apporta en riant.

Cette hilarité, au moment où mes tortures arrivaient à leur paroxysme, m'exaspéra. Je pris le pot par l'anse, et j'en lançai le contenu au derrière de Labarre.

L'eau était glacée.

Il résulta de cette température, peu en harmonie avec la chaleur naturelle du sang, de telles gambades et de tels spasmes de la part de l'aspergé, que, malgré toutes mes douleurs, l'envie de rire que j'avais donnée fut retournée. Je fis un effort différent de ceux que j'avais tentés jusque-là, et j'expectorai une portion de la plume et du duvet qui m'obstruaient le pharynx.

Dès ce moment, je fus sauvé.

Néanmoins, je crachai de la plume pendant huit jours, et je toussai pendant un mois.

Je demande pardon de la digression; mais, comme j'avais négligé d'inscrire cet important épisode de ma vie dans son ordre chronologique, on ne trouvera pas extraordinaire que j'aie saisi la première occasion qui s'est présentée de réparer cet oubli.

Je rencontrai donc Gondon en sortant de chez Oudet.

Il tenait cent francs dans sa main.

— Ah! pardieu! mon cher, lui dis-je, puisque vous êtes si riche, vous devriez bien prêter cinquante francs à Oudet.

— Pourquoi faire?

— Pour qu'il m'achète mes Pinarèses.

— Vos Pinarèses?

— Oui, je voulais partir pour Paris. Oudet m'avait offert de m'acheter mes Pinarèses cinquante francs, et maintenant...

— Et maintenant, il ne veut plus?

— Au contraire, il en meurt d'envie; mais il n'a pas le sou, et ne peut me payer que dans trois mois.

— De sorte que ces cinquante francs vous font faute?

— Je crois bien.

— Et que vous voudriez les avoir?

— Parbleu!

— Attendez, peut-être allons-nous arranger cela.

— Oh! mon cher, tâchez

— Il y a un moyen bien simple; je ne puis vous donner les cinquante francs, attendu que j'ai promis cent francs à mon tailleur pour aujourd'hui; mais qu'Oudet me fasse, à moi, un billet des cinquante francs, à trois mois, j'endosserai le billet, et je le donnerai au tailleur comme argent comptant.

Nous montâmes chez Oudet; Oudet fit le billet, et j'emportai l'argent en remerciant Gondon, et surtout Dieu, qui, avec sa bonté infinie, mettait sans cesse sur ma route le moyen de faire un pas de plus.

J'avais conduit Gondon jusque chez son tailleur. A la porte du tailleur, je rencontrai le père Cartier.

— Eh bien, garçon, me dit-il, te reste-t-il, sur la monnaie de ton chien, de quoi payer un petit verre à ton vieil ami?

— Oui, pourvu qu'il me le gagne au billard.

Et je fis sonner mes cinquante francs.

Je me retournai vers Gondon

— Venez donc voir ce qui va se passer, lui dis-je.

— Allez devant; je vous rejoins... Chez Camberlin, n'est-ce pas?

— Chez Camberlin.

Camberlin, c'était le cafetier traditionnel; depuis la découverte du café et l'invention du billard, les Camberlin vendaient café, et tenaient billard de père en fils.

C'était chez Camberlin que mon grand-père allait tous les soirs faire sa partie de domino ou de piquet, jusqu'à ce que sa petite chienne Charmante vînt gratter à la porte, avec ses deux lanternes à la gueule.

C'était chez Camberlin que mon père et M. Deviolaine venaient vider leurs défis d'adresse au jeu, comme, sur un autre tapis vert, ils vidaient leurs défis d'adresse à la chasse.

C'était chez Camberlin, enfin, que, grâce à ces antécédents, j'avais pu, à peu près gratis, quand je perdais, commencer mon éducation de Philibert aîné, sous trois maîtres différents, qui avaient fini par me conduire à une force supérieure.

Ces trois maîtres étaient Cartier, avec lequel j'allais vider une vieille querelle; — Camusat, ce neveu d'Hiraux, qui rhabillait son oncle à la Râpée, quand on le lui expédiait de Villers-Cotterets en caleçon et en chemise; — et un nommé Gaillard, charmant garçon, joueur de première force à tous les jeux, qui, à ma grande satisfaction, avait remplacé, au dépôt de mendicité, M. Miaud, mon ancien rival.

J'étais donc devenu d'une force très supérieure à celle de Cartier; mais, comme il n'en voulait pas convenir, il refusait invariablement les six points qu'invariablement je lui offrais avant de commencer la partie.

Au moment où nous essayions nos queues sur le billard, Gondon entra.

— Que prenez-vous, Gondon? lui dit Cartier. C'est Dumas qui paye.

— Je prends de l'absinthe; j'ai envie de bien dîner aujourd'hui.

— Ma foi, moi aussi, dit Cartier. Et toi?

— Moi, vous savez que j'ai fait un vœu, c'est de ne prendre ni liqueur ni café.

A quel saint et à quelle occasion ai-je fait ce vœu? Je n'en sais rien; mais, ce que je sais, c'est que je l'ai religieusement tenu.

— Nous disons donc deux petits verres d'absinthe, reprit Cartier continuant de goguenarder; tu en as pour tes six sous, garçon. Donne ton acquit.

En province, du moins à Villers-Cotterets, le petit verre d'absinthe coûtait trois sous.

— Mon cher Gondon, dis-je à mon tour, je ne ferai pas d'autre prière que celle de mon oncle, le curé de Béthisy: « Mon Dieu, ne soyez ni pour l'un ni pour l'autre, et vous allez voir un gaillard joliment rossé! » Voulez-vous six points, père Cartier?

— Allons donc! fit dédaigneusement Cartier, en ramenant ma bille sur la jaune.

Nous jouions la russe, c'est-à-dire la partie à cinq billes, et en trente-six points. Je fis six fois la jaune, trois fois à la blouse de droite, trois fois à la blouse de gauche.

— Six fois six: trente-six; première manche. Vos deux petits verres ne valent plus que trois sous, père Cartier.

— Quatre sous tu veux dire.

— Non, attendu que je veux gagner la seconde manche.

— Allons donc!

— Voulez-vous six points?

— Je te les rends, si tu veux.

— J'accepte! Marquez-moi six points, Gondon; j'ai mes projets sur le père Cartier, je veux qu'il contribue à mon voyage de Paris; c'est chez lui qu'on prend les diligences.

A cette seconde manche, Cartier arriva jusqu'à douze.

A trente points, je tombai sur une série, j'en fis seize; c'étaient quarante-six points au lieu de trente-six. Les six points restitués à Cartier, il m'en restait encore quatre que je pouvais lui offrir en retour.

Il les refusa avec sa dignité habituelle.

Mais Cartier était un homme démonté quand il avait perdu la première partie, d'autant plus démonté qu'alors il s'entêtait, et qu'une fois en train, il eût joué ses terres, son hôtel, ses casseroles et jusqu'aux poulets qui tournaient à sa broche.

Brave père Cartier! il vit toujours: à quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans, il est demeuré, entre ses deux enfants, d'une verdeur merveilleuse.

Je ne vais pas une fois à Villers-Cotterets que je ne lui fasse ma visite.

La dernière fois que je le vis, il y a un an à peu près, je lui fis compliment sur sa santé.

— Morbleu ! lui dis-je, mon cher Cartier, vous êtes comme nos chênes, qui, lorsqu'ils ne poussent plus par en haut, poussent par en bas, et qui gagnent en racines ce qu'ils perdent en feuilles. Vous vivrez jusqu'au jour du jugement dernier.

— Oh ! garçon, me dit-il, j'ai été bien malade, tu n'as donc pas su cela ?

— Non, quand ?

— Il y a trois ans et demi.

— Qu'avez-vous donc eu ?

— J'ai eu mal aux dents.

— C'est votre faute, pourquoi avez-vous des dents à votre âge ?

Ce jour-là, pauvre père Cartier ! — je veux parler du jour de notre partie, — ce jour-là, pour me servir d'un terme de joueur, je lui arrachai une fameuse dent.

Nous jouâmes cinq heures de suite, et, toujours doublant, je lui gagnai *six cents petits verres d'absinthe*.

Nous y serions encore, et jugez quel océan d'absinthe Cartier me devrait, si Auguste ne fût venu le chercher.

Auguste était un des fils de Cartier ; son père le craignait beaucoup ; il mit un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence. Je fus généreux comme Alexandre à l'endroit de la famille de Porus.

Je laissai Cartier libre, sans lui demander de gage.

Seulement, nous fîmes nos comptes, Gondon et moi.

Réduits en argent, les six cents petits verres d'absinthe produisaient un total de dix-huit cents sous, c'est-à-dire quatre-vingt-dix francs.

Je pouvais prendre douze fois la voiture de Paris, conducteur payé.

Ma mère avait bien raison de dire :

— Enfant, Dieu est avec toi.

Ma mère était fort inquiète quand je rentrai ; elle savait de quelle folie j'étais capable, quand je m'étais chaussé une idée dans la tête. Ce fut donc avec une certaine inquiétude qu'elle me demanda d'où je venais.

D'ordinaire quand je venais de chez Camberlin, je faisais certaines façons avant de lui avouer. Ma pauvre mère, devinant d'avance quelles passions devaient, un jour, bouillir dans ma tête, ma pauvre mère avait peur que le jeu ne fût une de ces passions-là.

Sur quelques autres points, elle devinait juste; mais sur celui-là, du moins, elle se trompait complètement.

Je lui contai donc ce qui venait d'arriver : comment les Piranéses avaient rapporté leurs cinquante francs, et comment M. Cartier s'était chargé du voyage.

Mais ces bénédictions du ciel portaient leur tristesse avec elles, car c'était notre séparation.

J'avais beau lui dire que cette séparation ne serait que momentanée, et qu'aussitôt que j'aurais une place de quinze cents francs, elle quitterait à son tour Villers-Cotterets, et viendrait me rejoindre ; une place de quinze cents francs, c'était, aux yeux de ma mère, un eldorado fort difficile à découvrir.

LXX

COMMENT J'OBTIENS UNE RECOMMANDATION AUPRÈS DU GÉNÉRAL FOY. — M. DANRÉ DE VOUTY DÉCIDE MA MÈRE A ME LAISSER PARTIR POUR PARIS. — MES ADIEUX. — LAFFITTE ET PERREGAUX. — LES TROIS CHOSES QUE MAITRE MENNESSON M'INVITE A NE POINT OUBLIER. — CONSEILS DE L'ABBÉ GRÉGOIRE ET DISSERTATION AVEC LUI. — JE QUITTE VILLERS-COTTERETS.

Un matin, je dis à ma mère :

— As-tu quelque chose à faire dire à M. Danré ? Je vais à Vouty.

— Que vas-tu faire chez M. Danré ?

— Lui demander une lettre pour le général Foy.

Ma mère leva les yeux au ciel ; elle se demandait d'où me venaient toutes ces pensées qui concouraient à un même but.

M. Danré était cet ancien ami de mon père, qui, ayant eu la main gauche mutilée à la chasse s'était fait conduire chez nous. Là, on se le rappelle, l'ablation du pouce lui avait été très habilement faite par le docteur Lécosse, et, comme ma mère avait eu les plus grands soins de lui pendant toute la durée de la maladie produite par cet accident, il nous portait dans son cœur, ma mère, ma sœur et moi.

C'était donc toujours avec un grand plaisir qu'il me voyait arriver, soit comme messager de maître Mennesson, son notaire, quand j'étais chez maître Mennesson, soit pour mon propre compte.

Cette fois, c'était pour mon propre compte.

Je lui exposai le motif de ma visite.

Lorsque le général Foy s'était mis sur les rangs pour la députation, les électeurs ne voulaient pas le nommer : mais M. Danré avait soutenu sa candidature, et, grâce à l'influence de M. Danré dans le département, le général Foy avait été élu.

On sait l'ascendant que l'illustre patriote avait pris à la Chambre.

Le général Foy n'était pas un orateur éloquent ; c'était bien mieux que cela : c'était un cœur ardent, prêt à se mouvoir au souffle de toutes les nobles passions. Pas une haute question n'a passé devant lui, pendant tout le temps qu'il est resté à la Chambre, qu'il n'ait soutenu cette question, si elle était honorable, qu'il ne l'ait combattue, si elle était douteuse ; il avait à la tribune, des mots terribles, des ripostes de duel, des coups droits, presque toujours mortels à ses adversaires. Au reste, comme tous les hommes de cœur, il usa sa vie à cette lutte, la plus incessante et la plus acharnée de toutes : elle le tua en l'immortalisant.

Le général Foy, en 1823, était à l'apogée de la popularité, et, de ce faite où il était parvenu, il donnait de temps en temps à M. Danré des signes de vie, lesquels prouvaient à l'humble fermier, qui, comme Philoctète, avait fait des souverains, mais, n'avait pas voulu l'être, qu'il lui avait gardé une vive et reconnaissante amitié.

M. Danré ne répugna donc aucunement à me donner la lettre que je lui demandais : elle était des plus pressantes.

Puis, la lettre écrite, signée, cachetée, M. Danré s'informa de mes ressources pécuniaires. Je les lui mis sous les yeux, ainsi que les moyens ingénieux à l'aide desquels j'étais arrivé à ce résultat.

— Ma foi, dit-il, j'avais bien envie de t'offrir ma bourse ; mais, en vérité, ce serait gâter l'ensemble de tes opérations. On n'arrive pas où tu es pour échouer ; tu dois réussir avec tes cinquante francs, et je ne veux pas t'ôter le mérite de tout devoir à toi seul. Va donc en paix et avec courage ! Si tu as absolument besoin de mes services, écris-moi de Paris.

— Ainsi vous avez bon espoir ? dis-je à M. Danré,

— Excellent !

— Venez-vous jeudi à Villers-Cotterets ?

Le jeudi était le jour du marché.

— Oui ; pourquoi cela ?

— Parce que je vous prierais, en ce cas, de faire partager cet espoir à ma mère ; elle a une grande croyance en vous, et, comme chacun s'acharne à lui dire que je ne ferai jamais rien...

— Le fait est que tu n'as pas fait grand'chose, jusqu'à présent !

— Parce qu'on a voulu me pousser dans une voie qui n'était pas la mienne, cher monsieur Danré ; mais vous verrez que, lorsqu'on me laissera faire librement ce à quoi je suis destiné, vous verrez que je deviendrai un grand travailleur.

— Prends garde! je m'y engagerai en ton nom vis-à-vis de ta mère.

— Vous le pouvez, je vous en réponds !

Le surlendemain, comme il était convenu, M. Danré vint à Villers-Cotterets, et vit ma mère. Je guettai son entrée ; je laissai engager la conversation, et j'entrai à mon tour.

Ma mère pleurait, mais paraissait décidée.

En m'apercevant, elle me tendit la main.

— Tu es donc résolu à me quitter ? dit-elle.

— Il le faut, ma mère ; d'ailleurs, sois tranquille, si nous nous quittons cette fois-ci, ce ne sera pas pour longtemps.

— Oui, parce que tu échoueras, et que tu reviendras à Villers-Cotterets.

— Non, ma mère, non ; mais parce que je réussirai au contraire, et que tu viendras à Paris.

— Et quand veux-tu partir ?

— Ecoute, bonne mère, quand une grande résolution est prise, le plus tôt qu'on l'accomplit est le mieux... Demande à M. Danré.

— Oui, demande à Lazarille. Je ne sais pas ce que tu as fait à M. Danré, mais le fait est...

— Parce que M. Danré est un esprit juste, ma mère, qu'il sait que chaque chose, pour acquérir de la valeur, doit se mouvoir dans le milieu qui lui est destiné. Je ferais un mauvais notaire, un mauvais avoué, un mauvais huissier ;

je ferais un exécrable percepteur ! Tu sais bien que trois maîtres d'école se sont usés à me faire aller au delà de la multiplication, et n'ont pas pu y réussir. Eh bien, je crois que je ferai quelque chose de mieux.

— Quoi, malheureux ?

— Ma mère je te jure que je n'en sais rien ; mais tu sais ce que nous a prédit cette diseuse de bonne aventure que tu interrogeais sur moi ?

Ma mère poussa un soupir.

— Qu'a-t-elle prédit ? demanda M. Danré.

— Elle a dit, repris-je, elle a dit : « Je ne puis pas vous dire ce que sera votre fils, madame ; seulement, je le vois, à travers des nuages et des éclairs, comme un voyageur qui traverse de hautes montagnes, arriver à une position où peu d'hommes arrivent. Je ne dirai pas qu'il commande aux peuples, mais je vois qu'il leur parle ; votre fils appartient, sans que je puisse rien indiquer de précis sur sa destinée, à cette classe d'hommes que nous appelons les DOMINATEURS. — Alors, mon fils sera roi, dit en riant ma mère. — Non pas, mais quelque chose de pareil, quelque chose de plus enviable peut-être : tous les rois n'ont pas une couronne sur la tête, et un sceptre à la main. — Tant mieux ! dit ma mère ; je n'ai jamais envié le sort de madame Bonaparte. » J'avais cinq ans, monsieur Danré, j'étais là quand on tira cet horoscope sur moi ; eh bien, je veux donner raison à la bohémienne. Vous savez que les prédictions ne se réalisent pas toujours parce qu'elles devaient se réaliser, mais parce qu'elles ont jeté, dans les esprits de ceux à qui elles ont été faites, une fixité de désirs qui a influé sur les événements, qui a modifié les circonstances, qui les a conduits enfin au but qu'ils ont atteint, parce que ce but leur a été révélé d'avance, tandis que, sans cette révélation, ils seraient passés près de ce but sans l'apercevoir.

— Je vous demande un peu où il va prendre tout ce qu'il dit, s'écria ma mère.

— Eh ! parbleu ! dans sa conviction, dit M. Danré.

— Alors, votre avis, à vous aussi, est qu'il faut qu'il parte ?

— C'est mon avis.

— Mais, le malheureux! vous connaissez ses ressources ?

— Cinquante francs, et sa voiture payée.

— Eh bien ?

— C'est assez, s'il doit réussir, ou si sa destinée le pousse où il dit. Avec un million, il n'atteindra pas où il veut atteindre, si la vocation lui manque.

— Eh bien, qu'il parte donc, puisqu'il le veut absolument.

— Quand partirai-je, ma mère ?

— Quand tu voudras. Cependant, tu nous donneras bien un jour.

— Écoute, ma mère. Je reste encore avec toi toute la journée d'aujourd'hui, de demain et de samedi. Samedi soir, je pars par la voiture de dix heures, j'arrive à cinq heures à Paris... j'ai le temps d'être chez Adolphe avant qu'il soit sorti.

— Ah ! dit ma mère en poussant un soupir, c'est lui qui t'a perdu !

Je m'inquiétai peu du soupir, parce que j'avais la conviction que je tiendrais l'engagement pris, et je commençai la série de mes adieux.

Je n'avais pas revu Adèle depuis son mariage. Je ne voulais pas lui écrire : la lettre pouvait être décachetée par son mari, et la compromettre. Je courus chez notre amie commune, Louise Brézette.

Hélas ! la pauvre enfant, elle était en larmes. Chollet, dont l'éducation forestière était achevée, avait été obligé de retourner chez ses parents, et il avait emporté avec lui tous les premiers rêves d'amour de la jeune fille ; elle était abandonnée et inconsolable ; toute sa vie, elle pleurerait son amant, et porterait le deuil de son amour.

Je lui citai l'exemple d'Ariane, en l'invitant à le suivre, et je crois... je crois qu'elle l'a suivi, et que même j'ai contribué en quelque chose, à le lui faire suivre...

Pauvres et chers enfants ! bons et tendres amis de ma jeunesse ! ma vie est tellement prise maintenant, mes heures m'appartiennent si peu, je suis tellement une chose commune que chacun se partage, que, lorsque, par hasard, je vais là-bas, ou que vous venez ici, je ne puis vous donner tout le temps que vous doivent mon cœur et mes souvenirs ! Mais, quand j'aurai conquis quelques-unes de ces heures de repos à la conquête desquelles Théaulon a passé sa vie, et qu'il n'a jamais conquises, oh ! je vous le promets, ces heures seront à vous, sans conteste et sans partage ! Vous avez assez de souvenirs pour les jeter à pleines mains sur ma vieillesse, et me faire des derniers jours aussi fleuris que l'ont été les premiers !

Puis il y a là-bas des tombes fermées qui m'attirent autant, plus même, que les maisons ouvertes ; des morts qui me parlent plus haut que les vivants.

En sortant de chez Louise, j'entrai chez maître Mennesson ; j'étais resté en assez bons termes avec lui.

Seulement, depuis notre séparation il s'était marié.

Mais je crois que le mariage l'avait rendu plus incrédule encore.

— Ah ! dit-il en m'apercevant, te voilà, toi ?

— Oui. Je viens vous dire adieu.

— Tu pars donc, décidément ?

— Samedi soir.

— Et avec combien pars-tu ?

— Avec cinquante francs.

— Mon cher ami, il y a des gens qui sont partis avec moins que cela, témoin M. Laffitte.

— Eh bien, justement, je compte lui faire une visite, et lui demander une place dans ses bureaux.

— Va, et, si tu trouves une épingle sur son tapis, ne manque pas de la ramasser, et de la mettre sur sa cheminée.

— Et pourquoi ?

— Parce que M. Laffitte, arrivant à Paris plus pauvre encore que toi, alla faire une visite à M. Perregaux, comme tu vas en faire une à M. Laffitte ; il venait lui demander une place dans ses bureaux, comme tu vas lui en demander une dans les siens M. Perregaux n'avait pas de place ; il congédia M. Laffitte, lequel se retirait le nez aussi tristement incliné vers la terre que l'était celui du père Aubry vers la tombe, lorsqu'il aperçut, non pas sur la terre, mais sur le tapis, une épingle. M. Laffitte était un homme d'ordre : M. Laffitte ramassa l'épingle, et vint la poser sur la cheminée, en disant : « Ne faites pas attention, monsieur. » Mais M. Perregaux était un observateur qui fit grande attention, au contraire ; il pensa qu'un jeune homme qui ramassait une épingle à terre serait un homme d'ordre, et, comme M. Laffitte allait sortir : « J'ai réfléchi, monsieur, lui dit-il ; restez. — Mais vous m'avez dit que vous n'aviez pas de place dans vos bureaux ? — S'il n'y en a pas, on vous en fera une. » M. Perregaux fit en effet une place à M. Laffitte... celle de son associé.

— Voilà une bien jolie histoire, cher monsieur Mennesson, et je vous remercie d'avoir bien voulu me la raconter ; mais je doute qu'elle me profite, car je ne suis malheureusement pas un ramasseur d'épingles.

— Eh ! voilà justement ton grand défaut.

— Ou ma grande qualité... nous verrons. En attendant, si vous avez quelque bon conseil à me donner... ?

— Défie-toi des prêtres, déteste les Bourbons, et souviens-toi que le seul état digne d'un grand peuple est l'état républicain.

— Mon cher monsieur Mennesson, en prenant votre recommandation au rebours, je vous dirai : Oui, je suis de votre avis, quant au gouvernement qui convient à un grand peuple, et, en supposant que je sois quelque chose, je suis républicain comme vous. Quant aux Bourbons, je ne les aime ni ne les déteste. J'ai entendu dire qu'ils avaient, dans leur race, un saint roi, un bon roi, et un grand roi : saint Louis, Henri IV et Louis XIV. Seulement, le dernier roi régnant est rentré en France en croupe d'un Cosaque ; voilà, je crois, ce qui gâte, vis-à-vis de la France, l'affaire des Bourbons ; voilà ce qui fait que, le jour où il faudra ma voix pour qu'ils s'en aillent, et mon fusil pour les faire partir, ceux qui les renverront auront une voix et un fusil de plus. Quant à me défier des prêtres, je n'en ai encore connu qu'un seul, l'abbé Grégoire, et, comme celui-là m'a semblé le modèle de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à ce que j'aille me heurter à un mauvais, laissez-moi croire que tous sont bons.

— Va, va, tu reviendras là-dessus.

— C'est possible. En attendant, donnez-moi la main. Je lui demanderai sa bénédiction, à lui.

— Va, et grand bien te fasse !

— Je l'espère.

Je courus chez mon abbé.

— Eh bien, me dit-il, tu nous quittes donc ?

Comme on le voit, le bruit de mon départ s'était déjà répandu partout.

— Oui, monsieur l'abbé, et je viens vous demander de ne pas m'oublier dans vos prières.

— Oh ! mes prières, je crois que c'est la chose dont tu te soucies le moins ?

— Monsieur l'abbé, rappelez-vous le jour de ma première communion.

— Oui, je sais, il a produit sur toi une si profonde impression, que tu as voulu rester dessus, et qu'on ne t'a pas revu à l'église depuis.

— Croyez-vous qu'à la dixième fois, la communion m'eût fait le même effet qu'à la première !

— Eh ! mon Dieu, non, je le sais bien. Malheureusement, on s'habitue à tout en ce monde.

— Eh bien, monsieur l'abbé, mes autres souvenirs eussent effacé celui-là. Il ne faut pas trop s'habituer aux choses saintes, monsieur l'abbé ; l'habitude leur fait perdre, non

seulement de leur grandeur, mais encore de leur efficacité. Qui vous dit qu'un jour, je n'aurai pas besoin de l'Eglise pour quelque grande consolation, comme on a besoin d'une saignée pour quelque grande maladie ?

— Tu as une manière d'arranger les choses, toi...

— Eh ! monsieur l'abbé, vous l'avez dit vous-même, plus d'une fois : il faut traiter les hommes encore moins selon les maladies que selon les tempéraments. Moi, je suis l'impressionnabilité en personne. J'ai le caractère prime-sautier, c'est vous qui l'avez dit. Je ferai toute sorte de fautes, toute sorte de folies, jamais une action mauvaise ni honteuse. Non pas que je sois meilleur qu'un autre, mon Dieu ! mais parce que les actions mauvaises et honteuses sont le résultat de la réflexion et du calcul, et que, quand j'agis, c'est sous l'inspiration du moment ; et cette inspiration est si rapide, que l'action qui en ressort est faite avant que j'aie eu le temps de réfléchir à ses suites, ou de calculer ses résultats.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là ; mais comment, alors, veux-tu qu'on donne des conseils à un caractère de la trempe du tien ?

— Aussi, je ne viens pas vous demander des conseils, cher abbé ; je viens vous demander des prières.

— Des prières ?... Tu n'y crois pas !

— Ah ! pardon, cela, c'est autre chose... Non, je n'y crois pas toujours, c'est vrai ; mais, soyez tranquille, le jour où j'aurai besoin d'y croire, j'y croirai. Eh ! mon Dieu, lorsque j'ai communié, est-ce que je n'avais pas lu, dans Voltaire, que c'était un singulier Dieu que celui qui demande à être digéré ? et dans Pigault-Lebrun, que l'hostie était un pain à cacheter d'une grandeur double du pain à cacheter ordinaire, voilà tout ? Eh bien, cela a-t-il empêché que, lorsque l'hostie a touché mes lèvres, je ne me sois senti pris d'un frissonnement qui a secoué tout mon corps ? cela a-t-il empêché que les larmes n'aient jailli de mes yeux, larmes d'humilité, larmes de reconnaissance, larmes d'amour surtout ? Croyez-vous que Dieu n'aime pas autant un cœur prodigue qui se répand tout entier devant lui, quand il est trop plein, qu'un cœur avare qui ne se livre que goutte à goutte ? Croyez-vous que la prière soit dans les mots de la bouche, ou dans les élans de l'âme ? Croyez-vous que Dieu se fâche de ce que je l'oublie dans les jours ordinaires de la vie, comme on oublie les battements de son cœur, si, à toute douleur et à toute joie, je reviens à Dieu ? Non, monsieur l'abbé, non ; j'ai la confiance que Dieu m'aime, au contraire, et voilà pourquoi je l'oublie, comme on oublie un bon père qu'on est toujours sûr de retrouver.

— Aussi, me répondit l'abbé, peu m'importe que tu oublies Dieu ; mais ce que je ne veux pas, c'est que tu en doutes.

— Oh ! quant à cela, soyez tranquille ; ce n'est pas un chasseur qui a passé des nuits entières dans les bois éclairés par la lune, qui a étudié la nature, depuis l'éléphant jusqu'au ciron, qui a vu se coucher et se lever le soleil, qui a entendu le chant des oiseaux, plaintes le soir, hymne le matin, ce n'est pas cet homme-là qui doutera jamais de Dieu !

— Alors, tout va bien... Maintenant, tu sais, il y a une maxime dans l'Evangile qui n'est pas longue et qui est facile à retenir ; fais-en la base de tes actions et tu ne craindras pas de faillir ; cette maxime, qui devrait être gravée en lettres d'or sur les portes de toutes les villes, sur les portes de toutes les maisons, sur les portes de tous les cœurs, c'est : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Et quand les philosophes, les ergoteurs, les libertins te diront : « Il y a dans Confucius, une maxime qui vaut mieux que celle-là, c'est : *Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît ;* réponds : « Non, elle ne vaut pas mieux ! car elle est fausse dans son application, car on ne peut pas toujours faire ce que l'on voudrait qu'on vous fît, tandis qu'on peut toujours s'abstenir de faire ce que l'on ne voudrait pas qui vous fût fait. » Allons, embrasse-moi, et restons-en là-dessus... Nous ne dirions rien qui vaille mieux.

Et sur ces paroles, nous nous embrassâmes en effet, et je le quittai.

Le surlendemain, après avoir fait ma dernière visite au cimetière, — pieux pèlerinage que ma mère accomplissait presque tous les jours, et dans lequel je l'accompagnai cette fois, — nous nous acheminâmes vers l'hôtel de la *Boule d'or*, où devait me prendre, en passant, la voiture qui m'emmenait à Paris.

A neuf heures et demie, nous entendîmes le bruit des roues ; nous avions encore une demi-heure à rester ensemble, ma mère et moi. Nous nous retirâmes dans une chambre où nous étions seuls, et nous pleurâmes, mais des larmes bien différentes.

Ma mère pleurait dans le doute ; moi, je pleurais dans l'espérance.

Ni l'un ni l'autre de nous ne voyait Dieu ; mais bien certainement, Dieu était là, et Dieu souriait.

LXXI

JE RETROUVE ADOLPHE. — LA PASTORALE DRAMATIQUE. — PREMIÈRES DÉMARCHES. — LE DUC DE BELLUNE. — LE GÉNÉRAL SÉBASTIANI. — SES SECRÉTAIRES ET SES TABATIÈRES — AU QUATRIÈME, LA PETITE PORTE A GAUCHE. — LE GÉNÉRAL, PEINTRE DE BATAILLES.

Je descendis, à cinq heures du matin, rue du Bouloi, n° 9. Cette fois je ne fis pas la même faute que j'avais faite en sortant du Théâtre-Français. Je m'orientai, et, à certains repères, je crus reconnaître le voisinage de la rue des Vieux-Augustins. Je me renseignai près du conducteur, qui me confirma dans ma conviction, me donna mon petit paquet, que je disputai victorieusement à deux ou trois commissionnaires, et j'arrivai vers les cinq heures et demie, à l'hôtel des *Vieux-Augustins.*

Là, j'étais chez moi.

Le garçon me reconnut pour le voyageur aux lièvres et aux perdreaux, et, en l'absence de l'hôte, encore couché, il me conduisit à la chambre que j'avais occupée à l'autre voyage.

Mon premier besoin était le sommeil. Grâce aux émotions du départ, grâce aux rêves éveillés que j'avais faits dans la diligence, j'arrivais éreinté.

Je recommandai au garçon de me réveiller à neuf heures, si, à neuf heures, je n'avais pas donné signe d'existence. Je connaissais mon Adolphe maintenant, et je savais que je n'avais pas besoin de me presser pour le rencontrer chez lui.

Mais, lorsqu'à neuf heures, l'hôte en personne entra dans ma chambre, il me trouva tout levé ; le sommeil ne voulait pas de moi.

C'était un dimanche matin. Sous les Bourbons, Paris était fort triste le dimanche. Des ordonnances très sévères commandaient la fermeture des magasins, et c'était non seulement un crime de lèse-religion, mais encore un crime de lèse-majesté, que de contrevenir à ces ordonnances.

Je risquais donc presque autant d'être arrêté à Paris, à neuf heures du matin, que j'avais risqué de l'être passé minuit.

Je fus content de moi. Grâce à mon instinct de chasseur, je trouvai la rue du Mont-Blanc ; puis la rue Pigalle ; puis, enfin, dans la rue Pigalle, le numéro 14.

M. de Leuven se promenait, comme d'habitude, dans le jardin. C'était au commencement de mai ; il s'amusait à donner à manger un morceau de sucre de rose.

Il se retourna.

— Ah ! c'est vous, me dit-il ; pourquoi a-t-on été si longtemps sans vous voir ?

— Mais parce je suis retourné à Villers-Cotterets.

— Et vous voilà revenu ?

— Vous le voyez. Je viens tenter une dernière fois la fortune... Cette fois, il faut absolument que je vous reste.

— Ah ! quant à cela, vous serez toujours libre de nous rester, mon cher. Nous sommes ici, sauf la communauté des femmes et la présence des poètes, une espèce de république de Platon : une bouche de plus ou de moins dans notre république, il n'y paraît point. Il y a bien encore là-haut quelque mansarde vacante ; ce sera une affaire entre vous et les rats ; mais je vous crois capable de vous défendre. Allez arranger cela avec Adolphe, allez.

M. de Leuven faisait, à cette époque, dans le *Courrier français*, la politique étrangère. Elevé sur les genoux des rois et des reines du Nord, parlant toutes les langues septentrionales, sachant tout ce qu'il est permis à l'homme d'apprendre, cette politique des cours étrangères était presque sa langue maternelle. Aussi, levé à cinq heures tous les jours, il recevait les journaux à six, et, à sept ou huit heures, sa coopération au *Courrier français* était achevée.

En général, quand son père avait fini sa journée, Adolphe n'avait pas commencé la sienne.

Il était encore au lit, ce que je lui pardonnai quand il m'eût assuré qu'il avait travaillé, jusqu'à deux heures du matin, à un petit drame en deux actes, intitulé *la Pauvre Fille.*

On se rappelle cette charmante élégie de Soumet :

J'ai fui le pénible sommeil,
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait la douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh ! pourquoi n'ai-je plus de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau,
Moi, malheureux enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau?

C'était, alors, la grande mode des petits vers. M. Guiraud venait de se faire, avec *les Petits Savoyards*, une réputation presque égale à celle que M. d'Ennery s'est faite depuis avec *la Grâce de Dieu*. Toute la différence est que le Savoyard de M. Guiraud ne demandait qu'un sou, et que le Savoyard de M. d'Ennery en demandait cinq.

Les premières *Odes* d'Hugo paraissaient ; les *Méditations* de Lamartine étaient éditées ; mais c'était là une nourriture bien robuste et bien substantielle pour les estomacs de 1823, nourris avec les restes de Parny, de Bertin et de Millevoye.

Adolphe faisait sa *Pauvre fille* avec Ferdinand Langlé, et, cinq ou six jours encore, ils seraient prêts pour la lecture.

— Quand donc en serai-je là, mon Dieu? pensai-je à part moi.

En attendant, j'interrogeai Adolphe sur la composition du ministère.

Pourquoi sur la composition du ministère, et qu'avais-je à faire avec les ministres?

Parbleu! je voulais savoir ce qu'était le duc de Bellune.

Comme les ministères sont choses fort mortelles, et vite oubliées quand elles sont mortes, on me saura gré de tirer celui-là de sa tombe, et de faire connaître au lecteur ce qu'était le ministère de 1823, lors de mon arrivée à Paris :

Garde des sceaux, — le comte de Peyronnet.

Affaires étrangères, — le vicomte de Montmorency.

Intérieur, — le comte de Cubières.

Guerre, — *le maréchal duc de Bellune.*

Marine, — le marquis de Clermont-Tonnerre.

Finances, — le comte de Villèle.

Ministre de la maison du roi, — M. de Lauriston.

Le duc de Bellune était toujours ministre de la guerre. C'était tout ce qu'il me fallait.

J'ai dit quel intérêt j'avais à ce que le duc de Bellune fût ministre d'un ministère quelconque : j'avais une lettre du duc de Bellune dans laquelle il remerciait mon père d'un service rendu en Italie ; il se mettait à la disposition de mon père, pour le cas où jamais il pourrait lui être bon à quelque chose. Le cas était venu d'être bon au fils, au lieu d'être bon au père. Mais, comme, à cette époque, l'héritage n'était pas encore aboli, comme on ne parlait pas même de l'abolir, je ne doutais pas qu'ayant hérité en droite ligne de la haine de Napoléon, je n'eusse hérité, en droite ligne aussi, de la reconnaissance du duc de Bellune.

Je demandai à de Leuven une plume et de l'encre ; je taillai la plume avec le soin que nécessitait la circonstance, et de ma plus belle écriture, je minutai une pétition ayant pour but de demander une audience au ministre de la guerre.

Je détaillais tous mes droits à cette faveur ; je les appuyais du nom de mon père, que le maréchal ne pouvait avoir oublié ; j'en appelais à l'ancienne amitié qui les avait unis, tout en passant sous silence le service rendu, dont la lettre du maréchal, alors chef d'escadron ou colonel, faisait foi.

Puis tranquille sur ma destinée, je revins à la littérature.

Adolphe me fit cette observation pleine de sens que, si sûr que je fusse de la protection du maréchal Victor, je ne ferais pas mal de jeter d'avance ma ligne ailleurs, dans le cas peu probable, mais, enfin, dans le cas possible d'une déception.

Je répondis à Adolphe qu'à défaut du maréchal Victor, il me restait le maréchal Jourdan et le maréchal Sébastiani.

Quant à ceux-là, il était impossible qu'ils ne fissent pas tout pour moi. J'avais trois ou quatre lettres de Jourdan à mon père qui indiquaient une amitié à la Pythias et Damon. Quant au maréchal Sébastiani, je n'avais qu'une lettre de lui ; mais cette lettre prouvait que, brouillé avec Bonaparte au moment de la campagne d'Egypte, c'était mon père, alors admirablement bien avec le général en chef, qui avait obtenu qu'il fit partie de l'expédition. Que diable ! de pareils services ne s'oublient pas !

J'étais, comme on le voit, bien simple, bien provincial et bien naïf, à cette époque-là. J'ai tort de dire à cette époque-là ; hélas ! je le suis encore autant aujourd'hui, peut-être davantage.

Cependant le doute d'Adolphe m'ébranla. Je me décidai à ne pas attendre la réponse du duc de Bellune pour voir mes autres protecteurs, et j'annonçai à Adolphe que j'allais faire l'acquisition d'un *Almanach des 25,000 adresses*, afin de savoir où ils demeuraient.

— Ne faites pas cette dépense, me dit Adolphe ; je crois qu'il y en a un chez mon père ; je vous le prêterai.

La façon dont Adolphe prononça ces mots : « Ne faites pas cette dépense, » m'irrita.

Il était clair comme le jour qu'il craignait qu'en achetant le susdit almanach, je ne fisse une dépense inutile.

J'en voulus presque à Adolphe d'avoir eu une si mauvaise idée des hommes.

Pour lui donner un démenti, dès le lendemain matin, je me présentai chez le maréchal Jourdan.

Je m'annonçai sous le nom d'Alexandre Dumas.

J'eus un succès d'étonnement. Le maréchal se figura sans doute que la nouvelle qu'on lui avait annoncée, quinze ans auparavant, n'était pas vraie, et que mon père était toujours vivant.

Mais, quand il m'eut aperçu, sa physionomie changea complètement ; il se rappelait bien qu'il avait existé autrefois un général Alexandre Dumas avec lequel il avait été en relation, mais il n'avait jamais entendu dire qu'il eût un fils.

Malgré tout ce que je pus faire pour constater mon identité il me congédia, au bout de dix minutes, assez peu convaincu de mon existence.

Ce brave maréchal était plus fort que saint Thomas : il voyait et ne croyait pas.

C'était un triste début. Je me rappelai la manière dont Adolphe avait dit, en m'invitant à ne pas acheter un *Almanach des 25,000 adresses :* « Ne faites pas cette dépense. »

Est-ce que, par hasard, ce serait le scepticisme d'Adolphe qui aurait raison?

Je me faisais ces réflexions décourageantes en me rendant du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Honoré, c'est-à-dire de chez le maréchal Jourdan chez le maréchal Sébastiani.

Je me nommai, comme j'avais fait chez le maréchal Jourdan ; à mon nom, la porte s'ouvrit. Je crus un instant avoir hérité d'Ali-Baba le fameux « Sésame, ouvre-toi ! »

Le *général* était dans son cabinet de travail. — Je souligne général, attendu que c'est par erreur que, jusqu'ici, j'ai appelé le fameux ministre des affaires étrangères de Louis-Philippe le *maréchal ;* — le comte Sébastiani n'était encore que général, lors de la visite que je lui fis.

Le général était donc dans son cabinet : — aux quatre angles de ce cabinet, comme aux quatre angles d'un almanach sont les quatre points cardinaux, ou les quatre vents, étaient quatre secrétaires.

Ces quatre secrétaires écrivaient sous sa dictée.

C'était trois de moins que César, mais c'était deux de plus que Napoléon.

Chacun de ces secrétaires avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et son canif, une tabatière d'or qu'il présentait tout ouverte au général, chaque fois qu'en se promenant celui-ci s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce d'une main que son arrière-cousin Napoléon eût enviée pour la blancheur et la coquetterie, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et, comme le Malade imaginaire, se remettait à arpenter la chambre, tantôt en long, tantôt en large.

Ma visite fut courte. Quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu disposé à devenir porte-tabatière.

Je rentrai à mon hôtel de la rue des Vieux-Augustins, un peu désappointé. Les deux premiers hommes auxquels je m'étais adressé avaient soufflé sur mes rêves d'or et les avaient ternis.

En outre, quoique vingt-quatre heures fussent écoulées, quoique j'eusse donné on ne peut plus exactement mon adresse, je n'avais pas encore reçu de réponse du duc de Bellune.

Je repris mon *Almanach des 25,000 adresses*, commençant à me féliciter de ne pas avoir consacré cinq francs à son acquisition. — Comme on le voit, j'allais vite en désillusion ; ma confiance joyeuse avait disparu ; j'éprouvais ce serrement de cœur qui va toujours croissant, au fur et à mesure que le rêve d'or fait place à la réalité. — Je feuilletais donc purement et simplement le livre au hasard, regardant machinalement, lisant sans comprendre, quand, tout à coup, je vis un nom que j'avais entendu prononcer par ma mère, et, chaque fois, avec un si grand éloge, que toute ma confiance me revint.

Ce nom, c'était celui du général Verdier, qui avait servi sous mon père, en Egypte.

— Allons, allons, dis-je, le nombre trois plaît aux dieux ; peut-être que mon troisième protecteur, protecteur inconnu, providentiel, fera plus pour moi que les deux autres ; ce qui, au reste, ne sera pas bien difficile, puisque les autres n'ont rien fait du tout.

Le général Verdier demeurait rue du Faubourg-Montmartre, nº 6.

Dix minutes après, je tenais ce court dialogue avec le concierge de la maison :

— Le général Verdier, s'il vous plaît ?

— Au quatrième, la petite porte à gauche.

Je fis répéter le concierge ; je croyais avoir mal entendu.

Le maréchal Jourdan et le général Sébastiani habitaient de magnifiques hôtels, faubourg Saint-Germain et faubourg Saint-Honoré ; on entrait dans ces hôtels par des portes comme celles de Gaza ! Pourquoi donc le général Verdier demeurait-il rue du Faubourg-Montmartre, au quatrième, et pourquoi entrait-on chez lui par une petite porte ?

Le concierge répéta, j'avais parfaitement entendu.

— Pardieu ! dis-je en grimpant l'escalier, voilà qui ne ressemble ni aux laquais du maréchal Jourdan, ni aux suisses du général Sébastiani ! *Le général Verdier, au quatrième, la petite porte à gauche*, voilà un homme qui doit se souvenir de mon père !

J'arrivai au quatrième ; je trouvai une petite porte ; à cette porte, pendait un modeste cordonnet vert.

Je sonnai avec un battement de cœur dont je n'étais pas le maître. Cette troisième épreuve allait décider de mon opinion sur les hommes.

Des pas s'approchèrent, la porte s'ouvrit.

Celui qui ouvrait la porte était un homme d'une soixantaine d'années, coiffé d'une casquette bordée d'astrakan, vêtu d'une veste verte à brandebourgs et d'un pantalon à pied de molleton blanc.

Il tenait à la main une palette chargée de couleurs, et, sous le pouce, qui passait à travers cette palette, maintenait un pinceau.

Je regardai les autres portes.

— Pardon, monsieur, lui dis-je ; mais je crois m'être trompé...

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda l'homme à la palette.

— Présenter mes hommages au général Verdier.

— En ce cas, entrez ; c'est ici.

J'entrai, et, après avoir traversé un petit carré servant d'antichambre, je me trouvai dans un atelier.

— Vous permettez, monsieur ? dit le peintre en se remettant à un tableau de bataille dans la confection duquel je l'avais interrompu.

— Sans doute ; seulement, auriez-vous la bonté, monsieur, de m'indiquer où je trouverai le général ?

Le peintre se retourna.

— Le général ! quel général ?

— Le général Verdier.

— Pardieu ! c'est moi.

— Vous ?

— J'arrêtai mon regard sur lui avec un air de surprise si marquée, qu'il se mit à rire.

— Cela vous étonne de me voir si mal manier le pinceau, dit-il, après avoir entendu dire peut-être que je maniais assez bien le sabre ? Que voulez-vous ! j'ai la main tracassière, et il faut toujours que je l'occupe à quelque chose... Maintenant, voyons, comme, évidemment, d'après la question que vous venez de me faire, vous n'avez rien à dire au peintre, que voulez-vous au général ?

— Je suis le fils de votre ancien compagnon d'armes en Egypte, le général Dumas.

Il se retourna vivement de mon côté, me regarda fixement ; puis, après un moment de silence :

— C'est sacredieu vrai ! dit-il, et vous êtes tout son portrait.

— En même temps, deux larmes lui vinrent aux yeux, et, jetant son pinceau, il me tendit une main que j'eus plus envie de baiser que de serrer.

— Ah ! vous vous le rappelez donc, vous ?

— Si je me le rappelle ! je le crois bien : le plus brave et le plus bel homme de l'armée ! C'est lui qui était moulé, mon cher ; quel modèle pour un peintre !

— Oui, c'est vrai, je me le rappelle parfaitement.

— Et qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon ? Car, si j'ai bonne mémoire, vous demeuriez avec madame votre mère, dans je ne sais quel village.

— C'est vrai, général ; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres.

— Deux chansons dont je sais l'air, dit-il.

— Alors, continuai-je, je suis venu à Paris, dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour, comme elle m'a nourri jusqu'à présent...

— C'est bien fait ! Mais, mon pauvre enfant, une place si petite qu'elle soit, n'est pas chose facile à obtenir par le temps qui court, surtout pour le fils d'un général républicain. Ah ! si tu étais le fils d'un émigré ou d'un chouan ; si seulement ton pauvre père avait servi dans l'armée russe ou autrichienne, je ne dis pas ; tu aurais des chances.

— Diable ! général, vous m'effrayez ! Et moi qui avais compté sur votre protection.

— Hein ? fit-il.

Je répétai ma phrase mot pour mot, quoique avec un peu moins d'assurance.

— Ma protection !

Il sourit tristement et secoua la tête.

— Mon pauvre garçon, dit-il, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner, et encore, tu ne seras jamais un grand artiste, si tu ne surpasses pas ton maître. Ma protection ! Eh bien, je te suis reconnaissant, de ce mot-là, parole d'honneur ! car il n'y a peut-être que toi au monde qui puisse me la demander. Flatteur, va !

— Pardon, général, je ne comprends pas bien.

— Mais est-ce que ces gredins-là ne m'ont pas mis à la retraite, à propos de je ne sais quelle conspiration avec Dermoncourt ! De sorte que, vois-tu, je fais des tableaux ; et, si tu veux en faire, voici une palette, des pinceaux et une toile de trente-six.

— Merci, général, je n'ai jamais été plus loin que les yeux ; vous voyez que l'apprentissage serait trop long, et ma mère ni moi ne pouvons attendre.

— Dame ! que veux-tu, mon pauvre ami ! tu connais le proverbe : « La plus belle fille du monde... » Ah ! pardon, pardon ; et puis, je me trompe, j'ai encore la moitié de ma bourse, je n'y pensais pas ; il est vrai qu'elle n'en vaut guère la peine.

Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me le rappelle, deux pièces d'or et une quarantaine de francs en argent.

— Tiens, dit-il, c'est le reste de mon trimestre.

— Je vous remercie, général ; je suis à peu près aussi riche que vous.

C'était moi qui avais à mon tour les larmes aux yeux.

— Je vous remercie ; mais vous me guiderez au moins sur les démarches qui me restent à faire.

— Tu as donc déjà fait des démarches ?

— Oui, je me suis mis en course ce matin.

— Ah ! ah ! Et tu as vu ?

— J'ai vu le général Jourdan et le général Sébastiani.

— Peuh !... Eh bien ?

— Eh bien, maréchal, peuh !...

— Et puis après ?

— Et puis après, j'ai écrit hier au ministre de la guerre.

— A Bellune ?

— Oui.

— Et t'a-t-il répondu ?

— Pas encore ; mais il me répondra, je l'espère.

Le général, tout en glaçant une figure de cosaque, fit une grimace qui pouvait se traduire par ces mots : « Si tu ne comptes que là-dessus... »

— J'ai encore, ajoutai-je en répondant à sa pensée, j'ai encore une recommandation pour le général Foy, député de mon département.

— Eh bien, mon cher enfant, comme je crois que, si tu as du temps à perdre, tu n'as point d'argent à dépenser, je te conseille de ne pas attendre la réponse du ministre. C'est demain mardi : il y a Chambre ; mais présente-toi de bon matin chez le général Foy ; tu le trouveras au travail, car c'est un piocheur comme moi, celui-là ; seulement, il fait de meilleure besogne. Sois tranquille, il te recevra bien.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Je l'espérais, car j'ai une lettre.

— Oui, il te recevra bien, pour la lettre je n'en doute pas, mais surtout il te recevra bien pour ton père, quoiqu'il ne l'ait pas connu personnellement. Maintenant, veux-tu dîner avec moi ? Nous causerons Egypte. Il y faisait chaud !

— Volontiers, général. A quelle heure dînez-vous ?

— A six heures... Maintenant, va faire un tour sur les boulevards, tandis que j'achèverai mon Cosaque, et reviens à six heures.

Je pris congé du général Verdier, et je descendis ses quatre étages, je dois le dire avec un cœur plus léger que je ne les avais montés.

LXXII

« RÉGULUS ». — TALMA ET LA PIÈCE. — LE GÉNÉRAL FOY. — LA LETTRE DE RECOMMANDATION ET L'INTERROGATOIRE. — RÉPONSE DU DUC DE BELLUNE. — J'OBTIENS UNE PLACE D'EXPÉDITIONNAIRE SURNUMÉRAIRE CHEZ M. LE DUC D'ORLÉANS. — VOYAGE A VILLERS-COTTERETS POUR ANNONCER LA GRANDE NOUVELLE A MA MÈRE. — LE Nº 9. — JE GAGNE UN EXTRAIT A LA LOTERIE.

Les choses et les hommes commençaient à m'apparaître sous leur véritable point de vue, et le monde, que m'avait caché jusqu'à cette heure le brouillard de l'illusion, commençait à m'apparaître sous son véritable jour, tel que Dieu et le diable l'ont fait, brodé de bon et de mauvais, taché de pire.

J'allai conter tout cela à Adolphe.

— Continuez, me dit-il ; si votre histoire finit comme elle a débuté, vous pourrez en faire beaucoup mieux qu'un vaudeville : vous pourrez en faire une comédie.

Au reste, Adolphe s'était occupé de moi. On jouait *Régulus*, le soir, au Théâtre-Français : il avait demandé à Lucien Arnault deux stalles d'orchestre, et me les avait gardées ; seulement, ce soir-là, il n'avait pas le temps de venir avec moi : *la Pauvre Fille* réclamait tous ses soins.

Je fus presque content de cette impossibilité : je pourrais ainsi rendre au général Verdier le spectacle en échange de son repas.

Je le trouvai à six heures, m'attendant chez lui ; je lui montrai mes deux billets, et lui fis ma proposition.

— Ah ! ma foi, dit-il, ce n'est pas de refus ; je ne me donne pas souvent le luxe du spectacle, et surtout de Talma... Tu connais donc des poëtes, toi ?

— Oui, je connais M. Arnault.

— Très bien !

— Et puis je vous avouerai, général, que je désire rester à Paris surtout pour faire de la littérature.

— Bah ! vraiment ?

— Oui, général

— Écoute, tu m'as demandé des conseils ?...

— Sans doute.

— Eh bien, ne compte pas trop sur la littérature pour te nourrir ; tu m'as l'air d'avoir un bon appétit ; or, avec la littérature, il pourrait t'arriver de rester plus d'une fois sur ta faim. En tout cas, ces jours-là, tu viendras me trouver : le peintre partagera ses croûtes avec le poëte. *Ut pictura poesis !* Je n'ai pas besoin de t'expliquer cela, car tu sais le latin, je présume ?

— Un peu, général.

— C'est beaucoup plus que moi. — Allons dîner.

— Nous ne dînons donc pas chez vous ?

— Est-ce que tu crois que je suis assez riche, avec ma demi-solde, pour avoir une cuisinière et un ménage ? Non pas, non pas ! Je dîne au Palais-Royal, à quarante sous ; aujourd'hui, nous ferons un *extra*, et j'en aurai pour six francs. Tu vois que tu ne me coûtes pas cher, et que tu ne dois pas avoir de remords.

Nous nous rendîmes au Palais-Royal, où nous dînâmes, ma foi, très bien pour nos six francs, ou plutôt pour les six francs du général Verdier.

Puis nous allâmes prendre notre place à *Regulus*.

J'avais la mémoire pleine de *Sylla* ; je voyais entrer le sombre dictateur aux cheveux aplatis, à la tête couronnée, au front creusé par l'inquiétude ; sa parole était lente, presque solennelle ; son regard — celui du lynx ou de l'hyène — s'abritait sous sa paupière clignotante comme celle des animaux qui ont l'habitude de veiller pendant la nuit et de voir dans l'obscurité.

C'était ainsi que j'attendais Talma.

Il entra, le pas rapide, la tête haute et la parole brève, ainsi qu'il convient au général d'un peuple libre et d'une nation conquérante ; il entra, enfin, tel que Régulus devait entrer. Plus de toge, plus de pourpre, plus de couronne : la simple tunique, serrée par la ceinture de fer, sans autre manteau que celui du soldat.

Voilà ce qu'il y avait d'admirable chez Talma, c'est que, dans sa personnalité, toujours celle du héros qu'il était appelé à représenter, il construisait un monde, il rebâtissait une époque. Oui, Talma, oui, vous étiez bien, cette fois, l'homme de la guerre punique, le collègue de Duillius, ce triomphateur à qui ses contemporains, ignorants encore de ces titres et de ces honneurs avec lesquels on récompense les défenseurs de la patrie, donnèrent un joueur de flûte pour suivre ses pas en tout lieu, et une colonne rostrale pour planter devant sa maison ; oui, vous étiez bien le consul qui, en abordant en Afrique, eut à combattre des monstres avant de combattre des hommes, et qui essaya des machines de guerre destinées à démanteler les murailles de Carthage en écrasant un boa de cent coudées ; vous étiez bien cet homme à qui deux victoires donnèrent deux cents villes, et qui refusait toute paix à Carthage, tant que Carthage, la reine de la Méditerranée, la suzeraine de l'Océan, qui avait côtoyé l'Afrique au sud jusqu'au delà de l'équateur, qui s'était égarée au nord jusqu'aux îles Cassitérides, tant que Carthage conserverait un vaisseau armé.

O Carthaginois ! peuple de marchands, d'avocats et de sénateurs, vous étiez perdus, cette fois ; et la race marchande l'emportait sur la race guerrière, les spéculateurs sur les soldats, les Hannon sur les Barca ; vous alliez consentir à tout ce qu'exigerait Régulus, s'il ne s'était pas trouvé à Carthage un Lacédémonien, un mercenaire, un Xanthippe, lequel déclara que Carthage avait encore assez de ressources pour résister, et demanda le commandement en chef des armées. Le commandement lui fut accordé. C'était un Grec. Il attira les Romains en plaine, les enfonça avec sa cavalerie, et les fit écraser par ses éléphants. — Ce fut alors, ô Régulus-Talma ! que vous fîtes votre entrée dans Carthage, mais comme vaincu, mais comme prisonnier !

Certes, Lucien Arnault n'avait pas pressé ce magnifique sujet républicain au point d'en tirer tout le jus dramatique qu'il renfermait ; certes, il n'avait pas ressuscité cette Rome patiente et infatigable comme les bœufs qui traînent la charrue ; certes, il n'avait pas fait revivre la Carthage commerçante avec ses armées de condottieri recrutées parmi ces vigoureux Liguriens que Strabon nous montre, dans les montagnes de Gênes, brisant les rochers et portant d'énormes fardeaux ; parmi ces habiles frondeurs qui venaient des îles Baléares, qui arrêtaient, avec leurs pierres, le cerf dans sa course, l'aigle dans son vol ; parmi ces Ibériens si sobres et si robustes, qu'ils semblaient insensibles à la faim et à la fatigue, quand ils marchaient au combat avec leur sayon rouge et leur épée à deux tranchants ; enfin, parmi ces Numides que nous combattons encore aujourd'hui à Constantine, à Djidjelli, cavaliers terribles, centaures maigres et ardents comme leurs coursiers.

Non, alors, — et cependant l'époque n'est pas éloignée, — non, la poésie n'était pas là ; et vous aviez pris de ce grand sujet, mon cher Lucien, ce qu'il vous était permis d'en prendre, c'est-à-dire, non pas la peinture d'un peuple, mais le dévouement d'un homme.

Talma était magnifique plaidant, devant le sénat romain, le refus de la paix, qui est sa condamnation à mort : Talma était splendide dans ce dernier cri qui, pendant deux cents ans, resta suspendu comme une menace sur la ville de Didon : « A Carthage ! à Carthage ! »

Je rentrai chez moi, cette seconde fois, plus émerveillé encore que la première ; seulement, comme je connaissais mon chemin, je fis l'économie d'un fiacre.

D'ailleurs, c'était à peu près le chemin du général Verdier pour s'en aller au faubourg Montmartre ; il me déposa, en me serrant la main et en me souhaitant bonne chance, au coin de la rue Coquillière.

Le lendemain, à dix heures, je me présentai chez le général Foy. Il demeurait rue du Mont-Blanc, nº 64. Je fus introduit dans son cabinet, et le trouvai travaillant à son *Histoire de la Péninsule*.

Au moment où j'entrai, il écrivait debout, sur une de ces tables qui se lèvent ou s'abaissent à volonté.

Autour de lui, sur les chaises, sur les fauteuils, sur le parquet, étaient épars, dans une confusion apparente, des discours, des épreuves, des cartes géographiques et des livres ouverts.

En entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, le général se retourna.

Le général Foy devait être, à cette époque, un homme de quarante-huit à cinquante ans, maigre, plutôt petit que grand, aux cheveux rares et grisonnants, au front bombé, au nez aquilin, au teint bilieux.

Il portait la tête haute, avait la parole brève et le geste dominateur.

On m'annonça.

— M. Alexandre Dumas ? répéta-t-il après le domestique. Faites entrer.

J'apparus tout tremblant.

— C'est vous qui êtes M. Alexandre Dumas ? me demanda-t-il.

— Oui, général.

— Seriez-vous le fils du général Dumas qui commandait l'armée des Alpes ?

— Oui, général.

— On m'a dit que Bonaparte avait été bien injuste pour lui, et que cette injustice s'était étendue à sa veuve?
— Il nous a laissés dans la misère.
— Puis-je vous être bon à quelque chose?
— Je vous avoue, général, que vous êtes à peu près mon seul espoir.
— Comment cela?
— Veuillez d'abord prendre connaissance de cette lettre de M. Danré.
— Ah! ce cher Danré!... Vous le connaissez?
— C'était un ami intime de mon père.
— En effet, il habite à une lieue de Villers-Cotterets, où est mort le général Dumas... Et que fait-il, ce cher Danré?
— Mais il est heureux et fier d'avoir été pour quelque chose dans votre élection, général.
— Pour quelque chose? Dites pour tout! fit-il en décachetant la lettre. Savez-vous, continua-t-il tenant la lettre ouverte sans la lire, savez-vous qu'il a répondu de moi aux électeurs corps pour corps, honneur pour honneur?... Ils ne voulaient pas me nommer! J'espère que son entêtement ne lui a pas valu trop de reproches. — Voyons ce qu'il me dit.
Il se mit à lire.
— Oh! oh! il vous recommande à moi avec instance; il vous aime donc bien?
— Mais à peu près comme il aimerait son fils, général.
— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.
— Oh! pas à grand'chose!
— Bah! vous savez bien un peu de mathématiques?
— Non, général.
— Vous avez, au moins, quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique?
Il s'arrêtait entre chaque mot, et, à chaque mot, je sentais une nouvelle rougeur me monter au visage, et la sueur ruisseler de mon front en gouttes de plus en plus pressées
C'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.
— Non, général, répondis-je en balbutiant, je ne sais rien de tout cela.
— Vous avez fait votre droit, au moins?
— Non, général.
— Vous savez le latin, le grec?
— Le latin, un peu; le grec, pas du tout.
— Parlez-vous quelque langue vivante?
— L'italien.
— Vous entendez-vous en comptabilité?
— Pas le moins du monde.
J'étais au supplice, et lui-même souffrait visiblement pour moi.
— Oh! général, m'écriai-je avec un accent qui parut l'impressionner beaucoup, mon éducation est complètement manquée, et, chose honteuse! c'est aujourd'hui, c'est de ce moment que je m'en aperçois... Oh! mais je la referai, je vous en donne ma parole, et, un jour, je répondrai: « Oui, » à toutes les questions auxquelles je viens de répondre: « Non ».
— Mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre?
— Rien! rien! rien, général! répondis-je écrasé par le sentiment de mon impuissance.
Le général me regarda avec une profonde commisération.
— Et cependant, dit-il, je ne veux pas vous abandonner.
— Non, général, car vous ne m'abandonneriez pas seul: Je suis un ignorant, un paresseux, c'est vrai; mais ma mère, qui compte sur moi, ma mère, à qui j'ai promis que je trouverais une place, ma mère ne doit pas être punie de mon ignorance et de ma paresse.
— Donnez-moi votre adresse, dit le général, je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous... Tenez, là, à ce bureau.
Il me tendit la plume dont il venait de se servir.
Je la pris; je la regardai, toute mouillée qu'elle était encore, puis, secouant la tête, je la lui rendis.
— Eh bien?...
— Non, lui dis-je, général, je n'écrirai pas avec votre plume; ce serait une profanation.
Il sourit.
— Que vous êtes enfant! dit-il. Tenez, en voilà une neuve.
— Merci.
J'écrivis. Le général me regardait faire.
A peine eus-je écrit mon nom, qu'il frappa dans ses deux mains.
— Nous sommes sauvés! dit-il.
— Pourquoi cela?
— Vous avez une belle écriture.
Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine; je n'avais plus la force de porter ma honte.
Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais!
Ce brevet d'incapacité, oh! il était bien à moi!
Une belle écriture! je pouvais donc arriver un jour à être expéditionnaire. C'était mon avenir! Je me serais volontiers fait couper le bras droit.
Le général Foy continua, sans trop s'occuper de ce qui se passait en moi:

— Ecoutez, me dit-il, je dîne aujourd'hui au Palais-Royal; je parlerai de vous au duc d'Orléans; je lui dirai qu'il faut qu'il vous prenne dans ses bureaux, vous, fils d'un général républicain. Mettez-vous là...
Il m'indiqua un bureau libre.
— Faites une pétition, et écrivez-la du mieux que vous pourrez.
J'obéis.
Lorsque j'eus fini, le général Foy prit ma pétition, la lut, traça quelques lignes en marge. Son écriture jurait près de la mienne, et m'humiliait cruellement!
Puis il plia la pétition, la mit dans sa poche, et, me tendant la main en signe d'adieu, il m'invita à revenir le lendemain déjeuner avec lui.
Je rentrai à l'hôtel de la rue des Vieux-Augustins, et j'y trouvai une lettre timbrée du ministère de la guerre.
Jusqu'à présent, la somme du bien et du mal s'était répartie sur moi d'une manière assez impartiale.
La lettre que j'allais décacheter devait définitivement faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté.
Le ministre me répondait que, n'ayant pas le temps de me recevoir, il m'invitait à lui exposer par écrit ce que j'avais à lui dire. Décidément, le plateau du mal l'emportait.
Je lui répondis que l'audience que je lui demandais n'avait d'autre but que de lui remettre l'original d'une lettre de remercîment qu'il avait autrefois écrite à mon père, son général en chef, mais que, ne pouvant avoir l'honneur de le voir, je me contentais de lui en envoyer la copie.
Pauvre maréchal! je le revis depuis; il fut, alors, aussi affectueux pour moi qu'il avait été insouciant dans la circonstance que je viens de dire; et, aujourd'hui, son fils et son petit-fils sont de mes bons amis.
Je m'acheminai le lendemain, de bon matin, comme la chose m'avait été recommandée, vers l'hôtel du général Foy, redevenu mon seul espoir.
Le général était à son travail, comme la veille.
Il m'accueillit avec une figure riante, qui me parut de bon augure.
— Eh bien, me dit-il, notre affaire est faite.
Je le regardai tout abasourdi.
— Comment cela? lui demandai-je.
— Oui, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans comme surnuméraire, à douze cents francs. Ce n'est pas grand'chose; mais à vous maintenant de travailler.
— C'est une fortune!... Et quand serai-je installé?
— Lundi prochain, si vous voulez.
— Lundi prochain?
— Oui, c'est convenu avec votre chef de bureau.
— Comment se nomme-t-il?
— M. Oudard... Vous vous présenterez à lui de ma part.
— Oh! général, je ne puis croire à mon bonheur.
Le général me regarda avec une expression de bonté inexprimable.
Cela me rappela que je ne l'avais pas même remercié.
Je lui sautai au cou et l'embrassai.
Il se mit à rire.
— Il y a chez vous un fonds excellent, me dit-il; mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis: étudiez!
— Oh! oui, général, je vais vivre de mon écriture; mais je vous promets qu'un jour, je vivrai de ma plume.
— Voyons, prenez-la, votre plume, et écrivez à votre mère.
— Non, général, non; je veux lui annoncer cette bonne nouvelle de vive voix. C'est aujourd'hui mardi; je pars ce soir; je passe avec elle les journées de mercredi, jeudi, vendredi et samedi; je reviens ici dans la nuit de samedi à dimanche, et, lundi, j'entre dans mon bureau.
— Mais vous allez vous ruiner en voitures!
— Bah! j'ai compte ouvert chez l'entrepreneur de diligences.
Et je lui racontai comment le père Cartier me devait onze voyages.
— Maintenant, demandai-je au général, que dirai-je de votre part à M. Danré?
— Ma foi, dites-lui que nous avons déjeuné ensemble, et que je me porte bien.
On apportait une table ronde toute servie.
— Un second couvert, dit le général.
— En vérité, général, vous me rendez honteux...
— Avez-vous déjeuné?
— Non, mais...
— A table! à table!... Il faut que je sois à midi à la Chambre.
Nous déjeunâmes tête à tête. Le général me parla de mes projets à venir; je lui exposai tous mes plans littéraires; il me regardait, il m'écoutait avec ce sourire bienveillant des grands cœurs, et il avait l'air de dire: « Rêves d'or! folles espérances! nuages empourprés, mais fugitifs, qui glissez sur le ciel de la jeunesse, ne disparaissez pas trop vite du firmament d'azur de mon protégé! »
Cher et bon général! âme loyale! noble cœur! vous êtes mort, hélas! avant que ces rêves se fussent réalisés; vous

êtes mort sans savoir qu'ils se réaliseraient un jour ; vous êtes mort, et la reconnaissance et la douleur m'ont inspiré, au bord de cette tombe où vous descendiez avant l'âge, je ne dirai pas les premiers bons vers que j'ai faits, — ce serait peut-être bien ambitieux, — mais les premiers vers de moi qui vaillent la peine d'être cités.

Voici ceux que je me rappelle ; j'ai complètement oublié les autres :

Ainsi de notre vieille gloire
Chaque jour emporte un débris !
Chaque jour enrichit l'histoire
Des grands noms qui nous sont repris !
Et, chaque jour, pleurant sur la nouvelle tombe
D'un héros généreux dans sa course arrêté,
Chacun de nous se dit, épouvanté :
« Encore une pierre qui tombe
Du temple de la Liberté !... »

Je ne fis qu'un bond de la rue du Mont-Blanc à la rue Pigalle. J'avais à annoncer à Adolphe la réalisation de toutes mes espérances. J'étais donc sûr, enfin, de rester à Paris. La carrière tant ambitionnée s'ouvrait devant moi, immense, sans limites. Dieu avait fait de son côté tout ce qu'il devait faire ; il m'avait, avec la lampe d'Aladin, lâché dans le jardin des fées. Le reste dépendait de moi.

Jamais homme n'a vu, je crois, ses désirs plus complétement satisfaits, ses espérances plus entièrement comblées. Napoléon n'était pas plus fier et plus heureux que moi le jour où, ayant épousé Marie-Louise, il put répéter trois fois dans la même journée : « Mon pauvre oncle Louis XVI ! »

Adolphe partageait bien sincèrement mon bonheur. M. de Leuven, pour n'en pas perdre l'habitude, raillait doucement mon enthousiasme. Madame de Leuven, la plus parfaite des femmes, était joyeuse d'avance de la joie qu'allait éprouver ma mère.

Tous trois voulaient me retenir à dîner avec eux ; mais j'avais réfléchi qu'une diligence partait à quatre heures et demie, et qu'ainsi je pourrais arriver à une heure du matin.

Chose étrange ! j'étais aussi pressé de retourner à Villers-Cotterets que je l'avais été de venir à Paris.

Il est vrai que je n'y retournais pas pour longtemps.

A une heure, j'arrivai à Villers-Cotterets.

Une seule chose gâtait ma joie : c'est que tout le monde était couché ; c'est que personne ne passait dans les rues sombres ; c'est que je ne pouvais pas crier par la portière de la diligence : « Me voici ! mais pour trois jours seulement ; je retourne à Paris, et j'y reste ».

Oh ! la fable du roi Midas, comme elle devenait pour moi une incontestable réalité !

En arrivant chez Cartier, je sautai de la diligence à terre sans songer à utiliser le marchepied. Une fois à terre, je pris ma course en criant à Auguste :

— C'est moi ! c'est moi, Auguste ! Mets le prix de ma place sur le compte de ton père.

En cinq minutes, je fus à la maison. J'avais, pour mes rentrées nocturnes, une certaine façon d'ouvrir la porte qui m'était toute particulière ; j'en usai, et j'entrai dans la chambre de ma mère, qui venait de se coucher depuis une heure à peine, en criant :

— Victoire, bonne mère ! victoire !

Ma pauvre mère se dressa debout tout ébouriffée sur son lit ; elle était loin de croire à un si prochain retour, et, le cas donné de ce prochain retour, à une si complète réussite.

Il fallut bien qu'elle y crût, quand, après l'avoir embrassée, elle me vit sauter par la chambre en continuant de crier : « Victoire ! »

Je lui contai tout : Jourdan et ses laquais, Sébastiani et ses secrétaires, Verdier et ses tableaux, le duc de Bellune refusant de me recevoir, et le général Foy me recevant deux fois.

Et ma mère me faisait répéter sans cesse, ne pouvant croire qu'en trois jours, moi, pauvre enfant, sans appui, sans connaissances, sans soutien, j'eusse ainsi, par la persistance de ma volonté, changé moi-même, et à tout jamais, la face de ma destinée.

Enfin, le moment arriva où je n'eus plus rien à lui dire, et où le sommeil parla à son tour. J'allai retrouver mon lit à peine refroidi, et, quand je me réveillai, c'est moi qui me demandai si j'avais bien quitté Villers-Cotterets pendant trois jours, et si je n'avais pas fait un rêve.

Je sautai à bas de mon lit, je m'habillai, j'embrassai ma mère, et, tout courant, je suivis la route de Vouty. M. Danré devait être le premier à qui j'annonçasse ma bonne fortune.

C'était trop juste, puisqu'il l'avait faite.

M. Danré apprit la nouvelle avec un sentiment de fierté personnelle. Il y a quelque chose qui grandit la pauvre espèce humaine quand un homme, pour une bonne action, a compté sur un autre, et que cet autre l'accomplit simplement, sans ostentation, comme un dégagement de la parole de son ami.

M. Danré eût voulu me garder toute la journée ; mais j'étais devenu glissant comme une anguille. Non seulement j'avais hâte que tout le monde connût mon bonheur, mais encore je doublais ce bonheur en l'annonçant moi-même.

Il comprit cela, ce cher M. Danré, comme les bons cœurs comprennent tout. — Nous déjeunâmes, et il me rendit ma liberté.

Sans représenter, Dieu merci, la même idée mythologique que Mercure, j'avais comme lui des ailes aux talons : en vingt ou vingt-cinq minutes, j'étais de retour à Villers-Cotterets ; mais, quelque diligence que j'eusse faite, la nouvelle s'était propagée en mon absence. Tout le monde savait déjà, à mon retour, que j'étais surnuméraire au secrétariat du duc d'Orléans, et chacun m'attendait sur la porte pour me féliciter de ma bonne fortune.

On me fit cortège jusqu'à la porte de l'abbé Grégoire.

Que de souvenirs à moi j'ai mis dans l'histoire de mon pauvre compatriote Ange Pitou !

Je trouvai, en rentrant chez nous, la maison pleine de commères. Outre notre amie madame Darcourt, les voisines, mesdames Lafarge, Dupré, Dupuis, tenaient conciliabule. Je fus reçu à bras ouverts, fêté par tout le monde.

On n'avait jamais douté de moi ; on avait bien dit, toujours, que je deviendrais quelque chose ; on était heureux d'avoir fait à ma pauvre mère une prédiction qui s'était réalisée.

C'étaient, sauf madame Darcourt, notez bien ceci, celles qui avaient prédit à ma mère la paresse éternelle de son bien-aimé fils.

Mais le sort est aussi un roi, le plus inexorable, le plus puissant de tous ; il n'est donc pas étonnant que le destin ait ses courtisans.

De la journée, nous ne pûmes nous trouver seuls.

Je profitai de cet encombrement à la maison pour faire quelques petits adieux particuliers à ma bonne Louise, qui m'eût consolé du mariage d'Adèle, si j'avais pu être consolé, et que j'eusse bien certainement tout à fait consolée du départ de Chollet, si je ne fusse point parti moi-même.

Le soir, nous nous trouvâmes enfin un peu seuls, ma mère et moi. Ce fut alors que nous causâmes de nos petites affaires. Je voulais que ma mère vendît tout ce qui nous était inutile, et vînt tout de suite s'installer avec moi à Paris.

Vingt ans de malheurs avaient mis du doute dans le cœur de ma mère. A son avis, c'était par trop se hâter que d'agir ainsi. Puis ces douze cents francs que je croyais une fortune étaient une bien petite somme pour vivre à Paris. D'ailleurs, je ne les tenais pas encore. Le surnumérariat n'est qu'un temps d'essai ; si, au bout d'un mois, de deux mois, on allait reconnaître que je ne convenais pas à la place ; et si M. Oudard, mon chef de bureau, me faisant asseoir comme Auguste avait fait à Cinna, comme M. Lefèvre avait fait à moi, me demandait, comme M. Lefèvre me l'avait demandé : « Monsieur, avez-vous quelque idée de la mécanique ? » nous étions perdus ; car ma mère n'avait plus même la ressource de son bureau de tabac, qu'elle aurait quitté, et qu'elle ne pouvait pas vendre à condition.

Ma mère s'arrêta donc à la chose raisonnable, qui était celle-ci :

Je retournerais à Paris, où l'on me ferait parvenir mon lit, mes matelas, mes draps, mes serviettes, quatre chaises, une table, une commode et deux couverts d'argent ; je louerais une petite chambre, le meilleur marché possible ; j'attendrais là que ma position fût fixée, et, ma position fixée, j'écrirais à ma mère.

Alors, ma mère n'hésiterait plus ; elle vendrait tout et viendrait me rejoindre.

Le lendemain était un jeudi. Je profitai de ce que j'étais à Villers-Cotterets pour tirer moi-même à la conscription, car mon âge m'appelait à servir ma patrie, si je n'avais point été fils de femme veuve.

Je pris le nº 9, ce qui n'avait aucun inconvénient pour moi, et ne privait pas un autre du bon numéro que j'eusse pu prendre.

Je rencontrai Boudoux, ce vieil ami de marette et de pipée.

— Ah ! monsieur Dumas, me dit-il, puisque vous avez une belle place, vous devriez bien me payer un pain de quatre livres.

Je l'emmenai chez le boulanger ; au lieu d'un pain de quatre livres, je lui en payai un de huit.

Je tenais mon billet de conscription à la main.

— Qu'est-ce que cela ? me demanda Boudoux.

— Tiens, c'est mon numéro.

— Vous avez pris le nº 9, vous ?

— Tu vois.

— Eh bien, une idée, en échange de votre pain de huit livres, monsieur Dumas : à votre place, j'irais chez ma tante Chapuis, je mettrais une pièce de trente sous sur le nº 9. Trente sous, cela ne vous ruinera pas, et, si le nº 9 sort, cela vous fera soixante et treize francs.

— Tiens, Boudoux, voilà trente sous ; va les mettre en mon nom, et rapporte-moi le billet.

Boudoux partit, écornant de la main droite, par énormes copeaux, son pain qu'il portait sous le bras gauche.

La tante Chapuis tenait à la fois le bureau de la poste et le bureau de la loterie.

Dix minutes après, Boudoux revint avec le billet.

Du pain de huit livres, il ne restait plus qu'une espèce de croûton qu'il acheva devant moi.

C'était juste le dernier jour de la loterie. Je saurais donc le samedi matin, si j'avais perdu mes trente sous ou si j'avais gagné mes soixante et treize francs.

On employa la journée du vendredi à faire les préparatifs de mon emménagement parisien. Ma mère eût voulu me faire emporter toute la maison ; mais je comprenais qu'avec mes douze cents francs par an, plus la chambre serait petite, plus elle serait convenable, et je m'en tins au lit, aux quatre chaises et à la commode.

Restait un léger inconvénient.

J'étais surnuméraire aux appointements de douze cents francs, m'avait dit le général Foy ; mais ces cent francs par mois que m'accordait la munificence de monseigneur le duc d'Orléans ne devaient m'être payés qu'au bout du mois. Je n'avais pas l'appétit de Boudoux ; mais, enfin, je mangeais, et même je mangeais bien, — le général Verdier en avait vu quelque chose.

Il me restait trente-cinq francs sur mes cinquante. Ma mère se décida à se séparer de cent francs ; c'était la moitié de ce qui lui restait.

Cela me faisait le cœur bien gros de prendre ces cent francs à ma pauvre mère, et j'avais bien envie de recourir à la bourse de M. Danré, quand, au milieu de notre discussion, qui avait lieu le samedi matin, j'entendis la voix de Boudoux criant :

— Ah ! pour cette fois-ci, monsieur Dumas, cela vaut bien un second pain de huit livres.

— Qu'est-ce qui vaut un pain de huit livres ?

— Le nº 9 est sorti ! Vous pouvez passer au bureau de la tante Chapuis, elle vous comptera vos soixante et treize francs.

Nous nous regardâmes, ma mère et moi.

Puis nous regardâmes Boudoux.

— C'est vrai, ce que tu me dis là, Boudoux ?

— En vérité Dieu ! monsieur Dumas, il est sorti, ce gueux de nº 9 ; vous pouvez aller voir vous-même à l'affiche, il est le troisième.

Il n'y avait rien d'étonnant à cela ; n'étions-nous pas dans une veine de bonheur ?

Ma mère et moi, nous allâmes chez madame Chapuis ; nous étions plus heureux encore que nous ne le croyions. Boudoux avait calculé sur l'extrait sortant en compagnie ; j'avais mis mes trente sous sur l'extrait isolé ; il résultait de cette différence que mes trente sous me rapportaient, non pas soixante et treize francs, mais cent cinquante.

Je n'ai jamais bien compris la raison que me donna madame Chapuis pour doubler cette somme qui, je me le rappelle, me fut payée tout en écus de six livres avec les appoints convenables ; mais, quand je vis les écus, quand il me fut permis de les emporter, je ne demandai pas d'autre explication.

J'étais possesseur d'une somme de cent quatre-vingt-cinq francs !

Jamais tant d'argent n'était entré dans ma poche.

Aussi, comme tous ces écus de six livres y faisaient un grand bruit et y tenaient une grande place, ma mère me les changea pour de l'or.

Ah ! la belle chose que cet or tant calomnié, quand il est la réalisation des plus chères espérances de la vie ! C'était peu de chose que ces neuf pièces d'or ; eh bien, elles avaient en ce moment plus de valeur à mes yeux que n'en ont eu depuis les milliers de pièces pareilles qui me sont passées par les mains, et dont, à l'instar de Jupiter, j'ai inondé cette maîtresse, la plus coûteuse de toutes les maîtresses, et qu'on appelle la *Fantaisie*.

Je ne coûtais donc rien à ma mère, pas même le transport des meubles, que je payais d'avance au roulier commissionnaire, lequel, moyennant la somme de vingt francs, s'engagea à les rendre à Paris, à la porte de l'hôtel de la rue des Vieux-Augustins, pour être transportés, de là, au logement que j'aurais choisi.

Ils devaient être rendus le lundi au soir.

Enfin, l'heure de la séparation arriva. Toute la ville assistait à mon départ. On eût dit un de ces navigateurs du moyen âge qui partaient pour des pays inconnus, et que les vœux et les acclamations de leurs compatriotes saluaient encore sur les mers.

C'est qu'en effet, dans leur naïf et bienveillant instinct, ils sentaient, ces bons et chers amis, que je m'embarquais sur un océan bien autrement mouvant et orageux que celui qui, selon le divin aveugle, formait le cadre du bouclier d'Achille.

LXXIII

JE TROUVE UN LOGEMENT. — HIRAUX FILS — LES JOURNAUX ET LES JOURNALISTES EN 1823. — L'ÉCONOMIE D'UN DÎNER ME PERMET D'ALLER AU SPECTACLE A LA PORTE-SAINT-MARTIN. — MON ENTRÉE AU PARTERRE. — EFFET DE CHEVEUX. — ON ME MET A LA PORTE. — COMMENT JE SUIS OBLIGÉ DE PAYER TROIS PLACES POUR EN AVOIR UNE. — UN MONSIEUR POLI QUI LIT UN ELZEVIR.

Comme on le voit, à chaque voyage que je faisais vers Paris, mon budget allait grossissant. Il y avait quatre mois, j'y étais entré avec ma part de trente-cinq francs dans la société Paillet et compagnie ; il y avait huit jours, c'était avec cinquante francs dans ma poche que j'avais touché la barrière ; enfin, cette fois, c'était avec cent quatre-vingt-cinq francs que je descendais à la porte de l'hôtel des *Vieux-Augustins*.

Le même jour, je me mis à la recherche d'un logement.

Après avoir monté et descendu un bon nombre d'escaliers, je m'arrêtai à une petite chambre au quatrième.

Cette chambre, qui avait le luxe d'une alcôve, appartenait à cette immense agglomération de maisons qu'on appelle le pâté des Italiens, et faisait partie de la maison nº 1.

Elle était tapissée d'un papier jaune à douze sous le rouleau, et donnait sur la cour.

Elle me fut laissée pour la somme de cent vingt francs par an.

Elle me convenait sous tous les rapports ; je ne marchandai donc pas. Je signifiai au concierge que je la prenais, et je lui annonçai l'arrivée de mes meubles pour le lendemain au soir.

Le concierge me demanda le *denier à Dieu*.

Complètement étranger aux habitudes parisiennes, j'ignorais ce que c'était que le denier à Dieu. Je crus que c'était un acompte sur le loyer. Je tirai majestueusement un napoléon de ma poche, et je le laissai tomber dans la main du concierge, qui salua jusqu'à terre.

Il est évident qu'à ses yeux je devais passer pour un prince qui voyageait incognito. Donner vingt francs de denier à Dieu sur une chambre de cent vingt !... cela ne s'était jamais vu.

Vingt francs ! c'était le sixième du loyer !... Aussi, sa femme réclama-t-elle à l'instant l'honneur de faire mon ménage.

Cet honneur lui fut accordé moyennant cinq francs par mois, — toujours avec la même majesté.

Je courus, de là, chez le général Verdier pour lui faire ma visite de digestion, et lui annoncer la grande nouvelle. J'étais parti si vite de Paris, le mardi d'auparavant, que je n'avais pas eu le temps de monter ses quatre étages.

Cette fois, je les montai, mais inutilement : le général avait profité du dimanche et s'était donné congé.

Je fis comme lui : je flânai sur les boulevards, — le seul endroit où je ne courusse pas risque de me perdre, — et j'arrivai, flânant toujours, au café de la Porte-Saint-Honoré.

Tout à coup, à travers les vitres, j'aperçus une personne de connaissance : c'était Hiraux, le fils du brave père Hiraux, qui, si malheureusement, avait tenté de faire de moi un musicien.

J'entrai dans le café. Hiraux venait d'en faire l'acquisition : il en était le propriétaire, j'étais chez lui !...

Quoiqu'il fût un peu plus âgé que moi, nous avions été très bons camarades dans notre enfance. Il me retint à dîner. En attendant le dîner, il mit à ma disposition tous les journaux de l'établissement.

Une partie de ces journaux a disparu aujourd'hui.

Les principaux de l'époque étaient :

Le *Journal des Débats*, toujours resté sous le patronage des frères Bertin, et qui relevait du gouvernement. Il représentait l'esprit de Louis XVIII et de M. de Villèle ; c'est-à-dire un royalisme modéré et fusionnaire, une politique d'expectative et de louvoiement ; ce système, enfin, auquel, au milieu des complots des carbonari et des intrigues des ultras, Louis XVIII dut de mourir à peu près tranquille, sinon sur le trône, au moins à côté.

Le vieux *Constitutionnel*, — celui de Saint-Albin, de Jay, de Tissot, d'Évariste Dumoulin ; — le vieux *Constitutionnel*, supprimé un beau matin, pour un article mis à l'index par la censure, article qui, on ne sait comment, avait été publié sans la trace des griffes et des dents de MM. les censeurs. Alors, — avec une rapidité de résolution qui indiquait le

grand dévouement que *le Constitutionnel* de toutes les époques a toujours professé pour ses intérêts, — alors, il avait acheté, moyennant une croûte de pain, le *Journal du Commerce*, qui possédait quatre cents abonnés ; et, sous le titre de *Journal du Commerce*, avait reparu le lendemain ; bien entendu que, sous ce masque transparent, on avait reconnu le bon vieillard, lequel, au moment où j'arrivais à Paris, venait de reprendre ou allait reprendre son ancien titre, si cher aux bourgeois de Paris ! *Le Constitutionnel* représentait, dans sa plus grande timidité, l'opinion libérale, et n'avait réellement de foudres et d'éclairs que contre les jésuites, auxquels il avait voué cette haine cruelle et superbe qui l'anime aujourd'hui contre les *démagogues*.

Le Drapeau blanc, rédigé par Martainville, homme d'infiniment d'esprit, mais homme haï et haïssant. Chargé de la défense du pont du Pecq, comme commandant de la garde nationale de Saint-Germain, on lui reprochait d'avoir, en 1814, livré ce pont aux Prussiens : et lui, au reproche, répondait non seulement par un aveu, mais encore par une bravade : ne pouvant nier, il se vantait. Mais, comme toute trahison tourmente, au fond, celui qui l'a commise, celle-là, quoi qu'il en dît, lui rongeait le cœur. — M. Arnault avait trouvé à son nom une étymologie qui avait fait fureur : il l'appelait *Martin* de père et *Vil* de mère. Brave du reste, et prêtant facilement le collet, il s'était, à propos de *Germanicus*, battu avec Telleville Arnault. La balle du fils du poëte avait effleuré la cuisse du critique en y laissant une simple contusion.

— Bah ! disait le père Arnault, il ne l'a seulement pas sentie ; elle lui a produit l'effet d'un coup de bâton.

La Foudre. — Celui-là, c'était le journal avoué du pavillon Marsan, véritable expression de cette opinion ultra-royaliste qui, pour toutes les réactions à venir, faisait fond sur M. le comte d'Artois, et qui attendait avec impatience cette décomposition de matière, laquelle, au train dont elle allait, ne pouvait tarder d'être complète chez Louis XVIII.

Les rédacteurs de *la Foudre* étaient Bérard, les deux frères Dartois, — en même temps vaudevillistes, — Théaulon, Ferdinand Langlé, Brisset et de Rancé.

En face de *la Foudre*, et sur la limite la plus opposée de l'opinion libérale, était *le Miroir*, hussard de la presse, charmant escarmoucheur, plein de verve et d'*humour ;* rédigé par tous les hommes qui passaient pour avoir de l'esprit d'opposition dans ce temps-là, et qui, hâtons-nous de le dire, en avaient réellement. Ces hommes, c'étaient MM. de Jouy, Arnault, Jal, Coste, Castel, Moreau, etc. Aussi, le pauvre *Miroir* était-il l'objet des poursuites acharnées du gouvernement, aux yeux duquel il renvoyait à tout moment quelque rayon brisé du soleil de l'Empire. Supprimé comme *Miroir*, il reparut sous le nom de *la Pandore ;* supprimé comme *Pandore*, il devint *l'Opinion ;* supprimé, enfin, comme *Opinion*, il ressuscita sous le titre de *la Réunion ;* mais ce fut la dernière de ses métamorphoses : Protée était à bout et mourut enchaîné.

N'oublions pas *le Courrier français*, sentinelle de l'opinion avancée, et presque républicaine déjà, à une époque où personne encore n'osait prononcer le mot de république. C'était au *Courrier français*, journal rédigé par Châtelain, l'un des patriotes les plus honnêtes et les plus éclairés de cette époque, que travaillait, comme je l'ai dit, M. de Leuven.

Mais, alors, disons-le, je ne demandais guère à tous ces journaux des nouvelles politiques ; je n'y lisais que les nouvelles littéraires. Décidé, puisque je trouvais un dîner qui ne me coûtait rien, à transformer le prix de ce dîner en un billet de spectacle, je cherchai sur tous ces journaux les affiches du jour, et, guidé par Hiraux dans le choix de la littérature dont je comptais nourrir ma soirée, je me décidai pour la Porte-Saint-Martin.

On jouait *le Vampire*.

C'était la troisième ou quatrième représentation, seulement, de la reprise de cette pièce.

Hiraux m'invita à me presser ; la pièce avait un grand succès, et attirait la foule.

Elle était jouée par les deux acteurs en vogue de la Porte-Saint-Martin : Philippe et madame Dorval.

Je suivis le conseil d'Hiraux ; mais, quelque diligence que je fisse, il y a loin du café de la Porte-Saint-Honoré au théâtre de la Porte-Saint-Martin, je trouvai les environs encombrés.

J'étais nouveau à Paris. J'ignorais toutes les habitudes du théâtre. Je longeai une queue immense enfermée dans des barrières, n'osant pas même demander où l'on prenait les entrées.

Sans doute un des amateurs qui étaient à la queue s'aperçut de mon embarras, car, s'adressant à moi :

— Monsieur ! me dit-il, monsieur !

Je me retournai, doutant que ce fût à moi qu'on parlât.

— Oui, vous, monsieur, continua l'amateur, vous qui avez les cheveux frisés ; voulez-vous une place ?

— Comment ! si je veux une place ?

— Sans doute. Si vous vous mettez à la queue, là-bas, vous n'entrerez jamais. On renverra plus de cinq cents personnes, ce soir.

C'était de l'hébreu pour moi, que ce langage. Je comprenais seulement que l'on renverrait cinq cents personnes, et que je serais du nombre des personnes renvoyées.

— Voyons, décidément, voulez-vous ma place ? continuait l'amateur.

— Vous avez donc une place, vous ?

— Il me semble que vous le voyez !

Je ne voyais rien du tout.

— Prise d'avance, alors ? demandai-je.

— Prise depuis midi.

— Et bonne ?...

— Comment cela, bonne ?

C'était l'amateur, qui ne comprenait plus.

— Oui, repris-je, je serai bien placé ?

— Vous serez placé où vous voudrez.

— Comment, je serai placé où je voudrai ?

— Sans doute.

— Et combien votre place ?

— Vingt sous.

Je réfléchis, à part moi, que vingt sous pour aller où je voudrais, cela n'était pas cher.

Je tirai vingt sous de ma poche et les donnai à mon amateur, lequel aussitôt, avec une agilité qui prouvait combien cet exercice lui était habituel, grimpa le long des barreaux de la barrière, l'enjamba, et se trouva près de moi.

— Eh bien, lui demandai-je, votre place ?

— Prenez-la... seulement, prenez-la vite, car, si on pousse, vous ne l'aurez plus.

Il se fit, à l'instant même, ce raisonnement dans mon esprit : « Ces messieurs, qui sont dans cette barrière, ont sans doute pris et payé leurs places d'avance, et c'est pour les reconnaître qu'on les a parqués ainsi. »

— Ah ! bon, je comprends, répondis-je.

Et j'enjambai la barrière à mon tour, en sens inverse ; de sorte que, tout au contraire de mon marchand de places, qui du dedans avait passé au dehors, je passai, moi, du dehors au dedans.

Au bout d'un instant, un mouvement de progression se fit sentir.

On venait d'ouvrir les bureaux.

Je me laissai aller au courant.

Dix minutes après, je me trouvais devant la grille.

— Eh bien, monsieur, me dit mon voisin, ne prenez-vous point votre billet ?

— Comment, mon billet ?

— Sans doute, votre billet ! me dit un de ceux qui venaient derrière moi. Si vous ne prenez pas votre billet, laissez-nous prendre les nôtres au moins.

Et une légère bourrade indiqua le désir qu'avaient ceux qui me suivaient de prendre leur tour.

— Mais, leur dis-je, j'ai acheté ma place, ce me semble...

— Votre place ?...

— Oui, puisque j'ai donné vingt sous ! vous avez bien vu !... sûrement que j'ai donné vingt sous à cet homme qui m'a vendu sa place !

— Ah ! sa place à la queue ! s'écrièrent mes voisins ; mais sa place à la queue n'est pas sa place dans la salle.

— Il m'a dit qu'avec sa place, j'irais où je voudrais.

— Sans doute, vous irez où vous voudrez ; prenez un avant-scène, vous en avez le droit, et vous irez où vous voudrez. Seulement, les avant-scènes, c'est à l'autre bureau.

— Allons ! allons ! nous dépêchons-nous ? firent les voisins.

— Messieurs, dégagez le couloir, s'il vous plaît, cria une voix.

— Eh, c'est monsieur, qui ne veut pas prendre son billet, et qui nous empêche de prendre les nôtres, crièrent en chœur mes voisins.

— Allons ! allons ! décidez-vous.

Les murmures augmentaient, et, au milieu des murmures, je commençais à comprendre ce que l'on m'avait, du reste, à peu près expliqué : c'est que j'avais acheté ma place à la queue, et non ma place dans la salle.

En tout cas, comme on commençait à me bousculer d'une façon menaçante, je tirai de ma poche un écu de six francs, et demandai un parterre.

On me rendit quatre francs dix sous, et un carton qui avait été blanc.

Il était temps ! Je fus emporté immédiatement par un flot de la foule.

Je présentai au contrôle mon carton qui avait été blanc ; on me l'échangea contre un carton qui avait été rouge. Je suivis un corridor à gauche ; je trouvai à ma gauche une porte au-dessus de laquelle était écrit le mot PARTERRE, et j'entrai.

Ce fut là que je reconnus la vérité de ce que m'avait dit l'amateur qui m'avait vendu sa place vingt sous. Quoique j'eusse quinze ou vingt personnes à peine avant moi, à la queue, le parterre était presque plein.

Un noyau des plus compacts s'était surtout formé sous le lustre.

Je compris cela, puisque, à mon avis, là devaient être les meilleures places.

Je résolus aussitôt de me mêler à ce groupe, qui me paraissait ne s'être tant pressé que pour se placer si bien.

Je montai sur les banquettes, comme j'avais vu faire à plusieurs, et, marchant en équilibre sur leur dos arrondi, je me mis en mesure de gagner le centre.

Je devais être, ou plutôt, il faut en convenir, j'étais fort ridicule. J'avais les cheveux très longs, et, comme ils sont crépus, ils formaient autour de ma tête une assez grotesque auréole.

En outre, à une époque où l'on portait les redingotes coupées au-dessus du genou, je portais, moi, une redingote qui me tombait jusqu'à la cheville. Une révolution s'était accomplie à Paris, qui n'avait pas eu le temps de se faire à Villers-Cotterets. J'étais à la dernière mode de Villers-Cotterets, mais j'étais à l'avant-dernière mode de Paris.

Or, comme rien n'est, en général, plus opposé à la dernière mode que l'avant-dernière mode, — ainsi que j'ai déjà eu la modestie de le dire, — j'étais fort ridicule.

Sans doute, je parus tel à ceux vers lesquels je m'avançais, car ils m'accueillirent avec des éclats de rire qui me semblèrent d'assez mauvais goût.

J'ai toujours été très poli ; mais, à cette époque, à côté de la politesse que je tenais de mon éducation maternelle, veillait, inquiète et soupçonneuse, une vivacité qui me venait probablement de mon père. Cette vivacité faisait de mes nerfs une espèce d'instrument très facile à irriter.

Je mis le chapeau à la main, mouvement qui démasqua la complète originalité de ma coiffure, et redoubla l'hilarité générale du groupe dans les rangs duquel j'ambitionnais une place.

— Pardon, messieurs, demandai-je le plus poliment du monde, mais je voudrais savoir ce qui vous fait rire, afin de pouvoir rire avec vous? On dit la pièce que nous allons voir jouer fort triste, et je ne serais pas fâché de m'égayer un peu avant de pleurer.

Mon discours fut écouté dans le plus religieux silence ; puis, au milieu de ce silence, une voix s'éleva tout à coup.

— Oh ! c'te tête ! dit la voix.

Il paraît que l'apostrophe était des plus comiques, car à peine eut-elle été lâchée, que les éclats de rire redoublèrent ; il est vrai qu'à peine le redoublement d'éclats de rire s'était-il fait entendre, j'envoyai un vigoureux soufflet au railleur.

— Monsieur, lui dis-je en même temps, je m'appelle Alexandre Dumas. Je demeure, pour demain encore, rue et hôtel des Vieux-Augustins, et, pour après-demain et jours suivants, place des Italiens, nº 1.

Il paraît que je parlais une langue tout à fait inconnue à ces messieurs : car, au lieu de me répondre, vingt poings s'élevèrent menaçants, et toutes les voix crièrent :

— A la porte ! à la porte !

— Comment ! à la porte? m'écriai-je. Ah ! ce serait joli, par exemple ! moi qui ai payé deux fois ma place, une fois à la queue, et l'autre fois au bureau !

— A la porte ! à la porte ! redoublèrent les voix avec augmentation de fureur.

— Messieurs, j'ai eu l'honneur de vous dire où je demeurais.

— A la porte ! à la porte ! crièrent les voix avec une irrésistible puissance.

Tout le monde était monté sur les banquettes, tout le monde s'inclinait de la galerie, tout le monde se lançait à demi hors des loges. Je formais le centre d'un immense entonnoir.

— A la porte ! à la porte ! criaient ceux-là mêmes qui ne savaient pas ce dont il s'agissait, mais qui calculaient qu'une personne de moins ferait une place de plus.

Je me débattais de mon mieux, au fond de mon entonnoir, lorsqu'un monsieur assez bien vêtu fendit la foule, qui, au reste, s'ouvrait respectueusement devant lui, et m'invita à sortir.

— Pourquoi sortir? demandai-je assez étonné.

— Parce que vous troublez le spectacle.

— Comment ! je trouble le spectacle?... Le spectacle n'est pas commencé.

— Alors, vous troublez les spectateurs.

— Mais, monsieur !...

— Suivez-moi.

Je pensai à l'histoire que mon père, à mon âge, à peu près, avait eue avec un mousquetaire à la Montansier, et, quoique je susse la connétablie dissoute, je pensai avoir affaire à quelque chose de pareil.

Je suivis donc sans aucune résistance, et au milieu des applaudissements de la salle, qui témoignait sa satisfaction de la justice que l'on faisait de moi. Mon guide me mena dans le corridor, du corridor au contrôle, et du contrôle dans la rue.

Arrivé dans la rue :

— Là ! dit-il, ne recommencez plus.

Et il rentra dans la salle.

Je trouvai que j'en avais été quitte à bon marché, puisque mon père avait conservé son garde attaché pendant huit jours à sa personne, tandis que moi, je l'avais gardé, attaché à la mienne, pendant cinq minutes tout au plus.

Je demeurai un instant sur le boulevard, le temps de faire cette judicieuse réflexion, et, voyant que mon guide était rentré, je voulus rentrer à mon tour.

— Votre billet? me dit-on au contrôle.

— Mon billet? Vous me l'avez pris tout à l'heure, et la preuve, c'est qu'il était blanc, et que vous m'avez donné à la place un billet rouge.

— Et qu'en avez-vous fait, de votre billet rouge?

— Je l'ai donné à une femme qui me l'a demandé.

— De sorte que vous n'avez ni billet ni contre-marque?

— Mais non, je n'ai ni billet ni contre-marque.

— Alors, vous ne pouvez pas entrer.

— Hein ! je ne puis pas entrer, après avoir payé mon billet deux fois?

— Deux fois?

— Oui, deux fois.

— Où cela?

— Une fois à la queue et une fois au bureau.

— Farceur ! me dit le contrôleur.

— Vous dites?

— Je dis que vous ne pouvez entrer, voilà ce que je dis.

— Mais, moi, je veux entrer cependant.

— Alors, prenez un billet au bureau.

— Ce sera le deuxième.

— Eh ! qu'est-ce que cela me fait, à moi?

— Comment ! ce que cela vous fait?

— Si vous avez vendu votre billet à la porte, cela ne me regarde pas.

— Eh ! dites-donc, me prenez-vous pour un marchand de contre-marques?

— Je vous prends pour un tapageur que l'on vient de reconduire parce que vous faisiez du tapage, et, si vous continuez d'en faire, ce n'est point dans la rue que l'on vous conduira, cette fois, c'est à la salle de police.

La menace était très nettement accentuée. Je commençais à comprendre que, sans m'en douter, je m'étais mis en contravention avec la loi — ou avec la coutume, ce qui est bien pis que de se mettre en contravention avec la loi.

— Ah ! ah ! fis-je.

— C'est comme cela, me dit le contrôleur

— Alors, c'est bien, vous êtes le plus fort.

Et je sortis.

Une fois à la porte, je trouvai qu'il était stupide d'être venu pour voir le spectacle, d'avoir, dans ce but, acheté une place à la queue et une place au bureau, pour avoir vu un rideau représentant une tenture de velours vert, voilà tout, et de m'en aller sans voir autre chose.

J'ajoutai que, puisque j'avais fait déjà la dépense de deux places, je pouvais bien faire la dépense d'une troisième, et, comme on continuait d'entrer et qu'une double queue ceignait le théâtre, telle qu'une ceinture dont la porte eût formé l'agrafe, je me plaçai à l'extrémité de celle de ces deux queues qui me parut la moins longue.

C'était la queue opposée à la première que j'avais prise ; elle était moins nombreuse parce que c'était celle des orchestres, des premières galeries, des avant-scènes, et des premières et secondes loges.

Ce fut l'observation que me fit la buraliste quand je demandai un billet de parterre.

Je levai les yeux, et je vis, en effet, sur la planche blanchie, la désignation des places que l'on pouvait prendre au bureau où je me trouvais.

Les places les moins chères étaient les orchestres et les secondes loges.

Orchestres et secondes loges étaient cotés deux francs cinquante centimes.

Je tirai deux francs cinquante centimes de ma poche et je demandai un orchestre.

L'orchestre me fut octroyé. C'était, de compte fait, cinq francs que me coûtait mon spectacle.

Mais, bah ! tant pis ! mon dîner ne m'avait rien coûté, et j'entrais, le lendemain, au secrétariat du duc d'Orléans ; je pouvais bien me permettre cette petite débauche.

Je reparus triomphant au contrôle, tenant mon orchestre à la main. Le contrôleur me fit un gracieux sourire.

— A droite, monsieur, me dit-il.

Je remarquai que c'était tout le contraire de la première fois.

La première fois, j'avais pris la queue à droite, et j'étais entré à gauche ; la seconde fois, j'avais pris la queue à gauche, et l'on me faisait entrer à droite.

J'en augurai que, puisque je faisais tout le contraire la seconde fois, tout le contraire devait m'arriver de ce qui m'était arrivé la première.

En conséquence, au lieu d'être mal accueilli, je devais être bien reçu.

Je ne me trompais pas : je trouvai à l'orchestre une compagnie toute différente de celle que j'avais trouvée au parterre, et, comme l'ouvreuse m'avait indiqué, vers le milieu de la banquette, une place libre, je me mis en devoir de gagner cette place.

Chacun se leva poliment pour me laisser passer. J'atteignis ma place et je m'assis à côté d'un monsieur en pantalon gris, en gilet chamois, en cravate noire.

C'était un homme de quarante à quarante-deux ans.

Son chapeau était sur la stalle que je devais occuper. Il s'interrompit de lire dans un charmant petit livre — que je sus depuis être un Elzévir, — enleva son chapeau en s'excusant, me salua, et se remit à lire.

— Peste ! me dis-je à part moi, voici un monsieur qui me paraît mieux élevé que ceux auxquels j'ai eu affaire tout à l'heure.

Et, me promettant d'entretenir avec lui des relations de bon voisinage, je m'assis dans la stalle vide.

LXXIV

MON VOISIN. — SON PORTRAIT. — « LE PASTISSIER FRANÇOIS ». — COURS DE BIBLIOMANIE. — MADAME MÉCHIN ET LE GOUVERNEUR DE SOISSONS — LES CANONS ET LES ELZÉVIRS

A cette époque de ma vie, faite toute d'ignorance, d'avenir et de foi, j'ignorais parfaitement ce que c'était qu'un Elzévir ou plutôt un Elzévier.

Je l'appris dans la soirée, comme on va le voir ; mais je ne le sus jamais bien que plus tard, lorsque j'eus fait connaissance avec mon savant ami le bibliophile Jacob.

C'est donc par anticipation que j'ai dit que le monsieur poli lisait un Elzévir : j'aurais dû dire tout simplement qu'il lisait un livre.

J'ai raconté comment j'avais pris place près de lui, et comment, tiré de sa lecture par l'obligation où il avait été d'enlever son chapeau de ma stalle, il s'était immédiatement replongé dans sa lecture, et cela plus profondément que jamais.

J'ai toujours admiré les hommes capables de faire une chose passionnément ; — ne pas confondre passionnément avec passionnellement ; ce dernier adverbe n'était pas inventé en 1823, ou, s'il l'était, Fourier ne l'avait pas encore lancé dans la circulation.

Curieux, comme je l'étais, de littérature, on ne s'étonnera point que je cherchasse à voir quel était le livre qui inspirait un si puissant intérêt à mon voisin, lequel, au reste, s'absorbant dans sa lecture, se livrait pieds et poings liés à mon investigation.

Cette investigation,je pouvais l'exercer à loisir ; j'avais plus d'un quart d'heure devant moi avant qu'on levât le rideau.

Je cherchai d'abord à voir le titre du livre ; mais la reliure en était soigneusement recouverte par une couverture de papier ; impossible donc de lire ce titre sur le dos du livre.

Je me levai ; dans cette position, je dominais le lecteur. Alors, grâce aux excellents yeux que j'ai le bonheur de posséder, je pus, de l'autre côté d'un frontispice gravé, lire ce curieux titre :

LE PASTISSIER FRANÇOIS

Où est enseignée la manière de faire
toute sorte de pastisserie :
Très utile à toute sorte de personnes ;
Ensemble le moyen d'apprester
toute sorte d'œufs pour les jours maigres et autres,
En plus de soixante façons.

AMSTERDAM

CHEZ LOUIS ET DANIEL ELZÉVIER

1655

— Ah ! ah ! me dis-je, me voilà fixé ! Ce monsieur si poli est assurément un gourmand de premier ordre, — M. Grimod de la Reynière peut-être, dont j'ai tant entendu parler comme d'un émule de Cambacérès et de d'Aigrefeuille ; — mais, non, celui-ci a des mains, et M. Grimod de la Reynière n'a que des moignons.

En ce moment, le monsieur poli laissa tomber sur son genou sa main et le livre qu'il tenait : puis, les yeux au ciel, parut réfléchir profondément.

C'était, comme je l'ai dit, un homme de quarante à quarante-deux ans, d'une figure essentiellement douce, bienveillante et sympathique ; il avait les cheveux noirs, les yeux gris bleu, le nez légèrement incliné à gauche par un méplat, la bouche fine, railleuse, spirituelle, une véritable bouche de conteur.

Je mourais d'envie, moi, malheureux provincial, ignorant de toute chose, mais *désireux de m'instruire*, comme on dit, dans les leçons rudimentaires de M. Lhomond, je mourais d'envie de lier conversation avec lui.

Sa physionomie bienveillante m'encouragea.

Je profitai de ce moment où il avait cessé de lire, pour lui adresser la parole.

— Monsieur, lui dis-je, veuillez excuser ce que ma question peut avoir d'indiscret, mais vous aimez donc bien les œufs ?

Mon voisin secoua la tête, sortit peu à peu de sa rêverie, et, me regardant d'un air distrait :

— Pardon, monsieur, me dit-il avec un accent franc-comtois des plus prononcés, mais je crois que vous me faisiez l'honneur de me parler...

Je répétai ma phrase.

— Pourquoi cela ? me demanda-t-il.

— Ce petit livre que vous lisiez avec tant d'attention, monsieur, — excusez mon indiscrétion, mais mes yeux sont tombés involontairement sur le titre, — n'annonce-t-il pas des recettes pour faire cuire les œufs de plus de soixante façons ?

— Ah ! oui, dit-il, c'est vrai.

— Monsieur, ce livre eût été bien utile à un oncle curé que j'avais, ou plutôt que j'ai toujours, gros mangeur, grand chasseur, et qui a parié, un jour, avec un de ses confrères, de manger cent œufs à son dîner ; il n'avait trouvé, lui, que dix-huit ou vingt manières de les accommoder... vingt manières, oui, car il les mangea cinq par cinq. Vous comprenez que, s'il eût connu soixante manières de les fricasser, au lieu de cent, il en eût mangé deux cents.

Mon voisin me regarda avec une certaine attention qui pouvait se traduire par cette question adressée à lui-même : « Est-ce que, par hasard, je ne serais pas à côté d'un garçon tout à fait bête ? »

— Eh bien ? me demanda-t-il.

— Eh bien, si je pouvais procurer à ce cher oncle un pareil livre, je suis sûr qu'il me serait très reconnaissant.

— Monsieur, me dit mon voisin, je doute que, malgré les sentiments qui font le plus grand honneur à votre cœur de neveu, vous puissiez vous procurer ce livre.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il est fort rare !

— Fort rare, ce petit bouquin ?

— Savez-vous ce que c'est qu'un Elzévir, monsieur ?

— Non.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un Elzévir ? s'écria mon voisin au comble de l'étonnement.

— Non, monsieur, non ; mais ne vous effarouchez pas pour si peu ; depuis que je suis à Paris, — et il n'y a pas encore huit jours de cela, — je m'aperçois que j'ignore à peu près toutes choses. Apprenez-moi donc celle-là, je vous prie ; je ne suis pas assez riche pour me donner des maîtres ; je suis trop vieux pour retourner au collège, et j'ai résolu de prendre pour précepteur celui-là qui, dit-on, a plus d'esprit que M. de Voltaire, et qu'on appelle *tout le monde*.

— Ah ! ah ! fit mon voisin en me regardant avec un certain intérêt, vous avez raison, monsieur, et, si vous profitez des leçons que vous donnera ce précepteur, vous deviendrez, non seulement un grand savant, mais encore un grand philosophe. — Maintenant, qu'est-ce que c'est qu'un Elzévir ?... C'est d'abord, et en particulier, ce petit livre que vous voyez ; c'est, en général, tous les livres sortis de la librairie de Louis Elzévir et de ses successeurs, libraires à Amsterdam. Mais savez-vous ce que c'est qu'un bibliomane ?

— Monsieur, je ne sais pas le grec.

— Vous savez que vous ne savez pas, c'est déjà beaucoup. Le bibliomane (racine : βιβλίον, livre. μανία, manie) est une variété de l'espèce homme, *species bipes, et genus homo.*

— Je comprends.

— Cet animal, à deux pieds et sans plumes, erre ordinairement le long des quais et des boulevards, s'arrêtant à tous les étalages de bouquiniste, touchant à tous les livres ; il est habituellement vêtu d'un habit trop long et d'un pantalon trop court ; il porte toujours aux pieds des souliers éculés, sur la tête un chapeau crasseux, et, sous son habit et sur son pantalon, un gilet attaché avec des ficelles. Un des signes auxquels on peut le reconnaître, c'est qu'il ne se lave jamais les mains.

— Savez-vous que c'est un fort vilain animal que celui dont vous me parlez là ? J'espère que la race n'est pas absolue, et qu'elle a des exceptions.

— Oui, mais ces exceptions sont rares. Eh bien, ce que cherche plus particulièrement cet animal devant les boutiques de bouquiniste, — vous savez que tout animal cherche quelque chose, — eh bien, ce sont des Elzévirs.

— Est-ce difficile à trouver?

— De jour en jour plus difficile, oui.

— Et à quoi reconnaît-on les Elzévirs?... Remarquez bien, monsieur, que vous ne risquez rien à me donner des renseignements; je ne crois pas que je devienne jamais bibliomane et les questions que je vous fais sont des questions de simple curiosité.

Minerve et l'olivier, avec cette devise : *Ne extra oleas*. — Vous comprenez toujours?

— Parfaitement : Isaac, le cep chargé de raisins : Daniel, Minerve et l'olivier.

— De mieux en mieux. Mais, à côté des éditions reconnues, il y a des éditions anonymes ou pseudonymes, et voilà où les faux bibliomanes s'embarrassent. Ah !

— Voulez-vous être mon Ariane?

— Eh bien, ces éditions-là sont ordinairement désignées par une sphère.

— Alors, c'est un guide.



Veuillez excuser ce que ma question peut avoir d'indiscret.

— A quoi on les reconnaît? Je vais vous le dire. D'abord, monsieur, le premier volume auquel on trouve le nom d'Elzévir ou d'Elzévier est un volume intitulé : *Eutropii historiæ romanæ, lib. X, Lugduni Batavorum, apud Ludovicum Elzevierum*, 1572, in-8°, 2 feuillets, 169 pages. La figure qui sert d'insigne au frontispice, — souvenez-vous bien de cela, c'est la clef de la science, — la figure qui sert d'insigne au frontispice représente un ange tenant d'une main un livre et de l'autre une faux.

— Bon ! c'est entendu : 1592, in-8°, 2 feuillets, 169 pages, un ange qui tient d'une main un livre et de l'autre une faux.

— Bravo !... Isaac Elzévir, — les uns disent le fils, les autres le neveu de Louis Elzévir ; moi, je prétends que c'est le fils ; Bérard prétend que c'est le neveu, et, quoiqu'il ait Techener pour lui, je soutiens que c'est moi qui ai raison, — Isaac Elzévir substitua à cet insigne l'orme, embrassé par un cep chargé de raisins, avec cette devise : *Non solus*. — Vous comprenez.

— Le latin, oui.

— Eh bien, à son tour, Daniel Elzévir adopta pour marque

— Oui, mais vous allez voir ! C'étaient des gaillards fort capricieux que ces frères, cousins ou neveux Elzévir. Ainsi, par exemple, on trouve, depuis 1629, dans leurs livres, en tête des préfaces, des épîtres dédicatoires et du texte, un fleuron où est figuré un masque de buffle.

— Eh bien, grâce à ce masque de buffle, il me semble...

— Attendez donc... Cela dure cinq ans. Dès le *Salluste* de 1634, et même auparavant peut-être, ils adoptent un autre signe qui a la ressemblance d'une sirène. En outre, dans cette édition...

— Du *Salluste* de 1634?

— Justement ! ils adoptent aussi, pour la première fois, page 216, un cul-de-lampe qui représente la tête de Méduse.

— Eh bien, ce principe une fois posé, et, dès qu'on sait qu'à la page 216 du *Salluste* de 1634, il y a un masque représentant...

— Oui, oui, pardieu ! ce serait charmant, si cela était donné comme règle positive ; mais, bah ! Daniel ne resta pas fidèle à ces insignes. Dans le *Térence* de 1661, par exemple, il substitua à la tête de buffle et à la sirène une guirlande de roses

trémières que l'on retrouve dans un grand nombre de ses éditions. Mais, dans le *Perse* de 1664, ce n'est déjà plus cela.

— Ah ! diable ! Et qu'adopte-t-il, dans le *Perse* de 1664 ?

— Il adopte un large fleuron dont le milieu est occupé par deux sceptres croisés sur un écu.

— Ce qui veut dire que les Elzévirs sont les rois de la librairie.

— Vous avez dit le mot, monsieur ; royauté que personne ne leur conteste.

— Et celui que vous avez là, monsieur, — celui qui traite de la pâtisserie française, et des soixante manières de faire cuire les œufs, — est-ce l'ange au livre et à la faux ? est-ce le cep de vigne ? est-ce la Minerve et l'olivier ? est-ce le masque de buffle ? est-ce la sirène ? est-ce la tête de Méduse ? est-ce la guirlande de roses trémières ? est-ce, enfin, l'écu aux deux sceptres ?

— Celui-là, monsieur, c'est le plus précieux de tous. Je l'ai trouvé, ce soir, en venant ici. Imaginez-vous que je dispute, depuis trois ans, sur cet Elzévir avec cet imbécile de Bérard, qui se croit un grand savant, et n'est pas même un petit politique.

— Et, sans être trop curieux, monsieur, quel était l'objet de la discussion ?

— Il prétendait que *le Pastissier françois* était de 1654, et n'avait que quatre feuillets préliminaires ; tandis que je prétendais, moi, et j'avais raison, comme vous voyez, qu'il est de 1655, et qu'il a cinq feuillets préliminaires et un frontispice. Or, voici bien la date de 1655 ; voici bien les cinq feuillets préliminaires ; voici bien le frontispice.

— Ma foi, oui, tout cela y est.

— Ah ! ah ! qui va être penaud, bien penaud ? C'est mon ami Bérard !

— Mais, monsieur, hasardai-je timidement, ne m'avez-vous pas fait l'honneur de me dire que, depuis trois ans, vous disputiez sur ce petit volume ?

— Oh ! oui ! plus de trois ans même !

— Il me semble, à moins que la discussion ne vous amusât, qu'il y avait un moyen bien simple de la faire cesser.

— Lequel ?

— Un philosophe de l'antiquité ne démontrait-il pas l'incontestabilité du mouvement, à un autre philosophe qui niait le mouvement, en marchant devant lui ?

— Eh bien ?

— Eh bien, il fallait prouver à M. Bérard la supériorité de votre science sur la sienne, en lui montrant l'Elzévir que vous tenez, et, à moins d'être plus incrédule que saint Thomas...

— Mais, pour le montrer, monsieur, il fallait l'avoir, et je ne l'avais pas.

— Ce petit volume est donc fort rare ?

— C'est le plus rare de tous ! il n'en reste peut-être pas dix exemplaires en Europe !

— Et pourquoi celui-ci est-il particulièrement plus rare que les autres ? Est-ce qu'il a été tiré à un moindre nombre d'exemplaires ?

— Au contraire. Techener prétend qu'il a été tiré à cinq mille cinq cents, et, moi, je prétends qu'il a été tiré à plus de dix mille.

— Diable ! l'édition a donc été brûlée avec la bibliothèque d'Alexandrie ?

— Non ; mais elle a été perdue, égarée, galvaudée dans les cuisines. Vous comprenez parfaitement que les cuisiniers et les cuisinières sont de médiocres bibliomanes ; ils ont traité *le Pastissier françois*, comme ils eussent traité *Carême* ou *le Cuisinier royal* ; de là, la rareté du livre.

— Si rare, que, disiez-vous, vous ne l'avez trouvé que ce soir ?

— Oh ! je le connaissais depuis plus de six semaines. J'avais dit à Frank de me le garder, attendu que je n'étais pas assez riche pour l'acheter.

— Comment ! vous n'étiez pas assez riche pour l'acheter, pas assez riche pour acheter ce petit bouquin ?

Le bibliomane sourit dédaigneusement.

— Savez-vous, monsieur, me dit-il, combien vaut un exemplaire du *Pastissier françois* ?

— Mais il semble qu'en l'estimant un petit écu.

— Un exemplaire du *Pastissier françois*, monsieur, vaut de deux cents à quatre cents francs.

— De deux cents à quatre cents francs.

— Mais oui.. Il y a huit jours, le vieux Brunet l'auteur du *Manuel des libraires*, un elzéviriomane enragé, a fait mettre dans les journaux qu'il payerait trois cents francs un exemplaire comme celui-ci. Heureusement, Frank n'a pas lu la note.

— Pardon, monsieur ! mais, je vous en ai prévenu, je suis un ignare.. vous avez dit qu'un livre comme celui-ci valait de deux cents à quatre cents francs.

— De deux cents à quatre cents francs, oui.

— D'où vient cette différence dans le prix ?

— Des marges.

— Ah ! des marges !

— Toute la valeur d'un Elzévir résulte de la largeur de ses marges : plus la marge est large, plus l'Elzévir est cher. Un Elzévir non margé n'a pas de prix ; on mesure les marges au compas, et, selon qu'elles ont douze lignes, quinze lignes, dix-huit lignes, l'Elzévir vaut deux cents, trois cents, quatre cents francs et même six cents francs.

— Six cents francs !... Je suis de l'avis de madame Méchin.

— Et quel est l'avis de madame Méchin ?

— Madame Méchin est une femme de beaucoup d'esprit.

— Oui, je sais cela.

— Son mari était préfet du département de l'Aisne.

— Je sais encore cela.

— Eh bien, un jour qu'elle visitait Soissons avec son mari, le commandant de la place, pour lui en faire les honneurs, lui montra, les uns après les autres, les canons qui étaient sur le rempart. Après en avoir vu de toutes les formes, de toutes les dates, de tous les calibres, après avoir épuisé le répertoire des *oh !* des *vraiment !* des *pas possible !* madame Méchin, qui ne savait plus que répondre au gouverneur, lui demanda : « Monsieur le gouverneur, combien coûte une paire de canons ? — De douze, de vingt-quatre ou de trente-six, madame la comtesse ? — Oh ! mon Dieu ! de trente-six. — Une paire de canons de trente-six, madame, répondit le gouverneur, une paire de canons de trente-six... cela peut coûter de huit à dix mille francs. — Eh bien, répondit madame Méchin, je ne mettrai pas mon argent à cela. »

Mon voisin me regarda, ne sachant point si j'avais raconté l'anecdote avec naïveté ou en raillant. Peut-être allait-il m'interroger sur mon intention, lorsqu'on entendit la sonnette du théâtre ; l'ouverture commença, et les *chut !* se firent entendre.

Sur quoi, je m'apprêtai à écouter, tandis que mon voisin se rejetait plus profondément que jamais dans la lecture de son précieux Elzévir.

La toile se leva.

LXXV

PROLOGUE DU « VAMPIRE ». — LE STYLE ÉCORCHE L'OREILLE DE MON VOISIN. — PREMIER ACTE. — IDÉOLOGIE. — LE ROTIFER. — CE QUE C'EST QUE CET ANIMAL. — SA CONFORMATION, SA VIE, SA MORT ET SA RÉSURRECTION.

L'ouverture avait essayé de peindre une tempête. Le théâtre représentait la grotte de Staffa. Malvina dormait sur un tombeau. Oscar était assis sur un autre. — Un troisième renfermait lord Ruthwen, lequel devait en sortir à un moment donné.

Le rôle de Malvina était rempli par madame Dorval. Oscar, ou l'ange du mariage, était joué par Moessard ; lord Ruthwen ou le vampire, par Philippe.

Hélas ! qui m'eût dit, au moment où mon regard plongeait derrière le rideau, embrassant tout cet ensemble, décorations et personnages, que je verrais enterrer Philippe, que je verrais mourir madame Dorval, que je verrais couronner Moessard ?

Il y avait aussi, dans ce prologue, causant avec l'ange du mariage, un ange de la lune, s'appelant, de son nom d'ange, Ithuriel, de son nom de femme, mademoiselle Denotte. — Celle-là, est-elle morte ou vivante ?... Je n'en sais rien.

L'exposition se faisait entre l'ange du mariage et l'ange de la lune, deux anges qui, portant les mêmes armoiries, pourraient bien être de la même famille.

Malvina s'était égarée à la chasse ; l'orage, en l'effrayant, l'avait poussée dans la grotte de Staffa. Là, surprise d'un sommeil invincible, elle s'était endormie sur un tombeau. L'ange du mariage veillait sur elle.

L'ange de la lune, qui, sur un rayon de la pâle déesse, avait glissé à travers les gerçures du plafond balsatique, demandait à l'ange du mariage la cause de sa présence, et surtout celle de la présence de cette jeune fille dans la grotte de Staffa.

L'ange du mariage répondait, alors, que Malvina, sœur de lord Aubray, devant épouser le lendemain le comte de Marsden, il avait été appelé par la solennité de la circonstance, et que la façon dont il regardait la belle fiancée, quand Ithuriel l'avait surpris au milieu de cette occupation, la tristesse qui se peignait sur sa physionomie, venaient des malheurs réservés à cette jeune fille, près de tomber des bras de l'Amour dans ceux de la Mort.

Alors, Ithuriel commençait à comprendre.

« — Explique-toi, disait Ithuriel ; serait-il vrai que d'horribles fantômes *viennent* quelquefois?... »

Mon voisin tressaillit, comme si un aspic l'eût mordu au fond de son sommeil.

— *Vinssent!* cria-t-il, *vinssent!*

Les *chut!* éclatèrent par toute la salle, et, comme les autres, je me permis de réclamer le silence vivement, car j'étais intéressé par cette exposition.

L'ange de la lune, interrompu au milieu de sa phrase, jeta un regard de colère sur l'orchestre et reprit :

« — Serait-il vrai que d'horribles fantômes *viennent* quelquefois, sous l'apparence des droits de l'hymen, égorger une vierge timide et s'abreuver de son sang? »

— *Vinssent! vinssent! vinssent!* murmura mon voisin.

De nouveaux *chut!* couvrirent sa voix, moins éclatante et moins hardie, il faut l'avouer, cette seconde fois, que la première.

Oscar répondait :

« — Oui! et ces monstres s'appellent les vampires. Une puissance dont il ne nous est pas permis de scruter les arrêts irrévocables a permis que certaines âmes funestes, dévouées à des tourments que leurs crimes se sont attirés sur la terre, jouissent de ce droit épouvantable, qu'elles exercent de préférence sur la couche virginale et sur le berceau; tantôt, plus privilégiées, parce que leur carrière est plus courte et leur avenir plus effrayant, elles obtiennent de revêtir des formes perdues dans la tombe, et de reparaître à la lumière des vivants sous l'aspect du corps qu'elles ont animé

« — Et ces monstres, ont-ils paru? demandait Ithuriel.

« — La première heure du matin les réveille dans leur sépulcre, répondait Oscar. Une fois que le retentissement du coup sonore a expiré dans les échos de la montagne, ils retombent immobiles dans leurs demeures éternelles. Mais il en est un parmi eux, sur lequel mon pouvoir plus borné... que dis-je? la destinée elle-même ne revient jamais sur ses arrêts!... après avoir porté la désolation dans vingt pays divers, toujours vaincu, toujours vivant, toujours plus altéré du sang qui conserve son effroyable existence!... Dans trente-six heures, à la première heure de la soirée, il doit enfin subir le néant, peine légitime d'une suite incalculable de forfaits, s'il ne peut, d'ici là, y joindre un forfait de plus, et compter encore une victime. »

— Comme c'est écrit, mon Dieu! murmura mon voisin, comme c'est écrit!

Mon voisin me semblait bien sévère; je trouvais, au contraire, ce dialogue du plus beau style qui se pût voir.

Le prologue continua. Plusieurs personnes qui avaient entendu mon voisin se permirent bien quelques murmures sur l'outrecuidance de cet infatigable interrupteur; mais comme il se replongea dans son *Pâtissier françois*, les murmures s'éteignirent.

Il va sans dire que la jeune fiancée endormie sur le tombeau était l'innocente héroïne menacée d'épouser le vampire, et, s'il était resté quelque doute au public, tous ces doutes eussent disparu après la dernière scène du prologue.

« — Qu'entends-je? dit Ithuriel. Ton entretien m'a retenu longtemps au-dessus de ces grottes.

Au moment où l'ange de la lune fait cette question, on entend sonner une heure au timbre argentin d'une cloche éloignée; le tam-tam la répète d'écho en écho par gradation.

OSCAR

« Arrête et regarde.

Toutes les tombes se soulèvent au moment où l'heure retentit; des ombres pâles en sortent à demi, et retombent sous la pierre tumulaire à mesure que le bruit s'évanouit dans l'écho.

UN SPECTRE, *vêtu d'un linceul, s'échappe de la plus apparente de ces tombes; son visage est découvert; il s'élance jusqu'à la place où miss Aubray est endormie, en criant :*

« Malvina!

OSCAR

« Retire-toi!

LE SPECTRE

« Elle m'appartient

OSCAR *ceint la jeune fille endormie.*

« Elle appartient à Dieu, et tu appartiendras bientôt au néant.

LE SPECTRE *se retire, mais en menaçant et en répétant :*

« Le néant!

ITHURIEL *traverse le théâtre dans un nuage.*

Le théâtre change et représente un des appartements de sir Aubray. »

— Absurde! absurde! s'écria mon voisin.

Et il se remit à lire *le Pastissier françois*.

Je n'étais pas tout à fait de son avis; j'avais trouvé la décoration magnifique; je n'avais rien à dire de Malvina, qui n'avait pas parlé; mais Philippe m'avait paru fort beau sous sa pâleur, et Moessard fort respectable.

D'ailleurs, si informe que cela fût, c'était un essai de romantisme, c'est-à-dire de quelque chose de fort inconnu à cette époque. Cette intervention d'êtres immatériels et supérieurs dans la destinée humaine avait un côté fantastique qui plaisait à mon imagination, et peut-être est-ce cette soirée qui déposa dans mon esprit le germe de *Don Juan de Marana*, éclos onze ans après seulement.

La pièce commença.

Sir Aubray, — on verra plus tard pourquoi je souligne le mot *sir*, — *sir* Aubray a rencontré à Athènes lord Ruthwen, riche voyageur anglais, et s'est lié d'amitié avec lui. Pendant leurs promenades au Panthéon, pendant leurs rêveries au bord de la mer, ils avaient cherché le moyen de resserrer encore les liens de leur amitié, et ils avaient résolu, sauf le consentement de Malvina, une union entre la jeune fille, restée au château de Staffa, et le noble voyageur, devenu le meilleur ami de son frère. Malheureusement, dans une excursion qu'Aubray et Ruthwen avaient faite aux environs d'Athènes, pour assister aux noces d'une jeune fille dotée en secret par lord Ruthwen, les deux compagnons avaient été attaqués par des brigands; une rude défense avait mis en fuite les assassins; mais, frappé d'un coup mortel, lord Ruthwen était tombé expirant. Ses dernières paroles furent une recommandation à son ami de le coucher sur un tertre baigné des rayons de la lune. Aubray se conforma à cette suprême recommandation; il coucha le mourant au lieu indiqué; puis, comme ses yeux étaient fermés, comme son souffle était tari, il se mit à la recherche de ses serviteurs égarés; mais, lorsque, une heure après, il revint avec eux, le corps avait disparu.

Aubray pensa que les assassins avaient enlevé ce corps pour faire disparaître la trace de leur crime.

Étant revenu en Écosse, il fait annoncer au comte de Marsden la mort de son frère, lord Ruthwen, ainsi que le genre des relations qui les avaient unis dans leurs voyages. Alors, Marsden demande la succession de son frère : c'est lui qui épousera Malvina, si Malvina veut bien consentir à la substitution. Malvina, qui n'a connu ni l'un ni l'autre, n'oppose point de résistance à la demande du comte de Marsden et aux désirs de son frère. On annonce le comte de Marsden. Malvina éprouve ce léger embarras qui, pareil au brouillard du matin, obscurcit toujours le cœur des jeunes filles à l'approche de leur fiancé. Aubray, joyeux, s'élance au-devant du comte; mais, en l'apercevant, il jette un cri de surprise. Ce n'est point le comte de Marsden, c'est-à-dire un inconnu, qu'il a devant les yeux; c'est son ami, c'est lord Ruthwen!

L'étonnement d'Aubray est grand; mais tout s'explique. Ruthwen n'était pas mort; il était seulement évanoui : la fraîcheur de la nuit lui a fait reprendre ses sens. Le départ d'Aubray et son retour en Écosse ont été trop prompts pour que Ruthwen pût lui donner de ses nouvelles; mais, guéri, il est revenu lui-même en Irlande, a trouvé son frère mort, a hérité de son nom et de sa fortune, et, sous ce nom, avec une fortune double de celle qu'il avait, il s'est offert pour épouser Malvina, se réjouissant d'avance de la joie qu'il causerait à son cher Aubray en reparaissant devant lui.

Ruthwen est charmant; son ami ne l'a point flatté. Il plaît fort à Malvina, qui, de son côté, produit sur lui une si vive impression, que, sous le prétexte d'affaires très pressées, il demande à l'épouser dans les vingt-quatre heu-

res. Malvina se défend tout juste ce qu'il faut pour céder. On se rend au château de Marsden. — La toile tombe.

J'avais suivi de l'œil mon voisin presque autant que la pièce, et, à ma grande satisfaction, je l'avais vu refermer son Elzévir et écouter les dernières scènes. Lorsque la toile fut tombée, il poussa une exclamation de dédain accompagnée d'un profond soupir.

— Peuh !... fit-il.

Je profitai du moment pour renouer la conversation.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, mais, à la fin du prologue, vous avez dit : « C'est absurde ! »

— Oui, dit mon voisin, je crois avoir dit cela, ou, si je ne l'ai pas dit, je l'ai assurément pensé.

— Blâmez-vous donc l'intervention des êtres surnaturels dans le drame ?

— Non pas, au contraire, je l'aime fort. Tous les grands maîtres en ont tiré de puissants effets : Shakspeare, dans *Hamlet*, dans *Macbeth* et dans *Jules César ;* Molière, dans *le Festin de Pierre*, qu'il eût dû appeler *le Convive de Pierre*, pour que son titre eût une signification ; Voltaire, dans *Sémiramis ;* Gœthe, dans *Faust*. Non, j'aime fort le surnaturel, au contraire, attendu que j'y crois.

— Comment ! vous croyez au surnaturel ?

— Sans doute.

— Dans la vie commune ?

— Certainement. Nous côtoyons à tout instant des êtres qui nous sont inconnus parce qu'ils nous sont invisibles : l'air, le feu, la terre sont habités. Sylphes, gnomes, ondins, farfadets, lutins, anges, démons, flottent, rampent, voltigent, bondissent autour de nous. Qu'est-ce que c'est que ces étoiles filantes dans la nuit, météores que les astronomes cherchent en vain à nous expliquer, et dont ils ne peuvent découvrir ni la cause, ni le but, si ce n'est des anges qui vont, d'un monde dans un autre, porter les ordres de Dieu ? Un jour, nous verrons tout cela.

— Nous verrons, dites-vous ?

— Mais oui, nous verrons. Parbleu ! pourquoi voulez-vous que nous ne voyions pas ces merveilles ?

— Vous dites « nous » ; est-ce nous personnellement qui les verrons ?

— Oh ! je ne dis pas cela précisément... Pas moi qui suis déjà vieux ; peut-être vous qui êtes encore jeune ; mais, à coup sûr, nos descendants.

— Et comment diable nos descendants verront-ils une chose que nous ne voyons pas ?

— Mais comme nous voyons les choses que n'ont pas vues nos aïeux.

— Que voyons-nous donc qu'ils n'ont point vu ?

— Dame ! la vapeur, les fusils à piston, l'aérostat, l'électricité, l'imprimerie, la poudre à canon ! Croyez-vous que ce soit pour s'arrêter à moitié chemin que le monde marche ? Croyez-vous qu'après avoir conquis succcessivement la terre, l'eau et le feu, l'homme ne se rendra pas maître de l'air, par exemple ? Ce serait absurde de ne pas avoir cette conviction-là. Est-ce que vous en doutez, par hasard, vous, jeune homme ? Tant pis, tant pis, tant pis !

— Ma foi, monsieur, j'avoue une chose, c'est que je ne doute ni ne crois. Jamais mon esprit ne s'est arrêté sur ces sortes de matières, et j'ai eu tort, je le vois, puisqu'elles peuvent avoir l'intérêt que je me sens prêt à y prendre, si j'avais le bonheur de causer longtemps avec vous. — De sorte que vous croyez, monsieur, que nous arriverons peu à peu à connaître tous les secrets de la nature ?

— J'en suis convaincu.

— Mais, alors, nous serons aussi puissants que Dieu ?

— Non pas... Aussi savants, peut-être ; aussi puissants, non.

— Faites-vous donc une si grande différence entre savoir et pouvoir ?

— Il y a un abîme entre ces deux mots ! Dieu vous a donné l'autorisation de vous servir de toutes les choses créées. Aucune de ces choses n'est oiseuse ou inutile ; toutes, à un moment donné, doivent concourir au bien-être de l'homme, au bonheur de l'humanité ; mais, pour qu'il applique ces choses au bonheur de l'espèce et au bien-être de l'individu, il faut que l'homme sache parfaitement la cause et le but de tout. Il utilisera tout, et, quand il aura utilisé la terre, l'eau, le feu et l'air, il n'y aura plus pour lui ni espace ni distance ; il verra le monde tel qu'il est, non seulement dans ses formes visibles, mais encore dans ses formes invisibles ; il pénétrera au sein de la terre, comme les gnomes ; il habitera l'eau, comme les nymphes et les tritons ; il jouera dans le feu, comme les lutins et les salamandres ; il traversera les airs, comme les sylphes et les anges ; il montera, par la chaîne des êtres et par l'échelle des perfectionnements, jusqu'à Dieu ; il verra le maître suprême de toutes choses, comme je vous vois ; et si, au lieu de prendre de l'humilité par la science, il acquiert de l'orgueil ; si, au lieu d'adorer, il se compare ; si, parce qu'il connaît la création, il se croit l'égal du créateur, Dieu lui dira : « Faismoi une étoile ou un *rotifer !* »

Je crus avoir mal entendu, et je répétai :

— Une étoile ou un... ?

— Ou un rotifer ; — c'est un animal que j'ai découvert. — Colomb a découvert un monde, et j'ai découvert, moi, un éphémère. Croyez-vous que Colomb pèse, pour cela, plus lourd que moi dans la main de Dieu ?

Je restai un instant pensif. Cet homme était-il fou ? En tout cas, c'était une bien belle folie que la sienne

— Eh bien, continua-t-il, on découvrira un jour les ondins, les gnomes, les sylphes, les nymphes, les anges, comme j'ai découvert mon animalcule. Le tout est de trouver un microscope pour les infiniment transparents, comme nous en avons trouvé un pour les infiniment petits. Avant l'invention du microscope solaire, la création s'arrêtait, pour l'homme, à l'acarus, au ciron ; il était bien loin de se douter qu'il y eût des serpents dans son eau, des crocodiles dans son vinaigre, des dauphins bleus... dans autre chose. Le microscope solaire a été inventé, et il a vu tout cela.

Je restai stupéfait. Je n'avais jamais entendu parler de pareilles choses.

— Mon Dieu ! monsieur, lui dis-je, mais vous me révélez tout un monde dont je ne me doutais pas. Comment ! il y a des serpents dans notre eau ?

— Des hydres.

— Des crocodiles dans notre vinaigre ?

— Des ichthyosaurus.

— Et des dauphins bleus dans... ? Mais c'est impossible !

— Ah ! voilà le grand mot : c'est impossible !... Vous avez dit tout à l'heure : « C'est impossible ! » des choses que nous ne voyons pas, et maintenant vous dites : « C'est impossible ! » des choses que tout le monde a vues, excepté vous. Toute impossibilité est relative ; ce qui est impossible pour l'huître n'est pas impossible pour le poisson ; ce qui est impossible pour le poisson n'est pas impossible pour le serpent ; ce qui est impossible pour le serpent n'est pas impossible pour le quadrupède ; ce qui est impossible pour le quadrupède n'est pas impossible pour l'homme ; ce qui est impossible pour l'homme n'est pas impossible pour Dieu. Quand Fulton est venu offrir la vapeur à Napoléon, Napoléon a dit, comme vous : « C'est impossible ! » Et, s'il eût vécu deux ou trois années de plus, il eût pu voir, du haut de son rocher, passer, fumantes, ces machines qui l'eussent peut-être gardé empereur, s'il ne les eût pas repoussées comme un rêve, comme une utopie, comme une impossibilité. — Job avait cependant prédit les bateaux à vapeur...

— Job avait prédit les bateaux à vapeur ?

— Mais sans doute... A quoi pensez-vous donc que se rapporte cette description du léviathan, que Job appelle le roi de la mer : « Je n'oublierai pas le léviathan, sa force, et la merveilleuse structure de son corps. Ses frémissements font jaillir la lumière ; ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore ; des flammes sortent de sa gueule, et des étincelles volent autour de lui. La fumée sort de ses narines, comme d'un vase rempli d'eau bouillante. Son souffle est semblable à des charbons ardents ; son cœur est dur comme la meule qui écrase le grain. Sous lui, l'abîme bouillonne, comme l'eau sur le brasier ; la mer s'élève en vapeur, comme l'encens d'un vase d'or ; l'onde blanchit derrière lui, comme la chevelure d'un vieillard. Nul, sur la terre, n'a sa puissance ; il a été créé pour ne rien craindre. » Eh bien, le léviathan, c'est le bateau à vapeur !

— En vérité, monsieur, dis-je à mon voisin, vous me faites tourner la tête. Vous savez tant de choses, et vous en parlez si bien, que je me laisse entraîner à ce que vous me dites, comme la feuille au tourbillon. Vous avez parlé d'un petit animal découvert par vous, d'un éphémère ; vous l'appelez le rotifer ?

— Oui.

— Est-ce dans l'eau, dans le vin ou dans le vinaigre que vous l'avez découvert ?

— C'est dans du sable mouillé.

— Comment cela s'est-il fait ?

— Oh ! d'une façon bien simple, mon Dieu ! Bien avant Raspail, je faisais des expériences microscopiques sur les infiniment petits. Un jour, après avoir soumis à l'examen l'eau, le vin, le vinaigre, le fromage, le pain, enfin tous les ingrédients sur lesquels on fait d'ordinaire des expériences, je pris dans ma gouttière, — je logeais au sixième étage, à cette époque-là, — je pris dans ma gouttière un peu de sable mouillé ; je le posai dans la cage de mon microscope, et j'appliquai mon œil sur la lentille. Alors, je vis se mouvoir un animal étrange, ayant la forme d'un vélocipède, armé de deux roues, qu'il agitait rapidement. Avait-il une rivière à traverser, ses roues lui servaient comme celles d'un bateau à vapeur ; avait-il un terrain sec à franchir, ses roues lui servaient comme celles d'un tilbury. Je le regardai, je le détaillai, je le dessinai. Puis je me souvins tout à coup que mon rotifer, — je l'avais baptisé ainsi, quoique, depuis, je l'aie appelé un *tarentatello*, — je me souvins tout à coup que mon rotifer me faisait oublier un rendez-vous. J'étais pressé : j'avais affaire à un de ces animalcules

qui n'aiment point attendre, à l'un de ces éphémères qu'on appelle une femme... Je laissai là mon microscope, mon rotifer et la pincée de sable qui était son monde. J'avais un autre examen à faire où j'allais, examen continu et consciencieux, qui me tint toute la nuit. Je ne rentrai que le lendemain matin. J'allai droit à mon microscope. Hélas! pendant la nuit, le sable avait séché, et mon pauvre rotifer, qui, sans doute, avait besoin d'humidité pour vivre, était mort. Son imperceptible cadavre était étendu sur le flanc gauche; ses roues étaient immobiles, le bateau à vapeur n'allait plus, le vélocifère était arrêté.

— Ah! pauvre rotifer! m'écriai-je.

— Attendez! attendez!

— Ah çà! est-ce que, comme lord Ruthwen, il n'était pas mort? est-ce que, comme lord Ruthwen, il était vampire?

— Vous allez voir! Tout mort qu'il était, l'animal n'en restait pas moins une curieuse variété des éphémères, et son cadavre méritait d'être conservé aussi bien que celui d'un mammouth ou d'un mastodonte. Seulement, vous sentez qu'il fallait prendre des précautions bien autrement grandes pour manier un animal cent fois plus petit qu'un ciron, qu'il n'en faut prendre pour changer de place un animal dix fois gros comme un éléphant! Je choisis, parmi toutes mes boîtes, une petite boîte de carton; je la destinai à être la tombe de mon rotifer, et je transportai, à l'aide de la barbe d'une plume, ma pincée de sable de la cage de mon microscope dans ma boîte. Je comptais faire voir ce cadavre-là à Geoffroy Saint-Hilaire ou à Cuvier; mais l'occasion me manqua. Je ne rencontrai point ces messieurs, ou, si je les rencontrai, ils se refusèrent à monter mes six étages; tant il y a que, pendant trois mois, six mois, un an peut-être, j'oubliai le cadavre de mon pauvre rotifer. Un jour, par hasard, la boîte me tomba sous la main; alors, je voulus voir quel changement un an pouvait produire sur le cadavre d'un éphémère. Le temps était couvert, il tombait une grosse pluie d'orage. Afin d'y mieux voir, j'approchai le microscope de la fenêtre, et je vidai dans la cage le contenu de la petite boîte. Le cadavre du pauvre rotifer était toujours immobile et couché sur le sable; seulement, le temps, qui se souvient si cruellement des colosses, semblait avoir oublié l'infiniment petit. Je regardais mon éphémère avec un sentiment de curiosité facile à comprendre, quand tout à coup une goutte de pluie chassée par le vent tombe dans la cage du microscope, et humecte ma pincée de sable.

— Eh bien? demandai-je.

— Eh bien, voilà où est le miracle. Au contact de cette fraîcheur vivifiante, il me sembla que mon rotifer se ranimait, qu'il remuait une antenne, puis l'autre; qu'il faisait tourner une de ses roues, puis ses deux roues; qu'il reprenait son centre de gravité, que ses mouvements se régularisaient, qu'il vivait enfin.

— Bah!

— Monsieur, le miracle de la résurrection, auquel vous croyez peut-être, vous, mais auquel ne croyait point Voltaire, venait de s'accomplir, non pas au bout de trois jours... trois jours, beau miracle!... mais au bout d'un an!... Dix fois je renouvelai la même épreuve: dix fois le sable sécha, dix fois le rotifer mourut! dix fois le sable fut humecté, et dix fois le rotifer ressuscita! Ce n'était pas un éphémère que j'avais trouvé, monsieur, c'était un immortel! Mon rotifer avait probablement vécu avant le déluge, et devait survivre au jugement dernier.

— Et vous possédez toujours ce merveilleux animal?

— Ah! monsieur, me dit mon voisin avec un profond soupir, je n'ai pas ce bonheur. Un jour que, pour la vingtième fois peut-être, je m'apprêtais à renouveler mon expérience, un coup de vent emporta le sable séché, et, avec le sable séché, mon phénoménal immortel. Hélas! depuis, j'ai repris bien des pincées de sable mouillé sur ma gouttière, et même ailleurs, mais toujours inutilement; jamais je n'ai retrouvé l'équivalent de ce que j'avais perdu. Mon rotifer était, non seulement immortel, mais encore unique... Voulez-vous me laisser passer, monsieur? Le deuxième acte va commencer, et je trouve ce mélodrame si mauvais, que je voudrais bien m'en aller.

— Oh! monsieur, lui dis-je, je vous en supplie, ne vous en allez pas; j'ai encore tant de choses à vous demander, et vous me paraissez si savant!... Vous n'écouterez pas, si vous voulez; vous lirez *le Pastissier françois*, et, dans les entr'actes, nous causerons Elzévir et rotifer... Moi, j'écouterai la pièce, qui m'intéresse beaucoup, je vous assure.

— Vous êtes bien bon, me dit mon voisin en s'inclinant.

Puis, avec la douceur charmante que j'avais déjà remarquée en lui, comme on frappait les trois coups, il reprit sa lecture.

Le rideau se leva sur l'entrée d'une ferme, au côté *cour*, — sur une chaîne de montagnes neigeuses, au fond, — et sur une fenêtre, au côté *jardin*.

Le théâtre représentait la ferme du château de Marsden.

LXXVI

DEUXIÈME ACTE DU « VAMPIRE ». — ANALYSE. — NOUVEAUX MURMURES DE MON VOISIN. — IL A VU UN VAMPIRE. — OU ET COMMENT. — PROCÈS-VERBAL QUI CONSTATE L'EXISTENCE DES VAMPIRES. — NÉRON. — COMMENT LES CLAQUEURS FURENT INSTITUÉS PAR LUI — MON VOISIN QUITTE L'ORCHESTRE.

En attendant que Ruthwen épousât Malvina, Edgard, un de ses vassaux, épousait Lovette.

Cette Lovette était bien la plus jolie, la plus fine et la plus gracieuse fiancée du monde: c'était Jenny Vertpré à vingt ans.

Lord Ruthwen, qui était réellement amoureux de Malvina, aurait autant aimé sucer le sang de la femme d'un autre que celui de sa femme, à lui. Aussi, sur la demande de son serviteur, s'était-il empressé d'assister à ses noces.

Ces noces ont lieu, en effet. Lord Ruthwen s'assied; le ballet va commencer, quand s'avance un vieux barde avec sa harpe; c'est l'hôte de tous les châteaux, c'est le poëte obligé de tous les mariages. Il reconnaît Ruthwen, qui ne le reconnaît pas, occupé qu'il est à fasciner de son regard la pauvre Lovette.

Le barde accorde sa harpe et chante:

O jeune vierge de Staffa
Brûlant de la première flamme,
Dont le cœur palpite déjà
Aux doux noms d'amante et de femme,
Au moment d'unir votre sort
A l'amant de votre pensée,
Gardez-vous, jeune fiancée,
De l'amour qui donne la mort!

Ce premier couplet excite la colère de lord Ruthwen, qui y voit un avertissement à Lovette, et qui craint, par conséquent, de se voir arracher sa victime. Aussi, son regard fascinateur se détourne-t-il de la jeune fille pour se fixer furieux sur le barde, qui, sans se déconcerter, continue:

Quand le soleil de ces déserts
Des monts ne dore plus la cime,
Alors, les anges des enfers
Viennent caresser leurs victimes...
Si leur douce voix vous endort,
Reculez, leur main est glacée!
Gardez-vous, jeune fiancée,
De l'amour qui donne la mort!

Un troisième couplet, et Lovette échappera au vampire. Il ne faut donc pas que le barde, qui n'est autre chose que l'ange du mariage, chante son troisième couplet.

Lord Ruthwen se plaint que ce chant lui rappelle un souvenir douloureux, et fait chasser le vieillard.

Puis, comme la nuit s'avance, comme il n'a pas de temps à perdre, puisque, pour vivre, il faut qu'avant une heure du matin il ait sucé le sang d'une jeune fille, il demande un entretien à Lovette.

Lovette a bonne envie de refuser; mais Edgard craint de mécontenter monseigneur. — Monseigneur, resté seul avec Lovette, essaye de la séduire, lui jure qu'il l'aime, et lui met une bourse pleine d'or dans la main. En ce moment, on entend la harpe du barde et le refrain de la chanson:

Gardez-vous, jeune fiancée,
De l'amour qui donne la mort!

Puis, tout le monde rentre, et le ballet commence. — Vers le milieu du ballet, Lovette, oppressée, se retire: Ruthwen, qui ne l'a pas perdue de vue, la suit. Au bout d'un instant, Edgard s'aperçoit que ni Lovette ni monseigneur ne sont là. Il sort à son tour. On entend des cris dans la coulisse; Lovette accourt dans le plus grand désordre, un coup de pistolet retentit: lord Ruthwen, blessé à mort, vient tomber sur le théâtre.

« — Il a voulu déshonorer ma fiancée! » dit Edgard, paraissant, son arme fumante encore à la main.

Aubray s'élance vers le blessé. Lord Ruthwen respire en-

core ; il demande qu'on le laisse seul avec son ami. Tout le monde s'éloigne.

« — Une dernière promesse, Aubray, dit lord Ruthwen.

« — Ah ! demande, prends ma vie !... elle m'est insupportable sans toi, répond Aubray.

« — Mon ami, je te demande, seulement pour douze heures, le plus profond secret.

« — Pour douze heures ?

« — Promets-moi que Malvina ne saura rien de ce qui est arrivé ; que tu ne feras rien pour venger ma mort, avant que la première heure de la nuit ait sonné... Jure-moi le secret sur ce cœur expirant.

« — Je le jure ! » dit Aubray en étendant la main.

Aux derniers mots de Ruthwen, la lune sort des nuages et brille de tout son éclat.

« — Aubray, dit Ruthwen, l'astre de la nuit luit à mes yeux de sa dernière lumière... Que je puisse le voir et adresser au ciel mes derniers vœux ! »

La tête de Ruthwen retombe à ces mots. Alors, Aubray, secondé par le père de Lovette, porte le moribond sur le rocher du fond, lui baise encore une fois la main, et se retire entraîné par le vieillard. En ce moment, on voit la lune couvrir entièrement de son rayon le corps de Ruthwen, et éclairer les glaces de la montagne...

La toile tomba, au milieu des applaudissements de la salle tout entière, et des murmures de mon voisin.

Cet acharnement à poursuivre une pièce qui me semblait à moi pleine d'intérêt m'étonnait de la part d'un homme aussi bienveillant que paraissait l'être mon voisin. Non seulement, comme je l'ai dit, il s'était livré à de bruyants murmures, mais encore, pendant toute la dernière scène, il avait joué d'une façon inquiétante avec une clef qui s'était à plusieurs reprises approchée de sa bouche.

— En vérité, monsieur, lui dis-je, je vous trouve bien sévère pour cet ouvrage.

Mon voisin haussa les épaules.

— Oui, monsieur, je le suis, d'autant plus que l'auteur se croit un homme d'esprit, que l'auteur se croit un homme de talent, que l'auteur se croit un homme de style, et qu'il se trompe. J'ai vu cela, il y a trois ans, quand cela a été joué, et je le revois aujourd'hui. Eh bien, ce que j'ai dit alors, je le répète : la pièce est plate, sans invention, invraisemblable. — Ah bien, oui, les vampires ! ils se donnent bien toutes ces peines-là ! Et puis, *sir* Aubray ! Est-ce que l'on dit sir Aubray ? Aubray est un nom de famille, et l'on ne met le titre de *sir* que devant le nom de baptême. — Ah ! il a bien fait de garder l'anonyme, l'auteur ; il a eu de l'esprit, ce jour-là.

Je profitai du moment où mon voisin reprenait haleine.

— Monsieur, lui dis-je, vous vous êtes écrié tout à l'heure : « Ah bien, oui, les vampires ! ils se donnent bien toutes ces peines-là ! » Vous vous êtes écrié cela, n'est-ce pas ? Je ne me suis pas trompé ?

— Non.

— C'est qu'en employant cette forme de langage, vous paraissez parler des vampires comme s'ils existaient réellement ?

— Sans doute qu'ils existent.

— En auriez-vous vu, par hasard ?

— Certainement que j'en ai vu.

— Au microscope solaire ? hasardai-je en riant.

— Non, de mes yeux, comme Orgon avec Tartufe.

— Où cela ?

— En Illyrie.

— En Illyrie ? Ah ! vous avez été en Illyrie ?

— Trois ans.

— Et vous y avez vu des vampires ?

— Vous savez que c'est la terre classique des vampires, l'Illyrie, comme la Hongrie, la Servie, la Pologne.

— Non, je ne sais pas... je ne sais rien. Où étaient ces vampires que vous avez vus ?

— A Spalatro. Je logeais chez un bonhomme de soixante-deux ans. Il mourut. Trois jours après avoir été enterré, il apparut la nuit à son fils et lui demanda à manger ; son fils le servit selon ses désirs ; il mangea et disparut. Le lendemain, le fils me raconta ce qui lui était arrivé, me disant que bien certainement son père ne reviendrait pas pour une fois, et m'invitant à me mettre, la nuit suivante, à une fenêtre pour le voir entrer et sortir. J'étais curieux de voir un vampire. Je me mis à la fenêtre ; mais, cette nuit-là, il ne vint pas. Le fils me dit, alors, de ne pas me décourager, qu'il viendrait probablement la nuit suivante. — La nuit suivante, je me remis donc à ma fenêtre, et, en effet, vers minuit, je reconnus parfaitement le vieillard. Il venait du côté du cimetière ; il marchait d'un bon pas ; mais son pas ne faisait aucun bruit. Arrivé à la porte, il frappa ; je comptai trois coups ; les coups résonnèrent secs sur le chêne, comme si l'on eût frappé avec un os, et non avec un doigt. Le fils vint ouvrir la porte, et le vieillard entra...

J'écoutais ce récit avec la plus grande attention, et je commençais à préférer les entr'actes au mélodrame.

— Ma curiosité était trop vivement excitée, reprit mon voisin, pour que je quittasse ma fenêtre ; j'y demeurai donc. Une demi-heure après, le vieillard sortit ; il retournait d'où il était venu, c'est-à-dire du côté du cimetière. A l'angle d'une muraille, il disparut. Presque au même instant, ma porte s'ouvrit. Je me retournai vivement, c'était son fils. Il était fort pâle. « Eh bien, lui dis-je, votre père est venu ? — Oui... L'avez-vous vu entrer ? — Entrer et sortir... Qu'a-t-il fait aujourd'hui ? — Il m'a demandé à boire et à manger, comme l'autre jour. — Et il a bu et mangé ? — Il a bu et mangé... Mais ce n'est pas le tout... voici ce qui m'inquiète... Il m'a dit... — Ah ! il vous a parlé pour autre chose que pour vous demander à boire et à manger ?... — Oui, il m'a dit : « Voici deux fois que je viens manger chez toi. « C'est à ton tour maintenant de venir manger chez moi. » — Diable !... — Je t'attends après-demain à la même heure. — Diable ! diable ! — Eh ! oui, justement, voilà ce qui me tracasse. » Le surlendemain, on le trouva mort dans son lit ! Ce même jour, deux ou trois autres personnes du même village qui avaient vu aussi le vieillard, et qui lui avaient parlé, tombèrent malades et moururent à leur tour. Il fut donc reconnu que le vieillard était vampire. On s'informa auprès de moi ; je racontai ce que j'avais vu et entendu. La justice se transporta au cimetière. On ouvrit les tombeaux de tous ceux qui étaient morts depuis six semaines ; tous ces cadavres étaient en décomposition. Mais, quand on en vint au tombeau de Kisilova, — c'était le nom du vieillard, — on le trouva les yeux ouverts, la bouche vermeille, respirant à pleins poumons, et cependant immobile, comme mort. On lui enfonça un pieu dans le cœur : il jeta un grand cri et rendit le sang par la bouche ; puis on le mit sur un bûcher, on le réduisit en cendre, et l'on jeta la cendre au vent... Quelque temps après, je quittai le pays ; de sorte que je ne pus savoir si son fils était devenu vampire comme lui.

— Pourquoi serait-il devenu vampire comme lui ? demandai-je.

— Ah ! parce que c'est l'habitude, que les personnes qui meurent du vampirisme deviennent vampires.

— En vérité, vous dites cela comme si c'était un fait avéré.

— Mais c'est qu'aussi c'est un fait avéré, connu, enregistré ! En doutez-vous ?... Lisez le *Traité des apparitions*, de dom Calmet, t. II, pages 41 et suivantes ; vous trouverez un procès-verbal signé par le hadnagi Barriavar et les anciens heiduques ; de plus, par Battiw, premier lieutenant du régiment d'Alexandre de Wurtemberg ; par Clercktinger, chirurgien-major du régiment de Fürstenberg ; par trois autres chirurgiens de la compagnie et par Goltchitz, capitaine à Slottats, constatant qu'en l'an 1730, un mois après la mort d'un certain heiduque, habitant de Medreiga, nommé Arnold-Paul, qui avait été écrasé par la chute d'une voiture de foin, quatre personnes moururent subitement, et de la manière que meurent, selon les traditions du pays, ceux qui sont tourmentés par les vampires ; qu'on se ressouvint, alors, que de son vivant, cet Arnold-Paul avait souvent raconté qu'aux environs de Cossova, sur la frontière de la Servie turque, il avait été tourmenté par un vampire turc ; — car ils croient aussi que ceux qui ont été vampires passifs, pendant leur vie, deviennent vampires actifs, après leur mort ; — mais qu'il avait trouvé moyen de se guérir en mangeant de la terre du sépulcre de ce vampire, et en se frottant de son sang... précaution qui ne l'empêcha point de devenir vampire après sa mort, puisque, quatre personnes étant mortes, on pensa que le fait venait de lui, et qu'on l'exhuma, quarante jours après son enterrement ; qu'il fut reconnu, alors, que son corps était vermeil ; que ses cheveux, ses ongles et sa barbe, avaient poussé ; que ses veines étaient toutes remplies d'un sang fluide, et coulant, de toutes les parties de son corps, sur le linceul dont il était enveloppé ; que le hadnagi ou bailli du lieu, en présence de qui se fit l'exhumation, et qui était un homme expert dans le vampirisme, fit enfoncer, selon la coutume, dans le cœur dudit Arnold-Paul un pieu fort aigu dont on lui traversa le corps de part en part, ce qui lui fit jeter un cri effroyable, comme s'il eût été en vie : cette expédition faite, on lui coupa la tête et l'on brûla le tout, et l'on en fit autant aux cadavres des quatre ou cinq personnes mortes de vampirisme, de crainte qu'elles n'en fissent mourir d'autres à leur tour ; que toutes ces expéditions ne purent empêcher que, vers 1735, c'est-à-dire au bout de cinq ans, les mêmes prodiges ne se fussent renouvelés, et que, dans l'espace de trois mois, dix-sept personnes du même village ne fussent mortes du vampirisme, quelques-unes sans être malades, d'autres après avoir langui deux ou trois jours ; qu'entre autres, une jeune personne nommée Stranoska, fille de l'heiduque Jeronitzo, qui s'était couchée en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit, toute tremblante, en poussant des cris affreux et en disant que le fils de l'heiduque Millo,

mort depuis deux semaines, avait failli l'étrangler pendant son sommeil; qu'à partir de ce moment, elle ne fit plus que languir, et qu'au bout de trois jours, elle mourut; que ce qu'elle avait dit du fils de Millo, l'ayant fait reconnaître pour un vampire, on l'exhuma, et on le trouva dans les conditions voulues pour qu'on ne conservât aucun doute sur le fait de vampirisme; que l'on découvrit enfin, après avoir bien cherché, que le défunt Arnold-Paul avait tué, non seulement les quatre personnes dont nous avons parlé, mais encore plusieurs bestiaux dont les nouveaux vampires, et particulièrement le fils de Millo, avaient mangé; que, sur ces indices, on prit la résolution de déterrer tous ceux qui étaient morts depuis un certain temps, et que, parmi une quarantaine de cadavres, on en trouva dix-sept avec tous les signes évidents du vampirisme; qu'en conséquence, on leur a transpercé le cœur et coupé la tête, et qu'ensuite on les a brûlés et qu'on a jeté leurs corps dans la rivière.

— Le livre où se trouve ce procès-verbal, monsieur, coûte-t-il aussi cher qu'un Elzévir?

— Oh! ma foi, non! Vous le trouverez partout: 2 volumes in-18, de 480 pages chacun, chez Techener, Guillemot ou Franck. Cela vous coûtera cinquante sous ou trois francs.

— Merci. Je me donnerai la satisfaction de l'acheter.

— Maintenant, voulez-vous me laisser m'en aller?... Il y a trois ans, le dernier acte ne m'a pas paru très bon; aujourd'hui, il me paraîtrait pire encore.

— Si vous le voulez absolument, monsieur...

— Oui, vraiment, vous me rendrez service.

— Mais, auparavant, s'il vous plaît, un conseil?

— Avec le plus grand plaisir... Parlez.

— Avant d'entrer à l'orchestre, j'étais entré au parterre, et j'y avais eu une petite affaire.

— Ah! c'est vous?

— C'est moi.

— Qui avez?...

— Oui.

— Donné?...

— Oui.

— A quel propos donc vous êtes-vous permis cette vivacité?

Je lui racontai mon aventure, et lui demandai si je devais prévenir mes témoins le soir même, ou s'il serait encore temps le lendemain matin.

Il secoua la tête.

— Oh! ni ce soir ni demain matin, me dit-il.

— Comment, ni ce soir ni demain matin?

— Non, ce serait du dérangement inutile.

— Et pourquoi cela?

— Mais parce que vous êtes tombé dans un nid de claqueurs.

— Un nid de claqueurs!... Qu'est-ce que c'est que cela? demandai-je.

— Oh! jeune homme, s'écria mon voisin d'un ton paternel, gardez bien cette sainte ignorance!

— Cependant, si je vous priais de la faire cesser?...

— Avez-vous entendu dire qu'il y eût autrefois des empereurs à Rome?

— Mais oui.

— Vous rappelez-vous le nom du cinquième de ces empereurs?

— Néron, je crois.

— C'est cela. Eh bien, Néron, qui empoisonna son cousin Britannicus, qui éventra sa mère Agrippine, qui étrangla sa femme Octavie, qui tua, d'un coup de pied dans le ventre, sa maîtresse Poppée, Néron avait une voix de ténor, dans le genre de celle de Ponchard; seulement, sa méthode était moins savante; de sorte que, de temps en temps, Néron chantait faux! Cela n'avait pas d'inconvénient, tant que Néron chantait au Palatin ou à la Maison-Dorée, devant ses convives ou devant ses courtisans; cela n'eut pas même d'inconvénient encore, tant que Néron chanta en regardant brûler Rome; les Romains étaient si occupés autour de l'incendie, qu'ils ne faisaient point attention à un dièze de plus ou à un bémol de moins. Mais, quand il lui prit envie de chanter sur un théâtre public, ce fut autre chose; à chaque fois que l'illustre ténor déviait tant soit peu de la ligne musicale, quelque spectateur se permettait — ce que je me permettrai tout à l'heure, si vous me forcez de rester à ce ridicule mélodrame, — de siffler. On arrêtait bien le spectateur et on le jetait bien aux bêtes; mais en passant devant Néron, au lieu de dire tout simplement, comme c'était l'habitude: « Auguste, celui qui va mourir te salue! » il disait: « Auguste, je vais mourir, parce que tu chantes faux; mais, quand je serai mort, tu ne chanteras pas plus juste. » Cette salutation suprême, revue et augmentée par les patients, ennuya Néron: il fit étrangler les siffleurs dans les couloirs et l'on ne siffla plus. Toutefois, ce n'était pas assez pour Néron, — *ce désireur de l'impossible*, comme l'appelle Tacite, — ce n'était pas assez que l'on ne sifflât plus, il fallait qu'on applaudît. Or, on pouvait bien étrangler ceux qui sifflaient, mais on ne pouvait pas, en conscience, étrangler ceux qui n'applaudissaient pas; il eût fallu étrangler tous les spectateurs, et c'eût été une rude besogne: les théâtres romains contenaient vingt mille, trente mille, quarante mille spectateurs!... Se voyant en nombre, ils auraient bien pu ne pas se laisser étrangler. Néron fit mieux: il institua un corps composé de chevaliers romains, une espèce de confrérie dont les membres montaient à trois mille. Ces trois mille chevaliers n'étaient pas les prétoriens de l'empereur, c'étaient les gardes du corps de l'artiste; partout où il allait, ils le suivaient; partout où il chantait, ils l'applaudissaient. Un spectateur morose faisait-il entendre un murmure, une oreille chatouilleuse se permettait-elle un coup de sifflet, à l'instant, sifflet ou murmure était étouffé sous les applaudissements. Néron triomphait au théâtre. Sylla, César et Pompée n'avaient-ils pas usé tous les autres triomphes? Eh bien, mon cher monsieur, sous ce nom de claqueurs, cette race de chevaliers s'est perpétuée: l'Opéra en a, le Théâtre-Français en a, l'Odéon en a, — et il est bien heureux d'en avoir! — enfin, la Porte Saint-Martin en a; toutefois, leur mission, à eux, n'est pas seulement de soutenir les mauvais acteurs, elle consiste encore, comme vous avez pu le voir tout à l'heure, à empêcher les mauvaises pièces de tomber. En vertu de leur origine, on les appelle des *romains*; mais, nos romains, à nous, ne sont pas recrutés parmi les chevaliers. Non, on n'est pas si difficile sur le choix, et ils n'ont pas besoin de montrer à l'index un anneau d'or; pourvu qu'ils montrent deux larges mains, qu'ils rapprochent l'une de l'autre ces larges mains avec rapidité et fracas, voilà les seuls quartiers de noblesse exigés. Vous voyez donc que j'avais bien raison de vous dire de ne pas déranger deux de vos amis pour un de ces maroufles. — Maintenant que vous êtes éclairé, voulez-vous me laisser sortir?...

Je compris qu'il y aurait de l'importunité à retenir mon voisin plus longtemps. Si sa conversation, dans laquelle, en si peu de temps, il avait embrassé tant de choses, m'était agréable et aidait fort à mon instruction, il était évident qu'il ne pouvait en dire autant de la mienne. Je ne pouvais rien lui apprendre, sinon que j'ignorais tout ce qu'il savait. Je m'effaçai donc avec un soupir, n'osant lui demander qui il était, et le laissant passer, lui et son *Pastissier françois*, qu'il tenait des deux mains sur sa poitrine, de peur sans doute qu'un des chevaliers dont nous avons parlé tout à l'heure, curieux de livres rares, ne le lui enlevât.

Je le regardai s'éloigner avec regret; un pressentiment me disait, vaguement sans doute, qu'après m'avoir rendu un grand service, cet homme deviendrait un de mes meilleurs amis.

En attendant, il m'avait fait des entr'actes bien autrement curieux que la pièce.

Heureusement que l'on frappait pour le troisième acte, et que, par conséquent, les entr'actes étaient terminés.

LXXVII

PARENTHÈSE. — « HARIADAN BARBEROUSSE » A VILLERS-COTTERETS — JE JOUE EN AMATEUR LE RÔLE DE DON RAMIRE — MON COSTUME. — TROISIÈME ACTE DU « VAMPIRE ». — MON AMI LE BIBLIOMANE SIFFLE AU PLUS BEAU MOMENT — ON L'EXPULSE DE LA SALLE. — MADAME DORVAL. — SA FAMILLE ET SON ENFANCE. — PHILIPPE. — SA MORT ET SON CONVOI.

Mon voisin parti, je me sentis fort isolé dans cette grande salle; c'était certainement la seule connaissance que j'y eusse.

Aussi, je me redonnai tout entier au spectacle.

Voyais-je clair dans ma pensée? Non, certes, pas encore: *le Vampire* était un des premiers mélodrames avec lesquels j'eusse fait connaissance.

Le premier était *Hariadan Barberousse*.

Comment avais-je fait connaissance avec l'œuvre de MM. Saint-Victor et Corse? Voilà ce que j'ai oublié de dire à son lieu et place.

Il y avait, à Villers-Cotterets, une troupe de pauvres comédiens; — comprenez-vous combien il fallait que des comédiens fussent pauvres pour venir à Villers-Cotterets? — Enfin, ils y étaient, et ils y mouraient de faim.

C'était toute une famille: on les nommait les Robba.

Ils eurent une idée, ces pauvres diables: c'était de donner une représentation à leur bénéfice, et de prier deux ou trois

jeunes gens ou jeunes filles de la ville de jouer avec eux et pour eux.

On s'adressa naturellement à moi. — La nature m'avait déjà mis au cœur cette source de bonne volonté par laquelle s'en est allé, s'en va, s'en ira toujours, tout ce que j'ai eu, tout ce que j'ai, et tout ce que j'aurai. — J'acceptai de jouer le rôle de don Ramire.

Toutes les autres mères refusèrent garçons ou filles. Laisser monter ses enfants sur des planches, et avec de vrais comédiens encore, fi donc !

Ma mère seule tint à la parole donnée, et je fus l'unique artiste en représentation extraordinaire dont le nom, mis en grosses lettres sur l'affiche, eut la philanthropique mission de faire salle comble.

Il s'agissait de me confectionner un costume.

Ce fut une longue histoire que de mener à fin une pareille opération.

Heureusement, à cette époque, et à Villers-Cotterets surtout, on n'était pas d'une grande exigence. Talma lui-même, ce grand rénovateur, jouait *Hamlet* avec un pantalon de satin blanc, des bottes à cœur et une polonaise.

Mais je n'avais, de tout cela, que les bottes à cœur, et je ne pouvais pas jouer don Ramire rien qu'avec des bottes à cœur.

On avait la tunique, — tout se jouait en tunique à cette époque, — et une splendide tunique même, car elle se composait de deux châles de cachemire rouge, à grandes fleurs d'or, que mon père avait rapportés d'Egypte, et dont j'ai déjà parlé, je crois. On se contenterait de les coudre, de laisser, de chaque côté, une ouverture pour les bras, de les plisser à la taille avec le ceinturon d'une épée ; on ferait sortir de chaque ouverture des manches de satin, et don Ramire serait, sinon suffisamment, au moins richement et pudiquement vêtu des épaules à la moitié des cuisses.

Un col rabattu, et une toque de satin, de la couleur de la tunique, compléteraient la partie supérieure du costume.

Quant à la partie inférieure, c'était plus grave.

Les maillots étaient rares à Villers-Cotterets ; je pourrais même dire qu'ils y étaient inconnus : il ne fallait donc pas songer à se procurer un maillot, c'eût été du temps perdu, une idéalité, un rêve !

Les plus longs bas de soie que l'on put trouver, cousus à un caleçon, firent l'affaire.

Venaient, ensuite, les brodequins.

Ah ! les brodequins, ce fut une invention de ma part.

On teignit en rouge une seconde paire de bas de soie ; on y cousit une semelle ; on la passa par-dessus la première ; on la rabattit, en la roulant, à trois pouces au-dessus des chevilles ; on arrêta ce rabat, qui faisait bourrelet ; on simula la laçure du brodequin avec un ruban vert, et la chaussure termina dignement un don Ramire qui se donnait le luxe de commencer par une toque de satin et une plume d'autruche.

Restait l'épée.

L'épée de mon père, épée républicaine, avec son bonnet de Liberté, figurerait assez mal au côté de don Ramire.

Le maire, M. Mussart, me prêta une épée Louis XV montée en argent ; on ôta la chaîne qui la fermait ; la garde disparue, il resta la poignée et la coquille ; cela parut suffisant aux plus difficiles.

L'annonce de cette solennité fit grand bruit ; on vint de toutes les villes et de tous les villages environnants, même de Soissons. Je dus être horriblement ridicule, n'ayant jamais vu que *Paul et Virginie*, à l'âge de trois ans, et *la Jeunesse de Henri V*, à l'âge de onze ans. Mais les Robba firent huit cents francs de recette, c'est-à-dire une fortune ; mais une mère, un père, des enfants et des petits-enfants eurent de quoi manger pendant les deux tiers d'une année.

Pauvres Robba ! je me rappelle que tout leur répertoire se composait d'*Adolphe et Clara* et du *Déserteur*. Que sont devenus ces malheureux comédiens ? Dieu le sait !

Voilà comment je connaissais *Harladan Barberousse*, qui, avec *le Vampire*, dont j'allais voir le dernier acte, formait tout mon arsenal mélodramatique.

Le troisième acte n'était que la répétition de ce qui s'était passé au premier. — Ruthwen, que son ami Aubray croit mort à la ferme de Marsden, s'est ranimé, funèbre Endymion, sous les baisers de la lune. Revenu au château avant le frère de Malvina, il presse son mariage ; et Aubray, à son retour, trouve la fiancée parée et la chapelle prête.

Il s'approche de sa sœur pour lui apprendre cette terrible nouvelle de la mort de son fiancé, et, le voyant pâle et troublé, Malvina s'écrie :

« — Mon frère, le trouble où vous êtes !... Au nom du ciel, instruisez-moi de tout !

« — Eh bien, rappelle ton courage, dit Aubray.

« — Vous m'épouvantez ! » dit Malvina.

Puis, se tournant vers la porte :

« — Mais milord tarde bien à paraître.

« — Puisqu'il faut me résoudre à déchirer votre cœur, sachez que tous mes projets sont rompus. Un événement affreux, inattendu, nous a privés, moi, d'un ami, vous, d'un époux... L'infortuné Ruthwen... »

En ce moment, Ruthwen s'avance, saisit le bras d'Aubray et lui dit d'une voix sombre :

« — Songe à ton serment ! »

Sur ces mots, et comme toute la salle éclate en applaudissements, un formidable coup de sifflet retentit dans une baignoire. Je me retournai avec tout l'orchestre et tout le parterre.

Les claqueurs s'étaient levés en masse, et, montés sur les bancs, criaient : « A la porte ! »

On pouvait, du milieu de la salle, voir se dresser cette formidable montagne, semblable à une énorme contrefaçon du Parnasse de M. Titon-Dutillet, qui est à la Bibliothèque.

Mais, enfermé dans sa baignoire, abrité derrière la grille de sa loge, comme derrière un infranchissable rempart, le siffleur continuait de siffler.

Je ne sais pourquoi j'eus l'idée que c'était mon voisin qui se passait, enfin, la fantaisie dont il avait été tourmenté toute la soirée.

Le spectacle était véritablement interrompu : Philippe, madame Dorval et Thérigny restaient en scène sans pouvoir parler ; les cris *A la porte !* redoublaient ; on prévint le commissaire de police.

A force de se fixer sur la loge, mes regards pénétrèrent à travers les barreaux, et allèrent, dans la pénombre, poursuivre le malencontreux siffleur.

C'était bien mon voisin le bibliomane.

Le commissaire de police arriva. Malgré tout ce qu'il put dire, le siffleur fut expulsé de la salle et la pièce continua, au milieu des trépignements et des bravos.

Au reste, elle tirait à sa fin. Aubray, saisi par les domestiques de lord Ruthwen, est emporté loin de Malvina, qui reste sans défense. Ruthwen l'entraîne ; une porte s'ouvre, — c'est celle de la chapelle, éclairée pour le mariage nocturne. Malvina hésite à contracter cette union hors de la présence de son frère ; mais Ruthwen devient de plus en plus pressant ; il faut que, dans quelques minutes, le sang d'une jeune fille l'ait rendu à la vie, ou sinon, comme le lui a prédit l'ange du mariage, il *subira le néant !* Tout à coup, Aubray, qui a échappé à ses gardiens, se présente dans la chapelle ; il arrête sa sœur ; il la conjure de ne pas aller plus loin. Ruthwen rappelle de nouveau à Aubray son serment.

« — Oui ! dit Aubray ; mais l'heure va sonner ! mais je pourrai tout dire !

« — Misérable ! s'écria Ruthwen en tirant un poignard, si tu profères une parole...

« — Tu ne l'auras que baignée de mon sang, s'écrie Aubray en redoublant de résistance.

« — Eh bien, vous périrez tous deux, dit Ruthwen.

Il va pour frapper Aubray. Une heure sonne ; Malvina tombe évanouie dans les bras de Brigitte ; le tonnerre gronde.

« — Le néant ! le néant ! » s'écrie Ruthwen.

Il laisse tomber son poignard et cherche à s'enfuir. Des ombres sortent de terre et l'entraînent avec elles ; l'ange exterminateur paraît dans un nuage ; la foudre éclate et les ombres s'engloutissent avec Ruthwen.

PLUIE DE FEU.

Nous copions sur le manuscrit lui-même, comme on pense bien.

Philippe fut rappelé.

Quant à madame Dorval, son rôle était exécrable, personne ne songeait à la rappeler ; elle n'était engagée à la Porte-Saint-Martin que pour jouer les mauvais rôles : c'était mademoiselle Lévesque, l'artiste en vogue, qui jouait les bons.

Quelques mots sur cette pauvre chère créature, que je voyais pour la première fois, et qui, vingt-six ans plus tard, devait mourir dans mes bras (1).

Il est bon de marquer le point de départ des artistes émi-

(1) Voir *les Morts vont vite*.

nents, grands comédiens ou grands poètes ; c'est là surtout ce que l'on trouvera dans ces mémoires, en grande partie consacrés au développement de l'art en France pendant la moitié du XIXe siécle.

Certes, les événements politiques, eux aussi, y tiendront leur place, mais la place seulement qu'ils doivent y tenir. Il est temps de mettre chaque chose en son lieu et place, et, comme notre siècle est, avant tout, un siècle d'appréciation, il est bon d'apprécier les hommes et les choses.

Mademoiselle Mars et Talma, ces deux grandes gloires artistiques de l'Empire et de la Restauration, vivront encore dans l'esprit du XXe et du XXIe siècle, quand on aura depuis longtemps oublié jusqu'aux noms de ces comédiens politiques qu'on appelle des ministres, et qui, du bout de leurs doigts dédaigneux, leur jetaient la subvention que, chaque année, la Chambre accordait comme une aumône à ces sublimes mendiants.

Qui était ministre en Angleterre, l'année où Shakspeare fit *Othello ?*

Qui était gonfalonier à Florence, l'année où Dante écrivit son poème de *l'Enfer ?*

Qui était ministre du roi Hiéron, quand l'auteur de *Prométhée* vint lui demander un asile ?

Qui était archonte d'Athènes, lorsque le divin Homère mourut dans l'une des Sporades, vers le milieu du Xe siècle avant Jésus-Christ ?

Pour savoir cela, il aurait fallu être mon voisin, — mon voisin qui savait tant de choses, qui savait reconnaître les Elzévirs, qui savait où l'on trouve les vampires, qui savait d'où viennent les claqueurs, et qui s'était fait mettre à la porte pour avoir sifflé la prose de MM***, car il n'y a jamais eu de nom imprimé sur la brochure du *Vampire*, éditée par Barba, lequel mettait fièrement au-dessous de son nom : *Editeur des Œuvres de Pigault-Lebrun.*

Revenons à madame Allan-Dorval, comme on l'appelait à cette époque-là.

Au fur et à mesure que j'avancerai dans ma vie, et que, en avançant, je heurterai du pied, du coude ou du front, quelqu'un, homme ou femme, comédien littéraire, ou comédien politique, ayant eu un nom, je ferai pour ce personnage ce que je vais faire pour la pauvre Marie Dorval.

Lorsqu'elle mourut, j'avais entrepris de lui élever un tombeau, — tombeau littéraire avec des feuilletons, tombeau sépulcral avec des pierres.

Les pierres devaient être payées par les feuilletons, et je me plaisais à être l'architecte qui bâtit le double monument.

Malheureusement, c'était au *Constitutionnel* que j'avais commencé de bâtir le monument littéraire.

Au deuxième feuilleton, je parlais d'*Antony* et de l'ancien *Constitutionnel.*

La susceptibilité de M. Véron s'effaroucha ; le monument littéraire en resta à sa première assise.

Et, comme le monument sépulcral ressortait du monument littéraire, le monument sépulcral ne fut jamais commencé.

Un jour, nous reprendrons cette chose-là, avec beaucoup d'autres que nous avons été forcé d'interrompre, et nous les achèverons, malgré le mauvais vouloir des hommes, grâce au bon vouloir de Dieu.

L'âge des artistes est toujours une espèce de probléme qui ne se résout qu'aprés leur mort. Je n'ai vraiment su l'âge de Dorval qu'à sa mort.

Elle était née le jour des Rois de l'année 1798 ; — en 1823, quand j'avais vingt ans, elle en avait vingt-cinq.

Elle ne s'appelait pas Marie Dorval, alors : ces deux noms, si doux à prononcer, qu'ils semblent avoir dû toujours être les siens, ces deux noms n'étaient pas encore liés l'un à l'autre par la chaîne d'or du génie.

Elle s'appelait Thomase-Amélie Delaunay ; elle naquit tout à côté du théâtre de Lorient ; ses premiers pas trébuchérent sur les planches.

Sa mére était artiste ; elle jouait les premières chanteuses. *Camille ou le Souterrain* était, alors, l'opéra comique en vogue. La petite fille fut bercée, en scène, avec cette phrase, que sa mére ne pouvait plus chanter que les larmes aux yeux :

> Oh ! non, non, il n'est pas possible
> D'avoir un plus aimable enfant !

Dés qu'elle put parler, sa bouche balbutia la prose de Panard et de Collé, de Sedaine et de Favart ; à sept ans, elle passa dans ce qu'on appelle l'emploi des *Betzy.*

Son grand air, dans *Sylvain*, était :

> Je ne sais pas si mon cœur aime.

Un peintre de Lorient fit, alors, son portrait : c'était en 1808. En 1839, madame Dorval retourna à Lorient, sa ville natale. Le lendemain d'un grand succès, elle vit entrer un vieillard à cheveux blancs qui venait, lui aussi, lui faire son offrande. Cette offrande était ce portrait d'enfant, sur lequel un tiers de siècle avait passé, et que ne reconnaissait plus la femme.

Aujourd'hui, le peintre est mort ; aujourd'hui, madame Dorval est morte, et ce portrait continue à sourire.

Il était dans la chambre à coucher de Dorval. Je le vis, pour la première fois, le jour où j'aidai a lui fermer les yeux.

C'était une triste chose, je vous jure, que ce portrait d'enfant en face de ce lit de mort, que ce visage rose en face de ce visage livide. Combien de joies, d'espérances, de déceptions et de douleurs, entre ce sourire juvénile et ce gisement d'agonie !

A douze ans, la petite Delaunay quittait Lorient avec toute la troupe. Alors, — c'était en 1810, — les diligences ne sillonnaient pas la France en tout sens ; alors, les chemins de fer ne comblaient pas encore les vallées; ne trouaient pas encore les montagnes ; il s'agissait d'aller à Strasbourg, c'est-à-dire de traverser la France de l'ouest à l'est ; on se cotisa ; on acheta une grande carriole d'osier, et l'on mit six semaines à aller de l'Océan au Rhin.

La troupe comique traversa Paris et s'arrêta quatre jours dans la capitale ; c'était à l'époque de la grande réputation de Talma. Etait-il possible de traverser Paris sans voir Talma ? Pendant trois jours, la mère et la fille économisèrent sur leur déjeuner et sur leur dîner, et, le quatriéme jour, elles purent prendre deux billets de seconde galerie.

Talma jouait *Hamlet.*

Comprenez-vous, vous qui avez connu madame Dorval, ce que ce devait être, pour une organisation comme la sienne, que de voir jouer l'illustre acteur ; ce que c'était, pour ce cœur, tout filial au commencement de sa vie, tout maternel à la fin, que d'entendre les sombres lamentations du prince danois redemandant son père avec cette voix pleine de larmes que nous n'avons entendue qu'à Talma ? Aussi, à ces trois vers :

> On remplace un ami, son épouse, une amante ;
> Mais un vertueux père est un bien précieux
> Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des cieux !

la jeune artiste, qui, avec son génie, voyait le comble de l'art, et ressentait avec son âme le comble de la douleur, se rejeta en arrière, poussa un sanglot, et s'évanouit.

On l'emporta dans un cabinet ; mais vainement la pièce continua, elle ne voulut pas rentrer.

Ce ne fut que dix ans plus tard qu'elle revit Talma.

On continua la route et on arriva à Strasbourg.

Cependant, peu à peu, mademoiselle Delaunay devint une grande personne. Alors, elle changea d'emploi et joua les *Dugazon.* C'était une charmante jeune fille, pleine de malice et de cœur dans son jeu, disant admirablement bien la prose de M. Etienne, mais s'obstinant à chanter faux la musique de M. Nicolo. Pour une Dugazon, c'est un grand défaut que de dire juste et de chanter faux. Heureusement, Perrier, qui était en représentation à Strasbourg, donna à madame Delaunay le conseil de faire abandonner l'opéra comique à sa fille, et de la diriger vers la comédie. En vertu de ce conseil, la Dugazon devint une jeune amoureuse. Panard fut trahi pour Molière ; l'artiste et le public s'en trouvèrent bien.

De là datent les premiers succès de madame Dorval.

Hélas ! de là datent aussi ses premières douleurs !

Sa mére tomba malade d'une longue et cruelle maladie. Les services que madame Delaunay rendait comme première chanteuse se trouvant affaiblis, les appointements se trouvèrent diminués. Alors, la jeune fille redoubla d'efforts ; elle comprit que le talent était, non seulement une affaire d'art, mais encore une chose de nécessité. Grâce à ses efforts, ses appointements furent portés de quatre-vingts francs à cent francs ; il est vrai que, en même temps, ceux de sa mére diminuaient de trois cents francs à cent cinquante francs, et de cent cinquante francs tombaient à néant.

A dater de ce jour commença, pour la jeune fille, cette vie de dévouement que continua la femme. Pendant un an, Amélie Delaunay fut tout pour sa mère : servante, gardemalade, consolatrice ; puis, au bout d'un an, la mère mourut, et tous ces soins, toutes ces nuits de veille, toutes ces larmes versées furent perdus, excepté pour Dieu.

Sa mère morte, la jeune fille se trouva seule au monde. Ce qu'elle fit pendant les deux années qui suivirent la mort de sa mère, elle ne se le rappela jamais ; ses souvenirs s'étaient noyés dans ses douleurs ! Seulement, on se remit en route ; on était venu de Lorient à Strasbourg, on alla de Strasbourg à Bayonne ; toujours dans cette même carriole d'osier, avec ces mêmes chevaux qui appartenaient à la compagnie.

Cependant, un grand événement s'était accompli : Amélie Delaunay avait épousé sans amour, comme épouse une pau-

vre enfant de quinze ans, par isolement, un de ses camarades qui jouait les *Martin :* il se nommait Allan-Dorval.

Il mourut à Saint-Pétersbourg. Où avait-il vécu ? Nul n'en sait rien.

Ce mariage n'eut d'autre influence sur la vie de l'artiste que de lui donner le nom sous lequel elle a été connue ; son autre nom, celui de Marie, c'est nous qui le lui avons donné. Antony a été son parrain et Adèle d'Hervey sa marraine.

Mais on continuait de voyager, et, en voyageant pour aller à Bayonne, on se rapprochait de Paris.

Dans quel village, sur quelle route, dans quelle auberge, Potier, ce grand artiste qui faisait l'admiration de Talma, rencontra-t-il madame Allan-Dorval ? sur quel théâtre la vit-il jouer ? dans quel rôle laissa-t-elle échapper une de ces phrases du cœur, un de ces accents fraternels auxquels les grands artistes se reconnaissent entre eux ? Je n'en sais rien, car la pauvre Marie l'avait oublié elle-même ; mais, du doigt, il lui montra Paris, c'est-à-dire la lumière, c'est-à-dire la réputation, c'est-à-dire la douleur !

La jeune femme vint à Paris avec une lettre de Potier pour M. de Saint-Romain, directeur de la Porte-Saint-Martin. Sur cette recommandation, M. de Saint-Romain fit un engagement avec madame Allan-Dorval, et, à partir de ce moment, son nom prit date dans les souvenirs, sa vie se mêla à la vie littéraire de Paris.

C'était en 1818.

Que jouait cette pauvre femme de génie, à laquelle rien encore n'avait révélé son génie, que cet encouragement de Potier ? Elle jouait *la Cabane du Montagnard, les Catacombes, les Pandours*, et, enfin, *le Vampire*, que mon voisin venait de siffler si outrageusement. — Pauvre Marie ! il fallait lui entendre raconter à elle-même les misères de ces premiers temps ; il y avait surtout une certaine robe à laquelle on cousait, tous les soirs avant la représentation, un galon que l'on décousait, tous les soirs après la représentation. — O Frétillon ! Frétillon ! que ton cotillon était loin d'avoir vu tout ce qu'avait vu cette robe !

Telle était, lorsqu'elle m'apparut pour la première fois, l'Ève qui devait donner le jour à tout un monde dramatique.

Quant à Philippe, qui l'écrasait à cette époque de la dignité de son pas et de la majesté de son geste, c'était la représentation du mélodrame pur sang Pixérécourt et Caignez. Nul ne portait comme Philippe la botte jaune, la tunique chamois bordée de noir, la toque à plume et l'épée à poignée en croix.

Ce costume était, alors, connu sous la désignation de costume de chevalier.

Lafont le portait de la façon la plus agréable dans *Tancrède* et dans *Adélaïde Duguesclin.*

Ce fut Philippe qui mourut le premier. Sa mort fit presque autant de bruit que sa vie.

Comme je n'aurai pas à reparler de lui ; comme, s'il eût vécu, il n'aurait rien eu à faire avec l'art contemporain, finissons-en tout de suite avec lui.

Philippe mourut le 16 octobre 1824, c'est-à-dire un mois, jour pour jour, après la mort de Louis XVIII.

Le 18, on présenta son corps à l'église Saint-Laurent, sa paroisse ; mais le clergé refusa de le recevoir. C'était le pendant au refus de sépulture fait à mademoiselle Raucourt.

Cette fois, les camarades de Philippe, et toute cette portion du public qui l'entourait d'une certaine popularité, résolurent d'en avoir le cœur net, de procéder sans cris, sans actes violents, sans rébellion.

On tira le cercueil du corbillard ; six artistes des différents théâtres de Paris le prirent sur leurs épaules, et, suivis de plus de trois mille personnes, s'acheminèrent vers les Tuileries.

On voulait déposer la bière dans la cour du château, demander justice, et ne se retirer que lorsque justice serait rendue.

La résolution était d'autant plus grave qu'elle s'accomplissait avec recueillement et solennité.

Le cortège suivait le boulevard et était arrivé à la hauteur de la rue Montmartre, lorsqu'un escadron de gendarmes, débouchant au galop et sabre à la main, barra le boulevard dans toute sa largeur.

Alors, on délibéra autour du cercueil, et, toujours avec le même calme et le même recueillement, on nomma cinq députés qui reçurent mission de se présenter aux Tuileries, et de réclamer pour le corps du pauvre Philippe les prières de l'Église et la sépulture chrétienne.

Ces cinq députés étaient : MM. Etienne, Jourdan, Colombeau, Ménessier et Crosnier.

Charles X refusa de les recevoir et les renvoya à M. de Corbières, ministre de l'intérieur.

M. de Corbières, fort brutal de sa nature, répondit rudement que le clergé avait ses lois, qu'il ne lui était pas permis, à lui, de transgresser, bien qu'il fût chargé de la police du royaume.

Les cinq députés rapportèrent cette réponse aux trois mille Parisiens campés sur les boulevards, autour du cercueil qui réclamait la sépulture.

Les porteurs reprirent, alors, le corps sur leurs épaules, et continuèrent avec lui le chemin du Père-Lachaise.

Force resta à l'autorité, comme on dit ; seulement, c'est avec de pareils triomphes que l'autorité se suicide.

« Encore une victoire comme celle-là, disait Pyrrhus après la bataille d'Héraclée, et nous sommes perdus ! »

A partir de ce moment, les paroles libérales de Charles X, à son avènement au trône, furent pesées à leur juste valeur ; — et qui dit qu'un des nuages qui occasionnèrent la tempête du 27 juillet 1830 ne s'était pas formé le 18 octobre 1824 ?...

LXXVIII

ENTRÉE AU BUREAU. — ERNEST BASSET. — LASSAGNE. — M. OUDARD. — JE REVOIS M. DEVIOLAINE. — M. LE CHEVALIER DE BROVAL. — SON PORTRAIT. — LES LETTRES CARRÉES ET LES LETTRES OBLONGUES. — COMMENT J'ACQUIERS UNE GRANDE SUPÉRIORITÉ DANS LES CACHETS. — J'APPRENDS QUEL ÉTAIT MON VOISIN LE BIBLIOMANE ET LE SIFFLEUR.

Le lendemain, j'attendis de huit heures du matin à dix heures ; mais, comme me l'avait prédit mon voisin de l'orchestre, personne ne vint me demander raison du soufflet que j'avais donné la veille.

Toutefois, j'avais maintenant cette double conviction, qu'il y avait quelque chose de trop dans ma personne, et dans une partie de mes vêtements.

Je devais, sous peine de jurer horriblement avec tous ceux que je rencontrerais de par le monde, faire couper mes cheveux et faire rogner ma redingote.

Mes cheveux étaient de deux bons pouces trop longs ; ma redingote était d'un bon pied trop longue.

Je fis venir un perruquier et un tailleur.

Le perruquier me demanda dix minutes ; le tailleur un jour.

Je livrai ma redingote au tailleur et ma tête au perruquier.

J'irais au bureau en habit ; d'ailleurs, mon entrée au bureau était presque une visite à mes chefs. Un habit ne serait donc pas déplacé.

Mes cheveux abattus, l'aspect de ma physionomie était complètement changé : avec mes cheveux trop longs, je ressemblais à un de ces marchands de pommade du lion qui font de leur propre tête leur principal prospectus ; avec mes cheveux trop courts, je ressemblais à un phoque.

Il va sans dire que le perruquier m'avait coupé les cheveux trop courts ; malheureusement, il n'y avait à cela d'autre remède que d'attendre qu'ils eussent repoussé.

Après avoir déjeuné tant bien que mal à l'hôtel, après avoir annoncé que, le soir, je quitterais l'établissement et réglerais mes comptes, je m'acheminai vers mon bureau.

A dix heures un quart sonnant, je me renseignais auprès du concierge du vestibule : il m'apprit que l'escalier qui conduisait aux bureaux de M. Oudard, c'est-à-dire du secrétariat, était situé à l'angle droit de la seconde cour du Palais-Royal, donnant sur la place, en venant par le jardin.

Je me présentai à cet escalier : je pris de nouveaux renseignements auprès d'un second concierge : les bureaux étaient au troisième étage.

Je montai.

Le cœur me battait assez violemment : j'entrais dans une nouvelle vie, dans celle que j'avais voulue, cette fois, dans celle que je m'étais choisie. Cet escalier me conduisait à mon futur bureau. Mon futur bureau, où me conduirait-il ?...

Personne n'était arrivé ; j'attendis avec les garçons de service. Le premier employé qui parut était un beau grand garçon blond ; il montait l'escalier en chantant, et vint prendre la clef du bureau à un clou.

Je me levai.

— Monsieur Ernest, lui dit un des garçons de bureau, le plus vieux, nommé Raulot, voici un jeune homme qui demande à parler à M. Oudard.

Celui qu'on venait de désigner sous le nom d'Ernest me regarda un instant d'un œil bleu clair et rapide.

— Monsieur, lui dis-je, c'est moi qui suis le surnuméraire dont vous avez peut-être entendu parler.

— Ah ! oui, M. Alexandre Dumas, fit-il ; le fils du général Alexandre Dumas, recommandé par le général Foy ?

Je vis qu'il était au courant.

— C'est cela même, lui dis-je.

— Entrez, fit-il en marchant devant moi et en ouvrant la porte d'une petite chambre à une seule fenêtre, et dans laquelle il y avait trois bureaux. Tenez, continua-t-il, vous voyez qu'on vous attendait ; voici votre place ; tout est prêt, papier, plumes, encre ; vous n'avez plus qu'à vous asseoir, et à approcher votre chaise de votre bureau.

— Suis-je assez heureux pour parler à une des personnes avec lesquelles je suis destiné à vivre ? demandai-je.

— Oui... Je viens de passer commis d'ordre à dix-huit cents francs ; je laisse la place d'expéditionnaire vacante : c'est cette place qui sera la vôtre, après un surnumérariat plus ou moins long.

— Et quel est notre troisième compagnon ?

— C'est notre sous-chef, Lassagne.

La porte s'ouvrit.

— Eh bien, qu'a-t-il fait, Lassagne ? demanda, en entrant à son tour, un jeune homme de vingt-huit à trente ans.

Ernest se retourna.

— Ah ! c'est vous, reprit-il. Je disais à M. Dumas, — il me montra du doigt, je saluai, — je disais à M. Dumas que c'était ici votre place ; là, la sienne, et là, la mienne.

— C'est vous qui êtes notre nouveau compagnon ? me demanda Lassagne.

— Oui, monsieur.

— Soyez le bienvenu.

Et il me tendit la main.

Je la pris. C'était une de ces mains tièdes et frémissantes qu'on a du plaisir à serrer dès la première étreinte, une de ces mains loyales qui correspondent au cœur.

— Bon ! me dis-je en moi-même, voilà un homme qui sera mon ami, j'en suis sûr.

— Ecoutez, me dit-il, un conseil. On prétend que vous venez ici avec l'intention de faire de la littérature ; ne dites pas ce projet trop haut ; cela pourrait vous faire du tort... Chut ! voici Oudard qui entre chez lui.

En effet, j'entendis, dans la chambre voisine, un pas à la fois plein d'aplomb et de mesure, un vrai pas de chef de bureau.

Un instant après, la porte de notre bureau s'ouvrit, et Raulot parut.

— M. Oudard demande M. Alexandre Dumas, dit-il.

Je me levai, je jetai un coup d'œil sur Lassagne ; il comprit ce que je lui demandais.

— Allez, allez, dit-il, c'est un excellent homme ; seulement, il faut le connaître ; mais vous le connaîtrez bientôt.

Ce n'était pas tout à fait rassurant ; aussi, ce fut avec un assez vif battement de cœur que, faisant le tour par le corridor, j'entrai dans le bureau de M. Oudard.

Je le trouvai debout devant la cheminée.

C'était un homme de cinq pieds six pouces, au visage brun, aux cheveux noirs, à la figure immobile, douce et ferme à la fois. Son œil noir avait la fixité de regard particulière aux hommes qui, d'une classe inférieure sont passés à une position assez élevée ; cet œil était presque dur quand il s'arrêtait sur vous ; on eût dit qu'il se cramponnait à chaque homme ou à chaque objet qu'il rencontrait sur sa route, comme à un instrument qui pouvait lui faire faire un pas de plus vers le but, connu de lui seul, qu'il se proposait d'atteindre. Il avait de belles dents ; mais, contre l'habitude de ceux qui possèdent cet avantage, le sourire rare ; on comprenait que rien ne lui était indifférent, pas même les événements les plus minimes ; — un caillou mis sous le pied grandit un ambitieux de la hauteur de ce caillou.

Oudard était profondément ambitieux ; mais, comme, en même temps, il était essentiellement honnête homme, je doute que son ambition lui ait jamais, je ne dirai pas inspiré une mauvaise pensée, — quel homme est maître de ses pensées ? — mais fait commettre une mauvaise action.

Plus tard, on le verra dur pour moi, presque impitoyable. Il le fut, j'en suis sûr, dans une bonne intention ; il ne croyait pas à l'avenir que je voulais me créer, et il craignait que je ne perdisse le présent que je m'étais fait, et que lui-même avait contribué à me faire.

Tout au contraire des parvenus, et, disons-le, Oudard était plutôt arrivé que parvenu, il parlait souvent, — peut-être est-ce un orgueil, mais j'aime, moi, cet orgueil-là ! — il parlait souvent du village où il était né, de la chaumière où il avait été élevé, et de sa vieille mère, qui venait le voir, habillée en paysanne, et qu'il promenait ainsi au Palais-Royal, qu'il conduisait ainsi au spectacle. Cette mère, il l'aimait beaucoup : ce sentiment est assez rare chez un ambitieux, pour que je le consigne comme un fait irrécusable.

Oudard devait avoir trente-deux ans, à cette époque ; il était chef du secrétariat, et secrétaire particulier de la duchesse d'Orléans. Ces deux places pouvaient lui valoir une dizaine de mille francs, gratifications comprises.

Il était vêtu d'un pantalon noir, d'un gilet de piqué blanc, d'une cravate et d'un habit noirs.

Il portait des bas de coton très fins et des souliers.

C'était, comme on voit, la tenue, non seulement d'un chef de bureau, mais encore d'un homme qui, d'un moment à l'autre, peut être appelé près d'un prince ou d'une princesse.

— Venez, monsieur Dumas, me dit-il.

Je m'approchai en saluant.

— Vous m'êtes tout particulièrement recommandé par deux personnes, l'une que je respecte infiniment, l'autre que j'aime beaucoup.

— Par le général Foy, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, voilà pour celle que je respecte. Mais comment ne devinez-vous pas quelle est l'autre ?

— J'avoue, monsieur, que je cherche inutilement le nom de la personne à qui j'ai pu inspirer assez d'intérêt pour qu'elle prît la peine de me recommander à vous.

— C'est M. Deviolaine.

— M. Deviolaine ? répétai-je avec un certain étonnement.

— Oui, M. Deviolaine... N'est-ce point votre parent ?

— Si fait, monsieur ; mais, quand ma mère a prié M. Deviolaine de vouloir bien me recommander à monseigneur le duc d'Orléans, M. Deviolaine l'a reçue si durement...

— Oh ! vous savez, la brusquerie est un peu le fond de son caractère, à notre cher conservateur... Il ne faut pas faire attention à cela.

— Je crains, monsieur, que, si mon cher cousin vous a parlé souvent de moi, tout en me recommandant à vous, il ne m'ait guère flatté.

— Cela ne vaut-il pas mieux, puisqu'il ne tiendra qu'à vous de me surprendre agréablement ?

— Il vous a dit que j'étais un paresseux, n'est-ce pas ?

— Il m'a dit que vous n'aviez jamais beaucoup travaillé ; mais vous êtes jeune, et vous pouvez rattraper le temps perdu.

— Il vous a dit que je n'aimais que la chasse ?

— Il m'a avoué que vous étiez quelque peu braconnier.

— Il vous a dit que je n'avais aucune résolution dans l'esprit, aucune fixité dans les idées ?

— Il m'a dit que vous étiez entré chez tous les notaires de Villers-Cotterets et de Crépy, sans pouvoir jamais rester chez aucun d'eux.

— Il a un peu exagéré... Au reste, si je ne suis resté chez aucun des notaires où j'ai travaillé, cela tenait à mon constant et profond désir de venir à Paris.

— Eh bien, vous y voilà, et votre désir est accompli.

— Est-ce tout ce que M. Deviolaine vous a dit de moi ?

— Non pas... Il m'a dit que vous étiez un excellent fils, et que, tout en désolant votre mère, vous l'adoriez ; que vous n'aviez jamais rien voulu apprendre, mais plutôt par trop de facilité que par manque d'intelligence ; il m'a dit, enfin, que vous étiez certainement une mauvaise tête, mais qu'il vous croyait aussi un excellent cœur... Allez le remercier, allez le remercier.

— Par où va-t-on chez lui ?

— Un des garçons de bureau vous conduira.

Il sonna.

— Conduisez M. Dumas chez M. Deviolaine, dit-il.

Puis, s'adressant à moi :

— Vous connaissez déjà Lassagne ? me dit-il.

— Oui, je viens de causer cinq minutes avec lui.

— C'est un charmant garçon qui n'aura qu'un défaut celui d'être trop faible pour vous ; heureusement, je serai là. Lassagne et Ernest Basset vous diront ce que vous aurez à faire.

— Et M. de Broval ? lui demandai-je.

M. de Broval était le directeur général.

— M. de Broval va savoir que vous êtes arrivé, et vous fera probablement demander. Vous savez que tout votre avenir dépend de lui ?

— Et de vous, oui, monsieur.

— J'espère que, de mon côté, cela ne vous inquiète pas beaucoup... Mais allez remercier M. Deviolaine ; allez ! vous avez déjà trop tardé.

Je saluai M. Oudard, et je sortis.

Cinq minutes après, j'entrais chez M. Deviolaine.

Il travaillait dans un grand cabinet, seul, et à un bureau isolé au milieu de la chambre.

Comme j'étais précédé d'un garçon de bureau, et que l'on présuma que j'étais envoyé par M. Oudard, on me laissa entrer sans m'annoncer.

M. Deviolaine entendit ouvrir la porte : il attendit un instant que l'on parlât ; puis, comme j'attendais, de mon côté, qu'il levât le nez :

— Qui est là ? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur Deviolaine.

— Qui, toi ?

— Vous voyez bien que vous m'avez reconnu, puisque vous me tutoyez.

— Oui, je t'ai reconnu... C'est donc toi? Eh bien, tu fais un joli garçon!

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Comment! tu viens trois fois à Paris, sans me rendre une seule visite.

— J'ignorais si je vous ferais plaisir.

— Il n'est pas question de savoir si tu me ferais plaisir, oui ou non; c'était ton devoir de venir.

— Eh bien, me voici; mieux vaut tard que jamais.

— Que viens-tu faire?

— Je viens vous remercier.

— De quoi?

— De ce que vous avez dit de moi à M. Oudard.

— Tu n'es pas difficile, alors.

— Pourquoi cela?

— Tu ne sais donc pas ce que j'ai dit?

— Si fait; vous avez dit que j'étais un paresseux; que je n'étais bon qu'à me faire faire des procès-verbaux; que j'avais usé, les uns après les autres, tous les notaires de Villers-Cotterets et de Crépy.

— Eh bien, tu trouves qu'il y a de grands remerciements à me faire pour cela?

— Aussi, n'est-ce pas pour cela que je viens vous remercier; c'est pour ce que vous avez ajouté.

— Je n'ai rien ajouté....

— Mais si!... Vous avez ajouté...

— Je n'ai rien ajouté, te dis-je; mais à toi j'ajouterai quelque chose: c'est que, si tu t'avises de faire là-haut tes ordures de pièces et tes guenilles de vers, comme tu faisais à Villers-Cotterets, je te réclame, je te prends avec moi, je te claquemure dans un de mes bureaux, et je te rends la vie dure... rapporte-t'en à moi!

— Dites donc, mon cousin...

— Quoi?

— Pendant que je suis ici...

— Eh bien?

— Si vous ne me laissiez pas remonter.

— A cause?

— A cause *que* — c'est une faute de français, je le sais bien; mais Corneille et Bossuet l'ont bien faite; — à cause que je ne suis venu à Paris que pour faire mes guenilles de vers et mes ordures de pièces, et qu'au secrétariat ou ici, il faudra bien que je les fasse.

— Ah çà! sérieusement, est-ce que tu te figures que c'est avec une éducation à trois francs par jour qu'on devient un Corneille, un Racine ou un Voltaire?

— Si je devenais un de ces trois hommes, je deviendrais ce qu'un autre a été, et ce n'est pas la peine.

— Tu feras mieux qu'eux, alors, n'est-ce pas?

— Je ferai autre chose.

— Est-ce que tu ne pourrais pas arriver assez près de moi pour que je t'envoie mon pied quelque part, malheureux?

Je m'approchai.

— Me voici!

— Je crois qu'il s'approche, l'impudent coquin!

— Oui... ma mère m'a dit de vous embrasser pour elle.

— Elle se porte bien, ta pauvre mère?

— J'espère, du moins.

— En voilà une sainte créature! Comment diable as-tu pu être mis au monde par cette femme-là? Allons embrasse-moi, et va-t'en!

— Adieu, cousin.

Il m'arrêta par la main.

— As-tu besoin d'argent, drôle?

— Merci... J'en ai.

— Où l'as-tu pris?

— Je vous conterai cela un jour; ce serait trop long, maintenant.

— Tu as raison; je n'ai pas de temps à perdre. Fiche-moi le camp!

— Adieu, cousin.

— Viens dîner quand tu voudras à la maison.

— Ah! oui, merci! pour qu'on me fasse la mine chez vous.

— Pour qu'on te fasse la mine!... Je voudrais bien voir cela. Ma femme a assez longtemps mangé chez ton grand-père et chez ta grand'mère pour que tu viennes manger chez moi tant que tu voudras... Mais va-t'en donc, animal! tu me fais perdre tout mon temps.

Le garçon de bureau de M. Deviolaine entra. On le nommait Féresse. Nous le retrouverons plus tard.

— Monsieur Deviolaine, dit-il, M de Broval demande si le rapport sur l'aménagement de la forêt de Villers-Cotterets est terminé?

— Non, pas encore... dans un quart d'heure.

Puis, se tournant vers moi:

— Vois-tu!... vois-tu!

— Je me sauve, monsieur Deviolaine.

Et je me retirai en effet, tandis que M. Deviolaine, en grognant toujours comme d'habitude, retombait le nez sur son rapport.

Je rentrai dans notre cabinet commun, et j'allai me mettre à mon bureau.

Mon bureau était adossé à celui de Lassagne, de sorte que nous n'étions séparés l'un de l'autre que par la largeur de nos tables, et par le petit casier de bois noir dans lequel on met d'habitude le travail courant.

Ernest était sorti, je ne sais pourquoi. Je demandai à Lassagne des indications sur le travail que j'avais à faire.

Lassagne se leva, vint s'appuyer à mon bureau et me les donna.

J'avais grand intérêt à étudier les gens qui m'entouraient, et surtout l'homme que sa position bureaucratique faisait mon supérieur immédiat; car, pour Ernest, c'était plutôt, quoiqu'il fût commis d'ordre, et que je fusse destiné à être simple expéditionnaire, c'était plutôt un camarade qu'un supérieur.

Lassagne, je crois l'avoir déjà dit, était, alors, un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure charmante, encadrée dans de beaux cheveux noirs, animée par des yeux noirs pleins de vivacité et d'esprit, éclairée, si l'on peut dire cela, par des dents d'une blancheur et d'une régularité que lui eussent enviées les femmes les plus coquettes.

La seule irrégularité de son visage était son nez aquilin, un peu plus incliné d'un côté que de l'autre; mais cette irrégularité donnait même à sa physionomie un cachet original qu'elle n'eût pas eu sans cela.

Ajoutez à cet ensemble une de ces voix sympathiques qui caressent doucement l'oreille, et à l'accent desquelles il est impossible de ne pas se retourner en souriant.

Au reste, homme d'esprit, comme j'en ai peu vu; d'instruction réelle; chansonnier plein de verve; ami intime de Désaugiers, de Théaulon, d'Armand Gouffé, de Brazier, de Rougemont, et de tous les vaudevillistes de l'époque; enfin, se délassant du monde bureaucratique, qu'il avait en horreur, par le monde littéraire, qu'il adorait, et, du travail quotidien, par un travail capricieux qui consistait en articles au *Drapeau blanc* et à *la Foudre*, et en part de collaboration à quelques-uns des plus charmants vaudevilles des théâtres chantants. — C'était bien là le chef de bureau qu'il me fallait, on en conviendra, et je l'eusse demandé à Dieu, que, dans sa bonté pour moi, il ne me l'eût pas fait faire autrement.

Aussi, pendant cinq ans que nous restâmes dans le même bureau, jamais, entre Lassagne et moi, un nuage, une discussion, un ennui. Il me faisait aimer l'heure à laquelle j'arrivais, parce que je savais qu'il allait arriver un instant après moi; il me faisait aimer le temps que je passais dans mon bureau, parce qu'il était là, toujours prêt à me donner une explication, à m'apprendre quelque chose de nouveau sur la vie, dans laquelle j'entrais à peine, sur le monde, que j'ignorais complètement, enfin sur la littérature étrangère ou nationale, qu'en 1823 je ne connaissais guère mieux l'une que l'autre.

Lassagne venait de me classer mon travail de la journée, travail tout machinal, qui consistait à copier, de la plus belle écriture possible, le plus grand nombre possible de lettres que, selon leur importance, devaient signer M. Oudard, M. de Broval ou même le duc d'Orléans.

Au milieu de cette correspondance qui parcourait toutes les branches de l'administration, et qui parfois, en s'adressant aux princes ou aux rois étrangers, passait de l'administration à la politique, se glissaient des rapports sur les affaires contentieuses de M. duc d'Orléans; car c'était M. le duc d'Orléans qui exposait lui-même ses affaires contentieuses à son conseil, faisant de sa personne l'office que font les avoués pour les avocats, c'est-à-dire préparant les dossiers.

Ceux-là étaient presque toujours entièrement de la main du duc d'Orléans, ou tout au moins corrigés et annotés de sa grosse et longue écriture, dans laquelle chaque lettre se rattache à la lettre sa voisine par une solide liaison, comme les arguments d'un dialecticien serré se suivent et s'enlacent liés les uns aux autres.

Je venais d'attaquer ma première lettre, et, d'après l'avis de Lassagne, qui avait fort appuyé sur ce point, je l'expédiais de ma plus belle écriture, lorsque j'entendis s'ouvrir la porte de communication du bureau d'Oudard au nôtre. Déjà hypocrite comme un vieil employé, je faisais semblant d'être tellement absorbé par mon travail, qu'aucun bruit ne pouvait m'en tirer, lorsque j'entendis le craquement d'un pas s'approcher de mon bureau et s'arrêter près de moi.

— Dumas? me dit Lassagne en manière d'appel.

Je levai le nez, et je vis près de moi, debout à ma gauche, un personnage qui m'était complètement inconnu.

— M. le chevalier de Broval, ajouta Lassagne joignant l'avis à l'appel.

Je me levai

— Ne vous dérangez pas, me dit le nouveau venu.

Et il prit la lettre que j'expédiais, et qui était presque achevée, et la lut.

Je profitai du temps qu'il donnait à cette lecture pour l'examiner.

M. le chevalier de Broval, on le sait, avait été un des fidèles de M. le duc d'Orléans. Dans la dernière partie de son exil, il ne l'avait pas quitté, lui servant tantôt de secrétaire, tantôt de négociateur; en cette dernière qualité, il avait été mêlé à tous les longs pourparlers du mariage du duc d'Orléans avec la princesse Marie-Amélie, fille de Ferdinand et de Caroline, roi et reine de Naples, et il avait accroché, à propos de ce mariage, la plaque de Saint-Janvier, qu'il portait sur un habit brodé, les jours de grande fête, près de la croix de la Légion d'honneur.

C'était un petit vieillard de soixante ans à peu près, aux cheveux courts, coupés en brosse, un peu bossu, un peu déjeté à gauche, avec un gros nez rouge qui disait beaucoup, et de petits yeux gris qui ne disaient rien; un type complet de courtisan, poli, obséquieux, caressant avec le maître, bon par boutades, mais généralement quinteux avec les inférieurs; homme de petits détails, attachant une suprême importance à la manière dont une lettre était pliée ou dont un cachet était fait; au reste, recevant ce genre d'inspiration du duc d'Orléans lui-même, homme de petits détails plus encore que M. de Broval peut-être.

M. de Broval lut la lettre, prit ma plume, ajouta, par-ci par-là, une apostrophe ou une virgule; puis, la replaçant devant moi :

— Achevez, dit-il.

J'achevai.

Il attendait derrière moi, pesant littéralement sur mes épaules.

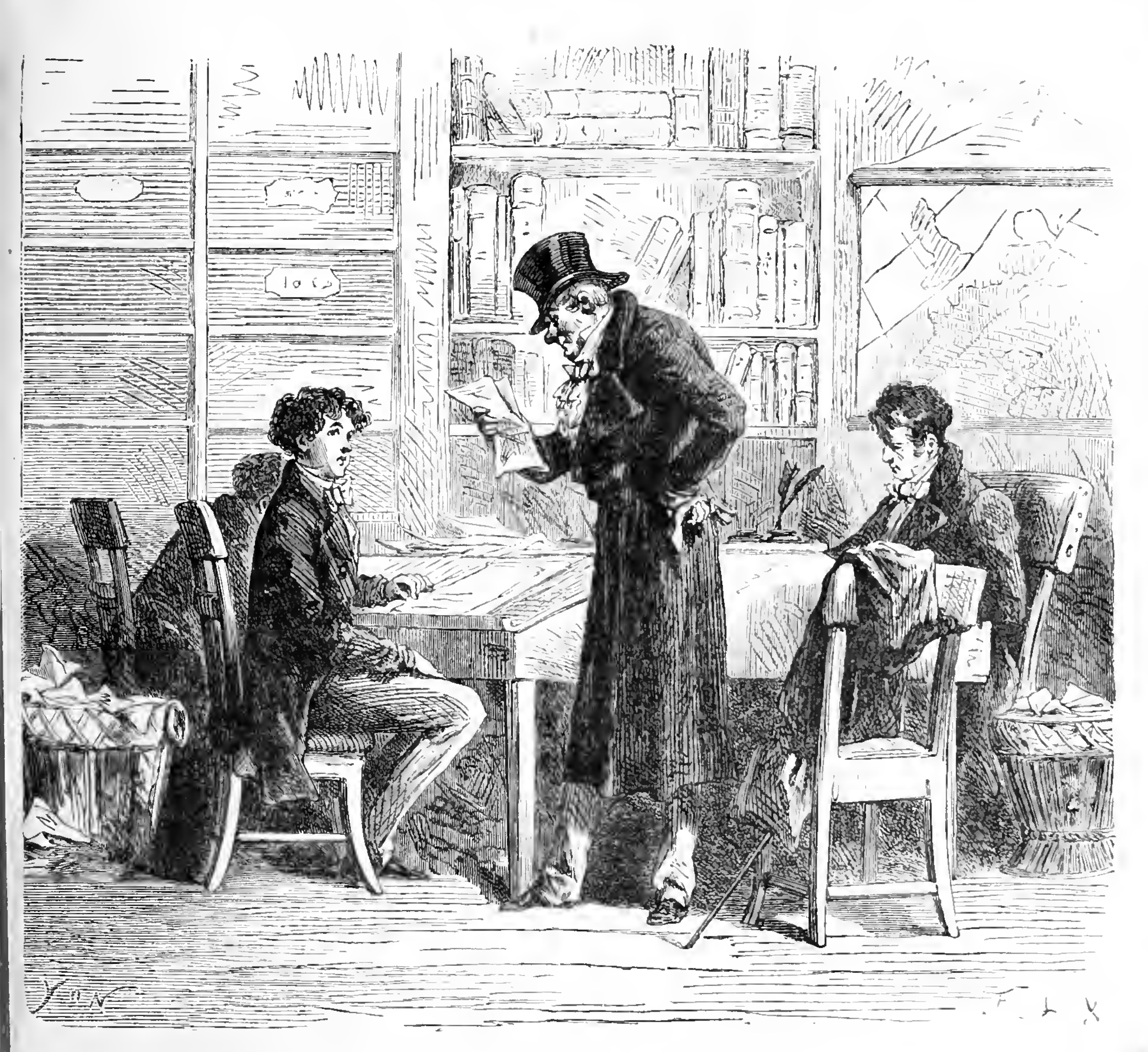
Chacune des figures que je voyais tour à tour faisait sur moi son effet. J'achevai d'une main assez tremblante.

— Voici, monsieur le chevalier ! lui dis-je.

— Bien, fit-il.

Il prit une plume, signa, passa du sable sur mon écriture et sur la sienne; puis, me rendant l'épître, qui était pour un simple inspecteur, — car, du premier coup, on n'avait point osé confier au delà à ma main inexpérimentée; — puis, dis-je, me rendant l'épître :

— Savez-vous plier une lettre ? me demanda-t-il.



C'était un petit vieillard de soixante ans à peu près.

Je le regardai avec étonnement.

— Je vous demande si vous savez plier une lettre. Répondez-moi !

— Mais oui... je crois, du moins, répondis-je étonné de la fixité qu'avait prise le petit œil gris.

— Vous croyez, voilà tout ! vous n'êtes pas sûr.

— Monsieur, je ne suis encore sûr de rien, vous le voyez, pas même de savoir plier une lettre.

— Et vous avez raison, car il y a dix façons de plier une lettre, selon la qualité de celui à qui on l'adresse. Pliez celle-là.

Je m'apprêtai à plier la lettre en quatre.

— Oh ! me dit-il, que faites-vous !

Je m'arrêtai

— Pardon, monsieur, lui dis-je, mais vous m'*ordonnez* de plier cette lettre, et je la plie.

M. de Broval se pinça les lèvres. J'avais souligné le mot « ordonnez » dans la phrase parlée, comme je viens de le souligner dans la phrase écrite.

— Oui, dit-il ; mais vous la pliez en carré, c'est bon pour

les hauts fonctionnaires. Si vous donnez du carré aux inspecteurs, que donnerez-vous aux ministres, aux princes et aux rois ?

— C'est juste, monsieur le chevalier, répondis-je ; voulez-vous me dire ce que l'on donne aux inspecteurs et sous-inspecteurs

— De l'oblong, monsieur, de l'oblong !

— Vous me pardonnerez mon ignorance, monsieur ; je sais ce que c'est que l'oblong en théorie, mais je ne le sais pas encore en pratique.

— Tenez...

Et M. de Broval voulut bien me donner la leçon d'oblong que je lui demandais.

— Voilà ! me dit-il lorsque la lettre fut pliée.

— Merci, monsieur, répondis-je.

— Maintenant, monsieur, l'enveloppe ? me dit-il.

Je n'avais jamais fait d'enveloppes, que pour les rares pétitions que j'avais écrites, au nom de ma mère, et une fois au mien sur le bureau du général Foy, de sorte que j'étais plus ignorant encore en fait d'enveloppes que de pliage.

Je pris une demi-feuille de papier de la main gauche, une paire de ciseaux de la main droite, et je m'apprêtai à tailler ma feuille.

M. le chevalier de Broval jeta un cri mêlé de surprise et d'effroi.

— Eh ! bon Dieu ! dit-il, qu'allez-vous donc faire ?

— Mais, monsieur le chevalier, je vais faire l'enveloppe que vous me demandez.

— Avec des ciseaux ?

— Dame !

— D'abord, apprenez ceci, monsieur : le papier ne se coupe pas, il se déchire.

J'écoutais de toutes mes oreilles.

— Ah ! fis-je.

— Il se déchire, répéta M. de Broval ; et puis il ne s'agit pas même ici de déchirer le papier, ce que vous ne savez peut-être pas non plus ?

— Non, monsieur, je ne le sais pas.

— Vous apprendrez... Il s'agit tout simplement de faire une enveloppe anglaise.

— Ah ! une enveloppe anglaise ?

— Vous ne savez pas faire une enveloppe anglaise ?

— Je ne sais même pas ce que c'est, monsieur le chevalier.

— Je vais vous le montrer. En thèse générale, monsieur, les lettres carrées et les enveloppes carrées pour les ministres, pour les princes, pour les rois.

— Bien, monsieur le chevalier, je m'en souviendrai.

— Vous en souviendrez-vous ?

— Oui.

— Bon !... Et, pour les chefs de division, les sous-chefs, les inspecteurs et sous-inspecteurs, la lettre oblongue et l'enveloppe anglaise.

Je répétai :

— La lettre oblongue et l'enveloppe anglaise.

— Oh ! mon Dieu, oui... Tenez, voici ce que l'on appelle une enveloppe anglaise.

— Merci, monsieur.

— Maintenant, le cachet. — Monsieur Ernest, voulez-vous nous allumer une bougie ?

Ernest s'empressa de nous apporter la cire et une bougie tout allumée. — Ici, je l'avoue à ma honte, mon embarras redoublait ; je n'avais jamais guère cacheté mes lettres qu'avec des pains à cacheter, et encore, quand je les cachetais.

Je pris la cire d'une façon si gauche, je l'allumai d'une manière si naïve, je la soufflai si promptement, de peur de brûler le papier, que, cette fois, ce ne fut plus de l'impatience que j'excitai chez M. de Broval, ce fut de la commisération.

— Oh ! mais, mon ami, me dit-il, vous n'avez donc jamais cacheté une lettre ?

— Jamais, monsieur, répondis-je. A qui vouliez-vous que j'écrivisse, perdu que j'étais dans ma petite ville de province ?

Cet humble aveu toucha M. de Broval.

— Tenez, dit-il en allumant la cire, voici comme on cachette une lettre.

Et, en effet, il cacheta la lettre à bras tendus, et d'une main aussi sûre que s'il eût eu vingt-cinq ans.

Puis, prenant le large cachet d'argent, il l'appuya sur le lac de cire bouillante, et ne le retira que lorsque l'empreinte put offrir avec netteté à mon regard l'écusson aux trois fleurs de lis lambellé d'Orléans, surmonté de la couronne ducale.

J'étais atterré, je l'avoue.

— Écrivez l'adresse, me dit majestueusement M. le chevalier de Broval.

J'écrivis l'adresse d'une main tremblante.

— Bon, bon, dit M. le chevalier de Broval, rassurez-vous, mon enfant. C'est bien ; contre-signez, maintenant.

Je m'arrêtai, ignorant complètement ce que c'était qu'un contre-seing.

M. de Broval commençait, comme le général Foy, à comprendre mes ignorances. Il m'indiqua du doigt le coin de la lettre.

— Ici, me dit-il, ici, écrivez : *Duc d'Orléans.* C'est pour la franchise de la poste, vous entendez ?

J'entendais parfaitement ; mais j'étais si profondément troublé, que je continuais à comprendre assez mal.

— Là ! dit M. de Broval en prenant la lettre, et en la regardant d'un air assez satisfait, c'est bien ; mais il faudra apprendre tout cela. — Ernest...

Ernest était le favori de M. de Broval, et, dans ses moments d'expansion, le vieux courtisan l'appelait par son petit nom.

— Ernest, vous apprendrez à M. Dumas à plier les lettres, à faire les enveloppes et à poser les cachets.

Et, sur ce dernier mot, il fit sa sortie.

A peine la porte était-elle fermée, que je priai mon camarade Ernest de commencer ses leçons, ce à quoi il s'employa à l'instant même de tout son cœur.

Ernest était de première force sur le pliage, l'enveloppe et le cachet ; mais j'avais bonne volonté, et je puis dire que j'atteignis et que je dépassai mon maître.

J'étais arrivé, sur ce dernier point surtout, à une telle perfection, que, lorsqu'en 1831, je donnai ma démission au duc d'Orléans, devenu Louis-Philippe Ier, le seul regret qu'il exprima fut celui-ci :

— Diable ! c'est malheureux ! c'était le premier faiseur de cachets que j'eusse jamais vu.

Pendant que je prenais ma leçon de pliage et de cachetage avec Ernest, Lassagne lisait les journaux.

— Oh ! dit-il tout à coup, je le reconnais bien là !

— Qui donc ? demandai-je.

Au lieu de me répondre, Lassagne lut tout haut :

« Une scène qui rappelle celle de la Fontaine à la première représentation du *Florentin* a eu lieu, hier soir, à la troisième représentation de la reprise du *Vampire.*

« Notre savant bibliophile Charles Nodier a été expulsé de la salle de la Porte-Saint-Martin, parce qu'il troublait la représentation en sifflant. Charles Nodier est un des auteurs anonymes du *Vampire.* »

— Tiens ! m'écriai-je, mon voisin d'orchestre était Charles Nodier !

— Avez-vous causé avec lui ? me demanda Lassagne.

— Je n'ai fait que cela pendant les entr'actes.

— Vous n'êtes pas malheureux, continua Lassagne ; si j'avais été à votre place, j'aurais bien donné la pièce pour les entr'actes.

Je connaissais Charles Nodier de nom ; mais j'ignorais complètement ce qu'il avait fait.

En sortant de mon bureau, j'entrai dans un cabinet littéraire, et je demandai un roman de Nodier.

On me donna *Jean Sbogar.*

La lecture de ce livre commença d'ébranler ma foi dans Pigault-Lebrun.

LXXIX

LES ILLUSTRATIONS CONTEMPORAINES. — MA SENTENCE ÉCRITE SUR UN MUR. — RÉPONSE. — J'EMMÉNAGE PLACE DES ITALIENS. — LA TABLE DE M. DE LEUVEN. — MOT DE M. LOUIS BONAPARTE A SON AVOCAT. — LASSAGNE ME DONNE UNE PREMIÈRE LEÇON DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE.

A cette époque où j'arrivais à Paris, les hommes qui tenaient un rang dans la littérature, les illustrations parmi lesquelles je venais réclamer une place, étaient : MM. de Chateaubriand, Jouy, Lemercier, Arnault, Étienne, Baour-Lormian, Béranger, Charles Nodier, Viennet, Scribe, Théaulon, Soumet, Casimir Delavigne, Lucien Arnault, Ancelot, Lamartine, Victor Hugo, Désaugiers et Alfred de Vigny.

Bien entendu que, par le rang que je leur assigne, je ne les classe pas, — je les nomme.

Venaient ensuite les hommes demi-littéraires, demi-politiques, comme : MM. Cousin, Salvandy, Villemain, Thiers, Augustin Thierry, Michelet, Mignet, Vitet, Cavé, Mérimée et Guizot.

Puis, enfin, ceux qui, n'étant pas encore connus, devaient peu à peu se produire, tels que Balzac, Soulié, de Mus-

set, Sainte-Beuve, Auguste Barbier, Alphonse Karr, Théophile Gautier.

Les femmes dont on s'occupait, toutes trois poètes, étaient : mesdames Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Delphine Gay.

Madame Sand, encore ignorée, ne devait se révéler que par *Indiana*, en 1828 ou 1829, je crois.

J'ai connu toute cette pléiade, qui a défrayé le monde d'idées et de poésie depuis plus d'un demi-siècle, les uns comme amis et soutiens, les autres comme ennemis et adversaires. Le bien que m'ont fait les uns, le mal qu'ont essayé de me faire les autres, n'influencera en rien le jugement que je porterai sur eux. Les premiers, en me poussant, ne m'ont pas fait faire un pas de plus ; les seconds, en essayant de m'arrêter, ne m'ont pas fait faire un pas de moins. A travers les amitiés, les haines, les envies, au milieu d'une existence tourmentée dans ses détails, mais toujours calme et sereine dans sa progression, je suis arrivé à la place que Dieu m'avait marquée ; j'y suis arrivé sans intrigue, sans coterie, ne me grandissant jamais qu'en montant sur mes propres œuvres. Arrivé où je suis, c'est-à-dire à ce sommet que tout homme trouve à mi-chemin de la vie, je ne demande rien, je ne désire rien, je n'envie rien. J'ai beaucoup d'amitiés, je n'ai pas une haine. Si, à mon point de départ, Dieu m'eût dit : « Jeune homme, que désires-tu ? » je n'eusse pas osé réclamer de sa toute-puissante grandeur ce qu'il a bien voulu m'accorder dans sa bonté paternelle. Je dirai donc de ces hommes que j'ai nommés, au fur et à mesure que je les rencontrerai sur ma route, tout ce qu'il y aura à en dire ; si je cache quelque chose, ce sera le mal. Pourquoi serais-je injuste envers eux ! Il n'y a pas, parmi eux, une gloire ou une fortune contre laquelle j'aie jamais eu le désir de changer ma réputation ou ma bourse.

Hier, je lisais, sur la pierre d'une maison que j'avais fait bâtir pour moi, ces mots écrits par une main inconnue :

« O Dumas ! tu n'as pas su jouir, et pourtant tu regretteras !
« E. L. »

J'écrivis au-dessous :

« Niais !... si tu es un homme. Menteuse !... si tu es une [femme.
« A. D. »

Mais je me gardai bien d'effacer la sentence.

Revenons aux contemporains et ajoutons à la liste des noms illustres qui m'ont conduit à ces réflexions :

Comme compositeurs, Rossini, Meyerbeer, Auber, Donizetti, Bellini, Thalberg.

Comme artistes dramatiques : Talma, Lafont, Mars, Duchesnois, Georges, Leverd, Frédérick-Lemaître, Dorval, Potier, Monrose père, Déjazet, Smithson, Lablache, Macready, Karatikine, miss Faucett, Schrœder-Devrient, la Malibran, la Hungher.

J'en passe, et des meilleurs, comme dit Ruy Gomez de Sylva au roi Charles V.

A propos de rois et de princes, j'ai eu l'honneur d'en connaître aussi quelques-uns ; ils viendront à leur tour ; mais à mes rois de l'art avant tout, à mes princes de la pensée d'abord. A tout seigneur, tout honneur.

En sortant de mon bureau, ou plutôt du cabinet littéraire où j'avais loué *Jean Sbogar*, je courus à la place des Italiens. Ma charrette de meubles attendait à la porte ; il fallut une heure pour mon emménagement : au bout d'une heure, tout était fait.

Du poète, j'avais déjà la mansarde ; de l'homme heureux, j'avais déjà le grenier.

J'avais mieux que tout cela : j'avais vingt ans !

Je ne fis qu'un bond de la place des Italiens à la rue Pigalle. Il me tardait d'apprendre à Adolphe que j'étais installé chez M. le duc d'Orléans ; que j'avais un bureau, du papier, des plumes, de l'encre, de la cire, au Palais-Royal ; quatre chaises, une table, un lit et une chambre avec papier jaune, place des Italiens.

On m'invita chez M. de Leuven à adopter un jour pour dîner. Ce jour-là, mon couvert serait toujours mis : c'était une fondation à perpétuité.

A perpétuité ! Oh ! le grand mot ! prononcé si souvent dans la vie, et qui n'existe véritablement que dans la mort !

— Vous êtes condamné à une prison perpétuelle, monseigneur, disait Nogent Saint-Laurent au prince Louis Bonaparte.

— Combien de temps dure la perpétuité en France, monsieur Saint-Laurent ? demanda le prince.

Pour lui, en effet, la perpétuité de Ham dura cinq ans, — deux ans de moins que la perpétuité de M. de Peyronnet et de M. de Polignac.

Ma perpétuité à la table de M. de Leuven devait durer juste autant que celle du prince Louis à Ham.

Je dirai comment elle cessa, et d'avance j'inscris ici cette grande vérité, que ce ne fut par la faute ni de M. de Leuven, ni de madame de Leuven, ni d'Adolphe.

Il fut convenu que, pour faire connaissance avec la famille Arnault, je viendrais dîner le lendemain : c'était un dîner hors de compte.

On comprend que, pendant les vingt-deux heures qui me séparaient du moment où l'on devait se mettre à table, la grande préoccupation de ma vie fût de dîner avec l'homme qui avait fait *Marius à Minturnes*, et avec celui qui avait fait *Régulus*.

J'annonçai cette grande nouvelle à Ernest et à Lassagne ; elle parut être indifférente à Ernest, et toucher médiocrement Lassagne.

J'insistai auprès de ce dernier pour savoir d'où lui venait sa froideur à l'endroit de pareilles illustrations.

Lassagne me répondit simplement :

— Comme homme politique, je ne suis pas du même parti que ces messieurs ; comme opinion littéraire, je ne fais pas grand cas de ce qu'ils font

Je restai stupéfait.

— Mais, lui demandai-je, vous n'avez donc pas lu *Germanicus* ?

— Si, mais c'est très mauvais !

— Vous n'avez donc pas vu *Régulus* ?

— Si, mais c'est médiocre !

Je baissai la tête, plus stupéfait encore.

Puis, enfin, j'essayai de me débattre sous le poids de l'anathème.

— Mais d'où vient le succès de ces pièces ?

— Talma les joue...

— La réputation de ces hommes ?...

— Ils se la font eux-mêmes dans leurs journaux !... Que M. de Jouy, M. Arnault ou M. Lemercier donnent une pièce dans laquelle Talma ne joue pas, et, vous verrez, elle aura dix représentations.

Je rebaissai la tête.

— Ecoutez, mon cher enfant, ajouta Lassagne avec cette douceur admirable qu'il avait dans les yeux et dans la voix, et surtout avec cette bienveillance presque paternelle que je trouve encore en lui au bout de vingt-cinq ans, lorsque, par hasard, je le rencontre, et que, par bonheur, je l'embrasse ; — écoutez, vous voulez faire de la littérature ?

— Oh ! oui ! m'écriai-je.

— Pas si haut ! dit-il en riant ; vous savez bien que je vous ai dit de ne point parler de cela si haut... ici du moins. Eh bien, pour la littérature que vous comptez faire, ne prenez pas modèle sur la littérature de l'Empire ; c'est un conseil que je vous donne.

— Mais sur laquelle, alors ?

— Eh ! mon Dieu, je serais bien embarrassé de vous le dire ; certainement, nos jeunes auteurs dramatiques, Soumet, Guiraud, Casimir Delavigne, Ancelot, ont du talent ; — Lamartine et Hugo sont des poètes ; je les mets donc à part ; ils n'ont pas fait de théâtre, et je ne sais pas s'ils en feront, quoique, s'ils en font jamais, je doute qu'ils réussissent...

— Pourquoi cela ?

— Parce que l'un est trop rêveur, et l'autre trop penseur. Ni l'un ni l'autre ne vit dans le monde réel, et le théâtre, voyez-vous, mon cher, c'est l'humanité. — Je disais donc que nos jeunes auteurs dramatiques, Soumet, Guiraud, Casimir Delavigne, Ancelot, ont du talent ; mais souvenez-vous bien de ce que je vous dis : ce sont purement et simplement des hommes de transition, des anneaux qui soudent la chaîne du passé à la chaîne de l'avenir, des ponts qui conduisent de ce qui a été à ce qui sera.

— Qu'est-ce qui sera... ?

— Ah ! mon cher ami, vous m'en demandez là plus que je ne puis vous en dire. Le public lui-même n'a pas de direction arrêtée ; il sait déjà ce qu'il ne veut plus, mais il ne sait pas encore ce qu'il veut.

— En poésie, en drame ou en roman ?

— En drame et en roman... là, il y a tout à faire, en poésie, Lamartine et Hugo répondent assez bien aux exigences du moment ; ne cherchons pas autre chose.

— Mais Casimir Delavigne ?

— Ah ! c'est différent : Casimir Delavigne est le poète des bourgeois ; il faut lui laisser sa clientèle, et ne pas lui faire concurrence.

— Alors en comédie, tragédie, drame, qui faut-il imiter ?

— D'abord, il ne faut jamais imiter ; il faut étudier ; l'homme qui suit un guide est obligé de marcher derrière. Voulez-vous marcher derrière ?

— Non.

— Alors, étudiez. Ne faites ni comédie, ni tragédie, ni drame ; prenez les passions, les événements, les caractères ; fondez tout cela au moule de votre imagination, et faites des statues d'airain de Corinthe.

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'airain de Corinthe ?

— Vous ne savez pas ?

— Je ne sais rien.

— Vous êtes bien heureux !

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous apprendrez tout par vous-même, alors ; parce que vous ne subirez d'autre niveau que celui de votre propre intelligence, d'autre régle que celle de votre propre éducation. — L'airain de Corinthe ?... avez-vous entendu dire que Mummius eût un jour brûlé Corinthe ?

— Oui ; je crois avoir traduit cela un jour quelque part, dans le *De Viris*.

— Vous avez dû voir, alors, qu'à l'ardeur de l'incendie, l'or, l'argent et l'airain avaient fondu et coulaient à ruisseaux par les rues. Or, le mélange de ces trois métaux, les plus précieux de tous, fit un seul métal ; ce métal, on l'appela l'airain de Corinthe. Eh bien, celui qui fera, dans son génie, pour la comédie, la tragédie et le drame, ce que, sans le savoir, dans son ignorance, dans sa brutalité, dans sa barbarie, Mummius a fait pour l'or, l'argent et le bronze ; celui qui fondra à la flamme de l'inspiration, et qui fondra dans un seul moule Eschyle, Shakspeare et Molière, celui-là, mon cher ami, aura trouvé un airain aussi précieux que l'airain de Corinthe.

Je réfléchis un instant à ce que me disait Lassagne.

— C'est très beau, ce que vous me dites là, monsieur, répondis-je, et, comme c'est beau, ce doit être vrai.

— Connaissez-vous Eschyle ?

— Non.

— Connaissez-vous Shakspeare ?

— Non.

— Connaissez-vous Molière ?

— A peine.

— Eh bien, lisez tout ce qu'ont écrit ces trois hommes ; quand vous les aurez lus, relisez-les ; quand vous les aurez relus, apprenez-les par cœur.

— Et alors ?

— Oh ! alors... vous passerez d'eux à ceux qui procédent d'eux ; d'Eschyle à Sophocle, de Sophocle à Euripide, d'Euripide à Sénèque, de Sénèque à Racine, de Racine à Voltaire, et de Voltaire à Chénier ; voilà pour la tragédie. Ainsi, vous assisterez à cette transformation d'une race d'aigles qui finit par des perroquets.

— Et de Shakspeare à qui passerai-je ?

— De Shakspeare à Schiller.

— Et de Schiller ?

— A personne.

— Mais Ducis ?

— Oh ! ne confondons pas Schiller avec Ducis : Schiller s'inspire, Ducis imite ; Schiller reste original, Ducis devient copiste, et mauvais copiste.

— Quant à Molière, maintenant ?

— Quant à Molière, si vous voulez étudier quelque chose qui en vaille la peine, au lieu de descendre, vous remonterez.

— De Molière à qui ?

— De Molière à Térence, de Térence à Plaute, de Plaute à Aristophane.

— Mais Corneille, vous l'oubliez, ce me semble ?

— Je ne l'oublie pas, je le mets à part.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ce n'est ni un ancien Grec, ni un vieux Romain.

— Qu'est-ce que c'est donc, que Corneille ?

— C'est un Cordouan, comme Lucain ; vous verrez, quand vous comparerez, que son vers a de grandes ressemblances avec celui de la *Pharsale*.

— Voudriez-vous me laisser écrire tout ce que vous me dites là ?

— Pourquoi faire ?

— Pour en faire la régle de mes études.

— C'est inutile, puisque vous m'avez là.

— Mais peut-être ne vous aurai-je pas toujours.

— Si vous ne m'avez pas, vous en aurez un autre.

— Cet autre ne sera peut-être pas aussi savant que vous ?

Lassagne haussa les épaules.

— Mon cher enfant, me dit-il, je ne sais que ce que tout le monde sait ; je ne vous dis que ce que le premier venu vous dira.

— Alors, je suis bien ignorant ! murmurai-je en laissant tomber ma tête dans mes mains.

— Le fait est que vous avez beaucoup à apprendre ; mais vous êtes jeune, vous apprendrez.

— Et en roman, dites-moi, qu'y a-t-il à faire ?

— Tout, comme au théâtre.

— Je croyais cependant que nous avions d'excellents romans.

— Qu'avez-vous lu en romans ?

— Ceux de Lesage, de madame Cottin et de Pigault-Lebrun.

— Quel effet vous ont-ils produit ?

— Les romans de Lesage m'ont amusé ; ceux de madame Cottin m'ont fait pleurer ; ceux de Pigault-Lebrun m'ont fait rire.

— Alors, vous n'avez lu ni Gœthe, ni Walter Scott, ni Cooper ?

— Je n'ai lu ni Gœthe, ni Walter Scott, ni Cooper.

— Eh bien, lisez-les.

— Et, quand je les aurai lus, que ferai-je ?

— De l'airain de Corinthe, toujours ; seulement, il faudra tâcher d'y mettre un petit ingrédient qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre.

— Lequel ?

— La passion... Gœthe vous donnera la poésie, Walter Scott l'étude des caractéres ; Cooper la mystérieuse grandeur des prairies, des forêts et des océans ; mais, la passion, vous la chercherez inutilement chez eux.

— Ainsi, l'homme qui sera poète comme Gœthe, qui sera observateur comme Walter Scott, descriptif comme Cooper, et passionné avec cela ?...

— Eh bien, cet homme-là sera à peu près complet.

— Quels sont les trois premiers ouvrages que je dois lire de ces trois maîtres ?

— *Wilhem Meister*, de Gœthe ; *Ivanhoe*, de Walter Scott, *l'Espion*, de Cooper.

— J'ai déjà lu, cette nuit, *Jean Sbogar*.

— Oh ! c'est autre chose.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le roman de genre. Mais ce n'est pas cela qu'attend la France.

— Et qu'attend-elle ?

— Elle attend le roman historique.

— Mais l'histoire de France est si ennuyeuse !

Lassagne leva la tête et me regarda.

— Hein ? fit-il.

— L'histoire de France est si ennuyeuse ! répétai-je.

— Comment savez-vous cela ?

Je rougis.

— On me l'a dit.

— Pauvre garçon ! on vous a dit !... Lisez d'abord, et ensuite vous aurez une opinion.

— Que faut-il lire ?

— Ah ! dame ! c'est tout un monde : Joinville, Froissart, Monstrelet, Chatelain, Juvénal des Ursins, Montluc, Saulx-Tavannes, l'Estoile, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Villars, madame de la Fayette, Richelieu... Que sais-je, moi ?

— Et combien cela fait-il de volumes ?

— Deux ou trois cents, peut-être.

— Et vous les avez lus ?

— Certainement.

— Et il faut que je les lise ?

— Si vous voulez faire du roman, il faut non seulement que vous les lisiez, mais encore que vous les sachiez par cœur.

— Je vous déclare que vous m'épouvantez ! Mais j'en ai pour deux ou trois ans avant d'oser écrire un mot !

— Oh ! pour plus que cela, ou vous écrirez sans savoir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai perdu de temps !...

— Il faut le rattraper.

— Vous m'aiderez, n'est-ce pas ?

— Et le bureau ?

— Oh ! je lirai la nuit, j'étudierai la nuit ; au bureau, je travaillerai, et, de temps en temps, nous causerons un peu...

— Oui, comme aujourd'hui ; seulement, nous avons causé beaucoup.

— Encore un mot. Vous m'avez dit ce qu'il fallait étudier comme théâtre ?

— Oui.

— Comme roman ?

— Oui.

— Comme histoire ?

— Oui.

— Eh bien, maintenant, en poésie, que dois-je étudier ?

— D'abord, qu'avez-vous lu ?

— Voltaire, Parny, Bertin, Demoustier, Legouvé, Colardeau.

— Bon ! Oubliez tout cela.

— Vraiment ?

— Lisez, dans l'antiquité, Homère ; chez les Romains, Virgile ; au moyen âge, Dante. C'est de la moelle de lion que je vous donne là.

— Et chez les modernes ?

— Ronsard, Mathurin Regnier, Milton, Gœthe, Uhland, Byron, Lamartine, Victor Hugo, et surtout un petit volume qui va paraître, publié par Latouche.

— Et que vous nommez ?

— André Chénier.

— Je l'ai lu...

— Vous avez lu Marie-Joseph... Ne confondons pas Marie-Joseph avec André.

— Mais, pour lire les auteurs étrangers, je ne sais ni le grec, ni l'anglais, ni l'allemand.

— Parbleu ! la belle affaire, vous apprendrez ces langues-là.

— Comment ?

— Je n'en sais rien ; mais retenez ceci : on apprend toujours ce que l'on veut apprendre ; et maintenant, je crois qu'il est temps que nous nous mettions à la besogne. A propos, une recommandation ?

— Laquelle ?

— Si vous aviez l'intention de suivre les instructions que je vous donne...

— Je crois pardieu bien !

— Il ne faudrait pas dire un mot de ce petit plan d'études à M. Arnault.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne seriez pas longtemps de ses amis.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Merci... Je n'en ouvrirai pas la bouche.

— Et vous ferez bien. — Après cette première recommandation, une seconde.

— J'écoute.

— Il ne faudrait pas dire un mot de notre conversation, ni à Oudard, ni à M. de Broval.

— Pourquoi ?

— Parce que nous ne resterions pas longtemps dans le même bureau.

— Diable ! je veux y rester pourtant.

— Cela dépend de vous.

— Oh ! si cela dépend de moi, nous en avons pour quelques années.

— Ainsi soit-il

Et sur ce, M. Oudard étant entré, je me mis à ma besogne avec un acharnement qui, à la fin de la journée, me valut tous ses compliments.

Je venais de m'apercevoir d'une admirable chose : c'est que je pouvais copier, sans lire ce que je copiais, et, par conséquent, tout en copiant, penser à autre chose.

Dès le second jour, j'en étais arrivé où les autres n'arrivent qu'au bout de quatre ou cinq ans.

Comme on le voit, j'avais marché vite

LXXX

ADOLPHE LIT UNE PIÈCE AU GYMNASE. — M. DORMEUIL. — « LE CHATEAU DE KENILWORTH ». — MM. WAREZ ET SOULIÉ. — MADEMOISELLE LÉVESQUE. — LA FAMILLE ARNAULT. — « LA FEUILLE ». — « MARIUS A MINTURNES ». — UN MOT DE DANTON. — LE PASSE-PORT RETOURNÉ. — TROIS FABLES. — « GERMANICUS ». — INSCRIPTIONS ET ÉPIGRAMMES. — RAMPONNEAU. — LE JEUNE HOMME AU TILBURY. — HORS DE L'ÉGLISE, PAS DE SALUT. — MADAME ARNAULT.

Bien m'en prenait de pouvoir copier sans lire ; car, on le comprend, la conversation de Lassagne me donnait fort à penser. Tous les jours, je m'apercevais davantage de ma terrible ignorance, et, comme un voyageur perdu dans ces marais de houille tremblante, je ne savais plus où poser le pied pour trouver le passage solide qui devait me conduire au but que je poursuivais.

Comment Adolphe ne m'avait-il pas parlé de tout cela ? C'étaient de si lointains horizons que ceux qui m'étaient ouverts à chaque moment, que ma vue s'y perdait.

Adolphe ne croyait donc pas que tout cela fût bien utile pour faire de la littérature ? ou bien, la littérature qu'il voulait me faire faire, pouvait-elle se passer de tout cela ?

J'avais vu si souvent son père hausser les épaules à nos projets de théâtre ; n'était-ce pas que son père, qui savait tant de choses, se moquait tout bas de mes projets, à moi, qui ne savais rien ?

Et M. Deviolaine, qui, instinctivement, lui, — car, excepté en expertises et en aménagements forestiers, il n'en savait guère plus que moi, — et M. Deviolaine qui, instinctivement, appelait mes essais de pièces des ordures, et mes tentatives de poésie des guenilles, est-ce qu'il avait raison par hasard ?

Enfin, on lirait, on travaillerait, on étudierait ! mais comment toutes ces choses dont j'entendais parler depuis la veille tiendraient-elles jamais dans ma tête sans la faire éclater ?

Je comptais bien avoir, sur tout cela, une explication avec Adolphe.

A cinq heures et demie, j'étais chez M. de Leuven ; mais Adolphe n'était pas encore rentré : il lisait, au Gymnase, une pièce faite en collaboration avec Frédéric Soulié.

A six heures moins un quart, je le vis apparaître, plus morne et plus pensif qu'Hippolyte suivant le chemin de Mycènes.

— Eh bien, mon pauvre ami, lui dis-je, encore refusé ?

— Non, me répondit-il ; mais reçu à correction, seulement.

— Alors, tout espoir n'est pas perdu ?

— Si fait. Après la lecture, Dormeuil nous a fait venir dans son bureau, et, comme il trouvait des longueurs dans la pièce, à ce qu'il paraît, il nous a dit : « Mes petits enfants, mes petits enfants, il faut trancher dans le vif. » A ces mots, Soulié lui a arraché la pièce des mains, en disant : « Monsieur Dormeuil, on ne touche pas à ces choses-là. » Alors, vous comprenez, Dormeuil est furieux.

— Qu'est-ce que c'est que Dormeuil ?

— C'est un des directeurs du Gymnase.

— De sorte que... ?

— De sorte que Soulié a déclaré que la pièce serait jouée comme cela, ou qu'elle ne le serait pas du tout.

— Ah ! diable ! ça lui est donc égal, à Soulié, d'être joué ou de n'être pas joué ?

— Vous ne connaissez pas la tête de ce garçon-là ; pas moyen de le faire plier. Savez-vous ce qu'il a dit à Warez ?

— Qu'est-ce que c'est que Warez ?

— Warez, c'est le régisseur de madame Oudinot, directrice de l'Ambigu.

— Eh bien, qu'a-t-il dit à Warez ?

— Nous lui avions porté à lire un mélodrame, intitulé *le Château de Kenilworth* ; Warez le lit. Il n'avait pas d'opinion bien arrêtée sur l'ouvrage. Quand nous allons, hier, pour avoir la réponse : « Messieurs, nous dit-il, autorisez-moi à faire lire votre pièce par M. Picard. — Oui, répond Soulié, pour qu'il nous la vole. — Oh ! monsieur Soulié, s'écrie Warez, vous voler votre pièce ! un académicien ! — Tiens ! dit Soulié, les trois quarts des académiciens volent bien leur fauteuil, pourquoi ne voleraient-ils pas des pièces ? » Vous comprenez, mon cher ami, encore une porte fermée ! J'avais bien eu l'idée d'aller chez mademoiselle Lévesque, qui est toute-puissante au théâtre, et de lui offrir le rôle de Marie Stuart, qui est magnifique...

— Eh bien ?

— Vous savez ce qui est arrivé à Casimir Delavigne, lors de la lecture des *Vêpres siciliennes*, au Théâtre-Français ?

— Oui, la pièce a été refusée.

— Non seulement la pièce a été refusée, mais encore, comme chaque votant est obligé de motiver son refus, une de ces dames a refusé « parce que l'ouvrage était mal *écrite*. »

— Et mademoiselle Lévesque vous a refusé pour le même motif ?

— Non ; mais elle nous a dit que, dans ce moment *ici*, elle avait tant de créations, qu'elle ne pouvait pas se charger de *la nôtre*.

— Diable ! il paraît qu'il est inutile de faire, pour être actrice, des études aussi fortes que pour être auteur... Ah ! mon cher ami, comment ne m'avez-vous pas dit que je ne savais rien, et que j'avais tout à apprendre ?

— Eh la ! mon cher, ne vous inquiétez donc pas de cela, vous apprendrez au fur et à mesure des besoins... Tenez, voici ma mère qui nous fait signe de venir. Allons nous mettre à table.

Nous montâmes : on me présenta à M. et à madame Arnault ; — je connaissais déjà Lucien, Telleville et Louis.

J'avais vu M. Arnault à cette fameuse chasse du bois du Tillet ; mais je n'avais pas eu l'honneur de lui parler. Dans le bois, il avait demandé qu'on lui assignât un bon poste ; on l'avait placé à un endroit où, lui avait dit M. Deviolaine, le chevreuil ne pouvait manquer de passer. M. Arnault, qui n'y voyait pas à deux longueurs de fusil, avait essuyé les verres de ses lunettes, s'était assis, avait tiré ses tablettes et un crayon et s'était mis à écrire une fable, qui, depuis la veille, lui trottait par la tête. Au bout d'un quart d'heure, il avait entendu du bruit dans les broussailles ; il avait déposé tablettes et crayon, pris le fusil, et mis en joue en attendant que l'animal passât.

— Oh ! monsieur, s'était écrié une femme, ne tirez pas ; vous allez tuer ma vache !

— Etes-vous bien sûre que ce soit votre vache et pas un chevreuil ? avait alors demandé M. Arnault.

— Oh ! monsieur, vous allez voir...

Et la femme, courant à la vache, s'était pendue à la queue de l'animal, et l'avait si bien tirée, que la pauvre bête s'était mise à mugir.

— En effet, avait dit M. Arnault, je crois que c'est moi qui me trompe.

Et il s'était rassis, avait reposé son fusil à terre, avait repris son crayon et ses tablettes, et s'était remis à sa fable, qu'il avait conduite à bonne fin.

La famille de M. Arnault se composait de Lucien et de Telleville, ses deux fils d'un premier lit; de Louis et de Gabrielle, ses deux enfants du second.

La seconde femme de M. Arnault était une demoiselle de Bonneuil.

Quelques mots sur cette excellente famille.

Nous commencerons, comme l'Evangile, par les petits et les humbles.

Gabrielle était une jolie enfant de quatorze ou quinze ans, d'une blancheur éblouissante; elle ne comptait encore, dans la maison, que comme un bouton dans un bouquet.

Louis avait notre âge, à peu près, c'est-à-dire vingt ou vingt et un ans. C'était un joli garçon, blond, frais, rose, un peu poupin, souriant toujours, plein d'amitié pour sa sœur, de respect pour sa mère, d'admiration pour son père.

Telleville était un beau capitaine, bien brave, bien loyal, bien aventureux, bonapartiste comme toute la famille, jeté dans le monde artiste sans avoir jamais fait un hémistiche; charmant esprit, du reste, plein de verve et d'originalité.

Lucien, l'auteur de *Régulus*, et, depuis, de *Pierre de Portugal* et de *Tibère*, était un esprit froid et administratif plutôt qu'une âme poétique; cependant, il y avait, dans ses vers, une certaine hardiesse; dans sa pensée, une certaine mélancolie, qui parlaient, à la fois, à l'imagination et au cœur. Il a fait, dans *Pierre de Portugal*, un des vers les plus charmants et les plus vrais que je connaisse, un de ces vers comme Racine en faisait dans ses bons jours, et que tout le monde sait parce qu'ils sont de Racine:

Les chagrins du départ sont pour celui qui reste.

Un an avant mon arrivée à Paris, *Régulus* avait eu un succès énorme. J'en citerai quelques vers, pour donner une idée de l'auteur, qui a renoncé, à ce qu'il paraît, à la littérature.

Régulus va quitter Rome, pour laquelle il se dévoue, et il dit à Licinius:

Je meurs pour la sauver, c'est mourir digne d'elle!
Mais, toi, Licinius, parjure à l'amitié,
Disciple de ma gloire, as-tu donc oublié
Ces jours où j'opposais, dans les champs du carnage,
Ma vieille expérience à ton jeune courage?
Aimant un vrai soldat dans un vrai citoyen,
Ne te souvient-il plus que, par un doux lien,
Ma tendresse voulait vous unir l'un à l'autre?
Le hasard a trahi mon espoir et le vôtre;
Mais, des bords du tombeau, je puis enfin bénir
Les nœuds qui pour jamais doivent vous réunir.
Si tu l'aimes, viens, jure au dieu de la victoire
De servir, aujourd'hui, la patrie et la gloire;
D'éclairer les Romains par toi seul égarés;
De rétablir la paix dans ces remparts sacrés;
Jure! dis-je. A l'instant, je te donne ma fille,
Je te lègue mon nom, mon honneur, ma famille;
Et les dieux ne m'auront opprimé qu'à demi,
Si, dans un vrai Romain, je retrouve un ami!

Lucien, à cette époque, avait trente ou trente-deux ans; sa carrière avait été tout administrative jusqu'à la chute de Napoléon, qui l'avait fait auditeur au conseil d'Etat et préfet à vingt-cinq ans.

C'était bien, du reste, malgré un fond de souffrance physique qui l'attristait, un des meilleurs cœurs, un des caractères les plus bienveillants que je connaisse. Pendant cinq ans, j'ai vu Lucien deux ou trois fois par semaine; je ne sache pas que, pendant cette longue période d'intimité, il soit sorti de ses lèvres une raillerie contre un de ses confrères, une plainte, un regret; c'était une de ces douces, tristes et sereines figures, comme on en voit dans les rêves. Qu'est-il devenu? Je n'en sais rien; depuis 1829, je l'ai complètement perdu de vue. Vingt-deux ans d'absence et de séparation m'ont, certes, fait sortir de son souvenir; ces vingt-deux ans l'ont gravé plus profondément dans le mien.

Il n'en était pas de même de M. Arnault: je n'ai pas vu d'esprit plus subtil, plus aiguisé, plus railleur que ce flamboyant esprit. C'était ce que, sous les armes, on appelle un *toucheur*. Jamais Bertrand ni Lozès n'ont riposté par un coup droit plus rapide et plus sûr que ne le faisait M. Arnault, à toute occasion, par un mot, par une épigramme, par une fusée d'esprit. Poète médiocre au théâtre, il excellait dans la fable ou dans la satire. Une fois, dans un moment de mélancolie, il laissa tomber de ses yeux une larme; — cette larme, comme celle que versa Aramis sur la mort de Porthos, fut peut-être la seule larme de M. Arnault; — il y trempa sa plume, et il écrivit les vers suivants, c'est-à-dire un chef-d'œuvre que lui envieraient André Chénier ou Millevoye, Lamartine ou Victor Hugo.

LA FEUILLE

« De ta tige detachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien;
De son inconstante haleine
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où vont la feuille de rose
Et la feuille de laurier! »

Je ne sais pas ce que donneraient les grands poètes mes confrères pour avoir fait ces quinze vers; moi, je donnerais celui de mes drames que l'on voudrait prendre.

La grande prétention de M. Arnault, — et cette prétention était malheureuse, — c'était le théâtre. Il avait débuté par *Marius à Minturnes*, du temps qu'il était chez Monsieur. La tragédie avait été représentée en 1790, et, malgré la prédiction du comte de Provence, qui avait déclaré qu'une tragédie sans femme ne pouvait réussir, *Marius* obtint un immense succès.

Saint-Phal jouait le jeune Marius; Vanhove, Marius, et Saint-Prix, le Cimbre.

Heureuse époque, au reste, où les hommes du mérite de Saint-Prix acceptaient des rôles où ils avaient une seule scène, et, dans cette seule scène, ces seuls vers:

Quelle voix, quel regard, et quel aspect terrible!
Quel bras oppose au mien un obstacle invincible?...
L'effroi s'est emparé de mes sens éperdus...
Je ne pourrais jamais égorger Marius!

La pièce fut dédiée à Monsieur.

J'ai entendu raconter à M. Arnault, qui racontait de la façon la plus spirituelle du monde, que ce succès l'avait rendu fort vain, fort tranchant et fort dédaigneux. Un jour, en 1792, il était au balcon du Théâtre-Français, parlant haut, selon sa coutume, menant grand bruit avec sa canne et empêchant les voisins d'entendre; cela durait depuis le lever du rideau, et l'on était à la fin du premier acte, lorsqu'un monsieur, placé derrière M. Arnault, et séparé de lui seulement par une banquette, se pencha en avant, et, lui touchant l'épaule du bout de sa main gantée:

— Monsieur Arnault, lui dit-il, laissez-nous donc, je vous en supplie, écouter comme si l'on jouait *Marius à Minturnes*.

Ce monsieur si poli, et j'oserai presque ajouter si spirituel, c'était Danton.

Un mois après, cet homme si poli et si spirituel faisait les massacres de septembre.

M. Arnault eut si grand'peur de ces massacres, qu'il se sauva à pied. En arrivant à la barrière, il la trouva gardée par un sans-culotte, de nom comme de fait; ce sans-culotte était occupé à empêcher une pauvre femme de passer, sous prétexte que son passe-port pour Bercy n'était pas visé à la section des Enfants-Trouvés Or, en voyant l'insistance de l'honorable sentinelle, une idée vint à M. Arnault: c'est que ce terrible cerbère ne savait pas lire. L'esprit est une terrible maladie; on n'en guérit pas. M. Arnault, qui était très malade de cette maladie, s'avance hardiment vers le sans-culotte, et lui présente son passe-port à l'envers en lui disant: « Visé aux Enfants-Trouvés; voici le timbre. »

M. Arnault avait deviné juste.

— Passez, dit le sans-culotte.

Et M. Arnault passa.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis *Marius* jusqu'au 3 septembre, jour auquel on était arrivé, M. Arnault avait fait jouer sa tragédie de *Lucrèce*. La pièce étant tombée, l'auteur mit la chute sur le compte de mademoiselle Raucourt...

On sait que la répulsion de cette illustre artiste pour les hommes ne lui était pas tout à fait imputée à vertu.

Au reste, plus tard, nous aurons à parler de mademoiselle Raucourt, à propos de son élève mademoiselle Georges.

M. Arnault avait suivi Bonaparte en Egypte. Il a raconté d'une façon fort amusante, dans ses mémoires intitulés *Souvenirs d'un sexagénaire*, la part qu'il prit à cette expédition.

Au retour, il donna une tragédie ossianesque, intitulée *Oscar*, qui eut un grand succès, et qu'il dédia à Bonaparte ; puis, *les Vénitiens*, dont le dénoûment fut regardé comme une si grande hardiesse, que les âmes sensibles ne pouvant le supporter, l'auteur fut obligé, à l'usage de ces bonnes âmes, de faire une variante grâce à laquelle, comme l'*Othello* de Ducis, sa pièce, maintenant, finit par une mort ou par un mariage, au choix des spectateurs.

Les Vénitiens eurent un énorme succès.

Pendant l'Empire, étant chef de division à l'Université sous M. de Fontanes, qui en était le grand maître, M. Arnault fit entrer dans ses bureaux Béranger comme expéditionnaire à douze cents francs. Ce fut là que Béranger fit sa première chanson, *le roi d'Yvetot*.

Au second retour des Bourbons, M. Arnault fut proscrit et se retira à Bruxelles. Nous avons dit comment, dans l'exil, il fit connaissance avec M de Leuven, à propos d'un soufflet que celui-ci donna à un officier étranger.

Ce fut dans l'exil que M. Arnault fit presque toutes ses fables, charmant recueil à peu près inconnu, attendu que personne ne lit plus guère de fables aujourd'hui. C'est justement pour cela que je tiens à en faire lire trois.

Qu'on se rassure ! ces trois fables sont bien de M. Arnault, et non de M. Viennet.

D'ailleurs, j'en réponds, et l'on acceptera ma caution pour trois fables.

Hâtons-nous de dire, au surplus, que les fables qu'on va lire n'ont de fables que le titre : ce sont de véritables épigrammes.

LE COLIMAÇON

Sans amis comme sans famille,
Ici-bas, vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille,
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir, selon la saison,
Pour faire à son prochain les cornes.
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'égoïste
Ou celle du colimaçon.

LE DROIT DE CHACUN

Un jour, le roi des animaux
Défendit, par une ordonnance,
A ses sujets, à ses vassaux,
De courir sans une licence
Sur quelque bête que ce soit ;
Promettant, il est vrai, de conserver le droit
A quiconque en usait pour un motif honnête.
Tigres, loups et renards, de présenter requête
A Sa Majesté : loups, pour courir le mouton,
Renards, pour courir le chapon,
Tigres, pour courir toute bête.
Parmi les députés, qui criaient à tue-tête,
Un chien s'égosillait à force d'aboyer.
« Plaise à sa Majesté, disait-il, m'octroyer
Droit de donner la chasse, en toute circonstance,
A tous les animaux vivant de ma substance.
— Gentilshommes, à vous permis de giboyer,
Dit, s'adressant au tigre, au loup, au renard même
Des forêts le maître suprême
Aux chasseurs tels que vous permis de déployer,
Même chez leurs voisins, leurs efforts, leurs astuces ;
Mais néant au placet du chien ! »
Que réclamait, pourtant, ce roturier-là ? — Rien,
Que le droit de tuer ses puces.

LES DEUX BAMBOUS

L'an passé, — c'était l'an quarante, —
L'an passé, le Grand Turc disait au grand vizir :
« Quand, pour régner sous moi, je daignai te choisir,
Roustan, je te croyais d'humeur bien différente.
Roustan met son plus grand plaisir
A me contrarier ; quelque ordre que je donne,
Au lieu d'obéir, il raisonne ;
Toujours des *si*, toujours des *mais* ;
Il défend ce que je permets :
Ce que je défends, il l'ordonne
A rien ne tient qu'ici je ne te fasse voir
A quel point je suis las de ces façons de faire !
Va-t'en ! Qu'on fasse entrer mon grand eunuque noir.
C'est celui-là qui connaît son affaire,
C'est lui qui, toujours complaisant,
Sans jamais m'étourdir de droit ni de justice,
N'ayant de loi que mon caprice,
Sait me servir en m'amusant.
Jamais ce ton grondeur, jamais cet air sinistre !
Ainsi que tout désir, m'épargnant tout travail,
Il conduirait l'empire aussi bien qu'un sérail.
J'en veux faire un premier ministre.
— En fait de politique et de gouvernement,
Sultan, dit le vizir, chacun a son système :
Te plaire est le meilleur ; le mien, conséquemment,
Est mauvais... Toutefois, ne pourrais-je humblement,
Te soumettre un petit problème ?
— Parle. — Ce n'est pas d'aujourd'hui
Que péniblement je me traîne,
Vieux et cassé, sultan, dans ma marche incertaine ;
Ma faiblesse a besoin d'appui.
Or, j'ai deux roseaux de la Chine :
Plus ferme qu'un bâton, l'un ne sait pas plier,
L'autre, élégant, léger, droit comme un peuplier,
Est plus souple qu'une badine.
Lequel choisir ? — Lequel ?... Roustan, je ne crois pas
Qu'un flexible bambou puisse assurer nos pas.
— Tu le crois ! lorsque tu m'arraches
Ton sceptre affermi par mes mains,
Pour le livrer à des faquins
Sans caractère et sans moustaches. »
Rois, vos ministres sont, pour vous,
Ce qu'est, pour nous, le jonc dont l'appui nous assiste,
Je le dis des vizirs ainsi que des bambous,
On ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste.

Lisez, les unes après les autres, les cent cinquante fables de M. Arnault, et, dans toutes, vous trouverez la même facilité, le même trait, la même allure frondeuse. Lorsque vous les aurez lues, vous ne direz certes pas de l'auteur : « C'est un bon homme ; mais, à coup sûr, vous direz : « C'est un honnête homme. »

En 1815, M. Arnault avait donc été exilé. Pour quel motif ? C'était si peu important, qu'on ne s'en était pas préoccupé ; on avait mis son nom sur la liste, et voilà tout ! Et qui avait signé cette liste ? Louis XVIII, autrefois Monsieur, c'est-à-dire ce même comte de Provence près duquel le poète avait commencé sa carrière, et auquel il avait dédié son *Marius*.

Or, comme il n'y avait point de motif pour qu'on exilât M. Arnault, l'esprit de parti en avait inventé un, et l'on disait qu'il était proscrit en qualité de régicide ; mais il y avait deux raisons péremptoires pour que cela ne fût pas : la première, c'est que M. Arnault n'était pas de la Convention ; la seconde, c'est qu'en 1792 et 1793, il était à l'étranger. Néanmoins, le bruit prit tacitement consistance, et personne ne douta bientôt que M. Arnault ne fût exilé pour cette cause.

De Bruxelles, M. Arnault envoya *Germanicus*, qui fut joué le 22 mars 1817, et défendu le lendemain. Pendant la représentation, la tragédie était descendue du théâtre dans le parterre, où il s'engagea une terrible bataille, et où il y eut des blessés et même un mort. Le combat se livrait entre les gardes du corps et les partisans du gouvernement déchu. L'arme dont on se servit généralement dans cette mêlée était du genre de ces bambous sur lesquels Roustan, le premier vizir de ce Grand Turc dont nous venons d'entendre les doléances, avait l'habitude de s'appuyer. On comprend que, plus ils étaient gros et moins ils pliaient, meilleurs ils étaient pour l'attaque et la défense. On nomma, dès lors, ce genre de cannes des *germanicus*.

Les haines étaient vigoureuses à cette époque. Le surlendemain de la représentation, Martainville publia un article virulent qui atteignait M. Arnault jusque dans son honneur privé.

Cet article, à la suite d'un soufflet donné par Telleville au critique, amena un duel dans lequel comme nous l'avons dit plus haut, le journaliste eut la cuisse fouettée par une balle.

Plus tard, on a repris *Germanicus*. Nous avons assisté à cette reprise ; mais, jetée hors des passions du moment, la pièce n'eut plus aucun succès.

Cette proscription inattendue, inouïe, imméritée, avait infiltré dans le caractère de M. Arnault un certain fiel qui perçait à toute occasion, et que ne parvint point à lui chasser du sang le legs de cent mille francs que, par son testament, lui fit Napoléon.

Ce legs servit à bâtir, rue de la Bruyère, une jolie maison dans laquelle, comme toujours, le bâtisseur enfouit le double de la somme qu'il comptait y mettre, de sorte

qu'après avoir hérité de cent mille francs, M. Arnault se trouva de cent mille francs plus pauvre qu'auparavant.

M. Arnault aimait les vers pour les vers : il en faisait sur tout. Il en avait fait sur son portrait, sur la porte de son jardin, sur l'abbé Geoffroy, sur la niche de son chien, sur un poète en uniforme dont le portrait venait d'être exposé au dernier salon.

Voici ces vers, dans lesquels se trouve non seulement l'esprit, mais encore le caractère de l'auteur :

VERS SUR LE PORTRAIT DE L'AUTEUR

Sur plus d'un ton je sais régler ma voix :
Ami des champs, des arts, des combats et des fêtes,
En vers dignes d'eux, quelquefois,
J'ai fait parler les dieux, les héros et les bêtes.

POUR LA PORTE DE MON JARDIN

Bons amis dont ce siècle abonde,
Je suis votre humble serviteur ;
Mais passez : ma porte et mon cœur
Ne s'ouvrent plus à tout le monde.

SUR UN BON HOMME QUI N'A PAS LE VIN BON (1)

Il est altéré de vin ;
Il est altéré de gloire ;
Il ne prend jamais en vain
Sa pinte ou son écritoire.
Des flots qu'il en fait couler,
Abreuvant plus d'un délire,
Il écrit pour se soûler,
Il se soûle pour écrire.

POUR LA NICHE DE MON CHIEN

Je n'attaque jamais en traître,
Je caresse sans intérêt,
Je mords parfois, mais à regret :
Bon chien se forme sur son maître.

POUR LE PORTRAIT D'UN POÈTE EN UNIFORME

Au Parnasse ou sur le terrain,
En triompher est peu possible :
L'épée en main il est terrible,
Terrible il est la plume en main ;
Et pour se battre et pour écrire,
Nul ne saurait lui ressembler ;
Car, s'il ne se bat pas pour rire,
Il écrit à faire trembler.

Au milieu de toutes ses tribulations, M. Arnault avait toujours adoré les chiens. Sur cinquante de ses fables, plus de vingt ont pour héros ces intéressants quadrupèdes. Au moment où j'eus l'honneur de pénétrer dans le sanctuaire de la famille, la porte en était gardée par une horrible bête, moitié roquet, moitié caniche, ayant nom Ramponneau. De ce chien, M. Arnault ne pouvait se passer ; il l'avait dans son cabinet pendant son travail, dans son jardin pendant ses promenades. Il n'y avait que dans la rue que M. Arnault ne l'emmenait pas, de peur des boulettes.

M. Arnault avait présidé lui-même à l'éducation de son chien, et, sur un certain point, il avait été inexorable. C'était sur les ordures que Ramponneau se permettait de faire dans son cabinet. A peine la vue et l'odorat avaient-ils dénoncé le crime commis, que Ramponneau, saisi par le bas des reins et par la peau du cou, était conduit vers l'endroit où l'incongruité avait été faite, et fustigé d'importance. Après quoi, selon une vieille tradition qui se perd dans l'obscurité des âges, on frottait le nez de Ramponneau dans le corps du délit, opération qu'il subissait avec une répugnance visible.

Ces fautes quotidiennes et la correction qu'elles entraînaient durèrent deux mois à peu près, et M. Arnault commençait à craindre que Ramponneau, qui, du reste, possédait une foule de talents d'agrément, comme de faire le mort, de monter la garde, de fumer la pipe, de sauter pour l'empereur, ne fût inéducable... — J'en demande pardon ! ne trouvant pas le mot que je cherche, je crois que j'en fais un. — M. Arnault, dis-je, commençait à craindre qu'il ne fût inéducable sur ce seul point, lorsqu'un jour, Ramponneau, qui venait de commettre son crime accoutumé, voyant son maître tellement plongé dans sa tragédie de *Guillaume de Nassau*, qu'il ne paraissait pas s'apercevoir le moins du monde de ce qui venait d'arriver, alla le tirer par le bas de sa robe de chambre. M. Arnault se retourna. Ramponneau fit deux ou trois gambades pour attirer son attention ; puis, lorsqu'il fut bien sûr de l'avoir captivée, il alla droit vers la chose que nous avons appelée le corps du délit, et s'y frotta de lui-même sans y être contraint ni forcé, avec une répugnance visible, il est vrai, mais avec une touchante résignation.

Le pauvre animal s'était trompé ! Il avait cru que les coups de fouet, et la punition qui en était la suite, n'avaient d'autre but que de lui apprendre à se frotter le nez tout seul dans l'objet en question.

L'éducation de Ramponneau était complètement faussée, et il conserva toute sa vie ce défaut, auquel la muselière dont il fut doté n'apporta qu'une légère amélioration.

J'ai parlé de cet esprit de riposte si rapide et si remarquable chez M. Arnault. J'en citerai d'abord deux exemples ; puis, en leur lieu et place, ceux qui se présenteront plus tard.

Un jour, je descendais avec lui la rue de la Tour-des-Dames. Un élégant qui conduisait un tilbury, et qui n'était pas maître de son cheval dans cette rapide descente, manque de l'écraser. M. Arnault n'était pas endurant.

— Fichu polisson, dit-il, ne pouvez-vous donc pas faire attention à ce que vous faites ?

— Comment fichu polisson ? s'écrie le jeune homme.

— Eh ! oui, répète M. Arnault, fichu polisson !

— Monsieur, vous me rendrez raison de cette insulte !... Voici mon adresse !

— Votre adresse !... répond M. Arnault, gardez-la pour conduire votre cheval.

Un autre jour, aux Champs-Elysées, il passait à côté d'un prêtre sans le saluer. Nous avons dit que M. Arnault avait la vue très courte ; d'ailleurs, il n'aimait pas beaucoup les hommes noirs, comme on les appelait à cette époque.

Le prêtre, qu'il avait presque coudoyé, se retourne.

— Voyez-vous ce jacobin, dit-il, qui me coudoie et qui ne me salue pas ?

— Monsieur, lui répondit M. Arnault, ne soyons pas plus exigeant que l'Evangile : *Hors de l'Eglise, pas de salut !*

Je m'aperçois que, dans tout cela, j'ai oublié madame Arnault, qui pouvait avoir quarante ans lorsque je lui fus présenté, et qui, à cet âge, était encore une charmante femme, petite, brune, ronde, jolie, pleine de grâces et d'esprit.

Madame Arnault fut parfaitement bonne pour moi pendant cinq ans, puis cela changea.

Peut-être aussi fut-ce ma faute ; on en jugera à l'occasion.

LXXXI

FRÉDÉRIC SOULIÉ, SON CARACTÈRE, SON TALENT. — CHOIX DE MORCEAUX D'ENSEMBLE, D'ENTRÉE ET DE SORTIE. — TRANSFORMATION DU VAUDEVILLE. — LE GYMNASE ET M. SCRIBE. — « LA FOLLE DE WATERLOO ».

Le soir, Adolphe m'emmena chez Frédéric Soulié.

Frédéric Soulié réunissait quelques amis pour fêter son refus du Gymnase ; car Frédéric Soulié regardait cette réception à correction comme un refus.

Je reviendrai souvent à Soulié ; j'en parlerai beaucoup ; c'est une des plus puissantes organisations littéraires de l'époque, c'est un des tempéraments les plus vigoureux que j'aie connus.

Il est mort jeune ! Il est mort, non seulement dans la force de son talent, mais encore avant d'avoir produit l'œuvre irréprochable et complète qu'il eût certainement produite, un jour ou l'autre, si la mort ne se fût pas tant hâtée.

Soulié avait quelque chose d'emmêlé et d'obscur dans le cerveau ; sa pensée était, comme le monde, éclairée d'un côté seulement ; l'antipode de ce côté illuminé par le soleil était impitoyablement plongé dans les ténèbres.

Soulié ne savait commencer ni un drame, ni un roman. Son exposition se faisait au hasard : tantôt au premier, tantôt au dernier acte, si c'était un drame ; tantôt au premier, tantôt au dernier volume, si c'était un roman.

Presque toujours, cette exposition, timidement abordée, se débrouillait péniblement. On eût dit que, pareil à ces oiseaux de nuit qui ont besoin des ténèbres pour jouir de toutes leurs facultés, Soulié n'était à son aise que dans une demi-obscurité.

C'était, avec lui, l'objet de mon éternelle querelle. Comme il avait des qualités d'imagination et de puissance que personne n'avait, une fois l'action engagée, je l'invitais éter-

(1) L'abbé Geoffroy.

nellement à jeter le plus de jour possible sur le commencement de son action.

— Sois clair jusqu'à la limpidité, lui disais-je toujours. Dieu n'est grand que parce qu'il a fait la lumière ; sans la lumière, le monde n'eût pas su apprécier la sublime grandeur de la création.

Soulié avait, à l'époque où je l'ai connu, vingt-six ans : c'était un vigoureux jeune homme, de taille moyenne, mais admirablement prise ; il avait le front proéminent ; les cheveux, les sourcils et la barbe noirs ; le nez bien fait et les yeux à fleur de tête ; les lèvres grosses, les dents blanches.

Il riait facilement, quoiqu'il n'ait jamais eu le rire jeune. Ce qui le vieillissait, c'était un frissonnement strident et ironique. Il était naturellement railleur, et l'ironie était chez lui une arme admirablement emmanchée dans le sarcasme.

Il avait essayé un peu de tout, et il lui était resté un peu de tout ce qu'il avait essayé. Après avoir reçu une excellente éducation provinciale, il avait été faire son droit à Rennes, je crois. De là, cette admirable peinture de la vie d'étudiant qu'il a faite dans la *Confession générale*.

Il avait passé ses examens de droit et avait été reçu avocat ; mais il éprouvait une certaine répugnance pour le barreau. Aussi, plutôt que d'exercer cette profession toute libérale, il eût préféré un travail industriel.

Cette répugnance devait le conduire, en 1824 ou 1825, à se mettre à la tête d'une grande entreprise de scierie mécanique.

En attendant, Soulié, — il signait alors Soulié de Lavelanet, — en attendant, Soulié vivait d'une petite rente que lui faisait son père : cent louis, autant que je puis me le rappeler ; il demeurait rue de Provence, à l'entre-sol, dans un appartement plein de coquetterie qui nous paraissait un palais. Il y avait surtout, luxe inouï ! dans cet appartement, un piano sur lequel Soulié jouait deux ou trois airs.

Il était à la fois fort libéral et fort aristocrate, deux choses qui, à cette époque, marchaient souvent de compagnie : témoin Carrel, que nous avons déjà vu apparaître, à propos de l'affaire de Béfort, et que nous verrons reparaître, lors de l'amnistie accordée par Charles X, à son avènement au trône.

Soulié était brave, sans être querelleur ; seulement, il avait à la fois la susceptibilité de l'étudiant et du méridional ; il tirait passablement l'épée, et bien le pistolet.

Je fus d'abord pour Soulié, et la chose était toute naturelle, un enfant sans valeur et sans importance. Mes débuts l'étonnèrent, le blessèrent presque. Quand nous en serons là, je montrerai Soulié tel qu'il était : jaloux, presque envieux, mais brisant, par la puissante volonté de son cœur droit et honnête, toutes les mauvaises tendances de son esprit. C'était en lui une lutte continuelle du bon et du mauvais principe, et, cependant, pas une seule fois peut-être le mauvais principe ne l'emporta.

Bien souvent, il essaya de me haïr, sans jamais pouvoir en venir à bout ; bien souvent, il entreprit, en commençant par dire du mal de moi, une conversation qu'il acheva en en disant du bien.

Et, en effet, je fus l'homme qui le gêna le plus dans sa carrière : au théâtre, au journal, en librairie, il me trouva partout sur son chemin, lui faisant partout un tort involontaire mais réel ; et, malgré cela, j'étais si sûr de Soulié, si sûr de son cœur, de sa suprême probité, que, si j'eusse eu un service à demander, c'est à Soulié que j'eusse demandé ce service, à lui, plutôt qu'à tout autre, — et lui, plutôt que tout autre, me l'eût rendu.

Soulié s'était d'abord tourné vers la poésie. C'était à la poésie, je crois, qu'il comptait demander ses triomphes. Sa première pièce au théâtre fut une imitation de *Roméo et Juliette*, de Shakspeare. Je n'ai jamais senti d'émotion pareille à celle que j'éprouvai à la première représentation de cette pièce.

Nous fûmes souvent des mois, une année sans nous voir ; mais, lorsque le hasard nous jetait en face l'un de l'autre, du plus loin que nous nous apercevions, nous marchions l'un à l'autre le cœur et les bras ouverts. Peut-être, avant de m'apercevoir, Soulié eût-il autant aimé ne pas me rencontrer ; peut-être, si on lui eût dit : « Dumas vient de ce côté, » eût-il fait un détour ; mais, du moment où il m'avait vu, le courant électrique dominait sa volonté, et il était à moi corps et âme, comme si jamais une pensée jalouse n'eût traversé son esprit.

Il n'en était point de même pour Hugo ni pour Lamartine : il ne les aimait pas, et rarement parlait-il de leur talent d'une façon impartiale.

Je suis convaincu que ce sont les *Odes et Ballades* de l'un, et les *Méditations* de l'autre qui conduisirent Frédéric Soulié à écrire en prose.

Oh ! sois tranquille, ami de ma jeunesse, compagnon de mes premiers travaux sérieux, je te peindrai bien tel que tu étais ; je ferai, non pas un buste de toi, mais une statue ; je t'isolerai, je te placerai sur le piédestal de tes œuvres, pour que tous ceux qui ne t'ont pas connu puissent faire le tour de ta puissante ressemblance ; car tu es de ces hommes que l'on peut étudier sous toutes les faces, et qui n'ont point à craindre, vivants ou morts, d'être placés en pleine lumière.

Les amitiés de Soulié, à cette époque, étaient, en littérature, Jules Lefèvre et Latouche, — Latouche, avec lequel il se brouilla si cruellement depuis, à propos de *Christine* ; — dans la vie privée, c'était un grand et gros garçon, nommé David ; il était, à cette époque, et doit être encore aujourd'hui, agent de change. Je ne crois pas qu'il ait fait un seul ami à Soulié ; mais je crois qu'en échange, il lui a fait pas mal d'ennemis.

Soulié nous attendait chez lui avec une douzaine d'amis, du thé, des gâteaux et des sandwichs. C'était un si grand luxe, que j'en fus un peu ébloui.

Soulié sentait ce qu'il renfermait en lui, et cela le rendait fort méprisant pour la littérature secondaire. Tout en essayant de braconner sur leurs terres, en attendant qu'il fît mieux, il traitait du haut de sa grandeur certaines réputations contemporaines dont, moi, j'enviais fort la position. Il se proposait, disait-il, de publier, pour la prochaine année 1824, un almanach intitulé *le Parfait Vaudevilliste*, où l'on trouverait des couplets de vieux soldats et de jeunes colonels tout faits.

Parmi les couplets de vieux soldats était au premier raug, et comme modèle à suivre, ce couplet, que chantait Gontier dans *Michel et Christine*, couplet qu'on applaudissait tous les soirs avec acharnement :

Sans murmurer,
Votre douleur amère,
Frapp'rait mes yeux, plutôt tout endurer !
Moi, j'y suis fait, c'est mon sort ordinaire ;
Un vieux soldat sait souffrir et se taire,
Sans murmurer !

Il y avait aussi, à cette époque, dans les pièces en cours de représentation, un certain nombre de chœurs applicables à des circonstances données, et qui devaient trouver leur place dans *le Parfait Vaudevilliste*. Malheureusement, je ne les copiai point chez Soulié à cette époque. Trois ou quatre mois avant sa mort, je le priai de me communiquer sa collection : il l'avait perdue.

En échange, il m'envoyait cinq ou six de ces chœurs qu'il trouvait dans sa mémoire ; seulement, il ne pouvait me dire précisément de quelle époque ils étaient ; ce qu'il pouvait m'affirmer, c'est qu'ils existaient, non pas, comme on aurait pu le croire à l'état de bâtards ou d'enfants trouvés, mais à l'état de fils légitimes et reconnus ; et pour preuve, il me les faisait passer avec le nom de leurs pères.

Ces chœurs étaient, bien entendu, la propriété exclusive de l'auteur. Il les plaçait dans toutes les situations identiques ; tel d'entre eux avait déjà servi dix, vingt, trente fois, et n'attendait l'occasion que de resservir une trente et unième.

Commençons par un chœur du *Barbier châtelain*, de Théaulon : à tout seigneur tout honneur.

Bonne nuit !
Bonne nuit !
Ça soulage,
En voyage.
Bonne nuit !
Bonne nuit !
Retirons-nous sans bruit.

Celui-là était devenu proverbial ; dès que l'on voyait apparaître la situation, chacun, d'avance, fredonnait le chœur qui devait la terminer.

Un chœur de Brazier et de Courcy, dans *le Parisien à Londres*, n'était pas non plus sans mérite. Malheureusement il appartenait à une situation tellement excentrique, qu'il n'avait pu servir qu'une fois.

Il n'en était pas moins resté dans la mémoire de bon nombre d'amateurs.

Il s'agissait d'un Français surpris en conversation criminelle, et qui, amené devant ses juges, excitait une vive curiosité dans l'auditoire.

En conséquence, l'auditoire chantait :

Nous allons voir juger
. Cet étranger,
Qui fut bien léger !
A l'audience,
On défend l'innocence,
Et l'on sait la venger

L'étranger était condamné au mariage, et l'auditoire, satisfait, se retirait en chantant le même chœur, avec cette légère variante :

Nous *avons vu* juger
Cet étranger,
Qui fut bien léger!
A l'audience,
On défend l'innocence,
Et l'on sait la venger.

Mais, comme les déjeuners, les dîners, les soupers sont plus fréquents au théâtre que les étrangers condamnés à épouser des Anglaises, il existait un chœur de Dumanoir qui, utilisé chaque fois qu'on se mettait à table, donnait au public une idée de l'ivresse des convives.

Ceux-ci chantaient donc :

Quel repas
Plein d'appas,
Où, gai convive,
L'Amour arrive!...
Quel repas
Plein d'appas!
On n'en fait pas
De pareils ici-bas!

Malgré les saintes lois de la propriété, plus respectées, on le sait, parmi les auteurs dramatiques que dans aucune autre classe de la société, un jour, Adolphe se permit de subtiliser ce couplet, et eut l'audace de le mettre dans une pièce à lui, sans prendre la peine d'y changer un iota.

Ce fut toute une histoire : menacé d'un procès par Dumanoir, il ne s'en tira qu'en lui prêtant, en échange de ce chœur de convives, un chœur de danseurs.

Voici le chœur de Leuven ; on verra que, si Dumanoir n'y gagnait pas beaucoup, il n'y perdait pas grand'chose :

A la danse,
A la danse,
Allons, amis, que l'on s'élance!
Entendez-vous du bal
Les gais accords, le doux signal?...

Fidèle à l'exécution de la transaction, Dumanoir ne s'en servit qu'une fois, et le remit à Adolphe, qui, rentré en possession de son chœur, continua de s'en servir, à la grande satisfaction des spectateurs.

Il est vrai que tous ces chœurs-là s'inclinaient humblement devant le chœur de *Jean de Calais*.

Il était d'Emile Vanderburch, un des auteurs du *Gamin de Paris*, et terminait la pièce.

Le voici :

Chantons les hauts faits
De Jean de Calais!
On dira, dans l'histoire,
Qu'il a mérité
Sa gloire
Et sa félicité!...

Au reste, une grande révolution était en train de s'opérer dans le vaudeville à cette époque, et cette révolution était faite par un homme qui, depuis, a proscrit les autres comme révolutionnaires. Nous voulons parler de Scribe, qui, dans la révolution littéraire de 1820 à 1828, joua à peu près le rôle que jouèrent les girondins dans la révolution politique de 1792 à 1793.

Avant Scribe, à part les charmantes ébauches de Désaugiers, les vaudevilles n'étaient guère que des canevas sur lesquels brodaient les acteurs. Comme on se préoccupe aujourd'hui de faire un rôle à M. Arnal, à M. Bouffé ou à mademoiselle Rose Chéri, on ne se préoccupait point, alors, de faire un rôle à M. Potier, à M. Brunet ou à M. Perrin. — M. Perrin, M. Brunet ou M. Potier trouvaient leurs rôles indiqués à la première répétition, et les faisaient ce qu'ils étaient à la première représentation.

Ce fut Scribe, qui, le premier, au lieu de canevas, fit des pièces. Entre ses mains habiles, l'intrigue se noua, et l'on eut, au bout de trois ou quatre ans, tout ce Théâtre du Gymnase, qui n'était pas modelé sur une société quelconque, mais qui créait une société que l'on pouvait appeler la société de M. Scribe, société composée presque exclusivement de colonels, de jeunes veuves, de vieux soldats et de domestiques fidèles. Jamais on n'avait vu de pareilles veuves ; jamais on n'avait vu de semblables colonels ; jamais on n'avait entendu de vieux soldats parlant ainsi ; jamais on n'avait rencontré de domestiques aussi dévoués ! Mais, telle que l'avait faite M. Scribe, la société du Gymnase fut à la mode, et la protection directe de madame la duchesse de Berry ne contribua pas peu à faire la fortune du directeur et la réputation de l'auteur.

Le couplet lui-même changea de forme. Il abandonna les vieux airs de nos pères, à qui suffisaient la ronde gaieté du *lon lon la larira dondaine*, et du *gai gai larira dondé*, pour se maniérer en façon d'opéra comique, pour s'aiguiser en trait, pour s'étendre en couplets de facture. Lorsque la situation devenait tendre, huit ou dix vers exprimant le sentiment du personnage empruntaient le charme de la musique, et soupiraient la déclaration d'amour, que la prose cessa de se permettre. Enfin, naquit ce genre bâtard, mais gracieux à tout prendre, dont M. Scribe fut à la fois, comme on dit au village, père et parrain, et qui n'est ni l'ancien vaudeville, ni l'opéra comique, ni la comédie.

Les modèles du genre furent : *la Somnambule*, *Michel et Christine*, *l'Héritière*, *le Mariage de raison*, *Philippe* et *la Marraine*.

Quelques vaudevillistes, par la suite, montèrent encore un degré de plus, et s'appelèrent *le Chevalier de Saint-Georges*, *un Duel sous Richelieu*, *la Vie de bohème*. Ceux-là touchaient à la comédie et pouvaient à la rigueur se jouer sans couplets.

Nous signalerons les autres changements, au fur et à mesure qu'ils s'opéreront dans les arts. Constatons seulement que nous sommes entrés dans l'ère des transitions. — Dès 1818, Scribe a commencé pour le vaudeville ; de 1818 à 1820, Hugo et Lamartine jettent, au milieu du monde littéraire, l'un avec les *Odes et Ballades*, l'autre avec les *Méditations*, les premiers essais d'une poétique nouvelle ; de 1820 à 1824, Nodier publie des romans de genre qui ouvrent une voie nouvelle, celle du pittoresque ; de 1824 à 1828, ce sera le tour de la peinture de faire son mouvement ; enfin, de 1828 à 1835, s'accomplira la révolution dramatique, que suivra presque immédiatement celle du roman historique et de fantaisie.

Alors, le XIXe siècle, sorti des langes paternels, prendra sa couleur et conquerra son originalité.

Il va sans dire que, lié comme je l'ai été avec tous les grands peintres et tous les grands statuaires de l'époque, chacun d'eux passera à son tour dans ces mémoires, gigantesque galerie où chaque nom illustre laissera sa vivante statue.

Revenons à Soulié.

On venait de lui renvoyer en épreuve la première de ses pièces de vers qui ait eu les honneurs de l'impression ; elle était intitulée *la Folle de Waterloo*, et avait été faite à la demande de Vatout, pour l'ouvrage qu'il publiait sur la galerie du Palais-Royal.

Il va sans dire que Soulié nous la lut.

La voici. — Nous tâcherons de constater ainsi le point de départ de tous nos grands poètes. En voyant le but auquel ils sont arrivés, on mesurera la distance parcourue. Peut-être quelques contemporains maussades nous diront que peu leur importent et le point de départ et le point d'arrivée : à ceux-là, nous répondrons que nous n'écrivons pas précisément pour l'an 1851 ou l'an 1852, mais pour ce pieux avenir qui ramasse le ciseau, le crayon ou la plume échappés aux mains des illustres mourants.

LA FOLLE DE WATERLOO

Un jour, livrant mon âme à la mélancolie,
J'avais porté mes pas errants
Dans ces prisons où la folie
Est offerte en spectacle aux yeux indifférents.

C'était à l'heure qui dégage
Quelques infortunés des fers et des verrous ;
Et mon cœur s'étonnait d'écouter leur langage,
Où se mêlaient les pleurs, le rire et le courroux.

Tandis que leur gardien les menace ou les raille,
Une femme paraît, pâle et le front penché ;
Sa main tient l'ornement qui, les jours de bataille,
Brille au cou des guerriers sur l'épaule attaché,
Et de ses blonds cheveux s'échappe un brin de paille
A sa couche arraché.

En voyant sa jeunesse et le morne délire,
Qui doit, par la prison, la conduire au tombeau,
Je me sentis pleurer... Elle se prit à rire,
Et cria lentement : « Waterloo! Waterloo! »

« Quel malheur t'a donc fait ce malheur de la France?
Lui dis-je... Et son regard craintif
Où, sans voir la raison, je revis l'espérance,
S'unit pour m'appeler à son geste furtif.

« Français, parle plus bas, dit-elle. Oh! tu m'alarmes!
Peut-être ces Anglais vont étouffer ta voix ;
Car c'est à Waterloo que, la première fois,
Adolphe m'écouta sans répondre à mes larmes.

« Lorsque, dans ton pays, la guerre s'allumait,
Il me quitta pour elle, en disant qu'il m'aimait;
C'est là le seul adieu dont mon cœur se souvienne.
La gloire l'appelait, il a suivi sa loi;
Et, comme son amour n'était pas tout pour moi,
Il servit sa patrie, et j'oubliai la mienne!

« Et quand je voulus le chercher,
Pour le voir, dans le sang il me fallut marcher;
J'entendais de longs cris de douleur et d'alarmes;
La lune se leva sur ce morne tableau;
J'aperçus sur le sol des guerriers et des armes,
Et des Anglais criaient: « Waterloo! Waterloo! »

« Pauvre Adolphe, dit-elle, en soupirant tout bas;
Comme il souffre!.. il m'attend, puisqu'il ne revient pas! »

Elle dit, dans les airs la cloche balancée
Apprit à la douleur que l'heure était passée
D'espérer que ses maux, un jour, pourraient finir.
La folle se cachait; mais, dans le sombre asile
Où, jeune, elle portait un si long avenir,
A la voix des gardiens d'où la pitié s'exile,
Seule, il lui fallut revenir.

« Adieu! je ne crains pas qu'un Français me refuse,
Dit-elle, en me tendant la main;



F. Soulié.

« Et moi, fille de l'Angleterre,
Indifférente aux miens qui dormaient sur la terre,
J'appelais un Français, et pleurais sans remords...
Tout à coup, une voix mourante et solitaire
S'éleva de ce champ des morts:

« Adolphe? » me dit-on. « Des héros de la garde
« Il était le plus brave et marchait avec nous;
« Nous combattions ici... Va, baisse-toi, regarde,
« Tu l'y retrouveras, car nous y sommes tous! »

« Je tremblais de le voir et je le vis lui-même...
Dis-moi quel est ce mal qu'on ne peut exprimer?
Ses yeux, sous mes baisers, n'ont pu se ranimer...
Oh! comme j'ai souffert à cette heure suprême,
Car il semblait ne plus m'aimer!

« Et puis... je ne sais plus!... Connaît-il ma demeure?
Jadis, quand il venait, il venait tous les jours!
Et sa mère, en pleurant, accusait nos amours...
Hélas! il ne vient plus, et pourtant elle pleure! »

La folle vers la porte adresse alors ses pas,
Attache à ses verrous un regard immobile,
M'appelle à ses côtés, et, d'une voix débile:

Si tu le vois, là-bas, qui vient sur le chemin;
D'un aussi long retard si son amour s'accuse,
Dis-lui que je le plains, dis-lui que je l'excuse,
Dis-lui que je l'attends demain!

LXXXII

LE DUC D'ORLÉANS. — MA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LUI. — MARIA-STELLA CHIAPPINI. — SON PROCÈS EN RÉCLAMATION D'ÉTAT. — SON HISTOIRE. — MÉMOIRE DU DUC D'ORLÉANS. — JUGEMENT DE LA COUR ECCLÉSIASTIQUE DE FAENZA. — RECTIFICATION DE L'ACTE DE NAISSANCE DE MARIA-STELLA.

J'étais depuis un mois à peu près installé au bureau, — à la grande satisfaction d'Oudard et de M. de Broval, qui, grâce à ma belle écriture, trouvaient que M. Deviolaine avait été bien sévère pour moi, — lorsque le premier me

fit prévenir par Raulot qu'il m'attendait dans son cabinet.

Je m'empressai de me rendre à l'invitation.

Oudard avait un air solennel.

— Mon cher Dumas, me dit-il, M. le duc d'Orléans vient de me faire demander quelqu'un qui pût lui copier vite et bien un travail qu'il fait pour son conseil. Sans que ce travail ait rien de mystérieux, vous comprendrez, en le copiant, qu'il ne doit pas traîner dans un bureau. J'ai pensé à vous, qui écrivez rapidement et correctement : c'est un moyen de vous présenter au duc. Je vais vous conduire dans son cabinet.

Mon émotion fut vive, je l'avoue, en apprenant que j'allais me trouver en face d'un homme dont la pression pouvait être importante sur ma destinée.

Oudard s'aperçut de l'effet que produisait sur moi cette nouvelle, et essaya de me rassurer en me parlant de la parfaite bonté du duc.

Tout cela n'empêcha point que je n'abordasse avec une grande inquiétude le cabinet de Son Altesse royale.

Son Altesse royale était en train de déjeuner, ce qui me donna un moment de répit ; mais bientôt j'entendis un pas que je devinai être le sien, et la peur me reprit.

La porte s'ouvrit, et le duc d'Orléans parut.

Je l'avais vu déjà, une ou deux fois, à Villers-Cotterets, lorsqu'il y était venu pour la vente des bois. Je crois avoir dit qu'alors il logeait chez M. Collard, où il recevait une hospitalité que celui-ci faisait la plus fastueuse possible, tandis que, de son côté, le duc d'Orléans tentait toujours de la restreindre à une simple visite de famille.

M. le duc d'Orléans avait, au reste, le bon esprit de reconnaître, presque publiquement, ses liens de demi-parenté ; il avait auprès de lui, au Palais-Royal, ses deux oncles naturels, les deux abbés de Saint-Phar et de Saint-Aubin, et il ne faisait aucune différence entre eux et les autres membres de sa famille.

Le prince allait avoir cinquante ans au mois d'octobre suivant : c'était encore un fort bel homme, un peu alourdi par un embonpoint qui, depuis dix ans, allait croissant ; il avait la figure ouverte, l'œil vif et spirituel, sans fixité ni profondeur ; une grande affabilité de paroles qui, cependant, n'allait jamais jusqu'à empêcher l'aristocratie de se faire sentir, à moins qu'il n'eût tout intérêt de caresser quelque bourgeois vaniteux ; la voix agréable, presque toujours bienveillante dans ses moments de bonne humeur ; et, quand il avait envie de causer, on l'entendait venir de loin, chantant la messe d'une voix presque aussi fausse que celle de Louis XV.

Nous lui avons, depuis, entendu chanter la *Marseillaise*, qu'il ne chantait guère plus juste que la messe.

En deux mots je fus présenté ; on ne faisait pas grande cérémonie avec moi.

— Monseigneur, c'est M. Dumas, dont je vous ai parlé, le protégé du général Foy.

— Ah ! bien, répondit le duc ; j'ai été enchanté de faire quelque chose d'agréable au général Foy, qui vous a vivement recommandé à moi, monsieur. Vous êtes le fils d'un brave que Bonaparte, à ce qu'il paraît, a laissé mourir de faim ou à peu près ?

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

— Vous avez une très belle écriture ; vous faites admirablement les cachets et les enveloppes ; travaillez, et M. Oudard aura soin de vous.

— En attendant, reprit Oudard, monseigneur veut bien vous confier un important travail ; Son Altesse désire qu'il soit fait promptement et correctement.

— Je ne le quitterai point qu'il ne soit terminé, répondis-je, et je ferai de mon mieux pour arriver à cette correction que désire Son Altesse.

Le duc fit à Oudard un signe qui voulait dire : « Ce n'est pas trop mal pour un provincial. » Puis, passant devant moi :

— Venez dans cette chambre, me dit-il, et mettez-vous à cette table.

En même temps, il m'indiqua un bureau.

— Ici, vous serez tranquille.

Et il ouvrit une liasse dans laquelle étaient rangées, par ordre, une cinquantaine de pages, toutes de sa longue écriture, écrites des deux côtés et numerotées au recto.

— Tenez, me dit-il, copiez depuis ici jusque-là ; si vous arrivez là avant que je sois rentré, vous m'attendrez ; j'ai quelques corrections à faire à certains passages, et je les ferai en vous dictant.

Je m'assis, et me mis à la besogne.

Le travail que l'on m'avait confié se rapportait à un événement dont le bruit venait de se répandre, et qui ne laissait pas que de préoccuper Paris.

Il s'agissait de la réclamation que faisait Maria-Stella-Petronilla Chiappini, baronne de Sternberg, du rang et de la fortune du duc d'Orléans, qu'elle prétendait lui appartenir.

Voici sur quelle fable était fondée cette prétention. Il est bien entendu que, sans croire un seul instant à la justice de sa réclamation, nous nous plaçons au point de vue de Maria-Stella.

Madame la duchesse d'Orléans, mariée en 1768, n'avait encore donné, au commencement de janvier 1772, à Louis-Philippe-Joseph-d'Orléans, son mari, qu'une fille, morte en naissant.

Cette stérilité d'enfants mâles désolait M. le duc d'Orléans, dont la fortune, composée plus qu'à moitié d'apanages, devait retourner à la couronne, en cas d'extinction des mâles.

Ce fut avec cette préoccupation, et avec l'espérance qu'un voyage disposerait peut-être la duchesse d'Orléans à une nouvelle grossesse, que Joseph-Philippe et sa femme partirent pour l'Italie, au commencement de l'année 1772, sous le nom du comte et de la comtesse de Joinville.

Je répète une dernière fois que, pendant tout ce récit, ce n'est point moi qui vais parler : c'est la demanderesse Maria-Stella-Petronilla.

En effet, les augustes voyageurs étaient à peine arrivés au sommet des Apennins, que les symptômes d'une nouvelle grossesse se manifestèrent chez madame la duchesse d'Orléans, et l'obligèrent à s'arrêter à Modigliana.

Dans ce village de Modigliana, il y avait une prison, et, pour garder cette prison, un geôlier.

Ce geôlier se nommait Chiappini.

M. le duc d'Orléans, fidèle à ses traditions de familiarité avec le peuple, se lia d'autant plus aisément avec ce geôlier, que cette liaison avait lieu sous le voile de l'incognito.

D'ailleurs, à cette liaison, il y avait un motif.

La femme de Chiappini était grosse, juste de la même époque que madame la duchesse d'Orléans.

Cette convention fut, alors, arrêtée entre les illustres voyageurs et l'humble geôlier, que, si madame la comtesse de Joinville accouchait, par hasard, d'une fille, et la femme Chiappini d'un garçon, échange serait fait, entre les deux mères, de leurs deux enfants.

Le hasard voulut que les choses arrivassent selon les prévisions des parents : la femme du geôlier accoucha d'un garçon, la femme du prince accoucha d'une fille ; et l'échange fut fait comme il avait été convenu, moyennant une somme considérable qui fut remise par le prince au geôlier.

L'enfant destiné à jouer le rôle de prince fut alors, transporté à Paris, et, quoique sa naissance remontât au 17 avril 1773, elle fut tenue cachée jusqu'au 6 octobre, jour où elle fut déclarée, et où se fit, par l'aumônier du Palais-Royal, en présence du curé de la paroisse et de deux valets, la cérémonie de l'ondoiement.

Pendant ce temps, la fille de la duchesse, restée en Italie, y était élevée sous le nom de Maria-Stella-Petronilla.

On devine le reste de la fable. Suivons-la, cependant, dans ses détails.

Maria-Stella demeura jusqu'à la mort du geôlier Chiappini sans connaître sa naissance. Sa jeunesse fut triste. La femme du geôlier, qui regrettait son fils, et qui reprochait éternellement à son mari le pacte conclu, rendait l'enfant très malheureuse. Très belle, d'ailleurs, la jeune fille, à l'âge de dix-sept ans, fit une telle impression sur lord Newborough, qui passait à Modigliana, que ce seigneur, l'un des plus riches d'Angleterre l'épousa presque malgré elle, et l'emmena à Londres. Restée veuve, encore jeune, avec plusieurs enfants, — dont l'un est aujourd'hui pair d'Angleterre, — elle épousa bientôt le baron de Sternherg, qui l'emmena à Pétersbourg, et dont elle eut un fils.

Un jour, la baronne de Sternberg, à peu près séparée de son mari, reçut une letre timbrée d'Italie ; elle l'ouvrit et lut les lignes suivantes, écrites de la main de celui qu'elle croyait son père :

« Milady,

« Je suis finalement arrivé au terme de mes jours, sans avoir révélé à personne un secret qui regarde directement vous et moi.

« Ce secret est le suivant :

« Le jour où vous naquîtes d'une personne que je ne puis nommer, et qui a déjà quitté cette terre, il me naquit aussi, à moi, un garçon. Je fus requis de faire un échange, et, attendu le peu de fortune que j'avais en ce temps-là, je consentis à des propositions instantes et avantageuses. Ce fut alors que je vous adoptai pour ma fille, en même temps que l'autre partie adoptait mon fils. Je vois que le ciel a suppléé à mes fautes, puisque vous êtes placée dans un état de meilleure condition que votre père, quoiqu'il fût dans un rang presque semblable, et c'est ce qui me permet de mourir avec quelque tranquillité. Gardez ceci par devers vous, pour ne pas m'en rendre totalement responsable. Tout en vous demandant pardon de ma faute, je vous prie de la tenir, s'il vous plaît, cachée, pour ne pas faire parler le monde sur une affaire sans remède. Cette lettre ne vous sera même remise qu'après ma mort.

« LAURENT CHIAPPINI. »

Cette lettre reçue, Maria-Stella s'occupa immédiatement des préparatifs de son voyage, et partit pour l'Italie.

Elle ne croyait pas, comme le lui disait le geôlier Chiappini, l'affaire sans remède; elle voulait connaître son véritable père. Elle prit des renseignements partout où elle put en trouver, et, enfin, elle apprit qu'en 1772, c'est-à-dire un an avant sa naissance, deux voyageurs français étaient arrivés à Modigliana, et y étaient restés jusqu'au mois d'avril 1773. Ces deux voyageurs s'appelaient le comte et la comtesse de Joinville.

Sur ces simples renseignements, la baronne de Sternberg partit pour la France et commença par se rendre dans la petite ville de Joinville, dont son père portait le nom. Là, elle apprit que Joinville était autrefois un apanage de la famille d'Orléans, et que le duc Louis-Philippe-Joseph, qui avait, en 1772, voyagé en Italie, était mort en 1793 sur l'échafaud.

Seulement, le duc d'Orléans, son fils, habite Paris, jouit de toute la fortune paternelle, et se trouve, — les deux frères cadets étant morts, le duc de Montpensier en Angleterre, et le duc de Beaujolais à Malte, — seul prince du sang de la branche d'Orléans.

Maria-Stella part aussitôt pour Paris, essaye, mais inutilement, de parvenir jusqu'au duc, se livre à des intrigants qui l'exploitent, à des hommes d'affaires qui la volent, et finit par écrire dans les journaux que la baronne de Sternberg, chargée d'une communication de la plus haute importance pour les héritiers du comte de Joinville, est arrivée à Paris, et désire leur faire le plus tôt possible cette communication.

Le duc d'Orléans ne voulait pas recevoir cette communication d'une façon directe; il ne voulait pas non plus recourir à l'entremise d'un homme d'affaires; il chargea son oncle, le vieil abbé de Saint-Phar, de passer chez la baronne (1).

Alors, tout s'éclaircit; alors, le duc découvre toute la machination qui se trame contre lui, et, apprenant que, soit bonne foi, soit cupidité, la poursuite de Maria-Stella est sérieuse, et que celle-ci va retourner en Italie pour se munir des pièces qui doivent constater son identité, il se met, à tout hasard, en mesure, par un mémoire destiné à son conseil, de repousser la fable à l'aide de laquelle Maria-Stella — qui s'est adressée à la duchesse d'Angoulême, comme à la personne dont les ressentiments contre la famille d'Orléans doivent être les plus vifs, — veut lui enlever son rang et sa fortune, ou du moins lui faire payer le droit de les conserver.

C'était ce mémoire que j'étais appelé à transcrire.

Celui-là, je l'avoue, je ne l'écrivis point sans le lire, quoique ma parfaite ignorance de l'histoire laissât beaucoup de points obscurs pour moi dans la réfutation du prince.

Au reste, non seulement il reposait sur la vérité, mais encore il était écrit avec cette force de dialectique qui, dans les affaires de chicane, même inférieures, était un des côtés saillants du duc d'Orléans, lequel avait un conseil pour la forme; car c'était lui qui toujours remettait à maître Dupin, non pas de simples notes sur les procès qu'il avait à soutenir, mais de véritables mémoires qui faisaient l'admiration du célèbre avocat.

Au bout de deux heures de travail, j'étais arrivé où le duc m'avait dit de m'arrêter. Je m'arrêtai donc et j'attendis.

Le duc rentra.

Il vint à la table où j'écrivais, prit ma copie, fit un signe d'approbation en voyant mon écriture; mais presque aussitôt :

— Ah! ah! dit-il, vous avez une ponctuation à vous, à ce qu'il paraît.

Et, prenant une plume, il s'assit à l'angle de la table, et se mit à ponctuer ma copie selon les règles de la grammaire.

Le duc me faisait beaucoup d'honneur en disant que j'avais une ponctuation à moi; je ne savais pas plus la ponctuation qu'autre chose: je ponctuais selon mon sentiment, ou plutôt je ne ponctuais pas du tout.

Aujourd'hui encore, je ne ponctue que sur les épreuves, et je crois qu'on pourrait prendre au hasard dans mes manuscrits, et parcourir tout un volume, sans y trouver ni un point d'exclamation ni un accent aigu ni un accent grave.

Après que le duc d'Orléans eut lu, après qu'il eut corrigé la ponctuation, il se leva, et, en marchant, me dicta la partie qu'il voulait corriger.

J'écrivais presque aussi rapidement qu'il dictait, ce qui paraissait le satisfaire beaucoup. J'arrivai à cette phrase :

« Et quand il n'y aurait que la *ressemblance frappante qui existe entre le duc d'Orléans et son auguste aïeul Louis XIV*, cette ressemblance ne suffirait-elle pas à démontrer la fausseté des prétentions de cette aventurière?... »

Je n'étais pas, je l'ai déjà dit, très fort en histoire; mais, dans cette circonstance, j'en savais juste assez, — comme on dit en duel d'un homme qui a trois mois de salle, — j'en savais juste assez pour me faire tuer c'est-à-dire que je savais que M. le duc d'Orléans descendait de Monsieur; que Monsieur était le fils de Louis XIII et le frère de Louis XIV, et que, par conséquent, Louis XIV, étant le frère de Monsieur, ne pouvait pas être l'aïeul du duc d'Orléans qui me faisait l'honneur de me dicter un mémoire contre les prétentions de Maria-Stella.

Aussi, à ces mots: « Et quand il n'y aurait que la *ressemblance frappante qui existe entre le duc d'Orléans et son auguste aïeul Louis XIV* », je levai la tête.

C'était une grande impertinence! Un prince ne se trompe jamais, et, dans cette circonstance, le prince ne se trompait pas.

Aussi, le duc d'Orléans, s'arrêtant devant moi :

— Monsieur Dumas, me dit-il, apprenez ceci: c'est que, lorsqu'on ne descendrait de Louis XIV que par les bâtards, c'est encore un assez grand honneur pour qu'on s'en vante!... Continuez.

Et il reprit :

« ... Cette ressemblance ne suffirait-elle pas à démontrer la fausseté des prétentions de cette aventurière?... »

Cette fois, j'écrivis sans lever le nez, et ne le levai plus, pendant tout le reste de la séance

A quatre heures, le duc d'Orléans me rendit la liberté, en me demandant si je pouvais venir travailler le soir.

Je répondis que j'étais aux ordres de Son Altesse.

Je pris mon chapeau, je saluai, je sortis, j'enjambai les escaliers quatre à quatre, et je courus retrouver Lassagne.

Le hasard fit qu'il était encore à son bureau.

— Mais, lui demandai-je, en entrant et sans autres préliminaires, comment se fait-il donc que Louis XIV soit l'aïeul du duc d'Orléans?

— Pardieu! me dit-il, c'est bien simple: parce que le régent a épousé mademoiselle de Blois, fille naturelle de Louis XIV et de madame de Montespan, à telles enseignes que, lorsqu'il a annoncé ce mariage à la princesse Palatine, seconde femme de Monsieur, celle-ci lui a allongé un soufflet en pleine joue pour lui apprendre à se mésallier. Vous trouverez cela dans les Mémoires de la princesse Palatine et dans Saint-Simon.

Je demeurai écrasé sous cette réponse si prompte et si sûre.

— Ah! me dis-je en courbant la tête, je n'en saurai jamais tant que cela!

Le soir même, à onze heures, la copie de mon mémoire fut terminée. M. Dupin, à qui elle fut envoyée le lendemain, doit l'avoir encore, toute de mon écriture.

Finissons-en tout de suite avec Maria-Stella.

Comme elle en avait menacé le duc d'Orléans, elle était retournée en Italie, pour chercher les pièces qui devaient établir l'authenticité de sa naissance, et la substitution de la fille de la comtesse de Joinville au fils du geôlier Chiappini.

Le 29 mai 1824, elle obtint, en effet, de la cour ecclésiastique de Faenza le jugement suivant: nous le donnons pour ce qu'il vaut, ou plutôt pour ce qu'il a valu.

Ce jugement est suivi de la rectification de l'acte de naissance.

Jugement de la cour ecclésiastique de Faenza.

« Ayant invoqué le très saint nom de Dieu, nous, séant dans notre tribunal, et n'ayant devant les yeux que Dieu et sa justice, prononçant dans le procès qui s'agite ou qui s'agitera par-devant nous, en première ou toute autre plus véritable instance: entre Son Excellence Maria Newborough, baronne de Sternberg, domiciliée à Ravenne, demanderesse, d'une part; et M. le comte Charles Bandini, comme curateur judiciairement député par M. le comte Louis et madame la comtesse N. de Joinville ou tout autre absent qui aurait ou prétendrait avoir intérêt en cause, défendeurs comparus en justice, ainsi que l'excellentissime M. le docteur Nicolas Chiappini, domicilié à Florence, également défendeur convenu, non comparu en justice; — considérant que, par-devant cette cure épiscopale, comme tribunal compétent, à cause des actes ecclésiastiques sous-indiqués assujettis à sa juridiction, la demanderesse a requis qu'il fût ordonné, moyennant annotation convenable, la correction de son acte de baptême, etc.; que, de la part du curateur, défendeur convenu, il a été requis que l'ins-

(1) J'ignore si M. l'abbé de Saint-Phar vit ou ne vit pas Maria-Stella. Je transcris le mémoire de cette femme, voilà tout.

tance de la demanderesse fût rejetée, les frais reportés, que l'autre défendeur convenu, le docteur Chiappini, n'est point comparu en justice, quoique, par le moyen d'un huissier archiépiscopal de Florence, il ait été deux fois cité, suivant la coutume de cette cure, et que l'effet de cette contumace a été joint à la décision du procès;

« Vu les actes, etc.; — ayant entendu les défendeurs respectifs, etc.; — Considérant que Laurent Chiappini, étant près du terme de sa vie, a, par une lettre qui fut remise à la demanderesse, après le décès du susdit Chiappini, révélé à la même demanderesse le secret de sa naissance, en lui manifestant clairement qu'elle n'est pas sa fille, mais la fille d'une personne qu'il déclare ne pas pouvoir nommer; qu'il a été légalement reconnu par les experts que cette lettre est écrite de la main de Laurent Chiappini; que le dire d'un homme moribond fait pleine preuve, puisqu'il n'a plus intérêt à mentir et que l'on présume qu'il ne pense qu'à son salut éternel; qu'on doit regarder un tel aveu comme un serment solennel, et comme une disposition faite en faveur de l'âme et de la cause pie; qu'en vain, M. le curateur essayerait d'ôter à ladite lettre sa vigueur, attendu qu'il n'y est point indiqué quels étaient les vrais père et mère de la demanderesse, puisque — quoiqu'il y ait réellement le défaut de cette indication — on a eu néanmoins recours, de la part de la même demanderesse, à la preuve testimoniale, aux présomptions et aux conjectures; que, lorsqu'il y a commencement de preuve par écrit, comme dans le cas présent, on peut, même dans la question d'état, introduire la preuve testimoniale et tout autre argument; que si, dans la cause d'état, à la suite du principe de preuve par écrit, celle au moyen de témoins est aussi admissible, on devra, à plus forte raison, la retenir dans cette cause, où l'on ne requiert qu'une pièce pour s'en servir après, dans la question d'état; — considérant que, des dépositions judiciaires assermentées des témoins, Marie et Dominique-Marie, sœurs Bandini, il résulte clairement avoir eu lieu la convention entre M. le comte et le sieur Chiappini de troquer leurs enfants respectifs, dans le cas où la comtesse donnerait le jour à une fille et la femme Chiappini à un garçon; que le troc convenu s'effectua véritablement, et, le cas prévu s'étant vérifié, que la fille fut baptisée dans l'église du prieuré de Modigliana, sous les noms de *Maria-Stella*, en l'indiquant faussement fille des époux Chiappini; qu'elles déposent unanimement de l'époque du troc, laquelle coïncide avec celle de la naissance de la demanderesse, et qu'elles allèguent la cause de la science, etc.; — considérant que c'est en vain que M. le curateur oppose l'invraisemblance de cette déposition, puisque, non seulement on ne rencontre aucune impossibilité dans leurs dires, mais qu'ils sont, au contraire, appuyés et vérifiés par une très grande quantité d'autres présomptions et conjectures; qu'une très forte conjecture se déduit de la voix publique et des bruits qui, alors, se répandirent sur le fait du troc, laquelle voix publique, par rapport aux choses anciennes, se compte pour une vérité et pour une pleine science; que cette voix publique est prouvée, non seulement par les dépositions des sœurs Bandini susdites, mais aussi par l'attestation de M. Dominique de la Valle et par celles des autres témoins de Brisighella et des témoins de Ravenne, toutes légalement et judiciairement examinées dans leurs pays et devant les tribunaux respectifs; que les vicissitudes auxquelles fut assujetti M. le comte convainquent de la réalité du troc; qu'il est prouvé aux actes que, par suite des bruits répandus à Modigliana sur l'échange en question, le comte de Joinville fut forcé de quitter les lieux pour se réfugier dans le couvent de Saint-Bernard de Brisighella, d'où, étant sorti pour se promener, il fut arrêté, et puis, après avoir été gardé pendant quelque temps au palais public de Brisighella, il fut conduit par les gardes suisses de Ravenne par-devant Son Éminence M. le cardinal légat, qui le remit en liberté, etc.; que M. le comte Biancoli Borghi atteste, dans son examen judiciaire, que, tandis qu'il dépouillait les anciens papiers de la maison Borghi, il lui tomba sous la main une lettre écrite de Turin à M. le comte Pompée Borghi dont il ne se rappelle pas la date, signée: « Louis, comte de Joinville, » laquelle portait que l'enfant troqué était mort, et qu'il ne restait plus de scrupule à son égard; — considérant que le même comte Biancoli Borghi allègue la science comme motif de sa déposition; que le fait du troc est aussi prouvé par le changement en meilleure fortune de Chiappini, etc.; que celui-ci parla du troc à un certain don Bandini de Variozo, etc; que la demanderesse reçut une éducation convenable à son rang distingué, et non pas comme on aurait élevé la fille d'un geôlier, etc; qu'il résulte clairement de toutes les choses jusqu'ici motivées, et de plusieurs autres existantes aux actes, que Maria-Stella fut faussement indiquée, dans l'acte de naissance, comme étant fille des époux Chiappini, et qu'elle doit sa naissance à M. le comte et à madame la comtesse de Joinville; qu'il est, en conséquence, de toute justice d'accorder la correction de l'acte de naissance que réclame, maintenant, cette même Maria-Stella; enfin, que M. le docteur Thomas Chiappini, au lieu de s'opposer à sa demande, s'est rendu contumace;

« Ayant répété le très saint nom de Dieu, nous disons, arrêtons et jugeons définitivement que l'on doit rejeter, ainsi que nous rejetons, les exceptions de M. le curateur, susdit défendeur convenu; nous voulons et ordonnons qu'on les tienne comme rejetées, et, par conséquent, nous avons aussi dit, arrêté et définitivement jugé qu'on ait à rectifier et corriger l'acte de naissance du 17 avril 1773, inséré au registre baptistaire de l'église priorale de Saint-Étienne, pape et martyr, à Modigliana, diocèse de Faenza, où il se trouve que Maria-Stella est indiquée comme étant fille de Laurent Chiappini et de Vincenzia Diligenti, et qu'on ait, au contraire, à l'indiquer fille de M. le comte Louis et de madame la comtesse N. de Joinville, Français; auquel effet nous avons également arrêté que la rectification dont il s'agit soit opérée d'office par notre greffier, avec faculté aussi par M. le prieur de l'église Saint-Étienne, pape et martyr, de Modigliana, diocèse de Faenza, de délivrer copie de l'acte ainsi corrigé et rectifié à tous ceux qui pourraient la demander, etc.;

« Considérants que j'ai prononcés: — Le chanoine privé, signé: *Valerio Borchi*, provicaire général.

« Le présent jugement a été prononcé, donné, et, par ces écrits, promulgué par le très illustre et très révérend monseigneur provicaire général, séant en son audience publique, et il a été lu et publié par moi, notaire-greffier soussigné, l'an de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1824, indiction XII; aujourd'hui 29 mai, sous le règne de notre seigneur Léon XII, pape P. O. M., l'an Ier de son pontificat, y étant présents, outre plusieurs autres: M. Jean Ricci, notaire; M. le docteur Thomas Beneditti, tous deux plaidants de Faenza, témoins.

« *Signé:* ANGE MORIGNY, notaire-greffier général épiscopal. »

Rectification de l'acte de naissance.

« Cejourd'hui, 24 juin 1824, séant en la sainteté de notre seigneur le pape Léon XII, souverain pontife, heureusement régnant, l'an Ier de son pontificat, indiction XII, à Faenza; — le délai de dix jours, temps utile pour interjeter appel, étant écoulé depuis le jour de la notification du jugement prononcé par le tribunal ecclésiastique de Faenza, le 29 mai dernier, — dans le procès de Son Excellence Maria Newborough, baronne de Sternberg, contre M. le comte Charles Bandini de cette ville, comme curateur judiciaire député, — à M. le comte Louis et madame la comtesse N. de Joinville, et à tout autre absent non comparant qui aurait ou prétendrait avoir intérêt en cause, ainsi qu'à M. le docteur Thomas Chiappini, demeurant à Florence, États de Toscane, sans que personne ait interjeté appel; moi, soussigné, en vertu des facultés qui m'ont été données par le jugement susénoncé, j'ai procédé à l'exécution du même jugement, moyennant la rectification du certificat de naissance produit aux actes du procès, qui est de la teneur ci-après: « Au nom de Dieu, *amen*, je soussigné chanoine chapelain, « curé de l'église priorale et collégiale de Saint-Étienne, « pape et martyr, en la terre de Modigliana, dans les États « de Toscane, et du diocèse de Faenza, certifie avoir trouvé « dans le quatrième livre des actes de naissance, le mé- « moire suivant: *Maria-Stella-Petronilla, née hier, des époux « Lorenzo, fils de Ferdinand Chiappini, huissier public de « cette terre, et de Vincenzia Diligenti, fille de feu N. de « cette paroisse, fut baptisée, le 17 avril 1773, par moi, cha- « noine, François Signari, l'un des chapelains*; les parrain « *et marraine furent François Bandelloni, archer, et Stella « Ciabatti*. — En foi de quoi, etc., à Modigliana, le 16 avril « 1824; signé: Gaëtan Violani, chanoine, etc. » J'ai, dis-je, procédé à l'exécution du jugement susénoncé, moyennant la rectification susdite, laquelle s'opère définitivement dans les formes et termes ci-après: « Maria-Stella-Petronilla, « née hier, des époux M. le comte Louis et madame la « comtesse N. de Joinville, Français — demeurant, alors, « dans la terre de Modigliana — fut baptisée, le 17 avril « 1773, par moi, chanoine François Signari, l'un des chape- « lains; les parrain et marraine furent: François Bandelloni, « archer, et Stella Ciabatti. »

« *Signé:* ANGE MORIGNY, notaire-greffier du tribunal épiscopal de Faenza. »

Munie de ces pièces, la baronne revint à Paris vers la fin de 1824; mais, sans doute, ou ces pièces ou les personnages qui la mettaient en avant n'inspirèrent pas une grande confiance; car, ni de Louis XVIII, qui n'aimait pas beau-

coup son cousin, puisque, sous aucun prétexte, il ne voulut jamais, tant qu'il régna, le faire *altesse royale*, disant qu'il serait toujours assez près du trône ; — ni de Charles X, elle ne put obtenir aucun appui pour poursuivre la restitution de son nom et de ses biens.

Charles X tombé, et le duc d'Orléans devenu roi, ce fut bien autre chose. Il n'y avait pas moyen d'en appeler de Philippe endormi à Philippe éveillé. L'intimidation était sans effet ; les ennemis les plus acharnés du nouveau roi n'avaient pas voulu prêter les mains à cette réclamation qu'ils regardaient comme une intrigue, et Maria-Stella, n'ayant pas même les honneurs de la persécution à laquelle elle s'attendait, Maria-Stella resta à Paris. Elle demeurait à l'extrémité de la rue de Rivoli, vers la rue Saint-Florentin, au cinquième ; et, à défaut de courtisans à deux pieds et sans plumes, elle s'était fait une cour à deux pattes et emplumée qui, dès cinq heures du matin, réveillait par son caquetage toute la rue de Rivoli. Ceux de mes lecteurs qui habitent Paris se rappellent peut-être avoir vu les moineaux francs s'abattre par volées, tourbillonner par milliers sur trois fenêtres à balcon : ces trois fenêtres étaient celles de Maria-Stella-Petronilla Newborough, baronne de Sternberg, qui, pour n'en pas avoir le démenti, signa jusqu'à la fin de sa vie : « Née JOINVILLE. »

Elle mourut en 1845, le lendemain de l'ouverture des Chambres. Ses dernières paroles furent :

— Passez-moi donc le journal, que je lise les paroles de ce brigand-là.

Depuis cinq ans, elle ne sortait plus, de peur, disait-elle, que le roi ne la fît arrêter.

La pauvre créature était devenue à peu près folle...

Une vingtaine de jours après que j'eus fait la copie du mémoire qui la concernait, M. Oudard m'appela dans son bureau, et m'annonça que j'étais *porté sur les états*.

Cela voulait dire qu'en récompense de ma belle écriture, et de mon habileté à faire les enveloppes et les cachets, j'étais nommé employé à douze cents francs d'appointements.

Je n'avais pas à me plaindre : c'était juste ce qu'avait eu Béranger à son entrée à l'Université.

Le même jour, j'annonçai cette bonne nouvelle à ma mère, en la priant de s'apprêter à venir me rejoindre à la première augmentation que j'obtiendrais.

LXXXIII

L'ANNÉE AUX PROCÈS. — PROCÈS DE POTIER AVEC LE DIRECTEUR DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — PROCÈS ET CONDAMNATION DE MAGALLON. — LE JOURNALISTE ANONYME. — BEAUMARCHAIS A SAINT-LAZARE. — PROCÈS DE BENJAMIN CONSTANT. — PROCÈS DE M. DE JOUY. — QUELQUES MOTS SUR L'AUTEUR DE « SYLLA ». — TROIS LETTRES TIRÉES DE « L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN ». — LOUIS XVIII AUTEUR.

Le désir que j'ai de conduire mes lecteurs sans interruption jusqu'au moment où mon sort, ainsi que celui de ma mère, a été fixé par ma mise sur les états comme expéditionnaire à douze cents francs, m'a fait passer pardessus une foule d'événements bien autrement importants sans doute pour les étrangers que ceux que j'ai racontés, mais qui — l'on me permettra cet égoïsme — à mes yeux, et dans mon appréciation, devaient tenir le second rang.

L'année 1823, que l'on pourrait appeler l'année des procès, s'était ouverte, le 7 janvier, par le procès de Potier

Ceux qui n'ont pas vu Potier ne se figureront jamais l'influence que ce grand comédien, tant admiré par Talma, avait sur le public ; au reste, les dommages et intérêts que lui demandait M. Serres, directeur de la Porte-Saint-Martin, pourront donner une idée du prix auquel on l'estimait.

Un beau matin, Potier, fidèle à ses *premières amours*, comme eût dit M Etienne, avait eu l'idée de retourner aux Variétés, projet qu'il avait accompli, à ce qu'il paraît, en oubliant, avant de partir, de demander à M. Serres la résiliation de son engagement. — Or, Potier venait de créer avec un tel succès de rire et d'argent le père Sournois des *Petites Danaïdes*, que M. Serres refusa non seulement de sanctionner cette désertion, mais encore, faisant le compte du dommage qu'à son avis, Potier lui causait par son départ, et lui causerait dans l'avenir, toujours à cause de ce même départ, se décida, après avoir envoyé par huissier sa note à l'illustre comédien, à l'envoyer par *duplicata* à la première chambre de la cour royale. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin ne réclamait absolument rien que ce qui lui était dû au terme de son contrat.

Voici le détail de sa réclamation

1° Pour chaque jour de retard, le montant de la recette la plus forte qui ait eu lieu au théâtre, pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis le 1er mars 1822 jusqu'au 1er avril de la même année, étant de trois mille six cent onze francs, ci	144,408 fr.
2° Plus, comme restitution d'avances	30,000 »
3° Plus, pour dédit	20,000 »
4° Plus, pour dommages et intérêts	60,000 »
5° Plus, pour cent vingt-deux jours écoulés depuis la première réclamation	440,542 »
6° Plus, pour sept ans et dix mois restant à courir au terme de l'engagement	10,322,840 »
7° Plus, enfin, pour dommages et intérêts applicables à cette période de sept ans	200,000 »
Total	11 217,790 fr.

Si le directeur de la Porte-Saint-Martin avait eu le malheur de gagner son procès, il eût été obligé, pour faire signifier le jugement à Potier, de payer à l'enregistrement une somme de trois à quatre cent mille francs.

La cour condamna Potier à reprendre son service dans la huitaine ; quant aux dommages et intérêts, elle le condamna, *par corps*, à les payer selon son état estimatif.

Trois jours après, on sut que l'affaire s'était arrangée, moyennant un rabais de onze millions deux cent sept mille cent quatre-vingt-dix francs qu'avait fait le directeur.

Le 8 février, ce fut le tour de Magallon, rédacteur en chef de l'*Album*. Magallon paraissait devant la septième chambre de police correctionnelle comme accusé d'avoir, sous une rubrique littéraire, caché des articles politiques dont le but était d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement

Le tribunal condamna Magallon à treize mois de prison, et à deux mille francs d'amende.

La condamnation était exorbitante, aussi fit-elle scandale : mais ce qui fit bien autrement scandale, ou plutôt ce qui poussa le scandale jusqu'à l'odieux, c'est que, pour ce simple délit littéraire, sous prétexte que la condamnation était de plus d'une année, Magallon fut acheminé vers la maison centrale de Poissy, à pied, les mains liées, et attaché à un forçat galeux condamné pour récidive, lequel, ivre-mort, ne cessa de vociférer pendant toute la route : « Vivent les galériens ! » En arrivant à Poissy, Magallon fut revêtu de l'habit de l'établissement. Dès le soir même, il dut manger à la gamelle, et apprendre à tresser de la paille...

On se contente de citer de pareils faits ; seulement, il faut ajouter qu'ils se passaient sous le règne d'un prince qui se prétendait homme de lettres, pour avoir pris un quatrain à Lemierre et une comédie à Merville...

Nous avons raconté comment M. Arnault, dont le *Marius à Minturnes* avait réussi, malgré la prédiction de Monsieur, paya, selon toute probabilité, ce manque de respect aux décisions de l'altesse royale par quatre ans d'exil, au retour des Bourbons.

Au reste, ce n'était pas le coup d'essai de Louis XVIII à l'endroit de ses *confrères* les hommes de lettres. Sans compter M. de Chateaubriand, qu'il chassa du ministère comme un laquais ; — ce qui fit dire au noble pair en recevant sa démission : « C'est étrange, je n'avais cependant pas volé la montre du roi ! » — sans compter Magallon, qu'il envoya à Poissy enchaîné à un forçat galeux ; sans compter M. Arnault, qu'il exila, il avait eu aussi une petite histoire du même genre avec Beaumarchais.

M. Arnault a plus d'une fois raconté devant moi cette curieuse histoire, assez inconnue, de l'emprisonnement de Beaumarchais.

La voici :

Il y a toujours eu une censure, — excepté dans les deux ou trois premiers mois qui suivent le jour où les princes montent sur le trône, et les deux ou trois mois qui suivent le jour où ils en sont chassés ; mais, ces trois mois écoulés, la censure, qui a fait le plongeon, reparaît sur

l'eau, et finit par trouver quelque ministre autrefois libéral ou même républicain, pour lui tendre la perche.

A l'époque du *Mariage de Figaro*, M. Suard était censeur, et, en même temps, un journaliste. C'était un de ceux qui s'étaient, avec le plus d'acharnement, opposés à la représentation de l'œuvre de Beaumarchais, et il était pour beaucoup dans ces *cinquante-neuf voyages* que fit l'illustre auteur — du Marais à la police — sans pouvoir arriver à obtenir l'autorisation de faire jouer sa pièce.

Enfin, grâce à l'intervention de la reine et du comte d'Artois, *la Folle Journée*, tirée intacte des griffes de ces messieurs, fut jouée le 27 avril 1784.

M. Suard était rancunier tout à la fois comme un censeur et comme un journaliste; de sorte que, voyant la censure des ciseaux qui lui échappait, il en appela à la censure de la plume. M. Suard était des familiers du comte de Provence, et M. Suard servait au comte de Provence de paravent, lorsque Son Altesse royale voulait se livrer incognito à quelque petite vengeance littéraire.

M. le comte de Provence détestait Beaumarchais presque autant que le faisait M. Suard lui-même; il en résultait que, par le canal de M. Suard, le comte de Provence s'en donnait à cœur joie, dans le *Journal de Paris*, contre ce pauvre *Mariage de Figaro*, qui continuait le cours de ses succès, malgré les articles signés de M. Suard ou les articles anonymes de Son Altesse royale.

Sur ces entrefaites, Beaumarchais abandonna aux *pauvres mères nourrices* les droits d'auteur que lui avait rapportés *le Mariage de Figaro*, c'est-à-dire une somme qui pouvait monter à trente ou quarante mille francs.

Monsieur, qui ne devait pas avoir d'enfant — un autre chroniqueur moins parlementaire que moi, dirait: qui ne pouvait pas avoir d'enfant, — et qui, par conséquent, vu sa complète impuissance, n'avait pas une grande sympathie pour les *mères nourrices*, Monsieur se donna le plaisir, toujours sous le voile de l'anonyme, d'attaquer l'homme, après avoir attaqué la pièce, et d'écrire contre lui, dans le *Journal de Paris*, une lettre pleine d'amertume et de fiel. Beaumarchais, qui connaissait la meurtrière pour y avoir vu passer le bout de l'escopette de M. Suard, crut encore avoir affaire à lui, et sangla le pédant d'importance. Par malheur, c'était Son Altesse royale qui avait reçu les étrivières sur le dos du censeur. Il en résulta que Monsieur, tout endolori de la riposte, s'en alla conter ses peines à Louis XVI, lui donnant à entendre que Beaumarchais avait parfaitement su qu'il répondait, non pas au censeur royal, mais au frère du roi. Louis XVI, blessé dans la personne de Monsieur, ordonna que le bourgeois qui s'était permis de fustiger une altesse royale sans respect pour son rang fût arrêté et conduit, non pas à la Bastille, — prison trop noble pour un *polisson* comme lui, — mais dans une maison de correction; et, comme Sa Majesté jouait à la bête au moment où elle prit cette décision, c'est sur un sept de pique que fut donné l'ordre d'arrêter Beaumarchais, et de le conduire à Saint-Lazare.

Ainsi qu'on le voit, Louis XVIII, en faisant conduire Magallon à Poissy, restait fidèle aux traditions de Monsieur.

Entre la remise à huitaine de l'affaire Magallon et le jugement rendu contre lui, Benjamin Constant avait comparu devant la cour royale, à propos de deux lettres: l'une adressée à M. Mangin, procureur général près la cour de Poitiers, l'autre à M. Carrère, sous-préfet de Saumur.

Comme c'était un parti pris de condamner, la cour condamna Benjamin Constant à mille francs d'amende et aux frais.

Le 29 janvier, c'est-à-dire huit jours auparavant, la police correctionnelle avait condamné M. de Jouy à un mois de prison, à cent cinquante francs d'amende et aux frais du procès, pour un article de la *Biographie des contemporains* dont il s'était reconnu l'auteur.

Cet article était la biographie des frères Foucher.

Cette condamnation fit grand bruit. M. de Jouy était alors à l'apogée de sa réputation. *L'Ermite de la Chaussée-d'Antin* l'avait fait populaire; les cent représentations de *Sylla* l'avaient fait illustre.

J'ai beaucoup connu M. de Jouy: c'était un homme d'une loyauté remarquable, et d'un esprit charmant, la plume à la main. Ancien marin, je crois, il avait servi dans l'Inde, où il avait connu Tippo-Saëb, sur lequel il fit une tragédie, commandée, ou à peu près, par Napoléon, et qui fut jouée le 27 janvier 1813. L'ouvrage était médiocre et n'obtint qu'un médiocre succès.

Au retour des Bourbons, la cour eut un instant la velléité de s'attacher les gens de lettres, et notamment M. de Jouy, qui tenait une des premières places parmi eux. La chose était d'autant plus facile que M. de Jouy était un ancien royaliste, soldat de l'armée de Condé, si je ne me trompe; ce n'était pas même une recrue à faire, c'était un ancien ami à réclamer. Ses articles dans la *Gazette*, signés « L'Ermite de la Chaussée-d'Antin », avaient un énorme succès.

On fait venir M. de Jouy chez M. de Vitrolles, à ce que j'ai entendu dire dans le temps; on lui demande ce qu'il désire. Ce qu'il désirait, c'était une chose due à ses services, la croix de Saint-Louis; — en général, les honnêtes gens ne désirent que les choses auxquelles ils ont droit; — désirant la croix de Saint-Louis, l'ayant méritée, il la demande. Alors, on veut lui faire des conditions; on veut qu'il ne se contente pas de ne point frapper sur les ridicules de la Restauration; on veut qu'il frappe sur les gloires de l'Empire. Pour qu'un loyal soldat, pour qu'un honnête homme, pour qu'un poète considérable parmi ses confrères obtienne la croix, il faut qu'il fasse une mauvaise action. Qu'arrive-t-il? c'est que le poète considérable, c'est que le loyal soldat envoie promener la croix, et met à la porte celui qui venait la lui proposer à de pareilles conditions. C'est bien fait pour le ministre; c'est mal fait pour la croix, qui n'eût pas honoré M. de Jouy, mais que M. de Jouy eût honorée! Et voilà M. de Jouy dans l'opposition, voilà M. de Jouy faisant, dans la *Biographie*, des articles qui lui valent un mois de prison, et qui doublent sa popularité. Quels niais que ces gouvernements qui refusent à un homme la croix qu'il demande, et qui lui accordent la persécution qu'il ne demandait pas, persécution qui lui sera bien plus profitable, comme intérêt et comme gloire, que ce bout de ruban auquel personne n'eût fait attention! Ce n'était pourtant pas bien méchant ce qu'écrivait M. de Jouy! Non, au contraire; ce qui distinguait M. de Jouy, c'était la douceur de sa critique, l'urbanité de son opposition, la politesse de sa colère. On a oublié certainement la manière de ce bon Ermite; et même la génération qui nous suit ne l'a pas lu. Eh bien, si elle me lit, elle le lira, car je vais ouvrir ses œuvres et citer au hasard quelques pages de lui. Cela remonte aux premiers mois de la seconde rentrée des Bourbons, à l'époque où tout le monde se ruait sur les places, à ces jours de grande curée qui faisaient dire, à qui? je ne sais plus, je crois que c'est à tout le monde:

— Après une révolution, on doit haïr les hommes; après une restauration, on ne peut plus que les mépriser!

M. B. de L*** est accablé de demandes de places, et il écrit à l'Ermite de la Chaussée-d'Antin pour le prier d'insérer dans son journal les lettres suivantes:

« Monsieur,

« Nous n'avons pas de temps à perdre, ni l'un ni l'autre. Je vous expliquerai donc en très peu de mots l'objet de ma lettre.

« J'avais autrefois l'honneur d'être attaché à un des princes de la maison de Bourbon; peut-être ai-je été assez heureux pour donner quelques preuves de dévouement à cette auguste famille, dans un temps où il y avait, sinon du mérite, au moins du danger à laisser éclater son zèle; mais je tâche de ne point oublier que les Mornay, les Sully, les Crillon, appelaient cela modestement remplir un devoir.

« Je ne sais sur quel fondement on me suppose, dans ma province, un crédit dont je ne jouis pas, et auquel je suis redevable des sollicitations sans nombre que je reçois, sans pouvoir être utile à ceux qui me les adressent.

« Je n'ai trouvé qu'un moyen d'échapper à cette persécution d'un genre nouveau; c'est de publier la lettre d'une de mes parentes, et la réponse que j'ai cru devoir y faire. La première est en quelque sorte un résumé de trois ou quatre cents lettres que j'ai reçues pour le même objet. Je répugne d'autant moins à la rendre publique, que je me réserve de n'en pas nommer l'auteur, et qu'après tout, cette lettre ne fait pas moins l'éloge du cœur de celle qui l'a écrite, que la critique de l'esprit qui l'a dictée.

« B. de L***. »

Voici la lettre de la parente:

« Que je suis heureuse, mon ami, des événements qui ramènent sur le trône nos illustres princes! quel bonheur! Vous n'avez pas l'idée du crédit que les événements et votre séjour à Paris me donnent ici. Le préfet a peur de moi, et sa femme, qui ne me saluait pas, m'a invitée deux fois à dîner.

« Mais il ne faut pas perdre de temps, et nous comptons sur vous. Croiriez-vous que mon mari n'a pas encore fait la moindre démarche pour rentrer dans sa place, sous prétexte qu'elle n'existe plus, et que la charge lui a été remboursée en assignats? C'est l'homme le plus apathique qu'il y ait en France.

« Mon beau-frère a pris la croix de Saint-Louis; il ne lui manquait plus que neuf années pour l'avoir lorsque la Révolution a éclaté. Il ne serait pas juste que l'on refusât de

compter au nombre de ses services les vingt ans de troubles et de malheurs qu'il a passés dans ses terres; il compte sur vous pour lui en faire expédier promptement le brevet.

« Je joins à ma lettre un mémoire du marquis, mon fils aîné; il avait droit à la survivance de son oncle; il vous sera facile de la lui faire obtenir. Je désirerais que son frère, le chevalier, fût placé dans la marine, mais avec un grade digne de son nom et des anciens services de sa famille. Quant à mon petit-fils Auguste de G***, il est d'âge à entrer dans les pages, et vous n'aurez, pour cela, qu'un mot à dire

« Nous partirons pour Paris dans les premiers jours du mois prochain. J'amènerai ma fille avec moi; j'ai le désir de la placer à la cour. C'est une faveur qu'on ne refusera point à vos sollicitations, si vous y mettez un peu de suite et de bonne volonté.

« Pensez au pauvre F***. A la vérité, il a manqué, dans le temps de la Révolution; mais, depuis un mois, il est tout à fait corrigé; vous savez qu'il n'a rien, et qu'il est prêt à tout sacrifier pour nos maîtres. Son dévouement le porte à les servir dans une place de préfet, et il est très capable. Vous vous rappelez la jolie chanson qu'il a faite pour moi?

« M. de B***, fils de l'ancien intendant de la province, ira vous voir; faites en sorte de lui être utile, c'est un ami de la famille. Si l'on ne rétablit point les intendances, il se contentera d'une place de receveur général; c'est bien le moins que l'on puisse faire pour un homme dévoué à son prince, et qui a été enfermé six mois pendant la Terreur.

« Je ne veux pas oublier de vous recommander M***. On lui reproche d'avoir servi tous les partis, parce qu'il a été employé par tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis vingt ans; mais c'est un brave garçon, vous pouvez m'en croire; il est le premier qui ait arboré la cocarde blanche; d'ailleurs, il ne demande qu'à être conservé dans sa place de directeur des postes. Ayez soin de m'écrire sous son couvert.

« Je vous adresse ci-joints les papiers de mon beau-père: il lui est dû, par les états du Languedoc, une somme de quarante-cinq mille francs qui ne lui a jamais été payée. J'espère qu'on ne vous fera pas attendre le remboursement, et que vous ne me refuserez pas de faire usage de ces fonds, si vous éprouvez un moment de gêne, ce qui n'est guère probable dans la position où vous devez être.

« Adieu, mon cher cousin, je vous embrasse pour toute la famille, en attendant le plaisir de venir bientôt vous voir à Paris

« J. de P***. »

Réponse.

Paris, ce 15 juin 1814.

« Vous ne sauriez croire, ma chère cousine, avec quel intérêt j'ai lu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et combien j'ai mis de zèle à faire valoir les prétentions si justes et si légitimes de toutes les personnes que vous me recommandez. Vous ne serez pas plus étonnée que je ne l'ai été moi-même des obstacles que l'on m'oppose, et que vous jugeriez insurmontables, si vous connaissiez aussi bien que moi les gens auxquels nous avons affaire.

« Quand j'ai parlé de votre fils, qui a toujours eu l'intention de servir, pour une place de chef d'escadron, dans le régiment que son père a eu autrefois, ne m'a-t-on pas donné, comme objection d'un certain poids, que la paix était faite, et qu'avant de songer à placer le marquis de V***, il fallait pourvoir au sort de vingt-cinq mille officiers, dont les uns, le croiriez-vous! se prévalent de leurs campagnes, de leurs blessures, et vont même jusqu'à se faire un titre des batailles où ils se sont trouvés; tandis que les autres, plus étroitement liés aux malheurs de la famille royale, rentrent en France sans autre fortune que les bontés et les prévenances du roi. J'ai demandé alors, avec un peu d'humeur, ce que l'on ferait pour votre fils et une foule de braves royalistes qui ont tant gémi sur les malheurs de l'Etat, et dont les vœux n'ont pas cessé de rappeler en secret la famille royale au trône de ses ancêtres. On m'a répondu qu'ils se réjouiraient de voir la fin de tous nos maux, et l'accomplissement de leurs vœux.

« C'est un homme bien singulier que votre mari. Je conçois, ma chère cousine, tout ce que vous devez avoir à souffrir de son incroyable apathie. A soixante-cinq ou soixante-six ans tout au plus, réduit à une fortune de quarante mille livres de rente, il se confine au fond d'un château, et croit pouvoir renoncer à la carrière de l'ambition, comme si un père ne se devait pas à ses enfants, comme si un gentilhomme ne devait pas mourir debout!

« Je suis fâché que votre beau-frère ait pris la croix de Saint-Louis avant de l'avoir eue, car il pourrait arriver que le roi ne se dessaisît pas facilement du droit de conférer lui-même cette décoration, et qu'il n'approuvât point la justice que certaines personnes s'empressent de se rendre. Vous sentez qu'il y a moins d'inconvénients à ne pas avoir la croix de Saint-Louis que de se trouver dans l'obligation de la quitter.

« Je n'ai pas négligé de faire valoir les droits de votre fils le chevalier, et je ne désespère pas de le faire recevoir à l'examen des gardes de la marine royale. Nous ferons ensuite tout notre possible pour le faire passer sur le corps de cent officiers, beaucoup trop fiers de leur valeur, de leur vieille renommée, et du dévouement dont ils prétendent avoir fait preuve à Quiberon.

« Votre petit-fils Auguste est inscrit pour les pages; je ne puis vous dire au juste, ma chère cousine, quand il sera admis à l'hôtel, attendu que votre demande vient à la suite de celles de trois mille sept cent soixante et quinze autres, formées par des fils de gentilshommes ou d'officiers morts sur le champ de bataille, sans la moindre distinction des services rendus à l'Etat ou aux princes.

« Vous avez eu une très bonne idée de vouloir placer votre fille à la cour, et la chose ne sera pas difficile lorsque vous aurez trouvé pour elle un mari que son rang et sa fortune pourront y appeler. Jusque-là, je ne vois pas trop ce qu'elle viendrait y faire, et quel rôle convenable elle pourrait y jouer, toute majeure qu'elle est: les filles d'honneur ne sont point rétablies.

« J'ai présenté, en faveur de F***, une pétition à laquelle j'ai annexé la jolie chanson qu'il a faite pour vous; mais l'on devient si exigeant, que de pareils titres ne suffisent plus pour obtenir une place de préfet. Je vous dirai même qu'on ne tient pas grand compte à votre protégé de sa conversion et des sacrifices qu'il est prêt à faire: ses ennemis s'obstinent à dire que ce n'est point un homme sûr. Moi qui l'ai vu opérer dans le temps, je suis convaincu que, s'il mettait aujourd'hui à servir la bonne cause, la moitié du zèle qu'il a mis autrefois à faire triompher la mauvaise, on pourrait l'employer très utilement. Mais aura-t-on assez d'esprit pour faire cette épreuve?

« On ne dit pas si les intendances seront rétablies, mais on paraît croire que les recettes générales seront diminuées, ne fût-ce que du nombre de celles qui existaient dans les départements séparés de notre territoire. Cela me fait craindre que M. de B*** ne soit obligé de s'en tenir à la fortune énorme que son père a faite dans les anciennes fermes, et qu'il a trouvé le moyen de mettre à l'abri dans les orages révolutionnaires: il faut avoir un peu de philosophie.

« Soyez bien tranquille sur le sort de M***, je le connais: il a du liant dans le caractère et dans les principes; depuis vingt ans, il s'est glissé entre tous les partis, sans avoir été froissé par aucun. C'est un homme d'une merveilleuse adresse, et qu'on ne servira jamais si bien qu'il sera servi par lui-même, il n'est plus directeur des postes et vient d'obtenir une place plus lucrative dans une autre administration. Vous intéresserez-vous toujours autant à lui?

« Je vous renvoie, chère cousine, les papiers de votre beau-père, relatifs à la créance sur les états du Languedoc. La liquidation ne m'en paraît pas très prochaine, quelque juste que soit votre réclamation. On a décidé que la solde arriérée des troupes, la dette publique, les pensions militaires et une foule d'autres objets de cette nature seraient prises en considération; cette mesure est évidemment le fruit de quelque intrigue. Vous pourriez charger F*** de faire un pamphlet sur les besoins les plus urgents de l'Etat, et l'engager à placer cette créance en première ligne. Vous ne vous faites point une idée combien le gouvernement est influencé par cette foule de petites brochures que la mauvaise foi, la colère et la faim produisent, chaque jour, avec une si louable émulation.

« Du train dont vont les choses, vous voyez, ma chère cousine, qu'il faut vous armer de patience. Je vous dirai même que le voyage que vous vous proposez de faire à Paris n'avancera pas vos affaires. De compte fait, il y a sur les relevés de la police, au moment où je vous écris, cent vingt-trois mille provinciaux de tout rang, de tout sexe, de tout âge, qui sont ici en réclamation, armés de titres presque aussi incontestables que les vôtres, et qui auront sur vous, pour obtenir un refus, l'avantage de l'antériorité de leur demande. Au reste, comme je vous connais de la philosophie et le goût des bonnes lettres, je vous prie de relire un chapitre du *Spectateur anglais* sur les justes prétentions de ceux qui demandent un emploi: c'est le trente-deuxième du septième volume dans l'édition in-12; les mêmes événements retrouvent les mêmes hommes.

« Recevez, ma chère cousine, avec l'expression de mes regrets, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

« B. de L***. »

En 1830, après la révolution de juillet, Auguste Barbier fit sur le même sujet une pièce de vers intitulée *la Curée*. Qu'on relise ce terrible ïambe, et que l'on compare : on aura à la fois sous les yeux, dans M. de Jouy, un modèle de cet atticisme qui appartenait à l'ancienne école, et, dans Barbier, un exemple de cette brutale et fougueuse improvisation qui est un des caractères principaux de sa muse.

Au reste,vers le temps où nous sommes arrivés,Louis XVIII, tout en faisant poursuivre les gens de lettres avec un acharnement dont nous venons de citer quelques exemples, réclamait sa place au milieu d'eux. Mal conseillé par ses flatteurs, l'auteur couronné publiait une brochure ayant pour titre *Voyage de Paris à Bruxelles*.

Je ne sais si l'on pourrait se procurer aujourd'hui un seul exemplaire de la brochure royale, dans laquelle on trouvait, non seulement des fautes de français dans le genre de celle-ci : « J'étais déjà un peu gros à cette époque, pour *monter et descendre de cabriolet*, » mais encore, ce qui est bien pis, des fautes de reconnaissance et de cœur.

Une pauvre veuve risque sa tête à recevoir les fugitifs, et consacre son dernier louis à leur donner à diner ; Monsieur raconte le dévouement comme une chose due, et termine le chapitre en disant : « Le diner était exécrable ! »

— C'est du français de cuisine, disait le colonel Morrisel à M. Arnault.

— C'est tout simple, répondait l'auteur de *Germanicus*, puisque l'ouvrage est d'un restaurateur.

Le Miroir, chargé de rendre compte du *Voyage de Paris à Bruxelles*, se contenta de dire :

« Si l'ouvrage est de l'auguste personnage auquel on l'attribue, il est au-dessus de la critique ; s'il n'est pas de lui, il est au-dessous.

Nous reviendrons sur le colonel Morrisel, une des originalités de l'époque.

On ne pouvait pas faire à l'auteur des *Messéniennes*, des *Vêpres siciliennes*, des *Comédiens* et du *Paria*, un procès du genre de ceux qu'on avait faits à M. de Jouy et à Magallon ; on ne pouvait pas l'enfermer à Sainte-Pélagie ou l'envoyer à Poissy, attaché main à main et côte à côte avec un forçat galeux ; mais on pouvait le destituer, et c'est ce que l'on fit.

Le 15 avril, on lisait dans les journaux libéraux :

« On annonce que M. Ancelot, auteur de *Louis IX* et du *Maire du Palais*, vient de recevoir des lettres de noblesse, et que M. Casimir Delavigne, auteur des *Vêpres siciliennes*, du *Paria* et des *Messéniennes*, vient de perdre sa place à la bibliothèque du ministère de la justice. »

C'était vrai : M. Ancelot était fait baron, et M. Casimir Delavigne jeté sur le pavé !

Ce fut à cette époque que, sur la recommandation de Vatout, qui venait de publier l'*Histoire de la Fille d'un Roi*, le duc d'Orléans nomma Casimir Delavigne bibliothécaire adjoint au Palais-Royal, où, six ans après, je me trouvai son collègue.

C'était un excellent homme que Vatout, un peu vaniteux ; mais sa vanité même était un éperon avec lequel les autres lui faisaient faire le bien qu'il n'avait pas l'idée de faire de lui-même

Une de ses vanités était d'être le fils naturel de je ne sais quel prince de la maison d'Orléans, vanité bien innocente qui ne faisait de tort à personne, et dont personne ne lui faisait un crime, puisqu'il employait l'influence qu'il avait prise au Palais-Royal à rendre service à ses amis, et quelquefois même à ses ennemis

Au moment où je vais clore ce chapitre, on me raconte une bonne histoire de la censure d'aujourd'hui, 6 juin 1851 ; je crois devoir lui consacrer le chapitre suivant. Cette brave censure en fait tant de pareilles, qu'il faut enregistrer ses faits et gestes sans ordre chronologique, mais où l'on peut et quand on peut, sinon on court risque d'en oublier, et, en vérité, ce serait dommage !...

Ah ! mon cher Victor Hugo, vous qui êtes en train de demander devant le jury, où vous défendez votre fils, l'abolition de la peine de mort en toute matière, faites une exception en faveur de la censure, et priez qu'à la première révolution, on la tue deux fois, puisque ça n'a jamais été assez d'une !

Je me crois obligé d'affirmer sur l'honneur, que ce que je vais dire est l'exacte vérité.

LXXXIV

LA MAISON DE LA RUE DE CHAILLOT. — QUATRE POÈTES ET UN MÉDECIN. — CORNEILLE ET LA CENSURE. — CE QUE M. FAUCHER NE SAIT PAS. — CE QUE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DEVRAIT SAVOIR.

L'an III de la deuxième République française, le 2 juin au soir, M. Louis Bonaparte étant président, M. Léon Faucher étant ministre, M. Guizard étant directeur des beaux-arts, voici ce qui se passait, dans un salon tendu en étoffe perse, au rez-de-chaussée d'une maison de la rue de Chaillot.

Cinq ou six personnes causaient d'art, chose assez étonnante à une époque où on ne parle plus guère que de solution, de revision, de prorogation.

Il est vrai que, sur ces cinq personnes, il y avait quatre poètes et un médecin presque poète, et tout à fait homme d'esprit.

Ces quatre poètes étaient :

1° Madame Emile de Girardin, la maîtresse de cette maison de la rue de Chaillot où l'on était réuni ; 2° Victor Hugo ; 3° Théophile Gautier ; 4° Arsène Houssaye.

Le médecin était le docteur Cabarus

Celui que nous avons indiqué sous le n° 4 cumulait ; peut-être était-il un peu moins poète que les trois autres, mais il était beaucoup plus directeur, ce qui rétablissait l'équilibre, — directeur du Théâtre-Français, dont il a donné déjà trois fois sa démission qu'on n'accepte pas, il est vrai.

Peut-être demanderez-vous pourquoi M. Arsène Houssaye est si facile à se démettre.

Rien de plus simple : MM. les sociétaires du Théâtre-Français lui font la vie si dure, que le poète est toujours prêt à envoyer promener ses demi-dieux, ses héros, ses rois, ses princes, ses ducs, ses marquis, ses comtes et ses barons de la rue de Richelieu, pour en revenir à ses barons, à ses comtes, à ses marquis, à ses ducs, à ses princes, à ses rois, à ses héros et à ses demi-dieux du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, qu'il connaît et qu'il fait parler, comme s'il était le comte de Saint-Germain, qui était familier avec eux.

Maintenant, pourquoi MM les sociétaires du Théâtre-Français font-ils la vie si dure à leur directeur?

Parce qu'il fait de l'argent, et que rien n'irrite un sociétaire du Théâtre-Français comme de voir son théâtre *faire de l'argent*.

Cela peut paraître inexplicable aux gens sensés : c'est inexplicable, en effet ; mais je ne me charge pas d'expliquer le fait ; je le consigne, voilà tout.

Or, en sa qualité de directeur du Théâtre-Français, M. Arsène Houssaye songeait à une chose à laquelle ne songeait personne.

Cette chose, c'est qu'on était au 2 juin 1851, et que, dans quatre jours, c'est-à-dire le 6 juin, on verrait s'accomplir le deux cent quarante-quatrième anniversaire de la naissance de Corneille.

Il en fit l'observation tout haut, et, se tournant vers Théophile Gautier :

— Pardieu ! lui dit-il, mon cher Théo, vous devriez bien me faire, pour ce jour-là, une soixantaine de vers sur le père de la tragédie ; cela vaudrait mieux que ce que l'on nous donne ordinairement en pareille circonstance, et le public ne s'en plaindrait pas.

Théophile Gautier fit semblant de ne pas entendre.

Arsène Houssaye renouvela sa demande.

— Ma foi ! non, dit Gautier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne sais rien de plus ennuyeux à faire qu'un éloge officiel, fût-ce du plus grand poète du monde. D'ailleurs, plus le poète est grand, plus l'éloge est difficile.

— Vous avez tort, Théophile, dit Hugo, et, si j'étais en position de faire en ce moment-ci ce qu'Arsène vous demande, je le ferais.

— Vous vous amuseriez à passer en revue les vingt ou trente pièces de Corneille ? Vous auriez le courage de parler de *Mélite*, de *Clitandre*, de la *Galerie*, du *Palais*, de *Perthartie*, d'*Œdipe*, d'*Attila* et d'*Agésilas ?*

— Non, je ne parlerais de rien de tout cela.

— Alors, vous ne feriez pas l'éloge de Corneille ; quand on fait l'éloge d'un poète, il faut surtout louer ce qu'il a fait de mauvais : ce qu'on ne loue pas, on le critique.

— Non, dit Hugo, je ne prendrais pas la chose ainsi ; je ne ferais pas un éloge vulgaire. Je montrerais le vieux Cor-

neille, errant à pied dans les rues du vieux Paris, avec son manteau râpé sur les épaules, oublié de Louis XIV, moins généreux pour lui que son persécuteur Richelieu, et faisant raccommoder à une pauvre échoppe son soulier troué, tandis que Louis XIV trône à Versailles, se promène avec madame de Montespan, mademoiselle de la Vallière et madame Henriette dans les galeries de Le Brun ou dans les jardins de Le Nôtre ; puis je consolerais l'ombre du poète en montrant la postérité remettant chacun à sa place, et, au fur et à mesure que les jours s'ajoutent aux jours, les mois aux mois et les années aux années, grandissant le poète et diminuant le roi...

— Eh bien, que cherchez-vous donc, Théophile ? demanda madame de Girardin à Gautier, qui se levait vivement.

— Je cherche mon chapeau, dit Gautier.

— Girardin dort dessus, dit tranquillement Cabarus.

— Oh ! ne le réveillez pas, dit madame de Girardin, il ferait un article !

— Je ne puis pourtant pas m'en aller sans chapeau, dit Gautier.

— Vous vous en allez donc ? demanda Arsène Houssaye.

— Sans doute, je vais faire vos vers ; vous les aurez demain.

On tira le chapeau de Théophile de dessous les épaules de Girardin. Il était un peu passé à l'état de gibus mais qu'importait à Théophile l'état de son chapeau ?

Il rentra chez lui, et se mit à l'œuvre.

Le lendemain, comme il avait promis, Arsène Houssaye avait ses vers.

Seulement, poète et directeur avaient compté sans la censure.

Voici les vers de Théophile Gautier sur le grand Corneille, — vers arrêtés par la censure dramatique, comme je l'ai dit, l'an III de la deuxième République, M. Louis Bonaparte étant président, M. Léon Faucher étant ministre, M. Guizard étant directeur des beaux-arts :

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lents une figure étrange.
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé !
Son œil d'aigle, son front, argenté vers les tempes
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes ;
Et l'on eût dit à voir ce masque souverain,
Une médaille antique à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue, austèrement creusée,
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et, dans son regard noir, qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.

Le roi-soleil, alors, illuminait l'Europe,
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis.
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
A le chanter, Boileau passait ses doctes veilles ;
Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles
Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier.
Sur la poussière d'or de sa terre bénie,
Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté ;
Mais Homère, à Paris, sans crainte du scandale,
Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale.
Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
Celui que de ses mains la muse couronna,
Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme.
O pauvreté sublime ! ô sacré dénûment,
Par ce cœur héroïque accepté simplement !
Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe ;
De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un pan pour Corneille vieilli,
S'éteignant, pauvre et seul, dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de ton soleil c'est une tache noire,
O roi ! d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau !
Mais pourquoi s'indigner ! Que viennent les années,
L'équilibre se fait entre les destinées ;
A sa place chacun est remis par la mort :
Le roi rentre dans l'ombre, et le poète en sort !
Pour courtisans, Versaille a gardé ses statues ;
Les adulations et les eaux se sont tues ;
Versaille est la Palmyre où dort la royauté.
Qui des deux survivra, génie ou majesté ?
L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre ;
Le spectre de Louis, au jardin de Le Nôtre,
Erre seul, et Corneille, éternel comme un dieu,
Toujours sur son autel voit reluire le feu,
Que font briller plus vif en ses fêtes natales
Les générations, immortelles vestales.
Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
Son vivace laurier pousse et verdit encor ;
Dans la postérité, perspective inconnue
Le poète grandit et le roi diminue !

Ça, causons un peu, monsieur Guizard, car vous n'avez pas compté que cela se passerait ainsi ; vous n'avez point espéré que vous en seriez quitte pour quelques mots à double entente insérés dans un journal qui s'imprime hier, qui paraît aujourd'hui, et qu'on oublie demain.

Non, quand on fait de pareils outrages à l'art, il est bon que le coupable soit distrait de ses juges naturels, et conduit devant une chambre haute, comme vos modèles ont fait pour Trélat et Cavaignac devant la chambre des pairs, comme vos amis ont fait pour Raspail, Hubert et Sobrier devant la cour de Bourges.

Et c'est moi qui vous cite à comparaître, monsieur Guizard, vous qui avez remplacé mon ami Cavé, comme chargé du département des beaux-arts.

Voyons, maintenant que l'on rogne sur tout, n'aurait-on pas rogné quelques lettres à votre emploi ? et, au lieu d'être chargé du *département*, ne seriez-vous pas tout simplement chargé du *départ* des beaux-arts.

D'ailleurs, j'ai à raconter ce qui s'est passé entre vous et moi, il y a trois mois.

Vous rappelez-vous que j'eus l'honneur de vous faire une visite, il y trois mois ?

J'allais vous prévenir, de la part du directeur du Cirque, que, pour nous donner le temps d'attendre *la Barrière de Clichy*, nous allions remettre à l'étude *le Chevalier de Maison-Rouge*.

— *Le Chevalier de Maison-Rouge !* vous écriâtes-vous.

— Oui.

— Mais *le Chevalier de Maison-Rouge*, n'est-ce point un drame à vous ?

— Oui.

— N'est-ce pas dans *le Chevalier de Maison-Rouge* qu'il y a le fameux chœur :

Mourir pour la patrie ?

— Oui.

— Eh bien, nous ne laisserons pas jouer *le Chevalier de Maison-Rouge ?*

— Vous ne laisserez pas jouer *le Chevalier de Maison-Rouge ?*

— Non, non, non, non, non.

— Mais pourquoi cela ?

Alors, vous me regardâtes en face, et vous me dites :

— Mais vous ne savez donc pas que *le Chevalier de Maison-Rouge* a contribué à l'avènement de la République ?

Vous me dîtes cela, monsieur Guizard ! vous me fîtes ce singulier aveu, l'an III de la République ! M. Léon Faucher étant ministre de la République ! vous, monsieur Guizard, étant directeur des beaux-arts de la République !

Je fus si étourdi de la riposte, que je ne trouvai que cette réponse à vous faire.

— Comment diable se fait-il que, moi qui ai perdu deux cent mille francs à peu près à l'avènement de la République, je sois républicain, tandis que, vous qui y avez gagné une place rapportant une dizaine de mille francs, vous soyez réactionnaire ?...

Il est vrai que vous ne daignâtes point me donner la raison de cette anomalie, que je sortis de votre cabinet sans l'avoir trouvée, et qu'aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, je la cherche encore !

Or, dans l'espérance qu'il se trouvera un chercheur d'énigmes plus fort que moi, je me suis résolu à imprimer ce qui m'est arrivé à moi il y a trois mois, et ce qui est arrivé à Gautier aujourd'hui.

Que voulez-vous ! chacun se sert de l'outil ou de l'instrument qu'il a en main : les uns ont des ciseaux, et ils coupent ; les autres ont un burin, et ils gravent !

Moi, ce que j'écris je vous en préviens, monsieur Guizard, ce que j'écris se traduit en huit ou neuf langues différentes. Nous aurons donc, pour nous aider dans nos recherches, les savants de plusieurs pays, et les archéologues de trois générations ; car, en supposant que mes œuvres ne vivent que le temps qu'il faudra aux rats pour les manger, les rats mettront bien cent ans à manger mes mille volumes.

Peut-être me direz-vous que l'ordre d'arrêter les vers de M. Théophile Gautier est venu de plus haut, qu'il est venu du ministre.

A cela je n'ai rien à dire : si l'ordre est venu du ministre, vous avez dû vous conformer à cet ordre.

C'est donc à M. Léon Faucher qu'il faut que je m'en prenne.

Soit.

O monsieur Faucher ! est-il bien possible, si peu républicain que vous soyez, vous qui payez — et, en cela, à mon avis vous avez tort, — une subvention au Théâtre-Français pour qu'il exhume les morts et qu'il enterre les vivants, est-il bien possible, je le répète, si peu républicain que vous soyez, que vous ne vouliez pas que l'on dise, sur la scène que Corneille a créée que le génie passe avant la royauté, et que Corneille est plus grand poète que Louis XIV n'est grand roi ?

Mais, monsieur Faucher, entre nous, vous savez cependant bien que Louis XIV n'est grand roi que parce qu'il a eu de grands ministres et de grands poètes ?

Peut-être me direz-vous que ce sont les grands rois qui font les grands poètes et les grands ministres.

Non, monsieur Faucher, vous ne direz pas cela, car je vous dirai : « Napoléon, qui était un grand empereur, n'a pas eu de Corneille, et Louis XIII, qui était un piètre roi, a eu Richelieu. »

Non, monsieur le ministre, Louis XIV, croyez-le bien, — et Michelet, un des plus grands historiens qui aient existé, vous le dira, — non, Louis XIV n'est grand roi que parce qu'il a eu pour précurseur Richelieu, tandis que Corneille a eu pour précurseur... qui ? Jodelle.

Pour être grand poète, Corneille n'a eu besoin ni de Condé, ni de Turenne, ni de Villars, ni de Catinat, ni de Vauban, ni de Mazarin, ni de Colbert, ni de Louvois, ni de Boileau, ni de Racine, ni de Benserade, ni de Le Brun, ni de Le Nôtre, ni même de M. de Saint-Aignan.

Non ; Corneille prenait une plume, de l'encre et du papier ; il laissait tomber sa tête dans sa main, et il était grand poète.

Si vous aviez lu seulement les vers de Théophile Gautier, monsieur le ministre, — mais vous ne les avez pas lus, j'en suis sûr ! — si vous les aviez lus, vous auriez vu que ces vers sont, non seulement des plus beaux qu'ait faits Théophile Gautier, mais encore des plus beaux que l'on ait faits depuis que l'on fait des vers.

Vous auriez vu que, comme forme, ils étaient excellents, que, comme pensée, ils étaient irréprochables.

A un homme qui eût écrit ces vers-là, tel empereur que je connais, et que vous ne connaissez pas, à ce qu'il paraît, tel empereur que je connais eût envoyé la croix d'officier de la Légion d'honneur et une pension.

Vous, monsieur le ministre, vous avez envoyé l'ordre de ne pas lire les vers de Théophile Gautier sur la scène du Théâtre-Français !

Ah ! mais aussi, cet ordre, peut-être venait-il de plus haut ? peut-être venait-il du président de la République ?

S'il venait du président de la République, c'est autre chose... et c'est au président de la République que je vais avoir affaire.

Avec le président de la République, ce ne sera pas long.

Ah ! monsieur le président de la République, lui dirai-je, vous qui, au milieu des affaires dont vous êtes accablé, avez oublié tant de choses, auriez-vous, par hasard, oublié que monsieur votre oncle disait de l'auteur du *Cid* : « Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'eusse fait prince ? »

Maintenant que j'ai dit au président de la République, à M. le ministre de l'intérieur, et à M. le chef de division chargé du département des beaux-arts, ce que j'avais à leur dire, revenons à l'année 1823, qui avait aussi une censure, mais bien moins dure que celle de 1851.

LXXXV

CHRONOLOGIE DRAMATIQUE. — MADEMOISELLE GEORGES WEYMER. — MADEMOISELLE RAUCOURT. — LEGOUVÉ ET SES ŒUVRES. — MARIE-JOSEPH CHÉNIER. — LETTRE DE LUI AUX SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LES PETITS GARÇONS PERFECTIONNÉS. — DUCIS. — SON THÉATRE.

Au reste, la réaction royaliste, dont nous avons parlé avant de nous interrompre pour causer avec MM. les hauts fonctionnaires publics qui font au lecteur les honneurs du précédent chapitre, — ne frappait pas seulement les hommes de lettres, mais elle s'abattait cruelle, acharnée, mortelle, sur les hommes politiques.

Elle s'était ouverte sur l'expulsion de Manuel de la Chambre ; elle devait se fermer sur le supplice de Riégo.

Mais ce qui me préoccupait, à cette époque-là, je l'avoue, ce n'étaient ni les querelles de la Chambre, ni la guerre d'Espagne, ni la fête que madame du Cayla — qui plus tard devait être si gracieuse pour moi — donnait à Saint-Ouen en mémoire de la rentrée de Louis XVIII, ni la mort du pape Pie VII ; c'étaient deux événements qui, à mes yeux, avaient une bien autre importance : la première représentation de *Pierre de Portugal*, de Lucien Arnault, et celle de *l'Ecole des Vieillards*, de Casimir Delavigne.

Quoique la statistique dramatique de l'année 1823 présente un total de deux cent neuf pièces nouvelles représentées, et de cent soixante et un auteurs joués, les grandes scènes avaient, pendant les neuf premiers mois de l'année, surtout, présenté un effectif assez pauvre, et qui était bien loin d'atteindre celui de l'année précédente.

En effet, le 26 avril 1822, l'Odéon avait représenté l'*Attila* de M. Hippolyte Bis.

Le 5 juin, le Théâtre-Français avait représenté le *Régulus* de Lucien Arnault.

Le 14 juin, l'Odéon avait représenté *les Macchabées* de M. Guiraud ; Frédérick-Lemaître, qui sortait du Cirque, jouait un des frères Macchabées.

Le 7 novembre, le Théâtre-Français avait représenté la *Clytemnestre* de M. Soumet, dans laquelle Talma jouait à la fois d'une façon si mélancolique et si fatale le rôle d'Oreste.

Le 9 novembre, l'Odéon avait représenté le *Saül* du même auteur, dans lequel Joanny commença de se faire une réputation.

Enfin, le 21 décembre, le Théâtre-Français avait représenté la *Valérie* de MM. Scribe et Mélesville.

Pour faire pendant à toutes ces nouveautés, l'année 1823 n'avait encore eu à nous offrir que la comédie de *l'Education ou les Deux Cousines*, de M. Casimir Bonjour, et *le Comte Julien*, de M. Guiraud.

L'Education ou les Deux Cousines est la meilleure comédie de M. Casimir Bonjour : mais la meilleure comédie de M. Casimir Bonjour avait le droit d'être médiocre, et elle usa de la permission.

Quant au *Comte Julien*, c'était une pièce sage et honnête, comme l'ont toujours été les pièces de son auteur ; le principal mérite de l'ouvrage était d'être joué par mademoiselle Georges, qui faisait sa rentrée à Paris, après quatre ou cinq ans d'absence.

A cette époque, mademoiselle Georges était toujours fort belle, et avait encore *tous ses diamants*.

Ceux qui ont connu Harel et les affiches fantastiques inventées par lui savent le rôle qu'ont joué les diamants de mademoiselle Georges dans les rôles que mademoiselle Georges a joués.

J'ai dit qu'au fur et à mesure que les noms célèbres s'inscriraient sous ma plume, j'éclairerais ces noms de toutes les lueurs répandues sur eux à l'époque où je me trouvai en contact avec ces noms, lueurs éphémères pour quelques-uns, éteintes aujourd'hui pour beaucoup, mais qui n'en présenteront que plus de curiosité, ayant été saisies au moment où elles entouraient l'artiste de tout leur éclat.

Nous l'avons dit, l'âge de toute actrice vivante encore est incertain ; mais, en se reportant à l'année où mademoiselle Georges a débuté, c'est-à-dire au 29 novembre 1802, mademoiselle Georges pouvait avoir trente-huit ans en 1823.

Un mot sur la façon dont mademoiselle Georges était entrée au théâtre, et dont elle s'y est maintenue. — Aimée de Bonaparte, et restée en faveur près de Napoléon, mademoiselle Georges, qui demanda la faveur d'accompagner Napoléon à Sainte-Hélène, est presque un personnage historique.

Vers la fin de 1800 et le commencement de 1801, mademoiselle Raucourt, qui jouait les premiers rôles de tragédie au Théâtre-Français, mademoiselle Raucourt donnait des représentations en province. C'était l'époque où le gouvernement, quoiqu'il eût beaucoup à faire, n'avait pas honte de s'occuper d'art, dans ses moments perdus. Mademoiselle Raucourt avait reçu, en conséquence, l'ordre du gouvernement, si elle rencontrait dans sa tournée quelque élève qu'elle ne jugeât point indigne de ses leçons, de la ramener avec elle à Paris. Cette élève serait considérée comme élève du gouvernement, et recevrait douze cents francs de pension.

Mademoiselle Raucourt s'arrêta à Amiens.

Là, elle trouva une belle jeune fille de quinze ans, qui en paraissait dix-huit ; on eût dit la Vénus de Milo descendue de sa base.

Mademoiselle Raucourt, presque aussi Grecque que la Lesbienne Sapho, aimait fort les statues vivantes. En voyant marcher cette jeune fille, en voyant le pas de la déesse se

révéler en elle, comme dit Virgile, l'actrice s'informa, et apprit qu'elle s'appelait Georges Weymer; qu'elle était fille d'un musicien allemand, nommé Georges Weymer, directeur du théâtre, et de mademoiselle Verteuil, qui jouait les soubrettes.

La jeune fille était destinée à la tragédie.

Mademoiselle Raucourt lui fit jouer, avec elle, Elise, dans *Didon*, et Aricie dans *Phèdre*. L'épreuve réussit, et, le soir même de la représentation de *Phèdre*, mademoiselle Raucourt demanda la jeune tragédienne à ses parents.

La perspective d'être élève du gouvernement, et surtout élève de mademoiselle Raucourt, avait, à part quelques petits inconvénients dont, à la rigueur, la jeune fille pouvait se garantir, trop d'attraits aux yeux des parents pour qu'ils refusassent

La demande fut accordée, et mademoiselle Georges partit, suivie de sa mère.

Les leçons durèrent dix-huit mois.

Pendant ces dix-huit mois, la jeune élève habita un pauvre hôtel de la rue Croix-des-Petits-Champs, que, par antiphrase probablement, on appelait l'hôtel du *Pérou*.

Quant à mademoiselle Raucourt, elle habitait, au bout de l'allée des Veuves, une magnifique maison qui avait appartenu à madame Tallien, et qui, sans doute aussi par antiphrase, s'appelait *la Chaumière*.

Nous avons dit « une magnifique maison », nous aurions dû dire « une petite maison, » car c'était une véritable petite maison dans le style Louis XV, que cet hôtel de mademoiselle Raucourt.

Vers la fin du XVIIIe siècle, siècle étrange où l'on appelait tout haut les choses par leur nom, Sapho-Raucourt jouissait d'une réputation dont elle ne cherchait pas le moins du monde à atténuer l'originalité.

Le sentiment que mademoiselle Raucourt portait aux hommes était plus que de l'indifférence, c'était de la haine. Celui qui écrit ces lignes a sous les yeux un manifeste signé de l'illustre artiste, qui est un véritable cri de guerre poussé par mademoiselle Raucourt contre le sexe masculin, et dans lequel, nouvelle reine des Amazones, elle appelle toutes les belles guerrières enrôlées sous ses ordres à une rupture ouverte avec les hommes.

Rien n'est plus curieux pour la forme, et surtout pour le fond, que ce manifeste.

Et cependant, chose singulière, malgré ce dédain pour nous, mademoiselle Raucourt, dans toutes les circonstances où le costume de son sexe ne lui était pas indispensable, avait adopté celui du nôtre.

Ainsi, bien souvent, le matin, mademoiselle Raucourt donnait ses leçons à sa belle élève avec un pantalon à pieds, et une robe de chambre, — comme eût fait M. Molé ou M. Fleury, — ayant près d'elle une jolie femme qui l'appelait « mon ami, » et un charmant enfant qui l'appelait « papa. »

Nous n'avons pas connu mademoiselle Raucourt, morte en 1814, et dont l'enterrement fit un prodigieux scandale; mais nous avons connu la mère, qui est morte en 1832 ou 1833; mais nous connaissons encore l'*enfant*, qui est aujourd'hui un homme de cinquante-cinq ans.

Nous connaissons un autre artiste dont toute la carrière a été entravée par mademoiselle Raucourt, à propos d'une jalousie qu'il eut le malheur d'inspirer à la terrible lesbienne. Mademoiselle Raucourt se présenta au comité du Théâtre-Français, exposa ses droits de possession et d'antériorité sur la personne que voulait lui enlever l'impudent comédien, et, l'antériorité et la possession étant reconnues, l'impudent comédien, qui vit encore, et qui est un des plus honnêtes cœurs de la terre, fut chassé du théâtre, les sociétaires craignant que, comme Achille, mademoiselle Raucourt, à cause de cette nouvelle Briséis, ne se retirât sous sa tente.

Revenons à la jeune fille, que sa mère ne quittait pas d'un seul instant dans les visites qu'elle rendait à son professeur, et qui, trois fois par semaine, faisait, pour prendre ses leçons, cette longue traite de la rue Croix-des-Petits-Champs à l'allée des Veuves.

Les débuts furent fixés à la fin de novembre. Ils devaient avoir lieu dans *Clytemnestre*, dans *Emilie*, dans *Aménaïde*, dans *Idamé*, dans *Didon* et dans *Sémiramis*.

C'était une grande affaire, et pour l'artiste et pour le public, qu'un début au Théâtre-Français, en 1802; c'était une bien plus grande affaire encore d'être reçu sociétaire: car, si l'on était reçu sociétaire, — homme, on devenait le collègue de Monvel, de Saint-Prix, de Baptiste aîné, de Talma, de Lafond, de Saint-Phal, de Molé, de Fleury, d'Armand, de Michot, de Grandménil, de Dugazon, de Dazincourt, de Baptiste cadet, de la Rochelle; — femme, on devenait la camarade de mademoiselle Raucourt, de mademoiselle Contat, de mademoiselle Devienne, de madame Talma, de mademoiselle Fleury, de mademoiselle Duchesnois, de mademoiselle Mézeray, de mademoiselle Mars.

Quant aux auteurs de l'époque, c'étaient: Legouvé, Lemercier, Arnault, Alexandre Duval, Picard, Chenier et Ducis.

De ces sept hommes, j'en ai connu quatre: Arnault, dont j'ai essayé de tracer le portrait: Lemercier et Alexandre Duval, dont j'essayerai, le moment venu, de traduire les bilieuses ressemblances; puis Picard que l'on disait l'ami de la jeunesse, et qui exécrait les jeunes gens

Legouvé, Chénier et Ducis étaient morts quand j'arrivai à Paris.

Legouvé avait une grande influence au Théâtre-Français. C'était lui qui, au moment où mademoiselle Georges s'apprêtait à y paraître, venait, avec une affection presque paternelle, d'y guider les débuts de mademoiselle Duchesnois; il y avait donné, en 1793, *la Mort d'Abel*, tragédie patriarcale qui dut son succès, d'abord au talent de l'auteur, mais, ensuite et surtout, à son opposition avec les événements qui s'accomplissaient. Jouée entre l'échafaud de Louis XVI et celui de Marie-Antoinette, entre les massacres de septembre et le supplice des girondins, elle détourna un instant les esprits de la vue du sang qui ruisselait par les rues Quand, toute la journée, on a vu pendre à des réverbères, et porter des têtes au bout des piques, on n'est pas fâché de passer la soirée avec des bergers et des bergères. Néron se couronnait de roses et chantait des vers sur le mode ionien, après avoir vu brûler Rome.

En 1794, Legouvé avait fait représenter *Epicharis*. Un très beau monologue qu'il n'aurait certes pas eu l'idée de concevoir, mais qu'il emprunta à une page de Mercier, lui fournit son dernier acte.

Ce dernier acte fit le succès de la pièce.

J'ai entendu dire ce monologue à Talma d'une façon magistrale.

Enfin, Legouvé avait, en 1799, fait représenter *Etéocle*. — *Etéocle* était tombé, ou à peu près; ce que voyant, au lieu de donner au Théâtre-Français une nouvelle tragédie, Legouvé lui avait donné une nouvelle tragédienne

Mademoiselle Duchesnois venait de débuter avec le plus grand succès lorsque mademoiselle Georges débuta à son tour

Puisque j'ai dit que je reviendrais, en temps et lieu, à Lemercier, à Alexandre Duval et à Picard, je vais en finir tout de suite avec Chénier et Ducis, dont je n'aurai peut-être plus l'occasion de parler.

C'était un singulier orgueil que celui de Marie-Joseph Chénier; j'ai sous les yeux une dizaine de lettres de lui, lettres écrites à propos de *Charles IX*; j'en choisis une qui est un modèle de naïveté: elle montrera sous quel point de vue les hommes que certains critiques ont l'audace d'appeler des maîtres, et qui, en effet, peuvent être des maîtres pour eux, elle montrera, dis-je, sous quel point de vue ces hommes envisageaient la tragédie historique.

Cette lettre est adressée à MM. les comédiens français; elle avait pour but de faire reprendre *Charles IX*, que ces messieurs ne voulaient absolument pas jouer.

Pourquoi MM. les comédiens français ne voulaient-ils pas jouer *Charles IX*, puisque *Charles IX* faisait de l'argent?

Ah! je vais vous le dire tout bas, ou plutôt tout haut: c'est parce que Talma y avait un énorme succès..

Voici la lettre:

« Pressé de tous côtés, messieurs, par les amis de la liberté, dont plusieurs sont au nombre des députés confédérés, de faire donner en ce moment quelques représentations de *Charles IX*, je viens vous inviter à annoncer sur votre affiche, pour un des jours de la semaine prochaine, la trente-quatrième représentation de cette tragédie, indépendamment d'un autre ouvrage que j'ai composé pour célébrer la fête de la Fédération. J'ai cru devoir ajouter, en outre, dans le rôle du chancelier de l'Hospital, *quelques vers relatifs à cette auguste circonstance*: car je serai toujours empressé de payer mon tribut civique, et vous, messieurs, vous ne saurez mieux marquer, en cette occasion, votre patriotisme, qu'en donnant la seule tragédie *vraiment nationale* qui existe encore en France, tragédie dont le sujet est si philosophique, si digne de la scène, au jugement même de M. de Voltaire, qui s'y connaissait un peu, comme vous le savez.

« Dans cette tragédie, j'ai fait, le premier de tous, *retentir l'éloge du roi citoyen* qui nous gouverne aujourd'hui.

« Recevez, etc. »

Voyez-vous le chancelier de l'Hospital applaudissant à la fête de la Fédération, et Charles IX faisant l'éloge de Louis XVI?

Enfin!

Chénier avait débuté par *Charles IX*, dont il réclamait la reprise, et dont la reprise fit conduire chez le commissaire de police Danton et Camille Desmoulins, accusés d'avoir fait cabale au parterre. *Henri VIII* avait suivi

Charles IX, et avait réussi comme lui. Deux ans après *Henri VIII*, était venu *Calas*. Enfin, le 9 janvier 1793, au plus fort du procès de Louis XVI, et quelques jours avant la mort de ce pauvre roi, Chénier avait encore fait représenter *Fénelon*, tragédie à l'eau de rose, du genre de *la Mort d'Abel*, et qui eut un de ces honnêtes succès que les amis appellent un triomphe, et les ennemis une chute.

Chenier comptait se relever par *Timoléon*.

Mais Robespierre, qui avait entendu parler de l'ouvrage, le lut, et l'arrêta.

Entendez-vous, messieurs de la censure? Robespierre marchait sur vos brisées; il arrêtait *Timoléon*, comme, avant lui, messieurs vos confrères arrêtaient *Tartufe*, qui a été joué; *Mahomet*, qui a été joué; *le Mariage de Figaro*, qui a été joué, et comme vous-mêmes enfin, arrêtez *Pinto*, qui a été joué; *Marion Delorme*, qui a été jouée, et *Antony*, qui a été joué.

Robespierre arrêta donc *Timoléon*, déclarant que, lui vivant, la pièce ne serait jamais jouée.

Oui; mais Robespierre oubliait l'âge que vivaient les hommes à l'époque où il parlait; il comptait sans le 9 thermidor : Robespierre monta sur l'échafaud de Danton, et *Timoléon* fut joué.

Malheureusement, deux jours avant Robespierre, était tombé le cygne au doux chant, qu'on appelait André Chénier, poëte bien autrement poëte que monsieur son frère, celui-là, quoiqu'il n'eût pas fait de tragédies.

Comment Marie-Joseph Chénier, qui avait à pleurer ce frère, eut-il le temps de soigner les répétitions de sa tragédie, aussitôt après thermidor?

Ah! c'est qu'André n'était que son frère, et que *Timoléon* était son enfant.

Mais la Némésis populaire était là, qui gardait au poëte oublieux une vengeance terrible.

Timoléon fait tuer son frère, et Chénier était accusé de n'avoir pas sauvé le sien.

On demanda l'auteur.

— C'est inutile, cria une voix du parterre, l'auteur se nomme Caïn!

A dater de ce jour, Chénier avait renoncé au théâtre, et cependant on parlait d'un *Tibère* et d'un *Philippe II*, qui devaient sortir, un jour du portefeuille où ils étaient enfermés.

Après Chénier venait Ducis. Depuis la mort de Beaumarchais, — qui avait fait deux si charmantes comédies d'intrigue et trois si mauvais drames, — Ducis était le patriarche de la littérature.

Il y avait à Rome, sous tous les papes, jusqu'à Grégoire XVI, qui les a fait disparaître, des enseignes de chirurgiens sur lesquelles on lisait ces mots:

ICI ON « PERFECTIONNE » LES PETITS GARÇONS

On savait ce que cela voulait dire: les parents qui désiraient des garçons sans barbe et avec une jolie voix conduisaient là leurs enfants, et, en un tour de main, ils étaient... perfectionnés.

Ducis fit à peu près, pour Sophocle et pour Shakspeare, ce que les chirurgiens de Rome faisaient pour les petits garçons.

Ceux qui aiment les mentons imberbes et les jolies voix peuvent préférer l'*Œdipe-roi*, l'*Œdipe à Colone*, l'*Hamlet*, le *Macbeth*, le *Roméo et Juliette* et l'*Othello*, de Ducis aux *Œdipe* de Sophocle, et à l'*Hamlet*, au *Macbeth*, au *Roméo et Juliette* et à l'*Othello* de Shakspeare; mais nous avouons que, nous qui aimons la nature dans toute sa virilité, qui trouvons que plus l'homme est fort, plus il est beau, nous préférons les drames étalons aux drames hongres, et, sous ce rapport, qu'il soit question de petits garçons ou de tragédies, nous tenons tout *perfectionnement* pour un sacrilége.

Cependant, rendons à Ducis la part de justice qui lui est due. Il a conduit à Sophocle par une route pauvre, à Shakspeare par un chemin étroit; mais, au moins, a-t-il laissé sur la route ces poteaux indicateurs que Voltaire enlevait avec tant de soin. Quand, du mouchoir de Desdémone, Voltaire fait un voile pour Zaïre, il démarque avec grand soin le linge qu'il a pris.

Ce n'est plus une imitation, c'est un vol.

A cette époque, Ducis avait fait représenter, dans la période de 1769 à 1795, *Hamlet*, *Œdipe chez Admète*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Othello* et *Abufar*.

Voilà où en était le Théâtre-Français; voilà où en était la littérature française, en l'an de grâce 1802, Napoléon Bonaparte étant premier consul, et Cambacérès et Lebrun étant consuls adjoints.

LXXXVI

CE QUE BONAPARTE A TENTÉ POUR FAIRE ÉCLORE DES POËTES. — LUCE DE LANCIVAL. — BAOUR-LORMIAN. — LEBRUN-PINDARE. — LUCIEN BONAPARTE AUTEUR. — DÉBUTS DE MADEMOISELLE GEORGES. — CRITIQUE DE L'ABBÉ GEOFFROY. LE PRINCE ZAPPIA. — HERMIONE A SAINT-CLOUD.

Un mot de cette petite cour de Bonaparte. Nous faisons des mémoires, cette fois, et non un roman. Il en résulte que nous nous reposons de la fable par la vérité, du plan par le caprice, de l'intrigue par le vagabondage.

Ah! si un homme nous eût laissé sur le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle, ce que j'essaye de faire pour le XIXe, combien j'eusse béni cet homme, et que de rudes travaux il m'eût épargnés!

Un mot donc, sur Bonaparte et sa petite cour.

On avait fait grand bruit, nous ne dirons pas, comme on disait autrefois: à Paris et à Versailles, — Il n'y avait plus de Versailles en 1802, — mais à Paris et à la Malmaison, des débuts de mademoiselle Georges.

Le premier consul et sa famille s'occupaient beaucoup de littérature, à cette époque.

En fait de poëtes, Bonaparte aimait Corneille et Ossian, les deux extrémités de l'art: Corneille la suprême logique, Ossian la suprême imagination.

Aussi, parmi les poëtes qui figuraient sur le catalogue de sa bibliothèque égyptienne, Corneille et Ossian occupaient-ils la première place.

Cette prédilection pour le barde écossais était si connue, que Bourrienne, en formant cette bibliothèque, devina plutôt qu'il ne lut.

Bonaparte avait écrit *Océan*.

Ce ne fut pas la faute de Bonaparte si les poëtes lui manquèrent, quoiqu'il proscrivit trois des premiers de son époque: Chateaubriand, madame de Staël et Lemercier.

Bonaparte demandait des poëtes à son grand maître de l'Université, comme il demandait des soldats à son ministre de la guerre. Par malheur, il était plus facile à M. le duc de Feltre de trouver trois cent mille conscrits, qu'à M. de Fontanes de trouver douze poëtes. Aussi, Napoléon fut-il forcé de s'accrocher à tout ce qu'il trouva, à Lebrun, à Luce de Lancival, à Baour-Lormian: tout cela eut des places et des pensions, comme si c'eût été de vrais poëtes, — plus des compliments.

— Vous avez fait une belle tragédie, disait Napoléon à Luce de Lancival, à propos d'*Hector*; je la ferai jouer dans un camp.

Et le soir de la représentation, il envoyait un brevet de six mille francs de pension à Luce de Lancival, en ordonnant « vu le besoin d'argent qu'ont toujours les poëtes, » qu'on lui payât une année d'avance.

Lisez *Hector*, et vous verrez qu'*Hector* ne vaut pas les six mille francs une fois payés.

En outre, il plaçait chez Cambacérès le neveu de Luce de Lancival, Harel, dont il faisait un sous-préfet en 1815.

Baour-Lormian, lui aussi, eut une pension de six mille livres, témoin la spirituelle plainte qu'il porta aux Bourbons sur les persécutions de l'usurpateur, qui avait poussé le despotisme « jusqu'à le flétrir d'une pension de deux mille écus, » qu'il n'avait pas osé refuser ajoutait-il, avouant sa faiblesse.

Un jour, — c'était au moment des bruits de guerre de 1809, — une ode commençant par cette strophe tomba entre les mains de Napoléon:

« Suspends ici ton vol... D'où viens-tu, Renommée?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée?...
— Guerre! — Et quels ennemis veulent être vaincus?
— Russe, Allemand, Suédois déjà lèvent la lance;
Ils menacent la France!
— Reprends ton vol, déesse, et dis qu'ils ne sont plus!

Ce début le frappa.

— De qui sont ces vers? demanda-t-il.

— De M. Lebrun, sire.

— A-t-il déjà une pension?

— Oui, sire.

— Ajoutez une seconde pension de cent louis à celle qu'il a déjà.

Et on ajouta cent louis à la pension que touchait déjà Lebrun, qu'on appelle *Lebrun-Pindare*, parce qu'il a fait dix mille vers dans le genre de ceux-ci :

La colline qui vers le pôle
Domine d'antiques marais (1),
Occupe les enfants d'Eole (2)
A broyer les dons de Cérès (3) ;

Vanvres, qu'habite Galatée (4),
Du nectar d'Io, d'Amalthée,
Epaissit les flots écumeux (5) ;
Et Sèvres, de sa pure argile,
Nous pétrit l'albâtre fragile
Où Molka nous verse ses feux (6).

Seulement, il arriva une chose qu'on n'avait pas prévue : c'est qu'il existait un autre poète qui s'appelait, non pas Lebrun-Pindare, mais Pierre Lebrun.

C'est à Pierre Lebrun qu'appartenait l'ode, et non à Lebrun-Pindare.

Il en résulta que Lebrun-Pindare toucha fort longtemps la pension gagnée par Pierre Lebrun.

Vous voyez bien que Napoléon faisait tout ce qu'il pouvait pour trouver des poètes, et que ce n'était pas sa faute s'il n'en trouvait point.

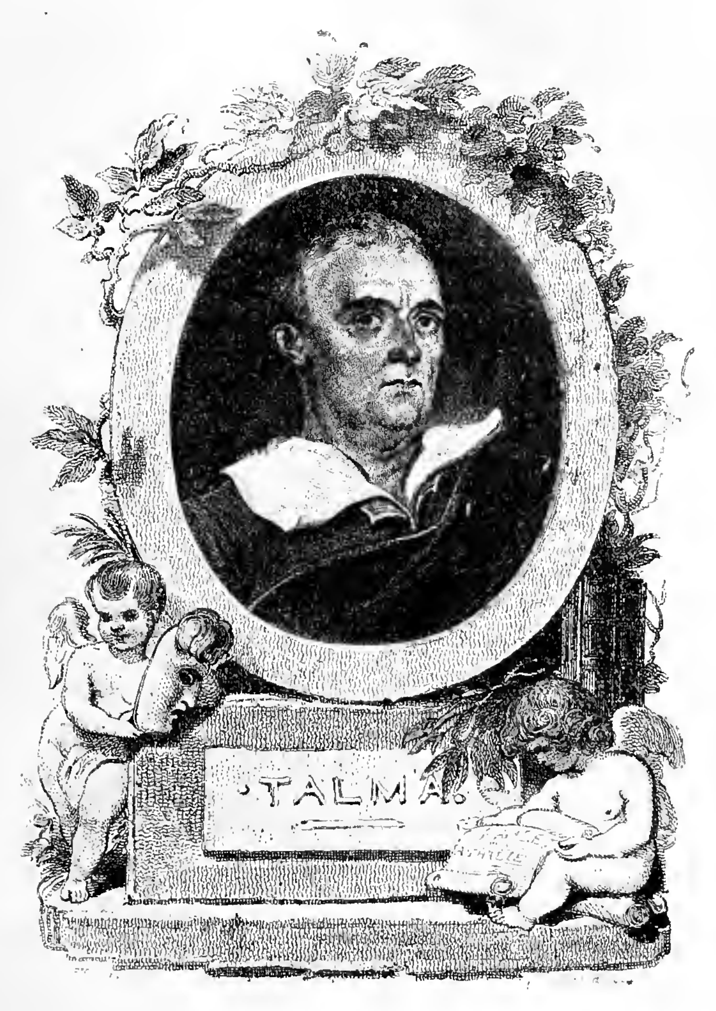
(1) Montmartre.
(2) Le vent.
(3) Le blé.
(4) Galatée ayant été nymphe, *Vanvres, qu'habite Galatée*, signifie Vanvres, où il y a des bergers.
(5) Fait du beurre et du fromage.
(6) Façon poétique de dire qu'il y a une manufacture de porcelaines à Sèvres.

Quand, en 1811, Casimir Delavigne publie sa première œuvre, un dithyrambe au roi de Rome, commençant par ce vers :

Destin, qui m'as promis l'empire de la terre !

Napoléon flaire le poète, et, quoique les vers sentent le collège, il fait donner à l'auteur le prix académique et une place dans les droits réunis.

Talma est une poésie vivante. Aussi, dès 1792, il est lié



Talma.

avec Talma. Où passe-t-il ses soirées ? Dans les coulisses du Théâtre-Français ; et plus d'une fois, en montrant celui qui, vingt ans après, devait dater de Moscou le fameux décret sur les comédiens, plus d'une fois le semainier demanda à Talma :

— Quel est ce jeune officier ?

— Napoléon Bonaparte.

— Son nom n'est pas porté sur le livre des entrées.

— Ne faites pas attention, il est avec moi ; c'est un de mes amis.

— Ah ! s'il est avec vous, c'est autre chose...

Plus tard, Talma, à son tour, eut ses entrées aux Tuileries, et plus d'un ambassadeur, plus d'un prince, plus d'un roi, demanda à l'empereur :

— Sire, quel est cet homme ?

Et Napoléon répondit :

— C'est Talma, un de mes amis.

Il est vrai qu'en voyant la facilité de Talma à draper sa toge, Napoléon s'était dit :

— Cet homme-là pourra m'apprendre, un jour, à porter le manteau impérial.

Ce n'était pas le tout d'avoir un premier consul aimant Corneille et Ossian ; ce premier consul avait des frères qui essayaient de devenir poétes.

Ils n'y arrivaient pas ; mais, enfin, ils essayaient. Il faut tenir compte aux gens de l'intention.

Lucien faisait des poèmes. Ce farouche républicain, qui refusa des royaumes, et qui finit par se laisser faire prince romain, — et prince de quoi? je vous le demande! prince de Pierre-Chien *(Canino)*; — Lucien faisait des poèmes. Il nous reste de lui, ou plutôt il ne nous reste pas un poème intitulé *Charlemagne*.

Quant à Louis, il avait un autre tic : il faisait des vers blancs, trouvant cela plus commode que de faire des vers rimés. Il a travesti de cette façon *l'Avare* de Molière.

Joséphine, la coquette créole, avec sa grâce nonchalante et son flexible esprit, se pliait à tout, laissant faire tout le monde autour d'elle, comme Hamlet, et, comme Hamlet, applaudissant tout le monde.

Talma était un des familiers de cette petite cour bourgeoise. Il y avait parlé de la débutante mademoiselle Georges; il avait dit sa beauté, les espérances qu'elle donnait. Lucien s'en était monté la tête, et, en véritable saint Jean précurseur, il était arrivé à voir par un trou de serrure quelconque, peut-être même par une porte toute grande ouverte, celle qui faisait l'objet des conversations du moment, et il était venu dire à la Malmaison, avec un enthousiasme un peu suspect, que la débutante était, sous le rapport physique du moins, bien au-dessus des éloges que l'on faisait d'elle.

Le grand jour arriva: C'était le lundi 8 frimaire an XI (29 novembre 1802). On avait fait queue au théâtre de la République depuis onze heures du matin.

Ici, copions, s'il vous plaît, Geoffroy : Geoffroy, critique sans valeur, sans profondeur, sans conscience, à qui la terreur a fait une réputation, et qui a légué sa plume à un malheureux de son espèce dont la police correctionnelle a fait justice deux ou trois fois ; — ce qui me paraît déjà une grande amélioration de notre temps sur celui où vivaient nos pères.

Nous ne pouvons pas empirer en tout, que diable!

Geoffroy ne gâtait ni les débutants, ni les débutantes, surtout lorsqu'ils n'étaient pas riches.

Voici ce que disait de mademoiselle Georges le prince des critiques de cette époque.

Il y a toujours eu, en France, un homme qui s'est appelé le prince des critiques. Ce n'est pas le principat que l'on nie, c'est la principauté.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE

IPHIGÉNIE EN AULIDE

Pour le début de mademoiselle Georges Weymer, élève de mademoiselle Raucourt.

« On n'avait pas pris de mesures assez justes pour contenir la foule extraordinaire que devait attirer un début si fameux. Toute la garde était occupée aux bureaux où les billets se distribuent, tandis que la porte d'entrée, presque sans défenseurs, soutenait le plus terrible siège. Là se livraient des assauts dont il ne tiendrait qu'à moi de faire une description tragique, car j'étais spectateur et même acteur involontaire. Le hasard m'avait jeté dans la mêlée avant que j'eusse pu prévoir le danger.

... Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui!

« Les assaillants étaient animés par le désir de voir cette actrice nouvelle et par l'enthousiasme qu'inspire une beauté célèbre. C'est dans ces occasions que la curiosité n'est plus qu'une passion insensée et brutale. C'est alors que le goût des spectacles ressemble à la férocité et à la barbarie. Les femmes, étouffées, poussaient des cris perçants, tandis que les hommes, dans un silence farouche, oubliant la politesse et la galanterie, ne songeaient qu'à s'ouvrir un passage aux dépens de tout ce qui les environnait. Rien n'est plus indécent pour une nation éclairée et philosophique rien n'est plus honteux pour un peuple généreux et libre, que de pareils combats. Nous avons peut-être de meilleures pièces et de meilleurs acteurs que les Athéniens, et cela n'est pas encore bien prouvé; — mais il est sûr que les Athéniens donnaient à leurs jeux scéniques plus de noblesse et de dignité. Je vois toujours avec peine les progrès rapides de cette fureur de théâtre, de cette rage aveugle pour un amusement frivole, parce que l'histoire m'apprend que c'est un signe infaillible de la décadence des esprits et de l'affaiblissement des mœurs. C'est aussi une calamité pour les vrais amateurs ; car il est démontré que les spectacles ne sont jamais moins bons que lorsqu'ils sont le plus courus... »

Le lecteur se doutait-il que le fameux Geoffroy écrivît d'un pareil style ? — Non. — Eh bien, ni moi non plus.

Continuons. A mesure qu'on avance, cela cesse d'être plat : cela devient curieux.

« Les conseillers du roi Priam s'écriaient en voyant passer Hélène : « Une si belle princesse mérite bien qu'on « se batte pour elle ; mais, quelque merveilleuse que soit « sa beauté, la paix est encore préférable. »

« Et, moi, j'ai dit en voyant paraître mademoiselle Geor- « ges : Faut-il être surpris qu'on s'étouffe pour une aussi « superbe femme ? Mais, fût-elle, s'il est possible, plus belle « encore, il eût mieux valu ne pas s'étouffer, même dans « ses propres intérêts ; car les spectateurs sont plus sévères « à l'égard d'une débutante, quand sa vue leur a coûté « si cher. »

« Précédée sur la scène d'une réputation si extraordinaire de beauté, mademoiselle Georges Weymer n'a point paru au-dessous de sa renommée. Sa figure réunit aux grâces françaises la régularité et la noblesse des formes grecques ; sa taille est celle de la sœur d'Apollon, lorsqu'elle s'avance sur les bords de l'Eurotas, environnée de ses nymphes, et que sa tête s'élève au-dessus d'elles ; toute sa personne est faite pour offrir un modèle au pinceau de Guérin... »

Ah ! monsieur Geoffroy, je ne sais pas si les critiques du temps de Périclès valaient mieux que ceux du temps de Bonaparte, premier du nom ; mais ce que je sais, c'est que les nôtres — un ou deux, du moins — écrivent d'un meilleur style...

Non ?

Tenez, voici, sur le même sujet, un portrait tracé par un critique de 1835. Voyons, à trente-trois ans de distance, les progrès qu'a faits le style en passant de Geoffroy à Théophile Gautier.

« Mademoiselle Georges ressemble, à s'y méprendre, à une médaille de Syracuse ou à une Isis des bas-reliefs égyptiaques. L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques. Le nez, mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnellement dilatée, s'unit avec le front par une ligne d'une simplicité magnifique. La bouche est puissante, aiguë à ses coins, superbement dédaigneuse, comme celle de Némésis vengeresse, qui attend l'heure de démuseler son lion aux ongles d'airain ; cette bouche a pourtant de charmants sourires épanouis avec une grâce tout impériale, et l'on ne dirait pas, quand elle veut exprimer les passions tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème moderne. Le menton, plein de force et de résolution, se dessine fermement, et relève par un contour majestueux ce profil qui est plutôt d'une déesse que d'une mortelle. Comme toutes les belles femmes du cycle païen, mademoiselle Georges a le front large, plein, renflé aux tempes, mais peu élevé, assez semblable à celui de la Vénus de Milo, un front volontaire, voluptueux et puissant. Une singularité remarquable du cou de mademoiselle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il forme un contour renflé et soutenu qui lie les épaules à la base de la tête sans aucune sinuosité. L'attache des bras a quelque chose de formidable par la vigueur des muscles et la violence du contour ; un des bracelets d'épaule ferait la ceinture pour une femme de taille moyenne ; mais ils sont très blancs, très purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine, et des mains mignonnes frappées de fossettes, de vraies mains royales faites pour porter le sceptre et pétrir le manche du poignard d'Eschyle et d'Euripide. »

Merci, mon cher Théophile, de m'avoir offert cette magnifique page, et pardon de la mauvaise compagnie où je vous place. Pouah !

Je reviens donc à Geoffroy.

Il continue :

« Le talent répondit à la beauté. La salle était toute comble et toute frémissante ; le premier consul et toute sa famille étaient dans la loge d'avant-scène de droite ; il battit plusieurs fois des mains, ce qui n'empêcha point une certaine opposition d'éclater à ce vers :

« Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit... »

Pardon ! il faut encore que je m'interrompe, ou plutôt que j'interrompe Geoffroy.

Le lecteur sait que c'était d'habitude à ce vers que l'on attendait les débutantes.

Pourquoi cela ? demandera le lecteur.

Ah ! c'est vrai, on ne sait ces choses-là que lorsqu'on est obligé de les savoir.

Je vais vous le dire.

Parce que ce vers est tout simple, et indigne de la tragédie.

Vous ne vous doutiez pas de cela, n'est-ce pas, monsieur, n'est-ce pas, madame, qui me faites l'honneur de causer avec moi ? Mais votre serviteur le sait, lui qui est obligé de tout lire, même Geoffroy.

Or, écoutez bien, car nous ne sommes pas au bout. Ce vers étant, par sa simplicité, indigne de la tragédie, on attendait pour voir comment l'actrice, corrigeant le poète, parviendrait à relever ce vers.

Mademoiselle Georges ne voulut pas avoir plus de génie que Racine ; elle dit simplement, et avec l'intonation la plus naturelle possible, ce vers, écrit avec la simplicité de la passion. On murmura ; elle reprit avec le même accent ; on murmura encore.

Heureusement, Raucourt, malgré une entorse qu'elle s'était donnée, assistait à la représentation ; elle s'était fait porter au théâtre, et, d'une des petites loges du manteau d'Arlequin elle encouragea son élève.

— Ferme, Georgine ! cria-t-elle, ferme !

Et Georgine, — il vous semble singulier, n'est-ce pas, qu'il ait eu un temps où l'on appelait mademoiselle Georges *Georgine?* — et Georgine, avec le même accent simple et naturel, répéta le vers pour la troisième fois.

On applaudit.

A partir de ce moment, le succès fut enlevé, comme on dit en termes de théâtre.

« La seule chose qui nuisit à la représentation, dit Geoffroy, fut que *Talma manqua d'intelligence, de mesure et de noblesse dans le rôle d'Achille.* »

Je commence à croire que nous nous sommes trompé sur l'impartialité de ce bon M. Geoffroy, et qu'il avait reçu, avant la représentation, quelque message bien sonnant de quelqu'un des membres de la famille Bonaparte qui était dans la loge du premier consul.

Mademoiselle Georges joua trois fois de suite le rôle de Clytemnestre. C'était un énorme succès.

Puis elle passa au rôle d'Aménaide, *cette fille atteinte de vapeurs hystériques*, comme disait encore Geoffroy ; et le succès alla toujours croissant.

Enfin du rôle d'Aménaide, elle passa au rôle d'Idamé de *l'Orphelin de la Chine*.

Si les hommes attendaient les débutantes au rôle de Clytemnestre pour savoir comment elles diraient ce fameux vers indigne de Racine :

Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit...

les femmes attendaient avec non moins d'impatience les débutantes au rôle d'Idamé pour savoir comment elles se coifferaient.

Mademoiselle Georges se coiffa tout simplement à la chinoise, c'est-à-dire en relevant ses cheveux, et en les nouant avec un ruban doré.

Elle était admirable ainsi, à ce que m'a dit, non pas Lucien, mais le roi Jérôme, son frère, grand appréciateur de toute beauté, fût-elle coiffée à la chinoise, et qui, comme Raucourt, a conservé l'habitude d'appeler Georges *Georgine*.

Le soir de cette représentation de *l'Orphelin de la Chine*, tandis que Georgine, dont tout Paris s'occupait à cette heure, soupait à l'hôtel du *Pérou* avec des lentilles, — non point parce qu'elle les aimait, comme Esaü, mais parce qu'il n'y avait pas autre chose à la maison, — on annonça le prince Zappia.

Qu'était-ce que le prince Zappia ? Etait-ce encore un prince de la critique ?

Non pas, c'était un vrai prince, un de ces princes artistes dont la race s'est éteinte avec le prince de Ligne et le prince d'Hénin, un de ces princes qui fréquentaient le foyer de la Comédie-Française, comme le prince Pignatelli le foyer de l'Opéra.

C'est que le foyer de la Comédie-Française, dont je n'ai vu que les restes, était, à ce qu'il paraît, quelque chose de merveilleux, à cette époque.

Après chaque grande représentation, toutes les fois que Talma, Raucourt, Contat, Monvel ou Molé jouaient, — tout ce qui avait un nom en art, en diplomatie ou en aristocratie, allait causer un instant dans la loge du héros ou de l'héroïne de la soirée ; puis l'on descendait au foyer, où l'on se réunissait.

La cour naissante de Bonaparte, qui tenait tant à se faire une cour, était rarement aussi brillante que le foyer du Théâtre-Français.

Nous avons encore vu la dernière lueur de ces beaux jours éclairer la loge de mademoiselle Mars.

Aussi, lorsqu'il y avait assemblée, ne venait-on au foyer qu'en grande toilette. C'est à peine s'il n'y avait pas la distinction des tabourets, des chaises et des fauteuils. On y était fort collet monté, et, de fait, on ne disait pas pour rien *les dames de la Comédie-Française*, on garde la tradition de la première atteinte portée à cette étiquette.

Ce fut mademoiselle Bourgoin qui y fit brèche en demandant des gâteaux et un verre d'alicante.

Ce jour-là, les vieux sociétaires levèrent les bras au ciel, et crièrent à l'abomination de la désolation.

Et leur désespoir était plein de logique ; une brèche, quand on ne la repare pas, va toujours grandissant, au théâtre surtout.

C'est par cette même brèche que passent aujourd'hui la bière et les œufs sur le plat.

Donc, au moment où elle mangeait des lentilles, on annonça à Georgine le prince Zappia.

Que venait faire le prince Zappia à une pareille heure ?

Il venait offrir la clef d'un appartement situé rue des Colonnes, appartement dans lequel il avait fait porter, depuis la veille, pour plus de cinquante mille francs de meubles.

En remettant cette clef à la belle Georgine, il assura que c'était bien la seule et unique clef qu'il existât.

On comprend qu'il fallut un serment pour decider la débutante à quitter l'hôtel du *Pérou*.

Ce serment le prince Zappia le fit ; sur quoi ? nous n'en savons trop rien. Nous nous en sommes cependant informé à Georges elle-même ; mais elle nous a répondu avec la sublime naïveté de Lucrèce Borgia.

— Comment voulez-vous que je vous dise cela, mon cher ? On m'a fait tant de serments que l'on ne m'a pas tenus !

Ce déménagement contraria fort Lucien.

Lucien n'était pas prince, à cette époque-là ; Lucien n'était pas riche ; Lucien faisait l'amour en étudiant ; Lucien en était à réclamer la position d'amant de cœur toujours un peu gênante, quand les cabinets sont noirs et que les armoires sont étroites ; il en était là, dis-je, lorsqu'un soir la femme de chambre d'Hermione entra tout effarée dans sa loge, et lui annonça que le valet de chambre du premier consul était là.

Le valet de chambre du premier consul, celui qui l'avait habillé le matin du 18 brumaire ! Peste ! c'était bien autre chose que le prince Zappia !

On fit entrer le valet de chambre du premier consul avec autant d'égards que, en 1750, on eût fait entrer M. Lebel chez madame Dumesnil.

Le premier consul attendait Hermione à Saint-Cloud.

Hermione pouvait venir comme elle serait : elle se déshabillerait là-bas.

L'invitation était brusque, mais tout à fait dans les manières du premier consul.

Au fait, Antoine avait bien ordonné à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie. Bonaparte pouvait bien prier Hermione de venir le trouver à Saint-Cloud.

La princesse grecque ne fut pas plus fière que la reine d'Egypte : certes, non moins belle que Cléopâtre, Hermione eût pu descendre la Seine sur une galère dorée, comme la reine d'Egypte remonta le Cydnus.

Mais c'eût été bien long ; le premier consul était pressé de faire ses compliments, et, avouons la faiblesse des artistes à l'endroit de l'amour-propre, la débutante n'était peut-être pas moins pressée de les recevoir.

Hermione entrait à Saint-Cloud à minuit et demi, et en sortait à six heures du matin.

Elle en sortait victorieuse comme Cléopâtre ; comme Cléopâtre, elle avait tenu le maître du monde à ses genoux.

Seulement, le maître du monde, qui trouvait étonnant qu'une débutante que son frère lui avait annoncée comme habitant l'hôtel du *Pérou*, buvant de l'eau et mangeant des lentilles, eût un voile d'Angleterre de cent louis et un cachemire de mille écus, mit en pièces, dans un moment de jalousie, le cachemire et le voile d'Angleterre.

J'ai bien souvent soutenu à Georges que ce n'était pas de la jalousie, mais simplement de la curiosité.

Elle a toujours tenu pour la jalousie ; et je n'ai pas voulu la contrarier.

Aussi, lorsque, quelques jours après ce petit voyage nocturne de la débutante, le bruit de son triomphe se répandit, lorsque, dans le rôle d'Emilie que jouait Georgine, elle prononça avec une fierté vraiment romaine ce vers :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres...

la salle tout entière se tourna vers la loge du premier consul, et éclata en applaudissements.

A partir de ce moment, il y eut deux partis dramatiques et presque politiques au Théâtre-Français :

Les partisans de mademoiselle Georges et les partisans de mademoiselle Duchesnois ;

Les *georgiens* et les *carcassiens.*

On avait substitué le mot *carcassiens* au mot *circassiens*, sans doute comme étant plus expressif.

Maintenant qu'exprimait ce mot?

Ma foi! je n'ose le dire et livre le fait à l'investigation des savants et à la recherche des étymologistes.

Lucien Bonaparte, madame Bacciochi, madame Lætitia, étaient à la tête du parti des *georgiens.*

Joséphine s'était jetée à corps perdu dans celui des *carcassiens.*

Cambacérès était neutre.

LXXXVII

LA LITTÉRATURE IMPÉRIALE. — « LA JEUNESSE DE HENRI V ». — MERCIER ET ALEXANDRE DUVAL. — « LES TEMPLIERS » ET LEUR AUTEUR. — CÉSAR DELRIEU. — PERPIGNAN. — RUPTURE DE MADEMOISELLE GEORGES AVEC LE THÉATRE-FRANÇAIS. — SA FUITE EN RUSSIE. — LE PARTERRE DE ROIS. — LA TRAGÉDIENNE AMBASSADRICE.

Dans cette même année 1802, Georges, protégée par Bonaparte, et Duchesnois par Joséphine, étaient engagées au Théâtre-Français à quatre mille francs d'appointements.

Six mois après, elles étaient sociétaires à demi-part.

C'était le comble de la faveur! et il ne fallut pas moins que l'influence de Bonaparte, d'un côté, et celle de Joséphine, de l'autre, pour arriver à ce double résultat.

— Comment Napoléon vous a-t-il quittée? demandais-je un jour à Georges.

— Il m'a quittée pour se faire empereur, répondit-elle.

En effet, l'événement dont on s'occupa le plus en France après les débuts de Georges et de Duchesnois, comme princesses tragiques, ce furent les débuts de Napoléon empereur.

Ces débuts-là, non plus, ne furent pas exempts de cabale; les rois sifflèrent; mais le grand acteur qui donnait au monde le spectacle de son usurpation les fit taire à Austerlitz, et, à partir de ce moment, jusqu'à la retraite de Russie, il faut le dire, les claqueurs furent pour lui.

Cependant, la littérature impériale allait son petit train.

On avait joué, en 1803, *le Roman d'une heure*, d'Hoffmann.

On avait joué, en 1804, *Shakspeare amoureux*, d'Alexandre Duval; *Molière avec ses amis*, d'Andrieux, et *la Jeune Femme colère*, d'Étienne.

On avait joué, en 1805, *le Tyran domestique* et *le Menuisier de Livonie*, d'Alexandre Duval; *le Tartufe de mœurs*, de Chéron; *Madame de Sévigné*, de Bouilly; *les Filles à marier*, de Picard.

Enfin, on avait joué, en 1806, *les Marionnettes*, de Picard; *la Jeunesse de Henri V*, d'Alexandre Duval; *Omasis ou Joseph en Égypte*, de Baour-Lormian, et *les Templiers*, de Raynouard.

Les deux plus grands succès dans cette dernière période avaient été *les Templiers* et *la Jeunesse de Henri V.*

La Jeunesse de Henri V était empruntée à une comédie fort légère du dramaturge Mercier. Cette comédie, non représentée, mais imprimée et publiée, était intitulée *Charles II dans un certain lieu.*

Rien n'avait troublé Alexandre Duval, qu'un mot, un seul mot de Mercier.

Mercier était brouillé avec la Comédie-Française, qui, dans sa dignité offensée, avait juré que jamais une pièce de Mercier ne serait représentée au théâtre de la rue de Richelieu.

Le soir de la représentation de *la Jeunesse de Henri V*, Alexandre Duval se pavanait au foyer.

Mercier s'approcha de lui, et, lui touchant l'épaule:

— Dis donc, Duval, fit-il, les comédiens français qui avaient dit qu'ils ne joueraient plus rien de moi, les imbéciles!

Alexandre Duval se gratta l'oreille, rentra chez lui, eut la jaunisse et resta deux ans sans rien faire.

Au reste, le véritable succès de l'année, le succès littéraire fut pour *les Templiers.*

En effet, cette tragédie est l'œuvre dramatique la plus remarquable de toute l'époque impériale; aussi elle eut un prodigieux succès, fit un argent fou, et, du coup, porta, je crois, son auteur à l'Académie.

Le rôle de la reine était le second rôle que créât mademoiselle Georges depuis son entrée au Français, et il y avait déjà quatre ans qu'elle y était entrée.

A cette époque, on le voit, les créations tragiques étaient rares.

Son premier rôle avait été Calypso, dans une tragédie de *Télémaque.*

Qui avait pu faire, demandera le lecteur, une tragédie de *Télémaque?*

Un M. Lebrun quelconque. Mais, ma foi! je suis comme Napoléon, je crains de me tromper. Était-ce Lebrun-Pindare? était-ce Lebrun l'ex-consul? était-ce Lebrun le futur académicien, pair de France, directeur de l'imprimerie impériale?

Je n'en sais rien.

Mais ce que je sais, c'est que le crime a été commis.

Paix au coupable, et que, mort ou vivant, il dorme d'un sommeil aussi calme et aussi profond que sa tragédie, où, à côté de Georges, mademoiselle Duchesnois joua le rôle de Télémaque, et qui tomba, malgré la réunion de ces deux talents, comme, vingt ans plus tard, tomba *le Cid d'Andalousie*, malgré la réunion de Talma et de mademoiselle Mars.

Quant au *Cid d'Andalousie*, comme nous assistions à la première représentation, nous savons quel en était l'auteur.

C'était Pierre Lebrun.

L'immense succès qu'obtinrent *les Templiers* fit tressaillir de joie Napoléon.

Tous les ans, il continuait de demander ses trois cent mille conscrits au ministre de la guerre, et son poète au grand maître de l'Université.

Il crut avoir trouvé son poète dans M. Raynouard.

Malheureusement, M. Raynouard était fort occupé pendant toute la semaine, et ne pouvait être poète que le dimanche. Il résulta de ces occupations que M. Raynouard ne put faire que trois tragédies: *les Templiers*, dont nous avons parlé; *les États de Blois*, qui ne valaient pas *les Templiers;* et *Caton d'Utique*, qui ne valait pas *les États de Blois.*

Napoléon était désespéré!

Il se remit à demander ses trois cent mille conscrits et son poète.

En 1808, après quatre ans de règne, il avait M. Raynouard et M. Baour-Lormian, l'auteur des *Templiers* et l'auteur d'*Omasis.*

C'était la moitié d'un poète par année.

En régnant quatorze ans, il aurait la pléiade!

Nous ne parlons pas des poètes de la République, des Chénier, des Ducis, des Arnault, des Jouy, des Lemercier; ceux-là n'étaient point des poètes de sa création. Or, Napoléon était un peu comme Louis XIV, et n'estimait que les ducs qu'il avait faits.

Ce fut vers cette époque que les batteurs d'estrade dépêchés par M. de Fontanes firent grand bruit d'un poète qu'on venait de découvrir, et qui mettait la dernière touche à une tragédie.

Ce poète s'appelait Luce de Lancival. Nous en avons déjà parlé, et nous avons raconté ce que lui fit et ce que lui dit Napoléon.

Il avait bien déjà, ce cher M. Luce de Lancival, comme deux petits péchés de jeunesse qu'on appelait *Mucius Scævola* et... et... ma foi! j'ai oublié l'autre nom; mais ces péchés étaient si petits et leur chute avait été si grande qu'il n'en était plus aucunement question.

Malheureusement, Luce de Lancival s'en tint à *Hector.*

Nommé professeur de belles-lettres, il professa.

C'était le troisième poète qui fondit dans les mains de Napoléon.

L'année précédente, il était arrivé un grand événement au Théâtre-Français, à la suite de la représentation de la tragédie d'*Artaxercès.*

Il y avait à Paris un homme qui, toutes les fois que Napoléon demandait un poète, portait la main à son chapeau, et disait:

— Présent!

C'était César Delrieu, l'auteur de la susdite tragédie.

Nous l'avons connu tous. Il était impossible d'avoir reçu du ciel, avec moins de talent, un amour-propre plus ingénu et un orgueil plus candide.

Les mots de Delrieu forment un répertoire qui n'a pas son pareil peut-être, excepté dans les archives de la famille La Calprenède.

Nous avons tous connu aussi un garçon nommé Perpignan, à qui il était arrivé toute sorte d'accidents, et qui avait fini par être censeur.

C'était lui qui allait, aux dernières répétitions des pièces, vérifier s'il n'y avait rien dans le costume des acteurs qui blessât la morale, rien dans leur geste qui provoquât au mépris du gouvernement, et au renversement de l'ordre de choses établi.

Il avait fait, dans sa vie, au Gymnase, une pièce qui était outrageusement tombée, et à propos de laquelle Poirson l…

reprochait éternellement la dépense qu'il l'avait forcé de faire d'un perroquet empaillé.

Cette pièce s'appelait *l'Oncle d'Amérique*, et, en inscrivant Perpignan sur la liste des gens de lettres, elle le faisait, bon gré mal gré, confrère de M. de Chateaubriand comme de M. Viennet.

Hâtons-nous de dire, à l'honneur de Perpignan, qu'en général, il n'usait de cet avantage que pour se moquer de lui-même

Enfin, il en usait !

Un soir, en montant le magnifique escalier qui conduit au foyer de l'Odéon, il rencontre Delrieu.

Mais les mots de Delrieu nous mèneraient trop loin. Sautons à reculons de la reprise d'*Artaxercès* à sa première représentation, et nous nous reporterons au 30 avril 1808.

Mademoiselle Georges avait créé le rôle de Mandane, et l'avait joué quatre fois ; mais, le jour de la cinquième représentation, un bruit sinistre se répandit au théâtre, et, du théâtre, passa dans la ville.

Mandane avait disparu.

C'était un satrape autrement puissant qu'Arbace qui l'avait enlevée : c'était Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.

Les Russes n'ont jamais eu d'autre littérature aristocra-



L'auditoire couronné était au grand complet.

— Bonjour, confrère, lui dit-il.

— Imbécile ! répond Delrieu blessé.

— C'est bien comme cela que je l'entends, répond Perpignan de l'air le plus gracieux du monde

A la reprise d'*Artaxercès*, que nous avons vue et que Delrieu avait sollicitée vingt ans, la pièce tant prônée par son auteur fit ce que l'on appelle, en termes de théâtre, *un four complet*.

Quinze jours après, un de ses amis le rencontre.

— Eh bien, lui dit-il, te voilà raccommodé avec les comédiens français ?

— Avec eux, jamais !

— Que t'ont-ils donc fait encore ?

— Ce qu'ils m'ont fait ? Imagine-toi que ces brigands-là, tu sais, mon *Artaxercès*, un chef-d'œuvre ?

— Oui.

— Eh bien, ils le jouent juste les jours où il n'y a pas de recette !

Et jamais il ne pardonna ce mauvais tour à MM. de la Comédie-Française.

tique que la nôtre ; les Russes ne parlent pas généralement russe ; en échange, ils parlent bien mieux français que nous

Le Théâtre-Français était riche en têtes couronnées, à cette époque. Il possédait, en reines tragiques seulement, mademoiselle Raucourt, mademoiselle Duchesnois et mademoiselle Georges

L'empereur Alexandre pensa tout naturellement que les riches devaient prêter aux pauvres.

D'ailleurs, les Russes venaient de perdre Austerlitz et Eylau, et ils avaient bien droit à une compensation quelconque.

L'affaire s'était faite par l'entremise de la haute diplomatie russe.

C'était M. de Narichkine, remplissant les fonctions de grand chambellan, qui, de la part de l'empereur, avait chargé M. de Beckendorf de préparer cette fuite

Elle avait eu lieu dans le plus grand secret. Cependant, vingt-quatre heures après la disparition de mademoiselle Georges, le télégraphe jouait sur la route du Nord.

Mais, on le sait, les actrices qui fuient le Théâtre-Français ont des ailes bien autrement rapides que celles du télégraphe, et jamais une seule n'a été rattrapée.

Mademoiselle Georges entrait donc à Kehl au moment où la nouvelle de sa fuite arrivait à Strasbourg.

C'était la première défection qu'éprouvât l'empereur Napoléon : Hermione, l'ingrate Hermione passait à l'ennemi !

Mademoiselle Georges ne fit halte qu'à Vienne, dans le salon de la princesse Bagration ; mais, comme nous étions en paix avec l'Autriche, l'ambassadeur de France s'émut, et réclama mademoiselle Georges ; c'était ce qu'on appelle, en termes diplomatiques, un *casus belli*, et mademoiselle Georges reçut l'invitation de continuer sa route.

Si le lecteur ne sait pas ce que c'est qu'un *casus belli*, il peut s'informer auprès de M. Thiers. Pendant ses deux ou trois ministères, M. Thiers a présenté aux puissances deux ou trois *casus belli*, auxquels les puissances n'ont pas fait la moindre attention, et qui, par conséquent lui sont revenus tout neufs, et sans avoir servi.

Quatre jours après, la fugitive s'arrêtait chez le gouverneur de Vilna, où elle faisait sa seconde halte, au milieu des bravos de toutes les princesses polonaises, non seulement de la Pologne, mais encore du monde entier.

On sait que rien n'est plus éparpillé sur le globe que des princesses polonaises, si ce n'est les princes russes.

Dix jours après, mademoiselle Georges était à Saint-Pétersbourg.

Après avoir débuté à Péterhof pour l'empereur Alexandre, pour ses frères Constantin, Nicolas et Michel, pour l'impératrice régnante et pour l'impératrice mère, mademoiselle Georges, précédée d'un immense succès, débuta au théâtre de Pétersbourg.

Il va sans dire qu'au théâtre de Pétersbourg, on jouait l'ancien répertoire surtout. Alexandre enlevait à Napoléon ses acteurs ; mais, hélas ! il ne pouvait guère lui enlever ses poètes ; les poètes étaient trop rares en France pour que Napoléon n'eût pas l'œil sur ceux qu'il possédait.

Chateaubriand et madame de Staël, les deux grands poètes de l'époque, erraient bien à l'étranger ; mais ce n'étaient pas des poètes dramatiques.

On jouait donc *Mérope*, *Sémiramis*, *Phèdre*, *Iphigénie* et *Andromaque*, à Pétersbourg, avec plus d'acharnement encore qu'on ne les jouait à Paris.

Cependant, si la littérature restait en route, la politique allait son train.

Napoléon avait conquis la Prusse en une vingtaine de jours ; il avait daté de Berlin son décret sur le blocus continental, et avait fait son frère Jérôme roi de Westphalie, son frère Joseph roi d'Espagne, son frère Louis roi de Hollande, son beau-frère Murat roi de Naples, son beau-fils Eugène vice-roi d'Italie.

En échange, il avait défait une impératrice.

Joséphine, reléguée à la Malmaison, avait cédé la place à Marie-Louise. Ce grand conquérant, ce grand stratégiste, ce grand politique n'avait pas remarqué que, toutes les fois qu'un roi de France touchait la main de l'Autriche, il lui arrivait malheur.

Quoi qu'il en soit, l'avenir terrible était encore caché dans les drapeaux d'or de l'espérance. Le 20 mars 1811, Marie-Louise avait donné, en présence de vingt-trois personnes, la naissance à un enfant sur la tête blonde duquel son père avait posé la couronne que, dix-neuf siècles auparavant, Antoine avait offerte à César.

L'Europe, à cette époque, avait, comme les mers du Nord, entre deux gigantesques tempêtes, des jours de calme, pendant lesquels elle reflétait la poésie.

Pendant un de ces jours de calme, l'empereur Napoléon avait donné à Erfurt rendez-vous à tous les souverains de l'Europe.

Le roi de Saxe, son vieil et fidèle ami, lui prêtait son royaume, pour cette fastueuse hospitalité.

En même temps que les rois et les reines du monde, Napoléon avait convoqué les rois et les reines de l'art.

Princes couronnés d'or ou de lauriers, princesses couronnées de diamants ou de roses, étaient accourus à l'appel.

Le 28 septembre 1808, *Cinna* fut représenté devant l'empereur Napoléon, l'empereur Alexandre et le roi de Saxe.

Le lendemain 29, ce fut le tour de *Britannicus*.

Dans cet intervalle de vingt-quatre heures, l'auguste assemblée s'était augmentée du prince Guillaume de Prusse, du duc Guillaume de Bavière et du prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui plus tard, en perdant sa femme la princesse royale d'Angleterre, et l'enfant qu'en mère jalouse elle entraînait dans la tombe, devait perdre à la fois trois couronnes, et — avec elles — ce fameux trident de Neptune que Lemierre appelait *le sceptre du monde*.

Le 2 octobre, Gœthe arriva à son tour. Il avait le droit de se faire attendre : de tous les noms de princes que nous venons de citer, — n'en déplaise à messieurs de la rue de Grenelle, — le nom de l'auteur de *Faust* est peut-être le seul qui survivra.

Le 3, on représenta *Philoctète*.

Ce fut pendant cette représentation qu'Alexandre, à ce vers de Philoctète :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !

tendit à Napoléon cette main que, trois ans plus tard, il devait lui retirer, et qui lui fit tellement faute, qu'il glissa dans la neige et dans le sang de Moscou à Waterloo.

Au second acte de *Philoctète*, le roi de Wurtemberg arriva, mais sans qu'on se dérangeât pour lui. Il alla prendre sa place sur un des fauteuils réservés aux rois.

Le 4 octobre, *Iphigénie en Aulide* fut représentée.

Le roi et la reine de Westphalie arrivèrent pendant cette représentation.

Le lendemain, ce fut le tour de *Phèdre*.

Le roi de Bavière et le prince primat étaient arrivés pendant la matinée.

Le 6, *la Mort de César* fut représentée.

L'auditoire couronné était au grand complet.

Il y avait deux empereurs, trois rois, une reine, vingt princes et six grands-ducs.

Après le spectacle, l'empereur dit à Talma :

— Je vous ai tenu à Erfurt la parole que je vous avais donnée à Paris, Talma : je vous ai fait jouer devant un parterre de rois.

Le 14 octobre, jour anniversaire de la bataille d'Iéna, Napoléon quitta Erfurt, laissant à Gœthe une croix de la Légion d'honneur.

Quatre ans après, presque jour pour jour, Napoléon entrait en vainqueur dans la capitale de l'empire russe.

Un décret daté du Kremlin, écrit à la lueur mouvante de l'incendie, réglait les intérêts des sociétaires de la rue de Richelieu.

C'était donc désormais une guerre d'extermination entre ces deux hommes qui, à Tilsit, s'étaient rencontrés sur le même radeau ; qui, à Erfurt, s'étaient assis côte à côte ; qui s'étaient appelés, l'un Charlemagne, l'autre Constantin ; qui coupant le monde en deux parts, s'étaient adjugé, l'un l'Orient, l'autre l'Occident, et qui devaient, à cinq ans d'intervalle, s'en aller mourir aussi tristement l'un que l'autre, celui-ci au milieu de la mer Atlantique, celui-là sur les bords de la mer d'Azof.

Les comédiens français apprirent, à Pétersbourg, l'entrée de l'empereur à Moscou.

Ils ne pouvaient rester dans une capitale ennemie : ils obtinrent congé et partirent pour Stockholm, où, après un voyage de trois semaines, ils arrivèrent en traîneau.

Là, c'était encore un Français qui régnait ou plutôt qui soutenait la couronne au-dessus de la tête du vieux duc de Sudermanie, lequel faisait son intérim de roi.

Bernadotte reçut les fugitifs, comme les eût reçus son compatriote Henri IV.

Une halte dramatique de trois mois eut lieu dans cette Suède, notre ancienne alliée, qui devait, sous un roi français, devenir notre ennemie.

Puis, on partit pour Stralsund, où l'on demeura quinze jours. La veille du départ, M. de Camps, officier d'ordonnance de Bernadotte, vint trouver mademoiselle Georges.

Hermione allait être utilisée comme courrier d'ambassade.

M. de Camps apportait une lettre de Bernadotte : elle était adressée à Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie.

Cette lettre était de la plus haute importance ; on ne savait où la cacher.

Les femmes ne sont jamais embarrassées pour cacher une lettre. Hermione cacha la lettre de Bernadotte dans la gaine de son busc.

La gaine de leur busc, c'est le fourreau de sabre des femmes.

M. de Camps se retira médiocrement rassuré ; on tirait si facilement le sabre du fourreau, à cette époque-là.

L'ambassadrice partit dans une voiture donnée par le prince royal.

Elle portait sur ses genoux une cassette qui renfermait pour trois cent mille francs de diamants.

On ne secoue pas trois couronnes sans qu'il en tombe quelque chose.

Diamants dans la cassette, lettre dans le busc, arrivèrent sans accident jusqu'à deux journées de Cassel, capitale du nouveau royaume de Westphalie.

On voyageait, nuit et jour.

La lettre était si pressée, les diamants avaient si grand' peur !

Tout à coup, au milieu de la nuit, on entendit un grand bruit de chevaux, et l'on vit briller une forêt de lances.

Un gigantesque hourra retentit ; on était tombé au milieu d'une nuée de Cosaques.

Bien des mains s'étendaient déjà vers la portière, quand un jeune officier russe apparut.

Jamais Hippolyte ne s'était montré plus beau aux regards de Phèdre.

Georges se nomma.

Vous vous rappelez l'histoire de l'Arioste, cette gravure qui représente les bandits à genoux?

La génuflexion, cette fois, était bien autrement naturelle devant une jeune comédienne, que devant un poète de quarante ans.

La horde ennemie devint une escorte amie qui n'abandonna la belle voyageuse que pour la céder aux avant-postes français.

Une fois confiée aux avant-postes français, Georges, la lettre et les diamants étaient sauvés.

On arriva à Cassel.

Le roi Jérôme était à Brunswick.

On partit pour Brunswick.

C'était un roi fort galant que le roi Jérôme, fort beau, fort jeune; il avait vingt-huit ans à peine; il se montra on ne peut plus empressé de recevoir la lettre du prince royal de Suède.

Je ne sais plus bien s'il la reçut ou s'il la prit.

Ce que je sais, c'est que l'ambassadrice resta un jour et une nuit à Brunswick.

Il ne fallait pas moins de vingt-quatre heures, on en conviendra, pour se remettre d'un pareil voyage.

LXXXVIII

LA COMÉDIE-FRANÇAISE A DRESDE. — RENTRÉE DE GEORGES AU THÉATRE-FRANÇAIS. — « LES DEUX GENDRES ». — « MAHOMET II ». — « TIPPO-SAEB ». — 1814. — FONTAINEBLEAU. — ENTRÉE DES ALLIÉS A PARIS. — LES LIS. — RETOUR DE L'ILE D'ELBE. — LES VIOLETTES. — LES QUEUES D'ASPERGES. — RETOUR DE GEORGES A PARIS.

Le lendemain de son arrivée à Brunswick, mademoiselle Georges partit pour Dresde.

Le géant terrassé à la Bérésina avait, comme Antée, repris ses forces en touchant Paris.

Napoléon était parti de Saint-Cloud le 15 avril 1813. Il s'arrêta le 16 à Mayence, en partit le 24, et arriva le même jour à Erfurt.

A cette époque, Napoléon commandait encore à quarante-trois millions d'hommes, et avait pour alliés contre les Russes tous les rois qui avaient assisté aux représentations dont nous avons parlé.

Mais le prestige était détruit. Napoléon avait perdu la virginité de la gloire; l'invincible pouvait être vaincu.

La neige de 1812 avait refroidi toutes les amitiés factices.

La Prusse donna l'exemple de la défection.

Le 3 mai, c'est-à-dire dix-huit jours après son départ de Paris, Napoléon expédiait, du champ de bataille de Lutzen, où dormaient couchés vingt mille Russes ou Prussiens, des courriers qui allaient annoncer une nouvelle victoire à Constantinople, à Vienne, à Paris.

La Saxe fut reconquise par une seule bataille.

Le 10 mai, l'empereur était installé à Dresde dans le palais Marcolini.

Le 12, le roi de Saxe, qui s'était réfugié sur les frontières de Bohême, rentrait dans sa capitale.

Le 18, Napoléon avait proposé un armistice.

Comme on ne lui répondait pas, le 20 et le 21, il gagnait les batailles de Bautzen et de Lutzen.

Le 10 juin, l'empereur était de retour à Dresde, espérant toujours l'armistice demandé.

Le 16 juin, MM. de Beausset et de Turenne furent chargés de la surintendance de la Comédie-Française.

M. de Beausset avait, dans ses attributions, les constructions du théâtre, le logement des acteurs, la composition du répertoire.

M. de Turenne s'était réservé les invitations et tout ce qui avait rapport à l'étiquette.

Le 19 juin, la Comédie-Française arriva.

La *comédie* seulement, c'est-à-dire, MM. Fleury, Saint-Phal, Baptiste cadet, Armand, Thénard, Vigny, Michot, Barbier; et mesdames Thénard, Emilie Contat, Mézeray, Mars et Bourgoin.

Comme M. de Turenne, nous avons suivi l'étiquette, et mis ces messieurs et ces dames à leur rang d'ancienneté.

Tout avait été disposé pour les recevoir dès le 15 juin. On avait fait louer d'avance des maisons, des voitures et des domestiques.

Aussi, une heure après leur arrivée, les treize artistes étaient-ils installés.

Le lendemain, à minuit, mademoiselle Georges à son tour arrivait à Dresde.

A une heure, le duc de Vicence était chez elle.

Le lendemain, à sept heures du matin, elle était reçue par l'empereur.

Le même jour, un courrier partait avec mission de faire donner à Talma et à Saint-Prix l'ordre de partir, à l'instant même, pour Dresde, en quelque endroit de la France que cet ordre leur parvînt.

L'ordre atteignit Saint-Prix à Paris et rejoignit Talma en province.

Douze jours après, Talma et Saint-Prix étaient arrivés, et la Comédie-Française se trouvait au grand complet. Un théâtre avait été construit, pour la comédie, dans l'orangerie du palais qu'habitait l'empereur.

Les tragédies, qui demandaient un plus grand appareil de décors, et un plus grand développement de mise en scène, devaient être représentées sur le théâtre de la ville.

La première représentation comique eut lieu le 22 juin; elle se composait de *la Gageure imprévue* et des *Suites d'un bal masqué.*

La première représentation tragique fut donnée le 24. On joua *Phèdre.*

Mais qu'il y avait loin de ces fêtes à celles d'Erfurt! Un voile de tristesse était jeté sur le passé; un voile de terreur était étendu sur l'avenir.

On se souvenait de la Bérésina; on prévoyait Leipzig.

Talma cherchait en vain au parterre ces rois qui l'avaient applaudi à Erfurt.

Il n'y avait plus que le vieux et fidèle roi de Saxe, le dernier des amis que conservât Napoléon parmi les têtes couronnées.

Les représentations durèrent depuis le 22 juin jusqu'au 10 août.

Presque tous les matins, à son déjeuner, l'empereur recevait ou Talma, ou mademoiselle Mars, ou mademoiselle Georges.

On causait d'art.

C'est que l'art avait toujours rempli une place importante dans l'esprit de Napoléon. Sous ce rapport, il était, non seulement le successeur, mais encore l'héritier de Louis XIV.

C'est alors qu'il exprimait, avec cette incisive appréciation qui lui était particulière, son opinion sur les hommes et sur leurs œuvres.

Ce devait être quelque chose de remarquablement beau que Corneille apprécié, et Racine critiqué par Napoléon.

Et quand on pense que, pour parler de Corneille ou de Racine, il fallait que le puissant génie soulevât un instant le monde, qui commençait à peser sur lui!

Il est vrai qu'on le leurrait sans cesse d'un espoir de paix.

Le 11 août au soir, tout espoir fut perdu à cet endroit.

Le 12, à trois heures du matin, M. de Beausset reçut d'Alexandre Berthier, prince de Neuchâtel, la lettre suivante :

« Mon cher Beausset,

« L'empereur me charge de vous dire que les artistes français qui sont ici doivent partir dans la journée d'aujourd'hui ou demain matin au plus tard, et se rendre à Paris. Veuillez les prévenir.

« Amitiés.

« ALEXANDRE. »

Les artistes partirent. Puis eut lieu la bataille de Leipzig.

L'agonie de l'Empire était commencée.

Les artistes rentraient à Paris pendant ce temps.

Mademoiselle Georges, absente depuis cinq ans, reprenait son trône à la Comédie-Française.

Raucourt laissait, de son vivant, sa succession à peu près vacante. Depuis longtemps, le théâtre lui pesait; elle ne jouait plus qu'à son corps défendant, et restait presque toute l'année à la campagne.

Mademoiselle Georges rentrait, par ordre, avec part entière, et le temps de son absence compté comme présence.

Elle reparut dans Clytemnestre : elle avait, alors, vingt-huit ans seulement. Son succès fut immense.

Il ne s'était pas fait, pendant ces cinq dernières années, de grands changements au Théâtre-Français.

Les pièces importantes jouées en l'absence de mademoiselle Georges étaient *Hector* et *Christophe Colomb*, dont nous avons parlé; *les Deux Gendres*, de M. Etienne; le *Mahomet II*, de M. Baour-Lormian, et le *Tippo-Saeb*, de M. de Jouy.

Le succès des *Deux Gendres* n'avait pas été contesté, et n'était pas contestable.

Mais, comme il faut toujours, à tout auteur d'un mérite quelconque, contester quelque chose, on contesta à M. Etienne la paternité de sa comédie.

On tira, de je ne sais quelle case de la Bibliothèque le manuscrit poudreux d'un jésuite oublié, et l'on affirma que M. Etienne avait pillé ce malheureux jésuite.

Ce qu'on eût dû dire, c'est que le sujet des *Deux Gendres* était celui avec lequel, deux cents ans auparavant, Shakspeare avait fait *le Roi Lear*, et avec lequel, vingt-cinq ans plus tard, M. de Balzac devait faire *le Père Goriot*.

Toute cette polémique tourmenta fort M. Etienne, et l'empêcha probablement de faire un pendant à ses *Deux Gendres*.

Mahomet II n'avait eu qu'un succès d'estime : la pièce était froide et sans intérêt.

Ce n'était cependant pas un homme sans mérite que M. Baour-Lormian ; il a laissé ou plutôt il laissera quelques poésies d'un sentiment mélancolique d'autant plus remarquable que ce sentiment n'appartient nullement à l'Empire, qui n'a, sous ce rapport, à nous offrir que *la Chute des Feuilles*, de Millevoie, et *la Feuille de Rose*, de M. Arnault.

Encore, *la Chute des Feuilles* vint-elle avant, et *la Feuille de Rose* après l'Empire.

Citons quelques vers agréables de M. Baour-Lormian.

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,
Du sein du nuage argenté
La lune sort avec mystère...
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne ;
Et ton passage s'environne
Du cortège pompeux des soleils de la nuit...
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
Efface, à nos yeux attristés,
Ton sourire charmant et tes molles clartés ?
Vas-tu, comme Ossian, plaintive et gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante ?
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur ?

Revenons à mademoiselle Georges.

Mademoiselle Georges, comme nous l'avons dit, retrouvait donc le Théâtre-Français à peu près dans l'état où elle l'avait laissé.

Elle reprit son ancien répertoire.

N'est-ce pas une chose étrange que, pendant les neuf ans qu'elle reste au Théâtre-Français, mademoiselle Georges, qui a créé tant de rôles depuis, n'ait créé que les rôles de Calypso et de Mandane ?...

Cependant, l'horizon du nord s'assombrissait de plus en plus : la Prusse nous avait trahis, la Suède nous avait abandonnés, la Saxe avait été entraînée dans la déroute de Leipzig, l'Autriche recrutait contre nous.

Le 6 janvier 1814, Joachim Murat, roi de Naples, signait avec l'Angleterre un armistice dont l'expiration devait être notifiée trois mois à l'avance.

Le 11, il s'engageait avec l'empereur d'Autriche à agir contre la France avec trente mille hommes ; en échange de quoi, le monarque autrichien lui garantissait le trône de Naples pour lui et ses héritiers.

Napoléon commençait sa merveilleuse campagne de 1814, lutte titanique dans laquelle un seul homme et une seule puissance faisaient face à deux empereurs, à quatre rois et à six nations, au premier rang desquelles on comptait la Russie, l'Angleterre, la Prusse et l'Espagne.

Nous feuilletons le répertoire du Théâtre-Français, et, pendant toute cette année 1814, nous ne trouvons de pièce nouvelle que *l'Hôtel garni*, comédie en un acte, en vers, de Désaugiers.

Cependant, à chaque victoire nouvelle, Napoléon perdait une province. Acculé à Fontainebleau, il abdiqua

Trois jours après, les alliés entraient à Paris, et Napoléon partait pour l'île d'Elbe.

Comme à l'époque de la Révolution, il y eut alors deux partis à la Comédie-Française.

Talma, Mars et Georges étaient, par leurs souvenirs, restés fidèles à l'empereur.

Raucourt, mademoiselle Levert, madame Volnais s'étaient déclarées pour le parti royaliste.

Raucourt avait été la première à faire gratter l'aigle qui décorait la loge impériale. Pauvre femme ! elle ignorait que ceux dont elle appelait le retour lui refuseraient, un an après, une sépulture chrétienne !

Ces mêmes rois qui avaient assisté aux représentations d'Erfürt, en hôtes et en amis de Napoléon, voulurent revoir les mêmes pièces à Paris en ennemis et en vainqueurs.

Tout le monde se rappelle cette réaction terrible qu'il y eut d'abord contre l'Empereur. On savait les acteurs restés fidèles à l'empereur ; on ne les persécutait pas, mais on exigeait qu'en entrant en scène, ils criassent : « Vive le roi ! »

Un jour, mademoiselle Levert et madame Volnais enchérirent sur les exigences du public ; elles entrèrent en scène, dans *le Vieux Célibataire*, avec un gros bouquet de lis au côté.

On atteignit ainsi le 6 mars 1815.

Ce jour-là, un bruit étrange, incroyable, inouï, se répandit dans Paris, et, de Paris, s'envola vers les quatre coins du monde.

Napoléon était débarqué au golfe Juan !

Bien des cœurs tressaillirent à cette nouvelle ; mais aucun plus vivement que ceux des artistes fidèles qui n'avaient point oublié qu'au jour où il était maître du monde, l'empereur causait art et poésie avec eux.

Pourtant, nul n'osa exprimer sa joie : l'espérance était si faible, la probabilité si douteuse.

Au dire des journaux officiels, Napoléon, battu, errant, traqué, s'était jeté dans les montagnes, où il ne pouvait tarder à être pris.

Il est vrai que, comme toute lumière, la réalité se faisait jour. Un grand écho venait de Gap, de Sisteron, de Grenoble ; le fugitif du *Journal des Débats* était un vainqueur autour duquel se rangeaient les populations enivrées. Labédoyère et son régiment, Ney et son corps d'armée s'étaient ralliés à lui. Lyon lui avait ouvert ses portes ; et c'était du haut de Fourvières que l'aigle impériale avait pris son vol pour venir de clocher en clocher, se poser jusque sur les tours de Notre-Dame.

Le 19 mars, les Tuileries furent évacuées ; un courrier en avertit Napoléon qui était à Fontainebleau.

On l'attendit toute la journée du 20 ; on croyait qu'il ferait une entrée triomphale par les boulevards.

Mars et Georges avaient pris une fenêtre à Frascati. Elles portaient des chapeaux de paille de riz blancs, et, à ces chapeaux de paille de riz, d'énormes bouquets de violettes.

On les savait persécutées depuis un an à la Comédie-Française, à cause de leur attachement à l'empereur.

Elle furent remarquées.

Les bouquets de violettes étaient un emblème du mois de mars : le mois de mars était celui de la naissance du roi de Rome et du retour de Napoléon.

A partir de ce jour, les violettes devinrent un symbole.

On porta des violettes de toute façon : au chapeau, au côté, en garniture de robe.

Quelques-uns, plus fanatiques que les autres, portèrent, comme un ordre de chevalerie, une violette d'or à la boutonnière.

Il y avait contre les Bourbons une réaction au moins égale à celle qui s'était faite, un an auparavant, en leur faveur.

Quand Talma, quand Mars, quand Georges parurent sur le théâtre, ils furent criblés d'applaudissements.

Georges revit l'empereur aux Tuileries. Avec sa puissante organisation, Napoléon semblait avoir tout oublié. On eût dit qu'il n'avait quitté le château de Catherine de Médicis que pour aller, selon son habitude, remporter quelque nouvelle victoire.

La seule chose qui le préoccupât, c'est qu'on eût taché des meubles qu'il affectionnait.

Un petit boudoir en tapisserie brodée par Marie-Louise et les dames de la cour était surtout l'objet de ses regrets.

— Croiriez-vous, ma chère, disait-il à Georges, que j'ai retrouvé des queues d'asperges sur les fauteuils !

C'était le plus grand reproche qu'il fît à Louis XVIII.

Le retour du dieu eut la courte durée de l'apparition d'un fantôme

Waterloo vint faire un pendant à Leipzig ; Sainte-Hélène à l'île d'Elbe.

Pendant plus sombre, plus terrible ! Leipzig n'était que la blessure, Waterloo fut la mort ; l'île d'Elbe n'était que l'exil, Sainte-Hélène fut le tombeau !

On eût dit que cet homme emportait tout avec lui. Nous consultons de nouveau le répertoire du Théâtre-Français, et nous ne voyons aucune pièce importante pendant l'année 1815. Les lis reparurent, et les pauvres violettes furent exilées ; — avec les violettes, Georges s'exila.

Elle partit pour la province, et y resta plusieurs années ; elle reparut en 1823, plus belle qu'elle n'avait jamais été.

Elle avait trente-huit ans.

Je cherchais une occasion de passer en revue les hommes et les œuvres littéraires de l'Empire, dont je n'avais guère pu parler, à cause de l'âge que j'avais quand florissaient ces hommes, quand ces œuvres étaient jouées

En effet, le jour où débutait Georges, les deux hommes qui devaient lui faire, l'un *Christine*, *Bérengère* et *Marguerite de Bourgogne*, l'autre *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia*, vagissaient encore au sein de leur mère.

Ces cinq rôles, à tout prendre, et quoi qu'on en ait dit, devaient être les plus beaux succès de Georges.

En attendant, le 12 avril 1823, la grande actrice jouait *le Comte Julien*, à l'Odéon.

LXXXIX

L'INCONVÉNIENT D'UN GRAND ARTISTE DANS UN THÉATRE. — LAFOND PREND LE ROLE DE PIERRE DE PORTUGAL, AU REFUS DE TALMA. — LAFOND. — SON ÉCOLE. — SES MOTS. — MADEMOISELLE DUCHESNOIS. — SES DÉFAUTS ET SES QUALITÉS. — « PIERRE DE PORTUGAL » RÉUSSIT.

Le grand jour de la représentation de *Pierre de Portugal* était, enfin, arrivé.

Talma, préoccupé de sa création de Danville dans *l'Ecole des Vieillards*, avait refusé le rôle de Pierre de Portugal. Lafond l'avait accepté, et portait avec mademoiselle Duchesnois tout le poids de la pièce.

C'était là l'incontestable épreuve indiquée par Lassagne : la pièce aurait-elle du succès, malgré l'absence de Talma ?

Le grand inconvénient de ce *rara avis*, comme dit Juvénal, qu'on appelle au théâtre « l'acteur à recettes, » c'est que, les jours où il ne joue pas, le théâtre se ruine ; c'est que les pièces où il ne prend pas de rôle sont jugées d'avance indignes de la curiosité publique, puisqu'elles n'ont pas été dignes de la sympathie de l'artiste

Au temps dont nous parlons, le Théâtre-Français était plus heureux qu'il ne l'est maintenant. Un jour, la tragédie faisait de l'argent avec Talma ; le lendemain, la comédie faisait de l'argent avec mademoiselle Mars

Casimir Delavigne commença sa ruine, en faisant jouer ces deux artistes éminents ensemble, dans la même pièce et le même jour.

Quant à Lafond et à mademoiselle Duchesnois, séparés ou réunis, ils ne suffisaient plus à faire recette.

Lafond avait, alors, quarante ans à peu près ; il avait débuté au Théâtre-Français, en 1800, dans le rôle d'Achille. Soutenu par Geoffroy, il avait plus tard, dans *Tancrède*, dans *Adélaïde Duguesclin* et dans *Zaïre*, obtenu des succès qui avaient balancé ceux de Talma. Cette race moutonnière qui a existé de tout temps, et qui, n'ayant pas la force de se faire une opinion par son propre jugement, prend une opinion toute faite partout où elle se trouve ; cette lèpre bourgeoise qui ronge toute poésie disait en parlant de Lafond :

— Lafond était inimitable dans les chevaliers français !

Il y avait, à cette époque, au théâtre un emploi que l'on appelait « l'emploi des chevaliers français ».

Cet emploi se jouait invariablement avec une toque à plumes, une tunique jaune bordée de noir, ornée de soleils ou de palmes d'or, quand le chevalier était prince, et avec des bottes de buffle.

Il n'y avait pas besoin qu'un héros fût en France ou portât l'éperon d'or pour être un chevalier français ; il fallait que le rôle fût écrit d'une certaine manière, et appartînt à une certaine école.

Zamore était un chevalier français ; Orosmane était un chevalier français ; Philoctète était un chevalier français.

Seulement, Zamore se jouait avec un bonnet de plumes de paon : avec un manteau de plumes de perroquet, et avec une ceinture de plumes d'autruche.

Orosmane se jouait avec une longue robe de taffetas blanc, ruisselante de paillettes, et garnie de petit-gris ; avec un turban évasé comme un chapeau tromblon, et orné d'un croissant en cailloux du Rhin, avec un pantalon de foulard rouge et des pantoufles jaunes.

Philoctète se jouait avec un casque à crinière rouge, une cuirasse de velours brodé d'or, et une épée de l'Ecole de Mars.

Vanhove avait, pour jouer Agamemnon, une cuirasse qui lui coûtait les yeux de la tête, deux cents louis, je crois ; il est vrai qu'elle était ornée de deux trophées brodés à la main, et d'un magnifique travail, représentant des canons et des tambours.

Un jour, je disais à Lafond.

— Monsieur Lafond, pourquoi jouez-vous Zamore avec une ceinture si usée ? Vos plumes ont l'air d'arêtes de sole ; c'est indécent !

— Jeune homme, me répondit Lafond, Zamore n'est pas riche ; Zamore est dans les fers ; Zamore ne peut pas s'acheter tous les jours une ceinture neuve ; c'est de la couleur historique.

Ce qui était peut-être moins historique, c'est le gros ventre que frangeait cette ceinture.

Les succès de Lafond dans les rôles de chevalier avaient failli faire mourir Talma de chagrin. Un jour, les articles de Geoffroy l'avaient exaspéré à un tel point, que, rencontrant le critique dans les coulisses, il s'était jeté sur lui, et l'avait mordu — au risque de s'empoisonner.

Mais, comme c'est une loi de l'équilibre universel que chaque chose reprenne son niveau, peu à peu, la popularité avait abandonné la déclamation redondante et le geste emphatique de Lafond, qui, à l'époque où nous sommes arrivés, n'étant guère soutenu que par quelques vieux amateurs de l'école de Larive, ne faisait plus recette, même dans les *chevaliers français*.

C'était, d'ailleurs, un homme singulier que Lafond Grâce à son accent gascon, et à la manière dont il disait les choses, on ne savait jamais s'il avait dit une bêtise ou un mot spirituel.

Un jour, il entre au foyer du Théâtre-Français au moment où Colson, artiste médiocre et parfois sifflé, lâchons le mot, faisait sa charge. Colson s'arrête ; mais il était trop tard : Lafond s'était entendu parler du corridor.

Il s'avance droit vers Colson.

— Eh ! Colson, mon ami, lui dit-il avec cet accent bordelais dont ceux-là seuls qui l'ont entendu et apprécié peuvent se faire une idée, on me dit que tu fais ma charge?

— Oh ! monsieur Lafond, répond Colson en cherchant à se remettre, votre charge ?... Non, je vous jure !...

— Si fait ! si fait ! on me le dit... Voyons, Colson, fais-moi un plaisir.

— Lequel, monsieur Lafond ?

— Fais ma charge devant moi.

— Oh ! monsieur Lafond...

— Je t'en prie ; je te serai obligé, même.

— Dame ! fit Colson, si vous le voulez absolument...

— Eh ! oui, je le veux !

Colson cède et commence la tirade d'Orosmane :

> Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée...

et la dit, depuis le premier jusqu'au dernier vers, avec une telle fidélité d'imitation, qu'on eût cru entendre Lafond lui-même.

Lafond l'écoute jusqu'au bout avec la plus grande attention, dandinant la tête de haut en bas, et donnant des signes fréquents et manifestes d'approbation.

Puis quand Colson eut fini :

— Eh bien, lui dit-il, pourquoi donc ne joues-tu pas ainsi, mon cher? le public ne te sifflerait pas !

Dans l'intervalle du premier au second acte de *Pierre de Portugal*, Lucien Arnault était dans les coulisses ; pendant le second acte, Pierre de Portugal, déguisé en soldat de son armée, pénètre inconnu chez Inès de Castro, qui le prend pour un simple homme d'armes.

Lucien voit venir Lafond avec un costume resplendissant d'or et de pierreries.

Il court à lui :

— Eh mon cher Lafond, lui dit-il, vous vous êtes trompé d'habit !

— Avez-vous quelque chose à dire contre mon costume ?

— Parbleu, je crois bien !

— Il est cependant tout flambant neuf.

— C'est justement cela que je lui reproche : c'est un costume de prince, et non de simple homme d'armes, que vous avez là.

— Monsieur Lucien, répond Lafond, apprenez ceci : c'est que j'aime mieux faire envie que pitié

Puis, tournant superbement les talons, sans doute pour montrer à Lucien le derrière de son costume, après lui avoir montré le devant :

— On peut frapper, dit Lafond, Pierre de Portugal est prêt.

Quand, cinq ans plus tard, je lus *Christine* au Théâtre-Français, soit que Lafond ne fût pas du comité, soit qu'il n'eût pas jugé à propos d'y venir pour écouter l'œuvre d'un débutant, j'eus le chagrin de lire en son absence.

Quoique la pièce — comme on le verra en son lieu et place — n'ait pas été reçue, la lecture avait fait un certain bruit, et l'on ne doutait pas que le drame ne fût joué tôt ou tard.

Un jour, je vis la porte de mon pauvre bureau s'ouvrir, et l'on m'annonça M. Lafond.

Je levai la tête tout étonné, ne pouvant pas croire que le vice-roi de la scène tragique me fît l'honneur de me visiter : c'était bien lui !

Je lui présentai une chaise ; mais il me fit de la tête un signe de refus, et, s'arrêtant à un pas de la porte en avançant le pied droit, et en appuyant la main gauche sur sa hanche :

— Monsieur Dumas, me dit-il, est-ce que vous n'avez point, par hasard, dans votre pièce, un gaillard bien campé qui vienne dire à cette drôlesse de reine Christine : « Madame, Votre Majesté n'a pas le droit de tuer ce pauvre diable de Monaldeschi, par telle, telle, telle et telle raison ? »

— Non, monsieur, non ! je n'ai pas ce gaillard-là dans ma pièce.

— Vous ne l'avez pas, bien vrai ?

— Non.

— Alors, je n'ai rien à vous dire... Adieu, monsieur Dumas.

Et, tournant sur ses talons, il sortit comme il était entré. Il venait me demander le rôle de ce *gaillard bien campé*, comme il disait.

Malheureusement, comme j'avais été forcé de l'avouer, ce rôle n'était pas dans ma pièce.

Dans les beaux temps de sa gloire, il ne disait jamais ni Talma, ni M. Talma, il disait : *l'autre*.

— Monsieur Lafond, lui dit un jour le comte de Lauragnais, — qui avait été l'amant de Sophie Arnould, et qui était, avec le marquis de Ximènes, un des habitués les plus assidus du foyer des acteurs, — monsieur Lafond, je trouve que vous êtes trop souvent *l'un*, et pas assez souvent *l'autre*.

Tout au contraire de Lafond, mademoiselle Duchesnois était d'une bonhomie réelle, et ses succès, qui avaient été grands, ne lui inspiraient aucune vanité. Elle était née en 1777, un an avant mademoiselle Mars, à Saint-Saulve, près de Valenciennes, et elle avait, lors de son début dans *Phèdre*, en 1802, changé son nom de Joséphine Ruffin, contre celui de Duchesnois.

Nous avons dit qu'elle avait été rivale de mademoiselle Georges en tous points : rivale en art, rivale en amour.

Harel était le beau Pâris, objet de cette rivalité.

Harel, tour à tour directeur du théâtre de l'Odéon et du théâtre de la Porte-Saint-Martin, jouera un grand rôle dans ces mémoires, le rôle qu'un homme d'esprit, du reste, a le droit de jouer partout.

Mademoiselle Duchesnois avait eu, toute sa vie, à lutter contre la laideur ; elle ressemblait à ces lions de faïence qu'on met sur les balustrades ; elle avait surtout un nez dont le sifflement répondait à l'ampleur.

Lassagne n'osait pas aller à l'orchestre, les jours où elle jouait ; il avait peur d'être reniflé !

En revanche, elle était merveilleusement faite, et son corps eût pu rivaliser avec celui de la Vénus de Milo. Aussi adorait-elle le rôle d'Alzire, qui lui permettait, comme à Lafond, de se montrer à peu près nue.

Elle avait une certaine simplicité d'esprit que ses détracteurs appelaient de la bêtise. Un jour, — c'était en 1824, — il était fort question de l'inondation de Pétersbourg, et des accidents divers plus ou moins pittoresques que cette inondation avait amenés.

J'étais dans les coulisses, derrière Talma et mademoiselle Duchesnois, à qui un artiste qui arrivait de la première, ou plutôt de la seconde capitale de l'empire russe, racontait qu'un de ses amis surpris par l'inondation n'avait eu que le temps de monter sur une grue.

— Comment cela, sur une grue ? fit avec étonnement mademoiselle Duchesnois. Est-ce que c'est possible, Talma ?

— Eh ! ma chère, répondit celui qui était si singulièrement interrogé, vous devez savoir mieux que personne que cela se fait tous les jours.

Eh bien, malgré cette laideur, malgré cette simplicité, malgré ce hoquet, malgré ce reniflement, mademoiselle Duchesnois avait dans la voix des cordes d'une si profonde tendresse, d'une si harmonieuse douleur, que la plupart de ceux qui l'ont vue dans *Marie Stuart* la préfèrent encore aujourd'hui à mademoiselle Rachel.

C'était surtout quand elle jouait avec Talma que ses qualités ressortaient. Talma, trop grand artiste, trop sublime comédien pour craindre aucune supériorité, Talma lui donnait d'admirables conseils que cette bonne nature artistique utilisait, sinon avec une intelligence remarquable, du moins avec une grande facilité d'assimilation.

La pauvre créature se retira du théâtre en 1830, après avoir lutté, tant qu'elle avait pu, contre cette impitoyable froideur du public, et ces cruels avertissements des comédiens qui poursuivent presque toujours les dernières années des artistes dramatiques.

Une fois, elle reparut avant de mourir, en 1835, dans *Athalie*, — à l'Opéra, je crois.

C'était quelque chose d'attristant, quelque chose qui rappelait ce vers de *Pierre de Portugal* :

> Inès, vivante ou non, tu seras couronnée !

Hélas ! la pauvre Duchesnois fut couronnée plus qu'à moitié morte.

Elle avait un fils, bon et brave garçon, auquel, après la révolution de juillet, Bixio et moi avons attaché des épaulettes de sous-lieutenant sur les épaules, et qui s'est fait tuer, je crois, en Algérie.

La tragédie de *Pierre de Portugal* réussit ; elle obtint même un grand succès ; mais elle n'eut que quinze ou dix-huit représentations, et ne fit point d'argent.

Lassagne triomphait.

XC

LE GÉNÉRAL RIÉGO. — SA TENTATIVE D'INSURRECTION. — SON ÉVASION ET SA FUITE. — IL EST LIVRÉ PAR LES FRÈRES LARA — SON PROCÈS. — SON SUPPLICE.

Nous avons dit qu'après *Pierre de Portugal* devait venir *l'École des Vieillards* ; mais, entre la tragédie et la comédie, deux terribles drames se passaient, l'un à Madrid, l'autre à Paris.

A Madrid, on faisait un martyr ; à Paris, on exécutait un coupable.

Le martyr s'appelait Riégo ; le coupable avait nom Castaing.

Riégo était né en 1783, dans les Asturies, ce qui lui faisait quarante ans accomplis ; il était d'une famille pauvre mais noble, et, lors de l'invasion de 1808, il s'était engagé comme volontaire. Devenu officier dans le régiment même où il s'était engagé, il avait été fait prisonnier et conduit en France. Renvoyé en Espagne à la paix, il était parvenu — toujours dans le même régiment — au grade de lieutenant-colonel, et, ayant entraîné ce régiment à l'insurrection, il avait, appuyé par lui, proclamé la constitution de 1812, à las Cabezas-de-San-Juan.

On verra plus tard que l'on voulait y exposer sa tête, afin que cette bouche muette et ces yeux fermés par la mort témoignassent qu'il ne faut qu'un jour à la royauté pour être cruelle, et au peuple pour être ingrat.

Le 27 septembre, il avait été arrêté à Cadix.

Disons quelques mots de cette arrestation et de cette mort ; de cette mort surtout, qui, malheureusement, est presque de l'histoire de France.

Après sa dernière défaite, le général Riégo errait dans la montagne avec une vingtaine de ses compagnons d'armes, appartenant tous comme lui au parti libéral.

Quinze de ces fugitifs étaient des officiers.

Tous épuisés de fatigue et de faim, ils ne savaient où chercher un abri, ni à qui demander leur nourriture, lorsqu'ils aperçurent deux hommes.

Ils marchèrent droit à eux.

Ces deux hommes étaient l'ermite de la terre de Pédro-Gil, et un habitant de Velez nommé Lopez Lara.

Le général les prit à part.

— Mes amis, leur dit-il, vous avez l'occasion de gagner une fortune !

— Que faut-il faire pour cela ? demandèrent les deux hommes.

— Il faut me conduire, sain et sauf, à la Carolina, à Carboneras et à Novas-de-Tolosa.

— Et, là ?...

— Là, je trouverai des amis qui me conduiront à leur tour en Estramadure, où j'ai affaire.

Soit que la course leur parût trop longue, soit qu'ils se doutassent avoir affaire à des proscrits, l'ermite et son compagnon refusèrent.

Mais, alors, Riégo les arrêta, les fit monter sur deux mules, et leur déclara que, de gré ou de force, ils serviraient de guides à sa troupe.

On attendit la nuit, et l'on se mit en route.

Pendant qu'on marchait dans les ténèbres, Riégo entretenait ses compagnons des différents événements qui venaient de se passer ; de sorte que l'ermite et Lopez Lara devinèrent bientôt qu'ils avaient affaire au célèbre Riégo.

Dès ce moment, Lopez Lara ne songea plus qu'à une chose : au moyen de faire tomber Riégo entre les mains des autorités royalistes.

Au jour, il fallut s'arrêter. On se trouvait près de la ferme de Baquevisonès. Riégo annonça qu'il allait y demander un asile. En conséquence, il donna l'ordre à Lara de frapper à la porte. Lara obéit.

Le hasard fit que ce fut son frère qui vint ouvrir ; ce frère se nommait Matéo. Lara comprit que c'était un renfort que le hasard lui envoyait. Riégo, pensant qu'une escorte trop considérable pourrait le trahir, ne voulut permettre qu'à trois de ses compagnons d'entrer avec lui. Un de ces compagnons était un Anglais ; plus défiant encore que Riégo, il se hâta de refermer derrière lui la porte de la ferme, et d'en mettre la clef dans sa poche.

Puis, après avoir donné l'avoine aux chevaux, on se reposa dans l'étable, chacun ayant près de lui son épée nue.

Trois dormaient, tandis que le quatrième faisait le guet.

En s'éveillant, Riégo s'aperçut que son cheval était déferré.

Il ordonna à Lopez Lara de le faire ferrer sur-le-champ.

— Soit, répondit celui-ci, je vais l'emmener à Arguillos, et, là, je le ferai ferrer.

— Non, répondit Riégo ; toi, au contraire, tu resteras ici et Matéo fera ferrer le cheval, non pas en le conduisant chez le maréchal ferrant, mais en amenant ici le maréchal ferrant.

Lopez eut l'air de se conformer avec indifférence à cet ordre ; mais, en le transmettant à son frère, il eut le temps de lui dire :

— Celui auquel appartient le cheval est le général Riégo.

— C'est bien, dit Matéo ; fais en sorte qu'il soit à déjeuner quand je reviendrai ; ne quitte pas l'endroit où il se trouvera, et ne le perds pas de vue.

Matéo revint, et fit signe à son frère que la commission était remplie.

Puis, à Riégo :

— Señor, dit-il, comme dans cinq minutes, le maréchal ferrant sera ici, il serait bon que vous déjeunassiez, si, votre cheval ferré, vous comptez vous remettre en route.

Riégo, sans défiance, se mit à table.

Mais il n'en était pas ainsi de l'Anglais.

L'Anglais, à une fenêtre, une lunette à la main, inspectait la grande route.

Tout à coup, il vit apparaître une vingtaine d'hommes armés, conduits par un alcade.

— Général, s'écria-t-il, nous sommes trahis ! voici des soldats.

— Aux armes ! cria Riégo en se levant.

Il eut le temps de jeter le cri, mais non d'accomplir l'action. Lopez et Matéo sautèrent sur leurs carabines, et couchèrent en joue les proscrits.

— Le premier qui fait un mouvement est mort ! cria Lopez.

— C'est bien, dit Riégo, je me rends : prévenez seulement les soldats qui arrivent de ne point nous faire de mal, puisque nous sommes vos prisonniers.

Les soldats entrèrent, conduits par l'alcade.

— Embrassez-moi, mon frère, dit Riégo à l'alcade, et ne nous maltraitez point.

Après quelques difficultés, l'alcade embrassa Riégo.

Mais, malgré l'embrassade, il lui annonça qu'il allait lui lier les mains.

Alors, Riégo tira de sa poche tout l'argent qu'il avait sur lui, et le distribua aux soldats, en leur recommandant de le traiter avec humanité.

Mais l'alcade défendit aux soldats de rien accepter.

Un quart d'heure après, le commandant civil d'Arguillos arriva avec une garde qui emmena les prisonniers à Andujar.

A l'entrée des prisonniers dans cette ville, on voulut les mettre en pièces.

Riégo était accompagné d'un officier français.

Arrivé en face du même balcon d'où, un an auparavant, il avait harangué le peuple, il lui montra la foule qui l'environnait, hurlante et le menaçant du poing et des couteaux.

— Ce peuple, lui dit-il, ce peuple que vous voyez si acharné contre moi, ce peuple qui, sans vous et sans l'escorte qui me protège, m'aurait déjà égorgé ; ce peuple, l'année dernière, me portait, ici même, en triomphe ; toute la nuit, la ville fut illuminée, et ceux-là mêmes, je les reconnais, qui m'assourdissaient des cris de « Vive Riégo ! » sont ceux qui crient aujourd'hui : « Mort à Riégo ! »

Riégo fut conduit au séminaire des Nobles ; son procès dura plus d'un mois. — Un décret en date du 1er octobre, jour même où, délivré de sa prison, il était arrivé au port Sainte-Marie, dégrada le général de tous ses honneurs ; en conséquence, il fut jugé par une cour civile. Le roi d'Espagne trouvait deux avantages à distraire le général d'une cour militaire : 1o il était sûr que la cour civile condamnerait Riégo à mort ; 2o prononcée par une cour civile, la mort était infamante.

C'est un si doux manger que la vengeance, qu'il ne faut rien perdre de son assaisonnement.

Le 4 novembre, on conduisit Riégo du séminaire des Nobles à la prison de la Tour.

La cour n'avait pas obtenu tout ce qu'elle avait demandé. Le fiscal requérait : que Riégo fût condamné au supplice du gibet ; que ses biens fussent confisqués au profit de la commune ; que sa tête fût exposée à las Cabezas-de-San-Juan ; que son corps fût coupé en quatre quartiers, dont l'un serait porté à Séville, l'autre à l'île de Léon, le troisième à Malaga, et le quatrième exposé à Madrid, au lieu accoutumé de ces sortes d'expositions, « ces villes, ajoutait le fiscal, étant les points principaux où le traître Riégo avait soufflé le feu de la révolte. »

Les alcades accordèrent la mort par le gibet, et la confiscation des biens ; mais, quant aux quatre quartiers, ils refusèrent.

Un jour, — il est vrai que c'était vers la fin du XVe siècle, — les habitants d'Imola, petite ville de la Romagne, trouvèrent, en se réveillant, les quatre quartiers d'un homme, pendant, chacun à [illegible], aux quatre coins de la place.

On reconnut l'homme coupé en quatre quartiers pour un Florentin, et l'on écrivit à la magnifique République afin de la prévenir de l'accident inattendu qui lui était arrivé à l'un de ses citoyens.

La République s'informa auprès de Machiavel, son envoyé dans les Légations.

Machiavel se contenta de répondre :

— Magnifiques seigneurs, je n'ai qu'une chose à vous dire à propos du cadavre de Ramiro d'Orco, que l'on a trouvé coupé en quatre quartiers sur la place d'Imola ; [illegible] que l'illustre César Borgia est le prince qui sait le mieux faire et défaire les hommes, selon leurs mérites.

C'était bien contrariant pour le roi d'Espagne de ne pouvoir défaire Riégo à la manière dont Borgia avait défait Ramiro d'Orco ; mais il fallut se contenter de la claie, du gibet et de la confiscation.

C'était déjà bien joli, on en conviendra.

Le 5 novembre, à midi, on lut à Riégo sa sentence ; il l'écouta avec beaucoup de calme. Ce calme effraya les juges : c'était d'un mauvais exemple que Riego mourût bien. On le conduisit à la chapelle, et, sous prétexte que rien ne dispose mieux à la pénitence que le jeûne, on cessa dès ce moment de lui donner à manger.

Deux moines l'accompagnèrent dans son cachot, et ne le quittèrent plus.

A la porte de la prison, dans la rue, il put voir une table qui portait un crucifix, et sur laquelle les passants déposaient leur aumône. Cette aumône était destinée à payer les frais de la messe et des funérailles.

Le 7, à neuf heures du matin, la prison était assiégée par plus de trente mille curieux ; un nombre plus considérable encore était répandu sur toute la route, et formait la haie de la place de la prison à celle du supplice.

Riégo avait demandé que des troupes espagnoles fussent seules présentes à ses derniers moments. Cette faveur, à laquelle la France dut de ne pas tremper un coin de son drapeau blanc dans le sang du malheureux Riégo, lui fut accordée.

A midi et demi, après cinquante heures de jeûne, le général fut amené à la porte extérieure de la prison.

Il était pâle et défait.

On lui avait enlevé son habit d'uniforme, et on l'avait revêtu d'une robe de chambre attachée autour des reins avec une corde : il avait, en outre, les pieds et les mains liés.

Il fut couché sur une claie avec un oreiller sous la tête.

Des moines marchaient aux deux côtés de cette claie pour lui donner des secours spirituels.

Un âne conduit par le bourreau traînait la claie.

Le patient était précédé et suivi d'un corps de cavalerie.

Il était difficile, quelle que fût la curiosité des assistants, qu'ils vissent bien le général : sa tête retombait sur sa poitrine, et, deux ou trois fois seulement, il eut la force de la soulever pour répondre aux ecclésiastiques qui l'exhortaient.

Le cortège mit une heure, à peu près, à se rendre de la prison au lieu du supplice.

Arrivé au pied du gibet, le général fut enlevé de la claie tout souillé de poussière, et placé sur la première marche de l'échafaud.

Là, il se confessa

Ensuite, on le tira le long de l'échelle ; car, ayant les pieds liés, il ne pouvait monter. Pendant ce temps, un prêtre demandait à Dieu de lui pardonner ses offenses, comme il pardonnait lui-même à ceux qui l'avaient offensé.

Arrivés à une certaine hauteur, ceux qui soulevaient le patient firent halte. On commença l'acte de foi, et, au dernier mot, le général fut lancé du haut de l'échelle. Presque au même instant, et comme le prêtre prononçait le mot *Jésus-Christ* qui lui servait de signal, le bourreau sauta sur les épaules du martyr, tandis que deux hommes se suspendaient aux jambes, et complétaient le groupe hideux.

Deux fois le cri de « Vive le roi ! » se fit entendre : la première fois, poussé par le tiers des spectateurs à peu prés ; la seconde fois, par quelques personnes seulement.

Puis un homme sortit de la foule, s'avança jusque sous l'échafaud, et frappa le corps de Riégo d'un coup de bâton.

Le soir, le cadavre fut transporté dans l'église voisine, et enterré dans le campo-santo par la confrérie de la Charité.

On ne sut rien des derniers moments de Riégo, personne n'ayant pu pénétrer jusqu'à lui, et les moines, ses ennemis acharnés, ayant tout intérêt à jeter de la défaveur sur ses derniers moments.

« Le dernier des Gracques, en expirant, dit Mirabeau, jeta

en l'air la poussière imprégnée de son sang. De là naquit Marius. »

Riégo a laissé un chant ; de ce chant naîtra une révolution, et, de cette révolution, la république.

XCI

L'AUBERGE DE LA « TÊTE-NOIRE ». — AUGUSTE BALLET. — CASTAING — SON PROCÈS. — SON ATTITUDE A L'AUDIENCE, ET SES PAROLES AUX JURÉS — SON EXÉCUTION.

Le second drame, celui qui se passait à Paris, et qui devait avoir son dénoûment sur la place de Grève, le jour même où fut jouée *l'École des Vieillards*, était l'empoisonnement d'Auguste Ballet.

Nous avons parlé de la mort de la pauvre petite Fleuriet, jolie, fraîche et mignonne comme son nom, emportée en vingt-quatre heures sans qu'on ait pu indiquer une cause à sa mort.

Dieu pardonne l'accusation portée, car cette accusation était peut-être une calomnie ; mais, après les faits que nous allons consigner ici, la cause de cette mort, on crut l'avoir découverte.

Le 29 mai, deux jeunes gens arrivèrent par ce qu'on appelait, à cette époque, « les petites voitures, » et descendirent à l'auberge de la *Tête-Noire* à Saint-Cloud.

Ils étaient partis sans dire où ils allaient.

Vers neuf heures du soir, ils s'installaient dans une chambre à deux lits.

L'un des deux paya cinq francs d'arrhes.

Toute la journée du vendredi 30, les deux amis se promenèrent ensemble ; ils ne reparurent à l'hôtel que pour dîner, et sortirent aussitôt après leur repas pour faire une nouvelle promenade.

Il était neuf heures du soir lorsqu'ils rentrèrent.

En montant l'escalier, l'un d'eux demanda une demi-bouteille de vin chaud, ajoutant qu'il était inutile de le sucrer, attendu qu'ils avaient apporté du sucre avec eux.

Le vin fut monté à neuf heures et quelques minutes, sucré avec le sucre apporté, et acidulé avec des citrons achetés à Saint-Cloud même.

C'était le même homme qui avait donné les cinq francs d'arrhes pour la chambre, qui avait commandé le dîner, et défendu de monter du sucre, qui sucra le vin chaud et pressa les citrons dans le bol.

L'un d'eux paraissait être médecin ; car, ayant entendu dire qu'un domestique de la maison était malade, il alla, sans goûter au vin préparé, voir ce domestique, et lui tâta le pouls.

Cependant, il ne prescrivit rien, et, après un quart d'heure d'absence à peu près, rentra dans la chambre de son ami.

Celui-ci avait trouvé le vin très mauvais, et n'en avait bu que la valeur d'une cuillerée.

Il avait été arrêté par la saveur amère du breuvage.

Sur ces entrefaites, la servante monta.

— Sans doute, j'ai mis trop de citron dans ce vin, dit le jeune homme en lui tendant le bol ; car il est si amer, que je n'ai pu le boire.

La servante y goûta ; mais presque aussitôt elle cracha ce qu'elle en avait porté à sa bouche, en disant :

— Oh ! oui... en effet, il est bien amer !

Sur quoi, elle se retira.

Les deux amis se couchèrent.

Toute la nuit, le jeune homme qui avait goûté au vin fut agité de tressaillements nerveux si violents, qu'ils ne lui laissèrent pas un instant de repos ; plusieurs fois, il se plaignit à son compagnon de ne pouvoir rester en place. Vers deux heures, il eut des coliques, et, le matin, vers trois heures et demie, le jour étant venu il déclara qu'il ne croyait pas avoir la force de se lever ; qu'il avait les pieds en feu, et qu'il lui serait impossible de mettre ses bottes.

Quant à l'autre jeune homme, il annonça qu'il sortait pour aller faire un tour dans le parc, recommandant à son ami d'essayer de dormir pendant ce temps-là.

Mais, au lieu d'aller se promener dans le parc, celui que sa visite près du domestique malade pouvait faire passer pour un médecin, prenant une voiture, retournait à Paris, achetait chez M. Robin, rue de la Feuillade, douze grains, et chez M. Chevalier, autre pharmacien, un demi-gros d'acétate de morphine, qu'il se faisait livrer en sa qualité de médecin.

A huit heures, c'est-à-dire après quatre heures d'absence, il rentrait à l'hôtel de la Tête-Noire, et demandait du lait froid pour son ami.

Le malade ne se sentait pas mieux ; il but la tasse de lait préparée par le jeune médecin, et presque aussitôt il fut pris de vomissements qui se succédèrent avec rapidité.

Bientôt des coliques le saisirent. Chose étrange ! malgré cette aggravation de la maladie, le docteur, de nouveau, laissa le malade seul, sans faire aucune ordonnance, sans paraître s'inquiéter d'un état qui inquiétait les étrangers.

Pendant son absence, la maîtresse de l'hôtel et la bonne montèrent près du malade, et lui rendirent quelques soins. Il souffrait beaucoup.

Au bout d'une demi-heure à peu près, le jeune docteur rentra. Il trouva le malade dans un état alarmant ; celui-ci demandait un médecin, insistant pour qu'on en prît un à Saint-Cloud, et s'opposant à ce qu'on allât, comme le voulait son ami, en chercher un à Paris.

Il se sentait si mal, disait-il, qu'il ne pouvait attendre.

On courut donc au plus près ; cependant, ce ne fut qu'à onze heures du matin que le médecin qu'on était allé chercher put arriver. Il se nommait M. Pigache.

A ce moment, le malade éprouvait un peu de calme. M. Pigache demanda à voir les évacuations ; on lui dit qu'elles avaient été jetées. Il ordonna des émollients ; mais ces émollients ne furent point appliqués. Il revint une heure après, et prescrivit une potion calmante. Ce fut le jeune médecin lui-même qui l'administra au malade ; mais l'effet en fut prompt et terrible ; cinq minutes après, le malade était en proie à d'effroyables attaques de nerfs. Au milieu de ces convulsions, il perdit sa connaissance, et, à partir de ce moment, ne la recouvra plus.

Vers onze heures du soir, le jeune médecin, tout éploré, dit à un domestique que son ami ne passerait pas la nuit. Le domestique courut chez M. Pigache, qui se décida, malgré le peu qu'il en attendait, à faire au moribond une dernière visite.

Il trouva le malheureux jeune homme couché sur le dos, le cou fortement tendu, la tête découverte, et pouvant à peine respirer ; il n'entendait plus, ne sentait plus ; le pouls était petit, la peau brûlante ; il avait les membres fortement contractés, la bouche fermée ; tout le corps ruisselait d'une sueur froide, et était macéré de taches bleuâtres. M. Pigache jugea qu'il fallait sans retard tirer au malade le plus de sang possible, et il pratiqua une double saignée : saignée par les sangsues, saignée par la lancette.

Il en résulta un peu de mieux.

M. Pigache fit remarquer ce mieux à son jeune confrère, disant que l'état du mourant était désespéré, et que, cependant, le bien provenant de ces deux saignées était si sensible, qu'il n'hésitait pas à en proposer une troisième. Mais, alors, le jeune docteur s'y opposa, sous prétexte que le cas était grave, et que, si, d'une troisième saignée, il résultait un malheur, toute la responsabilité de ce malheur pèserait sur M. Pigache.

Celui-ci exigea péremptoirement que l'on appelât un médecin de Paris.

C'était d'autant plus facile que, dans la journée même, sur une lettre du jeune docteur conçue en ces termes : « M. Ballet se trouvant indisposé à Saint-Cloud, Jean viendra de suite le rejoindre avec le cabriolet et le cheval gris ; lui et la mère Buvet ne parleront à personne de cela ; on dira à ceux qui le demanderont, qu'il est à la campagne, et, cela, par ordre exprès de M. Ballet ; » sur cette lettre, disons-nous, Jean, qui était un domestique nègre, était arrivé avec le cabriolet et le cheval gris.

Malgré cette facilité de communication, le jeune docteur prétendit que l'heure était trop avancée pour qu'on envoyât chercher un médecin à Paris. En conséquence, on attendit jusqu'à trois heures, et, à trois heures, Jean partit, avec deux lettres de M. Pigache pour deux médecins de ses amis.

M. Pigache se retira, et, comme le jeune docteur l'accompagnait :

— Monsieur, lui dit-il, je crois qu'il n'y aurait pas de temps à perdre pour prévenir M. le curé de Saint-Cloud ; votre ami est catholique, et je le crois assez mal pour que vous lui fassiez administrer sans retard les secours spirituels.

Le jeune homme reconnut l'urgence de l'avis ; il se rendit lui-même chez le curé, et le ramena avec le sacristain.

Le curé trouva le mourant toujours dans le même état, c'est-à-dire sans connaissance.

— Qu'a donc votre malheureux ami, monsieur ? demanda le prêtre.

— Une fièvre cérébrale, répondit le jeune homme.

Puis, comme le curé s'apprêtait à administrer l'extrême-onction, au même moment le jeune docteur s'agenouilla, et resta dans cette posture, les mains jointes, et priant Dieu avec une telle ferveur, que le sacristain ne put s'empêcher de dire, quand tous deux se retirèrent :

— Voilà un jeune homme bien pieux !

Derrière le curé, le jeune docteur sortit, et resta près de deux heures dehors.

Vers trois heures, un des deux médecins demandés arriva de Paris. C'était le docteur Pelletan fils. — M. Pigache,

averti de cette arrivée, vint rejoindre son confrère auprès du lit du malade.

Mais, après un rapide examen, tous deux reconnurent que le malade était sans ressource aucune.

Cependant, on tenta quelques remèdes qui ne firent aucun effet.

Pendant ce temps, le jeune docteur paraissait en proie à la douleur la plus vive : cette douleur se manifestait par des larmes et des sanglots.

Ces démonstrations de désespoir frappèrent d'autant plus M. Pigache, que, dans la conversation, le jeune docteur lui avait dit.

— Ce qui me fait le plus de peine dans tout cela, c'est que je suis légataire de mon malheureux ami.

Il en résulta que M. Pelletan, s'adressant au jeune homme, qui pleurait :

— Avez-vous réfléchi, monsieur, lui dit-il, à tout ce que votre position a de dangereux ?

— Comment cela, monsieur ?

— Sans doute ! vous êtes venu, avec votre ami, pour deux jours à Saint-Cloud ; vous êtes médecin ; vous êtes son légataire d'une façon quelconque...

— Oui, monsieur, je suis son légataire universel.

— Eh bien, l'homme qui vous a légué toute sa fortune est au moment de mourir ; les symptômes de sa maladie se sont annoncés de la façon la plus extraordinaire, et, s'il meurt, comme c'est probable, vous allez vous trouver dans une affreuse situation. .

— Comment ! s'écria le jeune homme, vous croyez que je serai soupçonné?

— Je crois du moins, répondit M. Pelletan, que l'on prendra toutes les précautions imaginables pour s'assurer des causes de la mort. Quant à M. Pigache et à moi, en ce qui nous concerne, nous déclarons que l'ouverture doit être faite juridiquement.

— Oh ! monsieur, s'écria le jeune homme, c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre ; insistez là-dessus, demandez que l'ouverture soit faite, vous me servirez de père en cette occasion.

— C'est bien, monsieur, répondit le docteur Pelletan le voyant fort agité ; ne vous troublez point ; non seulement la chose sera faite, mais encore elle le sera avec tout le scrupule imaginable, et nous y mettrons toute l'attention dont nous sommes capables

Entre midi et une heure, c'est-à-dire trente ou quarante minutes après cette conversation, le mourant expira.

Le lecteur a déjà reconnu les deux acteurs principaux de ce drame à la désignation du lieu où il se passe, aux détails de l'agonie de la victime.

Le mort était Claude-Auguste Ballet, avocat, âgé de vingt-cinq ans, fils d'un riche notaire de Paris.

Son ami était Edme-Samuel Castaing, âgé de vingt-sept ans moins quelques jours, docteur en médecine, né à Alençon, demeurant à Paris, rue d'Enfer, nº 31.

Son père, homme honorable sous tous les rapports, était inspecteur général des forêts, chevalier de la Légion d'honneur.

Une heure après la mort d'Auguste Ballet, M. Martignon, son beau-frère, prévenu par une lettre de Castaing qu'Auguste Ballet ne passerait pas la journée, accourut à Saint-Cloud, et, en effet, trouva le malade expiré.

Pendant qu'on procédait dans l'auberge à la recherche de tous les objets pouvant jeter quelque lueur sur la cause de cette mort, Castaing, encore libre, s'absenta pendant près de deux heures

A quoi employa-t-il cette seconde absence ? On l'ignore. Le besoin de prendre l'air fut le prétexte ; une promenade dans le bois de Boulogne fut le but qu'il indiqua.

Le lendemain, à dix heures, M. Pelletan revint pour faire l'autopsie.

Il avait laissé Castaing en pleine liberté ; mais, ce jour-là, il le retrouva gardé à vue par les gendarmes. Castaing paraissait fort inquiet des résultats qu'amènerait l'autopsie ; du reste, il semblait persuadé que, si le corps ne présentait aucune trace de poison, il serait immédiatement remis en liberté.

L'autopsie eut lieu : on en rédigea un procès-verbal fort circonstancié ; mais nulle part, ni sur la langue, ni dans l'estomac, ni dans les intestins, on ne put constater la présence d'une substance vénéneuse.

En effet, l'acétate de morphine, comme la brucine, comme la strychnine, ne laisse d'autre trace que celle que laisserait une congestion cérébrale, ou une attaque d'apoplexie foudroyante. Voilà pourquoi Castaing, qui savait parfaitement cela, avait répondu au curé, qui lui demandait : « Quelle maladie a donc votre ami ? »

— Il a une fièvre cérébrale.

L'autopsie faite, sans amener aucune preuve matérielle contre le prévenu, M. Pelletan demanda au procureur du roi s'il ne voyait aucun inconvénient à ce que Castaing fût prévenu de ce résultat.

— Non, répondit le procureur du roi ; seulement, communiquez-le-lui d'une façon sensible, et sans rien lui faire augurer de bon ou de mauvais pour lui.

M. Pelletan trouva Castaing, qui l'attendait sur l'escalier.

— Eh bien, demanda vivement celui-ci, avez-vous terminé, et vient-on me relâcher ?

— J'ignore, répondit M. Pelletan, si l'on doit vous relâcher ou vous retenir ; mais la vérité est que nous n'avons trouvé, sur le corps d'Auguste Ballet aucune trace de mort violente.

Malgré cette absence momentanée de preuves matérielles, Castaing fut retenu prisonnier. L'instruction commença ; elle dura depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre.

Le 10 novembre, Castaing parut sur le banc des accusés.

L'affaire, avant même d'être mise au jour, avait fait grand bruit ; aussi la salle de la cour d'assises présentait-elle cet aspect que l'on retrouve dans toutes les circonstances solennelles, c'est-à-dire qu'on eût cru, à voir tant de jolies femmes, tant d'hommes élégants, entrer dans une salle de spectacle, un jour de première représentation pompeusement annoncée.

L'accusé fut introduit. Alors, un indicible mouvement d'intérêt agita ces spectateurs, que la curiosité courba et fit onduler comme les épis sous le vent.

C'était un beau jeune homme, soigné de sa personne et d'une figure douce, quoique l'on crût voir quelque chose d'étrange dans l'expression de son regard.

Hélas ! l'instruction avait révélé de terribles faits.

La mort d'Auguste Ballet avait fixé l'attention de la justice sur cette malheureuse famille, et l'on avait vu, depuis que Castaing y avait été introduit, disparaître, frappés mortellement et à cinq mois de distance, le père, la mère, l'oncle, laissant aux deux frères Hippolyte et Auguste une très belle fortune ; et, enfin, Hippolyte, qui était mort à son tour entre les bras de Castaing, sans que ni son frère Auguste, ni sa sœur madame Martignon pussent pénétrer près de lui.

Toutes ces morts successives avaient concentré la fortune de la famille, en grande partie, sur la tête d'Auguste Ballet.

Le 1er décembre 1822, Auguste Ballet, âgé de vingt-quatre ans, à cette époque, fort et bien portant, fait, sans motif aucun, un testament par lequel il institue Castaing son légataire universel, sans autre restriction que quelques legs de médiocre valeur à deux amis et à trois domestiques.

Auguste Ballet meurt à son tour le 1er juin, sept mois après son frère.

Maintenant, voici ce que l'instruction avait découvert sur les deux points qui sont, en pareil cas, l'objet des investigations de la justice, c'est-à-dire sur la vie intellectuelle et sur la vie physique de Castaing :

Comme vie intellectuelle, Castaing est un grand travailleur dévoré d'ambition, brûlé du désir de devenir riche ; sa mère, si l'on en croit une lettre saisie chez lui, en dit des horreurs ; son père lui reproche sa vie licencieuse, et les chagrins dont il l'abreuve, ainsi que sa mère.

Au milieu de tout cela, il a travaillé avec persévérance ; il a passé ses examens ; il a été reçu docteur.

Ce qu'il a surtout étudié dans la science, c'est l'anatomie, la botanique, la chimie.

La chimie surtout.

Ses cahiers d'étude sont là, pleins d'observations, d'extraits, de ratures. Ils attestent la constance de ses recherches et l'étude approfondie qu'il a faite des poisons, de leurs différentes espèces, de leurs effets, des traces dénonciatrices que les uns laissent dans différentes parties du corps, tandis que d'autres, aussi mortels et plus perfides, tuent sans laisser aucun vestige perceptible aux yeux de l'anatomiste le plus savant et le plus exercé.

Ces poisons sont tous des poisons végétaux : la brucine tirée de la fausse angusture ; la strychnine, tirée de la noix de Saint-Ignace ; et la morphine, tirée de l'opium pur, qui lui-même est extrait du pavot des Indes.

Or, étrange et terrible complication du hasard ! le 18 septembre 1822, dix-sept jours avant la mort d'Hippolyte Ballet, Castaing achète dix grains d'acétate de morphine.

Douze jours après, Hippolyte, atteint d'une affection pulmonaire grave, mais non encore arrivée à son terme, est saisi d'un accident morbide et meurt, comme nous l'avons dit, loin de sa sœur, loin de son frère, emporté en cinq jours !

Il meurt dans les bras de Castaing.

Alors, la situation de Castaing change : Castaing, qui était fort gêné jusque-là, prête trente mille francs à sa mère, et, sous des noms supposés, ou au porteur, place soixante et dix mille francs.

C'est qu'il est question d'une affaire relative au testament d'Hippolyte Ballet, affaire qui ne sera jamais bien éclaircie, même aux débats, et dans laquelle Auguste Ballet serait devenu le complice de Castaing.

De là cette faiblesse d'Auguste pour Castaing ; de là ce tes-

tament en sa faveur; de là cette intimité qui fait que ces deux hommes ne se quittent plus; toutes choses qui s'expliquent, au moment où l'on substitue, au lien pur et simple d'une amitié ordinaire, la chaîne indestructible d'une mutuelle complicité.

Car — et c'est ici le moment de revenir à la vie physique, que nous avons laissée de côté pour parler de la vie intellectuelle, — Castaing n'est pas riche; Castaing vit d'une modique pension que lui fait sa mère; à peine si le fruit de ses travaux peut lui rapporter cinq ou six cents francs par an; il a une maîtresse, très pauvre elle-même, veuve avec trois enfants; lui-même en a eu d'elle deux autres: c'est donc une famille de six personnes qui est à la charge du jeune médecin, encore sans clientèle. Cette famille, au reste il l'adore, ses enfants surtout. Des lettres sont là faisant foi de l'ardent amour paternel qui vit dans ce cœur, dévoré, plus encore pour les autres que pour lui-même, de cette soif d'ambition et de richesses qui le conduira à l'échafaud!

Nous avons vu comment cet état de Castaing s'améliore tout à coup, comment il prête trente mille francs à sa mère, et comment il en place soixante et dix mille autres sous des noms supposés, ou au porteur.

Puis, maintenant, nous avons vu comment, le 29 mai, il arrive à Saint-Cloud avec Auguste Ballet, et comment, le 1er juin, Auguste Ballet expire, le laissant son légataire universel.

La veille, pendant une absence à laquelle il a donné une promenade pour prétexte, Castaing a été à Paris: il a acheté chez un premier pharmacien douze grains, et chez un second un demi-gros d'acétate de morphine, c'est-à-dire de ce même poison végétal qui ne laisse aucune trace, et dont il a déjà acheté dix grains, dix-sept jours avant la mort d'Hippolyte Ballet.

Voilà quel était le résumé de l'acte d'accusation contre Castaing, qui se présentait en face du jury sous le poids de quinze charges relativement à l'empoisonnement d'Hippolyte Ballet, de trente-quatre relativement à la vente du testament, et de soixante et seize relativement à l'empoisonnement d'Auguste Ballet. On se rappelle encore les différentes phases que parcourut ce long et terrible procès; on se rappelle les constantes dénégations de l'accusé, et l'attitude avec laquelle il reçut l'arrêt qui le condamnait à mort, arrêt prononcé à la simple majorité d'une voix, c'est-à-dire de sept voix contre cinq.

L'accusé debout, la tête nue, entendit l'arrêt avec une froide résignation, joignit les mains, et, sans prononcer un seul mot, leva les yeux et les mains vers le ciel.

— Avez-vous quelque chose à dire sur l'application de la peine? lui demanda le président.

Castaing secoua mélancoliquement sa tête, que venait déjà de toucher, en passant, le souffle de la mort.

— Non, monsieur, dit-il d'une voix douce mais profonde, non, je n'ai rien à dire contre l'application de la peine qui me frappe; je saurai mourir, quoiqu'il soit bien malheureux de mourir, plongé dans la tombe par des circonstances aussi fatales que celles où je suis. On m'accuse d'avoir lâchement assassiné mes deux amis, et je suis innocent... Oh! oui, je le répète, je suis innocent! Mais il y a une Providence, il y a quelque chose de divin en moi, et ce quelque chose ira vous trouver, Auguste, Hippolyte. Oh! oui, mes amis, — et le condamné, par un mouvement plein de puissance, étendit ses deux bras vers le ciel, — oh! oui, mes amis, oui, je vous retrouverai, et je regarde comme un bonheur d'aller vous rejoindre. Après l'accusation qui a pesé sur moi, rien d'humain ne me touche. Maintenant, je n'implore pas la miséricorde humaine, je n'implore que ce qui est divin: je monterai courageusement sur l'échafaud: l'idée de vous revoir m'encouragera! Oh! mes deux amis, elle réjouira mon âme, au moment même où je sentirai.. Hélas! il est plus facile de comprendre ce que je sens que d'exprimer ce que je n'ose prononcer...

Puis, d'une voix plus faible:

— Vous avez voulu ma mort, messieurs; je suis prêt à mourir, me voici

Puis, se tournant vers son défenseur, maître Roussel:

— Allons, allons, s'écria-t-il, remettez-vous, Roussel; tournez-vous de mon côté, et regardez-moi... Vous avez cru à mon innocence, vous, et vous m'avez défendu croyant à mon innocence; eh bien, oui, je suis innocent; embrassez pour moi mon père, mes frères, ma mère, ma fille!...

Puis, sans transition aucune, et s'adressant aux spectateurs haletants:

— Et vous, jeunes gens, continua-t-il, vous qui avez assisté à mon jugement; vous, mes contemporains, assistez aussi à mon exécution: vous m'y trouverez animé du même courage, et, si l'on a jugé mon sang nécessaire à la société, eh bien, je le sentirai couler sans regret!

Pourquoi ai-je raconté ce procès terrible dans tous ses détails? Est-ce pour faire éclater un sombre écho du passé parmi les membres de ces deux malheureuses familles qui peuvent vivre encore? Non! c'est qu'attiré par ce que l'on avait dit des rapports que la pauvre Fleuriet avait eus avec Castaing, j'étais venu là, moi, demandant un congé d'un jour à M. Oudard, pour assister à cette vivante tragédie; c'est que j'y assistai; c'est que j'étais au nombre des jeunes gens que le condamné, dans un moment d'exaltation, de délire peut-être, conviait à son exécution; c'est que je me dis, en voyant cet homme si plein de jeunesse, si plein de vie, si plein de science, que l'on condamnait à mourir, et qui, d'une voix si poignante et avec un accent si douloureux, disait adieu à son père, à sa mère, à ses frères, à ses enfants, à la société, à la création, à la lumière, c'est que je me dis avec un inexprimable serrement de cœur:

— O mon Dieu! mon Dieu! si cet homme était un autre Lesurques, un autre Labarre, un autre Calas... ô mon Dieu! mon Dieu! si cet homme n'était pas coupable!

Et, alors, devant ce tribunal qui venait de condamner un homme à mort, je jurai, moi, dans quelque situation que je me trouvasse, de ne jamais regarder comme s'étendant jusqu'à la peine capitale le mandat que pourrait un jour me donner la société de disposer du sort d'un homme vivant comme moi, sentant comme moi, souffrant comme moi.

Non, je n'assistai point à l'exécution; car, je l'avoue, ce me serait chose impossible à supporter qu'un pareil spectacle; et, pourtant, de Castaing à Lafourcade, les vingt-huit années écoulées ont été fécondes, malgré cette peine de mort, qui devrait réprimer et qui ne réprime pas! Hélas! pendant ces vingt-huit années, combien de grands coupables ont passé sur la route qui conduisait alors de la Conciergerie à la place de Grève, et qui conduit aujourd'hui de la Roquette à la barrière Saint-Jacques!

Le 6 décembre, à sept heures et demie du matin, Castaing fut amené de Bicêtre à la Conciergerie. Un instant après, le greffier entra dans sa prison et lui annonça le rejet de son pourvoi. Derrière le greffier parut l'abbé Montès.

Alors, Castaing se mit à prier, et pria longuement et religieusement. Pendant tout le temps qu'il passa dans le vestibule de la Conciergerie, et qu'on le prépara au supplice, il ne prononça pas un seul mot.

En montant dans la charrette, en jetant un regard sur cette foule immense qui l'attendait, ses joues, devenues pourpres subitement, passèrent peu à peu à une pâleur mortelle. Au pied de l'échafaud seulement, il releva sa tête, qui, durant tout le trajet, était restée penchée sur sa poitrine, puis, après avoir encore promené son regard sur la foule, comme il avait fait en sortant de la Conciergerie, il se mit à genoux au pied de l'échelle, et, lorsqu'il eut embrassé le crucifix d'abord, ensuite le digne ecclésiastique qui le lui présentait, il monta sur l'échafaud, soutenu par les deux aides de l'exécuteur. Tandis qu'on le liait sur la planche fatale, deux fois, bien visiblement, ses yeux se levèrent au ciel; puis, à deux heures un quart, le quart sonnant, sa tête tomba.

Castaing venait d'éprouver cette sensation mortelle qu'il n'avait osé définir à l'audience, quand il avait porté sa main à son cou. Castaing, — aux pieds de Dieu, — coupable, recevait son pardon; innocent, se faisait accusateur.

Il avait demandé à voir son père pour recevoir sa bénédiction *in extremis;* cette grâce lui fut refusée. Il réclama, alors, cette bénédiction par écrit.

Elle lui fut envoyée ainsi, mais ne lui arriva que passée au vinaigre.

On craignait que la bénédiction paternelle ne cachât quelque poison, à l'aide duquel Castaing trouvât moyen de ne pas payer sa dette à l'échafaud.

Tout était fini à deux heures et demie, et ceux qui voulurent avoir la comédie après le drame eurent encore le temps d'aller, de la place de Grève, prendre leur poste à la queue du Théâtre-Français. — Le même jour, 6 décembre 1823, on jouait *l'École des Vieillards.*

XCII

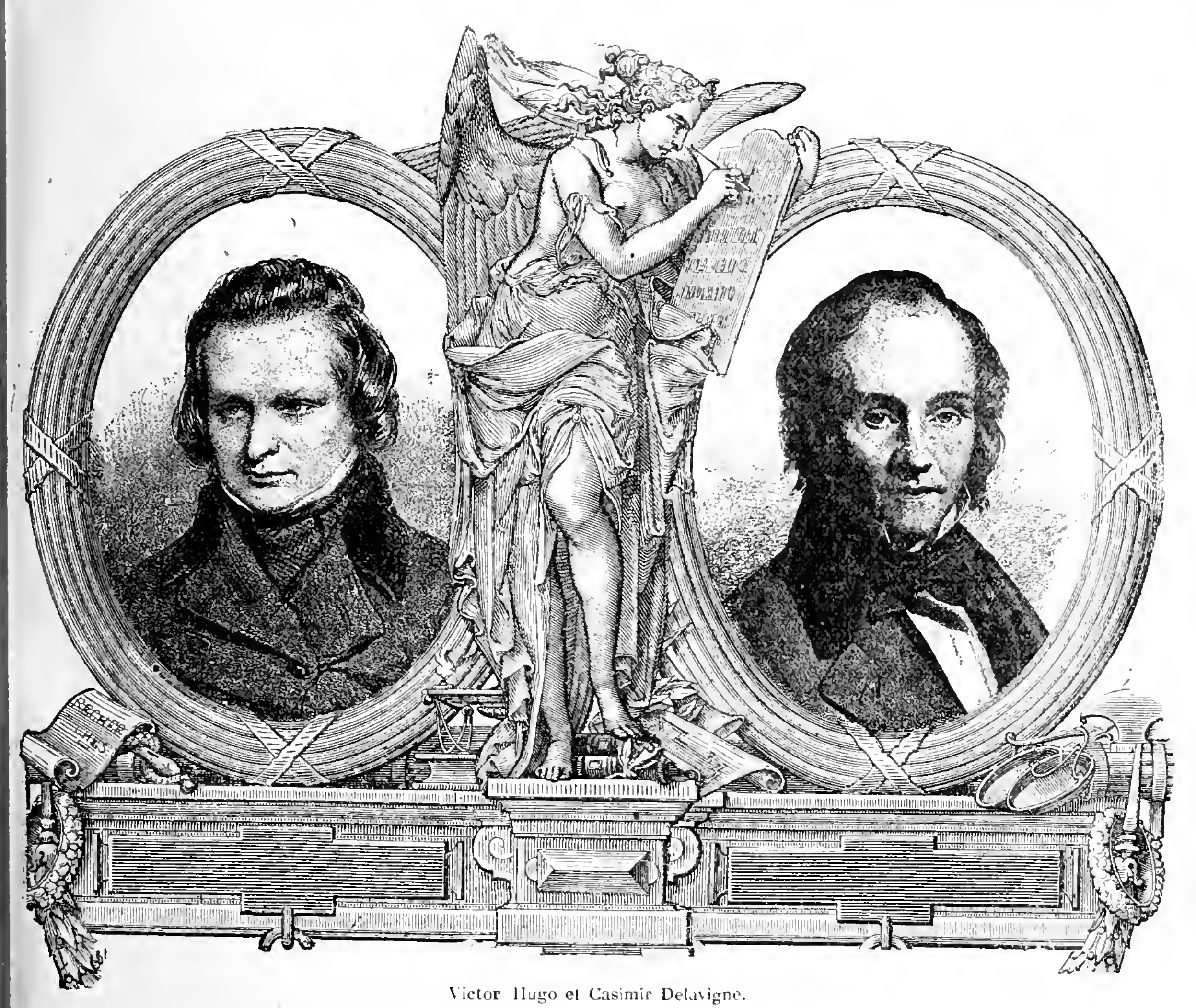
CASIMIR DELAVIGNE. — APPRÉCIATION DE L'HOMME ET DU POÈTE. — D'OÙ ÉTAIT VENUE LA HAINE DE LA VIEILLE ÉCOLE LITTÉRAIRE CONTRE LA NOUVELLE. — QUELQUES RÉFLEXIONS SUR « MARINO FALIERO » ET « LES ENFANTS D'EDOUARD ». — POURQUOI CASIMIR DELAVIGNE ÉTAIT PLUTOT UN POÈTE COMIQUE QU'UN POÈTE TRAGIQUE. — OU IL FAUT CHERCHER SES CHEFS-D'ŒUVRE.

C'était une grande solennité que cette première représentation de l'*École des Vieillards*, jouée par Talma et mademoiselle Mars.

Pour la première fois, en effet, ces deux grands acteurs paraissaient ensemble dans la même pièce.

Casimir Delavigne avait fait ses conditions.

Expulsé du Théâtre-Français, sous le prétexte que *son ouvrage était mal écrite*, il avait grandi dans la proscription. Ses *Messéniennes*, ses *Vêpres siciliennes*, ses *Comédiens* et *le Paria*, — et, peut-être plus que tout cela encore, le besoin qu'avait l'opposition de faire un poète libéral pour l'opposer à Lamartine et à Hugo, poètes royalistes à cette époque, — avaient créé à l'auteur de l'*Ecole des Vieillards* une telle popularité, que, devant cette popularité, toutes les difficultés s'étaient aplanies, et même un peu trop peut-être ; car, semblable à Richelieu dans sa litière, Casimir Delavigne rentrait au Théâtre-Français, non point par la porte, mais par une brèche.



Victor Hugo et Casimir Delavigne.

J'ai beaucoup connu Casimir Delavigne comme homme, j'ai beaucoup étudié Casimir Delavigne comme poète ; je n'ai jamais eu une grande admiration pour le poète ; mais j'ai toujours eu une suprême considération pour l'homme.

Comme individu, à part une probité littéraire incontestable et incontestée, Casimir Delavigne était un homme de relations douces, polies, affables même ; sa tête, beaucoup trop grosse pour son petit corps, frappait désagréablement la vue au premier aspect ; mais son front large, ses yeux intelligents, sa bouche bienveillante, faisaient bientôt oublier cette première impression. Quoique homme de beaucoup d'esprit, il était de ceux qui n'ont d'esprit que la plume à la main. Sa conversation, douce et affectueuse, était tiède et incolore ; comme il manquait de grandeur dans le geste, et de puissance dans l'intonation, il manquait de même de puissance et de grandeur dans la parole. Placé dans un salon, il n'attirait en rien le regard ; il fallait savoir que c'était Casimir Delavigne pour faire attention à lui. Il y a des hommes qui portent leur royauté en eux ; partout où vont ces hommes, au bout d'un instant, ils dominent ; au bout d'une heure, ils règnent. Casimir Delavigne n'était point de ceux-là : cette domination, si on la lui eût permise, il l'eût refusée ; cette royauté, si on la lui eût faite, il l'eût abdiquée ; tout fardeau, même celui d'une couronne, lui semblait embarrassant. Son éducation avait été excellente : il savait tout ce que l'on sait en sortant du collège ; mais, depuis sa sortie du collège, il avait peu appris par lui-même, peu pensé, peu réfléchi.

Un des caractères particuliers de l'organisation de Casimir Delavigne, — et, à notre avis, ce fut peut-être un grand malheur, — c'était sa soumission aux idées des autres, soumission qui ne pouvait venir que de son peu de confiance dans ses propres idées. Il s'était, chose étrange, créé à lui-même, dans sa famille et parmi ses amis, une espèce de bureau de censure, une manière de comité de répression, chargé de veiller à ce que son imagination ne fît point d'écarts ; ce qui était d'autant plus inutile que l'imagination de Casimir Delavigne, enfermée dans des limites un peu étroites, avait bien plutôt besoin d'être excitée que retenue. Il en résultait que cet aréopage, inférieur comme sentiment, et surtout comme forme, à Casimir Delavigne, châtiait rigoureusement le peu qu'il avait de pittoresque dans la forme, et d'imagination dans le fond. On dut souvent lui dire, dans ce cénacle amoindrissant, de se souvenir qu'Icare était tombé pour s'être trop approché du soleil ; et lui ne songea pas même à répondre, j'en suis sûr, que, si le soleil fit fondre les ailes d'Icare, c'est qu'Icare avait de fausses ailes attachées avec de la cire, et que l'aigle, qui disparait noyé dans les rayons flamboyants du dieu du jour, n'est jamais retombé sur la terre victime d'un pareil accident.

Il résultait de cet abandon de sa propre volonté que Casimir Delavigne, au moment où son talent était dans toute sa force, à l'heure où sa réputation était à son apogée, n'osait rien faire de lui-même ni par lui-même. L'idée éclose dans son cerveau était soumise à ce comité, avant que cette idée fût transformée en plan ; le plan terminé, il était de nouveau mis sous les yeux de cette commission, qui le commentait, le discutait, le corrigeait, et le rendait au poète avec un *bon pour*

exécution. Enfin, le plan devenu pièce était lu, toujours à la même assemblée, et, l'un avec un crayon, l'autre avec des ciseaux, celui-ci avec un compas, celui-là avec une règle, se mettaient à l'œuvre de la castration : si bien que, séance tenante, la comédie, le drame ou la tragédie était émondé, taillé, coupé, non pas comme l'entendait l'auteur, mais comme l'entendaient MM. tel, tel et tel, tous gens de conscience à leur point de vue, tous gens d'esprit entre eux, bons professeurs, honnêtes savants, respectables philologues, mais poètes médiocres, qui, au lieu de soulever l'essor de leur ami au souffle d'une puissante poitrine, ne songeaient, au contraire, qu'à se cramponner à ses jambes, de peur qu'il ne s'élevât au delà des zones où leur courte vue pouvait le suivre.

Cette habitude de soumettre sa volonté à celle des autres faisait à Casimir Delavigne, sans qu'il s'en doutât lui-même, une fausse modestie, une humilité feinte qui embarrassait ses ennemis et désarmait ses envieux. Comment, en effet, en vouloir de ses succès à un homme qui semblait demander à tout le monde la permission de réussir, et qui paraissait s'étonner d'avoir réussi ; à un pauvre poète qui, s'il fallait l'en croire, n'était rien que par l'adjonction à sa faible intelligence de capacités supérieures à la sienne ; à un vainqueur tremblant qui priait dans le triomphe, qu'on ne l'abandonnât point, comme un vaincu qui prierait qu'on lui demeurât fidèle dans sa défaite ? Aussi était-on fidèle à Casimir Delavigne jusqu'au fanatisme ; aussi mettait-on une main pleine d'émulation et de dévouement à cette gloire, dont les rayons divergents devaient, comme les flammes de l'Esprit-Saint, se diviser en autant de langues de feu que la religion casimirienne comptait d'apôtres.

Nous avons dit quels étaient les inconvénients, voici maintenant quels étaient les avantages.

La pièce était prônée avant d'être faite, soutenue avant d'être reçue, dans les trois classes du monde auquel appartenait Casimir Delavigne par sa naissance, et je dirai même, je dirai surtout par son talent. Ainsi on avait : par Fortuné Delavigne, avoué, toutes les études de Paris ; par Gustave de Wailly, professeur, tous les étudiants du quartier latin ; par Jules de Wailly, chef de bureau au ministère de l'intérieur, tous les employés des ministères.

C'était surtout pour les intérêts à débattre avec les théâtres et avec les libraires, que cette espèce de conseil de famille était chose commode. On ne laissait Casimir s'occuper d'aucune affaire ; on le connaissait : il était si modeste, qu'il aurait donné sa pièce sans conditions aux comédiens, son manuscrit sans traité au libraire. Casimir était prévenu, sur ce point, de son incapacité ; il renvoyait libraire ou directeur à son frère Germain ; son frère Germain les renvoyait à son frère Fortuné, et son frère Fortuné traitait l'affaire en homme d'affaires.

Et remarquez bien que tout cela se faisait simplement, bonnement, naïvement, dans le dévouement et l'admiration que chacun avait pour Casimir ; sans intrigue, car tout ce petit travail ne portait préjudice à qui que ce fût au monde ; et je dirai presque sans coterie, car, pour moi, là où il y a conviction, il n'y a plus coterie.

Or, autour de Casimir Delavigne, chacun était bien parfaitement convaincu que Casimir Delavigne était le premier poète lyrique de son époque, le premier poète dramatique de son siècle.

Quand on n'arrivait pas à Casimir Delavigne, et qu'on était arrêté par le cordon sanitaire qui veillait, s'agitait et louangeait autour de lui, on pouvait croire que tout ce mouvement était imprimé par lui, et allait du centre à la circonférence ; mais quand on arrivait près de lui, on ne croyait plus qu'à la simplicité, à la candeur et à la bienveillance de l'homme de talent.

Je crois que Casimir Delavigne n'a jamais haï qu'un seul de ses confrères ; mais, aussi, il le haïssait bien.

C'était Victor Hugo.

Quand l'auteur des *Odes et Ballades*, de *Marion Delorme* et de *Notre-Dame de Paris* fut pris de cette fantaisie étrange de devenir le collègue de M. Droz, de M. Briffaut et de M. Viennet, je me chargeai d'aller personnellement, pour lui, demander la voix de Casimir Delavigne.

Je croyais qu'une nature aussi intelligente que l'était celle de l'auteur des *Messéniennes* regarderait comme un devoir de sa position de faire asseoir près de lui un rival aussi illustre que l'était le candidat qui faisait à l'Académie l'honneur de lui demander un fauteuil.

Je me trompais : Casimir Delavigne refusa obstinément sa voix à Victor Hugo, et, cela, avec une véhémence et une volonté dont je l'eusse cru incapable, surtout vis-à-vis de moi, qu'il aimait beaucoup.

Ni instances, ni supplications, ni raisonnements ne purent, je ne dirai pas le convaincre, mais le vaincre.

Et cependant, Casimir Delavigne savait bien qu'il repoussait un des hommes éminents de son époque.

Pourquoi cette antipathie ? Je ne l'ai jamais su. Ce n'était certes pas à cause de la différence des écoles ; je n'étais pas — il s'en fallait du tout au tout — de l'école de Casimir Delavigne, et il m'offrait, à moi, cette voix qu'il refusait à Victor Hugo.

C'est qu'aussi, cette fois-là, ils étaient bien embarrassés, les pauvres académiciens ! tellement embarrassés, que, si je m'étais présenté, je crois qu'ils m'eussent nommé.

Ils nommèrent Dupaty.

Hugo s'en consola par un des plus jolis mots qu'il ait jamais trouvés.

— Je croyais, dit-il, qu'on allait à l'Académie par le pont des Arts ; je me trompais, on y va, à ce qu'il paraît, par le pont Neuf.

Et maintenant que j'ai jugé l'homme, peut-être va-t-on croire qu'il m'est plus difficile, à moi son confrère, à moi son rival, à moi son antagoniste parfois, de juger le poète ? Non ! qu'on se détrompe ; rien n'est difficile à celui qui dit la vérité, toute la vérité.

D'ailleurs, jamais je n'ai écrit d'un homme une chose que je ne fusse prêt à lui dire à lui-même.

Pour juger Casimir Delavigne à un point de vue exact, il faut jeter un coup d'œil sur l'époque où il est né, et sur celle où il a vécu.

Nous voulons parler de l'ère impériale.

D'où venait cette haine qui éclata, lors de l'apparition de *Henri III*, de *Marion Delorme* et de *la Maréchale d'Ancre*, entre les anciens poètes et les nouveaux, entre la jeune et la vieille école ?

On a constaté le fait sans en rechercher les causes.

Je vais vous les dire.

C'est qu'en faisant, tous les ans, une levée de trois cent mille conscrits, Napoléon ne s'était pas aperçu que ces poètes qu'il demandait, et demandait inutilement, avaient forcément changé de vocation, et qu'ils étaient dans les camps, le sabre, le fusil ou l'épée à la main, au lieu d'être la plume à la main dans le cabinet.

Et cela dura ainsi de 1796 à 1815, c'est-à-dire dix-neuf ans.

Pendant dix-neuf ans, le canon ennemi passa dans la génération des hommes de quinze ans à trente-six. Il en résulta que, lorsque les poètes de la fin du XVIIIe siécle et ceux du commencement du XIXe furent en face les uns des autres, ils se trouvaient de chaque côté d'un ravin immense creusé par la mitraille de cinq coalitions ; au fond de ce ravin était couché un million d'hommes, et, parmi ce million d'hommes violemment arrachés à la génération, se trouvaient ces douze poètes que Napoléon avait toujours demandés à M. de Fontanes, sans que jamais M. de Fontanes eût pu les lui donner.

Ceux qui avaient échappé étaient les poètes phtisiques, jugés trop faibles pour faire des soldats, et qui moururent jeunes, comme Casimir Delavigne et Soumet.

C'étaient des ponts jetés sur ce ravin dont nous avons parlé, mais qui ne suffisaient pas à le faire disparaître.

Avec ses dix-huit ans de guerre et ses dix ans de règne, Napoléon, qui reconstruisit la religion, qui réédifia la société, qui établit la législation, Napoléon échoua pour la poésie.

A part les deux hommes que nous avons nommés, à part Soumet et Casimir Delavigne, il y eut solution de continuité.

Eh bien, disons-le, poète intermédiaire entre la vieille école et l'école nouvelle, Casimir Delavigne avait, dans son talent, un peu de cette faiblesse de complexion qu'il avait dans sa personne ; dans une œuvre de Casimir, — œuvre ne dépassant jamais les limites fixées par l'ancien théâtre, c'est-à-dire un, trois ou cinq actes, — il y a toujours un peu de faiblesse et d'essoufflement ; les pièces sont haletantes comme l'homme ; l'œuvre est poitrinaire comme le poète.

De son acte, on n'en ferait jamais trois ; de ses trois actes, on n'en ferait jamais cinq ; de ses cinq, on n'en ferait jamais dix. Mais bien plutôt serait-on tenté, de ses cinq actes, d'en faire trois ; de ses trois, d'en faire un.

Quand l'imagination lui manque, et qu'il s'attaque à Byron ou à Shakspeare, il ne peut parvenir à leur suprême hauteur, et il est obligé de s'arrêter au tiers, au milieu tout au plus de l'ascension ; pareil en cela à ces enfants qui montent sur un arbre pour en cueillir les fruits, et qui ne peuvent qu'au risque de se rompre le cou, — chose qu'ils sont assez sages pour ne point tenter, — atteindre ceux qui mûrissent sur les branches les plus élevées, et qui sont toujours les plus beaux parce qu'ils sont le plus près du ciel.

Nous rendrons la chose sensible par deux exemples : *Marino Faliero, les Enfants d'Edouard*.

Dans le *Marino Faliero* de Byron, le doge conspire pour se venger de cette jeunesse railleuse qui lui a fait l'injure d'écrire sur son fauteuil :

« Le doge tient la belle Angiolina pour femme, mais un autre l'a pour maîtresse. »

Et c'est une calomnie : la belle Angiolina est pure comme l'indique son nom, malgré ses dix-huit ans, à elle, et malgré les quatre-vingts ans de son mari.

C'est donc pour défendre une femme pure, et non pour venger son honneur de mari outragé, que le Marino Faliero de Byron conspire, et nous n'avons pas besoin de dire ce que la pièce gagne en distinction à être traversée par cette douce et lumineuse figure qui représente le dévouement, au lieu d'exprimer le repentir.

Or, dans l'imitation de Casimir Delavigne, tout au contraire, la femme est coupable. Héléna, — car le poète, en la vulgarisant n'a point osé lui conserver son nom céleste, — Héléna trompe son mari, un vieillard ! elle le trompe, ou plutôt elle l'a trompé, dès avant le lever du rideau. Le premier vers de la tragédie s'adresse à une écharpe qu'elle brode pour son amant, double faute à notre avis ; car il n'y avait qu'un moyen de rendre Héléna intéressante, si on la faisait coupable, c'était de montrer en elle la lutte de la passion contre la vertu, de l'amour contre le devoir ; c'était, enfin, de faire, en réussissant mieux que nous, ce que nous avons fait dans *Antony*.

Mais mieux valait, nous le répétons, comme dans la tragédie de Byron, conserver la femme pure ; mieux valait faire côtoyer le vieillard par une épouse fidèle que par une épouse adultère ; mieux valait, quand la femme vient, au cinquième acte, trouver le mari, ouvrir la porte du cachot au dévouement qu'au repentir. Pour porter au Christ, écrasé sous la lutte de sa passion, le calice d'amertume, Dieu choisit, non pas un ange tombé, mais, au contraire, le plus pur de ses anges !

Nous ne parlons pas d'une conspiration, à minuit, à Venise, en pleine place Saint-Marc, où cinquante conspirateurs crient à qui mieux mieux : « Mort à la République ! » A Venise, et à minuit ! à Venise, la ville du conseil des Dix ! à Venise, la ville où l'on ne se couche jamais tout à fait, et où une moitié de la ville, au moins, veille, tandis que l'autre dort !

Du *Richard III* de Shakspeare, Casimir Delavigne n'a osé tirer que la mort des deux enfants ; de la grande pièce historique du poète d'Elisabeth, il reste un tout petit drame, plein de gentillesses enfantines et de larmes maternelles : du grand caractère de Richard III, de la scène merveilleuse entre le meurtrier et la femme du mort, de l'assassinat de Buckingham, du duel avec Richmond et de l'agonie de Richard III, il ne reste rien.

La statue gigantesque, le colosse de Rhodes, entre les jambes duquel passaient les hautes galères, est devenu un bronze à mettre sur une pendule, une réduction de Collas en montre derrière les carreaux de Barbedienne.

Maintenant, Casimir Delavigne a-t-il au moins pris, de ce sujet des *Enfants d'Edouard*, tout ce qu'il pouvait en prendre ? N'a-t-il, dans ce qui regardait l'héritier de la couronne et son gentil frère le duc d'York, rien écarté de ce que son modèle Shakspeare lui offrait de grand ?

On va en juger par un seul trait.

Chez Casimir Delavigne, lorsque le jeune Richard est réfugié dans l'église de Westminster, comme l'église a droit d'asile, le poète des *Messéniennes*, pour forcer le jeune prince à sortir de là, fait écrire, à la bonne foi surprise de son frère, une lettre par laquelle celui-ci l'invite à le venir rejoindre au palais. Le pauvre fugitif, alors, a confiance dans cette lettre, et sort de son refuge. A peine au palais, Richard III le fait arrêter.

Dans Shakspeare, le jeune prince a cherché cet asile. Que fait Richard III ?

Il fait venir l'archevêque.

« — Le prince royal a cherché un refuge dans votre église ? lui dit-il.

« — Oui, monseigneur.

« — Il faut me le livrer.

« — Impossible, monseigneur.

« — Pourquoi cela ?

« — Parce que l'église est lieu d'asile.

« — Pour les coupables, niais ! répond Richard, mais non pour les innocents... »

Ah ! que Mézence, ce contempteur des hommes et des dieux, est petit, à mon avis, près de Richard III, qui tue ses ennemis avec leur innocence, comme un autre les tuerait avec leurs crimes !

On comprend que, dénué à ce point du double sentiment pittoresque et grandiose, Casimir Delavigne réussit beaucoup mieux dans la comédie que dans la tragédie ; aussi, ses deux meilleures pièces, suivant nous, sont-elles deux comédies, *les Comédiens* et *l'Ecole des Vieillards*.

Tout ce que nous venons de dire est dit, on le comprend bien, au point de vue d'une critique sévère, et n'empêche pas que Casimir Delavigne n'ait reçu du ciel des qualités réelles. Ces qualités sont : une grande facilité de versification qui rarement monte jusqu'à la poésie, il est vrai, mais qui jamais ne tombe jusqu'au vers flasque et détendu ; et, en effet, depuis le premier hémistiche jusqu'au dernier, depuis le commencement jusqu'à la fin, son œuvre, quelle qu'elle soit, est soignée, propre et surtout pleine de probité ; et, remarquez bien ceci, nous nous servons du mot probité comme du mot le plus convenable ; car Casimir Delavigne n'est point un homme qui essaye de soustraire quelque chose au public, qui économise sur ce qu'il possède dans le moment, pour faire servir cette économie à une autre pièce. Non ; de Casimir au public, c'est, comme on dit, *bon jeu, bon argent* ; tout ce qu'il possède, jusqu'à son dernier sou, il le donne. A chaque première représentation, les spectateurs ont jusqu'au fond du sac. Quand, le soir, à minuit, il a fait, au milieu des bravos, honneur à sa signature, il est ruiné. Mais qu'importe qu'il en soit réduit à la mendicité ? Il devait une tragédie, un drame, une comédie, il a payé rubis sur l'ongle ; il est vrai qu'il sera peut-être, pendant un an, deux ans, trois ans, obligé de faire au jour le jour des économies d'esprit, de verve et d'imagination, pour arriver à la confection d'une nouvelle œuvre ; mais il y arrivera coûte que coûte, aux dépens de ses veilles, de sa santé, de sa vie, et, un jour, il mourra épuisé à cinquante-deux ans sans pouvoir terminer sa dernière tragédie.

Oh ! qu'il ne se plaigne pas, le poète des *Messéniennes*, l'auteur de l'*Ecole des Vieillards*, de *Louis XI* et de *Don Juan d'Autriche* ! Qui fait tout ce qu'il peut fait tout ce qu'il doit.

Et, cependant, nous persistons à le dire, Casimir Delavigne eût fait plus que cela sans cet entourage qui le comprimait ; et, la preuve de ce que nous disons, nous ne l'irons pas chercher dans ses œuvres de longue haleine : nous la prendrons, au contraire, dans une de ces petites pièces que le poète laisse tomber de son cœur dans un jour de mélancolie, — comme M. Arnault, qui était, non seulement bien moins qu'un poète, mais encore bien moins versificateur que Casimir Delavigne, l'a fait pour son adorable poésie de *la Feuille*.

Eh bien, nous allons chercher, dans les notes où elle est reléguée, une petite ballade que Casimir Delavigne n'a pas jugée digne d'une autre place, et que nous tenons, nous, pour un petit chef-d'œuvre.

La brigantine
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner...
O Vierge Marie !
Pour moi priez Dieu
Adieu, patrie !
Provence, adieu !

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent...
O Vierge Marie !
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie !
Mon père, adieu !

La vieille Hélène
Se confira
Dans sa neuvaine,
Et dormira...
O Vierge Marie !
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie !
Hélène, adieu !

Ma sœur se lève,
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve,
Il reviendra ! »
O Vierge Marie !
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie !
Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant...
O Vierge Marie !
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie !
Isaure, adieu !

Brise ennemie,
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler ?
O Vierge Marie !
Pour moi priez Dieu.
Adieu, patrie !
Bonheur, adieu !

Un autre jour, Scudo, l'auteur de l'adorable mélodie du *Fil de la Vierge*, demande à Casimir Delavigne quelques vers pour mettre de la musique dessus.

Casimir prend la plume et laisse tomber *Néra*. — Vous ne connaissez point *Néra ?* Je comprends cela : ce n'était pas une poésie, c'était une simple chanson : *la Brigantine* avait été reléguée dans les notes ; *Néra* fut expulsée des œuvres.

Un jour viendra, et à notre avis, ce jour est déjà venu, où l'on pèsera les *Messéniennes* et *Néra* dans la même balance et nous verrons qui l'emportera.

Voici *Néra :*

Ah ! ah ! de la montagne
Reviens, Néra, reviens !
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Néra !
Peux-tu la méconnaître ?
Ah ! ah !
Néra !

Reviens, reviens ; c'est l'heure
Où le loup sort des bois.
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix.
Hors l'ami qui t'appelle,
Néra !
Qui t'aimera comme elle ?
Ah ! ah !
Néra !

Dis-moi si dans la crèche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche,
Quand je manquais de pain ?
Nous n'en avions qu'à peine,
Néra,
Et ta crèche était pleine !
Ah ! ah !
Néra !

Hélas ! c'est bien sans cause
Que tu m'as délaissé.
T'ai-je dit quelque chose,
Hors un mot, l'an passé ?
Oui, quand mourut ma femme,
Néra,
J'avais la mort dans l'âme,
Ah ! ah !
Néra !

De ta mamelle avide,
Mon pauvre enfant crira ;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera ?
Toi, sa mère nourrice,
Néra !
Veux-tu donc qu'il périsse ?
Ah ! ah !
Néra !

Lorsqu'avec la pervenche
Pâques refleurira,
Des rameaux du dimanche
Qui te couronnera ?
Toi, si bonne chrétienne,
Néra,
Deviendras-tu païenne ?
Ah ! ah !
Néra !

Quand les miens, en famille,
Tiraient les rois entre eux,
Je te disais : « Ma fille,
Ma part est à nous deux ! »
A la fête prochaine,
Néra,
Tu ne seras plus reine.
Ah ! ah !
Néra !

Ingrate ! quand la fièvre
Glaçait mes doigts roidis,
Otant mon poil de chèvre,
Sur vous je l'étendis...
Faut-il que le froid vienne,
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne ?
Ah ! ah !
Néra !

Adieu ! sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous ;
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous...
Allez ! mon cœur se brise,
Néra,
Pourtant, Dieu te conduise !
Ah ! ah !
Néra !

Je n'ai pas le courage
De te vouloir du mal ;
Sur nos monts crains l'orage ;
Crains l'ombre dans le val.
Pais longtemps l'herbe verte,
Néra,
Nous mourrons de ta perte,
Ah ! ah !
Néra !

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter ;
Si la famille est morte,
Néra,
Qui t'ouvrira la porte ?
Ah ! ah !
Néra !

XCIII

TALMA DANS « L'ÉCOLE DES VIEILLARDS ». — UNE LETTRE DE LUI. — ORIGINE DE SON NOM ET DE SA FAMILLE. — « TAMERLAN » A LA PENSION VERDIER. — DÉBUT DE TALMA. — CONSEILS DE DUGAZON. — AUTRES CONSEILS DE SHAKSPEARE. — OPINION DES CRITIQUES DE L'ÉPOQUE SUR LE DÉBUTANT. — PASSION DE TALMA POUR SON ART.

L'Ecole des Vieillards eut un immense succès. Un duel fatal, qui venait d'avoir lieu dans des conditions à peu près pareilles à celles où se trouvaient Danville et le duc, donna à la pièce une de ces couleurs d'à-propos que saisit avec tant d'empressement le public parisien.

C'est qu'il faut le dire aussi, jamais peut-être Talma n'avait été plus beau ; il est impossible de rendre avec une voix plus émouvante les différentes nuances de ce rôle de vieillard amoureux et trahi comme Danville.

Oh ! l'admirable instrument que la voix chez un acteur qui sait s'en servir ! Comme la voix de Talma était caressante au premier acte ! comme elle était impatiente au second, inquiète au troisième, menaçante au quatrième, abattue au cinquième !

Le rôle est doux, noble, charmant, bien complet d'un bout à l'autre. Comme ce cœur de vieillard aime bien à la fois Hortense en père et en amant. Comme tout en plaignant la femme qui se laisse prendre, folle alouette, au miroir de la jeunesse et au ramage de la coquetterie, il dédaigne cet homme qui plaît, on ne sait pourquoi, hélas ! parce que, dans le cœur de toute jeune fille, il y a un côté vulnérable et ouvert aux vulgaires amours !

Le rôle de la femme est bien loin de valoir celui de l'homme. Hortense est-elle coquette, ou ne l'est-elle pas ? Aime-t-elle le duc, ou ne l'aime-t-elle pas ? C'est une faute grave que la situation ne soit pas mieux dessinée, et voici en quoi c'est une faute :

Au quatrième acte, Hortense, qui cause, à une heure du matin, dans un salon avec le duc, fait cacher ce dernier au bruit des pas de son mari.

Or, j'en appelle à toutes les femmes : une femme, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'elle soit surprise par son mari, avec un homme qu'elle n'aime pas, ne fait pas cacher cet homme.

Hortense aime donc le duc, puisqu'elle le fait cacher.

Si Hortense aime le duc, elle est bien ingrate ; car il est impossible de comprendre, en voyant le mari si bon, si prévenant, si jeune sous ses cheveux blancs ; il est impossible de comprendre qu'une femme honnête aime un instant un homme aussi nul que le duc Delmas.

Aussi, avec quel accent Talma, en se levant et en traversant le théâtre, désespéré, disait-il ce vers :

Je ne l'aurais pas cru ! C'est bien mal ! c'est affreux !

Jamais le déchirement d'une âme humaine ne s'était fait jour au dehors par un pareil sanglot.

Les amateurs vulgaires, les critiques de second ordre, admirèrent surtout dans cette comédie de Casimir Delavigne un rôle de camarade de collége de Danville, joué avec beaucoup de comique par un nommé Vigny. Ce rôle est celui du vieux célibataire qui, après être resté garçon jusqu'à l'âge de soixante ans, se décide à se marier sur la peinture que lui fait Danville du bonheur conjugal, et vient justement annoncer cette décision à son ami, au moment où celui-ci est en proie à toutes les tortures de la jalousie.

Eh bien, non, cent fois non, ce n'est pas cela qu'il y avait de vraiment beau dans *l'Ecole des Vieillards*. Non, ce n'est point cette scène où Danville répète sans cesse : *Mais moi, c'est autre chose !* Non, ce qu'il fallait applaudir, c'était cette profonde, cette sanglante souffrance d'un cœur déchiré ; ce qu'il fallait applaudir, c'était une situation qui permettait à Talma d'être grand et simple à la fois, de montrer tout ce que peut souffrir cette créature née de la femme, et enfantée dans la douleur pour vivre dans la douleur, qu'on appelle l'*homme*.

Les amis de Talma lui reprochèrent d'avoir joué ce rôle en habit ; ils lui dirent qu'il avait été sacrifié à mademoiselle Mars ; ils lui demandèrent pourquoi, bénévolement, il s'était fait le marchepied d'une actrice supérieure, le piédestal d'une gloire rivale.

Talma les laissa dire.

C'est qu'il savait bien, lui, que mademoiselle Mars, avec tout son talent, toute sa coquetterie, toute son habitude de la scène, tous ses jolis mots dits de sa charmante voix, c'est qu'il savait bien que tout cela s'effaçait, disparaissait, s'évanouissait devant un de ses cris, devant un de ses sanglots, devant un de ses soupirs.

Ce dut être une belle soirée pour le poète que celle où il vit son œuvre interprétée et grandie ainsi par Talma ; et cependant, c'était encore autre chose que demandait Talma ; car il sentait qu'il y avait pour l'art des limites plus étendues, ou, bien plutôt, que l'art n'a pas de limites.

Et, en effet, Talma avait été élevé à cette large école de Shakspeare, qui mêle, comme la pauvre vie dans laquelle nous nous débattons, le rire aux larmes, le trivial au sublime.

Il savait ce que c'était que le drame, lui qui avait passé sa vie à jouer de la tragédie, et à n'oser jouer de la comédie.

Disons, en quelques mots, comment Talma était devenu l'homme que nous avons connu.

Talma était né à Paris, rue des Ménétriers, le 15 janvier 1766. Quand je l'ai connu, il avait donc déjà cinquante-sept ans.

Il reçut de ses parrain et marraine les noms de François-Joseph, et de son père celui de Talma.

Une lettre de Talma, que j'ai entre les mains, prouve que ce nom de Talma, devenu célèbre par le fait du grand artiste, éveilla plus d'une fois l'investigation des étymologistes.

Cet autographe de Talma est la copie d'une lettre qu'il répondit, en 1822, à un savant de Groningue, nommé Arétius Sibrandus Talma, lequel, en établissant sa filiation demandait au Roscius moderne s'il n'aurait pas l'honneur d'être un peu de ses parents.

Voici ce que répondit Talma :

« J'ignore, monsieur, et il me serait difficile de découvrir si vous et moi sommes de la même famille. Il y a déjà plus de quinze ans qu'étant en Hollande, j'ai appris qu'il y avait, dans la patrie de Ruyter et de Jean de Witt, des personnes qui portaient le même nom que moi.

« Ma famille habite principalement un petit pays situé à six lieues de Cambrai, dans la Flandre française.

« Au reste, monsieur, ce n'est pas la première fois que mon nom a donné lieu à des informations sur mon origine, de la part de personnes étrangères à la France.

« Il y a environ quarante ou cinquante ans, un fils de l'empereur du Maroc se trouvant à Paris, et entendant prononcer le nom de mon père, vint lui demander s'il n'était pas d'origine arabe, question que mon père ne put résoudre.

« Depuis, un négociant arabe que j'ai rencontré à Paris dans ma jeunesse me fit la même question ; je n'ai pas pu lui répondre plus catégoriquement que ne l'avait fait mon père au fils de Sa Majesté Marocaine.

« M. Langlais, savant très distingué, et qui avait fait une étude profonde des langues orientales, me dit, à cette époque, qu'en effet, en langue arabe, Talma signifie *intrépide*, et que c'est une appellation familière aux descendants d'Ismaël, pour distinguer les différentes branches d'une même famille.

« Vous sentez, monsieur, qu'une telle explication dut me rendre très fier, et j'ai constamment fait tous mes efforts pour ne pas déroger. J'ai donc, en suivant mon penchant, supposé, d'après cela, qu'une famille more restée en Espagne, et qui avait embrassé le christianisme, était venue, de ce royaume, dans les Pays-Bas, possédés autrefois par les Espagnols, et que, de là, par une circonstance quelconque, elle avait passé dans la Flandre française, et s'y était établie. Mais, d'une autre part aussi, on m'a dit que notre nom avait une terminaison hollandaise, et qu'il était très répandu dans une des provinces de la Hollande.

« Cette nouvelle version a renversé tout l'édifice de mon imagination, et m'a renvoyé à l'instant même des sables d'Afrique aux marais des Provinces-Unies.

« Maintenant, c'est vous, monsieur, qui, parlant hollandais, pouvez mieux que personne, et surtout mieux que moi, décider si nous serions définitivement du Nord ou du Midi ; si nos ancêtres portaient un turban ou un chapeau, et s'ils adressaient leurs prières à Mahomet ou au Dieu des chrétiens.

« J'oubliais encore de vous dire, monsieur, et cela n'est cependant point sans importance, que le comte de Mouradgea d'Ohsson, qui a résidé longtemps en Orient, et a fait un ouvrage sur les systèmes religieux des Orientaux, cite un passage d'un de leurs auteurs qui nous apprend que le roi ou plutôt le pharaon qui chassa les Israélites d'Egypte s'appelait Talma.

« C'était, je l'avoue, un grand coquin que ce roi, surtout si j'en crois Moïse, autorité assez respectable ; mais il n'y faut pas regarder de si près, lorsqu'on peut se dire d'une si illustre origine.

« Vous voyez, monsieur, qu'il n'y a point de baron allemand à seize quartiers, pas même de roi dans les quatre parties du monde, fût-ce ceux de la maison d'Autriche, la plus vieille de toutes les maisons, qui puisse se vanter d'une aussi haute origine que la mienne.

« Au reste, monsieur, croyez que je tiens beaucoup plus à l'honneur d'être le parent d'un savant aussi distingué que vous, que d'être le descendant d'une tête couronnée. Ceux qui vous ressemblent ne travaillent qu'au bonheur des hommes, tandis que les autres — et, par les autres, j'entends les rois, les pharaons et les empereurs — ne songent qu'à les faire enrager.

« J'espère, monsieur, que, dès que vous aurez une conviction à cet égard, vous voudrez bien m'informer si le nom que nous portons est plutôt hollandais qu'arabe.

« Dans tous les cas, je me félicite, monsieur, de porter un nom que vous avez rendu célèbre.

« Veuillez agréer, etc., etc. « TALMA. »

Cette lettre présente un double avantage, c'est de donner un renseignement sur la famille de Talma et une idée précise sur son esprit.

Souvent Talma m'a dit que ses souvenirs les plus éloignés se reportaient à l'époque où il habitait une maison située rue Mauconseil, et dont les fenêtres donnaient sur l'ancienne Comédie-Italienne.

Il avait trois sœurs et un frère ; de plus, un cousin adopté par son père, qui exerçait l'état de dentiste.

Un jour, lord Harcourt se présente chez le père de Talma, se fait arracher une dent dont il souffrait, et il est si content de la manière dont se faisait l'opération, qu'il tourmente le père de Talma pour aller habiter Londres, où il lui promet la clientèle de toute l'aristocratie.

Le père de Talma cède aux instances de lord Harcourt, passe le détroit et va se loger dans Cavendish-square.

Lord Harcourt fit honneur à sa promesse : il achalanda richement le dentiste français, qui devint bientôt le dentiste à la mode, et qui compta le prince de Galles — depuis, l'élégant George IV, — au nombre de ses clients.

Toute la famille avait suivi son chef ; mais tenant l'éducation française pour la meilleure de toutes, le père de Talma renvoya son fils à Paris dans le courant de l'année 1775.

Celui-ci avait neuf ans, et, grâce aux trois ans passés en Angleterre, à cet âge où tout est facile comme langue, — il parlait, en arrivant à Paris, l'anglais aussi bien que le français.

Son père avait fait choix pour lui de l'institution Verdier.

Un an après son arrivée dans l'établissement, une grande nouvelle commença de circuler.

M. Verdier, le maître de pension, avait fait une tragédie de *Tamerlan*

Cette tragédie devait être représentée à la distribution des prix.

Talma avait dix ans à peine, à cette époque ; il était donc probable que, non seulement il ne jouerait pas un des rôles principaux, mais encore qu'il ne jouerait pas du tout.

Il se trompait ; M. Verdier lui distribua un rôle de confident.

C'était un rôle comme tous les rôles de confident, avec une vingtaine de vers éparpillés dans le courant de la pièce, et un récit à la fin.

Le récit du confident roulait sur la mort de son ami, condamné, comme Titus, par un père inexorable.

Le commencement du récit alla à merveille ; le milieu se soutint ; mais, à la fin, l'émotion qu'éprouva l'enfant fut si violente, qu'il éclata en sanglots et s'évanouit.

Pendant cet évanouissement, le destin avait écrit sur son livre : « Enfant, tu seras artiste ! »

Dix ans après, c'est-à-dire le 21 novembre 1787, Talma débutait au Théâtre-Français par le rôle de Séide.

La veille, il avait été faire une visite à Dugazon, et Dugazon lui avait remis un papier où étaient écrits les conseils suivants :

Je copie sur l'autographe que j'ai entre les mains :

« Visez au grand ou, du moins, à l'étonnant, dès votre premier début.

« Il s'agit de laisser des traces et de faire un appel à la curiosité. Peut-être vaudrait-il mieux frapper juste que frapper fort ; mais les amateurs sont nombreux, et les connaisseurs sont rares. Cependant, vous aurez tous les suffrages, si vous pouvez joindre le vigoureux au vrai.

« Ne vous enivrez point par les applaudissements ; ne vous découragez point par les sifflets.

« Les sifflets n'étouffent que les sots.

« Les applaudissements n'étourdissent que les fats.

« Prodigues sans discernement, ces derniers arrêtent le talent au bord de la carrière. Tel l'aurait fournie avec distinction, qui l'a déshonorée par des défauts qu'une juste censure eût signalés, qu'un sifflet eût punis.

« Lekain, Préville, Fleury ont été sifflés, et sont immortels.

« A. B. C. ont succombé sous la grêle des applaudissements.

« Où sont-ils ?

« Moins de moyens et plus d'étude, moins d'indulgence et plus d'obstacles, autant de gages de succès, sinon impromptus et triomphants, du moins permanents et solides.

« Voulez-vous captiver les femmes et les jeunes gens? Débutez dans le *genre sensible*. « Tout le monde aime, » a dit Voltaire, « et personne ne conspire. »

« Toutefois, ce qui était bon à son temps pourrait bien ne pas valoir grand'chose au nôtre.

« Pour plaire d'abord à la multitude, qui sent beaucoup et ne raisonne qu'un peu, adoptez ou le genre admiratif ou le genre terrible : ils saisissent soudain. Comment se soustraire à l'ascendant de Mahomet, à la magnanimité d'Auguste, aux remords d'Oreste? L'impression que feront ensuite Ladislas, Orosmane et Bajazet étant préparée, elle sera ineffaçable.

« Un vrai talent, de beaux moyens, d'heureux débuts garantissent-ils des succès? Oui, au premier abord ; mais il s'agit de les perpétuer ; il s'agit de forcer le public à la persévérance. Après avoir applaudi par conviction, il faut qu'il continue d'applaudir par habitude.

« Le corps collectif qu'on appelle public a ses travers comme un individu ; il faut le caresser ; le dirai-je? si on le gagne par des qualités, il n'est pas impossible qu'on le fixe par des défauts ; ayez-en donc. Pourtant, vous comprenez qu'ils doivent sympathiser avec ceux de vos juges. Dans le cas contraire, ayez des défauts encore ; mais qu'ils soient l'ombre d'un talent qui les fasse accueillir d'autorité. Molé bégaye et papillote, Fleury chancelle, et l'on me reproche de charger ; mais Molé a des grâces ineffables, Fleury un débit séduisant, et, moi, je fais rire de si grand cœur, que la critique qui voudrait être sérieuse à mon égard ne serait point entendue.

« Il est des débutants qui s'élèvent comme des fusées, brillent quelques mois, et retombent dans la plus dense obscurité.

« A de telles déconvenues il y a plusieurs causes : c'étaient des talents factices, ou sans portée, ou sans maturité ; quelques exhibitions, pour parler à l'anglaise, les ont usés ; un effort ou deux les épuise.

« Peut-être aussi, déviant de la route des maîtres, ils sont entrés dans le sentier oblique de l'innovation, où la témérité ne se sauve qu'appuyée sur le génie

« Peut-être aussi, et cela est plus irrémédiable, se sont-ils faits mauvaises copies d'excellents originaux.

« En voyant qu'au lieu de simuler les qualités, ils ne singeaient que les défauts, le public les a pris pour des parodistes, et a nommé leurs œuvres des caricatures.

« Quand un comédien en est là, il n'a rien de mieux à faire que de s'échapper par le trou du souffleur, pour courir à Pau divertir les Basques, ou à Riom faire sauter les Auvergnats.

« Pour vous, mon cher Talma, Paris vous réclame, Paris vous possède, Paris vous gardera, et la patrie de Voltaire et de Molière, dont vous deviendrez le digne interprète, ne tardera pas à vous donner des lettres de naturalisation.

« DUGAZON.

« 20 novembre 1787. »

Il est curieux de voir les conseils que donnait Shakspeare, deux cent cinquante ans auparavant, par la bouche d'Hamlet, aux comédiens de son temps. Les voici :

« Dites-nous, je vous prie, ce passage tel que je viens de le débiter devant vous, d'un ton naturel et facile ; mais, si vous allez le déclamer de toute votre voix, comme font beaucoup de nos acteurs, j'aimerais autant en charger le crieur de la ville. Ne fendez pas trop l'air avec vos bras ; mais que tous vos gestes soient mesurés, car, même dans le torrent, dans la tempête, et, si je puis le dire, dans le tourbillon de la passion, vous devez concevoir et observer une modération qui lui donne de la grâce. Oh ! je me sens blessé au fond de l'âme, quand j'entends un acteur stupide, un lourdaud déchirer une passion en lambeaux, la réduire à des haillons, et écorcher les oreilles des nobles habitués du parterre, où, la plupart du temps, on ne comprend que d'incompréhensibles pantomimes et un grand bruit. Je voudrais voir fouetter en place publique un tel extravagant qui tranche ainsi du matamore et fait l'Hérode plus qu'Hérode lui-même : c'est ce qu'il faut éviter.

« D'un autre côté, que votre jeu ne soit pas trop calme ; que votre propre discernement vous serve de guide ; que l'action soit d'accord avec la parole, et la parole avec l'action, ayant toujours soin de ne jamais dépasser les bornes du naturel. Tout ce qui va au delà s'écarte du but de la représentation théâtrale, dont l'objet, dès l'origine, comme aujourd'hui, fut et est encore de présenter le miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, au vice sa propre image, et, à chaque siècle, à chaque époque, sa physionomie particulière. Exagérez cette peinture, ou effacez-la, vous ferez peut-être rire un ignorant ; mais à coup sûr, vous affligerez l'homme judicieux, et la critique d'un seul de ces juges doit l'emporter dans votre opinion sur les applaudissements d'une foule stupide. Oh ! il y a des comédiens que j'ai vus jouer, d'autres que j'ai entendu vanter, et, cela hautement, à dire vrai, qui, n'ayant ni l'accent ni la tournure d'un chrétien, d'un païen ou de quelque autre que ce soit, se pavanaient, s'agitaient et hurlaient de telle façon qu'il m'est arrivé de penser que la nature avait laissé imparfaite la création de ces êtres, tant ils imitaient d'une manière pitoyable la nature humaine.

« Que ceux de vous qui jouent les bouffons ne disent pas plus que ce que veut leur rôle ; car il y en a, parmi eux, qui se mettent à rire pour faire éclater à l'unisson de stupides spectateurs. C'est mal, et le sot qui a recours à ce moyen montre une prétention bien pitoyable. »

Que les successeurs de Lekain et de Garrick, de Molé et de Kemble, de Talma et de Kean, comparent ces derniers conseils aux premiers, et qu'ils fassent leur profit de tout !

Talma réussit, mais sans que son succès eût cependant rien d'extraordinaire. Le débutant fut distingué plutôt par les amateurs que par le public. On lui trouva surtout du naturel.

Les registres de la Comédie-Française accusent trois mille quatre cent trois francs huit sous de recette, le jour du début de Talma.

Maintenant, veut-on savoir sur le débutant l'opinion de la critique? Voici ce qu'en disait le *Journal de Paris* :

« Le jeune homme qui a débuté dans Séide annonce les plus heureuses qualités ; il a, d'ailleurs, tous les avantages naturels qu'il est possible de désirer pour l'emploi des jeunes premiers : taille, figure, organe, et c'est avec justice que le public l'a applaudi. »

Passons du *Journal de Paris* à Bachaumont :

« Le débutant joint aux dons naturels une figure agréable, une voix sonore et sensible, une prononciation pure et distincte ; il sent et fait sentir l'harmonie des vers.

« Son maintien est simple, ses mouvements sont naturels ; surtout il est toujours de bon goût et n'a aucune manière ; il n'imite aucun acteur, et joue d'après son sentiment et ses moyens. »

Deux mois après, *le Mercure* disait, à propos de la reprise de l'*Hamlet* de Ducis :

« Nous parlerons bientôt d'un jeune acteur qui fixe l'attention des amateurs de spectacle, M. Talma ; mais nous attendrons qu'il ait joué des rôles plus importants. Il est goûté dans la tragédie. »

Il y a loin, on en conviendra, de ces sobres éloges aux fanfares qui ont accueilli l'apparition de mademoiselle Rachel.

Et c'est tout simple : mademoiselle Rachel était une espèce d'étoile fixe que l'on découvrait en plein ciel, où elle devait demeurer brillante, mais immobile.

Talma, au contraire, était un astre destiné à éclairer toute une période, à décrire cette courbe gigantesque qui sépare un horizon d'un autre horizon, à avoir son lever, son zénith, son coucher, — coucher pareil à ceux des soleils d'août, plus flamboyants, plus magnifiques, plus splendides à leur couchant, qu'ils ne l'ont été à leur midi.

Et, en effet, quels progrès, de Séide à Charles IX, de Charles IX à Falkland, de Falkland à Pinto, de Pinto à Leicester, de Leicester à Danville, de Danville à Charles VI !

Mais, au milieu de cette brillante carrière, Talma fut poursuivi d'un éternel regret, celui de ne pas voir apparaître le drame moderne.

Plus d'une fois, je lui parlai de mes espérances.

— Hâtez-vous, me disait-il, et tâchez d'arriver de mon temps.

Au reste, j'ai vu jouer à Talma ce que bien peu de personnes, à part celles de son intimité, lui ont vu jouer : *le Misanthrope*, que jamais il n'a osé aborder au Théâtre-Français, quel qu'en fût son désir ; une partie d'*Hamlet*, en anglais, et particulièrement le monologue ; enfin, des scènes bouffonnes improvisées à la Saint-Antoine pour la fête de M. Arnault.

C'est que l'art était l'unique soin, la seule pensée, toute la vie de Talma. Sans être un homme d'esprit, Talma avait une grande conscience, une vaste instruction relative, un sens profond. Lorsqu'il était sur le point de créer un rôle, aucune recherche soit historique, soit archéologique, ne lui coûtait ; tout ce que la nature lui avait donné, qualités et défauts, était utilisé. Quinze jours avant sa mort, comme il allait un peu mieux, et que ce mieux donnait l'espérance de le voir reparaître au Théâtre-Français, nous allâmes lui faire une visite, Adolphe et moi.

Talma était au bain ; il étudiait le *Tibère* de Lucien Arnault, dans lequel il comptait faire sa rentrée. Condamné, par une maladie d'entrailles, à mourir littéralement de faim, il avait considérablement maigri ; mais, dans cet amaigrissement même, il trouvait une satisfaction et l'espérance d'un succès.

— Hein ! mes enfants, nous dit-il en tirant à deux mains ses joues pendantes, comme cela va être beau pour jouer le vieux Tibère !

Oh ! la grande, l'admirable chose que l'art ! et que l'art est bien autrement dévoué qu'un ami, bien autrement fidèle qu'une maîtresse, bien autrement consolant qu'un confesseur !

XCIV

JE DEVIENS EMPLOYÉ EN PIED. — LES MAUVAIS SPECTACLES. — THIBAUT. — MES ÉTUDES AVEC LUI. — EN QUOI ELLES M'ONT SERVI. — « AMAURY » ET LES POITRINAIRES. — MES LECTURES. — WALTER SCOTT. — COOPER. — BYRON.

Le 1er janvier 1824, je devins, de surnuméraire à douze cents francs, employé à quinze cents.

Je trouvai la situation florissante, et pensai qu'il était temps de faire venir ma mère à Paris.

Je ne l'avais pas vue depuis neuf mois, et cette longue absence commençait à me peiner.

Pendant ces neuf mois, je m'étais aperçu d'une chose bien triste ; mais, enfin, c'était beaucoup de m'être aperçu de cette chose-là ; c'est que je ne savais rien au monde de ce que j'eusse dû savoir pour marquer d'une façon quelconque dans la carrière que je voulais parcourir.

Mais, au lieu de me décourager, assuré que désormais, j'étais bien et pour toujours fixé à Paris ; assuré que je n'y mourrais pas de faim, grâce à mes cent vingt-cinq francs par mois, je redoublai d'ardeur, et, reculant de moi-même les limites du temps que je m'étais fixé pour arriver à mon but, je résolus d'utiliser ce temps en l'appliquant à l'étude.

Malheureusement, défalqué de celui qui me prenait mon bureau, bien peu de ce temps me restait.

Il fallait être au Palais-Royal à dix heures et demie du matin, et nous n'en sortions qu'à cinq heures du soir.

En outre, une charge pesait sur le secrétariat, qui ne pesait sur aucun des autres bureaux.

Nous devions revenir, Ernest ou moi, de huit heures à dix heures du soir, faire ce que l'on appelait *le portefeuille*, pendant tout le temps que le duc d'Orléans demeurait à Neuilly ; et le duc d'Orléans, qui adorait la campagne, demeurait à Neuilly pendant les trois quarts de l'année. La besogne n'était pas difficile ; mais elle était absolue ; elle consistait à envoyer par estafette, à M. le duc d'Orléans, ses journaux du soir et son courrier de la journée, et à recevoir, en retour, les ordres du lendemain.

C'était deux heures perdues par soirée ; c'était, en outre, l'impossibilité d'aller à aucun spectacle, excepté au Théâtre-Français, qui touchait à nos bureaux.

Il est juste de dire que M. Oudard, qui avait, chaque jour la disposition de trois billets à toutes places, nous gratifiait, de temps en temps, d'un de ces billets.

Mais cette générosité ne se manifestait guère que les jours où il y avait mauvais spectacle.

Cependant, entendons-nous sur le mot « mauvais spectacle ; » on entendait par là les jours où ne jouaient ni Talma ni mademoiselle Mars.

Il en résultait que, pour moi qui allais au spectacle comme étude, il y avait parfois un excellent spectacle, ces jours de mauvais spectacle.

D'ailleurs, nous nous entendions avec Ernest pour faire chacun notre semaine ; de cette manière, nous avions, par mois quinze soirées libres.

J'avais fait la connaissance d'un jeune docteur, nommé Thibaut, docteur sans clientèle, à cette époque, mais non pas sans mérite.

Une cure fit sa réputation, une autre sa fortune.

Aidé d'un rhumatisme articulaire qui détourna l'inflammation, il guérit Félix Deviolaine — ce jeune cousin dont j'ai plus d'une fois parlé, et dont j'aurai à parler encore, — d'une maladie de poitrine arrivée à son troisième degré.

Aidé de sa propre science, il accompagna madame la marquise de Lagrange en Italie, et la guérit d'une maladie chronique tenue pour mortelle.

Reconnaissante et revenue en parfaite santé, la marquise l'épousa.

Tous deux, aujourd'hui, habitent leurs terres près de Gros-Bois ; et, directeur d'une fortune de quarante à cinquante mille livres de rente, Thibaut n'applique plus la science médicale qu'à l'amélioration des fleurs et des fruits.

Mais, à cette époque, Thibaut était, comme Adolphe et moi, sans le sou : nous étions deux de ses pratiques, et de ses plus mauvaises, pécuniairement parlant.

Comment étions-nous les pratiques de Thibaut ? Ah ! voici. En 1823 et 1824, la mode était à la maladie de poitrine ; tout le monde était poitrinaire, les poëtes surtout : il était de bon ton de cracher le sang à chaque émotion un peu vive, et de mourir avant trente ans.

Il va sans dire que nous avions, Adolphe et moi, tous deux jeunes, longs et maigres, cette prétention, à laquelle, généralement, on nous reconnaissait quelques droits.

Ces droits, je les ai perdus ; mais il faut rendre justice à Adolphe, il les a conservés ; il est aujourd'hui, à quarante-six ans, aussi long et aussi maigre qu'il l'était à cette époque, c'est-à-dire à vingt et un ans.

Thibaut savait juste tout ce que je ne savais pas.

Il entreprit mon éducation : c'était une rude tâche.

Nous passions presque toutes nos soirées ensemble dans une petite chambre de la rue du Pélican, donnant au-dessus du passage Véro-Dodat.

J'étais à cent pas du Palais-Royal, et c'était la chose la plus commode du monde pour aller faire mon courrier.

Le matin, j'accompagnais parfois Thibaut à l'hôpital de la Charité, et je faisais un peu de physiologie et d'anatomie, — quoique je n'aie jamais pu surmonter ma répugnance pour les opérations et pour les cadavres.

De là vient un certain côté de science médicale ou chirurgicale, qui m'a été plus d'une fois utile dans mes romans.

Ainsi, par exemple, dans *Amaury*, j'ai suivi sur Madeleine, mon héroïne, les phases d'une maladie de poitrine avec tant de vérité, qu'un jour, j'eus l'honneur de recevoir la visite de M. de Noailles, qui venait me demander d'interrompre la publication de mon roman dans *la Presse*. Sa fille et son gendre, malades tous deux de la poitrine, et tous deux à un degré égal, avaient reconnu dans la maladie de Madeleine les symptômes du mal dont ils étaient atteints, et tous deux, chaque matin, attendaient leur feuilleton dans l'impatience de savoir si la fille de M. d'Avrigny mourrait ou ne mourrait pas.

Comme la fille de M. d'Avrigny était condamnée par le destin et par moi, le feuilleton fut interrompu.

En outre, et pour tranquilliser les deux pauvres malades, j'improvisai, manuscrite, une fin qui leur rendit l'espoir, mais qui, malheureusement, ne leur rendit point la santé.

Le feuilleton ne fut repris qu'après leur mort.

Les lecteurs de *la Presse* virent l'interruption sans en connaître la cause.

La cause, la voilà.

Le matin, de six à sept heures, j'allais donc parfois à la Charité avec Thibaut.

Le soir, nous faisions de la physique et de la chimie dans sa chambre.

A cette chambre remonte la première étude que je fis des poisons employés par madame de Villefort, dans *Monte-Cristo*, étude poursuivie et achevée plus tard avec Ruolz.

A nos séances assistait presque toujours une jeune et belle voisine s'appelant de son nom mademoiselle Walker, et étant de son état marchande de modes.

Comme la poule de La Fontaine, elle faillit nous brouiller, Thibaut et moi. Heureusement, il n'en fut rien ; elle trouva je ne sais plus quel biais, et nous restâmes amis tous trois.

Comme habitude de travail et comme science acquise, je dois beaucoup à Thibaut.

Je dirai plus tard comment Thibaut, dont le nom est plusieurs fois cité dans l'*Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, se trouva, par ses relations avec la famille du maréchal Gérard, jouer un certain rôle dans la révolution de juillet.

D'un autre côté, selon les instructions de Lassagne, je m'étais mis à lire.

Walter Scott, d'abord.

Le premier roman que je lus signé du *barde écossais*, c'est ainsi que cela se disait à cette époque, fut *Ivanhoe*. Habitué aux doucereuses intrigues de madame Cottin, ou aux gaietés excentriques des *Barons de Felsheim* et de *l'Enfant du Carnaval*, j'eus quelque peine à m'habituer au rude naturel de Gurth, le gardien de pourceaux, et aux drôlatiques facéties de Wamba, le fou de Cédric. Mais lorsque l'auteur m'eut introduit dans la salle à manger romane du vieux Saxon ; quand j'eus vu la lueur du foyer, alimenté par un chêne tout entier, se refléter sur le capuchon et sur la robe du pèlerin méconnu ; quand j'eus vu toute la famille du *thane* prendre place à la longue table de chêne, depuis le chef du château, le roi de sa terre, jusqu'au dernier serviteur ; quand j'eus vu apparaître le juif Isaac avec son bonnet jaune, sa fille Rébecca avec son corsage d'or ; quand le tournoi d'Ashby m'eut donné cet avant-goût des grands coups d'épée et des rudes coups de lance que je devais retrouver dans Froissart, oh ! alors, peu à peu, les nuages qui bornaient ma vue se soulevèrent, et je commençai à apercevoir d'autres horizons encore plus reculés que les premiers qui m'étaient apparus, quand Adolphe de Leuven avait opéré dans ma vie de province les changements à vue dont j'ai parlé.

Puis vint Cooper avec ses grands bois, ses prairies immenses, ses océans infinis, ses *Pionniers*, sa *Prairie*, son *Corsaire rouge*, trois chefs-d'œuvre de description, où l'absence du fond est si bien dissimulée par la richesse de la forme, qu'on traverse tout le roman en marchant, comme l'apôtre, sur un terrain toujours prêt à vous engloutir, et où, cependant, l'on est soutenu, non point par la foi, mais par la poésie, de la première à la dernière page.

Puis Byron. — Byron, qui mourait à Missolonghi, juste au moment où je commençais à l'étudier à Paris comme poète lyrique et comme poète dramatique.

On s'était énormément occupé de lord Byron depuis quelque temps ; la gloire du poète s'était ravivée à la flamme du bivac des Grecs ; son nom était désormais mêlé aux noms des Hellènes illustres ; non seulement, on disait Byron comme on disait Walter Scott et Chateaubriand, mais encore on disait Byron comme on disait Mavrocordato, Odyssée et Canaris.

Un jour, avant que l'on sût même la maladie de l'illustre poète, on lut dans les journaux :

« Missolonghi, 20 avril.

« Notre ville présente le spectacle le plus touchant ; nous sommes tous vêtus de deuil ; notre illustre bienfaiteur est mort, hier 19, à six heures du soir. »

Byron était mort, comme Raphaël, à trente-sept ans ; il était mort pendant les solennités de Pâques, et trente-sept coups de canon, nombre égal à celui de ses années, répétés de ville en ville, annoncèrent sa mort de la Thrace au Pirée, et de l'Epire aux côtes d'Asie.

Pendant trois jours, les cours de justice, les administrations et les magasins furent fermés ; pendant trois jours, les danses, les amusements publics et les sons des instruments furent interdits ; enfin, un deuil général dura vingt et un jours

Pauvre Byron ! il ne désirait qu'une chose, combattre et remporter une victoire, ou vaincu, mourir les armes à la main. Nommé général, il s'était fait une joie de conduire lui-même les Souliotes au siège de Lépante ; — Lépante, la terre de don Juan et de Charles-Quint, lui paraissait un beau nom à associer à son nom ; c'était une noble terre pour s'y coucher mourant et ensanglanté.

Il n'eut pas cette joie, et mourut à Missolonghi. Ce fut lui qui illustra une terre inconnue, au lieu de recevoir son lustre d'une terre célèbre ; on ne dit pas : « Byron mourut à Missolonghi, » on dit : « Missolonghi, où mourut Byron. »

Il ne se doutait pas, le grand homme, en mourant pour les Grecs, qu'il mourait pour que l'Europe, comme me le disait un jour le duc d'Orléans, eût le plaisir de voir manger de la choucroute au pied du Parthénon.

Pauvre poète immortel, qui mourais avec l'espérance que la nouvelle de ta mort allait retentir dans tous les cœurs, qu'eusses-tu dit, si, lorsque, désespéré, le journal funèbre à la main, j'entrai dans un de nos bureaux en criant : « Byron est mort ! » qu'eusses-tu dit, si tu eusses pu entendre un de nos sous-chefs de bureau demander :

— Qu'est-ce que c'est que cela, Byron ?

Ah ! cette question me fit peine et plaisir à la fois : j'avais donc trouvé un homme encore plus ignorant que moi, et cet homme était un sous-chef de bureau.

Si c'eût été un simple expéditionnaire, je ne m'en fusse pas consolé.

Quant à moi, cette mort inattendue d'un des plus grands poètes de l'époque m'avait profondément frappé ; je sentais instinctivement qu'il y avait dans Byron plus qu'un poète, qu'il y avait un de ces apôtres dont la bouche inspirée jette, dans le silence des nuits et dans l'obscurité de l'art, de ces grands cris qui sont entendus de toutes les nations, de ces puissantes lueurs qui éclairent tout un monde. Ces hommes-là, en général, sont, non seulement des prophètes, mais encore des martyrs ; c'est à leurs propres douleurs qu'ils puisent les profondes inspirations qui frappent les esprits ; c'est au spectacle de leurs propres tortures qu'ils poussent les grandes lamentations qui saisissent le cœur. Supposez Prométhée et Napoléon poètes, et faites-vous une idée des vers que chacun d'eux eût gravés sur son rocher !

Essayons de raconter ce qu'avait souffert cet homme, qui, chassé de son pays, comme un autre Barrabas, alla mourir pour les Grecs comme un autre Jésus.

Il lui fallut la mort pour arriver à la transfiguration.

XCV

ENFANCE DE BYRON. — SON DÉSESPOIR D'ÊTRE BOITEUX. — MARIE DUFF. — LA SORCIÈRE DU MALVERN. — COMMENT BYRON ET ROBERT PEEL FIRENT CONNAISSANCE. — MISS PARKER. — MISS CHAWORTH. — MISTRESS MUSTER. — LADY MORGAN. — « LES POÈTES ANGLAIS ET LES CRITIQUES ÉCOSSAIS ». — LETTRES DE BYRON A SA MÈRE. — SON ENTRÉE A LA CHAMBRE DES LORDS.

Byron était né, le 22 janvier 1788, d'une famille si antique et si illustre, qu'elle eût pu marcher sur le même rang que beaucoup de familles royales.

Au moment de sa naissance, l'enfant prédestiné eut le pied disloqué sans que l'on s'en aperçût. Cet accident le rendit boiteux.

Nous verrons l'influence que cette infirmité eut sur sa vie.

Quatre hommes célèbres, au reste, ont enjambé, boiteux, le passage qui sépare le XVIIIe du XIXe siècle.

Le maréchal Soult, M. de Talleyrand, Walter Scott et lord Byron.

Une femme a écrit :

« Byron eût donné la moitié de sa gloire pour pouvoir dire de ses pieds ce qu'il disait de ses mains. »

Le paon, l'oiseau de Junon, oubliant son riche plumage, jette, assure-t-on, un cri de douleur chaque fois qu'il regarde ses pieds

Byron, qui avait bien quelque chose du paon, n'était pas plus philosophe, roi des poètes, que ne l'est le roi des oiseaux.

— Que voilà un charmant enfant ! disait une personne qui regardait Byron âgé de trois ans, tenant un fouet, et jouant aux genoux de sa nourrice ; mais quel malheur qu'il soit estropié !

L'enfant se redressa, leva son fouet, et, en frappant cette personne aussi vigoureusement qu'il put :

— Ne parle pas de cela ! dit-il.

Lady Byron, qui ne comprenait pas l'orgueil de son enfant, — chose singulière ! Byron fut incompris des deux êtres qui, lorsqu'ils comprennent l'homme, répandent le bonheur sur sa vie ; de sa mère et de sa femme ; — lady Byron, disons-nous, qui ne comprenait pas l'orgueil de son enfant, l'appelait *mon petit boiteux*.

Byron entra à l'école d'Aberdeen à cinq ans. On payait pour lui cinq schellings par trimestre. — Je n'eusse pas cru qu'un enfant eût été élevé à meilleur marché que moi ; je me trompais. Salut, Byron ! accepte-moi pour frère, en pauvreté du moins.

Pendant un an que le futur poète passa dans cette école, ce fut à peine, dit un de ses biographes, s'il parvint à apprendre à épeler ses lettres.

J'eus encore cet avantage sur toi, Byron, c'est que ce fut ma mère qui m'apprit à lire; Dieu me donna au moins la moitié de ce qu'il te refusa, une bonne mère.

De l'école d'Aberdeen, Byron passa au gymnase de la même ville. Hélas! Byron en fut un des plus mauvais écoliers: il était toujours le dernier de ses camarades, et l'on y garde le souvenir des plaisanteries dont ses maîtres l'accablaient.

En 1798, le vieux lord Byron mourut. C'était un noble roué qui avait eu force amours et force duels. Dans un de ces duels, il avait tué son ami Chaworth, événement qui devait avoir aussi son influence sur la vie de son fils.

Deux ans auparavant, le jeune Byron avait fait un voyage dans la haute Écosse: de là son amour pour les hauts sommets, cette prédilection des aigles et des poètes, qui lui fit célébrer plus tard les Alpes, les Apennins et le Parnasse.

Pendant ce voyage, le Dante futur trouva sa Béatrix: celle-là s'appelait Marie Duff, et n'avait que huit ans.

Le vieux lord Byron mourut donc à l'abbaye de Newstead. Byron était son héritier. Il quitta Aberdeen avec sa mère; on vendit le mobilier soixante et quinze livres sterling, autre ressemblance avec moi, — qu'on me pardonne les comparaisons, je n'aurai pas l'orgueil de les pousser plus loin, — et l'on arriva à Newstead.

Là, on donna un charlatan au jeune homme; il s'agissait de lui redresser le pied; c'était la plus grande préoccupation de sa vie, on se le rappelle, que cette infirmité. — Ce charlatan s'appelait Lavandre.

Comme on vit que, malgré le traitement indiqué par ce malheureux, le jeune lord ne boitait ni plus ni moins, on l'envoya à Londres, où il fut confié — physiquement aux soins du docteur Baillie, — et moralement à ceux du docteur Glennie.

Là, les deux docteurs eurent quelques succès. Le docteur Glennie vit son élève porté, par-dessus toute chose, vers l'histoire et la poésie, et le poussa dans ces deux voies.

Le docteur Baillie lui redressa le pied, au point qu'il put porter une chaussure ordinaire, et que sa claudication ne fut plus qu'une légère hésitation dans la marche.

L'orgueilleux jeune homme en ressentit une grande joie, et il fit part de son bonheur à sa nourrice, qu'il aimait beaucoup.

En 1801, c'est-à-dire à l'âge de 13 ans, Byron suivit sa mère à Cheltenham. La vue des montagnes du Malvern, qui lui rappelaient son premier voyage dans les Highlands, produisait surtout le soir et le matin, une profonde impression sur lui. Dans une course que Byron faisait avec sa mère, on parla à celle-ci d'une sorcière fort renommée parmi les gens du pays. Alors, l'envie prit à lady Byron de la consulter; elle fit cacher le jeune homme, et se présenta à la devineresse comme fille, et non comme femme.



Byron.

Mais la sorcière secoua la tête.

— Vous n'êtes pas une jeune fille, dit-elle; vous êtes femme; vous êtes veuve; vous avez un fils qui sera en danger d'être empoisonné avant d'avoir atteint sa majorité, qui se mariera deux fois, et, la seconde fois, avec une étrangère.

Nous verrons tout à l'heure que s'il ne fut point empoisonné, il craignit de l'être, et l'on sait que, s'il ne se maria point une seconde fois, tout au moins trouva-t-il une noble et belle Vénitienne qui lui fit, sauf la douleur, oublier son premier mariage.

De l'école du docteur Glennie, Byron passa à celle d'Harrow, tenue par M. Drury, lequel paraît être le premier qui, sans voir bien clair dans l'avenir du poète, ait surpris quelques lueurs de ce qu'il serait un jour.

« Je fis là, dit Byron, mes premiers vers, qui furent reçus froidement; mais, en revanche, je me battais d'une manière glorieuse à Harrow; je ne perdis qu'une bataille sur sept! »

Ce fut à Harrow qu'il se trouva le condisciple de sir Robert Peel. La manière dont ils firent connaissance et nouèrent amitié donne une idée du caractère de Byron.

Un de leurs camarades plus grand et plus fort qu'eux, et contre lequel, par conséquent, il n'y avait rien à faire, assommait de coups de poing le pauvre Peel.

Byron s'approcha de lui.

— Combien de coups comptes-tu encore donner à Robert ? lui demanda-t-il.

— Que t'importe ? répondit le battant, et pourquoi me faistu cette question ?

— C'est que, s'il te plaît, monsieur le bourreau, je prendrai la moitié des coups que tu comptes lui donner, quitte à te les rendre plus tard, bien entendu, et quand je serai plus fort.

Ce fut alors que, pour achever son éducation, le jeune homme entre au collège de Cambridge ; mais, toujours insoucieux du travail régulier comme il l'était des plaisirs ordinaires, sa seule étude fut d'apprendre à nager, sa seule distraction fut de dresser un ours.

En 1806, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, il vint rejoindre sa mère à Newstead. Les relations du fils et de la mère n'étaient point très tendres ; presque toujours, au contraire, ils étaient en querelle. Une de ces querelles fut même poussée si loin, qu'un jour, à cinq minutes de distance, la mère et le fils entrèrent, chacun à son tour, chez un pharmacien pour lui demander si l'on n'était point venu lui acheter du poison, et, sur sa réponse négative, pour le prier de n'en pas donner.

Outre la petite Marie Duff, dont il était devenu amoureux à l'âge de neuf ans, Byron, à douze, devint amoureux de sa cousine Parker, pour laquelle il fit ses premiers vers, vers qui ont été perdus, et dont le poète ne se souvenait pas lui-même.

Miss Parker mourut, et céda la place à miss Chaworth, la fille même de celui qui avait été tué par le vieux lord Byron.

Mais, cette fois, ce fut un véritable amour d'adolescent, tendre, profond, et laissant sa trace dans toute la vie. Miss Chaworth était belle, gracieuse et riche.

« Hélas ! dit Byron, notre union eût effacé entre nos deux familles les souvenirs du sang versé par nos pères ; elle aurait réuni deux riches patrimoines et deux êtres qui se convenaient assez, et alors, alors... Eh bien, Dieu sait ce qui fût arrivé. »

Mais Byron boitait ; mais Byron fuyait tous les exercices où cette difformité pouvait être mise à jour, et, par conséquent, la danse ; miss Chaworth, au contraire, aimait fort à danser. Byron, les bras croisés, le sourcil froncé, la lèvre crispée par la colère, restait debout appuyé à l'angle de quelque porte ou au chambranle de quelque cheminée, tandis que la musique emportait loin de lui celle qu'il aimait, et que conduisait, à travers les figures de la contredanse ou les nœuds de la valse, un danseur ou un valseur plus heureux que lui... Un jour même qu'on disait à Marie Chaworth :

— Savez-vous que Byron paraît fort amoureux de vous ?

— Que m'importe, répondit Marie.

— Comment ! que vous importe ?

— Eh ! oui, croyez-vous donc que je m'occupe de cet enfant boiteux ?

Byron entendit les questions et les réponses. Ce fut pour lui, il le dit lui-même, comme un coup de poignard au plus profond de son cœur. Il était minuit lorsque ces paroles furent prononcées ; il s'élança hors de la maison comme un fou, et courut sans s'arrêter jusqu'à Newstead, où il tomba presque évanoui en arrivant.

Un an après, Miss Chaworth se maria.

— Tirez votre mouchoir, mon fils, dit un jour, en rentrant chez elle, au jeune homme lady Byron.

— Et pourquoi, ma mère ?

— Mais parce que j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle ?

— Miss Chaworth est mariée.

Byron tira son mouchoir de sa poche, se moucha, et, avec cette expressoin de sarcasme que savait si bien prendre son visage en certains moments :

— Est-ce tout ? demanda-t-il.

— Mais n'est-ce point assez ? demanda lady Byron, qui sentait bien ce qu'il y avait de douleur réelle cachée sous cette froideur apparente

— Assez pour me faire pleurer ? Oh ! non !

Et Byron remit son mouchoir dans sa poche

Lorsque lady Byron eut annoncé à son fils, par une si cruelle raillerie, le mariage de cette Marie adorée, lorsque Byron, en apparence insensible à cette nouvelle, eut, en souriant, remis dans sa poche le mouchoir qu'aucune larme n'avait mouillé, il rentra dans sa chambre, le pauvre jeune homme au cœur saignant, et, le portrait de l'infidèle à la main, le poète essaya de consoler l'amant, en l'invitant, en l'excitant à se plaindre.

De là les stances, douloureux gémissement d'une âme brisée, adressées par lui à *mistress Muster.*

Hélas ! miss Chaworth, devenue mistress Muster, ne devait pas être plus heureuse en mariage que celui qu'elle avait abandonné.

Au mois d'août 1805, elle avait épousé John Muster, écuyer ; elle vécut tristement jusqu'en 1832 ; et, en 1832, elle mourut tristement comme elle avait vécu.

Une bande d'insurgés de Nottingham vint brûler Colwick-Hall, qu'habitait mistress Muster. D'une santé chancelante déjà, elle se réfugia avec sa fille dans une pépinière où le froid la surprit.

A la suite de ce refroidissement, elle tomba malade, et mourut, on pourrait dire de la même maladie dont était mort Byron, huit ans auparavant.

Ce fut à la suite de sa rupture avec miss Chaworth que Byron parut exclusivement occupé de femmes, de chevaux, de jeu, de chiens, de natation, d'escrime et de tir au pistolet.

Cependant, au milieu de ces exercices et de ces débauches, il avait trouvé moyen d'écrire un livre intitulé *Heures de loisir.*

Il venait de publier ce livre, lorsque lady Morgan, que je devais connaître à mon tour, trente ans après, le rencontra pour la première fois dans le monde.

Voici ce qu'elle en dit :

« Mes regards éblouis s'arrêtèrent tout à coup sur un très-beau jeune homme, dont l'air taciturne tenait le milieu entre le dédain et la timidité. Il était solitaire, les bras croisés sur sa poitrine, dans un coin près de la porte ; et l'on sentait que, quoiqu'il fût au milieu d'une foule animée et brillante, il ne faisait point partie de cette foule.

« — Comment vous portez-vous, lord Byron ? lui demanda une jolie petite créature fort à la mode à cette époque.

« Lord Byron ! à ces mots, tous les braves Byron de la chevalerie anglaise et française se présentèrent à mon esprit ; mais j'ignorais, alors, que le beau jeune homme qui en avait hérité fût destiné à donner à ce nom de plus grands droits à l'admiration de la postérité que les plus vaillants preux de la France et les plus loyaux chevaliers de l'Angleterre qui avaient porté ce nom avant lui. C'est qu'en effet la renommée n'avance que lentement dans notre baronnie de Tirerag, et, quoique lord Byron eût déjà *fait le premier pas* dans la carrière qui se termine par le triomphe de son admirable génie, l'injustice et l'ingratitude de ses concitoyens, je n'en étais encore, quand j'entendis prononcer le mot *Byron,* qu'au *Pends-toi Byron,* de Henri IV. »

Pauvre lady Morgan ! elle n'était pas heureuse dans ses citations historiques ; mais bah ! elle n'y regardait pas de si près.

C'est à Byron, sans *y,* que Henri IV fit trancher la tête ; et c'est à Crillon qu'il écrivit : « Pends-toi ! »

Mais cette célébrité littéraire qui manquait à Byron, la critique allait la lui donner. La *Revue d'Edimbourg* attaqua violemment le jeune poète ; l'article était de M. Brougham devenu depuis lord Brougham.

La vie de lord Byron devait être une lutte. Né boiteux, il était arrivé à être le premier nageur, le premier tireur d'armes, le premier dompteur de chevaux de son époque.

On lui nia le génie : il décida qu'il serait le premier poète de son temps.

La réponse à l'article de la *Revue d'Edimbourg* fut cette terrible satire qu'il renvoya aux critiques sous le titre de : *les Poètes anglais et les Critiques écossais,* avec cette double épigraphe, tirée, l'une de Shakspeare, et l'autre de Pope :

« ... J'aimerais mieux devenir chat et miauler, que d'être un de ces marchands de ballades rimées... »

«... Tels sont nos poètes sans vergogne ; mais, il faut le dire, nous avons des critiques non moins insensés, non moins misérables que nos poètes... »

Cette satire lancée, il n'y avait plus moyen de reculer. Byron appartenait corps et âme à la poésie, cette robe de Nessus qui dévore, mais qui immortalise.

Et, cependant, un instant il balança : sa naissance lui donnait un siège à la chambre des lords ; il résolut d'aller occuper ce siège. Si ses aristocrates collègues le recevaient bien, qui sait ? peut-être allait-il tout abandonner, même l'idée de son voyage en Perse, avec son ami Hobhouse, pour suivre son condisciple Robert Peel dans la carrière politique. Tout cela va dépendre d'un sourire, d'un serrement de main ; pour ce sourire, pour ce serrement de main, il jettera cette plume qui a écrit les *Heures de loisir* et *les Poètes anglais* et *les Critiques écossais* ; il dira adieu au jeu, aux paris, aux courses, à l'ivresse, et se séparera de cette folle jeunesse que lui a faite l'oubli de miss Chaworth ; il quittera tout,

jusqu'à cette femme qui l'a suivi en homme à Brighton, et dont la présence scandaleuse a soulevé d'indignation la pudique aristocratie anglaise.

C'est alors qu'il écrit à sa mère cette lettre qui indique à quel degré de froideur en est le fils avec la mère :

A l'honorable lady Byron.

« Newstead-Abbey, 7 octobre 1808.

« Chère madame,

« Je n'ai pas de lits pour les H***, ni pour qui que ce soit à présent ; d'ailleurs, les H*** couchent à Mansfield. Je ne sache point que je ressemble, comme vous voulez bien le dire, à Jean-Jacques Rousseau ; je n'ai aucune ambition de ressembler à un aussi illustre fou ; mais, ce que je sais, c'est que je vivrai à ma manière, et aussi seul que possible. Quand mes appartements seront achevés, je serai fort heureux de vous voir ; mais, dans l'état où est la maison, ce serait inconvenant et incommode pour tous deux. Vous ne pouvez guère avoir d'objection à ce que je rende ma maison habitable, malgré mon départ pour la Perse, départ qui aura lieu au mois de mars ou au mois de mai au plus tard. Puisque vous occuperez cette maison jusqu'à mon retour, en cas d'accident, — car j'ai déjà pris toutes mes dispositions pour faire dresser mon testament, dès que j'aurai atteint vingt et un ans, — j'ai eu la précaution de vous assurer la jouissance de la maison et des dépendances pour votre vie. Vous voyez donc que mes arrangements ne sont pas entièrement égoïstes.

« Adieu

« Croyez-moi votre bien sincèrement dévoué

« BYRON. »

Dans une autre lettre, en date du 6 mars 1809, toujours adressée à sa mère, il ajoute :

« Ce que vous dites est très vrai ; quoi qu'il arrive, Newstead-Abbey et moi devons rester debout tous deux, ou tomber ensemble J'ai, maintenant, vécu sur les lieux, et mon cœur y est attaché. Aucune gêne présente, aucune misère à venir, ne me fera abandonner ce dernier débris de notre patrimoine. J'en ai moi-même, soyez tranquille, l'orgueil qui me fera supporter toutes les difficultés. Je sais aujourd'hui ce que c'est que les privations : je m'y suis fait, et, quand on me proposerait en échange de Newstead la plus belle fortune du pays, je rejetterais bien loin de moi la proposition ; soyez donc tranquille sur ce point M. H*** parle, à cet égard, en homme d'affaires, et, moi, je sens en homme d'honneur, et, je vous le répète, je ne vendrai pas Newstead-Abbey. *Je prendrai séance parmi les pairs*, à l'arrivée des pièces nécessaires de Carhaix, en Cornouailles, et *je tâcherai de faire bientôt quelque figure dans la Chambre. Il me faut un éclat, ou tout est perdu.* Ma satire doit rester secrète pendant un mois encore ; après quoi, vous pourrez en dire ce que bon vous semblera. Lord C*** s'est conduit envers moi d'une manière infâme, et a refusé de donner aucun témoignage sur ma famille au lord chancelier. Je l'ai, en remerciement, rudement châtié dans mes vers, et il regrettera, j'en suis sûr, de ne pas s'être montré plus facile envers moi. On me dit que ma satire aura du succès ; je l'espère, car le libraire a convenablement agi envers moi, — bien entendu comme libraire.

« Croyez-moi votre sincèrement dévoué

BYRON.

« *P.-S.* Vous aurez hypothèque sur une des fermes. »

Mais Byron était condamné d'avance. Avec grand'peine il obtint les papiers dont il avait besoin pour constater ses titres à la pairie, et, trois jours après qu'il eut écrit la lettre qu'on vient de lire, c'est-à-dire le 9 mars 1809, six semaines après sa majorité accomplie, il se présenta à la Chambre des pairs.

De cette preuve, avons-nous dit, allait dépendre toute sa vie. Comme il l'avait écrit à sa mère, sa satire devait rester secrète un mois encore. S'il était bien reçu par ses illustres collègues, la satire restait inédite et le poète inconnu.

Dieu voulut qu'on fût injuste envers un jeune homme, envers un enfant, et même plus qu'injuste, cruel.

Il entra seul à la Chambre, calme en apparence, mais le visage couvert d'une pâleur mortelle ; pas un coup d'œil de bienveillance ne l'encouragea, pas une main ne se tendit vers la sienne ; il chercha un regard ami dans toute l'illustre assemblée, et les regards de l'assemblée se détournèrent de lui.

Alors, sa résolution fut prise dans son cœur. Lord Byron allait se refaire une seconde noblesse pour la postérité, puisque la sienne était insuffisante à ses contemporains.

Il publia sa satire et partit avec M. Hobhouse, au mois de juin de cette même année 1809.

XCVI

BYRON A LISBONNE. — COMMENT IL S'EST BROUILLÉ AVEC LES ANGLAISES. — SON POÈME DE « CHILDE HAROLD ». — SES FOLIES ET SES ENNUIS. — IL SE MARIE. — SES DÉMÊLÉS CONJUGAUX. — IL QUITTE DE NOUVEAU L'ANGLETERRE — SES ADIEUX A SA FEMME ET A SA FILLE. — SA VIE ET SES AMOURS A VENISE. —. IL PART POUR LA GRÈCE. — SON ARRIVÉE A MISSOLONGHI. — SA MALADIE ET SA MORT.

Les premières nouvelles qu'on reçut du poète voyageur étaient datées de Lisbonne, et portaient l'empreinte de cette raillerie douloureuse qui, poussée à l'extrême, devint du génie.

La lettre était adressée à M. Hodgson, et commençait par ces mots :

« Hourra ! mon cher Hodgson, me voilà parti, et même arrivé à Lisbonne. Je suis très heureux ici. J'aime les oranges, et il y en a à foison. De plus, je parle avec les moines un exécrable latin qu'ils comprennent comme leur langue naturelle, Je vais dans le monde avec mes pistolets dans ma poche. Je traverse le Tage à la nage, et je galope sur un âne ou sur une mule. Je jure en portugais, comme un Allemand, et, par-dessus le marché, j'ai la foire, et les cousins me dévorent.

« Mais qu'importe tout cela ? Il ne faut pas que les gens qui courent après le plaisir tiennent tant au confortable... »

Il est vrai qu'à côté de cette raillerie, il devait écrire ces douloureuses lignes de *Childe Harold :*

« Personne ne l'aimait, quoiqu'il eût fait du château de « ses pères le rendez-vous des débauchés de tous les pays. « Il est vrai que, les jours de festin, ils lui prodiguaient « toutes les flatteries ; mais il les connaissait, lui, pour des « parasites sans cœur. Non, personne ne l'aimait, pas même « ses chères courtisanes : les femmes ne recherchent que la « richesse et la puissance ; elles sont pareilles aux papillons, « la lumière les attire ; et le diable réussit là où eussent « échoué les anges.

« Le jeune Harold avait une mère : il ne l'avait point « oubliée ; mais il évita de lui faire ses adieux. Il avait une « sœur chérie ; mais il ne chercha point à la voir au moment « de commencer son long pèlerinage. S'il avait des amis, il « n'en embrassa aucun, et, cependant, il aurait tort, celui « qui se hâterait de dire que le jeune Harold avait un cœur « d'acier. O vous qui savez ce que c'est qu'aimer, vous éprou- « verez cruellement que les adieux brisent le cœur qui « comptait sur eux pour calmer ses regrets !

« Son château, ses domaines, les charmantes femmes qui « avaient doré sa jeunesse, et dont les yeux azurés, la che- « velure ondoyante et les mains de neige eussent ébranlé la « sainteté d'un anachorète, sa coupe remplie des vins les « plus rares, enfin tout ce qui pouvait séduire les sens, « il abandonna tout, sons pousser un soupir, tout, pour fran- « chir les mers, visiter les rivages musulmans, et passer « de l'autre côté de cette ligne qui indique le centre de la « terre. »

Ce fut ainsi qu'il commença son premier voyage, ce fut ainsi qu'il quitta l'Angleterre, et, quand par hasard, on demandait, dans le monde aristocrate, quel était ce jeune lord Byron qui venait de se faire inscrire au registre de la pairie, les mieux renseignés répondaient :

— C'est un jeune fou, petit-neveu de ce vieux Byron qui a tué M. Chaworth en duel ; il possède une vieille abbaye tombant en ruine, une fortune morcelée et perdue. Quand il était au collège, où il n'a jamais rien voulu faire, il vivait avec un ours ; depuis qu'il en est sorti, il vit avec des filles et des escrocs, s'enivre en buvant dans un crâne humain, et, quand il est ivre, il fait des vers.

Byron était parti brouillé avec les hommes. Une strophe du premier chant du poème qu'il rapportait devait le brouiller avec les femmes, ce qui est bien pis :

« Les joues de la fille d'Espagne portent une fossette « creusée par le doigt arrondi de l'Amour ; sa bouche, nid « de baisers toujours prêts à s'envoler, dit à son amant :

« Mérite-nous par ton courage, et nous sommes à toi. » Que « la fierté de son regard est pleine de charmes! Le soleil « n'a pu dépouiller son teint de sa fraîcheur et de son doux « coloris, que ses rayons rendent encore plus séduisant! « Qui donc, vous ayant vues, belles filles de l'Ibérie, pourrait « aller chercher dans le Nord des beautés plus pâles? Hélas! « que, près des vôtres, leurs formes semblent pauvres, frêles « et languissantes! »

Un tel anathème lancé par le poète sur cette Angleterre, que Shakspeare a comparée à un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang, devait avoir un long retentissement, car le poëme dont Byron rapportait le premier chant écrit dans ses voyages, devait avoir un immense succès.

Ce poème, c'était le *Pèlerinage de Childe Harold.*

Byron avait visité le Portugal, le midi de l'Espagne, la Sardaigne et la Sicile; puis il avait traversé l'Albanie et l'Illyrie, parcouru la Morée, et s'était arrêté à Thèbes, à Athènes, à Delphes et à Constantinople.

Le retour était pour lui une triste chose, s'il faut en croire ce qu'il en dit lui-même :

« L'avenir qui m'attend en Angleterre n'est rien moins que riant : embarrassé dans ma fortune, indifférent à mes compatriotes, vivant solitaire, n'éprouvant aucun besoin de voir le monde, l'esprit plein de force, mais le corps miné par la fièvre, je rentre dans mon pays sans joie, sans espérance, sans dessein. Le premier individu que je rencontrerai sera un homme de loi, le second un créancier; puis viendront les fermiers, les gardiens, et toute cette aimable engeance qui grouille sur une propriété contestée. En somme, je suis dégoûté, triste et malade, et, quand j'aurai un peu réparé mes irréparables affaires, je me remettrai immédiatement en route, et retournerai en Espagne ou en Orient; car, là, du moins, m'attend un ciel sans nuages, et, éloigné de l'Angleterre, je serai en même temps éloigné de toutes les choses qui m'importunent. »

Et celui qui parlait ainsi avait vingt-quatre ans à peine! il portait un des plus beaux noms des trois royaumes! il était pair d'Angleterre, et allait devenir le premier poète de son époque!

Il est vrai que c'était son premier chant du *Jeune Harold* qui allait lui révéler cette dernière qualité.

Il vendit son poème deux cents livres sterling.

Deux mois après le retour du poète, sa mère mourut; — c'était en 1811, en Ecosse; — elle mourut subitement.

« Un jour, dit lord Byron, j'appris qu'elle était malade; le lendemain, j'appris qu'elle était morte. »

Ce ne fut pas tout. Presque dans le même temps, MM. Wingfield et Mathews, ses deux meilleurs amis, moururent aussi.

« Il y a, écrit lord Byron à M. Davies, une fatalité qui pèse sur moi. Ma mère est morte; mes deux amis sont morts!... Que puis-je dire ou faire?... Viens à moi; je suis désolé, et seul au monde! »

La trace de cette douleur se retrouve à la fin du dernier chant du *Jeune Harold.*

« Cruelle Mort! dit le poète, tu m'as ravi tout ce que « tu pouvais me ravir : une mère, des amis, et, enfin, celle « qu'un sentiment plus doux que l'amitié unissait à mon « sort... Dis, à quel homme tes traits furent-ils plus fu- « nestes? Chaque jour, de nouvelles infortunes ont empoi- « sonné, les unes après les autres, les sources de mon « bonheur...

« Quel est le plus sombre des malheurs qui affligent la vieillesse? quel est celui qui creuse la plus profonde ride sur un front soucieux? N'est-ce pas de voir tout ce que l'on a aimé en ce monde rayé du livre de la vie? n'est-ce pas de demeurer seul et isolé sur la terre comme je le suis déjà? Je fléchis le genou devant le Seigneur, dont le bras a pesé sur moi, a brisé tous les liens de mon exis- « tence, et détruit toutes les espérances de mon cœur. Écou- « lez-vous donc rapidement, jours inutiles vous n'avez plus « de charmes à m'apporter, puisque le temps a privé mon « âme de tout ce qui faisait la joie de mon âme, et a « répandu sur mes jeunes années toutes les douleurs de la « vieillesse! »

Ce dut être un grand triomphe pour Byron que l'immense succès qui salua l'apparition du premier chant de son poème d'*Harold*; le second avait été fait depuis son retour en Angleterre, comme le prouve la strophe consacrée à la mort de sa mère.

Il n'y eut pas jusqu'à la *Revue d'Edimbourg* qui ne fît amende honorable, avouant qu'elle s'était trompée en refusant la vocation à l'auteur des *Heures de loisir.*

« Lord Byron, disent cette fois les critiques écossais, a singulièrement profité depuis sa dernière comparution à notre tribunal; voici un volume plein d'originalité et de talent; non seulement l'auteur y expie les péchés littéraires de sa minorité, mais encore il promet davantage. »

Les deux chants réunis de *Childe Harold* furent payés à lord Byron six cents livres sterling, et eurent un tel succès que le troisième lui fut payé quinze cent soixante et quinze livres, et le quatrième deux mille cent livres.

Ce fut alors que l'on dit avec raison qu'il vendait ses poèmes une guinée le vers.

Avec le succès vint la mode : chacun voulut voir et avoir ce poète qui apparaissait tout à coup, brillant météore, enflammant le ciel là où régnait la plus profonde obscurité. On le regarda au visage, et l'on vit qu'il était beau; on prononça son nom, et l'on se rappela que, par son père, il était de naissance illustre, que, par sa mère, descendante de Jane Stuart, fille de Jacques II d'Ecosse, il était de naissance royale. Il disait, dans son poème qu'il avait tout vu, tout épuisé, qu'il avait passé par toutes les erreurs et même par le crime; il disait — chose bien plus extraordinaire pour un poète de vingt-cinq ans! — qu'il ne voulait plus aimer les plus belles femmes de Londres. Ces *frêles et languissantes fleurs du Nord*, comme il les appelait, jurèrent à leur tour de le faire manquer à son serment.

Ce n'était pas chose difficile pour qui connaissait lord Byron; beaucoup réussirent sans trop de peine; celle qui réussit avec le plus de bruit fut lady Caroline Lamb.

C'était la fille du comte de Bemborough; elle avait épousé, en 1805, Williams Lamb, second fils de lord Melbourne.

Byron l'aima follement; il lui offrit de l'enlever.

Elle refusa.

Quelle cause amena entre eux une rupture si amère, que lady Lamb fit contre son ancien amant le roman de *Glenarvon*, et que celui-ci la traita avec tant de dédain pendant le reste de sa vie? C'est ce que nous eussent certainement appris les mémoires de lord Byron, brûlés par sir Thomas Moore, — et brûlés, qui sait? peut-être à cause de cet épisode.

Ce fut après cette brouille que Byron se fit la réputation de dandy, qu'il devint l'homme indispensable des eaux, des raouts. Puis cette vie eut l'issue qu'elle devait avoir : le poète tomba dans l'ennui et dans le dégoût. Aussi, le 17 février 1814, écrivait-il :

« Me voilà seul ici, quand je devrais être chez H***, qui m'avait invité à dîner; mais je m'ennuie si profondément, que je ne me surprends nulle envie d'aller en quelque lieu que ce soit : Hobhouse prétend que je suis un loup-garou, un revenant solitaire, c'est vrai. »

Une singulière idée vint, alors, au misanthrope, à l'homme blasé, au poète à bout d'inspirations : ce fut celle de se marier.

Il a usé toute la première phase de sa vie; il aspire à quelque chose d'inconnu, fût-ce dans la douleur.

Ce quelque chose d'inconnu dans la douleur, en effet, lady Byron le lui garde.

Mais ce qu'il y a de curieux en lui, c'est qu'il veut se marier, voilà tout; se marier pour le mariage, et non pour la femme. Lui qui a parié cinquante livres sterling avec M. Hay qu'il ne se marierait jamais, il est si pressé de se marier, que peu lui importe qui il épousera.

Il causait de ce projet avec lady Melbourne; lady Melbourne proposait une jeune fille que ne connaissait pas Byron; Byron proposait miss Milbanke.

— Vous avez tort, dit lady Melbourne, et tort par deux raisons : d'abord, parce que vous avez besoin d'argent, et que miss Milbanke ne vous apporterait en mariage que dix mille livres sterling; ensuite, parce que vous avez besoin d'une femme qui vous admire, et que miss Milbanke n'admire qu'elle.

— Eh bien, donc, dit lord Byron, comment s'appelle votre jeune fille, à vous?

Lady Melbourne lui dit son nom.

Byron écrivit à l'instant même aux parents, qui répondirent par un refus.

— Bon! dit Byron, vous voyez bien que c'est miss Milbanke que je dois épouser.

Et il se mit à table, et écrivit à miss Milbanke pour lui faire part de son désir.

Mais lady Melbourne ne comptait point se rendre ainsi; la lettre de Byron achevée, elle la lui arracha des mains, et alla la lire près d'une fenêtre, tandis que Byron restait tranquille à sa place.

La lettre lue :

— Voilà, en vérité, une charmante lettre, dit lady Melbourne, et il serait fâcheux qu'elle ne parvînt point à son adresse.

— Alors, dit Byron, rendez-la-moi, que je la cachette et que je l'envoie.

Lady Melbourne rendit la lettre à Byron, qui la cacheta et la fit parvenir à son adresse.

Le 2 janvier 1815, il se maria dans la maison de sir Ralph Milbanke.

Le même jour, il envoya les cinquante livres sterling à M. Hay, sans attendre que celui-ci les lui demandât.

Un mois après, jour pour jour, il écrivait :

« La lune de miel est passée ; je m'éveille et je me trouve marié ! Swift dit que l'homme sage restera garçon ; mais, moi, je dis que, pour un fou, le mariage est le plus délicieux état possible. »

La lune de miel s'était passée chez sir Noël Milbanke ; après quoi, les jeunes époux allèrent dans leur maison de Piccadilly. Mais, là, commencèrent les tourments du ménage. Les dix mille livres sterling de dot de miss Milbanke n'avaient fait qu'irriter les créanciers de lord Byron ; c'est une race qui arrive parfois à s'endormir, quand on ne lui donne rien du tout, car, alors, elle désespère ; mais les acomptes la réveillent et la rendent féroce. Alléchés par les deux cent quarante mille francs qu'ils avaient touchés, les créanciers ne laissèrent plus aux mariés un moment de repos ; au fur et à mesure que ces tracasseries augmentaient ; les relations des deux époux devenaient plus rares et plus froides. Enfin, au moment où son mari était le plus malheureux, où son seul titre de pair le sauvait de la prison, lady Byron quitta Londres, sous le prétexte de visiter son père. Les adieux furent convenables, affectueux même ; les deux époux devaient se réunir un mois après. Pendant le voyage, lady Byron écrivit une lettre fort tendre à son mari ; puis, un matin, lord Byron apprit, par son beau-père, sir Ralph Milbanke, qu'il lui fallait renoncer à l'espoir de jamais revoir sa femme et sa fille.

D'où vint cette triste rupture, qui, malgré les prières de Byron, se termina par un divorce ? Le poète l'attribua à l'influence de mistress Charlment, gouvernante de lady Byron, et il fit contre elle cette satire qui a pour titre : *Esquisse d'une vie privée.*

Alors, de tous côtés, s'éleva contre celui qui, à force de génie, avait déjà vaincu ce que l'on pourrait appeler une première coalition, une clameur immense venant à la fois du monde et des journaux. Il y a, comme cela, dans la vie des hommes haut placés, et, par conséquent, placés en vue de tous, de ces tempêtes inattendues dont on ne soupçonne pas l'existence au moment même où elles s'amassent sur la tête menacée. Pareilles à des trombes, elles s'abattent, alors, sur le poète, qu'il se nomme Schiller ou Dante, Ovide ou Byron, se prennent à tout, mordent au corps et au cœur, tordent sa renommée, renversent sa réputation, déracinent son honneur ; ces tempêtes sont composées des inimitiés, des haines, des jalousies que son génie lui a faites ; hyènes qui l'escortent dans sa route nocturne, qui n'osent point l'attaquer, s'il reste ferme et debout, mais qui s'élancent sur lui, du moment où il chancelle, mais le dévorent, du moment où il tombe.

Byron comprit qu'il lui fallait céder la place à ses ennemis, quitter l'Angleterre, et aller chercher de la force contre ses concitoyens dans l'impartialité de l'étranger.

Le 25 avril 1816, il partit. Pendant les six ans qu'il venait de passer à Londres, il avait publié les deux premiers chants de *Childe Harold, Le Giaour, la Fiancée d'Abydos, le Siège de Corinthe, Lara* et *le Corsaire.*

Il partit, et ses adieux les plus tristes furent pour sa femme, qui l'exilait ; pour sa fille, qu'il avait à peine entrevue, et qu'il ne devait pas revoir.

« Adieu ! et, si c'est pour toujours, eh bien, soit ! pour toujours, adieu ! C'est en vain que tu refuses de me pardonner ; jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

« Hélas ! que ne peut-il s'ouvrir à tes yeux, ce cœur sur lequel tu as si souvent reposé ta tête, alors que tu dormais de ce paisible sommeil dont tu ne dormiras plus ! Que ne peux-tu connaître ses plus secrètes pensées ! alors tu avouerais que tu es injuste en le méprisant ainsi.

« Ainsi donc, nous allons vivre éloignés ; ainsi donc, chaque matin nous réveillera sur une couche veuve et solitaire ! Quand tu chercheras à te consoler en te rapprochant de ta fille, quand ses premiers mots frapperont ton oreille, ces premiers mots que tu lui apprendras à balbutier seront-ils ceux-ci : « Mon père... » son père ! dont elle ne recevra jamais les caresses ? Quand ses petites mains te serreront contre elle, quand ses lèvres iront chercher les tiennes, pense à celui qui fera éternellement des vœux pour ton bonheur, et, si les traits de notre enfant ressembleut à celui que tu ne dois plus revoir, eh bien, peut-être à leur vue ton cœur, se souvenant de moi, palpitera-t-il encore pour moi ! »

Voilà pour la mère, et, maintenant, voici pour la fille :

« Ressembleras-tu à ta mère, ô mon cher enfant, mon Ada, seule fille de mon cœur, seule espérance de ma maison ? Lorsque je contemplai pour la dernière fois l'azur de tes yeux célestes, je reçus ton doux sourire, et je te dis : « Au revoir ! » Et, voilà que, cette fois, je m'éloigne bien réellement de toi ; voilà qu'aujourd'hui, je te quitte sans espérance, et que je te dis : « Adieu ! »

« O ma fille, ce chant commence par ton nom, c'est encore par ton nom que je l'achèverai ; je ne puis ni te voir ni t'entendre ; mais jamais père ne s'identifia comme moi avec sa fille. Tu seras l'amie qui consolera mon ombre, quand auront fui les années que je dois vivre. Tu ne dois pas connaître les traits de mon visage ; mais ma voix retentira dans tes rêves, et la voix paternelle, sortant de la tombe pour te parler de mon amour, parviendra jusqu'à ton cœur quand le mien sera déjà glacé par la mort. »

« Veiller sur ta jeune intelligence ; attendre ton premier sourire ; suivre en toi les progrès de la vie ; te voir comprendre peu à peu les objets qui te semblent encore des merveilles ; te bercer doucement sur mes genoux ; poser sur tes lèvres le baiser paternel ; hélas ! ces tendres soins n'étaient pas faits pour moi ; ils eussent, cependant, endormi mon cœur, que je sens en proie à une émotion vague et indéfinissable, qui n'est autre chose que ce besoin paternel de voir et de caresser mon enfant.

« Oh ! n'est-ce pas que tu m'aimeras quand même la haine te serait présentée comme un devoir ? N'est-ce pas que, te fût-il défendu de prononcer mon nom, comme si mon nom était un de ces mots sinistres, présage de malheur et de honte, n'est-ce pas que tu m'aimeras, même lorsque la mort nous aura séparés ? N'est-ce pas que, lorsqu'on voudrait faire sortir de tes veines tout le sang que tu tiens de ton père, n'est-ce pas que, tant qu'une goutte de ce sang demeurera dans tes veines, n'est-ce pas que tu ne saurais cesser de m'aimer ?

« Enfant de l'amour, tu naquis, cependant, au milieu des angoisses de la douleur, et tu fus nourrie d'amertume. Hélas ! tels furent les éléments qui formèrent le cœur de ton père, tels sont ceux qui ont formé le tien. Mais, au moins, toi, le feu qui consumera ta vie sera moins dévorant, et il te restera l'espérance pour embellir tes jours. Paix au berceau où ton enfance sommeille ! et, moi, des plaines de la mer, moi, du sommet des monts qui vont être tour à tour ma demeure, je renverrai sur toi toutes les bénédictions que ton amour enfantin eût appelées sur ma tête, si je n'eusse point été forcé de te quitter !... »

— Ah ! dit madame de Staël, — cette pauvre exilée qui, en face du lac Léman, regrettait son ruisseau de la rue du Bac, — ah ! j'aurais voulu être malheureuse comme lady Byron, et inspirer à mon mari de pareils vers !

Soit ; mais c'eût été un singulier ménage que celui qu'eussent fait lord Byron et madame de Staël.

Cette fois, Byron ne s'éloignait pas si rapidement ; on eût dit qu'il pouvait distendre, mais non briser le double lien qui l'attachait à l'Angleterre.

Il aborda en Belgique, visita le champ de bataille de Waterloo, encore humide du sang de trois peuples, descendit le Rhin, et alla se fixer au bord du lac de Genève. — Ce fut là qu'il connut madame de Staël, à peu près aussi exilée sous la Restauration que sous l'Empire.

« Au milieu des magnifiques tableaux du lac Léman, dit Byron, mon plus grand bonheur fut d'arrêter mes yeux sur l'auteur de *Corinne.* »

Ce fut à Deodati que Byron, pour renouveler son exploit d'Abydos, traversa le lac de Genève sur une largeur de quatre lieues.

Ce fut à Deodati qu'il écrivit le troisième chant de *Childe Harold, le Prisonnier de Chillon* et *Manfred* ; — *Manfred*, dont Gœthe, dans un journal allemand, réclama l'idée originale, comme si *Manfred* ne descendait pas de Satan aussi directement que *Faust* descend de Polichinelle !

O pauvre grand homme ! qui, avec ta renommée européenne et ta réputation gigantesque, réclames la feuille qu'un poète, ton frère, a eu le malheur d'arracher en passant à ton laurier touffu.

Ne semble-t-il pas entendre d'Alembert dire de l'auteur de *Zaïre* et du *Dictionnaire philosophique* :

— Cet homme est incompréhensible ! il a de la gloire pour un million, et il en veut encore pour un sou !

Byron se vengea en dédiant à Gœthe je ne sais plus lequel de ses poèmes.

Au mois d'octobre, Byron partit pour l'Italie, fit une halte à Milan où il visita la bibliothèque Ambrosienne ; une autre à Vérone, où il visita le tombeau de Juliette ; puis il s'installa à Venise, où il est passé à l'état de tradition.

Venise n'avait jamais possédé de chevaux, à part les quatre chevaux de bronze qui figurèrent pendant douze ans sur l'arc de triomphe du Carrousel.

Byron, qui ne sortait jamais à pied, fit le premier piaffer des chevaux vivants sur la place Saint-Marc, sur le quai des Esclavons, sur les bords de la Brenta.

Ce fut là que se développa le véritable roman de sa vie ; là, il vécut un instant entre trois amours qui représentaient les trois classes de la société vénitienne : Marguerite, Marianne et...

Hélas ! la plus infidèle des trois, celle que je ne nomme point, ce fut la grande dame.

Ce fut celle qu'il aima le plus peut-être, plus que miss Chaworth, plus que Caroline Lamb.

Cette femme, chose singulière ! est encore aujourd'hui, trente-trois ans après l'époque que nous citons, une charmante femme.

Je l'ai connue à Rome dans tout l'éclat de sa beauté, et, alors, elle était presque aussi merveilleuse à entendre qu'à regarder, à écouter qu'à voir.

Elle ne vivait en réalité, que du souvenir du grand poète qu'elle avait aimé. On eût dit que le temps qu'avait duré cet amour était la seule partie lumineuse de sa vie, et qu'en se retournant, elle dédaignait de regarder dans l'obscurité du reste de son existence.

Alors, si j'eusse parlé d'elle, je l'eusse nommée ; alors, j'eusse raconté nos promenades, au clair de la lune, au Forum et au Colisée : j'eusse répété ce qu'elle me disait à l'ombre de ces ruines immenses, où elle ne savait parler que de l'illustre mort qui avait foulé avec elle les mêmes pierres que nous foulions, qui, avec elle, s'était assis où nous étions assis.

Oh ! madame ! madame ! pourquoi avez-vous été infidèle au souvenir du poète, quand ce souvenir grandissant avait, aidé de la mort, fait de l'amant un dieu ?

Dites, avoir été la maîtresse de Byron, n'était-ce donc pas un titre aussi beau que le titre, quel qu'il fût, qu'un nouvel époux pouvait vous donner ?

Oh ! si j'osais dire ce que Déjazet disait un jour à Georges, à propos de Napoléon !

Il est vrai que Byron, avec toutes ses fantaisies, toutes ses excentricités, toutes ses manies, ne devait pas être un amant bien agréable. Mais alors, c'était à Byron vivant qu'il fallait être infidèle, et non à Byron mort.

On a pardonné à Joséphine, impératrice, ses infidélités des Tuileries ; on n'a point pardonné à Marie-Louise, veuve, son infidélité de Parme.

N'en parlons plus, madame, et ne nous souvenons plus que de ce que Byron écrivit à Venise.

C'est à Venise qu'il composa *Marino Faliero*, *les Deux Foscari*, *Sardanapale*, *Caïn*, *la Prophétie de Dante*, et le troisième et le quatrième chant de *Don Juan*.

Il était là, en 1820 et 1821, lorsque Naples se souleva. Il écrivit aux Napolitains, et proposa au gouvernement sa bourse et son épée.

Aussi, lorsque arriva la réaction, lorsque, pour la seconde fois, Ferdinand revint de Sicile, lorsque les listes de proscription parcoururent l'Italie, craignit-on que Byron ne fût exilé comme les autres.

Les pauvres de Ravenne adressèrent, alors, une pétition au cardinal pour qu'il lui fût permis de rester.

C'est que cet homme, qui, tout haut et en plein jour, offrait mille louis aux Napolitains, c'est que cet homme était, pour les pauvres de Venise et des environs, une source inépuisable de pitié ; jamais un pauvre ne tendit la main vers lui et ne la retira vide, même au moment de sa plus grande gêne, et plus d'une fois il emprunta pour donner.

Il savait bien cela quand il disait :

« Ceux qui m'ont si longtemps et si cruellement persécuté triompheront, et justice ne me sera rendue que quand cette main sera aussi froide que leur cœur. »

Aussi partout où il passa laissa-t-il la trace que laisse le feu : il éblouit, réchauffa ou brûla.

En 1821 Byron quitta Venise, — Venise, dans les rues de laquelle personne ne l'avait jamais vu marcher ; la Brenta, sur les rives de laquelle personne ne l'avait jamais vu se promener ; cette place Saint-Marc, dont il n'avait, disait-on, jamais contemplé les merveilles que du haut d'une fenêtre, tant il craignait de révéler aux beautés de Venise la légère difformité de sa jambe, qu'il ne pouvait parvenir à dissimuler la largeur de son pantalon.

De Venise, il se rendit à Pise. Là, deux nouvelles douleurs l'attendaient : la mort d'une fille naturelle qu'il avait eue d'une Anglaise, et dont il envoya le corps en Angleterre, et la mort de son ami Shelley, qui se noya en allant de Livourne à Lerici.

Pour épargner au cadavre les discussions que n'eussent pas manqué de soulever les prêtres italiens, il fut résolu qu'on le brûlerait à la manière antique.

Trélauney, le hardi pirate, était là : il raconte ces étranges funérailles, comme il raconte sa chasse au lion, son combat avec le prince malais. Digne compagnon du noble poète et poète lui-même, son livre est une source de tableaux merveilleux, d'autant plus merveilleux qu'ils sont toujours vrais, quoique toujours incroyables :

« Nous étions sur le rivage, dit Trélauney ; devant nous étaient la mer avec ses îles, derrière nous les Apennins, et, à côté de nous, un immense bûcher dont la flamme, fouettée par le vent de mer, prenait mille formes plus fantastiques les unes que les autres. Le temps était très beau ; les vagues assoupies de la Méditerranée baisaient mollement le rivage ; le sable, d'un jaune d'or, contrastait avec l'azur profond du ciel ; les montagnes dressaient jusqu'aux nues leurs cimes de glace, et la flamme du bûcher continuait de monter hardiment dans les airs... »

De Pise, Byron se rendit à Gênes. Ce fut dans cette ville, reine déchue de la Méditerranée, qu'il conçut l'idée d'aller en Grèce, et de faire pour cette *Niobé des nations*, comme il l'appela, ce que Naples n'avait point été digne qu'il fît pour elle. Jusque-là, Byron ne s'était dévoué qu'à des individus ; il lui restait à se dévouer pour un peuple.

Au mois d'avril 1823, il entra en communication avec le comité grec, et, vers la fin de juillet, il quitta l'Italie.

Sa réputation avait grandi, d'une façon immense, non seulement en France, non seulement en Allemagne, mais encore en Angleterre.

Un fait donnera une idée de la hauteur à laquelle cette réputation était parvenue.

Une sédition avait éclaté en Écosse, dans le comté où était situé l'héritage de la mère du poète. Les rebelles devaient traverser les propriétés de lady Byron pour atteindre le but de leur course, sur la limite de ces propriétés, ils convinrent de ne passer qu'un à un, afin de ne tracer dans l'herbe que l'espace étroit d'un sentier.

Cette précaution contrastait singulièrement avec leur conduite sur les propriétés voisines, qu'ils avaient complètement dévastées.

Byron citait souvent ce trait avec orgueil.

— Voilà, disait-il, qui me venge de la haine de mes ennemis.

Avant de quitter l'Italie, il écrivit sur la marge d'un livre qu'on lui avait prêté :

« Si tout ce que l'on dit de moi est vrai, je suis indigne de revoir l'Angleterre ; si tout ce que l'on dit de moi est faux, l'Angleterre est indigne de me revoir. »

Au reste, ses pressentiments lui disaient qu'il l'avait quittée pour toujours, et lady Blessington m'a raconté, à moi-même, que, se trouvant à Gênes avec Byron, qui s'embarquait le lendemain, Byron lui avait dit :

— Nous voici réunis, c'est vrai ; mais, demain, nous allons être séparés, et qui sait pour combien de temps ? Quant à moi, j'ai quelque chose là — et il posa la main sur son cœur — qui me dit que nous nous voyons pour la dernière fois ; je vais en Grèce, je n'en reviendrai pas !

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée, et, quelques jours après, malgré la flotte turque qui assiégeait Missolonghi, il pénétra dans la place, au milieu des cris enthousiastes de la population, qui le conduisit en triomphe à la maison qu'on lui avait préparée.

Une fois là, Byron n'eut plus qu'une espérance : voir triompher la cause à laquelle il s'était dévoué, ou mourir en défendant de nouvelles Thermopyles.

Ni l'une ni l'autre de ces deux faveurs ne devait lui être accordée.

Le 15 février 1824, il fut saisi d'un accès de fièvre qui, tout en s'évanouissant rapidement, le fit cruellement souffrir, et l'affaiblit beaucoup.

Cependant, aussitôt remis, il reprit ses courses à cheval, qui étaient ses grandes distractions de chaque jour.

Le 9 avril, il fut très mouillé dans sa promenade, et, à son retour, quoiqu'il eût complètement changé d'habits, il se sentit indisposé. En effet, il était resté plus de deux heures dans des vêtements humides.

Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre, et cependant dormit assez bien ; mais, le 10, vers onze heures du matin, il se plaignit d'un violent mal de tête, et de douleurs dans les bras et dans les jambes.

L'après-midi, il n'en monta pas moins à cheval.

Son vieux domestique, Fletcher, au récit duquel nous empruntons ces derniers détails, l'attendait au retour.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment se trouve milord?

— La selle n'était point sèche, répondit Byron, et je crains bien que cette humidité ne m'ait rendu malade.

En effet, le lendemain, il fut facile de voir que l'indisposition devenait plus sérieuse; Byron avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait très affaissé.

Fletcher lui prépara un peu d'arrow-root; il en prit deux ou trois cuillerées; puis, rendant le breuvage aux vieux serviteur:

— C'est excellent, dit-il; mais je n'en puis boire davantage.

Le troisième jour, Fletcher commença d'être sérieusement inquiet; jamais, dans les rhumes précédents, son maître n'avait perdu le sommeil, et, cette fois, il ne pouvait absolument dormir.

Il alla donc chez les deux médecins de la ville, les docteurs Bruno et Millingen, et leur fit plusieurs questions sur la maladie dont ils croyaient lord Byron atteint.

Tous deux affirmèrent au vieux valet de chambre qu'il n'avait rien à craindre, que son maître ne courait aucun danger. Ils ne demandaient que deux ou trois jours pour le remettre sur pied, et, alors, disaient-ils, il n'y paraîtra plus.

Cela se passait le 13.

Le 14, malgré l'assurance des deux docteurs, voyant que la fièvre ne quittait pas son maître, et que le malade ne dormait point, Fletcher supplia Byron de lui permettre d'envoyer chercher le médecin Thomas, de Zante.

— Consultez là-dessus les deux docteurs, répondit le malade, et faites ce qu'ils vous diront.

Fletcher obéit. Les deux docteurs répondirent que l'adjonction d'un troisième médecin leur paraissait tout à fait inutile. Fletcher vint apporter cette réponse à son maître, qui secoua la tête et dit:

— J'ai bien peur qu'ils n'entendent rien à ma maladie.

— Mais, en ce cas, insista Fletcher, faites venir un autre médecin, milord.

— Ils me disent, continua Byron sans répondre directement à Fletcher, ils me disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

— Et, moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu de si sérieux.

— Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permit d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent d'affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusque-là, on avait traité le malade avec des purgatifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours, qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait rien rendre; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes, et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15, au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade; mais lui s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir, sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16, au soir, que Byron fut saigné au bras droit.

On lui tira seize onces de sang.

Le sang était très enflammé.

Le docteur Bruno regarda ce sang, et secoua la tête.

— Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors, il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le docteur Thomas; mais les médecins lui répondirent:

— C'est inutile; avant ton arrivée, ton maître sera hors de danger ou n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le docteur Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois, lord Byron ne fit aucune difficulté; il tendit le bras et dit:

— Voici mon bras; qu'ils fassent ce qu'ils voudront.

Puis il ajouta:

— Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie.

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17, au matin, il fut saigné une fois; le même jour, dans l'après-dînée, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement. Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

— Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que, depuis une semaine, je n'ai point dormi; or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort, et je la verrai venir avec plus de calme qu'on ne croit.

Le 18, Byron eut tout à fait la certitude de sa fin prochaine.

— Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malades en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets.

Le 18, il répéta plusieurs fois que les médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

— Mais, alors, observa pour la dixième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

— Non, n'y allez pas... Envoyez-y, Fletcher; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde, et envoya un messager. Le messager parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer chercher le docteur Thomas.

— Vous avez très bien fait, dirent ceux-ci; car nous commençons nous-mêmes à être fort inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

— Eh bien, demanda celui-ci, avez-vous envoyé?

— Oui, milord.

— Tant mieux! je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après, un nouvel accès de délire le prit.

A la fin de cet accès, et, en revenant à lui:

— Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieusement malade. Si je mourais plus vite que je ne le crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous auriez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas?

— Oh! milord, vous pouvez être certain de mon dévouement, répondit le valet de chambre; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

— Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela, sans perdre un moment.

— Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier?

— Oh! non, nous perdrions trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

— J'écoute, milord.

— Votre sort est assuré.

— Ah! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

— Oh! mon enfant, murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir! Vous lui porterez ma bénédiction, Fletcher; vous la porterez aussi à ma sœur Augusta et à ses enfants... Vous irez également chez lady Byron... Dites lui... dites-lui tout!... Vous êtes bien dans son esprit...

La voix manqua au malade; quoiqu'il fît des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entrecoupés, au milieu desquels, avec grand'peine, il saisit ceux-ci:

— Fletcher!... si vous n'exécutez point... les ordres que je vous ai donnés..., je vous tourmenterai... si Dieu me le permet.

— Mais, monseigneur! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit-il alors; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'ayez pas entendu?

— Non, milord; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

— Impossible!... impossible!... murmura le malade; il est trop tard... tout est fini!... Et cependant... approche... approche... Fletcher!... je vais essayer...

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile, et il ne prononça plus que des mots entrecoupés, comme: « Ma femme!... mon enfant!... ma sœur!... Vous savez tout... vous direz tout... vous connaissez mes intentions... » Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation, et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'arrow-root.

Il prit son quinquina, et manifesta l'intention de dormir, par signes; il ne parlait plus sans être interrogé.

— Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry? lui demanda Fletcher.

— Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit; Byron le reconnut et s'agita.

— Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes, et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura près de vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita, et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

— Et, maintenant, il faut dormir.

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures, il ne fit pas un seul mouvement ; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle l'aidât à soulever la tête du malade, qui paraissait tout à fait engourdi ; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain 19, à six heures du soir.

Alors, Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun symptôme de douleur, ni sans faire le moindre mouvement d'aucune partie du corps.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir !

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls et lui dirent :

— Vous avez raison, il est mort !...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botzaris et le général Normann. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois ; un manteau noir le recouvrait, et, sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté dans sa patrie ; mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant l'abandonnèrent mort.

Sa fille Ada, que j'ai vue depuis à Florence, fut déclarée fille adoptive de la Grèce. — Le roi Othon Ier s'est-il souvenu de cette adoption ? Je n'en sais rien.

XCVII

LES RÉPUTATIONS USURPÉES. — M. LEMERCIER ET SES ŒUVRES. — LA LEVRETTE BLANCHE DE RACAN. — LE « FIESQUE » DE M. ANCELOT. — LES PEINTRES ROMANTIQUES. — SCHEFFER — DELACROIX. — SIGALON. — SCHNETZ. — COIGNIET. — BOULANGER. — GÉRICAULT. — « LA MÉDUSE » DANS L'ATELIER DE L'ARTISTE. — OBSÈQUES DE LORD BYRON EN ANGLETERRE. — UNE PRISE DE CORPS CONTRE SHERIDAN.

Pendant qu'on transportait le corps de lord Byron de Missolonghi en Angleterre, le mouvement littéraire de la France allait son train, et M. Liadière et M. Lemercier, s'accrochant de leur mieux à Shakspeare et à Rowe, faisaient jouer chacun une *Jane Shore* : M. Liadière à l'Odéon, et M. Lemercier au Théâtre-Français : M. Lemercier, le 1er avril, et M. Liadière, le 2.

La pièce de M. Liadière réussit à peu près.

Celle de M. Lemercier tomba, malgré Talma, qui y jouait deux rôles : celui de Glocester, et celui d'un mendiant.

Talma avait été merveilleux dans cet ouvrage plus que médiocre.

Il hasardait une grande chose à cette époque : lui, Talma, l'homme de la forme, de l'élégance, de la poésie, de l'âme et de la diction, il jouait Glocester, c'est-à-dire un bossu et un manchot.

La façon dont il fit passer son épaule droite plus haute que la gauche, et son bras paralysé, fut un miracle d'adresse. La scène d'accusation fut un miracle de talent.

Mais rien ne pouvait soutenir une pareille misère. Il est cependant bien temps que l'on remette à leur place toutes ces réputations usurpées, toutes ces gloires de coteries, tous ces académiciens de cabale et d'escobarderie.

L'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto*...

Eh bien, oui ! l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto* ne méritait pas le quart de la réputation qu'on lui a faite. *Agamemnon* est une pièce froide, médiocre, pauvre de poésie, pauvre de rime, pauvre de style, qui ne va pas à la cheville de l'*Orestie* d'Eschyle. *Pinto* est un drame de l'école de Beaumarchais, la pire école de drame que je connaisse, et l'œuvre serait morte de sa belle mort, au bout de huit ou dix représentations, si la censure impériale n'avait pas fait la bêtise de vouloir l'étrangler... La persécution fit à *Pinto* une espèce de renommée ; mais qu'on essaye de jouer tout cela aujourd'hui, et l'on verra la valeur réelle de cette copie d'Eschyle, de Sénèque, et de cette prétendue création originale.

Et, cependant, ce sont là les deux chefs-d'œuvre de leur auteur.

Mais les autres tragédies, les autres drames, les autres poëmes qui sont tombés, écrasés sous les sifflets, sous les rires, sous les huées, essayez de les lire !

Essayez de lire *Méléagre* ; essayez de lire *Lovelace* ; essayez de lire *le Lévite d'Ephraïm* ; puis, quand vous aurez jeté de côté ces trois premiers ouvrages de l'auteur, quand vous vous serez reposé longuement, quand vous aurez repris haleine à votre aise, remettez-vous à la besogne, et essayez de lire *Ophis*, *Plaute ou la Comédie latine*, *Baudouin*, *Christophe Colomb*, *Charlemagne*, *Saint-Louis*, *la Démence de Charles VI*, *Frédégonde et Brunehaut* ; puis, quoi encore ? Attendez... on se perd sur le champ de bataille où ceux qui tombent, tombent non pas même blessés, mais roides morts ; puis *Camille*, puis *le Masque de poix*, puis *Cahin-caha*, puis *la Panhypocrisiade* : après la médiocrité, la folie ; après le galimatias simple, le galimatias double.

Et encore, si, tout meurtri de ces échecs, tout disloqué de ses chutes, M. Lemercier s'était tenu tranquille dans son fauteuil du palais Mazarin, comme font ses collègues, M. Droz, M. Briffaut, M. Lebrun, essayant, celui-ci de faire oublier qu'il a écrit un petit volume sur le *Bonheur* ; celui-là, qu'il a commis une tragédie de *Ninus II* ; le troisième, qu'il a raté *le Cid d'Andalousie*, et estropié la *Marie Stuart* de Schiller, — il n'y aurait rien à dire, et on le laisserait dormir aussi tranquillement dans son tombeau que les spectateurs eussent dormi à la représentation de ses œuvres, si les sifflets n'eussent pas été inventés. Mais point ! M. Lemercier criait au sacrilège, au mauvais goût, au scandale, en voyant se produire le mouvement littéraire de 1829 ; M. Lemercier signait des pétitions au roi pour qu'on empêchât la représentation d'*Henri III* et de *Marion Delorme* ; M. Lemercier se mettait en travers de la porte de l'Académie, quand Lamartine et Hugo voulaient y entrer ; M. Lemercier poussait l'archevêque de Paris contre l'un, inventait M. Flourens pour écarter l'autre ; retrouvait ses jambes pour courir quêter des voix contre eux, sa main droite pour pousser les verrous. Dieu merci ! j'ai peu connu ce méchant petit homme, et n'ai jamais rien eu, pour mon compte, à démêler avec lui, n'ayant jamais rien eu à démêler avec l'Académie ; mais, comme il faut que quelqu'un commence à donner l'exemple des justices rendues, je réclame la priorité.

Le jour où M. Flourens fut nommé à l'exclusion d'Hugo, je traversais le foyer du Théâtre-Français. On jouait je ne sais quelle pièce nouvelle. M. Lemercier continuait là, contre l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, de *Marion Delorme* et des *Orientales*, l'opposition qu'il avait silencieusement faite dans la journée à l'Académie.

J'écoutai un instant sa diatribe.

Puis, secouant la tête :

— Monsieur Lemercier, lui dis-je, vous avez refusé votre voix à Victor Hugo ; mais il y a une chose que vous serez obligé de lui donner, un jour ou l'autre, c'est votre place. Prenez garde qu'en échange du mal que vous dites ici de lui il ne soit obligé de dire du bien de vous à l'Académie.

Et l'événement arriva comme je l'avais prédit. Ce n'était pas un éloge facile à faire que celui de Lemercier ; Hugo s'en tira en parlant de l'époque au lieu de parler de l'homme, en parlant de l'empereur au lieu de parler du poëte.

— Avez-vous lu mon discours ? me demanda Hugo, le lendemain du jour où il l'avait prononcé

— Oui.

— Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Je dis que vous avez bien plus l'air de succéder à Bonaparte, membre de l'Institut, qu'à M. Lemercier, membre de l'Académie.

— Parbleu ! j'aurais bien voulu vous voir à ma place ! Comment vous en seriez-vous tiré ?

— Comme Racan, en disant que ma grande levrette blanche avait mangé mon discours.

On sait que Racan se présenta un jour à l'Académie avec les bribes d'un discours qu'il comptait lire.

— Messieurs, dit-il, j'avais un discours fort beau, et qui n'eût pas manqué de réunir tous les suffrages ; mais, ce matin, ma grande levrette blanche l'a mangé... Je vous en apporte les restes ; tâchez de vous y reconnaître, si vous pouvez !

De même que la *Jane Shore* de Lemercier avait été faite en vue de Talma, de même la *Jane Shore* de M. Liadière avait été faite en vue de mademoiselle Georges.

Ce fut, du reste, le premier essai que mademoiselle Geor-

ges fit du drame shakspearien. elle préludait à *Christine* et à *Lucrèce Borgia*.

C'était l'époque des imitations ; personne ne se sentait la force d'inventer. On allait chercher du nouveau de l'autre côté de la frontière ; on entrait au théâtre appuyé sur Rowe ou sur Schiller ; si on réussissait, on mettait tranquillement l'auteur allemand ou l'auteur anglais à la porte ; si l'on tombait, on tombait sur lui, — c'était plus doux.

Après la *Jane Shore* de M Liadière, l'Odéon donna le *Fiesque* de M. Ancelot.

Mais M. Ancelot était un puriste. Il n'avait point pensé que le *Fiesque* de Schiller pût être représenté avec tous les personnages de la pièce allemande : aussi avait-il proprement et classiquement supprimé le More.

Comprenez-vous *Fiesque* sans le More ! sans le More, la cheville ouvrière du drame ! sans le More, pour lequel Schiller a fait son *Fiesque*, à lui !

Quand donc y aura-t-il une loi qui permettra de traduire, mais qui défendra de mutiler ?

Les Italiens n'ont pas une loi sur les traducteurs : mais ils ont un proverbe aussi court qu'expressif, aussi concis que vrai : *Traduttore, traditore*.

Au reste, l'envahissement romantique, timide encore au théâtre et dans la littérature, se présentait hardiment au combat dans les autres branches de l'art.

En histoire, M. Thiers publiait sa *Révolution française*, et Botta son *Histoire d'Italie* ; M. de Barante mettait au jour son excellente *Chronique des ducs de Bourgogne*, ouvrage plein de science et de coloris, qui, cette fois, par hasard, ouvrit à juste titre les portes de l'Académie à son auteur.

Mais c'était surtout en peinture que la lutte était remarquable.

A David mort, et à Girodet, qui venait de mourir, succédaient Scheffer, Delacroix, Sigalon, Schnetz, Coigniet, Boulanger et Géricault.

Toute cette pléiade d'artistes jeunes et hardis illuminait le Salon de 1824.

Scheffer avec sa *Mort de Gaston de Foix*; un de ses premiers tableaux, un peu miroitant de couleur, mais où se détache d'une façon si remarquable la figure du guerrier agenouillé à la tête de Gaston ; Scheffer, le peintre poète, le meilleur traducteur de Gœthe que je connaisse ; Scheffer, qui a fait revivre tout un monde de personnages allemands, depuis Mignon jusqu'au roi de Thulé, depuis Faust jusqu'à Marguerite ; Scheffer, qui, après Dante, a écrit avec le pinceau cette grande et belle page de *Françoise de Rimini*, devant laquelle ont échoué tous les poètes dramatiques ; Scheffer, qui avait trouvé du temps pour être de toutes les conspirations, avec Dermoncourt, avec Caron avec La Fayette, et pour donner à la France un des premiers peintres qu'elle ait eus.

Delacroix avec son *Massacre de Scio*, autour duquel se groupaient, pour discuter, les peintres de tous les partis ; Delacroix, qui, en peinture, comme Hugo en littérature, ne devait avoir que des fanatiques aveugles ou des détracteurs obstinés ; Delacroix, qui était déjà connu par son *Dante traversant le Styx*, et qui devait toute sa vie conserver ce privilège, rare pour un artiste, de réveiller à chaque œuvre nouvelle, les haines et les admirations ; Delacroix, l'homme d'esprit, de science et d'imagination, qui n'a qu'un travers, celui de vouloir obstinément être le collègue de M. Picot et de M. Abel de Pujol, et qui, par bonheur, nous l'espérons, ne le sera pas.

Sigalon, rude et puissante nature méridionale, qui apparaissait avec sa *Locuste faisant sur un esclave l'essai de ses poisons*. Ce tableau, recommandé à M. Laffitte, avait été acheté par le banquier protecteur, sans qu'il le vît probablement ; car, une fois dans son salon, le tableau effraya les courtiers de la Banque et les loups-cerviers de la Bourse. Tout le monde se réunit pour demander au futur ministre comment il avait pu faire l'acquisition d'une pareille horreur, et pourquoi il n'avait pas plutôt acheté un des petits chefs-d'œuvre de madame Haudebourg-Lescaut ou de mademoiselle d'Hervilly ; si bien que M. Laffitte fit venir Sigalon, et le pria de reprendre sa *Locuste*, qui risquait de faire avorter les dames du haut commerce, le priant de lui donner toute autre chose à la place.

Sigalon reprit sa *Locuste*, mais j'ignore ce qu'il donna en échange.

Hélas ! Sigalon était encore de ceux qui sont marqués d'avance pour une mort prématurée. Envoyé à Rome afin d'y copier *le Jugement dernier* de Michel-Ange, il n'eut que le temps de léguer à la France cette page immense, d'étendre ses bras vers la patrie, et de mourir.

Schnetz, de son côté, exposait trois tableaux au Salon de 1824 : deux grandes toiles qui pouvaient aussi bien être de tout le monde que de lui, et un de ces tableaux de genre où il est inimitable.

Ce tableau de genre était un *Sixte-Quint enfant*, auquel une bohémienne prédit qu'il sera pape. On sait avec quelle vérité Schnetz réunit, dans un cadre de six pieds de haut sur quatre de large, une vieille sorcière, un pâtre, et une jeune fille romaine : le *Sixte-Quint* était un chef-d'œuvre.

Le Massacre des Innocents, de Coigniet, placé en face la porte, saisissait en entrant. Une femme accroupie, échevelée par une longue course, la terreur dans les yeux, la pâleur sur le visage, se cachait ou plutôt cachait son enfant dans l'angle d'une muraille en ruine, tandis qu'au loin s'exécutait le carnage. C'était une belle œuvre dont, après vingt-cinq ans, je revois encore tous les détails, bien pensée, bien exécutée, bien peinte.

Boulanger avait emprunté le sujet de son tableau à l'illustre poète qui venait de mourir. Mazeppa surpris, était lié sur un cheval fougueux qui devait l'emporter déchiré, mourant, évanoui, dans ces nouvelles contrées où une royauté l'attendait à son réveil ! La lutte que tenait, en roidissant tous ses membres, ce corps jeune et vigoureux contre les bourreaux qui l'attachaient sur le cheval sauvage, offrait un merveilleux contraste, non seulement d'anatomie, — ce qui serait bien quelque chose déjà, — mais encore de douleur physique et morale, que faisait ressortir la puissante impassibilité des exécuteurs.

Enfin, on parlait de Géricault, absent, presque autant que de tous ceux qui étaient présents.

C'est qu'en effet, l'école nouvelle, qui attendait un chef, sentait que ce chef était en lui ; et, cependant, Géricault n'avait encore guère fait que des études. Il venait d'achever *le Hussard* et *le Cuirassier*, — que le Musée a racheté dernièrement à la succession du roi Louis-Philippe, — et il était en train de finir sa *Méduse*.

Pauvre Géricault ! lui aussi, sa *Méduse* achevée, il devait mourir, et mourir douloureusement.

Huit jours avant sa mort, je le vis.

Comment avais-je connu Géricault ?

Comme j'ai connu Béranger et Manuel.

Dans mes dîners hebdomadaires chez M Arnault, j'avais bien souvent rencontré le colonel Bro, bon et brave soldat, à qui tout souvenir de l'armée était cher, et qui m'avait pris en amitié, par cela seulement que j'étais le fils d'un général de la Révolution.

Il va sans dire que Bro faisait de l'opposition au gouvernement bourbonien.

Bro avait une maison rue des Martyrs, nº 23, et, dans cette maison, logeaient, selon leurs fortunes diverses, Manuel le député expulsé de la Chambre, Béranger le poète, et Géricault.

Un jour qu'on avait parlé de Géricault, qui s'en allait mourant, Bro me dit :

— Venez donc voir son tableau de *la Méduse*, et le voir lui-même, afin que, s'il meurt, vous ayez vu au moins un des plus grands peintres qui aient jamais existé.

Je n'eus garde de refuser, comme on comprend bien. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

De quoi mourait Géricault ?

Ecoutez, et voyez combien, parfois, l'homme a un signe fatal gravé à côté de son nom.

Géricault possédait quelque fortune, une douzaine de mille livres de rente ; Géricault aimait les chevaux, qu'il peignait si bien. Un jour, au moment de monter à cheval, il s'aperçoit que la boucle de ceinture de son pantalon manque ; il lie les deux pattes, et part au galop ; son cheval le jette à terre : il tombe sur le nœud, et le nœud froisse deux vertèbres de l'épine dorsale. Une maladie dont Géricault était en train de se traiter en ce moment vient faire de cette contusion une plaie, et Géricault, l'espérance de tout un siècle, meurt d'une carie des vertèbres, — c'est-à-dire d'une des maladies les plus longues et les plus douloureuses qu'il y ait !

Quand nous entrâmes chez lui, il était occupé à dessiner sa main gauche avec sa main droite.

— Que diable faites-vous donc là, Géricault ? lui demanda le colonel.

— Vous le voyez, mon cher, dit le mourant ; je m'utilise. Jamais ma main droite ne trouvera une étude d'anatomie pareille à celle que lui offre ma main gauche, et l'égoïste en profite.

En effet, Géricault était arrivé à un tel degré de maigreur qu'à travers la peau, on voyait les os et les muscles de sa main, comme on les voit sur ces plâtres écorchés que l'on donne pour modèle aux élèves.

— Eh bien, mon cher ami, lui demanda Bro, comment avez-vous supporté l'opération d'hier ?

— Très bien. C'était très curieux. Imaginez-vous que ces bourreaux-là m'ont charcuté pendant dix minutes.

— Vous avez dû souffrir horriblement ?

— Pas trop.. je pensais à autre chose

— A quoi pensiez-vous ?

— A un tableau.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. J'avais fait tourner la tête de mon lit en face de la glace, de sorte que, pendant qu'ils tra-

vaillaient sur mes reins, je les regardais faire en me soulevant sur mes coudes. Ah ! si j'en reviens, je vous réponds que je ferai un fier pendant à l'étude d'anatomie d'André Vésale ! seulement, mon étude d'anatomie, à moi, sera faite sur un homme vivant.

C'était la même scène que devait, deux ans plus tard, donner Talma, dans son bain, à Adolphe et à moi.

Bro demanda au malade la permission de me montrer sa *Méduse*.

— Faites, dit Géricault, vous êtes chez vous.

Et il continua de dessiner sa main.

Je restai longtemps en face de ce merveilleux tableau, quoique je fusse bien loin, à cette époque, ignorant en art comme je l'étais, de l'estimer à sa juste valeur.

En sortant, je marchai sur l'envers d'une toile ; je ramassai cette toile, et, la regardant à l'endroit, j'aperçus une merveilleuse tête d'ange déchu.

Je la donnai à Bro.

— Voyez donc, lui dis-je, voici ce que je trouve sous mon pied ?

Bro revint au malade.

— Ah çà ! êtes-vous fou, mon cher, lui dit-il, de laisser traîner de pareilles choses ?

— Savez-vous ce que c'est que cette tête ? demanda Géricault en riant.

— Non.

— Eh bien, mon cher, c'est le fils de votre portier. Il est entré, l'autre jour, dans mon atelier, et j'ai été étonné du parti qu'on pouvait tirer de sa tête. Je l'ai fait asseoir, et, en dix minutes, j'ai fait cette étude d'après lui... La voulez-vous ? Prenez-la ?

— Mais, si c'est une étude, vous l'avez faite dans un but ?

— Oui, dans le but d'étudier.

— Elle peut vous être utile un jour ?

— Un jour, mon cher Bro, c'est bien loin, et, d'ici là, il passera beaucoup d'eau sous le pont, et beaucoup de morts par la porte du cimetière Montmartre.

— Eh bien ! eh bien ! fit Bro.

— Prenez-la toujours, mon ami, dit Géricault ; si j'en ai jamais besoin, je la retrouverai chez vous.

Puis il nous fit de la tête un signe d'adieu, et nous sortîmes.

Bro emporta sa tête d'ange.

Huit jours après, Géricault était mort, et de Dreux-d'Orcy, l'ami intime de Géricault, et son exécuteur testamentaire, vendait avec grand'peine, six mille francs à l'administration des beaux-arts, *la Méduse*, cette toile aujourd'hui l'une des plus précieuses du Musée.

Encore, le gouvernement ne l'achetait-il que pour en faire couper cinq ou six têtes, dont il comptait faire des têtes d'étude pour les élèves.

De Dreux-d'Orcy obtint heureusement que ce sacrilège restât à l'état de projet.

Je m'aperçois que je n'ai parlé ni d'Horace Vernet, ni de M. Ingres, ni de Delaroche. Mais chacun des trois hommes que nous venons de nommer mérite bien qu'on s'occupe de lui séparément.

Chacun d'eux aura donc son tour.

En attendant, un dernier mot sur lord Byron.

Le 5 juillet, le corps du noble lord arrivait de Missolonghi à Londres. Il était dans un cercueil percé de trous nombreux, et trempant dans un tonneau rempli d'esprit-de-vin. En débarquant, le capitaine de *la Florida*, sur lequel le cadavre avait fait la traversée, voulut faire jeter le liquide à la mer ; mais, une fois mort, lord Byron avait des admirateurs, même en son pays, et ces admirateurs demandèrent au capitaine que l'esprit-de-vin dans lequel avait été conservé lord Byron leur fût livré, moyennant un louis la pinte.

Le marché fut accepté par le capitaine, qui tira ainsi, de chaque pinte de liqueur, le prix que le poëte, dit-on, tirait de chacun de ses vers.

Le surlendemain de l'arrivée du corps, on procéda à l'autopsie : les médecins, qui doivent absolument reconnaître quelque chose, reconnurent que lord Byron était mort pour avoir refusé de se laisser saigner.

Lord Byron fut exposé ; mais on ne fut admis à le voir qu'avec des billets de son exécuteur testamentaire, et, cependant, malgré cette précaution, la foule était si grande, qu'il fallut, pour maintenir l'ordre, requérir la force armée.

L'esprit-de-vin avait assez bien conservé la chair, et le poëte était encore reconnaissable : ses mains, surtout, étaient demeurées belles et presque vivantes : — ses mains, dont il prenait un si grand soin, ce sublime maniaque, qu'il portait des gants même pour nager !

Ses beaux cheveux, dont il était si fier, étaient devenus presque gris, quoiqu'il n'eût que trente-sept ans.

C'est que chaque cheveu du poëte qui blanchit peut raconter une douleur.

Il avait été un instant question — c'était la clameur publique qui demandait cela — d'enterrer lord Byron à Westminster ; mais on craignit quelque refus de l'autorité, et la famille déclara que le cadavre, autour duquel se continuaient les bruits de la vie, serait enterré dans la sépulture de ses aïeux, à Newstead-Abbey.

Le 12, dès le point du jour, une foule immense encombrait les rues par lesquelles le convoi devait passer. Le colonel Leigh, beau-frère du mort, était à la tête du deuil. Dans six voitures de suite, venaient les membres les plus fameux de l'opposition : MM. Hobhouse, Douglas, Kinnair, sir Francis Burdett, O'Meara, le chirurgien de l'empereur.

Puis suivaient, dans leurs voitures particulières, le duc de Sussex, frère du roi, le marquis de Lansdown, le comte Grey, lord Holland, etc.

Deux députés grecs fermaient la marche.

A Hampstead-Road, le convoi prit le trot ; il devait passer la nuit à Walwyn, en repartir le lendemain mardi de bonne heure, pour arriver le soir à Higgham-Ferrer, le mercredi à Oackham, le jeudi à Nottingham, et le vendredi à Newstead-Abbey.

Ce programme fut ponctuellement suivi, et, le vendredi 17 août, le corps fut déposé dans la sépulture des ancêtres.

Byron, exilé par sa femme, chassé par sa famille, repoussé par ses contemporains, avait, enfin le droit de rentrer en triomphe dans sa patrie et sa maison.

Il était mort !

Et, cependant, il eût pu lui arriver ce qui arriva au cadavre de Sheridan, du pauvre Sheridan, qui buvait tant de rhum, d'eau-de-vie et d'absinthe, que lord Byron lui dit, un jour, dans une orgie :

— Sheridan ! Sheridan ! tu boiras tant d'alcool, que tu brûleras jusqu'au gilet de flanelle que tu portes sur ta poitrine.

La prophétie s'était réalisée ; Sheridan avait tant bu, que son gilet de flanelle avait été brûlé.

Sheridan était mort ; mort en laissant chez lui tout vide, bouteilles et poches.

Cela n'empêchait pas que la meilleure société de Londres ne fût réunie dans ce domicile, où tout était saisi, pour lui rendre les derniers devoirs.

Des amis qui, la veille, ne lui eussent peut-être pas prêté dix guinées, lui faisaient des funérailles royales.

On allait soulever le cercueil pour le mettre dans le corbillard, quand un monsieur vêtu tout de noir des pieds à la tête, et qui paraissait fort attristé, entra dans le salon, où se trouvait ce qu'il y avait de mieux dans les trois royaumes, et, s'avançant vers le cercueil, demanda par grâce singulière qu'il lui fût permis de fixer une dernière fois encore ses regards sur les traits de son malheureux ami.

D'abord, on refusa ; mais les instances furent si vives, la voix si émue, les sanglots étouffaient si tristement cette voix, que l'on ne crut rien pouvoir refuser à une pareille douleur. On dévissa le dessus du cercueil, et le corps de Sheridan fut mis à découvert.

Mais, alors, l'expression du visage du monsieur vêtu de noir changea complètement : il tira de sa poche un mandat de prise de corps et saisit le cadavre.

C'était un recors.

M. Canning et lord Sydmouth sortirent, alors, avec l'homme au mandat et payèrent la lettre de change.

Elle était de douze mille cinq cents francs.


MES MEMOIRES

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Mes Mémoires

TOME II

ILLUSTRATIONS

DE

GRANDVILLE, VICTOR HUGO, TONY JOHANNOT, LIX, MÉAULLE, HENRY MONNIER, LÉON NOËL, HORACE VERNET, ETC.

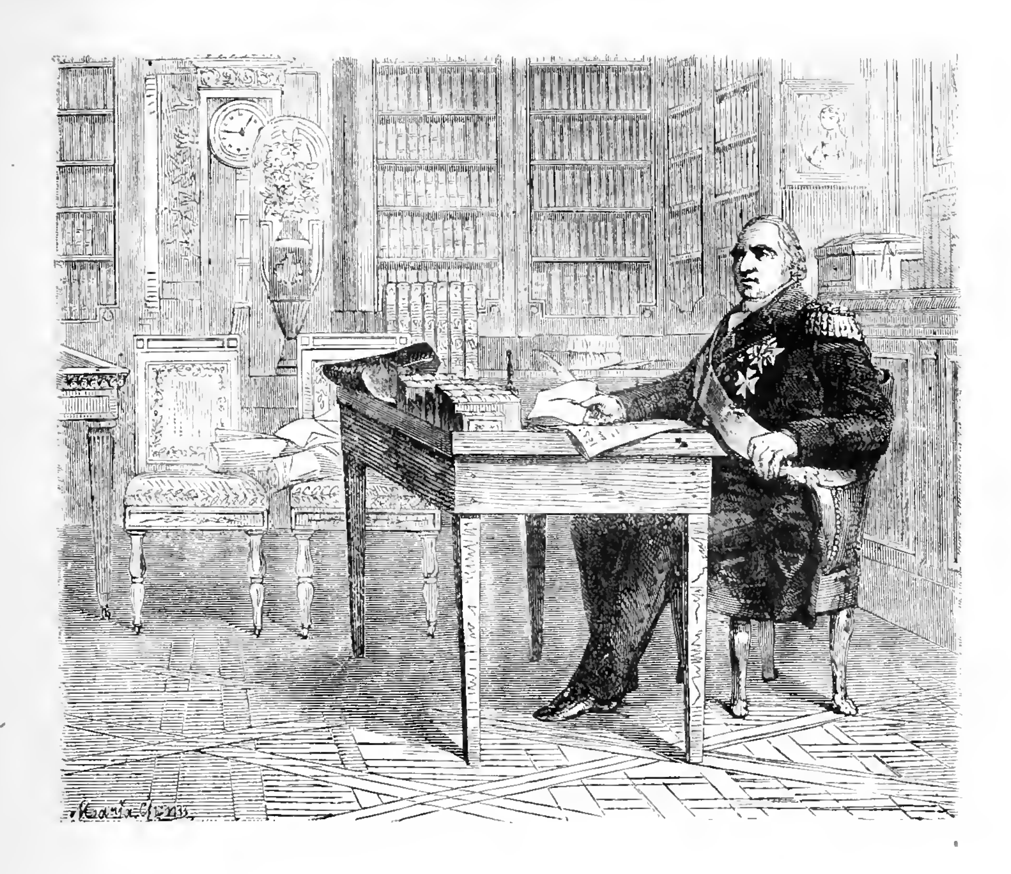
(Documents de l'époque)



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



MES MÉMOIRES

TOME II

XCVIII

MA MÈRE VIENT SE FIXER PRÈS DE MOI. — MON DUC DE CHARTRES. — CHATEAUBRIAND ET M. DE VILLÈLE.
LACONISME ÉPISTOLAIRE. — RÉTABLISSEMENT DE LA CENSURE.
UN ROI DE FRANCE NE DOIT JAMAIS ÊTRE MALADE. — BULLETINS DE LA SANTÉ DE LOUIS XVIII.
SES DERNIERS MOMENTS ET SA MORT. — ODE DE VICTOR HUGO.
LE TOMBEAU DE NAPOLÉON ET M. TORBET. — VOYAGE DE LA FAYETTE EN AMÉRIQUE. — HONNEURS QUI LUI SONT RENDUS

Conformément à la lettre que je lui avais écrite, ma mère, qui s'ennuyait autant de moi, au moins, que je m'ennuyais d'elle, avait traité de son bureau de tabac, puis mis en vente une partie de nos pauvres meubles, et m'annonçait qu'elle arrivait à Paris avec son lit, une commode, une table, deux fauteuils, quatre chaises et cent louis de numéraire.

Cent louis ! c'était juste le double d'une année de mes appointements : cela nous faisait deux ans à deux mille quatre cents francs par an. D'ici à deux ans, on aviserait.

Au reste, il était d'autant plus important d'aviser, que, le 29 juillet 1824, tandis que le duc de Montpensier venait au monde au Palais-Royal, il me naissait, à moi, un duc de Chartres, place des Italiens, nº 1.

C'était une des raisons qui, jointe à l'exiguïté de la chambre jaune, où il m'était impossible d'installer ma mère, me forçaient à chercher un nouveau logement.

La recherche de ce nouveau logement était chose grave : trop près du Palais-Royal, les logements étaient bien chers ; trop loin du Palais-Royal, les quatre courses que j'avais à y faire par jour amèneraient une grave détérioration de bottes et de souliers

Toute dépense est lourde à un homme qui gagne quatre francs cinq sous par jour.

J'avais bien deux ou trois pièces en train avec de Leuven ; mais j'étais forcé de m'avouer que probablement de Leuven, qui n'arrivait pas avec Soulié, — reconnu pour être le plus fort de nous tous, — n'arriverait pas davantage avec moi.

Son *Bon Vieillard* avait été refusé au Gymnase ; sa *Pauvre Fille* avait été refusée au Vaudeville, et son *Château de Kenilworth* n'avait pas même été lu, — mademoiselle Lévêque n'ayant pas le temps, « en ce moment *ici*, » de s'occuper d'un nouveau rôle, comme elle avait si élégamment répondu et la Porte-Saint-Martin ayant reçu un mélodrame sur le même sujet.

Il fallait donc, ainsi que je l'ai dit, pourvoir, en atten-

dant, à un logement qui ne fût pas trop éloigné, et qui ne montât point à un prix trop élevé.

Je me mis en quête, et je trouvai cela faubourg Saint-Denis, nº 53, dans la maison attenante à celle du *Lion d'argent*.

Nous avions, au second, sur la rue, un appartement composé de deux chambres, dont une à cabinet, d'une salle à manger et d'une cuisine.

Nous payions tout cela trois cent cinquante francs, ce qui — nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir — était encore fort cher.

Enfin, toutes choses arrêtées, ma mère mit ses meubles au roulage, et arriva, combinant leur arrivée avec la sienne.

Ce fut une grande joie pour nous deux que de nous trouver réunis; cette joie de sa part n'était pas exempte d'une certaine inquiétude; elle ne pouvait croire à tous mes projets, espérer toutes mes espérances; elle avait derrière elle l'épreuve d'une longue et triste vie, passée toute en déceptions et en douleurs.

Je la rassurai de mon mieux, et, pendant les quatre ou cinq premiers jours, pour lui faire Paris plus doux, j'employai toute mon influence sur M. Oudard, sur M. Arnault et sur Adolphe de Leuven, pour lui procurer des billets de spectacle.

Au bout d'une semaine, nous étions établis dans notre coin, et aussi accoutumés à notre nouvelle vie que si nous ne nous étions jamais quittés. — Au même étage que nous, mais de l'autre côté du palier, logeait un brave garçon d'une quarantaine d'années, employé dans un ministère: on le nommait Després. C'était un des membres les plus assidus du Caveau; il faisait des chansons de l'école de Brazier et d'Armand Gouffé; il avait eu une ou deux pièces jouées à des théâtres inférieurs.

Il s'en allait mourant de la poitrine.

Comme, après le payement de deux termes, nous nous étions aperçus déjà que notre logement était trop cher pour nous:

— Attendez que je sois mort, nous dit-il, cela ne peut tarder bien longtemps; vous prendrez le mien, qui est de deux cent trente francs, et qui est très commode.

Effectivement, six semaines après, il mourut avec cette douce tranquillité et cette calme philosophie que j'ai trouvées chez presque tous les hommes dont la vie avait été entée sur le XVIIIᵉ siècle.

Ainsi qu'il l'avait dit, son logement étant resté vacant, nous le primes, et nous nous trouvâmes installés selon nos moyens.

Cependant les affaires politiques marchaient leur train; M. de Villèle, — que mon ami Méry devait rendre célèbre, et qui, de son côté, devait rendre célèbre mon ami Méry, — M. de Villèle partageait l'influence politique avec M. de Chateaubriand, et l'on voyait, depuis deux ans, cette alliance étrange des chiffres avec la poésie. Une pareille alliance, on le comprend bien, ne pouvait durer longtemps. La brouille se mit entre les deux ministres à propos de deux lois.

M. de Chateaubriand croyait affermir la monarchie avec la loi de septennalité.

M. de Villèle croyait enrichir l'État avec la loi sur la conversion des rentes.

La loi sur la conversion des rentes fut repoussée par la chambre des pairs, à la majorité de cent vingt-huit voix contre quatre-vingt-quatorze.

On remarqua que M. de Chateaubriand, qui paraissait contraire à la loi, ne monta point à la tribune pour la défendre. On assure même qu'il vota contre.

Cette opposition contre le président du conseil fut punie avec la brutale grossièreté particulière aux hommes d'argent.

Le matin de la Pentecôte, au moment où M. de Chateaubriand se rendait au château pour assister à la messe, il reçut l'avis qu'un paquet très pressé l'attendait à son ministère. Il s'y rendit aussitôt, et y trouva, en effet, une lettre du président du conseil, ainsi conçue:

« Monsieur le vicomte,

« J'obéis aux ordres du roi et je vous transmets l'ordonnance ci-jointe. »

L'ordonnance jointe était un congé en bonne forme.

Dix minutes après, M. de Villèle avait, de son côté, reçu la réponse de M. de Chateaubriand.

La lettre du ministre des affaires étrangères ne le cédait point en laconisme à la lettre du ministre des finances.

La voici

« Monsieur le comte,

« J'ai quitté l'hôtel des affaires étrangères; le département est à vos ordres. »

Il y avait juste quinze mots dans la lettre, quinze mots dans la réponse.

C'était la faute des mots, et non celle de M. de Chateaubriand, si la réponse contenait quatre lettres de plus.

Ce renvoi fut profondément amer à l'auteur du *Génie du christianisme*, et ce fut à cette occasion qu'il dit le mot que nous croyons avoir déjà rappelé:

— Je n'avais cependant pas volé la montre du roi sur sa cheminée!

L'ordonnance avait été écrite par M. de Renneville, ce secrétaire qui, au dire de Méry et de Barthélemy, auxquels nous allons venir tout à l'heure, — était *cousu au pan de l'habit* de M. de Villèle.

« ...M. de Renneville, dit Chateaubriand dans ses Mémoires, M. de Renneville, qui est assez bon pour paraître encore embarrassé devant moi! Eh! mon Dieu! est-ce que je connais M. de Renneville? est-ce que j'ai jamais songé à lui? Je le rencontre assez souvent; s'est-il, une fois ou l'autre, aperçu que je savais que l'ordonnance qui m'avait rayé de la liste des ministres était écrite de sa main?... »

Il y avait, sous l'Empire, des hommes assez lâches pour se couper l'index, afin de ne point être soldat.

Il devrait y avoir des hommes assez braves pour se couper la main, et ne pas écrire.

Pendant ce temps, au reste, Dieu signait une ordonnance qui prescrivait à Louis XVIII de sortir de ce monde, presque aussi brusquement que M. de Chateaubriand était sorti du ministère.

Déjà, à la fête de la Saint-Louis, le roi étant souffrant, on l'engageait à ne point recevoir, à cause de la fatigue qui pourrait en résulter pour lui; mais, toujours sentencieux, le roi répondit:

— Un roi de France peut mourir; il ne doit jamais être malade.

Comme s'il eût voulu rendre la route facile à son successeur, Louis XVIII, à propos du rejet du pourvoi du ministère public dans l'affaire de *l'Aristarque*, venait de remettre en vigueur la loi du 31 mars 1820 et celle du 26 juillet 1821, — c'est-à-dire que la censure était rétablie.

Il est curieux de voir combien, lorsque les rois en arrivent là, ils sont près de leur mort ou de leur chute.

Le rétablissement de la censure produisit une sensation terrible; aucun homme de lettres — ce qui fait honneur aux hommes de lettres de l'époque — n'osa accepter et exercer publiquement les fonctions de censeur; on fut obligé d'organiser une commission secrète placée sous la présidence du conseiller d'État directeur général de la police.

M. de Chateaubriand se jeta, alors, publiquement dans l'opposition, et fit paraître ses *Lettres sur la censure*.

Pendant quelques jours, les feuilles de l'opposition libérale et royaliste n'offrirent que des colonnes blanches à leurs abonnés.

Ce fut le surlendemain du jour où Louis XVIII avait dit: « Un roi de France peut mourir; il ne doit jamais être malade », c'est-à-dire les 27 et 28 août, dans ses deux dernières promenades à Choisy, que Louis XVIII s'aperçut qu'il lui fallait sérieusement songer à la mort. Cependant, il continua de donner des audiences, de présider le conseil, et de diriger le travail des ministres avec un courage que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, quand on pense à ce qu'il dut souffrir de la décomposition de ses jambes, dont les tissus cellulaires, musculeux et même osseux, étaient confondus; le pied droit surtout et le bas de la jambe, jusqu'à la hauteur du mollet, étaient sphacélés: les os en étaient ramollis, et quatre orteils en étaient détachés.

Ce ne fut que le 12 septembre, après une consultation de médecins tenue le soir, qu'il fut décidé que l'on ne pouvait cacher plus longtemps à la France l'état de son roi.

Jusque-là, Louis XVIII, fidèle aux principes émis par lui, s'y était refusé.

— Vous ne savez pas, disait-il, ce que c'est que d'annoncer à un peuple la maladie d'un roi. Il faut, alors, fermer les bourses et les spectacles; mon agonie sera longue, et je ne veux pas faire souffrir si longtemps les intérêts publics.

Enfin, le 13 septembre, au matin, parurent à la fois dans *le Moniteur* deux bulletins signés des médecins et du premier gentilhomme de la chambre.

Ils annonçaient la maladie du roi et laissaient bien voir que cette maladie était sans remède.

A la suite du second bulletin venait cette ordonnance que Louis XVIII craignait tant sur la fermeture de la Bourse et des théâtres.

C'étaient les premiers bulletins que la France eût lus depuis un demi-siècle, c'est-à-dire depuis la mort de Louis XV.

C'étaient les derniers qu'elle devait lire.

Premier bulletin de la santé du roi.

« Aux Tuileries, le 12 septembre, à six heures du matin.

« Les infirmités anciennes et permanentes du roi ayant augmenté sensiblement depuis quelque temps, sa santé a paru plus profondément altérée, et est devenue l'objet de consultations plus rapprochées.

Deuxième bulletin.

« Neuf heures du soir.

« La fièvre a augmenté pendant cette journée. Il est survenu un grand froid dans les extrémités. La faiblesse s'est accrue ainsi que l'assoupissement ; le pouls a constamment été faible et irrégulier.

« *Signé :* Portal, Alibert, Montaigu, Distel, Dupuytren, Thévenot.



Charles X.

« La constitution de Sa Majesté, et les soins qui lui sont donnés, ont entretenu longtemps l'espérance de voir sa santé se rétablir dans son état habituel ; mais on ne peut se dissimuler aujourd'hui que ses forces n'aient considérablement diminué, et que l'espoir que l'on avait conçu ne doive aussi s'affaiblir.

« *Signé :* Portal, Alibert, Montaigu, Distel, Dupuytren, Thévenot.

« Le premier gentilhomme de la chambre du roi.

« Comte de DAMAS. »

« Le premier gentilhomme de la chambre du roi

« Comte de DAMAS. »

« Vu l'état de la santé du roi, tous les théâtres et lieux de divertissements publics, ainsi que la Bourse, seront fermés jusqu'à nouvel ordre, et des prières publiques seront faites dans toutes les paroisses. »

Le 16, à quatre heures du matin, Louis XVIII rendait le dernier soupir.

La veille, il avait fait venir les deux enfants de France et les avait bénis.

Puis, se retournant vers son frère, qui allait échanger son titre de comte d'Artois contre celui de Charles X, et lui montrant le duc de Bordeaux :

— Mon frère, lui avait-il dit, ménagez bien la couronne de cet enfant.

Cette terreur pour l'avenir de son neveu était-elle un pressentiment que Dieu envoyait au moribond à son moment suprême ?

Il avait rassemblé toutes ses forces pour prononcer ces dernières paroles.

Bientôt la respiration devint râleuse et le pouls intermittent, puis il se déclara une crise à la suite de laquelle le roi retomba dans un calme effrayant. A deux heures du matin, le battement du pouls était presque insensible, et la voix complètement éteinte, quoique le malade fît comprendre, par des signes d'yeux, à son confesseur, qu'il continuait d'entendre ses exhortations. Enfin, à quatre heures du matin, en voyant le dernier signe de vie qui venait de s'échapper de ce corps désormais immobile pour l'éternité, M. Alibert dit, en tirant une des mains de Louis XVIII hors du lit :

— Le roi est mort !

A ces mots, le comte d'Artois, qui, depuis deux jours, n'avait point quitté son frère, s'agenouilla devant son lit, et lui baisa la main. Madame la duchesse d'Angoulême et Mademoiselle en firent autant ; puis, toutes deux, se jetant dans les bras du comte d'Artois, y demeurèrent pendant quelques secondes fondant en larmes.

Lorsque le nouveau roi sortit de la chambre du mort pour se rendre dans ses appartements, un héraut d'armes fit entendre trois fois ce cri :

— Le roi est mort, messieurs ! Vive le roi !

A partir de ce moment, le roi de France s'appelait Charles X.

Le 23 septembre, nous vîmes passer sous nos fenêtres le cortège du dernier roi que l'on devait conduire à Saint-Denis.

Ce fut à propos de cette mort que Chateaubriand publia *le Roi est mort ! vive le roi !* c'est-à-dire un des écrits les plus faibles qui soient sortis de sa plume.

Ce fut à propos de cette mort aussi que Victor Hugo publia *les Funérailles de Louis XVIII*, c'est-à-dire une de ses plus belles odes.

Nous n'avons pas besoin de demander la permission à nos lecteurs pour en citer quelques strophes.

. . . .

Un autre avait dit : « De ma race
Ce grand tombeau sera le port ;
Je veux, aux rois que je remplace,
Succéder jusque dans la mort.
Ma dépouille ici doit descendre !
C'est pour faire place à ma cendre
Qu'on dépeupla ces noirs caveaux ;
Il faut un nouveau maître au monde ;
A ce sépulcre que je fonde
Il faut des ossements nouveaux !

« Je promets ma poussière à ces voûtes funestes.
A cet insigne honneur ce temple a seul des droits ;
Car je veux que le ver qui rongera mes restes
Ait déjà dévoré des rois.
Et, lorsque mes neveux, dans leur fortune altière,
Domineront l'Europe entière,
Du Kremlin à l'Escurial,
Ils viendront tour à tour dormir dans ces lieux sombres,
Afin que je sommeille, escorté de leurs ombres,
Dans mon linceul impérial ! »

Celui qui disait ces paroles
Croyait, soldat audacieux,
Voir, en magnifiques symboles,
Sa destinée écrite aux cieux.
Dans ses étreintes foudroyantes,
Son aigle, aux serres flamboyantes,
Eût étouffé l'aigle romain ;
La victoire était sa compagne,
Et le globe de Charlemagne
Était trop léger pour sa main !

Eh bien, des potentats ce formidable maître
Dans l'espoir de sa mort par le ciel fut trompé.
De ses ambitions, c'est la seule peut-être
Dont le but lui soit échappé.
En vain tout secondait sa marche meurtrière ·
En vain sa gloire incendiaire
En tous lieux portait son flambeau ;
Tout chargé de faisceaux, de sceptres, de couronnes,
Ce vaste ravisseur d'empires et de trônes
Ne put usurper un tombeau !

Tombé sous la main qui châtie,
L'Europe le fit prisonnier.
Premier roi de sa dynastie,
Il en fut aussi le dernier.
Une île où grondent les tempêtes
Reçut ce géant des conquêtes,
Tyran que nul n'osait juger,
Vieux guerrier qui, sans sa misère,
Dut l'obole de Bélisaire
A la pitié de l'étranger.

Loin du sacré tombeau qu'il s'arrangeait naguère,
C'est là que, dépouillé du royal appareil,
Il dort enveloppé de son manteau de guerre,
Sans compagnon de son sommeil.
Et, tandis qu'il n'a plus, de l'empire du monde,
Qu'un noir rocher battu de l'onde,
Qu'un vieux saule battu du vent,
Un roi longtemps banni, qui fit nos jours prospères,
Descend au lit de mort où reposaient ses pères,
Sous la garde du Dieu vivant !

. . . .

Et le poète accordait encore trop à Napoléon en lui accordant *ce vieux saule battu du vent ;* car, juste en ce moment, les autorités de Sainte-Hélène ayant aboli le péage qui avait été établi d'abord, et que devaient subir ceux qui visitaient la tombe de Napoléon, M. Trobet, propriétaire du terrain sur lequel avait été enterré l'empereur, demanda, puisque ce corps ne lui rapportait plus rien, qu'il fût exhumé et transporté ailleurs. La contestation fut longue, et Torbet menaçait de déterrer lui-même le cadavre de cet homme qui avait tout usurpé, quoi qu'en ait dit le poète, — même son tombeau, — et de jeter ses restes sur le chemin, lorsque le gouvernement décida que ce terrain serait acheté par la Compagnie des Indes cinq cents livres sterling à son propriétaire.

Moyennant ce dédommagement accordé à M. Torbet, il fut arrêté que l'on visiterait désormais gratis la tombe de Napoléon.

Nous avons déjà dit trois fois que cet homme s'appelait M. Torbet.

Disons-le une quatrième fois, pour qu'on ne l'oublie pas.

Si quelque chose pouvait consoler d'une pareille honte l'humanité, à laquelle M. Torbet se vantait d'appartenir, c'était l'accueil qu'après quarante ans, recevait La Fayette en Amérique, où le transportait, comme hôte de la nation, *le Cadmus*, magnifique bâtiment de l'Union.

C'était, en effet, un beau spectacle que celui d'une nation tout entière se levant et battant des mains pour recevoir un des fondateurs de sa liberté.

Dès le 12 janvier, sur la simple nouvelle d'un voyage de La Fayette aux États-Unis, une résolution ainsi conçue avait été prise par les deux Chambres, sur la motion de M. Mitchell :

« Attendu que l'illustre champion de notre liberté et le héros de notre révolution, l'ami et le compagnon de Washington, le marquis de La Fayette, officier général volontaire dans la guerre de notre indépendance, a exprimé le vif désir de visiter notre pays, à la liberté duquel sa valeur, son sang et ses richesses ont tant contribué ;

« Il est résolu que le président sera requis de transmettre au marquis de La Fayette l'expression des sentiments de respect, de gratitude et d'attachement affectueux que nourrissent pour lui le gouvernement et le peuple américains, et de l'assurer que l'accomplissement du désir et de l'intention qu'il a de visiter ce pays sera accueilli par le peuple et le gouvernement avec une joie et un orgueil patriotiques.

« Il est, en outre, résolu que le président s'informera de l'époque où il peut être plus agréable au marquis de La Fayette de faire sa visite, et qu'il lui offrira un moyen de transport dans ce pays sur un bâtiment de la nation. »

C'est en vertu de cette offre que La Fayette s'était embarqué au Havre, le 13 juillet, à bord du *Cadmus*, et, après une traversée de trente-deux jours, avait débarqué à New-York, le 15 août.

Jamais fête nationale n'eut un plus beau et un plus saint caractère. L'Amérique du Nord, que La Fayette avait laissée peuplée de trois millions d'hommes à peine, l'acclamait à son passage avec dix-sept millions de voix. Tout était transformé ; les forêts étaient devenues des plaines, les plaines étaient devenues des villes, et des milliers de bateaux à vapeur, dont le premier — au refus de la France — avait été lancé, en 1808, par Fulton, sillonnaient ces fleuves, grands comme des lacs, ces lacs grands comme des océans.

Ce n'étaient point là ces villes factices que Potemkine bâtissait sur la route de Catherine traversant la Crimée ; non, c'était la civilisation moderne enjambant l'Atlanti-

que comme un ruisseau, et posant, pour la première fois, son pied sur le nouveau monde.

Après quatre mois de fêtes données et d'honneurs rendus à l'ami de Washington, le 20 décembre, un comité spécial proposa un bill ainsi conçu :

« Qu'il soit ordonné que la somme de deux cent mille dollars soit offerte au major général La Fayette en récompense de ses importants services, et en indemnité de ses dépenses dans la révolution américaine, et qu'il soit affecté une portion de terres suffisante pour l'établissement d'une commune au major général La Fayette, sur les terres non vendues, et que l'acte lui en soit délivré par le président des Etats-Unis »

Ce bill fut adopté par acclamation, le 22 décembre, à la chambre des représentants, et, le 23, au sénat.

Constatons, avant de prendre congé de l'année 1824, que, le 2 décembre de la susdite année, M. Droz et M. de Lamartine étant sur les rangs pour entrer à l'Académie, ce fut M. Droz qui fut élu et M. de Lamartine repoussé.

XCIX

TALLANCOURT ET BETZ. — L'ESTAMINET HOLLANDAIS. — MON MANTEAU A LA QUIROGA. — PREMIER CARTEL. — UNE LEÇON DE TIR. — LA VEILLE DU COMBAT. — ANALYSE DE MES SENSATIONS. — MON ADVERSAIRE MANQUE AU RENDEZ-VOUS. — LES TÉMOINS LE RELANCENT. — DUEL. — TALLANCOURT ET LE CHIEN ENRAGÉ.

Le 3 janvier 1825, un de nos amis, nommé Tallancourt, étant passé de son bureau à la bibliothèque du duc d'Orléans, sur la demande de Vatout, il nous donna, à un autre de nos camarades, nommé Betz, et à moi, un dîner au Palais-Royal.

Tous deux étaient anciens militaires.

Tallancourt s'était trouvé à Waterloo. Au moment de la déroute, frappant sur ses poches et sentant qu'elles étaient vides, frappant sur son estomac et sentant qu'il était creux, il avait avisé une pièce de quatre démontée, et, doué qu'il était d'une force herculéenne, il l'avait chargée sur son épaule, et, deux lieues plus loin, il l'avait vendue dix francs à un fondeur.

Grâce, à ces dix francs, il avait fait une retraite assez confortable, et il était revenu à Semur, son pays natal, où Vatout l'avait pris pour le faire entrer dans les bureaux du duc d'Orléans, et, enfin, des bureaux à la bibliothèque.

Après le dîner, ces messieurs, qui, en qualité de vieux soldats, — vieux soldats de trente-deux à trente-cinq ans bien entendu, — étaient des fumeurs enragés, proposèrent d'aller fumer un cigare à l'estaminet Hollandais. Je ne voulus pas les abandonner, malgré ma répugnance à l'endroit du tabac et des estaminets, et, pour la première et dernière fois de ma vie, à ce que j'ai le droit d'espérer, je franchis le seuil de cet illustre établissement, décoré à l'extérieur d'un simulacre de vaisseau.

J'avais un grand manteau à la Quiroga (comme on disait poétiquement à cette époque), manteau que j'avais aussi ardemment ambitionné que mes fameuses bottes, et que j'avais fini par me donner avec non moins de peine ; il paraît que la manière dont je me drapais déplut à l'un des habitués qui, pour le moment, jouait au billard ; il échangea avec son partenaire quelques mots précédés d'un coup d'œil jeté de mon côté, et suivis d'un éclat de rire.

Il n'en fallut pas davantage pour me mettre l'éperon aux reins ; je pris une queue, et, brouillant les billes :

— Qui veut faire une partie de billard avec moi ? demandai-je.

— Mais, me fit observer Tallancourt, le billard appartient à ces messieurs.

— Eh bien, dis-je en regardant celui des deux joueurs auquel je désirais particulièrement avoir affaire, nous renverrons ces messieurs, et moi, ajoutai-je en m'avançant vers mon homme, je me charge de celui-ci !

La provocation était trop bruyante et trop directe pour ne pas faire scandale.

Betz et Tallancourt s'élancèrent des premiers. Ils me connaissaient trop pour ne pas savoir que je n'eusse point fait, sans un motif quelconque une pareille incartade ; le principal était pour nous qu'une querelle d'estaminet ne s'éternitât point. Nous échangeâmes nos noms, mon adversaire et moi, et nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain, à neuf heures du matin, au café formant le rez-de-chaussée de cette grande maison isolée qui demeura si longtemps debout au milieu de la place du Carrousel, et que l'on nommait l'hôtel de *Nantes*.

Tallancourt et Betz se trouvèrent tout naturellement être mes témoins.

Ils n'étaient pas sans une certaine inquiétude sur leur charge.

D'abord, j'étais très jeune, et c'était ma première affaire ; ensuite, j'arrivais de province, et ils ignoraient jusqu'à quel point je savais manier les armes.

Ils avaient pris avec les témoins de mon adversaire, M. Charles B . rendez-vous pour le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, dans le jardin du Palais-Royal, en face de la Rotonde, ce qui leur laissait tout le temps de s'occuper de moi.

Ils m'invitèrent à leur donner des explications sur la cause de la querelle ; je m'empressai de le faire ; puis, comme ils étaient chargés de la discussion des armes, ils me demandèrent quelle arme je préférais.

Je leur répondis que les armes m'étaient indifférentes, et que, du moment où je leur avais confié mes intérêts, cela les regardait, eux, et non plus moi.

Cette assurance les tranquillisa un peu : mais Tallancourt ne m'en donna pas moins rendez-vous, pour le lendemain à neuf heures du matin, au tir Gosset.

Je n'avais pas mis le pied dans un tir depuis que j'étais à Paris : mais on se rappelle nos familiarités avec les *kukenreiter* de M. de Leuven, et nos ardoises cassées, nos grenouilles coupées en deux, nos cartes tenues à la main, chez de la Ponce.

Tallancourt demanda douze balles.

— Est-ce à la *poupée* ou à la *mouche* que monsieur veut tirer ? dit le garçon en s'adressant à moi.

Comme je ne connaissais pas parfaitement les termes et les habitudes des tirs parisiens, je me tournai vers Tallancourt, qui demanda une poupée.

Le garçon plaça sur la broche une poupée de plâtre : c'était sans doute la plus grosse de l'établissement; ce garçon, nommé Philippe, — on se rappelle les moindres détails de ces sortes d'événements, — ce garçon, voyant ma parfaite ignorance des habitudes du tir, m'avait pris pour un écolier

Tallancourt lui-même, la chose était visible, partageait l'opinion du garçon à mon égard.

J'avoue que cette unanimité me piqua.

— Dites donc, demandai-je à Tallancourt, combien coûte une machine de plâtre comme celle-là ?

— Quatre sous, me dit-il.

— Et combien avez-vous demandé de balles ?

— Douze.

— Eh bien, comme je ne suis pas assez riche pour me passer le luxe de casser douze poupées, je vais faire un cadre à celle-ci avec les onze premières balles, et je la casserai avec la douzième.

— Hein ? fit Tallancourt.

— Vous allez voir comment cela se pratique à Villers-Cotterets, mon cher Tallancourt.

J'allai à la plaque, je traçai un cercle autour de la poupée, et je commençai mon opération.

Elle réussit dans les conditions que j'avais indiquées. Je venais de faire ce que j'avais fait vingt fois avec de Leuven et de la Ponce ; mais, comme je le faisais pour la première fois avec Tallancourt, il fut assez émerveillé de l'expérience.

— Voilà qui va bien pour le pistolet, et je suis assez tranquille, si vous tirez le premier, me dit-il ; mais s'ils choisissent l'épée ?...

— Eh bien, que voulez-vous, mon cher ! s'ils choisissent l'épée, nous nous battrons à l'épée.

— Et vous vous défendrez ?

— Je l'espère.

— Je vous dis cela, ajouta Tallancourt, parce que je n'aime pas le pistolet.

— Vous avez raison, c'est une vilaine arme.

— Et je ne l'accepterai qu'à la dernière extrémité.

— Et vous ferez bien

— C'est donc votre avis ?

— Parfaitement !

— Eh bien, tant mieux ! Donnez vingt-quatre sous au garçon, et allons déjeuner.

Par bonheur, nous étions au 4 du mois, et je pouvais encore disposer de vingt-quatre sous.

Nous déjeunâmes et rentrâmes au bureau. Betz nous y attendait. Il prit Tallancourt à part, sans doute pour l'interroger sur mes aptitudes ; j'ai tout lieu de croire que Tallancourt le rassura.

A cinq heures, Betz et Tallancourt vinrent me dire que mon adversaire avait choisi l'épée.

Le rendez-vous tenait toujours, pour le lendemain neuf heures à l'hôtel de *Nantes*.

Je rentrai à la maison le visage souriant, quoique le cœur assez serré. Voici, en fait de courage, les observations que j'ai faites sur moi-même.

D'un tempérament sanguin, je me jette facilement au-devant du danger; si le danger est présent, si je puis l'attaquer à l'instant même, mon courage ne faiblit point, soutenu qu'il est par l'agitation du sang.

Si, au contraire, il me faut l'attendre quelques heures, il y a affaiblissement dans le système nerveux, et je me repens de m'être exposé.

Mais peu à peu le côté moral s'empare, par la réflexion, du côté physique, et lui commande énergiquement de se bien conduire.

Arrivé sur le terrain, il y a toujours constriction intérieure, mais il n'y a plus trace extérieure d'émotion.

En 1834, j'eus un duel, et j'avais pour témoin Bixio, qui étudiait la médecine, à cette époque-là; il me tâta le pouls au moment où je tenais déjà le pistolet à la main: le pouls ne donna que soixante-neuf pulsations à la minute, deux de plus que dans l'état ordinaire.

Plus j'attends, plus je suis calme.

Au reste, je crois que tout homme, à moins d'une organisation particulière, craint naturellement le danger, et, abandonné à ses propres instincts, ferait tout ce qu'il pourrait pour y échapper; c'est la force morale seule, l'orgueil humain uniquement, qui le fait s'exposer souriant à une blessure ou à la mort.

Une preuve de ce que j'avance, c'est que je crois l'homme brave en état de veille, poltron en rêve, parce que, en rêve, l'âme est absente, la bête vit isolée; et, en l'absence de sa force, de sa volonté, de son orgueil, la bête a peur.

Je rentrai donc dans la maison sans rien dire de ce qui s'était passé; seulement, je ne quittai point ma mère.

C'était en plein hiver, je n'avais donc pas à *faire le portefeuille*.

Le lendemain, je me levai à huit heures: je prétextai je ne sais quelle obligation, j'embrassai ma mère, je mis l'épée de mon père sous mon manteau, et je sortis.

Tallancourt, s'était chargé de trouver une seconde épée.

J'étais à l'hôtel de *Nantes* à neuf heures moins dix minutes.

Nous y trouvâmes les deux témoins de mon adversaire.

Je n'avais pas déjeuné. Thibaut, qui nous accompagnait, m'avait recommandé de ne point manger, afin qu'en cas de besoin, une saignée fût possible.

Nous attendîmes.

Neuf heures et demie, dix heures et onze heures sonnèrent.

Betz et Tallancourt étaient fort impatients; le retard de mon adversaire leur faisait manquer leur bureau.

J'avoue que, pour mon compte, j'étais enchanté. J'espérais que l'affaire finirait par des excuses, et j'aimais autant cela.

A onze heures, les parrains de mon adversaire s'ennuyèrent. Ils proposèrent aux miens de venir avec eux chez leur filleul; il demeurait rue Coquillière, je crois.

Quant à moi, on me renvoya au bureau. Je devais, en cas de gronderie, avouer franchement à Oudard ce qui s'était passé, et lui expliquer la cause de notre retard.

Oudard avait été mandé par madame la duchesse d'Orléans, de sorte qu'il n'y eut rien à avouer.

Une demi-heure après, Betz et Tallancourt revinrent: ils avaient trouvé mon adversaire dans son lit.

Sur l'observation qu'ils lui avaient faite que ce n'était point là qu'ils devaient le trouver, M. Charles B... avait répondu qu'ayant été patiner toute la journée de la veille sur le canal, il s'était senti, vers les sept heures du matin, pris d'une telle courbature, qu'il n'avait pas eu la force de se lever.

L'excuse avait paru si mauvaise aux deux témoins de mon adversaire, qu'ils lui avaient signifié de ne plus compter sur eux, si l'affaire avait des suites.

Sur quoi, ils s'étaient retirés.

Mais Betz et Tallancourt, beaucoup plus entêtés que je ne l'eusse voulu au fond du cœur, étaient restés, eux, et avaient insisté près de M. Charles B..., pour savoir sur quoi ils devaient compter pour le lendemain.

M. Charles B... leur promit d'être le lendemain à neuf heures, avec deux nouveaux témoins, à la barrière Rochechouart

On se battrait dans une des carrières de Montmartre.

Ainsi, ce n'était qu'une partie remise.

Je remerciai beaucoup mes deux témoins. Je leur dis qu'ils avaient parfaitement fait, et j'attendis.

La journée s'écoula fort calme. J'arrivai même à oublier, soit en causant, soit en travaillant, que je dusse me battre le lendemain. Cependant, de temps en temps, un léger serrement de cœur amenait un spasme, et le spasme un bâillement.

Je rentrai de bonne heure comme la veille, et je restai près de ma mère. C'était le lendemain le jour des Rois, et on nous avait apporté une galette à la fève.

Ma mère fut reine. Je l'embrassai, et me souhaitai de l'embrasser trente ans encore, à la même heure, le même jour, et de la même façon.

Je savais bien ce que je faisais en faisant ce souhait.

Je dormis parfaitement pendant les quatre ou cinq premières heures de la nuit; assez mal pendant les deux ou trois autres. Je quittai ma mère, comme la veille, à huit heures et demie. Cette fois, je n'avais pas d'épée à prendre; Tallancourt les avait gardées toutes deux.

A neuf heures moins dix minutes, nous étions à la barrière Rochechouart; à neuf heures sonnantes, un fiacre nous amena notre homme et ses deux nouveaux témoins.

On descendit, on se salua, on traversa silencieusement le boulevard extérieur, et l'on gagna les rampes de la montagne.

Un des témoins de mon adversaire qui est devenu depuis mon camarade, comme la plupart de ceux qui, sans me connaître, ont commencé par être mes ennemis, s'approcha de moi, et, me prenant pour un simple témoin, engagea la conversation avec moi.

On marcha une demi-heure à peu près sans trouver une place convenable. Il faisait froid, et il avait neigé toute la nuit; il neigeait encore; il en résultait que presque toutes les carrières étaient habitées.

Comme il n'est pas naturel de voir se promener par un pareil temps, et à dix heures du matin, six personnes à travers champs, les gens qui habitaient les carrières se doutaient de la cause de notre promenade, et nous suivaient.

Nous avions déjà une suite assez nombreuse; il était probable que, plus nous voyagerions ainsi, plus notre suite s'augmenterait; il était donc urgent de s'arrêter au premier endroit qui paraîtrait, je ne dirai pas convenable, mais possible.

Cette promenade m'eût paru fort longue, je l'avoue, si je n'eusse pas causé, pendant tout ce temps, avec le témoin de mon adversaire.

Enfin, on trouva une espèce de plateau de dix pas de large sur vingt pas de long; c'était tout ce qu'il fallait.

On s'arrêta. Tallancourt tira les épées de dessous son manteau et les donna à examiner aux témoins.

Celle qu'il avait apportée était de deux pouces plus longue que l'autre. Tallancourt n'avait pas eu le choix; il avait pris la première venue; il proposa de tirer au sort à qui aurait la plus longue.

Je terminai le débat en déclarant que je prendrais la plus courte.

La plus courte était celle de mon père, et je préférais de beaucoup perdre deux pouces de fer plutôt que de voir se tourner vers ma poitrine cette épée qui avait été la sienne.

Ce fut alors seulement que le témoin de mon adversaire qui avait causé avec moi pendant tout le chemin sut que c'était moi qui me battais.

Le terrain choisi, les épées distribuées, il n'y avait pas de temps à perdre, il faisait un froid horrible, et notre galerie de spectateurs s'accroissait de seconde en seconde

Je jetai bas mon habit, et je me mis en garde.

Mais, alors, mon adversaire m'invita, outre mon habit, à mettre bas encore mon gilet et ma chemise.

La demande me parut exorbitante; mais, comme il insistait, je piquai mon épée dans la neige, et je jetai mon gilet et ma chemise sur mon habit.

Puis, comme, je ne voulais pas même garder mes bretelles, et que, comme ce pauvre Géricault, j'avais perdu la boucle de mon pantalon, je fis un nœud aux deux pattes pour me sangler les flancs.

Tous ces préparatifs prirent une minute ou deux pendant lesquelles mon épée resta fichée dans la neige.

Puis je repris mon épée, et me remis en garde d'assez mauvaise humeur.

Toutes ces injonctions m'avaient été faites très crânement de la part de mon adversaire. En outre, comme l'épée était l'arme choisie par lui, je m'attendais à avoir affaire à un homme d'une certaine force.

Je m'engageai donc avec précaution.

Mais, à mon grand étonnement, je vis un homme mal en garde, et découvert en tierce.

Il est vrai que cette mauvaise garde pouvait n'être qu'une feinte pour que je m'abandonnasse de mon côté, et qu'il profitât de mon imprudence.

Je fis un pas en arrière, et, abaissant mon épée:

— Allons, monsieur, lui dis-je, couvrez-vous donc!

— Mais, me répondit mon adversaire, s'il me convient de ne pas me couvrir, moi?

— Alors, c'est autre chose... seulement, vous avez là un singulier goût.

Je retombai en garde. J'attaquai l'épée en quarte, et, sans me fendre, pour tâter mon homme, j'allongeai un simple dégagement en tierce.

Il fit un bond en arrière, rencontra un cep de vigne, et tomba à la renverse.

— Oh! oh! me dit Tallancourt, est-ce que vous l'avez tué comme cela, du premier coup, par hasard?

— Non, répondis-je, je ne crois pas. Je ne me suis pas même fendu, et c'est à peine si je l'ai touché.

Pendant ce temps, les témoins opposés avaient couru à M. B..., qui se relevait.

La pointe de mon épée avait pénétré dans l'épaule, et, comme sa station dans la neige en avait glacé le fer, la sensation avait été telle, que mon adversaire, si légèrement qu'il fût blessé, était tombé à la renverse.

Par bonheur, je ne m'étais pas fendu; sans quoi, je l'embrochais de part en part.

Le pauvre garçon n'avait jamais tenu une épée.

D'après cet aveu qu'il fit, et en conséquence de la blessure qu'il avait reçue, il fut convenu que le combat s'arrêterait là.

Je remis mon épée au fourreau; je repassai ma chemise, mon gilet et ma redingote; je me redrapai dans mon quiroga, et je redescendis les buttes Montmartre, bien plus léger de cœur que je ne les avais montées.

Telle fut la cause, telles furent les sensations, telle fut l'issue de mon premier duel.

Que sont devenus les deux hommes qui m'y assistèrent?

J'ai perdu Betz de vue. Il avait obtenu une place de receveur particulier en province; quelque chose comme un bruit vague m'a dit, depuis, qu'il était mort.

Quant à Tallancourt, pauvre garçon! je l'ai vu mourir bien tristement, bien malheureusement, bien douloureusement.

Le duc d'Orléans l'avait pris en amitié; c'était une de ces machines vigoureuses, comme le prince les aimait, pas trop intelligentes; d'ailleurs Tallancourt avait une grande qualité: parfaitement intelligent, il savait cacher son intelligence.

Le duc d'Orléans, devenu roi, avait appelé Tallancourt près de lui, et ne pouvait plus s'en passer. Si sa fortune n'était pas faite, — on ne faisait pas ainsi sa fortune près du roi, — au moins sa position était-elle assurée.

Tallancourt, qui n'avait pas quitté le duc d'Orléans pendant les 27, 28 et 29 juillet, savait bon nombre de choses secrètes sur la révolution de 1830.

Quand le roi était à Neuilly, à tout propos il envoyait Tallancourt à Paris, et l'hercule, mal à l'aise sur son fauteuil, devant son bureau, dans son cabinet, faisait la route à pied pour respirer le grand air, et distendre un peu ses larges poumons.

Un jour, du fossé de la grande route, dont il suivait le bord, un énorme chien enragé s'élança sur lui. Tallancourt, par un mouvement naturel, réunit ses deux mains pour garantir son visage, et, avec un bonheur inouï, ses deux mains saisirent le chien par le cou.

Pris dans ces deux puissantes tenailles, le chien eut beau se débattre, les tenailles se serrèrent de plus en plus; au bout de cinq minutes, le molosse était étouffé sans avoir fait une égratignure au géant.

Mais ces cinq minutes de lutte, ces cinq minutes de danger mortel avaient frappé le cerveau de Tallancourt d'une commotion terrible.

Cinq ou six mois après, un ramollissement du cerveau se déclara.

Pendant un an, je vis le pauvre Tallancourt s'affaiblissant à vue d'œil, moralement et physiquement, perdant ses forces et son intelligence, le geste et la voix.

Puis, enfin, mort peu à peu, après dix-huit mois de souffrances, il acheva de mourir.

C

LE DUC D'ORLÉANS EST NOMMÉ « ALTESSE ROYALE ». — SACRE DE CHARLES X. — RELATION DE LA CÉRÉMONIE PAR MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS. — MORT DE FERDINAND DE NAPLES. — DE LAVILLE DE MIREMONT. — « LE CID D'ANDALOUSIE ». — M. PIERRE LEBRUN. — UNE LECTURE AU CAMP DE COMPIÈGNE. — M. TAYLOR EST NOMMÉ COMMISSAIRE ROYAL PRÈS LE THÉATRE-FRANÇAIS. — LE CURÉ BERGERON. — M. VIENNET. — DEUX LETTRES DE LUI. — PICHAT ET SON « LÉONIDAS ».

Ma mère n'avait rien su de toute cette histoire de duel, qui l'eût fait mourir de chagrin, si elle l'eût seulement soupçonnée.

Comme nous ne fûmes de retour au bureau que vers une heure, il fallut tout dire à Oudard, qui, du reste, parut assez satisfait du rapport de Betz et de Tallancourt sur la façon dont son employé s'était conduit.

D'ailleurs, depuis l'avènement au trône de Sa Majesté Charles X, tout était en fête au Palais-Royal. Le duc d'Orléans venait d'obtenir du nouveau roi ce qu'il avait inutilement sollicité de Louis XVIII: il venait d'être nommé altesse royale.

Louis XVIII, comme nous l'avons déjà dit, avait constamment refusé tous ceux qui sollicitaient de lui cette faveur pour M. le duc d'Orléans.

— Il sera toujours assez près du trône, répondait-il.

Au reste, Charles X se présentait sous les aspects les plus populaires. Pour faire pendant à son mot: « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus, » il avait dit celui-ci, beaucoup plus simple, mais non moins apprécié: « Mes amis, plus de censure! » et, au milieu de l'allégresse générale, son sacre se préparait avec une pompe merveilleuse.

Les derniers sacres avaient porté malheur.

On sait que Louis XVI, à Reims, ayant vivement ôté la couronne de dessus sa tête:

— Qu'avez-vous, sire? demanda l'archevêque.

— Cette couronne me blesse, répondit Louis XVI.

Et, vingt ans plus tard, il était mort sur l'échafaud!

Napoléon avait voulu, pour le sacrer, plus qu'un archevêque: il avait voulu un pape, et avait fait venir Pie VII de Rome à Paris, du Vatican à Notre-Dame.

Il fallut presqu'un dieu pour consacrer cet homme!
Le prêtre, monarque de Rome,
Vint sacrer son front menaçant;
Car sans doute, en secret effrayé de lui-même,
Il voulut recevoir son sanglant diadème
Des mains d'où le pardon descend!

Quinze ans plus tard, Napoléon mourut à Sainte-Hélène!

Enfin, c'était le tour de Charles X.

Tous les souverains de la chrétienté, informés de cette cérémonie solennelle, devaient y être représentés par des ambassadeurs extraordinaires. Ces ambassadeurs extraordinaires étaient:

Pour l'Autriche, le prince d'Esterhazy; pour l'Espagne, le duc de Villa-Hermosa; pour la Grande-Bretagne, le duc de Northumberland; pour la Prusse, le général de Zastrow, et, pour la Russie, le prince de Volkonsky.

Le 24 mai, à onze heures et demie du matin, le roi et le dauphin partirent des Tuileries, et se rendirent à Compiègne.

Tout alla bien jusqu'à Fismes. Mais il fallait qu'un accident vînt apporter son mauvais présage à ce règne de six ans, qui devait, lui aussi, aller se perdre dans l'exil.

A la descente de Fismes, les batteries de la garde royale, placées dans un vallon à gauche de la route, firent feu pour saluer le roi.

La détonation, répétée par l'écho, fut terrible!

Au bruit de cette détonation, les chevaux de la voiture où étaient les ducs d'Aumont et de Damas, et les comtes de Cossé et Curial, s'emportèrent; la voiture versa et se brisa sur le pavé.

Sur les quatre personnes qu'elle contenait, deux furent grièvement blessées.

Ce furent MM. le duc de Damas et le comte Curial.

Le comte Curial surtout: il eut la clavicule brisée.

Le roi lui-même n'échappa à un accident pareil que par la force et la présence d'esprit de son cocher. Ses chevaux s'emportèrent; mais le cocher eut la présence d'esprit de ne point essayer de les arrêter, et la force de les maintenir sur le milieu du pavé.

Au bout de dix minutes d'une course effrénée, ils se calmèrent d'eux-mêmes.

Puis, arrivé au village de Tinqueux, le roi trouva le duc d'Orléans et le duc de Bourbon qui l'attendaient. La pluie, qui n'avait pas discontinué de tomber depuis le matin, cessa; le soleil, qui n'avait point paru encore, se montra radieux. Le roi monta dans la voiture du sacre avec M. le dauphin, M. le duc d'Orléans et M. le duc de Bourbon: « et la route jusqu'à Reims, dit la *Relation du sacre*, ne fut plus qu'un arc de triomphe. »

En sortant des vêpres du sacre, Charles X signa l'amnistie accordée aux déserteurs de la marine et aux condamnés politiques.

Ce fut cette amnistie qui ramena Carrel en France.

Treize ans après, Charles X mourait à Goritz.

Madame la duchesse d'Orléans avait assisté au sacre, et en avait fait, sur son album particulier, une relation en italien. De retour à Paris, elle voulut avoir une traduction française de cette relation, et chargea Oudard de la lui faire. Oudard, fort embarrassé, me donna l'album, deux jours de congé, et mission de traduire la relation en son lieu et place.

Cet album était celui où madame la duchesse d'Orléans écrivait ses plus secrètes pensées, et relataît ses plus secrètes actions.

On ne m'avait aucunement recommandé de ne pas lire, et je lus.

Au reste, sur cet album, qui renfermait les actions et les pensées de la duchesse d'Orléans depuis dix ans; sur cet album, qui était destiné à ne plus sortir de ses mains, à ne pas même passer dans celles du duc d'Orléans, puisque c'était pour le duc d'Orléans que la traduction était faite, il n'y avait pas un mot que pût désavouer la chasteté d'un ange.

Au milieu de tout ce que je lus, une chose me frappa: c'était la profonde reconnaissance de madame la duchesse d'Orléans pour les faveurs que prodiguait au prince son mari le nouveau roi Charles X, et pour les bontés dont faisait, chaque jour, preuve pour elle et pour sa famille madame la duchesse de Berry.

Hélas! hélas! en voyant le roi Charles X à Gratz, et madame la duchesse de Berry à Blaye, combien de fois le souvenir de cet album ne se présenta-t-il pas à mon esprit, et ne me fit-il pas frissonner à l'idée de ce qu'avait dû souffrir le cœur profondément religieux de Marie-Amélie, quand ce que les princes appellent des nécessités politiques brisa entre les mains de son époux la couronne de l'un et l'honneur de l'autre!

Puis une autre page arrêta encore mes regards, et fixa longtemps mes yeux.

C'était celle où madame la duchesse d'Orléans racontait comment son mari, entre deux caresses, lui avait, avec tous les ménagements possibles, appris la mort de son père, Ferdinand Ier.

En effet, Ferdinand Ier, celui-là même qui avait retenu dix-huit mois mon père dans les prisons de Naples; celui qui avait permis qu'on tentât trois fois de l'empoisonner, une fois de l'assassiner, celui-là venait d'être appelé à rendre compte — pasteur qui avait égorgé son troupeau — des terribles années 1798 et 1799.

N'était-ce pas étrange que moi, fils d'une des victimes de ce roi, je tinsse entre mes mains cet album, où le cœur plein de larmes, une fille déplorait la mort de ce roi?

Bizarre rapprochement des fortunes et des destinées!

Au reste, il était mort comme aurait pu mourir un juste, cet homme qui avait vu pendre devant ses yeux, brûler sous ses fenêtres, éventrer et mettre en morceaux en sa présence ceux qu'il avait appelés ses amis, ceux qu'une capitulation trahie lui avait livrés; ceux qui, sous un autre règne, eussent été l'honneur du roi et la gloire du pays!...

Le 3 janvier 1825, il s'était endormi tranquillement à deux heures du matin. On l'avait entendu tousser plusieurs fois; puis, enfin, à huit heures, comme il n'avait point appelé selon sa coutume, les officiers de la chambre, suivis des médecins, étaient entrés dans son appartement et l'avaient trouvé mort d'une attaque d'apoplexie.

Ferdinand Ier venait de régner soixante-cinq ans.

Il était mort à l'âge de soixante-quatorze ans.

Oudard eut sa traduction, qu'il recopia de sa main, et qu'il donna à la duchesse d'Orléans comme de lui. Il est vrai qu'il me rapporta fidèlement les compliments qu'il avait reçus à ce sujet, et qu'il ajouta — chose dont je lui fus bien autrement reconnaissant — deux billets du Théâtre-Français pour la première représentation du *Roman*, comédie estimable, en cinq actes, en vers, de Laville de Miremont, déjà connu, je dirai, non pas par sa bonne pièce, mais par sa bonne action du *Folliculaire*.

J'ai beaucoup connu de Laville: une accusation de Lemercier l'avait fort tourmenté: Lemercier reprochait à de Laville, qui avait été censeur, d'avoir arrêté sa pièce de *Charles VI*, à lui, Lemercier, et d'en avoir fait une ensuite sur le même sujet et avec les mêmes idées.

Mais, d'abord, de Laville avait prouvé, par *le Folliculaire* et par *le Roman*, qu'il n'avait pas besoin des pièces des autres pour faire les siennes; et, en outre, il était parfaitement incapable d'une pareille action.

Il y avait dans *le Roman* une création charmante: celle d'un père ami et presque compagnon des folies d'un fils qu'il a eu à l'âge de vingt ans. Rien n'était plus vrai que cette situation que de Laville appliqua le premier au théâtre.

Grâce à Talma, j'avais vu, quelque temps auparavant, la représentation du *Cid d'Andalousie*. L'exemple de Casimir Delavigne avait été contagieux: Talma jouant un rôle dans la comédie, mademoiselle Mars s'était demandé pourquoi elle n'en jouerait pas un dans la tragédie. De là cette nouvelle réunion des deux artistes dans *le Cid d'Andalousie*.

Mais M. Pierre Lebrun, auteur d'un *Ulysse* qui n'avait pas été joué, ou qui avait été joué une ou deux fois, ce qui était bien tant pis, M. Lebrun n'était point Casimir Delavigne. N'ayant plus là, comme il avait eu, en 1820, pour le soutenir dans *Marie Stuart*, la robuste ossature de Schiller: réduit aux romanceros espagnols, c'est-à-dire à de simples indications de scène, tout lui manqua: force, originalité, style, et, malgré cet appui inusité de Talma et de mademoiselle Mars, qui avaient doublé la force de l'homme fort, et qui ne purent dissimuler la faiblesse de l'homme médiocre, *le Cid d'Andalousie* tomba à la première représentation, se releva à la seconde à force de claqueurs, pour se traîner agonisant pendant six ou sept représentations, puis disparut enfin de l'affiche.

Cette chute fut le commencement de la fortune de M. Pierre Lebrun, académicien, pair de France, et directeur de l'imprimerie royale.

O Médiocrité! vénérable déesse! toi qui possèdes le secret de cette précieuse essence que Vénus donna à Phaon pour assurer la réussite dans le monde! toi qui as si longtemps repoussé Hugo, Lamartine et Charles Nodier! toi qui as laissé mourir Soulié et Balzac, sans faire pour eux le tiers de ce que tu as fait pour M. Pierre Lebrun! toi qui détournes tes regards d'Alfred de Musset, et qui fais bien, car toute originalité, toute puissance, toute verve, fait cligner à sa lumière ton œil de hibou! toi dont la statue, haute de cent coudées, devrait être fondue en zinc, afin qu'elle couvrît de son ombre le pont des Arts et le respectable monument auquel il conduit! ô Médiocrité! seule divinité qui n'ait, en France, ni 21 janvier, ni 29 juillet, ni 24 février! toi, la chose que je méprise par-dessus toute chose, sans te haïr, car je ne hais rien au monde! sois toujours rebelle à moi et douce à mes ennemis, c'est la seule grâce que je te demande, et, à cette condition, demeure la maîtresse de l'avenir, comme tu l'as été du passé!

Or, remarquez-le bien, cette chute du *Cid d'Andalousie* avait lieu en 1825.

On pouvait donc espérer que, treize ans après, c'est-à-dire en 1838, ce malheureux *Cid* serait oublié de tout le monde, même de son auteur.

Point.

C'était à Compiègne. — au camp. M. le duc d'Orléans faisait, pendant la journée, les honneurs de la forêt aux chasseurs; le soir, les honneurs des salons aux joueurs, aux causeurs et aux danseurs.

Au milieu d'une de ces soirées, il passe une idée fatale dans l'esprit du malheureux prince. Il se tourne vers quelques poètes qui l'entouraient:

— Messieurs, dit-il, voyons, lequel d'entre vous a quelques vers à nous lire?

Chacun se tait, comme on comprend bien, et fait un pas en arrière.

M. Pierre Lebrun, lui, fait un pas en avant:

— Moi, monseigneur, dit-il.

Et il s'assied, et il tire de sa poche un manuscrit, — un manuscrit, entendez-vous bien! — et, au milieu du silence général, il lit le titre:

— Messieurs, *le Cid d'Andalousie*.

Chacun se regarda; mais il n'y avait plus à y revenir, on était pris, et M. le duc d'Orléans tout le premier.

La chose eut, par ma foi, un grand succès.

La lecture terminée, les compliments faits:

— Dumas, me dit le duc d'Orléans, expliquez-moi donc quel est ce bruit que j'ai entendu du côté de la fenêtre, et qui a interrompu M. Lebrun, vers le commencement du troisième acte.

— Monseigneur, répondis-je, c'est A***, qui s'était tapi derrière les rideaux pour dormir plus à son aise; mais il paraît qu'en dormant, il a eu le cauchemar; il a donné un coup de poing sur un guéridon, et il a cassé un cabaret de porcelaine de Sèvres, ce qui le rend fort triste.

— S'il est triste, il a tort, me dit le duc d'Orléans; dites-lui qu'il était dans son droit, et que je prends le cabaret sur mon compte.

C'était un prince sage comme Salomon, et juste comme saint Louis, que ce pauvre duc!...

Le Théâtre-Français, au reste, n'était pas en veine. Après avoir joué *le Cid d'Andalousie* de M. Lebrun, il joua la *Judith* de M. de Comberousse, et le *Bélisaire* de M. de Jouy.

Un important changement venait de se faire au théâtre de la rue de Richelieu. Sur la recommandation de MM. Lemercier, Viennet et Alexandre Duval, M. le baron Taylor, avait été nommé commissaire royal, en remplacement de M. Choron.

Au moment où Charles X rentrait à Paris, après le sacre, et comme monseigneur l'évêque d'Orléans avait ordonné des prières en actions de grâces de la cérémonie qui venait de s'accomplir, M. Bergeron, curé de la commune de Saint-Sulpice, canton de Blois, après avoir donné en chaire lecture du mandement de son évêque, ajouta ces simples paroles:

— Mes très chers frères, comme Charles X n'est point chrétien; qu'il veut maintenir la Charte, qui est un acte contre la religion, nous ne devons pas prier pour lui, pas plus que pour Louis XVIII, qui a été le fondateur de cette Charte; ils sont damnés tous deux; que ceux qui sont de mon avis se lèvent.

Et trois cents auditeurs, sur quatre cents, se levèrent.

manifestant, par cet acte d'adhésion, qu'ils étaient absolument du même avis que leur curé.

Hélas! si l'Académie eût su quel homme c'était, que ce baron Taylor, que l'ordonnance de Charles X introduisait dans le sanctuaire de la Comédie-Française; si elle eût pu deviner qu'il en ouvrirait les portes à MM Alexandre Dumas, Victor Hugo et de Vigny (1), comme elle eût, à l'exemple du curé Bergeron, excommunié le roi Charles X!

Mais elle n'en savait rien.

Le premier mauvais tour que fit le nouveau commissaire du roi à ses protecteurs fut de faire jouer le *Sigismond de Bourgogne*, de M. Viennet, et le *Camille*, de M. Lemercier.

Il va sans dire que ces deux pièces tombèrent à plat.

Cela ne découragea point M. Lemercier. Il résolut de changer de genre, et commença un mélodrame intitulé *le Masque de poix*.

Cela exalta M. Viennet, qui, au lieu de changer de genre, comme son honorable confrère, et résolu, au contraire, à faire triompher le sien, se mit à lire, dans les salons, un *Achille* fait depuis vingt ans, et reçu depuis dix.

— N'est-ce pas que mon Achille est bien colère? disait-il à M. Arnault après une de ces lectures.

— Oui, colère comme un dindon! répondit M. Arnault.

Au reste, peu d'hommes faisaient plus beau jeu à la riposte que M. Viennet. C'était une véritable quintaine, à l'exception qu'il ne rendait pas le coup quand on le manquait. Il est vrai qu'il offrait une belle surface, et qu'on le manquait rarement.

Un jour, chez Nodier, il s'approche de Michaud.

— Dites donc, Michaud, fit-il avec cet air qui n'appartient qu'à lui, je viens de finir un poëme de trente mille vers. Que dites-vous de cela?

— Je dis qu'il faudra quinze mille hommes pour le lire, répondit Michaud

Un autre jour, dans un dîner, M. Viennet attaquait Lamartine.

— Un fat, disait-il, qui se croit le premier homme politique de son époque, et qui n'en est pas même le premier poëte!

— En tout cas, répondit madame Gay de l'autre bout de la table, il n'en est pas non plus le dernier, la place est prise.

M. Viennet, outre tout ce qu'il a écrit en vers, — fables, comédies, tragédies, épîtres, poëmes épiques, — a écrit en prose deux lettres qui sont deux modèles.

Nous les citons entières et textuellement; l'analyse n'en donnerait pas une idée.

L'une se rapporte à la nomination d'Hugo comme officier de la Légion d'honneur; l'autre, à la propre nomination de M. Viennet à la pairie.

Car M. Viennet fut député et pair de France; car M. Viennet est encore commandeur de la Légion d'honneur et académicien.

Voici la première lettre de M. Viennet:

« Monsieur,

« Je n'ai pas dit que je ne voulais plus porter la croix d'officier de la Légion d'honneur, depuis qu'on l'avait donnée au chef de l'école romantique.

« En ôtant mon ruban de la boutonnière où l'empereur l'avait placé, j'ai suivi seulement l'exemple de la plupart des généraux de la vieille armée, qui trouvaient plus facile de se faire remarquer en paraissant dans les rues sans décoration. Il ne s'agissait ici ni de romantiques ni de classiques.

« Il est tout naturel qu'un ministre romantique décore ses amis; il serait cependant plus juste de donner la croix de chevalier à ceux qui auraient eu le courage de lire jusqu'au bout les vers ou la prose de ces messieurs, et la croix d'officier à ceux qui les auraient compris. Je désire, en outre, qu'on n'en donne que douze par an aux écrivains qui font des libelles contre les grands pouvoirs de l'État, les ministres et les députés: il faut de la mesure dans les encouragements.

« Agréez, etc.

« VIENNET. »

Voici maintenant la lettre de M Viennet, à propos de sa nomination comme pair de France.

« Monsieur,

« Sur la foi d'un journal judiciaire que je ne connais pas, vous publiez, que, dès vendredi dernier, je me suis empressé d'écrire à M. Védel, pour mettre opposition à la représentation des *Serments*, et vous accompagnez cette annonce d'une fort jolie épigramme contre cette comédie. L'épigramme me touche fort peu, elle sort peut-être de la même plume qui avait loué l'ouvrage quand l'auteur avait cessé d'être un homme politique. Je ne prétends pas l'empêcher de continuer, mais le fait n'est pas vrai et je me récrie. Il n'y a eu de ma part ni possibilité ni volonté de faire ce qu'on m'impute. Je suis parti vendredi de la campagne, et je suis arrivé chez moi, à Paris, vers les sept heures, sans me douter de ce que *le Moniteur* avait publié, le matin, d'honorable pour moi. C'est mon portier qui m'a salué du titre de pair, attendu qu'il avait expédié le matin même, pour mon village, une lettre officielle qui portait ce titre, et comme cette lettre ne m'est pas encore revenue, j'ignore à quel ministre je suis redevable de ce premier avis. Quant à ma volonté, elle n'existe point, elle n'existera jamais! c'est m'insulter que de me croire capable d'abjurer les travaux et les honneurs littéraires, pour un honneur politique. La Charte n'a pas établi d'incompatibilité entre le poëte dramatique et le pair de France; si elle l'eût fait, j'aurais refusé la pairie. Les lettres et les succès de théâtre honorent ceux qui cultivent les unes et qui obtiennent les autres sans intrigue et sans bassesse. Au lieu d'y renoncer, je sollicite, au contraire, avec plus d'instance la représentation des *Serments*, la mise en scène d'une de mes tragédies et la lecture d'une comédie en cinq actes. Si vous avez quelque crédit auprès de M. le directeur du Théâtre-Français, veuillez l'employer en ma faveur. Les épigrammes dont on m'a poursuivi comme député sont bien usées; vous devez désirer qu'on en renouvelle la matière, et une nouvelle comédie, une nouvelle tragédie de moi, seraient de merveilleux aliments pour la verve satirique de mes adversaires. Rendons-nous mutuellement ce service; je vous en serai très reconnaissant pour mon compte, et je vous prie d'agréer d'avance les remerciements de votre très humble serviteur.

« VIENNET. »

Revenons au baron Taylor et au changement que sa présence allait apporter dans la direction du Théâtre-Français.

Taylor avait fait, au Panorama-Dramatique, *Ismaël et Maryam*, tout seul; *Bertram*, en collaboration avec Nodier, et *Ali-Pacha*, en collaboration avec Pichat.

Pichat, jeune homme de vingt-huit ans, à cette époque, avait, depuis deux ou trois ans, un *Léonidas* reçu au Théâtre-Français.

Taylor tira *Léonidas* du Pandémonium où il se trouvait, et le mit en répétition

Talma devait jouer le rôle de Léonidas; — non point que Talma, cette suprême intelligence, se trompât sur la portée du rôle qui, dramatiquement parlant, était nulle; mais, du côté plastique, il y avait quelque chose de nouveau à faire, et le pauvre Talma fut, jusqu'à sa mort, à la recherche de ce monde perdu que, moins heureux que Vasco de Gama, il ne parvint pas à retrouver.

D'ailleurs, pour jouer *Léonidas*, le moment était bien choisi: l'Europe tout entière avait les yeux fixés sur les successeurs des trois cents Spartiates.

Puis, disait-on d'avance, la pièce nouvelle allait être montée avec un luxe inaccoutumé et une mise en scène inouïe.

Je me rappelle la première représentation de cette tragédie de *Léonidas*, dans laquelle on sentait poindre des lueurs d'idées nouvelles, dans laquelle tous les mots historiques qui célébraient cette fameuse défense des Termopyles étaient heureusement encadrés, et admirablement dits par Talma, et où un hémistiche du jeune Agis remplaçait le récit obligé.

Agis, blessé, venait tomber en scène en disant:

Ils sont tous morts... je meurs!...

L'ouvrage eut un grand succès d'enthousiasme, à cause des circonstances dans lesquelles il était joué, — succès d'admiration pour Talma, qui semblait une statue antique descendue de sa base.

Après la représentation, la toile tombée, je vis passer à travers le corridor et le foyer, un groupe bruyant plein de joyeuses clameurs et de fraternelles félicitations. Un beau jeune homme, au visage radieux, comme celui d'Apollon vainqueur, faisait le centre et était le héros de ce groupe.

C'était l'auteur de *Léonidas*.

Hélas! deux ans après, il était mort.

Mort! ayant touché à peine du bout des lèvres la coupe enivrante du succès.

Mais, au moins, cette boisson qui adoucit ses derniers moments, ce fut Taylor qui eut le bonheur de la lui présenter. Sans Taylor, Pichat mourait obscur, — et, tout météore éphémère qu'il ait été, quelques-uns, et je suis de ceux-là, se rappellent la lumière éclatante qu'il jeta pendant sa courte durée!

(1) Je place, on le comprend bien, mon nom et celui de mes deux honorables confrères, selon l'ordre chronologique des représentations de *Henri III*, de *Marion Delorme* et d'*Othello*.

CI

MORT DU GÉNÉRAL FOY. — SES FUNÉRAILLES. — L'ALTESSE ROYALE ». — ASSASSINAT DE PAUL-LOUIS COURIER. — MORT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE. — PARALLÈLE ENTRE L'ANGLETERRE ET LA RUSSIE. — AUX DÉPENS DE QUI CES DEUX PUISSANCES SE SONT ACCRUES DEPUIS CENT ANS. — COMMENT NAPOLÉON AURAIT PU CONQUÉRIR L'INDE.

Puisque nous avons prononcé le mot *mort*, consacrons ce chapitre tout entier à cette pâle fille de l'Érèbe et de la Nuit.

Le 26 juin, la princesse Pauline Borghèse mourut à Florence, et, avec elle, tomba dans l'éternité un des souvenirs lumineux de ma jeunesse.

Puis, le 28 novembre, une nouvelle plus personnellement fatale pour moi vint me frapper.

Comme je sortais du bureau, je vis des passants s'aborder en se disant :

— Vous savez, le général Foy est mort !

Et on en doutait ! Mais il y a des nouvelles dont on ne devrait jamais douter ; car qui oserait les répandre, si elles étaient fausses, ces nouvelles que la bouche de bronze du Destin a seule le droit d'annoncer ?

Oui, le général Foy était mort en arrivant d'un voyage dans les Pyrénées, où il avait été prendre les eaux ; il était mort d'un anévrisme, mort qui devait devancer la nouvelle de la maladie.

Il est vrai que l'on cachait cette maladie, dans l'espérance qu'elle ne serait pas mortelle.

Et, cependant, depuis huit jours, elle faisait des progrès effrayants : des étouffements se succédaient, d'abord de quart d'heure en quart d'heure, et ensuite à des intervalles plus rapprochés ; des vomissements avaient lieu de minute en minute.

Les deux neveux du général étaient près de lui, ne quittant pas un instant son lit, lui prodiguant tous leurs soins, et, comme c'étaient deux hommes, il n'essayait pas de leur cacher sa position.

— Je sens, disait-il, un pouvoir désorganisateur qui travaille à me détruire ; je le combats, mais je sens que c'est un géant, et que je ne puis le vaincre.

Quand vint l'heure suprême, il éprouva, quoiqu'on fût en novembre, le besoin de respirer l'air, et de chercher la vie au pâle rayon du soleil qui brillait comme une consolation.

Ses neveux le portèrent dans un fauteuil placé en face de la fenêtre ; mais il n'y put rester qu'un instant.

— Mes amis, mes bons amis, dit-il à ses neveux, reportez-moi sur mon lit, Dieu fera le reste.

A peine y était-il, que Dieu détacha cette âme loyale et pure du corps qui la renfermait.

Je rentrai chez ma mère tout désespéré. Si faible que je fusse, je compris que l'illustre mort avait quelque chose à attendre de ce jeune homme encore inconnu auquel il avait ouvert la carrière.

Et je fis cette pièce de vers dont j'ai déjà cité une strophe, la seule qui, heureusement, soit restée dans mon souvenir.

Je fis imprimer l'ode — à mes frais, bien entendu. Deux ou trois cents francs de ma pauvre mère passèrent à cette impression ; mais elle ne les regretta pas, ni moi non plus. On réunit tous les vers faits à cette occasion, sous le titre de *Couronne poétique du général Foy*.

Il y en avait un volume.

Les plus remarquables de tout ce volume étaient ceux d'une belle jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, qui venait de se faire connaître par un volume d'*Essais poétiques*, et que l'on appelait Delphine Gay. Voici l'élégie que lui avait inspirée la mort du général Foy, et qui, répétée par tous les journaux de l'époque, eut un immense succès :

Pleurez, Français, pleurez ! la patrie est en deuil ;
Pleurez le défenseur que la mort vous enlève ;
Et vous, nobles guerriers, sur son muet cercueil
Disputez-vous l'honneur de déposer son glaive !

Vous ne l'entendrez plus, l'orateur redouté
Dont l'injure jamais ne souilla l'éloquence ;
Celui qui, de nos rois respectant la puissance,
En fidèle sujet parla de liberté :
Le ciel, lui décernant la sainte récompense,
A commencé trop tôt son immortalité !

Son bras libérateur dans la tombe est esclave ;
Son front pur s'est glacé sous le laurier vainqueur,
Et le signe sacré, cette étoile du brave,
Ne sent plus palpiter son cœur.

Hier, quand de ses jours la source fut tarie,
La France, en le voyant sur sa couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie...
Hélas ! au cri plaintif jeté par la patrie
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu !

Les funérailles du général Foy eurent lieu le 30 novembre. Le corps fut porté de son hôtel à l'église Notre-Dame de Lorette ; malgré une pluie battante qui ne cessa de tomber de midi à quatre heures du soir, trente mille personnes suivirent le convoi, entre deux haies de cent mille spectateurs chacune.

Au milieu des voitures de deuil, on remarquait une voiture à la livrée du duc d'Orléans.

Le lendemain du convoi, cette chanson, dirigée contre le prince qui venait de donner une marque publique de sympathie pour le talent et le caractère du noble général et de l'illustre tribun, courut dans Paris :

AIR : *Tous les bourgeois de Châtres.*

Bon Dieu ! quelle cohue !
Quel attroupement noir !
Il tient toute la rue
Aussi loin qu'on peut voir.
Est-ce pompe funèbre ou pompe triomphale ?
Est-il mort quelque gros richard ?
Car j'aperçois là-bas le char
D'une altesse royale.

Est-ce un songe civique ?
Est-ce un de ses héros
Qu'ainsi la république
Mène au champ du repos ?
Un déluge nouveau fond sur la capitale ;
On ferait rentrer un canard !
Dehors pourquoi voit-on le char
D'une altesse royale ?

Appuyé sur sa canne,
Un vieil et bon bourgeois
Me regarde, ricane,
Et me dit à mi-voix :
« Un carbonaro mort cause tout ce scandale ;
Tout frère a son billet de part ;
C'est pourquoi nous voyons le char
D'une altesse royale.

« Le défunt qu'on révère,
C'est Foy l'homme de bien,
C'est Foy l'homme de guerre,
C'est Foy le citoyen.
Jamais à sa vertu, vertu ne fut égale !
Moi, je n'en crois rien pour ma part ;
Mais, ici, j'aime à voir le char
D'une altesse royale.

« Ce Foy, d'après nature,
Ce député fameux,
Fut un soldat parjure,
Un Français factieux.
Aux vertus de Berton, la sienne fut égale ;
Ce n'est pas l'effet du hasard,
Si nous voyons ici le char
D'une altesse royale.

« Sortis de leurs repaires,
Au tricolor signal,
Les amis et les frères
Suivent leur général.
De la France c'est là l'élite libérale ;
Qu'ils sont bien près du corbillard !
Qu'ils sont bien tous autour du char
D'une altesse royale !

« Philippe de ton père
Ne te souvient-il pas ?
Dans la même carrière
Tu marches sur ses pas.
Tu crois mener, tu suis la horde libérale ;
Elle rit sous ce corbillard,
En voyant derrière son char
Ton Altesse royale. »

Quoique cette petite infamie ne fût point signée, on devina d'où elle venait ; d'ailleurs, elle était tirée à cent mille exemplaires, et distribuée gratis.

Il n'y a guère que les poètes du gouvernement qui fassent de si mauvais vers. Il n'y a guère que les œuvres qui ne se vendent pas que l'on tire à cent mille exemplaires.

Laissons cela, c'était le côté misérable. — Le côté grand, magnifique, splendide, c'est que le bruit s'était répandu que le général Foy mourait sans laisser à sa femme d'autre fortune que la célébrité de son nom : une souscription fut ouverte qui, en trois mois, produisit un million.

Pendant la même année, un gouvernement et un peuple avaient donné, chacun de son côté, chose rare ! un grand exemple de reconnaissance : le gouvernement américain en votant un million à La Fayette ; le peuple français en offrant un million à la veuve et aux enfants du général Foy.

Vers le commencement de l'année avait eu lieu la mort d'un homme qui avait autant contribué par sa plume à l'émancipation de la France que le général Foy par sa parole.



Paul-Louis Courier.

Le 11 avril, Paul-Louis Courier de Méré fut trouvé, vers dix heures du matin, assassiné à trois quarts de lieue de sa maison de campagne, dans le bois de Larçay.

Il avait été tué d'un coup de fusil ou de pistolet tiré dans le bas des reins à droite ; l'arme était chargée de trois petites balles, dont une resta dans le corps, et dont deux en sortirent. A côté de la balle restée dans le corps, on retrouva la bourre, ce qui prouva que le coup avait été tiré à bout portant ; en outre, les vêtements étaient brûlés à l'endroit de la blessure.

Trois personnes furent arrêtées : Symphorien et Pierre Dubois, charretiers, qui invoquèrent et prouvèrent un alibi ; — ils furent mis hors de cause ; — et Louis Frémont, qui fut acquitté par la déclaration du jury.

Ainsi, Paul-Louis Courier, le savant illustre, l'homme spirituel par excellence, fut assassiné sans qu'il y eût assassin reconnu !

Le parti libéral perdit dans Courier un des plus rudes champions de sa cause : il était au pamphlet ce que Béranger était à la chanson.

Mais, de toutes ces morts, celle qui produisit la plus vive et la plus profonde sensation, parce que celle-là devait influer, non seulement sur les affaires de la France, mais encore sur celles du monde entier, ce fut la mort de l'empereur Alexandre.

Enfant, j'avais failli dans les rues de Villers-Cotterets, être écrasé par un petit kibitz conduit par un cocher penché sur trois chevaux qu'il conduisait avec un fouet court, et qu'il faisait voler sur le pavé.

Ce cocher avait une casquette de cuir, un uniforme vert, une barbe naissante, un visage taché de marques de rousseur, et des lentilles d'or aux oreilles.

Il conduisait deux officiers mis à peu près l'un comme l'autre, avec une plaque, deux ou trois croix, et deux grosses épaulettes.

L'un de ces deux officiers était une espèce de Kalmouk, hideux de visage, brutal de gestes, bruyant de voix : il jurait très haut en français, et paraissait avoir une grande science de notre langue, surtout dans son côté vulgaire et grossier.

L'autre était un bel homme de trente-trois à trente-quatre ans, paraissant aussi doux et aussi policé que son compagnon paraissait commun et mal appris. Il avait les cheveux d'un blond d'or, et, quoiqu'il parût vigoureux et bien portant, un sourire doux et triste passait sur ses lèvres, chaque fois qu'il réprimait une brutalité de son compagnon.

Celui-ci était l'empereur Alexandre, le plus beau et le plus faux des Grecs, à ce que disait Napoléon.

Son compagnon était le grand-duc Constantin.

Celui qui les conduisait, c'était le grand-duc Michel.

Etrange trinité, vision presque fantastique, qui, passant par mes yeux, s'imprima si profondément dans ma mémoire, que je revois aujourd'hui, après trente-sept ans, passer devant moi cette voiture basse, emportée par ses trois chevaux, et emportant son cocher et ses deux voyageurs !

Eh bien, de ces trois hommes dont ma mémoire avait gardé le souvenir, c'était l'homme à la figure douce et mélancolique qui était parti le premier.

Cet homme, Napoléon avait voulu en faire, à Erfurt, non seulement un allié, mais encore un frère ; cet homme, qui l'avait appelé Charlemagne, il l'avait appelé Constantin ; cet homme, il lui avait offert l'empire d'Orient, à la condition qu'il lui laisserait l'empire d'Occident.

Car l'empereur — et c'est là une des hautes idées de son règne — l'empereur avait compris que, contre l'Angleterre, notre ennemie naturelle, notre allié naturel, c'était la Russie

Et, en effet, — écoutez bien ceci, messieurs qui acceptez les traditions politiques toutes moulées, et qui faites d'une certaine façon, parce que l'on a fait de cette façon-là avant vous, — les alliances entre peuples sont solides, non pas à cause de la *ressemblance des principes*, mais à cause de *la différence des intérêts*

Or, qu'importe que l'Angleterre proclame les mêmes principes que la France, si elle a, de par le monde, les mêmes intérêts ?

Qu'importe que la Russie ait des principes opposés, si elle a des intérêts différents ?

Voyons, depuis cent ans, de quelle façon s'est accrue l'Angleterre, et nous reconnaîtrons qu'elle nous a pris, à nous sa voisine et son alliée, tout ce qu'elle a pu nous prendre.

Voyons, depuis cent ans, de quelle façon s'est accrue la Russie, et assurons-nous qu'elle n'a touché à rien de ce qui nous appartenait.

Comptons les colonies de l'une. Mesurons les limites de l'autre.

L'Angleterre, qui, il y a cent ans, n'avait que cinq comptoirs dans l'Inde, Bombay, Singapore, Madras, Calcutta et Chandernagor ; l'Angleterre, qui ne possédait, dans l'Amérique du Nord, que Terre-Neuve, et cette bande de littoral qui s'étend comme une frange de l'Acadie aux Florides ; l'Angleterre, qui ne possédait, au banc de Bahama, que les îles Lucayes ; aux petites Antilles, que la Barbade ; dans le golfe Mexicain, que la Jamaïque ; l'Angleterre, dont la seule station dans l'Océan Atlantique équinoxial était Sainte-Hélène, de meurtrière mémoire ; l'Angleterre, aujourd'hui, comme une gigantesque araignée des mers, a accroché sa toile aux cinq parties du monde.

En Europe, elle possède : l'Irlande, Malte, Héligoland, Gibraltar ; — en Asie : la ville d'Aden, qui commande la mer Rouge, comme Gibraltar la Méditerranée ; Ceylan, la grande presqu'île de l'Inde, le Népaul, le Lahore, le Siud, le Béloutchistan et le Caboul ; les îles Singapour, Poulo-Pénang et Sumatra ; c'est-à-dire, CENT VINGT-DEUX MILLE TROIS CENT TRENTE-TROIS LIEUES CARRÉES de territoire, nourrissant CENT VINGT-TROIS MILLIONS D'HOMMES.

Sans compter, en Afrique : Bathurst, les îles de Léon, Sierra-Leone, une portion de la côte de Guinée, Fernando-Po, l'île de l'Ascension, celle de Sainte-Hélène déjà nommée, la colonie du Cap, le Port-Natal, l'île de France, Rodrigue, les Séchelles, Socotora ; — en Amérique : le Canada, tout le continent septentrional, depuis le banc de Terre-Neuve jusqu'à l'embouchure du fleuve Mackensie ; presque toutes les Autilles, la Trinité, une partie de la Guyane, les Malouines, Balize, Tuathan, et les Bermudes ; — dans l'Océanie : la moitié de l'Australie, la Terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Zélande, Norfolk, Havaï et le protectorat général de la Polynésie.

Elle a tout prévu, et elle est prête à tout.

Peut-être, percera-t-on, un jour, l'isthme de Panama : elle a Balize, sentinelle qui attend.

Peut-être ouvrira-t-on l'isthme de Suez : elle a Aden, factionnaire qui veille

Le passage de la Méditerranée à la mer des Indes sera à elle.

Ce sera à elle, le passage du golfe du Mexique au grand océan Boréal.

Elle aura, dans une armoire de l'Amirauté, la clef de l'Inde et de l'Océanie comme elle a déjà celle de la Méditerranée.

Ce n'est pas tout

Par son titre de protectrice des îles Ioniennes, elle jette l'ancre à la sortie de l'Adriatique et à l'entrée de la mer Egée ; elle pose un pied sur la terre des anciens Epirotes et des modernes Albanais. Quand l'Irlande lui refusera ses paysans, l'Ecosse ses montagnards, quand les marchés d'hommes que tiennent les princes allemands se fermeront pour elle, l'Angleterre recrutera parmi ces peuplades guerrières, et elle aura ses Arnautes, comme le vice-roi d'Egypte ou comme le pacha d'Acre et de Tripoli. Elle aura, à Corfou, une escadre qui, en quelques jours, pourra arriver aux Dardanelles : elle aura, à Céphalonie, une armée qui, en une semaine, sera au sommet de l'Hémus. De là, après avoir détruit notre influence sur Constantinople, elle balancera, en Grèce, l'influence de la Russie, et il lui suffira de quelques bateaux armés pour détruire le commerce de tout le littoral autrichien.

Voilà pour l'Angleterre, et vous pouvez voir combien de puissants associés, — Canada, Indes, Autilles, île Maurice, — elle a augmenté sa puissance ; vous pouvez voir comment elle commande partout dans cette Méditerranée que Napoléon appelait un *lac français*, et où il ne devrait y avoir d'autres maîtres que nous ; vous pouvez voir comment, pièce à pièce, elle nous arrache notre protectorat sur la terre sainte, sur l'Egypte et sur Tunis, tout en nous jalousant Alger, que nous avons payé de notre sang et de nos millions, et que, cependant, elle nous chicane depuis vingt ans.

Maintenant, passons à la Russie, et voyons combien elle nous est étrangère.

La Russie, il y a cent ans, s'étendait de Kiev à l'île Saint-Laurent, des grands monts Altaï au golfe de Ienisséi, et peut-être avait-on droit de penser que c'était pour lui marquer une limite que Behring avait découvert le détroit auquel, en mourant, il légua son nom.

La Russie ne devait pas s'arrêter et ne s'est point arrêtée là.

Elle a rompu cette vieille limite de Kiev.

Le serpent scandinave, qui enveloppe de ses replis les deux tiers du globe, a déroulé ses anneaux : d'une des mâchoires de sa gueule, entr'ouverte pour dévorer la Prusse, il touche, à l'occident, la Vistule, et, de l'autre, le golfe de Botnie. A l'orient, il a franchi, en s'allongeant, le détroit de Behring, et ne s'est arrêté qu'en rencontrant l'Angleterre. Parti de l'autre extrémité du monde, au pied du mont Saint-Elie et des monts Buckhland, comme une arête dressée sur son dos, il porte, aujourd'hui, toute cette plage dentelée, qui, dernière limite du monde, se découpe sur l'océan Glacial, depuis la Piasina jusqu'aux îles des Ours ; depuis le lac Piasinskoë jusqu'au cap Sacré.

Ainsi, depuis cent ans, la Russie a gagné, sur la Suède : la Finlande, Abo, Viboug, l'Esthonie, la Livonie, Riga, Rével, et une partie de la Laponie ; — sur l'Allemagne : la Courlande et la Samogitie ; — sur la Pologne : la Lithuanie, la Volhynie, une partie de la Gallicie, Mohilev, Vitepsk, Polotsk, Minsk, Bialystok, Kamenetz, Tarnopol, Vilna, Grodno, Varsovie ; — sur la Turquie : une partie de la petite Tartarie, la Crimée, la Bessarabie, le littoral de la mer Noire, le protectorat de la Servie, de la Moldavie, de la Valachie ; — sur la Perse : la Géorgie, Tiflis, Erivan, une partie de la Circassie ; — sur l'Amérique : les îles Aleutiennes, et la partie nord-ouest du continent septentrional de l'archipel Saint-Lazare.

De l'autre côté de la mer Noire, elle regarde la Turquie qu'elle s'apprête à envahir, aussitôt que la France et l'Angleterre lui en donneront la permission.

Puis, si un jour elle s'adjoint la Suède, ce qui est probable, elle fermera le détroit du Sund à l'occident, le détroit des Dardanelles à l'orient, et nul ne pénétrera plus qu'à son plaisir dans la mer Noire et dans la Baltique, ces deux grands miroirs qui réfléchissent déjà, l'un Odessa, l'autre Pétersbourg.

En attendant, sa plus grande longueur est de trois mille huit cent lieues ; sa plus grande largeur est de quatorze cents lieues.

Sur toute cette étendue, que nous a-t-elle pris à nous ?

PAS UN POUCE DE TERRAIN !

Elle compte soixante et dix millions d'habitants.

Sur toute cette population, que nous a-t-elle pris à nous ?

PAS UNE AME !

Le 24 juin 1807, le général d'artillerie Lariboisière avait fait établir sur le Niémen un radeau, et, sur ce radeau, un pavillon.

Le 25, à une heure de l'après-midi, l'empereur Napoléon, accompagné du grand-duc de Berg, Murat, des maréchaux Berthier et Bessières, du général Duroc et du grand écuyer Caulaincourt, quitta la rive gauche du fleuve pour se rendre au pavillon préparé.

En même temps, l'empereur Alexandre, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Benigsen, du prince Labanof, du général Ouvarov et de l'aide de camp général comte de Liéven, quitta la rive droite.

Les deux bateaux abordèrent en même temps, chacun de son côté, le radeau.

Les deux empereurs mirent le pied sur l'île flottante, marchèrent au-devant l'un de l'autre, se joignirent et s'embrassèrent.

Cet embrassement était le prélude de la paix de Tilsitt.

La paix de Tilsitt, c'était la perte de l'Angleterre.

D'abord, par le décret de Berlin sur le blocus continental, l'Angleterre avait été mise au ban de l'Europe.

Dans les mers du Nord, la Russie, le Danemark, et la Hollande ; dans la Méditerranée, la France et l'Espagne, lui avaient fermé leurs ports, et s'étaient engagés solennellement à ne faire aucun commerce avec elle.

Restaient donc seulement, sur l'Océan, le Portugal ; dans la Baltique, la Suède

Napoléon, par un décret en date du 27 octobre 1807, décida que la maison de Bragance avait cessé de régner, et Alexandre, le 27 septembre 1808, s'engagea à marcher contre Gustave IV.

Mais ce n'était pas le tout : sur ce radeau, dans ce pavillon du Niémen, un plan bien autrement terrible avait été arrêté

« C'est dans l'Inde qu'il faut frapper l'Angleterre pour

la tuer, » avait dit Bonaparte en faisant décider la campagne d'Egypte par le Directoire.

Et, d'Alexandrie, il avait dépêché un messager à Tippo-Saëb, pour l'exciter à une rude défense.

Mais le messager n'était pas à Aden, que le trône de Mysore était tombé, et que Tippo-Saëb était mort.

Dès lors, la conquête de l'Inde, après avoir été le rêve de Bonaparte, était devenue l'idée fixe de Napoléon.

Pourquoi avait-il fait la paix avec Alexandre? pourquoi l'avait-il embrassé sur le Niémen? pourquoi l'avait-il appelé Constantin? pourquoi lui avait-il offert l'empire d'Orient?

Pour s'en faire un allié sûr, et, appuyé sur cette alliance, pouvoir conquérir l'Inde.

Qui empêchait Napoléon de faire ce qu'avait fait Alexandre, deux mille deux cents ans avant lui?

La chose était si facile! Vous allez voir.

Trente-cinq mille Russes s'embarqueront sur le Volga, descendront le fleuve jusqu'à Astrakan, traverseront la mer Caspienne dans toute sa longueur, et descendront à Asterabad.

Trente-cinq mille Français descendront le Danube jusqu'à la mer Noire; là, ils s'embarqueront, gagneront l'extrémité de la mer d'Azov, mettront pied à terre sur les bords du Don, remonteront le fleuve sur une longueur de cent lieues à peu près, franchiront les douze ou quatorze lieues qui séparent, sur le point où ces deux fleuves sont le plus rapprochés, le Don du Volga, descendront ce dernier fleuve en bateau jusqu'à Astrakan, et, à Astrakan, s'embarqueront à leur tour pour joindre les Russes à Asterabad.

Soixante et dix mille hommes seront au cœur de la Perse, avant que l'Angleterre ait eu connaissance de leur mouvement.

A Asterabad, ils seront juste à cent cinquante lieues du royaume de Caboul.

Il leur faudra douze jours pour être dans l'Inde; douze jours suffiront pour aller d'Asterabad à Hérat, par la riche vallée de Héri-Rood.

De Hérat à Candahar, cent lieues, avec une route magnifique; de Candahar à Ghizni, cinquante lieues; de Ghizni à Attok, soixante; — et les deux armées sont sur l'Indus, c'est-à-dire sur un fleuve dont le courant est d'une lieue à l'heure tout au plus, qui offre des gués nombreux, et dont, au reste, la profondeur, d'Attok à Déra-Ismaël-Khan, ne dépasse pas dix ou quinze pieds.

D'ailleurs, c'est la route qu'ont suivie toutes les invasions de l'Inde, depuis l'an 1000 jusqu'en 1729, depuis Mahmoud de Ghizni, jusqu'à Nadir-Schah.

Et par Mahmoud de Ghizni, seul, l'Inde a été envahie sept fois, de l'an 1000 à l'an 1021. Dans sa sixième expédition, il va, en trois mois, de Ghizni, sa capitale, à Canouge, ville située à cent milles au sud-ouest de Delhi; dans la septième, il descend jusqu'au milieu de Guzzerat, et renverse le temple de Somnaut.

Puis vient, en 1184, Mahomet Gouri, qui, par la même route d'Attok et de Lahore, marche sur Delhi, s'en empare, et substitue sa dynastie à celle de Mahmoud de Ghizni.

Puis vient, en 1396, Timour le Boiteux, dont nous avons fait Tamerlan, qui part de Samarcande, traverse la rivière Amour, laisse Balk à sa droite, descend sur Caboul par le défilé d'Andesab, suit les bords du fleuve, le franchit à Attok, envahit le Pendjab, s'empare de Delhi qu'il met à feu et à sang, et, l'année suivante, c'est-à-dire après quatorze mois de campagne, rentre dans sa Tatarie.

Puis vient Babour, qui traverse encore l'Indus, en 1505, s'établit à Lahore, et, de Lahore, gagne Delhi, dont il s'empare, et où il fonde la dynastie mongole.

Enfin, en 1739, Nadir-Schah, qui est descendu de la Perse sur le Caboul, suit cette même route de Lahore, et s'empare de Delhi, qu'il pille pendant trois jours.

C'est à Delhi probablement que les deux armées combinées, française et russe, eussent rencontré l'armée anglo-indienne.

Cette armée vaincue, Napoléon et Alexandre eussent marché, non pas sur Calcutta, qui n'est qu'un entrepôt de commerce, mais sur Bombay, dont la destruction serait bien autrement fatale à l'Angleterre que celle de Calcutta, puisque c'est par Bombay qu'elle communique avec la mer Rouge et respire l'Europe. Bombay pris, la tête du serpent était écrasée; restait seulement Madras avec ses mauvais remparts, et Calcutta avec sa forteresse, à laquelle il faut, pour la défendre, quinze mille hommes qu'elle ne peut nourrir.

La puissance de l'Angleterre anéantie dans l'Inde, la puissance russe lui succédait: Alexandre prenait pour lui la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Perse et l'Inde.

Nous prenions pour nous la Hollande, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, tout le littoral africain de Tunis au Caire, la mer Rouge avec ses peuplades chrétiennes, et la Syrie jusqu'au golfe Persique.

Il va sans dire qu'on nous rendait Malte, les îles Ioniennes, et la Grèce jusqu'aux Dardanelles.

Et, alors, la Méditerranée était véritablement un *lac français* par lequel nous partagions le commerce de l'Inde avec notre sœur la Russie.

Il n'a tenu qu'à Alexandre que ce rêve fût une réalité; il ne s'agissait, pour cela, que de tenir la promesse faite, au lieu de la trahir.

Vous voyez bien qu'il y avait une cause à cette guerre de Russie, à laquelle vous vous obstinez à ne voir d'autre cause que le refus de la princesse Olga!

Alexandre vaincu, on le contraindrait à faire de force ce qu'il n'avait pas voulu faire de bonne volonté.

Mais les desseins de Dieu étaient ailleurs.

CII

L'EMPEREUR ALEXANDRE. — LETTRE DU CZAR NICOLAS A KARAMSINE. — L'HISTOIRE A LA MANIÈRE DE SUÉTONE ET DE SAINT-SIMON — CATHERINE ET POTEMKINE. — MADAME BRANISKA. — LE PRIX DE LA COURSE IMPÉRIALE. — UN BAL CHEZ M. DE CAULAINCOURT. — L'HOMME A LA PIPE. — LE PILOTE ET LE COCHER DE L'EMPEREUR

Disons quelques mots de cet empereur qui avait failli à cette haute mission de partager le monde avec Napoléon, et de ce grand-duc Constantin que l'Europe tout entière, écartée du secret de famille que nous allons dire, regardait comme son successeur.

L'histoire de Russie est la plus obscure de toutes, non qu'elle ne mérite pas d'être connue, mais parce que personne n'ose l'écrire. Un seul homme reçut cette mission, Karamsine, et il mourut, sans l'avoir accomplie, le 3 juin 1826, au palais de la Tauride, où le logeait l'empereur.

Vingt jours avant cette mort, l'empereur Nicolas, depuis six mois sur le trône, lui avait écrit la lettre suivante, laquelle pourrait servir d'exemple à certains chefs de gouvernement qui se croient plus avancés en idées libérales que ne l'est, disent-ils, le czar de toutes les Russies.

« Czarkosjelo, 25 mai 1826.

« Nicolaï-Mikaïlovitch,

« Le dérangement de votre santé vous oblige à quitter pour un temps votre patrie, et à chercher des climats plus doux; c'est un plaisir pour moi de vous exprimer, à cette occasion, le vœu sincère que vous puissiez revenir bientôt au milieu de nous avec des forces nouvelles, et vous employer derechef pour l'utilité et l'honneur de la patrie, comme vous l'avez fait jusqu'à présent; de même je me plais à vous témoigner, au nom de feu l'empereur, qui avait éprouvé votre attachement si noble et si désintéressé à sa personne, et pour mon propre compte, et au nom de la Russie, toute la reconnaissance que vous méritez comme citoyen et comme auteur. L'empereur Alexandre vous avait dit: « Le peuple russe est digne de connaître son histoire; » l'histoire que vous avez écrite est digne du peuple russe.

« Aujourd'hui, je remplis une intention à laquelle mon frère n'eut pas le temps de donner suite. Le papier ci-joint vous mettra au fait de ma volonté, qui n'est, en ce qui me concerne, qu'un acte de justice, mais que je regarde également comme une disposition conforme à un legs sacré de l'empereur Alexandre.

« Je désire que votre voyage vous soit utile, et qu'il vous rende les forces nécessaires pour terminer l'affaire principale de votre vie. »

Cette lettre, qui pourrait être signée François Ier, Louis XIV ou Napoléon, était tout simplement signée Nicolas; un oukase y était joint par lequel le ministre des finances était prévenu que Sa Majesté impériale accordait à M. de Karamsine une pension de cinq mille roubles réversible de lui à sa femme, et de sa femme à ses enfants: les enfants devant jouir de cette pension jusqu'à leur entrée au service, les filles jusqu'à l'époque de leur mariage.

Karamsine mourut avant d'avoir achevé son histoire; mais, l'eût-il achevée, cette histoire, qui nous eût appris les faits généraux et les grands événements de l'empire russe ne fût point descendue jusqu'aux détails du genre de ceux que nous allons raconter.

Il y a deux façons d'écrire l'histoire: l'une, comme l'écrivait Tacite; l'autre, comme l'écrivait Suétone: l'une, comme l'écrivait Voltaire; l'autre, comme l'écrivait Saint-Simon.

Tacite est bien beau ; mais nous trouvons Suétone bien amusant.

Voltaire est bien limpide ; mais nous trouvons Saint-Simon bien pittoresque.

Ecrivons donc à notre tour quelques pages de l'histoire russe, comme Suétone a écrit l'histoire romaine, comme Saint-Simon a écrit l'histoire de France.

Vous connaissez Catherine II de nom, n'est-ce pas ? — celle que Voltaire appelait la Sémiramis du Nord, celle qui faisait des pensions à nos hommes de lettres que proscrivait Louis XV, ou qu'il laissait mourir de faim, quand il ne les proscrivait pas.

Catherine II avait trente-trois ans ; elle était belle, bienfaisante et pieuse ; jusque-là même, on l'avait dite fidèle à son époux Pierre III, lorsque, tout à coup, elle apprend que l'empereur veut la répudier afin d'épouser la comtesse Voronzof, et que, pour avoir un prétexte à cette répudiation, il compte faire déclarer illégitime la naissance de Paul-Pétrovitch.

Alors, elle comprend qu'il s'agit de la vie pour elle, et du trône pour son fils ; c'est une partie à jouer : le premier arrivé la gagnera.

Cette nouvelle lui est annoncée à dix heures du soir.

A onze heures, elle quitte le château de Péterhof, qu'elle habite, et, comme elle n'a pas voulu faire atteler, pour laisser son départ ignoré de tout le monde, elle monte dans la charrette d'un paysan, lequel croit tout simplement conduire une femme du peuple, et elle arrive à Pétersbourg comme le jour vient de paraître. Aussitôt arrivée, elle convoque, sans leur dire dans quel but, les régiments en garnison à Pétersbourg, réunit les quelques amis sur lesquels elle croit pouvoir compter, et marche avec eux au-devant de ces régiments.

Là, faisant bondir son cheval d'un bout à l'autre de la ligne, elle harangue les officiers, invoque leur courtoisie comme hommes, en appelle à leur fidélité comme soldats, prend une épée, la tire, en jette le fourreau loin d'elle, et, craignant que cette épée n'échappe à sa main mal aguerrie, elle demande une dragonne pour la lier à son poignet.

Au milieu des cris d'enthousiasme que poussent les régiments, un jeune sous-officier âgé de dix-huit ans entend la demande de sa souveraine ; il s'élance hors des rangs, s'approche d'elle, et lui offre la dragonne de son sabre ; puis, quand Catherine a accepté avec ce doux sourire d'une femme qui veut devenir impératrice, d'une reine qui quête un royaume, le jeune officier veut s'éloigner et reprendre son rang. Mais le cheval qu'il monte, partisan d'une grande fortune future, se refuse à s'éloigner ; il se cabre, bondit ; habitué à l'escadron, il s'obstine à rester côte à côte du cheval de l'impératrice

Catherine, superstitieuse comme tous ceux qui jouent leur fortune sur un coup de dé, voit dans l'obstination du cheval une indication que le cavalier lui sera un puissant défenseur ; elle fait le jeune homme officier, et, huit jours après, quand Pierre III, prisonnier de celle qu'il croyait faire prisonnière, a résigné entre les mains de Catherine la couronne qu'il voulait lui enlever, l'impératrice se rappelle ce jeune officier de la place du Sénat ; elle le fait venir près d'elle, et le nomme gentilhomme de la chambre dans son palais.

Ce jeune homme s'appelait Potemkine

A partir de ce jour, sans empêcher le moins du monde le règne de ce qu'on appela les douze Césars, Potemkine fut le favori de l'impératrice, et sa faveur alla toujours croissant. Beaucoup, espérant le remplacer, attaquèrent cette faveur, et se brisèrent contre elle. Un seul crut un instant avoir triomphé : c'était un jeune Servien, nommé Lovitz, protégé par Potemkine lui-même. Placé près de l'impératrice par son protecteur, il résolut de profiter de son absence pour le perdre. Comment s'y prit-il ? C'était là un secret d'alcôve, que les murs du palais de l'Ermitage ne nous ont point révélé. On sait seulement que Potemkine, mandé au palais, descendit dans son appartement, et, apprenant que sa disgrâce était complète, qu'il était exilé, menacé de mort s'il n'obéissait pas, il s'avança tout poudreux et en habit de voyage vers l'appartement de l'impératrice. Là, un jeune lieutenant de planton veut l'arrêter ; Potemkine le prend par les flancs, le soulève, le jette de l'autre côté de la chambre, entre chez l'impératrice, et, dix minutes après, en sort un papier à la main :

— Tenez, monsieur, dit-il au jeune officier, encore mal remis de l'accident qui vient de lui arriver, voici un brevet de capitaine que Sa Majesté a bien voulu signer pour vous.

Le même jour, Lovitz était exilé dans la ville de Schaklov, qui fut érigée pour lui en principauté.

Quant à Potemkine, il rêva tour à tour le duché de Courlande et le trône de Pologne ; mais, en y réfléchissant, il ne voulut rien de tout cela, car une couronne, soit ducale, soit royale, ne l'eût pas fait plus puissant ni plus fortuné qu'il ne l'était. N'avait-il pas à chaque heure dans sa main, jouant avec eux, comme fait un pâtre avec des cailloux, autant de diamants, de rubis et d'émeraudes qu'il y en avait à la couronne ? N'avait-il pas des courriers qui allaient lui chercher des sterlets dans le Volga, des melons d'eau à Astrakan, des raisins en Crimée, des fleurs partout où il y avait de belles fleurs ? et ne donnait-il pas tous les ans, au 1er janvier, à sa souveraine un plat de cerises qui lui coûtait dix mille roubles ?

Le prince de Ligne, — le grand-père de celui que nous connaissons, l'auteur des charmants Mémoires qui portent son nom, et des lettres les plus aristocratiquement spirituelles qui jamais peut-être aient été écrites, — le prince de Ligne, qui avait connu Potemkine, disait en parlant de lui :

— Il y a dans cet homme-là du gigantesque, du romanesque et du barbaresque.

Le prince de Ligne avait raison. Pendant trente ans, pas une chose, bonne ou mauvaise, ne se fit en Russie que par lui : ange ou démon, il créait ou détruisait à son caprice ; il brouillait tout, mais vivifiait tout ; rien n'était quelque chose que lorsqu'il n'était pas là ; reparaissait-il, tout disparaissait et, devant lui, rentrait dans le néant.

Un jour, il eut l'idée de donner à Catherine un palais ; elle venait de conquérir la Tauride, et ce palais devait être un souvenir de cette conquête. En trois mois, ce palais s'éleva dans la capitale de Catherine, sans que Catherine en sût rien ; puis, un soir, Potemkine invita l'impératrice à une fête nocturne qu'il voulait lui donner, dit-il, dans les palais qui s'étendent sur la rive gauche de la Néva ; et là, tout planté d'arbres immenses, tout resplendissant de lumières, tout éblouissant de marbres, elle trouva le palais féerique élevé d'un coup de baguette, avec ses statues, ses meubles magnifiques et ses lacs aux poissons d'argent, d'azur et d'or.

Tout devait être étrange dans cet homme, sa mort comme sa vie, sa fin inattendue comme son commencement inespéré. Il venait de passer un an à Pétersbourg au milieu des fêtes et des orgies, ayant reculé les limites de la Russie jusqu'au delà du Caucase, et pensant que, cette nouvelle frontière tracée, il avait assez fait pour sa gloire et pour celle de Catherine. Tout à coup, il apprend que, profitant de son absence, le vieux Repnine a battu les Turcs, et, les forçant à demander la paix, a plus fait en deux mois que lui n'avait fait en trois ans.

Oh ! alors, plus de repos pour le favori, plus de gloire pour le général. Il est malade, mais qu'importe ! il luttera avec la maladie et la tuera. Il part, traverse Iassy et arrive à Ostakhov, où il prend une nuit de repos ; le lendemain, au point du jour, il se remet en route ; mais, au bout de quelques verstes, l'air de sa voiture l'étouffe ; on fait arrêter, on étend son manteau sur le bord d'un fossé, il se couche dessus tout haletant, et, au bout d'un quart d'heure, expire dans les bras de sa nièce !

J'ai connu cette nièce ; je lui ai entendu raconter les détails de cette mort, comme si c'eût été un événement d'hier Elle avait soixante et dix ans alors ; elle s'appelait madame Braniska ; elle habitait Odessa ; elle était riche à soixante, à cent millions peut-être ; elle possédait les plus beaux saphirs, les plus belles perles, les plus beaux rubis, les plus beaux diamants du monde. Comment avait-elle commencé cette collection de joyaux précieux ? Elle racontait, — car elle aimait fort à raconter tout ce qui avait rapport à son oncle, — elle racontait que Potemkine avait l'habitude de jouer éternellement, comme nous l'avons dit, avec des pierres précieuses qu'il faisait pleuvoir en cascade d'une main dans l'autre ; celles qui, échappant au flot direct de la cataracte, tombaient à terre étaient pour l'enfant gâtée, qui les ramassait. Souvent encore, Potemkine s'endormait sur un canapé, sur un divan, sur un sofa ; pour dormir, il étendait son bras sur un coussin ; puis, en dormant, sa main s'ouvrait et laissait échapper une poignée de pierres qu'en se réveillant il ne pensait pas à reprendre. Sa nièce savait cela, et, soit pendant son sommeil, soit après son réveil, elle soulevait le coussin et s'emparait du trésor.

Qu'importait à Potemkine ! n'avait-il pas ses poches pleines d'autres pierres ? puis, quand ses poches étaient vides, n'en avait-il point de pleins barils, comme ces souverains de Samarcande, de Bagdad et de Bassora dont parlent *les Mille et une Nuits ?*

Au reste, c'était une singulière femme que madame Braniska ; avec ses soixante ou cent millions, il lui prenait parfois des accès d'avarice entremêlés d'accès de générosité, bien étonnés de se trouver ensemble. Ainsi, elle envoyait à son fils, qui habitait Moscou ou Pétersbourg, cinq cent mille francs pour ses étrennes, et elle ajoutait en *post-scriptum* à la lettre d'envoi :

« Je suis horriblement enrhumée ; envoie-moi du jujube, mais attends une occasion ; les ports de Moscou à Odessa sont ruineux ! »

Catherine faillit mourir de la mort de Potemkine ; tout semblait être commun entre ces grands cœurs, même la vie ; elle s'évanouit trois fois à la fatale nouvelle, le pleura longtemps et le regretta toujours.

Paul-Pétrovitch, auquel elle avait conservé la couronne en l'enlevant à Pierre III, avait mis au monde cette riche postérité dont j'avais vu un échantillon dans le kibitz conduit par le grand-duc Michel, plus l'empereur régnant aujourd'hui.

Mais, à cette époque, on ne se doutait point qu'il dût régner jamais. Au milieu de cette belle et nombreuse descendance, les yeux de Catherine s'étaient particulièrement fixés sur les deux aînés, et, par leurs prénoms mêmes, — en appelant l'un Alexandre, l'autre Constantin, — elle semblait leur avoir fait d'avance le partage du monde. Cette idée, au reste, était tellement la sienne, qu'elle les avait fait peindre, enfants tous deux, l'un, tranchant le nœud gordien, l'autre, portant le labarum. Il y a plus : le développement de leur éducation ne fut que l'application de ces deux grandes idées. Constantin, destiné à l'empire d'Orient, n'eut que des nourrices grecques, et fut entouré de maîtres grecs, tandis qu'Alexandre, destiné à l'empire d'Occident, fut entouré d'Anglais, d'Allemands et de Français. Au reste, rien n'était plus opposé que la façon dont chacun des augustes élèves recevait les leçons qu'on lui donnait. Pendant qu'Alexandre, âgé de douze ans, répondait à Graft, son professeur de physique expérimentale, qui lui disait que la lumière était une émanation continuelle du soleil : « Cela ne se peut pas, car le soleil deviendrait chaque jour plus petit ; » Constantin répondait à Saken, son gouverneur particulier, qui l'invitait à apprendre à lire : « Non, je ne veux pas apprendre à lire, parce que je vois que vous lisez toujours, et que vous devenez toujours plus bête. »

Nous verrons plus tard comment, à l'endroit de Constantin, les prévisions de l'impératrice furent trompées ; mais, pour le moment, nous dirons quelques mots de l'empereur.

L'empereur Alexandre était fort aimé du peuple et de la noblesse : aimé pour lui-même par l'amour qu'il inspirait, et surtout aimé par la crainte qu'inspirait Constantin.

On citait de lui une foule d'anecdotes toutes à sa louange, et faisant honneur les unes à sa bonhomie, les autres à son courage ou à son esprit.

Un jour, se promenant à pied selon son habitude, et se voyant menacé par la pluie, il prend un drovsky, et se fait conduire au palais impérial.

Arrivé là, l'empereur fouille à sa poche, et s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent.

— Attends, dit-il au conducteur, je vais t'envoyer le prix de ta course.

— Ah ! oui, répond le cocher, je connais cela !

— Hein ! que dis-tu ? reprend l'empereur.

— Je dis que je n'ai qu'à compter là-dessus.

— Comment cela ? demande Alexandre.

— Oh ! je sais bien ce que je dis !

— Eh bien, voyons, que dis-tu ?

— Je dis qu'autant de personnes que je mène devant une maison à deux portes, et qui descendent sans me payer, autant de débiteurs à qui je dis adieu.

— Comment ! même devant le palais de l'empereur ?

— Oh ! là surtout ; si vous saviez combien peu de mémoire ont les grands seigneurs !

— Mais il fallait te plaindre, dénoncer les voleurs, et les faire arrêter.

— Moi, faire arrêter un noble ! mais Votre Excellence sait bien que, nous autres pauvres diables, nous n'avons point un pareil pouvoir. Si c'était quelqu'un de nous, à la bonne heure, c'est facile, ajouta le cocher en montrant sa longue barbe, car on sait par où nous prendre ; mais, vous autres grands seigneurs, vous avez le menton rasé... Bonsoir, il n'y a rien à faire ! — Que Votre Excellence, je la supplie, cherche donc bien dans ses poches, et j'espère qu'elle y trouvera de quoi me payer.

— Non, dit l'empereur, ce serait inutile... Mais autre chose.

— Voyons.

— Voici mon manteau. Il vaut bien la course, n'est-ce pas ?

— Certainement ! et, si Votre Excellence veut me le donner, et me tenir quitte de la différence...

— Non ! mais garde-le comme gage, et ne le remets qu'à celui qui te donnera de l'argent.

— Eh bien, à la bonne heure, vous êtes raisonnable, vous, dit le cocher.

Cinq minutes après, le cocher reçut, en échange du manteau resté en gage, un billet de cent roubles.

L'empereur avait payé à la fois pour lui et pour ceux qui venaient chez lui ; mais le cocher prétendait qu'il lui redevait encore.

Au temps de ses bonnes relations avec Napoléon, quand il s'inclinait vers lui, et lui souriait à ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !

l'empereur Alexandre était au bal chez M. de Caulaincourt, l'ambassadeur de France, lorsque à minuit, on vient dire à l'amphitryon que le feu est à l'hôtel. Les terribles accidents arrivés en pareille occasion au bal du prince de Schwartzenberg étaient encore dans le souvenir de tout le monde, de sorte que la première crainte de Caulaincourt fut qu'à la nouvelle du feu, — chacun voulant fuir, — les mêmes accidents ne se renouvelassent chez lui. En conséquence, il résolut de s'assurer par lui-même de la gravité du péril, mit un aide de camp à chaque porte avec ordre de ne laisser sortir personne, et, s'approchant de l'empereur :

— Le feu est à l'hôtel, lui dit-il tout bas. Je vais savoir par moi-même ce qu'il en est ; il importe que personne ne soit instruit du danger qui existe, sans qu'on sache en même temps sa nature et son étendue. Mes aides de camp ont ordre de ne laisser sortir personne, que Votre Majesté et Leurs Altesses impériales les grands-ducs et les grandes-duchesses. Si Votre Majesté veut donc se retirer, elle le peut... Seulement, j'aurai l'honneur de lui faire observer que l'on ne croira pas au feu tant qu'on la verra dans les salons.

— C'est bien, dit l'empereur, allez ; je reste.

M. de Caulaincourt descendit et s'informa. Comme il l'avait prévu, le danger n'était pas aussi grand qu'on l'avait pu croire au premier abord. Il remonta dans le salon, et trouva l'empereur dansant une polonaise.

Ils se contentèrent d'échanger un regard.

L'empereur acheva la contredanse.

La contredanse achevée :

— Eh bien ? demanda-t-il à Caulaincourt.

— Eh bien, sire, répondit l'ambassadeur, le feu est éteint.

Et tout fut dit.

Le lendemain seulement, les invités de la splendide fête apprirent que, pendant un quart d'heure, ils avaient, suivant l'expression de M. de Salvandy, « dansé sur un volcan. »

Nous avons dit que l'empereur Alexandre avait coutume de se promener seul dans les rues de Saint-Pétersbourg ; c'était encore une habitude qu'il appliquait à ses voyages.

Un jour qu'il parcourait ainsi la Petite-Russie, l'empereur arrive dans une bourgade, et, tandis qu'on change de chevaux, il saute à bas de sa voiture, annonçant aux postillons qu'il désire marcher un peu à pied, et les invitant, en conséquence, à ne pas se presser. Puis, seul, et vêtu d'une redingote militaire ne portant aucun insigne, il commence sa promenade. Arrivé au bout du village, deux chemins se présentent à sa vue ; ignorant lequel il doit prendre, il s'approche d'un homme vêtu d'une capote militaire à peu près pareille à la sienne.

Cet homme fumait sa pipe, assis sur un banc à la porte de sa maison.

— Mon ami, s'informe l'empereur, laquelle de ces deux routes dois-je prendre ?

A cette question, l'homme à la pipe toise le questionneur des pieds à la tête, et, stupéfait qu'un simple voyageur ose parler avec cette familiarité à un homme de son importance, — en Russie surtout, où la différence des grades établit une si grande distance entre les supérieurs et les subordonnés, — il laisse, entre deux bouffées de fumée, tomber dédaigneusement ces mots :

— La route à droite.

L'empereur comprend la cause de cet orgueil bien légitime, et, s'approchant de l'homme à la pipe :

— Pardon, monsieur, lui demande-t-il en portant la main à son chapeau, encore une question, s'il vous plaît ?...

— Laquelle ?

— Permettez-moi de vous demander quel est votre grade dans l'armée ?

— Devinez.

— Mais... monsieur est peut-être lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.

— Chef de bataillon ?

— Enfin, ce n'est pas sans peine !...

L'empereur s'incline.

— Et maintenant, dit l'homme à la pipe, persuadé qu'il s'adresse à un inférieur, qui êtes-vous, vous-même, s'il vous plaît ?

— Devinez, répond à son tour l'empereur.

— Lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.
— Chef de bataillon?
— Encore.
L'interrogateur tire sa pipe de sa bouche.
— Colonel?
— Vous n'y êtes pas
L'interrogateur se redresse et prend une attitude respectueuse.
— Votre Excellence est donc lieutenant général?
— Vous approchez.
— Mais, en ce cas, Votre Altesse est donc feld-maréchal?
— Encore un effort, monsieur le chef de bataillon.
— Sa Majesté impériale! s'écrie alors l'interrogateur stupéfait en laissant tomber sa pipe, qui se brise en morceaux.
— Elle-même, répond Alexandre souriant.
— Ah! sire, s'écrie l'officier, les mains jointes, pardonnez-moi!...
— Eh! que diable voulez-vous que je vous pardonne? dit Alexandre. Je vous ai demandé mon chemin, vous me l'avez indiqué. Merci.

Et l'empereur, saluant de la main le pauvre chef de bataillon stupéfait, prend la route de droite, sur laquelle sa voiture ne tarde pas à le rejoindre.

Une autre fois, pendant un autre voyage, — car la vie d'Alexandre, fils de Paul, se passa comme celle d'Alexandre, fils de Philippe, dans une locomotion perpétuelle, — l'empereur, en traversant un lac situé dans le gouvernement d'Archangel, fut assailli par une violente tempête. Sa mélancolie, toujours croissante, faisait que le plus souvent Alexandre voyageait sans suite. Il était donc seul avec le pilote dans une barque que les flots du lac, mugissants et soulevés, menaçaient d'engloutir

— Mon ami, dit l'empereur au pilote, — lequel commençait à perdre la tête en songeant à l'immense responsabilité qui pesait sur lui, — il y a dix-huit cents ans à peu près que César, se trouvant dans la situation où nous sommes, disait à son pilote avec orgueil: « Ne crains rien, tu portes César et sa fortune! » Je ne suis point César; je crois plus en Dieu, et crois moins en ma fortune que le vainqueur de Pompée; je te dirai donc tout bonnement: « Oublie que je suis l'empereur; ne vois en moi qu'un homme comme toi, et tâche de nous sauver tous les deux. »

A ce langage, que le pilote russe comprit sans doute beaucoup mieux que le pilote Opportunus ne dut comprendre celui de César, le brave homme redoubla d'efforts, et la barque, dirigée par une main ferme, aborda au rivage.

Malheureusement, Alexandre n'avait pas été aussi heureux avec son cocher qu'il l'avait été avec son pilote. Pendant un de ses voyages dans les provinces du Don, il avait été renversé violemment, et, jeté hors de son drovsky, s'était blessé à la jambe. Esclave de cette discipline qu'il prescrivait aux autres, et que, pour plus d'efficacité, il appliquait à lui-même, il voulut, malgré sa blessure, continuer le voyage afin d'arriver au jour dit; mais la fatigue et l'absence de soins envenimèrent la plaie. Depuis ce temps, et à plusieurs reprises, des érésipèles se portèrent sur cette jambe, forçant l'empereur à garder le lit pendant des semaines, et à boiter pendant des mois.

Une attaque violente de ce mal avait eu lieu pendant l'hiver de 1824. Il habitait Czarkosjelo, sa retraite favorite, et qui lui devenait de plus en plus chère, à mesure qu'il s'enfonçait davantage dans cette sombre mélancolie qui le dévorait. Après s'être promené tard, oubliant le refroidissement du corps pour suivre les rêveries de l'âme, il rentra glacé, se fit apporter à manger dans sa chambre, et, la même nuit, fut saisi d'un érésipèle accompagné d'un accès de fièvre plus violent qu'aucun de ceux qui l'eussent encore atteint. Cette fièvre fut si âpre, qu'au bout de quelques heures, elle amena le délire. L'empereur fut ramené à Pétersbourg dans un traîneau fermé, et remis, aussitôt son arrivée, aux mains des plus habiles médecins, qui décidèrent unanimement qu'il fallait lui couper la jambe. Son chirurgien particulier, le docteur Wylie, s'opposa seul à cette décision, déclarant que, pour cette fois encore, il répondait de l'auguste malade; et, en effet, pour cette fois encore, il le guérit.

A peine guéri, l'empereur était retourné à Czarkosjelo. Toute autre résidence lui était devenue importune. Là, toujours seul en face de sa grandeur, spectre qui l'épouvantait sans cesse, ne recevant à des heures fixes que des ministres avec lesquels il travaillait, sa vie était celle d'un trappiste pleurant ses fautes, plutôt que celle d'un grand empereur ayant charge d'existences et d'âmes.

En effet, se levant à six heures l'hiver, à cinq heures l'été, Alexandre faisait sa toilette, entrait dans son cabinet, trouvait sur son bureau, à sa gauche, un mouchoir de batiste plié, à sa droite, un paquet de dix plumes toutes taillées.

Alors, l'empereur se mettait au travail, ne se servant jamais deux fois de la même plume si son travail avait été interrompu, cette plume ne lui eût-elle servi qu'à signer son nom; puis, son courrier fini, la signature achevée, il descendait dans le parc, où, malgré les bruits de conspiration qui couraient depuis deux ans, il se promenait toujours seul, et sans autre garde que les sentinelles du palais. Vers cinq heures, il rentrait, dînait seul, et se couchait à la retraite et aux sons clairs, mélancoliques, choisis par lui-même, et qui l'endormaient dans cette même disposition triste où il avait passé sa journée.

Quant à l'impératrice, elle avait, avec sa résignation ordinaire, accepté cette séparation de corps et d'âme. Pareille à l'ombre d'elle-même, qui aurait obtenu du ciel la permission de veiller sur son bien-aimé Alexandre, on sentait sa douce influence tout autour de l'empereur, sans la voir jamais.

L'hiver et le printemps de 1824 se passèrent ainsi; mais lorsque arriva l'été, les médecins déclarèrent à l'unanimité qu'un voyage était nécessaire au rétablissement de l'empereur, et pensèrent que la Crimée était le pays le plus propre à accélérer la convalescence. Alexandre, comme s'il eût deviné qu'il touchait au terme de sa vie, n'avait fait aucun projet pour cette année. Il consentit donc avec une profonde indifférence à tout ce que l'on décida pour lui. L'impératrice, plus inquiète de cet état de morbide tranquillité qu'elle ne l'eût été d'un état d'irritation continuel, sollicita et obtint la permission de l'accompagner dans cette course; et, après un service public chanté pour la bénédiction de son voyage, et auquel assista toute la famille impériale, Alexandre, conduit par son fidèle cocher Ivan, et suivi de son chirurgien Wylie et de quelques officiers d'ordonnance, sous les ordres du général Diébitch, quitta Pétersbourg, que son cadavre seul devait revoir, au bout de quatre mois.

C'était le 13 septembre, à quatre heures du matin

L'impératrice partit le 15.

CIII

ALEXANDRE QUITTE SAINT-PÉTERSBOURG. — SES PRESSENTIMENTS FUNÈBRES. — LES DEUX ÉTOILES DE TAGANROG. — MALADIE DE L'EMPEREUR. — SES DERNIERS MOMENTS. — COMMENT ON APPRIT SA MORT A SAINT-PÉTERSBOURG. — LE GRAND-DUC CONSTANTIN. — SON PORTRAIT ET SES GOUTS. — QUELLE FUT LA CAUSE DE SA RENONCIATION A L'EMPIRE. — JEANNETTE GROUDZENSKA.

Ce départ avait naturellement amené un surcroît de travail, de sorte que ce ne fut que le 12 septembre, à quatre heures de l'après-midi, qu'Alexandre put écrire à l'impératrice, sa mère, pour prendre congé d'elle.

Il était quatre heures de l'après-midi. Tout à coup, le jour s'obscurcit, voilé par un immense nuage.

L'empereur appelle son valet de chambre.
— Fœdor, lui dit-il, des lumières.
Le valet de chambre apporta quatre bougies.
Pendant que l'empereur écrivait, le nuage se dissipa, et le jour reparut.
Le valet de chambre rentra aussitôt.
— Sire, demanda-t-il, dois-je emporter les lumières?
— Pourquoi cela? demanda l'empereur.
— Parce que, chez nous, sire, on regarde comme chose de mauvais présage d'écrire à la lumière tandis qu'il fait jour.
— Que conclus-tu de cela?
— Moi?.. Je ne conclus pas, sire.
— Oui; mais, moi, je comprends: tu penses que les passants, en voyant ici de la lumière, croiront qu'il y a un mort.
— Justement, sire.
— Eh bien, emporte les bougies.

L'empereur ne parut pas faire attention à la remarque de son valet de chambre, mais elle lui resta dans l'esprit.

Le 13, il partit, comme nous avons dit, de Pétersbourg à quatre heures du matin. Il sortait de la ville juste au moment où le soleil se levait.

Alors, il fit arrêter sa voiture, s'y tint debout, regardant cette ville du czar Pierre avec une profonde tristesse, et comme s'il eût été averti par une voix intérieure qu'il la voyait pour la dernière fois.

La nuit précédente, l'empereur l'avait passée en prière, tant dans le couvent de Saint-Alexandre Newsky que dans la cathédrale de Kasan. Dans le monastère, il s'était entre-

tenu près d'une heure avec les religieux, et entre autres avec le métropolitain Séraphin. Celui-ci raconta à l'empereur qu'un religieux de son convent venait volontairement de se soumettre à un genre de vie de la plus scrupuleuse austérité en s'enfermant dans un caveau pratiqué dans l'épaisseur du mur du couvent, caveau où ce religieux comptait passer le reste de ses jours. Malgré l heure avancée, l'empereur s était fait conduire à la cellule de ce religieux, et avait causé près de vingt minutes avec lui.

En quittant Pétersbourg, Alexandre voulut revoir une fois encore son cher Czarkosjelo. Il monta à cheval à la porte du palais, et en parcourut tous les aleutours comme pour prendre congé d'eux. Fœdor lui ayant demandé à quelle époque il reviendrait au palais impérial, Alexandre étendit un doigt vers l image du Sauveur, et dit :

— Celui-là seul le sait !

L'empereur arriva à Taganrog vers la fin de septembre. Le 5 octobre, l impératrice, qui, à cause de sa santé, voyageait à petites journées, y arriva à son tour. L'empereur alla au-devant d'elle, et fit alors seulement avec elle son entrée solennelle dans la ville.

Pourquoi cette prédilection de l'empereur pour Taganrog? Nul ne pourrait l'expliquer que par cette fatalité qui pousse les hommes vers le lieu où il est écrit d'avance qu'ils doivent mourir.

Taganrog est situé dans le climat le plus doux de la Crimée ; son territoire est fertile, et dans une heureuse situation à l'entrée de la mer d'Azov, et près de l'embouchure du Don et du Volga ; mais la ville ne se compose guère que d'un millier de mauvaises maisons dont un sixième tout au plus est bâti en briques ou en pierres, tandis que toutes les autres ne sont, en réalité, que des cages de bois recouvertes d'un torchis de boue. Quant aux rues, qui sont larges, il est vrai, mais qui ne sont point pavées, le sol est tellement friable, qu'à la moindre pluie, on y enfonce jusqu'aux genoux ; en revanche, quand la chaleur du soleil a desséché ce marais humide, le bétail et les chevaux qui passent soulèvent de tels torrents de poussière, qu'il est impossible en plein jour, et à dix pas, de distinguer un homme d'une bête de somme. Cette poussière obstinée s'introduit d'ailleurs partout : elle traverse jalousies closes, volets fermés, rideaux tirés hermétiquement ; pénètre à travers les habits, si épais qu'ils soient, et charge l'eau d'une espèce de croûte qu'on ne peut précipiter qu'en la faisant bouillir avec du sel de tartre.

L'empereur était descendu dans la maison du gouverneur ; mais il en sortait dès le matin, et n'y rentrait qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire à deux heures. A quatre heures, il se remettait en course, ne rentrant qu'à la nuit, négligeant toutes les précautions que les habitants du pays prennent eux-mêmes contre les fièvres d'automne, si pernicieuses et si communes sur toutes ces côtes ; la nuit, il dormait sur un lit de camp, la tête appuyée à un oreiller de cuir.

Les pressentiments de sa fin prochaine le poursuivaient toujours. Le soir même de son arrivée à Taganrog, au moment où son valet de chambre allait sortir de l'appartement :

— Fœdor, lui dit-il, les bougies que je t'ordonnai d'enlever de mon cabinet, à Pétersbourg, me reviennent sans cesse à l'esprit ; avant qu'il soit longtemps, elles brûleront pour moi.

Pendant une nuit du mois d'octobre, plusieurs habitants de Taganrog virent, à deux heures du matin, au-dessus de la maison qu'habitait l'empereur, deux étoiles qui, étant d'abord à une assez grande distance l'une de l'autre, se rapprochèrent, puis se séparèrent de nouveau. Par trois fois le phénomène se répéta. Alors, l'un de ces astres devint un globe lumineux qui, ayant peu à peu atteint un diamètre considérable, absorba l'autre, et, bientôt après, s'abattit sous l'horizon.

Dans sa chute, la première étoile grandissante avait laissé l'autre plus petite à sa place ; mais celle-ci, pâlissant par degrés, disparut à son tour.

Les esprits superstitieux virent, dans l'étoile la plus grosse et la plus brillante, l'étoile de l'empereur Alexandre, et, dans l'autre, celle de l'impératrice.

Ils en augurèrent, alors, que l'empereur mourrait bientôt, et que l'impératrice ne survivrait à son époux que de quelques mois.

Outre ses courses journalières, l'empereur en entreprenait d'autres qui duraient plusieurs jours, soit dans le pays du Don, soit à Tcherkask, soit à Donetz. Il s'apprêtait à partir pour Astrakan, lorsque arriva le comte Voronzov, gouverneur d'Odessa. Il venait annoncer que le mécontentement grandissait par toute la Crimée, et causerait des troubles considérables, si l'empereur hésitait à calmer ce mécontentement, et à prévenir ces troubles par sa présence.

C'étaient trois cents lieues à parcourir ; mais qu'est-ce que trois cents lieues en Russie? Alexandre promit à l'impératrice d'être de retour avant un mois, et donna les ordres du départ

La route trouva l'empereur impatient et mal disposé. Ce malaise moral était tellement en contradiction avec la tristesse douce de son caractère, qu'il surprit tout le monde : les chevaux ne marchaient pas ; les chemins étaient mauvais ; il faisait froid le matin, chaud à midi, glacé le soir. Le docteur Wylie recommandait au voyageur des précautions contre ces changements de température dont il se plaignait, lui ; mais c est alors que l'humeur chagrine de l'empereur se faisait jour : il rejetait manteaux et pelisses, semblait appeler les dangers que ses amis lui recommandaient de fuir. Enfin, un soir, l'empereur fut pris d une toux obstinée, et, le lendemain, en arrivant à Oridov, d'une fièvre intermittente qui, fortifiée par l'obstination du malade, se changea bientôt en une fièvre cérébrale, que le docteur reconnut, alors, pour être la même qui avait régné tout l'automne de Taganrog à Sébastopol.

On reprit aussitôt la route de Taganrog.

Ce fut l'empereur lui-même qui donna l'ordre de rebrousser chemin.

Tout en revenant, le docteur, qui ne se faisait pas illusion sur la gravité de l'état du malade, insistait pour commencer un traitement énergique.

Mais l empereur s'y opposait.

— Laissez-moi, dit-il. Eh ! mon Dieu, je sais moi-même ce qu'il me faut : c'est du repos, de la solitude et de la tranquillité . Soignez mes nerfs, docteur, ce sont mes nerfs qui sont dans un épouvantable désordre.

— Sire, répondit Wylie, c'est un mal dont les rois sont plus souvent atteints que les particuliers.

— Oui, dit Alexandre, surtout dans les temps actuels... Ah ! docteur, docteur ! continua-t-il en secouant la tête, j'ai bien sujet d'être malade.

Malgré les observations du docteur, Alexandre voulut faire à cheval une partie du chemin. Enfin, force lui fut de remonter dans sa voiture, et il arriva à Taganrog, si faible, qu en remettant le pied dans la maison du gouverneur, il s'évanouit.

L'impératrice, mourante elle-même d'une maladie de cœur, oublia ce qu'elle souffrait, et reprit ses forces à cette vue.

En revenant à lui, Alexandre écrivit à l'impératrice mère.

Il lui disait qu'il était souffrant, mais qu'elle se tranquillisât ; qu'il se ménageait, et qu'il n'y avait rien de sérieux à craindre.

Cela se passait le 18 novembre.

Le 24, la fièvre redoubla, et l'érésipèle de la jambe disparut.

— Allons ! s'écria l'empereur en s'apercevant de cet accident ; c est fini... Je mourrai comme ma sœur !

Cependant il refusa de prendre aucun médicament.

Le soir, comme le docteur Wylie était près de lui :

— Oh ! mon ami, s'écria-t-il tout à coup en se retournant de son côté, quelle action ! quelle épouvantable action !...

A quel souvenir se rattachait ce cri de douleur? A un seul, sans doute, à la mort de Paul, étouffé au-dessus de sa tête, et dont il entendit les derniers gémissements, sans oser lui porter secours.

Le 27, enfin, l'empereur s'abandonna aux soins du docteur, qui lui appliqua des sangsues. Il résulta de cette application un peu de calme ; mais la fièvre revint bientôt plus ardente et plus acharnée.

Des sinapismes furent appliqués, mais ne purent prendre le dessus.

Le malade songea, alors, qu'il était temps de se préparer à mourir.

A cinq heures du matin, le confesseur fut introduit près de lui.

— Mon père, lui dit Alexandre en lui tendant la main, venez et traitez-moi en homme, et non en empereur.

Le prêtre s'approcha du lit, reçut la confession impériale, donna les sacrements à l'auguste malade.

Vers deux heures, l'empereur éprouva un redoublement de douleur.

— Oh ! s'écria-t-il vaincu par l'angoisse, serait-il vrai, mon Dieu ! que les rois souffrent plus pour mourir que les autres hommes?...

Pendant la nuit, l'empereur perdit connaissance.

Toute la journée du 28, l'empereur demeura dans un état de léthargie complète.

Le 29, il revint à lui, et un instant on conçut quelque espoir.

L'impératrice veillait auprès de son lit ; elle avait vu l'empereur s'endormir un peu avant le crépuscule.

Vers neuf heures du matin seulement, il se réveilla.

Un moment auparavant, le soleil était sorti des nuages, et brillait comme aux plus beaux jours d'été.

Alexandre, en ouvrant les yeux, se trouva tout inondé par ses rayons.

— Comme il fait beau ! s'écria-t-il avec cette joie qu'éprouvent toujours les mourants à revoir le soleil

Puis, se retournant vers l'impératrice :

— Vous devez être bien fatiguée, madame, dit-il en lui baisant la main.

Et il retomba dans le même affaissement dont il était momentanément sorti.

Le 30, tout espoir s'évanouit.

Cependant, vers deux heures du matin, le général Diébitch parla d'un vieillard, nommé Alexandrovitch, qui avait, disait-il, sauvé plusieurs Tatars de cette même fièvre dont était atteint l'empereur.

Le docteur Wylie exigea qu'on allât chercher ce vieillard à l'instant même.

Vers les huit heures, le vieillard entra.

Il regarda l'empereur, secoua la tête, et dit :

— Il est trop tard ; d'ailleurs, ceux que j'ai guéris n'étaient pas malades de cette maladie-là.

Et il sortit, emportant la dernière espérance de l'impératrice.

Cependant, à dix heures et demie du matin, l'empereur rouvrit les yeux. On attendait avec anxiété pour savoir s'il parlerait, mais aucune parole ne sortit de sa bouche.

Seulement, il prit la main de l'impératrice, la baisa et la posa sur son cœur.

L'impératrice demeura penchée sur lui, et dans la position qu'il lui avait fait prendre.

A dix heures cinquante minutes, l'empereur expira.

L'impératrice avait le visage si rapproché du sien, qu'elle sentit passer le dernier soupir.

Elle jeta un cri terrible, tomba à genoux, et pria ; puis, comme, sur un signe d'elle, personne, pas même le médecin, n'avait osé s'approcher du corps, quelques minutes après elle se releva plus calme, ferma les yeux de l'empereur, qui étaient restés ouverts, lui serra la tête avec un mouchoir pour empêcher les mâchoires de s'écarter, baisa ses mains déjà glacées, et, retombant à genoux, elle demeura en prière auprès du lit jusqu'à ce que les médecins eussent obtenu d'elle qu'elle se retirât dans une autre chambre, afin qu'ils pussent procéder à l'autopsie.

Pendant cette triste opération, l'impératrice veuve écrivait à l'impératrice mère :

« Notre ange est au ciel, et, moi, je végète encore sur la terre... Hélas ! qui aurait pensé que, moi, faible et malade, je pourrais jamais lui survivre ?... Maman, ne m'abandonnez pas, car je suis absolument seule dans ce monde de douleur !

« Notre cher défunt a repris son air de bienveillance ; son sourire me prouve qu'il est heureux, et qu'il voit des choses plus belles qu'ici-bas... Ma seule consolation dans cette perte irréparable est que je ne lui survivrai pas !... »

Et, en effet, six mois après, l'impératrice était morte.

La lettre écrite, un courrier fut expédié à Pétersbourg.

Pétersbourg savait la maladie.

Le 17 novembre, l'empereur avait écrit lui-même qu'il rentrait souffrant à Taganrog. Le 24, l'impératrice Elisabeth avait écrit à la grande-duchesse Hélène en la priant de prévenir l'impératrice Marie que l'empereur allait mieux. Le 27, le général Diébitch, à son tour, avait donné des nouvelles de l'empereur, en le disant atteint de la fièvre jaune ; enfin, le 29 novembre, l'impératrice Elisabeth avait encore écrit pour faire part à l'impératrice mère du mieux momentané que venait d'éprouver l'empereur.

Si faible que fût cette amélioration, l'impératrice mère, les grands-ducs Nicolas et Michel avaient ordonné, pour le 9 décembre, un *Te Deum* à la grande église métropolitaine de Kasan. Le peuple s'y était porté tout joyeux, car vis-à-vis de lui on avait exagéré la bonne nouvelle.

Vers la fin de la cérémonie, on vint prévenir le grand-duc Nicolas qu'un messager arrivant de Taganrog attendait dans la sacristie, porteur d'une dépêche qu'il ne voulait remettre qu'à lui-même.

Le grand-duc Nicolas fit appeler le métropolitain, et lui trouva le courrier, qui lui remit la lettre que nous avons lue tout à l'heure.

Mais lui n'eut pas besoin de lire la lettre, le cachet noir lui avait tout dit.

Le grand-duc Nicolas fit appeler le métropolitain, et, lui annonça la triste nouvelle, il le chargea de l'apprendre de la façon la moins douloureuse possible à l'impératrice mère, près de laquelle il ne se sentait pas le courage de remplir cette cruelle mission.

Puis il vint reprendre sa place près de celle qui, dans son ignorance, continuait de prier pour la vie d'un fils dont les jours étaient finis.

A peine le grand-duc Nicolas avait-il repris sa place, que le métropolitain rentra dans le chœur. C'était un beau vieillard, à grande barbe blanche, et aux longs cheveux tombant jusqu'au milieu du dos. Sur un signe de lui, toutes ces voix qui chantaient grâces au Seigneur se turent, et un silence de mort leur succéda. Alors, au milieu de l'attention générale, il marcha d'un pas lent et grave devant l'autel, prit le crucifix d'argent massif qu'il couvrit d'un voile noir, et, s'approchant de l'impératrice mère, il lui donna le crucifix en deuil.

L'impératrice jeta un grand cri :

— Mon fils est mort ! dit-elle.

Et elle tomba à genoux, comme était tombée, dix-huit siècles auparavant, au pied de la croix de son Fils, cette autre Mère couronnée dont elle portait le nom.

Ce fut ainsi que la Russie apprit qu'elle venait de perdre son empereur.

Nous avons dit que nous raconterions l'histoire de cette singulière abnégation d'un homme pour un empire, histoire d'autant plus curieuse que cet empire était un empire absolu ; qu'il réunissait, à cette époque, cinquante-trois millions d'habitants, et couvrait déjà la septième partie du monde, et cela sans compter les espérances qu'il donnait pour l'avenir.

Cette histoire, la voici :

Vous connaissez Constantin, cet ours de l'Ukraine, toujours grognant, grondant, rugissant, qui n'avait rien d'un homme, pas même le visage, car un visage de Kalmouk n'est pas un visage d'homme ; aussi rude que son frère Alexandre était courtois, aussi hideux que son frère Nicolas était beau, véritable fils de Paul dans un moment de mauvaise humeur.

Nous avons vu comment Constantin, enfant, répondait à son gouverneur particulier, qui voulait le forcer à apprendre à lire :

— Je ne veux pas apprendre à lire, parce que je vois que vous lisez toujours, et que vous êtes toujours plus bête.

On comprend qu'un esprit tourné de cette façon ne prît pas son vol vers les sphères scientifiques.

Mais, d'un autre côté, autant la haine des études collégiales était innée dans le jeune prince, autant aussi était inné en lui l'amour des exercices militaires.

Il tenait encore cela de son père Paul, qui, la première nuit de ses noces, s'était levé à cinq heures du matin pour faire manœuvrer un peloton de soldats de garde auprès de lui.

En conséquence de cette disposition, Constantin passait tout son temps à faire des armes, à monter à cheval, à s'exercer à la lance, à commander des manœuvres, toutes sciences qui lui paraissaient bien autrement utiles que la géométrie, l'astronomie ou la botanique.

Quant au français, on ne parvint à le lui faire étudier qu'en lui disant que c'était en français qu'étaient écrits les meilleurs livres de tactique militaire.

Aussi sa joie fut grande lorsque Paul se brouilla avec la France, et lorsque Souvarov fut envoyé en Italie.

Le grand-duc fut mis sous les ordres du vieux maréchal. C'était bien là le chef qui convenait à Constantin, — un vieux Russe, plus emporté, plus brutal, plus sauvage encore, s'il était possible, que son jeune élève.

Constantin assista à ses victoires sur le Mincio, et à ses défaites dans les Alpes ; il lui vit creuser cette fosse où il voulait être enterré tout vivant. Il en résulta qu'à l'aspect de ces singularités, celles du jeune prince s'augmentèrent d'une telle façon, que plus d'une fois on se demanda si Paul, en laissant forcément l'empire à Alexandre, n'avait point particulièrement légué sa folie à Constantin.

Après la campagne de France et les traités de Vienne, Constantin avait été nommé vice-roi de Pologne.

Placé à la tête d'un peuple guerrier dont toute l'histoire n'est qu'un long combat, ses goûts militaires redoublèrent d'énergie ; malheureusement, il fallut substituer des simulacres de bataille aux sanglantes mêlées auxquelles il venait d'assister. Hiver ou été, — soit qu'il habitât le palais de Bruhl, soit qu'il résidât au palais du Belvédère, — à trois heures du matin, il était debout et sanglé dans son habit de général, sans que jamais aucun valet de chambre l'eût aidé dans sa toilette. Alors, il s'asseyait devant une table couverte de cadres de régiments et d'ordres militaires, dans un cabinet où, sur chaque panneau, était peint le costume d'un des régiments de l'armée ; il lisait les rapports rédigés la veille, soit par le colonel Axamilovsky, soit par le préfet de police Subovidsky, les approuvait ou les désapprouvait, consignant par une apostille son approbation ou sa désapprobation. C'étaient les seules circonstances — avec celles où il écrivait à quelque membre de sa famille — où on lui vît tenir une plume. Ce travail l'occupait d'ordinaire jusqu'à neuf heures du matin, heure à laquelle il prenait à la hâte un déjeuner de soldat. Puis il descendait sur la place d'armes, où l'attendaient deux régiments d'infanterie et un escadron de cavalerie. En l'apercevant, la musique saluait sa présence, et aussitôt la revue commençait. Les pelotons défilaient à distance devant le vice-roi avec une précision mathématique, et lui, aussi joyeux que l'eût été un enfant, aussi ému que si tous ces hommes eussent marché à un combat véritable, lui les regardait passer, à pied, vêtu de l'uniforme vert des chasseurs, coiffé d'un chapeau surchargé de plumes de coq, et posé sur sa tête de telle façon, qu'une des cornes touchait son épaulette gauche, tandis que

l'autre, par une menaçante diagonale, se dressait vers le ciel. Alors, brillaient, pareils à deux escarboucles, sous un front étroit, coupé de lignes profondes qui indiquaient de continuelles et soucieuses préoccupations, sous deux longs et épais sourcils que le froncement habituel de sa peau dessinait irrégulièrement, deux yeux qui ressemblaient plutôt à des yeux de chacal qu'à des yeux d'homme. Dans ses moments de joie suprême, la singulière vivacité des regards du czarovitch donnait, avec son nez camus comme celui de la Mort, et sa lèvre inférieure proéminente, quelque chose d'étrangement sauvage à sa tête, dont le cou, s'allongeant et se retirant à volonté, sortait du col de son habit et y rentrait, comme fait le cou d'une tortue dans sa carapace. Au son de cette musique, à la vue de ces hommes qu'il avait fermés, au retentissement mesuré de leurs pas, tout s'épanouissait en lui ; la fièvre le prenait ; une flamme lui montait au visage ; ses bras contractés s'appuyaient, jusqu'au coude, avec roideur contre son corps, dont ses poignets immobiles et violemment serrés s'écartaient nerveusement, tandis que ses pieds, dans une continuelle agitation, marquaient la mesure, et que sa voix gutturale jetait, de temps en temps, entre ses commandements âcrement accentués, des cris rauques et saccadés qui n'avaient rien d'humain, et qui exprimaient alternativement, ou sa satisfaction, si tout se passait à son gré, ou sa colère, s'il arrivait quelque chose de contraire à la discipline. Au reste, sa bonne humeur était sauvage et sa colère terrible. — Dans sa bonne humeur, il se courbait en éclats de rire, se frottait bruyamment et joyeusement les mains, frappait alternativement la terre de ses deux pieds ; puis, s'il apercevait un enfant, il courait à lui, le tournait, le retournait de tous côtés, comme ferait un singe d'une poupée ; il se faisait embrasser par cet enfant, lui pinçait les joues, lui pinçait le nez, et, ensuite, le renvoyait en lui mettant dans la main la première pièce d'or ou d'argent qu'il tirait de sa poche. — Dans sa colère, il rugissait, frappait le soldat qui avait manqué à la manœuvre, le poussait lui-même du côté de la prison, criant ou plutôt hurlant encore après que l'objet de sa fureur avait disparu. Au reste, cette sévérité s'étendait à tous, aux animaux comme aux hommes. Un jour, il fit pendre un singe qui faisait trop de bruit ; un cheval qui avait fait un faux pas, tandis que, dans un moment de confiance, il lui avait abandonné la bride, reçut mille coups de bâton ; enfin, un chien qui, la nuit, l'avait réveillé en hurlant, fut fusillé le lendemain matin.

Puis, entre ses moments de colère et ses moments de joie, il avait ses heures d'abattement. Alors, il tombait dans une mélancolie profonde ; puis, dans une prostration complète. Faible comme une femme, en proie à des spasmes nerveux, il se couchait sur ses divans ou se roulait sur ses tapis ; à ces heures-là, personne, même parmi ses favoris, n'osait plus l'approcher. Seulement, le dernier valet qui sortait de sa chambre ouvrait toutes grandes les fenêtres et la porte, et une femme blonde et pâle, vêtue presque toujours d'une robe blanche et d'une ceinture bleue, paraissait sur le seuil, triste comme une apparition, et, comme une apparition, souriant au milieu de sa tristesse. A cette vue, qui avait sur lui une influence magique, la sensibilité de Constantin s'exaltait ; il poussait des soupirs, puis des sanglots, puis des cris ; enfin, les larmes venaient abondantes et consolatrices ; il allait poser sa tête sur les genoux de cette femme, s'endormait et se réveillait guéri.

Cette femme, c'était Jeannette Groudzenska, l'ange gardien de la Pologne.

Un jour que, tout enfant, elle priait dans l'église métropolitaine de Varsovie, devant l'image de la Vierge, une couronne d'immortelles placée sous le tableau était tombée sur sa tête, et y était restée jusqu'à ce qu'elle-même l'ôtât et la remît au clou qui la soutenait. En rentrant chez elle, Jeannette raconta cette aventure à son père, qui, à son tour, consulta sur cet événement un vieux Cosaque de l'Ukraine qui passait pour prophète.

Le vieux Cosaque avait répondu que cette couronne sainte tombée sur la tête de la jeune fille était le présage de la couronne terrestre que Dieu lui eût donnée, si elle-même n'eût point renoncé à cette couronne en la rendant à la Vierge, qui, par reconnaissance, la lui garderait certainement au ciel.

Et le père et la fille avaient oublié tous deux cette prédiction, ou, s'ils ne l'avaient point oubliée, ils ne s'en souvenaient plus que comme d'un songe, lorsque le hasard, je me trompe, lorsque la Providence, qui veillait sur cinquante-trois millions d'hommes, mit Constantin et Jeannette face à face.

Alors, ce sauvage aux passions ardentes, cet ours toujours rugissant, devint timide comme une jeune fille : lui qui brisait toute résistance, lui qui disposait de la vie des pères et de l'honneur de leurs enfants, il vint timidement demander au vieillard la main de Jeannette, le suppliant de ne pas lui refuser un bien sans lequel il n'y avait pas de bonheur pour lui en ce monde. Le vieillard se rappela la prédiction du Cosaque. Il vit dans la demande du vice-roi l'accomplissement des desseins de la Providence : le vice-roi reçut son consentement et celui de sa fille

Restait celui de l'empereur.

Alexandre s'était souvent effrayé de laisser son immense empire aux mains de Constantin. Nul mieux que lui, ne comprenait cette charge d'âmes que reçoit du ciel un souverain. Il essaya donc, sans espérer y réussir, d'utiliser cet amour au profit du bonheur public. Il mit son consentement au prix de l'abdication de Constantin, et attendit la réponse de son frère avec autant d'anxiété que son frère attendait la sienne.

Constantin reçut la dépêche impériale, l'ouvrit, la lut, jeta un cri de joie, et abdiqua.

Oui, il abdiqua, cet homme étrange, cet homme indevinable, ce Jupiter Olympien qui faisait trembler tout un peuple en fronçant le sourcil. Il donna, pour le cœur d'une jeune fille, sa double couronne d'Orient et d'Occident. Il donna, avec ses deux capitales, son empire, qui commence à la Baltique et qui finit aux montagnes Rocheuses, et dont sept mers baignent les rivages.

En échange, Jeannette Groudzenska reçut de l'empereur Alexandre le titre de princesse de Lovics.

Or, quand la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre arriva à Pétersbourg, le grand-duc Nicolas regarda cette renonciation comme non avenue ; il prêta serment de fidélité au grand-duc Constantin, et lui envoya un courrier pour l'inviter à venir prendre possession de son trône.

Mais, en même temps que le messager partait de Pétersbourg pour Varsovie, le grand-duc Michel, envoyé par Constantin de Varsovie à Pétersbourg, apportait cette lettre à son frère :

« Mon très cher frère,

« C'est avec la plus profonde tristesse que j'ai appris, hier au soir, la nouvelle de la mort de notre adoré souverain, mon bienfaiteur l'empereur Alexandre. En m'empressant de vous témoigner les sentiments que me fait éprouver ce cruel malheur, je me fais un devoir de vous annoncer que j'adresse, par le présent courrier, à Sa Majesté impériale, notre auguste mère, une lettre par laquelle je déclare que, par suite du rescrit que j'avais obtenu, en date du 2 février 1822, à l'effet de sanctifier ma renonciation au trône, c'est encore aujourd'hui ma résolution inébranlable de vous céder tous mes droits de succession au trône des empereurs de toutes les Russies. Je prie, en même temps, notre bien-aimée mère et ceux que tout cela peut concerner de faire connaître ma volonté invariable à cet égard, afin que l'exécution en soit complète.

« Après cette déclaration, je regarde comme un devoir sacré de prier très humblement Votre Majesté impériale de recevoir la première mon serment de fidélité et de soumission, et de me permettre de lui déclarer que, mes vœux n'étant dirigés vers aucune dignité nouvelle, ni vers aucun titre nouveau, je désire uniquement et simplement conserver celui de czarovitch, dont mon auguste père a daigné m'honorer pour mes services. Mon unique bonheur sera désormais de faire accueillir par Votre Majesté impériale les sentiments de mon profond respect et de mon dévouement sans bornes ; j'ai donné pour gages plus de trente années d'un service fidèle, et le zèle constant que j'ai fait éclater envers les empereurs mon père et mon frère. C'est dans les mêmes sentiments que, jusqu'à mon dernier soupir, je ne cesserai de servir Votre Majesté impériale et ses successeurs, dans mes fonctions présentes et dans la situation actuelle.

« Je suis avec le plus profond respect,

« CONSTANTIN. »

Le lendemain du jour où le grand-duc Nicolas avait envoyé un courrier au czarovitch, le conseil d'État l'avait fait prévenir qu'il était dépositaire d'un écrit commis à sa garde le 15 octobre 1823, et revêtu du sceau de l'empereur Alexandre, avec une lettre autographe de Sa Majesté qui lui recommandait de conserver ce dépôt jusqu'à nouvel ordre, et lui ordonnait, en cas de mort, de l'ouvrir en séance extraordinaire.

Or, l'empereur étant mort, le conseil d'État avait ouvert le dépôt, et, sous double enveloppe, il avait trouvé la renonciation du grand-duc Constantin à l'empire de toutes les Russies. La renonciation était conçue en ces termes :

« Sire,

« Enhardi par les preuves multipliées de la bienveillance de Sa Majesté impériale envers moi, j'ose la réclamer encore une fois, et mettre à ses pieds mes humbles prières. Ne me croyant ni l'esprit, ni les capacités, ni la force nécessaires, si jamais j'étais revêtu de la haute dignité à laquelle je suis appelé par ma naissance, je supplie instamment Sa Majesté impériale de transférer ce droit à celui qui me

suit immédiatement, et d'établir à jamais la stabilité de l'empire. Quant à ce qui me concerne, je donnerai, par cette renonciation, une nouvelle garantie et une nouvelle force à ce que j'ai solennellement consenti à l'époque de mon divorce avec ma première femme. Toutes les circonstances présentes me déterminent de plus en plus à prendre une mesure qui prouvera à l'empire et au monde entier la sincérité de mes sentiments.

« Puisse Votre Majesté impériale accueillir mes vœux avec bonté! Puisse-t-elle déterminer notre auguste mère à les accueillir elle-même, et à les sanctionner par son consentement impérial!

« Dans le cercle de la vie privée, je m'efforcerai toujours de servir de modèle à vos fidèles sujets et à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère patrie.

« Je suis avec le plus profond respect,

« CONSTANTIN. »

A cette lettre, l'empereur avait fait la réponse suivante :

« Très cher frère,

« Je viens de lire votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait pu surprendre, ayant toujours su apprécier les sentiments élevés de votre cœur ; elle m'a fourni une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'Etat, et de vos soins prévoyants pour la conservation de la tranquillité. Suivant vos désirs, j'ai communiqué votre lettre à notre très chère mère ; elle l'a lue, pénétrée des mêmes sentiments que moi, et reconnaît avec gratitude les nobles motifs qui vous ont dirigé. Dans ces motifs allégués par vous, il ne nous reste à tous deux qu'à vous laisser toute liberté de suivre vos résolutions inaltérables, et à prier le Tout-Puissant de faire produire à des sentiments aussi purs les résultats les plus satisfaisants.

« Je suis, pour toujours, votre très affectionné frère,

« ALEXANDRE. »

Nicolas n'en attendit pas moins la réponse du czarovitch, et ce ne fut que le 25 décembre qu'il déclara, dans un manifeste, accepter le trône qui lui était dévolu par la renonciation de son frère aîné. En conséquence, il fixait au lendemain, 26, la prestation de serment à faire, à lui, et à son fils aîné le grand-duc Alexandre.

Voilà comment, après avoir présenté le spectacle étrange de deux frères refusant une des plus belles couronnes du monde, Constantin demeura simple czarovitch, et Nicolas devint empereur de toutes les Russies.

CIV

ROUSSEAU ET ROMIEU. — PARLEZ AU CONCIERGE. — LA CHANDELLE DES HUIT. — LES « DEUX MAGOTS ». — A QUELLE HEURE ON DOIT REMONTER SA MONTRE. — M. LE SOUS-PRÉFET S'AMUSE. — HENRY MONNIER. — LE CHAPITRE DES RENSEIGNEMENTS. — LES SOUPERS. — LES CIGARES.

Pendant que ces grands événements se passaient dans les hautes sphères de la politique, notre humble fortune allait s'amoindrissant. Les cent louis qu'avait apportés ma mère tiraient à leur fin ; ce qui était effrayant, attendu qu'en un an et demi, nous avions dépensé près de quatre mille francs, c'est-à-dire à peu près dix-huit cents francs de plus que nous n'eussions dû le faire. Il y avait donc urgence à moi de tenir mes promesses, et d'ajouter, par un travail en dehors du bureau, quelque chose à mes appointements.

Nous persistions bien à collaborer, de Leuven et moi ; mais tout cela n'avait aucun résultat ; — ce qui nous faisait crier tout haut à l'injustice des directeurs et au mauvais goût des comités, quoique, tout bas, je rendisse meilleure justice à nos œuvres, m'avouant franchement à moi-même que, si j'étais directeur, je ne me recevrais pas.

Nous résolûmes donc de faire des sacrifices et de nous adjoindre Rousseau, afin qu'il mît dans nos pièces ce je ne sais quoi qui est le dernier coup de pinceau du tableau.

Ces sacrifices consistaient à nous procurer quelques bouteilles de bon vin vieux de Bordeaux, quelques carafons de rhum, quelques fragments de pains de sucre.

Rousseau était de cette fameuse école Favart, Radet, Collé, Désaugiers, Armand Gouffé et compagnie, qui ne travaillaient qu'en entendant sauter les bouchons ou en voyant flamber le punch.

Rousseau avait même, alors, une réputation dont, à son grand regret, il était obligé de céder une moitié à son illustre collaborateur Romieu.

A une certaine époque, je n'eusse point osé parler ainsi de l'illustre préfet de la Dordogne, de peur de nuire à sa carrière politique. On se rappelle la douleur que lui causa cette nouvelle, heureusement fausse, qu'il avait été dévoré par les hannetons, et comment ses partisans se hâtèrent de rejeter à la face de la mauvaise presse cette mauvaise plaisanterie. Hélas ! il est si difficile à un homme d'esprit de se faire pardonner son esprit, et à un homme amusant de passer pour un homme sérieux, que Romieu commençait à peine à se remettre de cette double réputation, malheureusement trop méritée, lorsque, après dix ans de sous-préfecture et de préfecture, il en fut de lui comme du pauvre savetier romain qui avait habitué un corbeau à crier : *Vive César Auguste!* le César Auguste de la France tomba ; les soins et les dépenses de Romieu furent perdus, *opera et impensa periit*. Romieu rentra dans la vie privée, et cette chute qui, contre les lois de la pesanteur, s'est opérée de bas en haut, nous rend toute notre liberté à l'endroit de l'auteur de *l'Enfant trouvé* et de *l'Ere des Césars*.

Romieu était donc, en 1825, le collaborateur de Rousseau ; seulement, de cette collaboration, comme de la mienne avec Adolphe, il ne sortait absolument rien, qu'une foule d'aventures plus réjouissantes les unes que les autres, et qui défrayaient les causeries du café du *Roi* et du café des *Variétés*.

Entendons-nous, car il pourrait y avoir amphibologie, et l'on pourrait croire que de notre collaboration aussi ressortait quelque chose.

Non, de la nôtre, il ne ressortait rien du tout : Adolphe a toujours été jovial comme un trappiste, et, moi, quoique d'un caractère très gai, je ne savais que rire des farces des autres, sans jamais, dans toutes les farces qui se faisaient, pouvoir être autre chose que simple spectateur.

J'avais une profonde admiration pour l'aplomb qui, sous ce rapport, distinguait Rousseau et Romieu.

Ainsi, il y avait peu de nuits où Rousseau surtout, — qui portait moins bien son vin que Romieu, mais qui, il faut le dire, avait le vin charmant, — il y avait peu de nuits où Rousseau, abandonné à lui-même par son traître Pylade, ne fût ramassé par quelque patrouille, et conduit chez le commissaire de police pour tapage nocturne. Mais Rousseau était comme les enfants à qui, de peur qu'ils ne se perdent, on apprend un nom et une adresse. Rousseau avait gravé au plus profond de sa mémoire le nom d'un certain commissaire de police de sa connaissance, et il y était si bien incrusté, que ni vin, ni eau-de-vie, ni rhum, ni punch, ne pouvaient l'en effacer. Rousseau trébuchant, Rousseau balbutiant, Rousseau ivre, Rousseau ivre-mort, Rousseau ayant oublié le nom et l'adresse de sa mère, le nom et l'adresse de Romieu, son propre nom et sa propre adresse, Rousseau articulait nettement le nom et l'adresse dudit commissaire de police.

Et, comme on ne pouvait pas refuser à un homme, si ivre qu'il fût, cette juste demande d'être conduit chez un commissaire de police, on conduisait Rousseau chez son ami, qui lui faisait une semonce d'abord, mais qui finissait toujours par le faire remettre en liberté.

Une fois pourtant, la semonce fut plus vive que d'habitude, et Rousseau l'écouta d'un air plus contrit. Puis, comme le commissaire de police lui reprochait de troubler son sommeil en le réveillant ainsi toutes les nuits.

— Vous avez raison, répondit Rousseau, et je vous promets désormais de me faire conduire chez un autre une fois sur trois.

Il lui tint parole. Mais tous les commissaires de police n'avaient pas la même indulgence.

Le premier chez lequel se fit conduire Rousseau l'envoya à la salle Saint-Martin, d'où il ne sortit que deux jours après ; ce qui le détermina à reprendre son ancien système.

C'était surtout aux portiers et aux épiciers qu'en voulaient Rousseau et Romieu.

Rousseau passait sa tête par le vasistas d'un concierge.

— Bonjour, mon ami.

— Bonjour, monsieur.

— Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que l'oiseau que vous avez à votre fenêtre ?

— C'est une fauvette à tête noire, monsieur.

— Ah ! ah !... Et pourquoi avez-vous une fauvette à tête noire ?

— Parce que cela chante très bien, monsieur.

— Vraiment ?

— Tenez, écoutez...

Et le portier, les mains sur les hanches, dodelinant la tête de haut en bas, le visage souriant, écoutait le chant de sa fauvette.

— Ah ! c'est vrai... Vous êtes marié ?

— Oui, monsieur, en troisièmes noces.
— Et où est votre femme?
— Mon épouse, monsieur veut dire?
— Oui, certainement, votre épouse.
— Elle est chez le locataire du cinquième.
— Ah! ah! Et que fait-elle chez le locataire du cinquième?
— Le ménage.
— Est-il jeune ou vieux, le locataire du cinquième?
— Entre deux âges.
— Bon... Et vos enfants?
— Je n'en ai pas.
— Vous n'en avez pas?
— Non.
— Alors, qu'avez-vous donc fait pendant vos trois mariages?
— Pardon... Monsieur désire quelqu'un?
— Non.

L'épicier tire une chandelle d'un paquet.
— Voici, monsieur.
— Voulez-vous me la couper en deux? Je déteste toucher à la chandelle!
— Vous avez raison, cela sent fort mauvais. Voici votre chandelle en deux morceaux.
— Ah! maintenant, seriez-vous assez bon pour couper chacun de ces morceaux-là en quatre?
— En quatre?
— Oui; pour ce que je veux faire, j'ai besoin de huit morceaux de chandelle.
— Voici vos huit morceaux, monsieur.
— Pardon, auriez-vous l'obligeance de me les émécher?
— Tous les huit?
— Tous les sept. Il y en a un qui tout naturellement a sa mèche



— Alors, monsieur désire quelque chose?
— Non.
— C'est que, depuis un quart d'heure, monsieur me fait questions sur questions.
— Oui.
— Mais à quel propos ces questions-là?
— A propos de rien.
— Comment! à propos de rien?... Mais, enfin, monsieur a un but?...
— Aucun.
— Monsieur n'a aucun but?
— Non.
— Mais, alors, je voudrais bien savoir pourquoi monsieur me fait l'honneur...
— Dame! je passe... je vois au-dessus de votre loge : *Parlez au portier*, je vous parle!

Romieu entrait chez un épicier.
— Bonjour, monsieur.
— Monsieur, votre très humble serviteur.
— Avez-vous des chandelles des huit?
— Oui, monsieur, en quantité : c'est un article qui va fort, attendu qu'il y a plus de petites bourses que de grandes.
— Monsieur, ce que vous dites là, c'est plus que de l'épicerie, c'est de l'observation.
— Monsieur me fait honneur.
Romieu et l'épicier se saluent.
— Monsieur disait donc qu'il désirait?...
— Une chandelle des huit.
— Une seule?
— Oui, d'abord; après, je verrai.

— C'est vrai.
— C'est cela... Là, là, très bien... là, merci. Maintenant, attendez... mettez-les sur le comptoir à trois pouces de distance les uns des autres... Ah!...
— Mais que diable voulez-vous donc faire?
— Vous allez voir.. Maintenant, pousseriez-vous la complaisance jusqu'à me prêter une allumette chimique?
— Certainement... tenez.
— Merci.
Et Romieu allume gravement les huit bouts de chandelle.
— Mais, monsieur, que faites-vous donc?
— Je fais une farce.
— Comment, vous faites une farce?
— Oui.
— Et maintenant?
— Et maintenant que la farce est faite, je m'en vais.
Romieu salue l'épicier et sort.
— Comment, vous vous en allez? crie l'épicier; vous vous en allez sans payer la chandelle?... Mais payez la chandelle, au moins!
Romieu se retourne :
— Si je payais la chandelle, où serait la farce?
Et il continue son chemin sans s'occuper davantage des cris de l'épicier.
Parfois, Romieu s'élevait plus haut que l'épicier, et manquait de révérence au haut commerce.
Un soir, il passe rue de Seine, au coin de la rue de Bussy, au moment où, à minuit et demi, par extraordinaire, un commis s'apprête à fermer le magasin des *Deux Magots*, que l'on ferme d'ordinaire à onze heures.

Romieu se précipite dans le magasin.
— Où est le chef de l'établissement?
— M. P*** ?
— Oui.
— Il est couché...
— Depuis longtemps?
— Depuis une heure.
— Mais il est couché dans la maison?
— Sans doute.
— Conduisez-moi près de lui.
— Mais, monsieur...
— Sans retard.
— Cependant...
— A l'instant même.
— C'est donc bien pressé, ce que vous avez à lui dire?
— C'est-à-dire que je tremble d'arriver trop tard.
— Puisque monsieur m'assure...
— Mais allez donc! mais allez donc!

Le commis ne prend pas le temps de fermer sa boutique, et conduit Romieu dans un entresol où M. P*** ronfle comme une contrebasse.

— M. P*** ! M. P*** ! crie le garçon.
— Eh bien, quoi?... Va-t'en au diable! Qu'est-ce que tu veux?
— Ce n'est pas moi...
— Comment, ce n'est pas toi?
— Non, c'est un monsieur qui veut vous dire deux mots.
— A cette heure-ci?
— Il dit que c'est pressé.
— Et où est-il, ce monsieur?
— Il est là, à la porte... Entrez, monsieur, entrez

Romieu entre sur la pointe du pied, le chapeau à la main, le visage souriant.

— Pardon, monsieur, mille fois pardon du dérangement que je vous cause.
— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien... Qu'y a-t-il pour votre service?
— Je désirerais parler à votre associé.
— Comment, à mon associé?
— Oui.
— Mais je n'ai pas d'associé.
— Vous n'en avez pas?
— Non.
— Alors, pourquoi mettre sur votre enseigne : *Aux Deux Magots?* C'est tromper le public!

Mais, parfois aussi, il arrivait que le mystificateur était reconnu, et, alors, la charge tournait contre lui.

Un jour, Rousseau entra chez un horloger.

— Monsieur, je voudrais voir une bonne montre.
— Monsieur, voici votre affaire.
— De qui est-elle?
— De Leroy.
— Qu'est-ce que Leroy?
— Un de mes plus illustres confrères.
— Donc, vous m'en répondez?
— Je vous en réponds.
— Combien de fois faut-il la remonter par semaine?
— Une fois.
— Le matin ou le soir?
— Comme on veut; cependant mieux vaut la remonter le matin.
— Pourquoi cela?
— Parce que le soir on est soûl, monsieur Rousseau, et qu'on peut casser le grand ressort.

Cette fois-là, Rousseau était volé; il sortit en promettant au marchand sa pratique, que, par reconnaissance, il ne lui donna point.

On comprend que, devenu sous-préfet, puis préfet, Romieu ne pouvait pas continuer ce genre de plaisanteries; et, cependant, on assure que, de temps en temps, le vieil homme revenait, tant il est difficile de chasser ce naturel, qui, au dire du poète d'Auteuil, revient au galop.

Aussi raconte-t-on qu'un soir, M. le sous-préfet, rentrant chez lui à onze heures, après un souper en ville, — quand Romieu soupait en ville, à Paris, il ne rentrait jamais que le lendemain matin, mais chacun sait, hélas! que Paris n'est point la province! — M. le sous-préfet, rentrant donc chez lui à onze heures du soir, aperçut trois ou quatre gamins de la localité occupés à viser avec les pierres le réverbère d'honneur allumé devant la sous-préfecture; seulement, c'était en province toujours, et non à Paris, et les gamins, dans leur maladresse départementale, avaient déjà jeté quatre ou cinq pierres sans atteindre le but. Le sous-préfet, qui les voyait sans qu'ils le vissent, haussait les épaules. Enfin, ne pouvant plus se contenir en face d'une pareille maladresse, il s'approche, prend place au milieu des gamins étonnés, ramasse une pierre au hasard, la lance, et clic!... plus de réverbère.

— Voilà comme cela se pratique, messieurs, dit-il.

Et il rentre chez lui en murmurant :

— Ah! la jeunesse est bien dégénérée!

Parfois aussi, — chacun a ses mauvais moments, et, de même que le plus sage pèche sept fois par jour, l'homme d'esprit peut être bête une fois par an; — parfois aussi, M. le préfet se gourmait dans son collet brodé.

Un jour, Henry Monnier, — vous savez, notre spirituel caricaturiste, notre charmant faiseur de proverbes, notre ami à tous enfin, — Henry Monnier passe à Périgueux, va voir son ancien camarade Romieu, et s'invite à dîner chez lui pour le jour même.

M. le préfet donnait un dîner d'apparat : les convives étaient, pour la plupart, des autorités du département, ce qu'il y avait de plus collet monté enfin.

Henry Monnier ne s'effraye pas pour si peu; il bavarde, il raconte, il est comme chez lui, comme chez vous, comme chez moi, c'est-à-dire qu'il est charmant.

Seulement, il s'aperçoit que, quoiqu'il tutoie Romieu avec acharnement, Romieu s'obstine à ne pas le tutoyer.

Ce n'était ni dans leurs habitudes, ni dans leurs conventions.

Henry Monnier s'assure bien que ce n'est point une erreur de sa part; puis, quand il est sûr d'être dans le vrai :

— Ah çà, dis-moi donc, mon cher Romieu, crie-t-il d'un bout à l'autre de la table, tu me dis *vous*, et je te dis *tu*, sais-tu qu'on va te prendre pour mon domestique?...

Paris s'aperçut réellement de l'absence de Romieu, quoique, en partant, il lui eût laissé Rousseau; puisqu'on faisait Romieu préfet, Paris eût bien désiré que l'on fit Romieu préfet de Paris; mais cela n'était point possible, à ce qu'il paraît.

Comment Romieu, en partant, avait-il laissé Rousseau à Paris?

Ah! voilà ce que Rousseau ne lui pardonna jamais!

Quand Romieu fut nommé sous-préfet, Rousseau sauta de joie; c'était bien, de la part du gouvernement, une grave inconséquence de nommer Romieu sous-préfet, sans lui adjoindre Rousseau à un titre quelconque; mais, comme Rousseau, après la révolution, n'avait rien demandé, il fut assez raisonnable pour n'en pas vouloir au gouvernement.

Il alla trouver Romieu.

— Eh bien, mon cher ami, je te fais mon compliment.
— Ah! tu sais?...
— Pardieu!
— Oui, ils m'ont nommé sous-préfet.
— Eh bien?
— Eh bien, quoi?
— Tu as pensé à moi, j'espère?
— J'ai pensé à toi! et à quel propos?
— Il me semble qu'il te faut un secrétaire?
— Tiens! c'est vrai.
— Tu n'en as pas encore?
— Non.
— Eh bien, voilà mon affaire, à moi. Douze cents francs, la table, le logement et ta compagnie, c'est tout ce qu'il me faut.
— Mais, au fait, dit Romieu.
— Allons donc!
— Reviens après-demain, et je te dirai si la chose est possible.
— Possible! qui diable empêcherait que ce ne fût possible?...

Rousseau part, et revient le surlendemain.

Il trouve Romieu grave, presque soucieux.

— Eh bien? demande-t-il.
— Eh bien, mon cher ami, je suis désespéré!
— Comment?
— Impossible!
— Impossible de m'emmener avec toi?
— Oui; tu comprends...
— Non, je ne comprends pas.
— Avant de t'emmener, j'ai dû prendre des renseignements.
— Sur moi?
— Oui, sur toi, et j'ai appris...
— Tu as appris?...
— J'ai appris que tu buvais!

Rousseau partit; mais, cette fois, il ne revint pas.

Pauvre Rousseau! Trois mois avant sa mort, il nous racontait cette anecdote, en pleurant, à mon fils et à moi.

— Romieu finira mal, disait-il avec le ton tragique de Calchas, c'est un ingrat!

Dieu préserve Romieu de la prédiction de Rousseau!

Romieu demeura trois ans sans reparaître, et, pendant ces trois ans, l'absence de Romieu amena de grands changements dans la capitale, ainsi que le constate ce distique d'un auteur inconnu :

> Lorsque Romieu revint du Monomotapa,
> Paris ne soupait plus, et Paris resoupa.

J'ai dit qu'il s'était fait à Paris de grands changements, j'aurais dû dire des changements fatals.

L'absence du souper a sur la civilisation des conséquences plus fâcheuses qu'on ne croit.

C'est à l'absence du souper et à la présence du cigare que j'attribue la dégénérescence de notre esprit

Non pas que je dise que nos fils ont moins d'esprit que nous, Dieu m'en garde ! et j'ai, pour mon compte, un fils qui ne me le pardonnerait pas. Mais ils ont un autre esprit.

Reste à savoir quel est le meilleur, du leur ou du nôtre.

Notre esprit, à nous autres hommes de quarante ans, est un esprit qui tient encore un peu de l'aristocratie du XVIIIe siècle, modifié par le côté chevaleresque de l'Empire.

Les femmes avaient une grande influence sur cet esprit-là.

Cet esprit-là, c'était surtout le souper qui l'entretenait.

A onze heures du soir, quand on est délivré des soucis de la journée ; quand on sait qu'on a encore six ou huit heures que l'on peut employer à son loisir entre la veille et le lendemain ; quand on est assis à une bonne table, qu'on coudoie une belle voisine, qu'on a pour excitant les lumières et les fleurs, l'esprit se laisse emporter tout éveillé dans la sphère des rêves, et, alors, il atteint l'apogée de sa vivacité et de son exaltation. Non seulement on a à souper plus d'esprit qu'ailleurs, plus d'esprit qu'aux autres repas, mais encore on a un autre esprit.

Je suis sûr que la plupart des jolis mots du XVIIIe siècle ont été dits en soupant.

Plus de soupers ! donc, absence de cet esprit qu'on avait en soupant.

Maintenant, parlons du cigare.

Autrefois, après le déjeuner, les hommes et les femmes passaient à la salle de billard ou au jardin ; après le dîner, les hommes et les femmes passaient au salon ; là, la conversation continuait sur le même ton, soit qu'elle s'isolât, soit qu'elle se généralisât.

Aujourd'hui, à peine hors de table, les hommes se demandent les uns aux autres : « Viens-tu fumer un cigare ? »

On descend, on se promène sur le trottoir, et l'on fume.

Là encore, on rencontre des femmes ; mais elles n'ont pas tout à fait le même esprit que celles qu'on vient de quitter dans le salon.

On met son esprit au niveau de celui de ces dames ; il ne faut pas faire rougir la plus belle moitié du genre humain.

Cela se renouvelle tous les jours. On ne rencontre pas tous les jours les mêmes personnes sur le trottoir ; mais les personnes ont beau changer, la conversation est toujours à peu près la même.

Sans qu'on s'en aperçoive, l'esprit se vulgarise.

Joignez à cela l'influence du narcotique que contient le tabac, et préjugez ce que sera la société dans un demi-siècle, si le goût du cigare va toujours croissant.

Nous aurons juste autant d'esprit en France en 1950, qu'il y en a aujourd'hui en Hollande.

Vous voyez que nous voilà bien loin de Rousseau et de Romieu.

Au reste, ce n'est qu'à Rousseau que nous avons affaire.

Revenons donc à Rousseau.

CV

LE LAMPION. — « LA CHASSE ET L'AMOUR ». — LA PART DE ROUSSEAU. — LE COUPLET DU LIÈVRE. — LE COUPLET DE FACTURE. — COMME QUOI IL Y A LIÈVRE ET LIÈVRE. — RÉCEPTION A L'AMBIGU. — MES PREMIERS DROITS D'AUTEUR. — CE QUE C'EST QUE PORCHER. — POURQUOI IL NE FAUT PAS LUI DIRE DU MAL DE MÉLESVILLE.

De Leuven et moi, nous allâmes trouver Rousseau.

Il demeurait, à cette époque, rue du Petit-Carreau, avec je ne sais quelle créature.

Il était furieux.

La veille, il avait soupé, et même très bien soupé, chez Philippe, — que, soit dit en passant, je recommanderai comme le seul homme chez lequel on soupe encore ; — il en était sorti avec Romieu, vers une heure du matin, honnêtement gris. Au bout de deux pas, l'air extérieur avait fait son effet, il était ivre ; au bout de cent pas, il était ivre-mort.

Romieu avait fait des efforts héroïques pour le mener le plus loin possible. Mais, entraîné deux fois dans sa chute, il s'était décidé à l'abandonner en entourant toutefois cet abandon de toutes les précautions possibles.

En conséquence, à trente pas de son domicile, reconnaissant l'impossibilité de le traîner plus loin, Romieu l'avait délicatement couché à la porte d'une fruitière sur un tas de feuilles de chou et de fanes de carotte qui se trouvaient là, lui avait appuyé la tête au mur, et, à grand renfort de coups de pied et de coups de poing, il s'était fait ouvrir la boutique d'un épicier. Chez cet épicier, il avait acheté un lampion, avait posé ce lampion à côté de Rousseau, en avait allumé la mèche, et avait pris congé de son malheureux ami, en lui adressant cette dernière phrase, moitié consolation d'un devoir rempli, moitié prière à la Providence :

— Et maintenant, dors tranquillement, fils d'Epicure ; ils ne t'écraseront pas !

Rousseau avait passé la nuit parfaitement tranquille, grâce au lampion qui veillait pour lui, et s'était réveillé avec deux ou trois sous dans la main.

De bonnes âmes lui avaient fait l'aumône, le prenant pour un pauvre honteux.

Mais, comme c'était son quartier, le jour venu, il avait été reconnu par la fruitière et par l'épicier ; ce qui avait été une grande humiliation pour lui.

Un bon déjeuner, que nous lui offrîmes au café des *Variétés*, le consola. Après quoi, — c'était un dimanche, et, par conséquent, j'avais congé, — après quoi, nous l'emmenâmes dans la chambre d'Adolphe.

Adolphe avait, alors, une fort jolie chambre, presque aussi jolie que celle de Soulié. La maison qu'avait fait bâtir M. Arnault, rue de la Bruyère, était en état, et la famille de Leuven avait suivi la famille Arnault de la rue Pigalle à la rue de la Bruyère.

Nous nous attablâmes autour d'un thé dont Rousseau prétendait avoir absolument besoin, et nous lûmes successivement à notre convive tous nos essais, afin qu'il jugeât par lui-même celui qui lui paraissait digne de sa haute protection.

A la deuxième scène, Rousseau prétendit qu'il écouterait mieux couché sur le lit d'Adolphe, et, en conséquence, il se coucha ; à la quatrième scène, il ronflait ; ce qui prouvait que, si doux qu'eût été le lit d'herbages que lui avait prêté la fruitière de la rue du Petit-Carreau, on ne dort jamais bien quand on découche.

Nous respectâmes le sommeil de Rousseau, et nous attendîmes patiemment son réveil.

A son réveil, Rousseau avait la tête lourde ; il lui était impossible de réunir deux idées. Il demandait à emporter les manuscrits, à lire tranquillement chez lui, et à nous rendre réponse.

Nous lui confiâmes nos trésors : deux mélodrames et trois vaudevilles, et nous nous donnâmes rendez-vous pour dîner chez Adolphe le jeudi suivant.

Le jeudi suivant, madame de Leuven, qui sentait l'importance du dîner, se chargea elle-même de veiller à ses apprêts et à son service.

On avait invité Rousseau par lettre, outre l'invitation verbale.

Au bas de la lettre, comme on met sur les invitations de bal : « On dansera, » on avait mis : « Il y aura deux bouteilles de vin de Champagne. »

Rousseau n'eut garde de manquer.

Rien ne lui avait plu : ni mélodrames ni vaudevilles.

Les mélodrames étaient tirés de romans trop connus, ou il y avait d'autres mélodrames reçus sous le même titre.

Les vaudevilles étaient faits sur des idées qui traînaient partout.

Il y avait dans ce jugement de quoi désespérer des hommes plus forts que nous.

Cependant, une idée d'Adolphe réconforta notre courage, et consola notre amour-propre.

— Il ne les a pas lus, me dit-il tout bas.

— C'est probable, répondis-je.

Cette quasi-conviction nous rendit un peu de gaieté. Au dessert, je racontai plusieurs histoires, et, entre autres, une histoire de chasse.

— Eh bien, mais, s'écria Rousseau, comment ! vous nous racontez de belles histoires comme celle-là, et vous vous amusez à emprunter des mélodrames à Florian, et des contes à M. Bouilly ; mais il y a, dans l'histoire que vous venez de nous raconter, un vaudeville intitulé : *la Chasse et l'Amour.*

— Vous trouvez ? nous écriâmes-nous.

A cette époque, nous ne nous permettions pas encore de tutoyer Rousseau.

— Parbleu !

— Eh bien, mais, si nous le faisions ce vaudeville ?

— Faisons-le ! répétâmes-nous en chœur.

— Un instant, un instant, dit Rousseau ; il reste encore une bouteille de champagne : buvons-la.

— Oui, dit Adolphe, et on en fera monter une troisième pour arroser le plan que nous allons faire immédiatement.

— Soit ! dit Rousseau.

Et, levant son verre :

— A la réussite de *la Chasse et l'Amour !* dit-il.

Nous n'eûmes garde de ne point faire honneur au toast, qui fut renouvelé jusqu'à ce qu'il ne restât pas une goutte de la liqueur blonde dans la bouteille.

— La troisième bouteille ! fit Rousseau en égouttant la seconde dans son verre.

— Mettons-nous au plan... Elle viendra, dit Adolphe.

— Au plan ! au plan ! cria Rousseau.

On sonna le domestique ; on fit enlever les plats, les couverts et les nappes ; on ne garda que les trois verres ; on mit des plumes, de l'encre et du papier sur la table ; on me glissa la plume entre les doigts, et l'on fit monter la troisième bouteille.

Au bout d'un quart d'heure la bouteille était bue ; au bout d'une heure, le plan était fait.

Ne me demandez pas quel était ce plan, je ne veux pas m'en souvenir.

Nous partageâmes en trois parties les vingt et une scènes qui, je crois, composent l'ouvrage. Chacun en eut sept : moi les sept de l'exposition, de Leuven les sept du milieu, Rousseau les sept du dénoûment.

Puis on prit rendez-vous à la huitaine pour dîner et lire la pièce.

Chacun, pendant ces huit jours, devait avoir fait sa part.

C'était ainsi que travaillaient les vaudevillistes de la vieille école. Scribe, comme le médecin de Molière qui avait mis le foie à gauche et le cœur à droite, Scribe a changé tout cela, et a donné du sérieux à un travail qui, jusque-là, n'avait été que du caprice et de la fantaisie.

Le lendemain au soir, mes sept scènes étaient écrites.

Au jour dit, nous nous réunîmes. J'avais fait ma besogne, Adolphe avait fait la sienne ; Rousseau n'avait pas écrit un mot.

Rousseau, alors, nous déclara qu'il avait l'habitude de travailler en séance, et que, seul, les idées ne lui venaient pas, il ne pouvait rien faire.

Nous répondîmes à Rousseau qu'il ne fallait point que cela l'arrêtât, et que nous ferions sa part en séance.

Il fut convenu que la soirée du jour serait consacrée à revoir ma part et celle d'Adolphe, et que la journée du lendemain verrait commencer les séances pendant lesquelles la part de Rousseau devait être faite.

On lut ma part ; elle eut le plus grand succès ; un couplet surtout émerveilla Rousseau.

Le rôle comique, le chasseur parisien, le chasseur à lunettes, le chasseur de la plaine Saint-Denis enfin, chantait, en manière d'exposition de ses mérites, le couplet suivant :

La terreur de la perdrix
Et l'effroi de la bécasse.
Pour mon adresse à la chasse,
On me cite dans Paris.
Dangereux comme la bombe,
Sous mes coups rien qui ne tombe,
Le cerf comme la colombe.
A ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre ;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin !

Adolphe lut à son tour la sienne, et eut une mention honorable pour un couplet de facture.

On ne sait plus aujourd'hui ce que c'est qu'un couplet de facture, — à l'exception des Nestors de l'art, qui ont conservé un reconnaissant souvenir des *bis* et des *ter* qui accueillaient presque toujours le couplet de facture. — Voici le couplet de facture d'Adolphe : à tout seigneur tout honneur :

Air du vaudeville des *Blouses*.

Un seul instant examinez le monde,
Vous ne verrez que chasseurs ici-bas.
Autour de moi quand on chasse à la ronde,
Pourquoi donc, seul, ne chasserais-je pas ?
Dans nos salons, un fat parfumé d'ambre
De vingt beautés chasse à la fois les cœurs.
Un intrigant rampant dans l'antichambre
Chasse un cordon, un regard, des faveurs.
Sans consulter son miroir ni son âge,
Une coquette, à soixante et dix ans,
En minaudant, chasse encore l'hommage
Que l'on adresse à ses petits-enfants.
Un lourd journal que la haine dévore,
Toujours en vain chasse des souscripteurs ;
Et l'Opéra, sans en trouver encore,
Depuis longtemps chasse des spectateurs.
Un jeune auteur, amant de Melpomène,
Chasse la gloire et parvient à son but ;
Un autre croit, sans prendre autant de peine,
Qu'il lui suffit de chasser l'Institut.
Pendant vingt ans, les drapeaux de la France
Sur l'univers flottèrent en vainqueurs,
Et l'étranger sait par expérience,
Si nos soldats sont tous de bons chasseurs...

Un seul instant examinez le monde,
Vous ne verrez que chasseurs ici-bas.
Autour de moi quand on chasse à la ronde,
Pourquoi donc, seul, ne chasserais-je pas ?

Restait donc, comme nous l'avons dit, la part de Rousseau à faire.

Nous nous mîmes à l'œuvre dès le lendemain soir ; seulement, comme, à cause du portefeuille, nous ne pouvions commencer qu'à neuf heures du soir, nous ne finissions guère qu'à une heure du matin. C'était moi qui, demeurant faubourg Saint-Denis, reconduisais Rousseau jusqu'à la rue Poissonnière. Mais, en sortant de nos mains, Rousseau était toujours à peu près sain de corps et d'esprit ; de manière que je n'eus point de dépense de lampions à faire.

La pièce finie, il s'agit de choisir le théâtre auquel on ferait cadeau du chef-d'œuvre. Je n'avais pas de préférence, et, pourvu que la pièce fût jouée et jouée vite, peu m'importait à quelle caisse je devrais me présenter.

Adolphe et Rousseau furent pour le Gymnase ; je n'avais rien contre le Gymnase, j'adhérai.

Rousseau demanda lecture.

On n'avait pas droit de refuser une lecture à Rousseau : il avait été joué.

Rousseau obtint donc lecture ; seulement, Poirson, qui était le véritable directeur du Gymnase, la lui fit attendre trois semaines.

Il n'y avait rien à dire ; — nous attendions, nous, depuis deux ans.

Il avait été décidé que deux auteurs seulement s'y présenteraient et seraient nommés. J'avais de grand cœur cédé l'honneur à de Leuven ; je ne voulais, en réalité, jeter mon nom à la publicité qu'à la suite d'une œuvre importante.

Tout dépend en ce monde de la façon dont on débute, et débuter par *la Chasse et l'Amour*, si remarquable que fût l'ouvrage, ne me paraissait un début digne ni de mes espérances ni de mon orgueil.

Or, quoique mes espérances eussent bien diminué depuis deux ans, mon orgueil était encore fort raisonnable

Il fut donc décidé que je ne paraîtrais ni à la lecture ni sur l'affiche.

Seulement, mon nom de Dumas serait imprimé sur la brochure.

Le grand jour arriva. Nous déjeunâmes ensemble au café du *Roi ;* puis, à dix heures et demie, nous nous séparâmes ; Rousseau et Adolphe partirent pour le Gymnase, et je montai à mon bureau.

Oh ! je l'avoue, de onze heures à trois heures, les transes furent grandes. A trois heures, la porte s'ouvrit, et, par l'entre-bâillement, j'aperçus deux figures désolées.

La première était celle de Rousseau, la seconde celle de Leuven.

La Chasse et l'Amour était refusée par acclamation.

Il n'y avait eu qu'un cri.

Poirson avait paru consterné qu'on eût eu l'idée de lire une pareille chose à un théâtre qui portait le titre aristocratique de théâtre de Madame.

Le couplet qui se terminait par ces quatre vers :

A ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre ;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin !

l'avait abominablement scandalisé. Rousseau lui avait fait observer qu'il n'avait pas toujours eu même en temps prohibé cette horreur qu'il manifestait pour le gibier, puisque, dans *l'Héritière*, Scribe avait fait dire à son colonel, en montrant au public un vieux lièvre qu'il tirait de son carnier :

Voyez ces favoris épais
Sous lesquels se cachent ses lèvres ;
C'est le Nestor de ces forêts,
C'est le patriarche des lièvres !
D'avoir pu le tuer vivant,
Je me glorifierai sans cesse,
Car, si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse !.

Mais Poirson avait répondu qu'il y avait lièvre et lièvre ; que la comparaison que faisait du sien M. Scribe, à un patriarche et à Nestor, le relevait aux yeux des gens comme il faut, tandis que cet horrible jeu de mots que nous nous étions permis, en opposant le mot *lièvre* au mot *lapin*, était du plus mauvais goût, et ne serait pas toléré même sur un *théâtre du boulevard*.

Je demandai naïvement si le Gymnase n'était pas un théâtre du boulevard ; mais ce fut alors Rousseau qui, dans sa mauvaise humeur contre moi, — car il regardait mon couplet comme la cause du refus, — me répondit :

— Apprenez, mon cher ami, qu'il y a boulevard et boulevard, comme il y a lièvre et lièvre.

Je demeurai fort étourdi ; je n'avais jamais fait de différence entre les lièvres, qu'en les séparant en lièvres tendres

et en lièvres durs ; de différence entre les boulevards, qu'en préférant, l'été, les boulevards qui étaient à l'ombre aux boulevards qui étaient au soleil, et, l'hiver, les boulevards qui étaient au soleil aux boulevards qui étaient à l'ombre.

Je me trompais, les lièvres et les boulevards avaient leur aristocratie.

On se sépara en prenant rendez-vous pour le soir.

Lassagne me vit abattu, et partagea bien sincèrement ma tristesse. Aussi, dès qu'Ernest eut le dos tourné :

— Consolez-vous, mon cher ami, me dit-il, nous ferons une pièce ensemble.

— Vraiment ? m'écriai-je en bondissant de joie.

— Chut ! me dit-il, n'allez pas tambouriner cela dans les corridors, et le trompeter dans le bureau.

— Oh ! soyez tranquille !

— J'ai lu votre *Ode au général Foy ;* c'est jeune ; mais il y a quelques bons vers et deux ou trois images là dedans. Je veux vous aider à arriver.

— Oh ! merci, merci.

— Seulement, nous serons peut-être obligés de nous adjoindre une troisième personne, car ni vous ni moi ne pourrions faire les répétitions ; d'ailleurs, il ne faut pas qu'on sache que j'en suis.

— Adjoignez-vous qui vous voudrez. Mais quand commençons-nous ?

— Dame ! cherchez un sujet de votre côté, j'en chercherai un du mien, et nous verrons à prendre celui qui sera le meilleur.

Ernest rentra ; Lassagne mit son doigt sur ses lèvres.

Je fis un signe de tête, et tout fut dit.

Le soir, comme il avait été convenu, nous nous réunîmes, Adolphe, Rousseau et moi.

Rien de plus mélancolique au monde que ces réunions d'auteurs refusés ; à moins d'être Corneille ou M. Viennet, on a toujours un doute : ce doute, c'est que le directeur pourrait bien avoir raison, et que, soi, l'on pourrait bien s'être trompé.

Pour ne point décider arbitrairement cette grande question, nous prîmes un terme moyen.

Ce fut de lire à un autre théâtre.

Mais à quel théâtre lirions-nous ?

Poirson nous avait dédaigneusement renvoyés à un théâtre du boulevard ; Rousseau nous offrit de lire à l'Ambigu. Le régisseur, Warez, étant de ses amis, il avait chance de ne pas attendre la lecture, comme cela n'eût point manqué d'arriver à un autre théâtre.

Nous adhérâmes à la proposition.

La lecture, demandée le lendemain, fut accordée pour le samedi suivant.

Nous attendîmes, moi surtout, ce samedi avec une grande anxiété.

Ce résultat, si misérable qu'il fût, était pour nous presque une affaire de vie ou de mort.

Nous voyions s'approcher avec terreur, ma mère et moi, la fin de nos ressources, et, quoique Després, notre voisin, fût mort ; quoique nous eussions, comme il nous l'avait conseillé, repris son logement, de cent francs meilleur marché que le nôtre ; quoique nous missions la plus grande économie dans nos dépenses, nos ressources s'épuisaient peu à peu, et assez rapidement pour donner de graves inquiétudes sur l'époque où nous serions réduits à vivre de mes seuls appointements.

Le fameux samedi arriva.

J'allai à mon bureau ; ces messieurs allèrent à leur lecture.

A une heure, la porte de mon bureau s'ouvrit ; mais, derrière cette porte, étaient deux figures à l'expression desquelles je ne pouvais pas plus me tromper que la première fois.

— Reçus ? m'écriai-je.

— Par acclamation, mon cher, dit Rousseau.

— Et le fameux couplet du lièvre ?

— Bissé !

O faiblesse des jugements humains ! ce qui révoltait M. Poirson ravissait M. Warez.

Il y avait donc effectivement lièvre et lièvre, boulevard et boulevard.

Je m'informai des droits d'auteur d'un vaudeville à l'Ambigu.

Il y avait douze francs de droits d'auteur, et six places dans la salle.

C'était, chacun, quatre francs par soirée, plus deux places.

Ces deux places étaient estimées quarante sous.

Le résultat de mes débuts dramatiques serait donc de me produire six francs tous les jours.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, six francs tous les jours, c'étaient mes appointements, plus une moitié.

Seulement, quand notre première représentation arriverait-elle ?

On avait promis à Rousseau que ce serait le plus tôt possible.

En effet, huit jours après, Rousseau fut appelé pour lire aux acteurs.

Ce fut un jour de joie suprême.

En revenant de la lecture, Rousseau me prit à part.

— Ecoute, me dit-il, — nous nous étions tutoyés pendant nos alternatives de douleurs et de joies, — si tu as besoin d'argent...

— Comment, si j'ai besoin d'argent ! certainement que j'en ai besoin !

— Eh bien, si tu as besoin d'argent, je t'indiquerai un brave homme qui t'en prêtera.

— Sur quoi ?

— Sur tes billets.

— Sur quels billets ?

— Sur tes billets de spectacle, donc.

— Sur mes deux places par jour ?

— Oui ; tu comprends, moi, je lui ai vendu mes places et mes droits, tout... il m'a tout payé deux cent cinquante francs à forfait. Alors, je me suis dit : « Il ne faut pas oublier les amis. » Je t'ai fait mousser ; j'ai dit que tu étais un jeune homme qui commençait, mais que tu donnais les plus belles espérances. J'ai laissé soupçonner que tu étais appelé à enfoncer Scribe et Casimir Delavigne, et il t'attend ce soir au café de l'Ambigu.

— Comment s'appelle-t-il, ton homme ?

— Porcher.

— Bon ! j'irai.

Rousseau s'éloignait déjà, mais il revint.

— A propos, dis-lui tout ce que tu voudras, mais ne lui dis pas de mal de Mélesville.

— Et pourquoi veux-tu que je lui dise du mal de Mélesville ? Je n'en pense que du bien !

— Naïf jeune homme, va ! tu ne sais donc pas qu'en littérature, c'est de ceux dont on pense le plus de bien qu'on dit le plus de mal ?

— Non, je ne savais pas... Mais pourquoi ne faut-il pas dire de mal de Mélesville à Porcher ?

— Un jour que j'aurai le temps, je te conterai cela

Et Rousseau, m'envoyant un signe joyeux de la tête et de la main, partit en faisant sonner ses deux cent cinquante francs, et me laissant réfléchir à la cause pour laquelle il ne fallait pas dire du mal de Mélesville à Porcher.

Je n'attendis pas précisément l'heure habituelle de la sortie, et je courus tout joyeux annoncer la bonne nouvelle à ma mère.

Seulement, je ne lui dis rien de l'offre qui m'avait été faite par Rousseau.

Le soir, après mon second portefeuille, j'allai au café de l'Ambigu.

Je demandai M. Porcher.

On me le montra faisant une partie de dominos.

J'allai à lui ; il me reconnut probablement, car il se leva.

— Je suis le jeune homme dont vous a parlé Rousseau, lui dis-je.

— Monsieur, je suis à vous. Etes-vous pressé ou voulez-vous permettre que je finisse ma partie de dominos ?

— Finissez, monsieur ; je ne suis aucunement pressé ; j'attendrai en me promenant sur le boulevard.

Je sortis du café, et j'attendis.

Cinq minutes après, Porcher sortit à son tour.

— Eh bien, me dit-il, vous avez donc une pièce reçue à l'Ambigu ?

— Oui, et qui est même entrée en répétition aujourd'hui.

— Je sais cela ; et vous voudriez de l'argent sur vos billets ?

— Dame ! lui dis-je, voici la position...

Et je lui racontai en deux mots toute ma vie.

— Combien désirez-vous sur vos billets ? Vous savez qu'ils ne valent que deux francs par jour ?

— Eh ! mon Dieu, oui, je le sais.

— Je ne puis donc pas vous donner beaucoup.

— Je comprends cela.

— Car la pièce peut ne pas réussir.

— Mais, enfin, pouvez-vous me donner ?..

— Combien ?... Voyons !

Je rappelai tout mon courage, tant je trouvais moi-même la demande exorbitante.

— Pouvez-vous me donner cinquante francs ?

— Oh ! oui, dit Porcher.

— Quand cela ?

— Tout de suite. Je ne les ai pas sur moi, mais je vais les prendre au café.

— Et, moi, je vais y rentrer pour vous donner un reçu.

— Inutile ; je vous inscrirai sur mon registre, comme je fais pour M. Mélesville et pour les autres : seulement, il est convenu de parole, n'est-ce pas, que, pour tout l'avenir, nous faisons affaire ensemble ?

— Convenu... à la vie, à la mort.

Porcher entra, prit cinquante francs au comptoir, et me les remit dans la main.

J'ai éprouvé peu de sensations aussi délicieuses que le contact de ce premier argent gagné avec ma plume ; jusque-là,

celui que j'avais touché n'avait été gagné qu'avec mon écriture.

— Tenez, me dit-il, soyez sage, travaillez bien, et je vous ferai connaître Mélesville.

Je regardai Porcher: c'était la seconde fois qu'il prononçait ce nom à propos duquel Rousseau m'avait fait une si instante recommandation.

— Pourquoi faire, connaître Mélesville ? hasardai-je timidement.

— Mais pour travailler avec lui, donc! Si vous travailliez avec Mélesville, vous seriez lancé.

Je regardai Porcher.

— Ecoutez, monsieur, lui dis-je, je serais désespéré que ce que je vais vous dire pût vous déplaire.

— Oh ! oh ! me répliqua Porcher, est-ce que ce que vous avez à me dire serait du mal de M. Mélesville?

— Non, monsieur, Dieu m'en garde ! Je n'ai vu M. Mélesville qu'une fois ou deux, je crois, du moins ; un homme de trente-cinq ans, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Brun, mince ?

— Oui.

— Souriant toujours?

— Oui.

— Des dents magnifiques ?

— C'est cela.

— Eh bien, M. Mélesville est un homme d'infiniment d'esprit.

— Je crois bien !

— Mais j'ai une prétention

— Laquelle?

— C'est, d'ici à un an ou deux, d'arriver seul.

— Où cela?

— Au Théâtre-Français.

— Ah ! ah !... mauvaise affaire !

— Le Théâtre-Français?

— Oui.

— Pour qui?

— Pour moi.

— Comment, pour vous?

— Oui ; vous ne vous doutez pas des difficultés qu'ils font pour les bilets, à ce maudit théâtre. N'importe ! les droits d'auteur sont bons, et, si vous pouvez arriver, dame ! vous ferez bien... Mais, je vous en préviens, ce n'est pas commode.

— Je le sais bien ; mais je connais un peu M. Talma.

— Oh ! bien, alors, c'est comme si vous disiez à Rome : « Je connais le pape. » Bon, bon, bon ! allez... mais n'oubliez pas que c'est à Porcher que vous avez eu affaire le premier.

— Je n'ai garde.

— Ayez bonne mémoire ; ordinairement, les gens qui ont bonne mémoire ont bon cœur.

— Je crois, monsieur, que vous êtes une preuve vivante de ce que vous dites.

— Pourquoi cela?

— Parce que voilà deux ou trois fois que vous prononcez le nom de Mélesville.

— Mélesville ! c'est-à-dire, monsieur, que je me ferais tuer pour lui.

— Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander la cause de votre dévouement.

— Oh ! c'est bien simple. J'étais perruquier ; c'était moi qui taillais les cheveux à Mélesville ; lui, il a de la fortune, mais n'importe ! il faisait des pièces. Dans ce temps-là, il y a dix ou douze ans, on ne vendait pas ses billets, on les donnait.

— Monsieur Porcher, croyez que, si j'étais plus riche, je vous donnerais les miens avec le plus grand plaisir.

— Vous ne comprenez pas : dans ce temps-là, on ne vendait pas ses billets, on les donnait. M. Mélesville me donnait donc ses billets ; j'allais avec des amis à ses pièces, et j'applaudissais. Il fit tant de pièces et me donna tant de billets, qu'il me vint une idée ; c'était, au lieu de les prendre et de les donner pour rien, de les lui acheter et de les vendre : je lui proposai le marché. « Vous êtes fou, Porcher, me dit-il ; que diable voulez-vous faire de cela? — Laissez-moi essayer. — Oh ! parbleu ! essayez mon cher. » J'essayai, monsieur ; cela réussit. Depuis ce temps, je fais mes petites affaires, et, si jamais j'arrive à une fortune, c'est à M. Mélesville que je le devrai ; aussi, venez chez moi, et vous verrez son portrait avec celui de ma femme et de mes enfants.

J'ai été depuis chez Porcher, et plusieurs fois même ; — cent fois peut-être pour lui demander des services, une fois seulement pour lui en rendre, — et, chaque fois que j'y ai été, mon regard s'est arrêté sur ce portrait de Mélesville que la reconnaissance de cet excellent homme avait, dans son cœur, élevé à la hauteur de celui de sa femme et de ses enfants.

Un jour, Porcher eut je ne sais quoi à demander à Cavé, — c'était du temps que Cavé était directeur des beaux-arts.

Je conduisis Porcher chez Cavé.

— Tiens ! lui dis-je, je t'amène un homme qui a plus fait pour la littérature depuis vingt-cinq ans, que toi, tes prédécesseurs et tes successeurs n'ont fait et ne feront en un siècle.

Et c'était vrai, ce que je disais là.

L'idée ne viendra jamais à un homme de lettres, dans l'embarras, de s'adresser au ministre de l'intérieur ou au directeur des beaux-arts.

Mais l'idée lui viendra de s'adresser à Porcher, et il fera bien.

Chez Porcher, il trouvera bon visage et caisse ouverte, deux choses qu'il ne trouverait certainement pas au ministère de l'intérieur.

— J'en appelle à Théaulon, à Soulié, à Balzac morts ; j'en appelle à tous ceux qui vivent.

Depuis vingt-cinq ans, Porcher a peut-être prêté à la littérature cinq cent mille francs.

Aussi, pour mon compte, je suis reconnaissant à Porcher, comme Porcher était reconnaissant à Mélesville, et, quand je vais aujourd'hui chez Porcher, je suis heureux et fier de voir mon portrait trois fois reproduit, en buste, en pastel, en médaille, à côté du portrait des enfants de Porcher.

Mais ce dont je lui suis reconnaissant surtout, c'est de ces premiers cinquante francs qu'il me donna, que je rapportai à ma mère, et qui firent refleurir dans son âme cette fleur du ciel qui commençait à s'y faner : l'espérance !

Aussi demandez à madame Porcher, elle qui est en relation avec tout ce qui a de l'esprit en France, les charmantes lettres qu'elle reçoit.

Elle aurait bien certainement un recueil à publier, qui ne le céderait en rien aux lettres de madame de Sévigné, quoiqu'elles soient d'un autre genre.

Nous en prenons une au hasard ; elle est d'un auteur de notre connaissance, qui n'est pas nous, quoique sa signature ressemble diablement à la nôtre.

Il demandait un modeste emprunt de cent francs, et on lui répondait d'attendre quelques jours ; après quoi, il était probable qu'on serait en mesure de lui rendre ce service. — Voici la lettre :

« Attendre quelques jours, madame ! mais c'est comme si vous disiez à un homme à qui l'on va couper le cou de danser un rigodon ou de faire un calembour ; mais, dans quelques jours, je serai riche à millions ! je toucherai cinq cents francs. Si je m'adresse à vous, si je vous ennuie de moi, c'est que je suis dans une misère à rendre des points à Job, le plus grand malheureux de l'antiquité. Si vous ne m'envoyez pas ces cent francs par mon esclave, je dépense mes derniers sous à faire l'acquisition d'une clarinette et d'un caniche, et je vais jouer de l'une et de l'autre devant votre porte en m'écrivant sur le ventre : « Faites « l'aumône à un homme de lettres abandonné de madame « Porcher. » — Voulez-vous que j'aille vous demander ces cent francs sur la tête? que je crie : « Vive la République ! » ou que j'épouse mademoiselle Moralès?... Aimez-vous mieux que j'aille à l'Odéon, que je trouve du talent à Cachardy, ou que je porte des chapeaux gibus?... Ce que vous m'ordonnerez, je le ferai, si vous m'envoyez ces cent francs Envoyez-les-moi plutôt dix fois qu'une !

« Mille et mille sentiments dévoués,

« X*** »

« *P.-S.* Cela m'est égal que les cent francs soient en argent, en or ou en billets de banque ; ainsi, ne vous gênez pas. »

CVI

SUCCÈS DE MA PREMIÈRE PIÈCE. — MES TROIS NOUVELLES. — M. MARLE ET SON ORTHOGRAPHE. — MADAME SETIER. — UNE MAUVAISE SPÉCULATION. — « LE PATRE », DE MONTVOISIN. — « L'OREILLER ». — MADAME DESBORDES-VALMORE. — COMMENT ELLE DEVINT POÈTE. — MADAME AMABLE TASTU. — « LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE ». — « ZÉPHIRE ».

La Chasse et l'Amour fut jouée comme pièce de circonstance, le 22 septembre 1825.

Elle eut un grand succès.

C'était Dubourjal qui jouait le principal rôle ; quels étaient les autres acteurs, je n'en sais plus rien.

J'aurais certainement oublié le titre de la pièce comme le nom des acteurs, si je ne voulais pas marquer le point de départ des cent drames que je ferai probablement, comme je vais marquer tout à l'heure le point de départ des six cents volumes que j'ai faits.

Ce succès donna assez de confiance à Porcher, pour que, sur ma première demande et sur mes billets à venir, il me prêtât cent écus.

Voici à quoi étaient destinés ces cent écus.

Pendant les répétitions de *la Chasse et l'Amour*, et pendant que je cherchais un sujet pour travailler avec Lassagne, j'avais écrit un petit volume de nouvelles que je voulais faire imprimer.

C'était l'époque des grands succès des petites choses. Je l'ai déjà dit à propos de *la Pauvre Fille*, de Soumet, et des *Savoyards*, de M. Guiraud ; je le répète à propos, non pas de mes nouvelles, à moi, mais de deux ou trois nouvelles que venaient de publier madame de Duras et madame de Salm.

Je ne me rendais pas parfaitement compte de ces succès, ou plutôt du bruit qu'ils produisaient ; je ne faisais point la part de la position sociale des illustres auteurs, et je ne voyais pas pourquoi je ne ferais pas le même bruit et n'aurais pas le même succès avec mes nouvelles que mesdames de Duras et de Salm avec les leurs.

J'avais donc fait trois nouvelles ; ces trois nouvelles formaient un petit volume ; ce petit volume, je l'avais offert à dix libraires qui l'avaient refusé du premier coup et, je dois leur rendre cette justice, sans la moindre hésitation.

Ces trois nouvelles étaient intitulées : l'une, *Laurette ;* l'autre, *Blanche de Beaulieu ;* j'ai complétement oublié le titre de la troisième.

De *Blanche de Beaulieu*, j'ai fait depuis *la Rose rouge ;* de la troisième, dont j'ai oublié le nom, j'ai refait depuis *le Cocher de cabriolet*.

Eprouvant refus sur refus de la part des libraires, et convaincu que l'apparition de mon volume devait produire, dans le monde littéraire, une sensation au moins égale à celle d'*Ourika*, j'étais résolu à faire imprimer ce volume à mes frais.

Il existait, à cette époque, de par le monde un homme qui s'y présentait avec une singulière prétention : c'était celle de renverser toutes les règles de l'orthographe, pour leur substituer une orthographe sans aucune règle.

A son avis, chaque mot devait s'écrire comme il se prononçait. De la racine grecque, de la racine celtique, de la racine romaine, de la racine arabe et de la racine espagnole, il ne s'inquiétait aucunement.

Ainsi, il écrivait te dernier adverbe que vient de laisser échapper notre plume *oqunemen*.

C'était assez difficile à lire, mais il paraît que c'était plus facile à écrire.

Cet homme s'appelait M. Marle.

M. Marle cherchait partout des partisans à son orthographe ; il comprenait qu'il ne pouvait faire de révolution que comme Attila, c'est-à-dire à la tête d'un million d'hommes.

Or, ayant jugé sans doute que les hommes de lettres, et, en particulier, les vaudevillistes, étaient ceux qui devaient le moins tenir à l'orthographe, il avait surtout essayé de faire ses embauchements parmi nous.

Ce brave M. Marle publiait un journal écrit dans cette étrange langue que nous venons de dire

Ce journal, il le publiait chez un imprimeur qui demeurait cour des Fontaines, et qui s'appelait Setier.

En faisant la connaissance de M. Marle, j'avais fait la connaissance de M. Setier, j'avais fait celle de madame Setier.

Madame Setier était une femme distinguée, Anglaise, ou tout au moins sachant parfaitement l'anglais.

Elle m'avait offert de me traduire quelques pièces anglaises que, facilement, prétendait-elle, je pourrais approprier au théâtre français.

Il en résultait que, comme la cour des Fontaines était à la fois proche de mon bureau, où j'étais, comme je l'ai dit, forcé d'aller tous les soirs, et du passage Véro-Dodat, où demeurait mon ami Thibaut, chez lequel j'allais tous les jours, je m'arrêtais de temps en temps cour des Fontaines.

Mes trois nouvelles achevées, je les donnai à lire à madame Setier.

Madame Setier, indulgente comme une femme, trouva mes nouvelles charmantes, et obtint de son mari qu'il les imprimerait de compte à demi.

L'impression des nouvelles, tirées à mille exemplaires, — je croyais qu'on n'en tirerait jamais un assez grand nombre, — l'impression des nouvelles devait, comme frais, monter à six cents francs.

Moyennant trois cents francs, M. Setier consentait à les imprimer. Il faisait le reste des frais, c'est-à-dire les trois cents autres francs. Il rentrait d'abord dans ses trois cents francs ; puis, rentré dans ses trois cents francs, nous partagions les bénéfices par moitié.

Voilà pourquoi je demandais à Porcher trois cents francs, que Porcher me prêta, à valoir sur mes prochains billets d'auteur.

Je portai mes trois cents francs chez M. Setier, je déposai mon manuscrit, et, le surlendemain, j'eus la joie de corriger mes épreuves.

Qui m'eût dit que ce qui me fit une si grande joie à cette époque me serait plus tard un si grand ennui ?

Au bout d'un mois — pendant lequel *la Chasse et l'Amour* suivait triomphalement le cours de ses représentations, et me rapportait cent quatre-vingts francs de droit d'auteur et de vente de billets, — mon volume parut sous mon nom, et avec le titre de *Nouvelles contemporaines*.

On en vendit quatre exemplaires, et l'on fit dessus un article dans *le Figaro*.

Cet article, ce fut Etienne Arago qui le fit. Si ce chapitre va le trouver dans l'exil, son étonnement sera grand, sans doute, de voir qu'après vingt-cinq ans, je me souviens d'un article qu'il a oublié.

Quatre volumes vendus faisaient rentrer dix francs dans la caisse de M. Setier.

M. Setier en fut donc de deux cent quatre-vingt-dix francs pour avoir imprimé les *Nouvelles contemporaines*, et moi, de trois cents francs pour les avoir faites.

La spéculation n'était heureuse ni pour l'un ni pour l'autre. Aussi, je m'en tins à ce conseil que m'avait donné un libraire fort intelligent, M. Bossange :

— Faites-vous un nom, et je vous imprimerai.

Là était toute la question.

Se faire un nom ! C'est la condition qui fut posée à tout homme qui s'en fit un. Cette condition, au moment où elle lui fut imposée, il s'est demandé, désespéré, comment il pourrait la remplir ?

Et cependant, il l'a remplie.

Je ne crois pas au talent ignoré, au génie inconnu, moi.

Il y avait des causes pour que Gilbert et Hégésippe Moreau mourussent à l'hôpital.

Il y avait des causes pour que s'asphyxiassent Escousse et Lebras. C'est dur à dire, mais ni l'un ni l'autre de ces deux pauvres fous, s'il eût vécu, n'eût eu, au bout de vingt ans de travail, la réputation que leur valut l'épitaphe de Béranger.

Je m'occupai donc sérieusement de me faire un nom pour vendre mes livres, et pour ne plus les faire imprimer de compte à demi.

Au reste, ce nom, si petit et si modeste qu'il fût, commençait à percer la terre. Vatout avait lu mon *Ode au général Foy* et mes *Nouvelles contemporaines*, — car on comprend que la vente de quatre exemplaires avait donné large champ à mes générosités, — et, un jour, il m'envoya trois ou quatre lithographies en m'invitant à en prendre une pour faire des vers dessus.

Cela demande une explication

Vatout publiait la *Galerie du Palais-Royal*.

Cet ouvrage, magnifiquement imprimé, paraissait sous le patronage du duc d'Orléans.

C'était la reproduction lithographique de tous les tableaux de la galerie du Palais-Royal, avec des notices, des nouvelles ou des vers faits sur ces tableaux par toute la littérature contemporaine.

Je comptais donc dans la littérature contemporaine, puis que Vatout me demandait des vers.

Le raisonnement, posé ainsi, pouvait plutôt être un sophisme qu'un dilemme, mais, comme je n'avais à le discuter avec personne, il tint comme dilemme dans mon esprit, et me devint un encouragement.

Oh ! je ne demandais pas mieux que d'en recevoir de tous les côtés, des encouragements !

Je choisis une lithographie représentant un pâtre romain, d'après un tableau de Montvoisin.

Le pâtre était couché et dormait sous une treille.

Je ne donne point comme bons les vers que je fis sur ce sujet. Je les donne comme une étude curieuse de mes progrès dans la langue poétique.

Il est une heure plus brûlante
Où le char du soleil au zenith arrêté,
Suspend sa course dévorante,
Et verse des torrents de flamme et de clarté.
Alors, un ciel d'airain pèse au loin sur la terre,
Les monts sont désertés, la plaine est solitaire,
L'oiseau n'a plus de voix pour chanter ses amours,
Et, sur la rive desséchée,
La fleur implore en vain, immobile et penchée,
Le ruisseau tari dans son cours.

Il est une place au bocage
Où, s'arrondissant en berceaux,
Le lierre et la vigne sauvage
Se prolongent en verts arceaux
C'est là qu'étendu sous l'ombrage,
Un berger du prochain village,
Trouve un sommeil réparateur ;
Et près de lui son chien fidèle
Veille, attentive sentinelle,
Sur les troupeaux et le pasteur.

Tu dors ! jeune fils des montagnes,
Et mon œil, aux débris épars autour de toi,
Reconnaît ces vastes campagnes,
Où florissait le peuple roi !
Tu dors ! et, des mortels ignorant le délire,
Nul souvenir de gloire à ton cœur ne vient dire
Que tes membres lassés ont trouvé le repos
Sur la poussière d'un empire
Et sur la cendre des héros.

Ces grands noms, qu'aux siècles qui naissent
Lèguent les siècles expirants,
Et qui toujours nous apparaissent
Debout sur les débris des ans,
De nos cœurs sublimes idoles,
Sont pour toi de vaines paroles
Dont les sons ne t'ont rien appris ;
Et, si ta bouche les répète,
C'est comme l'écho qui rejette
Des accents qu'il n'a pas compris.

Conserve donc cette ignorance,
Gage d'un paisible avenir,
Et qu'une molle indifférence
T'épargne même un souvenir.
Que de tes jours le flot limpide
Coule comme un ruisseau timide
Qui murmure parmi des fleurs,
Et, loin des palais de la terre,
Voit dans son onde solitaire
Le ciel réfléchir ses couleurs.

Si du fleuve orageux des âges
Tu voulais remonter les bords,
Que verrais-tu, sur ces rivages ?
Du sang, des débris et des morts ;
Les lâches clameurs de l'envie
La vertu toujours poursuivie,
Aux yeux des rois indifférents ;
Et, profanant les jours antiques,
Sur la cendre des républiques,
Des autels dressés aux tyrans.

Que dirais-tu, lorsque l'histoire
Viendrait dérouler à tes yeux
Ses fastes sanglants, où la gloire
Recueille les erreurs des cieux ?
Ici, les fils de Cornélie,
Que tour à tour la tyrannie
Écrase, en passant, sous son char ;
Là, trahi du dieu des batailles,
Caton déchirant ses entrailles
Pour fuir le pardon de César !

Près de ces illustres victimes,
Que pleure encor la liberté,
Tu verrais, puissants de leurs crimes,
Les grands fonder l'impunité :
Lorsque sa rage est assouvie,
Un Sylla terminant sa vie,
Tranquille au toit de ses aïeux ;
Un Tibère que l'on encense,
Et qu'à sa mort un peuple immense
Ose placer au rang des dieux.

Alors, à cette heure voilée,
Où l'ombre remplace le jour,
Quand les échos de la vallée
Redisent de doux chants d'amour,
Seul, peut-être, au pied des collines,
D'où Rome sort de ses ruines,
Viendrais-tu sans chiens, sans troupeaux,
Et, regrettant ton ignorance,
Fuirais-tu les jeux et la danse,
Pour soupirer sur des tombeaux !

Pendant ce temps, M. Marle avait été obligé de renoncer à son journal, et nous avait proposé, à Adolphe et à moi, d'utiliser les deux ou trois cents abonnés qu'il avait, en faisant, pour ce noyau d'honnêtes gens, une publication mensuelle.

Après avoir longtemps agité la question de savoir si cette publication serait en prose ou en vers, nous décidâmes qu'elle serait en vers et en prose, et qu'elle aurait nom *la Psyché*.

C'était un admirable moyen pour moi de publier ce que j'écrirais désormais en prose ou en vers, sans faire imprimer de compte à demi.

Les vers ou la prose mis dans *la Psyché* ne rapportaient rien, mais aussi ils ne coûtaient rien.

Nous publiâmes, à cette époque, quelques charmants vers de madame Desbordes-Valmore et de madame Amable Tastu.

Voici les vers de madame Desbordes-Valmore :

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi,
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil... O destinée amère !
Cela, douce maman, cela me fait gémir...

Et, quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont point d'oreiller, moi, j'embrasse le mien,
Et, seule en mon doux nid, qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première,
De l'aube au rideau bleu ; c'est si beau de la voir !
Je vais faire, tout bas, ma plus tendre prière ;
Donne encore un baiser, douce maman ; bonsoir !

PRIÈRE

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, écoute, est ici dans tes mains.
Hélas ! on m'a parlé d'orphelins sans famille ;
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre, au soir, un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir ;
Mets, sous l'enfant perdu que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir !

Madame Desbordes-Valmore était née à Douai.

« J'ai été le dernier enfant de ma mère, et son seul enfant blond, m'écrivait-elle un jour, et j'ai été baptisée en triomphe à cause de la couleur de mes cheveux, qu'on adorait dans ma mère. Elle était belle comme une Vierge. On espérait que je lui ressemblerais tout à fait ; mais je ne lui ai ressemblé qu'un peu, et, si jamais j'ai été aimée, c'est certainement pour autre chose que pour ma grande beauté.

« Mon père était peintre en armoiries. Il peignait des équipages et des ornements d'église. Sa maison tenait au cimetière de l'humble paroisse de Notre-Dame de Douai. Je la croyais grande, cette chère maison, l'ayant quittée à sept ans ; depuis, je l'ai revue, et c'est une des plus petites et des plus pauvres de la ville.

« C'est pourtant ce que j'aime le mieux au monde, au fond de ce beau temps pleuré ; c'est qu'en effet, je n'ai eu la paix et le bonheur que là.

« Puis, tout à coup, une grande et profonde misère, quand il arriva que mon père n'eut plus à peindre d'équipages ni d'armoiries...

« J'avais quatre ans à l'époque de ces grands troubles en France. Les grands-oncles de mon père, exilés autrefois en Hollande, lors de la révocation de l'édit de Nantes, offrirent à ma famille leur immense succession, si l'on voulait nous rendre à la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires, et avaient vécu dans le célibat à Amsterdam, où ils avaient fondé une librairie. J'ai, dans ma pauvre petite bibliothèque, quelques livres imprimés par eux.

« On fit une assemblée dans la maison. Ma mère pleura beaucoup, mon père était indécis, et nous embrassait. Enfin, on refusa la succession, de peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en mois, jusqu'à causer un déchirement d'intérieur où j'ai puisé toute la tristesse de mon caractère.

« Ma mère, imprudente et courageuse, se laissa envahir par l'espérance de rétablir la maison en allant en Amérique trouver une parente qui était devenue riche. De ses quatre enfants, qui tremblaient à l'idée de ce voyage, elle n'emmena que moi. J'avais bien volontiers consenti à la suivre ; mais je n'eus plus de gaieté après ce sacrifice. J'adorais mon

père comme on adore le bon Dieu lui-même. Ces routes, ces ports de mer, cet Océan où il n'était pas, me causaient de l'épouvante, et je me serrais contre les vêtements de ma mère comme dans mon seul asile.

« Arrivée en Amérique, ma mère trouva sa cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Elle ne supporta point le nouveau coup qui nous frappait : éveillée violemment de son dernier rêve, elle mourut au réveil à l'âge de quarante et un ans. J'expirais auprès d'elle, quand on m'emmena en deuil hors de cette île dépeuplée, et, de vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de mes parents, devenus tout à fait pauvres.

« Vous m'avez demandé, bien cher ami, comment j'étais devenue poète. Je ne puis que vous raconter comment j'écrivis. »

Madame Tastu avait eu une vie moins douloureuse et moins agitée ; on le sentait aux calmes pulsations de ses vers. Elle avait tout simplement, acceptant sa position de femme, donné sa vie à sa mère, à son mari et à ses enfants.

Elle avait vécu entre ces trois amours, ne désirant rien, ne regrettant rien, épanchant la poésie de son cœur, quand il était trop plein, comme tombe l'eau d'une urne trop pleine.

Cette pièce donnera une idée de sa manière douce et mélancolique :



Madame Tastu.

« C'est alors que le théâtre offrit pour eux et pour moi une sorte de refuge. On m'apprit à chanter ; je tâchai de devenir gaie ; mais, cependant, j'étais mieux dans les rôles de mélancolie et de passion.

« C'est à peu prés tout mon sort que je vous dis là.

« On m'appela au théâtre Feydeau : tout m'y promettait un avenir brillant. A seize ans, j'étais sociétaire sans l'avoir demandé ni espéré ; mais ma faible part se réduisait, alors, à quatre-vingts francs par mois, et je luttais contre une indigence difficile à décrire.

« Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent, et, dans l'intérêt de mon père, je retournai en province.

« A vingt ans, une grande douleur me força de renoncer au chant. Le bruit de ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de mes reflexions.

« Je fus forcée de les jeter sur le papier pour me délivrer de ce frappement fiévreux, et l'on me dit que ce que je venais d'écrire était une élégie.

« M. Alibert, qui soignait ma santé, devenue très frêle, me conseilla d'écrire comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. J'ai suivi l'ordonnance sans avoir rien appris, rien lu, ce qui me causa longtemps une fatigue pénible, car je ne pouvais jamais trouver de mots pour rendre mes pensées.

« Mon premier volume fut publié en 1822.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
On s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du Temps.
Encore un pas, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure,
L'aiguille aura fini son tour !
Pourquoi de mon regard avide
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment,
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler...

Mais des ans la fuite m'étonne;
Leurs adieux oppressent mon cœur.
Je dis: « C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours,
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours! »
Ecoutons... le timbre sonore
Lentement frémit douze fois;
Il se tait... je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait! en vain je l'appelle!
Adieu!... Salut, sa sœur nouvelle!
Salut!... quels dons chargent ta main?
Quel bien nous apporte ton aile?
Quels beaux jours dorment dans ton sein?
Que dis-je! à mon âme tremblante
Ne révèle pas tes secrets!
D'espoir, de jeunesse et d'attraits,
Aujourd'hui, tu parais brillante;
Et ta course, insensible et lente,
Peut-être amène les regrets.
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés,
Et, chaque jour, son cours s'achève
En emportant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés...
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide, d'année en d'année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit point finir!

Il y avait encore, au milieu de tout cela, un poète charmant, un poète dont aujourd'hui tout le monde peut-être a oublié le nom, excepté moi, qui ai fait vœu de me souvenir Il s'appelait Denne-Baron.

Nous publiâmes de lui, inspirée par le tableau de Prud'hon, une pièce de vers intitulée *Zéphire*.

La voici. Dites si vous avez jamais vu quelque chose de plus suave.

Il est un demi-dieu, charmant, léger, volage;
Il devance l'aurore, et, d'ombrage en ombrage,
Il fuit devant le char du jour;
Sur son dos éclatant, où frémissent deux ailes,
S'il portait un carquois et des flèches cruelles,
Vos yeux le prendraient pour l'Amour.

C'est lui qu'on voit, le soir, quand les heures voilées
Entr'ouvrent du couchant les portes étoilées,
Glisser dans l'air à petit bruit;
C'est lui qui donne encore une voix aux naïades,
Des soupirs à Syrinx, des concerts aux dryades,
Et de doux parfums à la nuit.

Zéphire est son doux nom; sa légère origine,
Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
Et n'eut pour témoins que les airs;
D'un souffle du printemps, d'un soupir de l'aurore,
Dans son liquide azur, le ciel le vit éclore
Comme un alcyon sur les mers.

Ce n'est point un enfant, mais il sort de l'enfance;
Entre deux myrtes verts, tantôt il se balance;
Tantôt il joue au bord des eaux,
Ou glisse sur un lac, ou promène sur l'onde
Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde,
Et le nid léger des oiseaux.

Souvent sur les hauteurs du Cynthe ou d'Erymanthe,
Sous les abris voûtés d'une source écumante
Il lutine Diane au bain;
Ou, quand, aux bras de Mars, Vénus s'est endormie,
Sur leur couche effeuillant un rosier d'Idalie,
Il les cache aux yeux de Vulcain

Parfois, aux antres creux, — palais bizarre et sombre
De la sauvage Écho, du sommeil et de l'ombre, —
Du Lion il fuit les ardeurs;
Parfois, dans un vieux chêne, aux forêts de Cybèle,
Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
Son nid, ses chants et ses malheurs.

O puisses-tu, Zéphire, auprès de ton poète,
Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite
Caresser un jour mes vieux ans!
Et, si le sort le veut, puisse un jour ton haleine
Sur les bords fortunés de mon petit domaine
Bercer mes épis jaunissants (1)!

CVII

MALADIE DE TALMA. — COMMENT IL AURAIT JOUÉ LE TASSE. — SES NEVEUX. — IL EST VISITÉ PAR M. DE QUÉLEN. — POURQUOI IL FIT ABJURER SES ENFANTS. — SA MORT. — « LA NOCE ET L'ENTERREMENT ». — OUDARD ME SERMONNE SUR MES GOUTS POUR LE THÉATRE. — BELLE RÉPONSE QUI MET EN GAIETÉ TOUT LE PALAIS-ROYAL. — IL ME RESTE LA CONFIANCE DE LASSAGNE ET DE LA PONCE. — J'OBTIENS UN SUCCÈS ANONYME A LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Au milieu de ces premiers travaux, auxquels nous nous livrions avec toute l'ardeur de la jeunesse, une nouvelle terrible pour l'art se répandait dans Paris.

Talma était atteint d'une maladie mortelle.

Il venait d'atteindre à l'apogée de son talent, peut-être, dans sa dernière création de *la Démence de Charles VI*. On se rappelle cette visite que nous lui fîmes, Adolphe et moi, et comment, se trouvant mieux et espérant rentrer au théâtre par *Tibère*, il nous montra ses joues pendantes, qui devaient si bien lui servir à imiter le masque du viell empereur. Mais Talma était frappé mortellement. *Charles VI* devait être sa dernière apparition, apparition plus splendide qu'aucune des créations de sa jeunesse ou de son âge mûr; et c'était Michelot qui devait jouer Tibère.

Nous ne fûmes pas les seuls, au reste, à conserver un souvenir du même genre. Vers la fin de sa vie, Talma fit un court séjour à Enghien, pendant lequel Firmin l'alla voir. Firmin était sur le point de jouer le Tasse, qui avait été distribué à Talma, mais auquel Talma avait dû renoncer.

Talma aimait assez Firmin; sa chaleur le ravissait, et souvent il lui avait donné des conseils.

— Eh bien, mon cher ami, lui dit-il, vous allez donc jouer le Tasse?

— A mon grand regret, dit Firmin; j'aurais mieux aimé vous le voir jouer, à vous: c'eût été une étude que j'eusse faite, tandis que c'est peut-être une leçon que je vais recevoir.

— L'ouvrage est médiocre, dit Talma; cependant, il y a une belle scène au cinquième acte: c'est celle où, dans l'espoir de rendre la raison au pauvre fou, on lui parle des honneurs qu'on lui prépare et de la couronne qu'il attend. Vous savez, Firmin, à ce mot *couronne*, il semble se ranimer. « Une couronne, à moi! dit-il. Alphonse ne me refusera donc plus sa sœur!... Où est-elle, cette couronne? où est-elle? » Alors, on la lui présente, il la regarde, puis, douloureusement: « Elle n'est pas d'or; elle n'est que de laurier... Le frère ne consentira pas! » Tenez! voyez-vous, Firmin, dit Talma, voici comment j'aurais joué cela, moi...

Et, sur son lit, se soulevant à moitié, il joua la scène avec un accent si vrai, une attitude si douloureuse, un abattement si complet et si plein de désespoir et de folie, que Firmin, rien que par ce qu'il avait vu, fut prés de renoncer au rôle.

Vers le commencement d'octobre, ce mieux qui avait donné quelque espoir disparut, et la maladie fit de tels progrès, que Talma lui-même exprima le désir de voir les personnes qu'il aimait et que leur carrière tenait éloignées de lui. Au nombre de ces personnes était son neveu Amédée Talma, médecin-dentiste à Bruxelles.

Il arriva le 9 octobre, et, à partir de ce moment, ne le quitta plus.

Après qu'on eut préparé le malade à cette visite, Amédée Talma entra dans la chambre et s'approcha du lit de son oncle. Talma lui tendit la main, l'attira à lui, et l'embrassa.

Il faisait sombre; mais, à la moiteur qui resta sur sa joue, le jeune homme s'aperçut que son oncle pleurait.

Cependant, le malade se remit, et, au bout d'un instant:

(1) Voir un *Poète anacréontique*, dans *Bric-à-Brac*.

— Tu ne resteras pas plus de deux ou trois jours ici, lui dit-il ; tes affaires souffriraient d'une plus longue absence. Je t'ai fait venir parce que tu connais ma maladie depuis longtemps, et que nos docteurs désirent avoir de toi des renseignements sur l'époque antérieure à celle où ils ont été appelés.

En effet, une nouvelle consultation eut lieu le 12, à laquelle assista le jeune docteur. Sur onze médecins qui la composaient, deux ou trois seulement conservaient quelque espoir. Cependant, les nouveaux moyens proposés calmèrent les vomissements, qui, d'ailleurs, cessèrent tout à fait dans les derniers jours.

Lorsque les médecins se rapprochèrent du lit :

— Eh bien, leur demanda Talma, est-ce fini ? Je ferai tout ce que vous voudrez, me voilà !... Au reste, je doute que vous puissiez me tirer de là, et j'en ai pris mon parti. Mais ce qui me chagrine surtout, et ce que je vous recommande, ce sont mes yeux : je crains de perdre la vue.

Un second neveu de Talma, nommé Charles Jeannin, arriva de Bruxelles le 16. Il fallut de grandes précautions pour prévenir Talma de cette visite.

Rien ne lui échappait de ce qui se passait autour de lui.

— MM. Dupuytren, Biett et Begin étaient près de la cheminée et parlaient bas. Talma saisit quelques mots de leur conversation.

— Que dites-vous là ? demanda-t-il.

Alors, sans répondre, M. Dupuytren s'approcha d'Amédée Talma.

— Je demandais à ces messieurs, dit-il au jeune homme, si Talma était prévenu des visites de l'archevêque.

En effet, l'archevêque venait presque tous les jours, mais on n'avait pas voulu le laisser pénétrer près du malade.

— De l'archevêque ? répéta Talma ; que dites-vous de l'archevêque ?

Amédée s'empressa de répondre :

— M. Dupuytren disait à ces messieurs, mon oncle, que, chaque jour, l'archevêque de Paris lui demandait de tes nouvelles.

— Ah ! ce bon archevêque, dit Talma je suis bien touché de son souvenir... Je l'ai connu autrefois chez la comtesse de Wagram : c'est un bien digne homme !

— Oui, dit Amédée insistant, oui, il est venu presque tous les jours.

— Ici ? fit Talma.

— Ici. Moi-même, je lui ai parlé deux fois ; je lui ai même promis que, dès que tu irais mieux, tu le recevrais.

— Oh ! non, non, dit vivement Talma. Seulement, dès que j'irai mieux, il aura ma première visite. Je me rappelle que, dans le temps, il a eu la bonté de m'envoyer un ecclésiastique pour me dire qu'il n'était pour rien dans l'affront fait à mes enfants lors de la distribution des prix, et que tout le blâme devait retomber sur le maître de pension.

Voici, en effet, ce qui était arrivé, et cet événement avait fait une profonde blessure au cœur de Talma, qui adorait ses deux enfants :

Le jour de la distribution des prix, l'archevêque de Paris s'était rendu à l'institution Morin pour assister à cette solennité. Or, il arriva qu'on n'osa point — le prêtre couronnant les jeunes élèves — lui donner à couronner les deux fils du grand artiste ; les noms des deux enfants furent donc omis, et ce ne fut qu'après le départ de M. de Quélen qu'on leur remit, en secret, les prix qu'ils avaient mérités.

Talma fit, à l'instant même, abjurer ses deux enfants, qui, à partir de ce moment, appartinrent à la religion réformée.

Les médecins se retirèrent. En sortant, M. Dupuytren dit à Amédée :

— Je vais au château ; si je rencontre l'archevêque, que lui dirai-je ?

— Mais, monsieur, dit le jeune homme, vous n'avez rien de mieux à faire, ce me semble, que de lui raconter ce qui vient de se passer devant vous, et la réponse que mon oncle a faite à mes instances ; si, plus tard, mon oncle le demandait, j'aurais l'honneur de l en instruire à l'instant.

Mais, au lieu de suivre cette instruction, M Dupuytren, qui ne rencontra pas l'archevêque, prit sur lui d'écrire à Sa Grandeur qu'elle pouvait se présenter chez Talma, et que Talma la recevrait.

M. de Quélen s'empressa de se rendre à l'invitation, qu'il était loin de croire lui être faite par M Dupuytren seulement ; mais, comme de coutume, il fut reçu par Amédée Talma.

Le 18 octobre, M. Charles Jeannin fut obligé de quitter son oncle pour retourner à Bruxelles, où son engagement l'appelait le 20.

Le lendemain 19 octobre, à six heures du matin, retrouvant Amédée Talma au chevet de son lit :

— Eh bien, mon ami, dit-il, tu ne pars donc pas ?

— Il n'y avait qu'une place à la diligence, mon oncle, et j'ai dû la céder à Charles, qui était appelé impérieusement à Bruxelles.

— Et quand partiras-tu ?

— Demain matin.

— A quelle heure ?

— A six heures... si je trouve de la place.

Talma remua doucement la tête.

— Tu me trompes, dit-il ; vous n'avez pas pu me sauver, et tu veux rester avec moi jusqu'à la fin... Si j'eusse été un paysan de Brunoy, on m'eût guéri ; mais on a tâtonné... Au reste, ma mort servira à faire connaître ce qu'il faudra faire pour un autre. Voilà donc la médecine ! — Il faudra aller chercher MM. Nicod et Jacquet.

C'étaient ses notaires.

On appela le jardinier pour qu'il fît cette commission.

Talma le reconnut.

— Ah ! c'est toi, Louette, dit-il.

Puis, se retournant vers son neveu :

— Je n'ai point compté avec lui depuis deux mois, dit il ; tu diras cela à madame, c'est essentiel... Mais, à propos, où est Caroline ?

— Elle dort.

— C'est-à-dire qu'elle pleure

Madame Talma avait entendu ; elle s'approcha du lit.

— Quelle heure est-il ? continua Talma sans la voir.

— Six heures, mon oncle.

— Il est toujours six heures avec toi.

Il essaya de faire sonner sa montre.

— Je n'entends plus ma montre, dit-il.

— Veux-tu une pendule ?

— Oui, va me chercher celle qui est dans ma chambre à coucher.

Son neveu sortit et démasqua madame Talma.

— Ah ! te voilà, Caroline, dit-il ; il faut monter toutes tes affaires là-haut, entends-tu ?

Son neveu apporta la pendule, et la mit sur la table de nuit.

— Je suis bien laid, n'est-ce pas, mon pauvre Amédée ? dit Talma. Ma barbe est d'une longueur...

— On te la fera aujourd'hui.

— Donne-moi un miroir.

Il le prit et se regarda.

— Je t'assure, Amédée, dit-il, que je perds la vue ; mais, par grâce, faites donc quelque chose à mes yeux. Oh ! je les perdrai ! je n'y vois plus, ce matin.

Les notaires arrivèrent, ainsi que M. Davilliers.

Mais il voulut en vain s'entretenir d'affaires, cela lui fut impossible ; il parlait à voix basse, croyant parler très haut, et encore sa langue s'épaississait-elle de plus en plus.

On annonça MM. Arnault et de Jouy. Talma fit signe de les introduire.

M. Arnault embrassa Talma, qu'il aimait tendrement, et, en l'embrassant, laissa échapper ce mot :

— Adieu !

— Tu pars donc ? lui demanda Talma.

— Oui, reprit vivement Amédée, ces messieurs vont à Bruxelles.

Ces messieurs l'embrassèrent, et, tout près d'éclater en sanglots, se hâtaient de se retirer, quand Talma, les voyant s'éloigner, leur dit :

— Oui, oui, allez vite, cela me donne l'espoir de vous revoir encore ; car, plutôt vous serez partis, plutôt vous serez revenus.

MM. de Jouy et Arnault sortirent.

On fit entrer les deux enfants.

Talma leur tendit sa main, qu'ils baisèrent.

Un instant après, il prononça ces trois mots :

— Voltaire !... comme Voltaire !...

Puis, presque aussitôt, il murmura :

— Le plus cruel de tout cela, c'est de n'y plus voir !

Dans un autre moment, un meuble fit entendre un craquement assez fort. Talma tourna la tête du côté d'où partait le bruit.

Une dame qui venait d'arriver profita de ce mouvement pour lui dire :

— Talma, c'est moi, c'est mademoiselle Menocq.

Le moribond fit un petit signe des yeux, et lui serra la main.

Onze heures et demie sonnèrent.

Talma prit son mouchoir avec les deux mains, le porta, d'abord, lentement à sa bouche, qu'il essuya ; puis, ensuite, derrière sa tête, le tenant toujours avec ses deux mains.

Au bout de quelques secondes les deux mains se détendirent et retombèrent de chaque côté de son corps.

Son neveu prit, alors, celle qui était au bord du lit, et sentit que cette main serrait légèrement la sienne.

Enfin, à onze heures trente-cinq minutes, sans convulsions, sans contraction des muscles de la face, un soupir s'échappa de sa bouche. C'était le dernier.

Lorsque Garrick mourut, quatre pairs d'Angleterre tinrent à honneur de porter les quatre coins du drap mor-

tuaire, et d'accompagner le Roscius anglais jusqu'au milieu des tombes royales où il repose.

Cent mille personnes accompagnèrent le cercueil de Talma, mais pas une des hautes autorités de l'État n'assista à ses funérailles.

. . . .

Lassagne m'avait dit de chercher un sujet de vaudeville. J'avais cherché ce sujet, et je croyais l'avoir trouvé.

C'était dans *les Mille et une Nuits*, un épisode des voyages de Sindbad le marin, je crois.

Je dis : « je crois », car je n'en suis pas bien sûr, et la chose ne vaut véritablement pas la peine que je me dérange de mon bureau pour m'en assurer. — Sindbad, l'infatigable voyageur, arrive dans un pays où l'on enterre les femmes avec les maris, et les maris avec les femmes. Il épouse imprudemment ; sa femme meurt, et il manque d'être enterré avec elle. — Peu importe.

En somme, l'épisode m'avait fourni une espèce de plan que j'apportai à Lassagne.

Lassagne le lut, et, devenu plus bienveillant encore, s'il était possible, qu'il ne l'avait été d'abord, à la vue des efforts que je faisais pour arriver, il avait, sauf quelques corrections qu'il se chargeait d'y faire, trouvé le plan suffisant.

En vertu de quoi, il l'avait communiqué à un garçon d'esprit, son ami, qui devint le mien plus tard, et que l'on appelait Vulpian.

Encore un nom à marquer d'une croix dans mes souvenirs : Vulpian est mort.

Nous nous réunîmes deux ou trois fois ; nous nous partageâmes la besogne.

Cette fois, j'avais affaire à des collaborateurs plus soigneux de tenir leur parole que ne l'était le pauvre Rousseau. Au premier rendez-vous, chacun arriva avec sa part faite.

On souda les trois tronçons, et le serpent parut avoir une espèce d'existence.

Lassagne se chargea de repolir l'œuvre ; ce fut l'affaire de trois ou quatre jours.

Après quoi, les trois auteurs, l'ayant trouvée parfaite, résolurent qu'elle serait lue, sous le titre de *la Noce et l'Enterrement*, au Vaudeville, où Lassagne et Vulpian connaissaient Désaugiers.

Malheureusement, Désaugiers, déjà malade de la maladie dont il devait mourir, subissait chez lui une seconde ou troisième taille, et ne put assister à la lecture.

Il résulta de cette absence, pour *la Noce et l'Enterrement*, un refus presque aussi éclatant, au Vaudeville, que l'avait été, au Gymnase, celui de *la Chasse et l'Amour*.

Décidément, les titres à deux compartiments ne me portaient pas bonheur.

Je restai atterré.

Mais ce fut bien pis quand, le lendemain de la lecture, je vis apparaître Lassagne avec un visage funèbre.

C'était si peu son habitude, que je me levai véritablement inquiet.

— Qu'y-a-t-il donc ? lui demandai-je.

— Il y a, mon pauvre ami, que, je ne sais comment, quoiqu'on ne vous ait pas nommé hier à la lecture, le bruit s'est répandu que je faisais une pièce avec vous ; de sorte qu'Oudard m'a fait appeler tout à l'heure.

— Eh bien ?

— Eh bien, il prétend que c'est moi qui vous donne le goût de la littérature ; il prétend que ce goût perdra votre avenir, et il m'a fait donner ma parole d'honneur, non seulement que je ne ferais pas d'autres pièces avec vous, mais encore que je laisserais là celle qui était faite.

— Et vous l'avez donnée ? demandai-je

— J'ai dû le faire pour vous, Dumas. Vous n'avez plus le général Foy pour vous soutenir ici. Je ne sais qui vous dessert auprès de M. de Broval ; mais, enfin, on vous voit, d'un très mauvais œil, faire de la littérature.

Jamais, je crois, mon cœur ne se serra plus douloureusement. Les deux ou trois cents francs qu'avait produits *la Chasse et l'Amour* avaient apporté un si sensible allégement à notre position, que désormais c'était, non plus dans un avancement de vingt ou vingt-cinq francs par mois que j'avais mis mes espérances, mais dans un travail littéraire qui quadruplât ces appointements.

D'ailleurs, une portion de ce que devait rapporter *la Noce et l'Enterrement* était hypothéquée au profit de Porcher, qui m'avait prêté trois cents francs.

Ce que venait de me dire Lassagne renversait à peu près tous mes châteaux en Espagne.

Il me semblait que, puisque ce travail dramatique se faisait en dehors du bureau, il y avait de l'inhumanité à me l'interdire et à exiger que nous vécussions, ma mère, mon fils et moi, avec cent vingt-cinq francs par mois.

L'impression fut si poignante, qu'elle me donna le courage d'aller droit à Oudard.

J'entrai dans son cabinet, les larmes dans les yeux, mais la voix calme.

— Est-il vrai, monsieur, lui demandai-je, que vous ayez défendu à Lassagne de travailler avec moi ?

— Oui, me répondit-il. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je ne pouvais croire que vous eussiez eu ce courage.

— Comment, que j'eusse eu ce courage ?

— Sans doute, je trouve qu'il faut du courage, moi, pour condamner trois personnes à vivre avec cent vingt-cinq francs par mois.

— Il me semble que vous êtes bien heureux de ces cent vingt-cinq francs par mois que vous méprisez.

— Je ne les méprise pas, monsieur ; je suis très reconnaissant, au contraire, à celui qui me les donne ; seulement, je dis qu'ils sont insuffisants, et que je croyais avoir le droit d'y ajouter quelque chose, du moment où mon travail extérieur ne prenait pas sur mon travail de bureau.

— Il ne prend pas aujourd'hui sur votre travail de bureau, mais il y prendra demain.

— Demain, alors, il sera temps de vous en inquiéter.

— Au reste, cela ne me regarde pas, dit M. Oudard ; je vous transmets purement et simplement les observations du directeur général.

— De M. de Broval ?

— De M. de Broval, oui.

— Je croyais que M. de Broval avait des prétentions à protéger la littérature ?

— La littérature, peut-être... Mais appelez-vous de la littérature *la Chasse et l'Amour* et *la Noce et l'Enterrement ?*

— Non, monsieur, bien certainement. Aussi, mon nom n'a pas été mis sur l'affiche de l'Ambigu, où a été joué *la Chasse et l'Amour*, et ne sera pas mis sur l'affiche du théâtre, quel qu'il soit, qui jouera *la Noce et l'Enterrement*.

— Mais, si vous ne jugez pas ces ouvrages dignes de vous, pourquoi les faites-vous ?

— D'abord, monsieur, parce que, dans ce moment-ci, je ne me crois pas assez fort pour en faire d'autres, et que, tels qu'ils sont, ils apportent un soulagement à notre misère... oui, monsieur, à notre misère, je ne recule pas devant le mot. Un jour, vous avez su, je ne sais comment, que j'avais passé plusieurs nuits à faire des copies de pièces de théâtre moyennant quatre francs par acte ; que c'était même dans ces conditions que j'avais copié la comédie de *l'Indiscret* de M. Théaulon ; eh bien, vous m'avez fait, un matin, des compliments sur mon courage.

— C'est vrai.

— Comment suis-je donc plus coupable, je vous le demande, en faisant des pièces pour moi, que je ne le suis en copiant les pièces des autres ? Vous savez bien qu'Adolphe, lui aussi, fait des pièces, n'est-ce pas ?

— Quel Adolphe ?

— Adolphe de Leuven.

— Eh bien ?

— Eh bien, je vous ai entendu appuyer l'autre jour, auprès de M. de Broval, la demande qu'Adolphe a faite au duc d'Orléans pour entrer dans ses bureaux.

— M. Adolphe de Leuven m'est vivement recommandé.

— Et moi, monsieur, ne vous ai-je pas été recommandé vivement aussi ? Il est vrai que de Leuven vous a été vivement recommandé par Benjamin Constant, le général Gérard et madame de Valence, tandis que, moi, je ne vous ai été recommandé que par le général Foy.

— Ce qui veut dire ?...

— Ce qui veut dire que les protecteurs d'Adolphe de Leuven sont vivants, et que mon protecteur, à moi, est mort.

— Monsieur Dumas !...

— Oh ! ne vous fâchez pas, je croirais que j'ai touché juste.

— Vous voulez donc absolument faire de la littérature ?

— Oui, monsieur, et par vocation et par nécessité, je le veux.

— Eh bien, faites de la littérature comme Casimir Delavigne, et, au lieu de vous blâmer, nous vous encouragerons.

— Monsieur, répondis-je, je n'ai point l'âge de M. Casimir Delavigne, poète lauréat de 1811 ; je n'ai pas reçu l'éducation de M. Casimir Delavigne, qui a été élevé dans un des meilleurs collèges de Paris. Non, j'ai vingt-deux ans ; mon éducation, je la fais tous les jours, aux dépens de ma santé peut-être, car tout ce que j'apprends, — et j'apprends beaucoup de choses, je vous jure, — je l'apprends aux heures où les autres s'amusent ou dorment. Je ne puis donc faire dans ce moment-ci ce que fait M. Casimir Delavigne. Mais, enfin, M. Oudard, écoutez bien ce que je vais vous dire, dût ce que je vais vous dire vous paraître bien étrange : si je croyais ne pas faire dans l'avenir autre chose que ce que fait M. Casimir Delavigne eh bien, monsieur, j'irais au-devant de vos désirs et de ceux de M. de Broval, et, à l'instant même, je vous offrirais la promesse sacrée, le serment solennel de ne plus faire de littérature.

Oudard me regarda avec des yeux atones ; mon orgueil venait de le foudroyer.

Je le saluai et je sortis.

Cinq minutes après, il descendait chez M. Deviolaine pour lui raconter à quel acte de démence je venais de me livrer.

M. Deviolaine lui demanda si c'était bien devant lui, si c'était bien à lui que j'avais dit une pareille énormité.

— C'est devant moi, c'est à moi, dit Oudard.

— Je préviendrai sa mère, dit M Deviolaine, et, s'il continue à être possédé de cette fièvre, envoyez-le-moi, je le prendrai dans mes bureaux, et je veillerai à ce qu'il ne devienne pas tout à fait fou.

En effet, le soir même, ma mère fut prévenue. En revenant du portefeuille, je la trouvai tout en larmes.

M. Deviolaine l'avait envoyé chercher, et l'avait avertie de ce qui s'était passé, le matin, entre Oudard et moi.

Le lendemain, le blasphème dont je m'étais rendu coupable la veille courait les bureaux. Les soixante-trois employés de Son Altesse royale ne s'abordaient qu'en se disant :

— Savez-vous ce que Dumas a dit hier à M. Oudard ?

L'employé auquel la demande était adressée répondait non ou oui.

Et l'histoire, s'il répondait non, était racontée avec des corrections, des embellissements, des augmentations qui faisaient le plus grand honneur à l'imagination de mes collègues.

Pendant toute une journée, et même pendant les jours suivants, un rire homérique fut entendu dans les corridors de la maison de la rue Saint-Honoré, nº 216.

Un seul employé de la comptabilité, entré de la veille, et que personne ne connaissait encore, resta sérieux.

— Eh bien, lui dirent les autres, vous ne riez pas ?

— Non.

— Et pourquoi ne riez-vous pas ?

— Parce que je ne trouve pas qu'il y ait de quoi rire.

— Comment ! il n'y a pas de quoi rire d'entendre Dumas dire qu'il fera mieux que Casimir Delavigne ?

— D'abord, il n'a pas dit qu'il ferait mieux, il a dit qu'il ferait autre chose.

— C'est tout comme...

— Non, c'est bien différent.

— Mais connaissez-vous Dumas?

— Oui, et c'est parce que je le connais que je vous réponds qu'il fera quelque chose, je ne sais pas quoi, mais je vous reponds que ce quelque chose étonnera tout le monde, excepté moi.

Cet employé qui venait d'entrer, depuis la veille, à la comptabilité, c'était mon ancien maître d'allemand et d'italien, Amédée de la Ponce.

Il y avait donc, sur soixante et douze personnes, chefs et employés, composant l'administration de Son Altesse royale, deux personnes qui ne désespéraient pas de moi : c'étaient Lassagne et lui.

A partir de ce moment, commença la guerre dont m'avait prévenu Lassagne, à mon entrée dans les bureaux.

Mais peu m'importait ! cette guerre, quelle qu'elle fût, et si loin qu'elle fût poussée, j'étais décidé à la soutenir.

Huit jours après, j'eus une consolation.

Vulpian vint nous annoncer, à Lassagne et à moi, que notre pièce avait été reçue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour les débuts de Serres.

Comme on le voit, je me rapprochais du Théâtre-Français tout doucement. Mais je n'avais pas appris l'italien pour ignorer le proverbe : *Chi va piano va sano.*

Les droits d'auteur aussi étaient augmentés.

Un vaudeville, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, était payé dix-huit francs, et emportait pour douze francs de billets.

C'étaient donc huit francs par soirée, au lieu de six, qui allaient me revenir, — juste le double, cette fois, de ce que me rapportait mon bureau.

La Noce et l'Enterrement fut joué le 21 novembre 1826.

Je vis jouer mon œuvre de l'orchestre, où j'étais avec ma mère. Comme on ne devait pas me nommer, et comme j'étais parfaitement inconnu, je ne trouvais aucun inconvénient à me donner la satisfaction d'assister au spectacle.

La pièce réussit parfaitement ; mais, de peur que mon succès ne m'enivrât, de même qu'au triomphe des empereurs romains un esclave criait : « César ! souviens-toi que tu dois mourir ! » de même, la Providence avait mis à ma gauche un voisin qui, la toile tombée, se leva en disant :

— Allons, allons, ce n'est pas encore là ce qui soutiendra le théâtre.

Il avait raison, mon voisin, et il s'y connaissait d'autant mieux que c'était un confrère.

La pièce fut jouée une quarantaine de fois, et, comme Porcher me laissait généreusement la moitié de mes droits, ne touchant que l'autre moitié pour rentrer dans ses avances, les quatre francs de billets que je recevais par soirée nous aidèrent à passer l'hiver de 1826 à 1827.

CVIII

SOULIÉ A LA SCIERIE MÉCANIQUE. — SON AMOUR PLATONIQUE POUR L'OR. — JE VEUX FAIRE UN DRAME AVEC LUI. — JE TRADUIS « FIESQUE ». — MORT D'AUGUSTE LAFARGE. — MON TRAITEMENT EST AUGMENTÉ, ET MA POSITION DIMINUÉE. — FÉLIX DEVIOLAINE, CONDAMNÉ PAR LA MÉDECINE, EST SAUVÉ PAR LA MALADIE. — « LOUIS XI A PÉRONNE ». — LA GARDE-ROBE DRAMATIQUE DE TALMA. — LA « LOI DE JUSTICE ET D'AMOUR ». — LICENCIEMENT DE LA GARDE NATIONALE.

Ce fut à partir de ce moment que je pris résolument ma détermination ; comme Fernand Cortez, j'avais brûlé mes vaisseaux : il me fallait triompher ou tendre la gorge.

Malheureusement, je ne jouais pas pour moi seul ; ma pauvre mère était de moitié dans mon enjeu.

Quoique Soulié, plus malheureux que nous, n'eût encore rien eu de joué, j'avais deviné tout ce qu'il y avait de force dans cette imagination en travail, et j'étais résolu à faire, en collaboration avec lui, une œuvre de quelque importance.

Je partageais un peu, au fond, l'avis de M. Oudard touchant mes deux dernières productions, et, la preuve, c'est que je n'avais voulu mettre mon nom ni à l'une ni à l'autre, tandis que, par un instinct qui ne me trompait pas, je l'avais mis à l'*Ode sur la mort du général Foy*, aux *nouvelles contemporaines* et au *Pâtre romain.*

Mais, au théâtre, j'étais bien décidé à ne signer qu'une œuvre appelée à un grand retentissement.

Soulié avait déménagé : il occupait un logement à la gare d'Ivry ; je ne sais quelle société l'avait mis à la tête d'une scierie mécanique dans laquelle il employait une centaine d'ouvriers.

Relativement à nous, Soulié se trouvait riche. Il avait la petite pension que lui faisait son père, plus ses appointements comme directeur d'un établissement industriel ; il en résultait qu'il pouvait remuer un peu d'or dans ses poches, ce qui nous était défendu, à nous.

Soulié avait pour l'or une véritable passion : il aimait à voir de l'or, il aimait à manier de l'or. Vers la fin de sa vie, quand il gagnait quarante ou cinquante mille francs par an, il avait de son côté des engagements pris pour la fin du mois ; souvent, dès le 15 ou dès le 20, les deux ou trois mille francs qu'il avait à payer étaient dans son tiroir. Alors, pour se procurer cette jouissance que lui donnait la vue de l'or, il changeait ses pièces de cinq francs ou ses billets de banque contre des napoléons, recommandant qu'on lui prît les plus neufs et les plus brillants, ce qui constituait d'abord une première dépense de quatre ou cinq sous par napoléon, — car Soulié n'a pas eu le bonheur de vivre dans cette bienheureuse époque de la dépréciation de l'or ; — puis, quand arrivait la fin du mois, c'était, pour se séparer de son or, un tel déchirement, que quoiqu'il eût là, dans son tiroir, la somme due, rarement il soldait son billet à échéance, préférant payer vingt, trente, cinquante, cent francs de frais, et récréer quelques jours de plus ses yeux de la vue du riche métal.

Et, cependant, rien de plus généreux, rien de plus large, rien de plus prodigue même que Soulié. Il aimait l'or, mais entendons-nous bien, non pas à la façon des avares ; il aimait l'or comme la représentation du luxe, comme le moyen le plus sûr de se procurer toutes les jouissances de la vie ; il aimait l'or pour la puissance que donne l'or.

Aussi avait-il une prédilection toute particulière pour le roman de *Monte-Cristo.*

Qu'on me pardonne, quand je parle de Soulié, de m'étendre largement sur lui : c'est une des plus vigoureuses organisations que j'aie connues, et je dirai de lui ce que Michelet disait un jour de moi : c'était une des forces de la nature.

J'aurais compris Soulié braconnier dans les forêts de l'Amérique, pirate dans les mers de l'Inde ou dans l'océan Boréal, voyageur sur les bords du lac Tchad ou du Sénégal, bien mieux que romancier ou auteur dramatique.

Aussi, il était superbe à cette scierie mécanique, au milieu de ces cent ouvriers qu'il dirigeait d'un signe de tête, d'un geste de la main, et qu'il commandait d'une voix à la fois douce et ferme, affectueuse et puissante.

Il venait d'achever son imitation du *Roméo et Juliette* de Shakspeare. Il y avait, dans cette œuvre, quelques beaux vers chaudement forgés, quelques grandes idées vigoureusement tordues ; mais, en somme, c'était une œuvre médiocre.

Il l'avait commencée deux ans trop tôt, et n'avait rien osé de neuf, à une époque où le neuf était une des conditions du succès.

J'avais dit franchement à Soulié que je venais pour faire un drame avec lui ; mais, comme ni l'un ni l'autre de nous, sans doute, ne se sentait assez fort pour aborder une création, nous résolûmes de prendre un sujet dans Walter Scott.

Walter Scott était à la mode ; on venait de jouer avec grand succès un *Château de Kenilworth*, à la Porte-Saint-Martin, et on allait jouer un *Quentin Durward*, au Théâtre-Français.

Le rôle de Louis XI avait été fait pour Talma, et Talma comptait le jouer après Tibère.

Quel pas eût fait faire au mouvement dramatique un sujet de Walter Scott, joué par Talma !

Nous nous arrêtâmes aux *Puritains d'Ecosse*.

Il y avait, dans *les Puritains d'Ecosse*, deux caractères qui séduisaient invinciblement Soulié, c'étaient John Balfour de Burley et Bothwell.

Le sujet choisi, nous nous mîmes avec ardeur à l'œuvre ; mais nous avions beau nous réunir, le plan n'avançait pas.

Nos deux organisations, en relief toutes deux, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne trouvaient ni l'une ni l'autre où emboîter leurs aspérités.

Au bout de deux ou trois mois d'un travail infructueux, après nous être réunis inutilement cinq ou six fois, nous n'avions réussi à rien, et nous n'étions guère plus avancés que le premier jour.

Mais j'avais énormément gagné à ma lutte avec ce rude jouteur ; je sentais naître en moi des forces inconnues, et, comme un aveugle auquel on rend la lumière, il me semblait que, peu à peu, de jour en jour, mon regard embrassait un horizon plus étendu.

En attendant, je m'habituais à manier la poésie dramatique, en traduisant en vers le *Fiesque* de Schiller.

Je m'étais mis à ce travail comme à une étude, et non comme à une espérance, et, quoiqu'il ne dût rien me rapporter, quoique nous eussions le plus grand besoin d'un travail qui rapportât, j'eus le courage de l'accomplir d'un bout à l'autre.

Vers cette époque, ma pauvre mère, qui tremblait toujours pour ma place, et qui, il faut le dire, ne tremblait pas tout à fait à tort, ma pauvre mère eut un nouvel exemple d'espoir trompé à me mettre sous les yeux.

Auguste Lafarge, mon compatriote, cet élégant clerc de notaire qui, un instant, avait révolutionné tout Villers-Cotterets, qui avait été forcé de vendre son étude, faute d'une femme et d'une dot pour faire honneur à ses engagements ; Auguste Lafarge, qui, en désespoir de cause, avait voulu se lancer dans la littérature, venait de mourir, après deux ou trois années de lutte avec une horrible misère.

J'eus beau dire à ma mère qu'il n'y avait jamais eu dans Lafarge l'étoffe d'un poète dramatique ; j'eus beau lui dire qu'il n'avait pas lutté, mais qu'il s'était au contraire laissé vaincre sans combat ; j'eus beau lui dire qu'il y avait en moi une énergie et une volonté dont Lafarge n'avait jamais eu l'ombre ; le fait matériel était qu il y avait eu faim et misère, qu'il y avait mort et cadavre.

Un autre fait qui eût dû la tranquilliser lui donnait encore de nouvelles craintes.

Betz avait eu de l'avancement ; — on se rappelle Betz, cet excellent garçon qui m'avait servi de témoin dans mon duel avec M. B*** ; — il était passé commis principal à deux mille quatre cents francs, et avait laissé vacante une place de commis d'ordre à deux mille francs, on la donna à Ernest, qui, de son côté, laissa vacante une place de dix-huit cents francs.

Comme je faisais mon service au bureau avec une régularité à laquelle la malveillance elle-même n'eût rien trouvé à reprendre et qu'en somme on était injuste peut-être, mais non malveillant pour moi, il n'y eut pas moyen de me refuser la place d'Ernest, que j'allai demander à Oudard comme une chose qui m'était due.

Ma demande me fut accordée. Seulement, on me fit passer du bureau du secrétariat au bureau des secours.

Le bureau des secours était bien une succursale du secrétariat ; mais, il faut le dire, cette succursale était placée sur une échelle secondaire.

Ce que j'eusse regretté au secrétariat, c'était Lassagne ; mais un changement s'était fait, depuis quelque temps, dans la topographie des bureaux, et, en sa qualité de sous-chef, il avait obtenu un cabinet pour lui seul.

Il en résultait que j'étais tout aussi près de lui, au bureau des secours, que je l'eusse été dans le nouvel aménagement du secrétariat.

Je gagnais deux choses à ce changement

D'abord, une augmentation d'appointements ; ensuite, une liberté plus grande, puisque, chargé de prendre des renseignements sur les malheureux qui demandaient des secours, je passais parfois mes journées entières à courir Paris d'un bout à l'autre.

J'aurais bien voulu, comme compensation à ces deux choses que je gagnais, perdre mon *portefeuille*, mais il n'y eut pas moyen.

Malgré cette augmentation d'appointements qui m'était accordée, et malgré cette liberté qui m'était acquise, ma mère vit une disgrâce à ce changement opéré dans ma position.

Ma mère ne se trompait pas, et, d'ailleurs, se fût-elle abusée, on eût eu soin, chez M. Deviolaine, de redresser ses idées à cet égard.

Au reste, un véritable malheur menaçait de frapper cette famille, qui était la nôtre. Depuis quelque temps, Félix Deviolaine, très vigoureusement constitué en apparence, toussait et s'affaiblissait. Inquiet de cette langueur à laquelle il se sentait aller malgré lui, il vint me trouver un jour et me pria de le conduire chez Thibaut, dont il m'avait plus d'une fois entendu vanter la science médicale.

Je m'empressai de lui rendre ce service. Je le conduisis chez Thibaut, que je priai de l'examiner avec attention.

Thibaut le fit déshabiller jusqu'à la ceinture, percuta sa poitrine, écouta la respiration à l'oreille nue, puis, avec le stéthoscope ; et, après dix minutes d'examen, tout en lui disant tout haut, à lui, que c était une affection de poitrine grave, mais cependant sans danger, il me dit tout bas à moi :

— C'est un garçon perdu.

On n'a pas idée de l'impression douloureuse que me fit cette déclaration, si nettement articulée. Félix n'avait jamais été d'une grande amabilité pour moi ; son caractère, un peu jaloux, m'avait plutôt éloigné que rapproché des plaisirs que, grâce à la position de son père, il pouvait me procurer, et surtout du plaisir de la chasse, le premier de tous pour moi. Mais il n'en était pas moins une des tendres amitiés de ma jeunesse, et, si cette prédiction se réalisait, c'était la première feuille que la mort arrachait au rameau d'or de mes souvenirs d'enfance.

Je ne me souciais pas d'annoncer cette triste nouvelle à M. Deviolaine. J'allai trouver Oudard et lui racontai ce qui venait de se passer. Oudard n'en voulait rien croire, tant Félix avait paru, jusque-là, peu disposé à mourir d'une phthisie pulmonaire ; mais j'envoyai chercher Thibaut lui-même, et Thibaut lui réitéra la prédiction qu'il m'avait faite.

Sans dire toute la vérité à M. Deviolaine, Oudard lui fit entendre que Félix avait besoin de grands soins, et, comme Félix ne voulait pas d'autre médecin que Thibaut, il fut convenu que celui-ci le visiterait tous les jours.

Ce fut à cette époque surtout que je fis cette étude presque spéciale de la phthisie pulmonaire que j'ai développée dans mon roman d'*Amaury*.

J'ai déjà dit ailleurs comment, au moment où la prédiction de Thibaut allait se réaliser, quand tout espoir était déjà perdu, — même au cœur de sa mère, ce dernier sanctuaire de l'espérance, — Félix Deviolaine fut miraculeusement sauvé par un rhumatisme articulaire, qui, déplaçant l'inflammation, fit ce qu'aucun remède n'avait eu l'énergie de faire.

Sur ces entrefaites, eut lieu, au Théâtre-Français, la représentation de ce drame de *Louis XI à Péronne* que Talma devait jouer. C'était un grand événement, pour nous autres jeunes gens aspirant à fonder quelque chose de nouveau, que cette représentation ; c'était encore Taylor qui l'avait pressée, qui avait veillé à l'exactitude des costumes et à la richesse de la mise en scène.

La pièce eut un succès dû moitié à la surprise, moitié à sa valeur réelle. Je ne la vis pas à la première représentation ; je n'avais pas pu me procurer un billet, et je n'étais pas assez riche pour en prendre un à la porte ; mais Soulié vint nous rejoindre au café des *Variétés*, et nous donner des nouvelles

Il était dans l'enthousiasme.

Cela nous rendit courage, et nous essayâmes de nous remettre à nos *Puritains d'Ecosse*.

On s'était partagé aux Français la succession dramatique de Talma : Michelot avait pris Tibère et Louis XI ; Firmin avait pris le Tasse ; Joanny s'apprêtait à débuter dans tout le répertoire de l'illustre défunt ; Lafond était devenu à la fois *l'un et l'autre* ; chacun regardait Talma comme un obstacle, et, cet obstacle supprimé, croyait arriver, pour son compte, à la réputation de cet homme qui avait absorbé toutes les réputations.

Afin que rien ne manquât aux chances de succès, on se partagea les costumes, comme on s'était partagé les rôles. Une vente publique de la garde-robe de Talma fut indiquée pour le 27 avril.

Voici les prix auxquels s'élevèrent les différents costumes.

Les gens qui espéraient acheter le talent avec les habits ne les payaient pas cher.

Charles VI et sa perruque	Fr.	205
Ladislas		230
Le Cid		62
Mithridate		100
Richard III		120
Les deux Néron		412
La couronne de Néron		132
Othello, une fois joué à l'Opéra		131
Léonidas		200
Clovis		97
Joad		120
Nicomède		60
Le Maire du palais		115
Philoctète		40
Typpo-Saëb		96
Leicester		321
Meynau		45
Falkland		42
Danville		130
Le Misanthrope		400
Bayard		51
Le grand maître des templiers		40
Jean de Bourgogne		79
Manlius		80
Sylla, avec la perruque		160
Hamlet, avec le poignard		236
L'Oreste, d'*Andromaque*		100
L'Oreste, de *Clytemnestre*		80
Total	Fr.	3,884

On a remarqué, dans cette nomenclature, un article intitulé *les deux Néron*, et l'autre, *Othello, une fois joué à l'Opéra*.

Ces deux désignations sont une preuve de la conscience que Talma mettait à la recherche de ses costumes.

Un jour, il trouva, dans Suétone, que Néron était entré au sénat avec un manteau bleu brodé d'étoiles d'or ; à l'instant même, il se fit faire un costume en harmonie avec ce manteau, et il entra en scène, comme Néron était entré au sénat, avec un manteau bleu brodé d étoiles d'or.

Mais, le lendemain, je ne sais plus quel critique qui ne s'était pas donné la peine de lire Suétone, et qui prenait ce costume pour une fantaisie de l'acteur, dit dans son feuilleton que Talma avait l'air de la Nuit dans le prologue d'*Amphitryon*.

Cela suffit pour empêcher Talma de remettre le manteau étoilé.

Une autre fois, devant jouer *Othello* à l'Opéra pour un bénéfice, il réfléchit que le More, devenu général de Venise, avait dû nécessairement renoncer à son costume oriental, et prendre le costume vénitien. Il se fit donc faire, avec la plus grande exactitude, un costume vénitien du XVe siècle.

Mais, avec le turban, avec la ceinture, avec les larges pantalons brodés, une partie du pittoresque était partie ; ce pittoresque, tout le talent de Talma n'avait pu le remplacer, et, mécontent de lui-même, pensant que le changement de costume avait influé d'une façon fâcheuse sur son jeu, il reprit, aux représentations suivantes, le costume traditionnel, et abandonna l'autre à tout jamais.

Le costume du Misanthrope trouvé dans la garde-robe de Talma prouve le désir qu'il eut toute sa vie, sans oser le satisfaire, de jouer le rôle d'Alceste.

Celui qui l'acheta n'eut point la même modestie.

Pendant que se passaient tous ces événements, — fort secondaires pour la France, mais fort importants pour nous, — le gouvernement faisait sournoisement une tentative pour rétablir cette censure qu'il avait abolie.

Dans son discours à la Chambre, le roi avait dit :

« J'aurais désiré qu'il fût possible de ne pas s'occuper de la presse ; mais, à mesure que la faculté de publier les écrits s'est développée, elle a produit de nouveaux abus qui exigent des moyens de répression plus étendus et plus efficaces. Il était temps de faire cesser d'affligeants scandales, et de préserver la liberté de la presse elle-même du danger de ses propres excès : un projet vous sera soumis pour atteindre ce but. »

Ce paragraphe n'était rien de moins qu'une menace.

Cette menace se traduisit en un projet de loi présenté à la Chambre sous le titre de *Projet de loi sur la police de la presse*.

La lecture de ce projet fut vingt fois interrompue par l'opposition, et se termina au milieu d'une agitation terrible.

Casimir Perier quitta son banc en s'écriant :

— Autant vaut proposer une loi en un seul article qui dirait : « L'imprimerie est supprimée en France au profit de la Belgique ! »

M. de Chateaubriand appela cette loi une *loi vandale*. Et, au cri poussé par la capitale, toute la France répondit, envoyant des pétitions particulières et collectives, qui toutes avaient pour but de supplier la Chambre de rejeter ce projet comme destructif de toutes les libertés publiques, comme désastreux pour le commerce et comme attentatoire aux droits sacrés de la propriété. Au milieu de cette terrible manifestation, qui, en 1827, présageait déjà l'opposition armée de 1830, *le Moniteur* eut l'adresse ou la perfidie, — on ne connait jamais bien le fond des sentiments du *Moniteur*, — enfin, *le Moniteur* eut l'adresse ou la perfidie, dans un article apologétique qu'il fit de cette loi, de la qualifier de *loi de justice et d'amour*.

Oh ! alors, le sarcasme, cette arme si puissante en France, eut un côté où se reprendre ; il se cramponna à ce titre et en fit un poignard qu il retourna de toute façon dans le cœur de M. de Peyronnet.

Tout se prononça contre cette loi, l'Académie elle-même.

Ce fut M. de Lacretelle qui attacha ce grelot, si difficile à attacher, et qui devait réveiller les quarante immortels sur leurs fauteuils.

Le 4 janvier, il lut un discours plein d'énergie sur les inconvénients du projet de loi, sur les entraves qu'il osait mettre à la pensée ; il répudiait cette nouvelle censure qui faisait les imprimeurs juges des auteurs, et demandait que l'Académie, usant de son droit, suppliât le roi de se rendre aux vœux des Quarante en retirant ce projet de loi.

Après une discussion d'une heure, il fut résolu, à la presque unanimité, que cette supplique serait présentée au roi, et l'on nomma, pour la rédiger, MM. de Chateaubriand, de Lacretelle et Villemain.

Le 21 janvier on lisait au *Moniteur* l'ordonnance suivante :

« ART. 1er. — La nomination du sieur Villemain, maître des requêtes au conseil d'Etat, est révoquée... »

Puis, plus bas :

« Par décision du roi, M. Michaud, de l'Académie française, ne fait plus partie des lecteurs de Sa Majesté.

« Par arrêté de Son Excellence le ministre de l'intérieur, en date de ce jour, M. de Lacretelle a été révoqué de ses fonctions de censeur dramatique. »

Cette persécution fut accueillie par un cri de réprobation contre le gouvernement, et par un élan de sympathie vers les victimes de la brutalité ministérielle.

Enfin, ce concert d'opposition monta tellement haut, qu'il atteignit les proportions de la menace, et que le gouvernement, effrayé, retira, le 18 avril, le projet de loi qu'il avait proposé le 29 novembre.

Alors, une joie bruyante éclata dans Paris ; les maisons semblèrent rejeter elles-mêmes leurs habitants dans la rue ; chacun s'aborda le visage joyeux et la main étendue ; les ouvriers imprimeurs parcoururent les boulevards aux cris de « Vive le roi ! » en faisant flotter les plis d'un drapeau blanc, et, le soir, une illumination générale enflamma Paris.

Mais, dans sa mauvaise humeur, le gouvernement fit intervenir la force armée ; il y eut des coups donnés, des blessures reçues, et l'on fit honneur, non pas à l'intelligence, mais à la crainte du roi, du retrait de la fameuse *loi de justice et d'amour*.

Aussi, lorsque Charles X, pauvre monarque aveugle et sourd, croyant que l'enthousiasme produit par son avènement au trône durait toujours, indiqua pour le 29 avril une revue de la garde nationale au Champ de Mars, à son grand étonnement, entendit-il se mêler à ces cris de « Vive le roi ! » avec lesquels on grise les souverains à les faire chanceler sur leur trône, entendit-il se mêler, perçants et acharnés, les cris de : « A bas les ministres ! — A bas les jésuites ! » Ces cris s'élevaient particulièrement des rangs des deuxième, troisième, cinquième, septième et huitième légions, c'est-à-dire des rangs de l'aristocratie financière et de la petite bourgeoisie.

Etourdi de cet accueil, Charles X s'arrêta un instant ; puis, poussant son cheval jusque sur le front de la légion qui faisait entendre les cris les plus acharnés :

— Messieurs, dit-il, je suis venu ici pour recevoir des hommages et non des leçons.

Hélas ! les rois de 1827, comme ceux de 1848, auraient cependant bien dû savoir que ce sont les hommages qui aveuglent et les leçons qui éclairent.

Le lendemain, à six heures du matin, tous les postes de la garde nationale étaient relevés par la troupe de ligne, et, à sept heures, paraissait dans *le Moniteur*, à la place de l'article qui devait rendre compte de la revue, l'ordonnance du licenciement.

Dès ce moment, il y eut rupture entre la branche aînée et la bourgeoisie.

Celle-là, d'ailleurs, avait son roi élu d'avance dans les desseins de Dieu, roi qui devait régner sur elle et passer avec elle.

A partir de cette heure, les yeux un peu clairvoyants purent voir, s'approchant peu à peu, le nuage qui portait dans ses flancs la tempête de 1830.

CIX

LES ACTEURS ANGLAIS A PARIS. — IMPORTATIONS LITTÉRAIRES. — « TRENTE ANS, OU LA VIE D'UN JOUEUR ». — « HAMLET », PAR KEMBLE ET MISS SMITHSON. — UN BAS-RELIEF DE MADEMOISELLE DE FAUVEAU. — VISITE A FRÉDÉRIC SOULIÉ. — IL REFUSE DE FAIRE « CHRISTINE » AVEC MOI. — UNE ATTAQUE NOCTURNE. — JE RETROUVE ADÈLE D'ALVIN. — JE PASSE LA NUIT AU VIOLON.

Vers 1822 ou 1823, je crois, une troupe anglaise avait essayé de venir donner des représentations sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin ; mais elle avait été accueillie par tant de cris et de huées, on avait lancé du parterre sur le théâtre tant de pommes et d'oranges, que les malheureux artistes avaient été obligés d'abandonner le champ de bataille, tout couverts de projectiles.

Voilà comment, en 1822, on entendait l'esprit national !

Puis, en 1822, on pensait qu'il serait déshonorant, pour un théâtre où l'on jouait, nous ne dirons pas Corneille et Molière, mais MM. Caignez et Pixérécourt, de donner asile sur ses planches à un barbare comme Shakspeare, et au cortège d'*œuvres immondes* qu'il traînait après lui.

Cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis cette époque, et l'on annonçait, à la grande curiosité de tout le monde, qu'une troupe anglaise allait venir représenter sur le second Théâtre-Français les chefs-d'œuvre de Shakspeare.

Cinq ans avaient suffi à faire cet éclaircissement dans les idées, tant les idées mûrissent vite à cet ardent soleil du XIXe siècle.

Au reste, l'exemple de cette courtoisie nous était donné par nos voisins d'outre-mer. Mademoiselle Georges venait, grâce sans doute aux souvenirs politiques qui l'entouraient, d'obtenir ce que jamais Talma, malgré son origine franco-anglaise, n'avait obtenu, c'est-à-dire la représentation publique et à bureau ouvert d'un ouvrage français.

Le 28 juin 1827, sous la protection du duc de Devonshire, mademoiselle Georges avait donné, avec le plus grand succès, une représentation de *Sémiramis*.

La recette s'était élevée à huit cents livres sterling (vingt mille francs).

Quelques jours après, toujours avec le même succès, elle avait joué *Mérope*.

Ce double triomphe avait donné au directeur de l'Odéon l'idée de traiter avec une troupe anglaise.

On annonçait ces représentations pour les premiers jours de septembre, et elles étaient attendues avec impatience.

En effet, du mépris complet de la littérature anglaise, on était passé à une admiration enthousiaste. M. Guizot, qui ne savait pas un mot d'anglais, à cette époque, — et qui l'a trop bien su depuis ! — avait retraduit Shakspeare à l'aide de Letourneur. Walter Scott, Cooper et Byron étaient dans toutes les mains. M. Lemercier avait fait une tragédie avec le *Richard III ;* M. Liadière en avait fait une autre avec la *Jane Shore*. On avait joué *le Château de Kenilworth* à la Porte-Saint-Martin ; *Louis XI à Péronne* au Théâtre-Français ; *Macbeth* à l'Opéra. On parlait de la *Juliette* de Frédéric Soulié, de l'*Othello* d'Alfred de Vigny. Decidément, le vent soufflait de l'ouest et annonçait la révolution littéraire.

Ce n'était pas tout ; on venait de jouer à la Porte-Saint-Martin une œuvre dont le dénouement, emprunté au *Vingt-Quatre Février*, de Werner, avait fait révolution et par sa coupe et par son exécution.

Nous voulons parler de *Trente Ans, ou la Vie d'un Joueur*, de MM Victor Ducange et Goubaux.

Outre l'importance dramatique de l'ouvrage, deux éminents artistes venaient de se révéler :

Frédérick et madame Dorval.

Chose rare ! tous deux s'étaient tenus à une hauteur égale, l'un avait été digne de l'autre.

C'était donc là ce méchant tragédien qui jouait, trois ans auparavant, un frère Macchabée au théâtre de l'Odéon !

C'était donc là cette petite fille oubliée qui jouait ce mauvais rôle de Malvina dans *le Vampire !*

Le drame populaire avait son Talma ; la tragédie du boulevard avait sa mademoiselle Mars.

Tout le monde connaît *Trente Ans ;* tout le monde l'a vu jouer par les deux artistes que nous venons de nommer. Mais tout le monde ne l'a pas vu jouer au milieu de cette fièvre des premières représentations qui brûlait tout le monde, acteurs et spectateurs.

Les artistes anglais trouvèrent donc le public parisien tout chaud d'émotion, et demandant à grands cris, pour faire suite aux émotions passées ses émotions nouvelles.

Il y a, dans la société, de ces moments-là ; tout y est tranquille, hors les imaginations. Les corps ne courent aucun danger, les esprits veulent des périls imaginaires ; il faut que la pitié humaine se prenne à quelque chose. Douze ans de calme faisaient que chacun demandait des émotions ; dix ans de sourires faisaient que chacun appelait les larmes.

Avec notre esprit inquiet et aventureux, il faut toujours que nous mettions le drame quelque part, ou au théâtre ou dans la société.

En 1827, il était tout entier au théâtre.

Les Anglais donnèrent leur première représentation le 7 septembre. Abbott ouvrit la séance par un petit discours français assez nettement prononcé, et l'on joua *les Rivaux*, du pauvre Sheridan, qu'on venait d'enterrer avec tant de difficultés, et *un Caprice de la Fortune*, d'Allingham.

La troupe comique s'était fait les honneurs de la première soirée ; et, quoique l'on eût remarqué un comique nommé Liston, et une amoureuse nommée miss Smithson, on avait compris que ce n'était point là ce que nous apportait, en réalité, de l'autre côté du détroit, cette troupe tant attendue.

J'avais résolu de suivre les représentations anglaises avec une certaine assiduité, et, comme Porcher était rentré, ou à peu près, dans les avances qu'il m'avait faites, j'avais été lui redemander deux cents francs, dont cent cinquante étaient entrés dans notre ménage, et dont cinquante avaient été destinés à m'initier aux beautés pratiques du drame anglais.

Je savais déjà, à cette époque, Shakspeare à peu près par cœur ; mais les pièces de théâtre, comme disent les Allemands, sont faites pour être vues et non pour être lues.

Je m'étais donc privé de cette première représentation, et j'attendais mes Anglais à Shakspeare.

Ils annoncèrent *Hamlet*

Cette fois, je n'avais garde d'y manquer ; Ernest était, par bonheur, de semaine pour le portefeuille. Je quittai le bureau à quatre heures et j'allai prendre ma place à la queue, un peu mieux renseigné, cette fois, que je ne l'avais été lors de mon premier voyage à Paris.

Je savais si bien mon *Hamlet*, que je n'avais pas eu besoin d'acheter le libretto ; je pouvais suivre l'acteur, traduisant les mots au fur et à mesure qu'il les disait.

J'avoue que l'impression dépassa de beaucoup mon attente : Kemble était merveilleux dans le rôle d'Hamlet ; miss Smithson adorable dans celui d'Ophélia.

La scène de la plate-forme, la scène de l'éventail, la scène des deux portraits, la scène de folie, la scène du cimetière, me bouleversèrent. A partir de cette heure, seulement, j'avais une idée du théâtre, et, de tous ces débris des choses passées, que la secousse reçue venait de faire dans mon esprit, je comprenais la possibilité de construire un monde.

« Et, sur tout ce chaos, dit la Bible, flottait l'esprit du Seigneur. »

C'était la première fois que je voyais au théâtre des passions réelles, animant des hommes et des femmes en chair et en os.

Je compris, alors, ces plaintes de Talma à chaque nouveau rôle qu'il créait ; je compris cette aspiration éternelle vers une littérature qui lui donnât la faculté d'être homme en même temps que héros ; je compris son désespoir de mourir sans avoir pu mettre au jour cette part de génie qui mourait inconnue en lui et avec lui.

La génération actuelle ne comprendra point ce que je viens d'écrire ; les études de son enfance lui ont fait Walter Scott aussi familier que Lesage, Shakspeare aussi familier que Molière. Notre siècle, devenu, avant toute chose, un siècle d'appréciation, sourit de doute, quand on lui dit qu'on huait un comédien parce qu'il était Anglais, et qu'on sifflait une pièce parce qu'elle était de Shakspeare.

Les représentations se suivirent avec une vogue croissante. A *Hamlet* succéda *Juliette ;* puis *Othello* ; puis, enfin, les uns après les autres, tous les chefs-d'œuvre de la scène anglaise

Kemble et miss Smithson eurent tous les honneurs de ces

représentations. Il est impossible de se figurer ce qu'étaient la scène de folie d'Ophélia, la scène des adieux au balcon de Juliette, la scène d'empoisonnement dans les caveaux mortuaires, la scène de jalousie d'Othello, la mort de Desdemona, jouées par ces deux grands artistes

Abbott, de son côté, jouait certains rôles d'une manière charmante.

Le rôle de Mercutio, entre autres, était pour cet élégant comédien un véritable triomphe.

Et voyez comme les événements qui doivent influer sur la vie d'un homme s'enchaînent les uns aux autres : le 10, les acteurs anglais clôturèrent la série de leurs représentations, me laissant le cœur tout haletant d'impressions inconnues, l'esprit illuminé de lueurs nouvelles.

Le 4, c'est-à-dire six jours auparavant, le salon d'exposition venait d'ouvrir.

A ce salon, mademoiselle de Fauveau avait exposé deux petits bas-reliefs autour desquels se groupaient tous les artistes.

Le premier de ces bas-reliefs représentait une scène de *l'Abbé*.

Le second, l'assassinat de Monaldeschi.

Je m'étais approché, comme les autres, de ces bas-reliefs, et plus que les autres peut-être avais-je admiré la finesse et l'énergie de ce ciseau, si habilement manié par des mains de femme.

J'avais lu *l'Abbé*. J'étais donc suffisamment renseigné sur l'un de ces bas-reliefs ; mais j'étais si peu au courant de certains points d'histoire, que j'ignorais complètement, non seulement les détails du fait rappelé par l'autre sculpture, mais encore ce que c'était que Monaldeschi, mais encore ce que c'était que Christine.

Je quittai le Musée sans oser faire de questions à personne.

Comme c'était un dimanche, et que je n'avais pas vu Soulié depuis plusieurs jours, je résolus d'aller passer une partie de la soirée avec lui à la Gare.

A neuf heures, — après avoir prévenu ma mère que je rentrerais probablement très tard, — je sucrais une tasse de thé, près d'un bon feu (le bois ne manquait pas à la scierie mécanique) et je discutais avec Soulié sur les changements que les représentations qui venaient d'avoir lieu devaient l'engager à faire à sa *Juliette*.

Tout à coup, je me rappelle ce bas-relief représentant la mort de Monaldeschi, et, n'osant demander des détails à Soulié, de peur qu'il ne me raille sur mon ignorance, je lui demande s'il a une *Biographie universelle*.

Il en avait une.

Je lis les deux articles *Monaldeschi* et *Christine*.

Puis, après une rêverie de quelques instants, au fond de laquelle il me sembla voir s'agiter de sombres personnages et reluire des épées :

— Sais-tu, dis-je à Soulié, comme s'il avait pu suivre ma pensée, qu'il y a un terrible drame là dedans ?

— Dans quoi ?

— Dans l'assassinat de Monaldeschi par Christine.

— Je crois bien !

— Veux-tu le faire ensemble ?

— Non, me répondit sèchement Soulié ; je ne veux plus travailler avec personne.

— Et pourquoi ?

— Parce que David m'a promis, à la première œuvre importante que je ferais seul, de me faire avoir la croix par M. Portalis.

Je regardai Soulié tout étonné. Il avait dans le caractère de ces brutalités-là, dont lui-même ne se rendait pas compte.

— Puis, continua-t-il, je compte moi-même faire une tragédie sur ce sujet-là.

— Ah ! dis-je en reposant les volumes.

— Ce qui ne t'empêche pas de faire ton drame, bien entendu, si tu y tiens toujours.

— Sur le même sujet que toi ?

— Il y a deux théâtres à Paris : il y a dix manières d'envisager un sujet.

— Mais lequel de nous deux ira au Théâtre-Français ?

— Celui qui aura le plus tôt fini.

— Cela ne te contrariera point ?

— Que diable veux-tu que cela me fasse ?

— Tu n'es pas aimable, ce soir.

— C'est que je ne suis pas content.

— Qu'as-tu ?

— J'ai que, si j'avais vu les acteurs anglais avant de faire ma *Juliette*, je l'aurais faite autrement, ou je ne l'aurais pas faite du tout.

— Veux-tu m'en croire ?

— En quoi ?

— Un vrai conseil d'ami... Laisse là ta *Juliette*, comme j'ai laissé mon *Fiesque*, et rêve à autre chose.

— Bah ! puisque c'est fait !

Je vis que c'était une chose arrêtée dans l'esprit de Soulié, et je n'insistai point davantage.

Puis, comme je n'étais pas assez riche pour acheter la *Biographie universelle*, je demandai à Soulié la permission de copier les deux articles, ce qu'il m'accorda.

Il était évident que ma concurrence ne lui inspirait pas un grand effroi.

A minuit, nous nous séparâmes ; je m'en allai suivant le boulevard, et rêvant déjà à ma future *Christine*.

La nuit était obscure, le temps pluvieux, le boulevard à peu près désert.

En arrivant à la porte Saint-Denis, au moment où j'allais quitter le boulevard pour rentrer dans la rue, j'entendis des cris à trente pas en avant de moi ; puis, au milieu de l'obscurité, j'aperçus comme un groupe se mouvant violemment sur le boulevard.

Je courus vers l'endroit d'où partaient ces cris.

Deux individus attaquaient un homme et une femme. L'homme attaqué essayait de se défendre avec une canne ; la femme attaquée était renversée, et le voleur tentait de lui arracher une chaîne qu'elle avait au cou.

Je sautai sur le voleur, et, en un instant, il fut renversé à son tour, et mis sous mon genou.

Ce que voyant le second voleur, il abandonna l'homme et se sauva.

Il paraît que, sans y faire attention, je serrais le cou du mien outre mesure, car, tout à coup, à mon grand étonnement, il fit entendre le cri « A la garde ! »

Ce cri, joint à ceux qu'avaient déjà poussés l'homme et la femme attaqués, fit venir quelques soldats du poste Bonne-Nouvelle.

Je n'avais pas lâché mon voleur ; la garde le tira de mes mains.

Alors seulement, je pus répondre aux remercîments de ceux que j'avais délivrés.

La voix de la femme me frappa étrangement.

Cette femme, c'était Adèle d'Alvin, que je n'avais pas revue depuis mon départ de Villers-Cotterets.

L'homme, c'était son mari.

Il y avait une représentation extraordinaire à la Porte-Saint-Martin. Dans cette représentation, on avait joué *La Noce et l'Enterrement*. Ils savaient que j'étais pour quelque chose dans le chef-d'œuvre, et ils avaient voulu le voir.

Le spectacle avait fini tard, comme aux jours de représentation extraordinaire. Adèle avait eu faim En sortant, ils avaient soupé au café du théâtre ; le souper les avait attardés, et, au moment où ils atteignaient la hauteur de la pharmacie Charlard, ils avaient été attaqués par les deux bandits dont je les avais débarrassés, et dont l'un venait d'être appréhendé par les défenseurs de la patrie

Malheureusement, les défenseurs de la patrie n'étaient pas aussi intelligents que braves. Ils ne surent pas distinguer les voleurs des volés, les bandits des honnêtes gens, et nous conduisirent tous au corps de garde, en nous annonçant que nous resterions là jusqu'au lendemain matin. Au jour, on enverrait chercher le commissaire de police, qui séparerait le bon grain de l'ivraie.

Nous voulûmes nous expliquer. Nous demandâmes que l'on fît un examen sérieux de nos personnes, de nos mines, de nos figures, qu'on les comparât à celles de l'homme que j'avais arrêté, et qu'on n'attendît point au lendemain pour nous rendre la justice qui nous était due. Mais, à cela, les défenseurs de la patrie répondirent imperturbablement que, *la nuit, tout chat était gris* ; que, par conséquent, on pouvait se tromper, tandis que, le lendemain, *il ferait jour*.

La décision n'était ni logique ni éloquente ; mais nous n'étions pas les plus forts. On nous fit entrer, voleurs et volés, dans cette partie du corps de garde qu'on appelle le *violon*, et force nous fut d'attendre le bon plaisir de M. le chef du poste.

Chacun de nous s'accota, ainsi qu'on fait dans une voiture, et essaya de dormir.

Comme Adèle et son mari avaient pris pour eux deux un coin du lit de camp, il m'en resta un.

Je regardai longtemps avec tristesse cette femme, premier souvenir de ma vie, qui s'endormait peu à peu sur l'épaule d'un autre, qui tutoyait cet autre, et qui paraissait parfaitement heureuse.

Elle avait deux enfants : la mère avait consolé l'amante.

Eux dormirent. Le voleur et moi, nous ne dormîmes point.

Bientôt mes yeux se détachèrent d'Adèle et de son mari. Puis ma pensée revint sur ses pas et reprit mon rêve où je l'avais abandonné. Je vis, avec les yeux du souvenir, le bas-relief de mademoiselle de Fauveau incrusté dans la muraille, et, dans ce corps de garde du boulevard Bonne-Nouvelle, à côté de cette femme et de son mari, en face de ce voleur que les prochaines assises devaient condamner à trois ans de prison, mon imagination créa les premières scènes de *Christine*.

A huit heures du matin, le commissaire entra.

Il reçut nos dépositions, puis nos adresses, et nous mit en liberté.

Quant à notre voleur, il fut immédiatement expédié à la préfecture de police.

Je rentrai à la maison et trouvai ma pauvre mère tout éperdue.

Elle avait fait comme moi : elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Je revis une ou deux fois Adèle pendant son séjour à Paris ; mais, dès cette époque, j'avais donné mon imagination, sinon mon cœur, à une maîtresse qui devait faire grand tort à mes maîtresses passées et à venir.

Cette maîtresse ou plutôt ce maître, c'était l'Art.

CX

LES JALONS DE L'AVENIR. — LES COMPLIMENTS AU DUC DE BORDEAUX. — « VATES ». — BROCHURE ORLÉANISTE DE CAUCHOIS-LEMAIRE. — LE LAC D'ENGHIEN. — L'ARA DU COLONEL BRO. — LE DOCTEUR FERRUS. — MORRISEL. — UN CONVOI DE PREMIÈRE CLASSE. — LA CHASSE EN PLAIN-CHANT. — UNE AUTOPSIE. — COMMENT S'EXPLIQUE LA MORT DE L'ARA.

C'est un grand enseignement pour tout esprit philosophique que de revoir un à un les jours de ce passé qui, dans un temps, avait été l'avenir.

On s'aperçoit comment les choses révolues se préparaient peu à peu ; on reconnaît les jalons que place, pour qu'il n'y ait rien d'abrupt et d'inattendu dans les événements à accomplir, cette grande puissance que l'on prend dans le présent pour le hasard, et qui, lorsqu'on l'interroge dans le passé, devient la Providence.

Ainsi, Charles X, le dernier représentant de l'aristocratie expirante, devait tomber ; ainsi, Louis-Philippe, le représentant de la bourgeoisie à son apogée, devait monter sur le trône ; et, dès 1827 et 1828, tout s'accomplissait pour qu'en 1830 les esprits fussent préparés à cette grande catastrophe.

Et personne, cependant, ne voyait clair dans cet avenir si prochain.

Toutes les espérances du pays semblaient se concentrer sur « l'enfant du miracle, » comme on appelait le duc de Bordeaux, et, le 1er janvier, M. de Barbé-Marbois, premier président de la cour des comptes, lui adressait ce charmant petit discours, tout en harmonie avec l'âge et l'intelligence du jeune prince :

« Monseigneur, vous recevez aujourd'hui les présents d'usage : le nôtre sera une petite histoire.

« Un jour, le prince dont vous portez le nom, jeune alors comme vous, revint, après une absence, à la cour de Navarre. Il était encore à cheval, lorsqu'il se vit entouré des enfants du pays, et, joyeux de le revoir, ils répétaient tous : *Caye nostre Henry!* ce qui voulait dire : « Voilà notre Henri ! » comme si le jeune prince leur eût appartenu. La reine Jeanne, sa mère, — une excellente princesse, — qui avait tout vu et tout entendu d'un balcon du palais, bien contente de la réception qu'on faisait au jeune prince, lui dit :

« — Ces enfants-là, mon fils, viennent de te donner une leçon, et c'est la plus douce que tu puisses jamais recevoir : en t'appelant *nostre Henry*, ils t'ont appris que les princes appartiennent à la patrie autant au moins qu'à leur propre famille.

« Le prince se souvint de la leçon. C'est pour cela que, depuis plus de deux siècles, les Français continuent à l'appeler « notre Henri », et l'appelleront toujours ainsi. »

M. le duc de Bordeaux, après avoir écouté attentivement, avait répondu :

— Je ne l'oublierai pas.

Déjà, l'année précédente, il lui avait été dit :

« Et vous, monseigneur, vous qui êtes encore si jeune, et sur la tête duquel repose le bonheur futur de la France, souvenez-vous bien aussi que ce beau royaume demande aussi un bon roi, un roi qui aime la vérité, qui veuille qu'on la lui dise ; un roi qui n'aime pas la flatterie et qui éloigne de sa personne les hommes qui trompent. Vous souviendrez-vous, monseigneur, que ces conseils vous ont été donnés par un vieillard qui avait la tête couverte de cheveux blancs? »

M. le duc de Bordeaux avait répondu *oui*.

« Votre *oui*, monseigneur, avait alors continué le premier président, va être consigné dans nos registres, et vous l'y trouverez à votre majorité. »

Hélas ! tous ces conseils devaient être perdus. Le vieillard à cheveux blancs qui avait tout vu dans le passé, n'avait rien vu dans l'avenir. Quand Dieu envoie ces sortes d'illuminations, c'est aux poètes.

C'était un poète, celui qui vous disait, monseigneur :

Salut, petit cousin germain !
D'un lieu d'exil, j'ose t'écrire.
La fortune te tend la main ;
Ta naissance la fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau,
Point de Français qui n'en convienne :
Les rois m'adoraient au berceau...
Et, cependant, je suis à Vienne !

C'était un poète, celui qui vous disait :

O rois, veillez, veillez ! tâchez d'avoir régné.
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné ;
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté, qui vous porte avec elle ;
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit !
Écoutez, écoutez ! à l'horizon immense,
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment !
C'est le peuple qui vient ! c'est la haute marée
Qui monte, incessamment par son astre attirée !
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux !
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève ;
Malheur à qui, le soir, s'attarde sur la grève,
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon l'on entend ce grand bruit !
Rois, hâtez-vous ! rentrez dans le siècle où nous sommes ;
Quittez l'ancien rivage ! — A cette mer des hommes
Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé, que son flot doit couvrir !

C'étaient encore des poètes, ceux-là qui écrivaient ces vers :

Mais bientôt, aux regards de ce nouveau ministre,
La nuit vint révéler un avenir sinistre ;
Des signes éclatants, au fond des cieux écrits,
De ces partis vainqueurs glacèrent les esprits ;
Et la France espéra ! — L'immortelle déesse
Qui prête son épée aux martyrs de la Grèce,
Sur le fronton aigu du sénat plébéien,
Parut, en agitant son bonnet phrygien !
Panthéon, la croix d'or s'éclipsa de ton dôme !
Sous les marbres sacrés de la place Vendôme,
La terre tressaillit, et l'oiseau souverain
S'agita radieux sur sa base d'airain !...

Il est vrai, comme nous l'avons dit, que le gouvernement aidait merveilleusement à éperonner l'esprit public. Les procès de presse se succédaient sans interruption, et c'est toujours cette liberté-là qui éclate, quoi qu'on fasse, et qui, en éclatant, tue ceux qui la compriment. On ne renverse pas les monarchies ; elles se minent et s'ébranlent elles-mêmes ; puis, à un jour donné, le peuple, les voyant chanceler, les pousse avec de grands cris, et elles tombent !

Le Spectateur religieux, traîné de tribunaux en tribunaux, était renvoyé devant la cour d'Orléans.

M. de Senancourt, condamné, en police correctionnelle, — pour son résumé des *Traditions morales et religieuses*, — à neuf mois de prison et à cinq cents francs d'amende, était acquitté en appel.

Enfin, Cauchois-Lemaire était condamné à quinze mois d'emprisonnement et à deux mille francs d'amende, comme ayant provoqué au changement du gouvernement et de l'ordre de successibilité au trône, dans sa *Lettre à Son Altesse royale M. le duc d'Orléans, sur la crise actuelle*.

Cette lettre contenait les passages suivants, qui étaient les passages incriminés.

L'auteur exposait au prince la situation de la France, et il ajoutait :

« — Mais, me direz-vous peut-être, que puis-je? Pair du royaume, je subis, la France le sait, un ostracisme qui m'interdit toute participation aux affaires publiques.

« Voilà justement, monseigneur, le point en litige. Celui

qu'on suspend de ses privilèges est-il pour cela suspendu du droit commun ? La patrie est-elle circonscrite dans la chambre haute ? L'inaction parlementaire condamne-t-elle tout homme à la léthargie politique ? Et, dès qu'on n'est plus seigneurie, n'est-on plus rien ?

« — Questions téméraires, s'écrieront quelques-uns ; inconvenantes ou tout au moins oiseuses, diront quelques autres.

« Questions naturelles et utiles sous un régime constitutionnel, leur répondrai-je. »

Après ce paragraphe, page 56, venait celui-ci :

« Et, pour ne pas perdre ses habitudes de conseiller, celui qui écrit cette lettre vous engage à échanger vos armoiries ducales contre la couronne civique. — Allons, prince, un peu de courage ; il reste, dans notre monarchie, une belle place à prendre, la place qu'occuperait la Fayette dans une république, celle du premier citoyen de France. Votre principauté n'est qu'un chétif canonicat auprès de cette royauté morale ! »

Puis, à la page suivante :

« Le peuple français est un grand enfant qui ne demande pas mieux que d'avoir son tuteur. Soyez-le, pour qu'il ne tombe pas en de méchantes mains... »

Puis, page 61 :

« Rien ne résiste au patriotisme généreux qui a une grande illustration nobiliaire, une place éminente, une immense fortune, — triple condition que réunit Votre Altesse. Avec cela, elle n'a qu'à se baisser pour prendre le joyau qui est là, par terre, que plusieurs se disputent, et qu'aucun ne peut ramasser, faute d'avoir ce que vous avez par la grâce de Dieu .»

Puis, page 62 :

« Là, un prince qui verrait l'Etat en péril, ne se résignerait pas à se croiser les bras, afin que le char, si mal conduit, ne verse pas. Nous avons fait, de notre côté, tous nos efforts ; essayez du vôtre, et saisissons la roue sur le penchant du précipice. »

Enfin, page 68 :

« Tandis que nous déclinons, disait l'auteur de la lettre, le duc de Bordeaux, le duc de Chartres, et même le duc de Reichstadt grandissent... »

Des trois princes que venait de nommer Cauchois-Lemaire, qui grandissaient à cette époque, un seul survit.

Le duc de Reichstadt a disparu, en 1832, comme une ombre s'évanouit après le corps qui la produisait.

Le duc de Chartres a été retranché violemment de la société, en 1842, comme un obstacle matériel, par sa popularité, à ce qui devait s'accomplir en 1848.

Enfin, le duc de Bordeaux, que Béranger saluait au nom de son petit cousin germain le duc de Reichstadt, devait, deux ans avant la mort de celui-ci, aller le rejoindre dans l'exil.

Triste mais éloquent spectacle pour le peuple, que celui de tous ces enfants nés avec des couronnes sur la tête ou sous la main, et qui se cramponnent en pleurant aux chambranles des portes, lorsque le vent des révolutions les arrache, les uns après les autres, de cette hôtellerie royale qu'on appelle le palais des Tuileries !

Peu à peu, j'avais fait connaissance avec tous les hommes d'opposition qui reprenaient, en sapant la monarchie au commencement du XIX[e] siècle, l'œuvre incomplète de la fin du XVIII[e].

J'avais connu Carrel chez M. de Leuven, où il venait souvent, travaillant au *Courrier*, dont M. de Leuven était un des principaux rédacteurs.

J'avais vu Manuel, Benjamin Constant et Béranger chez le colonel Bro ; mais Béranger fut le seul des trois avec lequel j'eus le temps de me lier intimement et qui eut le temps de me juger : les deux autres devaient mourir, l'un avant que je fusse connu, l'autre quand je l'étais à peine.

Bro m'aimait beaucoup. — J'ai déjà raconté comment, grâce à lui, j'avais vu Géricault à son lit de mort. — il avait un fils, charmant enfant alors, qu'on appelait Olivier, et qui est devenu un des plus braves officiers de notre armée nouvelle, comme son père avait été un des plus braves officiers de notre grande armée.

C'est à lui que le général Lamoricière a si miraculeusement sauvé la vie, quand le yatagan d'un Bédouin était déjà levé sur sa gorge.

Je ne l'ai pas revu depuis 1825, et je vais raconter une histoire qui lui rappellera un souvenir d'enfance, partout où il sera.

Le colonel Bro nous procurait, à Adolphe et à moi, tous les plaisirs qu'il était en son pouvoir de nous procurer ; et, entre autres, celui de la chasse.

A cette époque, il possédait, je ne sais à quel titre, le lac d'Enghien.

Le lac d'Enghien n'était pas, en 1827 et 1828, un joli petit lac peigné, frisé, rasé, comme il l'est aujourd'hui ; il n'avait pas, sur ses bords, un jardin public plein de roses, de dahlias et de jasmins : il n'avait pas, sur toute sa circonférence, des châteaux gothiques, des villas italiennes et des chalets suisses. il n'avait pas, enfin, sur sa surface, des centaines de cygnes venant demander l'aumône d'un échaudé aux voyageurs qui, dans des bateaux à trois francs cinquante centimes l'heure, sillonnent maintenant la surface de son eau, filtrée comme l'eau d'un bassin, polie comme la glace d'un miroir.

Non, le lac d'Enghien était, à cette époque, un lac tout simplement, un vrai lac, un peu boueux pour un lac, pas assez pour un étang. Il était couvert de joncs, de nymphéas, au milieu desquels jouaient les plongeons, caquetaient les poules d'eau et barbotaient les canards sauvages. le tout, en suffisante quantité pour donner récréation à une vingtaine de chasseurs.

Le colonel Bro avait donc résolu une chasse, et, à la requête d'Adolphe et à la mienne, il avait fixé le jour de cette chasse à un dimanche, afin que, libres de notre bureau, Adolphe et moi puissions y assister.

Le rendez-vous était, à sept heures, chez le colonel Bro. On partait de la rue des Martyrs dans trois voitures ; à neuf heures, on était à Enghien. Un déjeuner, digne d'un thane saxon, y attendait les convives. A dix heures, on se mettait en chasse ; à cinq heures, on retrouvait la table servie, et, à onze heures du soir, chacun était rentré chez soi.

Toujours prêt avant les autres, quand il s'agissait de chasse, j'étais chez le colonel Bro à six heures et demie du matin.

On m'introduisit dans un petit boudoir, où je me trouvai en tête-à-tête avec un énorme ara bleu et rouge.

L'ara était sur son bâton ; je m'assis sur un canapé.

J'ai toujours eu le plus grand respect pour les hommes à grand nez et les animaux à gros bec ; non pas que je trouve cela joli, mais parce que je crois que la nature a ses raisons quand elle produit une monstruosité.

A ce titre, l'ara du colonel Bro avait droit à toutes mes civilités.

Je lui adressai donc quelques mots de politesse, et j'allai m'asseoir, comme je l'ai dit, sur le canapé en face de son perchoir.

Le perroquet me regarda un instant avec cet air mélancolique particulier aux perroquets ; puis, avec cette précaution qui ne les abandonne jamais, s'aidant du bec et des pattes, il descendit lentement et un à un les bâtons de son perchoir ; puis, enfin, le tronc du perchoir lui-même, jusqu'à ce qu'il eût mis patte à terre

Alors, il s'approcha de moi en se dandinant, s'arrêtant, regardant de côté, et jetant un cri à chaque pas qu'il faisait ; puis, arrivé à la pointe de mon soulier, il se mit en devoir d'escalader ma jambe.

Touché de cette marque de confiance de sa part, je lui tendis la main pour lui épargner la peine de l'ascension ; mais, soit qu'il se trompât sur mes intentions tout amicales, soit qu'il cachât une agression préméditée sous ses dehors bienveillants, à peine vit-il ma main à sa portée, qu'il me saisit l'index et me fit, au-dessus de la première phalange, une double blessure qui ne s'arrêta qu'à l'os.

La douleur fut d'autant plus violente qu'elle était inattendue. Je jetai un cri, et, par un mouvement convulsif, ma jambe se raidissant avec l'élasticité d'un ressort d'acier, j'atteignis du bout de mon soulier de chasse le perroquet au milieu de la poitrine, et l'envoyai s'aplatir contre la muraille.

Il retomba à terre et resta sans mouvement.

Cet évanouissement était-il causé par le coup de pied ou par le contre-coup ? venait-il de l'impulsion de mon soulier ou de la répulsion de la muraille ? Voilà ce que je ne sus jamais, et ce que je ne me donnai pas la peine de vérifier, entendant des pas dans la chambre voisine.

Je sautai sur l'ara, toujours sans mouvement, je levai la housse du canapé, je le poussai du pied dans la profondeur ténébreuse du meuble, je laissai retomber la housse, et je m'assis, comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer.

Puis je bandai mon index avec mon mouchoir.

Le colonel Bro entra.

Nous échangeâmes nos compliments, et, comme je tenais ma main dans ma poche, on ne s'aperçut de rien.

Chacun arriva, et l'on partit sans que l'ara, enseveli sous son canapé, eût donné, par un cri ou par un mouvement, signe d'existence.

En arrivant à Enghien, un de nos chasseurs m'apparut la main emmaillottée comme la mienne ; cette parité de malheur ouvrit entre nous un courant sympathique. Je lui demandai la cause de son accident. Une porte poussée, il avait eu la main prise entre le chambranle et la porte, et les doigts entaillés.

Quant à moi, je me contentai de lui dire que je m'étais coupé avec la pierre de mon fusil ; — à cette époque, je chassais encore avec un fusil à pierre.

Le chasseur estropié de la même main que moi, c'était le célèbre docteur Ferrus. Lorsqu'il entendit prononcer mon nom, il me demanda si j'étais le fils du général Alexandre Dumas, et, sur ma réponse affirmative, il me raconta cette histoire des quatre fusils de munition enlevés avec les quatre doigts, que j'ai racontée d'après lui, et qu'on a lue au commencement de ces mémoires.

Nous avions avec nous encore, et au nombre de nos chasseurs, un ami de Telleville Arnault, un homme qui était bien certainement une des créatures les plus graves, les plus spirituelles et les plus originales qui eussent jamais existé.

On l'appelait le colonel Morrisel, il portait des lunettes et ne ressemblait à rien moins qu'un colonel.

Il venait, juste à l'époque où nous sommes arrivés, d'avoir un duel manqué qui avait fait plus de bruit qu'un duel réussi.

Dans ce temps-là, il existait, rue Laffitte, un café où se réunissaient les jeunes gens à la mode.

Il avait nom le café *Français*.

Le principal garçon, fort joueur de billard, nommé Changeur, faisait, un soir, la partie avec un tout petit jeune homme qui trouvait commode de prendre leçon à trois francs la partie liée, lorsque M. le baron de B***, accompagné de l'un de ses amis, entra dans l'établissement. M. le baron de B***, un peu chicaneur par nature, et connu, du reste, par deux ou trois duels heureux ou malheureux, — selon que, doué de plus ou de moins de philanthropie, le lecteur pensera qu'il est heureux ou malheureux de blesser ou de tuer son prochain, — M le baron de B*** s'approcha du billard, et, sans même s'adresser au jeune homme :

— Changeur, dit-il, fais-nous servir le café, et cède-nous la place.

— Pardon, monsieur le baron, dit Changeur étonné et montrant le jeune homme, c'est que je suis en partie.

— Eh bien, tu quitteras ta partie, voilà tout !

— Monsieur, dit timidement et poliment le jeune homme, nous n'avons plus que quelques points à faire ; dans dix minutes, le billard sera à vous.

— Ce n'est pas dans dix minutes, c'est tout de suite que je le demande... Allons, allons, Changeur, donne-moi ta queue, mon garçon.

Morrisel, déjà vieux, grisonnant, maigre, malingre, de pauvre et chétive apparence, prenait sa tasse de café dans un coin.

— Changeur, dit-il sans se lever, et d'une voix flûtée qui contrastait étrangement avec les paroles qu'elle prononçait ; Changeur, mon ami, je te défends de céder le billard.

— Cependant, monsieur, répond Changeur fort embarrassé, puisque M le baron de B*** veut que je lui donne ma queue.

— Si tu donnes ta queue à M. le baron, Changeur, je la reprends des mains de M. le baron, et je te la casse sur la tête !

M. le baron de B*** vit bien que Changeur n'était que le fil électrique.

Il avait, en effet, reçu le coup ; il se retourna vers celui qui le portait.

— Mais il me semble, monsieur, dit-il, que vous ayez envie d'avoir une querelle avec moi ?

— Je suis charmé, monsieur, que vous ayez la vue si juste !

— Et à quel propos me cherchez-vous cette querelle ?

— Mais parce que vous abusez de votre force envers ce jeune homme, et que tout abus d'une force quelconque me semble odieux.

— Savez-vous qui je suis monsieur ? dit le baron de B*** en s'avançant d'un air menaçant vers Morrisel.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci en relevant tranquillement ses lunettes ; vous êtes M. le baron de B*** ; vous avez tué M. un tel en duel, et blessé M. un tel ; je sais cela.

— Et vous vous opposez toujours à ce que l'on me cède le billard ?

— Je m'y oppose plus que jamais !

— Soit, monsieur ; mais vous comprenez que je me regarde comme insulté par vous ?

— Je ne m'y oppose pas, monsieur

— En conséquence, demain, à six heures du matin, nous nous retrouverons, s'il vous plaît, au bois de Vincennes ou au bois de Boulogne.

— Monsieur, j'ai vingt-cinq ans de plus que vous, ce qui fait que j'aime à dormir ; d'ailleurs, je suis joueur : en général, je joue toutes les nuits, ce qui fait que je ne me couche pas avant cinq heures, et ne me lève guère avant midi. Puis, après m'être levé, je fais ma toilette ; c'est une habitude prise depuis trop longtemps pour que j'y renonce. Ma toilette faite, mon domestique me sert à déjeuner. Après mon déjeuner, je viens ici prendre mon café, comme vous voyez ; je suis très méthodique. Tout cela me conduit à deux heures. Donc, demain, si cela vous convient, à deux heures et demie, mais à deux heures et demie seulement, je serai à votre disposition.

— A deux heures et demie, soit, monsieur ; voici ma carte.

Morrisel l'examine avec attention, fait un salut approbatif, la met dans sa poche, tire deux cartes à son adresse, en présente une à M. le baron de B***, et enveloppe l'autre dans un billet de cinq cents francs.

Puis, appelant, tandis que le baron de B*** le regarde faire.

— Changeur, dit-il, voici un billet de cinq cents francs.

— Est-ce que monsieur règle son compte ? demanda Changeur.

— Non pas, mon ami.

— Que dois-je faire, alors, du billet de cinq cents francs ?

— Prends, d abord, la mesure de monsieur.

Changeur regarde tout ébahi le baron de B***.

— Oui, dit Morrisel, et, quand tu auras pris sa mesure, tu t'en iras aux pompes funèbres.

— Aux pompes funèbres ?...

— Oui, Changeur, et tu y commanderas, en mon nom, — au nom du colonel Morrisel, tu entends bien ? — un convoi de première classe pour M. le baron de B***. Tu entends, de première classe ! — je sais que c'est davantage ; mais les cinq cents francs ne sont qu'un acompte ; — ce qu'il y a de mieux en convois, tu comprends, Changeur ?

M le baron de B*** voulut prendre la chose en riant.

— Monsieur, dit-il, il me semble que vous auriez bien pu laisser à ma famille le soin de ces détails.

— Non pas, monsieur le baron ; votre famille est ruinée, à ce que l'on dit ; elle pourrait bien faire mesquinement les choses. M. le baron de B***, enterré avec un corbillard de seconde, ou un drap de troisième classe, fi ! J'ai tué vingt-deux hommes en duel dans ma vie, monsieur le baron, et j'ai toujours fait les frais de leur enterrement. Rapportez-vous-en à moi, vous serez enterré noblement. Je veux qu'en voyant passer votre convoi, ceux qui ne vous connaissaient pas disent : « Oh ! oh ! qu'est-ce que ce magnifique enterrement ? » Alors, comme il passera sur le boulevard, Changeur répondra : « C'est celui de M. le baron de B***, le fameux duelliste, vous savez. Il avait cherché brutalement querelle à un jeune homme qui ne pouvait se défendre ; le colonel Morrisel était là ; il a pris fait et cause pour le jeune homme, et a tué, ma foi, le baron de B*** du premier coup ! » Ce sera d'un bon exemple pour les impertinents et les duellistes... Au revoir, monsieur le baron de B***, à demain ; vous savez mon adresse, envoyez-moi vos témoins : vous avez le choix des armes.

Puis, se retournant vers le garçon :

— Et toi, Changeur, mon ami, tu entends, de première classe ! tout ce qu'il y a de mieux ! il n'y a rien de trop beau pour M. le baron de B*** !

Et il abaissa ses lunettes, prit son parapluie et sortit.

La querelle avait fait grand bruit. Le lendemain, dès midi, le café *Français* était encombré de curieux qui désiraient savoir ce qui s'était passé, surtout ce qui se passerait.

A une heure, Morrisel arriva comme d'habitude, ses lunettes sur le nez, son parapluie à la main.

Tout le monde s'ouvrit devant lui.

Morrisel salua avec sa courtoisie ordinaire, alla prendre sa place accoutumée et appela Changeur.

Celui-ci accourut.

— Changeur, dit-il, mon café !

Changeur s'empressa de servir Morrisel.

Morrisel faisait flegmatiquement fondre son sucre jusqu'au dernier atome, lorsque M. le baron de B*** entra au café.

Il s'avança vers Morrisel, qui releva ses lunettes et répondit, le sourire sur les lèvres, au salut de son adversaire.

— Monsieur le comte, dit le baron, lorsque je vous provoquai hier, je n'étais point à jeun ; aujourd'hui, je vous fais mes excuses, veuillez les accepter. J'ai fait mes preuves, et je puis vous parler ainsi, sans que mes paroles nuisent à ma réputation.

— Cela vous regarde, monsieur le baron, dit Morrisel.

Puis, se retournant vers Changeur :

— Changeur, allez dire aux pompes funèbres que l'enterrement de M. le baron est remis indéfiniment.

— C'est inutile, dit Changeur ; j'avais cru pouvoir me permettre d'attendre. Voici le billet, colonel.

— Alors, mon ami, demandez mon compte au maître de l'établissement.

Changeur s'approcha du comptoir et revint avec une note détaillée.

— Ah ! dit Morrisel en abaissant ses lunettes, neuf cents francs ! Tenez, Changeur, voici un autre billet de cinq cents francs, la différence est pour le garçon.

Puis, ayant achevé son café avec son flegme habituel, il abaissa ses lunettes, prit son parapluie, et sortit au milieu des applaudissements des consommateurs et des curieux.

Autant que je puis me le rappeler, Godefroy Cavaignac avait fait sur cette anecdote une charmante nouvelle.

Morrisel était joueur comme les cartes, et jouait aussi gros jeu qu'on voulait. Un soir qu'il y avait raout chez madame Regnaud de Saint-Jean-d'Angély ou chez madame Davilliers, je ne me rappelle plus bien, nous entendîmes une petite discussion à une table d'écarté sur laquelle il n'y avait pas vingt-cinq louis. Nous nous approchâmes et demandâmes la cause de cette discussion.

Morrisel tenait les cartes ; il venait de passer sept fois et il avait gagné six cent mille francs — je mets exprès le chiffre en toutes lettres — à M. Hainguerlot.

M. Hainguerlot prenait les cartes et demandait sa revanche de six cent mille francs en un seul coup.

Morrisel offrait la revanche de cinq cent mille en partie liée; et, tout en courant la chance de garder cent mille francs du célèbre banquier, il se regardait encore — ce qui était incontestable — comme un fort beau joueur ; car, enfin, en se levant de table et en faisant *Charlemagne*, il se constituait du coup trente mille livres de rente ; ce qui, pour un colonel en retraite, forme un assez joli denier.

La chose discutée, chacun fit une concession.

M. Hainguerlot se contenta d'un enjeu de cinq cent mille francs.

Morrisel renonça à la partie liée.

On nomma deux témoins de chaque côté, comme on eût fait dans un duel.

Morrisel perdit.

Il se leva avec le même flegme que s'il se fût agi d'un demi-napoléon. Il est vrai qu'il gagnait encore cent mille francs.

L'été, Morrisel habitait quelquefois la campagne de madame Hamelin, située au Val, près de Saint-Leu-Taverny. Un jour d'ouverture de chasse, il se hasarda sur les terres de la commune de Frépillon, où, ayant rencontré le garde champêtre, celui-ci le menaça énergiquement d'un procès-verbal en cas de récidive.

Morrisel était invité à dîner pour le dimanche suivant au château de madame Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, situé de l'autre côté du territoire prohibé.

Le dimanche suivant Morrisel, de peur de passer inaperçu sur le susdit territoire, prend le bedeau, le serpent et les quatre chantres, en fait un immense six de carreau, se place au milieu, et traverse le territoire de Frépillon, chassant avec accompagnement de chant grégorien.

Il arriva chez madame Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, suivi de tout le village, dont cette manière de chasser, inusitée jusqu'alors, avait vivement excité la curiosité.

Le pauvre Morrisel trépassa à la suite d'une maladie cruelle. Malgré la sonde, malgré la pierre infernale, malgré Civiale, malgré Pasquier, malgré Dupuytren, il en était arrivé à boire très bien, mais à ne pouvoir, une fois absorbée, rendre une seule goutte de la liqueur qu'il avait bue.

On prolongea sa vie à force de transpirations.

Enfin, un jour, ne comprenant pas très bien ce que les médecins lui disaient sur sa maladie, il demanda si l'on ne pourrait pas, avant qu'il mourût lui-même, se procurer à un hôpital quelconque un sujet mort de la maladie dont il allait mourir.

Les médecins lui dirent que c'était possible, et se mirent en quête.

Trois ou quatre jours après, ils vinrent lui dire que le sujet était trouvé.

Morrisel l'acheta au prix ordinaire, — six francs, je crois, — fit apporter le cadavre près de son lit, le fit coucher sur une table et pria un des docteurs d'en faire l'autopsie.

L'autopsie faite, Morrisel eut la satisfaction de se rendre exactement compte de la maladie dont il était atteint, et, content désormais, s'apprêta à mourir tranquille, opération qu'il accomplit, il faut le dire, avec un merveilleux courage.

Pour en revenir à l'ara de la rue des Martyrs, quinze jours après, en revenant chez le colonel Bro, pour une chasse pareille à la première, j'eus l'étonnement de le retrouver sur son perchoir.

Cependant, au bout de quelques secondes, son immobilité m'étonna.

Je m'approchai : il était empaillé !

— Tiens ! dis-je au colonel, votre pauvre Jacquot est donc mort ?

— Ah ! oui, c'est vrai, me dit le colonel. On m'avait dit une chose singulière, et dont j'avais toujours douté : c'est que certains animaux se cachaient pour mourir... de là venait qu'on ne retrouvait pas leur cadavre...

— Eh bien ?

— Eh bien, imaginez-vous que le malheureux perroquet, pour mourir, a été se cacher au plus profond du canapé ; on l'a cru perdu d'abord ; on l'a cherché de tous les côtés, et, enfin, on l'a retrouvé là, le lendemain de notre chasse.

— Il mordait ? demandai-je timidement au colonel Bro.

— Lui ? Jamais ! répondit le colonel.

Je fis un mouvement pour montrer au colonel mon doigt, encore mal cicatrisé ; mais je réfléchis qu'il valait mieux laisser le colonel dans l'ignorance des défauts du caractère de son perroquet, et dans la conviction qu'il était mort, comme on dit, de sa belle mort.

Aujourd'hui que les ans ont passé sur cet événement, et qu'il ne reste probablement plus une seule plume du malheureux Jacquot, j'avoue humblement mon crime, et j'en demande pardon à qui de droit.

CXI

BARTHÉLEMY ET MÉRY. — M. ÉLIÇA GALLAY. — MÉRY JOUEUR DE DOMINOS ET ANATOMISTE. — « L'ÉPITRE A SIDI MAHMOUD ». — LE LIBRAIRE PONTHIEU. — SOULÉ. — « LA VILLÉLIADE ». — L'IMPRIMEUR BARTHÉLEMY. — MÉRY IMPROVISATEUR. — LES « VŒUX DE LA NOUVELLE ANNÉE ». — PASTICHE DE « LUCRÈCE ».

Nous avons parlé, au commencement du chapitre précédent, des poètes prophètes ; parlons un peu des poètes soldats.

Au nombre de ceux-là, les plus vaillants, les plus assidus, ceux qui ont fait le plus rude travail comme mineurs, ceux qui ont livré les plus rudes assauts comme combattants, sont bien certainement MM. Barthélemy et Méry.

Marseillais tous deux, ils se connaissaient cependant à peine en 1825. M. Méry n'avait jamais quitté Marseille, et M. Barthélemy, après l'avoir quittée enfant, n'y était presque jamais revenu.

M. Barthélemy, que nous appellerons Barthélemy tout court, si on le veut bien, avait été élevé au collège de Juilly, et y avait reçu une excellente éducation grecque et latine ; il avait fait à Marseille, dans le genre de Mathurin Régnier, une satire qui avait fait beaucoup de bruit, mais sans jamais être imprimée, lorsqu'il publia, à propos du sacre, une *Ode à Charles X*.

Perdu dans le succès qu'obtinrent, à cette époque, des rivaux déjà illustres, quand il était encore inconnu, Barthélemy vit son ode passer inaperçue, et, cependant, il y avait dans cette ode quelques strophes remarquables, et entre autres celle-ci, adressée à Camoëns :

> Et toi, chantre fameux des conquérants de l'Inde,
> Fier de ton indigence et des lauriers du Pinde,
> Tu nageais sur les flots de l'abîme irrité,
> Et du double trépas vainqueur digne d'envie,
> D'une main tu sauvais ta vie,
> De l'autre tu sauvais ton immortalité !

Barthélemy avait hérité un certain patrimoine de son père, et le mangeait tranquillement hôtel du *Grand-Balcon*, rue Traversière, n° 11.

Méry aussi avait débuté, et, pour son début, à l'âge de dix-huit ans, il avait été condamné à huit mois de prison.

Ce début était une brochure contre M. Eliça Gallay.

Quand, après vingt-cinq ans écoulés, on se retourne et qu'on revient sur l'ancien sentier de sa vie, on est tout étonné d'y retrouver des noms d'hommes et de choses complètement oubliés et qui, cependant, à une certaine époque, causèrent dans la société des oscillations éteintes dans tous les souvenirs depuis que l'équilibre s'est rétabli.

M. Eliça Gallay était inspecteur de l'Université.

Un jour, il arriva à Marseille, et fit, comme d'habitude, un discours au collège royal.

Dans ce discours, on remarquait cette phrase que nous reproduisons textuellement dans son sens, sinon dans son texte :

« Messieurs, il faut avoir deux poids et deux mesures. Quand un élève sera royaliste et religieux, il faut lui tout pardonner ; quand il sera libéral, il faut être envers lui de la plus grande sévérité. »

L'emploi de ces *deux poids* et de ces *deux mesures*, qui eut un grand retentissement dans les journaux du temps, révolta Méry : il fit contre M. Eliça Gallay une brochure un peu vive, à ce qu'il paraît, et cette brochure, comme nous l'avons dit, valut à son auteur huit mois de prison.

Méry n'avait à Marseille aucune ressource ; il avait le commerce en antipathie, il faisait des vers avec la plus grande facilité, et il jouait aux dames en joueur de première force.

Il ne fallait pas penser au commerce, il ne fallait pas compter sur la poésie : Méry résolut donc d'utiliser le jeu, qui, porté au point où il le possédait, devient un art.

Il partit pour Paris dans l'intention d'y vivre *en jouant aux dames.*

Il y arriva à vingt et un ans, se logea rue des Petits-Augustins, n° 11, chez madame Caldairon, avec Achille Vaulabelle, l'auteur des *Deux Restaurations*, et commença une existence partagée entre l'étude de la géologie sous Cuvier, et le perfectionnement du jeu de dames, avec les premiers amateurs du café *Manoury.*

Il jouait donc aux dames au café *Manoury*, et étudiait la géologie au Jardin des Plantes.

En jouant à dix sous la partie, — jamais davantage, — Méry se fit, pendant un an, un revenu de dix francs par jour.

D'un autre côté, il ne manquait pas une leçon d'anatomie comparée, et Cuvier, qui n'avait pas d'auditeur plus assidu que lui, le tenait en grande amitié et lui prédisait sa survivance géologique.

Les choses, d'ailleurs, se présentaient à merveille pour l'avenir de notre Marseillais : Madame Caldairon, qui l'adorait, voulait lui faire épouser une jeune marchande de modes très en vogue à cette époque, et dont la maison, l'une des plus accréditées de Paris, rapportait vingt-cinq ou trente mille francs par an. Le mariage était arrêté ; Méry souriait à un avenir de paille de riz, et de rubans bleus et roses, lorsque, par une fraîche soirée de février 1826, la jeune fiancée, forcée de traverser le pont des Arts au bras de Méry, faute d'un fiacre, cherché inutilement quai Voltaire et rue Jacob, fut prise d'un refroidissement, atteinte d'une maladie de poitrine, et mourut en trois jours.

Méry se trouva veuf, sans avoir été marié.

Il se crut condamné à des larmes éternelles ; mais les dames et la géologie ont de puissantes consolations, et, sans avoir oublié la pauvre morte, Méry se trouva, un matin, la tête assez libre pour dire à Barthélemy :

— Mon cher, savez-vous qu'un homme qui ferait dans ce moment-ci de la satire aurait une place superbe à prendre en politique et en poésie ?

— Avez-vous une idée ? demanda Barthélemy.

— Oui, certes.

— Une *Epître à Sidi Mahmoud.*

Vous avez oublié ce que c'était que Sidi Mahmoud, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous le dire.

C'était un envoyé de notre ami le bey de Tunis, — un peu moins notre ami, à cette époque-là, qu'il ne l'est aujourd'hui, — et qui venait féliciter Charles X sur son avènement à la couronne.

Sidi Mahmoud avait été reçu solennellement, le 5 mai, au ministère des affaires étrangères, par M. le baron de Damas, ayant autour de lui des pairs, des députés et des officiers généraux.

Au moment où l'huissier avait annoncé l'ambassadeur, tout le monde s'était levé, excepté M. de Damas, qui, représentant le roi de France, était resté assis et couvert. M. de Damas avait salué l'ambassadeur d'un geste de sa main, lui avait fait signe de s'asseoir. L'ambassadeur avait, alors, remis ses lettres, et s'était assis. Un interprète arabe avait traduit les lettres.

Paris, qui n'avait pas grand'chose à faire en ce moment-là, était purement et simplement préoccupé de Sidi Mahmoud, de ses trente ans, de sa belle tête brune, de son dolman blanc brodé en soie bleu de ciel et rattaché avec des agrafes d'or, des deux châles qui formaient son turban, et du cachemire qu'il portait sur son épaule.

Méry avait donc parfaitement raison : le cadre était excellent ; Barthélemy le reconnut comme lui et avec lui. Malheureusement, il partait pour Londres.

— Faites votre épître tout seul, dit-il à Méry, et, à mon retour, nous parlerons satire.

Barthélemy partit pour Londres, et Méry composa son épître.

L'épître composée, le travail le plus difficile n'était pas accompli, il s'agissait maintenant de la faire imprimer.

Méry porta son épître à Ponthieu, qui se récria : personne ne lisait plus de vers ! Méry eut beau répondre par les vingt éditions de Casimir Delavigne, par les quinze éditions de Béranger, par les douze éditions de Lamartine, par les dix éditions de Victor Hugo ; à chaque nom que prononçait Méry, Ponthieu disait : « Oh ! M. Casimir Delavigne, c'est autre chose ! — Oh ! M. Béranger, c'est autre chose ! — Oh ! M. Victor Hugo, c'est autre chose ? — Oh ! M. Lamartine, c'est autre chose ! » Ce qui veut dire en langue d'imprimeur : « Mon cher monsieur, tous les gens dont vous me parlez là ont un nom et du talent, et vous n avez ni l'un ni l'autre. »

Méry, battu, repoussé, chassé, fit retraite, son épître à la main.

On lui avait parlé d'un autre imprimeur nommé Béraud. Malheureusement, cet imprimeur-là avait une opinion, il était gouvernemental.

Méry résolut de lui présenter son ode comme une pièce de poésie en l'honneur de M. de Villèle.

L'intelligence de l'imprimeur ferait le reste.

Méry ne se trompait pas. L'imprimeur lut *l'Epître à Sidi Mahmoud*, en fut très content, et offrit de l'imprimer, à la condition qu'on le rembourserait sur les premiers exemplaires vendus.

On tira l'œuvre à deux mille. Les deux mille exemplaires disparurent en moins de huit jours.

Sur ces entrefaites, Barthélemy revint de Londres.

A son arrivée à Paris, il apprit le succès de l'épître, et, saisissant la balle au bond avant qu'elle fût morte, il fit une autre épître intitulée : *Adieux à Sidi Mahmoud*, qui eut presque autant de succès que la première.

Dans l'intimité de Méry et de Barthélemy vivait, à cette époque, un des rédacteurs principaux du journal *le Nain jaune ;* ce rédacteur se nommait Soulé. Il venait d'être condamné à deux mois de prison, pour un article de Santo-Domingo ; il ne voulait pas faire ses deux mois de prison. Il avait, par hasard, avec Barthélemy une ressemblance physique qui permettait qu'il se servît de son passeport. Barthélemy le lui prêta. Soulé partit pour Londres, de Londres passa aux Etats-Unis et est aujourd'hui le premier avocat de la Nouvelle-Orléans, où il gagne cent mille francs par an.

Pendant ce temps, Méry faisait seul son *Epître à M. de Villèle.*

Ces publications toutes chaudes d'opposition, de raillerie et d'esprit du moment, avaient le plus grand succès. Deux poètes de plus venaient de s'inscrire au catalogue des poètes.

Ils résolurent, alors, suivant la même route, de lier leurs deux plumes, et ils publièrent sous leur double nom *la Villéliade*, qui eut quinze éditions.

Seulement, *la Villéliade* faite, restait, comme pour *l'Epître à Sihi Mahmoud*, la grande question de savoir quel libraire oserait l'éditer.

Les libraires craignaient trois choses : l'amende, la prison, le retrait de leur brevet.

Méry et Barthélemy allèrent chez tous les libraires de leur connaissance, offrant leur poème : chacun de ceux auxquels ils s'adressaient acceptait d'abord, puis lisait un chant ou deux, puis rendait le manuscrit en secouant la tête, et en disant :

— Edite votre poème qui voudra, ce ne sera pas moi !

Les deux collaborateurs reprenaient leur manuscrit, et faisaient près d'un autre libraire une nouvelle tentative qui avait le même résultat.

Quand on eut épuisé la liste des libraires connus, on passa aux imprimeurs avec lesquels on avait eu des relations.

Les imprimeurs étaient dans la situation des libraires. Ils craignaient, comme nous l'avons dit, l'amende, la prison, le retrait de leur brevet : ils refusèrent.

C'était triste de rester avec cinq ou six mille vers sur les bras. Et quels vers ! Des vers qu'un mois après, la France entière devait savoir par cœur.

Méry proposa de faire une nouvelle tentative près d'un imprimeur tout à fait inconnu. C'était un remède désespéré mais les remèdes désespérés sauvent parfois le malade.

On ouvrit un *Annuaire de la librairie*, pour y chercher un nom d'imprimeur qui, par l'assemblage de ses lettres, sa signification ou sa consonance, donnât quelque espoir aux yeux ou à l'oreille des deux poètes.

Il y avait un imprimeur qui se nommait Auguste Barthélemy ; il demeurait rue des Grands-Augustins, n° 10.

Le nom parut de bon augure aux deux auteurs. Ils reprirent leur manuscrit, et se présentèrent chez M. Barthélemy.

Ils trouvèrent un grand jeune homme, au front intelligent, au regard doux mais ferme, à la figure ouverte et bienveillante.

Ils lui exposèrent leur embarras.

— Votre œuvre est donc une œuvre d'opposition ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Très vigoureuse?
— Trop vigoureuse, à ce qu'il paraît.
— Et il y a du risque à l'imprimer?
— On le dit.
— Eh bien, j'imprime votre œuvre, et je cours le risque...

Les deux poètes tendirent chacun une main; M. Barthélemy tendit les deux mains.

Dix jours après, *la Villéliade*, pour laquelle il avait fait les avances d'impression, de papier, de brochage, etc., paraissait et se vendait, comme nous l'avons dit, à quinze éditions!

Cet imprimeur, qui faisait de l'opposition sous les Bourbons, qui en a fait sous Louis-Philippe, était notre bon et brave ami Auguste Barthélemy, depuis représentant d'Eure-et-Loir à la Constituante et à la Législative. Forcé de s'expatrier après le 2 décembre, il est resté cinq mois à Bruxelles, et aujourd'hui, rentré en France, et ayant refusé de prêter serment comme conseiller général, il habite son château de Levéville, à une lieue de Chartres. — Hâtons-nous de dire que ce n'est pas sur ses économies d'imprimeur qu'il a acheté ce château; hélas! non; sa loyauté commerciale, dont on vient de voir un exemple, lui a coûté, au contraire, quelque chose comme cent cinquante ou deux cent mille francs!



Méry.

Voilà l'histoire de *la Villéliade*.

Au reste, dans les notes du sixième chant de *l'Enéide*, Barthélemy dit que le poème est de Méry seul.

J'ai peu connu Barthélemy; à peine l'ai-je vu une ou deux fois dans ma vie; mais j'ai beaucoup connu Méry. Il a été, il est, et sera toujours probablement un de mes meilleurs amis.

Et ces amis, je puis les compter facilement: j'en ai deux ou trois, en cherchant bien, quatre peut-être!

Vous voyez que, si petite que fût ma maison, en supposant que j'eusse une maison, elle ne serait pas pleine.

Rien n'était plus étrange pour la dissemblance physique et morale que cette association de Méry et de Barthélemy. — Barthélemy est de haute taille; Méry, de taille ordinaire; Barthélemy est froid comme une glace; Méry, ardent comme une flamme; Barthélemy, muet et concentré; Méry, loquace et tout en dehors. Barthélemy manque d'esprit dans la conversation; Méry est une cascade de mots, un paquet d'étincelles, un feu d'artifice. Méry — et j'abandonne ici la comparaison — sait tout ou à peu près tout ce qu'on peut savoir. Il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve, l'Inde comme [illegible]; il parle latin comme Cicéron, italien comme Dante, anglais comme lord Palmerston.

Mélomane au premier chef, un jour qu'il disputait avec Rossini:

— Tenez, dit-il à l'auteur de *Moïse* et de *Guillaume Tell*, laissez-moi tranquille, vous n'entendez rien à la musique!

Et Rossini lui répondit:

— C'est vrai.

L'homme le plus spirituel a ses bons et ses mauvais jours, ses lourdeurs et ses allégements de cerveau. Méry n'est jamais fatigué, Méry n'est jamais à sec. Quand, par hasard, il ne parle pas, ce n'est point qu'il se repose, c'est tout simplement qu'il écoute; ce n'est point qu'il est fatigué, c'est qu'il se tait. Voulez-vous que Méry parle? Approchez la flamme de la mèche et mettez le feu à Méry, Méry partira! Laissez-le aller, ne l'arrêtez plus; et, que la conversation soit à la morale, à la littérature, à la politique, aux voyages, qu'il soit question de Socrate ou de M. Cousin, d'Homère ou de M. Viennet, de Napoléon ou du président, d'Hérodote ou de M. Cottu, vous aurez la plus merveilleuse improvisation que vous ayez jamais entendue.

Puis, — chose incroyable! — au milieu de tout cela, jamais une médisance sur un ami!

Si Méry a touché le bout des doigts d'un homme, tout le corps lui est sacré.

Et, en effet, qui rend l'homme méchant? L'envie! Que voulez-vous qu'envie Méry?

Il est savant comme l'était Nodier; il est poète comme nous tous ensemble; il est paresseux comme Figaro, spi-

rituel comme... comme Méry; c'est à mon avis une très belle position en littérature.

Quant à la facilité de Méry, elle est devenue proverbiale; j'en citerai deux exemples.

Un soir du 31 décembre, où l'on parlait de cette facilité, et où je ne sais plus quel saint Thomas littéraire la révoquait en doute, Méry demanda qu'on voulût bien lui imposer un certain nombre de bouts-rimés qu'il s'engageait à remplir à l'instant même

Nous nous réunîmes et nous trouvâmes, à grand renfort d'imagination, les rimes suivantes :

Choufleur,
Trouble,
Souffleur,
Rouble.

Clairon,
Dune,
Perron,
Lune.

Fusil,
Coude,
Grésil,
Boude.

Nacarat,
Conque,
Baccarat,
Quelconque.

Argo,
Jongle,
Camargo,
Ongle.

En moins de temps que nous n'en avions mis à trouver les rimes, Méry composa les vers suivants :

VŒUX DE LA NOUVELLE ANNÉE

A tous nos Curtius je souhaite un choufleur;
A nos législateurs, des séances sans trouble;
A l'acteur en défaut, un excellent souffleur;
Aux Français en Russie, un grand dédain du rouble;

A Buloz, le retour de Mars et de Clairon;
Aux marins, le bonheur de vivre sur la dune;
A la Sainte-Chapelle, un gothique perron;
A l'apôtre Journet, l'amitié de la lune;

Au soldat citoyen, l'abandon du fusil;
A l'écrivain public, un coussin pour son coude;
A moi, l'hiver sans froid, sans neige et sans grésil;
Un soleil qui jamais dans un ciel gris ne boude;

Au Juif errant, un banc de velours nacarat;
A l'Arabe au désert, des eaux à pleine conque;
Au joueur, un essaim de neuf au baccarat;
A l'homme qui s'ennuie, une douleur quelconque;

A Leverrier, un point dans le signe d' Argo;
Au tigre du Bengale un Anglais dans la jongle;
Aux danseuses du jour, les pieds de Camargo;
A l'auteur qu'on attaque, une griffe pour ongle!

Un autre soir, c'était chez madame de Girardin ; il était fort question, à cette époque, de la *Lucrèce* de Ponsard. L'Académie, haineuse et aux abois, avait absolument besoin, ayant tant de haine, de simuler au moins un amour; l'Académie, qui ne connaissait pas un mot de *Lucrèce*, la vantait, la prônait, l'exaltait; c'était d'avance la fille adoptive de toutes ces impuissances, qui, n'ayant jamais fait d'enfants, en sont réduits à caresser les enfants des autres; c'était, enfin, une œuvre qu'on allait avoir à opposer à *Marion Delorme* et à *Lucrèce Borgia*, à *la Maréchale d'Ancre* et à *Chatterton*, à *Antony* et à *Mademoiselle de Belle-Isle*. Il y avait donc liesse au palais Mazarin.

En attendant l'apparition du chef-d'œuvre, chacun en parlait à son point de vue.

Je connaissais *Lucrèce*, je l'avais entendue. Je savais que c'était une estimable tragédie de collége, consciencieusement faite par son auteur, qui, peut-être un peu ignorant des âges romains, me semblait avoir confondu la Rome des rois avec celle des empereurs, Sextus Tarquin avec Caligula, Tullie avec Messaline; mais, enfin, je soutenais que l'œuvre, toute dépourvue qu'elle était d'imagination et de drame, méritait d'être écoutée à cause de la forme, lorsque Méry dit :

— Moi, je propose de faire une *Lucrèce*, et de la faire jouer avant que la *Lucrèce* de Ponsard soit jouée elle-même. On l'annonce pour le 25 du mois; — nous sommes le 22; — elle ne sera jouée que le 30. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour faire deux mille vers, pour les lire, les distribuer, les répéter et les jouer.

— Combien vous faut-il pour faire la tragédie? dis-je à Méry.

— Dame! à quatre cents vers l'acte, cinq actes, c'est cinq jours.

— Ainsi, demain au soir, vous pourriez nous donner le premier acte?

— Demain au soir, oui.

Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain au soir, sans compter aucunement sur le premier acte de *Lucrèce*.

Le lendemain, tout le monde était exact au rendez-vous.

Nous nous transformâmes en comité de lecture. On apporta un verre d'eau à Méry. Il s'assit à la table; nous fîmes cercle à l'entour. Il tira son manuscrit de sa poche, toussa, trempa l'extrémité de ses lèvres dans l'eau, et lut les scènes suivantes.

Il n'avait pas fini l'acte parce qu'il avait été dérangé; mais il offrait de terminer, séance tenante, ce qu'il en manquait.

LUCRECE

TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE

« La maison de l'aruspice Faustus, c'est-à-dire une vaste « treille à mi-côte du mont Quirinal. A gauche, la façade « d'une maison en briques rouges; devant la porte, un « autel supportant un dieu pénate en argile; au pied du « Quirinal, dans un fond lumineux, le Champ de Mars « bordé par le Tibre. »

FAUSTUS, *seul, à l'autel de ses dieux.*

Dieu pénate d'argile, ô mon dieu domestique!
Un jour, tu seras d'or, sous un riche portique,
Tel que Rome en prépare à nos dieux immortels
Et le sang des taureaux rougira tes autels.
Mais, aujourd'hui, reçois avec un œil propice
La prière et le don du pieux aruspice;
Ces fruits qu'une vestale a cueillis, ce matin,
Dans le verger du temple, au pied de l'Aventin,
Et ce lait pur qui vient de la haute colline
Où, la nuit, on entend une voix sibylline,
Quand le berger craintif suspend aux verts rameaux
La flûte qu'un dieu fit avec sept chalumeaux.
L'aube sur le Soracte annonce sa lumière;
Si j'apporte déjà mon offrande première,
C'est qu'une grande voix a retenti dans l'air;
C'est que la foudre, à gauche, a grondé sans éclair,
Et que, dans cette nuit sombre et mystérieuse,
A gémi l'oiseau noir aux branches de l'yeuse.
O dieu lare! dis-moi quel forfait odieux
Doit punir aujourd'hui la colère des dieux,
Afin que le flamine et la blanche vestale
Ouvrent du temple saint la porte orientale,
Et qu'au maître des dieux, dans les rayons naissants,
Montent avec le jour la prière et l'encens.

SCENE II

FAUSTUS, BRUTUS *en tunique de couleur brune, comme un laboureur suburbain.*

BRUTUS

Que les dieux te soient doux, vieillard, et que Cybèle
Jamais dans tes jardins n'ait un sillon rebelle!
La fatigue m'oppresse; à l'étoile du soir,
Hier, je vins à la ville...

FAUSTUS

Ici, tu peux t'asseoir.
Modeste est ma maison, étroite est son enceinte;
Mais j'y vénère encor l'hospitalité sainte,
Et j'apaise toujours la faim de l'indigent,
Comme si mon dieu lare était d'or ou d'argent.

BRUTUS

Je le sais.

FAUSTUS

Quelle rive, étranger, t'a vu naître?

BRUTUS

Quand les dieux parleront, je me ferai connaître.
Ma mère est de Capène; elle m'accoutuma,
Tout enfant, à servir les grands dieux de Numa
Du haut du Quirinal, on voit ma bergerie
Sous le bois saint aimé de la nymphe Egérie,
Et jamais le loup fauve, autour de ma maison,
Ne souilla de ses dents une molle toison.

FAUSTUS

Et quel secret dessein à la ville t'amène?

BRUTUS

La liberté!... Jadis Rome était son domaine,
Lorsque les rois pasteurs, sur le coteau voisin,
Pauvres, se couronnaient de pampre et de raisin;
Lorsque le vieux Evandre arrivait dans la plaine,
Pour présider aux jeux, sous un sayon de laine,
Et que partout le Tibre admirait sur ses bords
Des vertus au dedans et du chaume en dehors...
Mais ces temps sont bien loin! Tout dégénère et tombe:
Le puissant Romulus doit frémir dans sa tombe,
En écoutant passer sur son marbre divin
Des rois ivres d'orgueil, de luxure et de vin!

FAUSTUS

Jeune homme, la sagesse a parlé par ta bouche.
Ton regard est serein; ta voix rude me touche.
Non, tu n'es pas de ceux qui vont à nous, rampant
Sous l'herbe des jardins, comme fait le serpent;
Infâmes délateurs qui touchent un salaire
En révélant au roi la plainte populaire,
Et livrent au bourreau, sous l'arbre du chemin,
Tout citoyen encor fier du nom de Romain...

BRUTUS

Prêtre, écoute ton fils. — Tu te souviens, sans doute,
D'un nom sacré, d'un nom que le tyran redoute,
D'un nom qui flamboyait sur le front d'un mortel,
Comme un feu de Cybèle allumé sur l'autel,
De Brutus?

FAUSTUS

Sa mémoire est-elle ensevelie?
Ce nom est-il de ceux que le Romain oublie?
Il vivra tant qu'un prêtre en tunique de lin
Dira l'hymne de Rome au dieu capitolin!
Je l'ai connu! J'ai vu s'incliner, comme l'herbe,
Ce héros sous le fer de Tarquin le Superbe!...
Il est mort! Morts aussi tous ses nobles parents,
Hécatombe de gloire immolée aux tyrans!

BRUTUS

Prêtre, il lui reste un fils

FAUSTUS

Je le sais: corps sans âme!
Noble front que le ciel a privé de sa flamme!
Ombre errante qui va demander sa raison
Au sang liquide encore au seuil de sa maison!

BRUTUS

C'est un faux bruit: sa main à la vengeance est prête;
Minerve a conservé sa raison dans sa tête.
Son père lui légua son visage, sa voix,
Sa vertu...

FAUSTUS, *s'écriant.*

Dieux, je veux l'embrasser!

BRUTUS

Tu le vois.

FAUSTUS

Oh!...

(Serrant Brutus dans ses bras.)

Les dieux quelquefois jettent sur la paupière
Un voile, comme ils font aux images de pierre,
La vieillesse est aveugle! Oh! je te reconnais!
Je rentre dans la vie... Oui, mon fils, je renais!
O dieu lare, pourquoi ton funèbre présage?
Oui, voilà bien son pas, son regard, son visage,
Son maintien de héros, son geste triomphant!
Brutus, mort sous mes yeux, revit en son enfant!
Mes pleurs réjouiront ma paupière ridée!
Dis, quel heureux destin t'a conduit?

BRUTUS

Une idée.
Le temps est précieux; le premier rayon d'or
Luit sur le fronton blanc de Jupiter Stator.
Il faut agir! Apprends que, dans Rome, j'épie
Les cyniques projets de cette race impie,
Et qu'elle nous prépare un crime de l'enfer,
Rêvé par l'Euménide en sa couche de fer.
La ville de nos dieux par le crime est gardée;
Le sénat dort; Tarquin fait le siége d'Ardée;
La justice se voile et marche d'un pas lent:
Sextus règne au palais! Sextus!... un insolent!
Entouré nuit et jour de ses amis infâmes,
Braves comme Ixion pour insulter les femmes!
Ne laissant, sous le chaume ou le lambris doré,
Dans une alcôve en deuil, qu'un lit déshonoré!
Ce matin, éveillé, l'aube luisant à peine,
J'ai vu Sextus assis sous la porte Capène.
Il parlait, l'imprudent! et ne se doutait pas
Du fantôme éternel qui brûle tous ses pas!
Donc, j'ai su qu'il attend que Rome tout entière
S'éveille, et qu'un esclave apporte sa litière
Je ne puis en douter, un obscène souci,
Avant le grand soleil, doit le conduire ici.

FAUSTUS

Ici?

BRUTUS

Dans ta maison quel dieu jaloux amène,
Par ce sentier désert, une dame romaine?

FAUSTUS

Une seule... elle vient aux heures du matin.

BRUTUS

Quel est son nom?

FAUSTUS

L'hymen l'unit à Collatin.

BRUTUS

Lucrèce!... Dieux, le lis de notre gynécée!
Sainte pudeur, défends ta fille menacée!

FAUSTUS

Son époux est absent, et quand le jour a lui,
Elle vient consulter les augures pour lui.

BRUTUS

Oh! qu'aujourd'hui des dieux la puissance immortelle
L'écarte!

FAUSTUS

Un bruit de pas!...

BRUTUS

Sainte pudeur! c'est elle!...

Nous voulions bien faire une plaisanterie, mais nous ne voulions pas commettre un meurtre: jouer cette pièce au Théâtre-Français ou à la Porte-Saint-Martin avant la *Lucrèce* de M. Ponsard, c'était évidemment tuer celle-ci. Méry s'arrêta donc à la moitié du premier acte.

Un dernier mot sur 1828.

Méry, à cette époque, demeurait rue du Harlay, 29, dans la même chambre que Carrel.

La réunion du soir se composait ordinairement de Rabbe, de Raffenel et de Reboul.

De ces cinq amis, presque inséparables, quatre ont été cruellement emportés, et emportés avant l'heure.

Rabbe, par une maladie terrible qui le coucha dans la tombe, aussi défiguré que si un tigre lui eût rongé le visage.

Carrel et Reboul furent tués en duel, l'un à Saint-Mandé, l'autre à la Martinique.

Raffenel fut coupé en deux sur l'Acropole par un boulet de canon turc.

CXII

JE PASSE DU SECRÉTARIAT AUX ARCHIVES. — M. BICHET. — CÔTÉ PAR LEQUEL JE RESSEMBLE A PIRON. — MES MOMENTS PERDUS. — M. PIEYRE ET M. PARSEVAL DE GRANDMAISON. — UNE SCÈNE QUI MANQUE AU « DISTRAIT ». — « LA PEYROUSE ». — SUCCÈS INTIME.

Ce fut dans le jardin du Luxembourg que je fis connaissance avec Méry. On me présenta à lui. Nous nous accolâmes l'un à l'autre comme le fer à l'aimant ; et, depuis, je ne sais lequel de nous deux est le fer, lequel de nous deux est l'aimant, mais nous ne nous sommes plus quittés.

J'étais déjà avancé dans mon drame de *Christine* ; je lui en dis deux ou trois cents vers peut-être, et il m'encouragea fort. J'avais grand besoin de cet encouragement.

Je venais de subir une mutation. Me voyant incorrigible, et ayant appris que j'achevais un grand drame, Oudard m'avait fait passer du secrétariat aux archives.

C'était une disgrâce.

J'étais là avec un bon petit vieillard de quatre-vingts ans, nommé M. Bichet, toujours vêtu comme en 1788, c'est-à-dire d'une culotte de satin, de bas chinés, d'un habit de drap noir et d'une veste de soie à fleurs. Le reste de son costume était complété par des manchettes et un jabot. La tête, encadrée dans une neige de cheveux blancs terminés par une petite queue, était colorée, ouverte, bienveillante. Il voulut me recevoir rudement et ne put pas en venir à bout. Ma politesse extrême envers lui l'avait désarmé. Il m'indiqua ma place et chargea ma table de toute la besogne que l'absence d'un commis avait laissé amasser depuis un mois.

Au bout de trois jours, la besogne était terminée.

J'allai la lui porter dans son cabinet, et lui en demandai d'autre.

— Comment, d'autre? s'écria-t-il.

— Sans doute.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'ai fini celle que vous m'aviez donnée.

— Tout entière?...

— Tout entière.

— Oh! oh! oh! fit M. Bichet.

Il prit ma besogne comme un homme qui se dit en lui-même : « Cela doit être joliment gâché! »

M. Bichet se trompait : je m'étais piqué d'honneur.

Chaque rapport, chaque expédition, chaque copie, lui arrachait une exclamation de plaisir.

— Mais, en vérité, disait-il, mais, en vérité, c'est très bien! très bien, monsieur, très bien! Vous avez une écriture dans le genre de celle de Piron, monsieur.

— Diable! c'est bien de l'honneur pour moi. Vous connaissez donc l'écriture de Piron?

— Il a été expéditionnaire cinq ans à nos archives, monsieur.

— Ah! vraiment!... Comment, j'ai cette ressemblance avec lui?

— Vous en avez encore une autre, à ce qu'on dit.

— Laquelle, monsieur?

— Vous faites des vers.

— Hélas!

Il s'approcha de moi, et, d'un air coquin :

— Sont-ils dans le genre des siens, les vers que vous faites?

— Non, monsieur.

— Ah! je crois bien! c'est que c'était un gaillard, Piron!... Je l'ai vu, moi, chez madame de Montesson... Vous ne l'avez pas connue, vous, madame de Montesson?

— Si fait, monsieur ; mon père m'a conduit chez elle, lorsque j'étais tout enfant.

— Une femme charmante, monsieur, une femme charmante, qui recevait la meilleure société de Paris.

— Maintenant, monsieur, lui demandai-je, si vous voulez avoir la bonté de me donner du travail?

— Quel travail?

— Dame! du travail.

— Mais il n'y en a plus!

— Comment, il n'y en a plus?

— Sans doute, puisque vous avez tout expédié.

— Eh bien, mais que vais-je faire?

— Ce que vous voudrez, monsieur.

— Comment, ce que je voudrai?

— Oui... A mesure que la besogne viendra, je la mettrai sur votre bureau, et vous la tiendrez au courant.

— Mais, alors, dans mes moments perdus?...

— Jeune homme, jeune homme! à votre âge, il faut perdre le moins de moments possibles.

— C'est aussi mon avis, monsieur, et vous en eussiez été convaincu, si vous m'aviez laissé finir...

— Ah! ah!

— Je voulais vous demander si, dans mes moments perdus, je pouvais travailler à ma tragédie?

Remarquez que je disais *tragédie* au lieu de *drame* ; je tenais à ne pas épouvanter M. Bichet.

— Vous faites donc une tragédie? me dit-il.

— Hum!... je ne sais si je dois vous l'avouer.

— Pourquoi pas?... Je n'y vois point de mal. J'ai mon vieil ami Pieyre qui fait une comédie.

— Oui, monsieur, et même assez remarquable : *l'École des Pères*.

— Vous la connaissez?

— Je l'ai lue.

— Bon!... Et puis j'ai encore mon autre vieil ami Parseval de Grandmaison qui fait des poèmes épiques.

— Oui... *Philippe-Auguste*, par exemple.

— Vous l'avez lu?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, je disais donc que l'un faisait des comédies, et l'autre des poèmes épiques, et qu'ils n'en étaient pas plus malhonnêtes gens pour cela.

— Tout au contraire, monsieur, car ce sont deux excellents hommes.

— Vous les avez vus?

— Jamais.

— Hum... hum..

Et M. Bichet parut ruminer quelque chose dans sa tête.

— Bon!... dit-il au bout d'un instant.

— Alors, monsieur, vous n'avez, pour le moment, rien autre chose à me dire?

— Rien.

— D'ailleurs, je suis à mon bureau, et, si vous avez besoin de moi...

— C'est cela, allez.

Je repris ma place tout joyeux. A part Lassagne et Ernest que je perdais, ma disgrâce était une faveur.

J'avais été prévenu par le garçon de bureau que, quand j'arriverais avant onze heures, je ne le trouverais pas, et que, lorsque je resterais plus tard que quatre, il m'enfermerait en s'en allant.

En outre, plus de portefeuille, toutes mes soirées à moi, et un chef qui ne m'empêchait pas de faire des tragédies!

Je me mis, séance tenante, à travailler à *Christine*.

Je ne saurais dire depuis combien de temps je travaillais, lorsque le garçon de bureau vint me prévenir que M. Bichet me priait de passer à son cabinet.

Je m'empressai de m'y rendre.

Cette fois, M. Bichet n'était plus seul ; il avait à sa droite, un petit et, à sa gauche, un grand vieillard.

Placés comme ils étaient, les trois juges devant lesquels je semblais être appelé ne figuraient pas mal Minos, Eaque et Rhadamante.

Je m'inclinai assez surpris.

— Tenez, le voici, dit M. Bichet. Il a, ma foi, une très belle écriture, une écriture qui ressemble à celle de Piron, et, en trois jours, il m'a fait la besogne de quinze.

— Qu'est-ce que vous m'avez déjà dit que faisait monsieur? demanda le grand vieillard.

— Parbleu, des vers!

— Ah oui, c'est vrai, des vers...

J'eus une illumination.

— C'est à M. Parseval de Grandmaison que j'ai l'honneur de parler? demandai-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il.

Puis, se tournant vers l'autre vieillard :

— Imaginez-vous, mon cher Pieyre, dit-il, que je suis si distrait, qu'il m'est arrivé, l'autre jour, la chose la plus extraordinaire.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Imaginez-vous que j'avais oublié mon nom.

— Bah! fit M. Bichet.

— Votre nom, à vous?... votre propre nom? demanda M. Pieyre.

— Mon nom, à moi, mon propre nom! C'était au contrat de mariage de... chose... vous savez, qui a épousé la fille de chose?...

— Comment voulez-vous que je vous aide, sur de pareils renseignements?

— Eh ! mon Dieu ! la fille de chose... qui est mon collègue à l'Académie... qui fait des comédies... qui a fait... je ne sais plus, moi, ce qu'il a fait...Une pièce que Mercier avait déjà faite... vous savez bien ?...

— Alexandre Duval ?

— Eh bien, c'était au contrat de chose... qui a épousé sa fille... un architecte... qui a fait un ouvrage sur chose... qui a été brûlée... dans cette éruption du Vésuve, où est mort chose...

— Ah ! oui, Marois, qui a fait un ouvrage sur Pompéi, où est mort Pline ? hasardai-je timidement.

— C'est justement cela !... Merci, monsieur.

Et il s'étendit tranquillement dans son fauteuil, après m'avoir gracieusement salué.

— Eh bien, mais, dit M. Bichet, achevez donc votre histoire, mon cher ami.

— Quelle histoire ?

— Mais l'histoire que vous racontiez.

— Je racontais donc une histoire ?

— Sans doute, dit M. Pieyre, vous racontiez, mon cher ami, qu'au contrat de mariage de Marois, qui épousait la fille d'Alexandre Duval, vous aviez oublié votre nom.

— Ah ! c'est vrai... Eh bien, oui, voici : Tout le monde signait ; je me dis : « Cela va être à mon tour de signer ». Je me prépare, je cherche mon nom ; crac ! je ne m'en souviens plus. Je réfléchis que je vais être obligé de demander à mon voisin comment je m'appelle, ce qui sera humiliant pour moi. C'était au rez-de-chaussée : la porte donnait sur le jardin. Je me précipite dans le jardin, en me frappant le front, et en me disant : « Mais, malheureux ! mais, malheureux ! comment t'appelles-tu ? » Ah bien, oui ! je n'aurais eu qu'à dire mon nom pour ne pas être pendu, que j'aurais été pendu bel et bien. — Pendant ce temps-là, mon tour était venu de signer. On me cherche ; Alexandre Duval m'aperçoit dans le jardin. « Allons, bon ! dit-il, voilà ce diable de Parseval de Grandmaison qui est pris du démon poétique, au moment de signer... Eh ! Parseval de Grandmaison ! « C'est cela, m'écriai-je, c'est cela : Parseval de Grandmaison ! Parseval de Grandmaison ! Parseval de Grandmaison ! » J'arrivai jusqu'à la table, et je signai.

— C'est une scène qui manque au *Distrait*, dis-je en souriant.

— Oui, monsieur, bien certainement, elle manque, et, si vous faisiez des vers, je vous dirais : « Ajoutez-la ».

— Mais, dit M. Bichet, il fait des vers, puisque c'est pour qu'il vous dise des vers que vous l'avez fait appeler.

— Ah ! c'est vrai... Eh bien, jeune homme, voyons, dites-nous des vers.

— Quelque chose de votre tragédie.

— Ah ! vous faites une tragédie ?

— Oui, monsieur.

— Sur quel sujet ? demanda M. Parseval de Grandmaison.

— Sur Christine.

— Beau sujet ! Chose en a fait une sur le même sujet... bien mauvaise, ah ! bien mauvaise !

— Pardon, messieurs, j'aimerais mieux vous dire autre chose que des vers de ma tragédie.

Les vers de ma tragédie étaient des vers de drame qui n'eussent probablement pas été fort du goût de ces messieurs.

— J'aimerais mieux, continuai-je, vous dire une ode.

— Oh ! oh ! une ode ! fit M. Parseval de Grandmaison.

— Oh ! oh ! une ode ! fit M. Pieyre.

— Oh ! oh ! une ode ! fit M. Bichet.

— Va pour l'ode, dit M. Parseval. Sur quoi votre ode, jeune homme ?

— Vous savez que, depuis quelque temps, on s'occupe fort de la Peyrouse ? Les journaux ont même annoncé dernièrement qu'on avait retrouvé des traces de son naufrage...

— Ont-ils annoncé cela ? demanda M. Bichet.

— Oui, oui, fit M. Pieyre.

— Je l'ai beaucoup connu, moi, la Peyrouse, dit M. Parseval de Grandmaison .

— Moi aussi, dit M. Pieyre.

— Moi, je ne l'ai pas connu, dit M. Bichet ; mais j'ai connu Piron.

— Ce n'est pas la même chose, dit M. Parseval.

— Voyons votre ode, jeune homme, dit M. Pieyre.

— La voici, monsieur, puisque vous le voulez.

— Allez ! allez ! fit le papa Bichet, et n'ayez pas peur.

Je rassemblai toutes mes forces, et, d'une voix assez assurée, je dis les vers suivants, dans lesquels on pourra remarquer, je crois, quelques progrès :

LA PEYROUSE

Le ciel est pur, la mer est belle !
Un vaisseau, près de fuir le port,
Tourmente son ancre rebelle,
Fixée au sable qu'elle mord.

Il est impatient d'une onde
Plus agitée et plus profonde ;
Le géant voudrait respirer !
Il lui faut pour air les tempêtes ;
Il lui faut les combats pour fêtes,
Et l'Océan pour s'égarer.

Silencieux et solitaire,
Un homme est debout sur le pont,
Son regard, fixé vers la terre,
Trouve un regard qui lui répond.
Sur le rivage en vain la foule,
Comme un torrent s'amasse et roule,
Il y suit des yeux de l'amour
Celle qui, du monde exilée,
Doit désormais, triste et voilée,
Attendre l'heure du retour (1).

Son œil se trouble sous ses larmes,
Et, pourtant, ce fils des dangers
A vu de lointaines alarmes,
A vu des mondes étrangers :
Deux fois le cercle de la terre,
Découvrant pour lui son mystère,
Des bords glacés aux bords brûlants,
Sentit, comme un fer qui déchire,
La carène de son navire
Sillonner ses robustes flancs.

Et la fortune enchanteresse
Ne l'entraînait pas sur les flots ;
L'espoir de la douce paresse
Ne berçait pas ses matelots.
Dédaigneux des biens des deux mondes,
Il ne fatiguait pas les ondes
Pour aller ravir, tour à tour,
L'or que voit germer le Potose,
L'émeraude à Golconde éclose,
Et les perles de Visapour.

C'est une plus noble espérance
Qui soutient ses travaux divers.
Sa parole, au nom de la France,
Court interroger l'univers.
Il faut que l'univers réponde !
Dans son immensité féconde,
Peut-être cherche-t-il encor
Quelque désert âpre et sauvage,
Quelque délicieux rivage
Que garde un autre Adamastor.

Il le trouvera ! Mais silence !
Du canon le bruit a roulé ;
Au haut du mât, qui se balance,
Un pavillon s'est déroulé.
Comme un coursier dans la carrière
Traîne un nuage de poussière
Que double sa rapidité,
Le vaisseau s'élance avec grâce,
A sa suite laissant pour trace
Un large sillon argenté.

Bientôt ses mâtures puissantes
Ne sont plus qu'un léger roseau ;
Ses voiles flottent, blanchissantes,
Comme les ailes d'un oiseau.
Puis, sur la mouvante surface,
C'est un nuage qui s'efface,
Un point que devinent les yeux,
Qui s'éloigne, s'éloigne encore,
Ainsi qu'une ombre s'évapore,
Et la mer se confond aux cieux.

Alors, lentement dans la foule,
Meurt le dernier cri du départ ;
Silencieuse, elle s'écoule
En s'interrogeant du regard
Puis l'ombre, à son tour descendue,
Occupe seule l'étendue.
Rien sur la mer, rien sur le port ;
Au bruit monotone de l'onde,
Pas un bruit lointain qui réponde :
L'univers fatigué s'endort !

Les ans passent, et leur silence
N'est interrompu quelquefois
Que par un long cri qui s'élance,
Proféré par cent mille voix.

(1) Madame de la Peyrouse avait promis à son mari de rester voilée jusqu'à son retour ; madame de la Peyrouse a tenu parole et a gardé son voile jusqu'à la mort.

On a, sur un lointain rivage,
Trouvé les débris d'un naufrage...
Vaisseaux, volez sur cet écueil!
Les vaisseaux ont revu la France
Mais les signes de l'espérance
Sont changés en signes de deuil.

Hélas!... Combien de fois, trompée,
La France reprit son espoir!
Tantôt, c'est un tronçon d'épée
Qu'aux mains d'un sauvage on crut voir;
Tantôt, c'est un vieil insulaire
Séduit par l'appât du salaire,
Qui se souvient, avec effort,
Que d'étrangers d'une autre race
Jadis il aperçut la trace,
Dans une île... là-bas... au nord.

Que fais-tu loin de ta patrie,
Qui t'aimait entre ses enfants,
Lorsque, pour ta tête chérie,
Elle a des lauriers triomphants?
Pour toi, la mer s'est-elle ouverte?
Dors-tu sur un lit d'algues vertes?
Ou, par un destin plus fatal,
Sens-tu tes pesantes journées
Rouler sur ton front des années
Qu'ignore le pays natal?

Et, pourtant, te dictant ta route,
Un roi t'a tracé ton chemin;
Mais du ciel le pouvoir, sans doute,
A heurté le pouvoir humain.
Et, tandis qu'à leur ignorance
Du retour sourit l'espérance,
Dieu, sur les tables de la loi,
A deux différentes tempêtes
A déjà voué les deux têtes
Du navigateur et du roi!...

J'avais suivi avec la plus grande attention sur le visage de mes auditeurs l'effet produit. M. Parseval clignait les paupières et tournait brusquement ses pouces l'un autour de l'autre; M. Pieyre écarquillait les yeux, et souriait, la bouche toute grande ouverte. Le papa Bichet, aussi curieux que moi de l'impression reçue par ses deux amis, voyant que cette impression était bonne, branlait joyeusement la tête en répétant tout bas:

— Comme Piron! comme Piron!

Quand j'eus fini, les applaudissements éclatèrent, à la suite desquels toute sorte d'encouragements me furent donnés.

Je ne savais plus où j'en étais. Figurez-vous Ovide exilé chez les Thraces, trouvant un soleil plus beau que celui de Rome, et, sur des tapis de fleurs plus odorantes que celles de Pœstum, sous des ombrages plus frais que ceux de Tibur, des applaudissements pour ses *Tristes* et ses *Métamorphoses*.

Je remerciai le dieu qui, sans le vouloir, m'avait fait ce repos.

On verra qu'il ne devait pas durer longtemps.

CXIII

LE PEINTRE LETHIÈRE. — MADAME HANNEMANN. — GOHIER. — ANDRIEUX. — RENAUD. — DESGENETTES. — LARREY, AUGEREAU ET LA MOMIE D'EGYPTE. — LES SOLDATS DE LA NOUVELLE ÉCOLE. — MON ÉDUCATION DRAMATIQUE. — JE PASSE DANS LES BUREAUX FORESTIERS. — LE CABINET AUX BOUTEILLES VIDES. — TROIS JOURS HORS DU BUREAU. — COMPARUTION DEVANT M. DEVIOLAINE.

Cependant, comme je l'ai dit, j'étais devenu maître de ma soirée, je n'avais plus de portefeuille, et je profitais de ma liberté pour courir un peu le monde.

Ma mère s'était souvenue d'un ancien ami de mon père, et, à tout hasard, nous étions allés lui faire une visite. Celui-là appartenait à la bonne catégorie, et nous reçut à merveille; — c'était le fameux peintre Lethière, auteur de *Brutus condamnant ses fils*, héroïsme qui m'avait toujours semblé un peu spartiate, mais qui m'a été expliqué, depuis, par la *Lucrèce* de M. Ponsard.

M. Ponsard a révélé le premier ce grand mystère conjugal, que les fils de Brutus étaient, non pas les fils de Brutus, mais seulement les enfants de l'adultère: en leur faisant trancher la tête, Brutus ne se dévoue pas, il se venge!

M. Ponsard, comme on le voit, mérite non seulement d'être de l'Académie, mais encore des Inscriptions et Belles-Lettres.

Cet ancien ami de mon père était donc l'auteur du beau tableau de *Brutus condamnant ses fils*.

Il avait fait un portrait de mon père au moment où un de ses chevaux tombe tué sous lui par un boulet; en outre, mon père lui avait servi de modèle pour son *Philoctète* de la chambre des députés.

La réception fut bientôt faite: il nous ouvrit les deux bras; nous embrassa, ma mère et moi; nous invita à regarder sa maison comme la nôtre, et particulièrement le jeudi, jour où notre couvert nous attendrait toujours à sa table.

Cette dernière offre nons fit grand plaisir. Qu'on ne s'y trompe pas! nous en étions à apprécier, comme économie, un dîner pris hors de chez nous.

M. Lethière était à la fois un beau talent, un bon cœur et un charmant esprit. Il avait, alors, près de lui, comme âme de la maison, une jeune femme blonde, grande, mince, presque toujours vêtue de noir, qu'on appelait mademoiselle d'Hervilly, et qui, sous ce nom, a fait de la peinture et de la littérature; qu'on a appelée depuis madame Hannemann, et qui, sous ce nom, a fait de la médecine. C'était un esprit froid, un cœur sec, mais une volonté arrêtée.

Je crois madame veuve Hannemann aujourd'hui fort riche.

Cette personne, fort supérieure du reste, faisait les honneurs de la maison aux vieux amis de M. Lethière dont quelques-uns avaient été les amis de mon père.

Ces vieux amis étaient: M. Gohier, l'ancien président du Directoire; Andrieux, Desgenettes, un peintre nommé Renaud, et quelques autres.

Desgenettes, qui avait beaucoup connu mon père en Egypte, me prit tout d'un coup en grande amitié, et, de son côté, me fit connaître Larrey.

J'aurai plusieurs fois occasion de parler de ce dernier et de son fils, un de mes bons amis, auquel le siège d'Anvers fut une glorieuse occasion de prouver, en 1832, qu'il était bien le fils de son père.

De tous ces hommes, le plus remarquable pour moi était Gohier. Contre les lois de la perspective, certaines personnes médiocres, mais qui, portées par des circonstances suprêmes, ont occupé de hautes positions, grandissent en s'éloignant. Or, il m'était impossible de ne pas voir un homme remarquable dans l'homme qui avait présidé Barras, Roger-Ducos, Moulin, Sieyès, et qui avait, par conséquent, été un instant le premier des cinq rois qui avaient gouverné la France. Je me trompais: M. Gohier était un brave et digne homme qui savait de l'histoire ce qu'on ne peut se dispenser d'en apprendre, qui n'avait aucune vue politique, aucune profondeur de jugement.

Je ne puis pas mieux le comparer qu'à notre Boulay (de la Meurthe), que l'histoire enregistrera comme ayant été trois ans vice président de la République, sans que lui-même ait eu l'air de s'en douter un instant, — pas même le 2 décembre!

Gohier haïssait cordialement Bonaparte; mais cette haine n'était ni philosophique ni politique; elle était toute personnelle. Il ne pouvait point pardonner au futur premier consul le rôle ridicule qu'il lui avait fait jouer, au 18 brumaire, en l'invitant à déjeuner chez Joséphine, et en s'invitant à dîner chez lui, tandis qu'il changeait la face du gouvernement.

Je n'ai pas besoin de faire le portrait d'Andrieux: tout le monde a connu ce petit vieillard ratatiné, avec sa petite voix et ses petits yeux, auteur de petites fables, de petites comédies et de petits contes, qui est mort en laissant une petite réputation et en donnant, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, de petites espérances.

Renaud était un vieux peintre qui avait fait autrefois *la Jeunesse d'Achille*, tableau assez estimé. Il avait vieilli en peignant du nu. Dans sa vieillesse, il ne faisait plus que des Grâces, des naïades, des nymphes, tout cela tournant au public des... dos bleus et roses.

Desgenettes était un vieux paillard très spirituel et très cynique, moitié soldat, moitié médecin, estimant fort, au naturel, tous ces *dos* de déesse dont le père Renaud faisait des copies, racontant à tout moment, avec beaucoup de verve,

des histoires graveleuses ou sales. Il y avait beaucoup du XVIIIe siècle en lui.

Larrey, tout au contraire, avait l'aspect sévère d'un puritain : il portait de longs cheveux coupés à la mode des princes mérovingiens ; il parlait lentement et gravement. On sait que l'empereur avait dit de lui que c'était le plus honnête homme qu'il eût connu.

Outre une bonté parfaite qu'il épanchait facilement sur les jeunes gens, Larrey était, pour nous autres, une curieuse chronique. Pas une des célébrités de l'Empire qu'il n'eût connue ; la plupart des bras et des jambes coupés l'avaient été de son fait, et il avait recueilli de ces choses toujours curieuses parce qu'elles sont l'expression du caractère ou le secret de l'âme, les premières paroles des blessés, les dernières paroles des mourants.

Il racontait parfois des anecdotes qui, sans méchanceté aucune, donnaient une idée de l'ignorance de ces hommes brodés et empanachés, cœurs de lion pour la plupart, mais, pour la plupart aussi, esprits médiocres et infiniment moins éclatants dans les salons que sur les champs de bataille.

En revenant d'Egypte, Larrey avait rapporté un objet tombé, depuis, dans le domaine public, mais qui, à cette époque, appartenait encore à la haute curiosité scientifique ; c'était une momie.

Il rencontre Augereau.

— Ah ! lui dit-il, viens donc dîner demain avec moi ; je te montrerai une momie que j'ai rapportée des Pyramides.

— Voloutiers, dit Augereau.

Augereau arrive dîner le lendemain

— Eh bien, cette momie, dit-il au dessert, pourquoi ne l'avons-nous pas vue encore ?

— Parce qu'elle est dans mon cabinet, dit Larrey : suis-moi, et tu la verras.

Larrey passe le premier, Augereau le suit avec curiosité. Arrivé dans le cabinet, Larrey va à la boite, dressée contre la muraille, l'ouvre et met à découvert la momie.

Alors, Augereau s'approche, et, la touchant du doigt :

— Tiens, dit-il dédaigneusement, elle est morte !

Larrey fut si étourdi de cette exclamation, qu'il ne songea pas même à faire ses excuses à Augereau de l'avoir dérangé pour lui faire voir une chose aussi peu intéressante qu'une *momie morte*.

Tout ce monde-là, pourtant, était littéraire, non pas personnellement, non pas par goût, mais par tradition. Nul n'avait encore oublié que Bonaparte signait ses proclamations de l'armée d'Egypte, et que Napoléon, chaque fois qu'il rencontrait M. de Fontanes, l'abordait en lui disant :

— Eh bien, monsieur de Fontanes, m'amenez-vous un poète ?

Au reste, tous ces poètes qui avaient échappé à l'œil de M. de Fontanes et à la munificence de Napoléon, leur jour était venu, leur heure était arrivée ; ils poussaient, blondissants et dorés comme les épis au mois d'août ; leurs noms commençaient, dans le présent, cet immense retentissement qu'ils devaient avoir dans l'avenir. Ils s'appelaient Lamartine, Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, Méry, Soulié, Barbier, Alfred de Musset, Balzac ; ils alimentaient déjà de leur sève ou plutôt de leur sang cette large et unique source de poésie à laquelle le XIXe siècle tout entier, France, Europe et univers, devait s'abreuver.

Mais le mouvement n'était pas seulement dans cette pléiade que je viens de nommer : toute une milice combattait, concourant à une œuvre générale par des œuvres particulières ; c'était à qui battrait en brèche la vieille poétique.

Dittmer et Cavé publiaient *les Soirées de Neuilly* ;

Vitet, *les Barricades* et *les Etats de Blois* ;

Mérimée, le *Théâtre de Clara Gazul*.

Et remarquez bien que tout cela était en dehors du théâtre, en dehors des représentations, de la lutte réelle.

La lutte réelle, c'était moi et Hugo — je parle chronologiquement — qui allions l'engager.

Aussi, je m'y préparais, non seulement en continuant ma *Christine*, mais encore en étudiant l'humanité tout entière à côté de l'individualité.

J'ai dit l'immense service que m'avaient rendu les acteurs anglais ; Macready, Kean, Young, étaient venus tour à tour compléter l'œuvre commencée par Kemble et miss Smithson.

J'avais vu *Hamlet*, *Roméo*, *Shylock*, *Othello*, *Richard III*, *Macbeth* ; j'avais lu, j'avais dévoré, non seulement le répertoire de Shakspeare, mais encore tout le répertoire étranger, j'avais reconnu que, dans le monde théâtral, tout émane de Shakspeare, comme, dans le monde réel, tout émane du soleil ; que nul ne pouvait lui être comparé ; car, venu avant tous les autres, il était resté aussi tragique que Corneille, aussi comique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Gœthe, aussi passionné que Schiller. Je reconnus que ses ouvrages, à lui, renfermaient autant de types que les ouvrages de tous les autres réunis ; je reconnus, enfin, que c'était l'homme qui avait le plus créé, après Dieu

Je l'ai dit, du jour où j'avais vu dans la personne des artistes anglais, les hommes de théâtre oubliant qu'ils étaient sur un théâtre ; cette vie factice rentrant dans la vie positive, à force d'art ; cette réalité de paroles et de gestes qui faisait, des acteurs, des créatures de Dieu avec leurs vertus et leurs vices, leurs passions et leurs faiblesses ; de ce jour-là, ma vocation avait été décidée ; j'avais senti que cette spécialité à laquelle chaque homme est appelé m'était offerte. J'eus en moi une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je m'étais élancé hardiment vers cet avenir, contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

Mais, en même temps, je ne m'étais pas abusé sur les difficultés de la carrière à laquelle je vouais ma vie ; je savais que, plus que toute autre, elle exigeait des études profondes et spéciales ; que, pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut avoir longuement étudié la nature morte. Je ne me contentai donc pas d'une première étude ; je pris, les uns après les autres, ces hommes de génie qui ont nom Shakspeare, Molière, Corneille, Calderon, Gœthe et Schiller ; j'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits entières, j'allai, jusqu'au cœur, chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai, enfin, par quel mécanisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et par quel artifice ils modelaient ces chairs différentes destinées à recouvrir des ossements qui sont tous les mêmes.

Car l'homme n'invente pas. Dieu lui a livré la création ; c'est à lui de l'appliquer à ses besoins ; le progrès n'est que la conquête journalière, mensuelle, séculaire de l'homme sur la matière. Chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté, à la somme des connaissances humaines qu'il lègue à ses fils, quelque parcelle nouvelle, — une étoile à la voie lactée !

C'était donc, non seulement l'œuvre dramatique, mais encore l'éducation dramatique que je menais à sa fin.

Je me trompe, l'œuvre est terminée un jour ; l'éducation jamais !

Mon œuvre allait être terminée, quand, au bout de deux mois de tranquillité et d'encouragement dans mes pauvres archives, je reçus du secrétariat l'avis que, ma place étant une sinécure, ou à peu près, elle était supprimée, et que j'eusse à me tenir prêt à passer dans les bureaux forestiers, c'est-à-dire chez M. Deviolaine.

Cet orage dont j'étais menacé depuis si longtemps éclatait donc enfin sur ma tête.

Je pris congé les larmes aux yeux du petit papa Bichet et de ses deux amis MM. Pieyre et Parseval de Grandmaison, qui promirent de me suivre de leur sympathie partout où je serais.

Le lecteur connaît M. Deviolaine. Depuis cinq ans que j'étais dans l'administration, on en faisait mon épouvantail. J'entrai donc dans ma nouvelle famille bureaucratique sous de mauvais auspices.

La lutte commença au moment même de l'entrée.

On avait voulu me colloquer dans une immense salle où travaillaient déjà cinq ou six de mes camarades, et je m'étais révolté contre cette mesure. Mes camarades, qui n'y voyaient point malice, avaient eu beau m'expliquer qu'ils trouvaient, dans cette réunion, l'avantage de tuer, par la causerie, le temps, cet ennemi mortel des employés ; moi, je ne craignais rien tant que cette causerie, qui faisait leurs délices, à eux, et mon supplice, à moi ; car cette causerie était une distraction à ma pensée unique, croissante, éternelle.

Non, tout au contraire de ce grand bureau émaillé de surnuméraires, de commis et de commis d'ordre, j'avais lorgné une espèce de niche séparée par une simple cloison de la loge du garçon de bureau, et dans laquelle celui-ci enfermait les bouteilles qui avaient contenu de l'encre, et qui lui revenaient quand elles étaient vides.

J'eu demandai la mise en possession

Autant aurait valu demander l'archevêché de Cambrai, qui venait de vaquer.

Ce fut, à cette demande, une clameur qui s'éleva depuis le garçon de bureau jusqu'au directeur général. Le garçon de bureau demanda aux employés de la grande chambre où il mettrait désormais ses bouteilles vides ; les employés de la grande chambre demandèrent au sous-chef de bureau — celui-là même qui ne savait pas ce que c'était que Byron — si je me croyais déshonoré de travailler avec eux ; le sous-chef demanda au chef si j'étais venu à la direction des forêts pour y donner des ordres ou pour en recevoir ; le chef demanda au directeur général s'il était dans l'habitude qu'un employé à quinze cents francs eût un cabinet séparé comme un chef de bureau à quatre mille. Le directeur général répondit que non seulement ce n'était pas dans les usages

administratifs, mais encore qu'aucun précédent ne militait en ma faveur et que ma prétention était monstrueuse !

J'étais en train de mesurer la longueur et la largeur du malheureux recoin dont l'usufruit faisait, en ce moment, toute mon ambition, lorsque le chef de bureau descendit fièrement de la direction générale, porteur de l'ordre verbal dont la signification devait faire rentrer dans les rangs l'employé indiscipliné qui avait eu un instant l'espoir ambitieux d'en sortir.

Il le transmit aussitôt au sous-chef, qui le transmit aux employés de la grande chambre, qui le transmirent au garçon de bureau. Il y avait liesse générale dans la direction ; un camarade allait être humilié, et, s'il ne supportait pas humblement son humiliation, il allait perdre sa place !

Le garçon de bureau ouvrit la porte qui conduisait de sa loge à la mienne : il venait de faire une tournée générale dans l'administration, et rapportait toutes les bouteilles vides qu'il avait pu déterrer.

— Mais, mon cher Féresse, lui dis-je en le regardant avec inquiétude, comment voulez-vous que je tienne ici avec toutes ces bouteilles, ou bien que toutes ces bouteilles tiennent ici avec moi, — à moins que je ne m'établisse dans l'une d'elles, comme avait fait le Diable boiteux ?

— Voilà justement la chose, répondit Féresse d'un ton goguenard en posant les nouvelles bouteilles près des anciennes ; c'est que le directeur général n'écoute pas de cette oreille-là : il veut que je garde cette chambre pour moi seul, et il n'entend pas que le dernier venu fasse la loi.

Je marchai à lui le sang au visage.

— Le dernier venu, si peu de chose qu'il soit, lui dis-je, est encore votre supérieur ; il a donc droit que vous lui parliez la tête découverte. Chapeau bas, drôle !

En même temps, j'envoyai, du revers de ma main, le feutre du pauvre diable s'aplatir contre la muraille, et je sortis.

Tout cela s'était passé en l'absence de M. Deviolaine ; par conséquent, je n'avais pas le dernier mot de l'affaire. M. Deviolaine ne devait être de retour que dans deux ou trois jours ; je résolus donc de rentrer chez ma pauvre mère, et d'y attendre ce retour.

Mais, avant de quitter l'administration, j'allai conter ce qui venait de se passer à Oudard, qui me dit qu'il n'y pouvait rien, et à M. Pieyre, qui me dit qu'il n'y pouvait pas grand'chose.

Ma mère fut désolée : cela ressemblait fort à mon retour de chez maître Lefèvre en 1823. Elle courut chez madame Deviolaine. Madame Deviolaine était une femme excellente, mais à vues étroites ; elle ne comprenait pas qu'un commis eût d'autre ambition que celle d'être commis principal ; un commis principal, d'autre ambition que celle d'être sous-chef ; un sous-chef, que celle d'être chef, et ainsi de suite. Elle ne promit donc rien à ma mère ; d'ailleurs, la pauvre femme n'avait pas grand pouvoir sur son mari, et, comme elle le savait parfaitement, elle essayait rarement d'user du peu qu'elle avait.

De mon côté, j'avais prié Porcher de passer à la maison. Je lui avais montré ma tragédie presque finie, et je lui avais demandé si, en cas d'accident, il ne pouvait pas m'avancer une certaine somme.

— Dame ! avait répondu Porcher, une tragédie !... Si c'était un vaudeville, je ne dis pas !... Enfin, *faites-la recevoir*, et l'on verra.

Faites-la recevoir ! En effet, là était toute la question.

Ma mère revint. Cette réponse de Porcher n'était pas de nature à la rassurer.

J'écrivis à M. Deviolaine, priant que ma lettre lui fût remise à son retour, et j'attendis.

Nous passâmes trois jours d'angoisses ; mais, pendant ces trois jours, je restai couché et travaillai incessamment.

Pourquoi restai-je couché ? Cela demande explication.

Lorsque j'étais au secrétariat, lorsque j'allai au bureau à six heures du matin pour n'en sortir qu'à cinq heures du soir ; quand j'y retournais à huit heures pour n'en sortir qu'à dix ; quand j'avais fait huit fois par jour le chemin du faubourg Saint-Denis, nº 53, à la rue Saint-Honoré, nº 216, j'étais tellement fatigué, qu'il était rare que je pusse travailler debout. Alors je me couchais et je m'endormais, après avoir préparé mon travail sur la table, à côté de moi ; je dormais deux heures, et, à minuit, ma mère me réveillait pour s'endormir à son tour.

Voilà pourquoi je travaillais couché.

De ce travail couché j'avais pris une telle habitude, que, longtemps après avoir reconquis ma liberté, je continuai de travailler couché, toutes les fois que je faisais du théâtre.

Peut-être cette explication suffira-t-elle pour que les physiologistes se rendent compte de cette espèce de brutalité de passion qu'on a remarquée dans mes premiers ouvrages, et qu'à bon droit, peut-être, on m'a reprochée.

J'y contractai encore une autre habitude, celle d'écrire mes drames en écriture renversée : cette habitude, je ne l'ai pas perdue comme l'autre, et, encore aujourd'hui, j'ai une écriture pour mes drames et une écriture pour mes romans.

Pendant ces trois jours, j'avançai énormément *Christine*. Le quatrième jour, je reçus une lettre de M. Deviolaine, qui m'invitait à passer à son bureau.

Je m'empressai de m'y rendre. Cette fois-là, le cœur ne me battait même pas ; j'avais envisagé les choses au pis, et j'étais préparé à tout.

— Ah ! te voilà donc, sacrée tête de fer ! s'écria M. Deviolaine en m'apercevant.

— Oui, monsieur, me voilà.

— Ah ! ah ! monsieur !

Je ne répondis pas.

— Nous sommes donc trop grand seigneur pour travailler avec tout le monde ? continua M. Deviolaine.

— Vous vous trompez... tout au contraire, je ne suis pas assez grand seigneur pour travailler avec les autres, puisque j'ai besoin de travailler seul.

— Et tu demandes un bureau seul, pour n'y rien faire, que tes ordures de pièces ?

— Je demande un bureau seul, pour avoir le droit de penser en travaillant.

— Et si je ne te le donne pas, ce bureau seul ?

— Je me ferai écrivain public. Vous savez que je n'ai pas d'autre ressource.

— Aussi, tu peux te vanter que, si je ne t'envoie pas tout de suite à ton échoppe, ce n'est pas pour toi, c'est pour ta mère.

— Je ne l'ignore pas, et je vous en suis reconnaissant pour elle.

— Eh bien, prends-le donc, ton bureau ! Mais je te préviens d'une chose...

— Vous me donnerez une besogne double de celle des autres ?

— Parfaitement.

— Ce sera une injustice, voilà tout ; mais, comme je ne suis pas le plus fort, je la subirai.

— Une injustice ! une injustice ! s'écria M. Deviolaine ; sais-tu que je n'en ai jamais fait une seule, injustice ?

— Il y a commencement à tout, à ce qu'il paraît.

— A-t-on vu ! mais a-t-on vu ce bigre-là ! continua M. Deviolaine en se promenant de long en large dans son bureau ; a-t-on vu ! a-t-on vu !...

Puis, revenant à moi :

— Eh bien, non, on ne t'en fera pas, d'injustice ; eh bien, non, on ne te donnera pas plus de besogne qu'aux autres ; seulement, on t'en donnera autant, et on veillera à ce que tu la fasse, et c'est M. Fossier que je chargerai de cette inspection.

Je fis un mouvement des lèvres.

— Ah çà ! as-tu quelque chose contre M. Fossier, à présent ?

— Non ; je le trouve laid, voilà tout.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, j'aimerais mieux qu'il fût beau, pour lui d'abord, pour moi ensuite.

— Mais que t'importe que M. Fossier soit laid ou beau ?

— Quand j'ai affaire trois ou quatre fois par jour à un visage, j'aime mieux qu'il soit agréable que désagréable.

— Mais qui donc m'a bâti un j....-f.... pareil ? vous verrez qu'il faudra lui faire des chefs de bureau à son goût... Allons, allons ! va-t-en à ton cabinet, et tâchons de réparer le temps perdu.

— J'y vais ; mais, auparavant, une promesse, monsieur.

— Je crois qu'il va m'imposer des conditions, ma parole d'honneur !

— Celle-là, vous l'accepterez, j'en suis sûr.

— Voyons, que désirez-vous, monsieur le poète ?

— Je désire que, chaque jour, vous vous assuriez par vous-même, et de la besogne que j'aurai faite, et de la façon dont elle sera faite.

— Eh bien, je te le promets... Et à quand ta première représentation ?

— Il me serait difficile de vous le dire ; mais, ce dont je puis vous répondre, c'est que vous y serez.

— Oui, j'y serai, et plutôt avec deux clefs qu'une, sois tranquille... Ainsi, tiens-toi bien !

Et il me fit un geste de menace sur lequel je sortis.

M. Deviolaine me tint parole. Il me distribua une large besogne, mais sans me surcharger.

Seulement, comme il me l'avait promis, M. Fossier venait toujours m'apporter cette besogne lui-même, et si, par malheur, il ne me trouvait pas à mon bureau, M. Deviolaine était à l'instant même instruit de mon absence.

CXIV

ACHÈVEMENT DE « CHRISTINE ». — UN PROTECTEUR, S'IL VOUS PLAIT. — NODIER ME RECOMMANDE A TAYLOR. — LE COMMISSAIRE ROYAL ET L'AUTEUR D' « HÉCUBE ». — LECTURE OFFICIEUSE DEVANT TAYLOR. — LECTURE OFFICIELLE DEVANT LE COMITÉ. — JE SUIS REÇU PAR ACCLAMATION. — IVRESSE DU TRIOMPHE. — COMME ON ÉCRIT L'HISTOIRE. — INCRÉDULITÉ DE M. DEVIOLAINE. — PICARD. — SON OPINION SUR MA PIÈCE. — OPINION DE NODIER. — RELUTTE AU THÉATRE-FRANÇAIS ET RÉCEPTION DÉFINITIVE.

Tout cela n'empêcha point *Christine* de se terminer.
Mais à peine eus-je écrit ce fameux dernier vers :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève !

que je me trouvai aussi embarrassé qu'une pauvre fille qui vient d'accoucher en dehors de tout légitime mariage. Que faire de l'enfant bâtard, né en dehors de l'Institut et de l'Académie ? L'étouffer comme ses aînés ? C'était bien dur ! D'ailleurs, la petite fille avait une apparence de force qui lui donnait tout à fait l'air viable ; l'exposer, c'était bien, cela ; mais il fallait un théâtre qui la recueillît, des acteurs qui la vêtissent, un public qui l'adoptât.

Ah ! si Talma n'était pas mort !

Mais Talma était mort, et je ne connaissais personne au Théâtre-Français.

Par M. Arnault, peut-être me serait-il possible d'y arriver ? Mais il demanderait à prendre connaissance de l'œuvre en faveur de laquelle on réclamerait son intérêt, et il n'en aurait pas lu dix vers, qu'il la rejetterait loin de lui, comme ce pauvre M. Drake avait fait du serpent à sonnettes qui l'avait mordu à Rouen.

J'allai trouver Oudard.

Je lui avouai que mon œuvre était terminée, et je lui demandai hardiment une lettre pour le Théâtre-Français.

Oudard me refusa, sous le prétexte qu'il n'y connaissait personne.

J'eus beau lui dire que sa recommandation comme chef du secrétariat de M. le duc d'Orléans serait toute-puissante.

Il me répondit, à l'instar de madame Méchin, qui ne voulait pas mettre son argent à des canons de calibre :

— Je ne mettrai point mon *influence* à cela !

J'avais vu quelquefois venir dans les bureaux du secrétariat un homme à épais sourcils et à long nez, qui prenait du tabac comme un Suisse. Cet homme apportait périodiquement les quatre-vingt-dix billets de toutes places que M. Oudard avait le droit de distribuer chaque mois, à raison de trois par jour. J'ignorais ce qu'était cet homme ; je demandai qu'on me recommandât à lui.

On me répondit que c'était le souffleur.

J'attendis ce souffleur, je le surpris au passage, et je le priai de me dire comment on arrivait à l'insigne honneur de lire devant le comité du Théâtre-Français.

Il me répondit qu'il fallait déposer ma pièce chez l'examinateur ; mais il ajouta qu'il y en avait tant de déposées avant la mienne, que, le moins que j'aurais à attendre, ce serait un an !

On sait si je pouvais attendre un an !

— Mais, lui demandai-je, n'y a-t-il pas moyen d'abréger toutes ces formalités ?

— Ah dame ! sans doute ! me répondit-il, si vous connaissez M. le baron Taylor.

Je le remerciai.

— Il n'y a pas de quoi, me dit-il.

Et il avait raison, il n'y avait pas de quoi, car je ne connaissais nullement M. le baron Taylor.

— Connaissez-vous le baron Taylor ? demandai-je à Lassagne.

— Non, me répondit-il ; mais Charles Nodier est son ami intime.

— Eh bien ?

— Eh bien, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez, à une représentation du *Vampire*, causé toute une soirée avec Charles Nodier ?

— Sans doute.

— Écrivez à Charles Nodier.

— Bah ! il m'aura oublié.

— Il n'oublie rien ; écrivez-lui.

J'écrivis à Charles Nodier. Je lui rappelais les Elzévirs, le rotifer, les vampires, et, au nom de sa bienveillance tant vantée pour la jeunesse, je le suppliais de me recommander au baron Taylor.

On comprend avec quelle impatience j'attendis une réponse.

Ce fut le baron Taylor qui me répondit. Il m'accordait ma demande, et fixait mon audition à cinq ou six jours de là.

Il me demandait, en même temps, pardon de l'heure qu'il me fixait, mais ses nombreuses occupations lui laissaient si peu de temps, que c'était à sept heures du matin seulement qu'il pouvait me recevoir.

Quoique je sois l'homme le moins matineux de Paris peut-être, je fus prêt à l'heure dite. — Il est vrai que je n'avais pas dormi de la nuit.

Taylor demeurait, à cette époque, rue de Bondy, n° 42, au quatrième.

Son appartement se composait d'une antichambre pleine de bustes et de livres ; d'une salle à manger pleine de tableaux et de livres ; d'un salon plein d'armes et de livres, et d'une chambre à coucher pleine de manuscrits et de livres.

Je sonnai à la porte de l'antichambre avec un battement de cœur effroyable. La bonne ou la mauvaise disposition d'esprit d'un homme qui ne me connaissait pas, qui n'avait aucun motif d'être bienveillant pour moi, qui ne me recevait que par pure complaisance allait décider de mon avenir. Si ma pièce lui déplaisait, c'était une prévention contre tout ce que je pourrais lui apporter plus tard, et j'étais presque au bout de mon courage et de ma force.

J'avais sonné, — bien doucement, il est vrai, — et l'on ne m'avait pas répondu ; je sonnai une seconde fois, aussi doucement que la première : on ne me répondit point encore.

Et, cependant, en prêtant l'oreille, il me semblait entendre un bruit annonçant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement : c'étaient des sons confus et glapissants qui tantôt avaient l'air d'accès de colère, et tantôt, retombant dans le mat, formaient la basse d'une musique monotone et continue. Je ne pouvais deviner ce que cela voulait dire ; je craignais de déranger Taylor en ce moment, et néanmoins c'était bien l'heure fixée par lui pour le rendez-vous. — Je sonnai plus fort. — J'entendis qu'on ouvrait une porte ; en même temps, ce bruit intérieur et inconnu qui m'intriguait si singulièrement depuis dix minutes m'arriva plus mugissant que jamais. Enfin, la porte s'ouvrit, et une vieille bonne parut.

— Ah ! monsieur, me dit-elle d'un air consterné, vous rendez un fier service à M. le baron, en arrivant. Il vous désire bien, allez !

— Comment cela ?

— Entrez, entrez !... ne perdez pas une minute !

Je me précipitai dans le salon, et trouvai Taylor pris dans sa baignoire, comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui lisait une tragédie d'*Hécube*.

Ce monsieur avait forcé la porte, quelque chose qu'on eût pu lui dire. Il avait surpris Taylor comme Charlotte Corday avait surpris Marat, et le poignardait dans le bain ; seulement l'agonie du commissaire du roi était plus longue que ne l'avait été celle du tribun du peuple. La tragédie avait deux mille quatre cents vers !

Lorsque le monsieur m'aperçut, il comprit qu'on venait lui arracher sa victime ; il se cramponna à la baignoire en criant :

— Il n'y a plus que deux actes, monsieur ! il n'y a plus que deux actes !

— Deux coups d'épée ! deux coups de couteau ! deux coups de poignard ! choisissez, parmi les armes qui sont ici, — et il y en a de toutes les espèces, — choisissez celle qui coupe le mieux, et égorgez-moi tout de suite.

— Monsieur, répondait l'auteur d'*Hécube*, le gouvernement vous a nommé commissaire du roi, c'est pour entendre ma pièce ; il est dans vos attributions d'entendre ma pièce, vous entendrez ma pièce !

— Eh ! voilà justement mon malheur ! s'écria Taylor en se tordant les bras. Oui, monsieur, je suis commissaire du roi, pour mon malheur !... Mais vous et vos pareils serez cause que je donnerai ma démission ; vous et vos pareils serez cause que je partirai, que je quitterai la France. On m'offre une mission en Égypte, je l'accepterai ; je remonterai les sources du Nil jusqu'à la Nubie, jusqu'aux montagnes de la Lune, — et je vais chercher mon passeport.

— Vous irez en Chine si vous voulez, répondit le monsieur ; mais vous irez après avoir entendu ma pièce.

Taylor, comme un athlète vaincu, poussa un long gémissement, me fit signe de passer dans la chambre à coucher, et, retombant au fond de sa baignoire, pencha avec résignation la tête sur sa poitrine.

Le monsieur continua.

La précaution qu'avait prise Taylor de mettre une porte entre lui, son lecteur et moi, était une précaution inutile ;

je ne perdis pas un mot des deux derniers actes d'*Hécube*. — Dieu est grand et miséricordieux : qu'il fasse paix à son auteur !

Enfin, la pièce achevée, sur la prière de Taylor, le monsieur se leva et consentit à s'en aller.

J'entendis la vieille qui fermait la porte à double tour derrière lui.

Le bain avait profité de la lecture pour se refroidir, et Taylor rentra dans sa chambre à coucher tout grelottant ; j'aurais donné un mois de mes appointements pour qu'il trouvât son lit bassiné.

Et cela est concevable. on conviendra qu'un homme à moitié gelé, qui vient d'entendre cinq actes. ne se trouve naturellement pas dans une situation d'esprit favorable à en entendre cinq autres

— Hélas ! monsieur, lui dis-je, je tombe dans un bien fâcheux moment, et je crains que vous ne soyez guère disposé à m'entendre, du moins avec l'indulgence dont j'aurais besoin.

— Oh ! monsieur, je ne dis pas cela pour vous, me répondit Taylor puisque je ne connais pas encore votre ouvrage ; mais comprenez-vous quel supplice cela est, d'entendre, tous les jours que Dieu fait, de semblables choses ?

— Tous les jours ?

— Et plutôt deux fois qu'une ! Tenez, voici mon bulletin pour le comité d'aujourd'hui. On nous lit un *Epaminondas*.

Je poussai un soupir. Ma pauvre Christine était prise entre deux feux croisés classiques.

— Monsieur le baron, hasardai-je timidement, si vous voulez que je revienne un autre jour ?

— Oh ! ma foi. non, dit Taylor, et, puisque nous y sommes...

— Eh bien, lui dis-je, je vais vous lire un acte seulement, et, si cela vous fatigue ou vous ennuie, vous m'arrêterez.

— A la bonne heure, murmura Taylor, vous avez plus de compassion que vos confrères. Allons, c'est bon signe... Allez, allez, je vous écoute.

Je tirai en tremblant ma pièce de ma poche ; elle formait un volume effrayant. Taylor jeta les yeux sur cette immense chose avec un tel sentiment d'effroi, que je m'écriai :

— Ah ! monsieur, ne vous effrayez pas, le manuscrit n'est écrit que d'un côté.

Il respira

Je commençai

J'avais les yeux si troublés, que je ne voyais rien ; j'avais la voix si tremblante, que je ne m'entendais pas moi-même.

Taylor me rassura ; il n'était guère habitué à une pareille modestie.

Je repris ma lecture et j'achevai tant bien que mal mon premier acte.

— Eh bien, faut-il continuer, monsieur ? demandai-je d'une voix faible et sans oser lever les yeux.

— Mais oui, mais oui, dit Taylor ; c'est ma foi, très bien !

Je me repris à la vie et je lus mon second acte avec plus de courage que le premier. Lorsque j'eus fini, ce fut Taylor lui-même qui me demanda le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième.

J'avais une énorme envie de l'embrasser : il en fut quitte pour la peur.

La lecture achevée, Taylor sauta à bas de son lit.

— Vous allez venir au Théâtre-Français avec moi, dit-il.

— Et pour quoi faire, mon Dieu ?

— Pour prendre votre tour de lecture le plus vite possible.

— Vraiment ! je lirai au comité ?

— Pas plus tard que samedi prochain.

Taylor appela :

— Pierre !

Un vieux domestique entra.

— Tout ce qu'il me faut pour m'habiller, Pierre.

Puis, se retournant de mon côté :

— Vous permettez ? demanda-t-il

— Si je permets, je le crois bien !

Le jeudi suivant, — car Taylor n'avait pas voulu attendre au samedi, et avait convoqué un comité extraordinaire, — le jeudi suivant, soit par l'effet du hasard, soit que Taylor eût vanté l'ouvrage outre mesure, le comité était au grand complet : hommes et femmes en grande toilette, comme s'il se fût agi d'une soirée dansante.

Ces femmes coiffées en chapeau ou en fleurs, ces hommes en habit, ce grand tapis vert, ces regards de curiosité qui se fixaient sur moi, tout, jusqu'au verre d'eau solennel que Granville but à ma place, — ce qui me sembla assez bizarre, — concourait à m'inspirer une émotion profonde.

Christine n'était point ce qu'elle est aujourd'hui : c'était une simple pièce romantique par la forme, mais classique par le fond. Elle était réduite à cinq actes ; tout se passait à Fontainebleau et avec l'unité de temps, de lieu et d'action, recommandée par Aristote. Chose plus étrange encore ! elle ne renfermait pas le rôle de Paula, qui est aujourd'hui la meilleure création de l'ouvrage, et surtout le véritable ressort dramatique. Monaldeschi trahissait l'ambition, mais non l'amour de Christine.

Cependant j'ai vu peu d'ouvrages avoir à la lecture un succès pareil. On me fit répéter trois fois le monologue de Sentinelli et la scène de Monaldeschi. J'étais dans l'ivresse. On me reçut par acclamation.

Seulement, trois ou quatre des bulletins portaient cette restriction :

« Une seconde lecture ou la communication du manuscrit à un auteur qui ait la confiance de la Comédie. »

Le résumé des délibérations fut que la Comédie-Française recevait la tragédie de *Christine* ; mais, vu les grandes innovations qu'elle contenait, ne s'engageait à la jouer qu'après une nouvelle lecture ou la communication du manuscrit à un auteur qu'elle désignerait elle-même.

Tout cela avait un peu passé comme un brouillard devant moi. J'avais, pour la première fois, vu de près les reines tragiques et comiques : mademoiselle Mars, mademoiselle Leverd, mademoiselle Bourgoin, madame Valmonzey, madame Paradol et mademoiselle Demerson, charmante soubrette pleine de finesse, jouant Molière avec une franchise, et Marivaux avec un fini que je n'ai vus qu'à elle.

Je savais que j'étais reçu, c'était tout ce que je voulais savoir : il y avait des conditions, je les accomplirais ; il y avait des difficultés, je les surmonterais.

Aussi, je n'attendis point la fin des conférences. Je remerciai Taylor ; je sortis du théâtre léger et fier, comme lorsque ma première maîtresse m'avait dit : « Je t'aime ! » Je pris ma course vers le faubourg Saint-Denis, toisant tous ceux que je rencontrais, et ayant l'air de leur dire : « Vous n'avez pas fait *Christine*, vous ! vous ne sortez pas du Théâtre-Français, vous ! vous n'êtes pas reçu par acclamation, vous ! » Et, dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau, et je tombais au milieu ; je ne voyais pas les voitures, et je me jetais dans les chevaux. En arrivant au faubourg Saint-Denis, j'avais perdu mon manuscrit ; mais peu m'importait ! je savais ma pièce par cœur.

J'entrai d'un bond dans l'appartement. Ma mère, qui ne me voyait jamais qu'à cinq heures, jeta un cri.

— Reçu par acclamation, ma mère ! reçu par acclamation ! m'écriai-je.

Et je me mis à danser autour de l'appartement, où il n'y avait pas beaucoup d'espace pour danser.

Ma mère crut que j'étais devenu fou. Je ne lui avais pas dit que je dusse lire, de peur d'un échec.

— Et que va dire M. Fossier ? s'écria ma pauvre mère.

— Ah ! ma foi, répondis-je sur l'air de *Malbrouck*, M. Fossier dira ce qu'il voudra, et, s'il n'est pas content, je l'enverrai promener !

— Prends garde, mon pauvre ami, dit ma mère en secouant la tête, c'est toi qu'il enverra promener, et il faudra bien que tu y ailles.

— Eh bien, maman, tant mieux ! cela me fera du temps pour mes répétitions.

— Et si ta pièce tombe, et que ta place soit perdue, que deviendrons-nous ?

— Je ferai une autre pièce qui réussira.

— Et, en attendant, il faudra vivre.

— Diable ! c'est bien malheureux qu'il faille vivre ; heureusement que, dans sept ou huit jours, nous avons les gratifications.

— Oui ; mais, en attendant les gratifications, que tu ne tiens pas encore, crois-moi, mon ami, retourne à ton bureau, afin qu'on ne se doute de rien, et ne te vante à personne de ce qui est arrivé.

— Je crois que tu as raison, ma mère ; et, quoique j'aie demandé congé à M. Deviolaine pour toute la journée, je vais aller à mon bureau. Il est deux heures et demie. Bah ! j'aurai encore le temps d'expédier la besogne de la journée.

Et je me remis à courir du côté de la rue Saint-Honoré. Au reste, cela me faisait grand bien ; j'avais besoin d'air et de mouvement, j'étouffais dans notre petit appartement.

Je trouvai une pile de rapports qui m'attendaient ; je me mis à la besogne : à six heures, tout était expédié.

Seulement, la colère de Féresse contre moi avait monté jusqu'à la haine je l'avais forcé d'attendre jusqu'à six heures que j'eusse écrit la dernière ligne.

Jamais je n'avais écrit si vite et si bien.

Je relus tout à deux fois, tremblant d'avoir fourré dans mes rapports quelques vers de *Christine*.

Ils étaient, comme d'habitude, purs de toute poésie.

Je les remis à Féresse, qui s'en alla, grognant comme un ours, les porter sur le bureau de M. Fossier.

Puis, je revins près de ma pauvre mère, tout émotionnée et toute tremblante du grand événement qui venait de signaler cette journée.

C'était le 30 avril 1828.

Je passai la soirée, la nuit et la matinée du lendemain à refaire un autre manuscrit.

A dix heures, en arrivant à l'administration, je trouvai

Féresse sur la porte de sa loge. Il m'y attendait depuis huit heures du matin, quoiqu'il sût bien que je n'arriverais qu'à dix.

— Ah ! vous voilà, dit-il, vous avez fait une tragédie, vous ?

— Qui vous a dit cela ?

— Tiens, parbleu ! c'est le journal.

— Le journal ?

— Oui, lisez plutôt.

Et il me passa, en effet, un journal sur lequel je lus les lignes suivantes :

« Aujourd'hui, le Théâtre-Français a reçu, par acclamation et à l'unanimité, une tragédie en cinq actes, en vers, d'un jeune homme qui n'a encore rien fait.

« Ce jeune homme appartient à l'administration de M. le duc d'Orléans, qui lui a aplani toutes les difficultés, et qui l'avait fortement recommandé au comité de lecture. »

On voit avec quelle exactitude la presse quotidienne débutait sur mon compte ; depuis ce temps, la tradition ne s'est pas perdue.

Néanmoins, toute inexacte qu'elle était dans ses détails, la nouvelle était vraie au fond ; elle venait de circuler de corridor en corridor, et d'étage en étage. C'étaient, de bureaux à bureaux, des allées et des venues, comme si madame la duchesse d'Orléans fût accouchée de deux jumeaux. Je reçus des compliments de tous mes collègues, les uns sincères, les autres goguenards, il n'y eut que mon chef de bureau dont je n'aperçus pas même le bout du nez. En revanche, comme il m'envoya de la besogne quatre fois plus que d'habitude, il était évident qu'il avait lu le journal.

M. Deviolaine arriva à deux heures. A deux heures cinq minutes, il m'envoyait chercher.

J'entrai chez lui, le nez en l'air, la main sur la hanche.

— Ah ! te voilà, farceur ! me dit-il

— Oui, me voilà.

— C'était donc pour faire des fredaines que tu m'avais demandé congé, hier ?

— Ma besogne en a-t-elle souffert ?

— Ce n'est point là la question.

— Si fait, monsieur Deviolaine, c'est là toute la question, au contraire.

— Mais tu n'as donc pas vu qu'ils se moquaient de toi ?

— Qui cela ?

— Les comédiens.

— En attendant, ils ont reçu ma pièce

— Oui, mais ils ne la joueront pas

— Ah ! par exemple !

— Et puis, quand ils la joueraient, ta pièce..

— Eh bien ?

— Il faudra encore qu'elle plaise au public.

— Pourquoi voulez-vous qu'elle ne plaise pas au public, puisqu'elle a plu aux comédiens ?

— Allons donc ! tu vas me faire accroire que toi, avec ton éducation à trois francs par mois, tu réussiras, quand des gens comme M. Viennet, comme M. Lemercier, comme M. Lebrun, tombent à plat ?... Allons donc !

— Mais il me semble qu'au lieu de préjuger, il serait plus juste d'attendre.

— Ah ! oui, attendre dix ans, vingt ans ! J'espère bien que je serai crevé avant que ta pièce soit jouée : cela fait que je ne la verrai pas.

En ce moment, Féresse ouvrit traîtreusement la porte.

— Pardon, monsieur Deviolaine, dit-il, mais c'est un *comédien* — il appuya sur ce mot — qui demande M. Dumas.

— Un comédien ! quel comédien ? demanda M. Deviolaine.

— M. Firmin, de la Comédie-Française.

— Oui, répondis-je tranquillement, il joue Monaldeschi.

— Firmin joue dans ta pièce ?

— Le rôle de Monaldeschi, oui... Oh ! c'est très bien distribué : Firmin joue Monaldeschi ; mademoiselle Mars, Christine...

— Mademoiselle Mars joue dans ta pièce ?

— Sans doute.

— Ce n'est pas vrai.

— Voulez-vous que je vous le fasse dire par elle-même ?

— Tu crois que je vais me déranger pour m'assurer que tu mens ?

— Non, elle viendra ici.

— Mademoiselle Mars viendra ici ?

— Elle aura cette complaisance pour moi, j'en suis sûr.

— Mademoiselle Mars ?

— Dame ! vous voyez que Firmin..

— Tiens, fiche-moi le camp, car, ma parole d'honneur, tu me fais tourner la tête !... Mademoiselle Mars !... mademoiselle Mars, se déranger pour toi ? Allons donc !... mademoiselle Mars !

Et il leva les bras au ciel comme un homme désespéré qu'une pareille folie eût pu entrer dans la tête d'un membre de sa famille.

Je profitai de ce geste dramatique pour m'esquiver.

Firmin m'attendait effectivement. Il avait employé le temps à faire un examen des localités, et à s'assurer que les fenêtres de mon bureau donnaient justement sur les fenêtres de la Comédie-Française ; ce qui offrait de grandes facilités pour mes futures communications.

Il venait, pour ne pas perdre un temps inutile, m'offrir de me conduire chez Picard, qui lirait mon manuscrit. Picard étant investi de toute la confiance de la Comédie-Française, la Comédie-Française s'en rapporterait à ce qu'il dirait

J'avais une profonde répugnance pour Picard. Picard, à mon avis, avait autant rapetissé la comédie que Scribe avait grandi le vaudeville. Il était impossible que Picard comprît *Christine*, ni comme forme, ni comme fond. Je me débattis donc autant que je le pus contre cet arbitrage de Picard.

Mais Firmin connaissait si bien Picard, mais Picard aimait tant les jeunes gens, mais Picard était de si bon conseil, que, pour ne pas, à mon début contrarier Firmin, je me laissai aller.

Il fut convenu que, le soir, à quatre heures et demie, Firmin me reviendrait prendre, et que nous irions chez Picard

A quatre heures et demie, nous partions. *Christine* était proprement recopiée. Moi qui avais mis du soin pour les pièces de Théaulon, qu'on se figure si je m'étais appliqué pour la mienne !

Le manuscrit était roulé et noué avec un joli ruban tout neuf que ma mère m'avait donné.

Où demeurait Picard ? Ma foi, je n'en sais plus rien, et ne veux pas perdre de temps à chercher son adresse. Quelque part qu'il demeurât, nous arrivâmes chez lui

Sa vue correspondait à merveille à l'idée que je m'étais faite de lui ; c'était un petit bossu à longues mains, ayant de petits yeux brillants, et un nez pointu comme celui d'une fouine.

Il nous reçut avec cette politesse railleuse qui lui était particulière, et que beaucoup prenaient pour une spirituelle bonhomie Nous causâmes dix minutes ; il fit semblant d'ignorer parfaitement la nouvelle qu'il savait depuis le matin ; nous lui exposâmes le motif de notre visite, il nous invita à lui laisser le manuscrit et à revenir huit jours après.

Il nous dirait son humble avis sur cette importante affaire, nous priant d'avance de l'excuser si les petites comédies classiques lui avaient rapetissé le jugement à l'endroit des *grandes machines romantiques*.

Cet exorde ne présageait rien de bon.

Nous revînmes huit jours après. Picard nous attendait ; nous le retrouvâmes assis dans le même fauteuil, avec le même sourire sur les lèvres.

Il nous fit asseoir, s'informa poliment de notre santé ; et, allongeant ensuite ses longs doigts sur son bureau, il en enveloppa mon manuscrit, soigneusement roulé et ficelé par lui.

Puis, avec un charmant sourire :

— Mon cher monsieur, me dit-il, avez-vous quelques moyens d'existence ?

— Monsieur, répondis-je, je suis commis à quinze cents francs chez M. le duc d'Orléans.

— Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, allez à votre bureau, mon cher enfant, allez à votre bureau !

Après une semblable déclaration, la conversation ne pouvait être bien longue. Nous nous levâmes, Firmin et moi, nous saluâmes et nous sortîmes.

C'est-à-dire que je sortis ; Firmin resta un instant après moi : il voulait avoir un avis plus détaillé sans doute.

A travers la porte entre-bâillée, j'aperçus Picard qui haussait les épaules avec une telle énergie, que la tête semblait lui sortir de la poitrine.

Le moderne Molière était fort laid ainsi ! sa figure surtout avait une expression de méchanceté remarquable.

Etait-ce bien un avis consciencieux que Picard nous avait donné ? Firmin en fut convaincu ; j'en doutai toujours. Il était impossible qu'un homme d'esprit, si étroit que fût cet esprit, ne vît point, je ne dirai pas même une œuvre remarquable dans *Christine*, mais des œuvres remarquables au delà de *Christine*.

Le lendemain, j'allai chez Taylor. Je lui portais le manuscrit avec les annotations de Picard. Ces annotations consistaient dans des croix, dans des accolades, dans des points d'exclamation qu'on pouvait appeler des points de stupéfaction. Certains vers surtout paraissaient avoir abasourdi l'auteur de *la Petite Ville* et des *Deux Philibert*.

Ceux-ci avaient obtenu l'honneur de trois points d'exclamation :

CHRISTINE.

Vous êtes Français, vous; mais ces Italiens,
L'idiome mielleux qui détrempe leurs âmes
Semblerait fait exprès pour un peuple de femmes;
D'énergiques accents ont peine à s'y mêler.
Un homme est là; l'on croit qu'en homme il va parler:
Il parle, on se retourne, et, par un brusque échange,
A la place d'un homme, on trouve une louange. — !!!

C'était à ce dernier vers qu'étaient accolés les trois malheureux points d'exclamation qui voulaient dire tant de choses.

Du reste, la critique de Picard était laconique. Après les vers suivants venait un point d'interrogation gigantesque:

Sur le chemin des rois, l'oubli couvre ma trace;
Mon nom, comme un vain bruit, s'affaiblit dans l'espace:
Ce n'est plus qu'un écho par l'écho répété,
Et j'assiste vivante à la postérité.
Je crus que plus longtemps — mon erreur fut profonde!
Mon abdication bruirait dans le monde.
Pour le remplir encore un but m'est indiqué;
Je veux reconquérir cet empire abdiqué.
Comme je la donnai, je reprends ma couronne,
Et l'on dira que j'ai le caprice du trône! — ?

point d'interrogation qui voulait bien certainement dire: « Peut-être que l'auteur a compris; mais, moi, je ne comprends pas. »

Après le dernier vers:

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève!

était écrit le mot IMPOSSIBLE.

Etait-ce la *pièce* qui était *impossible*? Etait-ce seulement le *vers*?

Picard avait eu la délicatesse de me laisser dans le doute.

Je racontai l'aventure à Taylor, et lui montrai les notes de Picard.

— C'est bien, me dit-il, laissez-moi la pièce, et revenez demain matin.

Je lui laissai la pièce, assez contrit d'ailleurs. Je commençais à apprendre, à mes dépens, qu'au théâtre, tout au contraire de la nature, les joies sont pour l'enfantement, et qu'après l'enfantement, commencent immédiatement les douleurs.

Je n'avais garde de manquer au rendez-vous de Taylor; à huit heures du matin, j'étais chez lui.

Il me montra mon manuscrit. Nodier avait écrit dessus, de sa main:

« Je déclare sur mon âme et conscience que *Christine* est une des œuvres les plus remarquables que j'aie lues depuis vingt ans. »

— Vous comprenez, me dit Taylor, j'avais besoin de cela pour marcher dans ma force. Vous relirez samedi, tenez-vous prêt.

— Monsieur le baron, lui dis-je, j'ai un bureau; à ce bureau, l'on est d'autant plus sévère pour moi que je fais de la littérature, ce qui, en matière de bureaucratie, est un crime impardonnable. Pourrais-je lire dimanche, au lieu de lire samedi?

— C'est contre toutes les habitudes, mais j'essayerai.

Trois jours après, je reçus mon bulletin pour le dimanche suivant.

L'assemblée était encore plus nombreuse que la première fois, et la pièce fut encore plus acclamée, s'il était possible, qu'elle ne l'avait été à la lecture précédente.

On alla aux voix.

La pièce était reçue à l'unanimité, sauf quelques corrections dont j'aurais à m'entendre avec M. Samson.

Par bonheur, nous ne nous entendîmes pas, M. Samson et moi.

Je dis par bonheur, car cette mésintelligence amena une refonte entière de l'ouvrage, qui gagna, à ce remaniement, le prologue, les deux actes de Stockholm, l'épilogue à Rome, et le rôle tout entier de Paula.

Quand nous en serons là, nous raconterons ces transformations, qui laissèrent bien loin derrière elles les *Métamorphoses* d'Ovide, dont M. Villenave venait de publier une splendide édition.

Parlons un peu de M. Villenave, un des hommes les plus instruits et les plus originaux de l'époque; parlons de sa fille, de son fils, de sa femme et de sa maison, personnages et choses qui eurent une grande influence sur cette première partie de ma vie.

CXV

CORDELIER-DELANOUE. — UNE SÉANCE DE L'ATHÉNÉE. — M. VILLENAVE. — SA FAMILLE. — LES CENT TRENTE-DEUX NANTAIS. — CATHELINEAU. — LA CHASSE AUX « BLEUS ». — FOREST. — UNE PAGE D'HISTOIRE. — SAUVEUR. — LE COMITÉ ROYALISTE. — SOUCHU. — LA TOMBE MIRACULEUSE. — CARRIER.

Lors des premières représentations des acteurs anglais, — lequel temps coïncidait avec mes séances du soir au bureau du secrétariat, — j'avais fait la connaissance d'un jeune homme nommé Cordelier-Delanoue.

Cette connaissance s'était faite tout naturellement. Nous publions la *Psyché*, à cette époque; Delanoue nous avait envoyé une pièce de vers intitulée *Hamlet*; nous l'avions insérée dans notre journal; il était venu nous remercier, et Adolphe et moi nous étions liés avec lui.

Moi surtout. — Delanoue était fils d'un général de la Révolution qui avait autrefois connu mon père: cette circonstance avait été une cause de rapprochement entre nous; nos sympathies dramatiques et politiques avaient fait le reste.

Un soir, Delanoue était venu me voir à mon bureau et m'avait proposé, tandis que le courrier du Palais-Royal allait à Neuilly et en revenait, de me conduire à l'Athénée.

J'ignorais tant de choses, qu'on ne sera pas étonné, je l'espère, que j'ignorasse ce que c'était que l'Athénée.

M. Villenave y donnait, ce soir-là, une séance littéraire.

J'ignorais ce que c'était que M. Villenave; ce qui m'était un peu plus permis que d'ignorer ce que c'était que l'Athénée.

J'acceptai, cependant. A cette époque, je n'avais pas cette horreur des nouvelles connaissances qui m'est venue depuis. On me promettait de la littérature et des littérateurs; avec cette promesse-là, on m'eût fait passer sur le tranchant du rasoir qui sert de pont au paradis de Mahomet.

Aujourd'hui, j'y passerais encore, tout enclin aux vertiges que je suis, mais ce serait pour fuir ce que j'allais chercher à cette époque.

Les séances de l'Athénée se tenaient, autant que je puis me le rappeler, dans une salle basse du Palais-Royal dont l'entrée était rue de Valois.

On y parlait de toute sorte de choses qui eussent été assommantes dans un salon, et qui, à l'Athénée, n'étaient qu'ennuyeuses.

Ceux qui disaient ces choses ennuyeuses avaient, de droit, un certain nombre de billets qu'ils distribuaient à leur famille, à leurs amis et à leurs connaissances.

Ils auraient pu dire ces choses-là tout seuls; mais ils préféraient, je ne sais pourquoi, qu'il y eût des auditeurs.

Ce soir-là, la salle était pleine. M. Villenave était fort répandu dans le monde; d'ailleurs, ses séances avaient une certaine réputation.

De quoi traitait celle-là? Si j'étais condamné à être pendu, et qu'il fallût le dire pour racheter ma vie, je serais pendu.

C'était, selon toute probabilité, une étude sur quelque mort médiocre qui servait de prétexte à celui qui la faisait pour donner quelques coups de patte aux vivants.

M. Villenave tenait la tribune: il parlait debout, éclairé par deux candélabres, et avait un verre d'eau sucrée près de lui.

C'était un beau vieillard qui pouvait avoir, à cette époque, soixante-six ou soixante-huit ans. Il avait de magnifiques cheveux blancs coquettement roulés sur les tempes, des yeux pleins d'un feu tout méridional, et, malgré son grand corps, un peu courbé en avant par l'habitude du bureau, quelque chose de distingué et d'élégant dans le geste et dans les manières.

Je m'étais modestement arrêté près de la porte, pour deux raisons:

La première, c'est que j'étais encore trop inconnu pour me croire le droit de déranger qui que ce fût au monde, même l'orateur;

La seconde, parce que, ayant à retourner à mon bureau à neuf heures et demie, il m'était, pour sortir incognito comme j'étais entré, plus commode d'être près de la porte que partout ailleurs.

Delanoue, plus familier que moi avec les auditeurs, m'avait quitté pour aller coqueter avec eux, pendant les courts inter-

valles où la séance était suspendue, afin de donner le temps à M. Villenave de reprendre haleine.

L'heure de mon courrier arrivée, je m'esquivais tout doucement pour aller le recevoir à mon bureau, lorsque Delanoue, accourant à moi, me rejoignit sous le péristyle.

Il était chargé par la famille Villenave de m'inviter à venir, après la séance, prendre une tasse de thé avec elle et chez elle.

Le bien qu'avait dit de moi mon ami Delanoue me valait cet honneur.

Restait à savoir où demeurait la famille Villenave.

— Rue de Vaugirard, 82.

Ouf ! c'était un peu loin, pour moi qui demeurais rue du Faubourg-Saint-Denis, 53.

Heureusement que, pendant mes cinq ans de séjour, je m'étais familiarisé avec les rues de Paris, et que je ne me croyais plus obligé, comme lors de mon premier voyage, de prendre un fiacre pour aller de la place du Palais-Royal à la rue des Vieux-Augustins.

L'invitation transmise par Delanoue avait été faite avec tant de grâce et d'insistance, que je n'en acceptai pas moins.

J'allai tout courant à mon bureau ; je reçus mon courrier, et je revins.

Pendant la demi-heure qu'avait duré mon absence, la séance avait pris fin, et je retrouvai M. Villenave dans un petit salon attenant à la grande salle, où il recevait les compliments de ses familiers.

Delanoue me présenta à M. Villenave et à sa famille.

La famille Villenave se composait :

De madame Villenave, petite vieille fort gracieuse, fort spirituelle et fort instruite dans le monde, mais fort grognon dans l'intimité, souffrante qu'elle était, comme Anne d'Autriche, d'un cancer dont elle est morte ;

De Théodore Villenave, grand et vigoureux garçon, auteur, à cette époque, de différentes poésies fugitives, et traducteur d'un *Wallenstein*, qui devait faire, pendant trois ou quatre ans, grand bruit dans les coulisses du théâtre de l'Odéon, avant de paraître sur la scène, où il obtint un succès d'estime ;

De madame Mélanie Waldor, femme d'un capitaine d'infanterie au service et en garnison, lequel ne faisait que de courtes et rares apparitions à Paris, où ceux qui le connaissaient parlaient de lui comme d'un brave et loyal militaire ; madame Mélanie Waldor, ainsi que son frère, composait des poésies fugitives, qu'elle publiait dans les journaux du temps ; comme son frère, elle a fait, depuis, une pièce qui a été représentée avec succès sous le titre de *l'École des Jeunes filles ;*

Enfin d'Elisa Waldor, qui n'était, à cette époque, qu'une charmante petite tête de chérubin avec de beaux cheveux dorés et bouclés, et qui, depuis, est devenue une grande belle femme deux fois mariée, et, je l'espère, deux fois heureuse (1).

Tout ce monde-là s'en retournait patriarcalement à pied, accompagné de cinq ou six amis qui, comme moi, allaient rue de Vaugirard prendre une tasse de thé et grignoter un gâteau.

En ma qualité d'étranger, j'eus le poste d'honneur, c'est-à-dire je donnai le bras à madame Waldor. Vu la longueur de la route, c'était un moyen de faire connaissance.

Au reste, ne nous étant jamais vus, ne nous étant jamais parlé, ce long trajet n'eût pas été sans embarras pour nous deux, si Delanoue ne se fût mis en tiers dans la conversation, de la place du Palais-Royal à la rue de Vaugirard.

Ce fut un grand service qu'il rendit à chacun de nous, et dont chacun de nous lui sut gré au fond du cœur.

Quelle étrange chose que ces rencontres fortuites, et combien il m'eût étonné, celui qui m'eût dit que cette famille, que je ne connaissais pas deux heures auparavant, qui m'était complètement étrangère, allait, pour deux ou trois ans, presque devenir la mienne, et que ce chemin qui m'avait paru si long, de la rue du Faubourg-Saint-Denis à la rue de Vaugirard, je le ferais, à l'avenir, tous les jours deux fois !

Au reste j'avais hâte d'arriver pour causer avec M. Villenave. Je ne sais comment et à quelle occasion une brochure de lui m'était, un jour, tombée sous la main ; cette brochure avait été publiée par lui en 1794, et était intitulée *Relation des noyades de cent trente-deux Nantais.*

Dès que j'avais aperçu M. Villenave, j'avais pensé à la brochure, et, du moment où j'avais pensé à la brochure, je m'étais bien promis de mettre la conversation sur Carrier, sur Nantes et sur les cent trente-deux Nantais.

Ce n'était pas chose difficile que de faire causer M. Villenave ; seulement, sa causerie ressemblait beaucoup à un discours. Il fallait, quand il causait, le laisser aller, ne pas l'interrompre, et l'écouter religieusement.

En effet, il s'était trouvé à Nantes en 1793, c'est-à-dire en même temps que Jean-Baptiste Carrier, de sanglante mémoire.

Dieu nous garde d'excuser le moins du monde le terrible proconsul et les horreurs commises par lui ! Mais, il faut le dire, un abominable exemple lui avait été donné par les Vendéens eux-mêmes. Ce sont de rudes guerres que ces guerres de prêtres, et, on le sait, ou plutôt on ne le sait pas, les commencements de l'insurrection furent tout aux mains des prêtres ; les nobles ne s'y mêlèrent que plus tard, et, quand ils s'y mêlèrent, l'assassinat devint un peu plus humain : il se changea en fusillade.

Le premier qui joua un rôle dans toute cette sanglante bagarre fut Cathelineau, — un sacristain.

« Quand il fut décidé, dit Machiavel, qu'on assassinerait Julien de Médicis dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs, on choisit, pour cet assassinat, des hommes d'Église, afin qu'ils fussent moins impressionnés par la majesté du lieu. »

Chose étrange et cependant incontestable, c'est que, lorsque ces hommes de paix, de charité, d'amour, se mettent à se faire bourreaux, ce sont les plus raffinés bourreaux qu'il y ait au monde ; témoin les *in-pace* des couvents, témoin les cachots de l'inquisition, témoin les massacres d'Alby, témoin les autodafés de Madrid, témoin Jeanne d'Arc, témoin Urbain Grandier.

C'était un solide *gars*, que ce Cathelineau, comme on dit entre Angers et Saint-Laurent. Il ne s'écoula que trois mois entre le jour où il tira son premier coup de fusil et le jour où il fut tué ; ces trois mois suffirent à lui faire un nom historique ; — non pas qu'il fût de haute taille, non pas qu'il eût de grandes manières ; non, il n'avait guère que cinq pieds quatre pouces ; mais il était carré d'épaules, bien campé sur les reins ; joignez à cela un grand courage, — le courage froid et prudent des hommes de l'Ouest.

Nous avons dit qu'il était sacristain. Oui, mais il était bien autre chose encore : il était maçon, voiturier, marchand d'étoffes, marié, père de douze ou quatorze enfants. A peine eut-il obtenu quelques avantages, qu'il fit établir un conseil supérieur composé de prêtres surtout ; des nobles, on s'en souciait fort peu. Le chef de ce conseil était le fameux Bernier, curé d'Angers.

Cathelineau était son homme : il avait trouvé un moyen, lui, simple paysan, d'aller plus vite dans la besogne de l'insurrection que le pape avec ses bulles, que les prêtres avec leurs sermons. Il avait recommandé aux curés d'envelopper les crucifix de crêpes noirs, et de les porter ainsi dans les processions. A cette vue de leur Christ en deuil, les paysans n'y tenaient plus : les femmes s'arrachaient les cheveux, les hommes se frappaient la poitrine, et tous juraient de tuer, jusqu'au dernier, ces républicains qui attristaient ainsi Notre-Seigneur.

Il faut dire, au reste, que rien n'était moins chevaleresque et moins national que les proclamations de ces braves gens.

« Point de conscription ! point de milice ! demeurons dans nos campagnes. L'ennemi vient, dites-vous, il menace nos foyers ? Eh bien, c'est sur notre sol, s'il y met le pied, que nous saurons le combattre !

Et ils savaient bien, ceux qui disaient cela, qu'avant de se hasarder dans leurs haies, dans leurs ajoncs, dans leurs chemins creux, l'ennemi aurait dévasté, pillé, brûlé la France, démoli Paris.

Cela voulait dire : « Que nous importe l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence ?... que nous importe qu'on éteigne Paris, le flambeau du monde ?... Quand le Cosaque sautera par-dessus nos haies avec son cheval, oh ! alors, nous nous déciderons à prendre notre fusil ! »

Les écrivains les plus poétiques auront grand'peine à donner à tout cela un caractère chevaleresque. Quant à moi, je préfère de beaucoup ces volontaires courant au-devant des Prussiens jusqu'à Valmy, à ces paysans les attendant tranquillement derrière leurs haies ; d'autant plus qu'il ne m'est pas bien prouvé qu'ils ne les attendissent pas pour se joindre à eux. Pourquoi n'auraient-ils pas pactisé avec les Prussiens ? Ils pactisaient bien avec les Anglais !

(1) Hélas ! depuis l'époque où ces lignes ont été écrites, la mort est intervenue au milieu de la vie et du bonheur de la pauvre enfant, et, un jour, à Bruxelles, j'ai lu dans un journal ces lignes, froides comme cet acier que le moyen âge a mis aux mains d'un squelette :

« Madame Bataillard, fille de madame Mélanie Waldor, vient de mourir à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Le convoi aura lieu demain. Ceux de ses amis qui n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont invités à se réunir à onze heures à la maison mortuaire. »

L'invitation, malheureusement, m'arrivait trop tard ; et moi qui, parmi tous ses amis, avais bien certainement pour elle un des cœurs les plus tendres, je n'ai eu ni la consolation de la voir avant sa mort, ni celle de l'accompagner au tombeau.

La rieuse enfant, la belle jeune fille, la femme sérieuse et intelligente, qui devait nous suivre de loin, nous qui l'avions vue naître, est partie la première, et nous attend !

Il y avait des villes constitutionnelles, — les villes manufacturières — Chollet par exemple, où l'on faisait de si beaux mouchoirs — il y avait là beaucoup d'ouvriers qui ne voulaient en France ni Prussiens ni amis des Prussiens. Un beau jour, ils apprirent que ceux de Bressuire s'étaient révoltés ; ils s'armèrent de piques, et coururent les attaquer.

Aussi la ville de Chollet fut-elle tout particulièrement désignée à la haine des paysans.

Le 4 mars 1793, ceux-ci l'attaquèrent à leur tour. Un commandant de la garde nationale se fia à un groupe royaliste ; il y entra pour tâcher de réconcilier les deux partis ; bientôt des cris douloureux sortirent de ce groupe ; ce groupe s'était refermé sur lui, et on lui sciait les jambes avec son sabre.

Le 10, ce fut le tour de Machecoul : là, il y eut moins de besogne qu'à Chollet. Machecoul était une petite ville ouverte de tous les côtés et facile à prendre. C'était un dimanche qu'on y apprit le danger ; le tocsin sonnait, et tous les paysans des environs marchaient sur la ville. Deux cents patriotes se réunirent et s'avancèrent bravement contre les assaillants : — deux cents contre deux mille ! — la masse s'ouvrit, enveloppa la petite troupe, et n'en fit qu'une bouchée. Machecoul avait un curé constitutionnel ; les prêtres non assermentés en voulaient fort aux prêtres assermentés : ceux-ci gâtaient le métier, disaient-ils ; on prit le pauvre homme, qui venait de dire la messe ; on le tua ; mais on était convenu d'avance de ne le tuer qu'à petits coups, et en le frappant au visage. Le supplice dura longtemps : la vie est quelquefois bien obstinée, quand elle trouve surtout des bourreaux intelligents qui ne tiennent pas à la chasser trop vite du corps. Mais tout a une fin : le curé mourut martyr ; puis, le curé mort, on avisa un ancien piqueur, un habile sonneur de cor ; on organisa une chasse ; on fouillait les maisons pour en faire sortir le gibier. Quand on apercevait un patriote, on sonnait la *vue ;* alors, tout le monde courait dessus, hommes, femmes et enfants ; — dans ces sortes de guerres, les femmes et les enfants sont plus terribles encore que les hommes. — Le patriote abattu, on sonnait l'*hallali ;* puis venait la *curée*, qui durait longtemps : elle se faisait, en général, par les femmes, à coups de ciseaux, à coups d'ongles, et, par les enfants, à coups de pierres.

Machecoul est sur une hauteur, entre deux départements. On jugea la place bien choisie pour y établir un tribunal ; on y massacra, pendant quarante-deux jours, du 10 mars au 22 avril.

Vous savez comment l'insurrection passa de la basse dans la haute Vendée. Ce fut l'affaire de Saint-Florent ; un émigré avait congédié son domestique, un Vendéen nommé Forest ; il l'avait envoyé en Vendée, prêcher la résistance, le refus à la milice. On voulut l'arrêter. — Il n'y avait pas à nier : celui-là prêchait la révolte en pleine rue. — Un gendarme s'approcha de lui ; il tira un pistolet de sa poche, fit feu sur le gendarme, et le tua.

Ce coup de pistolet réveilla ceux qui dormaient encore.

Et notez bien que, quand fut tiré ce malheureux coup de pistolet, le tocsin sonnait déjà dans six cents paroisses ; alors, il s'envola dans toutes les directions ; on n'entendait que le son des cloches : on eût dit des troupes d'oiseaux invisibles passant sur leurs ailes de bronze. Ces vibrations mortelles, qui se répondaient d'un village à l'autre, se croisaient, se heurtaient dans l'air, et, comme un orage charge l'atmosphère d'électricité, elles chargeaient l'atmosphère de haines et de vengeances.

Que faisait, pendant ce temps, Cathelineau, le grand moteur de tout cela ? — Tenez, Michelet va vous le dire.

« Il avait très bien entendu le combat de Saint-Florent, les décharges de canon ; il ne pouvait ignorer, le 12, l'affreux massacre qui, le 10, avait compromis sans retour dans la révolte le littoral vendéen. N'eût-il rien su, le tocsin se faisait assez entendre : tout le pays semblait en mouvement, et la terre tremblait. Il commença à croire que l'affaire était sérieuse ; soit prévoyance de père pour la famille qu'il allait laisser, soit prudence militaire pour emporter des vivres, il se mit à chauffer son four et à faire du pain.

« Son neveu arrive d'abord, lui conte l'affaire de Saint-Florent. Cathelineau continue à brasser sa pâte. Les voisins arrivent ensuite, un tailleur, un tisserand, un sabotier, un chapelier...

« Eh ! cousin, que ferons-nous ?

« Il en vint jusqu'à vingt-sept qui tous étaient là à attendre, décidés à faire tous comme il ferait. Il avisa alors que la chose était à point : le levain était bien pris, la fermentation suffisante ; il n'enfourna point, essuya ses bras, et prit son fusil.

« Ils sortirent vingt-sept ; au bout du village, ils étaient cinq cents. C'était toute la population, tous bonshommes bien solides, une population honnête et brave immuablement : noyau des armées vendéennes, qui, presque toujours, fit le centre, l'intrépide vis-à-vis du canon républicain. »

En arrivant à Chollet, ils étaient quinze mille. Ils avaient pris une pièce de canon à Jallais, et l'avaient nommée *le Missionnaire ;* une autre, je ne sais où, et l'avaient nommée *Marie-Jeanne*.

Tout le long de la route, des prêtres se joignaient à eux, les exhortant, les prêchant, leur disant la messe. Ils étaient partis le 12, comme on l'a vu ; dès le 14, une grosse bande les rejoignit : elle était commandée par un homme qui devait partager le pouvoir avec Cathelineau, et lui succéder, c'était Stofflet, un autre paysan rude et brave, un garde-chasse de M. Maulevrier, dont le petit-fils, pauvre enfant, seul descendant de la race, fut tué en chassant, à l'âge de seize ans.

Arrivée à Chollet, l'armée vendéenne envoya un parlementaire ; — étrange parlementaire, et qui donnait une idée du temps, du lieu, de la situation ! — il était tête nue et pieds nus ; il portait à la main un crucifix couronné d'épines ; ceint d'un gros chapelet, il tenait ses yeux au ciel, comme un inspiré ou un martyr, et criait avec des sanglots :

— Rendez-vous, mes bon amis, ou tout va être mis à feu et à sang !

Cette sommation se faisait au nom du *commandant* Stofflet, et de l'*aumônier* Barbotin.

Trois cents patriotes armés de fusils, et cinq cents armés de piques, c'était là toute la garnison de Chollet ; ils essayèrent de résister à ces quinze mille hommes ; mais, comme on le comprend bien, toute résistance était impossible : au premier coup, tomba le chef des républicains, M. de Beauveau. Les patriotes se retirèrent dans un pavillon du château qui commandait la place, et d'où ils tirèrent sur les Vendéens, au fur et à mesure qu'ils entraient ; cela était d'autant plus facile qu'il y avait un calvaire sur cette place, et que chaque paysan, sans s'inquiéter des coups de fusil, en passant près de ce calvaire, s'y agenouillait, y faisait son oraison, et ne se remettait au combat que son oraison faite, et son signe de croix achevé.

Ces bonnes gens, — appuyons sur le mot, ces braves gens, — car ils ne se doutaient pas des crimes qu'ils commettaient, ces crimes leur étant commandés par leurs prêtres ! — ces braves gens ne volaient pas, mais il tuaient, non seulement pendant la bataille, ce qui ne serait rien, mais encore après. Ils tuaient cruellement, vous allez voir.

C'est encore Michelet qui va vous raconter comment ils tuaient : si je vous le racontais seul et moi-même, vous diriez que je fais du roman.

Vous ne supposerez pas que celui-là ment ; on l'a chassé de sa chaire parce qu'il y disait, non seulement la vérité du passé, mais encore celle de l'avenir :

« Dès qu'un prisonnier était confessé, — c'est Michelet qui parle, — les paysans n'hésitaient pas à le tuer, bien sûrs qu'il était sauvé ; plusieurs évitèrent la mort en se refusant à la confession, et en disant qu'ils n'étaient pas encore en état de grâce ; l'un d'eux fut épargné parce qu'il était protestant, et ne pouvait se confesser. Ils craignaient de le damner.

« L'histoire a été bien dure pour les malheureux patriotes qu'égorgeaient les Vendéens ; beaucoup d'eux montrèrent une foi héroïque, et moururent martyrs ! On compte par centaines ceux qui se firent tailler en pièces. Je citerai, entre autres, un garçon de seize ans, qui, sur le corps de son père mort, cria : *Vive la nation !* jusqu'à ce qu'il eût été percé de vingt baïonnettes. De ces martyrs, le plus célèbre est Sauveur, officier municipal de la Roche-Bernard, disons mieux, de la Roche-Sauveur : elle eût dû conserver ce nom.

« Cette ville, qui est le passage entre Nantes et Vannes, fut attaquée, le 16, par un rassemblement immense, d'environ six mille paysans ; elle avait à peine quelques hommes armés ; il fallut se rendre, et les furieux, sous prétexte d'un fusil parti en l'air, égorgèrent tout d'abord vingt-deux personnes sur la place. Ils foncent dans la maison de ville, et trouvent le procureur syndic Sauveur, magistrat intrépide, qui n'avait pas quitté son poste. On le saisit, on le traîne ; mis au cachot, il en est tiré, le lendemain, pour être barbarement massacré. Il essuya je ne sais combien de coups d'armes de toute espèce, surtout des coups de pistolet : on tirait à petit plomb ; on voulait lui faire crier : *Vive le roi !* il criait : *Vive la République !* De fureur, on lui tirait des coups de poudre dans la bouche ; on le traîna au calvaire pour faire amende honorable ; il leva les yeux au ciel, adora ; mais, en même temps, cria : *Vive la nation !* Alors, on lui fit sauter l'œil gauche d'un coup de pistolet. On le poussa un peu plus loin ; mutilé, sanglant, il restait debout les mains jointes, regardant le ciel.

« — Recommande ton âme à Dieu ! crient les assassins.

« On l'abat d'un coup de feu : il tombe, mais se relève, serrant et baisant encore sa médaille de magistrat. Nouveau coup de feu : il tombe sur un genou, se traîne jusqu'au bord d'un fossé dans une tranquillité stoïque ; pas une plainte ! pas un cri de colère ni de désespoir ! c'est ce qui

portait au comble la rage de ces furieux ; il ne disait que ces mots :

« — Mes amis, achevez-moi, et vive la République ! ne me faites pas languir, mes amis ; vive la nation ! »

« Il confessa sa foi jusqu'au bout, et on ne lui imposa silence qu'en l'écrasant à coups de crosse de fusil ! »

Que dites-vous de cela, messieurs les royalistes ? Le 2 et le 3 septembre n'ont rien de mieux à vous offrir n'est-ce pas ?.. Attendez ! ce n'est pas tout, et, ce que nous en dirons, comprenez-vous bien ? ce n'est point pour raviver les haines ; non, c'est pour faire haïr les guerres civiles. Si j'emprunte exercer sur les gens de [illegible], lorsque, au 12 ou 13 mars, les paysans, conduits par un curé réfractaire, martyrisèrent, sur la place, dix-sept gardes nationaux ! Etaient-ce des représailles que l'on exerçait à Machecoul, pendant six semaines, sous l'autorité régulière du comité royaliste ? Un receveur des gabelles, Souchon, qui le présidait, remplit et vida quatre fois les prisons de cette ville. La foule avait, on l'a vu, tué par jeu d'abord, dans sa brutalité joyeuse. Souchu mit ordre à cela ; il eut soin que les exécutions fussent longues et douloureuses. Comme bourreaux, il aimait surtout les enfants, parce que leurs mains maladroites faisaient plus longtemps souffrir. Des hommes très durs, des



Carrier et les noyades.

encore une fois la voix de Michelet, c'est, non seulement parce qu'elle est plus éloquente que la mienne, mais encore pour que nous soyons deux à crier malheur.

Ecoutez, et vous allez voir comme c'est exact, ce qu'il dit là :

« Une différence essentielle que nous avons signalée entre la violence révolutionnaire et celle de ces fanatiques animés des fureurs des prêtres, c'est que la première, en tuant, ne voulait rien autre chose qu'être quitte de l'ennemi ; l'autre, fidèle à l'esprit de férocité des temps de l'inquisition, voulait moins tuer que faire souffrir, faire expier, tirer de l'homme, pauvre créature finie, d'infinies douleurs, de quoi venger Dieu !

« Lisez les doucereuses idylles des écrivains royalistes, vous serez tenté de croire que les insurgés ont été des saints, qu'à la longue, seulement, forcés par les barbaries des républicains, ils ont exercé des vengeances et tiré des représailles. Qu'ils nous disent quelles représailles on avait à marins, des militaires, ne purent voir ces choses sans indignation, et voulurent y mettre obstacle ; le comité royaliste fit, alors, ses coups de nuit : on ne fusillait plus, on assommait, et l'on recouvrait à la hâte les mourants de terre.

« Suivant les rapports authentiques faits à la Convention, cinq cent quarante-deux personnes périrent en un mois, et de quelle mort ! Ne trouvant presque plus d'hommes à tuer, on allait passer aux femmes. Beaucoup étaient républicaines, peu dociles aux prêtres, qui leur en gardaient rancune. Un miracle affreux se fit : il y avait dans une église, la tombe de je ne sais quelle sainte en réputation ; on la consulta ; un prêtre dit la messe sur sa tombe, y posa les mains. Voilà que la pierre remue...

« — Je la sens, criait le prêtre, je la sens qui se soulève !

« Et pourquoi se soulevait-elle ? Pour demander un sacrifice agréable à Dieu, qu'on ne ménageât plus les femmes, qu'on les égorgeât ! Fort heureusement, les républicains arrivèrent, — la garde nationale de Nantes.

« — Hélas ! leur disaient les gens de la ville, qui venaient

à eux en pleurant et en leur serrant les mains, vous venez trop tard ! vous venez sauver les murailles ; la ville est exterminée !...

« Et ils leur montraient la place des hommes enterrés vifs : on voyait avec horreur sortir une main crispée qui, dans l'effroyable angoisse de l'étouffement, avait saisi et tordait des herbes flétries... »

Reparlerons-nous de Carrier, après tout cela ? de ses *bateaux à soupapes* ; de ses *baignades républicaines* ; de ses *mariages révolutionnaires* ; de ses *déportations verticales ?...* A quoi bon ? Ce serait opposer des crimes à des crimes, et cela ne prouverait rien, sinon que l'homme est mauvais.

D'ailleurs, Carrier a expié. Je sais bien que, si c'est assez pour l'homme, ce n'est pas assez pour l'histoire ; Carrier a eu beau lutter corps à corps contre l'accusation, Carrier a été terrassé par elle ; c'est inutilement que, l'œil sombre, le bras étendu et la voix stridente, il criait à ses anciens collègues devenus ses juges :

— Mais je ne vous comprends pas ! mais vous êtes donc insensés ! Pourquoi donc blâmer aujourd'hui ce que vous me commandiez hier ? Mais, en m'accusant, la Convention s'accuse... Ma condamnation, c'est votre condamnation à tous, songez-y ; tous vous serez enveloppés dans la proscription qui m'enveloppera ; si je suis coupable, tout est coupable ici... tout, tout, tout ! jusqu'à la sonnette du président !

Mais ses cris furent inutiles. — Et voilà le terrible des révolutions, c'est qu'il arrive une époque où la terreur qui avait poussé dans l'action pousse dans la réaction, et où la guillotine, après avoir bu le sang des condamnés, boit, impassible, pour les uns comme pour les autres, le sang des juges et des bourreaux !

Cette réaction qui, arrivant deux jours plus tôt, sauvait André Chénier, sauva M. Villenave, et les cent trente et un Nantais, ses compagnons.

CXVI

LA MAISON DE M. VILLENAVE. — LE DESPOTISME DU MAITRE. — LA COQUETTERIE DU SAVANT. — DESCRIPTION DU SANCTUAIRE DE LA SCIENCE. — J'Y SUIS ADMIS A LA FAVEUR D'UN AUTOGRAPHE DE « BUONAPARTE ». — LA LÉZARDE. — HUIT MILLE LIVRES D'IN-FOLIO. — LE PASTEL DE LATOUR — VOYAGES A LA DÉCOUVERTE D'UN ELZÉVIR OU D'UN FAUST. — LA CHUTE DU PORTRAIT ET LA MORT DE L'ORIGINAL.

Je voulais parler de M. Villenave, et voilà que j'ai parlé de Cathelineau, de Stofflet, de Sauveur et de Carrier. Etrange chose que l'imagination ! cette folle du logis, qu'on en croit l'esclave, et qui en est la reine !

J'ai dit que nous allions prendre une tasse de thé à la maison de M. Villenave.

Chaque oiseau a son nid fait d'herbes ou de plumes différentes ; chaque homme a sa maison — quand il a une maison toutefois — appropriée à son caractère, à son tempérament, à sa fantaisie.

La maison de M. Villenave avait donc son caractère à elle, emprunté au caractère de celui qui l'habitait.

Elle était bâtie de pierres qui, avec le temps, de blanches, étaient devenues grises, et qui, de grises, étaient en train de devenir noires.

Elle ne donnait pas sur la rue ; sévère et triste, elle ne se [illegible] point de ces distractions-là, non ; ce qui donnait sur la rue, c'était un mur haut de dix pieds, espèce d'ouvrage [illegible], garni en haut de pointes de verre biscornues et me[illegible].

Ce mur était troué d'une petite et d'une grande porte. La grande porte, excepté en cas de voiture, restait toujours fermée, [illegible] rouillée sur ses gonds, ankylosée dans sa serrure ; la petite porte seule, attenante à la loge du portier, s'ouvrait et donnait passage dans un jardin : jardin battu partout, avec des allées sans plates-bandes, avec des treilles sans raisin, avec des arbres sans ombre, avec des arbres sans feuilles.

Si, par hasard, dans un coin, poussait une fleur, c'était une fleur sauvage qui avait pris cet enclos humide pour un désert, et qui, par erreur, y avait poussé : un liseron, une pâquerette, un bouton d'or. Un jour, la pauvre fleur entendait un cri de surprise, et elle voyait s'approcher d'elle, l'œil fixe, la respiration haletante, le pas suspendu, une jolie enfant rose, aux cheveux blonds et bouclés, qui la prenait furtivement et avec les mêmes précautions qu'elle eût fait un papillon, et qui, l'ayant prise, courait toute joyeuse et tout étonnée à sa mère en criant :

— Maman, maman ! une fleur !...

De ce jardin, qui pouvait avoir quinze mètres carrés, et qui, du côté de la maison, se terminait par une bande de pavés, on passait dans un corridor carrelé de carreaux rouges, conduisant à un escalier qui en formait la perspective.

Mais, avant d'arriver à cet escalier, quatre portes s'ouvraient : d'abord, à gauche, celle de la salle à manger, dont la fenêtre donnait sur l'endroit le plus éclairé du jardin ; à droite, en face, celle d'une petite pièce sans importance dans laquelle moisissaient une table et trois ou quatre vieux fauteuils ; à quelques endroits de la muraille, sans que personne s'en inquiétât, le papier se détachait, et, boursouflé, se pointillait de taches vertes et blanches ; — puis, à gauche encore, la porte de la cuisine ; à droite, celle du garde-manger et de l'office.

Ce rez-de-chaussée, sombre et humide, était une espèce de catacombe où l'on ne descendait qu'à l'heure des repas.

La véritable habitation, celle où nous fûmes introduits, était au premier.

Le premier se composait d'un petit et d'un grand salon, de la chambre à coucher de madame Villenave et de celle de madame Waldor.

Nous laisserons le petit salon et les deux chambres à coucher pour ne nous occuper que du grand salon, qui, après les mansardes, — hâtons-nous de consigner cela ici afin d'avoir le droit de les visiter, — qui, après les mansardes, était la pièce la plus curieuse de la maison.

C'était un carré long ayant à chacun de ses angles une console supportant un buste. Un de ces bustes était celui du maître de la maison.

Entre les deux bustes, au fond, sur une table de marbre faisant face à la cheminée, était la pièce d'art et d'archéologie la plus importante du salon : c'était l'urne de bronze dans laquelle avait été enfermé le cœur de Bayard.

Un petit bas-relief courant à sa circonférence montrait le chevalier sans peur et sans reproche, appuyé à un arbre, et baisant la croix de son épée.

Puis venaient quatre grands tableaux représentant trois portraits et un paysage.

Le paysage, commençons par lui, — à tout seigneur tout honneur, — le paysage était un Claude Lorrain.

Un des portraits était signé d'Holbein. Il représentait Anne Boleyn.

Les deux autres — j'ignore de qui ils étaient — représentaient : l'un, une madame de Montespan ; l'autre, une madame de Sévigné ou de Grignan, je ne sais plus bien.

Le long des murailles, couvertes d'un de ces papiers qui ne laissent aucune trace dans la mémoire, un ameublement en velours d'Utrecht offrait aux amis de la maison ses grands canapés à bras blancs et maigres comme des bras de bossu, et aux étrangers, plus cérémonieux, ses chaises et ses fauteuils.

Cet étage avait son roi et sa vice-reine.

Le roi c'était M. Villenave ; la vice-reine, c'était madame Waldor.

Nous disons « vice-reine, » parce que, aussitôt que M. Villenave entrait dans son salon, il en redevenait le maître, le roi ! plus que le roi, le despote !

M. Villenave avait quelque chose de tyrannique dans le caractère, et cette tyrannie s'étendait de sa famille aux étrangers. Comme ces petits princes d'Italie dont il faut adopter les principes dès qu'on a franchi les limites de leur maigre territoire, une fois qu'on avait franchi le seuil de son salon, M. Villenave ne permettait pas que l'on eût, sur quelque chose que ce fût, une autre opinion que la sienne. On devenait une partie de la propriété de cet homme, qui avait tout vu, tout étudié, qui savait tout enfin. Cette tyrannie, quoique tempérée par la courtoisie du maître de la maison, pesait néanmoins d'une façon gênante sur l'ensemble de la société. Peut-être, en présence de M. Villenave, la conversation était-elle « bien menée, » comme on disait autrefois ; mais, à coup sûr, elle était moins amusante, moins libre, moins spirituelle que lorsqu'il n'y était pas.

Il y avait la différence qui existe entre la danse du menuet et le jeu des quatre coins.

C'était tout le contraire du salon de Nodier : plus Nodier était chez lui, plus chacun était chez soi.

Cela me rappelle que je n'ai point reparlé de Nodier, depuis le jour où je l'ai montré m'ouvrant les portes du Théâtre-Français. — Bon et cher Nodier ! grand ami de mon cœur ! soyez tranquille ; vous ne perdrez rien pour attendre.

Par bonheur, excepté les jours ou plutôt les soirs d'Athénée, M. Villenave apparaissait rarement au salon. Tout le reste du temps, il se tenait au second étage, n'apparaissait dans la famille que pour dîner ; puis, quand il avait causé un instant, qu'il avait moralisé son fils, qu'il avait grondé sa

femme, qu'il s'était étendu dans un fauteuil, et fait mettre ses papillotes par sa fille, il remontait chez lui.

Le quart d'heure pendant lequel la dent du peigne lui grattait doucement la tête était le quart d'heure de béatitude journalière de M. Villenave, le seul qu'il se permît, du reste, plongé qu'il était éternellement dans ses paperasses.

— Mais pourquoi ces papillotes? me demandera-t-on.

C'est ce que je demandai, moi aussi.

Madame Waldor prétendait que c'était tout simplement un prétexte pour se faire gratter la tête. M. Villenave, dans une des métamorphoses qui avaient précédé sa vie d'homme, avait dû être perroquet.

Madame Villenave, qui connaissait son mari depuis plus longtemps que sa fille, et qui, par conséquent, avait la prétention de le connaître mieux, madame Villenave assurait que c'était par coquetterie.

En effet, M. Villenave, qui était, alors, un admirable vieillard, avait dû être un magnifique jeune homme. Or, son visage aux traits fortement accentués trouvait un cadre merveilleux dans ces flots de cheveux blancs qui faisaient ressortir la flamme de ses grands yeux noirs.

C'est que, quoique savant, M. Villenave était coquet, — qualité et défaut qui vont rarement ensemble, — mais coquet de la tête seulement. Quant au reste de l'accoutrement, hors la cravate, invariablement blanche, que l'habit fût bleu ou noir, que le pantalon fût large ou étroit, que le bout de sa botte fût rond ou carré, cela regardait son tailleur et son bottier, ou plutôt sa fille, qui s'occupait de toutes ces choses-là pour lui.

Pourvu que M. Villenave fût bien coiffé, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Nous avons dit que, quand M. Villenave était gratté et papilloté par sa fille, il remontait chez lui. — Ah! dame! c'était ce *chez lui*, cet *at home* des Anglais, qui était curieux à voir!

Voulez-vous nous y suivre, si les petits détails à la manière de Balzac vous amusent, si vous croyez que la nature a autant de peine à faire l'hysope que le cèdre?

D'ailleurs, au milieu de tout ce fouillis, peut-être trouverons-nous quelque curieuse anecdote à exhumer à propos d'un charmant pastel de Latour.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Arrivons-y comme on y arrivait chez M. Villenave, en dernier.

Nous avons divisé le rez-de-chaussée en salle à manger, cuisine, office; le premier étage, en petit salon, grand salon, chambres à coucher; il ne s'agit plus de tout cela pour le second.

Non; au second, il y avait cinq chambres, cinq chambres pleines de livres et de cartons, voilà tout. Ces cinq chambres pouvaient contenir, tant debout qu'empilés, à terre et sur les tables, quarante mille volumes et quatre mille cartons.

L'antichambre, à elle seule, formait déjà une immense bibliothèque: cette bibliothèque avait deux ouvertures.

Celle de droite donnait dans la chambre à coucher de M. Villenave — Nous reviendrons à cette chambre.

Celle de gauche donnait sur une grande pièce donnant elle-même sur une plus petite.

Ces deux chambres, comme on le comprend bien, n'étaient rien autre chose que deux bibliothèques.

Les quatres murailles en étaient tapissées de livres soutenus par un soubassement de cartons.

C'était déjà fort joli, comme on voit: mais ce n'était pas la chose la plus ingénieuse qu'on y pût remarquer.

La chose la plus ingénieuse, c'était une construction carrée, qui, comme un énorme pilier, tenait le milieu de la chambre, et qui formait une seconde bibliothèque dans la première, ne laissant de libre, par toute la chambre, qu'un chemin bordé de livres, à droite et à gauche, dans lequel une seule personne pouvait agir librement.

Une seconde personne eût gêné la circulation: aussi fallait-il être des amis les plus intimes de M. Villenave pour prétendre à la faveur d'être admis dans ce *sanctus sanctorum*.

Ces cartons, formant, comme nous l'avons dit, les soubassements, contenaient les autographes. — Le siècle de Louis XIV, seul, occupait cinq cents cartons!

C'est là qu'était le labeur de cinquante ans employés, jour par jour, à l'accomplissement d'une seule idée; préoccupés, heure par heure, d'une seule passion: passion à la fois douce et ardente, passion du collectionneur, dans laquelle le collectionneur met son intelligence, sa joie, son bonheur, sa vie!

C'est là qu'était une portion des papiers de Louis XVI, retrouvés dans l'armoire en fer; c'est là qu'étaient la correspondance de Malesherbes, deux cents autographes de Rousseau, quatre cents de Voltaire; puis encore des autographes de tous les rois de France, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours; c'est là qu'étaient les dessins de Raphaël et de Jules Romain, de Léonard de Vinci, d'André del Sarte, de Lebrun, de Lesueur, de Greuze, de Vanloo, de Watteau, de Boucher, de Vien, de David, de Girodet, etc.

Ces deux chambres, M. Villenave ne les eût pas données pour cent mille écus.

Restaient la chambre à coucher et le cabinet noir qui donnait derrière l'alcôve de M. Villenave, et auquel on arrivait par un corridor dont nous allons avoir l'occasion de dire deux mots.

Qui n'a pas vu cette chambre à coucher, dans laquelle le lit était le meuble le moins apparent de la pièce, ne saurait se faire une idée de ce que c'est que la chambre à coucher d'un bibliomane.

C'est dans cette chambre que M. Villenave recevait ses amis.

Au bout de quatre ou cinq mois d'intimité dans la maison, j'eus l'honneur d'y être reçu.

Une vieille bonne me précédait. — Elle s'appelait Françoise, je crois.

J'avais promis à M. Villenave un autographe. — non pas de Napoléon, il en avait cinq ou six; non pas de Bonaparte, il en avait trois ou quatre; — mais de *Buonaparte*.

Il avait ordonné qu'on me fît monter aussitôt que j'arriverais.

Françoise entre-bâilla la porte.

— C'est M. Dumas, dit-elle.

Ordinairement, quand on lui annonçait quelqu'un, fût-ce un ami intime, si cet ami intime n'était pas attendu, M. Villenave jetait les hauts cris, grondait Françoise, levait désespérément les bras au ciel; puis, enfin, quand il s'était bien désespéré, quand il avait bien geint, quand il avait bien soupiré, il disait:

— Eh bien, voyons, Françoise, puisqu'il est là, faites entrer.

Alors, on faisait entrer la personne.

Il n'en fut pas ainsi de moi. A peine M. Villenave eut-il entendu mon nom, qu'il s'écria:

— Qu'il entre! qu'il entre!

J'entrai.

— Ah! c'est vous, me dit-il. Eh bien, je parie que vous ne l'avez pas trouvé?

— Quoi?

— Ce fameux autographe que vous m'aviez promis hier.

— Si fait. Je l'ai trouvé.

— Et vous l'apportez?

— Pardieu!

— Vraiment?

— Le voici!

— Oh! mais donnez donc.

Je le lui donnai.

M. Villenave s'approcha vivement de la fenêtre.

— C'est bien cela, dit-il, voilà l'*u*... Oh! c'est bien son *u*, il n'y a pas à en douter. Voyons: « 29 vendémiaire an IV. » C'est cela!... Tenez, tenez! — il alla à un carton, — tenez, en voici un de frimaire de la même année signé « Bonaparte, 12 frimaire. » Ainsi, c'est entre le 29 vendémiaire et le 12 frimaire qu'il a retranché son *u*; voilà un grand point historique éclairci!

Pendant ce monologue, j'avais jeté un regard sur tous les points de cette chambre à coucher, et j'avais remarqué que le seul meuble qui ne fût pas encombré de livres était le fauteuil d'où il venait de se lever.

Après avoir bien examiné l'autographe, M. Villenave le mit dans une chemise blanche, annota la chemise, la plaça dans un carton, remit le carton en son lieu, et, avec un soupir de joie se rejeta sur son fauteuil.

— Ah! maintenant, dit-il, asseyez-vous donc.

— Je ne demanderais pas mieux, répondis-je; mais sur quoi voulez-vous que je m'assoie?

— Sur le canapé donc.

— Ah! oui, sur le canapé!

— Eh bien?

— Eh bien, regardez-le un peu, le canapé.

— C'est, par ma foi, vrai, il est encombré de livres. Eh bien, avancez un fauteuil.

— Ce serait avec grand plaisir; mais les fauteuils...

— Les fauteuils?

— Encombrés comme le canapé.

— Ah! j'ai tant de livres. Vous avez vu cette grande lézarde qui est à la maison?

— Non.

— Elle est visible, cependant... Eh bien, mon cher monsieur, ce sont les livres! les livres ont failli faire crouler la maison.

— Comment, les livres?

— Oui, douze cents in-folio, monsieur, douze cents in-folio magnifiques, rares; je crois même qu'il y en avait d'inconnus, tant ils étaient rares! J'avais mis tout cela dans le grenier, — je comptais bien y en mettre encore, il y avait de la place pour douze cents autres; — tout à coup, la maison tremble, jette un cri et se lézarde.

— Ah çà! on dut croire à un tremblement de terre?

— Justement!... mais quand on vit que l'accident était

partiel : on envoya chercher l'architecte ; l'architecte examina la maison, de la cave au deuxième étage, et déclara que l'accident ne pouvait provenir que d'une surcharge. En conséquence, il demanda à visiter les greniers. Hélas ! c'était ce que je redoutais. Oh ! s'il n'y avait eu que moi, jamais je ne lui en eusse donné la clef ; mais il fallut se sacrifier au salut commun... Il visita les greniers, trouva les in-folio, reconnut qu'il y en avait huit mille livres pesant, et déclara qu'il fallait les vendre ou qu'il ne répondait plus de rien... On les vendit, monsieur !

— Et à perte ?

— Non... Hélas ! on gagna cinq ou six mille francs dessus, parce que les livres, vous le savez, augmentent de valeur en passant par les mains d'un bibliophile ; mais les pauvres in-folio furent perdus pour moi, chassés du toit qui leur avait donné asile... Jamais je ne retrouverai pareille collection. — Mais prenez donc une chaise.

Il en était des chaises comme des fauteuils et des canapés ; aucune n'était libre.

Je résolus de changer la conversation.

— Ah ! dis-je à M. Villenave en m'avançant vers son alcôve, au fond de laquelle une porte ouverte sur le corridor permettait à ma vue de plonger, ah ! monsieur, que vous avez là un beau pastel !

— Oui, oui, me répondit M. Villenave, avec cet air d'ancienne cour que je n'ai connu qu'à deux ou trois vieillards coquets comme lui, oui, c'est le portrait d'une vieille amie ; — je dis vieille, car je ne suis plus jeune, et elle a, si j'ai bonne mémoire, cinq ou six ans plus que moi ; — nous nous sommes connus en 1784 ; vous le voyez, ce n'est point hier. Depuis 1802, nous ne nous sommes pas revus, ce qui ne nous empêche pas de nous écrire tous les huit jours, et de recevoir nos lettres hebdomadaires avec un égal plaisir... Oui, vous avez raison, le pastel est charmant ; mais, si vous aviez connu l'original, il était bien plus charmant encore !

Et un reflet de jeunesse doux comme un rayon de soleil passa sur le visage du beau vieillard, rajeuni de quarante ans.

Hélas ! je n'entrai que deux fois dans ce tabernacle de la science ; j'ai dit ce qui s'y passa la première ; je dirai tout à l'heure ce qui s'y passa la seconde.

Mais, auparavant, je dois répondre à une question : comment, sans une immense fortune, M. Villenave avait-il pu réunir de pareils trésors ?

Avec patience et longueur de temps, comme dit La Fontaine.

Cette collection, c'était le travail de toute sa vie.

De même que Ghiberti s'inclina jeune sur les portes du baptistère de Florence et s'en releva vieux, de même M. Villenave avait consacré cinquante ans à cette œuvre.

D'abord, jamais M. Villenave n'avait brûlé un papier ni déchiré une lettre.

J'avais écrit deux ou trois fois à M. Villenave pour lui demander des renseignements ; eh bien, mes chiffons d'épître avaient leur chemise, ils étaient classés et étiquetés. D'où me venait cet honneur ? Qui sait ? Ne pouvais-je pas, moi aussi, devenir un grand homme ?

Or, s'il avait gardé mes lettres, à moi, jugez de sa religion en pareille matière !

Convocations aux sociétés savantes, invitations aux messes de mariage, billets d'enterrement, il avait tout gardé, tout classé, tout mis à sa place. Je ne sais quelle chose n'avait pas sa collection chez M. Villenave ; j'y ai vu une collection des volumes à moitié brûlés qui, le 14 juillet, avaient été arrachés au feu de la Bastille.

M. Villenave avait deux aides de camp ou plutôt deux limiers : l'un s'appelait Fontaine, et était lui-même auteur d'un livre intitulé *Manuel des Autographes* ; l'autre était un employé au ministère de la guerre. Deux fois par semaine, il y avait chasse ; on fouillait les boutiques des épiciers, qui, habitués à ces visites, mettaient de côté tous les papiers qu'ils croyaient rares et curieux.

Parmi ces papiers, les deux visiteurs faisaient un choix qu'ils payaient aux épiciers quinze sous la livre et que M. Villenave leur payait trente sous.

Puis, si l'on peut dire cela, il y avait les jours de chasse royale ; ces jours-là, M. Villenave quêtait en personne ; tous les épiciers de Paris le connaissaient et venaient à lui les mains pleines de papiers bien autrement précieux pour lui que les roses et les lis.

Il faut avoir vu M. Villenave les jours où il sortait pour ne rien faire, ou plutôt où il sortait pour accomplir l'œuvre principale de sa vie. Ce jour-là, il n'était ni coquet ni bien frisé ; ce jour-là, il n'avait pas la cravate blanche et l'habit bleu à boutons d'or ; ce jour-là, il ne fallait point paraître trop riche aux vieux bouquinistes chez lesquels on allait glaner ; non, ce jour-là, on mettait le vieux chapeau un peu crasseux, la cravate noire coupée à l'endroit de la barbe, et la redingote non battue.

Puis l'infatigable bibliomane prenait la ligne des quais.

Là, les deux mains dans les goussets de son pantalon, son grand corps incliné, sa belle tête intelligente éclairée par le désir, il plongeait son regard ardent au plus profond des étalages, où il allait cherchant incessamment ce trésor inconnu, une bible de Faust, un manuel d'Elzévir.

Parfois le chasseur faisait buisson creux ; alors, il rentrait maussade, ne disait pas un mot au dîner, se plaignait que sa fille lui tirât les cheveux en lui mettant ses papillotes, puis prenait son bougeoir et remontait à sa chambre sans dire bonsoir à personne.

Un autre jour, la chasse avait été riche, M. Villeneuve rapportait un volume précieux, une édition rare ; alors, il rentrait le visage souriant ; il faisait sauter Elisa dans ses bras, il plaisantait avec son fils, embrassait sa fille, faisait à sa femme des compliments sur le dîner ; puis, le dîner fini, remerciait sa coiffeuse par un ronron pareil à celui d'un chat satisfait.

Il ne restait plus qu'une inquiétude à M. Villenave : où mettre la nouvelle acquisition ? Les livres étaient serrés dans leurs rayons à n'y pas introduire un couteau à papier. Il allait d'une face à l'autre, tournait, virait, se plaignait, levait au ciel ses grands bras désespérés, et, enfin, se décidait à poser le livre sur le canapé, sur un des fauteuils ou sur une des chaises, en disant avec un soupir :

— On lui trouvera une place.

Cette place, on ne la trouvait pas, et le livre restait sur le canapé, sur le fauteuil ou sur la chaise où il avait été déposé, nouvel obstacle à ce que s'assît le visiteur.

Je savais si bien quel était le dérangement qu'on occasionnait à M. Villenave, que je n'étais jamais retourné à ce fameux second, lorsque, refaisant *Christine* à neuf, j'eus l'idée de consulter un autographe de la fille de Gustave-Adolphe ; je voulais me rendre compte par la forme de l'écriture, de certaines bizarreries de caractère, — chose possible, à ce que je crois. — Je résolus d'aller troubler M. Villenave dans ces régions intellectuelles d'où il planait au-dessus de l'humanité.

C'était vers cinq heures de l'après-midi, au mois de mars 1829.

Je sonnai à la porte, la porte s'ouvrit ; je demandai M. Villenave, et je passai.

J'avais fait quelques pas vers la maison, lorsque Françoise me rappela.

— Monsieur ! dit-elle, monsieur !

— Qu'y a-t-il, Françoise ?

— Monsieur va-t-il chez M. Villenave ?

— Oui, Françoise.

— C'est que je croyais que monsieur allait chez ces dames, comme d'habitude.

— Vous vous trompiez, Françoise

— Alors, monsieur serait bien bon d'épargner deux étages à mes pauvres jambes, et de donner à M. Villenave cette lettre que l'on vient d'apporter pour lui.

Françoise me donna la lettre, je la pris, et je montai.

Arrivé à la porte, je frappai, mais on ne me répondit pas.

Je frappai un peu plus fort.

Même silence.

Je commençai à m'inquiéter ; la clef était à la porte, et la présence de cette clef indiquait invariablement la présence de M. Villenave dans sa chambre.

Il pouvait donc lui être arrivé un accident.

Je frappai une troisième fois, avec l'intention d'entrer, si l'on ne me répondait pas.

On ne me répondit pas, j'entrai.

M. Villenave était assoupi dans son fauteuil.

Au bruit que je fis en entrant, à la colonne d'air peut-être qui entra avec moi, et qui rompit certaines influences magnétiques, M. Villenave poussa une espèce de cri, et se réveilla en sursaut.

— Ah ! pardon, m'écriai-je, cent fois pardon ! je vous ai dérangé.

— Qui êtes-vous ? que désirez-vous ? demanda vivement M. Villenave.

— Eh ! mon Dieu, ne me reconnaissez-vous point ?... Alexandre Dumas.

— Ah ! fit M. Villenave en respirant.

— En vérité, monsieur, dis-je, je suis au désespoir, et je me retire.

— Non, non, au contraire, entrez, dit M. Villenave en passant sa main sur son front ; vous me rendez service.

J'entrai.

— Asseyez-vous, me dit-il par habitude.

Huit ou dix in-folio étaient gisants sur le plancher, j'en formai une pile et je m'assis dessus.

— Vous voyez, me dit M. Villenave, c'est bien singulier... je m'étais assoupi, le crépuscule est arrivé ; pendant ce temps-là, mon feu s'est éteint. Vous m'avez réveillé ; vous m'avez trouvé sans lumière, ne me rendant pas compte du bruit qui se faisait chez moi ; c'est sans doute l'air de la porte qui a passé sur mon visage, mais, en me réveillant, il m'a semblé voir voltiger devant mes yeux quelque chose de blanc comme un linceul... C'est bien singulier, n'est-ce

pas? continua M. Villenave avec ce mouvement de corps qui indique un frisson courant par les membres refroidis. — Vous voici, tant mieux!

Et il me tendit la main.

Je répondis à sa courtoisie, en passant la lettre que je lui apportais de la main droite dans la main gauche.

— Que tenez-vous là? me demanda M. Villenave.

— Ah! pardon, j'oubliais... une lettre que Françoise m'a remise pour vous, et qui est cause que je vous ai dérangé.

— Merci. — Tenez, s'il vous plaît, allongez la main et donnez-moi une allumette; en vérité, je suis encore tout engourdi, et, si j'étais superstitieux, je croirais aux pressentiments.

Il prit l'allumette que je lui présentais, et l'alluma aux cendres rouges du foyer.

A mesure que l'allumette prenait feu, une lumière se répandait dans la chambre, et, si tremblante qu'elle fût, permettait de distinguer les objets.

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je tout à coup, qu'est-il donc arrivé à votre beau pastel?

— Vous voyez, le verre et le cadre sont brisés; j'attends le vitrier et l'encadreur... C'est incompréhensible!

— Qu'est-ce qui est incompréhensible?

— La façon dont il est tombé.

— Le clou s'est détaché? le piton s'est rompu?

— Rien de tout cela. Imaginez-vous qu'avant-hier, j'avais travaillé toute la soirée; il était minuit moins un quart, j'étais fatigué, et cependant j'avais encore à revoir les épreuves d'une petite édition compacte de mon *Ovide*. Je me décide à allier ma fatigue avec mon travail, en me couchant et en revoyant les épreuves dans mon lit. Je me couche donc; je mets ma bougie sur ma table de nuit; sa lueur se reflète sur le portrait de ma pauvre amie; mon œil suit la lueur de la bougie; je lui dis bonsoir de la tête comme d'habitude... Une fenêtre entr'ouverte laissait passer un peu de vent; le vent fait vaciller la flamme de ma bougie, de sorte qu'il me semble que le portrait me répond bonsoir, par un mouvement de tête pareil au mien! — Vous comprenez que je traitai ce mouvement de vision, de folie; mais, folie ou vision, voilà mon esprit qui se préoccupe de ce mouvement; voilà que plus j'y pense, plus je me figure qu'il est réel; voilà que mes yeux, attirés vers un seul point, quittent mon *Ovide* pour se fixer sur ce cadre; voilà que mon esprit distrait remonte malgré lui aux premiers jours de ma jeunesse; voilà que ces premiers jours repassent un à un devant moi... Dame! je crois vous l'avoir dit, l'original de ce pastel a tenu une grande place dans ces premiers jours! Me voilà donc voguant à pleines voiles dans mes souvenirs de vingt-cinq ans; je parle à la copie comme si l'original pouvait m'entendre, et voilà que ma mémoire répond pour lui; voilà qu'il me semble que le pastel remue les lèvres; voilà qu'il me semble que ses couleurs s'effacent; voilà qu'il me semble que sa physionomie s'attriste et prend une expression lugubre... quelque chose comme un sourire d'adieu passe sur ses lèvres; une larme monte jusqu'à ses yeux, et est prête à mouiller le verre. Minuit commence à sonner: je frissonne malgré moi; — pourquoi? je n'en sais rien! Le vent soufflait: au dernier coup de minuit, comme la cloche vibrait encore, la fenêtre entr'ouverte s'ouvre violemment, j'entends frémir comme une plainte, les yeux du portrait se ferment, et, sans que le clou qui le soutenait se brise, sans que le piton se détache, le portrait tombe et ma bougie s'éteint. Je voulus la rallumer, mais plus de feu dans l'âtre, plus d'allumettes sur la cheminée; il était minuit, tout dormait dans la maison; aucun moyen, par conséquent, de faire de la lumière; je refermai la fenêtre et je me couchai... Sans avoir peur, j'étais ému, j'étais triste, j'avais un profond besoin de pleurer; il me semblait entendre passer par ma chambre comme le froissement d'une robe de soie... Trois fois ce bruit fut si sensible, que je demandai: « Y a-t-il quelqu'un là? » Enfin je m'endormis, mais tard, et, en me réveillant, comme mon premier regard fut pour mon pauvre pastel, je le trouvai dans l'état où vous le voyez.

— En effet, lui dis-je, voilà qui est étrange! Et avez-vous reçu, comme d'habitude, cette lettre que vous receviez tous les huit jours?

— Non, et cela m'inquiète; c'est pourquoi j'avais recommandé à Françoise de monter ou de faire monter à l'instant même les lettres qui arriveraient pour moi.

— Eh bien, mais, repris-je, peut-être que celle-ci, que je vous apporte...

— Ce n'est pas là sa manière de les plier; mais n'importe, comme elle arrive d'Angers...

Puis, la tournant pour en rompre l'enveloppe:

— Ah! mon Dieu! dit-il, elle est cachetée de noir... Pauvre amie! il lui sera arrivé quelque malheur!

Et M. Villenave décacheta la lettre en pâlissant; elle en renfermait une seconde.

Aux premières lignes qu'il lut de cette première lettre, ses yeux se remplirent de larmes.

— Tenez, dit-il en me la présentant, lisez!

Et, tandis que, tristement et silencieusement, il ouvrait la seconde lettre, je pris la première, et je lus:

« Monsieur,

« C'est avec ma douleur personnelle, augmentée de celle que vous allez éprouver, que je vous annonce que madame... est morte, dimanche dernier, comme sonnait le dernier coup de minuit.

« Elle avait, la veille au moment où elle vous écrivait, été prise d'une indisposition que nous crûmes légère d'abord, et qui alla s'aggravant jusqu'au moment de sa mort.

« J'ai l'honneur de vous envoyer, toute incomplète qu'elle est, la lettre qu'elle avait commencée pour vous. Cette lettre vous prouvera que, jusqu'au moment de sa mort, les sentiments qu'elle vous avait voués sont restés les mêmes.

« Je suis, monsieur, bien tristement, comme vous pensez, votre très humble et très obéissante servante.

« THÉRÈSE MIRAUD. »

— Eh bien, vous voyez, me dit M. Villenave, c'est au dernier coup de minuit que le portrait est tombé, c'est au dernier coup de minuit qu'elle est morte.

Je crus que la douleur qu'il éprouvait avait besoin surtout, non pas de plates consolations que je pouvais lui donner, mais d'une solitude pleine de souvenirs.

Je repris mon chapeau, je lui serrai la main, et je sortis.

Cela m'avait rappelé cette apparition de mon père, qui, la nuit même de sa mort, était venu me réveiller tout enfant, et je me fis, sans pouvoir y répondre, cette question tant de fois faite: « Par quels liens mystérieux la mort tient-elle donc à la vie? »

Depuis, lorsque je perdis ma mère, que j'aimais plus que tout au monde, et qui, de son côté, m'adorait au delà de toute expression, je me rappelai cette double apparition, et, près du lit où elle venait d'expirer, à genoux et les lèvres sur sa main, je la suppliai, si quelque chose d'elle survivait à elle-même, de m'apparaître une dernière fois; puis, la nuit venue, je me couchai dans une chambre isolée, attendant, le cœur tout palpitant, la vision bien-aimée.

Je comptai inutilement presque toutes les heures de la nuit, sans qu'aucun bruit, sans qu'aucune apparition vînt consoler ma veille funèbre.

Et, alors, je doutai de moi-même et des autres, car j'aimais tant ma mère et elle m'aimait tant, que, si elle eût pu se soulever une dernière fois de sa couche pour me dire un dernier adieu, elle l'eût fait bien certainement.

Puis peut-être les enfants et les vieillards sont-ils seuls privilégiés: — les enfants, parce qu'ils sont plus près du berceau; les vieillards, parce qu'ils sont plus près de la tombe.

CXVII

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « ROMÉO ET JULIETTE », DE SOULIÉ. — ANAIS ET LOCKROY. — POURQUOI IL N'Y A PAS, EN FRANCE, D'ACTRICE POUR JOUER JULIETTE. — LES ÉTUDES DU CONSERVATOIRE. — UNE SECONDE « CHRISTINE » AU THÉATRE-FRANÇAIS. — M. ÉVARISTE DUMOULIN ET MADAME VALMONZEY. — CONSPIRATION CONTRE MOI. — JE CÈDE MON TOUR A LA REPRÉSENTATION. — COMMENT JE TROUVE LE SUJET D'« HENRI III ». — MON OPINION SUR CETTE PIÈCE.

Cependant, on était arrivé au commencement de juin 1828, et, comme me l'avait dit Soulié, l'Odéon, après avoir reçu son *Roméo*, l'avait mis en répétition, et s'apprêtait à le jouer.

Nous ne nous étions pas revus depuis le soir où nous étions convenus de faire notre *Christine* chacun de notre

côté. Cependant, il ne m'oublia point, et je reçus, pour la représentation, mes deux stalles de galerie.

Comme ma mère m'avait souvent entendu parler de Soulié, comme elle savait que Soulié était de mes amis, c'était presque la préparer à ma première représentation que de l'emmener à la première représentation de Soulié.

Pauvre mère ! c'était une grande fête pour elle quand nous sortions ensemble. Hélas ! je la négligeais bien, depuis quelques mois ! tant que vit cet ange gardien qu'on appelle une mère, on ne songe point, quand on le quitte pour toutes ces folles fantaisies de la jeunesse, qu'il viendra un moment — moment inattendu et fatal — où lui, à son tour, nous quittera ! C'est alors, seulement, qu'on se souviendra, les larmes dans les yeux et les remords dans le cœur, de toutes ces absences, inutiles et cruelles, et qu'on se dira : « Pour quoi et pour qui, mon Dieu ! me suis-je donc si souvent séparé momentanément de celle dont vous me séparez pour toujours ? »

Nous nous acheminâmes vers l'Odéon. — C'était une grande affaire, à cette époque, qu'une première représentation, — surtout quand la pièce que l'on représentait pour la première fois était d'un homme appartenant à la nouvelle école.

Cependant, on savait que cette pièce de Soulié ne déciderait rien ; très avancée, si elle eût été jouée avant le passage des acteurs anglais à Paris, elle était fort en arrière, depuis leurs représentations. Il n'y avait donc pas crainte de grande chute ; mais il n'y avait pas chance non plus de grand succès.

Remarquez, en outre, qu'elle allait être jouée sur le même théâtre, et probablement dans les mêmes décorations où Kemble et miss Smithson venaient de jouer le chef-d'œuvre de Shakspeare.

C'était Anaïs et Lockroy qui étaient chargés des rôles principaux.

Pour Lockroy, c'était presque un début. Beau, poétique, jeune, aventureux, Lockroy était, à cette époque, un acteur dont on pouvait tout attendre, surtout dans ces sortes de rôles.

Mais il n'en était pas de même d'Anaïs. Charmante dans la comédie, adorable là où il ne fallait que du goût, de l'esprit, de la finesse, de la manière même, Anaïs était tout à fait insuffisante dans le drame et dans la tragédie.

Et, là, sur ces mêmes planches, devant ce même public, dans ce même rôle de Juliette, miss Smithson avait été si miraculeusement belle de la réunion de toutes les qualités qui font la tragédienne !

D'ailleurs, il n'y avait point, alors, à Paris, une seule femme qui pût jouer Juliette, et, disons-le, il n'y en a pas encore une aujourd'hui.

A quoi donc tient chez nous l'absence de ce type charmant, de la femme gaie, dramatique et poétique à la fois ? Pourquoi n'avons-nous jamais rien eu, et n'aurons-nous probablement que dans un avenir assez éloigné, quelque chose qui rappelle à la fois à nos yeux et à notre cœur miss Smithson ou miss Faucett ? Pourquoi mademoiselle Mars était-elle insuffisante à Desdémona ? et pourquoi madame Dorval elle-même l'eût-elle été à Juliette ? C'est que l'éducation dramatique de nos femmes de théâtre se fait avec les ouvrages de trois maîtres d'un mérite immense, sans doute, mais dont le génie n'admet point, comme le fait celui de Shakespeare, cet heureux mélange de naturel, de dramatique et de poésie qu'on trouve dans la plupart des œuvres du poète anglais. — D'ailleurs, au Conservatoire, on ne se destine qu'à une seule branche de l'art, à la tragédie ou à la comédie ; jamais à la comédie et à la tragédie à la fois. Pourquoi encore ? Parce que, chez les maîtres qu'on étudie, — Molière, Corneille et Racine, — jamais on ne rencontre le mélange des deux genres. Cette exclusion de la comédie chez la tragédienne, ou de la tragédie chez la comédienne, est fatale ; elle rend la tragédienne roide dans la comédie, la comédienne maniérée dans la tragédie. Nous ne connaissons, avec notre théâtre du XVIIe et du XVIIIe siècle, que le réalisme des femmes de Molière, la rudesse des femmes de Corneille, l'emportement ou la douceur des femmes de Racine ; Agnès et Célimène, voilà pour Molière ; Émilie et Rodogune, voilà pour Corneille ; Hermione et Aricie, voilà pour Racine. Cherchez, dans tout cela, quelque chose qui ressemble aux scènes de la nourrice, du balcon et des tombeaux, réunies dans le seul rôle de Juliette, et vous chercherez vainement. Pour arriver au résultat où arrivent les Anglais, il faudrait ou que nous n'eussions pas de Conservatoire, — ce qui, à mon avis, serait un grand bonheur ! — ou que le Conservatoire admît, conjointement avec l'étude des maîtres français l'étude des maîtres étrangers ou des auteurs contemporains dont les œuvres dramatiques contiennent ce triple élément : naturel, drame, poésie. Ce serait une chose bien simple que de décréter cela ; cela contrarierait, je le sais bien, M. Samson et M. Provost ; mais qu'importerait cette contrariété à un ministre de l'intérieur intelligent ? Cela, sans doute, ferait crier M. Viennet, M. Lebrun et M. Jay ; mais M. Viennet n'est plus membre de la chambre des députés ; M. Lebrun n'est plus membre de la chambre des pairs ; M. Jay n'est plus membre de la rédaction du *Constitutionnel* ; qu'importeraient leurs cris à un ministre de l'intérieur qui ne se soucierait pas d'être de l'Académie ? — Au premier abord, il semble que ce soit bien facile à trouver, cependant, un ministre de l'intérieur intelligent, et qui ne se soucie pas d'être de l'Académie ; eh bien, on se trompe ; nous le cherchons, nous autres, depuis trente ans ! Nous avons vu deux révolutions, sans trouver ce ministre-là, et il nous faudra encore peut-être deux autres révolutions pour qu'il apparaisse. — Je ne souhaite pas voir les deux révolutions avant ma mort, mais je souhaite bien voir le ministre.

Il résulta de tout cela qu'Anaïs, charmante comédienne, — probablement élève du Conservatoire, — fut insuffisante dans Juliette, et que Lockroy, s'inspirant de Kemble, de Macready, et surtout de lui-même, eut des choses merveilleuses dans le rôle de Roméo.

Une de ces choses merveilleuses, une inspiration de génie, fut, quand il voit Juliette se lever de son tombeau et marcher, d'aller, lui, — à reculons, sans la quitter des yeux, de peur que ne s'évanouisse celle qu'il prend pour une ombre, — tâter ce lit funèbre qu'elle vient de quitter, et de ne jeter son cri de joie que lorsqu'il s'est assuré que le lit est vide.

La pièce obtint ce qu'elle méritait, un succès littéraire que réchauffa le dernier acte, qui appartenait presque entièrement à Shakspeare.

Je n'ai jamais, à aucune de mes représentations, éprouvé d'émotion aussi vive qu'à cette représentation de Soulié ; je n'ai jamais tant souffert qu'à ces quatre premiers actes, où je sentais la pièce se traîner froidement et lentement, et où je comprenais que cette lenteur et cette froideur étaient dues au *trop bon goût* du poète, qui avait cru nécessaire d'émonder Shakspeare.

En somme, c'était assez d'innovation pour le public, et le public fut content ; — mais, Soulié, je suis bien sûr qu'il ne le fut pas, lui.

Cependant, l'influence du jugement de Picard sur *Christine* se faisait sentir à la Comédie-Française. Mademoiselle Mars, tout de feu d'abord pour son rôle de Christine, se refroidissait en l'étudiant ; car, si incomplet qu'il fût alors, elle le sentait au-dessus de ses forces ; Firmin, comédien d'inspiration, mais non de composition, commençait à s'inquiéter de Monaldeschi ; enfin, Ligier, qui devait jouer Sentinelli, avait quitté la Comédie-Française, et était passé à l'Odéon.

Quelque chose de plus grave encore venait de s'accomplir. Une seconde *Christine* avait été reçue par le comité du Théâtre-Français.

Cette seconde *Christine* était d'un M. Brault, ancien préfet, et ami de M. Decazes, qui le soutenait de tout son pouvoir.

Le rôle principal de cette nouvelle tragédie, c'est-à-dire le rôle de Christine, avait été distribué à madame Valmonzey.

Vous ne savez pas ce que c'était que madame Valmonzey ? Je vais vous le dire.

Madame Valmonzey était une assez mauvaise actrice, mais une assez belle femme, maîtresse de M. Evariste Dumoulin, rédacteur du *Constitutionnel*.

On me demandera peut-être pourquoi je dis cela. Je répondrai que c'est parce qu'il faut que je le dise. Dieu me garde de chercher un scandale inutile, et de faire inutilement une croix rouge à la pierre qui couvre la tombe de deux morts ; mais, ce que j'écris, c'est surtout l'histoire de l'art, l'histoire de la littérature, l'histoire du théâtre. Or, pour que cette histoire soit de l'histoire, il faut que je dise la vérité.

Voici ce qui résulta de la réception d'une seconde *Christine* au Théâtre-Français, et des amours de M. Evariste Dumoulin avec madame Valmonzey : c'est que M. Evariste Dumoulin déclara que, si l'on ne jouait pas la pièce de son ami M. Brault avant celle de M. Alexandre Dumas, il éreinterait le Théâtre-Français dans son journal.

Cette déclaration de guerre effraya fort le Théâtre-Français ; cependant, comme c'était une chose grave et qui n'avait pas d'antécédents, que cette décision du comité réclamée par M. Evariste Dumoulin, le comité répondit qu'il était tout prêt à jouer la *Christine* de M. Brault, mais qu'il était indispensable, pour cela, que je lui cédasse mon tour.

M. Brault, d'ailleurs, était malade d'une maladie incurable dont il mourut quelque temps après ; — ce serait une consolation pour le pauvre mourant que de voir jouer sa pièce avant sa mort.

Voilà comment la supplique me fut adressée par son fils, en une lettre des plus polies et des plus gracieuses, et par M. le duc Decazes, en paroles pleines de chaleur et d'offres de service.

De leur côté, MM. les comédiens du Théâtre-Français s'engageaient, par décision prise en comité, M. Brault joué, à me jouer à mon tour sur ma première réquisition.

J'ai toujours eu le cœur fort ouvert à ces sortes de demandes. C'était, cependant, — pour moi qui attendais littéralement, ainsi que ma mère, le produit de cette pièce pour manger, — une chose grave que ce retard. Les gratifications dont j'avais parlé à ma mère étaient venues, mais de cinquante francs, pour moi, au-dessous de celles de mes camarades; ce qui était un avertissement de me bien tenir. De plus, j'étais chez M. Deviolaine, qui m'avait prédit que ma pièce ne serait pas jouée, et qui allait bondir de joie en voyant sa prédiction en train de s'accomplir. Enfin, cette promesse de me jouer à première réquisition était illusoire, attendu qu'une première *Christine* jouée, je devais raisonnablement attendre un an au moins avant d'exiger des comédiens qu'ils en jouassent une seconde

Mais, en vérité, il n'y avait pas moyen de faire autrement, tant le cercle des sollicitations m'enveloppait de toutes parts, même dans la famille Villenave, et tant, d'ailleurs, mon propre instinct était d'accord avec ces sollicitations.

Je cédai donc, et donnai mon tour à M Brault.

La récompense ne se fit pas attendre. — Dès le lendemain, les journaux annoncèrent que, le comité du Théâtre-Français ayant trouvé plus de chances dans l'ouvrage de M. Brault que dans le mien, le comité avait décidé que l'ouvrage de M. Brault serait joué, tandis que le mien resterait indéfiniment dans les cartons.

Je pouvais réclamer, envoyer la lettre de M. Brault fils, exciper de l'engagement de MM. les comédiens français : je ne fis rien de tout cela, tant, dès cette époque, je m'inquiétais peu de toutes ces petites intrigues de journaux auxquelles je me vante hautement, et sans crainte d'être démenti, de n'avoir jamais donné les mains, soit à mon profit, soit au détriment des autres.

Il va sans dire que ni M. Brault, pauvre poète mourant, ni son fils, ni M. Decazes n'étaient pour rien dans le cabotinage de toutes ces annonces

Je crois même que M. Brault fils eut la délicatesse d'écrire pour raconter comment les faits s'étaient passés, et pour me remercier tout haut, après m'avoir remercié tout bas.

Ces misères que je dédaignais avaient cependant leur désagrément : ma mère ne lisait pas les journaux, mais on les lisait dans la famille Deviolaine, mais on les lisait dans les bureaux, et des âmes charitables allaient dire à ma mère :

— Diable ! votre fils, savez-vous qu'il fait parler de lui?

— En quoi? demandait ma mère toute tremblante.

Et, alors, on s'empressait de le lui dire, et la tristesse prenait ce pauvre cœur, qui, n'ayant que moi au monde pour seul et unique amour, s'inquiétait bien plus de moi que je ne m'en inquiétais moi-même.

Les répétitions de la *Christine* de M. Brault étaient poussées avec autant de rapidité que l'on avait mis de lenteur à poursuivre les miennes; mais on sait ce que c'est que la rapidité du Théâtre-Français : — M. Brault eut tout le temps de mourir avant la représentation de son œuvre, qui n'eut qu'un succès médiocre. — Quant à madame Valmonzey, elle fut au-dessous du succès.

Mais ma pièce n'en était pas moins retardée indéfiniment.

De son côté, Soulié avait terminé sa *Christine*, et l'avait fait recevoir à l'Odéon : c'étaient mademoiselle Georges et Ligier qui y jouaient les principaux rôles.

Que m'arrivait-il, à moi, pendant ce temps-là?...

Un de ces hasards comme il n'en arrive qu'aux prédestinés me donnait le sujet d'*Henri III*, comme un autre hasard m'avait donné celui de *Christine*.

La seule armoire que j'eusse dans mon bureau, — bureau si ardemment convoité, on s'en souvient, — était commune à Féresse et à moi : j'y mettais mon papier; il y mettait ses bouteilles. Un jour, soit pour me faire une niche, soit pour constater la supériorité de ses droits sur les miens, il emporta la clef de cette armoire, en allant faire une course. J'usai en son absence le reste du papier qui se trouvait dans mon bureau, et, comme j'avais encore trois ou quatre rapports à expédier, je montai à la comptabilité pour en prendre quelques feuilles.

Un volume d'Anquetil se trouvait égaré sur un bureau ; il était tout ouvert; j'y jetai machinalement les yeux, et je lus, à la page 95, les lignes suivantes :

« Quoique attaché au roi, et, par état, ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse, Catherine de Clèves, et on dit qu'il en était aimé. L'auteur de cette anecdote nous représente l'époux indifférent sur l'infidélité réelle ou prétendue de sa femme. Il résista aux instances que les parents lui faisaient de se venger, et ne punit l'indiscrétion ou le crime de la duchesse que par une plaisanterie. — Il entra, un jour, de grand matin, dans sa chambre, tenant une potion d'une main et un poignard de l'autre; après un réveil brusque suivi de quelques reproches : « Déterminez-vous, madame, » lui dit-il d'un ton de fureur, « à mourir par le poignard ou par le poison ! » En vain demande-t-elle grâce, il la force de choisir : elle avale le breuvage et se met à genoux, se recommandant à Dieu, et n'attendant plus que la mort. Une heure se passe dans ces alarmes; le duc, alors, rentre avec un visage serein, et lui apprend que ce qu'elle a pris pour du poison est un excellent consommé. Sans doute cette leçon la rendit plus circonspecte par la suite. »

J'eus recours à la *Biographie*; la *Biographie* me renvoya aux *Mémoires de l'Estoile*. J'ignorais ce que c'était que les *Mémoires de l'Estoile*; je m'informai à M Villenave, qui me les prêta.

Les *Mémoires de l'Estoile*, tome 1, page 35, contiennent ces lignes :

« Saint-Mégrin, jeune gentilhomme bourdelois, beau, riche et de bonne part, l'un des mignons fraisez du Roy, sortant à onze heures du soir du Louvre, où le Roy étoit, en la même rue du Louvre, vers la rué Saint-Honoré, fut chargé de coups de pistolet, d'épée et de coutelas, par vingt ou trente hommes inconnus qui le laissèrent sur le pavé pour mort; comme aussi mourut-il le jour ensuivant, et fut merveilles comme il put en vivre étant atteint de trente-quatre ou trente-cinq coups mortels : le Roy fit porter son corps mort au logis de Boisy près de la Bastille, où étoit mort Quélus, son compagnon, et enterrer à Saint-Paul avec semblable pompe et solennité qu'avoient été auparavant inhumez, en ladite église, Quélus et Maugiron, ses compagnons. De cet assassinat, n'en fut fait aucune instance, Sa Majesté étant bien avertie que le duc de Guise l'avoit fait faire pour le bruit qu'avoit ce mignon d'entretenir sa femme, et que celui qui avoit fait ce coup portoit la barbe et la contenance du duc du Maine, son frère. Les nouvelles venues au roi de Navarre, dit : « Je sçai bon gré au duc de Guise,
« mon cousin, de n'avoir pu souffrir qu'un mignon de con-
« chette, comme Saint-Mégrin, le fit cocu : c'est ainsi qu'il
« faudroit accoutrer tous les autres petits galands de cour
« qui se mêlent d'approcher les princesses pour les mugue-
« ter et leur faire l'amour... »

Plus loin, à propos de la mort de Bussy d'Amboise, les *Mémoires de l'Estoile* contiennent ce qui suit :

« Le mercredi 19 (août), Bussy d'Amboise, premier gentilhomme de M. le duc, gouverneur d'Anjou, abbé de Bourgueil, qui faisoit tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son maître, et qui tant avoit fait de maux et pilleries ès pais d'Anjou et du Maine, fut tué par le seigneur de Monsoreau, ensemble avec lui le lieutenant criminel de Saumur, en une maison dudit seigneur de Monsoreau, où, la nuit, ledit lieutenant, qui étoit son messager d'amour, l'avoit conduit pour coucher, cette nuit-là, avec la femme dudit Monsoreau, à laquelle Bussy dès longtemps faisoit l'amour, et auquel ladite dame avoit donné exprès cette fausse assignation pour le faire surprendre par Monsoreau, son mari : à laquelle comparoissant sur la mi-nuit, fut aussitôt investi et assailli par dix ou douze qui accompagnoient le seigneur de Monsoreau, lesquels de furie se ruèrent sur lui pour les massacrer; ce gentilhomme, se voyant si pauvrement trahi, et qu'il étoit seul (comme on ne s'accompagne guères pour telles exécutions), ne laissa pourtant de se défendre jusques au bout, montrant que *la peur*, comme il disoit souvent, *jamais n'avoit trouvé place en son cœur;* car, tant que lui demeura un morceau d'épée dans la main, il combattit toujours, et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabelles, avec lesquels il en blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusques à ce qu'étant vaincu par la multitude, et dénué de toutes armes et instruments pour se défendre, fût assommé près une fenêtre par laquelle il se vouloit jeter pour se cuider sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy... »

C'est avec ce paragraphe relatif à Bussy, et le paragraphe relatif à Saint-Mégrin, que j'ai fait mon drame.

Quant aux détails de mœurs, M. Villenave m'avait indiqué, à cet endroit, deux livres précieux : *la Confession de Sancy*, et *l'Ile des Hermaphrodites*.

C'est à propos d'*Henri III* qu'il est facile de voir que la faculté dramatique est innée chez certains hommes. J'avais vingt-cinq ans; *Henri III* était ma seconde œuvre sérieuse : qu'un critique consciencieux la prenne et la soumette au plus sévère examen, il y trouvera tout à reprendre comme style, rien comme plan. J'ai fait cinquante drames depuis *Henri III*, aucun n'est plus savamment fait.

CXVIII

LECTURE D'« HENRI III » CHEZ M. VILLENAVE ET CHEZ ROQUEPLAN. — AUTRE LECTURE CHEZ FIRMIN. — BÉRANGER Y ASSISTE. — UN MOT SUR SON INFLUENCE ET SA POPULARITÉ. — EFFET QUE PRODUIT MON DRAME. — RÉCEPTION A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LUTTE POUR LA DISTRIBUTION DES ROLES. — ULTIMATUM DE M. DE BROVAL. — CONVAINCU DU CRIME DE POÉSIE, J'EN APPELLE AU DUC D'ORLÉANS. — SON ALTESSE ROYALE ME FAIT SUSPENDRE MES APPOINTEMENTS. — M. LAFFITTE ME PRÊTE TROIS MILLE FRANCS. — CONDAMNATION DE BÉRANGER

Relativement, l'exécution d'*Henri III* fut rapide; le plan complètement arrêté dans mon esprit, je mis deux mois à peine à exécuter l'ouvrage.

Je me rappelle que, dans l'intervalle de la composition du plan à l'exécution de la pièce, j'allai à Villers-Cotterets à la chasse, je crois; au retour, je pris les devants sur la voiture, et mes jeunes amis, Saunier, Labarre, Duez vinrent me conduire jusqu'au village de Vauciennes. Pendant la route, je leur racontai *Henri III* d'un bout à l'autre. — *Henri III* était fait du moment où le plan était fait.

Au reste, quand je travaille à une œuvre qui me préoccupe, c'est un besoin pour moi de raconter: en racontant, j'invente; et, à la fin de quelqu'un de ces récits, il se trouve, un beau matin, que la pièce est achevée.

Mais il arrive souvent que cette manière de faire, c'est-à-dire de ne commencer la pièce que lorsque j'ai fini le plan, est très lente. J'ai gardé *Mademoiselle de Belle-Isle* près de cinq ans ainsi dans ma tête, et j'ai, depuis 1832, dans la mémoire, le plan d'un *Juif errant*, auquel je puis me mettre au premier moment de repos que j'aurai conquis, et qui sera un de mes meilleurs livres.

Aussi n'ai-je qu'une crainte, c'est de mourir sans l'avoir fait.

Henri III achevé, je le lus chez madame Waldor en petit comité. La pièce fit grand effet; mais l'avis unanime fut que je devais faire représenter *Christine* auparavant. *Henri III*, disait-on, était trop risqué pour un premier ouvrage.

Il va sans dire que le père Villenave trouvait tous ces nouveaux essais monstrueux, et les déclarait des aberrations de l'esprit humain.

C'était, au reste, l'époque où toute une génération nouvelle poussait avec nous et autour de nous. Plusieurs journaux venaient d'être créés par des hommes de notre âge, et étaient lancés dans des idées nouvelles, en opposition avec celles du *Constitutionnel*, du *Courrier français*, du *Journal de Paris* et du *Journal des Débats*, qui, dès cette époque, réservait toute sa bienveillance pour Victor Hugo.

Ces journaux étaient le *Figaro* et *le Sylphe*. Ils étaient rédigés par Nestor Roqueplan, Alphonse Royer, Louis Desnoyers, Alphonse Karr, Vaillant, Dovalle, et une douzaine d'autres hardis champions du romantisme.

Je les réunis tous dans la chambre de Nestor Roqueplan, et, en dehors d'eux, j'invitai Lassagne et Firmin.

A cette époque, Nestor Roqueplan n'était pas splendidement logé dans les appartements de l'Opéra; ses salons n'avaient pas des entre-deux de Boule et des encoignures de Coromandel. Il avait une petite chambre au cinquième, avec une cheminée garnie d'une cuvette au lieu de pendule, et de pistolets de duel au lieu de candélabres. Nous nous entassâmes une quinzaine dans cette chambre; on étendit les matelas du lit sur le carreau pour faire des divans; on transforma la couchette en sofa. Je me mis devant une table éclairée par de simples bougies; on plaça la bouilloire devant le feu, afin de couper chaque acte par une tasse de thé, et je commençai.

Cette fois, j'avais affaire à des oseurs; aussi, l'avis fut-il tout différent: on déclara d'une voix unanime que je devais abandonner *Christine* à son malheureux sort, et poursuivre *Henri III*.

Firmin était enchanté; il comprenait bien mieux le rôle de Saint-Mégrin qu'il n'avait compris celui de Monaldeschi. Il se chargea de demander lecture pour moi, et de hâter cette lecture.

En attendant, il réunirait, si je voulais, ses camarades chez lui, et je ferais une lecture qui précéderait la lecture définitive au Théâtre-Français.

J'étais enivré de mon succès; j'aurais lu cinquante fois, si l'on m'eût demandé cinquante lectures. Je me remis entre ses mains, et lui dis de faire comme il voudrait

En sortant, Lassagne me prit par le bras.

— Mon ami, me dit-il, après *Christine*, vous n'aviez qu'à moitié raison; après *Henri III*, vous avez raison tout à fait.

Firmin fixa la lecture au jeudi suivant; Béranger devait y assister.

Vous comprenez la portée de ce mot: « Béranger devait y assister! »

Béranger était l'homme de l'époque; Benjamin Constant venait de dire de lui:

— Ce bon Béranger, il croit faire des chansons, et il fait des odes!

Le mot avait été répété, trouvé ravissant d'exactitude, et tout le parti libéral avait acclamé Béranger le plus grand poète de l'époque.

Un peu de persécution était arrivé par là-dessus, et avait porté l'enthousiasme au comble.

Je ne veux pas dire, entendons-nous bien, que l'on fût trop bienveillant pour Béranger; je veux dire qu'on était un peu injuste pour les autres.

Et, par les autres, j'entends Lamartine et Hugo.

Eux aussi faisaient des odes, des odes admirables même, et peu s'en fallait qu'on ne dît qu'ils ne faisaient pas même des chansons.

C'est qu'alors, Lamartine et Hugo représentaient purement et simplement le parti royaliste, et que le parti royaliste était loin de représenter l'opinion de la majorité.

Or, ce n'était pas pour Béranger simple poète qu'était l'enthousiasme populaire; c'était pour Béranger poète national, pour Béranger auteur du *Vieux Drapeau*, pour Béranger auteur du *Dieu des bonnes gens*, pour Béranger auteur des *Souvenirs du peuple*. L'instinct des masses ne se trompait point à cela: il sentait très bien que Béranger était un ardent mineur, que chacune de ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône, et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la tranchée par laquelle le peuple arriverait un jour aux Tuileries.

Aussi, Béranger jouissait-il d'une influence énorme; c'était à qui, de tous les partis, aurait Béranger. On avait offert la croix à Béranger, et Béranger avait refusé; on avait offert une pension à Béranger, et Béranger avait refusé; on avait offert l'Académie à Béranger, et Béranger avait refusé; — personne n'avait Béranger. Béranger, au contraire, avait tout le monde, et particulièrement Laffitte.

Cette amitié de Laffitte pour Béranger, et cette influence de Béranger sur Laffitte, devaient se manifester d'une merveilleuse façon en 1830.

La France leur dut le règne de Louis-Philippe, c'est-à-dire la transition indispensable, à notre avis, de la royauté aristocratique à la magistrature populaire, ce passage qu'on a appelé la royauté bourgeoise.

Nous aurons de curieux détails à raconter, quand nous en serons là, nous qui, pendant toute cette grande semaine, n'avons pas quitté les défaiseurs et les refaiseurs de rois.

Mais, pour le moment, celui des deux Béranger que Firmin nous promettait, ce n'était pas Béranger, l'homme politique, c'était Béranger le poète, Béranger l'auteur de *Lisette*, Béranger l'auteur des *Deux Sœurs de Charité*, Béranger l'auteur de *Frétillon*.

Nous devions, en outre, avoir comme autorités MM. Taylor, Michelot, Samson; mademoiselle Leverd et mademoiselle Mars.

Je voulus donner à ma mère le bonheur d'assister à cette lecture, de l'issue de laquelle je ne doutais point, et je la déterminai à m'accompagner.

Hélas! pauvre mère! on eût dit que je prévoyais qu'elle n'assisterait pas à la représentation!

L'effet de la lecture fut immense sur tout le monde. Quoique l'esprit de Béranger soit médiocrement appréciateur de la forme dramatique, il se sentit pris comme les autres au troisième et au cinquième acte, et n'hésita point à me prédire un grand succès.

A partir de cette soirée a daté pour moi, de la part de Béranger, une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Cette amitié fut plus d'une fois railleuse, amère même dans son expression; — car Béranger est loin d'être le bonhomme que l'on croit: il a trop d'esprit pour être bonhomme; — mais cette amitié fut toujours sincère et prête à se traduire par des faits et par des preuves.

L'effet, comme je l'ai dit, avait été grand pour tout le monde; mais il avait surtout porté sur les cinq comédiens qui se trouvaient là: Firmin, Michelot, Samson, mademoiselle Mars et mademoiselle Leverd. Il fut décidé que, dès le surlendemain, jour de comité, on demanderait une lecture extraordinaire, et qu'en s'appuyant de la promesse qui

m'avait été faite à propos de *Christine*, on obtiendrait un tour de faveur ; ce qui permettrait à la pièce d'être jouée immédiatement.

La pièce fut lue le 17 septembre 1828, et reçue par acclamation.

Après la lecture, on m'appela dans le cabinet du directeur, vacant faute de directeur.

J'y trouvai Taylor, mademoiselle Mars, Michelot et Firmin.

Mademoiselle Mars aborda la question avec sa franchise, j'allais presque dire avec sa brutalité ordinaire.

Il s'agissait de ne pas se laisser rouler pour *Henri III*, comme je l'avais été pour *Christine;* il fallait arrêter, séance tenante, la distribution, la signer, et, tandis que le comité était encore tout chaud d'enthousiasme, obtenir de l'administration la mise en scène immédiate.

D'ailleurs, Taylor, mon protecteur acharné, allait quitter le théâtre et partir pour l'Orient; il avait tenu parole à l'auteur d'*Hécube*, et se sauvait, non seulement jusqu'à Alexandrie, jusqu'au Caire, mais même jusqu'à Louqsor.

On pouvait profiter de son absence pour me faire quelque mauvais tour.

Je donnai mes pleins pouvoirs à mademoiselle Mars, à Firmin et à Michelot, qui se chargèrent de mes affaires, et se constituèrent en conseil de famille, me déclarant incapable de mener moi-même à bonne fin une pareille négociation.

Quant à la distribution, elle subit de la part de mademoiselle Mars une grave opposition.

Mademoiselle Mars voulait Armand pour Henri III, et madame Menjaud pour le page.

Moi, je voulais Louise Despréaux pour le page, et Michelot pour Henri III.

La discussion fut longue, elle dura huit jours : elle commença, entre mademoiselle Mars et moi, une lutte qui, malgré notre bonne amitié, se prolongea, de sujet en sujet, jusqu'à la mort de cette admirable artiste.

Mais je tins bon ; j'avais profité des reproches que mademoiselle Mars m'avait faits, et je les retournai contre elle.

Madame Menjaud était une femme d'un grand talent ; mais elle n'était ni assez jeune, ni assez jolie pour remplir le rôle du page, et c'était justement pour cela que mademoiselle Mars, ne pouvant se dépouiller de cet égoïsme qui est le défaut des artistes les plus éminents, la voulait avoir près d'elle, déjà âgée de cinquante et un ans à cette époque : — un jeune et frais visage la gênait.

Je me contentai de répondre que, Louise Despréaux étant l'élève de Firmin, j'étais engagé avec Firmin.

Quant à Armand, la raison de mon refus de lui laisser jouer le rôle d'Henri III était plus difficile à donner. Armand, quoique plus vieux que mademoiselle Mars de cinq ou six ans, était encore beau, paraissait encore jeune, et était le plus élégant des comédiens français ; mais, Armand jouant Henri III, il n'y avait qu'Armand qui pût y songer !

Je fus obligé de répondre à Armand lui-même qu'il convenait trop bien au rôle, et que c'était pour cela que je ne voulais pas le lui donner.

Cette réponse me brouilla à tout jamais avec Armand, et faillit me brouiller avec mademoiselle Mars.

Voici quelles étaient mes tracasseries au théâtre ; — le bureau m'en gardait bien d'autres.

Comme pour *Christine*, les journaux s'étaient empressés de publier ma réception, et, comme pour *Christine*, la rumeur avait été grande dans les bureaux.

Cependant, on ne dit rien d'abord ; mais, Firmin m'ayant, grâce à cette facile communication du comité avec mon cabinet, appelé plusieurs fois, et mes absences à la suite de ces appels, qui avaient pour but de régler quelques difficultés de distribution ou de mise en scène, ayant été constatées, il en résulta contre moi une déposition assez grave pour constituer un délit.

En conséquence, un matin, je reçus, par l'entremise de Féresse, l'invitation de monter chez M. le directeur général.

M. de Broval m'attendait avec ce visage sévère qui promet un orage. Il me rappela à l'instant même M. Lefèvre, avec son discours sur la machine bien organisée, et le rouage, si petit qu'il soit, qui ne fonctionne pas.

Hélas ! depuis six ans, je n'avais pas beaucoup grandi comme rouage, et je me trouvais presque aussi petit devant M. de Broval que je l'avais été devant M. Lefèvre.

Mais il y avait quelque chose au fond de mon cœur qui me grandissait : c'était cette assurance en moi-même que m'avaient donnée six ans de travaux, et ma double réception de *Christine* et d'*Henri III*.

J'attendais donc la tempête avec un calme qui surprit M. de Broval, qui le déconcerta presque.

Enfin, d'un ton assez doucereux, il m'expliqua que la littérature et la bureaucratie étaient deux ennemies qui ne pouvaient vivre ensemble, et que, sachant que, malgré cette antipathie naturelle qu'elles ont l'une pour l'autre, je voulais les allier, il m'invitait à choisir entre elles.

C'était un beau parleur que M. de Broval, ayant rempli, en diplomatie, des emplois de troisième ordre. — Dans les grands jours, il portait, comme je crois l'avoir dit, un habit brodé au collet, et, sur cet habit, la plaque de Saint-Janvier, qu'il avait eue au mariage du duc d'Orléans avec la fille de Ferdinand de Sicile ; dans les jours ordinaires, il était vêtu comme tout le monde, avait le nez gros et rouge, et portait une épaule plus haute que l'autre.

J'avais du malheur avec les bossus

Je compris que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout : je laissai M. de Broval arrondir ses phrases, caresser ses périodes, et, quand il eut fini :

— Monsieur le baron, lui répondis-je, ce que je crois comprendre de votre discours, c'est que vous me laissez le choix entre ma place de commis expéditionnaire et ma vocation d'homme de lettres.

— Mais oui, monsieur Dumas, répondit le baron.

— Ma place fut demandée au duc d'Orléans par le général Foy, elle fut accordée par le duc d'Orléans sur cette demande ; or, avant de croire que le premier prince du sang royal, un homme que tout le monde proclame le protecteur des lettres, — et qui, à ce titre, a recueilli dans sa bibliothèque M. Casimir Delavigne, renvoyé de son bureau pour crime de poésie, — avant de croire, dis-je, que cet homme me renvoie de son administration pour le même crime commis par M. Casimir Delavigne, et qui, chez M. Casimir Delavigne, était un titre de faveur, j'ai besoin que mon *exeat*, verbal ou écrit, me soit signifié de la bouche ou de la main de M. le duc d'Orléans. Je ne donnerai ni n'accepterai la démission de ma place. Quant à mes appointements, comme M. le baron m'a laissé entendre que les cent vingt-cinq francs de traitement que je touche par mois grèvent d'une façon exorbitante le budget de Son Altesse royale, je les abandonne à l'instant même.

— Ah ! ah ! fit M. de Broval étonné ; et votre mère, monsieur, et vous-même, comment vivrez-vous ?

— Cela me regarde, monsieur.

Je saluai et m'apprêtai à sortir.

— Faites attention, monsieur Dumas, me dit M. de Broval ; à partir du mois prochain, vous ne toucherez plus de traitement.

— A partir de ce mois-ci, si vous voulez, monsieur. Ce sera cent vingt-cinq francs que vous économiserez à Son Altesse, et je ne doute pas que Son Altesse ne vous sache gré de cette économie.

Sur ce, je saluai une seconde fois, et me retirai.

M. de Broval me tint parole. En rentrant à mon bureau, je fus averti officiellement que je pouvais disposer de mon temps à l'avenir comme je l'entendrais, vu qu'à partir de ce jour *mes appointements étaient suspendus*.

C'est incroyable, et, cependant, cela est ainsi.

Il y a plus. Les appointements, dans l'administration du prince, étaient, en général, si faibles, qu'ils nous donnaient à peine de quoi vivre. Aussi, chacun avait-il recours à une industrie particulière pour améliorer son état de gêne continuel : les uns avaient épousé des lingères qui tenaient de petites boutiques ; les autres étaient intéressés dans des entreprises de cabriolets ; il y en avait, enfin, qui tenaient, dans le quartier latin, des restaurants à trente-deux sous, et qui déposaient à cinq heures la plume ducale pour prendre la serviette du maître de gargote. Eh bien, à ceux-là, on ne disait rien, on ne leur reprochait pas d'abaisser la majesté du prince dans les hommes qui étaient à sa solde ; non, on louait leur industrie, on la trouvait toute simple et toute naturelle ; et moi qui ne me sentais pas de vocation pour épouser une boutique, moi qui ne possédais pas de fonds que je pusse placer dans une spéculation de carrosserie, moi qui avais l'habitude de mettre une serviette sur mes genoux, et non sur mon bras, on me faisait un crime de chercher dans la littérature une voie de salut ! on me suspendait mes appointements parce que j'avais une tragédie et un drame reçus à la Comédie-Française !

Au reste, j'avais mon plan arrêté d'avance, et c'était ce plan qui m'avait donné tant de fermeté.

J'étais résolu à m'adresser à Béranger, et, par son intermédiaire, d'arriver à Laffitte.

Laffitte ferait peut-être pour moi ce que, dans une circonstance analogue, il avait fait pour Théaulon.

Laffitte me prêterait peut-être mille écus.

J'allai conter ma peine à Firmin, qui me conduisit chez Béranger.

Béranger me conduisit à Laffitte.

Je mentirais si je disais que M. Laffitte mit de l'enthousiasme à me rendre service ; mais je mentirais aussi si je ne me hâtais de dire qu'il me le rendit.

Je souscrivis une lettre de change de trois mille francs ; je déposai un double du manuscrit d'*Henri III* entre les mains du caissier, et je m'engageai d'honneur à rembourser ces trois mille francs sur le prix du manuscrit.

D'intérêts, il n'en fut pas question.

Je sortis de chez Laffitte mes trois billets de mille francs dans ma poche, j'embrassai Béranger, et je courus chez ma mère.

Je la trouvai au désespoir : la nouvelle était déjà parvenue jusqu'à elle. Je tirai de ma poche mes trois billets de mille francs : je les lui remis entre les mains.

C'était deux années de mes appointements.

Je lui expliquerai la source de cet argent : elle n'en revenait pas.

Et, cependant, pauvre mère, elle commençait à croire que je n'avais pas tout à fait tort de m'entêter à faire des pièces, puisque, sur le simple manuscrit d'une de ces pièces, on me prêtait mille écus, c'est-à-dire une somme égale à deux années de mes appointements.

Le soir, je racontai l'aventure chez M. Villenave.

M. Villenave me donna tort ; mais, à part lui, tout le monde me donna raison.

Quinze jours après m'avoir rendu ce service, Béranger était condamné par le tribunal de police correctionnelle de la Seine à dix mille francs d'amende et à neuf mois d'emprisonnement, comme auteur de *l'Ange gardien*, de *la Gérontocratie* et du *Sacre de Charles le Simple*.

Béranger n'appela point du jugement, et se constitua prisonnier au commencement de l'année 1828.

Un mois après son écrou, M. Viennet le visita.

— Eh bien, mon grand chansonnier, lui demanda l'auteur de *la Philippide*, combien avez-vous déjà fait de chansons, depuis que vous êtes sous les verrous?

— Pas encore une, répondit Béranger ; croyez-vous qu'une chanson se fasse comme un poème épique?

CXIX

LE DUC D'ORLÉANS ME FAIT SUPPRIMER LES GRATIFICATIONS — UN FOLLICULAIRE. — « HENRI III » ET LA CENSURE. — MA MÈRE EST FRAPPÉE DE PARALYSIE. — CAZAL. — EDMOND HALPHEN. — VISITE AU DUC D'ORLÉANS. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'« HENRI III ». — EFFET QU'ELLE PRODUIT SUR M. DEVIOLAINE. — FÉLICITATIONS DE M. DE BROVAL.

C'était donc dans ces conditions que s'offrait à moi l'année 1829, fixée pour ce grand duel entre mon passé et mon avenir.

Ma familiarité dans la maison Villenave m'avait ouvert quelques-uns des salons de l'époque, entre autres, celui de la princesse de Salm. J'y connus lady Morgan, Cooper et Humboldt.

Cependant, *Henri III* faisait grand bruit. Il n'était question que de la revolution que devait produire sa représentation. Je suivais mes répétitions avec une grande assiduité, attiré — à ce que je disais, moi, — par l'intérêt que je portais à l'ouvrage, et — à ce que disait mademoiselle Mars — par celui que je portais à une très belle et très gracieuse personne qui jouait un bout de rôle dans mon drame, à mademoiselle Virginie Bourbier.

Depuis le mois d'octobre, je n'avais pas remis le pied à mon bureau.

Aussi, quoique j'eusse assidûment travaillé pendant neuf mois de l'année, et, par conséquent, quoique j'eusse droit aux trois quarts de mes gratifications, le tableau de répartition parut apportant à chacun, excepté à moi, sa part de la munificence de Son Altesse royale.

Ce n'était pas un simple oubli comme j'aurais pu le craindre, — oubli qui eût été on ne peut plus humiliant pour moi : — non, la chose avait été débattue, plaidée, résolue, et Son Altesse royale avait daigné écrire, en face de mon nom, et de sa propre main :

« Supprimer les gratifications de M. Alexandre Dumas, qui s'occupe de littérature. »

Au reste, l'administration était séparée en deux camps à cause de moi. Quelques-uns avaient bravement pris parti pour la littérature contre la bureaucratie. Au nombre de mes défenseurs étaient le petit papa Bichet, qui, la tête montée par M. Pieyre et par M. Parseval de Grandmaison, soutenait que j'irais loin... pas si loin que Piron, bien entendu ; mais, enfin, que je ferais parler de moi.

Les autres étaient Lassagne, Lamy, secrétaire de mademoiselle Adélaïde, le fils du directeur de la comptabilité Jamet, que son admiration pour les acteurs anglais, et surtout pour une charmante actrice anglaise, avait rallié au parti romantique, et quelques autres qui, trop dépendants par leur position, n'osaient me manifester leur sympathie qu'à demi-voix.

Oudard était resté neutre.

M. Deviolaine était chancelant ; tout ce bruit qui se faisait autour de mon nom l'avait ébranlé. Aurais-je raison contre tout le monde, et, malgré mon éducation à trois francs par mois, réussirais-je où tant d'autres avaient succombé?

De temps en temps, il exprimait ce doute, et presque toujours il achevait sa période dubitative par ces mots :

— Le b...... est assez entêté pour cela !

La représentation, remise de jour en jour, comme cela arrive habituellement au théâtre, était, enfin, fixée au 11 février.

Seulement, une grave inquiétude planait sur tout le monde comme un nuage sombre, et particulièrement sur moi.

La censure n'avait pas encore dit son dernier mot au sujet de la pièce.

Il y avait, à cette époque, un misérable qui vivait de scandale, rançonnant tour à tour l'amour-propre ou la faiblesse, près duquel Geoffroi était un honnête homme et un critique consciencieux. C'était pour lui que de Laville semblait avoir fait ces vers du *Folliculaire :*

Un vase de vermeil, une bague de prix,
Du vin surtout, voilà ses cadeaux favoris.
On assure — je crois que, sur ce fait probable,
Pour le vrai, la chronique a pris le vraisemblable —
Qu'au jour où nos amis viennent du vieux Nestor
Nous souhaiter les ans, et bien d'autres encor ;
Au jour où les filleuls aiment tant leurs marraines ;
Jour de munificence où, sous le nom d'étrennes,
Chacun de son voisin attend quelques tributs,
Et d'une honnête aumône accroît ses revenus,
Il revend au rabais, ou plutôt à l'enchère,
Le superflu des vins et de la bonne chère
Dont l'accable le zèle ou l'effroi des acteurs ;
Et que Follicula, pour qui les directeurs
De schalls et de chapeaux renouvellent l'emplette,
Se fait, pendant deux mois, marchande à la toilette !

A cet homme, le théâtre presque entier payait un tribut. Mademoiselle Mars lui faisait une pension ; il avait des subventions du Théâtre-Français, de l'Odéon, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. On venait chez lui comme à un marché public ; il vendait aux uns l'éloge, aux autres l'attaque ; il vendait tout, jusqu'à son silence.

Mademoiselle Mars, Firmin, les comédiens français, Taylor lui-même avaient insisté pour que je fisse une visite à cet homme ; j'avais constamment refusé.

Aussi, un matin, m'apporta-t-on son journal, et j'y lus ces lignes :

« Dans la pièce que vient de recevoir la Comédie-Française, ouvrage d'un écrivain qui a, nous assure-t-on, beaucoup de mérite, on voit des personnages honteusement liés au sujet (la cour d'Henri III) dont la nouvelle apparition sur la scène offre peut-être une preuve du talent de l'auteur, mais présente, à coup sûr, une inconvenance qu'il est impossible de tolérer. L'histoire a consacré les noms de ces misérables héros, de ces infâmes copartageants d'une débauche aussi crapuleuse qu'inexplicable ; nous pouvons donc risquer de les appeler par leur nom, et signaler à la réprobation du pouvoir ces rôles de *mignons* sur le scandale desquels on pourrait compter pour remuer la multitude...

« Si les renseignements qu'on nous donne à ce sujet sont exacts, l'autorité, qui honore le théâtre de sa tutelle, ne souffrira pas une innovation de cette nature, parce qu'elle sait que son premier devoir est de n'autoriser que des ouvrages à la représentation desquels une fille, un fils puissent être innocemment satisfaits, quand ils demandent à leurs parents : « Qu'est-ce que cela veut dire? »

Je m'y attendais, et ma résolution était prise d'avance. A peine eus-je lu le paragraphe cité ci-dessus, que je me munis d'une canne solide, et que je reparus dans les bureaux pour dire à de la Ponce la phrase sacramentale :

— De la Ponce, prenez votre manteau et votre chapeau.

J'allai trouver cet homme avec d'autant plus de satisfaction que cet homme avait ses jours où il était brave : si un duel pouvait lui être utile, il se battait.

Je me nommai. — Il m'attendait, me dit-il en entendant mon nom ; mais, sans doute, ne m'attendait-il pas dans les dispositions où je me présentais chez lui.

Étais-je bien ou mal tombé? Je n'en sais rien, mais le *folliculaire* n'était pas dans son jour de courage ; il battit

la campagne, nous parla de son influence au ministère, essaya de nous montrer les cadeaux du dernier jour de l'an, et finit, en somme, par nous offrir son influence près de M. de Martignac, *qui était son ami, et qui lui devait de l'argent.*

Je cite cette phrase comme un souvenir de l'impudence de cet homme.

Je lui dis que j'étais venu, non pas pour user de son influence, mais pour l'inviter à rétracter, le plus promptement possible et dans les meilleurs termes, son article du jour.

Le lendemain, son journal contenait la rétraction suivante :

« Nous serions désolé qu'on nous imputât des intentions bien éloignées de notre pensée, au sujet de notre petit article d'hier sur *Henri III*, nouvellement admis à la Comédie-Française. Nous n'avions pas de renseignements exacts sur ce point ; nous en possédons maintenant, et nous pouvons rassurer nos lecteurs sur le ton, la délicatesse et le tact qui ont présidé à la mise en scène des personnages dont il était question. Cette manière de traiter le romantique est trop voisine du classique pour que nous la désapprouvions. »

Peut-être s'étonnera-t-on que je me sois un instant inquiété de cet homme ; mais — il faut que je le répète pour qu'on le croie — cet homme, tout méprisé, tout méprisable qu'il était, avait son influence. Ses recommandations, au lieu d'être déchirées au nez du recommandé, avaient leur poids dans la balance des grâces, et un directeur des beaux-arts de notre connaissance à tous lui a fait, pendant de longues années, une pension de mille écus.

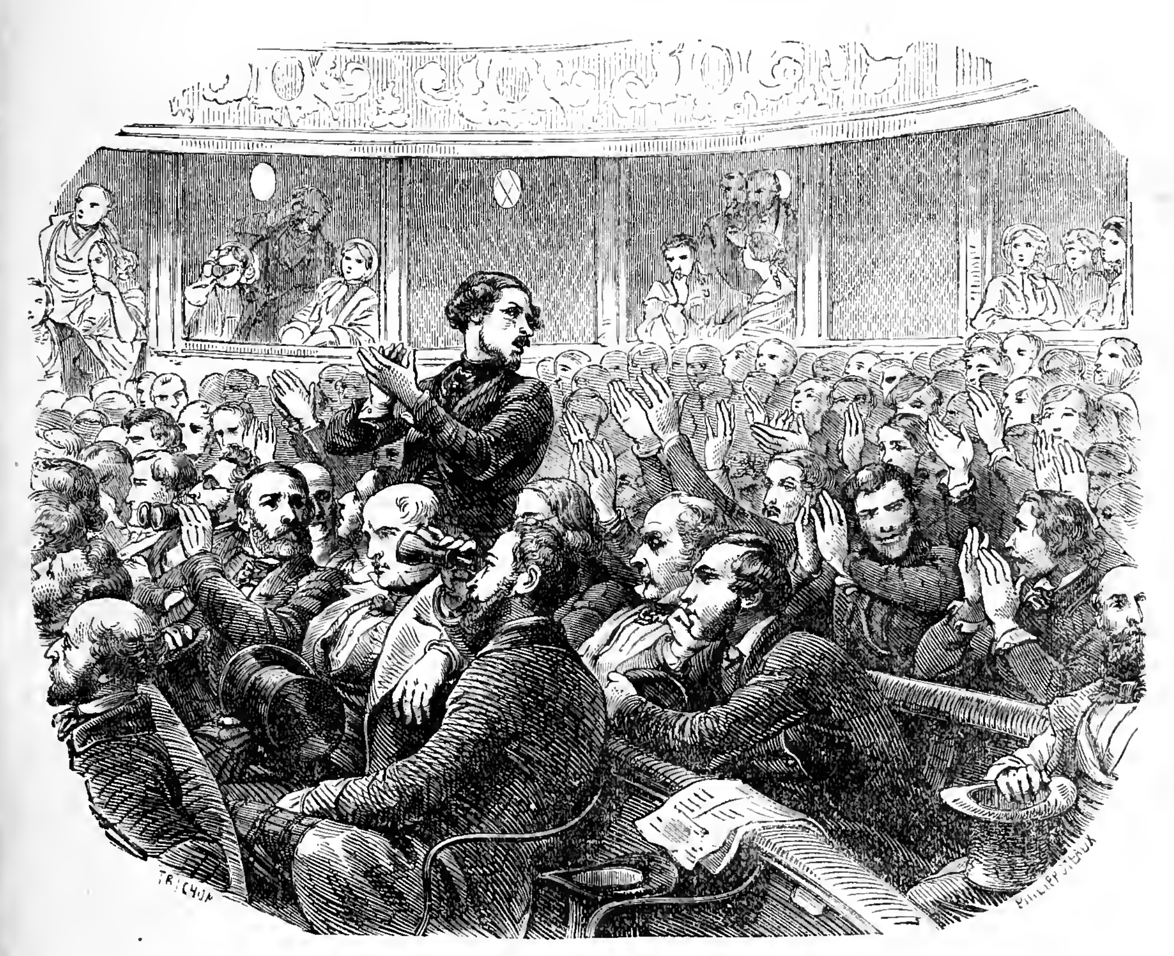
Au reste, que cette rétractation eût influé ou non sur la commission d'examen, le lendemain du jour où parut cette rétractation, la pièce fut rendue moins torturée, moins lacérée, moins déchiquetée qu'elle ne le serait aujourd'hui !

Il est vrai que M. de Martignac, qui avait beaucoup entendu parler de la pièce, avait voulu être son censeur, et M. de Martignac, comme chacun le sait, était un homme si spirituel, que, tant qu'il fut au ministère, Charles X eut de l'esprit.

J'étais au théâtre, tout joyeux de ce retour presque inespéré de mon drame, qui devait passer le samedi suivant, lorsque le domestique de M. Deviolaine accourut, tout effaré, me dire que ma mère, en sortant de chez M. Deviolaine, et en descendant l'escalier, venait de se trouver mal, et qu'il était impossible de lui faire reprendre connaissance.

M. Deviolaine demeurait au quatrième, dans la maison de Chaulin, le papetier, maison qui fait le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Richelieu.

Je me précipitai hors de la scène en envoyant le garçon d'accessoires prévenir le médecin du théâtre, M. Florence, que ma mère avait besoin de ses secours.



Ce fut un délire croissant; toutes les mains applaudissaient.

En quelques secondes j'étais près d'elle : ma mère était couchée dans un grand fauteuil ; elle avait les yeux ouverts, le regard intelligent, mais elle articulait à peine.

Tout un côté de son corps était insensible et immobile.

Elle était venue faire une visite à madame Deviolaine ; comme d'habitude, elle avait parlé de moi : comme d'habitude, on lui avait dit que j'étais un malheureux entêté, indigne des bontés que la maison d'Orléans avait eues pour moi ; que ma pièce tomberait et ne produirait pas même les mille écus qu'elle devait à M. Laffitte, et qu'alors je me trouverais sans place et sans avenir.

Ma pauvre mère avait beaucoup pleuré, s'en était allée toute troublée, et, en mettant le pied sur l'escalier, sans rien éprouver qu'un éblouissement, qu'un abandon absolu de ses forces, elle s'était affaissée sur elle-même, les jambes étendues sur les degrés, le corps couché sur le palier.

C'est dans cette situation qu'un locataire l'avait trouvée en montant ; il avait sonné à la porte de M. Deviolaine ; on l'avait portée dans un fauteuil où, d'évanouie qu'elle était d'abord, elle avait repris ce peu de connaissance que je lui voyais.

Je tâtai le pouls de ma pauvre mère : je soulevai le bras, qui retomba inerte : je le pinçai pour constater son insen-

sibilité, et je demeurai convaincu qu'elle venait d'être frappée d'une attaque d'apoplexie assez grave pour entraîner, au moins, la paralysie du côté gauche.

J'envoyai chercher de la moutarde, et lui mis les pieds dans l'eau bouillante en attendant le médecin.

Puis, comme il tardait, j'envoyai chez le coutelier qui demeurait presque en face, chercher une lancette, décidé à la saigner moi-même au pied, si Florence n'arrivait pas.

Florence arriva.

Ce fut lui qui s'acquitta de l'opération; presque aussitôt, un léger mieux se manifesta: la langue, débarrassée, put prononcer quelques mots.

Sur ces entrefaites, ma sœur accourut: par bonheur, elle était à Paris, où elle était venue pour assister à ma première représentation.

Par bonheur encore, un appartement se trouvait vacant dans la maison, au troisième étage, je crois; nous le primes pour un trimestre. Madame Deviolaine y fit descendre un lit pour ma mère; nous y transportâmes de la rue du faubourg Saint-Denis des matelas pour nous; ces matelas furent posés à terre dans la chambre de ma mère; nous étions résolus, ma sœur et moi, à ne pas la laisser seule un instant

Malheureusement, Thibaut n'était pas à Paris. Madame de Celles, la fille du général Gérard, étant souffrante de la poitrine, avait demandé un médecin qui pût l'accompagner en Italie; madame de Leuven lui avait désigné Thibaut, et Thibaut était parti avec elle.

Comme nous ne connaissions Florence que par occasion, il eut la discrétion, les premiers soins donnés à la malade, de se retirer de lui-même. J'appelai, alors, un autre de mes amis nommé Cazal.

C'était un homme fort intelligent, et la preuve, c'est que, voyant que, malgré ses connaissances médicales, sa clientèle restait médiocre, il inventa un genre nouveau de parapluies et d'ombrelles, prit un brevet, et fit fortune.

Cazal passa avec nous la nuit entière près de ma mère: le lendemain, l'amélioration continuant, il avait pu, sauf rechute, nous répondre à peu près de sa vie.

Combien je bénis l'idée que j'avais eue de recourir à M. Laffitte! combien je bénis M. Laffitte de m'avoir prêté mille écus! Au moins, nous étions sûrs d'une chose, c'est que, dans sa maladie, de quelque façon que les choses tournassent, ma mère ne manquerait de rien.

Du reste, en apprenant cette nouvelle, un de mes amis, fils d'un célèbre marchand de diamants, Edmond Halphen, ignorant que j'étais riche comme Ali Baba, m'envoya une petite bourse avec vingt louis dedans.

Je lui renvoyai les louis, mais je gardai la bourse, — en souvenir de cette tendre attention qui s'est si rarement renouvelée à mon égard, que je cite avec reconnaissance ce fait, dont je fus profondément touché.

J'ai, cependant, retrouvé parfois cette même spontanéité, mais chez des *amies*, et non chez des *amis*.

Tout affecté que j'étais, — et Dieu sait si le coup m'avait douloureusement atteint! — je dus quitter ma mère pendant quelques heures; mon drame paraissait si étrange à ceux-là même qui jouaient dedans, que, dès que je n'étais plus là, leur confiance disparaissait.

J'arrivai; tout le monde était touché du malheur qui me frappait d'une façon si inattendue. Taylor était là pour faire répéter à ma place, dans le cas où je n'eusse pas pu venir.

La pièce était prête ou à peu près, et il n'y avait aucun doute qu'elle ne pût passer le samedi suivant.

En rentrant à la maison, je trouvai toute la famille Villenave, depuis Théodore jusqu'à Elisa. On ne m'avait pas vu la veille, moi qu'on voyait tous les jours, et, à ma place, une lettre était arrivée qui prévenait ces excellents amis de l'accident.

Alors, ils étaient accourus.

On n'a aucune idée de ce que furent pour moi les deux ou trois jours qui s'écoulèrent entre cette douleur profonde de voir ma mère mourante, et ce terrible travail d'un premier drame à mettre au jour.

La veille de la représentation, je me préparai à une démarche que j'avais résolue depuis longtemps.

Je me présentai au Palais-Royal, et je demandai à parler à M. le duc d'Orléans.

La demande était si insolite, si audacieuse, que, sans doute, on crut que j'avais une audience. On prévint M. le duc d'Orléans que j'étais là, et que je désirais lui parler

Le duc d'Orléans se fit répéter deux fois mon nom, et donna l'ordre de m'introduire.

— Ah! ah! c'est vous, monsieur Dumas, me dit-il, quel bon vent vous amène ou plutôt vous ramène?

— Monseigneur, lui dis-je, c'est demain qu'on joue *Henri III*.

— Oui, dit-il, je sais cela.

— Eh bien, monseigneur, je viens vous demander une grâce ou plutôt une justice.

— Laquelle?

— C'est d'assister à ma première représentation... Il y a un an qu'on dit à Votre Altesse que je suis un fou entêté et vaniteux; il y a un an que je suis un poète humble et travailleur; vous avez, sans m'entendre, monseigneur, donné raison à ceux qui m'accusaient près de vous; — peut-être Votre Altesse eût-elle dû attendre: Votre Altesse en a jugé autrement, et n'a pas attendu. — Demain, le procès se juge devant le public: assistez au jugement, monseigneur, voilà la prière que je viens vous faire.

Le duc me regarda un instant, et, voyant avec quelle tranquillité je soutenais son regard:

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur Dumas, me répondit-il, car quelques personnes m'ont dit, en effet, que si vous n'étiez pas un modèle d'assiduité, vous étiez un exemple de persévérance; mais, malheureusement, cela m'est impossible.

— Votre Altesse me dira peut-être qu'un homme qui aspire à faire parler les grands devrait savoir qu'on n'interroge pas un prince; cependant, monseigneur, je suis vis-à-vis de Votre Altesse dans une situation tellement exceptionnelle, que j'oserai vous demander d'où vient cette impossibilité, qui, je vous l'avoue, me désespère.

— Jugez-en vous-même: j'ai demain vingt ou trente princes et princesses à dîner.

— Monseigneur croit-il que ce ne serait pas un spectacle curieux à donner à ces princes et à ces princesses, que celui d'*Henri III?*

— Comment voulez-vous que je leur donne ce spectacle? On se met à table à six heures, et *Henri III* commence à sept.

— Que monseigneur avance son dîner d'une heure, je ferai retarder d'une heure *Henri III;* monseigneur aura trois heures pour désaffamer ses augustes convives.

— Tiens! c'est une idée, cela... Croyez-vous que le Théâtre-Français consente au retard?

— Il sera trop heureux de faire quelque chose pour Son Altesse.

— Mais où les mettrai-je? Je n'ai que trois loges.

— J'ai prié l'administration de ne pas disposer de la galerie, que je n'aie vu Votre Altesse.

— Vous présumiez donc que je consentirais à voir votre ouvrage?

— Je comptais sur votre justice... Voyons, monseigneur, j'en appelle à Philippe éveillé.

— C'est bien. Allez dire à Taylor que, si la Comédie-Française consent à retarder la représentation d'une heure, j'assisterai à cette représentation, et qu'à cet effet, je retiens toute la galerie.

— J'y cours, monseigneur

— Etes-vous content?

— Ravi! J'espère, d'ailleurs, que Son Altesse n'aura pas à se repentir de sa complaisance.

— Et moi aussi... Allons, bonne chance!

Je saluai, et sortis.

Dix minutes après, le théâtre était prévenu; vingt minutes après, le duc d'Orléans avait une réponse affirmative. Le soir même, les lettres qui annonçaient aux convives le changement d'heure étaient envoyées.

Ce lendemain, tant attendu, arriva enfin!

Ce jour-là, il n'y avait ni répétition ni raccords; je pus rester jusqu'au soir près de ma mère.

On m'avait donné au théâtre un certain nombre de billets, et surtout de billets de parterre: — la *claque*, à cette époque, n'était point organisée comme de nos jours, et la place d'entrepreneur de succès était presque une sinécure: on s'en remettait aux soins des amis, et à l'impartialité du public; — cette libéralité du théâtre me permit de signer un billet de parterre à chacun de mes anciens camarades de bureau. Porcher et sa femme eurent chacun un billet de balcon.

J'eus une petite loge placée sur le théâtre même, et dans laquelle on tenait deux personnes.

Ma sœur eut une première loge où elle donna l'hospitalité à Boulanger, à de Vigny et à Victor Hugo.

Je ne connaissais ni Hugo ni de Vigny; ils s'étaient adressés à moi en désespoir de cause.

Je fis connaissance avec tous deux ce soir-là.

M. Deviolaine eut un billet d'orchestre.

Tout le reste de la salle était loué depuis huit jours; — on vendit une loge au prix exorbitant de vingt louis!

A sept heures trois quarts, j'embrassais ma mère, qui ne se doutait guère, dans le trouble où était son cerveau, quel combat j'allais livrer.

Je rencontrai M. Deviolaine dans le corridor.

— Eh bien j...-f..., me dit-il, tu y es donc enfin arrivé?

— Que vous avais-je promis?

— Oui; mais il faut voir un peu ce que le public pensera de ta prose.

— Vous verrez, puisque vous voilà.

— Je verrai, je verrai, grommela M. Deviolaine; ce n'est pas bien sûr que je verrai...

Je m'éloignai sans savoir ce qu'il entendait par ces paroles et je gagnai ma loge, qui, ainsi que je l'ai dit, était sur le théâtre.

De ma loge, mon regard embrassait parfaitement la salle.

Ceux qui ont assisté à cette représentation se rappellent quel magnifique coup d'œil elle offrait : la première galerie était encombrée de princes chamarrés d'ordres de cinq ou six nations ; l'aristocratie tout entière était entassée dans les premières et les secondes loges ; les femmes ruisselaient de diamants.

La toile se leva. — Je n'ai jamais éprouvé de sensation pareille à celle que me produisit la fraîcheur du théâtre venant frapper mon front ruisselant.

Le premier acte fut écouté avec bienveillance, quoique l'exposition soit longue, froide et ennuyeuse. La toile tomba. Ces mots du duc de Guise : « Saint-Paul ! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast ! » furent vivement applaudis, et réchauffèrent le public et les artistes.

Je courus voir comment allait ma mère.

A mon retour dans la salle, je retrouvai M. Deviolaine dans le corridor ; seulement, comme j'y apparaissais, il entrait vivement dans un petit cabinet. Je crus qu'il avait l'intention de m'éviter : je le calomniais, pauvre cher homme ! il était occupé de toute autre chose.

Le deuxième acte commença ; celui-là était amusant ; la scène de la sarbacane, que je craignais beaucoup, passa sans opposition aucune. La toile tomba au milieu d'applaudissements parfaitement nourris.

C'était le troisième acte qui devait décider le succès. — Dans le troisième acte se trouvait la scène entre le page et la duchesse, et la scène entre la duchesse et le duc ; scène où M. de Guise force sa femme de donner un rendez-vous à Saint-Mégrin. Si la violence de cette scène trouvait grâce en face du public, c'était ville gagnée.

La scène souleva des cris de terreur, mais, en même temps, les tonnerres d'applaudissements : c'était la première fois qu'on voyait aborder au théâtre des scènes dramatiques avec cette franchise, je dirais presque avec cette brutalité.

Je sortis ; j'avais hâte de voir ma pauvre mère, et de l'embrasser, quoique, dans l'état où elle était, elle pût à peine comprendre que c'était moi qui l'embrassais.

Que j'eusse été heureux, si, au lieu d'être dans son lit, elle eût été dans la salle !

Elle dormait d'un sommeil assez paisible ; je l'embrassai sans qu'elle se réveillât, et je repris le chemin du théâtre. Sous le péristyle, je rencontrai M. Deviolaine, qui s'en allait.

— Comment ! lui dis-je, vous ne restez pas jusqu'à la fin ?

— Est-ce que je puis rester jusqu'à la fin, animal ?

— Mais pourquoi cela, ne pouvez-vous pas rester ?...

— Parce que je suis une fichue bête ! parce que l'émotion m'a flanqué... la colique.

— Ah ! m'écriai-je en riant, c'est donc pour cela que je vous ai vu entrer dans un cabinet ?

— Oui, c'est pour cela, monsieur... Voilà déjà cinquante sous que tu me coûtes ! à deux sous par fois, compte... Tu me feras crever, vois-tu !

— Bah ! vous exagérez ; que diable pouvez-vous faire au bout de vingt-cinq fois ?

— Mais je ne fais rien, bigre de bête ! Aussi, la dernière fois, si je ne m'étais pas arrêté par les cheveux, je me passais par le trou du c.. ! Ah ! il était temps !... Bon ! voilà que cela me reprend !

Et M. Deviolaine, les deux mains sur son ventre, se mit à courir vers la rue Saint-Honoré.

Je rentrai au théâtre ; comme je l'avais bien prévu, à partir du quatrième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire croissant : toutes les mains applaudissaient, même celles des femmes. Madame Malibran, qui n'avait trouvé de place qu'aux troisièmes, penchée tout entière hors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber.

Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut si unanime, que le duc d'Orléans lui-même écouta debout et découvert le nom de son employé, qu'un succès, sinon des plus mérités, au moins des plus retentissants de l'époque, venait de saluer poète.

Le soir même, en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de M. le baron de Broval.

Je la reproduis textuellement :

« Je ne veux pas me coucher, mon bon jeune ami, sans vous avoir dit combien je me sens heureux de votre beau succès, sans vous avoir félicité de tout mon cœur et votre excellente mère surtout, pour qui je sais que vous éprouvez plus d'angoisses encore que pour vous-même. Nous les partagions vivement, nos camarades, ma sœur et moi ; et, maintenant, nous jouissons de ce triomphe si justement acquis à la double énergie du talent le plus noble et de la piété filiale. Je me crois bien sûr que vos couronnes et cet avenir de gloire que vous ouvre l'inspiration, vous laissent sensible à l'amitié, et la mienne pour vous est bien heureuse.

« Ce 11 février 1829.

« Baron DE BROVAL. »

C'était le même qui, cinq mois auparavant, me forçait de donner la démission de mes appointements !

CXX

LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE. — INTERDICTION D' « HENRI III ». — J'OBTIENS UNE AUDIENCE DE M. DE MARTIGNAC. — IL LÈVE L'INTERDICTION. — LES HOMMES-OBSTACLES. — LE DUC D'ORLÉANS ME FAIT APPELER DANS SA LOGE. — MOT DE LUI A CHARLES X AU SUJET DE MON DRAME. — ENCORE UN FOLLICULAIRE. — VISITE A CARREL. — LE TIR GOSSET ET LES PISTOLETS N° 5. — UN DUEL IMPOSSIBLE.

Peu d'hommes ont vu s'opérer dans leur vie un changement aussi rapide que celui qui s'était opéré dans la mienne, pendant les quatre heures que dura la représentation d'*Henri III*.

Complètement inconnu le soir, le lendemain, en bien ou en mal, je faisais l'occupation de tout Paris.

Il y a contre moi des haines de gens que je n'ai jamais vus, haines qui datent du bruit importun que fit mon nom à cette époque.

J'ai des amitiés aussi qui datent de là.

Que de gens m'envièrent cette soirée, qui ne se doutaient guère que je passais la nuit à terre sur un matelas, près du lit de ma mère mourante !

Le lendemain, cette chambre était encombrée de bouquets : j'en avais couvert le lit de ma mère, qui les touchait de la main dont elle pouvait se servir, les approchant ou les écartant d'elle, sans savoir ce que voulaient dire toutes ces fleurs, et même, peut-être, sans savoir que c'étaient des fleurs.

A deux heures de l'après-midi, le lendemain de la représentation, le manuscrit était vendu six mille francs.

Je touchai les six mille francs en six billets de banque ; je montai chez M. Deviolaine, et les lui montrai.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il.

— C'est le prix du manuscrit, lui répondis-je. Vous voyez que les trois mille francs de M. Laffitte y sont, et trois autres mille francs avec.

— Comment ! s'écria M. Deviolaine, il y a des imbéciles qui t'ont acheté cela ?

— Vous le voyez bien.

— Faut-il que ces b......-là soient bêtes !

Puis, me rendant les billets en haussant les épaules :

— Tu ne me demandes pas seulement comment je me porte ?

— Je n'osais pas... Eh bien ?

— C'est un peu passé, heureusement.

— Avez-vous pu retourner au théâtre ?

— Oui, j'y ai été pour la fin.

— Y étiez-vous quand on m'a nommé ?

— Parbleu !

— Et cela ne vous a pas fait un peu plaisir ?

— Un peu ! c'est-à-dire, animal, que je pleurais comme un veau...

— Allons donc ! on a bien de la peine à vous faire avouer cela... Voyons, embrassez-moi.

— Ah ! dit M. Deviolaine, si ton pauvre père était là !

— Ma mère aurait pu y être, si on ne l'avait pas rendue si malheureuse.

— Allons, bon ! ne vas-tu pas dire que c'est ma faute si ta mère est dans son lit, à présent ? Mille tonnerres ! cela m'a assez tourmenté pendant ta représentation ; je ne pensais qu'à cela ; je crois que c'est cette idée-là qui m'avait flanqué la colique... A propos, que vont-ils dire dans la maison ?

Je lui montrai la lettre de M. de Broval.

Il la relut deux fois.

— Enfin !... dit-il en me la rendant.

Et, en me la rendant, il haussait les épaules.

— Rentreras-tu dans les bureaux?
— Oh! pour cela, non, par exemple!
— Et tu auras bien raison. Veux-tu voir M. Fossier?
— Ma foi, non.
— Il t'aime pourtant bien.
— Pourquoi ne m'écrit-il pas, lui aussi, une lettre de félicitations?
— Non, mais il pourra bien te demander des billets pour ses filles.
— A propos de billets, je vous garderai une loge pour la seconde, n'est-ce pas? vous étiez mal placé à la première... vous étiez près de la porte.
— Farceur! j'en ai été bien heureux, d'être près de la porte... Et crois-tu, outre ce que tu viens de me montrer, que cela te rapportera quelque chose, cette bêtise que tu viens de faire?
— Mais oui.
— Combien à peu près?
— Une quinzaine de mille francs.
— Et combien as-tu mis à faire cela?
— Mais deux mois, à peu près.
— Ainsi, en deux mois, tu auras gagné les appointements de trois chefs de bureau pendant un an, gratifications comprises?
— Réunissez vos trois chefs de bureau, et dites-leur d'en faire autant.
— Tiens, va-t'en! j'ai peur qu'en t'entendant dire de pareilles choses, les plafonds ne te tombent sur la tête!
— A demain soir, alors?
— Oui, à demain soir, si je n'ai rien de mieux à faire.

J'étais bien tranquille, M. Deviolaine n'aurait rien de mieux à faire, et on lui eût donné une année de ses appointements, à la condition de ne pas venir, qu'il n'eût point consenti au marché.

De chez M. Deviolaine, je courus chez M. Laffitte; j'étais fier de pouvoir si promptement m'acquitter envers lui.

Je lui rendis ses mille écus, et il me rendit ma lettre de change et mon manuscrit.

Mais, ce que je conservai, c'est le souvenir du service rendu, service qui, en présence de la maladie de ma mère, n'avait pas de prix.

Cependant, je n'étais point au bout de mes tracasseries. En rentrant dans mon chez-moi provisoire, je trouvai une lettre du Théâtre-Français, qui m'invitait à passer à l'instant même à l'administration.

J'y courus. Je trouvai le comité consterné, Taylor en tête. Une lettre était arrivée du ministère de l'intérieur qui suspendait *Henri III*. C'était une suspension bien autrement inquiétante que celle de mes appointements.

Heureusement, Taylor avait trouvé un moyen, c'était de me faire demander d'urgence une audience à M. de Martignac. Il se chargeait de porter et de faire parvenir la lettre.

J'écrivis séance tenante: je demandai audience pour le lendemain.

Deux heures après, j'avais la réponse. M. de Martignac m'attendait à sept heures du matin.

A sept heures du matin, j'étais chez M. de Martignac.

Oh! l'admirable chose qu'un ministre à la fois poli et spirituel, ainsi que l'était M. de Martignac! *rara avis*, comme dit Juvénal, rare oiseau, et, qui pis est, oiseau de passage!

Nous restâmes une heure, non pas à causer de la pièce, mais à causer de toutes choses; en dix minutes, nous nous étions entendus sur la pièce, et je rapportais mon manuscrit sauvé, cette fois non plus du néant, mais des limbes.

Oh! pauvre M. de Martignac! comme celui-là comprenait l'art eût lu, à chaque pas qu'il eût essayé de faire: « Rue tacles que tous les progrès trouvent sur le chemin, non pas pour avancer eux-mêmes, mais pour empêcher les autres d'avancer!

Ce n'est pas sous le ministère de M. de Martignac que l'art eût lu, à chaque pas qu'il eût essayé de faire: « Rue barrée par ordre de l'autorité. »

Et quand on pense que voilà vingt ans que les mêmes hommes barrent les mêmes rues; que, tandis que de vieux ils deviennent décrépits, nous, de jeunes nous devenons vieux; qu'ils ont, à force de mauvais vouloirs et de persécutions, poussé Lamartine et Hugo dans la politique, Soulié et Balzac dans la tombe; que je suis resté, à peu près seul, debout et luttant contre eux; qu'ils ont inventé le timbre, comme ce cachet de Salomon qui enfermait les génies des *Mille et une Nuits* dans des vases de terre, et que toute cette compression politique et littéraire éclatera un jour à leur face, tuant et renversant tout autour d'eux sans les atteindre, nains accroupis qui tourmentent éternellement la cendre chaude des révolutions?

Oh! c'est qu'ils comprennent une chose; c'est que, depuis vingt ans, leur politique est petite, mesquine, misérable; qu'elle ne laissera de leurs noms chez les Allemands, chez les Hongrois, chez les Italiens, au bord du Nil comme sur les rives du Bosphore, à Mogador comme à Montevideo, dans le vieux monde comme dans le nouveau, qu'un triste et honteux souvenir; c'est que, dans toute cette période écoulée entre le jour où M. Sébastiani est venu dire à la tribune: « L'ordre règne à Varsovie, » et M. Barrot au *Moniteur*: « Les Français sont entrés dans Rome, » ils ont menti, non seulement à toutes les promesses faites par les hommes, — que ces promesses vinssent de M. de la Fayette ou de M. de Lamartine, — mais encore à toutes les espérances données par Dieu, par Dieu qui a fait de la France l'étoile polaire des nations, qui a dit aux peuples: « Vous voulez naviguer vers ce monde inconnu, vers cette terre promise qu'on appelle la liberté; voilà votre boussole. Ouvrez toutes vos voiles, et voguez hardiment! » Dites, au lieu de tenir cette parole des hommes, au lieu d'accomplir cette promesse de Dieu, qu'avez-vous fait, pauvres esclaves de la colère, pauvres ministres de l'aveuglement? Vous avez fait la mer mauvaise et le vent contraire à tous ces nobles bâtiments qui s'avançaient sous le souffle de Dieu. Oh! vous savez cela, je ne vous dis rien de nouveau; vous savez que tout ce qui est jeune, tout ce qui est noble, tout ce qui est pur, tout ce qui n'a pas traîné dans la fange du passé, que tout ce qui s'élance dans les espaces éthérés de l'avenir est contre vous; vous savez que ceux que vous avez laissé meurtrir sous le bâton autrichien, que ceux que vous avez laissé enterrer dans les prisons pontificales, que ceux que vous avez laissé foudroyer par le canon napolitain, sont des martyrs; vous savez que, lorsqu'ils vous saluaient, tyrans, en allant aux cirques, nous acclamions, nous, à leur dévouement; vous savez, enfin, qu'ils nous aiment, nous porte-lumière, tandis qu'ils vous haïssent, vous porte-ténèbres; vous savez que, si un jour ils vous pardonnent ce que vous avez fait, ce sera en faveur de ce que nous aurons écrit; et de là viennent vos persécutions — impuissantes, Dieu merci! comme tout ce qui vient d'en bas, et qui essaye d'atteindre à ce qui est haut... oui, ce qui est haut, car il est au-dessus de vous celui qui peut dire: « Je viens d'écrire cette page, et vous ne l'écririez pas! »

Revenons à *Henri III*, qui n'avait rien à faire dans tout cela, et qui, d'un coup d'aile, se trouve, il ne sait pourquoi, élevé au-dessus des nuages.

On attendait mon retour avec impatience; on n'osait afficher sans la permission du ministre.

J'avais cette permission: on afficha.

M. le duc d'Orléans avait annoncé qu'il assisterait à la seconde représentation.

Le soir, lorsque je me présentai au théâtre, on me dit qu'il était déjà arrivé, et qu'il me faisait prier de passer dans sa loge.

Je me rendis à l'invitation entre le premier et le second acte. La salle regorgeant de spectateurs faisait foi de la véhémence avec laquelle se déclarait le succès.

Le duc d'Orléans me reçut d'une façon charmante:

— Eh bien, me dit-il, monsieur Dumas, vous voilà content: vous avez gagné votre procès contre tout le monde, contre le public et contre moi. Il n'y a pas jusqu'à Broval, Deviolaine et Oudard qui ne soient enchantés.

Je m'inclinai.

— Mais savez-vous qu'avec tout cela, continua-t-il en riant, vous avez failli me faire une très mauvaise affaire à moi?
— A vous, monseigneur?
— Oui, à moi.
— Comment cela?
— Le roi m'a envoyé chercher hier.
— Le roi?
— Oui, bien.
— Et à quel propos, monseigneur?
— Mais à propos de votre drame.
— A propos d'*Henri III*?
— Savez-vous ce qu'on m'assure, *mon cousin*, m'a-t-il dit en appuyant sur le titre; on m'assure qu'il y a dans vos bureaux un jeune homme qui a fait une pièce où nous jouons un rôle tous les deux, moi celui d'Henri III, et vous celui du duc de Guise. »
— Monseigneur pouvait répondre que le roi se trompait, et que ce jeune homme n'était plus dans ses bureaux.
— Non, j'ai mieux aimé répondre autre chose pour ne pas mentir, car je vous garde.
— Alors, Votre Altesse a répondu?...
— J'ai répondu: « Sire, on vous a trompé, pour trois raisons: la première, c'est que je ne bats pas ma femme; la seconde, c'est que madame la duchesse d'Orléans ne me fait pas cocu; la troisième, c'est que Votre Majesté n'a pas de plus fidèle sujet que moi. » Trouvez-vous que cette réponse vaille celle que vous me conseilliez de faire?
— Oui, monseigneur, car elle est infiniment plus spirituelle.
— Et plus vraie, monsieur... Ah! voici la toile qui se lève: allez à vos affaires; la mienne est de vous écouter.

Je saluai.

— A propos, me dit le duc, madame la duchesse d'Orléans désire vous voir, demain matin, pour vous demander des nouvelles de votre mère.

Je m'inclinai et sortis

Oh ! puissance du succès, bruits et rumeurs qui se font autour d'un nom, calme et sereine vengeance de l'intelligence sur la matière !

M. de Broval, M. Deviolaine, M. Oudard étaient enchantés ; le duc d'Orléans me faisait appeler dans sa loge pour me répéter un joli mot qu'il avait dit au roi ; enfin, madame la duchesse d'Orléans m'attendait le lendemain, pour me demander des nouvelles de ma mère !

Décidément, la naissance ne donne que les principautés, c'est le talent qui donne les principats.

Le lendemain, je fis ma visite à la duchesse d'Orléans ; elle fut pour moi aussi bonne que possible ; mais, hélas ! pourquoi toute cette bonté arrivait-elle si tard ?

En rentrant, je trouvai sous enveloppe un journal dont j'ai oublié le nom ; il m'était envoyé par quelque ami chatouilleux de mon honneur.

Il annonçait le succès d'*Henri III*, et ajoutait :

« Ce succès, tout grand qu'il est, n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent de quelle façon se font les tripotages littéraires et politiques dans la maison d'Orléans. L'auteur est un petit employé aux gages de Son Altesse royale. »

L'article était à la fois mensonger et blessant ; mensonger, en ce que, comme on sait, la maison d'Orléans n'avait rien tripoté en ma faveur ; blessant, en ce que, par le mot *gages*, l'auteur avait eu l'intention évidente d'assimiler un employé à un domestique.

Je regardai ma pauvre mère malade ; ne sachant pas ce que je lisais, elle essayait de traduire, en me souriant, les premières impressions de tendresse qui, en même temps que l'intelligence, rentraient dans son cerveau.

Et c'était juste à ce moment-là qu'on me forçait, — qui cela ? un homme que je n'avais jamais vu, que je ne connaissais pas, qui n'avait aucun motif de me haïr, — que cet homme me forçait de la quitter pour lui demander raison d'une injure aussi grossière que gratuite !

J'allai trouver de la Ponce, je le priai de passer au journal, et d'arrêter, séance tenante et pour le lendemain matin, les conditions du combat avec l'auteur de l'article.

Il s'est écoulé un si long temps depuis cette époque, et j'ai si peu la mémoire des blessures, que j'ai complétement oublié et le titre du journal, et le nom de l'écrivain auquel j'avais affaire.

Je le regrette pour ce dernier, car il se montra si bien, dans toute cette affaire, que je demeurai convaincu qu'il avait pris la responsabilité d'un article qui n'était pas de lui.

Dans l'impossibilité où je suis de me rappeler son nom, qu'on me permette de l'appeler M. X***.

De la Ponce revint au bout d'une heure. La rencontre était acceptée pour le surlendemain, M. X***, qui s'était reconnu l'auteur de l'article, se battant le lendemain avec Carrel.

J'allai faire une visite à Carrel, que je connaissais de longue date pour l'avoir vu chez M de Leuven, et avec Méry. Comme moi, il avait été insulté gratuitement ; comme moi, il avait demandé raison ; et, en effet, il se battait au pistolet avec mon futur adversaire, le lendemain, à huit heures du matin.

Carrel me complimenta sur mon succès, et me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour que M. X*** ne se battît pas avec moi le surlendemain.

Triste chose ! j'entrais à peine dans la carrière dramatique, et, en moins de huit jours, j'étais déjà forcé de demander raison à deux hommes, non pas de critiques faites sur mon talent, mais d'injures faites à ma personne.

Quelques mots de de la Ponce m'avaient fait croire que l'arme choisie serait le pistolet, et ce que m'avait dit Carrel me confirma dans cette opinion ; il en résulta qu'ayant rencontré Adolphe, je lui racontai ce qui m'arrivait, le priant de venir, le lendemain, faire une partie de tir avec moi.

Quoique je n'eusse pas grand argent à dépenser, il m'en était toujours resté assez pour qu'une fois par mois, je pusse aller faire une séance chez Gosset.

J'y étais donc connu presque à titre d'habitué.

Nous arrivâmes vers les dix heures. Le garçon s'appelait Philippe.

— Philippe ! lui criai-je en passant, les pistolets nº 5, et vingt-cinq balles.

Philippe arriva.

— Les vingt-cinq balles, soit, dit-il ; mais les pistolets nº 5, non... à moins que vous ne vouliez tirer avec un seul.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils ont été loués ce matin à un monsieur qui avait un duel, et que vous voyez l'état dans lequel on vient de les rapporter.

En effet, le second pistolet nº 5 avait la sous-garde brisée et la crosse emportée.

— Et qui a fait cela ?

— Tiens ! une balle, dit Philippe

— Eh bien, mais le monsieur qui le tenait ?...

— Il a eu les deux doigts coupés.

— Coupés ?

— Oh ! coupés !

— Il en est pour ses deux doigts, alors ?

— Et pour le raccommodage du pistolet.

— Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur ?

— Je ne me souviens pas de son nom ; tout ce que je sais, c'est qu'il se battait avec M. Carrel.

— Bah ?

— Oui.

— Vous êtes sûr ?

— Parbleu ! ce sont les témoins de M. Carrel qui ont rapporté les pistolets.

— Tiens, dis-je à Adolphe, voilà qui pourrait bien ajourner mon affaire de demain.

Je lui racontai, alors, que mon adversaire devait se battre le même jour avec Carrel, et que c'était probablement lui qui avait eu deux doigts coupés.

— C'est bien facile à savoir, dit Adolphe, allons prendre de ses nouvelles.

Nous nous rendîmes chez M. X*** ; c'était lui effectivement qui s'était battu ; c'était lui qui avait eu deux doigts emportés, l'annulaire et le petit doigt.

Je remis ma carte à son domestique, et nous sortîmes.

Nous n'avions pas descendu deux étages, que nous entendîmes le domestique courant après nous.

M. X*** me faisait prier d'entrer.

Je trouvai un homme tout souriant malgré sa blessure, tout courtois malgré son attaque.

— Pardon, monsieur, me dit-il, du sans façon dont j'use vis-à-vis de vous, en vous priant de remonter et d'entrer chez moi ; mais j'abuse de mon privilège de blessé.

— Et cette blessure est-elle grave, monsieur ? lui demandai-je.

— Non, j'en serai quitte pour deux doigts de la main droite ; et, puisqu'il m'en reste trois pour vous écrire que je suis fâché de vous avoir été désagréable, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais il vous reste aussi la main gauche pour me la donner, monsieur, lui dis-je, et ce sera mieux que de fatiguer la droite à quelque chose que ce soit.

Nous nous donnâmes la main ; nous causâmes de choses indifférentes ; puis, dix minutes après, nous prîmes congé l'un de l'autre.

Nous ne nous sommes jamais revus depuis, et, comme je l'ai dit, j'ai complètement oublié son nom.

C'est une grande faute de ma mémoire, car je m'en fusse toujours souvenu avec plaisir.

Et, singulière fantaisie du hasard, si cet homme n'avait pas eu une querelle avec Carrel, et si Carrel ne lui avait pas coupé deux doigts, c'était avec moi qu'il se battait, et il pouvait me tuer ou être tué par moi.

A quel propos, je vous le demande ?

CXXI

L'ARSENAL. — LA MAISON DE NODIER. — PROFIL DU MAITRE. — LE CONGRÈS DES BIBLIOPHILES. — LES TROIS CHANDELLES. — DEBUREAU. — MADEMOISELLE MARS ET MERLIN. — LA FAMILLE DE NODIER. — SES AMIS. — DANS QUELLES MAISONS J'AI DE L'ESPRIT. — LE SALON DE L'ARSENAL. — COMMENT NODIER RACONTAIT. — LE BAL ET LA BASSINOIRE.

J'ai dit que je reviendrais à Nodier, et je tiens parole.

Après le service que Nodier m'avait rendu en m'ouvrant les portes du Théâtre-Français, j'allai remercier Nodier.

Nodier fit mieux cette seconde fois qu'il n'avait fait la première, il m'ouvrit les portes de l'Arsenal.

Et qu'on ne s'effraye pas du mot, qu'on ne croie pas qu'il s'agit de quelque collection d'armes, de quelque musée d'artillerie ; les portes de l'Arsenal, c'étaient les portes de la maison de Charles Nodier.

Tout le monde connaît ce grand bâtiment sombre faisant suite au quai des Célestins, adossé à la rue de Morland et dominant la rivière, que l'on appelle l'Arsenal !

C'est là que demeurait Nodier.

Comment, un jour que Paris se préparait à la guerre,

s'éleva cette lourde bâtisse, sur un emplacement que l'on appelait le Champ-au-Plâtre; comment, la lourde bâtisse élevée, François Ier y fit fondre les canons dont on se servit si malheureusement à Pavie; comment, manquant de terrain, il emprunta une grange à sa bonne ville de Paris, en promettant de la lui rendre; comment, cette première grange empruntée, il en emprunta une seconde, puis une troisième; comment, enfin, en vertu de cet axiome: « Ce qui est bon à prendre est bon à garder, » il garda les trois granges empruntées; — c'est ce que nous raconterons quand, à la suite de nos impressions de voyage en Europe, en Asie et en Afrique, viendront nos impressions de voyage dans Paris; mais c'est ce qui, dans ces simples mémoires, nous entraînerait beaucoup trop loin. Ces granges, réunies au grand bâtiment dont nous avons parlé, servirent à enfermer des canons et à entasser de la poudre. Un jour, sous Henri II, une étincelle, — d'où venait-elle? on n'en sait rien: d'où viennent les étincelles qui font les incendies terribles! — une étincelle mit le feu à la poudrière; la poudrière sauta; Paris trembla, comme tremble Naples, comme tremble Catane, quand rugit le Vésuve ou quand bondit l'Etna; les poissons périrent dans la rivière; à cette commotion inattendue, les maisons du voisinage oscillèrent, puis croulèrent sur elles-mêmes. Melun, à douze lieues, frissonna au bruit de ce tonnerre; trente personnes, enlevées par le volcan, retombèrent en lambeaux, cent cinquante furent blessées, et, comme on ignorait la cause de ce malheur, on l'attribua aux protestants, contre lesquels on n'était point fâché d'amasser des griefs.

On comprend bien que les bâtiments élevés par François Ier, et les trois granges de la ville de Paris, disparurent dans cette commotion. Charles IX, qui était un grand bâtisseur, qui fit sculpter le Louvre, et tailler la fontaine des Innocents, Charles IX vint, avec son architecte, faire une visite à ces ruines, dressa le plan d'un nouveau bâtiment, commença les nouvelles constructions, et, comme c'était à la fois un grand artiste et un grand poète, il est probable qu'il les eût menées à bonne fin, sans la reine Catherine de Médicis, qui, ayant déjà eu un fils tué sous elle, n'était pas fâchée de se débarrasser de Charles IX, comme elle s'était débarrassée de François II, afin d'arriver vite à Henri III.

Que si cette accusation contre Catherine de Médicis paraissait un peu trop forte à nos lecteurs, qui aimeraient mieux voir, dans la mort de Charles IX, le jugement de Dieu — ce qui peut très bien s'allier, d'ailleurs, avec l'empoisonnement de Charles IX par sa mère, — nous leur rapporterions le dialogue suivant, recueilli par Bassompierre; il est court, mais instructif:

« — Sire, disait Bassompierre au roi Louis XIII, qui sonnait avec acharnement du cor dans l'embrasure d'une fenêtre du vieux Louvre, sire, vous avez tort de perdre ainsi tout votre souffle; vous êtes faible de poitrine, et il pourrait bien vous en arriver autant qu'au roi Charles IX.

« — Mon cher Bassompierre, répondit Louis XIII, le roi Charles IX n'est pas mort pour avoir trop souvent et trop longuement sonné du cor; il est mort pour avoir eu l'imprudence de se raccommoder avec sa mère, après avoir eu la prudence de se brouiller avec Catherine de Médicis. »

Revenons à l'Arsenal, et à un autre roi qui eut l'imprudence de se brouiller avec sa femme, ou plutôt avec la maison d'Autriche, dont sa femme était, — à Henri IV.

Ce fut, en effet, Henri IV qui acheva l'Arsenal, et qui fit planter ce beau jardin que l'on voit encore dans les cartes du temps de Louis XIII. Il le donna à Sully pour y placer son ministère des finances; et c'était là que le parcimonieux ministre entassait les millions avec lesquels Henri comptait faire sa guerre de Flandre, lorsque le poignard de Ravaillac mit fin à cet étrange rêve du XVIIe siècle qui pourra bien devenir une réalité au XIXe, c'est-à-dire de ces sept républiques électives et de ces six monarchies héréditaires régies par un pouvoir suprême, et érigées sous le titre de *Congrès de la paix*.

Eh! oui, cher monsieur Cobden, vous avec qui j'ai passé de si mauvais jours, et fait de si tristes dîners en Espagne, l'idée de ce congrès de la paix n'est pas de vous; elle est de notre pauvre roi Henri IV. — Rendons à César ce qui appartient à César.

Ainsi, vous saurez cela, vous qui visitez l'Arsenal, ces beaux salons qui font encore aujourd'hui la bibliothèque de l'Arsenal, c'est Sully qui les fit dorer avec l'argent d'Henri IV.

En 1823, Charles Nodier fut appelé à la direction de cette bibliothèque, et quitta la rue de Choiseul, qu'il habitait, pour venir s'établir dans son nouveau logement.

Oh! ce n'était pas un logis bien magnifique, que celui qui reçut tant d'illustrations. Au premier palier d'un escalier à rampe massive, on trouvait, à gauche, une porte joignant assez mal, et donnant sur un corridor carrelé; la salle à manger et l'office étaient carrelés comme le corridor.

Trois autres pièces complétaient l'appartement, trois pièces de luxe parquetées et lambrissées: l'une était la chambre à coucher de madame Nodier; l'autre, le salon; l'autre le cabinet de travail, la bibliothèque et la chambre à coucher de Charles.

Charles avait deux existences bien distinctes; son existence de la semaine, existence de travailleur et de bibliophile, son existence du dimanche, existence d'homme du monde et de maître de maison.

C'était un homme adorable que Nodier; je n'ai rien vu et rien connu de si savant, de si artiste et de si bienveillant à la fois; — excepté Méry peut-être. Au reste, n'ayant pas un vice, mais plein de défauts, de ces défauts charmants qui font l'originalité de l'homme de génie.

Nodier était prodigue, insouciant, flâneur; oh! mais flâneur avec délices, comme Figaro était paresseux. Peut-être pouvait-on lui reprocher d'aimer un peu trop tout le monde; mais, cela, c'était encore par insouciance, pour ne pas se donner la peine de faire la division de ses sentiments.

Puis, disons-le, c'était le commun des martyrs que Nodier aimait de cette façon-là; il avait un cercle de privilégiés qu'il aimait avec son cœur, ceux-là; les autres, il ne les aimait qu'avec son esprit.

Nodier était l'homme savant par excellence; il savait tout, puis encore une foule de choses au delà de ce tout. D'ailleurs, Nodier avait le privilège des hommes de génie: quand il ne savait pas, il inventait, et ce qu'il inventait, il faut l'avouer, était bien autrement probable, bien autrement coloré, bien autrement poétique, bien autrement ingénieux, et j'oserai dire bien autrement vrai que la réalité.

On comprend facilement qu'avec cette faculté inventive, Nodier était un véritable sac à paradoxes... Seulement, ses paradoxes, il ne vous forçait nullement à les adopter; Nodier créait les trois quarts de ses paradoxes pour son amusement particulier.

Un jour que j'avais déjeuné chez un ministre, on me demandait:

— Comment s'est passé le déjeuner?

— Bien, répondis-je; mais, sans moi, je m'y serais cruellement ennuyé!

Eh bien, c'était la même chose pour Nodier: de peur de s'ennuyer, il créait des paradoxes, comme, moi, je raconte des histoires.

Je reviens sur ce que j'ai dit, que Nodier aimait un peu trop tout le monde; ma phrase a presque l'air d'un reproche: on se tromperait en la prenant ainsi. Nodier aimait comme le feu réchauffe, comme la torche éclaire, comme le soleil luit: il aimait parce que l'amour et l'amitié étaient ses fruits, à lui, aussi bien que le raisin est le fruit de la vigne. Qu'on me permette de faire un mot pour cet homme qui en a tant fait, c'était un *aimeur*.

J'ai dit en amour et en amitié, parce qu'il en était, pour Nodier, des femmes comme des hommes. De même que Nodier aimait tous les hommes d'amitié, Nodier, dans sa jeunesse, — et jamais Nodier ne fut vieux, — Nodier aimait toutes les femmes d'amour. Combien en aima-t-il ainsi? C'est ce qu'il lui eût été impossible de dire. D'ailleurs, comme tous les esprits éminemment poétiques, Nodier confondait toujours le rêve avec l'idéal, l'idéal avec la matière; pour Nodier, toutes les fantaisies de son imagination avaient existé: Thérèse Aubert, la Fée aux miettes, Inès de las Sierras; il vivait au milieu de toutes ces créations de son génie, et jamais sultan n'eut un plus magnifique harem.

Il est assez curieux de savoir comment travaillait un écrivain qui a produit tant de livres, et des livres si amusants. Je vais vous le dire.

L'homme que nous allons prendre, c'est le Nodier de la semaine, le Nodier romancier, savant, bibliophile, le Nodier écrivant le *Dictionnaire des Onomatopées*, *Trilby*, les *Souvenirs de jeunesse*.

Le matin, après deux ou trois heures d'un travail facile, après avoir couvert d'une écriture lisible, régulière, sans rature aucune, douze ou quatorze pages de papier de six pouces de haut sur quatre de large, Nodier jugeait sa tâche du matin finie, et sortait.

Une fois sorti, Nodier errait à l'aventure, suivant tantôt l'une ou l'autre allée des boulevards, tantôt la ligne de l'un ou de l'autre quai.

Qu'il fît cette route-ci ou celle-là, trois choses le préoccupaient: les étalages des bouquinistes, les boutiques de libraires, les magasins des relieurs; car Nodier était presque aussi friand de fines reliures que de livres rares, et je ne jugerais pas que, dans son esprit, il n'eût mis au même rang Deneuil, Derome, Thouvenin et les trois Elzévirs.

Cette course aventureuse de Nodier, retardée par les trouvailles de livres ou les rencontres d'amis, commençait d'ordinaire sur le midi, et aboutissait presque toujours, entre trois et quatre heures, chez Crozet ou chez Techener.

Là se réunissait, vers cette heure, le congrès des bibliophiles de Paris: le marquis de Ganay, le marquis de Châteaugiron, le marquis de Chalabre, Bérard, l'homme des Elzévirs, qui, dans ses moments perdus, fit la charte de 1830; enfin, le bibliophile Jacob, roi de la science bibliographique tant que Nodier n'était pas là, vice-roi quand Nodier arrivait.

Là, on s'asseyait et l'on causait *de omni re scibili et quibusdam aliis*.

La causerie durait jusqu'à cinq heures.

A cinq heures, Nodier prenait, pour s'en aller, la route opposée à celle qu'il avait prise le matin pour venir; c'est-à-dire que, s'il était venu par les quais, il s'en retournait par les boulevards, et que, s'il était venu par les boulevards, il s'en retournait par les quais.

A six heures, Nodier dînait en famille.

Après le dîner, la tasse de café savourée en véritable Sybarite, à petites et longues gorgées, on enlevait la nappe et ce qui la couvrait, et, sur la table nue, on apportait trois chandelles.

Trois chandelles, et non pas trois bougies. Nodier préférait la chandelle à la bougie. Pourquoi? Personne ne l'a jamais su. C'était un des caprices de Nodier.

Ces trois chandelles, jamais plus, jamais moins, étaient placées en triangle, Nodier apportait son travail commencé, ses plumes d'oie, — il exécrait les plumes de fer, — et il travaillait jusqu'à neuf ou dix heures du soir.

A cette heure, il sortait une seconde fois; mais, alors, pour suivre invariablement la ligne des boulevards; et, selon l'affiche, il entrait à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu ou aux Funambules. On a vu que c'est à la Porte-Saint-Martin que je l'ai rencontré pour la première fois.

Il y avait trois acteurs qu'adorait Nodier: Talma, Potier et Debureau.

Quand j'ai connu Nodier, Talma était mort depuis trois ans; Potier était retiré depuis deux; il ne lui restait donc, comme attraction irrésistible, que Debureau.

C'est lui qui, le premier, a divinisé l'illustre Pierrot. A cet endroit, Janin n'est venu qu'après Nodier, et n'est que son imitateur.

Nodier avait vu près de cent fois *le Bœuf enragé*.

A la première représentation de la pièce, il avait attendu le Bœuf jusqu'à la fin, et, ne le voyant pas venir, il était sorti pour s'en informer à l'ouvreuse.

— Madame, lui demanda-t-il, voulez-vous m'apprendre pourquoi cette pantomime que je viens de voir jouer s'appelle *le Bœuf enragé?*

— Monsieur, répondit l'ouvreuse, parce que c'est son titre.

— Ah! fit Nodier.

Et il se retira satisfait de l'explication.

Les six jours de la semaine s'écoulaient parfaitement semblables les uns aux autres; puis venait le dimanche.

Tous les dimanches, Nodier sortait à neuf heures du matin, et s'en allait déjeuner chez Guilbert de Pixérécourt, pour lequel, à la fois, il avait une grande amitié et une profonde admiration.

Il l'appelait le Corneille des boulevards.

Là, il trouvait le congrès scientifique de Crozet ou de Techener.

Nous avons dit que l'un de ces bibliomanes s'appelait le marquis de Chalabre. Il mourut laissant une bibliothèque du plus grand prix, et léguant cette bibliothèque à mademoiselle Mars. Mademoiselle Mars lisait peu, ou plutôt ne lisait pas du tout. Elle chargea Merlin de classer les livres du défunt, et d'en faire la vente. Merlin, le plus honnête homme de la terre, s'occupa de cette mission avec sa conscience ordinaire, et il feuilleta et refeuilleta si bien chaque volume, qu'un jour, il entra dans la chambre de mademoiselle Mars tenant trente ou quarante billets de mille francs, qu'il déposa sur une table.

— Qu'est-ce que cela, Merlin? demanda mademoiselle Mars.

— Je ne sais, madame, dit celui-ci.

— Comment, vous ne savez? Mais ce sont des billets de banque!...

— Sans doute.

— Où donc les avez-vous trouvés?

— Mais dans un portefeuille pratiqué sous la couverture d'une Bible très rare. Comme la Bible était à vous, les billets de banque sont aussi à vous.

Mademoiselle Mars prit les billets de banque, qui, en effet, étaient bien à elle, et eut grand'peine à faire accepter à Merlin, en cadeau, la Bible dans laquelle les billets de banque avaient été trouvés.

Nodier rentrait chez lui de trois heures à quatre heures, et, comme M. Villenave, se laissait habiller et pomponner par sa fille Marie.

Car — nous avons oublié de le dire — la famille de Nodier se composait de sa femme, de sa fille, de sa sœur madame de Tarcy, et de sa nièce.

A six heures, la table était mise chez Nodier. Trois ou quatre couverts en plus des couverts de la famille attendaient les dîneurs de fondation.

Trois ou quatre autres couverts attendaient les dîneurs de hasard.

Les dîneurs de fondation étaient de Cailleux, le directeur du Musée; le baron Taylor, qui, partant pour l'Egypte, laissa bientôt sa place vacante; Francis Wey, que Nodier aimait comme son enfant, et dont l'accent franc-comtois faisait second dessus de celui de Nodier, et Dauzats.

Les dîneurs de hasard étaient Bixio, le grand Saint-Valery et moi.

Saint-Valery était bibliothécaire comme Nodier. Il avait six pieds un pouce de hauteur. C'était un homme fort instruit, mais sans aucune originalité, ni aucun esprit. C'est sur lui que Méry fit ce vers:

> Il se baisse, et ramasse un oiseau dans les airs!

Lorsqu'il était à sa bibliothèque, c'était chose bien rare qu'il fût obligé de prendre une échelle pour atteindre un livre, si haut qu'il fût placé. Il allongeait un de ses longs bras, se haussait sur la pointe de ses longs pieds, et allait chercher, reposât-il sous la frise, le livre demandé.

Au reste susceptible au plus haut degré, et ne pouvant digérer les plaisanteries, si inoffensives qu'elles fussent, sur sa grande taille; il m'en voulut très longtemps, parce qu'un jour qu'il se plaignait à madame Nodier d'un violent rhume de cerveau, je lui demandai s'il n'avait pas eu froid aux pieds l'année dernière.

Une fois admis dans cette douce et bonne intimité de la maison, on allait dîner chez Nodier à son plaisir. S'il fallait ajouter un, deux, trois couverts, aux couverts d'attente, on les ajoutait; s'il fallait allonger la table, on l'allongeait. Mais malheur à celui qui arrivait le treizième! celui-là dînait impitoyablement à une petite table, à moins qu'un quatorzième convive, encore plus inattendu que lui, ne vînt le relever de sa pénitence.

Bientôt je fus un de ces intimes dont je parlais tout à l'heure, et ma place à table fut fixée, une fois pour toutes, entre madame Nodier et Marie Nodier. Quand j'apparaissais à la porte, on me recevait avec des cris de joie, et il n'y avait pas jusqu'à Nodier qui n'allongeât vers moi ses deux grands bras pour me serrer les mains ou pour m'embrasser. Au bout d'un an, ce qui n'était qu'un point de fait devint un point de droit: cette place m'attendait vide jusqu'à l'enlèvement du potage, alors, on se hasardait à la donner; mais, fût-elle donnée, celui qui me remplaçait eût-il été là depuis dix minutes, depuis un quart d'heure, depuis une demi-heure, fût-ce au dessert que j'arrivasse, il se levait ou on le faisait lever, et ma place m'était rendue.

Nodier prétendait que j'étais une bonne fortune pour lui, en ce que je le dispensais de causer; mais ce qui, en pareil cas, était la joie du paresseux maître de maison, était le désespoir de ses convives: dispenser de causer le plus charmant causeur qu'il y eût au monde, c'était presque un crime: il est vrai qu'une fois chargé de cette vice-royauté de la conversation, je mettais un amour-propre inouï à bien remplir ma charge. Il y a des maisons où l'on a de l'esprit sans s'en douter, et d'autres maisons où l'on est bête malgré soi. Moi, j'avais trois maisons de prédilection, trois maisons où flambaient incessamment ma verve, mon entrain, ma jeunesse: c'était la maison de Nodier, la maison de madame Guyet-Desfontaines, et la maison de Zimmermann. Partout ailleurs, j'avais encore quelque esprit, mais l'esprit de tout le monde.

Au reste, soit que Nodier parlât, — et alors, grands et petits enfants se taisaient pour l'écouter; — soit que son silence livrât la conversation à Dauzats, à Bixio et à moi, on arrivait toujours sans avoir compté les heures, à la fin d'un dîner charmant, enviable par le prince le plus puissant de la terre, pourvu que ce prince fût un prince spirituel.

A la fin de ce dîner, on servait le café à la table même. Nodier était bien trop Sybarite pour se lever de table, et pour aller prendre son moka, debout et mal à son aise, dans un salon encore mal chauffé, quand il pouvait le prendre allongé sur sa chaise, dans une salle à manger bien tiède, et bien parfumée de l'arome des fruits et des liqueurs.

Pendant ce dernier acte, ou plutôt cet épilogue du dîner, madame Nodier se levait avec Marie pour aller éclairer le salon. Moi qui ne prends ni café ni liqueurs, je les suivais pour les aider dans cette tâche, où ma longue taille, qui me permettait d'allumer le lustre et les candélabres sans monter sur les fauteuils, leur était utile. Il va sans dire que, si Saint-Valery était là, comme il avait un pied de plus que moi la charge d'allumeur lui revenait de droit.

Grâce à nous donc, le salon s'illuminait; — c'était une solennité qui n'avait lieu que le dimanche: les autres jours, on était reçu dans la chambre de madame Nodier; — en s'illuminant, le salon éclairait des lambris peints en blanc

avec des moulures du temps de Louis XV, un ameublement de la plus grande simplicité, composé de douze chaises ou fauteuils et d'un canapé recouverts en casimir rouge, et complété par des rideaux de même couleur, par un buste d'Hugo, par une statue d'Henri IV enfant, par un portrait de Nodier, et par un paysage de Régnier représentant une vue des Alpes.

A gauche en entrant, dans un enfoncement pareil à une immense alcôve, était le piano de Marie. Cet enfoncement avait assez de largeur pour que les amis de la maison pussent, comme dans la ruelle d'un lit du temps de Louis XIV, rester près de Marie et causer avec elle, tandis qu'elle jouait, du bout de ses doigts si agiles et si sûrs, des contredanses et des valses.

Mais ces contredanses et ces valses n'arrivaient qu'à un moment donné ; deux heures étaient invariablement consacrées — de huit à dix heures — à la causerie ; de dix heures à une heure du matin, on dansait.

Cinq minutes après l'éclairage du salon par madame Nodier, Marie et moi, entraient Taylor et de Cailleux d'abord, qui étaient chez eux bien plus que Nodier n'était chez lui ; puis Nodier, appuyé au bras de Dauzats, de Francis Wey ou de Bixio ; car, quoique Nodier n'eût guère que trente-huit ou quarante ans à cette époque, Nodier, comme ces grandes plantes grimpantes qui couvrent toute une muraille de feuilles et de fleurs, avait déjà besoin de s'appuyer à quelqu'un.

Derrière Nodier entrait le reste des convives, avec la petite fille dansant et sautant.

Dix minutes après, commençaient d'arriver les habitués. C'étaient Fontanay et Alfred Johannot, ces deux figures voilées, toujours tristes au milieu de notre gaieté et de nos rires, comme si elles eussent eu un vague pressentiment du tombeau ; c'était Tony Johannot, qui n'arrivait jamais sans quelque dessin ou quelque eau-forte nouvelle dont s'enrichissaient ou l'album ou les cartons de Marie ; c'était Barye, si isolé au milieu du bruit, que sa pensée semblait toujours envoyée par son corps à la recherche de quelque merveille ; c'était Louis Boulanger, avec sa variété d'humeur, aujourd'hui triste, demain gai, toujours si grand peintre, si grand poète, si bon ami ; c'était Francisque Michel, un fouilleur de chartes, quelquefois si préoccupé de ses recherches de la journée, qu'il oubliait qu'il venait avec un feutre du temps de Louis XIII et des souliers jaunes ; c'était de Vigny, qui, doutant de sa future transfiguration, daignait encore se mêler aux hommes ; de Musset, presque enfant, rêvant ses *Contes d'Espagne et d'Italie* ; c'étaient, enfin, Hugo et Lamartine, ces deux rois de la poésie, ces pacifiques Etéocle et Polynice de l'art, dont l'un portait le sceptre et l'autre la couronne de l'ode et de l'élégie.

Hélas ! hélas ! que sont devenus tous ceux qui étaient là ?

Fontanay et Alfred Johannot sont morts ; de Vigny s'est fait invisible ; Taylor a renoncé aux voyages ; Lamartine, au gouvernement provisoire, a laissé tomber la France de sa main ; Hugo est député, et essaye de ramasser cette France, qui a été trop lourde à la main de son collègue ; nous autres, nous sommes dispersés, suivant chacun de notre côté une route laborieuse, hérissée de mauvais vouloirs, de lois épineuses, de petites haines ministérielles ; et nous allons, aveugles et fatigués, vers ce nouveau monde que Dieu garde pour nos fils et nos petits-fils, que nous ne verrons pas, nous, mais dont au moins nos tombes, comme des bornes milliaires, indiqueront le chemin.

Revenons à ce salon où entraient successivement, au milieu d'une effusion de joie causée par leur vue, ceux-là que je viens de nommer. Si Nodier, en sortant de table, allait s'étendre dans son fauteuil à côté de la cheminée, c'est qu'il voulait, Sybarite égoïste, savourer à son aise, en suivant un rêve quelconque de son imagination, ce moment de béatitude qui suit le café ; si, au contraire, faisant un effort pour rester debout, il allait s'adosser au chambranle de la cheminée, les mollets au feu, le dos à la glace, c'est qu'il allait conter. Alors on souriait d'avance au récit prêt à sortir de cette bouche aux lignes fines, spirituelles et moqueuses ; alors, on se taisait ; alors, se déroulait une de ces charmantes histoires de sa jeunesse, qui semblent un roman de Longus ou une idylle de Théocrite. C'était à la fois Walter Scott et Perrault ; c'était le savant aux prises avec le poète ; c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. Non seulement Nodier était amusant à entendre, mais encore il était charmant à voir : son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage, plein d'une mélancolique sérénité, tout cela s'harmoniait, se fondait avec sa parole un peu traînante, et avec cet accent franc-comtois dont j'ai déjà parlé ; et, soit que Nodier eût entamé le récit d'une histoire d'amour, d'une bataille dans les plaines de la Vendée, d'un drame sur la place de la Révolution, d'une conspiration de Cadoudal ou d'Oudet, il fallait écouter presque sans souffle, tant l'art admirable du conteur savait tirer le suc de chaque chose ; — ceux qui entraient faisaient silence, saluaient de la main, et allaient s'asseoir dans un fauteuil, ou s'adosser contre le lambris ; et le récit finissait toujours trop tôt ; il finissait on ne savait pourquoi, car on comprenait que Nodier eût pu puiser éternellement dans cette bourse de Fortunatus qu'on appelle l'imagination. On n'applaudissait pas, non, on n'applaudit pas le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur ; mais, le murmure éteint, le chant évanoui, le parfum évaporé, on écoutait, on attendait, on désirait encore !

Mais Nodier se laissait doucement glisser du chambranle de la cheminée sur son grand fauteuil ; il souriait, il se tournait vers Lamartine ou vers Hugo.

— Assez de prose comme cela, disait-il ; des vers, des vers allons !

Et, sans se faire prier, l'un ou l'autre poète, de sa place les mains appuyées au dossier d'un fauteuil, ou les épaules assurées contre le lambris, laissait tomber de sa bouche le flot harmonieux et pressé de sa poésie ; et, alors, toutes les têtes se tournaient, prenant une direction nouvelle, tous les esprits suivaient le vol de cette pensée qui, portée sur ses ailes d'aigle, jouait alternativement dans la brume des nuages, parmi les éclairs de la tempête, ou au milieu des rayonnements du soleil.

Cette fois, on applaudissait ; puis, les applaudissements éteints, Marie allait se mettre à son piano, et une brillante fusée de notes s'élançait dans les airs. C'était le signal de la contredanse ; on rangeait chaises et fauteuils ; les joueurs se retranchaient dans les angles, et ceux qui, au lieu de danser, préféraient causer avec Marie, se glissaient dans l'alcôve.

Nodier était un des premiers à la table de jeu : longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille, et s'y prétendait d'une force supérieure ; enfin, il avait fait une concession au goût du siècle, et jouait à l'écarté.

Le bal commençait, et Nodier, qui avait d'ordinaire fort mauvais jeu, demandait des cartes. A partir de ce moment, Nodier s'annihilait, disparaissait, était complètement oublié. Nodier, c'était l'hôte antique qui s'efface pour faire place à celui qu'il reçoit, lequel, alors, devient chez lui maître en son lieu et place.

D'ailleurs, après avoir disparu un peu, Nodier disparaissait tout à fait. Il se couchait de bonne heure, ou plutôt, on le couchait de bonne heure. C'était à madame Nodier qu'était réservé ce soin d'endormir le grand enfant ; elle sortait, en conséquence, la première du salon, et allait préparer la couverture. Alors, l'hiver, dans les grands froids, quand par hasard il n'y avait pas de feu à la cuisine, on voyait, au milieu des danseurs, une bassinoire passer, s'approcher de la cheminée du salon, ouvrir sa large gueule, y recevoir la cendre chaude, et entrer dans la chambre à coucher.

Nodier suivait la bassinoire, et tout était dit.

Voilà ce qu'était Nodier, voilà quelle était la vie de cet homme excellent.

Un jour, nous le trouvâmes humble, embarrassé, honteux. L'auteur du *Roi de Bohême et ses Sept Châteaux* venait d'être nommé académicien.

Il nous fit ses excuses bien humbles, à Hugo et à moi ; nous lui pardonnâmes.

Après avoir refusé cinq fois, Hugo fut nommé à son tour. Il ne me fit pas ses excuses, et il eut raison, car je ne lui eusse pas pardonné, à lui !

CXXII

OUDARD ME TRANSMET LES ORDRES DU DUC D'ORLÉANS. — JE SUIS NOMMÉ BIBLIOTHÉCAIRE ADJOINT. — COMME QUOI IL EN RÉSULTE QUATRE CENTS FRANCS D'ÉCONOMIE POUR SON ALTESSE. — RIVALITÉ AVEC CASIMIR DELAVIGNE. — PÉTITION DES CLASSIQUES CONTRE LES PIÈCES ROMANTIQUES. — LETTRE A L'APPUI, DE MADEMOISELLE DUCHESNOIS. — RONDE FANTASTIQUE. — PAR QUI RACINE FUT DÉCLARÉ N'ÊTRE QU'UN « POLISSON ». — BELLE INDIGNATION DU « CONSTITUTIONNEL ». — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « MARINO FALIERO ».

On se rappelle que, dans la courte conversation que j'avais eu l'honneur d'avoir avec M. le duc d'Orléans dans sa loge, il m'avait exprimé le désir de me garder près de lui.

Je n'avais aucun motif, ma liberté conquise, pour m'éloi-

gner de l'homme qui, au bout du compte, en m'assurant la vie matérielle pendant six ans, m'avait permis de continuer mes études, et de devenir ce peu que j'étais.

D'ailleurs, à cette époque, M. le duc d'Orléans représentait parfaitement cette nuance d'opposition dans laquelle mon titre de fils d'un général républicain me classait naturellement.

M. le duc d'Orléans, fils de régicide, membre du club des Jacobins, défenseur de Marat, obligé de Collot d'Herbois, me paraissait même, je dois le dire, s'il n'avait pas énormément reculé depuis 1793, être beaucoup plus avancé en 1829 que je ne l'étais moi-même.

esprit depuis assez de temps pour qu'elles eussent eu celui d'y mûrir, quand je reçus une lettre d'Oudard, qui me priait de passer à son bureau.

Autrefois une pareille invitation m'eût fort inquiété ; aujourd'hui, elle me faisait sourire.

Je me présentai ; Raulot me salua jusqu'à terre ; il ouvrit la porte et annonça :

— M. Alexandre Dumas.

Oudard vint à moi en riant.

— Eh bien, me dit-il, mon cher poète, il paraît que décidément vous avez un succès.

— Mais oui.



Charles Nodier.

Il y avait bien ce mot qu'il m'avait dit le jour où j'avais écrit sous sa dictée : « Monsieur Dumas, souvenez-vous que, quand on ne descendrait de Louis XIV que par un de ses bâtards, c'est encore un assez grand honneur pour qu'on en soit fier. »

Mais, ce mot, je l'avais provoqué par mon ignorante hésitation. D'ailleurs, on peut être fier de descendre de Louis XIV tout en blâmant les turpitudes de Louis XV et les fautes de Louis XVI ; or, qui avait fait surtout nos pères républicains ? Le Parc-aux-Cerfs et le Petit-Trianon.

Le duc d'Orléans était donc, sinon un prince républicain comme on l'avait appelé en 1792, du moins un prince citoyen comme on l'appelait en 1829.

Somme toute, c'était chose honorable pour ma position, et une chose sympathique à mon cœur, que de rester attaché à M. le duc d'Orléans.

Toutes ces réflexions s'étaient déjà présentées à mon

— D'abord, recevez-en tous mes compliments. Mais qui pouvait prévoir cela ?

— Ceux qui m'avaient supprimé mes gratifications et retenu mes appointements ; car je présume que, s'ils eussent prévu une chute, ils n'auraient pas eu la cruauté de m'exposer à mourir de faim, moi et ma mère.

— Est-ce que M. de Broval ne vous a pas écrit, le soir de la représentation ? me dit Oudard un peu embarrassé.

— Si fait ; voici sa lettre.

Je lui montrai la lettre qu'on a lue.

— Et je la garde comme un modèle, continuai-je en la remettant dans ma poche.

— Comme un modèle de quoi ?

— De fausseté diplomatique et de plate courtisanerie.

— Bon ! voilà de grands mots !

— Vous avez raison, il ne faut pas appliquer les grands mots aux petites choses.

— Voyons, ne parlons plus de cela ! parlons de votre position dans la maison.

— Cela s'appelle parler de choses en l'air.

— Pas de votre position dans le passé. Je sais bien que vous refuseriez de rester dans la maison aux conditions où vous y étiez ; nous ne voudrions pas non plus... Il vous faut du loisir pour travailler.

— Allons, seigneur Mécène, parlez au nom d'Auguste ; j'écoute.

— Non, c'est à vous de parler, au contraire. Que désirez-vous ?

— Moi ? je désirais un succès, je l'ai eu ; je ne désire plus rien.

— Mais, nous, que pouvons-nous faire pour vous qui vous soit agréable ?

— Pas grand'chose.

— Il y a bien, cependant, dans la maison, quelque place que vous ambitionniez ?

— Je n'en ambitionne aucune ; mais il y en a une qui me conviendrait.

— Laquelle ?

— Celle de collègue de M. Casimir Delavigne à la bibliothèque.

Oudard laissa échapper un mouvement des muscles de la face, qui voulait dire : « Vous êtes bien ambitieux, mon ami. »

— Ah ! oui, je comprends, repris-je ce sera difficile.

— Dame ! reprit Oudard, nous avons déjà Vatout et Casimir, un bibliothécaire et un sous-bibliothécaire.

— Sans doute, et c'est beaucoup, n'est-ce pas, quand on n'a point de bibliothèque ?

En effet, la bibliothèque du duc d'Orléans était, à cette époque surtout, assez médiocre.

— Comment, pas de bibliothèque ? s'écria Oudard, qui, comme les servantes du curé, ne pouvait pas souffrir, que l'on dépréciât son presbytère. Nous avons trois mille volumes !

— Vous vous trompez, mon cher Oudard : c'est trois mille quatre ; car j'ai vu avant-hier, chez M. le duc d'Orléans, les *Mémoires de Dumouriez* qui arrivaient de Londres.

Avec quelque bonhomie que j'eusse relevé cette erreur de chiffres, Oudard sentit le coup ; il n'était pas de force à le parer : sans s'avouer touché, il continua :

— Eh bien, c'est à merveille, mon ami ; j'exprimerai à monseigneur votre désir de rester attaché à la maison comme bibliothécaire.

Je l'arrêtai.

— Ah çà ! entendons-nous bien, Oudard.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous m'avez fait venir, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Ce n'est pas moi qui suis venu de moi-même.

— Non.

— Je ne serais pas venu si vous ne m'eussiez pas écrit.

— Vous eussiez eu tort.

— C'est possible ; mais, enfin, je ne fusse pas venu. Maintenant, vous parlez d'un désir, je n'en ai exprimé aucun ; ce n'est pas moi qui désire rester attaché à la maison ; si l'on désire me garder, on me fera bibliothécaire ; quant aux appointements, on peut ne m'en point allouer ; vous voyez que je donne de grandes facilités à Son Altesse royale.

— Ah çà ! vous serez donc toujours mauvaise tête ?

— Non ; mais je me souviens de ce que M. le duc d'Orléans a daigné écrire, voilà un mois, de sa propre main en face de mon nom : « Supprimez les gratifications, etc., etc. »

— Allons, je vais vous dire une chose qui va vous raccommoder avec le prince.

— Ah ! mon cher Oudard, je suis, en vérité, trop peu de chose pour me croire le droit d'être brouillé avec lui.

— Eh bien, je crois qu'il accepterait la dédicace de votre drame.

— La dédicace de mon drame, mon cher Oudard, appartient à celui qui l'a fait jouer ; mon drame d'*Henri III* sera dédié à Taylor.

— Vous faites une faute, mon cher ami.

— Non, j'acquitte une dette.

— Soit, n'en parlons plus ; ainsi, bibliothécaire comme Casimir Delavigne...

— Ou comme Vatout, si vous trouvez que la comparaison vous offre plus de facilités.

— Savez-vous que vous êtes devenu épigrammatique depuis votre succès ?

— Non ; seulement, je dis tout haut ce que je pensais tout bas.

— Allons, je vois bien que je n'aurai pas le dernier mot.

— Si fait ; trouvez un mot auquel je ne trouve pas de réponse.

— Au revoir !

— Adieu !

Deux jours après, Oudard me fit revenir ; il avait trouvé une chose qui me convenait bien mieux que d'être bibliothécaire : c'était d'être lecteur de madame la duchesse d'Orléans.

Je remerciai Oudard ; mais je lui déclarai que je m'en tenais à ma première idée, d'être bibliothécaire ou de ne rien être du tout.

Nous nous quittâmes un peu plus froidement que la première fois.

Le surlendemain, je recevais une troisième lettre ; pour le coup, il avait trouvé la chose qui me convenait mieux que toute chose : on me faisait chevalier d'honneur de madame Adélaïde !

Je persistai dans mon entêtement à l'endroit de la bibliothèque.

Enfin, sur une quatrième invitation, je revins une quatrième fois.

On se décida à faire ce que je demandais ; j'étais nommé bibliothécaire adjoint, à douze cents francs.

Comme j'avais annoncé d'avance que la question d'argent n'avait aucune importance, on en avait profité pour proposer à monseigneur une réduction de trois cents francs du bibliothécaire sur l'employé.

Cela n'eût rien été ; mais écoutez, et qu'Harpagon et Grandet se pendent de n'avoir pas trouvé ce qu'avaient trouvé les gens qui faisaient les affaires de M. le duc d'Orléans et les miennes.

Comme il y avait six mois que l'on ne me payait plus mes appointements, on antidata ma nomination de six mois.

Il en résulta que, comme j'avais quinze cents francs à titre d'employé, et douze cents francs à titre de bibliothécaire, on économisa, en me payant ces six mois-là comme bibliothécaire, une somme de cent cinquante francs, — qui, jointe à mes gratifications non payées de 1829, constituait une économie de trois cent cinquante francs ; — lesquels trois cent cinquante francs, joints aux cinquante francs supprimés à ma gratification de 1828, faisaient un bénéfice net de quatre cents francs pour la caisse princière.

On en conviendra, c'étaient des hommes à larges vues, n'est-ce pas ? que ceux qui entouraient le duc d'Orléans.

Malheureusement, ce furent exactement les mêmes hommes qui entourèrent plus tard le roi.

Installé à la bibliothèque, j'y fis connaissance avec Vatout et Casimir Delavigne, qui, ainsi que me l'avait laissé pressentir Oudard, ne me virent pas arriver là avec un grand plaisir.

Casimir Delavigne surtout, qui me revint plus tard, mais qui, d'abord, eut beaucoup de peine à me pardonner mon succès d'*Henri III*.

En effet, mon succès d'*Henri III* prenait l'année, et, comme il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas au théâtre deux succès à la fois, le succès d'*Henri III* gênait le succès de *Marino Faliero*, qui attendait son tour, et dans lequel mademoiselle Mars devait jouer Héléna.

Mais mademoiselle Mars avait pour trois grands mois d'*Henri III ;* puis venait son congé de deux mois ; *Marino Faliero* se trouvait donc remis à l'hiver suivant.

Ce n'était point le compte de Casimir Delavigne.

J'ai dit comment les affaires dramatiques se traitaient chez Casimir Delavigne : le conseil de famille fut rassemblé à l'endroit de *Marino Faliero*, et l'on décida que le doge de Venise émigrerait à la Porte-Saint-Martin ; que madame Dorval, dont la réputation commençait à grandir, remplacerait mademoiselle Mars, et qu'on débaucherait Ligier de l'Odéon pour jouer Marino Faliero.

Cette émigration fit grand bruit. — Casimir à la Porte-Saint-Martin ! c'était Coriolan chez les Volsques ; tous les journaux retentirent de plaintes et de lamentations sur cet exil du barde national, et l'on commença à me considérer comme un usurpateur qui venait de chasser un roi couronné et sacré de son trône légitime.

La situation se compliqua d'un événement aussi nouveau qu'inattendu.

Une pétition au roi parut, laquelle suppliait Sa Majesté de faire, en faveur de Corneille, de Molière et de Racine, — qui, debout sur leurs piédestaux de marbre du foyer, n'avaient rien à voir dans cette question, — ce que l'auguste prédécesseur de Sa Majesté avait fait en faveur du roi Ferdinand VII chassé par les Cortès : de les rétablir sur leur trône.

Hélas ! personne moins que moi n'a jamais aspiré à prendre le trône de personne... A me faire une chaise ou un fauteuil commode, oui ; élevé, oui ; en vue, oui ; mais un trône ! le mot et la chose étaient par trop classiques, et je n'y songeais point.

C'est incroyable, n'est-ce pas ? qu'il se soit trouvé sept hommes de lettres assez intolérants, assez insensés, assez ridicules pour s'adresser à un roi, et pour prier ce roi de proscrire un genre, c'est-à-dire une chose invisible, insaisissable, indéfinissable même ; pour lui dire hardiment : « Sire, nous sommes les représentants de l'art ; nous seuls savons ce que c'est que le beau ; nous seuls avons la science, le goût, le génie ; le public nous siffle, c'est vrai, aussitôt que nous apparaissons ; nos tragédies n'attirent personne, c'est vrai, quand on les joue ; les comédiens nous représentent avec une répugnance concevable, c'est vrai, puisque, faisant les mêmes frais pour nos pièces, ils n'en tirent pas les mêmes profits ; mais n'importe ! il nous est dur de mourir, d'être oubliés ; nous aimons mieux être sifflés qu'ensevelis ; ordonnez, sire, qu'on joue, qu'on ne joue que nous ; — car nous sommes les seuls héritiers de Corneille, de Molière et de Racine, tandis que les nouveaux venus ne sont que des bâtards de Shakspeare, de Gœthe et de Schiller ! »

Comme c'était logique ! J'étais un bâtard de Shakspeare, de Gœthe et de Schiller, parce que je venais de faire *Henri III*, pièce si éminemment française, que, s'il y avait un reproche à lui faire, c'était de représenter trop fidèlement les mœurs de la fin du XVIe siècle.

Et, comme, en effet, la chose n'est pas croyable, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la pétition de ces messieurs :

« Sire,

« La gloire des lettres n'est pas la moins éclatante des gloires françaises, et la gloire de notre théâtre la moins brillante de nos gloires littéraires.

« Ainsi pensaient vos aïeux, quand ils ont honoré le Théâtre-Français d'une protection spéciale ; ainsi pensait Louis XIV, à qui il a dû sa première organisation. Persuadé que les chefs-d'œuvre que son règne avait fait éclore ne pouvaient être représentés avec trop de perfection, ce roi protecteur des lettres a voulu que les meilleurs acteurs disséminés dans les diverses troupes que possédait alors la capitale, fussent réunis en une seule, sous le titre de Comédiens ordinaires du roi.

« Il donna à cette troupe d'élite des règlements, il lui accorda des droits, et, entre autres, le privilège exclusif de représenter la tragédie et la haute comédie ; et il ajouta à ces faveurs celle de la doter. Son but, en cela, vous le savez, sire, n'était pas seulement de récompenser des acteurs qui avaient le bonheur de lui plaire, mais aussi de les encourager dans la pratique d'un genre qui, par son élévation, était en harmonie avec son âme royale ; mais aussi de perpétuer la prospérité de ce genre, et d'asseoir sur des bases solides un théâtre modèle soit pour les acteurs, soit pour les auteurs.

« Longtemps les intentions de Louis XIV ont été remplies sous ses successeurs, qui n'ont dégénéré de lui ni en goût ni en générosité ; les deux genres qu'il affectionnait, et auxquels la scène française devait sa dignité et sa supériorité, y ont régné presque sans partage.

« Tel était encore l'état des choses à l'époque du décès de votre auguste frère ; pourquoi faut-il avouer qu'il n'est plus tel aujourd'hui ?

« La mort de l'acteur qui rivalisait de talent avec les acteurs les plus parfaits de quelque époque que ce soit, a porté plus d'un dommage au noble genre dont il était le soutien. Soit par dépravation de goût, soit par conscience de leur impuissance à le remplacer, quelques sociétaires du Théâtre-Français, prétendant que le genre où Talma excellait ne pouvait plus être utilement exploité, se sont efforcés d'exclure la tragédie de la scène, et de lui substituer des pièces composées à l'imitation des drames les plus bizarres que puissent offrir les littératures étrangères : drames qu'avant cette époque, on n'avait osé reproduire que sur nos théâtres infimes.

« Que des acteurs médiocres aient cette prétention, si bien d'accord avec leur médiocrité ; que, ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, ils veuillent la rabaisser au niveau de leur talent, cela se conçoit ; mais ce qu'on a peine à concevoir, sire, c'est que cette prétention soit encouragée par les préposés qui devraient la combattre.

Non seulement ils violent les droits fondés sur les règlements pour favoriser, en toute circonstance, le genre objet de leur prédilection, mais, pour satisfaire aux exigences de ce genre, qui a moins pour but d'élever l'âme, d'intéresser le cœur, d'occuper l'esprit, que d'éblouir les yeux par des moyens matériels, par le fracas des décorations et par l'éclat du spectacle, ils épuisent la caisse du théâtre ; ils accroissent sa dette ; ils opèrent sa ruine. Et, cependant, comme la tragédie, malgré tout ce qu'on fait contre elle, lutte encore avec quelque avantage contre son ignoble rival, non contents de se refuser aux frais nécessaires, à l'appareil qu'elle réclame, les protecteurs de celui-ci s'étudient à déconcerter l'ensemble des représentations tragiques, à ne donner pour aide aux principaux acteurs que des sujets réprouvés par le public ; bien plus encore, pour rendre toute représentation tragique désormais impossible, anticipant sur l'époque ou les deux premiers sujets tragiques, mademoiselle Duchesnois et M. Lafond, doivent prendre leur retraite, ils prétendent les contraindre à subir, sous le nom de congé, un exil d'un an, pendant la durée duquel on se flatte de consommer l'absolue destruction du théâtre de Racine, Corneille et Voltaire.

« Sire, les agents sur lesquels votre confiance se repose des soins de surveiller et de diriger le théâtre répondent-ils bien à vos intentions protectrices? Est-ce pour favoriser l'usurpation du mélodrame, est-ce pour lui livrer la scène tragique que les clefs leur en ont été remises ? Les fonds que votre libéralité met à leur disposition, pour être employés dans l'intérêt du bon goût, doivent-ils être prodigués dans l'intérêt de leur goût particulier, qui tend à asservir le domaine de ces grand hommes à la Melpomène des boulevards, et à réduire leur art sublime à la condition d'un vil métier ?

« Persuadés, sire, que la gloire de votre règne est intéressée à ce qu'aucune des sources de la gloire française ne s'altère, nous croyons devoir appeler votre attention sur la dégradation dont le premier de nos théâtres est menacé.

« Sire, le mal est grand déjà ! encore quelques mois, et il sera sans remède : encore quelques mois, et, fermé tout à fait aux ouvrages qui faisaient les délices de la plus polie des cours, de la nation la plus éclairée, le théâtre fondé par Louis le Grand sera tombé au-dessous des tréteaux les plus abjects, ou plutôt le Théâtre-Français aura cessé d'exister.

« *Signé* : A.-V. ARNAULT, N. LEMERCIER, VIENNET, JOUY, ANDRIEUX, JAY, O. LEROY. »

Cette curieuse pièce était flanquée d'une autre pièce non moins curieuse ; — quand nous disons flanquée, nous aurions dû dire précédée. — La lettre de mademoiselle Duchesnois que nous allons reproduire en entier, comme nous avons fait de la pétition de ces messieurs, était la fusée volante par laquelle on avertissait le public qu'on allait tirer le grand feu d'artifice.

On se rappelle la visite que M. Lafond m'avait faite à mon bureau, pour me demander si je n'avais pas dans ma pièce un gaillard bien campé qui vînt dire à la reine Christine : « Sacrebleu ! Votre Majesté n'a pas le droit de faire assassiner ce pauvre diable ! »

On se rappelle que je lui avais répondu que non.

Sur quoi M. Lafond avait pirouetté et s'était retiré en disant que, dans ce cas, sa visite était non avenue.

Lors de la lecture d'*Henri III*, M. Lafond s'était dit que ce gaillard bien campé, trop bien campé même, qu'on appelait le duc de Guise, lui revenait de droit, lorsque, pas du tout, il avait vu distribuer ce rôle à Joanny, qui l'avait joué, sinon d'une manière irréprochable, du moins d'une manière remarquable.

Il en avait été autant de la pauvre mademoiselle Duchesnois ; elle avait vu passer successivement devant elle les deux rôles de Christine et de la duchesse de Guise ; elle m'avait fait l'honneur de les désirer tous deux, et deux fois, avec beaucoup de peine, je lui avais expliqué les impossibilités que je voyais à ce qu'elle jouât les deux rôles ; il en résultait que mademoiselle Duchesnois était furieuse, que la fureur est mauvaise conseillère, et qu'en somme mademoiselle Duchesnois, dans sa fureur, écrivait la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'aurais voulu rester étrangère à la querelle qui s'est engagée dans les journaux, relativement au Théâtre-Français : mais on se fonde sur des faits erronés, pour défendre un système qui compromet notre existence sociale ; je crois devoir au public des explications qui montreront la question sous son vrai jour.

« Sans doute le devoir des Comédiens français est, avant tout, de conserver la faveur du public, et l'on ne peut nous faire aucun reproche sous ce rapport, puisque, depuis trois années, nous avons laissé établir successivement, à grands frais, tous les ouvrages du nouveau genre ; il en est résulté que nos parts ont baissé de seize mille à sept mille francs, et que nous avons contracté, dans ce laps de temps, une dette que l'on porte à cent mille francs.

« Cependant, l'ancien répertoire et les ouvrages faits d'après les grands maîtres, *Tartufe*, *Phèdre*, *Zaïre*, *Germanicus*, *Sylla*, *Pierre de Portugal*, *Marie Stuart*, *l'École des vieillards*, *Blanche*, *le Roman*, s'ils n'enrichissent plus le théâtre, continuent à faire l'argent de nos parts, et à subvenir aux dépenses inouïes de la mise en scène des drames.

Malgré la ruine de notre prospérité et l'augmentation de notre dette, j'aurais gardé le silence, si l'on n'avait en même temps répandu le bruit que l'on allait dissoudre notre pacte social, pour nous mettre en régie, et élever à notre place un prétendu théâtre romantique. Ces bruits ont pris assez de consistance pour être répétés par plusieurs journaux, et l'on a remarqué que les défenseurs habituels de M. le commissaire royal, au lieu de les démentir, se sont efforcés de montrer les avantages d'un projet aussi ridicule.

« Les acteurs tragiques, qui, depuis l'arrivée de M. Taylor, avaient été l'objet d'une animadversion dont ils n'ont deviné la cause que dans ces derniers temps, furent attaqués dans ces mêmes journaux avec un acharnement sans exemple, avec ce refrain de circonstance : *Le public ne veut plus de tragédies.* Sans doute la tragédie ne fait plus les recettes énormes des beaux temps de Talma et des quinze premières années de ma carrière théâtrale ; mais, sans parler de son importance et de sa nécessité, on peut s'assurer par les recettes — non par celles que l'on tient de M. le commissaire royal, mais par les recettes véritables, consignées sur le registre des pauvres, que je fais relever en ce moment pour les publier, — que la tragédie reprendrait sa prospérité, si l'administration lui accordait la protection qu'elle lui doit, au lieu de persécuter les acteurs et les auteurs qui la soutiennent encore.

« Il me serait difficile d'énumérer toutes les preuves de la mauvaise volonté de M. Taylor ; mais en voici quelques-unes qui suffiront pour vous convaincre. Trois jeunes acteurs attirés de l'Odéon prêtaient quelque appui et quelque intérêt à la tragédie. M. Taylor a tenté de les chasser de la Comédie-Française. Il a réussi à l'égard de MM. Ligier et Victor ; et, si M. David nous a été conservé, c'est par un jugement des tribunaux qui a forcé la volonté de M. le commissaire royal. M. Beauvallet, jeune homme qui donne de grandes espérances aux amis de l'art dramatique, s'est vu forcé de s'engager à un théâtre secondaire.

« Ce n'est pas tout ; pour accomplir le dessein romantique, ma présence et celle de M. Lafond étaient importunes. Nous reçûmes, cet hiver, une intimation et presque un ordre de quitter Paris pour un an, et sans l'avoir sollicité, comme quelques journaux mal informés l'ont annoncé.

« C'est dans de telles circonstances, monsieur, que des littérateurs distingués qui, par leurs rapports avec les acteurs, connaissaient bien mieux la situation du Théâtre-Français que les auteurs de plusieurs articles, ont cru devoir présenter un mémoire au roi, non pour demander l'exclusion du genre nouveau (plaisanterie inventée par les amis de Taylor, pour se donner l'avantage d'appeler *ridicule* une démarche honorable), mais pour réclamer une protection au moins égale pour les auteurs qu'on appelle *classiques*, et pour les acteurs qui soutiennent ce genre.

« Je vous prie de vouloir bien annoncer, monsieur, que je viens d'appeler MM. Taylor et le vicomte de la Rochefoucauld devant les tribunaux pour avoir à répondre d'une violation de nos règlements sociaux, au moyen de laquelle ils ont prorogé, depuis quatre ans, l'existence d'un comité qui devait, aux termes de nos statuts, être renouvelé par tiers chaque année.

« Je vous prie de vouloir bien déclarer, en mon nom, que l'article renfermé dans le *Journal de Paris* de ce matin est erroné dans toutes ses propositions et dans tous ses chiffres, et que je m'empresserai d'en donner les preuves au public, dans le plus court délai

« Je suis aussi en mesure de relever le fait faux qu'aucun des signataires de la pétition ait voulu *retirer* ou *désavouer* sa signature ; mais je sais, au contraire, que plusieurs de nos auteurs les plus distingués se préparent à faire paraître leur adhésion au Mémoire au roi.

« Je suis, etc.

« J. DUCHESNOIS. »

Nous avons dit que, sous un ministre spirituel, tout le monde a de l'esprit, même le roi.

Le roi répondit aux pétitionnaires :

« Messieurs,

« Je ne puis rien pour ce que vous désirez ; je n'ai, comme tous les Français, qu'une place au parterre. »

Maintenant on me demandera comment M. Arnault conciliait cette demande contre moi avec son amitié pour moi ? comment, me recevant, tous les dimanches, chez lui à sa table, dans son intimité, il voulait me faire chasser du théâtre ?

Oh ! qu'on se rassure ! M. Arnault était un esprit plus logique que cela ; le dimanche qui avait suivi la représentation d'*Henri III*, — et c'était le lendemain — j'avais trouvé madame Arnault toute seule à la maison, et elle m'avait dit en manière de conversation :

— Dumas, quand vous voudrez bien venir dîner avec nous, dites-nous-le d'avance, car vous risqueriez parfois de faire comme aujourdhui, un dîner tête-à-tête avec moi, ce qui ne serait pas très amusant pour vous.

J'avais compris, et je n'y étais pas retourné.

Au reste, le succès d'*Henri III* avait amené à sa suite tous les avantages et tous les ennuis des grands succès ; j'étais, pour le reste de l'hiver de 1829, l'auteur à la mode ; je recevais invitations sur invitations, et M. Sosthène de la Rochefoucauld, ministre de la maison du roi, m'écrivait une lettre par laquelle il me donnait mes entrées à tous les théâtres royaux, se fondant sur ce que, s'il ne me les donnait pas, j étais bien homme à les prendre. Devéria fit une lithographie de moi, David (d'Angers), une médaille. On voit que rien ne manquait à ma gloire, même le petit côté ridicule qui accompagne toujours les réputations naissantes.

Puis on racontait une foule d'anecdotes plus absurdes les unes que les autres : on disait qu'après la représentation d'*Henri III*, quand les lustres de la salle avaient été éteints, à la lueur mourante des flambeaux du foyer, une ronde sabbatique pareille à la magnifique ronde de Boulanger avait eu lieu *autour* du buste de Racine, — qui est adossé à la muraille ! que les funèbres danseurs avaient fait entendre ce refrain sacrilège : « Enfoncé Racine ! » et que même un cri de mort avait été poussé par un jeune fanatique nommé Amaury Duval, qui demandait la tête des académiciens ; — cri parricide, puisque ce malheureux était le fils de M. Amaury Duval, de l'Institut, et neveu de M. Alexandre Duval, de l'Académie française.

On accusait, en outre, — et cela pouvait bien être vrai, par exemple, — un romantique furieux, à qui Dieu, pour sa punition, avait envoyé une des sept plaies d'Egypte, d'avoir dit en se grattant frénétiquement :

— Décidément, Racine n'est qu'un polisson !

Ce fanatique se nommait Gentil.

De pareilles histoires, racontées sous le manteau de la cheminée, faisaient, comme vous le pensez bien, dresser les cheveux sur la tête de tous les honnêtes gens, et *le Constitutionnel*, qui a toujours été le représentant littéraire et politique des honnêtes gens, en était tout particulièrement indigné.

Ce fut à partir de cette époque que le digne bonhomme voua à toute idée qui ne datait pas d'un demi-siècle, et à tout auteur qui ne comptait pas moins de douze lustres, — style de rédaction 1838-1850, — cette haine vigoureuse dont parle Alceste, et qui, à notre avis, rancit bien plus et bien mieux au cœur des impuissants, des méchants et des envieux, qu'au cœur des gens de bien.

On s'attendait de jour en jour à une Saint-Barthélemy de classiques, et on félicitait ce pauvre M. Auger, qui venait de se tuer si tristement, d'avoir échappé au massacre général par le suicide.

La consternation était si grande, que le parti classique tout entier ne produisit qu'une pièce — qui tomba.

C'était *Elisabeth d'Angleterre*, de M. Ancelot.

Car nous n'appelons pas une pièce classique le *Marino Faliero* de Casimir Delavigne, si pompeusement baptisé du titre de mélodrame en vers.

Le choix même du sujet de *Marino Faliero*, l'imitation des principales scènes de Byron, était un double hommage au génie étranger et au goût moderne.

Casimir Delavigne, nous l'avons dit ailleurs, était né quinze ans trop tôt pour entrer franchement dans notre voie; aussi son allure fut-elle éternellement empêchée, et flotta-t-il incessamment de Voltaire à Byron, de Chénier à Shakspeare, sans parvenir à prendre une allure à lui. Au reste, rien n'avait été négligé pour le succès de *Marino Faliero*. Les journaux avaient fait grand bruit de l'ingratitude de MM. les Comédiens français, et du passage de Ligier à la Porte-Saint-Martin. On annonçait que l'ouverture était de Rossini, et les costumes de M. Delaroche.

Or, M. Delaroche étant juste en peinture ce que Casimir Delavigne était en littérature, M. Delaroche jouissait alors, comme Casimir Delavigne, d'une réputation trop grande pour qu'il ne la vît pas décroître, pâlir, s'éteindre presque de son vivant.

Donc, Rossini avait fait la musique ; donc, Delaroche avait fait les costumes.

La pièce fut représentée le 30 mai, et obtint un grand succès ; mais, chose étrange ! la part faite largement à l'auteur, le succès d'acteur ne revint ni à Ligier ni à madame Dorval ; il revint à Gobert, qui jouait le rôle d'Israël Bertuccio.

L'ouvrage était, du reste, monté avec un luxe inouï, et un si scrupuleux respect, particulièrement à l'endroit des costumes, que M. Delaroche ayant jugé à propos pour donner plus de pittoresque à ses dessins, de les faire mouvementer par le vent, le costumier du théâtre avait eu cette intelligente idée, de coudre le vent dans les manteaux.

J'ai dit ailleurs ce que je pensais de cette pièce.

CXXIII

LE MAGNÉTISME. — OPÉRATION SUR UNE SOMNAMBULE. — JE ME FAIS MAGNÉTISER. — MES OBSERVATIONS. — JE MAGNÉTISE A MON TOUR. — EXPÉRIENCE FAITE EN DILIGENCE. — AUTRE EXPÉRIENCE CHEZ LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE DE JOIGNY. — LA PETITE MARIE D***. — SES PRÉDICTIONS POLITIQUES. — JE LA GUÉRIS DE LA PEUR.

Entre ma représentation et celle de Casimir Delavigne, le monde savant s'était préoccupé d'un fait grave qui constatait la puissance du magnétisme, contestée depuis Mesmer.

Un des plus habiles chirurgiens de l'époque, Jules Cloquet, venait d'opérer madame Pl..., d'un cancer au sein, sans que celle-ci, mise en état d'extase par son magnétiseur, eût manifesté la moindre sensibilité.

Un mot sur le magnétisme; — partons d'un fait, et allons jusqu'aux abstractions.

Madame Pl..., sur laquelle cette étrange tentative venait d'être opérée, était âgée de soixante-quatre à soixante-cinq ans, veuve depuis dix, et souffrait, depuis deux ou trois, d'engorgements glanduleux au sein droit.

Le docteur Chap... était le médecin de la malade; plusieurs fois il avait essayé du magnétisme, et s'en était bien trouvé. Il tenta d'appliquer le magnétisme à la guérison de madame Pl...; mais le mal était trop avancé, et il résolut de ne s'en servir que pour adoucir, s'il était possible, les douleurs de la malade au moment de l'opération.

Jules Cloquet fut appelé. On lui proposa d'opérer sur la malade endormie; il accepta, enchanté de se rendre compte d'un phénomène dont il doutait, et d'épargner, en même temps, à la patiente, la souffrance inséparablement liée à l'une des plus douloureuses opérations de la chirurgie.

Le docteur Chap... magnétisa madame Pl... et lui mit tout le côté droit dans un état d'insensibilité complète.

L'opération du sein commença par une incision de onze pouces, suivie d'une autre longue de neuf. Grâce à ces deux incisions, on put aller chercher, jusque sous l'aisselle, plusieurs glandes qui furent soigneusement disséquées. Pendant l'opération, qui dura dix minutes, la malade ne donna aucun signe de sensibilité. Il semblait au chirurgien — ce sont ses propres paroles — *qu'il taillait dans un cadavre;* seulement, lorsque, l'opération finie, on en vint à laver la plaie avec une éponge, la malade, sans sortir de son extase, s'écria deux fois: — Finissez donc! ne me chatouillez pas ainsi.

L'opération terminée, madame Pl... fut tirée de son extase: elle ne se souvenait de rien, n'avait éprouvé aucune douleur, et manifesta un profond étonnement d'être opérée.

Les pansements se firent selon le mode ordinaire, et présentèrent tous les symptômes d'une prompte guérison.

Dès le septième jour, madame Pl... sortit en voiture.

La suppuration diminuait, la plaie marchait rapidement à la cicatrisation, quand, vers le soir du quinzième jour, la malade se plaignit d'éprouver une forte oppression, et un œdème se manifesta aux extrémités inférieures.

Tout cela est du réalisme le plus absolu. — Maintenant, voici où le merveilleux commence:

Madame Pl... avait une fille; cette fille, arrivée de province pour soigner sa mère, avait été mise par le docteur Chap... en état de somnambulisme, et reconnue par lui comme étant d'une lucidité parfaite.

Elle fut endormie du sommeil magnétique, et consultée sur l'état de sa mère.

Au premier effort qu'elle fit pour voir, sa figure se décomposa, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle annonça qu'une mort paisible, mais inévitable, frapperait sa mère, le lendemain matin.

Questionnée sur l'aspect que présentait l'intérieur de la poitrine, elle déclara que le poumon du côté droit ne vivait plus, qu'il était vide et en suppuration vers la partie dorsale inférieure, et baignant dans un épanchement séreux; que le poumon du côté gauche était sain, et, seul, alimentait la vie.

Quant aux viscères abdominaux, le foie, selon elle, était blanchâtre et ridé; mais les intestins étaient sains.

Ces dépositions furent faites en présence de témoins.

Le lendemain, à l'heure dite, madame Pl... mourut. L'autopsie fut faite en présence des commissaires de l'Académie, et l'état du cadavre se trouva parfaitement conforme à la description faite par la somnambule.

Voilà ce que rapportèrent les journaux, voilà ce que consigna le procès-verbal, voilà ce que me raconta et me confirma Jules Cloquet lui-même, un jour que nous causions ensemble — avant que le chloroforme fût inventé — de ces grands mystères de la nature où se perd l'esprit humain.

Plus tard, et au moment où je préparais mon livre de *Joseph Balsamo*, ayant intérêt à approfondir cette question depuis si longtemps débattue de la puissance ou de l'impuissance du magnétisme, je résolus de faire quelques expériences personnelles, ne me fiant pas à celles que pourraient faire devant moi des étrangers ayant intérêt à accréditer le magnétisme.

Je me fis donc magnétiseur.

Voilà ce que je remarquai:

J'étais doué d'une grande puissance magnétique, et cette puissance avait généralement prise sur les deux tiers des personnes que j'y soumettais.

Consignons ici que je ne l'exerçai jamais que sur des jeunes filles ou sur des femmes.

Cette puissance, sous le rapport des phénomènes physiques, était incontestable.

Une femme qui a subi une fois le sommeil magnétique est l'esclave de l'homme qui l'a endormie, même après son réveil.

Elle se souvient de ce qui s'est passé pendant son sommeil, ou elle l'oublie selon la volonté du magnétiseur. On pourrait lui faire tuer quelqu'un pendant son sommeil, et, avec la volonté qu'elle ignore le crime qu'elle a commis, le lui laisser à tout jamais ignorer.

On peut lui faire éprouver telle ou telle douleur à tel ou tel endroit: il suffira de la toucher à cet endroit-là du bout du doigt, du bout d'une canne, du bout d'une tringle en fer.

On peut lui faire éprouver une sensation de chaleur avec de la glace, une sensation de froid avec du feu; on peut la griser avec un verre plein d'eau, et même avec un verre vide.

On peut lui mettre le bras, la jambe, tout le corps en catalepsie, le rendre dur et flexible comme une barre de fer, mou et souple comme une écharpe.

On peut le rendre insensible à la pointe d'une aiguille, à la lame d'un bistouri, à la morsure d'un moxa.

Tout cela rentre, selon moi, dans le domaine des phénomènes physiques.

On peut même pousser le cerveau jusqu'à un degré d'exaltation qui fasse poète un esprit ordinaire, qui donne à un enfant de douze ans les idées, les sensations et la façon de les exprimer d'une personne de vingt ou vingt-cinq

Je fis un voyage en Bourgogne, en 1848. Dans la même voiture que ma fille et moi se trouvait une fort gracieuse femme de trente à trente-deux ans; à peine avions-nous échangé quelques paroles; il était onze heures du soir, et une des choses qu'elle m'avait dites, c'est qu'elle ne dormait jamais en voiture.

Dix minutes après, non seulement elle dormait, mais encore elle dormait la tête appuyée sur mon épaule.

Je la réveillai: elle fut doublement étonnée, et de s'être endormie, et, une fois endormie, d'être venue chercher la position dans laquelle elle se retrouvait.

Je renouvelai l'expérience deux ou trois fois dans la nuit et toujours elle réussit sans que j'eusse besoin de toucher ma voisine; ma volonté suffit pour cela.

A un relais, au moment où la voiture était arrêtée et où l'on changeait de chevaux, je la réveillai brusquement en lui demandant l'heure qu'il était: elle ouvrit les yeux, et voulut tirer sa montre.

— C'est inutile, lui dis-je; dites-moi l'heure qu'il est à votre montre sans y regarder.

— Trois heures moins trois minutes, répondit-elle aussitôt.

Nous appelâmes le postillon, et, à la lueur de sa lanterne, nous vérifiâmes qu'il était juste trois heures moins trois minutes.

Ce furent à peu près, les seules expériences que j'essayai sur cette personne; elles donnèrent les résultats que je viens de dire, lesquels — excepté l'heure vue à la montre sans la regarder — appartiennent encore à l'ordre des phénomènes physiques.

A Joigny, je me trouvais chez le procureur de la République M. Lorin, à qui je faisais une visite officielle, et que je voyais pour la première fois. C'était l'époque où je venais de publier *Balsamo*, et où cette publication avait mis le magnétisme à la mode. Il était rare, alors, que je misse le pied dans un salon, sans que je fusse interrogé sur ce grand mystère. A Joigny je répondis ce que j'ai toujours répondu: « La puissance magnétique existe, mais à l'état de fait, et non de science; elle en est juste où en sont les aérostats: on enlève les ballons; on n'a pas encore trouvé moyen de les diriger. »

Quelques doutes furent exprimés par les personnes présentes, et surtout par les femmes. Je demandai à l'une de ces dames, madame B..., si elle me permettait de l'endormir; elle refusa de manière à me convaincre qu'elle ne m'en voudrait pas trop si j'opérais sur elle malgré son refus

Je n'eus pas moins l'air de m'y soumettre: mais, cinq minutes après, m'étant levé comme pour regarder une gravure placée derrière son fauteuil, j'appelai à mon secours toute ma puissance magnétique, et lui commandai avec obstination pendant cinq minutes de s'endormir; au bout de ces cinq minutes, elle dormait.

Alors, commença sur cette personne qui m'était parfaitement étrangère, et dans cette maison où j'allais pour la première fois, et où je ne rentrai jamais depuis, une série d'expériences extrêmement curieuses. Madame B... bon gré, mal gré, obéissait non seulement à mon ordre formulé par des paroles prononcées, mais encore à ma volonté muette. Pour elle, toutes les sensations étaient renversées: le feu était de la glace, la glace était du feu. Elle se plaignit d'un grand mal de tête; je lui ceignis le front d'un bandeau factice que je lui dis enfermer de la neige, et elle se laissa aller à une sensation délicieuse de fraîcheur; puis, un instant après, elle essuya sur son front l'eau qui s'échappait du bandeau absent, au fur et à mesure que la chaleur de son front faisait fondre cette neige imaginaire: mais bientôt son mouchoir ne suffit plus à l'opération: elle emprunta celui de son amie; enfin, à la demande d'un mouchoir succéda la demande d'une serviette: puis, successivement, la robe et les autres vêtements s'étant mouillés, elle demanda à passer dans un cabinet pour changer de tout. Je la laissai éprouver cette sensation de froid jusqu'au grelottement: puis, tout à coup, j'ordonnai aux vêtements de se sécher, et ils se séchèrent.

Tout cela, bien entendu, dans l'imagination de la somnambule.

Elle avait une fort belle voix, assez étendue, mais qui s'arrêtait au contre-*si*. Je lui ordonnai de chanter et de monter jusqu'au contre-*ré*; elle chanta et donna juste les deux dernières notes, — ce qui lui était impossible dans l'état de veille, et ce qu'elle essaya inutilement quand je l'eus tirée de son sommeil magnétique.

Une ouvrière travaillait dans la chambre voisine; je mis à la somnambule un couteau à papier dans la main, le lui donnant comme un couteau véritable, et lui ordonnant d'aller poignarder cette ouvrière. Alors, ce qui restait de libre arbitre en elle se révolta; elle refusa, se tordit, s'accrocha aux meubles; mais je n'eus qu'à vouloir et à étendre le bras dans la direction que je désirais lui faire suivre, elle obéit et s'avança vers l'ouvrière, tout interdite, le couteau levé.

Elle avait les yeux ouverts, et sa figure, fort belle d'ailleurs, avait pris comme pantomime, une expression admirable. C'était beau comme miss Faucett jouant la scène du somnambulisme dans *Hamlet*. Le procureur de la République était effrayé à l'idée de cette puissance qui pouvait pousser, malgré elle, une personne jusqu'au crime.

Quand, par ma volonté, elle fut revenue au calme, j'essayai sur madame B... de la vue à distance. Elle avait connu, lors d'un séjour de garnison qu'il avait fait à Joigny, le colonel S. M... un de mes amis, je lui demandai où était le colonel à l'heure présente, et ce qu'il faisait.

Elle répondit que le colonel S. M... était en garnison à Lyon, et, pour le moment, au café des officiers, où il causait avec le lieutenant-colonel, debout, près du billard.

Puis, tout à coup elle vit le colonel pâlir, chanceler, et aller s'asseoir sur une banquette.

Le colonel venait d'être pris d'une douleur rhumatismale au genou.

Je la touchai elle-même au genou et j'exprimai la volonté qu'elle éprouvât la même douleur; elle jeta un cri, se roidit et versa de grosses larmes. Nous fûmes si effrayés de cette douleur factice qui présentait tous les signes d'une douleur réelle que je la réveillai.

Une fois réveillée, elle se souvint de ce que je voulus, et perdit le souvenir des choses que je lui ordonnai d'oublier.

Puis commença une autre série d'expériences sur la femme éveillée.

Je l'enfermai dans un cercle imaginaire, tracé avec une canne, et je sortis, lui défendant de franchir ce cercle.

Cinq minutes après, je rentrai et la trouvai assise au milieu du salon; elle attendait ma permission pour reprendre sa liberté.

Elle s'assit à un angle du salon, et j'allai me placer à l'autre bout; je l'invitai à faire tous ses efforts pour ne pas venir me rejoindre, et, en même temps, je lui ordonnai de venir à moi.

Elle se cramponna à son fauteuil; mais, attirée par une force irrésistible, elle fut obligée de le lâcher; alors, elle se coucha à terre pour réagir contre cette attraction, mais la précaution fut inutile, elle vint en se traînant. Une fois à mes pieds, je n'eus qu'à approcher la main de sa tête, et à lever lentement la main; elle se leva obéissante, et, malgré elle, se trouva debout.

Elle demanda un verre d'eau; elle y goûta, c'était bien de l'eau; puis, sans qu'elle eût déposé le verre, sans que le verre l'eût quittée, je lui dis que cette eau était du kirsch; elle savait parfaitement le contraire, et, cependant, à la première gorgée qu'elle avala, elle jeta un cri: elle se croyait la bouche brûlée.

Pauvre femme! jeune et charmante créature, qui, depuis, êtes allée approfondir un bien autre mystère, celui de la mort! dites-moi, là-bas, avez-vous oublié ce qui se passait sur la terre, ou bien vous en souvenez-vous?

Je n'en ai point fini avec le magnétisme; il me reste, au contraire, à raconter ce que, sous ce rapport, j'ai vu de plus extraordinaire: et ce que je vais raconter — et qui s'est passé devant douze ou quinze personnes — est un simple récit, en tout conforme au procès-verbal que dressèrent deux des spectateurs, et qui fut, séance tenante, signé de nous tous.

Pendant mon séjour à Auxerre, je fus reçu dans la maison de M. D***. — M. D*** avait deux enfants, un garçon de six ans, et une fille de onze.

Marie, c'était le nom de la fille de M. D***, était un amour d'enfant, ou plutôt un ange, car ses joues étaient pâles, ses yeux noirs et presque sévères. C'était une créature d'une délicatesse exquise, mais qui n'avait cependant que les qualités et l'intelligence d'une enfant de son âge, et à laquelle par conséquent, j'avais fait attention à peine, excepté pour dire à ma fille:

— Regarde donc comme elle est jolie!

Et ma fille, étant de mon avis, avait fait un portrait de l'enfant éveillé.

Un jour, nous dînions dans une salle à manger donnant sur le jardin. On était au dessert; les deux enfants avaient quitté la table, et jouaient parmi les massifs et les fleurs.

On parlait de cette éternelle question du magnétisme, qui revenait avec une périodicité d'autant plus fatigante pour moi, qu'elle était ordinairement accompagnée de doutes contre lesquels je n'avais aucune preuve que les faits; or, comme les faits s'étaient presque toujours passés dans une autre localité que celle où la discussion avait lieu, j'étais obligé de choisir parmi les assistants un sujet que je jugeais apte au sommeil magnétique, et, disposé ou non, d'opérer sur ce sujet.

Or, quiconque fait des somnambules sait que cet exercice est une fatigue aussi grande pour le magnétiseur que pour le magnétisé.

Je racontai quelques-uns des faits que je viens de consigner dans le chapitre précédent; mais ils furent accueillis par l'incrédulité la plus complète.

— Je ne croirai au magnétisme, me dit madame D***, que, par exemple... — et elle cherchait quelque chose qui lui parût impossible — lorsque vous aurez endormi ma fille Marie.

— Appelez mademoiselle Marie, faites-la asseoir à sa place à table, donnez-lui un biscuit et deux ou trois fruits; tandis qu'elle mangera, je tâcherai de l'endormir.

— Il n'y a aucun danger?

— Pour quoi?

— Pour la santé de ma fille.

— Aucun.

— Marie!

On appela l'enfant, qui accourut; on lui mit des reines-Claude et un biscuit sur son assiette, et on lui enjoignit de les manger à table.

Sa place était près de moi, à ma gauche. Pendant que l'on continuait de causer, comme si rien ne se préparait, j'étendis ma main derrière la tête de l'enfant, et, seul, je gardai le silence, concentré dans cette volonté que l'enfant subît le sommeil.

Au bout d'une demi-minute elle avait cessé tout mouvement, et paraissait absorbée dans la contemplation d'une reine-Claude qu'elle allait porter à sa bouche.

— Qu'as-tu donc, Marie? lui demanda sa mère.

L'enfant ne répondit point: elle était endormie.

Le sommeil avait été si rapide, que je n'y croyais pas moi-même.

Je lui renversai la tête sur le dossier de la chaise sans la toucher, par l'attraction pure et simple; son visage offrai l'image du calme le plus parfait.

Je lui passai la main devant les yeux de bas en haut avec l'intention que les yeux s'ouvrissent. Les yeux s'ouvrirent, les prunelles se levèrent vers le ciel, une légère ligne nacrée apparut au-dessous; — l'enfant était en extase.

Dans cet état, les paupières n'éprouvaient pas le besoin de clignoter, et l'on pouvait approcher les objets aussi près qu'on le voulait de la pupille, sans que l'œil s'en inquiétât le moins du monde.

Ma fille fit son portrait, comme pendant à l'autre, tandis qu'elle était dans cet état. La différence de l'ange à l'enfant était si réelle, du premier portrait au second, qu'elle mit des ailes au second, et que ce dessin semble une étude d'après les plus beaux anges de Giotto ou de Pérugin.

L'enfant était en extase. Restait à savoir si elle parlerait. Un simple attouchement de la main à la main lui donn la voix; une simple invitation de se lever et de marcher lu

donna le mouvement. Seulement, la voix était plaintive et sans accentuation ; seulement, le mouvement était bien plutôt celui d'un automate que celui d'une créature vivante. Les yeux ouverts ou fermés, en avant ou en arrière, elle marchait également droit et avec une parfaite sécurité.

Je commençai par l'isoler; elle n'entendit plus dès lors que moi, et ne répondit plus qu'à moi. La voix de son père, celle de sa mère, cessaient de parvenir jusqu'à elle ; un simple désir de ma part, exprimé par un signe, faisait cesser l'isolement, et remettait l'enfant en contact avec telle personne qu'il me plaisait de lui donner pour interlocuteur. Je lui transmis quelques questions auxquelles elle répondit d'une façon si précise, si nette, si intelligente, qu'il vint tout à coup à l'idée de son oncle de me dire :

— Interrogez-la donc sur la politique.

L'enfant, je le répète, avait onze ans. Toutes les questions politiques lui étaient donc parfaitement étrangères ; elle ignorait presque à un degré égal le nom des choses et celui des hommes.

Je vais copier exactement le procès-verbal de cette étrange séance, sans ajouter foi le moins du monde à aucune des prédictions faites par l'enfant, prédictions que je verrais, je l'avoue, s'accomplir avec le plus grand regret, et que je ne puis attribuer qu'à l'état fébrile dans lequel le sommeil magnétique avait jeté son cerveau.

Je conserve aux pages suivantes la forme du dialogue et les termes mêmes dans lesquels il eut lieu.

— Dans quel état social, à cette heure, sommes-nous, mon enfant ?

— Monsieur, nous sommes en république.

— Pouvez-vous dire ce que c'est que la république ?

— C'est un égal partage des droits entre tous les hommes qui composent un peuple, sans distinction de rang, de naissance ni de conditions.

Nous nous regardâmes, étourdis de ce début ; les réponses avaient été faites sans hésitation aucune, et comme si elles eussent été apprises d'avance.

Je me retournai vers la mère.

— Irons-nous plus loin, madame ? lui demandai-je.

Elle était immobile, presque muette.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, j'ai peur que ce ne soit une fatigue bien grande pour la pauvre enfant que de répondre à de pareilles questions, si fort au-dessus de la portée de son âge et de son esprit ; puis, je vous l'avoue, ajouta-t-elle, la façon dont elle y répond m'épouvante.

Je me retournai vers l'enfant.

— Le sommeil magnétique vous fatigue-t-il, Marie ?

— Aucunement, monsieur.

— Vous croyez donc, pouvoir répondre à mes questions avec facilité ?

— Sans doute.

— Cependant, ces questions ne sont pas de celles qu'on adresse à un enfant de votre âge.

— Dieu permet que je les comprenne.

Nous nous regardâmes de nouveau.

— Continuez, dit la mère.

— Continuez, dirent avec curiosité tous les assistants.

— L'état dans lequel nous sommes s'affermira-t-il ?

— Oui, monsieur, il durera plusieurs années.

— Est-ce Lamartine ou Ledru-Rollin qui le consolidera ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Alors, nous aurons un président ?

— Oui.

— Et, après ce président, qui aurons-nous ?

— Henri V.

— Henri V ?... Mais vous savez bien, mon enfant, qu'il est exilé !

— Oui, mais il rentrera en France.

— Comment cela, rentrera-t-il en France ? est-ce par la force ?

— Non, c'est du consentement des Français.

— Et par où rentrera-t-il en France ?

— Par Grenoble.

— Se battra-t-il pour y rentrer ?

— Non, il viendra en Italie ; de l'Italie, il passera en Dauphiné, et, un matin, on dira : « Henri V est dans la citadelle de Grenoble. »

— Il y a donc une citadelle à Grenoble.

— Oui, monsieur.

— La voyez-vous ?

— Oui, sur une hauteur.

— Et la ville ?

— La ville est au bas, dans le fond.

— Y a-t-il une rivière dans la ville ?

— Il y en a deux.

— Leurs eaux sont-elles de la même couleur ?

— Non, il y en a une blanche et une verte.

Nous nous regardâmes avec plus d'étonnement encore que la première fois. Marie n'avait jamais été à Grenoble, et l'on ignorait si, éveillée, elle connaîtrait même de nom la capitale du Dauphiné.

— Mais êtes-vous bien sûre que ce soit le duc de Bordeaux qui soit à Grenoble ?

— Aussi sûre que si son nom était écrit là.

Et elle montrait son front.

— Comment est-il ? Voyons, détaillez-le.

— Il est de taille moyenne, un peu gros ; il est châtain ; il a les yeux bleus, et ses cheveux sont coupés comme ceux des anges de mademoiselle Marie Dumas.

— Tenez, il passe devant vous, remarquez-vous dans sa démarche quelque chose de particulier ?

— Il boite.

— Mais, voyons, de Grenoble, où va-t-il ?

— A Lyon.

— Et, à Lyon, ne s'oppose-t-on pas à ce qu'il entre ?

— On avait l'intention de s'y opposer d'abord, mais je vois beaucoup d'ouvriers qui vont au-devant de lui, et qui l'amènent.

— Et il n'y aura pas quelques coups de fusil tirés ?

— Oh ! si, monsieur, il y en aura plusieurs, mais sans faire de grands dommages.

— Où ces coups de fusil seront-ils tirés ?

— Sur la route de Paris à Lyon

— Par quel faubourg rentrera-t-il dans Paris ?

— Par le faubourg Saint-Martin.

— Mais, mon enfant, à quoi servira qu'Henri V devienne roi de France, puisqu'il n'a pas d'enfants... — j'ajoutai en hésitant : — et qu'on dit qu'il ne peut pas en avoir ?

— Oh ! ce n'est pas lui qui ne peut pas en avoir, monsieur, c'est sa femme.

— Cela reviendra au même, chère petite Marie, puisque le divorce n'est pas autorisé.

— Oh ! oui, mais il y a une chose que Dieu seul et moi savons à cette heure.

— Laquelle ?

— C'est que sa femme mourra d'une maladie de poitrine.

— Et qui épousera-t-il ? Quelque princesse de Russie ou d'Allemagne, sans doute ?

— Non, il dira : « Je suis rentré par la volonté du peuple français, je veux épouser une fille du peuple. »

Nous nous mîmes à rire ; la divagation commençait à se mêler à la prophétie.

— Et où prendra-t-il cette fille du peuple, mon enfant ?

— Il dira : « Qu'on me cherche une jeune fille que j'ai vue dans le faubourg Saint-Martin, au nº 42 ; elle était montée sur une borne ; elle était vêtue d'une robe blanche, et tenait à la main une branche verte qu'elle agitait.

— Eh bien, ira-t-on au faubourg Saint-Martin ?

— Sans doute.

— Et l'on trouvera la jeune fille ?

— Oui, au nº 42.

— Et quelle est sa famille ?

— Son père est menuisier.

— Savez-vous comment on appelle cette future reine ?

— Léontine.

— Alors, le prince épousera cette jeune fille ?

— Oui.

— Et c'est d'elle qu'il aura un fils ?

— Il en aura deux.

— Et comment appellera-t-on l'aîné, Henri ou Charles ?

— Non, Henri V dira que ces deux noms ont porté trop grand malheur à ceux qui les ont eus ; on le nommera Léon.

— Combien de temps Henri V régnera-t-il ?

— De dix à onze ans.

— Comment mourra-t-il ?

— Il mourra d'une pleurésie qu'il aura gagnée en buvant de l'eau froide à une source, un jour qu'il chassera dans la forêt de Saint-Germain.

— Mais faites attention, mon enfant, que vous nous faites cette prédiction devant douze ou quatorze personnes ; il se peut qu'une des personnes qui sont ici prévienne le prince ; et, alors, le prince, sachant qu'il doit mourir s'il boit de l'eau froide, n'en boira pas.

— Il sera prévenu, mais il boira tout de même, disant qu'il mange bien des glaces ayant chaud, qu'il peut bien aussi boire de l'eau froide.

— Et qui le préviendra ?

— Votre fils, qui sera un de ses grands amis.

— Comment ! mon fils, un des grands amis du prince ?

— Oui, vous savez bien qu'il n'est pas de la même opinion que vous, votre fils ?

Nous nous regardâmes, ma fille et moi, et nous nous mîmes à rire. Alexandre et moi sommes en querelle éternelle à l'endroit de la politique.

— Et, alors, Henri V étant mort, Léon Ier montera sur le trône ?

— Oui, monsieur.

— Et qu'arrivera-t-il sous son règne ?

— Je ne vois pas plus loin ; réveillez-moi.

Je m'empressai de la réveiller ; elle ne se souvenait de rien une fois éveillée ; je lui fis quelques questions sur

Lamartine, sur Ledru-Rollin, sur Grenoble, sur Henri V et sur Léon Ier.

Elle se mit à rire.

Je lui passai les deux pouces sur le front, avec volonté qu'elle se souvînt, et elle se souvint à l'instant même; je la priai de recommencer son récit, et elle le recommença, tellement fidèle, tellement dans les mêmes termes, que la personne qui avait écrit mes demandes et ses réponses à mesure qu'elle parlait, put collationner l'ancienne narration sur la nouvelle.

Depuis, et à plusieurs reprises, je renouvelai d'autres expériences sur cette enfant; jamais chez elle, ou plutôt sur elle, la puissance magnétique n'eut de limites; je la rendais muette, aveugle, sourde à volonté; et, d'un mot, je lui rendais toutes ses facultés, et les poussais à un degré de perfection qui semblait dépasser les bornes des sens mortels.

Par exemple, on la plaçait au piano, — endormie ou éveillée, peu importait; — elle commençait une sonate: une des personnes présentes m'indiquait tout bas l'air qu'elle désirait que l'enfant jouât, au lieu de sa sonate: la sonate cessait à l'instant, et l'enfant, du moment que j'avais étendu la main vers elle, jouait l'air demandé.

Nous recommençâmes vingt fois cette expérience devant les plus incrédules, jamais elle ne manqua.

La maison du père de Marie était bâtie sur l'emplacement d'un ancien cimetière; quelques inscriptions tumulaires se lisaient même sur les pierres du mur fermant le jardin; il en résultait que, la nuit venue, la pauvre petite, tremblant de peur, n'osait plus faire un mouvement. Le soir de mon départ, madame D*** me parla de cette terreur, et mon influence sur l'enfant était telle, qu'elle me demanda si je n'y pouvais rien. J'étais tellement habitué à des miracles, que je répondis que c'était la chose du monde la plus facile, et que nous allions en faire l'expérience à l'instant même. En effet, j'appelai l'enfant; je lui imposai les deux mains sur la tête avec la volonté de lui ôter toute crainte, et je lui dis:

— Marie, votre mère vient de me donner des pêches pour mon voyage; allez me chercher, pour les envelopper, des feuilles de vigne dans le jardin.

Il était neuf heures du soir; il faisait nuit noire; l'enfant partit en chantant, revint en chantant; elle rapportait des feuilles de vigne cueillies à l'endroit même où gisaient les pierres tumulaires qui lui faisaient si grande peur, même dans la journée.

Depuis ce moment, elle ne manifesta plus aucune hésitation à aller dans le jardin ou dans les autres parties de la maison, à quelque heure de la nuit que ce fût, et même sans lumière.

Je retournai à Auxerre, trois mois après; je n'avais annoncé mon voyage à personne. Deux jours avant mon arrivée, on voulut arracher une dent à la petite Marie.

— Non, bonne mère, dit-elle, attends; M. Dumas arrivera après-demain: il me tiendra le petit doigt, tandis qu'on m'arrachera ma dent, et, alors, je ne sentirai pas le mal.

J'arrivai le jour dit; je mis la main de l'enfant dans la mienne, pendant l'opération, qui s'accomplit sans qu'elle parût éprouver aucune sensation de douleur.

Qu'on ne me demande pas l'explication des phénomènes que je raconte, il me serait impossible de la donner. J'affirme seulement que c'est la vérité.

Je ne suis point partisan du magnétisme; je n'en fais que lorsqu'on me force d'en faire, et j'y éprouve toujours une fatigue extrême.

Je crois qu'à l'aide du magnétisme, un malhonnête homme pourrait faire beaucoup de mal. Je doute qu'à l'aide du magnétisme, un honnête homme puisse faire le moindre bien.

Le magnétisme est un amusement, mais il n'est pas encore une science.

CXXIV

NOUVEAUX PROCÈS DE PRESSE. — « LE MOUTON ENRAGÉ ». — FONTAN. — MOT D'HAREL SUR LUI. — « LE FILS DE L'HOMME » EN POLICE CORRECTIONNELLE. — L'AUTEUR PLAIDE SA CAUSE EN VERS. — EMBARRAS DU DUC D'ORLÉANS A PROPOS D'UN PORTRAIT HISTORIQUE. — LES DEUX USURPATIONS.

Nous avons laissé, vers la fin de l'année 1828, le gouvernement envoyant Béranger en prison pendant neuf mois; nous le retrouvons, au mois de juillet 1829, poursuivant *le Corsaire* en police correctionnelle, et faisant condamner M. Viennot, son gérant, à quinze jours de prison et trois cents francs d'amende, pour un article intitulé *Sottise des deux parts*.

Le même mois, il poursuit Fontan et Barthélemy: l'un pour un article de *l'Album*, intitulé *le Mouton enragé*; l'autre, pour son poème du *Fils de l'Homme*.

Ces deux procès ont fait grand bruit; comme ils ont été de ceux qui, dans l'opinion publique, ont préparé la chute du gouvernement en le dépopularisant, nous nous y arrêterons plus longtemps.

Le 20 juin 1829, Fontan, qui avait fait représenter, un an ou deux auparavant, une tragédie de *Perkin Waerbek*, à l'Odéon, fit paraître dans l'ancien *Album*, rédigé par Magallon, son article du *Mouton enragé*.

Le ministère public crut voir, dans cet article, une offense à la personne du roi, et le déféra à la justice.

Voici les passages que signalait particulièrement l'acte d'accusation:

« Figurez-vous un joli mouton blanc, peigné, frisé, lavé chaque matin; les yeux à fleur de tête, les oreilles longues, les jambes en forme de fuseaux, la ganache — autrement dit la lèvre inférieure — lourde et pendante; enfin, un vrai mouton de Berry. Il marche à la tête du troupeau; il en est presque le monarque; un pré immense lui sert de pâture, à lui et aux siens; sur le nombre d'arpents que le pré contient, une certaine quantité lui est dévolue de plein droit. C'est là que pousse l'herbe la plus tendre; aussi devient-il gras, c'est un plaisir! Ce que c'est pourtant, que d'avoir un apanage!

« Notre mouton a nom Robin; il répond par des salutations gracieuses aux compliments qu'on lui fait; il montre les dents en signe de joie.

« Malgré son air de douceur, il est méchant quand il s'y met; il donne dans l'occasion un coup de dent tout comme un autre. On m'a raconté qu'une brebis de ses parentes le mord chaque fois qu'elle le rencontre, parce qu'elle trouve qu'il ne gouverne pas assez despotiquement son troupeau, et — je vous le confie sous le sceau du secret — le pauvre Robin-Mouton est enragé!

« Ce n'est pas que sa rage soit apparente, au contraire, il cherche autant que possible à la dissimuler; éprouve-t-il un accès, a-t-il besoin de satisfaire une mauvaise pensée, il a bien soin de regarder auparavant si personne ne l'observe; car Mouton-Robin sait quel sort on destine aux animaux qui sont atteints de cette maladie; il a peur des boulettes, Robin-Mouton!

« Et puis il sent sa faiblesse. Si encore il était un bélier, ah! qu'il userait largement de ses deux cornes! comme il nous ferait valoir ses prérogatives sur la gent moutonnière! qui sait? peut-être même serait-il capable de déclarer la guerre au troupeau voisin. Mais, hélas! il est d'une famille qui n'aime pas beaucoup à se battre; et, quelles que soient les velléités de conquête qui le chatouillent, il se ressouvient avec amertume que c'est du sang de mouton qui coule dans ses veines.

« Cette idée fatale le désespère. — Console-toi, Robin, tu n'a pas à te plaindre; ne dépend-il pas de toi de mener une vie paresseuse et commode? Qu'as-tu à faire du matin au soir? Rien. Tu bois, tu manges et tu dors; tes moutons exécutent fidèlement tes ordres, contentent tes moindres caprices; ils sautent à ta volonté; — que demandes-tu donc?

« Crois-moi, ne cherche pas à sortir de ta quiétude animale; repousse ces vastes idées de gloire qui sont trop grandes pour ton étroit cerveau; végète ainsi qu'ont végété tes pères; le ciel t'a créé mouton, meurs mouton! je te le déclare avec franchise, tu ne laisserais pas que d'être un charmant quadrupède, si, *in petto*, tu n'étais pas enragé! »

Fontan fut condamné à deux ans d'emprisonnement et à dix mille francs d'amende.

La condamnation était un peu bien dure; aussi fit-elle grand bruit. L'article, on en conviendra, n'était point assez bon pour mériter cette sévérité. — Il en résulta que Fontan fut érigé en martyr.

Au reste, devant les juges, Fontan, qui était un caractère entier et énergique, n'avait aucunement cherché à se justifier.

— Messieurs, avait-il dit simplement, que j'aie ou non eu l'intention que l'on vit dans mon article une allusion quelconque, j'ai le droit de ne point m'expliquer à ce sujet; je ne permets à personne de descendre au fond de ma conscience. J'ai voulu faire un article sur un mouton enragé, je l'ai fait; voilà les seuls éclaircissements que je doive et que je veuille vous donner.

J'avais beaucoup connu Fontan chez M. Villenave; il était grand ami de Théodore. C'était un esprit rude, et qui, dans sa rudesse, ne manquait pas d'une certaine poésie. Il était sale jusqu'au cynisme, moins aristocrate que Schaunard de *la Vie de bohème*; au lieu d'avoir une pipe pour toujours fumer, et une pipe plus belle pour aller dans le

monde, il n'avait qu'un brûle-gueule qu'il ne quittait jamais, qui sentait mauvais allumé et à sa bouche, mais qui, éteint et dans sa poche, sentait plus mauvais encore.

Cette condamnation fit du bruit autour du nom de Fontan. La révolution de juillet l'alla chercher à Poissy, je crois : il reparut avec une certaine popularité, la popularité passagère de la persécution.

Harel, qui était, alors, directeur de l'Odéon, eut aussitôt l'idée d'exploiter cette popularité en lui demandant une pièce :

Fontan la lui fit ; cette pièce, qui s'appelait *Jeanne la Folle*, tomba ou n'eut qu'un succès médiocre.

— Décidément, me dit Harel en m'abordant après la représentation, décidément, je m'étais trompé, et Fontan avait plus de prison que de talent !

C'était malheureusement vrai.

Le pauvre Fontan mourut jeune encore, sans rien laisser de remarquable ; il avait fait imprimer un volume de poésies, et représenter deux ou trois pièces, tragédies ou drames.

Quant à Barthélemy, sa condamnation était moins dure : elle consistait en trois mois de prison et mille francs d'amende

Voici les causes du procès :

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des débuts de Barthélemy et Méry. Il sait comment les deux poètes se réunirent, et comment furent faites *la Villéliade, la Peyronnéide, la Corbiéréide* et une foule d'autres pièces, qui, pendant deux ans, tinrent éveillée l'attention publique.

Un de ces poèmes, le plus important même de ces poèmes, fut le *Napoléon en Egypte*.

L'ouvrage avait obtenu un grand succès, et avait eu dix éditions en moins de six mois.

Méry, malade de l'absence du soleil, était allé chercher la chaleur et les brises maritimes, ces deux éléments opposés et qui, cependant, s'allient si bien, à Marseille. Barthélemy, resté seul, avait eu l'idée de partir pour Vienne, et d'offrir au jeune duc de Reichstadt un exemplaire du poème dont son père était le héros.

De même qu'on avait *laissé* mourir le père d'un cancer politique, comme disait Benjamin Constant, on était en train de *laisser* mourir le fils d'une maladie de poitrine. Une charmante danseuse et une belle archiduchesse étaient les deux étranges docteurs que l'Autriche avait chargés de suivre, sur le prince, les progrès d'une maladie qui, trois ans plus tard, devait en faire un souvenir historique.

Il va sans dire que Barthélemy fit un voyage inutile, qu'on ne lui permit point de pénétrer jusqu'au prince, et qu'il rapporta son poème sans avoir pu le lui offrir.

Cette odyssée avait fourni à Barthélemy le sujet d'un nouveau poème intitulé *le Fils de l'Homme*.

C'était ce poème qui était déféré à la justice.

Barthélemy avait annoncé d'avance qu'il se défendrait en vers.

On comprend qu'une pareille annonce avait amené, dès huit heures du matin, l'encombrement de la salle de la police correctionnelle, où se jugeait le poétique procès.

Barthélemy tint parole

Voici quelques vers de ce singulier plaidoyer, qui n'a pas de précédent dans les archives de la justice.

Messieurs, dit-il :

Voilà donc mon délit ! sur un faible poème
La critique en simarre appelle l'anathème ;
Et ces vers, ennemis de la France et du roi,
Témoins accusateurs, se dressent contre moi !
Hélas ! durant les nuits dont la paix me conseille,
Quand je forçais mes yeux à soutenir la veille,
Et que seul, aux lueurs de deux mourants flambeaux,
De ce pénible écrit j'assemblais les lambeaux,
Qui m'eût dit que cette œuvre, en naissant étouffée,
D'un greffe criminel déplorable trophée,
Appellerait un jour sur ces bancs ennemis
Ma muse, vierge encor des arrêts de Thémis ?
Peut-être ai-je failli ; mais, crédule victime,
Moi-même, j'ai bien pu m'aveugler sur mon crime,
Puisque des magistrats, vieux au métier des lois,
M'ont jugé non coupable une première fois.
Aussi, je l'avoûrai, la foudre inattendue,
Du haut du firmament à mes pieds descendue,
D'une moindre stupeur eût frappé mon esprit,
Que le soir si funeste à mon livre proscrit
Où d'un pouvoir jaloux les sombres émissaires
Se montraient en écharpe à mes pâles libraires,
Et, craignant d'ajourner leur gloire au lendemain,
Cherchaient *le Fils de l'Homme*, un mandat à la main.
Toutefois, je rends grâce au hasard tutélaire
Qui, sauvant un ami, de mes torts solidaire,
Sur moi seul de la loi suspend l'arrêt fatal.
Triste plus que moi-même, au rivage natal
Il attend aujourd'hui l'heure de la justice.
S'il eût été présent, il serait mon complice.
Eternels compagnons dans les mêmes travaux,
Forts de notre union, frères et non rivaux,
Jusqu'ici, dans l'arène à nos forces permise,
Nos deux noms enlacés n'eurent qu'une devise,
Et jamais l'un de nous, reniant son appui,
N'eût voulu d'un laurier qui n'eût été qu'à lui.
Trois ans, on entendit notre voix populaire
Harceler les géants assis au ministère :
Trois ans, sur les élus du conseil souverain
Nos bras ont agité le fouet alexandrin ;
Et jamais l'ennemi, froissé de nos victoires,
N'arrêta nos élans par des réquisitoires.
Mais, dès le jour vengeur où, captive longtemps,
La foudre du château gronda sur les titans,
Suspendant tout à coup ses longues philippiques,
Notre muse plus fière, osant des chants épiques,
Evoqua du milieu des sables africains
Les soldats hasardeux des temps républicains,
Et montra, réunis en faisceau militaire,
Les drapeaux lumineux du Thabor et du Caire ;
De nos cœurs citoyens là fut le dernier cri ;
Notre muse se tut, et, tandis que Méry
Allait, sous le soleil de la vieille Phocée,
Ressusciter un corps usé par la pensée,
« J'osai, vers le Danube égarant mon essor,
« A la cour de Pyrrhus chercher le fils d'Hector. »
Je portais avec soin, dans mes humbles tablettes,
Ces dons qu'aux pieds des rois déposent les poètes,
Et, poète, j'allais pour redire à son fils
L'histoire d'un soldat, aux plaines de Memphis.
Voilà tout le complot d'un long pèlerinage.
Un pouvoir soupçonneux repoussa mon hommage,
Et, moi, loin d'un argus que rien n'avait fléchi,
Je repassai le Rhin, imprudemment franchi.

Voilà pour la défense du fait. — Après avoir défendu le fond, Barthélemy passait à la forme ; il se plaignait de cette science d'interprétation poussée si loin par les juges de tous les temps, il disait :

Pourtant, voilà mon crime ! Un songe, une élégie
Me condamne moi-même à mon apologie !
Partout, sur ce vélin, je frissonne de voir
Des vers séditieux soulignés d'un trait noir ;
Le doigt accusateur laisse partout sa trace,
Et je suis criminel jusque dans ma préface ;
Ah ! du moins, il fallait, moins prompt à me juger
Pour me juger, tout lire et tout interroger ;
Il fallait, surmontant les ennuis de l'ouvrage,
Jusqu'au dernier feuillet forcer votre courage,
Et, traversant mon livre un scalpel à la main,
Avancer hardiment jusqu'au bout du chemin.
Certes, si comme vous on dépeçait un livre,
Combien peu d'écrivains seraient dignes de vivre !
Qu'on pourrait aisément trouver de noirs desseins
Jusque dans l'Evangile et les ouvrages saints !
Ma prose est toujours prête à disculper ma muse ;
La note me défend quand le texte m'accuse ;
D'un tissu régulier pourquoi rompre le fil ?
De quel droit venez-vous, annotateur subtil,
Dédaignant mon histoire, attaquer mon poème,
Prendre comme mon tout la moitié de moi-même,
Et, fort de ma pensée arrêtée au milieu,
Diviser contre moi l'indivisible aveu ?
Mais j'ose plus encor, fort de mon innocence,
Armé du texte seul, j'accepte la défense ;
Seulement, n'allez pas, envenimant mes vers,
D'un sens clair et précis extraire un sens pervers !
Gardez-vous de chercher, trop savant interprète,
Sous ma lucide phrase une énigme secrète !
Ainsi, quand vous lirez : « qu'à mes yeux éblouis,
« La gloire a dérobé les fils de saint Louis ;
« Qu'aveuglément soumis aux droits de la puissance,
« Je ne me doutais pas, dans mon adolescence,
« Que l'héritier des lis exilé de Mittau,
« Régnait chez les Anglais dans un humble château,
« Et que, depuis vingt ans, sa bonté paternelle !
« Rédigeait pour son peuple une charte éternelle ! »
Lisez de bonne foi comme chacun me lit.
Pourquoi vous tourmenter à flairer un délit,
A tourner ma franchise en coupable ironie,
A voir un seul côté de mon double génie ?
Voulez-vous donc me lire aux lueurs du fanal
Dont la sainte *Gazette* escorte son journal,
Et, serrant vos deux mains à nuire intéressées,
Exprimer du poison en tordant mes pensées ?

Ce sont certes là des vers bien faits et d'un bien habile versificateur, si ce n'est d'un grand poète. A Athènes, devant cet aréopage où plaidait Eschyle, vous eussiez été acquitté, monsieur Barthélemy ! Mais, que voulez-vous !

nous ne sommes pas des Athéniens, et nos juges ne sont point des archontes !

Le poète n'en continua pas moins, quoiqu'il fût facile de lire, sur le visage refrogné des juges, le peu de sympathie qu'ils éprouvaient pour la défense de l'accusé.

C'est toujours Barthélemy qui parle :

Jusqu'ici l'on m'a vu, d'un tranquille visage,
Conquérir pour ma cause un facile avantage.
J'ai vengé sans effort, dans mon livre semés
Quelques vers, quelques mots par Thémis décimés.
Redoublons de courage : un grand effort nous reste,
Abordons sans pâlir ce passage funeste,
De l'un à l'autre bout chargé de sombres croix !
Là, sapant par mes vœux le palais de nos rois,
Ebranlant de l'Etat la base légitime,
D'un sang usurpateur j'appelle le régime,
J'invoque la Discorde aux bras ensanglantés !
Est-il vrai ? Suis-je donc si coupable ?... Ecoutez !
« Il sait donc désormais, il n'a plus à connaître
« Ce qu'il est, ce qu'il fut et ce qu'il pouvait être.
« Oh ! que tu dois souvent te dire et repasser
« Dans quel large avenir tu devais te lancer !
« Combien dans ton berceau fut court ton premier rêve
« Doublement protégé par le droit et le glaive,
« Des peuples rassurés espoir consolateur,
« Petit-fils d'un César, et fils d'un empereur,
« Légataire du monde, en naissant roi de Rome,
« Tu n'es plus aujourd'hui rien que le *fils de l'homme !*
« Pourtant, quel fils de roi contre ce nom obscur
« N'échangerait son titre et son sceptre futur ?
« Mais quoi ! content d'un nom qui vaut un diadème,
« Ne veux-tu rien, un jour, conquérir par toi-même ?
« La nuit, quand douze fois ta pendule a frémi,
« Qu'aucun bruit ne sort plus du palais endormi,
« Et que, seul au milieu d'un appartement vide,
« Tu veilles, obsédé par ta pensée avide,
« Sans doute que parfois sur ton sort à venir
« Un démon familier te vient entretenir.
« Oui, tant que ton aïeul, sur ton adolescence,
« De sa noble tutelle étendra la puissance,
« Les jaloux archiducs, comprimant leur orgueil,
« Du vieillard tout-puissant imiteront l'accueil.
« Mais qui peut garantir cette paix fraternelle ?
« Peut-être en ce moment la mort lève son aile ;
« Tôt ou tard, au milieu de ses gardes hongrois,
« Elle mettra la faux sur le doyen des rois.
« Alors, il sera temps d'expliquer ce problème
« D'un sort mystérieux ignoré de toi-même.
« Fils de Napoléon, petit-fils de François,
« Entre deux avenirs il faudra faire un choix.
« Puisses-tu, dominé par le sang de ta mère,
« Bannir de ta pensée une vaine chimère,
« Et de l'ambition éteindre le flambeau !
« Le destin qui te reste est encore assez beau ;
« Les rois ont grandement consolé ton jeune âge ;
« Le duché de Reichstadt est un riche apanage,
« Et tu pourras, un jour, colonel allemand,
« Conduire à la parade un noble régiment !
« Qu'à ce but désormais ton jeune cœur aspire ;
« Borne là tes désirs, ta gloire et ton empire.
« Des règnes imprévus ne gardons plus l'espoir,
« Ce qu'on vit une fois ne doit plus se revoir ! »

Non, poète, ce que nous avions vu ne devait plus se revoir ; non, l'enfant fantôme que vous évoquiez de sa tombe anticipée, ne devait être, pour l'histoire, qu'un de ces pâles spectres qu'elle montre dans ses poétiques lointains, comme Astyanax et comme Britannicus ; non, nous ne devions plus revoir ce que nous avions vu ; mais l'avenir nous gardait un spectacle non moins extraordinaire, et qui confirme ce que me disait, en 1838, le docteur Schlegel :

— L'histoire a été inventée pour nous prouver l'inutilité des exemples qu'elle donne.

Barthélemy, malgré son plaidoyer, et peut-être même à cause de son plaidoyer, fut donc condamné à trois mois de prison et à mille francs d'amende.

C'est ainsi que le gouvernement, qui successivement s'était aliéné le peuple par les procès scandaleux de Carbonneau, Pleignier et Tolleron ; l'armée, par les exécutions de Bories, Raoul, Goubin et Pommier ; la haute aristocratie militaire, par les assassinats de Brune, de Ramel, de Ney et de Mouton-Duvernet ; la bourgeoisie par la dissolution de la garde nationale, s'aliénait la race bien autrement dangereuse des poètes, des journalistes et des hommes de lettres, par les jugements qui frappaient successivement Paul-Louis Courier, Cauchois-Lemaire, Magallon, Béranger, Fontan et Barthélemy.

Or, un gouvernement qui a contre lui le peuple, l'armée, la bourgeoisie et la littérature est bien malade ; le gouvernement était donc déjà bien malade le 31 juillet 1829, jour où fut prononcée la condamnation de Barthélemy, puisque, un an après, jour pour jour, il était mort.

Au reste, l'anecdote que je vais raconter prouvera que je n'étais pas sans avoir prévu les événements qui allaient s'accomplir.

Ma nouvelle place à la bibliothèque de M. le duc d'Orléans — place, comme j'ai déjà eu l'honneur de le faire remarquer, plus honorifique que lucrative, — avait pour moi ce grand avantage de me donner un immense cabinet, où je pouvais faire à peu près, et beaucoup plus commodément qu'à la bibliothèque royale, mes recherches littéraires et historiques.

J'y allai donc beaucoup plus régulièrement que mes deux confrères Vatout et Casimir Delavigne.

Il en résulta qu'un jour, le duc d'Orléans entra, chantonnant un air de messe, selon son habitude quand il était de belle humeur, et, il faut le dire, il l'était presque toujours.

— Oh ! oh ! remarqua-t-il, vous êtes seul, monsieur Dumas ?

— Oui, monseigneur.

Le duc d'Orléans fit deux ou trois tours dans la bibliothèque en continuant de chanter.

— Alors, dit-il au bout d'un instant, ni Vatout, ni Casimir, ni Tallencourt ?...

— MM. Vatout et Casimir ne sont pas venus, monseigneur, et Tallencourt est sorti.

Il refit deux autres tours en chantonnant toujours.

Il était évident qu'il avait envie de causer.

Je me hasardai à le questionner.

— Monseigneur désire-t-il quelque chose que je puisse faire, en l'absence de l'un ou l'autre de ces messieurs ?

— Non, je voulais montrer à Vatout un portrait historique, et lui demander son avis.

— Malheureusement, en supposant que monseigneur ait besoin d'un avis, mon avis, à moi, ne peut remplacer celui de M. Vatout.

— Venez toujours, me dit le duc.

Je m'inclinai et suivis le prince, de la bibliothèque dans la galerie de tableaux.

Un portrait qu'on venait de rapporter de chez l'encadreur était sur un chevalet ; ce portrait historique attendait que le nom de l'original fût écrit sur le cadre.

C'était un portrait de l'empereur, peint par Mauzaisse.

En 1829, un portrait de l'empereur chez le premier prince du sang royal, c'était une espèce de nouveauté hardie qui ne laissa point que de m'étonner.

— Que dites-vous de ce portrait ? me demanda le duc d'Orléans.

— Je n'aime pas beaucoup la peinture de M. Mauzaisse, monseigneur.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais que vous êtes romantique en peinture et en littérature ; vous aimez la peinture de M. Delacroix, vous ?

— Oui, monseigneur... ; celle de M. Delacroix, celle de M. Scheffer, celle de M. Granet, celle de M. Decamps, celle de M. Boulanger, celle de M. Eugène Devéria ; oh ! nous avons de la marge !

— Bon ! je sais que vous vous tenez tous par la main ; mais il n'est pas question de cela. Voici un portrait que je viens de faire faire pour ma galerie : il ne reste plus, comme vous le voyez, que le nom à y mettre. Dois-je mettre *Bonaparte ?* On y verra une affectation à ne reconnaître que le premier consul. Dois-je mettre *Napoléon ?* On y verra une affectation à désigner l'empereur : voilà le point sur lequel je désirais demander l'avis de Vatout.

— Mais, répondis-je, il me semble que la chose est bien simple ; que monseigneur mette *Napoléon Bonaparte.*

— Oui ; mais c'est toujours désigner l'empereur... Napoléon, autant que je puis m'en souvenir, a fait du mal à votre famille, et vous ne l'aimez pas, je crois.

— Monseigneur, j'avoue qu'à l'endroit du grand homme, je n'en suis encore qu'où en était madame de Turenne, à l'admiration.

— C'était un grand homme ; mais il a deux taches terribles dans sa vie ; l'une est un crime, l'autre est une faute : son assassinat du duc d'Enghien, son mariage avec Marie-Louise.

— Monseigneur lui pardonne son usurpation ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Monseigneur connaît *le Médecin malgré lui ?*

— Oui, je l'admire fort.

— Eh bien, dans *le Médecin malgré lui*, Sganarelle dit qu'il y a fagot et fagot.

— Et vous voulez dire, vous ?

— Qu'il y a usurpation et usurpation.

— Bah !

— Oui, monseigneur.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire — et monseigneur, qui a l'esprit si juste, comprendra facilement cela — qu'il y a l'usurpation qui substitue violemment une dynastie à une autre dynastie, qui

brise toutes les racines que cette dynastie avait dans le pays, tous les intérêts qui se rattachaient à elle, qui laisse, soit dans l'aristocratie, soit dans la bourgeoisie, soit dans le peuple, une large plaie longtemps saignante, lente à se cicatriser, et l'usurpation qui substitue purement et simplement un homme à un homme, une branche verte à une branche desséchée, une popularité à une impopularité ; — voilà ce que j'entends, monseigneur, par mes deux usurpations.

Le duc d'Orléans étendit la main en souriant vers moi, comme pour m'arrêter ; mais néanmoins, me laissant finir :

— Monsieur Dumas, me dit-il, c'est là une question un peu bien subtile, et si vous voulez y avoir une réponse, il faut la poser à un concile, et non à un prince du sang... — Au reste, vous avez raison pour le portrait ; je mettrait *Napoléon Bonaparte*.

Je saluai et me retirai dans la bibliothèque.

Le duc resta pensif dans la galerie.

CXXV

QUELS SONT LES PLUS GRANDS ENNEMIS D'UNE PIÈCE A SUCCÈS. — PROBITÉ DE MADEMOISELLE MARS COMME ACTRICE. — SA LOGE. — LES HABITUÉS DE SES SOUPERS. — VATOUT. — DENNIÉE. — BECQUET. — MORNAY. — MADEMOISELLE MARS CHEZ ELLE. — SES DERNIERS JOURS AU THÉATRE. — RÉSULTAT MATÉRIEL DU SUCCÈS D' « HENRI III ». — MA PREMIÈRE SPÉCULATION. — REFONTE DE « CHRISTINE ». — OU JE VAIS CHERCHER L'INSPIRATION. — DEUX AUTRES CAPRICES.

A la trente-cinquième représentation d'*Henri III*, mademoiselle Mars fut forcée de prendre son congé.

Elle fit tout ce qu'elle put pour que la Comédie-Française lui rachetât ce congé ; elle donna toutes les facilités possibles, la Comédie-Française ne voulut entendre à rien.

Le succès d'*Henri III* servait les intérêts, mais blessait les amours-propres.

A la Comédie-Française, il y a ceci de remarquable, et qui n'existe point dans les autres théâtres, ou qui y existe à un degré moindre :

L'auteur qu'on joue a pour ennemis tous les acteurs qui ne jouent pas dans sa pièce.

Vers la fin des représentations d'*Henri III*, j'ai vu Monrose, cet excellent comédien que son talent devait mettre bien au-dessus des mesquines jalousies de la médiocrité, entrer au foyer en se frottant les mains, et en disant tout joyeux :

— Ah ! nous avons fait cinq cents francs de moins ce soir qu'à la dernière représentation !

J'étais là, — il ne m'avait pas aperçu d'abord ; — il me vit, fit semblant de ne pas me voir, et sortit.

Mademoiselle Mars fut sur le point de perdre son congé, tant elle avait peine à couper le succès.

C'était une très honnête femme de théâtre que mademoiselle Mars, je dirai presque un honnête homme, d'une exactitude sévère, et devant laquelle tout le monde faisait son devoir, parce qu'elle faisait le sien comme une pensionnaire à sa première année.

Une seule fois, aux répétitions, elle fut en retard de quelques minutes.

— Je vous demande pardon d'être en retard d'un quart d'heure, dit-elle en rentrant ; mais je viens de perdre quarante mille francs... Vite, commençons !

Et elle répéta sans préoccupation aucune.

Un jour, au moment d'entrer en scène, elle eut une espèce de coup de sang. Au lieu d'interrompre le spectacle, comme une autre aurait fait, elle envoya chercher des sangsues qu'elle s'appliqua à la poitrine, entre le premier et le troisième acte, profitant de ce qu'elle ne jouait pas dans le second.

Lorsque j'entrai dans sa loge après la pièce, elle avait du sang jusque dans ses souliers.

Mademoiselle Mars avait une très grande loge, — celle qu'a aujourd'hui mademoiselle Rachel. — A la fin de chaque représentation, la loge s'emplissait ; c'était une habitude. Mademoiselle Mars ne se préoccupait pas le moins du monde des assistants : elle se déshabillait, ôtait son blanc, son rouge avec une adresse de décence remarquable ; elle avait surtout une façon de changer de chemise, tout en causant et en ne laissant voir que le bout de ses doigts, qui était un tour de force d'habileté.

Sa toilette faite, ceux qui voulaient l'accompagner chez elle venaient et trouvaient le souper servi.

Les habitués de ces soupers étaient, en hommes, Vatout, Romieu, Denniée, Becquet et moi ; en femmes, Julienne, sa dame de compagnie, — un type, — la belle Amigo, la blonde madame Mira, et parfois la vieille mère Fusil.

Tous les soirs de représentation, Mornay venait prendre mademoiselle Mars au théâtre, ou l'attendait chez elle.

On connaît Romieu ; je l'ai présenté au lecteur en compagnie de son ami Rousseau. Je ne dirai donc rien de lui, n'ayant rien à en dire de nouveau.

Quant à Vatout, c'est autre chose, je l'ai à peine indiqué ; madame Valmore a dit de lui, que c'était un *papillon en bottes fortes*. Le mot le peignait assez bien.

Vatout était plein de petits défauts et de grandes qualités ; il avait le tort, quand on lui tendait la main, de vous donner le doigt ; il prenait des airs de grand seigneur, sans parvenir à avoir jamais l'air d'un grand seigneur ; avec son ton fat, c'était un excellent cœur ; avec son aspect pesant, c'était un charmant esprit. Il avait une façon de dire certaines choses qui n'appartenait qu'à lui. Une de ces grandes prétentions était de ressembler au duc d'Orléans ; on assure même que, dans l'intimité, il laissait deviner les causes de cette ressemblance. De son côté, le duc d'Orléans l'aimait beaucoup ; le roi lui conserva l'amitié du duc d'Orléans ; à la cour citoyenne, on citait ses calembours, et l'on chantait ses chansons. Il y en avait une surtout sur le maire d'Eu, qui faisait rage. Que la pudeur de nos lecteurs nous permette de l'introduire ici ; comme c'était, suivant nous, son plus beau titre à l'Académie, n'en dépouillons pas le pauvre Vatout.

LE MAIRE D'EU

AIR *à faire.*

L'ambition, c'est des bêtises ;
Ça vous rend triste et soucieux ;
Mais, dans le vieux manoir des Guises,
Qui ne serait ambitieux ?...
Tourmenté du besoin de faire
Quelque chose dans ce beau lieu,
J'ai brigué l'honneur d'être maire,
Et l'on m'a nommé maire d'Eu !

Notre origine n'est pas claire...
Rollon nous gouverna jadis ;
Mais César fut-il notre père,
Où descendons-nous de Smerdis ?
Dans l'embarras de ma pensée,
Un mot peut tout concilier :
Nous sommes issus de Persée :
Voyez plutôt mon mobilier !

Je ne suis pas fort à mon aise
Ma mairie est un petit coin,
Et mon trône une simple chaise
Qui me sert en cas de besoin ;
Mes habits ne sentent pas l'ambre ;
Mon équipage brille peu ;
Mais que m'importe ! un pot de chambre
Suffit bien pour un maire d'Eu !

On vante partout ma police ;
Ce qu'on fait ne m'échappe pas.
A tous je rends bonne justice :
J'observe avec soin tous les cas.
On ne peut ni manger ni boire
Sans que tout passe sous mes yeux.
Mais c'est surtout les jours de foire
Qu'on me voit souvent sur les lieux.

Grâce aux roses que l'on recueille
Dans mon laborieux emploi,
Je préfère mon portefeuille
A celui des agents du roi.
Je brave les ordres sinistres
Qui brise leur pouvoir tout net ;
Et, plus puissant que les ministres,
J'entre, en tout temps, au cabinet.

Je me complais dans mon empire :
Il ne me cause aucun souci :
J'aime l'air que l'on y respire ;
On voit, on sent la mer d'ici !
Partout l'aisance et le bien-être ;
Ma vie est un bouquet de fleurs..
Aussi j'aime beaucoup mieux être
Maire d'Eu que maire d'ailleurs !

Beau château bâti par les Guises,
Mer d'azur baignant le Tréport,
Lieux où Lauzun fit des bêtises,
Je suis à vous jusqu'à la mort :
Je veux, sous l'écharpe française,
Mourir en sénateur romain,
Calme et tranquille sur ma chaise,
Tenant mes papiers à la main !

C'est encore de Vatout ce fameux mot à un administrateur qui, accompagnant le roi dans une ruelle où celui-ci avait voulu à toute force s'engager, s'excusait à chaque pas sur les rencontres qu'on y faisait, et qui prouvait que beaucoup de poules du genre de celle à qui Henri IV disait : « Restez, restez, la mère ! j'aime mieux voir la poule que l'œuf ! » y avaient pondu.

— Oh ! sire, disait le pauvre diable, oh ! sire, si j'avais su que Votre Majesté passât par ici, je les eusse fait enlever.

— Vous n'en aviez pas le droit, monsieur le maire, répondit gravement Vatout ; ils avaient leurs papiers !

Vatout avait fait, vers 1821 ou 1822, un livre qui avait eu un énorme succès. C'étaient les aventures de la Charte, sous le titre d'*Histoire de la fille d'un Roi*. Il fit ensuite *l'Idée fixe*, qui fut à peine lue ; puis, quelque chose comme un roman intitulé *la Conspiration de Cellamare* ; enfin, des publications sur les châteaux royaux. En somme, rien de saillant. Avec cela, Vatout était dévoré d'un désir, celui d'être de l'Académie, où il était poussé par Scribe. Il y arriva, le pauvre garçon ; mais, dans l'intervalle de sa nomination à sa réception, il alla, fidèle à l'exil comme il l'avait été à la puissance, faire une visite à la famille royale exilée à Claremont ; à la suite du dîner, il se trouva indisposé ; vingt-quatre heures après, il était mort !

Mort sans avoir eu cette joie de siéger une seule fois à l'Académie !

Pauvre Vatout ! personne, j'en suis certain, ne lui rendit une justice plus réelle et ne le regretta plus que moi.

Je lui avais eu, avec beaucoup de peine, la voix d'Hugo.

Tout le monde parisien a connu Denniée, l'ancien ordonnateur général, homme d'esprit et de plaisir s'il en fut, parlant comme s'il eût eu des coquilles de noix plein la bouche, et racontant, avec un défaut de prononciation qui leur donnait un puissant cachet d'originalité, une foule d'histoires et d'anecdotes plus curieuses et plus amusantes les unes que les autres. Il adorait mademoiselle Mars, qui, de son côté, l'aimait beaucoup. Quand il y avait trois jours qu'on n'avait vu Denniée chez mademoiselle Mars, on envoyait demander de ses nouvelles, car on supposait qu'une maladie ou un accident pouvaient seuls causer une si longue absence.

Becquet n'était pas moins connu que Denniée, peut-être même l'était-il davantage ; c'était un des rédacteurs hebdomadaires du *Journal des Débats* ; il avait eu beaucoup d'esprit ; mais, comme il s'enivrait régulièrement une fois par jour, il allait s'alourdissant peu à peu. On citait deux mots de lui à son père qui peuvent donner une idée de son respect et de son amour filials.

Un jour, le père Becquet apostrophait son fils sur cette malheureuse habitude qu'il avait de s'enivrer.

— Vois, malheureux ! comme cela te vieillit, lui disait-il ; on te prendrait pour mon père, et je vivrai dix ans plus que toi !

— Ah ! répondit langoureusement Becquet, pourquoi donc avez-vous toujours des choses désagréables à me dire ?

Becquet avait une autre habitude, celle de faire des dettes. Becquet devait à tout le monde, et cette dette publique désespérait son père.

— Malheureux ! lui disait-il un autre jour, — *malheureux* était l'exclamation dont se servait habituellement le père Becquet à l'endroit de son fils ; seulement, il en faisait tantôt un adjectif, tantôt un substantif ; — malheureux ! lui disait-il, je ne sais pas comment tu peux vivre ainsi, devant à Dieu et au diable !

— Je vous arrête là, mon père, répondit Becquet ; vous venez justement de citer les deux seules personnes à qui je ne doive rien.

Le jour où le père de Becquet mourut, — c'est triste à dire, mais il y eut fête dans sa bourse et même dans son cœur ; — il alla dîner au café de *Paris*, fit sa carte en homme qui ne regarde plus aux additions ; — seulement, arrivé au vin, il appela le garçon : probablement, un doute l'avait pris, pour lequel il avait besoin d'un expert.

— Garçon, demanda-t-il, le bordeaux est-il de deuil ?

Deux heures après, on emporta Becquet chez lui.

Un soir, je rencontrai Becquet dans un de ces merveilleux états d'ivresse que lui seul savait noblement porter.

C'était un 21 janvier.

— Comment ! lui dis-je, gris un pareil jour, vous, Becquet ?

— Est-ce qu'il y a, par hasard, un jour où il ne soit pas permis de se griser ? demanda avec étonnement l'auteur du *Mouchoir bleu*.

— Mais oui, ce me semble : il y a, pour vous surtout qui êtes royaliste, le jour anniversaire de la mort du roi Louis XVI.

Becquet parut réfléchir un instant à la gravité de l'observation ; puis, me posant la main sur l'épaule

— Si on ne lui avait pas coupé le cou, à ce bon roi Louis XVI, croyez-vous qu'il serait mort aujourd'hui ?

— C'est plus que probable.

— Eh bien, alors, dit Becquet en faisant claquer insoucieusement ses doigts, qu'avez-vous à me dire ?

Et il s'éloigna avec cet aplomb de l'ivrogne, qui, par une longue habitude, a conquis sur le commun des buveurs cette supériorité d'être toujours certain de la rectitude de sa marche.

C'est ivre mort, et sortant de chez mademoiselle Mars, que Becquet fit, au *Journal des Débats*, le fameux article qui finissait par ces mots, et qui renversa la monarchie : « Malheureuse France ! malheureux roi ! »

Becquet est mort de boire, et est mort en buvant.

Pendant les six derniers mois de sa vie, il ne dégrisa point : l'œil était devenu atone et sans expression ; les mouvements étaient involontaires et instinctifs ; sa main se portait machinalement à la bouteille pour verser du vin dans son verre, qu'il n'avait plus la force de vider. Jusqu'au dernier moment, mademoiselle Mars le reçut avec cette religion de l'amitié qui était une de ses qualités suprêmes.

Becquet mort, elle n'eut pas le courage de le regretter, mais elle le pleura.

Mornay formait, avec tous ceux que je viens de nommer, un singulier contraste.

Mornay, c'était l'élégance, l'aristocratie, la *gentry* personnifiée, et, avec toutes ces qualités, Mornay avait autant d'esprit, à lui seul, que nous tous ensemble.

Quand Mornay, nommé ministre plénipotentiaire, partit, d'abord pour le grand-duché de Bade, puis pour la Suède, le salon de mademoiselle Mars perdit son étoile polaire.

Il y a des esprits qui ont les qualités du briquet bien trempé, ils font feu sur tout ce qu'ils touchent ; Mornay était un de ces esprits-là : nous lui servions tous de caillou. Quand, par hasard, il était trop fatigué pour avoir de l'esprit lui-même, il se contentait de nous en donner.

Mornay n'avait aucune fortune. Mademoiselle Mars, en mourant, lui laissait quarante mille livres de rente. Mornay décrocha un portrait de mademoiselle Mars, et l'emporta en disant :

— Voilà la seule chose à laquelle j'aie droit ici.

Et il laissa les quarante mille livres de rente aux héritiers de mademoiselle Mars.

Rien ne donnait moins l'idée de mademoiselle Mars chez elle que mademoiselle Mars au théâtre : mademoiselle Mars, au théâtre, avait une voix ravissante, quelque chose comme un chant, un regard caressant et velouté, un charme infini.

Chez elle, mademoiselle Mars avait la voix rude, le regard presque dur, les mouvements brusques et impatients.

Sa voix de théâtre était une chose factice, un instrument dont elle avait appris à jouer, et dont elle jouait à merveille, mais dont elle doutait, avec raison, lorsqu'elle avait à exprimer les grandes crises de la passion, ou à suivre les larges développements de la poésie ; alors, elle avait peur d'érailler le satin de sa douce mélopée, et elle enviait presque l'accent rauque et enroué de madame Dorval, lequel permettait à celle-ci de jeter de ces cris qui, partis du cœur, vont au cœur.

Je n'ai jamais connu talent plus modeste que celui de mademoiselle Mars : jamais elle ne parlait d'elle, de ses succès, de ses créations ; elle admirait profondément son père, Monver, dont elle était l'élève, et, quand elle parlait de lui, c'était avec un bonheur visible.

Mademoiselle Contat, aussi, était une de ses admirations, et c'était curieux de lui entendre confesser, sur certains points de l'art, son infériorité à l'endroit de cette grande actrice.

Je ne sais si toutes les histoires qu'on a faites sur l'âge que se donnait mademoiselle Mars sont vraies, mais je sais qu'elle n'a jamais caché une semaine à ses amis. Elle avait dans son salon un meuble de Boule qui avait été donné par la reine Marie-Antoinette à sa mère, comme étant accouchée le même jour qu'elle.

Mademoiselle Mars était donc juste du même âge que madame la duchesse d'Angoulême, — c'est-à-dire du 19 décembre 1778.

Lorsque mademoiselle Mars voulait, elle était charmante et avait beaucoup de comique dans l'esprit ; sa voix se prêtait parfaitement aux imitations, et, quand — depuis mademoiselle Plessy jusqu'à Ligier — elle passait en revue la Comédie-Française, la part de chacun était courte, mais elle était bonne.

Mademoiselle Mars se prenait souvent d'amitié ou d'intérêt pour des personnes auxquelles elle croyait reconnaître du talent, et, alors, elle les aidait de ses conseils, de son influence et de son talent. Un jour, elle ramena un paillasse qu'elle avait remarqué faisant la parade sur la place de Metz, et ne l'abandonna point qu'elle ne lui eût fait une petite position.

Elle me le recommanda en 1833 ou 1834, et ce ne fut que quinze ou dix-huit ans plus tard que j'eus l'occasion de faire quelque chose pour lui, en lui donnant le rôle de Lorrain, dans *la Barrière de Clichy*.

Cet homme, c'est Patonnelle, un des meilleurs troupiers du Cirque.

Comme Talma, mademoiselle Mars a vu grandir son talent jusqu'au jour où elle a quitté le théâtre. Mademoiselle de Belle-Isle, sa dernière création, a été une de ses créations les plus heureuses. Je fus son dernier soutien au théâtre, et j'ai

eu le bonheur, selon toute probabilité, d'y prolonger sa carrière pendant deux ou trois ans.

Pendant les derniers temps de son séjour à la Comédie-Française, on l'y abreuva d'amertume. Un jour de représentation extraordinaire, on lui jeta une de ces couronnes d'immortelles comme on en dépose sur les tombeaux.

Elle avait été tressée dans une des loges du théâtre même, et je pourrais, à la rigueur, dire dans laquelle.

Lorsqu'elle quitta le théâtre, il en fut d'elle comme de Talma. Chacun avait cru remplacer Talma ; chacun espéra remplacer mademoiselle Mars : on débuta dans ses vieux rôles ; on en inventa de nouveaux. Directeurs et journaux firent leur métier en amassant le bruit et les éloges autour des réputations naissantes. On eut la monnaie de Turenne ; — a-t-on même la monnaie de mademoiselle Mars ?...

Henri III, sans amener une très grande aisance dans la maison, avait, cependant, produit un changement sensible ; d'abord, il nous avait débarrassés de nos dettes ; il avait payé comédiens français ne se pressaient pas plus pour l'une que pour l'autre.

Ces reproches m'avaient été d'autant plus sensibles qu'ils étaient mérités, et que c'eût été une double ingratitude à moi que de n'y point faire droit

En conséquence, j'avais répondu :

— Soyez tranquille, je vais refaire *Christine*, afin de lui donner une allure plus moderne et plus dramatique, et, de cette transformation, quelque chose sortira dont vous serez contente, je l'espère.

L'esprit d'un travailleur a de singulières préoccupations qui, parfois, sont si étranges, qu'elles touchent à la manie ; tantôt on se figure qu'on ne trouvera bien son plan que dans tel ou tel endroit ; tantôt, qu'on n'écrira bien sa pièce que sur tel ou tel papier. Moi, je m'étais fourré dans la tête que je ne trouverais une *Christine* nouvelle dans la vieille *Christine* qu'en faisant un petit voyage, et en me berçant au roulis d'une voiture.



La cour des messageries.

Porcher et M. Laffitte ; il nous avait permis de donner congé de notre petit logement de la rue Saint-Denis, et de louer pour ma mère, rue Madame, nº 7, un rez-de-chaussée avec jardin. L'air et la promenade lui étaient recommandés, et j'avais choisi cette rue et ce quartier, afin de la mettre porte à porte avec mesdames Villenave et Waldor, qui avaient, à la suite d'arrangements de famille, quitté leur maison de la rue de Vaugirard, pour prendre un appartement rue Madame, nº 11.

Quant à moi, j'avais loué un appartement séparé, au quatrième, au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac, et, comme mes relations nouvelles amenaient chez moi quelques-uns de ces messieurs et quelques-unes de ces dames du Théâtre-Français, j'avais donné à cet appartement une certaine élégance.

En outre ayant appris par le passé à ne pas trop compter sur l'avenir, j'avais, moyennant dix-huit cents francs payés comptant, passé un traité pour ma nourriture d'un an, ou plutôt, pour trois cent soixante-cinq cachets de déjeuner, et trois cent soixante-cinq cachets de dîner, vin non compris.

Malheureusement, un mois après cet arrangement, le café Desmares fermait, et j'en étais pour mon année de nourriture. C'était ma première spéculation ; elle avait assez mal tourné, comme on le voit.

Cependant, j'avais reçu des reproches d'une fort charmante personne du Théâtre-Français, laquelle s'était plainte, après avoir joué un bout de rôle dans *Henri III*, de n'avoir rien dans *Christine* ; — car je me flattais toujours de cet espoir que ma *Christine*, à moi, passerait au Théâtre-Français, malgré le retard apporté à celle de M. Brault, lequel était mort dans l'intervalle ; ce qui faisait que, maintenant, MM. les

Comme je n'étais point encore assez riche pour aller en poste, je choisis une diligence ; peu m'importait pour quelle localité cette diligence partît, pourvu que je trouvasse le coupé, l'intérieur ou la rotonde vide.

J'allai dans la cour des Messageries, et, après deux heures d'attente, je trouvai ce que je cherchais, c'est-à-dire une diligence n'ayant personne dans son coupé.

Cette diligence partait pour le Havre.

J'avais de la chance, comme on le voit ; je n'avais jamais vu un port de mer ; j'allais faire d'une pierre deux coups.

A cette époque, on mettait vingt grandes heures pour aller de Paris au Havre ; c'était bien mon affaire. L'inspiration aurait le temps de venir, ou elle ne viendrait jamais.

Je partis, et, comme, dans les œuvres d'art, l'imagination est naturellement pour beaucoup, une fois mon imagination satisfaite sur le mode de travail qu'on lui offrait, elle se mit à travailler.

Quand j'arrivai au Havre, ma pièce était refaite ; la division de Stockholm, Fontainebleau et Rome était trouvée et, de toute cette genèse nouvelle, avait surgi le rôle de Paula.

C'était une œuvre tout entière à remanier et à récrire ; il ne pouvait pas rester grand'chose de l'ancienne pièce. Peu s'en fallut que je ne repartisse pour Paris, sans voir la mer, tant j'avais hâte de me mettre à la besogne.

Je restai au Havre juste le temps de manger des huîtres, de faire une promenade en mer, d'acheter deux vases de porcelaine plus cher qu'à Paris, et je remontai en diligence.

En soixante et douze heures, j'avais fait mon voyage et refait ma pièce.

J'ai parlé de ces préoccupations étranges qui vous imposent impérieusement certaines conditions pour l'accomplissement d'une œuvre. — Personne n'est moins maniaque que moi : personne, avec cette incessante habitude de travail que j'ai prise, ne travaille plus facilement que moi, et, cependant, j'ai subi trois fois cette nécessité absolue d'obéir à un caprice.

J'ai dit à quelle occasion j'avais cédé à la première ; la seconde fut à propos de *Don Juan de Marana*, et la troisième, à propos du *Capitaine Paul*.

J'étais préoccupé de l'idée que je ne pourrais trouver qu'au bruit d'une musique quelconque mon drame fantastique. Je demandai à mon ami Zimmermann des billets pour le Conservatoire, et, dans le coin d'une loge où se trouvaient trois personnes inconnues, les yeux fermés, et paraissant dormir, bercé dans un demi-sommeil par du Beethoven et du Weber, je trouvai, en deux heures, les scènes principales de mon drame.

Pour *le Capitaine Paul*, ce fut autre chose : j'avais besoin de la mer, d'un vaste horizon, de nuages courant dans le ciel, de brises soufflant dans les cordages et dans les mâts.

Je fis, pendant mon voyage en Sicile, stationner mon petit bâtiment pendant deux heures à l'ancre, et à l'entrée du détroit de Messine. Au bout de deux jours, *le Capitaine Paul* était terminé.

Au retour, je trouvai une lettre d'Hugo. Le succès d'*Henri III* lui avait mis le feu sous le ventre : il avait un drame, et m'invitait à en entendre la lecture chez Devéria.

Ce drame, c'était *Marion Delorme*.

CXXVI

VICTOR HUGO. — SA NAISSANCE. — SA MÈRE. — LES CHASSEBŒUF ET LES CORNET. — LE CAPITAINE HUGO. — SIGNIFICATION DE SON NOM. — QUEL FUT LE PARRAIN DE VICTOR. — LA FAMILLE HUGO EN CORSE. — M. HUGO EST APPELÉ A NAPLES PAR JOSEPH BONAPARTE. — IL EST NOMMÉ COLONEL ET GOUVERNEUR DE LA PROVINCE D'AVELLINO. — SOUVENIRS DE LA PREMIÈRE ENFANCE DU POÈTE. — FRA DIAVOLO. — JOSEPH, ROI D'ESPAGNE. — LE COLONEL HUGO EST FAIT GÉNÉRAL, COMTE, MARQUIS ET MAJORDOME. — L'ARCHEVÊQUE DE TARRAGONE. — MADAME HUGO ET SES ENFANTS A PARIS. — LE COUVENT DES FEUILLANTINES.

Consacrons quelques pages à l'auteur de *Marion Delorme* et *Notre-Dame de Paris* et des *Orientales*. Nous estimons qu'il mérite bien que nous fassions une halte pour lui.

Victor Hugo naquit le 26 février 1802.

Où, comment et dans quelles conditions? Ouvrons le volume des *Feuilles d'automne*, et le poète va nous le dire lui-même dès la première page :

Ce siècle avait deux ans : Rome remplaçait Sparte ;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.
Et du premier consul, trop gêné par le droit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit, d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère.
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou, ployé comme un frêle roseau,
Fit faire, en même temps, sa bière et son berceau
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi

Cet enfant était si faible, en effet, que, quinze mois après sa naissance, il n'était pas encore parvenu à redresser sur ses épaules sa tête, qui, comme si elle eût déjà contenu toutes les pensées dont elle ne renfermait que le germe, s'obstinait à tomber sur sa poitrine.

Aussi, le poète continue-t-il :

Je vous dirai peut-être, quelque jour,
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie, en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois le fils de ma mère obstinée.

Cette mère, au *sang breton*, qui, obstinée à la fois comme une Bretonne et comme une mère, disputait et arrachait son enfant à la mort, était fille d'un riche armateur de Nantes, petite-fille d'un des chefs de la grande bourgeoisie de cette terre d'opposition ; de plus, cousine germaine de Constantin-François, comte de Chassebœuf, lequel quitta ce grand nom féodal rappelant les barons pasteurs du moyen âge, pour celui de Volney, qui ne rappellerait qu'un nom de comédien de province, si le gentilhomme qui eut la singulière fantaisie de prendre ce nom ne l'eût illustré en le mettant au commencement de son *Voyage en Égypte*, et à la fin de son livre des *Ruines* ; elle était, en outre, cousine d'une autre illustration impériale moins littéraire, plus politique, — du comte Cornet.

Le comte Cornet, un peu oublié peut-être aujourd'hui, député de Nantes, était arrivé au Conseil des Cinq-Cents ; il s'y trouvait dans la fameuse journée du 18 brumaire, qui changea pour un demi-siècle la face de la France. Au lieu de défendre les privilèges de l'Assemblée, il soutint les prétentions de Bonaparte ; Napoléon, reconnaissant, le fit sénateur, — récompense ordinaire de ces sortes de services, — puis comte ; et, pour qu'il eût toutes choses, sinon en même qualité, au moins en même quantité que les membres de l'ancienne noblesse qui s'étaient ralliés à l'Empire, il lui donna un blason ; seulement, par une de ces plaisanteries comme le soldat couronné s'en permettait parfois, ce blason, qui rappelait l'origine tant soit peu roturière de celui qu'il était destiné à anoblir, était d'azur à trois *cornets* d'argent.

Quant à madame Hugo, elle se nommait Sophie Trébuchet.

Elle avait, comme on le voit, deux pairies dans sa famille, la pairie du comte Volney et la pairie du comte Cornet.

Consignons ce fait ; nous aurons l'occasion d'y revenir.

Pour le *sang lorrain* dont parle le poète, il lui venait de son père, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo.

De ce côté, c'était autre chose : la noblesse était bien réelle, et sortait de vieille souche allemande.

Son aïeul, Georges Hugo, capitaine des gardes de je ne sais quel duc de Lorraine, avait, en 1531, et par lettres patentes datées de Lillebonne, en Normandie, été anobli par ce duc, qui lui avait donné pour blason un champ d'azur au chef d'argent chargé de deux merlettes de sable.

Trois merlettes sont, comme on le sait, les armes de la maison de Lorraine. On voit que le duc ne pouvait faire davantage pour son capitaine : une merlette de plus, et il le traitait comme lui-même.

Au reste, ceux qui voudront plus de détails sur ce point, ou une authenticité plus grande sur les détails que nous donnons, pourront consulter d'Hozier, registre IV, au nom *Hugo*.

Mais ce que ne dit pas d'Hozier, et ce que nous dirons, nous qui croyons aux noms prédestinés, c'est qu'en vieil allemand, le mot *hugo* est l'équivalent du mot latin *spiritus*, souffle, âme, esprit !

Plus l'enfant était faible, plus il fallait se hâter de le baptiser. Le chef de bataillon Sigisbert Hugo, qui commandait, alors, à Besançon, le dépôt d'un régiment corse, en voyant son troisième fils naître si chétif, jeta les yeux autour de lui, et lui choisit pour parrain Victor Faneau de la Horie, fusillé en 1812, comme ayant été l'âme de la conspiration dont Mallet était le bras.

Ce fut de lui que le poète reçut ce prénom de *Victor*, qui, réuni au nom, soit qu'il le précède ou qu'il le suive, ne peut se traduire autrement que par ces mots : « Esprit vainqueur, — âme triomphante, — souffle victorieux ! »

Aussi le poète n'eut-il jamais, comme son cousin maternel Chassebœuf, l'idée de s'appeler autrement que ne l'avait décidé le hasard de la naissance, et nous verrons même plus tard, quelque lustre que cette adjonction pût ajouter à son nom, qu'il refusa de s'appeler Hugo-Cornet.

Le père de Victor était un de ces rudes jouteurs, fils de la Révolution, qui prirent le mousquet en 1791, et qui ne déposèrent l'épée qu'en 1815. — D'autres la gardèrent jusqu'en 1830 ou 1848, et ce fut rarement un bonheur pour eux.

En 1795, il était lieutenant, et combattait dans la Vendée. Ce fut sa compagnie, laquelle faisait partie du détachement conduit par le commandant Muscar, qui prit Charette dans les bois de la Chabotière. Par un hasard étrange, ce fut le colonel Hugo qui prit Fra Diavolo dans la Calabre, et le général Hugo qui prit Juan Martin, autrement dit l'*Empecinado*, sur les bords du Tage ; c'est-à-dire les trois principaux chefs de partisans de cette grande période de guerre qui dura plus d'un quart de siècle.

Il est bien entendu que nous ne comparons pas le noble et loyal Charette au brigand calabrais ni au bandit espagnol.

Charette fut fusillé ; Fra Diavolo, pendu ; Juan Martin, *garrotté*.

Après la pacification de la Vendée, le lieutenant, devenu capitaine, quitta la Loire pour le Rhin, la guerre civile pour la guerre étrangère, et fut attaché à l'état-major de Moreau, avec lequel il fit la campagne de 1796 ; puis il passa en Italie, appelé à servir dans le corps d'armée de Masséna.

A propos de mon père, j'ai dit quelle antipathie Bonaparte avait pour ces officiers qui lui arrivaient tout illustrés des armées de l'Ouest, des Pyrénées ou du Nord. Le capitaine Sigisbert Hugo va nous en offrir un nouvel exemple.

Le jour de la bataille de Caldiero, chargé par Masséna de tenir avec sa compagnie la tête du pont, il avait été le pivot sur lequel avait tourné toute la bataille ; Masséna crut pouvoir, en récompense de ce magnifique fait d'armes, nommer le capitaine Hugo chef de bataillon.

Il avait compté sans la haine du général en chef.

Bonaparte demanda d'où venait le capitaine Hugo, et, quand il sut que c'était de l'armée du Rhin, il cassa la nomination.

Du reste, le roi Louis-Philippe fit à peu près au général la même injustice que Bonaparte au capitaine : le nom de la bataille de Caldiero est sur l'arc de triomphe de l'Etoile, et le nom du général Hugo n'y est pas.

Le poète s'est vengé de cet étrange oubli par le dernier vers de sa dernière strophe à l'arc de triomphe de l'Etoile :

Quand ma pensée ainsi, vieillissant ton attique,
Te fait de l'avenir un passé magnifique,
Alors, sous ta grandeur je me courbe effrayé ;
J'admire ! et, fils pieux, passant que l'art anime,
Je ne regrette rien devant ton mur sublime,
Que Phidias absent, et mon père oublié !

Cependant, comme le capitaine Hugo n'était pas de ceux qui s'arrêtent en route, il fallut bien finir par le faire chef de bataillon. Cela arriva donc ; — à quelle occasion? je ne sais plus bien.

Quoi qu'il en soit, il était chef de bataillon, et, par hasard, en garnison à Lunéville, quand les conférences pour la ratification du traité de Campo-Formio s'ouvrirent dans cette ville.

A ces conférences, Joseph Bonaparte, qui fut plus tard roi de Naples, puis roi d'Espagne et des Indes, Joseph Bonaparte était plénipotentiaire de la République.

J'ai beaucoup connu, à Florence, ce roi de Naples et d'Espagne. C'était un esprit plutôt doux qu'élevé, plutôt calme que hasardeux ; comme son frère Louis, comme son frère Lucien, et nous dirons même comme son frère Napoléon, il avait eu, d'abord, la manie de la littérature ; les autres avaient fait des mémoires, des comédies, des poèmes épiques : lui avait fait des romans.

Sa fille, aujourd'hui princesse de Canino, portait, je crois, le nom d'une des héroïnes de son père : elle s'appelait la princesse Zénaïde.

Le plénipotentiaire Joseph Bonaparte se lia avec le chef de bataillon Hugo, lequel, les conférences finies, passa, comme nous l'avons dit, à Besançon avec le dépôt du régiment corse.

Nous avons dit encore que c'était là qu'était né l'illustre poète dont nous nous occupons.

Quelques mois après sa naissance, le dépôt que commandait son père reçut l'ordre d'aller prendre garnison à l'île d'Elbe. L'auteur de l'*Ode à la colonne*, ou plutôt des *Odes à la colonne*, devait commencer à vivre dans cette île, où Napoléon devait commencer à mourir.

La première langue que parla l'enfant prédestiné fut la langue italienne ; le premier mot qu'il prononça — après ces deux mots par lesquels débute toute voix, toute bouche, toute langue humaine, *papa* et *maman* — fut une apostrophe à sa gouvernante ; *cattiva !* l'appela-t-il un jour, sans qu'on sût qui lui avait appris ce mot.

Peut-être n'ignore-t-on pas que *cattiva* veut dire *méchante*.

A l'île d'Elbe, les souvenirs de l'enfant ne sont point encore éveillés, et rien de ce premier séjour parmi les hommes, rien de cette première halte au seuil de l'existence n'est resté présent à son esprit.

En 1806, le plénipotentiaire Joseph est nommé roi de Naples ; alors, il se rappelle son ami le chef de bataillon de Lunéville ; il s'informe de ce qu'il est devenu, apprend qu'il habite l'île d'Elbe, et que, de chef de bataillon, il a été fait lieutenant-colonel ou plutôt gros major, comme on disait encore en 1806.

Il lui écrit pour lui proposer de s'attacher à sa fortune, et de venir l'aider à fonder son trône dans la belle cité qu'il faut voir avant de mourir, quitte à mourir quand on l'a vue.

Mais on ne faisait pas de ces sortes d'escapades militaires sans la permission du maître. Le lieutenant-colonel Hugo demanda à l'empereur Napoléon la permission de suivre le roi Joseph.

L'empereur Napoléon daigna répondre que, non seulement il autorisait ce changement de service, mais encore qu'il voyait avec plaisir l'élément français se mêler aux armées de ses frères, qui n'étaient que les ailes de sa propre armée.

C'est toujours avec un certain regret qu'un Français prend du service dans une armée étrangère, cette armée fût-elle destinée à être une des ailes de l'armée nationale. Aussi, pour adoucir autant qu'il était en lui cet exil, le nouveau roi fit-il le gros major Hugo colonel, lui donna-t-il la charge d'aide de camp, et le nomma-t-il gouverneur de la province d'Avellino.

Une fois installé dans son gouvernement, le mari songea à se rapprocher de sa femme, le père à embrasser ses enfants.

En 1807, madame Hugo et ses trois fils se mirent en route pour Naples.

Ainsi se continuait cette vie de pérégrinations qui avait pris l'enfant à son berceau, et qui, à travers son adolescence, devait le conduire jusqu'à la virilité.

C'est à ces longs voyages, accomplis par lui pendant le crépuscule de sa première enfance, que le poète fait allusion quand il dit :

Enfant; sur un tambour ma crèche fut posée ;
Dans un casque pour moi l'eau sainte fut puisée.
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée,
Fit les langes de mon berceau.

Parmi les chars poudreux, les armes éclatantes,
Une muse des camps m'emporta sous les tentes.
Je dormis sur l'affût des canons meurtriers :
J'aimai les fiers coursiers aux crinières flottantes,
Et l'éperon froissant les rauques étriers.

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie,
J'errai ; je parcourus la terre avant la vie,
Et, tout enfant encor, des vieillards recueillis
M'écoutaient, racontant d'une bouche ravie
Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis

Je visitai cette île en noirs débris féconde,
Plus tard premier degré d'une chute profonde !
Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains,
Entendit, de son antre où l'avalanche gronde,
Ses vieux glaçons crier sous mes pas enfantins

Vers l'Adige et l'Arno, je vins des bords du Rhône ;
Je vis de l'Occident l'auguste Babylone :
Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône,
Avec une pourpre en lambeaux.

Puis Turin ; puis Florence, aux plaisirs toujours prête :
Naples, aux bords embaumés où le printemps s'arrête,
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette, au milieu des fleurs, son panache sanglant !

Heureux, cent fois heureux qui peut broder de pareilles arabesques sur la trame naissante de sa vie !

Moi aussi, j'ai eu des souvenirs pareils aux tiens, frère ! mais je les ai dits en humble prose, heureux de les retrouver chez toi en vers splendides et retentissants.

Là, en effet, remontent les premiers souvenirs de l'enfant, souvenirs indélébiles qui se reflètent, comme un mirage des oasis perdues, dans la vieillesse la plus avancée.

Ainsi, bien souvent, à moi qui arrivais d'Italie, où j'ai fait quinze ou vingt voyages, Hugo, qui l'avait traversée seulement, cette belle Italie parlait des grands aspects restés dans sa mémoire, et restés aussi présents que s'il eût été mon compagnon dans mes nombreuses courses !

Seulement, il voyait toujours les objets comme il les avait vus, non pas dans leur état normal, mais avec les accidents momentanés qui avaient produit dans ces objets des changements ou des altérations quelconques.

Parme lui apparaissait au milieu d'une inondation ; Aquapendente, détachant son rocher volcanique sur un orage tout plein d'éclairs ; la colonne Trajane, avec l'excavation qu'on était occupé à pratiquer à l'entour.

De tout le reste, c'est-à-dire de Florence avec ses auberges crénelées, ses palais massifs, ses forteresses de granit ; de Rome avec ses fontaines jaillissantes, ses obélisques qui semblent en faire une ville contemporaine de la vieille Egypte, et sa colonnade du Bernin qui en fait une sœur du Louvre ; de Naples avec ses promenades, son Pausilippe, sa rue de Tolède, sa baie, ses îles et son Vésuve, il avait une idée aussi exacte que possible.

Une des choses qui avaient le plus amusé les trois enfants tout le long de la route, c'était de faire des croix avec des fétus de paille, et de les dresser dans les interstices que laissaient les glaces des portières avec leurs rainures. A la vue de ces calvaires innocents, les paysans italiens, ceux des environs de Rome surtout, fidèles au culte des images, se mettaient à genoux, ou tout au moins faisaient le signe de la croix.

La chose qui avait le plus effrayé les jeunes voyageurs, c'étaient les têtes de bandit placées sur des bâtons, au bord

des routes, et qui séchaient ainsi au soleil. Ces pauvres enfants avaient nié longtemps que ce fussent des têtes véritables, et soutenaient que c'étaient des têtes à perruque comme, au commencement de ce siècle, époque où les perruques étaient encore assez communes, on en trouvait sur leur pied chez tous les coiffeurs ; mais on les fit descendre, on leur montra de près l'affreuse réalité, et ce souvenir est un de ceux qui restèrent le plus profondément gravés dans la mémoire de Victor.

Quand il s'agit d'un homme comme Hugo, c'est-à-dire d'un génie hors ligne, qui a déjà joué et qui jouera encore un si grand rôle dans l'histoire littéraire et politique de son pays, c'est un devoir pour qui le connaît de mettre sous les yeux des contemporains et de l'avenir ces jeux d'ombre et de lumière qui ont fait le caractère de l'homme et le génie du poëte.

Le génie du poëte, nous l'espérons, ressortira tout entier de notre récit ; le caractère de l'homme ressort de lui-même, de la conduite tenue, des faits accomplis.

Ce n'était point à Naples qu'était préparé le logement de madame Hugo et de ses fils ; c'était à Avellino, capitale de la province dont le colonel Hugo avait été nommé gouverneur.

Ce logement était un palais, et même un palais de marbre, comme la plupart des palais de ce pays, où le marbre est plus commun que la pierre ; seulement, ce palais présentait une singularité étrange qui ne pouvait ni échapper à l'œil d'un enfant, ni sortir de sa mémoire.

Un de ces tremblements de terre si habituels dans la péninsule italienne venait de secouer la Calabre de fond en comble ; le palais de marbre d'Avellino avait été ébranlé comme les autres bâtiments ; toutefois, plus solide qu'eux sur sa base, après avoir tremblé, oscillé, menacé un instant, il était resté debout, mais lézardé des combles à ses fondations.

La lézarde passait en diagonale à travers la muraille de la chambre de Victor ; de sorte qu'il voyait à peu près aussi clairement — quoique d'une façon plus originale — la campagne à travers cette lézarde qu'à travers la fenêtre.

Le palais était bâti sur une espèce de précipice tout garni de gigantesques noisetiers, produisant ces énormes noisettes nommées *avelines*, du nom du pays d'où on les tire.

Les enfants, à l'époque où ces fruits arrivaient à maturité, passaient leur vie errant au milieu des noisetiers, suspendus sur l'abîme, pour cueillir des grappes de noisettes.

De là, sans doute, vient pour Hugo cette habitude des hauts lieux, ce mépris des précipices, et cette indifférence du vide qu'il possède plus que personne, et qui fait mon admiration, à moi surtout qui ai le vertige à un balcon du premier étage.

Vers ce temps-là, un des ennemis les plus acharnés des Français, était Michel Pizza, surnommé Fra Diavolo, dont mon confrère Scribe a fait un opéra-comique, et qui faisait lui, du drame, et même du plus terrible !

Fra Diavolo avait commencé par être chef de brigands, quelque chose comme Cartouche, plus la cruauté. Il exerçait cette pittoresque profession, lorsque le cardinal Ruffo, autre chef de brigands, mais sur une plus grande échelle, eut l'idée de reconquérir Naples à son bien-aimé souverain Ferdinand Ier, lequel avait abandonné sa capitale déguisé en laquais, à la suite de l'invasion française, provoquée par ses insolentes proclamations.

Tout le monde connaît cette période terrible de l'histoire des Deux-Siciles, cette orgie de sang présidée par deux courtisanes, où disparut toute une génération, et où l'on fut obligé, pour ne pas ruiner l'État, de donner des appointements fixes au bourreau, qui, jusque-là, touchait dix ducats par exécution.

Fra Diavolo avait réuni sa bande à l'armée du cardinal Ruffo, avait marché avec lui sur Naples, avait repris Naples avec lui ; enfin, avait été fait colonel par Ferdinand Ier, et même comte, à ce que je crois.

Ferdinand Ier était néanmoins retourné plus tard en Sicile, fuyant, cette fois, non seulement devant l'invasion française, mais encore, devant la royauté d'un frère de l'empereur, et Fra Diavolo, avec son grade de colonel et son titre de comte, avait recommencé sa guerre de partisan et ses brigandages.

C'était le colonel Hugo qui avait été chargé de le prendre. Sa tête était mise à prix à vingt mille ducats.

Une fois déjà, il lui avait échappé par un prodige d'audace et d'à-propos.

Poursuivi, traqué, enfermé de tous côtés, Fra Diavolo, avec deux cent cinquante ou trois cents hommes, débris de sa troupe, espérait pouvoir se sauver par un défilé qu'il croyait connu de lui seul.

Il avait donc dirigé sa marche vers ce défilé, lorsque, à son grand étonnement, il trouva ce dernier passage gardé comme les autres.

Sa suprême espérance s'évanouissait !

Il n'y avait pas moyen de retourner en arrière : on avait tâté de toutes les gorges, partout un mur de baïonnettes barrait le chemin.

— Allons, dit Fra Diavolo, nous n'avons plus qu'un moyen... Peut-être s'y laisseront-ils prendre ! Liez-moi les pieds et les mains, et attachez-moi sur un cheval... Vous m'avez fait prisonnier ; vous me conduisez au colonel français chargé de vous payer les vingt mille ducats, prix de ma tête... Pour le reste, laissez faire mon lieutenant, et dites comme lui.

Il fallait se hâter : on était en vue du détachement français, qui s'inquiétait de ce que pouvait être cette troupe d'hommes ; d'ailleurs, on avait l'habitude, surtout dans les circonstances extrêmes, de suivre aveuglément les instructions de Fra Diavolo. En une seconde, il fut garrotté et lié, comme Mazeppa, sur un cheval, et le cortège continua son chemin, piquant droit au détachement français.

Ce détachement se composait de cinq ou six cents hommes, et était commandé par un chef de bataillon.

En voyant cette troupe qui marchait à lui, le bataillon français marcha au-devant d'elle.

Les deux corps se joignirent.

Arrivée à une centaine de pas des Français, la troupe calabraise fit halte. Le lieutenant seul, vêtu en simple paysan, sortit des rangs, et s'avança vers le chef de bataillon.

— Que voulez-vous ? demanda celui-ci, et quel est cet homme garrotté ?

— Cet homme garrotté, dit le lieutenant, c'est Fra Diavolo, que nous avons pris... Ce que nous voulons, ce sont les vingt mille ducats promis pour sa tête.

A l'instant même, le nom de Fra Diavolo fut répété par toutes les bouches.

— Vous avez pris Fra Diavolo ? s'écria le chef du bataillon.

— Oui, répondit le lieutenant, et la preuve, c'est que le voici, lié et garrotté sur un cheval.

Les yeux de Fra Diavolo lancèrent des éclairs.

— Et comment l'avez-vous pris ? demanda le chef de bataillon.

Le lieutenant inventa une fable. Fra Diavolo, traqué, poursuivi, chassé, était venu chercher un refuge dans un village qu'il croyait son allié. Pendant la nuit, il avait été arrêté, saisi, garrotté, et le village tout entier lui servait d'escorte, de peur qu'il ne s'échappât.

— Bandits ! misérables ! traîtres, cria Fra Diavolo.

L'explication suffisait parfaitement au chef de bataillon ; d'ailleurs, le principal, c'était que Fra Diavolo fût pris ; toutes les explications accompagnant cette capture étaient une affaire de simple curiosité.

— C'est bien ! dit-il, remettez-moi votre bandit.

— Soit ; mais remettez-nous les vingt mille ducats.

— Est-ce que j'ai les vingt mille ducats ? dit le chef de bataillon.

— Alors, dit le lieutenant, pas d'argent, pas de Fra Diavolo !

— Hein ! fit le chef de bataillon.

— Oh ! dit le lieutenant, je sais bien que vous êtes les plus forts, et que vous pouvez nous le prendre si vous voulez ; mais, en nous le prenant, vous nous aurez volé vingt mille ducats dans notre poche.

Le chef de bataillon était un esprit logique ; il comprit la justesse de ce raisonnement.

— Eh bien, dit-il, conduisez votre prisonnier au quartier général ; je vais vous donner cent hommes pour vous accompagner.

Le lieutenant et Fra Diavolo échangèrent un regard narquois qui indiquait que le chef de bataillon donnait à plein collier dans le panneau.

Les cent hommes d'escorte et les deux cent cinquante paysans calabrais partirent pour le quartier général, distant de six lieues.

Seulement, on n'eut, au quartier général, aucune nouvelle de Fra Diavolo, et les cent hommes d'escorte ne reparurent jamais.

Arrivés dans un défilé, les cent Français avaient été égorgés, et Fra Diavolo et ses deux cent cinquante hommes avaient regagné la montagne !

Le colonel Hugo était piqué au jeu : ce fut dès lors entre lui et le chef calabrais, un assaut de ruses, un travail de marches et de contremarches dans lequel Fra Diavolo finit par être vaincu.

Pris une seconde fois, Fra Diavolo fut envoyé à Naples où devait s'instruire son procès, et les vingt mille ducats furent immédiatement payés à ceux qui s'étaient emparés de lui.

Un matin, le colonel Hugo apprit que Fra Diavolo était condamné à être pendu.

Pendu ! le mot sonnait mal à des oreilles françaises.

Le colonel Hugo partit à l'instant même pour Naples, et se présenta chez le roi, afin d'obtenir, non pas une commutation de peine, mais une commutation de supplice.

Il venait demander que Fra Diavolo, en sa qualité d'homme de guerre, fût fusillé.

Malheureusement, avant d'être homme de guerre, Fra Diavolo avait été bandit; avant de servir le cardinal Ruffo et Ferdinand Ier, Fra Diavolo s'était servi lui-même.

Les dossiers représentés par le roi Joseph au colonel Hugo étaient si bien rembourrés de guet-apens, de meurtres, d'incendies, que le colonel Hugo fut le premier à retirer sa proposition.

En conséquence, le colonel Michel Pezza, dit Fra Diavolo, comte de je ne sais plus quoi, fut pendu haut et court.

En 1808, Napoléon ayant déclaré que les Bourbons d'Espagne avaient cessé de régner, Joseph Bonaparte passa du trône des Deux-Siciles au trône d'Espagne, où le colonel Hugo le suivit.

Aussitôt son arrivée à Madrid, le colonel Hugo fut fait général de brigade, gouverneur du cours du Tage, premier majordome et premier aide de camp du roi, grand d'Espagne, comte de Cogolludo, et marquis de Cifuentès et de Siguença!

C'était là de grandes preuves de faveur; mais, parmi ces preuves de faveur, il y en avait une que le colonel Hugo n'acceptait qu'avec une certaine répugnance: c'était le titre de marquis.

— Sire, dit-il à Joseph lorsque le roi d'Espagne daigna lui annoncer ce qu'il venait de faire pour lui, je croyais que l'empereur avait aboli le titre de marquis?

— Pas en Espagne, mon cher colonel; en France seulement.

— Sire, insista le nouveau général, si l'empereur ne l'a aboli qu'en France, Molière l'a aboli partout.

Et le général Hugo, se contentant de son titre de comte, ne porta jamais celui de marquis.

Mais, bon gré, mal gré, il n'en était pas moins emmarquisé et emmajordomisé.

Au nombre des privilèges de cette dernière charge étaient les présentations.

Un jour, le nouveau majordome eut à présenter au roi Joseph l'archevêque de Tarragone, qui venait de se rallier.

L'archevêque de Tarragone avait une réputation de laideur laissant bien loin derrière elle celle que le fils du général Hugo devait faire plus tard au sonneur de Notre-Dame. Aussi, en apercevant le digne prélat, et en reconnaissant que, non seulement il n'avait pas volé sa réputation, mais encore qu'on ne la lui faisait peut-être pas telle qu'il la méritait, le majordome, ignorant que l'archevêque parlât et entendît le français, ne put-il, après ces mots sacramentels prononcés en pur castillan: *Señor, presento á Vuestra Magestad el señor arzobispo de Tarragona*, s'empêcher d'ajouter en français:

— Le plus vilain b... du royaume de Votre Majesté!

L'archevêque salua respectueusement le roi; puis, se retournant vers le majordome:

— Merci, général! dit-il dans un français de la meilleure qualité et du plus pur accent.

Il était impossible, dans l'état précaire où se trouvait l'Espagne, que le général Hugo eût songé, en quittant Naples, à emmener ses enfants avec lui.

Aussi madame Hugo, Abel, Eugène et Victor étaient-ils revenus en France.

A peine de retour à Paris, madame Hugo, qui avait pu apprécier, pendant les deux ans qu'elle avait passés au palais d'Avellino, l'influence que pouvait avoir sur la santé de ses enfants une résidence bien aérée où il leur fût permis de jouer et de courir en liberté, madame Hugo avait loué l'ancien couvent des Feuillantines.

Plus tard, nous verrons, à propos de ce couvent, quels souvenirs son grand jardin, tout frais d'ombre, tout resplendissant de soleil, a laissés dans l'esprit du poète.

C'est là que les trois enfants furent lâchés en liberté, comme je l'étais moi-même dans ce grand parc de Saint-Rémy dont j'ai raconté les splendeurs.

C'est là, qu'échappant au niveau universitaire, Hugo apprit le latin très bien et le grec très mal, grâce aux soins d'un ancien oratorien, prêtre marié, nommé Larivière.

Il savait le latin très bien, très mal le grec!

dit de lui son élève dans une pièce de vers encore inédite.

Madame Hugo demeura dans cette retraite, où elle abrita sa riche couvée, de 1808 à 1811.

Au commencement de 1811, elle reçut une lettre de son mari.

Le gouvernement du roi Joeph paraissait s'affermir. Il s'agissait donc de partir pour Madrid, où les trois enfants devaient entrer dans les pages.

CXXVII

DÉPART POUR L'ESPAGNE. — VOYAGE DE PARIS A BAYONNE. — LE TRÉSOR. — ORDRE DE MARCHE DU CONVOI. — M. DU SAILLANT. — M. DE COTADILLA — IRUN. — ERNANI — SALINAS. — LE BATAILLON D' « ÉCLOPPÉS ». — LES RATIONS DE VIVRES DE MADAME HUGO. — LES QUARANTE GRENADIERS HOLLANDAIS. — MONDRAGON. — LE PRÉCIPICE. — BURGOS — CELADAS — ALERTE. — LA REVUE DE LA REINE.

Partir pour Madrid, c'était là une grande affaire; on va en juger tout à l'heure.

D'abord, il y avait la France à traverser de Paris à Bayonne.

Cela n'était rien: une question de temps, voilà tout. Il y a un siècle, on mettait cinq semaines, et, il y a quarante ans, neuf jours à faire un trajet qu'on a fait ensuite en cinquante heures, et qu'on fait aujourd'hui en quinze ou dix-huit. On couchait à Blois, à Angoulême et à Bordeaux.

Puis il y avait l'Espagne à traverser, de Bayonne à Madrid.

Quand nous en serons là, nous verrons quelle affaire peu commode c'était que de traverser l'Espagne de Bayonne à Madrid, en l'an de grâce 1811; du règne de Napoléon le septième.

Afin de traverser la France, madame Hugo loua pour elle, ses enfants, son domestique et sa femme de chambre, la diligence tout entière.

Les diligences, à cette époque, portaient, comme toute l'époque, la livrée de l'empereur: c'étaient de grandes voitures peintes en vert, avec des intérieurs à six, et des cabriolets de cuir à trois places; au total, neuf places.

Toute la charge des bagages pesait derrière et dessus.

Six personnes seulement devaient occuper la vaste maison, qui se mit en route à l'heure accoutumée, et roula pesamment vers la frontière.

A Poitiers, deux voyageurs se présentèrent pour monter dans la voiture: l'un français, l'autre espagnol. On leur dit qu'elle était louée entièrement par une dame française: ils parurent si désespérés, que madame Hugo leur offrit à chacun — à la condition de ne point la payer — une place qu'ils acceptèrent.

Madame Hugo conserva l'intérieur de la voiture pour elle Abel, Eugène, le domestique et la femme de chambre; quant à Victor, il fut impossible de le déposséder de son cabriolet.

Il y resta aves les deux voyageurs étrangers.

Il a gardé de l'un des deux voyageurs nommé Isnel, qui le bourra, lui et ses frères, de gâteaux et de sucreries pendant toute la route, un souvenir que le temps n'a pu altérer

Enfin, le neuvième jour, on arriva à Bayonne. Mais, là, force fut de s'arrêter: on ne pouvait pénétrer en Espagne qu'avec ce qu'on appelait le trésor.

C'est là un détail curieux.

Joseph était roi d'Espagne; mais sa royauté se bornait à Madrid et aux endroits occupés par l'armée française. Tout le reste du pays était révolté.

Quand un corps d'armée quelconque faisait, à travers l'insurrection, une trouée dans le pays, l'insurrection, qui s'ouvrait devant lui, se refermait derrière. L'armée devenait une espèce d'île flottante, une Délos constamment battue par la vague de la révolte.

Il n'y avait pas moyen de lever de contributions dans un pareil état de choses.

Aussi le roi d'Espagne et des Indes, qui, en réalité, ne possédait pas plus l'Espagne que les Indes, non seulement n'eût pas pu soutenir l'éclat de la cour, mais encore serait mort de faim à Madrid, si, quatre fois par an, Napoléon n'eût pas envoyé ses *appointements* à ce préfet de l'Empire.

Les appointements du roi Joseph étaient de quarante-huit millions. En conséquence, tous les trois mois, on faisait un envoi de douze millions.

C'était là ce que l'on appelait le *trésor*.

Ce trésor, on le comprend bien, n'était pas sans être amoureusement convoité par les guerillos espagnols; aussi lui adjoignait-on une vigoureuse escorte chargée de tenir, autant que possible, ces messieurs à distance.

C'était sous la protection de cette escorte que se ran-

geaient les voyageurs qui avaient besoin à Madrid, comme se mettent sous la protection des caravanes les pèlerins de la Mecque.

Néanmoins, malgré les précautions prises, malgré l'escorte, malgré les deux ou trois mille hommes qui la composaient, le trésor et les pèlerins n'étaient pas toujours en sûreté ; le précédent convoi avait été attaqué, pillé, égorgé à Salinas, et, cela, avec d'effroyables circonstances. Le général Lejeune a fait, autant que je puis me le rappeler, de cette attaque un tableau qui fut exposé au Salon de 1824 ou 1825.

Mais n'importe, là, cependant, était la plus grande sécurité. On attendit donc un mois à peu près le convoi à Bayonne.

Il arriva vers la fin d'avril.

Pendant ce temps, madame Hugo avait eu le loisir de faire ses préparatifs ; elle avait acheté une voiture, la seule, d'ailleurs, qui fût à vendre à Bayonne.

C'était un de ces grands bahuts que l'on ne retrouverait aujourd'hui que dans les dessins de Piranèse, et peut-être aussi, par hasard, à la suite de quelque gala pontifical, dans les rues de Rome.

Qu'on se figure une caisse énorme, suspendue entre deux brancards, sur de colossales soupentes, avec des marchepieds soudés à ces brancards : de sorte que l'on commençait par monter sur le brancard, et que l'on finissait par descendre dans la voiture.

Cette voiture offrait, du reste, cet avantage, qu'à la rigueur elle pouvait se convertir en forteresse, les parois étant à l'épreuve de la balle, et ne pouvant être démolies que par la mitraille ou les boulets.

Au moment du départ, de graves contestations s'élevèrent sur le pas à prendre dans la marche. Il y avait peut-être à Bayonne trois cents voitures et cinq ou six cents voyageurs attendant, comme madame Hugo, la rassurante escorte ; ce n'était pas chose facile de faire prévaloir l'étiquette dans une pareille foule, composée, d'ailleurs, presque entièrement de femmes ou d'hommes attachés aux premières fonctions de l'État, ou appartenant aux plus vieilles familles d'Espagne.

En jetant un coup d'œil sur l'ordre de cette marche, on verra que les places à prendre, et pour l'obtention desquelles chacun faisait valoir ses droits, avaient une valeur qui excusait l'entêtement que l'on mettait à se les disputer.

Voici comment était réglée la marche du convoi, escorté par un détachement de trois mille hommes :

D'abord, en tête et comme avant-garde, marchaient cinq cents hommes, armes chargées.

Ensuite venaient les fourgons contenant le trésor, vingt-cinq ou trente voitures entourées par mille hommes placés sur cinq d'épaisseur.

Puis arrivaient, selon leur rang, leur titre, leur grade, et surtout selon l'ancienneté de leur grandesse, les voyageurs, qui, ainsi que nous l'avons dit, pouvaient être six cents, et qui occupaient trois cents voitures.

Ces trois cents voitures attelées, les unes de quatre, les autres de six mules, formaient une ligne d'une lieue de long.

Cette ligne ne pouvait être défendue d'une façon aussi énergique que le trésor ; il eût fallu, pour cela, non pas trois mille, mais dix mille hommes. Les voitures n'étaient donc gardées que par une file de soldats marchant un seul homme de front au lieu de cinq.

Enfin, le convoi était fermé par cinq cents autres hommes traînant une pièce de canon et formant l'extrémité de l'immense reptile, qui, ainsi, mordait par la tête et piquait par la queue.

Il résultait de cette disposition que, pour être bien gardé, il fallait absolument appartenir à la portion du convoi qui se soudait immédiatement aux fourgons du trésor.

Être le numéro 1, 2 ou 3 n'était donc pas simplement une question d'étiquette : c'était une question de vie ou de mort.

Madame Hugo, qui avait à veiller en même temps sur elle et sur ses trois enfants, fit valoir ses droits, non pas en femme craintive, mais en mère inquiète.

Plusieurs femmes de grands d'Espagne d'une grandesse ancienne, et entre autres la duchesse de Villa-Hermosa, avaient le droit, la question posée sur ce point, de passer avant madame Hugo ; mais madame Hugo, comme femme d'un général français, aide de camp du roi, prima le tout et passa la première, malgré les réclamations, les plaintes et les récriminations des grands et des grandes d'Espagne, ses aînés.

Elle avait, au reste, été merveilleusement servie dans sa prétention par l'arrivée à Bayonne d'un des aides de camp de son mari, M. le marquis du Saillant, fils de cette sœur de Mirabeau que l'illustre orateur aimait et estimait assez pour lui rendre compte de ses faits et gestes politiques dans une des plus curieuses lettres qu'il ait écrites.

En outre, l'escorte était commandée en premier par le duc de Cotadilla, homme de grand nom, de grande fortune et de grand appétit, rallié à Joseph ; et, en second, par le colonel de Montfort, jeune homme de trente ans, charmant sous son uniforme de hussard, et appartenant à cette race élégante et brave de jeunes colonels, parmi lesquels on comptait le colonel Lefèvre, le colonel Bessières, le colonel Moncey ; — tous fils de maréchaux, qui restèrent tués ou mutilés sur les champs de bataille de l'Empire, et dont un seul peut-être, le colonel Moncey, traversant cet ouragan de balles et de boulets qui dura dix ans, vit la Restauration.

Le duc de Cotadilla et M. de Montfort avaient produit sur la jeune imagination du futur poète une impression bien différente.

Vingt ans après, celle qui avait été produite par l'appétit de M. le duc de Cotadilla se retrouvait dans *Claude Gueux :*

« Claude Gueux était un grand mangeur ; c'était une particularité de son organisation : il avait l'estomac fait de telle sorte, que la nourriture de deux hommes suffisait à peine à sa journée. M. de Cotadilla avait un de ces appétits-là et en riait ; mais ce qui est une occasion de gaieté pour un duc grand d'Espagne qui a cinq cent mille moutons, est une charge pour un ouvrier, et un malheur pour un prisonnier. »

Du duc de Cotadilla, il n'en est, ni avant ni après ce paragraphe, pas autrement question dans *Claude Gueux*. On voit que l'illustre grand d'Espagne avait laissé chez Victor Hugo un souvenir tout spécial.

Je ne sache pas que nulle part Hugo ait parlé du colonel de Montfort ; mais cela viendra un jour ou l'autre : il faut toujours que les premiers souvenirs de la jeunesse débordent tout entiers, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard.

Quant à M. le marquis du Saillant, c'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, aimant ses aises, brave toujours, mais plus brave encore quand on le dérangeait dans son repas ou dans son sommeil, attendu que, comme rien ne lui était plus désagréable que d'être dérangé, il faisait, du mieux qu'il lui était possible, payer son dérangement à l'ennemi.

Enfin, toute l'immense machine se mit en route, traversant la Bidassoa en vue de l'île des Faisans, la fameuse île matrimoniale et politique.

Le premier jour, on alla coucher à Irun.

Une autre architecture, d'autres mœurs, une autre langue, frappèrent vivement l'esprit de l'enfant. Cette halte d'Irun lui resta dans l'esprit, et il revit Irun, dans ses rêves de poésie, à côté des villes bien autrement importantes de Burgos, de Vittoria et de Valladolid.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
Irun, ses toits de bois ; Vittoria, ses tours ;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Puis quelle impression cette manière de voyager ne produisait-elle pas sur le cerveau de l'enfant qui, devenu homme, devait posséder à un si haut degré la faculté descriptive !

Qu'on se figure ces cinq cents hommes formant l'avant-garde ; ces mille hommes escortant les fourgons lourds et retentissants ; cette grande voiture avec des dorures à moitié effacées venant après, attelée de six mules renforcées, dans les passages difficiles, de deux et même de quatre bœufs, conduite par un *mayoral*, escortée par deux *sagales*. Qu'on se figure le soleil ardent, la poussière dévorante, les armes étincelant dans l'atmosphère rougeâtre, des villages dévastés, une population ennemie et menaçante, des souvenirs sanglants, terribles, inouïs, paraissant se rapporter bien plutôt à des îles de l'Océanie, qu'à un continent européen, — et l'on aura une idée de ce que nous n'essayons pas même de décrire, de ce que Hugo seul pourrait raconter.

Le premier jour, on avait fait trois lieues !

Le second jour, on alla coucher au village d'Ernani. Dans les souvenirs du poète, le nom du village s'est changé en un nom d'homme. Tout le monde connaît le poétique bandit, amant de doña Sol, ennemi de Charles-Quint, rival de Ruy Gomez.

Le troisième jour, un curieux spectacle fut donné aux voyageurs : c'était celui d'un bataillon d'*éclopés*.

On appelait bataillon d'éclopés une réunion de soldats de toutes armes, un débris de vingt combats, ou parfois d'une seule bataille ; car, alors, les batailles étaient rudes. Souvent deux, trois, quatre régiments étaient écrasés ; on ramassait sur le champ de bataille mille, quinze cents, deux mille blessés ; on taillait la jambe à celui-ci ; on coupait le bras à celui-là ; on extrayait une balle à l'un ; on enlevait des esquilles à l'autre. Tout cela restait en arrière, et, le jour de la guérison venu, ou à peu près, de ces débris de quatre ou cinq régiments, on formait un bataillon d'éclopés qu'on renvoyait en France, le chargeant de sa propre défense

c'était à ces pauvres gens de se bien défendre, pour tirer du terrible jeu de la guerre ce qui restait d'eux.

On rencontra donc, à Salinas, un bataillon de ce genre. Il était formé de chasseurs, de cuirassiers, de carabiniers, de hussards, pas un à qui il ne manquât un bras, une jambe, le nez ou un œil. Tout cela était gai, chantant, criant : « Vive l'empereur ! » Ce qui frappa surtout les enfants, c'est que chaque homme avait, soit sur son épaule, soit sur l'arçon de sa selle, un perroquet ou un singe ; quelques-uns même avaient l'un et l'autre. Ils arrivaient du Portugal, où ils avaient laissé leurs membres, et d'où ils avaient emporté cette ménagerie.

A Mondragon, c'est-à-dire à deux ou trois lieues avant Salinas, on avait, grâce au dévouement des soldats, échappé à un danger assez grave. Quand je dis *on avait*, je veux parler de madame Hugo et de ses trois enfants.

Mais nous devons faire précéder le récit de cet incident d'une petite explication.

Les soldats recevaient leurs vivres tous les trois jours ; mais, selon leur louable habitude, ils mangeaient en vingt-quatre heures la ration de ces trois jours, ou jetaient les vivres qui les gênaient ; de sorte que l'on jeûnait, en général, de la tête à la queue du convoi, un jour au moins sur trois.

Ce jeûne était d'autant plus pénible à supporter, — surtout à l'endroit des liquides, qui ne se jetaient pas, mais qui s'absorbaient presque toujours prématurément, — que l'on voyageait dans des plaines arides, sous un soleil de plomb, par une atmosphère étouffante.

On partait au point du jour, afin d'avoir un peu de fraîcheur ; on s'arrêtait à midi ; on buvait et on mangeait ; puis on se remettait en route jusqu'au soir.

Les soldats campaient autour des fourgons ; les chefs et les voyageurs logeaient dans les villages ou dans les villes par billets de logement ; madame Hugo presque toujours était logée chez l'alcade.

Là, on lui faisait, tous les soirs, la distribution de vivres ; c'étaient les rations de campagne comme on les eût données à son mari, c'est-à-dire vingt rations.

Or, comme ces rations étaient très abondantes, c'étaient de véritables montagnes de pain, de viande et d'outres pleines de vin que l'on entassait devant elle tous les soirs.

Alors, s'avançaient les soldats qui marchaient à droite et à gauche de sa voiture, sur toute la longueur des six mules et de l'immense carrosse, — quarante hommes à peu près.

Ces quarante hommes étaient des grenadiers hollandais. Les armées françaises, à cette époque, comme les légions romaines du temps d'Auguste, étaient un mélange de tous les peuples de l'Europe.

Ces quarante hommes prenaient et se partageaient les vivres de madame Hugo, qui n'avait que faire de vingt rations de pain, de vin et de viande pour elle, ses enfants et ses domestiques, presque toujours nourris par l'hôte chez lequel ils étaient logés, ni pour le mayoral et les deux zagales, qui vivaient d'un verre d'eau, d'un morceau de pain frotté d'ail, et de la fumée de leurs cigarettes. Il en résultait une reconnaissance profonde pour madame Hugo de la part des quarante Hollandais.

Cette reconnaissance se manifesta dans deux occasions. Disons quelle fut la première ; l'autre viendra à son tour.

On sortait de Mondragon par une voûte sombre et inclinée formant la porte de la ville ; le chemin qui continuait cette voûte tournait rapidement ; côtoyant, à droite, un précipice. Quelques bornes étaient placées au bord de ce chemin, afin que les voitures emportées vers l'abîme eussent une dernière chance de s'arrêter, si, par hasard, elles rencontraient une de ces bornes.

Soit que mayoral et zagales ne connussent pas la disposition du terrain, soit qu'ils ne fussent pas maîtres de la direction de la lourde voiture, celle-ci, emportée par son poids, en débouchant de la voûte obscure, s'avançait rapidement vers le précipice, quand les grenadiers hollandais, voyant le danger que courait madame Hugo, se précipitèrent à la tête des mules, et, en les forçant à se détourner rapidement, arrêtèrent la voiture comme une des roues commençait à mordre sur le précipice.

Un instant, les voyageurs restèrent suspendus — suspendus est le véritable mot — entre la vie et la mort.

La vie l'emporta.

Deux ou trois soldats avaient failli être précipités par la secousse ; les uns s'accrochèrent aux traits, les autres aux brancards. En somme, les plus malades en furent quittes pour des écorchures qui ne les empêchèrent pas de faire fête, le soir, à la distribution de vivres de madame Hugo.

Le duc de Cotadilla, qui était fort galant malgré ses soixante ans, et qui caracolait toute la journée à la portière de madame Hugo, y joignit quelques bouteilles de rhum qui firent, de cette distribution, une véritable solennité.

Au bout de douze ou quinze jours de voyage, on arriva à Burgos. Souvent, depuis Bayonne, on avait eu d'assez vives alertes ; mais bientôt on avait reconnu que ceux que l'on prenait pour des guerilleros n'étaient que de simples muletiers réunis en troupes pour leur propre sûreté. Au reste, la méprise était facile : les muletiers étaient armés à peu près comme des partisans, et il fallait les voir de bien près pour distinguer, à travers la poussière soulevée autour d'eux, qu'ils étaient montés sur des mules, et non sur des chevaux.

Burgos était marqué dans l'itinéraire pour une halte de trois ou quatre jours. Madame Hugo profita de ces trois ou quatre jours pour faire voir à ses enfants la cathédrale, cette merveille d'architecture gothique, la porte de Charles-Quint et le tombeau du Cid.

De ce tombeau du Cid, les soldats avaient fait une cible à la carabine !

L'enfant quitta Burgos ébloui, haletant, émerveillé. Si jeune qu'il fût, il avait déjà l'ardente admiration des chefs-d'œuvre de l'art architectural, et la cathédrale de Burgos, avec ses soixante ou quatre-vingts clochetons, est un véritable chef-d'œuvre de ce genre.

Par une fatalité étrange, le général Hugo, chargé en 1813 de la retraite d'Espagne, renversa trois de ces clochetons en faisant sauter la citadelle de la ville de Burgos, dont il fut le dernier gouverneur.

Plus on avançait, plus les traces de la destruction devenaient fréquentes. Après Burgos, on s'arrêta à un village qui avait été Celadas ; il était ruiné de fond en comble ; puis, sur ses ruines, comme si l'on avait eu peur qu'il n'en revînt, le feu avait été artistement promené.

Rien de plus triste que ce village brûlé par le feu, au milieu de ces plaines brûlées par le soleil.

Quelques pans de muraille restaient debout, croulants et sans toit. Les enfants de la caravane firent de ces ruines une forteresse ; la petite troupe fut bientôt partagée en assiégeants et en assiégés. La guerre, qui était, à cette époque, le métier des pères, était le jeu des enfants. Le petit Victor et ses deux frères faisaient partie des assiégeants.

Au moment où ils escaladaient une brèche pour entrer dans la ville, et comme Victor, toujours amoureux des cimes, courait, sans doute pour faire une diversion dans l'attaque, sur la crête d'un mur, le pied lui manqua, et il tomba la tête la première, non seulement de la hauteur du mur, mais encore dans une cave défoncée : sa tête porta contre l'angle d'une pierre ; le choc fut si violent, qu'il resta évanoui sur la place.

Personne ne l'avait vu tomber : il n'avait point crié, tant avait été rapide l'effet du coup. L'assaut continua donc, comme si les assiégeants n'eussent point perdu un de leurs soldats.

La ville prise, vainqueurs et vaincus se comptèrent, et, seulement alors, reconnurent qu'un des leurs était glorieusement resté sur le champ de bataille, et que celui-là était le jeune Victor Hugo.

On se mit à la recherche de l'absent, Abel et Eugène en tête, et l'on fouilla si bien coins et recoins, que l'on finit par découvrir le blessé gisant dans les profondeurs d'une excavation.

Comme il ne donnait aucun signe d'existence, on le crut mort, et, avec de grandes lamentations, on le ramena à madame Hugo, qui, elle, sut bien voir qu'il vivait encore.

Il y avait de tout dans ce convoi, jusqu'à — chose que nous avons oublié de mentionner — jusqu'à six ou huit conseillers d'État que Napoléon envoyait tout faits à son frère ! On trouva donc facilement un médecin.

Le médecin pansa l'enfant. Par bonheur, le choc avait été plus violent que le coup n'avait été profond ; la blessure était donc plus effrayante que dangereuse, et, quoique, aujourd'hui encore, la cicatrice de cette blessure soit parfaitement visible à l'endroit où Hugo porte la raie de ses cheveux, dès le lendemain, l'enfant n'y pensait plus et, comme Kléber, après la prise d'Alexandrie, était tout prêt à assiéger une autre ville.

Jusque-là, au reste, rien de sérieux n'avait troublé la marche de la caravane. De temps en temps, la balle d'un guerillero embusqué venait se perdre dans l'épaisseur des panneaux d'une voiture ou brisait la glace de quelque portière ; le colonel Montfort envoyait une vingtaine de hussards fouiller les buissons du milieu desquels était parti le coup ; mais, chose toujours facile dans la portion du pays où l'on se trouvait alors, le coupable se laissait glisser au fond de quelque ravin, ou gagnait la gorge de quelque montagne, et tout était dit.

Un soir, cependant, l'alerte fut vive, et l'on crut, cette fois, avoir véritablement affaire à un ennemi sérieux.

On avait fait les deux tiers du trajet, à peu près et l'on était arrivé à la petite ville de Valverde, agglomération de maisons sombres, aux murailles élevées et sans ouvertures, qui semble un nid de forteresses du temps de Louis XIII. Comme d'habitude, l'escorte avait établi son camp à l'entrée

de la ville ; des sentinelles avaient été placées dans toutes les directions, et les voyageurs et les chefs avaient reçu leur billet de logement chez les principaux habitants.

Madame Hugo, comme d'habitude encore, était logée chez l'alcade.

En la quittant, le duc de Cotadilla lui avait dit :

— Prenez garde à vous, madame ; nous sommes au cœur de l'insurrection, et votre hôte a, non seulement fort mauvaise réputation, mais encore fort mauvais visage.

Madame Hugo ne pouvait juger que du visage, et, sur ce point, elle était parfaitement de l'avis du duc de Cotadilla.

Au reste, intérieur de maison digne de la ville et en harmonie avec l'hôte ; portes barrées de fer et doublées de tôle ; vestibules austères et sombres comme des entrées de couvent ; grandes chambres aux murs nus, avec de la terre pour parquet au rez-de-chaussée, carrelées au premier étage ; pour tous meubles, des bancs de bois et des fauteuils de cuir.

Toute la maison visitée, pour y choisir le logement qui lui paraîtrait le plus convenable, madame Hugo s'arrêta au rez-de-chaussée, dans une immense salle basse éclairée par une branche de pin brûlant dans une main de fer qui sortait de la muraille, fit tirer de l'immense portemanteau où il était renfermé le lit dans lequel elle couchait tous les soirs, réunit une douzaine de peaux de mouton pour le coucher des enfants, introduisit M. du Saillant dans un réduit attenant à la grande salle, et, la nuit venue, attendit les événements.

L'attente n'était pas gaie ; les événements promis étaient terribles. Depuis le commencement de la guerre, les Espagnols s'étaient fait une réputation de férocité qui, comme toutes les bonnes réputations, allait croissant ; ce qu'ils inventaient de tortures pour les malheureux Français tombant entre leurs mains, n'avait point de nom. Chez les peuples primitifs, et purement féroces, comme chez les Turcs, par exemple, où la vie se termine par trois supplices, la décollation, le lacet ou le pal, on est sûr de ce qui vous attend ; c'est le pal, le lacet ou la décollation ; l'imagination des bourreaux ne va pas au delà de ces trois genres de mort

Mais, chez un peuple civilisé comme l'Espagne, qui a eu Charles-Quint, Philippe II et l'Inquisition, c'est autre chose : il s'agit, pour le malheureux condamné à mort, d'être rôti à petit feu, scié entre deux planches, mis au chevalet, pendu par les pieds ; d'avoir les entrailles dévidées comme un écheveau de coton ; d'avoir le corps découpé en aiguillettes sur le modèle d'un pourpoint du XVIe siècle ; d'avoir les yeux crevés, le nez, la langue ou les poings coupés ! Oh ! les bourreaux espagnols étaient pleins de fantaisie ! D'ailleurs, quand ils étaient à bout de caprices, ils avaient le répertoire de l'Inquisition, et, qu'on ne l'oublie pas, les hommes qui nous faisaient la guerre étaient surtout des catholiques, des prêtres, des saints !

Malgré toutes ces pensées peu récréatives pour une mère qui répond à son mari d'elle-même et de ses trois enfants, madame Hugo commençait à s'endormir, enviant la tranquillité du colonel du Saillant, qui dormait, lui, depuis longtemps dans le réduit qu'on avait découvert attenant à cette salle basse, lorsque tout à coup éclata une vive fusillade accompagnée de cris « Aux armes ! »

On se couchait — surtout après de pareils avis reçus — à peu près tout habillé ; aussi en un instant fut-on debout La fusillade se soutenait, parfaitement nourrie, quoique capricieusement dirigée, et les cris « Aux armes ! » redoublaient.

Au milieu de ces cris, on frappa aux volets extérieurs de la grande salle basse plusieurs coups assez vigoureux pour être entendus, assez ménagés pour n'être pas effrayants.

Madame Hugo ouvrit

C'était le colonel Montfort qui avait cogné aux contrevents avec la poignée de son sabre.

— C'est moi, madame, dit-il, moi, le colonel Montfort, qui ai l'honneur de vous présenter mes compliments. Il paraît que l'ennemi nous attaque ; mais soyez tranquille, nos mesures sont prises pour le bien recevoir. En tout cas, veuillez vous barricader en dedans, et n'ouvrir qu'au duc de Cotadilla ou à moi.

Madame Hugo remercia le colonel Montfort de son attention ; M. du Saillant alla le rejoindre ; on referma derrière lui la porte, que l'on barricada à triple verrou, et l'on attendit

Pendant quelque temps, la fusillade continua, paraissant même augmenter dans certains moments ; enfin, elle diminua et s'éteignit peu à peu.

Qui avait vaincu ? Français ou Espagnols ? On l'ignorait encore, mais on avait bon espoir en faveur des Français, lorsqu'on frappa de nouveau au volet, et lorsque, au milieu de grands éclats de rire, madame Hugo reconnut les voix du duc de Cotadilla, du colonel Montfort et de l'aide de camp de son mari.

Elle était invitée à faire ouvrir la grande porte.

La grande porte fut ouverte, et les trois officiers entrèrent.

Un trompette de hussards avait, un peu en avant de la ville, découvert un coin de prairie où il avait pensé que son cheval, pour lequel il avait les plus grands égards, trouverait un peu d'herbe fraîche ; les postes établis, il avait été mettre son cheval au piquet dans cette petite oasis. Un paysan avait remarqué et admiré cette confiance ; la nuit venue, il s'était glissé de buissons en buissons pour s'emparer du cheval ; celui-ci l'avait tranquillement laissé faire jusqu'au moment où il s'était senti détaché du piquet ; mais, alors, il s'était, d'une violente secousse, arraché à son larron, et, ruant, hennissant, bondissant, il était revenu vers le camp français.

La sentinelle avancée avait crié : « Qui vive ? » Le cheval, bien entendu, avait continué son chemin sans répondre. La sentinelle avait fait feu, et s'était repliée sur le premier poste en criant : « Aux armes ! » Le premier poste avait fait feu, et crié : « Aux armes ! » Alors, les soldats à leur tour avaient couru à leurs fusils en faisceaux et tout chargés, puis avaient fait feu, et crié : « Aux armes ! » De là l'alerte, de là la fusillade, de là l'effroyable tumulte qui avait, pendant une heure, rempli de feu, de fumée et de bruit la petite ville de Valverde.

On ne songea point à dormir du reste de la nuit, que madame Hugo et les trois officiers passèrent ensemble, et, le lendemain, au point du jour, on se remit en marche.

Ce lendemain — au lieu de la scène assez effrayante de la nuit — préparait, pour le grand soleil du midi, une autre scène passablement grotesque.

On était dans une grande plaine à la halte du milieu du jour. Les soldats, couverts de poussière, ruisselants de sueur, sous un soleil de trente-cinq degrés, achevaient leur repas, lorsque arriva un courrier annonçant au duc de Cotadilla que la reine, qui, de son côté, était en route avec une escorte pour rejoindre son mari, ne tarderait point à passer.

Le duc de Cotadilla remercia le courrier de l'avis, et, après s'être informé du temps où la reine devait avoir rejoint, et avoir appris qu'il pouvait compter sur une heure, à peu près, lui donna liberté de poursuivre son chemin.

Puis, s'avançant vers la portière de la voiture de madame Hugo, où, comme on sait, il avait l'habitude de venir causer :

— Madame, lui dit-il, je vous invite à baisser vos stores, d'abord à cause du soleil, et ensuite à cause du spectacle que va être forcée de vous offrir l'escorte. La reine passe dans une heure ; je désire que, pour lui faire honneur, mes hommes se mettent en grande tenue ; ils sont obligés de changer de tout, depuis la cravate jusqu'aux guêtres. Dans ce changement, plus étendu encore que je ne vous le dis, il y aura des évolutions que peut braver l'œil d'un général ou d'un colonel, mais qui seraient moins convenables pour les regards d'une femme. Vous voilà avertie, madame ; je vais faire avertir la duchesse de Villa-Hermosa et les autres dames.

Et, avec sa politesse ordinaire, le duc de Cotadilla prit congé de madame Hugo, et donna ses ordres.

Madame Hugo tira ses stores.

Les ordres du duc de Cotadilla étaient que les soldats se missent à l'instant même en grande tenue pour faire la haie sur le passage de la reine.

Aussitôt, les hommes se placèrent sur une seule ligne tenant toute la route, formèrent les faisceaux, ouvrirent les sacs, et commencèrent leur toilette.

Ils en étaient juste à l'endroit le plus délicat de cette toilette, à l'endroit précis pour lequel le duc de Cotadilla avait invité les dames à baisser les stores de leurs voitures, lorsqu'un immense nuage de poussière parut au sommet d'une montagne distante de cinq cents pas, et que les cris « La reine ! la reine ! » se firent entendre.

La reine était en avance de plus d'une demi-heure sur l'heure indiquée par le courrier.

Il y avait là de quoi troubler une tête plus forte que ne l'était celle du duc de Cotadilla ; d'ailleurs, dans aucun livre de théorie le commandement à faire en pareil cas n'était prévu. Il garda donc le silence, et, réduits à leur propre inspiration, les tambours battirent aux champs, les soldats coururent aux armes, et les chefs inférieurs crièrent :

— A vos rangs !

Il en résulta que la reine d'Espagne passa une revue telle que jamais reine ni impératrice, fût-ce Marguerite de Bourgogne, ou Catherine II, n'en avait passé, et, comme elle apprit plus tard que M. de Cotadilla avait été prévenu de son arrivée, rien ne put lui ôter de l'esprit cette idée, que la nudité de ces trois mille hommes était une galanterie que lui avait faite l'illustre duc.

La reine passée, comme la grande tenue était devenue inutile, on reprit la petite tenue, on réintégra la grande dans le sac, on donna le signal du départ, et l'on se remit en route.

CXXVIII

SÉGOVIE. — M. DE TILLY. — L'ALCAZAR. — LES DOUBLONS. — LE CHATEAU DE M. DE LA CALPRENÈDE ET CELUI DU GRAND D'ESPAGNE. — LES BOURDALOUS. — OTERO. — ENCORE LES HOLLANDAIS. — LE GUADARRAMA. — ARRIVÉE A MADRID. — LE PALAIS DE MASSERANO. — LA COMÈTE. — LE COLLÈGE. — DON MANOEL ET DON BAZILIO. — TACITE ET PLAUTE. — LILLO. — L'HIVER DE 1812 A 1813. — L'EMPECINADO. — LE VERRE D'EAU SUCRÉE. — L'ARMÉE DE MÉRINOS. — RETOUR A PARIS.

On arriva à Valladolid ; puis, de Valladolid, où l'on fit une halte de quelques jours, on gagna Ségovie à travers des montagnes abruptes, tantôt taillées à pic, tantôt conduisant par d'assez douces pentes à des sommets du haut desquels on découvrait de vastes plaines embrasées par le soleil de juin.

Le comte de Tilly, homme de l'ancienne cour, page du roi Louis XVI, et qui a laissé des Mémoires qui ne manquent point, je ne dirai pas d'un certain intérêt, mais d'un certain pittoresque, chose plus rare à cette époque, était gouverneur de Ségovie. Il vint recevoir madame Hugo à la portière de sa voiture, l'installa dans un palais, et se chargea d'elle et de ses enfants pour le temps qu'ils seraient à Ségovie.

Ce qui frappa le plus notre jeune poète pendant son séjour dans cette ville, ce qui laissa un double souvenir dans son esprit, ce fut sa visite à l'Alcazar ; palais de fée splendide, moins renommé mais aussi beau que ceux de Grenade et de Séville, avec sa salle où sont peints, dans des trèfles et sur fond d'or, tous les portraits des rois mores.

Nous n'avons pas besoin de dire que ces peintures sont postérieures aux Arabes, à qui leur religion défend de peindre des images.

Puis l'Alcazar était en même temps l'hôtel de la Monnaie.

M. de Tilly conduisit madame Hugo et ses enfants dans la salle du balancier ; là, pour chacun des enfants, il fit frapper un doublon qu'il leur donna.

Hugo, et ce fut une des grandes douleurs de sa jeunesse, perdit le sien plus tard à Madrid, en le laissant glisser dans la rainure intérieure d'une portière de voiture.

On attendit huit jours un renfort ; on n'osait se hasarder à partir pour Madrid sans une nouvelle escorte ; cette nouvelle escorte arriva, et l'on se mit en route.

A Ségovie, madame Hugo, comme nous l'avons dit, avait, par les soins du comte de Tilly, été logée dans le palais d'un grand d'Espagne.

Dans ce palais, comme dans celui de M. de la Calprenède, tout était en argent : chandeliers, bassins, cuvettes, tout, jusqu'aux pots de chambre.

Un de ces derniers meubles avait séduit madame Hugo par sa forme élégante et originale. C'était un charmant *petit bourdalou*.

Peut-être m'arrêtera-t-on afin de me demander d'où vient cette assimilation du célèbre élève des jésuites avec un vase de nuit, et pourquoi l'on a donné à un pot de chambre le nom d'un prédicateur. Je le dirai quand j'en aurai fini avec la séduction opérée par un de ces petits meubles sur madame Hugo, et la suite qu'elle eut.

Madame Hugo, séduite, disons-nous, par la forme du charmant bourdalou, avait fait demander au maître de la maison qu'elle habitait la permission de le lui acheter.

Mais, en véritable Espagnol, c'est-à-dire en implacable ennemi de notre nation, le vieux Castillan avait fait répondre que madame Hugo pouvait, si c'était son bon plaisir, prendre et emporter l'objet qu'elle désirait, mais que, quant à lui, il ne vendait rien à des Français.

Comme, dans ce cas, prendre, c'était voler, madame Hugo s'abstint, et, en supposant que le bourdalou fît partie d'une collection, la collection ne fut pas dépareillée.

Maintenant, pourquoi ces petits vases allongés s'appelaient-ils des *bourdalous ?*

Voici :

C'est que l'illustre prédicateur faisait de si interminables sermons, que les femmes durent prendre, contre leur longueur, certaines précautions que nous croyons inutile d'expliquer.

Plus heureux que Christophe Colomb, le fondateur de l'éloquence chrétienne a donné son nom, nous ne dirons pas à un nouveau continent découvert par lui, mais à un nouveau meuble inventé à cause de lui, lequel meuble, par sa forme allongée et étroite, offrait de plus grandes facilités de transport.

Ce point historique éclairci, à la satisfaction de nos lecteurs, nous le pensons du moins, rejoignons le convoi sur la route de Madrid.

Il est à une lieue d'Otero, où l'on doit passer la nuit, et dont on aperçoit déjà les tours ; il fait une halte forcée sur la grande route, pavée d'énormes quartiers de roc, un des rayons de la roue de derrière du gigantesque carrosse de madame Hugo venant de se fendre en deux.

Le duc de Cotadilla, fidèle à ses habitudes de courtoisie, avait ordonné une halte générale, ce qui avait beaucoup fait crier Une halte générale à sept heures du soir ! une halte qui pouvait durer une heure ou deux, et exposer le convoi à être surpris par la nuit ! c'était tout ce que le duc eût pu ordonner s'il eût été question d'un des fourgons du trésor, mais ce qui dépassait tous ses droits, quand il ne s'agissait que de la femme d'un général français, grande d'Espagne depuis trois ans à peine !

Aussi une immense clameur s'éleva-t-elle de tout le convoi.

Il y avait des précédents. En pareil cas, la malencontreuse voiture était abandonnée corps et biens, et devenait ce qu'il plaisait à Dieu !

Le duc de Cotadilla avait grande envie de tenir bon ; mais les clameurs montèrent si haut, qu'elles l'emportèrent.

Force fut au convoi de continuer son chemin pour Otero ; mais il resta au pauvre carrosse abandonné un secours sur lequel madame Hugo n'avait pas compté.

C'étaient les quarante grenadiers hollandais, qui demandèrent la faveur de rester près du carrosse afin de lui servir d'escorte, lorsque la roue raccommodée lui permettrait de poursuivre son chemin.

Cette faveur leur fut accordée.

Le convoi se remit en marche, et peu à peu, comme une marée qui se retire, laissa le carrosse échoué sur la grande route.

Au reste, jamais naufragés abandonnés dans une île déserte ne se mirent avec plus d'ardeur à la construction d'un radeau que ne se mirent au raccommodage de la roue les quarante grenadiers hollandais.

L'œuvre dura une heure environ.

Lorsqu'on repartit, on avait depuis longtemps perdu de vue l'arrière-garde du convoi, et l'obscurité commençait à tomber.

Cependant, malgré toutes ces circonstances défavorables, le carrosse, madame Hugo, les trois enfants, le domestique, la femme de chambre et les quarante grenadiers hollandais entrèrent dans Otero à dix heures du soir, sans avoir eu, ce qui indiquait un incroyable bonheur, maille à partir avec les guerilleros.

Pendant la nuit, grâce aux soins d'un charron de l'endroit que l'on fit travailler de force, et dont deux maréchaux ferrants inspectèrent le travail, le carrosse fut raccommodé, et se trouva, le lendemain, en état de reprendre sa place en tête de la file de voitures.

On atteignit la chaîne du Guadarrama ; on s'engagea dans la montagne ; on gravit jusqu'à son plus haut sommet ; on fit une halte au pied du lion gigantesque qui tourne le dos à la Vieille-Castille, et qui, la patte sur l'écusson des Espagnes, regarde la Nouvelle-Castille ; puis l'on descendit vers la campagne de Madrid

La campagne de Rome est fauve, tigrée, resplendissante de soleil, vivante, si l'on peut parler ainsi, malgré sa solitude.

La campagne de Madrid est nue, aride, grise et semblable à un cimetière.

Sur les limites de cette plaine s'élève l'Escurial, pareil à un tombeau. C'est l'effet qu'il fit à Hugo, qui le visita trente-cinq ans avant moi.

L'Espagne m'accueillit livrée à la conquête ;
Je franchis le Bergare où mugit la tempête ;
De loin, pour un tombeau, je pris l'Escurial,
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
    Devant son front impérial

De l'Escurial à Madrid, le convoi se déroula comme un long serpent ; une seule fois on coucha en route : ce fut à Galapagar. — Le lendemain, à six heures du soir, on était à Madrid.

A peine entré dans les rues, chacun se débanda tout joyeux de n'être plus soumis à la discipline militaire.

Madame Hugo prit congé du duc de Cotadilla, du colonel Montfort et de ses quarante Hollandais ; puis le colonel du Saillant la conduisit au palais des princes de Masserano, qui lui était destiné

Le général était dans son gouvernement de Guadalaxara ; nous verrons plus tard ce qu'il y faisait.

Le palais Masserano était situé *calle de la Reyna.*

C'était une immense construction du XVIIe siècle dans toute sa splendeur et toute sa sévérité, sans jardin, mais avec une foule de petites cours carrées, dallées en marbre, ayant un jet d'eau au milieu, dans lesquelles on ne pénétrait que par des espèces de poternes, où le soleil n'arrivait jamais, et qui, profondes de quarante ou cinquante pieds, et juste assez larges pour qu'un loup pût tourner autour du jet d'eau, n'étaient rien autre chose que des réservoirs d'ombre et de fraîcheur.

A l'intérieur, autant que se le rappelle Victor, ce palais était d'une magnificence inouïe. La salle à manger surtout, garnie sur ses quatre faces d'une grande vitrine, étalait, dans toute sa hauteur, d'admirables dessins de Fra Bartolomeo, de Velasquez, de Murillo, de Sébastien del Piombo, de Léonard de Vinci, de Raphaël et de Michel-Ange.

Cette salle à manger donnait dans un vaste salon tendu de damas bleu, lequel donnait, enfin, dans ce que l'on appelait la chambre de la princesse, immense, tapissée et meublée en lampas bleu et argent.

De l'autre côté de la salle à manger, après avoir traversé une antichambre ayant pour tout ornement des coffres de chêne destinés à servir de sièges aux domestiques, on entrait dans une immense galerie où était la collection des portraits, en pied et en grand costume, des comtes de Masserano, puis des princes du même nom, dont le principat, d'ailleurs, ne remontait pas au milieu du XVIIe siècle.

C'est dans ces grandes galeries que les enfants jouaient, avec les fils du général Lucotte, à cache-cache, — dans des salles de cent cinquante pieds de long, et dans des vases de Chine et de faïence de six pieds de haut !

Le soir, on passait le temps sur un grand balcon d'où l'on regardait la comète, dans laquelle on pouvait voir distinctement, disaient les prêtres espagnols, la Vierge donnant la main à Ferdinand VII.

Un matin, arriva une escorte de cavaliers westphaliens accompagnant un messager du général Hugo.

Ce messager apportait une lettre.

Le général ne pouvait venir à Madrid, occupé qu'il était à guerroyer sur les bords du Tage.

Le but principal de la lettre était d'indiquer le collège où devaient être placés les trois enfants.

Ils devaient être placés dans le séminaire des Nobles, d'où ils sortiraient pour entrer dans les pages. On n'y entrait d'ordinaire qu'à treize ans ; mais, quoique Abel n'en eût que douze, Eugène que dix, et Victor que huit, on faisait une exception en leur faveur, et une licence du roi ordonnait qu'ils y entrassent immédiatement.

Il fallut quitter le splendide palais Masserano avec ses beaux dessins de maîtres, ses magnifiques tapisseries, ses galeries sans fin ornées de vases de Chine, et leurs murailles où semblaient revivre trois générations de comtes et de princes dans leur costume de cérémonie ou dans leur armure de guerre, pour le sombre séminaire situé *calle San-Isidro.*

En effet, le séminaire des Nobles était un édifice de l'aspect le plus austère, avec de grandes cours sans arbres, et l'on pourrait presque dire de vastes salles d'étude sans écoliers.

Il y avait — les trois nouveaux venus compris — vingt-cinq élèves dans ce séminaire, qui en renfermait trois cents avant l'invasion française.

C'était la proportion, à peu près, dans laquelle la grandesse d'Espagne s'était ralliée à Joseph Bonaparte.

Et encore, sur ces vingt-cinq élèves, il y avait, comme nous l'avons dit, les trois fils du général Hugo et un prisonnier espagnol.

L'entrée du séminaire fut sombre aux pauvres enfants. Qu'on se figure, en effet, des salles d'étude, des dortoirs, des lavoirs, des réfectoires disposés pour trois cents élèves, et dans lesquels s'égarent vingt-cinq malheureux écoliers : c'était là que le *rari nantes* de Virgile recevait son entière application !

L'établissement était tenu par deux jésuites dirigeant le collège avec une autorité, en apparence, égale ; ces deux jésuites, qui présentaient à eux deux chacun des types opposés de l'ordre, se nommaient don Manoel et don Bazilio.

Don Bazilio était haut de taille, avait cinquante-cinq ans à peu près, le front chauve et découvert, le nez en bec de vautour, la bouche grande et ferme, et le menton avancé.

C'était un caractère dur, sévère, et ne pardonnant jamais.

Mais aussi c'était un caractère juste, et ne punissant, après tout, que lorsqu'on méritait d'être puni.

L'autre, don Manoel, était grassouillet, bien en point ; il avait la figure pleine, le visage souriant, presque gai, l'air doux, gracieux, caressant pour les nouveaux venus ; toujours prêt, en apparence, à excuser ou du moins à atténuer les fautes ; en somme, très faux, très fourbe, très méchant, et, sans doute par ordre supérieur, dirigeant seul le collège, malgré la collaboration qu'avait l'air de lui prêter don Bazilio.

Au bout d'un certain temps, de sympathique qu'il était d'abord, don Manoel devenait insupportable.

On commençait par haïr don Bazilio ; mais, comme il était juste dans sa sévérité, on revenait peu à peu sur cette haine.

Les études que ces deux jésuites faisaient faire à leurs élèves étaient dérisoires. La faiblesse de ces études était telle, qu'il fallut, dans un collège où composaient des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, établir une classe particulière pour les nouveaux venus, dont l'aîné n'avait que douze ans.

En effet, jugeant les enfants à la taille, lorsqu'il s'agit de les examiner, on mit entre les mains d'Abel un *Quinte-Curce*, entre les mains d'Eugène un *De Viris*, et entre les mains du petit Victor un *Epitome*.

Mais, à la vue de ce livre, avec lequel il en avait fini depuis longtemps, l'enfant se révolta et demanda hardiment un *Tacite*.

Les pères se regardèrent stupéfaits ; mais, quitte à punir l'audacieux qui s'était permis cette mauvaise plaisanterie, ils ne lui en apportèrent pas moins le livre.

Victor l'ouvrit, et traduisit immédiatement le paragraphe de Cocceius Nerva, sur lequel il était tombé par hasard.

Les deux autres frères prirent le *Tacite* à leur tour, et donnèrent une preuve de science, sinon supérieure, au moins égale.

On leur apporta *Perse* et *Juvénal ;* les deux satiriques leur étaient familiers, et non seulement ils les expliquèrent, mais encore ils offrirent d'en réciter par cœur des satires entières.

Ainsi, les enfants arrivés de France jouaient avec ces trois auteurs regardés au séminaire des Nobles comme inaccessibles aux rhétoriciens de vingt ans !

Les deux jésuites se réunirent en conseil, et, après avoir décidé que l'on créerait, pour les trois nouveaux venus, une classe à part, arrêtèrent qu'ils expliqueraient *Plaute*.

C'était don Manoel, qui avec son esprit tout jésuitique, avait choisi un auteur plein d'ellipses, hérissé d'idiotismes, bourré de patois romain, pareil à celui que les paysans parlent dans Molière, faisant éternellement allusion à des mœurs déjà disparues du temps de Cicéron.

Aussi arriva-t-il à son but : les enfants s'émoussèrent sur *Plaute ;* c'était ce qu'on voulait pour briser leur orgueil.

Les vingt-deux autres élèves étaient des Espagnols, fils de grands d'Espagne ralliés à Joseph. Parmi ceux-ci étaient deux fils de famille auxquels Victor, dans ses œuvres, a consacré deux souvenirs différents : le comte de Belverana, qu'il a mis dans *Lucrèce Borgia*, et Raymond de Benavente, auquel il a adressé, en 1823, l'ode qui commence par cette strophe :

Hélas ! j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné
Quand le mot qui doit le proscrire
A son oreille a résonné !
En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive,
Et ton regard morne et profond,
Qui, pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.

Une des remarques que fit le jeune poète, et qui est particulière aux mœurs espagnoles, c'est que ces enfants, qui allaient de treize à vingt ans en parcourant tous les âges intermédiaires, se tutoyaient tous comme il convient à des fils de grands d'Espagne, et ne s'appelaient jamais ni par leur nom de baptême, ni par leur nom de famille, mais seulement par leur titre de prince, duc, marquis, comte ou baron.

On appelait Victor baron, ce qui le rendait très fier.

Au nombre de ces jeunes gens, — et nous devons, par conséquent, pour être exact dans nos chiffres, réduire à vingt et un le nombre de tous ces petits nobliaux, — il y en avait un qui n'était ni chevalier, ni baron, ni comte, ni marquis, ni duc, ni prince, et qui, cependant, n'était pas la figure la moins remarquable du collège.

C'était un jeune officier espagnol nommé Lillo, âgé de quinze ans, et fait prisonnier au siège de Badajoz.

Il s'était battu comme un démon, avait tué de sa main un grenadier français, et n'avait été pris qu'après une défense héroïque.

On allait le fusiller, quand, par hasard, le maréchal Soult était passé, s'était informé, avait appris de quoi il s'agissait, et l'avait expédié à Madrid en donnant l'ordre qu'on le mît au collège.

L'ordre avait été exécuté : Lillo était au collège ; seulement, il y était au double titre d'élève et de prisonnier.

Cet enfant, qui avait eu le grade de sous-lieutenant, qui avait commandé à des hommes, qui avait tenu la campa-

gne en plein air et le harnois sur le dos, supportait mal cette discipline collégiale pleine de tracasseries jésuitiques, et à laquelle, moins le dortoir commun, où, cependant, chacun avait son alcôve, il était soumis comme les autres.

Aussi demeurait-il, autant que cela lui était permis, solitaire et enrageant au fond du cœur. Dans ses rapports avec les autres jeunes gens, il était froid, mélancolique et hautain.

Il va sans dire que les trois Français étaient l'objet de sa haine toute particulière, et qu'à chaque instant il avait maille à partir, lui soldat de Ferdinand VII, avec l'un des trois fils, et quelquefois même avec les trois fils du général de Joseph.

Un jour, devant Eugène, il appela Napoléon *Napoladron*; il est vrai de dire que c'était le nom que presque toujours les Espagnols donnaient au vainqueur d'Austerlitz.

core à des familles ralliées au frère de *Napoladron*, comme disait Lillo.

Au reste, de temps en temps, au bruit d'une porte qui s'ouvrait, les enfants levaient la tête, et voyaient apparaître le XVIIe siècle au commencement du XIXe.

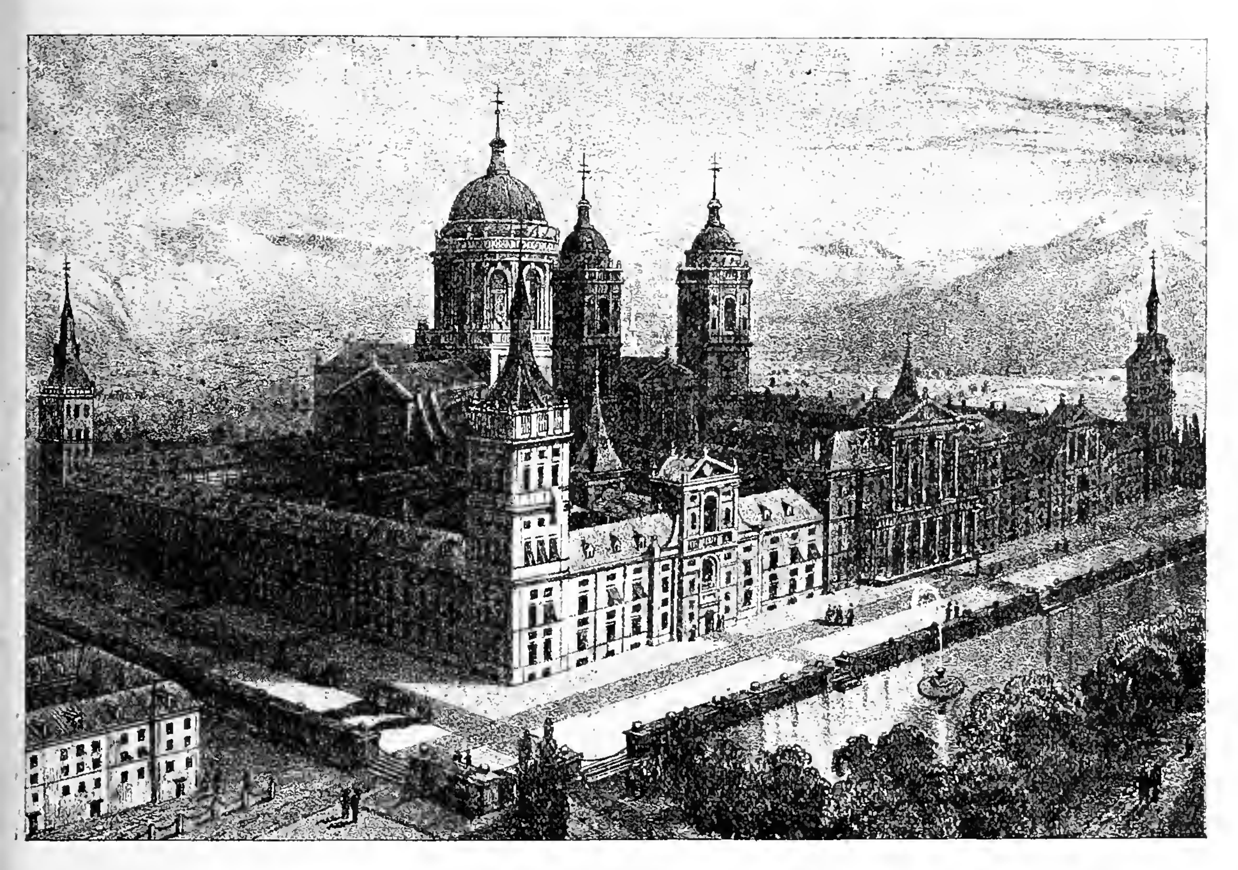
Un jour, on était au réfectoire, on mangeait en silence, pendant que, dans une chaire élevée au milieu d'une immense salle, un des sous-maîtres faisait une lecture pieuse en langue espagnole. Depuis plus d'un an, les quatre petits Benavente n'avaient pas vu leur mère.

Tout à coup, la porte s'ouvre à deux battants, comme pour un prince, un cardinal ou un grand d'Espagne.

C'était la princesse de Benavente.

Elle fit quelques pas dans la salle, et attendit.

Alors, ses quatre fils se levèrent, se placèrent selon leur âge, l'aîné le premier, le second après, et ainsi de suite,



L'Escurial.

L'injure n'en fut pas moins sensible à Eugène, lequel riposta en lui disant que lui, Lillo, avait été pris entre les jambes des grenadiers français.

Lillo avait un compas à la main; il ne chercha point d'autre arme, se jeta sur Eugène, et le frappa violemment à la joue.

La blessure ou plutôt la déchirure avait un pouce et demi de long.

Eugène voulait se battre en duel, Lillo ne demandait pas mieux; mais les professeurs intervinrent et séparèrent le jeune homme et l'enfant.

Le lendemain, Lillo disparut: et ni Victor ni ses frères ne surent jamais ce qu'il était devenu.

J'entends encore Victor me dire de sa voix grave, le jour où il me raconta cette anecdote:

— Il avait raison, ce jeune homme: il défendait son pays... Mais les enfants ne savent pas cela!

On vivait claustralement au séminaire des Nobles; pas un couvent de moines, en Espagne, n'avait peut-être une règle plus sévère. Une fois tous les quinze jours, on sortait pour aller en promenade; et encore, la promenade était restreinte: on ne pouvait même pas aller aux Délices, — supposez nos Champs-Elysées, — à cause des bandes de guérillas.

C'eût été une bonne prise, et qui eût coûté une belle rançon, que ces vingt ou vingt-cinq enfants appartenant, non seulement aux premières familles de Madrid, mais en-

et, sans faire un pas plus vite que l'autre, s'avancèrent cérémonieusement, et baisèrent la main de leur mère par rang d'âge et de taille.

Cela frappa beaucoup les trois jeunes Français, qui ne comprenaient rien à une pareille étiquette, habitués qu'ils étaient, quand ils apercevaient leur mère, à courir à elle, et à lui sauter au cou.

Au bout de six mois de séjour au séminaire des Nobles, Abel atteignit sa douzième année, et, par privilège spécial, entra aux pages à douze ans.

L'hiver et la famine arrivèrent. Il fit très froid partout pendant ce fatal hiver de 1812 à 1813, quoiqu'on ne s'occupât guère que du froid qu'il faisait en Russie. Napoléon voulait attirer et concentrer les yeux sur lui dans ses revers comme dans ses victoires.

Au fond de cet immense séminaire des Nobles, de ces dortoirs, de ces salles d'étude, de ces réfectoires disposés pour trois cents élèves, et où ils étaient vingt-cinq, les enfants mouraient de froid: rien ne pouvait réchauffer ces vastes pièces dans lesquelles il n'y avait pas une seule cheminée. Quelques braseros disposés au milieu des salles servaient à constater la victoire de l'hiver.

Ajoutez à cela que, non seulement les enfants mouraient de froid, mais encore qu'ils mouraient de faim. Les plus riches manquèrent de pain, à Madrid, en 1812. Le roi Joseph lui-même ordonna, pour le bon exemple sans doute, que l'on ne servît sur sa table que du pain de munition.

A chaque instant, on trouvait dans la rue des gens qui, n'ayant pas même les braseros du séminaire des Nobles, et le pain de munition du roi Joseph, se couchaient au seuil d'un palais dans un manteau en haillons, et mouraient de faim et de froid.

Tant qu'ils étaient vivants, on se gardait bien de les nourrir ou de les réchauffer. Morts, on les enlevait et on les enterrait.

Le pain manquait au séminaire des Nobles comme partout; les enfants se plaignaient beaucoup de la faim; aux moins patients, le père Manoel disait:

— Faites une croix sur votre ventre, et cela vous nourrira.

Les enfants faisaient force croix; cela les réchauffait un peu, mais ne les nourrissait pas du tout.

Aussi soupçonnaient-ils don Manoel, qui restait gras au milieu de visages amaigris et attristés, d'avoir avec la cuisine des accointances illicites qui restaient cachées même à don Bazilio.

Pendant ce temps, le général Hugo tenait la campagne sur les bords du Tage, et faisait contre le fameux Juan Martin, surnommé l'*Empecinado*, ce qu'il avait fait en Vendée contre Charette, et en Calabre contre Fra Diavolo.

Lui-même a, d'une façon aussi modeste que savante, raconté stratégiquement cette belle campagne, qui finit par la capture et l'exécution du chef des guérillas qu'il poursuivait. Nous prendrons seulement les hasards pittoresques, ces lambeaux que l'histoire arrache de sa robe, et que les chroniqueurs ramassent précieusement pour leurs mémoires.

Un jour, le général Hugo arrive, avec une centaine d'hommes, près d'un village situé sur une des mille petites rivières qui affluent dans le Tage. Pour ne pas donner une alarme inutile, il entre dans le village avec deux aides de camp seulement, afin d'obtenir des habitants quelques renseignements dont il avait besoin.

Il venait de son camp, composé de cinq à six mille hommes à peu près, et situé une lieue au-dessous, en aval de la rivière.

Pour avoir les renseignements qu'il désirait, il s'adresse au propriétaire d'une grande raffinerie de sucre, lequel, le voyant avec deux aides de camp seulement, reste complètement muet.

Le général Hugo avait soif. Ne pouvant avoir les renseignements, il désira au moins se rafraîchir, et demanda un verre d'eau.

— De l'eau? dit le propriétaire de la raffinerie. Il y en a à la rivière.

Et il ferma sa porte au nez du général.

Le général attendit un instant pour voir si la porte ne se rouvrirait pas.

Au lieu de la porte, ce fut une fenêtre qui s'ouvrit. Un canon de fusil se montra sournoisement; un coup de feu se fit entendre, et une balle siffla.

Au bruit du coup de feu, le détachement resté hors de la ville accourut.

Lorsque les soldats surent ce qui venait de se passer, ils voulaient démolir la sucrerie et brûler le village.

Le général Hugo les arrêta.

Puis, s'adressant à son officier d'ordonnance:

— Cours au camp, lui dit-il, et invite de ma part les six mille hommes qui le composent à boire de l'eau sucrée; ce sera une douceur, et il y a longtemps que les pauvres diables n'en ont eu!

Une des qualités de l'époque impériale était de comprendre vite, quand on voulait comprendre: l'aide de camp comprit, et partit au galop.

Les soldats aussi comprirent. Ils enfoncèrent les portes de la raffinerie, et jetèrent deux ou trois mille pains de sucre dans la rivière.

Pendant toute la journée, les six mille hommes du général Hugo eurent de l'eau sucrée à bouche que veux-tu!

Ce trait est resté dans les annales de l'armée d'Espagne comme une des galanteries les plus délicates qu'un général ait jamais faites à ses soldats.

Un autre jour, on était en marche, toujours sur les bords de ce même Tage, dans les vastes plaines de la Vieille-Castille, entre Tolède et Aranjuez.

C'était par un de ces soleils ardents qui faisaient si fort regretter à Sancho de n'avoir pas sous la main un bon fromage à la pie, quand, tout à coup, les éclaireurs rabattirent au grand galop sur l'avant-garde, et vinrent annoncer au général Hugo qu'un corps d'armée qui ne pouvait être qu'ennemi, et qui paraissait être considérable, marchait à l'encontre de l'armée française.

En effet, à l'horizon, on voyait s'élever un de ces nuages de poussière tels que les grandes armées ou le simoun en poussent seuls devant eux. Cette poussière flamboyait comme ces nuages d'or et de feu qui s'emparent de l'atmosphère dans les chaudes journées de la canicule.

Le général Hugo donna l'ordre de faire halte.

Puis il se porta en avant avec une centaine d'hommes pour examiner lui-même la position de l'ennemi, et, s'il était possible, deviner ses intentions.

Il n'y avait point à se faire illusion. Une troupe immense, à en juger par l'espace qu'elle tenait et la poussière qu'elle soulevait, marchait à lui, l'une de ses ailes appuyée à la rive droite du Tage.

L'infanterie reçut à l'instant même l'ordre de se mettre en bataille; les artilleurs, celui d'établir leurs batteries sur un petit monticule; la cavalerie, de s'étendre sur l'aile droite.

Puis on poussa quelques hommes à cheval en avant, sous les ordres d'un officier d'ordonnance.

L'officier et les hommes revinrent un instant après au galop.

Le général Hugo crut ses hommes *ramenés*, et, comme pas un seul coup de fusil n'avait été tiré, il s'apprêtait, en termes militaires, à laver la tête aux fuyards, lorsqu'il lui sembla voir, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, des signes non équivoques d'hilarité sur la figure de l'officier et des soldats.

— Eh bien, qu'est-ce? demanda le général, et à qui avons-nous affaire?

— Général, dit l'aide de camp, nous avons affaire à un troupeau de trois cent mille mérinos gardé par deux cents chiens, conduit par douze pâtres, et appartenant à M. *Quatrecentberger*.

— Quelle plaisanterie me faites-vous là, monsieur? dit le général en fronçant le sourcil.

— Je ne plaisante pas, mon général, dit l'officier, et, dans dix minutes, vous verrez que j'ai eu l'honneur de vous dire l'exacte vérité.

Un troupeau de trois cent mille moutons, l'eau en vint à la bouche des soldats! Quel beau pendant à ce gigantesque verre d'eau sucrée que leur avait déjà payé le général!

Le corps d'armée était de quatre mille hommes; c'était bien le moins que tout soldat eût un mouton. Chacun calculait déjà à quelle sauce il mettrait le sien.

A l'annonce de l'étrange nouvelle, M. Hugo s'était porté en avant.

En effet, il vit d'abord venir, à travers la poussière, une douzaine de cavaliers armés de longs bâtons garnis de clous, comme des lances; derrière eux, formant un front impénétrable, venaient les trois cent mille moutons, et, sur les flancs des trois cent mille moutons, allaient, venaient, aboyant et mordant, deux cents chiens. On eût dit la migration d'une de ces grandes tribus arabes du temps d'Abraham.

Tout était vrai, jusqu'au nom du propriétaire, auquel l'officier s'était seulement permis, vu la circonstance, de faire un léger changement d'orthographe.

Le propriétaire ne s'appelait pas exactement *Quatrecentberger*, mais *Katzenberger*. On voit que la différence dans la prononciation était si légère, que l'on pouvait passer à l'officier ce calembour approximatif.

M. Katzenberger était un riche spéculateur alsacien qui avait mis à peu près toute sa fortune dans une spéculation sur le mérinos.

Cette nouvelle que le troupeau appartenait à un compatriote jeta une grande tristesse dans l'armée.

Il n'y avait point de probabilité que M. Hugo laissât entamer le troupeau de M. Katzenberger, fût-il de trois cent et même de quatre cent mille bêtes.

En effet, le chef des bergers, qui avait tremblé un instant en voyant se dresser devant lui la ruine de son maître, reçut du général Hugo, non seulement l'assurance que l'on ne toucherait pas à un poil de la toison de ses mérinos, mais encore un laissez-passer qui recommandait à tout corps d'armée français le respect le plus absolu envers les bergers, les chiens et les moutons de M. Katzenberger.

Chose étrange! le troupeau parvint en France sans accident notable, et, par ce retour presque inespéré, M. Katzenberger vit doubler, tripler, quadrupler sa fortune.

Son premier mouvement fut d'offrir au général Hugo une somme en proportion avec le service qu'il lui avait rendu.

Le premier et le dernier mouvement du général Hugo fut de refuser cette somme.

C'était, je crois, trois cent mille francs: un franc par mouton.

Consignons ici que le général Hugo, après avoir fait, dans une position supérieure, pendant quatre ans, la guerre en Espagne; après avoir été chargé de soutenir la retraite de Madrid à Bayonne, position qui donne toujours à un général de grandes facilités pour s'enrichir, est mort sans galerie de tableaux, sans un seul Murillo, sans un seul Velasquez, sans un seul Zurbaran, n'ayant d'autre fortune que sa pension de retraite.

C'est incroyable, n'est-ce pas? Eh bien, c'est ainsi.

Mais, me demanderont les directeurs du Musée, ou les amateurs millionnaires qui ont acheté des tableaux six cent mille, deux cent mille, cinquante mille et même vingt-cinq mille francs à la vente après décès de M. le maréchal Soult, que tira-t-il donc de son désintéressement vis-à-vis de M. Katzenberger?

Il en tira un dîner annuel que lui donnait à Paris, à lui et à toute sa famille, au jour anniversaire de ce grand événement d'où datait sa fortune, M. Katzenberger, qui venait de Strasbourg tout exprès pour cela.

Il est vrai que le dîner était gigantesque, et devait coûter au moins cinquante louis au Strasbourgeois reconnaissant.

Pendant l'hiver de 1812 et les premiers mois de 1813, les choses commencèrent, en contre-coup de nos affaires de Russie, à s'embrouiller tellement en Espagne, que le général Hugo comprit qu'il y avait danger à garder à Madrid sa femme et ses enfants.

En conséquence, madame Hugo et ses deux plus jeunes fils, sous la protection d'un convoi non moins vigoureusement escorté que celui dont nous avons raconté la marche, effectuèrent leur départ et retournèrent de Madrid à Bayonne avec le même bonheur qu'ils étaient venus de Bayonne à Madrid.

Madame Hugo avait gardé à tout hasard le couvent des Feuillantines, où les deux enfants retrouvèrent leur ancien nid, plein d'ombre et de lumière, de récréation et de travail; et, de plus, l'abbé Larivière et son *Tacite*.

Abel Hugo, soldat à treize ans, était resté près de son père, auquel il servit d'aide de camp, pendant la retraite d'Espagne, c'est-à-dire après ces deux grandes batailles de Salamanque et de Vittoria, — le Leipzig et le Waterloo du Midi !

CXXIX

GRENADIER OU GÉNÉRAL. — PREMIER DÉBUT DE VICTOR HUGO. — IL OBTIENT UNE MENTION HONORABLE AU CONCOURS ACADÉMIQUE. — IL REMPORTE TROIS PRIX DANS LES JEUX FLORAUX. — « HAN D'ISLANDE ». — LE POÈTE ET LE GARDE DU CORPS. — MARIAGE D'HUGO. — LES « ODES ET BALLADES ». — PROPOSITION DU COUSIN CORNET.

En rentrant en France, les débris de l'armée d'Espagne trouvèrent un corps d'observation français qui les attendait avec l'ordre impérial d'incorporer l'armée espagnole dans l'armée française.

Seulement, ces quatre ans de service en Espagne, cette laborieuse campagne pendant laquelle on avait eu à lutter, non seulement contre deux armées, mais encore contre une population tout entière; ces sièges terribles qui n'ont leur équivalent que dans l'antiquité, où femmes et enfants, le fusil et le poignard à la main, défendaient chaque angle de rempart, chaque maison, chaque pierre; ces sierras qui avaient rappelé la guerre des Titans en allumant des feux sur toutes les hautes cimes; ces montagnes à pic enlevées par des charges de cavalerie; ces rochers défendus et emportés un à un; ces vingt défilés qui furent autant de Thermopyles; cette boucherie dans laquelle la torture et la mort attendaient le prisonnier, tout cela était nul, non avenu, tout cela n'existait pas, n'avait jamais existé, du moment que l'on avait évacué l'Espagne.

On aurait pu demander à Napoléon pourquoi il avait évacué la Russie.

Mais lui, l'invincible, c'était un Dieu même qui l'avait courbé sous lui; comme Thor, fils d'Odin, c'était avec la mort en personne qu'il avait lutté; il n'avait pas été vaincu comme Xerxès, il avait été foudroyé comme Cambyse.

La distinction était subtile; mais on ne discutait pas avec le vainqueur d'Austerlitz, à plus forte raison avec le vaincu de la Bérésina.

Les services des Français en Espagne n'existaient donc pas, et — moins deux cent mille hommes restés sur les champs de bataille de Talavera, de Saragosse, de Baylen, de Salamanque et de Vittoria, — tout était comme si rien n'eût été.

En conséquence, le général Hugo trouva cet ordre à son adresse en arrivant à Bayonne:

« Le *major* Hugo se mettra immédiatement à la disposition du général Belliard. »

Le lendemain, le général Hugo se présente chez le général Belliard en costume de simple grenadier et avec des épaulettes de laine.

Belliard ne le reconnaissait pas.

Le général Hugo se nomma.

— Que signifie cet uniforme de simple soldat? demanda Belliard.

— Grenadier ou général, répondit Hugo.

Belliard lui sauta au cou.

Le même jour, il renvoyait l'ordre à l'empereur.

L'ordre revint avec cette note en marge de la main de Napoléon:

« Le *général* Hugo ira prendre immédiatement le commandement de Thionville. »

C'est à l'histoire à consigner les détails de ce siège, pendant lequel le général Hugo trouva moyen de défendre la citadelle et de ménager la ville.

La citadelle de Thionville fut une des dernières sur lesquelles flotta le drapeau tricolore.

Enfin, il fallut rendre la place, non pas à l'ennemi, mais aux Bourbons.

Le général Hugo ne voulut pas même rester à Paris. Trop de choses lui brisaient le cœur, à lui, vieux soldat, dans cette capitale où les femmes avaient été au-devant des Cosaques avec des fleurs, où la population avait crié: « Vivent les alliés! » où l'on avait traîné dans le ruisseau la statue de l'empereur.

Il acheta le château de Saint-Lazare, à Blois, et s'y retira.

Il n'y avait plus moyen de garder le beau couvent des Feuillantines. Madame Hugo, restée à Paris pour veiller sur ses enfants, prit un modeste logement, et mit Eugène et Victor dans la pension de l'abbé Cordier, rue Sainte-Marguerite.

Abel, officier et émancipé, resta libre.

Eugène et Victor étaient destinés à l'Ecole polytechnique.

Nous avons dit, au reste, que le couvent des Feuillantines avait tenu parole, et fait de Victor un poète.

Assistons au premier début de l'enfant.

Combien je remercierais aujourd'hui le contemporain qui me donnerait, sur Dante, sur Shakspeare ou sur Corneille, les détails que vingt ans d'amitié avec lui me permettent de consigner ici sur Victor Hugo!

On était en pleine Restauration. L'Académie avait donné pour sujet de son prix annuel, couronné le 25 août, jour de la Saint-Louis: *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

Sans en rien dire à personne, Victor avait concouru.

Selon la loi du concours, il avait mis son nom dans un papier cacheté joint à sa pièce de vers; seulement, à son nom, il avait ajouté son âge, quatorze ans et demi.

D'ailleurs, cet âge, il le disait dans le courant même de sa pièce de vers:

> Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Voyez-vous ce futur philosophe qui, à quatorze ans, avait *fui les cités et les cours!...*

C'est charmant de naïveté enfantine.

Eh bien, chose curieuse, ce furent ces quatorze ans qu'accusait le poète qui empêchèrent le poète d'être couronné. M. Raynouard, rapporteur, déclara que le concurrent, en se donnant *trois lustres à peine*, — c'était ainsi que l'on comptait en 1817, et que l'Académie compte encore, — M. Raynouard, dis-je, déclara que le concurrent avait voulu se moquer de l'Académie.

Et, comme si l'Académie n'était pas habituée à ce que l'on se moquât d'elle, le prix fut partagé entre Saintine et Lebrun.

Cependant, on lut tout au long la pièce de l'imprudent qui s'était moqué de l'Académie en se donnant quatorze ans et demi.

L'assemblée, qui se moquait que l'on se moquât de l'Académie, applaudit fort les vers du jeune poète.

Les suivants surtout furent couverts de bravos, et eussent été bissés, si l'on bissait à l'Académie:

> Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
> Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres!
> Que j'aime, en parcourant vos gracieux détours,
> A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours!
> Là, mon âme tranquille et sans inquiétude,
> S'ouvre avec plus de verve aux charmes de l'étude;
> Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
> A des maux que peut-être il doit un jour sentir.

Du reste, le concours était remarquable. Au nombre des concurrents étaient — nous les avons déjà nommés en disant que le prix avait été partagé entre eux — Saintine et Lebrun, d'abord; puis Casimir Delavigne, Loyson, qui acquit depuis une certaine popularité que vint interrompre la mort, et, enfin, Victor Hugo.

Loyson eut l'accessit, et Victor Hugo — quoiqu'il se fût moqué de l'Académie, au dire de M. Raynouard, — la première mention honorable.

Casimir Delavigne, qui, lui, s'était véritablement moqué de l'Académie en prenant le contre-pied de la question, eut une mention honorable à part en dehors du concours.

Victor jouait aux barres pendant qu'on l'applaudissait à l'Académie. Les premières nouvelles qu'il eut de son succès lui furent données par Abel et Malitourne, qui entrèrent tout courants, et qui lui sautèrent au cou en lui racontant ce qui venait de se passer, et comment il aurait, selon toute probabilité, obtenu le prix, si l'Academie eût voulu admettre qu'un poète de quatorze ans fît de pareils vers.

La supposition, non pas qu'il eût voulu se moquer de l'Académie, mais qu'il eût pu mentir, blessa fort l'enfant, lequel s'enquit de son extrait de naissance, se le procura et l'envoya à l'Académie.

Vide pedes! vide latus!

Il fallait bien croire.

Alors, l'indignation de la respectable grand'mère se changea en admiration.

M. Raynouard répondit au poète lauréat une vraie lettre de secrétaire perpétuel.

Il y avait même une belle et bonne faute d'orthographe dans la lettre de M. le secrétaire perpétuel: il répondait à Victor Hugo qu'il *fairait* avec plaisir sa connaissance.

D'eux-mêmes, et sans y être poussés, deux autres membres de l'Académie répondaient en même temps au jeune poète.

C'étaient François de Neufchâteau et Campenon.

Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,
Venez, j'aime toujours les vers,

répondait François de Neufchâteau.

L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés;
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins de charme et de verve et de grâce
Que Malfilâtre eût enviés!

répondait Campenon.

Quant à Chateaubriand, il appelait Hugo, *l'Enfant sublime.*

Le mot resta.

A cette époque, on concourait encore pour les jeux Floraux; Hugo concourut deux années de suite, en 1818 et 1819. Il eut trois prix.

Les pièces couronnées étaient *Moïse sur le Nil, les Vierges de Verdun, la Statue de Henri IV.*

Victor avait, en outre, publié deux satires et une ode. Les satires étaient *le Télégraphe* et *le Racoleur politique;* l'ode était l'*Ode sur la Vendée.*

Il avait publié ces trois pièces à ses frais, et, chose étrange! elles avaient rapporté huit cents francs à leur auteur.

Alors, les poésies se vendaient: la société avait soif de quelque chose de nouveau: ce quelque chose de nouveau lui était offert, et elle approchait naïvement ses lèvres de la coupe.

Cependant, deux années de rhétorique en latin, deux années de philosophie, quatre années de mathématiques avaient conduit l'étudiant au seuil de l'Ecole polytechnique.

Arrivé là, il jeta son premier regard réel dans l'avenir, et s'effraya. L'avenir qu'on lui préparait n'était pas la vocation qu'il s'était faite.

Au moment de franchir ce grand pas de l'examen, il écrivit à son père

Il a un état, il est poète, il ne veut pas entrer à l'Ecole; il peut se passer de la pension de douze cents francs.

Le général Hugo, homme de décision lui-même, comprit ce parti pris: il n'y avait pas de temps perdu: Victor avait dix-huit mois pour le concours. Il supprima la pension, abandonnant le poète à ses propres forces

Victor avait devant lui un trésor inépuisable comme ceux des *Mille et une Nuits:* il avait les huit cents francs, produit de ses deux satires et de son ode.

Avec ces huit cents francs, il vécut treize mois, et, pendant ces treize mois, il composa et écrivit *Han d'Islande.* Cet étrange ouvrage fut le début d'un jeune homme de dix-neuf ans.

Pendant qu'il écrivait *Han d'Islande,* — chose qui ne contribua pas médiocrement à la teinte de l'ouvrage, — Victor perdit sa mère.

Ce fut le premier deuil de son cœur; seulement, il fut éternel.

Et, en effet, nous qui avons vu grandir l'enfant aux Feuillantines, à Avellino, au séminaire des Nobles, nous pouvons juger ce qu'était pour lui sa mère.

Aussi, dans un de ces moments de tristesse profonde où le cœur saignant cherche un entourage en harmonie avec son propre deuil, le jeune homme était allé à Versailles, la ville de toutes les tristesses et de tous les deuils.

Il avait déjeuné au café: il tenait un journal à la main: il ne lisait pas, il pensait.

Un garde du corps qui ne pensait pas, et qui voulait lire, lui prit ce journal des mains. — Blond et rose, Victor, à dix-neuf ans, en paraissait quinze.

Le garde du corps croyait avoir affaire à un enfant, il insultait un homme; un homme qui se trouvait dans un de ces sombres moments de la vie où un danger devient une bonne fortune.

Aussi le jeune homme accepta-t-il la querelle qu'on lui cherchait, si grossière, si inutile qu'elle fût.

On se battit à l'épée, presque séance tenante; Victor reçut un coup d'épée dans le bras.

Cet accident retarda de quinze jours l'apparition de *Han d'Islande.*

Par bonheur, ce cœur si profondément atteint avait, comme toute profonde nuit, son étoile; comme tout abîme, sa fleur: — il aimait!

Il aimait avec passion une jeune fille de quinze ans avec laquelle il avait été élevé, mademoiselle Fouché.

Il épousa cette jeune fille. — C'est aujourd'hui la femme dévouée qui suit le poète dans son exil.

Han d'Islande, vendu mille francs, fut la dot des époux, qui avaient trente-cinq ans à eux deux.

Les témoins du mariage furent Alexandre Soumet et Alfred de Vigny, poète eux-mêmes, débutant eux-mêmes dans l'art et presque dans la vie.

Le premier volume de poésies publié sur ces entrefaites par Victor, imprimé chez Guiraudet, rue Saint-Honoré, 335, et vendu chez Pélissier, place du Palais-Royal, rapporta neuf cents francs.

De ces neuf cents francs, le poète acheta le premier châle qu'il donna à sa jeune femme.

D'autres femmes, des femmes de banquier ou de prince ont eu des cachemires plus beaux que celui-là, madame! nulle n'a eu tissu plus précieux, étoffe plus magnifique!

Le succès de ce premier volume fut immense. Je me rappelle en avoir reçu le contre-coup en province.

Le premier volume de Lamartine, *Méditations poétiques,* avait paru en 1820. C'était un succès gigantesque et mérité qu'il fallait, autant que possible, étouffer par un succès rival.

Par hasard, cette fois, le succès rival était un succès égal. Les deux succès marchèrent de front, se donnant la main, s'appuyant l'un sur l'autre.

On ne parvint pas plus, alors, à brouiller les deux poètes, quelque différence qu'il y eût dans leur manière, qu'on ne parvint, trente ans plus tard, à brouiller les deux hommes politiques, quelque différence qu'il y eût dans leur opinion.

La noce s'était faite chez M. Fouché, le père de la fiancée, qui habitait l'hôtel du conseil de guerre.

Le repas avait eu lieu dans la salle même où avait été condamné — coïncidence étrange et à laquelle nous reviendrons tout à l'heure — le général de la Horie, parrain de Victor.

Han d'Islande, que nous avons fort injustement abandonné, avait eu un succès de curiosité au moins égal au succès de ses fraîches et blondes sœurs les *Odes.* Seulement, *Han d'Islande* ne portait pas de nom d'auteur, et il était impossible de deviner que cette poignée de lis, de lilas et de roses qu'on appelait *Odes et Ballades,* fût poussée à l'ombre de ce chêne sombre et rugueux qu'on appelait *Han d'Islande.*

Nodier avait lu *Han d'Islande,* et en avait été émerveillé.

— Bon et cher Nodier! qu'on trouve près de tout ce qui grandit pour lui servir de soutien, près de tout ce qui fleurit pour le faire épanouir, il avait déclaré que Byron et Maturin étaient dépassés, et que l'auteur inconnu d'*Han d'Islande* avait, enfin, atteint l'idéal du cauchemar.

Lui qui devait faire *Smarra!* c'était, par ma foi, bien modeste.

Nodier n'était pas un de ces hommes auxquels l'auteur d'un livre, sous quelque voile anonyme qu'il s'enveloppât, pût rester longtemps caché. Il découvrit — le grand bibliomane, qui a fait tant de découvertes du même genre, mais autrement difficiles à faire, — que l'auteur de *Han d'Islande* était Victor Hugo. Seulement, qu'était-ce que Victor Hugo? Quelque misanthrope comme Timon, quelque cynique comme Diogène, quelque pleureur comme Démocrite?

Il leva le voile, et trouva — vous savez qui — ce jeune homme blond et rose qui venait d'avoir vingt ans, et en paraissait seize.

Il recula d'étonnement: c'était à n'y pas croire. Là où il cherchait la physionomie grimaçante du vieux pessimiste, il trouvait le sourire jeune, naïf et plein d'espérance du poète naissant.

A partir de ce premier jour où ils se rencontrèrent, furent posées les bases de cette amitié que rien n'altéra jamais.

C'était ainsi qu'aimait Nodier, et qu'on l'aimait.

Au reste, l'aisance, presque la fortune, allait entrer dans le jeune ménage: la première édition de *Han d'Islande,* vendue mille francs, était épuisée, et, au même moment où Thiers, débutant de son côté, se couvrait du nom de Félix

Bodin pour vendre son *Histoire de la Révolution*, Victor vendait sa seconde édition de *Han d'Islande* dix mille francs.

C'étaient les libraires Lecointre et Durey qui semaient cette pluie d'or sur le lit nuptial des jeunes époux.

En même temps, les honneurs venaient frapper à leur porte.

On se rappelle le cousin Cornet, fait sénateur et comte sous l'Empire, et devenu pair de France sous la Restauration : la célébrité naissante de Victor avait chatouillé son vieil amour-propre de député de Nantes et de membre des Cinq-Cents. Il n'avait pas d'enfant à qui léguer son blason d'azur à trois cornets d'argent et son manteau de pair; il proposait d'étendre ce manteau sur les épaules du jeune poète, et, cela, à une seule condition.

Il est vrai que la condition était sévère : afin que son nom, à lui, ne périt point, le jeune poète s'appellerait Victor Hugo-Cornet.

La proposition fut transmise par le général Hugo à l'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades*.

L'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades* répondit qu'il préférait s'appeler Victor Hugo tout court; que, d'ailleurs, si l'envie lui prenait, un jour, d'être pair de France, il n'avait besoin de personne pour cela, et se ferait bien pair de France tout seul.

L'offre du comte Cornet fut donc repoussée.

Il y avait un autre cousin qui, après les *Odes et Ballades*, avait été tout près de faire la même proposition d'héritage au jeune poète : c'était le comte Volney; mais, par malheur, il avait appris que *Han d'Islande* sortait de la même plume que les *Odes et Ballades*, et il avait secoué la tête en agrafant plus solidement que jamais son manteau de pair sur ses épaules.

CXXX

LÉOPOLDINE. — LES OPINIONS DU FILS DE LA VENDÉENNE. — LE CONSPIRATEUR DELON. — HUGO LUI OFFRE UN ASILE. — LOUIS XVIII FAIT UNE PENSION DE DOUZE CENTS FRANCS A L'AUTEUR DES « ODES ET BALLADES ». — LE POÈTE CHEZ LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DES POSTES. — COMMENT IL APPREND L'EXISTENCE DU CABINET NOIR. — IL EST NOMMÉ CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR. — BEAUCHESNE. — « BUG-JARGAL ». — LA SOIRÉE DE L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE. — « ODE A LA COLONNE ». — « CROMWELL ». — COMMENT FUT FAITE « MARION DELORME ».

En 1824, naquit, en même temps qu'un nouveau volume d'odes, cette charmante petite Léopoldine que nous avons vue disparaître si tristement en face du château de Villequier, noyée avec son mari, dans un beau jour, par un caprice du vent; — cruelle épreuve du destin peut-être, qui tenait à connaître la trempe de ce cœur de père, dont il savait avoir besoin au jour des tempêtes civiles qui se préparaient.

Toutes ces odes portaient l'empreinte de l'opinion royaliste.

C'est que le jeune homme, à peine sorti de l'enfance, était le fils de sa mère vendéenne, de cette sainte femme qui, dans la guerre civile de 1793, avait sauvé dix-neuf prêtres.

Les amis du général Hugo, qui, sans faire d'opposition ouverte, appartenaient à ce qu'on appelait, à cette époque, l'opinion libérale, s'inquiétaient parfois de ces tendances ultra-monarchiques; mais le général secouait la tête et leur répondait en souriant :

— Laissons faire le temps; l'enfant a les opinions de sa mère; l'homme aura les opinions de son père.

Veut-on voir comment le poète raconte lui-même cette promesse faite par son père, non seulement à un ami, mais à la France, mais à l'avenir, mais au monde :

« Décembre 1820.

« Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange : en général, nos pères sont bonapartistes, et nos mères sont royalistes.

« Nos pères ne voient dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épaulettes; nos mères ne voient dans Bonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils.

« Pour nos pères, la Révolution, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'une assemblée; l'Empire, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'un homme.

« Pour nos mères, la Révolution, c'est une guillotine; l'Empire, c'est un sabre.

« Nous autres enfants nés sous le Consulat, nous avons tous grandi sur les genoux de nos mères; — nos pères étaient au camp; — et bien souvent, privées, par la fantaisie conquérante d'un homme, de leur mari, de leur frère, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux yeux maternels remplis de larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820, et qu'en 1825, nous serions colonels ou morts.

« L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1815, ç'a été le cri de joie des mères.

« En général, il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé, avec le lait de leur mère, la haine des deux époques violentes qui ont précédé la Restauration. Le Croquemitaine des enfants de 1803, c'était Robespierre; le Croquemitaine des enfants de 1815, c'était Bonaparte.

« Dernièrement, je venais de soutenir ardemment, en présence de mon père, mes opinions vendéennes. Mon père m'a écouté parler en silence, puis il s'est tourné vers le général L..., qui était là, et il lui a dit :

« — *Laissons faire le temps; l'enfant est de l'opinion de sa mère; l'homme sera de l'opinion de son père.*

« Cette prédiction m'a rendu tout pensif.

« Quoi qu'il arrive, et en admettant même jusqu'à un certain point que l'expérience puisse modifier l'impression que nous fait le premier aspect des choses à notre entrée dans la vie, l'honnête homme est sûr de ne pas errer en soumettant toutes ces modifications à la sévère critique de sa conscience. Une bonne conscience qui veille dans son esprit le sauve de toutes les mauvaises directions où l'honnêteté peut se perdre. Au moyen âge, on croyait que tout liquide où un saphir avait séjourné était un préservatif contre la peste, le charbon, la lèpre, et toutes ses espèces, dit Jean-Baptiste de Rocoles.

« Ce saphir, c'est la conscience. »

Ces quelques lignes sont l'explication complète de la conduite politique de Victor aux différentes époques de sa vie.

Cependant, cette opinion royaliste qui se manifestait par de si beaux vers, aux yeux de ceux-là pour qui elle était un péché, se faisait absoudre par de bonnes actions.

Citons un fait qui, d'ailleurs, se reflétera d'une façon originale dans la vie du poète.

En 1822, la conspiration de Berton éclate; tous les yeux se tournent du côté de Saumur.

Au nombre des conjurés était — outre Berton, qui est mort si bravement; outre Cafe, qui s'ouvrit les veines, comme un héros antique, avec un morceau de vitre brisé, — un jeune homme nommé Delon.

Ce jeune homme, que j'avais entrevu chez M. Deviolaine, avec lequel sa famille était liée, avait plus d'une fois porté le petit Victor sur son épaule, ou fait sauter le futur poète sur ses genoux.

C'était le fils d'un ancien officier qui avait servi sous les ordres du général Hugo.

Dans le fameux procès des chauffeurs, cet officier avait été capitaine rapporteur; dans le procès non moins fameux de Malet, il avait été chef de bataillon rapporteur; et, dans l'un et l'autre procès, sans faire de distinction entre les coupables, il avait réclamé la peine de mort.

Le général la Horie, ce parrain de Victor dont nous avons parlé, avait donc été fusillé sur le rapport de Delon.

Chose étrange, c'était le fils de cet homme qui avait réclamé la mort contre les autres pour cause de conspiration, que la mort poursuivait pour la même cause!

Depuis le jour où le chef de bataillon Delon, au lieu de se récuser, avait porté la parole contre le général la Horie, il y avait eu rupture entière entre la famille Hugo et la famille Delon.

Mais, s'il y avait eu rupture entre les cœurs des pères, il n'y avait pas eu rupture entre les cœurs des enfants.

Victor demeurait, alors, rue de Mézières, nº 10.

Il lut, un matin, dans le journal, cette terrible histoire de la conspiration de Saumur.

Tous les complices étaient arrêtés ou à peu près, à l'exception de Delon qui était en fuite.

Aussitôt, ses souvenirs d'enfant, si puissants, si indestructibles, reviennent à la pensée du poète; il prend plume, papier et encre, et, oubliant la haine de la famille et la différence d'opinion, il écrit *à madame Delon, à Saint-Denis :*

« Madame,

« J'appends que votre fils est proscrit et fugitif; nos opinions sont opposées, mais c'est une raison de plus pour qu'on ne vienne pas le chercher chez moi.

« Je l'attends ; à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il arrive, il sera le bienvenu, certain que je suis qu'aucun refuge ne peut être plus sûr pour lui que cette part de ma chambre que je lui offre.

« J'habite dans une maison sans portier, rue de Mézières, nº 10, au cinquième. Je veillerai à ce que, nuit et jour, la porte reste ouverte.

« Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

« VICTOR HUGO »

Cette lettre écrite, naïf comme un enfant qu'il était, le poète la mit à la poste.

A la poste ! une lettre adressée à la mère d'un homme que toute la police pourchassait !

Puis, la lettre mise à la poste, à chaque crépuscule tombant, Victor sortait explorant les environs, et croyant voir Delon dans chaque homme rasant les murs.

Delon ne vint pas.

Mais ce qui vint, à son grand étonnement, sans qu'il eût fait aucune démarche pour cela, ce fut une pension de douze cents livres, dont l'auteur des *Odes et Ballades* reçut un matin, dans sa petite chambre de la rue de Mézières, le brevet signé de Louis XVIII.

Le brevet ne pouvait arriver mieux ; le poète venait de se marier.

Le 13 avril 1825, Hugo se présente à l'hôtel des postes, pour retenir les trois places de la malle pour lui, sa femme et une servante. Il allait à Blois.

Son désir était que ces trois places fussent assurées d'avance.

Malheureusement, c'était chose difficile : la malle allait jusqu'à Bordeaux ; assurer des places jusqu'à Blois, c'était risquer que la malle fût vide de Blois à Bordeaux.

Cependant, cette faveur que sollicitait Victor, un homme pouvait l'accorder, c'était M. Roger, le directeur des postes.

M. Roger était presque un homme de lettres ; M. Roger était de l'Académie ; il était possible qu'il fît pour Victor Hugo ce que Victor Hugo désirait.

Victor se décida à monter chez M. le directeur général des postes.

L'huissier annonça le poète.

Au nom de Victor Hugo, déjà fort célèbre à cette époque, surtout par l'ode qui avait paru sur la mort de Louis XVIII, ode que nous avons citée en partie, M. Roger se leva, et vint au poète avec toute sorte de démonstrations d'amitié.

Il va sans dire que sa demande relativement à la propriété exclusive de la malle-poste jusqu'à Blois lui était accordée d'avance.

Mais M. Roger, ayant cette bonne fortune de tenir le poète, ne voulut point le lâcher ainsi ; il le fit asseoir, et l'on causa.

— Pardieu ! dit M. Roger faisant surgir cette exclamation au milieu de la causerie, savez-vous d'où vous vient votre pension de douze cents livres, mon cher poète ?

— Mais, répondit Victor en souriant, elle me vient probablement en rémunération du peu que j'ai écrit.

— Ah bien, oui ! reprit le directeur des postes ; voulez-vous que je vous dise, moi, d'où elle vous vient ?

— Mais oui, vous me ferez plaisir, je l'avoue.

— Vous rappelez-vous la conspiration de Saumur ?

— Sans doute.

— Vous rappelez-vous un jeune homme nommé Delon, qui fut compromis dans cette conspiration ?

— Parfaitement.

— Vous rappelez-vous lui avoir écrit, ou plutôt avoir écrit à sa mère une lettre dans laquelle vous offriez au proscrit la moitié de la chambre que vous occupiez, rue de Mézières, nº 10 ?

Cette fois, Victor ne répondit point ; il regarda le directeur des postes avec des yeux presque éblouis, non point de la splendeur de ce bon M. Roger, mais de sa pénétration.

Il avait écrit cette lettre seul, entre ses quatre murs ; il n'en avait parlé à personne, et son bonnet de nuit lui-même, — ce confident que Louis XI conseillait de brûler dès qu'on lui avait confié quelque chose, — son bonnet de nuit lui-même n'en savait rien, vu qu'il ne portait pas de bonnet de nuit.

— Eh bien, continua le directeur des postes, cette lettre fut mise sous les yeux du roi Louis XVIII, qui vous connaissait déjà comme poète. « Ah ! ah ! dit le roi, grand talent, bon cœur... Il faut récompenser ce jeune homme-là ! » Et il ordonna qu'une pension de douze cents francs vous fût accordée.

— Mais, enfin, balbutia Victor, comment cette lettre avait-elle été mise sous les yeux du roi Louis XVIII ?

Le directeur des postes poussa un éclat de rire homérique.

Si naïf que fût le poète, il finit, cependant, par comprendre.

— Mais, alors, s'écria-t-il, qu'est devenue cette lettre ?

— Comment ! mais elle a *tout naturellement* été remise à la poste.

— De sorte qu'elle est parvenue à son adresse ?

— Probablement.

— Mais, si Delon avait accepté mon offre, si Delon était venu chez moi, que fût-il arrivé, alors ?

— Il fût arrivé, mon cher poète, qu'il eût été arrêté, jugé et probablement exécuté.

— De sorte qu'on aurait pu croire que cette lettre, c'était un guet-apens ; de sorte que, s'il eût été arrêté, jugé, exécuté... cette pension que j'ai reçue, c'était le prix du sang ! Oh !...

Victor jeta un cri d'effroi rétrospectif, prit sa tête dans ses mains, et se précipita dans l'antichambre, où M. Roger le suivit, toujours riant, lui faisant observer qu'il oubliait son chapeau, et lui criant :

— Rappelez-vous que la malle-poste est à vous tout entière pour après-demain 15 avril.

Cette terreur rétrospective finit par se calmer : Delon était en sûreté, Delon était en Angleterre ; Hugo respira.

Seulement, il commença de croire à l'existence de ce fameux cabinet noir qu'il avait pris pour un fantôme, et se promit bien, lorsqu'il offrirait désormais sa chambre à un proscrit, de ne pas la lui offrir par la poste.

Le jour du départ pour Blois arrivé, il se rendit, avec madame Hugo et la femme de chambre, à l'hôtel des postes. Au moment où il montait en voiture, une ordonnance qui venait de le manquer chez lui, arriva au grand galop, et lui remit un pli au cachet de la maison du roi.

C'était son brevet de chevalier de la Légion d'honneur, signé par le roi Charles X. — Hugo n'avait pas vingt-trois ans.

Il y a, je l'ai dit, un âge où ces sortes de choses causent une grande joie, surtout quand elles sont accordées d'une certaine façon.

Hugo et Lamartine avaient, d'abord, été confondus dans une promotion générale, dans ce qu'on appelle une *fournée*. Le roi Charles X raya leurs deux noms.

M. de la Rochefoucauld, qui patronnait la liste, et particulièrement les deux jeunes poètes, se hasarda à demander pourquoi Sa Majesté venait de rayer deux noms aussi illustres.

— C'est justement parce qu'ils sont illustres, monsieur, répondit Charles X, qu'ils ne doivent pas être confondus avec les autres noms. Vous me présenterez un rapport à part pour MM. Lamartine et Hugo.

Le brevet était accompagné d'une lettre officielle de M. le comte Sosthène de la Rochefoucauld, et d'une lettre amicale de son secrétaire, M. de Beauchesne.

M. de Beauchesne, ou plutôt Beauchesne, était la véritable lumière de M. de la Rochefoucauld dans tout ce qu'il faisait de bien, et, il faut le dire, ce directeur des beaux-arts tant raillé par les journaux de l'opposition du temps — je laisse à part la vie politique — a fait, en encouragements littéraires, d'excellentes choses.

Il est vrai, comme je l'ai dit, que, pour le guider dans cette voie, il avait Beauchesne.

Beauchesne était, à cette époque, un charmant garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et est devenu, depuis, un charmant poète. Cœur loyal s'il en fut, il semblait avoir pris pour devise : *Video nec invideo* ; et, en effet, qu'aurait-il pu envier ? Tout ce qui était grand l'appelait *frère*, tout ce qui était bon l'appelait *ami*.

En franc et loyal Breton, la vraie monarchie tombée, Beauchesne resta fidèle à ses ruines. Je raconterai en son lieu comment nous manquâmes nous battre un jour pour cause politique, et je constaterai que jamais nous n'avions été meilleurs amis qu'à l'heure où nous mettions l'épée à la main.

Cher Beauchesne ! il disparut tout à coup : je fus dix ans, quinze ans sans le revoir. Un matin, il entra chez moi, comme s'il en fût sorti la veille, et me sauta au cou.

Il arrivait avec une charmante chose, tragédie ou drame, je ne sais trop, une œuvre de fantaisie tirée de nos anciens fabliaux, — *les Épreuves de la belle Griseldis*, — qui, selon toute probabilité, sera lue, reçue, jouée et applaudie aux Français.

Il avait un ravissant castel au bois de Boulogne ; il l'a vendu. Le lierre n'a pas le temps de pousser sur la maison des poètes.

Je me rappelle qu'à l'époque où il venait de faire bâtir la sienne, il m'envoya son album pour y mettre quelques vers. J'y écrivis ceux-ci :

Beauchesne, vous avez une douce retraite ;
Moi, je suis sans abri pour les jours de malheur !
Que votre beau castel, pour reposer sa tête,
Garde dans son grenier une place au poète,
Qui vous garde en échange une place en son cœur.

Une seconde fois j'avais perdu de vue Beauchesne. Il m'arriva une de ces catastrophes qui me laissent indifférent, mais que beaucoup de gens regardent comme un grand malheur.

J'ouvre une lettre pleine de tendres protestations. Elle était de Beauchesne.

Je n'y ai pas répondu alors : j'y réponds aujourd'hui.

Ce n'est point, au reste, la dernière fois que le nom de Beauchesne se trouvera sous ma plume. Ainsi, mon cher Beauchesne, je ne vous dis pas adieu ; je vous dis au revoir !...

Hugo recevait donc à la fois, avec son brevet de chevalier, et la lettre officielle de M. de la Rochefoucauld, et la lettre amicale de Beauchesne.

Il mit le tout sur son cœur, monta en voiture, et, dans le trajet de Paris à Blois, composa tout entière la ballade des *Deux Archers*.

En arrivant à Blois, il déposa, tout joyeux, son brevet entre les mains de son père.

Le vieux soldat détacha d'un de ses vieux habits qui avaient vu la poussière de tant de pays, un de ces vieux rubans qui avaient vu le feu de tant de batailles, et l'attacha à la boutonnière de la redingote de son fils.

Ce fut pendant ce séjour à Blois que le poëte reçut la lettre close de Charles X qui l'invitait à assister au sacre.

Il partit pour Reims en compagnie de Nodier.

A Reims, il trouva Lamartine, avec lequel il acheva de faire connaissance.

Chacun d'eux paya son hospitalité au roi :

Lamartine par son *Chant du sacre* ; Hugo par son *Ode à Charles X*.

En 1826, *Bug-Jargal* parut. — De même que *Christine* avait été faite avant *Henri III*, *Bug-Jargal* avait été fait avant *Han d'Islande*. Je ne sais quelle cause opéra dans la publication une transposition chronologique.

En 1827, l'ambassadeur d'Autriche donne une grande soirée. A cette soirée, il invite tout ce qu'il y a d'illustre en France, et tout ce qu'il y a d'illustre en France, toujours fort avide de soirées, va à celle de l'ambassadeur d'Autriche.

Les maréchaux y allèrent comme les autres.

Seulement, à cette soirée, il arriva une singulière chose.

A la porte du salon était, comme d'habitude, un laquais chargé d'annoncer les personnages que l'on avait jugé dignes d'assister à la fête.



Le Cabinet noir.

Le maréchal Soult se présente.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Dalmatie*, répond le maréchal.

— *M. le maréchal Soult !* annonce le laquais, qui avait reçu ses ordres.

Ce pouvait être une erreur. *L'illustre épée*, comme l'appela depuis, Louis-Philippe, qui peut-être, pas plus que l'ambassadeur d'Autriche, ne se souciait de l'appeler le duc de Dalmatie, l'illustre épée n'y fit pas attention.

Le maréchal Mortier se présente le second.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Trévise*.

— *M. le maréchal Mortier !* annonce le laquais.

Les yeux des deux vieux compagnons de l'empereur se rencontrèrent ; leurs regards se croisèrent comme deux éclairs, s'interrogeant l'un l'autre ; mais ils ne surent que se répondre : il n'était pas bien clair encore que ce fût un parti pris.

Le maréchal Marmont se présente le troisième.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Raguse*.

— *M. le maréchal Marmont*, annonce le laquais.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. Les deux premiers arrivés allèrent au troisième venu, et lui firent part de leur doute. Cependant, tous trois résolurent d'attendre encore.

Le duc de Reggio, le duc de Tarente et tous les autres ducs de création impériale vinrent les uns après les autres, et, quoique chacun d'eux eût donné son nom de duc, ils furent annoncés purement et simplement sous leur nom de famille.

L'insulte était claire, patente, publique, et, cependant ceux qui avaient été insultés se retirèrent silencieux, gardant l'insulte qui leur avait été faite.

Pas un d'eux n'eut l'idée de souffleter l'insulteur.

Qui demanda satisfaction? qui l'obtint pour eux?

Le poète!

Trois jours après cette insulte faite à l'armée entière, dans la personne de ses chefs, l'*Ode à la Colonne* parut...

Pendant le cours de la même année 1827, *Cromwell* fut publié. On discuta peu sur le poème, beaucoup sur la préface, qui contenait une poétique nouvelle.

En 1828, vinrent *les Orientales* et *le Dernier jour d'un condamné*.

Enfin, le 16 février 1829, fut joué, comme je l'ai dit, *Henri III*.

La révolution poétique était à peu près faite par Hugo et par Lamartine; mais la révolution dramatique était encore tout entière à faire.

Henri III venait franchement, hardiment, heureusement de commencer l'œuvre.

Aussi, cette représentation, que j'ai racontée dans tous ses détails, fut-elle, non seulement une grande joie, mais encore un grand encouragement pour Hugo.

Nous nous revîmes après la représentation.

Il me tendit la main.

— Ah! m'écriai-je, me voilà donc enfin des vôtres!

J'étais bien heureux de mon succès; mais ce qui surtout me le rendait plus précieux, c'était le droit qu'il m'avait conquis de toucher toutes ces mains-là.

— Maintenant, me dit Hugo, à mon tour!

— Quand le jour sera venu, ne m'oubliez pas...

— Vous serez à la première lecture.

— C'est parole donnée?

— C'est rendez-vous pris!

Et nous nous quittâmes.

En effet, dès le lendemain, Hugo choisit, parmi les différents sujets arrêtés d'avance dans son esprit, le drame de *Marion Delorme*.

Puis, comme nous faisons, nous autres créateurs, il la porta quelque temps dans son cerveau, ainsi que la mère porte l'enfant dans son sein.

Puis enfin, il se dit un jour :

— Le 1er juin 1829, je commencerai mon drame.

Le 1er juin arrivé, il le commença en effet.

Le 19, il avait fait les trois premiers actes.

Le 20, au point du jour, comme le soleil se levait emplissant de rayons d'or le cadre de la fenêtre qui éclairait sa chambre de la rue Notre-Dame-des-Champs, il fit le premier vers de son quatrième acte :

LE DUC DE BELLEGARDE

Condamné?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien!... mais le roi fait grâce?...

Le lendemain, juste vingt-quatre heures après, et comme le soleil lui rendait sa visite accoutumée, il en écrivait le dernier vers :

On peut bien, une fois, être roi par mégarde!

Pendant ces vingt-quatre heures, il n'avait ni bu, ni mangé, ni dormi; mais il avait fait un acte de près de six cents vers; six cents vers qui, à mes yeux, comptent parmi les plus beaux de la langue française.

Le 27 juin, *Marion Delorme* était terminée.

CXXXI

LECTURE DE « MARION DELORME » CHEZ DEVÉRIA. — « STEEPLE-CHASE » DE DIRECTEURS. — « MARION DELORME » EST ARRÊTÉE PAR LA CENSURE. — HUGO OBTIENT UNE AUDIENCE DE CHARLES X. — SON DRAME EST DÉFINITIVEMENT INTERDIT. — ON LUI ENVOIE LE BREVET D'UNE PENSION QU'IL REFUSE. — IL SE MET A « HERNANI », ET LE FAIT EN VINGT-CINQ JOURS.

Hugo n'eut pas besoin, comme moi, d'écrire à Nodier, et d'attendre un rendez-vous de Taylor : autant j'étais inconnu avant *Henri III*, autant Hugo était déjà illustre avant *Marion Delorme*.

Il indiqua, comme je l'ai dit, une lecture chez Devéria, et invita Taylor à cette lecture, et, avec Taylor, de Vigny, Emile Deschamps, Sainte-Beuve, Soumet, Boulanger, Beauchesne, moi, — toute la pléiade, enfin.

La lecture commença.

Le premier acte de *Marion Delorme* est un chef-d'œuvre; il n'y a rien à y reprendre, à part cette manie qu'a Hugo de faire entrer ses personnages par les fenêtres, au lieu de les faire entrer par les portes, et qui se trahissait là, chez lui, pour la première fois.

Nul cœur n'est plus exempt d'envie que le mien. J'écoutai donc ce premier acte avec une profonde admiration, mêlée, cependant, de quelque tristesse : je sentais que j'étais loin de cette forme-là, que je serais longtemps à y atteindre, si j'y atteignais jamais.

Puis, vint le second acte, et successivement les trois derniers. — J'étais près de Taylor.

Au dernier vers de la pièce, il se pencha vers moi.

— Eh bien, me demanda-t-il, que pensez-vous de cela?

— Je dis que nous sommes tous flambés, si Victor n'a pas fait aujourd'hui sa meilleure pièce.

Puis j'ajoutai :

— Seulement, je crois qu'il l'a faite.

— Et pourquoi croyez-vous cela?

— Mais parce qu'il y a dans *Marion Delorme* toutes les qualités de l'homme mûr, et aucune des fautes du jeune homme. Le progrès est impossible à qui débute par une chose complète, ou à peu près.

Je suis intéressé, ne fût-ce que par amour-propre, à croire que j'avais raison : mon avis est encore aujourd'hui que *Marion Delorme* est, sinon la meilleure, du moins une des meilleures pièces d'Hugo.

Je le félicitai bien sincèrement, bien consciencieusement je n'avais jamais entendu rien de pareil à ces vers de *Marion Delorme* : j'étais écrasé sous la magnificence de ce style, moi à qui le style manquait surtout. On m'eût demandé dix ans de ma vie en me promettant qu'en échange j'atteindrais, un jour, à cette forme, je n'eusse point hésité, je les eusse donnés à l'instant même!

Une chose m'avait profondément blessé au cinquième acte, c'était que Didier marchât à la mort sans pardonner à Marion. Je suppliai Hugo de substituer à la propre inflexibilité de son caractère quelque chose de plus humain Sainte-Beuve se joignit à moi, et, à nous deux, nous obtînmes le pardon de la pauvre Marion.

Restait la question de la censure.

Personne de nous ne croyait que la commission d'examen laissât passer le caractère de Louis XIII, si admirablement tracé, justement à cause de la perfection des lignes et de la vivacité du coloris.

Il est vrai que l'acte de Louis XIII pouvait s'enlever sans rien ôter de l'intérêt de la pièce, et, plusieurs fois, Crosnier fit cette coupure au théâtre de la Porte-Saint-Martin sans que le public s'en aperçût. C'était ce que les critiques de petits mots et de petites choses appelaient une superfétation, un hors-d'œuvre.

Hors-d'œuvre magnifique! superfétation sublime! — Je donnerais celui de mes drames que l'on voudrait prendre au choix, pour avoir fait le quatrième acte de *Marion Delorme*.

Au reste, ce fut pendant un temps le défaut dominant de Victor Hugo, de faire des quatrièmes actes qui pouvalent s'enlever comme des tiroirs. Le quatrième acte d'*Hernani* où se trouve le gigantesque monologue de Charles-Quint pourrait s'enlever sans faire de tort à la pièce, et il en est de même du quatrième acte de *Ruy Blas*.

Mais, de ce que ce quatrième acte est inutile à l'ouvrage, s'ensuit-il qu'une fantaisie merveilleuse doive être supprimée? de ce qu'une femme est belle, est-il absolument nécessaire de jeter ses diamants à l'eau, quand surtout elle en a pour un million?

Le bruit de la lecture se répandit dans Paris, et ce fut un véritable *steeple-chase* des directeurs de théâtre à la rue Notre-Dame-des-Champs, pour avoir *Marion Delorme*.

Harel accourut d'abord; il entra et, trouvant le manuscrit sous sa main, commença par écrire, à tout hasard, au-dessous du titre de l'ouvrage: « Reçue au théâtre de l'Odéon, le 14 juillet 1829. »

C'était le jour anniversaire de la prise de la Bastille: Harel espérait prendre *Marion Delorme* de la même façon que nos pères avaient pris la Bastille, — par surprise!

Harel fut repoussé avec perte; mais, comme son nom était sur le manuscrit, il n'en soutint pas moins qu'il y avait prise de possession.

Après Harel, le lendemain ou le surlendemain, on annonça M. Crosnier

Il fut introduit dans le salon.

Hugo lisait un journal; il se leva, indiqua de la main un siége à M. Crosnier, qui s'assit.

Hugo s'assit à son tour, et attendit.

Mais M. Crosnier gardait le silence; ce que voyant Hugo, il reprit son journal; — ce que voyant à son tour M. Crosnier, il se décida à parler.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à Hugo, j'étais venu pour avoir l'honneur de parler à monsieur votre père; on m'avait dit qu'il était chez lui. Si ce n'était point abuser de votre complaisance, je vous prierais de vouloir bien le faire prévenir que je l'attends.

— Hélas! monsieur, répondit Hugo, mon père est mort depuis un an, et je présume que c'est à moi que vous voulez parler.

— Je veux parler à M. Victor Hugo.

— C'est moi, monsieur.

Crosnier ne pouvait se figurer que ce petit jeune homme blond et rose, qui semblait un enfant de vingt ans, fût l'homme autour duquel depuis cinq ou six ans il se faisait déjà tant de bruit.

Alors, il exposa le but de sa visite.

Il venait demander *Marion Delorme* pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Hugo sourit, lui montra la réception d'Harel, que primait la réception convenue du Théâtre-Français.

Crosnier sourit à son tour de ce sourire fin qui lui est particulier; puis, prenant une plume:

— Monsieur Hugo, dit-il, permettez que j'inscrive ma réception au-dessous de celle de mon confrère.

— Inscrivez ce qu'il vous plaira, monsieur, dit Hugo: mais je vous ferai observer qu'il y a deux réceptions qui priment la vôtre

— Peu importe, monsieur, je désire prendre rang. Eh! mon Dieu, qui sait? malgré ces deux réceptions, il se peut que ce soit moi qui joue l'ouvrage.

Et il écrivit au-dessous de la réception d'Harel: « Reçue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 16 juillet 1829. »

Ce fut étayée d'avance sur cette double réception que *Marion Delorme* se présenta au Théâtre-Français, et y fut reçue par acclamation et à l'unanimité.

Je me rappelle qu'en sortant, enthousiasmé de cette lecture à laquelle nous avions assisté tous, Emile Deschamps, montrant l'affiche du soir, haussa les épaules, et s'écria avec compassion, à la vue du chef-d'œuvre de Racine:

— Et *ils* vont jouer *Britannicus*!...

Personne de nous aujourd'hui, pas même Emile Deschamps, n'avouerait avoir dit ce mot.

Et, moi, je déclare que nous l'eussions tous dit en 1829, et que plus d'un qui a fait, depuis, ses visites aux trente-neuf académiciens, le lui envia dans le moment.

La pièce fut distribuée et mise à l'étude immédiatement après la réception. Mademoiselle Mars jouait Marion; Firmin, Didier; Joanny, Nangis; Menjaud, Saverny, etc.

Mais, un matin, cette nouvelle terrible se répandit, que la pièce était arrêtée par la censure!

Même chose était arrivée à *Henri III*. La censure arrête toujours, c'est son état, quitte à lâcher ensuite, si elle a affaire à une œuvre qui se défend ou à un auteur qui crie.

J'avais crié, et *Henri III* était sorti sain et sauf de ses griffes, grâce à M. de Martignac, qui était venu à mon secours.

Hugo s'adressa donc à M. de Martignac.

Mais, si bienveillant, si spirituel, si littéraire même que fût ce modèle des ministres présents, passés et futurs, il s'avoua impuissant.

Il s'agissait, non plus d'un Valois, mais d'un Bourbon, non plus d'un prédécesseur, mais d'un aïeul de Charles X.

Charles X pouvait seul prononcer dans cette question de famille.

Hugo résolut de demander une audience à Charles X.

L'audience lui fut accordée

A cette époque, on n'abordait les rois de France qu'en habit à la française et l'épée au côté. Hugo se décida à grand'peine à ce travestissement; mais Taylor se chargea de réunir les différentes pièces de l'habillement. Il tenait énormément à *Marion Delorme*, et, pour que *Marion Delorme* lui fût rendue, il eût habillé Hugo en Turc ou en Chinois.

Le jour de l'audience arriva. Hugo se rendit à Saint-Cloud L'antichambre était comble.

Au nombre des personnes qui attendaient, était madame du Cayla, qui venait mettre la dernière main au ministère Polignac, et Michaud, de l'Académie, qui partait pour la Palestine. Michaud était lecteur du roi. Il était brodé d'or, à lui tout seul, comme quatre généraux! C'était, cependant, un homme de beaucoup d'esprit que Michaud.

Hugo était occupé à causer avec lui, quand les deux portes s'ouvrirent, et qu'on annonça Son Altesse royale monseigneur le dauphin.

Hugo n'avait jamais vu de près celui pour lequel il avait voulu qu'on haussât l'Arc de triomphe, afin

> Que le géant de notre gloire
> Pût y passer sans se baisser!

Il vit apparaître quelque chose comme un singe, moins la grâce: une espèce de momie au visage tourmenté par un tic éternel, qui traversa la salle, répondant à tous les saluts, à tous les souhaits, à tous les hommages, par un grognement sourd dans lequel il était impossible de distinguer un seul mot articulé.

C'était le vainqueur du Trocadéro: le pacificateur de l'Espagne!

Il n'en fit pas plus pour madame du Cayla que pour les autres. Peut-être, si quelque courtisan lui eût soufflé qu'il y avait là un grand poète, se fût-il arrêté et eût-il regardé pour voir quelle espèce d'animal c'était.

Aucun courtisan ne prévint monseigneur le dauphin, et monseigneur le dauphin passa sans s'arrêter.

Presque aussitôt, Charles X passa à son tour, avec l'air aussi gracieux et aussi souriant que son fils avait l'air grotesque et rechigné. Il salua madame du Cayla de la voix; Michaud et Victor, de la main; les autres, de la tête, et entra dans son salon d'audience.

Une seconde après, on appela madame la comtesse du Cayla.

Sans s'inquiéter depuis quel temps elle attendait, ni si elle était venue avant les autres visiteurs, le dernier des rois chevaliers faisait passer la femme la première.

Madame du Cayla resta une heure environ avec le roi. Ce n'était pas trop pour accoucher d'un ministère qui lui-même, un an plus tard, devait accoucher de la révolution de juillet.

Puis, quand madame du Cayla se fut retirée, on appela le poète. Après s'être souvenu qu'il était le successeur de François Ier, Charles X se rappelait qu'il était le descendant de Louis XIV.

Le poète entra.

Laissons-lui raconter à lui-même cette remarquable entrevue:

> C'était le sept août. — O sombre destinée!
> C'était le premier jour de leur dernière année!
> Seuls, dans un lieu royal, côte à côte marchant,
> Deux hommes, par endroits du coude se touchant,
> Causaient... Grand souvenir qui dans mon cœur se grave!
> Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,
> Comme un trop faible front qui porte un lourd projet.
> Une double épaulette à couronne chargeait
> Son uniforme vert à ganse purpurine,
> Et l'Ordre et la Toison faisaient, sur sa poitrine,
> Près du large cordon moiré de bleu changeant,
> Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.
> C'était un roi, vieillard à la tête blanchie,
> Penché du poids des ans et de la monarchie!
> L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
> Un poète, un passant, une inutile voix...
>
> Dans un coin, une table, un fauteuil de velours
> Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds;
> Par une porte en vitre, au dehors, l'œil, en foule,
> Apercevait au loin des armoires de Boulé,
> Des vases du Japon, des laques, des émaux
> Et des chandeliers d'or aux immenses rameaux,
> Un salon rouge orné de glaces de Venise,
> Plein de ces bronzes grecs que l'esprit divinise,
> Multipliait sans fin ses lustres de cristal;
> Et, comme une statue à lames de métal,
> On voyait, casque au front, luire, dans l'encoignure,
> Un garde argent et bleu, d'une fière tournure.

Or, entre le poète et le vieux roi courbé,
De quoi s'agissait-il?
D'un pauvre ange tombé
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine :
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Le poète voulait faire, un soir, apparaître
Louis Treize, ce roi sur qui régnait un prêtre ;
Tout un siècle : marquis, bourreaux, fous, bateleurs :
Et que la foule vînt, et qu'à travers les pleurs,
Par moments, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.

Le vieillard hésitait. — Que sert de mettre à nu
Louis Treize, ce roi, chétif et mal venu?
A quoi bon remuer un mort dans une tombe?
Que veut-on? où court-on? sait-on bien où l'on tombe?
Tout n'est-il pas déjà croulant de tout côté?
Tout ne s'en va-t-il pas dans trop de liberté?
N'est-il pas temps plutôt, après quinze ans d'épreuve,
De relever la digue et d'arrêter le fleuve?
Certe, un roi peut reprendre alors qu'il a donné.
Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,
Etouffer des deux mains sa flamme trop hardie ;
Car la foule est le peuple, et d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons
Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions!
Puis il niait l'histoire, et, quoi qu'il en puisse être,
A ce jeune rêveur disputait son ancêtre ;
L'accueillant bien, d'ailleurs ; bon, royal, gracieux,
Et le questionnant sur ses propres aïeux.

Tout en laissant aux rois les noms dont on les nomme,
Le poète luttait fermement, comme un homme
Epris de liberté, passionné pour l'art,
Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.
Il disait : « Tout est grave, en ce siècle où tout penche.
L'art, tranquille et puissant, veut une allure franche.
Les rois morts sont sa proie ; il faut la lui laisser.
Il n'est pas ennemi : pourquoi le courroucer
Et le livrer, dans l'ombre, à des tortionnaires,
Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres ?
Cette main, s'il l'ouvrait, redoutable envoyé,
Sur la France éblouie et le Louvre effrayé,
On s'épouvanterait — trop tard s'il faut le dire, —
D'y voir subitement tant de foudres reluire !
Oh ! les tyrans d'en bas nuisent au roi d'en haut.
Le peuple est toujours là qui prend la muse au mot,
Quand l'indignation, jusqu'au roi qu'on révère,
Monte du front pensif de l'artiste sévère !

Sire, à ce qui chancelle est-on bien appuyé?
La censure est un toit mauvais, mal étayé,
Toujours prêt à tomber sur les noms qu'il abrite.
Sire, un souffle imprudent, loin de l'éteindre, irrite
Le foyer, tout à coup terrible et tournoyant,
Et, d'un art lumineux, fait un art flamboyant.
D'ailleurs, ne cherchât-on que la splendeur royale,
Pour cette nation moqueuse mais loyale,
Au lieu des grands tableaux qu'offrait le grand Louis,
Roi-soleil fécondant les lis épanouis,
Qui, tenant sous son sceptre un monde en équilibre,
Faisait Racine heureux, laissait Molière libre.
Quel spectacle, grand Dieu ! qu'un groupe de censeurs
Armés et parlant bas, vils esclaves chasseurs,
A plat ventre couchés, épiant l'heure où rentre
Le drame, fier lion, dans l'histoire, son antre ! »

Ici, voyant vers lui un front plus incliné,
Se tourner doucement le vieillard étonné,
Il hasardait plus loin sa pensée inquiète,
Et, laissant de côté le drame et le poète,
Attentif, il sondait le dessein vaste et noir
Qu'au fond de ce roi triste, il venait d'entrevoir
— Se pourrait-il? quelqu'un aurait cette espérance?
Briser le droit de tous ! retrancher à la France,
Comme on ôte un jouet à l'enfant dépité,
De l'air, de la lumière et de la liberté !
Le roi ne voudrait pas, lui roi sage et roi juste !
Puis, choisissant les mots pour cette oreille auguste,
Il disait que les temps ont des flots souverains :
Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,
Jamais, [illegible] Dieu, rien n'arrête et ne dompte
Le peuple qui grandit ou l'Océan qui monte ;
Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent,
Qui veut rompre de front et la vague et le vent,
Et que, pour s'y briser, dans la lutte insensée,
On a derrière soi, roche partout dressée,
Tout son siècle, les mœurs, l'esprit qu'on veut braver,
Le port même où la nef aurait pu se sauver !..
Charles Dix, souriant, répondit : « O poète ! »

Le soir, tout rayonnant de lumière et de fête,
Regorgeant de soldats, de princes, de valets,
Saint-Cloud, joyeux et vert, autour du fier palais
Dont la Seine, en fuyant, reflète les beaux marbres.
Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres ;
L'Arc de triomphe, orné de victoires d'airain ;
Le Louvre, étincelant, fleurdelisé, serein,
Lui répondaient de loin du milieu de la ville ;
Tout ce royal ensemble avait un air tranquille,
Et, dans le calme aspect d'un repos solennel,
Je ne sais quoi de grand qui semblait éternel !

. . . .

Le lendemain de cette entrevue et de ce refus, — car Charles X refusa de laisser jouer *Marion Delorme*, — la pension de Victor Hugo, qui était de deux mille quatre cents francs, fut portée à six mille livres, à titre de dédommagement.

Tout le monde sait que le poète, de son côté, refusa, nous ne dirons pas dédaigneusement, mais dignement, cette augmentation de pension.

On a fait beaucoup de bruit, depuis, autour de ce refus. Tels puritains touchent aujourd'hui un traitement de sénateur qui ont reproché au poète d'avoir, après l'interdiction de *Marion Delorme* par Charles X, gardé sa pension primitive de deux mille quatre cents francs.

Dieu fasse miséricorde à ceux-là ! ils sont, aujourd'hui, dans les antichambres de l'Elysée, et le premier poète de France et, par conséquent, du monde, est à Guernesey !

Je demande pardon à Lamartine de faire d'Hugo le premier poète de France et du monde : Hugo est exilé ; Lamartine est trop généreux pour ne point lui céder le pas. Si Lamartine eût été exilé comme Hugo, — et je regrette pour sa gloire qu'il ne le soit pas ! — j'eusse dit : « Les deux premiers poètes de France ; les deux premiers poètes du monde ! »

Hugo, en revenant de Saint-Cloud, trouva Taylor qui l'attendait chez lui.

La nouvelle apportée, comme celle du page de madame Malbrouck, était assez mauvaise. Taylor se désespérait

— Nous n'avons rien dans nos cartons ! répétait-il.

Notez que la Comédie-Française avait dans ses cartons dix pièces de M. Viennet, quatre ou cinq de M. Delrieu, deux ou trois de M. Lemercier, — sans compter le *Pertinax* de M. Arnault, le *Julien* de M. de Jouy, etc., etc.

C'est là ce que Taylor appelait n'avoir rien dans ses cartons !

— Nous comptions sur *Marion Delorme* pour notre hiver, disait-il ; notre hiver est perdu !...

Hugo le laissa se lamenter.

— Et quand espériez-vous jouer *Marion Delorme*, demanda-t-il.

— Mais au mois de janvier ou de février.

— Ah ! bon ! alors, nous avons de la marge... Eh bien...

Il calcula.

— Nous sommes au 7 août : revenez le 1er octobre.

Taylor revint le 1er octobre.

Hugo prit un manuscrit, et le lui donna.

C'était *Hernani*.

Hugo avait commencé ce second ouvrage le 17 septembre et l'avait fini le 25 du même mois.

Il avait mis à l'exécuter trois jours de moins que pour *Marion Delorme*.

Hâtons-nous de dire que, d'avance, les plans de ces deux pièces étaient faits dans la tête du poète.

CXXXII

L'INVASION DES BARBARES. — RÉPÉTITIONS D' « HERNANI ». — MADEMOISELLE MARS ET L'HÉMISTICHE DU « LION ». — LA SCÈNE DES « PORTRAITS ». — HUGO REDEMANDE LE ROLE DE DONA SOL A MADEMOISELLE MARS. — LES COMPLAISANCES DE MICHELOT POUR LE PUBLIC. — LE QUATRAIN DE L'ARMOIRE. — JOANNY.

Cette fois, il n'y avait rien à craindre de la censure : ne fût-ce que par pudeur, elle n'eût point osé arrêter *Hernani*.

Je crois que j'ai dit *la pudeur* de la censure !

Ah ! ma foi, tant pis ! puisque le mot est tombé sur le papier, qu'il y reste !

La pièce prenait naturellement la place de son aînée ; elle fut lue pour la forme, reçue avec des bravos, des acclamations, des cris, — Hugo lit très bien, surtout ses propres ouvrages, — distribuée et mise en répétition.

Je consigne ici qu'Hugo lit très bien, non pas que je pense que sa manière de lire ait pu influer sur le plus ou le moins d'enthousiasme de la réception, mais parce que, ne l'ayant jamais entendu à la tribune, je ne puis, d'après les opinions très variées que j'ai vu exprimer devant moi sur son talent d'orateur, me faire une idée de la façon dont il parle en public. Ce que je sais, c'est que ses discours lus m'ont toujours paru des chefs-d'œuvre de langue et de logique.

Avec les répétitions commencèrent les déboires.

Il n'y avait, au Théâtre-Français, de sympathie réelle pour la littérature romantique que chez le vieux Joanny ; les autres — mademoiselle Mars la première, malgré le splendide succès qu'elle venait d'obtenir dans la duchesse de Guise, — ne regardaient l'envahissement qui s'opérait que comme une espèce d'invasion de barbares à laquelle il fallait se soumettre en souriant.

Dans les caresses que nous faisait mademoiselle Mars, il y avait toujours les restrictions mentales de la femme violée.

Michelot, professeur au Conservatoire, homme du monde, homme poli, nous présentait une surface des plus gracieuses et des plus agréables.

Au fond, il nous abhorrait.

Quant à Firmin, qui nous fut si utile par son talent, — talent réel, quoique rejetant au plus haut degré la forme, c'est-à-dire le côté plastique de l'art, — il n'avait pas d'opinion littéraire ; il avait seulement une espèce d'instinct dramatique qui donnait, à défaut d'art, le mouvement et la vie à son jeu.

Il nous aimait donc assez, nous chez qui étaient ses qualités, à lui : la vie et le mouvement, mais il craignait fort les autres, les vieux ; de sorte qu'il restait neutre dans toutes les querelles littéraires, et assistait rarement à une lecture, afin de ne pas être obligé de manifester son opinion. Ce n'était pas un obstacle, mais ce n'était pas non plus un soutien.

La pièce était distribuée — nous parlons des rôles principaux — entre les quatre artistes que nous venons de nommer, et qui étaient les premiers du Théâtre-Français

Mademoiselle Mars jouait doña Sol ; Joanny, Ruy Gomez ; Michelot, Charles-Quint, et Firmin, Hernani.

J'ai dit que notre littérature n'était pas sympathique à mademoiselle Mars ; mais je dois ajouter ou plutôt répéter une chose, c'est que, comme mademoiselle Mars, au théâtre, était le plus honnête homme du monde, une fois la première représentation engagée, une fois que le feu des applaudissements ou des sifflets avait salué le drapeau — fût-il étranger — sous lequel elle combattait, elle *se* serait fait tuer plutôt que de reculer d'un pas ; elle aurait subi le martyre plutôt que de renier, nous ne dirons pas sa foi, — notre école n'était pas sa foi, — mais son serment.

Seulement, pour en arriver là, il fallait passer par cinquante ou soixante répétitions, et ce qu'il y avait, pendant ces cinquante ou soixante répétitions, d'observations hasardées, de grimaces faites, de coups d'épingle donnés à l'auteur, c'était incalculable.

Il va sans dire que ces coups d'épingle pour le corps étaient bien souvent des coups de poignard pour le cœur.

J'ai raconté ce que j'avais souffert avec mademoiselle Mars pendant les répétitions d'*Henri III* ; les discussions, les querelles, les disputes même que j'avais avec elle ; les emportements auxquels, malgré mon obscurité, je n'avais pu, au risque de ce qui en adviendrait, m'empêcher de me laisser aller.

La même chose devait arriver et arriva à Hugo.

Mais Hugo et moi avons deux caractères absolument opposés ; lui est froid, calme, poli, sévère, plein de mémoire du bien et du mal ; moi, je suis en dehors, vif, débordant, railleur, oublieux du mal, quelquefois du bien.

Il en résultait, entre mademoiselle Mars et Hugo, des dialogues tout à fait différents des miens.

Notez qu'au théâtre, en général, le dialogue entre l'acteur et l'auteur a lieu par-dessus la rampe, c'est-à-dire de l'avant-scène à l'orchestre ; de sorte que pas un mot n'en est perdu pour les trente ou quarante artistes, musiciens, régisseurs, comparses, garçons de théâtre, allumeurs et pompiers assistant à la répétition.

Cet auditoire, comme on le comprend, toujours disposé à bien accueillir les épisodes destinés à le distraire de l'ennui du fait principal, la répétition, ne contribue pas peu à agacer les nerfs des interlocuteurs, et, par conséquent, à infiltrer une certaine aigreur dans les relations téléphoniques qui s'établissent de l'orchestre au théâtre.

Les choses se passaient à peu près ainsi :

Au milieu de la répétition, mademoiselle Mars s'arrêtait tout à coup.

— Pardon, mon ami, disait-elle à Firmin, à Michelot ou à Joanny, j'ai un mot à dire à l'auteur.

L'acteur auquel elle s'adressait faisait un signe d'assentiment, et demeurait muet et immobile à sa place.

Mademoiselle Mars s'avançait jusque sur la rampe, mettait la main sur ses yeux, et, quoiqu'elle sût très bien à quel endroit de l'orchestre se trouvait l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

C'était sa petite mise en scène, à elle.

— M. Hugo ? demandait-elle ; M. Hugo est-il là ?

— Me voici, madame, répondait Hugo en se levant.

— Ah ! très bien ! merci... Dites-moi, monsieur Hugo

— Madame ?

— J'ai à dire ce vers-là :

> Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

— Oui, madame ; Hernani vous dit :

> Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde !
> Ne pleure pas... Mourons plutôt ! Que n'ai-je un monde,
> Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !

et vous lui répondez :

> Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo ?

— Quoi ?

— Vous êtes *mon lion !...*

— Je l'ai écrit ainsi, madame; donc, j'ai cru que c'était bien.

— Alors, vous y tenez, à votre *lion ?*

— J'y tiens et je n'y tiens pas, madame ; trouvez-moi quelque chose de mieux, et je mettrai cette autre chose à la place.

— Ce n'est pas à moi de trouver cela : je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien, alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

— C'est qu'en vérité, cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin *mon lion !*

— Ah ! parce qu'en jouant le rôle de doña Sol, vous voulez rester mademoiselle Mars ; si vous étiez vraiment la pupille de Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble Castillane du XVIe siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin ; vous y verriez un de ces terribles chefs de bande qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale ; alors, vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme son lion, et cela vous semblerait moins drôle !

— C'est bien ! puisque vous tenez à votre *lion*, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit ; il y a dans le manuscrit · « Mon lion ! » je dirai : « Mon lion ! » moi... Mon Dieu ! cela m'est bien égal ! — Allons, Firmin !

> Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

Et la répétition continuait

Seulement, le lendemain, arrivée au même endroit, mademoiselle Mars s'arrêtait comme la veille ; comme la veille, elle s'avançait sur la rampe ; comme la veille, elle mettait la mains sur ses yeux ; comme la veille, elle faisait semblant de chercher l'auteur.

— M. Hugo ? disait-elle de sa voix sèche, de sa voix, à elle ; de la voix de mademoiselle Mars, et non pas de Célimène. — M. Hugo est-il là ?

— Me voici, madame, répondit Hugo avec sa même placidité.

— Ah ! tant mieux ! je suis bien aise que vous soyez là

— Madame, j'avais eu l'honneur de vous présenter mes hommages avant la répétition.

— C'est vrai .. Eh bien, avez-vous réfléchi ?

— A quoi, madame ?

— A ce que je vous ai dit hier.

— Hier, vous m'avez fait l'honneur de me dire beaucoup de choses.

— Oui, vous avez raison . Mais je veux parler de ce fameux hémistiche.

— Lequel ?

— Eh ! mon Dieu, vous savez bien lequel !

— Je vous jure que non, madame ; vous me faites tant de bonnes et justes observations, que je confonds les unes avec les autres.

— Je parle de l'hémistiche du *lion...*

— Ah ! oui : *Vous êtes, mon lion !* je me rappelle...

— Eh bien, avez-vous trouvé un autre hémistiche ?

— Je vous avoue que je n'en ai pas cherché.

— Vous ne trouvez donc pas cet hémistiche dangereux ?

— Qu'appelez-vous dangereux ?

— J'appelle dangereux ce qui peut être sifflé.

— Je n'ai jamais eu la prétention de ne pas être sifflé.

— Soit ; mais il faut être sifflé le moins possible.

— Vous croyez donc qu'on sifflera l'hémistiche du *lion?*

— J'en suis sûre !

— Alors, madame, c'est que vous ne le direz pas avec votre talent habituel.

— Je le dirai de mon mieux... Cependant, je préférerais...

— Quoi ?

— Dire autre chose.

— Quoi ?

— Autre chose, enfin !

— Quoi ?

— Dire, — et mademoiselle Mars avait l'air de chercher le mot, que, depuis trois jours, elle mâchait entre ses dents — dire, par exemple... heu... heu... heu...

Vous êtes, *monseigneur*, superbe et généreux !

Est-ce que *monseigneur* ne fait pas le vers comme *mon lion?*

— Si fait, madame ; seulement, *mon lion* relève le vers, et *monseigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

— C'est bien, c'est bien !... ne nous fâchons pas... On dira votre *bon vers* sans y rien changer ! — Allons, Firmin, mon ami, continuons...

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

Il est bien entendu que, le jour de la première représentation, mademoiselle Mars, au lieu de dire : « Vous êtes, mon lion ! » dit : « Vous êtes, monseigneur ! »

Le vers ne fut ni applaudi ni sifflé ; il n'en valait plus la peine.

Un peu plus loin, Ruy Gomez, après avoir surpris Hernani et doña Sol dans les bras l'un de l'autre, fait, à l'annonce de l'entrée du roi, cacher Hernani dans une chambre dont la porte est masquée par un tableau.

Alors, commence la fameuse scène connue sous le nom de *scène des portraits*, scène qui a soixante et seize vers, scène qui se passe entre don Carlos et Ruy Gomez, scène que doña Sol écoute muette et immobile comme une statue, scène à laquelle elle ne prend part qu'au moment où le roi veut faire arrêter le duc, et où, arrachant son voile et se jetant entre le duc et les gardes, elle s'écrie :

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi !...

Ce long silence et cette longue immobilité avaient toujours choqué mademoiselle Mars. Le Théâtre-Français, habitué aux traditions de la comédie de Molière ou de la tragédie de Corneille, était on ne peut plus rebelle à la mise en scène du drame moderne, et, en général, ne comprenait ni l'ardeur du mouvement ni la poésie de l'immobilité.

Il en résultait que la pauvre doña Sol ne savait que faire de sa personne pendant ces soixante et seize vers.

Un jour, elle résolut de s'en expliquer avec l'auteur.

Vous connaissez sa façon d'interrompre la répétition, et sa manière de s'avancer sur les quinquets.

L'auteur est debout à l'orchestre ; mademoiselle Mars debout à la rampe.

— Vous êtes là, monsieur Hugo ?

— Oui, madame.

— Ah ! bien !... Rendez-moi donc un service.

— Avec grand plaisir... Lequel ?

— Celui de me dire ce que je fais là, moi.

— Où cela ?

— Mais sur le théâtre, pendant que M. Michelot et M. M. Joanny causent ensemble.

— Vous écoutez, madame

— Ah ! j'écoute... Je comprends ; seulement, je trouve que j'écoute un peu longtemps.

— Vous savez que la scène était beaucoup plus longue, et que je l'ai déjà raccourcie d'une vingtaine de vers ?

— Eh bien, mais ne pourriez-vous pas la raccourcir encore de vingt autres?...

— Impossible, madame !

— Ou, tout au moins, faire que j'y prenne part d'une façon quelconque ?

— Mais vous y prenez part naturellement, par votre présence même. Il s'agit de l'homme que vous aimez ; on débat sa vie ou sa mort ; il me semble que la situation est assez forte pour que vous en attendiez impatiemment mais silencieusement la fin.

— C'est égal... c'est long !

— Je ne trouve pas, madame.

— Bon ! n'en parlons plus... Mais, certainement, le public se demandera : « Que fait donc là mademoiselle Mars, la main sur sa poitrine? Ce n'était pas la peine de lui donner un rôle pour la faire tenir debout, un voile sur les yeux, et sans parler, pendant toute une moitié d'acte ! »

— Le public se dira que, sous la main, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son cœur bat ; que, sous le voile, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son visage rougit d'espérance ou pâlit de terreur ; que, pendant le silence, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, l'amante d'Hernani amasse dans son cœur l'orage qui éclate par ces mots, médiocrement respectueux d'une sujette à son seigneur :

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi !...

et, croyez-moi, madame, cela suffira au public.

— C'est votre idée, soit ! Au fait, je suis bien bonne de me tourmenter ainsi : si l'on siffle pendant la scène, ce ne sera pas moi qu'on sifflera, puisque je ne dis pas un mot... Voyons, Michelot ; voyons, Joanny, continuons.

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi !...

Là, vous êtes content, n'est-ce pas, monsieur Hugo ?

— Très content, madame.

Et, avec son imperturbable sérénité, Hugo saluait et s'asseyait.

Le lendemain, mademoiselle Mars arrêtait la répétition au même endroit, s'avançait sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux, et, de la même voix que la veille :

— M. Hugo est-il là? demandait-elle.

— Me voici, madame.

— Eh bien, avez-vous trouvé à me faire dire quelque chose ?

— Où cela ?

— Mais vous le savez bien... dans la fameuse scène où ces messieurs disent cent cinquante vers, tandis que je les regarde et que je me tais... Je sais qu'ils sont charmants à regarder ; mais cent cinquante vers, c'est long !

— D'abord, madame, la scène n'a pas cent cinquante vers ; elle n'en a que soixante et seize, je les ai comptés ; puis je ne vous ai pas promis de vous faire dire quelque chose, puisque, au contraire, j'ai essayé de vous prouver que votre silence et votre immobilité, dont vous sortez par un éclat terrible, étaient une des beautés de cette scène.

— Des beautés ! des beautés !... J'ai bien peur que le public ne soit pas de votre avis.

— Nous verrons.

— Oui, mais il sera un peu tard quand vous verrez... Ainsi, vous tenez bien décidément à ce que je ne dise pas un mot de toute la scène ?

— J'y tiens.

— Ça m'est égal ; j'irai au fond, et je laisserai ces messieurs causer de leurs affaires sur le devant de la scène.

— Vous irez au fond si vous voulez, madame, seulement, comme ces affaires dont ils parlent sont autant les vôtres que les leurs, vous ferez un contresens... Quand il vous plaira, madame, on continuera la répétition.

Et la répétition continuait.

Mais, chaque jour, il y avait quelque interruption dans le genre de celles que nous venons de signaler ; cela agaçait fort Hugo, qui, encore à son début dramatique, avait cru que le plus difficile était de créer la pièce, et le plus ennuyeux, de la faire, et qui s'apercevait que tout cela était ineffable jouissance comparé aux répétitions.

Enfin, un jour, la patience lui manqua.

La répétition finie, il monta sur le théâtre, et, s'approchant de mademoiselle Mars :

— Madame, dit-il, je voudrais bien avoir l'honneur de vous dire deux mots.

— A moi? répondit mademoiselle Mars, étonnée de la solennité du début.

— A vous.

— Et où cela ?

— Où vous voudrez.

— Venez, alors.

Et mademoiselle Mars, marchant la première, conduisit Hugo dans ce qu'on appelait, alors, le petit foyer, situé, à ce que je crois, à l'endroit où est aujourd'hui le salon de la loge du directeur.

Louise Despréaux y était assise seule dans un coin.

Louise Despréaux, comme nous l'avons dit, était une des antipathies de mademoiselle Mars, qui protégeait madame Menjaud. J'ai raconté en son lieu la scène que j'avais eue avec mademoiselle Mars, à propos de Louise Despréaux, lors de la distribution du rôle du page de la duchesse de Guise.

En voyant entrer mademoiselle Mars et Hugo, elle se leva

et sortit discrètement. — Il est vrai que je soupçonne fort la curieuse de dix-sept ans d'avoir collé, du côté de l'oreille, son visage blond et rose à la porte.

Mademoiselle Mars s'arrêta, posant sur la cheminée la main dont elle tenait son rôle.

— Eh bien, demanda-t-elle, que vouliez-vous me dire?

— Je voulais vous dire, madame, que je viens de prendre une résolution.

— Quelle résolution, monsieur?

— Celle de vous redemander votre rôle.

— Mon rôle!... lequel?

— Celui que vous m'aviez fait l'honneur de réclamer dans mon drame.

— Comment, le rôle de doña Sol, s'écria mademoiselle Mars tout étourdie, ce rôle-là?

Et elle montrait le rouleau de papier qu'elle tenait à la main, fronçant son sourcil noir sur un œil qui prenait, à certains moments, une incroyable expression de dureté.

Hugo s'inclina.

— Oui, dit-il, le rôle de doña Sol, celui que vous tenez à la main.

— Ah! par exemple, dit mademoiselle Mars en frappant le marbre de la cheminée avec le rôle, et le parquet avec son pied, voilà la première fois que cela m'arrive, qu'un auteur me redemande son rôle.

— Eh bien, madame, je crois qu'il est bon que l'exemple soit donné, et je le donne.

— Mais, enfin, pourquoi me le reprenez-vous?

— Parce que je crois m'apercevoir d'une chose, madame: c'est que, quand vous me faites l'honneur de m'adresser la parole, vous paraissez ignorer complètement à qui vous parlez.

— Comment cela, monsieur?

— Oui, vous êtes une femme d'un grand talent, je sais cela... mais il y a une chose dont, je le répète, vous semblez ne pas vous douter, et que, dans ce cas, je dois vous apprendre: c'est que, moi aussi, madame, je suis un homme d'un grand talent: tenez-vous-le donc pour dit, je vous prie, et traitez-moi en conséquence.

— Vous croyez donc que je le jouerai mal, votre rôle?

— Je sais que vous le jouerez admirablement bien, madame; mais je sais aussi que, depuis le commencement des répétitions, vous êtes fort impolie envers moi; ce qui est indigne à la fois et de mademoiselle Mars et de M. Victor Hugo.

— Oh! murmura mademoiselle Mars en mordant ses lèvres pâles, vous mériteriez bien que je vous le rendisse, votre rôle!

Hugo tendit la main.

— Je suis prêt à le recevoir, madame, dit-il.

— Et, si je ne le joue pas, qui le jouera?

— Oh! mon Dieu! madame, la première personne venue... Tenez, par exemple, mademoiselle Despréaux. Elle n'aura pas votre talent, sans doute; mais elle est jeune, elle est jolie; sur trois conditions que le rôle exige, elle en réunit deux; puis, en outre, elle aura pour moi ce que je vous reproche, à vous, de ne pas avoir, c'est-à-dire la considération que je mérite.

Et Hugo restait le bras tendu et la main ouverte, attendant que mademoiselle Mars lui rendît le rôle.

— Mademoiselle Despréaux! mademoiselle Despréaux! murmura mademoiselle Mars; ah! par exemple! la plaisanterie est bonne!... Vous lui faites votre cour, à ce qu'il paraît, à mademoiselle Despréaux?

— Moi? Je ne lui ai jamais parlé de ma vie!

— De sorte que vous me redemandez positivement, officiellement, votre rôle?

— Officiellement, positivement, je vous redemande mon rôle.

— Eh bien, moi je le garde, votre rôle. Je le jouerai, et comme personne ne vous le jouerait à Paris, je vous en réponds!

— Soit, gardez le rôle; mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit à l'endroit des égards que se doivent entre eux des gens de notre mérite.

Et Hugo salua mademoiselle Mars, la laissant tout ébouriffée de cette haute dignité à laquelle ne l'avaient point habituée les auteurs de l'Empire, à genoux devant son talent, et surtout arrêtés par cette certitude que leurs pièces ne feraient pas un sou sans elle.

A partir de ce jour, mademoiselle Mars fut froide mais polie envers Hugo, et, comme elle l'avait promis, le soir de la première représentation venu, elle joua admirablement le rôle.

Michelot, tout au contraire de mademoiselle Mars, était poli, presque louangeur; mais, comme, dans le fond de l'âme il nous détestait, à l'heure de la lutte, au lieu de combattre loyalement et vaillamment, ainsi que faisait mademoiselle Mars, il passait sournoisement à l'ennemi, indiquant d'un coup d'œil aux tirailleurs du parterre l'endroit attaquable, le moment opportun.

Beaucoup de vers furent *pris* dans le rôle de Michelot, qu'un acteur moins *complaisant* pour le public n'eût pas laissé prendre. — Au reste, avant la représentation, nous avions fait une rude guerre aux choses hasardées qui se trouvaient dans le rôle de don Carlos! je me rappelle, entre autres, avoir, tout en le regrettant fort, fait couper à Hugo un quatrain auquel Michelot paraissait tenir beaucoup; je me suis expliqué pourquoi, depuis.

Ces quatre vers appartenaient à ce charmant grotesque qui est propre à Hugo, et qui n'est à personne que lui.

Au moment où Ruy Gomez de Silva rentre chez sa nièce et est sur le point d'y surprendre don Carlos et Hernani, ce dernier, qui craint pour la réputation de doña Sol, veut faire cacher le roi et se cacher lui-même dans l'armoire fort étroite d'où Carlos vient de sortir, et où il était déjà très mal étant tout seul; mais le roi se révolte contre la proposition. Est-ce donc, dit-il,

Est-ce donc une gaine à mettre des chrétiens?
Nous nous pressons un peu; vous y tenez, j'y tiens.
Le duc entre et s'en vient vers l'armoire où nous sommes,
Pour y prendre un cigare... Il y trouve deux hommes!

Ces vers, qui, pour faire leur effet comique, devaient être jetés avec la gaité et la désinvolture d'un roi de dix-neuf ans en bonne fortune, — notez que Charles-Quint n'a que dix-neuf ans lorsqu'il est nommé empereur d'Allemagne, — ces vers étaient déclamés du même ton que Mahomet disant:

Si j'avais à répondre à d'autres que Zopyre,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes terribles mains,
Imposeraient silence au reste des humains!

C'était parfaitement insensé; aussi, sur mes instances, et malgré les réclamations de Michelot, qui espérait bien à part lui que ces quatre vers *produiraient leur effet*, la coupure fut-elle décidée et impitoyablement maintenue.

J'ai dit qu'il n'en était pas de même de Joanny; Joanny était un vieux soldat plein d'honneur et de franchise qui arrivait à la quatrième répétition sans manuscrit, et sachant déjà imperturbablement son rôle; de sorte que, s'il y avait réellement quelque reproche à lui faire, c'était celui d'être blasé par trente ou quarante répétitions générales, quand venait le jour de la première représentation.

Cette première représentation était pour le parti une affaire importante. J'avais gagné le Valmy de la révolution littéraire; il s'agissait pour Hugo d'en gagner le Jemmapes, et, alors, l'école nouvelle était lancée sur la voie des victoires.

Aussi, quand viendra cette première représentation d'*Hernani*, lui accorderons-nous toute l'attention qu'elle mérite.

Mais, pour le moment, force nous est, esclave que nous sommes de la chronologie, de passer de Victor Hugo à de Vigny, d'*Hernani* à *Othello*.

CXXXIII

ALFRED DE VIGNY. — L'HOMME ET SES ŒUVRES. — HAREL, DIRECTEUR DE L'ODÉON. — CHUTE DE LA « CHRISTINE » DE SOULIÉ. — PARENTHÈSE A PROPOS DE LASSAILLY. — LETTRE D'HAREL AVEC PRÉFACE DE MOI ET POST-SCRIPTUM DE SOULIÉ. — JE LIS MA « CHRISTINE » A L'ODÉON. — HAREL ME DEMANDE DE LA METTRE EN PROSE. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU « MORE DE VENISE ». — LES ACTEURS ET LES JOURNAUX.

A la place de *Marion Delorme*, et en attendant ce fameux 1er octobre où Hugo s'était engagé à donner le drame inconnu auquel il travaillait, le Théâtre-Français s'était décidé à mettre en répétition l'*Othello* de Shakspeare, traduit par Alfred de Vigny, lequel *Othello* avait, comme *Henri III* et *Marion Delorme*, obtenu un énorme succès de lecture devant le comité.

Alfred de Vigny complétait, dans une condition un peu inférieure, la trinité poétique de l'époque: on disait, indifféremment, et sans leur assigner de rang, Hugo et La-

martine, ou Lamartine et Hugo; puis, après eux, venait Alfred de Vigny.

Alfred de Vigny avait peu d'imagination, mais une grande correction de style; il était connu par son roman de *Cinq-Mars*, qui n'aurait qu'un succés médiocre s'il paraissait aujourd'hui, mais qui, dans ce moment de disette littéraire, avait eu beaucoup de vogue.

Au moment où Hugo avait lu *Marion Delorme*, de Vigny avait laissé dire à ses amis — ce sont toujours les amis qui disent ces sortes de choses — que Didier et Saverny, les deux principaux personnages du drame, étaient une imitation de Cinq-Mars et de de Thou. Je suis convaincu qu'en écrivant sa pièce, Hugo n'avait pas même pensé au roman de de Vigny.

Outre le roman de *Cinq-Mars*, de Vigny avait fait de charmants petits poèmes comme on en faisait alors: — c'était Byron qui avait mis ces sortes de compositions à la mode; — de Vigny, dis-je, avait fait cinq ou six petits poémes charmants, parmi lesquels *Eloa* et *Dolorida*. Enfin, il venait de publier une fort touchante élégie sur deux malheureux jeunes gens qui s'étaient suicidés à Montmorency, au bruit de la musique d'un bal.

D'ailleurs, de Vigny était un singulier homme: poli, affable, doux dans ses relations, mais affectant l'immatérialité la plus complète; cette immatérialité allait, du reste, parfaitement à son charmant visage aux traits fins et spirituels, encadré dans de longs cheveux blonds bouclés, comme un de ces chérubins dont il semblait le frére. De Vigny ne touchait jamais à la terre par nécessité: quand il reployait ses ailes, et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité, et parce que, au bout du compte, cela lui était plus commode pour les courts entretiens qu'il avait avec nous. Ce qui nous émerveillait surtout, Hugo et moi, c'est que de Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de notre nature, que quelques-uns de nous — et Hugo et moi étions du nombre de ceux-là — satisfaisaient, non seulement sans honte, mais encore avec une certaine sensualité. Personne de nous n'avait jamais surpris de Vigny à table. Dorval, qui, pendant sept ans de sa vie, avait passé chaque jour plusieurs heures près de lui, nous avouait, avec un étonnement qui tenait presque de la terreur, qu'elle ne lui avait jamais vu manger qu'un radis!

Proserpine, qui, cependant, était déesse, n'avait pas, elle, cette sobriété: enlevée par Pluton, entraînée en enfer, elle avait, dés le premier jour, et malgré la préoccupation que devait naturellement lui donner le séjour peu récréatif où elle avait été conduite, mangé sept grains de grenade!

Tout cela n'empêchait point de Vigny d'être un agréable confrère, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, très capable de vous rendre un service, très incapable de vous jouer un mauvais tour.

Nul n'aurait pu dire précisément l'âge de de Vigny; mais, par approximation, comme on savait que de Vigny avait, au retour de Louis XVIII, servi dans les gardes, — en supposant qu'il eût eu dix-huit ans à son entrée au service, c'est-à-dire en 1815, — il devait en avoir trente-deux en 1829.

On voit que tous ces grands démolisseurs étaient fort jeunes, et que les poètes révolutionnaires ressemblaient fort aux trois généraux de la Révolution dont j'ai parlé, je crois, qui commandaient l'armée de Sambre et Meuse, et qui avaient soixante et dix ans à eux trois: Hoche, Marceau, mon pére.

Cette future représentation d'*Othello* faisait grand bruit. Nous connaissions tous la traduction de de Vigny, et, quoique nous eussions mieux aimé être soutenus par des troupes nationales, et par un général français, que par ce poétique condottiere, nous comprenions qu'il fallait accepter toutes les armes qu'on nous apportait contre nos ennemis, du moment surtout où ces armes sortaient de l'arsenal de notre grand maitre à tous, — Shakspeare.

Mademoiselle Mars et Joanny étaient chargés des rôles principaux.

C'étaient de puissants auxiliaires; mais ce n'étaient pas précisément ceux qu'il nous eût fallu. Mademoiselle Mars et Joanny étaient un peu empruntés sous des habits qui, poétiquement, n'étaient pas faits à leur taille. Mademoiselle Mars, charmante femme de l'Empire, spirituelle, légère, fine, gracieuse, mordante, n'avait rien de la mélancolique, douce et naïve maîtresse du More; et Joanny, avec son nez retroussé à la Odry, avec ses gestes sans grandeur et sans majesté, n'avait rien du sombre et terrible amant de Desdémona.

Le rôle d'Iago, que Ducis avait remplacé par celui de Pezarre, comme on remplace une jambe de chair et d'os par une jambe de bois, était échu à Perrier, et allait paraître au grand jour, ou plutôt à la grande lumière, pour la premiére fois.

On attendait donc impatiemment cette représentation; mais, en attendant cette solennité, qui, ainsi que nous l'avons dit, allait avoir lieu au Théâtre-Français, une autre représentation se préparait à l'Odéon, et elle avait pour moi une double importance, car c'était celle de la *Christine à Fontainebleau* de Frédéric Soulié.

La *Christine* de M. Brault, morte quelques jours après sa naissance, comme je l'ai dit en son lieu et place, avait disparu sans laisser trace aucune.

L'Odéon venait de se réorganiser sur de nouvelles bases. Harel, que nous avons vu apparaître chez Hugo pour lui enlever *Marion Delorme* par surprise, venait d'être nommé directeur de l'Odéon, en remplacement, je crois, d'Eric Bernard.

Il avait ouvert le théâtre par *les Etats de Blois*, de Lucien Arnault, qui n'avaient eu qu'un succés médiocre, malgré le luxe avec lequel l'ouvrage avait été monté; et, homme de presse, habile à manier le triple élément qu'on appelle le feuilleton, l'entrefilet et la réclame, Harel battait bruyamment la caisse à propos de la *Christine à Fontainebleau* de mon ami Soulié.

Je n'avais pas revu Frédéric depuis ce soir où nous nous étions quittés un peu refroidis l'un pour l'autre, et décidés à faire notre *Christine* chacun de notre côté.

Henri III, son succès et tout le bruit qu'il avait mené avec lui, avaient passé sans que j'entendisse le moins du monde parler de Soulié.

Sa *Christine* s'apprêtait, et je n'entendais point parler de lui davantage.

Il m'avait envoyé deux places de galerie pour sa *Juliette*; je lui avais envoyé deux places de balcon pour mon *Henri III*; et notre échange de politesses s'était borné là.

J'attendais mes places pour *Christine*; à mon grand étonnement, je ne les reçus point. — Plus tard, j'appris que c'était Harel qui, de peur que je ne fusse malveillant à l'ouvrage, s'était opposé à ce qu'on me les envoyât.

N'ayant point de place pour la première représentation, je ne cherchai pas à m'en procurer; et je me couchai bien certain, la pièce applaudie ou sifflée, d'en avoir des nouvelles le lendemain, dés le matin.

En effet, un de mes bons amis, garçon qui n'avait fait, à cette époque-là, que ses preuves d'esprit, et qui a fait depuis ses preuves de science, Achille Comte, entra dans ma chambre, à sept heures du matin.

La pauvre *Christine* était tombée à plat; — Soulié avait eu, à ce qu'il paraît, l'idée d'introduire dans la forêt de Fontainebleau un bandit italien qui y avait produit l'effet le plus grotesque.

La veille, j'aurais cru, d'après la façon dont Soulié s'était conduit envers moi, que cette nouvelle m'eût fait plaisir; mais, tout au contraire, elle me frappa douloureusement au cœur. — Saintes et primitives amitiés de la jeunesse, vous êtes seules sincères!

Non seulement la lecture de *Marion* m'avait produit un effet immense, mais encore elle m'avait fait un bien énorme: elle m'avait ouvert, en exécution poétique, des horizons tout à fait inconnus; elle m'avait révélé des procédés de vers dont je ne me doutais pas; puis, enfin, elle m'avait donné l'idée première d'*Antony*.

Dès le lendemain de la lecture de *Marion Delorme*, je m'étais donc mis au travail avec un courage inouï. Avant que la musique des vers que j'avais entendus la veille eût cessé, je m'étais mis à l'œuvre, bercé par leur harmonie mourante; et la nouvelle *Christine* ouvrit les yeux à l'écho lointain et mélodieux qui vivait encore dans mon âme, quoique le bruit se fût éteint.

Qu'on me permette une petite digression à propos de *Christine*. Je la donne comme étude de mœurs; on ne la prendra, je l'espère, que pour ce qu'elle vaut.

Il y avait, alors, de par le monde littéraire, un grand garçon à moitié fou, avec un long nez de travers et des jambes comme le Seringuinos des *Pilules du Diable*. Sa position sociale était, je crois, d'être le fils d'un apothicaire d'Orléans; il faisait le don Juan subalterne avec les femmes de chambre et les filles de portier, qu'il transformait, dans ses élégies et dans ses sonnets, en baronnes et en duchesses; il écrivait un roman qui a été imprimé, mais qui n'a jamais été lu, j'en suis sûr. Ce roman avait pour titre *les Roueries de Trialph*.

Lui se nommait Lassailly.

Il y a des gens qui ont l'étrange privilège d'introduire le grotesque dans les scénes les plus douloureuses ou les plus attendrissantes; Lassailly était des plus favorisés parmi ces privilégiés du ridicule.

Un jour, j'étais couché; j'écrivais la première scéne entre Paula et Monaldeschi. Tout à coup, j'entends la porte de mon salon qui s'ouvre, et un être quelconque qui s'approche de ma chambre à coucher avec des hurlements; puis je vois la porte de ma chambre à coucher qui s'ouvre à son tour, et Lassailly qui entre en roulant sur le tapis et en s'arrachant les cheveux.

L'apparition avait quelque chose de si grotesque, de si effrayant même, que j'étendis la main vers des pistolets à deux coups placés dans un enfoncement, au chevet de mon lit.

Lassailly reconnu, je repoussai les pistolets, et j'attendis l'explication de cette espèce d'arlequinade.

L'arlequinade était triste : le père du pauvre diable s'était jeté à l'eau ; Lassailly venait d'apprendre, en même temps, que son père était noyé et que le cadavre, retiré de l'eau, était exposé à la morgue d'Orléans, d'où il ne pouvait sortir que moyennant une certaine somme.

Cette somme, Lassailly n'en possédait pas le premier denier, et il venait me la demander.

A cette vue d'un fils qui pleurait son père mort d'une si déplorable façon, une seule chose se dressa devant mes yeux : ce ne fut pas cette douleur peut-être sincère dans le fond, mais exagérée dans la forme au point d'en devenir grotesque ; ce fut ce malheur réel, imprévu, irréparable, ce malheur, spectre hâve et ruisselant, qui, morne, les yeux éteints, et le front sillonné d'herbes marines, sortait de l'eau de la Loire, et allait se coucher sur la dalle humide de la morgue.



Mademoiselle Mars.

Je n'essayai pas de consoler Lassailly ; on ne console que ceux qui ne demandent pas mieux que d'être consolés. Rachel pleurant ses enfants dans Rama, qu'elle remplissait de ses gémissements, ne voulut pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus.

— Mon ami, lui dis-je, allons au plus pressé : vous désirez partir pour Orléans, n'est-ce pas? faire enterrer votre père? Vous dites qu'il vous faut cent francs ; je crois qu'il vous faut plus que cela, et je voudrais vous offrir ce qu'il vous faut ; mais je ne puis vous offrir que ce que j'ai... Ouvrez le tiroir de ce chiffonnier, il y a dedans cent trente-cinq francs ; prenez-en cent trente, laissez-m'en cinq.

Lassailly essaya de se jeter dans mes bras, fit un effort pour m'embrasser, et m'appela son sauveur, mais je le repoussai doucement en lui indiquant de la main le tiroir du chiffonnier, et, en lui répétant :

— Là, là... tenez... Prenez cent trente francs, et laissez-m'en cinq.

Lassailly prit les cent trente francs, et sortit.

Lassailly sorti, je repris et terminai ma scène de Paula et Monaldeschi.

Quinze jours après, on m'apporta le premier numéro d'un petit journal qui n'eut jamais, il est vrai, que ce numéro. Un critique s'annonçait dans un article préparatoire, comme devant, pour la première fois, dire la vérité sur toutes les réputations pompeuses, fausses, nées dans une nuit. Grâce à ce critique, les choses et les hommes seraient, enfin, remis à la place que Dieu leur avait faite.

La série de ces justices vengeresses, de ces exécutions littéraires, commencerait par Alexandre Dumas.

L'article était signé Lassailly, et avait été payé cent francs !

Celui qui m'apportait le journal savait ce que, quinze jours auparavant, j'avais fait pour Lassailly.

— Eh bien, me demanda-t-il, que dites-vous de cela ?

— Le pauvre garçon, répondis-je, il aura peut-être eu à faire enterrer sa mère !

Et je serrai le journal dans le tiroir du chiffonnier où Lassailly avait pris les cent trente francs qu'il ne m'a jamais rendus.

Depuis, Lassailly est mort, et le journal n'a pas ressuscité.

Revenons aux deux *Christine*.

Lorsque j'appris, comme je l'ai dit, la chute de celle de Soulié, la mienne était finie depuis un mois, à peu près, et elle avait pris le développement qu'elle a aujourd'hui. J'allai, le jour même, trouver le directeur du Théâtre-Français, une espèce de mulâtre aux gros yeux, au sang jaune, dont j'ai oublié le nom ; et, la lettre du comité à la main, la *Christine* de M. Brault étant jouée, je demandai la mise en répétition de la mienne. Il y avait justement comité le lendemain ; le directeur me répondit qu'il en référerait à ce comité.

Le comité décida que, comme il était de notoriété publique que j'avais fait des changements à mon ouvrage, je devais être soumis à une seconde lecture.

Mais cette seconde lecture étant, en réalité, une troisième lecture, je m'y refusai absolument.

J'en étais là de ce conflit avec la Comédie-Française, qui commençait ainsi cette série de bonnes relations qu'elle a toujours eues avec moi, lorsque je reçus une lettre d'Harel conçue en ces termes :

« Mon cher Dumas, que ditez-vous de cette idée de mademoiselle Georges :

« Jouer immédiatement votre *Christine* sur le même théâtre et avec les mêmes acteurs qui ont joué la *Christine* de Soulié ?

« Quant aux conditions, c'est vous qui les ferez.

« Ne vous préoccupez pas de cette idée que vous étranglez la pièce d'un ami ; elle est morte hier de sa belle mort.

« Votre tout dévoué,

« HAREL. »

J'appelai mon domestique, et, au-dessous de l'épître que je viens de transcrire, j'écrivis ces mots :

« Mon cher Frédéric, lis cette lettre.
« Quel brigand que ton ami Harel !

« A toi,

« ALEX. DUMAS. »

Mon domestique porta la lettre à la scierie de la Gare. Une heure après, il me rapporta la réponse.

Au bas de la même lettre, Frédéric avait écrit :

« Mon cher Dumas,

« Harel n'est pas mon ami, c'est un directeur.
« Harel n'est pas un brigand, c'est un spéculateur.
« Je ne ferais pas ce qu'il fait, mais je lui conseillerais de le faire.
« Ramasse les morceaux de ma *Christine*, — et il y en a beaucoup, je t'en préviens. — jette-les dans la hotte du premier chiffonnier qui passera, et fais jouer ta pièce.

« Tout à toi,

« F. SOULIÉ. »

C'était un assez curieux autographe, on en conviendra, que cette lettre d'Harel, avec sa préface et son post-scriptum.

Ainsi autorisé, je ne vis plus d'inconvénient à accepter les offres d'Harel. Ma seule condition fut que, reçue ou non par le comité de lecture, ma pièce passerait dans les six semaines de la date du traité.

La lecture au comité fut fixée au samedi suivant, et la lecture aux acteurs au dimanche soir.

Ce n'était pas sans motif que je m'étais défié du comité ; il me reçut à correction, et, de même que le comité du Théâtre-Français m'avait donné Samson pour correcteur, le comité de l'Odéon me donna MM. Tissot et Sainte-Beuve pour conseils.

Cavé avait, en se levant, déclaré que la pièce renfermait de grandes beautés, mais qu'elle était injouable. — C'était le seul ami que j'eusse au comité !

Harel était fort ébranlé. Harel, tout homme d'esprit qu'il était, ne savait pas distinguer un bon vers d'un mauvais vers ; il ignorait le beau et le grand.

Qu'on note bien que je ne dis point cela à propos de ses doutes sur *Christine* ; je dis cela en thèse générale.

Son dieu était Voltaire. Avant de mourir, il eut le bonheur d'être couronné pour avoir fait l'éloge de l'auteur de *Zaïre*.

Tout en admirant fort Voltaire philosophe et conteur, j'appréciais, au contraire, assez peu Voltaire poète, et surtout poète dramatique ; comme dramaturge, ses ressorts sont communs, usés, mélodramatiques ; comme écrivain, ses vers sont lâches, sentencieux et mal rimés.

C'est un malheur pour le philosophe de Ferney, mais, il faut l'avouer, il n'est à peu près irréprochable que dans son infâme poème de *la Pucelle* ; et ceux que révoltent l'impiété, la calomnie historique et l'ingratitude nationale, ne sauraient admirer ce chef-d'œuvre, tout chef-d'œuvre qu'il est.

Malgré l'opinion de Cavé, malgré l'ébranlement d'Harel, la lecture aux acteurs n'en demeura pas moins fixée au lendemain : il y avait traité. Je dis *il y avait traité*, parce que, s'il n'y eût pas eu traité, la lecture n'aurait certainement pas eu lieu.

Seulement, Harel demanda, pour Jules Janin, la permission d'assister à cette lecture.

Janin avait, à cette époque, tous droits chez Harel, et, quoique je ne me fiasse pas absolument au goût fantasque et capricieux du futur prince des critiques, je ne mis aucune opposition à sa présence. Je possédais, alors, cet effroyable aplomb qui accompagne toujours l'inexpérience et la suprême satisfaction de soi-même.

Il m'a fallu bien des succès pour me guérir de mon amour-propre !

Je lus aux acteurs, la classe d'individus, à tout prendre, la plus apte à juger d'avance l'effet d'une pièce, quoique chaque comédien écoute, en général, l'ouvrage qu'on lui lit au point de vue égoïste, ne se préoccupant que des effets de son rôle, et ne s'alarmant que des effets des rôles voisins.

La lecture eut un grand succès ; mais Harel n'en resta pas moins tourmenté d'une idée qui ne se produisit que le lendemain.

Le lendemain, il entra chez moi, avec le premier rayon du jour ; il venait me proposer purement et simplement de mettre *Christine* en prose.

Ce fut ainsi que, dès le premier moment, Harel se manifesta à moi dans toute sa gloire.

Il va sans dire que je lui ris au nez, et qu'après lui avoir ri au nez, je le mis à la porte.

Le lendemain de ce lendemain, la première répétition eut lieu, comme si aucune proposition n'eût été faite.

La pièce était admirablement montée ; Georges jouait Christine ; Ligier, Sentinelli ; Lockroy, Monaldeschi ; et mademoiselle Noblet, qui débutait ou à peu près, jouait Paula.

Il était écrit là-haut que la personne pour laquelle avait été fait ce dernier rôle ne le jouerait pas ! L'homme propose et Dieu dispose.

Il n'y avait pas jusqu'aux deux bouts de rôle des assassins de Monaldeschi qui ne fussent joués par deux acteurs du plus grand mérite, — Stockleit et Duparay.

Au moment où commençaient mes répétitions, finissaient celles d'Alfred de Vigny. Nos antagonistes étaient exaspérés contre nous, et il y avait de quoi. Ils demandaient à grands cris que l'on ne nous jouât point, et, nous, nous demandions à cris plus grands encore, qu'on les jouât.

La première représentation du *More de Venise* se présenta donc avec toutes les apparences d'une bataille. Mademoiselle Mars avait passé avec armes et bagages de l'ancienne comédie dans le drame moderne ; Joanny, Perrier et Firmin nous étaient acquis ; enfin, il n'y avait pas jusqu'à cet excellent David qui n'eût accepté le petit rôle de Cassio dans l'exhibition shakspearienne qui se préparait.

Il faut avoir vu la rage des hommes qui, depuis trente ans, accaparaient le Théâtre-Français, pour se faire une idée des rugissants anathèmes qui se lançaient contre nous. Ces messieurs ne semblaient connaître Shakspeare que par ce qu'en avait dit Voltaire, et Schiller que par ce qu'en avait dit M. Petitot. Quand M. Lebrun et M. Ancelot avaient emprunté, l'un *Marie Stuart* et l'autre *Fiesque*, au Shakspeare allemand, ils avaient trouvé que MM. Ancelot et Lebrun avaient fait bien de l'honneur à Schiller, et une foule d'articles avaient démontré que, d'ouvrages très médiocres, d'ouvrages dignes des tréteaux de la foire, l'un et l'autre avaient fait de véritables chefs-d'œuvre académiques !

Mais, cette fois, ce n'était plus Shakspeare corrigé, châtré, émondé que le public allait voir ; c'était — sauf ce qu'il devait nécessairement perdre de sa taille à la traduction — le géant qui avait rempli à lui seul le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle de l'Angleterre.

Si ces sacrilèges exhibitions se continuaient, qu'allaient dire Zaïre en face de Desdémone, Ninus en face d'Hamlet, *les Deux Gendres* en face du *Roi Lear?* Pâles et faibles contrefaçons de la nature et de la vérité, il leur allait donc falloir ou rentrer dans le néant ou soutenir la comparaison !

Aussi, j'ouvre un journal au hasard, et je lis :

« On arrivait à la représentation du *More de Venise* comme à une bataille dont le succès devait décider d'une grande question littéraire. Il s'agissait de savoir si Shakspeare, Schiller et Gœthe allaient chasser de la scène française Corneille, Racine et Voltaire. »

C'était d'une mauvaise foi adorable et d'un venin charmant. Grâce à cette idée de l'expulsion des maîtres, on montait la tête aux bourgeois, et la question, entièrement déplacée, donnait, par la forme même, raison à ceux qui la posaient.

Eh ! mon Dieu, non ! on ne chassait pas plus les maîtres de l'art, de leur Parnasse séculaire, que la bourgeoisie ne chassait l'aristocratie des positions que, depuis le commencement de la monarchie, l'aristocratie occupait. Non, on ne disait pas aux grands seigneurs : « Retirez-vous, et cédez-nous la place ! » On leur disait : « Laissez-nous aspirer aux mêmes droits que vous, si nous avons des titres à ces droits. L'Olympe païen était assez grand pour six mille dieux ; pressez-vous un peu, dieux de la vieille France, et laissez entrer les dieux scandinaves et germains. La religion de Molière, de Corneille et de Racine sera toujours la religion de l'Etat ; mais que la liberté des cultes soit proclamée ! »

Mais, eux, étroits et exclusifs, au lieu d'accueillir ces dieux nouveaux ; au lieu de les acclamer dans ce qu'ils avaient de céleste, et de les critiquer dans ce qu'ils avaient de vulgaire ; eux proscrits politiques d'hier, ils voulaient faire de la proscription littéraire aujourd'hui. C'était incroyable, étrange, inouï, et cependant, c'était comme cela !

Malgré une violente opposition, *Othello* réussit. Pour la première fois, on entendait les rugissements de la jalousie africaine, et l'on s'émut, l'on frissonna, l'on frémit aux sanglots de cette terrible colère.

Joanny, porté par le rôle, fut souvent remarquable, très beau une fois ou deux ; je n'ai rien vu de plus pittoresque

que cette grande figure africaine, traversant le théâtre pendant la nuit, drapée comme un spectre dans son grand burnous blanc, et murmurant d'une voix sombre, et le bras étendu vers la demeure de Desdémone :

..... Attends, femme ! j'arrive !
Ton sang, bientôt versé par mon bras satisfait,
Va couler sur ce lit qu'a souillé ton forfait !

Mademoiselle Mars, bien autrement savante en art que Joanny, fut plus constamment belle ; une fois elle fut sublime ; ce fut lorsque, se dressant sur son lit, elle s'écria, démentant d'avance l'accusation d'Iago :

..... Il ne le dira pas.

J'écris tout cela de mémoire, comme on le comprend bien, et je cite les points lumineux qui se dessinent dans mon esprit à travers une nuit de vingt-deux ans.

Qu'on me pardonne donc de ne citer que ces deux-là.

Au reste, ce qu'il y avait d'étrange dans la situation, c'est que les journaux libéraux, c'est-à-dire ceux qui prêchaient le mouvement et le progrès en politique, étaient réactionnaires en littérature ; tandis que les journaux royalistes, c'est-à-dire ceux qui prêchaient la stagnation et l'immobilité en politique, étaient révolutionnaires en littérature.

C'était à n'y rien comprendre, tant qu'on ne savait pas que *le Constitutionnel*, *le Courrier français*, et *la Pandore* étaient rédigés par MM. Jay, Jouy, Arnault, Etienne, Viennet, etc. ; tandis que *la Quotidienne*, *le Drapeau blanc*, *la Foudre* étaient rédigés par Merle, Théaulon, Brisset, Martainville, Lassagne, Nodier et Mély-Jannin.

Les uns travaillaient pour le Théâtre-Français, et, ayant usurpé la place, voulaient la garder ; les autres n'avaient, en général, travaillé que pour les boulevards, et ils voulaient qu'une brèche opérée aux remparts classiques leur donnât à leur tour entrée dans la place. Merle était, en outre, le mari de madame Dorval, dont le talent commençait à faire sensation, et qui avait créé, avec un succès incontesté, les rôles d'Amélie dans *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*, de Charlotte Corday dans *Sept Heures*, et de Louise dans *l'Incendiaire*. — Nous ne parlons pas de celui d'Héléna dans *Marino Faliero* ; le rôle était mauvais, et madame Dorval avait cela de particulier qu'elle ne savait pas rendre bon un mauvais rôle.

J'ai dit que les répétitions de *Christine* avaient commencé. Laissons-les aller leur train, et faisons une trouée dans le monde de la ville, que nous avons abandonné depuis un bien long temps, ce nous semble, pour le monde du théâtre. Tout en changeant de scène, nous retrouverons sur celle où je conduis le lecteur un comédien qui valait bien les acteurs que nous quittons.

Ce n'était point, au reste, un de ceux qui, depuis cinquante ans, eussent joué les rôles les moins curieux dans le grand drame qui avait attiré tous les yeux et occupé tous les esprits pendant la fin du XVIIIe et le commencement du XIXe siècle.

Pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir, nous lui dirons tout de suite qu'il s'agit de Paul-François-Jean-Nicodème, comte de Barras.

CXXXIV

LE CITOYEN GÉNÉRAL BARRAS. — LE DOCTEUR CABARRUS ME PRÉSENTE CHEZ LUI. — LES DEUX SEULS REMORDS DE BARRAS. — SES DINERS. — LE CHASSEUR DE LA PRINCESSE DE CHIMAY. — FAUCHE-BOREL. — LE « GACHIS » DU DUC DE BORDEAUX. — LEÇON D'HISTOIRE DONNÉE A UN AMBASSADEUR. — WALTER SCOTT ET BARRAS. — DERNIÈRE JOIE DE L'ANCIEN DIRECTEUR. — SA MORT.

J'ai raconté de quelle façon mon succès d'*Henri III* m'avait lancé dans le monde, et quelle curiosité il avait excitée pour son auteur. Au nombre des personnes qui avaient désiré que je leur fusse présenté était Barras.

J'avais pour lui, homme de la Convention et du Directoire, du 9 thermidor et du 13 vendémiaire, un nom doublement historique, — le nom de mon père et le mien.

On connait Barras par cœur. Fils d'une vieille famille de Provence, il était entré de bonne heure au service ; envoyé dans l'île de France et dans l'Inde, où il avait vaillamment concouru à la défense de Pondichery, il était sorti du service avec le grade de capitaine, et était venu à Paris, où il avait mené une vie fort dissipée. Pris au milieu de cette existence de plaisirs par ses concitoyens du Var, qui l'avaient fait député en 1792, il avait siégé à la Convention parmi les montagnards ; chargé, l'année suivante, d'une mission ayant pour but de réprimer le double mouvement fédéraliste et royaliste qui agitait le Midi, il avait assisté à la reprise de Toulon sur les Anglais ; là, il avait connu le chef de bataillon Bonaparte, et avait été ainsi à même d'apprécier l'avantage qu'un parti pouvait tirer d'un pareil homme.

Nommé, au 9 thermidor, commandant de la force armée de Paris, ce fut lui qui s'empara de Robespierre et qui le livra à l'échafaud. Quelques jours après, attaqué lui-même par les sections, — à défaut de mon père, appelé par la Convention et qui, comme on l'a vu, ne pouvait répondre à cet appel à cause de son absence, — il poussa en avant Bonaparte, qui fit pour lui le 13 vendémiaire, et contre lui le 18 brumaire. A cette époque, disait-on, — mais cela me paraît une de ces calomnies que les vainqueurs, pour se faire absoudre de leur victoire, quand elle n'est pas tout à fait légale, jettent volontiers sur les vaincus ; — à cette époque, disait-on, Barras était en train de négocier le retour des Bourbons, et douze millions étaient promis au nouveau Monk pour prix de cette restauration.

L'événement du 18 brumaire ayant tué la contre-révolution bourbonienne, Barras, proscrit par son ancien protégé, se retira à Bruxelles, puis à Rome. En 1816 seulement, il revint en France, et se fixa à Chaillot, qu'il habitait depuis cette époque, et où il tenait, grâce à deux cent mille livres de rente viagères qu'il avait sauvées des différents naufrages de sa vie politique, une charmante maison fort luxueuse, en domestiques surtout. Je dis *en domestiques surtout*, parce que le grand luxe de table de Barras était d'avoir autant de domestiques que de convives, et j'ai dîné deux ou trois fois chez Barras, moi vingt ou vingt-cinquième.

Je fus présenté à l'ancien directeur par un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis, par un homme que j'ai grand plaisir à voir quand je me porte bien, et plus grand plaisir encore quand je suis malade ; par le docteur Cabarrus, fils de la belle madame Tallien.

Cabarrus était, alors, ce qu'il est, au reste, encore aujourd'hui, une grande et forte organisation, sympathique de visage, sympathique de caractère. Doué d'un esprit charmant, d'une science réelle, d'une observation incessante, Cabarrus, par sa position sociale moins que par sa valeur personnelle, avait été jeté au milieu de toutes les aristocraties : aristocratie de naissance, aristocratie de talent, aristocratie de science. Personne ne raconte, et, chose plus rare, n'écoute mieux que lui : il a la bouche fine, spirituelle, rieuse, et il rit avec de belles dents, ce qui met la lumière dans le rire. — Barras l'aimait beaucoup, et il n'y a là rien d'étonnant, tous ceux qui connaissent Cabarrus l'aiment.

Ce fut donc Cabarrus qui, un mercredi matin, me conduisit chez Barras. J'étais prévenu qu'on appelait toujours l'ancien directeur *citoyen général* ; on n'y était pas forcé, bien entendu, mais c'était le titre qui lui faisait le plus de plaisir.

Barras nous reçut dans son grand fauteuil, qu'il ne quittait guère plus que, vers les dernières années de sa vie, Louis XVIII ne quittait le sien. Il se rappelait parfaitement mon père, l'accident qui l'avait éloigné du commandement de la force armée au 13 vendémiaire, et je me souviens qu'il me répéta plusieurs fois, ce jour-là, ces paroles, que je reproduis textuellement :

— Jeune homme, n'oubliez pas ce que vous dit un vieux républicain ; je n'ai que deux regrets, je devrais dire deux remords, et ce sont les seuls qui seront assis à mon chevet le jour où je mourrai : j'ai le double remords d'avoir renversé Robespierre par le 9 thermidor, et élevé Bonaparte par le 13 vendémiaire.

On voit que je n'ai pas oublié ce que m'avait dit Barras, quoique, sur l'un de ces deux points, — et je laisse au lecteur à deviner lequel, — je ne partage pas tout à fait son opinion.

C'était le mercredi que Barras recevait. Cabarrus avait choisi ce jour-là, espérant que le « citoyen général » me retiendrait à dîner, et qu'ainsi je me trouverais avec quelques illustrations de la fin de l'autre siècle et du commencement de celui-ci ; illustrations qui, au reste, quelles qu'elles fussent, une fois chez Barras, subissaient le niveau républicain, et n'étaient plus que des citoyens ou des citoyennes.

L'attente de Cabarrus ne fut pas trompée : l'ancien directeur nous invita à dîner, nous offrant, si nous ne voulions

pas retourner à Paris, une voiture pour nous promener au bois en attendant l'heure de se mettre à table.

Cabarrus avait ses affaires; j'avais les miennes: nous acceptâmes le dîner, refusâmes la voiture, et prîmes congé de Barras.

Barras était, en 1829, un très beau vieillard de soixante-quatorze ans. Je le vois encore dans son fauteuil à roulettes, où les mains et la tête semblaient être restées seules vivantes, mais aussi paraissaient avoir concentré en elles la vie de tout le corps, coiffé d'une casquette qui ne le quittait jamais, et qu'il ne quittait pour personne.

De temps en temps, cette vie morale, si l'on peut parler ainsi, vie factice, vie toute de volonté, l'abandonnait, et il avait, alors, l'air d'un mourant.

Nous revînmes à l'heure du dîner. J'ai dîné trois fois chez Barras, et, à chaque dîner, j'ai été témoin d'un accident assez curieux.

Le premier jour, — celui dont je parle, — nous étions à peu près vingt ou vingt-cinq à table.

Au nombre des convives était madame Tallien, devenue princesse de Chimay.

Elle était arrivée accompagnée d'un chasseur dont les plumes merveilleuses avaient fait l'admiration de tout le monde.

On nous avait introduits au salon, où les premiers venus faisaient les honneurs aux convives, au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

On ne voyait Barras qu'à table.

L'heure du repas arrivée, on ouvrait à deux battants les portes de la salle à manger, chacun cherchait la place qui lui était indiquée; la porte de la chambre à coucher s'ouvrait: on roulait Barras au centre de la table; les convives s'asseyaient et attaquaient d'habitude avec grand appétit un fastueux repas.

Quant à Barras, son dîner était étrange: on apportait devant lui un énorme gigot que l'on coupait de façon à en faire sortir tout le jus; on emportait ensuite le gigot à la cuisine, et on en laissait le jus dans l'assiette creuse de Barras; Barras émiettait du pain dans ce jus, et mangeait cette espèce de pâtée.

Je ne lui vis jamais manger autre chose, les trois fois que je dînai chez lui.

Ce jour-là, au milieu du dîner, on entendit un grand bruit dans la cuisine. C'était comme une lutte, les cris étaient mêlés d'éclats de rire.

Barras avait l'habitude d'être admirablement servi, et dans un silence remarquable. Aucun des vingt-cinq domestiques qui se tenaient derrière les convives ne soufflait le mot, ne choquait une assiette, ne froissait un couvert d'argent. A part le luxe de viandes qui chargeait la table, on se serait cru dans une école pythagoricienne.

Un seul avait son franc parler: c'était le valet de chambre, l'intendant, disons mieux, l'ami de Barras.

Il s'appelait Courtaud.

— Courtaud! demanda Barras en fronçant le sourcil, quel est donc ce bruit?

— Je ne sais, citoyen général, répondit Courtaud, fort étonné lui-même d'une infraction pareille aux règles de la maison; je vais voir.

Courtaud sortit, et, cinq secondes après, rentra. Tous les visages, au reste, étaient tournés du côté de la porte.

— Eh bien? demanda Barras.

— Oh! ce n'est rien, citoyen général, répondit Courtaud en riant.

— Mais, enfin, qu'est-ce?

— Ce sont les domestiques des citoyens — et Courtaud montrait les convives, appartenant, du reste, pour la plupart, à l'opinion républicaine, — qui sont en train de plumer le chasseur de la citoyenne Tallien, et il crie, le pauvre diable, parce que, en lui tirant les plumes, on lui pince un peu la peau.

— Et qu'a-t-il fait pour mériter d'être plumé tout vif par les autres domestiques? reprit Barras.

— Il a appelé sa maîtresse *madame la princesse de Chimay!*

— Alors, le supplice est juste: sa maîtresse ne s'appelle pas la princesse de Chimay, elle s'appelle la citoyenne Tallien.

Un autre jour, — c'était à table encore, — un couvert était resté vacant. Le convive en retard était le fameux Fauche-Borel, l'agent royaliste que vous savez, qui devait, six mois plus tard, réduit à la misère, par l'ingratitude des Bourbons, se tuer à Neuchâtel en se jetant par une fenêtre. Il avait de grandes familiarités chez Barras, et l'on disait que c'était par son intermédiaire qu'avaient été liées les négociations échouées en 1798 entre les Bourbons et l'ancien directeur.

Fauche-Borel était donc en retard. Au rôti, il arrive attendri, les yeux humides, un mouchoir à la main.

— Enfin, vous voilà, mon cher Fauche-Borel, dit Barras; pourquoi donc ce retard?

— Ah! citoyen général, demandez-moi plutôt d'où vient mon émotion.

— Eh bien, mon cher Fauche-Borel, je vous demande d'où vient votre émotion.

— Oh! général, le spectacle le plus touchant, le plus attendrissant, le plus exemplaire... Imaginez-vous que j'arrive des Tuileries...

— Ah! ah!... Et c'est là que vous avez vu ce spectacle touchant, attendrissant, exemplaire?... Vous avez eu du bonheur, mon ami, et vous êtes tombé au bon moment! — Voyons, racontez-nous ce que vous avez vu, que nous soyons à notre tour touchés, attendris, édifiés.

— Figurez-vous, citoyen général, que M. le duc de Bordeaux avait, dans le grand salon où il jouait, répandu de l'eau sur le parquet...

— Vraiment!

— Et que le duc de Damas lui a dit: « Monseigneur, vous avez fait du *gâchis* sur le parquet; j'en suis désespéré, mais vous le balayerez. — Comment, je le balayerai! a répondu le jeune prince; est-ce qu'il n'y a pas de balayeurs ici? — Il y en a; mais, cette fois, comme le gâchis a été fait par Votre Altesse, c'est Votre Altesse qui le balayera... Allez chercher un balai! » a dit le duc à un laquais; et, comme celui-ci hésitait: « Je vous l'ordonne! » a-t-il ajouté. Cinq minutes après, le domestique est arrivé avec un balai. Son Altesse a versé beaucoup de larmes; mais M. de Damas a tenu bon, et monseigneur a été obligé de balayer lui-même le gâchis qu'il avait fait! — Que dites-vous de cela, citoyen général?

— Je dis, répondit Barras avec ce ton railleur qui lui était habituel, que le gouverneur de M. le duc de Bordeaux fait bien d'apprendre un état à son élève; au train dont y vont ses nobles parents, il en aura bientôt besoin!

Une autre fois, — c'était toujours à table, — un illustre général, homme de guerre éminent, homme d'esprit remarquable, et qui était, alors, ambassadeur à Constantinople, racontait avec amertume une scène de la Révolution.

Par hasard, il avait derrière lui Courtaud, ce valet de chambre, cet intendant, cet ami de Barras; l'homme au franc parler.

Celui-ci étend la main, et touche le général à l'épaule juste au beau milieu de son récit.

— Général, dit-il, je vous arrête... Ce que vous racontez ne s'est point passé comme vous le dites: vous calomniez la Révolution!

Le général, indigné, se tourne vers Barras, comme pour en appeler à lui de la familiarité d'un laquais.

Mais Barras:

— Messieurs, Courtaud a raison! — Raconte l'aventure comme elle s'est passée, Courtaud; rétablis les faits, et donne une leçon d'histoire à M. l'ambassadeur.

Et Courtaud, à la grande satisfaction de Barras, et au grand ébahissement de la société, raconta les faits comme ils s'étaient passés.

A l'époque où Walter Scott était venu à Paris pour y chercher des documents sur le règne de Napoléon, dont il se proposait d'écrire l'histoire, Barras, qui avait des documents précieux à lui communiquer, désira le voir, et pria Cabarrus — qui sait sa Révolution comme Courtaud, mais qui la raconte mieux que celui-ci, n'en déplaise à la mémoire du citoyen général Barras, — d'inviter le célèbre romancier à venir dîner chez lui. Cabarrus commença par avoir une longue conversation avec Walter Scott, lequel, sachant qu'il avait affaire au fils de madame Tallien, causa beaucoup de tous les événements dans lesquels la mère de Cabarrus avait joué un rôle; enfin, le messager aborda le véritable objet de sa visite, et transmit au poète écossais l'invitation de Barras.

Mais Walter Scott secoua la tête.

— Je ne puis dîner avec cet homme, répondit-il; j'écrirai du mal de lui, et l'on dirait, dans notre Ecosse, que *je lui ai jeté à la tête les plats de sa table!*

Un jour, Cabarrus m'invita à passer chez lui vers une heure de l'après-midi. Je me rendis exactement à l'invitation.

— Barras mourra aujourd'hui, me dit-il; voulez-vous le voir une dernière fois avant qu'il meure?

— Certainement, répondis-je; je suis curieux de pouvoir dire plus tard aux gens qui ne le connaîtront que de nom: « J'ai vu Barras le jour de sa mort. »

— Eh bien, venez avec moi; je vais littéralement lui dire adieu.

Nous montâmes en voiture, et nous nous rendîmes à Chaillot.

Nous trouvâmes Courtaud fort triste; lorsque Cabarrus lui demanda comment allait son maître, il se contenta de secouer la tête.

Il n'introduisit pas moins Cabarrus dans la chambre du

moribond, et, comme j'étais avec Cabarrus, il me fit entrer en même temps.

Nous nous attendions à trouver Barras triste, pâle, abattu, défait ; Barras était gai, souriant, presque rouge ; il est vrai que cette rougeur était une question de fièvre.

On commença par excuser ma présence. J'avais rencontré Cabarrus aux Champs-Elysées, et, ayant appris qu'il venait prendre des nouvelles de Barras, j'avais voulu en venir prendre avec lui

Barras me fit de la tête un petit signe amical pour me dire que j'étais le bienvenu,

— Mais, s'écria Cabarrus, que me disait donc ce terroriste de Courtaud, général? Il prétendait que vous étiez plus mal ; vous me paraissez vous porter admirablement, au contraire !

— Ah ! oui, dit Barras, parce que vous me trouvez riant tout seul... Cela n'empêchera point, mon cher Cabarrus, que je ne sois mort ce soir !... — Entendez-vous cela, Dumas? je suis comme Léonidas : ce soir, je soupe chez Pluton ! et je pourrai dire à votre père, qui serait si content de vous voir, que, moi, je vous ai vu.

— Mais qui vous faisait donc rire, quand nous sommes entrés? demanda Cabarrus en essayant de détourner la conversation, et de la ramener de la mort à la vie.

— Ce qui me faisait rire? répondit Barras. Je vais te le dire. C'est que je viens de jouer un bon tour à nos gouvernants... Comme j'ai été au pouvoir, ils ont les yeux sur moi ; ils savent que je vais mourir, et ils guettent le moment de ma mort, pour mettre la main sur mes papiers. Depuis ce matin, en conséquence, je suis occupé à mettre mon cachet sur ces trente ou quarante cartons. Aussitôt ma mort, ils seront saisis ; j'ai donné ordre qu'on introduisît un référé, qu'on plaidât à grand bruit... Cela pourra durer quatre mois, six mois, un an... Après quoi, mes héritiers perdront, mes papiers étant des papiers d'Etat. Alors ces quarante cartons que vous voyez là seront solennellement ouverts en conseil des ministres... Eh bien, à la place de ces papiers précieux qui sont en sûreté, savez-vous ce qu'ils trouveront ?

— Non, je ne m'en doute pas, je l'avoue.

— Les comptes de mes blanchisseuses, depuis trente-cinq ans... et ils en auront long à déchiffrer, car j'ai sali du linge depuis le 9 thermidor jusqu'aujourd'hui !

Et Barras poussa un éclat de rire si franc et si joyeux, qu'il en tomba en faiblesse.

Le soir, comme lui-même l'avait prédit, il était mort.

CXXXV

LA MAISON DE MADEMOISELLE GEORGES. — HAREL ET JULES JANIN. — LES JEUNES TOM ET POPOL. — PRIÈRE DE CE DERNIER CONTRE LE CHOLÉRA. — VIE ORIENTALE DE GEORGES. — SA PROPRETÉ. — DÉFAUT CONTRAIRE D'HAREL. — VINGT-QUATRE MILLE FRANCS JETÉS PAR LA FENÊTRE. — LA SAINT-ANTOINE. — PIAFF-PIAFF. — SES DÉBORDEMENTS. — SON TRÉPAS. — SON ORAISON FUNÈBRE.

Mes répétitions de *Christine* m'avaient ouvert la maison de mademoiselle Georges, comme mes répétitions d'*Henri III* m'avaient ouvert la maison de mademoiselle Mars.

C'était une maison d'une composition bien originale que celle qu'habitait ma bonne et chère Georges, rue Madame, nº 12, autant qu'il m'en souvient.

D'abord, dans les mansardes, Jules Janin, second locataire.

Au premier et au rez-de-chaussée, Georges, sa sœur et ses deux neveux.

Au second, Harel, principal locataire.

L'un de ces deux neveux, qui est aujourd'hui un grand, beau et spirituel garçon portant le nom d'Harel, avait longtemps, soit en province, soit à Paris, figuré stéréotypé sur les affiches de sa tante, qui ne pouvait pas plus se passer de lui au théâtre qu'à la ville.

On se rappelle cette phrase, qui, pendant cinq ou six ans, ne subit aucune altération :

« Le jeune Tom, âgé de dix ans, remplira le rôle de... »

Puis les noms variaient depuis celui de Joas jusqu'à celui de Thomas Diafoirus ; l'âge seul ne variait jamais : le jeune Tom restait toujours âgé de dix ans.

Il faut rendre justice au jeune Tom, il exécrait la comédie ; aussi, chaque fois qu'il fallait entrer en scène, murmurait-il entre ses dents :

— Maudit théâtre ! et penser qu'il ne brûlera pas !

— Que dis-tu, Tom? demandait mademoiselle Georges.

— Rien, ma tante, répondait Tom ; je repasse mon rôle.

Son frère Paul, qu'on appelait le petit Popol, était bien le plus drôle de corps qui eût jamais existé : une tête charmante avec de beaux yeux noirs, et de longs cheveux châtains, avait grossi sur un corps trop petit pour elle. Cette disproportion donnait à l'aspect de l'enfant quelque chose de grotesque ; il avait énormément d'esprit, était gourmand comme Grimod de la Reynière ; et, tout au contraire de Tom, fût resté toute sa vie en scène, pourvu qu'il y eût eu quelque chose à manger.

A l'époque où je l'ai connu, ce n'était encore qu'un marmot de six ou sept ans, et déjà il avait trouvé moyen, sous toute sorte de prétextes plus ingénieux les uns que les autres, de se faire ouvrir un crédit au café qui fait le coin de la rue de Vaugirard et de la rue Molière. Un beau jour, il se trouva que le compte du jeune Popol montait à une centaine d'écus ! En trois mois, il avait absorbé pour trois cents francs de bavaroises et de riz au lait qu'il venait chercher au nom de sa mère, ou au nom de sa tante, et qu'il buvait ou mangeait dans les escaliers, dans les corridors ou derrière les portes.

C'était lui qui, dans *Richard Darlington*, placé en perspective, de manière à paraître de la grandeur d'un homme ordinaire, représentait le président ; il avait à sa droite une sonnette, à sa gauche un verre d'eau sucrée ; il agitait la sonnette avec la gravité de M. Dupin, et buvait le verre d'eau sucrée avec la dignité de M. Barrot.

Le petit gueux n'avait jamais voulu apprendre une seule prière, ce qui faisait beaucoup rire le voltairien Harel ; quand, tout à coup, à l'époque du choléra, on s'aperçut que le jeune Popol disait, matin et soir, une oraison qu'il avait, sans doute, improvisée pour la circonstance.

On fut curieux de savoir ce que pouvait être cette oraison ; on se cacha, on écouta, et l'on entendit.

On entendit la prière suivante :

« Seigneur, mon Dieu ! prenez ma tante Georges ; prenez mon oncle Harel, prenez mon frère Tom ; prenez maman Bébelle ; prenez mon ami Provost, et laissez le petit Popol et la cuisinière ! »

La prière ne porta pas bonheur au pauvre petit, si fervente qu'elle fût : le choléra le prit, et l'emporta, lui quinze centième, dans la même journée.

Nous avons dit ce qu'était le frère Tom ; nous avons tous vu jouer maman Bébelle sous le nom de Georges cadette ; disons, maintenant, quelques mots de la tante Georges, la plus belle femme de son temps, et de l'oncle Harel, l'homme le plus spirituel de son époque.

La tante Georges était, alors, une admirable créature âgée de quarante et un ans, à peu près. Nous avons déjà donné son portrait, écrit ou plutôt dessiné par la plume savante de Théophile Gautier. Elle avait surtout la main, le bras, les épaules, le cou, les yeux d'une richesse et d'une magnificence inouïes ; mais, comme la belle fée Mélusine, elle sentait, dans sa démarche, une certaine gêne à laquelle ajoutaient encore — je ne sais pourquoi, car Georges avait le pied digne de la main — des robes d'une longueur exagérée.

A part les choses de théâtre, pour lesquelles elle était toujours prête, Georges était d'une paresse incroyable. Grande, majestueuse, connaissant sa beauté, qui avait eu pour admirateurs deux empereurs et trois ou quatre rois, Georges aimait à rester couchée sur un grand canapé, l'hiver dans des robes de velours, dans des vitchouras de fourrures, dans des cachemires de l'Inde ; et l'été dans des peignoirs de batiste ou de mousseline. Ainsi étendue dans une pose toujours nonchalante et gracieuse, Georges recevait la visite des étrangers, tantôt avec la majesté d'une matrone romaine, tantôt avec le sourire d'une courtisane grecque ; tandis que des plis de sa robe, des ouvertures de ses châles, des entre-bâillements de ses peignoirs, sortaient, pareilles à des cous de serpent, les têtes de deux ou trois lévriers de la plus belle race.

Georges était d'une propreté proverbiale ; elle faisait une première toilette avant d'entrer au bain, afin de ne point salir l'eau dans laquelle elle allait rester une heure ; là, elle recevait ses familiers, rattachant de temps en temps, avec des épingles d'or, ses cheveux qui se dénouaient, et qui lui donnaient, en se dénouant, l'occasion de sortir entièrement de l'eau des bras splendides, et le haut, parfois même le bas d'une gorge qu'on eût dite taillée dans du marbre de Paros.

Et, chose étrange ! ces mouvements, qui, chez une autre femme, eussent été provocants et lascifs, étaient simples et naturels chez Georges, et pareils à ceux d'une Grecque du temps d'Homère ou de Phidias ; belle comme une statue, elle

ne semblait pas plus qu'une statue étonnée de sa nudité, et elle eût, j'en suis sûr, été bien surprise qu'un amant jaloux lui eût défendu de se faire voir ainsi dans sa baignoire, soulevant, comme une nymphe de la mer, l'eau avec ses épaules et ses seins blancs.

Georges avait rendu tout le monde propre autour d'elle, — excepté Harel.

Oh! Harel, c'était autre chose! La propreté était pour lui un immense sacrifice, et, ce sacrifice, il ne le faisait que contraint et forcé. Aussi, Georges, qui l'adorait, et qui ne pouvait se passer un seul instant d'entendre cliqueter ce charmant esprit à ses oreilles, Georges déclarait-elle à tout venant que c'était cet esprit seul qu'elle aimait, et que, quant au reste, elle le laissait parfaitement libre d'en disposer en faveur de qui lui agréerait.

A cette époque, Georges avait encore des diamants magnifiques, et, entre autres, deux boutons qui lui avaient été donnés par Napoléon, et qui valaient chacun à peu près douze mille francs.

Elle les avait fait monter en boucles d'oreilles, et portait ces boucles d'oreilles-là de préférence à toutes autres.

Ces boutons étaient si gros, que bien souvent Georges, en rentrant le soir, après avoir joué, les ôtait, se plaignant qu'ils lui allongeaient les oreilles.

Un soir, nous rentrâmes et nous nous mîmes à souper. Le souper fini, on mangea des amandes; Georges en mangea beaucoup, et, tout en mangeant, se plaignit de la lourdeur de ces boutons, les tira de ses oreilles, et les posa sur la nappe.

Cinq minutes après, le domestique vint avec la brosse, nettoya la table, poussa les boutons dans une corbeille avec les coques des amandes, et, amandes et boutons, jeta le tout par la fenêtre de la rue.

Georges se coucha sans songer aux boutons, et s'endormit tranquillement; ce qu'elle n'eût pas fait, toute philosophe qu'elle était, si elle eût su que son domestique avait jeté par la fenêtre pour vingt-quatre mille francs de diamants.

Le lendemain, Georges cadette entra dans la chambre de sa sœur, et la réveilla.

— Eh bien, lui dit-elle, tu peux te vanter d'avoir une chance, toi? regarde ce que je viens de trouver.

— Qu'est cela?

— Un de tes boutons.

— Et où l'as-tu trouvé?

— Dans la rue.

— Dans la rue?

— C'est comme je te le dis, ma chère... dans la rue, à la porte... Tu l'auras perdu en rentrant du théâtre.

— Mais non, je les avais en soupant.

— Tu en es sûre?

— A telles enseignes, que, comme ils me gênaient, je les ai ôtés et les ai mis près de moi. Qu'en ai-je donc fait après?... où les ai-je serrés?...

— Ah! mon Dieu, s'écria Georges cadette, je me rappelle: nous mangions des amandes, le domestique a nettoyé la table avec la brosse...

— Ah! mes pauvres boutons! s'écria Georges à son tour, descends vite, Bébelle! descends!

Bébelle était déjà au bas de l'escalier. Cinq minutes après, elle rentrait avec le second bouton: elle l'avait retrouvé dans le ruisseau.

— Ma chère amie, dit-elle à sa sœur, nous sommes trop heureuses! Fais dire une messe, ou, sans cela, il nous arrivera quelque grand malheur.

Nous avons parlé de la malpropreté d'Harel; elle était de notoriété publique, et lui-même en prenait une espèce d'orgueil; homme de paradoxe, il s'amusait à faire des amplifications sur cette triste supériorité.

Quand il voyait Georges couchée sur son canapé au milieu de ses chiens bien peignés, bien lavés, avec leur collier de maroquin au cou, il soupirait d'ambition.

Car Harel avait une ambition qu'il avait manifestée bien souvent et qui n'avait jamais été satisfaite: — c'était d'avoir un cochon!

A son avis, saint Antoine était le plus heureux des saints, et il était, comme lui, prêt à se retirer au désert, si la Providence daignait lui accorder le même compagnon.

La fête d'Harel approchant, nous résolûmes, Georges et moi, de combler les modestes désirs d'Harel; nous achetâmes, moyennant vingt-deux livres tournois, un cochon de trois à quatre mois; nous lui mîmes une couronne de diamants sur la tête, un bouquet de roses au côté, des nœuds de pierreries aux pattes, et, le conduisant majestueusement comme une mariée, nous entrâmes dans la salle à manger, au moment où nous crûmes l'heure venue de faire à Harel cette douce surprise.

Aux cris que poussait le nouvel arrivant, Harel abandonna à l'instant même la conversation de Lockroy et de Janin, si attachante qu'elle fût, et accourut vers nous.

Le cochon tenait à la patte un compliment qu'il présenta à Harel.

Harel se précipita sur son cochon, — car il devina du premier coup que ce cochon était à lui, — le serra contre son cœur, se frotta le nez à son groin, le fit asseoir près de lui sur la grande chaise de Popol, le maintint sur cette chaise avec une écharpe à Georges, et se mit à le bourrer de toute sorte de friandises.

Le cochon, baptisé séance tenante, reçut d'Harel — qui déclara contracter envers lui les obligations d'un parrain envers son filleul — le nom euphonique de Piaff-Piaff.

Dès le même soir, Harel se retira à son second étage avec Piaff-Piaff, et, comme nul ne s'était préoccupé du coucher de l'animal, Harel s'empara d'une robe de velours à Georges, et lui en fit une litière.

Cela amena, le lendemain, entre Georges et Harel, une grande altercation où, pris pour juges par les parties, nous condamnâmes Harel à payer à Georges deux cents francs d'indemnité sur la recette du soir.

La robe fut envoyée au magasin, et l'on en fit des costumes de page.

Cette amitié d'Harel pour son cochon devint une frénésie. Un jour, Harel m'aborda à la répétition en me disant:

— Vous ne savez pas, mon cher? J'aime tant mon cochon, que je couche avec lui.

— Eh bien, lui répondis-je, je viens de rencontrer votre cochon, qui m'a dit exactement la même chose.

Je crois que c'est le seul mot auquel Harel n'ait rien trouvé à répliquer.

Il en fut de Piaff-Piaff comme de tous les animaux trop aimés: il sentit sa puissance, il en abusa, et les choses finirent, un jour, par mal tourner pour lui.

Piaff-Piaff, bien nourri, bien logé, bien caressé, couchant avec Harel, en était arrivé au poids honorable de cent cinquante livres; ce qui était — nous en avions fait le calcul — cinquante livres de plus que Janin, trente livres de plus que Lockroy, dix livres de plus que moi, cinquante livres de moins qu'Éric Bernard: il avait été arrêté, dans un conseil d'où avait été exclu Harel, qu'arrivé au poids de deux cents livres, Piaff-Piaff serait utilisé en boudin et en saucisses.

Malheureusement pour lui, chaque jour, il commettait dans la maison quelque nouveau désordre qui amenait une menace universelle d'avancer l'heure fixée pour son trépas, et, cependant, malgré tous ces méfaits, l'adoration d'Harel pour Piaff-Piaff était tellement connue, que les plus dures résolutions finissaient toujours par tourner à la miséricorde.

Mais, un jour, il arriva que, Piaff-Piaff rôdant à l'entour d'une espèce de cage où se tenait un magnifique faisan que j'avais donné à Tom, le faisan eut l'imprudence d'allonger le cou entre deux barreaux pour pincer un grain de blé, et Piaff-Piaff allongea le groin, et pinça la tête du faisan.

Tom était à quatre pas de là; il vit se faire le tour, et jeta les hauts cris.

Le faisan, décapité, n'était plus bon qu'à être rôti.

Tant que Piaff-Piaff, en s'attaquant à tout le monde, avait eu l'intelligence de respecter les objets appartenant à Tom, Piaff-Piaff, comme nous l'avons dit, avait joui du bénéfice des circonstances atténuantes; mais, cette dernière maladresse commise, il n'y avait point de plaidoyer, si éloquent qu'il fût, qui pût sauver le meurtrier. Georges déclara énergiquement qu'il avait mérité la mort. Personne, pas même Janin, n'osa aller contre le jugement.

Le jugement rendu, on résolut de profiter de l'absence d'Harel pour le mettre à exécution, et, tout chaud, tout bouillant, on envoya chercher le charcutier en le prévenant d'apporter son couteau.

Cinq minutes après, Piaff-Piaff poussait des cris à ameuter tout le quartier.

On gardait la porte de la rue pour écarter Harel, si, par hasard, il revenait en ce moment-là; seulement, on avait oublié que le jardin possédait une sortie sur le Luxembourg, et qu'Harel pouvait rentrer de ce côté.

Tout à coup, comme Piaff-Piaff donnait ces notes douloureuses qui annoncent l'approche de l'agonie, la porte s'ouvrit, et Harel parut en criant:

— Qu'est-ce qu'on fait à mon pauvre Piaff-Piaff? qu'est-ce qu'on lui fait?

— Ma foi, dit Georges, tant pis! il devenait trop désagréable, ton affreux Piaff-Piaff!

— Ah! pauvre animal! pauvre bête! s'écria Harel, je parie qu'on l'égorge!

Puis, après une pause d'un instant:

— Au moins, dit-il d'un ton plaintif, avez-vous recommandé au charcutier de mettre beaucoup d'oignon dans le boudin?... J'adore l'oignon!

Telle fut l'oraison funèbre de Piaff-Piaff.

CXXXVI

M. BRIFFAUT, LE CENSEUR ET L'ACADÉMICIEN. — HISTOIRE DE « NINUS II ». — M. DE LOURDOUEIX. — L'IDÉE D'« ANTONY ». — LA PIÈCE, REÇUE AUX FRANÇAIS, EST ARRÊTÉE PAR LA CENSURE. — LE DUC DE CHARTRES. — NÉGOCIATION POUR QU'IL ASSISTE, AVEC SES DEUX FRÈRES, A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « CHRISTINE ». — LOUËT. — UN AUTOGRAPHE DU PRINCE ROYAL.

C'était au milieu de ce monde, bien autrement amusant que celui de la Comédie-Française, que m'avaient transporté les répétitions de *Christine*.

De même que pour *Henri III*, tous nos amis peintres étaient à ma disposition : Boulanger avait fait une partie des costumes, Saint-Eve l'autre, lorsque, tout à coup, cette nouvelle nous arriva du ministère :

« La pièce est arrêtée. »

Après *Marion Delorme*, *Christine!* Décidément, la censure y prenait goût.

J'allai au ministère ; ma pièce était entre les mains de M. Briffaut, auteur de *Ninus II*.

L'histoire de *Ninus II* aurait dû, cependant, rendre M. Briffaut indulgent pour les autres.

Ah ! pardon, vous ne connaissez peut-être pas l'histoire de *Ninus II?* — Je vais vous la dire.

M. Briffaut avait fait, en 1809 ou 1810, je ne sais sous quel titre, une pièce dont la scène se passait en Espagne.

La censure arrêta cette pièce.

Un ami de M. Briffaut en appela à Napoléon de la décision de ses censeurs. Napoléon lut la pièce ; il y avait des vers à la louange des Espagnols.

— La censure a bien fait, dit-il. Il ne me va point qu'on fasse l'éloge d'un peuple avec lequel je suis en guerre !

— Mais, sire, que voulez-vous que devienne l'auteur ? demanda humblement et piteusement l'ami. Il n'a composé et ne composera probablement jamais que cette pièce-là dans toute sa vie ; il comptait sur elle pour arriver à bien des choses... Sire, vous brisez sa carrière !

— Eh bien, qu'au lieu de faire passer son action en Espagne, il la fasse passer en Assyrie, par exemple, et je n'ai plus d'objection ; qu'au lieu de s'appeler Pelage, son héros s'appelle Ninus Ier ou Ninus II, et j'autorise.

Ce n'était pas une pareille condition qui pouvait arrêter M. Briffaut ; d'abord, il appela sa pièce *Ninus II ;* puis, partout où il y avait *Espagnols*, il mit *Assyriens ;* partout où il y avait *Burgos*, il mit *Babylone ;* cela le gêna un peu pour les rimes, mais pour les rimes seulement ; — et la pièce fut autorisée, et la pièce fut jouée, et, à cause du tour de force, sans doute, M. Briffaut fut nommé académicien.

C'était, au reste, un excellent homme que M. Briffaut, pas trop fier de n'avoir rien fait, avantage qui rend tant de confrères insolents.

Nous discutâmes longtemps, non pas les défauts littéraires, mais les défauts politiques de la malheureuse *Christine*. Elle en était hérissée, à ce qu'il paraît ; la pauvre censure, qui a les doigts si délicats, ne savait vraiment par où la prendre.

Il y avait surtout ce vers, que Christine dit à propos de sa couronne :

C'est un hochet royal trouvé dans mon berceau !

qui semblait à ces messieurs une énormité. Par ce vers, j'attaquais la légitimité, le droit divin, la succession ! Il est incroyable la quantité de choses que j'attaquais par ce vers ! Un instant je crus avoir, sans m'en douter, écrit ma pièce dans cette belle langue turque dont Molière nous donne un échantillon dans *le Bourgeois gentilhomme*, et qui dit tant de choses en si peu de mots.

Il y avait encore l'envoi de cette couronne à Cromwell, qui était une chose bien dangereuse pour la monarchie ! J'avais beau dire que le fait était vrai ; que Christine avait, en réalité, envoyé cette couronne au protecteur, lequel l'avait fait fondre. Rappeler au genre humain qui paraissait avoir oublié l'aventure, que cet envoi avait existé, semblait une chose subversive et incendiaire !

Il est vrai qu'à la manière dont M. Briffaut avait traité l'histoire dans *Ninus II*, il devait assez peu se préoccuper des questions historiques.

En somme, malgré mes conférences avec M. Briffaut, — conférences que son affabilité rendait, d'ailleurs, fort tolérables, — rien n'avançait, et, comme Harel était pressé, on me décida à faire une démarche vers le chef de la censure, M. de Lourdoueix.

On m'avait invité à me faire recommander à M. de Lourdoueix par une dame de ses amies qui avait tous les ans le prix de vertu ; je ne sais plus son nom ; seulement, on prétendait qu'il n'y avait que par cette anse-là qu'on pût le prendre ; mais j'étais, comme Raoul des *Huguenots* le fut depuis, plein de confiance en mon bon droit, et, sans recommandation aucune, je m'aventurai vers les terres australes où je devais découvrir M. de Lourdoueix.

Je ne sais pas si M. de Lourdoueix avait fait *Ninus III* ou *Ninus IV*, s'il était de l'Académie ou simplement du Caveau ; mais M. de Lourdoueix était loin d'être aussi affable que M. Briffaut.

Notre entrevue fut courte. Après une conversation de cinq minutes, aigrelette des deux parts :

— Enfin, monsieur, dit-il, tout ce que vous pourrez ajouter est inutile : tant que la branche aînée sera sur le trône, et tant que je serai de la censure, votre ouvrage sera suspendu.

— C'est bien, monsieur, répondis-je en le saluant, j'attendrai !

— Monsieur, reprit ironiquement M. de Lourdoueix, le mot a été dit déjà.

— Alors, je le répète.

Et je sortis.

La menace était sérieuse : je n'avais plus là M. de Martignac, l'homme d'esprit. Le ministère Polignac avait succédé au sien, et je n'avais aucun moyen d'arriver jusqu'au nouveau président du conseil.

J'attendis ; je n'avais pas d'autre arme que la patience, et, en attendant, un jour que je me promenais sur le boulevard, je m'arrêtai tout à coup, me disant à moi-même :

— Un homme qui, surpris par le mari de sa maîtresse, la tuerait en disant qu'elle lui résistait, et qui mourrait sur l'échafaud à la suite de ce meurtre, sauverait l'honneur de cette femme, et expierait son crime.

L'idée d'*Antony* était trouvée ; quant au caractère du héros, je crois avoir dit que le Didier de *Marion Delorme* me l'avait fourni.

Six semaines après, *Antony* était fait.

Je lus la pièce aux Français ; elle n'obtint qu'un médiocre succès de lecture. Je distribuai mes deux rôles entre mademoiselle Mars et Firmin ; mais il était évident qu'ils eussent autant aimé que je choisisse d'autres interprètes.

J'envoyai la pièce à la censure ; elle fut arrêtée comme *Christine*.

Cela me faisait la paire.

Mais, soit qu'il y eût, à cette époque, une certaine pudeur dont la tradition s'est depuis perdue, soit que quelque ami à moi eût agi en dessous, — et j'ai toujours soupçonné l'excellente et spirituelle madame du Cayla de m'avoir rendu ce service, — soit, enfin, qu'Harel eût réellement au ministère l'influence qu'il prétendait y avoir, la pièce de *Christine* nous fut rendue, sans grands changements, dans les premiers jours de mars.

On avait même laissé le fameux vers sur le *hochet royal* tout incendiaire qu'il était, et l'envoi de la couronne au protecteur, quelle que fût la catastrophe qui pouvait résulter de cette réminiscence historique !

Les répétitions interrompues reprirent donc leur cours.

Cependant, au milieu de toutes mes tribulations, je n'en allais pas moins à la bibliothèque du Palais-Royal, et, à la bibliothèque du Palais-Royal, j'avais fait une nouvelle connaissance.

Cette connaissance était celle de M. le duc de Chartres.

M. le duc de Chartres était, à cette époque, un charmant enfant comme il a été, depuis, un charmant prince ; assez mauvais écolier, quoi qu'en disent ses maîtres ; — et, de crainte que, pour l'honneur du professorat, ils ne me démentent, je citerai tout à l'heure une anecdote à ce sujet.

M. le duc de Chartres était donc, ainsi que je l'ai dit, un charmant enfant de dix-sept ans, et, comme j'en avais vingt-sept, moi, la différence d'âge n'étant pas, entre nous deux, aussi grande qu'elle l'était entre lui et Casimir Delavigne, ou entre lui et Vatout, c'était d'ordinaire à moi qu'il s'adressait.

En outre, mon nom faisait beaucoup de bruit dans ce moment-là ; on me prêtait une foule d'aventures, comme, depuis, on m'a prêté une foule de mots. J'avais des passions africaines, disait-on, et on en appelait à mes cheveux crépus et à mon teint bruni, qui ne pouvaient ni ne voulaient

démentir mon origine tropicale. Tout cela était curieux pour un enfant qui devenait jeune homme, et qui sentait l'art comme nous l'exprimions, ou plutôt comme je l'exprimais, puisque, à cette époque, rien d'Hugo n'avait encore paru, dramatiquement parlant.

Hernani ne devait être représenté que le 25 février 1830, et ce commencement de relations dont je parle avait lieu vers la fin de 1829.

M. le duc de Chartres me traitait donc en homme se rapprochant ou plutôt ne s'éloignant pas trop de son âge, et, quand il pouvait s'échapper, venait causer avec moi.

Je dois dire que bientôt la conversation déviait, passant de l'art aux artistes, de la pièce aux acteurs, et qu'il était au moins autant question entre nous de mademoiselle Virginie Bourbier, de mademoiselle Louise Despréaux, de mademoiselle Alexandrine Noblet et de mademoiselle Léontine Fay que d'*Henri III* et de *Christine*

Mais ces séances n'étaient jamais bien longues ; au bout d'un instant, on entendait M. le duc d'Orléans chantant sa messe, ou M. un tel glapissant le nom du duc de Chartres, et le jeune prince, qui, devenu homme, continuait de trembler devant le roi, se sauvait par quelque porte dérobée en balbutiant :

— Oh ! monsieur Dumas, ne dites pas que vous m'avez vu !

Quelque temps avant la représentation de *Christine*, il était descendu et m'avait exprimé tout le désir qu'il éprouvait d'assister, avec ses deux jeunes frères, à la représentation de mon second drame ; mais il avait peur que la permission ne lui en fût refusée.

Aussi, que venait faire près de moi le pauvre enfant ?

Il venait me prier de manifester au duc d'Orléans le désir que ses enfants assistassent à la représentation de ma pièce.

J'étais on ne peut plus disposé à faire cette demande, et, la première fois que je vis Son Altesse, je la risquai.

Le prince fit deux ou trois *hum ! hum !* qui indiquaient toute sa défiance à l'endroit de la moralité d'une pièce défendue un instant par la censure ; mais je le rassurai de mon mieux, et j'obtins, à force d'instances, que les jeunes princes assisteraient à la représentation.

Au prochain jeudi, je ne manquai pas d'aller à la bibliothèque ; je me doutais bien que j'y verrais le duc de Chartres : en effet, il descendit, mais accompagné de M. de Boismilon ; cependant, il trouva moyen de passer près de moi, et de me dire à demi-voix :

— Nous y allons ! merci...

J'ai promis une anecdote relative à la paresse de M. le duc de Chartres, — paresse qu'on dissimulait fort à son père, et que les prix dont on accable d'ordinaire les jeunes princes ne permettaient pas de soupçonner ; — je tiens ma promesse.

En 1835, j'entrepris avec Jadin un voyage en Italie. Notre intention était de faire ce voyage en véritables touristes, c'est-à-dire à pied, à cheval, à mulet, en voiturin, en *corricolo*, en *speronare*, en barque, comme nous pourrions enfin.

Nous résolûmes de sortir de France par ce que l'on appelle la rivière de Gênes ; en conséquence, nous prîmes à Hyères une espèce de voiturin qui devait, moyennant cent francs, nous conduire à Nice en passant par le golfe Juan, où nous aurions la faculté de nous arrêter une demi-journée, mon intention étant de prendre, pour le faire graver plus tard, un dessin de la plage où Napoléon avait débarqué en 1815.

De son côté le *vetturino* avait le droit de nous adjoindre quatre personnes, à la condition que ces personnes ne pourraient s'opposer à une première station de cinq à six heures à Cannes, et à une seconde station à Grasse.

Au nombre des voyageurs qui nous accompagnaient était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, vêtu d'un frac bleu, d'un pantalon de nankin, de bas de couleur et de souliers lacés.

Dans mes *Impressions de voyage*, je lui ai donné le nom de Chaix ; dans mes Mémoires, je dois rétablir son véritable nom : il s'appelait Louët.

Pendant un jour et demi, il ne nous adressa point la parole ; seulement, notre conversation paraissait l'intéresser énormément ; à toutes les drôleries, il souriait, et aux rares choses sérieuses que nous disions, il écoutait sérieusement.

A table, son couvert était toujours à côté des nôtres ; à la première couchée, il s'arrangea de manière à n'être séparé de nous que par une cloison.

Arrivés au golfe Juan, nous nous arrêtâmes, et, tandis que Jadin faisait son dessin, je me jetai à l'eau, et me baignai.

Au moment où je me déshabillais Louët s'approcha de moi, et, m'adressant pour la première fois la parole, me demanda la permission de se baigner avec moi.

Je ne distinguai pas, d'abord, dans cette demande tout ce qu'elle avait de religieusement poli, et lui répondis en riant qu'il était parfaitement libre de faire ce qu'il voudrait. Il me remercia de la permission, et prit, dans trois pieds et demi d'eau, le plus raisonnable et le moins mouvementé des bains que j'aie vu prendre ; puis, le dessin fait, le bain pris, nous remontâmes en voiture, et, le même jour, nous allâmes coucher à Nice.

Trois de nos compagnons nous avaient déjà quittés, l'un à la hauteur de Draguignan, les deux autres à Grasse. Louët seul nous était resté fidèle jusqu'à Nice, et cela m'étonnait d'autant plus que je l'avais entendu dire aux gens qui l'avaient accompagné à la voiture, et cela au moment de se séparer d'eux, qu'il partait pour Paris.

Or, il fallait que Louët fît une bien large application du proverbe « Tout chemin mène à Rome, » pour se faire illusion à ce point de croire que le chemin de Toulon à Nice le mènerait à Paris.

Cette singularité de notre compagnon de voyage, laquelle singularité nous préoccupait, Jadin et moi, nous fut enfin expliquée par une demande que le vetturino nous fit au nom de Louët, qui n'osait pas nous la faire lui-même.

Louët était, en effet, parti de Toulon pour se rendre à Paris ; mais, en route, le charme de notre conversation l'avait tellement séduit, qu'au lieu de venir jusqu'au Luc, et de gagner, de là, Draguignan et Castellane, il avait annoncé au vetturino que, n'ayant jamais vu Nice, il pousserait jusque-là

Arrivant à Nice, il nous faisait demander, comme une grande faveur, de permettre qu'il continuât de voyager avec nous, s'empressant de nous faire savoir que sa compagnie ne nous serait nullement à charge, et qu'il supporterait, quel qu'il fût, le tiers de la dépense ; le vetturino ajouta, en manière de parenthèse, que Louët, qu'il connaissait, venait d'hériter d'une trentaine de mille francs ; il retournait à Paris avec cet héritage lorsqu'il nous avait rencontrés, et, nous ayant rencontrés, il ne voyait pas un meilleur emploi à donner à une partie de son argent que de le dépenser en notre société.

La demande était faite avec tant de gracieuse instance, Louët paraissait lui-même être un si digne garçon, que nous n'eûmes pas même l'idée de discuter la question. Nous lui fîmes dire que nous acceptions sa compagnie avec le plus grand plaisir ; que la dépense, ainsi qu'il le désirait, serait divisée par tiers, et qu'enfin, dès le lendemain, nous lui donnerions un programme de notre voyage, pour qu'il vît si notre itinéraire lui convenait.

Louët nous fit répondre que ce programme lui était tout à fait inutile ; qu'il n'avait aucun but arrêté ; que c'était nous, et non pas le voyage, qu'il recherchait, et que, du moment où il était riche de notre permission, il irait en Chine s'il nous plaisait d'y aller.

On ne pouvait être plus accommodant.

Louët fit, en effet, le voyage d'Italie avec nous, et se montra, pendant toute la route, excellent compagnon.

J'avais raconté cette histoire dans mes *Impressions de voyage*, me laissant aller à toute cette gaieté de narration qui m'est naturelle, lorsque, en 1838, je vis Jadin entrer chez moi.

— Vous ne savez pas quelle visite vous recevrez demain ? me demanda-t-il.

— Non.

— La visite de Louët.

— Ah bah !

Je n'avais pas revu Louët depuis mon retour d'Italie, c'est-à-dire depuis trois ans.

— Oui, continua Jadin, et je suis chargé de vous préparer à cette visite.

— Comment ! est-ce qu'il viendrait, par hasard, me demander satisfaction de ce que je l'ai mis dans mes *Impressions de voyage?*

— Non pas, au contraire, il est très satisfait d'y figurer, et il vient réclamer de vous un service.

— Ah ! il sera le bienvenu... Lequel ?

— Il se réserve de vous le dire lui-même.

— Bon ! Je l'attends.

Louët se présenta chez moi le lendemain. Il était toujours le même bon et naïf garçon ; seulement, il me paraissait avoir fait un grand pas dans l'art de la toilette.

— Eh bien, Louët, vous voilà donc ! Mais, mon ami, vous avez l'air d'un millionnaire !

— Ah ! oui, parce que je suis mieux mis qu'autrefois ; eh bien, justement, au contraire, je n'ai plus le sou.

— Comment ! vous n'avez plus le sou ?

— Non. J'ai aventuré ma petite fortune, et je l'ai perdue.

— Entièrement ?

— Entièrement.

— Ah ! pauvre garçon !

— Aussi, je viens vous demander...

— Quoi ?... Ce n'est pas un conseil pour la refaire, n'est-ce pas ?

— Non. C'est votre protection.

— Auprès du ministère ? demandai-je étonné.

— Non.
— Auprès du roi? demandai-je plus étonné encore.
— Non.
— Auprès du duc d'Orléans?
— Oui!
Je me rembrunis. Cette sainte et respectueuse amitié que j'avais vouée au duc, j'aurais tellement voulu la rendre pure de tout intérêt, afin que lui-même en comprît la réalité par le désintéressement, que, chaque fois qu'on me priait de demander quelque chose au prince royal, on me causait une peine réelle.
— Auprès du duc d'Orléans! répétai-je. Et que voulez-vous donc, mon cher Louët, que je demande pour vous au duc d'Orléans?
— Une petite place.
— Une petite place!
Et je haussai les épaules.
— Il ne vous refusera pas cela, à vous, ajouta Louët.
— Mais si, au contraire, cher ami, il me refusera cela, parce que je serai le premier à lui dire de me le refuser.
— Pourquoi cela?
— Parce que vous n'avez aucun titre, parce que vous ne connaissez pas M. le duc d'Orléans.
— Mais si, j'ai un titre; mais si, je le connais, me dit Louët; j'ai été son camarade de collège.
— A Henri IV?
— A Henri IV.
— Vous êtes sûr?
— Parbleu!
— Il se souviendra de vous?
— J'étais dans la même classe que lui; d'ailleurs, s'il m'avait oublié, j'ai là un petit mot de sa main qui rafraîchirait ses souvenirs.
— Un petit mot de sa main?
— Tenez, voyez plutôt.
Et il me montra, sur un fragment de papier à écolier, trois lignes d'une écriture fine qui contenaient ces mots:

« Mon cher Louët,

« Expliquez-moi depuis Ασκρωνδη jusqu'à ολος, je vous serai infiniment obligé.

« DE CHARTRES. »

Je m'emparai du papier avec empressement.
— Oh! mais, lui dis-je, s'il en est ainsi, mon cher Louët, vous êtes sauvé, et je réponds de tout.
— Vous vous chargez de mon affaire, alors?
— Avec le plus grand plaisir.
— Quand verrez-vous le duc?
— Demain matin.
— Et quand pourrai-je revenir?
— Demain, à midi.
— Et j'aurai ma place?
— Je l'espère.
— Ma foi, mon cher monsieur, vous m'aurez rendu là un bien grand service.
— Je vous le rendrai!... Allez, et dormez sur les deux oreilles; vous vous réveillerez, après-demain, avec douze cents francs d'appointements.
Louët sortit sur cette douce promesse, et j'écrivis au prince royal, lui demandant un rendez-vous pour le lendemain matin.
Un quart d'heure après, j'avais mon rendez-vous.
Je logeais, à cette époque, rue de Rivoli, nº 22; mes fenêtres donnaient juste sur celles du duc d'Orléans, et souvent il répondait lui-même par un signe à des demandes du genre de celle que je venais de lui adresser.
Au reste, ces demandes étaient rares; j'attendais toujours que le prince me fît appeler. Je savais avec quelle répugnance le roi et surtout la reine me voyaient aller chez leur fils.
Aussi, le lendemain, quand je me présentai chez le prince:
— Eh! vous voilà! me dit-il; que diable avez-vous donc de si pressé à me demander?
— Ah! monseigneur, une grâce que vous m'accorderez, j'en suis sûr, avec le plus grand plaisir.
— De qui ou de quoi est-il question?
— Je ne sais pourquoi monseigneur s'explique si catégoriquement avec moi; il sait que je ne suis pas puriste.
— N'importe, il est bon de prouver que, quoique prince royal, on a fait ses classes.
— Justement, je viens parler à monseigneur d'un de ses camarades de collège.
— En resterait-il un qui ne fût pas placé? me demanda-t-il.
— Oui, monseigneur, et je l'ai découvert, répondis-je.
— Oh! vous, je ne sais ce que vous ne découvririez pas...
— Dame! monseigneur, quand on a découvert la Méditerranée.
— Eh bien, qu'avez-vous découvert encore?
— Je vous l'ai dit, un camarade de classe à monseigneur.
— Et qui se nomme?
Je tirai le petit papier de ma poche, prêt à l'utiliser à la première occasion.
— Louët, monseigneur.
Le duc jeta un cri.
— Oh! quel cancre! dit-il.
Je le regardai en souriant et en remettant bien ostensiblement mon papier dans ma poche.
— Alors, dis-je, monseigneur, c'est autre chose.
— Comment! c'est autre chose?
— Oui, je n'ai plus rien à demander à Votre Altesse.
— Pourquoi cela?
— Dame!...
— Voyons, quel est ce papier que vous remettez dans votre poche, et que vous mourez d'envie de me montrer?
— J'en meurs d'envie, c'est vrai, monseigneur.
— Eh bien, montrez-le-moi, alors!
— Je n'ose pas.
— Donnez donc!
Je tendis la main vers le prince, et, le plus humblement possible, je lui remis le papier.
— Bon! me dit-il, c'est quelque machine infernale.
— Lisez, monseigneur.
Le prince jeta les yeux sur le petit chiffon de papier, et rougit jusqu'aux oreilles.
Il rougissait très facilement, et, en supposant que ce soit un défaut, ce défaut lui était commun avec le duc de Nemours et le duc d'Aumale.
— Ah! ah! fit-il après avoir lu.
Puis, me regardant:
— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? dit-il. Que j'étais encore plus cancre que lui.
— Monseigneur ne fera-t-il pas quelque chose pour son supérieur, alors?
— Que désirez-vous que je fasse?
Et il s'approchait tout doucement de la cheminée, roulant le petit papier dans ses doigts.
— Dame! monseigneur le placera, j'espère bien.
— Où?
— Près de lui.
— En quelle qualité?
— Mais ne fût-ce que comme futur professeur de ses enfants; il leur expliquera depuis Ασκρωνδη jusqu'à ολος.
— Non, dit-il, mais j'ai une idée.
— Pardieu! cela ne m'étonne pas.
Le prince se mit à rire.
— Croyez-vous qu'il veuille apprendre l'allemand?
— Il apprendra tout ce que voudra monseigneur.
— Eh bien, j'en fais un secrétaire adjoint de madame la duchesse d'Orléans; quand il saura l'allemand, il traduira les lettres qu'elle recevra d'Allemagne... Voilà la seule place que j'aie à lui donner.
— Et les appointements courront?...
— De demain: dites-lui de se présenter chez Asseline.
— Merci pour lui et pour moi, monseigneur.
Et il s'approchait de plus en plus de la cheminée, roulant toujours son petit papier entre ses doigts.
Enfin, il allongea le bras vers la flamme du foyer; mais je m'avançai vers la cheminée, et, étendant la main entre le papier et la flamme:
— Pardon, monseigneur, lui dis-je.
— Quoi, pardon?
— Ce petit papier...
— Eh bien?
— C'est mon courtage.
— Qu'en ferez-vous?
— Je le ferai encadrer.
— Oh! vous en êtes bien capable!... Laissez-moi le brûler.
— Monseigneur, je le cacherai dans un portefeuille, et ne le montrerai qu'une fois par semaine.
— Vous me le promettez?
— Parole d'honneur!
— En ce cas, prenez; et, comme vous avez hâte de me quitter pour annoncer la bonne nouvelle à votre protégé, allez-vous-en.
— Oh! monseigneur n'aura pas besoin de me donner deux fois mon congé.
— Allez! allez!
Il me fit signe de la main, et je sortis.
Pauvre prince! j'ai bien des anecdotes de ce genre-là à raconter sur lui, et je les raconterai, je l'espère bien.
C'était par la bonté de son cœur, c'était par la loyauté de son patriotisme qu'il avait conquis cette popularité dont il jouissait.
Aussi, quand il mourut, j'écrivis ces mots prophétiques:

« Dieu vient de supprimer le seul obstacle qui existât entre la monarchie et la république. »

Et c'est pour cela que vous êtes mort, monseigneur; c'est que vous étiez un obstacle, et que la république était une nécessité.

CXXXVII

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'« HERNANI ». — LE VIEIL AS DE PIQUE. — PARODIES. — D'OÙ DATE L'HISTOIRE DE CABRION ET DE PIPELET. — EUGÈNE SUE ET DESMARES. — SOULIÉ ME REVIENT. — IL M'OFFRE SES CINQUANTE OUVRIERS EN GUISE DE CLAQUEURS. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « CHRISTINE ». — SOUPER CHEZ MOI. — HUGO ET DE VIGNY CORRIGENT LES VERS « EMPOIGNÉS ».

Hernani avait été rendu à Hugo presque sans examen ; on n'avait pas eu le temps de nous le relire, Taylor tenant à monter l'ouvrage avant son départ pour l'Egypte.

Nous fûmes invités à entendre la lecture au comité, qui était en même temps la lecture aux acteurs, la pièce étant reçue d'avance.

Cette lecture fit un immense effet ; pourtant, je préférais, et je préfère encore *Marion Delorme*.

A deux heures, le jour de la représentation, nous étions dans la salle.

Nous comprenions bien que la victoire remportée par de Vigny était une victoire sans portée. Ce n'était pas de Shakspeare, de Gœthe et de Schiller que les gens sensés doutaient, c'était de nous.

Nous demandions un théâtre national, original, français, et non pas grec, anglais ou allemand : c'était à nous de le faire.

Bon ou mauvais, *Henri III*, du moins, était une pièce originale, tirée de nos chroniques, dans laquelle on retrouvait peut-être des souvenirs des autres théâtres, mais qui n'en imitait aucun.

Marion Delorme, qu'on n'avait pas pu obtenir de la censure, et *Hernani*, qu'on allait représenter, étaient des pièces du même genre.

Seulement, *Henri III* était un ouvrage plus fort par le fond, et *Hernani* et *Marion Delorme* des ouvrages plus remarquables par la forme.

Malheureusement, les Comédiens français étaient roidis dans certaines habitudes ; il était impossible, en général, de les faire passer du tragique au comique, sans qu'ils fissent quelque terrible faute d'intention et même d'intonation ; nous avons raconté l'anecdote de Michelot et des quatre vers relatifs à l'armoire.

Il faut dire aussi que, souvent, chez Hugo, le comique et le tragique se touchent sans nuances intermédiaires, ce qui rend l'interprétation de sa pensée plus difficile que si, entre la familiarité et la grandeur, il se donnait la peine d'établir une gamme ascendante ou descendante.

La langue anglaise rythmée, scandée, divisée par brèves et par longues, a un grand avantage sur la nôtre, et, cet avantage, Shakspeare l'a largement exploité ; ses pièces, en général, sont écrites en trois langues : en prose, en vers blancs et en vers rimés.

Les gens du peuple ou de condition inférieure parlent en prose, les personnages intermédiaires parlent en vers blancs, les princes et les rois parlent en vers rimés.

En outre, si les idées s'élèvent dans la bouche de l'homme de condition inférieure, Shakspeare met à sa disposition les deux modes ascendants d'exprimer sa pensée ; si les idées s'abaissent dans la bouche d'un roi ou d'un prince, il sera libre de s'emparer, pour ne pas nuire à l'expression, du langage de la bourgeoisie, et même du langage du peuple.

Au reste, le public qui nous écoutait ignorait toutes ces choses, était indifférent à toutes ces distinctions : on venait pour applaudir ou pour siffler ; on applaudissait ou l'on sifflait, voilà tout.

La première représentation d'*Hernani* a laissé un souvenir unique dans les annales du théâtre : la suspension de *Marion Delorme*, le bruit qui se faisait autour d'*Hernani*, avaient vivement excité la curiosité publique, et l'on s'attendait, avec juste raison, à une soirée orageuse.

On attaquait sans avoir entendu, on défendait sans avoir compris.

Au moment où Hernani apprend de Ruy Gomez que celui-ci a confié sa fille à Charles V, il s'écrie :

...Vieillard stupide, il l'aime !

M. Parseval de Grandmaison, qui avait l'oreille un peu dure, entendit : « Vieil as de pique, il l'aime ! » et, dans sa naïve indignation, il ne put retenir un cri :

— Ah ! pour cette fois, dit-il, c'est trop fort !

— Qu'est-ce qui est trop fort, monsieur ? qu'est-ce qui est trop fort ? demanda *mon ami* Lassailly, qui était à sa gauche, et qui avait bien entendu ce qu'avait dit M. Parseval de Grandmaison, mais non ce qu'avait dit Firmin.

— Je dis, monsieur, reprit l'académicien, je dis qu'il est trop fort d'appeler un vieillard respectable comme l'est Ruy Gomez de Silva, « vieil as de pique ! »

— Comment ! c'est trop fort ?

— Oui, vous direz tout ce que vous voudrez, ce n'est pas bien, surtout de la part d'un jeune homme comme Hernani.

— Monsieur, répondit Lassailly, il en a le droit, les cartes étaient inventées... Les cartes ont été inventées sous Charles VI, monsieur l'académicien ! si vous ne savez pas cela, je vous l'apprends, moi... Bravo pour le vieil as de pique ! bravo Firmin ! bravo Hugo ! Ah !...

Vous comprenez qu'il n'y avait rien à répondre à des gens qui attaquaient et qui défendaient de cette façon-là.

Hernani eut un grand succès, mais plus matériellement contesté que celui d'*Henri III*.

Et c'est tout simple, les beautés de forme et les beautés de style sont les moins senties du vulgaire, et ce sont les beautés familières à Hugo. En revanche, ces beautés, étant tout artistiques, avaient une grande influence sur nous, et sur moi en particulier.

Hernani eut tous les honneurs du triomphe : il fut outrageusement attaqué, et défendu avec rage ; il eut sa parodie, parodie très spirituelle, contre les habitudes reçues, et qui avait pour titre : *Arnali, ou la Contrainte par cor*, pièce française traduite du goth.

A propos de parodie, constatons un fait historique dont la date pourrait s'égarer dans la nuit des temps, si nous ne la consignions point ici.

L'histoire — car c'est une histoire — de Cabrion et de M. Pipelet remonte au mois de mars 1829.

Voici à quelle occasion s'accomplit cet événement qui donna, alors, tant d'inquiétudes aux portiers parisiens, que, depuis ce temps, ils en sont devenus mélancoliques !

Henri III, destiné d'avance à un grand succès ou tout au moins à un grand bruit, devait avoir sa parodie ; pour faciliter l'exécution de cette œuvre importante, j'avais d'avance communiqué mon manuscrit à de Leuven et à Rousseau ; puis, sur leur demande, j'avais collaboré de mon mieux à la pièce, qui reçut le titre du *Roi Dagobert et sa Cour*.

Mais ce titre parut à la censure irrévérencieux à l'égard du *descendant* de Dagobert.

Par le descendant de Dagobert, cette honorable compagnie qui porte pour armes des ciseaux de sable sur champ d'argent, entendait Sa Majesté Charles X.

Elle confondait descendant avec successeur ; mais, on le sait, messieurs du comité d'examen n'y regardent point de si près.

Nous changeâmes le titre, et nous prîmes celui de *la Cour du roi Pétaud*, titre auquel la censure ne trouva aucun inconvénient.

Comme si personne ne descendait du roi Pétaud !

Ce fut donc sous ce titre que fut jouée, au Vaudeville, la parodie d'*Henri III et sa Cour*.

Cette parodie parodiait la pièce, scène par scène.

Or, à la fin du quatrième acte, la scène d'adieu de Saint-Mégrin à son domestique était parodiée par une scène entre le héros de la parodie — j'ai eu le malheur d'oublier son nom — et son portier.

Dans cette scène très tendre, très touchante, très sentimentale, le héros demandait au portier une mèche de ses cheveux, sur l'air *Dormez donc, mes chères amours !* fort en vogue à cette époque-là, et tout à fait approprié à la situation.

Le soir de la représentation, tout le monde sortit en chantant le refrain de l'air, et les paroles de la chanson.

Trois ou quatre jours après, nous dînâmes chez Véfour, de Leuven, Eugène Sue, Desforges, Desmares, Rousseau, quelques autres et moi.

A la fin du dîner, qui avait été fort gai, et où le fameux refrain :

Portier, je veux
De tes cheveux !

avait été chanté en chœur, Eugène Sue et Desmares résolurent de donner une réalité à ce rêve de notre imagination, et, entrant dans la maison nº 8 de la rue de la Chaussée-d'Antin, dont Eugène Sue connaissait le concierge de nom, ils demandèrent au brave s'il ne se nommait pas M. Pipelet.

Celui-ci répondit affirmativement.

Alors, au nom d'une princesse polonaise qui l'avait vu,

et qui était devenue amoureuse de lui, ils lui demandèrent avec tant d'instances une boucle de ses cheveux, que, pour se débarrasser d'eux, le pauvre Pipelet finit par la leur donner.

Du moment qu'il eut commis cette faiblesse, Pipelet fut un homme perdu. Le même soir, trois autres demandes lui furent adressées de la part d'une princesse russe, d'une baronne allemande et d'une marquise italienne, et, à chaque fois que cette demande lui était adressée, un chœur invisible chantait sous la grande porte :

Portier, je veux
De tes cheveux !

Le lendemain, la plaisanterie continua ; nous envoyâmes les gens de notre connaissance demander des cheveux à maître Pipelet, qui ne tirait plus le cordon qu'avec angoisses, et qui — mais inutilement — avait enlevé de sa porte l'écriteau sacramentel :

Parlez au portier.

Le dimanche suivant, Eugène Sue et Desmares résolurent de donner au pauvre diable une sérénade en grand ; ils entrèrent dans la cour à cheval, et, chacun une guitare à la main, ils se mirent à chanter l'air persécuteur. Mais, nous l'avons dit, c'était un dimanche ; les maîtres étaient à la campagne ; le portier, se doutant qu'on chercherait à empoisonner son jour dominical comme les autres, et qu'il n'aurait pas même, ce jour-là, le repos que Dieu s'était accordé à lui-même, avait prévenu tous les domestiques de la maison. Il se glissa derrière les chanteurs, ferma la porte de la rue, fit un signal convenu d'avance, et sur lequel cinq ou six domestiques accoururent à son aide, et les troubadours, forcés de convertir en armes défensives leurs instruments de musique, ne sortirent de là que le manche de leur guitare à la main.

Des détails de ce combat, qui dut être terrible, personne n'en sut jamais rien, les combattants les ayant gardés pour eux ; mais on sut qu'il avait eu lieu, et, dès lors, le portier de la rue de la Chaussée-d'Antin fut mis au ban de la littérature.

A partir de ce moment, la vie du pauvre homme devint un enfer anticipé : on ne respecta plus même le repos de la nuit : tout littérateur attardé dût faire le serment de revenir à son domicile par la rue de la Chaussée-d'Antin, ce domicile fût-il à la barrière du Maine.

Cette persécution dura plus de trois mois.

Au bout de ce temps, comme un nouveau visage se présentait pour faire la demande accoutumée, la femme Pipelet, tout en pleurs, se présenta au vasistas, et annonça que son mari, succombant à l'obsession, venait d'être conduit à l'hôpital sous le coup d'une fièvre cérébrale.

Le malheureux avait le délire, et, dans son délire, ne cessait de répéter avec rage le refrain infernal qui lui coûtait la raison et la santé.

Voilà la vérité sur cette grande persécution des Pipelets, qui a fait tant de bruit pendant les années 1829 et 1830.

Revenons à *Christine.*

La pièce, rendue par la censure, était répétée avec acharnement. Le romantisme, qui s'était emparé du Théâtre-Français, venait de franchir la Seine, avait tourné l'Académie comme une de ces forteresses que les grands généraux dédaignent d'attaquer dans les guerres d'invasion, et menaçait d'emporter l'Odéon d'assaut.

Cela faisait révolution au quartier Latin.

Harel, pour donner, du reste, plus de solennité à la prochaine représentation, faisait des *relâches* multipliés, ce qui était, à cette époque, un moyen de publicité, une façon de réclame encore inconnue.

Le matin de la répétition générale, je reçus un mot de Soulié ; c'était — à part la petite correspondance qu'on a lue, et l'envoi des places pour *Roméo et Juliette,* — le seul signe de vie qu'il m'eût donné depuis un an.

Soulié me demandait un laissez-passer pour cette répétition.

Je m'empressai d'envoyer ce laissez-passer pour lui et les personnes qui voudraient l'accompagner.

Le soir, la répétition eut lieu.

Les répétitions générales de cette époque, c'étaient des représentations réelles. Les amis n'étaient pas encore blasés ; le succès ne les avait pas encore rendus indifférents ou jaloux ; il semblait qu'il y eût un intérêt général à la réussite de quelques-uns. La cause que nous défendions était celle de tous les inconnus espérant se faire connaître ; de l'influence acquise par nous, ils prendraient une bonne part pour faire leur route plus sûre et meilleure. L'égoïsme les faisait dévoués.

La répétition générale de *Christine* eut donc un succès d'enthousiasme.

Après le cinquième acte, je sortis de l'orchestre, et j'allai donner droit dans Soulié

Soulié était fort ému ; il me tendit les bras.

Je l'embrassai avec une effusion profonde : il m'en coûtait d'être en froid avec un homme que j'aimais et dont plus que les autres — parce que mieux que les autres je m'en rendais compte — j'admirais le talent.

— Allons, me dit-il, décidément tu as eu raison de faire ta *Christine* seul. C'est une admirable chose dont certaines parties pèchent par l'exécution seulement ; mais l'exécution s'apprend... Tu tiendras un jour tout le théâtre ; et, alors, nous serons, nous autres, tes humbles serviteurs.

— Allons, lui répondis-je, cher ami, tu es fou !

— Non pas, je parle comme je pense, sur l'honneur. Te dire que cela me fait un énorme plaisir, ce serait aller trop loin, tu ne me croirais pas ; mais, enfin, c'est ainsi.

Je le remerciai.

— Voyons, me dit-il, causons sérieusement. Je sais qu'il y a une cabale organisée contre ta pièce, et qu'on doit, demain soir, te secouer d'importance.

— Ah ! je m'en doutais bien.

— Te reste-t-il cinquante parterres?

— Oui.

— Donne-les-moi ; je viendrai avec tous mes ouvriers de la scierie mécanique, et nous te soutiendrons cela, sois tranquille !

Je lui donnai, sans compter, un paquet de billets ; puis, comme on m'attendait sur la scène, je l'embrassai de nouveau, et nous nous quittâmes.

Je crois qu'il y avait quelque chose de cette fraternité et de cette confiance que l'on cherche vainement au théâtre, chez cet homme qui, sifflé, trois ou quatre mois auparavant, dans la même salle et sous le même titre, demandait cinquante places à son rival, pour soutenir une pièce dont le succès devait d'autant mieux faire ressortir la chute de la sienne, et chez ce rival qui, à pleines mains, à l'instant même, lui donnait, sans concevoir un seul doute, sans éprouver la moindre crainte, une masse de billets suffisant à faire tomber la meilleure pièce, si les billets étaient distribués en de mauvaises mains.

Nous étions peut-être ridicules, mais, à coup sûr, nous étions bons.

Aucun retard n'ayant été regardé comme nécessaire, la pièce passa le lendemain.

Frédéric ne m'avait pas menti ; on avait organisé — qui cela? je ne m'en doute même pas, — on avait organisé, ou peut-être même, sans autre agglutinatif que la haine qu'on nous portait, s'était organisée toute seule la plus rude cabale qu'on eût jamais vue. Comme d'habitude, j'assistais à ma première représentation dans une loge ; je ne perdis donc rien des incidents de cette terrible bataille qui dura sept heures, et dans laquelle, dix fois terrassée, la pièce se releva toujours, et finit, à deux heures du matin, par mettre le public, haletant, épouvanté, terrifié, sous son genou.

Oh ! je le dis, avec un enthousiasme qui n'a rien perdu de sa force par ces vingt-cinq ans de guerre, et malgré mes cinquante succès, c'est une grande et magnifique lutte que celle du génie de l'homme contre la volonté mauvaise du public, la vulgarité des assistants, la haine des ennemis ! il y a une satisfaction immense à sentir, aux endroits dramatiques, l'opposition plier sur les jarrets, et, lentement renversée en arrière, toucher la terre de sa tête vaincue ! Oh ! comme la victoire donnerait de l'orgueil, si, au contraire, chez les bons esprits, elle ne guérissait pas de la vanité !

Il est impossible de rendre, après le monologue de Sentinelli à la fenêtre, sifflé, il est impossible de rendre l'effet de l'arrestation de Monaldeschi ; toute la salle éclata rugissante d'applaudissements, et, quand, au cinquième acte, Monaldeschi, sauvé par l'amour de Christine, envoya la bague empoisonnée à Paula, il y eut des cris de fureur contre le lâche assassin, lesquels se convertirent en bravos frénétiques, quand on le vit, blessé déjà, sanglant, se traînant bas, et rampant aux pieds de la reine, qui, malgré ses supplications et ses prières, prononça ce vers, jugé *impossible* par Picard :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève !

Cette fois, la salle était vaincue, le succès décidé.

L'épilogue, calme, froid, grandiose, espèce de souterrain gigantesque aux dalles humides et aux voûtes sombres où j'enterrais les cadavres de mes personnages, nuisit à ce succès. Ces coupables à cheveux blancs, au cœur éteint, se retrouvant, après trente ans, l'un sans haine, l'autre sans amour, s'étonnant ensemble et demandant ensemble pardon du crime qu'ils avaient commis, présentaient une suite de scènes plus philosophiques et plus religieuses que dramatiques.

Vis-à-vis de moi-même, je reconnus que je m'étais trompé ; il y avait eu erreur, il y eut pénitence : je coupai l'épilogue, c'est-à-dire le morceau qui, quoique loin d'être irréprochable comme style, était, sous ce rapport, le meilleur de tout l ouvrage.

Hâtons-nous de dire que le reste, pastiche d'une langue que je bégayais à peine à cette époque, n'était pas bien fort.

Je n'avais pas perdu de vue Soulié pendant la représentation ; lui et ses cinquante hommes étaient là.

Un masque sur le visage, je n'eusse pas osé faire pour le succès de ma propre pièce ce qu'il faisait, lui !

O cher cœur d'ami ! chère âme loyale ! peu t'ont connu, peu t'ont apprécié ; mais, moi qui t'ai connu, moi qui t'ai apprécié, de ton vivant, je t'ai défendu ; après ta mort, je te glorifie !...

En somme, tout le monde sortait du théâtre sans qu'une seule personne pût dire si *Christine* était une chute ou un succès.

Un souper attendait chez moi ceux de nos amis qui voulaient y venir souper. Nous rentrâmes, sinon joyeux de la victoire, au moins tout échauffés par le combat.

Nous étions vingt-cinq, à peu près :

Hugo, de Vigny, Paul Lacroix, Boulanger, Achille Comte, Planche — Planche lui-même, que le chien de la haine n'avait pas encore mordu, et qui n'avait que des dispositions à devenir enragé plus tard, — Cordelier-Delanoue, Théodore Villenave... que sais-je, moi ? toute cette bruyante troupe pleine de jeunesse, de vie, d'action, qui nous entourait à cette époque ; tous les volontaires de cette grande guerre d'invasion qui n'était pas si terrible qu'elle s'annonçait, et qui au bout du compte, ne menaçait de prendre Vienne que pour obtenir les frontières du Rhin.

Et, ici, écoutez ce qui se passa ; ce que je vais raconter, c'est presque le pendant de l'épisode de Soulié ; c'est, j'en réponds, une chose inouïe dans les fastes de la littérature.

Il y avait à changer, dans ma pièce, une centaine de vers *empoignés* à la première représentation, pour me servir du terme vulgaire mais expressif ; ils allaient être signalés à la malveillance et ne manqueraient pas d'être empoignés de nouveau à la seconde représentation ; il y avait, en outre, une douzaine de coupures qui demandaient à être faites et pansées par des mains habiles et presque paternelles ; il fallait qu'elles fussent faites à l'instant même, pendant la nuit, afin que le manuscrit fût renvoyé le lendemain matin, et que les raccords fussent faits à midi, pour que la pièce pût être jouée le soir.

La chose m'était impossible, à moi qui avais vingt-cinq convives à nourrir et à abreuver.

Hugo et de Vigny prirent le manuscrit, m'invitèrent à ne m'inquiéter de rien, s'enfermèrent dans un cabinet, et, tandis que nous autres, nous mangions, buvions, chantions, ils travaillèrent... ils travaillèrent quatre heures de suite avec la même conscience qu'ils eussent mise à travailler pour eux, et, quand ils sortirent au jour, nous trouvant tous couchés et endormis, ils laissèrent le manuscrit, prêt à la représentation, sur la cheminée, et, sans réveiller personne, ils s'en allèrent, ces deux rivaux, bras dessus, bras dessous, comme deux frères !

Te rappelles-tu cela, Hugo ?

Vous rappelez-vous cela, de Vigny ?

Nous fûmes tirés de notre léthargie, le lendemain matin, par le libraire Barba, qui venait m'offrir douze mille francs du manuscrit de *Christine*, c'est-à-dire le double de ce que j'avais vendu *Henri III*.

Décidément, c'était un succès !

CXXXVIII

UN FIACRE QUI PASSE. — MADAME DORVAL DANS « L'INCENDIAIRE ». — DEUX ARTISTES. — LE DUC D'ORLÉANS DEMANDE POUR MOI LA CROIX D'HONNEUR. — SA RECOMMANDATION RESTE SANS EFFET. — M. EMPIS. — LE SALON DE MADAME LAFOND. — MON COSTUME D'ARNAUTE. — MADAME MALIBRAN. — FRÈRES ET SŒURS EN ART.

Le lendemain de la première représentation, ou plutôt le soir de la seconde, à une heure du matin, je traversais la place de l'Odéon, passant de la lumière de la salle à l'obscurité de la rue, du bruit des applaudissements d'une salle comble au silence d'un carrefour vide, de l'enivrement à la réflexion, de la réalité au rêve, lorsqu'une tête de femme sortit de la portière d'un fiacre en criant mon nom.

Je me retournai ; le fiacre s'arrêta ; j'ouvris la portière.

— C'est vous qui êtes M. Dumas? me dit la personne qui était dans le fiacre.

— Oui, madame.

— Eh bien, montez ici, et embrassez-moi... Ah ! vous avez un fier talent, et vous faites un peu bien les femmes !

Je me mis à rire, et j'embrassai celle qui me parlait ainsi.

Celle qui me parlait ainsi, c'était Dorval ; Dorval, à qui j'aurais pu renvoyer ses propres paroles : « Vous avez un fier talent, et vous faites un peu bien les femmes ! »

C'est que, depuis le jour où nous lui avons vu jouer Malvina, du *Vampire*, Dorval, de son côté, avait énormément grandi.

C'était dans *l'Incendiaire*, surtout, qu'elle avait été magnifique.

Celui ou celle qui lit ces lignes ne sait probablement pas aujourd'hui ce que c'est que *l'Incendiaire ;* je ne me rappelle moi-même qu'un rôle de prêtre très bien joué par Bocage, et une scène de confession où Dorval était sublime.

Figurez-vous une jeune fille à laquelle on a mis une torche à la main — comment? par quel moyen? je ne m'en souviens plus ; peu importe, d'ailleurs ! il y a vingt-deux ou vingt-trois ans de cela : j'ai oublié le drame, et, je le répète je ne vois plus que l'artiste. — Elle jouait à genoux cette scène de confession dont je parle et qui durait un quart d'heure ; pendant ce quart d'heure, on ne respirait pas, ou l'on ne respirait qu'en pleurant.

Un soir, madame Dorval fut plus belle, plus tendre, plus pathétique qu'elle n'avait jamais été.

Pourquoi cela? Je vais vous le dire.

Vous avez vu des Ruysdaël et des Hobbéma, n'est-ce pas? vous vous souvenez comment parfois un rayon de soleil s'égare dans leurs paysages, fait lumineux un coin de ciel gris, fait transparente cette atmosphère brumeuse où de grands bœufs pâturent dans de hautes herbes? Eh bien, écoutez ceci : quand l'artiste est fatigué, qu'il a joué dix fois, vingt fois, cinquante fois de suite le même rôle, peu à peu l'inspiration s'éteint, le génie s'endort, l'émotion s'émousse ; le ciel de l'acteur devient gris, son atmosphère brumeuse ; il cherche ce rayon de soleil qui réveille la toile d'Hobbéma ou de Ruysdaël. Ce rayon de soleil, c'est un spectateur ami, un artiste de talent accoudé au balcon ; c'est quelque tête pensive dont les yeux brillent dans la pénombre d'une loge. Alors, la communication s'établit entre la salle et le théâtre, la commotion électrique se fait sentir, et, grâce à elle, l'acteur ou l'actrice remonte aux jours des premières représentations ; toutes ces cordes qui se sont endormies peu à peu se réveillent, et tout à coup, pleurent, gémissent, se lamentent plus vibrantes que jamais ; le public bat des mains, crie bravo, croit que c'est pour lui que l'actrice fait ces prodiges. Pauvre public ! c'est pour une âme que tu ne soupçonnes pas, tous ces efforts, tous ces cris, toutes ces larmes ! seulement, tu en profites comme d'une rosée, comme d'une lumière, comme d'une flamme. Cette rosée, d'ailleurs, que t'importe qui la verse, cette lumière qui la répand, cette flamme qui l'allume, puisque, à cette rosée, à cette lumière, à cette flamme, tu te rafraîchis, tu t'éclaires, tu te réchauffes !

Eh bien, un soir, Dorval avait été sublime ; — pour qui? elle n'en savait rien ; — pour une femme qui l'avait tenue trois heures palpitante sous son regard d'aigle ; pendant trois heures, toute la salle avait disparu aux yeux de Dorval : c'était pour cette femme qu'elle avait pleuré, parlé, vécu, agi enfin ; et, quand cette femme avait applaudi, quand cette femme avait crié bravo, l'actrice avait été payée de sa peine, récompensée de sa fatigue, indemnisée de son génie !

Elle s'était dit : « Je suis contente, puisqu'elle l'est. »

Puis la toile s'était abaissée, et haletante, brisée mourante, comme la pythie qu'on enlève au trépied, Dorval était remontée à sa loge, et, de triomphatrice devenue victime, elle était tombée presque évanouie sur un sofa.

Tout à coup, la porte de sa loge s'ouvrit, et l'inconnue parut sur le seuil.

Dorval tressaillit, s'élança, lui prit les deux mains comme à une amie.

Les deux femmes se regardèrent un instant, souriant en silence, et des larmes dans les yeux.

— Excusez-moi, madame, dit enfin l'inconnue avec une voix d'une incroyable douceur ; mais je n'ai pas voulu rentrer chez moi sans vous dire la joie, l'émotion, le bonheur que je vous dois. Oh ! c'est admirable, voyez-vous, c'est merveilleux, c'est sublime !

Dorval la regardait, la remerciait des yeux, de la tête, et surtout de ce mouvement d'épaules qui n'appartenait qu'à elle, et, cela, tout en interrogeant sa physionomie, tout en demandant à chaque muscle de son visage : Mais qui donc êtes-vous, madame? qui êtes-vous?

L'inconnue devina sa pensée, et, avec cette voix dont la

suavité ne peut être comprise que de ceux-là seuls qui ont connu cette merveilleuse sirène :

— Je suis madame Malibran, dit-elle.

Dorval jeta un cri, étendit la main vers la seule gravure qui ornait sa loge.

C'était le portrait de madame Malibran dans Desdemona.

A partir de ce moment, madame Dorval avait une des deux choses qui lui avaient manqué jusque-là pour devenir une femme du plus haut mérite : une amie pleine de vérité, mais, en même temps, pleine de distinction ; cette amie, madame Malibran venait la lui offrir.

Maintenant qu'elle avait la part de l'amitié, restait à la Providence à lui faire celle de l'amour.

Après avoir joué Adèle d'Hervey et Marion Delorme, madame Dorval joua Ketty Bell. Ce dernier rôle joué, elle était une femme accomplie, une actrice parfaite.

L'exclamation de madame Dorval quand elle m'arrêta près de l'Odéon, cette consanguinité artistique, qu'elle scellait franchement par un baiser fraternel, me rendirent bien heureux ! Pour que l'orgueil soit satisfait, il faut que l'éloge vienne de plus haut, ou tout au moins d'aussi haut que celui qui le reçoit.

Ce qui vient d'en haut est de l'ambroisie ; ce qui vient d'en bas n'est que de l'encens.

Un jour, Michelet m'écrivit, — je n'ai jamais vu Michelet, je ne lui ai jamais parlé, — un jour, dis-je, Michelet m'écrivit :

« Monsieur, je vous aime et je vous admire, parce que vous êtes une des forces de la nature. »

Cette lettre me fit un plaisir beaucoup plus réel et beaucoup plus vif que si l'on m'eût écrit que je venais d'être nommé grand-croix de la Légion d'honneur.



Madame Malibran.

A propos de la Légion d'honneur, deux mots qui indiqueront la sensation produite par les deux succès d'*Henri III* et de *Christine*.

Christine avait été jouée le 20 février, et, le 9 mars, très probablement sur la demande du duc de Chartres, qui, selon son désir, avait assisté à la première représentation, le duc d'Orléans écrivait à M. Sosthène de la Rochefoucauld :

« Palais-Royal, 9 mars 1830.

« J'apprends, monsieur, que vous avez l'intention de soumettre au roi la proposition d'accorder à M. Alexandre Dumas la croix de la Légion d'honneur, à l'époque de l'année où Sa Majesté est dans l'usage de faire une promotion dans l'ordre. Les succès dramatiques de M. Alexandre Dumas me semblent, en effet, de nature à mériter cette faveur, et je serai d'autant plus aise qu'il l'obtienne, qu'il a été, pendant près de six ans, attaché à mon secrétariat, et à l'administration de mes forêts, et qu'il a été, pendant ce temps, le soutien de sa famille de la manière la plus honorable. On me dit qu'il est dans l'intention de faire un voyage dans le nord de l'Europe, et qu'il attacherait un grand prix à ce que sa nomination pût avoir lieu avant son départ. Je ne sais si le 12 avril ne serait pas une occasion où vous pourriez en soumettre la proposition au roi ; mais j'ai voulu vous en suggérer l'idée, en vous témoignant l'intérêt que je porte à M. Dumas. Et je profite avec grand plaisir de cette occasion pour vous offrir, monsieur, l'assurance très sincère de mes sentiments pour vous.

« Votre affectionné,

« LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Un jour que j'étais à la bibliothèque, M. le duc d'Orléans descendait ; il tenait une lettre à la main.

Il s'avança vers moi, qui m'étais levé à son entrée, et me tenais debout.

— Tenez, monsieur Dumas, me dit-il, voici ce que l'on m'a demandé pour vous... Lisez.

Je lus, et, à mon grand étonnement, ce que je lus, c'était la lettre que je viens de transcrire.

Je savais que M. Sosthène de la Rochefoucauld, qui avait beaucoup d'amitié pour moi, devait, poussé par Beauchesne, présenter mon nom au travail de M. de la Bouillerie ; mais j'étais loin de me douter que M. le duc d'Orléans consentît jamais à me recommander.

Je rougis beaucoup ; je balbutiai quelques mots de remercîment, et je demandai au duc à qui je devais cette bonne fortune, d'être recommandé par lui.

— A un ami, me répondit-il, sans que je pusse en tirer autre chose.

Malheureusement, la recommandation de M. le duc d'Orléans n'eut aucun effet. On m'assura, dans le temps, que c'était M. Empis, chef de bureau à la maison du roi, qui avait paralysé cette bonne intention du prince et de M. de la Rochefoucauld. — M. Empis suivait, en littérature, une ligne opposée à la mienne : il a fait une pièce extrêmement remarquable : *la Mère et la Fille* ; le rôle principal en fut créé par Frédérick Lemaître, à son entrée à l'Odéon, avec un succès extraordinaire.

J'ai dit : « Malheureusement la recommandation de M. le duc d'Orléans n'eut aucun effet. » Expliquons le mot *malheureusement*.

Oui, malheureusement, car, à cette époque où la croix de la Légion d'honneur n'avait pas encore été prodiguée, la croix de la Légion d'honneur eût été pour moi une véritable récompense. J'étais jeune ; j'étais plein de foi, d'ardeur, d'enthousiasme ; j'entrais dans la carrière, enfin ; ma nomination m'eût causé, alors, une véritable joie.

Mais c'est un des malheurs de ceux qui donnent, de ne jamais savoir donner à temps ; cette croix que le duc d'Orléans demandait pour moi en 1830, le roi Louis-Philippe ne me la donna qu'aux fêtes de Versailles, en 1836 ; et encore ce ne fut pas lui que me la donna, ce fut le prince royal, qui, à l'occasion de son mariage, avait eu à sa disposition une grand'croix, deux croix d'officier, et une croix de chevalier.

La grand'croix fut pour François Arago ; les deux croix d'officier furent pour Augustin Thierry et Victor Hugo ; la croix de chevalier fut pour moi.

Arrivé à cette époque de ma vie, je dirai toutes les histoires qui se rattachent à cette croix, et comment M. de Salvandy, pour qu'on lui pardonnât la croix d'officier donnée à Hugo, et la croix de chevalier donnée à moi, fut obligé de la donner en même temps à un brave garçon dont le nom parfaitement inconnu devait nous protéger de son obscurité.

Il en résulta que je mis la croix dans ma poche, au lieu de la mettre à ma boutonnière.

Cela me rappelle l'histoire du père d'un de mes confrères en littérature, marchand de coton très riche, qui, ayant eu la croix pour avoir prêté deux millions à Charles X, n'en porta jamais le ruban qu'à la boutonnière du gousset de son pantalon.

Il me fallut donc, pour cette fois, me priver du ruban rouge.

J'en voulus, d'abord, à M. Empis d'avoir défait ce beau projet ; mais je lui en voulus bien davantage, depuis, d'avoir fait *Julie, ou la Réparation !*

On s'était grandement amusé, pendant ce joyeux hiver de 1830, si rude qu'il fût. — Il y a ceci de remarquable que les révolutions surprennent presque toujours les peuples au milieu des danses, et les rois au milieu des feux d'artifice.

Il y avait eu surtout force bals masqués.

Il existait, alors, à Paris, un salon tout à fait artiste : c'était celui de madame Lafond.

Madame Lafond était, à cette époque, une femme de trente-six à trente-huit ans, dans tout l'éclat d'une beauté brune admirablement conservée, avec des yeux noirs pleins d'éloquence et des cheveux noirs pleins de souplesse ; joignez à cela un sourire ravissant, les mains les plus gracieuses du monde, un esprit à la fois distingué et bienveillant, et vous aurez une idée fort imparfaite de la maîtresse de ce salon.

Son mari était Lafond l'instrumentiste ; il avait un grand talent sur le violon ; il était petit, blond ; secondait à merveille sa femme dans les soirées qu'elle donnait, mais où il ne jouait guère que le rôle que joue le prince Albert à la cour de la reine Victoria.

Je crois qu'il s'est tué par accident, en tombant de voiture. Il avait deux fils beaucoup plus jeunes que moi, qui portaient encore la petite veste ronde, le col rabattu, et que l'on envoyait coucher à huit heures.

Ils sont devenus, depuis, deux charmants garçons que j'ai revus dans les ambassades.

A cette époque, on ne connaissait, comme costume fashionable, ni les pierrots ni les débardeurs ; Chicard et Gavarni étaient encore cachés dans les profondeurs de l'avenir, et le bal de l'Opéra ne sortait pas du domino traditionnel, avec lequel il eût été difficile de nouer ces galops insensés au son de cette musique terrible qui a fait proclamer Musard le Napoléon du cancan.

Le cancan lui-même, cette admirable danse nationale, la seule qui ait de l'imprévu et du pittoresque, était consigné à la barrière avec les objets prohibés par l'octroi.

Le choix d'un costume était chose grave pour un auteur de vingt-six ans, auquel, à tort ou à raison, on commençait alors à faire dans le monde une réputation d'Othello.

J'avais fait connaissance, chez Firmin, aux bals de Firmin, — et je ne sais pourquoi je n'ai point parlé des bals de Firmin, qui étaient de charmantes réunions où l'on était sûr de trouver, sans blanc ni rouge, les plus jeunes et les plus jolis visages de Paris, — j'avais, dis-je, fait, chez Firmin, connaissance d'un spirituel garçon, élève de M. Ingres, et devenu depuis un artiste éminent, d'Amaury Duval.

Il arrivait de Grèce : il avait fait partie de l'expédition artistique qu'on avait envoyée dans la patrie de Périclès, à la suite de la bataille de Navarin, et, à l'un des bals de Firmin, il était venu déguisé en Pallikar. Le Pallikar était fort bien porté dans ce temps-là : Byron l'avait mis à la mode ; toutes nos plus jolies femmes avaient quêté pour cette mère des jolies femmes qu'on appelle la Grèce.

Depuis ce temps, je m'étais lié avec Amaury ; plus tard, j'ai donné, en souvenir de notre jeune amitié, ou plutôt de notre amitié de jeunesse, son nom à l'un de mes romans. Il s'était déclaré le soutien enragé de nos œuvres, et c'était lui, on se le rappelle, fils et neveu d'académicien, qu'on avait accusé d'avoir, après la première représentation d'*Henri III*, demandé la tête des académiciens.

J'allai le trouver. Il s'agissait, dans un bal costumé, de tirer parti de mes avantages.

J'ai dit que je n'avais jamais été beau ; mais j'étais grand, bien découplé, quoiqu'un peu mince ; j'avais le visage maigre, de grands yeux, le teint brun ; avec cela, s'il était impossible de faire de la beauté, il était aisé de faire du caractère.

Il fut convenu que le costume des Arnautes m'irait à merveille. Amaury me dessina un costume d'Arnaute.

Ce qu'il y avait surtout de remarquable dans ce costume, c'était le turban, qui, après s'être enroulé deux ou trois fois autour de la tête, passait sous le cou, et allait se rattacher à son point de départ.

Seulement, il fallait faire faire le costume, tout couvert de broderies, de soutaches et de galons.

On y travailla quinze jours.

Enfin la soirée arriva, il fut fini pour onze heures.

A minuit, j'entrais chez madame Lafond.

Ce costume, encore à peu près inconnu en France ; cette veste et ces guêtres de velours rouge brodées d'or ; cette fustanelle blanche comme la neige, où l'on n'avait pas triché d'un seul lé ; ces armes d'argent éblouissantes et merveilleusement ciselées, et surtout l'originalité de la coiffure attirèrent tous les yeux sur moi.

Je devinai que j'allais avoir un triomphe ; mais ce que je ne devinais pas, c'est en quoi le triomphe consisterait.

Je n'avais pas fait dix pas dans la salle, qu'une jeune femme vêtue en prêtresse romaine, toute couronnée de verveine et de cyprès, s'excuse près de son danseur, le quitte, vient à moi, m'entraîne dans un petit boudoir, me fait asseoir, reste debout devant moi, et me dit :

— Ah ! par exemple, monsieur Dumas, vous allez m'apprendre comment on met ce turban-là ; je joue demain Desdemona avec Zucchelli ; ces diables d'Italiens se costument ainsi que vous savez ; je veux, au moins, qu'il soit coiffé comme vous ; cela me montera la tête.

La prêtresse romaine, c'était madame Malibran. — madame Malibran, dont j'aurai tant à parler encore, et dont j'ai déjà parlé en deux occasions, à propos de la première représentation d'*Henri III*, dont elle vit tout le cinquième acte suspendue à la colonne d'une loge des troisièmes ; et à propos de Dorval, dans les bras de laquelle elle courut se précipiter à la suite d'une représentation de *l'Incendiaire ;* — c'était madame Malibran, l'incomparable artiste qui, seule peut-être, a réuni, à un degré auquel personne n'a atteint, le drame au chant, la force à la grâce, la gaieté à la tristesse.

Hélas ! elle aussi est morte jeune ! elle aussi n'est plus qu'une ombre à notre horizon ! ombre de Desdémone, ombre de Rosine, ombre de la Somnambule, ombre de Norma, ombre resplendissante, mélodieuse, mélancolique, que ceux qui l'ont vue vivante revoient vivante encore, mais qui n'est plus qu'un fantôme pour ceux qui ne l'ont pas vue !

Elle est morte jeune ; mais, au moins, elle a emporté dans la tombe tous les bénéfices des morts prématurées ; elle est morte belle, aimante, aimée, au milieu de ses triomphes, ceinte de sa gloire, couronnée de ses succès, ensevelie dans sa renommée !

Mais les artistes de théâtre ne laissent rien d'eux-mêmes, rien qui puisse transmettre à la postérité la pureté de

leur chant, la grâce de leur pose, la passion de leur geste, — rien que ce reflet qui en reste dans la mémoire des contemporains.

C'est donc à nous, peintres ou poètes, qui laissons après nous quelque chose : c'est à nous, privilégiés de l'art, qui avons la faculté de reproduire la forme ou l'esprit des choses matérielles et périssables avec le pinceau ou la plume ; c'est à nous, à qui Dieu a donné pour âme un miroir qui, au lieu d'oublier, se souvient ; c'est à nous de vous faire revivre, ô nos frères ! ô nos sœurs ! tels que vous étiez, et s'il est possible, plus grands encore, plus beaux encore que vous n'étiez !

Quand j'ai commencé ce livre, croyez-vous, vous qui me lisez, que ç'ait été dans le but égoïste de dire éternellement *moi?* Non, je l'ai pris comme un cadre immense pour vous y faire entrer tous, frères et sœurs en art, pères ou enfants du siècle, grands esprits, corps charmants, dont j'ai touché les mains, les joues, les lèvres ; vous qui m'avez aimé, et que j'ai aimés ; vous qui avez été ou qui êtes encore la splendeur de notre époque ; vous-mêmes qui m'êtes restés inconnus ; vous-mêmes qui m'avez haï ! Les *Mémoires d'Alexandre Dumas!* mais c'eût été ridicule ! Qu'ai-je donc été par moi-même, individu isolé, atome perdu, grain de poussière emporté dans tous les tourbillons ? Rien ! Mais, en m'adjoignant à vous, en pressant de la main gauche la main droite d'un artiste, de la main droite la main gauche d'un prince, je deviens un des anneaux de la chaîne d'or qui relie le passé à l'avenir. Non, ce ne sont pas mes Mémoires que j'écris, ce sont les Mémoires de tous ceux que j'ai connus, et, comme j'ai connu tout ce qui était grand, tout ce qui était illustre en France, ce que j'écris, ce sont les Mémoires de la France.

Je passai une bonne partie de ma soirée à apprendre à madame Malibran comment on mettait un turban d'Arnaute, et, le lendemain, Zuccheli jouait Othello, coiffé comme je l'étais la veille.

Madame Malibran avait eu raison : sans doute, la coiffure d'Othello lui avait *monté la tête ;* jamais elle n'avait été si belle, si grande, si sublime !

Au revoir Marie ! — car, vous aussi, vous vous appeliez Marie, comme Marie Dorval, comme Marie Pleyel... Au revoir ! je vous retrouverai à Naples !

CXXXIX

POURQUOI LA RECOMMANDATION DU DUC D'ORLÉANS AU SUJET DE MA CROIX AVAIT ÉCHOUÉ. — LE MILLIARD D'INDEMNITÉ. — VOYAGE DE LA FAYETTE EN AUVERGNE. — SA RÉCEPTION A GRENOBLE, A VIZILLE ET A LYON. — VOYAGE DE CHARLES X EN ALSACE. — VARENNES ET NANCY. — OUVERTURE DES CHAMBRES. — LE DISCOURS ROYAL ET L'ADRESSE DES 221. — L'ARTICLE 14. — LA CONQUÊTE D'ALGER ET LA REPRISE DE NOS FRONTIÈRES DU RHIN.

Passons d'une soirée d'artiste à une soirée aristocratique, et qui fit un bien autre bruit !

Je veux parler de la fameuse soirée du Palais-Royal ; de la soirée donnée, le 31 mai 1830, par M. le duc d'Orléans à son beau-frère le roi de Naples.

Mais, auparavant, reprenons les choses d'un peu plus haut.

Pourquoi la recommandation de M. le duc d'Orléans au sujet de ma croix avait-elle eu si peu d'influence ?

C'est que, de jour en jour, et au fur et à mesure que sa popularité grandissait, son crédit baissait aux Tuileries.

C'est que, de jour en jour, le duc d'Orléans, enhardi, et pesant dans son esprit cette question qu'il fallait poser, m'avait-il dit, à un concile, et non à un prince du sang, laissait échapper contre la cour des paroles qui indiquaient une opposition plus ouverte.

C'est que, depuis l'entrée de M. de Polignac au ministère, c'est-à-dire depuis le lendemain de cette fameuse audience de Victor-Hugo, reçu par le roi à Saint-Cloud, tout le monde s'attendait à une révolution.

Il fallait que cette révolution fût bien publiquement flottante dans l'air, puisque, pour mon compte, j'avais répondu à M. de Lourdoueix ce fameux *j'attendrai*, qui, eussé-je attendu, ne m'eût guère remis qu'à six mois.

Le 2 mars, la Chambre s'était ouverte.

Le roi se présenta à la séance d'ouverture décidé à un coup d'Etat.

Qui avait décidé Charles X à ce coup d'Etat ?

Mille choses

Son voyage, à lui, en Alsace ; le voyage de M. de la Fayette en Auvergne ; puis d'autres événements que nous indiquerons en leur lieu et place.

Le général la Fayette, après avoir touché son indemnité comme émigré royaliste, avait résolu de faire, comme républicain, un voyage en Auvergne.

En effet, le milliard indemnitaire venait d'être distribué, et, chose étrange ! il avait encore plus enrichi les libéraux que les royalistes.

Le duc d'Orléans touchait seize millions pour sa part

Le duc de Liancourt touchait un million quatre cent mille francs ;

Le duc de Choiseul, un million cent mille francs ;

Le général la Fayette, quatre cent cinquante-six mille cent quatre-vingt-deux francs ;

M. Gaetan de la Rochefoucauld, quatre cent vingt-huit mille deux cent six francs ;

M. Thiars, trois cent cinquante-sept mille huit cent cinquante francs ;

Enfin, M. Charles de Lameth, deux cent un mille six cent quatre-vingt-seize francs.

Le général la Fayette partit donc pour l'Auvergne.

Le général la Fayette, que j'ai beaucoup connu, et qui avait quelque amitié pour moi ; le général la Fayette, — que j'espère peindre à son tour dans la suite de ces Mémoires, sans que le respect du jeune homme et la sympathie de l'ami nuisent à l'impartialité de l'historien, — était né en 1757, à Chavagnac, près de Brioude, et, quelques jours avant la clôture de la session de 1829, était, comme nous l'avons dit, parti pour l'ancien pays des Arvernes. Il avait cédé au désir de revoir cette terre natale qui jette dans notre âme de si profonds souvenirs, qu'elle nous attire à elle pendant tout le cours de notre vie, avec cela de remarquable, que cette attraction est d'autant plus grande qu'on avance vers la mort, comme si la nature avait mis une certaine joie pour l'homme à aller chercher sa tombe près de son berceau.

Or, le général la Fayette avait, dans ce voyage, été reçu avec joie, avec amour, avec respect, mais sans fanatisme. Des banquets lui avaient été donnés à Issoire, à Clermont, à Brioude ; mais ces banquets n'avaient eu jusque-là aucun caractère politique : c'étaient des concitoyens qui fêtaient un concitoyen, et pas autre chose.

Tout à coup, on apprit le changement de ministère, et l'avènement de M. de Polignac au pouvoir.

A partir de ce moment, à la minute même où arrive la nouvelle de ce changement de ministère, le voyage de la Fayette change d'aspect ; c'est à la fois quelque chose de puissant comme une protestation et de religieux comme une espérance. Le général était au Puy, — chose remarquable, — dans la même ville où avaient régné les aïeux de M. de Polignac, lorsque, deux heures avant le repas qu'on lui prépare, on apprend la formation du ministère du 8 août ; aussitôt on se réunit, on s'agite, on se presse autour de l'illustre voyageur ; des cris de « Vive la Fayette ! » se font entendre. et, au repas qui est donné deux heures après, on porte ce toast, passablement révolutionnaire :

— A la chambre des députés, le *seul et dernier espoir* de la France !

Le général avait résolu d'aller à Vizille voir sa petite-fille, femme de M. Augustin Périer ; elle y habitait le château bâti autrefois par le connétable de Lesdiguières, vieux manoir féodal devenu la maison du fabricant et l'atelier de l'industriel.

Pour se rendre à Vizille, la ville historique où les états de 1788 manifestèrent les premiers, avec ceux de Bretagne, l'opposition aux volontés royales, il fallait passer par Grenoble.

D'ailleurs, ne l'eût-il point fallu, le général était bien homme à se détourner de deux ou trois lieues pour cueillir cette fleur de la popularité qui se fane si vite, et qui, à quarante ans de distance, renaissait pour lui aussi fraîche la seconde fois que la première.

Grenoble est la ville de l'opposition : nulle part n'ont germé d'aussi vigoureuses semences de liberté que dans cette cité insoumise qui brisa, pour en faire hommage à Napoléon, en 1815, les portes qu'on ne voulait pas lui ouvrir ; qui vit, en 1816, guillotiner Didier, Drevet et Buisson, et fusiller vingt-deux conspirateurs, parmi lesquels étaient un vieillard de soixante-cinq ans et un enfant de quinze !

Quarante jeunes gens à cheval et plusieurs voitures sortirent pour aller au devant du général, le rencontrèrent à une lieue de la ville, et lui firent cortège ; puis, à la porte de France, l'ancien maire, — destitué, sans doute, au milieu de toutes les réactions politiques de l'époque, — l'attendait, et lui présenta une couronne de chêne au feuillage d'argent.

Cette couronne, *témoignage de l'amour et de la reconnais-*

sance du peuple, était le résultat d'une souscription à cinquante centimes.

A Vizille, on fit mieux encore, on tira le canon.

Le 5 septembre, ce fut au tour de Lyon de manifester au général une sympathie qui avait tout le caractère d'une ovation.

En effet, une députation fut nommée pour recevoir le général sur les limites du département du Rhône ; cette députation était escortée d'une troupe de cinq cents cavaliers, de mille jeunes gens à pied, et de soixante voitures occupées par les principaux négociants de la ville. — Au milieu de ces voitures était une calèche vide, attelée de quatre chevaux, et destinée au général.

A la porte de Lyon, le général fut harangué par un ancien avocat. Nous ne nous rappelons pas cette harangue plus que libérale ; nous nous rappelons seulement quelques mots de la réponse de celui auquel elle était adressée.

— Aujourd'hui, répondit le général, après une longue diversion de brillant patriotisme et d'espérances constitutionnelles je me retrouve au milieu de vous dans un moment que j'appellerais critique, si je n'avais reconnu partout sur mon passage, si je ne voyais dans cette puissante cité cette fermeté calme, et même dédaigneuse, d'un grand peuple qui connaît ses droits, sent sa force, et restera fidèle à ses devoirs !

C'était à dix mois de distance, prophétiser l'association bretonne, le refus de l'impôt et la révolution de juillet.

La relation du voyage du général fut imprimée et vendue à cent mille exemplaires.

« Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. »

La monarchie était bien aveuglée !

Un des journaux du pouvoir publia sur ce voyage un article dont voici quelques lignes :

« Le voyage du général la Fayette est une orgie révolutionnaire qui est moins le résultat d'un enthousiasme patriotique que des combinaisons de l'esprit de parti. Le comité directeur et les loges maçonniques les avaient commandées ; on voulait fêter la Révolution dans la personne de celui qui, depuis 1789, en avait prêché et défendu les principes ; c'est, en un mot, la Révolution vivante élevée sur le pavois. »

Quant au voyage de Charles X en Alsace, il est bon que nous en disions aussi quelques mots ; il fera pendant à celui du général la Fayette. D'ailleurs, tous les événements prennent un intérêt de l'approche des grandes catastrophes.

Ce voyage, tout au contraire de celui de la Fayette, qui, comme on vient de le voir, avait excité partout l'enthousiasme des populations, n'avait, suivant la coutume des voyages princiers, présenté qu'un dévouement officiel et factice étendu sur des haines réelles, comme on étend un beau tapis sur une table vermoulue. Bien plus, il avait offert quelques-uns de ces augures funestes qui annoncent les grands cataclysmes politiques.

On avait traversé Varennes ; — et, d'abord, par quel hasard, par quel oubli, par quel malheur Varennes, la ville fatale à la monarchie, avait-elle trouvé place dans l'itinéraire du roi ? — mais ce n'était pas le tout : à Varennes, on s'était arrêté, pour changer de chevaux, juste au même endroit où Louis XVI, la reine, madame Elisabeth, les enfants de France et leur gouvernante, madame de Tourzel, avaient été forcés de s'arrêter eux-mêmes devant les menaces de Drouet, et de descendre de leur voiture pour suivre M. Sausse dans son magasin d'épiceries, qui fut pour eux l'antichambre du Temple.

Madame la duchesse d'Angoulême, qui avait été de ce premier voyage, était du second.

En reconnaissant l'endroit fatal après trente-huit ans, elle tressaillit, poussa un cri, ne voulut pas donner à la voiture le temps de relayer, et ordonna aux postillons de doubler la poste.

Cette fois, les postillons obéirent ; — le 21 juin 1791, ils avaient refusé.

Cependant, ils ne partirent point si vite qu'on ne pût entendre la duchesse d'Angoulême murmurer quelques paroles imprudentes ; ces paroles, emportées par le vent de la haine, précédèrent la duchesse sur la route : si bien que, lorsque, arrivé à Nancy, la ville royaliste par excellence, Charles X se montra avec sa famille sur le balcon du palais pour saluer le peuple, des sifflets retentirent à plusieurs reprises, couvrant les rares acclamations qui s'élevaient à chaque salut du roi : le peuple traitait ses princes comme on traite des acteurs qui ont mal joué leur rôle.

Le duc d'Orléans ne perdait rien de vue ; ainsi qu'un chasseur à l'affût, il s'apprêtait à profiter de toutes les fautes du gibier royal chassé par lui.

Aussi, moi qui familier dans la maison, sentais, pour ainsi dire, battre le pouls de son ambition, je ne faisais aucun doute de ses désirs, que chaque jour écoulé convertissait visiblement en espérances.

J'ai dit que la Chambre s'était ouverte le 2 mars 1830.

J'assistais à cette ouverture.

Au moment où le roi mettait le pied sur la première marche du trône, son pied s'embarrassa dans le tapis de velours qui la couvrait

Le roi fit un faux pas et faillit tomber.

Sa toque roula à terre.

Le duc d'Orléans se précipita pour la ramasser, et la rendit au roi.

Je touchai mon voisin du coude ; — autant que je puis me le rappeler, c'était Beauchesne.

— Avant un an, lui dis-je, il en arrivera autant de la couronne... Seulement, au lieu de la rendre à Charles X, le duc d'Orléans la gardera pour lui.

Ce fut dans le discours que prononça Charles X, après avoir raffermi sur sa tête cette toque que venait de lui rendre le duc d'Orléans, que se trouvait ce fameux paragraphe :

« Je ne doute pas de votre concours pour opérer le bien que je veux faire. Vous repousserez avec mépris les perfides insinuations que la malveillance cherche à propager. Si de coupables manœuvres suscitaient à mon pouvoir des obstacles que je ne veux pas, que je ne dois pas prévoir, je trouverais la force de les surmonter dans ma résolution de maintenir la paix publique, dans la juste confiance des Français, et dans l'amour qu'ils ont toujours pour leur roi. »

A ce discours répondit l'adresse des 221 ; à ce paragraphe, cet autre paragraphe :

« La Charte a fait du concours permanent des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de votre peuple, la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques. Sire, notre loyauté, notre dévouement, nous condamnent à vous dire que ce concours n'existe pas. »

C'était une déclaration de guerre dans toutes les règles.

En entendant la lecture de l'adresse, Charles X tressaillit de tout son corps.

Puis, lorsque la députation eut quitté les Tuileries :

— Je ne souffrirai pas qu'on trempe ma couronne dans le ruisseau ! dit-il.

Et la Chambre fut dissoute.

C'étaient là de ces événements qui, alors, retentissaient dans tous les cœurs, même dans celui du *Journal des Débats*.

Il attaqua le ministère avec une violence qui n'est point dans ses habitudes.

« Polignac, la Bourdonnaye et Bourmont, s'écria-t-il, c'est-à-dire Coblence, Waterloo, 1815 ! Voilà les trois principes, voilà les trois personnages du ministère ! Pressez-les, tordez-les, et il n'en dégouttera qu'humiliations, malheurs et dangers ! »

Charles X lut l'article.

— Ah ! dit-il, ces gens-là ne savent donc pas que, dans cette Charte qu'ils invoquent, il y a un article 14 que nous pouvons leur mettre sous la gorge ?

Et, en effet, le ministère Polignac n'avait été créé et mis au monde que pour pouvoir appliquer ce fameux article 14 que Louis XVIII avait caché dans la Charte comme un poignard de miséricorde, mais dont il n'avait jamais voulu se servir.

C'était dans cet article 14 que reposait toute l'espérance du roi et de M. de Polignac.

Aussi, lorsqu'on avait appelé M. de Peyronnet au ministère :

— Songez, lui avait dit M. de Polignac, que nous voulons appliquer l'article 14.

— C'est bien aussi mon intention ! avait dit M. de Peyronnet.

Tout allait donc pour le mieux, puisque tout le monde était d'avis d'appliquer à la France ce topique de l'article 14 ; seulement restait à savoir si la France se le laisserait appliquer.

Au reste, on espérait, par deux éblouissants mirages, lui faire tourner la tête d'un autre côté ; et, tandis qu'elle serait tout attentive à ces deux grands événements, on lui passerait un bâillon entre les dents, on lui mettrait un bandeau sur les yeux.

Ces deux événements, c'étaient la conquête d'Alger et la restitution de nos frontières du Rhin.

De la conquête d'Alger, vous savez la cause : un jour, agacé par notre consul, le dey lui avait donné un coup d'éventail à travers le visage. Ce coup d'éventail avait été suivi de trois ans de blocus ; mais, attendu que ce blocus ne bloquait rien, Hussein-dey, avec la logique turque, en avait conclu que, comme l'insulté, en Turquie, se venge toujours dans la

mesure de sa force, nous n'étions pas bien forts, puisque nous ne nous vengions pas.

En conséquence, étant bloqué, et tout bloqué qu'il était, il se donna la distraction de faire canonner le vaisseau d'un parlementaire : en outre, il menaçait tout bonnement notre consul à Tripoli de le faire empaler ; notre consul à Tripoli, qui n'avait aucun goût pour ce genre de mort, se réfugia à bord d'un bâtiment anglais qui le déposa, un beau jour, à Marseille.

C'était par trop d'insolences : l'expédition d'Alger fut résolue.

L'Angleterre, cette bonne amie, cette chère alliée, qui, en cette double qualité, se croit le droit de se mêler de toutes nos affaires ; qui, toutes les fois que nous mettons le pied sur un rivage quelconque, tremble que ce ne soit pour y établir un comptoir ; l'Angleterre, qui, après nous avoir pris l'Inde, les Antilles, l'île de France, voudrait nous prendre encore les deux ou trois stations qui nous restent, soit dans le golfe du Mexique, soit dans l'Océanie, soit dans la mer des Indes, s'inquiéta fort de ce projet d'expédition.

La Russie, au contraire, s'en réjouissait : la France lui plaisait campée de l'autre côté de la Méditerranée, surveillant le Portugal et Gibraltar.

Charles X avait compris que la Russie était sa véritable alliée ; que, nous autres dominateurs de l'Occident, nous n'avions rien à démêler avec elle, dont les ambitions regardent l'Orient. L'Autriche, à cause de ses côtes de la Méditerranée, donnait la main à l'expédition : la Hollande, dont le consul avait été mis à la chaîne par ordre du dey, y applaudissait ; le roi de Piémont, qui y voyait la sûreté du commerce de Gênes et de la Sardaigne, s'en réjouissait fort ; la Grèce, qui y voyait un nouveau coup porté à ses vieux ennemis, nous faisait signe d'aller en avant ; Mehémet-Ali, qui y voyait l'affaiblissement de la Porte, nous offrait son concours ; enfin, toutes les puissances de l'Italie moderne : la Toscane, Rome, Naples et la Sicile, nous criaient bravo !

C'était une bien belle occasion d'envoyer, au moins une fois, promener l'Angleterre.

Ce fut M. d'Haussez, le ministre de la marine, qui s'en chargea.

Un jour, lord Stuart, l'ambassadeur de Londres à Paris, vint, avec cet air rogue qui n'appartient qu'au diplomate anglais, lui demander une explication

— Si vous désirez une explication diplomatique, répondit M. d'Haussez, M. le président du conseil vous la donnera ; si une explication personnelle vous suffit, je vous la donne, et la voici : Nous nous f...... de vous !

J'étais chez madame du Cayla le soir où M. d'Haussez raconta cette héroïque brutalité ; je dois dire que tout le monde y applaudit, même les femmes.

Lord Stuart transmit la réponse à son gouvernement, qui, sans doute, la trouva bonne, puisqu'il nous laissa faire.

L'histoire se chargera d'enregistrer les oppositions qui furent faites au projet de conquête : Alger était imprenable ; c'était prouvé, disait-on, par l'expédition de Charles-Quint en 1541, de Duquesne en 1662, et de lord Exmouth en 1816 ; toutes trois avaient échoué ou avaient donné de médiocres résultats.

Heureusement, ce ne fut point l'avis de François Arago, qu'on envoya chercher pour le consulter. — François Arago connaissait Alger, ayant été fait prisonnier par un corsaire et étant resté plusieurs mois à son bord.

Il dit qu'on trouverait aux environs d'Alger deux choses niées par les ingénieurs, — du bois et de l'eau.

Il convainquit M. de Polignac, qui ne demandait pas mieux que d'être convaincu ; M. de Polignac, à son tour, convainquit le général Bourmont, qui accepta le commandement de l'armée de terre, et l'amiral Duperré, qui accepta le commandement de la flotte. Puis, tous les préparatifs poussés avec ardeur, cent trois bâtiments de guerre, trois cent soixante et dix-sept bâtiments de transport, et deux cent vingt-cinq bateaux portant trente-six mille hommes de débarquement et vingt-sept mille marins, mirent à la voile le 16 mai, et, sortant du port de Toulon, s'avancèrent majestueusement vers Alger.

Voilà pour la conquête d'Alger, qui, on le voit, à la fin du mois de mai où nous allons arriver, était en bon train.

Maintenant, passons à la restitution de nos frontières du Rhin.

Un accident n'avait point, comme l'autre, amené ce projet. Non, c'était une combinaison politique, combinaison dont tout l'honneur doit revenir à M. de Renneval ; car ce fut M. de Renneval qui en conçut et en émit la première idée.

La France et la Russie contractaient une alliance offensive et défensive contre l'Angleterre.

Forte de cette alliance, la France reprenait ses frontières du Rhin, et, fermant les yeux, laissait, de son côté, la Russie prendre Constantinople.

La Turquie crierait, mais on s'en inquiétait peu.

La Prusse crierait, la Hollande crierait. Alors, on prendrait le Hanovre à l'Angleterre, et l'on en ferait deux parts.

On donnerait l'une à la Prusse, l'autre à la Hollande.

Quant à l'Autriche, elle se tairait, grâce à une portion de la Serbie, dont on pétrissait un gâteau qu'on lui jetait comme à Cerbère, non seulement pour l'empêcher de mordre, mais encore pour l'empêcher d'aboyer.

C'était, comme on voit, deux beaux projets à mener de front pour un roi de France. Le même homme abolissant la puissance barbaresque, effroi de la Méditerranée, et rendant à la France ses provinces rhénanes, c'est-à-dire accomplissant un exploit où avait échoué Charles-Quint, et reconquérant par la négociation ce que Napoléon avait perdu par les armes, — c'était à la fois un grand homme de guerre et un grand homme politique.

Qu'avait-on à craindre, et qui pouvait faire échouer la royauté dans ce double projet ?

Deux éléments : l'Océan ! le peuple !

CXL

LA SOIRÉE DU 31 MAI 1830 AU PALAIS-ROYAL. — LE ROI DE NAPLES. — QUESTION D'ÉTIQUETTE. — COMMENT IL FAUT PARLER AU ROI DE FRANCE. — CE QU'ÉTAIT CHARLES X. — M. DE SALVANDY. — LES PREMIÈRES FLAMMES DU VOLCAN. — LE DUC DE CHARTRES M'ENVOIE AUX RENSEIGNEMENTS. — ALPHONSE SIGNOL. — JE L'ARRACHE DES MAINS D'UN GARDE ROYAL. — SON EXASPÉRATION ET SES MENACES. — LE VOLCAN N'ÉTAIT QU'UN FEU DE PAILLE.

Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu le bal dont j'ai parlé au commencement de l'autre chapitre.

Ce bal, nous l'avons dit, était donné par le duc d'Orléans à son beau-frère, le roi de Naples.

Le roi de Naples était cet ignoble François, fils de Ferdinand et de Caroline, qui, choisi, en 1820, par les patriotes pour les représenter, avait trahi les patriotes ; qui, donné pour tuteur à la révolution, avait étouffé la révolution. Maître de sa bourgeoisie, décimée en 1798, proscrite en 1820 ; sûr de ses lazzaroni, — la véritable force sur laquelle s'appuie le trône des Deux-Siciles, — il venait visiter la France et passer quelques jours en famille.

Les voyageurs couronnés — la reine était du voyage — avaient été parfaitement reçus à la cour, et, cependant, telle était la répulsion que Paris avait manifestée pour ce trahisseur, que le préfet de la Seine, quelque désir qu'il en eût, n'avait point osé lui donner une fête, de peur que le peuple ne cassât ses carreaux.

Soutenu par l'excuse de la parenté, comptant sur sa popularité toujours croissante, le duc d'Orléans osa ce que n'avait point osé le préfet de la Seine.

Seulement, restait à vider une grande question, ou plutôt à obtenir une grande faveur : c'était que le roi Charles X assistât à cette fête.

Je me rappelle tout le mouvement qui se fit, à cette époque, au Palais-Royal. Le duc d'Orléans, qui savait son cérémonial aussi bien qu'homme du royaume, n'ignorait pas qu'un roi de France donne des fêtes, mais n'en accepte pas. Il y avait bien un précédent à cette dérogation : une centaine d'années auparavant, Louis XV, en revenant de je ne sais quel voyage ou quelle fête, avait passé trois jours chez M. le prince de Condé ; mais c'était *à la campagne*, à Chantilly, ce qui était sans conséquence. Il est vrai aussi qu'en allant chez le duc d'Orléans, on allait chez la duchesse, et que la duchesse était fille d'un roi et d'un vrai Bourbon, comme disait madame la duchesse d'Angoulême, ce qui n'était pas gracieux pour les d'Orléans, lesquels, alors, se trouvaient de *faux Bourbons ;* mais c'était si beau de recevoir le roi chez soi ! un si grand honneur devait en rejaillir sur le lambel d'or de la famille, que le duc d'Orléans ferma les yeux pour ne pas voir la grimace que faisait madame la dauphine, ferma les oreilles pour ne pas entendre les paroles que disait madame la duchesse d'Angoulême, et, poursuivant sa demande, insista si respectueusement, que Charles X se laissa fléchir, à la condition qu'une compagnie de ses gardes occuperait le Palais-Royal une heure avant son arrivée.

C'était une bien misérable question que cette question d'étiquette, comparée à celle qui se débattait à cette heure entre le peuple et la monarchie.

Une fois la promesse royale obtenue, toute la maison ne songea plus qu'au bal.

On résolut de montrer au roi de Naples toutes les illustrations littéraires et artistiques de la France. Le roi Charles X,

qui les connaissait peu ou point, les verrait en même temps ; on ferait ainsi d'une pierre deux coups.

Il paraît que j'étais une fausse illustration, comme les d'Orléans étaient de faux Bourbons ; car j'avais été, sinon oublié, du moins omis sur la liste.

Le duc de Chartres réclama, et l'excellent jeune homme eut la joie de m'envoyer un billet d'entrée.

J'hésitais à aller à la fête. Cet homme que je devais y voir, c'était le fils de ce roi et de cette reine qui avaient empoisonné mon père. Mais ne pas répondre à l'invitation, c'eût été faire, et par mon absence un chagrin, et par la cause de cette absence une douleur au duc de Chartres. Je pris le parti d'accepter.

Les invitations portaient : *Huit heures et demie ;* le roi Charles X arrivait à neuf heures.

En m'apercevant, le duc d'Orléans vint à moi ; j'étais tout étonné de cette marque d'attention.

Il s'agissait, non pas d'une faveur à me faire, mais d'un conseil à me donner. Son Altesse royale me supposait assez peu ferrée sur l'étiquette, et voulait me chausser d'un fer neuf, afin que je ne glissasse point sur le parquet du Palais-Royal.

— Monsieur Dumas, me dit le duc, si, par hasard, le roi vous faisait l'honneur de vous adresser la parole, vous savez qu'en lui répondant vous ne devez dire ni *sire* ni *majesté*, mais simplement *le roi?*

— Oui, monseigneur, répondis-je, je sais cela.

— Comment, vous savez cela ?

— Oui, monseigneur ; et même je sais pour quel motif on doit parler ainsi. Les mots *sire* et *majesté* ont été profanés du moment qu'ils ont été donnés à l'usurpateur, et les vrais courtisans, ont pensé, avec beaucoup de sagacité, qu'ils ne pouvaient plus être donnés à un roi légitime.

— Très-bien ! dit le duc en tournant sur ses talons, et en indiquant visiblement par l'accent de sa voix qu'il eût autant aimé que j'eusse été un peu moins instruit des choses de cour.

Dix minutes après, on entendit battre aux champs.

Le duc d'Orléans prit la duchesse par le bras, fit signe à madame Adélaïde et au duc de Chartres de le suivre, et s'avança avec tant de rapidité au-devant du royal visiteur, qu'il perdit sa femme dans la chambre des gardes, comme avait fait, trois mille ans auparavant, Enée en sortant de Troie, et comme devait le faire, dix-huit ans plus tard, le duc de Montpensier en sortant des Tuileries.

Le duc se trouva dans le grand vestibule du Palais-Royal au moment où Charles X, descendant de voiture, mettait le pied sur le premier degré de l'escalier qui y conduisait.

On s'était précipité derrière les illustres hôtes, que l'on vit reparaître, à travers une double haie de gardes, dans l'ordre suivant :

Le roi Charles X marchait le premier, donnant le bras à madame la duchesse d'Orléans ;

M. le dauphin venait ensuite, donnant le bras à madame Adélaïde ;

Puis, le duc d'Orléans, donnant le bras à madame la dauphine ;

Et, enfin, M. le duc de Chartres, donnant le bras à madame la duchesse de Berry.

Au-devant d'eux, et pour les recevoir à la porte du premier salon, s'avancèrent le roi et la reine de Naples.

Il y a déjà vingt-deux ans que le roi Charles X est allé mourir dans l'exil : les hommes de notre génération l'ont vu ; mais les hommes de trente ans et les jeunes gens de vingt ne l'ont pas vu ; c'est pour eux que nous écrivons les lignes suivantes :

Charles X était, alors, un vieillard de soixante et seize ans, grand, mince, portant d'habitude un peu inclinée sa tête, garnie de beaux cheveux blancs ; il avait l'œil encore vif et souriant, le nez bourbonien, la bouche disgracieuse, à cause de la lèvre inférieure qui retombait sur le menton ; du reste, plein de grâce, de courtoisie, de foi et de loyauté ; fidèle à ses amitiés, fidèle à ses serments ; il avait tout d'un roi, excepté l'enthousiasme. Il avait dans les manières quelque chose de grand et de royal qu'il tenait de sa race. Si l'article 14 n'eût pas été dans la Charte, il n'eût certes pas songé à faire un coup d'Etat ; car pour faire un coup d'Etat, il eût fallu manquer à son serment, forfaiture après laquelle — il le disait lui-même — il n'eût osé regarder ni le portrait de François Ier, ni la statue du roi Jean. Au surplus, désirant l'absolutisme par paresse, la tyrannie par défaut d'activité, il avait coutume de dire, à propos de tyrannie et d'absolutisme : « Vous pétririez tous les princes de la maison de Bourbon dans le même mortier, que vous n'en tireriez pas un grain de despotisme ! » et Louis Blanc l'a admirablement peint dans ces lignes : « Aussi humain que médiocre, s'il voulait que son pouvoir fût absolu, c'était pour se dispenser de le rendre violent, car il n'y avait en lui rien d'énergique, pas même son fanatisme ; rien de grand, pas même son orgueil. »

Au reste, la précaution qu'avait prise le duc d'Orléans à mon endroit était exagérée.

Le roi ne regarda même pas de mon côté ; il est vrai que je ne cherchai pas le moins du monde à me trouver dans la direction du regard du roi.

J'avais une véritable antipathie pour les Bourbons de la branche aînée, et il a fallu aux morts l'histoire, aux vivants l'exil, pour que je leur rendisse plus tard la justice qui leur est due.

Le roi, le dauphin, la dauphine et la duchesse de Berry arrivés, la fête commença.

M. de Salvandy a raconté, à propos de cette fête, toute sa conversation avec le duc d'Orléans, conversation commençant par ces mots, qui firent la fortune politique de l'auteur d'*Alonzo :*

— Monseigneur, c'est une vraie fête napolitaine, car nous dansons sur un volcan...

Et, en effet, le volcan ne tarda point à jeter ses premières flammes.

Elles partirent du Palais-Royal, cratère de 1789, que l'on croyait éteint depuis trente-cinq ans, et qui n'était qu'endormi.

J'étais là, je le vis jaillir, je puis raconter l'éruption : elle se fit sous mes yeux.

J'avais cherché l'air sur la terrasse ; je rêvais à cette étrange coïncidence du hasard qui me faisait, moi, déjà républicain à cette époque, témoin presque obligé de cette fête, donnée par ces Bourbons de France, contre lesquels mon père avait combattu, à ces Bourbons de Naples, qui l'avaient empoisonné quand, tout à coup, de grands cris retentirent et de grandes lueurs apparurent dans le jardin du Palais-Royal.

Une flamme immense, pareille à celle d'un bûcher, s'élevait du carré de gazon d'un des parterres, et semblait jaillir du piédestal de la statue d'Apollon.

Voici ce qui était arrivé. Les nombreux spectateurs de la fête princière, entassés dans le jardin du Palais-Royal, avaient voulu avoir leur part de plaisir : au mépris des sentinelles qui gardaient les carrés de gazon, une douzaine de jeunes gens avaient enjambé les balustrades, et, se tenant par la main en chantant le vieux *Ça ira* révolutionnaire, ils avaient commencé une ronde.

Pendant ce temps, d'autres jeunes gens s'étaient amusés à établir une pyramide de chaises, et à illuminer cette pyramide en plaçant dans les interstices des chaises des lampions pris à droite et à gauche.

Le principal architecte de ce tremblant édifice, le principal acteur de cette ronde révolutionnaire, était un jeune homme à qui sa mort a donné quelque célébrité.

Il s'intitulait homme de lettres, et s'appelait Alphonse Signol.

Trois jours auparavant, il était venu m'apporter, en me priant de le lire, un drame ayant pour titre : *le Chiffonnier.*

Certes, le drame n'était pas sans mérite, — et l'on verra plus tard ce qu'il devint, — mais c'était si loin de la littérature que je faisais, et que, par conséquent, je comprenais, qu'il m'eût été impossible de l'aider en rien, même d'un conseil.

Tant que Signol n'avait fait que poser les lampions sur les chaises, tout avait bien été ; mais il s'avisa de poser les chaises sur les lampions, et tout alla mal.

La flamme d'un lampion gagna la paille d'une chaise, et le bûcher s'alluma.

De là les cris, de là les lueurs, de là les femmes fuyant à travers les arbres du jardin et sous les arcades des galeries de pierre.

Ce tumulte attira vite l'attention des hôtes de M. le duc d'Orléans.

Des cris et un incendie dans ce jardin du Palais-Royal tandis que Charles X se trouvait dans les appartements, c'était grave !

Je vis le duc d'Orléans qui gesticulait vivement à une fenêtre, et, comme je commençais à me préoccuper bien plus de ce qui se passait dedans que de ce qui s'accomplissait dehors, je sentis qu'on me touchait doucement l'épaule.

Je me retournai. C'était M. le duc de Chartres, qui, après avoir inutilement essayé de distinguer quelque chose au milieu de ce désordre et de cette fumée, désirait savoir si j'avais été plus heureux que lui.

Je répondis négativement ; mais, en même temps, j'offris d'aller m'informer par moi-même de la cause et du résultat de ce tumulte.

Comme le duc de Chartres repoussait cette offre seulement de manière à me faire voir qu'il ne la repoussait que par discrétion, en cinq secondes je fus dans le vestibule, et en cinq autres secondes dans le jardin.

J'arrivai tout juste pour être témoin d'une lutte entre un jeune homme et un soldat, lutte dans laquelle le jeune homme allait avoir le dessous, quand, croyant le reconnaître, je m'élançai.

Vigoureux comme je le suis, j'eus bientôt séparé les deux adversaires.

Je ne m'étais pas trompé : le jeune homme, c'était Signol.

Le soldat était un caporal ou un sergent appartenant au 3e régiment de la garde.

Signol avait été assez maltraité dans la lutte ; aussi était-il furieux. Tout séparé qu'il était du soldat, il le menaçait encore.

— Ah ! misérable, lui disait-il en lui montrant le poing, je ne veux pas avoir affaire à toi... ; mais le premier officier de ton régiment que je rencontre, j'engage ici ma parole d'honneur que je lui enverrai un soufflet.

J'essayai de le calmer.

— Non, non, non, dit-il ; c'est promis, ce sera tenu, et vous serez mon témoin, vous... N'est-ce pas que vous serez mon témoin ?

Je lui répondis : « Oui, » pour le calmer, et je l'entraînai dans la rue de Valois.

Là, sous prétexte de connaître les motifs de sa querelle, je lui demandai comment les choses s'étaient passées, et il me raconta ce que je viens de rapporter moi-même.

Au milieu de son récit, il trouva moyen de me demander si j'avais lu son drame.

Je lui répondis affirmativement.

— Eh bien, dit-il, j'irai en causer demain avec vous.

Et, comme s'il eût craint que le tumulte ne se calmât en son absence, il s'élança de nouveau dans le jardin du Palais-Royal.

Je ne le retins pas, je savais ce que je voulais savoir : il n'y avait rien de prémédité dans l'accident ; c'était une gaminerie, voilà tout.

Je remontai et rendis compte de mon expédition à M. le duc de Chartres.

La narration était si précise et si nette, que, transmise par le jeune prince aux illustres hôtes de son père, elle calma aussitôt les craintes qu'un moment ils avaient semblé éprouver.

D'ailleurs, pour plus grande sécurité, on força la foule d'évacuer le jardin, et la fête continua sans interruption jusqu'au matin.

A minuit, le roi et la famille royale s'étaient retirés.

CXLI

UNE AFFAIRE PRESSANTE. — UN TÉMOIN DE PERDU, DEUX DE TROUVÉS. — ROCHEFORT. — SIGNOL AU THÉATRE DES ITALIENS. — IL INSULTE LE LIEUTENANT MARULAZ. — LES DEUX ÉPÉES. — LE DUEL. — SIGNOL EST TUÉ. — « VICTORINE ET LE CHIFFONNIER ». — LA PART DU MORT.

Le lendemain, je fus réveillé par Signol.

Comme, un instant après sa rentrée dans le jardin du Palais-Royal, on l'avait forcé, la baïonnette au flanc, de l'évacuer, il me parut — si toutefois la chose était possible, — plus exaspéré encore, le lendemain au matin, qu'il ne l'était la veille au soir.

Ce n'était pas seulement un officier du 3e régiment qu'il voulait tuer ; c'était, comme Han d'Islande, tout le régiment qu'il voulait anéantir.

Croyant voir, dans cette monomanie de meurtre, un commencement de folie, je lui parlai de son mélodrame.

Alors, l'homme changea de face : c'était dans le but d'apporter quelque soulagement à sa vieille mère qu'il avait fait ce drame ; toute une année d'espoir, de bien-être reposait sur cette œuvre. Si je ne la gardais pas pour la relire, si je ne consentais pas à la retoucher, ou tout au moins si je ne lui donnais pas des conseils pour qu'il la retouchât, il sentait bien que, comme elle était incomplète, que, comme il était impossible qu'elle fût jouée ainsi, elle serait refusée, et, le drame refusé, adieu cet espoir, douce lueur qui un instant avait éclairé le fils et la mère !

Je promis de relire *le Chiffonnier*, et de faire mon possible pour qu'il arrivât à bonne fin.

Après quoi, j'invitai l'auteur à déjeuner.

Nous nous quittâmes vers midi ou une heure. Il allait au Théâtre-Italien chercher une stalle qui lui revenait comme rédacteur de je ne sais plus quel journal.

On jouait, le soir, *la Gazza ladra*.

Moi, j'avais, le même soir, avec une très jolie femme que j'avais connue chez Firmin, et qui jouait les Mars en province, un rendez-vous où il fut question de choses si intéressantes, que je ne rentrai chez moi que le lendemain, vers midi.

Mon domestique me dit que le jeune homme qui, la veille, avait déjeuné avec moi était venu pour me parler, à sept heures du matin, et avait paru très contrarié de ne pas me trouver à la maison.

Il avait demandé du papier et une plume, et avait écrit quelques mots.

Joseph — c'était le nom de mon domestique — me présenta le papier, et je lus :

« Alphonse Signol, pour affaire pressante. »

Je crus qu'il s'agissait de son drame, et, comme je ne trouvais pas l'affaire aussi pressante que Signol voulait bien le dire, comme j'étais passablement fatigué, je me couchai en recommandant à mon domestique de dire à quiconque viendrait me demander que je n'étais pas chez moi.

Vers cinq heures, je me réveillai et sonnai.

Signol était revenu, et avait écrit de nouveau quelques lignes.

Je me fis apporter le billet ; voici ce qu'il contenait :

« Cher monsieur Dumas,

« Je me bats demain matin à l'épée avec M. Marulaz, lieutenant au 3e de la garde.

« Je vous avais dit que je vous prendrais pour témoin, et je suis venu ce matin vous prier de me rendre ce service.

« Vous n'étiez pas chez vous ; j'ai dû chercher mon affaire ailleurs : je l'ai trouvée.

« Si je suis tué, je vous recommande *le Chiffonnier* ; c'est la seule ressource qui restera à ma mère.

« *Vale et me ama !*

« ALPH. SIGNOL. »

Cette lettre me préoccupa tristement pendant la journée et pendant la nuit.

J'ignorais entièrement où demeurait Signol, — si toutefois Signol demeurait, — je ne pouvais donc envoyer chez lui.

Je pensais tout à coup qu'il me serait possible d'avoir de ses nouvelles au café des *Variétés ;* il y allait presque tous les jours ; et, un mois auparavant, il y avait eu, avec Soulié, une querelle qui avait fini par l'échange de deux coups de pistolet.

Il était cinq heures de l'après-midi, à peu près.

Rochefort — un de mes amis, garçon d'esprit, qui a fait quelques pièces originales, entre autres *Jocko ;* plus, de charmantes chansons, — prenait un verre d'absinthe à une des tables du café.

En m'apercevant, il se leva.

— Ah ! me dit-il en tourmentant son nez, selon son habitude, ce pauvre Signol !...

— Eh bien ?

— Eh bien, il vient d'être tué !

Je poussai un soupir, quoique, au fond, il ne m'apprît rien de nouveau ; mes pressentiments m'avaient déjà dit ce que Rochefort m'apprenait.

Voici comment les choses s'étaient passées :

En me quittant l'avant-veille, Signol était allé chercher sa stalle au Théâtre-Italien. Le malheur avait voulu qu'on la lui donnât.

C'était une stalle d'orchestre.

Un autre malheur voulut que ce fussent un officier et des soldats du 3e régiment de la garde qui se trouvassent, ce soir-là, de service aux Italiens.

Une stalle était vide devant Signol.

A la fin du premier acte, un officier vint s'y asseoir.

C'était le fils du général Marulaz, aujourd'hui général lui-même, à ce que je crois.

Ce n'était pas son tour de service : il remplaçait un de ses amis ; cet ami avait un rendez-vous, — voyez l'étrange enchaînement de circonstances ! — il vint prier Marulaz de vouloir bien le suppléer, et Marulaz y consentit.

A peine celui-ci avait-il eu le temps de s'asseoir, qu'il sentit deux mains s'appuyer sur le dossier de sa stalle.

Il pensa qu'il n'y avait là, sans doute, aucune mauvaise intention ; aussi ne s'en plaignit-il pas d'abord ; mais, les deux mains ne se retirant pas au bout de dix minutes, il se retourna.

Ces deux mains étaient celles de Signol.

Marulaz, avec politesse, fit observer à Signol que la place de ses mains n'était pas sur le dossier de sa stalle, et, devant cette première observation, Signol, sans rien répondre, retira ses mains.

Cet incident pouvait être l'effet du hasard, et le jeune officier de la garde n'y attacha, dans ce moment, aucune importance. Mais, cinq minutes après, en s'adossant à sa stalle, il sentit les mêmes mains à la même place.

Cette fois, il n'attendit pas, et, se retournant aussitôt :

— Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous faire

observer que vos mains me gênaient... Ayez la bonté de les mettre dans vos poches, si vous n'avez pas d'autre place; mais, pour Dieu! ne les mettez plus sur ma stalle!

Signol retira une seconde fois ses mains.

Mais, avant qu'il se fût écoulé deux minutes, le jeune officier sentit, non plus les mains de Signol au milieu de son dos, mais la tête de ce fâcheux voisin sur son épaule.

Cette fois, la patience lui échappa, et, se levant et se retournant :

— Mordieu! monsieur, s'écria-t-il, si c'est un parti pris, dites-le tout de suite!

— Eh bien, oui, monsieur, répondit Signol en se levant à son tour, c'est un parti pris.

— Et dans quel but?

— Dans le but de vous insulter : et, si ce que j'ai fait ne suffit pas, tenez!...

Et le fou, l'insensé, donna un soufflet à Marulaz!

Tout étourdi de cette insulte à laquelle il ne comprenait rien, le jeune officier porta machinalement la main à son sabre, et, machinalement encore, le tira à moitié du fourreau.

— Ah! voyez, s'écria Signol, il va m'assassiner!

Marulaz repoussa son sabre au fourreau.

— Non, monsieur, dit-il, je ne vous assassinerai pas, mais je vous tuerai!

Et, pour lui rendre avant tout l'insulte qu'il en avait si gratuitement reçue, Marulaz, qui est très fort, enleva Signol comme il l'eût fait d'un enfant, le fit passer d'une travée dans l'autre et le mit sous ses pieds.

L'événement jeta un grand trouble dans la salle, d'autant plus grand que les voisins eux-mêmes ne savaient pas de quoi il était question ; ils avaient entendu une altercation ; ils avaient vu donner un soufflet, ils avaient entendu ces mots : « Il va m'assassiner! » ils avaient vu, comme un éclair, briller la lame du sabre aussitôt rentrée au fourreau ; enfin, ils voyaient un homme qui en tenait un autre sous ses pieds. Ne sachant pas précisément lequel avait tort ou raison, ils prirent parti pour le faible, entourèrent Marulaz, et tirèrent de ses mains Signol, qui, tout chancelant et à moitié étouffé, gagna le corridor, puis la rue, puis le café du théâtre.

Marulaz l'y suivit ; il ne s'agissait plus ici d'une lutte, il s'agissait d'une réparation. On échangea les cartes et l'on se donna rendez-vous, pour le surlendemain, au bois de Vincennes.

La journée du lendemain devait être employée par chaque adversaire à réunir ses témoins, et, par les témoins, à régler les conditions du combat.

Le lendemain, à deux heures, les quatre témoins s'étaient réunis, avaient conféré entre eux, et l'épée était acceptée.

Le lieutenant Marulaz avait pris pour un de ses témoins l'ami qu'il avait remplacé dans son service : cet ami avait des épées de combat ; Marulaz les examina, les trouva à sa main, et pria son ami de les apporter.

— Soit, dit l'ami ; seulement, je te préviens que l'une des deux porte malheur ; elles ont déjà servi trois ou quatre fois, et les combattants qui ont eu celle dont je te parle ont été tués ou blessés.

— Peste! dit en riant Marulaz, ne me dis pas laquelle!... Si j'ai la mauvaise, je ne veux pas le savoir.

Le lendemain on se rendit au bois de Vincennes.

Chacun avait apporté ses épées.

On tira les épées au sort ; ce furent les épées du témoin de Marulaz qui gagnèrent.

Puis on tira à qui aurait le choix entre les deux épées.

Ce fut Marulaz qui gagna encore.

Il prit au hasard la première venue.

— Bravo! lui dit tout bas son ami, tu as pris la bonne!

On se mit en garde.

A la deuxième passe, Marulaz désarma Signol.

— Monsieur, s'écria celui-ci en faisant un pas de retraite, je suis désarmé!

— Je le vois bien, monsieur, répondit Marulaz avec calme ; mais, comme vous n'êtes pas blessé, ramassez votre épée, et continuons.

Signol ramassa son épée, tira une ficelle de la poche de son gousset, assura la poignée de l'épée dans sa main, et, avec une rapidité peut-être tant soit peu hors des règles d'un combat régulier, se remit en garde, se fendit, et blessa grièvement son adversaire au bras.

En sentant le froid du fer, en voyant son sang couler, Marulaz s'irrita ; il fondit sur son adversaire, le força de rompre pendant plus de vingt pas, l'accula à une haie, se fendit, et lui passa son épée au travers du corps.

Signol poussa un cri aigu, étendit les bras, et rendit le dernier soupir avant même d'être couché à terre.

— Messieurs, dit Marulaz en se tournant vers les quatre témoins, ai-je fait loyalement?

Ceux-ci s'inclinèrent et rendirent hommage à la loyauté du jeune officier.

S'il y avait eu quelque chose à redire dans cette fatale rencontre, c'était du côté du mort.

Mais on ne reproche rien à un cadavre...

J'avais, on se le rappelle, hérité du manuscrit de Signol ; — ce manuscrit, le directeur de la Porte-Saint-Martin en avait un double.

Trois ou quatre mois après, j'assistais à la première représentation de *Victorine, ou la Nuit porte conseil*. C'était la fable du chiffonnier, enfermée, il est vrai, dans un cadre charmant que n'avait point trouvé Signol.

Un des auteurs était Dupeuty ; les autres étaient Dumersan et Gabriel.

J'allai trouver Dupeuty ; je lui remis le manuscrit du *Chiffonnier*, et je lui demandai s'il était juste que la mère de Signol fût privée du tiers qui, à mon avis, devait lui revenir.

Dupeuty et ses collaborateurs ignoraient complètement l'existence d'un manuscrit primitif ; l'idée de leur vaudeville leur avait été communiquée par le directeur de la Porte-Saint-Martin, et ils avaient travaillé sur cette idée ; mais, en apprenant sa filiation, spontanément, loyalement, généreusement, ils associèrent la pauvre mère à leur succès.

C'est ainsi que mourut Signol, et c'est ainsi que fut faite et représentée *Victorine, ou la Nuit porte conseil*.

CXLII

ALPHONSE KARR. — LE CUIRASSIER. — LA MÉDAILLE DE SAUVETAGE ET LA CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR. — LE DOMICILE DE KARR A MONTMARTRE. — « SOUS LES TILLEULS » ET LA CRITIQUE. — PRISE D'ALGER. — M. DUPIN AINÉ. — POURQUOI IL N'ÉCRIT PAS SES MÉMOIRES. — SIGNATURE DES ORDONNANCES DE JUILLET. — CE QUI M'EMPÊCHE DE PARTIR POUR ALGER.

L'événement que nous venons de raconter nous a conduit au 2 juin.

En regardant le ciel, tout étoilé, du haut de la terrasse du duc d'Orléans, Charles X avait dit :

— Voilà un beau temps pour ma flotte d'Alger!

Il se trompait : presque au sortir du port, la flotte avait été dispersée par une tempête, et, à l'heure où il parlait, elle se ralliait à grand'peine à Palma.

Au reste, l'opposition allait son train ; grands et petits journaux frappaient sur le gouvernement, les uns avec des massues, les autres avec des verges. Nous avons dit comment le *Journal des Débats* avait traité le ministère Polignac à son avènement.

Si nous avions les petits journaux sous les yeux, peut-être prouverions-nous que les railleries des nains n'ont pas fait moins de mal que les injures des géants.

Au nombre des petits journaux qui, à cette époque, faisaient au gouvernement une guerre de tirailleurs, *le Figaro*, sous la direction de Bohain et rédigé, comme on sait, par Janin, Romieu, Nestor Roqueplan, Brucker, Vaulabelle, Michel Masson et Alphonse Karr, marchait au premier rang.

Karr, le plus inconnu peut-être, alors, de toute cette pléiade de combattants, et devenu depuis un de nos artistes littéraires les plus distingués, — remarquez que je dis artistes littéraires, et non pas littérateurs ou hommes de lettres, — Karr faisait ses premières armes.

Il avait assisté à la lecture d'*Henri III* chez Nestor Roqueplan. C'est là que je l'ai connu.

Selon notre habitude, et comme nous avons fait et comptons faire encore pour tous les hommes remarquables de notre époque, prenons à ses débuts cet esprit singulier, qui a le privilège de donner à la vérité le charme du paradoxe. Cette vérité, toute nue et toute déguenillée chez les autres, est toujours, en sortant des mains d'Alphonse Karr, couverte de voiles d'or.

Alphonse Karr est certainement l'homme qui, depuis 1830, et sous les divers gouvernements qui se sont succédé, a dit à ces gouvernements, à ceux qui les flattaient ou à ceux qui les attaquaient, le plus de vérités, — si vraies, que, tout au contraire des vérités des autres, les vérités d'Alphonse Karr sont incontestables, et que plus on les creuse, plus elles sont vraies.

C'était, alors, un beau garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, aux traits fermes et arrêtés dans un encadrement de cheveux noirs ; ayant, dès ce temps-là, adopté une excentricité de costume qu'il a conservée depuis ; extrêmement bien pris de taille, extrêmement vigoureux de corps, extrêmement adroit et fort à tous les exercices gymnastiques, et particulièrement à la natation et à l'escrime.

Pendant l'été de 1829, en se baignant dans la Marne, il avait sauvé un cuirassier qui se noyait. Le cuirassier était lourd, presque aussi vigoureux que Karr ; de sorte qu'il s'en était fallu de bien peu qu'au lieu que ce fût Karr qui sauvât le cuirassier, ce ne fût le cuirassier qui noyât Karr.

Le fait eut assez d'éclat pour que Karr reçût du gouvernement une médaille que je lui ai vu porter quelquefois. Cette médaille fut pour les railleurs la source d'une foule de lazzi que la réputation de bravoure bien connue de Karr maintint toujours, il est vrai, dans les bornes du convenable, mais qui ne s'épuisa jamais. Pour la fameuse médaille, il n'y a point prescription, et je ne sais ce que je lisais encore hier à ce propos dans une petite feuille politico-littéraire.

Un jour, à un grand dîner auquel j'assistais et où se trouvaient une foule de gens décorés, non pas d'une médaille quelconque, mais de la croix de la Légion d'honneur, bien autrement répandue, bien autrement prodiguée aujourd'hui que toutes les médailles du monde, ces plaisanteries contre Karr, qui était un de nos convives, se renouvelèrent. Karr, avec son calme ou plutôt son flegme habituel, appela le garçon, demanda une plume, de l'encre et du papier, découpa le papier en autant de fragments arrondis qu'il y avait de décorés à table, écrivit sur chaque fragment la cause pour laquelle chacun avait été décoré, et fit passer chaque fragment à son adresse.

Cela calma les rieurs.

Karr est né en Allemagne, en décembre 1808, et, depuis 1848 seulement, il est naturalisé Français. Son père était un des cinq ou six musiciens allemands qui, du clavecin, ont fait le piano. Trois de ses oncles sont morts capitaines au service de la France. Il était, en outre, neveu du baron Heurteloup et cousin d'Habeneck.

A cette époque, Karr ne faisait aucun article politique dans *le Figaro*. Plus d'une fois il m'a dit très sérieusement avoir vu passer devant lui la révolution de juillet et même celle de février, sans savoir de quoi il s'agissait. Depuis, il a fort étudié et fort compris les révolutions ; car, en 1848, et à propos d'elles, il écrivait : « Plus cela change, plus c'est la même chose ! »

En 1829, il était professeur au collège Bourbon, et faisait des vers ; il en envoya au *Figaro* ; ce fut Bohain qui les reçut. — Bohain était un de ces hommes francs qui professent un majestueux dédain pour la poésie.

Il répondit à Karr :

« Mon cher monsieur, vos vers sont charmants ; mais envoyez-moi de la prose. J'aimerais mieux me pendre que de mettre un seul vers dans mon journal ! »

Karr n'insista point. Les hommes d'esprit sont rares ; il ne voulut pas que Bohain se pendît, il lui envoya de la prose.

C'était une grande humiliation dévorée par le jeune poète !

Tous les articles un peu bucoliques que publia *le Figaro*, à cette époque, sont d'Alphonse Karr.

Karr s'était fait un domicile des plus fantastiques. Il avait loué à Montmartre l'ancien Tivoli, à moitié tombé dans les carrières ; il en restait un petit bois et le bureau des cannes. La nuit, il couchait dans le bureau des cannes, le jour, il se promenait dans le petit bois.



Alphonse Karr.

Ce fut là qu'il commença son premier roman : *Sous les tilleuls*. — Il le finit rue de la Ferme-des-Mathurins, dans l'atelier des deux Johannot, qu'il prit après eux.

De Montmartre, Alphonse Karr ne venait pas à Paris deux fois par mois ; il avait un canot à Saint-Ouen et passait dans son canot tout le temps qu'il ne passait point dans son bois ou dans son bureau des cannes.

Sous les tilleuls parut en 1831, je crois. L'ouvrage était remarquable et fut remarqué. Cela veut dire qu'on l'attaqua avec acharnement, comme on attaque en France tout ce qui apparaît dans des condition de force ou d'originalité.

On accusa d'abord l'auteur d'avoir imité un livre de Nodier qui avait paru quinze jours après le sien ; malheureusement, la date était là ; il fallut abandonner l'accusation.

Alors, on lui reprocha d'avoir tout simplement traduit son livre de l'allemand ; on alla même jusqu'à donner le titre du livre allemand : *Unter den Linden (sous les tilleuls)* ; mais il fut reconnu qu'il n'y avait, dans toute la littérature allemande, aucun livre portant ce titre ; seulement, dans presque toutes les grandes villes, — ce que, du reste, ne niait pas Alphonse Karr, — il y a une promenade publique appelée ainsi.

L'auteur avait mis pour épigraphes, en tête des chapitres ou des lettres, des vers de lui, sans doute ceux qu'avait refusés Bohain : mais il avait cru devoir les décorer des noms de Schiller, de Gœthe, d'Uhland; la critique y fut prise : elle exalta les vers aux dépens de la prose! Prose et vers étaient d'Alphonse Karr! Bien plus : une grande partie des lettres que renferme le roman avaient été, en réalité, écrites à une jeune fille dont Karr avait été très amoureux.

Karr ne fut décoré qu'en 1845 ou 1846. Un jour, il fut averti par Cavé qu'il était question de donner la croix à son père ou à lui.

La croix avait été promise à son père par Marie-Louise, et son père l'attendait encore en 1840.

Karr alla trouver M. Duchâtel, et, s'étant assuré que Cavé lui avait dit vrai :

— Monsieur, dit-il au ministre, quand un fils et un père se trouvent dans les conditions de la croix, le fils ne l'accepte pas avant son père.

M. Duchâtel se contenta de décorer le père ; il fallait décorer le père et le fils.

Son père mort, Karr fut décoré à son tour : il prit à la boutonnière de l'habit du mort le dernier ruban qu'il avait porté, et le mit à la sienne.

Au commencement du mois de juillet 1830, je rencontrai dans la rue Alphonse Karr donnant le bras à Brucker : — Brucker, peintre sur porcelaine, était un des esprits les plus originaux du journalisme de 1830 ; — je rencontrai, dis-je, Karr au bras de Brucker, juste au moment où l'on tirait le premier des cent coups de canon qui annonçaient la prise d'Alger.

— Tiens ! demanda Karr, qu'est-ce que cela? On dirait le canon.

— C'est sans doute Alger qui est prise, répondis-je.

— Bah ! on l'assiégeait donc? reprit Karr.

Alger était prise, en effet ; son surnom de *la Guerrière* ne lui avait servi à rien. Ce nid de vautours, mal tué par Duquesne, comme avait dit Hugo, était, enfin, écrasé par M. de Bourmont.

Aussitôt la grande nouvelle reçue, le ministre de la marine, M. le baron d'Haussez, avait couru chez le roi.

En entendant annoncer son ministre, Charles X s'était élancé vers lui les bras ouverts ; M. d'Haussez avait voulu lui baiser la main ; mais Charles X, l'attirant sur sa poitrine :

— Dans mes bras ! dans mes bras ! avait-il dit, aujourd'hui, tout le monde s'embrasse

Et le roi et le ministre s'étaient embrassés.

Cependant, à travers ces faveurs apparentes dont la Providence semblait combler le chef de la branche aînée, les hommes aux yeux clairvoyants apercevaient un abîme.

— Prenez garde ! s'écriait M. Beugnot, pareil à un pilote effrayé, prenez garde ! la monarchie va sombrer sous voiles, comme un vaisseau tout armé !

— Je serais beaucoup moins inquiet si M. de Polignac l'était davantage! disait M. de Metternich à M. de Renneval, notre ambassadeur à Vienne.

Il est vrai que l'opposition elle-même, qui n'avait pas la vue aussi longue que M. Beugnot et que M. de Metternich, se chargeait de rassurer la royauté, au cas où la royauté eût été inquiète.

En effet, comment craindre quelque chose quand M. Dupin aîné, un des chefs de l'opposition, disait pendant la discussion de l'adresse :

« La *base fondamentale* de l'adresse est un *profond respect pour la personne du roi* : elle exprime au plus haut degré la *vénération pour cette race antique des Bourbons* ; elle représente la *légitimité*, non seulement comme une *vérité légale*, mais encore comme une *nécessité sociale* qui est aujourd'hui, *dans tous les bons esprits*, le résultat de l'expérience et de la conviction.

O cher monsieur Dupin ! esprit ferme, juge intègre, lumière pure du barreau, législateur sans crainte et sans reproche : vous qui, en revoyant le procès de Jésus, avez écrit sur Ponce Pilate ces lignes sublimes :

« Pilate, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit de cette multitude, mais que le tumulte s'excitait de plus en plus, Pilate fit apporter de l'eau, et, lavant ses mains devant le peuple, il leur dit : « Je suis innocent du sang de ce juste, et « ce sera à vous d'en répondre. » (Math., XXVII, 24). Et il accorda ce qu'ils demandaient (Luc, XXIII, 24), et il le remit entre leurs mains pour être crucifié. (Math., XXVII, 26).

« Lave tes mains, Pilate ! elles sont teintes du sang innocent ! Tu l'as octroyé par faiblesse, tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté ; » les générations ont redit jusqu'à nous : « Le juste a souffert sous Ponce Pi- « late (*passus est sub Pontio Pilato*). »

« Ton nom est resté dans l'histoire pour servir d'enseignement à tous les hommes publics, à tous les juges pusillanimes, pour leur révéler la honte qu'il y a de céder contre sa propre conviction !... La populace en fureur criait au pied de ton tribunal ; peut-être toi-même n'étais-tu pas en sûreté sur ton siège ; qu'importe ! ton devoir parlait, et, en pareil cas, mieux vaut recevoir la mort que la donner ! »

O cher monsieur Dupin ! avocat de Jésus Christ et de Béranger sous la Restauration ; président de la Chambre et procureur général sous Louis-Philippe ; président de l'assemblée nationale et procureur général sous la République, pourquoi n'écrivez-vous pas vos Mémoires, comme je fais des miens? Pourquoi, tout à l'encontre de ce lâche Ponce Pilate, qui a eu peur, ne vous montrez-vous pas, vous, inamovible dans vos convictions, inébranlable dans vos devoirs, tenace dans vos sympathies, immobile sur votre banc de procureur général, calme sur votre fauteuil de président, impassible sur votre chaise curule de législateur ... Quel enseignement le monde eût pu tirer des Mémoires d'un homme qui, comme vous, eut tant d'occasions de donner des preuves de sa fidélité aux Bourbons de la branche aînée, le 29 juillet 1830 ; de sa fidélité aux Bourbons de la branche cadette, le 24 février 1848 ; et enfin, de sa fidélité à la République, le 2 décembre 1851 !

Mais vous êtes modeste, cher monsieur Dupin ! La modestie est, avec le courage civil et la conscience politique, une de vos grandes qualités, et, par modestie, vous n'osez dire vous-même ce que vous pensez de vous !

Soyez tranquille : toutes les fois que l'occasion s'en présentera, j'aurai l'honneur de vous suppléer dans cette honorable tâche ; — regrettant seulement de ne pas en savoir plus que je n'en sais, pour en dire davantage, et vous traiter selon vos mérites...

Comment craindre, avons-nous dit, quand la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, dans un banquet, aux *Vendanges de Bourgogne*, déclare que le roi est le premier pouvoir de l'Etat; et boit à la santé de Charles X.

Comment craindre, enfin, quand M. Odilon Barrot, dans un autre banquet donné par six cents électeurs, et décoré de deux cent vingt et une couronnes symboliques, confond dans un même toast le roi et la loi?

O grands hommes d'Etat, fossoyeurs de rois, ensevelisseurs de monarchies, quand donc les peuples, las de votre fausse science, vous frotteront-ils, une bonne fois pour toutes, le visage dans les événements que vous faites, et que vous ne voyez pas?

Aussi, complètement rassuré, le 24 juillet, Charles X tint-il conseil. A ce conseil, les destinées de la monarchie furent pesées de nouveau, et la signature des ordonnances fut décidée.

Seul, M. d'Haussez fit au président du conseil cette observation, que M. de Bourmont lui avait fait promettre de ne rien risquer en son absence.

— Bah ! répondit le prince de Polignac, quel besoin avons-nous de lui? ne suis-je pas ministre de la guerre par intérim?

— Mais, lui demanda M. d'Haussez, sur combien d'hommes pouvez-vous compter à Paris? En avez-vous au moins vingt-huit ou trente mille?

— Oh ! mieux que cela : j'en ai quarante-deux mille.

M. d'Haussez secoua la tête d'un air de doute.

— Tenez, dit le président du conseil en lui jetant d'un côté à l'autre de la table un papier roulé, voyez plutôt vous-même.

M. d'Haussez déroula le papier, et, additionnant les chiffres :

— Mais, dit-il, je ne vois ici que treize mille hommes, et treize mille hommes sur le papier, cela veut dire à peine sept à huit mille hommes sur le champ de bataille... Et où prenez-vous les vingt-neuf mille qu'il vous faut encore pour compléter votre total de quarante-deux mille?

— Soyez tranquille, répondit M. de Polignac, ils sont répandus autour de Paris, et, au bout de quelques heures, s'il le faut, ils seront sur la place de la Concorde.

Les ordonnances furent signées le lendemain.

Au moment de cette signature, le roi avait le dauphin à sa droite et M. de Polignac à sa gauche; les autres ministres complétaient le cercle et entouraient la table verte.

Chacun signa à son tour.

M. d'Haussez reproduisit ses observations de la veille.

— Monsieur, lui dit Charles X, refusez-vous votre concours à vos collègues?

— Sire, répondit M. d'Haussez, qu'il me soit permis d'adresser une question au roi.

— Laquelle, monsieur?

— Le roi est-il décidé à passer outre, dans le cas où l'un de ses ministres ou plusieurs d'entre eux se retireraient?

— Oui, monsieur, répondit Charles X avec fermeté.

— Alors, dit le ministre de la marine, je signe.

Et il signa.

Cinq minutes après, tout le monde était debout, et Charles X, passant près de M. d'Haussez, qui regardait avec attention les murailles, lui demandait :

— Mais que regardez-vous donc ainsi, monsieur d'Haussez?

— Sire, répondit le ministre de la marine, je cherche s'il n'y a pas ici, par hasard, quelque portrait du comte de Strafford (1).

Le roi sourit et passa.

Nous avons su, depuis, tous ces détails; mais, alors, ils étaient tenus dans un profond secret.

Deux ou trois hommes seulement furent prévenus. Ainsi, Casimir Périer, profondément dévoué, à cette époque, comme M. Dupin, comme M. Barrot et comme tant d'autres, aux Bourbons de la branche aînée, — nous le verrons bien, d'ailleurs, tout à l'heure, dans un instant, quand va éclater la révolution de juillet, et qu'il fera tout ce qu'il pourra pour s'opposer au mouvement; — Casimir Périer, en train de dîner à sa maison de campagne, au bois de Boulogne, reçut une petite lettre pliée triangulairement. Il l'ouvrit, la lût, et pâle, plus que pâle, livide, il laissa tomber ses bras avec désespoir.

On lui annonçait — qui? nul n'en a jamais rien su, — que les ordonnances seraient signées le jour même.

Dans la nuit du 25 au 26, M. de Rothschild, qui jouait à la hausse, reçut ce simple petit mot de M. de Talleyrand :

« J'arrive de Saint-Cloud ; jouez à la baisse. »

Mais, moi qui n'étais pas M. Casimir Périer, moi qui n'étais pas M. de Rothschild, moi qui n'étais pas l'ami de M. de Talleyrand, moi qui ne jouais ni à la hausse ni à la baisse, je ne savais absolument rien de ce qui se passait, et j'allais partir pour Alger.

Alger, en effet, devait être une chose splendide à voir dans les premiers jours de la conquête.

J'avais retenu ma place à la malle-poste de Marseille; j'avais fait mes malles; j'avais changé trois mille francs d'argent pour trois mille francs d'or; je partais le lundi 26, à cinq heures du soir, quand, le lundi matin, à huit heures, Achille Comte entra dans ma chambre en disant :

— Savez-vous la grande nouvelle?

— Non.

— Les ordonnances sont dans *le Moniteur*... Partez-vous toujours pour Alger?

— Pas si niais! Ce que nous allons voir ici sera encore plus curieux que ce que je verrais là-bas!

Puis, appelant mon domestique :

— Joseph, lui dis-je, allez chez mon armurier; rapportez-en mon fusil à deux coups et deux cents balles du calibre vingt!

CXLIII

LE TROISIÈME ÉTAGE DU Nº 7 DE LA RUE DE L'UNIVERSITÉ. — PREMIER EFFET DES ORDONNANCES. — LE CAFÉ DU « ROI ». ÉTIENNE ARAGO. — FRANÇOIS ARAGO. — L'ACADÉMIE. — LA BOURSE. — LE PALAIS-ROYAL. — MADAME DE LEUVEN. — VOYAGE A LA RECHERCHE DE SON MARI ET DE SON FILS. — PROTESTATION DES JOURNALISTES. — NOMS DES SIGNATAIRES.

Deux heures après, mon domestique était de retour avec les objets demandés. Je mis soigneusement sous clef fusil et balles, et je descendis pour prendre l'air de la rue.

Il était dix heures du matin : la physionomie de Paris était aussi tranquille que si *le Moniteur*, au lieu de publier les ordonnances, eût annoncé l'ouverture de la chasse.

Comte riait de mes prévisions.

Je l'emmenai déjeuner au troisième étage du nº 7 de la rue de l'Université.

Le troisième étage du nº 7 de la rue de l'Université était occupé, à cette époque, par une très jolie femme qui avait bien voulu prendre à mon départ pour Alger un si vif intérêt, qu'elle devait me conduire jusqu'à Marseille.

J'allais lui annoncer que, momentanément du moins, j'avais renoncé à ce voyage, et que, par conséquent, si ses malles étaient faites, elle pouvait les défaire.

Elle n'avait pas très bien compris le motif que j'avais donné à mon excursion africaine — la curiosité; — elle ne comprit pas davantage le motif que j'alléguai pour rester en France, et qui était absolument le même, — la curiosité. Son avis était que j'aurais pu trouver une meilleure raison, d'abord pour partir, ensuite pour rester.

(1) Voir cette scène, admirablement décrite par Louis Blanc dans son *Histoire de dix ans*.

Les lecteurs qui m'ont fait la grâce de suivre les différentes phases de ma vie dans ces Mémoires doivent s'être aperçus combien j'ai été avare de détails du genre de ceux que je leur communique en ce moment; mais j'aurai plus d'une fois occasion de revenir sur cette liaison, dont Dieu a permis que, pour les mauvais jours, il me restât un de ces vivants souvenirs qui changent les tristesses en joie, les larmes en sourire.

C'était à Firmin que j'en étais redevable. Il avait été jouer Saint-Mégrin en province, et, un jour, il était entré chez moi m'amenant une magnifique duchesse de Guise, pour laquelle il réclamait toute mon influence théâtrale.

Je commençai par demander à Firmin quel degré d'intérêt et quel genre d'intérêt il portait à sa protégée.

J'ai toujours fort respecté les protégées de mes amis, et, en face de cette belle personne, la demande acquérait une certaine importance.

Firmin m'avait répondu que son intérêt était tout artistique, et qu'ainsi le mien pouvait prendre la forme qui lui conviendrait.

Alors seulement, j'avais remarqué que la belle duchesse, que, jusque-là, je n'avais examinée que comme ensemble et au point de vue de la scène, avait des cheveux d'un noir de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo, et des perles au lieu de dents.

Il va sans dire que je me mis à son entière disposition.

Malheureusement ou heureusement, l'époque des engagements de théâtre était passée; les engagements de théâtre ont lieu au mois d'avril, et madame Mélanie S*** m'avait été présentée vers la fin du mois de mai.

J'échouai donc dans mes recommandations; mais, comme la belle duchesse vit bien qu'il n'y avait point de ma faute, elle ne prit pas de rancune de ma non-réussite.

Je la déterminai même à rester à Paris : elle était jeune, elle pouvait attendre; les occasions ne manqueraient pas, si elle se tenait prête à les saisir; d'ailleurs, si ces occasions ne venaient pas d'elles-mêmes, je m'arrangerais de manière à les faire naître.

J'avais déjà assez de réputation, à cette époque, pour qu'une pièce signée de mon nom fît ouvrir les deux battants du théâtre à l'homme ou à la femme que je voudrais bien charger d'en porter le manuscrit au directeur.

En attendant, à l'exemple de l'abbé Verlot, je commençai mon siège. Je crus un instant que, comme Achille devant Troie, j'en avais pour neuf ans! Je me trompais : j'en avais, comme le duc d'Orléans devant Anvers, pour trois semaines seulement.

Que mes lectrices soient franches, et elles avoueront ce que nos ingénieurs français ont avoué hautement à la gloire du général Chassé : c'est qu'une résistance de trois semaines est une résistance fort honorable, et qu'il y a peu de places, si bien fortifiées qu'elles soient, qui tiennent ce temps-là.

Or, la mienne avait tenu, et, comme elle n'avait été enlevée que par surprise, elle n'avait pu mettre dans la capitulation qu'il me serait défendu de quitter Paris sous prétexte de curiosité.

J'ai dit à quel point ma curiosité était grande de voir Alger au moment où cette ville venait d'être prise, et comment une curiosité plus grande encore me faisait renoncer à ce projet.

Puis, avouons une chose dont je crois me souvenir, si loin qu'il y ait du jour où j'écris ces lignes à l'époque où se passaient les événements que je raconte, c'est que cette extrême curiosité de voir Alger m'était venue dans un instant de mauvaise humeur, et que, cet instant de mauvaise humeur passé, de même que j'avais été fort content de trouver un prétexte pour partir, peut-être étais-je très satisfait de trouver un prétexte pour rester.

A une heure, nous descendîmes, Achille Comte et moi : nous fîmes quelques pas ensemble sur les quais; puis, comme aucune agitation ne se manifestait, il me quitta en me donnant rendez-vous pour le lendemain.

J'allai au Palais-Royal; je comptais y prendre langue; mais pas moyen : le duc d'Orléans était à Neuilly; le duc de Chartres était à Joigny, à la tête de son régiment; M. de Broval était à Villiers; — on n'avait point aperçu Oudard.

Je descendis au café du *Roi*. Les habitués principaux étaient, on se le rappelle, les rédacteurs de *la Foudre*, du *Drapeau blanc* et de *la Quotidienne*, tous journaux royalistes. On y applaudissait fort à la mesure prise.

Lassagne seul paraissait assez soucieux.

Je me mêlai peu à la conversation : tous ces hommes, Théaulon, Théodore Anne, Brisset, Rochefort, Merle, professaient une opinion opposée à la mienne, mais étaient mes amis.

J'ai horreur de me disputer avec mes amis; j'aime mieux me battre contre eux.

Or, ma conviction était toujours la même, c'est-à-dire qu'avant vingt-quatre heures, on se tirerait des coups de fusil.

Pendant que j'étais au café du *Roi*, Etienne Arago y entra.

Notre liaison, je l'ai dit, avait pris date du compte rendu qu'il avait fait de mon *Ode au général Foy* et de mes *Nouvelles contemporaines* dans *la Lorgnette* et dans *le Figaro*.

Ce jour-là, nous avions un autre motif pour nous rechercher, c'est que nos opinions étaient les mêmes.

Nous sortîmes ensemble ; — il était une heure et demie ; — à deux heures, son frère François devait prononcer un discours à l'Académie. Ayant un billet à sa dispostion Étienne me proposa de me faire entrer à la séance. Je n'avais jamais vu que l'extérieur de l'Institut ; je pensai que de longtemps une aussi bonne occasion ne me serait donnée d'en voir l'intérieur, et j'acceptai.

A l'entrée du pont des Arts nous rencontrâmes un avocat de nos amis, Mermilliod, je crois. A la première nouvelle des ordonnances, cinq ou six journalistes et autant de députés s'étaient rendus chez maître Dupin, pour savoir de l'illustre jurisconsulte s'il y avait moyen de publier les journaux sans autorisation ; mais l'illustre jurisconsulte, au lieu de résoudre le problème qu'on lui proposait, s'était contenté de répondre

— Messieurs, la Chambre est dissoute... Messieurs, je ne suis plus député...

Et, quelques instances qu'ils eussent faites, journalistes et députés n'avaient pu tirer autre chose de lui.

Les journalistes s'en étaient allés furieux ; les rédacteurs du *Courrier français*, du *Journal du Commerce*, du *Journal de Paris* avaient déclaré qu'ils allaient introduire un référé qui aurait pour but d'obtenir du président du tribunal de première instance, M. de Belleyme, une ordonnance prescrivant aux imprimeurs de prêter leurs presses aux journaux non autorisés.

Mais le moyen d'espérer que M de Belleyme rendrait un arrêt, quand M. Dupin avait refusé de donner une simple consultation !

Néanmoins toutes ces démarches indiquaient déjà un commencement de résistance. Étienne, de son côté, prétendait que son frère ne prononcerait pas son discours, et prendrait pour prétexte de son silence la gravité de la situation.

Le courage et le patriotisme de François Arago étaient assez connus pour que l'on ne trouvât rien d'étonnant à cette opinon émise par son frère.

Nous arrivâmes à l'Institut. Il y avait grande agitation parmi tous ces immortels, d'habitude si calmes dans leurs habits bleus brodés de vert.

On n'était pas encore en séance. Le bruit courait qu'Arago, ne parlerait pas. Quelques académiciens disaient qu'il parlerait, attendu qu'il était trop honnête homme pour compromettre l'Académie par son silence.

— Parlera-t-il ? ne parlera-t-it pas ? demandai-je à Étienne.

— Nous allons le savoir, me répondit-il, le voici là-bas.

— Eh ! dis-je, n'est-ce point avec le duc de Raguse qu'il cause ?

— Oui ; le duc de Raguse est un de ses plus vieux amis.

— Avançons donc... Je suis bien aise de savoir ce que le signataire de la capitulation de Paris dit des signataires des ordonnances.

— Pardieu ! reprit Étienne, il dit qu'ils viennent de défaire, aujourd'hui 26 juillet 1830, ce qu'il avait fait, lui, le 30 mars 1814.

Nous continuâmes notre route ; mais ce n'était pas chose facile que de se frayer un chemin au milieu de tant d'illustrations, à qui l'on devait au moins une excuse par bourrade.

Aussi le duc était-il déjà loin de François Arago quand nous arrivâmes près de celui-ci.

— Tu quittes Marmont, demanda Étienne : que dit-il ?

— Il est furieux ! Il dit que ce sont des gens qui se perdent et il ne craint qu'une chose, c'est d'être obligé de tirer l'épée pour eux

— Bon ! fis-je, il ne lui manquerait plus que cela pour se populariser.

— Et toi, que dis-tu ? demanda Étienne à son frère.

— Moi, je dis que je ne parlerai pas

Cuvier passait ; il s'arrêta à ces mots, qu'il avait saisis à la volée.

— Comment ! vous ne parlerez pas ? s'écria-t-il.

— Non, répondit Arago.

— Et tu auras bien raison ! dit Étienne.

— Voyons, mon cher, venez donc par ici, et causons raisonnablement, dit Cuvier.

Et il entraîna François Arago loin de nous

De l'endroit où nous étions, nous pouvions juger, par la vivacité des gestes, de l'animation des paroles. M. Villemain venait de joindre les deux interlocuteurs, et paraissait avoir pris Cuvier à partie. Plusieurs autres académiciens que je ne connaissais pas de visage, et peut-être pas même de nom entouraient Arago, et semblaient, au contraire de M. Villemain, insister, comme Cuvier, pour qu'il parlât.

Au bout d'un quart d'heure, il était décidé qu'Arago parlerait. Du reste, la décision avait, si l'on peut dire cela, été prise à la majorité des voix, et il avait été impossible à l'illustre astronome de résister à ce désir de la plupart de ses confrères qui déclaraient tout haut qu'ils regarderaient son silence comme factieux.

Il repassa près de nous pour aller prendre sa place.

— Eh bien, tu parles donc ? lui demanda Étienne.

— Oui, mais sois calme, répondit-il ; je t'assure qu'à la fin de mon discours, ils penseront qu'il vaudrait autant que je n'eusse point parlé.

— Que diable va-t-il pouvoir dire à propos de Fresnel ? demandai-je à Étienne.

C'était l'éloge de Fresnel qui était l'objet du discours.

— Oh ! dit Étienne, sous ce rapport, je suis tranquille ! Fût-il question du Grand Turc, il trouvera bien moyen de leur glisser ce qu'il a sur le cœur.

Et, en effet, à propos de l'habile ingénieur des ponts et chaussées, du savant physicien, du sévère examinateur de l'École polytechnique, de l'illustre inventeur, enfin, des phares lenticulaires, Arago trouva moyen de jeter aux passions politiques d'ardentes allusions que l'assemblée accueillit par de frénétiques applaudissements.

Cuvier et les autres académiciens qui avaient insisté pour qu'Arago parlât avaient eu raison ; seulement, ils avaient eu raison à notre point de vue et non au leur.

Ce ne fut pas un simple succès qu'obtint Arago, ce fut un triomphe.

A la vérité, il est impossible d'être plus pittoresque, plus grand, plus beau même, que ne l'est François Arago à la tribune, quand une véritable passion l'emporte, qu'il relève la tête en secouant ses cheveux noirs de 1830 ou ses cheveux gris de 1848. Qu'il attaque les violateurs de la charte royaliste ou défende la constitution républicaine, c'est toujours le même éloquent orateur, parce que c'est toujours le même poète inspiré, le même législateur convaincu.

C'est qu'Arago est non seulement la science, mais encore la conscience ; non seulement le génie, mais encore la probité !

Constatons cela en passant ; beaucoup le diront comme moi, je le sais bien, mais je veux être de ceux qui le disent.

En sortant de l'Institut, je montai chez madame Chassériau, qui demeurait à l'Académie même, grâce à la position qu'y occupait son père, M. Amaury Duval.

Madame Chassériau, qui s'est appelée depuis madame Guyet-Desfontaines, est une de mes plus anciennes amitiés ; je crois avoir déjà parlé d'elle et dit que sa maison, avec les maisons de Nodier et de Zimmermann, était de celles où j'avais toujours de l'esprit. Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas un compliment que je me fais, c'est une justice que je rends à madame Guyet-Desfontaines ; elle est si bonne, si gracieuse, si affable ; elle rit si bien et avec de si belles dents, qu'il faudrait être le plus grand niais de la terre pour ne pas avoir près d'elle au moins l'esprit qu'elle donne.

Elle était, comme tout le monde, assez préoccupée des événements ; elle ne pouvait, au reste, tarder à recevoir des nouvelles : M. Guyet-Desfontaines était allé consulter ce grand thermomètre de l'esprit parisien qu'on appelle la Bourse.

La Bourse était à l'orage : le trois pour cent était tombé de soixante et dix-huit francs à soixante et douze.

N'était-ce pas curieux que, dans la même journée, en même temps, à la même heure, la science et l'argent criassent anathème ? que l'Académie et la Bourse fussent du même avis ?

J'allai dîner chez Véfour. En traversant le jardin du Palais-Royal, je remarquai une certaine agitation ; des jeunes gens montés sur des chaises lisaient *le Moniteur* à haute voix ; mais cette imitation de Camille Desmoulins n'obtenait pas un grand succès.

Après mon dîner, je courus chez Adolphe de Leuven, dont le père était, comme on sait, un des principaux rédacteurs du *Courrier*. Madame de Leuven était fort inquiète de son mari, qui, sorti depuis deux heures de l'après-midi, n'était pas encore rentré à sept heures du soir. Elle avait chargé Adolphe d'aller aux informations ; mais Adolphe n'était pas plus revenu que le corbeau de l'arche. Je me mis à mon tour à la poursuite d'Adolphe.

M. de Leuven n'était pas rentré parce qu'il y avait réunion au *Courrier français* ; Adolphe n'était pas revenu parce qu'on l'avait envoyé chez Laffitte.

Dans les bureaux du *Courrier*, on rédigeait une protestation au nom de la Charte. Cette protestation devait être signée par tous les journalistes. Quant aux moyens de résistance, on ne parlait encore que du refus de l'impôt.

Tout à coup, Châtelain entra triomphant : M. de Belleyme venait de rendre une ordonnance qui prescrivait aux imprimeurs d'imprimer les journaux suspendus.

Tout le monde politique a connu Châtelain ; c'était un des hommes les plus honorables de la presse, un des rares républicains de 1830.

Il déclara formellement que *le Courrier français* paraîtrait le lendemain, dût-il paraître sous sa seule responsabilité.

Adolphe de Leuven rentra à son tour. Il avait été chez Laffitte, dont il avait trouvé la porte fermée.

Je retournai donner ces nouvelles à madame de Leuven

malheureusement, elles n'étaient pas tout à fait aussi pacifiques que celles de la colombe, et j'étais loin de revenir une branche d'olivier à la bouche ; cependant, je la rassurai à l'endroit de son mari et de son fils : tous deux étaient bien portants, et devaient rentrer aussitôt que la protestation serait arrêtée.

Nous disons *arrêtée* et non *signée*, parce que cette question fut longtemps débattue, de savoir si la protestation serait signée ou non.

Les uns prétendaient qu'il y avait dans la presse une force inconnue qui grandissait par le mystère. Ceux-là étaient d'avis que la protestation ne devait pas être signée. D'autres prétendaient, au contraire, que mieux valait faire acte public d'opposition, et signer la protestation en toutes lettres.

Chose étrange ! c'étaient MM. Baude et Coste — deux hardis tirailleurs cependant — qui étaient d'avis de garder l'anonyme ; et c'était M. Thiers, le prudent politique, qui était d'avis qu'on se nommât.

L'opinion de M. Thiers l'emporta.

A minuit, la dernière page de la protestation était couverte de quarante-cinq signatures.

Ces signatures étaient celles de MM. :

Gauja, Thiers, Mignet, Carrel, Chambolle, Peysse, Albert Stapfert, Dubochet et Rolle, du *National ;*

Leroux, Guizard, Dejean, de Rémusat, du *Globe ;*

Senty, Haussman, Dussart, Busoni, Barbaroux, Chalas, Billard, Baude et Coste, du *Temps ;*

Guyet, Moussette, Avenel, Alexis de Jussieu, Châtelain, Dupont et de la Pelouze, du *Courrier français ;*

Année, Cauchois-Lemaire et Evariste Dumoulin, du *Constitutionnel ;*

Sarrans jeune, du *Courrier des Electeurs ;*

Auguste Fabre et Ader, de *la Tribune des départements ;*

Levasseur, Plagnol et Fazy, de *la Révolution ;*

Larreguy et Bert, du *Journal du Commerce ;*

Léon Pillet, du *Journal de Paris ;*

Bohain et Roqueplan, du *Figaro ;*

Vaillant, du *Sylphe*.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir transcrire ici ces quarante-cinq noms. Ce sont, à tout prendre, ceux de quarante-cinq hommes qui, en les écrivant, risquaient leur tête.

Quant à moi, qui ne risquais rien, mais qui n'eusse pas demandé mieux que de risquer quelque chose, je rentrai à onze heures chez moi, après avoir eu le soin de donner de mes nouvelles au nº 7 de la rue de l'Université.

On me croyait parti pour Alger !

CXLIV

MATINÉE DU 27 JUILLET. — VISITE A MA MÈRE. — PAUL FOUCHÉ. — « AMY ROBSART ». — ARMAND CARREL. — LES BUREAUX DU JOURNAL « LE TEMPS ». — BAUDE. — LE COMMISSAIRE DE POLICE. — LES TROIS SERRURIERS. — LES BUREAUX DU « NATIONAL ». — CADET DE GASSICOURT. — LE COLONEL GOURGAUD. — M. DE RÉMUSAT. — PHYSIONOMIE DU PASSANT.

J'étais rentré chez moi pour conserver, le lendemain, toute ma liberté d'action.

Dès le matin, j'allai faire visite à ma mère. Il y avait deux jours que je ne l'avais vue, et je craignais qu'elle ne fût inquiète, surtout si elle avait appris quelque chose de ce qui se passait.

Ma pauvre mère demeurait, alors, rue de l'Ouest. Je crois avoir déjà dit que nous avions choisi pour elle ce nouveau domicile, afin qu'elle fût plus près de la famille Villenave, qui, ayant, de son côté, quitté la rue de Vaugirard, demeurait porte à porte avec elle. Mais, par malheur, en ce moment où ma mère eût eu si grand besoin de ce voisinage, madame Villenave, madame Waldor et Elisa — la plus fidèle compagne de ma mère, avec son chat Mysouf, — étaient parties pour la Vendée, où elles avaient, à trois lieues de Clisson, une petite campagne nommée la Jarrie.

Je trouvai ma mère dans la plus parfaite tranquillité de corps et d'esprit ; aucun bruit de ce qui s'était passé n'était encore parvenu dans cette Thébaïde qu'on appelle le quartier du Luxembourg. Je déjeunai avec elle, je l'embrassai, et je partis la laissant dans cette douce quiétude.

En sortant, je tombai sur Paul Fouché. Il revenait de chez son beau-frère, Victor Hugo, qui demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, et auquel il avait été annoncer qu'il avait, pour le lendemain, lecture de je ne sais quelle pièce à je ne sais quel théâtre.

Paul Fouché était, à cette époque, ce garçon myope et distrait qu'il est encore aujourd'hui, se heurtant indifféremment aux passants, aux bornes, aux arbres, contre lesquels il a toujours l'air de chercher les affiches des théâtres qui le jouent ; absorbé dans la pensée qui le tient au moment où on le rencontre, et incapable, pour entrer dans la vôtre, de sortir de cette pensée, à laquelle il vous ramène sans cesse.

Sa pensée dominante était celle de sa lecture pour le lendemain.

Paul Fouché, si jeune qu'il fût, venait d'entrer avec assez de bruit dans la carrière dramatique. On avait, l'année précédente, joué sous son nom, à l'Odéon, une pièce dont les grandes beautés — beautés excentriques et mal appropriées à la scène — avaient précipité la chute ; cette chute avait été profonde, mais glorieuse ; c'était une de ces chutes qui illustrent un homme, comme certaines défaites illustrent un peuple. Paul Fouché avait eu son Poitiers, son Azincourt ou son Crécy, s'il pouvait choisir.

La pièce se nommait *Amy Robsart ;* elle était tirée ou plutôt inspirée du roman de Walter Scott *le Château de Kenilworth*.

Le lendemain de la chute, Hugo avait réclamé la paternité de la pièce ; mais l'honneur de l'unique représentation qu'elle avait eue n'en était pas moins demeuré à Paul Fouché.

Cette pièce ne fut point imprimée. Plus tard, Hugo me fit cadeau du manuscrit ; je dois l'avoir encore.

Je voulus en vain tirer quelque nouvelle de Paul : Paul ne savait qu'une nouvelle, et ne croyait pas que le monde politique ou littéraire eût besoin d'en savoir une autre.

Cette nouvelle, c'était que, le lendemain, il lisait une pièce en cinq actes.

Je vis le moment où il allait anticiper sur les droits du comité, et me proposer de me la lire. Comme la lecture du plus beau drame de la terre ne m'eût point consolé de perdre le moindre détail de celui que Paris mettait en scène en ce moment, je sautai dans un cabriolet et j'échappai à la lecture.

Je donnai au cocher l'adresse de Carrel.

Dès cette époque, Carrel était, pour la jeune opposition, un chef élu, sinon publiquement, au moins tacitement. J'avais connu Armand Carrel chez M. de Leuven, qui, lors de la rentrée en France du jeune proscrit politique, c'est-à-dire après le sacre de Charles X, l'avait fait admettre parmi les rédacteurs du *Courrier ;* il demeurait, autant que je puis me le rappeler, rue Monsigny, ou, tout au moins, aux environs de cette rue.

Mort en 1836, Carrel n'est déjà plus, pour la génération des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, qu'une médaille historique. C'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, au front grave et fuyant, aux cheveux noirs, aux yeux petits, vifs, pleins d'éclairs, au nez long et pointu, aux lèvres minces et un peu pâles, aux dents blanches, au teint bilieux.

Tout en professant les principes du libéralisme le plus avancé, comme il arrive parfois aux hommes d'une grande intelligence et d'une exquise organisation, Carrel avait les habitudes les plus aristocratiques de la terre ; ce qui faisait une opposition étrange entre ses paroles et son aspect. Il portait presque invariablement des bottes vernies, une cravate noire serrée autour du cou, une redingote noire boutonnée jusqu'à l'avant-dernier bouton, un gilet de piqué blanc ou de poil de chèvre chamois, et un pantalon gris.

Il y avait dans toute sa tournure un reste d'habitude militaire qui décelait l'ancien officier. Ce côté belliqueux était, de son corps, tant soit peu passé dans l'esprit de Carrel. Charlemagne signait ses traités avec le pommeau de son épée, et les faisait respecter avec la pointe ; il en était de même de Carrel : ses articles avaient toujours l'air d'être écrits, non pas avec une plume, mais avec un stylet d'acier comme ceux dont se servaient les anciens, et qui laissaient dans la cire des tablettes la trace profonde de leur acuité.

Au reste, beau style de polémique que celui de Carrel : noble, franc, présentant bien la poitrine à ses adversaires ; quelque chose de pareil à la fois à Pascal et à Paul-Louis Courier.

D'instruction historique, Carrel en avait peu, — excepté à l'endroit de nos voisins d'outre-mer ; secrétaire d'Augustin Thierry au moment où Augustin Thierry écrivait son beau livre de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, Carrel, lui, des miettes de cette table splendide, avec sa ferme sobriété, avait fait un abrégé de l'histoire d'Angleterre.

Nous étions assez liés, quoique nous fussions peut-être injustes l'un pour l'autre : il me regardait trop comme un poëte, je le regardais trop comme un soldat.

Je le trouvai tranquillement occupé à déjeuner. Il avait signé la protestation pour accomplir un devoir, jouant sa

tête à la pointe de la plume avec le même calme que, deux ou trois fois déjà, il l'avait jouée à la pointe de l'épée, mais ne croyant absolument à rien, qu'à la résistance légale

Quant à la résistance à main armée, il la niait absolument

Il comptait rester chez lui et travailler toute la journée ; sur mes instances, sur ce que je lui dis qu'il m'avait semblé voir dans les rues un commencement d'agitation, il se décida à sortir, mit dans ses goussets une paire de petits pistolets de poche du genre de ceux qu'on appelle des coups de poing, prit à la main une petite canne de baleine flexible comme une cravache, et descendit avec moi du côté des boulevards.

Sans doute, refroidi par ses affaires de Béfort et de la Bidassoa, hésitait-il à se mettre en avant, lui qui avait vu tant de gens demeurer en arrière.

Nous longeâmes les boulevards depuis la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'à la rue Vivienne, puis nous descendîmes place de la Bourse.

On se précipitait vers la rue de Richelieu. Les bureaux du journal *le Temps* étaient, disait-on, envahis et mis à sac par un détachement de gendarmerie à cheval.

Il va sans dire que nous suivîmes la foule ; il n'y avait, comme presque toujours, que la moitié de l'histoire qui fût vraie Une vingtaine de gendarmes, en effet, étaient rangés en bataille devant la maison où se trouvait l'imprimerie, située au fond d'une vaste cour.

La porte de la rue était fermée, et, pour envahir les ateliers, on attendait l'arrivée du commisaire de police.

Au moment où il arrivait, Baude, l'un des rédacteurs du *Temps*, et l'un des signataires de la protestation, ordonnait à la fois de fermer la porte des ateliers et d'ouvrir la porte de la rue.

Le commissaire, revêtu de son écharpe blanche, frappait à la porte juste comme la porte s'ouvrait ; Baude et lui se trouvèrent face à face.

Le commissaire recula devant la formidable apparition.

Baude était un homme magnifique, non pas au point de vue de la beauté générale, mais à celui de la beauté relative C'était un colosse de cinq pieds huit ou dix pouces, aux cheveux noirs, épais et flottants comme une crinière ; ses yeux bruns, enfoncés sous de sombres sourcils, semblaient, dans certains moments, lancer des éclairs ; il avait cette voix rude et tonnante qui fait, dans les révolutions, l'effet de la foudre dans les orages.

Baude était suivi des autres rédacteurs, des employés, des ouvriers, qui formaient derrière lui une masse d'une trentaine de personnes. En voyant la tête pâle et nue du chef, en voyant les visages contractés des ouvriers, on devinait que, sous la résistance légale que Baude allait invoquer, se cachait la résistance réelle, la résistance matérielle, la résistance armée.

Je serrai le bras de Carrel ; lui-même était fort pâle et paraissait fort ému, mais il n'en restait pas moins muet, et secouait la tête en signe de dénégation.

Il se faisait, dans cette rue encombrée de deux mille personnes peut-être, un silence à laisser entendre le souffle d'un enfant.

Ce fut Baude qui prit la parole le premier, et qui interrogea le commissaire.

— Que voulez-vous, monsieur, lui demanda-t-il, et dans quel but vous présentez-vous à notre imprimerie ?

— Monsieur, balbutia le commissaire de police, je viens en vertu des ordonnances

— Briser nos presses, n'est-ce pas ? interrompit Baude. Eh bien, moi, en vertu du Code, antérieur et supérieur à vos ordonnances, je vous somme de les respecter !

Et Baude étendit vers le commissaire de police un Code tout grand ouvert à l'article *Effraction*.

L'arme était terrible, plus effrayante, certes, qu'un pistolet ou une épée ; mais les ordres qu'avait reçus le commissaire étaient précis.

— Monsieur, dit-il, il faut que je fasse mon devoir.

Et, se tournant vers un homme qui l'accompagnait :

— Qu'on aille me chercher un serrurier, ajouta-t-il

— C'est bien, dit Baude, je l'attends !

Un murmure courut parmi le peuple. On commençait à comprendre qu'il se préparait là, en pleine rue, en face de la foule, sous le regard de Dieu, un des plus grands spectacles qu'il soit donné à l'œil humain de voir s'accomplir : la résistance de la loi à l'arbitraire, de l'individu à la masse, de la conscience à la tyrannie.

Aucun des spectateurs n'avait dit à Baude « Comptez sur moi ! » mais il était évident que Baude avait déjà senti qu'il pouvait compter sur tous.

Le serrurier arriva, suivant l'ordre du commissaire, il s'apprêta à franchir le seuil de la porte de la rue, pour aller ouvrir avec ses instruments les portes de l'imprimerie.

— Mon ami, lui dit Baude en l'arrêtant doucement par le bras, vous ne savez peut-être pas ce que vous risquez en obéissant à M. le commissaire de police ? Vous risquez tout simplement les galères.

Et il lut à haute voix les lignes suivantes :

« Sera puni de la peine des travaux forcés à temps tout individu coupable ou complice de vol commis à l'aide d'effraction extérieure, ou d'escalade, ou de fausses clefs, dans une maison, appartement, chambre ou logement habités, ou servant à l'habitation, ou leurs dépendances, soit en prenant le titre d'un fonctionnaire public, ou d'un officier civil ou militaire, ou après s'être revêtu de l'uniforme ou du costume du fonctionnaire ou de l'officier, ou en alléguant un faux ordre de l'autorité civile ou militaire. »

A mesure que Baude lisait, le serrurier portait la main à sa casquette ; à la fin de l'article, il écoutait le lecteur la tête découverte.

A cette manifestation de respect d'un homme du peuple envers la loi, la foule éclata dans un immense applaudissement.

Le commissaire insista ; le serrurier, obéissant à cette voix impérative, fit un mouvement pour entrer.

Baude s'effaça, et, lui livrant le passage :

— Faites ! dit-il ; vous savez qu'il n'y va pour vous que des travaux forcés.

Le serrurier s'arrêta une seconde fois. Les applaudissements redoublèrent.

Le commissaire renouvela l'ordre de crocheter les portes.

— Messieurs, dit Baude à haute voix, j'en appelle de M. le commissaire au jury, et des ordonnances à la cour d'assises. Les noms de ceux qui voudront témoigner de la violence qui m'est faite ?

Cinq cents voix répondirent à la fois.

A l'instant même, les crayons et les papiers circulèrent dans la foule avec une ardeur et une unanimité admirables ; chacun prenait à son tour le crayon, et inscrivait son nom et son adresse sur le papier. Puis on passait toutes ces adresses à Baude.

— Vous le voyez, monsieur, dit-il au commissaire de police, les témoins ne me manqueront pas.

— Ma foi ! monsieur le commissaire, dit enfin le serrurier, chargez qui vous voudrez de la commission ; quant à moi, je me récuse.

Et, remettant son bonnet sur sa tête, il se retira.

Les vivats et les applaudissements l'accompagnèrent.

— Il faut, cependant, que force reste à la loi ! dit le commissaire.

— Je commence à croire, en effet, répondit Baude avec ironie, que force lui restera.

— Oh ! je m'entends, dit l'officier de police. — Appelez un autre serrurier.

Un homme noir se détacha comme la première fois, et, comme la première fois, ramena un serrurier portant un trousseau de crochets à sa ceinture.

Les applaudissements qui avaient accompagné la retraite de l'autre se changèrent tout doucement en murmures, et saluèrent l'apparition de celui-ci.

Le serrurier eut peur.

En traversant la foule, il glissa son trousseau de crochets dans la main d'un des spectateurs qui le fit passer à son voisin, lequel s'en débarrassa de la même façon.

Quand il eut atteint la porte, l'ordre déjà donné à son confrère lui fut renouvelé.

— Monsieur le commissaire, dit le serrurier montrant alors sa ceinture vide, la chose est impossible : on m'a volé mes crochets.

— Tu mens ! dit le commissaire, et je vais te faire arrêter !

En effet, la main d'un agent s'étendait déjà vers le serrurier : mais la foule s'ouvrit devant lui, l'enveloppa de ses replis, l'entraîna dans son tourbillon.

Il disparut comme dévoré !

On requit le serrurier chargé de river les fers des forçats.

Puis, comme la résistance commençait à prendre un caractère de gravité sombre et menaçant, on fit évacuer la rue avec l'aide des gendarmes.

La foule se retira par la place Louvois, par l'arcade Colbert et par la rue de Ménars, en hurlant :

— Vive la Charte !

Les hommes montaient sur les bornes, agitaient leur chapeau, et criaient à Baude :

— Comptez sur nous... Vous avez nos adresses... nous déposerons... Au revoir ! au revoir !

Un renfort de gendarmerie que l'on vit arriver du côté du Palais-Royal acheva de faire évacuer la rue. Mais n'importe ! la victoire morale était restée à l'opposition. Baude avait été grand comme une apparition de 1789.

Nous quittâmes la rue de Richelieu, Carrel et moi, et nous allâmes au *National*.

Le National avait à peine un an d'existence ; il avait été fondé par Thiers, Carrel et l'abbé Louis, au château de Ro

checottes, sur les genoux de madame de Dino, sous l'œil de M. de Talleyrand.

C'était le duc d'Orléans qui avait fourni l'argent nécessaire à sa fondation, et payé, pour ainsi dire, les mois de nourrice de cet Hercule au berceau qui, dix-huit ans plus tard, devait le prendre à bras-le-corps, et l'étouffer.

Ses bureaux étaient situés rue Neuve-Saint-Marc, au coin de la place des Italiens.

C'était un centre de nouvelles. La veille au soir, un rédacteur était rentré triste, abattu ; il venait de parcourir les quartiers les plus pauvres, et, par conséquent, les plus faciles à soulever, et, en secouant la tête, il avait prononcé ces paroles décourageantes :

— Le peuple ne remue pas !

Lorsque, à deux heures, nous entrâmes dans les bureaux du *National*, le peuple ne remuait pas encore ; cependant, on sentait passer dans l'air ce frissonnement qui fait hâter le pas et blêmir les visages sans que l'on sache pourquoi, et qui donne à l'homme cette terreur profonde et instinctive qu'éprouvent les animaux à l'approche des tremblements de terre.

D'où venait ce frissonnement qui n'était, pour ainsi dire, encore qu'à la surface de la société ?

C'était facile à deviner.

La motion de M. Thiers, qui avait amené quarante-cinq signatures au bas de la protestation des journalistes, — laquelle protestation avait non seulement paru dans les journaux *le Globe*, *le National* et *le Temps*, mais encore été tirée à cent mille exemplaires, peut-être, et distribuée dans les rues, — cette motion, disons-nous, avait compromis quarante-cinq personnes.

Or, ces quarante-cinq personnes formaient, en même temps, un corps compact agissant sur la masse, et quarante-cinq forces isolées agissant sur les individus. Chaque signataire était un centre possédant à sa circonférence plus ou moins étendue un nombre plus ou moins nombreux d'amis, d'employés, de commis, d'ouvriers, de compositeurs, de garçons imprimeurs, etc. Chacun avait mis en mouvement son entourage ; or, chaque individu de cet entourage, si intime qu'il fût, était agent lui-même, et opérait sur des individus inférieurs à lui ; il en résultait que l'impulsion, une fois donnée, s'était communiquée des grands centres aux petits, que l'engrenage marchait, et que l'on sentait trembler la société sous le clapotement d'une machine invisible, à peu près comme on sent trembler le moulin sous la rotation de ses ailes, le bateau à vapeur sous le battement de ses roues.

Carrel était invité à trois réunions différentes, toutes ayant pour but d'organiser la résistance.

L'une, libérale pure, presque républicaine, se tenait rue Saint-Honoré, dans la maison du pharmacien Cadet de Gassicourt ; les membres principaux de celle-là étaient Thiers, Charles Teste, Anfous, Chevalier, Bastide, Cauchois-Lemaire et Dupont ; on y débattait cette motion, de créer dans chaque arrondissement un comité de résistance chargé de se mettre en communication avec les députés.

L'autre réunion, qui était bonapartiste, avait lieu chez le colonel Gourgaud. Elle se composait, d'abord, du maître de la maison, puis du colonel Dumoulin, du colonel Dufays, du colonel Plavet-Gaubert et du commandant Bacheville. On cherchait un moyen de faire les affaires de Napoléon II ; mais, comme tous ces hommes étaient bien plus des hommes d'action que des hommes de conseil, on n'arrêta rien, et l'on se donna rendez-vous pour le lendemain, place des Petits-Pères.

Une autre réunion, enfin, avait lieu dans les bureaux du *Globe*. Elle se composait de Pierre Leroux, de Guizard, de Dejean, de Paulin, de Rémusat et de quelques personnes étrangères à la rédaction du journal. Les avis les plus opposés y étaient émis : quelques-uns voulaient, pour le lendemain, faire un appel aux armes ; d'autres s'épouvantaient de la rapidité avec laquelle, une fois lancé, on descend, malgré soi, la pente des révolutions.

Au nombre des épouvantés était M. de Rémusat.

— Mais, s'écriait-il d'une voix désespérée, où allez-vous ? Où nous poussez-vous ? Il ne s'agit point ici d'une révolution ; ce n'est point une révolution que nous avons voulu faire.. La résistance légale, soit ; mais pas autre chose !

Il est bien entendu que, là non plus, on ne décida rien .. si ce n'est de faire un lit à M. de Rémusat, que la fièvre venait de prendre.

Carrel n'alla à aucune de ces trois réunions. Lui aussi était pour la résistance légale seulement. Il ne croyait pas à une lutte possible entre des bourgeois et des soldats : il comprenait les révolutions prétoriennes, et demandait à ceux qui parlaient de prendre leur fusil :

— Avez-vous un régiment dont vous soyez sûr ?

Personne n'avait de régiment, attendu qu'aucune conspiration n'était organisée.

Mais il existait une conspiration immense, universelle, invincible : c'était celle de l'opinion publique, qui rendait les Bourbons solidaires de la défaite de 1815, et qui voulait venger Waterloo dans les rues de Paris.

Cette conspiration, elle était dans les yeux, dans les gestes, dans les paroles, et jusque dans le silence des gens que l'on croisait, des groupes que l'on rencontrait, des individus isolés qui s'arrêtaient, hésitant à aller à droite ou à gauche, mais dont l'hésitation même semblait dire : « Où se passe-t-il quelque chose ? où fait-on quelque chose ? afin que j'y aille et que je fasse ce que l'on y fait... »

CXLV

LE DOCTEUR THIBAUT. — LE MINISTÈRE GÉRARD ET MORTEMART. — ÉTIENNE ARAGO ET LE COMMISSAIRE DE POLICE MAZUE. — LE CAFÉ GOBILLARD. — INCENDIE DU CORPS DE GARDE DE LA PLACE DE LA BOURSE. — PREMIÈRES BARRICADES. — LA NUIT.

Nous remontâmes du *National* aux boulevards. A la hauteur de la rue Montmartre, nous entendîmes quelque chose comme une fusillade du côté du Palais-Royal.

Il était à peu près sept heures du soir.

— Hein ! qu'est-ce que cela ? demandai-je à Carrel.

— Pardieu ! répondit-il, c'est un feu de peloton.

— Eh bien, venez-vous de ce côté-là ?

— Ma foi, non ! répondit Carrel ; je rentre chez moi.

— J'y vais, moi, lui dis-je.

— Allez-y ; mais ne soyez pas assez fou pour vous jeter dans tout cela !

— Soyez tranquille... Adieu !

— Adieu.

Carrel s'éloigna de son pas calme et mesuré par le faubourg Montmartre, tandis que je m'élançais tout courant par la place de la Bourse.

Je n'avais pas fait cinquante pas, que je rencontrai le docteur Thibaut. Il avait l'air très affairé.

— Ah ! c'est vous, cher ami ? lui dis-je. Eh bien, quelles nouvelles ?

Thibaut, qui affectait d'habitude une gravité sans laquelle il prétendait qu'un médecin ne pouvait pas faire son chemin dans le monde, était, cette fois, plus que grave : il était sombre.

— Mauvaises ! répondit-il ; cela s'embrouille horriblement !

— Mais on se bat ? lui dis-je

— Oui ; un homme a été tué rue du Lycée, et trois autres dans la rue Saint-Honoré... Les lanciers chargent dans la rue de Richelieu et sur la place du Palais-Royal... Une barricade a été ébauchée rue de Richelieu, mais prise avant d'être achevée.

— Et où allez-vous ?

— Vous saurez cela demain, si je réussis.

— Par ma foi, mon cher, vous avez l'air d'un diplomate

— Qui sait ?... Je vais peut-être faire un nouveau ministère !

— En votre qualité de docteur, mon cher ami, je vous invite à donner tous vos soins à l'ancien ; il me paraît diablement malade !

En ce moment, deux jeunes gens passèrent rapidement près de nous.

— Un drapeau tricolore ? disait l'un Ce n'est pas possible !

— Je te dis que je l'ai vu ! répondait l'autre.

— Mais où cela ?

— Quai de l'Ecole.

— Quand ?

— Il y a une demi-heure.

— Et qu'a-t-on fait à l'homme qui le portait ?

— Rien... on l'a laissé passer.

— Allons de ce côté, alors.

— Allons.

Et ils s'enfoncèrent en courant dans la rue Notre-Dame des-Victoires.

— Vous voyez, mon cher, dis-je à Thibaut, ça chauffe ! Allez à votre ministère, mon ami, allez !

— J'y vais !

Et il prit le chemin du boulevard des Capucines.

Thibaut ne m'avait pas menti. Il était réellement en train de faire un ministère ; seulement, son ministère n'était pas destiné à mourir de longévité. C'était le ministère Gerard et

Mortemart, qui devait avoir son pendant, à la révolution de 1848, dans le ministère Thiers et Odilon Barrot.

Mais, demandera-t-on, comment le docteur Thibaut pouvait-il faire un ministère?

Eh! mon Dieu, je vais le dire en deux mots.

On se rappelle qu'en 1827 ou 1828, madame de Celles, fille du général Gérard, étant souffrante de la poitrine, avait demandé à madame de Leuven de lui indiquer un jeune médecin qui put l'accompagner en Italie, et que madame de Leuven lui avait indiqué Thibaut. Celui-ci avait fait le voyage avec la belle malade, qui s'était trouvée à merveille et du voyage et du médecin, si bien qu'au retour, le général Gérard, reconnaissant des soins que Thibaut avait donnés à sa fille, l'avait admis dans l'intimité de sa maison.

Thibaut, au nom du général Gérard, allait, quand je le rencontrai, trouver M. le baron de Vitrolles, afin de l'engager à tenter une démarche conciliatrice près de M. de Polignac, et, s'il le fallait, près du roi lui-même.

Ainsi les esprits sérieux commençaient à entrevoir la gravité de la situation.

Voilà ce que ne pouvait me dire Thibaut au moment où nous nous rencontrâmes, et ce qu'il m'apprit plus tard.

Huit heures sonnaient à l'horloge de la Bourse; je voulus regagner mon faubourg Saint-Germain; mais, en entrant par un bout dans la rue Vivienne, je vis, à l'autre bout, apparaître des baïonnettes.

J'aurais pu m'en aller par la rue des Filles-Saint-Thomas, la curiosité me retint. Je battis en retraite jusqu'au café du théâtre des Nouveautés. Autant que je puis me le rappeler, il était tenu par un nommé Gobillard, excellent garçon, notre camarade à tous.

La troupe avançait d'un pas régulier, tenant toute la largeur de la rue, et poussant devant elle hommes, femmes, enfants.

Les gens refoulés par les soldats marchaient à reculons en criant:

— Vive la ligne!

Par les fenêtres ouvertes, les femmes agitaient leur mouchoir en criant:

— Ne tirez pas sur le peuple!

Parmi les hommes que la troupe chassait ainsi, il y avait de ces types qu'on ne voit apparaître au jour qu'à certaines heures, de ces hommes qui mettent en branle les émeutes et les révolutions, et que l'on pourrait appeler les hommes du commencement.

En arrivant sur la place de la Bourse, le front des troupes se développa; cependant, comme il ne put embrasser toute la largeur de la place, une portion de ceux qui poussaient les soldats déborda sur les deux ailes, et reflua derrière eux.

Il y avait auprès du bâtiment de la Bourse une mauvaise baraque en planches qui servait de corps de garde. Le régiment y laissa une douzaine d'hommes, comme dans un blockhaus, et disparut à l'extrémité de la rue Vivienne, en tournant du côté de la Bastille.

A peine le régiment eut-il disparu, que quelques gamins s'approchèrent des soldats restés dans le corps de garde, en criant:

— Vive la Charte!

Tant que les gamins ne firent que crier, les soldats eurent patience; mais, après les cris, vinrent les pierres.

Un soldat atteint d'une pierre fit feu: une femme tomba. C'était une femme d'une trentaine d'années.

Les cris « Au meurtre! » retentirent; en un instant, la place fut évacuée, les lumières furent éteintes, les boutiques fermées.

Le théâtre des Nouveautés seul était resté éclairé et ouvert; on y jouait *la Chatte blanche;* ceux qui étaient dedans ne savaient pas ce qui se passait dehors.

Une petite troupe d'une douzaine d'hommes déboucha en ce moment de la rue des Filles-Saint-Thomas. Elle était conduite par Etienne Arago, et criait:

— Pas de spectacle! fermez les théâtres! on égorge dans les rues de Paris!...

Elle vint se heurter contre le cadavre de la femme tuée.

— Portez ce cadavre sur les marches du péristyle, afin que tout le monde le voie, dit Etienne; je vais faire évacuer la salle...

Un instant après, en effet, la salle était évacuée, et le flot des spectateurs, s'ouvrait comme fait un torrent devant un rocher, pour ne pas fouler aux pieds le cadavre.

Je courus à Arago.

— Que fait-on, lui demandai-je, et qu'y a-t-il de décidé?

— Rien encore... On fait des barricades... on tue des femmes, et on ferme les théâtres, comme tu vois.

— Où se retrouve-t-on?

— Demain matin, chez moi, rue de Grammont, 10.

Puis, se retournant vers les hommes qui l'accompagnaient:

— Aux Variétés, mes amis! dit-il, les théâtres fermés, c'est le drapeau noir sur Paris!

Et toute la petite troupe disparut avec lui dans la rue de Montmorency.

Elle avait passé devant la sentinelle et le corps de garde, sans que la sentinelle et le corps de garde eussent donné signe de vie.

Voici comment le mouvement avait commencé, et d'où venaient les coups de fusil que j'avais entendus avec Carrel.

Etienne Arago, — qu'on me pardonne de citer toujours le même nom, mais je m'engage à donner la preuve irrécusable qu'Etienne Arago fut la cheville ouvrière du mouvement insurrectionnel, — Etienne Arago, dis-je, venait de dîner avec Desvergers et Varin, et s'en retournait avec eux au théâtre du Vaudeville, situé alors rue de Chartres, lorsqu'un attroupement lui barra le chemin, rue Saint-Honoré, en face de la galerie Delorme.

On y annonçait qu'un homme venait d'être tué rue du Lycée.

Une charrette de moellons attendait, pour passer, que l'attroupement fût dissipé; quatre ou cinq voitures arrêtées comme elle par le même obstacle attendaient à la file.

— Pardon, mon ami, dit Etienne au conducteur en dételant le limonier, nous avons besoin de votre voiture.

— Pourquoi faire?

— Mais pour faire une barricade, donc!

— Oui, oui, des barricades! des barricades! crièrent plusieurs voix.

En un clin d'œil, les chevaux furent dételés, la voiture jetée sur le côté, les moellons dressés en travers de la rue.

— Bon! dit Arago; vous n'avez plus besoin de moi ici, et, moi, j'ai besoin ailleurs.

Et, laissant la barricade à la garde de ceux qui avaient aidé à la construire, il traversa le passage Delorme, longea la rue de Rivoli et arriva au Vaudeville.

On commençait à entrer au spectacle.

— Pas de spectacle quand on se bat! dit-il; rendez l'argent à ceux qui ont payé!

Puis, à ceux qui persistaient à vouloir entrer:

— Pardon, messieurs, dit-il; mais on ne rira pas au Vaudeville, tandis qu'on pleure dans Paris.

Et il se mit en devoir de pousser la grille.

— Monsieur, demanda une voix, pourquoi fermez-vous le Vaudeville?

— Pourquoi?... Parce que je suis le directeur du théâtre, et qu'il me convient de le fermer.

— Oui; mais cela ne convient pas au gouvernement, et, au nom du gouvernement, je vous ordonne de le laisser ouvert.

— Qui êtes-vous?

— Parbleu! vous me connaissez bien...

— C'est possible; mais je désire que ceux qui nous écoutent et qui assistent à ce débat vous connaissent aussi.

— Je suis M. Mazue, commissaire de police.

— Eh bien, monsieur Mazue, commissaire de police, gare à vous! reprit Arago en le serrant contre la grille! on écrase ici ceux qui ne s'en vont pas!

— Monsieur Arago, demain vous ne serez plus directeur du Vaudeville!

— Monsieur Mazue, demain vous ne serez plus commissaire de police.

— C'est ce que nous verrons, monsieur Arago!

— Je l'espère, monsieur Mazue!

Et, aidé de deux machinistes, Etienne, malgré les efforts du commissaire de police, avait refermé la grille, et, sortant par la porte des acteurs, il avait commencé l'œuvre de la fermeture des autres théâtres, fermeture qui eut une influence immense sur le mouvement du soir et du lendemain.

Tous ces détails nous étaient donnés au café Gobillard, dont la porte était soigneusement close.

Nous étions là trois ou quatre ayant couru toute la journée, et mourant de faim. Nous nous fîmes servir à souper.

On devine sur quoi roula la conversation.

Les uns disaient que le mouvement qui s'opérait à cette heure n'avait pas plus de portée que celui de 1827, et que l'émeute, n'ayant pas la force de monter à l'état de révolution, avorterait de la même manière. Les autres, et j'étais de ceux-là, prétendaient, au contraire, qu'on n'était qu'au prologue de la comédie, et que le lendemain verrait s'accomplir bien des choses.

Nous étions au beau milieu de la discussion, quand un coup de feu retentit et nous fit tressaillir. Il était tiré sur la place.

Presque en même temps, on entendit le cri « Aux armes! » suivi d'un bruit pareil à celui d'un combat corps à corps.

— Vous voyez, dis-je, voilà le vrai drame qui commence!

Il était neuf heures quarante minutes à la pendule du café.

Nous montâmes rapidement à l'entresol et regardâmes par les fenêtres.

Le corps de garde venait d'être surpris, enveloppé, attaqué par une vingtaine d'hommes. Une lutte s'accomplissait

dans l'obscurité, lutte dont on ne distinguait que l'informe ensemble, et dont tous les détails échappaient.

Les soldats furent vaincus et désarmés. On leur prit leurs fusils, leurs gibernes et leurs sabres, et on les renvoya par la rue Joquelet ; puis une quinzaine d'hommes se détachèrent, vinrent enlever le cadavre de la femme, toujours gisant sur les marches du théâtre, le placèrent sur un brancard et s'éloignèrent par la rue des Filles-Saint-Thomas en criant :

— Vengeance !

Trois ou quatre, armés d'une torche, restèrent derrière les autres ; avec cette torche, ils allumèrent au milieu du corps de garde un feu de paille ; puis, à coups de pied, ils enfoncèrent les planches du corps de garde de façon à ce qu'elles tombassent dans le feu. Les planches s'enflammèrent rapidement ; en un instant, toute la baraque ne forma plus qu'un immense brasier qu'abandonnèrent, pour rejoindre leurs compagnons, les trois ou quatre retardataires, et qui, en jetant de sinistres lueurs sur la place, brûla une partie de la nuit sans que personne songeât à l'éteindre.

CXLVI

MATINÉE DU 27. — JOUBERT. — CHARLES TESTE. — « LA PETITE-JACOBINIÈRE ». — LE PHARMACIEN ROBINET — LES ARMES DU « SERGENT MATHIEU ». — PILLAGE D'UNE BOUTIQUE D'ARMURIER. — LES DEUX GENDARMES. — LES TROIS GARDES ROYAUX. — UN GRAND JEUNE HOMME BLOND. — LES TERREURS D'OUDARD.

Je fus réveillé, comme le 26, par Achille Comte.

— Eh bien ? lui demandai-je en me frottant les yeux

— Oh ! cela marche !... dit-il ; le quartier des écoles est en pleine insurrection... Seulement, les étudiants sont furieux.



A ce moment, j'avais à peu près une trentaine d'hommes armés de fusils.

Nous descendîmes, et, assez préoccupés de ce que nous venions de voir, nous achevâmes notre souper.

Vers minuit, nous nous séparâmes. Je pris la rue Vivienne, puis, le passage du Perron étant fermé, la rue Neuve-des-Petits-Champs et la rue de Richelieu.

Dans la rue de l'Echelle, des espèces d'ombres s'agitaient au milieu de l'obscurité. Je m'approchai ; on me cria : « Qui vive ? » Je répondis : « Ami ! » et je continuai de marcher en avant.

C'était une barricade qui s'élevait silencieusement, et comme si elle eût été bâtie par les esprits de la nuit. J'échangeai des poignées de main avec les ouvriers nocturnes et je gagnai le Carrousel.

Derrière la grille du château, on apercevait deux ou trois cents hommes campés dans la cour des Tuileries. Je pensai que cela devait être à peu près ainsi pendant la nuit du 9 au 10 août 1790. Je voulus regarder à travers la grille ; une sentinelle me cria :

— Au large !

Je poursuivis mon chemin.

Sur les quais, tout reprenait sa physionomie ordinaire.

J'atteignis la rue de l'Université sans avoir rencontré une seule personne ni sur le pont Royal, ni dans la rue du Bac.

Rentré chez moi, j'ouvris ma fenêtre et j'écoutai : Paris semblait solitaire et silencieux ; mais cette tranquillité n'avait rien de réel ; on sentait que cette solitude était habitée, que ce silence était vivant !

— Contre qui ?

— Mais contre les grands meneurs, Laffitte, Casimir Périer, la Fayette.. Ils se sont présentés hier chez ces messieurs : les uns leur ont dit de se tenir tranquilles, les autres ne les ont pas même reçus... Et, tenez, Barthélemy et Méry vous donneront des détails là-dessus; ils y étaient avec leurs poches pleines de poudre qu'ils avaient achetée chez un épicier.

Je m'habillai ; je pris une voiture pour aller embrasser ma mère, qui était toujours aussi calme que si rien d'extraordinaire ne se fût passé dans Paris. J'avais donné des ordres pour qu'elle restât dans cette ignorance, et ces ordres avaient été ponctuellement exécutés.

En quittant ma mère, je me fis conduire chez Godefroy Cavaignac, qui demeurait rue de Sèvres.

Il était déjà sorti ; je le trouverais, me dit-on, ou à la librairie de Joubert, passage Dauphine, ou place de la Bourse, chez Charles Teste, à *la Petite-Jacobinière*.

Joubert qui a été, depuis, aide de camp de la Fayette, et lieutenant-colonel, je crois, était un ancien carbonaro, ami de Carrel : condamné à mort, comme celui-ci, après l'affaire de Béfort, il s'était évadé des prisons de Perpignan, avec l'aide d'une religieuse et le concours de deux de ses amis, Fabre et Corbière.

Quant à Charles Teste, que nous avons tous connu, il avait, lui aussi, établi, sur la place de la Bourse, une librairie que

l'on appelait, à cause des opinions de ceux qui la fréquentaient, du nom expressif de *Petite-Jacobinière*.

Charles Teste était un des hommes les plus dignes, un des caractères les plus nobles qu'on pût rencontrer. Pauvre, il était brouillé avec ses frères riches. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, il ne voulut rien être, et vécut Dieu sait comment et de quoi ! Le jour où son frère fut condamné par la cour des pairs, il se mit à sa disposition, devint son soutien, son appui, son consolateur. Puis, après la révolution de 1848, tous ses anciens amis arrivés au pouvoir, il refusa de nouveau les places qui lui étaient offertes, et ne demanda d'autre faveur que la translation de son frère, de la prison où il était, dans une maison de santé.

Charles Teste est mort, il y a, je crois, dix-huit mois ou deux ans. Le jour où il rendit le dernier soupir, la France perdit un de ses grands citoyens.

Je me fis conduire passage Dauphine.

Cavaignac y avait apparu, mais il était parti avec Bastide ; on les croyait tous deux à la Petite-Jacobinière.

Je renvoyai mon cabriolet ; j'avais une visite à faire rue de l'Université, nº 7. Là, je n'avais pas pu établir un cordon sanitaire comme chez ma mère, là, on savait tout. Je promis de regarder les choses en amateur, de ne me mêler de rien, et moyennant cette promesse, on me laissa sortir.

Il y avait un grand rassemblement rue de Beaune, chez un pharmacien nommé Robinet ; le rassemblement se composait d'électeurs et de gardes nationaux du 10e et du 11e arrondissement.

On ne demandait pas mieux que de marcher, mais personne n'avait d'armes.

— Pas d'armes ? dit Etienne Arago en entrant. Si vous n'avez pas d'armes, il y en a chez les armuriers !

On connaissait, au *National* et à la Petite-Jacobinière, la réunion qui avait lieu chez Robinet, et on y avait député Arago.

Depuis le matin, il n'avait pas perdu son temps.

« Pas d'armes ! » était le cri général ; à la Petite-Jacobinière, comme partout, on disait : « Pas d'armes ! »

Le théâtre du Vaudeville venait de jouer *le Sergent Mathieu* ; il y avait, par conséquent, dans le magasin d'accessoires, une vingtaine de fusils, de sabres et de gibernes.

Gauja et Etienne coururent au Vaudeville, mirent fusils, sabres et gibernes dans de grandes mannes d'osier qu'ils recouvrirent de toiles, recrutèrent commissionnaires et machinistes, et suivirent le cortège avec chacun un habit d'officier de la garde impériale sous leur redingote.

La place du Palais-Royal était encombrée de troupes. Un capitaine sortit des rangs.

— Que portez-vous là ? demanda-t-il aux commissionnaires.

— Un déjeuner de noces de chez Parly, capitaine, répondit Arago.

Le capitaine se mit à rire : la pointe des sabres et la pointe des baïonnettes passaient à travers les cloisons d'osier. Il tourna le dos et rentra dans les rangs.

Fusils, sabres et gibernes arrivèrent à bon port à la Petite-Jacobinière, où ils furent distribués.

C'était à la suite de cette distribution qu'Etienne avait été envoyé chez Robinet.

A ces mots : « Si vous n'avez pas d'armes, il y en a chez les armuriers ! » chacun sortit.

Etienne courut chez le plus proche ; il était avec Gauja et un nommé Lallemand.

Cet armurier le plus proche demeurait rue de l'Université. Après avoir indiqué à Etienne sa boutique, située à gauche de la rue de Beaune, je tournai à droite pour aller prendre mon fusil.

Etienne et Lallemand se précipitèrent dans la boutique de l'armurier au moment où celui-ci essayait de fermer sa porte. Plus heureux avec l'armurier que, la veille, ne l'avait été avec lui le commissaire de police, Etienne parvint à entrer dans la boutique.

— Mon ami, dit-il, ne vous effrayez pas... Nous ne venons point prendre vos armes ; nous venons les acheter.

Il prit cinq ou six fusils, en garda un pour lui, un pour Gauja, un pour Lallemand, et distribua les autres. Puis il vida ses poches, dans lesquelles il y avait trois cent vingt francs, et, pour le surplus de la fourniture, donna un bon sur son frère François, de l'Observatoire, qui paya religieusement.

Lallemand endossa le billet.

Ce Lallemand était un garçon fort instruit et fort spirituel, que nous appelions *le Docteur*, parce qu'il parlait toujours latin.

Je donne cette explication afin qu'on ne le confonde pas avec le professeur Lallemand.

On prit tout de suite chez le même armurier, de la poudre et des balles ; on n'allait pas, comme on le verra, tarder à en avoir besoin.

J'étais remonté chez moi ; j'avais appelé mon domestique Joseph ; je m'étais fait donner mon costume de chasse complet. C'était, pour l'exercice auquel nous allions nous livrer, le costume le plus commode, et qui surtout devait le moins attirer les yeux.

J'étais à moitié de ma toilette quand j'entendis une grande rumeur dans la rue du Bac ; je me mis à la fenêtre : c'étaient Etienne Arago et Gauja qui appelaient la population aux armes.

On se souvient que je demeurais au-dessus du café Desmares ; mais ce que j'ai oublié de dire, c'est que trois de mes fenêtres donnaient sur la rue du Bac.

En ce moment, du côté du pont, à l'entrée de la rue, parurent deux gendarmes. Que venaient-ils faire là ? Quel hasard les y conduisait ? Nous n'en sûmes rien.

En les apercevant, la foule qui encombrait la rue poussa de grands cris.

Les gendarmes parurent se consulter ; mais, s'ils avaient hésité un instant, leur hésitation ne fut pas longue. Ils mirent la bride aux dents, tirèrent d'une main leur sabre, et de l'autre un pistolet.

La foule était sans armes ; elle rentra dans les allées, dans les boutiques ouvertes, ou s'esquiva par la rue de Lille.

Arago et Gauja s'embusquèrent aux deux coins de cette rue ; l'un d'eux, je ne sais lequel, cria à l'autre :

— Allons ! il est temps de commencer !

Au même moment, les deux gendarmes fondirent sur eux au grand galop.

Les deux coups de feu d'Etienne et de Gauja partirent en même temps.

Tous deux avaient visé le même homme ; celui qu'ils avaient visé tomba percé de deux balles.

L'autre gendarme rebroussa chemin. Le cheval qui avait perdu son cavalier continua sa course, et s'enfonça dans la rue du Bac.

On se précipita vers le gendarme gisant à terre : il était mourant. On lui prit son sabre, son pistolet et sa giberne, et on le porta à la Charité.

Lorsqu'ils virent entrer un gendarme blessé dans la salle, et qu'ils apprirent qu'il avait été blessé en chargeant sur le peuple, les malades voulaient l'achever.

L'esprit de révolution était entré jusque dans les hôpitaux !

J'avais passé ma veste, pris mon fusil, ma carnassière, ma poire à poudre ; j'avais bourré mes poches de balles et j'étais descendu.

Arago et Gauja avaient disparu tous les deux.

On me connaissait dans le quartier, on se groupa autour de moi.

— Que faut-il faire ? me demanda-t-on.

— Des barricades ! répondis-je.

— Où cela ?

— Une de chaque côté de la rue de l'Université ; l'autre en travers de la rue du Bac.

On m'apporta une pince ; je me mis à la besogne et commençai à dépaver la rue. Tout le monde réclamait des armes.

Pendant ce temps, le tambour battait dans le jardin des Tuileries. Trois soldats de la garde royale apparurent en haut de la rue du Bac, du côté de la rue Saint-Thomas-d'Aquin.

— Tenez, dis-je à ceux qui m'entouraient, vous demandez des armes ? on ne peut être servi plus à point ; voilà trois fusils qui vous arrivent ; seulement, il faut les prendre...

— Oh ! si ce n'est que cela ! dirent-ils.

Et ils se précipitèrent vers les soldats.

Ceux-ci s'arrêtèrent.

J'étais seul armé.

— Mes amis, criai-je aux soldats, donnez vos fusils, et il ne vous sera fait aucun mal.

Ils se consultèrent un instant, puis donnèrent leurs fusils.

Je les tenais en joue, prêt à tuer le premier qui eût fait une démonstration hostile.

On prit les fusils ; ils n'étaient point chargés : de là était venue, sans doute, la facilité des pauvres diables à les rendre.

On poussa de grands cris de triomphe ; le combat commençait par une victoire : un gendarme tué, trois gardes royaux prisonniers. Il est vrai que, ne sachant que faire de nos trois prisonniers, nous leur rendîmes la liberté à l'instant même.

Nous nous remîmes aux barricades.

Une petite troupe d'étudiants arrivait par le haut de la rue de l'Université ; à sa tête marchait un grand jeune homme blond, vêtu d'une redingote vert-pomme.

Le grand jeune homme blond seul avait un fusil de munition.

On fraternisa et l'on se réunit pour travailler aux barricades. Le voisinage de la caserne des gardes du corps, qui était située quai d'Orsay, faisait craindre une attaque.

Il était impossible que la sentinelle n'eût pas entendu les deux coups de feu, n'eût pas vu fuir le gendarme et n'eût pas donné l'alarme.

J'étais fatigué de retourner des pavés ; je cédai ma pince au grand jeune homme blond. Il se mit à piquer les entre-deux à son tour ; mais la pince était lourde, elle lui échappa des mains et vint me frapper à la jambe.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, je vous demande bien pardon, car je dois vous avoir fait grand mal !

C'était vrai ; mais il y a des moments où la douleur n'existe pas.

— Ne faites pas attention, lui dis-je, c'est sur l'os.

Il releva la tête.

— Est-ce que vous auriez de l'esprit par hasard ? me demanda-t-il.

— Parbleu ! répondis-je, belle demande ! c'est mon état d'en avoir.

— En ce cas, faites-moi le plaisir de me dire votre nom.

— Alexandre Dumas.

— Ah ! monsieur !... (Il me tendit la main.) Moi, je m'appelle Bixio... Profession : étudiant en médecine. Si je suis tué, voici ma carte, ayez la bonté de me faire reporter chez moi ; si vous êtes blessé, je mets ma science à votre disposition.

— Monsieur, j'espère que votre carte et votre science seront inutiles ; mais n'importe ! je prends l'une et j'accepte l'autre. N'oubliez pas plus mon nom, s'il vous plaît, que je n'oublierai le vôtre.

Nous nous donnâmes une poignée de main. Notre amitié date de là.

Les barricades achevées, nous en confiâmes la garde à ceux qui nous avaient aidés à les faire.

— Maintenant, dis-je à Bixio, où allez-vous ?

— Je vais du côté du Gros-Caillou.

— En ce cas, je vous accompagne jusqu'à la Chambre... Je veux aller voir ce qui se passe au *National*.

— Comment ! me dit Bixio, vous allez comme cela par les rues avec votre fusil ?

— Mais, lui répondis-je, vous y allez bien, vous, ce me semble ?

— Oui, de ce côté-ci de la Seine.

— Bah ! je suis en chasseur, et non en combattant.

— Seulement, la chasse n'est pas ouverte.

— Eh bien, je l'ouvre, voilà tout.

Cependant, comme on le voit, je ne me hasardais pas à traverser les Tuileries avec mon accoutrement : je faisais le tour par la place de la Révolution. Je la traversai sans obstacle, et suivis toute la rue Saint-Honoré. Les barricades de la rue de l'Echelle et de la rue des Pyramides étaient dispersées.

Comme j'arrivais à la rue de Richelieu, j'aperçus un régiment à la hauteur de la place Louvois. De l'autre côté du Palais-Royal apparaissait une épaisse ligne de troupes. Sur la place du Palais-Royal stationnait un escadron de lanciers. A moins de revenir sur mes pas, je n'avais donc le passage libre d'aucun côté.

Je me trouvais presque en face de mon ancien bureau, du nº 216.

J'entrai et je montai au premier étage.

J'y trouvai Oudard.

Il me regarda, hésitant à me reconnaître.

— Comment, me dit-il, c'est vous ?...

— Sans doute, c'est moi.

— Que venez-vous faire ici aujourd'hui ?

— Je viens voir si je ne rencontrerai pas le duc d'Orléans.

— Et que lui voulez-vous ?

Je me mis à rire.

— Je veux l'appeler *Votre Majesté*, répondis-je.

Oudard jeta un véritable cri de détresse.

— Malheureux ! dit-il, comment pouvez-vous tenir de pareils propos ?... Si l'on vous entendait !

— Oui, mais on ne m'entend pas... le duc d'Orléans surtout.

— Pourquoi le duc d'Orléans surtout ?

— Parce que je présume qu'il est à Neuilly.

— Le duc d'Orléans est à sa place ! répondit majestueusement Oudard.

— Mon cher Oudard, comme je suis moins savant que vous en fait d'étiquette, permettez-moi de vous demander où est cette place.

— Mais près du roi, je suppose.

— Alors, dis-je, j'en fais mon compliment à Son Altesse.

En ce moment, les tambours battaient au coin de la rue de Richelieu, tournant par la rue Saint-Honoré et s'avançant vers le Palais-Royal. Derrière les tambours, venait un général au milieu de son état-major On pouvait le voir à travers les ouvertures des persiennes.

Il me prit envie de rendre Oudard malade de peur.

— Dites donc, Oudard, fis-je, il m'est avis que, si je décrochais ce général qui passe, cela avancerait beaucoup les affaires de M. le duc d'Orléans..., qui est près du roi.

Et je mis le général en joue.

Oudard devint pâle comme un mort, et se jeta sur mon fusil, qui n'était pas même armé. Je lui montrai en riant le chien abaissé sur la cheminée.

— Oh ! me dit-il, vous allez partir d'ici, n'est-ce pas ?

— Vous attendrez bien que les soldats aient défilé... Je ne peux pas raisonnablement attaquer, à moi tout seul, deux ou trois mille hommes.

Oudard s'assit. Je déposai mon fusil dans un coin, et j'ouvris la fenêtre toute grande.

— Mais que faites-vous encore ? me dit-il.

— Je regarde passer les militaires... ; cela m'amuse.

Et je regardai passer les militaires depuis le premier jusqu'au dernier.

Ils allaient à l'hôtel de ville, où l'on commençait à se battre chaudement. Le général qui les commandait et que j'avais mis en joue, à la grande terreur d'Oudard, était le général de Wall.

Derrière les derniers rangs, je sortis, mon fusil sur l'épaule, et, aussi tranquillement que si j'allais faire une ouverture dans la plaine Saint-Denis, je remontai la rue de Richelieu.

CXLVII

ASPECT DE LA RUE DE RICHELIEU. — CHARRAS. — L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE. — LA TÊTE A PERRUQUE. — LE CAFÉ DE LA PORTE SAINT-HONORÉ. — LE DRAPEAU TRICOLORE. — JE DEVIENS CHEF DE BANDE. — JE SUIS CONSIGNÉ PAR MON PROPRIÉTAIRE. — UN MONSIEUR QUI DISTRIBUE DE LA POUDRE. — LE CAPITAINE DU 15[e] LÉGER.

L'aspect de la rue de Richelieu était chose curieuse. A peine la troupe venait-elle de quitter la rue, et déjà l'insurrection y était rentrée flagrante, ou plutôt, sortant de toutes les portes des maisons, y régnait en souveraine.

Partout on effaçait les fleurs de lis, partout on grattait le chiffre du roi, partout on barbouillait les enseignes.

Au cri de « Vive la Charte ! » commençait à succéder le cri de « A bas les Bourbons ! »

Des hommes armés se montraient au coin des rues, ayant l'air de chercher un centre de résistance ou un champ de bataille.

De temps en temps, la porte d'une boutique s'ouvrait, et, par son entre-bâillement, laissait voir un garde national en uniforme, hésitant encore à sortir, mais n'attendant que le moment de se mêler à cet immense branle.

Aux fenêtres, des femmes secouaient leur mouchoir, et criaient *bravo* à tous les hommes apparaissant un fusil à la main.

Personne ne marchait du pas ordinaire ; tout le monde courait. Personne ne parlait comme on parle d'habitude ; on se jetait des paroles entrecoupées.

Une fièvre universelle semblait s'être emparée de la population ; c'était merveilleux à voir ! L'homme le plus froid, le plus insensible, eût été forcé de partager ce frissonnement.

J'arrivai au *National*.

Sous la porte, je rencontrai Carrel causant avec Paulin.

— Ah ! m'écriai-je, vous voilà !... tant mieux ! On m'avait dit que vous aviez quitté Paris, et que vous étiez à la campagne avec Thiers et Mignet, dans la vallée de Montmorency même...

— Et qui vous avait dit cela ?

— Est-ce que je me rappelle !...

En effet, il m'eût été impossible de dire de qui je tenais ce détail, qu'on m'avait donné, au reste, pour me prouver le peu de fond que les hommes du mouvement faisaient eux-mêmes sur la prétendue révolution qui s'accomplissait.

— Il y a du vrai là dedans, dit-il ; je suis effectivement parti pour la campagne avec Thiers, Mignet et une autre personne que je voulais mettre en sûreté.

— Elisa ? dis-je étourdiment.

— Oui, Elisa, ma femme, appuya Carrel ; mais, Elisa en sûreté, je suis revenu, et me voici.

Carrel était tout entier dans les quelques mots qu'il venait de dire.

Ceux qui ont vécu dans l'intimité de Carrel ont connu la personne que je venais de nommer Elisa, et que lui, en manière de leçon à mon adresse, venait de nommer sa *femme*.

Il adorait cette personne, adorable en effet, bonne et dévouée parmi toutes les femmes ! C'était entre eux une de ces liaisons que la société proscrit, mais que le cœur respecte ; un de ces amours qui rachètent la faute commise par tant de vertu, que, de la pécheresse, ils font une sainte.

Qu'est-elle devenue, pauvre et noble créature, depuis la mort de Carrel ? Je n'en sais rien ; mais je sais que, lorsque

je connus l'accident terrible, je pensai bien moins à celui qui venait de mourir qu'à celle qui était condamnée à vivre.

Je demande pardon à mes lecteurs de m'écarter à tout moment de mon sujet pour me jeter dans une divagation de cœur pareille à celle-ci ; mais j'écris des mémoires et non une histoire ; mes impressions, et non une chronologie ; et, au fur et à mesure que mes impressions reviennent à mon souvenir, elles font flotter entre mes yeux et mon papier, selon qu'elles sont tristes ou joyeuses, un nuage sombre ou doré.

En ce moment, nous fûmes joints par un grand et beau garçon de vingt à vingt-deux ans.

Carrel lui tendit la main.

— Ah ! c'est vous, Charras ? lui dit-il.

— Oui, bien... Je vous cherchais.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous demander où l'on se bat.

— Est-ce qu'on se bat ? dit Carrel.

— Mordieu ! je le crois bien ! dit Charras. N'importe, je n'aurais jamais cru qu'il fût si difficile de se faire casser la tête... Depuis hier au soir, je cours pour cela, et je n'en puis pas venir à bout !

Charras, l'un des plus braves officiers de l'armée d'Afrique, un des plus loyaux caractères de la révolution de 1848, avait été, vers le commencement de l'année 1830, chassé de l'Ecole polytechnique pour avoir, dans le même dîner, chanté *la Marseillaise*, et crié : « Vive la Fayette ! » L'une de ces deux choses eût bien suffi à motiver son expulsion ; mais, comme on ne pouvait le chasser deux fois, on se contenta de le chasser une bonne.

Depuis cette époque, il demeurait rue des Fossés-du-Temple, 38, chez Fresnoy, l'acteur, qui tenait un hôtel meublé, et qui était en même temps directeur du Petit-Lazari, théâtre de marionnettes que la protection de son locataire changea, huit jours après la révolution de juillet, en théâtre de personnages parlants.

Dès le 26, Charras avait pensé au rôle que pouvaient jouer ses anciens compagnons, les élèves de l'Ecole, dans une insurrection. En conséquence, il s'était immédiatement mis en communication avec eux, et, le 27, il leur avait fait passer les journaux de l'opposition qui avaient paru, c'est-à-dire *le Globe*, *le Temps* et *le National*.

L'imprimeur du *Courrier français* avait refusé ses presses : *le Constitutionnel* et *les Débats* n'avaient point osé paraître.

A deux heures, les élèves gradés, sergents et sergents-majors, qui avaient le droit de sortie, s'étaient jetés dans les rues, avaient parcouru tous les quartiers en effervescence, et étaient rentrés à l'Ecole en disant, d'après ce qu'ils avaient vu, qu'une collision était imminente. — A cette nouvelle, les têtes s'étaient montées.

Vers sept heures, on avait entendu les coups de fusil tirés dans la rue du Lycée, et les feux de peloton de la rue Saint-Honoré. Aussitôt, les élèves s'étaient réunis dans la salle de billard, et, là, ils avaient décidé que quatre d'entre eux seraient envoyés à Laffitte, à la Fayette et à Casimir Périer, pour leur annoncer la disposition de l'Ecole, et leur dire que les élèves étaient prêts à se jeter dans l'insurrection.

L'Ecole comptait dans son sein quarante ou cinquante républicains, autant peut-être, à elle seule, que Paris avec ses douze cent mille habitants.

Les quatre élèves choisis furent MM. Berthelin, Pinsonnière, Tourneux et Lothon.

On avait voulu les empêcher de sortir ; mais ils avaient forcé la consigne, et ils étaient arrivés à neuf heures du soir chez Charras.

Charras était en train de brûler le corps de garde de la place de la Bourse, et ne rentra qu'à onze heures et demie.

N'importe, il fut décidé qu'on irait immédiatement chez Laffitte.

On partit à minuit de la rue des Fossés-du-Temple ; on arriva à minuit vingt minutes à la porte de l'hôtel. On frappa et l'on sonna en même temps ; on avait hâte d'entrer. D'ailleurs, dans l'innocence de leur âme, les cinq jeunes gens se figuraient que Laffitte était aussi pressé d'accepter leur vie qu'ils étaient, eux, pressés de l'offrir.

Un concierge maussade ouvrit un guichet

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Parler à M. Laffitte.

— A quel propos ?

— A propos de la révolution.

— Qui êtes-vous ?

— Des élèves de l'Ecole polytechnique.

— M. Laffitte est couché.

Et le concierge avait fermé la porte au nez des cinq jeunes gens.

Charras avait grande envie d'enfoncer la porte ; il en fit même la proposition ; mais, sur les observations de ses camarades, il se contenta de charger le concierge d'imprécations.

La manière dont on avait été reçu chez Laffitte n'engageait pas à tenter les autres visites projetées ; on convint qu'on se présenterait, le lendemain, chez la Fayette et chez Casimir Périer, mais que, pour le moment, on rentrerait rue des Fossés-du-Temple.

On regagna donc l'hôtel Fresnoy ; on s'établit comme on put, les uns sur des matelas, les autres sur des chaises, les autres par terre.

Le lendemain, au point du jour, on se rendit chez un professeur de mathématiques, préparateur aux examens de l'Ecole, nommé Martelet.

M. Martelet demeurait au nº 16 de la rue des Fossés-du-Temple.

Il s'agissait de se procurer des habits bourgeois ; — le pavé du roi n'était pas sûr, en plein jour, pour des jeunes gens portant l'uniforme de l'Ecole.

Les cinq amis trouvèrent chez M. Martelet tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Puis, comme ils craignaient qu'en se présentant de trop bonne heure chez la Fayette, il ne leur arrivât ce qui leur était arrivé en se présentant trop tard chez Laffitte, ils se mirent, pour passer le temps, à faire une barricade.

Un perruquier était occupé, dans la maison située en face de celle de M. Martelet, à friser et à poudrer une perruque : il fut invité par les jeunes gens à se joindre à eux ; mais, soit que les opinions politiques du perruquier s'opposassent à ce qu'il fît des barricades, soit qu'amoureux de son art, il trouvât son temps mieux employé à poudrer et à friser des perruques, il refusa.

Le hasard voulut que la barricade fût faite et la perruque accommodée juste en même temps.

Comme il n'y avait personne pour garder la barricade, on prit, chez le perruquier, une tête à perruque avec son pied ; on la plaça derrière les pavés ; on la coiffa de la perruque fraîchement frisée et poudrée ; on enfonça crânement sur la perruque un chapeau à trois cornes, et l'on confia au mannequin la garde de la barricade, avec défense, sous peine de mort, au perruquier de rien changer aux dispositions stratégiques qui venaient d'être prises.

Après quoi, on se dirigea vers la demeure de la Fayette.

La Fayette n'était pas chez lui.

Les jeunes gens laissèrent leurs noms au concierge, et s'apprêtèrent à reprendre leur odyssée en allant frapper à la porte de Casimir Périer.

Mais deux essais infructueux suffisaient à Charras ; il avait laissé ses camarades accomplir leur troisième tentative, qui devait être aussi inutile que les deux premières, et il venait demander à Carrel : « Où se bat-on ? »

C'est ce que bien peu de personnes savaient.

Cependant, on disait généralement que l'on se battait à l'hôtel de ville, et, dans certains moments, on entendait trembler le bourdon de Notre-Dame.

Comme Charras n'avait point d'armes, il pouvait couper en droite ligne par le Palais-Royal et le pont des Arts ou le pont Neuf ; quant à moi, qui avais mon fusil, j'étais obligé de refaire le chemin que j'avais déjà fait, c'est-à-dire de rentrer dans le faubourg Saint-Germain par la place de la Révolution et la rue de Lille.

Charras partit de son côté, et je partis du mien. — Nous retrouverons Charras.

Quant à Carrel, il allait à la Petite-Jacobinière.

Je m'engageai de nouveau dans les rues.

L'esprit de haine allait grandissant encore : on ne se contentait plus d'effacer les fleurs de lis des enseignes, on traînait les enseignes elles-mêmes dans le ruisseau.

J'entrai un instant chez Hiraux ; — on se rappelle le fils de mon ancien professeur de violon qui tenait le café de la porte Saint-Honoré, qu'il tient encore aujourd'hui. J'y entrai d'abord pour le voir, et, ensuite, parce qu'il me semblait qu'une grande agitation se manifestait chez lui.

Cette agitation était produite par une nouvelle qui venait de se répandre, et qui exaspérait les esprits. On disait que le duc de Raguse s'était offert au roi pour prendre le commandement de la force armée de Paris.

La nouvelle, étrange pour tout le monde, l'était encore davantage pour moi ; la surveille, n'avais-je pas entendu, à l'Académie, le duc le Raguse déplorer les ordonnances, et inviter François Arago à ne point parler ?

Et, en effet, loin qu'il se fût offert, le maréchal Marmont avait été au désespoir quand, le matin même, il avait reçu chez le prince de Polignac l'ordonnance qui le chargeait du commandement de la première division militaire.

Il avait été sur le point de refuser, mais sa mauvaise étoile l'avait emporté. — Il y a des hommes prédestinés aux choses fatales !

Cette nouvelle jeta peut-être cinq cents combattants de plus dans la rue.

En arrivant au pont de la Révolution, je m'arrêtai tout étourdi, croyant avoir mal vu et me frottant les yeux : le drapeau tricolore flottait sur Notre-Dame !

J'avoue qu'à la vue de ce drapeau que je n'avais pas revu depuis 1815, et qui rappelait tant de nobles souvenirs

de l'époque révolutionnaire, tant de souvenirs glorieux de l'époque impériale, je sentis une étrange émotion s'emparer de moi.

Je m'appuyai contre le parapet, les bras tendus, les yeux fixes et mouillés de larmes.

Du côté de la Grève, éclatait une vive fusillade, et la fumée s'élevait en épais nuages.

La vue de mon fusil rallia autour de moi une douzaine de personnes. Deux ou trois étaient armées de fusils : les autres avaient des pistolets et des sabres.

— Voulez-vous nous conduire ? voulez-vous être notre chef ? dirent ces hommes.

— Je le veux bien, répondis-je. Venez !

Nous traversâmes le pont de la Révolution, et nous prîmes la rue de Lille, pour éviter la caserne d'Orsay, qui commandait le quai.

Les tambours de la garde nationale commençaient à battre le rappel. Notre petite troupe faisait noyau : à la rue du Bac, j'avais cinquante hommes, deux tambours et un drapeau.

Je voulus entrer chez moi en passant, pour prendre de l'argent ; j'étais sorti, le matin, sans m'inquiéter de ce que j'avais dans mes poches, et je m'étais aperçu que je ne possédais qu'une quinzaine de francs ; mais le propriétaire était venu, et m'avait consigné au portier.

Ma conduite du matin avait fait scandale ; j'avais, moi vingtième, désarmé trois gardes royaux ; j'avais, moi dixième, fait trois barricades ; enfin, comme on me trouvait sans doute assez riche pour me prêter quelque chose, on me mettait sur le dos le gendarme d'Arago et de Gauja.

Ma troupe me faisait la même offre que Charras avait faite, la veille, à ses compagnons : elle m'offrait d'enfoncer la porte, mais je tenais à mon logement, je m'y trouvais bien, je n'avais pas la moindre envie que mon propriétaire me donnât congé ; je contins l'enthousiasme de mes hommes.

Nous nous remîmes en route, suivant la rue de l'Université. A ce moment, j'avais à peu près une trentaine d'hommes armés de fusils ; à la hauteur de la rue Jacob, j'eus l'idée de leur demander s'ils avaient des munitions. Ils n'avaient pas dix cartouches entre eux tous ; ce qui ne les empêchait pas de marcher au feu avec cette naïve et sublime confiance qui caractérise le peuple de Paris dans les jours d'insurrection.

Nous entrâmes chez un armurier dont les armes avaient été prises, pour lui demander s'il pouvait nous dire où nous trouverions des cartouches. Il nous dit qu'à la petite porte de l'Institut, rue Mazarine, nous trouverions un monsieur qui distribuait de la poudre. — Quoiqu'il fût assez peu probable qu'il y eût, à la petite porte de l'Institut, *un monsieur* qui distribuât de la poudre, nous nous rendîmes à l'endroit indiqué.

Le renseignement était parfaitement exact : nous trouvâmes, à la petite porte de l'Institut, *un monsieur* qui distribuait de la poudre.

Quel était ce monsieur ? d'où sortait-il ? au compte de qui distribuait-il cette poudre ? Je n'en sais rien, et ne m'en inquiéterai pas aujourd'hui, ne m'en étant pas inquiété alors. Je constate un fait, voilà tout.

Il y avait queue, comme on le comprend bien.

Chaque homme armé d'un fusil recevait douze charges de poudre ; tout homme armé d'un pistolet en recevait six.

Quant aux balles, le monsieur n'en tenait pas. J'espérais m'en procurer chez Joubert, au passage Dauphine.

Pour ne pas effrayer les gens du passage, je laissai mes hommes dans la rue, et j'allai seul chez Joubert.

Joubert était parti avec Godefroy Cavaignac et Guinard.

Cavaignac et Guinard étaient brouillés ; en se recontrant par hasard chez Joubert, le fusil à la main, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre.

Malgré l'absence du maître de la maison, on me donna une cinquantaine de balles que je rapportai à mes hommes.

Cela ne faisait pas deux balles par fusil.

Nous n'en continuâmes pas moins notre chemin, en nous confiant à la Providence.

Comme nous allions à la place de Grève, nous prîmes la rue Guénégaud, le pont Neuf et le quai de l'Horloge.

Rien ne paraissait devoir s'opposer à notre marche, que hâtaient le bruit de la fusillade et celui du canon, quand, en arrivant au quai aux Fleurs, nous nous trouvâmes en face d'un régiment tout entier. C'était le 15e léger.

Il n'y avait guère moyen, avec trente fusils et cinquante coups à tirer, d'attaquer quinze cents hommes.

Nous nous arrêtâmes.

Cependant, comme la troupe ne prenait pas vis-à-vis de nous une attitude agressive, tout en faisant faire halte à mes hommes, je m'avançai vers le régiment, le fusil haut, et indiquant par mes signes que je voulais parler à un officier.

Un capitaine s'avança.

— Que voulez-vous, monsieur ? me demanda-t-il.

— Le passage pour moi et mes hommes.

— Où allez-vous ?

— A l'hôtel de ville.

— Pour quoi faire ?

— Mais, répondis-je, pour nous battre.

Le capitaine se mit à rire.

— En vérité, monsieur Dumas, me dit-il, je ne vous croyais pas encore si fou que cela.

— Ah ! vous me connaissez ? lui dis-je.

— J'étais de garde à l'Odéon un soir où l'on jouait *Christine ;* vous y êtes venu, et j'ai eu l'honneur de vous voir.

— Alors, causons comme deux bons amis.

— C'est bien ce que je fais, ce me semble.

— Pourquoi suis-je un fou ?

— Vous êtes un fou, d'abord parce que vous risquez de vous faire tuer, et que ce n'est point votre état, de vous faire tuer ; ensuite, vous êtes un fou de nous demander le passage, attendu que vous savez bien que nous ne vous le donnerons pas... D'ailleurs, voyez ce qui vous arriverait, si nous vous laissions passer : ce qui arrive à ces pauvres diables qu'on rapporte...

Et il me montrait, en effet, deux ou trois blessés, les uns revenant appuyés sur les épaules de leurs camarades, les autres couchés sur des civières.

— Ah çà ! mais, vous, que faites-vous là ? lui demandai-je.

— Une chose fort triste, monsieur : notre devoir. Par bonheur, le régiment n'a pas d'autre ordre, jusqu'à présent, que celui d'empêcher la circulation. Nous nous bornons, comme vous le voyez, à exécuter cet ordre. Tant qu'on ne tirera pas sur nous, nous ne tirerons sur personne. Allez dire cela à vos hommes, et qu'ils s'en retournent paisiblement... Si même vous aviez l'influence de les faire rentrer chez eux, c'est une bonne chose que vous feriez là !

— Je vous remercie du conseil, monsieur, dis-je en riant à mon tour ; mais je doute, quant à la dernière partie, que mes compagnons soient disposés à le suivre.

— Tant pis pour eux, monsieur !

Je le saluai, et je fis un pas pour me retirer.

— A propos, dit-il, à quand *Antony ?*... N'est-ce pas le titre de la première pièce que vous comptez faire jouer ?

— Oui, capitaine.

— Et quand cela ?

— Quand nous aurons fait la révolution, attendu que la censure arrête ma pièce, et qu'il ne faut pas moins qu'une révolution, m'a-t-on dit au ministère de l'intérieur, pour que l'ouvrage puisse être représenté.

L'officier secoua la tête.

— Alors, j'ai bien peur, monsieur, que la pièce ne sorte jamais des cartons !

— Vous avez peur de cela ?

— Oui.

— Eh bien, à la première représentation, capitaine ! et, si vous voulez des places, venez en prendre chez moi, rue de l'Université, 25.

Nous nous saluâmes. Le capitaine retourna vers sa compagnie, et, moi, je rejoignis ma troupe, à laquelle je racontai ce qui venait de se passer.

Notre premier soin fut de nous retirer hors de la portée des fusils, pour le cas où nos donneurs d'avis passeraient à des idées moins pacifiques.

Là, on tint conseil.

— Parbleu ! dit un de mes hommes, la chose est bien facile. Voulons-nous aller, oui ou non, à l'endroit où l'on se bat ?

— Oui.

— Eh bien, prenons la rue du Harlay, le quai des Orfèvres, et revenons au pont Notre-Dame par la rue de la Draperie et la rue de la Cité.

La proposition fut adoptée à l'unanimité ; nos deux tambours recommencèrent à battre, et nous remontâmes le quai de l'Horloge, pour mettre à exécution le nouveau plan stratégique qui venait d'être arrêté.

CXLVIII

ATTAQUE DE L'HOTEL DE VILLE. — DÉROUTE. — JE ME RÉFUGIE CHEZ M. LETHIÈRE. — LES NOUVELLES. — MON PROPRIÉTAIRE COMMENCE A DEVENIR LIBÉRAL. — LE GÉNÉRAL LA FAYETTE. — TASCHEREAU. — BÉRANGER. — LA LISTE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE. — HONNÊTE ERREUR DU « CONSTITUTIONNEL ».

Nous suivîmes ponctuellement la ligne indiquée. Un quart d'heure après notre départ du quai de l'Horloge, nous débouchâmes par la petite ruelle de Glatigny.

Nous arrivions au bon moment : on allait, par le pont suspendu, faire une charge décisive sur l'hôtel de ville. Seulement, si nous voulions en être, il fallait nous presser.

Nos deux tambours battirent la charge, et nous nous avançâmes au pas de course.

De loin, nous voyions une centaine d'hommes — qui composaient à peu près toute l'armée de l'insurrection — s'engager hardiment sur le pont, un drapeau tricolore en tête, quand tout à coup une pièce de canon, braquée de manière à enfiler le pont dans toute sa longueur, fit feu.

Le canon était bourré à mitraille. L'effet de la décharge fut terrible. Le drapeau disparut ; huit ou dix hommes s'abattirent ; douze ou quinze prirent la fuite.

Mais, aux cris de ceux qui étaient restés fermes sur le pont, les fuyards se rallièrent. Du point où nous étions, et abrités par le parapet, nous tirâmes sur la place de Grève et sur les canonniers, dont deux tombèrent.

Ils furent remplacés à l'instant même ; et, avec une rapidité dont il est impossible de se rendre compte, la pièce fut rechargée, et fit feu une seconde fois.

Il y eut sur le pont un tourbillonnement effroyable ; beaucoup des assaillants devaient avoir été tués ou blessés, si l'on en jugeait par les vides.

Un de nous cria :

— Au pont ! au pont !

Nous nous élançâmes aussitôt ; mais nous n'avions pas franchi le tiers de la distance, que le canon tonna pour la troisième fois, en même temps que la troupe s'avançait sur le pont, la baïonnette en avant.

Après cette troisième décharge, vingt combattants à peine survivaient ; une quarantaine étaient restés morts ou blessés sur le pont Non seulement il n'y avait plus moyen d'attaquer, mais encore il ne fallait pas songer à se défendre : quatre ou cinq cents hommes nous chargeaient à la baïonnette !

Par bonheur, nous n'avions que le quai à traverser pour nous trouver dans ce réseau de petites rues qui s'enfoncent au cœur de la Cité. Un quatrième coup de canon, en nous tuant encore trois ou quatre hommes, hâta notre retraite, qui, dès lors, ressembla fort à une fuite.

C'était la première fois que j'entendais le sifflement de la mitraille, et j'avoue que je ne croirai pas celui qui me dira qu'il a, pour le première fois, entendu ce bruit sans émotion.

Nous n'essayâmes pas même de nous rallier ; à l'exception d'un des tambours, que je rencontrai sur le parvis Notre-Dame, toute ma troupe s'était évanouie comme une fumée.

Là, au bout de cinq minutes, nous nous retrouvâmes une quinzaine d'hommes, tous arrivant par des rues différentes, tous revenant du pont.

Les nouvelles étaient désastreuses : le porte-drapeau, qui, assurait-on, se nommait d'Arcole, avait été tué ; on disait Charras mortellement blessé ; le pont était, enfin, resté littéralement jonché de morts.

Je trouvai que, pour mon début dans la carrière militaire, le travail de la journée était suffisant ; d'ailleurs, les cris annonçaient l'approche des soldats ; ils venaient enlever le drapeau tricolore de la tour, et imposer silence au bourdon de Notre-Dame, qui mugissait avec une admirable persistance, et dont le bruit dominait tous les bruits, même celui du canon.

Je regagnai le quai des Orfèvres, la même rue Guénégaud par laquelle, une heure auparavant, j'avais passé si triomphalement à la tête de mes cinquante hommes ; je descendis la rue Mazarine, et, par cette même porte où le *monsieur* nous avait distribué de la poudre, j'entrai chez mon ami le père Lethière.

Je fus reçu comme toujours, mieux que toujours peut-être : M. Lethière était fort libéral ; mademoiselle d'Hervilly était presque républicaine. On me servit de ce fameux tafia qui venait directement de la Guadeloupe, et que j'aimais tant !

Ma foi, c'était bon, après avoir entendu siffler la mitraille, et avoir vu tomber une cinquantaine d'hommes, de se retrouver au milieu de bons amis, vous embrassant, vous serrant les mains, et vous versant du tafia.

Il était environ trois heures. M. Lethière me déclara qu'il me tenait et qu'il ne me lâcherait plus de la journée. Je ne demandais pas mieux que d'être violenté ; je restai à dîner.

A cinq heures, Lethière fils arriva ; il apportait des nouvelles.

Sur tous les points de Paris l'on se battait ou l'on s'était battu. Les boulevards étaient en feu, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille ; la moitié de leurs arbres étaient abattus, et avaient servi à élever plus de quarante barricades. La mairie des Petits-Pères avait été emportée par trois patriotes dont on connaissait déjà les noms : c'étaient MM. Degousée, Higonnet et Laperche.

Du côté du faubourg et de la rue Saint-Antoine, l'élan était merveilleux : on avait écrasé les soldats venant de Vincennes avec des meubles jetés par les fenêtres. Tout avait été bon comme armes : bois de lit, armoires, commodes, marbres, chaises, chenets, contrevents, fontaines, bouteilles ; — on avait été jusqu'à un piano ! Les troupes étaient complètement coupées.

L'attaque, du côté du Louvre, s'était avancée jusque sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Une colonne d'une vingtaine d'hommes avait marché au feu, conduite par un violon qui jouait *Ran tan plan tire lire !*

Il y avait plus : messieurs de la Chambre commençaient à s'émouvoir. On s'était réuni chez Audry de Puyraveau ; on avait peu agi, mais beaucoup parlé.

C'était toujours quelque chose.

Enfin, on avait décidé que cinq députés se rendraient près du duc de Raguse pour lui faire des représentations, et, au besoin, négocier avec lui.

— Quatre millions, avait dit Casimir Périer, seraient, à mon avis, bien employés là !

Les cinq députés s'étaient rendus à l'état-major de la place, où se tenait le maréchal : c'étaient MM. Laffitte, Casimir Périer, Mauguin, Lobau et Gérard.

Ils avaient été introduits chez Marmont, y avaient trouvé François Arago, qui les y avait précédés dans le même but ; mais ils n'avaient rien obtenu, ni les uns ni les autres.

Pendant qu'ils étaient chez le maréchal, on avait apporté, dans le salon voisin de celui où se tenait la conférence, un lancier dont la poitrine était horriblement déchirée d'un coup de feu. On ignorait d'abord avec quel projectile la blessure avait pu être faite ; le chirurgien croyait que c'était avec du plomb à lièvre. C'était avec des caractères d'imprimerie !

Les hommes dont on brisait les presses se vengeaient.

C'est là un détail ; mais ce détail indique comment chacun, à défaut des armes ordinaires, se faisait une arme de ce qu'il trouvait sous sa main.

Les nouvelles, comme on le voit, n'étaient pas mauvaises, mais n'offraient encore rien de décisif.

Oui, le peuple, la bourgeoisie, la jeunesse s'étaient jetés ardemment dans l'insurrection ; mais la finance, mais les hauts grades de l'armée, mais l'aristocratie restaient en arrière.

On avait bien vu M. Dumoulin, avec son grand sabre et son chapeau à plumes, haranguant dans la rue Montmartre ; on avait bien vu le colonel Dufays, habillé en homme du peuple, un mouchoir autour de la tête, poussant à l'insurrection ; — mais M. de Rémusat avait toujours la fièvre dans les bureaux du *Globe* ; mais M. Thiers et M. Mignet étaient à Montmorency, chez madame de Courchamp ; mais M. Cousin parlait du drapeau blanc comme du seul drapeau qui pût sauver la France ; mais M. Charles Dupin, rencontrant Étienne Arago sous un des pavillons de l'Institut, s'était écrié les larmes aux yeux, en le voyant un fusil à la main : « Oh ! monsieur, est-ce donc là votre place ? » mais M. Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, avait abandonné sa rédaction ; mais M. Sébastiani s'écriait qu'il fallait rester dans l'ordre légal ; mais M. Alexandre de Girardin proclamait que ce qui convenait le mieux à la France, c'étaient les Bourbons sans les ultras ; mais Carrel condamnait tout haut la folie de ces bourgeois qui s'attaquaient à des militaires ; mais, enfin, quand le peuple, quand la bourgeoisie, quand la jeunesse des écoles versait son sang à flots, et sans le mesurer, M. Laffitte, M. Mauguin, M. Casimir Périer, M. Lobau et M. Gérard se contentaient de faire, près de l'homme qui mitraillait Paris, une démarche de conciliation !

Si, le lendemain, la chose ne se décidait pas en bien, elle se déciderait certainement en mal. Il n'y avait, à la vérité, que douze ou treize mille hommes dans Paris ; mais il y en avait cinquante mille dans un rayon de vingt-cinq à trente lieues, et les télégraphes, qui faisaient aller, aux yeux de tous, leurs grands bras incompréhensibles, prouvaient que le gouvernement avait à dire à la province mille choses qu'il avait fort à cœur que Paris ignorât.

Il résultait de tout cela qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que, le lendemain 29, les héros du 27 et du 28 fussent obligés de quitter la capitale et même la France.

Dans cette prévision, M. Lethière s'informa de l'état de mes finances, offrant de venir à mon aide en cas de besoin ; — ce n'eût pas été le premier service du même genre qu'il m'eût rendu ; — mais j'étais riche : au moment de partir pour Alger, j'avais activé mes rentrées de théâtre, et je possédais quelque chose comme mille écus.

M. Lethière, qui connaissait ma façon d'économiser, ne voulait pas croire à cette fortune, et me soupçonnait de vanterie.

Il est vrai que cette fortune était sous le séquestre, en raison de la consigne qu'avait donnée mon propriétaire pour empêcher que je ne rentrasse. Mais cette consigne ne pouvait s'étendre à mes amis.

En conséquence, autant pour me remettre à la tête de mon capital que pour rassurer l'excellent homme qui m'offrait

sa bourse, je chargeai Lethière fils de porter un petit mot à mon domestique ; je joignis à ce petit mot la clef du meuble où était le portefeuille contenant les trois mille francs et le passe-port, — deux choses en ce moment presque aussi nécessaires l'une que l'autre, — et je priai l'obligeant commissionnaire de faire, bon gré, mal gré, une invasion chez moi, et de me rapporter mon portefeuille.

Il devait aussi remplacer par une quarantaine de balles dont il trouverait un dépôt dans une coupe, sur la cheminée de ma chambre à coucher, celles dont je m'étais démuni dans la journée.

Il voulait bien remettre, en passant, une lettre au nº 7 de la rue de l'Université ; cette lettre invitait la personne à laquelle elle était adressée à demeurer parfaitement tranquille sur mon compte ; je lui disais que j'étais en sûreté et lui promettais de ne point faire de folies.

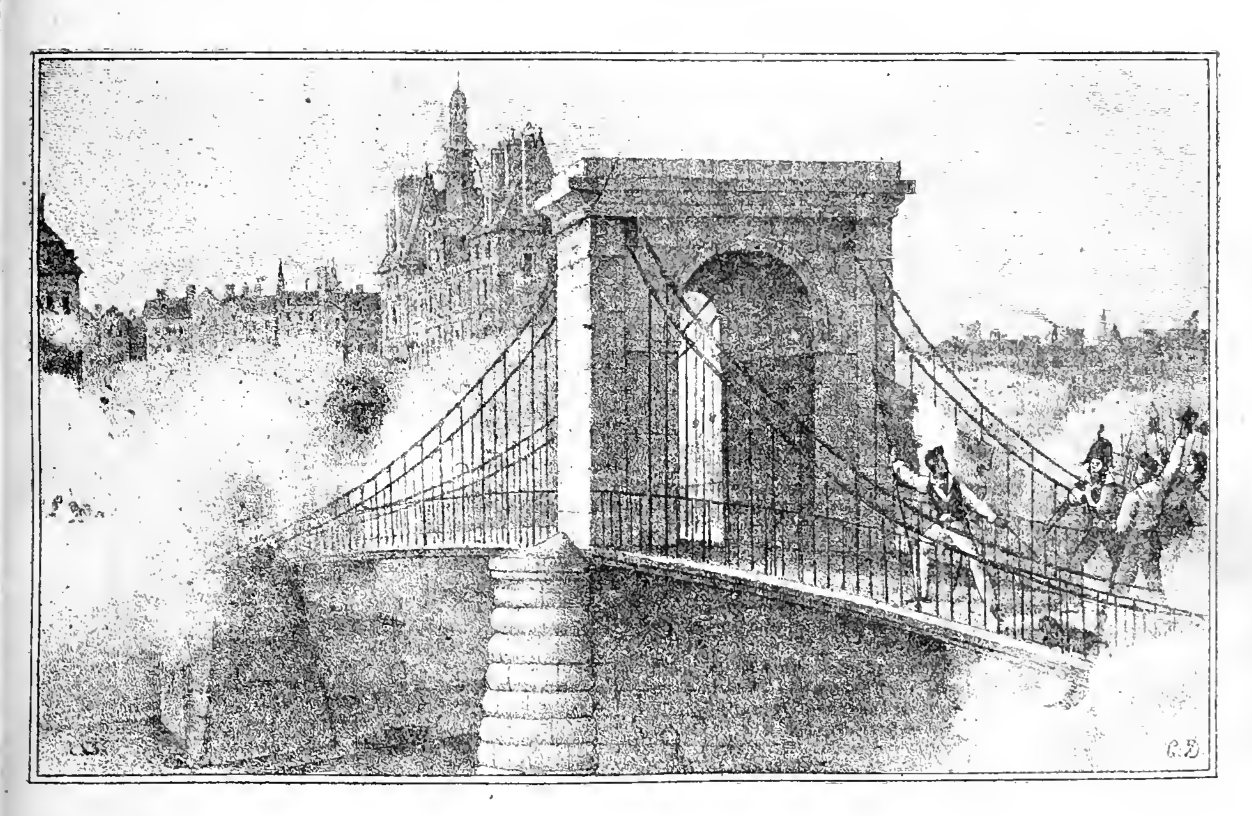
Cela ne m'engageait à rien, puisque je restais maître de me poser à moi-même la limite des choses raisonnables.

Il était expressément défendu aux sentinelles des guichets du Carrousel et des Tuileries de laisser passer qui que ce fût sans le mot d'ordre.

A travers l'arcade de pierre, on apercevait la cour des Tuileries et la place du Carrousel, transformées en un bivac immense mais sombre, mais triste, mais sans bruit et presque sans mouvement. On eût dit, non pas des soldats, mais des fantômes de soldats.

Je longeai le quai ; je repris, comme j'avais fait le matin, la place de la Révolution et la rue Saint-Honoré. Toutes les boutiques étaient fermées, mais il y avait des lampions sur la plupart des fenêtres. Les passants étaient rares, et, comme le bruit des voitures avait à peu près cessé à cause de l'obstacle que leur opposaient les barricades, on entendait passer dans les airs comme des volées d'oiseaux de bronze, le mugissement lugubre et incessant du bourdon de Notre-Dame.

Je me rappelai, en suivant le quai, Paul Fouché et sa



Le porte-drapeau, qui se nommait d'Arcole, avait été tué.

Une demi-heure après, Lethière rentra avec tous les objets demandés. Non seulement il n'avait éprouvé aucune difficulté de la part du concierge, mais, en voyant, sans doute, la tournure que prenaient les affaires, le propriétaire s'était adouci ; il autorisait ma rentrée, à la condition que je donnerais ma parole d'honneur de ne pas tirer par les fenêtres. C'était une grande victoire morale que remportait l'insurrection.

A neuf heures, je quittai mon bon et excellent Lethière, et je rentrai chez moi, après avoir donné à mon concierge la parole d'honneur exigée.

Il avait couru tout le faubourg Saint-Germain, et le résultat de son exploration, dans ces courses commandées par le propriétaire lui-même, avait été celui-ci : — que tout le faubourg Saint-Germain était en insurrection.

On parlait d'un grand rassemblement qui devait avoir lieu le lendemain matin, sur la place de l'Odéon, comme point central, et d'où l'on partirait pour opérer les attaques des diverses casernes, qui jouaient, au milieu de l'insurrection, le rôle que jouent dans une invasion les places fortifiées.

Je rentrais, non pour me coucher, mais pour déposer mon fusil, ma poudre et mes balles ; je comptais passer une partie de la nuit à aller aux informations. Il me paraissait urgent de compromettre, d'une façon ou d'autre, les grands meneurs de l'opposition de quinze ans, et je désirais savoir si nos amis s'occupaient de ce petit travail.

Je fis donc une espèce de toilette de circonstance, et j'essayai de traverser les ponts.

pièce. J'étais curieux de savoir s'il avait lu au comité, et si son drame était reçu ou refusé.

J'ai déjà dit que je connaissais le général la Fayette. Je tentai ce qu'avaient inutilement essayé Charras et les élèves de l'École, — de lui faire une visite.

J'allai chez lui. On me répondit qu'il était sorti ; j'en doutai d'abord ; j'entrai dans la loge du concierge ; je me fis reconnaître ; mais l'honnête portier me répéta ce qu'il m'avait déjà dit à travers son petit carreau.

Je m'en allais fort désappointé, lorsque je vis venir, au milieu de l'obscurité, trois ou quatre hommes à pied. Dans celui du milieu, je crus reconnaître le général.

Je m'avançai. C'était lui. Il rentrait appuyé au bras de M. Carbonnel : M. de Lasteyrie, je crois, venait derrière, causant avec un domestique.

— Ah ! général, m'écriai-je, c'est vous !

Il me reconnut.

— Bon ! me dit-il, cela m'étonnait de ne pas vous avoir vu encore.

— C'est que vous n'êtes pas facile à voir, général.

Et je lui racontai tout ce qu'avaient fait, pour arriver à ce résultat, Charras et ses amis.

— C'est vrai, dit-il, j'ai trouvé leurs noms, et j'ai recommandé qu'on les reçût s'ils revenaient.

— Général, je ne sais si les autres reviendront, mais je doute que Charras revienne.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'on m'a dit qu'il avait été tué du côté de la Grève.

— Tué ? fit-il. Ah ! pauvre jeune homme !

— Il n'y aurait rien d'étonnant, général... Il y faisait si chaud !

— Vous y étiez ?

— Mais oui ! seulement, je n'y suis pas resté longtemps.

— Et que comptez-vous faire demain ?

— Je vous avoue général, que c'est la question que j'allais vous adresser.

Le général s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas en avant, comme pour échapper à la surveillance de ses deux compagnons.

— Je quitte les députés, dit-il ; il n'y a rien à faire avec eux...

— Alors, pourquoi ne faites-vous pas tout seul ?

— Qu'on *me fasse faire*, dit le général, et je suis prêt.

— Puis-je répéter cela à mes amis ?

— Vous le pouvez.

— Adieu, général !

Il me retint par le bras.

— Ne vous faites pas tuer...

— Je tâcherai.

— En tout cas, que les choses tournent d'une façon ou de l'autre, faites en sorte que je vous revoie.

— Vous pouvez en être sûr, général, à moins que...

— Allons, allons, dit le général, au revoir !

Et il rentra chez lui.

Je courus chez Etienne Arago, rue de Grammont, nº 10. Toute la révolution était chez lui.

La journée avait été rude ; mais, grâce à la librairie de Joubert, grâce à la Petite-Jacobinière de Charles Teste, grâce à Coste, qui avait peut-être dépensé trois ou quatre mille francs en achat de pain et de vin distribués aux combattants, l'insurrection était lancée sur tous les points de la ville.

Je dis à Etienne que j'avais vu le général ; je lui rapportai textuellement ses paroles.

— Allons au *National !* dit-il.

Nous allâmes au *National*.

Taschereau était en train d'y faire un faux sublime ; il créait, avec Charles Teste et Béranger, un gouvernement provisoire composé de la Fayette, de Gérard et du duc de Choiseul.

Il faisait plus : il rédigeait une proclamation qu'il signait de leurs trois noms. Il avait d'abord choisi, comme troisième membre du gouvernement, Labbey de Pompières ; mais Béranger avait fait effacer ce dernier nom pour y substituer celui du duc de Choiseul.

Ainsi, Béranger, après avoir préparé la révolution par ses chansons, y prenait une part active de sa personne. On verra bientôt que c'était surtout par lui qu'elle allait arriver à son dénoûment.

Le lendemain, la liste du gouvernement provisoire devait être affichée sur tous les murs de Paris, et la première proclamation de ce gouvernement devait paraître dans le *Constitutionnel*.

Il va sans dire que le brave *Constitutionnel* était de bonne foi, et qu'il tenait pour de réelles et valables signatures les trois essais calligraphiques de Taschereau.

Là-dessus, je rentrai chez moi plus tranquille : et, comme j'étais éreinté de la journée, je m'endormis sur les deux oreilles, au bruit du bourdon de Notre-Dame, et au pétillement irrégulier de quelques coups de fusil attardés et perdus.

CXLIX

ENVAHISSEMENT DU MUSÉE D'ARTILLERIE. — L'ARMURE DE FRANÇOIS Ier. — L'ARQUEBUSE DE CHARLES IX. — LA PLACE DE L'ODÉON. — CE QU'AVAIT FAIT CHARRAS. — LES HABITS DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE. — MILLOTTE. — LA PRISON MONTAIGU. — LA CASERNE DE L'ESTRAPADE. — D'HOSTEL. — UN BONAPARTISTE. — L'ÉCUYER CHOPIN. — LOTHON. — LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Le lendemain, je fus éveillé par mon domestique Joseph. Il se tenait debout près de mon lit, et, avec une progression chromatique de la voix, il répétait :

— Monsieur !... monsieur ! !... monsieur ! ! !...

Au troisième *monsieur*, je grognai, je me frottai les yeux et me mis sur mon séant.

— Eh bien, demandai-je, qu'y a-t-il ?

— Ah ! par exemple, monsieur n'entend pas ? fit Joseph en joignant ses mains au-dessus de sa tête.

— Comment veux-tu que j'entende, imbécile, puisque je dors ?

— Mais on se bat tout autour d'ici, monsieur !

— Vraiment ?

Il ouvrit la fenêtre.

— Ecoutez, c'est comme si c'était dans la cour.

En effet, des coups de fusil me paraissaient partir d'un point très rapproché.

— Diable ! dis-je, et d'où vient cette fusillade ?

— De Saint-Thomas-d'Aquin, monsieur.

— Comment ! de l'église ?

— Eh non ! du musée d'artillerie... Monsieur sait bien qu'il y a là un corps de garde.

— Ah ! c'est vrai, m'écriai-je, le musée d'artillerie !... J'y vais.

— Quoi ! monsieur y va ?

— Sans doute.

— Ah ! mon Dieu !

— Vite, aide-moi... Un verre de vin de Madère ou d'Alicante... Oh ! les malheureux ! ils vont tout piller !

En effet, c'était là ma grande préoccupation ; c'était là ce qui me faisait courir au feu. Je me rappelais ces trésors archéologiques que j'avais vus, tenus, touchés un à un dans les études que j'avais faites sur Henri III, Henri IV et Louis XIII, et je voyais tout cela dispersé aux mains de gens qui, n'en connaissant pas la valeur, donneraient au premier venu des merveilles d'art et de richesse pour une livre de tabac ou un paquet de cartouches.

En cinq minutes, je fus prêt, et je m'élançai du côté de Saint-Thomas-d'Aquin.

Pour la troisième fois, les assaillants venaient d'être repoussés.

C'était tout simple : ils s'acharnaient à attaquer le musée par les deux ouvertures de la rue du Bac et de la rue Saint-Dominique.

Le feu des soldats enfilait les deux rues et les balayait avec une déplorable facilité.

J'avisai les maisons de la rue du Bac faisant de chaque côté l'angle de la rue Gribeauval ; je jugeai que leur façade opposée devait donner sur la place Saint-Thomas-d'Aquin, et que, des étages supérieurs, on dominait facilement le poste du musée d'artillerie.

Je fis part aux combattants du plan que venait de m'inspirer la vue des localités ; ce plan fut adopté à l'instant même. Je frappai à la porte de l'une des deux maisons, celle de la rue du Bac, 35 ; la porte fut lente à s'ouvrir, mais enfin elle s'ouvrit ; huit ou dix hommes armés de fusils entrèrent avec moi, et nous nous élançâmes aux étages supérieurs.

J'arrivai, moi troisième ou quatrième, à une mansarde arrondie par le haut où je m'établis avec autant de sécurité que je l'eusse fait derrière le parapet d'un bastion.

Alors, le feu commença, mais avec une chance tout opposée.

Au bout de dix minutes, le poste avait perdu cinq ou six hommes.

Tout à coup, le reste des soldats disparut, et le feu s'éteignit.

Ce pouvait être une espèce d'embuscade ; aussi hésitâmes-nous à quitter nos retranchements.

Mais bientôt le concierge du musée parut sur la porte en faisant des gestes à la signification pacifique desquels il n'y avait pas à se tromper.

Nous descendîmes. Les soldats, en escaladant les murs, s'étaient sauvés par les cours et par les jardins.

Une partie des insurgés encombrait déjà les corridors lorsque j'arrivai.

— Pour Dieu, mes amis, m'écriai-je, respectez les armes !

— Comment, que nous respections les armes ? Il est bon, celui-là ! répondit un des hommes auxquels je m'adressais ; mais nous ne sommes ici que pour les prendre, les armes !

Je réfléchis alors qu'effectivement ce devait être là le seul but de l'attaque, et qu'il n'y avait pas moyen de sauver du pillage ce magnifique établissement. Je ne pensai donc plus qu'à prendre ma part des armes les plus précieuses.

De deux choses l'une : ou on garderait ces armes, ou on les rapporterait au musée. Dans l'un ou l'autre cas, mieux valait que je fusse, moi, plutôt que tout autre, détenteur de choses précieuses. Si on devait les garder, elles étaient entre les mains d'un homme qui saurait les apprécier. Si on devait les restituer, elles étaient entre les mains d'un homme qui saurait les rendre.

Je courus au bon endroit : il y avait là un trophée équestre de la renaissance.

Je pris un bouclier, un casque et une épée ayant authentiquement appartenu à François Ier ; de plus, une magnifique arquebuse ayant appartenu à Charles IX, la même que

la tradition prétend lui avoir servi à tirer sur les huguenots.

Cette tradition est presque passée à l'état historique, à cause de ce quatrain que l'arquebuse porte en lettres d'argent incrustées sur son canon, et formant une seule ligne de la culasse au point de mire :

Pour mayntenir la foy,
Je suis belle et fidèle ;
Aux ennemis du Roy
Je suis belle et cruelle !

Je mis le casque sur ma tête, le bouclier à mon bras, l'épée à mon côté, l'arquebuse sur mon épaule, et je m'acheminai, ployant sous le poids, vers la rue de l'Université

Je tombai presque en arrivant au haut de mes quatre étages. Si c'étaient là le bouclier et le casque que portait François Ier à Marignan, et s'il est resté quatorze heures à cheval avec ce bouclier et ce casque, plus l'armure, je crois aux prouesses d'Ogier le Danois, de Roland et des quatre fils Aymon.

— Oh ! monsieur, s'écria Joseph en m'apercevant, d'où sortez-vous, et qu'est-ce que c'est que toute cette ferraille ?

Je n'essayai pas de redresser les idées de Joseph à l'endroit de mon butin ; j'y eusse perdu mon temps. Je lui ordonnai seulement de m'aider à me débarrasser du casque, qui m'étouffait.

Je déposai le tout sur mon lit, et je m'élançai de nouveau à cette splendide curée.

Cette fois, je rapportai la cuirasse, la hache et la masse d'armes.

Depuis, j'ai rendu ce beau trophée au musée d'artillerie, et je possède encore la lettre de l'ancien directeur qui me remercie de cette restitution et me donne mes entrées pour les jours non consacrés au public.

Au reste, c'était une chose curieuse à voir que ce déménagement gigantesque. Chacun emportait ce qui lui paraissait le plus à sa convenance, et je dois dire que les braves gens s'étaient surtout attachés, non pas aux armes de luxe, mais aux armes dont ils croyaient pouvoir tirer parti pour le combat.

Ainsi toute la collection de mousquets à pierre ou à piston, depuis Louis XIV jusqu'à nous, avait à peu près disparu.

Un homme emportait un fusil de rempart pesant au moins cent cinquante livres ; quatre hommes traînaient une pièce de canon en fer avec laquelle ils comptaient attaquer le Louvre.

Je retrouvai, deux heures après, l'homme au fusil de rempart étendu sur le quai, sans connaissance.

Il avait fourré dans son fusil deux poignées de poudre et douze ou quinze balles ; puis, d'un côté à l'autre de la Seine, en s'appuyant au parapet, il avait tiré sur un régiment de cuirassiers qui défilait le long du Louvre.

Il avait fait une cruelle trouée dans le régiment ; mais le recul du fusil l'avait jeté à dix pas en arrière en lui luxant l'épaule, et en lui démantibulant la mâchoire.

Avant que je le retrouvasse, je devais assister à quelques scènes assez caractéristiques pour qu'elles méritent de prendre place ici.

L'enivrement du vin, de l'eau-de-vie, du rhum n'est rien près de celui de l'odeur de la poudre, du bruit de la fusillade, de la vue du sang.

Je comprends les hommes qui fuient au premier coup de fusil ou au premier coup de canon ; mais je ne comprends pas ceux qui, ayant une fois goûté du feu, quittent la table avant la fin du repas.

Du moins, c'était l'effet que je commençais à ressentir.

Delanoue, que je rencontrai, et qui cherchait un fusil de tous les côtés, m'annonça que l'on se réunissait place de l'Odéon.

J'avais déjà, la veille, entendu parler de cette réunion

Je n'avais malheureusement que mon fusil, et je ne voulais pas m'en dessaisir ; j'indiquai à Delanoue le musée d'artillerie comme un endroit où il pourrait peut-être trouver ce qu'il cherchait, et je partis tout courant par la rue de Grenelle.

La place de l'Odéon était encombrée ; il pouvait bien y avoir cinq ou six cents hommes.

Deux ou trois élèves de l'Ecole polytechnique commandaient des détachements. Sous un de ces uniformes, je reconnus Charras, que j'avais vu la veille en bourgeois.

Il n'était donc ni tué ni blessé.

Voici comment les choses s'étaient passées, et ce qui avait fait croire à sa mort.

Comme on le verra, il n'avait pas perdu son temps depuis la veille, et surtout depuis le matin.

En nous quittant, Carrel et moi, Charras avait passé dans le faubourg Saint-Germain ; là, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour se procurer un fusil ; mais un fusil, le 28 juillet 1830, c'était le *rara avis* de Juvénal.

Il avait entendu parler du monsieur qui distribuait de la poudre à la petite porte de l'Institut, et s'était rendu à la petite porte de l'Institut pour s'aboucher avec ce digne citoyen. Non seulement le monsieur n'avait pas pu lui donner de fusil, mais encore, comme le demandeur n'avait pas de fusil, il lui avait refusé de la poudre.

Alors, Charras s'était fait cette réflexion pleine de sens : « Je vais aller où l'on se bat ; je me placerai au milieu des combattants, et le premier qui tombera mort, je m'instituerai son légataire, et lui prendrai son fusil. »

En conséquence de cette résolution, il avait suivi le quai des Orfèvres, rencontré, sur le quai aux Fleurs, le 15e léger, et causé avec un capitaine quelconque, peut-être le mien ; seulement, comme il était seul, comme il n'avait pas d'armes, comme il tenait ses deux mains dans ses poches, on l'avait laissé passer.

Une fois passé, Charras avait gagné le pont Notre-Dame, et, du pont Notre-Dame, le pont suspendu.

On sait que c'était là que l'insurrection faisait rage.

Charras arriva une demi-heure avant moi.

Il attendit.

L'attente ne fut pas longue ; un homme atteint d'une balle dans l'œil roula à ses pieds.

Charras s'empara du fusil du mort.

Un gamin qui guettait probablement la même occasion accourut, mais trop tard.

Armé de son fusil, Charras n'en était guère plus riche ; il n'avait ni poudre ni balles.

— Moi, j'en ai, dit le gamin, de la poudre et des balles.

Et il tira de sa poche un paquet de quinze cartouches.

— Donne-les-moi, dit Charras.

— Non... Tirons à nous deux, si vous voulez.

— Soit, tirons à nous deux.

— En voilà sept, dit le gamin ; mais après vous le fusil ?

— Pardieu ! puisque c'est convenu.

Charras tira scrupuleusement les sept cartouches, et, les sept cartouches brûlées, passa loyalement le fusil au gamin, puis se courba derrière le parapet ; — d'acteur, il redevenait spectateur, et, en sa qualité de spectateur, il s'abritait du mieux qu'il lui était possible.

Le gamin avait tiré quatre cartouches, puis était venue la charge que nous avions vu exécuter de loin.

Le gamin s'était élancé sur le pont avec les autres.

Charras, quoique sans armes, avait suivi le mouvement.

J'ai raconté l'effet des trois décharges successives. Sous le souffle de l'ouragan de fer, Charras avait tourné sur lui-même, et, pour ne pas tomber, s'était accroché à son voisin ; mais le voisin, blessé à mort, était tombé en entraînant Charras avec lui.

De là le bruit que celui-ci avait été tué.

Par bonheur, au contraire, il était sain et sauf, et, comme il n'en était pas bien assuré lui-même, il s'en était donné la preuve en gagnant l'autre côté du quai, et en enfilant une petite rue à l'abri de laquelle il avait pu se tâter tout à son aise.

Quant au gamin, et, par conséquent, au fusil, il fallait en faire son deuil : il avait disparu, comme Romulus dans la tempête, comme Curtius dans le gouffre, comme Empédocle dans le volcan !

Charras se demanda alors à quelle chose peut être utile un homme qui n'a pas de fusil, et qui ne sait où s'en procurer un.

Une bande de patriotes désarmés comme lui sembla passer là tout exprès pour répondre à sa question.

— Eh ! citoyen, dit un des hommes de la bande, viens-tu sonner le tocsin à Saint-Séverin avec nous ?

— Soit ! dit Charras, à qui il était égal d'aller à droite ou à gauche, pourvu qu'il allât quelque part où il pût être utile à la cause.

Et il alla à Saint-Séverin.

Les portes étaient fermées ; on frappa à toutes, depuis les grandes jusqu'aux petites, depuis la porte des mariages et des baptêmes jusqu'à la porte des derniers sacrements.

En pareil cas, les décisions sont promptes : on décida d'enfoncer les portes, puisque les portes ne voulaient pas s'ouvrir ; on arracha une poutre d'une maison en construction, et douze hommes portant cette poutre la transformèrent en bélier.

Au troisième coup de tête que la gigantesque machine donna dans la porte, serrures et verrous sautèrent.

Le sacristain accourut et acheva d'ouvrir la porte, qu'un quatrième coup allait enfoncer.

La porte ouverte, la cloche mise en branle, Charras n'avait plus rien à faire à Saint-Séverin. Il était alors allé rejoindre, dans le quartier Latin, quelques amis avec lesquels il avait passé la soirée et la nuit.

Pendant la nuit, on avait fait un projet. Les habits de l'Ecole polytechnique, fort en baisse la veille, c'est-à-dire

avant que l'insurrection fût déclarée, étaient, au contraire, fort considérés depuis que l'insurrection avait grandi.

Ce projet qu'on avait fait pendant la nuit, c'était d'aller, au point du jour, chercher des habits à l'Ecole polytechnique.

En conséquence, Charras, vers quatre heures du matin, sonnait à la grille avec un de ses amis nommé Lebeuf.

La hausse se faisait sentir même à l'Ecole : concierge et professeurs reçurent à merveille les deux réfractaires ; on les embrassa, et, selon leur désir, on leur donna des habits.

Je me rappelle un détail : c'est qu'ayant trouvé un habit, Charras ne put probablement pas trouver un pantalon ; avec son habit bleu d'uniforme, il portait un pantalon gris, ce qui était bien faible comme tenue.

Les deux amis habillés et surtout coiffés, — le chapeau joue toujours un grand rôle dans les insurrections, — ils s'acheminèrent vers la place de l'Odéon.

En route, on leur annonça une distribution de fusils qui se faisait dans la rue de Tournon.

En effet, on venait de prendre la caserne de gendarmerie, et l'on avait, avec un certain ordre, organisé une distribution de mousquetons, de pistolets, de sabres et d'épées.

Charras et Lebeuf se mirent à la queue ; mais, lorsqu'ils arrivèrent aux bureaux, on ne voulut leur donner que des épées, attendu, disait-on, que les élèves de l'Ecole polytechnique, étant tous officiers de droit, et, en leur qualité d'officiers, étant destinés à commander des détachements, devaient recevoir des épées, et non des fusils.

Les instances des deux jeunes gens, si vives qu'elles fussent, ne purent rien changer au programme ; on leur donna des épées, et pas autre chose.

Un élève d'une taille colossale et d'une force herculéenne n'accepta pas aussi facilement que Lebeuf et Charras cette législation improvisée ; il saisit le distributeur au cou, et commença à l'étrangler en disant qu'il ne le lâcherait que contre un fusil.

Le distributeur parut trouver la raison bonne ; il s'empressa de donner un fusil au gaillard qui faisait sur lui une application si sensible de cette branche de la philosophie qu'on appelle la logique.

L'élève s'éloigna armé comme il désirait l'être.

C'était Millotte, qui fut depuis représentant du peuple, et qui siégeait, à l'Assemblée législative, près de Lamartine et de notre ami Noël Parfait.

Millotte est aujourd'hui l'un de nos plus honorables exilés.

Donc, en vertu de son uniforme, en vertu de son épée, en vertu, enfin, du droit qu'avaient les élèves de l'Ecole d'être officiers, Charras avait pris le commandement d'une troupe de cent cinquante hommes.

Un tambour et un drapeau s'étaient joints à cette troupe et l'avaient portée au grand complet.

Alors, on s'était demandé où il fallait aller.

Une voix avait crié :

— A la prison Montaigu, place du Panthéon !

Et Charras et sa troupe étaient partis pour la prison Montaigu, place du Panthéon.

Les révolutions ont leurs vents inconnus qui poussent sans raison apparente les hommes sur un point ou sur un autre ; ce sont les trombes qui soufflent sur les océans : elles vont au sud ou au septentrion, à l'est ou à l'ouest, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi.

C'est le souffle de Dieu qui les conduit.

A la prison Montaigu, on avait trouvé cent cinquante hommes l'arme au pied, et prêts à se défendre.

Un brasseur de la rue Saint-Antoine, nommé Maes, était là, nouveau Santerre, avec une soixantaine d'insurgés. Il était à cheval et portait l'ancien uniforme de la garde nationale.

La lutte menaçait d'être chaude ; on essaya de parlementer.

— Holà ! capitaine, cria Charras, voulez-vous venir à moi, ou préférez-vous que j'aille à vous ?

— Venez, monsieur, dit le capitaine.

— J'ai votre parole ?

— Oui.

Charras s'approcha.

Alors, il s'établit un de ces dialogues qui naissent de la situation et qu'on ne retrouve plus en dehors de la situation, dialogue dans lequel Charras essayait de prouver au capitaine que ce qu'il y avait de plus avantageux, de plus honorable et surtout de plus patriotique pour lui, c'était de passer du côté du peuple, ou tout au moins de lui prêter des fusils.

Le capitaine ne semblait pas comprendre la logique de Charras aussi bien que le distributeur de mousquetons de la rue de Tournon avait compris celle de Millotte.

Charras redoublait d'éloquence, mais n'avançait pas ; il est vrai que, s'il n'avançait pas, lui, ses hommes avançaient peu à peu.

On connaît le Parisien, marchant incessamment vers le but de sa curiosité ou de sa passion ; se glissant entre les gendarmes, entre les sentinelles, entre les escadrons ; mettant un pied devant l'autre avec sa voix mielleuse, son geste caressant, moitié chat, moitié renard ; puis, quand on veut le retenir, déjà loin ! quand on veut l'arrêter, déjà passé ! et vous envoyant, dès qu'il se sent hors de votre portée, pour toute réponse à vos récriminations, un geste moqueur, un mot ironique.

C'était ainsi que les hommes de Charras s'étaient coulés pas à pas, avaient dépassé les sentinelles, s'étaient insensiblement rapprochés de leur commandant, et, par conséquent, des soldats ; si bien qu'au bout de cinq minutes, ils se trouvaient, sans que Charras lui-même s'en fût aperçu, à dix pas de leurs adversaires, et prêts à une lutte corps à corps.

Fut-ce cette promiscuité, fut-ce les noms d'Iéna, d'Austerlitz, de Marengo, dont Charras évoquait le souvenir ; fut-ce les rubans tricolores aux émouvantes nuances qu'il faisait flotter à ses yeux : fut-ce l'embrassement fraternel dont il l'enveloppa, qui décidèrent l'officier à capituler, Charras n'en savait rien ; mais, ce qu'il savait, c'est qu'il y avait eu capitulation, sa troupe avait obtenu cinquante fusils, et la parole d'honneur du capitaine que lui et ses soldats resteraient neutres.

Il est vrai que le capitaine avait été inabordable sur l'article des cartouches.

Mais la Providence ne s'arrêterait pas ainsi à mi-chemin : elle avait donné des fusils, elle donnerait des cartouches.

Les cinquante fusils furent répartis entre ceux des hommes de Charras qui manquaient d'armes à feu, et ceux d'une nouvelle troupe arrivée sur ces entrefaites qui se trouvaient dans le même cas.

Cette nouvelle troupe était commandée par un autre élève de l'Ecole polytechnique nommé d'Hostel.

La répartition faite, on se demanda de nouveau où l'on allait.

— A l'Estrapade ! cria une voix.

— A l'Estrapade ! répétèrent toutes les voix.

Et l'on se précipita vers l'Estrapade.

Nos lecteurs de Paris connaissent la situation de la caserne de l'Estrapade ; on y arrive par une rue étroite et facile à défendre.

On était quatre cents, à peu près. C'était assez, en pareille circonstance, pour attaquer Metz, Valenciennes ou le Mont-Saint-Michel ; mais on s'était si bien trouvé de la négociation de la place du Panthéon, que l'on résolut d'essayer du même moyen rue de l'Estrapade.

Cette fois, ce fut d'Hostel qui se proposa pour négociateur ; il avait, disait-il, des intelligences dans la place. Il s'avança avec un mouchoir à la main, laissant son fusil à l'un de ses hommes.

On parlementait de la rue au premier étage ; c'était bien haut pour s'entendre. D'Hostel résolut de franchir la distance qui le séparait de ses interlocuteurs : tout à coup, on le vit grimper contre la muraille... Comment ?... C'était un miracle pour ceux qui l'avaient vu opérer cette ascension ! D'Hostel était, au reste, un homme très adroit et très renommé à l'Ecole pour sa gymnastique. En un instant, il eut atteint une des fenêtres du premier ; on l'enleva par-dessous les bras, et il se trouva dans la caserne, où il s'engouffra comme ces diables qui passent au théâtre à travers des trappes anglaises.

Dix minutes après, il reparut, vêtu de l'habit et coiffé du bonnet à poil de l'officier, tandis que l'officier, en élève de l'Ecole polytechnique, et le chapeau à trois cornes à la main, saluait le peuple.

Le tour était fait !

La place éclata en vivats et en applaudissements.

Les soldats abandonnaient la caserne et donnaient cent fusils.

C'était à faire, de Charras et de d'Hostel, deux ambassadeurs, l'un à Londres, l'autre à Saint-Pétersbourg !

Malheureusement, le fait ne fut pas connu du gouvernement, ou fut mal apprécié par lui, et il envoya dans ces deux villes M. le prince de Talleyrand et M. le maréchal Maison, qui n'y firent que des sottises.

C'était tout orgueilleux de ce double triomphe que Charras et d'Hostel arrivaient sur la place de l'Odéon.

Une chose que je remarquai, c'est la facilité avec laquelle, en temps de révolution, les tambours se multiplient : ils suintent des murs, ils sortent des pavés : Charras et d'Hostel avaient une quinzaine de tambours à eux deux.

En même temps que nous, arrivaient sur la place de l'Odéon, d'abord une pièce de canon prise sur la garde, et qu'on amenait par la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince ; elle était traînée par cinq hommes, dont trois sapeurs-pompiers ; ensuite, une voiture contenant trois tonneaux de poudre, et venant de la poudrière du Jardin des Plantes ; c'était, je crois, Liédot, devenu depuis capitaine d'artillerie, qui la conduisait.

Les tonneaux défoncés, la distribution commença ; tout le

monde en eut sa part : l'un dans la poche de son habit, l'autre dans son mouchoir ; celui-ci dans sa casquette, celui-là dans sa blague à tabac.

On fumait au milieu de tout cela que c'était une bénédiction ! Jean Bart en eût frémi des pieds à la tête !

Mais bientôt on avisa que toute cette poudre était de la poudre perdue, et que mieux valait faire des cartouches.

La chose était d'autant plus praticable qu'on venait de recevoir, du passage Dauphine, deux ou trois milliers de balles.

Quatre hommes étaient, en outre, occupés à en fondre avec des plombs de gouttière, dans un cabaret situé à gauche de la place en arrivant par la rue de l'Odéon.

Seulement, on manquait de papier.

Mais toutes les fenêtres de la place étaient ouvertes, et l'on n'eut qu'à crier : « Du papier ! du papier ! » aussitôt l'air fut rayé de projectiles de toute forme, quoique de la même essence ; le papier tomba en cahiers, en rames, en volumes ; je faillis être assommé par un *Gradus ad Parnassum !*

Il y avait, dans toute cette multitude, une centaine d'anciens militaires qui se mirent à l'œuvre ; en moins d'une heure, trois mille cartouches furent faites et distribuées.

Il faut avoir vu ce spectacle pour se figurer ce que c'était comme animation, comme entrain, comme gaieté.

Chacun criait quelque chose ; l'un : « Vive la République ! » l'autre : « Vive la Charte ! »

Un homme de la bande à Charras s'égosillait à crier : « Vive Napoléon II ! »

Ce cri, trop répété, finit par échauffer les oreilles de Charras, déjà fort républicain à cette époque.

Il alla au bonapartiste.

— Ah çà ! est-ce que vous croyez que c'est pour Napoléon II que nous nous battons? lui dit-il.

— Battez-vous pour qui vous voudrez, répondit l'homme ; mais c'est pour lui que je me bats, moi !

— Vous en avez le droit... Seulement, si c'est pour lui que vous vous battez, enrôlez-vous dans une autre bande.

— Oh ! je ne demande pas mieux ! dit l'homme : on ne manque pas d'engagements aujourd'hui !

Et il sortit des rangs commandés par Charras, et alla prendre du service dans une troupe conduite par un chef moins absolu dans ses opinions.

En ce moment, par une coïncidence étrange, un nommé Chopin, qui tenait le manège du Luxembourg, arriva au galop sur la place de l'Odéon ; il était vêtu d'une redingote boutonnée, portait un chapeau à trois cornes et montait un cheval blanc.

Il s'arrêta tout au milieu de la place, une main derrière le dos.

La ressemblance avec Napoléon était frappante, si frappante, que toute cette foule. dont pas un membre n'avait pris parti pour le bonapartiste expulsé, se mit à crier d'un seul élan et d'une voix unanime : « Vive l'empereur ! »

Une bonne femme de soixante et dix ans prit la chose au sérieux ; elle tomba à genoux et fit le signe de la croix en s'écriant :

— Oh ! Jésus ! je ne mourrai donc pas sans l'avoir revu !...

Si Chopin avait voulu se mettre à la tête des six ou huit cents hommes qui étaient là, il est probable qu'il eût été tout d'une traite jusqu'à Vienne.

Charras était furieux.

Quant à moi, j'avais complètement oublié la situation politique : j'étais un simple philosophe étudiant l'humanité. Il ne me manquait plus qu'un tonneau et Laïs pour que je m'établisse à perpétuité sur la place de l'Odéon, comme Diogène s'était établi dans le gymnase de Corinthe.

Une grave discussion me tira de ma rêverie.

On voulait absolument faire Charras général en chef, et Charras ne voulait pas être général en chef. Il désignait Lothon — grand et beau garçon tenant à la fois de l'Hercule et de l'Antinoüs — au suffrage de ses concitoyens.

La raison sur laquelle il s'appuyait surtout, c'est que lui était à pied et que Lothon était à cheval ; Lothon, à son avis, avait donc bien plus de droits que lui à être général en chef.

En effet, on n'a jamais vu un général en chef à pied.

Lothon se défendait comme un diable pour ne pas être investi de cette haute dignité.

Il n'allait pas moins être obligé de céder, lorsqu'un monsieur s'approcha de lui et lui dit tout bas :

— Oh ! monsieur, si vous ne tenez pas à être général en chef, laissez-moi l'être à votre place... Je suis un ancien capitaine, et je crois avoir des droits à cette faveur.

Jamais ambition ne s'était présentée plus à propos.

— Ah ! monsieur, dit à son tour Lothon, quel service vous me rendez !

Puis, s'adressant à la foule :

— Vous voulez un général en chef? demanda-t-il.

— Oui, oui ! répéta-t-on de toute part.

— Eh bien, je vous présente monsieur..., un ancien capitaine *couvert de blessures*, et qui ne demande pas mieux que d'être général en chef, lui.

— Bravo ! crièrent cinq cents voix.

— Pardon de vous avoir couvert de blessures, mon cher monsieur, dit Lothon en mettant pied à terre et en présentant son cheval au nouvel élu ; mais j'ai cru que c'était le moyen le plus sûr de vous faire sauter par-dessus les grades intermédiaires.

— Oh ! monsieur, dit le capitaine enchanté, il n'y a pas de mal !

Puis, à son tour, s'adressant à la foule :

— Eh bien, demanda-t-il, sommes-nous prêts ?

— Oui ! oui ! oui !

— Alors, en avant marche !... Battez, tambours !

Les tambours battirent, et l'on descendit par la rue de l'Odéon en chantant *la Marseillaise*.

Au carrefour Bussy, en vertu de je ne sais quelle manœuvre stratégique, la troupe se trouva partagée en trois.

Une partie se dirigea vers la rue Sainte-Marguerite, l'autre vers la rue Dauphine, le reste suivit tout droit.

J'étais de ceux qui suivirent tout droit.

Il s'agissait, pour cette troupe-là, d'aborder le Louvre par le pont des Arts.

C'était, comme on dit, attaquer le taureau par les cornes.

Ce fut en débouchant sur le quai que je retrouvai mon homme au fusil de rempart adossé à la muraille, et criant, son épaule démise et sa mâchoire disloquée.

Ah ! n'oublions pas de dire qu'à tous les angles de rue, j'avais vue affichée la nomination du gouvernement provisoire, et la proclamation de MM. La Fayette, Gérard et de Choiseul appelant le peuple aux armes.

Quel singulier effet cela eût produit à ces messieurs, s'ils eussent été à ma place et s'ils eussent lu ce que je lisais !

CL

ASPECT DU LOUVRE. — COMBAT DU PONT DES ARTS. — MORTS ET BLESSÉS. — UN COUP DE CANON POUR MOI SEUL. — MADAME GUYET-DESFONTAINES. — RETOUR DE LA CASERNE BABYLONE. — LA COCARDE DE CHARRAS. — PRISE DES TUILERIES. — UN EXEMPLAIRE DE « CHRISTINE ». — QUADRILLE DANSÉ DANS LA COUR DES TUILERIES. — QUELS SONT LES HOMMES QUI ONT FAIT LA RÉVOLUTION DE 1830.

Il était dix heures trente-cinq minutes du matin à l'horloge de l'Institut.

Le Louvre présentait un aspect formidable.

Toutes les fenêtres de la grande galerie des tableaux étaient ouvertes : il y avait deux Suisses, le fusil à la main, à chaque fenêtre.

Le balcon de Charles IX était défendu par des Suisses qui s'étaient fait un rempart avec des matelas.

Enfin, on voyait une double ligne de Suisses derrière les grilles de ces deux jardins qu'on appelle, je crois, l'un le jardin de l'Infante, et l'autre le jardin de la Reine.

Au premier plan, le long du parapet, défilait un régiment de cuirassiers pareil à un grand serpent aux écailles d'acier et d'or, dont la tête était déjà entrée sous le guichet des Tuileries, tandis que la queue traînait encore sur le quai de l'École.

Au fond, dans le lointain, la colonnade du Louvre, attaquée par les petites rues qui environnent l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, disparaissait au milieu d'un nuage de fumée.

A droite, le drapeau tricolore flottait sur Notre-Dame et sur l'hôtel de ville.

Dans les airs, passaient frémissantes les vibrations du tocsin.

Au milieu d'un ciel blanc de chaleur nageait un soleil de feu.

Sur toute la ligne du quai, on tiraillait, mais particulièrement des fenêtres et de la porte d'un petit corps de garde situé au bord de la rivière, en face de l'endroit où la rue des Saints-Pères débouche sur le quai Malaquais.

Cependant, l'attaque comme la défense était flasque ; chacun semblait être là pour l'acquit de sa conscience, et peloter en attendant partie.

Notre arrivée réchauffa la scène juste au moment où l'intérêt languissait.

Nous étions cent vingt, à peu près.

Nous nous *égaillâmes* sur le quai, comme on dit en style vendéen, les uns remontant du côté du pont Neuf, les autres s'allongeant du palais Mazarin, tout le long du parapet, jusqu'au petit corps de garde dont j'ai parlé.

Je m'établis d'abord sous un des pavillons à tourniquets; mais je vis bientôt que je serais constamment dérangé par les allants et venants.

Je gagnai donc la fontaine et m'installai derrière le lion de bronze le plus rapproché de la rue Mazarine.

J'avais ainsi, à ma droite, la grande porte du palais, que, comme la porte du Jubilé, à Saint-Pierre de Rome, on n'ouvre guère que tous les cinquante ans.

J'avais, à ma gauche, la petite porte qui conduit aux appartements des personnes logées à l'Institut.

Enfin, devant moi, j'avais le pont des Arts, me présentant en perspective un objet qui ne laissait pas que de m'inspirer quelque inquiétude, cet objet ressemblant fort à une pièce de canon en batterie.

Au reste, la cible était magnifique: tout un régiment de cuirassiers présentait le flanc! derrière les cuirassiers, les Suisses en habit rouge, avec des brandebourgs blancs. Le tout à deux cents pas à peine.

C'était à faire venir l'eau à la bouche rien que d'y penser; il est vrai que c'était à faire venir la sueur sur le front en y pensant.

J'ai dit quelles étaient mes impressions en face du danger. Je l'affronte avec hésitation d'abord, mais je me familiarise vite avec lui.

Or, mon apprentissage de la veille au quai Notre-Dame et du matin au musée d'artillerie, m'avait enlevé ma première émotion.

D'ailleurs, je dois dire que ma place était bonne, et qu'il fallait un bien grand hasard ou un bien joli tireur, pour qu'une balle vînt me chercher derrière mon lion.

J'assistai donc, avec beaucoup de sang-froid à la scène qui allait se passer et que je vais essayer de décrire.

La plupart des hommes qui composaient le rassemblement au milieu duquel je me trouvais étaient des gens du peuple.

Les autres étaient des commis de magasin, des étudiants et des gamins.

Sur les cent ou cent vingt combattants, à peine deux habits de gardes nationaux attiraient-ils les regards à eux.

Les hommes du peuple, les commis de magasin et les étudiants étaient armés de fusils de munition ou de chasse; les fusils de chasse étaient dans la proportion d'un à quinze.

Les gamins n'étaient armés que de pistolets, de sabres ou d'épées; un des plus ardents n'avait qu'une baïonnette.

En général, c'étaient les gamins qui marchaient en tête, les premiers à tout. Était-ce mépris ou ignorance du danger? Non, c'était l'influence de ce sang jeune et chaud qui, jusqu'à dix-huit ans, bat dans les veines de l'homme de soixante et quinze à quatre-vingt-cinq fois à la minute; puis qui se calme peu à peu, et qui, en se calmant, dépose au fond du cœur, à chaque pulsation qui s'y éteint, soit un vice honteux, soit une mauvaise pensée.

Tant que passa le régiment de cuirassiers, la fusillade, très active de notre côté, — sans grands résultats, il faut le dire, — fut molle du côté des troupes royales.

Elles étaient gênées par cette ligne de cavaliers qui passait entre elle et nous.

Mais la grille du second jardin dépassée par le dernier cuirassier, la véritable musique commença.

Il faisait une chaleur insupportable et sans le moindre souffle d'air. La fumée des fusils des Suisses ne s'élevait que lentement. Bientôt tout le Louvre fut enveloppé d'une ceinture de fumée qui déroba les troupes royales à nos yeux d'une façon aussi complète que ces nuages peints qui, s'élevant des sablières, à l'épilogue des drames, dérobent aux yeux des spectateurs l'apothéose que l'on prépare au fond du théâtre.

C'étaient des coups de fusil perdus, que ceux dont les balles s'amusaient à aller percer ce rideau.

Cependant, de temps en temps, une trouée se faisait, et l'on apercevait, à travers l'éclaircie, les brandebourgs blancs, les habits rouges et les plaques dorées des bonnets à poil suisses.

C'était le moment que les vrais tireurs attendaient, et il était bien rare, alors, que l'on ne vît pas, au milieu de ces éclaircies, deux ou trois hommes chanceler et disparaître derrière leurs camarades. De notre côté, pendant cette première période du combat, nous eûmes un seul homme tué et deux blessés.

L'homme tué fut atteint au sommet du front, tandis qu'agenouillé derrière le parapet, il mettait en joue.

Il se releva comme poussé par un ressort, fit quelques pas en arrière, laissa tomber son fusil, tourna une ou deux fois en battant l'air de ses bras, et s'abattit sur le visage.

Un des deux blessés fut un gamin. La blessure était dans les chairs de la cuisse. Lui ne se cachait pas derrière le parapet; il dansait dessus, un pistolet de poche à la main, il s'en alla sautillant sur une jambe, et disparut dans la rue de Seine.

L'autre blessé l'était plus gravement. Il avait reçu une balle dans le ventre. Il était tombé assis et les deux mains appuyées sur sa blessure, qui ne saignait presque pas. L'épanchement, selon toute probabilité, se faisait au dedans. Au bout de dix minutes, la soif le prit, il se traîna vers moi; arrivé là, les forces lui manquèrent pour atteindre le bassin; il m'appela à son aide. Je lui donnai la main et l'aidai à monter. Il but plus de dix fois en dix minutes; dans les intervalles où il ne buvait pas, il ne disait que ces mots:

— Oh! les gueux! ils ne m'ont pas manqué!

Et, de temps en temps, quand il me voyait porter mon fusil à mon épaule, il ajoutait:

— Ne les manquez pas non plus, vous!

Enfin, au bout d'une demi-heure à peu près, on se lassa de cette fusillade sans résultat.

Deux ou trois hommes crièrent: « Au Louvre! au Louvre! »

C'était insensé, car il était évident qu'on n'était qu'une centaine d'hommes, et qu'on allait avoir affaire à deux ou trois cents Suisses.

Mais, dans ces circonstances, on ne s'arrête pas seulement aux choses raisonnables, et, comme le fait que l'on accomplit est lui-même presque insensé, c'est aux déterminations impossibles que l'on s'arrête presque toujours.

Un tambour battit la charge et s'élança le premier sur le pont.

Tous les gamins l'accompagnèrent en criant: « Vive la Charte! »

Le corps d'armée les suivit.

Je dois avouer que je ne fis point partie du corps d'armée.

De la position un peu élevée où je me trouvais, j'avais, comme je l'ai dit, cru distinguer une pièce en batterie. Tant que cette pièce n'avait eu que de la mitraille à éparpiller au hasard, elle s'était tenue parfaitement muette et tranquille; mais, du moment où les assaillants s'engagèrent sur le pont, elle se démasqua... Je vis la lance fumante s'approcher de la lumière; je m'effaçai derrière mon lion, et, au même instant, j'entendis le bruit de l'explosion et le sifflement des biscaïens qui venaient mutiler la façade de l'Institut.

La pierre, écrasée par les projectiles, tomba tout autour de moi comme une pluie.

Ce qui s'était passé sur le pont suspendu se passa alors avec des détails parfaitement identiques sur le pont des Arts.

Tous les hommes engagés dans l'étroit espace tourbillonnèrent sur eux-mêmes, trois ou quatre continuèrent d'aller en avant; cinq ou six tombèrent; vingt-cinq ou trente restèrent immobiles; le reste lâcha pied.

Un feu de peloton succéda au coup de canon: les balles cliquetèrent à mes côtés; mon blessé poussa un soupir: une seconde balle venait de l'achever.

Presque immédiatement le canon retentit pour la deuxième fois, et l'ouragan de fer passa de nouveau sur ma tête.

A ce second coup de canon, il ne fut plus question d'aller en avant. Deux hommes, jugeant l'eau plus sûre que le parquet du pont, sautèrent dans la Seine, et gagnèrent à la nage le quai de l'Institut. Le reste, comme une volée d'oiseaux effarouchés, revint à tire-d'aile et s'enfonça dans la rue des Petits-Augustins et dans cette espèce d'impasse qui longe la Monnaie.

En un instant, le quai devint parfaitement désert.

Un troisième coup de canon fut tiré, et, si peu vaniteux que je sois, je puis dire que ce troisième coup de canon fut tiré pour moi seul.

J'avais, depuis longtemps, fait mon plan de retraite, et je le basais sur la petite porte de l'Institut qui était à ma gauche.

A peine le coup de canon était-il tiré, qu'avant que la fumée fût dissipée et permît de voir ma manœuvre, je m'élançai et frappai à la porte à grands coups de crosse de fusil.

La porte s'ouvrit, et même sans trop se faire attendre, ce qui est une justice à rendre au concierge; d'habitude, aux heures de révolution, les concierges ne sont pas si alertes.

Je me glissai dans l'entre-bâillement; j'étais à l'abri.

Comme le concierge refermait la porte, une balle la traversa, mais sans le blesser.

Une fois là, je n'avais que le choix des amis; je montai chez madame Guyet-Desfontaines.

Je dois dire que ma première apparition ne produisit pas tout l'effet que j'en attendais. D'abord, on ne me reconnut pas; puis, quand on m'eut reconnu, on me trouva assez mal vêtu: le lecteur se rappelle mon costume.

J'allai chercher mon fusil, que j'avais laissé à la porte pour ne pas effrayer madame Guyet et sa fille. Mon fusil expliqua tout.

A partir de cette reconnaissance, madame Guyet, malgré la gravité de la situation, fut charmante de verve, d'es-

prit et d'entrain ; c'est, sous ce rapport, une femme incorrigible.

Je mourais de faim et surtout de soif. J'exposai naïvement mes besoins.

On alla me chercher une bouteille de vin de Bordeaux, que j'avalai presque d'un seul coup.

hommes dont je n'avais pas l'embarras — pouvait se comparer à celle de Xénophon.

Mais aussi, en revanche, la première ressemblait beaucoup à celle de Waterloo.

Il y eut une mention honorable pour le lion, qui m'avait probablement sauvé la vie, et qui avait, dans la circons-



Les grilles du Carrousel étaient fermées ; on se ruait par toutes les portes.

On m'apporta une immense jatte de chocolat que je dévorai.

Je crois que j'avais avalé le déjeuner de tout le monde !

— Ah ! fis-je en parodiant Napoléon à son retour de Russie, et en m'allongeant dans un grand fauteuil, il fait meilleur ici que derrière le lion de l'Institut !

Comme on le comprend bien, il me fallut faire le récit de mon Iliade. Mon iliade se composait jusque-là d'une victoire et de deux retraites.

Il est vrai que la dernière retraite — moins les dix mille

tance, cette supériorité sur celui d'Androclès, de n'avoir pas un bienfait à acquitter.

Il résulta de ce charmant accueil, dont je me souviens dans ses moindres détails après plus de vingt-deux ans, que l'appartement de madame Guyet-Desfontaines faillit être pour moi ce que Capoue avait été, deux mille ans auparavant, pour Annibal. Cependant, avec un peu de force, j'eus cet avantage sur le vainqueur de la Trebia, de Cannes et de Trasimène, de m'arracher à temps aux délices qui m'étaient faites.

Je sortis par la petite porte de la rue Mazarine, et je regagnai mon logis de la rue de l'Université.

Cette fois, je fus reçu en triomphateur par mon concierge; la position se dessinait.

Au lieu de me mettre à la porte, il était question de me dresser un arc de triomphe.

Joseph époussetait l'armure de François Ier.

— Ah! monsieur, me dit-il, que c'est beau! je n'avais pas vu toutes les petites bêtises qu'il y a là-dessus.

Les *bêtises* qu'il y avait sur l'armure de François Ier, c'étaient les batailles d'Alexandre.

Je rentrais pour changer de chemise, — pardon du détail, on verra plus tard qu'il n'est pas sans importance, — et aussi pour renouveler ma provision de poudre et de balles.

Mais je n'avais pas eu le temps de mettre ma veste bas, que j'entendis de grands cris dans la rue.

C'était Charras et sa troupe qui revenaient de la caserne de la rue de Babylone. Il y avait eu là une tuerie effroyable: après une demi-heure de siège, on avait été obligé de mettre le feu à la caserne pour en déloger les Suisses.

On portait au bout des baïonnettes les habits rouges des vaincus en signe de victoire. Charras, — il doit s'en souvenir encore aujourd'hui, car lui n'est pas de ceux qui ont oublié, — Charras avait, au lieu de cocarde, la manche de l'habit d'un Suisse, laquelle, attachée au haut de son chapeau à trois cornes, retombait coquettement sur son épaule.

Tout cela, tambour en tête, marchait sur les Tuileries.

Au même instant, les cris redoublèrent, venant du château. Je tournai les yeux du côté d'où partaient ces cris, et, de ma fenêtre donnant sur la rue du Bac, je vis des milliers de lettres et de papiers qui voltigeaient dans le jardin des Tuileries.

On eût dit qu'on donnait la volée à tous les pigeons ramiers du jardin

C'étaient les correspondances de Napoléon, de Louis XVIII, de Charles X, qui s'en allaient au vent.

Les Tuileries étaient emportées.

Quoique je ne fusse pas Crillon, il me prit une certaine envie de me pendre.

On comprend qu'un homme qui a envie de se pendre ne songe plus à changer de chemise.

Je remis ma veste et me précipitai par les escaliers.

Je rejoignis la queue de la colonne au moment où elle entrait aux Tuileries par le guichet du bord de l'eau.

Le drapeau tricolore avait remplacé le drapeau blanc sur le pavillon du milieu.

C'était Joubert, le patriote du passage Dauphine, qui venait de le planter sur la plate-forme, et qui s'évanouissait en le plantant, soit de fatigue, soit de joie; — des deux probablement.

Les grilles du Carrousel étaient forcées; on se ruait par toutes les portes; il y avait des centaines de femmes: d'où sortaient-elles?

Qui a vu ce spectacle ne l'oubliera jamais.

Un élève de l'Ecole polytechnique, nommé Baduel, était traîné en triomphe sur un canon.

Il avait, comme Achille, été blessé au talon; seulement, lui, ce n'était pas d'une flèche empoisonnée, c'était d'un coup de mitraille.

Aussi n'en mourut-il pas, quoiqu'il pensât bien en mourir. Il est vrai que, s'il eût perdu la vie en cette occasion, ce n'eût point été de la blessure qu'il fût mort, mais d'une fièvre cérébrale, suite de la fatigue, de la chaleur et de l'épuisement qu'il avait ressentis pendant le triomphe auquel le condamnait, malgré lui, le courage dont il avait fait preuve.

Un autre élève, la poitrine trouée d'une balle, était gisant sur les escaliers: on le prit à bras, on le porta au premier étage, et on le déposa sur le trône fleurdelisé, où plus de dix mille hommes du peuple s'assirent ce jour-là, chacun à son tour, ou même plusieurs ensemble.

Par les fenêtres donnant sur le jardin, on pouvait voir la queue d'un régiment de lanciers se perdant sous les grands arbres.

Un cabriolet essayait de le rejoindre au grand galop du cheval qui le conduisait, sans doute pour se mettre sous sa protection.

Les Tuileries étaient encombrées; on se retrouvait au milieu de cette foule; on se reconnaissait, on s'embrassait, on s'interrogeait. « Un tel? — Il est là! — Où? — Là! — Un tel? — Blessé! — Un tel? — Mort! » Et l'on faisait pour toute oraison funèbre un geste qui voulait dire: « C'est malheureux! mais, ma foi, il est mort dans un beau jour! »

Et l'on allait droit devant soi, de la salle du trône au cabinet du roi, du cabinet du roi à la chambre à coucher du roi. — Ah! par exemple, le lit du roi était une chose curieuse à voir! Ce qui s'y passait, je ne l'ai jamais bien su; mais, s'il faut en juger par le nombre de spectateurs qui l'entouraient et par leurs éclats de rire, il devait s'y passer quelque chose d'exorbitant...

Peut-être les noces du peuple avec la liberté!

Et l'on allait toujours, mêlant sa voix à cette grande voix, son geste à ce geste immense.

On allait suivant ceux qui marchaient devant, poussé par ceux qui venaient derrière.

On arriva à la salle des Maréchaux.

C'était la première fois que je voyais tout cela, et je ne l'ai revu qu'à la chute du roi Louis-Philippe, en 1848.

Pendant les dix-huit ans du règne de la branche cadette, je n'ai jamais mis les pieds aux Tuileries, excepté pour visiter M. le duc d'Orléans.

Mais, on le sait, le pavillon Marsan, ce n'était pas le moins du monde les Tuileries, et c'était bien souvent une raison de ne pas aller aux Tuileries, que d'aller au pavillon Marsan.

Le cadre du portrait de M. de Bourmont, qui venait d'être fait maréchal, occupait déjà son panneau: le nom même était inscrit sur le cadre, mais le portrait n'était pas encore dedans.

A la place de la toile, en guise de doublure sans doute, il y avait une grande tenture de taffetas ponceau.

La tenture fut arrachée et servit à faire du rouge pour les bouffettes de ruban tricolore que chacun portait à sa boutonnière.

J'en accrochai un morceau qui eut cette destination.

Au moment où je disputais à mes voisins ce lambeau d'étoffe, deux ou trois coups de fusil partirent à mes oreilles.

C'était le portrait du duc de Raguse qu'on fusillait à défaut de l'original.

Quatre balles avaient traversé la toile; sur ces quatre balles, une trouait la tête, les deux autres la poitrine; la quatrième se perdait dans le fond.

Un homme du peuple monta sur les épaules de ses camarades, et, avec son couteau, découpa le portrait en forme de médaillon; puis, passant la baïonnette de son fusil dans le double trou de la poitrine et de la tête, il le porta comme ces licteurs romains que l'on voit dans les triomphes portent le S.P.Q.R.

Le portrait avait été peint par Gérard.

Je m'approchai de l'homme et lui offris cent francs de son trophée.

— Oh! citoyen, me dit-il, tu m'en offrirais mille francs que tu ne l'aurais pas.

Adolphe Pourrat s'approcha de lui à son tour et offrit son fusil à deux coups; il eut le portrait.

Probablement l'a-t-il encore.

En entrant dans la bibliothèque de la duchesse de Berry, j'aperçus, sur une petite table à ouvrage, un exemplaire de *Christine* relié en maroquin violet, et marqué aux armes de la duchesse. Je crus pouvoir me l'approprier; je l'ai donné depuis à mon cousin Félix Deviolaine.

Probablement l'a-t-il perdu.

Entré par le pavillon de Flore, je sortis par le pavillon Marsan.

Dans la cour était un quadrille formé par quatre hommes. Ces quatre hommes dansaient, au son d'un fifre et d'un violon, un des premiers cancans qui aient été dansés.

Ils étaient habillés de robes de cour et coiffés de chapeaux à plumes.

C'étaient les garde-robes de madame la duchesse d'Angoulême et de madame la duchesse de Berry qui faisaient les frais de la mascarade.

L'un de ces hommes avait sur les épaules un châle cachemire qui valait bien mille écus. Il y avait gros à parier qu'il n'avait pas une pièce de cent sous dans sa poche...

A la fin de la contredanse, le châle était en loques.

Maintenant, comment ce Louvre, comment ces Tuileries, comment ce Carrousel, avec leurs cuirassiers, leurs lanciers, leurs Suisses, leur garde royale, leur artillerie, avec trois ou quatre mille hommes de garnison enfin, avaient-ils été pris par quatre ou cinq cents insurgés?

Le voici:

Quatre attaques avaient été dirigées sur le Louvre: la première par le Palais-Royal; la seconde par la rue des Poulies, par la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois et par le quai de l'Ecole; la troisième par le pont des Arts, et la quatrième par le pont Royal.

La première était conduite par Lothon, que nous avons, on s'en souvient, quitté à la hauteur de la rue Guénégaud. Frappé d'une balle à la tête, il était tombé évanoui sur la place du Palais-Royal.

La seconde était conduite par Godefroy Cavaignac, Joubert, Thomas, Bastide, Degousée, Grouvelle, les frères Lebon, etc.

Ce fut elle qui prit le Louvre, comme on le verra tout à l'heure.

La troisième était celle qui avait eu lieu par le pont des Arts: on connaît son résultat.

La quatrième, celle de la rue du Bac, ne traversa le pont, en réalité, que lorsque les Tuileries furent prises.

Nous avons dit que ce fut la seconde attaque qui enleva le Louvre. Ce succès fut dû d'abord à l'admirable courage

des assaillants, mais ensuite, il faut le dire, au hasard, à une fausse manœuvre : — nous appellerons cela ainsi pour ceux qui ne veulent pas voir l'intervention de la Providence au milieu des choses humaines.

Au reste, un fait suffira pour donner une idée du courage des assaillants. Un enfant de douze ans était monté, comme un ramoneur, par un de ces tuyaux de bois qui, dressés contre la colonnade, servaient à la décharge des gravats, et il avait, aux moustaches des Suisses, planté sur le Louvre un drapeau tricolore.

Cinquante coups de fusil lui avaient été tirés, et il avait été assez heureux pour que pas un ne l'atteignît : pas un ne l'avait préoccupé !

Juste en ce moment, et comme des cris d'enthousiasme saluaient la folle réussite de l'enfant, le duc de Raguse, qui concentrait ses forces autour du Carrousel pour un dernier combat, apprit que les soldats stationnant sur la place Vendôme commençaient à entrer en communication avec le peuple.

La place Vendôme prise, c'était la rue de Rivoli occupée, c'était la place Louis XV conquise, c'était, enfin, la retraite coupée sur Saint-Cloud et sur Versailles.

Le Louvre était particulièrement défendu par deux bataillons de Suisses.

Un seul suffisait à sa défense.

Le maréchal eut l'idée de remplacer les troupes de la place Vendôme — qui, ainsi que nous venons de le dire, menaçaient de défection — par un des deux bataillons suisses.

Il expédia à M. de Salis, qui commandait les deux bataillons, son aide de camp, M. de Guise.

M. de Guise avait ordre de ramener un des deux bataillons.

M. de Salis reçut cet ordre et ne vit aucun inconvénient à l'accomplir. Il était d'autant plus de cet avis qu'un seul bataillon suffisait à la défense du Louvre, et qu'un seul, en réalité, le défendait depuis le matin.

L'autre se tenait dans la cour l'arme au pied.

Alors, M. de Salis eut cette idée, idée toute naturelle d'ailleurs, d'envoyer au duc de Raguse, non pas le bataillon de réserve qui stationnait dans la cour, mais celui qui, placé sur la colonnade du Louvre, au balcon de Charles IX et aux fenêtres de la galerie des tableaux, combattait depuis le matin.

Il commanda donc au bataillon frais de prendre la place du bataillon fatigué.

Seulement, il commit cette méprise : au lieu de commencer par faire monter le bataillon frais, il commença par faire descendre le bataillon fatigué.

Cette manœuvre s'exécutait juste au moment du plus grand enthousiasme et du plus grand effort des assaillants. Ils virent les Suisses se retirer ; ils virent le feu s'éteindre peu à peu, puis cesser tout à fait ; ils crurent que leurs adversaires battaient en retraite, et ils s'élancèrent.

Le mouvement fut si impétueux, qu'avant que le second bataillon eût pris la place de celui qui se retirait, le peuple était entré par les guichets et par les grilles, s'était répandu dans les salles abandonnées du rez-de-chaussée, et faisait par les fenêtres feu sur la cour.

Il sembla aux Suisses voir apparaître, au milieu de la flamme et de la fumée, le spectre gigantesque et sanglant du 10 août.

Inquiets, étonnés, pris à l'improviste, ignorant si leurs camarades se retiraient par ordre supérieur ou battaient en retraite, ils reculent, se précipitent les uns sur les autres, ne songeant pas même à répondre au feu qui les décime s'encombrent à la porte donnant sur la place du Carrousel, s'étouffent, s'écrasent, et débordent de l'autre côté du guichet, en pleine déroute.

Le duc de Raguse se jette vainement au milieu d'eux, essayant de les rallier. La plupart n'entendent pas le français et ne comprennent pas ce qu'on leur dit ; d'ailleurs, la crainte tourne à l'épouvante, la frayeur à la panique. On sait ce que peut l'ange de la peur secouant ses ailes audessus de la multitude : les fuyards écartent tout ce qui se trouve devant eux, cuirassiers, lanciers, gendarmes, traversent cette vaste place du Carrousel sans s'arrêter, franchissent la grille des Tuileries et vont se répandre et s'éparpiller dans le jardin.

Pendant ce temps, les assaillants montent au premier étage, enfilent la galerie de tableaux, qu'ils trouvent sans défenseurs, et vont enfoncer à son extrémité la porte qui sert de communication entre le Louvre et les Tuileries.

Dès lors, plus de résistance possible : les défenseurs du château fuient comme ils peuvent ; le jardin et les deux terrasses s'encombrent ; le duc de Raguse se retire un des derniers, et sort du guichet de l'Horloge au moment où Joubert plante le drapeau tricolore au-dessus de sa tête, et où le peuple fait pleuvoir par les fenêtres les papiers du cabinet du roi.

A la hauteur du jardin d'Hippomène et d'Atalante, le maréchal trouve une pièce de canon qui se retire ; sur son ordre, la pièce de canon est remise en batterie, et une dernière volée tirée par elle sur les Tuileries, qui ont cessé d'être la demeure des rois pour devenir la conquête du peuple, va, de son boulet, présent posthume de la monarchie, couper en deux une des charmantes petites colonnes cannelées du premier étage.

Ce dernier coup de canon, qui ne fit de mal à personne qu'au chef-d'œuvre de Philibert Delorme, sembla tiré pour saluer le drapeau tricolore qui se déployait sur le pavillon de l'Horloge.

La révolution de 1830 était faite.

Faite, — nous le disons, nous le répétons, nous l'imprimons, nous le graverons, s'il le faut, sur le fer et sur l'airain, sur le bronze et sur l'acier, — faite, non point par les prudents acteurs de la comédie de quinze ans, cachés dans les coulisses, pendant que le peuple jouait le drame sanglant des trois jours ; non point par les Casimir Périer, les Laffitte, les Benjamin Constant, les Sébastiani, les Guizot, les Mauguin, les Choiseul, les Odilon Barrot et les trois Dupin. Non ! ceux-là, nous l'avons dit, ceux-là se tenaient — pas même dans les coulisses, ils eussent été trop près du spectacle ! — ceux-là se tenaient chez eux, soigneusement gardés, hermétiquement enfermés. Non, chez ceux-là, il ne fut jamais question que de résistance légale, et, le Louvre et les Tuileries pris, on discutait encore, dans leurs salons, les termes d'une protestation que quelques-uns trouvaient bien hasardée.

Ceux qui ont fait la révolution de 1830, ce sont ceux que j'ai vus à l'œuvre, et qui m'y ont vu ; ceux qui entraient au Louvre et aux Tuileries par les grilles rompues et les fenêtres brisées ; c'est, hélas ! qu'on nous pardonne cette funèbre exclamation, la plupart d'entre eux sont morts, prisonniers, exilés aujourd'hui ! — c'est Godefroy Cavaignac, c'est Baude, c'est Degousée, c'est Higonnet, c'est Grouvelle, c'est Coste, Guinard, Charras, Etienne Arago, Lothon, Millotte, d'Hostel, Chalas, Gauja, Baduel, Bixio, Goudchaux, Bastide, les trois frères Lebon, — Olympiade, Charles et Napoléon, le premier tué, les deux autres blessés à l'attaque du Louvre, — Joubert, Charles Teste, Taschereau, Béranger... Je demande pardon à ceux que je ne nomme pas et que j'oublie ; je demande pardon aussi à quelques-uns de ceux que je nomme, et qui aimeraient peut-être autant ne pas être nommés. Ceux qui ont fait la révolution de 1830, c'est cette jeunesse ardente du prolétariat héroïque qui allume l'incendie, il est vrai, mais qui l'éteint avec son sang ; ce sont ces hommes du peuple qu'on écarte quand l'œuvre est achevée, et qui, mourant de faim, après avoir monté la garde à la porte du Trésor, se haussent sur leurs pieds nus pour voir, de la rue, les convives parasites du pouvoir, admis, à leur détriment, à la curée des charges, au festin des places, au partage des honneurs.

Les hommes qui firent la révolution de 1830 sont les mêmes hommes qui, deux ans plus tard, pour la même cause, se firent tuer à Saint-Merry.

Seulement, cette fois-ci, ils avaient changé de nom, justement parce qu'ils n'avaient pas changé de principes : au lieu de les appeler des héros, on les appelait des rebelles.

Il n'y a que les renégats de toutes les opinions qui ne sont jamais rebelles à aucun pouvoir.

CLI

JE ME METS A LA RECHERCHE D'OUDARD. — LA MAISON DU COIN DE LA RUE DE ROHAN. — OUDARD CHEZ LAFFITTE. — DEGOUSÉE. — LE GÉNÉRAL PAJOL ET M. DUPIN. — LES OFFICIERS DU 53e DE LIGNE. — INTÉRIEUR DU SALON DE M. LAFFITTE. — PANIQUE. — UNE DÉPUTATION VIENT OFFRIR A LA FAYETTE LE COMMANDEMENT DE PARIS — IL ACCEPTE. — ÉTIENNE ARAGO ET LA COCARDE TRICOLORE. — HISTOIRE DE L'HOTEL DE VILLE DEPUIS HUIT HEURES DU MATIN JUSQU'A TROIS HEURES ET DEMIE DU SOIR.

Du reste, veut-on savoir où l'on en était chez M. Laffitte, — dans ce même salon où, le surlendemain, devait se faire, sinon un roi de France, au moins un roi des Français, — juste au moment où les Tuileries venaient d'être prises ?

Je puis le dire, et voici comment :

En sortant des Tuileries, j'avais été pris d'une envie enragée de m'assurer si Oudard était encore, le 29 juillet au

soir, du même avis que le 28 au matin, à l'endroit du dévouement de M. le duc d'Orléans à Sa Majesté Charles X.

Je me rendis donc rue Saint-Honoré, n° 216.

Place de l'Odéon, j'avais manqué d'être assommé par un *Gradus ad Parnassum*; en approchant de mon n° 216, je faillis être assommé par un cadavre.

Au coin de la rue de Rohan, on jetait les Suisses par les fenêtres.

Ceci se passait dans la maison d'un chapelier dont la façade était criblée de balles. Un poste de Suisses avait été placé là comme garde avancée; on avait oublié de le relever, et il avait tenu un courage suisse, c'est tout dire. La maison avait été emportée d'assaut; une douzaine d'hommes y avaient été tués, et, des cadavres, on faisait ce que j'ai dit, sans prendre même la précaution de crier: « Gare là-dessous! »

Je montai dans les bureaux du Palais-Royal. — Ce jour-là, mon fusil, qui avait causé une si grande terreur la veille, fut reçu avec des acclamations.

Je trouvai le garçon de bureau occupé à remettre un peu d'ordre dans nos établissements. Cette partie du palais avait été envahie; on avait tiré des fenêtres, ce qui ne s'était pas fait sans mettre un peu de désordre dans les papiers.

Pas d'Oudard!

Je m'enquis de lui au garçon de bureau, qui m'apprit en confidence que, selon toute probabilité, je le trouverais chez Laffitte.

J'ai déjà dit comment j'avais fait connaissance avec l'illustre banquier par le service qu'il m'avait rendu.

Je m'acheminai donc vers l'hôtel Laffitte, dans lequel j'avais la certitude de n'être pas regardé tout à fait comme un intrus.

Il me fallut plus d'une heure pour me rendre du Palais-Royal à l'hôtel Laffitte, tant les rues étaient encombrées, tant aussi l'on rencontrait sur son chemin de personnes de connaissance.

A la porte, je heurtai Oudard.

— Ah! pardieu! lui dis-je en riant, c'est justement vous que je cherchais!

— Moi!... Et que me voulez-vous?

— Mais savoir si votre avis sur la situation est toujours le même...

— Je n'aurai d'avis que demain, me répondit Oudard.

Et, me faisant un geste d'adieu, il s'éloigna vivement.

Où allait-il? Je ne le sus que trois jours plus tard: il allait à Neuilly porter ce court ultimatum au duc d'Orléans:

« Entre une couronne et un passeport, choisissez! »

L'ultimatum était posé par M. Laffitte.

Je m'étais flatté d'une espérance illusoire quand j'avais cru pouvoir entrer chez Laffitte: cours, jardins, antichambres, salons étaient encombrés: il y avait des curieux jusque sur les toits des maisons en face, qui plongeaient dans la cour de l'hôtel.

Mais, il faut le dire, les hommes rassemblés là n'étaient pas tous dans l'enthousiasme et l'admiration; on racontait à l'extérieur certaines anecdotes qui se passaient à l'intérieur, et la foule grondait fort en les écoutant.

Une, entre autres, pourra donner une idée de la prudence de MM. les députés réunis chez Laffitte.

Dès le matin, Degousée, voyant l'hôtel de ville tombé aux mains du peuple, avait laissé Baude s'y installer, et avait couru chez le général Pajol pour lui offrir le commandement de la garde nationale.

Mais le général Pajol avait répondu qu'il ne pouvait pas se mettre en avant d'une façon si décisive sans avoir l'autorisation des députés.

— Et où diable y a-t-il des députés? demanda Degousée.

— Voyez chez M. de Choiseul, avait répondu le général Pajol.

Degousée s'était rendu chez M. de Choiseul.

M. de Choiseul était aux cent coups; il venait d'apprendre à la fois qu'il était membre du gouvernement provisoire depuis la veille, et qu'il avait, dans la nuit, signé une proclamation incendiaire.

M. Dupin aîné était près du duc; sans doute lui donnait-il une consultation sur ce cas, non prévu par la législation française.

Cette idée, émise par Degousée, de réorganiser un corps qui ne pouvait manquer de devenir un pouvoir conservateur, sourit beaucoup à M. Dupin.

Il prit une plume et écrivit ces mots:

« MM. les députés réunis à Paris autorisent M. le général Pajol à prendre le commandement des *milices parisiennes*. »

— *Des milices parisiennes!* avait répété Degousée; et pourquoi, s'il vous plaît, des milices parisiennes?

— Mais, parce que la garde nationale a été légalement dissoute par l'ordonnance du roi Charles X, avait répondu M. Dupin.

— Allons, ne chicanons pas sur les mots, avait repris Degousée. Signez-moi cela vite, et veuillez me dire où je trouverai vos *députés réunis à Paris*.

— Chez M. Laffitte, avait dit M. Dupin.

Et, sans trop de difficultés, il avait signé l'autorisation.

Les députés étaient, en effet, réunis chez Laffitte. — Plus heureux que moi, grâce sans doute au papier dont il était porteur, Degousée avait pu arriver jusqu'à la salle des délibérations.

Les députés prirent connaissance des trois lignes précitées, et, voyant la signature de M. Dupin, signèrent à leur tour; mais ils n'eurent pas plus tôt signé, que la terreur les prit; Degousée, qui ne perdait de temps à rien, et qui, d'ailleurs, tenait à se trouver à l'assaut du Louvre, était déjà à la porte de la rue. Un député le rejoignit au moment où il franchissait le seuil.

— Monsieur, lui dit-il, me permettez-vous de relire encore ce papier?

— Certainement, répondit Degousée sans méfiance.

Le député se retire à l'écart, déchire les signatures, et rend le papier tout plié à Degousée, qui le reprend, et qui ne s'aperçoit qu'à la porte du général Pajol de la soustraction opérée par l'adroit prestidigitateur.

Vous rappelez-vous la fable de la Fontaine *le Lièvre et les Grenouilles?* Le bonhomme a tout prévu, même cette chose que l'on croyait impossible, à savoir que M. Dupin trouverait plus poltron que lui!

Voilà l'anecdote qui circulait dans les groupes.

Hâtons-nous de dire que La Fayette n'était pas encore arrivé chez Laffitte à l'heure où le fait que nous venons de raconter s'accomplissait.

Il y arrivait juste au moment où un homme du peuple, le fusil à la main et le visage noir de poudre, accourait y annoncer la prise du Louvre.

Derrière La Fayette, un sergent du 53e de ligne avait si bien fait des pieds et des mains, qu'il avait pénétré dans le salon; là, il avait déclaré que le 53e de ligne était prêt à fraterniser avec le peuple. Les officiers demandaient seulement qu'on leur envoyât quelque personnage considérable, afin que leur passage à la cause de la révolution n'eût pas l'air d'une défection pure et simple.

On leur envoya le colonel Heymés, habillé en bourgeois, M. Jean-Baptiste Laffitte et quelques gardes nationaux que l'on venait de recruter sur le boulevard.

Comme j'arrivais, le régiment arrivait aussi. Cinq officiers entrèrent dans la salle des délibérations; j'entrai avec eux.

M. Laffitte était près de la fenêtre du jardin, qui était ouverte, mais dont les persiennes étaient fermées; il se tenait assis dans un grand fauteuil, la jambe étendue sur un tabouret.

Il s'était foulé le pied la veille au matin.

Derrière lui était Béranger, appuyé sur le dos de son fauteuil; à l'un de ses côtés, le général la Fayette, lui demandant des nouvelles de sa santé; dans l'embrasure d'une seconde fenêtre, Georges la Fayette causait avec M. Laroche, neveu de M. Laffitte.

Trente ou quarante députés, s'entretenant par groupes, encombraient le reste du salon.

Tout à coup, une effroyable fusillade se fait entendre, et ce cri retentit:

— La garde royale marche sur l'hôtel!...

J'ai vu bien des mises en scène depuis celle de *Paul et Virginie*, à l'Opéra-Comique, la première que j'aie admirée, jusqu'à celle de *la Barrière de Clichy*, au Cirque, une des dernières que j'aie dirigées, mais jamais je n'ai été témoin d'un pareil changement à vue!

On eût dit que chaque député était sur une trappe et avait disparu à un coup de sifflet.

Le temps de tourner la main, il ne restait absolument dans le salon de Laffitte, toujours assis, et sur le visage duquel n'apparut pas la plus légère émotion; Béranger, qui demeura ferme à sa place; M. Laroche, qui se rapprocha de son oncle; la Fayette, qui releva sa noble et vénérable tête, et fit un pas vers la porte, c'est-à-dire vers le danger; Georges la Fayette, qui s'élança vers son père; et les cinq officiers, qui firent de leur corps un rempart à M. Laffitte.

Tous les autres avaient disparu par les portes de dégagement ou avaient sauté par les fenêtres. M. Méchin s'était distingué parmi ces derniers.

Je voulus profiter de l'occasion qui m'était donnée de présenter mes compliments au maître de la maison; mais le général La Fayette m'arrêta en route.

— Que diable est-ce cela? me dit-il.

— Je n'en sais rien, général, lui répondis-je; mais, à coup sûr, j'affirme que ce ne sont ni les Suisses ni les gardes royaux... Je les ai vus partir des Tuileries, et, du train dont ils allaient, ils doivent être maintenant plus près de Saint-Cloud que de l'hôtel Laffitte.

— N'importe! tâchez donc de savoir ce qu'il en est.

Je m'avançais vers la porte, lorsqu'un officier entra.
Il apportait le mot de l'énigme.
Les soldats du 6e de ligne avaient rencontré ceux du 53e ; à l'exemple de ceux-ci, ils avaient fait cause commune avec le peuple, et, en signe de joie, ils avaient déchargé leurs fusils en l'air.
Cette explication une fois donnée, on se mit en quête des députés, et l'on finit par les retrouver, les uns de-ci, les autres de-là.
Deux seulement manquaient à l'appel.
Cependant, à force de recherches, on les découvrit cachés dans l'écurie. — Qu'on ne dise pas non, je les nommerais !
Quelques instants après, une députation fut introduite.
Autant que je puis me rappeler, Garnier-Pagès en faisait partie.
Cette députation avait pris au sérieux les placards et la proclamation de Taschereau ; elle venait prier les généraux la Fayette et Gérard d'entrer en fonctions.
Le général Gérard, qui ne faisait que d'arriver, éluda la proposition. Gérard rêvait d'être, avec M. de Mortemart, ministre de Charles X, et non d'être membre d'un gouvernement provisoire révolutionnaire.
La Fayette répondit à la députation a peu près la même chose qu'il m'avait dite la veille au soir :
— Mes amis, si vous me croyez utile à la cause de la liberté, disposez de moi.
Et il se remit aux mains de la députation.
Le cri de « Vive La Fayette ! » retentit dans les salons de Lafitte, et se prolongea dans la rue.
La Fayette, se retournant vers les députés :
— Vous le voyez, messieurs, dit-il, on m'offre de prendre le commandement de Paris, et je crois devoir accepter.
Ce n'était pas le moment d'être d'un avis contraire ; l'adhésion fut unanime.
Il n'y eut pas jusqu'à M. Bertin de Vaux qui s'approchât de la Fayette pour lui offrir quelques paroles de félicitation que je n'entendis pas.
J'étais déjà dans l'antichambre, dans la cour, dans la rue, criant :
— Place au général la Fayette, qui se rend à l'hôtel de ville !
L'unanimité des cris de « Vive La Fayette ! » prouva que l'homme de 1789 n'avait pas perdu, en 1830, un atome de sa popularité.
La belle chose que la liberté, et comme c'est bien la déesse immortelle et infaillible ! La Convention passe, le Directoire passe, le Consulat passe, l'Empire passe, la Restauration passe, têtes et couronnes tombent ! et l'homme que la liberté a sacré roi du peuple en 1789, se retrouve roi du peuple en 1830.
La Fayette sortit, appuyé d'un côté sur Carbonnel ; de l'autre, sur un député que je ne connaissais pas, et dont je demandai le nom ; c'était Audry de Puyraveau.
Tout ce qu'il y avait là d'hommes, de femmes, d'enfants, fit cortège à l'illustre vieillard, que l'on honorait et glorifiait parce que l'on comprenait qu'en lui vivait la pensée de la Révolution. Et, cependant, tout avancé qu'était cet homme, combien encore était-il distancé par les jeunes gens !
Dans la rue Neuve-Saint-Marc, à la porte du *National*, la Fayette aperçut Etienne Arago avec une cocarde tricolore.
— Monsieur Poque, dit-il en s'adressant à l'une des personnes qui l'accompagnaient, allez donc prier ce jeune homme d'ôter sa cocarde.
Arago s'approcha de la Fayette.
— Pardon, général, dit-il, mais je n'ai pas bien compris.
— Mon jeune ami, je vous fais prier d'ôter cette cocarde.
— Et pourquoi cela, général ?
— Parce que c'est un peu tôt... Plus tard, plus tard, nous verrons.
— Général, répondit Etienne, je porte depuis hier le ruban tricolore à la boutonnière de mon habit, et la cocarde tricolore à mon chapeau depuis ce matin... Ils y sont, ils y resteront !
— Mauvaise tête ! murmura le général.
Et il continua son chemin.
On lui avait proposé un cheval du manège Pellier, mais il avait refusé. Il en résulta qu'il fut prés d'une heure et demie à aller de la rue d'Artois à l'hôtel de ville.
Il arriva vers les trois heures et demie.
Disons l'histoire de l'hôtel de ville depuis huit heures du matin, qu'il avait été définitivement pris par le peuple, jusqu'à trois heures et demie du soir, moment auquel le général la Fayette l'occupa.
Vers sept heures du matin, on s'était aperçu que l'hôtel avait été évacué par la troupe.
La nouvelle en avait été immédiatement portée au *National*.
Il fallait en prendre possession : Baude et Etienne Arago partirent.
A neuf heures, ils étaient installés.

A partir de ce moment, et, tout imaginaire qu'il était, le gouvernement provisoire fonctionna.
C'est qu'un homme s'était trouvé qui ne reculait pas devant cette responsabilité terrible qui faisait reculer tant de monde.
Cet homme, c'était Baude.
« Il se fit secrétaire d'un gouvernement qui n'existait pas. Il multiplia les ordres, les proclamations, les décrets. Ordres, proclamations et décrets étaient signés : BAUDE, *secrétaire du gouvernement provisoire*.
Nous avons dit qu'il était entré à l'hôtel de ville à neuf heures.
A onze heures, la caisse municipale était vérifiée ; elle contenait cinq millions.
A onze heures, les syndics de la boulangerie étaient convoqués, et déclaraient, sous leur responsabilité, que Paris était approvisionné pour un mois.
Enfin, à onze heures, une commission chargée de correspondre avec l'hôtel de ville était établie dans chacun des douze arrondissements de Paris.
Cinq ou six patriotes dévoués entouraient Baude et suffisaient à tout.
Etienne Arago était de ceux-là.
Aussitôt rendus, ordres, décrets, proclamations, étaient placés entre la baguette et le canon de son fusil, et portés par lui au *National*. La route qu'il suivait était la rue de la Vannerie, le marché des Innocents, la rue Montmartre.
A partir de dix heures du matin, pas un obstacle n'entrava sa route. — D'après l'ordre du maréchal Marmont, toutes les troupes se concentraient autour des Tuileries.
Au moment où Etienne portait la proclamation annonçant la déchéance des Bourbons, toujours signée : BAUDE, *secrétaire du gouvernement provisoire*, il rencontra au marché des Innocents un ancien acteur nommé Charlet, lequel précédait une foule immense encombrant toute la place.
Les deux principaux personnages de cette foule, ceux qui paraissaient la conduire ou être conduits par elle, étaient un homme en habit de capitaine et un homme en habit de général.
L'homme en habit de capitaine, c'était Evariste Dumoulin, le rédacteur du *Constitutionnel* dont j'ai parlé à propos de madame Valmouzey et de *Christine*.
L'homme en habit de général, c'était le général Dubourg.
Qu'était-ce que le général Dubourg ? Nul ne le savait. D'où sortait le général Dubourg ? De chez un fripier qui lui avait prêté, loué ou vendu son habit de général.
Les épaulettes manquaient ; c'était un accessoire assez important pour ne pas être négligé.
Charlet, l'acteur, alla prendre une paire d'épaulettes au magasin de costumes de l'Opéra-Comique, et les apporta au général.
Celui-ci était au complet : il se mit en route.
— Qu'est-ce que c'est que tout ce monde ? demanda Etienne à Charlet.
— C'est le cortège du général Dubourg, qui se rend à l'hôtel de ville.
— Mais qu'est-ce que le général Dubourg ?
— Le général Dubourg ? dit Charlet. C'est le général Dubourg, quoi !
En effet, l'explication était suffisante.
La veille, à la mairie des Petits-Pères, le général Dubourg s'était présenté devant Higonnet et Degousée.
— Messieurs, avait-il demandé, avez-vous besoin d'un général ?
— D'un général ? avait répondu Degousée. Dans les moments de révolution, il suffit d'un tailleur pour en faire un ; tant qu'il y aura des tailleurs, on ne manquera pas de généraux.
Le général avait retenu le mot ; seulement, au lieu d'un tailleur, il avait pris un fripier. C'était à la fois plus économique et plus expéditif.
Et puis, à un général de fortune, il fallait bien un habit de hasard !
On a vu que le général et l'habit s'en allaient l'un portant l'autre à l'hôtel de ville.
C'est le propre des cortèges de marcher lentement ; celui-ci ne dérogeait point aux habitudes. Etienne eut le temps d'aller remettre sa dépêche au *National*, et, en se pressant un peu, d'être de retour à l'hôtel de ville avant que le général Dubourg y eût fait son entrée.
— Baude, dit-il, savez-vous ce qui nous arrive ?
— Non.
— Un général !
— Quel général ?
— Le général Dubourg... Connaissez-vous cela ?
— Ni d'Eve ni d'Adam !... Est-il en uniforme ?
— Oui.
— Un uniforme fera très bien ! Va pour le général Dubourg ! Nous le mettrons dans un arrière-cabinet, et nous le montrerons suivant les besoins.
Le général Dubourg entra aux cris de « Vive le général Dubourg ! »

On le conduisit dans l'arrière-cabinet désigné par Baude. Quand il fut là :

— Que désirez-vous, général? lui demanda-t-on.

— Un morceau de pain et un pot de chambre, répondit le général. Je meurs de faim et d'envie de pisser !

On lui donna ce qu'il réclamait.

Tandis qu'il dévorait son morceau de pain, Baude lui apporta deux proclamations à signer.

Il signa l'une sans difficulté, mais refusa de signer l'autre. Baude la prit et signa en haussant les épaules : BAUDE, *secrétaire du gouvernement provisoire*.

Pauvre gouvernement provisoire ! il eût été curieux de voir comment il s'en fût tiré si Charles X était rentré dans Paris.

Arago était en route pour porter ces deux proclamations, lorsqu'il rencontra, vers la pointe Saint-Eustache, une nouvelle troupe qui allait attaquer le Louvre.

Il n'y put pas tenir.

— Bah ! dit-il, les proclamations attendront. Allons au plus pressé.

Et il alla au Louvre.

Le Louvre pris, il porta ses proclamations au *National*, et y annonça la victoire du peuple.

C'était là que le général la Fayette l'avait vu avec une cocarde tricolore, et s'était inquiété de son audace.

Lorsque Étienne sut que le général se rendait à l'hôtel de ville, il fit pour lui ce qu'il avait fait pour le général Dubourg ; c'est-à-dire que, de même qu'il avait couru à l'hôtel de ville annoncer à Baude l'arrivée du général Dubourg, il courut à l'hôtel de ville annoncer au général Dubourg l'arrivée de la Fayette.

Il faut rendre cette justice au général Dubourg, qu'il n'essaya pas même de disputer la place au nouvel arrivant, quoique celui-ci arrivât le dernier

Il vint le recevoir sur le perron en s'inclinant avec respect et en disant :

— A tout seigneur, tout honneur !

Pendant cinq heures, il avait été maître de Paris ; pendant deux heures, son nom avait été dans toutes les bouches.

Il devait reparaître une seconde fois pour être chassé de l'hôtel de ville, une troisième fois pour manquer d'y être assassiné.

En arrivant, il avait fait amener le pavillon tricolore, et envoyé chercher un tapissier.

Le tapissier venu :

— Monsieur, lui dit le général, il me faut un drapeau.

— De quelle couleur? demanda le tapissier.

— Noir ! répondit le général ; le noir sera la couleur de la France, jusqu'au moment où elle aura reconquis sa liberté !

Et, dix minutes après, le drapeau noir flottait sur l'hôtel de ville

CLII

LE GÉNÉRAL LA FAYETTE A L'HOTEL DE VILLE. — CHARRAS ET SES HOMMES. — LES PRUNES DE MONSIEUR. — LA COMMISSION MUNICIPALE. — SON PREMIER ACTE. — LA CAISSE DE CASIMIR PÉRIER. — LE GÉNÉRAL GÉRARD. — LE DUC DE CHOISEUL. — CE QUI SE PASSAIT A SAINT-CLOUD. — LES TROIS NÉGOCIATEURS. — IL EST TROP TARD. — M. D'ARGOUT CHEZ LAFFITTE.

Une fois le général la Fayette installé à l'hôtel de ville, l'hôtel de ville se trouva aussi peuplé qu'il avait été désert jusque-là.

Au milieu des cris de joie, des clameurs d'enthousiasme et des hurlements de triomphe, le pauvre général ne savait à qui entendre.

Hommes du peuple, étudiants, élèves de l'École polytechnique, chacun arrivait apportant sa nouvelle.

Le général disait :

— Très bien ! très-bien !

Et il embrassait le messager, qui se précipitait tout joyeux par les degrés, en criant :

— Le général la Fayette m'a embrassé !... Vive le général la Fayette !

Charras arriva à son tour avec ses cent ou cent cinquante hommes.

— Général, dit-il, me voici.

— Ah ! c'est vous, mon jeune ami, dit la Fayette. Soyez le bienvenu.

Et il l'embrassa.

— Oui, général, c'est moi, dit Charras ; mais je ne suis pas seul.

— Avec qui êtes-vous?

— Avec mes cent cinquante hommes.

— Et qu'ont-ils fait, vos cent cinquante hommes?

— Les cent dix-neuf coups, général ! Ils ont pris la prison Montaigu, la caserne de l'Estrapade et celle de la rue de Babylone.

— Bravo !

— Oui, c'est très bien, bravo !... Mais, maintenant qu'ils n'ont plus rien à prendre, que faut-il que j'en fasse ?

— Eh bien, mais dites-leur de rentrer tranquillement chez eux.

Charras se mit à rire.

— Chez eux? Vous n'y pensez pas, général !

— Si vraiment ; ils doivent être fatigués après la besogne qu'ils ont faite.

— Mais, général, les trois quarts de ces braves gens n'ont pas de chez eux, et l'autre quart, en rentrant chez lui, ne trouvera ni un morceau de pain ni un sou pour en acheter.

— Ah ! diable ! c'est différent, dit le général. Alors, qu'on leur donne cent sous par tête

Charras transmit à ses hommes la proposition du général.

— Ah çà ! dirent-ils, est-ce qu'il croit que nous nous sommes battus pour de l'argent?

Baude ordonna une distribution de pain et de viande. La distribution fut faite, et Charras campa avec sa troupe sur la place de l'hôtel de ville.

La tasse de chocolat et la bouteille de vin de Bordeaux de madame Guyet-Desfontaines étaient bien loin. J'éprouvais d'une façon presque aussi irrésistible que le général Dubourg en arrivant à l'hôtel de ville le besoin d'un morceau de pain. J'entrai chez un marchand de vins qui fait le coin de la place de Grève et du quai Pelletier ; je demandai à dîner. Sa maison était criblée de balles, et il était devenu propriétaire d'un joli boulet de huit et de cinq ou six charmants biscaïens.

Il comptait en faire son enseigne future en les incrustant au-dessus de sa porte, et en écrivant au-dessous de cette collection :

AUX PRUNES DE MONSIEUR

On sait que le comte d'Artois, comme tous les frères cadets des rois de France, s'appelait Monsieur avant de s'appeler Charles X.

J'affermis mon marchand de vins dans cette heureuse idée, et, en le caressant avec adresse, je finis par obtenir de lui une bouteille de vin, un morceau de pain et un saucisson.

J'étais résolu à ne pas perdre de vue l'hôtel de ville et à garder note de tout ce qui s'y passerait.

Je trouvais que les révolutions avaient un côté prodigieusement récréatif ; — qu'on me le pardonne : c'était la première que je voyais. Maintenant que je suis à la troisième, j'avoue que je trouve cela moins drôle.

Seulement, comme nous avons, dans ces humbles Mémoires, beaucoup de choses à raconter que ne racontera pas cette grande bégueule qu'on nomme l'histoire, et que, par conséquent, nous n'avons pas de temps à perdre, disons, d'un côté, ce qui se passait à Saint-Cloud, et, de l'autre, ce qui se passait chez M. Laffitte, tandis qu'en buvant ma bouteille de vin, je mangeais mon pain et mon saucisson dans le cabaret des *Prunes de Monsieur*, et que le général la Fayette s'installait dans son fauteuil dictatorial de l'hôtel de ville, embrassait Charras et envoyait les hommes de celui-ci se coucher, vu le besoin qu'ils devaient avoir de repos.

Commençons par l'hôtel Laffitte.

A peine la Fayette avait-il quitté le salon pour prendre la dictature de Paris, que l'on s'était épouvanté de laisser vingt-quatre heures à la tête des affaires le héros du champ de la Fédération, et que l'on s'occupait de trouver un moyen efficace pour contre-balancer sa puissance. On nomma le général Gérard *directeur des opérations actives* ; — c'était une fonction inconnue et inventée pour la circonstance ; — il devait être appuyé d'une commission municipale composée de MM. Casimir Périer, Laffitte, Odier, Lobau, Audry de Puyraveau et Mauguin.

Mais c'était par trop hardi pour M. Odier que de faire partie d'une commission municipale ; il refusa.

M. de Schonen fut nommé à sa place.

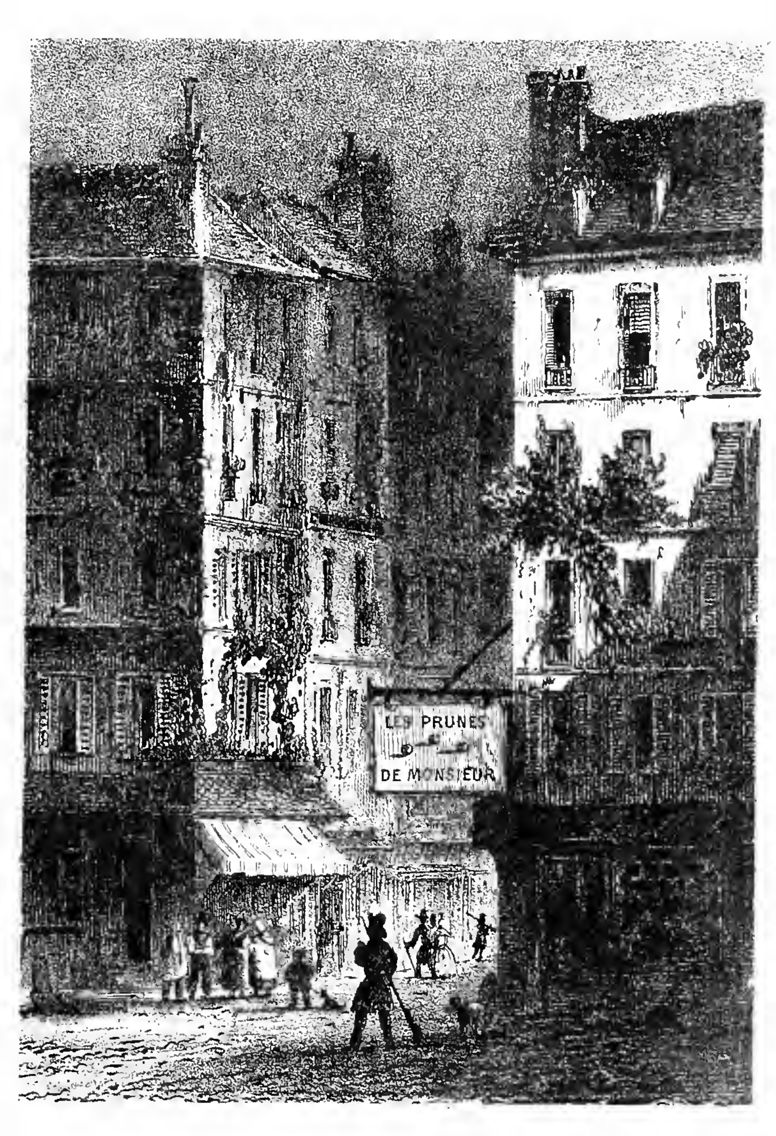
On prit le prétexte de la foulure de M. Laffitte pour établir la commission chez lui.

Ainsi on se trouva tout organisé pour combattre les entraînements révolutionnaires du général la Fayette.

Voilà donc la bourgeoisie à l'œuvre et commençant, le

jour même du triomphe populaire, son travail de réaction.

Reconnaissez-vous, abordez-vous avec des cris de joie, embrassez-vous, hommes des faubourgs, jeunes gens des écoles, étudiants, poètes, artistes ! Levez les bras au ciel, remerciez Dieu, criez hosannah ! vos morts ne sont pas sous terre, vos blessures ne sont pas pansées, vos lèvres sont encore noires de poudre, vos cœurs battent encore joyeusement se croyant libres, et déjà les hommes d'intrigue, les hommes de finance, les hommes à uniforme, tout ce qui se cachait, tremblait, priait pendant que vous combattiez, tout cela vous vient impudemment prendre des mains la victoire



Cabaret des Prunes de Monsieur.

et la liberté, arrache les palmes de l'une, coupe les ailes de l'autre, et fait deux prostituées de vos deux chastes déesses !

Tandis que vous fusillez, place du Louvre, un homme qui a pris un vase de vermeil ; tandis que vous fusillez sous une arche du pont d'Arcole, un homme qui a pris un couvert d'argent, on vous insulte, on vous calomnie, on vous déshonore là-bas dans ce grand et bel hôtel que, par une souscription nationale, vous rachèterez un jour, — enfants sans mémoire et au cœur d'or ! — pour en faire don à son propriétaire, qui se trouve ruiné, n'ayant plus que quatre cent mille francs de rente !

Écoutez et instruisez-vous ! — *Audite et intelligite !*

Voici le premier acte de cette commission municipale qui vient de s'instituer :

« Les députés présents à Paris ont dû se réunir pour remédier aux graves dangers *qui menacent la sûreté des personnes et des propriétés.* Une commission municipale a été nommée pour veiller aux intérêts de tous en l'absence de toute organisation régulière... »

Prenez garde, messieurs les royalistes, il y a un édit du bon roi saint Louis qui ordonne de percer avec un fer rouge la langue des blasphémateurs !

Cette commission devait avoir un secrétaire à l'hôtel de ville ; ce secrétaire, ce fut Odilon Barrot.

Il est vrai qu'en même temps que la commission signait cet injurieux arrêté, on venait lui annoncer que la moitié des combattants mouraient de faim sur les places publiques, et demandaient du pain.

On se tourna d'un mouvement unanime vers M. Casimir Périer, le même qui proposait, la veille, d'offrir quatre millions au duc de Raguse.

— Ah ! messieurs, répondit-il, j'en suis vraiment désespéré pour ces pauvres diables, mais il est plus de quatre heures et ma caisse est fermée.

Voilà l'homme qui a été ministre, et qui a gouverné le peuple français ! voilà l'homme dont les fils ont été ambassadeurs, et ont représenté le peuple français !

A cinq heures, le général Gérard daigna se montrer à la foule.

Il avait encore la cocarde blanche à son chapeau.

Cette cocarde excita les murmures, et force fut au général de l'ôter ; mais aucune instance ne put le déterminer à mettre la cocarde tricolore.

Au moment où le général Gérard sortait de l'hôtel Laf-

fitte, le duc de Choiseul y entrait; de jaune qu'il était ordinairement, le pauvre duc était devenu vert.

Il y avait bien de quoi. Depuis le matin, il faisait partie du gouvernement provisoire; depuis le matin, il signait des proclamations; depuis le matin, il rendait des décrets!

Tant qu'on s'était battu dans les rues, le duc de Choiseul n'avait point osé sortir; il avait bien peur d'être compromis, mais il avait encore plus peur d'être tué. La fusillade éteinte, M. de Choiseul avait entr'ouvert ses contrevents, il avait vu tout le monde dans les rues, la ville en joie: il avait descendu marche à marche ses escaliers couverts de tapis, il avait hasardé un pied hors de son hôtel; puis, enfin, il s'était risqué à pousser jusque chez M. Laffitte.

Qu'y venait-il faire? Pardieu! ce n'est pas difficile à deviner: il venait protester contre l'abominable faussaire qui avait abusé de son nom, et qui surtout avait assez peu respecté ce nom pour l'accoler à celui de M. Motié de la Fayette!

C'est vrai, M. de Choiseul; quoique d'une bonne maison d'Auvergne, M. Motié de la Fayette ne descendait pas de Raymond III, comte de Langres, et d'Alix de Dreux, petite-fille de Louis le Gros; mais je ne sache pas non plus qu'il ait eu des ancêtres accusés d'avoir, à l'instigation de l'Autriche, empoisonné un dauphin de France.

Cela, il me semble, aurait dû faire compensation, et vous inspirer, monsieur le duc, quelque considération pour ce pauvre gentilhomme et pour sa famille.

Maintenant que nous avons vu ce qui se passait à l'hôtel Laffitte, voyons ce qui se passait à Saint-Cloud.

On était furieux contre le duc de Raguse; on ne se contentait pas de dire qu'il avait mal défendu Paris, on disait qu'il avait trahi.

Fatale destinée que celle de cet homme, accusé par tous les partis, même par celui auquel il se sacrifie!

Le dauphin s'était fait substituer à son commandement. C'était un grand général, comme on sait, que M. le dauphin! N'avait-il pas fait la conquête de l'Espagne, dans laquelle avait échoué cet heureux casse-cou qu'on appelait Napoléon?

Il avait surtout beau coup d'à-propos dans ses reparties. Il vint recevoir les troupes au bois de Boulogne, et, s'approchant d'un capitaine:

— Combien avez-vous perdu d'hommes, capitaine? demanda-t-il; combien avez-vous perdu d'hommes?

Le dauphin avait l'habitude de répéter deux fois ses phrases.

— Beaucoup, monseigneur! répondit en pleurant l'officier.

— Il vous en reste bien assez! il vous en reste bien assez! dit Son Altesse, avec ce bonheur d'à-propos qui la caractérisait.

Les troupes continuèrent leur retraite et arrivèrent à Saint-Cloud écrasées de fatigue, brisées de chaleur, mourant de faim

On ne les attendait pas, et il n'y avait rien de préparé pour elles.

Le duc de Bordeaux dînait; M. de Damas fit porter aux soldats des plats de la table du prince.

L'enfant prenait les plats et les passait lui-même aux domestiques.

L'heure prédite par Barras était venue; seulement, le pauvre enfant royal ne savait d'autre métier que celui de prince; — mauvais métier de nos jours, n'est-ce pas, Sa Majesté Napoléon II? n'est-ce pas, Son Altesse le duc de Bordeaux? n'est-ce pas, monseigneur le comte de Paris?...

Cependant, la négociation du docteur Thibaut avait produit son effet; tandis que le général Gérard gardait jusqu'au 29 juillet, à cinq heures et demie du soir, la cocarde blanche, M. de Mortemart arrivait à Saint-Cloud, la veille, à sept heures du soir.

Charles X l'avait assez mal reçu; Charles X ne l'aimait pas; en effet, M. de Mortemart était un de ces royalistes avariés, entachés de républicanisme, comme les la Fayette, comme les Lameth, comme les Broglie.

M. de Mortemart avait voulu pousser le roi à des concessions, mais celui-ci, avec une vigueur qui, vingt-quatre heures après, devait se démentir, avait répondu:

— Pas de concessions, monsieur! J'ai vu les événements de 1789, et je n'ai rien oublié... Je ne veux pas, comme mon frère, monter en charrette; je veux monter à cheval (1)!

Par malheur pour cette belle résolution, dès le lendemain matin, les affaires de Paris avaient changé d'aspect. Ce fut alors Charles X qui pressa M. de Mortemart d'accepter le ministère, et M. de Mortemart qui à son tour s'en défendit.

Il comprenait que l'heure où l'apparition d'un ministère mixte eût fait son effet était déjà passée.

Il prétexta une fièvre intermittente rapportée des bords du Danube.

Mais Charles X en était déjà à ce point où les rois, n'essayant même plus de cacher leurs craintes, poussent le cri de détresse

— Eh! monsieur le duc, s'écria le vieux prince, vous refusez donc de sauver ma vie et celle de mes ministres? Ce n'est pas d'un bon serviteur, ce que vous faites là, monsieur!

Le duc s'inclina

— Sire, dit-il, s'il en est ainsi, j'accepte!

— Bien... Merci, répondit le roi.

Puis, tout bas:

— Maintenant, reste à savoir s'ils se contenteront de vous...

La violence qu'on imposait au vieux roi se faisait jour, tant elle était amère, même en face de l'homme qui croyait se sacrifier pour lui.

Dans une salle voisine, attendaient trois autres personnages politiques; — c'est ainsi qu'on appelle, dans notre langue polie, ces pairs, ces députés, ces sénateurs, ces magistrats, ces conseillers qui prêtent serment à toutes les monarchies, et qui les défendent si bien, que, depuis quarante ans, ils en ont laissé glisser quatre entre leurs mains!

Ces personnages politiques, c'était M. de Vitrolles, celui que cherchait le docteur Thibaut, dès le soir du 27 juillet, pour lui remettre la combinaison Mortemart et Gérard; c'était M. de Sémonville, l'homme aux drapeaux apocryphes, de qui M. de Talleyrand disait en le voyant maigrir: « Quel intérêt peut-il avoir à cela? » c'était M. d'Argout, qui, en 1848, devint si républicain, qu'il renvoya de ses bureaux, où il avait obtenu une petite place de trois à quatre mille francs, mon cher et bon ami Lassagne, qu'il reconnaissait pour avoir été le secrétaire du roi Louis-Philippe.

O sainte pudeur! comme disait Brutus.

Pendant qu'ils attendaient, M. de Polignac entra.

Le prince devina aussitôt ce que venaient faire les trois négociateurs, dont deux étaient de ses amis.

Ils venaient demander sa déchéance.

Il y avait de la grandeur dans le prince de Polignac; un autre eût tâché de les empêcher de voir le roi; lui les introduisit à l'instant même dans le cabinet de Charles X. Peut-être aussi comptait-il sur la répugnance bien connue que Charles X avait pour M. d'Argout.

Le roi venait d'arrêter le ministère Mortemart. Il reçut ces messieurs, qui exposèrent le sujet de leur mission. Charles X ne les laissa pas achever; et, avec un geste à la fois plein d'amertume et de noblesse:

— Messieurs, dit-il, allez dire aux Parisiens que le roi révoque les ordonnances.

Ces messieurs laissèrent échapper leur joie dans un murmure de satisfaction.

— Mais, ajouta le roi, laissez-moi vous dire en même temps que je crois cette révocation fatale, non seulement aux intérêts de la monarchie, mais encore à ceux de la France.

Les intérêts de la monarchie et ceux de la France! De quoi diable Charles X parlait-il donc à ces messieurs? Que leur importaient les intérêts de la monarchie et ceux de la France, quand il s'agissait de leurs intérêts, à eux!

Ils montèrent en calèche, et repartirent au galop.

Sur la route, on rencontra Paris armé, qui débordait des maisons dans les rues, des rues hors de la ville.

M. de Sémonville criait à tous ces hommes aux bras nus et aux chemises sanglantes:

— Mes amis, le roi révoque les ordonnances; les ministres sont f.....!

M. de Sémonville croyait parler la langue du peuple, il ne parlait que le patois de la canaille.

M. de Vitrolles distribuait des poignées de main.

Si ces hommes qui rendaient à M. de Vitrolles ses poignées de main avaient su son nom, comme, au lieu de lui serrer la main, ils lui eussent serré le cou!

Sur les quais, les négociateurs furent obligés de quitter leur calèche: les barricades commençaient, et, avec elles, l'égalité de la locomotion.

On arriva à l'hôtel de ville. En montant le perron, on se croisa avec Marrast, qui, reconnaissant les trois négociateurs, s'arrêta pour les regarder.

M. de Sémonville, lui, ne connaissait pas Marrast; mais, voyant un jeune homme élégant au milieu de toute cette foule tant soit peu déguenillée, il s'adressa à lui.

— *Jeune homme*, lui demanda-t-il, peut-on parler au général la Fayette?

Il n'osait pas dire *monsieur*, et ne voulait pas dire *citoyen*.

Marrast lui indiqua le chemin.

Ces messieurs furent introduits devant la commission municipale. Ils allaient commencer l'exposé de leur mission sans qu'on songeât à prévenir le général la Fayette, qu'ils étaient venus chercher.

Cela eût peut-être fait l'affaire de quelques membres de la

(1) Voir l'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc.

commission municipale, que la Fayette ne fût point là ; mais M. de Schonen et Audry de Puyraveau, les plus compromis et les plus ardents des membres de cette commission municipale, l'envoyèrent chercher.

On annonça le ministère Mortemart et Gérard.

— Mais, messieurs, dit Mauguin, deux ministres ne font pas un ministère.

— Le roi, dit M. de Sémonville, leur adjoindrait volontiers M. Casimir Périer.

Et il se tourna avec un sourire gracieux vers le banquier, qui pâlit horriblement.

En ce moment même, Casimir Périer reçut une lettre, et la lut.

Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il fit un signe de tête qui contenait à peu de chose près un refus.

Il y eut un moment de silence et d'hésitation ; c'était à qui ne répondrait pas, car on sentait l'importance de la réponse.

Alors, au milieu de ce silence, M. de Schonen se leva et fit, d'une voix ferme, entendre ces terribles paroles :

— Il est trop tard !... Le trône de Charles X s'est écroulé dans le sang !...

Dix-huit ans après, ces mêmes paroles, répétées à la tribune par M. de Lamartine, et adressées à leur tour aux envoyés du roi Louis-Philippe, devaient précipiter du trône la branche cadette, comme elles en avaient précipité la branche aînée.

Les négociateurs voulurent insister.

— Allons ! allons ! dit Audry de Puyraveau, assez comme cela, messieurs, ou je fais monter le peuple, et nous verrons ce qu'il veut !

Les députés se retirèrent ; mais, sortant par une autre porte, M. Casimir Périer les joignit dans les escaliers.

— Allez trouver M. Laffitte, leur dit-il en passant ; il y a peut-être quelque chose à faire de ce côté-là.

Et il disparut.

Voulait-il rattacher les négociations au duc d'Orléans, ou voulait-il ne pas se détacher entièrement du roi Charles X.

M. de Sémonville secoua la tête, et se retira.

Aller trouver M. Laffitte, un simple homme de finances, pouah ! Passe encore pour la Fayette ; c'était un révolutionnaire, mais un révolutionnaire de bonne maison qui, dans sa jeunesse, avait porté de la poudre, des talons rouges et baisé, à l'Œil-de-Bœuf, la main de la reine.

A la vérité, c'était dans une terrible matinée qu'il avait joui de ce dernier honneur, c'était dans la matinée du 6 octobre !

M. Laffitte n'était qu'un prolétaire de mérite grandi par ses œuvres, noble par son caractère ; on ne pouvait pas négocier les intérêts du descendant de saint Louis avec un pareil croquant !

MM. de Vitrolles et d'Argout ne furent pas aussi fiers que M. de Sémonville.

Casimir Périer leur donna un laissez-passer, afin que, sans être inquiétés, ils pussent se rendre chez Laffitte

M. d'Argout, qui n'était qu'impopulaire, continua de s'appeler M. d'Argout ; mais M. de Vitrolles, qui était exécré, s'appela M. Arnoult.

A la porte, le courage manqua à M. de Vitrolles : il poussa M. d'Argout dans le salon, et resta dans une espèce de vestibule.

M. Laffitte attendait Oudard, parti depuis cinq heures ; Oudard ne revenait pas.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il leva les yeux.

Ce n'était pas encore Oudard, mais c'était M. d'Argout.

M. d'Argout entra — que cela fût réel ou affecté — avec l'aplomb d'un homme qui croit apporter une nouvelle conciliant tous les intérêts.

— Eh bien, cher collègue, dit il, je viens vous annoncer deux excellentes choses.

— Bah ! répondit Laffitte avec cette bonhomie moqueuse qui lui était particulière, et qu'il semblait avoir empruntée, ainsi qu'une partie de son esprit, à son ami Béranger, — et lesquelles ?

— Les ordonnances sont retirées, dit M d'Argout.

— Ah ! fit indifféremment Laffitte.

— Et nous avons de nouveaux ministres.

— Ah ! répéta le banquier sans même demander leurs noms.

— Voilà comme vous accueillez ces deux nouvelles ! dit M. d'Argout un peu désappointé.

— Sans doute.

— Mais d'où vous vient cette froideur ?

— De ce qu'elles sont maintenant sans importance.

— Sans importance !... maintenant ! répéta M. d'Argout.

— Oui, dit Laffitte ; vous êtes en retard de vingt-quatre heures, mon cher collègue.

— Il me semble que les intérêts sont les mêmes...

— C'est possible !... seulement, depuis vingt-quatre heures, les situations sont changées !

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit de nouveau.

Ce n'était pas un négociateur, cette fois : c'était un homme du peuple.

Il était en blouse ; il avait la barbe longue, la tête enveloppée d'un mouchoir ensanglanté ; il tenait un fusil à la main.

— Pardon, monsieur Laffitte, dit-il en faisant résonner la crosse de son fusil sur le parquet, mais le bruit se répand que l'on négocie chez vous avec Charles X...

— Oui, dit Laffitte, et vous ne voulez point de négociations, n'est-ce pas, mon ami ?

— Plus de Bourbons ! plus de jésuites ! cria-t-on dans les antichambres.

Le cri se propagea jusque dans la rue.

— Vous voyez et vous entendez ? dit M. Laffitte.

— Ainsi vous n'écoutez rien ?

— Votre démarche est-elle officielle ?

M. d'Argout hésita.

— Je dois avouer, répondit-il, qu'elle n'est qu'officieuse

— Vous voyez bien que je ne puis vous répondre, puisque ma réponse ne mènerait à rien !

— Mais, enfin, dit M. d'Argout voulant tâter la situation par tous les côtés, si je revenais avec un caractère officiel ?

— Ah ! dit M. Laffitte, alors comme alors !

M. d'Argout secoua la tête et se retira.

— Eh bien ? lui demanda M. de Vitrolles.

— Tout est perdu, mon cher baron ! répondit en poussant un soupir le futur directeur de la Banque.

— Mais si, cependant, on tentait un dernier effort en poussant M. de Mortemart sur Paris ?

— Dame ! dans un cas désespéré tous les moyens sont bons.

— A Saint-Cloud, alors.

— A Saint-Cloud !

— Diable d'Oudard ! murmurait, pendant ce temps, Laffitte impatienté ; il est bien long à m'apporter la réponse de son duc !

— C'est, répondit Béranger, que son duc est peut-être un peu long à la lui donner....

CLIII

ALEXANDRE DE LA BORDE. — ODILON BARROT. — LE COLONEL DUMOULIN. — HIPPOLYTE BONNELIER. — MON CABINET. — UNE NOTE DE LA MAIN D'OUDARD. — LE DUC DE CHARTRES EST ARRÊTÉ A MONTROUGE. — QUEL DANGER IL COURT, ET COMMENT IL EN EST SAUVÉ. — JE ME PROPOSE POUR ALLER CHERCHER DE LA POUDRE A SOISSONS. — J'OBTIENS MA COMMISSION DU GÉNÉRAL GÉRARD. — LA FAYETTE ME RÉDIGE UNE PROCLAMATION. — LE PEINTRE BARD. — M. THIERS SE RETROUVE.

Cela se passait juste au moment où j'achevais mon repas au cabaret des *Prunes de Monsieur*. Je traversai toute cette multitude campée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, se reposant tranquillement et gaiement, sans se douter que les cyclopes politiques s'étaient remis à l'œuvre, et — comme dirait, dans un élan d'éloquence, M. Odilon Barrot à la tribune, s'il y avait encore une tribune, — de sa chaîne brisée lui reforgeaient une autre chaîne.

En même temps que j'entrais dans la grande salle de l'hôtel de ville, Alexandre de la Borde y entrait de son côté. Quelques-uns de ces hommes qui crient toujours quelque chose criaient : « Vive le préfet de la Seine ! »

Odilon Barrot, dont le nom vient justement de se glisser sous ma plume à propos d'éloquence parlementaire, écrivait à une table ; il était habillé en garde national.

Il leva la tête, s'étonnant que l'ancien préfet de la Seine, M. de Chabrol de Volvic, pût exciter un pareil enthousiasme.

Il reconnut Alexandre de la Borde, et fit un mouvement de surprise.

— Eh bien, oui, c'est moi, dit l'auteur de l'*Itinéraire en Espagne* avec une naïveté toute spirituelle et surtout toute juvénile qui était un des caractères saillants de sa personnalité ; on vient de me nommer préfet de la Seine.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Et qui vous a nommé préfet de la Seine ?

— Est-ce que je sais?... Un monsieur qui a un chapeau à plumes, un grand sabre et une longue écharpe

Ce monsieur, c'était le colonel Dumoulin, qui reparait si exactement à toutes les révolutions avec ce même chapeau à plumes, ce même sabre et cette même écharpe, que je commence à croire que c'est lui qui leur porte malheur.

Odilon Barrot haussa les épaules.

— Vous, dit-il, vous serez de la commune de Paris, comme nous...

Et, à voix basse, il ajouta :

— Et encore !

Il fallait pour entendre ces deux derniers mots, être appuyé, ainsi que je l'étais, sur le dossier de son fauteuil.

Je regardais de là un autre secrétaire qui venait de s'établir en face de lui, comme un pouvoir rival.

C'était M. Hippolyte Bonnelier, secrétaire de la Fayette ; il faisait, en effet, pendant a Odilon Barrot, secrétaire de la commission municipale.

Je n'oublierai jamais l'étrange façon dont M. Hippolyte Bonnelier était armé.

Il portait en sautoir une poire à poudre suspendue par un ruban rouge.

Dans sa ceinture était passé un petit poignard de quatre pouces de long.

Chargeait-il son poignard avec sa poire à poudre, ou bourrait-il sa poire à poudre avec son poignard ! C'est un problème que je n'ai jamais pu résoudre.

— J'ai abattu dix-huit arbres sur le boulevard ! disait-il à Etienne Arago.

— Avec votre poignard? demanda Etienne en riant.

— Non, répondit Bonnelier en riant à son tour, je veux dire que je les ai marqués avec mon poignard, et que le peuple les a abattus.

En attendant, il était secrétaire de la Fayette.

Ce fut par lui que j'appris ce qui venait de se passer entre MM. de Vitrolles, de Sémonville, d'Argout et la commission municipale.

La situation devenait de plus en plus intéressante. Je me doutais bien qu'Oudard était allé à Neuilly ; je croyais que la réponse ne se ferait pas attendre ; je résolus de passer la nuit à l'hôtel de ville.

J'eus recours à la protection de Bonnelier, qui me fit ouvrir une espèce de cabinet dans lequel il y avait un bureau d'acajou et des fauteuils de velours vert.

Sur la cheminée étaient des candélabres à cinq branches non garnis de leur luminaire.

Il paraît que c'était un grand économiste pratique, que M. de Chabrol, qui avait cinq millions dans ses coffres, et pas de bougies dans ses candélabres.

Je commençai par mettre dans ma poche la clef du cabinet ; je descendis, j'achetai cinq bougies, je remontai, je pris sur la table de Bonnelier papier et crayon ; je le priai, s'il arrivait quelque nouvelle de Neuilly, de me la communiquer, ce qu'il me promit ; je rentrai dans mon cabinet, je garnis mes candélabres, j'allumai deux bougies, et je commençai à prendre des notes sur ce que j'avais vu dans la journée.

Mais je n'avais pas écrit quatre lignes, que je sentis mes yeux qui se fermaient malgré moi.

Je n'avais aucune raison pour lutter contre le sommeil ; je tombais de fatigue ; j'arrangeai deux fauteuils en manière de lit de camp, et je m'endormis malgré le vacarme horrible qui se faisait autour de moi, sous moi et au-dessus de moi.

Je me réveillai qu'il faisait grand jour.

A part quelques coups de fusil et deux ou trois alertes, la nuit avait été parfaitement tranquille.

Je me regardai dans une glace, et compris le besoin que j'avais de rentrer chez moi.

Je n'avais pas changé de linge depuis trois jours ; je n'avais pas fait ma barbe depuis deux ; j'avais le visage couvert de coups de soleil, et la moitié des boutons de ma veste de coutil détachés par la pesanteur des balles qui la tiraient d'un côté ; enfin, une de mes guêtres et un de mes souliers étaient couverts du sang du pauvre diable que j'avais aidé à se soulever jusqu'à la fontaine de l'Institut.

Je sortis de mon cabinet, et je trouvai Bonnelier à son poste.

Il me fit signe qu'il avait quelque chose à me montrer.

J'allai à lui ; il me glissa un papier dans la main.

— Prenez une copie de cela, si vous voulez, me dit-il ; mais surtout n'égarez pas ma copie !

— Qu'est-ce que ce papier?

— Neuilly, trois heures et un quart du matin... Oudard, messager... Rubrique Laffitte.

— Bon !

Je pris une plume et je copiai mot pour mot la note suivante. Seule, cette note serait déjà une curiosité ; mais, mise en pendant de la lettre qu'on lira plus tard, elle s'élève à la hauteur d'une pièce historique, comme ces meubles qui, reconnus authentiques, passent d'un magasin de bric-à-brac à un musée.

Voici la note :

« Le duc d'Orléans est à Neuilly avec toute sa famille. Près de lui, à Puteaux sont les troupes royales. Il suffirait d'un ordre émané de la cour pour l'enlever à la nation, qui peut trouver en lui un gage puissant de la sécurité future.

« On propose de se rendre chez lui au nom des autorités constituées, convenablement accompagnées, et de lui offrir la couronne. S'il oppose des scrupules de famille ou de délicatesse, on lui dira que son séjour à Paris importe à la tranquillité de la capitale de la France, et qu'on est obligé de le mettre en lieu de sûreté. On peut compter sur l'infaillibilité de cette mesure ; on peut être certain, en outre, que le duc d'Orléans ne tardera pas à s'associer pleinement aux vœux de la nation. »

La note originale était de la main d'Oudard.

Chose étrange ! Tandis que le père préparait ainsi sa royauté, le fils courait danger de mort.

Voici ce qui arrivait :

Bohain et Nestor Roqueplan attendaient Etienne Arago à déjeuner chez Gobillard, place de la Bourse. En se rendant du *National* au café, Arago rencontra le domestique de Bohain qui cherchait son maître.

— Ah ! monsieur, dit le brave garçon en apercevant Etienne, savez-vous où est monsieur?

— Il doit être chez Gobillard, répondit Etienne ; que lui veux-tu?

— Je veux le prévenir, de la part de M. Lhuillier, son beau-frère, que le duc de Chartres est arrêté à Montrouge.

— Qui l'a fait arrêter?

— Mais M. Lhuillier... Il est maire du village. Il désire savoir ce qu'il doit faire du prince.

— Hein? dit un homme assis sur le trottoir avec un fusil entre les jambes, et mangeant un morceau de pain ; ce qu'il doit en faire? Nous allons aller le lui dire !...

Puis se levant :

— Hé ! les amis ! cria-t-il tout haut, le duc de Chartres est arrêté à Montrouge. Que ceux qui veulent manger du prince viennent avec moi !

— Que dites-vous là, mon brave? s'écria Etienne en posant la main sur l'épaule de cet homme.

— Je dis qu'ils ont tué mon frère, et que je vais tuer le duc de Chartres aujourd'hui !

Il n'y avait pas de temps à perdre. Etienne s'élance dans le café.

— Pardieu ! dit-il à Bohain, votre domestique vient de faire un beau coup !

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il vient de répandre la nouvelle que le duc de Chartres était prisonnier de votre beau-frère, et voilà une vingtaine de gaillards qui se mettent en chemin pour l'égorger.

— Diable ! firent ensemble Nestor et Bohain, ça ne peut pas aller comme cela.

— Que faire?

— Charge-toi de les conduire, dit Nestor, mets-toi à leur tête ; retiens-les le plus longtemps possible ; et l'un de nous ira prévenir le général la Fayette du danger que court le prince... On expédiera un homme à cheval à M. Lhuillier, et le duc de Chartres sera remis en liberté avant que toi et tes hommes soyez arrivés à Montrouge.

— Bien ! dit Etienne, mais ne perdez pas de temps !

Puis, s'élançant à la tête d'un groupe d'une trentaine d'hommes :

— A Montrouge ! cria Etienne Arago ; mes amis, à Montrouge !

Chacun répéta : « A Montrouge ! » et l'on partit pour la barrière du Maine, tandis que Nestor Roqueplan — autant que je puis me le rappeler, c'était Nestor — courait à la place de Grève.

Le Vaudeville se trouvait sur la route de la barrière du Maine : on traversa le jardin du Palais-Royal, puis la place, puis on enfila la rue de Chartres.

Un machiniste était sur la porte du théâtre. Arago lui fit signe de l'œil de s'approcher de lui ; le machiniste comprit le signe, et s'approcha.

Arago eut l'air de recevoir une confidence.

— Bon ! mes amis, dit-il, en voici bien d'une autre ! Vous ne savez pas ce que l'on m'annonce? C'est qu'il y a une conspiration de royalistes pour venir mettre le feu au Vaudeville, attendu que c'est du Vaudeville, comme vous ne l'ignorez pas, qu'est partie l'insurrection... Commençons d'abord par visiter le théâtre, n'est-ce pas?

Il n'y eut pas d'objection contre la visite. D'ailleurs, beaucoup de ces braves gens n'étaient pas fâchés de voir un théâtre de près ; celui qui avait provoqué le voyage de

Montrouge et qui était un tonnelier du quartier du Roule, voulut bien faire quelques objections, mais il ne fut pas écouté.

On s'arrêta donc au Vaudeville. Arago, une lanterne à la main, conduisit ses hommes du second dessous aux galeries ; il ne leur fit pas grâce d'un portant, d'un trappillon, d'un châssis.

On perdit une bonne heure à cette visite.

Puis on se remit en route pour la barrière du Maine.

Pendant ce temps, le général la Fayette était prévenu, et envoyait à Montrouge M. Comte, un des plus brillants élèves de l'Ecole polytechnique qui, depuis, a fait un excellent ouvrage sur la philosophie positive.

M. Comte était porteur d'une lettre conçue en ces termes :

« Dans un pays libre, laissez circuler chacun librement ; que M. le duc de Chartres s'en retourne à Joigny, et, à la tête de ses hussards, attende les ordres du gouvernement.

« LA FAYETTE.

« Hôtel de ville, 30 juillet 1830. »

Lorsque j'appris le danger que courait le duc de Chartres, je voulais rentrer chez moi, faire seller mon cheval et courir à Montrouge ; mais on me fit observer qu'avant que je fusse à la rue de l'Université, M. Comte serait à Montrouge, et que mieux valait attendre les nouvelles à l'hôtel de ville.

J'attendis donc.

Les heures me parurent longues, je l'avoue, de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi.

A deux heures, Etienne rentra couvert de sueur et de poussière.

Le duc de Chartres était sauvé.

En effet, grâce au retard du Vaudeville et à un second incident que nous allons rapporter tout à l'heure, le messager était arrivé à temps.

Le duc de Chartres avait avec lui le général Baudrand et M. de Boismilon.

M. Lhuillier fit remonter dans la voiture du prince l'aide de camp et le secrétaire, les invita à partir et à attendre le duc de Chartres à la Croix-de-Berny.

Lui se chargeait de conduire le prince sain et sauf au même endroit.

En effet, tandis qu'en calèche le général Baudrand et M. de Boismilon sortaient par la grande porte, et prenaient la grande route, M. le duc de Chartres montait en cabriolet avec M. Lhuillier, sortait par une porte de derrière, et, par une route de traverse, regagnait le chemin de Joigny, à un quart de lieue au-dessous de l'endroit où M. Baudrand et M de Boismilon attendaient le prince.

Une circonstance particulière avait encore servi cette fuite et la bonne volonté d'Arago. En arrivant à la barrière du Maine, les hommes avaient été arrêtés ; il y avait défense de laisser sortir de Paris aucune troupe armée.

Le premier mouvement fut de forcer l'obstacle ; puis l'on consentit à parlementer avec le poste du corps de garde ; puis, enfin, on fraternisa. Une partie des hommes entra dans le corps de garde même ; l'autre s'assit dans ces fossés creusés entre les arbres pour recevoir les eaux de pluie. Arago fit venir du pain et quelques bouteilles de vin, et se chargea d'aller aux nouvelles.

Une heure après, il était à Montrouge. M. le duc de Chartres venait d'en partir.

Arago prit une copie de la lettre du général la Fayette, afin de justifier de la relaxation du prince, et rapporta cette copie à ses hommes.

La nouvelle fut mal reçue par eux ; Etienne ne parvint à les calmer qu'en leur promettant qu'il allait les ramener à l'hôtel de ville, et leur faire donner de la poudre à cœur joie.

Etienne était donc revenu dans ce double but de rapporter au général la Fayette la nouvelle de la fuite du duc de Chartres, et de faire donner de la poudre à ses hommes.

Mais on eut quelque peine à le relever de cette promesse ; on avait tant gaspillé la poudre, qu'on ne savait plus où en prendre.

— Je vous donne ma parole d'honneur, disait la Fayette à Etienne, qui ne pouvait pas croire à cette pénurie de munitions, que, si Charles X revenait à Paris, nous n'aurions pas quatre mille coups de fusil à tirer !

J'avais entendu cette réponse et je ne l'avais point laissée tomber à terre.

Lorsque Arago se fut éloigné, je m'approchai de la Fayette.

— Général, lui dis-je, ne vous ai-je pas entendu répondre tout à l'heure à Arago que vous manquiez de poudre ?

— C'est la vérité, me dit le général ; seulement, j'ai peut-être eu tort de l'avouer.

— Voulez-vous que j'aille en chercher, de la poudre ?

— Vous ?

— Sans doute, moi.

— Et où cela ?

— Mais où il y en a... Soit à Soissons, soit à la Fère.

— On ne vous la donnera pas.

— Je la prendrai.

— Comment! vous la prendrez ?

— Oui.

— De force ?

— Pourquoi pas ? On a bien pris le Louvre de force !

— Vous êtes fou, mon ami, me dit le général.

— Mais non, je ne suis pas fou, je vous le jure !

— Allons, rentrez chez vous ; vous êtes fatigué ; vous ne pouvez plus parler... On m'a dit que vous aviez passé la nuit ici.

— Général, donnez-moi un ordre pour aller prendre de la poudre.

— Mais non, cent fois non !

— Décidément, vous ne voulez pas ?

— Je ne veux pas vous faire fusiller.

— Soit ; mais vous voulez bien me donner un laissez-passer pour arriver prés du général Gérard.

— Oh ! quant à cela, volontiers. Monsieur Bonnelier, faites un laissez-passer pour M. Dumas.

— Bonnelier est occupé, mon général ; je vais le faire moi-même, et vous le signerez tout de suite... Vous avez raison, je vais rentrer chez moi, je suis éreinté !

Et j'allai à une table où j'écrivis uu laissez-passer conçu en ces termes :

« 30 juillet 1830, à une heure. »

« Laissez passer M. Alexandre Dumas près du général Gérard. »

Je présentai au général la Fayette le papier d'une main et la plume de l'autre.

Il signa.

Je tenais mon ordre.

— Merci, général, lui dis-je.

Et, comme le laissez-passer était de mon écriture, j'ajoutai après ces deux mots : « général Gérard, » la phrase suivante :

« A qui nous recommandons la proposition qu'il vient de nous faire. »

Muni de ce laissez-passer, je me rendis à l'instant même chez Laffitte, et je pénétrai jusqu'au général.

Le général m'avait vu enfant chez M. Collard ; je me nommai ; il me reconnut.

— Ah ! c'est vous, monsieur Dumas ! me dit-il. Eh bien, quelle est cette proposition ?

— La voici, général... M. de la Fayette a dit tout à l'heure devant moi, à l'hôtel de ville, que l'on manquait de poudre, et que, si Charles X revenait sur Paris, il n'y aurait peut-être pas quatre mille coups de fusil à tirer.

— C'est vrai, et, comme vous le voyez, c'est assez inquiétant.

— Eh bien, j'ai offert au général la Fayette d'en aller prendre, de la poudre.

— Où cela ?

— A Soissons.

— Comment la prendre ?

— Comme on prend... Il n'y a pas deux façons de prendre, il me semble. Je demanderai poliment de la poudre.

— A qui ?

— Au commandant de la place, donc.

— Et s'il la refuse ?

— Je la prendrai.

— Voilà où je vous attends... Encore une fois, comment la prendrez-vous ?

— Ah ! cela me regarde !

— Ainsi, telle est la proposition que me recommande le général la Fayette ?

— Vous voyez, la phrase est précise « ...Du général Gérard, à qui nous recommandons la proposition qu'il vient de nous faire. »

— Et il n'a pas trouvé votre proposition insensée ?

— Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que nous l'avons discutée un instant ensemble.

— Et il ne vous a pas dit qu'il y avait vingt chances contre une pour que vous fussiez fusillé dans une pareille expédition ?

— Je crois que cette opinion a, en effet, été émise par lui

— Et, malgré cela, il m'a recommandé votre proposition ?

— Je l'ai convaincu.

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas, alors, remis lui-même l'ordre que vous me demandez ?

— Parce qu'il a prétendu, général, que les ordres à donner aux autorités militaires vous regardaient, et non pas lui.

Le général Gérard se mordit les lèvres.

— Hum ! fit-il.
— Eh bien, général ?
— Eh bien, c'est impossible !
— Comment, impossible ?
— Je ne puis pas me compromettre au point de donner un pareil ordre.
Je le regardai en face.
— Pourquoi pas, général ? lui dis-je. Je me compromets bien au point de l'exécuter, moi !
Le général tressaillit et me regarda à son tour.
— Non, dit-il, non ! je ne puis pas... Adressez-vous au gouvernement provisoire.
— Ah ! oui, votre gouvernement provisoire ! avec cela qu'il est facile à trouver ! Je l'ai cherché de tous les côtés ; je me le suis fait indiquer par tout le monde, et, là où l'on m'a adressé, je n'ai jamais vu qu'une grande salle déserte, avec une table au milieu, des bouteilles de vin et de bière vides sur la table, et, dans un coin, à un bureau, une espèce de plumitif écrivant... Croyez-moi, général, puisque je tiens la réalité, ne me renvoyez pas à l'ombre, et signez-moi l'ordre en question.
— Vous le voulez absolument ? me dit-il.
— Je le désire, général.
— Et vous ne vous en prendrez qu'à vous du mal qui pourra vous arriver ?
— Voulez-vous que je vous donne d'avance décharge de ma personne ?
— Ecrivez l'ordre vous-même.
— A la condition, général, que vous voudrez bien le recopier tout entier de votre main... L'ordre aura plus de puissance étant autographe.
— Soit.
— Je pris un morceau de papier, et j'écrivis ce modèle d'ordre :

« Les autorités militaires de la ville de Soissons sont invitées à remettre à l'Instant même à M. Alexandre Dumas toute la poudre qui pourra se trouver, soit dans la poudrière, soit dans la ville.

« Paris, ce 30 juillet 1830. »

Je présentai le papier au général Gérard.
Il le prit, le lut et le relut.
Puis, comme s'il oubliait que je lui eusse demandé un ordre autographe, il prit une plume :
— Puisque vous le voulez..., dit-il.
Et il signa mon ordre.
Je le laissai faire ; j'avais mon idée.
— Merci, général.
— Vous êtes content, alors ?
— Trés content !
— Vous n'êtes pas difficile.
Et il rentra dans le salon.
Je tenais encore la plume, et, au-dessus de son nom, j'écrivis : « Le ministre de la guerre ».
La première interpolation m'avait assez bien réussi pour que j'en risquasse une seconde.
Grâce à cette seconde interpolation, l'ordre était ainsi conçu :

« Les autorités militaires de la ville de Soissons sont invitées à remettre à l'intant même à M. Alexandre Dumas toute la poudre qui pourra se trouver, soit dans la poudrière, soit dans la ville.

« *Le ministre de la guerre,*

« GÉRARD.

« Paris, ce 30 juillet 1830. »

Ce n'était pas fini, comme on pourrait le croire.
J'avais un ordre pour les autorités militaires signé *Gérard* ; je voulais une invitation aux autorités civiles signée *la Fayette.*
Je comptais beaucoup sur la réputation militaire du général Gérard ; mais je comptais bien autrement encore sur la popularité du général la Fayette ; d'ailleurs, une des signatures compléterait l'autre.
De retour à l'hôtel de ville, je fis demander la Fayette ; il vint.
— Eh bien, me dit-il, vous n'êtes pas encore couché ?
— Non, général, je pars.
— Pour quel endroit ?
— Pour Soissons.
— Sans ordre ?
— J'ai un ordre du général Gérard.
— Gérard vous a donné un ordre ?
— Avec enthousiasme, général.
— Oh ! oh ! je voudrais bien voir cet ordre-là.
— Le voici.
Il le lut.
— « Ministre de la guerre ? » dit-il après avoir lu.
— Il a cru que cela pourrait me servir.
— Alors, il a bien fait.
— Et vous, général, ne me donnerez-vous rien ?
— Que voulez-vous que je vous donne ?
— Une invitation aux autorités civiles de seconder le mouvement révolutionnaire que je vais tâcher d'imprimer à la ville... Vous comprenez bien que je n'espère réussir qu'à l'aide d'une surprise populaire.
— Volontiers... Il ne sera pas dit que, lorsque vous risquez votre vie dans une pareille entreprise, je ne risquerai rien, moi.
Il prit une plume, et, cette fois, tout entière écrite de sa main et de sa fine écriture, il rédigea l'espèce de proclamation suivante :

Aux citoyens de la ville de Soissons.

« Citoyens,

« Vous savez ce qui s'est passé à Paris pendant les trois immortelles journées qui viennent de s'écouler ? Les Bourbons sont chassés ; le Louvre est pris ; le peuple est maître de la capitale.

« Mais les vainqueurs des trois jours peuvent se voir arracher par le manque de munitions la victoire qu'ils ont si chèrement acquise. Ils s'adressent donc à vous, par la voix d'un de nos combattants, M. Alexandre Dumas, pour faire un appel fraternel à votre patriotisme et à votre dévouement.

« Tout ce que vous pourrez envoyer de poudre à vos frères de Paris sera considéré comme une offrande à la patrie.

« Pour le gouvernement provisoire.

Le commandant général de la garde nationale,

« LA FAYETTE.

« Hôtel de ville de Paris, ce 30 juillet 1830. »

On voit que cette proclamation ne contenait, à tout prendre, qu'un appel au dévouement et au patriotisme. Ce n'était pas tout à fait ce que j'eusse voulu ; mais, enfin, force me fut de m'en contenter.
J'embrassai le général la Fayette, et je descendis quatre à quatre les degrés de l'hôtel de ville.
Il était trois heures de l'après-midi ; les portes de Soissons, ville de guerre, fermaient à onze heures du soir ; il s'agissait d'arriver à Soissons avant onze heures du soir, et j'avais vingt-quatre lieues à faire.
Sur la place, j'aperçus un jeune peintre de mes amis, nommé Bard. C'était un beau jeune homme de dix-huit ans, à la figure calme et impassible comme un marbre du XVe siècle.
Il ressemblait au saint Georges de Donatello.
L'envie me prit d'avoir un compagnon de route, ne fût-ce que pour me faire enterrer, si la double prédiction du général la Fayette et du général Gérard se réalisait.
J'allai à lui.
— Eh ! Bard, cher ami, lui dis-je, que faites-vous là ?
— Moi ? dit-il. Je regarde... C'est drôle, n'est-ce pas ?
— C'est plus que drôle, c'est magnifique ! Qu'avez-vous fait dans tout cela, vous ?
— Rien... Je n'avais pour toute arme qu'une vieille hallebarde qui est dans mon atelier.
— Voulez-vous vous rattraper d'un seul coup ?
— Je ne demande pas mieux.
— Venez avec moi, alors.
— Où cela ?
— Vous faire fusiller.
— Je veux bien.
— Bravo ! courez jusqu'à la maison ; prenez mes pistolets à deux coups ; faites seller mon cheval, et venez me rejoindre au Bourget.
J'ai oublié de dire que, sur les premiers fonds de *Christine*, j'avais acheté un cheval à ce même Chopin que, dans la matinée du 29, on a pris pour l'empereur sur la place de l'Odéon.
— Qu'est-ce que c'est que le Bourget ? me demanda Bard.
— Le Bourget, c'est le premier relais de poste sur la route de Soissons.
— Pourquoi votre cheval ? puisqu'il y a un relais de poste ?
— Ah ! voici... c'est que le maître de poste pourrait avoir éloigné ses chevaux ; c'est que ses chevaux pourraient avoir été pris ; c'est qu'enfin je ne puis pas emmener ma voiture, à cause des barricades, et que tous les maîtres de poste, malgré la loi qui les y oblige, n'ont pas de voitures de poste sous leurs hangars. Donc, vous comprenez bien ceci, mon cher : si nous trouvons une voiture, nous partirons en voiture ; si nous ne trouvons qu'un cheval, nous partirons côte à côte, à franc étrier ; si nous ne trouvons rien du tout, il nous restera mon cheval ; vous monterez en croupe

derrière moi, et nous représenterons à nous deux la plus belle moitié des quatre fils Aymon.

— Compris.

— Ainsi, mon cheval et mes pistolets à deux coups... Le premier arrivé au Bourget attendra l'autre.

— Je cours toujours! s'écria Bard en s'élançant du côté du quai Pelletier.

— Et moi aussi, répondis-je en enfilant la rue de la Vannerie, laquelle conduisait tout droit à la rue Saint-Martin, mon chemin le plus direct pour arriver à la Villette.

Un mot sur ce qui se passait au moment où Bard courait à toutes jambes du côté du quai Pelletier, et où j'en faisais autant le long de la rue Saint-Martin.

Etienne Arago, débarrassé de ses hommes, rentrait au *National*.

— Ah! sais-tu une nouvelle? lui dit Stapfer.

— Laquelle?

— Thiers est retrouvé.

— Ah! bah! Et où est-il?

— Il est là-haut... Il cherche un sujet d'article.

— Eh bien, je lui en apporte un.

— Tu sais qu'il est défendu d'entrer dans son cabinet quand il travaille?

— Bah! on est bien entré dans celui du roi!

— Alors, entre; tu lui donneras cette raison-là, et il sera bien difficile s'il ne la trouve pas bonne.

Arago entra.

Thiers se retourna pour voir quel était l'impudent qui violait la consigne.

Il reconnut Arago.

Arago venait de jouer un grand rôle dans le drame en cours de représentation.

La figure de l'illustre publiciste, déjà renfroguée, s'adoucit donc à sa vue.

— Ah! c'est vous! dit-il.

— Oui... je vous cherche pour vous donner un sujet d'article.

— Lequel?

Arago lui raconta toute l'aventure de Montrouge, et comment M. le duc de Chartres avait pu partir à temps.

Thiers écoutait avec la plus grande attention.

— Eh! eh! dit-il quand Arago eut fini, qui sait? vous avez peut-être sauvé la vie à un fils de France...

Arago resta la bouche béante et les yeux démesurément ouverts.

Voilà donc où le vent soufflait le 30 juillet 1830, à trois heures de l'après-midi.

Ce vent changea les dispositions de Thiers, qui, au lieu de faire son article, se leva et courut chez Laffitte.

A mon retour de Soissons, nous verrons ce qu'il fit.

CLIV

HUE, POLIGNAC! — ANDRÉ MARCHAIS. — LE MAITRE DE POSTE DU BOURGET. — J'ARBORE LES TROIS COULEURS SUR MA VOITURE. — BARD ME REJOINT. — M. CUNIN-GRIDAINE. — LE PÈRE LEVASSEUR. — LUTTE AVEC LUI. — JE LUI BRULE LA CERVELLE! — DEUX ANCIENNES CONNAISSANCES. — LA TERREUR DE JEAN-LOUIS. — HALTE A VILLERS-COTTERETS. — HUTIN. — SOUPER CHEZ PAILLET.

En arrivant à la Villette, je ne pouvais plus mettre une jambe devant l'autre.

Par bonheur, j'avisai un cabriolet.

— Cocher, lui dis-je, dix francs pour me conduire au Bourget!

— Quinze?

— Dix!

— Quinze!

— Va te promener!

— Allons, montez, notre bourgeois...

Je montai et nous partîmes.

Le cheval était mauvais marcheur, mais le cocher était bon patriote. Quand il sut combien j'étais pressé de partir, et dans quel but je partais:

— Oh! dit-il, ce n'est pas étonnant que mon cheval ne veuille pas trotter, alors: je l'ai baptisé Polignac, parce que c'est un fainéant dont on ne peut rien faire... Mais soyez tranquille, nous arriverons tout de même.

Et, prenant son fouet par la pointe, il se mit à frapper avec le manche, au lieu de cingler avec la lanière, en hurlant:

— Allons! hue, Polignac!

A force de hurlements, de jurons, de coups de fouet, nous arrivâmes en une heure au Bourget.

Le malheureux cheval était sur les dents; je crus que lui aussi, comme son illustre homonyme, avait vu son dernier jour.

Je payai les dix francs convenus; j'ajoutai noblement quarante sous de pourboire, et j'entrai dans la cour de la poste.

Justement, le maître de poste faisait atteler son cabriolet.

Je marchai à lui, je me nommai, je montrai l'ordre du général Gérard, la proclamation du général la Fayette, et je lui demandai de me fournir les moyens d'exécuter ma mission.

— Monsieur Dumas, me dit-il, j'attelais mon cheval pour aller chercher des nouvelles à Paris; vous m'en donnez et de bonnes: je n'ai plus besoin d'y aller. Je vais faire mettre des chevaux de poste au cabriolet, et vous faire conduire jusqu'au Mesnil; si vous ne trouvez pas de voiture au Mesnil, vous garderez mon cabriolet, et, à votre retour, vous le réintégrerez sous la remise.

On ne pouvait pas mieux parler.

Sur ces entrefaites, je m'entendis appeler par mon nom; ce ne pouvait être déjà Bard. Je me retournai.

C'était André Marchais, un de nos plus ardents et de nos plus purs patriotes; il arrivait de Bruxelles, où la nouvelle de l'insurrection n'était parvenue que la veille.

Nous nous embrassâmes de grand cœur. — J'ai su, depuis, qu'en arrivant à Paris, il avait trouvé un mandat d'ameuer signé du duc de Raguse, et qui lui était commun avec le général la Fayette, Laffitte et Audry de Puyraveau.

Pendant que nous nous embrassions, les chevaux avaient été attelés à ma voiture et à celle de Marchais, et Marchais partait pour Paris.

— A vos ordres, reprit le maître de poste qui s'étonnait de mon peu d'empressement.

— Pardon, répondis-je, mais j'attends un camarade qui doit arriver de Paris avec mon cheval et des pistolets... Je compte même, si vous le voulez bien, laisser mon cheval chez vous en échange de votre cabriolet.

— Laissez tout ce que vous voudrez.

Nous jetâmes un regard sur les lointains de la route; rien ne paraissait encore.

— Nous aurions le temps, dis-je au maître de poste, de confectionner un drapeau tricolore.

— Pour quoi faire? demanda-t-il.

— Pour mettre sur votre cabriolet. ça indiquera à quelle opinion nous appartenons, et servira à ce qu'on ne nous arrête pas, en nous prenant pour des fugitifs.

— Eh! eh! fit le maître de poste en riant, peut-être bien qu'on vous arrêtera, au contraire, par ce que vous aurez l'air de toute autre chose!

— N'importe, je serais flatté de naviguer sous les trois couleurs.

— Ah! quant à cela, c'est bien facile!

Il traversa la rue et entra chez un marchand de rouenneries; nous achetâmes un demi-mètre de mérinos blanc, un demi-mètre de mérinos bleu, un demi-mètre de mérinos rouge, à la condition qu'on nous livrerait ces trois demi-mètres cousus les uns aux autres, et le tout cloué sur un manche à balai.

Au bout de dix minutes, le drapeau tricolore était terminé; il coûtait douze francs, le manche à balai compris.

On l'assujettit avec deux cordes à la capote du cabriolet

Comme nous achevions cette besogne, nous aperçûmes Bard, qui arrivait au grand galop de mon cheval.

Je lui fis signe de se hâter, s'il était possible.

Il ne pouvait pas aller plus vite. Enfin, il nous joignit.

— Ah! dit-il, vous avez trouvé un cabriolet, tant mieux: j'ai déjà le derrière en compote!

Puis, mettant pied à terre:

— Voilà votre cheval et vos pistolets, dit-il.

— Vous n'avez pas pensé à prendre une chemise?

— Ma foi, non!... Vous ne m'avez point parlé de chemise, il me semble.

— Non, et c'est moi qui suis dans mon tort.. Remettez le cheval au garçon d'écurie, gardez les pistolets, et montez vite! il est cinq heures!

— Cinq heures moins un quart, dit le maître de poste en regardant sa montre.

— Croyez-vous que nous arrivions à Soissons avant onze heures du soir?

— Ce sera difficile... Mais, enfin, on fait tant de miracles depuis trois jours, qu'il n'y aurait rien d'impossible à ce que vous fissiez celui-là.

Et il ordonna au postillon d'enfourcher son cheval.

— Y êtes-vous? demanda-t-il.

— Oui.

— Alors, en route, postillon! et toujours au galop, tu entends?

— C'est convenu, bourgeois, dit le postillon.

Et il enleva la voiture d'un galop enragé.

— Vous savez que les pistolets ne sont pas chargés? me dit Bard.

— Bon! on les chargera à Villers-Cotterets.

A six heures moins un quart, nous étions au Mesnil; — nous avions fait près de quatre lieues en une heure.

Heureusement, il y avait des chevaux à la poste.

Notre postillon appela un collègue; tous deux se mirent à la besogne, et, cette fois, afin que nous puissions aller plus vite encore, on nous attela trois chevaux, au lieu de deux.

Je voulus payer le relais que nous venions de faire; le maître de poste avait donné des ordres: le postillon refusa l'argent.

Je lui donnai dix francs pour lui; il nous recommanda à son camarade.

Et nous partîmes comme une trombe.

Par bonheur, le cabriolet était à l'épreuve. Une heure après, nous étions à Dammartin.

Notre drapeau tricolore faisait son effet. Les populations s'amassaient sur notre passage, et donnaient les signes du plus vif enthousiasme. Au relais de Dammartin, nous avions la moitié de la ville autour de nous.

— Cela va très bien! dit Bard; seulement, je crois que, pour que cela aille mieux encore, il faut crier quelque chose.

— Vous avez raison, criez, mon ami... Pendant ce temps-là, je dormirai, moi.

— Que faut-il que je crie?

— Vive la République! parbleu!...

Nous sortîmes de Dammartin aux cris de « Vive la République! »

Entre Dammartin et Nanteuil, nous aperçûmes une voiture qui venait en poste. En voyant notre drapeau tricolore, elle s'arrêta; ceux qu'elle conduisait mirent pied à terre.

— Quelles nouvelles? nous cria un homme d'une cinquantaine d'années.

— Le Louvre est pris, les Bourbons sont en fuite; il y a un gouvernement provisoire composé de la Fayette, Gérard, etc. Vive la République!

Le monsieur d'une cinquantaine d'années se gratta l'oreille, et remonta en voiture.

C'était M. Cunin-Gridaine.

Nous continuâmes notre route. A huit heures moins vingt minutes, nous étions à Nanteuil.

Nous n'avions plus que trois heures vingt minutes devant nous, et il nous restait douze lieues à faire.

Il n'était pas probable que nous les fissions; mais j'ai pour principe qu'il ne faut désespérer que lorsqu'il n'y a plus d'espoir, et encore!...

A Nanteuil, nous relayâmes. Le drapeau tricolore fit son effet accoutumé. On ne savait rien de Paris; nous apportions les premières nouvelles positives.

On nous donna un vieux postillon, à qui je criai:

— Quatre lieues à l'heure: trois francs de guides!

— C'est bien, c'est bien, dit le bonhomme; on connaît son état: on a conduit *le général*.

Le général, c'était mon père: on voit que je rentrais dans le pays natal.

— Eh bien! si vous avez conduit mon père, vous savez qu'il aimait à marcher vite; je suis comme lui.

— C'est bien, c'est bien, on connaît son état.

— Partez, alors.

— On part!

— Oh! fit le postillon que je quittais, je vous plains, monsieur Dumas; vous avez là une bien mauvaise pratique!

— Je le ferai bien marcher; soyez tranquille.

— Je vous le souhaite. Bon voyage! — Allons, père Levasseur, un peu de vif-argent dans les bottes!

Le postillon partait, en effet.

— Père Levasseur, lui criai-je, je vous ai dit trois francs de guides, si nous sommes à huit heures et demie à Levignan.

— Si on n'y est pas huit heures et demie, on y sera à neuf heures... On connaît son état.

— Vous entendez, père Levasseur, lui répétai-je, je veux être à Levignan à huit heures et demie.

— Bah! le roi dit: *Nous voulons.*

— Oui, mais il n'y a plus de roi... Allons, allons!

— Laissez-nous monter le roidillon, et l'on verra après

Nous montâmes le roidillon; le roidillon monté, le père Levasseur mit ses chevaux au trot.

J'eus patience pendant dix minutes; mais, au bout de dix minutes:

— Oh! père Levasseur, ça ne peut pas aller comme cela! lui dis-je.

— Et comment voulez-vous donc que ça aille?

— Plus vite!

— Plus vite! C'est défendu.

— Défendu par qui?

— Par les règlements. On connaît son état, que diable!

— Père Levasseur...

— Plaît-il?

— Laissez-moi descendre.

— Ooh!... ooh!...

La voiture s'arrêta; je descendis; je coupai une branche à un orme de la route.

— Dites donc, demanda le père Levasseur qui me regardait faire avec inquiétude, ce n'est pas pour taquiner mes chevaux, j'espère, que vous taillez ce scion-là?

— Ne vous inquiétez pas, père Levasseur.

Je remontai dans la voiture.

— En route!

— En route, en route, tout cela est bel et bon; mais c'est que, si c'est pour taquiner mes chevaux, voyez-vous, que vous ayez taillé ce scion-là...

— Eh bien, après?

— Après, nous verrions... Je n'ai pas peur de vous parce que vous avez un fusil, moi!

— Père Levasseur, vous savez votre état de postillon, n'est-ce pas?

— On s'en vante!

— Eh bien, moi, je sais mon état de voyageur... Votre idée est, à ce qu'il paraît, d'aller le plus doucement possible; la mienne est d'aller le plus vite que je peux... Nous allons voir celui de nous deux qui est le plus fort.

— Nous verrons tout ce que vous voudrez, je m'en moque.

Je tirai ma montre.

— Père Levasseur, vous avez deux minutes pour vous décider.

— A quoi?

— A mettre vos chevaux au galop.

— Sinon?

— Sinon, je les y mettrai moi-même.

— Vraiment?

— C'est comme cela!

— Eh bien, je suis curieux d'en voir la farce.

— Vous la verrez, père Levasseur.

Le père Levasseur se mit à entonner la complainte de saint Roch. Pendant tout ce temps-là, on avait été au petit trot.

— Père Levasseur, dis-je après le premier couplet, je vous préviens qu'il y a déjà une minute de passée.

Le père Levasseur entonna le second couplet à pleine gorge; mais, au moment où il allait entonner le troisième, je coupai la croupe de ses chevaux d'un vigoureux coup de baguette.

Les chevaux firent un bond en avant, et partirent au grand trot.

— Eh bien, eh bien, que faites-vous donc? demanda le postillon.

Au lieu de répondre, je redoublai mes coups, et les chevaux passèrent du trot au galop.

— Ah! mille dieux! ah! tonnerre de chien! ah! c'est comme cela que vous le prenez... Laissez-moi descendre un peu!... Ah! vous verrez! ah! vous aurez affaire à moi!... Aooh! aooh!... voulez-vous bien finir, mille dieux!

— Eh bien, père Levasseur, criai-je en continuant de frapper à tour de bras, quand je vous disais que je savais mieux mon état que vous ne saviez le vôtre.

— Tonnerre de chien! finissez-vous, une fois!... Non?... Aooh! aooh!...

Le père Levasseur avait beau crier *aooh!* et tenir ses chevaux en bride, ses chevaux se cabraient, mais ils galopaient en se cabrant.

Par malheur, ma branche d'orme cassa, et je me trouvai désarmé.

Cependant, les chevaux étaient si bien lancés qu'ils ne s'arrêtèrent qu'au bout d'une centaine de pas.

— Ah! mille dieux! ah! tonnerre de chien! criait le père Levasseur; quand mes chevaux vont être arrêtés, vous allez un peu avoir affaire à moi!

— Qu'est-ce que vous comptez faire, père Levasseur? lui dis-je en riant.

— Les dételer, donc, et vous laisser, vous et votre cabriolet, au milieu de la route... Nous verrons s'il est permis de mettre de pauvres animaux dans un pareil état.

Et le père Levasseur calmait peu à peu ses chevaux.

— Passez-moi un de mes pistolets, dis-je à Bard.

— Comment, un de vos pistolets?

— Passez vite.

— Mais vous n'allez pas lui brûler la cervelle?

— Si fait!

— Ils ne sont pas chargés.

— Je vais les charger.

Bard me regardait avec terreur.

Je mis une capsule à chaque cheminée, et je poussai une bourre jusqu'au milieu de chaque canon.

Je venais d'achever l'opération lorsque le cabriolet s'arrêta, et lorsque, tout jurant, le postillon vint pour détacher les traits, comme il m'en avait menacé, levant lourdement, l'une après l'autre, chacune de ses jambes garnies de leurs grosses bottes.

Je l'attendais le pistolet à la main.

— Père Levasseur, lui dis-je, vous savez que, si vous touchez aux traits, je vous casse la tête.

Il leva le nez, et vit la double embouchure du pistolet.

— Bon ! dit-il, on ne tue pas les gens comme cela !

Et il porta la main aux traits.

— Père Levasseur, prenez garde à ce que vous faites ! Vous dételez, je crois ?

— Mes chevaux sont mes chevaux, et, quand on les surmène, je les dételle, oui...

— Père Levasseur, avez-vous une femme, des enfants ?

Il leva le nez une seconde fois : la question lui paraissait étrange.

— Oui-da, que j'ai une femme, et quatre enfants, donc ! un garçon et trois filles.

— Eh bien, père Levasseur, je vous avertis que, si vous ne lâchez pas les traits de vos chevaux, la République sera

J'arrivai à la poste de Levignan en m'annonçant à grands coups de fouet, et, quand j'arrêtai les chevaux, deux personnes se montraient sur le seuil de la porte.

L'une était le maître de poste lui-même, M. Labbé ; l'autre était mon vieil ami Cartier, le marchand de bois.

Tous deux me reconnurent en même temps.

— Tiens, c'est toi, garçon ! dit Labbé ; ça va donc mal, que tu t'es fait postillon ?

Cartier me donnait la main.

— Dans quel diable d'équipage nous arrives-tu là ! demanda-t-il.

Je leur racontai l'aventure du père Levasseur, — puis tout ce qui s'était passé à Paris.

Il était huit heures et demie ; je n'avais plus que deux heures et demie pour arriver à Soissons, et il me restait neuf grandes lieues à faire.



Je demandai des chevaux à Labbé qui les fit amener à l'instant même.

obligée de faire une pension à votre femme et à vos enfants.

Le père Levasseur se mit à rire, et empoigna les traits à pleines mains.

J'appuyai sur la gâchette, la capsule fit explosion, la bourre atteignit mon homme au milieu du visage.

Il se crut tué ; il tomba à la renverse, les deux mains sur la figure, et à moitié évanoui.

Avant qu'il fût revenu de son étourdissement, je lui avais tiré ses bottes, comme le petit Poucet celles de l'Ogre ; je les avais passées à mes pieds, j'avais enfourché le porteur, et je partais au grand galop.

Bard manqua de se jeter en bas du cabriolet à force de rire.

Au bout de trois ou quatre cents pas, je me retournai tout en fouettant les chevaux, et je vis le père Levasseur, qui, assis sur son derrière, commençait à reprendre ses sens.

Un petit monticule que je franchis le déroba à ma vue.

J'avais encore à peu près une lieue et demie à faire ; je rattrapai le temps perdu, et fis cela en dix-sept minutes.

Les probabilités de réussite s'évanouissaient de plus en plus ; cependant, je n'en voulus pas démordre.

Je demandai des chevaux à Labbé, qui les fit amener à l'instant même.

En cinq minutes, ils étaient attelés.

— Ma foi, dit Cartier à Labbé, je m'en vais avec eux... Je suis curieux de savoir comment cela finira.

Et Cartier monta avec nous.

— Recommandez-moi au postillon, dis-je à M. Labbé.

Et il fit un signe de tête.

— Jean-Louis, dit-il au postillon.

— Plaît-il bourgeois ?

— Tu connais le père Levasseur ?

— Pardieu ! si je le connais !

— Tu vois bien ce monsieur-là ?

Et il me montrait au postillon.

— Oui-da, je le vois tout de même.

— Eh bien, il vient de tuer le père Levasseur.

— Comment cela ? dit le postillon tout abasourdi.

— D'un coup de pistolet.
— Et à quel propos?
— Parce qu'il n'allait pas ventre à terre... Ainsi, prends garde à toi, Jean-Louis.
— C'est vrai ça? dit le postillon pâlissant.
— Tu vois bien, puisque monsieur conduisait lui-même, et que voilà le fouet et les bottes du défunt.
Jean-Louis jeta un coup d'œil terrifié sur le fouet et les bottes, et, sans dire une parole, il partit au triple galop.
— Oh! mes pauvres chevaux, nous cria Labbé, ils vont en voir de dures!...
En moins d'une heure, nous fûmes à Villers-Cotterets. C'est là qu'une véritable ovation m'attendait.
En effet, à peine eus-je jeté mon nom à la première personne de connaissance que je rencontrai, que la nouvelle de mon arrivée en poste, dans un cabriolet surmonté d'un drapeau tricolore, parcourut la ville aussi rapidement que si elle eût été portée sur les fils d'un télégraphe électrique.
A cette nouvelle, les maisons rejetèrent les vivants avec autant d'ensemble qu'au bruit de la trompette du jugement dernier les tombeaux rejetteront les morts.
Tous ces vivants coururent à la poste, et arrivèrent en même temps que moi.
Il fallut une longue explication pour tout faire comprendre. Pourquoi ce costume? pourquoi ce fusil? pourquoi ces coups de soleil? pourquoi ce cabriolet? pourquoi ce drapeau tricolore? pourquoi Bard? pourquoi Cartier?
Chacun, dans ce cher pays, m'aimait assez pour avoir le droit de m'adresser sa question.
Je répondis à toutes.
Les explications données, il n'y eut qu'un cri:
— Ne va pas à Soissons! Soissons est une ville de royalistes!
Je n'étais pas venu, comme on le comprend bien, jusqu'à Villers-Cotterets, pour ne point aller à Soissons.
— Non seulement j'irai à Soissons, répondis-je mais je ferai tout ce que je pourrai pour y arriver avant onze heures, dussé-je donner vingt francs de guides aux postillons.
— Tu leur en donnerais quarante que tu n'arriverais pas, me dit une voix de connaissance; mais tu arriveras à minuit, et tu entreras.
Cette voix était celle d'un de mes amis, habitant de Soissons, celui-là même qui, quinze ans auparavant, enfant comme moi, était venu, une heure avant moi, faire au général Lallemand prisonnier une proposition pareille à celle qu'une heure après je lui devais faire.
— Ah! c'est toi, Hutin? m'écriai-je. Et comment ferai-je pour entrer?
— Tu entreras, parce que j'irai avec toi, et que je te ferai entrer... Je suis de Soissons, et je connais le portier.
— Bravo! et jusqu'à quelle heure avons-nous?
— Nous avons toute la nuit; cependant mieux vaudrait arriver avant une heure.
— Bon! nous avons le temps de souper, alors?
— Où soupes-tu?
Dix voix répondirent:
— Chez moi! chez moi! chez nous!
Et l'on se mit à me tirer par devant, par derrière, par les basques de ma veste, par le cordon de ma poire à poudre, par la banderole de mon fusil, par les bouts de ma cravate.
— Pardon, dit une autre voix, mais il y a engagement antérieur.
— Ah! Paillet!...
C'était mon ancien maître clerc.
Je me retournai vers tous mes amphitryons.
— C'est vrai, j'ai promis à Paillet, lors de son dernier voyage à Paris, de venir dîner chez lui.
— Et c'est d'autant mieux, dit Paillet, que la salle à manger est grande, et que ceux qui voudront souper avec nous y trouveront place... Allons, qui l'aime me suive!
Une vingtaine de jeunes gens nous suivirent: c'étaient mes anciens camarades Saunier, Fontaine, Arpin, Labarre, Rajade, que sais-je, moi?
On prit la rue de Soissons, et l'on s'arrêta chez Paillet.
En un instant, grâce au père Cartier, qui demeurait presque en face, un souper excellent fut improvisé.
Cartier l'aîné, Paillet, Hutin et Bard se mirent à table.
Les autres firent cercle.
Alors, il fallut, tout en mangeant, raconter cette merveilleuse épopée des trois jours, dont pas un détail n'était encore parvenu à Villers-Cotterets.
Ce furent des cris d'admiration.
Puis je passai au récit de ma mission.
Là, l'enthousiasme se calma.
Quand j'eus annoncé que je comptais prendre, à moi seul, tout ce qu'il y avait de poudre dans une ville de guerre ayant huit mille âmes de population et huits cents hommes de garnison, mes pauvres amis se regardèrent, et me dirent, comme le général la Fayette:
— Ah! çà! mais tu es fou!

Il y avait quelque chose de plus grave que cette unanimité d'opinion des habitants de Villers-Cotterets: c'est que c'était aussi l'avis de Hutin, qui était de Soissons.
— Cependant, ajouta-t-il, comme je t'ai dit que je tenterais la chose avec toi, je la tenterai... Seulement, il y a cent à parier contre un que, demain à cette heure-ci, nous serons fusillés.
Je me retournai du côté de Bard.
— Que vous ai-je dit en vous proposant de vous emmener seigneur Raphaël?
— Vous m'avez dit: « Voulez-vous venir vous faire fusiller avec moi? »
— Qu'avez-vous répondu?
— J'ai répondu que je voulais bien.
— Et maintenant?
— Je veux bien toujours.
— Dame! vous voyez, vous entendez... Réfléchissez, mon cher.
— C'est tout réfléchi.
— Alors, vous venez?
— Certainement.
Je me retournai vers Hutin.
— Alors, tu viens?
— Parbleu!
— C'est tout ce qu'il faut.
Je levai mon verre.
— Mes amis, à demain soir, ici!... Père Cartier, un dîner pour vingt personnes, à la condition qu'on le mangera, que nous soyons vivants ou morts. Voici deux cents francs pour le dîner!
— Tu payeras demain.
— Et si je suis fusillé?...
— Eh bien, c'est moi qui payerai.
— Vive le père Cartier!
Et j'avalai le contenu de mon verre.
On répéta en chœur: « Vive le père Cartier! » et, comme nous avions soupé, comme il était onze heures, comme les chevaux étaient au cabriolet, nous nous levâmes pour partir.
— Ah! diable! un instant, fis-je en réfléchissant; nous pouvons avoir affaire demain à de plus rudes adversaires que le père Levasseur; chargeons sérieusement les pistolets. Qui de ces messieurs a des balles de calibre?
C'étaient des pistolets du calibre vingt-quatre.
C'eût été un grand hasard de trouver des balles de ce calibre-là.
— Attends, dit Cartier, je vais t'arranger cela, moi. Tu as des balles dans ta poche?
— Oui, mais du calibre vingt.
— Donne-m'en quatre, ou plutôt huit; il est bon d'en avoir de rechange...
Je lui donnai huit balles.
Cinq minutes après, il me les rapporta allongées en lingots, et, par conséquent, entrant dans les pistolets.
Les pistolets furent éventés, chargés et amorcés avec le plus grand soin. On eût dit les préparatifs d'un duel.
Puis on but une dernière fois à la réussite de l'entreprise; puis on s'embrassa plutôt deux fois qu'une; puis nous montâmes en cabriolet, Hutin, Bard et moi; puis le postillon enfourcha ses chevaux; puis, enfin, au milieu des cris d'adieu et des vivats d'encouragement de mes bons et chers amis, nous prîmes au grand galop la route de Soissons.
Deux heures après notre sortie de Villers-Cotterets, la porte de Soissons s'ouvrait à la voix et au nom d'Hutin, et le portier nous introduisait dans la ville, sans se douter qu'il venait de laisser passer la Révolution.

CLV

ARRIVÉE A SOISSONS. — APPRÊTS STRATÉGIQUES. — RECONNAISSANCE AUTOUR DE LA POUDRIÈRE. — HUTIN ET BARD PLANTENT LE DRAPEAU TRICOLORE SUR LA CATHÉDRALE. — J'ESCALADE LE MUR DE LA POUDRIÈRE. — LE CAPITAINE MOLLARD. — LE SERGENT RAGON. — LE LIEUTENANT-COLONEL D'ORCOURT. — POURPARLERS AVEC EUX. — ILS ME PROMETTENT LEUR NEUTRALITÉ.

Après plus de vingt ans écoulés, nous hésitons presque à écrire ce qui va suivre, tant le récit nous en paraît incroyable à nous-même; mais nous renverrons ceux qui douteraient au *Moniteur* du 9 août, contenant le rapport

officiel qu'y fit insérer le général la Fayette, afin que les intéressés pussent réclamer ou démentir, s'il y avait lieu.

Personne ne réclama, personne ne démentit.

A minuit, nous frappions à grands coups à la porte de madame Hutin la mère, qui nous reçut avec des cris de joie, ne se doutant pas plus que le portier de ce que contenait le cabriolet à la Congrève qu'elle ordonnait de remiser dans sa cour.

C'était le lendemain jour de marché ; il s'agissait de confectionner un gigantesque drapeau tricolore, et de le substituer au drapeau blanc qui flottait sur la cathédrale.

Madame Hutin, sans trop savoir ce que nous faisions, ni les conséquences que la chose pouvait avoir, mit à notre disposition les rideaux rouges de sa salle à manger et les rideaux bleus de son salon.

Un drap pris dans l'armoire à linge compléta l'étendard national.

Quant au bâton, il ne fallait pas s'en inquiéter ; nous trouverions celui du drapeau blanc. Les bâtons n'ont pas d'opinion.

Chacun s'était mis à la besogne ; tout le monde cousait : madame Hutin, sa cuisinière, Hutin, Bard et moi.

A trois heures du matin, c'est-à-dire aux premières lueurs du jour, le dernier point était fait.

Voici de quelle manière la besogne était partagée :

Je commencerais par m'emparer de la poudrière, en même temps que Bard et Hutin, sous prétexte de voir le lever du soleil du haut de la tour, se feraient ouvrir les portes de la cathédrale, déchireraient le drapeau blanc et y substitueraient le drapeau tricolore.

Si le sacristain opposait de la résistance, il était convenu qu'on le jetterait du haut en bas du clocher.

Hutin avait armé Bard d'une carabine, et s'était armé lui-même d'un fusil à deux coups.

Aussitôt le drapeau placé, le sacristain enfermé dans la tour, la clef de la tour dans la poche d'Hutin, celui-ci devait m'envoyer Bard à la poudrière, située dans les ruines de l'église Saint-Jean.

Bard pouvait m'être d'autant plus utile que, dans la poudrière, logeaient trois militaires dont les longs services étaient récompensés par une position qui était presque une sinécure, et dont les blessures, recouvertes chez deux d'entre eux par le ruban de la Légion d'honneur reçu sous l'Empire, ne permettaient pas de douter de leur courage.

Ils se nommaient : l'un le lieutenant-colonel d'Orcourt ; l'autre, le capitaine Mollard ; le troisième, le sergent Ragon.

Il était donc probable que j'aurais besoin de renfort.

Pendant que Bard viendrait me rejoindre, Hutin, porteur de la proclamation du général la Fayette, se rendrait immédiatement chez le docteur Missa.

Le docteur Missa était le chef de l'opposition libérale, et avait dit cent fois qu'il n'attendait qu'une occasion de se mettre en avant.

L'occasion était belle, et nous espérions qu'il ne la manquerait pas.

Hutin croyait pouvoir également compter sur deux de ses amis, l'un nommé Moreau, l'autre nommé Quinette.

Quinette, fils du conventionnel, est le même qui fut, depuis, député sous Louis-Philippe, et ambassadeur à Bruxelles sous la République.

On verra comment chacun d'eux répondit à l'appel fait au nom de la Révolution.

En sortant de la poudrière, je devais me rendre chez le commandant de place, M. de Liniers, et, l'ordre du général Gérard à la main, obtenir de lui, de gré ou de force, l'autorisation d'enlever la poudre.

J'étais prévenu que M. de Liniers était plus qu'un royaliste : M. de Liniers était un ultra !

A la première nouvelle de l'insurrection de Paris, il avait déclaré que, de quelque façon que les choses tournassent dans la capitale, il s'ensevelirait sous les ruines de Soissons, et que sur la plus haute pierre de ces ruines flotterait le drapeau blanc.

Il était donc à peu près certain que c'était de ce côté-là que viendrait la résistance sérieuse.

Je ne m'en préoccupai pas autrement : chaque événement de la journée devait se dérouler à son tour.

A trois heures dix minutes du matin, nous sortîmes donc de la maison de madame Hutin, qui fut admirable de courage, et qui, au lieu de retenir son fils, le poussa en avant.

Au bout de la rue, nous nous séparâmes, Hutin et Bard pour se rendre à la cathédrale, moi pour me rendre à la poudrière.

Comme il pouvait être dangereux d'entrer dans l'enceinte des ruines de Saint-Jean par la grande porte, facile à défendre, il fut convenu que je sauterais par-dessus le mur.

Bard, de son côté, devait, au contraire, se présenter à la grande porte, que j'irais lui ouvrir lorsque j'entendrais frapper trois coups également espacés.

En moins de cinq minutes, j'étais au pied de la muraille, aisée à franchir, vu son peu d'élévation et les interstices des pierres qui formaient, pour l'escalader, des échelons naturels.

Cependant, j'attendis. Je ne voulais commencer mon expérience que quand je verrais au haut de la cathédrale le drapeau tricolore substitué au drapeau blanc.

Seulement, pour me rendre compte des localités, je m'élevai doucement à la force des poignets, de manière à ce que mes yeux arrivassent au niveau du faîte de la muraille.

Deux hommes, la bêche à la main, fouillaient tranquillement chacun un carré d'un petit jardin.

A leur pantalon d'uniforme et à leurs moustaches, je les reconnus pour deux des militaires qui habitaient les appartements situés en face de la poudrière.

La poudrière était dans l'un ou dans l'autre des pavillons d'entrée, peut-être dans tous les deux.

La porte de chêne, solide comme une poterne, renforcée de traverses et ornée de clous, était placée entre les deux pavillons.

Elle était fermée.

Le champ de bataille ainsi exploré d'un regard, je me laissai retomber au pied de la muraille, et je tournai les yeux du côté de la cathédrale.

Au bout d'un instant, je vis apparaître au-dessus de la galerie la tête de trois hommes, puis le drapeau blanc s'agiter d'une manière insolite et qu'on ne pouvait pas attribuer au vent, dont l'absence était patente ; enfin, le drapeau blanc s'abaissa, disparut, et bientôt se releva changé en drapeau tricolore.

Hutin et Bard avaient fini leur besogne ; c'était à mon tour de commencer la mienne.

Ce ne fut pas long. Je visitai mon fusil pour voir si les amorces tenaient ; je le mis en bandoulière, et, en m'aidant des pieds et des mains, je parvins rapidement à la crête du mur.

Les deux militaires avaient changé d'attitude : ils étaient appuyés sur leur bêche, et regardaient avec un étonnement marqué le sommet de la tour, où flottait triomphalement le drapeau tricolore.

Je sautai dans l'enceinte de la poudrière.

Au bruit que je fis en touchant la terre, les deux militaires se retournèrent à la fois.

La seconde apparition leur semblait évidemment plus extraordinaire encore que la première.

J'avais eu le temps de passer mon fusil dans ma main gauche, et d'armer mes deux coups

Je m'avançai vers eux ; ils me regardaient venir, immobiles d'étonnement.

Je m'arrêtai à dix pas d'eux.

— Messieurs, leur dis-je, je vous demande pardon de la façon dont je m'introduis chez vous ; mais, comme vous ne me connaissez pas, vous auriez pu me refuser la porte, ce qui aurait occasionné toutes sortes de retards, et je suis pressé.

— Mais, monsieur, demanda le capitaine Mollard, qui êtes-vous ?

— Je suis M. Alexandre Dumas, fils du général Alexandre Dumas, que vous avez dû connaître de nom, si vous avez servi sous la République ; et je viens, au nom du général Gérard, demander aux autorités militaires de la ville de Soissons toute la poudre qui peut se trouver dans la ville. Voici mon ordre : qu'un de vous deux, messieurs, vienne en prendre connaissance.

Et, mon fusil dans la main gauche, je tendis la main droite du côté de ces messieurs.

Le capitaine s'approcha de moi, prit l'ordre et le lut.

Pendant qu'il lisait, le sergent Ragon fit quelques pas vers la maison.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, comme j'ignore dans quel but vous voulez rentrer chez vous, je vous prie de demeurer où vous êtes.

Le sergent s'arrêta.

Le capitaine Mollard me rendit l'ordre.

— C'est bien, monsieur, dit-il. Maintenant, que désirez-vous ?

— Ce que je désire, monsieur, c'est bien simple... Voyez ce drapeau tricolore...

Il fit un signe de tête qui signifiait qu'il l'avait parfaitement vu.

— Sa substitution au drapeau blanc, continuai-je, vous prouve que j'ai des intelligences dans la ville... La ville va se soulever.

— Après, monsieur ?

— Après, monsieur, on m'a dit que je trouverais dans les trois gardiens de la poudrière de braves patriotes qui, au lieu de s'opposer aux ordres du général Gérard, m'aideraient dans mon entreprise. Je me présente donc à vous avec confiance, vous demandant votre coopération dans l'affaire.

— Vous comprenez, monsieur, me dit le capitaine, que notre coopération est impossible.

— Eh bien, alors, votre neutralité.

— Qu'est-ce que c'est? demanda un troisième interlocuteur paraissant sur le seuil de la porte avec un foulard noué autour de la tête, en chemise et vêtu d'un simple pantalon de toile.

— Colonel, dit le sergent en faisant un pas vers l'officier supérieur, c'est un envoyé du général Gérard. Il paraît que la révolution de Paris est faite, et que le général Gérard est ministre de la guerre.

J'arrêtai l'orateur; qui continuait de s'avancer vers la maison :

— Monsieur, lui dis-je, au lieu d'aller au colonel, priez s'il vous plaît, le colonel de venir à nous. Je serai heureux de lui présenter mes compliments, et de lui montrer l'ordre du général Gérard.

— Est-il de la main du général, monsieur? dit le colonel.

— Il est au moins signé de lui, monsieur.

— Je vous préviens que j'ai justement fait partie de l'état-major du général, et que je connais sa signature.

— Je suis heureux de cette circonstance, colonel; elle facilitera, je l'espère, ma négociation près de vous.

Le colonel s'avança; je lui remis le papier, et profitai du moment qui m'était donné, tandis que les autres militaires se groupaient à lui, pour passer entre eux et la porte de la maison.

Dès lors, j'étais seul, c'est vrai, mais j'avais affaire à trois hommes désarmés.

— Eh bien, colonel? demandai-je au bout d'un instant.

— Je n'ai rien à dire, monsieur, sinon que l'ordre est bien signé par le général Gérard.

— Il me semble, au contraire, colonel, observai-je en riant, que c'est une raison pour que vous me disiez quelque chose.

Il échangea quelques mots avec le capitaine et le sergent.

— Que demandiez-vous à ces messieurs, quand je suis arrivé?

— Votre neutralité, colonel. Je n'ai pas la prétention de vous intimider ni de forcer votre conscience; si votre opinion vous entraîne vers le mouvement qui s'opère, tendez-moi franchement la main, et donnez-moi votre parole de ne pas vous opposer à ma mission; si, au contraire, vous voulez vous y opposer, vidons cela tout de suite, et faites tout ce que vous pourrez pour vous débarrasser de moi, car je vais faire tout ce que je pourrai pour me débarrasser de vous.

— Monsieur, dit le colonel après avoir de nouveau pris langue avec ses deux compagnons, nous sommes de vieux soldats qui ont assez vu le feu pour ne pas le craindre; dans une autre circonstance, nous accepterions donc la partie que vous nous offrez; malheureusement, ou plutôt heureusement, ce qu'on vous a dit de notre patriotisme est vrai, et, si vous aviez la main sur notre cœur, vous pourriez le voir à l'effet que nous produit l'apparition de ce drapeau tricolore que nous regrettons depuis quinze ans.. Quel est l'engagement que nous devons prendre avec vous, monsieur?

— Celui de rentrer chez vous et de n'en pas sortir que vous n'appreniez que je suis tué ou que je viens moi-même vous relever de votre parole.

— Pour moi et mes camarades, monsieur, foi de soldat!

J'allai à lui, et je lui tendis la main.

Trois mains s'avancèrent au lieu d'une; trois mains serrèrent la mienne avec cordialité.

— Voyons, maintenant, ce n'est point cela, dit le colonel; quand on entreprend une besogne comme celle que vous avez entreprise, il faut réussir.

— Voulez-vous m'aider de vos conseils?

Il sourit.

— Où allez-vous de ce pas?

— Chez le commandant de place, M. de Liniers.

— Le connaissez-vous?

— Pas le moins du monde.

— Hum!

— Quoi?

Défiez-vous!

— Mais, enfin, si j'ai l'ordre?...

— Eh bien?

— Puis-je compter sur vous?

— Oh! alors, naturellement... La neutralité cesse, et nous devenons vos alliés.

En ce moment, on frappa à la porte trois coups également espacés.

— Qu'est-ce que cela? demanda le colonel.

— Un de mes amis, colonel, qui venait m'apporter du secours, si j'en avais besoin.

Puis, tout haut, je criai :

— Attendez un instant, Bard, je vais vous ouvrir... Je suis avec des amis.

Puis, me retournant vers les militaires :

— Maintenant, messieurs, leur dis-je, voulez-vous rentrer chez vous?

— C'est juste, dirent-ils.

— J'ai toujours votre parole?

— La parole donnée une fois ne se retire plus.

Ils rentrèrent chez eux, et j'allai ouvrir à Bard.

CLVI

COMMENT LES CHOSES S'ÉTAIENT PASSÉES AVEC LE SACRISTAIN. — LA PIÈCE DE QUATRE. — BARD CANONNIER. — LE COMMANDANT DE PLACE. — LE LIEUTENANT TUYA. — M. DE LENFERNA. — M. BONVILLIERS. — MADAME DE LINIERS. — LA RÉVOLTE DES NÈGRES. — A QUELLES CONDITIONS LE COMMANDANT DE PLACE SIGNE L'ORDRE. — M. MOREAU. — M. QUINETTE. — LE MAIRE DE SOISSONS. — BARD ET LES PRUNES VERTES.

Bard était parfaitement calme : on eût dit, en le voyant sa carabine sur l'épaule, un chasseur qui vient de se faire la main en tirant à la cible.

— Eh bien, me demanda-t-il, comment vont les choses ici?

— A merveille, mon cher! tout est arrangé.

— Bon! alors, vous avez la poudre?

— Oh! pas encore... Peste! comme vous y allez! Et votre drapeau?

Il me montra du doigt le clocher.

— Vous voyez, dit-il; n'est-ce pas qu'il fait bien dans le paysage?

— Oui; mais comment cela s'est-il passé?

— Oh! en douceur. Le sacristain a d'abord fait quelques difficultés; mais il a fini par se rendre aux raisons que lui a données M. Hutin.

— Et quelles raisons lui a-t-il données?

— Je ne sais pas trop : je regardais la campagne... Savez-vous qu'elle est magnifique, votre vallée de l'Aisne, surtout du côté de Vauxbuin?

— De sorte que vous n'avez rien entendu de ce qu'Hutin disait à votre homme d'Église.

— Je crois qu'il lui a dit qu'il allait l'assommer s'il ne se tenait pas tranquille.

— Et où est-il dans ce moment-ci?

— Qui? M. Hutin?

— Oui.

— Il doit être chez le docteur, comme il a promis.

— Alors, à merveille! vous allez rester ici, vous.

— Bon! qu'y ferai-je?

— Attendez.

Bard me suivit des yeux dans le mouvement que j'exécutai.

— Ah! le joli petit canon! s'écria-t-il.

En effet, je me dirigeais vers une jolie petite pièce de quatre, et même, à ce que je crois, d'un modèle au-dessous, laquelle était remisée à l'abri d'un espèce de hangar.

— N'est-ce pas que c'est un charmant joujou?

— Charmant!

— Alors, aidez-moi, cher ami.

— A quoi?

— A mettre cette pièce en place. En cas de siège, il faut que je vous laisse de l'artillerie.

Nous nous attelâmes à la pièce, et je la mis en batterie à trente pas à peu près de la porte.

Puis je glissai la moitié du contenu de ma poire à poudre dans le canon; je le bourrai avec mon mouchoir de poche; sur cette première bourre, je glissai une vingtaine de balles; puis, sur les balles, j'appuyai le mouchoir de Bard et la pièce se trouva chargée.

Une fois chargée, je la pointai et l'amorçai.

— Là! dis-je en respirant; maintenant, voici ce que vous avez à faire.

— J'écoute les instructions.

— Combien de cigarettes pouvez-vous fumer de suite?

— Oh! tant que j'ai du tabac ou de l'argent pour en acheter!

— Eh bien, mon cher, fumez sans désemparer, afin d'avoir toujours une cigarette allumée; si l'on veut entrer malgré vous et forcer la porte, invitez trois fois les gens qui voudront entrer à se retirer; si, à la troisième invitation, ils persistent, placez-vous de côté afin que le recul de la pièce ne vous casse pas les jambes, puis approchez diagonalement votre cigarette de la lumière, et vous verrez l'effet de la mécanique

— Bon! dit Bard.

Bard ne faisait jamais une objection. Je crois que, si, tandis qu'il était sur la galerie de la tour, je lui eusse dit: « Bard, sautez en bas! » il eût sauté.

— Ah çà! lui dis-je, à présent que vous avez une carabine et un canon, mes pistolets deviennent du luxe; rendez-moi donc mes pistolets.

— Ah! c'est vrai, dit Bard, les voici.

Il les tira de sa poche, et me les rendit.

Je les examinai de nouveau: ils étaient en bon état.

Je les glissai dans les deux basques de ma veste.

Puis je me dirigeai vers la maison du commandant de place.

Une sentinelle était dans la rue.

Je m'informai près d'elle où était le cabinet de M. de Liniers.

Elle me l'indiqua. C'était au premier étage ou à l'entresol

Je montai l'escalier, et laissai mon fusil à la porte du cabinet.

Le commandant de place était seul avec un officier que je ne connaissais pas.

Il venait de se lever sur l'annonce qui lui avait été faite que le drapeau tricolore flottait au haut de la cathédrale.

Probablement ignorait-il encore mon arrivée; car, au moment même où j'entrais, il demandait à l'officier des détails sur cet étrange événement.

— Pardon, monsieur le vicomte, lui dis-je: mais, si ce sont tout simplement des détails que vous désirez, je puis vous donner ces détails, et j'ajouterai même que personne ne peut vous les donner mieux que moi.

— Soit; mais, d'abord, qui êtes-vous, monsieur? me demanda le commandant de place en me regardant avec étonnement.

J'ai dit ma tenue: ma cravate en corde à puits, ma chemise de quatre jours, ma veste veuve de la moitié de ses boutons.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à la question de M. le commandant de place.

Je déclinai mes nom, prénoms et qualités. J'exposai en deux mots la situation de Paris ainsi que l'objet de ma mission, et je présentai au commandant de place l'ordre du général Gérard.

Le commandant de place ou le lieutenant du roi, comme on disait alors indifféremment, lut l'ordre avec attention, et, me le remettant:

— Monsieur, dit-il, vous comprenez que je ne reconnais aucunement la suzeraineté du gouvernement provisoire. D'ailleurs, la signature du général Gérard ne présente aucun caractère d'authenticité: elle n'est point légalisée; elle n'a pas même de cachet.

— Monsieur, répondis-je, il y a une chose qui remplacera, j'en suis sûr, d'une façon triomphante la légalisation et le cachet; je vous donne ma parole d'honneur que la signature est bien celle du général Gérard.

Un sourire qui ne manquait pas d'une certaine ironie passa sur les lèvres de M. le commandant de place.

— Je vous crois, monsieur, dit-il; mais je vais vous annoncer une nouvelle qui rendra toute discussion inutile: il ne doit pas y avoir en ce moment au magasin à poudre plus de deux cents cartouches.

Le sourire de M. de Liniers m'avait légèrement vexé.

— Monsieur, lui répondis-je avec la même politesse, comme vous ne savez pas au juste le nombre de cartouches qu'il y a au magasin à poudre, je vais m'en informer près des trois militaires qui sont mes prisonniers sur parole.

— Comment! vos prisonniers sur parole?

— Oui, monsieur le vicomte; M. le lieutenant-colonel d'Orcourt, M. le capitaine Mollard et M. le sergent Ragon sont mes prisonniers sur parole... Je vais donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, m'informer auprès d'eux de la quantité de poudre qu'il y a dans le magasin, et je reviens vous en instruire.

Et je saluai et je sortis.

En sortant, je jetai les yeux sur le schako du factionnaire. Il portait le chiffre du 53e.

Je jouais de bonheur. Comme on voit, la garnison de Soissons était composée du dépôt du 53e, et le 53e, on se le rappelle, avait tourné du côté du peuple au moment même où on s'emparait du Louvre.

Dans la rue, je rencontrai un officier.

— Vous êtes M. Dumas? me dit-il.

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui venez de mettre le drapeau tricolore sur la cathédrale?

— Oui, monsieur.

— Marchez et ne craignez rien de nous; les soldats se sont distribué hier des cocardes tricolores.

— Puis-je compter sur eux?

— Vous pouvez compter qu'ils resteront dans la caserne.

— Votre nom?

— Le lieutenant Tuya.

— Merci!

Je pris le nom du lieutenant Tuya sur mon portefeuille.

— Que faites-vous? me demanda-t-il.

— Qui sait? répondis-je; si, en rentrant à l'hôtel de ville, je trouvais une seconde épaulette, vous ne m'en voudriez pas de vous l'envoyer?

Il se mit à rire, me fit un signe de tête, et s'éloigna rapidement.

En ce moment, plus rapidement encore, je vis passer près de moi l'officier que j'avais trouvé chez le commandant de place.

Il n'y avait pas de temps à perdre: sans doute, il allait porter des ordres.

J'allongeai le pas, de mon côté; en un instant, je fus à la poudrière

Je frappai à la porte en me nommant.

— C'est vous? me dit Bard.

— Oui.

— Bon! je vais vous ouvrir.

— Ce n'est pas la peine.. Demandez à ces messieurs combien il y a de poudre d'artillerie dans le magasin.

— J'y vais.

J'attendis. A travers le trou de la serrure, je voyais Bard se hâtant vers la maison.

Il disparut, puis reparut quelques secondes après.

— Deux cents livres! me cria-t-il.

— A merveille! c'est toujours cela... Maintenant, jetez-moi la clef par-dessus la porte, ou glissez-la-moi par dessous, que je puisse rentrer sans vous déranger.

— La voici.

— Bon! Ne quittez pas votre poste surtout!

— Soyez donc tranquille.

Et, sur cette assurance, je repris, du même pas dont j'étais venu, le chemin de la maison de M. le lieutenant du roi.

Je retrouvai la même sentinelle à la porte de la rue; seulement, il y avait un second factionnaire à la porte du cabinet.

Je m'attendais à me voir barrer le passage; je me trompais.

Comme la première fois, je déposai mon fusil à la porte, et j'entrai.

La société s'était augmentée de deux personnes: outre le commandant de place et l'officier inconnu, il y avait maintenant, dans le cabinet assez étroit où je venais de faire ma rentrée, M. le marquis de Lenferna, lieutenant de gendarmerie, et M. Bonvilliers, lieutenant-colonel du génie.

Ces messieurs étaient chacun dans l'uniforme de son grade, et avaient, par conséquent, les uns le sabre, les autres l'épée au côté.

J'entrai et je refermai la porte derrière moi.

A peine me trouvai-je en face des quatre officiers, que j'eus quelque regret d'avoir laissé mon fusil dehors, car je compris qu'il allait se passer là, entre eux et moi, quelque chose de grave.

J'allongeai les mains le long des basques de ma veste de chasse pour tâter si mes pistolets étaient bien dans mes poches.

Ils y étaient bien.

— Monsieur, me dit le commandant de place d'un ton assez goguenard, en votre absence, j'ai fait appeler M. le marquis de Lenferna et M. Bonvilliers, qui sont, avec moi, les autorités militaires de la ville, afin que vous puissiez exposer devant eux, comme vous l'avez fait devant moi tout à l'heure, l'objet de votre mission.

Je vis qu'il fallait prendre la conversation sur le ton où la mettait M. de Liniers.

— Mon Dieu, monsieur, lui répondis-je, l'objet de ma mission est bien simple: il s'agit tout bonnement pour moi de prendre la poudre que je trouverai dans le magasin, et de transporter cette poudre à Paris, où l'on en manque... Et, à ce propos, j'aurai l'honneur de vous dire que vous étiez mal renseigné, monsieur le lieutenant de roi: ce n'est pas deux cents cartouches qu'il y a au magasin, c'est deux cents livres de poudre.

— Deux cents livres de poudre ou deux cents cartouches, la question n'est pas là, monsieur; la question est que vous venez prendre la poudre d'une ville de guerre ayant huit cents hommes de garnison.

— En effet, monsieur, répondis-je, vous replacez la question sur son véritable terrain: je viens prendre la poudre

d'une ville de guerre ayant huit cents hommes de garnison, et voici mon ordre.

Je présentai l'ordre du général Gérard au lieutenant de roi, qui, sans doute parce qu'il le connaissait déjà, le prit du bout des doigts, le regarda négligemment, et le passa à son voisin, lequel, après l'avoir lu, le rendit à M. de Liniers avec un léger signe de tête.

— Et, probablement, pour mettre cet ordre à exécution, en supposant que nous nous refusions à y obtempérer, vous avez une armée?

— Non, monsieur; mais j'ai une volonté fort arrêtée de prendre cette poudre, attendu que je me suis engagé devant le général la Fayette à la prendre ou à me faire tuer. C'est pour cela que je vous ai demandé l'autorisation de me faire ouvrir la porte de la poudrière, et que je vous renouvelle cette demande.

— Et, seul comme vous êtes, monsieur Dumas... Je crois que vous m'avez dit que vous vous appeliez M. Dumas?

— Oui, monsieur, je m'appelle M. Dumas.

— Et seul comme vous êtes, monsieur Dumas, vous avez la prétention de me forcer à signer cette autorisation?... Vous remarquerez, n'est-ce pas? que nous sommes quatre.

Ce que j'avais remarqué, depuis un instant, à l'accent de plus en plus railleur de M. le commandant de place, et à la forme de sa phrase, c'est que la situation s'échauffait; je m'étais, en conséquence, reculé peu à peu, afin de rester maître de la porte, et, tout en reculant, j'avais introduit mes mains dans les poches de ma veste, et j'avais, sans bruit, armé la double batterie de mes pistolets.

Tout d'un coup, je les tirai de mes poches, et, dirigeant les canons sur le groupe que j'avais devant moi:

— Vous êtes quatre, messieurs, c'est vrai... mais, nous, nous sommes cinq!...

Et, faisant deux pas en avant:

— Messieurs, leur dis-je, je vous donne ma parole d'honneur que, si, dans cinq secondes, l'ordre n'est pas signé, je vous brûle la cervelle à tous les quatre; et je commence par vous, monsieur le lieutenant de roi... A tout seigneur, tout honneur!

J'étais devenu très pâle; mais probablement que, malgré sa pâleur, mon visage exprimait une immuable résolution.

Le double canon du pistolet que je tenais de la main droite n'était qu'à un pied et demi de la figure de M. de Liniers.

— Prenez garde, monsieur, lui dis-je, je vais compter les secondes.

Et, après une pause:

— Une, deux, trois...

En ce moment, une porte latérale s'ouvrit, et une femme au paroxysme de la terreur se précipita dans l'appartement.

— O mon ami, cède! cède! s'écria-t-elle; c'est une seconde révolte des nègres!...

Et, en disant cela, elle me regardait d'un œil effaré.

— Monsieur, fit le commandant de place, par respect pour ma femme...

— Monsieur, lui répondis-je, j'ai le plus grand respect pour madame; mais, moi aussi, j'ai une mère et une sœur... J'espère donc que vous allez avoir la bonté de renvoyer madame, et que nous viderons la chose entre hommes.

— Mon ami, continuait de crier madame de Liniers cède! cède, je t'en supplie! fais ce qu'on te demande, au nom du ciel!... Souviens-toi de mon père et de ma mère, massacrés à Saint-Domingue!

Je compris seulement alors ce que madame de Liniers avait entendu par ces mots: « C'est une seconde révolte des nègres! »

A mes cheveux crépus, à mon teint bruni par trois jours de soleil, à mon accent légèrement créole, — si toutefois, au milieu de l'enrouement dont j'étais atteint, il me restait un accent quelconque, — elle m'avait pris pour un nègre, et s'était laissée aller à une indicible terreur.

Cette terreur me fut, du reste, aisée à comprendre, lorsque je sus, depuis, que madame de Liniers était une demoiselle de Saint-Janvier.

M. et madame de Saint-Janvier, son père et sa mère, avaient été impitoyablement égorgés sous ses yeux dans la révolte du Cap.

La situation, comme on le comprend bien, était trop tendue; elle ne pouvait se prolonger.

— Mais, monsieur, s'écria le lieutenant de roi désespéré, je ne puis pourtant pas céder devant un homme seul!

— Voulez-vous, monsieur, que je vous signe une attestation constatant que c'est le pistolet sous la gorge que vous m'avez donné l'ordre?

— Oui, oui, monsieur! s'écria madame de Liniers.

Puis, se retournant vers son mari, dont elle embrassait les genoux:

— Mon ami, mon ami, donne l'ordre! répétait-elle, donne-le, je t'en supplie!

— Ou bien préférez-vous continuai-je, que j'aille chercher deux ou trois amis, afin que nous soyons de chaque côté en nombre égal?

— Eh bien, oui, je préfère cela, monsieur.

— Prenez garde, monsieur le vicomte, je vais sortir m'en rapportant à votre parole d'honneur; je vais sortir lorsque je vous tiens, lorsque je puis vous brûler la cervelle à tous les quatre... Je vous réponds que ce serait bientôt fait... Vous retrouverai-je où vous êtes et comme vous êtes?

— Oh! oui, monsieur! s'écria madame de Liniers.

Je m'inclinai avec politesse; mais, sans céder d'une ligne:

— C'est la parole d'honneur de votre mari que je demande madame.

— Eh bien, monsieur, dit le lieutenant de roi, je vous la donne.

— Je présume, repris-je, que cette parole engage ces messieurs en même temps que vous?

Les officiers firent un signe de tête.

Je désarmai mes pistolets, et les remis dans mes poches. Puis, m'adressant à madame de Liniers:

— Rassurez-vous, madame, lui dis-je, tout est fini. Dans cinq minutes, messieurs, je suis ici.

Et je sortis, prenant en passant mon fusil, que je retrouvai dans l'angle de la porte.

Je m'étais fort avancé; je ne savais où aller chercher Hutin, et Bard gardait un poste important.

Le hasard me servit; en mettant le pied dans la rue, je vis Hutin et l'un de ses amis qui, fidèles au rendez-vous, attendaient à dix pas de la maison: cet ami était un jeune homme de Soissons, chaud patriote, nommé Moreau.

Chacun d'eux avait un fusil à deux coups.

Je leur fis signe de venir et d'entrer dans la cour.

Ils vinrent et entrèrent, sans trop savoir de quoi il était question.

Je remontai. La parole était rigoureusement tenue: aucun de ces messieurs n'avait quitté sa place.

J'allai à la fenêtre, et je l'ouvris.

— Messieurs, dis-je à Hutin et à Moreau, ayez la bonté de dire à M. le lieutenant de roi que vous êtes prêts à faire feu non seulement sur lui, mais encore sur les autres personnes que je désignerai, s'il ne signe pas à l'instant même l'autorisation de prendre la poudre.

Pour toute réponse, Hutin et Moreau armèrent leurs fusils.

Madame de Liniers suivait tous mes mouvements et ceux de son mari avec des yeux hagards.

— Cela suffit, monsieur, me dit le lieutenant de roi, je suis prêt à signer.

Et, prenant un papier sur son bureau, il écrivit ces lignes:

« J'autorise M. Alexandre Dumas à se faire livrer toutes les poudres appartenant à l'artillerie qui se trouveront dans la poudrière Saint-Jean.

« *Le lieutenant de roi commandant la place,*

« Vicomte DE LINIERS.

« Soissons, ce 31 juillet 1830 »

Je pris le papier que me tendait le comte; je saluai madame de Liniers, en lui présentant mes excuses pour la terreur involontaire que je venais de lui causer, et je sortis (1).

Dans la rue, nous rencontrâmes le second ami dont Hutin m'avait parlé, M. Quinette. Il venait se joindre à nous.

C'était un peu tard, comme on voit; il est vrai qu'il devait nous quitter bientôt.

Son avis fut qu'il fallait procéder légalement, et que, pour procéder légalement, j'avais besoin d'être assisté du maire.

Je n'avais rien à dire contre la proposition; je tenais mon ordre. J'allai chercher le maire.

J'ai oublié le nom de cet honorable magistrat; tout ce dont je me souviens, c'est qu'il ne fit aucune difficulté de me suivre.

Cinq minutes après, accompagné du maire, d'Hutin, de Moreau et de Quinette, j'ouvrais avec précaution la porte du cloître Saint-Jean, non sans avoir prévenu Bard que c'était moi qui ouvrais la porte.

— Entrez, entrez! m'avait-il répondu.

J'entrai, et je vis la pièce en batterie; mais, à mon grand étonnement, Bard avait complètement disparu.

Il était à vingt pas de son canon, perché sur un prunier. Il mangeait des prunes vertes!

(1) Je crois devoir, en terminant ce récit, prendre la précaution que j'ai déjà prise en le commençant, c'est-à-dire renvoyer au *Moniteur* du 9 août 1830 le lecteur qui croirait que je fais du roman. — Voir aussi la note A à la fin de ce volume.

CLVII

M. LE MAIRE DE SOISSONS. — LA POUDRE DE LA RÉGIE. — M. JOUSSELIN. — LA HACHE DE L'ENTREPOSEUR. — M. QUINETTE. — J'ENFONCE LA PORTE DE LA POUDRIÈRE. — SORTIE TRIOMPHALE DE SOISSONS. — M. MENNESSON TENTE DE ME FAIRE ARRÊTER. — LES GARDES DU DUC D'ORLÉANS. — M. BOYER. — RETOUR À PARIS. — CES DIABLES DE RÉPUBLICAINS.

Cette fois, grâce au bon conseil de M. Quinette, il était impossible d'agir plus légalement que nous n'agissions, puisque nous procédions, comme Bilboquet, *avec autorisation de M. le maire.*

Aussi le lieutenant-colonel d'Orcourt s'empressa-t-il de nous ouvrir la porte du magasin à poudre d'artillerie.

Ce magasin était le pavillon à droite de la porte en entrant.

Nous n'y trouvâmes, en effet, que deux cents livres de poudre, à peu près.

Je m'apprêtais à les emporter lorsque le maire les réclama pour la défense de la ville.

La réclamation était assez juste; cependant, comme j'étais décidé à rapporter à Paris une quantité quelconque de poudre, peut-être allais-je recommencer avec M. le maire la scène que j'avais eue avec le commandant de place, lorsque le lieutenant-colonel d'Orcourt s'approcha de moi, et me dit tout bas :

— Il n'y a que deux cents livres de poudre dans le magasin de l'artillerie, c'est vrai ; mais, là dans le pavillon en face, il y a trois mille livres de poudre à la ville.

J'ouvris de grands yeux.

— Répétez donc, lui dis-je.

— Trois mille livres de poudre, là...

Et il me montra du doigt le pavillon.

— Alors, ouvrons ce pavillon, et prenons la poudre.

— Oui, mais je n'ai pas la clef.

— Et où est la clef?

— Chez l'entreposeur, M. Jousselin.

— Et où demeure M. Jousselin?

— Un de ces messieurs vous conduira chez lui.

— Très bien.

Je me tournai vers le maire.

— Monsieur le maire, je ne dis ni oui ni non, quant à votre demande : si j'ai d'autre poudre, je vous laisserai vos deux cents livres; si je n'en ai pas, je vous les prendrai... Maintenant, ne perdons pas de temps, et distribuons-nous les rôles. Mon cher monsieur Moreau, chargez-vous de nous trouver chez des voituriers de la ville une voiture et des chevaux de transport : on payera voiture et chevaux ce qu'il faudra; seulement que, dans une heure, ils soient ici. Aussitôt la poudre chargée, nous partons... Est-ce dit?

— Oui.

— Allez.

M. Moreau partit; il était impossible de mettre plus d'entrain qu'il n'en mettait.

— Bard, mon ami, vous voyez que la situation se complique : reprenez votre position près de la pièce de quatre ; rallumez votre cigarette, et plus de prunes vertes, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille : à peine en ai-je mangé deux ou trois, et j'ai les dents horriblement agacées!... Aussi, pour toutes les poudres de M. Jousselin, je ne mordrais pas dans une quatrième!

— Vous, Hutin, allez chez M. Missa, afin de savoir ce qu'il a fait de son côté, et s'il n'a rien fait, reprenez-lui la proclamation du général la Fayette; elle peut nous être utile près des autorités civiles, qui déclineront peut-être la validité des ordres du général Gérard.

— J'y cours!

— Vous, monsieur Quinette, ayez la bonté de me conduire chez M. Jousselin.

— C'est loin.

— Bah! qu'importe!... Avec un peu d'ensemble, ça marchera!... Dans une demi-heure ou trois quarts d'heure au plus tard; tout le monde ici!

Bard reprit son poste, Hutin partit de son côté; M. Quinette et moi, nous partîmes du nôtre.

Nous arrivâmes à la porte de M. Jousselin.

— C'est ici, me dit M. Quinette; mais, vous comprenez ma susceptibilité, n'est-ce pas? comme je suis de la ville, et que j'y reste après vous, je désire que vous entriez seul chez M. Jousselin.

— Oh! qu'à cela ne tienne!

J'entrai chez M. Jousselin.

J'avoue que je n'étais, pour le moment, possesseur ni d'un physique ni d'un habit propres à inspirer la confiance. J'avais perdu mon chapeau de paille, je ne saurais dire où; j'avais le visage brûlé de soleil et couvert de sueur; j'avais la voix tantôt éclatant en notes tromboniques, tantôt filant des sons d'une ténuité presque insaisissable ; ma veste, surchargée de mes pistolets à deux coups, continuait de perdre le peu de boutons dont elle était ornée ; enfin, la poussière de la route n'avait pu faire disparaître le sang qui tachait ma guêtre et mon soulier.

Il n'était donc pas étonnant qu'en m'apercevant ainsi accoutré, et mon fusil à deux coups sur l'épaule, M. Jousselin reculât, lui et le fauteuil sur lequel il était assis.

— Que me voulez-vous, monsieur? me demanda-t-il.

Je lui exposai le plus succinctement possible l'objet de ma visite; je n'avais pas de temps à perdre; d'ailleurs, j'eusse voulu faire des phrases, qu'il y eût eu impossibilité je ne pouvais plus parler.

M. Jousselin me fit plusieurs objections que je levai les unes après les autres; mais, l'une levée, l'autre arrivait; je vis que nous n'en finirions pas.

— Monsieur, lui dis-je, terminons. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner ce que vous avez de poudre dans votre magasin, pour mille francs que j'ai sur moi, et que voici?

— Monsieur, impossible! il y en a pour douze mille francs.

— Voulez-vous ou ne voulez-vous pas recevoir mes mille francs acompte, et accepter, pour le reste, un bon payable par le gouvernement provisoire?

— Monsieur, il nous est défendu de vendre à crédit.

— Voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner pour rien la poudre de la régie, c'est-à-dire la poudre du gouvernement, c'est-à-dire ma poudre, et non la vôtre, puisque j'ai un ordre du gouvernement pour la prendre, et que vous n'avez pas d'ordre pour la garder?

— Monsieur, je vous ferai observer...

— Oui ou non?

— Monsieur, vous êtes libre de la prendre; mais je vous préviens que vous en répondrez au gouvernement.

— Eh! monsieur, il fallait commencer par me dire cela, et la discussion serait finie depuis longtemps!

Je m'approchai de la cheminée, et m'emparai d'une hache à fendre le bois qui, depuis longtemps, me tirait l'œil.

— Mais, monsieur, s'écria l'entreposeur stupéfait, que faites-vous?

— Monsieur, je vous emprunte cette hache pour enfoncer la porte de la poudrière... Vous la retrouverez à Saint-Jean, monsieur Jousselin.

Et je sortis.

— Mais, monsieur, cria l'entreposeur en me suivant, c'est un vol que vous commettez là!

— Et même un vol avec effraction, monsieur Jousselin.

— Je vous préviens que je vais en écrire au ministre des finances.

— Écrivez-en au diable, si vous voulez, monsieur Jousselin!

Tout en dialoguant, nous étions arrivés à la porte de la rue.

M. Jousselin continuait de crier; la populace s'amassait.

Je revins sur mes pas.

— Ah! taisons-nous un peu, monsieur l'entreposeur, lui dis-je en empoignant solidement le manche de la hache.

— Au meurtre! à l'assassin! hurla-t-il de plus belle.

Et, me fermant la porte au nez, il la verrouilla en dedans.

Je ne voulais pas m'amuser à enfoncer la porte de M. l'entreposeur.

— Allons, allons, dis-je à Quinette, l'ennemi quitte la place; en route!

Et je me mis à courir, la hache à la main, du côté de l'église Saint-Jean.

Je n'avais pas fait cent pas, que je reconnus la voix de M. Jousselin, dont les malédictions m'arrivaient à travers l'espace.

Il était à sa fenêtre, et essayait d'ameuter la population contre moi.

M. Quinette avait prudemment disparu.

Je ne l'ai revu qu'en 1851, à Bruxelles. — Si, à Soissons, je trouvai qu'il était parti trop tôt, en revanche, à Bruxelles, il me sembla qu'il restait trop tard, quand, après le 2 décembre, il attendit qu'on lui envoyât sa démission d'ambassadeur de la République...

Je ne m'inquiétai ni des cris de l'entreposeur, ni de l'atti-

tude hostile de la population; je continuai mon chemin vers la poudrière.

Cette fois, Bard était à son poste.

— Eh bien, me demanda le lieutenant-colonel d'Orcourt, avez-vous l'autorisation de M. Jousselin?

— Non, répondis-je; mais j'ai la clef de la poudrière!

Et je montrai la hache.

En ce moment, Hutin arriva.

— Eh bien, lui dis-je, votre docteur Missa, qu'a-t-il fait?

— Comprenez-vous! me répondit Hutin, ce chef des patriotes, il n'a pas osé mettre le nez dehors!... C'est tout au plus s'il voulait me rendre la proclamation du général la Fayette!

— Vous la lui avez reprise, j'espère?

— Tiens, parbleu! la voici!

— Donnez... Bon! Maintenant, à l'ouvrage!

— Et vous, qu'avez-vous fait?

— J'ai cueilli cette hache à la cheminée de M. Jousselin... Nous allons enfoncer la porte de la poudrière, charger la poudre sur la voiture que Moreau amènera, et nous filerons... Comptez-vous sur Moreau?

— Comme sur moi!... A propos, et Quinette?

— Disparu! évanoui! volatilisé!... Mais, voyons, ne nous occupons plus de lui. A l'œuvre!...

Ce n'était pas chose facile, non de se mettre à l'œuvre, mais d'en venir à nos fins. La serrure qu'il fallait faire sauter se crochait dans la muraille même; la muraille était bâtie en moellons de silex; chaque coup mal dirigé qui, au lieu de porter sur la serrure ou sur le bois, portait sur la muraille, faisait voler des millions d'étincelles.

C'était un brave que le lieutenant-colonel d'Orcourt; mais, au deuxième ou troisième coup de hache, quand il eut vu jaillir les étincelles, il secoua la tête, et, se tournant vers ses compagnons:

— Ne restons pas ici, c'est inutile... Il faut être fou pour faire le métier que font ces messieurs.

Et il s'éloigna avec eux autant que les murs de l'enclos le lui permirent.

Au bout de cinq minutes, je fus obligé de passer la hache à Hutin, qui se mit à travailler la porte à son tour.

Et, comme, à mon avis, la chose n'allait pas encore assez vite, je soulevai jusqu'à la hauteur de ma tête la plus grosse pierre que je pus trouver; puis, prenant la posture d'Ajax, je criai gare à Hutin, je lançai la pierre, et, sous ce dernier effort, la porte, déjà ébranlée, vola en morceaux.

Nous étions, enfin, devant les trois mille livres de poudre!

J'avais tellement peur qu'elles ne m'échappassent, que je m'assis sur un tonneau comme Jean-Bart, et que je priai Hutin d'aller presser Moreau et ses voituriers.

Hutin partit; c'était, de son côté, une vigoureuse nature, toute de nerfs, un chasseur infatigable, un admirable tireur, peu parleur, mais qu'il fallait voir à l'œuvre, quelle que fût cette œuvre, pour l'apprécier.

Un quart d'heure après, il revenait avec la voiture, mais sans Moreau.

Qu'était devenu Moreau?

Moreau avait soulevé une vingtaine de jeunes gens de la ville et tout le corps des pompiers. Pompiers et jeunes gens allaient m'attendre et me faire escorte jusqu'à Villers-Cotterets.

De plus, Moreau m'envoyait son cheval pour faire ma sortie.

Nous chargeâmes la poudre sur la voiture; je payai le prix convenu, — quatre cents francs, je crois; — nous étions libres de prendre la poste; le voiturier devait suivre la voiture; il la ramènerait comme il pourrait, c'était son affaire: il recevait quatre cents francs pour cela.

La poudre chargée, nous fîmes une halte chez madame Hutin. Il était quatre heures de l'après-midi, et nous étions encore à jeun

Bard, seul, avait mangé trois prunes.

Bard mourait d'envie d'emmener la pièce de quatre, et, moi, je mourais d'envie de lui en faire cadeau; mais les braves gardiens de la poudrière me prièrent tant de la leur laisser, que je n'eus pas le courage de la leur prendre.

Un bon dîner nous attendait chez Hutin. Si grand besoin que nous en eussions, nous le mangeâmes en hâte, et pendant qu'on attelait les chevaux de poste au cabriolet.

Enfin, à cinq heures, nous nous mîmes en route: Hutin, Moreau et Bard, derrière la voiture, dans le cabriolet; moi, sur le cheval de Moreau, marchant le long des roues, une main à la fonte, et tout prêt à faire sauter la voiture, moi et une partie de la ville, si l'on tentait de s'opposer à notre sortie.

Personne ne nous fit obstacle; quelques cris patriotiques retentirent même derrière nous.

Il fallait savoir gré à la population de pousser ces cris, quelque rares qu'ils fussent, car, en vérité, en 1830, on ne savait quels cris pousser.

L'endroit dangereux à franchir était la porte de la ville. Une fois que nous serions engagés sous la porte, la herse pouvait tomber devant nous, tandis qu'on nous attaquerait par les deux corps de garde.

Ces Thermopyles furent dépassées sans accident, et nous nous trouvâmes de l'autre côté de la muraille, et en rase campagne.

Nos hommes nous attendaient à cinquante pas de la porte.

Alors, seulement, je l'avoue, je respirai à pleine poitrine.

— Sacrebleu! mon cher ami, dis-je à Hutin, rentrez-donc dans la ville, et faites-nous venir une vingtaine de bouteilles de vin, afin que nous buvions à la santé du général la Fayette... Nous l'avons bien gagné!

Un quart d'heure après, nous levions nos verres, et nous buvions à la santé du général, toast que nous renvoyèrent en acclamations les habitants de la ville qui, pour assister à notre départ, encombraient les murailles.

Les vingt bouteilles vidées, nous nous remîmes en route.

A la Verte-Feuille, c'est-à-dire à moitié chemin de Soissons à Villers-Cotterets, je laissai le cheval de Moreau chez le maître de poste; il m'eût été impossible de rester en selle dix minutes de plus: je tombai de fatigue.

Tandis qu'on mettait quatre chevaux de poste à la charrette, — car je commençais à m'apercevoir qu'avec les chevaux du voiturier nous n'arriverions jamais, — je me couchai au bord d'un fossé, et je m'endormis si profondément, qu'on eut toutes les peines du monde à me réveiller au moment du départ.

Moreau, alors, reprit son cheval; il voulait nous accompagner jusqu'à Villers-Cotterets. Je montai à sa place dans le cabriolet, et à peine y étais-je installé, que je m'endormis de nouveau.

Je dormais depuis une heure probablement, lorsque je me sentis vigoureusement secoué.

Je rouvris les yeux; j'avais affaire à Hutin.

— Eh! réveillez-vous donc! me dit-il.

— Pourquoi? demandai-je en bâillant. Je dors si bien!

— Mais parce qu'il paraît que votre ancien notaire, M. Mennesson a révolutionné la ville, sous prétexte que vous faites les affaires du duc d'Orléans, — et on ne veut pas nous laisser passer.

— Moi, les affaires du duc d'Orléans?... Ah çà! mais il est fou ou soûl!

— Fou, soit; mais, en attendant, il paraît qu'il va falloir en découdre.

— En découdre! et avec qui?

— Avec les gardes de la forêt d'abord.

— Avec les gardes de la forêt? Entendons-nous... Comment faudra-t-il en découdre avec les gardes de la forêt, qui sont au duc d'Orléans, parce que je fais les affaires du duc d'Orléans?

— Oh! moi, je n'y comprends rien... Je vous préviens, voilà tout. Maintenant que vous êtes prévenu, marchons.

J'achevai de me réveiller. Nous étions au bas de la montagne de Dampleux, et c'était un de mes amis de Villers-Cotterets qui était accouru nous avertir de ce qui se tramait contre nous.

J'appelai Moreau, qui composait à lui seul toute notre cavalerie.

— Moreau, lui dis-je, faites-moi le plaisir, pour achever votre cheval, de le mettre au galop, et d'aller voir jusque chez Cartier ou même jusque chez Paillet, ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on nous annonce. Si vous rencontrez M. Mennesson, prévenez-le que j'ai deux balles dans mon fusil, et que, s'il ne veut pas faire connaissance avec elles, il se tienne hors de portée.

Moreau partit au galop; je me mis à l'avant-garde avec Hutin et six ou huit hommes qui me parurent prêts à tout, et je laissai Bard avec les vingt-cinq ou trente autres, pour faire escorte à la voiture; après quoi, nous continuâmes notre chemin.

Au bout de dix minutes, nous vîmes revenir Moreau. Il y avait, en effet, un attroupement devant la porte de M. Mennesson; M. Mennesson pérorait au milieu de l'attroupement; mais Moreau s'était approché de lui, lui avait parlé à l'oreille, et il avait disparu.

Restaient les gardes, que l'on disait commandés par un ancien officier nommé M. Boyer.

Cette résistance des gardes commandés par M. Boyer me paraissait d'autant plus étonnante que les gardes, comme je l'ai dit, étaient attachés à la maison d'Orléans, pour laquelle on m'accusait de faire des émeutes en province, et que M. Boyer, ancien officier destitué par la Restauration, devait tout à M. le duc d'Orléans.

Nous arrivâmes à la porte de Paillet; nous étions attendus comme la première fois; le souper était servi; nous l'expédiâmes rapidement. Tous les hommes soupaient dans la cour de Cartier.

Cependant, comme nous nous attendions à être attaqués d'un moment à l'autre, chacun soupait avec son fusil entre les jambes.

Le souper se passa sans encombre.

Pendant que nous étions à table, on avait renouvelé les chevaux du cabriolet et de la charrette. Vers dix heures du soir, nous nous remîmes en route, escortés, cette fois, par la garde nationale tout entière de Villers-Cotterets.

Nous nous étions séparés avec force embrassades et poignées de main de notre escorte de Soissons, qui avait fait six lieues en moins de quatre heures.

Arrivé au haut de la montagne de Vauciennes, et comme je nageais à plein corps dans ce bon sommeil dont Saverny reproche avec tant de mélancolie au bourreau de l'avoir tiré, je fus une seconde fois secoué par Hutin.

— Alerte ! alerte ! me dit-il.

— Quoi ?

— M. Boyer vous demande ; il veut se battre avec vous.

— Bon ! et où est-il ?

— Me voici ! dit une voix.

Je me frottai les yeux, et je vis un homme de trente-cinq à quarante ans, sur un cheval ruisselant d'écume.

Je descendis.

— Pardon, monsieur, lui demandai-je, mais il paraît que vous désirez me parler ?

— Monsieur, me dit le cavalier avec une grande animation, vous m'avez insulté !

— Moi ?

— Oui, vous, monsieur ! et vous allez, j'espère, me rendre raison !

— Raison de quoi ?

— De ce que vous avez dit que j'étais soûl ou fou !

— Attendez donc, j'ai dit cela de quelqu'un, c'est vrai, mais de qui donc l'ai-je dit ?

— Eh ! parbleu ! s'écria Hutin, vous l'avez dit de M. Mennesson !

— Vous voyez, monsieur, je ne l'ai pas soufflé à M. Hutin...

— Avez-vous un autre motif de me chercher querelle ?

— Aucun, monsieur.

— Dans ce cas, ce n'était guère la peine de me réveiller.

— Monsieur, je croyais...

— Le croyez-vous encore ?

— Non, puisqu'on me dit le contraire.

— Eh bien, alors ?

— Bon voyage, monsieur.

— Merci !

Et M. Boyer fit faire à son cheval un *tête à la queue*, et reprit au galop le chemin de Villers-Cotterets

Bien souvent nous nous rencontrâmes depuis, et nous rîmes du malentendu.

Mais, pour le moment, j'avais autre chose à faire que de rire. Je laissai à Bard la garde de la poudre, je remontai dans le cabriolet, je chargeai Hutin de payer les relais, je me rendormis, et ne me réveillai que dans la cour du maître de poste du Bourget.

Il était à peu près trois heures du matin.

Je ne pouvais voir le général la Fayette que vers huit ou neuf heures. Nous acceptâmes donc la tasse de café et le lit que nous offrait le maître de poste.

Seulement, comme je me défiais de moi, et que je craignais de dormir vingt-quatre heures, je priai qu'on me réveillât à sept heures, promesse qui me fut faite et qui fut religieusement tenue.

A neuf heures du matin, nous entrions à l'hôtel de ville.

Je trouvai le général à son poste avec son même uniforme bleu, son même gilet blanc, sa même cravate blanche ; seulement, son uniforme était un peu plus ouvert, son gilet un peu plus débraillé, sa cravate un peu plus lâche que quand je l'avais quitté.

Pauvre général ! moins heureux que moi, qui parlais encore, lui ne parlait plus du tout. Il ouvrait les bras et embrassait : c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Heureusement que, dans les cas secondaires, Carbonnel le suppléait : ainsi, lorsque arrivait la députation de quelque commune, après que le général avait embrassé le maire et les adjoints, Carbonnel embrassait les simples conseillers municipaux.

Cependant, pour moi, le général fit un effort : non seulement il ouvrit les bras et m'embrassa, mais encore il essaya de me féliciter sur ma réussite, et de m'exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de me revoir sain et sauf ; malheureusement pour mon amour-propre, la voix s'arrêta dans son gosier.

Le même accident, s'il faut en croire Virgile, était arrivé trois mille ans auparavant à Turnus.

Bonnelier, qui parlait encore, me prit par le bras, et s'écria en levant les yeux au ciel :

— Ah ! mon ami ! quel mal nous ont donné hier vos diables de républicains !... Par bonheur, tout est fini !

C'était de l'hébreu pour moi ; seulement, le *par bonheur, tout est fini !* me déplaisait fort, à moi républicain, il était clair que nous avions perdu quelque bataille.

En effet, les événements avaient rudement marché pendant les quarante-quatre heures qu'avait duré mon absence !

Voyons où l'on en était à mon retour, et comment on en était venu là.

CLVIII

PREMIÈRE PROCLAMATION ORLÉANISTE. — MM. THIERS ET SCHEFFER VONT A NEUILLY. — LA SOIRÉE A SAINT-CLOUD. — CHARLES X RÉVOQUE LES ORDONNANCES. — DÉPUTATION RÉPUBLICAINE A L'HOTEL DE VILLE. — M. DE SUSSY. — AUDRY DE PUYRAVEAU. — PROCLAMATION RÉPUBLICAINE. — RÉPONSE DE LA FAYETTE AU DUC DE MORTEMART. — CHARRAS ET MAUGUIN.

Je crois avoir fini un des précédents chapitres en disant : « Ce récit changea les dispositions de M. Thiers, qui, au lieu de faire son article, se leva et courut chez Laffitte. »

M. Thiers était orléaniste, ainsi que M. Mignet : un dîner chez M. de Talleyrand, dans lequel *Dorothée* avait été charmante, avait séduit les deux publicistes ; Carrel seul s'était séparé d'eux, et était resté républicain (1).

Aussi, dès le matin du 30, M. Thiers et M. Mignet avaient-ils rédigé une proclamation conçue en ces termes :

« Charles X ne peut plus rentrer à Paris, il a fait couler le sang du peuple.

« La république nous exposerait à d'affreuses divisions ; elle nous brouillerait avec l'Europe.

« Le duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause de la Révolution.

« Le duc d'Orléans ne s'est jamais battu contre nous.

« Le duc d'Orléans était à Jemmapes.

« Le duc d'Orléans est un roi citoyen.

« Le duc d'Orléans a porté au feu les couleurs tricolores ; le duc d'Orléans peut seul les porter encore ; nous n'en voulons point d'autres.

« Le duc d'Orléans ne se prononce pas ; il attend notre vœu. Proclamons ce vœu, et il acceptera la Charte comme nous l'avons toujours entendue et voulue.

« C'est du peuple français qu'il tiendra sa couronne ! »

Cette proclamation était évidemment la réponse à la note écrite de la main d'Oudard, et partie de Neuilly pour Paris à trois heures un quart du matin.

Malheureusement, la proclamation avait été huée place de la Bourse, et déchirée à tous les coins de mur où elle avait été affichée.

Le souffle révolutionnaire était encore déchaîné par les rues.

Thiers était rentré au *National* après avoir vu l'effet produit par sa proclamation.

La nouvelle du duc de Chartres sauvé lui était une occasion d'aller à Neuilly : toutes les portes s'ouvrent devant un messager qui vient annoncer à un père et à une mère le salut de leur enfant.

En arrivant chez Laffitte, il apprit que les négociations étaient nouées avec Neuilly.

Le duc d'Orléans correspondait directement avec M. Laffitte par l'intermédiaire d'Oudard et de Tallencourt.

Selon toute probabilité, la duchesse elle-même ignorait où en étaient les négociations.

Madame Adélaïde était, sans doute, mieux instruite des secrets du frère que la femme de ceux du mari le duc d'Orléans avait grande confiance dans l'esprit presque viril de sa sœur.

Laffitte ne présidait plus son salon, qui était présidé par Bérard.

D'où venait cette absence de Laffitte ?

Des douleurs que lui causait sa foulure, répondait-on à ceux qui s'enquéraient.

Le fait est que Laffitte, poussé par Béranger, faisait un roi.

---

(1) On a dit que je m'étais trompé au sujet de cette fondation. J'en appelle à M. Thiers lui-même, et à ses souvenirs de 1829.

M. Thiers n'a pas oublié la réponse que lui fit, à un bal masqué, un domino qui donnait le bras à M. de Blanemesnil, réponse qui le força de quitter le bal à l'instant même.

Peut-être, avec la permission du domino, trouverai-je moyen de raconter plus tard cette scène.

M. Thiers jeta les hauts cris: on l'oubliait, disait-il.

Béranger lui rit au nez, de ce sourire qui n'appartient qu'à l'auteur du *Dieu des bonnes gens.*

— Pourquoi diable voulez-vous qu'on n'oublie pas les absents? lui dit-il.

Et, en effet, depuis quatre heures, M. Thiers était absent du salon de Laffitte; quatre heures, en révolution, c'est quatre années! En quatre heures, un monde disparaît, un monde se réforme.

M. Thiers alla trouver M. Sébastiani et se fit donner un programme. Chacun voulait apporter son moellon à l'édifice de la royauté nouvelle. M. Scheffer, le peintre, artiste d'un immense mérite et homme d'une grande valeur, ami du duc d'Orléans, presque commensal de sa maison, se disposait à partir pour Neuilly, envoyé par la commission municipale. M. Thiers s'accrocha à Scheffer, et partit avec lui.

La route de Neuilly était coupée par un régiment de la garde.

— Diable! dit Thiers, s'ils allaient nous arrêter et trouver le programme...

Mais, à cette heure décisive, le cœur faillit presque au duc d'Orléans.

Décidé à partir derrière M. de Montesquiou, il envoya celui-ci annoncer son arrivée, et partit en effet; mais, au bout d'un quart de lieue, il revint sur ses pas.

Ce qui fit, de Louis-Philippe, le roi des Français, ce fut la crainte de perdre ses six millions de rente.

Et, cependant, au moment même où le duc d'Orléans retournait au Raincy au grand galop de ses chevaux, la Chambre se réunissait, et M. Laffitte, nommé par acclamation président, — première flatterie à la puissance future, — M. Laffitte posait, pour ainsi dire, les bases de la royauté de juillet.

Tandis que M. Thiers revient de Neuilly, et raconte à qui veut l'entendre le charmant accueil qu'il a reçu des princesses; tandis que le duc d'Orléans, près de manquer à sa destinée, tourne le dos à ce pouvoir qu'il a tant convoité; tandis que M. Laffitte, poursuivant son rêve de dix ans, sert cette ambition défaillante qui, en se réalisant, doit souffler sur sa fortune et sa popularité, et les éteindre





Thiers.

— Donnez-le moi, dit Scheffer.

Et il prit le programme des mains de Thiers, le réduisit en un volume aussi mince que possible, et le glissa dans le creux de sa main gauche par l'ouverture de son gant.

On arriva sans accident à Neuilly.

Mais le duc d'Orléans, à Neuilly, se trouvait trop rapproché des troupes royales; il s'était retiré au Raincy, après avoir dicté la fameuse note à Oudard, et ce fut avec le Raincy que Laffitte correspondit pendant la journée du 30.

Les deux négociateurs ne trouvèrent donc à Neuilly que la duchesse et madame Adélaïde.

Louis Blanc, admirablement renseigné sur ce point, a très exactement raconté cette scène; nous renverrons donc à lui ceux de nos lecteurs qui désireraient la connaître dans tous ses détails.

Nous nous bornerons, quant à nous, à dire que la reine repoussa avec indignation l'offre du trône, mais que, moins dédaigneuse, et surtout moins indignée, madame Adélaïde, non seulement ne repoussa rien, mais encore promit presque tout au nom de son frère.

M. de Montesquiou fut immédiatement envoyé au Raincy.

Le moment attendu par la race des d'Orléans, depuis qu'elle existait côtoyant la royauté, était donc enfin venu. Le but de cette ambition, éveillée dès 1790 pour le duc actuel, ménagée avec tant de soin pendant les quinze ans de royauté de Louis XVIII et de Charles X, pouvait être atteint; il n'y avait plus que le bras à étendre et un mot à dire.

toutes deux, au lieu de les ranimer, — disons, en peu de mots, ce que faisaient les royalistes d'un côté, et les républicains, de l'autre.

Quand il eut cédé aux désirs de M. de Vitrolles, de M. de Sémonville et de M. d'Argout; quand il se fut laissé arracher la promesse d'un ministère dont les trois principaux membres seraient MM. de Mortemart, Gérard et Casimir Périer; quand il eut obtenu de M. de Mortemart que celui-ci même devînt le chef de ce nouveau cabinet, Charles X crut avoir tout fait, et se mit à jouer au whist avec M. de Duras, M. de Luxembourg et madame la duchesse de Berry.

Pendant que Charles X jouait, M. Mortemart attendait qu'il plût au roi de lui donner des ordres pour Paris; et M. le dauphin, qui craignait que le roi ne donnât ces ordres, après avoir positivement défendu aux sentinelles du bois de Boulogne de laisser passer qui que ce fût allant de Saint-Cloud à Paris, regardait machinalement une carte géographique.

La partie finie, le roi annonça qu'il allait se coucher.

Alors, M. de Mortemart, ne comprenant rien à ces instances du roi pour qu'il acceptât le ministère et à cette inertie depuis qu'il l'avait accepté, s'approcha de Charles X.

— Le roi n'ordonne-t-il pas que je parte?

Le roi, qui venait de manger quelques pralines, répondit en mâchant un cure-dents:

— Pas encore, monsieur le duc, pas encore... J'attends des nouvelles de Paris.

Et il passa dans sa chambre à coucher.

M. de Mortemart était près de quitter Saint-Cloud; un dernier sentiment de piété pour cette fortune royale qui allait sombrer le retint au palais.

Il rentra dans l'appartement qui lui avait été assigné, mais ne se coucha point.

On a vu comment MM. de Vitrolles, de Sémonville et d'Argout avaient été accueillis et par la commission municipale et par M. Laffitte.

MM. de Vitrolles et d'Argout revinrent à Saint-Cloud, afin de raconter les résultats de leur ambassade; ils avaient perdu en route M. de Sémonville.

M. de Sémonville avait assez fait pour sa conscience en allant une première fois à Saint-Cloud; il pensa qu'il avait, maintenant, le droit de faire quelque chose pour sa place de grand référendaire.

Il était resté à Paris.

L'avis de MM. de Vitrolles et d'Argout était qu'il n'y avait pas un instant à perdre; et encore, en ne perdant pas un instant, était-il probable qu'on ne pouvait plus sauver la monarchie.

Ils trouvèrent M. de Mortemart debout et désespéré.

Toute la soirée, tandis que le roi faisait tranquillement sa partie de whist, et que M. le dauphin consultait machinalement sa carte géographique, lui s'était tenu sur le balcon qui regardait la capitale, bouillant d'impatience et tressaillant à chaque bruit qui venait de Paris, comme tressaille un fils pieux à chaque craquement de l'édifice paternel qui s'écroule

Il raconta à MM. de Vitrolles et d'Argout toutes ses transes, toutes ses angoisses, tous ses désappointements.

Alors, ils voulurent l'emmener avec eux à Paris.

— Qu'y ferais-je? répondit M. de Mortemart. Je n'ai aucun caractère officiel. Irai-je, comme un aventurier, dire: « Les ordonnances sont révoquées, et je suis ministre! » Qui me croira?... Un ordre, une signature, un moyen de reconnaissance, et je suis à vous.

On décida qu'on allait, séance tenante, rédiger les ordonnances nouvelles révoquant celles du 25, et que, ces ordonnances rédigées, on les ferait signer au roi.

Les ordonnances furent, en effet, rédigées séance tenante; mais, lorsqu'il fallut les faire signer au roi, là fut l'embarras.

L'étiquette était positive: les grandes entrées pouvaient seuls pénétrer dans la chambre du roi, et aucun de ces trois messieurs n'avait les grandes entrées.

Les gardes du corps refusèrent le passage.

On s'adressa au valet de chambre. Il refusa la porte.

Pourquoi pas? Le valet de chambre ne refusait-il pas, le 6 octobre 1789 la porte du cabinet du roi Louis XVI à M. de la Fayette, — qui venait sauver le roi Louis XVI et sa famille d'un égorgement général, — sous prétexte que M. de la Fayette n'avait pas les grandes entrées?

Hélas! le roi Charles X n'avait pas même là une madame Elisabeth pour crier à ce valet de chambre imbécile: « Non, monsieur, il n'a pas les grandes entrées, mais le roi les lui donne. »

Il fallut employer la menace, déclarer au valet de chambre qu'on le rendait responsable des malheurs qui pouvaient surgir de son refus.

Le valet de chambre, effrayé, céda, pliant sous le poids de la responsabilité.

Le roi dormait; il fallut l'éveiller; il fallut lui raconter Paris en révolution, Paris marchant dans la voie de la république, Paris armé et menaçant, mais pouvant être encore désarmé à cette heure; Paris inexorable demain: il fallut tout cela pour que le roi se décidât.

La lutte dura de minuit à deux heures du matin. A deux heures et quelques minutes, le roi signa.

— Ah! murmura-t-il en déposant la plume, le roi Jean et François Ier rendaient du moins leur épée sur un champ de bataille.

M. de Mortemart entendit cet aparté.

Il voulait rentrer, jeter les ordonnances sur le lit de ce monarque ingrat; MM. d'Argout et de Vitrolles l'entraînèrent.

— Oh! murmura-t-il à son tour, s'il ne s'agissait pas de sauver la tête du roi!...

On monta en calèche, et l'on partit; mais, en arrivant au bois de Boulogne, on fut arrêté.

M. le dauphin avait, comme nous l'avons dit, donné l'ordre positif aux chefs de poste de ne laisser passer, pour Paris, aucune personne venant de Saint-Cloud.

Il avait prévu ce qui arrivait.

M. de Mortemart fut obligé de tourner à pied le bois de Boulogne, et, après avoir fait un détour de trois lieues, il entra dans Paris par un mur ébréché dans un but de contrebande.

En entrant à Paris, il put voir les proclamations orléanistes affichées sur les murs.

Ces proclamations, les républicains, eux aussi, les avaient vues.

Ce fut Pierre Leroux qui lut une des premières: elle était toute fraîche appliquée au mur; il la décolla et l'apporta chez Joubert, au passage Dauphine.

— Si cela est ainsi, s'écria-t-on d'une voix unanime, tout est à recommencer: rallumons les réchauds, et refondons des balles!

A l'instant même, des émissaires furent chargés de rallier les républicains dispersés; il y avait, à une heure, séance chez Lointier.

Je n'assistai point à cette réunion. On sait que je courais, pendant ce temps, de l'hôtel de ville chez Laffitte, cherchant cet introuvable gouvernement provisoire dont tout le monde a entendu parler, mais que personne n'a jamais vu.

Je venais de quitter l'hôtel de ville lorsqu'une députation républicaine y arriva; elle aussi avait rédigé sa proclamation. M. Hubert, ancien notaire, un des hommes les plus honorables que j'aie connus, et qui vient de mourir, laissant toute sa fortune à des hospices, à des établissements de bienfaisance, et aux citoyens poursuivis pour leurs opinions démocratiques, était chargé de présenter cette adresse au général la Fayette.

La voici:

« Le peuple, hier, a reconquis ses droits sacrés au prix de son sang; le plus précieux de ces droits est de choisir librement son gouvernement; il faut empêcher qu'aucune proclamation ne soit faite qui désigne un chef, lorsque la forme même du gouvernement ne peut être déterminée.

Il existe une représentation provisoire de la nation, qu'elle reste en permanence jusqu'à ce que le vœu de la majorité des Français ait pu être connu. »

On voit que tout le monde prenait au sérieux la fabuleuse et invisible trilogie la Fayette, Gérard et Choiseul.

Les membres de la députation étaient Charles Teste, Trélat, Hingray, Bastide, Guinard et Poubelle.

Hubert, le chef de la députation, la précédait, portant au bout de sa baïonnette la note qu'on vient de lire.

La députation fut admise à l'instant même; chez le général la Fayette, nul ne faisait antichambre.

La discussion fut vive; la Fayette ignorait toutes les menées orléanistes, et protestait avec la candeur de l'ignorance.

Les républicains, de leur côté, affirmaient avec toute la vigueur de l'instinct.

— Général, dit Hubert, par les balles qui trouent le plafond au-dessus de votre tête, nous vous adjurons de prendre la dictature!

On en était à ce point; le général allait peut-être céder, quand on lui annonça que M. de Sussy demandait à lui parler.

Les républicains se tenaient là, inquiets, ombrageux, pleins de doute, semblant interroger du regard le général, et le sommer de redire tout haut ce qu'on venait de lui dire tout bas.

Le général comprit qu'il ne s'agissait point de biaiser à cette heure; d'ailleurs, son âme droite, son cœur loyal répugnaient à toute dissimulation.

— Faites entrer M. de Sussy, dit-il à haute voix.

— Mais, général, c'est à vous seul que M. de Sussy désire parler.

— Faites entrer M. de Sussy, répéta le général; je suis ici au milieu de mes amis.

M. de Sussy entra et fut forcé de dire quelle cause l'amenait.

Cela tombait bien; il venait annoncer au général la Fayette la révocation des ordonnances, la nomination du ministère Mortemart, Gérard et Casimir Périer, et l'arrivée de M. de Mortemart à Paris, et, enfin, le refus que venait de faire la Chambre, qui s'occupait de la royauté du duc d'Orléans, de recevoir les nouvelles ordonnances signées par Charles X à trois heures du matin — juste au moment où le duc d'Orléans dictait à Oudard la fameuse note qui avait mis MM. Thiers et Mignet si fort en émoi.

Ainsi les choses s'expliquaient; tous les jeux s'abattaient à la fois sur la même table: le jeu de Charles X, nommant le ministère Mortemart, Gérard et Casimir Périer; le jeu de M. Laffitte, proposant le duc d'Orléans au suffrage de la nation; et, enfin, le jeu des républicains, pressant la Fayette d'accepter la dictature.

On eût fait la chose exprès et l'on eût arrêté l'heure, qu'on n'eût certes pas mieux réussi.

Il s'ensuivit alors, dans la salle où venaient de se heurter des intérêts si puissants, un instant de trouble qui faillit être fatal à M. de Sussy.

Bastide l'avait pris au collet, et allait tout simplement le jeter par la fenêtre, lorsque Trélat le retint.

Je reviendrai plus d'une fois sur Bastide, et je dirai

quel homme plein de franchise, de courage et de loyauté c'était et c'est encore.

Comme tous les mouvements extrêmes, celui-ci amena sa réaction.

Cette réaction eut pour résultat de laisser M. de Sussy sortir tranquillement, sous la conduite du général Lobau, lequel ouvrit la porte en accourant au bruit infernal qui se faisait dans le cabinet de la Fayette.

Les républicains se retrouvèrent seuls avec le général.

Ils renouvelaient leurs instances auprès de lui, quand on vint les avertir que M. de Sussy introduit dans le sein de la commission municipale, y exposait au moment même les nouvelles propositions de Charles X, auxquelles la commission municipale ne paraissait nullement hostile.

Il ne s'agissait plus de discuter avec la Fayette et d'écouter ses théories sur le gouvernement constitutionnel en France et le gouvernement républicain aux Etats-Unis, la question de vie ou de mort se débattait à la commission municipale.

Il s'agissait de courir à la commission municipale.

On y courut.

La porte était fermée.

On frappa.

Personne ne répondit.

Deux ou trois coups de crosse de fusil ébranlèrent violemment la porte, qui s'ouvrit enfin, et qui, en s'ouvrant, montra M. de Sussy exposant ses raisons aux membres de la commission municipale, lesquels paraissaient les écouter avec la plus grande faveur.

Cette apparition de six ou huit hommes armés et connus pour la vigueur de leur caractère jeta l'épouvante au milieu de l'assemblée; on se leva, on s'éparpilla, on voulut avoir l'air de ne rien faire de décisif.

Pendant ce temps, Hubert sentit qu'on lui glissait un papier dans la main.

Il se retourna et reconnut M. Audry de Puyraveau, le seul véritable patriote de la commission.

— Prenez cette proclamation, lui dit vivement celui-ci; elle a failli être signée, il y a une heure, par la commission municipale... L'arrivée de M. de Sussy a tout remis en question... Montez sur une borne, lisez la proclamation, répandez-la, imposez-la... Ils signeront si vous leur faites peur.

A la bonne heure! cette façon d'agir rentrait dans la politique des vainqueurs du Louvre. Tous descendirent rapidement les degrés de l'hôtel de ville; Hubert monta sur une borne, appela le peuple à lui, et, entouré de ses compagnons, il lut à haute voix la proclamation suivante comme émanée de la commission municipale.

Ecoutez bien, car c'est la seule manifestation républicaine sérieuse qui ait été faite en 1830.

Ecoutez bien, car elle va vous dire où en étaient, à cette époque, les esprits les plus avancés.

Ecoutez bien, car elle vous apprendra quels étaient les vœux de ces hommes qu'on a persécutés pendant dix-huit ans, sous prétexte qu'ils voulaient bouleverser la société.

Après avoir lu cette proclamation, — qu'il est bon de comparer à celle de MM. Thiers et Mignet, — relisez la déclaration des Droits de l'Homme de 1789, et vous verrez que les républicains de 1830 étaient en arrière de cette Déclaration.

« La France est libre.

« Elle veut une constitution.

« Elle n'accorde au gouvernement provisoire que le droit de la consulter.

« En attendant qu'elle ait exprimé sa volonté par de nouvelles élections, respect aux principes suivants :

« Plus de royauté.

« Le gouvernement exercé par les seuls mandataires élus de la nation.

« Le pouvoir exécutif confié à un président temporaire.

« Le concours médiat et immédiat de tous les citoyens à l'élection des députés.

« La liberté des cultes.

« Plus de culte de l'Etat.

« Les emplois de l'armée de terre et de l'armée de mer garantis contre toute destitution arbitraire.

« Etablissement des gardes nationales sur tous les postes de la France; la défense de la constitution leur est confiée.

« Ces principes, pour lesquels nous venons de risquer notre vie, nous les soutiendrons, s'il le faut, par l'insurrection légale. »

Pendant que Hubert lisait cette proclamation sur la place de l'Hôtel-de-Ville, M. de Sussy entrait dans le cabinet de la Fayette et, malgré toutes ses instances, quoiqu'il fît valoir les titres de parenté qui unissaient les la Fayette aux Mortemart, il ne pouvait tirer du général que la lettre suivante :

« Monsieur le duc,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec tous les sentiments que votre caractère personnel m'inspire depuis longtemps. M. de Sussy vous rendra compte de la visite qu'il a bien voulu me faire. J'ai rempli vos intentions en lisant ce que vous m'adressiez à beaucoup de personnes qui m'entouraient; j'ai engagé M. de Sussy à passer à la commission, alors peu nombreuse, qui se trouvait à l'hôtel de ville; enfin, je remettrai au général Gérard les papiers dont il m'a chargé; mais les devoirs qui me retiennent ici rendent impossible pour moi d'aller vous chercher. Si vous veniez à l'hôtel de ville, j'aurais l'honneur de vous recevoir, mais sans utilité pour l'objet de cette conversation, puisque vos communications ont été faites à mes collègues. »

De ce côté, du moins, M. de Mortemart pouvait voir qu'il n'avait aucune espérance à conserver.

Sur ces entrefaites, Saint-Quentin, révolté en même temps que Paris, envoyait une députation au général la Fayette et demandait deux élèves de l'Ecole polytechnique pour commander sa garde nationale.

La députation ajoutait qu'il n'y avait qu'une tentative à risquer sur la Fère, et que, sans aucun doute, on enlèverait le 4e régiment d'artillerie en garnison dans cette ville, et commandé par le colonel Husson.

Les élèves de l'Ecole n'étaient pas rares à l'hôtel de ville, et tous étaient si braves qu'il n'y avait pas de choix à faire entre eux. Le général la Fayette envoya Odilon Barrot chercher les deux premiers venus.

Odilon Barrot ramena Charras et Lothon.

Charras avait toujours ses cent cinquante ou deux cents hommes campés dans un coin de l'hôtel de ville, et formant un corps à part.

Les deux jeunes gens furent introduits près du général la Fayette; celui-ci leur expliqua ce dont il était question, et les invita à aller demander au gouvernement provisoire les pouvoirs qui leur étaient nécessaires.

Charras et Lothon se mirent alors à la recherche de ce fameux gouvernement provisoire que j'avais déjà cherché inutilement, et sans doute firent-ils le même sillage que moi, puisqu'ils arrivèrent à cette même grande salle ornée de cette même grande table couverte de ces mêmes bouteilles de vin et de bière, — bouteilles vides bien entendu — et habitée par ce même plumitif qui continuait à écrire avec acharnement... Quoi? Personne n'en a jamais rien su.

Mais, de gouvernement provisoire, pas plus que sur la main.

Odilon Barrot se mit lui-même à la recherche : le gouvernement provisoire resta aussi inconnu que le passage du pôle nord.

On s'adjoignit Mauguin.

Mauguin n'en put découvrir davantage.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que ceux-là mêmes qui étaient le plus au courant de la chose semblaient croire à l'existence fantastique de ce gouvernement provisoire.

Lassés de ces recherches inutiles, les deux élèves, toujours accompagnés d'Odilon Barrot et de Mauguin, revinrent dans la salle à la grande table, aux bouteilles vides et au plumitif.

On se regarda un instant dans le blanc des yeux.

— Mais, enfin, dit Charras, je ne puis cependant pas aller enlever un régiment sans avoir au moins une lettre pour les officiers.

— Je vais vous l'écrire, dit bravement Mauguin.

— Je vous remercie de tout mon cœur, dit Charras, mais, pour des soldats, vous ne serez jamais, quelque mérite et quelque courage que vous ayez, que M. l'avocat Mauguin... J'aimerais mieux une lettre du général la Fayette.

— Eh bien, reprit Mauguin, je vais rédiger cette lettre, et vous la lui ferez signer.

— Bon!

Mauguin prit la plume du scribe solitaire, qui interrompit un instant ses écritures enragées, se leva et alla explorer, les unes après les autres, les vingt-cinq ou trente bouteilles dont la table était encombrée. L'exploration fut inutile! — On eût dit qu'il cherchait le gouvernement provisoire.

Cependant, Mauguin écrivait.

A mesure qu'il écrivait, Charras lisait par-dessus son épaule, et, tout en lisant, il secouait la tête.

— Qu'y a-t-il? lui demanda Odilon Barrot.

— Oh! dit Charras assez bas pour ne pas être entendu de Mauguin, il y a que ce n'est pas comme cela qu'on écrit à des militaires... ta ta ta ta ta!...

Sans doute que Mauguin faisait, en même temps et à part lui, la même observation; car, tout à coup, il jeta la plume en s'écriant :

— Le diable m'emporte si je sais que leur dire, moi!

— Eh! mon Dieu, reprit Odilon Barrot, laissons ces mes-

sieurs écrire leur lettre, et contentons-nous de la signer... Ils s'y entendent mieux que nous.

Et l'on passa la plume à Charras.

En un instant la proclamation fut troussée.

Charras en écrivait la dernière ligne lorsque entra le général Lobau ; — sans doute, lui aussi cherchait le gouvernement provisoire.

— Ah ! pardieu ! dit Charras, voila bien notre affaire ! puisque nous avons un vrai général sous la main, faisons-lui signer notre proclamation.

On s'adresse au général Lobau, on lui explique la situation, on lui lit la lettre ; mais le général Lobau tourne la tête.

— Oh ! dit-il, non ! je ne suis pas assez fou pour signer cela.

Et il sortit.

— Hein ? fit Charras.

— Cela ne m'étonne pas, dit Mauguin. Tout à l'heure, ils ont refusé de mettre leur signature à un ordre d'aller enlever les poudres de Soissons

C'était mon ordre.

— Alors, il recule ? dit Charras.

— Sans doute.

— Mais, sacrebleu ! en révolution, s'écria Charras, l'homme qui recule trahit !... Je vais le faire fusiller.

Odilon Barrot et Mauguin bondirent.

— Le faire fusiller ! y pensez-vous ?... Faire fusiller le général Lobau, un des membres du gouvernement provisoire !... Et par qui le ferez-vous fusiller ?

— Oh ! que cela ne vous inquiète pas ! dit Charras.

Et, entraînant Mauguin vers la fenêtre :

— Voyez-vous, dit-il en lui montrant ses cent cinquante hommes, voyez-vous ces gaillards qui sont là-bas autour d'un drapeau tricolore ? Eh bien, ils ont pris avec moi la caserne de Babylone ; ils ne connaissent que moi, ils n'obéissent qu'à moi, et, si le Père éternel trahissait la cause de la liberté, — ce qu'il est incapable de faire, — et que je leur dise de fusiller le Père éternel, ils le fusilleraient !

Mauguin baissa la tête. Il s'effrayait de ce qu'on eût pu faire avec de pareils hommes.

C'étaient ces hommes, c'est-à-dire les républicains, comme il les appelait, qui avaient donné tant de mal au pauvre Hippolyte Bonnelier.

Une heure après, Charras et Lothon partaient pour la Fère munis d'une lettre signée Mauguin, et d'une proclamation de la Fayette ; cette proclamation ne différait guère de la mienne, laquelle, ainsi qu'on l'a vu, m'avait peu servi, étant restée, pendant tout le temps de mon séjour à Soissons, entre les mains de M. Missa (1).

CLIX

PHILIPPE VII. — COMMENT BÉRANGER SE JUSTIFIE D'AVOIR AIDÉ A FAIRE UN ROI. — LE DUC D'ORLÉANS PENDANT LES TROIS JOURS. — SON ARRIVÉE A PARIS LE 30 AU SOIR. — IL FAIT APPELER M. DE MORTEMART. — LETTRE INÉDITE ÉCRITE PAR LUI A CHARLES X. — BENJAMIN CONSTANT ET LAFFITTE. — DÉPUTATION DE LA CHAMBRE AU PALAIS-ROYAL. — M. SÉBASTIANI. — M. DE TALLEYRAND. — LE DUC D'ORLÉANS ACCEPTE LA LIEUTENANCE GÉNÉRALE DU ROYAUME. — PIÈCES CURIEUSES TROUVÉES AUX TUILERIES.

Mon premier besoin, le général la Fayette embrassé, était, comme on le comprend bien, d'aller prendre un bain, et de changer de tout.

Le bain n'était pas difficile à prendre : j'avais l'école de natation Deligny presque en face de chez moi.

J'entrai à l'école, et je dois dire que j'effrayai tout le monde, jusqu'au père Jean. Je consignai au garçon de cabinet mon fusil, mes pistolets, ma poudre, mes balles et ce qui me restait de mes trois mille francs ; après quoi, tandis qu'on allait me chercher Joseph, du linge et des habits, je piquai une des plus voluptueuses têtes que j'aie piquées de ma vie.

Une heure après, j'étais en mesure de me présenter même devant le gouvernement provisoire, si quelqu'un eût pu m'indiquer où siégeait le susdit gouvernement.

Je renvoyai à la maison ma défroque de combattant, et je m'acheminai vers l'hôtel Laffitte. J'étais avide de nouvelles.

J'eus toutes les peines du monde à pénétrer chez l'illustre banquier. Personne ne voulait plus me reconnaître ; j'étais trop bien vêtu.

On discutait ou plutôt on parlait bruyamment dans le salon. M. Sébastiani, annonçait-on, revenait de chez le prince de Talleyrand et en apportait une grande nouvelle.

Quelle était cette nouvelle ?

Tout à coup, la porte s'ouvre, et M. Sébastiani, la figure radieuse, jette aux trois ou quatre cents personnes qui encombraient la salle à manger, les antichambres et les corridors, ces paroles textuelles :

— Messieurs, vous pouvez annoncer à tout le monde qu'à partir d'aujourd'hui, le roi de France s'appelle Philippe VII.

En ce moment, Béranger passa ; je savais qu'il avait dû être pour beaucoup dans cette nomination.

Je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle, et, riant et grondant à la fois

— Ah ! parbleu ! lui dis-je, vous venez de nous faire un beau coup, monsieur mon père.

J'appelais Béranger mon père, et il voulait bien m'appeler son fils.

— Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils ? me répondit-il

— Ce que vous avez fait ? Pardieu ! vous avez fait un roi !

Sa figure prit cette expression doucement sérieuse qui lui est habituelle.

— Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant, reprit-il ; je n'ai pas précisément fait un roi .. non...

— Qu'avez-vous fait, alors ?

— J'ai fait ce que font les petits Savoyards quand il y a de l'orage... j'ai mis une planche sur le ruisseau.

Que de fois, depuis, j'ai réfléchi à cette triste et philosophique parole ! Elle a modifié une partie de mes idées ; elle a présidé à mes études historiques de 1831 et 1832 ; elle m'a inspiré, en 1833, l'épilogue de *Gaule et France*.

Béranger s'éloigna.

J'étais resté rêveur. Qu'eût-ce donc été, si j'avais pu prévoir que ce trône, le moins poétique des trônes de la terre, élevé par un poëte en 1830, serait renversé par un poëte en 1848 ? Quel étrange encadrement à ces dix-huit ans de règne que Béranger et Lamartine !

Je ne fus tiré de ma rêverie que par les murmures qui grondaient autour de moi. Une scène violente s'accomplissait au milieu de ces murmures.

Un ancien secrétaire d'Ouvrard, nommé Poisson, venait d'ouvrir la porte du salon de M. Laffitte, et déclarait, avec des jurons à faire crouler la maison, qu'il ne voulait pas de roi. — C'était l'avis, non seulement de M. Poisson, mais encore de tous ceux qui étaient là.

Non, je le répète, cette élection ne fut pas populaire au premier abord, et, de l'hôtel Laffitte au Palais-Royal, où je me rendis, suivant en quelque sorte le vol de cette nouvelle, j'entendis plus d'imprécations que d'acclamations.

J'allais au nº 216 pour avoir des détails

Le duc d'Orléans était au Palais-Royal.

Quant à Oudard, s'il y était, il se tenait invisible.

Mais restaient les portiers et les garçons de bureau, gens fort visibles, gens fort bien renseignés, parce que l'on dit tout devant eux, ne les comptant pour rien ; gens fort bavards, attendu qu'ils veulent conquérir l'importance qu'on ne leur accorde pas.

Puis je dois dire qu'outre les concierges et les garçons de bureau, il y avait là deux ou trois personnes parfaitement informées.

Or, voici ce qui s'était passé, voici ce dont je garantis l'exactitude, voici ce que je défie que l'on puisse nier.

Le duc d'Orléans était rentré le 30, à onze heures du soir, au Palais-Royal.

Suivons-le rapidement pendant les trois jours.

C'est à Neuilly, où le duc d'Orléans passait tous ses étés, que la nouvelle des ordonnances et le bruit des coups de fusil étaient allés le chercher.

Par le peu de mots que nous avons dits déjà, par le silence et les retardements qui accueillirent d'abord les propositions Laffitte, on a pu voir que l'anxiété de Son Altesse fut grande.

Tant que la royauté, à l'état de fantôme se tint immobile à l'horizon, le duc marcha vers la royauté timidement obliquement, tortueusement, c'est vrai, mais enfin il y marcha.

Mais, dès que le fantôme se fit réalité ; dès que le fantôme, à son tour, s'anima et marcha à lui, il eut peur.

Ce fantôme ne s'appelait plus royauté, il s'appelait usurpation ; il n'avait plus sur la tête la couronne de saint Louis, il avait le bonnet rouge de Danton et de Collot-d'Herbois.

(1) Voir la note B à la fin du volume.

Le duc d'Orléans avait le courage ; l'audace lui manquait. Nous le répetons, — et nous lui faisons un mérite de ce sentiment, — il eut peur.

Pendant les journées du 28 et du 29, il resta caché dans celui des petits pavillons de son parc de Neuilly qui portait le nom de la Laiterie.

Dans la matinée du 29, on lui apporta un boulet qui venait de tomber dans le parc.

Mais, le même jour, après avoir reçu le message de Laffitte : « Une couronne ou un passeport, » son inquiétude devint telle, que, se croyant mal caché dans le pavillon, il partit pour le Raincy avec Oudard. Il portait un habit marron, un pantalon blanc, un chapeau gris auquel fleurissait une cocarde tricolore faite par madame Adélaïde.

Il laissa, en partant, la note datée de trois heures un quart du matin, afin que l'on crût qu'il était à Neuilly.

Dans la journée du 30, comme nous l'avons dit, après la visite de M. Thiers et de Scheffer, on lui expédia M. de Montesquiou.

Nous avons raconté comment il sortit du Raincy, puis y rentra.

Pendant toute la journée du 30, il resta au Raincy sans donner signe d'existence.

Toutefois, les messages se multipliaient, et, l'un de ces messages lui ayant annoncé qu'une députation de la Chambre était venue lui offrir la couronne, il se décida à revenir à Neuilly. Il y arriva vers neuf heures du soir.

Madame Adélaïde s'était fait remettre une copie de la déclaration de la Chambre, ou peut-être la déclaration même.

Cette déclaration fut lue dans le parc, à la lueur des flambeaux, en présence de toute la famille.

Il n'y avait plus à reculer : il fallait opter entre le trône, — c'est-à-dire l'ambition éternelle de sa race, — ou l'exil, — c'est-à-dire la terreur constante de sa vie.

Il embrassa sa femme et ses enfants, et partit pour Paris accompagné de trois personnes seulement : M. Berthois, M. Heymès et Oudard.

Il était dix heures du soir lorsqu'on descendit de voiture à la barrière ; on entra dans Paris, on enjamba les barricades, et l'on arriva au nº 216 de la rue Saint-Honoré.

Ce fut par la petite allée des employés, et non par la cour et l'escalier d'honneur, que le duc rentra au Palais-Royal.

Il monta au bureau d'Oudard, voisin, on se le rappelle, de mon ancien bureau.

Là, écrasé de fatigue, ruisselant de sueur, plein de frissonnements convulsifs, il jeta bas son habit, son gilet, sa chemise et jusqu'à son gilet de flanelle, changea de gilet de flanelle et de chemise, se fit apporter un matelas, et se jeta dessus.

Il avait su l'arrivée à Paris de M. de Mortemart, et dans quel but l'honorable duc y était venu. Il l'envoya chercher, le priant de passer à l'instant même au Palais-Royal.

Un quart d'heure après, on annonçait M. de Mortemart.

Le duc d'Orléans se souleva sur son coude.

— Ah ! venez, venez, monsieur le duc ! s'écria-t-il d'une voix brève et fiévreuse en l'apercevant ; j'ai hâte de vous dire, afin que vous puissiez transmettre mes paroles au roi Charles X, combien je suis douloureusement affecté de tout ce qui arrive !

M. de Mortemart s'inclina.

— Vous retournez à Saint-Cloud, n'est-ce pas ?... Vous y allez revoir le roi ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, continua le duc avec agitation, dites au roi qu'ils m'ont amené de force à Paris. J'étais au Raincy, hier, quand une foule d'hommes ont fait invasion dans le château de Neuilly. Au nom de la réunion de la Chambre, on m'a demandé ; j'étais absent. On a menacé la duchesse, on lui a dit qu'elle allait être conduite à Paris, prisonnière avec ses enfants, jusqu'au moment où j'aurais reparu ; alors, elle a eu peur... C'est bien concevable, une femme, n'est-ce pas ? . Elle m'a écrit un billet pour me presser de revenir... Vous savez comme j'aime ma femme et mes enfants : cet amour l'a emporté sur toute autre considération, et je suis revenu... On m'attendait à Neuilly, on s'est emparé de moi, et l'on m'a amené ici... Voilà comment je m'y trouve.

Juste en ce moment, les cris de « Vive le duc d'Orléans ! » retentirent dans la rue et jusque dans la cour du Palais-Royal. M. de Mortemart tressaillit.

— Vous entendez, monseigneur ? dit-il.

— Oui, oui, j'entends.. Mais je ne suis pour rien dans tous ces cris-là, et dites bien au roi que je me ferai tuer plutôt que d'accepter la couronne.

— Auriez-vous quelque répugnance, monseigneur, à assurer le roi par écrit de ces honorables dispositions ?

— Aucune, monsieur, aucune... Oudard, une plume, de l'encre et du papier.

Tandis qu'Oudard cherchait les objets demandés, le duc déchirait une page blanche dans une espèce de registre qui se trouvait à portée de sa main : c'était un registre qui avait rapport aux chevaliers de l'Ordre. Puis, selon son habitude, et pour économiser le papier, il fit le brouillon de sa lettre sur la feuille déchirée au registre.

C'est sans doute à cette économie (1) que nous devons de pouvoir donner au public une copie de cette lettre très importante, très curieuse et surtout très authentique.

En effet, la lettre écrite, le duc d'Orléans froissa le brouillon dans ses mains, et jeta derrière lui ce brouillon, qui roula jusque dans un coin de la cheminée, où il fut retrouvé le lendemain.

Par qui ? Je ne puis le dire. Ce que je sais, c'est que j'ai copié sur ce brouillon même ce que l'on va lire tout à l'heure.

Quant à la lettre, M. de Mortemart la plia, la mit dans sa cravate blanche, et sortit pour la porter au roi.

C'est cette lettre qu'adjura depuis Charles X avec tant d'amertume, quand il apprit que Louis-Philippe avait accepté la couronne.

Voici le brouillon avec son orthographe et ses ratures ; nous ne changeons pas une lettre au texte, tout entier de la main de Son Altesse royale :

450

TABLE DES TITRES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

	Pages.
Promotion du 8 février 1694	1
Promotion de l'année 1695	128
Création de l'année 1697	154
Promotion de l'année 1700	160
Nominations de chevaliers depuis 1701	-295

FIN DE LA TABLE DES TITRES.

M. de........: dira à votre majesté comment l'on m'a amené ici par force. J'ignore jusqu'à quel point ces gens-ci pourront user de violence à mon égard; mais s'il arrivoit si dans cet affreux désordre il arrivoit que l'on m'imposât un titre auquel je n'ai jamais aspiré, que votre majesté soit convaincue bien persuadée que je ne recevrai tout espèce de pouvoir que temporairement, et dans le seul intérêt de notre maison.

J'en prends ici l'engagement formel envers votre majesté.

Ma famille partage mes sentiments à cet égard.

Palais-Royal,

Juillet 31, 1830. (Fidèle sujet.)

Nous invitons maintenant nos lecteurs, ceux surtout qui veulent se faire une idée exacte du caractère de ces hommes élus pour être les pasteurs de l'humanité, nous les invitons, disons-nous, à comparer ce brouillon de lettre avec la note envoyée de Neuilly dans la nuit du 29 au 30 juillet.

Louis-Philippe, homme privé ; Louis-Philippe, homme politique ; Louis-Philippe, roi, est peint tout entier par lui-même dans cette note et dans ce brouillon.

Seulement, la date du 31 juillet nous gêne, surtout après plus de vingt-deux ans écoulés. Est-ce une erreur de la part du duc d'Orléans, ou le billet n'a-t-il été signé qu'après minuit, — ce qui ferait alors exacte cette date du 31 — ou bien encore — chose possible à la rigueur — n'a-t-il été signé que le 31 au soir ? Notre avis, à nous, est qu'il a été signé le 31 au matin, entre une et deux heures de la nuit.

Et voici pourquoi c'est notre avis : c'est qu'à une heure du matin, M. Laffitte n'était pas encore prévenu de l'arrivée du duc d'Orléans.

Aussi, les salons de l'illustre banquier, abandonnés peu à peu par ceux qu'inquiétaient ce mutisme et cette absence du duc d'Orléans, présentaient-ils un vide toujours croissant qui n'avait rien de rassurant.

A deux heures du matin, en effet, il ne restait dans le salon que Laffitte et Benjamin Constant. — Béranger, écrasé de fatigue, venait de se retirer.

— Eh bien, dit Laffitte avec son calme ordinaire, que dites-vous de la situation, Constant ?

— Moi ? répondit en riant l'auteur d'*Adolphe*. Je dis, mon cher Laffitte, qu'il y a cent à parier contre un que, demain à pareille heure, nous serons pendus.

Laffitte fit un mouvement.

— Ah ! je comprends cela, vous n'êtes pas fou de la pendaison, vous ; cela dérangerait votre petite figure rose, vos cheveux si bien peignés, votre cravate si bien mise ; mais, moi, avec ma longue figure jaune, je n'ai pas mal l'air déjà d'un pendu, et la corde ajouterait peu de chose à la physionomie.

Et ce fut sur ce compliment que, à deux heures et demie du matin, tous deux se quittèrent.

(1) L'économie du roi Louis-Philippe a été tellement contestée, en dernier lieu surtout, par M. de Montalivet, que nous nous réservons d'en donner une preuve à la fin de ce chapitre.

A cinq heures seulement, l'on réveilla M. Laffitte pour le prévenir de l'arrivée du duc d'Orléans à Paris.

— Ah ! dit-il décidément, il paraît que c'est Benjamin Constant qui se trompe, et que nous ne serons pas pendus.

Au reste, dès huit heures, du matin, la députation de la Chambre qui, la veille, s'était présentée à Neuilly, s'était présentée au Palais-Royal, conduite par le général Sébastiani.

C'était bien le même général Sébastiani qui disait, le 29 juillet : « Prenez garde d'aller trop loin, messieurs... Nous négocions, voilà tout ; notre rôle est celui de médiateurs ; nous ne sommes pas même députés ! » celui qui disait, le 30 : « Il n'y a de national en France que le drapeau blanc ! » celui qui disait, le 31 : « Partez, monsieur Thiers, et tâchez de décider le duc d'Orléans à accepter la couronne ! » celui qui disait encore, le 1er août : « Messieurs, annoncez à tout le monde que le roi de France s'appelle maintenant Philippe VII » celui, enfin, qui devait dire plus tard : « L'ordre règne à Varsovie ! » N'oublions pas que, de plus, c'était toujours le même général Sébastiani qui, à mon premier voyage à Paris, m'avait reçu entre quatre secrétaires placés aux quatre points cardinaux de sa chambre, et se tenant prêts chacun à lui présenter du tabac dans une tabatière d'or.

Merveilleux type à étudier dans les révolutions, et dont je voudrais pouvoir conserver la mémoire à la postérité !

Pourquoi ces hommes-là n'ont-ils pas, comme le Christ, la faculté d'empreindre leur visage dans les mouchoirs avec lesquels ils essuient la sueur de leur ambition ?

Cette fois, M. le duc d'Orléans parut, mais ne promit encore rien de positif ; seulement, il s'engagea à rendre réponse dans une heure.

Il avait, comme Brutus, son oracle de Delphes à consulter.

Son oracle à lui demeurait au coin de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Florentin.

Louis Blanc raconte que, le 29 juillet 1830, à midi cinq minutes, une fenêtre s'ouvrit timidement au coin de la rue Saint-Florentin, et que, si timidement cependant qu'elle s'ouvrît, une voix grêle et cassée s'écria :

— Monsieur Keiser, monsieur Keiser, que faites-vous ?

— Je regarde dans la rue, mon prince.

— Monsieur Keiser, vous allez être cause que l'on pillera mon hôtel !

— Il n'y a pas de danger, mon prince : les troupes battent en retraite, et le peuple ne songe qu'à les poursuivre.

— Ah ! vraiment, monsieur Keiser ?

Alors, celui auquel on donnait le titre de prince se leva, fit, en boitant, quelques pas vers la pendule, et, d'une voix non seulement rassurée, mais encore presque solennelle :

— Monsieur Keiser, dit-il, mettez en note sur vos tablettes que, le 29 juillet, à midi cinq minutes, la branche aînée des Bourbons a cessé de régner sur la France.

Ce vieillard boiteux qui, d'un ton prophétique, annonçait la chute de Charles X, c'était Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, ancien évêque d'Autun, qui, le premier, proposa la vente des biens du clergé, en 1789 ; qui dit la messe sur l'autel de la patrie, le 14 juillet 1790, jour de la fête de la fédération ; qui fut envoyé en 1792, à Londres, par Louis XVI, pour assister l'ambassadeur M. de Chauvelin ; qui fut créé prince de Bénévent en 1806 ; qui reçut le titre de vice-grand électeur, avec cinq cent mille francs de traitement, en 1807 ; qui fut nommé membre du gouvernement provisoire en 1814 ; qui fut nommé ministre des affaires étrangères et envoyé extraordinaire à Vienne par Louis XVIII la même année ; qui fut nommé par Louis-Philippe ambassadeur à Londres en 1830, et qui, enfin, mourut plus ou moins chrétiennement, le 18 mai 1838.

Maintenant, j'ai souvent entendu les hommes les plus au courant de la politique contemporaine et de la corruption de tous les temps se demander comment M. de Talleyrand avait pu trouver grâce devant Louis XVIII d'avoir été membre de l'assemblée constituante, évêque assermenté, officiant du Champ de Mars, ministre du Directoire, plénipotentiaire de Bonaparte, grand chambellan de l'empereur, etc., etc.

Je vais le dire, et, en le disant, apprendre à l'histoire future une chose qu'elle ignore, et qu'elle ne saura probablement que lorsque les vrais Mémoires du prince seront publiés.

M. de Talleyrand fut, huit ou dix jours à l'avance, prévenu de l'intention qu'avait le premier consul de faire arrêter et, par conséquent, fusiller le duc d'Enghien.

Il fit venir un courrier sur lequel il savait pouvoir compter, lui remit une lettre à l'adresse du duc, lui ordonna de coudre cette lettre dans le collet de son habit, de partir à franc étrier et de ne remettre cette lettre qu'au duc d'Enghien lui-même

La lettre invitait le prince à quitter Ettenheim à l'instant même, l'avertissant du danger qui le menaçait.

Le courrier partit, comme nous le disons ; mais, en descendant au galop la montagne de Saverne, son cheval s'abattit et lui cassa la jambe.

Par malheur, la mission dont il était chargé n'étant pas de celles que l'on confie au premier venu, il n'osa rien prendre sur lui, et écrivit à M. de Talleyrand pour savoir ce qu'il fallait faire.

Lorsque M. de Talleyrand reçut la lettre, il était déjà trop tard pour prendre une résolution : l'ordre d'arrestation était expédié.

Mais le prince de Condé, mais Louis XVIII, mais Charles X surent l'anecdote ; de là le pardon octroyé aux méfaits républicains et bonapartistes de l'ancien évêque d'Autun.

Or, c'était lui que la future Majesté du Palais-Royal voulait consulter avant de se hasarder à ramasser la couronne qui venait de rouler de la tête de Charles X dans le sang des barricades.

Ce fut le général Sébastiani que le duc d'Orléans chargea d'interroger l'oracle.

L'oracle, très vexé que tout se fût fait sans lui jusque-là, et que M. Laffitte l'eût compté pour si peu, se contenta de répondre ces deux seuls mots :

— Qu'il accepte !

Sur cette réponse, au bout de l'heure demandée, le prince accepta.

La proclamation suivante, affichée sur tous les murs de la capitale, annonça aux Parisiens cette acceptation :

« Habitants de Paris,

» Les députés de la France, en ce moment réunis à Paris, ont exprimé le désir que je me rendisse dans cette capitale pour y exercer les fonctions de lieutenant général du royaume.

» *Je n'ai point balancé à venir partager vos dangers*, à me placer au milieu de cette héroïque population, et à faire tous mes efforts pour vous préserver de la guerre civile et de l'anarchie. En rentrant dans la ville de Paris, je portais avec orgueil ces couleurs glorieuses que vous avez reprises, et que j'avais moi-même longtemps portées.

» Les Chambres vont se réunir ; *elles aviseront au moyen d'amener le règne des lois et le maintien de l'ordre.*

» *Une* charte sera désormais une vérité.

« L.-P. D'ORLÉANS. »

Il y avait trois choses remarquables dans cette proclamation.

D'abord, M. le duc d'Orléans déclarait qu'*il n'avait point balancé à venir partager les dangers* de la population parisienne ; ce qui était un mensonge, puisque, au contraire, le duc d'Orléans s'était caché à Neuilly et au Raincy pendant le danger, et n'était arrivé à Paris, que dans la nuit du 30 au 31, c'est-à-dire quand le danger était passé.

Ensuite, M. le duc d'Orléans annonçait que les Chambres allaient se réunir *pour aviser aux moyens d'amener le règne des lois et le maintien de l'ordre* ; ce qui était une calomnie contre le peuple, attendu que, si jamais peuple respecta les lois et maintint l'ordre, ce fut le peuple de juillet.

Enfin, M. le duc d'Orléans, qui écrivait qu'*une* charte serait désormais une vérité, devait dire, dès le lendemain, non plus *une* charte, mais *la* Charte, changement imperceptible à l'œil, presque imperceptible à l'oreille, et qui entraînait cependant avec lui cette grave conséquence que la France, au lieu d'avoir une charte nouvelle, aurait tout bonnement la charte de Louis XVIII ; ce qui faisait que le roi des barricades, en utilisant l'ancienne charte, non seulement ne prenait pas la peine d'en faire une autre, mais encore, gouvernement nouveau, ne s'engageait à donner au peuple qu'une somme de liberté égale à celle promise par le gouvernement déchu.

C'était débuter hardiment dans la carrière de la royauté. Mensonge, calomnie et ruse : Louis XI n'eût pas fait mieux.

J'ai dit qu'à la fin de ce chapitre je donnerais une idée de l'économie du duc d'Orléans. Peut-être n'est-ce point tout à fait ici la place des pièces que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ; mais ceux qui trouveront qu'elles interrompent le récit les transporteront ailleurs en imagination.

Expliquons d'abord comment ces pièces sont tombées entre nos mains. Et, pour ce faire, d'une seule enjambée, franchissons dix-huit années ; soyons, au lieu du jeune homme acteur dans ce qu'on vient de lire, l'homme mûr qui a vu passer tristement et à l'écart les événements de ce long règne ; supposons que ce lieutenant général dont on connaît la proclamation est un roi vieilli à son tour, dépopularisé à son tour, chassé à son tour ; supposons, enfin, que nous sommes, non plus au dimanche 1er août 1830, au matin, mais au 24 février 1848, à trois heures de l'après-midi.

Alors, le roi parti, les Tuileries prises, la République proclamée, je revenais seul, triste et soucieux, républicain plus que jamais, mais trouvant la République mal faite, mal mûrie, mal proclamée ; je revenais le cœur oppressé de ce spectacle d'une femme brutalement repoussée, de deux femmes séparées de leur mère, de deux princes fuyant, l'un à travers les colonnes rostrales de la place de la Concorde, l'autre à travers les escaliers circulaires du palais des députés ; je

revenais me demandant si tout ce que j'avais vu et entendu était bien vrai, bien réel, et si je ne me trouvais pas sous le poids de quelque étrange cauchemar, de quelque vision inouïe ; je revenais, me tâtant, pour ainsi dire, moi-même, afin de m'assurer que j'étais bien vivant ; — car il nous est parfois aussi facile de douter de notre existence que des faits presque fantastiques qui s'accomplissent sous nos yeux ; — je revenais, dis-je, par les Tuileries, dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, dont toutes les portes étaient forcées, comme le jour de ce fameux 29 juillet que j'ai raconté un peu longuement peut-être ; mais, que voulez-vous ! il y a de ces souvenirs qui prennent tant de place dans notre vie, que nous nous efforçons de les faire entrer dans la vie des autres.

J'eus l'idée de parcourir ce château que j'avais parcouru une seule fois, et de recommencer, le 24 février 1848, à travers les appartements du roi Louis-Philippe, le même chemin que j'avais fait à travers les appartements du roi Charles X, le 29 juillet 1830.

En traversant le cabinet du roi, dont tous les papiers, souillés de boue, jonchaient le parquet, je reconnus, au milieu de ces papiers condamnés au feu, à l'oubli, au néant, deux ou trois pages couvertes de caractères dont la vue me fit tressaillir.

C'était l'écriture du roi, cette écriture qui, vingt-cinq ans auparavant, m'avait tant de fois passé sous les yeux.

Un patriote de 1848, déguenillé comme un patriote de 1830, montait la garde près du bureau défoncé du roi.

— Mon camarade, dis-je à cet homme, puis-je prendre quelques-uns de ces papiers qui traînent à terre ?

— Prenez, répondit-il ; probablement sont-ils là parce qu'ils ne valent rien.

Je pris les papiers.

A la première révolution, j'avais hérité d'un exemplaire de *Christine* aux armes de la duchesse de Berry. A la seconde, j'héritais de quelques papiers jaunis, traînant à terre, et que je pouvais prendre, me disait le factionnaire, parce qu'ils ne valaient rien. Comme on le voit, je ne suis pas de ceux que les révolutions enrichissent.

Il est vrai que je ne suis pas non plus de ceux qu'elles renversent. Je plane au-dessus d'elles comme les oiseaux et les nuages ; puis, les révolutions accomplies, je dirige mon vol, non pas du côté où est le pouvoir, la fortune, mais du côté où sont la justice et la loyauté, dussé-je suivre la justice dans l'exil, la loyauté dans la proscription.

Au reste, voici la copie de ces papiers. Elle en dira plus que toutes les notes et tous les commentaires.

DÉJEUNER DES ENFANTS

Jeunes princes et instituteurs.	Six soucoupes à 90 c.	5 40
	Sept pains à 20 c.	1 40
Princesses Louise et Marie et madame de Mallet.	Un potage à	1 50
	Deux soucoupes.	1 80
	Deux pains.	40
Princesse Clémentine et madame Angelet.	Un potage	1 50
	Une soucoupe.	90
	Deux pains	40
Duc de Nemours et M. Larnac, qui emportent au collège.	Viande froide.	1 50
	Entremet	1 50
	Deux soucoupes.	1 80
	Deux pains.	40
(Plus, du sucre payé à part.)		
	Total par jour, sans le caffé, payé à part	18 50
Plus, 10 c. par soucoupe		1 10
		19 60
25 c. par potage et entremet		1 20
		20 80

11 soucoupes.
13 pains.
4 potages.

NOUVEAU TARIF DE L'ENTREPRISE.

Pour ma table, le même sauf la suppression des deux fixes par repas de 6 fr., et de 12 fr. (ensemble 18 fr.), des deux fixes mensuels de 1,000 francs et de 150 fr., et de l'exonération pour l'entrepreneur, du payement de 1,010 fr. par an pour le porteur d'eau.

Pour la table de mes enfants et de leurs instituteurs.

Déjeuner (tarif spécial maintenu en mon absence comme en ma présence).

Soucoupes de fruits ou confitures	1 »
Potages	1 80
Poulet ou viande froide.	1 80
Entremet de légumes ou autres	1 80
Chaque pain	» 20
Flûte à la reine	» 10
Tasse de caffé à l'eau	» 50
Id. à la crème	» 75
Thé complet	1 50

Dîner ou souper tariffé à moitié de la mienne pendant qu'elle est servie en même temps, mais au même tarif que la mienne quand je suis absent et qu'elle est supprimée.

Ainsi, le demi-tarif est comme il suit :

Potages	2 50
Entrées	4 50
Rôt ou flanc	6 »
Entremet	2 50
Assiette de dessert	1 50
Pain, caffé, thé, etc., comme ci-dessus au déjeuner.	
Sucriers à table	Rien.
Id. dans les chambres	2 »

Plus, en cas d'absence et de suppression des tables supérieures, 2 fr. par tête par jour pour ceux nourris à l'office et à la cuisine.

AUTRE TARIF DE L'ENTREPRISE

Pour la table des princes, le même.

Pour celle des enfants :

Déjeuners.

Moins par jour :

Fixe des repas	18 »
Du mois	37 80 $\frac{60}{61}$
Des enfants	48 »
Par jour	103 80 moins.
Id.	105 46 plus.
Plus	» 66 c.

		au lieu de
Soucoupes	» 90	1 »
Potages	1 25	1 80
Poulet ou viande froide	1 25	d°
Entremet de légumes ou autres	1 25	d°
Flûte à la reine	» 10	
Pain, chaque	» 20	
Tasse de caffé à l'eau	» 50	
Id. à la crème	» 75	
Thé complet	1 »	

Dîner ou souper.

Plus par jour :

Déjeuner des enfants (sans caffé)	20 80
Dîner	43 »
Souper	38 90 $\frac{30}{}$
Porteur d'eau	2 76 $\frac{}{61}$
Plus par jour	104 46

Potages	2 50
Entrées	4 50
Rôt ou flanc	6 »
Entremet	2 50
Assiette de dessert	1 50
Pain, caffé et thé, comme ci-dessus.	

Sauf lorsqu'il n'y a que la table des enfants à servir, auquel cas elle est tariffée comme celle des princes. En outre, en cas de suppression des deux tables, l'entrepreneur reçoit 2 fr. par jour par tête nourrie à la cuisine aussi bien qu'à l'office.

Moyennant ce nouveau tarif, il est exonéré du payement du porteur d'eau ; mais il ne reçoit plus les fixes, c'est-à-dire 12 fr. par dîner et 6 fr. par déjeuner pour la table des princes, ni les 1,150 fr. par mois pour bois, charbon et blanchissage.

D'après ce tarif, le déjeuner des enfants ..... 17 30 + 3 50
20 80

Moins	18 { 12 / 6	Leur dîner	42 »		non compris le caffé.
		Leur souper	38 90		
Et pour valeur par jour de 13,800 fr. par an.	37 80	Total	98 20	+	3 80
		L'ancien	18 »		
	55 80	Différence en plus	50 20		
En plus	56 16	Plus, le porteur d'eau.	2 76		
Bonus	» 66	Plus, par jour	52 96		
		Plus, sur le tarif du déjeuner, savoir : soucoupe, 1 fr. chaque ; potage, viande froide et entremet, chaque 1 fr. 80 c.	3 50		
		On aura	56 46 par jour en plus.		

13.800 { 365 / 37 80 $\frac{60}{61}$
2.850
2.950
300
1.010
365
2.800 { 2 76 $\frac{52}{61}$
2.450
260 52
335 61

98 20
2 76
100 96

CLX

LE DUC D'ORLÉANS SE REND A L'HOTEL DE VILLE. — M. LAFFITTE EN CHAISE A PORTEURS. — LE ROI « SANS CULOTTE ». — MANIFESTATION TARDIVE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE. — ODILON BARROT S'ENDORT SUR UNE BORNE. — UN AUTRE BALTHASAR GÉRARD. — LE DUC D'ORLÉANS EST REÇU PAR LA FAYETTE. — UNE VOIX SUPERBE. — NOUVELLE APPARITION DU GÉNÉRAL DUBOURG. — LE BALCON DE L'HOTEL DE VILLE. — LA ROUTE DE JOIGNY

Nous n'en avons pas encore fini avec les événements écoulés en mon absence. Qu'on me permette de les rappeler : tel petit détail inconnu nous donnera la clef d'une émeute, nous expliquera le 5 juin, le 14 avril ou le 12 mai.

Puis il est bon qu'on sache qu'il y a des hommes qui n'ont jamais accepté ce gouvernement, contre lequel ils luttèrent dix-huit ans, et qu'ils finirent par renverser.

Ces hommes, il faut bien qu'on leur fasse la justice qui leur est due ; il faut bien que, malgré les calomnies, les injures, les procès auxquels ils ont été et sont encore en butte, il faut bien que leurs contemporains apprennent ce qu'il y avait d'honneur, de courage, de dévouement, de persistance, de loyauté en eux. Il est vrai que peut-être les contemporains ne me croiront pas... Qu'importe ! je l'aurai dit ; d'autres me croiront ; la vérité est une de ces étoiles qui peuvent rester perdues des mois, des années, des siècles, dans les profondeurs du ciel, mais qui finissent toujours par être découvertes un jour ou l'autre. J'aime mieux être le fou qui se voue à la recherche de ces étoiles-là, que le sage qui salue et qui adore, les uns après les autres, tous ces soleils que nous avons vus se lever, que l'on nous a donnés pour des astres immuables, et qui, à tout prendre, n'ont jamais été que des météores plus ou moins durables, plus ou moins brillants, plus ou moins trompeurs, toujours fatals !

Le duc d'Orléans, comme on l'a vu, avait déjà fait bien du chemin : il avait conquis la chambre des pairs ; — nous n'avons point parlé de cette conquête-là : moins Chateaubriand et Fitz-James, elle ne valait pas la peine d'être enregistrée, et Chateaubriand et Fitz-James donnèrent, on le sait, leur démission ; — il avait conquis la chambre des députés ; quatre-vingt-onze signatures la représentèrent, du moins.

Il lui restait à conquérir l'hôtel de ville.

Oh ! l'hôtel de ville, c'était autre chose ! L'hôtel de ville, ce n'est point le palais souillé par les orgies du Directoire ou les proscriptions de 1815 : ce n'est point la fabrique où ont été forgés par l'ambition et la cupidité les dévouements à tous les pouvoirs qui se sont succédé depuis un demi-siècle.

Non ; l'hôtel de ville, c'est la forteresse où se réfugie, à chaque émeute, cette grande déesse populaire qu'on appelle la Révolution. — Cette fois encore, la Révolution était là.

Le pouvoir avait pu venir au duc d'Orléans ; mais, pour que ce pouvoir fût consacré, il fallait que le duc d'Orléans vînt à la Révolution.

La Révolution était représentée par un vieillard au cœur droit, à l'âme honnête, mais affaibli par l'âge. Quarante ans auparavant, dans toute la force de sa jeunesse, il avait déjà manqué à cette même Révolution : trouverait-on en lui, à soixante et dix ans, ce qu'on y avait cherché vainement à trente ?

Oui, peut-être, s'il eût été seul et livré à ses propres inspirations ; car il avait, depuis ses premiers dévouements à la royauté, beaucoup réfléchi, beaucoup souffert ; il se rappelait la prison, il se rappelait l'exil ; son nom avait été prononcé dans toutes les conspirations républicaines, à Béfort, à Saumur, et nous dirons plus tard à quelles circonstances singulières il dut de ne pas être proscrit avec Dermoncourt, ou de ne pas être exécuté comme Berton.

Mais il n'était déjà plus à lui. Un parti — le parti orléaniste — l'avait enveloppé, entouré, circonvenu : c'était un véritable siège dont les travaux étaient habilement dirigés par Laffitte et conduits par Carbonnel.

De là venait ce mot si expressif de Bonnelier : « Vos diables de républicains nous ont donné bien du mal ! »

En effet, ce n'était plus qu'avec difficulté que les républicains pénétraient près du bon vieux général, et à peine l'un ou l'autre de ceux qui étaient connus pour professer cette opinion, — et ils pouvaient être facilement connus, car ceux qui professaient cette opinion étaient encore rares à l'époque dont nous parlons, — à peine l'un ou l'autre était-il près de lui, que l'on entrait, et que, sous vingt prétextes différents, on coupait ou épiait la conversation.

Voilà l'homme sur lequel il fallait agir ; c'était facile au duc d'Orléans, prince, lorsqu'il le voulait, d'un esprit caressant et séducteur.

Et, cependant, le futur roi désira être accompagné d'une députation de la Chambre. La Chambre eût envoyé plutôt deux députations qu'une ; la Chambre, si le duc d'Orléans en eût manifesté le désir, se fût mise tout entière à la queue du cortége.

A l'heure convenue, M. Laffitte amena la députation au Palais-Royal.

On partit. La situation était plus grave encore qu'elle ne le paraissait ; il est vrai que, sous couleur de différentes missions, on avait éloigné de Paris les républicains les plus ardents ; mais il en restait encore bon nombre, et ceux-là disaient tout haut que le nouvel élu n'arriverait pas jusqu'à l'hôtel de ville.

Le duc d'Orléans était à cheval, inquiet, sans doute, au fond du cœur, mais calme en apparence.

C'était une des grandes qualités du prince : craintif, irrésolu tant qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait pas vu le danger ; une fois qu'il se trouvait en face de lui, il l'accueillait bien. Il n'eût pas pu dire, comme César : « Le danger et moi sommes deux lions nés le même jour, et je suis l'aîné ! » mais il eût pu dire qu'il était le cadet.

M. Laffitte suivait dans une chaise portée par des Savoyards ; son pied le faisait toujours horriblement souffrir ; il était chaussé de pantoufles, et avait, sauf les bandages qui l'entouraient, une jambe nue.

Aussi, après avoir offert la couronne au prince, comme président de la Chambre, s'était-il penché vers lui, et, tout bas à l'oreille :

— Deux pantoufles et un seul bas, lui avait-il dit ; c'est pour le coup, si *la Quotidienne* nous voyait, qu'elle dirait que nous faisons un roi *sans culotte*.

Tout alla bien du Palais-Royal au quai ; on était encore dans le quartier de la bourgeoisie, et l'on venait, comme Dieu avait fait l'homme, de lui faire un roi à son image

Ce roi, elle se mirait en lui, jusqu'à ce qu'elle-même brisât la glace où elle finissait par se voir trop en laid.

La bourgeoisie acclamait donc son élu.

Mais, une fois sur le quai, une fois le pont Neuf dépassé, une fois la place du Châtelet atteinte, non seulement les acclamations cessèrent, mais encore les figures se rembrunirent, et l'on sentit vibrer dans l'air comme un frémissement de colère. C'était, sans doute, l'âme des morts qui protestait contre ce nouveau Bourbon.

A l'hôtel de ville même, l'agitation était grande. Ce fameux gouvernement provisoire, si invisible d'habitude, s'était enfin matérialisé : Mauguin, de Schonen, Audry de Puyraveau, Lobau, étaient antiorléanistes ; Lobau surtout, lui qui, la veille, refusait de mettre sa signature au bas d'un ordre, était furieux.

— Je ne veux pas plus de celui-ci que des autres ! s'écriait-il ; c'est un Bourbon !

M. Barthe, l'ancien carbonaro, était là ; il s'agissait de rédiger une proclamation républicaine : il s'offrit, prit une plume, et commença d'écrire.

Pendant qu'il écrivait, le général Lobau, de plus en plus exaspéré, s'approchait de M. de Schonen.

— Nous jouons notre tête, lui dit-il, mais qu'importe ! Voici deux pistolets, un pour vous, un pour moi... C'est tout ce qu'il faut à deux hommes qui ne craignent pas la mort !

Ces dispositions n'étaient pas rassurantes. — On savait que l'on pouvait compter sur Odilon Barrot ; c'était lui qui, la veille, à la commission municipale, avait dit ces fameuses paroles attribuées à la Fayette, comme les mots d'Harel et de Montrond étaient attribués à M. de Talleyrand :

— Le duc d'Orléans, c'est la meilleure des républiques.

On chargea Odilon Barrot d'aller au Palais-Royal donner contre-ordre.

Odilon Barrot, comme tout le monde, dormait peu depuis trois jours, il était écrasé de fatigue ; il descendit, trouva une foule si pressée, une chaleur si dévorante, qu'il demanda un cheval.

On s'empressa d'aller lui en chercher un.

Lui, pendant ce temps, s'accommoda sur une borne, et s'y endormit. On le chercha une heure avant de le retrouver ; et, au moment où on le retrouva, au moment où il se mit en selle, la tête du cortège débouchait sur la place de Grève.

J'ai beaucoup vu et beaucoup suivi des yeux Odilon Barrot à l'hôtel de ville. Je déclare qu'il est impossible d'être plus froidement courageux qu'il ne l'était.

Le duc d'Orléans arrivait donc ; il abordait donc la place de Grève ; il entrait donc en pleine révolution. Le poitrail de son cheval ouvrait la foule comme la proue d'un bateau ouvre les vagues. Il se faisait autour de lui un silence glacé. Il était très pâle.

Un jeune homme plus pâle que lui encore l'attendait sur

les marches de l'hôtel de ville, les bras croisés, tenant caché sur sa poitrine un pistolet. Il avait pris cette résolution terrible de tirer sur le prince à bout portant.

— Ah ! tu veux jouer le rôle de Guillaume le Taciturne, avait-il dit : tu finiras comme lui !

Un de ses amis se tenait à ses côtés.

Au moment où le duc d'Orléans mit pied à terre et monta les degrés de l'hôtel de ville, cet autre Balthasar Gérard fit un pas en avant ; mais son compagnon l'arrêta.

— Ne te compromets pas inutilement, lui dit-il, ton pistolet est déchargé.

— Et qui l'a déchargé ?

— Moi.

Et il entraîna son ami.

Ce n'était pas vrai : le pistolet était chargé. Ce mensonge empêcha probablement que le duc d'Orléans ne tombât sur les marches de l'hôtel de ville.

Quelle récompense reçut celui-là qui venait de sauver la vie au futur roi des Français ?

Je vais vous le dire : — il fut tué à Saint-Merry, et mourut en se maudissant lui-même !

Le duc d'Orléans monta les degrés de l'hôtel de ville d'un pas assez ferme : il passa près de la mort sans se douter que la mort qui allait le toucher venait de replier son aile.

La voûte sombre du vieux palais municipal, pareille à la gueule immense d'une gargouille de pierre, l'engloutit, lui et son cortège.

Le général la Fayette attendait le prince sur le palier de l'hôtel de ville.

La situation était si grande, que les hommes paraissaient petits.

En effet, qu'était-ce que ce prince de la branche cadette des Bourbons venant faire une visite à l'homme de 1789 ? C'était la monarchie bourgeoise rompant à tout jamais avec la monarchie aristocratique ; c'était le couronnement de quinze ans de conspirations ; c'était le sacre de la révolte par le pape de la liberté.

Nous devrions peut-être nous arrêter à ce grand ensemble ; à côté de lui, tous les détails sont mesquins.

Le duc d'Orléans, la Fayette et quelques intimes formaient le point central d'un immense cercle composé d'hommes d'opinions différentes.

Les uns applaudissaient, les autres protestaient.

Quatre ou cinq élèves de l'École polytechnique étaient là, la tête nue, mais l'épée nue aussi.

Quelques hommes du peuple rugissants passaient leur figure basanée, sombre, ensanglantée parfois, dans les intervalles laissés libres, et d'où on les repoussait doucement, afin que le prince ne fût pas offensé par une pareille vision.

C'était tout bonnement le remords qu'on écartait... avec les égards qui lui sont dus.

Il s'agissait de lire la proclamation de la Chambre.

M. Laffitte, comme tout le monde, avait beaucoup parlé, de sorte qu'il ne parlait plus. Il tenait sa proclamation à la main, et Dieu sait l'effet qu'eût produit une proclamation lue avec les tons grotesques de l'enrouement !

— Donnez, donnez, mon cher, s'écria M. Viennet en prenant la proclamation des mains de l'illustre banquier, j'ai une voix superbe, moi !

Et, en effet, d'une voix superbe, il lut la proclamation de la Chambre.

Le lecteur arriva à ces mots : « Le jury pour les délits de la presse. » Alors, l'homme qui devait faire les lois de septembre se pencha à l'oreille de la Fayette, et, haussant les épaules :

— Est-ce qu'il y aura encore des délits de presse ? dit-il.

Puis, la lecture achevée, il mit la main sur son cœur, — geste dont abusent les rois qui montent sur le trône, et qui, cependant, a toujours le même succès.

— Comme Français, dit-il, je déplore le mal fait au pays et le sang qui a été versé ; comme prince, je suis heureux de contribuer au bonheur de la nation.

Tout à coup, un homme s'avança au milieu du cercle.

C'était le général Dubourg, l'homme du drapeau noir, le fantôme du 29 juillet.

Il avait disparu, il reparaissait pour disparaître encore.

— Prenez garde, monsieur, dit-il au duc d'Orléans, vous connaissez nos droits, les droits sacrés du peuple ; si vous les oubliez, nous vous les rappellerons !

Le duc d'Orléans fit un pas en arrière, non pas pour reculer, mais pour chercher le bras de la Fayette, et, appuyé à ce bras, il répondit :

— Monsieur, ce que vous venez de dire prouve que vous ne me connaissez pas. Je suis un honnête homme, et, quand j'ai un devoir à remplir, je ne me laisse ni gaguer par la prière, ni intimider par la menace.

Cependant la scène avait fait une vive impression ; cette impression, il fallait la combattre.

La Fayette entraîna le duc d'Orléans sur le balcon de l'hôtel de ville. Pour la seconde fois, il jouait sa popularité sur un coup de dé. La première fois, ç'avait été le 6 octobre 1789, lorsqu'il avait baisé la main de la reine sur le balcon du palais de Versailles. La seconde fois, c'était le 31 juillet 1830, lorsqu'il apparaissait sur le balcon de l'hôtel de ville tenant le duc d'Orléans dans ses bras.

Un instant on put croire l'effet de cette apparition manqué ; la place, pavée de têtes aux yeux étincelants, aux bouches béantes, restait muette.

Georges la Fayette passa un drapeau tricolore à son père. Les plis flottèrent autour du général et du duc, dont ils effleuraient le visage ; tous deux semblèrent au peuple, non pas resplendissants de leur propre lumière, mais éclairés par le reflet céleste, et le peuple éclata en applaudissements.

La partie était gagnée.

O joueurs politiques ! que vous êtes forts quand il faut élever un homme nouveau ! que vous êtes faibles lorsqu'il faut soutenir un pouvoir vieilli !

La rentrée du duc d'Orléans au Palais Royal fut un triomphe. Rien ne lui manquait plus : il avait la triple reconnaissance de la chambre des pairs, de la chambre des députés et de l'hôtel de ville. Il était l'homme de M. de Sémonville, de M. Laffitte et de la Fayette.

Aussi, dès le même soir, une de ces voitures qu'on appelle les *carolines* ramenait-elle de Neuilly au Palais-Royal la femme, la sœur et les enfants du lieutenant général du royaume.

Le duc de Chartres manquait seul à la réunion.

On l'avait renvoyé à Joigny, comme on sait.

Sur la route de Joigny, sa voiture avait croisé une autre voiture.

Cette seconde voiture était celle de madame la duchesse d'Angoulême, revenant des eaux, où elle avait été prévenue par le télégraphe que des troubles graves agitaient Paris.

Les deux voitures s'arrêtèrent. Le prince et la princesse s'étaient reconnus.

— Quelles nouvelles, monsieur de Chartres ? demanda la duchesse d'Angoulême.

— Mauvaises ! madame, mauvaises ! répondit le prince ; le Louvre est pris !

Oui, les nouvelles étaient mauvaises ; mauvaises pour vous, pour vos frères, pour votre père ; mauvaises pour toute la famille ; — et c'est vous, pauvre prince, qui aurez raison aux yeux de la postérité !

CLXI

COMMENT M. THIERS ÉCRIT L'HISTOIRE. — LES RÉPUBLICAINS AU PALAIS-ROYAL. — PREMIER MINISTÈRE DE LOUIS-PHILIPPE. — PRUDENCE DE CASIMIR PÉRIER. — MON PLUS BEAU DRAME. — LOTHON ET CHARRAS. — UN COUP D'ÉPÉE. — ENCORE LE MAITRE DE POSTE DU BOURGET. — LA FÈRE. — LE LIEUTENANT-COLONEL DURIVEAU. — LOTHON ET LE — GÉNÉRAL LA FAYETTE.

Au moment où le duc d'Orléans, triomphant et joyeux, rentrait au Palais-Royal, six ou huit jeunes gens se réunissaient au-dessus des bureaux du *National*, dans l'appartement commun à Paulin et à Gauja.

Ils se regardaient les uns les autres avec un silence d'autant plus menaçant qu'ils étaient encore armés comme au jour du combat.

Ces jeunes gens étaient Thomas, Bastide, Chevalon, Grouvelle, Boinvilliers, Godefroy Cavaignac, Étienne Arago, Guinard. Peut-être un ou deux autres encore dont les noms m'échappent.

Chacun, selon son impatience, était assis ou debout.

Thomas était assis dans l'embrasure d'une fenêtre, avec son fusil de chasse à deux coups entre les jambes. C'était, à cette époque, un beau et brave garçon plein de loyauté, de courage, de franchise ; une tête froide et un cœur ardent.

On en était donc là ; on se racontait les détails de cette odyssée de l'hôtel de ville, et l'on se demandait ce qu'il fallait faire. M. Thiers entra.

Le matin avait paru, dans le *National*, un article sur l'arrestation du duc de Chartres à Montrouge.

Dans cet article, tout avait changé d'aspect.

Le duc de Chartres venait à Paris pour mettre son sabre à la disposition du gouvernement provisoire. M. Lhuillier lui avait offert l'hospitalité. Le duc de Chartres avait quitté Montrouge dans l'enthousiasme des événements qui se passaient à Paris et avait promis de revenir avec son régiment.

Quelques jours après, grâce à cet article, M. Lhuillier fut décoré. L'article était du fait de M. Thiers.

L'apparition du futur ministre au milieu de nos six ou huit républicains ne fut donc pas heureuse.

Il s'était complètement dessiné depuis la veille au matin. Il était orléaniste.

En sa qualité d'orléaniste, il s'était inquiété de cette réunion qui avait lieu au-dessus de sa tête ; résolu d'attaquer ce taureau par les cornes, il monta au premier étage, et, comme nous venons de le voir, il entra sans être annoncé.

Un murmure significatif accueillit sa venue.

M. Thiers paya d'audace.

— Messieurs, dit-il, le lieutenant général désire avoir une entrevue avec vous.

— Et pour quoi faire ? demanda Cavaignac.

— Qu'y a-t-il de commun entre lui et nous ? demanda Bastide.

— Ecoutez toujours, messieurs, dit Thomas.

M. Thiers crut que, de ce côté-là, il allait trouver un soutien: Il s'avança vers Thomas, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Voici un beau colonel, dit-il.

— Ah çà ! répondit Thomas en secouant doucement son épaule, est-ce que, par hasard, vous me prenez pour une p... ?

M. Thiers retira sa main.

— Continuez, dit Thomas, nous écoutons.

Alors, M. Thiers expliqua le but de l'entrevue.

Le duc d'Orléans voulait, pour sa politique à venir, prendre les conseils de ces braves jeunes gens dont l'héroïque insurrection avait fait la révolution de juillet. Il devait, toujours au dire de M. Thiers, les attendre, le soir, entre huit et neuf heures, au Palais-Royal.

Les républicains secouaient la tête.

Mettre le pied au Palais-Royal, c'était, leur semblait-il, pactiser avec le pouvoir nouveau, qui s'élevait à la fois contre leur conscience et contre leur volonté.

Mais Thomas vint encore en aide au négociateur.

— Voyons, dit-il en se levant, prouvons-leur jusqu'au bout que nous sommes de bons enfants.

Et, allant déposer son fusil dans l'angle de la cheminée :

— A ce soir, neuf heures, monsieur... Vous pouvez dire au lieutenant général du royaume que nous nous rendrons à son invitation.

M. Thiers sortit.

Il n'y avait pas la moindre invitation de la part du lieutenant général du royaume. M. le lieutenant général du royaume n'avait pas le moins du monde désiré voir MM. Thomas, Bastide, Chevalon, Grouvelle, Boinvilliers, Cavaignac, Arago et Guinard. M. Thiers avait pris le tout sous son bonnet, espérant qu'une entrevue concilierait les opinions. On a vu, par ce qu'il avait dit à Thomas, qu'il prenait les opinions pour des ambitions.

Le soir, les républicains furent exacts au rendez-vous. La duchesse d'Orléans, madame Adélaïde, les jeunes princes et les jeunes princesses venaient d'arriver, lorsqu'on annonça au duc d'Orléans qu'une députation l'attendait dans la grande salle.

Depuis le matin, les députations s'étaient succédé, et les salons n'avaient pas désempli.

Une députation n'étonnait donc pas le prince ; seulement, ce qui l'étonnait, c'était le personnel de la députation.

M. Thiers était là. En accompagnant Son Altesse, du salon où il était au salon où l'attendaient ces messieurs, il essaya de la mettre au courant, prenant la moitié de la responsabilité sur lui, laissant l'autre aux républicains.

Tout cela avait pris un quart d'heure à peu près ; depuis un quart d'heure, ces messieurs attendaient. Ils commençaient à trouver l'attente un peu longue.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et le duc entra, le sourire sur les lèvres ; seulement, le sourire n'avait pas eu le temps, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de monter jusqu'aux yeux : la bouche souriait, mais le regard était encore interrogateur.

— Messieurs, dit le prince, vous ne doutez pas du plaisir que j'ai à vous recevoir ; mais...

Bastide devina, et regarda M. Thiers.

— Mais vous ne comprenez rien à notre visite ? Demandez, alors; une explication à M. Thiers, et M. Thiers voudra bien vous la donner, je l'espère, telle que la dignité du parti que nous représentons n'ait point à en souffrir.

M. Thiers, en effet, donna une explication équivoque, embarrassée, à laquelle le duc d'Orléans coupa court en disant :

— C'est bien, c'est bien, monsieur... Je vous remercie de me procurer la visite de nos plus braves combattants.

Puis, se tournant de leur côté, il parut attendre que l'un d'eux commençât. Boinvilliers prit le premier la parole.

— Prince, dit-il, demain, vous serez roi...

Le duc d'Orléans fit un mouvement.

— Demain, monsieur ? dit-il.

— Si ce n'est demain, ce sera dans trois jours, ce sera dans huit jours... Peu importe le temps.

— Roi ! répéta le duc d'Orléans ; et qui vous dit cela, monsieur ?

— La marche que suivent vos partisans, la pression qu'ils exercent sur les choses, n'osant pas l'exercer sur les hommes ; les placards dont ils couvrent les murailles, l'argent qu'ils répandent dans les rues.

— Je ne sais pas ce que font mes partisans, répondit le duc ; mais ce que je sais, c'est que je n'ai jamais aspiré à la couronne, et qu'aujourd'hui encore, je ne la désire pas, quoique beaucoup de gens me pressent de l'accepter.

— Enfin, monseigneur, supposons, cependant, que l'on vous presse de telle sorte, que vous ne puissiez la refuser, nous est-il permis de vous demander quelle est votre opinion sur les traités de 1815 ? Faites-y attention, ce n'est point seulement une révolution libérale qui vient de s'accomplir, c'est une révolution nationale ; la vue du drapeau tricolore, voilà ce qui a soulevé le peuple ; c'est la dernière amorce de Waterloo que nous venons de brûler, et il serait plus facile encore de pousser le peuple sur le Rhin que sur Saint-Cloud (1).

— Messieurs, répondit le duc, je suis trop bon Français, je suis trop bon patriote surtout pour être partisan des traités de 1815 ; mais je crois la France fatiguée de guerres ; la rupture des traités, c'est la guerre européenne.. Croyez-moi, il importe de garder beaucoup de mesure vis-à-vis des puissances étrangères, et certains sentiments ne doivent pas être exprimés trop haut.

— Passons donc à la pairie, prince...

— A la pairie, soit.

Et le duc se mordit les lèvres, comme un homme habitué à interroger, et qu'on force à son tour à subir un interrogatoire.

— La pairie, et vous serez forcé d'en convenir, continua Boinvilliers, la pairie n'a plus de racines dans la société... Le Code en abolissant le droit d'aînesse, les fidéicommis et les majorats ; le Code, en divisant les héritages à l'infini, a étouffé l'aristocratie dans son germe, et l'hérédité nobiliaire a fait son temps.

— Peut-être, messieurs, vous trompez-vous sur cette question d'hérédité, qui est, à mon avis, la seule source d'indépendance qu'il y ait dans les institutions politiques... Un homme sûr d'hériter de son père ne craindra pas d'avoir une opinion à lui, tandis que l'homme à élire aura l'opinion qu'on lui imposera. Au reste, reprit le duc, c'est là une question à examiner, et, si la pairie héréditaire croule réellement, *ce n'est point moi qui la réédifierai à mes frais.*

— Prince, dit alors Bastide, je crois que, dans l'intérêt même de la couronne qui vous est offerte, il serait bon de réunir les assemblées primaires.

— Les assemblées primaires ? dit le duc en tressaillant. Oui, en effet, je sais que je parle à des républicains.

Les jeunes gens s'inclinèrent ; ils étaient venus moins en alliés qu'en ennemis : ils acceptaient la qualification, au lieu de la repousser. Leur intention était de faire la situation bien nette entre eux et le pouvoir.

— Franchement, messieurs, dit le duc, croyez-vous la république possible dans un pays comme le nôtre ?

— Nous croyons qu'il n'y a pas de pays où le bon ne puisse être substitué au mauvais.

Le duc secoua la tête.

— Je croyais que 1793 avait donné à la France une leçon dont elle saurait profiter.

— Monsieur, dit Cavaignac, vous le savez aussi bien que nous, 1793 était une révolution, et non une république ; d'ailleurs, continua-t-il avec une fermeté d'accent et une netteté de prononciation qui ne permettaient pas de perdre une seule syllabe de ce qu'il disait, autant que je puis me le rappeler, les événements qui s'écoulèrent de 1789 à 1793 obtinrent votre entière adhésion. Vous étiez de la société des Jacobins ?

Il n'y avait pas à reculer ; on déchirait hardiment le voile du passé, et le futur roi de France apparaissait entre Robespierre et Collot-d'Herbois.

— Oui, c'est vrai, dit le duc, j'étais de la société des Jacobins ; mais, heureusement, je n'étais pas de la Convention.

— Votre père et le mien en étaient, monsieur, dit Cavaignac, et tous deux ont voté la mort du roi.

— C'est justement pour cela, monsieur Cavaignac, reprit le duc, que je n'hésite pas à dire ce que je dis... Je pense qu'il est permis au fils de Philippe-Egalité d'exprimer son opinion sur les régicides. Au reste, mon père a été fort ca-

---

(1) Comme nulle part encore cette conversation n'a été rapportée intégralement, j'en appelle à la fois à l'histoire et au souvenir des personnes qui assistaient à l'entrevue. Quant aux paroles dites par Godefroy Cavaignac et à la réponse du roi, je puis certifier leur authenticité, les ayant écrites, dans le temps, sous la dictée même de Godefroy, qui était incapable de mentir.

lomnié, c'est un des hommes les plus respectables que j'aie jamais connus!

— Monseigneur, reprit Boinvilliers comprenant que, s'il n'interrompait pas la conversation, elle allait s'égarer sur le terrain des personnalités, il nous reste donc encore une crainte...

— Laquelle, messieurs? demanda le prince. Oh! dites, tandis que vous y êtes.

— Eh bien, nous craignons, — et nous avons nos raisons pour cela, — nous craignons, dis-je, de voir les royalistes et les prêtres encombrer les avenues du nouveau trône.

— Oh! quant à ceux-là, s'écria le prince avec un geste presque menaçant, soyez tranquilles, ils ont porté de trop rudes coups à notre maison pour que je les oublie! Une partie des calomnies dont je parlais tout à l'heure vient d'eux; une barrière éternelle nous sépare... C'était bon pour la branche aînée, cela!

Les républicains, étonnés de l'expression presque haineuse avec laquelle le prince venait de prononcer ces mots: « C'était bon, pour la branche aînée! » se regardèrent les uns les autres.

— Eh bien, messieurs, dit alors le duc, est-ce que, par hasard, j'avance une vérité qui vous soit inconnue en proclamant tout haut cette différence de principes et d'intérêts qui a toujours séparé la branche cadette de la branche aînée, la maison d'Orléans de la maison régnante?... Oh! notre haine ne date pas d'hier, messieurs; elle remonte à Philippe, frère de Louis XIV! C'est comme mon aïeul le régent, qui donc l'a calomnié? Les prêtres, les royalistes; car un jour, messieurs, quand vous aurez mieux approfondi les questions historiques, fouillé jusqu'aux racines l'arbre que vous voulez abattre, vous saurez ce que c'était que le régent, les services qu'il a rendus à la France en décentralisant Versailles, et en faisant passer, par son système de finances, l'argent et l'or du pays jusque dans les dernières artères de la société. Ah! je ne demande qu'une chose, c'est, si Dieu m'appelle à régner sur la France, comme vous le disiez tout à l'heure, c'est qu'il me soit accordé une portion de son génie!

Alors, il s'étendit longuement sur les améliorations que la politique du régent avait amenées dans la situation diplomatique de l'Europe; et, à propos de l'Angleterre, il dit quelques mots indiquant qu'il chercherait près d'elle le même point d'appui que son aïeul.

— Pardon, monsieur, dit Cavaignac, mais je crois que le véritable point d'appui d'un roi des Français doit être dans la France.

Le duc d'Orléans n'éluda pas l'explication, et, avec sa facilité d'élocution habituelle, il développa alors, il faut lui rendre cette justice, le système qui acquit, depuis, tant de célébrité sous le nom de système du *juste milieu*.

Cavaignac, auquel il s'adressait plus particulièrement, comme ayant soulevé la question, écouta avec la plus grande impassibilité le long développement politique auquel se livra le prince.

Puis, lorsque celui-ci eut terminé:

— Eh bien, dit-il, nous pouvons être tranquilles; avec ce système-là, vous n'en avez pas pour quatre ans!

Le duc sourit d'un air de doute.

Quant aux républicains, comme ils savaient tout ce qu'ils voulaient savoir, ils s'inclinèrent en signe qu'ils voulaient se retirer.

Ce que voyant le prince, il les salua à son tour.

Mais, pour ne pas leur laisser le dernier mot:

— Allons, messieurs, dit-il, vous me reviendrez... Vous verrez, vous verrez!

— Jamais! articula nettement Cavaignac.

— Jamais est un mot trop absolu, et nous avons un vieux proverbe français qui prétend qu'il ne faut pas dire: « Fontaine... »

Mais, avant qu'il eût achevé sa phrase, ces messieurs avaient déjà gagné la porte.

Le duc les regarda s'éloigner d'un air sombre.

C'était le premier nuage qui obscurcissait son soleil.

Dans ce premier nuage étaient toutes les tempêtes de l'avenir, même celle qui devait le renverser.

Maintenant que l'on a vu les hommes et les principes face à face, on comprendra mieux, je l'espère, les 5 et 6 juin, les 13 et 14 avril, le 12 mai et le 24 février.

Dix minutes après la retraite des républicains, on apportait au lieutenant général du royaume la démission des membres de la commission municipale.

Le duc d'Orléans, au bas de la démission de ces messieurs, trouva un ministère tout composé.

Voici ce ministère:

Dupont (de l'Eure), à la justice; le baron Louis, aux finances; le général Gérard, à la guerre; Casimir Périer, à l'intérieur; de Rigny, à la marine; Bignon, aux affaires étrangères; Guizot, à l'instruction publique.

Mais, avant même que cette liste fût arrivée au Palais-Royal, un des nouveaux ministres avait déjà donné sa démission: c'était Casimir Périer.

En jetant les yeux du côté de Versailles, il s'était aperçu que Charles X, qui venait de quitter Saint-Cloud, n'était pas encore à Rambouillet.

C'était bien hardi de se déclarer quand l'ancienne royauté était encore si près de la nouvelle.

L'ambition avait accepté, la crainte refusa.

M. Casimir Périer courut à Bonnelier, et le pria de rayer son nom de la liste.

Il était trop tard: la liste était partie. Bonnelier n'y pouvait rien. Il offrit un *erratum* au *Moniteur*, lequel fut accepté faute de mieux.

M. de Broglie prit sur la liste la place restée vacante par la démission de Casimir Périer.

N'était-ce pas curieux de voir des hommes qui devaient occuper de si hautes positions dans la royauté future, n'oser pas risquer leur nom, lorsque tant d'autres à qui rien ne devait revenir de ce grand changement y avaient risqué leur tête?

Il est vrai que ceux qui avaient risqué leur tête l'avaient risquée pour la France, et non pour Louis-Philippe.

Le lendemain matin, tandis que j'allais faire une visite au nouveau lieutenant général, et que celui-ci, quittant Vatout et Casimir Delavigne, avec qui il causait, pour venir au-devant de moi, et, déjà renseigné sur mon expédition de Soissons, me tendait la main en me disant: « Monsieur Dumas, vous venez de faire votre plus beau drame! » le général la Fayette recevait, à l'hôtel de ville, un des plus terribles assauts qui lui eussent encore été livrés.

Qu'on me laisse raconter ce qui était advenu de Charras et de Lothon; j'ai quelque plaisir, on le comprendra, à m'arrêter plus longtemps sur ceux de ces hommes dont les noms ne devaient pas s'éteindre avec le feu de la fusillade.

Nous les avons vus s'éloigner de l'hôtel de ville, porteurs d'un ordre de Mauguin et d'une proclamation de la Fayette; nous avons oublié de dire comment Lothon, que nous avions laissé étendu sur le pavé du Palais-Royal, le 29, se trouvait le 30, à l'hôtel de ville avec Charras.

Lothon — hélas! celui-là est mort! — était un de ces hommes rares dont le cœur est au niveau de la tête, un de ces hommes que la poudre enivre, que le bruit excite, et qui aiment le danger pour le danger lui-même, plus encore peut-être que pour l'honneur qu'il peut rapporter.

Lothon, après être resté une heure à peu près sur le pavé, avait été relevé comme mort; une balle sillonnait l'os du front, et sept autres balles trouaient son chapeau, tombé à côté de lui.

On eût dit que le chapeau était devenu une cible.

Pendant qu'on le transportait pour l'enterrer au Louvre avec les autres, il remua légèrement la tête; la protestation contre ce qu'on voulait faire de lui, si faible qu'elle fût, était incontestable. Un garde national qui marchait dans le cortège le recueillit, le fit panser, le fit coucher, puis le quitta afin d'aller aux nouvelles, ne se doutant pas qu'un homme qui avait la tête fendue par une balle aurait l'idée de se relever pour retourner au feu, si, par hasard, il avait encore du feu dans un coin quelconque de Paris.

Ce fut, cependant, la première idée de Lothon.

A peine son étourdissement fut-il un peu dissipé, qu'il se rhabilla, receignit son épée, — épée qu'il avait prise au théâtre de l'Odéon, et qui appartenait aux accessoires, ainsi que l'indiquaient sa poignée en croix et son fourreau, dont il avait perdu le bout de cuivre, — et, malgré les cris de la femme de son hôte, partit trébuchant comme un homme ivre.

Charras l'avait retrouvé, le soir, en rentrant chez lui. Lothon ne se rappelait qu'à moitié ce qu'il avait fait, et pas du tout où il avait été.

Le lendemain, il s'était trouvé assez bien pour revoir Charras à l'hôtel de ville.

On a vu comment ils furent chargés d'aller enlever le 4e régiment d'artillerie, en garnison à la Fère.

Depuis trois jours, Charras était sans le sou. Au moment où avait éclaté l'insurrection, il était possesseur de quinze francs et d'une lettre de change de cent écus que lui envoyait son père, sur un banquier de Paris; mais, depuis le 26, toutes les banques étaient fermées, et, à moins que sa lettre de change n'eût été acceptée par Laffitte, il n'eût certes pas trouvé, chez le plus hardi escompteur de Paris, cinquante francs de ses cent écus.

Les quinze francs avaient fait la journée du 26 et celle du 27; le 28, on avait mangé où l'on avait pu; le 29, on avait dîné à la table de l'hôtel de ville, où dînait tout Paris; enfin, le 30 au matin, Lionel de l'Aubespin, petit-fils de la Fayette, avait partagé sa bourse avec Charras.

En partant pour la Fère, celui-ci et Lothon se trouvaient à la tête de vingt francs!

On ne prend pas la poste avec cela; aussi nos deux

héros avaient-ils demandé une lettre pour le nouveau directeur des postes, M. Chardel, qui avait été nommé, la veille, par Baude et Arago.

En vertu de cette lettre, M. Chardel leur avait délivré un ordre pour que les maîtres de poste de la route missent des chevaux à leur disposition, et lui-même avait commencé par leur donner les deux meilleurs bidets de son écurie.

Charras et Lothon étaient partis au galop autant que pouvaient le leur permettre les barricades ; ils avaient essuyé trois ou quatre coups de fusil à la barrière, parce qu'on les prenait pour des officiers de la garde royale qui se sauvaient, et étaient arrivés au Bourget chez ce même maître de poste qui, une heure auparavant, venait de me donner des chevaux et un cabriolet.

Le point de départ de la route de Soissons et de celle de la Fère est le même ; seulement, à la hauteur de Gonesse, et à l'endroit nommé la *Patte-d'oie*, la route se bifurque ; une des branches, celle de droite, conduit à Dammartin, Villers-Cotterets et Soissons ; l'autre mène à Senlis, Compiègne, Noyon et la Fère.

L'excellent patriote auquel les deux jeunes gens s'adressaient pour lui demander des chevaux de selle s'aperçut facilement qu'ils ne feraient pas — Lothon surtout — la moitié du chemin à franc étrier ; il découvrit une second cabriolet qu'il leur offrit, fit mettre les chevaux, et leur souhaita un bon voyage.

Sans doute, ce souhait, comme celui de *bonne chasse*, leur porta malheur.

Lothon était monté le premier dans le cabriolet, et, pour faire place à Charras, il avait levé son épée. La nuit commençait à tomber : Charras ne voyait point cette épée, dont, comme nous l'avons dit, la pointe sortait du fourreau ; il sentit tout à coup sous l'aisselle le froid glacé du fer, et voulut se rejeter en arrière ; mais Lothon, qui l'avait pris par les épaules, croyant que le pied lui manquait, s'efforçait de l'attirer à lui. Charras avait beau crier en sentant le fer entrer de plus en plus : « Mais tu me tues, sacrebleu ! tu me tues ! » Lothon, n'entendant rien à cause du bandeau qui lui ceignait la tête et lui fermait en même temps l'oreille, continuait de l'attirer à lui, et, par conséquent, de l'enferrer. Heureusement, Charras fit un violent effort, s'arracha des mains de son compagnon, et tomba entre les bras du maître de poste, qui, s'apercevant qu'il se passait dans le cabriolet quelque chose d'extraordinaire, avait secondé les efforts de Charras en le tirant en arrière.

On rentra dans la maison. Charras ôta habit, gilet et chemise. Le fer avait pénétré sous l'aisselle à la profondeur d'un pouce et demi, à peu près ; le sang coulait en abondance. On râpa de l'amadou, on tamponna la plaie avec un mouchoir mouillé, et, grâce à cet appareil, maintenu par le bras du blessé, le sang s'arrêta.

Lothon était désespéré, mais son désespoir ne menait à rien. Charras l'invita à l'en tenir quitte.

Au moment où les deux jeunes gens montaient en voiture :

— Avez-vous d'autres armes que vos épées ? leur demanda le maître de poste.

— Ma foi, non ! répondirent-ils.

Alors, le maître de poste alla à une armoire, en tira deux pistolets qu'il chargea et qu'il fourra dans les basques de l'habit de Charras.

J'aurais bien envie de nommer cet excellent homme ; mais qui sait si son patriotisme de 1830 ne lui ferait pas du tort aujourd'hui ?

Les deux blessés s'endormirent, chargeant les postillons de faire mettre les chevaux à la voiture.

En général, les postillons étaient bons patriotes, et, quoique, avec ses vingt francs, Charras ne pût leur donner de copieux pourboires, ils s'acquittèrent consciencieusement de la double commission de marcher vite et de relayer promptement.

D'ailleurs, le maître de poste du Bourget avait conseillé aux deux jeunes gens de faire courir un second postillon devant eux ; comme l'ordre de M. Chardel était illimité, il ne leur en coûtait pas davantage.

Tout alla bien jusqu'à la poste de Ribécourt.

A Ribécourt, on réveilla Charras.

— Qu'y a-t-il ? demanda le dormeur en se frottant les yeux.

— Il y a que le maître de poste ne veut pas donner de chevaux, dit le postillon qui courait en avant, et qui avait, sur ce refus, été obligé de s'arrêter.

— Comment le maître de poste ne veut pas donner de chevaux ?

— Non ; il dit qu'il ne connaît pas le gouvernement provisoire.

Charras, qui avait si longtemps et si vainement cherché le susdit gouvernement, avait bien envie de dire qu'il ne le connaissait pas non plus ; mais ce n'était pas le moment de plaisanter ; le temps manquait.

Il laissa dormir Lothon, qui, ne l'ayant pas entendu lorsqu'il lui criait : « Tu me tues ! » n'avait plus le droit de rien entendre, et, sautant à bas du cabriolet, il courut au maître de poste, qui, tout furieux lui-même d'être réveillé à deux heures du matin, se tenait sur le pas de sa porte avec l'intention évidente de faire de l'opposition.

— C'est donc vous qui ne voulez pas me donner de chevaux ? demanda Charras.

— Oui, c'est moi.

— Malgré l'ordre du directeur des postes ?

— Est-ce que je connais ça, Chardel ?

— Ah ! vous ne connaissez pas Chardel ?

— Non.

Charras tira sa proclamation de sa poche.

— Et connaissez-vous cela ?

— La Fayette ?... Pas davantage !

— Non ?

— Non !

Charras tira ses pistolets de sa poche, et, les armant en même temps qu'il les appuyait sur la poitrine du maître de poste :

— Ah ! Eh bien, connaissez-vous cela ? lui dit-il.

— Mais, monsieur, s'écria le maître de poste, mais, monsieur, que faites-vous donc ?

— Ce que je fais ? Parbleu ! je vous tue, si vous ne me donnez pas de chevaux !

— Mais, monsieur, que diable ! on ne tue pas les gens comme cela... On s'explique...

— Oui, quand on a le temps, mais je n'ai pas le temps.

Les postillons, placés derrière le maître de poste, grimaçaient dans la pénombre, se frottaient les mains, et faisaient signe à Charras de ne pas lâcher prise.

Sur ce point, ils pouvaient être sans inquiétude.

— Alors, monsieur, si vous le prenez sur ce ton-là, je vais vous donner des chevaux. Mais, faites-y attention, c'est comme contraint et forcé que je vous les donne.

— Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que vous me les donniez !

— Des chevaux pour ces messieurs ! dit le maître de poste en rentrant dans sa chambre, et abandonnant le champ de bataille à Charras.

— Et de bons, entendez-vous, postillons ?

— Oh ! soyez tranquille, mon polytechnique, on va vous choisir ça, répondit le postillon ; remontez dans votre berlingot, et reprenez votre somme. C'est à Noyon que vous allez ?

— A la Fère.

— C'est tout un.

Charras remonta dans le cabriolet, et sa fatigue était telle, qu'avant que les chevaux fussent attelés, il était rendormi

Probablement, le postillon tint parole, car lorsque Charras se réveilla, on avait dépassé Noyon, et le jour commençait à paraître. Ennuyé d'être tout seul à voir lever l'aurore, il poussa Lothon jusqu'à ce que celui-ci se réveillât à son tour.

Le ciel était magnifique ; le matin, comme dit Shakspeare, posait son pied mouillé de rosée sur la cime des collines, et semblait, ainsi qu'un nuage lumineux, descendre dans la plaine, les feuilles des arbres murmuraient ; les moissons jaunissantes se courbaient élégamment, et, du milieu des épis presque mûrs, l'alouette, fille du jour, s'envolait en battant rapidement des ailes et en faisant retentir l'air de son chant clair et joyeux.

Les paysans ouvraient leurs portes, humaient la brise du matin, et s'apprêtaient à aller, les uns au travail, les autres au marché, ceux-ci à la ville, ceux-là aux champs.

— Diable ! dit Charras, sais-tu que voilà un pays qui n'a pas le moins du monde l'air d'être en révolution ?

— C'est, ma foi, vrai ! dit Lothon.

— Est-ce que tu crois que ces gens-là connaissent Chardel, Maugnin et la Fayette ?

— Je n'en voudrais pas répondre.

— Hum ! fit Charras en s'enfonçant dans une réflexion qui n'était pas précisément couleur de rose.

Lothon profita de ce que Charras réfléchissait pour se rendormir.

On arriva à Chauny.

La tranquillité était aussi grande dans la ville que dans les villages, dans les rues que dans les champs ! De même qu'un plongeur qui s'enfonce sous l'eau sent les différentes couches se refroidir à mesure qu'il pénètre plus avant, de même aussi à mesure qu'on avançait dans la province, on sentait une froideur de plus en plus glaciale succéder à la fièvre de Paris.

Il arrivait à Charras exactement la même chose qui m'était arrivée, à moi ; c'est-à-dire qu'il atteignit les portes de la Fère résolu à pousser les choses à bout, mais plein de doute sur la façon dont elles tourneraient.

En approchant de la ville, il réveilla Lothon, qui dormait toujours. Bientôt on allait se trouver en face du 4e régiment d'artillerie ; la situation était assez sérieuse pour qu'on ne l'abordât point les yeux fermés.

La porte était ouverte ; les deux jeunes gens allèrent droit au corps de garde surveillant cette porte.

Lothon, avec son bandeau noir sur l'œil, son chapeau, que sa blessure le forçait de placer sur l'oreille, paraissait dix ans de plus qu'il n'avait ; en outre, son épée du temps de François Ier le vieillissait encore de trois siècles.

Charras, de son côté, renvoyé de l'École polytechnique depuis quatre mois, avait, depuis quatre mois, laissé pousser ses moustaches, qui n'étaient point tolérées à l'École ; Charras, avec son habit d'emprunt trop long et trop large, avec son épée de gendarme soutenue par un baudrier au lieu d'un ceinturon, avec son pantalon, tout couvert du sang d'un Suisse qui, déjà fort endommagé, s'était, pour ne pas être achevé entièrement, jeté dans ses bras, Charras ressemblait beaucoup plus à un bandit qu'à un honnête homme.

Mais, à coup sûr, ni l'un ni l'autre, pour des yeux exercés, ne ressemblait à un élève de l'École polytechnique.

Cependant tout alla bien tant qu'on resta dans la voiture. On avait abaissé la capote du cabriolet, et les soldats du poste pouvaient voir la cocarde tricolore de Lothon, et le flot de rubans aux trois couleurs qui, sur le chapeau de Charras, avait remplacé la manche de son Suisse, ornement très bien porté à Paris, mais trop excentrique pour la province.

Les couleurs magiques produisirent leur effet : la sentinelle présenta les armes, et le maréchal des logis venu à l'ordre appela Lothon *mon officier*.

— Eh bien dit Charras à Lothon, il me semble que, jusqu'à présent, cela ne vas pas mal ?

— Oui, dit Lothon ; mais c'est avec le colonel qu'il faudra voir...

— Eh ! sacrebleu ! on verra, dit Charras.

— Tu vas tâcher d'être éloquent, j'espère ?

— Sois tranquille... En avant Marengo, Austerlitz, Iéna, la grande armée, le diable et ses cornes ! Il faudra bien que je l'attendrisse, ou il aura le cœur cuirassé d'un triple acier, comme dit Horace.

— Et s'il a le cœur cuirassé d'un triple acier ?...

— Alors... Ah çà ! mais sais-tu bien que tu m'embêtes, avec tous tes *si !*

— N'importe ! réponds encore à celui-là : s'il ne s'attendrit pas ?

— Eh bien, est-ce qu'il ne nous reste pas le crucifix à ressorts du maître de poste du Bourget ?... On en jouera ! On dirait, ma parole d'honneur, que tu n'en sais pas l'air, toi !

— Si fait !

— En ce cas, pourquoi avocasses-tu ?

— Je voulais savoir si tu étais bien décidé.

— Tiens, cette farce !

— Ce dialogue, comme on le comprend bien, se passait en aparté, tandis que le maréchal des logis, qui devait conduire les jeunes gens chez le colonel, était allé faire sa toilette militaire.

Il revint et monta dans le cabriolet, qui repartit au grand trot des chevaux, pour ne s'arrêter qu'en face de la maison habitée par le colonel.

A la porte, Charras, en homme de conscience, passa un des pistolets à Lothon

— Bon ! dit Lothon, merci... Donne-moi l'autre à présent.

— Pour quoi faire ?

— Pour voir s'ils sont en bon état, s'ils n'ont pas perdu leur amorce... Enfin, donne-le-moi.

— Le voici.

— Descends maintenant... Tu vois bien que le maréchal des logis t'attend.

Charras sauta à bas du cabriolet. On monta au premier.

A la porte, Charras se retourna vers Lothon.

— Et le pistolet ?

Lothon avait fourré le pistolet dans sa poche.

— Il est bien où il est, dit-il ; va toujours.

— Comment, il est bien où il est ?

— Oui, va donc !

Et il poussa Charras dans l'antichambre.

Lothon, par hasard, en ce moment-là, plus prudent que son camarade, venait de le désarmer.

Le lieu était mal choisi pour une querelle, et surtout pour une querelle de ce genre.

Les deux jeunes gens continuèrent leur chemin en dialoguant des yeux, mais muets, du reste, et, cinq secondes après, ils se trouvèrent dans le salon du colonel.

Le colonel Husson était un homme de quarante ans, à la figure vigoureusement accentuée, à la physionomie ferme et fière, un vrai type de soldat.

Il causait avec un des chefs d'escadron du régiment.

Il reçut nos deux messagers d'un ton poli, mais réservé.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs ? demanda-t-il après les premiers compliments échangés.

Charras, en quelques mots, raconta l'histoire des trois jours, la prise du Louvre, la fuite du roi, la nomination du gouvernement provisoire, toute la révolution enfin.

Les deux officiers écoutaient le récit d'autant plus froidement qu'il avançait vers sa fin.

Charras crut que c'était le moment de tirer les deux papiers de sa poche.

Il les présenta tous deux au colonel.

L'un était sous enveloppe et cacheté : c'était la lettre de Mauguin ; l'autre était tout simplement plié en quatre : c'était la proclamation de la Fayette.

Le hasard fit que le colonel commença par briser le cachet et rompre l'enveloppe : il tomba sur la lettre de Mauguin.

Il en lut les premières lignes, puis passa à la signature.

— Magin... Maguin... Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il.

— Mauguin, reprit Charras ; M. Mauguin... membre du gouvernement provisoire, quoi !

— Mauguin ? répéta le colonel en regardant le chef d'escadron.

— Oui, un avocat, répondit celui-ci.

— Un avocat ! dit le colonel avec un accent qui fit frissonner Charras.

— Ah ! dit tout bas celui-ci à Lothon, je crois que nous sommes flambés !

— Et moi, j'en suis sûr ! dit Lothon.

— Le pistolet, alors !... le pistolet !

— Attends donc... il sera toujours temps.

En effet, le colonel lisait la seconde dépêche ; le nom du général la Fayette parut corriger un peu la mauvaise impression produite par le nom de Mauguin.

Si l'on eût eu une troisième lettre signée d'un second général, on était sauvé.

Malheureusement, la troisième lettre manquait.

— Eh bien, messieurs ? demanda le colonel après avoir lu la seconde lettre.

— Eh bien, colonel, répondit nettement Charras, le gouvernement provisoire a cru nous envoyer à des patriotes ; il paraît qu'il s'est trompé, voilà tout.

— Et vous savez, messieurs, à quoi cette erreur vous expose ?

— Parbleu ! dit Charras, à être fusillés.

— Je suis obligé de vous quitter, messieurs ; vous allez me donner votre parole que vous ne chercherez pas à quitter cette chambre.

— Notre parole ?... Allons donc !... Faites-nous fusiller, si vous voulez ; vous prendrez la responsabilité de l'exécution devant le gouvernement provisoire ; mais nous ne donnons pas notre parole.

— Tout au moins, vous rendrez vos épées ?

— Non, non, non !

Le colonel se mordit les lèvres, dit quelques mots tout bas au chef d'escadron, et s'apprêta à sortir.

Charras fit un mouvement en arrière, de manière à toucher Lothon ; puis, tout bas :

— Le pistolet ! donne donc le pistolet, sacrebleu ! dit-il ; tu vois que ce b.....-là va nous faire fusiller !

— Bah ! répondit Lothon, à la guerre comme à la guerre !

— Tu en parles bien à ton aise, toi, animal ; tu es déjà à moitié mort, et on ne fera que t'achever... Mais, moi, à part le trou que tu m'as fait, comme un imbécile que tu es, je me porte bien, et je ne veux pas me laisser égorger comme un poulet !

— Eh ! tiens-toi donc tranquille !... on ne fusille pas les gens ainsi sans dire gare, que diable !

Pendant ce temps, le colonel sortait, et les deux messagers restaient avec le chef d'escadron.

Le chef d'escadron paraissait meilleur prince que le colonel ; il était évidemment resté, par ordre de son chef, pour faire causer les deux jeunes gens, et savoir si tout ce qu'ils avaient dit était bien vrai.

Comme tout était vrai, il n'y avait pas de danger qu'ils se coupassent.

D'ailleurs, Lothon avait laissé tout le poids de la conversation à Charras ; couché sur une espèce de canapé, au bout de cinq minutes, il s'était endormi.

Au milieu de l'entretien de Charras et du chef d'escadron, un officier entra.

— Camarade, dit-il en s'adressant à Charras, je viens de la part du colonel, à qui vous n'avez pas voulu donner votre parole... Ma consigne est de ne point vous perdre de vue ; mais, comme je ne suis pas un gendarme, ma foi !...

Il détacha son sabre, et, le jetant sur un fauteuil :

— Vous ferez ce que vous voudrez !

— Monsieur, dit Charras, notre intention n'est pas le moins du monde de quitter la Fère, et la preuve, tenez...

Il montra à l'officier Lothon, qui dormait à poings fermés.

Au bout d'une heure, le colonel rentra. Il paraissait fort agité, surtout fort irrésolu.

Tout à coup, s'arrêtant devant Charras :

— Je parie que vous avez faim ? dit-il.

Charras haussa les épaules.

— Quelle singulière question me faites-vous là ?

— Ah ! dit le colonel, c'est qu'il ne faut laisser personne mourir de faim, pas même ses prisonniers.

— Oui, mieux vaut les engraisser pour les fusiller après, n'est-ce pas? dit Charras.

— Qui parle de vous fusiller ?... Voyons, cria le colonel en ouvrant la porte, le déjeuner...

On apporta, comme au théâtre, une table toute servie. Le colonel dérogeait à ses habitudes et déjeunait dans son salon, au lieu de déjeuner dans la salle à manger ; ou plutôt il ne déjeunait pas, il faisait déjeuner, car lui ne se mit point à table.

Charras réveilla Lothon.

Lothon était de fort mauvaise humeur d'être réveillé, d'autant plus qu'il ignorait pourquoi on le réveillait.

Lorsqu'il sut que c'était pour déjeuner, il s'adoucit.

On venait d'achever les côtelettes, quand la porte s'ouvrit vivement, et qu'un homme d'une cinquantaine d'années parut ; il était vêtu d'un uniforme.

— Pardon, colonel, dit-il, mais je suis le lieutenant-colonel du génie Duriveau, commandant en second à l'Ecole polytechnique sous l'Empire... On me dit que vous retenez prisonniers deux de mes anciens enfants, et je viens voir cela.

Puis, s'adressant à Charras et à Lothon :

— Bonjour, messieurs, dit-il, soyez les bienvenus.

— Les bienvenus ? répéta le colonel.

— Oui, oui, c'est moi qui leur dis cela... Et, à vous, colonel, je vous dis que vous n'avez pas le droit de retenir ces messieurs ; ils viennent, m'a-t-on dit, envoyés par le gouvernement provisoire... Ce sont des parlementaires, et le droit des gens s'oppose à ce qu'on arrête les parlementaires.

Et, en disant cela, il secoua la main de Charras de telle façon, que celui-ci jeta un cri : sa blessure venait de se rouvrir.

— Qu'est-ce? demanda le lieutenant-colonel Duriveau.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Charras ; c'est que j'ai un trou sous le bras.

— Oui, et il paraît que votre ami a un trou à la tête... Il faudrait d'abord faire panser tout cela, colonel.

— J'y ai songé, monsieur, répondit le colonel, et je ne sais comment le chirurgien-major n'est pas encore ici.

En ce moment, le chirurgien-major entra.

— Tenez, monsieur, dit le colonel, voici les jeunes gens dont je vous ai parlé... Voyez s'ils ont besoin de votre secours.

Charras voulait refuser ; mais le lieutenant-colonel Duriveau lui fit signe de se laisser faire, et il emmena dans la chambre voisine le colonel et le chef d'escadron.

Le chirurgien-major pansa d'abord la tête de Lothon ; la balle avait glissé sur l'os, qu'elle avait contourné et laissé à nu. Il fallait être endiablé pour ne pas être dans son lit après avoir reçu un coup pareil.

Le chirurgien-major voulut saigner le blessé ; mais celui-ci s'y opposa formellement.

— Je puis, d'un moment à l'autre, avoir besoin de mes deux bras, dit-il ; laissons-les donc intacts... La tête est déjà bien assez malade !

Puis vint le tour de Charras.

— Peste ! monsieur, lui dit le chirurgien-major, vous avez de la chance ; une ligne ou deux plus à gauche, vous aviez l'artère coupée.

— Et quand on pense, dit Charras en montrant Lothon, que c'est cette brute qui a manqué faire ce beau coup-là avec son épée à la François Ier !

— Allons, dit Lothon, voilà que tu vas recommencer à crier pour ta chienne d'artère, qui n'est pas même coupée... Je ne te savais pas si douillet que cela !

Charras se mit à rire.

Le lieutenant-colonel Duriveau entra.

— Tout va bien, dit-il à demi-voix à Charras. Du reste, je ne vous quitte pas d'une minute, que vous ne soyez hors de la ville.

Il venait d'y avoir réunion d'officiers, et les officiers avaient décidé qu'avec ou sans la participation du colonel, ils feraient adhésion au gouvernement provisoire.

Au bout d'une demi-heure, le colonel revint.

— Messieurs, dit-il, vous allez me donner votre parole d'honneur de quitter la Fère à l'instant même, et vous serez libres.

— Moi, dit Charras, je ne vous donne rien du tout.

— Comment, vous ne me donnez rien du tout?

— Non.

— Vous vous engagez bien au moins à ne pas me faire d'émeute dans mon régiment?

— Pas davantage... Vous êtes encore bon, vous ! nous venons au nom du gouvernement constitué ; c'est nous qui sommes le pouvoir, et vous qui êtes la rébellion ; c'est nous qui pourrions vous faire un mauvais parti pour nous avoir arrêtés, et vous nous demandez encore notre parole d'honneur de quitter la Fère, de ne pas essayer de soulever votre régiment, de ne pas... Allons donc ! faites-nous fusiller, ou lâchez-nous !

— Eh bien, dit le colonel, allez vous faire f..... !

Et il leur tendit la main riant.

Les deux jeunes gens lui serrèrent la main, et ils sortirent, accompagnés du lieutenant-colonel Duriveau, qui selon sa promesse, ne les quittait pas plus que leur ombre.

La ville était dans une agitation facile à comprendre.

L'officier qu'on leur avait donné pour gardien était descendu avec eux, et, après leur avoir serré la main à la porte était parti à toutes jambes pour rejoindre ses camarades.

Le cabriolet était retourné à la poste.

On se rendit à la poste.

A tout moment, sur leur route, les jeunes gens recevaient des marques manifestes de sympathie.

Arrivés à la poste, ils furent rejoints par le chef d'escadron.

— Messieurs, leur dit-il, le colonel vous prie en grâce de partir ; il vous donne sa parole d'honneur que lui et son régiment adhèrent au gouvernement provisoire... Mais laissez-lui au moins le mérite de l'adhésion.

— Oh ! s'il en est ainsi, dirent ensemble Charras et Lothon, en route !

— Un instant, dit le lieutenant-colonel Duriveau, où en sommes-nous comme argent?

Charras retourna ses poches ; il ne lui restait pas tout à fait cinq francs, des vingt francs de l'Aubespin.

— Combien voulez-vous ? dit le lieutenant-colonel en tirant de ses goussets plusieurs rouleaux de pièces de cinq francs.

— Cent francs, dit Charras.

— Ce sera-t-il assez?

— Parbleu ! nous sommes bien venus avec vingt.

— Allons, va pour cent francs.

Et il passa un rouleau à Charras, qui le cassa comme il eût fait d'un bâton de chocolat, et en donna la moitié, ou à peu près, à Lothon.

— Maintenant, le cabriolet et les chevaux ! crièrent les deux jeunes gens.

— Oh ! quant à la poste d'ici à Chauny, cela me regarde, et c'est moi qui vous conduis, dit en retroussant ses manches un vigoureux boucher à la figure joviale, et qui stationnait devant la poste avec sa petite charrette suspendue sur les brancards, et dont cinq ou six bottes de paille formaient les banquettes ; — et je dis, ajouta-t-il, que vous n'aurez jamais été si lestement conduits !

— Eh bien, soit, camarade ! dirent Charras et Lothon en prenant place près de lui — Hé ! vous, postillon, suivez-nous avec le cabriolet ! crièrent-ils. — Adieu, colonel !

— Adieu, mes enfants !

— En route ! cria le boucher en faisant claquer son fouet, et vive la Charte ! vive la Fayette ! vive le gouvernement provisoire !... A bas Charles X, le dauphin, Polignac et tout le tremblement !... Houp !...

Et, en effet, ainsi que l'avait promis le boucher, la charrette partit rapide comme une trombe.

A Chauny, on se sépara du boucher et on remonta en cabriolet.

Le lendemain, à dix heures du matin, c'est-à-dire une heure après moi, Charras et Lothon arrivaient à l'hôtel de ville, juste au moment où le général la Fayette, toujours galant, baisait la main de mademoiselle Mante, qui, accompagnée de M. Samson et d'un troisième sociétaire, venait mettre la Comédie-Française sous la protection de la Nation.

Cette députation fut cause que les deux jeunes gens attendirent une demi-heure, et qu'en attendant, ils apprirent ce qui s'était passé depuis leur départ : c'est-à-dire que le duc d'Orléans était lieutenant général, et que Louis-Philippe allait être roi.

— Ah ! c'est comme cela, s'écria Lothon à Charras ; eh bien, tu vas voir ce que je vais lui dire, au père la Fayette !

Ce fut au tour de Charras d'essayer de calmer Lothon.

Mais Lothon ne voulait pas se calmer : — sa blessure, la chaleur, l'exaltation, le peu de vin que l'on avait bu, le refus de se laisser saigner, tout cela lui avait donné le transport.

Une fièvre cérébrale se déclarait.

Il entra dans la chambre où était la Fayette, bousculant tous ceux qui voulaient s'opposer à son passage. Je l'ai dit, la Fayette était soigneusement gardé.

Charras suivit Lothon

Alors, croisant ses bras sur sa poitrine, son chapeau troué de sept balles jeté à terre, le front bandé par sa cravate noire, les yeux étincelant de fièvre, les joues pourpres de

colère, le jeune homme demanda compte au vieillard, en termes qu'il faudrait avoir sténographiés pour pouvoir les reproduire, de cette liberté achetée au prix de tant de sang, que le peuple lui avait confiée, et qu'il venait de se laisser arracher par la ruse et l'ambition des courtisans.

C'était si beau, si grand, si éloquent, si formidable, si inouï de poésie, de folie même, que personne n'osait l'interrompre.

— Général, disait tout bas Charras à la Fayette, pardonnez-lui. Vous le voyez, il a le transport au cerveau.

— Oui, oui, disait la Fayette.

Puis, à Lothon :

— Mon ami... mon jeune ami!... allons, allons... calmez-vous!

Alors, se retournant :

— N'y a-t-il pas ici un médecin pour saigner ce jeune homme? demanda-t-il.

Lothon entendit la proposition.

— Me saigner? s'écria-t-il. Oh! non, non! Puisque la liberté est perdue à nouveau, ce n'est pas sous la lancette d'un médecin que mon sang doit couler... c'est sous les baïonnettes de la garde royale, c'est sous les balles des Suisses. Laissez-moi mon sang, général; tant que les Bourbons sont en France, branche aînée ou branche cadette, j'en ai besoin!... Viens, Charras, viens!

Et il s'élança hors de la salle, laissant la Fayette tout pensif et tout troublé.

Peut-être cette voix qui venait de retentir à l'oreille du général répondait-elle directement à la voix de sa conscience; peut-être s'était-il déjà fait à lui-même les reproches que Lothon venait de lui faire.

— Qu'on me laisse seul, dit-il.

Et, avant qu'on eût fermé la porte, on le vit appuyer dans ses deux mains cette belle et noble tête sur laquelle la République, par la voix de ses enfants, venait d'appeler l'anathème de la postérité.

CLXII

LETTRE DE CHARLES X AU DUC D'ORLÉANS. — UN TOUR DE PASSE-PASSE. — RENTRÉE DU DUC DE CHARTRES AU PALAIS-ROYAL. — BOURBONS ET VALOIS. — ABDICATION DE CHARLES X. — PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION DE RAMBOUILLET. — UNE IDÉE D'HAREL. — LES MACHINISTES DE L'ODÉON. — DIX-NEUF PERSONNES DANS UN FIACRE. — DISTRIBUTION D'ARMES AU PALAIS-ROYAL. — LE COLONEL JACQUEMINOT.

Cependant, sous son visage souriant, sous sa physionomie affable, le duc d'Orléans, ce matin où il s'approchait de moi, et me disait que je venais de faire mon plus beau drame, le duc d'Orléans, dis-je, cachait une grave préoccupation.

Il venait de recevoir la réponse à la lettre qu'il avait fait parvenir à Charles X par M. le duc de Mortemart.

On se rappelle cette lettre, dans laquelle il disait au vieux roi *qu'il avait été amené à Paris par la force; qu'il ne savait pas ce qu'on exigerait de lui, mais que, s'il acceptait le pouvoir, ce ne serait que dans le plus grand intérêt de* LA MAISON.

Seulement, il ne disait pas de quelle *maison*.

Était-ce dans l'intérêt de la *maison d'Orléans* ou de la *maison de Bourbon?*

Qu'on relise la phrase, et l'on verra qu'il s'était réservé le choix.

Charles X répondit à cette lettre par une ordonnance ainsi conçue :

« Le roi, voulant mettre fin aux troubles qui existent dans la capitale et dans une autre partie de la France, *comptant d'ailleurs sur le sincère attachement de son cousin le duc d'Orléans*, le nomme lieutenant général du royaume.

« Le roi ayant jugé convenable de retirer les ordonnances du 25 juillet, approuve que les Chambres se réunissent le 3 août, et il veut espérer qu'elles rétabliront la tranquillité en France.

« Le roi attendra à Rambouillet le retour de la personne chargée de porter à Paris cette déclaration.

« Si l'on cherchait à attenter à la vie du roi et de sa famille, ou à sa liberté, il se défendrait jusqu'à la mort.

« Fait à Rambouillet, le 1er août 1830.

« *Signé :* CHARLES. »

Parti de Rambouillet à six heures du matin, le courrier était arrivé à Paris à huit heures et demie.

Le duc d'Orléans avait reçu la dépêche à neuf heures moins un quart.

M. Dupin était déjà près de lui.

On sait combien M. Dupin est matinal le lendemain, et surtout le surlendemain des révolutions; d'ailleurs, grâce à *la Caricature*, les souliers de l'illustre avocat, empreints sur la route de Neuilly, aller et retour, et *vice versa*, ont acquis une célébrité devenue proverbiale.

M. Dupin était donc près du duc d'Orléans lorsque celui-ci reçut la lettre de Charles X.

Le duc d'Orléans la lut et la lui passa. M. Dupin, on se le rappelle, était chef du conseil privé du prince.

M. Dupin lut à son tour l'ordonnance, et son avis fut qu'il fallait rompre franchement et même brutalement avec la branche aînée.

— Diable! fit le prince, ce n'est point une lettre facile à rédiger, que celle que vous m'invitez à écrire!

— Votre Altesse veut-elle que je me charge de la rédaction? demanda M. Dupin.

— Oui, parfaitement... Essayez... nous verrons.

M. Dupin écrivit une lettre rude comme lui.

Le duc d'Orléans la lut, l'approuva, la recopia, la signa, la mit sous enveloppe, et s'apprêta à la cacheter.

Mais, tout à coup :

— Bon! dit-il, j'allais écrire une lettre de cette importance sans la montrer à la duchesse... Attendez-moi, monsieur Dupin, je reviens.

La lettre devait être fort brutale, car, depuis, M. Dupin lui-même a avoué qu'elle l'était. M. Dupin a en lui une rugosité native que n'a jamais pu effacer le rabot de l'éducation. Il continua de discuter avec Louis-Philippe roi comme il discutait avec le duc d'Orléans prince.

Un jour, dans une discussion politique, il lui échappa de dire au roi :

— Tenez, sire, je le vois bien, jamais nous ne pourrons nous entendre!

— Je le pensais comme vous, monsieur Dupin, répondit Louis-Philippe; seulement, je n'osais pas vous le dire.

Je connais peu de mots aussi insolemment aristocratiques que celui-là.

Il avait diablement d'esprit, le roi Louis-Philippe!

Et la preuve, c'est qu'il revint tenant la même enveloppe et une lettre qui paraissait être la même.

— Pauvre duchesse! dit-il, cela lui a fait gros cœur; mais, ma foi, tant pis!

Et il glissa la lettre dans l'enveloppe, approcha la cire de la bougie, prépara l'empreinte, y appuya son cachet, et donna la dépêche à porter.

Seulement la lettre qu'il envoyait à Charles X n'était point celle que venait de rédiger M. Dupin : c'en était une qu'il avait rédigée lui-même, et dans laquelle il renouvelait au vieux roi les assurances de son dévouement et les témoignages de son respect.

Ce petit tour de prestidigitation n'était pas fini, que les cris du peuple, entassé dans la cour du Palais-Royal, l'appelèrent sur le balcon.

Vingt fois par jour, pendant huit jours, Louis-Philippe fut obligé de paraître sur son balcon.

Bientôt ce ne fut point assez : à peine se montrait-il, que les spectateurs entonnaient *la Marseillaise;* alors, de sa voix, que j'ai déclaré être aussi fausse que celle du roi Louis XV, Louis-Philippe entonnait *la Marseillaise* à son tour.

Bientôt ce ne fut point assez encore : il fallut que le lieutenant général, après s'être montré, après avoir chanté, descendît dans la cour, et donnât aux chiffonniers et aux commissionnaires des poignées de main et des accolades.

Je l'ai vu descendre deux ou trois fois en une heure, remonter avec sa perruque à l'envers, s'essuyer le front, se laver les mains, et maudire énergiquement le métier qu'il était forcé de faire.

Ah! monseigneur, ne saviez-vous point cela, que, de prince, on ne se fait pas roi sans être obligé de s'essuyer le front et de se laver les mains?

Le duc de Chartres arriva à la tête de son régiment, et entra au Palais-Royal juste au moment où son père se popularisait de la façon que je viens de dire.

Je n'oublierai jamais comment il se redressa sur sa selle, et quel coup d'œil il jeta sur cette scène.

Ce fut une grande joie pour la pauvre duchesse, que l'arrivée de ce fils aîné, le seul qui lui manquât alors; elle savait le danger qu'il avait couru, et il lui en était devenu plus cher.

Lorsqu'il entra dans les appartements de son père, j'en sortais pour n'y jamais plus rentrer, qu'une dernière fois, appelé par le roi lui-même.

Ce spectacle d'un prince mendiant la couronne me soulevait le cœur. Le jeune duc me tendit la main ; je la pris et la serrai, les larmes aux yeux. Je devais être quatre ans sans serrer cette main si franche et si loyale ; je croyais, en ce moment, me séparer à toujours du duc de Chartres, et, par conséquent, toucher sa main pour la dernière fois. Je dirai en son lieu et place quelle circonstance me rapprocha de lui.

En sortant du Palais-Royal, je tombai sur une affiche.

Cette affiche annonçait hautement que les d'Orléans étaient, non pas *Bourbons*, mais *Valois*.

Je ne pouvais en croire mes yeux ; je restai un quart d'heure à lire et à relire.

A dix pas de là, je rencontrai Oudard, je le pris par le bras, et le ramenai de force devant le placard

— Oh ! lui dis-je, n'était-ce pas assez que Philippe-Egalité reniât son père, et faut-il que le fils renie sa race ?

Je rentrai chez moi, je l'avoue, anéanti.

Quel jour était-ce ? Je ne sais plus bien ; mais ce devait être le 2 août.

La poudre était arrivée le matin avec Bard ; je l'avais remise à deux élèves de l'Ecole polytechnique qui m'en donnèrent un reçu et la conduisirent à la Salpêtrière.

Ce devait être le 2, car je vis passer, allant au Palais-Royal, M. de Latour-Foissac, que je connaissais de vue l'ayant rencontré chez madame de Sériane, la sœur de M. le général de Coëtlosquet.

M. de Latour-Foissac apportait au lieutenant général la réponse à sa lettre de la veille, à cette lettre substituée, vous savez, à celle de M. Dupin.

Cette réponse, c'était l'abdication de Charles X ; c'était l'abdication de M. le duc d'Angoulême ; c'était la mission donnée au duc d'Orléans de faire proclamer le duc de Bordeaux sous le nom d'Henri V.

Le lieutenant général refusa de recevoir le messager, mais il prit le message.

Que faire ?

M. Sébastiani, consulté, était pour la régence.

Béranger, consulté, était pour la royauté.

Le duc d'Orléans trancha la difficulté en disant :

— Etre régent ? J'aime mieux n'être rien... A la première douleur d'entrailles qu'éprouverait Henri V, on crierait sur les toits que je suis un empoisonneur.

A partir de ce moment, il n'y eut plus de doute pour personne que Louis-Philippe ne fût roi.

L'abdication, comme la lettre de la veille, était datée de Rambouillet.

Rambouillet n'était qu'à douze lieues de Paris ; Charles X avait encore autour de lui quatorze mille hommes et trente-huit pièces de canon.

Il avait même mieux que tout cela ; il avait les deux lettres du duc d'Orléans.

Charles X ne pouvait rester à Rambouillet ; il fallait, par une combinaison quelconque, forcer Charles X de quitter, non seulement Rambouillet, mais encore la France.

Cette combinaison, ce n'était pas inquiétant, on la trouverait, et peut-être même était-elle déjà trouvée.

En attendant, le 2 août, le général Hulot fut envoyé à Cherbourg, afin d'y prendre le commandement des quatre départements qui séparent Paris de la Manche ; en attendant, le même jour, M. Dumont-d'Urville reçut ordre de partir pour le Havre en toute hâte, et d'y fréter deux bâtiments de transport.

Dès la veille, à tout hasard, on avait adressé au *Courrier français* la protestation du duc d'Orléans contre la naissance du duc de Bordeaux. Vous connaissez cette protestation, qui, en 1820, avait fait exiler le duc d'Orléans, et qui mettait en doute la légitimité du jeune prince ? Eh bien, le 1er août, le *Courrier français* fut invité à lui donner une place dans un de ses plus prochains numéros.

Il ne fit pas attendre la future impatience royale ! Le matin même du 2 août, la protestation avait paru.

Peut-être avait-elle été composée par les mêmes ouvriers qui imprimaient que les d'Orléans étaient Valois et non Bourbons.

C'était donc le 2 que tout cela se passait ; car, le 3, je fus réveillé à la fois par le rappel, qui se battait avec rage dans la rue, et par Delanoue, qui faisait irruption dans ma chambre, un fusil à deux coups à la main.

Un fusil à deux coups était si peu un appendice du costume de Delanoue, que ce fusil à deux coups me frappa plus que tout le reste.

— Que diable se passe-t-il donc ? lui demandai-je.

— Il se passe, mon cher, que Charles X marche sur Paris avec vingt mille hommes et cinquante pièces de canon, et que tout Paris se soulève pour marcher, de son côté, au-devant de lui... En es-tu ?

— Pardieu ! si j'en suis ! m'écriai-je en sautant à bas du lit ; je crois bien que j'en suis !

J'appelai Joseph, ne m'apercevant pas que sa tête, tout effarée, apparaissait derrière la tête de Delanoue.

— Me voilà, monsieur, dit-il, me voilà !

— Donne-moi mon costume de chasse, et porte mon fusil à laver chez le premier armurier.

— Ne lui fais pas porter ton fusil chez un armurier, dit Delanoue, on le lui prendra en route.

— Comment, dis-je, on le lui prendra ?

— Sans doute... C'est pis que dans les trois journées !

— Alors, mon cher Joseph, lave le fusil toi-même

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit Joseph, monsieur va donc retourner encore à Soissons ?

— Non, Joseph ; je vais au contraire, du côté absolument opposé.

— A la bonne heure !

Je m'habillai rapidement.

Tandis que je m'habillais, Harel entra.

— Ah ! bon ! je vous trouve ! dit-il.

— Bonjour, Harel... Qu'y a-t-il, mon ami ?

— Il y a, dit Harel en tirant sa tabatière de son gousset, et en fourrant dans sa tabatière le pouce et l'index jusqu'à la première phalange, il y a que j'ai une idée de pièce...

Il respira voluptueusement sa prise, abandonnant, selon l'habitude des grands amateurs, au parquet et à l'air les trois quarts de son tabac.

— Et une bonne ! ajouta-t-il.

— Eh bien, cher ami, vous me la communiquerez à mon retour

— Où allez-vous ?

— A Rambouillet, donc !

— Bon ! il ne vous manquait plus que cela ! Vous avez risqué de vous faire fusiller, il y a trois jours, à Soissons, et voilà que vous allez vous faire casser quelque membre à Rambouillet !

— Mais ne savez-vous pas que Charles X marche sur Paris avec vingt mille hommes et cinquante pièces de canon ?

— Je sais qu'on le dit ; mais laissez les niais croire à de pareilles nouvelles... Pauvre Charles X ! je vous réponds que, s'il marche sur une ville quelconque, c'est sur le Havre ou sur Cherbourg.

— N'importe, mon cher ami ! Delanoue vient me chercher, et, quand ce ne serait qu'une occasion de faire une chasse à la grosse bête dans le parc de Rambouillet, je ne veux pas la manquer... Encore une fois, vous me parlerez de votre pièce à mon retour, si je reviens.

— Mets-moi donc de cette pièce-là, dit tout bas Delanoue.

— Sois tranquille, c'est dit.

Je me retournai vers Harel.

— Comment êtes-vous venu ? lui demandai-je.

— Mais en fiacre, donc.

— Bien ! nous prenons votre fiacre.

— Pour quoi faire ?

— Pour aller à Rambouillet.

— Vous me conduirez bien jusqu'à l'Odéon ?

— Soit.

— D'autant mieux, dit Delanoue, que c'est sur la place de l'Odéon qu'on se réunit.

— Ah ! vous nous prêterez votre drapeau tricolore, n'est-ce pas, Harel ?

— Quel drapeau tricolore ?

— Celui avec lequel on chante *la Marseillaise* depuis trois jours, à votre théâtre.

— Et moi, donc ?

— Vous ferez une annonce au public dans laquelle vous direz que c'est moi qui l'ai emporté à Rambouillet... Le public est bon enfant, il se passera de drapeau un jour ou deux.

— Venez et prenez le drapeau... Vous savez bien que le théâtre tout entier est à vous.

Chaque fois qu'Harel voulait me faire faire une pièce, le théâtre tout entier était à moi.

Mon fusil se trouvait lavé, frotté, séché au soleil ; je le pris ; nous montâmes en fiacre, et partîmes pour la place de l'Odéon.

Il y avait deux ou trois mille personnes sur la place et dans les environs.

A peine eus-je mis pied à terre, en laissant Delanoue dans le fiacre, que je fus entouré d'une quinzaine d'hommes m'appelant par mon nom, et m'invitant à me mettre à leur tête.

C'étaient les machinistes de l'Odéon, encore tout chauds des pourboires de *Christine*.

J'ordonnai à l'un d'eux d'aller chercher le drapeau, et, tandis que nous laissions le fiacre sous la garde des autres, à qui j'envoyai sept ou huit bouteilles de vin pour leur faire prendre patience, nous allâmes déjeuner chez Risbeck.

Lorsque nous sortîmes du restaurant, notre troupe s'était renforcée d'un tambour.

J'ai déjà fait remarquer avec quelle rapidité le tambour croît et se multiplie en temps de révolution.

Nous montâmes dans notre fiacre, dont nous prîmes naturellement les places d'honneur; puis chacun s'entassa comme il put, les uns dans l'intérieur avec nous, les autres sur le siège avec le cocher, les autres derrière, ceux-ci sur les brancards, ceux-là sur l'impériale.

Les malheureux chevaux se mirent en route, traînant dix-neuf personnes!

La plupart de mes hommes n'étaient armés que de piques.

Au coin de la rue du Bac et du quai, un homme qui semblait être là à poste fixe et dans ce seul but nous cria:

— Avez-vous des armes?

— Non, répondirent la plupart de mes hommes.

— Eh bien, on en distribue au Palais-Royal.

— Au Palais-Royal! au Palais-Royal! crièrent mes hommes.

Le fiacre traversa la place du Carrousel et s'achemina vers le Palais-Royal

On commençait à pouvoir circuler en voiture; peu à peu les barricades avaient disparu, et les pavés avaient, tant bien que mal repris leur place.

Nous arrivâmes au Palais-Royal.

— Un instant! dis-je; de l'ordre, s'il vous plaît! Je suis connu ici, et, s'il y a moyen d'avoir quelque chose, je l'aurai.

Nous entrâmes dans une salle basse; elle était encombrée.

En entrant, je heurtai un élève de l'École qui sortait.

— C'est vous, Charras?

— Oui... Venez-vous pour avoir des armes?

— Certainement.

— En ce cas, dépêchez-vous... Je n'ai pu obtenir qu'un pistolet.

En effet, il avait un pistolet fourré dans son habit, et dont la crosse seule passait entre deux boutons.

— Vous allez là-bas aussi?

— Parbleu!

— Nous nous reverrons, alors?

— Probablement.

— Bonjour!

— Adieu!

Nous pénétrâmes à grand'peine jusqu'au distributeur d'armes. Heureusement, un laquais à la livrée du duc d'Orléans me reconnut et nous fit faire place.

— Monsieur de Rumigny, dit-il, c'est M. Dumas.

— Eh bien, qu'il vienne.

Le distributeur était M. de Rumigny lui-même. M. de Rumigny avait alors trente-cinq ans, à peu près; il était magnifique sous son uniforme.

Il avait devant lui une grande caisse pleine de sabres et de pistolets; les fusils avaient disparu. Tout cela venait de chez Lepage.

On donna des pistolets et des sabres à mes hommes; puis, lorsqu'ils furent tous armés:

— Vos hommes ont-ils soif? me demanda M de Rumigny.

— Parbleu! dis-je, ce sont les machinistes du théâtre de l'Odéon!

— Donnez-leur un verre de vin, alors.

Ils passerent à une table couverte de verres et de bouteilles, et furent servis par les propres laquais de Son Altesse royale.

— Eh bien? leur demandai-je quand ils eurent bu.

— La livrée est belle, répondirent-ils; mais le vin n'est pas bon.

— Comment, le vin n'est pas bon?

— Oh! non, il ne vaut pas celui que vous nous avez envoyé sur la place de l'Odéon... Il y a à parier que ce vin-là ne vaut pas douze sous la bouteille.

— Si vous en avez de pareil ce soir, je vous déclare que je vous regarderai comme bien heureux!

— Messieurs, dit un des laquais, faites place à d'autres, s'il vous plaît.

— C'est juste.

Nous sortîmes.

Paris présentait, — chose incroyable après les différents spectacles qu'il avait déjà offerts, — Paris présentait un spectacle nouveau: soit que les fiacres fussent payés par le gouvernement, soit qu'ils partageassent l'enthousiasme général, ils se mettaient à la disposition des combattants.

Au coin de la rue Saint-Roch, j'aperçus Charles Ledru, qui courait à toutes jambes.

Je l'appelai.

— Hé! venez-vous avec nous?

— Vous avez donc de la place?

— Nous ne sommes que neuf dans l'intérieur. En se serrant un peu, on vous logera.

— Merci, j'ai un cheval qui m'attend chez Kausmann.

— Tiens, dis-je, cela me rappelle que j'en ai un aussi... Je l'oublie toujours.

Il y avait si peu de temps que je l'avais!

Je m'arrêtai devant le café de mon ami Hiraux, porte Saint-Honoré; il régala chacun de mes hommes d'un petit verre d'eau-de-vie. La bouteille y passa.

Mais aussi le drapeau s'inclina, mes hommes chantèrent *la Marseillaise*, et le tambour battit un ban

Nous avions mis près de trois quarts d'heure pour venir du Palais-Royal à la porte Saint-Honoré, tant la rue était encombrée; les voitures marchaient à la file comme à Longchamp.

Nous nous remîmes en route, les uns prenant par le bord de l'eau, les autres par la grande avenue des Champs-Elysées.

Sur la place Louis XV, on cria: « Gare! » C'était le général Pajol qui venait de recevoir le commandement de l'armée expéditionnaire, et qui allait, au grand galop, prendre la tête de la colonne. Il avait avec lui Charras, Charles Ledru et deux ou trois autres personnes.

Nous nous rangeâmes; il passa, et prit le bord de l'eau.

Nous suivîmes la grande allée. Au rond-point des Champs-Elysées, nous tournâmes à gauche, pour rejoindre le quai Debilly par l'avenue Montaigne.

Au milieu de cette avenue stationnait un groupe de cavaliers; le colonel Jacqueminot faisait le centre de ce groupe Il était en costume de député et avait encore les fleurs de lis d'argent au collet de son habit.

Sans doute le général Pajol venait-il de l'envoyer chercher, car il parlait vivement avec Charras.

En ce moment, Etienne Arago passa, conduisant une bande de cent hommes, à peu près.

Chaque fois qu'on se rencontrait, on hurlait: « Vive la Charte! » Nous hurlâmes: « Vive la Charte! »

Cela ennuya, à ce qu'il paraît, le colonel Jacqueminot, et il avait bien le droit d'être ennuyé, je le déclare; ce n'était pas amusant de vivre au milieu de ces cris éternels.

— Oui, oui, hurlez: « Vive la Charte! » tas de c........! cela vous engraissera comme des rognures d'hostie!

La phrase était assez originale pour que, malgré les vingt-deux ans qui se sont écoulés depuis ce jour, je n'en aie pas oublié une syllabe.

Nous n'en criâmes que plus fort, et nous continuâmes notre route du côté de Versailles.

CLXIII

ENVOI DE QUATRE COMMISSAIRES A CHARLES X. — LE GÉNÉRAL PAJOL. — IL EST NOMMÉ COMMANDANT DES VOLONTAIRES PARISIENS. — CHARRAS S'OFFRE A LUI COMME AIDE DE CAMP. — LA CARTE DE SEINE-ET-OISE. — LES ESPIONS. — LE LOUEUR DE VOITURES. — LES RATIONS DE PAIN. — D'ARPENTIGNY. — ENLÈVEMENT DE L'ARTILLERIE DE SAINT-CYR. — HALTE A COGNIÈRES. — M. DETOURS.

Maintenant, qu'on me permette de laisser pour un instant ma pauvre petite individualité se perdre au milieu du mouvement général qui poussait, d'un seul élan, trente mille hommes, quarante mille peut-être, vers Rambouillet.

Dès la veille, en recevant l'acte d'abdication de Charles X, le lieutenant général, nous l'avons dit, avait trouvé le moyen de se débarrasser le plus promptement possible de cet incommode voisin.

Or, voici ce qu'il avait fait:

Il avait décidé que, pour protéger Charles X contre l'effervescence de la colère publique qui éclaterait le lendemain, il lui enverrait quatre commissaires.

Or, voici ce qu'il avait fait:

Ces quatre commissaires étaient: le maréchal Maison, le colonel Jacqueminot, M. de Schonen, qu'on voulait rallier et Odilon Barrot, qu'on n'avait pas eu besoin de rallier, puisqu'il avait été un des plus puissants soutiens du pouvoir qui venait de s'élever.

Il y avait cela de particulier dans le maréchal Maison qu'après avoir été chercher Louis XVIII à Calais, il s'apprêtait à reconduire Charles X à Cherbourg.

Du reste, en se rendant à Rambouillet, les quatre commissaires croyaient être appelés par Charles X.

Le 2 août, à quatre heures, ils étaient partis; à neuf heures, ils avaient atteint les avant-postes. Ils traversèrent l'armée royale éclairés par les feux du bivac, et gagnèrent Rambouillet, non sans avoir vu quelques éclairs jaillir des yeux, quelques épées sortir du fourreau.

Par bonheur, le duc d'Orléans avait eu l'idée de leur adjoindre M. de Coigny, dont le nom se rattachait, dans la personne de son père et de ses deux aïeux, à l'ancienne monarchie par des traditions de gloire et d'amour.

Le nom de M. de Coigny les protégea et leur fit ouvrir les portes.

Mais Charles X, qui ne comprenait rien à leur présence à une pareille heure, répondit à leur demande d'audience que l'heure des audiences était passée, et qu'il leur offrait l'hospitalité au château de Rambouillet.

Charles X, d'ailleurs, attendait encore la réponse du duc d'Orléans à la lettre qu'il lui avait envoyée le matin par M. de Latour-Foissac, que le duc d'Orléans avait prise des mains de M. de Mortemart, mais sans consentir à recevoir le messager.

L'hospitalité au château de Rambouillet! ce n'était point là ce qu'étaient venus chercher les quatre commissaires; aussi remontèrent-ils immédiatement en voiture, et reprirent-ils immédiatement le chemin de Paris.

Ils revinrent plus rapidement qu'ils n'étaient allés, et rentraient au Palais-Royal à minuit et demi.

Le roi futur n'était pas si fier que le roi déchu: il recevait à toute heure, surtout quand les nouvelles en valaient la peine.

Celle qu'apportaient les quatre commissaires le poussait à une résolution; il n'y avait pas de temps à perdre pour la prendre; il fallait, dès le lendemain, forcer Charles X à quitter Rambouillet.

Une grande démonstration patriotique devenait donc nécessaire.

Cette démonstration, le colonel Jacqueminot reçut la mission de la provoquer.

Au point du jour, deux ou trois cents hommes de la police furent lâchés dans les rues de Paris, courant dans tous les quartiers, et criant:

— Charles X marche sur Paris.. A Rambouillet! à Rambouillet!

Ils étaient chargés, en outre, de mettre sur pied tous les tambours de leur connaissance, et de leur faire battre le rappel.

De là le tapage infernal qui venait de réveiller Paris.

Il y avait, en ce moment, à la disposition du gouvernement, un homme sur le courage duquel on pouvait compter; c'était le général Pajol.

Le général Pajol était le vrai type du soldat: courage, honneur, franchise, loyauté, spontanéité dans la décision, persistance dans la volonté, il avait tout.

Je ne sais à quelle bataille, colonel ou chef d'escadron d'un régiment, comme il était sous les yeux de l'empereur, un obus entra dans le ventre de son cheval, et y éclata.

Pajol sauta à quinze pieds de hauteur.

Napoléon vit l'étrange ascension à laquelle il se livrait.

— Pardieu! dit-il, si ce b......-là en revient, il aura l'âme chevillée dans le corps!

Quinze jours après, un officier supérieur, boitant légèrement, se présente devant l'empereur.

— Qui êtes-vous? demande Napoléon.

— Je suis le b...... qui a l'âme chevillée dans le corps, lui répondit Pajol.

De là un avancement rapide dans une admirable carrière militaire qu'était venu interrompre Waterloo.

Pajol faisait de l'opposition; Pajol était même presque républicain.

Trois jours auparavant, au moment où la Chambre jetait les premiers fondements d'une monarchie nouvelle, Pajol, qui voyait la tournure que prenaient les choses, suivait tristement la rue de Chabrol, en compagnie de Degousée, qui lui-même déplorait la voie où l'on poussait la révolution.

Tout à coup Pajol s'arrête.

— Vous me disiez, il y a un instant, que vous meniez à l'attaque du Louvre des hommes dévoués? demanda-t-il.

— Sans doute.

— Eh bien, pouvez-vous toujours compter sur ces hommes?

— Je le crois.

— Assez pour qu'ils exécutent à la lettre, et sans le discuter, un ordre que vous leur donneriez?

— Quel ordre?

— Celui d'arrêter les députés, par exemple.

— Oh! je ne réponds pas de cela!

— En ce cas, la révolution a fait fausse couche!...

Et il rentra chez lui, rue de la Ferme-des-Mathurins, pour y attendre les événements.

Les événements étaient arrivés; on le chargeait de commander l'insurrection du 3; on comptait sur lui pour se mettre à la tête de l'armée populaire; il s'y mettait.

Que lui importait, à lui! c'était toujours servir la France.

Charras avait entendu crier dans les rues que c'était le général Pajol qui commandait en chef l'expédition. Il avait couru chez le général Pajol.

Commençons par dire qu'auparavant, il avait été prendre le meilleur cheval de l'écurie de Kausmann, cheval qu'il lui avait fallu disputer à un premier amateur qui, se connaissant apparemment en chevaux, l'avait choisi. L'amateur était ce même Charles Ledru, qui m'avait quitté rue Saint-Honoré, en refusant la place que je lui offrais dans mon fiacre, pour aller enfourcher le cheval qui l'attendait chez Kausmann.

Au moment où il entrait dans le manège, Charras en sortait au galop sur le cheval que lui, Charles Ledru, avait choisi. Il en trouva un autre et se mit, avec le second, à courir après le premier Heureusement, il s'aperçut que le second était bon; ce qui fit que, lorsqu'il rejoignit Charras, il lui donna tout simplement une poignée de main.

Charras, sans introducteur aucun, se présenta chez le général Pajol.

Le général, habitué aux précautions à prendre dans les expéditions militaires, faisait descendre deux énormes sacoches: l'une, pleine de jambons, de gigots et de poulets, l'autre, pleine de pain.

A la quatrième parole que lui disait Charras, et au premier regard qu'il arrêtait sur lui.

— Tiens, dit-il, vous me plaisez, vous!

— Tant mieux, dit Charras.

— Vous m'avez l'air d'un bon b......!

— On ne laisse pas sa part aux chiens.

— Voulez-vous être mon aide de camp?

— Je crois bien, je viens pour cela!

— Alors, c'est dit.

Et il tendit la main au jeune homme.

— Maintenant, reprit-il, voulez-vous manger un morceau?

— Je ne demande pas mieux, je crève de faim.

— Passez dans la salle à manger.. Madame Pajol! madame Pajol!

La femme du général entra.

— Fais-moi bien déjeuner ce gaillard-là.. Il vient de m'offrir ses services comme aide de camp; il ne se doute pas de la besogne que je lui taille.

Charras s'attabla, mit les bouchées doubles, les gorgées triples, et fut prêt au bout de dix minutes.

— Allons, en route! dit le général.

On descendit, on sauta en selle, et, du milieu de la cour, où attendaient trois ou quatre personnes, le général partit au galop, tournant court à l'angle de la porte cochère, et faisant changer de pied à son cheval en cavalier consommé.

Charras, excellent cavalier lui-même, subit victorieusement cette première épreuve.

Mais le cheval d'un second élève de l'Ecole, forcé de prendre le trottoir, s'abattit sur la main gauche.

C'était devant la boutique d'un pharmacien; l'élève et le cheval disparurent dans la boutique, dont ils enfoncèrent la devanture.

L'accident ne valait pas la peine qu'on s'en occupât. On continua le chemin sans même détourner la tête.

Arrivé à la barrière de Passy, le général prit le commandement de la colonne.

Notre fiacre était un des premiers après l'état-major du général. Cet état-major se composait de Jacqueminot, de Charras, de Charles Ledru, d'Higonnet, et de M. de Lagrange, de Vernon et de Bernadou.

Vernon et Bernadou étaient en élèves de l'Ecole; Charles Ledru, en garde national à cheval, ancien uniforme, avec le casque; Higonnet portait l'uniforme d'élève de l'Ecole d'équitation de Saumur; enfin, M. de Lagrange portait celui des chasseurs.

Au delà du quai Debilly, le général Exelmans était apparu

— Me voici, Pajol, dit-il en se faisant jour jusqu'à celui-ci

— C'est un peu tard... Mais n'importe, avait répondu Pajol, vous commanderez l'arrière-garde.

— Bien, avait répondu Exelmans.

Et il avait passé, en effet, à l'arrière-garde, où il trouva justement les Rouennais qui venaient d'arriver.

Au Point-du-Jour, Pajol arrêta son cheval.

— Mordieu! dit-il, je parie une chose!

— Laquelle? demanda-t-on.

— C'est que personne ici n'a une carte du département de Seine-et-Oise... Hé! quelqu'un a-t-il une carte du département de Seine-et-Oise?

Personne ne répondit.

— Voulez-vous que j'aille en chercher une? demanda Charras.

— Où cela?

— Est-ce que je sais!... Où il y en a, parbleu!

— Mais si vous ne savez pas où il y en a?...

— Bon! en cherchant, on trouve toujours.

Charras partit au galop. Il avait son idée.

Il entra à la manufacture de Sèvres; il lui semblait impossible qu'il n'y eût pas de carte de Seine-et-Oise à la manufacture de Sèvres.

Il ne s'était pas trompé; il y en avait deux

Elles lui furent remises par mon homonyme, M. Dumas, le chimiste, naguère ministre, aujourd'hui sénateur.

A un quart de lieue avant Sèvres, Pajol recevait les deux cartes.

— Maintenant, Jacqueminot, dit Pajol, il nous faut du pain, et beaucoup. Partez pour Versailles et commandez dix mille rations.

Jacqueminot partit.

— Puis il faudrait aussi des espions, dit Pajol; qui se charge de me trouver des espions?

— Moi, dit Charras.

— Ah çà! mais vous vous chargez donc de tout trouver? dit Pajol.

— Eh! sacrebleu! dit Charras, il faut bien que je m'utilise.

— Et où allez-vous me trouver cela?

— A Versailles.

— Vous y connaissez quelqu'un?

— Personne. Mais ne vous inquiétez pas de cela.

— Je vais avec toi, dit Bernadou.

— Viens.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux.

Ils arrivèrent à la mairie de Versailles enragés de soif. On avait eu l'idée de défoncer dans la cour, en plein soleil, une douzaine de tonneaux de bière; ils essayèrent de boire, et se crurent empoisonnés.

Un monsieur en bourgeois, représentant le maire, était là, suant comme un bœuf; — au reste, maire, adjoints, conseillers municipaux, tout le monde fondait en eau.

— Allons, vite, dit Charras: des espions, des chevaux, une voiture!

— Plaît-il? demanda le bourgeois suant.

— Vous n'entendez pas?... Je vous demande des espions, des chevaux et une voiture!

— Et où voulez-vous que je vous trouve cela? reprit le bourgeois suant de plus en plus.

— Cela ne me regarde pas... Trouvez-les, il me les faut. Voilà tout ce que j'ai à vous dire, moi.

— Mais, enfin, monsieur, qui êtes-vous, vous?

— Je suis M. Charras, premier aide de camp du général Pajol, commandant en chef l'armée expéditionnaire de l'Ouest.

Charras avait, en courant, inventé cette phrase; et, la jugeant passablement ronflante, il l'avait adoptée vis-à-vis du bourgeois.

— Tout ce que je puis faire, dit celui-ci, c'est de vous donner des adresses de loueurs de voitures.

— Donnez... On trouvera le reste, d'autant plus que vous ne me paraissez pas fort, vous!

Le bourgeois donna les adresses de deux ou trois loueurs de voitures.

On quitta la mairie, qui était située à gauche, en entrant dans la ville, à trois cents pas à peu près avant le château.

On revint du côté de Paris.

Une magnifique enseigne rôtissait au soleil de midi; elle représentait une calèche attelée de quatre chevaux, et deux chevaux de selle tenus par des grooms.

L'eau en vint à la bouche de Charras.

— Holà! hé! le patron! cria-t-il.

— C'est moi, monsieur, dit un individu d'assez mauvaise humeur.

— Une voiture à deux chevaux tout de suite.

— Pour qui?

— Pour les personnes que j'aurai à mettre dedans.

— Et quelles sont ces personnes?

— Je ne les connais pas encore.

— Je n'ai pas de voitures.

— Ah! vous n'avez pas de voitures?

— Non.

— Et celles-là, qui sont dans la cour?

— Elles sont retenues.

— Ah! c'est bien.

Charras regarda autour de lui: plus de cent personnes étaient déjà amassées; parmi les spectateurs se trouvaient une douzaine de gardes nationaux et un sergent.

— Sergent, dit Charras, faites-moi donc le plaisir d'empoigner monsieur.

Le Français, surtout lorsqu'il est revêtu d'un habit de garde national, est naturellement empoigneur. Le sergent Mercier, qui refusa d'empoigner Manuel, fut une exception: voilà pourquoi on lui rendit de si grands honneurs.

Le sergent se rua sur le loueur de voitures, et le saisit au collet.

— Bon! dit Charras, tout à l'heure nous allons voir ce qu'il faut faire de ce citoyen-là.

— Mais, enfin, monsieur, dit le loueur de voitures, qui êtes-vous?

— Je suis M. Charras, premier aide de camp du général Pajol, commandant en chef l'armée expéditionnaire de l'Ouest.

—Monsieur, que ne disiez-vous cela tout de suite!... C'est autre chose.

— Faut-il le lâcher? demanda le sergent.

— Pas avant qu'il ait donné une voiture et deux chevaux... Bernadou, choisis deux bons chevaux et une bonne voiture.

— Sois tranquille.

Bernadou, le sergent et le loueur disparurent sous la grande porte, et s'enfoncèrent dans les profondeurs de la cour et la pénombre des écuries

— Et, maintenant, dit Charras, deux patriotes de bonne volonté.

— Pour quoi faire? demandèrent vingt-cinq voix.

— Pour aller examiner la position de l'armée royale, et venir nous en rendre bon compte.

— Où cela?

— Où nous serons... où sera l'état-major... où sera le général Pajol; on n'aura pas de peine à trouver.

— Nous! dirent deux hommes.

Charras les regarda.

— Mais je ne vous connais pas, dit-il; qui me répondra de vous?

— Moi, dit un monsieur qu'il ne connaissait pas davantage.

— Très bien, reprit Charras; seulement, vous savez, messieurs, que, pour nous, vous êtes des patriotes, mais que pour l'armée royale, vous êtes des espions.

— Après?

— Et que, si l'on vous prend...

— On nous fusillera... Après?

— Bon! si vous aviez commencé par me dire cela, je n'aurais pas demandé de répondant.

On amenait la voiture et les chevaux.

Charras ne s'en alla que lorsqu'il vit la voiture et les deux hommes sur la route de Rambouillet.

La tête de colonne apparaissait sur la route de Paris.

En quelques secondes, Charras fut près de Pajol.

— C'est fait, général, dit-il.

— Quoi?

— J'ai trouvé les espions.

— Où sont-ils?

— Partis.

— En vérité, mon cher, vous êtes un homme précieux.. Eh bien, maintenant, il vous faudrait partir pour le village de Cognières; c'est probablement là que nous nous arrêterons.

— Où est-ce, Cognières?

— Ici... voyez...

Et le général lui montra sur la carte la situation du village, à quatre lieues en avant de Rambouillet.

— Bien! Et qu'y ferai-je, à Cognières?

— Vous direz au maire qu'il me faut dix mille rations de foin pour ce soir.

— Dix mille rations de foin? Il ne les trouvera jamais!

— Comment voulez-vous que nous fassions? Nous avons deux ou trois mille fiacres, douze ou quinze cents cabriolets, des tilburys, des charrettes, le diable et son train!

— Allons, ne vous désespérez pas, à défaut de foin, nous avons autre chose...

— Quoi? interrompit impatiemment le général.

— Nous avons des avoines sur pied, donc!

— Bon! s'écria Pajol; eh bien, sacrebleu! vous entendez la guerre, vous!... Comment vous appelle-t-on?

— Charras.

— Je me souviendrai de votre nom, soyez tranquille!... Allez, je compte sur mes dix mille rations comme si je les avais.

— Ah! vous pouvez y compter.

Et Charras partit.

Pendant ce temps, nous arrivions et nous nous répandions dans Versailles.

Pour mon compte, je courais à la caserne des gardes du corps; j'y avais, à la compagnie de Grammont, un intime ami, garçon d'une bravoure à toute épreuve, et surtout, ce que j'appréciais autant, d'un esprit merveilleux. On le nommait d'Arpentigny. C'était, si jeune qu'il fût, un ancien soldat de l'Empire, et il a écrit sur sa captivité en Russie un des plus étonnants livres qui se puissent lire.

Il n'y avait plus un seul garde à l'hôtel: tous avaient suivi le roi à Rambouillet; ils l'accompagnèrent, on le sait, jusqu'à Cherbourg.

Après une halte d'une demi-heure, on donna l'ordre de se remettre en route.

Au moment du départ, le général Pajol apprit que deux régiments étaient casernés à Versailles. Était-il prudent de laisser ces deux régiments derrière soi?

On leur envoya trois parlementaires. Les deux régiments se rendirent sans résistance ; leurs armes furent distribuées aux hommes de l'expédition ; mes dix-sept soldats y attrapèrent trois fusils.

En arrivant à Saint-Cyr, Degousée eut l'idée d'enlever l'artillerie de l'École ; il demanda des hommes de bonne volonté : nous nous offrîmes, et, à deux cents à peu près, nous allâmes enlever huit pièces de canon.

On s'y attela pour les traîner jusqu'à la route ; des émissaires envoyés de tous côtés ramenèrent des chevaux et des traits.

L'armée expéditionnaire de l'Ouest avait de l'artillerie ; seulement, elle manquait de gargousses et de boulets.

En ce moment, Georges la Fayette nous rejoignit ; il y avait une place vacante, celle de commandant de l'artillerie : Pajol la lui donna.

Parvint-on à se procurer des boulets et des gargousses ? Je n'en ai jamais rien su.

Arrivée au haut de la montagne de Saint-Cyr, l'armée expéditionnaire commença à trouver la grande route jonchée de sabres, de fusils, de gibernes, de bonnets à poil.

Les soldats en retraite étaient tellement démoralisés, qu'ils jetaient leurs armes tout le long du chemin.

Cinq autres de mes hommes se trouvèrent armés, grâce à ces épaves du naufrage royal.

Nous arrivâmes à Cognières sur les sept heures du soir, harassés de fatigue et mourant de faim. Nous avions bien, à Versailles, attrapé quelques bribes de pain et quelques verres de vin ; mais, comme disaient mes machinistes, il n'y en avait que pour les dents creuses.

En arrivant à Cognières, il y avait terriblement de dents creuses !

Les chevaux avaient trouvé leurs dix mille rations de foin et d'avoine, mais les hommes n'avaient rien trouvé du tout.

Et, cependant, Jacqueminot avait scrupuleusement rempli sa mission ; on lui avait promis qu'aussitôt le nouveau préfet arrivé, — et on l'attendait d'un moment à l'autre, — le pain serait expédié.

Chacun, comme le lion de l'Écriture, se mit à chercher *quem devoret*.

J'avais établi notre camp autour d'une grande meule de paille placée à droite de la route. Notre drapeau, planté au haut de la meule par un des machinistes, devait nous servir de point de ralliement.



Nous avons trois mille fiacres, quinze cents cabriolets, des tilburys...

J'avais été fort malheureux dans ma recherche, quand, par bonheur, j'avisai la maison du curé.

J'y entrai, et j'exposai au brave homme mes besoins et ceux de ma troupe.

Il me donna un assez joli morceau de pain qui pouvait peser trois ou quatre livres, et, comme il n'y avait plus de bouteilles dans la maison, du vin plein une *telle* à mettre du lait.

Pendant que je faisais mon expédition, on s'occupait de deux choses : on plaçait trente paysans de Cognières, armés avec les sabres et les fusils ramassés sur la route, comme poste avancé, à un quart de lieue du village ; et, avec les trois ou quatre mille fiacres, les quinze ou dix-huit cents cabriolets, les tilburys, les charrettes, etc., on établissait une grande ligne de barricades qui coupait la route, s'étendant à droite et à gauche dans la plaine, sur tout le front du camp, et se recourbant des deux côtés sur les ailes.

En chemin, j'avais été harponné par un monsieur en habit noir, en pantalon noir, en gilet blanc : tout cela était grisperle : il avait rencontré le cortège, et, emporté par le tour-

billon, était monté debout derrière un fiacre. D'armes, il n'en avait aucune, pas même un canif. Comme on le voit, celui-là était un véritable amateur.

L'amateur n'avait pas mangé depuis la veille : pour le moment, il demandait à cor et à cri un morceau de pain quelconque.

Il était courtier de commerce de son état, et de son nom s'appelait Detours.

Je lui indiquai notre drapeau, l'invitai à continuer encore quelques instants ses recherches, infructueuses jusque-là, et à venir nous rejoindre autour de notre meule, les mains pleines ou vides.

Au bout d'un quart d'heure, je le vis arriver avec un morceau de pain et une moitié de gigot. Il avait rencontré Charras, qui l'avait pris en miséricorde, et l'avait mis à même de la cantine du général Pajol.

Il s'excusait de ne pas apporter davantage

Mes hommes, de leur côté, s'étaient répandus dans les fermes environnantes, et avaient décroché quelques poules et une certaine quantité d'œufs.

On mit les vivres en commun, et, tant bien que mal, on soupa.

Seulement, nous soupâmes — nous, quatre ou cinq cents peut-être, — parce que nous étions arrivés les premiers ; mais on entendait rugir de faim ceux qui étaient arrivés les derniers.

Le repas terminé, je creusai une espèce de voûte sous la meule, voûte où nous nous enfournâmes sybaritiquement, Delanoue et moi.

Le reste de nos hommes éparpilla de la paille et campa à la belle étoile autour de nous.

Quant à M. Detours, je ne sais s'il habite Paris ou la province, s'il vit ou s'il est mort, s'il est bonapartiste ou républicain, je ne l'ai jamais revu. Si je me rappelle son nom, c'est par un véritable miracle de ma mémoire.

CLXIV

BOYER LE CRUEL. — LES DIX MILLE RATIONS DE PAIN. — LE GÉNÉRAL EXELMANS ET CHARRAS. — LE CONCIERGE DE LA PRÉFECTURE DE VERSAILLES. — M. AUBERNON. — LE COLONEL POQUE. — ENTREVUE DE CHARLES X AVEC MM. DE SCHONEN, ODILLON BARROT ET LE MARÉCHAL MAISON. — LA FAMILLE ROYALE QUITTE RAMBOUILLET. — PANIQUE. — LES DIAMANTS DE LA COURONNE. — RETOUR A PARIS.

Tandis que nous dormions comme des bienheureux, Delanoue et moi ; tandis que la seconde ligne, qui n'avait mangé qu'à moitié sa faim, se serrait le ventre ; tandis que la troisième ligne, qui n'avait pas mangé du tout, rugissait comme une bande de lions au désert ; tandis que les cochers ronflaient dans leurs fiacres ; tandis que les chevaux remâchaient leur foin et leur avoine ; tandis que les feux allumés çà et là s'éteignaient et jetaient leurs incertaines lueurs sur trois lieues de terrain couvertes de moissons foulées, d'hommes couchés, de fantômes errants, disons ce qui se passait a l'état-major.

A peine les gardes avancées venaient-elles d'être établies sur la route de Cognières à Rambouillet, qu'on avait amené à l'hôtellerie de la poste, à gauche de la route, un général qui avait essayé de franchir de force la ligne des sentinelles. Ce général portait encore la cocarde blanche : c'était le vieux général Boyer, que nous avons tous connu, qui eut, depuis, un commandement en Afrique, et qui, dans ce commandement, conquit, à tort ou à raison, le surnom de Boyer *le Cruel*.

Le général Pajol n'était pas encore arrivé. Dans la salle de l'auberge mangeaient, assis à une table ronde, M. de Schonen, M. Odilon Barrot et M. le maréchal Maison ; ils se rendaient pour la seconde fois à Rambouillet.

En l'absence du général Pajol, Charras commandait.

On lui amena le général Boyer ; celui-ci se nomma et avoua franchement qu'il allait offrir son épée à Charles X.

C'était un prisonnier assez embarrassant pour Charras

Le jeune aide de camp entra dans la salle où dînaient les trois commissaires et s'adressant au maréchal Maison :

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, on vient d'arrêter le général Boyer.

— Eh bien, demanda le maréchal, que voulez-vous que j'y fasse ?

— Voulez-vous le cautionner ? Je lui ferai rendre la liberté.

— Non, sacrebleu ! non, s'écria le maréchal. Gardez-le à vue ; Pajol va venir, il fera de lui ce qu'il voudra.

On conduisit le général Boyer dans une chambre voisine de celle où dînaient les commissaires.

Charras n'avait pas mangé depuis le matin qu'il avait déjeuné chez le général Pajol ; les commissaires virent facilement que leur dîner lui tirait l'œil.

On lui offrit de prendre place à table ; il accepta.

Le maréchal Maison ne buvait jamais que du vin de Champagne ; il versa coup sur coup trois ou quatre verres (on buvait dans des especes de vidrecomes) à l'aide de camp du général Pajol, qui l'estomac vide, les nerfs excités par sa campagne de la Fère, le front brûlé par six jours consécutifs de soleil, se sentit repris d'une ardeur toute nouvelle.

Il en résulta que, lorsque le général Pajol rejoignit, qu'il vit que le pain n'était pas arrivé, et demanda un homme de bonne volonté pour aller à Versailles. Charras, qui, avec les tours et les détours, avait peut-être déjà fait vingt lieues dans sa journée, Charras, dis-je, voyant que personne ne se présentait, s'offrit pour cette mission.

— Mais, sacrebleu ! dit Pajol, vous êtes donc de fer ?

— De fer ou non, dit Charras, vous voyez bien que, si je n'y vais pas, personne n'ira.

— Allez-y donc, alors... Bien entendu que, si vous rencontrez le pain en route, vous reviendrez avec lui.

— Pardieu !

Et Charras courut aux écuries, sella son cheval, et partit au grand trot.

En arrivant à la hauteur de Trappes, il fut arrêté par un poste d'arrière-garde qui barrait la route.

— Qui vive ? cria la sentinelle.

— Ami.

— Ce n'est pas assez.

— Comment, ce n'est pas assez ?

— Non... Qui vive ?

— Charras, premier aide de camp du général Pajol, commandant en chef l'armée expéditionnaire de l'Ouest.

— Avancez à l'ordre.

La chose était tenue militairement, comme on voit

— Qui commande ici ? demanda Charras.

— C'est le général Exelmans.

— Je lui en fais mon compliment... Conduisez-moi à lui

On satisfit à ce désir, qui n'avait rien d'exorbitant.

Le général était couché dans son manteau, à gauche de la route, sous un prunier.

Son fils était couché près de lui.

Charras exposa l'objet de sa mission.

— Savez-vous, reprit Exelmans, que nous crevons tous de faim, ici ?

— Général, ce n'est pas la faute du général Pajol : il a envoyé, avant onze heures du matin, le colonel Jacqueminot à Versailles, pour commander dix mille rations de pain.

— A qui ?

— Au préfet.

— Et ce h.....-là ne les a pas envoyées ?

— Vous voyez bien que non, puisque je vais les chercher.

— Et vous m'assurez qu'elles ont été commandées ?

— Devant moi le colonel Jacqueminot est parti.

— Eh bien, monsieur, moi, le général Exelmans, je vous ordonne de faire fusiller le préfet.

Charras tira de sa poche un portefeuille et un crayon.

— Un mot d'écrit, général, et ce sera fait dans une heure.

— Mais, monsieur...

— Au crayon, cela me suffira.

— Mais, monsieur...

— Allons, dit Charras, je vois que le préfet de Versailles ne sera pas encore fusillé cette nuit.

— Mais, monsieur, réfléchissez à ce que vous me demandez

— Moi, général, je ne vous demande rien, que de me laisser passer.

— Laisser passer monsieur, dit le général Exelmans.

Et il se recoucha sous son prunier.

Charras continua son chemin.

Il arriva à la barrière de Versailles, se fit reconnaître, prit avec lui quatre gardes nationaux, et s'achemina vers la préfecture.

Il était une heure du matin ; tout le monde dormait.

Il fallut frapper un quart d'heure avant de tirer de la maison le moindre signe de vie. Charras et les gardes nationaux y allaient cependant de tout cœur, l'un avec la crosse de son pistolet, les autres avec la crosse de leurs fusils.

Enfin, une voix cria de la cour :

— Que voulez-vous ?

— Je veux parler au préfet

— Comment, vous voulez parler au préfet ?

— Oui.

— A cette heure-ci ?

— Sans doute

— Il est couché.

— Eh bien, je le ferai lever, alors... Allons, allons, ouvrons la porte, et plus vite que cela, ou je l'enfonce!

— Vous enfoncerez la porte de la préfecture? s'écria le concierge stupéfait

— Tiens! dit Charras, la bonne blague!

Le concierge ouvrit, mal éveillé, mal peigné, mal habillé.

— Allons, dit Charras, conduis-moi chez le préfet.

— Mais puisque je vous ai dit qu'il était couché!

— Mais puisque je te dis de marcher devant, drôle!

Et il allongea un coup de pied au concierge, qui monta les escaliers quatre à quatre, ouvrit la chambre du préfet, posa son suif sur la table de nuit, et, montrant à Charras un homme qui se frottait les yeux, il sortit en disant :

— Voilà M. le préfet, arrangez-vous avec lui comme vous voudrez.

M. le préfet se souleva sur son coude.

— Hein! dit-il, que me veut-on?

— On veut vous apprendre, monsieur le préfet, dit Charras, que, tandis que vous dormez tranquillement, il y a autour de Rambouillet dix mille hommes qui enragent de faim par votre faute.

— Comment, par ma faute?

— Sans doute... N'avez-vous pas reçu l'ordre de faire filer dix mille rations de pain sur Cognières?

— Eh bien, monsieur?

— Eh bien, monsieur, les dix mille rations sont encore à Versailles, voilà tout.

— Dame! que voulez-vous que j'y fasse?

— Ce que je veux que vous y fassiez? Oh! c'est bien simple... Je veux que vous vous leviez, que vous veniez avec moi à la manutention, que vous fassiez charger le pain sur des voitures, et que vous donniez aux voitures l'ordre de se mettre en route.

— Monsieur, vous parlez d'un ton...

— Je parle comme il convient.

— Savez-vous qui je suis.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, qui vous êtes!

— Monsieur, je suis M. Aubernon, préfet de Seine-et-Oise.

— Et moi, monsieur, je suis M. Charras, premier aide de camp du général Pajol, commandant en chef l'armée expéditionnaire de l'Ouest, et j'ai l'ordre de vous faire fusiller, si vous n'envoyez pas le pain à l'instant même.

— Me faire fusiller? s'écria le préfet en bondissant dans son lit.

— Ni plus ni moins... Risquez-vous le paquet?

— Monsieur, je me lève, et je vais avec vous à la manutention.

— A la bonne heure!

Le préfet se leva et alla avec Charras à la manutention.

On chargeait le pain.

— Je vous laisse ici, monsieur, dit Charras; vous avez tout intérêt à ce que les voitures partent promptement, vous le savez...

Et l'infatigable messager reprit la route de Cognières.

Pendant ce temps, les trois commissaires avaient gagné Rambouillet, où ils étaient arrivés vers les neuf heures du soir.

Tout y était dans la plus grande confusion. Un événement qui ne manquait pas d'un certain caractère de grandeur y avait jeté le trouble dans les esprits.

Le matin, ce même colonel Poque par lequel la Fayette avait fait dire à Etienne Arago d'ôter sa cocarde, y était arrivé avec une bande hâtive d'insurgés.

Peut-être avait-il quelque mission particulière pour le général Vincent, sous lequel il avait servi en 1814.

Tant il y a qu'arrivé en face des avant-postes, il avait laissé sa petite troupe derrière lui, et, le mouchoir à la main, s'était approché à la portée de la voix.

Il était accompagné d'un cuirassier qui avait passé avec le peuple, et qui suivait le colonel Poque comme ordonnance.

Le général Vincent était aux avant-postes royalistes. Il cria au colonel de s'arrêter.

Le colonel s'arrêta; mais, faisant flotter son mouchoir, déclara qu'il ne se retirerait qu'après avoir parlé aux soldats.

Le général Vincent déclara, de son côté, que, si Poque ne se retirait pas, il allait faire tirer sur lui.

Poque se croisa les bras et attendit. Le général le somma par trois fois de se retirer, et, voyant son immobilité, ordonna, à la troisième fois, de faire feu.

Tout le premier rang obéit.

Le cheval du cuirassier, frappé de trois balles, s'abattit sous lui.

Le colonel Poque, la cheville du pied brisée par une balle se coucha de douleur sur le dos de son cheval, mais ne bougea point.

On alla à lui, on le prit et on le transporta dans les communs du château.

Cet exemple montrait aux soldats à quels hommes ils avaient affaire.

Charles X fut désespéré de l'événement; il s'informa de ce qu'était le colonel Poque, et lui fit demander par madame de Gontaut s'il désirait quelque chose.

Poque, qui avait sa mère dans les Pyrénées, désirait qu'on avertît celle-ci de l'événement, mais sans lui dire tout ce que la blessure avait de grave. Charles X avait envoyé son propre médecin au colonel, et il était tout simplement question de lui couper la jambe!

Madame de Gontaut écrivit elle-même à la mère du blessé.

A cinq heures, on avait appris l'approche de l'armée parisienne; à sept heures, on avait annoncé son arrivée. Cette armée matériellement n'était pas bien terrible; mais, moralement, c'était l'esprit de la révolution marchant contre la royauté.

On délibérait au milieu des angoisses, des conseils divers, des résolutions opposées.

Les uns voulaient tenir jusqu'à la fin, proposant une retraite sur la Loire, une Vendée, une chouannerie.

Les autres désespéraient de la fortune de la monarchie et conseillaient une prompte fuite.

Le dauphin, qui, en voulant arracher l'épée au maréchal Marmont, s'était coupé les doigts, boudait comme un enfant.

Le maréchal, qui se tenait pour insulté, gardait le silence et se renfermait dans sa chambre.

A huit heures, Rambouillet était déjà à moitié abandonné : les courtisans — ceux mêmes qui avaient dîné ce jour-là à la table du roi — avaient disparu, quelques-uns si précipitamment, qu'ils n'avaient pas pris le temps d'emporter leur chapeau.

Les soldats seuls étaient restés à leur poste, mais sombres, mornes, abattus.

C'est sous cette espèce de voile funèbre que passèrent MM. de Schonen, Odilon Barrot et le maréchal Maison pour arriver jusqu'à Charles X.

Le vieux roi les reçut le front plissé, et avec une brusquerie qui n'était pas dans ses habitudes courtoises.

— Que me voulez-vous encore, messieurs? leur demanda-t-il.

— Sire, nous venons de la part du lieutenant général.

— Eh bien, je me suis entendu avec lui, et tout est réglé entre nous.

Les commissaires gardèrent le silence.

— N'a-t-il pas reçu la lettre que je lui ai adressée par M. de Latour-Foissac, et qui contenait mon abdication et celle du dauphin?

— Oui, sire; mais a-t-il répondu à cette lettre?

— Non, certes, il n'y a pas répondu. Qu'avait-il besoin d'y répondre, puisqu'il a répondu à mes deux premières, et que, dans chacune, il m'a donné les assurances de son dévouement?

Les commissaires gardèrent de nouveau le silence.

— Enfin, messieurs, parlez, dit Charles X.

— Sire, nous venons, de la part du lieutenant général du royaume, prévenir Votre Majesté que le peuple de Paris marche sur Rambouillet.

— Mais mon petit-fils?.. mais Henri V? s'écria Charles X.

Pour la troisième fois, les commissaires gardèrent le silence.

— Ses droits sont imprescriptibles, il me semble, continua Charles X avec véhémence; ses droits sont réservés dans l'acte d'abdication; ses droits, j'ai quinze mille hommes autour de moi prêts à se faire tuer, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les soutenir!... Mais répondez-moi donc, messieurs! Au nom de l'honneur français, je vous somme de me répondre!

Le maréchal Maison, tout troublé de cette grande douleur qui éclatait sur le visage du vieillard, fit un pas en arrière.

— Sire, dit Odilon Barrot, ce n'est pas dans le sang qu'il faut placer le trône de votre petit-fils.

— Et, ajouta le maréchal Maison, soixante mille hommes marchent sur Rambouillet. Que le roi y songe!

Le roi s'arrêta devant le maréchal Maison, et, après un instant de silence :

— Deux mots, monsieur le maréchal, dit-il.

Les autres commissaires se reculèrent.

— Je suis aux ordres du roi, dit le maréchal.

Le roi fit signe au maréchal de venir à lui.

Le maréchal obéit.

— Sur votre honneur, monsieur, dit le roi en regardant le maréchal en face, l'armée parisienne est-elle, comme vous l'assurez, forte de soixante mille hommes?

Le maréchal pensa, sans doute, que c'était un pieux mensonge que celui qui sauvait le pays de la guerre civile.

Puis peut-être aussi croyait-il dire la vérité : la plaine, la route, tout l'espace compris entre Versailles et Rambouillet était couvert d'hommes.

— Sur mon honneur, sire, dit-il.

— C'est bien, dit Charles X, retirez-vous... Je vais prendre l'avis du dauphin et celui du duc de Raguse.

Les commissaires sortirent.

Le dauphin refusa de donner son avis.

— Sire, répondit le duc de Raguse, je crois offrir à mon roi une dernière preuve de fidélité en lui conseillant la retraite.

— Bien, monsieur le maréchal, dit Charles X. Que tout soit prêt pour le départ demain, à sept heures du matin.

Hélas! ce fut ainsi, forcé, poussé à bout par les circonstances, que rendit son épée ce dernier de nos rois chevaliers, qui ne comprenait cependant qu'on la rendît, comme le roi Jean ou comme François Ier, que sur un champ de bataille!

C'est que la royauté venait d'essuyer une défaite bien autrement désastreuse que Poitiers ou Pavie.

Pendant que tous ces graves intérêts se débattaient entre les puissants ou plutôt entre les faibles de la terre, — car n'étaient-ils pas plus faibles que les autres hommes, ces rois qui devaient s'en aller, chacun à son tour, mourir, l'un dans l'exil de Goritz, l'autre dans celui de Claremont? — moi qui avais eu presque autant de mal à conquérir ma meule que Louis-Philippe son trône, je dormais certainement mieux, sous ma voûte de paille, que celui-ci sous son dais de velours.

Vers quatre ou cinq heures du matin, je fus réveillé par une fusillade des mieux nourries: les balles se croisaient en sifflant, et les fiacres, qui devaient nous servir de barricades contre l'attaque des Suisses et la garde royale, se sauvaient en tout sens à travers la plaine, au grand galop de leurs chevaux.

C'était une fausse alerte. Qu'eût-ce donc été, mon Dieu! si l'alerte eût été véritable?

Voici ce qui était arrivé:

Des hommes accourant de Rambouillet avaient déchargé leurs fusils en l'air. On avait cru, dans le camp, que le combat s'engageait; on s'était levé à moitié endormi, on avait fait feu au hasard; le premier sentiment de l'homme qui a un fusil entre les mains est de s'en servir: de là cette fusillade et ce croisement de balles par lesquels je venais d'être éveillé moi-même.

Enfin, tout s'expliqua, tout s'éclaircit; on en fut quitte pour un homme tué et deux ou trois blessés; on entonna une immense *Marseillaise* et l'on reprit la route de Paris.

Seulement, Delanoue et moi, nous la reprîmes à pied: notre fiacre avait déserté un des premiers, et il nous fut impossible de remettre la main dessus.

Nous revînmes, je me le rappelle, jusqu'à Versailles à travers champs avec mes bons et chers amis Alfred et Tony Johannot, disparus tous deux aujourd'hui avant l'âge, et qui seront restés frères dans la mort comme ils l'étaient dans la vie!

A Versailles, nous prîmes une voiture qui nous ramena à Paris.

Que devenaient, cependant, le général et l'état-major de l'*armée expéditionnaire de l'Ouest?*

Nous allons le dire.

Aux premiers coups de fusil, Pajol était monté à cheval et avait pris le milieu de la chaussée, essayant, mais inutilement, de faire entendre sa voix à travers le tohu-bohu.

Les balles pleuvaient autour de lui sans qu'il parût s'en plus préoccuper que si c'eût été une grêle ordinaire.

Un jour, je lui rappelais cette circonstance et le complimentais sur son sang-froid et son courage.

— Pardieu! dit-il, voilà un beau mérite pour un vieux soldat qui a vu tous les tremblements de terre de l'Empire, de ne pas se préoccuper d'une chiquenaude donnée contre un mur!

L'orage se calma pour lui comme il s'était calmé pour nous.

Seulement, tout le monde n'était pas aussi disposé que nous à la retraite: une partie de l'armée expéditionnaire ne voulut pas être venue pour rien à Cognières, et résolut de pousser jusqu'à Rambouillet.

Pajol ne vit point partir ces fanatiques sans une certaine terreur; il mit à leur tête Charras et Dégousée; mais bientôt les deux chefs reconnurent l'impossibilité de maintenir ce flot humain, et se laissèrent entraîner par lui.

Il les poussa jusque dans les cours du château de Rambouillet, où le maire de la ville leur indiqua tout bas et en cachette un fourgon dont il venait de remettre les clefs au maréchal Maison.

Ce fourgon contenait les diamants de la couronne, estimés à quatre-vingts millions.

— Bien, dit Charras, il faut les confier au peuple; c'est le seul moyen qu'il ne leur arrive pas malheur.

On confectionna un petit drapeau tricolore sur lequel on écrivit en lettres noires: *Diamants de la couronne*; on planta le drapeau sur le fourgon, et tout fut dit.

Puis on fit proclamer que ceux qui voudraient revenir en accompagnant et en gardant les diamants de la couronne reviendraient dans les voitures du roi.

C'était un moyen qu'avait trouvé Degousée pour qu'on ne fît point du feu de ces voitures.

Mais une partie des volontaires préféra se donner le plaisir de la chasse et se lancer, dans le parc royal, à la poursuite des cerfs, des biches et des daims.

D'autres s'établirent dans le château et se firent d'immenses noces de Gamache des reliefs trouvés dans les cuisines de l'ex-roi, et arrosés des meilleurs vins de ses caves.

Enfin, les plus raisonnables, ou peut-être aussi les plus vaniteux, montèrent dans les voitures royales et les ramenèrent à Paris, conduisant, au centre de ces voitures, le fourgon contenant les diamants de la couronne avec autant de respect que les Israélites menaient l'arche sainte.

Et la comparaison est d'autant plus exacte, que l'imprudent qui eût touché du bout du doigt à cette nouvelle arche fût certainement tombé mort, et d'une mort bien autrement explicable que celle des sacrilèges qui touchaient à l'ancienne.

Tout ce cortège, merveilleux par le contraste qu'il offrait entre les laquais en grande livrée, les harnais magnifiques, les carrosses dorés et les hommes en guenilles qu'il voiturait, après avoir longé, au pas et gravement, le quai de Passy, le quai Debilly, le quai de la Conférence et le quai des Tuileries, traversa le Carrousel et s'arrêta dans la cour du Palais-Royal.

Il va sans dire que tous ces malheureux qui accompagnaient, escortaient, gardaient pour quatre-vingts millions de diamants, mouraient de faim, n'ayant eu, le matin, qu'une portion de ce pain envoyé, pendant la nuit, par M. le préfet de Seine-et-Oise.

Et encore, comme les voitures avait été pillées, les uns n'avaient eu qu'une demi-ration, les autres qu'un quart de ration, les autres, enfin, n'avaient rien eu du tout.

Le lieutenant général descendit, remercia, sourit et remonta.

— Mordieu! dit Charras à Charles Ledru, il aurait bien dû songer à nous inviter à dîner, M. le lieutenant général... J'enrage la faim, moi!

— Eh bien, dit Charles Ledru, allons dîner chez Véfour.

— Vous êtes charmant! Je n'ai pas le sou, moi... Avez-vous de l'argent, vous?

— J'ai quinze francs.

— Oh! alors, vive la Charte!

Et, bras dessus, bras dessous, ils s'en allèrent joyeusement dîner chez Véfour.

Quant au général Pajol, commandant en chef l'armée expéditionnaire de l'Ouest, il revint gaillardement à Paris dans une calèche qu'il avait récoltée à Cognières.

Avant son départ, la caisse de l'armée expéditionnaire avait été ouverte, et M. Armand Cassan, improvisé caissier, avait payé, rubis sur l'ongle, les avoines sciées, les poules plumées, les œufs dénichés, les fruits cueillis et le vin bu.

Il y a cent à parier contre un que les paysans des environs de Cognières ne firent pas une mauvaise affaire à l'expédition de Rambouillet.

CLXV

QUELLE ÉTAIT L'IDÉE D'HAREL. — ON ME PROPOSE DE FAIRE « LA PARISIENNE ». — AUGUSTE BARBIER. — MON ÉTAT MORAL APRÈS LES TROIS JOURS. — JE DEVIENS SOLLICITEUR. — DÉJEUNER CHEZ LE GÉNÉRAL LA FAYETTE. — MON ENTRETIEN AVEC LUI. — QUESTION INDISCRÈTE. — LE MARQUIS DE FAVRAS. — UNE LETTRE DE MONSIEUR. — MA COMMISSION.

Je dois avouer que, pour cette fois, je rentrai chez moi harassé, et, m'eût-on proposé les plus belles expéditions de la terre, on ne m'eût pas tiré de mon lit le lendemain.

Aussi ce fut au lit que je reçus Harel.

Quelle était l'idée de pièce qu'il m'apportait et qui devait faire courir tout Paris?

C'était un *Napoléon*.

Oui, il faut rendre justice à qui de droit: celui de tous les directeurs de théâtre qui eut le premier l'idée de tirer quelque chose du grand homme qui nous avait tant coûté, ce fut Harel, ou plutôt mademoiselle Georges.

Et, en effet, mademoiselle Georges lui devait bien cela!

Malheureusement, l'affaire, tout en paraissant magnifique comme spéculation, me souriait peu comme art. Le mal que

Bonaparte a fait à ma famille me rend peut-être injuste pour Napoléon : d'ailleurs, il me paraissait impossible d'écrire un pareil drame sans soulever les passions mauvaises. Je refusai donc.

Harel se mit à rire.

— Vous y réfléchirez, me dit-il.

Et il me quitta comme Louis-Philippe avait quitté les républicains, en chantant :

Il ne faut pas dire : « Fontaine... »

Je dois déclarer aussi qu'il y avait une chose qui me semblait étrange en un pareil moment : c'est que l'on pût songer à prendre une plume, à aligner des lettres sur le papier, à faire un livre, à composer un drame.

Zimmermann, de son côté aussi, était venu : il me demandait une cantate pour en faire la musique.

— Mon ami, lui dis-je, demandez cela à un homme qui ne se soit pas battu, à un homme qui n ait rien vu, à un poète qui ait une campagne, et qui, par hasard, soit resté à cette campagne pendant les trois jours, et il vous fera cela à merveille ! Mais, moi qui ai vu, moi qui ai agi, moi qui ai pris part à la chose, je ne ferais rien de bon, et resterais toujours au-dessous de ce que j'ai vu.

On alla trouver Casimir Delavigne, et Casimir Delavigne fit *la Parisienne*.

Mais, tout à coup, en face de *la Parisienne*, et comme pour faire sentir le vide de cette poésie impériale, surgit *la Curée*, torche secouée par un poète inconnu.

Ce chef-d'œuvre, cette merveille, cet ïambe plein de poudre et de fumée, de fièvre et de soleil, où la Liberté passait d'un pied ferme, marchant à grands pas, l'œil ardent et le sein nu, était signé Auguste Barbier.

Nous poussâmes tous un cri de joie : c'était un grand poète de plus parmi nous ; c'était un renfort qui nous arrivait, comme arrivent par une trappe, et au milieu des flammes, ces génies qui viennent prendre part au dénoûment des drames fantastiques.

Mais, tout en éveillant mon enthousiasme, vers de Barbier ou même vers d'Hugo ne pouvaient éveiller mon émulation : je me sentais tombé dans une si grande défaillance à l'endroit de la poésie ou de la prose, que je compris qu'il fallait laisser le temps à la secousse politique de s'éteindre en moi.

J'eusse voulu pouvoir rendre un service quelconque à la France ; je n'admettais pas que tout fût fini : il me semblait qu'il y avait encore, dans tel coin de ce grand royaume, quelque chose à faire, et qu'un si puissant orage ne pouvait pas s'être ainsi calmé tout à coup. Enfin, j'avais le dégoût, je dirai presque la honte de ce qui se tripotait à Paris.

Pendant deux ou trois jours, je cherchai ce que je pouvais faire en dehors de ma vie habituelle, en dehors de mon passé, en dehors de mon avenir : j'aurais pu rentrer au Palais-Royal, demander une mission quelconque, me faire envoyer en Prusse, en Russie, en Espagne : je ne voulus point ; j'avais juré de n'y pas rentrer, de ma propre volonté du moins.

Je tournai les yeux vers la Vendée.

Il y avait peut-être quelque chose à faire de ce côté-là.

A Saint-Cloud, Charles X avait eu un moment d'hésitation ; M. de Vitrolles lui avait parlé de la Vendée, et peu s'en était fallu qu'il ne s'y jetât.

A Trianon, M. de Guernon-Ranville avait été d'avis qu'un seul parti restait à prendre au roi : celui de se retirer à Tours, d'y convoquer les deux Chambres, les généraux, les hauts fonctionnaires publics, les grands dignitaires du royaume.

Sans doute, Charles X avait repoussé tout cela ; sans doute, Charles X allait gagner Cherbourg, et s'embarquer pour l'Angleterre, abattu et consterné ; mais, si l'ombre des victimes de Quiberon lui interdisait la Vendée, à lui, la Vendée était ouverte aux autres membres de sa famille.

Il me semblait qu'il fallait réagir d'avance contre une future Vendée : que ce serait prudent, que ce serait politique, que ce serait humain.

Peut-être aussi me semblait-il cela parce que j'avais envie de faire un voyage en Vendée.

J'allai trouver le général la Fayette.

Je ne l'avais pas revu depuis mon expédition de Soissons : il avait su que j'avais pris part à celle de Rambouillet ; en m'apercevant, il me tendit les bras.

— Ah ! me dit-il, vous voici enfin !... Comment, vous ayant vu pendant le combat, ne vous ai-je pas revu après la victoire ?

— Général, lui dis-je, j'ai laissé passer les plus pressés ; mais me voici à mon tour, et, de plus, je viens en solliciteur.

— Ah bah ! me dit-il en riant, voudriez-vous une préfecture, par hasard ?

— Non, Dieu m'en garde !... Je voudrais aller en Vendée.

— Pour quoi faire ?

— Pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'y organiser une garde nationale.

— Connaissez-vous le pays ?

— Non, mais je l'apprendrai

— Il y a quelque chose dans votre idée, me dit le général. Venez déjeuner avec moi un de ces matins, et nous causerons de cela.

— Ici, général ?

— Parfaitement.

— Merci, général... Et puis, en même temps, vous me direz une chose, n'est-ce pas ?

— Laquelle ?

— Vous me direz... c'est bien singulier ce que je vais vous demander là ; mais la chute des Bourbons ôte à ma question la moitié de sa gravité... Vous me direz comment il se fait qu'ayant été mêlé — je sais cela par Dermoncourt — à toutes les conspirations de Béfort, de Saumur et de la Rochelle, vous n'ayez jamais été arrêté.

La Fayette se mit à rire.

— Vous me faites une question qu'on m'a déjà faite plus d'une fois, et à laquelle je n'ai répondu, jusqu'à présent, qu'en attribuant cette impunité à ma bonne étoile. A l'époque où l'on m'adressait cette question, je devais répondre cela ; aujourd'hui, Dieu merci ! je puis répondre autre chose. Seulement, votre désir change le lieu de notre déjeuner : au lieu de venir déjeuner ici, venez déjeuner chez moi... Vous savez mon adresse ?

— J'étais chez vous il y a huit jours ; ne vous le rappelez-vous pas ?

— Si fait.

— Et quand ce déjeuner, général ?

— Voyons nous sommes aujourd'hui le 5.. Voulez-vous demain ? Sinon, ce ne pourrait être que le 10 ou le 11.

— J'aime mieux demain, général; je suis pressé de partir . Ainsi, demain, rue d'Anjou-Saint-Honoré, n'est-ce pas ?

— Oui

— A quelle heure ?

— A neuf heures... C'est de bonne heure, je sais ; mais je voudrais être ici à onze.

— Soyez sans crainte, général, je ne vous ferai point attendre

— Nous serons seuls ; je veux causer longuement et tranquillement avec vous.

— C'est une double faveur que vous m'accordez, général.

On vint annoncer je ne sais quelle députation. Je me retirai

Le lendemain, à neuf heures moins dix minutes, j'étais rue d'Anjou-Saint-Honoré, nº 6.

Le général m'attendait dans son cabinet.

— Nous déjeunerons ici, me dit-il, si cela vous convient .. D'ailleurs, nous aurons sous la main certaines choses dont nous devons causer.

Je souris.

Il m'arrêta, voyant que j'allais renouveler la question que je lui avais faite la veille.

— Parlons d'abord, me dit-il, de votre projet sur la Vendée.

— Volontiers général.

— Y avez-vous réfléchi ?

— Autant que je suis capable de réfléchir à quelque chose ; je suis un homme d'instinct, et non de réflexion, moi.

— Voyons, dites-moi bien la proposition que vous me faites.

— Je vous propose de m'envoyer en Vendée pour voir s'il ne serait pas possible d'y organiser une garde nationale qui gardât le pays elle-même, et s'opposât à toute tentative royaliste, dans le cas où cette tentative aurait lieu.

— Et comment croyez-vous possible de faire garder par lui-même un pays royaliste contre une tentative royaliste ?

— Général, lui dis-je, voici peut-être où je commets une erreur, mais écoutez-moi d'abord, car il me semble que ce que je vais vous exposer n'est pas tout à fait dénué de raison : et ce qui peut, au premier coup d'œil, vous paraître inapplicable, est, cependant, à mon avis, chose sinon facile, du moins possible.

— Allez, je vous écoute.

— La Vendée de 1830 n'est plus celle de 1792 ; la population, composée autrefois de nobles et de métayers seulement, s'est accrue, depuis lors, d'une nouvelle classe sociale qui s'est glissée entre les deux autres : c'est celle des propriétaires de biens nationaux. Quoique cette grande œuvre de la division territoriale, qui était la pensée intime, ou qui fut le résultat des mesures de la Convention, comme vous le voudrez, ait eu plus de peine à s'établir dans le pays dont nous nous occupons, combattue qu'elle a été par la double influence des prêtres et de la noblesse, et surtout par ce terrible dissolvant qu'on appelle la guerre civile, il y a peu de grands propriétaires qui n'aient laissé quelques lambeaux de leur héritage aux mains de la Révolution. Eh bien, général, ces lambeaux ont formé la propriété secondaire, dans laquelle est l'esprit de progrès et de liberté, parce que le progrès et la

liberté peuvent seuls lui assurer la tranquille possession de ces biens, que toute contre-révolution remettra en doute. C'est elle, n'avez-vous pas songé quelquefois à cela, général? c'est cette classe secondaire qui nous envoie, depuis 1815, des députés patriotes ; c'est elle, enfin, qui, joyeuse de la révolution de 1830, parce qu'elle y reconnaîtra, quoique un peu mutilée, la fille de la révolution de 1792 ; c'est elle qui, voyant dans cette révolution, une nouvelle consécration de la vente des biens nationaux, doit, par conséquent, soutenir cette révolution de tout son pouvoir. Or, je vous le demande, général, par quel moyen peut-elle mieux la soutenir que par l'organisation d'une garde nationale chargée de veiller sur la tranquillité du pays, et qui, composée d'une classe assez nombreuse pour obtenir la majorité aux élections, sera naturellement aussi assez nombreuse pour imposer, à main armée, sa volonté pacifique au pays?... Vous voyez, général, que mon projet est presque une solution algébrique, solide comme tout ce qui repose sur des chiffres, et que, logique dans la pensée, il est, par conséquent, possible dans l'exécution.

— Ah ! ah ! mon cher poète, me dit la Fayette, nous aussi, nous faisons donc de la politique?

— Général, lui répondis-je, je crois que nous sommes à une époque de genèse sociale à laquelle tout homme est appelé à contribuer de sa force ou de sa pensée, matériellement ou intellectuellement, le poète avec sa plume, le peintre avec son pinceau, le mathématicien avec son compas, l'ouvrier avec sa règle, le soldat avec son fusil, l'officier avec son épée, le paysan avec son vote. Eh bien, j'apporte ma part comme poète ; ma part, c'est la volonté de bien faire, le mépris du danger, l'espérance de réussir. Je ne me donne pas pour plus que je ne vaux, et, à la rigueur, ne me prenez pas même pour ce que je me donne, mais pour ce que vous m'estimez.

— C'est bien... après le déjeuner, vous aurez votre lettre.

Nous nous mîmes à table.

C'était un esprit charmant que celui du général la Fayette, plein de justesse et de sens, péchant par la bonté, mais non par la portée ; il avait beaucoup vu, et ce qu'il avait vu suppléait à ce qu'il n'avait pas lu.

Jugez ce que c'était pour moi, jeune homme, que causer face à face, pour ainsi dire, avec l'histoire d'un demi-siècle : avec l'homme qui avait connu Richelieu, serré la main du major André, discuté avec Franklin, été l'ami de Washington, l'allié des sauvages du Canada, le frère de Bailly, le proscripteur de Marat, le sauveur de la reine, l'antagoniste de Mirabeau, le prisonnier d'Olmütz, le représentant de la chevalerie française à l'étranger, le soutien de la liberté en France ; avec l'homme qui, après avoir été le héros de la révolution de 1789 en proclamant les droits de l'homme, venait d'être celui de la révolution de 1830 en rédigeant le programme de l'hôtel de ville !

Hélas ! à cette époque, j'étais fort ignorant d'histoire, et mon admiration d'amateur pour le général dut assez peu le flatter.

Cette conversation européenne nous conduisit peu à peu au dessert, et nous ramena naturellement à l'objet de ma question.

— Et maintenant, général, lui demandai-je, est-ce trop indiscret de vous répéter ce que je vous disais hier : Comment se fait-il qu'ayant pris part à toutes les conspirations de Béfort, de Saumur et de la Rochelle, vous n'ayez jamais été inquiété?

Le général se leva, alla vers un secrétaire, l'ouvrit, et en tira un portefeuille fermé à clef, et prit dans ce portefeuille un papier qu'il garda dans le creux de sa main gauche, et avec lequel il vint se rasseoir à table.

— Avez-vous jamais entendu parler, me demanda-t-il, d'un homme appelé Thomas de Mahi, marquis de Favras?

— N'est-ce point un chef de complot qui fut exécuté en 1790 ou en 1791?

— Justement... Ce fut le premier et le dernier noble pendu. Il conspirait pour Monsieur, frère du roi ; il s'agissait d'enlever, de gré ou de force, le pauvre Louis XVI des Tuileries, de le transporter dans une place forte quelconque, et de faire nommer Monsieur régent.

— Monsieur, qui fut, depuis, Louis XVIII?

— C'est cela... Eh bien, dans la soirée de Noël 1789, M. de Favras fut arrêté : on saisit tous les papiers qu'il avait sur lui, et, comme j'étais commandant en chef de la garde nationale, on me les apporta. Au nombre de ces papiers se trouvait la lettre que voici... Lisez.

Je dépliai avec un certain frissonnement ce papier, que je supposais, d'après ce que me disait le général, avoir été pris dans la poche d'un homme condamné, exécuté, mort du dernier supplice, et redevenu poussière depuis quarante ans.

J'en fus pour mon frissonnement : ce papier était une copie et non un original.

Voici ce qu'il contenait :

« 1er novembre 1790.

« Je ne sais, monsieur, à quoi vous employez le temps et l'argent que je vous envoie. Le mal empire ; l'Assemblée détache toujours quelque chose du pouvoir royal. Que restera-t-il si vous différez? Je vous l'ai dit et écrit souvent : ce n'est point avec des libelles, des tribunes payées et quelques malheureux groupes soudoyés que l'on parviendra à écarter Bailly et la Fayette ; ils ont excité l'insurrection parmi le peuple, il faut qu'une insurrection les corrige à n'y plus retomber. Ce plan a, en outre, l'avantage d'intimider la nouvelle cour et de décider l'enlèvement du soliveau ; une fois à Metz ou à Péronne, il faudra qu'il se résigne. Tout ce que l'on veut est pour son bien ; puisqu'il aime la nation, il sera enchanté de la voir bien gouvernée. — Envoyez au bas de cette lettre un récépissé de deux cent mille francs.

« LOUIS-STANISLAS-XAVIER. »

— Ah ! oui, dis-je, je commence à comprendre... Mais pourquoi la copie seulement, et non l'original?

— Parce que cet original, à la possession duquel j'attribue mon impunité, est à Londres, dans les mains d'un de mes amis, grand amateur d'autographes, qui regarde celui-là comme très précieux, et qui ne le perdra pas, j'en suis sûr, tandis qu'en France, ajouta le général en souriant, vous comprenez... Il pourrait se perdre.

J'entendais à merveille. Je mourais d'envie de demander au général la permission de prendre une copie de cette copie.

Je n'osai.

Tout à l'heure je dirai comment je donne aujourd'hui cette copie au lecteur.

Le général replia la lettre, la remit dans le portefeuille et réintégra le portefeuille dans le secrétaire.

Puis il prit un papier, une plume et écrivit :

M. Alexandre Dumas est autorisé à parcourir, comme envoyé spécial, les départements de la Vendée, de la Loire-Inférieure, du Morbihan et de Maine-et-Loire, et à s'entendre, dans ces différents départements, avec les autorités locales pour la formation d'une garde nationale.

« Nous recommandons M. Alexandre Dumas, excellent patriote de Paris, à nos frères les patriotes de l'Ouest.

« Salut et fraternité.

« LA FAYETTE.

« Ce 6 août 1830. »

Il me passa le papier ; c'était ma commission.

— M'autorisez-vous à porter un uniforme quelconque, général? lui demandai-je après avoir lu.

— Sans doute, me répondit-il ; faites-vous faire quelque chose qui ressemble à un uniforme d'aide de camp.

— Bien.

— Seulement, vous comprenez, je vous préviens qu'un uniforme est l'habit le moins sûr que vous puissiez adopter pour parcourir la Vendée ; il y a beaucoup de haies, pas mal de chemins creux, surtout dans le Bocage, et un coup de fusil est bientôt lâché !

— Bah ! général, quand nous en serons là, nous verrons.

— Soit, c'est dit... Vous partez?...

— Le temps de faire faire un uniforme, général.

— Et vous correspondrez directement avec moi.

— Pardieu !

— Allez, et bon voyage ! Il faut que je me rende à la Chambre.

Il m'embrassa, et je pris congé de lui.

J'ai revu bien souvent, depuis, ce digne, ce noble, cet excellent vieillard. On le retrouvera chez moi, un soir de folle, dans un bal d'artistes, costumé lui-même, et jouant à l'écarté avec Beauchesne, vêtu du costume de Charette, lequel faisait son enjeu, en vrai Vendéen qu'il était, avec des louis à l'effigie d'Henri V.

Quant à la lettre originale de Favras, je fus tout étonné, un jour, de la retrouver textuellement, autant, du reste, que pouvait la collationner ma mémoire, dans l'excellent et surtout consciencieux ouvrage de Louis Blanc sur la Révolution.

C'est donc à cet ouvrage que je l'emprunte et que je renvoie le lecteur, dans le cas où il voudrait d'autres détails sur le malheureux Favras, que renia Monsieur devant ce même la Fayette, qui avait la lettre du prince dans sa poche, et qui n'avait qu'à en tirer cette lettre pour le déshonorer.

CLXVI

LÉON PILLET. — SON UNIFORME. — SUSCEPTIBILITÉ SOISSONNAISE. — HAREL REVIENT A LA CHARGE AVEC SA PIÈCE. — JE PARS POUR LA VENDÉE. — J'OBTIENS LA GRACE D'UN FAUX MONNAYEUR CONDAMNÉ AUX GALÈRES. — SÉJOUR A MEURS. — LE COMMANDANT BOURGEOIS. — EFFET DÉSASTREUX DES TROIS COULEURS DANS LE BOCAGE. — NOUVELLE PREUVE QU'UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

En traversant la place du Carrousel pour me rendre chez madame Guyet-Desfontaines, que je n'avais pas encore remerciée de l'hospitalité reçue dans les jours de danger, je vis venir à moi une figure de connaissance vers laquelle je courus.

Cette figure de connaissance appartenait à Léon Pillet.

Léon Pillet était un de mes bons amis, et, quoique son père, qui tenait le *Journal de Paris*, m'eût un peu étrillé à propos d'*Henri III*, le coup d'étrille avait été si léger et de si bon goût, qu'au lieu d'en vouloir au vieux classique, je l'avais remercié.

Ce qui me préoccupait dans Léon Pillet au point de me faire courir à lui, ce n'était pas Léon Pillet lui-même, c'était le brillant costume dont il était revêtu : shako à flots de plumes tricolores, épaulettes d'argent, ceinture d'argent, habit bleu de roi, pantalon idem. Il y avait là, on en conviendra, de quoi tirer l'œil d'un homme qui cherchait un costume pour faire sa campagne de Vendée.

Mon premier mot à Léon Pillet, après m'être informé de sa santé, fut donc de lui demander dans quel corps il était officier, et quel était le charmant uniforme qu'il portait.

Léon Pillet n'était officier dans aucun corps, et l'uniforme qu'il portait était celui de simple garde national à cheval, qu'il venait d'inventer, à ce que je soupçonne, et dont il lançait le prospectus dans le public.

Le prospectus avait produit son effet, et j'y étais pris : je lui demandai l'adresse de son tailleur ; il me la donna.



Son tailleur était Chevreuil, un des meilleurs tailleurs de Paris, qui demeurait, à cette époque, place de la Bourse.

Je courus du même pas chez Chevreuil.

Il me prit mesure complète, se chargea de me fournir schako, épaulettes, sabre et ceinturon, et promit que le tout serait chez moi le 9 ou le 10.

Je revins par le pont des Arts. C'était la première fois que je passais devant l'Institut depuis le jour où j'y avais stationné ; sa façade était grêlée de balles et de boulets comme le visage d'un homme qui vient d'avoir la petite vérole.

En rentrant chez moi, je trouvai deux jeunes gens qui m'attendaient ; à la gravité de leur salut, je jugeai que leur visite avait un motif sérieux.

Ils se nommèrent : l'un était M. Lenoir-Morand, capitaine des sapeurs-pompiers à Veilly ; l'autre, M. Gilles, de Soissons.

Je ne sais quel journal, *le Courrier français*, je crois, avait raconté mon expédition de Soissons d'une façon insultante pour la ville ; la susceptibilité des deux Soissonnais s'était émue, et ils venaient me demander des explications.

— Messieurs, leur dis-je, l'explication sera facile à donner. Ils s'inclinèrent.

— Voici ce que je vous propose. Pour ne pas occuper le public de ma très infime personnalité au milieu des événements importants qui sont en train de s'accomplir, je n'ai fait au général la Fayette, sur mon expédition de Soissons, qu'un rapport verbal ; je vais faire un rapport écrit, destiné à être mis dans *le Moniteur ;* si ce rapport contient l'exacte vérité, *selon vous*, vous le signerez. Il sera inséré dans le journal officiel, avec l'affirmation de vos deux signatures, et tout sera dit. Si, au contraire, le rapport ne vous paraît pas conforme, et s'il n'est vrai que *selon moi*, vous refuserez de le signer ; ce qui ne m'empêchera pas de le mettre au *Moniteur*, je vous en préviens ; seulement, le jour même de sa publication, je serai votre homme, et me battrai contre celui de vous deux que le sort désignera. . Cela vous convient-il ?

MM. Lenoir-Morand et Gilles acceptèrent.

Je me mis incontinent à une espèce de bureau qui m'était à peu près inutile pour travailler, attendu que j'avais l'habitude de ne travailler que dans mon lit, et, au courant de la plume, je rédigeai un rapport contenant le récit des événements que j'ai racontés.

Ce rapport fini, je le communiquai aux deux Soissonnais, qui le trouvèrent si simplement exact, que, sans élever aucune objection, ils le signèrent l'un et l'autre.

C'est ce rapport, signé par moi d'abord, puis par Bard et Hutin, puis, enfin, par MM. Lenoir-Morand et Gilles, que l'on peut lire dans *le Moniteur* du 9 août 1830.

Ce point éclairci, j'allai faire une bonne visite à mon excellente mère, que j'avais un peu oubliée au milieu de tout cela, après que nous eûmes pris rendez-vous pour dîner tous ensemble, Soissonnais et Parisiens, aux *Frères provençaux*.

Ma pauvre chère mère venait d'apprendre qu'il s'était passé quelque chose à Paris ; elle m'attendait avec impatience pour m'annoncer que M. le duc d'Orléans avait des chances à la couronne, et pour me féliciter des avantages que me promettait l'intronisation du nouveau roi.

C'était ma sœur, toute fraîche arrivée de province afin de solliciter en faveur de son mari, qui lui avait conté cela.

Pauvre mère ! je me gardai bien de lui dire que, loin de pouvoir quelque chose à la carrière administrative de mon beau-frère, je regardais la mienne comme parfaitement terminée du côté du Palais-Royal.

Pendant que j'étais chez ma mère, il m'arriva un messager d'Harel.

L'obstiné directeur me poussait de toutes ses forces et de toutes celles de mademoiselle Georges, au drame de *Napoleon*.

Il m'attendait pour causer des conditions, qui seraient, disait-il, celles que je poserais moi-même.

Je répondis à Harel que je partais pour la Vendée le lendemain ou le surlendemain ; que j'allais profondément réfléchir au sujet, et que, si j'y voyais un drame, je l'exécuterais et le lui enverrais.

Ce n'était point cela que voulait Harel ; mais il fallut bien qu'il se contentât de la promesse, si vague qu'elle fût.

D'ailleurs, il avait à jouer une pièce de Fontan : *Jeanne la Folle*.

Fontan était tout naturellement sorti de prison après les journées de juillet, sans lesquelles il en avait pour six ans à Poissy, et Fontan pressait ses répétitions.

J'allai faire mes visites d'adieu à M. Lethière, à M. de Leuven et à Oudard

Oudard voulait à toute force me retenir à Paris, ou plutôt m'expédier à Pétersbourg avec M. Athalin, qui partait comme envoyé extraordinaire près de l'empereur Nicolas.

C'était une occasion toute trouvée pour moi d'avoir cette croix de la Légion d'honneur que j'avais ratée à la dernière promotion, malgré la lettre que M. le duc d'Orléans avait écrite à Sosthènes.

Je remerciai Oudard et le priai de me regarder comme ne faisant plus partie de l'administration duco-royale.

Oudard insista beaucoup pour me faire renoncer à cette résolution, et je le laissai véritablement affligé de mon départ, qu'il comprenait bien être une rupture complète.

Enfin, le 10 août, c'est-à-dire le lendemain de la proclamation de la royauté de juillet, je montai en diligence, désespéré de ne pas trouver pour Paris un équivalent de l'adieu que Voltaire avait trouvé pour la Hollande.

Je m'arrêtai d'abord à Blois ; je voulais visiter son château taché de sang, et je gravis l'échelle de rues par laquelle on y arrive. Je cherchai vainement, au-dessus du portail, la statue équestre de Louis XII devant laquelle madame de Nemours s'était arrêtée tout éplorée, pour demander vengeance du meurtre de ses deux petits-fils, j'entrai dans la cour, j'admirai cette enceinte carrée bâtie sous quatre règnes différents, et dont chaque face offre une architecture distincte : l'aile de Louis XII, belle de sa simplicité sévère ; celle de François Ier, avec ses colonnettes surchargées d'ornements ; l'escalier d'Henri III, découpé à jour comme une dentelle ; puis — protestant contre le gothique et la renaissance, c'est-à-dire contre l'imagination et contre l'art, — la bâtisse froide et plate de Mansard, devant laquelle le concierge me ramenait sans cesse, s'étonnant que l'on pût regarder, dans cette cour merveilleuse, autre chose que cette merveille !

La rapidité avec laquelle je l'examinai, l'espèce de grimace involontaire qu'imprima sur ma figure ma lèvre inférieure prolongée plus que d'habitude, me valurent, de la part du brave homme, un sourire de mépris que je ne tardai pas à justifier entièrement en ne voulant pas reconnaître, malgré ses affirmations obstinées, la place où, disait-il, le duc de Guise avait été assassiné. Il est vrai qu'à l'autre bout de l'appartement, je retrouvai à ne pouvoir m'y tromper, la salle des ordinaires, l'escalier dérobé par lequel le duc de Guise sortit de la salle des Etats, le corridor qui conduisait à l'oratoire du roi, et tout, jusqu'à la place même où le duc devait être tombé, lorsque Henri III, pâle et priant, souleva sa portière de tapisserie, et dit à voix basse : « Messieurs, tout est-il fait ? » car ce ne fut qu'en ce moment que le roi s'aperçut que le sang coulait à travers le corridor, et que la semelle de ses souliers y trempait ; alors, il s'avança, donna un coup de talon par le visage de ce pauvre mort, — ainsi que le duc de Guise en avait donné un à l'amiral, le soir de la Saint-Barthélemy ; — puis il se dit, en reculant comme effrayé de son courage : « Mon Dieu, Seigneur ! qu'il est grand ! il paraît plus grand encore couché que debout, mort que vivant (1) ! »

Pendant que je me rappelais ces choses, le concierge lui, tenant absolument à me faire revenir à son avis, me disait :

— Cependant, monsieur, il n'y a que vous et un grand monsieur blond qu'on appelle M. Vitet, qui m'ayez jamais contredit.

Puis il continuait à me montrer la cheminée où les corps du duc et du cardinal, coupés par morceaux, avaient été brûlés ; la fenêtre par laquelle la cendre de ces deux corps avait été jetée au vent ; les oubliettes de Catherine de Médicis avec leurs quatre-vingts pieds de profondeur, leurs lames d'acier tranchantes comme des rasoirs, leurs crampons aigus comme des fers de lance, si nombreux et si artistement disposés en spirale, qu'un homme qui tombait d'en haut, créature de Dieu au moment de sa chute, perdant un morceau de chair ou un membre à chaque choc, n'était plus, en arrivant en bas, qu'une masse informe et hachée sur laquelle, le lendemain, on jetait de la chaux vive pour absorber la corruption.

Et tout ce château, demeure royale des Valois, avec ses souvenirs d'assassinat et ses merveilles d'art, était une caserne de cuirassiers qui s'y roulaient en buvant, chantant et qui, dans leurs transports d'amour et de patriotisme, grattaient, avec la pointe de leur long sabre, telle ravissante arabesque de Jean Goujon, pour écrire sur le bois aplani : *J'aime Sophie !* ou : *Vive Louis-Philippe !* (2).

Je pris la malle-poste en sortant du château, et j'arrivai le soir à Tours. On ne s'y entretenait que de l'arrestation de MM. de Peyronnet, de Chantelauze et de Guernon-Ranville on me raconta, avec la volubilité du triomphe, une foule de détails sur cette arrestation. Ces détails viendront en leur lieu et place.

Je continuai ma route par le bateau à vapeur, et, arrivé aux Ponts-de-Cé, je mis pied à terre pour gagner Angers.

J'avais là un ami nommé Victor Pavie, bon et brave jeune homme à la tête ardente et au cœur pur. En arrivant chez lui, j'appris qu'il assistait à une séance de la cour d'assises On jugeait un pauvre diable de Vendéen des environs de Beaupréau qui avait blanchi avec du vif-argent des sous de la République et qui avait voulu les faire passer pour des pièces de trente sous. En risquant ce malheureux essai de fausse monnaie, il avait eu pour but d'acheter du pain à ses enfants, qui mouraient de faim.

On portait, par toute la ville, un grand intérêt à l'accusé mais, à cette époque, la répression était horriblement sévère contre les faux monnayeurs ; ce n'était point en vain que le

(1) Je dois dire, à mon honneur, que de nouvelles recherches archéologiques m'ont donné complètement raison sur le concierge du château de Blois.

(2) Depuis cette époque, grâce aux soins du roi Louis-Philippe, non seulement les cuirassiers ont été logés ailleurs, mais encore le château a été admirablement restauré.

billets de banque portaient dans un médaillon la condamnation à mort de celui qui les falsifiait.

Malgré la naïveté de ses aveux, malgré les pleurs de sa femme et de ses enfants, malgré le plaidoyer de son avocat, l'accusé fut condamné à vingt ou trente ans de galères.

J'assistais à cette condamnation, et je ressentis, comme tout le monde, une partie du coup qui frappait le malheureux.

Aussi, en écoutant cette sentence, non pas injuste, mais sévère, j'eus l'idée que la Providence m'avait envoyé là tout exprès pour sauver cet homme.

Je revins chez Pavie, et, sans en rien dire à personne, j'écrivis deux lettres : l'une à Oudard, l'autre à Appert.

Je crois avoir déjà parlé d'Appert, et avoir dit ce qu'il était dans la maison d'Orléans : Appert était distributeur des bienfaits particuliers de la duchesse.

Je leur exposais la situation, je les priais de solliciter la grâce du condamné, l'un près du roi, l'autre près de la reine, et j'insistais sur le bon effet politique que devait produire, dans un moment où la Vendée était à craindre, une grâce accordée à un Vendéen. Je déclarais à chacun d'eux que je regardais la supplique comme si juste, que je resterais à Angers jusqu'à ce que j'eusse obtenu une réponse favorable.

En attendant, guidé par Pavie, je me mis à parcourir la ville et ses environs.

Excellent Pavie ! il me montrait, avec une indignation toute d'art et de nationalité, des ouvriers qui, par l'ordre du préfet, et sous la direction d'un architecte du cru, convertissaient en consoles les mascarons de la cathédrale ! De sorte que vous pourriez voir, maintenant, — à votre grande satisfaction si vous n'aimez pas ces figures merveilleusement grimaçantes que le moyen âge clouait à ses cathédrales, — un entablement roman soutenu par des consoles grecques dans le genre de celles de la Bourse, autre merveille qui, en sa qualité de monument moderne, est moitié grec, moitié romain, et n'a de français que ses tuyaux de poêle.

Disons de plus qu'on grattait cette cathédrale sans respect de ce bruni qu'il avait fallu huit siécles pour étendre à sa surface ; cela lui donnait un air de pâleur maladive qu'ils appelaient de la jeunesse... Hélas ! il faut vingt-cinq ans pour faire un homme : un Suisse bon royaliste tire dessus, et le tue ! Il faut six ou huit cents ans pour colorer un bâtiment : un architecte de bon goût arrive et le gratte !... Pourquoi donc le Suisse ne tue-t-il pas l'architecte ? ou pourquoi l'architecte ne gratte-t-il pas le Suisse ?

Nous descendîmes sur la promenade ; je passai devant le vieux château, construction du Xe siècle entourée de fossés, flanquée de douze tours massives ; on dirait l'ouvrage d'un peuple et l'habitation d'une armée.

— Ah ! me dit mon pauvre Pavie avec un soupir, on va l'abattre... Il gêne la vue !

Comme, ce jour-là, je reçus enfin une lettre d'Oudard m'annonçant que la grâce était accordée, et que les formalités à accomplir au ministère de la justice retardaient seules la mise en liberté du condamné, je me hâtai de faire parvenir la lettre à celui qu'elle intéressait directement, et, rien ne me retenant plus à Angers, je sautai dans une voiture qui passait, tant il me tardait de quitter cette ville de démolisseurs, et je me fis conduire aux Ponts-de-Cé.

C'est pourtant à Angers que sont nés Béclard et David, — soit dit pour lui épargner quelques malédictions.

Sur la route, nous traversâmes un long village, la Mercerie, je crois ; on inaugurait le nouveau maire. Deux pièces de canon éraillées, qui partaient par la lumière, nous saluèrent à notre entrée. Chaque maison avait arboré son drapeau ; nous passâmes sous un dais tricolore ; le maire était avec toute sa famille sur un balcon ; la jeune mairesse, qui, dans son amour pour ses administrés, s'approchait, en les saluant, sur le bord de la terrasse, me parut avoir de fort belles jambes ; de sa figure, je n'en dirai rien ; la ligne verticale qu'elle occupait relativement à moi m'empêcha de la voir.

L'endroit que j'avais marqué comme mon centre d'opérations était une petite ferme appartenant à M. Villenave ; cette petite ferme, dont j'ai parlé, était située entre Clisson et Torfou, et se nommait la Jarrie.

Madame Waldor habitait cette ferme, depuis trois ou quatre mois, avec sa mère et sa fille.

Mon intention était d'arriver à ce but en décrivant un grand cercle, et en passant par Chemillé, Chollet et Beaupréau.

De cette façon, lorsque j'atteindrais la Jarrie, j'aurais déjà une idée de l'esprit du pays, et je saurais comment opérer sur les individus et sur les masses.

Je voulais aller à petites journées, m'arrêter à mon caprice, partir aux heures qui me conviendraient, et séjourner quand cela me ferait plaisir.

Il n'y avait donc d'autre moyen de transport à adopter pour ma personne que d'acheter ou de louer un cheval ; quant à aller à pied, il n'y fallait pas songer avec mon uniforme de garde national à cheval. Cet uniforme et un second costume de chasse, c'était toute la garde-robe que j'avais jugé utile d'emporter.

A Meurs, je louai un cheval.

Je m'étais arrêté un jour à Meurs, pour visiter le champ de bataille des Ponts-de-Cé. Là, en 1138, les Angevins avaient battu les Anglais ; en 1620, le maréchal de Créquy avait défait les troupes de Marie de Médicis ; et, enfin, en 1793, les républicains avaient été battus par les Vendéens, — mais battus comme on bat les républicains.

C'est une belle défaite que celle du 26 juillet 1793, une de ces défaites pareilles à celle qui fit Léonidas immortel, et, cependant, qui connaît le nom du commandant Bourgeois ?

Par bonheur, c'est mon droit, quand je trouve un de ces noms-là sur mon chemin, un nom perdu, oublié, enseveli sous la poussière du passé, de le prendre, de souffler dessus, et de le présenter tout resplendissant à mes contemporains. Non seulement c'est mon droit, mais encore c'est mon devoir ; d'autant plus que Bourgeois est un de ces braves de 93 que l'on calomnie, quand on ne les oublie pas.

Après la déroute de Vihiers, et tandis que notre armée essayait de se réorganiser à Chinon, Bourgeois, qui commandait le 8e bataillon de Paris, celui qu'on appelait le bataillon des Lombards, eut l'ordre de quitter les Ponts-de-Cé et d'occuper la roche de Meurs.

C'était une position détestable : au nord, la roche à pic dominant un bras du Louet, petite rivière qui va se jeter dans la Loire ; à l'ouest, un plateau peu étendu, ondulé par quelques mouvements de terrain ; au sud, un ravin au fond duquel coule l'Aubance ; au delà, les hauteurs de Mozé, de Soulaines et de Derree.

Une fois campé sur ce malheureux plateau, il n'y a plus de retraite possible, si l'on est attaqué de front et en flanc.

Mais l'ordre était donné ; il fallait obéir.

Bourgeois et ses quatre cents hommes campèrent sur la roche de Meurs.

— Un drôle de nom, commandant, que la roche de Meurs ! dit un des soldats.

— Mon ami, répondit Bourgeois, c'est l'impératif du verbe *mourir*.

— Qu'est-ce que c'est que cela, un impératif?

— Je te le montrerai, quand l'heure sera venue.

Les Vendéens débouchèrent sur la route de Brissac.

Ils étaient douze mille, commandés par Bonchamp, et secondés par d'Autichamp et Scépeaux.

Le bataillon des Lombards se composait, comme nous l'avons dit, de quatre cents hommes.

Le combat dura cinq heures

Une fois les redoutes du camp emportées, une fois le camp forcé, d'Autichamp cria : « Ne tuez plus ! » mais il y avait dans les rangs des Vendéens des prêtres qui criaient : « Tuez toujours ! »

Trois cent quatre-vingt-seize hommes périrent massacrés !

Bourgeois, avec trois des siens (les derniers), se jeta à la nage.

Deux de ses hommes furent tués dans la rivière, à côté de lui ; lui et son compagnon furent blessés.

Mais, tout blessé qu'il était, Bourgeois s'élance sur la route d'Angers, et, à l'*Image de Morus*, rattrape le 6e bataillon de Paris, qui fuyait lui-même.

Il rallie les fuyards et les arrête.

En ce moment, le bataillon de Jemmapes sortait d'Angers ; Bourgeois se retrouve à la tête d'un bataillon et demi ; il revient sur ses pas, attaque les chouans à son tour, et les force de se retrancher dans le château et dans l'île.

— Pendant plus d'une lieue, me disait un témoin oculaire, on voyait, à la surface des flots de la Loire, de longs serpents rouges !

C'étaient des escouades entières que le cours du fleuve emportait vers l'Océan (1).

Je quittai, comme je l'ai dit, Meurs, après m'y être arrêté un jour.

Dans ce voyage de la Vendée, le même phénomène ne se reproduisit pour moi que dans le voyage de Soissons, c'est-à-dire qu'au fur et à mesure que je m'éloignais de Paris, il semblait que je m'avançasse vers le pôle nord. Aux environs de Paris, la vue de mon uniforme excitait l'enthousiasme ; à Blois, j'avais encore trouvé de l'admiration ; à Angers, on était descendu à la simple curiosité ; mais, à Meurs, à Beaulieu, à Beaumont, je tombais dans la froideur, et je sentais, pour peu que cela continuât, qu'il y aurait, comme m'en avait prévenu la Fayette, quelque danger pour moi à passer à portée des haies et des buissons. A Chemillé, mon uniforme fit presque émeute.

J'avais, ainsi que je l'ai dit, un costume de rechange, costume de chasse tout neuf ; — après les trois journées, après le voyage à Soissons, après l'expédition de Rambouillet, l'ancien n'était plus de mise ; — ce costume était dans une espèce

(1) Je renvoie, pour de plus amples détails, au curieux ouvrage de M. Fr. Grille : *la Vendée en 1793*.

de portemanteau long dont un des compartiments contenait mon fusil démonté. J'aurais pu dévêtir mon habit de garde national, le plier proprement, le serrer dans mon portemanteau, au lieu et place de mon habit de chasse, mettre celui-ci sur mon dos, et continuer mon voyage, et il était évident que les trois quarts des dangers que je pouvais courir avaient disparu, mais il me semblait que ce serait une faiblesse indigne d'un combattant de juillet. Je gardai donc mon uniforme, et me contentai de faire prendre l'air à mon fusil.

Le lendemain, je demandai mon cheval pour huit heures du matin; je chargeai ostensiblement mon fusil de deux balles, — ce qui était une nouvelle imprudence, — je le mis en bandoulière, et je traversai une partie de la ville au milieu d'un silence qui ressemblait fort à une menace.

Je comptais, non pas aller coucher à Chollet, — il n'y a guère que six lieues de pays de Chemillé à Chollet, — mais y arriver sur les deux heures de l'après-midi, et y séjourner jusqu'au lendemain matin.

A onze heures j'avais dépassé Saint-Georges-du-Puy, à midi, Trémentines; enfin, vers une heure, je m'approchais d'un endroit qui me paraissait dangereux, si toutefois danger il y avait, en ce que le chemin que j'avais à parcourir se trouvait resserré entre le bois de Saint-Léger et la forêt de Breil-Lambert.

J'en étais à me demander si mieux valait traverser ce *malo sitio*, comme on dit en Espagne, au pas ou bien au galop, lorsqu'il me sembla entendre retentir derrière moi mon nom prononcé par une voix essoufflée.

Du moment où l'on m'appelait par mon nom, je n'avais rien à craindre de celui qui m'appelait.

Seulement, il n'était guère probable que j'eusse bien entendu.

Cependant mon nom retentit une seconde fois et plus distinctement que la première.

Qui diable pouvait me connaître dans le département de Maine-et-Loire, entre Chemillé et Chollet?

Je tournai la tête de mon cheval du côté d'où venait la voix, et vis bientôt apparaître, à l'angle du chemin de Nuaillé, un homme courant à perdre haleine, et me faisant signe avec son chapeau que c'était bien moi qu'il appelait.

Il n'y avait plus de doute sur le désir de cet homme de me rejoindre; mais que pouvait-il me vouloir?

A mesure qu'il avançait, je distinguais son costume: c'était celui d'un paysan.

J'attendis plus que jamais.

L'homme accourait de toute la vélocité de ses jambes, et, à défaut de sa voix, qui s'éteignait de plus en plus, il mettait, en approchant de moi, un nouveau degré d'expression dans ses gestes.

Enfin, il me joignit, se jeta à ma botte et se mit à me baiser les genoux.

Mais, quant à la parole, il n'en était plus question. Je crois que, s'il eût eu seulement cinquante pas de plus à faire, comme le Grec de Marathon, il fût tombé mort en arrivant.

Enfin, la respiration lui revint.

— Vous ne me connaissez pas, me dit-il; mais, moi, je vous connais: vous êtes M. Alexandre Dumas, et vous m'avez sauvé des galères!

Et il se laissa glisser à genoux, en me remerciant au nom de sa femme et de ses enfants.

Je sautai à terre, je le pris dans mes bras et je l'embrassai.

Au bout de quelques instants, il se calma.

— Ah! monsieur, me dit-il, quelle imprudence! et quel bonheur que j'aie été mis en liberté à temps!

— Comment cela?

— Qui a donc pu vous donner le conseil de voyager en Vendée avec un pareil uniforme?

— Personne.. J'ai agi selon ma propre volonté.

— Mais c'est un miracle que vous ne soyez pas encore tué!

— Ah çà! mais ils sont donc bien méchants, vos Angevins?

— Ce n'est pas qu'ils soient méchants, monsieur; mais on croit partout que vous voulez narguer le pays... J'ai été mis en liberté hier soir, à quatre heures, monsieur; je me suis informé où je pourrais vous trouver pour vous remercier; on m'a dit que vous aviez pris la route de Chollet. Aux Ponts-de-Cé, j'ai demandé de vos nouvelles; on m'a répondu que vous aviez séjourné un jour à Meurs; il n'y avait pas à s'y tromper, vous êtes reconnaissable: on ne vous appelle que *le monsieur tricolore*. A Meurs, on m'a dit que vous aviez loué un cheval, et que vous étiez parti hier matin; je me suis arrêté à Beaumont. Au point du jour, je suis reparti. A dix heures, j'étais à Chemillé; vous aviez quitté le bourg à huit heures... J'ai appris, en outre, que votre passage y avait produit un fort mauvais effet; alors, je me suis mis à courir à perdre haleine, et je cours comme cela depuis dix heures du matin... Au moment où vous tourniez l'angle de Nuaillé, je vous ai aperçu et reconnu; voilà pourquoi je vous appelais... J'espérais vous rejoindre avant la forêt de Breil-Lambert, et, Dieu merci! j'y suis parvenu!... Enfin, vous voici, mon cher monsieur... Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne vous exposez pas davantage!

— A quoi, mon ami?

— Mais à être assassiné?

— Bah!

— Puisque je vous dis qu'ils croient que vous les narguez.

— C'est qu'ils ont le caractère mal fait! Tant pis pour eux!

— Laissez-moi aller devant vous ou avec vous, monsieur; et, quand on saura que vous avez sauvé des galères un homme du Bocage, vous pourrez aller partout habillé comme vous voudrez, et je vous réponds, foi de chouan, qu'il ne vous arrivera rien... mais rien du tout... c'est-à-dire qu'on ne touchera pas à un cheveu de votre tête. Voulez-vous me laisser faire.

En fin de compte, je ne demandais pas mieux.

— Arrangez cela comme vous l'entendrez, lui dis-je.

— Ah! à la bonne heure!... Où allez-vous de ce pas?

— A la Jarrie, entre Clisson et Torfou.

— Vous n'êtes pas sur le chemin.

— Je le sais bien, et j'avais pris exprès le plus long.

— Vous allez chez des amis?

— Oui.

— Eh bien, croyez-moi, laissez-moi vous conduire chez ces amis-là... Nous pouvons facilement y être après-demain. Restez huit jours chez eux; pendant ce temps-là, je ferai si bien de mes pieds et de mes mains, que vous pourrez vous remettre en route... Est-ce dit?

— Ma foi, oui, je m'abandonne entièrement à vous... Vous connaissez le pays; vous en êtes!... Maintenant, s'il m'arrive malheur, cela vous regarde.

— Oui, monsieur, et, à partir de ce moment, je réponds de vous à votre bon ange.

Deux jours après, j'arrivais à la Jarrie, non seulement sans accident, mais encore chargé de toute sorte de souhaits de bonheur recueillis sur ma route, déblayée de tout danger, grâce au récit vingt fois répété de mon homme, qui allait devant moi comme un coureur, racontant à qui voulait, et même à qui ne voulait pas l'entendre, le service que je lui avais rendu.

Aujourd'hui, j'avoue que j'ai un grand regret, presque un remords: moi qui me souviens si bien du nom de M. Détours, j'ai complètement oublié le nom de mon Vendéen.

CLXVII

AVIS AUX CHASSEURS PARISIENS. — CLISSON. — LE CHATEAU DE M. LEMOT. — MON GUIDE. — LA COLONNE VENDÉENNE. — LA BATAILLE DE TORFOU. — DEUX NOMS OMIS. — TIFFAUGES. — TIBULLE ET LA LOIRE. — GILLES DE LAVAL. — SA MORT ÉDIFIANTE. — MOYEN EMPLOYÉ POUR EN GRAVER LE SOUVENIR DANS LA MÉMOIRE DES ENFANTS.

Le lendemain de mon arrivée à la Jarrie, je revêtis mon costume de chasse, et, mon fusil sur l'épaule, ma carnassière sur le dos, je partis pour Clisson.

Deux heures après, j'y entrais, les cuisses déchirées par les ajoncs, les mains ensanglantées par les ronces, mais sans avoir tué une seule alouette.

Un avertissement, en passant, pour les Parisiens qui s'aviseraient de croire que la Vendée est encore un pays giboyeux, et qui feraient cent vingt lieues dans cette croyance: j'y ai chassé un mois, et je n'ai pas fait lever quinze perdrix! En revanche, les vipères y foisonnent, et l'on en rencontre à chaque pas; tout chasseur doit avoir en poche son flacon.

Je reviens à Clisson, que j'avais si grande hâte de voir, que, dès le lendemain de mon arrivée à la ferme, je quittais mes excellents hôtes pour le visiter.

Eh bien, Clisson, que l'on m'avait tant vanté, serait une fort jolie petite ville en Grèce ou en Italie; mais en France, mais dans la Vendée, non: il y a quelque chose d'incompatible entre le ciel brumeux de l'Ouest et les toits plats de l'Orient, entre ces jolies fabriques italiennes et nos sales paysannes françaises. Le château de Clisson lui-même, grâce aux soins de M. Lemot, le célèbre statuaire, est tellement bien conservé, qu'on est tenté d'en vouloir à son propriétaire de ne pas avoir laissé ramper sur ses murailles une seule toile d'araignée; on dirait d'un vieillard à son jour de

barbe, avec de fausses dents, de faux cheveux et du rouge. M. Lemot a dépensé des sommes énormes pour faire du pittoresque, il n'a fait que de l'anomalie; cette anomalie était rendue plus sensible encore par la présence du drapeau tricolore sur cette ruine du XIe siècle : le maire n'avait pas permis qu'on plaçât ce drapeau sur le clocher.

Le parc est comme tous les parcs du monde ; c'est Ermenonville, c'est Morfontaine : une rivière, des rochers, des grottes, des statues et des temples aux Muses, à Apollon et à Diane.

Supposez, au lieu de tout cela, des chaumières groupées où sont les temples, c'est-à-dire des deux côtés de la vallée, les unes ayant l'air de grimper, les autres ayant l'air de descendre, jetées çà et là, selon le caprice ou la commodité de leurs propriétaires; au fond du ravin, la rivière; au sommet de la montagne, le château : le château, vieille ruine déchirée par les crevasses, avec ses pierres, que le temps a fait rouler autour d'elle comme des feuilles mortes autour du tronc d'un chêne. Joignez à cela les anciens souvenirs d'Olivier de Clisson, les souvenirs modernes des chouans et des bleus, le souterrain qui servait de cachot aux barons, un puits qui sert de tombe à quatre cents Vendéens, et vous aurez des siècles de rêverie pour une âme de poëte.

M. Lemot avait fait tout ce qu'il avait pu pour organiser une garde nationale à Clisson; il avait déjà trouvé dix hommes de bonne volonté, à qui le maréchal des logis de la gendarmerie faisait faire l'exercice en cachette.

C'était un brave homme que ce maréchal des logis, ce qui ne l'empêchait pas d'être possédé de l'envie de m'arrêter ; il avait dit aux libéraux que j'avais l'air d'un chouan, et aux chouans que j'avais l'air d'un libéral ; d'où il résultait que, dans tous les cas, la ville m'aurait vu d'assez bon œil conduire en prison. J'avais le choix, comme sauvegarde, entre mon passe-port, parfaitement en règle, et la lettre du général la Fayette.

J'optai pour le passe-port, et je crois que je fus bien inspiré.

J'étais de retour, le soir même, à la Jarrie. On ne m'attendait plus que le lendemain : on me fit de terribles reproches sur mon imprudence; on n'en revenait pas, que je ne fusse point resté en route.

Il fut décidé en conseil que je ne risquerais plus de nouvelles excursions sans mon guide, lequel avait demandé deux ou trois jours, d'abord pour aller embrasser ses enfants, et ensuite pour répandre dans les villages environnants le récit de son aventure, récit qui devait me servir de sauvegarde.

Il reparut au jour dit, se mettant à ma disposition et répondant de tout.

Nous prîmes la route de Torfou.

Mon homme s'était fait beau pour être condamné aux galères; de sorte que le caractère de sa physionomie et la forme de son costume, se rapprochant de ceux d'un habitant des villes, ne m'avaient point frappé; mais, pour me servir de guide, il avait repris le costume du pays.

C'est alors seulement que je l'examinai avec une certaine attention. Il avait conservé le cachet primitif des paysans de la deuxième race ; à son front étroit, à sa figure grave, à ses cheveux taillés en rond, on eût dit un paysan du temps de Charles le Gros. Il n'ouvrait guère la bouche, au reste, que pour me dire en me désignant, à droite ou à gauche, un point topographique :

— C'est ici que les bleus ont été battus !

Je crois qu'il ne s'était pas trop engagé en me promettant sa protection : quoiqu'il vînt d'être gracié par le roi Louis-Philippe, le brave homme était chouan des pieds à la tête. D'ailleurs, à ses yeux, c'était moi qui l'avais gracié, et non point le roi.

A un quart de lieue en avant de Torfou, au milieu d'un carrefour où viennent aboutir quatre chemins, s'élève une colonne de pierre d'une vingtaine de pieds de hauteur, sur le modèle, à peu près, de celle de la place Vendôme. M. de la Bretèche l'a fait ériger à ses frais à l'époque de la Restauration. Quatre noms, en lettres de bronze entourées d'une couronne de même métal, y sont inscrits, et chacun d'eux fait face à l'un des quatre chemins dont cette colonne est le point de réunion : ce sont les noms de Charette, de d'Elbée, de Bonchamp et de Lescure. Je demandai à mon guide une explication.

— Ah ! me dit-il dans son langage ordinaire tout entremêlé de vieux mots qu'il semblait avoir retrouvés en mettant le pied sur cette terre des vieux souvenirs, c'est que c'est ici que Kléber et ses *trente-cinq mille Mayençais* ont été battus par les chouans (1).

Puis il fit un éclat de rire, et, avec ses mains rapprochées l'une de l'autre, imita le cri de la chouette.

J'étais sur la place même où s'était livrée la fameuse bataille de Torfou.

Alors, mes souvenirs de fils de républicain me revinrent en foule ; ce fut moi qui racontai, et le paysan qui écouta.

— Ah ! oui, me dis-je en regardant l'inscription gravée sur la colonne, « 19 septembre 1793, » c'est bien cela !

Puis, portant la vue sur les villages environnants, Torfou, la Buffière, Tiffauges et Roussay :

— Oui, continuai-je, et tout cela brûlait et formait à l'horizon un cercle de flammes, quand Kléber, arrivant avec l'avant-garde de l'armée de Mayence, fit retentir sur le front de ses trois mille hommes le mot « Halte ! en bataille ! » Car, outre le bruit de l'incendie, un autre bruit sourd comme celui de feuilles froissées, de branches rompues, se faisait entendre et allait se rapprochant toujours, sans que l'on aperçût rien sur les routes qui aboutissaient au centre de la forêt. C'est que, par cette forêt qui leur était connue, les Vendéens venaient, venaient lentement, obligés tantôt de ramper, tantôt de s'ouvrir un passage avec leur sabre ; cependant, leur ligne se resserrait de plus en plus, et chaque minute diminuait la distance qui les séparait de leurs ennemis. Enfin, ils arrivèrent si près de la lisière du bois, que tous purent voir à portée de fusil l'armée inquiète, mais ferme, et que chacun eut la faculté de choisir son homme avant de tirer... Tout à coup, la mousqueterie pétilla sur un cercle de trois quarts de lieue, s'éteignit, puis se ralluma avant qu'on sût contre qui ni comment il fallait se défendre. Les Vendéens voulurent profiter de ce moment de désordre : tous s'élancèrent par les routes, pour charger les bleus. Trois mille hommes étaient attaqués de quatre côtés différents par plus de trente mille, ayant pour eux la connaissance des localités, et défendant leurs foyers et leur Dieu ! Chacun des chefs dont le nom est inscrit sur la colonne se présentait par la route à laquelle aujourd'hui son nom fait face. Du moment où nos soldats purent apercevoir l'ennemi, le courage leur revint. « Allons, mes braves ! dit Kléber en se jetant à leur tête, donnons à ces b...s-là une indigestion de plomb et d'acier ! » Et il se rua au hasard par l'un de ces quatre chemins, rencontra le corps d'armée de Lescure, le brisa comme verre, et, tandis que celui-ci, à pied, un fusil à la main, ralliait les habitants des Aubiers, de Courlé et des Echauboignes, il courut à l'arrière-garde, qui avait suivi son mouvement, et qu'entouraient les trois corps de d'Elbée, de Bonchamp et de Charette. L'artillerie venait d'arriver : quinze pièces en batterie trouaient six fois par minute les masses qui se reformaient aussitôt ; trois charges de cavalerie vendéenne se heurtèrent et disparurent l'une après l'autre devant ces gueules de bronze. Cela dura deux heures. Kléber, poussant devant lui Lescure, qui se ralliait toujours, Kléber, poussé lui-même par les trois autres chefs, soutenait vaillamment la retraite, lorsqu'une cinquième armée de dix mille hommes conduite par Donissan et la Rochejacquelein, vint s'éparpiller sur ses flancs, tirant à bout portant, tuant à tous coups, et jeta enfin la confusion dans les rangs républicains. Il était temps que la tête de l'armée, toujours commandée par Kléber, arrivât à la Sèvre : l'héroïque général s'empara du pont, le traversa, et, appelant un maréchal des logis nommé Schewardin : « Faites-vous tuer ici avec deux cents hommes, lui dit-il. — Oui, mon général ! » répondit Schewardin. Il choisit ses hommes, tint parole, et sauva l'armée !

— Oh ! oui, c'est comme cela que tout s'est passé, me dit mon chouan, car j'y étais... J'avais quinze ans, pas encore... Voyez-vous, monsieur, ajouta-t-il en ôtant son chapeau, en relevant ses cheveux, et en me montrant une cicatrice qui lui sillonnait le front, j'ai reçu cela ici... (Et il frappait du pied la terre.) Ici !... C'est un aide de camp du général, un tout jeune homme, presque aussi jeune que moi, qui me frappa ; mais, avant de tomber, j'eus le temps de lui enfoncer ma baïonnette dans le corps, et de lâcher mon coup en même temps... Quand je revins à moi, il était mort, lui... Nous étions tombés l'un sur l'autre... Il y avait tout autour de nous, à une lieue à la ronde, des bleus et des Vendéens, que l'on ne savait où mettre le pied. On les a enterrés à l'endroit même où ils étaient couchés ; voilà pourquoi les arbres poussent si bien et pourquoi l'herbe est si verte.

Je me retournai vers la colonne : rien n'y constatait le courage de Kléber et le dévouement de Schewardin, rien que les quatre noms vendéens. J'oubliai où j'étais : cette partialité me fit monter le sang au visage.

— Je ne sais à quoi tient, dis-je tout haut et me parlant à moi-même, sans faire part à mon homme des réflexions qui m'amenaient à ce monologue, je ne sais à quoi tient que je n'envoie une balle au milieu de cette colonne, et que je ne la signe Schewardin et Kléber !

Je sentis que mon guide posait sa main frémissante sur mon épaule. Je me retournai ; il était très pâle.

— Au nom de Notre-Seigneur, monsieur, dit-il, ne faites pas cela, car j'ai juré de vous tirer d'ici sain et sauf, et, si vous commettiez une pareille imprudence, je ne répondrais plus de rien... Savez-vous que ces quatre hommes,

(1) Le corps d'armée qui avait évacué Mayence, et qu'on avait dirigé sur la Vendée, ne se composait, en réalité, que de dix mille quatre cents hommes.

ce sont nos dieux, à nous, et que chaque paysan vendéen fait ici sa prière comme à ces stations de la Vierge que vous voyez à l'entrée de nos villages?... Ne faites pas cela, ou écartez-vous des haies.

Nous arrivâmes à Tiffauges sans dire un mot de plus.

Tiffauges est une ancienne station romaine. César, pendant sa guerre des Gaules, y envoya Crassus, son lieutenant, avec la septième légion ; de là, Crassus se rendit à Theowald, aujourd'hui Doué, et y établit son camp. — *Crassus adolescens, cum legione septima, proximus mare Oceanum in Andibus hiemârat* (1).

Jamais cette partie des Gaules ne fut entièrement soumise aux Romains; les rois Pictes y défendirent toujours leur liberté. A peine Auguste est-il monté sur le trône, que le Bocage jette un nouveau cri de guerre. Agrippa y court ; il croit en avoir soumis les habitants, et revient à Rome. Nouvelle révolte. Messala lui succède, emmenant avec lui Tibulle, qui, en sa qualité de poète, s'attribue une partie des honneurs de la campagne :

Non sine me est tibi partus honos : Tarbella Pyrene
Testis, et Oceani littora Santonici ;
Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna,
Carnuti et flavi, cœrula lympha, Liger !

Ce qui veut dire à peu près :

« Cet honneur, tu ne l'as point acquis sans moi : témoin Tarbelle la Pyrénéenne, et les rivages de l'océan Santonique (de Saintonge) ; témoin aussi l'Arar (la Saône), et le Rhône rapide, et la grande Garonne, et la Loire, onde azurée du blond Carnute. »

Peut-être aussi Tibulle n'a-t-il suivi Messala qu'à la façon dont Boileau suivait Louis XIV ; quant à la Loire, si elle était *azurée* du temps d'Auguste, elle a singulièrement changé de couleur depuis !

Du reste, Tiffauges est un de ces points où viennent se joindre les souvenirs de César, d'Adrien, de Clovis et des Visigoths ; près du tombeau romain s'élève le berceau franc ; on voit clair dans son histoire de toute la longueur de vingt siècles.

Le château, dont nous visitâmes les ruines, semble une construction du XIIe siècle continuée pendant le XIIe, et achevée seulement à la fin du XIIe. Le fameux Gilles de Laval, maréchal de Raiz, connu dans le pays sous le nom de *Barbe-Bleue*, habita ce château, et, par sa manière de vivre, donna naissance à une foule de traditions populaires encore toutes vivantes dans les villages environnants. Bref, comme il y a une justice au ciel, et qu'un homme qui a pillé vingt églises, violé cinquante jeunes filles et fait de l'or, doit toujours mal finir, vous saurez, pour l'acquit de la Providence, que le susdit Gilles de Laval fut brûlé dans la prairie de Bièce, après avoir été provisoirement décapité, à la sollicitation de sa famille, laquelle jouissait d'une grande influence sur le sire de l'Hospital, qui lui accorda cette faveur ; mais, au préalable, le condamné prononça un discours à la fin duquel, dit l'histoire, on n'entendait plus que sanglots parmi les femmes. L'histoire dit encore — mais, comme c'est de l'histoire, vous n'êtes pas forcé d'y ajouter foi — que les pères et les mères de famille qui avaient entendu les dernières paroles de Gilles de Laval jeûnèrent trois jours pour lui mériter la miséricorde divine, qu'on ne doute pas qu'il n'ait obtenue, son confesseur étant un des plus habiles de l'époque. Puis, cela fait, les mêmes pères et mères, sur le lieu de l'exécution, infligèrent à leurs enfants la peine du fouet, afin qu'ils gardassent dans leur mémoire le souvenir du châtiment qui frappait ce grand criminel !

L'histoire oublie de nous dire si les enfants du XVIe siècle aimaient autant les exécutions que ceux du XIXe.

CLXVIII

LE BOCAGE. — SES CHEMINS CREUX ET SES HAIES. — TACTIQUE DES CHOUANS. — LES CHEVAUX ET LES CAVALIERS VENDÉENS. — LA VENDÉE POLITIQUE. — LE MARQUIS DE LA BRETÈCHE ET SES MÉTAYERS. — MOYENS QUE JE PROPOSAIS POUR PRÉVENIR UNE NOUVELLE CHOUANNERIE. — LA PIERRE QUI TREMBLE. — JE QUITTE LA JARRIE. — ADIEUX A MON GUIDE.

On conçoit que j'aie écarté le plus que j'ai pu, jusqu'à présent, les détails de statistique et de topographie ; mais, enfin, il faut y arriver.

C'est aux environs de Tiffauges que la Vendée commence à se présenter avec ces accidents de terrain qui nous furent si fatals pendant la guerre de la chouannerie.

Qu'on me permette de reproduire textuellement ici un fragment du rapport qu'à mon retour à Paris, je mis sous les yeux du général la Fayette, rapport qui, ainsi qu'on le verra plus tard, passa également sous les yeux du roi Louis-Philippe.

« ... D'abord, le mot *Vendée*, considéré politiquement, comprend un plus grand espace de terrain que ne lui en assigne la topographie. Cela vient de ce que le nom d'un seul département a donné le baptême à une guerre dont, en réalité, quatre départements furent le théâtre. Aussi désigne-t-on généralement sous le nom collectif de Vendée les départements de Maine-et-Loire, du Morbihan, des Deux-Sèvres et de la Vendée.

« Aucune contrée de la France ne ressemble à la Vendée ; c'est un pays à part dans notre pays.

« Peu de grandes routes la traversent.

« Je parlerai tout à l'heure de ces grandes routes.

« Les autres moyens de communication, et, par conséquent, de commerce, consistent en chemins de quatre ou cinq pieds de large bordés, de chaque côté, par un talus rapide couronné lui-même d'une haie vive taillée à hauteur d'homme, dans laquelle se trouvent jalonnés, de vingt pas en vingt pas, des chênes dont les branches forment, en se réunissant, un berceau au-dessus du chemin. A cette haie viennent aboutir transversalement, et de distance en distance, les autres haies qui servent de limites aux champs des particuliers, lesquels champs se trouvent, par ce système, convertis en autant d'enclos n'ayant presque jamais plus d'un ou deux arpents, et affectant toujours la forme d'un carré long.

« Chacune de ces haies n'a qu'un passage nommé *échalier* : c'est quelquefois une espèce de barrière semblable à celles qui ferment les parcs des moutons ; c'est plus souvent un fagot de même essence que la haie, qui, s'emboîtant dans la haie elle-même, ne présente, l'hiver surtout, à l'œil des étrangers, aucune différence avec elle. L'habitant du pays va droit à cet échalier, qu'il connaît ; tout autre que lui est obligé, la plupart du temps, de longer les quatre faces de l'enclos avant d'en découvrir l'issue.

« Ces haies expliquent toute la tactique de la guerre vendéenne : tirer à coup sûr, sans pouvoir être aperçu : fuir, quand on a tiré, par le passage, sans risquer d'être atteint. Aussi en acceptant cette belle harangue de la Rochejaquelein : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! » les chefs n'en proféraient-ils guère d'autres, avant le combat, que celle-ci, plus simple et surtout plus claire pour les paysans : « Egayez-vous, mes gars ! » ce qui voulait dire : « Eparpillez-vous, mes enfants ! » Et alors, chaque buisson cachait un homme et son fusil ; devant, derrière, sur les deux côtés de l'armée en marche, les haies s'enflammaient, les balles se croisaient en sifflant, et les soldats tombaient avant d'avoir eu le temps de distinguer de quel côté soufflait cet ouragan de feu ! Enfin, las de voir s'entasser les morts au fond des défilés, les bleus s'élançaient de chaque côté, gravissaient le talus, escaladant la haie, et perdant encore, dans cet assaut, la moitié de leurs hommes ; puis, arrivés au faîte, ils voyaient subitement le feu cesser ; tout avait disparu comme par enchantement, et ils n'apercevaient plus, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, qu'un pays dessiné gracieusement comme un jardin anglais, et, d'espace en espace, perçant le ciel brumeux de l'Ouest, la pointe aiguë d'un clocher couvert d'ardoises, ou, se détachant sur le fond vert des chênes, des hêtres et des noyers, le toit rougeâtre de quelque métairie.

« Ces chemins, ou plutôt ces défilés, qui paraissent, au premier abord, n'avoir été creusés que par le sabot des bœufs, sont, en raison des inégalités du terrain, de véritables escaliers, où les petits chevaux du pays peuvent seuls marcher d'un pied sûr. — Nous dirons un mot de ces chevaux et de la manière de les conduire. — L'été, ces chemins ne paraissent que pittoresques ; l'hiver, ils sont impraticables ; la moindre pluie fait de chacun d'eux le lit d'un torrent ; et, alors, pendant quatre mois de l'année à peu près, les communications s'établissent à pied et à travers terres.

« Revenons aux chevaux.

« Le meilleur écuyer de Franconi se trouverait assez embarrassé, je crois, si on le juchait sur une de ces grandes selles bretonnes qui s'élèvent au milieu du dos de l'animal, de façon à lui donner l'air d'un dromadaire. Quant à l'animal lui-même, peut-être cet écuyer espérerait-il le guider à l'aide de la bride et des jambes ; mais il s'apercevrait bientôt que les jambes du cavalier ne servent qu'à maintenir celui-ci en équilibre, et que la bride n'a d'autre but que d'arrêter court la monture en tirant carrément des deux mains ; seulement, avec un peu d'étude, il apprendrait à s'aider du gourdin : — c'est ce qui remplace dans

(1) *Commentaires de César*, l. III, § 7.

les principes de l'équitation bretonne, les jambes et la bride ; — pour faire tourner le cheval à droite, il ne faut que lui appliquer un coup de gourdin sur l'oreille gauche, et *vice versa;* de cette manière, qui simplifie énormément l'art des Larive et des Pellier, on guide l'animal par des chemins qui feraient tourner la tête à un Basque !

« Ce tableau, d'ailleurs, quant aux chemins et aux cavaliers qui les fréquentent, commence à être moins exact pour les départements de la Vendée et de la Loire-Inférieure, où Bonaparte a fait percer des routes : mais il l'est encore pour le département des Deux-Sèvres, et surtout pour la partie méridionale du département de Maine-et-Loire.

« C'est aussi dans cette dernière partie que s'est réfugiée la Vendée politique. L'opposition à tout gouvernement libéral est là flagrante et vivace.

« Heureusement, la civilisation, comme en défiance, l'a entourée d'une ceinture de villes libérales qui part de Bourbon-Vendée, traverse Chollet, Saumur, Angers, revient par Nantes et aboutit dans la Vendée même, à Clisson, espèce de sentinelle perdue dont le coup de feu donnerait l'alarme en cas de soulèvement.

« Une seule route passe par un coin de cette contrée en formant un Y; la queue représente le chemin de Chollet à Trémentines ; les deux branches, ceux de Trémentines à Angers et à Saumur : — ce dernier chemin n'est pas même une route de poste.

« La Vendée se trouve donc enfermée aujourd'hui dans un seul département, sans issue pour attaquer et pour fuir.

« Quatre classes d'individus bien distincts s'agitent au milieu de cette fournaise politique : les nobles ou *gros*, le clergé, la bourgeoisie, les paysans ou métayers.

« La noblesse est entièrement opposée à tout système constitutionnel ; son influence est à peu près nulle sur la bourgeoisie, mais elle est immense sur les métayers, qui sont presque tous à ses gages.

« Ainsi, un exemple :

« Le marquis de la Bretèche possède à lui seul cent quatre métairies ; supposez, par chaque métairie, trois hommes seulement en état de manier le fusil, et un mot de lui mettra sur pied trois cent douze paysans armés !

« Le clergé partage l'opinion de la noblesse, et a, de plus que lui, l'influence de la chaire et du confessionnal (1).

« La bourgeoisie est ainsi le centre du triangle que forment la noblesse imposant ses opinions, le clergé les prêchant, et le peuple les acceptant.

« Aussi la proportion des libéraux dans ce département — je parle de l'intérieur — est-elle à peine de un à quinze ; aussi le drapeau tricolore n'existe-il nulle part, malgré l'ordre formel du préfet ; aussi les prêtres ne chantent-ils pas le *Domine salvum*, malgré le mandement de l'évêque.

« Mais le bâton auquel était attaché le drapeau blanc subsiste et semble, par sa nudité, protester contre le drapeau tricolore ; mais les prêtres recommandent en chaire de prier pour Louis-Philippe, *qui ne peut manquer d'être assassiné.*

« L'agitation est donc continuelle.

« Elle est entretenue par des rassemblements de quarante ou cinquante nobles, qui ont lieu une fois ou deux par semaine, soit aux Lavoirs, soit aux Herbiers, soit aux Combouros.

« Le moyen d'excitation dont on se sert est la soustraction des journaux, qui n'arrivent que par commissionnaires, la poste passant seulement à Beaupréau, Chemillé et Chollet.

« Parmi les villes et les villages qui ne cachent en aucune façon l'espoir d'un prochain soulèvement, il faut compter en première ligne Beaupréau, Montfaucon, Chemillé, Saint-Macaire, le May et Trémentines.

« Le cœur de la révolution royaliste est à Montfaucon ; fût-elle éteinte par toute la France, là on sentirait encore battre l'artère de la guerre civile. Cette révolution éclaterait infailliblement par la présence du dauphin, de Madame, ou même tout simplement le jour où il y aurait déclaration de guerre entre la France et une puissance étrangère quelconque, mais surtout si cette puissance était l'Angleterre, laquelle, pour la troisième fois, jetterait des armes et des hommes sur les côtes, éloignées seulement de dix à onze lieues du département de Maine-et-Loire, où ces hommes et ces armes pénétreraient sans obstacle par l'ouverture qui se trouve entre Clisson et Chollet.

« Les moyens de prévenir une insurrection nous paraissent être ceux-ci :

« 1° Percer des routes.

« En général, le peuple ne voit, dans une route percée à travers un pays impraticable, qu'une facilité donnée au commerce de s'étendre. Le gouvernement, s'il est libéral, y verra, de son côté, un but politique ; la civilisation suivra le commerce, et la liberté, la civilisation. Les relations avec les autres départements dépouilleront le département à craindre de sa rudesse primitive ; les nouvelles vraies se répandront facilement ; les nouvelles fausses seront aussitôt démenties ; des bureaux de poste s'ouvriront dans tous les chefs-lieux de canton ; la gendarmerie y établira un service actif et régulier ; puis, enfin, les troupes y circuleront, en cas de besoin, d'une manière incisive.

« Les routes à faire dans le département de Maine-et-Loire devraient aller du Palet à Montfaucon en passant par Saint-Crespin ; à Montfaucon, la voie se séparerait en deux branches : l'une se rendrait à Beaupréau par la Renaudière, Villedieu et la Chapelle-au-Genêt ; l'autre s'avancerait jusqu'à la Romagne, où elle rejoindrait la route de Chollet par la Jarrie et Roussay.

« Le commerce qui s'établirait sur ces routes serait celui des vins d'Anjou, des bestiaux de Bretagne et des toiles de Chollet ; il ne peut se faire maintenant qu'à dos d'homme ou sur des charrettes à bœufs, qui ne versent pas, mais qui, en raison des mauvais chemins, nécessitent parfois, pour une seule voiture très peu chargée, un attelage de huit ou dix bêtes.

« Les routes devraient être faites par les ouvriers du pays, parce qu'elles répandraient quelque argent dans la classe pauvre ; parce que les paysans connaissent les endroits d'où l'on peut tirer le meilleur cailloutis ; parce que les nobles, dont l'intention positive est de s'opposer à l'ouverture de ces routes, soulèveraient facilement les paysans contre les ouvriers étrangers qui enlèveraient à ceux-ci un salaire qu'ils regarderaient comme leur étant légitimement dû ; parce que enfin, les paysans choisis pour faire les routes s'opposeraient d'eux-mêmes à toute tentative de la noblesse ayant pour but d'empêcher leur exécution.

« 2° Transporter dans des villages au delà de la Loire dix ou douze prêtres, en ajoutant à leurs appointements une centaine de francs, pour les empêcher de crier au martyre — et notamment ceux de Tiffauges, de Montauban, de Torfou et de Saint-Crespin.

« Envoyer, à leur place, dans ces paroisses, des prêtres dont le gouvernement serait sûr.

« Ils n'auraient rien à craindre, leur caractère les rendant sacrés pour tout paysan, qui pourra haïr l'homme, mais respectera la soutane.

« 3° Une grande partie des nobles qui se rassemblent afin d'aviser aux moyens de renouveler la guerre civile, jouissent de pensions assez considérables que le gouvernement continue à leur payer : rien de plus facile que de les prendre en flagrant délit ; dès lors, le gouvernement pourra cesser, avec justice, de payer ces pensions, et les répartir, par portions égales, entre les anciens soldats vendéens et républicains, dont les haines mutuelles s'amortiront ainsi de trimestre en trimestre.

« De cette manière, il n'y aura plus, dans l'avenir, de Vendée possible, puisque, à la moindre émeute, le gouvernement n'aura qu'à étendre le bras et à disposer ses troupes sur les grandes routes pour isoler les rassemblements.

« Et que l'on ne croie pas que ces hommes, éclairés depuis 1792, en soient arrivés à ne plus se lever pour le fanatisme et la superstition : on se tromperait étrangement ; ceux mêmes que la conscription de Bonaparte a tirés de leurs foyers et promenés par le monde ont perdu graduellement, depuis qu'ils sont rentrés dans leurs chaumières, leur instruction momentanée pour reprendre leur ignorance primitive .

« J'en citerai un exemple.

« Je chassais avec un brave militaire qui avait servi douze ans sous Napoléon. — Sur le versant d'une colline, près de la Jarrie, se dressait, à douze pieds de hauteur, une pierre ayant la forme d'un cône renversé, touchant à la montagne par un côté de son bord supérieur, et par sa base, étroite comme un fond de chapeau, reposant sur un large rocher ; quoique cette pierre pesât quinze ou vingt milliers, son équilibre était tel, qu'une main d'homme pouvait facilement l'ébranler. Je crus y reconnaître un monument druidique ; mais, ne m'en rapportant pas à cette fausse instruction des gens du monde qui va souvent échouer contre la bonhomie grossière des paysans, j'appelai mon compagnon et lui demandai ce que c'était que cette pierre, et qui l'avait apportée là.

« — C'est le diable ! me répondit-il avec une conviction qui ne paraissait pas redouter de ma part la moindre contradiction.

« — Comment, c'est le diable ? répétai-je étonné.

« — Oui, me répondit-il.

« — Mais dans quel but ?

« — Voyez-vous d'ici le ruisseau de la Maine,... là-bas au fond de la vallée ?

« — Parfaitement.

« — Eh bien, alors, vous distinguez un endroit où l'on pourrait le traverser sur des pierres qui sortent à fleur d'eau, si, juste au milieu de ces pierres, il n'y avait un vide

« — Bon.

« — Ce vide devait être rempli par le rocher contre lequel nous sommes appuyés.

(1) Voir les admirables pages de Michelet, touchant l'influence du prêtre sur la Vendée, en 1793.

« — En effet, il est taillé de manière à s'y emboîter exactement et à faire disparaître la solution de continuité qu'y produit son absence.

« — Je ne comprends pas bien ce que vous dites, reprit le paysan ; mais tant il y a que c'est le diable qui était en train de bâtir ce pont pour aller voler les vaches des métayers ; il n'y manquait plus que cette pierre, qu'il apportait sur son épaule, oubliant que le jour où il voulait terminer son ouvrage était un dimanche, lorsque, tout à coup, il aperçut la procession de Roussay, et que la procession de Roussay l'aperçut. Le prêtre, à cette vue, fit le signe de la croix ; aussitôt les forces manquèrent à Satan, qui fut obligé de déposer ici même, à l'endroit où nous sommes, et pour toujours, cette pierre qu'il ne peut plus soulever... Voilà pourquoi le pont est interrompu, et pourquoi cette pierre tremble.

« C'était une explication comme une autre ; force me fut de m'en contenter ; si je lui avais donné la mienne, il est probable qu'elle lui eût paru plus absurde encore que ne me le paraissait à moi-même celle qu'il venait de me donner.. »

Au bout de six semaines, grâce à mon guide, qui m'avait accompagné partout, je connaissais aussi bien qu'un habitant du pays, et peut-être même beaucoup mieux, non seulement la Vendée passée, mais encore la Vendée à venir.

Je pris donc congé de madame Villenave et de sa fille ; j'embrassai la petite Elisa au front, et je partis pour Nantes.

Au delà de Clisson, la compagnie de mon Vendéen me devenait inutile ; je le quittai en essayant de lui faire accepter une récompense pour les services qu'il m'avait rendus ; mais il refusa obstinément en disant que, quelque chose qu'il eût faite et dût faire encore pour moi, il resterait éternellement mon débiteur.

Nous nous embrassâmes, et je m'éloignai ; — mais lui resta à la même place, me faisant des signes chaque fois que je me retournais.

A un angle du chemin, je le perdis de vue, et tout fut dit. Vit-il ? est-il mort ? se souvient-il de moi ? m'a-t-il oublié ? A-t-il gardé au fond de son cœur cette pierre précieuse que l'on appelle la reconnaissance, ou l'a-t-il jetée si loin de lui, qu'il la chercherait vainement, et ne saurait plus même où la retrouver ? Je l'ignore.

J'arrivai à Nantes une heure et demie après l'avoir quitté.

CLXIX

LA RÉVOLUTION NANTAISE. — RÉGNIER. — PAIMBŒUF. — LES AUBERGISTES ET LES VOYAGEURS. — JACOMETY. — L'HABITANT DE LA GUADELOUPE ET SA FEMME. — CHASSE AUX MOUETTES ET AUX GOÉLANDS. — AXIOME POUR LA CHASSE MARITIME. — LE CAPITAINE DE « LA PAULINE ». — FEMME ET HIRONDELLE. — SUPERSTITION AMOUREUSE. — APPAREILLAGE.

Nantes avait eu, comme Paris, sa révolution, son Raguse qui avait fait tirer sur le peuple, et son peuple qui avait écrasé le Raguse. On me montra des maisons presque aussi belles de cicatrices que le Louvre ou l'Institut ; le feu avait été si bien nourri de la part des troupes royales, qu'un jeune homme nommé Petit avait reçu, d'une seule décharge, trois balles dans le bras, une dans la poitrine, et un coup de fusil à plomb dans la figure ; ce dernier lui avait été tiré d'une fenêtre, et lui venait d'un compatriote. Le blessé était en pleine convalescence ; mais un de ses amis, qui n'avait reçu qu'une chevrotine, était en train de mourir.

S'il est mort, c'est le onzième qui ait perdu la vie dans cette échauffourée secondaire.

Régnier — qui était déjà un charmant comédien, et qui est devenu, depuis, un des soutiens de la Comédie-Française, — se trouvait alors à Nantes et y donnait des représentations fort suivies.

Je passai là deux ou trois jours au milieu des anciens souvenirs de la Révolution, ravivés pour moi par M. Villenave, qui, on le sait, avait failli jouer, dans ce grand drame dont la Convention était l'auteur, et dont Carrier était le metteur en scène, le rôle de victime. S'il y a au monde un nom conservé intact dans l'exécration publique, c'est à coup sûr celui de Carrier !

Je partis de Nantes pour Paimbœuf. Je n'avais vu la mer qu'au Havre, et l'on m'avait dit que ce n'était presque pas la mer ; j'étais curieux de voir une mer véritable, une mer à tempêtes, une mer que les marins eux-mêmes appellent la *mer sauvage*.

Je ne connais rien au monde de plus mélancolique que ce ruban de maisons qui frange la Loire pendant l'espace de cinq ou six cents pas, et qu'on appelle Paimbœuf ! On dirait être à mille lieues de Paris, hors de toute civilisation. Devant ces braves gens qui regardaient passer à leurs pieds un fleuve grand comme une mer, et qui ne me paraissaient occupés qu'à raccommoder leurs filets et à *aller en pêche*, je me demandais ce que pouvaient leur importer les révolutions du cratère parisien, dont la lave ne saurait les atteindre, et dont ils ne voient jamais ni la flamme ni la fumée.

Cela leur importait cependant, car on parlait hardiment à Paimbœuf d'une nouvelle Vendée.

Au reste, la distance qui sépare Paimbœuf de Paris met toutes les choses de la vie à un prix dont on ne peut avoir d'idée dans les provinces centrales de la France. Il faut dire que, pour le voyageur, ce bon marché qu'on lui vante parfois, ces homards à six ou huit sous, ces turbots à deux francs, ces raies dont on ne veut pas, et ces crevettes que l'on vous jette aux jambes, restent tout simplement un mythe : pour lui, le prix des auberges est, à une très légère différence près, toujours le même ; il y a, du nord au midi et de l'est à l'ouest, un tarif adopté par MM. les aubergistes, et qui maintient les voyageurs dans cette excellente habitude de ne séjourner nulle part à peu de frais.

Nous dînâmes chez le Philippe du lieu : il se nommait Jacomety ; notre dîner nous coûta cinquante sous à table d'hôte ; c'était dix ou vingt sous de différence avec les tables d'hôte du reste du royaume.

A cette table mangeait près de moi, ou plutôt ne mangeait pas, une jeune femme fort triste ; son mari, placé à sa droite, avait pour elle tous les soins d'un amant, et, cependant, à chaque minute, le cœur de la belle affligée suffoquait gros de larmes dont les plus indiscrètes apparaissaient au bord de sa paupière, et parfois, malgré les efforts qu'elle essayait pour les retenir, roulaient le long de ses joues.

Je ne pus m'empêcher d'écouter les quelques mots que mes deux voisins échangeaient entre eux, et j'appris bientôt que le jeune homme, habitant de la Guadeloupe, venait d'épouser aux environs de Tours cette charmante jeune femme, qu'il enlevait au jardin de la France pour la conduire dans le jardin des Antilles. La pauvre enfant, à part le guide qu'elle venait de donner à ce côté aveugle de la vie qu'on appelle l'avenir, ne connaissait rien du pays qu'elle allait voir, et, en attendant les enfants qui, en buvant son lait, devaient sécher ses larmes, elle pleurait les amis et les parents qu'elle laissait sur cette vieille terre d'Europe, et peut-être aussi cette vieille terre d'Europe elle-même.

A la même table dînait le capitaine qui devait emmener les deux époux ; ce fut par lui que je sus la plupart de ces détails. C'était le lendemain qu'on devait appareiller ; je lui demandai la permission d'aller à son bord jusqu'au moment du départ, ce qu'il m'accorda de grand cœur.

Le bâtiment était à l'ancre entre Paimbœuf et Saint-Nazaire, et s'appelait *la Pauline*.

C'était un joli trois-mâts marchand, bien élégant, du port de cinq à six cents tonneaux.

Je ne dis rien de mon projet à mes deux voisins, sûr que, tout indifférent que je leur étais, le lendemain, au moment du départ, je deviendrais pour eux plus qu'un compatriote, — un ami !

Je passai le reste de la journée à suivre le bord de la rivière et à envoyer des coups de fusil à des mouettes et à des goélands que j'étais tout étonné de ne pas voir tomber. Un chasseur du pays, qui s'amusait de mon désappointement, et de qui je m'approchai pour lui demander si, comme le Styx, la Loire avait la propriété de rendre invulnérables les animaux ou les hommes qui se baignaient dans ses eaux, m'apprit, à mon grand étonnement, que, faute de savoir mesurer les distances maritimes, je tirais à une portée double de la portée ordinaire.

Il ajouta ceci comme principe absolu :

— Ne tirez jamais un oiseau de mer que vous ne puissiez voir distinctement son œil ; quand vous voyez l'œil, le corps est à la distance du plomb.

J'appliquai à l'instant même cette maxime à l'exécution. J'eus patience ; je laissai approcher un margat jusqu'à ce que je visse distinctement son œil comme un petit point noir ; je tirai : l'oiseau tomba.

Le donneur de conseils me salua et tira de son côté, satisfait d'avoir appris quelque chose à un Parisien.

Je reproduis l'enseignement comme il m'a été donné ; on ne saurait trop, petite ou grande, répandre une vérité, quelle qu'elle soit.

Je ne me rappelle plus quel philosophe disait que, s'il avait la main pleine de vérités, il se la ferait fermer par un cercle de fer, de peur qu'elle ne s'ouvrît par distraction, et que les vérités ne s'envolassent. Moi, j'ouvrirais les deux mains, et pousserais encore la vérité de toute la puissance de mon souffle. Rien ne vole si mal ou ne marche si lentement qu'une vraie vérité ! Mais, comme une vérité coûte toujours quelque chose à quelqu'un, celle qui venait de m'être révélé a coûté la vie à trois ou quatre goélands.

A mon retour à l'hôtel, je ne vis point nos deux époux ; ils s'étaient renfermés chez eux.

Passé huit heures du soir, à la fin de septembre, il n'y a pas grande distraction à Paimbœuf ; j'imitai donc l'exemple que me donnait le jeune couple, et je me retirai dans ma chambre en recommandant que l'on m'éveillât de manière que je pusse profiter du premier canot qui irait à bord de *la Pauline*

Ce fut le capitaine lui-même qui frappa à ma porte ; je crois que le brave homme avait, pendant la nuit, sous la douce et trompeuse rosée du sommeil, laissé germer dans son esprit l'espérance de m'emmener ; il me vanta le charme d'une longue traversée à bord d'un bon bâtiment, me parla de son cuisinier, qu'il mit fort au-dessus de celui de Jacoqety, et de sa table, qui n'avait de rivale que celle du *Rocher de Cancale*, à Paris.

Le capitaine avait dîné une fois au *Rocher de Cancale*, et ne manquait jamais de placer un mot sur l'excellence de la cuisine de Borel.

On était encore dans les beaux jours de la fin de l'été, et, comme je croyais faire une simple visite à *la Pauline*, je n'étais vêtu que d'un pantalon de nankin, d'un gilet de piqué blanc et d'une veste de velours.

Pour ceux qui ont appris à leurs dépens ce que c'est que d'avoir froid, ce détail, comme on le verra bientôt, n'est pas sans quelque importance.

C'était la première fois que je voyais de près un bâtiment sur le point de prendre la mer. Au Havre, j'avais bien visité un ou deux paquebots en partance pour Boston ou la Nouvelle-Orléans ; mais, grâce à leur élégance, ces navires, destinés au transport des voyageurs, ressemblent à des hôtelleries, à des appartements garnis, à des corridors de théâtre, bien plus qu'à des navires.

La Pauline, au contraire, était le trois-mâts pur sang.

J'en examinai tous les détails avec une curiosité qui me donne l'espérance de pouvoir faire, un jour, si l'occasion s'en présente, des romans maritimes comme Cooper ou tout au moins comme Eugène Sue.

J'en étais au beau milieu de mon examen, lorsque le canot aborda pour la seconde fois ; il amenait nos deux jeunes époux et leurs bagages.

La jeune femme ne se donnait plus la peine de retenir ses larmes : elle pleurait abondamment et apertement. Cela fit qu'elle ne me vit point approcher de l'escalier du tribord, et que, quand je lui donnai la main afin de l'aider à passer de l'échelle sur le pont, elle poussa un petit cri de surprise.

— Ah ! monsieur ! me dit-elle, est-ce que, vous aussi, vous partez pour la Guadeloupe ?

— Hélas ! non, madame, lui dis-je ; non, à mon grand regret ; mais c'est justement parce que je reste que vous me trouvez ici

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Je vous ai vue triste ; je sais que vous quittez des personnes qui vous sont chères... En ma qualité de compatriote, j'ai voulu prendre vos dernières commissions pour elles.

— Oh ! monsieur, dit-elle, vous êtes trop bon !

Et elle regarda son mari, comme pour lui demander jusqu'où elle pouvait s'engager dans une pareille conversation avec un inconnu.

Celui-ci sourit et me tendit la main, pendant que, d'un coup d'œil, il donnait toute liberté à sa femme.

— Oui, dit-il, soyez assez bon pour vous charger des derniers adieux de ma chère Pauline à sa famille, et dites bien à sa mère, si vous la voyez, qu'avant trois ans nous viendrons lui faire une visite.

— Trois ans !... murmura la jeune femme d'un air de doute.

— Mais dites donc à cette entêtée, monsieur, reprit le mari en approchant ses lèvres du front de sa femme, que l'on va maintenant à la Guadeloupe plus facilement qu'on n'allait autrefois à Saint-Cloud... Je n'ai pas trente ans, et j'ai déjà fait douze voyages de la Pointe-à-Pitre à Nantes.

— Oh ! mon ami, tu me dis cela aujourd'hui, mais dix-huit cents lieues de traversée !...

— C'est-à-dire six semaines de voyage... Voilà une belle affaire, n'est-ce pas ?

Je montrai à la jeune femme une hirondelle qui effleurait la mâture.

— Cet oiseau fait un pareil voyage deux fois par an, madame, lui dis-je, et l'instinct le conduit.

— Oui, mais c'est un oiseau, dit-elle en poussant un soupir.

J'essayai de donner un autre cours à la conversation.

— Monsieur, dis-je au mari, je vous ai entendu appeler madame : Pauline... *La Pauline* est le nom du bâtiment sur lequel nous sommes ; est-ce par un effet du hasard ou de votre volonté que ce rapprochement existe ?

— C'est par un effet de ma volonté, monsieur ; il y avait trois ou quatre bâtiments en rivière ; j'ai choisi celui-ci... Il m'a semblé qu'outre sa patronne céleste, c'était une patronne supplémentaire que je lui donnais... Est-ce que cette superstition vous fait rire ?

— Non pas, monsieur, au contraire... Je comprends toutes les superstitions, et particulièrement celles dont l'amour est la base. Il m'a toujours semblé qu'il était impossible d'aimer sincèrement sans que la personne aimée fût l'objet de ces vagues terreurs qui rendent superstitieux le cœur le plus ferme.

La jeune femme m'écoutait depuis un instant.

— Oh ! monsieur, me dit-elle en me tendant la main, quelle bonne idée vous avez eue là, de nous reconduire !

— Je puis donc espérer, madame, que vous me chargerez d'une dernière commission pour votre famille ?

— J'ai écrit ce matin à ma mère, monsieur ; mais, si, par hasard, vous vous arrêtez à Tours, et que vous puissiez disposer d'un moment, ayez la bonté de vous faire enseigner la maison de madame M... ; dites-lui que nous vous avons rencontré, que vous nous avez reconduits jusqu'au bâtiment, et que, devant vous (elle sourit d'un air de doute), Léopold a promis de me ramener en France d'ici à trois ans.

— Je le lui dirai, madame, et je me ferai garant de la parole de monsieur.

Pendant ce temps s'était opéré à bord tout le mouvement qui indique l'appareillage. Le vent était est-sud-est, c'est-à-dire excellent pour sortir de la rivière ; on n'avait donc attendu que le reflux, afin de se mettre en route avec cette double accélération qu'apportent à la marche d'un bâtiment le vent et la marée.

Aussi, tout à coup, la voix du capitaine nous fit-elle tressaillir.

Le pilote venait d'arriver de Saint-Nazaire, et le capitaine donnait ce premier ordre :

— Virez sur l'ancre à pic !

On eût dit, à cet ordre inattendu, que la pauvre voyageuse apprenait pour la première fois qu'il lui fallait quitter la France.

Elle poussa un léger cri, jeta plutôt qu'elle ne posa sa tête sur la poitrine de son mari, et se mit à pleurer à sanglots.

Je profitai de ce redoublement de larmes pour m'éloigner des deux nouveaux époux, et pour aller dire au capitaine que, quand il le jugerait convenable, j'étais prêt à retourner à terre.

— Eh ! me dit-il, vous êtes donc bien pressé de nous quitter ? Je comptais vous garder à déjeuner et à dîner, ou tout au moins à déjeuner, car, ajouta-t-il en regardant le ciel, je doute que beaucoup de passagers dînent aujourd'hui.

— Bon ! lui répondis-je, et, une fois en mer, comment vous seriez-vous débarrassé de moi ?

— De la façon la plus naturelle : vous seriez retourné à terre sur le pilote côtier.

— Tiens, au fait... est-ce possible ?

— Tout est possible à qui désire

— Eh bien, je déjeune !

— Alors, vous ne nous quitterez qu'aux Piliers ; vous reviendrez avec le pilote, auquel vous donnerez un écu, et vous passerez pour un Anglais qui a voulu tâter du mal de mer.

— C'est dit... Arrangez la chose avec lui.

Il appela le pilote, lui dit quelques mots tout bas, me montra à lui de l'œil ; le pilote fit, de la tête, un signe d'acquiescement.

— Là ! dit le capitaine, voilà une affaire bâclée !

Puis, s'adressant aux matelots qui avaient amené le navire à pic :

— En haut du monde, pour larguer les huniers et les basses voiles, les focs et la brigantine !

— Ah çà ! capitaine, lui dis-je, n'allez pas m'en faire autant, à moi, que Bougainville à son ami, le curé de Boulogne !

— Oh ! soyez tranquille .. D'ailleurs, je ne fais pas le tour du monde (1) !

Et, se tournant vers ses hommes :

— Range à hisser et à border les huniers ! cria-t-il.

(1) Voir *le Curé de Boulogne*, dans *Bric-à-Brac*

NOTES

NOTE A

Comme nous nous y étions attendu en heurtant aussi carrément que nous le faisons les hommes et les choses, une réclamation s'est produite, respectable par le sentiment qui l'a dictée ; elle est du fils de M. de Liniers.

Cette réclamation nous a été communiquée par la rédaction du journal la *Presse*, et nous avons désiré qu'elle fût publiée dans son intégralité.

Nous croyons devoir la reproduire ici, en conservant les réflexions dont l'avait accompagnée la *Presse*.

AU RÉDACTEUR

« Orléans, 4 mars 1853.

» Monsieur,

» Les *Mémoires* publiés par M. A Dumas dans votre journal (nos des 19 23 et 24 février) sont venus, par hasard, à ma connaissance. Dans le récit fait par l'auteur d'un épisode de sa vie en 1830, la conduite de mon père se trouve présentée sous un jour qui tendrait à jeter sur lui une déconsidération imméritée.

» Permettez au plus jeune de ses fils, témoin oculaire du fait principal, de défendre une mémoire honorable et chère, et veuillez donner place dans votre journal à sa juste réclamation.

» Je me trouvais en 1830 près de mon père : j'étais dans son cabinet au moment où M. Dumas s'y présenta. En rectifiant les faits altérés par lui, je dirai ce que je sais, ce que j'ai vu.

» Au moment où éclata la révolution, il se trouvait, sous les ordres de mon père, non pas huit cents hommes, mais un nombre à peine suffisant pour former un peloton d'instruction. Dès la veille de l'arrivée de M. Dumas, M. de Liniers avait été prévenu que cette faible garnison était dans le même esprit que le régiment, qui se trouvait alors à Paris ; il ne pouvait compter sur elle pour défendre la poudre confiée à sa garde. Une certaine agitation se faisait remarquer dans la ville ; on savait la lutte engagée à Paris ; la garde nationale s'organisait ; les communications étaient interceptées : il ne fut pas même possible d'envoyer une ordonnance à Laon pour prendre les ordres de M. le général Sérant. Dans cette situation critique, mon père se rendit le soir chez M. de Senneville, sous-préfet à Soissons, et il fut arrêté entre eux que les poudres seraient remises à la garde nationale, si elle les demandait, et même en cas d'attaque.

» Il restait à maintenir la tranquillité dans la ville ; elle fut maintenue, et la revolte des prisonniers, qui avait inspiré un moment de graves inquiétudes, fut comprimée par l'énergie de mon père.

» Le vicomte de Liniers savait donc bien ce qu'il avait à faire ; son plan avait été arrêté à l'avance, et M. Dumas, qui n'avait pas encore paru, ne lui dicta en aucune façon la conduite qu'il avait à tenir.

» Le lendemain matin, M. Dumas se présenta dans le bureau de mon père, qui s'y trouvait avec son secrétaire, et présenta à cet effet un ordre signé par le général Gérard. Mon père refusa En ce moment parut un planton porteur d'un rapport de service ; M. Dumas, alors, et à l'instant où le soldat se retournait pour se retirer, sortit un pistolet de sa poche, et lui dit : « Si tu me fais arrêter, voilà pour ton commandant ! » Mon père reprend alors avec calme : « Vous pouvez m'assassiner ; car, vous » le voyez, je suis sans armes. — Prenez garde, monsieur le vicomte, » reprit M Dumas, « vous voyez que je suis armé ; il faut me livrer vos poudres

— Non pas à vous, » répondit mon père, « mais à une députation de la garde nationale seulement, puisque je me trouve dans l'impossibilité absolue de défendre le dépôt que le roi m'a confié. »

» M. Dumas sortit alors pour aller chercher cette députation, qui, quelques instants après, entra en armes dans la cour ; il monta dans le bureau, et y trouva M de Lenferna et un autre officier. Le commandant de place, exécutant alors ce qui avait été convenu la veille entre lui et le sous-préfet, donna l'ordre de remettre les poudres à la garde nationale,

» Tels sont les faits dans leur simple vérité. Le récit fait par M. Dumas, cette scène étrange d'intimidation, ces quatre officiers français menacés par lui, effrayés par lui, attendant patiemment qu'il voulût bien leur brûler la cervelle, s'ils n'aimaient mieux obéir à ses ordres, tout cela rencontrera certes autant d'incrédules que de lecteurs : l'honneur de braves et loyaux officiers n'a rien à redouter de ces exagérations, et toute cette mise en scène se réduirait à avoir effrayé tout au plus une femme, et menacé avec un pistolet un homme sans armes pour se défendre. M. Dumas cite à l'appui de son récit le *Moniteur* du 9 août 1830, dans lequel l'épisode de Soissons est raconté (il en est le narrateur sans aucun doute) ; il ajoute : « Ce récit n'a pas été démenti ; donc, il est » vrai. » M. Dumas est encore dans l'erreur : mon père a protesté ; il a démenti à deux reprises différentes ; mais à cette époque où la bonne foi n'était pas de rigueur, on refusa les colonnes du *Moniteur* à la réclamation de l'ex-commandant de place de Soissons. Il n'était pas, il est vrai, partisan du nouveau gouvernement.

» Je n'entends, du reste, engager aucune polémique avec M. Dumas ; j'ai rétabli la vérité des faits, et je ne répondrai à aucune attaque de sa part, dans les journaux ; il est facile, mais triste, de ternir la vie des hommes les plus honorables quand ils ne sont plus. Si mon père vivait, il n'eût certes pas laissé à ses fils l'honneur de défendre sa conduite, il s'en serait chargé lui-même

» Un dernier mot, pour terminer cette rectification, si longue bien malgré moi : mon père reçut, en quittant Soissons, les témoignages de sympathie les plus flatteurs. Le général Gaillebois, qui remplaça le général Sérant, lui offrit son influence pour lui faire obtenir un emploi. Les plus honorables habitants de Soissons, ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions politiques, voulurent lui serrer la main, et lui exprimer leurs regrets de ne plus le voir parmi eux. Ce souvenir d'estime des habitants de cette ville fut toujours précieux à mon père ; c'eût été manquer à sa mémoire de ne pas prouver qu'il en fut toujours digne.

» Recevez, monsieur le rédacteur de la *Presse*, l'assurance de ma considération distinguée.

» Le chevalier DE LINIERS. »

« M. Alexandre Dumas, à qui nous avons communiqué cette réclamation, mû par un sentiment de convenance qui sera apprécié, a désiré borner sa réponse à la reproduction du rapport qui a paru dans le *Moniteur* du 9 août 1830. Il est vrai que M. de Liniers essaye d'infirmer l'autorité de ce rapport en alléguant que l'hospitalité du *Moniteur* n'a pas été accordée à la réponse itérative de son père. Il est regrettable, si le *Moniteur* a réellement refusé ses colonnes, que l'ancien commandant de la place de Soissons n'ait pas eu l'idée d'adresser ses plaintes à l'un des journaux légitimistes qui paraissaient en 1830, à la *Gazette de France* ou à la *Quotidienne*, qui se seraient évidemment empressées de les accueillir. Dans l'état des choses, nos lecteurs ont à choisir entre cette réclamation, évidemment tardive, et un récit contemporain qui a reçu une publicité officielle, qui se présente avec la garantie de cinq signatures, et qui n'a pas été contredit en temps utile.

» Voici le rapport de M. Alexandre Dumas :

Rapport à M. le général la Fayette sur l'enlèvement des poudres de Soissons.

« Conformément à la mission dont vous m'avez fait l'honneur de me charger le 30 juillet dernier, je suis parti à l'instant même pour la remplir, accompagné de l'un des signataires du présent rapport. A trois heures, nous sortions de la barrière.

» Sur toute la route, on nous prévint que nous trouverions à Soissons résistance aux ordres du gouvernement provisoire, qui n'était pas encore reconnu dans cette ville. En arrivant à Villers-Cotterets, un jeune Soissonnais, signataire de ce rapport, nous offrit de nous faire accompagner de trois ou quatre jeunes gens qui seconderaient notre mouvement. A onze heures et demie du soir, nous étions à Soissons.

» A sept heures du matin, ignorant quelles seraient les dispositions de la ville, nous visitions les ruines de Saint-Jean, où nous savions qu'étaient renfermées les poudres, afin d'être prêts à nous en emparer de force, si on ne voulait pas reconnaître notre appel aux citoyens de Soissons. Le jeune homme qui s'était chargé de nous aider nous quitta alors pour aller rassembler les quelques personnes dont il était sûr, et, moi, je me rendis chez M. le docteur Missa, que l'on m'avait désigné comme un des plus chauds patriotes de la ville ; son avis fut que nous ne trouverions aucune aide auprès des autorités, et qu'il y aurait probablement résistance de la part du commandant de place, M. le comte de Liniers.

» Comme il était à craindre que les trois officiers logés à la poudrière ne fussent avertis de mon arrivée et de l'ordre dont j'étais porteur, je me rendis d'abord chez eux, accompagné de trois personnes que m'avait amenées M. Hutin (c'est le nom du jeune Soissonnais). En passant devant la poudrière, j'y laissai un factionnaire. Quelques minutes après, M. le lieutenant-colonel d'Orcourt, le capitaine Mollart et le sergent Ragon se rendaient prisonniers à ma première sommation, et promettaient sur parole de ne pas sortir, disant qu'ils étaient prêts à nous livrer les poudres sur un ordre du commandant de place. Les trois braves militaires, comme nous en fûmes convaincus par la suite, étaient, du reste, bien plus disposés à nous aider qu'à nous être contraires. Je me rendis aussitôt seul chez le commandant de place, tandis que le jeune homme que j'avais amené avec moi et M. Hutin se faisaient ouvrir les portes de la cathédrale, et substituaient au drapeau blanc les couleurs de la nation. M. le commandant de place était avec un officier dont j'ignore le nom ; je lui montrai le pouvoir que j'avais reçu de vous : il me dit qu'il ne pouvait reconnaître les ordres du gouvernement provisoire ; que, d'ailleurs, votre signature ne portait aucun caractère d'authenticité, et que le cachet manquait. Il ajouta de plus qu'il n'y avait à la poudrière que deux cents livres de poudre. Cela pouvait être vrai, puisqu'un ancien militaire me l'affirmait sur sa parole d'honneur. Je sortis pour m'en informer, mais en le prévenant que j'allais revenir. Je craignais peu contre moi l'emploi de la force armée ; j'avais reconnu dans la garnison le dépôt du 53e. J'appris que, dès la veille, tous les soldats s'étaient distribué des cocardes tricolores.

» J'acquis la certitude qu'il y avait dans la poudrière deux cents livres de poudre appartenant à la régie.

» Je revins alors chez M. le commandant de place ; je savais le besoin qu'on éprouvait de munitions à Paris ; je voulais, comme je vous avais promis sur ma parole de le faire, m'emparer de celles qui se trouvaient à Soissons, sauf, comme vous me l'aviez recommandé, à laisser à la ville la quantité nécessaire à sa défense. M. le commandant de place avait alors auprès de lui trois personnes dont deux m'étaient connues, l'une pour le lieutenant de gendarmerie, marquis de Lenferna, l'autre pour le colonel du génie, M. Bonvilliers. Je soumis de nouveau à l'examen de M le commandant la dépêche dont j'étais porteur ; il refusa po-

sitivement de me délivrer aucun ordre, à moins, me dit-il, qu'il n'y fût contraint par la force. Je crus, effectivement, que ce moyen était le plus court ; je tirai et j'armai des pistolets à deux coups que j'avais sur moi, et je lui renouvelai ma sommation de me livrer les poudres. J'étais trop engagé pour reculer ; je me trouvais à peu près seul dans une ville de huit mille âmes, au milieu d'autorités, en général, très contraires au gouvernement actuel ; il y avait, pour moi, question de vie ou de mort. M. le commandant, voyant que j'étais entièrement résolu à employer contre lui et les trois personnes présentes tous les moyens que mes armes mettaient à ma disposition, me dit qu'il ne devait pas, pour son honneur, céder à un homme seul, lui, commandant d'une place fortifiée ayant garnison.

» J'offris à M. le commandant de lui signer un certificat constatant que c'était le pistolet au poing que je l'avais forcé de me signer l'ordre, et de tout prendre ainsi sous ma responsabilité. Il préféra que j'envoyasse chercher quelques personnes pour paraître céder à une force plus imposante. J'enfermai M. le commandant de place et la société dans son cabinet ; je me plaçai devant la porte, et je fis dire aux personnes qui m'avaient déjà accompagné de venir me rejoindre. Quelques minutes après, MM. Bard, Moreau et Hutin entraient dans la cour, et M. le commandant me signait l'ordre de me délivrer toutes les poudres appartenant à l'artillerie. Muni de cet ordre, et voulant opérer le plus légalement possible, j'allai trouver le maire, qui m'accompagna à la poudrière. Le colonel d'Orcourt nous montra la poudre : il n'y en avait effectivement que deux cents livres. Le maire les exigea pour la ville.

» Tout ce que j'avais fait jusque-là était devenu inutile ; je réclamai alors les poudres de la régie : elles me furent refusées. J'allai chez l'entreposeur, M. Jousselin ; je lui offris d'en acheter pour mille francs ; c'était ce que j'avais d'argent sur moi ; il refusa. C'est alors que, voyant que ce dernier refus était la suite d'un système bien arrêté par les autorités de n'aider en rien leurs frères de Paris, je sortis avec l'intention de tout prendre par force. J'envoyai M. Moreau, l'un des plus chauds patriotes de Soissons, arrêter, en les payant au prix qu'exigeraient les voituriers, des chariots de transport ; il me promit d'être avec eux dans une demi-heure à la porte de la poudrière. Son départ réduisit notre troupe à trois personnes. Je pris une hache, M. Hutin son fusil, et Bard (le jeune homme qui nous avait accompagnés de Paris) ses pistolets. Je laissai ce dernier en faction à la deuxième porte d'entrée ; je l'invitai à tirer sur la première personne qui essayerait de s'opposer à l'enlèvement de la poudre, et M. Hutin et moi enfonçâmes la porte à coups de hache. J'envoyai M. Hutin presser M. Moreau, et je l'attendis au milieu de la poudrière. Deux heures après, tout était chargé sans opposition de la part de l'autorité. D'ailleurs, tous les citoyens qui venaient de se soulever nous auraient prêté main-forte.

» Nous quittâmes Soissons à six heures et demie du soir, accompagnés des pompiers, qui s'étaient réunis à nous, de plusieurs jeunes gens à cheval et armés, et d'une trentaine d'hommes qui nous servirent d'escorte jusqu'à Villers-Cotterets. Notre sortie se fit au milieu des acclamations de tout le peuple, qui se découvrait devant le drapeau tricolore flottant sur notre première voiture.

» A dix heures, nous étions à Villers-Cotterets ; l'escorte de Soissons ne nous quitta que pour nous remettre entre les mains de la garde nationale de cette ville, qui, à son tour, nous accompagna jusqu'à Nanteuil.

« Voilà le récit exact de ce que j'ai cru devoir faire, général, pensant que, si j'allais trop loin, vous le pardonneriez à mon inexpérience diplomatique, et surtout à mon enthousiasme pour une cause dont, pour la troisième fois, vous êtes un des plus nobles soutiens

« Respect et admiration.

« *Signé :* AL. DUMAS.
« BARD, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, 66, à Paris.
« HUTIN, rue Richebourg, 1, à Soissons.
« LENOIR-MORAND, capitaine de sapeurs-pompiers, à Veilly

J'atteste la vérité de ce rapport.
Signé : GILLES. »

(Extrait du *Moniteur* du 9 août 1830.)

NOTE B

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL LA *PRESSE*.

« Monsieur,

« Les *Mémoires* de M. Alexandre Dumas, que vous publiez dans votre journal, sont devenus, depuis quelque temps, des mémoires sur la révolution de 1830. Je ne saurais me dispenser de réclamer contre ce qu'ils contiennent sur le gouvernement provisoire de cette époque.

» Ce gouvernement ne s'était pas créé de lui-même. Il avait été constitué par une réunion de députés qui s'était formée immédiatement après la publication des ordonnances.

» L'autorité militaire supérieure avait été remise à M. le général la Fayette, et la direction des opérations actives à M. le général Gérard. Quant à l'autorité civile, on en avait investi une commission de sept membres à qui on avait confié les pouvoirs les plus larges, mais à qui l'on avait imposé en même temps, non sans une intention secrète, le titre fort restreint de *commission municipale*. Les sept membres de cette commission étaient MM. Laffitte, Casimir Périer, Gérard, Lobau, de Schonen, Audry de Puyraveau et moi. MM. Laffitte et Gérard, retenus par d'autres travaux, n'ont pris aucune part à nos délibérations ; M. Casimir Périer y a paru seulement quatre ou cinq fois. De ces sept membres, je suis maintenant le seul qui survive, et je n'aurais pas le droit de réclamer pour mon compte, que ce serait, à mes yeux, un devoir de réclamer pour celui de mes anciens collègues.

» La commission municipale de 1830 n'a pas constitué un gouvernement aussi inactif, aussi introuvable que M. Alexandre Dumas se complaît à l'affirmer. Il s'en serait convaincu, lui-même à cette époque, s'il eût seulement jeté les yeux sur les murs de Paris, placardés chaque jour de nombreux décrets. Il les retrouvera dans les journaux du temps, si cela lui convient. Nous ne nous réunissions pas chez M. Laffitte comme il le dit : tous nos actes étaient datés de l'hôtel de ville, où était notre siège, et où chacun pouvait nous parler. M. Dumas reconnaît lui-même que nous y avons reçu, dès le 29 juillet, c'est-à-dire dès le jour même de notre installation, MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles, qui venaient conférer avec nous au nom de Charles X ; il reconnaît également que, quatre ou cinq jours plus tard, nous avons reçu une députation républicaine présidée par M. Hubert. Il nous eût trouvés comme tout le monde, si toutefois il nous eût cherchés réellement, et il eût été entendu, s'il avait eu des choses importantes à nous faire connaître ; autrement, j'avoue qu'il eût été fort peu écouté.

» De notre conférence avec MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles, il ne rapporte que le mot de M. de Schonen, si connu de tout le monde : *Il est trop tard !* Mais ce mot ne terminait pas la discussion ; au contraire, il la faisait naître, car il s'agissait précisément de savoir s'il était ou n'était pas trop tard. Charles X disposait encore de forces considérables : aux troupes qui l'entouraient allaient se joindre quarante pièces d'artillerie qui venaient de sortir de Vincennes, un régiment suisse qui arrivait d'Orléans, et le camp de Saint-Omer, qui était appelé. Loin de penser à prendre l'offensive, nous craignions une attaque. La nuit du 29 au 30 juillet fut pleine d'alarmes, et nous n'avions avec nous que deux ou trois régiments de ligne dont nous ne pouvions pas nous servir, parce qu'ils avaient stipulé, en acquiesçant à la cause populaire, qu'on ne les exposerait pas à combattre contre leurs frères d'armes. Aussi nous parut-il indispensable d'ordonner la création de vingt régiments de garde mobile. On se trompe, et l'on juge d'après les événements, quand on croit que Charles X était à bout de ressources dès le 29 ou le 30 juillet : la faiblesse de son caractère et l'incapacité de ses conseils ont été pour beaucoup dans le changement de sa fortune.

» Suivant M. Dumas, nous aurions accueilli M. de Sussy avec une bienveillance marquée ; M. Dumas se trompe : M. de Sussy fut sans doute écouté avec politesse, mais non avec bienveillance. Ce qui le prouve, c'est que le dépôt qu'il voulait faire entre nos mains fut nettement refusé. La réception du décret et sa publication, que demandait M. de Sussy, n'entraient pas, d'ailleurs, dans nos attributions. La réunion des députés s'était réservé la haute question politique, c'est-à-dire le droit d'organiser le gouvernement définitif. Nous n'avions à nous occuper de cette question que dans le sein de la réunion même, et comme en faisant partie.

» En nous quittant, M. de Sussy se transporta à la Chambre, et fit remettre le décret à M. Laffitte, qui présidait et qui refusa également de le recevoir : il n'en prévint pas l'Assemblée. M. Dumas ignore, sans doute, qu'il existait alors dans le peuple et dans la Chambre deux tendances opposées. La Chambre se repentait de la révolution, qu'elle avait faite sans le vouloir ni le savoir. Elle était disposée à traiter avec Charles X. M. de Mortemart, nommé premier ministre à la place de M. de Polignac, avait fait demander à la réunion des députés, devenue fort nombreuse depuis la victoire, à être admis à lui communiquer les intentions royales. La réunion s'était empressée de lui répondre qu'elle le recevrait le même jour ; elle avait décidé en même temps qu'elle s'assemblerait au palais législatif pour l'entendre, et s'était même occupée de la question d'étiquette. Les questeurs devaient d'abord le recevoir dans un salon ; des huissiers seraient ensuite allés au-devant de lui, et l'eussent introduit dans la salle. Pour apprécier la déférence que les députés avaient mise à se transporter au palais législatif, il faut se rappeler que, jusqu'alors, ils ne s'étaient réunis que chez l'un d'eux ; ils ne devaient s'assembler officiellement, au lieu ordinaire de leurs séances, et avec le caractère de la Chambre, que le 3 août, jour fixé par l'ordonnance de convocation, c'est-à-dire deux ou trois jours plus tard.

» La séance eut lieu, mais M. de Mortemart ne parut pas. De là le décret qui, le jour même, après une assez longue attente, conféra la lieutenance générale au duc d'Orléans. Je n'ai jamais douté, quant à moi, que si M. de Mortemart se fût présenté, les événements n'eussent pris une direction différente.

» Le peuple n'était pas comme la Chambre : il ne voulait plus de Bourbons. Le duc d'Orléans lui-même, après sa proclamation comme roi, ne put se faire accepter qu'en s'abritant sous la popularité du général la Fayette, et en parcourant les rues de Paris pendant plusieurs jours, donnant des poignées de main aux uns, faisant des discours aux autres, et trinquant avec le premier venu : je dis les faits, je ne crée pas.

» Au moment où, suivant M. Dumas, nous étions en conférence avec M. de Sussy, arriva la députation Hubert, qui, voyant la porte fermée, l'ébranla à coups de crosse de fusil. On ouvrit. Alors, parut M. Hubert, suivi de quelques amis, et portant une proclamation au bout d'une baïonnette. Les membres de la commission furent *saisis d'épouvante* et *s'éparpillèrent* un instant au milieu de la salle.

» Je ne sais si M. Dumas a voulu faire du pittoresque ; mais je sais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans son récit.

» Voici ce qui arriva :

» La députation avait demandé à être introduite, et le fut immédiatement. Elle n'était pas armée, et se composait de quinze ou vingt personnes ; M. Hubert était en tête. Je crois me rappeler qu'en effet M. de Sussy était encore présent ; je crois même me rappeler que nous voulûmes saisir l'occasion de le rendre témoin d'une scène populaire ; il ne pouvait qu'y puiser des enseignements pour la cour de Charles X. M. Hubert, qui n'avait ni proclamation écrite, ni baïonnette, parla au nom de la députation, et d'abondance. Il insista notamment sur deux points : sur la nécessité de consulter la nation, et sur celle de ne pas constituer le pouvoir avant d'avoir stipulé et arrêté des garanties pour les libertés publiques.

» Ce discours eut un effet que M. Hubert n'avait certainement pas prévu. Il mit en saillie une divergence d'opinion qui existait dans la commission, mais qui était jusque-là restée inaperçue.

» J'avoue franchement que, sur plusieurs points, j'étais de l'avis de l'orateur. On lui fit une réponse qui venait du cabinet du général la Fayette, qui avait été préparée en arrière de moi, qui manquait de franchise et qui excita plusieurs fois, de ma part, des gestes ou des mots de surprise et de désapprobation. La députation s'en aperçut. Ce léger incident a même été signalé dans plusieurs brochures de l'époque.

» Tout se passa, du reste poliment, convenablement, et je crois même pouvoir certifier que, lorsque la députation se retira, M. Audry de Puyraveau ne glissa pas en secret un projet de proclamation dans la main de son chef; autrement, il se serait donné un démenti à lui-même, car il avait approuvé la réponse.

» Je dois ajouter ici que les négociations entreprises par M. de Sussy et dont le bruit s'était répandu au dehors, avait tellement alarmé la population, que, pour prévenir un soulèvement populaire, nous fûmes obligés de publier la proclamation qui prononçait la déchéance de Charles X.

« Je ne puis me taire sur une scène où M. Dumas me fait figurer personnellement avec M. Charras. Il aurait été question d'une lettre à écrire aux officiers d'un régiment où je ne connaissais personne : je me serais plaint du général Lobau, et M. Charras aurait menacé de le faire fusiller; sur quoi, j'aurais bondi de surprise : M. Charras m'aurait pris par la main, et, me conduisant à l'une des fenêtres de l'hôtel de ville, il m'aurait montré la place en me disant : « Il y a là cent cinquante hommes qui n'obéissent qu'à moi, et qui fusilleraient le Père éternel, s'il descendait sur la terre, et si je leur disais de le fusiller! »

» M. Charras était, à cette époque, un jeune homme fort peu connu et n'ayant aucune influence. Je ne me rappelle ni l'avoir vu ni lui avoir parlé à l'hôtel de ville. Dans tous les cas, s'il m'eût tenu le langage qu'on lui prête, ou je l'aurais fait arrêter, ou je me serais éloigné sans daigner lui répondre.

» M. Dumas est certainement venu à l'hôtel de ville, puisqu'il l'affirme. Voici ce qu'il a dû y voir :

» Sur la place, sur les quais et dans les rues adjacentes était une population compacte et serrée, attendant les événements, et toujours prête à nous appuyer de son concours. Sur la place, au milieu de la foule, se maintenait un passage de quatre ou cinq pieds de large. C'était une espèce de rue ayant des hommes pour murailles.

» Quand nous avions à donner un ordre exigeant l'appui d'une force quelconque, nous en confiions, en général, l'exécution à un élève de l'École polytechnique. L'élève descendait le perron de l'hôtel de ville. Avant d'être parvenu aux derniers degrés, il s'adressait à la foule, devenue attentive, et prononçait simplement ces mots : *Deux cents hommes de bonne volonté!* Puis il achevait de descendre, et s'engageait seul dans le passage. A l'instant même, on voyait se détacher des murailles et marcher derrière lui, les uns avec des fusils, les autres seulement avec des sabres, un homme, deux hommes, vingt hommes, puis cent, quatre cents, cinq cents. Il y en avait toujours le double de ce qui avait été demandé.

» D'un mot, d'un geste, je ne dirai pas en une heure, mais en une minute, nous eussions disposé de dix, de quinze, de vingt mille hommes.

» Je demande ce que nous pouvions avoir à craindre de M. Hubert, de M. Charras et de ses prétendus cent cinquante prétoriens? Qu'il me soit permis d'ajouter que des hommes qui étaient venus siéger à l'hôtel de ville dès le 29 juillet avaient prouvé par là même qu'ils n'étaient pas d'un caractère facile à effrayer. Pendant les jours de combat, le gouvernement avait décerné des mandats d'arrêt contre sept députés au nombre desquels je me trouvais, ainsi que plusieurs de mes collègues de la commission. Charles X avait même annoncé, le lendemain, que nous étions déjà fusillés. Quand nous n'avions pas reculé devant le pouvoir, aurions-nous reculé devant des jeunes gens, fort honorables sans doute, mais qui, il faut bien le dire, étaient sans puissance?

» Jamais autorité ne fut obéie aussi ponctuellement que la nôtre. Jamais peuple ne se montra aussi docile, aussi courageux, aussi ami de l'ordre que celui de Paris en 1830. Nous n'avions pas seulement pour nous les masses inférieures, nous avions la garde nationale, la population tout entière. Lorsqu'il fut question de l'expédition de Rambouillet, l'autorité militaire nous demanda dix mille hommes. Sa dépêche nous était arrivée à neuf heures du matin; à neuf heures et demie, nos ordres étaient expédiés aux municipalités que nous avions créées; à onze heures, les dix mille hommes étaient rassemblés aux Champs-Élysées, et se mettaient en mouvement, sous le commandement du général Pajol. Il avait suffi d'un coup de tambour pour les réunir. Leur nombre s'élevait à vingt mille et même à trente mille avant qu'ils fussent arrivés à Cognières, près Rambouillet. Au milieu d'eux, à la vérité, régnait un immense désordre. Charles X était entouré d'une garde fidèle, d'une nombreuse artillerie, et la cause nationale aurait pu éprouver une sanglante catastrophe. Elle n'en eût pas été ébranlée : Paris, dans vingt-quatre heures, aurait fourni cent mille hommes qui eussent été promptement organisés et disciplinés. La guerre civile fut prévenue par un mot du maréchal Maison, mot qui n'était pas exact, quand il fut prononcé, mais qui le serait devenu le lendemain, et qui a trouvé son excuse dans ses heureux effets.

» Que si l'on me demande ce que nous avons fait de cette confiance sans mesure qui nous était accordée, je répondrai que ce n'est pas à moi qu'il faut adresser la question. La puissance souveraine, alors, était dans la Chambre, dont le public ignorait les dispositions intérieures. La Chambre obéissait tant aux événements qu'à M. Laffitte, et M. Laffitte, en outre, tant par lui que le général la Fayette, disposait des masses populaires. Le crédit de la commission ne venait qu'en troisième ordre; mais, comme il grandissait tous les jours, il inspira des inquiétudes, et en chercha le moyen de s'en débarrasser.

» J'ai déjà signalé la dissidence qui existait entre l'opinion publique et la législature; il s'en déclara bientôt une autre dans le sein de la législature même.

» Parmi les députés, les uns voulaient constituer la royauté d'abord; sauf à s'occuper plus tard des garanties; les autres demandaient qu'on s'occupât des garanties et des changements à faire dans l'organisation du pays avant de constituer la royauté. Commencerait-on par faire une constitution ou commencerait-on par faire un roi? Telle était donc la question.

» Les partisans de la royauté faisaient valoir les inconvénients d'un gouvernement provisoire, et la crainte de l'anarchie; ceux de la constitution répondaient que, dans l'état du pays, et ils en donnaient Paris pour preuve, l'anarchie n'était pas à redouter; ils ajoutaient qu'il fallait mettre les institutions publiques en accord avec la situation nouvelle, et ne pas s'exposer à une continuation de lutte avec la royauté, ce qui, disaient-ils, aurait pour résultat inévitable une seconde révolution et l'anarchie même qu'on voulait prévenir. Les premiers répliquaient qu'il n'y avait point de situation nouvelle; qu'il pouvait être question, au plus, de changer la personne du prince; les seconds, que le peuple avait fait plus qu'une révolution de palais, et qu'il importait à la royauté même, dans l'intérêt de sa stabilité, d'être reconstituée sur d'autres bases, et de recevoir la sanction du pays.

» Le parti Laffitte et la Fayette passa tout entier du côté de ceux qui voulaient une royauté immédiate, et leur assura une majorité considérable. Il agit même sur la commission municipale. M. de Schonen, un de ses membres, immédiatement après l'acceptation par le duc d'Orléans de la lieutenance générale, avait demandé que la commission se démît de ses pouvoirs. J'avais représenté que l'autorité nouvelle était déjà engagée dans de mauvaises voies, ce que nous savions tous, et qu'en retardant notre démission de quelques jours, nous parviendrions peut-être à l'éclairer. Sur mes représentations, la discussion avait été ajournée; mais, le lendemain, sur les instances secrètes du général la Fayette, et en mon absence, elle avait été reprise et la démission envoyée. On n'y trouvera pas ma signature. Au surplus, c'est moi qui avais tort. On avait voulu simplement débarrasser le nouveau pouvoir d'une coexistence qui pouvait le gêner; mais il nous convenait à tous de lui laisser la responsabilité de ses actes. Quant à la question de primauté entre l'établissement d'une constitution ou celui d'un roi, on sait qu'elle fut résolue par une revision de la Charte en vingt-quatre heures.

» La commission n'a existé comme gouvernement que pendant cinq jours, et, si l'on veut se reporter aux circonstances et à ses actes, on verra qu'elle les a bien remplis. Elle fut priée par le lieutenant général d'organiser la ville de Paris, ce qu'elle fit, et ce qui continua quinze jours de plus son existence devenue fort étroite. Son œuvre finie, elle se retira. Si elle ne s'est pas occupée plus activement de la grande question politique, c'est, comme je l'ai déjà dit, parce que chacun de ses membres appartenait à la réunion des députés, et y portait son opinion et ses votes.

» Dans ces divers événements, il avait été tenu fort peu de compte du parti républicain, et il y en avait une raison fort simple, c'est que ce parti n'existait pas alors, ni à Paris, ni en France. Il se réduisait, à Paris, à cent cinquante ou deux cents adeptes, jeunes gens, il est vrai, pleins d'activité et de courage, mais qui n'avaient d'importance que par leur chef, le général la Fayette. Or, le général la Fayette n'était pas de leur parti; aussi en furent-ils abandonnés dès le premier pas.

» Je ne veux point dire par là que le général la Fayette n'était pas entré, sous la Restauration, dans la conspiration de Béfort et dans plusieurs autres; j'ai assez connu les affaires secrètes de ce temps pour ne pas l'ignorer; mais ces conspirations n'étaient pas républicaines. Je ne veux pas même dire que, dans les deux dernières années de sa vie, il ne se soit mêlé sérieusement à quelques combinaisons contre Louis-Philippe, et je reconnais qu'à cette époque le parti républicain avait déjà plus d'action; mais le général la Fayette recherchait surtout le mouvement et la popularité. M. Laffitte disait de lui, avec beaucoup d'esprit, sous la Restauration : « La Fayette est une statue qui cherche » son piédestal; que ce piédestal soit un fauteuil de dictateur ou un » échafaud, peu lui importe. »

» Si M. Dumas veut savoir les motifs qui ont déterminé le général la Fayette à abandonner le parti républicain, il peut les demander à M. Odilon Barrot, qui a dû les connaître.

» M. Odilon Barrot s'était présenté à nous à l'hôtel de ville, non pas le 28, mais le 31 juillet; il était porteur d'une lettre de M. Laffitte, qui nous priait de le nommer notre secrétaire. Nous le connaissions tous, et il jouissait dès lors d'une réputation trop honorable pour que la recommandation ne fût pas accueillie. M. Mérilhou et M. Bande nous étaient déjà attachés en la même qualité; M. Barrot leur fut adjoint. Mais la mission qu'il avait reçue de M. Laffitte n'était pas de rester auprès de nous : elle était de s'établir auprès du général la Fayette, avec qui il avait déjà, par sa famille, des rapports d'intimité. C'est lui qui a servi d'intermédiaire entre M. Laffitte et le général la Fayette, ce qui lui a donné une assez grande action sur les événements. On craignait que le général la Fayette ne conservât quelque rancune contre le duc d'Orléans, à raison de certains actes de la première révolution, et qu'il ne se laissât entraîner par les jeunes gens qui l'entouraient à une tentative républicaine.

» Je voudrais finir, et je vous prie, cependant, de me permettre d'ajouter encore un mot.

» On a dit, dans votre journal, et M. A. Dumas a répété, je crois, que M. Casimir Périer nous avait refusé deux millions que nous lui demandions pour une affaire importante. J'ai attaqué assez vivement M. Casimir Périer pour avoir le droit de lui rendre justice. Il n'a jamais eu à nous refuser, et nous n'avons jamais eu à lui demander ni deux millions ni aucune autre somme. Les caisses de l'État étaient à notre disposition, et elles étaient pleines. Nous avions notamment sous nos mains celle de l'hôtel de ville, qui contenait de dix à douze millions. C'est sur cette dernière caisse que nous avons fait nos dépenses. Elles ont été arrêtées à cinquante-trois mille francs, par la cour des comptes, qui a proposé de laisser cette somme à notre charge.

» La révolution de juillet n'a été l'œuvre ni de quelques hommes ni d'un parti; elle est sortie du soulèvement de la France entière, indignée d'un parjure et encore blessée des humiliations de 1815. Comment cette unanimité si noble et si pure a-t-elle été remplacée, peu de temps après, par des haines de parti et par des scènes de troubles et de désordre? Le gouvernement n'a-t-il pas contribué lui-même à cette transformation? Quel a été son but? Quels ont été ses hommes? Quelles ont été les fautes des partis, les erreurs et les faiblesses des hommes? Voilà ce que l'histoire doit rechercher et enseigner. Les mémoires privés peuvent certainement lui être utiles, mais sous une condition, c'est qu'ils apporteront la vérité.

» Dans le mouvement de réaction qui a succédé si promptement aux trois journées, les membres de la commission, rendus entièrement à leurs fonctions législatives, ont presque tous suivi des routes différentes. On peut les juger diversement : la vie d'un homme public appartient au public. Mais ils peuvent aussi se rendre intérieurement ce témoignage que, pendant leur courte existence comme gouvernement, et tandis qu'ils étaient à l'hôtel de ville, ils ont rendu quelques services au pays. Nul ne saurait se représenter l'état de trouble et de confusion où était Paris le 29 juillet. Les rues, les boulevards étaient couverts de barricades dont celles de 1848 n'ont point donné l'idée. La circulation des piétons en était gênée, celle des voitures impossible, et il ne fallait pas penser à les détruire, car aux portes de la ville était une armée, et cette armée pouvait reprendre l'offensive. Toute la population était sur pied. Parmi les combattants, il y avait un grand nombre de blessés qui

réclamaient des secours. Il y avait aussi un grand nombre d'hommes qui, sous les armes depuis plus de soixante heures, manquaient de subsistances. Nous leur envoyâmes de l'argent, et ils le refusèrent.
» Nous nous sommes battus pour la patrie, » disaient-ils : « elle nous » doit du pain, non de l'argent. » Or, il n'y avait point de magasins, point de rations préparées. A chaque instant arrivaient des soldats, des compagnies entières qui abandonnaient la cause de Charles X : c'était un tourbillonnement d'hommes et d'événements dont il serait impossible de peindre la rapidité.
» Au milieu de ce mouvement immense, il fut pourvu à tous les besoins ; tous les droits ont été respectés. Les communications entre Paris et les provinces, par la poste et le télégraphe, se rouvrirent dès le jour même du 29. Le lendemain, de nouvelles municipalités furent créées et installées. L'on ne fut troublé ni dans ses propriétés, ni même dans ses opinions. Le peuple s'était livré vis-à-vis de deux ou trois personnes à des démonstrations alarmantes : sur un seul mot de nous, il s'arrêta.
» Nous avons pu protéger même des adversaires politiques ; ceux d'entre eux qui voulurent quitter la capitale reçurent des passeports. Paris reprit promptement sa physionomie ordinaire, et, au bout de peu de jours, il aurait pu se demander s'il y avait eu une révolution.
« Ces résultats ont été dus à la sagesse du peuple, je m'empresse de le reconnaître : nous n'eussions rien pu sans lui, puisqu'il était notre unique instrument. Qu'il me soit permis néanmoins d'en réclamer une modeste part pour la direction qui lui fut donnée, et pour la rapidité des mesures prises et de leur exécution. En nous rendant à l'hôtel de ville, nous avions compromis notre fortune, et exposé notre vie. Qu'on ne nous en sache aucun gré, je ne m'en plains pas ; mais, du moins, quand on parle de nous, qu'on en parle sérieusement ; c'est un égard qui me paraît nous être dû, de même qu'à tous les hommes publics ; j'en appelle à M. Dumas lui-même.
» Je m'arrête et vous prie, monsieur, de vouloir bien publier ma lettre ; j'ai dû attendre, pour l'écrire, que M. Dumas eût fini ou à peu près, avec l'hôtel de ville. Vous la trouverez peut-être trop longue ; je n'ai fait, cependant, que toucher, pour ainsi dire du bout de la plume, les hommes et les choses de 1830. Je n'ai pas osé m'étendre davantage ; j'aurais craint de trop importuner vos lecteurs.
» Veuillez agréer l'expression de ma considération très distinguée.

» MAUGUIN,
» *Ancien député.*

» Saumur, 8 mars 1853. »

AU RÉDACTEUR.

« Monsieur le rédacteur,

» Votre journal de ce jour 15 mars) renferme une lettre de M. Mauguin infirmant quelques-uns des faits que je rapporte dans mes Mémoires.
» J'ai pris, en écrivant ces Mémoires, une résolution : c'est de ne répondre que par des preuves officielles, des documents authentiques ou des témoignages irrécusables aux dénégations qui pourraient m'être opposées.
» Ainsi ai-je fait, il y a quelques jours, à propos de M. le chevalier de Liniers ; ainsi ferai-je aujourd'hui à propos de M. Mauguin.

PREMIÈRE INFIRMATION.

» Au moment où, suivant M. Dumas, nous étions en conférence avec M. de Sussy, arriva la députation Hubert, qui, voyant la porte fermée, l'ébranla à coups de crosse de fusil. On ouvrit. Alors, parut M. Hubert, suivi de quelques amis, *et portant une proclamation au bout d'une baïonnette*. Les membres de la commission furent *saisis d'épouvante*, et *s'éparpillèrent* un instant au milieu de la salle.
» Je ne sais si M. Dumas a voulu faire du pittoresque, mais je sais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans son récit. »
Voici ma réponse :
» M. Hubert fut choisi pour porter cette adresse à l'hôtel de ville ; il partit en costume de garde national, et accompagné de plusieurs membres de l'assemblée, parmi lesquels étaient Trélat, Teste, Charles Hingray, Bastide, Poubelle, Guinard, tous hommes pleins d'énergie, de désintéressement et d'ardeur. La députation fendait la foule immense répandue sur la place de Grève. HUBERT PORTAIT L'ADRESSE AU BOUT D'UNE BAÏONNETTE...
» Les uns s'égarent dans l'hôtel de ville, les autres trouvent la porte du cabinet de la commission municipale fermée. Ils demandent à entrer, on ne leur répond pas. INDIGNÉS, ILS ÉBRANLENT LA PORTE À COUPS DE CROSSE. On leur ouvre, enfin, et *ils aperçoivent le comte de Sussy causant amicalement avec les membres de la commission municipale.* »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans.*)

SECONDE INFIRMATION.

» M. Hubert, qui n'avait *ni proclamation ni baïonnette*, parla au nom de la députation, *et d'abondance* ; il insista notamment sur deux points...
» Tout se passa, du reste, poliment, convenablement, et je crois même pouvoir certifier que, lorsque la députation se retira, M. Audry de Puyraveau ne glissa point en secret un projet de proclamation dans la main de son chef ; autrement, il se serait donné un démenti à lui-même, car il avait approuvé la réponse. »
» Je ne sais quelle était la réponse approuvée par M. Audry de Puyraveau. Voici la mienne :
» Seul (dans la commission municipale), M. Audry de Puyraveau avait une attitude passionnée : *Remportez vos ordonnances !* s'écria-t-il alors (s'adressant à M. de Sussy) ; *nous ne connaissons plus Charles X !* ON ENTENDAIT EN MÊME TEMPS LA VOIX RETENTISSANTE D'HUBERT LISANT POUR LA SECONDE FOIS L'ADRESSE DE LA RÉUNION LOINTIER. » La députation républicaine se disposait à sortir lorsque, s'approchant d'Hubert, et TIRANT UN PAPIER DE SA POCHE, M. Audry de Puyraveau dit avec vivacité : TENEZ, VOICI UNE PROCLAMATION QUE LA COMMISSION MUNICIPALE AVAIT D'ABORD APPROUVÉE, ET QU'ELLE NE VEUT PLUS MAINTENANT PUBLIER. IL FAUT LA RÉPANDRE. »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans*, imprimée et publiée à quinze éditions, du vivant de M. Audry de Puyraveau et de M. Mauguin.)

TROISIÈME INFIRMATION.

« Je ne puis me taire sur une scène où M. Dumas me fait figurer personnellement avec M. Charras. Il aurait été question d'une lettre à » écrire aux officiers d'un régiment où je ne connaissais personne. *Je me serais plaint du général Lobau*, et M. Charras aurait menacé de le » faire fusiller ; sur quoi, j'aurais bondi de surprise ; M. Charras m'aurait pris par la main, et, me conduisant à l'une des fenêtres de l'hôtel » de ville, il m'aurait montré la place en me disant : *Il y a là cent cinquante hommes qui n'obéissent qu'à moi, et qui fusilleraient le Père éternel, s'il descendait sur la terre, et si je leur disais de le fusiller.* »

RECTIFICATION.

» D'abord, j'ai mis dans la bouche de Charras, non ces paroles tronquées par M. Mauguin, mais celles-ci, qui, à mon avis, sont bien différentes :
« *Et, si le Père éternel trahissait la cause de la liberté, ce qu'il est* » *incapable de faire, et que je leur disse de fusiller le Père éternel, ils* » *le fusilleraient !* »
» Reprenons la troisième infirmation où je viens de l'interrompre.
« M. Charras, » poursuit M. Mauguin, « était à cette époque un jeune » homme fort peu connu et n'ayant aucune influence. *Je ne me rappelle* » *ni l'avoir vu ni lui avoir parlé à l'hôtel de ville.* Dans tous les cas, » s'il m'eût tenu le langage qu'on lui prête, ou je l'aurais fait arrêter, » ou je me serais éloigné de lui sans daigner lui répondre. »

PREMIÈRE RÉPONSE À LA TROISIÈME INFIRMATION.

« La garde nationale de Saint-Quentin demandait deux élèves de » l'École polytechnique pour la commander ; elle avait envoyé, en conséquence, une députation à la Fayette, et lui avait, en même temps, » fait passer l'avis qu'il serait facile d'enlever le régiment caserné à la » Fère. La Fayette mande auprès de lui deux élèves de l'École, et les » envoie à la commission municipale. Ils arrivent accompagnés de » M. Odilon Barrot. Seul, M. Mauguin se promenait dans la salle. Instruit de l'objet de leur visite, *il prit une plume, et commença une* » *proclamation qui s'adressait au régiment de la Fère.* Mais M. Odilon » Barrot interrompit son collègue par ces mots : *Laissez-leur faire cela ;* » *ils s'y entendent mieux que nous !* M. Mauguin céda la plume à l'un » des deux jeunes gens.
» La proclamation faite, le général Lobau se présente : *on la lui* » *donne à signer, il refuse et sort.* IL NE VEUT RIEN SIGNER, dit alors » M. Mauguin ; *tout à l'heure encore, il refusait sa signature à un* » *ordre concernant l'enlèvement d'un dépôt de poudres.* — IL RECULE » DONC ? répondit un des élèves de l'École polytechnique ; *mais rien* » *n'est plus dangereux, en révolution, que les hommes qui reculent...* » JE VAIS LE FAIRE FUSILLER ! — Y PENSEZ-VOUS ! répliqua vivement » M. Mauguin, FAIRE FUSILLER LE GÉNÉRAL LOBAU ! UN MEMBRE DU » GOUVERNEMENT PROVISOIRE ! — LUI-MÊME ! reprit le jeune homme EN » CONDUISANT LE DÉPUTÉ À LA FENÊTRE *et en lui montrant une cen-* » *taine d'hommes qui avaient combattu à la caserne de Babylone*, et » JE DIRAIS À CES BRAVES GENS DE FUSILLER LE BON DIEU, QU'ILS LE » FERAIENT ! » — M. Mauguin se mit à sourire, et signa la proclamation en silence. »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans.*)

DEUXIÈME RÉPONSE À LA TROISIÈME INFIRMATION.

« Mon cher Dumas,

» Je viens de lire, dans le numéro de *la Presse* que vous m'avez en- » voyé ce matin, une lettre où M. Mauguin conteste l'exactitude d'un » récit que vous avez publié, *et où mon nom figure à côté du sien*
» Vous me demandez la réponse que j'ai à y faire. Je vous avoue que » je tiens assez peu à ce que l'on nie ou affirme telle ou telle des scènes » où j'ai pu être acteur plus ou moins obscur dans notre grande lutte » de juillet 1830 ; mais, puisque vous y tenez, JE DÉCLARE QUE LA SCÈNE » DE L'HÔTEL DE VILLE EST, sauf quelques détails de peu d'importance, » EXACTEMENT RACONTÉE DANS VOS *Mémoires*. Les souvenirs de M. Mauguin *le servent mal*. JE SUIS SÛR DE LA FIDÉLITÉ DES MIENS. Ils concordent, d'ailleurs, parfaitement avec l'*Histoire de dix ans*, publiée » il y a longtemps déjà, et où vous avez, sans doute, puisé les faits » contestés *aujourd'hui* par M. Mauguin.
» Tout à vous.

» CHARRAS.

» Bruxelles, 13 mars 1853. »

QUATRIÈME INFIRMATION.

« On a dit, dans votre journal, et M. Dumas a répété, je crois, que » M. Casimir Périer nous avait refusé deux millions que nous lui demandions pour une affaire importante ; il n'a jamais eu à nous refuser » et nous n'avons jamais eu à lui demander deux millions ni aucune » autre somme. »

RECTIFICATION.

« Je n'ai pas dit qu'on eût demandé à M. Casimir Périer *deux millions*, somme qui, effectivement, vaut la peine qu'on y réfléchisse avant de la donner.

« J'ai dit :

« La moitié des combattants mourait de faim sur les places publiques, et demandait du pain. On se tourna d'un mouvement unanime vers M. Casimir Périer, le même qui proposait, la veille, d'offrir quatre millions au duc de Raguse. *Ah! messieurs*, répondit-il, *j'en suis vraiment désespéré pour ces pauvres diables; mais il est plus de quatre heures et ma caisse est fermée.* »

RÉPONSE A LA QUATRIÈME INFIRMATION.

« Sur ces entrefaites, on vint annoncer que beaucoup d'ouvriers manquaient de pain; il fallait de l'argent. On s'adressa à M. Casimir Périer, qui répondit : IL EST PLUS DE QUATRE HEURES; MA CAISSE EST FERMÉE. »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans.*)

CINQUIÈME ET DERNIÈRE INFIRMATION.

« La commission municipale de 1830 n'a pas constitué un gouvernement aussi inactif, aussi introuvable que M. Alexandre Dumas se complaît à l'affirmer. Il s'en serait convaincu lui-même à cette époque, s'il eût seulement jeté les yeux sur les murs de Paris, placardés chaque jour de nombreux décrets. »

RÉPONSE.

» M. Mauguin m'accuse à tort de ne pas rendre justice à l'activité de la commission municipale; car, justement, à propos du premier de ses décrets, j'ai écrit ceci dans mes Mémoires :

» Voilà donc la bourgeoisie à l'œuvre, et recommençant, le jour même du triomphe populaire, son travail de réaction!

» Reconnaissez-vous, abordez-vous avec des cris de joie, embrassez-vous, hommes des faubourgs, jeunes gens des écoles, étudiants, poëtes, artistes; levez les bras au ciel, remerciez Dieu, criez *Hosannah!* Vos morts ne sont pas sous terre, vos blessures ne sont pas pansées, vos lèvres sont encore noires de poudre, vos cœurs battent encore joyeusement se croyant libres; — et déjà les hommes d'intrigue, les hommes de finance, les hommes à uniforme, tout ce qui se cachait, tremblait, priait pendant que vous combattiez, vous vient impudemment prendre des mains la victoire et la liberté, arrache les palmes de l'une, coupe les ailes de l'autre, et fait deux prostituées de vos deux chastes déesses!

» Tandis que vous fusillez, place du Louvre, un homme qui a pris un vase de vermeil; tandis que vous fusillez sous le pont d'Arcole, un homme qui a pris un couvert d'argent, on vous calomnie, on vous déshonore là-bas, dans ce grand et bel hôtel que, par une souscription nationale, vous rachèterez un jour, enfants sans mémoire et au cœur d'or! pour en faire don à son propriétaire, qui se trouve ruiné n'ayant plus que quatre cent mille livres de rente!

» Écoutez et instruisez-vous! — *Audite et intelligite!*

» Voici le premier acte de cette commission municipale qui vient de s'instituer :

» *Les députés présents à Paris ont dû se réunir pour remédier aux graves dangers* QUI MENACENT LA SURETÉ DES PERSONNES ET DES PROPRIÉTÉS. — *Une commission a été nommée pour veiller aux intérêts de tous, en l'absence de toute organisation régulière.* »

» Comment concilier, maintenant, la prise de cet arrêté avec ce que dit M. Mauguin, dans la lettre à laquelle nous répondons, de ce même peuple qui, selon la commission municipale, *menaçait la sûreté des personnes et des propriétés?*

« Voici ce que dit M. Mauguin :

» Jamais autorité ne fut obéie aussi ponctuellement que la nôtre; *jamais peuple ne se montra aussi docile, aussi courageux, aussi ami de l'ordre que celui de Paris en* 1830. »

» Convenons que la commission connaissait bien mal ce peuple, ou, le connaissant, lui faisait gratuitement une bien grave insulte!

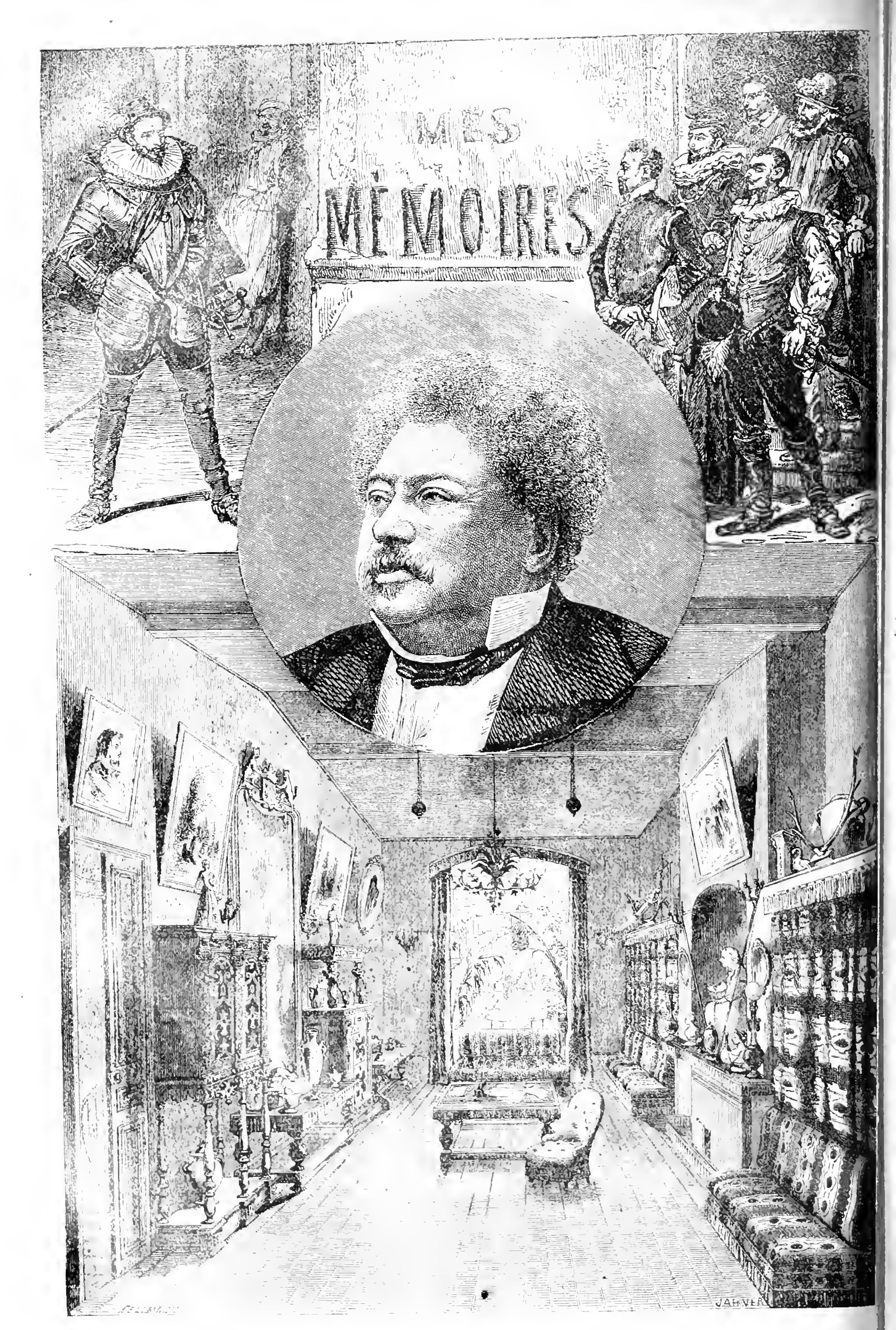
» Mais la commission ne connaissait pas le peuple; elle ne l'avait pas vu.

» Cela tient à ce que la commission ne fut constituée que le 29 juillet au soir, et que le peuple se battait depuis le 27 au matin.

» Nous attendons les nouvelles dénégations qui peuvent se produire et nous promettons d'y répondre aussi promptement, aussi catégoriquement, aussi victorieusement qu'à celles de M. le chevalier de Liniers et à celles de M. Mauguin.

» ALEX. DUMAS.

» Bruxelles, ce 13 mars 1853. »


MES
MÉMOIRES
JAHYER

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Mes Mémoires

TOME III

ILLUSTRATIONS

DE

GRANDVILLE, Victor HUGO, Tony JOHANNOT, LIX,
MÉAULLE, Henry MONNIER, Léon NOËL, Horace VERNET, etc.

(Documents de l'époque)



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



MES MÉMOIRES

TOME III

CLXX

DÉJEUNER SUR LE PONT. — SAINT-NAZAIRE. — A QUOI NE PENSENT JAMAIS LES MARIS. — NOIRMOUTIERS. — BELLE-ILE JE QUITTE LES DEUX PAULINE. — L'ÉCHELLE DE CORDES — LE CANOT. — UN BAIN COMPLET. L'AUBERGE DE SAINT-NAZAIRE. — JE JETTE L'ARGENT PAR LES FENÊTRES. — UNE FOURNÉE D'HABITS. RETOUR A PARIS

Pendant que la manœuvre s'exécutait, je rejoignis nos deux époux.

— Eh bien, monsieur, me dit la jeune femme, voici le moment de retourner à terre, et vous allez me quitter.

— Pas encore, madame, lui dis-je.

Son regard s'arrêta sur moi

— Pas encore? répéta-t-elle.

— Non, madame; j'ai obtenu du capitaine de ne vous quitter qu'au dernier moment... Je déjeune avec vous, et nous avons encore quelques bonnes heures à parler ensemble de la France.

— Merci, monsieur, me dit à son tour le mari.

En ce moment, toutes les personnes venues à bord soit pour affaires de commerce, soit pour affaires de cœur, firent leurs adieux, descendirent dans les barques et s'éloignèrent du bâtiment.

L'ancre fut tirée hors de l'eau, puis caponnée, et *la Pauline* commença d'obéir au double mouvement du courant et de la brise.

Ce mouvement, tout insensible qu'il était, fut un nouveau sujet de douleur pour la jeune femme.

J'allai au capitaine.

— Capitaine, lui dis-je, je crois que vous feriez un grand plaisir à vos passagers... à deux, du moins, en ordonnant qu'on serve le déjeuner sur le pont

— Pourquoi cela?

— Parce que voici là-bas une jeune femme qui désire prendre tout ce qu'elle pourra de la France avant de la quitter, et que, pendant tout le temps qu'elle sera dans l'entre-pont, elle ne verra pas la France.

— Rien n'est plus facile, dit le capitaine, je n'ai que cinq passagers à ma table.

— Alors, c'est dit?

— C'est dit

Nous étions à la hauteur de Saint-Nazaire, qui s'élève tristement au milieu des sables et des bruyères sans un arbre où puisse se reposer la vue. Et, cependant, la jeune femme embrassait des yeux l'aride paysage avec autant

d'avidité que si ses regards eussent flotté sur une prairie suisse ou un lac écossais.

— Madame, lui dis-je, je vous préviens de la part du capitaine, que nous allons déjeuner.

— Oh ! moi, dit-elle, je ne mangerai pas.

— Laissez-moi vous dire que je suis sûr du contraire, madame...

Elle secoua la tête.

— Attendu, continuai-je, que nous déjeunons, non pas dans l'entre-pont, mais sur le pont

— C'est vous qui avez demandé cela au capitaine ! s'écria-t-elle, comme si je venais de réaliser un désir auquel son esprit n'osait pas même s'arrêter.

— Mais oui, lui dis-je en riant.

— Oh ! mon ami, reprit-elle en se retournant vers son ari, vois donc comme monsieur est bon !

— Ma foi, dit-il, aie-lui-en toute reconnaissane ; je n'y eusse pas pensé, moi.

Comment se fait il que les maris, même les plus amoureux, même les plus nouveaux mariés, ne pensent jamais aux choses auxquelles pensent les étrangers !

Je livre cette réflexion à la sagacité des psychologistes qui, par hasard, liront ce livre.

La table fut mise sur le pont ; la jeune femme mangea peu, mais ne perdit pas un instant de vue les deux bords de la Loire, qui allait sans cesse s'élargissant.

Au fur et à mesure que nous approchions de la mer, l'eau changeait de couleur, et, de jaune devenait verdâtre ; puis on voyait moutonner un commencement de vagues.

Dès que nous eûmes doublé Saint-Nazaire, nous nous trouvâmes au fond d'une espèce de V gigantesque qui, par sa partie la plus évasée, nous montrait l'horizon infini de la mer.

C'était la première fois que cette mer qu'elle allait traverser apparaissait aux yeux de la jeune femme, et il é ait facile de voir qu'elle lui produisait une profonde impression de terreur.

Sans qu'il y eût gros temps, la mer était houleuse ; mais ce n'était point cette houle qui impressionnait la mélancolique voyageuse, ce n'étaient point ces vagues blanchissantes à leur cime qui la faisaient pâlir ; c'était cette idée de l'infini, c'était ce sentiment de l'espace qui s'attache aux o éans.

Vers deux heures de l'après-midi, nous entrions en pleine mer.

Alors, nous avions, à gauche, l'île de Noirmoutiers (*nigrum monastertum*), laquelle doit son nom à un monastère de bénédictins qui y fut fondé au VIIe siècle par saint Philibert, et que détruisirent, au IXe, ces Normands dont la vue avait attristé les dernières années de Charlemagne ; — à droite, Belle-Ile, l'île de Fouquet, qui devait donner, plus tard, son nom à l'héroïne d'une de mes comédies, et, plus tard encore, devenir le théâtre du dénouement de la triple épopée des *Mousquetaires*, et fournir à mon pauvre ami Porthos une tombe digne de lui. Alors, ces différents noms me frappaient comme des sons indifférents ; mais, restés néanmoins au fond de ma mémoire, ils devaient en sortir un jour avec tout cet échafaudage des rêves de mon imagination, Délos flottantes qui s'arrêteront plus ou moins avant dans les espaces de l'avenir.

En face de nous s'étendait la mer aux crêtes dentelées, se joignant, vers l'horizon, à un ciel tout assombri de nuages dans lesquels le soleil commençait à s'ensevelir. Nous étions à trois lieues du port à peu près, à la hauteur de cet écueil qu'on appelle les Piliers ; les mauvaises passes étaient franchies, le vent tournait au sud-sud-ouest et fraîchissait. Le pilote déclara que sa besogne était finie, qu'il remettait le commandement au capitaine, et qu'il allait regagner la terre.

Quant à moi, je regardai avec une certaine inquiétude, je l'avoue, les moyens de descente qui m'étaient offerts pour passer du bâtiment dans la barque.

Ces moyens se réduisaient à une simple échelle de cordes collée aux flancs arrondis du navire.

Et, par-dessus tout cela, le navire filait ses sept nœuds à l'heure.

Il y eut un moment où j'eus bien envie de ne descendre qu'à la Guadeloupe.

Par bonheur, le capitaine comprit ce qui se passait en moi, il réfléchit qu'un petit retard de dix minutes n'était rien sur un voyage de six semaines.

— Allons, me dit-il, faites vos adieux, tandis que je vais mettre le bâtiment en panne.

Puis il cria :

— La barre dessous !

A l'instant même, les voiles fasièrent. On exécutait pour moi la même manœuvre que pour un homme tombé à la mer.

— Carguez la grande voile ! reprit le capitaine, les voiles du grand mât sur le mât !

Le navire s'arrêta, ou à peu près. Le pilote était déjà dans son canot.

Je m'approchai de la pauvre exilée ; ses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues.

— Vous vous acquitterez de ma commission, n'est-ce pas, monsieur ? me dit-elle d'une voix entrecoupée.

Je la saluai en signe d'adhésion.

— Vous embrasserez ma mère pour moi, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets, madame.

— Mais, dit le mari, si tu veux que monsieur embrasse ta mère pour toi, il faut d'abord que tu l'embrasses lui-même.

— Oh ! oui, s'écria la jeune femme avec effusion, je ne demande pas mieux.

Et elle me jeta ses bras autour du cou.

Chose étrange ! cette femme et moi nous ne nous étions jamais vus la veille au soir ; le matin, nous étions encore des étrangers l'un pour l'autre ; au moment du départ nous étions dès connaissances ; le déjeuner nous avait fait amis ; la séparation nous faisait presque frère et sœur. O mystères du cœur, incompris de la foule, et qui font de ceux à qui Dieu les a révélés des êtres privilégiés pour la souffrance. J'avais plus de peine à quitter ces amis d'un jour que je ne me promettais de plaisir à revoir des amis de vingt ans !

— Vous vous rappellerez mon nom, n'est-ce pas, monsieur ? me dit la jeune femme.

— Tâchez de lire les prochains livres que je ferai, madame, et je vous promets que vous retrouverez ce nom dans un de mes premiers romans.

Il y avait bien aussi peut-être, au fond de cette attraction du bord, la préoccupation de la descente tant soit peu périlleuse à laquelle j'allais être obligé de me livrer...

Heureusement, j'avais bon nombre de spectateurs de mes manœuvres gymnastiques, et l'on sait combien, en pareil cas, double le courage l'idée que l'on vous regarde.

Je m'avançai donc bravement vers la muraille ; je m'accrochai tout à la fois aux bas haubans du grand mât et à l'échelle, que, pour plus de facilité, le pilote — dans la crainte peut-être que je ne tombasse à la mer avant de lui avoir payé son petit écu — roidissait d'une main, tandis que, de l'autre, à l'aide d'une corde passée par un sabord, il maintenait la barque à portée du bâtiment.

Je n'avais pas descendu deux échelons, que le vent avait emporté mon chapeau. Je n'essayai pas même de le retenir : je n'avais pas trop de mes deux mains pour me cramponner à l'échelle.

Enfin, à ma grande satisfaction, et sans trop de gaucherie, j'arrivai à toucher le fond de la barque.

C'est une des vives joies que j'aie éprouvées de ma vie.

A peine fus-je assis sur un des bancs du canot, que le pilote lâcha en même temps l'échelle et la corde, et que nous nous trouvâmes à trente pieds de *la Pauline*.

J'entendis aussitôt la voix du capitaine qui criait :

— Faites porter les voiles du grand mât !

A l'instant, les voiles cessèrent de fasier et le bâtiment reprit sa course.

Nos deux jeunes gens étaient à l'arrière, l'homme me faisait signe avec son chapeau, la femme avec son mouchoir.

Pendant ce temps-là, le pilote orientait une petite voile ; je m'aperçus qu'elle était orientée à la façon dont la barque inclina tout à coup ; si je ne me fusse retenu au bordage opposé, je coulais tout bonnement à la mer.

Décidément, la plaisanterie commençait à me paraître mauvaise : — d'autant plus que le pilote, qui parlait à peine français, et qui était avare du peu de mots qu'il savait de notre langue, regardait l'horizon avec une ténacité qui m'inquiétait.

C'est qu'à mesure que nous approchions des côtes, la mer grossissait.

En outre, la nuit venait rapidement ; je voyais encore le trois-mâts, parce que sa pyramide de voiles se détachait sur l'horizon empourpré du soleil couchant ; mais il était certain que le trois-mâts ne pouvait plus nous voir, ou que, s'il nous voyait, nous avions, pour lui, l'aspect d'une mouette ou d'un goéland perdu dans les vagues.

Ceux qui se sont trouvés dans une frêle barque, au fond d'un de ces abîmes liquides, avec une muraille mouvante à droite et à gauche, l'immensité devant et derrière, et le ciel nuageux au-dessus de leur tête, savent seuls ce que le vent leur a dit en passant à travers leurs cheveux mouillés d'écume.

Au bout d'une demi-heure, le pilote fut obligé d'abattre sa voile. Il prit les avirons, mais les avirons mordaient mal sur les lames

De place en place, nous voyions les vagues, plus hautes et plus blanches, lancer dans les airs leur embrun, que le vent nous apportait comme une pluie fine et glacée. C'étaient les endroits où la vague se brisait contre les rochers.

Par bonheur, le flux nous poussait vers la terre ; mais,

En même temps que le flux nous servait ainsi, le vent nous faisait dévier de l'embouchure de la Loire, et nous jetait le long de la côte du Croisic.

Quant à moi, il m'était impossible de deviner où j'étais; la nuit venait de plus en plus, le cercle de l'obscurité se rétrécissait; nous avions à peine vingt pas d'horizon.

Je pris le parti de me cramponner au fond du canot et de ne plus m'occuper de rien, que de ne pas rouler à la mer; seulement, assis au fond comme je l'étais, je trempais à moitié dans l'eau de mer que nous avions embarquée alors que nous allions à la voile. Deux heures se passèrent ainsi, qui, je l'avoue, me parurent les deux plus longues heures que j'eusse encore vécues.

Dans un moment où je me soulevais pour regarder, je vis le pilote se donner un grand mouvement; puis la barque bondit comme si elle eût été folle; nous passâmes sous une espèce de cataracte qui dominait la crête sombre d'un rocher... Cette fois, je crus que tout était fini: l'eau était entrée par le col de ma chemise, et ruisselait jusque dans mes guêtres.

Je fermai les yeux, et j'attendis.

Au bout de cinq minutes, comme je me sentais toujours dans la barque, je les rouvris. Nous n'étions ni mieux ni plus mal, et rien n'était changé, si ce n'est qu'on entendait le bruit du ressac contre la côte; il était évident que nous n'en étions plus éloignés que d'une ou deux encablures. Le pilote se tenait au gouvernail, et poussé par le flux, laissait toute la besogne à la mer; son seul travail — et ce travail ne me paraissait pas facile — était de se diriger à travers les rochers.

Tout à coup il se leva en me criant:

— Tenez-vous bien.

La recommandation était plus qu'inutile: je serrais la banquette à y laisser l'empreinte de mes doigts

J'éprouvai un choc violent, comme si le fond de la barque eût ratissé un lit de galets.

Le pilote passa rapidement au-dessus de moi, et sauta dans la mer.

Je ne comprenais rien à cette évolution, lorsqu'en me soulevant je l'aperçus, dans l'eau jusqu'à la poitrine, tirant la barque à lui avec une corde.

A quinze pas de nous était la falaise. J'eus grande envie de sauter à côté de mon homme; mais, comprenant mon intention:

— Non, non, dit-il, tenez-vous tranquille... Nous sommes arrivés.

En effet, la première vague poussa la barque si près du rivage qu'elle s'y engrava.

— Maintenant, me dit le pilote en s'approchant de moi, montez sur mon dos.

— Pour quoi faire?

— Pour ne pas vous mouiller.

La précaution était bonne, mais venait un peu tard: j'étais trempé comme une éponge

— Merci de votre obligeance, lui dis-je, mais ce n'est pas la peine.

Et je sautai dans la mer.

En ce moment arriva une vague qui me passa par-dessus la tête.

— Bon! dis-je, le bain sera complet!... Ah! sacré imbécile que je suis de faire de pareilles promenades, quand rien ne m'y force!... Ah...

Cette dernière exclamation m'était arrachée par la satisfaction que j'éprouvais de me retrouver sur la terre ferme.

Nous venions de débarquer dans cette petite anse qui se trouve entre Saint-Nazaire et le Croisic, à une lieue et demie à peu près de l'une et de l'autre de ces deux villes. J'avais le choix. Seulement, le Croisic m'éloignait d'une lieue et demie, tandis que Saint-Nazaire me rapprochait d'autant.

Il n'y avait donc pas d'hésitation à avoir: je me décidai immédiatement pour Saint-Nazaire.

Quant au pilote, il restait avec sa barque

Le vent sifflait aussi sec que sur la plate-forme d'Elseneur, au moment où va apparaître le fantôme du roi de Danemark. Je n'avais qu'un moyen de me réchauffer: c'était de me donner le plus de mouvement possible. J'allongeai cinq francs dans la main du pilote, au lieu de trois que je lui avais promis, et, la tête nue, les deux mains dans mes goussets, n'ayant pas un fil de mes vêtements qui ne fût mouillé de cette charmante eau de mer qui ne sèche jamais, je me mis à suivre le rivage au petit trot.

Une heure après, j'arrivais à Saint-Nazaire, et je frappais à la porte de la seule auberge du lieu, laquelle faisait toute sorte de difficultés pour s'ouvrir et recevoir, à onze heures du soir, un homme sans chapeau.

Le dialogue qui devait amener mon introduction se prolongeant à l'infini, et ne promettant pas de se terminer à ma satisfaction, je pris le parti de jeter à travers la fenêtre du premier étage, de l'appui de laquelle l'hôte me parlait, une pièce de cinq francs. De cette façon, l'hôte était sûr que je payerais mon coucher.

La pièce retentit sur le plancher de la chambre; l'aubergiste la ramassa, alluma une lampe, et, s'étant assuré que ma pièce était de bon aloi, se décida à m'ouvrir.

Dix minutes après, j'étais tout nu devant un immense feu de bruyères qui me rôtissait sans me réchauffer; mais j'étais si heureux de sentir la terre sous mes pieds, que j'avais oublié le trop grand froid, et que je ne pensais pas à la trop grande chaleur.

L'hôte était devenu aussi aimable qu'il avait été rébarbatif d'abord; il m'offrit une de ses chemises que j'acceptai, bassina mon lit lui-même, et emporta mes habits pour les mettre au four.

Il avait, dans la journée, fait du pain et des galettes, de sorte que son four était encore tiède. Ma défroque y fut enfournée sur une plaque de tôle, et, grâce à cette invention, je retrouvai, le lendemain, mes habits secs comme de l'amadou.

A onze heures du matin, j'étais de retour à Paimbœuf, le soir, j'étais à Nantes; le lendemain de ce lendemain, j'étais à Tours, où je m'acquittais près de madame M... de la commission de sa fille.

Le même jour, je trouvai une place dans la malle-poste, et m'en emparai.

J'étais las du langage carliste que j'entendais depuis six semaines: j'avais besoin de revoir mon soleil de juillet, mon Paris révolutionnaire, mes monuments criblés de balles.

Lorsque j'arrivai, il pleuvait à verse; M. Guizot était ministre, et l'on grattait la façade de l'Institut!

CLXXI

LETTRE CONFIDENTIELLE DE LOUIS-PHILIPPE A L'EMPEREUR NICOLAS. — RÉPONSE DU CZAR. — CE QUE POUVAIT LA FRANCE APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET. — LOUIS-PHILIPPE ET FERDINAND VII. — LES RÉFUGIÉS ESPAGNOLS. — LA RÉACTION A L'INTÉRIEUR. — GRATTAGE DES MONUMENTS PUBLICS. — PROTESTATION.

Ce dernier mot indique, en effet, où en était arrivée la réaction à Paris au moment où j'y rentrais, après six semaines ou deux mois d'absence.

On se rappelle la conversation du lieutenant général avec les républicains dans la soirée du 31 juillet, et comment Louis-Philippe y avait mis à découvert son système de juste milieu, système qui avait tellement révolté l'âme de nos jeunes gens, que Cavaignac s'était écrié: « Oh! s'il en est ainsi, monsieur, nous pouvons être tranquilles; vous n'en ayez pas pour quatre ans! »

Cavaignac ne se trompait pas sur le résultat: il se trompait sur la date; c'était une erreur de chronologie, voilà tout.

Au reste, une lettre rendue publique par celui-là même à qui elle avait été adressée, prince dont l'orgueil aristocratique et héréditaire se complaisait à l'abaissement d'un roi issu d'une révolution, avait donné, plus clairement encore que les paroles volantes d'une conversation, le programme du nouveau règne.

Cette lettre, on s'en passait des copies envoyées de Pétersbourg même: cette lettre était celle que le roi de France avait écrite à *monsieur son frère*, l'empereur de toutes les Russies.

M. Athalin l'avait portée en courrier extraordinaire; mais elle devait être remise à part de la lettre officielle qui annonçait l'avènement au trône du lieutenant général; c'était la lettre faite pour n'être lue que de l'empereur de Russie, et la seule naturellement qui fut lue de tout le monde.

Elle semblait inexplicable aux hommes qui, depuis quinze ans, suivaient la politique du duc d'Orléans à l'endroit de la branche aînée, à ceux qui connaissaient sa conduite vis-à-vis de Charles X et du jeune duc de Bordeaux pendant les journées qui précédèrent sa nomination à la lieutenance générale, et celles qui la suivirent; à ceux, enfin, qui savaient le rôle que le Palais-Royal avait joué dans toute cette grande mise en scène de l'expédition de Rambouillet, expédition qui avait déterminé, non pas la fuite. — Charles X conserva jusqu'à Cherbourg la dignité suprême saine et sauve, — mais le départ de la famille royale.

Les meilleurs amis du roi Louis-Philippe niaient que la lettre fût de lui ; selon eux, cette lettre était apocryphe.

Comme je dois expliquer à beaucoup de personnes qui s'en sont étonnées, et à quelques-unes qui s'en étonnent encore, les causes de l'opposition que, dans la sphère étroite du citoyen d'abord, et dans celle de l'homme de lettres ensuite, j'ai faite contre le gouvernement du roi Louis-Philippe, on permettra que je continue d'énumérer les motifs de cette répugnance politique, qui m'amena à donner ma démission au roi dans le moment où mon intérêt — si mon intérêt avait pu un seul instant l'emporter sur ma conscience — devait m'exciter, au contraire, à me rapprocher de cette fortune princière qui devenait une fortune royale.

J'ai dit les impressions produites en moi par cette lettre du duc d'Orléans au roi Charles X emportée par M. de Mortemart ; j'ai dit comment ces poignées de main données, cette *Marseillaise* chantée, ce front essuyé, m'avaient poussé hors du Palais-Royal à l'heure même où le jeune duc de Chartres y faisait sa rentrée ; j'ai dit l'espèce de honte qui m'avait cloué immobile devant cette affiche où le duc d'Orléans se prétendait *Valois*, au mépris des plus simples connaissances historiques, et, reniant saint Louis comme aïeul, se donnait pour chef de race François Ier, c'est-à-dire de tous nos rois le plus débauché, le plus impolitique, le plus infidèle à sa parole.

Au reste, ils savaient bien ce qu'il y avait d'honorable et de désintéressé dans mon opposition, ces trois fils du roi, le duc d'Orléans, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier, que je n'eus jamais l'orgueil d'appeler mes amis, mais qui me firent plus d'une fois l'honneur de se dire les miens. On verra, lorsque j'aurai à parler d'eux, — et l'occasion s'en présentera souvent dans le cours de ces Mémoires, — si je suis fidèle à la mauvaise fortune, et s'ils sont pieux les souvenirs de mon cœur et de ma plume qui suivent les exilés dans leur retraite.

Eh bien, cette lettre du roi à l'empereur Nicolas — la chose est peut-être ridicule à dire — me fut une douleur, comme la réponse du czar me fut une honte.

Il me semble, à moi, que, pour qu'un pays soit véritablement grand, généreux et fort, il faut que chaque citoyen de ce pays soit en quelque sorte une fibre de l'organisation générale et reçoive individuellement la secousse imprimée à sa nationalité, à sa gloire, à son honneur.

Voici cette lettre. Quelque longue qu'elle soit, nous la ferons suivre de sa réponse. Notre seul commentaire sera de souligner certains passages.

« Monsieur mon frère,

« J'annonce mon avènement au trône à Votre Majesté par la lettre que lui présentera, en mon nom, le général Athalin ; mais j'ai besoin de lui parler avec une entière confiance sur les suites de la *catastrophe que j'aurais tant voulu prévenir*.

« Il y avait longtemps que je regrettais que le roi Charles X et son gouvernement ne suivissent pas une marche mieux calculée pour répondre à l'attente et au vœu de la nation ; j'étais bien loin de prévoir pourtant les prodigieux événements qui viennent de se passer, et je croyais même qu'à défaut de cette allure franche et loyale dans l'esprit de la Charte et de nos institutions, qu'il était impossible d'obtenir, il aurait suffi d'un peu de prudence et de modération pour que le gouvernement pût aller longtemps encore comme il allait : mais, depuis le 8 août 1829, la composition du nouveau ministère m'avait fort alarmé. Je voyais à quel point cette composition était odieuse et suspecte à la nation, et je partageais l'inquiétude générale sur les mesures que nous devions en attendre. Néanmoins, l'attachement aux lois, l'amour de l'ordre ont fait de tels progrès en France, que la résistance au ministère ne serait certainement pas sortie des voies parlementaires, si dans son délire le ministère lui-même n'eût donné le fatal signal par la plus audacieuse violation de la Charte, *et par l'abolition de toutes les garanties de notre liberté nationale*, pour lesquelles il n'est guère de Français qui ne soit prêt à verser son sang. Aucun excès n'a suivi cette lutte terrible.

« Mais il était difficile qu'il n'en résultât point quelque ébranlement dans notre état social, et cette même exaltation des esprits, qui les avait détournés de tant de désordres, les portait en même temps, vers des essais de théories politiques qui auraient précipité la France et peut-être l'Europe dans de terribles calamités : c'est dans cette situation, sire, que tous les yeux se sont tournés vers moi : *les vaincus eux-mêmes m'ont cru nécessaire à leur salut* ; je l'étais peut-être plus encore pour que les vainqueurs ne laissassent point dégénérer la victoire ; j'ai donc accepté cette tâche noble et pénible, et j'ai écarté toutes les considérations personnelles qui se réunissaient pour me faire désirer d'en être dispensé, parce que j'ai senti que la moindre hésitation de ma part pouvait compromettre l'avenir de la France et le repos de tous nos voisins. Le titre de lieutenant général, qui laissait tout en question, excitait une défiance dangereuse, et il fallait se hâter de sortir de l'état provisoire, tant pour inspirer la confiance nécessaire que pour sauver cette Charte, si essentielle à conserver, dont feu l'empereur, votre auguste frère, connaissait si bien l'importance, et qui aurait été très compromise si l'on n'eût promptement rassuré et satisfait les esprits.

« Il n'échappera ni à la perspicacité de Votre Majesté, ni à sa haute sagesse, que, pour atteindre ce but salutaire, il est bien désirable que les affaires de Paris soient envisagées sous leur aspect véritable, et que l'Europe, rendant justice aux motifs qui m'ont dirigé, entoure mon gouvernement de la confiance qu'il a droit d'en espérer. Que Votre Majesté veuille bien ne pas perdre de vue que, tant que le roi Charles X a régné sur la France, *j'ai été le plus soumis* et le plus fidèle de ses sujets, et que ce n'est qu'au moment où j'ai vu l'action des lois paralysée et l'exercice de l'autorité royale totalement anéanti, que j'ai cru de mon devoir de déférer au vœu national en acceptant la couronne à laquelle j'ai été appelé. C'est sur vous, sire, que la France a surtout les yeux fixés : elle aime à voir dans la Russie son allié le plus naturel et le plus puissant ; j'en ai pour garantie le noble caractère et toutes les qualités qui distinguent Votre Majesté impériale.

« Je la prie d'agréer les assurances de la haute estime et de l'inaltérable amitié avec laquelle je suis,

« Monsieur mon frère, de Votre Majesté impériale, le bon frère.

« LOUIS-PHILIPPE. »

Une lettre si pleine de tendres assurances, si obséquieuse, si humble, eût bien mérité une réponse polie.

Voici celle de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies :

« J'ai reçu des mains du général Athalin la lettre dont il était porteur. Des événements à jamais déplorables ont placé Votre Majesté dans une cruelle alternative : elle a pris une détermination qui lui a paru la seule propre à sauver la France des plus grandes calamités, et je ne me prononcerai pas sur les considérations qui ont guidé Votre Majesté ; mais je forme des vœux pour que la Providence veuille bénir ses intentions et les efforts qu'elle va faire pour le bonheur du peuple français. De concert avec mes alliés, je me plais à accueillir le désir que Votre Majesté a exprimé d'entretenir les relations de paix et d'amitié avec tous les Etats de l'Europe, *tant qu'elles seront basées sur les traités existants et sur la ferme volonté de respecter les droits et obligations, ainsi que l'état de possession territoriale qu'ils ont consacrés* ; l'Europe y trouvera une garantie de la paix, si nécessaire au repos de la France elle-même. Appelé, conjointement avec mes alliés, à cultiver avec la France, sous son gouvernement actuel, ces relations conservatrices, j'y apporterai, pour ma part, toute la sollicitude qu'elles réclament, et *les dispositions dont j'aime à offrir à Votre Majesté l'assurance, en retour des sentiments qu'elle m'a exprimés*.

» Je la prie d'agréer, en même temps, l'assurance de mes sentiments pour elle.

« NICOLAS. »

Ainsi, Louis-Philippe en avait été pour ses frais de fraternité : Nicolas le tolérerait peut-être s'il respectait les traités de 1815, et on lui offrait des *dispositions* en échange de l'assurance des sentiments qu'il avait envoyés.

C'est que justement là était l'embarras de la situation nouvelle.

Nous avons dit que la révolution de juillet était la dernière amorce de Waterloo ; et, en effet, aussitôt le fait de la révolution accompli, tout ce qu'il y avait de cœurs généreux en France se tourna du côté de la Belgique, de l'Italie et de la Pologne.

La Belgique, à cette époque, faisait encore, on se le rappelle, partie de la Hollande, comme adjonction de territoire.

L'Italie, de même qu'aujourd'hui encore, râlait sous le genou de l'Autriche.

La Pologne, écartelée par la Prusse, la Russie et l'Autriche, n'avait pas même la consolation de réunir dans un même linceul ses membres dispersés.

Or, les cœurs généreux demandaient un remaniement de l'Europe ; ils voulaient donner à ces troupeaux qu'on appelle les peuples des pasteurs choisis par eux-mêmes : ils refusaient de reconnaître ces bouchers auxquels, sur la table verte du congrès de Vienne, des diplomates sans cœur avaient partagé, presque au hasard, cent millions de corps et d'âmes.

Mais c'était cela justement que ne voulait pas Louis-Philippe. Louis-Philippe représentait la bourgeoisie, qui se

compose de notaires, d'hommes d'affaires, de banquiers, d'agioteurs de bourse, de tripoteurs d'argent ; et la bourgeoisie a son dieu à part, son dieu à elle, qui n'a rien de commun avec le dieu des grands esprits et des grands cœurs.

La situation était si élevée, que les yeux clignotants de cette bourgeoisie se baissaient éblouis avant de pouvoir monter jusqu'à elle.

En effet, après la révolution de 1830, la France pouvait jeter aux rois le défi d'une ambition sans limites ; car elle pouvait agir non seulement avec ses propres forces, mais encore, en se faisant l'alliée des peuples, augmenter sa puissance et neutraliser celle des rois. Que fallait-il pour cela?

Il suffit que l'on jette les yeux sur l'état général des monarchies européennes, sur la Russie, avec son vautour du Caucase et sa gangrène de Constantinople ; sur l'Autriche, avec son double cancer de l'Italie et de la Hongrie ; sur la Hollande, avec sa Belgique hostile ; sur l'Angleterre, avec son Ecosse insoumise et son Irlande mourant de faim, pour comprendre qu'en parlant un peu haut, non seulement nous serions maîtres chez nous, mais encore que nous étendrions cette suprématie sur toute l'Europe.

Un instant, on crut, à propos de l'Espagne, que la France allait adopter cette large et splendide politique.

Il est vrai que le mobile qui faisait agir Louis-Philippe à l'endroit de l'Espagne était un sentiment tout personnel.

Aussi niais et presque aussi lâche que son aïeul Ferdinand de Naples qui n'avait pas voulu reconnaître la République française, Ferdinand d'Espagne n'avait pas voulu reconnaître la révolution de juillet, ou plutôt le prince qui venait d'hériter d'elle d'une façon presque aussi mystérieuse qu'il venait d'hériter du dernier des Condé.

Alors, dans un premier mouvement de colère, le roi Louis-Philippe avait reçu, conduit par M. Odilon Barrot, trois des membres du comité espagnol, MM. Loëve-Weimars, Marchais et Dupont ; il avait traité son frère Ferdinand de coquin, et presque offert la corde avec laquelle il désirait le voir pendre (1).

Il avait fait plus : il avait, pour soutenir les tentatives des révolutionnaires espagnols, mis cent mille francs à la disposition de la Fayette.

De ce côté, du moins, on se croyait à l'abri de tout revirement politique. M. Girod (de l'Ain), préfet de police, distribuait ouvertement des feuilles de route aux réfugiés espagnols se dirigeant vers les Pyrénées ; les impériales de toutes les voitures publiques étaient réservées à ces proscrits, qui allaient rentrer chez eux à la face du ciel, et, tout le long de la route, outre ces voyageurs privilégiés, on rencontrait des bandes de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes qui, tambours battants, bannières déployées, marchaient vers la Bidassoa.

Enfin, M. Guizot, l'homme de Gand, c'est-à-dire l'homme de la réaction, avait dit tout haut :

« La France, en reconquérant, en 1823, l'Espagne aux idées absolutistes, a commis un crime politique ; elle doit donc une réparation à l'Espagne. Cette réparation sera donnée éclatante, complète ! »

C'était à M. Louis Viardot que M. Guizot avait dit ces paroles en l'invitant à les répandre.

On voit que nous n'allons pas à tâtons, que nous n'accusons pas au hasard ; nous citons non seulement les paroles dites, non seulement les hommes qui les ont dites, mais encore les hommes à qui elles ont été dites.

Et, là-dessus, toutes ces victimes de Ferdinand VII, qu'on appelait Mendizabal, Isturitz, Calatrava, le duc de Rivas, Martinez de la Rosa, le comte de Toreno, le général Mina, le colonel Moreno, le colonel Valdès, le général Torrijos, le général Chapalangara, le général Lopès Baños, le général Butron, levèrent les bras au ciel et crièrent *Hosannah!*

En effet, des armes étaient envoyées si publiquement par MM. Guizot et de Montalivet, que l'ambassadeur d'Espagne, M. d'Ofalia, en fit l'objet d'une note diplomatique.

Nous avons dit de Ferdinand VII d'Espagne, qu'il était aussi niais et presque aussi lâche que son aïeul Ferdinand IV de Naples ; nous aurions dû dire qu'il était plus lâche, car, à ce seul bruit d'armes qui se faisait en France, à ces seuls cris de liberté qui se poussaient dans le Midi, à ce seul roulement de tambours qui s'approchait de la frontière, il fit amende honorable et reconnut Louis-Philippe avec l'expression de tous ses regrets d'avoir tardé si longtemps.

Or, quoiqu'il eût, comme nous l'avons dit, presque offert la corde pour le pendre, le nouveau roi voulait le repentir et non la mort du pécheur ; il retira, sans leur en rien dire, la main qu'il avait étendue sur les réfugiés espagnols, et ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, c'est-à-dire livrés à la vengeance de Ferdinand, furent tués, les uns sur le champ de bataille, et les autres, — oh ! ceci, c'est triste, c'est douloureux, c'est honteux à dire ! — les autres, poursuivis jusqu'au delà de la frontière, furent pris et fusillés sur le territoire français !...

Oh ! sire, sire, ne sont-ce point les ombres de ces martyrs qui, vous apparaissant, le 24 février, firent de vous le roi inerte et fugitif qui alla s'abattre sur la place de la Révolution, au pied de l'Obélisque, à l'endroit même où était tombée la tête de cet autre roi qu'on appelait Louis XVI ?

Quant à l'Italie, soulevée par les promesses de la Fayette, promesses que le vieux général croyait pouvoir tenir ; quant à l'Italie, qui ne demandait pour accomplir sa révolution, que la présence d'un corps d'armée sur les Alpes, elle regarda en vain du côté de l'Occident : la route d'Annibal, de Charlemagne et de Napoléon resta solitaire.

Quant à la Pologne, on sait le mot immortel de M. Sébastiani : « L'ordre règne à Varsovie ! »

A l'intérieur, la réaction n'était pas moins visible.

D'abord, on avait choisi pour ambassadeur à Londres M. de Talleyrand, ce Méphistophélès politique, qui avait vu trépasser entre ses mains, et devant son sourire de squelette, la République, le Directoire, l'Empire et la Restauration.

L'abolition de la peine de mort avait avorté à la Chambre.

Enfin, l'ordre avait été donné de faire disparaître de la face des monuments publics la trace des balles de juillet.

Il est vrai que cette dernière ordonnance n'avait point passé sans opposition.

A mon retour à Paris, les murailles étaient encore couvertes d'une protestation qu'on me permettra de citer, parce que le caractère de l'époque est tout entier dans les quelques lignes qui la composent, et que le plus grand mérite de ces Mémoires doit être de conserver et de reproduire intacte pour l'avenir toujours disposé à devenir myope, la physionomie des temps au milieu desquels j'aurai vécu.

Voici cette protestation :

RESPECT AUX MONUMENTS

« Chacune de nos époques de gloire a ses trophées et ses monuments ; le grand homme a sa colonne de bronze et ses arcs de triomphe ; mais, pour nous, quel témoin vivant ira raconter aux peuples à venir les exploits de ce siècle de trois jours et de cette population immortelle ? Quelle page d'histoire ira dire à la postérité à quel prix s'écroula cette monarchie de mille ans, vieillie dans le despotisme ? Quel monument apprendra à nos neveux que, là, derrière ces colonnes mutilées, leurs pères tombaient en défendant la liberté ?

« Notre charte, replâtrée en un jour, est-elle un monument digne du peuple roi ?

« Nous n'avons à nous que des tombeaux, les traces des balles empreintes sur nos murs, et les sillons de mitraille qui décorent le fronton de nos palais. Ce sont là nos bas-reliefs, nos inscriptions, nos fastes de la grande semaine ; le peuple y lit sa gloire et le roi y trouve des leçons. Sur ces noires murailles, temples des sciences et des arts, les balles de Charles X ont écrit, en caractères ineffaçables, ce que nous pouvions attendre, non seulement de l'amour, de la reconnaissance, mais encore de l'impartialité d'un Bourbon ! Là, si on en eût religieusement conservé l'empreinte, peut-être eussions-nous retrouvé la trace des balles d'un autre Charles !...

« Quelle main vandale vient donc s'attaquer aujourd'hui à ces nobles vestiges ? Un ordre sacrilège, émané de je ne sais quel pouvoir, voudrait faire disparaître ces brèches sublimes ! Qu'elles disparaissent, et bientôt on oubliera que des milliers de victimes sont tombées pour un principe, et que le sang a ruisselé pour une liberté éphémère qui ne nous a souri que trois jours ! Sont-ils des amis, sont-ils des frères, ceux qui osent ainsi insulter à nos exploits ? Les Autrichiens, les Russes, les Prussiens, respectèrent notre Colonne, nos arcs de triomphe, et les insignes honteux du vainqueur du Trocadéro souillent encore l'arc de triomphe du vainqueur d'Austerlitz ?

« *Courage, hommes du lendemain ! courage ! finissez-en avec l'héroïsme !* arrachez ces croix de bois, déchirez ces drapeaux tricolores qui décorent la tombe de nos frères, et vous aurez effacé la dernière trace de notre révolution !

Signé : LANNOY, élève de l'Ecole polytechnique ; PLOCQUE, avocat ; TH. MASSOT, avocat : GUYOT, étudiant en médecine; ETIENNE ARAGO, CH LOTHON, élèves de l'Ecole polytechnique. »

Vous voyez, ils ne demandaient pas grand'chose, ces pauvres combattants de juillet qui venaient de se voir souffler la république, qu'on avait enfermés dans les traités de 1815, et à qui l'on avait donné pour roi un fils de régicide qui reniait la Convention ; ils demandaient qu'on n'effaçât point la

(1) Voici les propres paroles du roi Louis-Philippe :

« Quant à Ferdinand VII, on peut le pendre si l'on veut; c'est le plus grand coquin qui ait jamais existé ! »

trace des balles des Suisses et de la garde royale empreintes sur la façade de leurs monuments. La demande, comme de raison, parut exorbitante, et fut refusée.

Donc, ainsi que je l'ai dit, à mon retour à Paris, M. Guizot était ministre, et l'on grattait la façade de l'Institut.

CLXXII

LE DRAME DE SAINT-LEU. — LA BRAVOURE DU DUC D'AUMALE. — ARRESTATION DE MM. PEYRONNET, CHANTELAUZE, GUERNON-RANVILLE ET POLIGNAC. — LE DOMESTIQUE DE MADAME DE SAINT-FARGEAU. — THOMAS ET M. DE POLIGNAC. — LES EX-MINISTRES A VINCENNES. — L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT A LA CHAMBRE. — LA FAYETTE. — M. DE KÉRATRY. — SALVERTE. — MORT AUX MINISTRES. — VIVE ODILON BARROT ! ET VIVE PÉTION !

Avant de revenir à tous ces replâtrages de murailles, — qui ont bien leur importance, comme on le verra tout à l'heure, — finissons-en avec le sombre drame de Saint-Leu, et avec ce dernier des Condé que l'on trouva pendu un matin, comme une vieille épée rouillée, à une espagnolette de fenêtre.

Je dis *finissons-en avec le sombre drame de Saint-Leu*, parce que, dans le chapitre précédent, j'ai fait allusion, je crois, à la mort *mystérieuse* du prince de Condé.

Oui, certes, cette mort est mystérieuse ; mais qu'on ne donne pas à l'épithète un autre sens que celui que je lui donne moi-même.

Un de mes amis, de mes amis intimes, — le même qui, le matin du 17 août 1847, après sa sortie de la chambre à coucher de madame la duchesse de Praslin, déjeunant chez moi, où il venait de laver pour la seconde fois ses mains tachées du sang de cette malheureuse femme ; le même qui, ce matin-là, me disait : « Je vous atteste que c'est le duc de Praslin qui a tué sa femme ! » cet ami, le célèbre chirurgien Pasquier, savant comme Dupuytren, probe comme Larrey, m'a répété dix fois :

— C'est moi qui ai dépendu le prince de Condé de sa fenêtre ; eh bien, sur mon âme et conscience, je déclare qu'il s'y était pendu lui-même !

Et je l'interrogeais sur ce sujet avec d'autant plus d'insistance, que j'avais connu ce pauvre prince à Villers-Cotterets, que j'avais mangé à la même table que lui chez M. Deviolaine, et qu'il avait été bon pour moi, tout enfant, tout étranger, tout inconnu que je lui étais.

Eh bien, sur mon honneur, à mon tour, je crois à la lettre ce que Pasquier m'a dit tant de fois, et me répétait encore exactement dans les mêmes termes quand, il y a deux ans à peine, nous allions tous deux, traversant la mer, rendre les derniers devoirs à ce roi mort à Claremont, — devoirs que, par je ne sais quelle susceptibilité de sa famille, j'ai eu le regret de ne pouvoir lui rendre pour mon compte ; — je le crois, et, s'il n'était pas mort, lui aussi, mort avant l'âge, comme tant de mes amis, comme celui à qui sont dédiés ces Mémoires, j'invoquerais son témoignage, et ce témoignage, dénué de toute affection à cette famille royale dont si souvent il a eu à se plaindre, et dont si souvent il s'est plaint à moi, — son témoignage, dis-je, ne me manquerait pas.

Or, je crois qu'il est bon de dire, d'écrire, d'imprimer cela, en adjurant le mort comme j'eusse adjuré le vivant, à l'heure où, dans cette retraite que je me suis volontairement choisie sur une autre terre que la terre de France, le bruit m'arrive qu'on veut mettre en doute cette question de suicide.

Du reste, peu importe ! Madame de Feuchères eût-elle été condamnée à l'expier sur l'échafaud ; madame de Feuchères, enfin, dans une dernière confession, eût-elle accusé de complicité morale ou matérielle ceux que de basses haines ont voulu souiller de cette complicité ; madame de Feuchères eût-elle proféré cet infâme mensonge, eût-elle proclamé cette odieuse calomnie, que, pour tous les esprits élevés, pour toutes les âmes honnêtes, l'ombre d'un soupçon ne pouvait point rejaillir jusqu'à ceux qu'elle tentait d'atteindre. Malheur aux partis qui saisissent de pareilles armes pour en frapper leurs ennemis ! Comme le dauphin essayant d'arracher l'épée au duc de Raguse, ils se blessent eux-mêmes et n'ensanglantent que leurs propres mains !

Pour quiconque tient une plume et écrit en face de l'histoire, c'est un devoir de dire la vérité : je crois l'avoir toujours dite.

Pour quiconque tient une plume et écrit en face de l'histoire, c'est une lâcheté de ne pas repousser la calomnie, et je la repousse.

Certes, il eût été beau, il eût été grand, il eût été sublime que le duc d'Orléans, déjà si riche de sa propre fortune comme prince, si riche encore de sa liste civile comme roi ; il eût été sublime, répéterai-je, que le duc d'Orléans renonçât à cette succession fatale et en fît, à quelque établissement de bienfaisance, à quelque fondation artistique, à quelque infortune nationale présente ou à venir, un legs gigantesque ; mais ceux qui ont lu ces Mémoires connaissent la stricte économie du roi, cette économie qu'on a pu me reprocher de mettre au jour ; on comprend ce que je veux en induire aujourd'hui. Eh bien, le caractère du prince donné, son tempérament admis, nous déclarons qu'il était au-dessus des forces de l'homme qui couvrait six pages de chiffres pour trouver un *boni* de 66 centimes, de renoncer à une succession de 66 millions, au moment où cette succession, si longtemps désirée, si longtemps attendue, venait, pour ainsi dire, d'elle-même au-devant de lui.

Passons donc vite sur tout cela, comme nous avons dit, en commençant ce chapitre, que notre intention était de le faire. et gardons-nous surtout de rendre responsable de cette fortune qui lui a été léguée, le jeune et noble héros de la *smala*.

Hélas ! tant de calomnies, tant d'indifférence, tant d'oubli, suivent les exilés, qu'il faut bien que, de temps en temps, quelques voix rappellent au pays qui les a nommés ses enfants bien-aimés, qu'ils n'étaient pas indignes de cet amour !

Un officier ne m'a-t-il pas répondu un jour, — il est vrai que cet officier avait reçu ses premières épaulettes du duc d'Aumale, — un officier ne m'a-t-il pas répondu, à moi qui vantais en sa présence la bravoure de ce pauvre banni :

— Brave?... Parbleu ! brave comme tout le monde !

Brave comme tout le monde ! quand j'ai entendu dire à Yousouf, — on ne contestera pas la bravoure de celui-là, j'espère ! — quand j'ai entendu dire à Yousouf, qui est prêt à le répéter, j'en suis sûr :

— Lorsque nous nous sommes trouvés, avec nos deux cent cinquante hommes, en face des quarante mille âmes dont se composait la smala ; que j'ai demandé au prince : « Monseigneur, que faut-il faire? » et qu'il m'a répondu : « Entrer là dedans, pardieu ! » lorsqu'il m'a répondu cela, me disait Yousouf, j'ai cru avoir mal entendu ; je l'ai fait répéter, et, lorsqu'il eut répété : « ENTRER LA DEDANS, VOUS DIS-JE ! » *le frisson m'a pris ;* j'ai mis le sabre à la main, parce que je suis un soldat, mais je me suis dit à moi-même : « C'est fini ! nous sommes tous flambés ! »

Brave comme tout le monde ! quand Charras, — on n'accusera pas celui-là d'être orléaniste ; on ne l'accusera pas non plus d'avoir peur : c'est un de ces rares tempéraments qui aiment le danger pour le danger, *un soldat de nuit*, comme les appellent les connaisseurs ; — quand Charras me disait, en parlant de cette même prise de la smala :

— Pour entrer, comme l'a fait le duc d'Aumale, avec deux cent cinquante hommes au milieu d'une pareille population, *il fallait avoir vingt-deux ans, ne pas savoir ce que c'est que le danger, ou bien* AVOIR LE DIABLE DANS LE VENTRE ! *Les femmes seules n'avaient qu'à tendre les cordes des tentes sur le chemin des chevaux pour les culbuter, et qu'à jeter leurs pantoufles à la tête des soldats pour les exterminer tous, depuis le premier jusqu'au dernier !*

Non, le duc d'Aumale n'a pas été brave comme tout le monde : il a été brave comme personne ne l'eût été, même les plus braves.

Je raconterai en son lieu et place ce qu'il me dit lui-même à cette époque, la première fois que je le vis après son retour.

Et, maintenant, revenons aux replâtrages des murailles, dont nous avons été écartés par cette digression sur la mort du prince de Condé et sur la bravoure du duc d'Aumale ; j'écris, je le répète, avec mes sensations, et surtout avec mes convictions, et je proclame d'une voix aussi impartiale l'avarice et la ruse du père que le courage et la loyauté des enfants.

Au reste, la discussion qui s'était élevée pour savoir si les murailles de Paris resteraient mutilées ou non ; si elles porteraient, comme une empreinte immuable, la date des 27, 28 et 29 juillet, ou si cette date serait effacée sur les pierres, ainsi qu'on voulait l'effacer dans les cœurs ; cette discussion, disons-nous, avait, une portée bien autrement haute que les gratteurs de maisons et les recrépisseurs de monuments ne voulaient l'avouer.

Il s'agissait tout simplement de sauver les têtes des ministres de l'ex-roi, têtes vigoureusement menacées par la vindicte publique.

Quatre de ces ministres avaient été arrêtés. C'étaient, pour les nommer dans leur ordre d'arrestation, MM. de Peyronnet, de Guernon-Ranville, de Chantelauze et de Polignac.

Donnons quelques détails sur ces différentes arrestations ; ces détails, les journaux du jour les enregistrent, on s'en préoccupe dans le moment, on se les transmet, on les répète ;

puis, peu à peu, on les oublie ; le fait reste, le fait brutal et bête ; puis arrive l'histoire, qui se borne à consigner ce fait dépouillé de tous ses détails, c'est-à-dire de tout son pittoresque.

Mais qu'importe à l'histoire ? N'est-elle pas le squelette des événements, et pas autre chose ?...

Quant à nous, nous aimons mieux le personnage vivant que la momie, et la momie que le squelette. En conséquence, nous tâcherons toujours de faire de l'histoire vivante, et ce ne sera que bien malgré nous que nous ferons de la momie ou du squelette.

M. de Peyronnet avait été arrêté le premier, à Tours.

Le lundi 6 août, à deux heures de l'après-midi, une chaise de poste qui traversait cette ville, ayant éveillé des soupçons, fut entourée par la garde nationale. Un seul homme se trouvait dans cette chaise de poste, et affectait de parler allemand. Il se donna d'abord pour un courrier de la maison Rothschild, et refusa de répondre aux autres questions, sous prétexte qu'il ne comprenait pas ; mais les postillons, interrogés à leur tour, déclarèrent qu'un second voyageur était descendu de la voiture, à un kilomètre des premières maisons, avec intention probablement de tourner la ville.

Deux gardes nationaux se détachèrent à l'instant et se dirigèrent vers la route de Bordeaux ; bientôt ils aperçurent un homme marchant à grands pas sur la levée de Grammont. Un garde champêtre qui venait à la rencontre de cet homme comprit, aux signes des gardes nationaux, qu'il fallait l'arrêter. Sommé de dire qui il était, l'étranger exhiba un passe-port au nom de Cambon ; malgré ce passe-port, on le fouilla, et la lettre P, brodée sur son mouchoir et gravée sur sa tabatière, acheva d'éveiller des doutes au sujet de son identité.

En ce moment, deux autres personnes survinrent, et l'une d'elles ayant regardé l'étranger attentivement, déclara qu'elle le reconnaissait pour M. de Peyronnet.

L'ex-ministre jouait de malheur : celui des nouveaux arrivants qui le reconnaissait était un ancien magistrat qu'il avait destitué.

L'autre, sans le connaître personnellement, avait eu affaire à lui à propos d'un jeune homme de Tours, nommé Sirjean, condamné pour délit politique ; il avait demandé à M. de Peyronnet la grâce de ce jeune homme, ou tout au moins un adoucissement à sa peine, et il n'en avait tiré qu'un refus brutal.

Tous deux haïssaient donc particulièrement M. de Peyronnet, et, l'ayant pris par le collet de son habit, ils le ramenèrent ainsi dans la ville.

Conduit à la prison de Tours, sans que les injures et les mauvais traitements qu'il avait subis eussent en rien altéré le calme de sa physionomie, M. de Peyronnet y avait été écroué.

Le même jour, une autre arrestation eut lieu à Tours ; c'était celle de MM. de Chantelauze et de Guernon-Ranville. La veille déjà, ils s'étaient présentés au haut de la tranchée Barthélemy ; mais, apprenant que l'on fouillait les voitures et que l'on visitait les voyageurs, ils se retirèrent. Le lendemain matin, les paysans, rencontrant dans la campagne deux hommes qui semblaient égarés, les arrêtèrent, les conduisirent à un petit village nommé la Membrole, et les remirent à la gendarmerie, qui les amena tous deux garrottés à Tours.

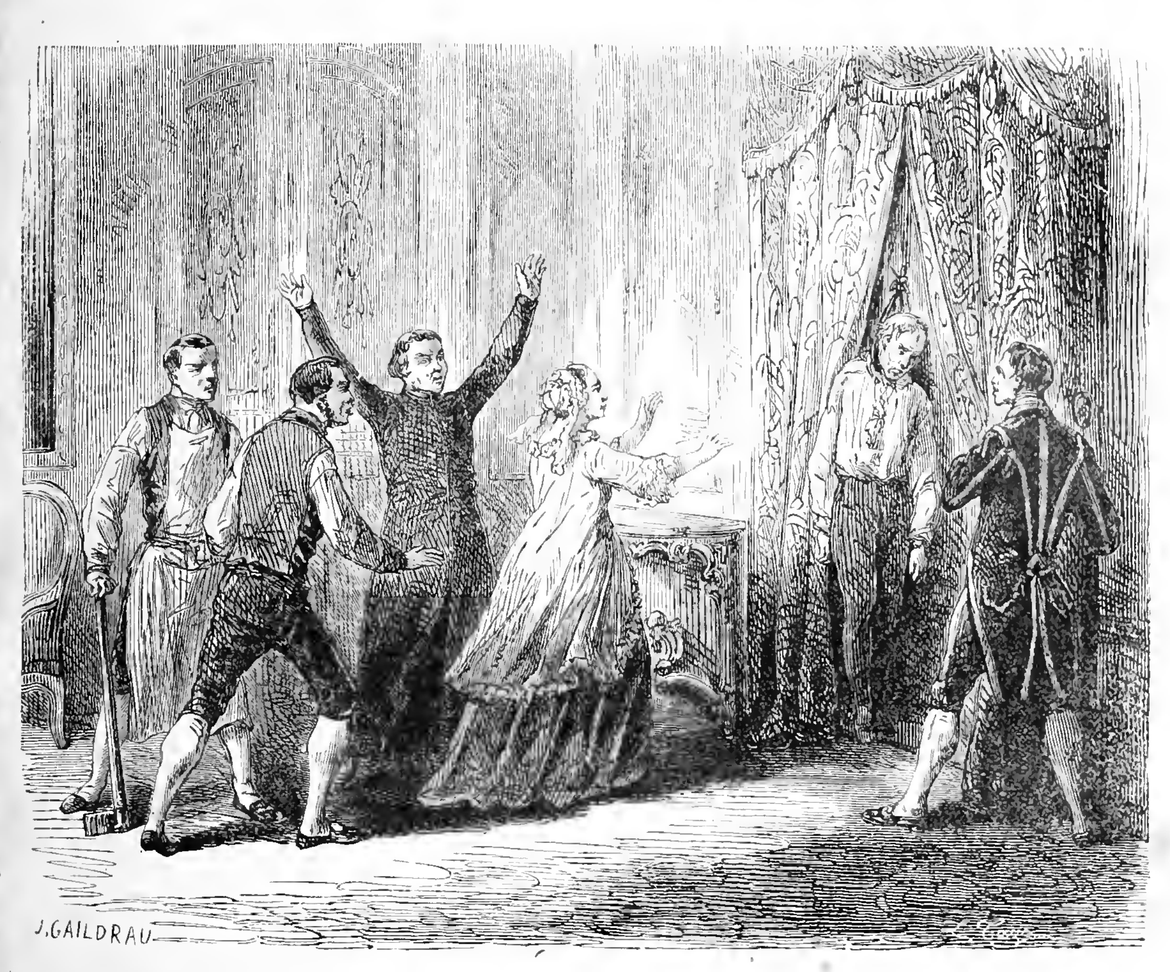
Quant au prince de Polignac, on fut quelque temps à le chercher vainement, et l'on croyait déjà qu'il avait passé la frontière, lorsque, le 18 août, l'on apprit par dépêche télégraphique qu'il venait d'être arrêté à Granville.

Voici de quelle façon l'arrestation s'était opérée :

Il voyageait avec la marquise de Saint-Fargeau, passait pour son domestique, et était revêtu d'une livrée. Arrivé aux environs de Granville, il s'était réfugié chez un gentilhomme nommé M. Bourblanc d'Apreville ; puis, par l'entremise d'un M. Semolé, il avait gagné Granville et s'était logé dans une auberge du port.

Malgré son déguisement, peut-être même à cause de son déguisement, on eut des soupçons ; ces soupçons augmentèrent encore lorsque l'on sut qu'il devait s'embarquer dans la nuit. Au moment où il s'attendait le moins à être reconnu, deux gardes nationaux entrèrent tout à coup dans sa chambre.

Le prince se détourna en les apercevant et cacha sa tête entre ses mains.



On le trouva pendu un matin.

— Avez-vous des papiers? demandèrent les gardes nationaux.

— De quel droit m'adressez-vous cette question? répondit le prince.

— Avez-vous des papiers? demandèrent une seconde fois ces hommes d'une manière plus impérative.

— Non.

— Eh bien, alors vous allez nous suivre en prison.

En ce moment, madame de Saint-Fargeau prévenue, entra dans la chambre, réclama son domestique et protesta contre la violence qu'on voulait faire à celui-ci.

Mais, malgré les protestations de madame la marquise de Saint-Fargeau, M. de Polignac fut arrêté, garrotté et conduit dans la prison de la ville.

Le lendemain, il avoua au maire qu'il était le prince de Polignac.

Le même jour, conduit par la garde nationale, il partit de Granville. Son passage à travers Coutances et son arrivée à Saint-Lô faillirent lui être fatals : la population menaçait de le mettre en pièces ; un instant, on crut que les efforts de ceux qui le conduisaient, et qui cherchaient à le défendre, seraient inutiles ; des bras s'allongeaient entre les rangs des gardes nationaux et des gendarmes, et essayaient de le harponner : un homme arriva à lui mettre un pistolet sur la gorge, et peut-être allait-il tirer ; par bonheur, on lui releva le bras.

Le prince était très pâle ; seulement, on ne pouvait dire si c'était de fatigue ou de terreur.

De Saint-Lô, M. de Polignac avait écrit au ministre de l'intérieur pour protester contre son arrestation, et arguer de sa qualité de pair de France, qui lui donnait le privilège de n'être arrêté que sur un mandat de la chambre des pairs.

Un singulier hasard m'a fourni sur le voyage de M. de Polignac des détails que seul j'ai recueillis, et dont je me souviens peut-être seul aujourd'hui avec les principaux acteurs de cette scène.

Le prince avait été remis aux mains de Thomas. Quand je dis Thomas, mes lecteurs savent bien de qui je veux parler : c'est de ce brave et loyal ami de Bastide, qui, comme Bastide, a risqué sa vie et sacrifié sa fortune pour la cause de la liberté.

Il avait promis sur sa tête de reconduire le prince sain et sauf à Paris. Dès lors, le prince pouvait être tranquille : ou il y arriverait avec son conducteur, ou ni l'un ni l'autre n'y arriveraient.

La voiture qui conduisait l'ex-ministre à Paris se mit en route dans les ténèbres.

Cependant, de même que Thomas avait répondu de conduire M. de Polignac sain et sauf à Paris, de même il avait résolu de ne pas le laisser fuir en route.

Aussi, le premier dialogue qui s'engagea entre le prisonnier et son conducteur fut celui-ci.

Thomas, avec ce prodigieux sang-froid qui ne le quittait jamais, qu'il menaçât ou fût menacé, tira un poignard et un pistolet de sa poche, et, les montrant au prince :

— Vous le voyez, monsieur, dit-il, j'ai pris mes précautions, c'est mon devoir. Mais, du reste, comme, pendant la route, je désire ne gêner en rien votre liberté, ni humilier en aucune façon une infortune que je respecte, donnez-moi votre parole d'honneur de ne faire aucune tentative d'évasion, et vous serez aussi libre que moi.

— Je vous la donne, monsieur, répondit le prince, qui commençait à se croire plus en sûreté avec Thomas que fuyant à travers champs.

Et, à partir de ce moment, le prince put, à sa volonté, descendre de voiture, monter les côtes à pied, et s'écarter à son plaisir.

La conversation, on le comprend bien, ne pouvait guère rouler que sur une chose, c'est-à-dire sur les événements qui venaient de s'accomplir, et où les deux acteurs — l'acteur du palais et l'acteur de la rue — avaient joué chacun un rôle.

Aux réflexions consciencieuses et quelquefois sévères de Thomas sur ce que l'on appelait alors le crime des ordonnances, *crime* qui avait amené la chute de Charles X et l'arrestation du prince, M. de Polignac répondait avec un soupir :

— O mon pauvre monsieur Thomas, qui aurait jamais pu se douter que les choses tourneraient ainsi? Qui aurait pu croire à une pareille ruine?

Et, une fois, le prince, qui connaissait son Corneille, fit suivre cette mélancolique réflexion de ces deux hémistiches :

Chimène, qui l'eût dit?
Rodrigue, qui l'eût cru?

Le prince soupirait fort du sort qui l'attendait, mais avec résignation ; il avait moins la contenance d'un général vaincu que celle d'un chrétien martyr. Il interrogea Thomas sur l'issue probable du grand procès qui allait s'ouvrir.

— Dame! répondit Thomas, toute la question est dans le tribunal qui sera appelé à connaître de la cause. Si vous êtes traduits à la barre d'un jury, vous serez condamnés à mort, vous et vos collègues ; si vous êtes jugés par la Chambre des pairs, vous serez condamnés à la prison seulement.

— C'est aussi mon avis, répondit avec calme M. de Polignac.

Cette double conviction amena entre les deux voyageurs un silence pendant lequel commença de s'éclaircir l'obscurité qui avait enveloppé le commencement du voyage.

Alors, Thomas fut frappé de voir se dessiner à vif, dans le clair-obscur, le long et reconnaissable profil de l'ex-ministre. Le pied des chevaux faisait déjà résonner le pavé d'une ville où les boutiques s'ouvraient joyeusement, où les bourgeois, désœuvrés et avides de nouvelles, se réunissaient en petits groupes sur la place. Thomas crut remarquer que la berline était l'objet d'une certaine attention.

Il fallait relayer à l'hôtel de la poste, situé sur la place, et, si courte que fût la halte, il suffisait d'un regard pour reconnaître le prince et allumer dans la ville comme une traînée de poudre, une émotion dont il était impossible de calculer les suites. Thomas portait une casquette à longue visière ; il la jeta sur l'aristocratique figure du prince, et lui passa autour du cou son cache-nez. Thomas appelait cela *éteindre* son prisonnier. Les curieux de la ville vinrent, en effet, regarder à la portière de la berline ; mais, voyant d'un côté le visage rond, franc et tranquille de Thomas, et, à côté de lui, une casquette ensevelie dans un cache-nez, ils ne conçurent aucun soupçon, et la berline repartit avec des chevaux frais en brûlant le pavé.

La même manœuvre se renouvela à peu près à tous les relais.

Lorsque Thomas racontait ces faits, c'était toujours avec une certaine mélancolie. Il n'oubliait pas qu'au bout du voyage était la prison, peut-être même la mort pour son compagnon de berline, lui qui, aussi, devait plus d'une fois affronter, devant un tribunal, la mort ou la prison.

Le 28 août, les trois prisonniers de Tours et le prisonnier de Saint-Lô étaient arrivés presque en même temps à Paris.

Tous quatre avaient été enfermés dans cette partie du château de Vincennes qu'on nomme le pavillon de la Reine.

Trois d'entre eux étaient des hommes nouveaux. En effet, la veille du jour où vint luire sur eux la fatale illustration du malheur, à peine étaient-ils connus.

Ce qui leur avait donné de la popularité ou plutôt de l'impopularité, c'étaient les vers imprimés à cent mille exemplaires de Barthélemy et Méry, et les traditions orales débitées sur l'un d'eux particulièrement, M. de Peyronnet, par l'illustre Chodruc-Duclos.

Nous aurons occasion de parler plus tard de ce moderne Diogène (il est bien entendu que c'est à Chodruc-Duclos et non à M. de Peyronnet que nous faisons allusion) ; nous parlerons, disons-nous, de ce moderne Diogène, lequel a ébouriffé, pendant sept ou huit ans, les galeries du Palais-Royal, en y promenant, à toute heure du jour, sa redingote déloquetée, son pantalon cynique, son gilet attaché avec des ficelles, ses bottes en espadrilles, son chapeau défoncé, et l'épaisse végétation qui, couvrant le bas de son visage, lui avait fait donner le nom de l'*homme à la longue barbe*.

Donc, avons-nous dit, à part les vers de Barthélemy et Méry et les légendes bordelaises de Chodruc-Duclos, MM. de Chantelauze, de Guernon-Ranville et de Peyronnet étaient des hommes à peu près inconnus.

La différence était grande avec M. de Polignac : outre la prétention de sa famille de descendre du même tronc que Sidoine Apollinaire, les Polignac ont une illustration historique.

D'abord, ce sont de vieux conspirateurs. Le cardinal Melchior de Polignac, l'auteur de *l'Anti-Lucrèce*, avait conspiré contre le régent au commencement de l'autre siècle ; le prince Jules de Polignac avait conspiré contre Napoléon au commencement de celui-ci ; puis, pendant la révolution française, les femmes avaient joué leur rôle : on se rappelle la comtesse Diane et la duchesse Jules, ces deux amies inséparables de la reine, la duchesse Jules surtout, à qui Marie-Antoinette donna une layette de cent mille écus et un duché d'un million et demi.

Le comte Jules de Polignac, promoteur des ordonnances, était son second fils ; il avait été fait prince en 1817 ou 1818, par Pie VII, prince romain, bien entendu. Émigré en 1789, il était revenu en 1804 en France, avec son frère aîné Armand, tout exprès pour prendre part à la conspiration de Cadoudal et de Pichegru ; il allait être condamné, il était même, à ce que je crois, condamné à mort, lorsque l'intercession obstinée de Joséphine lui sauva la vie.

Tout cela en faisait un homme à part, l'homme important du procès qu'on allait instruire.

Après vingt-six ans d'exil, de prison, d'ambassade, de pairie, de ministère, il rentrait, en 1830, sous le poids d'une seconde accusation mortelle, dans ce même donjon de Vincennes où — pour la cause monarchique toujours — il était déjà entré en 1804.

L'ordre fut donné de transférer les prisonniers du pavillon de la Reine au donjon.

M. de Polignac sortit le premier. Je l'avais vu quelquefois chez madame du Cayla : c'était un fort bel homme sous ses cheveux blancs, très grand seigneur, de hautes manières et d'une suprême distinction.

Mais, il faut le dire, toutes ces qualités ne touchent pas beaucoup le peuple ; souvent même elles sont des titres de proscription : dans la première révolution, de beau linge et une peau fine furent plus d'une fois cause de mort.

Du pavillon de la Reine au donjon, il y avait plusieurs cours à traverser ; ces cours étaient encombrées de gardes nationaux mêlés aux soldats de la garnison. M. de Polignac parut, et s'avança tête nue entre deux grenadiers : il y avait dans ses vêtements un certain désordre qui ne lui était pas habituel ; arrivé à l'escalier, la force, sinon le cœur, lui faillit : il chancela, et se retint en appuyant sa main sur le bout du fusil d'un grenadier.

La démarche de M. de Peyronnet était tout opposée : très brave, il avait le tort de pousser parfois cette bravoure jusqu'à l'insolence ; aussi avait-il son chapeau sur la tête, et s'avançait-il regardant dédaigneusement à droite et à gauche. Un misérable le coucha en joue en lui criant :

— A genoux, le ministre qui a fait tirer sur le peuple !

M. de Peyronnet haussa les épaules, resta les bras croisés, et ne hâta ni ne ralentit le pas.

M. de Chantelauze était malade, pâle, atterré, et paraissait plier sous le poids de sa situation.

M. de Guernon-Ranville montrait un courage nerveux et de mauvaise humeur.

Les trois commissaires nommés pour interroger les ex-ministres étaient MM. de Bérenger, Madier de Montjau et Mauguin.

Dès le 17 août, c'est-à-dire du moment où l'on avait connu l'arrestation des ministres, l'abolition de la peine de mort avait été proposée à la Chambre par M. Victor de Tracy, et appuyée par la Fayette.

Le 6 octobre suivant, M. de Bérenger, chargé du rapport, avait demandé l'ajournement de la proposition.

Mais, alors, la Fayette s'était levé une seconde fois, et, avec cette puissance des hommes qui, ayant beaucoup vu, beaucoup fait, beaucoup souffert, peuvent dire MOI, il s'était écrié :

— On vous propose l'ajournement, messieurs ; sans doute, ceux qui vous le proposent n'ont pas eu le malheur de voir, comme je l'ai vu moi-même, traîner sur l'échafaud leur famille, leurs amis, les premiers citoyens de la France ; ils n'ont pas eu le malheur de voir des infortunés immolés sous prétexte de *fayettisme*. Quant à moi, je suis l'ennemi de la peine de mort, surtout en matière politique. Je conjure donc la Chambre de prendre en considération la proposition de M. de Tracy.

Déjà M. de Kératry était monté à la tribune et avait dit, avec une certaine éloquence qui lui venait d'un cœur plus élevé que son talent :

— Je l'atteste devant vous, s'il était possible de rassembler dans cette enceinte les parents et les amis des courageuses victimes de juillet, et de leur demander : « Voulez-vous du sang pour du sang ? Parlez ! » le jury silencieux agiterait la tête en signe de refus, et retournerait avec sa noble douleur vers ses foyers déserts... Que si je me trompais, j'adjurerais les mânes des nobles victimes elles-mêmes en pensée ; je les appellerais à réformer une sentence aussi peu digne d'elles ; car je sais que les braves qui risquent leur vie pour une sainte cause ne versent le sang que pendant la mêlée.

Ces deux discours, dont je cite seulement les points les plus saillants, avaient soulevé un tel enthousiasme dans l'assemblée, que, séance tenante, elle décida qu'une adresse serait envoyée au roi, ayant pour objet la suppression de la peine de mort dans les cas indiqués par la commission.

Le soir même, dans une séance extraordinaire, l'adresse fut lue et envoyée.

Mais, il faut le dire l'enthousiasme qui s'était emparé de la Chambre n'avait pas gagné le peuple, ni ému le moins du monde les républicains.

Pourquoi le peuple, d'ordinaire si généreux ; pourquoi les républicains, si intéressés à l'abolition de cet échafaud sur lequel devaient tomber les têtes de quelques-uns d'entre eux, se déclaraient-ils donc pour la peine de mort ?

C'est qu'ils sentaient bien que cette clémence d'Auguste était factice ; qu'on la proclamerait tant qu'elle serait utile à la politique du moment ; après quoi, l'on en reviendrait aux vieux errements de la place de Grève et de la place de la Révolution.

C'est qu'ils disaient, l'œil sombre et les lèvres serrées, ce qu'Eusèbe Salverte seul avait eu, avant eux, le courage de dire à la Chambre :

— Un homme poussé par la faim, par la misère, par la vue de sa femme et de ses enfants sans pain ; un homme qui n'a pas mangé pendant trois jours, essaye de voler, et, surpris volant, tue pour échapper aux galères. Cet homme est condamné et exécuté. Alors, la société crie : « Bravo ! c'est bien fait! cet homme était un voleur, un assassin, un infâme; il avait mérité l'échafaud. Vive l'échafaud! » Mais un homme d'Etat ordonne froidement le massacre de dix mille de ses concitoyens, afin de pouvoir, en montant sur leurs cadavres entassés, parvenir au but de son ambition. Celui-là vous inspire la pitié, et non l'horreur. A celui-là vous dites : « Vous avez voulu faire tomber nos têtes, conservez la vôtre ; allez tranquillement, dans les pays étrangers, jouir des richesses que vous avez amassées. Le temps suivra son vol, les passions seront amorties, les douleurs publiques et particulières seront apaisées ; on ne lira plus sur nos murs l'histoire de nos troubles gravée par les balles et par la mitraille ; alors, la compassion publique s'élèvera contre la longueur de votre exil : elle demandera que l'on y mette un terme, et, pour la troisième ou quatrième fois, vous ramènerez votre pays sur le bord de l'abîme où vous réussirez peut-être, enfin, à le précipiter. » Et pourquoi cette différence ? A moins que ce ne soit parce que, n'ayant pas eu le courage de frapper vous-même votre victime, comme ce malheureux qui avait faim, vous avez payé des soldats pour faire d'eux les instruments de votre crime !

Voilà ce que M. Salverte avait dit ; voilà ce que disaient le peuple et les républicains.

Or, comme on va bientôt se remettre à tirer sur le peuple et sur les républicains ; comme on va recommencer juillet avec un résultat opposé ; comme, durant dix-huit ans, ce sont les vainqueurs des trois journées qui vont être vaincus, il est bon de poser nettement le point de départ, et de ne pas dire simplement, ainsi qu'on l'a fait : « La Chambre et la royauté de juillet voulaient l'abolition de la peine de mort, le peuple et les républicains ne l'ont pas voulue. »

Vous vous trompez, ils la voulaient, mais comme un principe qui sauvegardât l'humanité en général, et non comme un moyen d'enlever à la justice quelques coupables privilégiés.

Ce qu'ils ne voulaient pas, c'est que, de même qu'on crée des tribunaux exceptionnels pour punir, on ne créât point, cette fois, un tribunal exceptionnel pour absoudre.

Ce qu'ils voulaient, c'est que le peuple aussi fût regardé comme une majesté, et que ceux qui avaient fait tirer sur lui fussent traités comme ceux qui, plus tard, devaient tirer sur le roi.

Pourquoi, en effet, une plus grande indulgence à MM. Polignac, de Peyronnet, de Chantelauze et de Guernon-Ranville, qui ont fait tuer ou blesser trois mille citoyens, qu'à Alibaud, Meunier, Lecomte, qui ont manqué leur coup, et, en tirant sur le roi, n'ont tué ni blessé personne ?

Sans doute, cette différence dans la peine est venue de ce que la sentence a été portée par des tribunaux différents ? Non pas : les sentences qui condamnent les uns à la prison et les autres à l'échafaud émanent d'un même jury : — la cour des pairs.

Le peuple avait donc raison, lui qui avait vu condamner à mort le maréchal Ney, de gronder hautement, sachant qu'il allait voir absoudre les ministres.

Ce peuple n'eût pas voulu voir tomber les quatre têtes des accusés, si coupables qu'elles fussent ; non, le peuple eût voulu qu'on fît, en 1830, ce qu'on manqua de faire en 1793.

Il eût voulu que l'on condamnât et qu'on en appelât à lui. Alors, comme le disait M. de Kératry, il eût fait grâce.

Mais on ne le consultait même pas : c'était le roi, auquel la révolution avait valu une couronne, une liste civile de dix-huit millions, dix ou douze châteaux royaux, qui faisait grâce, et non pas le peuple, mitraillé, décimé, assassiné !

Aussi une sourde rumeur planait-elle sur la ville, tandis que la colère qui semblait bouillir au fond de la société montait à la surface en chaudes ébullitions.

Le 18 octobre, des placards affichés pendant la nuit couvrirent de menaces les murailles du Luxembourg.

Deux ou trois bandes de ces hommes qu'on ne retrouve que dans les jours néfastes, sortirent pour ainsi dire, des catacombes, et sillonnèrent la ville en chantant *la Parisienne* et criant : « Mort aux ministres ! » L'une d'elles faisait plus que crier ; elle portait un drapeau sur lequel était écrit en grosses lettres ce vœu sanglant.

Cette bande partit du Panthéon, traversa le pont Neuf, et se dirigea droit sur le Palais-Royal.

Il y avait conseil des ministres. Au bruit, aux cris, aux rumeurs qui emplissaient la place comme le jour où l'on y plantait, au bout d'une pique, la tête de la princesse de Lamballe, le roi et M. Odilon Barrot s'avancèrent jusque sur le bord de la terrasse.

Le peuple ne poussa pas un seul cri de « Vive le roi ! » mais cria à tue-tête : « Vive Odilon Barrot ! »

M. Odilon Barrot était fort embarrassé de cette popularité qui contrastait si publiquement avec l'impopularité du roi.

Louis-Philippe se mit à rire.

— Oh ! ne vous préoccupez pas de ces cris, monsieur Barrot, dit le roi ; en 1792, j'ai entendu les pères de ces mêmes hommes crier : « Vive Pétion ! » comme eux crient aujourd'hui : « Vive Barrot ! »

CLXXIII

OUDARD M'ANNONCE QUE LOUIS-PHILIPPE DÉSIRE ME VOIR — VISITE A M. DEVIOLAINE. — HUTIN, GARDE A CHEVAL SURNUMÉRAIRE. — MON ENTRETIEN AVEC LE ROI SUR LA VENDÉE ET LA POLITIQUE DU JUSTE MILIEU. — BIXIO ARTILLEUR. — IL SE CHARGE DE ME FAIRE ADMETTRE DANS SA BATTERIE. — J'ENVOIE MA DÉMISSON A LOUIS-PHILIPPE.

C'était au milieu de tous ces troubles que j'étais arrivé ; et ce que je viens de dire dans le chapitre précédent, le peu d'ordre même avec lequel je l'ai dit, peint assez bien l'état étrange d'exaspération auquel étaient arrivés les esprits.

J'avais remis mon rapport au général la Fayette, et, sans doute, le général la Fayette l'avait remis au roi ; car, cinq ou six jours après mon arrivée, je reçus une lettre d'Oudard, qui m'invitait à le venir voir.

Je me rendis aussitôt au Palais-Royal ; malgré tout ce que m'avait fait mon ancien chef de division, j'avais pour lui une affection réelle.

Ma conviction était que lui, comme M. Deviolaine, m'avait cru incapable, et que c'était dans cette persuasion qu'il s'était opposé à mes travaux.

— Comment se fait-il, me demanda Oudard, que vous soyez de retour à Paris depuis huit ou dix jours, et que nous ne vous ayons pas encore vu ?

— Mais, lui dis-je, mon cher Oudard, vous savez bien que je ne me regarde plus comme faisant partie des bureaux.

— Laissez-moi vous répondre que, tant que vous n'aurez pas donné votre démission, nous vous regarderons, nous, comme des nôtres.

— N'est-ce que cela ? dis-je en prenant une plume et du papier. Alors, ce ne sera pas long !

— Bon ! dit Oudard en m'arrêtant la main, vous avez toujours le temps de faire une sottise... Dans tous les cas, je désire que vous la fassiez ailleurs que dans mon bureau.

Je posai la plume, et j'allai reprendre la place que j'occupais devant la cheminée.

Il y eut un moment de silence.

— N'avez-vous pas le désir de voir le roi ?

— Pour quoi faire ?

— Dame ! ne serait-ce que pour le remercier de la grâce qu'il a accordée à votre faux monnayeur.

— Ce n'est pas à moi qu'il l'a accordée, c'est à vous.

— Vous vous trompez ; c'est votre lettre qui a été mise sous ses yeux, et c'est sur votre lettre qu'il a écrit : *Accordé*.

— Vous le remercierez de ma part, cher ami... Vous savez bien mieux que moi parler aux têtes couronnées.

— Bah ! vous étiez si fort sur la manière de parler au roi Charles X !

— Ah ! c'était autre chose, celui-là !... c'était un roi de vieille date ! il y avait la tradition. C'était un Bourbon et non un Valois.

— Chut ! ne dites pas de ces choses-là ici !

— Est-ce de la honte ou du repentir ?

Oudard haussa les épaules.

— Vous êtes incorrigible ! dit-il.

Il se fit un nouveau silence de quelques instants.

— Ainsi, dit-il, vous n'avez pas envie de voir le roi !

— Aucunement.

— Mais, s'il avait envie de vous voir, lui ?

— Le roi ?... Allons donc !

— Si j'étais chargé de vous désigner une heure d'audience ?

— Vous comprenez, mon cher, que je n'aurais pas le mauvais goût de la refuser... Mais je ne crois pas que vous ayez reçu cette mission.

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe encore : le roi vous attendra demain matin, à huit heures.

— Ah ! mon cher, comme le roi va me trouver désagréable !

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que je suis parfaitement maussade quand on me fait lever à ces heures-là.

— Voulez-vous dîner aujourd'hui avec moi ?

— Et avec qui encore ?

— Lamy et Appert... Cela vous va-t-il ?

— Très bien.

— Alors, à ce soir, six heures.

Nous échangeâmes une poignée de main, et nous nous séparâmes.

Je profitai de ce que j'étais au Palais-Royal pour y faire une série de visites. J'allai voir d'abord Lassagne, qui se montra bon, excellent et spirituel comme toujours ; puis Ernest, que je trouvai grandi d'un cran ; puis mon ami de la Ponce, qui crut que, selon mes anciennes habitudes, je venais l'inviter à prendre son manteau et son chapeau ; puis, enfin M. Deviolaine.

Ainsi que d'ordinaire, j'entrai dans son cabinet sans être annoncé. Myope comme une taupe, il écrivait couché sur son papier, effaçant avec les poils de son nez les lettres que traçait sa plume.

Au bruit que je fis en approchant de son bureau, il leva la tête et me reconnut.

— Ah ! te voilà, me dit-il, monsieur le fendant !

— Certainement, que me voilà.

— Je te conseille de retourner à Soissons !

— Pourquoi pas ?

— Tu y seras bien reçu !

— Bah ! on est donc devenu bien méchant, à Soissons ?

— Comment ! tu n'as pas eu de honte, dans ton pays, d'aller faire un pareil esclandre ?

— A propos, j'ai quelque chose à vous demander.

— Pour toi ?

— Dieu m'en garde !

— Et pour qui ?

— Pour mon compagnon de route

— Lequel ? car vous étiez trois.

— Hutin.

— Qu'est-ce que tu veux pour Hutin ?

— Je veux une place de garde à cheval surnuméraire.

— Bon ! tu crois que ça se donne comme cela, toi, une place de garde à cheval surnuméraire !

— Sans doute.

— Et qu'a-t-il fait pour être garde à cheval surnuméraire ?

— Comment, ce qu'il a fait ? Vous savez bien qu'il est venu avec moi à Soissons.

— Belle recommandation !

— Voulez-vous parier que vous allez me donner la place ?

— Veux-tu parier que non ?

— Vingt-cinq louis.

— A-t-on vu un b..... comme cela !

— Parions...

— Qui sait ? tu vas peut-être me mettre le pistolet sur la gorge, comme tu l'as mis au commandant de place de Soissons.

— Oh ! non, je sais bien qu'avec vous cela ne réussirait pas.

— C'est bien heureux.

— Mais je vous ferai demander la chose par quelqu'un à qui vous ne voudrez pas la refuser.

— Par qui ?

— Par le général la Fayette.

— Le général la Fayette ! il a mieux à faire que d'apostiller des pétitions !

— Vous avez raison ; je demanderai la chose directement au roi.

— Au roi ?

— Oui, je le vois demain.

— Tu lui as demandé une audience ?

— Moi ?

Je secouai la tête.

— Si tu ne lui as pas demandé une audience, comment le vois-tu ?

— Je le vois parce qu'il désire me voir.

— Le roi désire te voir ?

— Du moins, il me l'a fait dire par Oudard.

— Et pourquoi désire-t-il te voir ?

— Je n'en sais rien... Pour causer avec moi sans doute.

— Pour causer avec lui !... Ma parole d'honneur, cet animal-là a un aplomb incroyable !... Et que lui diras-tu, au roi... si tu causes avec lui ?

— Ce qu'il est déjà déshabitué d'entendre : — la vérité.

— Si tu crois que c'est avec ces principes-là que tu feras ton chemin, tu te trompes !

— Mon chemin est fait... et vous savez mieux que personne que ce n'est ni vous ni lui qui m'avez aidé à le faire.

— Oh ! la sacrée tête ! il me semble que je parle encore à son père.

— On se ressemblerait de plus loin, vous en conviendrez.

— Je le croyais riche, ton Hutin.

— Ah ! nous revenons à lui ?

— Pourquoi pas ?

— Il l'est, riche, puisqu'il demande une place de surnuméraire.

— Un coureur de demoiselles !

— Après quoi diable voulez-vous qu'il coure? Après les garçons?...
— Un braconnier!
— Je vous ai entendu dire vingt fois que c'étaient les bons braconniers qui faisaient les bons gardes.
— Voyons, envoie-le-moi la première fois qu'il viendra à Paris.
— Je vous l'amèneral.
— Non pas!... Tu as une façon de m'entortiller...
— Ah! oui, parlez un peu de cela à *Henri III* et à *Christine;* vous verrez ce qu'ils vous répondront!
— Et que fais-tu dans ce moment-ci?
— Rien.
— Paresseux!
— Mais bientôt je ferai quelque chose, c'est probable.
— Que feras-tu?
— Je me battrai.
— Tu te battras! Et contre qui?
— Contre ce qui est, donc!
— Veux-tu me f... le camp d'ici, et plus vite que cela!... Mais a-t-on jamais vu!... me venir dire de pareilles choses, à moi!
— Au revoir, cousin!
— Moi, ton cousin? Ce n'est pas vrai; j'aimerais mieux être le cousin du diable!... — Féresse! Féresse!
Féresse parut.
— Vous voyez bien monsieur? lui dit M. Deviolaine en me montrant du doigt.
— Oui, répondit Féresse tout étonné.
— Eh bien, quand il se présentera à mon bureau, vous lui direz que je n'y suis pas.
— Je me moque pas mal de Féresse! J'entrerai sans lui demander, donc!
— Tu entreras sans lui demander?
— Parfaitement.
— Eh bien, moi, je te flanquerai à la porte!
— Vous?
— Comme je me génerais!
— Vous?
— Veux-tu voir un peu?
— Ma foi, oui!
— Ah! tu veux voir? Eh bien, attends!
M. Deviolaine se leva et s'avança furieux vers moi.
Je lui jetai les bras au cou, et l'embrassai sur les deux joues.
Il s'arrêta court, et quelque chose comme une larme vint briller au bord de sa paupière.
— Allez-vous-en, Féresse, dit-il.
Alors, me posant la main sur l'épaule:
— Ce qui me fait de la peine, reprit M. Deviolaine, c'est qu'avec ce caractère-là, vois-tu, tu crèveras sur la paille, comme ton père!... Allons, l'affaire de Hutin est arrangée... Va-t'en; j'ai à travailler.

Mais, avant de quitter les bureaux, j'avais mis une lettre à la poste pour inviter Hutin à venir sans retard à Paris, et pour lui apprendre cette nouvelle, à laquelle il ne s'attendait pas.

Disons tout de suite que, trois mois après, Hutin fut nommé surnuméraire, et, au bout de dix-huit mois, porté sur les états. *Etre porté sur les états* signifie, en termes de bureau, toucher des appointements.

Le lendemain, à huit heures sonnantes, j'étais chez le roi. J'avais revêtu pour cette solennité mon costume de garde national à cheval.

Soit hasard, soit préméditation, le roi me reçut dans la même chambre où, duc d'Orléans, il m'avait reçu la veille de la première représentation d'*Henri III*.

Je ne le trouvai changé ni d'aspect ni de manières; il avait ce sourire affectueux et cette apparence de bonhomie auxquels il était si difficile de résister, et avec lesquels il a usé Laffitte comme fortune, Casimir Périer comme santé, M. Thiers comme réputation.
— Bonjour, monsieur Dumas, me dit-il.
Je m'inclinai.
— Vous arrivez de la Vendée, à ce qu'il paraît?
— Oui, sire.
— Combien de temps y êtes-vous resté?
— Six semaines, sire.
— On m'a dit que vous aviez fait sur le pays des études très précises, et qui valaient la peine de m'être communiquées...
— Sans doute le général la Fayette?
— Justement.
— Je croyais qu'il avait fait mieux, sire, et qu'il avait mis sous les yeux du roi mon rapport lui-même.
— C'est vrai... Mais, dans ce rapport, je trouve, il me semble, une lacune.
Je m'inclinai en signe que j'attendais.
— Vous avez été envoyé par le général la Fayette, continua le roi, pour étudier la possibilité d'établir une garde nationale dans la Vendée, et à peine parlez-vous de cette possibilité ou de cette impossibilité.
— C'est vrai, sire, attendu que l'étude des localités m'a convaincu que l'établissement d'une garde nationale dans les départements de la Loire-Inférieure, de Maine-et-Loire, de la Vendée et des Deux-Sèvres, n'était qu'une mesure temporaire ruineuse pour la classe moyenne de la société, qui a ses affaires à suivre, et dont l'état est d'être notaire, marchand de drap, tisseur de toile, serrurier, menuisier, avocat, commerçant en gros ou en détail enfin, mais non de monter à cheval ou de faire l'exercice; une mesure, en outre, dangereuse en ceci, que les citoyens qui porteront l'uniforme redeviendront des *bleus*, et ceux qui ne le porteront pas des *chouans*. Voilà pourquoi j'ai à peu près abandonné cette idée, et me suis appesanti sur celle qui consiste à ouvrir des chemins, à créer des communications, à agir, enfin, comme on dirait en médecine, par le moyen des dissolvants bien plutôt que par celui des révulsifs; que les Vendéens échappent à l'influence des nobles, et leurs femmes à l'influence des prêtres, et il n'y a plus de Vendée possible.
— Eh bien, moi, monsieur Dumas, je suis d'un autre avis que vous. Je crois qu'il n'y a plus de Vendéens. Dites-moi où sont les d'Elbée, les Bonchamp, les Lescure, les la Rochejaquelein, les Charette?
— Sire, où ils étaient en 1789... Pourtant, la Vendée ne me paraît pas à craindre pour demain ou après-demain; non, je dirai mieux: la Vendée ne se soulèvera plus d'elle-même; mais quelqu'un peut se jeter dans la Vendée et la soulever.
— Qui? Ce n'est pas le dauphin, il n'a pas assez d'énergie pour cela; ce n'est pas le duc de Bordeaux, il est trop jeune; ce n'est pas Charles X, la place du roi ne saurait être à la tête de quelques bandes de rebelles
Le roi sait trop bien son histoire universelle pour ne pas connaître l'histoire de Hongrie: *Moriamur pro nostro rege Maria-Theresa!*
— La duchesse de Berry?
— On en parle beaucoup.
— Vous avez raison, j'y ai pensé plus d'une fois aussi; mais retenez bien ce que je vous dis, monsieur Dumas, il n'y a pas de Vendée sans l'Angleterre, et je suis sûr de l'Angleterre.
— Je ne dis point au roi qu'il y aura une Vendée terrible, implacable, acharnée comme celle de 92 et de 93; je ne dis pas qu'il y aura des armées de vingt, de trente, de quarante mille hommes comme alors; je ne dis pas qu'il y aura des batailles désastreuses, fatales, mortelles comme celles des Ponts-de-Cé, de Torfou et d'Antrain; je ne dis pas, enfin, que le soulèvement de l'Ouest sera appuyé par le soulèvement du Midi et par l'invasion étrangère; je dis qu'il y a chance, probabilité, certitude que l'on se battra, que des hommes seront tués, que des haines nouvelles naîtront d'un sang nouveau, et que le roi est trop ménager du sang français pour ne pas s'opposer, autant qu'il sera dans ses moyens, à un pareil résultat.
Le roi sourit.
— Et moi, je vous dis, monsieur Dumas, que j'ai mis aussi le doigt sur le pouls de la Vendée... Je suis un peu médecin, comme vous savez.
Je m'inclinai.
— Eh bien, il n'y a rien, et il n'y aura rien dans la Vendée.
— Le roi me permettra-t-il, répondis-je en riant, de ne pas essayer de combattre son opinion, mais de rester dans la mienne?
— Comment donc! vous savez que mon influence ne s'étend malheureusement pas sur les opinions; sans quoi, j'aurais déjà tenté de modifier la vôtre et celle de quelques-uns de vos amis.
— En attendant, le roi voudra-t-il bien, quand la conversation tombera sur ce sujet, que je dise ce que je pense?
— Sur les dispositions de la Vendée?
— Et sur la politique du roi...
— Dites-moi d'abord, à moi, ce que vous pensez de l'une et de l'autre.
— Eh bien, je pense qu'une guerre étrangère, sur le Rhin ou en Italie, serait une guerre populaire à l'heure qu'il est; que le roi ne se soucie pas de faire cette guerre, mais qu'il n'est pas fâché d'avoir une excuse pour ne pas la faire.
— Ah! ah!
— Cette excuse, la Vendée la lui offre.
— Comment cela?
— Sans doute, comme le roi disait tout à l'heure, il est médecin, et, quand le roi aura à répondre à ceux qui lui parleront de la nationalité belge, italienne ou polonaise: « Pardon, messieurs, avant de s'occuper des autres peuples, la France a d'abord une inflammation d'entrailles à guérir

chez elle : « quand on tournera les yeux du côté de la Vendée, qu'on y entendra la fusillade, et qu'on verra la fumée, personne n'aura plus rien à dire, et le roi, ménager de son propre sang, n'aura pas, aux yeux des plus ardents propagandistes, la responsabilité du sang étranger.

Le roi se mordit les lèvres ; j'avais évidemment touché juste.

— Monsieur Dumas, me dit-il, c'est un triste métier que celui de la politique... Laissez ce métier-là aux rois et aux ministres. Vous êtes poète, vous ; vous faites de la poésie.

— Cela veut dire ?

— Que, poète, vous voyez les choses, en poète, voilà tout

Je m'inclinai.

— Sire, lui dis-je, les anciens appelaient les poètes *vates*.

— Le roi me fit de la main un signe qui voulait dire : « Monsieur Dumas, votre audience est finie ; je sais de vous ce que je voulais savoir ; vous pouvez vous retirer. »

Je compris le signe, je ne me le fis pas répéter, et sortis, autant que je pus, à reculons, pour ne point donner d'entorse à cette étiquette dont le duc d'Orléans avait bien voulu m'offrir une leçon le jour où le roi Charles X était venu au fameux bal du Palais-Royal.

Je rencontrai Oudard dans l'escalier.

— Vous avez vu le roi ? me demanda-t-il.

— Je le quitte, répondis-je.

— Eh bien ?

— Hier, nous n'étions brouillés qu'à moitié.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, c'est autre chose, nous le sommes tout à fait.

— Mauvaise tête ! murmura-t-il.

Je lui dis adieu de la main et descendis les escaliers en riant.

En revenant chez moi, je rencontrai Bixio sur le pont des Tuileries, il était vêtu d'un habit militaire bleu, avec des épaulettes et une fourragère rouges ; il portait une flamme de crin rouge à son schako, des bandes rouges à son pantalon.

— Tiens, lui dis-je, dans quoi es-tu donc ?

— Dans l'artillerie.

— Il y a donc une artillerie ?

— Certainement.

— Qui est composée... ?

— De tous nos amis les républicains : Grouvelle, Guinard, Cavaignac, Étienne Arago, Bastide, Thomas, moi enfin

— Mais je veux en être, alors.

— C'est difficile, à cause de ta position près du roi.

— Moi ? J'ai parfaitement rompu !

— Tu es donc libre ?

— Libre comme l'air ! Et d'ailleurs, il y a un moyen de me rendre plus libre encore..

— Lequel ?

— C'est d'envoyer aujourd'hui même ma démission.

— Si c'est comme cela, je me charge de te faire admettre Je crois qu'il manque un ou deux hommes à la quatrième batterie ; tu n'as pas de préférence ?

— Non.

— D'ailleurs, c'est la mienne

— Alors, j'ai une préférence : fais-moi recevoir dans la quatrième batterie.

— J'en parlerai ce soir à Cavaignac et à Bastide.

— C'est convenu ?

— Pardieu !

— Au revoir.

— Au revoir.

Je rentrai chez moi ; je pris du papier, une plume, de l'encre, et j'écrivis la démission suivante :

Sire,

« Mes opinions politiques n'étant point en harmonie avec celles que Votre Majesté a le droit d'exiger des personnes qui composent sa maison, je prie Votre Majesté d'accepter ma démission de la place de bibliothécaire

« J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

« ALEX. DUMAS. »

Je demande pardon pour le style, c'est celui de l'époque.

Puis, à l'adresse de Bixio, je jetai à la poste un petit billet contenant cette seule ligne :

Alea jacta est !

On verra plus tard comment, ma lettre n'étant point parvenue entre les mains du roi, je fus obligé de donner une seconde démission, qui fut insérée dans les journaux, et répétée dans la préface de *Napoléon*.

CLXXIV

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « LA MÈRE ET LA FILLE ». — JE SOUPE CHEZ HAREL APRÈS LE SPECTACLE. — HAREL M'EMPRISONNE APRÈS LE SOUPER. — JE SUIS CONDAMNÉ A HUIT JOURS DE « NAPOLÉON » FORCÉ. — LE NEUVIÈME JOUR, LA PIÈCE EST LUE AUX ACTEURS, ET JE SUIS RENDU A LA LIBERTÉ. — LES RÉPÉTITIONS. — L'ACTEUR CHARLET. — SON HISTOIRE AVEC NODIER.

Sur la même table où je venais d'écrire ma démission était une lettre qu'à l'écriture je reconnus pour être d'Harel. Je l'ouvris, tremblant qu'il ne me reparlât de ce malheureux drame de *Napoléon*, qui était devenu mon cauchemar.

Point : il m'envoyait une loge pour la première représentation de *la Mère et la Fille*, et m'invitait à souper après le spectacle.

J'envoyai ma loge à Marie Nodier, en m'y réservant une place. Il y avait si longtemps que je négligeais mes chers amis de l'Arsenal, que j'avais grand besoin de les revoir.

A huit heures, j'étais à l'Odéon.

J'ai déjà dit mon opinion sur *la Mère et la Fille :* c'est une des meilleures pièces de Mazères ; c'est la meilleure d'Empis.

Frédérick y fut sublime de simplicité, de douleur poignante, de désespoir étouffé. Les autres rôles étaient ce que l'on appelle, en termes de théâtre, *bien tenus*.

Marie pleura, madame Nodier pleura, madame de Tracy pleura ; ce fut, pour les auteurs, un véritable triomphe de larmes.

A minuit, nous étions chez Harel, Lockroy, Janin et moi, le félicitant du succès.

Harel recevait nos compliments se frottant les mains, se fourrant du tabac dans le nez et ne disant pas un mot du *Napoléon*. Je ne reconnaissais pas mon Harel ; je commençais à croire qu'il avait donné la pièce à faire à un autre. Ce silence me semblait d'autant plus bizarre, que M. Crosnier faisait des recettes fabuleuses avec son *Napoléon à Schœnbrünn*.

Le souper fut un de ces bons et charmants soupers comme nous en donnait Georges, splendide reine de ces sortes de fêtes, où, avec ses mains de déesse, elle servait les plus beaux fruits de Chevet.

Quant à l'esprit, on ne pouvait rien avoir de mieux ; Harel, Janin, Lockroy.

Nous étions encore à table à trois heures du matin.

Cependant, une chose m'inquiétait : il y avait dans l'atmosphère de ces signes qui indiquent une conspiration ; des coups d'œil se croisaient, des sourires se répondaient, des demi-mots s'échangeaient.

Quand je demandais des explications, tout le monde se regardait d'un air étonné ; on riait à ma barbe ; j'avais l'air d'arriver de Carpentras.

Il est vrai que j'arrivais de Quimper, ce qui était à peu près la même chose.

On se leva de table. Georges m'emmena dans sa chambre sous prétexte de me montrer quelque chose de très beau. Que me montra-t-elle ? Je ne saurais trop le dire ; seulement, ce qu'elle me montra était si beau, que je fus plus d'un quart d'heure à revenir dans le salon.

Quand j'y revins, Lockroy et Janin avaient disparu. Harel seul restait.

Trois heures et demie venaient de sonner ; je pensai qu'il était temps de me retirer, je pris mon chapeau, et voulus sortir par où j'étais entré.

— Non, non, me dit Harel, tout le monde est couché... Suivez-moi par ici.

Je le suivis sans défiance.

Nous traversâmes de nouveau la chambre de Georges, puis un cabinet de toilette ; puis, enfin, nous entrâmes dans une chambre que je ne connaissais pas.

Deux bougies brûlaient sur une table chargée de livres de toutes les dimensions, de plumes de toute sorte. Un excellent lit dont la couverture était faite resplendissait dans l'ombre, sous le contraste de ses draps blancs et de son édredon pourpre. Il y avait sur la descente de lit en peau d'ours, des pantoufles toutes préparées. D'un côté de la cheminée était une causeuse de velours ; de l'autre côté, un grand fauteuil en tapisserie.

— Tiens, dis-je, voici une bonne chambre, bien confortable; on doit bien y dormir et bien y travailler.

— Ah! dit Harel, ma foi! je suis enchanté qu'elle vous plaise.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est la vôtre

— Comment, la mienne?

— Oui... Et, comme vous n'en sortirez pas que vous n'ayez fait mon *Napoléon*, il faut que vous vous trouviez bien pour ne pas être de trop mauvaise humeur pendant votre emprisonnement.

Un frisson me courut par tout le corps.

— Harel! m'écriai-je, pas de bêtises, mon ami!

— Justement, pas de bêtises!... Vous en avez fait une grande de ne pas vous être mis à l'ouvrage quand je vous l'ai demandé... J'en ai fait une grande en ne commandant pas la pièce à un autre... mais je vous en avais parlé, et je n'ai qu'une parole. Je trouve donc que nous avons été suffisamment bêtes tous les deux, pour des gens d'esprit, et qu'il est bien temps que nous redevenions spirituels.

— Allons donc! vous n'y pensez pas! Je n'ai pas le moindre plan arrêté pour votre Napoléon.

— Vous m'avez dit que vous aviez refait *Christine* dans une nuit.

— Il me faut des livres... Bourrienne, Norvins, *Victoires et Conquêtes*...

— Voici *Victoires et Conquêtes* dans un coin; voici Bourrenne dans l'autre; voici Norvins sur la table.

— Il me faut le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

— Le voici sur la cheminée.

— Mon fils...

— Il viendra demain dîner avec nous.

— Ma maîtresse.

— Ah! me dit Georges en entrant, vous venez de vous en passer pendant six semaines; vous vous en passerez bien pendant quinze jours, de votre maîtresse.

Je me mis à rire.

— La préviendra-t-on, au moins?

— Elle est prévenue.

— Par qui?

— Par moi, dit Harel, et elle a déjà reçu sa prime.

— Laquelle?

— Un bracelet.

Je pris les deux belles mains de Georges, et, m'adressant à Harel:

— Ma foi! mon cher ami, lui dis-je, vous faites les choses de façon qu'il n'y a pas moyen de vous refuser... Demain, je me mets à votre *Napoléon*, et, dans huit jours, vous l'aurez.

— Vous êtes bien pressé de nous quitter, mon cher! dit Georges en relevant sa lèvre d'impératrice.

— Bon! dis-je, la pièce sera finie quand elle sera finie... Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est Harel...

— Harel attendra, dit Georges avec ses airs de Cléopâtre et de Médée.

Je m'inclinai; je n'avais plus rien à dire. Harel me montra un cabinet de toilette et ses dépendances, me fit observer que ma chambre n'avait d'autre issue que celle de Georges, sortit avec elle, et m'enferma.

On avait poussé l'attention jusqu'à envoyer chercher chez moi mon pantalon à pieds.

Le même soir, ou plutôt le même matin, je me mis au travail et je trouvai le rôle de l'espion et la division du drame. Le rôle de l'espion trouvé, tout l'était. Quant à la division du drame, elle était donnée par l'histoire elle-même.

— De Toulon à Sainte-Hélène! m'avait dit Harel. Je dépenserai cent mille francs, s'il le faut!

Il était difficile de me laisser plus de marge.

Dès le lendemain matin, je me mis à écrire.

Au fur et à mesure que les tableaux étaient faits, je les passais à Georges, qui les passait à Harel, lequel les donnait à copier à un charmant garçon nommé Verteuil, qui est aujourd'hui secrétaire du Théâtre-Français.

Au bout de huit jours, le drame était fait; il se composait de vingt-quatre tableaux, et comportait neuf mille lignes. C'était trois fois la corpulence d'un drame ordinaire, cinq fois la longueur d'*Iphigénie*, six fois celle de *Mérope*.

Frédérick devait jouer le rôle de Napoléon. J'avais discuté le choix d'abord; le physique me semblait beaucoup dans une pareille création. Le succès du *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin avait été dû surtout à la ressemblance de Gobert avec l'empereur; et rien ne ressemblait moins à Napoléon, et surtout à Bonaparte, que Frédérick.

— Mon cher, me dit Georges, rappelez-vous ceci: c'est qu'un homme du talent de Frédérick peut tout jouer.

La raison me parut si bonne, que je m'y rendis. Le rôle fut donné à Frédérick.

Le neuvième jour, la pièce était copiée; Verteuil, en se faisant aider de deux personnes, avait mis à la copier un jour de plus que moi à l'écrire.

Elle n'était pas bonne, il s'en faut; mais le titre de l'ouvrage assurait le succès de circonstance, tandis que le rôle de l'espion suffisait au succès littéraire.

On se réunit le neuvième jour pour la lecture. Ce jour-là, je lus jusqu'à Moscou; le lendemain, je repris et lus la fin.

Le seul rôle de Frédérick avait quatre mille lignes, c'est-à-dire était aussi long à lui seul que tous les rôles ensemble du *Mariage de Figaro*.

Mais de rien couper, en collationnant cela paraissait impossible; il fut convenu, en conséquence, qu'on ferait les coupures aux répétitions.

Chacun se mit au travail avec une ardeur que j'ai rarement vue, apprenant même les passages que l'on supposait devoir être coupés, ce qui est la chose la plus difficile à obtenir d'un artiste.

Frédérick, Lockroy et Stockleit étaient enchantés de leurs rôles.

Le soir de la lecture, ma liberté me fut rendue.

Il y eut souper pour mon élargissement, comme il y avait eu souper pour mon incarcération.

Ces soupers chez Georges étaient charmants, je le répète, et font quelques-uns de mes bons souvenirs, il était impossible d'être plus belle, plus reine, plus dédaigneuse, plus caustique, plus courtisane grecque, plus matrone romaine, plus nièce de pape que ne l'était Georges.

C'était un contraste incroyable avec Mars, toujours pincée, retenue, singlée, boutonnée comme la femme d'un sénateur de l'Empire.

Sans compter Harel, si spirituel, qu'il semblait toujours, comme un homme assis sur un tabouret de verre et mis en contact avec une machine électrique, avoir une étincelle au bout de chaque doigt, au bout de chaque cheveu.

Quand *on arriva au théâtre*, on s'aperçut qu'il y avait cent et quelques rôles. Pendant cinq ou six jours, ce fut comme un chaos à débrouiller; je crois que j'eusse autant aimé mettre en scène le monde de la Genèse que ce monde de *Napoléon*. Tous les rôles fondus, pressés, réunis, nous donnèrent — non compris les comparses — quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnages parlants. Jouslin de la Salle, metteur en scène du théâtre, y perdait la tête; quant à Harel, il vidait trois tabatières par répétition.

Harel, comme nous l'avons dit, dépensa cent mille francs pour la mise en scène; mais ce qu'il dépensa de mots étincelants de verve, d'esprit, de comique, le caissier de M. de Rothschild n'est pas capable de l'additionner.

Moi, au milieu de tout ce tohu-bohu, je suivais cette éternelle étude du drame et des caractères que je cherche toujours et partout, même parfois là où ils ne sont pas.

En veut-on un exemple, le voici:

Parmi mes chefs de peloton, jouant un de ces bouts de rôle que l'on appelle des accessoires, — lequel? je ne me le rappelle plus, — j'avais remarqué un beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, maniant le fusil comme s'il n'eût jamais fait autre chose de sa vie, et, ce qui était extraordinaire et surtout plus important, *disant* assez juste.

Je demande pardon à mes lecteurs d'être obligé quelquefois d'employer l'argot du théâtre; mais, comme tous les argots, il exprime mieux la pensée que la langue à laquelle on le substitue.

Il me semblait, en outre, que le visage de mon *accessoire* ne m'était point inconnu, et lui, sans trop s'aventurer cependant, me saluait en souriant, de son côté, d'un air qui voulait dire: « Ce n'est pas au théâtre seulement que je vous ai vu. »

Où m'avait-il vu? où l'avais-je vu moi-même? Voilà ce qui me restait à savoir. J'avais demandé son nom: il s'appelait Charlet, comme notre illustre lithographe. Ce nom n'éveillait en moi aucun souvenir.

Un jour, cependant, au beau milieu d'une évolution de la vieille garde, je m'arrêtai devant lui.

— Pardon, monsieur Charlet, lui dis-je, il me semble vous avoir vu quelque part... Où? Je n'en sais rien; seulement, je parierais ma tête que vous ne m'êtes pas inconnu... Pouvez-vous aider mes souvenirs?

— C'est vrai, monsieur, me dit-il; nous nous sommes vus trois fois, comme on se voyait dans ces moments-là: une fois rue Saint-Honoré, une fois au pont de la Grève, une fois au Louvre.

— Ah! oui, je me rappelle... au pont de la Grève... vous commandiez l'attaque où le porte-drapeau fut tué?

— C'est cela, me répondit-il.

— Et vous êtes acteur?

— C'est-à-dire, vous voyez, j'essaye de le devenir.

— Pourquoi avez-vous attendu que je vous parlasse?

— Je suis timide.

— Pas en face des balles au moins!

— Oh! les balles, cela tue, voilà tout.

Il se mit à rire.

— C'est-à-dire, reprit-il, que je suis timide, comme je

2

vous le disais, à un point que vous ne sauriez imaginer... Par exemple, tenez, je connais M. Charles Nodier.

— Vous connaissez Charles Nodier?

— Oui, et certes assez pour lui demander une recommandation près de vous, près de M. Hugo ou près de tout autre; eh bien, je n'ai jamais osé lui demander cela.

— Vous avez eu tort: Nodier est un excellent homme, et bien certainement, cette recommandation, il vous l'eût donnée.

— Je le sais bien... quoique j'aie commencé par vouloir le tuer; mais comme, depuis, j'ai empêché qu'on ne le tuât, nous sommes quittes.

— Que diable me contez-vous là?

— La vérité du bon Dieu.

— Comment la chose s'est-elle faite?

— Ah bah! il y en a trop long, et puis ce n'est pas bien intéressant...

— Vous vous trompez, mon ami, lui dis-je; je ne suis pas fait comme les autres, et tout est intéressant pour moi. Quant à ce que vous me dites, de la longueur du récit, eh bien, s'il traîne, je vous prierai de l'abréger.

— Nous sommes bien mal ici.

— En effet, voilà déjà deux fois que Jouslin de la Salle nous impose silence.

— On croira que je vous demande un rôle.

Et il se mit à rire d'un bon rire franc et en montrant de belles dents blanches.

J'aime les gens qui rient, quoique pauvres; c'est qu'ils ont bon cœur et bon estomac.

— Ecoutez, lui dis-je, vous n'êtes pas de l'acte qui va venir.

— Non, ni de l'autre non plus... Je ne reparais qu'à l'incendie de Moscou.

— Alors, montons au foyer, et vous me conterez votre histoire.

— Ah! je ne demande pas mieux.

Nous passâmes du théâtre au foyer, et nous nous assîmes dans cette magnifique galerie, qui, le soir surtout, a l'air, grâce aux rares ombres qui la traversent, d'un portique d'Herculanum ou d'un atrium de Pompéi.

— Eh bien? demandai-je à Charlet en lui posant la main sur le genou.

— Eh bien, me dit-il, c'était le 27 juillet dernier; — à cette époque, j'étais ouvrier ébéniste; — j'entendis raconter au faubourg Saint-Antoine, où j'étais en train de débiter du bois, qu'il y avait eu, la veille, du bruit sur la place de la Bourse, et qu'il y avait, dans le moment même, des rassemblements autour du Palais-Royal. J'étais furieux des ordonnances, quoique je ne comprisse pas très bien ce qu'elles nous ôtaient de liberté; mais ce que je comprenais, c'est que c'était une espèce de défi jeté aux citoyens. Depuis longtemps j'attendais ce moment-là; je ne me le fis pas dire deux fois, et je m'empressai de partir pour être témoin de ce qui allait se passer. Arrivé au marché des Innocents, j'entendis des feux de peloton du côté de la halle aux draps; puis j'aperçus plusieurs blessés, les uns se traînant comme ils pouvaient, les autres portés sur des civières, tous usant le reste de leurs forces à crier: « Aux armes! » Cette vue m'exaspéra; sans trop savoir, ainsi que je vous l'ai dit, qui avait tort ou raison du peuple ou de la royauté, je me mis de mon côté, à crier: « Aux armes! » Un blessé qui n'avait plus la force de porter son fusil me le donna; un homme — qu'était cet homme? je n'en sais rien — bourra mes poches de cartouches; des ouvriers et des bourgeois armés, les uns de sabres, et les autres de carabines, couraient du côté de la rue aux Fers; je courus avec eux... Soit que je courusse mieux que tout le monde, soit que je fusse plus animé, je me trouvai à leur tête, ils me prirent pour chef. En entrant dans la rue aux Fers, nous nous trouvâmes en face d'un régiment de la garde; le premier rang fit feu: nous étions si près des soldats, que nous fûmes enveloppés de la fumée de leurs fusils comme d'un nuage; au milieu de ce nuage, je distinguai un jeune homme qui tournait sur lui-même, et s'abattait à quelques pas de moi. Je courus à lui, il était frappé à la poitrine d'une balle qui lui sortait par le dos, et devait avoir traversé le cœur; je le pris dans mes bras, et l'emportai... J'étais à cinquante pas à peine de la troupe; mais la troupe avait cessé le feu. En effet, il n'y avait plus dans la rue que moi, le mort que je tenais dans mes bras et un homme de haute taille, pâle de visage, ayant un ruban rouge à sa redingote bleue: ce n'était pas la peine d'user de la poudre pour nous trois. Je ne savais pas trop ce que je faisais: j'emportai mon mort du côté de la rue de la Ferronnerie: l'homme à la redingote bleue et au ruban rouge me suivit. Cette persistance à ne pas me perdre de vue me le rendit suspect; je m'arrêtai, et, voyant qu'il s'approchait de moi, je lui épargnai la moitié du chemin en allant au-devant de lui. Enfin, nous nous joignîmes. A sa figure douce et triste, je crus voir qu'il ne me voulait point de mal; cependant, après avoir déposé mon mort à terre, je préparai mon fusil à tout hasard; mais lui, sans s'occuper le moins du monde de la précaution hostile, me posa la main sur l'épaule, et, l'y laissant appuyée, tandis que je le regardais avec étonnement: « Mon ami, me dit-il, il y a une heure que je suis tous vos mouvements. — Je m'en aperçois bien, lui dis-je, et voilà pourquoi, au lieu de vous attendre, je suis venu à vous. — Vous êtes le chef de ces hommes? — Oui... Que vous importe? — Il m'importe beaucoup, mon ami; car moi aussi, je suis un homme. » Il y avait une telle douceur dans la voix de l'inconnu, que moi qui avais commencé, en le voyant me suivre, par me demander si je ne devais pas lui envoyer un coup de fusil, je me sentis fasciné, et le regardai avec un certain respect. « Alors, lui dis-je, si vous êtes homme, vous devez voir que l'on tue nos frères, et nous aider à massacrer tous ces brigands de soldats. » Il sourit tristement. « Mais ces soldats, dit-il, sont des hommes aussi; ces soldats sont vos frères aussi; seulement, vous agissez d'après votre libre arbitre, tandis qu'eux reçoivent des ordres auxquels ils sont forcés d'obéir. Savez-vous comment s'appelle ce que vous êtes en train de faire? Cela s'appelle une révolution; et savez-vous ce que c'est qu'une révolution, mon Dieu? — Je ne sais pas si je fais, oui ou non, une révolution; je ne sais pas si une révolution est une bonne ou une mauvaise chose; mais je sais ce que je veux. — Et que voulez-vous? — Je veux la Charte... Vive la Charte! Et puis, au bout du compte, ajoutai-je essayant de lutter contre l'influence morale que cet inconnu prenait sur moi malgré moi, qui êtes-vous? que me demandez-vous? pourquoi me suivez-vous? — Je vous suis parce que vous m'intéressez. — Eh bien, moi aussi, vous m'intéressez, et cet intérêt me fait vous donner un conseil: croyez-moi, prenez une autre route... Vous ne voulez pas? — Mon ami, écoutez... — Alors, c'est moi qui vous quitte. Bonsoir! » Une douzaine d'hommes s'étaient ralliés autour de moi; je repris mon mort, et m'acheminai, avec ma petite troupe, du côté de l'Ecole de médecine, que je comptais joindre en traversant la Seine au pont au Change; mais mon étonnement fut grand, au coin de la rue de la Vannerie, de retrouver mon homme, qui, cette fois, ne se contenta pas de me donner des conseils, mais me prit par le bras et voulut m'entraîner d'un autre côté. « Ah çà! que diable me voulez-vous? Voyons! m'écriai-je en frappant du pied, et en donnant le cadavre à porter aux autres. — Je veux vous empêcher d'aller à une mort certaine, vous et vos compagnons, me dit-il. Il y a un régiment tout entier sur le quai aux Fleurs; vous êtes quinze ou vingt au plus: que feriez-vous contre un régiment? — Mais, sacrebleu! m'écriai-je, vous m'agacez à la fin! Que vous importe que je sois tué? — Mon ami, me dit-il, il est impossible que vous n'ayez pas un père, une mère, une sœur ou une femme... Eh bien, je veux épargner des larmes à votre femme, à votre sœur, à votre mère ou à votre père. » Je me sentais touché malgré moi; mais j'étais au milieu d'hommes qui m'avaient pris pour leur chef, et je ne voulais pas reculer... « Vous vous trompez, répondis-je, je n'ai rien de tout cela. Allez donc de votre côté et laissez-moi aller du mien. » Et, me détachant violemment de lui: « A l'Ecole de médecine! criai-je à mes compagnons. — A l'Ecole de médecine! » répétèrent-ils. Et nous nous élançâmes sur la place du Châtelet. En effet, de l'autre côté de la Seine, un régiment stationnait sur le quai aux Fleurs! « Vive la ligne! » criâmes-nous en nous engageant sur le pont au Change, et en secouant nos fusils. Mais, au lieu de fraterniser avec nous, le colonel nous somma de nous retirer; nous ne nous rendîmes point à l'invitation, et, au contraire, nous continuâmes notre chemin. Nous n'étions pas au quart du pont, que le régiment fit feu. Ce fut un carnage! deux ou trois hommes tombèrent autour de moi; les autres prirent la fuite, abandonnant notre mort. Je ne sais pourquoi j'étais acharné après ce cadavre, il me semblait que c'était à la fois un étendard et une sauvegarde... Je le ramassai et battis en retraite avec lui sur la place du Châtelet. Ce qui restait de ma troupe m'attendait là, et, au premier rang, mon diable d'homme au ruban rouge et à la redingote bleue. « Eh bien, mon pauvre garçon, me dit-il, que vous avais-je prédit?... Trois ou quatre de vos hommes tués, autant de blessés! C'est un miracle que vous soyez vivant; on a peut être tiré cinquante coups de fusil sur vous! Au nom du ciel, ne vous entêtez pas davantage à une pareille folie. Voyons, suivez-moi! — Ah çà! lui dis-je, l'homme au ruban rouge, savez-vous que vous commencez à m'embêter fièrement, et que, si vous me poussez à bout, je finirai par dire tout haut ce que je pense tout bas? — Et que pensez-vous? — Mais que vous êtes un mouchard peut-être! » Deux ou trois de mes hommes entendirent le mot *mouchard*. « Hein, que dis-tu? un mouchard? » Et, mettant en joue mon inconnu: « Si c'est un mouchard, il faut le fusiller! » crièrent-ils. Je fus épouvanté du mouvement, car quelque chose me disait que cet homme me voulait véritablement du bien. « Mais non! mais non! m'écriai-je, que faites-vous? Bas les armes, sacrebleu! — Puisque tu dis que c'est un mouchard! répétèrent plusieurs voix. — Je ne dis pas cela.

ıu contraire, monsieur est un de mes voisins; il me con- ıaît; il me parle de ma mère; il me dit que, si je me fais .uer, elle n'aura plus de ressources... Un mouchard? Allons lonc! » J'allai à mon inconnu et lui tendis la main! il la ɔrit dans la sienne, et la serra cordialement. Il était aussi :alme que si sa vie n'eût pas couru le moindre danger. « Merci, mon ami, me dit-il, je n'oublierai jamais ce que ous venez de faire. Vous avez raison, je ne suis pas un nouchard; je dirai plus: je pense comme vous; mais j'ai u la première révolution et cela m'en a fait passer le ;oût... Maintenant, comme je ne veux pas vous voir tuer, ıdieu! » Et il nous quitta et alla frapper à la porte du café lu pont au Change, qui, après quelques difficultés, s'ou- rit pour lui. Quant à nous, nous suivîmes le quai de la Mégisserie, afin de gagner le pont Neuf; mais à peine ıvions-nous fait quarante pas sur le quai, que nous reçû- nes, par la rue Bertin-Poirée, une décharge qui nous tua quatre hommes; en même temps, un escadron de gendar- nerie débouchant par la place des Trois-Marie, s'avança, enant toute la largeur du quai. Je regardai autour de moi: 'étais seul. Je tirai mon coup de fusil au milieu des gen- larmes, et j'en vis tomber un. Eux avaient leurs mousque- ons à la main, et firent feu. J'entendis les balles siffler ıutour de moi; mais pas une ne m'atteignit. Au reste, je ıe pensai pas un instant à la mort; j'étais comme un nragé! je reculai du même pas qu'ils avançaient, et dé- hargeai une seconde fois mon fusil; puis j'allai m'embus- quer derrière la fontaine du Châtelet; j'étais résolu à me aire tuer là plutôt que de fuir. J'avais rechargé mon fusil, t je mettais en joue pour la troisième fois, quand je sentis u'on me prenait par le collet de mon habit, et qu'on ae tirait en arrière. Je me retournai vivement; c'était ncore mon homme à la redingote bleue et au ruban rouge! Mon ami, me dit-il, décidément vous êtes fou... Venez rendre un verre d'eau sucrée avec moi, cela vous calmera. » 'e tâtai mes poches pour savoir si j'étais en mesure de ayer mon écot; j'avais dix sous: c'était tout ce qu'il me allait.' « Eh bien, soit, répondis-je, j'ai la bouche sèche; e prendrai volontiers quelque chose. » J'avais mâché sept u huit cartouches, et, vous savez, la poudre, cela altère. Je uivis mon homme; la porte du café se referma sur nous. Deux verres d'eau sucrée! demanda-t-il. — Oh! pas d'eau ucrée pour moi, lui dis-je, c'est trop fade! — Que voulez- ous? — Un petit verre d'eau-de-vie. — Du kirsch, plutôt. - Soit, du kirsch. » On me servit un verre de kirsch et n lui apporta de l'eau sucrée. « Eh bien, me dit-il vous oilà seul; ceux qui vous entouraient sont tués, blessés ou n fuite. — C'est vrai, répondis-je; mais il en viendra 'autres... — Qui se feront tuer à leur tour, blesser à leur our, et qui fuiront à leur tour. Pauvres enfants que vous tes! S'il vous revenait quelque chose, au moins, des ré- olutions! mais, après chaque révolution, j'ai vu le peuple lus malheureux qu'auparavant. — Bah! dis-je, il faudra ourtant bien qu'on en fasse une bonne! — Qu'êtes-vous de otre état? me demanda l'inconnu. — Ouvrier ébéniste dans e quartier de l'Arsenal. — Comment l'ouvrage allait-il au aubourg Saint-Antoine? — Mais l'ouvrage allait bien. — Réussissez à faire votre révolution, et vous verrez, dans ix semaines, comment ira l'ouvrage. — Eh bien, on se errera le ventre, mais, au moins, on sera libre! — On se errera le ventre, et on sera peut-être moins libre qu'on ne 'était. » Il se leva. « Ecoutez, mon ami, vous m'avez dit, e crois, que vous demeuriez au quartier de l'Arsenal? —)ui. — Eh bien, si comme j'en ai peur, l'ouvrage manque, ouvenez-vous de moi... Venez à la bibliothèque de l'Arsenal; lemandez-en le bibliothécaire, et si je puis vous être bon . quelque chose, disposez de moi. » Et, s'approchant du omptoir, il paya et partit. J'avais surpris des signes d'in- elligence entre le maître du café et mon inconnu; je restai errière lui dans l'intention de savoir à qui j'avais affaire. 'allais en conséquence, interroger le maître du café, uand celui-ci, s'approchant de moi le premier: « Vous onnaissez la personne qui vient de sortir? me dit-il. — Ma foi! non; mais je vous avoue que j'ai envie de la con- ıaître. — Et vous avez raison, car c'est un brave homme 'il en fut jamais! — Diable! dis-je, tant pis! — Comment, ant pis? — Si vous saviez de quel nom je l'ai apostrophé! — Lui? — Oui, lui... je l'ai appelé mouchard! — Mouchard? M. Charles Nodier? — Comment! cet homme qui sort d'ici, vec lequel je viens de trinquer, c'est M. Charles Nodier? - Lui-même. — Ah! mon Dieu! — Eh bien, que faites-vous? - Mais je cours après lui... je le rejoins... je lui demande ardon... Mouchard! M. Charles Nodier! » Et je secouais de outes mes forces la porte que le maître du café avait re- ermée au verrou. En ce moment, la fusillade recommença; inq ou six balles trouèrent les contrevents et allèrent bri- er les glaces. « Mon fusil! m'écriai-je, mon fusil! — Ah! ne dit le maître du café, il est en haut, votre fusil... — Comment, il est en haut? — Peste! je n'ai pas envie que 'on vous voie sortir d'ici avec votre fusil, et qu'on casse t brise tout dans mon café... Quand il fera nuit, bien, je vous rendrai votre fusil, et vous sortirez... Morbleu! d'après ce que m'a dit M. Charles Nodier, vous en avez assez fait pour aujourd'hui! » Une seconde décharge se fit entendre, et trois ou quatre balles percèrent de nouveau les contre- vents. « Allons, allons, dit le maître du café, il ne fait pas bon ici... Montons au premier! » Et, me prenant par le bras, il m'entraîna vers l'escalier. « M. Charles Nodier! répétais-je en le suivant à moitié abruti; et, moi, je l'ai appelé mouchard! » Je n'eus pas une autre idée dans la tête tant que je restai au café du pont au Change, et j'y restai jusqu'à neuf heures. A neuf heures, je rentrai chez moi et pensai toute la nuit à mon aventure de la journée.

En ce moment, le régisseur entra dans le foyer.

— Eh! monsieur Dumas, me dit-il, on vous cherche de tous les côtés... Bon! Charlet, vous voici; vous êtes à l'amende, mon ami!

— A l'amende! et pourquoi? dit Charlet.

— Mais parce qu'on a recommencé le tableau, et que vous n'étiez pas là.

— Bien! je fais de belles affaires! dit Charlet.

— Soyez tranquille, je vais arranger cela avec Jouslin de la Salle... Et avez-vous revu Nodier?

— Ah bien, oui! après l'avoir appelé mouchard! Dans le moment où j'étais encore échauffé, j'aurais trouvé quelque chose à lui dire; mais de sang-froid, me représenter à lui? Jamais!

Nous revînmes au théâtre, et, comme je lui avais promis, je fis lever l'amende qu'il avait, au reste, encourue par ma faute.

C'est ce même Charlet qu'Arago avait rencontré, le 29 juillet, au marché des Innocents, et qui commandait l'escorte du général Dubourg.

Nous nous sommes retrouvés depuis; je dirai à quelle occasion, et je raconterai ce que Nodier a fait pour lui.

CLXXV

JE SUIS OFFICIELLEMENT ADMIS DANS L'ARTILLERIE DE LA GARDE NATIONALE. — « ANTONY » EST MIS EN RÉPÉTITION AU THÉATRE-FRANÇAIS. — MAUVAIS VOULOIR DES COMÉDIENS. — TRAITÉ ENTRE HUGO ET LE DIRECTEUR DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — CONFIDENCE ET PROPOSITION DE FIRMIN. — LES ROBES DE MADEMOISELLE MARS ET LE LUSTRE NEUF. — JE RETIRE « ANTONY » DU THÉATRE-FRANÇAIS. — JE VAIS PROPOSER LE ROLE D'ADÈLE A DORVAL.

Après que la liberté m'eut été rendue par mon implacable geôlier et par ma belle geôlière, je rentrai chez moi, où je trouvai plusieurs lettres dont deux seulement avaient de l'importance.

L'une venait de Bixio; il avait trois ou quatre fois frappé à ma porte, et, l'ayant trouvée obstinément close, il m'écrivait pour me dire que mon admission, proposée aux chefs de l'artillerie, avait été adoptée à une forte majorité; il me faisait demander, en leur nom, si je tenais à entrer dans la même batterie que M. le duc d'Orléans; — si tel était mon désir, on trouverait moyen de le satisfaire.

En effet, le roi avait décidé que M. le duc d'Orléans ferait partie de la première batterie de l'artillerie de la garde nationale; il comptait sur le caractère bon et conciliant du prince pour ramener à lui un corps qui se présentait hautement comme un foyer actif d'opposition, et comme le représentant des opinions, des principes et des intérêts démocratiques, complètement sacrifiés à la bourgeoisie.

Après ma rupture avec le roi, il était impossible que je désirasse me rencontrer avec son fils. Je répondis donc à Bixio que je remerciais les chefs de l'artillerie de mon admission dans le corps, et que, excepté la première batterie, ils pouvaient me placer où bon leur semblerait.

Le seconde lettre venait du Théâtre-Français. La censure ayant momentanément disparu, *Antony* se trouvait hors de page; il s'agissait de le mettre en répétition.

Je courus au Théâtre-Français; j'y trouvai mademoiselle Mars et Firmin. On sait que mademoiselle Mars avait accepté le rôle d'Adèle, et Firmin celui d'Antony; le reste de la distribution fut fait séance tenante.

La pièce, dans les rôles secondaires surtout, était admirablement montée: Rose Dupuis jouait la comtesse de Lacy;

Menjaud, le jeune poète; Monrose, l'abonné du *Constitutionnel*; madame Hervey, madame de Camps.

Je dis que la pièce était admirablement montée quant aux rôles secondaires, non pas que je veuille le moins du monde porter atteinte au talent de mademoiselle Mars ni à celui de Firmin; mais, si grand que soit le talent des artistes, — à moins qu'on n'arrive à cette universalité de puissance dont était doué Talma, — il y a des rôles qui vont plus ou moins au caractère personnel des individus.

Or, nulle femme n'était moins capable que mademoiselle Mars de comprendre le caractère tout moderne d'Adèle, avec ses nuances de résistance et de faiblesse, ses exagérations de passion et de repentir.

D'un autre côté, nul homme n'était moins capable que Firmin de reproduire la mélancolie sombre, l'ironie amère, la passion ardente et la divagation philosophique du personnage d'Antony.

Mademoiselle Mars avait au plus haut degré la grâce, l'esprit, le charme, la diction, la coquetterie; mais il lui manquait la poésie, qui recouvre toutes les autres qualités de ce vague mystérieux d'où vient la séduction des femmes de Shakspeare.

Firmin avait, à un degré inférieur, les mêmes qualités que mademoiselle Mars; mais il lui manquait la fatalité qui fait les Orestes de tous les temps.

La pâleur est pour ces personnages un des premiers besoins du drame moderne: mademoiselle Mars n'osait pas, et Firmin ne pouvait pas être pâle.

Disons mieux: le Théâtre-Français lui-même était un mauvais cadre pour le tableau.

Il y a des atmosphères dans lesquelles certaines créations ne sauraient vivre.

Les répétitions d'*Antony* marchèrent donc concurremment avec celles de *Napoléon*. Mais il y avait cette différence entre les deux pièces et les deux théâtres, qu'à l'Odéon tout le monde était content de son rôle, et que, depuis le directeur jusqu'au souffleur, chacun me secondait de son mieux, tandis qu'au Théâtre-Français tout le monde était mécontent de son rôle, et, depuis le directeur jusqu'au souffleur, chacun entravait l'auteur et l'ouvrage.

On connaît mademoiselle Mars; je l'ai montrée à une répétition d'*Hernani*, épluchant le rôle de dona Sol; je regrette de m'être tant pressé, je l'eusse montrée aux répétitions d'*Antony*, épluchant le rôle d'Adèle.

De son côté, Firmin plumait tant qu'il pouvait celui d'Antony; toute plume d'une nuance un peu tranchée faisait tache sur l'espèce de ton grisaille qu'on voulait donner à un ouvrage dont le cachet dominant avait d'abord été la couleur, et, à force de tirer délicatement chaque plume, le rôle tournait tout doucement à l'amoureux du Gymnase.

Au bout d'un mois de répétitions, la pièce, privée de tous ses points saillants, pouvait être réduite à trois actes, et même à un seul acte.

Un beau matin, la proposition me fut faite de supprimer le second et le quatrième acte, qui faisaient longueur.

J'avais pris un tel dégoût de l'ouvrage, que j'étais prêt à le supprimer tout entier; j'en étais arrivé à trouver que c'était *Napoléon* qui était l'œuvre d'art, et *Antony* qui était l'œuvre vulgaire.

On fixa le jour de la représentation: *il fallait se débarrasser de la pièce qui tenait le théâtre* et qui empêchait de passer *Don Carlos, ou l'Inquisition*, drame sur lequel on comptait beaucoup, mais dont, le jour de la première représentation, l'auteur désira garder l'anonyme, et pour cause.

Sur ces entrefaites, Hugo était venu me trouver; il avait compris qu'au Théâtre-Français nous ne serions jamais pour les comédiens, pour les habitués, pour le public même, que des usurpateurs; les stupidités qu'on nous avait prêtées sur Molière, Corneille et Racine, avaient germé à l'orchestre; et tout ce qui avait plus de cinquante ans venait, chaque soir, s'étendre voluptueusement à l'ombre de notre outrecuidance!

En conséquence, Hugo avait cherché et trouvé un théâtre qui ne fût pas un Olympe, où nos succès ne fussent point des sacrilèges, et où ceux que nous remplacerions fussent de simples mortels, et non pas des dieux.

Ce théâtre était celui de la Porte-Saint-Martin.

Il avait traité avec M. Crosnier, son directeur, pour *Marion Delorme*. Ainsi se réalisait la prédiction faite par Crosnier à Hugo, lorsque, le 16 juillet 1829, celui-ci lui avait dit: « Monsieur, vous arrivez trop tard; il y a deux réceptions qui priment la vôtre, » et que Crosnier lui avait répondu: « Mon Dieu! qui sait? malgré ces deux réceptions, il se peut que ce soit moi qui joue l'ouvrage! »

En traitant avec Crosnier, Hugo avait, sauf ma ratification, traité en son nom et au mien.

J'avais remercié Hugo de cette fraternelle attention; mais les deux seules pièces que je possédasse étaient en répétition, l'une à l'Odéon, l'autre au Théâtre-Français.

Il fallait donc attendre que j'eusse mis au monde une nouvelle pièce.

Je n'eus pas besoin d'attendre cela.

Plus approchait le jour de la première représentation d'*Antony*, plus je sentais de mauvais vouloir dans le théâtre.

D'un autre côté, ceux de mes amis qui avaient assisté aux répétitions s'en étaient allés en hochant la tête, et, pressés par moi de me dire leur avis, avaient avoué franchement *qu'ils ne voyaient pas de pièce là dedans*.

J'étais complètement démoralisé; plus j'avançais dans la carrière dramatique, plus je perdais cette première confiance en moi-même qui m'avait soutenu au milieu des tribulations d'*Henri III*. Je commençais à croire que je m'étais trompé, et qu'il n'y avait absolument rien dans *Antony*.

Deux choses m'arrivèrent à la fois qui eussent dû me pousser à un découragement complet, et qui, au contraire, me rendirent toute ma volonté.

Comme le jour de la première représentation était fixé au samedi suivant, et que nous étions au mardi ou au mercredi, Firmin me prit à part.

— Mon cher ami, me dit-il, je n'ai pas voulu te refuser le rôle d'Antony, d'abord parce que je jouerai tous les rôles que tu me distribueras, ensuite parce que, m'ayant donné le rôle de Saint-Mégrin, qui est un bon rôle, tu as acquis le droit de m'en donner un mauvais...

Il s'attendait à ce que je l'arrêtasse; mais, au contraire, je le laissai dire. Il continua:

— Mais, tu comprends, je représente le principal personnage, et je ne veux pas prendre sur moi la responsabilité de la chute de la pièce.

— Tu crois donc qu'elle tombera?

— C'est ma conviction... Je ne sais pas comment il se fait que, toi qui connais si bien ton théâtre, tu aies hasardé un rôle si monotone... Antony est un rabâcheur qui, depuis le premier acte jusqu'au cinquième, répète toujours la même chose; qui se fâche on ne sait pourquoi; une espèce de monomane sans cesse en rage, en fureur, en hostilité contre les autres hommes.

— Ainsi, voilà l'effet que te produit Antony?

— Oui.

— Ça ne m'étonne pas: c'est justement ce que j'ai voulu faire.

— Eh bien, n'importe... Te voilà prévenu, n'est-ce pas?

— Oui, mais ce n'est pas le tout que de prévenir un homme qu'il va tomber, il faut encore lui donner un moyen d'éviter la chute.

— Ah! moi, dit Firmin, tu comprends, je suis acteur, et non auteur; je joue des pièces, mais je n'en fais pas.

— Enfin, tu as bien une idée?

— Oui, j'en ai une... mais je n'ose pas te la dire.

— Dis toujours.

— Tu sauteras aux frises!

— Pourvu que je ne te retombe pas sur les pieds, peu t'importe!

— Eh bien!...

— Eh bien, quoi?

— Eh bien, à ta place, je porterais la pièce à Scribe.

— Non, répondis-je, mais je la porterai à Crosnier.

Et, m'approchant du souffleur:

— Garnier, lui dis-je, voulez-vous me donner le manuscrit, mon ami?

Le souffleur me donna le manuscrit; Firmin, tout ébouriffé, me regardait faire.

De son côté, mademoiselle Mars attendait que je fusse libre.

— Eh bien, mon petit, me dit-elle de ce ton sec qui lui était habituel quand elle préparait à un auteur quelque chose de désagréable, avez-vous fini de causer avec Firmin? y en aurait-il un peu pour les autres?

— Oh! mon Dieu, madame, dit Firmin, vous n'aviez qu'à parler: on n'a pas l'habitude de vous les prendre, vos auteurs!

— Ma foi! pour les rôles que me fait celui-là, vous pouvez bien me le prendre!

— Bon! dis-je, cela promet!

Puis, m'avançant vers mademoiselle Mars:

— Madame, lui dis-je, je suis à vos ordres.

— Ah! c'est bien heureux! ... Vous savez une chose?

— Non, madame, je ne la sais pas; mais, si vous voulez bien me la dire, je la saurai.

— C'est que je ne joue pas votre pièce samedi.

— Ah!... Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je fais faire pour quinze cents francs de robes, et que je désire qu'on les voie.

— Et pourquoi ne les verrait-on pas samedi aussi bien qu'un autre jour?

— Parce qu'on nous avait promis un nouveau lustre pour samedi, et que l'éclaireur vient de nous remettre à trois mois. Quand il y aura un autre lustre, je jouerai votre pièce.

— Ah! madame, lui dis-je, il n'y a qu'une chose qui mette obstacle à cette bonne volonté de votre part...

— Laquelle?
— Dans trois mois, ma pièce sera jouée.
— Comment, elle sera jouée?
— Oui.
— Et où cela?
— Au théâtre de la Porte-Saint-Martin... Adieu, madame! Au revoir, Firmin!

Et je sortis, emportant mon manuscrit.

En descendant l'escalier qui conduit du théâtre dans l'orchestre, je tournai la tête et je vis mademoiselle Mars et Firmin qui se rapprochaient l'un de l'autre en s'interrogeant les yeux et en faisant de grands bras.

Je regrette de ne pouvoir transmettre à la postérité la conversation qui s'ensuivit.

Je courus du même pas chez Dorval; elle demeurait alors boulevard Saint-Martin, dans une maison ayant une sortie sur la rue Meslay.

Par chance, elle était toute seule.

On m'annonça; elle fit répéter deux fois mon nom.

— Eh bien, oui, criai-je de la salle à manger, c'est moi! après?... Est-ce que je suis consigné à la porte, par hasard?

— Ah! tu es gentil! me dit-elle avec cet accent traînard qui avait quelquefois dans sa bouche un si grand charme; il y a six mois qu'on ne t'a vu!

— Que veux-tu, ma chère! dis-je en entrant et en lui jetant les bras autour du cou, j'ai fait, depuis ce temps-là, un enfant et une révolution, sans compter que j'ai manqué deux fois d'être fusillé... Et bien, voilà comme tu embrasses les revenants toi?

— Je ne peux pas t'embrasser autrement, mon *bon chien*.

C'était le nom d'amitié, je dirai même d'amour, que Dorval m'avait donné. Et son *bon chien* lui a été fidèle jusqu'à la fin, pauvre Dorval!

— Et pourquoi ne peux-tu m'embrasser? lui demandai-je.
— Je suis comme Marion Delorme: je me refais une virginité.
— Impossible?
— Parole d'honneur je redeviens sage.
— Ah! ma chère, je parlais d'une révolution que j'avais faite: en voilà une seconde. Qui diable a fait celle-là?
— Alfred de Vigny.
— Tu l'aimes?
— Ne m'en parle pas, j'en suis folle!
— Et que fait-il pour te maintenir dans ces bons sentiments?
— Il me fait de petites *élévations* (1).
— En ce cas, ma chère, reçois mes sincères compliments: d'abord, de Vigny est un poète d'un immense talent; ensuite, c'est un vrai gentilhomme: cela vaut mieux que moi, qui suis un mulâtre.
— Tu crois? me dit Dorval avec une de ces intonations comme elle seule savait en donner.
— A mon tour, parole d'honneur!
— Alors, ce n'est pas pour cela que tu venais?

Je me mis à rire.

— Dame!... répondis-je.
— Non... décidément, cela ne se peut pas; imagine-toi qu'il me traite comme une duchesse.
— Il a parfaitement raison.
— Il m'appelle son ange.
— Bravo!
— L'autre jour, j'avais un petit bouton à l'épaule, il m'a dit que c'étaient des ailes qui poussaient.
— Mais cela doit énormément t'amuser, ma chère?
— Je crois bien! Piccini ne m'avait pas habituée à cela.
— Et Merle?
— Encore moins... A propos, nous nous sommes mariés, avec Merle, tu sais?
— Tout de bon?
— Oui, c'était un moyen de nous séparer.
— Mais il doit être l'homme le plus heureux de la terre?
— Tu penses!... Il a son café au lait le matin et ses pantoufles devant son lit le soir... Veux-tu lui dire bonjour?
— Merci! je viens pour toi.
— Ah! tu es bien gentil, mon grand chien... Et puis, j'oubliais: il n'est pas ici, il est à la campagne.
— J'ai à t'annoncer une nouvelle.
— Laquelle?
— C'est que j'ai retiré *Antony* du Théâtre-Français.
— Ah! que tu as bien fait! C'est comme Hugo, tu sais, il leur a repris *Marion Delorme* et nous l'a apportée; c'est moi qui joue Marion.
— Eh bien, que dis-tu de la pièce?
— Tiens, je trouve cela tres beau, moi... Je ne sais pas comment je m'en tirerai, par exemple! Dis donc, des vers! me vois-tu devenue tragédienne?
— Mais il me semble que ce ne sera pas ton coup d'essai.
— Ah! oui, dans *Marino Faliero*. Dieu merci, le rôle d'Helena m'a-t-il assez embêtée! Tu m'as vue là-dedans, n'est-ce pas?
— Oui.
— J'étais bien mauvaise, hein?
— Le fait est que tu n'étais pas bonne; mais j'espère que tu seras meilleure dans Adèle?
— Qu'est-ce que c'est que cela, Adèle?
— C'est la maîtresse d'Antony, ma chère.
— Tu nous apportes donc *Antony?*
— Mais oui!
— Et c'est moi qui jouerai Adèle, mon bon chien?
— Parbleu!
— Fanfare alors!... Ma foi, tant pis, je vais t'embrasser... Oh! que tu es bête! quand je te dis que non!... Tiens! qu'as-tu donc dans ta poche?
— Le manuscrit.
— Oh! donne, que je le regarde.
— Je vais te le lire.
— Comment, tu vas me le lire, à moi?
— Sans doute.
— Comme cela, pour moi toute seule?
— Certainement.
— Ah çà! mais tu me prends donc pour une grande actrice?
— De Vigny ne te traite que comme une duchesse, moi, je veux te traiter comme une reine.

Elle se leva et me fit une révérence.

— La reine sera toujours votre servante, monsieur, et la preuve c'est que je vais vous donner une table, et vous offrir... quoi? Qu'aimes-tu mieux quand tu lis? de l'eau-de-vie, du rhum ou du kirsch?
— J'aime mieux de l'eau.
— Eh bien, attends

Elle entra dans sa chambre à coucher, je l'y suivis.

— Ah! bon! voilà que tu viens ici, toi?
— Pourquoi pas?
— C'est défendu.
— Même pour moi?
— Pour tout le monde... Alexandre! je te donne ma parole que je vais sonner.
— Ah! par exemple!
— Alexandre!...
— Je veux en avoir le cœur net. Je parie que tu ne sonnes pas, moi.
— Alexandre!...

Elle se pendit à la sonnette et fit bruyamment résonner le timbre.

Je me jetai sur un fauteuil et me mis à rire comme un fou.

La femme de chambre entra.

— Louise! dit Dorval avec une parfaite dignité, un verre d'eau pour M. Dumas.
— Louise!... dans une cuvette, ajoutai-je.
— Insolent! dit Dorval.

Elle se jeta sur moi et me battit de toute sa force.

Au moment où elle frappait avec le plus d'acharnement, on sonna du dehors.

Elle s'arrêta court.

— Ah! dit-elle, viens vite dans le salon, mon bon chien, que l'on ne te voie pas ici.
— Si l'on ne me voyait pas du tout?
— Comment cela?
— Si nous remettions la lecture à ce soir?
— Ce serait encore mieux.
— Si je m'en allais par où tu sais?
— Oui, oui... A ce soir! Veux-tu que je prévienne Bocage?
— Non, je veux d'abord te lire cela, à toi.
— Comme tu voudras... Voyons, va-t'en! va-t'en! Oh! qu'il est ennuyeux ce de Vigny, d'arriver juste à ce moment-ci!
— Que veux-tu, ma pauvre amie! nous ne sommes pas dans ce monde pour avoir toutes nos aises... A ce soir.
— A ce soir, oui.

Elle poussa vivement la porte de la chambre à coucher; juste au même moment la porte du salon s'ouvrait.

— Ah! bonjour, mon cher comte, dit-elle; venez donc vous asseoir près de moi.. Je vous attendais avec impatience...

Pendant ce temps-là, Louise levait la portière de perse et me faisait signe de la suivre.

Je lui mis un louis dans la main. Elle me regarda avec étonnement.

— Eh bien, quoi? lui demandai-je.
— C'est donc comme si madame n'avait pas sonné.
— Exactement.
— Est-ce qu'on ne vous reverra pas?
— Si fait, je reviens ce soir.
— Ah! je comprends, alors.
— Eh bien, non, tu ne comprends pas.
— C'est possible, encore; que voulez-vous! depuis six

(1) Alfred de Vigny publiait, à cette époque, d'adorables poésies intulées *Élévations*.

mois, ici, c'est le monde renversé. Ah ! monsieur, vous que madame aime tant, que vous devriez bien lui dire qu'elle se perd !

Elle avait raison, pauvre Louise !...

Nous dirons plus tard comment elle avait raison.

CLXXVI

MES CONVENTIONS AVEC DORVAL. — JE LUI LIS « ANTONY ». — SES IMPRESSIONS. — ELLE ME FAIT REFAIRE LE DERNIER ACTE SÉANCE TENANTE. — LA CHAMBRE DE MERLE. — BOCAGE ARTISTE. — BOCAGE NÉGOCIATEUR. — LECTURE A M. CROSNIER. — IL S'ENDORT D'UN PROFOND SOMMEIL. — LA PIÈCE EST NÉANMOINS REÇUE.

Je revins le soir. Dorval était seule : elle m'attendait.

— Ah ! ma foi ! m'écriai-je, je n'espérais pas un tête-à-tête.

— J'ai dit que j'avais une lecture.

— Et as-tu dit qui lisait ?

— Oh ! non ; mais, d'abord, viens t'asseoir ici, et écoute-moi, mon bon chien.

Je me laissai conduire à un fauteuil. Je m'assis.

Elle resta debout devant moi, avec ses deux mains dans les miennes ; elle me regarda de son bon et doux regard.

— Tu m'aimes, toi, n'est-ce pas ? me dit-elle.

— De tout mon cœur !

— Tu m'aimes véritablement ?

— Puisque je te le dis.

— Pour moi ?

— Pour toi.

— Tu ne voudrais donc pas me faire de la peine ?

— Ah ! grand Dieu !

— Tu désires que je joue ton rôle ?

— Puisque je te l'apporte.

— Tu ne veux pas entraver ma carrière ?

— Ah çà ! mais tu es folle !

— Eh bien, ne me tourmente plus comme tu as fait ce matin. Je n'aurais pas la force de me défendre, moi, et... et je suis heureuse comme je suis ; j'aime de Vigny, il m'adore. Tu sais, il y a des hommes que l'on ne trompe pas, ce sont les hommes de génie, ou, si on les trompe, ma foi, tant pis pour celles qui les trompent !

— Ma chère Marie, lui dis-je, tu es à la fois l'esprit le plus élevé et le meilleur cœur que je connaisse. Touche là, je ne suis plus que ton ami

— Ah ! entendons-nous, je ne dis pas que cela durera toujours.

— Cela durera, du moins, tant que tu ne me rendras pas la parole que je te donne.

— C'est dit. Si, un jour, cela m'ennuie, je t'écrirai.

— A moi ?

— A toi.

— Avant tout autre ?

— Avant tout autre, tu sais bien comme je t'aime, mon bon chien... Ah ! nous allons donc lire cela ; on dit que c'est superbe. Pourquoi donc cette mijaurée de mademoiselle Mars n'a-t-elle pas joué le rôle ?

— Ah ! parce qu'elle avait fait faire pour quinze cents francs de robes, et que le lustre n'éclairait pas assez.

— Tu sais que je n'en ferai pas faire pour quinze cents francs, de robes, moi ; mais, sois tranquille, on trouvera moyen de s'attifer ! C'est donc une femme du monde, hein ? Quel bonheur de jouer une femme du monde, mais une vraie, comme tu dois savoir les faire ! moi qui n'ai jamais joué que des poissardes... Allons, vite, mets-toi là, et lis.

Je commençai à lire, mais elle n'eut pas la patience de rester sur sa chaise ; elle se leva et vint s'appuyer sur mon dos, lisant en même temps que moi, par-dessus mon épaule.

Après le premier acte, je relevai la tête : elle m'embrassa au front.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien, mais il me semble que cela s'engrène drôlement ! Ils vont aller loin, s'ils marchent toujours du même pas.

— Attends, et tu vas voir.

Je commençai le second acte.

A mesure que j'avançais dans ma lecture, je sentais la poitrine de l'admirable actrice palpiter contre mon épaule ; à la scène entre Adèle et Antony, une larme tomba sur mon manuscrit, puis une seconde, puis une troisième.

Je relevai la tête pour l'embrasser.

— Oh ! que tu es ennuyeux ! dit-elle ; va donc, tu me laisses au milieu de mon plaisir.

Je me remis à lire, et elle se remit à pleurer.

A la fin de l'acte, on se le rappelle, Adèle s'enfuit.

— Ah ! dit Dorval en sanglotant, en voilà une femme honnête ! Moi, je ne m'en irais pas, va !

— Toi, lui dis-je, tu es un amour !

— Non, monsieur, je suis un ange ! Voyons le troisième ! ah ! mon Dieu, pourvu qu'il la rejoigne !

Je lus le troisième acte ; elle l'écouta toute frissonnante.

Le troisième acte se termine, on le sait, par la vitre cassée, par le mouchoir appliqué sur la bouche d'Adèle, par Adèle repoussée dans sa chambre ; après quoi, la toile tombe.

— Eh bien, me dit Dorval, maintenant ?

— Tu ne te doutes pas de ce que lui fait Antony ?

— Comment, il la viole ?

— Un peu ! seulement, elle ne sonne pas, elle.

— Ah !...

— Quoi ?

— Bon ! en voilà une fin de troisième acte ! Oh ! tu n'y va[s] pas de main morte, toi ! C'est égal, il est un peu joli à jouer cet acte-là. Tu verras comme je dirai : « Mais elle ne ferm[e] pas, cette porte ! » et : « Il n'est jamais arrivé d'accident dan[s] cette auberge ? » Il n'y a que le cri, quand je l'apercevrai ; il me semble que cela doit faire tant de plaisir à Adèle d[e] revoir Antony, qu'elle ne peut pas crier.

— Il faut pourtant qu'elle crie.

— Oui, je sais bien, c'est plus moral... Allons, va, va, mo[n] bon chien !

J'entamai le quatrième acte.

— A la scène de l'insulte, elle me prit le cou entre se[s] deux mains : ce n'était plus seulement son sein qui s'éleva[it] et s'abaissait, c'était son cœur qui battait contre mo[n] épaule ; je le sentais bondir à travers ses vêtements. A l[a] scène entre la vicomtesse et Adèle, scène dans laquelle Adèl[e] répète trois fois : « Mais je ne lui ai rien fait, à cett[e] femme ! » je m'arrêtai.

— Sacré nom d'un chien ! me dit-elle, pourquoi t'arrêtes-tu donc ?

— Je m'arrête, répondis-je, parce que tu m'étrangles.

— Tiens, c'est vrai, dit-elle ; mais c'est qu'aussi on n'[a] jamais fait de ces choses-là au théâtre. Ah ! c'est trop na[-]ture, c'est bête, ça étouffe, ah !...

— Il faut pourtant bien que tu écoutes jusqu'à la fin.

— Je ne demande pas mieux.

J'achevai de lire l'acte.

— Ah ! me dit-elle, tu peux être tranquille sur celui-l[à], j'en réponds. Ah ! je dirai drôlement cela : « C'est sa ma[î]tresse ! » Ce n'est pas difficile à jouer, tes pièces ; seulemen[t] ça vous broie le cœur... Oh ! la la, laisse-moi pleurer u[n] peu, hein ?... Ah ! grand chien, va ! où as-tu donc appris l[es] femmes, toi ? Tu les sais un peu bien par cœur !

— Voyons, lui dis-je, un peu de courage, et finissons-en.

— Allons, va !

Je commençai le cinquième acte. A mon grand étonnemen[t] quoiqu'elle pleurât beaucoup, il me parut lui faire moin[s] d'effet que les autres.

— Eh donc ? lui demandai-je.

— Ah ! dit-elle, je trouve cela bien, moi ! très bien !

— Ce n'est pas vrai, tu ne le trouves pas bien.

— Mais si.

— Mais non !

— Eh bien, veux-tu que je te dise franchement mon avis

— Oui.

— Je le trouve un peu mou, le dernier acte.

— Regarde, et vois ce que c'est que les goûts : mademo[i]selle Mars le trouvait trop dur, elle.

— Je parie qu'il n'était pas comme cela, d'abord ?

— Non, je dois te l'avouer.

— Et qu'elle te l'a fait changer ?

— D'un bout à l'autre !

— Allons donc !

— Mais, si tu veux, je te le referai.

— Je crois bien, que je le veux !

— Oh ! c'est facile.

— Et quand le referas-tu ?

— Demain, après-demain, un de ces jours enfin.

Elle me regarda, fit tourner ma chaise sur un de ses pied[s] et se mit à genoux entre mes jambes.

— Sais-tu ce que tu devrais faire, mon bon chien ? m[e] dit-elle.

— Que devrais-je faire ? Voyons.

Elle ôta un de ses petits peignes et se mit à peigner [s]es cheveux, tout en me parlant.

— Ce que tu devrais faire, je vais te le dire ; tu devra[is] m'arranger cet acte-là cette nuit.

— Je veux bien ; je vais rentrer chez moi, et m'y mettr[e]

— Non, sans rentrer chez toi

— Comment cela ?

— Ecoute : Merle est à la campagne ; prends sa chambre ; on te fera du thé ; de temps en temps, je t'irai voir pendant que tu travailleras. Demain matin, tu auras fini, et tu viendras me lire cela près de mon dodo ; ah ! ce sera bien gentil.
— Et si Merle revient ?...
— Bah ! nous ne lui ouvrirons pas, à lui.
— Eh bien, soit ! tu auras ton acte demain avant ton déjeuner.
— Oh ! bon chien, que tu es aimable, va ! Mais, tu sais ?...
Elle leva le doigt.
— Puisque c'est convenu !
— A la bonne heure ! Que veux-tu faire, ce soir ? Veux-tu souper ? veux-tu travailler ?
— Je veux travailler.
Elle sonna.
— Louise ! Louise !
Louise entra.
— Eh bien, madame, encore ? demanda-t-elle.
— Non... Fais du feu dans la chambre de Merle.
— Mais monsieur a dit qu'il ne reviendrait pas.
— Ce n'est pas pour monsieur, c'est pour Alexandre.
La femme de chambre me regarda.
— Eh bien, oui, dis-je, pour moi.
— Oh ! que c'est drôle ! dit-elle. — Enfin...
— Tu vois, dis-je à Dorval, c'est un scandale.
— Quoi ! ça t'étonne, Louise ? Il a une lettre de change, il craint d'être arrêté chez lui demain matin, et il couche ici, voilà tout ; seulement, il ne faut pas le dire.
Cette bonne Dorval, elle ne connaissait que deux motifs pour lesquels on pût ne pas coucher chez soi : une maîtresse ou une lettre de change.
— Ah ! fit Louise, bon, bon, bon ! Je crois bien qu'il ne faut pas le dire.
— Surtout à M. le comte, tu comprends... d'autant plus qu'il n'y a pas de mal.
Louise sourit.
— Oh ! madame me prend pour une autre, par exemple... Madame n'a pas autre chose à m'ordonner ?
— Non.
Louise sortit.
Nous restâmes seuls : moi, comme toujours, en admiration devant cette nature naïve, prime-sautière, obéissant sans cesse au premier mouvement de son cœur, ou au premier conseil de son imagination ; elle, joyeuse comme un enfant qui se donne des vacances ignorées et savoure un plaisir inconnu.
Alors, debout devant moi, sans prétention, avec des poses d'un abandon admirable, des cris d'une justesse douloureuse, elle repassa tout son rôle, n'en oubliant pas un point saillant, me disant chaque mot comme elle le sentait, c'est-à-dire avec une poignante vérité, faisant éclore du milieu de mes scènes, même de ces scènes banales qui servent de liaison les unes aux autres, des effets dont je ne m'étais pas douté moi-même, et, de temps en temps, s'écriant en battant des mains, et en sautant de joie :
— Oh ! tu verras, mon bon chien, tu verras, quel beau succès nous aurons !
O splendide organisation que la mort a cru détruire en la frappant entre mes bras, et que j'ai juré, moi, de ne pas laisser détruire par la mort ; oh ! je te ferai revivre, je te l'ai dit, et, puisque ceux qui avaient le droit d'exiger de moi le mensonge m'ont autorisé à dire la vérité, sois tranquille : à chaque évocation de ma plume, tu sortiras de la tombe, palpitante de réalisme, avec les faiblesses qui te faisaient femme, avec les qualités qui te faisaient artiste ; telle, enfin, que Dieu t'avait créée. Pour toi pas de voile, pour toi pas de masque ; te traiter comme une femme vulgaire serait insulter à ton génie !
Au bout d'un quart d'heure, Louise rentra ; tout était prêt dans la chambre de Merle. Il était décidé que je ferais désormais mes pièces chez ceux à qui elles étaient destinées.
Je me mis à mon cinquième acte à onze heures et demie du soir ; à trois heures du matin, il était refait ; à neuf heures, Dorval battait joyeusement des mains et s'écriait :
— Comme je dirai : « Mais, je suis perdue, moi ! » Attends donc, et puis : « Ma fille ! il faut que j'embrasse ma fille ! » et puis : « Tue-moi ! » et puis tout enfin !
— Alors, tu es contente ?
— Je crois bien !... Maintenant, il faut envoyer chercher Bocage pour déjeuner et pour entendre cela.
Je connaissais peu Bocage, comme talent. Je lui avais vu jouer seulement le curé de l'*Incendiaire*, et le sergent de *Napoléon à Schœnbrünn*, deux rôles qui ne m'aidaient aucunement à me le figurer comme Antony. J'avais donc quelque répugnance contre lui ; je parlais de Lockroy, de Frédérick ; de la facilité de les avoir l'un ou l'autre au renouvellement de l'année théâtrale ; mais Dorval tint bon : elle soutint que Bocage seul pouvait donner à Antony la physionomie qui lui convenait ; — et l'on envoya chercher Bocage.
Bocage était alors un beau garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, avec de beaux cheveux noirs, de belles dents blanches et de beaux yeux voilés pouvant exprimer trois choses essentielles au théâtre : la rudesse, la volonté, la mélancolie ; comme défauts physiques, il avait les genoux un peu cagneux, les pieds grands, traînait les jambes et parlait du nez.
Il accourut ; — la lettre de Dorval était pressante. Nous déjeunâmes, et, après le déjeuner, je relus *Antony*.
— Eh bien, que dites-vous de cela, Bocage ? demanda Dorval quand j'eus prononcé ces derniers mots : « Elle me résistait : je l'ai assassinée ! »
— Ma foi, répondit Bocage, je dis que je ne sais pas trop ce que je viens d'entendre... Ce n'est ni une pièce, ni un drame, ni une tragédie, ni un roman ; c'est quelque chose qui tient de tout cela, fort saisissant, à coup sûr !... Seulement, est-ce que vous me voyez dans Antony, moi ?
— Vous serez superbe, répondit Dorval.
— Et vous, Dumas ?
— Moi, je vous connais trop peu ; mais Dorval vous connaît, et elle répond de vous.
— Bon !... Il va me falloir une mise particulière pour cela : je ne peux pas le jouer avec les redingotes et les habits de tout le monde.
— Oh ! soyez tranquille, répondis-je, à nous deux, nous trouverons bien un costume.
— Qu'y a-t-il à faire, maintenant ?
— Il y a à prévenir Crosnier que vous venez d'entendre un drame qui vous convient, à vous et à Dorval ; que ce drame est de moi, et que je suis prêt à signer avec lui le même traité qu'il a signé avec Hugo.
— Bon !
— Seulement, vous comprenez, Bocage ? pas de lecture officielle avant réception : la pièce reçue en tout cas ; puis lecture officieuse au directeur, après réception.
— Parbleu, c'est entendu !... Est-ce que vous lisez, vous autres ? Vous apportez vos pièces, et on les joue, voilà tout. Les conditions ?
— Les mêmes qu'Hugo.
— Cela sera fait ce soir.
Je pris un cabriolet, et j'allai prévenir Hugo de ce qui venait de se passer.
Le soir même, je reçus un petit billet de Bocage ; il contenait ces deux lignes seulement :

« J'ai vu Crosnier. Tout est arrangé ; vous lisez demain, à onze heures du matin, dans son cabinet, *officieusement*, bien entendu.
« Tout à vous.

« BOCAGE. »

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais chez M. Crosnier.
A peine si je le connaissais ; à peine l'avais-je vu une ou deux fois. Il avait participé pour un tiers ou pour un quart à cinq ou six pièces, et, entre autres, à une imitation d'*Intrigue et Amour*, de Schiller, jouée sous le titre de *la Fille du Musicien*. Je ne sais même pas trop si cette dernière pièce, qui eut, d'ailleurs, un grand succès, n'a pas été jouée postérieurement à l'époque dont je parle.
C'était un homme fin, spirituel, aux cheveux blonds et rares, aux yeux gris, à la bouche un peu démeublée, affable et de bonnes façons, qui a, depuis, amassé, je crois, une très belle fortune à laquelle ses relations avec Cavé n'ont pas fait de tort. En somme, l'organisation la plus apte à comprendre *la Petite ville*, la moins apte à comprendre *Antony*.
Je commençai ma lecture. Au troisième acte, M. Crosnier luttait poliment contre le sommeil ; au quatrième, il dormait le plus convenablement possible ; au cinquième, il ronflait.
Je sortis, j'oserai dire, sans qu'il m'entendît sortir. — Bocage m'attendait au salon pour savoir le résultat de la lecture ; je lui montrai, à travers l'entre-bâillement de la porte, son directeur endormi, et lui laissai un reçu de mille francs. M. Crosnier, d'après nos conventions, me devait mille francs contre la lecture.
— Diable ! fit Bocage, le traité est-il signé ?
— Non ; mais j'ai votre lettre d'hier, qui vaut traité, et je vais attendre votre réponse chez Dorval.
Bocage seul pourrait dire ce qui se passa entre lui et Crosnier. Je crois qu'il y eut du tirage. Cependant, une demi-heure ou trois quarts d'heure après, il arriva chez Dorval avec le billet de mille francs.
Seulement, Crosnier remettait la pièce à trois ou quatre mois ; il ne voulait pas risquer son hiver sur un ouvrage qui lui paraissait *si peu sûr*.
— Eh bien, *sûr ou non*, cela n'empêche pas, mon bon chien, que je réponds, moi, qu'il fera de l'argent ! dit Dorval.
Voilà l'histoire d'*Antony*, comment il sortit du Théâtre-Français et fit son entrée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, ayant pour père votre serviteur, et pour parrain et marraine Bocage et Dorval.

CLXXVII

ORGANISATION DE L'ARTILLERIE PARISIENNE. — MÉTAMORPHOSE DE MON UNIFORME DE GARDE NATIONAL A CHEVAL. — BASTIDE. — GODEFROY CAVAIGNAC. — GUINARD. — THOMAS. — NOMS DES BATTERIES ET DE LEURS PRINCIPAUX SERVANTS. — JE SUIS CONVOQUÉ POUR ENLEVER LA CHAMBRE. — COMBIEN NOUS NOUS TROUVONS AU RENDEZ-VOUS.

Je suis obligé de revenir sur mes pas, la mise en nourrice d'*Antony* à la Porte-Saint-Martin m'ayant conduit plus loin que je ne voulais.

Bixio m'avait rendu une réponse définitive à l'endroit de l'artillerie ; j'étais incorporé dans la quatrième batterie, capitaine Olivier.

Quelques mots sur l'organisation de l'artillerie.

L'ordonnance constitutive de la garde nationale portait qu'il y aurait une légion d'artillerie.

Le général la Fayette nomma provisoirement Joubert colonel de cette légion, composée de quatre batteries. C'était ce même Joubert chez lequel, passage Dauphine, il s'était distribué tant de poudre et fondu tant de balles pendant les journées de juillet.

La Fayette avait également nommé quatre capitaines chargés d'enrôler les hommes. Une fois les hommes enrôlés, ces capitaines furent remplacés par des officiers élus.

Arnoux fut nommé capitaine en premier de la première batterie. — J'ai déjà dit que c'était dans cette première batterie que s'était fait inscrire le duc d'Orléans.

Guinard fut nommé capitaine en premier, et Godefroy Cavaignac capitaine en second de la deuxième batterie.

Bastide fut nommé capitaine en premier, et Thomas capitaine en second de la troisième batterie.

Enfin, Olivier capitaine en premier, et Saint-Evre capitaine en second de la troisième batterie.

La première et la deuxième batterie formaient un escadron ; la troisième et la quatrième, un second escadron.

Le premier escadron était commandé par Thierry, depuis conseiller municipal, et aujourd'hui encore médecin des prisons, à ce que je crois.

Le second escadron était commandé par un nommé Barré ; je l'ai perdu de vue après 1830, et j'ignore ce qu'il est devenu.

Enfin, le tout était commandé par le comte Pernetti, que le roi avait nommé notre colonel.

J'étais donc arrivé au comble de mes vœux : j'étais artilleur !

Il ne s'agissait plus que de troquer mon costume de garde national à cheval contre un costume d'artilleur, et de me faire reconnaître de mes chefs.

L'échange du costume ne devait pas amener de longs retards. Ma veste et mon pantalon de garde national à cheval avaient la même coupe et étaient de la même couleur que les vestes et les pantalons de l'artillerie ; il s'agissait purement et simplement de coudre au pantalon une bande de drap rouge, au lieu et place de la bande d'argent ; puis d'échanger, chez un passementier, mes épaulettes et mon baudrier d'argent contre des épaulettes et une corde à fourrage de laine rouge.

De même pour mon schako, dont le galon d'argent et l'aigrette en plumes de coq devaient être remplacés par un galon de laine et une flamme de crin.

Nous n'avions pas à nous inquiéter du mousqueton : c'était le gouvernement qui nous le prêtait, — *qui nous le prêtait* est bien le mot : deux fois il nous le reprit !

J'eus affaire à un passementier bien honnête : il garda toute mon argenture, me donna de la laine en place, et ne me demanda que vingt francs de retour. Il est vrai que je payai le sabre à part.

Le lendemain du jour où j'eus le costume complet, je fis, à huit heures du matin, mon entrée au Louvre, venant prendre ma part des manœuvres. Nous avions là vingt-quatre pièces de huit, et vingt mille coups à tirer.

Le gouverneur du Louvre se nommait Carrel, mais n'avait rien de commun avec Armand Carrel ; je ne crois même pas qu'il fût son parent.

L'artillerie était généralement républicaine : toutefois, la deuxième et la troisième batterie affichaient particulièrement cette opinion. La première et la quatrième étaient plus réactionnaires ; cependant elles comptaient bien une cinquantaine d'hommes qui, au moment du danger, se fussent réunis aux autres.

Comme mes opinions me rapprochaient de Bastide, de Guinard, de Cavaignac et de Thomas, c'est d'eux que je m'occuperai surtout ; quant aux capitaines Arnoux et Olivier, je les ai peu connus alors, et je n'ai point eu l'occasion de les revoir plus tard.

Qu'on me permette donc de dire quelques mots de ces hommes dont les noms se retrouvent, depuis 1830, dans presque toutes les conspirations. Ces noms sont devenus historiques ; il est bon, par conséquent, que les hommes qui les ont portés ou les portent encore soient envisagés sous leur véritable jour.

Commençons par Bastide, c'est-à-dire par celui qui a joué le rôle le plus considérable, ayant été ministre des affaires étrangères en 1848.

Bastide, à cette époque, était déjà un homme de trente ans, à la figure douce et ferme à la fois ; il avait le visage long et pâle, les cheveux noirs coupés courts, la moustache noire et bien fournie, les yeux bleus, empreints habituellement d'une grande expression de mélancolie. Il était grand et maigre, admirablement adroit de ses mains, sous un air un peu gauche qui tenait à la longueur exagérée de son cou ; du reste, tirant avec une grande supériorité l'épée et le pistolet, le pistolet surtout, et ayant ce que l'on appelle en termes de duel la main malheureuse.

Voilà pour le physique.

Au moral, Bastide était un véritable Parisien, l'homme de la rue Montmartre par excellence, acoquiné à son ruisseau, qu'il préférait, comme madame de Staël, au lac Léman ; ne sachant point se passer de ce Paris, si boueux qu'il soit, physiquement, moralement ou politiquement ; aimant mieux la prison dans Paris que l'exil dans le plus beau pays du monde ; — il a été deux ou trois ans exilé ; il a passé ces deux ou trois ans à Londres, et je lui ai entendu dire, depuis, que plutôt que d'y retourner, ne fût-ce que pour deux ou trois mois, il se laisserait parfaitement fusiller. — Il a, dans les environs de Paris, une charmante maison de campagne où il ne va jamais.

Sous un extérieur extrêmement simple, Bastide cachait une instruction réelle, mais qu'il fallait aller chercher en lui ; son esprit, quand il voulait se donner la peine d'en avoir, était plein de saillies ; seulement, comme habituellement il parlait bas, il avait de l'esprit pour son voisin, voilà tout. Mais il faut dire que cela suffisait à Bastide : je n'ai jamais vu d'homme moins ambitieux que lui sous ce rapport-là.

C'était un composé de contrastes ; il paraissait presque toujours oisif, et presque toujours il était occupé, souvent de bagatelles, comme Horace dans le forum romain, et comme Horace, tout entier à elles ; plus souvent encore de solutions sérieuses, de problèmes difficiles, de mathématiques ou de mécanique.

Il était brave à ne pas lui en savoir gré, tant la bravoure était simple et naturelle en lui, tant elle semblait une condition de son tempérament et de son caractère. J'aurai occasion de citer plus tard, de 1830 à 1852, des miracles de courage de sa part et des mots ravissants de sang-froid au milieu du feu.

Dans les délibérations, Bastide restait ordinairement silencieux ; si on lui demandait son avis, et qu'il le donnât, c'était toujours pour que la chose en délibération s'exécutât le plus promptement, le plus ouvertement et même le plus brutalement possible. J'ai parlé de cette entrevue des républicains et du roi le 30 juillet 1830 ; Bastide en était, et, comme les autres, attendait dans le salon l'arrivée du roi.

Ce moment d'attente était mis à profit par les représentants de l'opinion républicaine. Peu habitués aux têtes couronnées ou tout près de l'être, ils se demandaient entre eux ce qu'il fallait faire quand le lieutenant général serait là. Chacun donnait son avis ; on invita Bastide à donner le sien.

— Ce qu'il faut faire? dit-il. Il faut ouvrir la fenêtre et le f..... dans la rue !

Et, si c'eût été aussi franchement l'avis des autres qu'il c'était le sien, il l'eût mis à exécution.

Il avait la plume facile et même élégante. Au *National*, c'était lui que l'on chargeait des articles impossibles ; il s'en tirait comme Méry se tire des bouts rimés, avec une adresse qui ressemblait à du miracle. Ministre des affaires étrangères, il avait accaparé la besogne de tout le monde et faisait, lui, ministre, non seulement son travail, mais encore celui de ses secrétaires. C'est à l'Europe diplomatique à nous dire si ce travail était bon.

Godefroy Cavaignac, comme il l'avait rappelé lui-même au duc d'Orléans, était fils du conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac, — et nous ajouterons : frère d'Eugène Cavaignac, alors officier du génie à Metz, plus tard général en Algérie, puis dictateur en France, de juin à décembre 1848.

Godefroy Cavaignac était alors un homme de trente-cinq ans, avec des cheveux blonds, de longues moustaches rousses ; se tenant un peu courbé, ayant l'aspect militaire, fumant sans cesse, jetant, entre deux nuages de fumée, de

mots spirituels et mordants ; très net dans la discussion, disant toujours ce qu'il pensait, et le disant en bon langage ; plus instruit que Bastide en apparence, moins instruit que lui en réalité ; prenant la plume par fantaisie, et écrivant alors des espèces de petits poèmes, de petites nouvelles, de petits drames — je ne sais comment appeler cela — d'une originalité parfaite et d'une vigueur peu commune. Je citerai deux de ces opuscules : un que tout le monde connaît : *une Tuerie de Cosaques ;* un autre que tout le monde ignore, que j'ai lu une fois, que je n'ai jamais pu retrouver depuis, ayant pour titre : *Est-ce vous?* On chantait en 1832, une chanson de lui intitulée *A la chie-en-lit !* et qui était bien la plus drôle de chose du monde.

Comme Bastide, il était très brave, mais peut-être plus indécis ; il m'a toujours semblé, au reste, qu'il y avait un grand fonds d'insouciance et de philosophie épicurienne dans son caractère. Après avoir été extrêmement liés, nous fûmes dix ans sans nous voir ; puis, tout à coup, un jour, sans nous en douter, nous nous trouvâmes côte à côte à la même

La première s'appelait *l'Aristocrate :* elle comptait, comme on le sait déjà, dans ses rangs, M. le duc d'Orléans, puis MM. de Tracy, Jal, Paravey, — qui fut, depuis, conseiller d'Etat, — Etienne Arago, Schœlcher, Loëve-Weymars, Alexandre Basset, Duvert.

La deuxième s'appelait *la Républicaine :* on connaît ses deux capitaines, Guinard et Cavaignac ; les principaux artilleurs étaient Guiaud, Gervais, Blaize, Darcet fils, Ferdinand Flocon.

La troisième s'appelait *la Puritaine ;* c'était son capitaine Bastide qui lui avait valu ce nom. Bastide, au *National*, était le défenseur des idées religieuses, que ce journal avait une certaine propension à attaquer à la manière du *Constitutionnel ;* de là le bruit qui s'était répandu de sa soumission exagérée aux pratiques de la religion. *La Puritaine* comptait parmi ses servants : Carrel, Barthélemy-Saint-Hilaire, Grégoire, Séchan.

La quatrième s'appelait *la Meurtrière*, à cause de la quantité de médecins qu'elle contenait. Nous avons dit ses capi-



Dumas en garde national.

table ; tout le dîner fut entre nous un babillage de joyeux souvenirs ; puis nous nous quittâmes en serrant nos mains l'une dans l'autre, nos cœurs l'un contre l'autre, et en promettant de n'être plus si longtemps sans nous revoir... Un mois ou deux après, comme je parlais de lui, on me dit : « Mais Godefroy Cavaignac est mort ! » J'avais ignoré sa maladie, sa mort, son enterrement.

Etrange chose que notre passage en ce monde, si ce n'est pas tout simplement un acheminement vers un autre !

Quant à Guinard, c'était surtout l'homme de la loyauté et des qualités du cœur ; il avait, pour un beau trait ou une grande misère, des larmes comme un enfant. Homme d'exécution merveilleux, on eût pu lui dire, comme Kléber à Schewardin : « Faites-vous tuer là, et sauvez l'armée ! » Je ne sais pas même s'il eût cru, comme Schewardin, qu'il fût nécessaire de répondre : « Oui, mon général ! » il n'eût rien dit et se fût fait tuer. Sa vie, au reste, n'a été qu'un long sacrifice à ses convictions ; elles lui ont coûté tout ce qu'il leur a plu de lui prendre de sa liberté, de sa fortune et de sa santé.

Par le seul mot que nous avons cité de Thomas, lorsque, le 30 juillet, il fut accosté par M. Thiers, on peut se faire à la fois une idée de son caractère et de son esprit. Bastide et lui étaient associés et tenaient un chantier de bois. C'était un cœur droit et ferme, une tête inventive en affaires, que Thomas ; à lui seul, et par des miracles d'industrie honnête, il a soutenu *le National*, blessé et chancelant de la blessure et de la mort de Carrel, de 1836 à 1848, heure à laquelle ce long labeur porta ses fruits pour tout le monde, excepté pour lui.

Maintenant, passons des artilleurs aux pièces.

Chaque batterie avait un nom tiré de sa composition même.

taines ; voici les principaux meurtriers qui la servaient : Bixio, étudiant en médecine ; Trélat, médecin ; Laussedat, médecin ; Jules Guyot, médecin ; Montègre, médecin ; Jourdan, médecin ; Houet, médecin ; Raspail, quasi-médecin. — Les autres étaient Prosper Mérimée, Lacave-Laplagne, depuis ministre des finances ; Ravoisié, Baltard l'architecte, Desvaux, étudiant, depuis lieutenant de juillet, et depuis encore un des plus brillants et des plus braves officiers de l'armée ; enfin, Bocage et moi.

On comprend que les batteries étaient bien autrement nombreuses, puisque l'artillerie comptait, je crois, huit cents hommes ; mais nous ne parlons ici que de ceux dont les noms ont survécu.

La discipline était très rigide : trois fois par semaine, il y avait exercice de six à dix heures du matin, dans la cour carrée du Louvre, et deux fois par mois tir à Vincennes.

J'avais donné un spécimen de ma force en soulevant, moi sixième, moi quatrième ou moi deuxième, selon que les autres servants étaient censés tués ou hors de combat, des pièces de huit, dont le poids est de trois à quatre cents kilogrammes, — lorsque, un jour, je reçus une invitation de me trouver, à quatre heures du soir, en armes, au Palais-Bourbon.

Il s'agissait d'*enlever la Chambre*.

Nous avions fait une espèce de serment de francs-maçons et de carbonari, en vertu duquel nous nous étions engagés à obéir aux ordres des chefs sans les discuter.

Celui-là me parut un peu leste, je l'avoue : cependant, le serment était là ! A trois heures et demie, je revêtis mon costume d'artilleur, je mis six cartouches dans ma giberne, une dans mon mousqueton, et je m'acheminai vers le pont de la Concorde.

Je remarquai avec autant d'étonnement que d'orgueil que j'étais le premier.

Je ne me promenai qu'avec une fierté plus grande, interrogeant les quais, les ponts, les rues, pour voir arriver mes sept cent quatre-vingt-dix-neuf compagnons, qui, quatre heures sonnant, me paraissaient quelque peu en retard.

Enfin, je vis paraître un uniforme bleu et rouge.

Cet uniforme contenait Bixio. Nous allions donc être deux pour enlever quatre cent quarante-neuf députés!

Ce n'était guère; mais le patriotisme fait faire de si grandes choses!

Cependant, nous résolûmes d'attendre avant de tenter aucune démonstration.

Quatre heures et demie sonnèrent, cinq heures, cinq heures et demie et six heures.

Les députés sortirent et défilèrent devant nous, ne se doutant guère que ces deux artilleurs qui les regardaient passer d'un œil féroce, les reins adossés au parapet du pont, étaient venus là pour les enlever.

Derrière les députés, Cavaignac parut en habit bourgeois.

Nous allâmes à lui.

— Il n'y aura rien aujourd'hui, nous dit-il; l'affaire est remise à la semaine prochaine.

— Bon! répondis-je; va pour la semaine prochaine, alors!

Il nous donna une poignée de main, et disparut.

Je me retournai du côté de Bixio.

— J'espère que cela ne nous empêchera pas de dîner, lui dis-je, que l'affaire soit remise à la semaine prochaine?

— Au contraire. J'ai une faim de loup! je trouve que rien ne creuse comme de conspirer.

Et nous allâmes dîner avec l'appétit et l'insouciance qui sont l'apanage des conspirateurs de vingt-huit ans.

J'ai toujours soupçonné mes nouveaux chefs d'avoir voulu ce qu'on appelle, en termes de régiment, me tâter. En ce cas, Cavaignac ne serait venu que pour s'assurer de ma fidélité à me rendre à l'appel.

Bixio était-il dans la confidence, ou n'y était-il pas? C'est ce que je n'ai jamais su.

CLXXVIII

ODILON BARROT PRÉFET DE LA SEINE. — SES SOIRÉES — SA PROCLAMATION AU SUJET DES ÉMEUTES. — DUPONT (DE L'EURE) ET LOUIS-PHILIPPE. — DÉMISSION DU MINISTÈRE MOLÉ ET GUIZOT. — AFFAIRE DE LA FORÊT DE BRETEUIL. — MINISTÈRE LAFFITTE. — LA DISCRÉTION DE L'ENREGISTREMENT

Au reste, la séance de la Chambre avait été chaude, ce jour-là, et, si nous avions fait irruption dans la salle, nous eussions trouvé MM. les députés fort occupés d'une proclamation d'Odilon Barrot.

C'était une singulière position, pour un homme en apparence aussi droit et aussi rigide que l'était Odilon Barrot, que celle que lui faisaient à la fois son service auprès du roi comme préfet de la Seine, et ses amitiés avec la plupart d'entre nous.

Il avait ses soirées, où nous allions en grand nombre, et dont sa femme, toute jeune alors, et qui paraissait plus républicaine que lui, faisait les honneurs avec une roideur de Cornélie qui n'était pas sans charme.

On ne parlait que politique, comme on le comprend bien, dans ces soirées, et surtout on poussait Odilon Barrot à se mettre, en qualité de préfet de la Seine, à la recherche de ce fameux programme de l'hôtel de ville qui avait disparu dans la journée du 5 août, et qui, plus invisible encore que ce fameux gouvernement provisoire représenté par une table ronde, des bouteilles vides et un plumitif qui écrivait sans jamais s'arrêter, excepté quand on lui prenait la plume des mains, n'avait, depuis ce jour-là, jamais pu se retrouver!

Cela le tourmentait fort.

Ce qui le tourmentait surtout, c'était ce dilemme que nous lui posions :

— Mon cher Odilon, toute la force du gouvernement est dans la Fayette, dans Dupont (de l'Eure) et dans vous; si vous vous retiriez, par exemple, nous sommes convaincus que la Fayette et Dupont (de l'Eure), ces deux aveugles dont vous êtes le toutou, se retireraient aussitôt... Eh bien, nous allons vous forcer à vous retirer.

— Comment cela?

— Oh! c'est bien simple : Nous allons faire une émeute qui aura pour but d'enlever le roi du Palais-Royal... Ou vous ferez tirer sur nous, et, alors, vous serez dépopularisé; ou vous ne ferez pas tirer sur nous, et, alors, nous enlèverons le roi, nous le conduirons à Ham, et nous proclamerons la république.

Odilon savait bien que ce dilemme n'était qu'une plaisanterie; mais il savait aussi qu'il y avait dans tous les esprits un reste de fièvre qui, par une recrudescence inattendue, était capable d'amener une heure de délire pendant laquelle les plus folles entreprises pouvaient être tentées.

Un jour, nous le poussâmes à bout, et il nous promit qu'à la première occasion, il se dessinerait à la fois en face de la cour et en face de nous.

Cette occasion, ce fut la procession dont j'ai parlé, laquelle avait traversé Paris, et s'était portée sur le Palais-Royal et sur le château de Vincennes, en criant : « Mort aux ministres! »

On se rappelle que le roi et Odilon Barrot avaient paru sur la terrasse, et que les hommes qui menaient cette procession avaient alors crié : « Vive Odilon Barrot! » en oubliant de crier : « Vive le roi! » Ce à quoi Louis-Philippe avait répondu, comme on sait : « Ce sont les fils de ceux que j'ai, en 1792, entendus crier : « Vive Pétion! »

L'allusion avait fort vexé Odilon Barrot, et il avait résolu de faire, lui aussi, sa proclamation.

C'était cette proclamation catégorique qu'il nous avait promise.

La proclamation est la manie de tout homme qui veut mériter le titre d'homme d'Etat. On n'est véritablement homme d'Etat que lorsqu'on a fait une proclamation; faire sa proclamation, c'est recevoir du peuple, qui la lit et qui y obéit ou y désobéit, la sanction d'une puissance quelconque.

Malheureusement, cette proclamation, sur laquelle Odilon comptait tant, établissait ceci : c'est que le préfet de la Seine avait lui aussi, son juste-milieu; de sorte que la proclamation blessait à la fois la cour et les républicains.

Nous la reproduisons ici dans son intégralité. Nos lecteurs sont libres, bien entendu, de n'en prendre que ce qui est souligné, ou même de n'en rien prendre du tout :

« Citoyens, vos magistrats sont profondément affligés des désordres qui viennent de troubler la tranquillité publique au moment où le commerce et l'industrie, qui ont tant besoin de sécurité, allaient sortir de cette crise déjà trop prolongée. *Ce n'est point vengeance que demande ce peuple de Paris, qui est toujours le peuple le plus brave et le plus généreux de la terre; c'est justice!* La justice est, en effet, le droit et le besoin des hommes forts; la vengeance est le plaisir des faibles et des lâches. *La proposition de la Chambre*, DÉMARCHE INOPPORTUNE, *a pu faire supposer qu'il y avait concert pour interrompre le cours ordinaire de la justice à l'égard des anciens ministres;* des délais, qui ne sont rien autre chose que l'accomplissement des formes qui donnent à la justice un caractère plus solennel, sont venus accréditer, fortifier cette opinion, *que nos intraitables ennemis, toujours aux aguets pour nous désunir, exploitent avec empressement.* De là, cette émotion populaire, qui, pour les hommes de bonne foi et les bons citoyens, n'a d'autre cause qu'un véritable malentendu. Je vous le déclare en toute assurance, mes concitoyens, le cours de la justice n'a été ni suspendu ni interrompu, et il ne le sera pas. L'instruction de l'accusation portée contre les anciens ministres continue : *ils appartiennent à la loi, et c'est la loi seule qui réglera leurs destinées.*

« Les bons citoyens ne peuvent désirer ni demander autre chose, et, cependant, ces cris de mort poussés dans nos rues, sur nos places publiques; ces provocations, ces placards, que sont-ils, sinon des violences faites à la justice? Nous voulons pour autrui ce que nous voudrions pour nous-mêmes, c'est-à-dire des juges calmes et impartiaux. Eh bien, quelques hommes égarés ou malveillants menacent les juges avant que le débat soit commencé. Peuple de Paris, tu n'avoues pas ces violences : des accusés sont chose sacrée pour toi; ils sont placés sous la sauvegarde de la loi; les insulter, gêner leur défense, anticiper sur les arrêts de la justice, c'est violer les lois de toute société civilisée; c'est manquer au premier devoir de toute liberté; c'est plus qu'un crime : c'est une lâcheté! Il n'y a pas un citoyen dans cette noble et glorieuse population qui ne sente qu'il est de son honneur et de son devoir d'empêcher un attentat qui souillerait notre révolution. Que justice se fasse! Mais violence n'est pas justice. Tel est le cri de tous les gens de bien, tel sera le principe de la conduite de vos magistrats. Dans ces graves circonstances, ils comptent sur le concours et l'assistance de tous les vrais patriotes pour assurer force aux mesures prises et affermir l'ordre public. »

La proclamation est peut-être un peu longue, un peu diffuse, un peu filandreuse; mais, avant d'être préfet de la Seine, ne l'oublions point, Odilon Barrot était avocat.

Néanmoins, au milieu de cet océan de mots, au milieu de ces flots de paroles, où, peut-être, le préfet de la Seine avait espéré qu'elle se perdrait, le roi remarqua cette phrase : *La proposition de la Chambre, démarche inopportune, a pu faire supposer qu'il y avait concert...* ; et les républicains celle-ci : *Nos intraitables ennemis, toujours aux aguets pour nous désunir...*

Cette *démarche* que le préfet de la Seine blâmait, c'était la pensée intime du roi, traduite par l'adresse de la Chambre ; M. le préfet de la Seine, en blâmant l'adresse de la Chambre, se permettait donc de blâmer la pensée intime du roi.

A partir de ce moment, la chute du préfet de la Seine fut décidée. Comment, avec ses projets de régner et de gouverner tout à la fois, Louis-Philippe pouvait-il garder un instant près de lui un homme qui blâmait sa pensée intime ? Que M. Odilon Barrot ne s'y trompe pas, c'est de ce jour que date la répugnance du roi pour lui : c'est cette proclamation de 1830 qui a ajourné son ministère de trois heures à 1848.

D'un autre côté, Odilon Barrot rompait avec les républicains, qu'il appelait ses *intraitables ennemis.*

Le même soir ou le lendemain du jour où parut cette proclamation, Godefroy Cavaignac tira l'horoscope d'Odilon Barrot à lui-même par ces paroles :

— Mon cher ami, vous êtes f.. !

En effet, voici ce qui se passait au Palais-Royal.

D'abord le roi était furieux de l'outrecuidance de ce *petit avocat.* — Le *petit avocat* devait prendre sa revanche de ce mot en faisant casser, deux ans après, le jugement du jeune peintre Geoffroy, condamné illégalement à mort par le conseil de guerre institué en vertu de l'état de siège. Belle et noble revanche, Odilon, et qui vous refait de la popularité pour dix ans !

Donc, la chute d'Odilon Barrot avait été décidée au Palais-Royal.

Cette chute n'était pas chose qui fût bien pénible au ministère tel qu'il était composé au mois de novembre 1830 : M. Molé, transfuge du camp napoléonien ; M. de Broglie, transfuge du camp royaliste ; M. Guizot, l'homme du *Moniteur de Gand ;* M. Casimir Périer, le banquier *dont la caisse fermait à quatre heures*, et qui, jusqu'au dernier moment, avait lutté contre la révolution ; M. Sébastiani qui, le 30, au matin, déclarait que le drapeau blanc était son drapeau ; enfin, le général Gérard, le dernier ministre de Charles X, et qui, pour rester au pouvoir, n'avait eu qu'à faire signer par la branche cadette l'ordonnance que laissait en blanc la fuite de la branche aînée.

On comprend bien qu'aucun de ces hommes ne tenait le moins du monde à Odilon Barrot.

Aussi, lorsque le roi proposa la révocation de M. le préfet de la Seine, toutes les voix crièrent-elles : « Qu'il soit fait selon votre plaisir, seigneur ! » Une seule voix cria : *Veto !* C'était la voix de Dupont (de l'Eure). Or Dupont (de l'Eure) avait ce grand tort, aux yeux des hommes politiques, — et le roi était le premier homme politique de son époque, — de tenir, non seulement à ses opinions, mais encore à ses amitiés.

— Si Odilon Barrot s'en va, dit carrément l'honnête vieillard, moi aussi, je m'en irai !

C'était grave, car, si la retraite d'Odilon Barrot entraînait celle de Dupont (de l'Eure), la retraite de Dupont (de l'Eure) entraînait à son tour celle de la Fayette. Or, la retraite de la Fayette pouvait bien, en définitive, entraîner celle du roi lui-même. En outre, cela brouillerait le roi avec Laffitte, autre ami constant d'Odilon Barrot. Il est vrai que le roi ne répugnait pas trop à une rupture avec Laffitte : — il y a des services si grands, qu'on ne peut les payer que par l'ingratitude ; mais le roi voulait se brouiller avec Laffitte à son heure, à sa convenance, quand cette brouille lui serait utile et non préjudiciable.

On en appela, dans cette grave circonstance, à l'imaginative de chacun.

M. Sébastiani eut les honneurs de la séance. Il proposa de faire une démarche personnelle près de M. Odilon Barrot, et d'obtenir de lui-même sa démission. Il va sans dire que Dupont (de l'Eure) n'assistait pas à ce petit conciliabule.

On indiqua une réunion pour le soir.

Le roi se fit attendre, contre son habitude.

En entrant dans le cabinet, il n'aperçut pas Dupont (de l'Eure), qui causait dans un coin avec M. Bignon.

— Victoire, messieurs ! cria-t-il d'une voix triomphante ; la retraite de M. le préfet de la Seine est décidée, et, comprenant l'opportunité de cette retraite, le général la Fayette lui-même y donne la main.

— Plaît-il, sire ? dit vivement Dupont (de l'Eure), sortant de l'ombre et rentrant dans le cercle de lumière qui le faisait visible aux yeux du roi.

— Ah ! c'est vous, monsieur Dupont, reprit le roi un peu embarrassé. Eh bien, je dis que le général la Fayette cesse de s'opposer à ce que M. Barrot se retire.

— Sire, répondit Dupont (de l'Eure), ce que vous me faites l'honneur de me dire là me paraît tout simplement impossible.

— Je l'ai entendu de la bouche même du général, monsieur, répliqua le roi.

— Que le roi me permette de croire à une erreur de sa part, insista Dupont (de l'Eure) en s'inclinant ; mais le général m'a tenu à moi-même un langage tout opposé, et je ne le crois pas capable de se contredire à ce point.

Un éclair passa sur le visage du roi ; cependant il se contint.

— Au reste, continua Dupont (de l'Eure), ne parlons que pour moi-même... Puisque M. Odilon Barrot se retire, je renouvelle au roi la prière de vouloir bien accepter ma démission

— Mais, monsieur, dit vivement le roi, ce matin, ce matin même, vous m'avez promis, quelque chose qui arrivât, de rester jusqu'au procès des ministres.

— Oui, c'est vrai, sire, mais à la condition que M. Barrot resterait.

— Sans condition, monsieur.

Ce fut au visage de Dupont (de l'Eure) de se couvrir de rouge à son tour.

— Cette fois, sire, dit-il avec la fermeté de la conviction, j'affirme que le roi est dans l'erreur.

— Comment ! monsieur, s'écria le roi, vous me donnez un démenti ? Ah ! c'est trop fort ! et tout le monde saura que vous m'avez manqué...

— Prenez garde, sire, répondit froidement le garde des sceaux ; quand le roi dira *oui*, et que Dupont (de l'Eure) aura dit *non*, je ne sais pas auquel des deux la France croira...

Et, saluant le roi, il s'avança vers la porte de sortie.

Mais, sur le seuil de cette porte, le rigide vieillard trouva le duc d'Orléans, jeune homme affable et souriant, qui le prit par les deux mains, et l'empêcha d'aller plus loin.

— Mon père ! cria le duc d'Orléans au roi, il y a bien certainement malentendu... M. Dupont est un si honnête homme, qu'il ne peut y avoir autre chose.

Le roi comprit la faute qu'il venait de faire. Il tendit les bras à son ministre ; le duc d'Orléans poussa Dupont (de l'Eure) entre ses bras ouverts ; le roi et son ministre s'embrassèrent. Rien ne fut oublié peut-être, mais tout fut convenu.

Odilon Barrot resterait préfet de la Seine, et, par conséquent, Dupont (de l'Eure) resterait garde des sceaux. — Il en résultait que la Fayette, de son côté, restait généralissime des gardes nationales du royaume.

Nous verrons ces trois loyaux amis éconduits poliment, quand le roi n'aura plus besoin d'eux.

Mais, comme il est facile de le comprendre, tout cela n'était qu'un replâtrage sans consistance aucune : si M. Dupont (de l'Eure) consentait à rester avec MM. de Broglie, Guizot, Molé et Casimir Périer, MM. Casimir Périer, Guizot et de Broglie ne consentaient point à rester avec M. Dupont (de l'Eure). En conséquence, ils donnèrent leur démission, qui entraîna celle de MM. Dupin et Bignon, ministres sans portefeuille.

Le roi était dans un grand embarras : il recourut à M. Laffitte.

M. Laffitte objecta le tort que feraient à sa maison de banque les soins journaliers qu'il serait obligé de donner aux affaires publiques, s'il acceptait une position ministérielle, et il avoua au roi la gêne qu'avait déjà amenée dans ses affaires la suite de la révolution de juillet.

Le roi se mit corps et âme à sa disposition.

Mais, avec sa délicatesse absolue, M. Laffitte ne voulut rien accepter du roi, si ce n'est que celui-ci devînt acquéreur, *au prix d'estimation*, de la forêt de Breteuil.

La seule condition que mit M. Laffitte à cette vente, fut qu'elle se ferait par sous seing privé, et que le sous seing privé ne serait pas enregistré, l'enregistrement devant naturellement dévoiler la vente, et, la vente, la gêne du vendeur.

Les paroles furent échangées : la forêt de Breteuil fut estimée et payée huit millions, à ce que je crois, et les sous seings privés de vente et d'achat furent faits et signés sur cette base.

Alors, M. Laffitte, rassuré pour son crédit, consentit à accepter, non seulement le ministère des finances, mais encore la présidence du conseil des ministres.

Le 2 novembre, *le Moniteur* publia, en conséquence, la liste des nouveaux élus. C'étaient MM. Laffitte, aux finances, avec la présidence du conseil : Dupont (de l'Eure), à la justice ; Gérard, à la guerre ; Sébastiani, à la marine ; Maison, aux affaires étrangères ; Montalivet, à l'intérieur ; Mérilhou, à l'instruction publique.

Le roi était enfin arrivé à son but, et, en se retirant, les *doctrinaires*, — on commençait à leur donner ce nom, probablement parce qu'ils n'avaient pas de doctrine, — les doctrinaires, disons-nous, lui avaient rendu un grand service. Ils lui avaient fait un ministère tout à sa dévotion.

En effet, dans la nouvelle combinaison, Louis-Philippe disposait de Laffitte, *son ami ;* de Sébastiani et de Montalivet, ses dévoués ; de Gérard et de Maison, ses complaisants ;

quant à Mérilhou, c'était une conquête facile à faire, et qui fut facilement faite. Restait Dupont (de l'Eure), et Dupont (de l'Eure) s'inspirerait de la Fayette.

Or, ne perdons pas de vue que ce ministère pouvait s'appeler le *ministère du procès*, et que la Fayette, proscrit par M. de Polignac, voulait se venger de lui en le sauvant.

Son discours à la Chambre ne laissait pas le moindre doute sur ses intentions.

Ainsi, le 4 octobre, la chambre des pairs se constitua en cour de justice, ordonna la translation des ministres à la prison du Petit-Luxembourg, et fixa au 15 décembre l'ouverture des débats.

Seulement, entre le 4 octobre et le 15 décembre, c'est-à-dire entre la constitution de la cour des pairs et l'ouverture des débats, M. Laffitte reçut de Louis-Philippe ce petit billet du matin :

« Mon cher monsieur Laffitte,

« D'après ce que m'a dit un ami commun dont je ne vous dis rien de plus, vous devez bien savoir pourquoi j'ai profité de l'instance de M. Jamet (1), à qui le secret de l'acquisition a été confié, non par moi, mais par vous, pour faire enregistrer le sous seing privé le plus secrètement possible.

« Votre affectionné,

« LOUIS-PHILIPPE. »

M. Laffitte resta étourdi du coup ; il ne comptait pas sur la discrétion de l'enregistrement, et il avait raison.

La vente fut connue, et, à partir de ce moment, M. Laffitte fut ruiné.

Mais le sous seing privé eut une date certaine !

M. Laffitte prit la plume pour envoyer sa démission, qui entraînait celles de Dupont (de l'Eure), de La Fayette et d'Odilon Barrot.

Il réfléchit que Louis-Philippe restait désarmé devant l'émeute future.

La vengeance parut trop cruelle à l'illustre banquier, qui joua, cette fois, le rôle de roi, tandis que le roi jouait celui de financier ; seulement, la blessure resta saignante au fond de son cœur.

CLXXIX

BÉRANGER PATRIOTE ET BÉRANGER RÉPUBLICAIN

En devenant ministre, Laffitte avait voulu entraîner avec lui, dans les hauteurs politiques où on le forçait de monter, un homme qui, nous l'avons dit, avait peut-être plus encore que l'illustre banquier contribué à l'avènement au trône du roi Louis-Philippe.

Cet homme, c'était Béranger.

Mais, avec sa rectitude de sens, Béranger avait compris que, pour lui comme pour Laffitte, monter en apparence, c'était descendre en réalité ; il laissa donc tous ses amis s'aventurer sur ce pont de Mahomet étroit comme le fil d'un damas, et qu'on appelle le pouvoir ; mais, lui, secouant la tête, il prit congé d'eux par cette chanson :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a point fait naître ;
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois !
Que me faut-il ? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien !
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

. . . .

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu
Qui, désertant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin, ma voix lui crie : « Heureux voyage ! »
Priant de cœur pour tout grand citoyen ;
Mais, au soleil, je m'endors sur la plage.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

. . . .

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut ;
Amis, adieu ! j'ai, derrière la porte,
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris, près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien...
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

Béranger se retira donc, laissant ses amis plus empêtrés encore dans le pouvoir que le corbeau de La Fontaine dans la laine du mouton.

Même quand il fait du sentiment, Béranger a bien de la peine à n'y pas mettre un peu de malice, et peut-être, tout en chantant dans la rue les bienfaits de la liberté, rit-il plus d'une fois en dessous, justifiant cette désolante maxime de la Rochefoucauld, qu'il y a toujours, dans le malheur même de notre meilleur ami, quelque chose qui nous fait plaisir.

Au reste, combien de temps le chansonnier philosophe devait-il acclamer dans son cœur ce gouvernement, qu'il avait fondé ? Nous disons *acclamer dans son cœur*, car, soit défiance de la stabilité des choses humaines, soit qu'il jugeât bon de faire des rois, mais mauvais de les chanter, jamais, Dieu merci ! Béranger ne sacra par une seule louange rimée cette royauté de juillet qu'il avait vantée de sa parole.

Maintenant, mesurons l'espace dans lequel est renfermée son admiration ou sa sympathie pour cette royauté.

Oh ! il ne sera pas grand !

En six mois, tout est fini ; le poëte a mesuré le roi : le roi est bon à mettre avec les vieilles lunes de Villon !

En doute-t-on ? qu'on écoute Béranger lui-même. Cet homme qui, le 31 juillet, jetait, comme les petits Savoyards, *une planche sur le ruisseau*, le voilà qui pousse du pied cette planche dans le ruisseau : ce n'est point sa faute si elle n'y tombe pas, et le roi avec elle.

Oui, chanson, muse, ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charles et sa famille,
On te détrônait ;
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici :
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

. . . .

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf,
Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf ;
Mais point : on rebadigeonne
Un trône noirci !
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

La planète doctrinaire
Qui sur Gand brillait
Veut servir de luminaire
Aux gens de juillet :
Fi d'un froid soleil d'automne
De brume obscurci !
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

. . . .

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux ?
Si l'on ne touche à personne,
C'est afin que si...
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

Te voilà donc restaurée,
Chanson mes amours !
Tricolore et sans livrée,
Montre-toi toujours !
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy...
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

Mais, pourtant, laisse en jachère
Mon sol fatigué ;
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai !
Chez eux la rose foisonne,
Chez moi le souci.
Chanson, reprends ta couronne !
— Messieurs, grand merci !

(1) M. Jamet était le directeur de la comptabilité du roi.

Cette chanson était une véritable déclaration de guerre, et, cependant, elle passa inaperçue ; ceux qui en parlaient — les poètes — avaient l'air de parler d'une chose tombée de la lune, d'un aréolithe que personne n'avait ramassé. Une chanson de Béranger ! Qu'est-ce que c'était que cela, une chanson de Béranger ? On n'avait pas lu la chanson ; et, quant à Béranger, on connaissait bien un poète de ce nom-là qui avait fait *le Dieu des bonnes gens, l'Ange gardien, le Cinq Mai, les deux Cousins, le Ventru*, toutes chansons attaquant peu ou prou Louis XVIII et Charles X ; mais on ne connaissait pas ce Béranger qui se permettait d'attaquer Louis-Philippe !

Pourquoi cette ignorance à l'endroit du nouveau Béranger ? pourquoi cette surdité à l'endroit de la nouvelle chanson ?

Nous allons le dire.

Il y a, à la suite de tout revirement politique, une période réactionnaire pendant laquelle les intérêts matériels l'emportent sur la nationalité. les appétits honteux sur les nobles passions ; pendant cette période-là, — et Louis-Philippe en fut un exemple, — tout ce que fait le gouvernement qui caresse ces intérêts et qui soûle ces appétits est bien fait : les actes de ce gouvernement, fussent-ils visiblement illégaux, tyranniques, immoraux, sont des actes sauveurs ! on les loue, on les approuve ; on fait du bruit autour du pouvoir, comme ces prêtres de Cybèle qui battaient des cymbales autour du berceau de Jupiter. Pendant cette période, la seule chose que craigne la masse qui, vivant de cette réaction, a tout intérêt à la soutenir, c'est que le jour ne se fasse sur ce pandémonium. c'est que la lumière ne pénètre dans cette sentine où se heurtent, se pressent, se bousculent, avec un bruit d'argent qui dénonce l'œuvre qu'ils y opèrent, les agioteurs, les gens de bourse, les tripoteurs d'écus et de papiers.

Cette période est plus ou moins longue, et, nous le répétons, tant qu'elle dure, tant que l'élément honnête, pur, élevé de la nation n'a pas repris le dessus. il n'y a rien à dire, rien à faire, rien à espérer ; tout est applaudi, tout est ratifié, tout est glorifié d'avance ! On dirait que cette grande âme populaire qui, de temps en temps, vient ranimer les peuples et leur faire tenter de grandes choses, s'est évanouie, est remontée au ciel, est allée enfin on ne sait où. Les esprits inférieurs désespèrent de la voir revenir jamais ; les esprits supérieurs seuls, qui participent à son essence, savent qu'elle vit toujours, ayant en eux une étincelle de cette âme divine que l'on croit éteinte, et ils attendent, le sourire sur les lèvres, la sérénité sur le front !

Alors, peu à peu, ils assistent à ce phénomène politique.

Sans cause apparente, sans qu'il s'écarte de la route qu'il a suivie, et peut-être par cela même qu'il continue de la suivre, ce gouvernement, qui ne peut pas perdre la considération qu'il n'a jamais eue, perd la popularité factice qu'il avait, ceux-là mêmes dont il a fait la fortune, dont il a récompensé la coopération, s'éloignent de lui peu à peu, et, sans le renier encore tout à fait, commencent déjà à douter de sa stabilité. A partir de cette heure, ce gouvernement est condamné ; de même qu'on approuvait ce qu'il faisait de mal, on critique ce qu'il fait de bien.

La corruption, qui est sa moelle, va du centre aux extrémités, sèche la sève fatale qui lui avait fait étendre sur tout un peuple des rameaux comme ceux de l'upas, une ombre pareille à celle du mancenillier ; dans cette atmosphère où, pendant cinq, dix, quinze, vingt ans, il a répandu cette impure émanation qu'on a respirée parmi les autres éléments de l'air, passe quelque chose d'hostile contre lui, et dont on ne se rend pas compte : ce quelque chose d'hostile, c'est le retour de la masse à la probité sociale, à la conscience politique ; c'est cette âme de la nation, enfin, que l'on croyait évanouie, remontée au ciel, allée je ne sais où, et qui vient animer le grand corps populaire, qu'elle avait un instant abandonné à une léthargie que les peuples environnants, jaloux et, par conséquent, ennemis, s'étaient hâtés de proclamer la mort ! Alors, ce gouvernement, par ce seul retour de la masse à l'honnêteté, semble un vaisseau qui a perdu son aire : il trébuche, il chancelle, il ne sait plus où il va ! Il a résisté à quinze ans de tempêtes et d'orages, et il sombre sous une bourrasque ; il était devenu plus fort par les 5 et 6 juin, les 13 et 14 avril et le 12 mai, et il tombe devant le 24 février !

Ce gouvernement ou plutôt ces gouvernements, le présage de leur chute, c'est lorsque les hommes de cœur et d'intelligence refusent de s'y rallier, ou quand ceux qui s'y étaient ralliés par erreur s'en éloignent par dégoût. Cet éloignement ne veut pas dire qu'ils tomberont le lendemain, quinze jours après, dans dix ans : cela veut dire qu'ils tomberont un jour, qu'ils tomberont d'eux-mêmes, qu'ils tomberont tout seuls, et que, pour qu'ils tombent, la conscience publique n'aura qu'à les pousser du doigt !

Voilà ce que sentait Béranger, avec son admirable instinct du juste et de l'injuste, du bon et du mauvais ; il était, non pas le rat égoïste qui quitte le bâtiment où il s'est engraissé, quand ce bâtiment, menacé du naufrage, va mettre à la voile : — on l'a vu, Béranger n'avait rien voulu recevoir ni de ce gouvernement ni des amis qui en formaient l'équipage ; — mais il était le blanc et rapide oiseau de mer effleurant le sommet de la vague qui monte, et annonçant aux matelots les futures tempêtes.

Dès cet instant, Béranger juge que la royauté est condamnée en France, puisque cette royauté qu'il a pétrie de ses mains, avec les éléments démocratiques d'un prince jacobin en 1791, d'un commandant de la garde nationale républicain en 1789, et d'un ministère populaire en 1830, tourne à l'aristocratie bourgeoise, la dernière des aristocraties, parce qu'elle est la plus égoïste et la plus étroite, — et il rêve la république !

Mais comment attaquera-t-il ce roi populaire, ce roi de la bourgeoisie, ce roi des intérêts matériels, ce roi qui a sauvé la société ? — Tout gouvernement qui arrive, on le sait en France, a sauvé la société ! — ce roi est invulnérable : la révolution de 89, que l'on croit sa mère, et qui n'a été que sa nourrice, l'a trempé dans la fournaise des trois jours, comme Thétis a trempé son fils Achille dans le Styx ; seulement, il a son endroit faible, comme le héros d'Homère.

Cet endroit faible, c'est le sentiment républicain, toujours vivace en France, qu'il s'y déguise sous le nom de libéralisme, de progrès, ou de démocratie.

Béranger l'a trouvé ; car, au moment où il allait dire adieu à la chanson, le voilà qui chante ! le guerrier, qui, découragé, avait jeté ses armes, les ramasse ; seulement, il a changé de but : il ne tuera plus avec la balle, il tuera avec le principe ; il n'essayera plus de trouer avec sa poudre le velours d'un vieux trône, il dressera une nouvelle statue de marbre sur un autel d'airain !

Cette statue, ce sera celle de la République.

Lui qui était en avant sous la branche aînée, le voilà en arrière sous la branche cadette ; mais n'importe ! il fera son œuvre, et, pour être isolée, elle n'en sera pas moins puissante.

Ecoutez-le ; le voici à sa fonte : comme Benvenuto Cellini, il jette le plomb de ses vieilles cartouches dans le moule : il y jettera son bronze ; il y jettera jusqu'aux deux couverts d'argent que, dans les grands jours, il tire de l'armoire de noyer pour dîner avec Lisette, et qu'une fois ou deux il a prêtés à Frétillon pour les mettre en gage.

Tout en travaillant, il s'aperçoit que ce sont ceux qu'il a combattus en 1830 qui avaient raison, et que c'est lui qui avait tort ; il les avait traités de *fous*, il leur fait amende honorable dans cette chanson :

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : « A bas les fous ! »
On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain !

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée,
Le sage lui dit : « Cachez-vous ! »
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde,
Pour le bonheur du genre humain !

. . . .

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu !
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu !
Si, demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain !

Quelle merveille de sens, de rime, d'idée, de poésie que cette chanson ! Vous ne la connaissiez pas ? Non ; et, cependant, vous connaissiez toutes celles qui, sous Charles X, attaquaient le trône ou l'autel, *le Sacre de Charles le Simple* et *l'Ange gardien*. Pourquoi ne connaissiez-vous point celle-ci ? C'est que Béranger, au lieu d'être un soldat de plomb aligné pour la défense de l'ordre, comme l'entendent les agioteurs, les bourgeois et les épiciers, passe à l'état d'un de ces fous qui sortent des rangs et poursuivent l'idée, qu'ils prendront pour femme s'ils la rencontrent, qu'ils féconderont s'ils l'épousent !

Seulement, Béranger n'est plus en harmonie avec la pensée publique ; on ne ramasse plus les traits qu'il lance pour les renvoyer au trône ; ses recueils de chansons, qui, publiés en 1825 et en 1829, se vendaient à trente mille exemplaires, se vendent, en 1833, à quinze cents.

Mais que lui importe, à cet oiseau des solitudes, chantant pour chanter, parce que le bon Dieu, qui aime à l'entendre, qui préfère sa poésie à celle des *missionnaires*, des *jésuites* et de ces *nains tout noirs qu'il nourrit et dont son nez craint les encensoirs*, lui a dit : « Chante, chante, pauvre petit ! »

Aussi, le voilà qui chante à tout propos.

Escousse et Lebras meurent : il chante ! un chant triste, c'est vrai, plein de doute et de désenchantement ; il ne voit pas clair lui-même dans ce chaos qu'on appelle la société. Tout ce qu'il sait, c'est que la terre est mouvante comme un océan, c'est que le temps est à la tempête, c'est qu'il fait nuit sur le monde, c'est que le vaisseau qu'on appelle *la France* va plus que jamais à la dérive, est plus que jamais en perdition.

Ecoutez : en avez-vous entendu beaucoup de chants plus douloureux, sur ces plages hérissées de rochers et couvertes de bruyères où vient, dans les criques de Morlaix et le long des falaises de Douarnenez, se briser la mer sauvage ?

Quoi ! morts tous deux dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur !
Leur vie, hélas ! était à peine éclose ;
Suicide affreux ! triste objet de stupeur !
Ils auront dit : « Le monde fait naufrage,
Voyez pâlir pilote et matelots !
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit, sauvons-nous à la nage ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main !
. . . .

Pauvres enfants ! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau vous couvre de ses plis !
Ils répondaient : « Ce drapeau, qu'on escorte
Au toit du chef le protège endormi !
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main !
. . . .

Dieu créateur, pardonne à leur démence !
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : « Enfants, suivez ma loi !
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main !

A quel moment, — réfléchissez-y ! — à quel moment Béranger dit-il que le monde fait naufrage, qu'on voit pâlir pilote et matelots ? En février 1832, quand les Tuileries regorgent de courtisans, quand les journaux du gouvernement regorgent de louanges, quand les soldats citoyens de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Martin montent la garde avec enthousiasme, quand les officiers demandent des croix pour eux et des invitations à la cour pour leurs femmes ; enfin, quand, sur trente-six millions d'hommes dont se compose le peuple français, trente millions hurlent à tue-tête : « Vive Louis-Philippe, le soutien de l'ordre, le sauveur de la société ! » quand le *Journal des Débats* crie : HOSANNAH ! et *le Constitutionnel* : AMEN !

Morbleu ! il faut être bien fou pour mourir dans un pareil moment, et bien poète pour dire que le monde fait naufrage !

Mais attendez ! comme il voit qu'on ne l'a pas écouté ; que, comme Horace, il a chanté pour des sourds, Béranger va chanter encore et crier plus haut :

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris :
Tu vas crouler, point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris :
Où courons-nous ? Quel sage en proie au doute
N'a sur son front vingt fois passé la main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route ;
Dieu leur a dit : « Voilà votre chemin ! »

Puis vient l'heure où tout ce chaos se débrouille, où toute cette nuit se dissipe, où l'aurore d'un jour nouveau se lève ; le poète jette un cri de joie : il voit, il a vu !

Qu'a-t-il vu ?

Oh ! ne craignez rien ; il ne se fera pas prier pour vous le dire :

Toujours prophète, en mon saint ministère,
Sur l'avenir j'ose interroger Dieu.
Pour châtier les princes de la terre,
Dans l'ancien monde un déluge aura lieu.
Déjà près d'eux, l'Océan, sur les grèves,
Mugit, se gonfle, il vient... « Maîtres, voyez,
Voyez ! » leur dis-je. Ils répondent : « Tu rêves ! »
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !
. . . .

« Un océan ! quel est-il, ô prophète ? »
— *Peuples, c'est nous, affranchis de la faim,*
Nous, plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois, inutiles, enfin !...
Dieu fait passer sur ces fils indociles
Nos flots mouvants, si longtemps fourvoyés ;
Puis le ciel brille, et les flots sont tranquilles.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !

Ainsi, on le voit, ce n'est plus, comme dans *les Deux Cousins*, un simple revirement de fortune, un simple changement de dynastie, c'est le renversement de toutes les dynasties que prédit le poète ; ce n'est plus, comme dans *le Dieu des bonnes gens*, les destins et les flots qui sont *changeants* ; non : ce sont les destins qui sont révolus, ce sont les flots qui, de changeants, sont devenus tranquilles. L'Océan n'est plus qu'un lac immense, sans houle et sans tempête, réfléchissant l'azur du ciel, et au fond duquel, grâce à la transparence de l'eau, on peut voir le cadavre des monarchies mortes, les débris des trônes échoués.

Merci, Béranger ! merci, poète prophète ! merci encore ! merci toujours !

Qu'arriva-t-il à l'apparition de ces prophètes qui froissaient tant d'intérêts ? Que les gens qui savaient par cœur les anciennes chansons de Béranger, parce que leur ambition, leurs espérances, leurs désirs s'en étaient fait des armes pour détruire le vieux trône, ne lurent pas même ses chansons nouvelles, ou que ceux qui les lurent se dirent les uns aux autres : « Avez-vous lu les nouvelles chansons de Béranger ? — Non. — Oh ! ne les lisez pas... Pauvre homme, il baisse ! » Et on ne les lut pas, ou bien le mot fut donné, si on les avait lues, pour dire que le chansonnier baissait.

Non, non, le chansonnier ne baissait pas ! le chansonnier grandissait, au contraire ; mais, de même que, de chansonnier, il était passé poète, de poète, il passait prophète ! c'est-à-dire qu'il devenait de plus en plus incompréhensible pour les masses.

L'antiquité nous a conservé les chansons d'Anacréon, elle a oublié les prophéties de Cassandre.

Pourquoi cela ? Homère nous le dit : les Grecs ne croyaient pas aux prophéties de la fille de Priam et d'Hécube.

Hélas ! Béranger fit comme elle, il se tut ; tout un monde de chefs-d'œuvre près d'éclore s'arrêta sur ses lèvres muettes ; il sourit de son sourire si fin, et il dit :

— Ah ! je baisse ! eh bien, demandez des chansons à ceux qui s'élèvent !

Rossini avait dit la même chose après *Guillaume Tell*.

Qu'en résulta-t-il ? C'est que nous n'eûmes plus d'opéras de Rossini, ni de chansons de Béranger.

Maintenant, peut-être nous demandera-t-on comment il se fait que Béranger, républicain, habite tranquillement avenue de Chateaubriand, nº 5, à Paris, tandis que Victor Hugo demeure à Marine-Terrace, dans l'île de Jersey.

Cela est tout simplement une question d'âge et de tempérament. Hugo est un lutteur, et il a cinquante ans à peine ; Béranger, à tout prendre, est un épicurien et a soixante et dix ans (1) ; c'est l'âge où l'on prépare son lit pour y dormir du sommeil éternel, et Béranger, — Dieu lui donne de longues années, dût-il nous les prendre à nous ! — et Béranger veut mourir tranquille sur le lit de fleurs et de lauriers qu'il s'est fait !

Il en a le droit : il a assez lutté dans le passé, et soyez sans crainte, son œuvre se continuera dans l'avenir !

Ajoutons ceci : c'est que ce qu'on appelait la *jeune école* — ce sont, aujourd'hui, les hommes de quarante à cinquante ans — a été injuste pour Béranger. Après que Benjamin Constant l'avait tiré jusqu'à l'ode, on a essayé de le repousser en deçà de la chanson. En agissant ainsi, la critique se faisait innocemment le complice du pouvoir : elle croyait n'être que sévère, elle était injuste et ingrate !

Il faut être proscrit, il faut être poète, il faut habiter l'étranger, vivre loin de cette communion d'idées qui est le pain de la vie intellectuelle, pour savoir combien cette muse du poète de Passy est essentiellement française, philosophique et consolante. Avec Béranger, il n'y a plus d'exil, et tout proscrit peut, en le chantant, attendre la réalisation de cette prophétie que, dans sa chanson de *Nostradamus*, il a fixée à l'an 2000 !...

(1) Voir la note A à la fin du volume.

Nous voici bien loin de l'artillerie, dont nous nous étions occupé, dont il nous reste à nous occuper encore, et de l'émeute où elle était appelée à jouer son rôle.

Revenons donc à l'émeute et à l'artillerie.

Mon cher Béranger, cher poète, cher père, nous ne te disons pas adieu; nous te disons seulement au revoir (1).

CLXXX

MORT DE BENJAMIN CONSTANT. — QUELLE AVAIT ÉTÉ SA VIE. — HONNEURS FUNÈBRES QU'ON LUI DÉCERNE. — SES FUNÉRAILLES. — LOI RELATIVE AUX RÉCOMPENSES NATIONALES. — PROCÈS DES MINISTRES. — GROUVELLE ET SA SŒUR. — M. MÉRILHOU ET LE NÉOPHYTE. — LE COLONEL LAVOCAT. — LA COUR DES PAIRS. — PANIQUE — FIESCHI.

Le mois de décembre 1830 fut fécond en événements. Un des plus graves fut la mort de Benjamin Constant.

Le 10, nous reçûmes l'ordre de nous trouver, le 12, en uniforme et en armes, au convoi de l'illustre député. Il était mort, le 8, à sept heures du soir.

Cette mort produisit une grande sensation dans Paris.

C'était une étrange popularité que celle de Benjamin Constant, et il eût été difficile de dire sur quoi elle reposait.

Suisse et protestant, élevé en Angleterre et en Allemagne, il parlait et écrivait la langue anglaise, la langue allemande et la langue française avec une égale facilité; cependant, ce fut en français qu'il composa et qu'il écrivit.

Jeune, beau, vigoureux de corps, mais faible de caractère, du moment où il était arrivé en France, en 1795, Benjamin Constant n'avait plus rien fait que sous l'inspiration des femmes; en littérature, elles furent ses maîtres; en politique. elles furent ses guides. Accaparé par trois de ses plus célèbres contemporaines, madame Tallien, madame de Beauharnais et madame de Staël, il releva constamment d'elles; la dernière surtout eut une influence énorme sur sa vie. *Adolphe*, c'est lui; l'héroïne d'*Adolphe*, c'est madame de Staël. Aussi la vie de Benjamin Constant fut-elle, non point la vie d'un homme, mais celle d'une femme, c'est-à-dire un composé de contradictions et de faiblesses. Porté au tribunat après le renversement du Directoire, il fit de l'opposition à Bonaparte, premier consul, non pas, comme l'ont dit les historiens, parce qu'il ne croyait point à la durée de la fortune de Napoléon, mais parce que madame de Staël, dont il était, alors, plus que l'ami, haïssait le premier consul. Éliminé du tribunat en 1801, exilé de France en 1802, il s'en alla vivre à Coppet, près de sa maîtresse ou plutôt de son maître. Vers 1806 ou 1807, cette vie d'esclave lui parut trop lourde: si faible qu'il fût, il rompit sa chaîne. Lisez son roman d'*Adolphe*, et vous verrez ce que cette chaîne lui pesait! A Hanovre, où il s'était arrêté, il épousa une grande dame allemande, une parente du prince de Hardenberg, et le voilà aristocrate, hantant la plus haute société d'Allemagne, ne quittant plus les princes du Nord, vivant au milieu de la coalition qui menace la France, rédigeant les proclamations étrangères, écrivant sur la table de l'empereur Alexandre sa brochure *De l'esprit de conquête et d'usurpation*, rentrant enfin en France avec Auguste de Staël, dans la voiture du roi Charles-Jean. — Le moyen de ne pas être royaliste en pareille compagnie!

Aussi Benjamin Constant est-il admis au *Journal des Débats*; c'est un des plus ardents rédacteurs de cette feuille. Quand Bonaparte débarque au golfe Juan, et marche sur Paris, le premier mouvement de Benjamin Constant est de s'éloigner. Il commence par se cacher chez M. de Crawford, ancien ambassadeur des Etats-Unis; puis il part pour Nantes avec un Américain qui se charge de le conduire hors de France. En route, il apprend l'insurrection de l'Ouest, revient sur ses pas, et rentre à Paris, après huit jours d'absence.

Au bout de cinq autres jours, sur une invitation de M. Perregaux, il se rendait aux Tuileries, où l'empereur l'attendait dans son cabinet. Benjamin Constant était à toute puissance qui se donnait la peine de le séduire: beauté, génie, pouvoir, avaient prise égale sur lui; c'était, en politique, en littérature, en moralité, ce que nous appellerons une courtisane, et ce que Thomas du *National* appelait d'un nom moins élégant. — Le surlendemain, les journaux annonçaient la nomination de Benjamin Constant au conseil d'Etat. C'est là qu'il rédigea avec M. Molé, que nous venons de heurter ministre de Louis-Philippe, le fameux acte additionnel.

A la seconde restauration, cela vaut à Benjamin Constant d'être proscrit; cette proscription lui refait une popularité, tant était grande la haine contre les Bourbons! Alors, il va en Angleterre, et publie *Adolphe*. En 1816, les portes de la France lui sont rouvertes; il fonde *la Minerve*, écrit au *Courrier*, au *Constitutionnel* et au *Temps*. C'est alors que je le vois, chez Châtelain et chez M. de Leuven. C'était un homme grand, bien constitué, nerveux outre mesure, pâle, avec de longs cheveux qui donnaient à son visage un caractère étrange de puritanisme, irritable comme une femme, joueur jusqu'à la folie! Depuis 1819, il était député; chaque jour, il arrivait un des premiers à la Chambre, strictement vêtu de l'uniforme aux fleurs de lis d'argent, tenant, été comme hiver, une redingote sous son bras; son autre bras était chargé de livres et d'épreuves d'imprimerie; il entrait clopin-clopant, appuyé sur une espèce de béquille. trébuchant deux ou trois fois avant d'arriver à son banc. Une fois arrivé à son banc, une fois assis, il se mettait à faire sa correspondance et à corriger ses épreuves, employant, les uns après les autres, tous les huissiers de la Chambre à faire ses mille commissions.

Ambitieux de toutes choses, sans avoir pu arriver à rien, pas même à l'Académie, où il échoua, la première fois contre Cousin, la seconde contre M. Viennet! tour à tour irrésolu et courageux, servile et indépendant, c'est en hésitations de toute nature qu'il passe ses dix ans de députation. Le lundi des ordonnances, il était à la campagne, où l'on venait de lui faire une grave opération; il reçoit une lettre de Vatout; elle était courte et significative:

« Mon cher ami, il se joue ici un jeu terrible où les têtes servent d'enjeu. Soyez beau joueur comme toujours, et venez apporter la vôtre. »

C'était tentant; aussi part-il. Le jeudi, il arrive à Montrouge, où les barricades le forcent à descendre de voiture; il traverse Paris au bras de sa femme, qui s'effraye en voyant quels hommes gardent l'hôtel de ville, et effraye son mari en s'effrayant.

— Partons à l'instant même pour la Suisse! s'écria Benjamin Constant; cherchons un coin du monde où ne pénètre pas même la bande d'un journal!

Et il allait partir, en effet, quand il est reconnu. On crie: « Vive Benjamin Constant! » on l'enlève dans les bras, on lui fait un triomphe; son nom, placé le dernier sur la liste de la protestation des députés, se trouve à la queue de l'acte du 30 qui confère la lieutenance générale au duc d'Orléans; les deux signatures, appuyées par son immense réputation, par sa popularité toujours croissante, le portent encore une fois au conseil d'Etat. En attendant, il se débat contre la misère, et Vatout obtient du roi qu'il lui donne deux cent mille francs. Benjamin Constant les prend, à la condition, dit-il à celui qui les lui donne, de conserver toujours son franc parler.

— C'est bien comme cela que je l'entends! lui dit le roi.

Et ils s'embrassent.

Au bout de quatre mois, les deux cent mille francs sont joués, et Benjamin Constant se retrouve plus pauvre que jamais. Quinze jours avant sa mort, un ami entre chez lui, à dix heures du matin, et le trouve trempant une croûte de pain séché dans un verre d'eau. Cette croûte de pain, c'était tout ce qui lui restait de la veille; ce verre d'eau, il le devait à l'Auvergnat qui, le matin, avait rempli sa fontaine.

Le 9 décembre, on annonça sa mort à la chambre des députés.

— De quoi est-il mort? demandèrent plusieurs membres.

Une voix lugubre, une voix accusatrice, une voix que personne n'osa contredire, répondit:

— De faim!

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais ce l'était un peu, ce qui était déjà trop.

Alors, on se mit à lui décréter toute sorte de fêtes funéraires; on proposa une loi sur les honneurs à rendre aux grands citoyens par la patrie reconnaissante, et, comme cette loi ne pouvait être rendue le lendemain, on lui acheta provisoirement une tombe au cimetière de l'Est.

Oh! la belle chose que la reconnaissance des peuples! Avec elle, on n'est pas toujours sûr de ne pas mourir de faim, c'est vrai; mais, au moins, on est sûr, une fois mort, d'être glorieusement enterré, — quand toutefois on ne meurt pas en prison ou en exil.

Nous eûmes l'honneur de contribuer à la pompe de ce convoi formé de cent mille hommes, ombragé par des drapeaux voilés de crêpe, conduit par des tambours aux funèbres roulements et par des tam-tams aux vibrements sourds. Un instant, le boulevard tout entier fut inondé par une

(1) Voir la note B à la fin du volume, et aussi notre Notice sur Béranger, dans *les Morts vont vite*.

mer houleuse comme la marée qui monte; bientôt, au-dessus de cette mer, l'orage gronde. En sortant de l'église, les étudiants voulurent s'emparer du cercueil et crièrent : « Au Panthéon ! » Mais Odilon Barrot s'avança; le Panthéon n'était pas dans le programme; il s'opposa à cet enthousiasme, et, comme une lutte commençait :

— Force restera à la loi ! dit-il.

Et il appela autour de lui cette force que les hommes du pouvoir appliquent, en général, moins au maintien de la loi qu'à l'exécution de leur volonté; ce qui, malheureusement, n'est pas toujours la même chose.

Dix-huit mois après, ces mêmes mots : « Force restera à la loi ! » étaient prononcés sur un autre cercueil; mais, cette fois, force ne restait à la loi qu'après deux jours d'effroyable tuerie.

Sur le bord de la fosse de Benjamin Constant, la Fayette pensa s'évanouir d'émotion et de fatigue; on fut obligé de le soutenir et de le tirer en arrière, sinon il se couchait prématurément à côté du mort.

Nous raconterons comment même chose faillit lui arriver — mais pour ne pas se relever, cette fois, — sur le cercueil de Lamarque.

Chacun rentra chez soi à sept heures du soir, emportant un peu de cette électricité orageuse qui avait plané dans l'air toute la journée.

Le lendemain, la Chambre rendit une loi qui, à son tour, amena de graves conflits. C'était la loi relative aux récompenses nationales.

Le 7 octobre, M. Guizot était monté à la tribune et avait dit : .

« Messieurs, il tardait au roi comme à vous de sanctionner par une mesure législative le grand acte de reconnaissance nationale que la patrie doit aux victimes de notre révolution; j'ai l'honneur de vous présenter un projet de loi à cet effet. Nos trois grandes journées ont coûté à plus de *cinq cents orphelins* leurs pères, à plus de *cinq cents veuves* leurs maris, à plus de *trois cents vieillards* l'affection et l'appui de leurs enfants. *Trois cent onze citoyens* resteront mutilés et incapables de reprendre leurs travaux, et *mille cinq cent soixante-quatre blessés* auront à supporter une incapacité temporaire. »

Une commission avait été nommée pour rédiger le projet de loi, et, le 13 décembre, la loi dite des récompenses nationales avait été votée.

Elle fixait les rentes à accorder aux veuves, aux pères, aux mères et aux sœurs des victimes; elle déclarait que la France adoptait les orphelins qu'avaient faits les trois jours de combat, et contenait, entre autres dispositions :

« ART. 8. Pourront être nommés sous-officiers ou sous-lieutenants dans l'armée ceux qui, s'étant particulièrement distingués dans les journées de juillet, seront, d'après le rapport de la commission, jugés dignes de cet honneur, sans que, par régiment, le nombre de sous-lieutenants puisse excéder le nombre de deux, et celui des sous-officiers le nombre de quatre.

« ART. 10. Une décoration spéciale sera accordée à tous les citoyens qui se sont distingués dans les journées de juillet; la liste de ceux qui doivent la porter sera dressée par la commission, et *soumise à l'approbation du roi;* les honneurs lui seront rendus comme à la Légion d'honneur. »

Cette loi parut le 17 au *Moniteur*.

De même que le projet de loi avait été présenté le lendemain de la proposition de M. de Tracy sur la peine de mort, la loi était adoptée la veille du procès des ministres.

Tout cela signifiait : « Morts, que réclamez-vous? On fait des pensions à vos veuves, à vos pères, à vos mères, à vos sœurs !... Vivants, que vous faut-il de plus? On vous nomme sous-officiers, sous-lieutenants, et l'on vous donne la croix ! Vous n'eussiez pas joui de ces avantages, si les ministres de Charles X n'eussent pas fait les ordonnances : glorifiez-les donc, au lieu de les accuser ! »

Mais les esprits n'étaient point à la glorification de Polignac et de ses complices : on battait des mains à la révolution belge; on battait des mains à l'insurrection polonaise.

C'était sur le Luxembourg surtout que les yeux étaient fixés. Les ministres acquittés ou condamnés à toute autre peine que la peine de mort, la révolution de juillet était reniée, aux yeux de l'Europe, par le roi des barricades.

Mauguin, l'un des juges instructeurs, interrogé sur le châtiment que l'on devait infliger aux coupables avait répondu sans hésitation :

— La mort !

Aussi tous ces événements : violation de notre territoire par l'armée espagnole, mort de Benjamin Constant et refus de le laisser conduire au Panthéon, révolution belge et insurrection polonaise, étaient autant de vapeurs isolées venant grossir l'orage qui s'amoncelait au-dessus du Luxembourg.

Le 15 décembre, deux jours après le vote de la loi des récompenses nationales, deux jours avant sa promulgation au *Moniteur*, les débats s'ouvraient.

Le procès dura du 15 au 21.

Pendant ces six jours, nous ne quittâmes point notre uniforme.

Qu'attendions-nous? Nous n'en savions rien. Plusieurs fois nous nous étions réunis, tantôt chez Cavaignac, tantôt chez Grouvelle, pour prendre un parti quelconque; mais rien de sérieux n'avait été proposé, et il avait été convenu que le Louvre, c'est-à-dire l'endroit où étaient nos pièces et nos munitions, resterait le centre commun, que l'on recevrait l'inspiration des circonstances, et que l'on agirait selon l'impulsion.

J'ai déjà eu l'occasion de nommer Grouvelle. Arrêtons-nous un instant sur lui et sur sa sœur : c'étaient deux figures admirables, deux cœurs dévoués comme des cœurs spartiates ou romains à la cause de la république.

Nous les retrouverons toujours et dans tout, jusqu'à ce que Grouvelle disparaisse de la scène politique, en même temps que sa sœur mourra folle à l'hospice de Montpellier.

Tous deux étaient fils et fille de Grouvelle, qui avait fait la première édition collective des *Lettres de madame de Sévigné*, de celui-là même qui, en qualité de secrétaire de la Convention, avait lu à Louis XVI la sentence de mort que lui apportait Garat.

Grouvelle avait, à l'époque où je l'ai connu, trente-deux ou trente-trois ans; sa sœur, vingt-cinq.

Lui n'avait rien de remarquable physiquement : mise très simple, figure douce, des cheveux rares et blonds sur un crâne cerclé d'un bandeau noir cachant, sans doute, les traces du trépan.

Elle aussi était blonde avec les plus beaux cheveux du monde; des yeux bleus abrités sous des cils albinos donnaient une suprême expression de douceur à sa physionomie, qui, cependant, prenait une grande fermeté lorsque, des lignes supérieures, on descendait aux lignes de la bouche et du menton.

Elle avait son portrait chez elle, un charmant portrait, œuvre de madame Mérimée, la femme du peintre qui a fait le beau tableau de *l'Innocence et le Serpent*, la mère de Prosper Mérimée, l'auteur du *Vase étrusque*, de *Colomba*, de la *Vénus d'Ile* et de vingt romans qui ont tous une valeur de premier ordre.

La mère de Laure Grouvelle était une Darcet, sœur, je crois, de Darcet le chimiste, qui avait inventé la fameuse plaisanterie de la gélatine; par conséquent, elle était cousine du pauvre Darcet qui est mort si malheureusement, brûlé par une essence nouvelle qu'il essayait de substituer à l'huile de sa lampe; cousin aussi de la belle madame Pradier, qui n'était encore, à cette époque, que mademoiselle Darcet ou tout au plus *madame*.

Tous deux vivaient d'une petite fortune suffisant à leurs besoins, car Laure Grouvelle n'avait aucune des coquetteries de la femme : c'était quelque chose comme Charlotte Corday.

Il est à remarquer que tous les hommes de 1830, carbonari de 1821 et 1822, étaient des hommes, sinon riches, du moins indépendants, soit par leur fortune personnelle, soit par leur industrie, soit par leur talent. Bastide était riche, Thomas était riche, Cavaignac et Guinard vivaient de leurs rentes, Arago et Grouvelle avaient une position, Loëve-Weymars possédait un talent, Carrel du génie. Je pourrais les nommer tous, et l'on verrait qu'aucun d'eux n'agissait dans un but égoïste, qu'aucun d'eux n'avait besoin de faire une révolution pour s'enrichir, et que tous, au contraire, ont perdu aux révolutions qu'ils ont faites, les uns leur fortune, les autres leur liberté, quelques-uns la vie.

Mademoiselle Grouvelle ne s'était point mariée; jeune fille, elle avait été recherchée, disait-on, par Etienne Arago; il y avait déjà longtemps : c'était en 1821 ou 1822.

Etienne Arago était, en 1821, préparateur de chimie à l'Ecole polytechnique; il avait une vingtaine d'années; il fit connaissance de Grouvelle chez Thénard. C'était un esprit méridional, un cœur ardent; on voulait faire de lui un propagandiste, et, par son aide, notamment, introduire dans l'Ecole la charbonnerie, dont Grouvelle était, avec Thénard, Mérilhou et Barthe, un des principaux chefs.

Ce furent les germes de républicanisme déposés par le jeune préparateur de chimie, et aussi, et surtout, pourrions-nous même dire, par Eugène Cavaignac, alors élève de l'Ecole, qui firent plus tard les Vaneau, les Charras, les Lothon, les Millotte, les Caylus, les Latrade, les Servient et toute cette noble race de jeunes gens qui, de 1830 à 1848, se trouva à la tête de tous les mouvements.

Un an après, la charbonnerie s'était recrutée de Guinard, de Bastide, de Chevalon, de Thomas, de Gauja, de tous ces hommes, enfin, qu'on apercevait toujours à la lueur de la première amorce tirée.

Alors, il s'agit d'aller porter la charbonnerie au cordon

sanitaire qui enveloppait l'Espagne, et d'établir des relations entre les patriotes de l'armée et ceux qui étaient réfugiés dans la Péninsule.

On jeta les yeux sur Etienne Arago, et, comme il fallait de l'argent pour faire le voyage, on alla chez Mérilhou.

Mérilhou était, comme je l'ai dit, un des chefs du carbonarisme ; il demeurait, alors, rue des Moulins.

Cavaignac et Grouvelle étaient les introducteurs d'Etienne.

Mérilhou regarda le néophyte, qui paraissait avoir à peine dix-huit ans.

— Vous êtes bien jeune, mon ami, lui dit le prudent avocat.

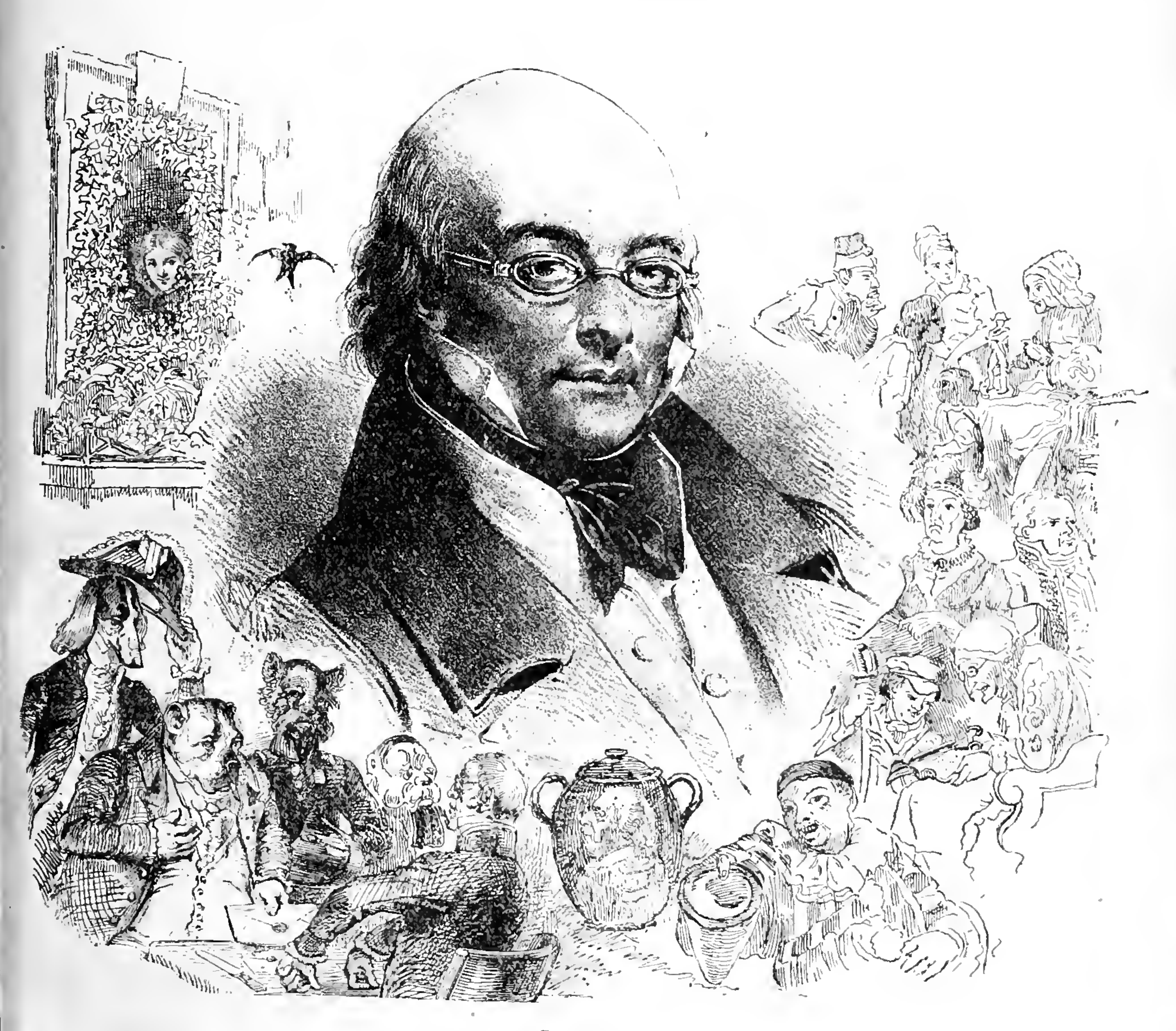
indispensable ; il n'y avait pas de monarchie possible sans son appui... Qu'Atlas manque un seul instant à l'Olympe nouveau, et l'Olympe est renversé !

Lui voyait tout cela, et en riait, quand il n'en haussait pas les épaules.

Ce n'étaient point toutes ces caresses, toutes ces flatteries, toutes ces adulations qui le faisaient agir ; c'était sa conscience.

— Général, lui disais-je le 15 décembre, vous savez que vous jouez votre popularité à vouloir sauver la tête des ministres ?

— Mon enfant, me répondit-il, personne mieux que moi



Béranger.

— C'est possible, monsieur, répondit Etienne ; mais, si jeune que je sois, j'ai déjà deux ans de charbonnerie.

— Savez-vous à quoi vous vous exposez en vous chargeant de cette mission de propagande ?

— Oui, parfaitement, je m'expose à l'échafaud.

Alors, le futur ministre de Louis-Philippe, le futur pair de France, le futur rapporteur du procès Barbès, lui posa la main sur l'épaule, et, théâtralement, à la manière des avocats :

— *Macte animo, generose puer !* lui dit-il.

Et il lui remit l'argent demandé.

Nous retrouverons M. Mérilhou au procès de Barbès, et le *macte animo* ne sera pas perdu. Pour le moment, revenons au procès des ministres.

La Fayette s'était prononcé définitivement : il avait répondu à la haute cour de sa sécurité ; il avait répondu au roi de la tête des ministres, si les ministres étaient acquittés. Aussi se faisait-il, en faveur du vieux général, un revirement curieux : la peur faisait chanter à ses plus grands ennemis ses louanges sur tous les airs ; le roi et madame Adélaïde le comblaient de caresses ; il était devenu l'homme

ne connaît le prix de la popularité ; c'est le plus riche et le plus inestimable des trésors ; c'est le seul que j'aie ambitionné ; mais, comme tous les autres trésors, quand le moment est venu, il faut le dépenser jusqu'au dernier sou, dans l'intérêt du bien public et de l'honneur national.

Certes, c'était très beau, ce que faisait là le général la Fayette, d'autant plus beau que ceux mêmes pour qui il se sacrifiait devaient attribuer à la faiblesse ce qui était le résultat du dévouement.

Le procès des ministres avait amené un effroyable encombrement dans les rues adjacentes au Luxembourg ; à peine les troupes et la garde nationale pouvaient-elles circuler au milieu de cette masse.

Troupes de ligne et garde nationale obéissaient à la Fayette ; tous pouvoirs lui étaient remis : il avait la police du Palais-Royal, du Luxembourg et de la chambre des pairs. Il avait nommé commandant en second du Luxembourg, avec charge de veiller sur la sûreté des pairs, le colonel Lavocat, qui, par ces mêmes pairs, avait été autrefois condamné à mort. S'il eût pu évoquer le fantôme de Ney, il l'eût mis en sentinelle à la porte du palais !

Le colonel Feisthamel commandait en premier.

Lavocat était un des plus anciens carbonari.

Tous les partis se retrouvaient dans cette foule qui assiégeait les portes du Luxembourg, excepté le parti orléaniste ; nous nous heurtions là, républicains, carlistes, napoléoniens, chacun attendant l'événement pour en tirer profit selon son intérêt, son opinion ou sa conscience.

Nous avions des billets pour les tribunes réservées. J'assistai à l'avant-dernière séance ; j'entendis le plaidoyer de M. de Martignac et celui de M. de Peyronnet ; je fus témoin du triomphe de M. Sauzet, et je vis M. Crémieux se trouver mal.

Juste en ce moment, le bruit du tambour pénétra jusque dans la chambre des pairs.

On battait le rappel avec une espèce de rage.

Je me précipitai hors de la salle. La séance était à peu près suspendue, moitié par l'accident arrivé à M. Crémieux, moitié par le formidable bruit qui venait faire frissonner les accusés sur leur banc, et les juges sur leurs fauteuils.

Mon uniforme d'artilleur m'ouvrit toutes les foules. Je parvins dans la cour ; elle était encombrée.

Un chariot de l'imprimerie royale était entré dans la principale cour, et, à sa suite, la multitude s'était précipitée grondante.

C'étaient ces grondements qui, mêlés aux sourds appels des tambours, pénétraient jusque dans la salle.

Il y eut, alors, parmi MM. les pairs, un moment de terreur et de confusion inexprimables ; c'était inutilement que, de la porte, le colonel Lavocat criait :

— Ne craignez rien !... je réponds de tout... La garde nationale est et restera maîtresse de toutes les issues.

M. Pasquier n'entendait rien, et, de sa petite voix aigre et pointue, criait de son côté :

— Messieurs les pairs, la séance est levée... M. le commandant de la garde nationale me prévient qu'il ne serait pas prudent de tenir une séance de nuit.

C'était tout le contraire de ce que disait le colonel Lavocat ; mais, comme la plupart des pairs n'avaient pas moins peur que leur illustre président, ils se levèrent, sortirent précipitamment de la salle, et la séance fut remise au lendemain.

En sortant, je heurtai un homme qui paraissait un des plus acharnés à l'émeute ; il criait avec un accent étranger, une bouche hideuse et des yeux torves :

— Mort aux ministres !

— Ah ! pardieu ! dis-je au rédacteur en chef du *Moniteur*, petit homme à cheveux blancs nommé Sauvo, qui le regardait comme moi, je parierais bien vingt-cinq louis que voilà un mouchard !

Je ne sais si je me trompais pour le moment ; mais, ce que je sais, c'est que, cinq ans après, je retrouvai à son tour ce même homme sur la sellette de la cour des pairs.

C'était le Corse Fieschi.

CLXXXI

LES ARTILLEURS AU LOUVRE. — COMPLOT BONAPARTISTE POUR NOUS ENLEVER NOS PIÈCES. — DISTRIBUTION DE CARTOUCHES PAR GODEFROY CAVAIGNAC. — LES ABORDS DU LUXEMBOURG AU MOMENT DE LA CONDAMNATION DES MINISTRES. — DÉPART DES CONDAMNÉS POUR VINCENNES. — DÉROUTE DES JUGES. — LA FAYETTE ET L'ÉMEUTE. — BASTIDE ET LE COMMANDANT BARRÉ. — FACTION AVEC PROSPER MÉRIMÉE.

Je revins au Louvre pour prendre des nouvelles, et pour en donner.

Il est impossible de se figurer l'agitation qui régnait sur ce point central de l'artillerie.

Notre premier colonel, Joubert, nous avait été enlevé, et, comme le colonel n'était pas à notre nomination, il avait été remplacé par le comte Pernetti.

Le comte Pernetti était tout entier à la cour ; or, la cour, avec juste raison, se défiait de nous, et ne cherchait qu'une occasion de nous dissoudre.

De notre côté, à chaque instant nous rencontrions des hommes que nous avions vus sur les barricades, et qui nous arrêtaient pour nous dire :

— Nous reconnaissez-vous ? Nous étions là... là... là, avec vous.

— Oui, je vous reconnais... Eh bien ?

— Eh bien, s'il fallait marcher contre le Palais-Royal comme nous avons marché contre les Tuileries, est-ce que vous nous abandonneriez ?

Et, alors, on se serrait les mains, on se regardait avec des yeux enflammés, et l'on se quittait, les artilleurs en se disant : « Le peuple marche ! » les gens du peuple en répétant : « Les artilleurs sont avec nous ! »

Tous ces bruits flottaient dans l'air, et semblaient, comme des vapeurs, s'arrêter aux plus hauts monuments.

Le Palais-Royal n'était qu'à cent cinquante pas du Louvre, et dans le Louvre se trouvaient vingt-quatre pièces d'artillerie, vingt mille coups à tirer, et, sur huit cents artilleurs, six cents républicains.

Il n'y avait pas de complot arrêté ; mais il était bien évident que, si le peuple marchait, l'artillerie marcherait avec le peuple.

Aussi M. de Montalivet, le frère du ministre, avait-il, vers une heure de l'après-midi, averti son frère, qu'il y avait un coup monté pour nous enlever nos pièces.

Le général la Fayette fit aussitôt prévenir Godefroy Cavaignac de l'avis qui lui était donné.

Or, nous voulions bien marcher avec le peuple, manœuvrer nos pièces, courir les chances d'une seconde révolution, comme nous avions couru les chances d'une première ; mais les pièces, qui étaient en quelque sorte notre propriété, dont la responsabilité pesait sur nous, nous ne voulions pas qu'on nous les enlevât.

Ce bruit d'un coup de main sur le Louvre avait d'autant plus de consistance que, depuis deux ou trois jours, il était fort question d'un complot bonapartiste ; et, si nous étions tout disposés à nous battre pour la Fayette et la république, nous n'entendions pas risquer un cheveu pour Napoléon II.

En conséquence, Godefroy Cavaignac, prévenu, avait apporté un ballot de deux ou trois cents cartouches qu'il avait jeté sur une des tables de jeu qui étaient dans le corps de garde.

Alors, chacun avait empli sa giberne et ses poches.

Quand j'arrivai au Louvre, le partage était fait ; mais peu m'importait ! ma giberne était pleine depuis le jour où j'avais été convoqué.

Nous avions, comme on le comprend bien, pas mal de mouchards parmi nous, et je pourrais nommer deux hommes qui reçurent la croix de la Légion d'honneur pour avoir rempli dans nos rangs cet honorable office.

Une heure après la distribution, on était prévenu au Palais-Royal.

Un quart d'heure après qu'on y était prévenu, je recevais une lettre d'Oudard, qui me priait, si j'étais au Louvre, de passer à l'instant même à son bureau.

Je montrai la lettre à nos camarades en leur demandant ce qu'il fallait que je fisse.

— Parbleu ! vas-y, me répondit Cavaignac.

— Et, si l'on m'interroge ?...

— Dis la vérité... Si les bonapartistes veulent nous enlever nos pièces, nous brûlerons la dernière cartouche pour les défendre ; mais, si le peuple marche contre le Luxembourg, *et même contre tout autre palais*, nous marcherons avec lui.

— Cela me va parfaitement ; j'aime la franchise, moi !

Je me rendis au Palais-Royal.

Les bureaux étaient encombrés de monde ; on sentait le frémissement du centre allant jusqu'aux extrémités, et, à en juger par les extrémités, on devait être très agité au centre.

Oudard m'interrogea ; ce n'était pas pour autre chose qu'il m'avait prié de venir.

Je répétai littéralement les paroles de Cavaignac.

Autant que je puis me le rappeler, cela se passait le 20 au soir.

Le 21, j'allai reprendre mon poste, rue de Tournon. Jamais la foule n'avait été si compacte : la rue de Tournon, la rue de Seine, la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, la rue Voltaire, la place de l'Odéon, la place Saint-Michel, la place de l'École-de-Médecine regorgeaient de gardes nationaux en armes et de troupes de ligne. On en était arrivé à persuader aux gardes nationaux qu'il y avait complot pour le pillage des boutiques ; que le peuple de juillet, arrêté par la nomination du duc d'Orléans à la lieutenance générale, avait juré de prendre sa revanche ; or, les bourgeois, toujours faciles à ces sortes de bruits, étaient accourus en masse, et proféraient des menaces terribles contre les pillards des trois journées, qui n'avaient pillé, c'est vrai, ni le 27, ni le 28, ni le 29, mais qui allaient piller le 30, si la lieutenance générale n'y avait pas mis bon ordre !...

Au reste, il est juste de dire que tous ces braves gens qui attendaient là, le fusil au pied, ne s'étaient dérangés de chez eux que dans l'attente d'une condamnation capitale.

Vers deux heures, on annonça que les plaidoiries étaient terminées, que les débats étaient clos, et que l'arrêt allait

être prononcé. Alors, il se fit un grand silence, comme si chacun eût craint que sa voix n'empêchât d'entendre la grande voix qui, sans doute, pareille à celle de l'ange du jugement dernier, allait proclamer le jugement suprême de la haute cour.

Tout à coup, des hommes se précipitent de l'intérieur du Luxembourg, et s'élancent dans la rue de Tournon en criant :

— A mort !... condamnés à mort !

Une immense clameur leur répond, s'élevant de tous les rayons de cette étoile gigantesque dont le Luxembourg est le centre.

Puis chacun essaye de se faire jour pour aller porter, soit dans son quartier, soit dans sa maison, l'âcre primeur de cette terrible nouvelle.

Puis bientôt on s'arrête ; la multitude semble refoulée ; on remonte vers le Luxembourg, comme un courant qui rebrousse chemin. Un autre bruit vient de se répandre. Est-ce vrai ou non que les ministres, au lieu d'être condamnés à mort, sont condamnés seulement à la prison perpétuelle, et que cette fausse nouvelle de la peine de mort n'avait d'autre but que de favoriser leur fuite ?

Alors, les physionomies changent ; les cris de menace commencent à se faire entendre ; les gardes nationaux frappent de la crosse de leurs fusils le pavé de la rue. Venus pour défendre les pairs, ils paraissent tout prêts, à la nouvelle de l'acquittement, — tout ce qui n'est pas la mort est l'acquittement, — ils paraissent tout prêts à marcher contre les pairs.

Pendant ce temps, voici ce qui se passait à l'intérieur.

On savait d'avance au Palais-Royal que la sentence portée serait celle de la reclusion perpétuelle.

M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, avait reçu du roi la charge de faire conduire les ex-ministres sains et saufs à Vincennes.

Un coup de canon tiré au moment où ils passeraient le pont-levis du château devait annoncer au roi qu'ils étaient en sûreté.

M. de Montalivet avait choisi le général Fabvier et le colonel Lavocat pour partager avec lui ce dangereux honneur.

Au moment où il vit paraître les quatre ministres, qu'on faisait sortir de la salle, pour que la cour, selon sa coutume, prononçât son jugement hors de leur présence :

— Messieurs, dit-il au général Fabvier et au colonel Lavocat, attention ! nous allons faire de l'histoire ; tâchons qu'elle soit à l'honneur de la France !

Une calèche légère attendait les prisonniers au guichet du petit Luxembourg.

C'est alors que des hommes apostés par M. de Montalivet s'élancèrent par la grille d'honneur, criant, comme nous l'avons déjà dit :

— A mort ! ...condamnés à mort !

Les prisonniers purent entendre l'immense clameur triomphale qui accueillit cette fausse nouvelle.

Mais déjà la voiture, enveloppée de deux cents cavaliers, était partie, se dirigeant vers les boulevards extérieurs, avec la vitesse et le bruit d'un ouragan.

MM. de Montalivet et Lavocat galopaient chacun à une portière.

Les juges s'étaient réunis dans la galerie de Rubens pour délibérer.

De là, ils voyaient, aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre, briller les canons et les baïonnettes des fusils, et tourbillonner le peuple.

La nuit venait rapide ; mais les habitants de chaque maison avaient placé des lampions sur leurs fenêtres, et une immense illumination, qui donnait au spectacle un caractère plus solennel encore, avait succédé au jour.

Tout à coup, les pairs entendent des cris ; ils voient, on pourrait presque dire ils sentent le mouvement terrible qui s'opère : chaque vague de cette mer, déjà écoulée ou près de s'écouler, remonte sur elle-même ; la marée, que l'on croyait à son départ, se retourne et vient, plus menaçante que jamais, battre les puissantes murailles du palais Médicis : mais les juges comprennent qu'il n'y a pas de muraille, pas de digue, pas de rempart contre la colère de l'Océan ; chacun d'eux trouve un prétexte, ou même n'en cherche pas pour s'esquiver. M. Pasquier devient brave par comparaison, il a honte de cette déroute.

— C'est indécent ! crie-t-il ; que l'on ferme les portes !

En même temps, on prévient la Fayette que le peuple se rue contre le palais.

— Messieurs, dit-il en se retournant vers les trois ou quatre personnes qui attendent ses ordres, voulez-vous venir voir avec moi ce qui se passe ?

Et, tandis que M. Pasquier rentre dans la salle d'audience presque déserte, et prononce, à la mourante lueur d'un lustre à moitié éteint, l'arrêt qui condamne les accusés à la prison perpétuelle, et frappe le prince de Polignac de mort civile, l'homme de 1789 et de 1830 apparaît dans la rue, aussi calme, le 21 décembre, en annonçant au peuple la quasi-absolution des ministres, qu'il l'était, quarante ans auparavant, en annonçant aux pères de ceux qui l'écoutent aujourd'hui la fuite du roi à Varennes.

Un instant, on put croire que le noble vieillard avait trop présumé ou de la magnanimité de la foule ou de sa popularité : les flots de cet océan, d'abord ouverts avec respect devant lui, se rapprochèrent en grondant ; une sourde menace courut dans la multitude, qui sentait sa force, et qui n'avait besoin que de faire un mouvement pour tout moudre comme du grain, pour tout briser comme du verre.

Les cris : « A mort les ministres ! à mort ! à mort ! » s'échappèrent de toutes les bouches.

La Fayette veut parler, mais les imprécations couvrent sa voix.

Enfin, il parvient à faire entendre ces paroles :

— Citoyens, je ne reconnais pas ici les combattants de juillet !

— Je crois bien ! répond une voix, comment les reconnaîtriez-vous ? Vous n'étiez pas avec eux !

Le moment était suprême ; nous étions quatre ou cinq artilleurs ensemble ; M. Sarrans, qui accompagnait le général, nous fait signe d'accourir. Grâce à notre uniforme, respecté du peuple comme un drapeau d'opposition, nous arrivons jusqu'au général, qui me reconnaît et me prend le bras ; d'autres patriotes se joignent à nous, et la Fayette se trouve avoir, enfin, un entourage d'amis au milieu duquel il respire.

Mais, de tous côtés, les gardes nationaux furieux quittent leurs postes ; quelques-uns chargent leurs fusils, d'autres les jettent loin d'eux, tous crient à la trahison.

En ce moment, le bruit d'un coup de canon traverse l'air comme un écho de la foudre. C'est M. de Montalivet qui annonce au roi que les ministres sont sauvés ; mais, nous, dans notre ignorance, nous croyons reconnaître un signal qui nous est donné par nos camarades du Louvre ; nous lâchons le général, et, tirant nos poignards, nous nous précipitons vers le pont Neuf en criant : « Aux armes ! »

A nos cris, à la vue de notre uniforme, à l'aspect des lames nues, le peuple d'abord s'ouvre devant nous, puis bientôt se met à courir dans toutes les directions en criant de son côté : « Aux armes ! »

Nous arrivons au Louvre comme les gardiens vont en fermer les grilles ; nous repoussons grilles et gardiens, nous entrons de force. Que l'on ferme les grilles derrière nous, une fois entrés, peu nous importe !

Il y avait à peu près six cents artilleurs dans le Louvre

Je m'élançai dans le corps de garde placé à gauche en entrant par la grille de la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

La nouvelle de l'absolution des ministres était déjà connue, et produisait son effet. On eût dit que l'on marchait sur de la lave.

Je vois l'adjudant Richy s'approcher de Bastide, et lui dire tout bas quelques mots à l'oreille.

— Ce n'est pas possible ! s'écrie Bastide.

— Voyez-y plutôt vous-même, ajoute Richy.

Bastide sort précipitamment, et presque aussitôt nous l'entendons crier :

— A moi, les artilleurs de la troisième !

Mais, avant que nous eussions eu le temps de franchir le seuil du corps de garde, lui avait enjambé les cordages du parc, et était allé droit à un groupe d'hommes qui, malgré la consigne, se trouvait dans l'enceinte réservée aux pièces.

— Hors du parc ! criait Bastide, hors du parc à l'instant même, ou je vous passe mon sabre au travers du corps, à tous les uns après les autres !

— Capitaine Bastide, dit un des hommes à qui s'adressait cette menace, je suis le commandant Barre...

— Soyez le diable, peu m'importe ! la consigne est qu'on n'entre pas dans le parc : hors du parc !

— Pardon, dit Barré, mais je voudrais bien savoir qui commande ici, ou de vous ou de moi ?

— Celui qui commande ici, c'est le plus fort... Je ne vous connais pas... A moi, artilleurs !

Nous étions cinquante autour de Bastide, le poignard à la main.

Quelques-uns avaient eu le temps de prendre au râtelier leurs mousquetons tout chargés.

Barré céda.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Prenez une pièce au hasard, et mettez-la en batterie ! nous crie Bastide.

Nous nous élançons sur la première pièce venue ; mais, au troisième tour de roue, la rondelle saute, et la roue tombe.

— Ce que je veux, dit Bastide, c'est que vous me rendiez les esses de mes pièces, que vous venez d'enlever.

— Mais, enfin...

— Les esses ! ou je vous répète que je vous passe mon sabre au travers du corps !

Barré vida un sac dans lequel il y avait déjà une dizaine d esses.

Nous nous précipitâmes dessus, et remîmes nos pièces en état.

— C'est bien, dit Bastide. Maintenant, hors du parc !

Tout le monde sortit.

Barré courut remettre son commandement au comte Pernetti, qui le refusa.

Bastide me laissa de garde au parc avec Mérimée : la consigne était de faire feu sur quiconque approcherait du parc, et, au deuxième qui-vive, n avancerait pas à l'ordre.

De cette heure de faction — vu la gravité de la circonstance, on avait réduit à une heure la durée des factions, — date ma connaissance avec Mérimée ; nous causâmes une partie du temps qu'elle dura... de quoi? Chose singulière dans la circonstance : de peinture, de littérature et d'architecture.

Dix ans plus tard, ce fut Mérimée qui, se rappelant sans doute ce qu'il avait bien voulu me dire dans cette nuit-là, à savoir que j'avais l'esprit le plus dramatique qu'il connût, fit penser à M. de Rémusat, alors ministre de l'intérieur, à me demander une comédie pour le Théâtre-Français.

M. de Rémusat m'écrivit pour me demander cette pièce en y joignant un mandat de cinq mille francs de prime. Un mois après, *un Mariage sous Louis XV* était fait, lu et refusé au Théâtre-Français.

Je raconterai plus longuement, à sa date, l'histoire d'*un Mariage sous Louis XV*, frère cadet d'*Antony*, et qui eut presque autant de mal à se placer qu'en avait eu son aîné.

Revenons à la nuit du Louvre.

CLXXXII

NOUS SOMMES CERNÉS DANS LA COUR DU LOUVRE. — NOS MUNITIONS NOUS SONT ENLEVÉES PAR SURPRISE. — PROCLAMATION DES ÉCOLES. — LA CHAMBRE VOTE DES REMERCIEMENTS AUX ÉCOLES. — PROTESTATIONS DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE. — DISCUSSION A LA CHAMBRE SUR LE COMMANDEMENT GÉNÉRAL DES GARDES NATIONALES. — DÉMISSION DE LA FAYETTE. — RÉPONSE DU ROI. — JE SUIS NOMMÉ CAPITAINE EN SECOND.

Pendant ma faction, un grand nombre d'artilleurs étaient rentrés ; nous nous trouvions à peu près au complet. Quelques-uns, couverts de manteaux, s'étaient fait ouvrir la grille du côté du Carrousel, quoique l'on nous eût dit que, par ordre du gouverneur du Louvre, cette grille dût rester fermée.

On nous a assuré, depuis, que le duc d'Orléans était au nombre de ces artilleurs à manteau ; sans doute, il avait, avec son courage habituel, voulu juger par lui-même de l'esprit du corps auquel il appartenait.

Au moment où je rentrai au corps de garde, tout y était dans une effroyable ébullition ; on sentait que la lutte était près de s'engager au sein de l'artillerie elle-même, et que les premiers coups de mousqueton allaient être échangés entre camarades.

Un artilleur dont j'ai oublié le nom monta sur une table, et commença de lire une proclamation qu'il venait de rédiger : c'était un appel aux armes.

A peine avait-il lu quelques lignes, que Grille de Beuzelin, qui appartenait à l'opinion réactionnaire, la lui arracha des mains, et la déchira.

L'artilleur tirait son poignard, et la chose allait, selon toute probabilité, finir le plus tragiquement du monde, quand un des nôtres se précipita dans le corps de garde en criant :

— Nous sommes cernés par la garde nationale et la troupe de ligne !

Il n'y eut qu'un cri : « Aux pièces ! ».

Faire une trouée dans le cordon qui nous enveloppait ne nous inquiétait pas : nous avions plus d'une fois rivalisé d'adresse et de promptitude avec les artilleurs de Vincennes.

D'ailleurs, aux premiers coups de canon qui retentiraient dans Paris, nous en étions bien sûrs, le peuple se rallierait à nous.

On venait donc nous proposer la partie que nous allions offrir.

De leur côté, les artilleurs qui ne partageaient pas notre opinion s'étaient retirés vers la façade du Louvre la plus rapprochée des Tuileries ; ils étaient cent cinquante, à peu près.

Par malheur, ou plutôt par bonheur, nous apprîmes tout à coup que les caves où nous déposions nos munitions étaient vides. Le gouverneur du Louvre, prévoyant les scènes que je viens de raconter, avait fait enlever ces munitions dans la journée.

Dès lors, nous n'avions plus, pour moyens d'attaque ou de défense, que nos mousquetons et six ou huit cartouches par homme.

Ces moyens de défense paraissaient, cependant, assez formidables encore pour qu'on se contentât de nous cerner.

Nous passâmes la nuit, nous attendant, à chaque minute, à être attaqués. Ceux de nous qui dormirent, dormirent le mousqueton entre les jambes.

Le jour parut et nous trouva sous les armes.

La situation tournait peu à peu du tragique au comique : les boulangers, les marchands de vin et les charcutiers avaient à l'instant même établi leur petite spéculation, et nous avaient rassurés sur cette crainte que l'on voulait nous prendre par la famine.

Nous ressemblions assez à une ménagerie de bêtes féroces enfermées pour cause de sécurité publique. La ressemblance était d'autant plus frappante que l'on commençait à nous venir voir à travers les grilles.

Parmi ceux qui venaient nous voir, au reste, étaient quelques amis qui nous apportaient des nouvelles.

Le tambour battait dans tous les quartiers ; — quant à cela, ce n'était point une nouvelle, car nous l'entendions parfaitement ; — mais le tambour *ne rendait pas*.

Jusqu'à midi, la situation politique du roi fut grave ; à cette heure-là, rien n'était encore décidé ni pour ni contre lui.

A une heure, nous apprîmes que les étudiants, leur carte au chapeau, et les élèves de l'Ecole en uniforme, parcouraient la ville, mêlés au gardes nationaux de la 12e légion, et appelaient le peuple à la modération.

En même temps, des affiches signées de quatre élèves — un de chaque école — étaient placardées sur tous les murs.

Voici la reproduction littérale d'une de ces affiches :

« Les patriotes qui, dans tous les temps, ont dévoué leur vie et leurs veilles à notre indépendance sont toujours là, inébranlables dans le sentier de la liberté ; ils veulent, comme vous, de larges concessions qui agrandissent cette liberté ; mais, pour les obtenir, la force n'est pas nécessaire. De l'ordre ! et, *alors, on demandera une base plus républicaine pour nos institutions* ; nous l'obtiendrons ; nous serons alors plus forts, parce que nous agirons franchement. *Que si ces concessions n'étaient pas accordées, alors ces patriotes, toujours les mêmes, et les Ecoles, qui marchent avec eux, vous appelleraient pour les conquérir.* Rappelez-vous que l'étranger admire notre révolution, parce que nous avons été généreux et modérés ; qu'il ne dise pas que nous ne sommes pas mûrs pour la liberté, et surtout qu'il ne profite pas des dissensions qu'il allume peut-être ! »

Suivaient les quatre signatures.

Cette promenade dans les rues de Paris et ces affiches placardées sur tous les murs suffirent pour calmer les esprits.

L'absence des artilleurs, absence dont on ignorait la cause, contribua à rétablir la tranquillité.

Le roi reçut avec une foule de tendresses la députation des Ecoles, qui s'en retourna enchantée, ne doutant pas que les libertés qu'elle rêvait ne lui fussent accordées d'avance.

Le soir, les gardes nationaux et la troupe de ligne qui nous cernaient reprirent leurs rangs, et s'éloignèrent.

Derrière eux, les grilles du Louvre s'ouvrirent.

On laissa la garde ordinaire près des canons, et chacun se retira chez soi. Tout était fini provisoirement.

Le lendemain, sur la proposition de M. Laffitte, la chambre des députés vota des remercîments aux élèves des Ecoles « pour le dévouement et la noble conduite qu'ils avaient montrés la veille en maintenant l'ordre et la tranquillité publique. »

Malheureusement, il y avait, dans le discours de M. Laffitte, quêtant à la Chambre ces remercîments, une phrase qui blessa les élèves de l'Ecole polytechnique.

Voici cette phrase, accentuée de son interruption :

— Les trois écoles, avait dit le ministre, ont envoyé des députations chez le roi, ont manifesté les plus nobles sentiments, le plus grand courage, la plus entière soumission aux lois, et ont assuré qu'elles feraient tous leurs efforts pour assurer le maintien de l'ordre.

— A quelles conditions ? à quelles conditions ? s'écrièrent alors les députés, qui avaient sur le cœur les phrases que nous avons soulignées dans la proclamation des Ecoles.

— A AUCUNE !... AUCUNE CONDITION N'A ÉTÉ FAITE, répondit M. Laffitte ; *s'il y a eu quelques individus qui ont pu tenir des propos ou offrir des conditions, cela n'est pas venu à la connaissance du gouvernement.*

Le lendemain, une protestation signée de quatre-vingt-neuf élèves de l'Ecole polytechnique répondait ainsi aux remercîments de la Chambre et à la dénégation de M. Laffitte :

« Une portion de la Chambre des députés a daigné voter des remercîments à l'Ecole polytechnique sur des faits *infidèlement* rapportés ; ces faits, nous les démentons en partie, nous, élèves de l'Ecole soussignés, et nous ne voulons pas de ces remercîments.

« Les Ecoles avaient été calomniées, dit la protestation de l'Ecole de droit ; on les accusait de vouloir se mettre à la tête des artisans de trouble, et d'obtenir, par la force brutale, les conséquences du principe consacré par notre sang.

« Nous avons protesté solennellement, et, *nous qui avons payé comptant la liberté qu'on nous marchande,* nous avons prêché l'ordre public, sans lequel il n'y a pas de liberté ; mais l'avons-nous fait pour provoquer les remercîments et les battements de mains de la Chambre des députés ?

« NON !

« Nous avons accompli un devoir. Ah ! sans doute, nous serions fiers et glorieux des remercîments de la France ; mais nous cherchons vainement la France dans la chambre des députés, et nous répudions des éloges dont la condition est *le prétendu désaveu d'une proclamation dont nous déclarons adopter de la manière la plus absolue l'esprit et les termes.* »

Il va sans dire que le ministre de la guerre mit aux arrêts les quatre-vingt-neuf élèves ; mais la protestation était faite, et *les conditions auxquelles ils avaient consenti à appuyer le gouvernement* étaient réservées.

On voit que l'accord entre Sa Majesté Louis-Philippe et MM. les élèves des trois écoles n'avait pas été long.

Il ne devait guère durer davantage avec ce pauvre général la Fayette, dont on n'avait plus besoin.

En effet, il venait, aux troubles de décembre, de jouer sa popularité, et il l'avait perdue. Dès lors, c'était un homme inutile, et à quoi bon être reconnaissant envers un homme inutile ?

Le 24 décembre, M. Dupin et autres députés bien en cour proposaient et faisaient adopter cet amendement à l'article 64 de la loi sur la garde nationale, que la Chambre était en train de discuter :

« Les fonctions de commandant général des gardes nationales du royaume cesseront en même temps que les circonstances qui les ont rendues nécessaires ; ce commandement général ne pourra jamais être rétabli que par une loi ; nul ne pourra y être appelé en aucun cas qu'en vertu d'une loi spéciale. »

C'était tout simplement destituer le général la Fayette.

Le coup était d'autant plus perfide que le général n'assistait point à la séance.

Aussi, dès le lendemain de cette scandaleuse discussion à la Chambre, le général la Fayette écrivait — de sa main, cette fois, j'en ai vu le brouillon — cette lettre au roi :

« Sire,

« La résolution prise hier par la Chambre des députés, *avec l'assentiment des ministres du roi,* pour la suppression du commandement général des gardes nationales, à l'instant même où la loi va être votée, exprime déjà le sentiment de deux des branches de la puissance législative, et *surtout de celle dont j'ai l'honneur d'être membre ;* je croirais lui manquer de respect si j'attendais toute autre formalité pour envoyer au roi, comme je le fais ici, ma démission des pouvoirs que son ordonnance m'avait confiés. Votre Majesté sait, et la correspondance de l'état-major le prouverait au besoin, que leur exercice n'a pas été aussi *illusoire* jusqu'à présent qu'on l'a dit à la tribune. La patriotique sollicitude du roi y pourvoira, et, par exemple, il sera important de réparer, par des ordonnances que la loi laisse à sa disposition, l'inquiétude qu'a produite le morcellement des bataillons ruraux, et la crainte de voir réduire aux villes de guerre ou des côtes la très utile institution de l'artillerie du royaume.

« Le président du conseil a bien voulu proposer de me donner le commandement honoraire ; il sentira lui-même et Votre Majesté jugera que ces décorations nominales ne conviennent ni aux institutions d'un pays libre ni à moi.

« En remettant avec respect et reconnaissance aux mains du roi la seule ordonnance qui me donne de l'autorité sur la garde nationale, j'ai pris des précautions pour que le service n'en souffrît pas. Le général Dumas (1) prendra les ordres du ministre de l'intérieur ; le général Carbonnel distribuera le service de la capitale jusqu'à ce que Votre Majesté ait bien voulu pourvoir à son remplacement, qu'il demande.

« Je prie Votre Majesté d'agréer l'hommage bien cordial de mon attachement et de mon respect.

« LA FAYETTE. »

Louis Blanc, si bien informé d'habitude, dit que le général la Fayette, « gentilhomme jusque dans son dépit, n'eut garde de laisser percer dans sa lettre au monarque la profondeur de ses ressentiments. » S'il eût connu la lettre dont il parle, et que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, il n'eût point dit cela. Au reste, il est permis à Louis Blanc d'ignorer le contenu de cette lettre, qui resta secrète, et ne fut communiquée qu'à quelques intimes du général.

Le même jour, Louis-Philippe répondait :

« Je reçois à l'instant, mon cher général, *votre lettre, qui m'a peiné autant que surpris par la décision que vous prenez.* JE N'AI PAS ENCORE EU LE TEMPS DE LIRE LES JOURNAUX. Le conseil des ministres s'assemble à une heure ; alors, je serai libre, c'est-à-dire entre quatre et cinq, que j'espère vous voir, et vous faire revenir sur votre détermination.

« Agréez, mon cher général, etc.

« LOUIS-PHILIPPE. »

Nous citons cette lettre pour faire le pendant de celle à M. Laffitte, et, comme on voit, nous la citons sans commentaires ; mais nous ne pouvons, cependant, résister au désir de faire remarquer à nos lecteurs que le roi Louis-Philippe avait besoin de lire les journaux pour savoir ce qui se passait à la Chambre, et que, le 25 décembre, à midi, il ne les avait pas encore lus !...

Le moyen de croire, après cette preuve d'insouciance sur les actes de ses ministres, que le roi n'était pas un vrai roi constitutionnel, régnant, mais ne gouvernant pas !

Seulement, notons ceci, comme de Talleyrand nota la fin du règne des Bourbons : c'est que, le 25 décembre 1830, la carrière politique du général la Fayette était terminée.

Une démission qui fit moins de bruit, et qui eut pour moi, ainsi qu'on le verra à la date du 1er janvier 1831, un résultat assez grotesque, fut donnée le même jour que celle du général la Fayette ; c'était la démission d'un de nos deux capitaines de la quatrième batterie.

Aussitôt cette démission connue, les artilleurs s'assemblèrent d'urgence pour nommer un autre capitaine.

La majorité des suffrages s'étant réunie sur moi, je fus élu capitaine en second.

Dans les vingt-quatre heures, mes galons, mes épaulettes et ma corde à fourrage de laine furent échangés contre une corde à fourrage, des épaulettes et des galons d'or.

Le 27, je commandais l'exercice, revêtu des insignes de ma nouvelle qualité.

On va voir tout à l'heure combien de temps je devais les porter.

CLXXXIII

CHODRUC-DUCLOS. — SON PORTRAIT. — SA VIE A BORDEAUX. — SON EMPRISONNEMENT A VINCENNES. — LE MAIRE D'ORGON. — CHODRUC-DUCLOS SE FAIT DIOGÈNE. — M. GIRAUD-SAVINE. — POURQUOI NODIER VIEILLISSAIT. — STIBERT. — UNE LEÇON DE TIR. — MORT DE CHODRUC-DUCLOS.

Faisons un instant trêve à la politique, dont je suis peut-être aussi las que le lecteur.

Un autre homme avait donné sa démission presque en même temps que la Fayette : c'était Chodruc-Duclos, le Diogène du Palais-Royal, cet homme à la longue barbe dont nous avons promis de dire deux mots.

Un matin, les habitués des galeries de pierre virent, avec

(1) Mathieu Dumas

étonnement, passer Chodruc-Duclos chaussé de souliers et de bas, vêtu d'une redingote seulement à demi-usée, et coiffé d'un chapeau presque neuf!

Nous empruntons à *la Némésis* de Barthélemy le portrait de Chodruc-Duclos; puis nous le compléterons par quelques renseignements qui nous sont personnels, et par quelques anecdotes que nous croyons inconnues.

Après avoir peint tout ce peuple d'affamés qui, de cinq heures à sept heures du soir tourbillonne autour des caveaux de Véfour et des Frères-Provençaux, le poète arrivait au roi des déguenillés, à Chodruc-Duclos.

Voici les vers de Barthélemy, qui peignent l'homme avec ce bonheur de pinceau et cette justesse d'expression qui faisaient un des principaux caractères du talent de l'auteur de *la Némésis*:

Mais, autant qu'un ormeau s'élève sur l'arbuste,
Autant que Cornuet domine l'homme-buste (1),
Sur cette obscure plèbe errante dans l'enclos,
Autant plane et surgit l'héroïque Duclos.
Dans cet étroit royaume où le destin les parque,
Les terrestres damnés l'ont élu pour monarque:
C'est l'archange déchu, le Satan bordelais,
Le Juif errant chrétien, le Melmoth du palais.
Jamais l'ermite Paul, le virginal Macaire,
Marabout, talapoin, faquir, santon du Caire,
Brahme, guèbre, parsis adorateur du feu,
N'accomplit sur la terre un plus terrible vœu!
Depuis sept ans entiers, de colonne en colonne,
Comme un soleil éteint ce spectre tourbillonne;
Depuis le dernier soir que l'acier le rasa,
Il a vu trois Véfour et quatre Corazza;
Sous ses orteils, chaussés d'éternelles sandales,
Il a du long portique usé toutes les dalles;
Etre mystérieux qui, d'un coup d'œil glaçant,
Déconcerte le rire aux lèvres du passant,
Sur tant d'infortunés, infortune célèbre!
Des calculs du malheur c'est la vivante algèbre.
De l'angle de Terris jusqu'à Berthellemot,
Il fait tourner sans fin son énigme sans mot.
Est-il un point d'arrêt à cette ellipse immense?
Est-ce dédain sublime, ou sagesse, ou démence?
Qui sait? Il veut peut-être, au bout de son chemin,
Par un enseignement frapper le genre humain;
Peut-être, pour fournir un dernier épisode,
Il attend que Rothschild, son terrestre antipode,
Un jour, dans le palais, l'aborde sans effroi,
En lui disant: « Je suis plus malheureux que toi! »

Nous allons tâcher d'être l'Œdipe de cet autre sphinx, et de deviner cette énigme, non pas sans mot, mais dont le mot resta longtemps inconnu.

Chodruc-Duclos était né à Sainte-Foy, près de Bordeaux. A l'époque de la révolution de juillet, ce pouvait être un homme de quarante-huit ans, grand, fort, admirablement fait, cachant sous sa barbe des traits qui avaient dû être d'une rare beauté, et montrant avec affectation des mains toujours très propres.

Il était, sinon par son adresse, du moins par son courage, le chef de cette pléiade de duellistes qui florissaient à Bordeaux, pendant l'Empire, sous le nom de *crânes*. Tous étaient royalistes. MM. Lercaro, Latapie et de Peyronnet passaient pour les amis les plus intimes de Duclos. Ces hommes avaient, d'ailleurs, une qualité remarquable: ils ne se battaient jamais entre eux.

Soupçonné d'entretenir, au beau milieu de l'Empire, des relations avec Louis XVIII, Duclos fut arrêté un matin, dans son lit, par le chef de la police Pierre-Pierre.

Conduit à Vincennes, il y demeura prisonnier jusqu'en 1814.

Délivré par la Restauration, il rentra triomphalement à Bordeaux; et, comme, pendant sa captivité, il avait hérité d'une certaine fortune, il reprit ses anciennes habitudes en les saupoudrant de nouveaux plaisirs.

Le gouvernement royaliste, qui récompensait — et c'est une vertu dont on lui a fait un crime — tous les anciens dévouements, eût, sans doute, été heureux de récompenser le dévouement de Duclos; mais il était bien difficile de lui trouver une récompense. Duclos avait les mœurs incurables des péripatéticiens: il ne savait que se promener nuit et jour en causant escrime, politique, théâtre, femmes et littérature. Le roi Louis XVIII n'aurait donc pu lui confier d'autre fonction publique que celle de promeneur éternel, ou de *chrétien errant*, comme dit Barthélemy.

Malheureusement, tout trésor, si considérable qu'il soit, a une fin. Quand Duclos eut épuisé son patrimoine, Duclos se rappela les anciens services qu'il avait rendus à la cause des Bourbons, et vint à Paris pour solliciter. Seulement, il se souvenait un peu tard: il avait donné aux Bourbons le temps d'oublier.

Au reste, l'emploi de solliciteur exerçait on ne peut mieux ses facultés locomotives. — On voyait alors, tous les matins, deux solliciteurs mélancoliques passer le pont Royal, comme deux ombres passent le Styx pour aller demander une bonne place aux champs Elysées chez le ministre de Pluton.

L'un était Duclos, l'autre était le maire d'Orgon.

Qu'avait fait le maire d'Orgon?

Le maire d'Orgon avait jeté la première pierre dans la voiture de l'empereur, en 1814, et il venait à Paris, sa pierre à la main, pour demander son salaire.

Après des années de sollicitations, ces deux fidélités, voyant que décidément elles n'obtenaient rien, prirent chacune une résolution différente.

Le maire d'Orgon, complètement ruiné, s'attacha sa pierre au cou, et se jeta dans la Seine.

Duclos, bien autrement philosophe, prit, au contraire, la résolution de vivre, et, pour humilier le gouvernement auquel il avait sacrifié trois ans de sa liberté, et M. de Peyronnet, avec lequel il avait fait tant d'assauts sur les rives de la Garonne, il acheta des habits vieux, n'ayant pas la patience de laisser vieillir ses habits neufs, donna un coup de poing dans le fond de son chapeau, exila le rasoir de son menton, laça des espardilles sur ses vieilles chaussures, et commença, sous les arcades du Palais-Royal, cette éternelle promenade qui exerça la sagacité de tous les Œdipes du temps.

Duclos ne quittait le Palais-Royal qu'à une heure du matin, et allait dormir quelques heures rue du Pélican, où il logeait, non pas en garni, mais en *dégarni*.

Pendant une promenade qui a duré douze ans peut-être, jamais — sauf trois exceptions que nous allons citer, et dont une fut faite en notre faveur — Duclos n'a abordé qui que ce fût pour lui parler. Il parlait seul, comme Socrate avec son génie; jamais héros tragique n'a osé pareil monologue! — Un jour, pourtant, il sortit de ses habitudes, et marcha droit vers l'un de ses anciens amis, M. Giraud-Savine, homme d'esprit et de savoir, comme on va le reconnaître tout à l'heure, et qui fut, depuis, adjoint au maire des Batignolles. M. Giraud eut un moment d'effroi; il crut sa bourse menacée; M. Giraud se trompait; Duclos n'empruntait jamais rien.

— Giraud, lui demanda-t-il d'une voix de basse profonde, quelle est la meilleure traduction de Tacite?

— Il n'y en a pas! répondit M. Giraud.

Duclos secoua mélancoliquement son trésor de haillons, et rentra, comme Diogène, dans son tonneau. Seulement, ce tonneau, c'était le Palais-Royal.

Un autre jour, tandis que je causais avec Nodier, vis-à-vis la porte du café de Foy, Duclos passa regardant Nodier avec attention. Nodier, qui le connaissait, crut que Duclos avait quelque chose à lui dire, et fit un pas vers lui. Mais Duclos hocha la tête, et, sans rien dire, continua son chemin.

Alors, Nodier me donna divers détails sur la vie étrange de cet homme; après quoi, nous nous quittâmes.

Pendant notre causerie, Duclos avait eu le temps de faire le tour du Palais-Royal; de sorte que, remontant du côté du Théâtre-Français, je rencontrai Duclos à peu près à la hauteur du café Corazza.

Il s'arrêta droit devant moi

— Monsieur Dumas, me dit-il, vous connaissez Nodier?

— Beaucoup.

— Vous l'aimez?

— De tout mon cœur.

— Ne trouvez-vous pas qu'il vieillit énormément?

— Je dois vous avouer que c'est la réflexion que je me faisais.

— Savez-vous pourquoi il vieillit?

— Non.

— Eh bien, je vais vous le dire, moi: *c'est qu'il se néglige!* Rien ne vieillit un homme comme de se négliger!

Et il continua sa promenade, me laissant tout abasourdi, non pas de l'observation, qui était pleine de sagacité, mais de ce que c'était Chodruc-Duclos qui l'eût faite.

La révolution de juillet 1830 avait momentanément interrompu les habitudes invétérées de deux hommes: Stibert et Chodruc-Duclos. — Stibert était joueur aussi enragé que Duclos était promeneur infatigable.

Frascati, où Stibert passait ses jours et ses nuits, était fermé; les ordonnances avaient suspendu le *trente et un*, en attendant que la monarchie de Juillet le supprimât tout à fait.

Stibert n'eut pas la patience d'attendre que les Tuileries fussent prises: le 28 juillet, à trois heures de l'après-midi, il força le concierge de Frascati à lui ouvrir la porte, et à jouer au piquet avec lui.

De son côté, Duclos, sortant de chez lui pour gagner son

(1) Cornuet occupait un des pavillons littéraires qui s'élèvent à chaque extrémité du jardin du Palais-Royal; l'autre était occupé par un nain qui était tout buste et semblait ramper sur deux jambes presque invisibles.

Palais-Royal bien-aimé, trouva les Suisses qui en défendaient l'approche. Des jeunes gens avaient engagé le combat avec eux, et l'un de ces jeunes gens, armé d'un fusil de munition, tirait sur les habits rouges avec plus de courage que d'adresse. Duclos le regardait faire, et, au bout de quelques instants, s'impatientant de ce que l'on risquât ainsi sa vie en pure perte :

— Passez-moi votre fusil, dit-il au jeune homme ; je vais vous montrer comment on joue de cet instrument-là

Le jeune homme prêta son fusil à Duclos.

Duclos mit en joue.

— Tenez, dit-il.

Et il lâcha le coup.

Un Suisse tomba.

Duclos rendit le fusil au jeune homme.

— Oh ! dit celui-ci, ma foi ! puisque vous vous en servez si bien, gardez-le !

— Merci ! répondit Duclos, ce n'est pas mon opinion.

Et, lui remettant le fusil entre les mains, il passa au beau travers de la fusillade, et rentra dans le Palais-Royal, où il reprit sa promenade accoutumée devant l'Apollon de bronze et l'Ulysse de marbre, unique société qu'il eût la chance d'y rencontrer pendant les journées des 27, 28 et 29 juillet.

Ce fut la troisième et la dernière fois qu'il parla.

Duclos, occupé de sa promenade éternelle, n'aurait, sans doute, jamais trouvé un moment pour mourir ; mais, un matin, il oublia de se réveiller.

Les habitants du Palais-Royal, qui s'étonnaient d'avoir été un jour sans y rencontrer l'homme à la grande barbe, apprirent, le lendemain, par les journaux de Cornuet, que Chodruc-Duclos s'était endormi du sommeil éternel sur son grabat de la rue du Pélican.

Depuis trois ou quatre ans, Duclos, comme nous l'avons dit, avait revêtu un costume qui se rapprochait de celui de tout le monde. La révolution de juillet en exilant les Bourbons, et le procès des ministres en emprisonnant à Ham M. de Peyronnet, ôtaient toute signification à son déguenillage, et imposaient un terme à sa vengeance.

Malgré ce changement de décoration, peut-être même à cause de cela, Duclos, comme Epaminondas, ne laissa rien pour payer ses funérailles.

Le Palais-Royal en fit les frais par souscription.

Le général la Fayette avait donné sa démission de sa place. Chodruc-Duclos de sa vengeance — Une troisième célébrité donna sa démission de la vie : ce fut Alphonse Rabbe, dont nous avons déjà dit quelques mots, et qui mérite bien que nous lui consacrions un chapitre spécial.

CLXXXIV

ALPHONSE RABBE. — MADAME CARDINAL. — RABBE ET L'ACADÉMIE DE MARSEILLE. — « LES MASSÉNAIRES ». — RABBE EN ESPAGNE. — SON RETOUR. — LE JOURNAL « LE PHOCÉEN ». — RABBE EN PRISON. — LE FABULISTE. — RABBE VIENT A PARIS. — « LA SŒUR GRISE ». — LES RÉSUMÉS HISTORIQUES. — LE CONSEIL DE M. BRÉZÉ. — UN HOMME D'IMAGINATION. — LE STYLE BERRUYER. — « LA SŒUR GRISE » VOLÉE. — ADÈLE. — SON DÉVOUEMENT A RABBE. — LE PAIN DES FORTS. — « ULTIME LETTERE ».

Alphonse Rabbe était né à Riez, dans les Basses-Alpes. Comme il arrive à tous les cœurs tendres et profonds, son pays était un de ses amours ; à tout propos il en parlait, et, à l'en croire, ses ruines romaines valaient celles d'Arles ou de Nîmes.

Rabbe était un des hommes les plus extraordinaires de notre époque ; s'il eût vécu, il en eût certes été un des plus remarquables. Hélas ! aujourd'hui, qui se souvient de Rabbe, excepté Méry, Hugo et moi ?

En effet, ce pauvre Rabbe a donné aux autres tant de lambeaux de sa propre vie, qu'il n'a pas eu le temps pendant les trente-neuf ans qu'elle a duré, de faire un de ces livres qui survivent à ceux qui les ont faits ; lui dont la parole sténographiée eût formé une bibliothèque, lui qui a mis au monde littéraire et politique Thiers, Mignet, Armand Carrel, Méry et tant d'autres qui ne s'en doutent pas, a disparu de ce double monde sans y laisser d'autres traces que deux volumes de fragments publiés par souscription après sa mort, avec une admirable préface en vers de Victor Hugo.

Et encore, pour citer quelque chose de ces fragments, que j'avais entendu lire au pauvre Rabbe lui-même, près duquel je n'étais qu'un enfant fort inconnu, — à sa mort, je n'avais fait qu'*Henri III*, — j'ai voulu me procurer ces deux volumes : autant aurait valu me mettre à la recherche de l'anneau de Salomon ! Enfin, je les ai trouvés, où l'on trouve tout, au reste, rue des Canuettes, au cabinet littéraire de madame Cardinal. Ces deux volumes étaient chez madame Cardinal depuis 1835 ; ils étaient sur ses rayons, ils étaient sur son catalogue, ils étaient en montre, ils étaient en vue ! eh bien, ces deux volumes n'étaient pas coupés ! et c'est moi qui, au bout de dix-huit ans, passe le couteau d'ivoire entre leurs pages vierges !

Malheureux Rabbe, il manquait cela à ta destinée !

C'est que les circonstances ont toujours failli à Rabbe : toute sa vie, il a attendu une révolution : dans une révolution, Rabbe eût été beau comme Catilina ou comme Danton.

1830 sonna sur lui : il était mort depuis vingt-quatre heures !

A l'âge de dix-huit ans, Rabbe concourut pour un prix académique. Le programme était l'éloge de Puget. Un beau discours plein d'idées neuves, un style chaud, une éloquence méridionale, furent autant de causes pour que Rabbe n'obtînt aucune réussite, pas même la plus petite mention honorable ; mais, à ses amis, cet échec révéla tout ce qu'il y avait de brillant avenir dans la vie de Rabbe, si la fortune voulait donner un tour de roue à son bénéfice. Hélas ! la fortune fut académicienne ; Rabbe avait Oreste pour patron.

Doué d'une de ces organisations qui se laissent entraîner à la furie du moment, Rabbe, en 1815, se mit en tête de devenir l'ennemi de Masséna. Pourquoi ? Personne ne l'a jamais bien su, pas même Rabbe. Il publia alors ses *Massénaires*, espèces d'iambes en prose écrits avec la pointe d'un fer rouge. Cette brochure le plaça dans le parti royaliste.

Réconcilié, quinze jours plus tard, avec le vainqueur de Zurich, une mission le fit partir pour l'Espagne.

De là datent tous les malheurs du pauvre Rabbe ; c'est en Espagne qu'il fut atteint d'une maladie qui avait le déplorable défaut de ne pas être mortelle.

Quel était ce fléau, cette peste, cette contagion ? Lui-même le dit. Ecoutez Rabbe ; on n'emprunte ces détails qu'à celui qui a le droit de les donner.

« Hélas ! ô ma mère, tu n'avais pas pu me rendre invulnérable en me trempant, au sortir de ton sein, dans les froides eaux du Styx.

« Egaré par une imagination brûlante et des sens impérieux, j'ai répandu mon encens et prodigué les trésors de l'âge sur les autels d'une criminelle volupté ; le plaisir, ce destructeur des humains dont il ne devrait être que le père, a dévoré les prémices de ma jeunesse. Quand je me regarde, je frémis ! Est-ce bien moi ? Quelle main a sillonné ma face de ces traces hideuses ?...

« Qu'est devenu ce front où respirait la candeur de mon âme, lorsqu'elle était pure encore ? Ces yeux qui effrayent, ces yeux mutilés exprimaient jadis ou les désirs d'un cœur qui n'avait que des espérances et pas un regret, ou les méditations voluptueusement sérieuses d'un esprit libre encore de honteuses chaînes.

« Le sourire de la bienveillance les animait toujours quand ils se portaient sur un de mes semblables ; maintenant, mes regards hasardés et tristement farouches disent à tous : « J'ai vécu, j'ai souffert ; je vous ai connus, et je veux « mourir ! »

« Que sont devenus ces traits presque suaves que dessinait la ligne la plus harmonieuse ? Cet ensemble, cette physionomie de bonheur qui plaisait et me faisait trouver partout des cœurs faciles et bienveillants n'existent plus ! tout a péri ! tout s'est dégradé ! Dieu et la nature se sont vengés !

« Quand j'éprouverai un affectueux sentiment, désormais l'expression de mes traits trahira mon âme ; quand j'approcherai la beauté, l'innocence, elles fuiront !

« Tourments inexprimables ! punition affreuse !

« Désormais, je dois chercher toutes mes vertus dans le repentir qui me dévore ; il faut que je m'épure par le feu inextinguible des incurables douleurs ; que je remonte à la dignité de mon être par le profond et cuisant regret de l'avoir souillé.

« Quand viendra le moment où, par mes souffrances, j'aurai mérité le repos, la jeunesse aura fui... Mais il est une autre vie, et, en passant le seuil de celle-là, je revêtirai la robe d'une jeunesse immortelle ! »

Et remarquez qu'avant ce malheureux voyage d'Espagne, on ne désignait Alphonse Rabbe que sous le nom de *l'Antinoüs d'Aix*.

Une mélancolie incurable s'empara de lui à partir de ce moment.

— Je me survis à moi-même! disait-il tristement en secouant sa tête, dont il n'avait gardé intacts que les beaux cheveux. Maudit soit l'inventeur des miroirs!

A trente ans, il avait déjà reculé deux fois contre deux tentatives de suicide. Ses mains faiblirent; le poignard s'émoussa sur son cœur.

Mais, désespéré, il traîna son existence posthume, et se précipita dans l'arène politique comme un gladiateur qui se console en se faisant admirer entre deux tigres.

1821 commençait; la mort du duc de Berry servait de prétexte à beaucoup de lois rétrogrades; Alphonse Rabbe trouva le moment opportun; il vint à Marseille, et fonda *le Phocéen* dans un pays alors volcan de royalisme.

Voulez-vous savoir comment il parle aux hommes du pouvoir? Ecoutez-le :

« Les oligarques se disputent les lambeaux de la liberté sur le cadavre d'un malheureux prince... O liberté! marque de tes inspirations puissantes ces heures de la nuit que Guillaume Tell et ses amis employaient à frapper des coups réparateurs!... »

Quand on appelle la liberté dans de pareils termes, c'est rarement la liberté qui vient. Un matin, on frappa à la porte de Rabbe; il alla ouvrir : deux gendarmes l'invitèrent à les suivre et le conduisirent en prison.

Rabbe arrêté, ce fut dans tout Marseille une effroyable explosion de royalisme contre lui. Un écrivain qui avait fait deux volumes de fables se chargea de soutenir la cause des Bourbons dans un journal.

Rabbe lut l'article, et répondit :

« Monsieur, dans un de vos apologues, vous vous êtes comparé vous-même à un mouton; eh bien, monsieur le mouton, broutez l'herbe tendre, et ne mordez pas! »

Le fabuliste rendit une visite de politesse à Rabbe; ils se serrèrent la main, et tout fut oublié.

Cependant, le jour de l'arrestation de son rédacteur en chef, *le Phocéen* avait été suspendu.

Mis en liberté, après avoir failli être assassiné par ces terribles royalistes marseillais qui, pendant les premières années de la Restauration, laissèrent derrière eux une si large trace de sang, Rabbe partit pour Paris, où ses deux amis Thiers et Mignet avaient déjà conquis une haute position dans les hôtels de Laffitte et de Talleyrand.

Si Rabbe eût conservé son visage d'Apollon et ses formes d'Antinoüs, il eût tout éclipsé dans le monde parisien par les grâces de ses manières, son esprit charmant, son instruction inépuisable, son élégance exquise; mais son miroir le condamnait plus que jamais à la réclusion

Ses disciples les plus assidus étaient Thiers et Mignet; ils venaient le voir presque tous les jours, et, devant lui, ressemblaient à des élèves devant leur maître.

Mais Rabbe avait l'esprit d'une indépendance qui touchait à l'indocilité; Rabbe était toujours prêt à se cabrer, même sous la main qui le flattait; or, Rabbe, qui voyait déjà ces deux écrivains lancés dans le domaine de l'histoire, ne voulut point d'abord chanter en trio avec eux, et, pour être plus vrai que les historiens, il résolut d'écrire un roman. Walter Scott régnait alors, à Londres et à Paris.

Rabbe prit un cahier de papier blanc, et écrivit sur le premier feuillet le titre de son roman : *la Sœur grise*. Puis il s'arrêta là; j'oserai même dire que ce premier feuillet ne fut jamais retourné. Il est vrai que ce que Rabbe faisait en imagination était bien plus positif pour lui que ce qu'il faisait en réalité.

Félix Bodin venait d'inaugurer l'ère des *résumés historiques*; les éditeurs Lecointe et Roret allaient demandant des résumés à tout ce qui ressemblait à un écrivain; les résumés pleuvaient comme grêle; le plus humble écolier se croyait tenu de faire son résumé. C'était un vrai fléau! les gens les plus inoffensifs se trouvaient atteints du résumé. — Rabbe, du premier coup, éclipsa tous les faiseurs obscurs : il publia successivement les résumés de l'histoire d'Espagne, de l'histoire de Portugal et de l'histoire de Russie, tous tirés à plusieurs éditions. Un talent admirable d'historien fut dépensé dans ces trois livres, qui n'eurent d'autre tort que le titre banal sous lequel ils furent publiés.

— Que faites-vous? demandait souvent Thiers à Alphonse Rabbe, en voyant celui-ci noircir des rames de papier.

— Je travaille à ma *Sœur grise*, répondait Rabbe.

Dans l'été de 1824, Mignet fit un voyage à Marseille, et, devant tous les amis de Rabbe, s'étendit en éloges à l'endroit du roman de *la Sœur grise*, toujours attendu, mais que Mignet croyait tirer à sa fin.

Outre ses beaux livres d'histoire, Alphonse Rabbe écrivait dans *le Courrier français* d'admirables articles sur les beaux-arts. Rabbe, sous ce rapport, était non seulement un grand maître, mais encore un grand juge

Peut-être, nous devons l'avouer, était-il un peu injuste pour les vaudevilles, un peu acerbe pour les vaudevillistes; cette injustice allait chez lui presque jusqu'à la haine.

Il résulta de cette haine une assez grotesque aventure.

Un compatriote de Rabbe, un Marseillais nommé M. Brézé, était possédé de la rage de donner des conseils à Rabbe. (Plaçons ici, entre parenthèses, cette observation que le Marseillais est de sa nature grand donneur de conseils, surtout quand on ne lui en demande pas.) Donc, M. Brézé avait donné force conseils à Rabbe tandis que Rabbe était à Marseille, conseils que Rabbe, on le devine facilement, s'était bien gardé de suivre.

M. Brézé vint à Paris, et rencontra Barthélemy, le poète, au Palais-Royal.

La conversation s'engagea entre les deux compatriotes.

— Et que fait Rabbe? demanda M. Brézé.

— Mais des résumés.

— Ah! des résumés, répéta M. Brézé, des résumés... Vous dites que Rabbe fait des résumés? Diable!

— Oui.

— Qu'est-ce que cela, des résumés?

— C'est de l'histoire quintessenciée et renfermée dans de petits livres, au lieu d'être délayée dans de gros.

— Et combien Rabbe fait-il de résumés comme cela par an?

— Mais un et demi, deux au plus.

— Cela rapporte combien, un résumé?

— Douze cents francs, je crois.

— De sorte que, quand Rabbe a travaillé pendant toute son année, et qu'il a fait un résumé et demi, il a gagné dix-huit cents francs?

— Dix-huit cents francs, mon Dieu, oui!

— Hum!

Et M. Brézé se mit à réfléchir.

— Puis, tout à coup :

— Croyez-vous que Rabbe ait autant d'esprit que M. Scribe? demanda-t-il.

La question était si inattendue et surtout si inopportune, que Barthélemy se prit à rire.

— Mais oui, dit-il; seulement c'est un esprit d'un autre genre.

— Oh! cela ne fait rien!

— Pourquoi cela ne fait-il rien?

— S'il a autant d'esprit que lui, c'est tout ce qu'il faut.

Et il se mit à réfléchir de nouveau; puis, après un instant :

— Est-ce vrai, demanda-t-il à Barthélemy, que M. Scribe gagne cent mille francs par an?

— On l'assure, répondit Barthélemy.

— Eh bien, dit M. Brézé, il faut que je donne un conseil à Rabbe, moi...

— Vous?

— Oui, moi.

— Vous en êtes bien capable... Et lequel?

— Il faut que je lui donne le conseil de laisser là ses résumés, et de faire des vaudevilles.

L'idée parut splendide à Barthélemy.

— Répétez, dit-il à M. Brézé.

— Il faut, répéta M. Brézé, que je donne à Rabbe le conseil de laisser là ses résumés, et de faire des vaudevilles.

— Morbleu! dit Barthélemy, donnez-lui ce conseil-là, monsieur Brézé.

— Je le lui donnerai.

— Quand?

— La première fois que je le verrai.

— Vous me promettez cela?

— Parole d'honneur!

— Surtout, n'y manquez pas.

— Soyez tranquille!

Et Barthélemy et M. Brézé se quittèrent en échangeant une poignée de main, M. Brézé enchanté d'avoir eu une si triomphante idée, Barthélemy n'ayant qu'un regret, celui de ne pas être là quand il mettrait son idée à exécution.

En effet, un jour, M. Brézé rencontre Rabbe sur le pont des Arts; — en ce moment-là, Rabbe nageait en pleine histoire de Russie; il était grave comme Tacite.

— Oh! que je suis aise de vous voir, mon cher Rabbe! dit M. Brézé en l'abordant.

— Et moi aussi, dit Rabbe.

— Il y a huit jours que je vous cherche.

— Vraiment?

— Parole d'honneur!

— Pour quoi faire?

— Mon cher Rabbe, vous savez combien je vous aime?

— Ah! oui!

— Eh bien, dans votre intérêt... vous entendez? dans votre intérêt...

— Certes, j'entends!

— Eh bien, j'ai un conseil à vous donner.

— A moi?

— A vous.

— Donnez, dit Rabbe en regardant Brézé par-dessus ses

lunettes, comme il avait l'habitude de le faire quand il éprouvait un grand étonnement ou que l'on commençait à l'impatienter.

— Croyez-moi, c'est un ami qui vous parle.

— Je n'en doute pas ; mais le conseil ?

— Rabbe, mon ami, au lieu de faire des résumés, faites des vaudevilles !

Un rugissement sourd gronda dans la poitrine de l'historien. Il saisit par le bras le donneur de conseils, et, d'une voix terrible :

— Monsieur, lui dit-il, c'est un de mes ennemis qui vous envoie pour me faire insulte.

— Un de vos ennemis ?

— C'est Latouche !

— Mais non...

— C'est Santo-Domingo !

— Non...

— C'est Loëve-Weymars !

— Je vous proteste que non.

— Nommez-moi cet insolent.

— Rabbe !... mon cher Rabbe !...

— Nommez-le-moi, monsieur, ou je vous prends par le talon, et je vous précipite dans la Seine comme Hercule précipita Pirithoüs dans la mer...

Puis, s'apercevant qu'il faisait une fausse citation :

— Pirithoüs ou un autre, peu importe !

— Mais je vous affirme...

— Alors, c'est vous ? s'écria Rabbe ne lui donnant pas le temps d'achever sa phrase. Eh bien, monsieur, vous allez me rendre raison de cette insolence !

A cette proposition, Brézé fit un tel bond, qu'il arracha son bras de la tenaille qui le serrait, et courut se mettre sous la protection de l'invalide qui surveillait le péage du pont.

Rabbe s'éloigna en lui faisant un geste gros d'avenir menaçant.

Le lendemain, il n'y pensait plus.

Dix ans après, Brézé y pensait encore !

Deux explications vont suivre cette anecdote, qui eussent dû la précéder.

A force de lire les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, Rabbe avait pris une partie du caractère du susceptible Genevois ; il croyait à une conspiration générale organisée contre lui ; ses Catilina, ses Manlius, et ses Spartacus étaient Latouche, Santo-Domingo et Loëve-Weymars ; il n'y avait pas jusqu'à ses deux Pylades, Thiers et Mignet, qu'il ne soupçonnât.

— Ce sont mes d'Alembert et mes Diderot ! disait-il.

Il était donc tout simple qu'il crût que cette proposition de Brézé fût une conspiration qui éclatait.

En effet, la vie de Rabbe était une espèce d'hallucination continuelle, une existence pleine de rêves ; le sommeil seul lui rendait la réalité.

Un jour, il aborde Méry, l'air sombre, la main dans sa poitrine, et froissant convulsivement sa chemise.

— Eh bien, s'écrie-t-il en hochant la tête de haut en bas, je vous l'avais dit !

— Quoi donc ?

— Que c'était mon ennemi !

— Qui cela ?

— Mignet.

— Mais non, mon cher Rabbe... Mignet vous aime et vous admire.

— Ah ! il m'aime !

— Oui.

— Ah ! il m'admire !

— Sans doute.

— Eh bien, savez-vous ce qu'il dit de moi, cet homme qui m'aime et qui m'admire ?

— Que dit-il ?

— Ce qu'il dit ?... Il dit que je suis un homme d'IMAGINATION, ce monsieur !...

Méry prit un air consterné pour obliger Rabbe.

Et Rabbe, pour se venger de l'insulte de Mignet, écrivait, dans la préface d'une seconde édition de ses résumés, ces mots foudroyants :

« La plume de l'historien ne doit pas être un tuyau de plomb d'où coule une eau tiède sur le papier. »

Dès ce moment, sa colère contre les historiens, — contre les historiens modernes, bien entendu ; il adorait Tacite ; — sa colère contre les historiens ne connut plus de bornes ; et, quand il y avait, chez lui, présence d'amis et absence d'historiens, il s'écriait d'une voix tonnante :

— Croiriez-vous bien ceci, messieurs ? c'est qu'il y a aujourd'hui, en France, dans notre génération, dans nos rangs, des historiens qui s'avisent de copier le style des pères Berruyer, Catrou et Rouillé ? Oui, à chaque ligne de leurs batailles modernes, ils vous disent que trente mille hommes ont été *taillés en pièces*, ou qu'ils ont *mordu la poussière*, ou qu'ils sont restés *couchés sur l'arène*. Sont-ils vieux, ces jeunes gens ! L'autre jour il y en a un qui, en racontant la bataille d'Austerlitz, a écrit cette phrase : « Vingt-cinq mille Russes étaient rangés en bataille sur un vaste étang gelé ; Napoléon ordonna que le feu fût dirigé contre cet étang. Les boulets brisèrent la glace, et les vingt-cinq mille Russes MORDIRENT LA POUSSIÈRE ! »

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que la phrase se trouvait textuellement écrite dans un des résumés du temps.

La seconde observation que nous eussions dû faire expliquera cette comparaison que Rabbe avait risquée de lui à Hercule, et de Brézé à Pirithoüs.

Rabbe avait si bien contracté l'habitude des grandes formes oratoires et du langage distingué, qu'il ne pouvait jamais descendre au style familier dans ses relations subalternes.

Ainsi il disait gravement à son coiffeur :

— Ne dérangez pas trop l'économie de ma chevelure ; que votre coup de peigne soit léger à ma tête, et gardez, comme dit Boileau, que

L'ivoire trop hâté ne se brise en vos mains !

Il disait à son portier :

— Si quelque ami vient frapper à ma porte hospitalière, soyez-lui bienveillant... Je rentrerai bientôt ; je vais respirer l'air du soir sur le pont des Arts.

Il disait à son pâtissier, Grandjean, qui demeurait à sa porte, rue des Petits-Augustins :

— Monsieur Grandjean, le vol-au-vent que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer hier avait une croûte de ciment romain rebelle à la dent ; donnez à vos œuvres culinaires une cuisson plus onctueuse ; on vous en saura gré.

Au milieu de tout cela, Rabbe se figurait toujours qu'il écrivait son roman de la *Sœur grise*.

Un jour, Thiers entre chez lui, et, selon son habitude :

— Eh bien, Rabbe, dit-il, que faites-vous ?

— Parbleu ! répond Rabbe, ce que je fais, vous le savez bien ! je fais ma *Sœur grise*.

— Elle doit être fort avancée depuis que vous y travaillez ?

— Elle est finie.

— Ah ! vraiment !

— En doutez-vous ?

— Non.

— Vous en doutez ?

— Mais non.

— Tenez, dit-il en prenant le cahier de papier, la voici.

Thiers prend le cahier de papier.

— Comment ! la voici ? Mais c'est du papier blanc que vous me montrez, mon cher !

Rabbe s'élance comme un tigre sur Thiers, et peut-être allait-il supprimer, en 1825, le ministère du 1er mars, quand Thiers ouvre le cahier, et lui montre les pages d'une blancheur aussi entière que la robe de la bergère de M. Planard. Rabbe saisit ses cheveux à deux mains.

— Savez-vous ce qui m'est arrivé ? s'écria-t-il.

— Non.

— On m'a volé mon manuscrit de *la Sœur grise !*

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie Thiers, qui ne veut pas le contrarier ; et connaissez-vous le voleur ?

— Non... Si... si fait, je le connais... c'est Loëve-Weymars ! il ne périra que de ma main, et je vais lui envoyer deux témoins !

Loëve-Weymars n'était pas à Paris. Pendant plus de quinze jours, Rabbe fut convaincu qu'il avait écrit *la Sœur grise* depuis le premier jusqu'au dernier mot, et que, jaloux de lui, Loëve-Weymars lui en avait dérobé le manuscrit.

Quand de pareilles incartades tombaient sur des amis comme Loëve-Weymars, comme Thiers, comme Mignet, comme Armand Carrel, comme Méry, ce n'était rien ; mais, quand elles avaient pour objet des étrangers moins au fait de la folie de Rabbe, les choses tournaient parfois au tragique.

Ainsi, vers cette époque, il eut deux duels : l'un avec Alexis Dumesnil, l'autre avec Coste ; de chacun de ces messieurs, il reçut un coup d'épée ; mais ces deux blessures ne le guérirent pas de sa passion pour les rencontres. Il avait, disait-il, dans sa jeunesse, manié très habilement le javelot ; malheureusement, ses adversaires refusaient toujours le javelot, ce que Rabbe, dans son admiration pour l'antiquité, s'obstinait à ne pas comprendre.

Nous serions plus qu'oublieux, nous serions ingrat si, en parlant de Rabbe, nous ne disions quel ange consolateur traversa un instant sa vie de souffrances. Une jeune fille nommée Adèle resta trois ans près de lui ; mais ces trois ans de joie ne furent pour Rabbe qu'une douleur de plus ; bientôt la belle et fraîche jeune fille pâlit comme une fleur dont un ver ronge la tige ; elle inclina la tête, agonisa un an, et mourut.

L'histoire a fait grand bruit de certains dévouements ; nul dévouement ne fut plus pur, plus généreux que le dévouement ignoré de la pauvre jeune fille, plus complet surtout, puisqu'il la conduisit à la mort

Un sujet pareil se constate en trois lignes, comme fait, ou s'étend en deux volumes, comme étude psychologique !

Pauvre Adèle ! nous n'avons qu'un souvenir et quatre lignes à te donner !

Cette mort acheva de pousser Rabbe au désespoir ; de l'époque de la mort d'Adèle date véritablement l'ère désespérée de sa vie. En effet, Rabbe venait de s'apercevoir non seulement que la destruction était en lui, mais encore qu'elle émanait de lui.

C'est de ce moment surtout que sa plainte devient amère et incessante ; c'est de ce moment qu'il s'arrange de manière que sa pensée se trouve incessamment en face du suicide, afin qu'elle s'y habitue.

Il a des tablettes qui restent éternellement sous ses yeux ; il les appelle *le pain des forts* : c'est effectivement la nourriture de son âme.

Nous extrayons du journal funèbre quelques-unes de ses pensées les plus remarquables.

« Homme, d'où vient ton orgueil ? Ta conception est une faute ; ta naissance est une douleur ; ta vie, un travail ; ta mort, une nécessité. »

« Cadavre vivant ! quand seras-tu donc rendu à la poussière ? O solitude ! ô mort ! je me suis abreuvé de vos sévères délices. Vous êtes mes amantes, seules mais fidèles ! »

« Amère et cruelle absence du visage de Dieu, jusques à quand me tourmenteras-tu ?

« Chacune de nos heures nous pousse au tombeau, et s'accélère du mouvement de celles qui la précèdent. »

« Pensez, au matin, que vous n'irez peut-être pas jusqu'au soir ; pensez, au soir, que vous n'irez peut-être pas jusqu'au matin. »

Parfois aussi, un triste souvenir des beaux jours de la jeunesse, de ce bonheur qui ne reparaît jamais si grand et si amer qu'aux jours de l'infortune ; parfois ce souvenir vient arrêter le malheureux condamné dans ses aspirations vers la mort. Alors, son désespoir revient à la mélancolie, presque à l'espérance.

« Ils ont passé, les prestiges du bel âge ; tout est détruit ! Oh ! que d'amertume remplit mon âme ! Nature inexorable, fatalité, destin ou providence, rendez-moi la coupe de la vie et du bonheur ! Mes lèvres l'ont à peine effleurée, et voilà que vous l'enlevez à ma main tremblante .Donnez ! donnez . une soif brûlante me dévore ; je me suis trompé ou vous m'avez trompé ; je ne me suis point abreuvé, ma soif ne s'est point tarie, car la liqueur s'est dissipée comme la flamme bleuâtre qui ne laisse après elle que l'odeur du soufre et du volcan. »

« Foudre du ciel ! pourquoi ne préfères-tu point frapper les têtes altières de ces chênes et de ces sapins dont la vigoureuse vieillesse a déjà bravé cent hivers ? Ils ont vécu, du moins ; ils se sont rassasiés des sucs de la terre ! »

« J'ai été abîmé dans ma force ; depuis neuf ans, je dispute sa proie au tombeau .. Misérable, pourquoi la main de Dieu, qui me frappe, ne m'a-t-elle pas cent fois anéanti ? »

Puis l'âme du malheureux Rabbe, à force de douleurs, s'élève à la prière ; lui, le sceptique, il doute du doute, et revient à Dieu.

« O mon Dieu ! — s'écrie-t-il dans la solitude de la nuit, qui porte jusqu'à ses voisins ses gémissements et ses larmes, — ô mon Dieu ! il faut que votre justice nous réserve un monde meilleur ! O mon Dieu ! qui savez toutes les pensées que je puis tracer ici et les regrets qu'expriment en ce moment mes larmes brûlantes ; ô mon Dieu ! si les gémissements d'un infortuné peuvent être entendus de vous ; ô mon Dieu ! vous savez le cœur que vous m'avez donné, vous savez quels furent les vœux qu'il forma, vous connaissez les désirs immodérés qui le remplissent encore ! Ah ! si les afflictions l'ont brisé, si la privation de tout soulagement, de toute tendresse, si la plus affreuse solitude le dessèche, ô mon Dieu ! secourez votre misérable créature ; donnez-moi la foi d'un monde meilleur ! Oh ! puissé-je trouver au delà du trépas ce que mon âme, méconnue et bientôt égarée, ne cesse de demander à la terre... »

Alors, Dieu avait pitié de lui : Dieu ne lui rendait pas la santé, Dieu ne lui rendait pas l'espoir, Dieu ne lui rendait pas la jeunesse, la beauté, l'amour, ces trois illusions disparues pour lui avant le temps ; mais Dieu lui permettait les larmes.

Vers les derniers mois de l'année 1829, le mal fit de tels progrès, que Rabbe résolut de ne pas voir l'année 1830. Alors, comme il s'est adressé à Dieu, il s'adresse à la mort :

LA MORT

« Tu te meurs ! te voilà arrivé au terme où viennent les choses, à la fin de tes misères, au commencement de ton bonheur. La voici, la mort, là, debout en face de toi ! Tu ne pourras plus ni la souhaiter ni la craindre. Souffrances ou faiblesses du corps, tristes agitations, peines cuisantes de l'âme, chagrins dévorants, tout est achevé ! Tu ne ressentiras plus rien de semblable ! tu vas braver en paix l'orgueil insultant du crime fortuné, les mépris des sots et la stérile pitié de ceux qui osent s'appeler *bons*.

« La privation de tant de maux ne saurait être un mal en elle-même ; je t'ai vu ronger ton frein, secouer avec désespoir les humiliantes chaînes d'une destinée ennemie ; j'ai entendu bien souvent tes plaintes déchirantes, qui s'exhalaient du fond d'un cœur oppressé... Te voilà enfin satisfait. Hâte-toi d'épuiser la coupe d'une vie infortunée, et périsse le vase où tu fus contraint de boire une si amère liqueur !

« Mais, tu t'arrêtes et tu trembles !... Eh quoi ! tu maudissais la durée de ton supplice, et tu redoutes, tu regrettes sa fin ! Ainsi, estimateur sans raison et sans justice, tu t'affliges également de ce que les choses sont et de ce qu'elles cessent d'être. Ecoute, cependant, et considère un moment.

« En mourant, tu ne feras que suivre le chemin où ont marché tes pères ; mille milliers de générations sont tombées avant toi dans l'abîme où tu vas descendre ; mille milliers de générations y disparaîtront après toi. Cette cruelle vicissitude de vie et de mort ne pouvait pas, pour toi seul, être suspendue. Marche donc, poursuis ton voyage, va où sont allés les autres, et ne crains pas de t'égarer ou de te perdre avec tant de compagnons de route. Point de faiblesse, point de larmes surtout ! L'homme qui pleure sur son trépas est le plus vil et le plus méprisable de tous les êtres. Soumets-toi sans murmure à ce que tu ne peux éviter ; tu meurs malgré toi, et c'est aussi malgré toi que tu vivais : rends donc sans inquiétude ce que tu avais reçu sans connaissance. Naître et mourir sont des choses qui ne t'appartiennent pas !

« Réjouis-toi plutôt : tu commences un jour immortel.

« Ceux qui environnent ta couche de mort, tous ceux que tu as jamais vus, dont tu as ouï dire ou lu quelque chose, le petit nombre de ceux que tu as plus particulièrement pu connaître, l'immense multitude de ceux qui ont vécu jadis, qui sont nés et qui sont à naître dans tous les siècles et dans tous les pays, ont fait ou feront le chemin que tu vas faire. Regarde des yeux de ton intelligence cette longue caravane des générations successives traversant les déserts de la vie, et se disputant, sur le sable qui les brûle, une goutte de cette eau qui allume leur soif plus qu'elle ne l'apaise ! Tu es perdu dans la foule au moment où tu tombes : regarde combien d'autres tombent à la fois !

« Aurais-tu voulu vivre toujours ? Aurais-tu seulement voulu une vie de la durée de mille ans ? Rappelle-toi tes longs ennuis dans ta courte carrière, tes fréquentes défaillances sous le faix. Tu étais accablé de l'horizon borné d'une vie si courte, si incertaine, si fugitive ; qu'aurais-tu dit, ayant devant les yeux un avenir de fatigues et de douleurs immense, inévitable ?

« O mortels ! vous pleurez la mort, comme si la vie était quelque chose de grand et de précieux ! Et pourtant ce rare trésor de la vie, les plus vils insectes le partagent avec vous !

« Tout marche à la mort, parce que tout tend au repos et à une parfaite quiétude.

« Voici venir le jour que tu aurais dû avancer par tes vœux, si une destinée jalouse ne l'avait différé, le jour que tu as ardemment souhaité tant de fois ; voici l'instant qui te soustrait au joug capricieux de la fortune, aux entraves de l'humaine société, aux atteintes envenimées de tes semblables.

« Tu crois cesser d'être, et c'est là ton tourment...

« Eh bien, qui donc t'a prouvé que tout s'anéantissait en toi ? Tous les âges n'ont-ils pas retenti d'une immortelle espérance ? L'opinion de la spiritualité ne fut pas seulement

un dogme de quelques croyances religieuses; elle fut le besoin et le cri de toutes le nations qui ont couvert la surface de la terre. L'Européen, dans les délices de ses capitales, et le sauvage Américain, sous ses huttes grossières, rêvent également leur immortalité; tous réclament au tribunal de la nature contre l'insuffisance de la vie.

« Si tu souffres, c'est bien de mourir; si tu es heureux ou si tu crois l'être, tu gagneras au trépas, puisque ton illusion n'eût pas été de longue durée.

« Tu passes d'une habitation terrestre dans un séjour céleste et pur. Pourquoi regarder en arrière, quand tu as le pied sur le seuil de la porte? L'éternel dispensateur des biens et des maux, notre souverain Maître, te rappelle à lui; c'est sa volonté qui ouvre ta prison; tes dures chaînes sont brisées; ton exil est fini; réjouis-toi! Tu vas monter auprès du trône de ton Seigneur et roi!

« Ah! si tu n'es accablé du poids de quelque crime sans expiation, tu chanteras en mourant, et, comme cet empereur romain, tu te lèveras à l'agonie, au moins par la pensée, et tu voudras mourir debout et les yeux tournés vers ta nouvelle patrie! »

O saint-Preux, ô Werther, ô Jacob Ortis, que vous êtes loin de là! Déclamateurs jusqu'à l'agonie, chez vous, c'est le cerveau seul qui se lamente; mais ici, chez ce véritable agonisant, chez ce moribond réel, c'est le cœur qui se plaint, c'est la chair qui crie, c'est l'esprit qui doute. Oh! comme on sent bien que toute cette creuse philosophie ne le rassure pas contre les douleurs de l'instant suprême, et surtout contre cette terreur du néant qui fait couler la sueur sur le front d'Hamlet!

Enfin, voici le dernier cri; — ce cri poussé, le silence se fera sur celui qui a tant souffert.

Du reste, Alphonse Rabbe ne veut pas qu'on doute comment il meurt; écoutez-le: ce testament, il le signe; il n'y a pas de déshonneur pour lui à se creuser une tombe, de ses propres mains, entre celles de Caton d'Utique et de Brutus

« 31 décembre 1829.

« Il faut, comme Ugo Foscolo, que j'écrive mes *ultime lettere*. Si tout homme ayant beaucoup senti et pensé, mourant avant la dégradation de ses facultés par l'âge, laissait ainsi son *testament philosophique*, c'est-à-dire une profession de foi sincère et hardie, écrite sur la planche du cercueil, il y aurait plus de vérités connues et soustraites à l'empire de la sottise et de la méprisable opinion vulgaire.

« J'ai pour exécuter ce dessein, d'autres motifs. Il est de par le monde quelques hommes intéressants que j'ai eus pour amis; je veux qu'ils sachent comment j'ai fini. Je souhaite même que les indifférents, c'est-à-dire la masse du public, — pour qui je serai l'objet d'une conversation de dix minutes, supposition peut-être exagérée, — sachent, quelque peu de cas que je fasse de l'opinion du grand nombre, sachent, dis-je, que je n'ai point cédé en lâche, et que la mesure de mes ennuis était comble, quand de nouvelles atteintes sont venues la faire verser; je veux, enfin, qu'amis, indifférents, et même ennemis, sachent que je n'ai fait qu'user avec tranquillité et dignité du privilège que tout homme tient de la nature de disposer de soi.

« Voilà tout ce qui peut m'intéresser encore de ce côté-ci du tombeau. Au delà de lui sont toutes mes espérances... si toutefois il y a lieu. »

Ainsi, pauvre Rabbe, après tant de philosophie passée au van comme un grain mûr, après tant de prières à Dieu, tant de dialogues avec ton âme, tant de paroles échangées avec la mort, ces suprêmes interlocuteurs ne t'ont rien appris, et ta dernière pensée est un doute!

Rabbe avait dit qu'il ne verrait pas l'année 1830: il mourut dans la nuit du 31 décembre 1829.

Maintenant, comment mourut-il? Ce sombre mystère resta enfermé dans le cœur des derniers amis qui l'assistèrent.

Seulement, un de ses amis me raconta que, dans la soirée qui précéda sa mort, ses souffrances étaient si intolérables, que le médecin ordonna qu'on appliquât au malade un emplâtre d'opium sur la poitrine.

Le lendemain, on chercha vainement l'emplâtre d'opium; il fut impossible de le retrouver...

Le 17 septembre 1835, Victor Hugo lui adressait le magnifique adieu qui commence et finit par ces deux vers:

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi?...

Si quelque chose du pauvre Rabbe survivait à lui-même, certes, ce quelque chose dut tressaillir de joie au fond de son tombeau!

Peu de rois, en effet, ont une pareille épitaphe.

CLXXXV

CHÉRON. — SES DERNIERS COMPLIMENTS A HAREL. — NÉCROLOGIE DE 1830. — MA VISITE OFFICIELLE DU PREMIER JOUR DE L'AN. — UN COSTUME A EFFET. — LISEZ « LE MONITEUR ». — DISSOLUTION DE L'ARTILLERIE DE LA GARDE NATIONALE. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « NAPOLÉON BONAPARTE ». — DELAISTRE. — FRÉDÉRICK LEMAITRE.

Au reste, pendant le cours de cette glorieuse année 1830, la mort avait fait récolte de célébrités.

Elle avait commencé par Chéron, l'auteur du *Tartufe de mœurs*. — Nous apprîmes sa mort d'une singulière façon. Harel avait eu l'idée de reprendre la seule comédie que le brave homme eût faite, et l'avait mise en répétition en même temps que *Christine*.

On répétait la comédie de Chéron à dix heures du matin, et *Christine* à midi.

Un matin, Chéron, qui était l'exactitude même, se trouva être en retard. Harel attendit un instant, puis donna l'ordre de passer à la mise en scène de *Christine*.

Steinberg n'en était pas à son dixième vers, lorsqu'un petit bonhomme d'une douzaine d'années sortit d'une coulisse, et demanda M. Harel.

— Me voici, dit Harel; qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit le bonhomme, que M. Chéron vous fait bien ses compliments, et vous prévient qu'il ne pourra pas venir à sa répétition ce matin.

— Pourquoi cela, mon ami? demanda Harel.

— Parce qu'il est mort cette nuit, répondit le bonhomme

— Ah! diable! fit Harel; en ce cas, tu lui feras tous mes compliments, et tu lui diras que j'irai à son enterrement demain.

Ce fut l'oraison funèbre de l'ancien commissaire du gouvernement près le Théâtre-Français.

Je crois avoir dit quelque part que c'était à Chéron que Taylor avait succédé.

Au commencement de l'année, le 15 février, était mort aussi le comte Marie Chamans de Lavalette, sauvé, en 1815, par le dévouement de sa femme et celui de deux Anglais, dont je devais retrouver l'un, sir Robert Wilson, en 1846, gouverneur de Gibraltar. Le comte de Lavalette avait survécu quinze ans à sa condamnation à mort, soignant à son tour sa femme, devenue folle des suites de l'effroyable émotion que lui avait causée la fuite de son mari.

Le 11 mars avait inscrit sur la liste nécrologique le marquis de Lally-Tollendal, que j'avais beaucoup connu: c'était le fils de Lally-Tollendal qui avait été exécuté en place de Grève comme concussionnaire, et sur lequel Gilbert, on se le rappelle, a fait des vers qui sont assurément de ses meilleurs. Le pauvre marquis de Lally-Tollendal avait toujours la larme à l'œil; ce qui ne l'avait pas empêché de devenir énorme. Il pesait près de trois cents livres; madame de Staël l'appelait « le plus gras des hommes sensibles. »

Dans le même mois était mort Radet, le doyen des vaudevillistes. Dans les dernières années de sa vie, il était possédé de la manie du vol; ses amis ne s'en inquiétaient plus: quand, après le départ de Radet, il leur manquait quelque chose, ils savaient où retrouver ce qui leur manquait.

Puis, le 23 avril, le chevalier Sue, père d'Eugène Sue; il était médecin en chef honoraire de la maison de Charles X. C'était un homme d'une grande originalité d'esprit, et quelquefois d'une singulière naïveté d'expressions; ceux qui l'ont entendu faire ses cours de conchyliologie ne me démentiront pas, j'en suis bien sûr.

Puis, le 29 mai, cet excellent Jérôme Gohier, dont j'ai parlé comme d'un vieil ami à moi, et qui ne pouvait pardonner à Bonaparte d'avoir fait le 18 brumaire, tandis que lui, Gohier, déjeunait chez Joséphine.

Puis, le 29 juin, le bon vieux M. Pieyre, l'ancien instituteur, l'ancien secrétaire du duc d'Orléans, l'auteur de *l'École des pères*; le même qui avec le papa Bichet et M. de Parseval de Grandmaison, m'avait pris en grande amitié, et soutenu de tout son pouvoir au commencement de ma carrière dramatique.

Puis, le 28 août, Martainville, l'homme du pont du Pecq, que nous avons vu aux prises avec M. Arnault à propos de *Germanicus*.

Puis, le 18 octobre, Adam Weishaupt, ce fameux chef des illuminés dont je devais, dix-huit ans plus tard, remuer les cendres dans le roman de *Joseph Balsamo*.

Puis, le 30 novembre, Pie VIII, qui faisait place à Grégoire XVI, dont j'aurai tant à parler.

Puis, le 17 décembre, Marmontel fils, qui mourut à New-York, en Amérique, — à l'hôpital, — comme eût pu faire un vrai poète.

Puis, le 31 du même mois, la comtesse de Genlis, ce croquemitaine de ma jeunesse, dont j'ai raconté les apparitions au château de Villers-Hellon.

Enfin, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, mourut l'artillerie, tuée par décret royal, décret qui, pour ne m'avoir pas été connu assez tôt, me fit faire la balourdise que l'on va lire, et qui est probablement, de tous les griefs qu'il avait ou croyait avoir contre moi, celui dont le roi Louis-Philippe me garda la plus amère rancune.

On se rappelle la démission de l'un de nos capitaines et mon élection au grade qui se trouvait vacant; on se rappelle encore que, grâce à l'enthousiasme dont j'étais animé à cette époque, le surlendemain de ma nomination, je commandais la manœuvre.

C'était, depuis cinq mois, la troisième transformation que subissait mon uniforme: d'abord, garde national à cheval; puis, de garde national à cheval, se métamorphosant en artilleur; puis, de simple artilleur, en capitaine d'artillerie.

Sur ces entrefaites, le jour de l'an approchait; une réunion avait eu lieu pour décider si l'on irait oui ou non faire au roi la visite d'étiquette. Comme ne pas y aller était fort inutilement se mettre à l'index, il fut décidé que l'on irait.

En conséquence, rendez-vous fut pris pour le lendemain 1er janvier 1831, à neuf heures du matin, dans la cour du Palais-Royal. Sur quoi, nous nous quittâmes.

Je ne sais quelle cause, le 1er janvier 1831, me retint au lit un peu plus tard que de coutume; bref, en regardant à ma montre, je m'aperçus que je n'avais que le temps, et bien juste, de m'habiller et de gagner le Palais-Royal.

J'appelai Joseph, et, grâce à lui, à neuf heures sonnantes, je descendais quatre à quatre les escaliers de mon troisième étage.

Il va sans dire que, comme j'étais énormément pressé, je ne trouvai ni fiacre ni voiture d'aucune espèce.

J'arrivai donc dans la cour du Palais-Royal à neuf heures un quart.

Cette cour était encombrée d'officiers qui attendaient que leur tour fût venu de présenter leurs félicitations collectives au roi des Français; mais, au milieu de tous ces uniformes, celui de l'artillerie brillait par son absence.

Je jetai les yeux sur l'horloge, et, voyant que j'étais d'un quart d'heure en retard, je pensai que l'artillerie avait déjà pris la file, et que je la rejoindrais, soit dans les escaliers, soit dans les appartements.

Je montai donc rapidement l'escalier d'honneur, et j'arrivai dans la grande salle. Pas plus d'artilleurs que sur la main! Je pensai que, comme les timbaliers de Victor Hugo, les artilleurs étaient passés, et je résolus d'avoir mon passage à moi tout seul.

Au reste, si j'avais été moins préoccupé de mon retard, j'aurais pu remarquer de quel œil étrange me regardait tout le monde; mais, grâce à ma préoccupation, je ne vis rien, sinon que le groupe d'officiers auquel je me mêlai, pour entrer dans la chambre où était le roi, fit à l'instant même un mouvement du centre à la circonférence, lequel mouvement me laissa aussi complètement isolé que si j'eusse été soupçonné d'apporter le choléra, dont on commençait à s'occuper à Paris.

J'attribuai cette sorte de répulsion au rôle que l'artillerie avait joué dans les dernières émeutes, et, comme, pour mon compte, je me tenais tout prêt à prendre la responsabilité de mes actes, j'entrai la tête haute.

Je dois dire que, des vingt officiers qui formaient le groupe dont j'avais l'honneur de faire partie, je parus être le seul digne d'attirer l'attention du roi; il me regarda même avec un tel étonnement, que je jetai les yeux autour de moi pour chercher la cause de cet incompréhensible regard. Parmi ceux qui étaient là, les uns affectaient de sourire dédaigneusement; les autres paraissaient consternés: quelques-uns semblaient dire dans leur pantomime: « Seigneur! excusez-nous d'être venus avec cet homme! »

Tout cela, je l'avoue, était inexplicable pour moi.

Je passai devant le roi, qui eut la bonté de m'adresser la parole.

— Ah! bonjour, Dumas! me dit-il. Je vous reconnais bien là!

Je regardai le roi, me donnant au diable pour savoir à quel signe il me reconnaissait.

Puis, comme il se mit à rire, et qu'en bons courtisans ceux qui l'entouraient l'imitèrent, je souris pour ne pas faire autrement que tout le monde, et je continuai mon chemin.

Dans la chambre où aboutissait ma course, je trouvai Vatout, Oudard, Appert, Tallencourt, Casimir Delavigne, tous mes anciens camarades enfin.

On m'avait vu à travers la porte entr'ouverte, et, là aussi, on riait.

Cette hilarité générale commençait à m'ahurir.

— Ah! me dit Vatout, vous avez de l'aplomb, cher ami!

— Et en quoi?

— Vous venez faire au roi votre visite du jour de l'an avec un habit de *dissous*.

Lisez *dissous*, mais entendez *dix sous*.

Vatout était un enragé faiseur de calembours.

— Je ne comprends pas, lui dis-je très sérieusement.

— Allons bon, dit-il, voilà que vous allez essayer de nous faire accroire que vous ne connaissez pas l'ordonnance du roi!

— Quelle ordonnance du roi?

— Celle qui dissout l'artillerie, pardieu!

— Comment, l'artillerie est dissoute?

— Mais c'est en toutes lettres au *Moniteur!*

— Vous êtes charmant, vous! Est-ce que je lis *le Moniteur?*

— Vous avez raison de dire cela.

— Mais, sacrebleu! je le dis parce que c'est vrai!

On se mit à rire.

J'avoue que j'étais horriblement vexé; j'avais fait une chose qui, du moment où on la considérait comme une bravade, devenait tout bonnement une impertinence de premier ordre, impertinence que, moins que personne, j'avais le droit de me permettre à l'égard du roi.

Je chargeai Vatout, Oudard, Tallencourt, tout le monde de faire mes excuses au roi, et de protester en mon nom que j'ignorais l'ordonnance; mais, comme ils n'étaient pas bien convaincus, il est évident qu'ils ne voulurent pas répondre pour moi.

Je descendis les escaliers aussi rapidement que je les avais montés, et je courus au café du *Roi*, demandant *le Moniteur* avec un acharnement qui surprit les habitués.

On fut obligé de l'aller emprunter au café *Minerve*.

L'ordonnance figurait en tête; elle était courte mais explicite. Elle portait ces simples mots:

« Louis-Philippe, roi des Français

« A tous présents et à venir, salut.

« Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur,

« Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

« ART. 1er. Le corps d'artillerie de la garde nationale de Paris est dissous.

« ART. 2. Il sera procédé immédiatement à la réorganisation de ce corps.

« ART. 3. Une commission sera nommée pour procéder à cette réorganisation... »

A la vue de ce document officiel, il ne me fut plus permis de conserver aucun doute.

Je rentrai chez moi, je dépouillai mon enveloppe séditieuse, et, vêtu du costume de tout le monde, j'allai faire, à l'Odéon, ma répétition de *Napoléon Bonaparte*, dont la première représentation était affichée pour le lendemain.

Au sortir de cette répétition, je rencontrai trois ou quatre de mes camarades de l'artillerie qui me félicitèrent chaudement. Mon aventure avait déjà fait le tour de Paris; les uns trouvaient la plaisanterie du plus mauvais goût, les autres trouvaient l'action héroïque. Ni les uns ni les autres ne voulaient la prendre pour ce qu'elle était, c'est-à-dire pour un acte d'ignorance.

Je dus plus tard à cette action d'être nommé membre du comité des récompenses nationales, du comité polonais, du comité des décorés de juillet, et d'être réélu comme lieutenant de la nouvelle artillerie; — honneurs qui me conduisirent tout naturellement à prendre ma part du 5 juin 1832, et à être obligé d'aller faire un tour de trois mois en Suisse et de deux mois en Italie.

En attendant, on jouait, comme je l'ai dit, *Napoléon* le lendemain, événement littéraire peu propre à me remettre bien dans les papiers politiques du roi.

Aussi le pauvre duc d'Orléans ne vint point me demander, cette fois, d'intercéder auprès de son père afin qu'il le laissât aller à l'Odéon.

Napoléon eut un succès, mais de pure circonstance: la valeur littéraire de l'ouvrage était nulle ou à peu près. Le rôle de l'espion seul était une création; tout le reste avait été fait à coups de ciseaux.

Quelques sifflets protestèrent contre les applaudissements,

et — chose rare chez un auteur — je fus presque de l'avis des sifflets.

Mais le moyen, avec Frédérick jouant le principal rôle, avec Lockroy et Stockleit jouant des rôles secondaires ; le moyen, avec cent mille francs de costumes et de décorations, avec l'incendie du Kremlin, la retraite de la Bérésina, et surtout cette Passion de cinq ans à Sainte-Hélène, le moyen de ne pas avoir un succès !

C'était Delaistre qui jouait Hudson Lowe ; on était obligé, je me le rappelle, de le faire reconduire, chaque soir, chez lui par la garde du théâtre pour qu'il ne fût pas lapidé.

Les honneurs de la soirée furent à Frédérick bien plus qu'à moi.

Frédérick commençait cette belle et grande réputation si consciencieusement acquise, si bien méritée.

Il avait débuté d'abord au Cirque ; puis il était venu, comme nous l'avons dit, jouer, à l'Odéon, le rôle de Nephtali dans *les Macchabées*, de M. Guiraud ; puis il était retourné à l'Ambigu, où il avait créé les rôles de Cartouche et de Cardillac, et était ensuite entré à la Porte-Saint-Martin, où son nom avait retenti dans Méphistophélès, dans Marat et dans le Joueur.

C'était un de ces acteurs privilégiés dans le genre de Kean, plein de défauts, mais aussi plein de qualités ; le génie de la violence, de la force, de la colère, de l'ironie, du fantasque, de la bouffonnerie était en lui.

D'un autre côté, il ne fallait pas lui demander ce qu'avait Bocage, ce que nous irons chercher dans l'homme d'*Antony* et de *la Tour de Nesle*, quand nous détaillerons les qualités de cet éminent acteur. — Bocage et Frédérick nous ont donné, à eux deux, ce que Talma jeune nous eût donné à lui tout seul.

Enfin, Frédérick était revenu à l'Odéon, où il avait joué d'une manière merveilleuse le Duresnel de *la Mère et la Fille*, et où il venait de jouer Napoléon.

Mais ce ne sera pas à propos de Napoléon que nous ferons ressortir les immenses qualités dramatiques de Frédérick. Pour parler de lui convenablement, nous attendrons *Richard Darlington*, *Lucrèce Borgia*, *Kean*, et *Ruy Blas*.

Ce fut ainsi que j'enjambai cet abîme invisible qui sépare une année de l'autre, et que je passai de l'année 1830 à l'année 1831, qui me conduisait insensiblement à mes vingt-neuf ans.

CLXXXVI

L'ABBÉ CHATEL. — PROGRAMME DE SON ÉGLISE. — LE CURÉ DE LÈVES ET M. CLAUSEL DE MONTALS. — LES LÉVOIS EMBRASSENT LA RELIGION DU PRIMAT DES GAULES. — LA MESSE EN FRANÇAIS. — LE CURÉ ROMAIN. — UN MORT A ENTERRER.

Il se produisait, à cette époque, un triple mouvement bien remarquable : — mouvement politique, mouvement littéraire, mouvement social.

On eût dit qu'après la révolution de 1793, qui avait tout ébranlé, tout renversé, tout détruit, la société, effrayée, employait ses forces à une réorganisation universelle.

Il est vrai que cette réorganisation ressemblait plus à l'érection de la tour de Babel qu'à la construction du temple de Salomon.

Nous avons parlé des bâtisseurs littéraires ; nous avons parlé des bâtisseurs politiques ; parlons un peu des bâtisseurs sociaux et religieux.

Le premier qui donna signe d'existence fut l'abbé Châtel.

Le 20 février 1831, l'Eglise catholique française, située au boulevard Saint-Denis, s'ouvrait sous ce programme :

« Les ecclésiastiques formant l'*Eglise catholique française* « se proposent, entre autres réformes, de célébrer, aussitôt « que les circonstances le permettront, toutes les cérémo- « nies du culte en langue vulgaire. Les ministres de cette « nouvelle Eglise exercent les fonctions de leur ministère « sans imposer aucune rétribution. Les offrandes sont entiè- « rement libres ; on n'est pas même tenu de payer les « chaises. Aucune quête ne vient troubler le recueillement « des fidèles pendant les saints offices.

« Nous ne reconnaissons d'autres empêchements du ma- « riage que ceux qui sont établis par la loi civile. En con- « séquence, nous donnons la bénédiction nuptiale à tous « ceux qui se présentent à nous munis d'un certificat cons- « tatant le mariage à la mairie, lors même que l'une des « parties contractantes est de la religion réformée ou de « toute autre. »

On comprend bien que l'abbé Châtel fut excommunié, mis à l'index, déclaré hérétique.

Il n'en continua pas moins de dire la messe en français, de marier selon le code civil, et non pas selon les canons de l'Eglise, et de ne point faire payer ses chaises.

Malgré les avantages que présentait le nouveau culte, je ne sache pas qu'il ait fait de grands progrès à Paris.

Quant à ses progrès en province, je présume qu'ils se sont bornés, ou à peu près, à un fait dont je fus témoin vers le commencement de 1833.

J'étais à Levéville, au château de mon excellent et cher ami Auguste Barthélemy, un de ces partageux à trente mille livres de rente qui devaient renverser la société de fond en comble en 1852, si elle n'eût été miraculeusement sauvée en 1851, par le coup d'Etat du 2 décembre, lorsqu'on vint nous annoncer que le village de Lèves était en pleine révolution.

Le village de Lèves est placé comme une sentinelle avancée sur la route de Chartres à Paris et à Dreux ; voilà pour la topographie.

Or, le village de Lèves avait la réputation d'être un des villages les plus pacifiques de tout le pays chartrain ; voilà pour la moralité.

Quel événement inattendu avait donc pu soulever le village de Lèves ?

Voici l'événement :

Lèves avait une chose rare : un curé qu'il adorait ! C'était un brave et digne prêtre d'une quarantaine d'années, bon vivant, donnant aux hommes des poignées de main à les faire crier ; relevant le menton des filles à les faire rougir ; allant se promener, le dimanche, autour de la danse, sa soutane relevée dans sa ceinture ; ce qui lui permettait de montrer, comme mademoiselle Duchesnois dans Alzire, une jambe nerveuse et bien prise ; excitant ses paroissiens à secouer, au son du violon et de la clarinette, les soucis de la semaine ; faisant raison aux meilleurs buveurs, et jouant le piquet de première force.

On l'appelait l'abbé Ledru, beau nom qui, comme ceux des premiers rois francs, semblait emprunté à la fois aux qualités de son corps et de son esprit.

Toutes ces qualités, — auxquelles il fallait joindre l'absence de la nièce de rigueur, — qualités fort sympathiques aux Lévois, n'eurent pas le bonheur d'être suffisamment appréciées par l'évêque de Chartres, M. Clausel de Montals.

Il est vrai que l'on disait que cette absence de nièce, dont l'abbé Ledru se faisait un mérite, ne prouvait absolument rien, ou plutôt prouvait ceci : que l'abbé Ledru n'avait jamais regardé la dîme comme sérieusement abolie, et, en conséquence, dîmait à cœur-joie sur ses paroissiens, ou, pour mieux dire, sur ses paroissiennes.

M. Clausel de Montals était, à cette époque, comme il l'est encore aujourd'hui, un des plus rigides prélats du clergé français ; seulement, il a aujourd'hui vingt ans de plus qu'il n'avait alors, ce qui n'a pas dû adoucir sa rigidité.

Monseigneur de Montals, à l'audition de ces bruits vrais ou faux, révoqua tout net l'abbé Ledru, sans demander l'avis des habitants de Lèves, sans crier gare à personne.

Le tonnerre tombant d'un ciel sans nuage sur le village de Lèves n'eût pas produit une émotion plus inattendue.

Les maris crièrent à tue-tête qu'ils voulaient garder leur curé ; les femmes crièrent plus haut que les maris ; les filles crièrent plus haut que les femmes.

Ces cris ameutèrent les habitants de Lèves ; on se réunit devant l'église veuve ; on se compta tant hommes que femmes et enfants : on se trouva onze ou douze cents âmes.

On dépêcha quatre cents députés à M. Clausel de Montals. C'était à peu près tout ce qu'il y avait dans le village d'hommes de vingt à soixante ans.

La députation partit ; elle ressemblait à une petite armée ; seulement, elle n'avait ni tambours, ni sabres, ni fusils. Ceux qui avaient des bâtons les déposèrent aux portes de la ville pour ne pas effrayer monseigneur l'évêque.

Les députés se présentèrent à l'évêché, et furent introduits. Ils exposèrent au prélat le but de leur visite, et demandèrent instamment la réintégration du curé Ledru.

M. Clausel de Montals répondit à la manière de Sylla :

Je puis parfois changer mes desseins... Mes décrets
Sont comme ceux du sort : ils ne changent jamais !

On supplia, on insista ; tout fut inutile !

D'où venait cette haine de M. de Montals à l'endroit du pauvre abbé Ledru ? Nous allons le dire, nous qui écrivons

ces Mémoires pour fouiller le fond des choses, et pour mettre les petites causes en face des grands effets.

L'abbé Ledru avait souscrit pour les blessés de juillet; l'abbé Ledru avait fait faire une quête en faveur des Polonais; l'abbé Ledru avait habillé à ses frais le tambour de la garde nationale de sa commune; l'abbé Ledru, en un mot, était un curé patriote, tandis que, au contraire, M. de Montals était, non seulement grand partisan, mais même grand ami de Charles X, et, à ce qu'on assurait, un des instigateurs des ordonnances de juillet.

On comprend que, dès lors, le diocèse n'était point assez grand pour porter ensemble l'évêque et le curé.

Le plus petit devait succomber. M. de Montals tenait l'abbé Ledru sous sa sandale épiscopale, et il l'écrasait impitoyablement!

Les députés revinrent trouver leurs mandants. — Comme il était enjoint au curé Ledru de quitter à l'instant le presbytère. un riche fermier du lieu lui offrit un appartement, et l'on ferma l'église.

Mais, l'église fermée, le besoin se fit sentir d'une religion quelconque.

Or, comme les paysans de Lèves ne tenaient pas beaucoup à la qualité de la religion, pourvu qu'ils en eussent une, ils s'informèrent à l'abbé Ledru s'il n'y avait pas, au nombre des religions en usage chez les différents peuples de la terre, une religion qui leur permît de se passer de M. Clausel de Montals.

L'abbé Ledru répondit qu'il y avait, entre autres, la religion de l'abbé Châtel, et demanda à ses paroissiens si la religion de l'abbé Châtel leur convenait. Ils y trouveraient un grand avantage: c'est qu'au moins, ils comprendraient la liturgie, qu'ils n'avaient jamais comprise, le service divin, dans la religion de l'abbé Châtel, se faisant en français, au lieu de se faire en latin.

Les habitants de Lèves déclarèrent, d'une commune voix, que c'était, non pas à la religion elle-même qu'ils tenaient, mais au prêtre, et qu'ils seraient enchantés de comprendre ce qu'ils n'avaient jamais compris.

L'abbé Ledru partit pour Paris, afin de prendre une ou deux leçons du chef de l'Eglise française, et, suffisamment initié dans le nouveau culte, il revint à Lèves.

Son retour fut à la fois une fête et un triomphe. Une magnifique grange située juste en face de l'ancienne église romaine, fermée moins encore par la colère de l'évêque que par le dédain des Lévois, fut mise à sa disposition et transformée en temple. Chacun, comme pour les reposoirs de la Fête-Dieu, y apporta son ornement: les uns, la nappe de la sainte table; les autres, les chandeliers de l'autel; celui-ci, le crucifix; celui-là, le saint-ciboire; le charpentier ajusta des bancs; le vitrier ferma les fenêtres; la rivière fournit l'eau lustrale, et, pour le dimanche suivant, tout était prêt.

J'ai dit que nous étions au château de Levéville; je ne connaissais pas l'abbé Châtel; j'ignorais son culte; je trouvai l'occasion belle de m'initier à mon tour à la doctrine du primat des Gaules. Je proposai à Barthélemy d'aller entendre la messe châtelloise; il accepta; nous partîmes.

C'était un peu plus ennuyeux qu'en latin, en ce qu'on était à peu près forcé d'écouter. Voilà la seule différence que nous trouvâmes entre les deux cultes.

On pense bien que nous n'étions pas les seuls, dans les environs de Chartres, qui eussent été prévenus de la séparation qui venait de s'opérer entre l'Eglise de Lèves et la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine; M. de Montals aussi était parfaitement renseigné: il avait espéré quelque scandale où mordre pendant la messe; mais la messe s'était célébrée sans scandale, et le village de Lèves, qui avait écouté tout entier l'office divin, était sorti de la grange aussi édifié que s'il fût sorti d'une véritable église.

Le résultat était fatal; l'exemple pouvait devenir contagieux: — on penchait fort vers le voltairianisme en 1830. — L'évêque fut saisi, non seulement d'une grande colère, mais encore d'une sainte terreur. Qu'adviendrait-il si tout le troupeau allait suivre la trace de quelques brebis égarées? C'est que l'évêque resterait seul, et que sa houlette épiscopale lui deviendrait inutile.

Il fallait donc munir au plus tôt la commune de Lèves d'un prêtre *romain*, afin que celui-ci pût lutter contre le curé *français* qu'elle s'était donné.

La nouvelle de cette décision parvint aux Lévois, lesquels se réunirent de nouveau, et jurèrent de pendre le prêtre, quel qu'il fût, qui se présenterait pour recueillir la survivance de l'abbé Ledru.

Une circonstance arriva bientôt offrant à l'évêque l'occasion d'exécuter son projet, et aux Lévois celle de tenir leur serment.

Un paysan de Lèves mourut.

Ce paysan, selon le dire de M. de Montals, avait, avant de mourir, réclamé l'assistance d'un prêtre catholique, consolation qui lui avait été refusée; mais, comme il n'était pas encore inhumé, l'évêque décida qu'en compensation, il serait enterré avec toutes les cérémonies de l'Eglise latine.

Cela se passait le lundi 13 mars 1833.

Donc, le mardi 14 mars, monseigneur l'évêque de Chartres expédia à Lèves un vicaire de sa cathédrale nommé M. l'abbé Duval.

Le choix était bon et approprié à la circonstance. L'abbé Duval n'était point un de ces hommes craintifs qui s'inquiètent de peu, et qu'un rien fait frissonner; c'était, au contraire, un homme d'un caractère énergique, à belle prestance, et dont la haute taille se fût aussi bien accommodée de la cuirasse d'un carabinier que de la soutane d'un prêtre.

L'abbé Duval se mit en route; il n'était pas tout à fait sans prévision du danger qu'il allait courir; cependant, il ignorait que jamais missionnaire entrant dans une ville de la Chine ou du Thibet n'avait été si près du martyre.

En effet, le bruit s'était répandu dans le village de Lèves que le prêtre romain arrivait. Aussitôt, chacun était rentré chez soi; portes et fenêtres s'étaient fermées. Le pauvre abbé put croire un instant qu'on lui avait donné à desservir Herculanum ou Pompéi.

Mais, arrivé au milieu du village, il vit toutes les portes s'ouvrir sournoisement, toutes les fenêtres s'entre-bâiller avec hypocrisie: en un moment, il se trouva environné, lui et le maire, qui l'accompagnait, d'une trentaine de paysans qui le sommèrent de se retirer.

Il faut rendre au maire et à l'abbé cette justice de dire qu'ils essayèrent de faire résistance; mais, au bout de quelques minutes, les cris devinrent si furieux, les menaces si terribles, que le maire, profitant de ce qu'il était à portée de sa maison, s'esquiva, ferma la porte derrière lui, et abandonna l'abbé Duval à son malheureux sort.

C'était bien mal de la part du maire; mais, que voulez-vous! tous les magistrats ne sont pas des Bailly, comme tous les présidents ne sont pas des Boissy-d'Anglas; — demandez plutôt à M. Sauzet, à M. Buchez et à M. Dupin!

Par bonheur pour le pauvre abbé, en ce moment critique, un membre du conseil de préfecture bien connu et très estimé des habitants de Lèves passait avec son cabriolet; il s'informa de la cause du tumulte, se déclara en faveur de l'abbé Duval, s'empara de lui, le fit monter dans sa voiture, et le ramena à Chartres.

Pendant ce temps, le mort attendait toujours!

CLXXXVII

BEL EXEMPLE DE TOLÉRANCE RELIGIEUSE. — L'ABBÉ DALLIER. — LES CIRCÉS DE LÈVES. — WATERLOO APRÈS LEIPZIG. — L'ABBÉ DALLIER EST GARDÉ COMME OTAGE. — LES BARRICADES. — LES CAILLOUX DE CHARTRES. — LA VIGIE. — PRÉPARATIFS DE COMBAT.

Quoique les Lévois eussent lâché leur prisonnier, ils n'en comprenaient pas moins que la guerre était déclarée; il y avait eu des menaces faites, de gros mots lancés à l'adresse de l'évêque, et ils connaissaient trop bien le caractère de Sa Grandeur pour espérer qu'elle se regarderait comme battue.

Mais n'importe! ils étaient décidés à pousser leur foi dans la religion nouvelle jusqu'au martyre, s'il le fallait!

En attendant, comme on n'avait rien de mieux à faire on proposa de se débarrasser du mort, cause innocente de toute cette bagarre.

Il avait, disait-on, renié l'abbé Ledru à son dernier soupir; ce n'était pas bien sûr, et c'était peut-être un propos de l'évêque! Au reste, les religions nouvelles sont tolérantes: l'abbé Ledru comprit qu'il fallait planter la sienne par le côté de l'indulgence: il pardonna au mort cet instant de faiblesse, en supposant qu'il l'eût eu, lui expédia une messe française, et l'enterra à la manière de l'abbé Châtel.

Hélas! le pauvre mort paraissait tout à fait indifférent à la langue dans laquelle on lui chantait la messe, et à la façon dont on l'enterrait!

On attendit, sans nouvelle attaque de l'autorité, et sans que l'évêque donnât signe de vie, du 24 mars au 29 avril, c'est-à-dire près de six semaines.

L'abbé Ledru continuait de dire sa messe, et les Lévois

se croyaient parfaitement autorisés à suivre, pour le salut de leur âme, le rit qui leur était le plus agréable.

Enfin, la journée du dimanche 29 avril arriva : c'était le jour fixé par l'évêque et par le préfet pour la réouverture de l'église romaine, et pour l'installation d'un nouveau desservant.

Dès le matin, un escadron du 4e régiment de chasseurs et une escouade de gendarmerie vinrent prendre position devant l'église.

Une heure après les soldats, arrivèrent M. le préfet de Rigny, le général commandant le département et le chef de la gendarmerie. Ils amenaient avec eux un nouvel abbé, l'abbé Dallier. Celui-ci venait, appuyé cette fois d'une force armée respectable, pour réintégrer le vrai Dieu dans son église. Cela commençait à avoir l'air d'une parodie du *Lutrin*.

Cependant, toute la population de Lèves s'était peu à peu amassée dans la rue que nous appellerons la rue des Grands-Prés, et dont j'ai bien peur que nous ne soyons le parrain.

Pour empêcher que l'on ne rouvrît l'église latine, les femmes, plus acharnées peut-être encore que les hommes contre cette réouverture, s'étaient entassées sous le porche.

Le préfet essaya de se faire jour à travers leurs rangs ; il était suivi d'un serrurier ; — les Lévois, lors de l'arrivée de l'abbé Duval, avaient jeté les clefs de l'église dans la rivière.

Comme le serrurier n'avait aucun caractère administratif, c'était à lui surtout que s'adressaient les cris et les menaces. Ces cris et ces menaces montèrent à un tel diapason, que le pauvre diable prit peur, et s'enfuit.

La protection du préfet ne le rassurait, comme on voit, que médiocrement.

L'exemple était contagieux : soit que le préfet se laissât à son tour intimider par ces cris ; soit que, sans serrurier, toute tentative sur les portes de l'église lui parût inutile, il battit en retraite à son tour.

Il est vrai qu'on venait de lui dire qu'entraînés par les séductions des femmes de Lèves, comme les compagnons du roi d'Ithaque par les sorcelleries de Circé, les chasseurs s'étaient oubliés, un instant avant l'arrivee des autorités que nous avons nommées, jusqu'à crier : « Vive l'abbé Ledru ! vive l'Eglise française ! » C'était un cri un peu bien séditieux pour une époque où l'armée ne votait ni ne délibérait !

Tant il y a que le préfet battit en retraite, comme nous l'avons dit.

Juste en ce moment, l'abbé Ledru apparut au seuil de sa grange. Aussitôt quatre femmes s'érigèrent en quêteuses, et firent la quête dans leurs tabliers tendus.

Le produit de la quadruple quête fut employé à acheter de l'eau-de-vie pour les soldats.

Etait-ce l'abbé Ledru qui avait donné ce conseil corrupteur? ou bien était-il venu d'inspiration aux quêteuses? La femme est si décevante, et le diable est si malin !

Les soldats, après avoir crié : « Vive l'abbé Ledru ! » burent à la santé de l'abbé Ledru et à la suprématie de l'Egise française, — ce qui était bien autrement grave.

S'il eût su profiter des dispositions des soldats, l'abbé Ledru eût été capable d'aller mettre le siège devant Rome, comme le connétable de Bourbon. Mais sans doute son ambition n'allait point jusque-là ; il n'en fit pas même la proposition.

Pendant ce temps, le préfet, le général commandant le département et le chef de la gendarmerie délibéraient à la mairie sur le parti à prendre. Les officiers de chasseurs sentaient leurs hommes tout près de leur échapper : l'escadron menaçait de nommer le primat des Gaules son aumônier, et de proclamer que, si la religion romaine était le culte de l'Etat, la religion française était celle de l'armée.

On résolut d'envoyer chercher le procureur du roi, qui passait pour une forte tête.

Une heure après, le procureur du roi arriva avec deux substituts et un juge.

L'escadron de chasseurs continuait de boire à la santé de l'abbé Ledru et à la suprématie de l'Eglise française.

Renforcés de quatre magistrats, le préfet, le général commandant le département et le chef de la gendarmerie s'acheminèrent vers la rue des Grands-Prés. Cette fois, la rue était littéralement encombrée.

Il s'agissait de faire une seconde tentative sur l'église.

On comptait que cette masse d'illustrations militaires, civiles et magistrales, imposerait à la foule. Bah ! la foule se mit à crier à tue-tête : « A bas les carlistes ! à bas les jésuites ! à bas l'évêque !... Vive le roi et l'Eglise française ! »

Le préfet essaya de parler, le procureur du roi essaya de requérir, les substituts essayèrent de menacer, le juge essaya d'ouvrir le Code, le général essaya de tirer son épée, le chef de la gendarmerie essaya de mettre le sabre à la main ; tous ces essais-là avortèrent au milieu des chants de *la Parisienne* et de *la Marseillaise*.

Ces messieurs avaient bonne envie d'en appeler aux armes ; mais l'attitude de la troupe était trop douteuse pour qu'on risquât la chance.

Le préfet se retira une seconde fois, suivi du général, du chef de la gendarmerie, du procureur du roi, des deux substituts et du juge.

C'était Waterloo après Leipzig !

Un instant plus tard, la troupe reçut l'ordre d'évacuer la rue des Grands-Prés ; il n'y avait dans cet ordre rien d'hostile contre la population, la troupe obéit.

On s'embrassa, on fraternisa, on trinqua une dernière fois, et l'on se sépara.

Les Lévois croyaient que le préfet renonçait décidément à l'ouverture de l'église : leur illusion ne fut pas de longue durée.

On vint leur annoncer qu'une ordonnance était partie pour Chartres, avec mission de ramener un autre escadron de chasseurs et tous les renforts possibles.

Alors, le cri « Aux armes ! » retentit.

A ce cri de guerre, un homme en soutane essaya de fuir : c'était l'abbé Dallier, que le préfet, le général, le chef de la gendarmerie, le procureur du roi, les deux substituts et le juge, dans leur précipitation à battre en retraite, avaient complètement oublié !

Le pauvre abbé fut appréhendé à la soutane, fait prisonnier, enfermé dans une cave par le soupirail de laquelle on lui annonça qu'il était considéré comme otage, et que s'il arrivait le moindre dommage à un habitant quelconque de la commune, la peine du talion lui serait appliquée dans toute sa rigueur.

Puis on se mit à construire des barricades aux deux extrémités de la rue des Grands-Prés, où étaient situées, comme on sait, l'église latine et l'église française.

Pour construire ces barricades, qui s'élevèrent avec la rapidité de la pensée, un sabotier donna trois ou quatre poutres, un charretier amena deux ou trois charrettes, le maître d'école laissa prendre ses tables, les habitants firent hommage de leurs volets.

Les gamins ramassèrent des provisions de pierres.

Je ne sais si mes lecteurs connaissent les pierres de Chartres ; ce sont de jolis cailloux qui varient de la grosseur d'un œuf de pigeon à celle d'un œuf d'autruche, et qui, brisés, soit par l'art, soit par la nature, offrent toujours un côté tranchant comme un rasoir. Chartres est, en partie, pavé de ces cailloux-là, et les paveurs ont ordinairement la prévenance de mettre le côté tranchant en contact avec la chaussure des promeneurs ; ce qui fait croire, avec assez de raison, qu'il leur est payé une redevance par l'estimable corporation des cordonniers.

Mon ami Noël Parfait, Chartrain dans l'âme, et amoureux, comme tout cœur bien né, de la gloire de son pays, soutient que Chartres a été jadis port de mer, et que ces cailloux sont tout uniment les galets que la houle océane roulait autrefois sur la plage.

Au bout d'une heure, il y avait derrière chaque barricade assez de munitions pour soutenir un siège de huit jours.

D'ailleurs, les projectiles naissaient sous les mains ou plutôt sous les pieds des munitionnaires.

Un individu monta dans le clocher de l'église, afin de veiller sur la route de Chartres, et de sonner le tocsin aussitôt que la troupe apparaîtrait.

L'abbé Ledru bénit les combattants, invoquant en français le Dieu des armées, et l'on attendit les événements.

Tout cela s'était passé en vue des chasseurs et des gendarmes, qui, retirés dans la Grande-Rue, avaient assisté, sans s'y opposer, à tous ces préparatifs de combat. Décidément, les malheureux étaient gagnés à l'hérésie !

Dix minutes après les barricades achevées, le tocsin se fit entendre.

C'était signe que les troupes sortaient de Chartres.

Ces troupes étaient précédées d'un serrurier que l'on amenait sous l'escorte de deux gendarmes ; mais, dès les premières maisons de Lèves, le serrurier fut interpellé par d'ardents sectaires de l'abbé Ledru ; si bien que, profitant du moment d'hésitation des deux gendarmes, il glissa entre les jambes de celui de droite, gagna un jardin, et disparut dans les prés !

C'était le second serrurier qui fondait entre les mains de l'autorité. Cela rappelait ces arrière-gardes de l'armée de Russie qui fondaient entre les mains de Ney !

Les nouvelles troupes arrivaient pleines d'ardeur : on veilla à ce qu'elles ne se missent pas en contact avec l'escadron grangrené, et l'on résolut d'enlever les barricades de vive force.

Mais, en même temps, accourait au secours des insurgés une trentaine de patriotes chartrains, lesquels venaient, en amateurs, partager les dangers de leurs frères de Lèves.

Ils furent accueillis avec des cris de joie. Plus que jamais *la Parisienne* et *la Marseillaise* tonnèrent, et le tocsin fit rage!

Le préfet et le général se mirent à la tête des chasseurs, et marchèrent sur la barricade.

CLXXXVIII

ATTAQUE DE LA BARRICADE. — UN PENDANT A MALPLAQUET. — LE GRENADIER. — LES PHILANTHROPES CHARTRAINS. — SAC DE L'ÉVÊCHÉ. — UN HABIT DE FANTAISIE. — COMMENT L'ORDRE SE RÉTABLIT. — LES PETITS ET LES GRANDS COUPABLES. — MORT DE L'ABBÉ LEDRU. — SCRUPULES DE CONSCIENCE DES ANCIENS SCHISMATIQUES. — LE « DIES IRŒ » DE KOSCIUSKO.

Comme, à cette époque, on faisait encore des sommations, le préfet somma les insurgés de se retirer. Ils répondirent par une grêle de pierres, dont une atteignit le général.

Pour le coup, la patience échappa à celui-ci : il cria : « En avant! » et les chasseurs, le sabre à la main, s'élancèrent sur la barricade.

Les Lévois firent une magnifique résistance; cependant, une douzaine de chasseurs parvinrent à franchir l'obstacle; mais, arrivés de l'autre côté de la barricade, ils furent écrasés de pierres, renversés, désarmés!

Le sang avait coulé des deux parts; les esprits étaient échauffés : il eût pu arriver malheur aux douze prisonniers, si quelques hommes, moins irrités ou plus prudents que les autres, ne se fussent emparés d'eux, et ne leur eussent sauvé la vie.

Avouons-le sans aucune intention de blesser l'armée, ce dont nous nous garderions en tout temps, et aujourd'hui plus que jamais! à partir de ce moment, tous les efforts des chasseurs vinrent expirer au pied de la barricade! Que voulez-vous! c'est de l'histoire, comme Poitiers, comme Azincourt, comme Malplaquet!

Il tombait une grêle de pierres près de laquelle celle qui extermina les Amalécites n'était qu'une giboulée de mars.

Le préfet et le général se décidèrent donc à abandonner l'entreprise; on sonna la retraite, et l'on reprit la route de Chartres.

Comme les insurgés ne savaient que faire de leurs prisonniers, qu'ils craignaient un siége et ne voulaient pas s'encombrer de bouches inutiles, les chasseurs furent relâchés sur parole.

On ne pouvait croire à la retraite des troupes; l'homme du clocher avait beau crier : « Victoire! » la conviction n'entra dans l'âme des Lévois que lorsque leur vigie leur eut affirmé que le dernier soldat était rentré à Chartres.

Dans ce cas, du doute à l'audace, il n'y a qu'un pas : on commença par porter secours aux blessés; puis, comme aucun uniforme ne reparaissait sur la grande route, on s'enhardit peu à peu, et on arriva à ce degré de chaleur qu'un des insurgés, ayant hasardé la proposition d'aller promener l'abbé Dallier autour des murs de Chartres, comme Achille avait promené Hector autour des murs de Pergame, la proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Seulement, comme le vaincu était vivant, et non pas mort, on lui passa la corde autour du cou, au lieu de la lui passer dans les talons, et l'extrémité de cette corde fut mise aux mains d'une des pénitentes les plus exaltées de l'abbé Ledru. Cette pénitente s'appelait *la Grenadier*. Il est inutile de dire que, pareil au nom de l'abbé Ledru, celui de sa pénitente ressortait des qualités physiques et morales de la virago.

Chacun emplit ses poches de pierres, afin d'être prêt à l'attaque comme à la défense, et l'on s'achemina vers Chartres, faisant escorte au patient, lequel marchait au martyre avec une répugnance visible.

Il y a une demi-lieue de Lèves à Chartres; cette demi-lieue fut pour le pauvre prêtre une véritable voie douloureuse.

Les Lévois avaient parfaitement calculé ce qu'ils faisaient en confiant le bout de la corde à la Grenadier. Quand les sauvages des Florides veulent infliger à quelqu'un de leurs prisonniers de suprêmes douleurs, ils confient le soin de son supplice aux femmes et aux enfants.

En arrivant à Chartres, les vainqueurs ne trouvèrent point la résistance à laquelle ils s'attendaient; mais, en échange, ils en trouvèrent une à laquelle ils ne s'attendaient pas : on ne vit ni préfet, ni général, ni chef de gendarmerie, ni procureur de roi, ni substituts, ni juges; mais quelques philanthropes vinrent au-devant des Lévois, et leur firent entendre ce qu'à la fin du dernier siécle on appelait le langage de la raison.

Ce n'était pas la faute du pauvre prêtre s'il avait été désigné par l'évêque pour remplacer l'abbé Ledru; il ignorait la vénération dont celui-ci était l'objet de la part de ses paroissiens; il n'était ni plus ni moins coupable que son prédécesseur l'abbé Duval; et, quand l'un avait abordé un troupeau de moutons, pourquoi l'autre serait-il tombé dans une bande de tigres?... C'était la faute de l'évêque, qui avait tout d'abord et brutalement destitué l'abbé Ledru, et qui avait eu l'audace de lui nommer un premier, puis un second successeur!

A ce discours plein de raison, les écailles tombèrent des yeux des habitants de Lèves, et, comme saint Paul, ils commencèrent à voir les choses sous leur véritable jour.

Le résultat de ce retour à la lumière fut qu'on dénoua la corde, et qu'on lâcha l'abbé Dallier en lui faisant toutes sortes d'excuses. Seulement, on décida à l'unanimité que, puisqu'on avait une corde toute préparée, il fallait aller pendre l'évêque.

Quand on a de si bonnes idées, il faut se hâter de les mettre à exécution. On se dirigea donc rapidement vers la splendide demeure de M. Clausel de Montals.

Mais, quelque diligence qu'eussent faite les justiciers, M. Clausel de Montals avait fait plus grande diligence encore; si bien que, lorsque les pendeurs arrivèrent à l'évêché, ils n'y trouvèrent plus celui qu'ils venaient y pendre : monseigneur l'évêque était parti, et il avait eu grandement raison de le faire!

On sait comment cela se passe en pareille circonstance : les choses payent pour les hommes. L'évêché paya pour l'évêque.

C'était l'époque des sacriléges; le sac de l'archevêché de Paris avait mis à la mode la destruction des maisons saintes. On cassa les vitres des fenêtres et les glaces des cheminées; on déchira les rideaux, et on les transforma en bannières. Enfin, on arriva à la salle de billard, on s'escrima avec les queues, et l'on se jeta les billes à la tête, tandis qu'un tailleur coupait proprement le drap du billard, qu'il roulait en ballot et mettait sous son bras. Trois ou quatre jours après, il s'en était fait un habit, un gilet et une culotte, et se promenait dans les rues de Lèves, aux grandes acclamations de ses concitoyens, tout vêtu de drap vert, comme un archer du comté de Lincoln!

Cependant, la vie que les Lévois menaient à l'évêché était trop joyeuse pour durer longtemps; l'autorité s'en émut; on fit de nouveau sortir les chasseurs de leur caserne, on battit le rappel, et, un certain nombre de gardes nationaux ayant pris les armes, on dirigea les forces combinées sur l'évêché.

L'attaque était trop inattendue pour que les dévasteurs songeassent à faire résistance. Il y eut plus : au lieu de la savante retraite que l'on eût pu attendre d'hommes qui avaient vaincu ces troupes que l'on est habitué à appeler les premières du monde, on n'assista qu'à une fuite des plus rapides; chacun sauta des fenêtres dans le jardin, escalada les murailles, et regagna Lèves en grand désordre et à travers champs.

Le même soir, toute trace de barricades avait disparu. Le lendemain, chaque habitant de Lèves vaquait à son travail, à son plaisir ou à ses affaires.

Personne ne pensait plus à rien, quand, tout à coup, on vit arriver à Chartres toute une armée venant de Paris, de Versailles et d'Orléans.

Cette armée traînait avec elle vingt pièces d'artillerie. Le général Schramm la commandait. Elle venait rétablir l'ordre.

Depuis quinze jours, l'ordre s'était rétabli tout seul!

N'importe! comme l'ordre avait été troublé, on marcha sur Lèves pour y opérer une razzia.

Le village menacé regarda tranquillement venir cette justice boiteuse; ses onze ou douze cents habitants se tenaient modestement sur leurs portes ou à leurs fenêtres; la paix et l'innocence régnaient de l'orient à l'occident, du sud au septentrion; on eût dit qu'on entrait dans la vallée de Tempé, au temps où Apollon gardait les troupeaux du roi Admète.

Les habitants de Lèves avaient l'air des acteurs de cette pièce — je ne me rappelle plus laquelle — où Odry avait à contre-temps envoyé chercher le commissaire : le commissaire arrivait quand tout le monde était d'accord; de sorte que chacun se demandait, avec le plus profond étonnement : « Qui donc a envoyé chercher un commissaire? Est-ce vous? est-ce vous? est-ce vous?... — Non... J'ai demandé un commissionnaire, répondait Odry, un simple commissionnaire; voilà tout! » et le commissaire s'en allait fort penaud et les mains vides.

Cela se passait ainsi dans la pièce, mais ne devait pas se passer précisément de la même façon à Léves. Une vingtaine de personnes furent arrêtées. Ces vingt personnes furent divisées en deux catégories : les petits coupables et les grands coupables.

Les petits coupables furent déférés à la police correctionnelle ; les grands coupables renvoyés devant la cour d'assises.

Il résulta de cette disjonction un fait assez curieux. A cette époque, la police correctionnelle condamnait toujours, tandis que le jury acquittait avec acharnement. Les petits coupables, qui comparaissaient en police correctionnelle, furent condamnés ; — les grands coupables, qui comparaissaient devant le jury, furent acquittés.

Le tailleur vêtu de vert faisait partie des grands coupables ; il fut offert au jury comme une pièce de conviction vivante. Le jury déclara qu'il n'y avait point que les billards qui eussent le droit d'être habillés en vert, et que, s'il plaisait à un citoyen de s'habiller comme un billard, les opinions politiques étant libres, à plus forte raison les fantaisies somptuaires devaient-elles l'être.

Quant à la question religieuse, elle fut jugée en faveur de l'Eglise française, et la chose dura autant que dura l'abbé Ledru lui-même, c'est-à-dire quatre ou cinq ans. Pendant cette période de temps, la paroisse de Lèves fut, sans que cela produisit grande sensation en France, détachée du culte général du royaume.

Au bout de ce temps, l'abbé Ledru fit la sottise de se laisser mourir. Je ne sais dans quelle langue et avec quel rit il fut enterré ; mais je sais que, le lendemain de sa mort, les Lévois demandèrent un autre desservant à l'évêque, et que l'évêque, bon père pour ces nouveaux enfants prodigues, leur en envoya un.

Le troisième fut reçu avec autant d'honneurs qu'on avait amassé d'ignominies pour recevoir les deux premiers. L'église du culte français fut fermée; l'église du culte romain fut rouverte ; le nouveau desservant rentra dans l'ancien presbytère : la Grenadier se constitua sa plus fervente et sa plus humble pénitente, et la langue de Cicéron et de Tacite redevint la langue dominicale des Lévois, rentrés dans le giron de la sainte Eglise.

Seulement, Barthélemy m'écrivait, il y a quelque temps, qu'il restait à certains esprits faibles un grave scrupule : les enfants baptisés, les adultes mariés, les vieillards enterrés par l'abbé Ledru, pendant son schisme avec Grégoire XVI, étaient-ils bien baptisés, bien mariés, bien enterrés ? Ce n'était rien pour les baptisés, qui pouvaient revenir chercher le baptême d'une main orthodoxe ; ce n'était rien pour les mariés, qui n'avaient qu'à se faire dire une seconde messe, et à repasser sous le poêle, mais c'était énorme pour les morts, qu'on ne savait plus où aller chercher, ni reconnaître les uns des autres. Heureusement, Dieu reconnaîtra bien, lui, ceux que la faiblesse des yeux des hommes ne leur permet pas de reconnaître, et je suis certain qu'il pardonnera aux Lévois leur hérésie momentanée en faveur de leur bonne intention.

Cet événement, et l'adhésion de Casimir Delavigne au culte de la religion française, fut le point culminant de la fortune de l'abbé Châtel, primat des Gaules.

Casimir Delavigne, qui donnait sa sanction à tout nouveau pouvoir ; qui sanctionna le pouvoir de Louis XVIII dans sa pièce intitulée : *Du besoin de s'unir après le départ des étrangers ;* qui sanctionna le pouvoir de Louis-Philippe dans son immortelle ou plutôt dans son éternelle *Parisienne ;* Casimir Delavigne sanctionna le pouvoir du primat des Gaules en traduisant pour lui le *Dies iræ, dies illa*, qui fut chanté par les choristes de l'abbé Châtel lors de la messe que celui-ci dit en français pour le service de Kosciusko.

L'abbé Châtel avait cela de bon qu'il s'était déclaré franchement pour les peuples contre les rois.

Voici cette pièce, assez peu connue, et qui mérite de l'être davantage. C'est donc dans l'espoir d'accroître sa réputation que nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs. Elle fut chantée à l'église française le 23 février 1831 :

Jour de colère, jour de larmes,
Où le sort, qui trahit nos armes,
Arrêta son vol glorieux !

A tes côtés, ombre chérie,
Elle tomba, notre patrie,
Et ta main lui ferma les yeux !

Tu vis, de ses membres livides,
Les rois, comme des loups avides,
S'arracher les lambeaux épars ;

Le fer, dégouttant de carnage,
Pour en grossir leur héritage,
De son cadavre fit trois parts.

La Pologne ainsi partagée,
Quel bras humain l'aurait vengée ?
Dieu seul pouvait la secourir !

Toi-même, tu la crus sans vie,
Mais, son cœur, c'était Varsovie :
Le feu sacré n'y put mourir !

Que ta grande ombre se relève ;
Secoue, en reprenant ton glaive,
Le sommeil de l'éternité !

J'entends le signal des batailles,
Et le chant de tes funérailles
Est un hymne de liberté !

Tombez, tombez, voiles funèbres !
La Pologne sort des ténèbres,
Féconde en nouveaux défenseurs !

Par la liberté ranimée,
De sa chaîne elle s'est armée
Pour en frapper ses oppresseurs.

Cette main qu'elle te présente
Sera bientôt libre et sanglante ;
Tends-lui la main du haut des cieux !

Descends pour venger ses injures,
Ou pour entourer ses blessures
De ton linceul victorieux.

Si cette France qu'elle appelle,
Trop loin, ne peut vaincre avec elle,
Que Dieu, du moins, soit son appui.

Trop haut, si Dieu ne peut l'entendre,
Eh bien, mourons pour la défendre,
Et nous irons nous plaindre à lui !

Nous ne croyons pas qu'aujourd'hui l'abbé Châtel soit mort ; mais, si nous jugeons de sa santé par les toiles d'araignée qui ornent les gonds et la serrure de l'église française, nous ne craindrons pas d'avancer qu'il est bien malade.

CLXXXIX

L'ABBÉ DE LAMENNAIS. — SA JEUNESSE. — SON ENTRÉE DANS LES ORDRES. — L'EMPIRE JUGÉ PAR LUI. — CASIMIR DELAVIGNE ROYALISTE. — DEUX VERS DE M. DE LAMENNAIS. — SA VOCATION LITTÉRAIRE. — « ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION ». — ACCUEIL FAIT A CE LIVRE PAR L'ÉGLISE. — L'ACADÉMIE DU CHATEAU DE LA CHESNAIE.

Qu'on nous permette maintenant, d'aborder un sujet plus grave, et de consacrer ce chapitre — ne fût-ce que pour faire opposition avec ceux qui précèdent — à l'un des plus beaux et des plus grands génies modernes, à l'abbé de Lamennais.

C'était deux mois après la révolution de 1830.

Du fond de la Bretagne, c'est-à-dire du château de la Chesnaie, arrivait un prêtre d'une quarantaine d'années, petit, nerveux, pâle, avec les cheveux en broussailles, le front à pic, la tête serrée aux coins, comme si elle était fermée par ces murailles osseuses qui, selon Gall, abolissent chez l'homme la convoitise, la ruse et l'acquisivité ; avec le nez long et dilaté aux ailes, signe de grande intelligence, selon Lavater ; enfin, avec le regard incisif et le menton résolu. Tout, dans les traits extérieurs de l'homme décelait une origine celtique.

Cet homme, c'était l'abbé DE LA MENNAIS, dont le nom s'écrira de trois façons différentes, comme celui de M. DE LA MARTINE, et indiquera, par les différentes façons dont il s'écrira, les différentes évolutions de son esprit, et les différents progrès de son opinion.

Nous disons de son opinion, et non pas de ses opinions ; car, dans ces trois phases, il y a, comme dans les trois manières de Raphaël, non pas un changement de manière, mais un perfectionnement dans la manière.

Au milieu de l'agitation des idées et des paroles, l'austère Breton venait dire au monde un mot auquel on ne s'attendait pas : en effet, M. de la Mennais passait alors pour un des soutiens du *trône* et de l'*autel*.

Le trône venait de tomber, et l'autel tremblait fort sous le mouvement que 1830 avait imprimé aux institutions sociales.

Or, on se trompait sur les intentions du grand écrivain, et, cela, parce que l'on ne voyait en lui que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, livre étrange où cette virile imagination s'était débattue avec son siècle, et avait lutté avec l'esprit du temps comme Jacob avec l'ange.

On oubliait qu'en 1828, sous le ministère Martignac, le même M. de la Mennais avait jeté dans la discussion un livre qui annonçait un certain revirement intellectuel : *Du progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise.*

Dans ce livre, la revolution de 1830 était prédite comme inévitable, et M. de la Mennais appelait de tous ses vœux « l'alliance des catholiques et des libéraux sincères ». Ce livre est donc en quelque sorte le gond sur lequel tourne la porte par laquelle M. de la Mennais passe de sa première phase politique dans la seconde.

M. de la Mennais était né à Saint-Malo, dans la maison contigue à celle où naquit Chateaubriand, et à quelques pas de celle où naquit Broussais. Ainsi, cette vieille et paisible ville devait nous donner, en moins de quinze ans, Chateaubriand, Broussais, la Mennais, c'est-à-dire la meilleure partie de la poésie, de la science et de la philosophie de la première moitié du XIXe siècle.

Comme Chateaubriand, M. de la Mennais avait passé son enfance au bord de la mer, écoutant le bruit de l'océan, suivant les vagues, qui vont se perdre aux horizons infinis, et qui reviennent éternellement se briser contre la falaise comme la vague humaine revient éternellement se briser contre la fatalité. Il conservait, je me le rappelle, — car un coin de mon existence a touché à celle de l'auteur des *Paroles d'un croyant*, — il conservait, dis-je, de ce premier âge de l'enfant, des souvenirs à la fois vifs et lumineux, qu'il rattachait à la nature vaste et sévère de sa chère Bretagne.

— J'entends encore, nous disait-il à un dîner dont les principaux convives étaient lui, l'abbé Lacordaire, M. de Montalembert, Listz et moi, j'entends encore le cri de certains oiseaux de mer qui passaient au-dessus de ma tête *en aboyant*.

Quelques-uns de ces rochers qui regardent en pitié, depuis tant de siècles, mourir à leur pied le flot colère et impuissant, sont peuplés d'antiques légendes. M. de la Mennais a raconté une de ces légendes dans *une Voix de prison* : c'est celle d'une jeune fille qui, surprise par la marée au milieu des récifs, attache ses cheveux aux branches et aux herbes marines pour ne point être entraînée, par le mouvement des vagues, loin de son pays natal.

La jeunesse de M. de la Mennais avait été orageuse et indisciplinée. Il aimait les exercices du corps, la chasse, l'escrime, la course, l'équitation ; c'étaient de singulières tendances vers l'état ecclésiastique ! Aussi ne fut-ce pas de lui-même et de son propre mouvement, mais poussé par les familles nobles du pays, qu'il entra dans les ordres. De son côté, l'évêque du diocèse, qui distinguait dans le jeune homme une suprême intelligence, un caractère altier, un penchant à la rêverie et à la réflexion, l'attira vers lui par toute sorte de séductions. On lui épargna les épreuves du séminaire, auxquelles son humeur insoumise se serait peut-être refusée ; mais, prêtre, M. de la Mennais n'en continua pas moins à monter les chevaux les plus fougueux de la ville, et à faire des armes. On était alors sous l'Empire, régime de gloire et de despotisme, froissant les fibres sensibles du jeune prêtre, esprit farouche, cœur royaliste. La Bretagne se souvenait de ses princes exilés, et la famille de M. de la Mennais était une de ces familles qui gardent fidèlement le culte du passé ; non que cette famille fût de noblesse ancienne : le chef de la maison était un armateur qui s'était enrichi dans des voyages de long cours, et qui avait été anobli, vers la fin du dernier siécle, ponr des services rendus à la ville de Saint-Malo.

L'Empire était tombé, et M. de la Mennais, jetant un coup d'œil sur cette ruine gigantesque, écrivait en 1815 :

« Les guerres d'extermination renaissaient ; le despotisme calculait ses dépenses en hommes, comme on suppute le revenu d'une terre ; on fauchait les générations comme l'herbe, et les peuples, journellement vendus, achetés, échangés, donnés comme de vils troupeaux, ignoraient même souvent de qui ils étaient la propriété, tant une politique monstrueuse multipliait ces indignes transactions ! On mettait les nations entières en circulation comme des pièces de monnaie ! »

Professer ces principes, c'était se tourner naturellement vers la Restauration, cette aurore sans soleil. Il ne faut pas oublier, au reste, qu'alors toute la jeune littérature était prise par cet enivrement des souvenirs monarchiques. Les poètes sont comme les femmes, — je ne sais même plus qui a dit que les poètes étaient des femmes ; — ils fêtent le malheur heureux. Cet enthousiasme *pour la personne* du roi était partagé à des degrés différents, même par des hommes dont le nom se rattacha plus tard au libéralisme. Dieu sait pourtant si jamais roi fut moins fait que Louis XVIII pour provoquer l'attendrissement et l'idolâtrie ! Cela n'empêchait pas Casimir Delavigne de s'écrier :

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,
Qui chassas l'Espagnol, et finis nos misères,
Les partis sont d'accord en prononçant ton nom ;
Henri, de tes enfants fais un peuple de frères !
Ton image déjà semble nous protéger :
Tu renais ! avec toi renaît l'indépendance !
O roi le plus Français dont s'honore la France,
Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger !
Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis ;
Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage
Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.
Il est des opprimés l'asile impérissable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,
Le temple de nos libertés !

Que la France prospère en tes mains magnanimes ;
Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi qui proclames ces maximes :
« O rois, pour commander, obéissez aux lois !
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois ! »

Il est vrai que, quinze ans plus tard, l'auteur de *la Semaine de Paris* chantait, presque dans les mêmes vers, l'avènement au trône du roi Louis-Philippe. Voyez plutôt :

O toi, roi citoyen, qu'il presse dans ses bras,
Aux cris d'un peuple entier dont les transports sont justes,
Tu fus mon bienfaiteur... je ne te loûrai pas :
Les poètes des rois sont leurs actes augustes.
Que ton règne te chante, et qu'on dise après nous :
« Monarque, il fut sacré par la raison publique ;
Sa force fut la loi ; l'honneur, sa politique ;
Son droit divin, l'amour de tous ! »

Qu'on relise les vers que nous venons de citer, — ceux qui étaient adressés à Louis XVIII, bien entendu, — et l'on verra que Victor Hugo, Lamartine et la Mennais n'ont jamais exprimé leur joie du retour des Bourbons en termes plus caressants que ne le faisait Casimir Delavigne. D'où vient donc que les libéraux d'alors et les conservateurs d'aujourd'hui ont si amèrement reproché aux trois premiers ces gages d'amour à la branche aînée, et qu'ils ont toujours ignoré ou feint d'ignorer l'envers royaliste de l'auteur des *Messéniennes?* Eh ! mon Dieu, c'est que les uns étaient sincères dans leur jeune et aveugle enthousiasme, tandis que l'autre, disons-le, ne l'était pas. On pardonne un mensonge politique, mais on ne pardonne pas un consciencieux retour sur soi-même et sur les folles illusions de la pitié généreuse. Dans la pitié généreuse que l'on portait, alors, à la famille des Bourbons, il y avait une larme pour Marie-Antoinette et une larme pour Louis XVII.

M. de la Mennais hésita un instant sur sa vocation littéraire, ou, du moins, sur la direction qu'il lui donnerait. La solitude dans laquelle il avait vécu, au bord de la mer, avait peuplé son âme de rêves flottants comme ces beaux nuages qu'il avait si souvent suivis des yeux dans les profondeurs du ciel. Peu s'en fallut qu'il n'écrivît des romans et des œuvres d'imagination ; il lui arriva même de faire des vers que, bien entendu, il ne publia jamais.

En voici deux qui entraient, autant que je puis me le rappeler, dans le portrait de la théologie scolastique :

Elle avait deux grands yeux stupidement ouverts,
Dont l'un ne voyait pas ou voyait de travers !

M. de la Mennais devint donc écrivain religieux et philosophe plutôt par état que par inclination. Son goût, nous assurait-il dans ses heures d'épanchement, dont nous avons gardé un souvenir de respect et de fierté, son goût l'aurait entraîné de préférence vers la poésie en prose, que Bernardin de Saint-Pierre avait mise à la mode dans *Paul et Virginie*, et Chateaubriand dans *René*.

Il se recueillit pourtant, et, d'un doigt que dirigeait l'implacable génie de l'observateur, il toucha la plaie de son.

siècle : l'indifférence en matière de religion. Certes, le cri poussé par ce sombre oiseau des tempêtes : « Les dieux s'en vont ! les dieux s'en vont ! » avait, alors, lieu de surprendre les dévots et les hommes d'Etat ; les églises n'étaient-elles pas remplies de missions, et les grands chemins couverts de missionnaires ? N'y avait-il pas la croix de Migné, les miracles du prince de Hohenlohe, les apparitions et les extases de Martin (de Gallardon) et autres ? Que venait donc dire cet homme ?

M. de la Mennais prit pour épigraphe de son livre ces mots de la Bible : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* Le DÉDAIN, tel était, selon lui, le signe auquel il reconnaissait le déclin du sentiment religieux. Le XVIIe siècle croyait, le XVIIIe niait, le XIXe doutait.

Le succès du livre fut immense. La France, agitée de si grands et si tumultueux problèmes ; cette Babel où tant de voix parlaient en même temps toutes les langues : la France de l'Empire, de la Restauration, du carbonarisme, du libéralisme, du républicanisme, se tut devant la parole grave et inspirée de cet inconnu ; *et siluit terra in conspectu ejus !* Cette voix venait du désert ; qui avait vu, qui connaissait cet homme ? Il tombait de la région des aigles ; son nom se plaça sur toutes les bouches à côté du nom de Bossuet. L'*Essai sur l'indifférence* fut peu lu, mais beaucoup admiré ; les poètes — il n'y a guère que ceux-là qui lisent — y reconnurent une imagination forte, parfois alarmée, qui, dans ses énergies et ses erreurs, étreignait le cadavre des croyances, et le secouait rudement, espérant, mais en vain, lui redonner la vie.



L'abbé Lacordaire et Charles de Montalembert.

De tous les prosateurs, celui que l'abbé de la Mennais affectionnait le plus, c'était Tacite ; de tous les poètes, celui qu'il relisait le plus souvent, c'était Dante ; de tous les livres, celui qu'il savait par cœur, c'était la Bible.

Sans doute va-t-on croire, maintenant, que cette citadelle, destinée à couvrir les côtés faibles du catholicisme, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, fut vue d'un œil favorable par le clergé français ; point ! Tout au contraire, un cri partit des entrailles de l'Eglise, non pas un cri de joie ou d'admiration, mais un cri d'épouvante.

Le génie de l'homme effrayait ; la religion n'était plus habituée à avoir des Origène, des Tertullien et des Bossuet pour la défendre ; elle craignit d'être soutenue par un tel soutien et peu à peu le frisson de sa peur courut jusqu'à Rome ; le livre fut tout près d'être mis à l'index. Ces ombrages étaient motivés par la nature des arguments dont l'auteur s'était servi, et à l'aide desquels il avait repoussé les coups des philosophes ; au vieil édifice de l'orthodoxie, dont l'abbé de la Mennais entrevoyait, à travers les ténèbres, les causes de ruine, il avait voulu donner pour fondement ou plutôt pour étai le suffrage universel, ou, comme il le disait lui-même, le sens commun ; de là d'incroyables efforts dans le vide pour prouver que le catholicisme était et avait toujours été la religion de l'humanité.

Dans les séminaires, l'abbé de la Mennais fit école, mais cette école était suspecte ; on interdisait aux jeunes gens la lecture d'un ouvrage qui, dans le monde, semblait l'œuvre d'un dieu égaré voulant nier à l'homme le droit de penser. Jamais suicide ne fut plus héroïque ; jamais l'intelligence ne mit tant de hardiesse et de logique à se détruire elle-même. Au fond, et à son point de vue, l'abbé de la Mennais avait cependant raison : si vous croyez à une Eglise infaillible, crevez courageusement les yeux de votre intelligence, éteignez la lumière de votre âme, et, vous étant fait aveugle volontaire, laissez-vous conduire par la main.

Mais, si haut que se place une intelligence solitaire, elle est bien vite atteinte par le mouvement de son siècle.

Il y a deux ou trois ans, un aéronaute de mes amis, Petin, m'annonçait sérieusement de vive voix, et annonçait au monde par l'organe des journaux, qu'il venait de résoudre le grand problème de la navigation aérienne.

Il raisonnait ainsi :

La terre tourne ; — *e pur si muove !* — dans ce mouvement de rotation sur elle-même, elle présente successivement tous les points de sa surface déserte ou habitée. Or, quelqu'un qui s'élèverait jusqu'aux dernières couches de l'air ambiant, et qui trouverait le moyen de s'y fixer, descendrait en ballon sur la ville du globe où il lui plairait de toucher terre ; il n'aurait qu'à attendre que cette ville passât sous ses pieds ; il irait de la sorte aux antipodes en douze heures et, cela, sans fatigue aucune, puisqu'il ne bougerait pas de

sa place, et que ce serait la terre qui marcherait pour lui

Ce calcul n'avait qu'un tort : il était faux. La terre, dans son vaste mouvement, entraîne avec elle les dernières molécules de son atmosphère agitée. Il en est de même des grands esprits qui visent à l'immobilité ; sans qu'ils s'en aperçoivent, au moment même où ils croient avoir jeté l'ancre dans l'infini, ils se réveillent emportés malgré eux par l'irrésistible mouvement de leur siècle.

Le libéralisme, dont l'atmosphère d'alors était chargée, emporta l'abbé de la Mennais, cette raison superbe, opiniâtre et solitaire. On était aux environs de 1828. Tout en combattant l'école doctrinaire, pour laquelle il montrait un mépris peu ou point déguisé, M. de la Mennais cherchait à unir les besoins de la foi avec les nécessités du progrès ; dans cette vue, il avait installé à son château de la Chesnaie une pépinière de jeunes gens auxquels il inculquait ses idées religieuses. La Chesnaie était un de ces vieux châteaux de Bretagne ombragés par des chênes robustes et centenaires, philosophes de la nature qui rêvent, en murmurant, aux vicissitudes de l'homme, dont ils sont les impassibles témoins. Là, ce prêtre, que tourmentait déjà l'esprit nouveau, élevait et entretenait des disciples qui tenaient de près ou de loin à l'Église ; parmi eux étaient l'abbé Gerbet, Cyprien Robert, aujourd'hui professeur de littérature slave au collège de France, et quelques autres. Le travail — un travail réglé, persévérant, — habitait ces vieux murs, que les vents de la mer fouettaient ou démantelaient. Cette nouvelle académie de Pythagore cherchait la science du siècle pour la combattre ; mais, à chaque rayon nouveau, elle reculait éclairée, et, en reculant, elle rendait les armes à l'ennemi.

L'ennemi, c'était la pensée humaine.

CXC

FONDATION DE « L'AVENIR » — L'ABBÉ LACORDAIRE. — M. CHARLES DE MONTALEMBERT. — SON ARTICLE SUR LE SAC DE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS — « L'AVENIR » ET LA LITTÉRATURE NOUVELLE. — MA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC M. DE LAMENNAIS. — PROCÈS DE « L'AVENIR ». — MM. DE MONTALEMBERT ET LACORDAIRE MAITRES D'ÉCOLE. — LEUR PROCÈS EN COUR DES PAIRS. — PRISE DE VARSOVIE. — RÉPONSE DE QUATRE POÈTES A UN MOT D'UN HOMME D'ÉTAT.

La révolution de 1830 vint surprendre M. de la Mennais et son école dans ces dispositions vagues et inquiètes. Déjà son cœur, apte à comprendre surtout ce qui est grand et généreux, s'était désaffectionné du culte royaliste ; déjà l'homme, poète et philosophe, regimbait sous la robe du prêtre. Le siècle, qui venait de consacrer et de glorifier son génie, reprochait tout bas à ce génie de résister à la voix du progrès. Indocile nature, tête de fer, raison solitaire et escarpée, l'abbé de la Mennais était par tempérament un homme de liberté.

1830 sonna.

Assis sur les ruines de cet événement, qui venait d'engloutir une dynastie, et d'agiter l'Église de la même tempête et du même naufrage où cette dynastie avait sombré, les philosophes de la Chesnaie tinrent conseil entre eux ; ils se dirent que l'opposition contre le clergé, dont le libéralisme était animé depuis 1815, tenait à l'éclatante protection qui avait couvert les prêtres catholiques, en face de l'instabilité des pouvoirs, en face du flot grondant de la Révolution ; ils se demandèrent s'il n'y aurait pas profit pour l'immuable Église à se séparer de tous les États chancelants.

Ainsi posée, la question fut vite résolue. L'abbé de la Mennais crut le moment arrivé de se mêler directement et personnellement à la lutte. Les bases d'un journal furent arrêtées ; il partit.

Deux hommes entrèrent avec lui dans cette combinaison de publicité : ce furent l'abbé Lacordaire et le comte Charles de Montalembert.

L'abbé Lacordaire était, à cette époque, où j'eus l'honneur de me trouver en communication de principes religieux et politiques avec lui, un jeune prêtre qui avait passé du barreau de Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Il avait fait, après son stage, trois mortelles années de théologie ; il sortait de là plein d'idées entrevues et d'instincts tumultueux

Âcre, perçant, subtil, voilà pour son esprit ; des yeux noirs pleins de feu, des traits délicats et mobiles, pâle d'une pâleur cénobitique et maladive ; des contours secs, maigres, vigoureusement dessinés, voilà pour la figure. Attiré par le rayonnement de l'abbé de la Mennais, il entra dans toutes ses vues politiques ; lui aussi aspirait, sous le mors de la chair, à la liberté de l'esprit ; prêtre, la protection de l'État lui pesait. Il mit sa main dans celle du maître, et le pacte fut conclu.

Le comte de Montalembert, de son côté, était alors un tout jeune homme blond, au visage de jeune fille et aux joues légèrement colorées ; myope, il regardait à travers son lorgnon, et à une courte distance, les personnes qui lui parlaient ; timide et rougissant, il plaisait fort à l'abbé de la Mennais, qui se sentait attiré vers lui par une sorte de sympathie paternelle. Au reste, le comte Charles de Montalembert appartenait à une famille dont l'attachement à la cause de la branche aînée des Bourbons était connu ; mais il déclara très haut qu'il mettait dans son cœur la France avant une dynastie, et la liberté avant une couronne.

Autour de ces trois hommes, l'un déjà illustre, les autres encore inconnus, se groupèrent des ecclésiastiques et des jeunes gens de talent qui, dans leur foi naïve, voulaient associer la majesté des traditions religieuses à la grandeur des idées révolutionnaires. Que cette alliance fût impossible, c'est ce que démontra le temps, ce grand *probator* des choses et des hommes ; mais la tentative n'en était pas moins généreuse ; elle répondait, d'ailleurs, à un besoin qui travaillait, alors, les générations nouvelles. Déjà Camille Desmoulins, un de ces poètes qu'illumine un double rayon, avait dit au tribunal révolutionnaire, et, cela, non sans une pénétrante mélancolie : « J'ai l'âge du sans-culotte Jésus : trente-trois ans ! »

Le titre du nouveau journal fut *l'Avenir*.

Le programme, rédigé en commun, réclamait du gouvernement de juillet la liberté absolue pour tous les cultes et toutes les communions religieuses, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement, la séparation radicale de l'Église et de l'État, enfin l'abolition du budget ecclésiastique.

Le moment était favorable : c'était le 16 octobre 1830. La Belgique était en train de faire sa révolution, et, dans cette révolution, la main du clergé était visible ; la catholique Pologne poussait, sous le sabre du czar, un long cri de détresse et d'espérance ; à la voix d'O'Connell, l'Irlande, remuant toutes les nationalités pour lesquelles la religion était un motif et un drapeau d'indépendance, agitait dans les airs ces deux mots : CHRIST et LIBERTÉ !

L'Avenir se fit le moniteur du mouvement religieux, associé par lui au mouvement politique, comme on va en juger par ces quelques lignes, émanées de l'association, et empruntées à son premier numéro :

« Nous n'avons point d'arrière-pensée, nous n'en eûmes jamais ; notre parole, c'est toute notre âme. Espérant donc d'en être crus, nous dirons à ceux dont les idées diffèrent sur plusieurs points de nos croyances : « Voulez-vous sincèrement la liberté religieuse, la liberté d'éducation, et, « dans l'ordre civil et politique, la liberté de la presse, qui, « ne l'oublions pas, est la garantie de toutes les autres ? « Vous êtes des nôtres, et nous sommes des vôtres aussi. « Toutes les libertés que les peuples, dans le développement « graduel de leur vie, peuvent supporter, leur sont dues, « et leur progrès dans la civilisation se mesure par leur « progrès, non fictif, mais réel dans la liberté. »

C'est ici que se place la transformation de l'abbé DE LA MENNAIS en abbé de LAMENNAIS. Son opinion et son talent commencent, comme son nom, une nouvelle ère ; ce n'est plus le prêtre austère et sombre écrivant d'une main fatale sur le tombeau de la foi la sentence de l'esprit humain ; c'est, au contraire, un prophète qui secoue, au nom de la liberté, le linceul des nations mortes, et qui crie aux ossements vides : « Levez-vous ! »

Or, parmi les jeunes rédacteurs de *l'Avenir*, chose digne de remarque ! celui qui se distinguait le plus, non seulement par le talent, mais encore par l'exaltation démocratique de ses idées, c'était le comte Charles de Montalembert, dont plus d'une fois le sévère vieillard dut retenir la verve imprudente. Nous aurons à raconter bientôt le sac de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et la profanation des choses saintes ; la situation était embarrassante pour *l'Avenir* : ce journal avait recommandé au jeune clergé de croire en la Révolution, et voilà que cette même Révolution, déchaînée en un jour de colère, éclaboussait les temples catholiques, et déracinait les insignes du culte.

Ce fut le comte Charles de Montalembert qui se chargea de faire le premier-Paris du lendemain.

Au lieu de s'emporter contre les démolisseurs, il s'emporta contre le clergé, contre les prêtres, dont l'aveugle et dangereux attachement pour le trône renversé avait attiré sur le symbole chrétien la colère du peuple. D'anathèmes, il

n'en avait point assez pour « ces incorrigibles défenseurs de l'ancien régime et ce catholicisme bâtard qu'avait enfanté la religion des rois ! » Les croix qu'on venait d'abattre étaient des croix fleurdelisées ; il en prenait occasion pour réclamer la séparation de l'Eglise de l'autorité civile. Sans les fleurs de lis, personne, — et le comte Charles de Montalembert l'affirmait, — personne n'en eût voulu aux croix.

Le caractère de *l'Avenir* était d'entrer, alors, dans le double mouvement politique et littéraire ; sympathique à la littérature moderne, dont il possédait, d'ailleurs, dans la personne de l'abbé de Lamennais, un des premiers écrivains, *l'Avenir* était un des rares journaux — *rari nantes* — où l'on pût suivre à la fois l'esprit humain sous ses deux manifestations.

Liber, en latin, ne veut-il pas dire en même temps *libre* et *livre?*

J'ai déjà dit comment, nous, hommes du mouvement littéraire, nous avions pour ennemis acharnés tous les journaux du mouvement politique. C'était d'autant plus étrange que la révolutoin littéraire avait précédé, aidé, préparé, annoncé la révolution politique qui était faite, et la révolution sociale qui se faisait.

Ainsi, par exemple, nous nous souvenons d'un article sur *Notre-Dame de Paris* dans lequel, tout en regrettant que l'auteur ne fût pas plus profondément catholique, le comte Charles de Montalembert louait, avec une fureur d'adepte, le style et la poésie de Victor Hugo.

Ce fut vers cette époque, et quelques jours, je crois, après la représentation d'*Antony*, que M. de Lamennais manifesta le désir que je lui fusse présenté. C'était un grand honneur pour moi que ce désir ; je m'y rendis avec reconnaissance. Un ami commun me conduisit chez l'illustre fondateur de *l'Avenir*, qui demeurait alors rue Jacob ; — j'ai retenu le nom de la rue, et oublié le numéro de la maison.

Avant ce jour, je lui avais déjà voué une admiration que j'ai la joie de sentir encore jeune, vive, entière, dans mon cœur et dans mon esprit.

Cependant, *l'Avenir* avait du succès ; on s'en aperçut bientôt aux colères et aux haines qui se déchaînèrent contre ses doctrines. Parmi les conseils qu'il donnait au clergé, celui de renoncer aux traitements servis par l'Etat, et de suivre le Christ nu, fut très peu goûté ; on commençait à s'indigner. La voix solennelle de l'abbé de Lamennais avait beau crier : « Brisez ces chaînes avilissantes ! Laissez là cette guenille ! » Le clergé répondait à demi-voix :

Guenille, si tu veux..., ma guenille m'est chère.

Veut-on savoir à quel degré le journal *l'Avenir* avait ses racines enfoncées dans ce que l'on appelle aristocratiquement le monde? Nous citons les premières lignes consacrées au procès de *l'Avenir* dans l'Annuaire de Lesur :

« Jamais affluence aussi prodigieuse n'a encombré l'enceinte de la cour d'assises, et jamais surtout un procès politique n'a amené un si grand nombre de *dames*. Au moment où la cour a voulu ouvrir son audience, les jurés, les prévenus, le barreau, le parquet lui-même, se trouvaient assiégés par une multitude de personnes qui ne pouvaient parvenir à s'asseoir. M. l'abbé de Lamennais, M. Lacordaire, rédacteurs de *l'Avenir*, et M. Waille, gérant responsable du même journal, sont placés sur des chaises au milieu du parquet ; les deux premiers sont vêtus de redingotes pardessus leur costume ecclésiastique ; M. Waille est en uniforme de garde national. »

C'était un des premiers procès de presse depuis juillet Le réquisitoire du procureur du roi était fort timide, et s'excusait de venir, après une révolution faite en faveur de la presse, réclamer contre cette même presse les rigueurs de la loi.

Mais aussi *l'Avenir* avait par trop dépassé les limites de la bienséance.

Nous citerons la phrase incriminée :

« Montrons que nous sommes Français en défendant avec constance ce que nul ne peut nous ravir sans violer la loi du pays. Disons aux souverains : « Nous vous obéirons tant « que vous obéirez vous-mêmes à cette loi qui vous a faits « ce que vous êtes, et hors de laquelle vous n'êtes rien ! »

Cela était écrit par M. de Lamennais ; — nous avons oublié, sinon la cause, du moins la phrase qui amenait l'abbé Lacordaire sur le banc des prévenus.

M. de Lamennais était défendu par Janvier, qui a joué depuis un rôle politique.

Quant à Lacordaire, il se défendait lui-même.

Le discours de Lacordaire produisit un grand effet, et révéla à la fois le tribun et le prédicateur.

Le jury acquitta.

Quelque temps après, *l'Avenir* eut à soutenir un autre procès sur un plus grand théâtre, et dans une circonstance qu'il convient de rappeler.

MM. de Montalembert et Lacordaire s'étaient déclarés les champions de la liberté d'enseignement, comme de toutes les autres libertés religieuses et civiles. Des paroles, ils passèrent aux actes : tous deux ouvrirent conjointement une école primaire sur les bancs de laquelle vinrent s'asseoir quelques pauvres enfants. La police intervint. Sommés de se retirer, les professeurs résistèrent ; il fallut appréhender le corps du délit, c'est-à-dire les gamins qui garnissaient les tables d'étude. Il y avait à peine matière à un procès devant le tribunal correctionnel ; mais, sur ces entrefaites, quelques jours avant la promulgation de la loi qui supprimait l'hérédité de la pairie, le père de M. Charles de Montalembert, en bon père qu'il était, mourut.

L'affaire prit alors des proportions inattendues : Charles de Montalembert, pair de France par la grâce de la non-rétroactivité, n'était pas justiciable des tribunaux ordinaires ; le procès fut donc porté en cour des pairs, où il prit les dimensions d'un débat politique sur la liberté d'enseignement.

Lacordaire, dont la cause n'avait pu être disjointe de celle de son complice, fut aussi traduit devant la cour suprême, et improvisa son plaidoyer. M. de Montalembert, au contraire, lut un discours où il attaquait l'Université et surtout M. de Broglie.

« Ici, dit *le Moniteur* en rendant compte du procès, l'honorable pair de France prit son lorgnon, et examina le jeune orateur. »

Moins heureux devant la cour des pairs que devant le jury, qui les eût certainement acquittés, les deux rédacteurs de *l'Avenir* perdirent leur procès ; mais ils le gagnèrent devant le pays. Le comte de Montalembert dut à cette circonstance de se poser à côté de M. de Lamennais, dont il partageait et professait, à cette époque, les doctrines libérales, comme il dut à la mort inopinée de son père de trouver devant lui, à la Chambre haute, une carrière tout ouverte.

Au reste, interrogé à la Chambre sur sa profession, M. de Montalembert avait répondu :

— Maître d'école.

Tous ces procès semblaient donner raison aux ennemis religieux de M. de Lamennais.

La rumeur partit d'en bas.

Du clergé inférieur, qui les condamnait, M. de Lamennais et les autres rédacteurs de *l'Avenir* en appelèrent aux évêques, qui les condamnèrent à leur tour. Alors, repoussés de retranchements en retranchements, comme les défenseurs d'une ville qui, après avoir vaillamment défendu les postes avancés, la première et la seconde enceinte, sont forcés de se réfugier dans la citadelle, les accusés furent forcés de tourner les yeux vers le Vatican, et de mettre leur espérance dans Rome.

Grand mât de ce vaisseau battu par la tempête, M. de Lamennais fut le premier que la foudre atteignit.

Le 8 septembre 1831, une voix courut par le monde, pareille à celle de l'ange qui, dans l'Apocalypse, annonce la chute des villes et des empires ; cette voix, vague comme un dernier râle d'agonie, comme un dernier soupir de mourant, se formula, le 16 septembre, dans ces paroles terribles : « La Pologne vient de succomber ! Varsovie est prise ! »

On sait comment cette nouvelle fut annoncée à la chambre des députés par le général Sébastiani.

— Des lettres que je reçois de Pologne, dit-il dans la séance du 16 septembre, m'annoncent que *la* TRANQUILLITÉ *règne à Varsovie.*

Il y eut une variante dans *le Moniteur*, qui déclara que c'était l'ORDRE, et non la *tranquillité*, qui régnait à Varsovie. Dans la situation, l'un des deux mots ne valait guère mieux que l'autre : tous deux étaient infâmes !

Il est curieux de retrouver aujourd'hui l'écho que cette grande chute éveilla dans l'âme des poètes et des croyants, ces lyres vivantes que les grandes tristesses nationales font vibrer, et auxquelles le vent des calamités qui passe arrache des murmures sublimes.

Voici quatre réponses à la phrase optimiste de M. le ministre des affaires étrangères :

BARTHÉLEMY

Destinée à périr ! L'oracle avait raison !
Faut-il accuser Dieu, le sort, la trahison?
Non, tout était prévu, l'oracle était lucide !...
Qu'il tombe sur nos fronts, le sceau du fratricide !
Noble sœur ! Varsovie ! elle est morte pour nous !
Morte un fusil en main, sans fléchir les genoux ;

Morte en nous maudissant à son heure dernière ;
Morte en baignant de pleurs l'aigle de sa bannière,
Sans avoir entendu notre cri de pitié,
Sans un mot de la France, un adieu d'amitié !
Tout ce que l'univers, la planète des crimes,
Possédait de grandeur et de vertus sublimes ;
Tout ce qui fut géant dans notre siècle étroit
A disparu ! Tout dort dans le sépulcre froid !...
Cachons-nous ! cachons-nous ! nous sommes des infâmes !
Rasons nos poils, prenons la quenouille des femmes ;
Jetons bas nos fusils, nos guerriers oripeaux,
Nos plumets citadins, nos ceintures de peaux ;
Le courage à nos cœurs ne vient que par saccades...
Ne parlons plus de gloire et de nos barricades !
Que le teint de la honte embrase notre front !
Vous voulez voir venir les Russes : ils viendront !...

BARBIER

La Guerre.

Mère ! il était une ville fameuse ;
Avec le Hun j'ai franchi ses détours ;
J'ai démoli son enceinte fumeuse ;
Sous le boulet j'ai fait crouler ses tours !
J'ai promené mes chevaux par les rues,
Et, sous le fer de leurs rudes sabots,
J'ai labouré le corps des femmes nues,
Et des enfants couchés dans les ruisseaux !...
Hourra ! hourra ! j'ai courbé la rebelle !
J'ai largement lavé mon vieil affront :
J'ai vu des morts à hauteur de ma selle !
Hourra ! j'ai mis les deux pieds sur son front !...
Tout est fini, maintenant, et ma lame
Pend inutile à côté de mon flanc.
Tout a passé par le fer et la flamme ;
Toute muraille a sa tache de sang !
Les maigres chiens aux saillantes échines
Dans les ruisseaux n'ont plus rien à lécher ;
Tout est désert ; l'herbe pousse aux ruines...
O mort ! ô mort ! je n'ai rien à faucher !

Le Choléra-Morbus.

Mère ! il était un peuple plein de vie,
Un peuple ardent et fou de liberté ;
Eh bien, soudain, des champs de Moscovie,
Je l'ai frappé de mon souffle empesté !
Mieux que la balle et les larges mitrailles,
Mieux que la flamme et l'implacable faim,
J'ai déchiré les mortelles entrailles,
J'ai souillé l'air et corrompu le pain !...
J'ai tout noirci de mon haleine errante ;
De mon contact j'ai tout empoisonné ;
Sur le téton de sa mère expirante,
Tout endormi, j'ai pris le nouveau-né !
J'ai dévoré, même au sein de la guerre,
Des camps entiers de carnage fumants ;
J'ai frappé l'homme au bruit de son tonnerre ;
J'ai fait combattre entre eux des ossements !...
Partout, partout le noir corbeau becquète ;
Partout les vers ont des corps à manger ;
Pas un vivant, et partout un squelette...
O mort ! ô mort ! je n'ai rien à ronger !

La Mort.

Le sang toujours ne peut rougir la terre ;
Les chiens toujours ne peuvent pas lécher ;
Il est un temps où la Peste et la Guerre
Ne trouvent plus de vivants à faucher !...
Enfants hideux ! couchez-vous dans mon ombre,
Et sur la pierre étendez vos genoux ;
Dormez ! dormez ! sur notre globe sombre,
Tristes fléaux ! je veillerai pour vous.
Dormez ! dormez ! je prêterai l'oreille
Au moindre bruit par le vent apporté ;
Et, quand, de loin, comme un vol de corneille,
S'élèveront des cris de liberté ;
Quand j'entendrai de pâles multitudes,
Des peuples nus, des milliers de proscrits,
Jeter à bas leurs vieilles servitudes
En maudissant leurs tyrans abrutis ;
Enfants hideux ! pour finir votre somme,
Comptez sur moi, car j'ai l'œil creux... Jamais
Je ne m'endors, et ma bouche aime l'homme
Comme le czar aime les Polonais !

VICTOR HUGO

Je hais l'oppression d'une haine profonde ;
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce, notre mère, agonise éventrée ;
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix ;
Quand l'Allemagne aux fers se débat sous dix rois ;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête ;
Quand Albani gouverne au pays de Caton ;
Quand Naples mange et dort ; quand, avec son bâton,
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise ;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc ;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc ;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique ;
Quand Vienne tient Milan ; quand le lion belgique,
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon ;
Quand un Cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et, souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau ;
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre.
Je sens que le poète est leur juge ; je sens
Que la Muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh ! la Muse se doit aux peuples sans défense !
J'oublie, alors, l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

LAMENNAIS

Prise de Varsovie.

« Varsovie a capitulé ! L'héroïque nation polonaise, délaissée de la France, repoussée par l'Angleterre, vient de succomber dans la lutte qu'elle a si glorieusement soutenue pendant huit mois contre les hordes tartares alliées avec la Prusse. Le joug moscovite va peser de nouveau sur le peuple des Jagellon et des Sobieski, et, pour aggraver son infortune, les fureurs de quelques monstres affaibliront peut-être l'horreur que doit inspirer le crime de cette nouvelle conquête. Que chacun garde ce qui est à soi : aux égorgeurs, le meurtre et l'infamie ! aux vrais enfants de la Pologne, une gloire pure et immortelle ! au tzar et à ses alliés, la malédiction de quiconque porte en soi un cœur d'homme, de quiconque sait ce que c'est qu'une patrie ! à nos ministres, leurs noms !... Il n'y a rien au-dessous.

« Ainsi donc, peuple généreux, notre frère de foi et notre frère d'armes, lorsque tu combattais pour ta vie, nous n'avons pu t'aider que de nos vœux ; et, à présent que te voilà gisant sur l'arène, nous ne pouvons te donner que des pleurs ! Puissent-ils, au moins, te consoler un peu dans ta douleur immense ! La liberté a passé sur toi comme une ombre fugitive, et cette ombre a épouvanté tes anciens oppresseurs : ils ont cru voir la justice ! Après des jours sombres, regardant le ciel, tu as cru y découvrir des signes plus doux ; tu t'es dit : « Le temps de la délivrance ap- « proche ; cette terre qui recouvre les ossements de nos aïeux « sera encore notre terre ; nous n'y entendrons plus la voix « de l'étranger, nous dictant ses ordres insolents... Nos autels « seront libres comme nos foyers. » Et tu te trompais, et ce n'était pas encore le temps de vivre ; c'était le temps de mourir pour tout ce qu'il y a de doux et de sacré parmi les hommes... Peuple de héros, peuple de notre amour ! repose en paix dans la tombe que le crime des uns et la lâcheté des autres t'ont creusée ; mais, ne l'oublie point, cette tombe n'est pas vide d'espérance ; sur elle, il y a une croix, une croix prophétique qui dit : « Tu revivras !... »

Convenons qu'un peuple est bien heureux d'avoir des poètes ; s'il n'avait que des hommes d'Etat, la postérité prendrait souvent une étrange idée de lui.

Au reste, la chute de la Pologne entraîna la chute de *l'Avenir*.

Nous allons dire comment.

CXCI

SUSPENSION DE « L'AVENIR ». — SES TROIS PRINCIPAUX RÉDACTEURS SE RENDENT A ROME. — L'ABBÉ DE LAMENNAIS MUSICIEN. — CE QU'IL EN COUTE POUR OBTENIR UNE AUDIENCE DU PAPE — LE COUVENT DE SANTO-ANDREA DELLA VALLE. — ENTREVUE DE M. DE LAMENNAIS AVEC GRÉGOIRE XVI — LA STATUETTE DE MOISE. — LES DOCTRINES DE L' « AVENIR » SONT CONDAMNÉES PAR LE CONSEIL DES CARDINAUX. — RUINE DE M. DE LAMENNAIS. — LES « PAROLES D'UN CROYANT ».

Pour les rédacteurs de *l'Avenir*, la position n'était plus tenable. Si, d'un côté, la démocratie religieuse, abreuvée de tristesse et de fiel, recueillait avec amour les paroles des *envoyés*, de l'autre, l'opposition des chefs de l'Eglise catholique devenait formidable, l'accusation d'hérésie courait de bouche en bouche. L'abbé de Lamennais regarda autour de lui, et ne vit, comme le prophète Isaïe, que des champs où la désolation était assise. La Pologne, blessée au flanc, la main hors du suaire, dormait dans l'attente éternellement trompeuse de la main de la France ; et, cependant, elle était tombée pleine de désespoir et de doute, en disant : « Dieu est trop haut, et la France est trop loin ! » L'Irlande, éperdue de misère, mourant de faim, comprimée à la fois par le poing et par le genou de l'Angleterre, se prosternait en vain devant ses croix de bois en implorant le secours du ciel : rien ne venait ! Il semblait que la Liberté eût détourné sa face d'un monde qui n'était point digne d'elle. La Pologne et l'Irlande, ces deux alliées naturelles de toute démocratie religieuse, disparaissaient de la scène politique, et, en disparaissant, entraînaient dans leur chute l'existence de *l'Avenir*.

Le flot des oppositions, semblable à une marée sans reflux, montait, montait toujours. Les uns en voulaient à l'opinion de M. de Lamennais, les autres à son talent ; ces derniers n'étaient pas les moins animés contre lui. Il fallut céder. Comme tous les journaux qui glissent dans le vide, *l'Avenir* annonça qu'il *suspendait* sa publication ; ce furent ses adieux de Fontainebleau.

« Si nous nous retirons un moment, écrivait M de Lamennais, ce n'est point par lassitude, encore moins par découragement ; c'est pour aller, comme autrefois les soldats d'Israël, *consulter le Seigneur en Silo*.

« On a mis en doute notre foi et nos intentions même ; car, en ces temps-ci, que n'attaque-t-on point ? Nous quittons un instant le champ de bataille pour remplir un autre devoir également pressant. Le bâton du voyageur à la main, nous nous acheminons vers la chaire éternelle, et, là, prosternés aux pieds du pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons : « O père ! daignez abaisser vos regards sur quelques-uns « d'entre les derniers de vos enfants qu'on accuse d'être re- « belles à votre infaillible et douce autorité ! O père ! pro- « noncez sur eux la parole qui donne la vie parce qu'elle « donne la lumière, et que votre main s'étende pour bénir « leur obéissance et leur amour. »

Il serait puéril de mettre ici en question la sincérité de celui qui écrivait ces lignes. Comme Luther, qui promettait, lui aussi, de se soumettre à Rome, l'abbé de Lamennais avait l'intention de persévérer dans la foi catholique. Si, plus tard, son orthodoxie s'ébranla ; si, à la vue de Rome et des cardinaux, sa foi au vicaire de Jésus et la représentation visible de l'Eglise se démentit, il faut en accuser peut-être la forme toute païenne sous laquelle la religion du Christ lui apparut, comme jadis au moine d'Eisleben, dans la ville éternelle.

Quand j'en serai là de ma vie, à moi, je raconterai mes propres sensations, et je dirai mes longues conversations à ce sujet avec le pape Grégoire XVI.

Les trois pèlerins de *l'Avenir*, l'abbé de Lamennais, l'abbé Lacordaire et le comte Charles de Montalembert se mirent donc en route pour l'Italie, non tout à fait comme l'avait annoncé l'un d'eux, le bâton du voyageur à la main, mais animés d'une foi réelle, et la douleur dans l'âme. Ils ne laissaient pas sans un regret mortel le rêve de onze mois derrière eux ; *l'Avenir* avait, en effet, duré du 16 octobre 1830 au 17 septembre 1831.

Nous ne raconterons point les *impressions* de voyage de l'abbé de Lamennais, car l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* n'est point un homme à impressions extérieures. Il passa devant l'Italie sans la voir ; à travers cette merveille des merveilles, il n'apercevait que son idée et le but de son itinéraire.

C'est dix ans plus tard qu'étant prisonnier à Sainte-Pélagie, et déjà vieux, Lamennais retrouva dans un coin de ses souvenirs l'Italie encore chaude de son soleil ; par un procédé de daguerréotype qu'explique assez la nature de l'homme dont nous nous occupons, les monuments de l'art et le paysage s'étaient décalqués invisiblement sur la plaque de son cerveau ! il fallut la rêverie, le silence et la captivité, comme il faut l'iode à la plaque argentée, pour faire sortir de sa mémoire la figure des belles choses qu'il avait oublié d'admirer dix ans auparavant. C'est à cause de cela qu'il nous disait en 1841, sous le plafond écrasé de son cachot :

— Je commence à voir l'Italie.. C'est un pays merveilleux !

On pourrait faire sur l'abbé de Lamennais, surtout en le comparant aux autres poètes de son temps, une curieuse étude psychologique.

L'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* voit peu et mal : il a un nuage sur les yeux et un nuage sur le cerveau ; à l'endroit de la perception du monde extérieur, le seul sens qui soit, pour ainsi dire, éternellement éveillé dans cette organisation particulière, est le sens de l'ouïe, qui répond à la faculté musicale : l'abbé de Lamennais joue du piano, et se plaît surtout aux compositions de Listz. De là peut-être la cause de sa profonde tendresse pour ce grand artiste

Quant au reste, c'est-à-dire quant à ce qui se rapporte au monde objectif, le spectacle est en lui, et, lorsqu'il veut voir, c'est dans son âme qu'il regarde. De cette disposition de l'homme, il résulte une nature de style qui rentre dans la manière psychologique. Décrit-il un paysage, comme dans les *Paroles d'un croyant* ou dans les tableaux datés de sa prison, c'est toujours la ligne infinie qui étend sous sa plume de vagues horizons ; chez lui, la pensée voit, non pas l'œil.

C'est que M. de Lamennais est de la race des penseurs maladifs dont était Blaise Pascal. Que la médecine ne s'avise jamais de guérir ces natures souffrantes elle leur enlèverait leur génie.

Le voyage, avec ses relais forcés, donna souvent à l'abbé de Lamennais le loisir d'étudier notre littérature moderne qu'il connaissait peu. Dans un monastère d'Italie où les pèlerins reçurent l'hospitalité, MM. de Lamennais et Lacordaire lurent pour la première fois *Notre-Dame de Paris* et *Henri III*.

Arrivé à Rome, l'abbé de Lamennais logea dans l'hôtel et dans l'appartement qu'avait occupé, quelques mois auparavant, la comtesse Guiccioli. Son idée fixe était de voir le pape, de terminer avec lui ses affaires, qui étaient celles de la démocratie religieuse. Après de longs retards, après une foule de démarches infructueuses, après sept ou huit demandes d'audience restées sans résultat, l'abbé de Lamennais se plaignit ; alors, un ecclésiastique de Rome, à qui il témoignait son mécontentement lui fit naïvement observer que peut-être il avait omis de déposer la somme de... dans les mains du cardinal ***. L'abbé de Lamennais avoua qu'il aurait cru offenser Son Eminence en la traitant comme le portier d'une courtisane.

— Alors, ne vous étonnez plus, lui répondit l'abbé italien, de n'avoir pas encore été reçu par Sa Sainteté

L'ignorant voyageur avait oublié la formalité essentielle Et, cependant, quoique renseigné, il s'obstina à voir le pape gratis ; en payant, il lui eût semblé devenir le complice d'une simonie.

Les rédacteurs de *l'Avenir* étaient déjà depuis trois mois oubliés dans la ville sainte, attendant que le pape voulût bien s'occuper d'une question qui tenait en suspens une moitié de l'Europe catholique. L'abbé Lacordaire avait pris le parti de retourner en France : le comte de Montalembert se préparait à partir pour Naples, M. de Lamennais seul continuait de frapper aux portes du Vatican, plus fermées et plus inexorables que celles de Lydie dans ses mauvais jours. Le père Ventura, alors général des Théatins, reçut l'illustre voyageur français à Santo-Andrea della Valle

« Je n'oublierai jamais, dit M. de Lamennais dans ses *Affaires de Rome*, les jours paisibles que j'ai passés dans

cette pieuse maison, entouré des soins les plus délicats, parmi ces bons religieux si édifiants, si appliqués à leurs devoirs, si éloignés de toute intrigue. La vie du cloître, régulière, calme et, pour ainsi dire, retirée en soi, tient une sorte de milieu entre la vie purement terrestre et cette vie future que la foi nous montre sous une forme vague encore, et dont tous les êtres humains ont en eux-mêmes l'irrésistible pressentiment. »

Enfin, après bien des instances, l'abbé de Lamennais fut reçu par Grégoire XVI en audience particulière. Il se rendit au Vatican, monta l'escalier gigantesque tant de fois monté et descendu par Raphaël et par Michel-Ange, par Léon X et par Jules II ; il traversa les hautes et silencieuses salles aux deux rangs de fenêtres superposées ; à l'extrémité de ce long palais splendide et désert, il arriva, conduit par un huissier, dans une chambre d'attente où deux cardinaux, immobiles comme des statues, assis sur des sièges de bois, lisaient gravement leur bréviaire. Le moment venu, l'abbé de Lamennais fut introduit. — Dans une chambre petite, nue, toute tendue de rouge, où un seul fauteuil annonçait qu'un seul homme avait là le droit de s'asseoir, se tenait *debout* un grand vieillard calme et souriant dans son blanc linceul. Il recevait M. de Lamennais debout ; grand honneur ! le plus grand que cet homme divin pût faire à un autre homme sans violer l'étiquette

Alors, le pape entretint le voyageur français du beau soleil, de la belle nature de l'Italie, des monuments de Rome, des arts, de l'histoire ancienne ; mais de son affaire, du but de son voyage, pas un mot. Le pape n'avait point commission pour cela : cette question se traitait quelque part dans l'ombre, entre des cardinaux nommés pour en connaître, et dont on ne savait point les noms Un mémoire avait été adressé à la cour de Rome par les rédacteurs de *l'Avenir* ; ce mémoire devait amener une décision autour de laquelle régnait le mystère le plus impénétrable. Le pape, d'ailleurs, se montra bienveillant pour le prêtre français dont le génie honorait l'Eglise catholique.

— Quelle est, parmi les œuvres d'art, demanda-t-il à M. de Lamennais, celle qui vous a le plus frappé ?

— Le *Moïse* de Michel-Ange, répondit le prêtre

— Eh bien, lui dit Grégoire XVI, je vais vous montrer une chose que personne ne voit, ou plutôt que bien peu d'élus voient à Rome.

Et, en disant ces mots, le grand vieillard blanc entra dans une sorte d'alcôve fermée par des rideaux, et revint soutenant dans ses bras une réduction en argent du *Moïse* faite par Michel-Ange lui-même. L'abbé de Lamennais admira, salua et se retira accompagné par les deux cardinaux qui gardaient l'entrée de cette chambre.

Il fut forcé de rendre hommage à la gracieuse réception du saint-père ; mais, en conscience, il n'était pas venu de Paris à Rome pour voir la statuette de Moïse !

Ce fut un désenchantement infini. L'abbé de Lamennais secoua sur Rome la poussière de ses sandales, une poussière de tombe, et s'en revint à Paris.

Après un long silence, au moment où l'affaire de l'*Avenir* semblait ensevelie dans les hypogées du saint-siège, Rome parla : elle condamnait les doctrines des hommes qui avaient essayé de rallier le christianisme à la liberté

La douleur de l'abbé de Lamennais fut immense. Le pasteur étant frappé, les brebis se dispersèrent, à peine la nouvelle d'une censure arrivait-elle à la Chesnaie, que les disciples furent saisis de frayeur, et prirent la fuite. M. de Lamennais resta seul dans le vieux château abandonné, seul avec le triste silence qu'interrompaient parfois le murmure des grands chênes et le chant des oiseaux plaintifs. Bientôt cette retraite même lui fut enlevée : l'abbé de Lamennais se réveilla, un jour, ruiné par la faillite d'un libraire dont il avait garanti la signature.

Alors, l'ex-rédacteur de *l'Avenir* commença son voyage à travers un océan d'amertume ; les tourments de l'âme l'empêchèrent de s'apercevoir de sa pauvreté, qui fut extrême ; ses meubles, ses livres, il vendit tout Deux fois il baissa sous la main du chef de l'Eglise une tête résignée, et deux fois il se releva, plus triste chaque fois, chaque fois plus indompté, chaque fois plus convaincu que l'esprit humain, le progrès, la raison, la conscience ne pouvaient avoir tort. Ce ne fut point sans déchirements profonds qu'il se sépara du dogme de sa jeunesse, de sa vie de prêtre, de l'obéissance tranquille, de l'unité majestueuse et forte, en un mot, de tout ce qu'il avait défendu ; mais l'esprit nouveau l'avait pris aux cheveux, selon le langage de la Bible, et lui disait : « Va ! »

C'est alors que, dans le silence, au milieu des persécutions que sa docilité même n'avait pu désarmer, à Paris, dans une petite chambre meublée d'un lit de sangle, d'une table et de deux chaises, l'abbé de Lamennais écrivit les *Paroles d'un croyant*. Le manuscrit resta une année dans le portefeuille de l'auteur ; remis plusieurs fois entre les mains de l'éditeur Renduel, retiré, puis redonné, puis retiré encore, ce beau livre subit avant sa publication toute sorte de vicissitudes, rencontra toute sorte d'obstacles ; les principales difficultés vinrent de la famille même de l'abbé de Lamennais, surtout d'un frère qui ne voyait pas sans terreur son frère s'aventurer sur cet océan de la démocratie qu'agitaient les tempêtes de 1833. Enfin, après bien des retards et des hésitations douloureuses, la forte volonté de l'auteur l'emporta sur les instances de l'amitié.

Le livre parut.

C'est ici la troisième transformation de l'écrivain : l'ABBÉ DE LA MENNAIS et M. DE LAMENNAIS venaient de faire place au CITOYEN LAMENNAIS.

Nous le retrouverons sur les bancs de la Constituante de 1848.

Comme tous les hommes d'un grand génie, et qui, pilotes de leur propre pensée, ont eu à conduire ce génie à travers les orages religieux et politiques qui ont soufflé depuis trente ans, M. de Lamennais a été l'objet des jugements les plus opposés. Nous ne nous faisons ici ni son apologiste ni son accusateur ; nous essayons de lui rendre le service qu'il appartient à tout homme de cœur de rendre à un homme qu'il admire : nous essayons de le montrer aux autres tel qu'à nous-même il est apparu

CXCII

CELUI QUI FUT GANNOT. — LE MAPAH. — SON PREMIER MIRACLE. — LES NOCES DE CANA. — GANNOT PHRÉNOLOGUE. — D'OÙ LUI VENAIENT SES PREMIÈRES NOTIONS PHRÉNOLOGIQUES. — L'INCONNUE. — CHANGEMENT OPÉRÉ DANS LA VIE DE GANNOT. — COMMENT IL PASSE MAPAH.

Encadrons M. de Lamennais, c'est-à-dire le grand philosophe, le grand poète, le grand humaniste, entre un faux prêtre et un faux dieu. Après sa sanglante passion, le Christ fut crucifié entre deux larrons.

Nous allons raconter les aventures et exposer les doctrines du *Mapah* ou de *celui qui fut Gannot*.

C'est un des dieux les plus excentriques qui se produisirent de 1831 à 1845.

Les anciens divisaient leurs dieux en *dii majores* et en *dii minores* ; le Mapah était un dieu *minor*. Il n'en était pas moins amusant pour cela.

Ce nom de *Mapah* était le nom favori du dieu, celui sous lequel il désirait être adoré ; mais, n'oubliant pas qu'il avait été homme avant de devenir dieu, il se laissait humblement et modestement appeler, quelquefois même il s'appelait, parlant de sa propre personne, *celui qui fut Gannot*.

Il avait, en effet, ou plutôt il avait eu deux existences bien distinctes : celle de l'homme et celle du dieu.

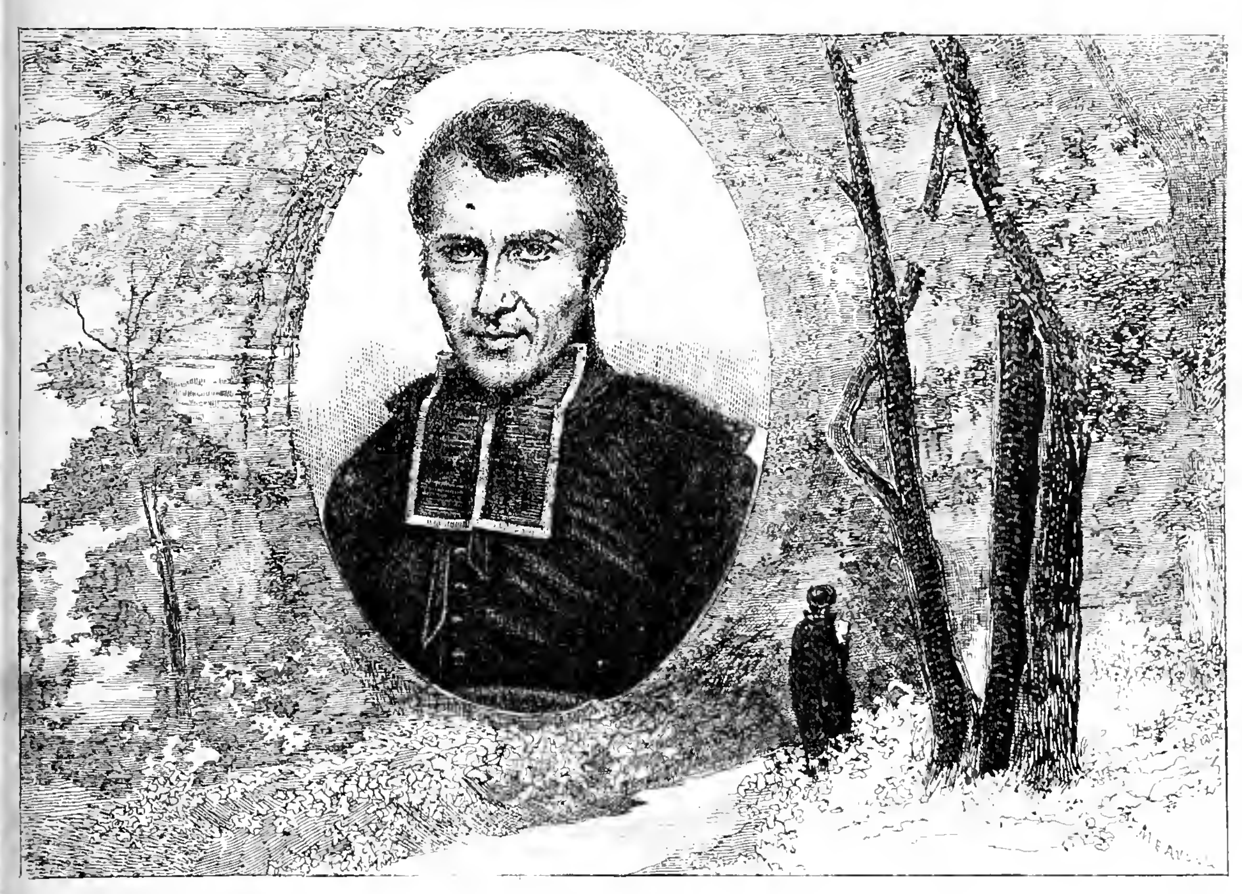
L'homme était né vers 1800, ou du moins paraissait à peu près de mon âge quand je l'ai connu. Il se donnait alors de vingt-huit à trente ans. On m'a dit qu'une fois dieu, il soutenait avoir été le contemporain de tous les siècles, et avoir même préexisté sous une double forme symbolique à Eve et Adam, dans lesquels il s'incarna quand le père et la mère du genre humain ne faisaient encore qu'une seule et même personne !

L'homme avait été un beau, un élégant, un dandy, un habitué du boulevard de Gand, aimant les chevaux, adorant les femmes, idolâtrant le jeu ; à tous les jeux il était habile ; au billard surtout. Si bon joueur de billard que fut le pape Grégoire XVI, en supposant qu'il eût joué au billard sa papauté avec Gannot, j'eusse bien certainement parié pour Gannot.

Dire que Gannot jouait mieux au billard qu'aux autres jeux, cela ne veut pas dire qu'il aimât moins les jeux de hasard que les jeux d'adresse : point : Gannot avait une passion pour la roulette, pour la rouge et la blanche, pour le trente et un, pour le biribi, pour tous les autres jeux, enfin.

Aussi avait-il toutes les bienheureuses illusions des joueurs. Nul mieux que lui ne faisait ronfler un cigare et crier des bottes vernies sur l'asphalte des trottoirs en

rêvant des fortunes merveilleuses, des calèches, des tilburys, des tandems attelés de chevaux ferrés d'argent; des maisons, des hôtels, des palais, avec des tapis mous et épais comme le gazon des prairies; des rideaux, des brocatelles, des tapisseries, des lampas, des lustres de cristal, des meubles de Boule. Malheureusement, entre ses doigts prodigues, l'or gagné s'écoulait comme l'onde. Sans cesse ballotté de la misère à l'abondance, il passait de la maigre déesse à la grasse divinité avec des airs superbes qui faisaient plaisir à voir. L'orgie ne lui déplaisait pas non plus; mais il lui fallait l'orgie avec des proportions gigantesques: le festin de Trimalcion ou les noces de Gamache. Au reste, bon ami, toujours prêt à rendre service, jetant sa bourse au vent, son cœur aux femmes, sa vie à tout, ne se doutant pas encore de sa future divinité, mais faisant déjà toute sorte de miracles.



L'abbé de Lamennais.

Tel était Gannot, le futur Mapah, lorsque j'eus l'honneur de faire sa connaissance, vers 1830 ou 1831, au café de *Paris*.

Encore moins que lui, je pressentais sa divinité à venir, et celui qui m'eût dit, lorsque, à deux heures du matin, je le quittai pour regagner mon troisième étage de la rue de l'Université, que je venais de serrer la main à un dieu, celui-là m'eût certes bien étonné

J'ai dit que, même avant d'être dieu, Gannot faisait des miracles; je vais raconter un de ceux que je lui ai à peu près vu faire

C'était vers 1831, — préciser l'époque de l'année me serait chose impossible; — un ami de Gannot, un innocent débiteur qui en était encore à sa première lettre de change, vint le trouver et lui exposer sa détresse en termes déchirants. Gannot était un de ces hommes que l'on consulte volontiers dans les moments difficiles, — esprit prompt aux expédients, œil sûr, main ferme.

Malheureusement, Gannot était dans un de ses jours de pauvreté, et, dans ses jours de pauvreté, il eût rendu des points à Job. Il commença donc par avouer son impuissance personnelle, et, comme son ami se désespérait:

— Bah! dit-il, nous en avons vu bien d'autres!

Nous en avons vu bien d'autres était le mot de Gannot, qui, en effet, en avait vu de toutes les couleurs.

— Eh bien, mais, demanda l'ami, en attendant, comment me tirer de là?

— As-tu un objet d'une valeur quelconque dont on puisse faire de la monnaie, ne fût-ce que vingt francs, ne fût-ce que dix francs, ne fût-ce que cinq francs?

— Hélas! dit le jeune homme, j'ai ma montre...

— Argent ou or?

— Or

— Or! et elle vaut?

— Elle vaut deux cents francs; mais c'est à peine si j'en trouverai soixante, et la lettre de change est de cinq cents.

— Va porter ta montre au mont-de piété

— Et après?

— Tu rapporteras ici l'argent qu'on t'en aura donné.

— Et après?

— Tu m'en donneras la moitié.

— Et après?

— Après, je te dirai ce qu'il en faudra faire... Va, et surtout ne distrais pas un denier de la somme!

— Peste! je n'ai garde! dit l'ami.

Et il partit courant.

Le jeune homme revint avec soixante et dix francs.

C'était de bon augure.

Gannot les prit et les mit majestueusement dans sa poche

— Que fais-tu? lui dit l'ami.

— Tu le vois bien.

— Il me semble que tu avais dit que nous partagerions...

— Plus tard... Pour le moment, il est six heures, allons dîner.

— Comment, allons dîner?

— Mon cher, les gens comme il faut ont besoin de dîner, et de bien dîner, pour se donner des idées.

Et Gannot s'achemina vers le Palais-Royal, accompagné du jeune homme, et, une fois au Palais-Royal, Gannot entra aux Frères-Provençaux.

Le jeune homme essaya bien un peu de tirer Gannot par le bras; mais, sous son bras, comme dans un piège, Gannot pinça la main du jeune homme; il fallut suivre.

Gannot fit la carte et dîna bravement, à la grande inquiétude de son ami, qui laissait d'autant plus les morceaux entiers sur son assiette que les morceaux étaient plus délicats. Le futur Mapah mangea pour deux

Le quart d'heure de Rabelais arriva: l'addition se montait à trente-cinq francs.

Gannot jeta deux louis sur la table. On voulut lui rendre sa monnaie.

— Inutile ! les cinq francs sont pour le garçon, dit-il.

Le jeune homme secoua mélancoliquement la tête.

— Ce n'est point là, murmurait-il tout bas, le moyen de payer ma lettre de change !

Gannot ne paraissait remarquer ni ses monologues ni ses hochements de tête.

Ils sortirent.

Gannot marchait devant, le cure-dent à la bouche ; l'ami le suivait silencieux et morne, comme une victime résignée. Arrivé à la Rotonde, Gannot s'assit, attira une chaise à la portée de son ami, frappa sur la table de marbre avec la plaque de bois d'un journal, demanda deux tasses de café, un cabaret de liqueurs assorties, et les meilleurs cigares que l'on pourrait trouver.

La consommation se monta à cinq francs. Restait vingt-cinq francs sur les soixante-dix.

Gannot en déposa dix dans la main de son ami, et réintégra les quinze autres dans sa poche.

— Eh bien ? demanda l'ami.

— Prends ces dix francs, répondit Gannot, monte dans cette maison que tu vois en face, au 113 ; ne te trompe pas d'étage, surtout !

— Qu'est-ce que cette maison ?

— C'est une maison de jeu.

— Je jouerai donc ?

— Sans doute, tu joueras ! et, à minuit, que tu aies gagné ou perdu, reviens ici... ; j'y serai.

Le jeune homme en était à ce point d'anéantissement que, si Gannot lui eût dit : « Va te jeter à la rivière, » il y serait allé.

Il exécuta ponctuellement l'ordre de Gannot.

Il n'avait jamais mis le pied dans une maison de jeu ; la fortune, dit-on, favorise les innocents : il joua et gagna.

A onze heures trois quarts, — il n'avait pas oublié l'injonction du maître, pour lequel il commençait à se sentir une espèce de respect superstitieux, — à onze heures trois quarts, il sort les poches pleines d'or, et le cœur gonflé de joie.

Gannot se promenait devant le passage qui conduit au Perron, fumant tranquillement son cigare.

Du plus loin qu'il l'aperçut :

— Oh ! mon ami, s'écria le jeune homme, quel bonheur ! j'ai gagné quinze cents francs ; ma lettre de change payée, il me restera mille francs !... Laisse-moi t'embrasser, je te dois la vie.

Gannot le repoussa doucement de la main, et l'invita à modérer les transports de sa reconnaissance.

— Ah ! maintenant, dit-il, nous pouvons bien aller prendre un verre de punch, n'est-ce pas ?

— Un verre de punch ?... Un bol, mon ami ! deux bols ! tant que tu voudras, et des havanes à discrétion ! Je suis riche : ma lettre de change payée et ma montre retirée, il me reste encore..

— Tu me l'as déjà dit.

— Ma foi ! je suis si content, que je ne saurais trop le redire, mon ami !

Et le jeune homme s'abandonna aux éclats d'une joie immodérée, tandis que beau, calme et fier, Gannot montait royalement l'escalier conduisant à l'estaminet Hollandais, le seul qui fût ouvert à minuit passé.

L'estaminet était plein. Gannot appela *les garçons*.

Un garçon se présenta

— J'ai demandé *les garçons*, dit Gannot.

On en alla chercher trois qui étaient à la glacerie : on en fit lever deux qui étaient déjà couchés. Il en vint quinze en tout.

Gannot les compta

— Bon ! dit-il. Maintenant, garçons, promenez-vous de table en table, et demandez à ces messieurs et à ces dames ce qu'ils désirent

— Alors, monsieur ..

— C'est moi qui paye ! dit majestueusement Gannot

La plaisanterie fut acceptée ; on la trouva même de bon goût : seul, l'ami riait du bout des lèvres en voyant l'absorption de liqueurs, de café, de gloria qui se faisait.

Chaque table était un volcan versant, au milieu des flammes, une lave de punch. Les tables se renouvelaient ; les nouveaux venus étaient invités par l'amphitryon à consulter la carte, et à s'en donner à discrétion : glaces, liqueurs, limonades gazeuses, tout y passa jusqu'à l'eau de Seltz.

Enfin, à trois heures, quand il n'y eut plus un seul petit verre dans l'établissement, Gannot demanda la note de la consommation. Elle s'élevait à dix-huit cents francs.

Et la lettre de change !..

Le jeune homme, plus mort que vif, porta machinalement la main à sa poche, quoiqu'il sût bien qu'elle ne contenait que quinze cents francs ; mais Gannot ouvrit son portefeuille, en tira deux billets de mille francs, et, soufflant dessus pour les décoller :

— Tenez, garçons, dit-il, le reste est pour le service.

Et, se tournant vers son élève, près de se trouver mal, et qui, toute la soirée, n'avait cessé de le tirer par la manche, et de lui marcher sur les pieds :

— Jeune homme, lui dit-il, j'ai voulu te donner une petite leçon... C'est pour t'apprendre qu'un bon joueur ne doit pas s'émerveiller des gains qu'il fait, et surtout qu'il doit en user largement.

Avec les quinze francs qu'il avait gardés sur l'argent de son ami, Gannot avait été jouer de son côté, et avait gagné deux mille francs. On a vu où ils étaient passés

Ce fut son miracle des noces de Cana.

Mais, comme on le comprend bien, cette fortune aléatoire avait de cruels revers ; l'existence de Gannot était pleine de crises ; il vivait de tous les excès ! Plus d'une fois, au milieu de cette vie orageuse, les pensées les plus sinistres traversèrent son cerveau. Nouveau Karl Moor, nouveau Jean Sbogar, nouveau Jaromir, quels plans effroyables ne formait-il pas alors ? Attaquer les passants sur les grands chemins, et jeter au tapis vert un or taché de sang, ce fut, dans plus d'une déroute, le rêve de ses nuits fiévreuses, et la terrible espérance de ses lendemains !

— J'allais, disait-il lui-même lorsque sa divinité l'eut dégagé de toutes ces vapeurs sombres de l'humanité, j'allais trébuchant sur la voie du crime, et me heurtant la tête çà et là aux angles du couperet ; je devais passer par toutes ces épreuves : c'est du dernier des vaurieus que devait sortir le premier des protestants !

A l'industrie du jeu il en joignit une autre moins éventuelle. Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, où il demeurait alors, les passants ont pu observer une tête servant d'enseigne, et sur le crâne chauve de laquelle un artiste quelconque avait peint en bleu et rouge la topographie cérébrale des *facultés*, des *sentiments* et des *instincts* ; cette tête cabalistique indiquait qu'*ici* on donnait des consultations de phrénologie.

Maintenant, il est bon de dire comment Gannot était arrivé à l'apogée de la science des Gall et des Spurzheim.

Fils d'un chapelier, il avait remarqué, tout enfant, dans la boutique de son père, les formes les plus diverses de chapeau en rapport avec les formes si variées de la tête. Il s'était ainsi créé un système phrénologique à lui, qu'il développa plus tard par l'étude superficielle de l'anatomie.

Gannot était médecin, ou, pour mieux dire, officier de santé ; ce qu'il avait appris tenait peu de place dans sa mémoire ; mais, doué d'un tact fin et pénétrant, il analysait avec une espèce de *seconde vue* les caractères et les têtes qui tombaient sous sa main.

Un jour qu'accablé par une perte d'argent qu'il venait de faire au jeu, ne trouvant plus devant lui que misère et désespoir, il s'abandonnait aux plus sombres résolutions, une femme du monde, belle, jeune, riche, descend de voiture, monte son escalier, et frappe à sa porte.

Elle venait demander au devin la bonne aventure de sa tête.

Si magnifique créature qu'elle fût, Gannot ne vit ni elle, ni sa beauté, ni son trouble, ni son hésitante rougeur ; elle s'assit, ôta son chapeau, découvrit d'admirables cheveux blonds, et livra sa tête au phrénologue.

Le docteur mystérieux passa négligemment sa main dans ces ondes d'or.

Son esprit était ailleurs.

Rien pourtant de plus riche que les plans et les contours qui se développaient sous le toucher du maître. Au moment où sa main arrivait à un endroit situé à la base du crâne que le vulgaire appelle la nuque, et que les savants nomment l'organe de l'*amattvité*, soit qu'elle eût vu Gannot dès longtemps, soit sympathie magnétique et instantanée, cette femme fondit en larmes, et, jetant ses bras autour du cou du futur Mapah :

— Ah ! s'écria-t-elle, je vous aime !

Ce fut un rayon nouveau dans la vie de cet homme.

Jusque-là, Gannot avait connu les femmes ; il n'avait pas connu la femme. A une vie de folles débauches, de jeu, d'émotions violentes, à une vie répandue sur l'asphalte du boulevard, sur le parquet des tripots, dans les allées du bois, succéda une vie d'amour solitaire ; car, cette belle inconnue, il l'aima jusqu'à la folie, jusqu'à la rage.

Elle était mariée.

Souvent, dans leurs heures de délire, quand venait le moment de se quitter, des pleurs plein les yeux, des sanglots plein la poitrine, ils conspirèrent la mort de l'homme qui était un obstacle à leur enivrante passion ; mais ils en restèrent à la pensée du crime. Du moins, elle voulut fuir avec lui : la fuite fut convenue, le jour arrêté ; mais, ce jour-là, elle arriva chez Gannot avec un portefeuille garni de billets de banque pris dans le portefeuille de son mari : Gannot eut horreur du vol et refusa l'argent.

Le lendemain, elle vint sans autre fortune que la robe

qu'elle portait sur elle ; pas une chaîne d'or à son cou, pas une bague à son doigt.

Ce jour-là, il l'enleva.

La vie de cet homme, compliquée de cet élément nouveau, prit plus que jamais son vol à travers les régions impossibles ; c'était une de ces natures qui vont à tous les emportements. Si ce principe de M. Guizot est vrai : « On tombe toujours du côté où l'on penche, » le Mapah ne pouvait manquer de tomber un jour ou l'autre : il penchait de tous les côtés !

Le jeu et l'amour satisfaisaient admirablement tous les instincts merveilleux de cette vie excentrique ; les maisons de jeu fermèrent ! la femme qu'il aimait mourut !

C'est alors que le dieu naquit chez lui de l'amant inconsolable et du joueur rentré.

Il fit une maladie pendant laquelle le spectre de cette femme morte le visita toutes les nuits, et lui révéla les dogmes de sa religion nouvelle. En proie à ces hallucinations de l'amour et de la fièvre, Gannot s'écoutait lui-même dans la voix qui lui parlait. Mais il n'était déjà plus Gannot ; il se transfigurait.

CXCIII

LE DIEU ET SON SANCTUAIRE. — IL NOTIFIE AU PAPE SA DÉCHÉANCE. — SES MANIFESTES. — SON PORTRAIT. — DOCTRINE DE L'ÉVADISME. — EMBLÈMES DE CETTE RELIGION. — CHAUDESAIGUES ME CONDUIT CHEZ LE MAPAH. — ISWARA ET PRACRITI. — QUESTIONS QUI MANQUENT D'ACTUALITÉ — GUERRE ENTRE LES SECTATEURS DU « BIDJA » ET LES PARTISANS DU « SAKTI ». — MA DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LE MAPAH.

En 1840, dans cette vieille île Saint-Louis que fouettent les vents aigres et colères du nord et de l'ouest, sur le quai le plus froid de cette froide Thulé, — *terrarum ultima Thule*, — à un rez-de-chaussée obscur et livide, dans une chambre nue, un homme pétrissait et moulait du plâtre.

Cet homme, c'était l'ancien Gannot.

La chambre était à la fois un atelier et une école ; on venait y prendre des leçons de moulage, et y consulter le *Mapah*. C'était, nous l'avons déjà dit, le nom sous lequel Gannot présidait à sa nouvelle existence.

De cette chambre partit le premier manifeste par lequel *celui qui avait été Gannot* révélait au monde sa mission. — Qui dut être étonné ? Ce fut certes le pape Grégoire XVI, lorsqu'il reçut un jour, sur son trône souverain, un écrit daté *de notre grabat apostolique*, dans lequel on lui annonçait qu'il avait fait son temps ; qu'à partir de ce jour, il eût à se regarder comme déchu, et qu'enfin il était remplacé.

Ce devoir de politesse rempli envers son prédécesseur, Gannot annonça purement et simplement à ses amis qu'ils eussent à le considérer comme le dieu de l'avenir.

Depuis deux ou trois ans, Gannot faisait école ; de cette école étaient Félix Pyat, Thoré, Chaudesaigues, etc... etc. La brusque transfiguration de Gannot en Mapah, sa déclaration au pape, la prétention qu'il affichait de se poser en révélateur, lui aliénèrent ses anciens disciples ; ce fut le *durus hic sermo*. Cependant, lui, inébranlable, continuait le cours de ses prédications ; mais, comme ses prédications orales ne suffisaient point, et qu'il crut nécessaire d'y joindre les professions de foi imprimées, un jour il vendit ses hardes, et en convertit le prix en manifestes de guerre contre la religion du Christ, lesquels manifestes il distribuait à ses nouveaux disciples en disant, non pas comme Jésus : « Mangez et buvez ; ceci est mon corps et ceci est mon sang ! » Mais : « Prenez et lisez ; ce sont mes chemises et mes culottes ! »

Depuis cette vente de sa garde-robe, les habitudes du ci-devant lion, ainsi que le costume, avaient entièrement disparu. Dans son passage du Gannot au Mapah, tout ce qui constituait le vieil homme s'était évanoui : une blouse remplaçait, hiver comme été, les habits élégants que portait l'ancien joueur ; un feutre gris couvrait son front haut et magnifiquement dessiné. Ainsi vu, il était véritablement beau : ses yeux gris bleu brillaient d'un feu mystique ; son nez fin, aux arêtes mobiles, suivait une ligne droite et pure ; une abondante barbe d'un blond vif tombait sur sa poitrine ; tous ses traits, comme ceux des rêveurs et des illuminés, étaient attirés vers le haut de sa tête par une sorte de tension nerveuse ; sa main était blanche, fine, distinguée, et, par un reste d'idolâtrie de l'homme du monde, il en prenait un soin particulier ; son geste ne manquait point d'empire ; sa parole était éloquente, chaude, colorée, bizarre. Prophète de la misère, il en avait pris les insignes ; il s'était fait prolétaire pour arriver au cœur des prolétaires ; il avait endossé la blouse pour conserver les blouses.

Le Mapah n'était pas un dieu simple ; c'était un dieu composite ; il y avait en lui du Saint-Simon, du Fourier, de l'Owen.

Son principal dogme était le dogme très ancien de l'androgénisme, c'est-à-dire l'unité du principe mâle et du principe femelle dans toute la nature, l'unité de l'homme et de la femme dans la société.

Il appelait sa religion l'ÉVADISME, d'Ève et d'Adam ; lui-même s'appelait le MAPAH, de *pater* et de *mater* ; c'est en cela qu'il se superposait au pape, lequel n'avait été, dans les meilleurs temps de la papauté, même sous Grégoire VII, que le père des chrétiens, tandis que lui était à la fois le père et la mère de l'humanité.

Dans son système, on devait porter, non plus le nom de son père seulement, mais la première syllabe du nom maternel combinée avec la première syllabe du nom paternel.

Un jour, le Mapah s'adresse à son ami Chaudesaigues :

— Comment t'appelles-tu ?

— Chaudesaigues.

— Qu'est-ce que cela, Chaudesaigues ?

— C'est le nom de mon père.

— Et ta mère, malheureux, tu l'as donc tuée ?

Chaudesaigues baissa la tête : il n'y avait rien à répondre à cela.

En socialisme, le dogme de Mapah était la protestation. A l'entendre, les assassins, les voleurs, les contrebandiers étaient la condamnation vivante de l'ordre moral contre lequel ils s'insurgeaient. *Les Brigands* de Schiller lui paraissaient le plus complet développement de sa théorie qui existât au monde.

Il se présente un beau matin dans une maison de filles, les rassemble, comme, au jour de sa folie mondaine, il avait rassemblé les garçons de l'estaminet Hollandais ; puis, s'adressant aux pauvres créatures qui attendaient avec curiosité, ne comprenant pas quel était ce sultan, qui demandait douze ou quinze femmes à la fois :

— Mesdemoiselles, dit-il, savez-vous ce que vous êtes ?

— Mais nous sommes des p....., répondirent les filles d'une seule voix.

— Vous vous trompez, dit le Mapah, vous êtes des *protestantes !*

Et, dans un langage qui ne manquait ni d'élévation ni de couleur, il leur expliqua de quelle manière, elles, pauvres filles, protestaient contre le privilége des femmes honnêtes.

Il va sans dire qu'au fur et à mesure que cette doctrine se faisait jour, elle portait une certaine inquiétude dans l'esprit des magistrats, qui n'étaient pas à la hauteur de la religion nouvelle, plongés qu'ils se trouvaient dans les ténèbres du christianisme. Deux ou trois fois, on fit venir le Mapah chez le juge d'instruction, et on le menaça d'un procès ; mais, de sa main nerveuse et fine tout à la fois, le Mapah secouait sa blouse, comme l'ambassadeur romain avait secoué sa toge.

— Emprisonnez-moi, jugez-moi, condamnez-moi, disait-il ; je n'en appellerai pas du tribunal correctionnel à la cour royale ; j'en appellerai de Pilate au peuple !

Et, en effet, soit que l'on craignît sa barbe, sa blouse, sa parole, qui, en réalité, était entraînante, soit qu'on ne jugeât point à propos de donner au nouveau dogme le piédestal de la police correctionnelle, ou de la cour d'assises, on laissa le Mapah tranquille.

Le plus ardent des apôtres évadiens était *celui qui fut Caillaux* et qui publia l'*Arche de la nouvelle alliance*.

C'était le saint Jean de Mapah ; l'*Arche de la nouvelle alliance* est l'évangile qui raconte la passion de l'humanité, aux cris de laquelle s'était levé le Christ de l'île Saint-Louis.

Nous consacrerons un chapitre à cet évangile.

Quant au Mapah, il n'écrivait point. A part deux ou trois manifestes datés *de son grabat apostolique*, et dans lesquels il annonçait son apostolat au monde nouveau, il ne faisait guère que des tableaux et des ouvrages en plâtre que l'on eût pu croire tirés de quelque temple d'Isis. C'est là que, prenant sa *religion* à son origine, il la montrait, *sous son double symbole*, se développant de siècle en siècle, fécondant toute la nature, et, enfin, se résumant en lui. Toute cette histoire, écrite en signes hiéroglyphiques qui avaient l'avantage de pouvoir être lus et expliqués par tout le monde, traversait le bouddhisme, le paganisme et le christianisme pour arriver à l'évadisme.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, le Mapah envoyait ses tableaux allégoriques et ses symboles de plâtre aux membres de la chambre des députés et aux membres de la famille royale ; on devine bien que membres de la Chambre, membres de la royauté, laissaient les lithographies et les symboles aux mains des huissiers et des laquais, qui en faisaient l'ornement de leurs mansardes. Le Mapah en gémissait pour eux.

— Ils méprisent, disait-il la prophétie : le MANÉ THECEL PHARÈS ; il leur arrivera malheur !

Il leur arriva ce que vous savez.

Un jour, Chaudesaigues — bon et pauvre garçon, mort bien avant l'âge, dont j'aurai à parler aussi à son tour, — me proposa de me conduire chez le Mapah : j'acceptai.

Le Mapah me reconnut pour avoir dîné ou soupé un soir avec moi, du temps qu'il était Gannot ; il avait gardé un bon souvenir de cette rencontre ; aussi voulut-il, du premier coup, me mettre en rapport avec ces figures symboliques, et me faire pénétrer, comme les initiés égyptiens, jusqu'au fond des plus secrets mystères.

Je venais, par hasard, d'étudier assez sérieusement toutes les questions du monde primitif, et ces grandes guerres sans cause apparente qui désolèrent les premiers âges de l'humanité ; j'étais donc en mesure, non seulement de comprendre parfaitement les traditions les plus obscures de la religion du Mapah, mais encore de les faire comprendre à d'autres.

C'est ce que je vais essayer ici.

A l'époque où les Celtes firent la conquête de l'Inde, cette aïeule des civilisations égyptienne, grecque et romaine, ils y trouvèrent établi un système complet de sciences métaphysiques et physiques ; cette cosmogonie atlantique rapportait tout à l'unité absolue, et faisait tout émaner d'un seul principe ; ce principe unique, nommé *Iswara*, était purement spirituel.

Mais bientôt les savants indiens s'aperçurent avec épouvante que ce monde, qu'ils avaient longtemps considéré comme le produit d'une *unité* absolue, était incontestablement celui d'une *duité* combinée.

Ils eussent pu, comme le fit, longtemps après eux, le premier Zoroastre, regarder ces deux principes comme *principiés*, c'est-à-dire comme fils et fille d'Iswara, et laisser ainsi l'antique Iswara à sa place en l'appuyant sur la double colonne des êtres créateurs, comme on voit un général romain elevé sur deux boucliers portés par ses soldats ; mais ils voulurent faire, de ces deux principes, des principes *principiants* ; ils se contentèrent donc d'adjoindre à Iswara un nouveau principe, c'est-à-dire de marier Iswara avec *Pracriti*, ou la Nature. Alors, tout fut expliqué : Pracriti posséda le *sakti*, c'est-à-dire le pouvoir conceptif, et l'ancien Iswara le *bidja*, ou le pouvoir génératif.

Je crois avoir été aussi clair que possible jusqu'à présent ; je vais tâcher de continuer ma démonstration avec une égale limpidité ; chose qui ne sera pas facile, attendu — et je suis bien aise d'en prévenir le lecteur — que nous faisons de la plus haute science, ce dont il pourrait ne pas se douter.

Cette première découverte des savants indiens, qui amena le mariage d'Iswara et de Pracriti, eut pour résultat de faire considérer l'univers comme le produit de deux principes possédant chacun en son particulier, l'un la faculté du mâle, l'autre la faculté de la femelle. Iswara et Pracriti, c'étaient l'Eve et l'Adam, non pas seulement de l'humanité, mais encore de l'univers.

Ce système, remarquable par sa simplicité même, et qui séduisit l'homme en donnant à tout ce qui l'entourait une origine pareille à la sienne, se retrouve chez la plupart des peuples, qui le reçurent des Indous. Sanchoniathon appelle son principe mâle *Hypsistos*, le Très-Haut, et son principe femelle *Berouth*, la Nature ; les Grecs appellent leur principe mâle *Saturne*, et leur principe femelle *Rhea* ; les uns et les autres correspondent à Iswara et à Pracriti.

Cela alla bien pendant quelques siècles ; mais la manie de la controverse est naturelle à l'homme, et cette manie amena les questions suivantes, que se posèrent les savants indous, et qui provoquèrent la lutte d'une moitié du genre humain contre l'autre.

« Puisque l'univers, disaient les controvertistes, est le résultat des deux puissances *principiantes*, dont l'une agit avec les qualités du mâle, et l'autre avec les qualités de la femelle, comment devons-nous considérer les rapports qui les lient? Sont-elles indépendantes l'une de l'autre? sont-elles préexistantes à la matière et contemporaines de l'éternité? ou bien doit-on voir dans l'une d'elles la cause procréatrice de sa compagne? Si elles sont indépendantes, comment se sont-elles réunies? est-ce par une force coercitive? Alors, quelle divinité plus puissante qu'elles-mêmes exerçait sur elles cette pression? Est-ce par sympathie? Pourquoi pas plus tôt ou plus tard? Si elles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, laquelle des deux doit être soumise à l'autre? Quelle est la première en rang, soit comme ancienneté, soit comme puissance? Est-ce Iswara qui a produit Pracriti, ou Pracriti Iswara? Lequel, d'Iswara ou de Pracriti, agit le plus nécessairement et le plus énergiquement dans la procréation des choses inanimées et des êtres animés? Qui doit-on nommer le premier ou la première dans les sacrifices qu'on leur fait, ou dans les hymnes qu'on leur adresse? Doit-on confondre ou séparer le culte qu'on leur rend? Les hommes et les femmes doivent-ils avoir des autels séparés pour l'un ou pour l'autre, ou pour tous deux ensemble (1)? »

(1) L'abbé d'Olivet, *État social de l'homme*.

Ces questions, qui ont divisé des millions d'hommes, qui ont fait couler des fleuves de sang, paraîtront aujourd'hui oiseuses et même ridicules à nos lecteurs, qui entendent parler de la religion indoue comme d'un mythe, et de l'Inde comme d'une planète ; mais, à l'époque dont nous nous occupons, l'empire indien était le centre du monde civilisé, et le maître du monde connu. Ces questions étaient donc de la plus haute importance.

Elles circulèrent d'abord sourdement dans l'empire ; mais bientôt chacune d'elles eut réuni un assez grand nombre de partisans pour que la question religieuse apparût sous un aspect politique. Le sacerdoce suprême, qui d'abord avait commencé par se tenir en dehors de toute controverse, sacrifiant également à Iswara et à Pracriti, au *pouvoir génératif* et au *pouvoir conceptif* ; le sacerdoce, qui était longtemps resté neutre entre le bidja et le sakti, fut obligé de se prononcer, et, comme il était composé d'hommes, c'est-à-dire de *pouvoirs génératifs*, il se prononça pour les *mâles*, et proclama la dominance du sexe masculin sur le sexe féminin.

Ce jugement passa, comme on l'imagine bien, pour tyrannique aux yeux des pracritistes, c'est-à-dire des partisans du *pouvoir conceptif* : ceux-ci se révoltèrent, le gouvernement voulut réprimer la révolte, et, dès lors, la guerre civile fut déclarée.

Qu'on se figure sur une immense échelle, dans un empire de plusieurs centaines de millions d'hommes, une guerre comme celle des Albigeois, comme celle des Vaudois, comme celle des protestants.

Sur ces entrefaites, deux princes de la dynastie régnante (1), issus tous deux du roi Ougra, l'aîné ayant nom Tarak'hya, le cadet Irshou, divisèrent l'empire indien, moins par conviction que pour se faire des prosélytes. L'un prit pour signe le bidja, l'autre le sakti. Les partisans de chacun de ces deux symboles se réunirent à l'instant même à celui qui représentait sa croyance, et l'Inde eut une guerre à la fois politique, civile et religieuse, Irshou, le cadet des deux frères, ayant positivement déclaré qu'il rompait avec le sacerdoce, et qu'il adorait la faculté conceptive ou féminine, comme la cause première de l'univers, lui accordant l'antériorité et la prééminence sur la faculté générative ou masculine.

Une guerre politique peut se terminer par un partage d'empire ; une guerre religieuse n'a pas de fin : les sectes s'exterminent et ne se convainquent pas. Une guerre acharnée, mortelle, sans miséricorde, désola donc l'empire. Comme Irshou représentait l'opinion populaire, le socialisme du temps, et que son armée se composait en grande partie de pâtres, on appela ses partisans les *pallis*, c'est-à-dire les pasteurs, du mot celte *pal*, qui veut dire houlette.

Irshou fut battu par Tarak'hya, et repoussé jusqu'en Egypte. Les pallis y furent la souche de ces dynasties primitives qui durèrent deux cent soixante et un ans, et qui sont connues sous le nom de dynasties des rois pasteurs. Cette fois, l'étymologie est flagrante ; aussi espérons-nous, sur ce point, ne rencontrer aucune contradiction.

Or, nous avons dit qu'Irshou avait pris pour drapeau le signe représentatif de la divinité qu'il avait glorifiée ; ce signe, en sanscrit, s'appelle *yoni*, d'où dérive *yoneh*, c'est-à-dire colombe ; — ce qui explique, notons-le en passant, comment la colombe devint l'oiseau de Vénus.

Les hommes qui portaient le signe yoni furent appelés des Yoniens, et, comme ils le portaient toujours symboliquement sur un drapeau rouge, le rouge ou le pourpre devint, à Tyr, à Sidon, en Grèce, la couleur royale, couleur qui fut adoptée par la Rome des consuls, des empereurs et des papes, et, enfin, par tous les princes régnants, quelle que soit la race dont ils descendent, et la religion qu'ils professent.

On comprend que je ne suis pas fâché d'apprendre ici à MM. les rois où est teinte la pourpre qu'ils portent.

Eh bien, c'était préoccupé de ces grands débats, qui durèrent plus de deux mille ans, et qui coûtèrent la vie à un million d'hommes ; c'était dans la crainte qu'ils ne ressuscitassent de nos jours, que le philanthrope Gannot voulait fonder, sous le titre d'évadisme, une religion qui réunît les deux cultes en un seul.

De là les figures bizarres qu'il moulait en plâtre, et les lithographies excentriques qu'il composait et exécutait sur papier de couleur avec le sérieux d'un brahme sectateur du bidja ou d'un Egyptien partisan du sakti (2).

On comprend quelle fut la joie du Mapah en trouvant en moi un homme aussi au courant des dogmes primitifs de sa religion et des malheurs que la discussion de ces dogmes avait entraînés avec elle. Il m'offrit, séance tenante, la position de son premier disciple, c'est-à-dire de remplacer *celui qui avait été Caillaux* ; mais j'ai toujours été l'ennemi de l'usurpation, et je ne voulus point, par mon exemple, consacrer un principe qu'un jour ou l'autre, je pouvais être appelé à combattre.

(1) Voir, pour les détails de cette guerre, le *Scanda-Pousana* et le *Brahmanda*.

(2) En sanscrit, *linga* et *yoni*; φαλλος et χοιρος.

Alors, le Mapah m'offrit d'abdiquer en ma faveur, et de se faire mon premier disciple.

La position ne me parut pas assez nettement dessinée, en face des autorités spirituelles et surtout temporelles, pour que j'acceptasse cette offre, si séduisante qu'elle fût. Je me contentai donc d'emporter de l'atelier du Mapah un des plus beaux échantillons du bidja et du sakti, promettant de les exposer dans l'endroit le plus visible de mon salon, ce que je me gardai bien de faire, et je partis.

Je ne revis plus le Mapah qu'après la révolution du 24 février, et ce fut le hasard qui me le fit rencontrer dans les bureaux de *la Commune de Paris*, où j'allais demander l'insertion d'un article sur les exilés en général, et, en particulier, sur les exilés de la famille d'Orléans, l'insertion de cet article ayant été refusée à *la Liberté* par son rédacteur en chef, M. Lepoitevin-Saint-Alme.

Cette révolution que Gannot avait prévue était arrivée ; je croyais donc le trouver au comble de la joie ; et, en effet, il glorifiait les trois jours de février, mais d'une voix faible et d'un cœur engourdi ; il me parut singulièrement affaibli par ce mysticisme sensuel et bizarre qui donnait chez lui une forme dogmatique à tous les événements. Au reste, les lignes de la partie supérieure de son visage étaient plus que jamais tirées vers les proéminences frontales, et toute sa personne annonçait un visionnaire chez lequel la fantaisie d'être dieu avait dégénéré en maladie.

Il définissait la terreur de la classe moyenne, en face du 24 février et des doctrines du socialisme, « la peur féroce du cochon qui a senti sur sa gorge le froid du couteau ».

Ses dernières années furent tristes et obscures ; il avait fini par douter de lui-même : l'*Elohi ! elohi ! lema sabakht anny !* retentissait comme un cri de mort dans son cœur vide et désabusé.

Pendant la dernière année de sa vie, il n'avait plus d'autre disciple qu'un Auvergnat, marchand de marrons dans un passage... C'est à lui que le dieu mourant confia le soin de faire germer sa doctrine.

Cet événement s'accomplit vers le commencement de 1851.

CXCIV

APOCALYPSE DE CELUI QUI FUT CAILLAUX

Nous avons dit un mot de l'apôtre du Mapah ; nous avons promis de le suivre dans son île de Pathmos, et de donner une idée de son apocalypse.

Nous tenons notre parole. — Ce n'était pas chose facile à retrouver, qu'on le croie bien, que cette apocalypse, publiée par les soins et aux frais d'Hetzel, sous le titre d'*Arche de la nouvelle alliance*.

Ce n'est pas qu'Hetzel fût le moins du monde de la religion évadienne ; non, Hetzel était tout simplement le compatriote et l'ami de *celui qui fut Caillaux*, double avantage auquel il dut l'honneur de dîner plusieurs fois avec le dieu Mapah et son apôtre.

Il est plus que probable que c'était Hetzel qui payait les dîners.

ARCHE DE LA NOUVELLE ALLIANCE

« Je ne viens point dire au peuple : « Rendez « à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui « est à Dieu ; » mais je viens dire à César : « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu ! »
« Qu'est-ce que Dieu? — Dieu, c'est le peu- « ple ! » *Le Mapah.*

« A l'heure où les ombres grandissent, j'ai vu passer devant moi le dernier apôtre d'une religion déchue, et je me suis écrié :

I

« Pourquoi t'affliger, ô roi ! et pourquoi gémir sur les débris de ta couronne? pourquoi t'élever contre ceux qui t'ont précipité de ton trône? Si tu tombes aujourd'hui, c'est que ton heure est venue : vouloir la prolonger d'un instant serait une insulte à la majesté des cieux.

II

« Tout ce qui existe ici-bas n'a-t-il pas ses phases de vie et de mort? L'herbe des vallées est-elle éternellement fleurie? Et, après la saison des beaux jours, n'arrive-t-il pas qu'un matin le vent d'automne disperse le feuillage des hêtres?

III

« Cesse donc de te plaindre, ô roi ! et de t'agiter dans ta solitude ! Ne sois point surpris si ta route est déserte, et si les nations se taisent sur ton passage comme devant un funèbre convoi : tu n'as pas failli à ta mission ; seulement, ta mission est finie. C'est le destin.

IV

« Ignores-tu que l'humanité ne vit que dans l'avenir? Qu'importe au présent l'oriflamme de Bouvines? Ensevelissons-la auprès de tes ancêtres, immobiles sous leurs monuments ; aux hommes du présent, il faut une autre bannière.

V

« Et, quand nous aurons scellé d'un triple sceau la pierre qui recouvre la majesté du passé, inclinons-nous comme les peuples de Memphis devant le silence de leurs pyramides, géants muets du désert ; mais comme eux ne restons pas le front dans la poussière, et, sur les débris des cultes antiques élançons-nous vers l'infini !

« C'était ainsi que je chantais à l'aurore de ma vie. Poète, j'ai toujours plaint les nobles infortunes ; fils du peuple, je n'ai jamais renié la gloire.

« Alors, ce monde m'apparaissait libre et puissant sous les cieux, et je pensais que le dernier salut de l'univers aux fantômes des anciens jours serait sa première aspiration vers les magnificences de l'avenir.

« Il n'en fut rien. Le passé, en s'abîmant sous la terre, n'avait point entraîné avec lui tout son cortège de ténèbres.

« Or, je m'en suis allé vers les grèves arides que l'Océan blanchit de son écume. Les mouettes saluaient de leurs cris sauvages les rochers de la côte, et la grande voix de la mer était plus douce à mon oreille que le langage des hommes... »

Puis vient le récit des sensations de l'apôtre mis en contact avec tous les grands aspects de la nature ; il reste un an loin de Paris ; mais, enfin, sa vocation le rappelle parmi les hommes.

« Or, ce même soir où, de retour de mon pèlerinage, je marchais rêveur au milieu du tumulte de la grande cité d'Occident, plus que jamais mon âme était affaissée sous le poids de sa déchéance.

« Je me voyais, comme au temps de mes belles années, plein de confiance en Dieu et en l'avenir ; et puis je reportais mes regards sur moi, sur moi, l'homme du présent, éternellement ballotté entre une crainte et une espérance, entre un désir et un remords, entre le calme et le découragement.

« Et, quand je me fus bien contemplé ainsi, quand j'eus remué avec ma pensée toute cette fange, quand j'eus songé à ce qui avait germé de bon sous mon flanc, et à ce qui s'en exhalait de corrompu, je levai, avec une rage indicible, le poing vers le ciel, et je dis à Dieu :

« — Mais à qui donc appartient la terre?

« Au même instant, je me sentis heurté avec violence, et, par un mouvement que je ne pus réprimer, mon bras s'abaissa pour frapper : sur la joue de celui qui me coudoyait, il me semblait souffleter ce monde.

« O surprise ! ma main, au lieu de s'abattre sur sa face, rencontra sa main ; une étreinte d'amour nous réunit, et, de sa voix gravement solennelle, il prononça ces paroles :

« — L'eau, l'air, la terre et le feu ne sont à personne ; ils sont à Dieu !

« Puis, entr'ouvrant les plis du vêtement qui recouvrait ma poitrine, il appuya un de ses doigts à la place où battait mon cœur, et il en jaillit une flamme brillante, et je me sentis soulagé.

« Saisi d'étonnement, je m'écriai :

« — Qui donc es-tu, toi dont la parole fortifie, et dont l'attouchement régénère?

« — Cette nuit même, tu le sauras ! me répondit-il.

« Et il continua sa route.

« Je le suivis, et je pus le considérer à loisir : c'était un homme du peuple au dos arqué et aux membres puissants ; sur sa poitrine flottait une barbe inculte, et sa tête nue et presque chauve attestait un long travail et de rudes passions. Il marchait, portant sur son épaule un sac de plâtre dont le poids courbait ses reins. Ainsi voûté, il passait à travers la foule... »

L'apôtre suit alors le dieu ; car, cet homme qui l'a consolé, c'est le Mapah ; il le suit jusqu'au seuil de son atelier dans lequel il disparaît.

C'était ce même atelier où m'avait conduit Chaudesaigues, sur le quai Bourbon, dans l'île Saint-Louis.

Bientôt la porte de cet atelier se rouvre, et l'apôtre peut entrer à son tour, et assister au spectacle que lui a promis le Mapah.

D'abord, il retrouve le Mapah lui-même.

« Et, pourtant, le maître de cette demeure n'avait point les allures d'un ouvrier vulgaire. C'était bien encore l'homme au sac de plâtre, à la barbe inculte, à la blouse déchirée, qui m'avait abordé d'une façon si inattendue; c'était bien la même puissance de regard, la même largeur d'épaules, la même force de reins; seulement, sur ce front sillonné, sur ces traits granitiques, sur tout cet ensemble indescriptible, planait une majesté sauvage devant laquelle je m'inclinai.

« Et, m'avançant vers mon hôte, couché sur un lit à demi brisé qu'éclairait une veilleuse dans une urne de terre, je dis :

« — Maître, vous dont l'attouchement guérit, et dont la parole régénère, qui donc êtes-vous ?

« Ayant levé les yeux sur moi, il répondit avec simplicité :

« — Le maître n'est plus; nous sommes tous enfants de Dieu : appelle-moi frère.

« Alors, je repris :

« — Frère, qui donc êtes-vous ?

« — Je suis *celui qui est*. Comme le pâtre à la cime des falaises, j'ai entendu le cri de la multitude ; il ressemblait à la plainte des flots, durant l'équinoxe d'hiver ; j'ai entendu ce cri dans ma poitrine, et je suis venu.

« Et, m'ayant fait signe de me rapprocher, il dit encore :

« — Fils du doute, toi qui sèmes la tristesse, et qui recueilles l'angoisse, que cherches-tu ? Le soleil ou l'obscurité ? la mort ou la vie ? l'espérance ou le sépulcre ?

« — Frère, je cherche la vérité, répondis-je. Après avoir salué le passé, j'ai demandé à ses abîmes d'où provenait la rumeur qui montait jusqu'à moi : le passé ne m'a point entendu.

« — C'est que le passé ne devait point t'entendre. Chaque âge a eu ses prophètes, et chaque pays ses monuments ; mais prophètes et monuments se sont évanouis comme des ombres : ce qui, hier, était la vie, est la mort aujourd'hui. N'évoque donc plus le passé, et laisse-le s'endormir dans la nuit de ses tombeaux, et dans la poussière de ses solitudes.

« Je continuai :

« — Au milieu des éclairs et des déceptions de ce siècle, j'ai interrogé le présent, et le présent ne m'a point entendu.

« — C'est que le présent ne devait point t'entendre ; ses éclairs sont ceux qui précèdent l'orage, et sa loi n'est pas la loi de l'avenir.

« — Frère, quelle est donc cette loi ? quelles pluies la feront éclore, et quel soleil lui versera la lumière ?

« — Dieu te l'apprendra.

« Et, me désignant une place auprès de lui, il ajouta :

« — Assieds-toi, et sois attentif, car, je te le dis en vérité, je suis celui qui s'écrie à la face des peuples : *Veillez au seuil de vos demeures, et ne vous endormez point : l'heure de la révélation est proche !...* »

En ce moment, la terre tremble, l'ouragan fouette les fenêtres, les beffrois sonnent d'eux-mêmes ; l'apôtre veut fuir, mais la peur l'enchaîne aux côtés du maître. Il reprend :

« Je pressentis qu'il allait se passer devant mes yeux quelque chose d'étrange. En effet, à l'instant où le dernier glas du beffroi retentit dans le vide, un chant qui n'a point d'écho dans la langue mortelle, tant il était saccadé, rapide et empreint d'une moquerie indéfinissable, lui répondit de dessous terre, et, s'élevant de note en note depuis les tons les plus graves jusqu'aux plus aigus, se déroula, bondit comme un serpent blessé, grinça comme une scie qu'on aiguise ; puis, enfin, toujours décroissant, toujours s'amoindrissant, finit par se perdre dans l'immensité.

« Voici ce qui disait ce chant :

« — Le voici, le voici, l'an 40, le fameux an 40 ! Ah ! ah ! ah ! qu'enfantera-t-il ? que produira-t-il ? Un bœuf ou un œuf ? Peut-être l'un, peut-être l'autre ! Ah ! ah ! ah ! retroussez vos manches, manants ! Et vous, riches, balayez la pierre de vos foyers. Place, place, place à l'an 40 ! L'an 40 a froid, l'an 40 a faim, l'an 40 veut manger ; il a raison, l'an 40 ; ses dents claquent, ses membres grelottent, ses enfants n'ont pas de souliers, et ses filles pas un ruban pour en orner leur coiffe du dimanche, et pas un pauvre as bien rouillé dans leur pauvre pochette pour se régaler d'un pot de bière avec leurs fiancés ! Ah ! ah ! ah ! quelle misère ! si ce n'était pas affreux, ce serait drôle. Est-ce pour voir ce monde renversé que vous venez par ici, commère ? Arrivez, arrivez vite ; il y a place pour tous.. Tiens, ce corbeau qui regarde à sa fenêtre, et ce vautour qui bat des ailes ! Ah ! ah ! ah ! l'an 40 a froid, l'an 40 a faim, l'an 40 veut manger ! Qu'enfantera-t-il ? qu'enfantera-t-il ?..

« Et le chant s'éloigna et se confondit avec le murmure du vent, qui se lamentait au dehors... »

Puis commencent les apparitions.

« Ils étaient douze, tous livides, tous chargés de chaînes, tous sanglants, tous tenant à la main leur tête séparée du tronc, tous enveloppés d'un suaire verdi par la mousse du sépulcre, tous portant sur leur face le cachet des douze grandes passions, anneau mystique qui unit l'homme au Créateur.

« Ils s'avançaient comme la nuit, quand l'ombre descend sur les montagnes. — C'était un de ces groupes terrifiants qu'on aperçoit, aux jours de tourmente, au milieu des carrefours de la cité qui bouillonne, alors que les citoyens s'interrogent de l'œil, et se demandent entre eux :

« — Voyez-vous là-bas ces faces lamentables ? Quels sont donc ces hommes, et d'où vient qu'ils errent comme des spectres au milieu de la foule ameutée ?

« Et sur la tête de celui qui marchait le premier, pareil à un roi déchu, tant sa pâleur était magnifique et sa lèvre railleuse, flamboyait une couronne de feu, avec ce mot écrit en lettres de sang : *Lacenairisme !*

« Toujours muets, et guidés par celui qui paraissait leur roi, les fantômes se groupèrent en demi-cercle au bord du lit délabré comme au pied d'un tribunal ; et *celui qui est*, ayant fixé sur eux pendant quelques instants son regard profond, les interpella en ces termes :

« — Qui êtes-vous ?

« — Les élus de la douleur, les apôtres de la faim.

« — Vos noms ?

« — Une lettre mystérieuse.

« — D'où sortez-vous ?

« — Des ténèbres.

« — Que demandez-vous ?

« — Justice !

« Et les échos répétèrent : « Justice ! » Et, à un signal de leur roi, les fantômes entonnèrent en chœur un hymne retentissant... »

Cet hymne ne manque pas d'une certaine majesté terrible, d'une certaine terreur grandiose ; mais nous nous réservons pour d'autres citations que nous préférons à celle-là.

L'apôtre reprend :

« Ils se turent, les pâles fantômes ; leurs lèvres devinrent immobiles et glacées, et sur le front maudit de ces enfants perdus de la tombe sembla flotter indécise l'ombre sanglante du passé.

« Et soudain, de la base au faîte de l'escalier mystérieux, il se fit un grand bruit, et de nouveaux visages apparurent sur le seuil...

« Une chemise rouge, un bonnet de laine grossière, un mauvais pantalon de toile souillé de sueur et de poudre ; aux pieds un boulet d'airain, aux mains des chaînes retentissantes ; tel était leur accoutrement, marqué du cachet indélébile de toutes les misères humaines.

« Comme s'ils eussent été évoqués par l'appel de leurs devanciers, ils entrèrent en leur adressant un salut amical. Je remarquai que chacun d'eux portait sur son visage un air d'insouciance et de défi, et, soigneusement caché sous ses vêtements, un poignard couvert de rouille.

« Et sur leurs épaules ils élevaient triomphalement un large billot encore imprégné d'un sang noirâtre.

« Et sur ce billot un homme à la face avinée, aux jambes titubantes, grotesquement appuyé sur le manche usé d'une hache.

« Et cet homme, gambadant et gesticulant, écorchait d'un ton nasillard une espèce de complainte dont le refrain était celui-ci :

Voici l'autel et le bedeau !
A sa barbe faisons l'orgie ;
Jusqu'à ce que sur notre vie
Le diable tire le rideau,
Foin de l'autel et du bedeau !

« Et ses compagnons reprenaient ce refrain en chœur, au bruit de leurs chaînes entre-choquées.

« Ce que voyant *celui qui est*, il étendit les mains sur l'appareil redoutable. Il se fit un silence profond, et il dit :

« — Mon cœur, océan de vie, de douleur et d'amour, est la grande coupe de la nouvelle alliance où sont tombés les larmes, la sueur et le sang ; et, par les larmes qui ont arrosé, par la sueur qui a pétri, par le sang qui a fécondé, forçats et suppliciés, mes frères, soyez bénis ! et espérez ! l'heure de la révélation est proche !

« — Et quoi ! m'écriai-je avec épouvante, viens-tu prêcher le poignard ?

« — Je ne viens point prêcher le poignard ; je viens en donner le mot.

« ...Et *celui qui est* reprit :

« — Les passions sont comme les douze grandes tables de la loi des lois, AMOUR : elles sont, en harmonie, la source de tous les biens ; en subversion, la source de tous les maux.

« Le silence se fit, et il ajouta :

« — Chaque tête qui tombe est une lettre d'un verbe encore incompris dont le premier mot est protestation ; le dernier, expansion passionnelle intégrale. La hache est un

briquet ; la tête du supplicié, une pierre ; le sang qui en jaillit, l'étincelle ; et la société, une poudrière !

« Le silence se fit, et il ajouta pour la troisième fois :

« — La cour d'assises est le thermomètre de la fausseté de l'institution sociale !

« Le silence se fit, et pour la quatrième fois il ajouta :

« — Le bagne est aux sociétés modernes ce qu'était le cirque à l'ancienne Rome : l'esclave mourait pour la liberté individuelle ; aujourd'hui, le forçat meurt pour la liberté intégrale passionnelle.

« Et tout rentra dans le silence : et, peu de temps après, à ces paroles succéda une voix d'en haut, voix pleine de mansuétude :

« — Espérez, pauvres martyrs ! disait-elle au lugubre cortège immobile dans un des coins du grabat ; espérez ! l'heure approche ! »

Alors, viennent trois nobles figures : celles de l'ouvrier, du laboureur et du soldat. Le premier a faim : on lui dispute le pain qu'il a gagné. Le second a faim et froid : on lui marchande le grain qu'il a semé, le bois qu'il a coupé. Le troisième a passé par toutes les souffrances humaines ; bien plus, il a espéré, et son espérance a été déçue, et on lui reproche le sang versé. Tous trois portent sur leur visage l'histoire de leur vie ; tous trois se sentent mal à l'aise dans le présent ; tous trois sont prêts à demander à Dieu compte de ses œuvres ; mais, quand l'heure approche, quand leur cri va s'élever vers l'Eternel, un spectre s'élance des limbes du passé : on le nomme le *Devoir*. Et ils reculent pleins d'épouvante.

Un prêtre les précède ; ses membres sont serrés dans un vêtement funèbre ; il s'avance à pas lents et les yeux baissés. Etrange contraste ! il rêve le ciel, et s'incline vers la terre ! Sur sa poitrine on lit : *Christianisme !* et plus bas : *Résignation.*

« Les voici ! les voici ! s'écrie l'apôtre ; ils s'avancent vers *celui qui est.* Quels seront leurs discours, et comment s'exprimeront-ils en sa présence ? Leur plainte sera-t-elle aussi profonde que leur tristesse ? Non, leur incertitude est trop grande pour qu'ils osent formuler leur pensée : d'ailleurs, leur pensée, c'est le doute.

« Peut-être, un jour, parleront-ils plus haut. Ecoutons religieusement l'hymne que murmurent leurs lèvres ; hymne plein de majesté, mais, pourtant, moins harmonieux que la brise et moins infini que l'Océan. Ecoutons :

HYMNE

Du haut de l'horizon, du milieu des nuages
Où l'astre voyageur apparut aux trois rois,
Des profondeurs du temple où veillent tes images,
O Christ ! entends-tu notre voix ?
Si tu contemples la misère
De la foule muette au pied de tes autels,
Une larme de sang doit mouiller ta paupière.
Tu dois te demander, dans ta douleur austère,
S'il est des dogmes éternels !

Le prêtre.

O Christ ! j'ai pris longtemps pour un port salutaire
Ta maison, dont le toit domine les hauts lieux ;
Et j'ai voulu cacher au fond du sanctuaire,
Comme sous un bandeau, mon front tumultueux.

Le soldat.

O Christ ! j'ai pris longtemps pour une noble chaîne
L'abrutissant lien que je traîne aujourd'hui ;
Et j'ai donné mon sang à la cause incertaine
De cette égalité dont l'aurore avait lui

Le laboureur.

O Christ ! j'ai pris longtemps pour une tâche sainte
La rude mission confiée à mes bras,
Et j'ai, pendant vingt ans, sans repos et sans plainte,
Laissé sur les sillons la trace de mes pas.

L'ouvrier.

O Christ ! j'ai pris longtemps pour œuvre méritoire
Mes longs jours consumés dans un labeur sans fin ;
Et, maintes fois, de peur d'outrager ta mémoire,
J'ai plié ma nature aux douleurs de la faim.

Le prêtre.

La foi n'a pas rempli mon âme inassouvie !

Le soldat.

L'orage a balayé tout le sang répandu !

Le laboureur.

Où je semais le grain, j'ai récolté l'ortie !

L'ouvrier.

Hier, j'avais un lit : mon maître l'a vendu !

. . . .

« Silence ! Est-ce le vent de la nuit qui emporte leur prière, ou leur voix a-t-elle cessé d'interroger le ciel ?.. Seront-ils consolés ? Qui le sait ? Dieu retient encore l'énigme entre ses mains puissantes, énigme terrible suspendue aux confins de deux mondes : le présent et l'avenir.

« Non, ils ne seront point abandonnés dans la route où le doute les accable, où la résignation les abat. Enfants de Dieu, ils auront leur part de vie et de soleil : Dieu aime ceux qui le cherchent... »

Puis le prêtre, le soldat, le laboureur, l'ouvrier font place à d'autres, et l'apôtre reprend :

« Et à la suite de deux femmes, dont l'une était resplendissante de parure et d'audace, l'autre muette et voilée, un cortège où le grotesque se mêlait au terrible, le fantastique au réel, se rua dans l'enceinte, qui parut s'agrandir subitement pour contenir toute cette multitude, tandis que, de leur côté, les résignés, cédant la place aux nouveaux venus, se groupaient en silence non loin de leurs formidables devanciers.

« Et, *celui qui est* se disposant à adresser la parole aux arrivants, un d'entre eux, que je n'avais pas aperçu d'abord, s'approcha pour répondre au nom de ses acolytes.

« Et sur le front de cet interprète à l'encolure carrée, aux lèvres luisantes et avides, je lus en lettres d'or le mot *Macairisme !*

« Et *celui qui est* dit :

« — Qui êtes-vous ?

« — Les élus de la luxure, les apôtres de la joie.

« — D'où venez-vous ?

« — De la richesse.

« — Où allez-vous ?

« — Au plaisir.

« — Qui vous a faits si gras ?

« — L'infamie.

« — Qui vous rend si joyeux ?

« — L'impunité... »

On devine l'étrange procession qui se déroule, alors, aux yeux de l'apôtre : d'abord, la femme resplendissante de parure et d'audace, la prostituée ; la femme muette et voilée, l'adultère ; puis les agioteurs, les grecs, les hommes d'affaires, les banquiers, les usuriers, tous ces vers, tous ces reptiles, tous ces serpents qui naissent dans la fange des sociétés.

« L'un faisait pirouetter entre ses doigts une large tabatière d'or sur le couvercle de laquelle étaient gravés ces mots : *Patience plébéienne pulvérisée ;* et il s'en bourrait les narines à en mourir.

« Un autre se drapait dans les plis d'un large manteau auquel était attachée cette inscription : *Laine coupée sur le dos des niais.*

« Un troisième, au front étroit, au teint jaunâtre, aux joues tombantes, appuyait amoureusement sur son abdomen, qui n'était autre chose qu'un coffre-fort, ses deux mains, dont les doigts étaient autant de grosses sangsues qui se tordaient et entr'ouvraient affreusement leurs trompes béantes, comme pour demander pâture.

« Le nez de plusieurs, encadré entre deux yeux ronds et fauves, et fait en forme de bec de vautour, déchiquetait avec une voracité dégoûtante un quartier de charogne maintenu à portée par une chaîne d'or massif pareille à celle qui brille sur la poitrine des grands dignitaires des divers ordres de chevalerie.

« Au milieu de tous, il y en avait un qui brillait revêtu des ornements pontificaux les plus magnifiques, la tête surmontée d'une mitre arrondie en forme de globe et resplendissante d'émeraudes et de rubis. Il tenait d'une main une crosse sur laquelle il s'appuyait, de l'autre une épée qui, de loin, paraissait jeter des flammes ; mais, en approchant, on

entendait sous ses habits le craquement des os, et l'on s'apercevait que ce qu'on avait pris pour une figure n'en était que le squelette fardé, et que le glaive et la crosse étaient, l'un de verre fragile, l'autre de bois pourri.

« Puis, au-dessus de cet assemblage grouillant, difforme, indescriptible, flottait une sombre bannière, oriflamme gigantesque, fantastique labarum dont un vent empesté soulevait, en sifflant, les immenses replis ; et sur cette bannière, qui se déroulait lentement et silencieusement comme l'aile d'un vautour, on lisait : *Gémonies providentielles.*

« Et tout cela causait, chantait, riait, pleurait, gesticulait, dansait, faisait mille gentillesses. C'était délirant ! c'était effroyable !... »

Puis vient la description d'une espèce de sabbat près duquel celui de *Faust* manque complètement d'imagination.

Mais, lorsqu'il jugea que tout cela avait suffisamment causé, chanté, ri, pleuré, gesticulé, dansé :

« *Celui qui est* fit un geste, et toutes ces voix ne formèrent plus que deux voix, tous ces corps que deux corps, toutes ces têtes que deux têtes

Et deux formes humaines apparurent côte à côte, regardant leurs pieds qui étaient d'argile.

« Puis soudain, de cette argile, naquit une hydre à sept têtes ; et chacune de ces têtes avait un nom.

« La première s'appelait Orgueil ; la seconde, Avarice ; la troisième, Luxure ; la quatrième, Envie ; la cinquième, Gourmandise ; la sixième, Colère ; la septième, Paresse.

« Et, se dressant de toute sa hauteur, l'hydre effroyable étreignit de ses mille replis les membres palpitants du colosse, qui se tordait, hurlait et envoyait vers le ciel des blasphèmes et des lamentations : chacune des sept gueules du monstre imprimait sur sa chair d'horribles morsures, qui au front, qui au cœur, qui au ventre, qui à la bouche, qui aux flancs, qui aux bras.

« — Voilà le passé ! fit *celui qui est.*

« — Frère ! m'écriai-je, et quel sera donc l'avenir ?

« — Regarde, dit-il.

« Et l'hydre avait disparu, et les deux formes humaines se dessinaient entrelacées et pleines de force, de majesté et d'amour, sur l'horizon lumineux du taudis ; et les pieds du colosse s'étaient changés en marbre de la plus éclatante blancheur.

« Et, lorsque j'eus bien contemplé cette forme céleste, *celui qui est* étendit de nouveau les mains, et elle s'évanouit, et l'atelier redevint ce qu'il était quelques instants auparavant.

« Les trois grandes catégories de nos visiteurs étaient toujours là, mais calmes et saintement recueillies.

« Et *celui qui est* dit :

« Qui que vous soyez, de quelque région que vous veniez, de la tristesse ou du plaisir, du levant splendide ou du couchant sombre, soyez les bienvenus, frères, et à tous, bon jour, bon an !... Bon jour, bon an, à vous suppliciés et forçats, mes frères ! protestants innocents, gladiateurs du cirque, thermomètres vivants de la fausseté de l'institution sociale, espérez ! l'heure de votre réhabilitation est proche !... A vous, pauvres prostituées, mes sœurs ! beaux diamants couverts de boue et d'opprobre, espérez ! l'heure de votre transfiguration est proche !... A vous, femmes adultères, mes sœurs, qui pleurez et hurlez dans le bagne conjugal ! beaux christs d'amour au front flétri, espérez ! l'heure de la liberté est proche !... A vous, pauvres ouvriers, mes frères, qui suez pour le maître qui vous dévore, qui mangez le peu de pain qu'il vous laisse, lorsqu'il vous en laisse, dans l'agonie et les tortures du lendemain ! Que devriez-vous être ? Tout ! Qu'êtes-vous ? Rien ! Espérez et écoutez : l'exploitation est impie, la résignation est un blasphème !... A vous, pauvres laboureurs et métayers, mes frères, qui labourez pour le propriétaire, semez pour le propriétaire, récoltez pour le propriétaire le blé dont il vous laisse le son ; espérez ! l'heure du pain plus blanc que neige approche !... A vous, pauvres soldats, mes frères, qui fécondez de votre sang le grand sillon de l'humanité ! espérez ! l'heure de la paix éternelle est proche !... A vous, pauvres prêtres, mes frères, qui vous lamentez sous la bure et qui vous frappez le front aux angles de l'autel ! espérez ! l'heure de l'expansion pour tous est proche !

« Et après un instant de silence, *celui qui est* ajouta encore :

« — Je ne vous oublierai pas non plus, vous, les heureux du siècle, vous, les élus de la joie. Vous avez votre mission à remplir ; elle est sainte, car, du cadavre gorgé du vieux monde, sortira l'univers transfiguré... Soyez donc les bienvenus, frères ! et à tous, bon jour, bon an !

« Ayant entendu ces choses, tous ceux qui étaient présents s'acheminèrent en silence vers le seuil du grabat ; ils sortirent pleins d'espoir, et leurs pas retentissaient sur les degrés de la spirale infinie.

« Et le même cri qui avait déjà résonné à mes oreilles traversa l'air une seconde fois :

« — L'an 40 a froid ! l'an 40 a faim ! l'an 40 veut manger ! Qu'enfantera-t-il ? qu'enfantera-t-il ? Ah ! ah ! ah !

« Je me tournai vers *celui qui est.* La nuit n'était pas encore au tiers de sa course, et la flamme de la lampe pétillait toujours dans son urne jaunâtre.

« Et je m'écriai :

« — Frère ! en quel nom viens-tu relever toutes ces misères ?

« — Au nom de ma mère, au nom de la grande crucifiée ! répondit *celui qui est.*

« Et il continua :

« — Au commencement tout était bien, et toutes les femmes ne formaient qu'une seule femme, *Eve*, et tous les hommes ne formaient qu'un seul homme, *Adam ;* et le règne d'*Eve-Adam*, ou de l'unité primitive, florissait dans l'Eden, et l'harmonie et l'amour étaient les seules lois de ce monde.

« Et *celui qui est* dit encore :

« — Il y a cinquante ans, une femme apparut belle entre toutes : elle se nommait *Liberté ;* elle s'incarna dans un peuple ; ce peuple s'appelait *France.* — Et sur le front de cette femme s'étendit, comme dans l'antique Eden, un arbre aux verts rameaux ; et cet arbre se nomma *arbre de liberté.* Et, désormais, France et Liberté ne font plus qu'un seul et même terme, qu'une seule et même idée !

« Et, me présentant une harpe suspendue au-dessus de sa couche, il ajouta ;

« — Chante, prophète !

« Et voici ce que m'inspira l'esprit de Dieu :

I

« Pourquoi te lèves-tu avec le soleil, ô France ! ô Liberté ! et pourquoi tes vêtements exhalent-ils une senteur embaumée ? Pourquoi montes-tu dès le matin sur la montagne ?

II

« Est-ce pour voir à l'horizon les faucheurs dans les champs de blé mûr, ou la glaneuse qui se courbe sur les sillons comme un arbrisseau battu des vents ?

III

« Est-ce pour écouter le chant de l'alouette ou le murmure du fleuve, ou pour contempler l'aurore, belle comme une vierge aux yeux bleus ?

IV

« Si tu te lèves avec le soleil, ô France, ô Liberté ! ce n'est point pour voir à l'horizon les faucheurs dans les champs de blé mûr, ni la glaneuse qui se courbe sur les sillons.

V

« Ce n'est point pour écouter le chant de l'alouette ou le murmure du fleuve, ni pour contempler l'aurore, belle comme une vierge aux yeux bleus.

VI

« C'est que tu attends ton fiancé ; ton fiancé aux mains puissantes, aux lèvres plus roses que le corail des mers d'Ibérie, et au front plus uni que le marbre de Paros.

VII

« Descends de la montagne, ô France ! ô Liberté ! ce n'est pas là que tu trouveras ton fiancé. Tu le rencontreras dans la cité sainte, au milieu de la multitude.

VIII

« Le voici qui s'avance vers toi, la démarche fière et la poitrine couverte d'un triple airain ; tu lui passes au doigt l'anneau nuptial ; à tes pieds se trouve une couronne tombée dans la fange ; tu la lui places sur le front, et tu le proclames empereur. Ainsi paré, tu le contemples avec orgueil, et tu lui dis :

IX

« — Mon fiancé, vous êtes beau comme le premier homme. Otez de dessus mon front mon bonnet phrygien, remplacez-le par un casque au panache ondoyant, ceignez mes reins d'une

épée flamboyante, et poussez-moi tout armée à travers les nations, afin que j'accomplisse dans la douleur le mystère d'amour, selon ce qui a été écrit, et par moi la tête du serpent soit écrasée !

X

« Ce qu'ayant entendu ton fiancé, il répond : « Que ta vo-« lonté soit faite, ô France ! ô Liberté. » Et il te pousse tout armée à travers les nations, afin que la parole de Dieu soit accomplie.

XI

« Pourquoi ton front est-il si pâle, ô France ! ô Liberté ! et pourquoi ta blanche tunique est-elle souillée de sueur et de sang ? Pourquoi marches-tu péniblement comme une femme en travail ?

XII

« C'est que ton fiancé ne te donne pas de relâche, et que l'enfantement est proche.

XIII

« Entends-tu à l'horizon le vent qui mugit, et la grande voix du fleuve, qui se plaint dans sa prison de granit ? Entends-tu le gémissement des vagues et le cri des oiseaux de ténèbres ? C'est que l'enfantement est proche.

XIV

« Comme aux jours de ton départ, ô France ! ô Liberté ! revêts-toi de tes plus beaux habits ; répands sur tes cheveux les plus purs parfums d'Arabie ; vide avec tes disciples la coupe des adieux, et achemine-toi vers ton calvaire, où doit être scellée la délivrance du monde.

XV

« Comment se nomme cette colline que tu gravis au milieu des éclairs ? Cette colline, c'est Waterloo ! Comment se nomme cette plaine toute rouge de ton sang ? C'est la plaine de la Belle-Alliance ! Sois bénie, à jamais bénie entre toutes les femmes, entre toutes les nations, ô France ! ô Liberté !

« Et, ayant entendu ces choses, *celui qui est* reprit :
« — O ma mère, toi qui m'as dit : « La mort n'est pas le « tombeau ; elle est le berceau d'une vie plus grande, d'un « amour plus infini ! » ton cri est venu jusqu'à moi. O ma mère ! par l'angoisse de ton pénible enfantement, par les souffrances de ton martyre, que la tête du serpent soit écrasée, et l'humanité sauvée !
« Et, se retournant vers moi, il ajouta :
« — Enfant de Dieu, que cherches-tu ? le soleil ou l'obscurité ? la mort ou la vie ? l'espérance ou le sépulcre ?
« — Frère, ai-je répondu, je cherche la vérité !
« Et il reprit :
« — Au nom de l'unité primitive, reconstituée par le beau sang de France, je te salue apôtre d'*Eve-Adam !...*
« Et, en prononçant ces paroles, *celui qui est* évoqua l'abîme, qui s'entr'ouvrit à sa voix.
« — Enfant de Dieu, dit-il, sois attentif, et regarde !
« Et j'ai regardé.
« Et j'ai vu un immense vaisseau surmonté d'un mât gigantesque terminé en ruche ; et l'un des flancs du vaisseau regardait l'occident, et l'autre l'orient.
« Et, du côté de l'occident, ce vaisseau s'appuyait sur les sommets nuageux de trois montagnes dont la base se perdait dans une mer furieuse.
« Et chacune de ces montagnes portait son nom sanglant attaché à son flanc : — la première s'appelait Golgotha : la seconde, Mont-Saint-Jean ; la troisième, Sainte-Hélène.
« Et, au centre du mât gigantesque, du côté de l'occident, était fixée une croix à cinq branches sur laquelle expirait une femme. Au-dessus de la tête de cette femme, on lisait :

France.
18 juin 1815.
Vendredi saint.

« Et chacune des cinq branches de la croix sur laquelle elle était étendue représentait une des cinq parties du monde ; sa tête reposait sur l'Europe, et un nuage l'entourait.
« Et, du côté du vaisseau qui regardait l'orient, les ténèbres n'existaient pas ; et la carène était arrêtée au seuil de la cité de Dieu, sur le faîte d'un arc triomphal que le soleil illuminait de ses rayons.
« Et la même femme apparaissait de nouveau, mais transfigurée et radieuse ; elle soulevait la pierre d'un sépulcre, et sur cette pierre il était écrit :

Restauration, jours du tombeau.
29 juillet 1830.
Pâques.

« Et son fiancé lui tendait les bras en souriant, et ils s'élançaient ensemble vers les cieux.
« Et, des profondeurs de l'arche sainte, sortait une voix puissante qui disait :
« — Le mystère d'amour est accompli : — tous sont appelés ! — tous sont élus ! — tous sont réhabilités !
« Voilà ce que j'ai vu sur l'arche sainte, et, peu de temps après, l'abîme se voila, et *celui qui est*, m'imposant les mains, dit :
« — Va, mon frère, quitte tes habits de fête ; endosse la tunique de l'ouvrier ; suspends à tes reins le marteau du travailleur ; car celui qui ne marche pas avec le peuple ne marche pas avec moi, et celui qui ne partage pas son labeur est l'ennemi de Dieu... Va, et sois un fidèle apôtre de l'unité !
« Et j'ai répondu :
« — C'est la foi dans laquelle je veux vivre, et que je suis prêt à sceller de mon sang.
« Et, quand je m'en suis allé, le soleil commençait à monter sur l'horizon.

« *Celui qui fut* CAILLAUX.

« Juillet 1840. »

Telle est l'apocalypse du principal, et nous dirons même de l'unique apôtre du Mapah.

J'avais commencé à l'écrire en me promettant d'en retrancher les trois quarts, et je l'ai reproduite presque entièrement. J'avais commencé à l'écrire la raillerie au bout de ma plume, et je n'ai pas eu le courage de railler ; car, au milieu de tout cela, il y a un grand dévouement, une poésie réelle, de nobles pensées.

Qu'est devenu l'homme qui a écrit ces lignes ? Je n'en sais rien ; mais, sans doute, il n'aura pas failli à *la foi dans laquelle il voulait vivre, et qu'il était prêt à sceller de son sang...*

Il faut qu'une société soit bien malade, bien disloquée, bien désorganisée, pour que des hommes d'une pareille intelligence n'y trouvent pas d'autre ressource que de se faire dieu — ou apôtre !

CXCV

LE BOUC ÉMISSAIRE DU POUVOIR. — ESPÉRANCES LÉGITIMISTES. — LA MESSE EXPIATOIRE. — L'ABBÉ OLIVIER. — LE CURÉ DE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS. — PACHEL. — OU JE COMMENCE A AVOIR TORT. — LE GÉNÉRAL JACQUEMINOT. — PILLAGE DE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS. — LE PRÉTENDU JÉSUITE ET LE PRÉFET DE POLICE. — LA CHAMBRE DE L'ABBÉ PARAVEY.

Pendant que nous en étions aux grands prêtres et aux dieux, à l'abbé Châtel, à *celui qui fut Caillaux*, et au Mapah, nous voulions entamer, tout courant, l'histoire de Saint-Simon et de ses deux disciples Enfantin et Bazard ; mais nous commençons à craindre que nos lecteurs n'en aient assez de l'Olympe moderne, et nous nous hâtons de revenir à la politique, qui allait de pis en pis, et à la littérature, qui allait de mieux en mieux.

Toutefois, que nos lecteurs se rassurent, ils ne perdront rien pour attendre : un peu plus tard, ils retrouveront le dieu à son bureau du Mont-de-Piété, et les apôtres dans leur retraite de Ménilmontant.

Retournons d'abord à nos artilleurs ; puis, par Saint-Germain-l'Auxerrois et l'archevêché, nous arriverons à *Antony*.

On comprend que tous nos méfaits des mois de novembre et de décembre avaient éveillé l'attention de l'autorité ; des mandats d'amener avaient été lancés, et dix-neuf citoyens appartenant pour la plupart à l'artillerie, avaient été arrêtés. Ces dix-neuf citoyens étaient Trélat, Godefroy Cavaignac, Guinard, Sambuc, Francfort, Audry, Penard, Rouhier, Chaparre, Guilley, Chauvin, Pescheux d'Herbinville, Lebastard, Alexandre Garnier, Charles Garnier, Danton, Lenoble, Pointis et Gourdin.

Il en était de toutes les émeutes du règne de Louis-Philippe comme il en avait été de celles de la fin du Consulat et du commencement de l'Empire : quel que fût le parti qui eût fait l'émeute, c'était sur les républicains que l'on frappait.

C'est que, les uns après les autres, tous les gouvernements réactionnaires qui se sont succédé depuis soixente et dix ans ont bien compris qu'ils n'avaient d'ennemis sérieux, réels, incessants, que les républicains.

Cette préférence que nous donnait, au risque d'être accusé de partialité, le roi Louis-Philippe, encourageait fort les autres partis, et notamment le parti carliste. Royalistes du dedans, royalistes du dehors semblaient se renvoyer les uns aux autres ce fameux programme de 1792 : *Remuez, et nous entrerons! Entrez, et nous remuerons!*

Ce furent les royalistes de l'intérieur qui remuèrent les premiers, et voici à quelle occasion :

Il était resté dans l'esprit de quelques personnes que le roi Louis-Philippe n'avait accepté le pouvoir que pour le rendre un jour à Henri V.

Ce qui pouvait faire croire surtout que le roi Louis-Philippe était disposé à jouer le rôle de Monk, c'est qu'on assurait que le seul ambassadeur qu'eût voulu accepter l'empereur Nicolas était ce même M. de Mortemart à qui le duc d'Orléans avait remis, le 13 juillet, cette fameuse lettre dont j'ai donné copie ; et, comme M. de Mortemart venait de partir pour Saint-Pétersbourg avec le titre d'ambassadeur, il n'y avait plus de doute, aux yeux des royalistes, du moins, que le roi des barricades ne fût disposé à rendre la couronne à Henri V.

Ce bruit était moins absurde encore, il faut en convenir, que celui qui courut de 1799 à 1803, à savoir que Bonaparte avait fait le 18 brumaire au profit de Louis XVIII.

Chacun des deux souverains répondit par un argument à sa taille. Bonaparte fit arrêter, juger et fusiller le duc d'Enghien. Louis-Philippe laissa piller Saint-Germain-l'Auxerrois et l'archevêché.

Une occasion allait être donnée aux carlistes et aux prêtres, leurs alliés naturels, de tâter la situation que huit mois de règne philippiste et trois mois de persécutions républicaines leur avaient faite.

On approchait du 14 février, jour anniversaire de l'assassinat du duc de Berry.

Déjà, en province, de petites tentatives légitimistes avaient eu lieu. A Rodez, on avait arraché, pendant la nuit, l'arbre de la liberté ; à Collioure, on avait arboré le drapeau blanc ; à Nîmes, les verdets semblaient ressuscités, et, comme ces fantômes qui reviennent de l'autre monde pour rouer de coups leurs ennemis, ils avaient, disait-on, battu des gardes nationaux qu'on avait retrouvés presque assommés, et qui ne pouvaient donner que de vagues renseignements sur leurs assommeurs.

On en était donc là, le 12 février. La triple émanation républicaine, carliste et napoléonienne passait dans l'air comme une bouffée d'orage au milieu de laquelle s'élançaient les cris discordants d'un carnaval effréné, lorsque, tout à coup, on apprit que, le surlendemain, un service anniversaire allait être célébré à Saint-Roch, en expiation de l'assassinat de la place Louvois.

Un assassinat politique est une si odieuse chose aux yeux de tous les partis, qu'il devrait toujours être permis de dire des messes expiatoires pour les assassinés ; mais il y a des temps de fièvre où les actions les plus simples prennent les proportions gigantesques de la menace ou du mépris.

Cette messe expiatoire était à la fois, dans les circonstances où l'on se trouvait, une menace et un défi.

On se trompait seulement sur le lieu où la messe devait être dite

Saint-Roch, autant que je puis m'en souvenir, était desservi à cette époque par l'abbé Olivier, beau et spirituel prêtre adoré de ses ouailles, qui sont à peine consolées aujourd'hui de le voir évêque d'Evreux. Je connaissais l'abbé Olivier ; il m'aimait, et j'espère qu'il m'aime encore ; je le vénérais et le vénère toujours. — Cela soit dit en passant, et pour lui donner des nouvelles d'un de ses pénitents, au cas extrêmement improbable où ces Mémoires lui tomberaient sous la main. D'ailleurs, j'aurai encore, dans deux ou trois circonstances, à parler de lui.

L'abbé Olivier était très dévoué à la reine ; mieux que personne, il avait pu apprécier la bienfaisance, la piété, l'humilité même de cette digne princesse : il était son confesseur. Je ne sais si ce fut à cause de cette intimité royale dont l'abbé Olivier était honoré, ou parce qu'il comprit la portée de l'acte qu'on demandait de lui, que la fabrique de Saint-Roch se récusa

Il n'en fut pas de même du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il accepta.

C'était pour lui un double devoir : le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, âgé de près de quatre-vingts ans, était ce même prêtre qui avait accompagné Marie-Antoinette à l'échafaud.

Son vicaire, M. Paravey, chose singulière, était le prêtre qui avait béni les tombes du Louvre.

En conséquence du changement qui s'était opéré dans le programme, des hommes placés sur les marches de l'église Saint-Roch distribuaient, le 14 au matin, des billets annonçant que la cérémonie mortuaire était transportée de Saint-Roch à Saint-Germain-l'Auxerrois.

J'étais au Vaudeville, où nous répétions, je crois, *la Famille improvisée*, d'Henry Monnier ; — j'ai déjà parlé et j'aurai à parler encore bien souvent de ce vieil ami à moi, de cet éminent artiste, de ce spirituel compagnon, de ce *good fellow!* comme disent les Anglais ; — j'étais donc au Vaudeville, lorsque le chef de claque Pachel accourut tout effaré, racontant que des équipages armoriés faisaient queue à Saint-Germain-l'Auxerrois ; qu'on disait dans la foule que les personnes qui descendaient de ces équipages venaient assister à un service funèbre, et que ce service funèbre était dit pour le repos de l'âme du duc de Berry.

Cette nouvelle produisit sur Arago et sur moi deux effets absolument contraires : elle exaspéra Arago, et me laissa fort tranquille.

J'ai raconté comment j'avais été élevé par un prêtre, et même par un excellent prêtre ; cette éducation première, cette influence des souvenirs juvéniles a répandu, je ne dirai pas sur mes actions, — Dieu me garde de me présenter à mes lecteurs comme un homme coutumier d'actes religieux ! — mais sur toutes mes croyances, sur toutes mes opinions, une teinte de religiosité si profonde, que je ne puis, à l'âge que j'ai, entrer dans une église sans y prendre de l'eau bénite, passer devant un crucifix sans faire le signe de la croix.

Je trouvai donc, pour ma part, si violent que je fusse dans mes opinions politiques à cette époque, que ce pauvre assassiné qu'on nommait le duc de Berry avait droit à une messe funèbre, que les royalistes avaient droit d'assister à cette messe et que le curé avait droit de la dire.

Ce n'était pas l'avis d'Etienne. Peut-être avait-il raison.

En conséquence, il écrivit un mot au *National* et au *Temps*, et courut sur la place.

Je le suivis d'une allure beaucoup plus tranquille. Je prévoyais que quelque chose de grave allait se passer, que les journaux royalistes crieraient au sacrilège, et que l'accusation retomberait sur le parti républicain.

Arago, avec son cœur convaincu, avec son ardeur méridionale, entra dans l'église juste au moment où un jeune homme attachait au catafalque une lithographie représentant le duc de Bordeaux.

Voilà où Arago commençait à avoir raison, et où je commençais à avoir tort.

Derrière le jeune homme vint une femme qui y déposa une couronne d'immortelles ; derrière la femme vinrent des militaires qui, à l'aide d'épingles, y suspendirent leur croix à l'effigie d'Henri IV.

Voilà où Arago avait tout à fait raison, et où j'avais tout à fait tort.

La cérémonie cessait d'être une démonstration religieuse, et devenait une provocation politique. Le peuple et les bourgeois se ruaient alors dans l'église. Les bourgeois s'irritaient, le peuple grondait.

Conservons, cependant, aux événements qui vont suivre leur vrai caractère. L'émeute de l'archevêché fut bourgeoise, et non pas populaire. Ceux qui firent cette émeute étaient les hommes qui avaient fait les émeutes Raucourt et Philippe, sous la Restauration ; les souscripteurs du Voltaire-Touquet, les acheteurs des tabatières à la Charte.

Arago sentit que le moment était bon, que cette irritation et ce grondement pouvaient devenir quelque chose.

Rien n'était organisé comme conspiration à cette époque ; mais le parti républicain était à l'affût et s'apprêtait à profiter de toutes les occasions. Nous verrons éclater cette vérité à propos de l'enterrement de Lamarque.

Arago s'élança hors de l'église, monta sur un barreau transversal de la grille, et s'écria, en étendant la main vers les tombes de juillet, qui s'élevaient en face du portail de Saint-Germain-l'Auxerrois :

— Citoyens ! à cinquante pas des victimes de juillet, on ose célébrer un service funèbre en l'honneur d'un des membres de la famille que nous venons de chasser ! Laisserez-vous achever ce service ?

Des cris forcenés retentirent.

— Non ! non ! non ! répétèrent toutes les voix.

Et l'on se précipita dans l'église.

Les assaillants rencontrèrent sous le portail le général Jacqueminot, alors chef ou sous-chef d'état-major de la garde nationale ; — je ne sais plus bien, et la chose ne vaut pas la peine que je m'en informe. — Il essaya de lutter contre le torrent. Le torrent était trop fort pour être arrêté par un homme ; le général le sentit et voulut l'arrêter par une parole. Une parole, si elle est juste, courageuse ou sympathique, est la digue la plus sûre que l'on puisse opposer à ce cinquième élément qu'on appelle le peuple.

— Mes amis, s'écria le général, écoutez-moi et reconnaissez-moi... J'étais à Rambouillet ; je suis donc des vôtres.

— Vous étiez à Rambouillet ? lui cria une voix.

— Oui.

— Eh bien, vous eussiez mieux fait de rester à Paris et d'y laisser les combattants de juillet : on n'eût pas profité de leur absence pour faire un roi !

La riposte était mortelle. Le général Jacqueminot se tint pour mort et ne donna plus signe de vie.

L'envahissement de l'église fut rapide, irrésistible, terrible. En quelques minutes, le catafalque fut brisé, le drap mortuaire déchiré en lambeaux, l'autel abattu ; tentures aux fleurs d'or, tableaux pieux, habits sacerdotaux, tout fut foulé aux pieds !

L'incrédulité se vengeait, par l'impiété, le sacrilège et le blasphème, des quinze ans pendant lesquels elle avait été forcée de couvrir son visage moqueur du masque de l'hypocrisie. On riait, on hurlait, on dansait en rond autour de toutes ces choses saintes entassées, renversées, mises en pièces.

Un des émeutiers sortit de la sacristie avec un costume complet de prêtre : il monta sur un amas de débris, et battit la mesure à la ronde infernale. On eût dit Satan revêtu, par ironie, d'habits sacerdotaux, et présidant un sabbat.

Je vis tout cela de la porte, et je me retirai fâché de l'avoir vu, la tête baissée, le cœur gros, l'esprit inquiet. Je ne pouvais me dissimuler que ces gens avaient été provoqués à faire ce qu'ils faisaient. J'étais trop philosophe pour demander au peuple de séparer l'Eglise du prêtre, la religion de ses ministres ; mais j'étais trop pieux de cœur pour rester là, et je tentai de m'en aller. Je dis *je tentai*, car s'en aller n'était pas chose facile : la place Saint-Germain-l'Auxerrois était encombrée ; la foule s'enfonçait dans l'étroite rue des Prêtres et débordait sur les quais.

Un point de cette foule était tumultueux, agité ; il s'y livrait une lutte, et il en sortait des cris. Un jeune homme, grand, pâle, à longs cheveux noirs, assez beau de visage, était monté sur une borne et regardait tout ce tumulte un peu dédaigneusement peut-être.

L'un des assistants, que ce dédain blessait sans doute, se mit à crier :

— Au jésuite !

Un pareil cri, dans un pareil jour, c'était le feu mis à un ballot d'étoupe. La foule se rua sur le pauvre jeune homme en criant :

— A la Seine, le jésuite ! A l'eau, le jésuite ! Aux filets de Saint-Cloud, le jésuite !

Baude était préfet de police. Je le vois encore avec ses grands cheveux noirs flottants, ses yeux noirs lançant des éclairs, sa force herculéenne. C'était la seconde fois qu'il m'apparaissait.

Il venait d'arriver avec les gardes municipaux, qu'il avait fait ranger devant le portail de l'église, et qui essayaient de fermer la grille.

Il s'élança au secours du malheureux condamné, qu'on se passait de main en main, et qui, dans sa course aérienne, se rapprochait du fleuve avec une rapidité effrayante.

Le désir d'empêcher un meurtre redoublait les forces de Baude. Il arriva au bord de la rivière en même temps que celui qui était menacé d'être jeté par-dessus le parapet. Il se cramponna à lui et le tira en arrière.

Je ne vis plus rien : on m'étouffait contre les planches qui fermaient alors le jardin de l'Infante ; et, si délabrées qu'elles fussent, ces planches résistaient beaucoup plus que je ne l'aurais voulu.

La nécessité de travailler à ma conservation personnelle me força de détourner les yeux du quai et de lutter pour mon propre compte.

Vigoureusement bâti, et déjà connu de beaucoup de gens qui, en me reconnaissant, combinèrent leurs efforts avec les miens, je parvins à gagner le quai, et, du quai, le pont des Arts.

On se battait toujours près du parapet. Plus tard, je sus que Baude, au prix de bon nombre de meurtrissures et de son habit mis en pièces, était parvenu à sauver le pauvre diable.

Mais, pendant que le préfet de police faisait le métier de philanthrope, il ne faisait pas son état de préfet de police, et l'émeute profitait de cette lacune dans ses fonctions municipales.

Le peuple continuait de dévaster l'église et le presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, quand Baude fut libre de sa bonne action, c'était chose faite.

La seule chambre de l'abbé Paravey, qui avait béni les tombes des martyrs de juillet, avait été respectée.

Dans ses plus grandes impiétés, la foule reconnaît toujours quelque chose de plus grand que sa colère, et, devant cette chose, elle s'arrête et s'agenouille.

Le 24 février 1848, la foule fit des Tuileries ce qu'elle avait fait, le 14 février 1831, de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois ; mais elle s'arrêta devant l'appartement de madame la duchesse d'Orléans comme elle s'était arrêtée devant la chambre de l'abbé Paravey.

CXCVI

LE PRÉFET DE POLICE AU PALAIS-ROYAL. — LA PART DU FEU. — LE BANDAGISTE VALÉRIUS. — DÉVASTATION DE L'ARCHEVÊCHÉ. — L'ALBUM CHINOIS. — FRANÇOIS ARAGO. — LES SPECTATEURS DE L'ÉMEUTE. — GRATTAGE DES FLEURS DE LIS. — JE DONNE UNE SECONDE FOIS MA DÉMISSION. — MM. CHAMBOLLE ET CASIMIR PERIER.

Le faux jésuite sauvé, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois mise à sac, la chambre de l'abbé Paravey respectée, la foule s'écoula.

Baude crut la colère du lion apaisée, et se rendit au Palais-Royal sans prendre le temps de changer de vêtements.

De même que ses habits conservaient la trace matérielle de la lutte qu'il avait soutenue, sa physionomie gardait l'empreinte des émotions qu'il avait éprouvées.

Cela veut dire, en langage vulgaire, — l'homme le moins académique se laisse quelquefois entraîner à faire des phrases, — que l'habit du préfet de police était déchiré, et son visage fort pâle.

Le roi, au contraire, était calme.

Mieux renseigné, cette fois, sur les événements de la rue qu'il ne l'avait été sur ceux de la Chambre le jour où l'on destituait la Fayette, il savait tout ce qui venait de se passer.

Tout ce qui venait de se passer était à son avantage.

Les carlistes avaient levé la tête, et, sans qu'il s'en fût mêlé le moins du monde, les carlistes avaient été punis !

Il y avait émeute, émeute qui ne menaçait pas le Palais-Royal, et, de cette émeute, avec un peu d'adresse, on pourrait faire honneur au parti républicain.

Quelle chance ! juste au moment où les chefs de ce même parti étaient en prison pour une autre émeute.

Seulement, le roi se doutait bien que les choses n'en resteraient pas là ; avec sa finesse ordinaire et sa courtoisie apparente, il retint Baude à dîner.

Baude ne vit dans cette invitation qu'une politesse, une sorte de rémunération des dangers qu'il avait courus.

Il y avait mieux que cela.

Le préfet de police se trouvant au Palais-Royal, tous les rapports de la police seraient envoyés au Palais-Royal ; or, Baude ne pouvait faire autrement que de les communiquer à son illustre amphitryon.

De cette manière, sans se déranger, le roi saurait tout, et ce que saurait la police de Baude, et ce que saurait sa police à lui.

C'était un homme bien fin que le roi Louis-Philippe; mais sa finesse même lui ôtait de la force. On ne peut pas, à notre avis, être à la fois renard et lion.

Les rapports étaient inquiétants : l'un d'eux annonçait, pour le lendemain, le pillage de l'archevêché ; un autre, une tentative d'attaque contre le Palais-Royal.

— Sire, demanda le préfet de police, que faut-il faire ?

— La part du feu ! répondit le roi.

Baude comprit. A trois heures du matin, toutes les troupes de la garnison étaient disposées autour du Palais-Royal, mais les avenues de l'archevêché restaient parfaitement libres.

Pendant que le préfet de police dînait chez Sa Majesté, voici ce qui s'était passé.

Le général Jacqueminot avait requis la garde nationale ; mais la garde nationale, au lieu de disperser les émeutiers, battait des mains à l'émeute.

Cadet de Gassicourt, qui était maire du quatrième arrondissement, arriva à son tour. Quelqu'un lui fit remarquer les trois fleurs de lis qui ornaient les pointes supérieures de la croix surmontant l'église.

Un homme du peuple entendit la remarque.

Aussitôt ce cri retentit :

— A bas les fleurs de lis ! à bas la croix !

On s'attela à la croix fleurdelisée de Saint-Germain-l'Auxerrois comme, dix-sept ans auparavant, on s'était attelé à la statue de Napoléon sur la place Vendôme. La croix tomba à la troisième secousse.

Il n'y avait plus grand'chose à faire, ni dans l'église ni dessus, et, à moins de la démolir, c'était du temps perdu de rester là.

En ce moment, à tort ou à raison, le bruit circula qu'un bandagiste de la rue du Coq, nommé Valérius, avait été l'un des ordonnateurs de la fête. On se rua sur la boutique

de Valérius, on dispersa ses bandages et l'on brisa sa devanture.

La garde nationale arriva. Devinez ce qu'elle fit?

Elle fit un corps de garde de la boutique dévastée.

C'était cette affaire de la croix et des fleurs de lis qui avait donné à l'émeute son caractère politique, et qui avait dirigé ou devait diriger, le lendemain, une partie de la houle populaire vers le Palais-Royal.

En effet, jusque-là, les fleurs de lis étaient restées les armoiries du roi. Aussitôt après l'élection du 9 août, Casimir Perier lui avait conseillé de les abandonner; mais le roi s'était souvenu qu'il était petit-fils d'Henri IV par les hommes, de Louis XIV par les femmes, et il avait obstinément refusé.

Sous prétexte donc de demander l'abolition des fleurs de lis, une troupe de républicains devait, le lendemain, marcher sur le Palais-Royal. Une fois au Palais-Royal, si l'on se sentait en force, on demanderait du même coup l'abolition de la royauté.

J'ignorais ce complot, et, l'eussé-je connu, je voulais rester en dehors de tout ce qui serait un mouvement direct contre le roi Louis-Philippe. J'avais à travailler ce lendemain-là; ma porte était donc fermée à tout le monde, même à mon domestique, lorsque celui-ci viola la consigne et entra.

Il était évident qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, pour que Joseph prît vis-à-vis de moi une telle liberté.

On avait tiré des coups de fusil une partie de la nuit, on avait désarmé deux ou trois postes, on mettait à sac l'archevêché.

La proposition de marcher sur le palais de M. de Quélen avait été accueillie avec enthousiasme. M. de Quélen était un de ces prélats mondains qui passent pour être plus bergers que pasteurs. On assurait que, le 28 juillet 1830, un bonnet de femme avait été trouvé chez lui, et l'on voulait voir si, par hasard, il n'aurait pas la paire.

Le diable me tenta: je m'habillai en toute hâte, et je courus du côté de la Cité.

Les ponts étaient chargés à crouler; les parapets offraient une double muraille de curieux.

Sur le pont Neuf seulement, je parvins à me faire jour entre deux spectateurs. La rivière charriait des meubles, des livres, des chasubles, des soutanes, des robes de prêtre. Ces derniers objets étaient effrayants, en ce qu'ils présentaient le simulacre de gens en train de se noyer.

Tout cela venait de l'archevêché. Lorsque l'émeute était arrivée devant le palais, la porte en avait paru trop étroite relativement à l'empressement et au nombre des visiteurs: la foule, de sa main puissante, avait saisi la grille, l'avait secouée et arrachée. Puis elle s'était répandue dans les appartements et avait tout jeté par les fenêtres.

Quelques bibliophiles qui avaient voulu sauver des livres rares, des éditions précieuses, avaient failli être jetés à la Seine.

Un seul album échappa à la destruction générale. Celui qui avait mis la main dessus eut l'idée de l'ouvrir: c'était un album chinois peint sur feuilles de riz. Les Chinois sont très fantastiques dans leurs compositions; celles-là dépassaient de si loin les limites de la fantaisie française, que la foule n'eut pas le courage d'exiger que le précieux album fût jeté à l'eau.

Je n'ai vu quelque chose approchant de cet album que dans le musée secret de Naples; encore dois-je dire que l'album de M. l'archevêque de Paris l'emportait de beaucoup sur celui de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles.

Les plus indulgents pensèrent que ce curieux monument avait été déposé chez l'archevêque par quelque Madeleine repentante, en expiation des péchés qu'elle avait commis, et dont le miséricordieux prélat lui avait donné l'absolution.

Il va sans dire que j'étais de ceux-là, et que, autant qu'il fut en mon pouvoir, je fis alors, comme je le fais aujourd'hui, tous mes efforts pour accréditer cette opinion.

Cependant, après s'en être pris aux meubles, à la bibliothèque, aux tentures, aux tapis, aux glaces, aux missels, aux chasubles et aux soutanes, la foule, mal satisfaite, s'en prit au bâtiment lui-même.

En un instant une centaine d'hommes furent éparpillés sur les toits, et commencèrent à arracher les tuiles et les ardoises du palais archiépiscopal. On eût dit que l'émeute n'était composée que de couvreurs.

Est-il arrivé à mon lecteur d'enfermer parfois une souris, un rat ou un oiseau dans une boîte trouée, au milieu d'une fourmilière, et d'attendre, s'il avait de la patience, l'espace de deux ou trois heures? Au bout de ces deux ou trois heures, les fourmis avaient fait leur besogne, et, du milieu de la fourmilière, il pouvait tirer un charmant squelette dont les chairs avaient complètement disparu. Ainsi, sous le travail de la fourmilière humaine, au bout d'une heure, les chairs de l'archevêché avaient disparu complètement. Puis vint le tour des os: — où les fourmis se rebutent, les hommes s'acharnent; — à deux heures de l'après-midi, les os avaient disparu comme la chair. De l'archevêché, il ne restait plus pierre sur pierre!

Par bonheur, l'archevêque était à sa maison de campagne de Conflans; sans quoi, il eût probablement été démoli comme sa maison de ville.

Pendant ce temps-là, les tambours battaient le rappel, non pas avec cet acharnement de baguettes dont ils nous avaient donné un spécimen au mois de décembre, et qui semblait dire: « Accourez tous, le feu est à la ville! » mais avec cette mollesse d'exécution qui dit: « Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez, et vous serez mal reçus! »

Aussi, comme la garde nationale commençait à comprendre la langue des tambours, ne se dérangeait-elle que médiocrement.

Toutefois, un détachement de la douzième légion, commandé par François Arago, — l'illustre savant, le noble patriote qui se meurt en ce moment-ci, et dont l'Académie n'osera probablement faire l'éloge que comme savant; — un détachement de la deuxième légion, disons-nous, descendait du Panthéon vers la Cité. Le malheur voulut que son adjudant, qui marchait sur le flanc, son sabre à la main, gesticulât avec une énergie qu'excusât la circonstance, et que, en gesticulant, il atteignît de son sabre un pauvre diable qui le regardait passer fort tranquillement. Le pauvre diable tomba blessé, et fut relevé à peu près mort. Nous savons comment cela se pratique en pareille occasion: le mort ou le blessé ne s'appartient plus; il appartient à la foule, qui en fait un drapeau. La foule s'empara de l'homme, tout sanglant et se mit à crier:

— Aux armes! vengeance sur l'assassin! vengeance!

L'assassin ou plutôt le meurtrier involontaire avait disparu. On porta la victime sur le parvis Notre-Dame; là, tout le monde songeait fort à la plaindre ou à la venger, mais nul ne songeait à lui porter secours. Ce fut François Arago qui, faisant au milieu des cris de menace un appel à l'humanité, montra l'Hôtel-Dieu, ouvert pour recevoir, et, s'il était possible, pour guérir le mourant. On posa celui-ci sur une civière, et François Arago accompagna le malheureux jusqu'au lit où, à peine déposé, il expira.

Le bruit de cette mort s'était répandu avec l'effrayante rapidité des mauvaises nouvelles. Quand Arago reparut, la foule tournait sérieusement à la colère; elle était dans un de ses moments où, les dents et les ongles aiguisés, elle ne demande pas mieux que de déchirer et de dévorer... qui? Dans ces moments-là, peu lui importe, pourvu qu'elle déchire et dévore quelqu'un ou quelque chose! si bien que, lorsque François Arago reparut, elle se jeta sur lui, prenant le sauveur pour le meurtrier. En un clin d'œil, notre grand astronome fut entraîné vers la Seine, où il allait être précipité avec les meubles, les livres et les soutanes de l'archevêché; heureusement, deux ou trois des spectateurs le reconnurent, le nommèrent, interposant son nom, sa réputation, sa popularité entre la mort et lui. Reconnu, François Arago fut sauvé; mais, à défaut d'un homme, il fallait quelque chose à la foule irritée: ne pouvant noyer Arago, elle démolit l'archevêché.

Nous avons dit avec quelle rapidité s'était faite l'exécution du monument.

Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que cette exécution avait les plus honorables témoins.

M. Thiers était là, faisant sa première étude pratique sur la chute des palais et des monarchies. M. de Schonen était là, en uniforme de colonel, mais réduit à l'impuissance par le peu d'hommes qu'il commandait. M. Talabot était là, avec son bataillon; mais il avouait à M. Arago, qui le pressait d'agir, qu'on lui avait donné l'ordre *de paraître et de s'en retourner*.

La présence passive de toutes ces notabilités donnait à l'émeute de l'archevêché un cachet que je n'avais point vu encore, et que je ne revis depuis à aucune émeute.

Ce n'était plus l'émeute en blouse, pleine d'enthousiasme, risquant sa vie au milieu des éclairs de la fusillade et du tonnerre de l'artillerie; c'était l'émeute en gants jaunes, en paletot, en habit, railleuse et impie, démolissant et insultant, sans avoir pour excuse de l'insulte et de la destruction le danger qu'elle courait; c'était l'émeute bourgeoise, enfin, la plus impitoyable comme la plus misérable de toutes les émeutes.

Je revins chez moi le cœur navré, je me trompe, soulevé! J'appris le soir qu'on avait voulu démolir Notre-Dame, et que peu s'en était fallu que ce chef-d'œuvre de quatre siècles, commencé par Charlemagne, achevé par Philippe-Auguste, n'eût disparu en quelques heures comme l'archevêché.

En revenant chez moi, j'avais passé par le Palais-Royal. Le roi, qui avait refusé à Casimir Perier le sacrifice des fleurs de lis, faisait ce sacrifice à l'émeute: on grattait les blasons de ses voitures et on mutilait les balcons en fer de son palais.

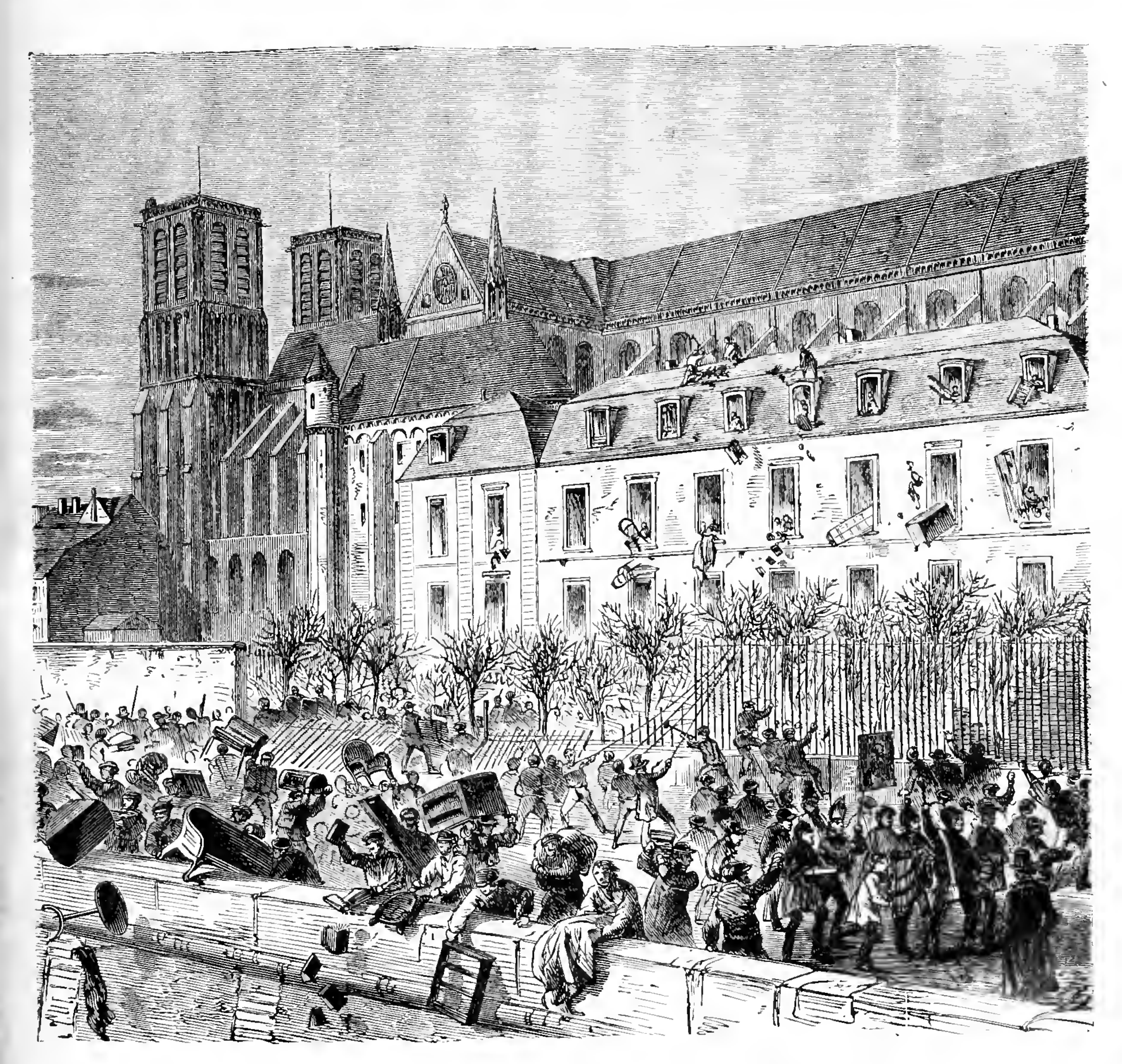
Le lendemain, une ordonnance parut au *Moniteur*, qui changeait les trois fleurs de lis de Charles V en deux tables de la loi. Si la généalogie s'établissait par les blasons,

on eût pu croire que, au lieu de descendre de saint Louis, le roi de France descendait de Moïse !

Seulement, les nouvelles tables de la loi, contrefaçon de celles du Sinaï, n'avaient pas même l'excuse d'avoir été acceptées au milieu du tonnerre et des éclairs.

Ce fut ce jour-là que, sur le bureau de Lamy, le secrétaire de madame Adélaïde, voyant les palefreniers occupés à gratter les voitures du roi, et trouvant que ce n'était point ainsi que les fleurs de lis devaient sortir de la maison de France, j'écrivis ma seconde démission, la seule qui parvint au roi, et qui fut acceptée.

Elle était conçue en ces termes :



La foule s'était répandue dans les appartements et avait tout jeté par les fenêtres.

« 15 février 1831.

« Sire,

« J'ai eu l'honneur de demander, il y a trois semaines, une audience à Votre Majesté ; j'avais l'intention de lui offrir de vive voix ma démission ; car je voulais lui expliquer comment, en faisant cela, je n'étais ni un ingrat ni un capricieux.

« Sire, il y a longtemps que j'ai écrit et imprimé que, chez moi, l'homme littéraire n'était que la préface de l'homme politique.

« L'âge auquel je pourrai faire partie d'une chambre régénérée se rapproche de moi.

« J'ai la presque certitude, le jour où j'aurai trente ans, d'être nommé député ; j'en ai vingt-huit, sire.

« Malheureusement, le peuple, qui voit d'en bas, et de loin, ne distingue pas les intentions du roi des actes des ministres ; or, les actes des ministres sont arbitraires et liberticides.

« Parmi ces hommes qui vivent de Votre Majesté, et lui disent tous les jours qu'ils l'admirent et qu'ils l'aiment, il n'en est peut-être pas un qui vous aime plus que je ne le fais, seulement, ils le disent et ne le pensent pas, et, moi, je ne le dis pas et je le pense.

« Mais, sire, le dévouement aux principes passe avant le dévouement aux hommes. Le dévouement aux principes fait les la Fayette ; le dévouement aux hommes fait les Rovigo (1).

« Je supplie donc Votre Majesté d'accepter ma démission.

« J'ai l'honneur d'être, avec respect,

« De Votre Majesté, etc.

« ALEX. DUMAS. »

Chose étrange ! aux yeux du parti auquel j'appartenais, j'étais républicain, bel et bien républicain, puisque je prenais ma part à toutes les émeutes ; je voulais voir le

(1) Nous sommes obligé d'avouer que, dans notre opinion, le parallèle entre la Fayette et le duc de Rovigo est au désavantage de ce dernier; mais combien, en le comparant aux autres hommes de l'Empire, il est au-dessus d'eux! L'amour de la Fayette pour la liberté est sublime; le dévouement du duc de Rovigo pour Napoléon est respectable, car tout dévouement est une belle et surtout rare chose par le temps qui court.

drapeau de 92 flotter à la tête de nos armées; mais, en même temps, je ne comprenais pas que, du moment qu'on avait pris un Bourbon pour roi, qu'il fût de la branche aînée ou de la branche cadette, qu'il fût même Valois, comme on avait essayé un instant de le faire croire au bon peuple parisien, — les fleurs de lis dussent cesser d'être ses armes.

C'est que j'étais à la fois poète et républicain; c'est que déjà je comprenais et je soutenais, contrairement à certains esprits étroits de notre parti, que la France, même démocratique, ne datait pas de 89; que nous avions, nous autres hommes du XIXe siècle, un immense héritage de gloire à recevoir et à conserver; que les fleurs de lis sont les fleurs de lance de Clovis et les angons de Charlemagne; qu'elles ont successivement flotté à Tolbiac, à Tours, à Bouvines, à Taillebourg, à Rosbecque, à Patay, à Fornoue, à Ravenne, à Marignan, à Renty, à Arques, à Rocroy, à Steinkerque, à Almanza, à Fontenoy, sur les mers de l'Inde, sur les lacs de l'Amérique; qu'après la fortune de cinquante victoires, nous avons la gloire de vingt défaites qui eussent suffi à anéantir un autre peuple; que les Romains nous ont envahis, et que nous les avons chassés; que les Francs nous ont envahis, et que nous les avons chassés, que les Anglais nous ont envahis, et que nous les avons chassés.

Au reste, cette opinion que je manifeste aujourd'hui sur le grattage des fleurs de lis, et que je manifestais bien plus hautement à cette époque par ma démission, était aussi celle de Casimir Perier.

Le lendemain du jour où les fleurs de lis avaient disparu des voitures du roi, des balcons du Palais-Royal, et même du bouclier de Bayard, tandis que l'effigie d'Henri IV était conservée sur la croix de la Légion d'honneur, M. Chambolle, le même qui, depuis, créa le journal orléaniste *l'Ordre*, se présenta chez M. Casimir Perier.

— Eh bien, nom de Dieu! lui demanda celui-ci, il paraît que le roi sacrifie ses armoiries? Eh! f... ! c'était le lendemain de la révolution qu'il fallait s'y décider, et je le lui conseillais; mais non, il ne voulait point alors qu'on les effaçât, ces fleurs de lis auxquelles il tient encore plus que ses aînés. Maintenant, l'émeute passe sous sa fenêtre, et le voilà qui f... son écusson dans le ruisseau!

Ceux qui ont connu l'irascible caractère de Casimir Perier ne s'étonneront pas des fleurs de rhétorique dont ces quelques mots sont ornés.

Maintenant qu'il n'y a plus d'archevêché ni de fleurs de lis, qu'on est en train d'abattre la statue du duc de Berry à Lille, de piller le séminaire de Perpignan, et de détruire les bustes de Louis XVIII et de Charles X à Nîmes, revenons à *Antony*, qui devait faire, en littérature, une émeute près de laquelle les émeutes que nous venons de citer n'étaient que des jeux d'écoliers en vacances.

CXCVII

MA FOI DRAMATIQUE CHANCELLE. — BOCAGE ET DORVAL ME RÉCONCILIENT AVEC MOI-MÊME. — UN PROCÈS POLITIQUE OU JE MÉRITAIS DE FIGURER. — CHUTE DU MINISTÈRE LAFFITTE. — L'AUTRICHE ET LE DUC DE MODÈNE. — LE MARÉCHAL MAISON AMBASSADEUR A VIENNE. — HISTOIRE D'UNE DE SES DÉPÊCHES. — CASIMIR PERIER PREMIER MINISTRE — QUEL ACCUEIL IL REÇOIT AU PALAIS-ROYAL. — ON LUI FAIT AMENDE HONORABLE.

On a vu le peu de succès de lecture qu'*Antony* avait obtenu près de M. Crosnier. Il en était résulté que, de même qu'on ne s'était nullement gêné au Théâtre-Français pour faire passer avant moi le drame de *Don Carlos ou l'Inquisition*, on ne se gêna nullement, à la Porte-Saint-Martin, pour faire passer tout ce qu'il y avait à passer.

Pauvre *Antony!* il avait déjà près de deux ans d'existence: mais ce retard, il faut l'avouer, au lieu de lui nuire en quoi que ce fût, lui devait, au contraire, devenir très profitable.

Pendant ces deux années, les événements avaient marché et avaient fait à la France une de ces situations fiévreuses dans lesquelles les explosions des excentricités individuelles ont un immense écho. Il y avait dans l'époque quelque chose de maladif et de bâtard qui répondait à la monomanie de mon héros.

Au reste, comme je l'ai dit, je n'avais plus aucune opinion arrêtée sur mon drame; ma foi, toute juvénile, m'avait tenu que pour *Henri III* et pour *Christine;* mais l'horrible concert de sifflets qui m'avait assourdi, à la représentation de cette pièce, avait ébranlé cette foi jusque dans ses bases les plus profondes.

Puis était venue la révolution, qui m'avait jeté dans un tout autre ordre d'idées, et qui m'avait fait croire que j'étais destiné à devenir ce qu'on appelle en politique un homme d'action, croyance qui était tombée encore plus vite que ma croyance littéraire.

Puis avait eu lieu la représentation de mon *Napoléon Bonaparte*, ouvrage dont, avec épouvante, j'avais reconnu le peu de valeur, malgré le fanatique enthousiasme qu'il avait excité à la lecture.

Enfin arrivait *Antony*, qui n'inspirait aucun fanatisme, aucun enthousiasme, ni à la lecture, ni à la répétition, et que, dans mon for intérieur, je croyais destiné à clore par une chute la courte série de mes succès.

Est-ce que M. Fossier, M. Oudard, M. Picard, M. Deviolaine, auraient eu raison, par hasard? est-ce que j'eusse mieux fait d'*aller à mon bureau*, comme me l'avait conseillé l'auteur de *la Petite Ville* et des *Deux Philibert?*

C'était un peu tard pour faire ces réflexions, au moment où je venais de donner ma démission définitive.

Je ne les en faisais pas moins, et elles ne m'égayaient pas davantage.

Ce qui me cousolait, c'est que Crosnier ne paraissait pas faire plus grand cas de *Marion Delorme* que d'*Antony*, et que, moi, j'admirais fort *Marion Delorme*.

Je pouvais me tromper sur ma pièce; mais, à coup sûr, je ne me trompais pas sur celle d'Hugo, tandis que, au contraire, Crosnier, se trompant sur la pièce d'Hugo, pouvait parfaitement se tromper sur la mienne.

En attendant, les répétitions allaient leur train.

Ce que j'avais prévu arrivait: au fur et à mesure qu'avançaient les répétitions, les deux rôles principaux prenaient, représentés par madame Dorval et par Bocage, des proportions qu'ils étaient loin d'avoir, représentés par mademoiselle Mars et par Firmin. L'absence des traditions scolastiques, l'habitude de jouer du drame, une certaine sympathie des acteurs pour leurs rôles, sympathie qui n'existait pas au Théâtre-Français, tout cela réhabilitait peu à peu le pauvre *Antony* à mes propres yeux. Il est vrai de dire que, en sentant approcher le jour de la représentation, les deux grands artistes sur lesquels reposait le succès de la pièce développaient, comme à l'envi, l'un de l'autre, des qualités inconnues à eux-mêmes. Dorval, à côté des choses du cœur, avait des effets de dignité dont je l'eusse crue incapable; et Bocage, à qui je n'avais accordé d'abord qu'une certaine sauvagerie misanthropique, avait des moments de tristesse poétique et de mélancolie rêveuse que je n'ai vus qu'à Talma, dans ses rôles de l'Hamlet anglais et de l'Oreste de Soumet.

La représentation devait avoir lieu dans la première quinzaine d'avril mais, dans la première quinzaine d'avril justement, se jouait, au palais de justice, un drame qui, même à mes yeux, était bien autrement intéressant que le mien.

Mes amis Guinard, Cavaignac et Trélat étaient, avec seize autres coaccusés, traduits devant la cour d'assises.

On se rappelle qu'il était question du complot de l'artillerie, auquel j'avais pris une part si active; aussi une seule chose m'étonnait-elle: c'est qu'ils fussent en prison, et que je fusse libre; qu'ils subissent des interrogatoires au palais de justice pendant que je répétais une pièce à la Porte-Saint-Martin.

Les audiences, depuis le 6 jusqu'au 11 avril, avaient été consacrées à l'interrogatoire des accusés et à l'audition des témoins. Le 12, l'avocat général prit la parole.

Il va sans dire que, du 12 au 15, jour où le jugement fut rendu, je ne quittai pas l'audience.

C'était assez difficile pour un avocat général de charger des hommes comme ceux qui étaient assis sur le banc des accusés: les principaux combattants de juillet, ceux qu'on avait nommés les héros des trois jours, ceux que le lieutenant général avait reçus, caressés, choyés, dix mois auparavant; ceux que Dupont (de l'Eure) appelait ses amis, ceux que la Fayette appelait ses enfants, et ceux que, depuis qu'il n'était plus au ministère, Laffitte appelait ses complices.

En effet, le ministère Laffitte était tombé le 9 mars. Voici à quelle occasion il était tombé. La cause de cette chute était on ne peut plus honorable pour l'ancien ami du roi Louis-Philippe, que cinq mois de frottements politiques avec la nouvelle Majesté suffirent à rendre un de ses plus irréconciliables ennemis.

C'était à l'époque où trois peuples, ressuscitant, réclamaient leur nationalité: la Belgique, la Pologne et l'Italie. On était à peu près tranquille sur le sort de la Belgique; mais il n'en était pas ainsi pour la Pologne et l'Italie, et tous les cœurs généreux étaient sympathiques à ces deux sœurs en liberté qui râlaient, l'une sous le couteau du czar, l'autre sous le bâton de l'Autriche.

Les yeux étaient particulièrement fixés sur Modène.

Le duc de Modène, à la nouvelle de l'insurrection de Bologne, avait fui de son duché, dans la nuit du 4 au 5 février.

Le cabinet du Palais-Royal reçut à ce sujet une communication du cabinet de Vienne qui lui annonçait que le gouvernement autrichien se préparait à intervenir pour replacer François IV sur son trône ducal.

La nouvelle était étrange et la prétention exorbitante.

Le gouvernement français avait proclamé le principe de non-intervention; or à quel titre l'Autriche intervenait-elle dans le duché de Modène?

L'Autriche avait bien un droit de réversibilité sur ce duché; mais ce droit était tout éventuel, et, jusqu'au jour où il y aurait extinction des héritiers mâles de la maison régnante, Modène était un duché parfaitement indépendant.

De pareilles exigences devaient révolter un esprit aussi droit et aussi juste que celui de M. Laffitte, et il déclara en plein conseil que, si l'Autriche persistait dans cette insolente prétention, la France en appellerait aux armes.

M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères, fut invité par le président du conseil à répondre dans ce sens, et s'y engagea.

Le maréchal Maison occupait alors l'ambassade de Vienne. C'était un de ces roides diplomates qui, de leur carrière militaire, avaient conservé l'habitude de parler aux rois ou aux empereurs la main sur la garde de leur épée. — Je l'ai beaucoup connu, et, malgré notre différence d'âge, avec une certaine intimité; une charmante femme au nom pacifique, qui n'était qu'une amie pour moi, qui n'était plus qu'une amie pour lui, servait de lien entre le jeune poete et le vieux soldat.

Le maréchal fut chargé de présenter à l'Autriche l'*ultimatum* de M. Laffitte.

Cet *ultimatum* était précis: « La non-intervention ou la guerre! »

On ignorait encore, à cette époque, le système adopté par Louis-Philippe de conserver la paix à tout prix.

L'Autriche répondit comme si elle eût connu la secrète pensée du roi de France. Sa réponse était non seulement ferme, mais encore insolente.

La voici:

« Jusqu'à ce jour, l'Autriche a laissé la France mettre en avant le principe de non-intervention; mais il est temps que la France sache que nous n'entendons point le reconnaître en ce qui concerne l'Italie. Nous porterons nos armes partout où s'étendra l'insurrection. Si cette intervention doit amener la guerre, eh bien, vienne la guerre! nous aimons mieux en courir les chances que d'être exposés à périr au milieu des émeutes. »

Avec les instructions que le maréchal avait reçues, la note que nous venons de citer ne laissait aucun jour à un arrangement; en conséquence, à la même heure où il envoyait la réponse de M. de Metternich au roi Louis-Philippe, il écrivait au général Guilleminot, notre ambassadeur à Constantinople, que la France était forcée de tirer l'épée, et qu'il eût à faire un appel à la vieille alliance de la Turquie avec la France.

Le maréchal Maison ajoutait, comme post-scriptum, à la note de M. de Metternich:

« Il n'y a pas un instant à perdre pour conjurer le danger dont la France est menacée; il faut, en conséquence, prendre l'initiative, et jeter cent mille hommes dans le Piémont. »

Cette dépêche, adressée à M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères, avec lequel, en sa qualité d'ambassadeur, le maréchal Maison correspondait directement, arriva le 4 mars à l'hôtel des Capucines. M. Sébastiani, homme du roi, la communiqua au roi, mais, si importante qu'elle fût, n'en dit pas un mot à M. Laffitte.

Voilà de quelle façon le roi, suivant le premier principe du gouvernement constitutionnel, régnait et ne gouvernait point.

Comment *le National* se procura-t-il cette dépêche? C'est ce que nous serions bien embarrassé de dire; mais, le 8, elle était textuellement reproduite à la seconde colonne du journal.

M. Laffitte la lut par hasard, comme la Fayette, par hasard aussi, avait lu sa destitution de commandant de la garde nationale.

M. Laffitte monta en voiture, et, le journal en main, courut chez M. Sébastiani.

Il n'y avait pas moyen de nier: le maréchal allégua de si misérables raisons, que M. Laffitte vit qu'il était complètement joué.

Il se fit conduire au Palais-Royal. Il espérait trouver là les explications que lui refusait le ministre des affaires étrangères; mais le roi ignorait tout; le roi faisait bâtir à Neuilly, ne se mêlait pas d'affaires, ne prendrait aucune initiative, et approuverait son ministre. C'était à M. Laffitte de s'expliquer avec ses collègues.

Il y avait tant d'apparente sincérité et de naïve bonhomie dans l'air, dans l'accent, dans le maintien, dans toute la personne du roi, que Laffitte douta qu'il fût du complot.

Le lendemain, en effet, suivant le conseil donné par le roi, M. Laffitte eut une explication avec ses collègues.

Cette explication amena, séance tenante, la démission du chef du cabinet, qui rentra chez lui l'âme moins navrée peut-être de sa maison ruinée, de sa popularité perdue, que de son amitié trompée.

C'était un noble cœur que M. Laffitte; il s'était livré tout entier au roi, et voilà qu'en face de l'insulte faite à la France, le roi, dans son parti pris de conserver la paix, l'abandonnait à son tour, comme il avait abandonné la Fayette et Dupont (de l'Eure).

Laffitte était jeté sans remords et sans pitié dans le gouffre où Louis-Philippe jetait ses popularités au rebut.

Le nouveau ministère était composé d'avance; la majorité de ses membres avait été prise dans l'ancien. Il n'y avait de ministres nouveaux que Casimir Perier, le baron Louis et M. de Rigny.

Voici les attributions de chacun de ses membres: Casimir Perier, président; Sébastiani, ministre des affaires étrangères; le baron Louis, ministre des finances; Barthe, ministre de la justice; Montalivet, ministre de l'instruction publique et des cultes; le comte d'Argout, ministre du commerce et des travaux publics; de Rigny, ministre de la marine.

Le nouveau ministère faillit perdre son président le lendemain même du jour où il avait été nommé, c'est-à-dire le 13 mars 1831.

Ce n'était qu'avec peine que la reine, madame Adélaïde et M. le duc d'Orléans voyaient Casimir Perier arriver au pouvoir. Était-ce regret de l'ingratitude montrée à M. Laffitte? Était-ce crainte du caractère bien connu de M. Casimir Perier? Tant il y a que, le 14 mars, lorsque le nouveau président du conseil se rendit au Palais-Royal pour faire sa cour du soir, il trouva que tous les visages avaient pris un aspect singulier: les courtisans riaient, les aides de camp chuchotaient, les domestiques demandaient qui il fallait annoncer, M. le duc d'Orléans tournait le dos, madame Adélaïde était de glace, la reine était grave. Au fond du salon, le roi seul attendait, le visage souriant.

Il fallut au ministre traverser cette double haie formée, d'un côté, par la répulsion, de l'autre, par la malveillance, pour arriver au roi.

Le rival et le successeur de Laffitte était colère, orgueilleux, impatient; il résolut de se venger à l'instant même. Il se savait l'homme indispensable à la situation: Thiers n'était pas encore assez populaire; M. Guizot l'était déjà trop peu. Casimir Perier alla droit au roi.

— Sire, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous demander un entretien secret.

Le roi, étonné, marcha devant lui, et le conduisit dans son cabinet.

A peine la porte en fut-elle refermée, que, sans circonlocution et sans ambages:

— Sire, dit le nouveau président, j'ai l'honneur d'offrir ma démission à Votre Majesté.

— Eh! mon Dieu, monsieur Perier, s'écria le roi, et à quel propos?

— Sire, reprit le ministre exaspéré, des ennemis dans les clubs, des ennemis dans les rues, des ennemis dans la Chambre, passe encore! mais des ennemis à la cour, à laquelle je viens offrir mon nom, mon courage, ma fortune, c'est trop! et je ne me sens pas la force, je l'avoue à Votre Majesté, de faire face à toutes ces haines.

Le roi sentit le coup; il fallait le parer, car, dans la situation, peut-être allait-il être mortel.

Alors, tout ce que sa voix avait de flatterie, tout ce que son esprit avait de séduction, — et il en avait beaucoup! — le roi le mit en usage pour adoucir l'orgueil blessé de son ministre.

Mais Casimir Perier répéta incessamment, avec la hautaine inflexibilité de son caractère:

— Sire, j'ai l'honneur d'offrir ma démission à Votre Majesté.

Le roi comprit qu'il fallait faire amende honorable.

— Attendez dix minutes ici, mon cher monsieur Perier, fit-il; dans dix minutes, vous êtes libre.

Le ministre s'inclina en silence, et laissa sortir le roi.

Pendant ces dix minutes, le roi expliqua à la reine, à sa sœur et à son fils, l'urgence qu'il y avait pour lui à garder M. Casimir Perier, et leur annonça la résolution que venait de prendre M. Casimir Perier de donner sa démission.

C'était un mot d'ordre nouveau. En quelques secondes, il fut transmis à qui de droit.

Le roi entr'ouvrit la porte de son cabinet, où le ministre continuait de se ronger les ongles en frappant du pied.

— Venez, dit-il.

Casimir Perier s'inclina légèrement, et suivit le roi.

Mais, grâce au nouveau mot d'ordre, tout était changé. La reine était gracieuse; madame Adélaïde affable; M. le duc d'Orléans s'était retourné; les aides de camp formaient un groupe, prêts à obéir, non seulement au premier signe du roi, mais encore à celui du ministre; les courtisans ne montraient plus les dents qu'à travers un obséquieux sourire.

Enfin, en voyant arriver M. Casimir Perier à la porte, les laquais s'élancèrent dans les antichambres et se précipitèrent par les degrés en criant :

— La voiture de M. le président du conseil !

Il était impossible d'obtenir plus promptement une plus éclatante réparation.

Casimir Perier resta ministre.

Voilà où en étaient les choses, et le nouveau président du conseil venait de commencer la dévorante carrière qui devait, au bout d'un an, le conduire à la tombe, où il allait précéder de quelques semaines seulement son antagoniste Lamarque, lorsque nous nous sommes interrompu, à propos de M. Laffitte, au beau milieu du procès de l'artillerie.

Mais, une fois pour toutes, ce n'est point de l'histoire que nous faisons, ce sont des souvenirs que nous jetons sur le papier, et souvent nous nous apercevons qu'au moment où nous avons pris le galop pour suivre les divagations de notre mémoire, nous avons laissé derrière nous des événements de la première importance. Alors, nous sommes forcé de revenir sur nos pas, de faire nos excuses à ces événements, comme le roi à M. Casimir Perier, de les prendre, pour ainsi dire, par la main, et de les ramener à nos lecteurs, qui peut-être ne leur font pas toujours un aussi gracieux accueil que celui de la cour du Palais Royal fit au président du conseil dans la soirée du 14 mars 1831.

CXCVIII

PROCÈS DES ARTILLEURS. — LE PROCUREUR GÉNÉRAL MILLER — PESCHEUX D'HERBINVILLE. — GODEFROY CAVAIGNAC. — ACQUITTEMENT DES ACCUSÉS. — OVATION QU'ILS REÇOIVENT. — LE COMMISSIONNAIRE GOURDIN. — LA CROIX DE JUILLET — LE RUBAN ROUGE ET NOIR. — DERNIÈRES RÉPÉTITIONS D' « ANTONY ».

Nous avons dit la difficulté qu'il y avait pour un avocat général d'accuser des hommes tout noirs encore de la poudre de juillet, comme l'étaient Trélat, Cavaignac, Guinard, Sambuc, Danton, Chamarre et leurs coaccusés.

Tous ces hommes, d'ailleurs, — à part le commissionnaire Gourdin, contre la moralité duquel, au reste, il n'y avait absolument rien à dire, — vivaient de leur fortune ou de leur talent, et étaient plutôt riches que pauvres.

On ne pouvait donc attaquer chez eux qu'une opinion dangereuse peut-être, au point de vue du gouvernement, mais, à coup sûr, désintéressée.

M. le procureur général Miller eut l'intelligence de comprendre la situation, et, au début de son réquisitoire, se tournant vers les prévenus :

— Nous gémissons plus que personne, dit-il, de voir traduits sur ces bancs des citoyens honorables, dont la vie privée paraît commander l'estime; des jeunes gens riches de nobles pensées, d'inspirations généreuses. Ce n'est pas nous, messieurs, qui chercherons à récuser leurs titres à la considération publique ou à la bienveillance de leurs concitoyens, et les services qu'ils ont pu rendre à la patrie.

L'auditoire, visiblement alléché par ce préambule, fit entendre un murmure d'approbation qu'il eût certainement réprimé s'il eût eu la patience d'attendre la suite.

Le procureur général reprit :

— Mais les services que l'on a pu rendre à l'État donneraient-ils le droit de l'ébranler jusque dans ses fondements, s'il n'est point administré selon des doctrines qui conviennent à des imaginations peut-être déréglées? Mais l'ardeur de la jeunesse suffirait-elle pour légitimer des essais qui alarment tous les bons citoyens et froissent tous les intérêts? Faut-il donc que les hommes paisibles puissent devenir les victimes des manœuvres coupables de ceux qui parleraient de liberté en attaquant celle d'autrui, et qui se vanteraient de travailler au bonheur de la France en brisant avec violence tous les liens sociaux?

On comprend de quel air dédaigneux les prévenus recevaient ces filandreuses et banales observations. Loin qu'ils songeassent à se défendre, on sentait que, le moment venu de charger, c'étaient eux qui allaient prendre l'offensive.

Pescheux d'Herbinville, le premier, s'élançant à toute bride, sabra juges et procureur général.

— Monsieur Pescheux d'Herbinville, lui dit le président Hardouin, vous êtes accusé d'avoir eu des armes à votre disposition, et d'en avoir distribué. Avouez-vous le fait?

Pescheux d'Herbinville se leva.

C'était un beau jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, blond, soigné de sa personne, délicat dans ses manières Les cartouches qu'on avait saisies chez lui étaient enveloppées de papier de soie et enjolivées de faveurs roses.

— Non seulement, dit-il, j'avoue le fait, monsieur le président, mais encore je m'en vante... Oui, j'ai eu des armes, et beaucoup! et je vais vous dire comment je les ai eues. En juillet, j'ai, à la tête d'une quinzaine d'hommes, au milieu du feu, pris successivement trois postes; les armes que j'ai eues, ce sont celles des soldats que j'ai désarmés. Or, moi, je me battais pour le peuple, et ces soldats tiraient sur le peuple. Suis-je coupable d'avoir pris des armes qui, dans les mains où elles se trouvaient, donnaient la mort à des citoyens?

Une salve d'applaudissements accueillit ces paroles.

— Quant à les avoir distribuées, continua l'accusé, c'est encore vrai, je l'ai fait; et non seulement j'ai distribué des armes, mais encore, croyant que, dans des temps pareils au nôtre, il était bon de reconnaître les amis de la France de ses ennemis, j'ai, à mes frais, quoique je ne sois pas riche, habillé en gardes nationaux quelques-uns des hommes qui m'avaient suivi. C'est à ces hommes-là que j'ai distribué des armes auxquelles, d'ailleurs, ils avaient bien droit, puisqu'ils m'avaient aidé à les prendre!... Vous m'avez demandé ce que j'avais à dire pour ma défense, je l'ai dit.

Et il se rassit au milieu d'applaudissements que les injonctions réitérées du président purent seules faire cesser.

Puis vint le tour de Cavaignac.

— Vous m'accusez d'être républicain, dit-il; je relève l'accusation à la fois comme un titre de gloire et comme un héritage paternel. Mon père fut un de ceux qui, dans le sein de la Convention nationale, proclamèrent la République à la face de l'Europe, alors victorieuse; il la défendit aux armées; c'est pour cela qu'il est mort dans l'exil, après douze années de proscription; et, tandis que la Restauration elle-même était forcée de laisser à la France les fruits de cette révolution qu'il avait servie, tandis qu'elle comblait de ses faveurs les hommes que la République avait créés, mon père et ses collègues souffraient seuls pour la grande cause que tant d'autres trahissaient! dernier hommage de leur vieillesse impuissante à la patrie que leur jeunesse avait si vigoureusement défendue!... Cette cause, messieurs, se lie donc à tous mes sentiments comme fils; les principes qu'elle embrassait sont mon héritage. L'étude a fortifié naturellement cette direction donnée à mes idées politiques, et, aujourd'hui que l'occasion s'offre enfin à moi de prononcer un mot que tant d'autres proscrivent, je le déclare sans affectation comme sans crainte, de cœur et de conviction je suis républicain!

C'était la première fois qu'une pareille déclaration de principes était faite hautement et publiquement, devant la justice et devant la société à la fois; aussi fut-elle accueillie d'abord par une espèce de stupeur que traversa immédiatement un tonnerre d'acclamations.

Le président comprit qu'il n'y avait pas moyen de lutter contre un pareil entraînement; il laissa les applaudissements se calmer, et Cavaignac continuer son discours.

Godefroy Cavaignac était orateur, plus orateur que son frère, quoique celui-ci ait eu, comme le général Lamarque et le général Foy, de ces mots éminemment français qui entrent plus profondément dans les cœurs que les plus beaux discours. Cavaignac continua donc avec un succès croissant. Enfin, il résuma dans ces quelques mots toutes ses opinions, toutes ses espérances, ainsi que les opinions et les espérances du parti qui, presque inaperçu alors, devait triompher dix-sept ans plus tard :

— La Révolution! messieurs, vous attaquez la Révolution. Mais, insensés que vous êtes, la Révolution, c'est la nation tout entière, moins ceux qui l'exploitent; c'est notre patrie remplissant cette sainte mission de l'affranchissement des peuples qui lui a été confiée par la Providence; c'est toute la France, enfin, faisant son devoir envers le monde! Quant à nous, nous avons, c'est notre conviction, fait notre devoir envers la France, et, chaque fois qu'elle aura besoin de nous, quoi qu'elle nous demande, cette mère respectée, fils pieux, nous lui obéirons!

Il est impossible de se faire une idée de l'effet que produisit ce discours, prononcé d'un accent ferme, avec une figure franche et ouverte, avec l'enthousiasme dans les yeux, la conviction dans le cœur.

A partir de ce moment, la cause était gagnée : la condamnation de pareils hommes eût été une émeute, une révolution peut-être.

Les questions posées au jury étaient au nombre de quarante-six.

A midi moins un quart, les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations ; à trois heures et demie, ils en sortirent. Sur les quarante-six questions, les accusés étaient déclarés non coupables.

Il n'y eut qu'un cri de joie, presque d'enthousiasme ; les mains battaient, les chapeaux s'agitaient ; chacun se hâtait, enjambant les banquettes, renversant les obstacles ; on voulait serrer la main de l'un ou de l'autre des dix-neuf accusés, qu on les connût ou qu'on ne les connût pas.

On sentait que, sur ce banc des prévenus, là était la vie, là était l'honneur, là était l'avenir.

Ce fut au milieu de ce tumulte que le président prononça la mise en liberté.

Il ne s'agissait plus pour les accusés que de se dérober au triomphe. Les triomphes, dans ces cas-là, sont souvent pires que des défaites : je me rappelle le triomphe de Louis Blanc au 15 mai.

Guinard, Cavaignac et les élèves des Ecoles parvinrent à se soustraire à l'ovation : au lieu de sortir par la porte de la Conciergerie qui donne sur le quai des Lunettes, ils sortirent par celle des cuisines, et passèrent sans être reconnus.

Trélat, Pescheux d'Herbinville et trois amis — Achille Roche, qui mourut jeune et plein d'avenir, Avril et Lhéritier, — étaient montés dans une voiture et avaient donné au cocher l'ordre d'aller aussi vite que possible ; mais, à travers les vitres fermées, ils furent reconnus. En un instant, la voiture fut arrêtée, les chevaux furent dételés, les portières furent ouvertes ; il fallut sortir, traverser la foule, répondre aux cris par des saluts, et marcher au milieu des mouchoirs flottants, des drapeaux agités, et des cris de « Vivent les républicains ! » jusqu'à la maison de Trélat.

Guilley, également reconnu, fut encore moins heureux : on l'emporta à bras, malgré ses protestations et ses efforts

Un seul sortit par la grande porte, et traversa toute la foule incognito : c'était le commissionnaire Gourdin, traînant sur une petite charrette ses malles et celles de ses compagnons de captivité, qu'il reportait à domicile.

Cet acquittement me rendait à mes répétitions, et il avait été à peu près arrêté qu'*Antony* passerait dans les derniers jours d'avril.

Mais les derniers jours d'avril devaient nous rejeter dans une bien autre agitation !

La loi du 13 décembre 1830 sur les récompenses nationales avait ordonné la création d'un nouvel ordre qui serait appelé la *croix de juillet*.

Il y avait dans cette création un motif qui pouvait la faire excuser, et qui avait poussé les républicains à appuyer la loi.

C'est toujours une triste décoration que celle qui rappelle une guerre civile et une victoire remportée par des citoyens sur des citoyens, par le peuple sur l'armée, ou par l'armée sur le peuple ; mais, je l'ai dit, il y avait au fond de cela un autre but.

C'était, dans un cas donné, de pouvoir se reconnaître, et de savoir, par conséquent, sur qui compter.

Ces croix avaient été votées par des bureaux formés de combattants, lesquels étaient difficiles à tromper ; car, sur douze membres qui composaient, je crois, chacun de ces bureaux, il s'en trouvait toujours deux ou trois qui, si la croix se fût égarée sur quelque poitrine indigne, eussent été à même de relever une erreur ou de donner un démenti.

La part que j'avais prise à la révolution était assez publique pour que cette croix me fût votée sans contestation ; mais, en outre, une fois les croix votées, comme les membres des différents bureaux ne pouvaient se donner des croix à eux-mêmes, j'avais été nommé membre du comité chargé de voter les croix aux premiers distributeurs.

L'institution était donc toute populaire à la surface, toute républicaine au fond.

Aussi fûmes-nous on ne peut plus étonnés quand, le 30 avril, parut une ordonnance contresignée Casimir Perier, et réglant les points suivants :

« La croix de juillet consistera en une étoile à trois branches.

« Le centre de l'étoile portera à la face ; 27, 28 *et* 29 *juillet* 1830.

« Elle aura pour légende : *Donnée par le roi des Français*.

« Elle sera suspendue à un ruban bleu liseré de rouge.

« Les citoyens décorés de la croix de juillet PRÊTERONT SERMENT DE FIDÉLITÉ AU ROI DES FRANÇAIS et d'obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume. »

L'ordonnance était suivie d'un état nominatif des citoyens auxquels cette croix était décernée.

J'avais vu avec une joie extrême mon nom sur la liste, et, le même jour, moi qui n'ai jamais porté de croix que dans les occasions solennelles, j'achetai un ruban rouge et noir, et le mis à ma boutonnière.

Le ruban rouge et noir demande une explication.

Nous avions décidé, nous, dans notre programme, si bien faussé par l'ordonnance royale, que le ruban serait rouge liseré de noir. Le rouge devait rappeler le sang répandu ; le noir, le deuil porté.

Je ne crus donc pas devoir me soumettre à cette partie de l'ordonnance qui décrétait un ruban bleu liséré de rouge, — pas plus qu'à la légende : *Donnée par le roi*, et au serment de fidélité au roi, à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume

Beaucoup firent comme moi, et, aux Tuileries, où j'allai me promener pour voir si quelque agent de l'autorité viendrait me chercher querelle à propos de mon ruban, je trouvai une douzaine de décorés, dont deux ou trois amis, qui, sans doute, étaient venus là dans la même intention que moi.

Il y a plus : la garde nationale était, à cette époque, de faction aux Tuileries, et la garde nationale portait les armes au ruban rouge et noir comme au ruban de la Légion d'honneur.

Le soir, nous apprîmes qu'il y avait réunion chez Higonnet, pour protester contre la couleur du ruban, la légende et le serment. J'allai au rendez-vous, je protestai, et, le lendemain, je vins faire ma répétition avec mon ruban.

Le lendemain, c'était le 1er mai ; nous en étions aux répétitions générales, et, je l'ai dit, je commençais à me raccommoder avec ma pièce, sans cependant — tant elle était en dehors des données reçues ! — me faire aucune idée sur le succès ou la chute de l'ouvrage.

Quant au succès que devaient y avoir les deux acteurs principaux, il était incontestable.

Bocage avait tout fait servir à l'originalité du personnage qu'il était chargé de représenter, jusqu'aux défauts physiques que nous avons signalés chez lui.

Madame Dorval avait tiré un parti énorme du rôle d'Adèle. Elle jetait les mots avec une admirable justesse. Tous ses effets étaient indiqués, excepté un seul qu'elle n'avait point encore trouvé

« Mais je suis perdue, moi ! » devait-elle s'écrier en apprenant l'arrivée de son mari. Eh bien, elle ne savait pas comment dire ces cinq mots : « Mais je suis perdue, moi ! » Et, cependant, elle sentait que, dits avec vérité, ils renfermaient un grand effet.

Tout à coup, une illumination lui passa dans l'esprit.

— Es-tu là, mon auteur ? demanda-t-elle en s'approchant de la rampe pour regarder à l'orchestre.

— Oui... Qu'y a-t-il ? répondis-je.

— Comment mademoiselle Mars disait-elle : « Mais je suis perdue, moi ? »

— Elle était assise, et se levait.

— Bon ! reprit Dorval en retournant à sa place, je serai debout, et je m'assiérai.

La répétition s'acheva. Alfred de Vigny était présent et me donna quelques bons conseils. J'avais fait d'Antony un athée, il me fit effacer cette nuance du rôle.

Alfred de Vigny me promit un grand succès. Nous nous quittâmes, lui persistant dans son opinion, moi secouant la tête en signe de doute.

Bocage m'emmena dans sa loge pour me montrer son costume Je dis *costume*, car, quoique Antony fût vêtu, comme le commun des mortels, d'une cravate, d'un gilet et d'un pantalon, il devait y avoir, vu l'excentricité du personnage, quelque chose de particulier dans la mise de la cravate, dans la forme du gilet, dans la coupe de l'habit et dans la taille du pantalon. J'avais, d'ailleurs, donné là-dessus mes idées à Bocage, qui les avait parfaitement utilisées, et, en le voyant revêtu de ces habits, on devait comprendre, dès le premier abord, que l'acteur ne représentait pas un homme ordinaire.

Il était convenu que la pièce passerait définitivement le 3 mai ; je n'avais donc plus que deux répétitions avant le grand jour. Les répétitions précédentes avaient été fort négligées par moi ; je fis les deux dernières avec une extrême sévérité.

Arrivée à la phrase qui l'avait si longtemps inquiétée, madame Dorval se tint parole à elle-même : elle était debout, elle se laissa tomber sur un fauteuil, comme si la terre eût manqué sous ses pieds et s'écria : « Mais je suis perdue, moi ! » avec un tel accent de terreur, que le peu de personnes qui assistaient à la répétition éclatèrent en bravos.

La dernière répétition générale se fit à huis clos. C'est toujours un tort d'introduire même ses amis les plus sûrs à une répétition générale : le jour de la représentation, ils racontent la pièce à leurs voisins ou se promènent dans les corridors en parlant à haute voix et en faisant craquer leurs bottes sur le parquet.

Je ne me suis jamais beaucoup loué d'avoir donné des billets de spectacle à mes amis, un jour de première représentation ; mais je me suis toujours repenti de leur avoir donné des billets d'entrée un jour de répétition générale.

On objectera les bons conseils que les spectateurs peuvent donner : d'abord, aux répétitions générales, il est trop tard pour recevoir un conseil important ; puis, les bons conseils, ceux qui les donnent, ce sont, dans le cours des répétitions, les acteurs, les pompiers, les machinistes, les comparses, tout ce monde enfin qui vit du théâtre, et qui sait le théâtre mieux que tous les bacheliers ès lettres et tous les académiciens possibles.

Eh bien, tout ce monde-là m'avait prédit le succès d'*Antony*, machinistes et pompiers en allongeant le cou à travers les coulisses, artistes et comparses en allant écouter dans la salle les scènes où ils ne figuraient pas.

Le soir de la première représentation arriva.

CXCIX

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'« ANTONY ». — LA PIÈCE, LES ACTEURS, LE PUBLIC. — « ANTONY » AU PALAIS-ROYAL. — VARIANTE AU DÉNOUEMENT.

L'époque était mal choisie pour la littérature : tous les esprits tournaient à la politique, et l'on voyait l'émeute voler dans l'air, comme, pendant les chaudes soirées d'été, les martinets aux cris aigus et les chauves-souris aux ailes de crêpe.

Ma pièce était aussi bien montée qu'elle pouvait l'être ; mais, à part la dépense de talent qu'allaient faire les acteurs, M. Crosnier n'avait fait aucune dépense : pas un tapis neuf, pas une décoration nouvelle, pas même un salon retouché. L'ouvrage pouvait tomber sans remords : il n'avait coûté au directeur que le temps perdu en répétitions.

La toile se leva.

Madame Dorval, en robe de gaze, en toilette de ville, en femme du monde enfin ; c'était une nouveauté au théâtre où l'on venait de la voir dans *les Deux Forçats* et dans *Trente Ans* ; aussi ses premières scènes eurent-elles un médiocre succès ; sa voix rauque, ses épaules voûtées, son geste, si familier, que dans les scènes sans passion il devenait vulgaire, tout cela ne prévenait en faveur ni de la pièce ni de l'actrice. Deux ou trois intonations d'une admirable justesse trouvèrent, cependant, grâce devant le public, mais ne l'émurent pas au point de lui arracher un seul bravo.

Bocage, de son côté, on se le rappelle, a peu de chose dans le premier acte : on l'apporte évanoui, et le seul effet qu'il ait, c'est, après avoir arraché l'appareil de sa blessure, cette phrase qu'il prononce en s'évanouissant pour la seconde fois : « Et, maintenant, je resterai, n'est-ce pas ? »

A cette phrase seulement, on commença de comprendre la pièce, et de sentir ce que pouvait renfermer de drame intime un ouvrage dont le premier acte se terminait ainsi.

La toile tomba au milieu des applaudissements.

J'avais recommandé de faire les entr'actes courts. Je passai au théâtre pour presser moi-même artistes, régisseurs et machinistes. Au bout de cinq minutes, avant que l'émotion eût eu le temps de se calmer, la toile se leva de nouveau.

Le second acte était tout entier à Bocage. Il s'en empara avec vigueur, mais sans égoïsme, laissant à Dorval tout ce qu'elle avait le droit d'y prendre, et s'élevant à une très grande hauteur dans sa scène de misanthropie amère et de menace amoureuse, scène qui, au reste, — à part celle des enfants trouvés, — tient à peu près tout l'acte.

Je le répète, Bocage y fut très beau : intelligence d'esprit, noblesse de cœur, expression de visage, le type d'Antony tel que je l'avais conçu était livré au public.

Après l'acte, et tandis que la salle applaudissait encore, je montai le féliciter de grand cœur. Il était rayonnant d'enthousiasme et d'espoir, et Dorval lui disait, avec la franchise de son génie, combien elle était contente de lui. Dorval ne craignait rien : elle savait que le quatrième et le cinquième acte étaient à elle, et elle attendait tranquillement son tour.

La salle, à ma rentrée, était frémissante ; on y sentait cette atmosphère imprégnée d'émotions qui fait les grands succès. Je commençais à croire que j'avais eu raison contre tout le monde, même contre mon directeur. J'excepte Alfred de Vigny, qui m'avait prédit un succès.

On connaît le troisième acte, tout d'action, et d'action brutale ; il avait, du côté de la violence, un certain rapport avec le troisième acte d'*Henri III*, où le duc de Guise broie le poignet de sa femme pour la forcer de donner à Saint-Mégrin un rendez-vous de son écriture.

Heureusement, le troisième acte du Théâtre-Français, ayant réussi, faisait planche à celui de la Porte-Saint-Martin.

Antony, poursuivant Adèle, arrive le premier dans une auberge de village, s'empare de tous les chevaux de poste, pour obliger Adèle à s'y arrêter, choisit, dans les deux seules chambres de l'hôtellerie, celle qui lui convient, se ménage par le balcon une entrée dans celle d'Adèle, et se retire au bruit de la voiture de celle-ci.

Adèle entre, prie, supplie pour qu'on lui trouve des chevaux : elle n'est plus qu'à quelques lieues de Strasbourg, où elle va rejoindre son mari ; les chevaux, écartés par Antony, sont introuvables : Adèle est obligée de passer la nuit dans l'hôtel. Elle prend toutes ses précautions de sûreté, précautions qui, dès qu'elle sera seule, deviendront nulles par le fait de la croisée du balcon, oubliée dans sa craintive investigation.

Madame Dorval était adorable de naïveté féminine et de terreur instinctive. Elle disait comme personne ne les eût dites, comme personne ne les dira jamais, ces deux phrases bien simples : « Mais elle ne ferme pas, cette porte ! » et : « Il n'est jamais arrivé d'accident dans votre hôtel, madame ? » Puis, l'hôtelière rentrée, elle se décidait elle-même à rentrer dans son cabinet.

A peine avait-elle disparu, qu'un carreau de la fenêtre tombait brisé en éclats, qu'un bras s'avançait, que l'espagnolette était levée, que la fenêtre s'ouvrait, et qu'Antony et Adèle apparaissaient à la fois, l'un sur le balcon de sa fenêtre, l'autre sur le seuil de son cabinet.

Adèle, à la vue d'Antony, poussait un cri. Le reste de la mise en scène était d'une naïveté effrayante. Pour empêcher que le cri ne se renouvelât, Antony jetait un mouchoir sur la bouche d'Adèle, entraînait celle-ci vers le cabinet, et, au moment où ils y entraient tous deux, la toile tombait.

Il y eut un instant de silence dans la salle. Porcher, l'homme que j'avais désigné à l'un de nos trois ou quatre prétendants à la couronne comme le plus capable de lui faire une restauration : Porcher, qui était chargé de ma restauration, à moi, hésitait à donner le signal. Le pont de Mahomet n'est pas plus étroit que ce fil qui suspendait en ce moment *Antony* entre un succès et une chute.

Le succès l'emporta. Une immense clameur suivie d'applaudissements frénétiques s'élança comme une cataracte. On applaudit et l'on hurla pendant cinq minutes.

Quand j'en serai aux chutes, qu'on soit tranquille, je ne me ménagerai pas ; mais, en attendant, je demande la permission de dire la vérité.

Cette fois, le succès appartenait aux deux acteurs ; je courus au théâtre pour les embrasser.

Pas d'Adèle ! pas d'Antony !

Je crus un instant qu'emportés par l'ardeur de la représentation, ils avaient repris la mise en scène à ces mots : *Antony lui jette un mouchoir sur la bouche, et l'emporte dans sa chambre*, et qu'ils continuaient la pièce.

Je me trompais : chacun d'eux changeait de costume pour le quatrième acte, et était enfermé dans sa loge.

Je leur criai toute sorte de tendresses à travers la porte.

— Etes-vous content ? me demanda Bocage.

— Enchanté !

— Bravo ! le reste regarde Dorval.

— Vous ne la laisserez pas en route ?

— Oh ! soyez tranquille !

Je courus à la porte de Dorval.

— C'est superbe, ma petite ! splendide ! magnifique !

— Est-ce toi, mon grand chien ?

— Oui.

— Entre donc, alors !

— Mais la porte est fermée.

— Pour tout le monde, mais pas pour toi.

Elle m'ouvrit, toute défaite, à moitié déshabillée, et se jeta dans mes bras.

— Je crois que nous en pinçons un, mon petit !

— Un quoi ?

— Tiens donc ! un succès !

— Hum ! hum !

— Tu n'es pas content ?

— Si fait !

— Diable ! tu serais difficile ! Il me semble pourtant que nous avons passé de rudes ornières !

— C'est vrai, tout a été bien jusqu'à présent ; mais...

— Mais quoi, voyons, mon grand chien ?... Oh ! que je t'aime, va ! de m'avoir donné un si beau rôle !... As-tu vu des femmes du monde, hein ?

— Non.

— Que t'ont-elles dit de moi ?

— Puisque je n'en ai pas vu...

— Tu en verras, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui.

— Tu me répéteras ce qu'elles t'auront dit..., mais bien franchement ?

— Sois tranquille.

— Tiens, voilà ma toilette de bal... Un peu soignée, j'espère ! Oh ! grand chien, va ! Sais-tu combien tu me coûtes ?

— Non.

— Tu me coûtes huit cents francs !

— Viens ici.

Je lui dis tout bas quelques mots à l'oreille.

— Vraiment ? s'écria-t-elle.

— Parbleu !

— Tu feras cela ?

— Puisque je te le dis.

— Embrasse-moi.

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Je n'embrasse jamais les gens à qui je fais un cadeau.

— Comment ?

— J'attends qu'ils m'embrassent.

Elle me sauta au cou.

— Allons, bon courage ! lui dis-je.

— Et à toi aussi !

— Du courage ? Je vais en chercher.

— Où cela ?

— A la Bastille.

— A la Bastille ?

— Oui ; j'ai idée que le commencement du quatrième acte n'ira pas sur des roulettes.

— Et pourquoi cela ? Allons donc ! il est charmant, le quatrième acte ; j'en réponds, moi.

— Oui, tu réponds de la fin, mais pas du commencement.

— Ah ! oui, il y a un *feuilleton* que dit Grailly... Bah ! cela passera tout de même : le public est lancé ; nous sentons cela, nous autres.

— Ah ! vous sentez cela ?

— Et puis, vois-tu, mon grand chien, il y a des gens à l'orchestre, des *messieurs*, des vrais ! qui me regardent comme jamais on ne m'a regardée.

— Ça ne m'étonne pas.

— Dis donc...

— Quoi ?

— Si j'allais devenir une femme à la mode ?

— Il ne tient qu'à toi.

— Menteur !

— Je te jure qu'il ne tient qu'à toi.

— Oui... mais...

— Alfred, hein ?

— Justement !... Ah ! ma foi, tant pis ! on verra.

La voix du régisseur retentit.

— Madame Dorval ! peut-on commencer ?

— Non, non, non, je suis en chemise ! Il est bon, Moëssard ! Que dirait le public ?... C'est toi qui me retardes aussi... Va-t'en donc !

— Mets-moi à la porte.

— Allons, va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !

Elle me poussa trois fois avec ses lèvres, et je me trouvai dehors.

Pauvres lèvres, si vivantes, si frémissantes, si souriantes, et que j'ai vues se fermer et se refroidir pour toujours sous la main de la mort !

Je sortis ; j'avais besoin d'air. Je rencontrai Bixio dans les corridors.

— Viens avec moi, lui dis-je.

— Où diable vas-tu ?

— Je vais me promener.

— Comment ! te promener ?

— Oui.

— Au moment où l'on va lever la toile ?

— Justement ! je ne suis pas sûr du quatrième acte, et j'aime autant qu'il commence sans moi.

— Es-tu sûr de la fin ?

— Oh ! la fin, c'est autre chose... Nous reviendrons pour la fin, sois tranquille !

Nous nous élançâmes sur le boulevard.

— Ah ! fis-je en respirant.

— Qu'as-tu donc ?... Est-ce ta pièce qui te met comme cela ?

— Allons donc, ma pièce !

J'entraînai Bixio vers la Bastille. De quoi parlâmes-nous ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que nous fîmes une demi-lieue, aller et retour, en bavardant et en riant.

Si l'on eût dit aux passants : « Vous voyez bien ce grand fou qui est là-bas ? C'est l'auteur de la pièce qu'on joue en ce moment au théâtre de la Porte-Saint-Martin ! » ils eussent, à coup sûr, été bien étonnés.

Je rentrai au bon moment, à la scène de l'insulte. Le *feuilleton*, comme disait Dorval, c'est-à-dire l'apologie du drame moderne, la vraie préface d'*Antony*, avait passé sans encombre et même avait été applaudi.

J'avais une baignoire, près du théâtre ; je fis signe à Dorval que j'étais là. Elle me fit signe qu'elle me voyait.

Puis commença la scène entre Adèle et la vicomtesse, la scène qui se résume par ces mots : « Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme ! » Puis la scène entre Adèle et Antony, où Adèle répète à trois ou quatre reprises : « C'est sa maîtresse ! »

Eh bien, je le dis après vingt-deux ans, — et, pendant ces vingt-deux ans, j'ai fait bien des drames, j'ai vu représenter bien des pièces, j'ai applaudi bien des artistes, — eh bien, qui n'a pas vu Dorval jouant ces deux scènes, celui-là eût-il vu tout le reste du répertoire moderne, n'a pas une idée du point où le pathétique peut être porté.

On sait comment se termine cet acte : la vicomtesse entre ; Adèle, surprise dans les bras d'Antony, jette un cri, et disparaît. Derrière la vicomtesse entre à son tour le domestique d'Antony, qui arrive à franc étrier de Strasbourg, et qui annonce à son maître le retour du mari d'Adèle, Antony s'élance hors de scène comme un fou, comme un désespéré, en s'écriant : « Malheureux ! arriverai-je à temps ? »

Je courus au théâtre. Dorval était déjà en scène, occupée à défriser ses cheveux et à déchirer ses fleurs. Elle avait des moments de désordre passionné que personne n'avait comme elle.

Les machinistes faisaient leur changement, tandis que Dorval faisait le sien.

On applaudissait avec frénésie.

— Cent francs, criai-je aux machinistes, si la toile est levée avant que les applaudissements aient cessé !

Au bout de deux minutes, on frappait les trois coups ; la toile se levait, et les machinistes avaient gagné leurs cent francs.

Le cinquième acte commença littéralement avant que les applaudissements du quatrième se fussent apaisés.

J'eus un moment d'angoisse. Au milieu de la scène d'épouvante où les deux amants, pris dans un cercle de douleurs, se débattent sans trouver un moyen ni de vivre ni de mourir ensemble, un instant avant que Dorval s'écriât : « Mais je suis perdue, moi ! » j'avais, dans la mise en scène, fait faire à Bocage un mouvement qui préparait le fauteuil à recevoir Adèle, presque foudroyée par la nouvelle de l'arrivée de son mari. Bocage oublia de tourner le fauteuil.

Mais Dorval était tellement emportée par la passion, qu'elle ne s'inquiéta point de si peu. Au lieu de tomber sur le coussin, elle tomba sur le bras du fauteuil et jeta son cri de désespoir avec une si poignante douleur d'âme meurtrie, déchirée, brisée, que toute la salle se leva

Cette fois les bravos n'étaient point pour moi ; ils étaient pour l'actrice, pour l'actrice seule, pour la merveilleuse, pour la sublime actrice !

On connaît le denoûment, dénoûment si inattendu, et qui se résume dans une seule phrase, qui éclate en six mots. La porte est enfoncée par M. d'Hervey au moment où Adèle, poignardée par Antony, tombe sur un sofa. « Morte ? s'écrie le baron d'Hervey. — Oui, morte ! répond froidement Antony. *Elle me résistait : je l'ai assassinée !* Et il jette son poignard aux pieds du mari

On poussait de tels cris de terreur, d'effroi, de douleur dans la salle, que peut-être le tiers des spectateurs à peine entendit ces mots, complément obligé de la pièce, qui, sans eux, n'offre plus qu'une simple intrigue d'adultère dénouée par un simple assassinat.

Et, cependant, l'effet fut immense. On demanda l'auteur avec des cris de rage. Bocage vint et me nomma.

Puis on redemanda Antony et Adèle, et tous deux revinrent prendre leur part d'un triomphe comme ils n'en avaient jamais eu, comme ils n'en devaient jamais ravoir.

C'est que tous deux avaient atteint les plus splendides hauteurs de l'art !

Je m'élançai hors de ma baignoire pour courir à eux, sans faire attention que les corridors étaient encombrés de spectateurs sortant des loges.

Je n'avais pas fait quatre pas, que j'étais reconnu. Alors, j'eus mon tour comme auteur.

Tout un monde de jeunes gens de mon âge, — j'avais vingt-huit ans, — pâle, effaré, haletant, se rua sur moi. On me tira à droite, on me tira à gauche, on m'embrassa. J'avais un habit vert boutonné du premier au dernier bouton : on en mit les basques en morceaux. J'entrai dans les coulisses comme lord Spencer rentre chez lui, avec une veste ronde ; le reste de mon habit était passé à l'état de relique.

Au théâtre, on était stupéfait. On n'avait jamais vu de succès se produisant sous une pareille forme ; jamais applaudissements n'étaient arrivés si directement du public aux acteurs ; — et de quel public ? du public fashionable, du public dandy, du public des premières loges, du public qui n'applaudit pas d'habitude, et qui, cette fois, s'était enroué à force de crier, avait crevé ses gants à force d'applaudir.

Crosnier était caché, Bocage était joyeux comme un enfant. Dorval était folle !

Oh ! bons et braves cœurs d'amis, qui, au milieu de leur triomphe, semblaient jouir encore plus de mon succès que

du leur ! qui laissaient de côté leur talent, et qui, à grands cris, exaltaient le poète et l'œuvre !

Je n'oublierai jamais cette soirée ; Bocage ne l'a point oubliée non plus. Il y a huit jours, nous en parlions comme si cela se fût passé la veille ; et, pour peu que l'on se souvienne encore de quelque chose là-haut, Dorval s'en souvient aussi, j'en suis sûr :

Maintenant, après nous être embrassés, que devînmes-nous ? Je n'en sais rien. Comme autour de tout ce qui est lumineux, il y a, sur le reste de la soirée et de la nuit, un brouillard que ma mémoire ne peut percer, à vingt-deux ans de distance.

Au reste, une des spécialités du drame d'*Antony* était de retenir les spectateurs jusqu'au tomber du rideau. Comme la *morale* de l'ouvrage était dans ces six mots, que Bocage disait, d'ailleurs, avec une dignité parfaite : « Elle me résistait : je l'ai assassinée ! » chacun restait pour les entendre, et ne voulait partir qu'après les avoir entendus.

Il en résulta ceci.

Deux ou trois ans après la première représentation d'*Antony*, *Antony* devint la pièce de toutes les représentations à bénéfice ; si bien qu'un jour on demanda à Dorval et à Bocage la pièce pour le théâtre du Palais-Royal.

Au bénéfice de qui était la représentation ? Je ne me le rappelle plus, et cela ne fait rien à la chose.

La pièce eut son succès ordinaire, grâce au jeu des deux grands artistes ; seulement, le régisseur, mal renseigné sur le moment où il fallait crier : *Au rideau !* fit tomber la toile sur le coup de poignard d'Antony ; de sorte que le public fut privé de son dénoûment.

Ce n'était point son affaire : le dénoûment, voilà ce qu'il voulait surtout ; aussi, au lieu de s'en aller, se prit-il à crier de toutes ses forces :

— Le dénoûment ! le dénoûment !

Les cris devinrent tels, que le régisseur pria les artistes de permettre qu'on relevât le rideau, afin qu'ils pussent achever la pièce.

Dorval, toujours bonne fille, reprit sur son fauteuil sa pose de femme tuée, et l'on se mit à courir après Antony.

Mais Antony était rentré dans sa loge, furieux qu'on lui eût fait manquer son effet de la fin, et, retiré sous sa tente comme Achille, comme Achille il refusa obstinément d'en sortir.

Pendant ce temps, le public applaudissait, criait, appelait : « Bocage ! Dorval !... Dorval ! Bocage ! » et menaçait de briser les banquettes.

Le régisseur leva la toile, espérant que Bocage, mis au pied du mur, serait forcé d'entrer en scène.

Bocage envoya promener le régisseur.

Cependant, Dorval attendait sur son fauteuil, le bras pendant, la tête renversée en arrière.

Le public aussi attendait. Le plus profond silence s'était fait ; mais, une minute écoulée, comme il vit que Bocage n'entrait pas en scène, il se mit à applaudir, à appeler, à crier de plus belle.

Dorval sentit que l'atmosphère tournait à la bourrasque ; elle ranima son bras inerte, redressa sa tête renversée, se leva, s'avança jusqu'à la rampe, et, au milieu du silence, ramené comme par miracle au premier mouvement qu'elle avait risqué :

— Messieurs, dit-elle, *je lui résistais, il m'a assassinée !*

Puis elle tira une belle révérence, et sortit de la scène, saluée par un tonnerre d'applaudissements.

La toile tomba, et les spectateurs se retirèrent enchantés. Ils avaient leur dénoûment, avec une variante, c'est vrai ; mais cette variante était si spirituelle, qu'il eût fallu avoir un bien mauvais caractère pour ne pas la préférer à la version originale.

CC

SOUS QUELLE INSPIRATION JE FIS « ANTONY ». — LA PRÉFACE. — OÙ EST LA MORALE DE LA PIÈCE. — LE COCUAGE, L'ADULTÈRE ET LE CODE CIVIL. — « QUEM NUPTIAE DEMONSTRANT ». — POURQUOI LES CRITIQUES ONT CRIÉ À L'IMMORALITÉ SUR MON DRAME. — UN COMPTE RENDU DES MOINS MALVEILLANTS. — COMME QUOI LES PRÉJUGÉS SUR LA BATARDISE SONT VAINCUS.

Antony a donné lieu à de telles controverses, que je demande la permission de ne pas l'abandonner ainsi ; d'ailleurs, non seulement c'est mon œuvre la plus originale, mon œuvre la plus personnelle, mais encore c'est une de ces œuvres rares qui ont une influence sur leur époque.

Quand je fis *Antony*, j'étais amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : jaloux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari.

Un jour, elle reçut du sien une lettre qui annonçait son arrivée. Je faillis devenir fou.

J'allai trouver un de mes amis employé au ministère de la guerre : trois fois le congé, prêt à être envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui.

Le mari ne vint pas.

Ce que je souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire au bout de vingt-quatre ans, maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon. Mais lisez *Antony* ; ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera.

Antony n'est point un drame, *Antony* n'est point une tragédie, *Antony* n'est point une pièce de théâtre, *Antony* est une scène d'amour, de jalousie, de colère en cinq actes.

Antony, c'était moi, moins l'assassinat. Adèle, c'était elle, moins la fuite.

Aussi pris-je pour épigraphe ces mots de Byron : *Ils ont dit que Childe Harold, c'était moi... Peu m'importe !*

Aussi mis-je en préface ces vers ; — ils ne sont pas bons, je pourrais les rendre meilleurs : je n'en ferai rien ; ils perdraient leur caractère. Tels qu'ils sont, ils peignent assez bien deux choses : l'époque fiévreuse pendant laquelle ils furent faits, l'état désordonné de mon cœur au moment où je les fis.

Les voici :

Que de fois tu m'as dit, aux heures du délire,
Quand mon front tout à coup devenait soucieux :
« Sur ta bouche pourquoi cet effrayant sourire ?
Pourquoi ces larmes dans tes yeux ? »

Pourquoi ? C'est que mon cœur, au milieu des délices,
D'un souvenir jaloux constamment oppressé,
Froid au bonheur présent, va chercher ses supplices
Dans l'avenir et le passé !

Jusque dans tes baisers je retrouve des peines.
Tu m'accables d'amour !... L'amour, je m'en souviens,
Pour la première fois s'est glissé dans tes veines
Sous d'autres baisers que les miens !

Du feu des voluptés vainement tu m'enivres !
Combien, pour un beau jour, de tristes lendemains !
Ces charmes qu'à mes mains, en palpitant, tu livres,
Palpiteront sous d'autres mains !

Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse,
De l'infidélité te réserver le prix ;
Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse
Et te sauvent de mon mépris.

Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses ;
L'amour ne les doit plus donner ni recevoir :
L'usage des époux a réglé les tendresses,
Et leurs baisers sont un devoir.

Malheur, malheur à moi, que le ciel, en ce monde,
A jeté comme un hôte à ses lois étranger !
A moi qui ne sais pas, dans ma douleur profonde,
Souffrir longtemps sans me venger !

Malheur ! car une voix qui n'a rien de la terre
M'a dit : « Pour ton bonheur, c'est sa mort qu'il te faut ! »
Et cette voix m'a fait comprendre le mystère
Et du meurtre et de l'échafaud...

Viens donc, ange du mal, dont la voix me convie,
Car il est des instants où, si je te voyais,
Je pourrais, pour son sang, t'abandonner ma vie
Et mon âme... si j'y croyais !

Que dites-vous de ces vers ? Ils sont impies, blasphémateurs, athées, et — en vérité, je le proclame en les transcrivant près d'un quart de siècle après les avoir faits, — trop médiocres pour être excusables s'ils avaient été écrits à froid. Mais ils ont été écrits dans un moment de passion, dans un de ces moments où l'on éprouve le besoin de crier sa douleur, de dire ce que l'on souffre dans une autre langue que la langue vulgaire. C'est ce qui leur vaudra, je l'espère, le double pardon des poètes et des philosophes.

Maintenant, *Antony* était-il, en réalité, une œuvre aussi immorale qu'affectèrent de le dire certains journaux ?

Non ; car, en toutes choses, dit un vieux proverbe français, — et, depuis Sancho Pança, on sait que les proverbes sont la sagesse des nations, — car, en toutes choses, il faut considérer la fin.

Or, la fin d'*Antony*, la voici :

Antony, engagé dans une intrigue coupable, emporté par une passion adultère, tue sa maîtresse pour sauver l'honneur de la femme et s'en va mourir sur un échafaud, ou tout au moins traîner le boulet au bagne.

Est-ce qu'Angélique ne trahit pas Georges Dandin le plus gracieusement du monde ? Est-ce que Valère ne vole pas son père de la plus charmante façon ? Est-ce que don Juan ne trompe pas doña Elvire avec le plus séduisant langage ?

Eh ! mon Dieu, Molière savait aussi bien que les modernes ce que c'était que l'adultère ! Il en est mort.

Qui brisa ce cœur, ce cœur qui a cessé de battre à l'âge de cinquante-trois ans ? Les sourires de la Béjart au jeune Baron, les œillades de la Béjart à M. de Lauzun, une lettre



Bocage dans *Antony*.

Eh bien, je vous le demande, y a-t-il beaucoup de femmes de la société, y a-t-il beaucoup de jeunes gens du monde qui soient disposés à se jeter dans une intrigue coupable, à entamer une passion adultère, à devenir, enfin, des Adèle et des Antony, avec cette perspective d'avoir pour dénoûment à leur passion, pour conclusion à leur roman, la femme, la mort ! le jeune homme, les galères ?

On me répondra que ce qu'il y a de dangereux dans l'ouvrage, c'est la forme ; qu'Antony fait aimer le meurtre, et Adèle excuser l'adultère.

Que voulez-vous ! je ne pouvais pas faire mes deux amants hideux de caractère, difformes de visage, révoltants de manières. Des amours entre Quasimodo et Locuste n'iraient pas à la troisième scène !

D'ailleurs, prenons Molière.

adressée par la Béjart à un troisième amant, et trouvée le matin de cette fatale représentation du *Malade imaginaire*, que Molière put à peine achever !

Il est vrai que, du temps de Molière, cela s'appelait le cocuage, et qu'on en riait ; que, de nos jours, cela s'appelle l'adultère, et qu'on en pleure.

Pourquoi donc ce qui s'appelait cocuage, au XVII[e] siècle, s'appelle-t-il adultère au XIX[e] ?

Je vais vous le dire.

C'est qu'au XVII[e] siècle, le code civil n'était point inventé.

Le code civil ? Bon ! que vient faire ici le code civil ?

Ce qu'il vient y faire, vous allez le voir.

Au XVII[e] siècle, on avait le droit d'aînesse, les majorats, les fidéicommis, les substitutions ; au XVII[e] siècle, l'aîné des fils héritant du nom, du titre et de la fortune, les autres

fils étaient M. le chevalier, M. le mousquetaire, M. l'abbé.

On attachait au premier une croix de Malte à la boutonnière, on affublait le second de la casaque de buffle, on dotait le troisième d'un petit collet.

Quant aux filles, on ne s'en occupait même pas ; elles épousaient qui elles voulaient lorsqu'elles étaient jolies, qui elles pouvaient lorsqu'elles étaient laides. Pour celles qui n'épousaient ni qui elles voulaient ni qui elles pouvaient, restait le couvent, ce grand cimetière des cœurs.

Or, quoique les trois quarts des mariages fussent des mariages de convenance, et se contractassent entre gens qui se connaissaient à peine, le mari était presque toujours sûr que son premier enfant mâle était de lui.

Ce premier enfant mâle, c'est-à-dire ce fils héritier de son nom, de son titre et de sa fortune, une fois fait par lui, que lui importait qui faisait M. le chevalier, M. le mousquetaire ou M. l'abbé ? La chose, par ma foi ! lui était bien égale ; souvent même il ne s'en enquérait pas. Voyez plutôt l'anecdote de Saint-Simon et de M. de Mortemart.

De nos jours, c'est bien différent, peste !

La loi a aboli le droit d'aînesse ; le code proscrit les majorats, les substitutions, les fidéicommis.

Le partage de la fortune est égal entre les enfants ; il n'y a même plus d'exception pour les filles : les filles, comme les garçons, ont droit à l'héritage paternel.

Or, du moment où le *quem nuptiæ demonstrant* sait que les enfants nés pendant le mariage partageront sa fortune en portions égales, il tient à ce que ces enfants soient de lui ; car l'enfant qui, n'étant point de lui, partage comme ceux qui sont de lui, est tout simplement un voleur.

Voilà pourquoi l'adultère est un crime au XIXe siècle, et pourquoi le cocuage était une plaisanterie au XVIIIe.

Maintenant, d'où vient que l'on ne crie pas à l'immoralité devant Angélique qui trahit Georges Dandin, devant Valère qui vole son papa, devant don Juan qui trompe à la fois Charlotte, Mathurine et doña Elvire ?

C'est que tous ces gens-là, Georges Dandin, Harpagon, don Carlos, don Alonzo et Pierrot vivent deux ou trois siècles avant nous, ne parlent pas comme nous, ne sont pas vêtus comme nous ; qu'ils portent des hauts-de-chausses, des justaucorps, des manteaux, des chapeaux à plumes ; qu'on ne se reconnaît pas en eux.

Mais, le jour où il arrive qu'un auteur moderne, plus hardi que les autres, va prendre les mœurs où elles sont, la passion où elle se trouve, le crime où il se cache, et, mœurs, passion, crime, force tout cela de se produire sur la scène en cravate blanche, en habit noir, en pantalon à sous-pieds et en bottes vernies, ouais ! chacun se reconnaît comme dans un miroir, et grimace alors au lieu de rire, attaque au lieu d'approuver, gronde au lieu d'applaudir.

Si j'avais mis à Adèle une robe du temps de Louis d'Orléans, eussé-je fait de l'adultère entre beau-frère et belle-sœur, personne n'eût rien dit.

Quel critique s'avise de trouver immoral Œdipe, qui tue son père, qui épouse sa mère, qui lui fait des enfants, — lesquels sont à la fois ses fils, ses petits-fils et ses frères, — et qui finit par se crever les yeux pour se punir ; chose fort inutile, puisque tout cela est l'œuvre de la fatalité ?

Aucun !

Mais qui diable aussi serait assez niais pour se reconnaître sous le manteau grec et la tunique thébaine ?

Je voudrais bien avoir là le jugement de quelques-uns des moralistes de la presse sur *Antony* ; celui de M. ***, par exemple, qui, à cette époque, vivait publiquement avec madame... — bon ! qu'allais-je dire ? — je le mettrais sous les yeux de mes lecteurs, et cette exhibition ne manquerait pas d'intérêt.

Je ne trouve qu'un article à ma portée ; il est vrai que je suis à Bruxelles, et que j'écris ces lignes à plus de deux heures du matin.

Cet article je l'exhume d'un livre bien honnête et bien innocent : de l'*Annuaire historique et universel* de M. Charles-Louis Lesur.

Voici ledit article ; c'est un des moins acharnés :

THEATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

Première représentation d'*Antony*,

drame en cinq actes, de M. Alexandre Dumas

« *Dans un siècle et dans un pays où la bâtardise serait une flétrissure imprimée par la loi, sanctionnée par les mœurs, une véritable damnation sociale contre laquelle un homme, d'ailleurs riche de talent, d'honneur et de fortune, lutterait vainement, on s'expliquerait sans peine le but moral du drame d'*ANTONY ; mais, à présent qu'en France *tous les préjugés de naissance sont vaincus*, aussi bien ceux de la naissance roturière que ceux de la naissance naturelle, pourquoi ce fougueux plaidoyer, auquel manquent nécessairement la contradiction et la réplique ? Le but moral n'existant pas dans *Antony*, que reste-t-il à cet ouvrage ? La peinture frénétique d'une passion adultère, qui risque tout pour s'assouvir, qui joue avec les dangers, qui joue avec le poignard, qui joue avec la mort ? »

Suit l'analyse peu bienveillante de la pièce, puis le critique reprend :

« Une telle conception ne supporte pas plus l'examen du bon sens qu'un crime déféré à la cour d'assises ne soutient le coup d'œil du jury. L'auteur, en se plaçant dans la sphère exceptionnelle des passions délirantes, des passions cruelles qui ne marchandent ni les larmes ni le sang, s'est soustrait à toute juridiction littéraire ; sa pièce est un monstre dont, il faut le dire avec justice, quelques parties sont empreintes à un degré peu commun de vigueur, de grâce et de beauté. Bocage et madame Dorval se distinguèrent par le talent et l'énergie avec lesquels ils remplirent les deux rôles principaux d'Antony et d'Adèle. »

Je pourrais suivre votre critique d'un bout à l'autre, cher monsieur Lesur ; mais je veux répondre seulement aux quelques lignes que j'ai soulignées, qui ont rapport à la bâtardise, et par lesquelles débute votre article.

Eh bien, cher monsieur Lesur, vous vous trompez, et les préjugés sur la naissance ne sont point vaincus, comme vous le dites.

Je connais, moi, et vous connaissiez aussi, vous, — je dis *vous connaissiez*, parce que je crois que vous êtes mort, — vous connaissiez, vous, un homme de talent, mieux que cela, un homme de génie, qui a fait sa fortune de haute lutte, et qui, malgré son talent, son génie, sa fortune, s'est constamment vu reprocher le hasard fatal de sa naissance. On l'a chicané sur son âge, sur son nom, sur son état social... Où cela ? Parbleu ! dans cette enceinte où l'on fait les lois, et où, par conséquent, l'on n'aurait pas dû oublier que la loi proclame l'égalité des Français en face les uns des autres.

Eh bien, cet homme, avec la merveilleuse persistance qui le caractérise, arrivera à son but : il sera un jour ministre ; eh bien, ce jour-là, qu'attaquera-t-on en lui ? Son opinion, son système, ses utopies ?... Non pas, mais sa naissance ! Et qui attaquera cette naissance ? Quelque plat coquin qui a le bonheur d'avoir un père et une mère, lesquels ont le malheur de rougir de lui !

Assez sur *Antony*, que nous allons laisser suivre son cours d'une centaine de représentations au milieu des émeutes, et revenons aux événements qui causaient ces émeutes.

CCI

UN MOT SUR LA CRITIQUE. — MOLIÈRE JUGÉ PAR BOSSUET, PAR JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET PAR BOURDALOUE. — UN ANONYME. — LES CRITIQUES DU XVIIe SIÈCLE ET CEUX DU XIXe. — M. FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE DE FÉNELON. — D'OU VIENT LE MOT « TARTUFE ». — M. TASCHEREAU ET M. ÉTIENNE.

L'homme propose et Dieu dispose.

Nous avons terminé le chapitre précédent avec l'intention d'en revenir aux événements politiques ; mais voilà — puisque nous avons parlé de la critique — que l'envie nous prend de consacrer à l'honnête déesse un tout petit chapitre.

Il n'y aura, du reste, dans ce chapitre, ni haine ni récriminations. Nous ne sommes poussé que par le désir de divaguer quelques instants, et de mettre sous les yeux de nos lecteurs des jugements qui leur sont inconnus ou qu'ils ont oubliés.

Ceci, par exemple, est écrit, à propos des comédies de Molière en général :

« Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles de chrétiens... Songez seulement si

vous oseriez soutenir à la face du ciel des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante !...

« La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez !* »

De qui croyez-vous que soit cette diatribe contre celui que la critique moderne appelle *le grand moraliste ?* De quelque Geoffroy ou de quelque Charles Maurice du temps ?

Eh bien, vous vous trompez : c'est de l'aigle de Meaux, de M. de Bossuet (1) !

Voici, maintenant, à propos de *Georges Dandin :*

« Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société ! Avec quel scandale il renverse les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ! Comme il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leur femme, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, et il n'en devient que plus coupable en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes à se prêter à des railleries qui devraient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrais bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le criminel, d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni ? »

De qui cette critique ? Sans doute de quelque prêtre intolérant, de quelque prélat fanatique.

Point. Elle est de l'auteur des *Confessions* et de *la Nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques Rousseau (2) !

Peut-être, au moins, *le Misanthrope* va-t-il trouver grâce devant la critique. — Il est bien convenu, n'est-ce pas, que la pièce est un chef-d'œuvre ?

Voyons ce qu'en dit l'onctueux Bourdaloue, dans sa *Lettre à l'Académie française*. C'est court mais précis.

« Un autre défaut de Molière que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde de lui pardonner, moi, c'est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu ! »

Passons à *l'Avare*, et revenons à Jean-Jacques Rousseau.

« C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure, dit le philosophe de Genève ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand un père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard *qu'il n'a que faire de ses dons ?* Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? Et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui se la permet en est-elle moins une école de mauvaises mœurs (3) ? »

Tâtons un peu de l'anonyme : — c'est sur *Don Juan* et sur *Tartufe*, cette fois ; — puis, de là, nous retournerons à un nom connu, à un poète tout de lait, à un orateur tout de miel.

Commençons par l'anonyme.

Voyez comme déjà le précepte d'Horace était en usage à cette époque : *Sucrez les bords de la coupe, pour que la liqueur soit moins amère !*

« J'espère dit le critique, que Molière recevra ces observations d'autant plus volontiers, que la passion et l'intérêt n'y ont point de part : je n'ai point dessein de lui nuire, je veux le servir, au contraire. »

Bon ! voilà les bords de la coupe sucrés ; l'absinthe va venir, et, après l'absinthe, la lie.

Reprenons :

« On n'en veut point à sa personne, mais à celle de son athée ; l'on ne porte point envie à son gain ni à sa réputation ; ce n'est point un sentiment particulier, c'est celui de tous les gens de bien, et il ne doit pas trouver mauvais que l'on défende ouvertement les intérêts de Dieu, qu'il attaque ouvertement, et qu'un chrétien témoigne de la douleur en voyant le théâtre révolté contre l'autel, la farce aux prises avec l'Evangile, un comédien qui se joue des mystères et qui fait raillerie de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion !

« Il est vrai qu'il y a quelque chose de galant dans les ouvrages de Molière, et je serais bien fâché de lui ravir l'estime qu'il s'est acquise. Il faut tomber d'accord que, s'il réussit mal à la comédie, il a quelque talent pour la farce ; et, quoiqu'il n'ait ni les rencontres de Gautier-Garguille, ni les impromptus de Turlupin, ni la bravoure du Capitan, ni la naïveté de Jodelet, ni la panse de Gros-Guillaume, ni la science du Docteur, il ne laisse pas de plaire quelquefois et de divertir en son genre. Il parle passablement français ; il traduit assez bien l'italien, et copie pas mal les auteurs ; mais il ne se pique pas d'avoir le don de l'invention ni le génie de la poésie. Ce qui fait rire en sa bouche fait souvent pitié sur le papier, et l'on peut dire que ses comédies ressemblent à ces femmes qui font peur en déshabillé, et qui ne laissent pas de plaire quand elles sont ajustées, ou à ces petites tailles qui, ayant quitté leurs patins, ne sont plus qu'une partie d'elles-mêmes. Toutefois, on ne peut denier que Molière ait bien du bonheur ou bien de l'adresse de débiter avec tant de succès sa fausse monnaie, et de duper tout Paris avec de mauvaises pièces. Voilà, en peu de mots, ce que l'on peut dire de plus obligeant et de plus avantageux pour Molière.

« Si cet auteur n'eût joué que les précieuses, et s'il n'en eût voulu qu'aux pourpoints et aux grands canons, il ne mériterait pas une censure publique et ne se serait pas attiré l'indignation de toutes les personnes de piété. Mais qui peut supporter la hardiesse d'un farceur qui fait plaisanterie de la religion, qui tient une école de libertinage, et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un maître et d'un valet de théâtre ? Ce serait trahir visiblement la cause du ciel dans une occasion où sa gloire est ouvertement attaquée, où la foi est exposée aux insultes d'un bouffon qui fait commerce de ses mystères, et en profane la sainteté ; qui foudroie et renverse tous les fondements de la religion à la face du Louvre, dans la maison d'un prince chrétien, à la vue de tant de sages magistrats si zélés pour la cause de Dieu, en dérision de tant de bons pasteurs que l'on fait passer pour des Tartufes ! Et c'est sous le règne du plus grand, du plus religieux monarque du monde, pendant que ce généreux prince occupe tous ses soins à maintenir la religion, que Molière travaille à la détruire ! Le roi abat le temple de l'hérésie, et Molière élève des autels à l'impiété, et autant que la vertu du prince s'efforce d'établir dans le cœur des sujets le culte du vrai Dieu par l'exemple de ses actions, autant l'humeur libertine de Molière tâche d'en ruiner la créance dans les esprits par la licence de ses ouvrages.

« Certes, il faut avouer que Molière lui-même est un Tartufe achevé, un véritable hypocrite ! Si le véritable but de la comédie est de corriger les hommes en les divertissant, le dessein de Molière est de les perdre en les faisant rire. De même que ces serpents dont les piqûres mortelles répandent une fausse joie sur la figure de ceux qui en sont atteints, organe du démon, il corrompt les mœurs ; il tourne en ridicule le paradis et l'enfer ; il décrie la religion, sous le nom d'hypocrisie ; il prend Dieu à partie, et se fait gloire de son impiété à la face de tout un peuple ! Après avoir répandu dans les âmes ces poisons funestes qui étouffent la pudeur et la honte, après avoir pris soin de former des coquettes et de donner aux filles des instructions dangereuses, après des écoles fameuses d'impureté, il en a tenu d'autres pour le libertinage ; et, voyant qu'il choquait toute la religion, et que tous les gens de bien lui seraient contraires, il a composé son *Tartufe*, et a voulu rendre les dévots des ridicules et des hypocrites. Certes, c'est bien à Molière de parler de la religion, avec laquelle il a si peu de commerce, et qu'il n'a jamais connue ni par pratique ni par théorie !

« Son avarice ne contribue pas peu à échauffer sa verve contre la religion ; il sait que les choses défendues irritent le désir, et il sacrifie hautement à ses intérêts tous les devoirs de la piété ; c'est ce qui lui fait porter avec audace la main au sanctuaire, et il n'est point honteux de lasser tous les jours la patience d'une grande reine qui est continuellement en peine de faire réformer ou supprimer ses ouvrages.

« Auguste fit mourir un bouffon qui avait fait raillerie de Jupiter, et défendit aux femmes d'assister à ses comédies, plus modestes que celles de Molière. Théodose condamna aux bêtes des farceurs qui tournaient en dérision les cérémonies religieuses, et néanmoins cela n'approche pas de l'emportement de Molière. Il devrait, enfin, rentrer en lui-même, et considérer qu'il est très dangereux de se jouer de Dieu ; que l'impiété ne demeure jamais impunie, et que, si elle échappe parfois aux feux de la terre, elle ne peut éviter ceux du ciel. Il ne doit point abuser de la bonté d'un grand prince, ni de la piété d'une reine si religieuse, à

(1) *Maximes et Réflexions sur la comédie.*
(2) *Lettre à d'Alembert sur les spectacles.*
(3) *Lettre à d'Alembert sur les spectacles.*

qui il est à charge, et dont il se fait gloire de choquer les sentiments. On sait qu'il se vante hautement qu'il fera paraître son *Tartufe* d'une façon ou d'autre, et que le déplaisir que cette grande reine en a témoigné n'a pu faire impression sur son esprit, ni mettre des bornes à son insolence. Mais, s'il lui restait encore quelque ombre de pudeur, ne lui serait-il pas fâcheux d'être en butte à tous les gens de bien, de passer pour un libertin dans l'esprit des prédicateurs, et d'entendre toutes les langues que le Saint-Esprit anime condamner publiquement son blasphème ? Et, enfin, je ne crois pas faire un jugement téméraire d'annoncer qu'il n'y a point d'homme, si peu éclairé des lumières de la foi, qui, sachant ce que contient cette pièce, puisse soutenir que Molière, *dans le dessein de la jouer*, soit digne de la participation des sacrements, qu'il puisse être reçu à pénitence sans une réparation publique, ni même qu'il soit digne de l'entrée des églises, après les anathèmes que les conciles ont fulminés contre les auteurs de spectacles impudiques et sacrilèges ! »

Ne trouvez-vous pas, cher lecteur, que ce libelle anonyme, adressé au roi Louis XIV pour empêcher *Tartufe*, ne ressemble pas mal au placet adressé au roi Charles X pour empêcher de jouer *Henri III?*

Seulement, l'auteur ou les auteurs de ce libelle du XVIIe siècle avaient eu la pudeur de garder l'anonyme, tandis que les illustres académiciens du XIXe avaient hardiment signé : Viennet, Lemercier, Arnault, Etienne, Jay, Jouy et Onésime Leroy. — M. Onésime Leroy n'était pas de l'Académie, mais il espérait bien en être ! Pourquoi n'en est-il pas ? Je défie qu'on réponde à cette question.

Ces injures étaient contemporaines du moins, et cela se comprend ; mais Bossuet, qui écrivait dix ans après la mort de Molière; mais Jean-Jacques Rousseau, qui écrivait quatre-vingts ans après la représentation de *Tartufe;* mais Bourdaloue, mais Fénelon... Ah ! au fait, j'ai oublié de vous dire ce que pensait Fénelon de l'auteur des *Précieuses ridicules*.

Après l'aigle de Meaux, le cygne de Cambrai ! Il n'y a rien de pis que les animaux à douce toison ou à blanc plumage quand ils deviennent enragés !

« En pensant bien, Molière parle souvent mal ; il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, et avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. *J'aime encore mieux sa prose que ses vers*. Par exemple, *l'Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers ; mais, en général, il me paraît, jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions. »

Notez bien que cela s'écrivait vingt ans environ après la mort de Molière, et que Fénelon, l'auteur du *Télémaque*, parlant à l'Académie, — laquelle applaudissait de ce hochement de tête qui n'empêche pas de dormir, — disait hardiment que l'auteur du *Misanthrope*, de *Tartufe* et des *Femmes savantes* ne savait point écrire en vers.

O cher monsieur François de Salignac de la Motte de Fenelon, si j'avais là une critique que Charles Fourier a faite de votre *Télémaque*, comme j'en régalerais le lecteur !

En attendant, l'homme que la critique du XVIIe et du XVIIIe siècle, que les hommes d'Eglise et les philosophes, que Bossuet et Jean-Jacques Rousseau traitaient d'hérétique, de corrupteur, d'homme abominable ; qui, selon l'anonyme de la lettre au roi, *parlait passablement le français*, qui, selon Fénelon, *ne savait pas écrire en vers ;* cet homme est, au XIXe siècle, un grand moraliste, un sévère châtieur de mœurs, un inimitable écrivain !

Il y a plus : des hommes qui écrivent à leur tour des lettres au descendant de Louis XIV, pour qu'il empêche les hérétiques, les corrupteurs, les hommes abominables du XIXe siècle d'être joués, s'agenouillent devant l'illustre mort ; ils vont chercher dans ses œuvres les moindres intentions qu'il a eues, ou qu'il n'a pas eues ; ils s'enquièrent de ce qui a pu, par un de ces hasards que le génie rencontre seul, lui donner telle ou telle idée ; ils font même de profondes recherches et sur l'homme qui a fourni le type de Tartufe, et sur la circonstance qui lui a donné ce nom de Tartufe, si bien approprié au personnage, qu'il est devenu non seulement un nom d'*homme*, mais encore un nom d'HOMMES.

« Nous avons indiqué où Molière a pris son modèle : il nous reste, maintenant à indiquer le titre de sa pièce. Cette généalogie d'un mot pourrait paraître minutieuse en toute autre occasion ; *mais rien de ce qui concerne le chef-d'œuvre de notre scène ne saurait manquer d'intérêt*. Quelques commentateurs, entre autres Bret, ont prétendu que Molière, plein de l'ouvrage qu'il méditait, se trouvait un jour chez le nonce du pape avec plusieurs saintes personnes. Un marchand de truffes s'y présenta, et le parfum de sa marchandise vint animer la physionomie béate et contrite des courtisans de l'envoyé de Rome. « TARTUFOLI, *signor nunzio !* TARTUFOLI ! » s'écriaient-ils en lui présentant les plus belles. Suivant cette version, c'est ce mot *tartufoli*, prononcé avec une sensualité toute mondaine par ces bouches mystiques, qui aurait fourni à Molière le nom de son imposteur. Le premier, nous avons combattu cette fable, et l'honneur que nous a fait un de nos littérateurs les plus distingués en adoptant notre opinion nous engage à la reproduire ici.

« On disait généralement encore, du temps de Molière, *truffer* pour tromper, dont on avait fait le mot *truffe*, qui convient très bien à l'espèce de fruit qu'il sert à désigner, à cause de la difficulté qu'on a de le découvrir. Or, il est bien certain que l'on employait différemment autrefois, *truffe* et *tartuffe*, ainsi qu'on le voit dans une ancienne traduction française du traité de Platina intitulé : *De honestâ voluptate*, imprimé à Paris en 1505, et cité par Leduchat, dans son édition du *Dictionnaire étymologique* de Ménage. L'un des chapitres du livre IX de ce traité est intitulé : *Des truffes ou tartuffes*, et, comme Leduchat et les autres étymologistes regardent le mot *truffe* comme dérivé de *truffer*, il est probable que l'on n'a dit, aux XVe et XVIe siècles, *tartuffe* pour *truffe*, que parce que l'on pouvait dire également *tartuffer* pour *truffer*. »

Cela est de M. Taschereau, qui ne fut pour rien, hâtons-nous de le dire, dans la lettre à Charles X, mais qui est pour beaucoup dans la belle étude qu'il a publiée sur Molière.

Mais voici qui est de M. Etienne, l'auteur des *Deux Gendres*, comédie faite en collaboration avec Shakspeare et le jésuite Conaxa :

« Les truffes, dit M. Etienne, de l'Académie française, viendraient donc de la tartufferie, et peut-être n'est-ce point parce qu'elles sont difficiles à découvrir qu'on leur donné ce nom, mais parce qu'elles sont un puissant moyen de séduction, et que la séduction n'a d'autre but que la tromperie. Ainsi, d'après une antique tradition, les grands dîners qui ont aujourd'hui une si grande influence dans les affaires de l'Etat, seraient des dîners de tartuffes. Il y a des étymologies beaucoup moins raisonnables que celle-là. »

En vérité, critique, ma mie, — ou plutôt mon ennemie, — ne vaudrait-il pas mieux que vous fussiez un peu moins caressante aux morts, et un peu plus indulgente aux vivants ?

Vous n'auriez pas sur la conscience l'asphyxie d'Escousse et de Lebras, la noyade de Gros et la suspension d'*Antony*.

CCII

THERMOMÈTRE DES CRISES SOCIALES. — ENTREVUE AVEC M. THIERS. — CE QU'IL VEUT FAIRE POUR LE THÉATRE-FRANÇAIS. — NOS CONVENTIONS. — « ANTONY » REVIENT A LA RUE DE RICHELIEU. — « LE CONSTITUTIONNEL ». — SON PREMIER-PARIS CONTRE LE ROMANTISME EN GÉNÉRAL, ET CONTRE MON DRAME EN PARTICULIER. — LA MORALITÉ DU THÉATRE ANTIQUE. — PARALLÈLE ENTRE LE THÉATRE-FRANÇAIS ET CELUI DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — PREMIÈRE SUSPENSION D'« ANTONY ».

Le chapitre précédent finit par ces mots : « Et la suspension d'*Antony*. »

Laquelle suspension ? demandera peut-être le lecteur : est-ce celle que décréta M. Thiers ? est-ce celle que confirma M. Duchâtel ? est-ce celle que vient d'ordonner M. de Persigny ?

Antony, comme l'a très bien dit M. Lesur, est un monstre ; ce monstre s'est produit dans un de ces moments de dévergondage de la société qui suivent les révolutions, et où cette morale institution qu'on appelle la censure n'a pas encore eu le temps de s'établir et de fonctionner ; de sorte que toutes les fois que la société ébranlée chancelle sur sa base, on joue *Antony ;* mais, toutes les fois que la société est sauvée, que la bourse monte, que la morale triomphe, on supprime *Antony*.

J'avais profité du moment où la société avait la tête en bas

et les jambes en l'air pour faire jouer *Antony*, et j'avais bien fait ; sans quoi, le gouvernement moral qui fut crucifié entre le procès Cubières et l'assassinat Praslin n'en eût certes pas permis la représentation.

Mais, enfin, *Antony* avait été joué cent trente fois ; *Antony* avait droit de bourgeoisie ; il avait fait son effet, produit le mal qu'il devait produire, et l'on n'avait pas de raison de s'en inquiéter, lorsque M. Thiers me fit venir un matin au ministère de l'intérieur.

C'est un homme charmant que M. Thiers ; je connais peu de conteurs plus agréables, et peu d écouteurs aussi intelligents.

Nous nous étions vus plusieurs fois, et, d'ailleurs, nous nous connaissions, lui et moi : lui parce qu'il s'appelait Thiers, moi parce que je m'appelais Dumas.

— Mon cher poète, avez-vous remarqué une chose ? me demanda-t-il.

— Laquelle, mon cher historien ?

— C'est que le Théâtre-Français va à tous les diables !

— Vous me donnez cela comme une nouvelle ?

— Non, je vous donne cela comme un malheur.

— Peuh !...

— A votre avis, qu'y a-t-il à faire du Théâtre-Français ?

— Ce qu'on fait d'un vieux bâtiment, un ponton.

— Bon ! croyez-vous donc qu'il ne puisse plus tenir la mer ?

— Oh ! si fait ! avec une carène nouvelle, des voiles neuves et un autre équipage.

— Eh bien, c'est mon avis... Il me fait l'effet du cheval que, dans sa folie, Roland traîne par la bride : il a toutes les qualités du cheval ; seulement, toutes ces qualités sont paralysées par un petit malheur : il est mort !

— C'est justement cela.

— Eh bien, Hugo et vous avez eu de grands succès à la Porte-Saint-Martin ; j'ai envie de faire du Théâtre-Français ce qu'on fait du Musée : l'ouvrir le dimanche pour qu'on puisse venir y étudier les auteurs morts, et réserver tout le reste de la semaine aux auteurs vivants, et particulièrement à Hugo et à vous.

— Eh bien, mon cher historien, voilà la première fois que j'entends un ministre de l'intérieur dire quelque chose de sensé sur une question d'art. Permettez que je voie l'heure de la journée et la date du mois ; je porterai cela en note... Bon ! 15 mars 1834, à sept heures du matin.

— Maintenant, que voulez-vous, pour nous faire une comédie, une tragédie ou un drame en cinq actes, au Théâtre-Français ?

— Mais je voudrais d'abord des acteurs qui jouassent le drame : madame Dorval, Bocage, Frédérick.

— Tout ne peut pas se faire à la fois. Je vous donne madame Dorval : les autres viendront après.

— Bon ! c'est déjà quelque chose... Puis on me doit une réparation à propos d'*Antony* : je désire que madame Dorval rentre par le rôle d'Adèle.

— Accordé... Ensuite ?

— C'est tout.

— Oh ! vous nous donnerez une pièce nouvelle.

— Dans trois mois.

— A quelles conditions ?

— Mais aux conditions de tout le monde.

— Voilà ce que je refuse : on vous donnera cinq mille francs de prime.

— Va pour cinq mille francs !

— Eh bien, je vais prévenir Jouslin de la Salle... Vous allez prévenir madame Dorval ; seulement, dites-lui d'être raisonnable.

— Oh ! soyez tranquille, pour entrer aux Français, et pour y jouer *Antony*, elle fera tous les sacrifices du monde... Ainsi, c'est convenu ?

— Oui.

— Récapitulons.

— Soit.

— Nous rentrons, Hugo et moi, au Théâtre-Français, par une brèche, comme la litière de M. de Richelieu ?...

— Accordé.

— Nous faisons chacun deux pièces par an ?...

— Convenu.

— Dorval est engagée ? Bocage et Frédérick le seront ?...

— C'est dit.

— Et Dorval débute par *Antony ?*

— Elle établira cela dans son engagement.

— A merveille !... A la première de la reprise de la pièce immorale !

— Dès aujourd'hui, je retiens ma loge, pour être sûr d'avoir de la place.

Nous nous quittâmes. Je courus chez Dorval lui annoncer cette bonne nouvelle. Elle n'était pas réengagée à la Porte-Saint-Martin ; elle se trouvait donc libre, et pouvait entrer sans retard au Théâtre-Français.

Le lendemain, elle reçut la visite de Jouslin de la Salle. Les conditions ne furent pas longues à discuter ; ainsi que je l'avais dit, pour entrer au Théâtre-Français, et pour y jouer *Antony*, Dorval se fut engagée pour rien.

Les répétitions commencèrent aussitôt. J'avais fait mon traité avec le directeur, et il était spécifié, dans ce traité, que, par ordre du ministre, *Antony* était repris à la Comédie-Française, et que Dorval débutait dans ce drame.

Antony reparut sur l'affiche de la rue de Richelieu : cette fois, il y avait cent contre un à parier qu'il serait joué, attendu qu'il paraissait par ordre ministériel.

L'affiche annonça la pièce et les débuts de Dorval pour le 28 avril 1834.

Nous comptions sans *le Constitutionnel.*

Le Constitutionnel avait une vieille dent contre moi ; je m'en inquiétais peu : je croyais qu'il ne pouvait plus mordre.

J'étais le premier qui, dans ce même *Antony*, avait osé attaquer son omnipotence.

On se rappelle, dans la mise en scène d'*Antony*, un gros monsieur qui, à tout ce que l'on disait, répondait invariablement : « Cependant *le Constitutionnel...* » sans jamais donner d'autre raison. C'était Moëssard qui jouait le gros monsieur.

Ce n'était pas tout : on avait représenté aux Variétés une pièce intitulée *la Tour de Babel*. La scène de scandale de cette pièce était une scène de désabonnement au *Constitutionnel* que l'on m'avait naturellement mise sur le dos, à cause de mon inimitié bien connue pour ce journal. Je n'avais pas réclamé, et j'étais, sinon le vrai père, du moins le père putatif.

Le matin du 28 avril 1834, comme je venais de distribuer mes billets pour la représentation du soir, mon fils, qui commençait à prendre dix ans, m'arriva, un numéro du *Constitutionnel* à la main.

Il m'était envoyé par Goubaux, chez lequel il était en pension, et qui me criait comme d'Assas « A vous ! c'est l'ennemi ! »

Je dépliai l'estimable journal, et je lus — en premier-Paris, s'il vous plaît ! — l'article suivant:

Un fait littéraire prenait ainsi l'importance d'un fait politique

« Paris, 28 avril 1834.

« La subvention du Théâtre-Français est portée au budget de l'Etat pour deux cent mille francs. Cette somme est considérable ; mais, si l'on réfléchit à l'influence que ce théâtre peut exercer, dans l'intérêt de la société, sur le goût, sur les mœurs, sur la bonne direction de la littérature dramatique, l'allocation ne paraîtra pas exagérée. Le Théâtre-Français, enrichi de tant de chefs-d'œuvre qui ont contribué aux progrès de notre civilisation, est, comme le Musée, un monument national qui ne doit être ni abandonné ni dégradé. De la hauteur où l'a elevé le génie de nos grands écrivains, il ne doit pas descendre à ces exhibitions grotesques et immorales qui font la honte de l'époque, alarment la pudeur publique, et portent une atteinte mortelle à la société ! Il n'y a plus de frein à la dépravation de la scène, à l'oubli de toute morale et de toute bienséance: le viol, l'adultère, l'inceste, le crime, enfin, dans ses formes les plus dégoûtantes, voilà les éléments de la poétique de cette misérable époque dramatique qui, digne de tous les mépris, s'avise de mépriser les maîtres de l'art, prend un infernal plaisir à flétrir tous les sentiments généreux, à répandre la corruption dans le peuple, et nous expose aux dédains de l'étranger !... »

C'est bien écrit, n'est-ce pas ? Il est vrai que c'est écrit par un académicien.

Je continue :

« Ce n'est point pour encourager un système pernicieux que le trésor public est mis à contribution. La somme de deux cent mille francs n'est accordée au Théâtre-Français qu'à condition qu'il restera pur de toute souillure, que les artistes recommandables de ce théâtre, qui sont encore les meilleurs de l'Europe, ne s'aviliront pas en donnant l'appui de leur talent à ces ouvrages indignes de la scène nationale, ouvrages dont la funeste tendance devrait exciter la sollicitude du gouvernement, car il est responsable de la morale publique comme de l'exécution des lois. Eh bien, qui le croirait ? dans ce moment même, on s'occupe à faire passer les principaux acteurs de la Porte-Saint-Martin au Théâtre-Français, et d'y naturaliser les absurdes et fangeux mélodrames destinés à remplacer les chefs-d'œuvre dramatiques qui sont une partie si importante de notre littérature. Un esprit de vertige semble planer sur ce malheureux théâtre. La représentation d'*Antony* est officiellement annoncée par *le Moniteur* pour demain lundi ; *Antony*, l'ouvrage le plus hardiment obscène qui ait paru dans ces temps d'obscénité! *Antony*, dont la première représentation fit dire à un

honnête père de famille : « Depuis longtemps, nous ne pouvions plus mener nos filles au théâtre ; à présent, nous « n'y pouvons plus mener nos femmes ! » Nous allons donc voir, sur le théâtre de Corneille, de Racine, de Molière et de Voltaire, nous allons voir une femme jetée dans une alcôve, un mouchoir sur la bouche ; nous allons voir, sur la scène nationale, le viol en action : le jour de cette représentation est fixé. Voilà une école de morale ouverte au public ; voilà le genre de spectacle auquel vous appelez cette jeunesse dont vous redoutez l'exaltation, et qui bientôt ne reconnaîtra plus ni règle ni frein ! Ce n'est pas sa faute ; c'est la faute du pouvoir, qui ne sollicite aucune mesure pour arrêter ce débordement d'immoralité. Il n'y a pas de pays au monde, quelque libre qu'il soit, où il soit permis d'empoisonner les sources de la morale publique. Dans les républiques anciennes, la représentation d'un ouvrage dramatique était une affaire d'Etat : on proscrivait tout ce qui pouvait altérer le caractère national, blesser la majesté des lois et outrager la pudeur publique... »

Témoin la *Lisistrata* d'Aristophane, dont nous allons dire deux mots à nos lecteurs, en ayant le soin, toutefois, de traduire en latin ce qui ne saurait s'écrire en français.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté !

On voit que je cite Boileau, quand Boileau peut m'être utile. — Pauvre Boileau, quelle honte pour lui d'être forcé de venir en aide à l'auteur d'*Henri III* et d'*Antony !*

Nous sommes à Athènes. — Les Athéniens sont en guerre avec les Lacédémoniens ; les femmes se plaignent de cette guerre interminable du Péloponèse, qui empêche les maris de rester près d'elles et de remplir leurs devoirs conjugaux.

La plus ardente dans ses plaintes est Lisistrata, femme d'un des principaux citoyens d'Athènes ; aussi a-t-elle convoqué toutes les matrones non seulement d'Athènes, mais encore de Lacédémone, d'Anagyre, de Corinthe. Elle vient leur proposer un pacte.

Laissons-la parler. Elle s'adresse à l'une des femmes convoquées par elle, et qui se rend au lieu de la réunion (1).

LISISTRATA. — Salut, Lampito ! Lacédémonienne chérie, que tu es belle ! Ma douce amie, quel teint frais ! quel air de santé ! Tu étranglerais un taureau !

LAMPITO. — Par Castor et Pollux, je le crois bien : je m'exerce au gymnase, et je me frappe du talon dans le derrière.

Cette danse à laquelle Lampito fait allusion avec une naïveté tout à l'honneur du dialecte dorien, dont elle se sert, s'appelle *cibasis*.

Continuons :

LISISTRATA, *lui prenant la gorge*. — Que tu as une belle gorge !

LAMPITO. — Vous me tâtez comme une victime.

LISISTRATA. — Et cette autre jeune fille, de quel pays est-elle ?

LAMPITO. — C'est une Béotienne des plus nobles qui nous arrive.

LISISTRATA. — Ah ! oui, c'est une Béotienne ?... Elle a un joli jardin !

A propos, j'oubliais de dire — et c'est le mot *jardin* qui me rappelle cet oubli — que Lampito et Calonice, la Béotienne, jouent leur rôle dans le costume qu'avant son péché, Eve portait dans le paradis terrestre.

CALONICE. — Et parfaitement soigné ! on en a arraché le pouliot.

Ici, le savant traducteur nous apprend que le *pouliot* était une plante qui venait en abondance dans la Béotie.

Puis il ajoute : *Sed intelligit hortum muliebrem, undè pilos educere aut evellere solebant.*

Lisistrata continue, exposant le motif de la convocation :

(1) Nous empruntons les citations suivantes à l'excellente traduction de M. Artaud. Si nous traduisions nous-même, d'abord la traduction serait mauvaise, puis on pourrait nous accuser d'avoir forcé le grec à dire ce qu'il ne dit pas.

LISISTRATA. — Ne regrettez-vous pas que les pères de vos enfants soient retenus loin de vous par la guerre ? Car je sais que nous avons toutes nos maris absents.

CALONICE. — Le mien est en Thrace depuis cinq mois.

LISISTRATA. — Le mien est depuis sept mois à Pylos.

LAMPITO. — Le mien revient à peine de l'armée, qu'il reprend son bouclier, et repart.

LISISTRATA. — *Sed nec mœchi relicta est scintilla ! ex quo enim nos prodiderunt Milesi ne olisbum quidem vidi octo digitos longum, qui nobis esset coriaceum auxilium.*

Pauvre Lisistrata ! on comprend bien qu'une femme, dans une pareille peine, se mette à la tête d'une conjuration.

Or, la conjuration que Lisistrata propose à ses compagnes, la voici :

LISISTRATA. — Il faut nous abstenir des hommes !... Pourquoi détournez-vous les yeux ? où allez-vous ?... Pourquoi vous mordre les lèvres, et secouer la tête ? Le ferez-vous ou ne le ferez-vous pas ?... Que décidez-vous ?

MIRRHINE. — Je ne le ferai pas ! Que la guerre continue.

LAMPITO. — Ni moi non plus ! Que la guerre continue.

LISISTRATA. — O sexe dissolu ! Je ne m'étonne plus que nous fournissions des sujets de tragédie : nous ne sommes bonnes qu'à une seule chose !... O ma chère Lacédémonienne, — car tu peux encore tout sauver en t'unissant à moi, — je t'en prie, seconde mes projets !

LAMPITO. — C'est qu'il est bien difficile pour des femmes de dormir *sine mentulâ !* Il faut cependant s'y résoudre, car la paix doit passer avant tout.

LISISTRATA. — La paix, assurément ! Si nous nous tenions chez nous bien fardées, et sans autre vêtement qu'une tunique fine et transparente, *incenderemus glabro cunno, arrigerent viri, et coïre cuperent !*

Les femmes consentent. Il s'agit de se lier par un serment. Voici le serment.

LISISTRATA. — Mettez toutes la main sur la coupe, et qu'une seule répète, en votre nom à toutes, ce que je vais vous dire : Aucun amant ni aucun époux...

MIRRHINE. — Aucun amant ni aucun époux...

LISISTRATA. — Ne pourra m'approcher *rigente nervo !* — Répète.

Mirrhine répète.

LISISTRATA. — Et, s'il emploie la violence...

MIRRHINE. — Oui, s'il emploie la violence...

LISISTRATA. — *Motus non addam !*

On comprend le résultat d'un pareil serment, qui est scrupuleusement tenu. Aussi vous vous rappelez la course de M. de Pourceaugnac poursuivi par les seringues ? Eh bien, cela peut vous donner une idée de la mise en scène du reste de la pièce. Les femmes jouent le rôle de M. de Pourceaugnac, et les maris celui des apothicaires.

Voilà les pièces qui, selon le rédacteur du *Constitutionnel*, *moralisaient* les sociétés antiques !

« Dans les républiques anciennes, reprend avec aplomb notre censeur, les jeux scéniques étaient destinés à exciter les passions nobles, non à provoquer les penchants vicieux de la nature humaine ; ils avaient pour but de corriger les vices par le ridicule, et, en rappelant de glorieux souvenirs, de réveiller au fond des âmes l'émulation de la vertu, l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la patrie ! Eh bien, nous, si fiers de notre équivoque civilisation, nous n'avons pas de si hautes pensées ; tout ce que nous demandons, c'est qu'on nous laisse au moins un théâtre, un seul théâtre où nous puissions conduire nos enfants et nos femmes sans que leur imagination soit souillée, un théâtre qui soit véritablement une école de bon goût et de bonnes mœurs.

« Nous n'en appelons point à la direction actuelle des beaux-arts : une coterie romantique, ennemie jurée de notre grande littérature, y domine souverainement ; coterie qui ne

reconnaît que ses adeptes et ses courtisans, et n'a de faveurs que pour eux ; l'artiste sans intrigue y est oublié. Elle veut réaliser ses absurdes théories : elle est allée chercher au boulevard le directeur, les acteurs, les pièces qui doivent déshonorer la scène française : c'est là son but ; ce sont là ses moyens. C'est à M. Thiers, ministre de l'intérieur, que nous nous adressons. Homme de lettres distingué, admirateur des sublimes génies dont la gloire est celle de la patrie, c'est à lui, dépositaire d'un pouvoir qui doit veiller à la conservation de ce noble héritage, que nous demandons de ne pas le laisser tomber en des mains hostiles, de s'opposer à ce débordement de mauvaises mœurs qui envahit le théâtre, pervertit la jeunesse de nos écoles, et la jette dans le monde, avide de jouissances précoces, impatiente de toute espèce de joug, et bientôt fatiguée de la vie. Ce dégoût de la vie presque au sortir de l'enfance, ce phénomène effrayant, jusqu'ici sans exemple, tient en grande partie à la funeste influence de ces spectacles dangereux où se montrent les passions les plus effrénées dans toute leur nudité, et à cette nouvelle littérature où tout ce qui est digne de respect est livré au mépris. Laisser corrompre la jeunesse, ou plutôt favoriser sa corruption, c'est préparer un avenir de troubles et d'orages ; c'est compromettre la cause de la liberté, c'est vicier dans le germe nos naissantes institutions ; c'est aussi le plus juste et le plus sanglant reproche qu'on puisse faire à un gouvernement... »

Pauvre *Antony !* il ne lui manque plus que d'être accusé de violer la charte de 1830 !

« Et nous dirons ici toute la vérité : ce ne sont point les feuilles républicaines qui ont prêté leur appui à ce système odieux de démoralisation ; quelque reproche qu'on puisse leur faire d'ailleurs, on est forcé d'avouer qu'elles ont repoussé avec indignation la littérature satanique et le drame immoral, qu'elles sont restées fidèles au culte de la gloire nationale. Ce sont les journaux de la Restauration, c'est cette misérable direction des beaux-arts, qui, sous les yeux du ministère, donnent au monde civilisé le plus grand scandale : celui de contribuer à la publicité et au succès de ces productions monstrueuses qui nous ramènent à la barbarie, et qui finiront, si rien ne les arrête, par nous faire rougir d'être Français... »

Voyez-vous le collaborateur de M. de Jouy rougissant d'être Français, parce que M. Hugo a fait *Marion Delorme*, et M. Dumas *Antony*, et obligé de regarder la Colonne pour redevenir fier de sa nationalité !

« Mais pourquoi donner une prime à la dépravation ? pourquoi grever le budget de l'Etat d'une somme de deux cent mille francs au profit du mauvais goût et de l'immoralité ? pourquoi ne pas, du moins, les partager entre le Théâtre-Français et la Porte-Saint-Martin ? Il y aurait justice, car les droits sont égaux ; bientôt même le premier de ces théâtres ne sera que la succursale de l'autre, et celui-ci mérite bien toutes les sympathies de MM. les directeurs des beaux-arts. Il y aurait donc une inconséquence choquante, de leur part, à le laisser dans l'oubli. »

Pour cette fois, vous avez raison, monsieur l'académicien. La subvention doit être accordée, n'est-ce pas ? au théâtre qui donne des œuvres littéraires dont les années suivantes se souviendront, et qui resteront au répertoire. Or, voyons ce que donnait, concurremment avec la Porte-Saint-Martin, le Théâtre-Français, et dites-moi, pendant cette période de quatre ans, quelles sont les pièces dont on se souvient et qui sont restées au répertoire ?

THÉATRE-FRANÇAIS : — *Charlotte Corday*, — *Camille Desmoulins*, — *le Clerc et le Théologien*, — *Pierre III*, — *le Prince et la Grisette*, — *le Sophiste*, — *Guido Reni*, — *le Presbytère*, — *Caïus Gracchus, ou le Sénat et le Peuple*, — *la Conspiration de Cellamare*. — *la Mort de Figaro*, — *le Marquis de Rieux*, — *les Dernières Scènes de la Fronde*, — *Mademoiselle de Montmorency*.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : — *Antony*, — *Marion Delorme*, — *Richard Darlington*, — *la Tour de Nesle*, — *Perrinet Leclerc*, — *Lucrèce Borgia*, — *Angèle*, — *Marie Tudor*, — *Catherine Howard*.

Il est vrai que nous trouvons, — sans compter *les Enfants d'Edouard* et *Louis XI*, de Casimir Delavigne, *Bertrand et Raton* et *la Passion secrète*, de Scribe, qui viennent protester contre cette moisson d'ouvrages inconnus, oubliés, enterrés, jetés dans la fosse commune sans épitaphe sur leur tombe, — il est vrai, dis-je, que nous trouvons quatre ou cinq pièces de plus qu'à la Porte-Saint-Martin ; mais cela ne prouve pas que l'on jouait les pièces du Théâtre-Français plus longtemps que celles de la Porte-Saint-Martin ; surtout si l'on veut bien réfléchir que le Théâtre-Français ne joue ses pièces nouvelles que de deux jours l'un, et donne, par an, cent cinquante représentations de l'ancien répertoire !

Vous aviez donc parfaitement raison, monsieur l'académicien : c'était à la Porte-Saint-Martin, et non au Théâtre-Français, que devait être accordée la subvention, attendu que, à part deux ou trois ouvrages, c'était à la Porte-Saint-Martin que se produisait la véritable littérature.

Nous reprenons, ou plutôt l'illustre publiciste reprend :

« Si la chambre des députés ne paraissait pas si pressée de voter les lois de finances, nous pourrions espérer que, dans une matière aussi grave, qui se lie si intimement au bon ordre et à l'existence de la civilisation, il s'élèverait une voix généreuse pour protester contre un emploi si abusif de la fortune publique, pour rappeler au ministre les devoirs que lui imposent les fonctions dont il est chargé. Le député qui parlerait ainsi serait sûr d'être écouté favorablement d'une assemblée dont les membres sont, tous les jours, témoins de cette licence inouïe des théâtres, destructive de toute morale, et en connaissent parfaitement tous les dangers.

« Quant à nous, nous reviendrons sur ce sujet, qui nous semble de la plus haute importance pour le repos des familles et, en général, pour la société. Nous avons pour nous tous les hommes de goût, tous les amis véritables de nos institutions, enfin, les honnêtes gens de tous les partis !... »

Eh bien, voilà qui est poli pour les spectateurs qui ont suivi les cent trente représentations d'*Antony*, les quatre-vingts représentations de *Marion Delorme*, les quatre-vingt-dix représentations de *Richard Darlington*, les six cents représentations de *la Tour de Nesle*, les quatre-vingt-dix représentations de *Perrinet Leclerc*, les cent vingt représentations de *Lucrèce Borgia*, les cent représentations d'*Angèle*, les soixante-dix représentations de *Marie Tudor*, et les cinquante représentations de *Catherine Howard !*

Qu'est-ce que c'était donc que ces gens-là, si vos gens, à vous, sont les « hommes de goût, » les « amis véritables des institutions, » les « honnêtes gens ? » Ce sont donc des goujats, des renverseurs de gouvernement, des gens de sac et de corde ? Diable ! prenez garde ! car ces gens-là, je vous en préviens, sont en grande majorité, non seulement à Paris, mais encore dans la province !

Le moraliste du *Constitutionnel* termine ainsi :

« Nous sommes convaincu que les artistes mêmes du Théâtre-Français, qui voyaient avec satisfaction revenir à eux la partie éclairée du public, feront des vœux pour le succès de nos réclamations. Cela dépend de la Chambre et du ministre de l'intérieur. Des préoccupations politiques trop connues ont pu détourner son attention de la fausse et ignoble direction donnée au Théâtre-Français : il n'y aurait plus pour lui d'excuse, maintenant qu'il sait la vérité.

« A. JAY. »

Peut-être aviez-vous cru, en commençant de lire cette dénonciation, qu'elle était anonyme ou signée d'une initiale, ou d'un signe maçonnique, ou de trois étoiles, plus ou moins ? Non pas ! elle est signée d'un nom d'homme, d'un nom de député, d'un nom d'académicien, du nom de M. Jay.

Aussi, le même jour où l'article avait paru, M. Jouslin de la Salle, directeur du Théâtre-Français, reçut-il ce petit billet, court mais clair :

« Défense est faite au Théâtre-Français de jouer *Antony* ce soir.

« THIERS. »

Je pris un cabriolet et j'ordonnai au cocher de me conduire au ministère de l'intérieur.

CCIII

MON EXPLICATION AVEC M. THIERS. — CE QUI L'AVAIT FORCÉ DE SUSPENDRE « ANTONY ». — LETTRE DE MADAME DORVAL AU « CONSTITUTIONNEL ». — M. JAY COURONNÉ ROSIÈRE. — MON PROCÈS AVEC M. JOUSLIN DE LA SALLE. — IL Y A ENCORE DES JUGES A BERLIN !

A quatre heures, je descendis à la porte du ministère. J'entrai tout droit, et je parvins au cabinet du ministre sans obstacle ; les garçons de bureau et les huissiers, qui m'avaient vu venir trois ou quatre fois depuis quinze jours, c'est-à-dire depuis l'époque où M. Thiers était ministre de l'intérieur, n'eurent pas même l'idée de me demander où j'allais.

M. Thiers travaillait avec son secrétaire.

M. Thiers avait fort à faire en ce moment-là : on sortait des troubles de Paris des 13 et 14 avril ; on en finissait à peine avec l'insurrection des mutuellistes de Lyon ; on discutait le budget du commerce et des travaux publics, qui était resté, faute de ministre spécial, une annexe du ministère de l'intérieur ; enfin, on allait justement passer à la discussion générale des beaux-arts, et, par conséquent, passer à la discussion particulière de la subvention du Théâtre-Français.

Au bruit que je fis en ouvrant la porte de son cabinet, M. Thiers leva la tête.

— Bon ! dit-il, je vous attendais.

— Je ne crois pas, répondis-je.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, si vous m'aviez attendu, vous eussiez compris dans quelles intentions je venais, et vous m'eussiez consigné à la porte.

— Et dans quelles intentions venez-vous ?

— Mais je viens tout simplement demander compte à l'homme du manque de parole du ministre.

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé à la Chambre ?

— Non ; je sais seulement ce qui s'est passé au Théâtre-Français.

— J'ai été forcé de suspendre *Antony*.

— Non pas de suspendre, mais d'arrêter.

— Arrêter ou suspendre...

— Ce n'est pas la même chose.

— Eh bien, j'ai été forcé d'arrêter *Antony*.

— Forcé ! un ministre ? On peut forcer un ministre d'arrêter une pièce qu'il a envoyé prendre lui-même entre les mains du souffleur d'un autre théâtre, quand ce ministre a loué sa loge pour voir la première représentation de cette pièce ?

— Oui... forcé, j'ai été forcé !

— Par l'article du *Constitutionnel* ?

— Bah ! s'il n'y avait eu que l'article, je m'en serais encore moqué, quoiqu'il soit de bonne encre.

— Vous appelez cela de bonne encre, vous ? Je vous défie de sucer la plume de M. Jay et de ne pas avoir la colique.

— Eh bien, de mauvaise encre, si vous voulez... Mais c'est la Chambre !

— Comment, la Chambre ?

— Eh ! oui, j'ai eu toute la Chambre contre moi ! Si *Antony* avait été joué ce soir, le budget ne passait pas

— Le budget ne passait pas ?

— Non... Imaginez-vous que ces gens-là... Jay, Etienne, Viennet, que sais-je, moi ?... disposent d'une centaine de voix à la Chambre, cent voix qui votent comme un seul homme. J'ai été mis au pied du mur : « *Antony*, et pas de budget ! » ou bien : « Un budget, et pas d'*Antony !...* » Ah ! mon cher, restez auteur dramatique, allez, et gardez-vous de devenir jamais ministre !

— Ah çà ! mais vous croyez donc que cela va en rester là ?

— Non, je sais bien que je vous dois une indemnité ; fixez-la vous-même, et j'ordonnance la somme que vous exigerez !

— Allons donc, une indemnité ! Est-ce que je travaille pour toucher des indemnités, moi ?

— Non, mais vous travaillez pour toucher des droits d'auteur.

— Quand on joue mes pièces, pas quand on les défend

— Cependant, vous avez droit à un dédommagement.

— Le tribunal le fixera.

— Croyez-moi, ne recourez pas aux tribunaux

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il vous arrivera ce qui est arrivé à Hugo, à propos du *Roi s'amuse :* le tribunal se déclarera incompétent.

— Le ministre n'était pas intervenu au traité du *Roi s'amuse ;* mais vous êtes intervenu au traité d'*Antony*.

— Indirectement

— C'est ce que le tribunal appréciera.

— Cela ne vous empêchera pas de nous faire une pièce nouvelle.

— Bon ! pour qu'on vous refuse le budget de 1835 ? Merci.

— Vous reviendrez sur votre détermination.

— Moi ? Je ne reviendrai même plus dans votre ministère !

Et je sortis tout boudant et tout grondant ; ce que je n'eusse certes pas fait, si j'avais su qu'avant deux ans, le même Thiers manquerait de parole à la Pologne, en laissant occuper Cracovie par les Autrichiens, les Prussiens et les Russes ; à l'Espagne, en refusant d'intervenir, et à la Suisse, en menaçant de la bloquer. Près de ces trois grands événements, qu'était-ce qu'un pauvre petit manque de parole à un auteur dramatique ?

Je courus chez Dorval, que le revirement ministériel frappait plus cruellement que moi. En effet, la défense de jouer *Antony* était faite au seul Théâtre-Français ; d'ailleurs, la réputation d'*Antony* était bien établie, et sa reprise ne pouvait en rien ajouter à la mienne. Il n'en était pas de même de Dorval : dans aucun rôle elle n'avait encore eu le succès qu'elle venait d'obtenir dans celui d'Adèle ; aucun de ses anciens rôles ne pouvait suppléer celui-là, et il n'y avait aucune probabilité qu'un rôle nouveau lui rendît la chance de succès que la suppression d'*Antony* venait de lui ôter.

Elle commença par écrire au *Constitutionnel* la lettre suivante :

« Monsieur,

« Lorsque je suis entrée au Français, ce fut à la condition expresse que je débuterais par *Antony*. Cette condition fut portée sur mon engagement comme base du traité que je contractais avec l'administration du théâtre Richelieu.

« Aujourd'hui, le ministère juge que la pièce, reçue au Théâtre-Français en 1830, censurée sous les Bourbons, jouée cent fois à la Porte-Saint-Martin, trente fois à l'Odéon, une fois aux Italiens, ne peut être représentée par les comédiens du roi. Un procès entre l'auteur et M. Thiers jugera cette question de droit.

« Mais, jusqu'à l'issue de ce procès, je me vois forcée de cesser de paraître dans toute autre pièce.

« Je m'empresse, en même temps, de déclarer qu'il n'y a dans mon refus rien qui puisse blesser les auteurs d'*une Liaison*, auxquels je dois personnellement des remercîments pour leurs bonnes relations avec moi.

« Agréez, etc

« MARIE DORVAL. »

C'était là le côté sérieux et triste de la situation ; puis, lorsqu'elle eut accompli ce devoir envers elle-même, — et surtout envers sa famille, dont elle était l'unique soutien, — Dorval voulut remercier M. Jay à sa façon, ne doutant point que je ne susse, de mon côté, un jour ou l'autre, le remercier à la mienne.

Je retrouve le fait que je vais raconter consigné dans un album que la pauvre femme me remit en mourant, et que j'ai précieusement conservé :

« Le 28 avril 1834, *Antony*, pour mes débuts, a été défendu au Théâtre Français, à la sollicitation ou plutôt sur la dénonciation de M. Antoine Jay, rédacteur du *Constitutionnel*.

« J'ai eu l'idée de lui envoyer une couronne de rosière. J'ai mis cette couronne dans un carton, avec une petite lettre : le tout attaché par une faveur blanche.

« La lettre contenait ces mots :

« Monsieur,

« Voici une couronne jetée à mes pieds dans *Antony :* permettez-moi de la déposer sur votre tête. Je vous devais cet hommage.

Personne ne sait davantage
Combien vous l'avez mérité !

« MARIE DORVAL. »

Au-dessous de la signature de cette bonne et chère amie, je retrouve encore les deux lignes et la lettre suivantes :

« M. Jay m'a renvoyé le carton, la couronne et la faveur blanche, avec ce billet :

Madame,

« L'épigramme est jolie, et, quoiqu'elle porte à faux, elle est de trop bon goût pour que je ne tienne pas à la garder.

« Quant à la couronne, elle appartient à la grâce et au talent, et je m'empresse de la remettre à vos pieds.

« A. JAY. »

« 30 avril 1834. »

Comme j'en avais prévenu M. Thiers, j'en appelai de sa décision au tribunal de commerce.

L'affaire vint le 2 juin suivant.

Mon ami maître Mermilliod réclama en mon nom la représentation d'*Antony*, ou douze mille francs de dommages-intérêts. Maître Nouguier, avocat de M. Jouslin de la Salle, offrit, au nom de son client, de jouer *Antony*, mais à la condition que j'apporterais la mainlevée du ministère de l'intérieur. Maître Legendre, agréé du ministère de l'intérieur, déclina la compétence du tribunal, attendu, dit-il, que les actes de l'autorité administrative ne pouvaient être soumis à l'appréciation de l'autorité judiciaire.

C'était bien simple, comme on voit : le ministère me volait ma bourse ; et, quand je réclamais ma bourse volée, le ministère me disait : « Halte là, faquin ! je suis trop grand seigneur pour être poursuivi ! »

Heureusement, le tribunal ne se laissa point intimider par les grands airs de maître Legendre, et il ordonna que M. Jouslin de la Salle comparaîtrait en personne à la barre.

L'affaire était remise à quinzaine.
Maintenant, j'ouvre la *Gazette des Tribunaux*, et je copie.

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

PRÉSIDENCE DE M. VASSAL. — *Audience du 30 juin 1834.*

Alexandre Dumas contre Jouslin de la Salle.

« Maître HENRY NOUGUIER, agréé de la Comédie-Française : — Le tribunal a voulu que les parties vinssent s'expliquer elles-mêmes devant lui. Je demande acte de ce que M. Jouslin de la Salle ne se présente que par déférence pour la justice, mais en protestant contre cette comparution, en tant qu'elle établirait un précédent qui amènerait M. Jouslin de la Salle à comparaître personnellement dans tous les débats qui pourront concerner la Comédie-Française, et à révéler ses communications avec l'autorité administrative, et de ce que, sous le mérite de cette protestation, le comparant s'en réfère à ses précédentes conclusions.

« M. ALEXANDRE DUMAS. — Comme demandeur, je donnerai les premières explications. Lorsque le ministre de l'intérieur eut formé le dessein de régénérer ou de réorganiser le Théâtre-Français, il songea d'abord à lui donner un bon directeur et à appeler, je ne dirai pas des auteurs de talent, mais des auteurs à argent.

« L'intention du ministre était, d'abord, de commencer par rétablir l'ancienne prospérité matérielle du théâtre. Il lui fallait, pour atteindre ce but, avoir des pièces en possession d'attirer le public, et de faire recette, outre la subvention qu'on se proposait de fournir. — M. Thiers se procura un directeur fort intelligent dans la personne de M. Jouslin de la Salle. Il crut aussi devoir recourir à moi, comme jouissant, jusqu'à un certain degré, de la faveur publique. Le ministre me manda donc dans son cabinet et me proposa de travailler pour le Théâtre-Français, et alla même jusqu'à m'offrir une prime. Je demandai à être traité comme les autres auteurs pour les pièces à venir.

« Je ne demandai d'autre condition à mon consentement que l'obligation de jouer trois de mes anciens ouvrages, *Antony*, *Henri III* et *Christine*. M. Thiers dit qu'il ne connaissait pas *Antony*, quoique ce drame eût obtenu quatre-vingts représentations ; qu'il avait vu *Christine*, que cette pièce lui avait fait beaucoup de plaisir, et que même il en avait fait, dans le temps, l'objet d'un feuilleton. Ma condition fut acceptée sans aucune restriction. Ainsi j'étais en relation avec le ministre avant que le directeur du Théâtre-Français se fût abouché avec moi. M. Jouslin de la Salle me trouva même dans le cabinet de M. Thiers. Ce dernier indiqua les clauses du traité, et chargea M. Jouslin de les mettre par écrit. Conformément aux conventions ainsi arrêtées, *Antony* fut mis en répétition et annoncé sur l'affiche.

« Mais, dans cet ouvrage, usant de mon droit d'auteur, j'avais raillé *le Constitutionnel* et ses doctrines surannées. *Le Constitutionnel*, qui, avant 1830, était une sorte de puissance, s'offensa des plaisanteries d'un jeune auteur dramatique, et, dans son courroux, il fulmina un article où il prétendait démontrer qu'*Antony* était une production immorale, et qu'il était scandaleux d'en permettre la représentation sur le premier théâtre national. La colère du journal n'eût peut-être pas exercé une grande influence sur le ministre de l'intérieur ; mais, à cette époque, MM. Jay et Etienne se trouvaient être les rapporteurs du budget des théâtres. Ces honorables députés, dont la collaboration au *Constitutionnel* est parfaitement connue, s'imaginèrent que les épigrammes d'*Antony* les atteignaient personnellement ; dans cette persuasion, ils déclarèrent au ministre qu'ils feraient rejeter le budget théâtral si la pièce satirique n'était pas interdite au Théâtre-Français.

« *Antony* devait être joué le jour même où ces menaces étaient adressées à M. Thiers. Le ministre envoya à quatre heures du soir, à M. Jouslin de la Salle, l'ordre d'arrêter la représentation. Je fus informé de cette défense quelques heures plus tard. Je reconnais que M. Jouslin de la Salle a agi en bon camarade, et qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui pour jouer ma pièce. Le tort ne vient que du ministre, qui a mis *Antony* à l'index, sans le connaître, ainsi qu'il l'a dit lui-même à la tribune. Cette interdiction ministérielle a été fatale à mes intérêts, car les préfets des départements s'évertuent, à l'instar de leur maître, à frapper ma pièce de prohibition.

« Il n'est plus permis de me jouer, même à Valenciennes. M. Jouslin de la Salle m'a offert de me faire représenter telle autre pièce que je voudrais choisir à la place d'*Antony* ; mais ce ne serait pas là exécuter ce qui a été convenu : d'ailleurs, je tiens à la représentation d'*Antony*, qui est mon ouvrage de prédilection et celui d'une jeunesse nombreuse qui veut bien me regarder comme son représentant. Sur la foi des promesses du ministre et du traité fait avec M. Jouslin de la Salle, j'ai retiré violemment *Antony* du répertoire de la Porte-Saint-Martin, où il faisait d'abondantes recettes. Je me suis donc privé des droits d'auteur qui me revenaient journellement. Il est, par conséquent, juste que M. Jouslin me dédommage du préjudice qu'il m'a causé par l'inexécution du contrat. Le ministre ne manquera pas de lui fournir les fonds nécessaires. La pique que j'ai eue avec *le Constitutionnel* ne doit pas autoriser le directeur du Théâtre-Français, non plus que le ministre, à arrêter la représentation d'une pièce qui est une partie de ma fortune ; ce serait une véritable spoliation. Si M. Thiers n'eût pas entendu traiter avec moi, il ne m'aurait pas appelé douze ou quinze fois chez lui ; il ne serait pas entré dans ces détails de théâtre qui ne peuvent qu'être ridicules pour un ministre. M. Jouslin n'a été évidemment qu'un intermédiaire.

« M. JOUSLIN DE LA SALLE. — J'ai fait le traité avec M. Alexandre Dumas dans mon cabinet. Le ministre a su que j'avais fait un traité, mais il n'en a pas connu les détails. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour exécuter la convention. La défense du ministre, arrivée tout à coup, et sans que je l'eusse prévue, a seule empêché l'effet de ma bonne volonté. C'est une force majeure dont je ne saurais être responsable.

« M. ALEXANDRE DUMAS. — Ne m'avez-vous pas rencontré chez le ministre ?

« M. JOUSLIN DE LA SALLE. — Oui, il y a quinze jours.

« MAITRE MERMILLIOD. — Le ministre savait qu'*Antony* faisait partie du répertoire de madame Dorval, et qu'elle devait débuter dans cette pièce.

« M. ALEXANDRE DUMAS. — Madame Dorval en a fait l'objet d'une stipulation particulière dans son engagement.

« M. JOUSLIN DE LA SALLE. — Madame Dorval a été engagée deux ou trois mois avant le traité avec M. Alexandre Dumas. Aucune stipulation ne fut faite alors, relativement à *Antony*. Depuis le traité avec le demandeur, M. Merle, époux de madame Dorval, vint me prier d'ajouter la clause dont on vient de parler : je ne me refusai pas à cet acte de complaisance, parce que je ne prévoyais pas qu'*Antony* serait défendu un jour. J'ajoutai la clause au bas de l'engagement dramatique.

« M. ALEXANDRE DUMAS. — La clause additionnelle a-t-elle une date particulière ?

« M. JOUSLIN DE LA SALLE. — Non.

« MAITRE MERMILLIOD. — M. Jouslin de la Salle reçoit une subvention du ministre, et se trouve dans un état de dépendance qui l'empêche de s'expliquer ouvertement.

« M. JOUSLIN DE LA SALLE. — Je n'ai pas à m'expliquer sur mes rapports avec le ministre ; il y aurait même inconvenance de ma part à le faire ici.

« M. LE PRÉSIDENT. — Etes-vous tenu, par suite de la subvention que vous recevez, de ne jouer que les pièces qui conviennent au ministre ?

« M. JOUSLIN DE LA SALLE. — Il ne m'a été imposé aucune obligation de ce genre. Je jouis, à cet égard, de la même liberté que les autres directeurs ; mais, comme eux, je suis tenu de me soumettre aux défenses qui émanent du pouvoir. Il n'y a, entre mes confrères et moi, aucune différence.

« Après ces explications, le directeur du Théâtre-Français sort immédiatement de la salle d'audience.

« M. le président déclare que la cause est mise en délibéré, pour le jugement être rendu à quinzaine. »

Audience du 14 juillet.

« Le tribunal,
« Attendu la connexité, joint les causes ;
« Statuant sur le tout par un seul et même jugement ;
« En ce qui touche la demande principale :
« Considérant que, s'il a été jugé par le tribunal que la défense légalement faite par un ministre compétent, et régulièrement notifiée à sa requête à un directeur, de représenter une pièce, comme contraire aux bonnes mœurs et à la morale publique, pouvait être considérée comme un cas de force majeure, et ôter ainsi le recours de l'auteur contre le directeur, le tribunal n'a été appelé à statuer que sur les défenses qui auraient été faites à l'égard de pièces nouvelles dont la représentation aurait paru dangereuse à l'administration ;
« Considérant que, dans le procès actuel, les parties se trouvent dans des positions tout à fait différentes, puisque, à l'égard de la matière, il ne s'agit plus de la représentation d'une pièce nouvelle soumise à la double investigation du

public et de l'administration, mais d'un ouvrage qui, étant au répertoire d'un autre théâtre, y aurait eu un grand nombre de représentations sans entraves ni empêchement de la part de l'administration ; qu'à l'égard des personnes, la qualité de Jouslin, directeur d'un théâtre subventionné par le ministre, doit être examinée sous ce rapport particulier ; qu'ainsi les dispositions des jugements précédents ne sont point applicables dans l'espèce :

« Considérant qu'il résulte des pièces produites, des plaidoiries et explications données à l'audience par les parties ellesmêmes, que le ministre de l'intérieur, dans l'intérêt de la prospérité du Théâtre-Français, avait cru nécessaire de rattacher a ce théâtre le talent d'Alexandre Dumas ; qu'à cet effet, un traité verbal était intervenu entre Jouslin de la Salle et Alexandre Dumas ; que la condition première dudit traité était que la pièce d'*Antony* serait représentée sur le Théâtre-Français ;

« Considérant que la pièce d'*Antony* appartenait au répertoire de la Porte-Saint-Martin ; qu'elle y avait été représentée un grand nombre de fois sans entraves ni empêchement de l'autorité ; qu'il est, dès lors, exact de dire que Jouslin de la Salle connaissait toute la portée de l'engagement qu'il prenait avec Alexandre Dumas, et que c'est à ses risques et périls qu'il s'est engagé ;

« Considérant que, si Jouslin de la Salle a cru devoir, sans opposition ni protestation de sa part, se soumettre au simple avis qui lui était donné par le ministre, de la décision prise par lui pour empêcher, à la date du 28 avril, la représentation d'*Antony* au Théâtre-Français, il ne faut voir dans cette soumission de Jouslin de la Salle qu'un acte de condescendance qui a pu lui être commandé par ses intérêts personnels, et à cause de sa qualité de directeur subventionné, puisqu'il n'a pas cru devoir se pourvoir contre la défense du ministre ; qu'on ne peut reconnaître là un cas de force majeure ; que cet acte de condescendance de Jouslin de la Salle n'a pu ni dû porter préjudice aux droits d'Alexandre Dumas ; que son traité avec Jouslin de la Salle doit, dès lors, recevoir son exécution, ou se résoudre par des dommages-intérêts ;

« Considérant qu'il appartient au tribunal de déterminer la somme à laquelle Alexandre Dumas peut avoir droit en réparation du tort que lui a causé, jusqu'à ce jour, Jouslin de la Salle par la non exécution du traité d'entre eux ;

« La fixe à dix mille francs. En conséquence, jugeant en premier ressort, condamne Jouslin de la Salle à payer à Alexandre Dumas ladite somme de dix mille francs pour lui tenir lieu de tous dommages-intérêts.

« Statuant sur le surplus des demandes d'Alexandre Dumas :

« Considérant que ce n'est point à ce dernier à se pourvoir pour faire lever les défenses relatives à la représentation de la pièce d'*Antony*, mais bien au directeur subventionné, puisqu'il s'est engagé à ses risques et périls ;

« Ordonne que, dans le délai de quinzaine, Jouslin de la Salle sera tenu de se pourvoir devant l'autorité compétente pour faire statuer sur l'empêchement mis par le ministre ; sinon et faute de ce faire dans ledit délai, et ce délai passé, dès à présent comme pour lors, par ce présent jugement, et sans qu'il en soit besoin d'autre, condamne Jouslin de la Salle à payer à Alexandre Dumas la somme de cinquante francs par chaque jour de retard ; condamne, en outre, Jouslin de la Salle aux dépens.

« En ce qui touche la demande en garantie de Jouslin de la Salle contre le ministre de l'intérieur :

« Attendu qu'il s'agit de l'appréciation d'un acte administratif se déclare incompétent, renvoie la cause et les parties devant les juges qui doivent en connaître, et condamne Jouslin de la Salle aux dépens de cette demande... »

Nous croyons inutile de faire suivre ce jugement d'aucun commentaire.

CCIV

BANQUET RÉPUBLICAIN AUX « VENDANGES DE BOURGOGNE ». — LES TOASTS. — A LOUIS-PHILIPPE ! — RÉUNION DES DÉCORÉS DE JUILLET. — FORMATION DU BUREAU. — PROTESTATION. — CINQUANTE MÈTRES DE RUBAN. — UN DISSIDENT. — DÉMENTI AU « MONITEUR ». — PROCÈS D'ÉVARISTE GALLOIS. — SON INTERROGATOIRE. — SON ACQUITTEMENT.

Enjambons par-dessus la réception de M. Viennet à l'Académie française, lequel M. Viennet apprit, sans doute, par son portier, qu'il était nommé académicien, comme il apprit plus tard par le même portier qu'il était nommé pair de France, et revenons à nos amis, acquittés avec tant d'éclat et ramenés chez eux avec tant d'enthousiasme dans la soirée du 16 avril.

Il avait été décidé que nous leur donnerions un banquet par souscription. Ce banquet fut fixé au 9 mai et eut lieu aux *Vendanges de Bourgogne*. Nous étions deux cents souscripteurs.

Il eût été difficile de trouver dans tout Paris deux cents convives plus hostiles au gouvernement que ne l'étaient ceux qui se trouvèrent réunis, à cinq heures de l'après-midi, dans une longue salle du rez-de-chaussée sur le jardin.

J'étais placé entre Raspail, qui venait de refuser la croix, et un artiste du Théâtre-Français, qui était venu là avec moi, mais bien moins par conviction politique que par curiosité.

Marrast était dépositaire des toasts officiels qui devaient être portés, et il était bien convenu qu'on n'en porterait point d'autres que ceux qui avaient été approuvés par le président.

Les choses marchèrent assez convenablement pendant les deux tiers du dîner ; mais, aux détonations des bouteilles de vin de Champagne qui commençaient à simuler une fusillade assez bien nourrie, les esprits s'exaltèrent ; la conversation, naturellement toute politique, s'éleva jusqu'à un dialogue des plus hasardés, et, au milieu des toasts officiels, se glissèrent peu à peu les toasts particuliers.

Le premier toast illicite fut porté à Raspail, comme ayant refusé la croix de la Légion d'honneur. Fontan, qui venait de l'obtenir, prit la chose pour lui, et commença à s'enferrer dans un discours dont la majeure partie n'arriva pas à l'oreille des auditeurs. Le pauvre Fontan n'avait point le don de la parole, et, par bonheur, les applaudissements de ses amis couvrirent les hésitations de sa langue.

Je n'avais l'intention de porter aucun toast : je n'aime pas, à moins qu'une passion quelconque ne m'emporte, à parler en public. Cependant, les cris « Dumas ! Dumas ! Dumas ! » me forcèrent d'élever mon verre.

Je portai un toast qui eût paru bien tiède si, au lieu de venir avant les autres, il fût venu après. Ce toast, je l'avais complètement oublié : il y a huit jours que cet artiste dont je parlais tout à l'heure, et qui était venu au dîner sous mon patronage, me l'a rappelé. Le voici :

« *A l'art !* Puissent la plume et le pinceau concourir aussi efficacement que le fusil et l'épée à cette régénération sociale à laquelle nous avons voué notre vie, et pour laquelle nous sommes prêts à mourir ! »

Il y a des moments où l'on applaudit tout : on applaudit mon toast. Pourquoi pas ? On venait bien d'applaudir le discours de Fontan.

C'était le tour d'Etienne Arago. Il se leva.

« *Au soleil de* 1831 ! dit-il ; puisse-t-il être aussi chaud que celui de 1830, et ne pas nous éblouir comme lui ! »

Celui-là méritait et obtint une triple salve d'applaudissements.

Puis vinrent ceux de Godefroy et d'Eugène Cavaignac. J'ai le tort de ne pas me les rappeler ; je regrette surtout d'avoir oublié celui d'Eugène, qui était des plus caractéristiques.

Tout à coup, au milieu d'une conversation particulière avec mon voisin de gauche, le nom de Louis-Philippe, suivi de cinq ou six coups de sifflet, vint frapper mon oreille. Je me retournai.

Une scène des plus animées se passait à quinze ou vingt couverts de moi.

Un jeune homme, tenant de la même main son verre levé et un couteau-poignard ouvert, s'efforçait de se faire entendre. C'était Evariste Gallois, lequel fut, depuis, tué en duel par Pescheux d'Herbinville, ce charmant jeune homme qui faisait des cartouches en papier de soie, nouées avec des faveurs roses.

Evariste Gallois avait vingt-trois ou vingt-quatre ans à peine à cette époque ; c'était un des plus ardents républicains.

Le bruit était tel, que la cause de ce bruit était devenue incompréhensible.

Ce que j'entrevoyais dans tout cela, c'est qu'il y avait menace ; que le nom de Louis-Philippe avait été prononcé, — et ce couteau ouvert disait clairement à quelle intention.

Cela dépassait de beaucoup la limite de mes opinions républicaines : je cédai à la pression de mon voisin de gauche, qui, en sa qualité de comédien du roi, ne se souciait pas d'être compromis, et nous sautâmes, de l'appui de la fenêtre, dans le jardin.

Je rentrai chez moi assez inquiet : il était évident que cette affaire aurait des suites. En effet, deux ou trois jours après, Evariste Gallois fut arrêté.

A la fin de ce chapitre, nous le retrouverons devant la cour d'assises.

Cet événement tombait au milieu d'un autre événement qui, pour nous, avait une certaine gravité.

J'ai dit l'ordonnance rendue sur la croix de juillet, l'imposition de la légende *Donnée par le roi des Français*, et la substitution du ruban bleu liseré de rouge au ruban rouge liseré de noir. Cette ordonnance avait été signée par le roi dans un moment de mauvaise humeur.

A une des séances auxquelles j'assistais dans le comité dont j'étais membre, un aide de camp du roi — M. de Rumigny, autant que je puis me le rappeler, mais je ne l'affirme point, — se présenta, demandant, au nom du roi et pour le roi, la décoration des trois jours, qui avait été votée d'enthousiasme à la Fayette, à Laffitte, à Dupont (de l'Eure) et à Béranger.

Cette démarche nous avait surpris, mais non pas intimidés ; nous étions entrés en délibération et nous avions décidé, à l'unanimité, que la décoration étant spécialement réservée aux combattants de nos trois jours, ou aux citoyens qui, sans combattre, avaient, pendant ces trois jours, pris une part active à la révolution, le roi, qui n'était entré dans Paris que le 30 au soir, n'avait aucun droit ni à la décoration ni à la médaille.

Cette décision avait été immédiatement transmise au messager, qui l'avait transmise toute chaude à son auguste commettant. Or, nous ne doutions pas que notre refus n'eût été la cause de l'ordonnance du 30 avril.

Je crois avoir dit encore qu'une protestation avait été rédigée par nous contre la couleur du ruban, la légende et le serment.

La surveille de notre repas aux *Vendanges de Bourgogne*, une assemblée générale avait eu lieu dans la salle de la Grande-Chaumière, située au passage du Saumon.

Le nombre total des décorés montait à quinze cent vingt-huit. Quatre cents appartenaient aux départements, le reste à Paris.

Convoqués à domicile, tous les décorés furent exacts à l'appel ; nous nous trouvâmes réunis au nombre de mille, à peu près.

On procéda à la formation d'un bureau.

Le président fut élu par acclamation. C'était un ancien vainqueur de la Bastille, âgé de soixante et dix à soixante et quinze ans, et qui portait, auprès de la décoration du 14 juillet 1789, la croix du 29 juillet 1830.

M. de Talleyrand avait bien raison de dire que rien n'est plus dangereux que l'enthousiasme ; nous sûmes, depuis, que notre président par acclamation était un vieux gueux qui avait passé en cour d'assises pour avoir violé une jeune fille.

Puis on procéda au scrutin.

Le bureau devait se composer de quatorze membres, un par arrondissement ; le treizième et le quatorzième arrondissements représentaient la banlieue.

Par le plus grand des hasards, je retrouve sous ma main la liste des membres de ce bureau ; la voici :

Premier arrondissement : Lamoure ; deuxième : Etienne Arago ; troisième : Trélat ; quatrième : Moussette ; cinquième : Higonnet ; sixième, Bastide ; septième : Garnier-Pagès ; huitième : Villeret ; neuvième : Gréau ; dixième : Godefroy Cavaignac ; onzième : Raspail ; douzième : Bavoux ; treizième : Geibel ; quatorzième : Alexandre Dumas.

Les noms des quatorze membres furent proclamés au milieu des applaudissements, puis on procéda à la discussion.

D'abord, l'assemblée fut mise au courant de la situation. Ensuite, on posa les différentes questions sur lesquelles on était appelé à délibérer. Toutes ces questions furent résolues à la majorité, par épreuve et contre-épreuve.

Voici le résultat de la séance, qui fut envoyé immédiatement aux trois journaux *le Temps*, *le Courrier*, *le National*.

« Pas de serment, attendu que la loi sur les récompenses nationales n'en prescrit pas.

« Pas de *Donnée par le roi ;* la croix de juillet est une récompense nationale, et non royale.

« Tout décoré de juillet s'engage sur l'honneur à porter sa croix, se trouvant autorisé à cet acte par l'insertion de son nom sur la liste émanée du comité des récompenses nationales.

« Le roi ne peut être chef d'un ordre dont il n'est point chevalier.

« Le roi, fût-il chevalier de juillet, et il ne l'est pas, son fils, en héritant du trône, n'hériterait point de la décoration. Donc, il n'y a aucune identité entre sa position à l'égard de la décoration de juillet et sa position à l'égard de la Légion d'honneur et autres ordres qui se transmettent avec la royauté.

« Le droit acquis à la place de Grève, au Louvre et à la caserne de Babylone, est antérieur à tous autres droits : on ne peut, sans tomber dans l'absurdité, supposer la décoration donnée par un roi qui n'existait point à cette époque, et pour la personne duquel, nous l'avouons hautement, nous ne nous battions point alors.

« Quant au ruban, comme son changement de couleur ne change rien au principe, le ruban proposé par le gouvernement est adopté. »

Ce dernier article souleva une longue et chaude discussion. A mon avis, la couleur du ruban était chose indifférente ; d'ailleurs, céder sur un point, c'était prouver qu'il n'y avait pas chez nous parti pris de tout refuser. J'obtins la parole, et j'amenai la majorité de l'assemblée à mon opinion.

Aussitôt ce point voté, je tirai de ma poche trois ou quatre mètres de ruban bleu liseré de rouge dont je m'étais muni à l'avance, et j'en décorai le bureau et ceux des membres de l'ordre qui se trouvaient les plus proches de moi. Au nombre de ceux-là était Charras. Je ne le revis que vingt-deux ans plus tard, — en exil.

A peine se fût-on aperçu qu'une vingtaine de membres étaient décorés, que chacun voulut l'être ; on envoya chercher une cinquantaine de mètres de ruban, et les mille spectateurs sortirent du passage du Saumon avec le ruban de juillet à leur boutonnière.

Cette séance du 7 mai fit grand bruit dans Paris. *Le Moniteur* s'en occupa pour mentir, selon son habitude. Il annonça que les décisions n'avaient point été prises à l'unanimité, et que beaucoup de décorés avaient protesté, séance tenante.

Aucune protestation, au contraire, n'avait été faite. Cette seule note était parvenue au bureau :

« Je demande que toute protestation contre tout ou partie de l'ordonnance relative à la distribution de la croix de juillet soit abandonnée à chacun des intéressés, et qu'aucune mesure générale ne puisse être opposée à aucun d'eux, chacun de nous devant rester parfaitement libre de protester ou de ne pas protester.

« HUET. »

Cette note fut lue à haute voix, et couverte de huées.

Nous envoyâmes au *Moniteur* ce démenti signé de nos quatorze noms :

A M. le rédacteur du MONITEUR UNIVERSEL.

« Monsieur le rédacteur,

« Vous accusez de mensonge le procès-verbal de la séance des décorés de juillet, vous qui n'y assistiez pas, et qui ne faites point partie des combattants des trois jours.

« Nous affirmons, nous, qu'il ne contient que l'exacte vérité.

« Nous ne discuterons point l'illégalité de l'ordonnance du 30 avril ; elle a été suffisamment établie par les journaux.

« Nous dirons seulement qu'il est faux qu'un combattant de 1789 et de 1830 ait été amené à la séance par suite d'une surprise préparée. Le citoyen Decombis est venu spontanément raconter comment avait été distribuée la décoration de 1789, et la volonté, également spontanée, de l'assemblée l'a appelé au bureau. Ce n'est point, comme vous le dites, un petit nombre d'hommes qui a protesté contre l'ordonnance : la réunion se composait de plus de mille décorés. L'illégalité du serment et de la légende *Donnée par le roi*, a été reconnue *à l'unanimité*.

« Aucun des membres présents n'a levé la main à la contre-épreuve ; tous l'avaient levée avec enthousiasme pour refuser de souscrire à cette double illégalité, et, cela, nous pouvons l'affirmer en toute sécurité ; car, de peur que toutes les questions n'eussent pas été bien comprises, chaque épreuve et chaque contre-épreuve ont été renouvelées.

« Il y a plus : tous les décorés sont restés dans la salle plus d'une heure après la séance, attendant les rubans, et, pendant ce temps-là, aucune réclamation ne s'est élevée contre le résultat de la délibération.

« Voilà ce que nous affirmons, nous qui n'avons jamais trafiqué de notre plume ni de notre serment.

« *Signé :* LAMOURE, ET. ARAGO, TRÉLAT, MOUSSETTE, HIGONNET, BASTIDE, GARNIER-PAGÈS, VILLERET, GRÉAU, G. CAVAIGNAC, RASPAIL, BAVOUX, GEIBEL, ALEX. DUMAS. »

L'affaire, comme je l'ai dit, eut du retentissement ; elle avait en effet quelque importance : un ordre de chevalerie républicaine venait d'être institué en dehors de la protection et de la surveillance du gouvernement. Mille chevaliers de cet ordre, ne relevant que d'eux seuls, n'ayant fait de serment qu'à leur conscience, pouvant se faire reconnaître à un signe, veillaient debout, le fusil de juillet à la main.

Le gouvernement recula.

Le 13 mai, le roi rendit une ordonnance décidant que la croix de juillet serait remise par les maires, aux citoyens

de Paris et de la banlieue compris dans l'état nominatif et dans la liste supplémentaire qu'avait dressés la commission des récompenses nationales.

A cet effet, un registre devait être ouvert dans toutes les mairies pour recevoir le serment des décorés.

Les maires n'eurent pas grande besogne, et les registres restèrent à peu près immaculés. Chacun de nous se paya sa décoration, et l'on se cotisa pour acheter des croix à ceux qui n'avaient pas le moyen de faire cette dépense : le gouvernement nous laissa tous parfaitement tranquilles.

J'ai dit que Gallois avait été arrêté. Son procès s'instruisait rapidement : le 15 juin, il comparut devant la cour d'assises.

Je n'ai rien vu de plus simple et de plus carré que ce procès, dans lequel l'accusé semblait prendre à tâche de fournir aux juges les preuves qui pouvaient leur manquer.

Voici l'acte d'accusation. — Il m'apprit, au reste, des faits que j'ignorais encore ; emporté d'un autre côté par la rapidité des événements, je ne m'étais plus occupé de cette soirée si orageuse. On vivait vite, et d'une façon fort mouvementée, à cette époque.

Ecoutons M. le procureur du roi :

« Le 9 mai dernier, une réunion de deux cents personnes s'assembla au restaurant des *Vendanges de Bourgogne*, faubourg du Temple, pour célébrer l'acquittement de MM. Trélat, Cavaignac et Guinard. Le repas eut lieu dans une salle du rez-de-chaussée donnant sur le jardin. Divers toasts furent portés où se trouvaient exprimées les opinions les plus hostiles contre le gouvernement actuel.

« C'est au milieu de cette réunion qu'Evariste Gallois se leva et dit à haute voix, de son propre aveu : *A Louis-Philippe!* en tenant un poignard à la main. Il répéta deux fois ce cri. Plusieurs personnes l'imitèrent en levant le bras et en criant à leur tour : *A Louis-Philippe!* Alors, des sifflets se firent entendre, soit que les convives voulussent désavouer cet affreux attentat, soit, *comme le déclare Gallois*, qu'on supposât qu'il portait la santé du roi des Français ; il est, cependant, bien établi que plusieurs convives blâmèrent hautement ce qui s'était passé.

« Le couteau-poignard avait été commandé par Gallois, le 6 mai, au coutelier Henry. Il avait paru très pressé de l'avoir, en alléguant faussement un voyage. »

Nous allons maintenant reproduire l'interrogatoire du prévenu dans toute sa simplicité.

LE PRÉSIDENT. — Accusé Gallois, faisiez-vous partie de la réunion qui eut lieu, le 9 mai dernier, aux *Vendanges de Bourgogne?*

L'ACCUSÉ. — Oui, monsieur le président ; et même, si vous voulez me permettre de vous renseigner sur les faits qui s'y sont passés, je vous épargnerai la peine de m'interroger.

LE PRÉSIDENT. — Nous écoutons.

L'ACCUSÉ. — Voici l'exacte vérité sur l'événement auquel je dois *l'honneur* de comparaître devant vous. J'avais un couteau qui avait servi à découper pendant tout le temps du repas ; au dessert, je levai ce couteau en disant : *A Louis-Philippe... s'il trahit!* Ces derniers mots n'ont été entendus que de mes voisins, attendu les sifflets féroces qu'avait soulevés la première partie de ma phrase, et l'idée que je pouvais porter un toast à cet homme

D. — Dans votre opinion, un toast porté à la santé du roi était donc proscrit dans cette réunion?

R. — Pardieu !

D. — Un toast porté purement et simplement à Louis-Philippe, roi des Français, eût alors excité l'animadversion de l'assemblée?

R. — Assurément.

D. — Votre intention était donc de dévouer le roi Louis-Philippe au poignard?

R. — Dans le cas où il trahirait, oui, monsieur.

D. — Était-ce, de votre part, la manifestation d'un sentiment qui vous fut personnel, de présenter le roi des Français comme digne de recevoir un coup de poignard, ou bien était-ce votre intention de provoquer les autres à une pareille action?

R. — Je voulais provoquer à une pareille action dans le cas où Louis-Philippe trahirait, c'est-à-dire dans le cas où il oserait sortir de la légalité.

D. — Comment supposez-vous cet abandon de la légalité de la part du roi?

R. — Tout engage à croire qu'il ne tardera pas à se rendre coupable de ce crime, si ce n'est déjà fait.

D. — Expliquez votre pensée.

R. — Je la croyais claire.

D. — N'importe ! expliquez-la

R. — Eh bien, je dirai que la marche du gouvernement peut faire supposer que Louis-Philippe trahira un jour, s'il n'a déjà trahi.

On comprend qu'avec une pareille lucidité dans les demandes et dans les réponses, les débats devaient être courts. Les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations, et rapportèrent un verdict d'acquittement. — Tenaient-ils Gallois pour fou, ou étaient-ils de son avis?

Gallois fut mis en liberté à l'instant même.

Il alla droit au bureau sur lequel son couteau était déposé tout ouvert comme pièce de conviction, le prit, le ferma, le mit dans sa poche, salua le tribunal et sortit.

Je le répète, c'était une rude génération que celle-là ! un peu folle peut-être ; mais vous vous rappelez la chanson de Béranger sur *les Fous*.

CCV

INCOMPATIBILITÉ DE LA LITTÉRATURE ET DES ÉMEUTES. — « LA MARÉCHALE D'ANCRE ». — MON OPINION SUR CETTE PIÈCE. — « FARRUCK LE MAURE ». — DÉBUTS D'HENRY MONNIER AU VAUDEVILLE. — JE QUITTE PARIS. — ROUEN. — LE HAVRE. — JE MÉDITE D'ALLER EXPLORER TROUVILLE. — QU'EST-CE QUE TROUVILLE? — L'ANGLAISE POITRINAIRE. — HONFLEUR. — PAR TERRE OU PAR MER.

C'était une vie fatigante que celle que nous menions : chaque jour amenait son émotion, soit politique, soit littéraire. *Antony* poursuivait le cours de son succès au milieu des émeutes.

Tous les soirs, sans que l'on pût lui assigner de motif quelconque, un rassemblement se formait sur le boulevard. Le lieu du rassemblement variait du théâtre du Gymnase au théâtre de l'Ambigu. D'abord composé de cinq ou six personnes, il s'augmentait progressivement ; les sergents de ville, alors, apparaissaient, se promenaient d'un air provocateur sur le boulevard ; les gamins leur jetaient des trognons de chou ou des tronçons de carotte, et cela suffisait pour constituer, au bout d'une demi-heure ou d'une heure, une bonne petite émeute qui commençait à cinq heures du soir et finissait à minuit.

Cette irritation populaire et quotidienne attirait beaucoup de monde sur le boulevard, et très peu au spectacle. *Antony* était la seule pièce qui bravât l'émeute et la chaleur par une moyenne de douze à quinze cents francs de recette.

Mais il y avait une telle stagnation dans les affaires, une telle crainte répandue dans le commerce de librairie, que ces mêmes éditeurs qui m'avaient offert six mille francs d'*Henri III* et douze mille francs de *Christine*, osaient à peine m'offrir d'imprimer *Antony* à moitié frais et de compte à demi. Je fis imprimer la pièce, non pas à moitié frais avec un libraire, mais bien à mes frais tout entiers.

Il n'y avait pas moyen pour moi de rester plus longtemps à Paris : les émeutes me mangeaient beaucoup trop de temps et d'argent. *Antony* ne rapportait pas assez pour entretenir un homme sur le pied de guerre ; et puis j'étais aiguillonné du démon poétique qui me poussait à faire quelque chose de nouveau.

Mais le moyen de travailler à Paris, au milieu des réunions de la Grande-Chaumière, des dîners aux *Vendanges de Bourgogne* et des procès en cour d'assises?

Je m'abouchai avec Cavaignac et Bastide ; j'appris qu'il n'y aurait rien de sérieux à Paris pendant six mois ou un an, et j'obtins un congé d'un trimestre.

Seulement, deux motifs me retenaient encore à Paris : la première représentation de *la Maréchale d'Ancre* et les débuts d'Henry Monnier.

De Vigny, qui n'avait encore hasardé au théâtre que sa traduction d'*Othello*, dont j'ai parlé en son temps, allait y faire sa véritable entrée par *la Maréchale d'Ancre*.

C'était un beau sujet ; j'avais été sur le point de le traiter. J'y avais renoncé parce que mon bon et savant ami Paul Lacroix, plus connu alors sous le nom du bibliophile Jacob, avait commencé un drame sur le même sujet.

Louis XIII, cet enragé chasseur à la pie-grièche, échappant à la tutelle de sa mère par un crime, proclamant sa majorité au bruit de la pistolade qui tue le favori de Marie de Médicis, décidant cette infâme action tout en jouant aux échecs avec son favori de Luynes, plus vieux que lui de deux ans à peine ; ce monarque, timide au conseil et brave à l'armée, véritable Valois égaré parmi les Bourbons, maigre, douloureuse et maladive figure, placée de profil entre Henri IV et Louis XIV, qui l'étouffent, l'un de sa bonté, l'autre de sa grandeur ; — ce Louis XIII me promettait une curieuse figure royale à modeler, à moi qui avais déjà jeté Henri III à la fonte, et qui devais plus tard y jeter Charles IX.

Mais, comme je l'ai dit, j'y avais renoncé. De Vigny, qui ne connaissait point Paul Lacroix, ou qui le connaissait à peine, n'avait pas le même motif d'abstention, et il avait, sur ce sujet, fait recevoir à l'Odéon un drame en cinq actes en prose. C'était encore une bataille à livrer.

De Vigny, à cette époque, comme aujourd'hui même encore, je crois, appartenait au parti royaliste. Il y avait donc à combattre pour lui deux choses : les ennemis que lui faisait son opinion, et ceux que lui faisait son talent, talent froid, sobre, charmant, plus rêveur qu'actif, plus spirituel qu'ardent, plus nerveux que fort.

La pièce était admirablement montée. Mademoiselle Georges jouait la maréchale d'Ancre ; Frédérick, Concini ; Ligier, Borgia ; Noblet, Isabelle.

Notre différence d'envisager le drame, entre de Vigny et moi, éclate dans cette seule nomenclature d'acteurs. On y cherche vainement Louis XIII. — J'en eusse fait mon personnage principal.

Au reste, l'absence de Louis XIII dans le drame de de Vigny tient peut-être plus à une opinion politique qu'à une combinaison littéraire. L'auteur, royaliste, comme je l'ai dit, aura mieux aimé laisser la royauté dans la coulisse que de montrer au public sa face pâle et tachée de sang.

La Maréchale d'Ancre est plutôt un roman qu'une pièce de théâtre ; l'intrigue est trop compliquée dans les coins, si l'on peut dire cela, et trop simple dans le milieu. La maréchale tombe sans lutte, sans péripétie, sans se retenir à rien ; elle glisse et elle est à terre ; du moment où elle est arrêtée, elle est morte.

Quant à Concini, comme l'auteur en était fort embarrassé durant tout cela, il lui a fait passer dix heures chez un juif, à attendre une jeune fille qu'il a vue une fois ; et, au moment où il apprend que Borgia est près de sa femme, au moment où la jalousie devrait lui donner des ailes pour courir au Louvre, il se perd dans un escalier.

Pendant tout le quatrième acte, c'est-à-dire pendant qu'on a conduit sa femme à la Bastille, pendant qu'on l'a jugée, pendant qu'on l'a condamnée, il a tâtonné, cherché la rampe, cherché la porte ; sorti de la chambre d'Isabelle à la fin du troisième acte, il ne reparaît dans la rue qu'au commencement du cinquième, et, cela, pour venir mourir au coin de la rue de la Ferronnerie.

C'est là l'idée principale du drame. Selon l'auteur, Concini est le véritable assassin d'Henri IV ; Ravaillac n'est que le couteau. Voilà pourquoi, au lieu d'être tué sur la borne de la cour du Louvre, le maréchal d'Ancre est tué sur la borne de la rue de la Ferronnerie, à l'endroit même où s'appuya l'assassin pour donner le terrible coup de couteau du vendredi 14 mai 1610.

Au reste, je suis de l'avis de l'auteur ; je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire qu'une œuvre d'art ait toujours, pour autorité, « un parchemin par crime, et un in-folio par passion. » Il y a longtemps que j'ai dit qu'en matière de théâtre surtout, il me paraissait permis de violer l'histoire, pourvu qu'on lui fît un enfant ; mais faire tuer Henri IV par Concini, sans autre but pour Concini que de régner, après la mort du Béarnais, par la reine et sur la reine, c'est donner une bien petite raison à un si grand crime. Soit, mettez Concini derrière Ravaillac ; mais, derrière Concini, mettez la reine et d'Epernon, et, derrière la reine et d'Epernon, mettez cette éternelle ennemie de la France, l'Autriche ! l'Autriche, qui n'a jamais touché à la France qu'avec la pointe du couteau de Jacques Clément, du poignard de Ravaillac ou du canif de Damiens, sachant bien qu'il était trop dangereux de la toucher avec la pointe d'une épée.

Le succès fut un peu froid, malgré les beautés de premier ordre que renferme l'ouvrage, beautés de style surtout. Un accident y contribua ; après les deux premiers actes, les meilleurs à mon avis, je ne sais quel caprice prit à Georges ; elle simula une indisposition, et le régisseur, en habit noir et en cravate blanche, vint annoncer aux spectateurs que le reste de la représentation était remis à un autre jour.

En effet, *la Maréchale d'Ancre* ne fut reprise que huit ou dix jours après. Il fallait une rude constitution pour résister à un pareil échec ! *La Maréchale d'Ancre* y résista et poursuivit un cours honorable de représentations.

Entre *la Maréchale d'Ancre* et les débuts d'Henry Monnier, passa, à la Porte-Saint-Martin, un drame en trois actes, patronné par Hugo et par moi : c'était *Farruck le Maure*, du pauvre Escousse. La pièce n'était pas bonne, et eut, grâce à Bocage, un succès supérieur à celui que l'on en pouvait attendre. Depuis, elle prit une certaine importance lors du suicide de l'auteur, lequel, à son tour, fut plus connu par la chanson ou plutôt par l'élégie de Béranger qu'il ne l'avait été par les deux pièces qu'il avait fait jouer.

Nous reviendrons sur ce malheureux enfant et sur Lebras, son compagnon de suicide.

Ce fut le 5 juillet que débuta Henry Monnier. Je doute que jamais début ait produit une telle émotion littéraire. Henry Monnier avait alors vingt-six ou vingt-huit ans ; il était connu dans le monde artistique sous une triple face.

Comme peintre, élève de Girodet et de Gros, il avait, à son retour d'un voyage en Angleterre, fait faire les premières gravures sur bois qui aient été exécutées à Paris, et publié les *Mœurs administratives*, les *Grisettes* et les *Illustrations de Béranger*.

Comme auteur, à l'instigation de Latouche, son ami, il avait fait imprimer ses *Scènes populaires*, grâce auxquelles la renommée du gendarme français et du titi parisien s'est étendue jusqu'au bout du monde.

Enfin, comme comédien de société, il avait fait la joie de nos soupers en nous jouant, derrière une tapisserie ou un paravent, sa *Halte d'une diligence*, son *Etudiant* et sa *Grisette*, sa *Femme qui a trop chaud* et son *Ambassade de M. de Cobentzel*.

A force d'être applaudi dans les salons, il avait eu l'idée de se hasarder au théâtre, et il s'était fait à lui-même, et pour ses propres débuts, une pièce intitulée *la Famille improvisée*, et qu'il avait tirée de ses *Scènes populaires*.

Deux types créés par Henry Monnier sont restés et resteront : c'est Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, et Coquerel, amant de la Duthé et de la Briand.

J'ai parlé de la salle du Théâtre-Français le jour de la première représentation d'*Henri III* ; la salle du Vaudeville n'était pas moins remarquable dans la soirée du 5 juillet : toutes les illustrations littéraires et artistiques semblaient s'être donné rendez-vous rue de Chartres.

En peintres et en sculpteurs, Picot, Gérard, Horace Vernet, Carle Vernet, Delacroix, Boulanger, Pradier, Desbœufs, les Isabey, Thiolier, que sais-je, moi ? En poètes, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, nous tous, enfin. En artistes dramatiques, mademoiselle Mars, mademoiselle Duchesnois, mademoiselle Leverd, Dorval, Perlet, Nourrit, tous les acteurs qui n'étaient pas forcés d'être en scène ce soir-là. En gens du monde, Vaublanc, Mornay, Blancménil, madame de la Bourdonnaie, la spirituelle madame O'Donnell, l'éternelle madame de Pontécoulant, Châteauvillars, qui a le privilège de ne vieillir ni de visage ni d'esprit, madame de Castries, le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin et le faubourg Saint-Honoré. En journalistes, la presse tout entière.

Le succès fut immense. Henry Monnier reparut deux fois, rappelé d'abord comme acteur, ensuite comme auteur.

On était, je l'ai dit, au 5 juillet ; à partir de ce jour jusqu'à la fin de décembre, la pièce ne quitta point l'affiche.

Le lendemain, je partis.

Où allais-je ? Je n'en savais rien. J'avais jeté une plume au vent ; le vent, ce jour-là, venait du midi : il avait poussé ma plume vers le nord. J'allais donc vers le nord, au Havre probablement.

Il y a un invincible attrait qui vous ramène, d'ailleurs, vers les lieux qu'on a déjà visités.

On se le rappelle, j'avais déjà été au Havre en 1828, et j'avais refait *Christine*, comme plan du moins, dans la voiture de Paris à Rouen.

Puis c'est une si belle ville à voir que Rouen avec sa cathédrale, son église Saint-Ouen, ses vieilles maisons de bois sculpté, son hôtel de ville, son hôtel de Bourgtheroude, qu'on meurt d'envie de la revoir !

Je m'arrêtai un jour à Rouen.

Le lendemain, le bateau partait à six heures du matin.

A cette époque, on mettait encore quatorze heures à aller de Paris à Rouen en diligence, et dix heures à aller de Rouen au Havre en bateau.

Aujourd'hui, par l'*express-train*, on met trois heures et demie !

Il est vrai que l'on part, que l'on arrive, — quand on arrive, — mais que l'on ne voyage pas ; vous ne voyez ni Jumièges, ni la Meilleraie, ni Tancarville, ni toute cette charmante côte de Villequier où, un jour, — dix ans après celui où j'y passai, — la fille de notre grand poète trouva la mort au milieu d'une partie de plaisir.

Pauvre Léopoldine ! elle serait à Jersey aujourd'hui, complétant la pieuse colonie qui rend, sinon la patrie, du moins la famille à notre Dante exilé, et rêvant un autre *Enfer !*

Oh ! que ne suis-je le mystérieux inconnu dont le bras élastique s'étendait d'un côté à l'autre du Guadalquivir, pour offrir du feu au cigare de don Juan ! comme j'étendrais, chaque matin et chaque soir, mon bras de Bruxelles à Jersey pour toucher la main amie qui a écrit les plus beaux vers et la plus vigoureuse prose qui aient été écrits dans ce siècle !

On ne voit pas non plus Harfleur avec son ravissant clocher, bâti par les Anglais ; ce qui faisait dire à je ne sais plus quel évêque voyageant pour s'instruire : « Je me doutais bien que cela n'avait pas été fait ici ! »

Mais, enfin, on va au Havre, on revient le même jour, et l'on peut encore être à Aix-la-Chapelle le lendemain matin.

Supprimer la distance, c'est augmenter la durée du temps.

Désormais, on ne vivra pas plus longtemps ; seulement, on vivra plus vite.

Arrivé au Havre, je me mis en quête d'un endroit où passer un mois ou six semaines ; je demandai un village, un coin, un trou, pourvu qu'il fût au bord de la mer : on me nomma Sainte-Adresse et Trouville.

Un instant, je flottai entre les deux pays, qui m'étaient aussi inconnus l'un que l'autre ; mais, ayant poussé plus loin mes informations, et ayant appris que Trouville était encore plus isolé, plus perdu, plus solitaire que Sainte-Adresse, j'optai pour Trouville.

Puis je me rappelai, comme on se rappelle un rêve, que mon bon ami Huet, le paysagiste, le peintre des marais et des grèves, m'avait parlé d'un charmant village au bord de la mer, où il avait failli s'étrangler avec une arête de sole, et que ce village s'appelait Trouville. Seulement, il avait oublié de me dire comment on allait à Trouville.

Il fallut m'en enquérir. Il y avait au Havre infiniment plus d'occasions pour Rio-de-Janeiro, pour Sidney ou pour la côte du Coromandel qu'il n'y en avait pour Trouville.

Trouville, comme latitude, était à peu près aussi ignoré que l'île de Robinson Crusoé.

Des navigateurs, en allant de Honfleur à Cherbourg, avaient signalé de loin Trouville comme une petite colonie de pêcheurs qui, sans doute, commerçait avec la Délivrande et Pont-l'Évêque, ses voisins les plus proches ; mais on n'en savait pas davantage. Quant à la langue que parlaient ces pêcheurs, on l'ignorait complètement ; toutes les relations qu'on avait eues jusqu'alors avec eux, on les avait eues de loin et par signes.

J'ai toujours eu la rage des découvertes et des explorations ; je résolus, sinon de découvrir, du moins d'explorer Trouville, et de faire, pour la rivière de la Touque, ce que Levaillant, ce voyageur chéri de mon enfance, avait fait pour la rivière des Éléphants.

Cette résolution prise, je sautai dans le bateau qui allait à Honfleur, où de nouveaux renseignements sur la route à suivre devaient m'être donnés.

Nous arrivâmes à Honfleur. Pendant cette traversée de deux heures faite au moment du flux, tout le monde eut le mal de mer, excepté une belle Anglaise poitrinaire, aux longs cheveux flottants, aux joues de pêche et de rose, qui combattait le fléau à grands verres d'eau-de-vie ! Je n'ai jamais rien vu de plus triste que cette belle figure debout et errante sur le pont du bâtiment, tandis que tout le monde était assis ou couché ; elle, dévouée à la mort avec toutes les apparences de la bonne santé, tandis que tous ces passagers, qui semblaient près de mourir devaient, comme tant d'autres Antées, reprendre leurs forces dès qu'ils toucheraient la terre. Si les spectres existent, ils doivent marcher, regarder et sourire comme marchait, regardait et souriait cette belle Anglaise.

En abordant à Honfleur, au moment où le bâtiment s'arrêta, sa mère et un jeune frère blond et rose comme elle semblèrent se lever comme d'un champ de bataille, et la rejoignirent d'un pas traînant. Elle, au contraire, pendant que nous reconnaissions nos malles et nos portemanteaux, franchit légèrement le pont-levis qui venait d'amarrer au rivage le paquebot en miniature, et disparut à l'angle d'une rue de Honfleur.

Je ne l'ai jamais revue, et je ne la reverrai probablement jamais que dans la vallée de Josaphat ; mais, si je la revois, là ou ailleurs, — en ce monde, ce qui me paraît peu possible, ou dans l'autre, ce qui me paraît peu probable, — je réponds que, du premier coup d'œil, je la reconnaîtrai.

A peine à Honfleur, nous nous occupâmes de savoir par quels moyens nous pourrions nous transporter à Trouville.

Il y avait deux moyens d'y arriver : la voie de terre et la voie de mer.

Par la voie de terre, on nous offrait une mauvaise charrette et deux mauvais chevaux ; cette mauvaise charrette et ces deux mauvais chevaux, moyennant vingt francs, nous voitureraient par un mauvais chemin, et, au bout de cinq heures, nous arriverions à Trouville.

Par la voie de mer, on nous offrait, à la marée descendante, c'est-à-dire dans deux heures, une jolie barque avec quatre vigoureux rameurs ; un voyage pittoresque le long des côtes, où je trouverais force oiseaux, tels que mouettes, goélands, plongeons ; à droite, l'Océan infini ; à gauche, des falaises gigantesques. Puis, si le vent était bon, — et il ne pouvait manquer d'être bon, les matelots ne doutent jamais de cela ! — puis, si le vent était bon, deux heures de traversée seulement.

Il est vrai que, si le vent était mauvais, il fallait aller à la rame et qu'on ne savait pas quand on arriverait.

Enfin, on nous demandait douze francs au lieu de vingt.

Par bonheur, ma compagne de voyage — car j'avais oublié de dire que j'avais une compagne de voyage — était une des personnes les plus économes que j'aie connues ; quoiqu'elle eût été assez malade pendant la traversée du Havre à Honfleur, cette économie de huit francs la toucha, et, comme je lui avais galamment laissé le choix entre les deux moyens de transport, elle se décida pour le bateau.

Deux heures après, nous quittions Honfleur avec les premiers mouvements du reflux.

CCVI

ASPECT DE TROUVILLE. — LA MÈRE OSERAIE. — COMMENT ON SE COUCHE A TROUVILLE QUAND ON EST MARIÉ. — LE PRIX DES PEINTRES, ET CELUI DU COMMUN DES MARTYRS. — LES CONNAISSANCES DE LA MÈRE OSERAIE. — DE QUELLE MANIÈRE ELLE AVAIT SAUVÉ LA VIE AU PAYSAGISTE HUET. — MA CHAMBRE ET CELLE DE MA VOISINE. — UN DINER DE VINGT FRANCS POUR CINQUANTE SOUS. — PROMENADE SUR LA PLAGE. — RÉSOLUTION HÉROIQUE.

Le temps fit honneur à la parole de nos matelots : la mer était calme, le vent bon, et, après une charmante traversée de trois heures, en suivant cette côte pittoresque du haut de laquelle, seize ans plus tard, le roi Louis-Philippe, à qui nous venions de faire une si rude guerre, devait, avec tant d'angoisse, interroger la mer, et lui demander un bâtiment, ne fût-ce qu'une simple barque pareille à celle que trouva Xerxès pour traverser l'Hellespont, — nos matelots signalèrent Trouville.

Trouville se composait, alors, de quelques maisons de pêcheurs groupées sur la rive droite de la Touque, à l'embouchure de cette rivière, entre deux petites chaînes de collines qui enferment cette charmante vallée comme un écrin renferme une parure. Le long de la rive gauche s'étendaient d'immenses pâturages qui me promettaient une magnifique chasse aux bécassines.

La mer était retirée, et la plage, unie et resplendissante comme un miroir, était à sec.

Nos matelots nous firent monter à califourchon sur leurs épaules et nous descendirent sur le sable.

Il y a pour moi, dans la vue de la mer, dans l'aspiration de ses âcres senteurs, dans son murmure éternel, une fascination immense. Quand il y a longtemps que je n'ai vu la mer, je m'ennuie d'elle comme d'une maîtresse bien-aimée, et, bon gré mal gré, il faut que je revienne, pour la vingtième fois, respirer son haleine et savourer ses baisers. Les trois mois sinon les plus heureux, du moins les plus sensuels de ma vie, furent ceux que je passai, avec mes matelots siciliens, dans un *speronare*, pendant mon odyssée sur la mer Tyrrhénienne. Mais, alors, je débutais dans ma carrière maritime, et, pour un début, ce n'était point mal, on en conviendra, de découvrir un port de mer tel que Trouville.

La plage, au reste, était vivante et animée comme dans un jour de foire. A notre gauche, au milieu d'un archipel de roches, tout un monde d'enfants récoltait de pleins paniers de moules ; à notre droite, des femmes, à grands coups de bêche, fouillaient le sable, pour en tirer des espèces de petites anguilles qui ressemblent aux fils de cette salade qu'on appelle de la barbe de capucin ; enfin, tout autour de notre petite barque, encore flottante, mais qui promettait d'être bientôt à sec, une foule de pêcheurs et de pêcheuses de crevettes marchaient au pas gymnastique, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et poussant devant eux le filet emmanché d'une longue perche où ils font leur grouillante récolte.

Nous nous arrêtions à chaque pas ; tout était nouveau pour nous sur cette plage inconnue. Cook, abordant aux îles des Amis, n'était pas plus préoccupé ni plus heureux que moi. Ce

que voyant nos matelots, ils nous annoncèrent qu'ils allaient porter nos malles à l'auberge et y annoncer notre venue.

— A l'auberge ! mais à laquelle ? demandai-je.

— Il n'y a pas à se tromper, répondit le loustic de la troupe, il n'y en a qu'une.

— A quelle enseigne ?

— Elle n'a pas d'enseigne. Vous demanderez la mère Oseraie ; le premier venu vous indiquera sa maison.

Ce renseignement nous rassura, et nous n'hésitâmes plus à flâner en toute conscience sur la plage de Trouville.

Une heure après, des flots de sable traversés, deux ou trois indications demandées en français et répondues en trouvillois, nous arrivâmes à aborder à notre auberge.

Une femme d'une quarantaine d'années, grasse, propre, avenante, le sourire narquois du paysan normand sur les lèvres, vint au-devant de nous.

C'était la mère Oseraie, laquelle ne se doutait peut-être pas de la célébrité que devait lui donner un jour le Parisien qu'elle recevait d'un air presque goguenard. Pauvre mère Oseraie ! si elle s'en fût doutée, peut-être m'eût-elle traité comme Platon, dans sa *République*, conseille de traiter les poètes : couronnés de fleurs et mis à la porte ! Tout au contraire, elle s'avança à ma rencontre, et, après m'avoir regardé avec curiosité, des pieds à la tête :

— Bon ! c'est vous ? dit-elle.

— Comment, c'est moi ? lui demandai-je.

— Oui, puisqu'on a apporté vos paquets et retenu deux chambres.

— Ah ! bien, je comprends.

— Pourquoi deux chambres ?

— Une pour moi, une pour madame.

— Ah ! c'est que, chez nous, quand on est marié, on couche ensemble.

— D'abord, qui vous dit que madame et moi soyons mariés ?... Et puis, quand nous le serions, je suis de l'avis d'un de mes amis qu'on appelle Alphonse Karr !

— Eh bien, que dit-il, votre ami qu'on appelle Alphonse Karr ?

— Il dit qu'au bout d'un certain temps, quand un homme et une femme n'ont qu'une chambre, ils cessent d'être amant et maîtresse, et deviennent mâle et femelle ; voilà ce qu'il dit.

— Ah !... je ne comprends pas... Enfin, n'importe ! vous voulez deux chambres ?

— Parfaitement.

— Eh bien, vous les aurez ; mais j'aurais mieux aimé que vous n'en prissiez qu'une.

Je n'affirmerais pas qu'elle dit *prissiez*, mais le lecteur me pardonnera d'ajouter cet enjolivement à notre dialogue.

— Bon ! je vous vois venir, répondis-je : vous nous l'eussiez fait payer comme deux, et vous en eussiez eu une de plus à louer aux voyageurs.

— Justement !... Tiens, vous n'êtes pas encore trop bête pour un Parisien, vous !



Auberge de la mère Oseraie.

Je saluai la mère Oseraie.

— Je ne suis pas tout à fait de Paris, lui dis-je ; mais ça ne fait rien.

— Ainsi, vous voulez les deux chambres ?

— J'y tiens.

— Je vous préviens qu'elles donnent l'une dans l'autre.

— A merveille !

— On va vous y conduire.

Elle appela une belle grosse fille au nez, aux yeux et aux jupes retroussés.

— Conduisez madame à sa chambre, dis-je à la servante ; moi, je reste à causer avec la mère Oseraie.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je trouve votre conversation agréable.

— Farceur !

— Et puis je désire savoir un peu ce que vous me prendrez par jour.

— Et la nuit, ça ne compte donc pas ?

— Par jour et par nuit.

— Il y a deux prix : quand ce sont des peintres, c'est quarante sous.

— Comment, quarante sous ?... quarante sous pour quoi ?

— Pour la nourriture et le logement, donc !

— Ah ! quarante sous !... Et combien de repas ?

— Tant qu'on veut ! deux, trois, quatre... à sa faim, quoi !

— Bien ! vous dites donc que c'est quarante sous par jour ?

— Pour les peintres .. Etes-vous peintre, vous ?

— Non.

— Eh bien, ça sera cinquante sous, et cinquante sous pour votre dame, cent sous.

Je ne pouvais pas croire au chiffre.

— Cent sous, alors... pour deux, trois ou quatre repas et deux chambres?

— Cent sous... Est-ce que vous croyez que c'est trop cher?

— Non, si vous ne nous augmentez pas.

— Et pourquoi donc faire vous augmenterais-je?

— Dame! ça s'est vu.

— Ah! pas ici... Si vous étiez peintre, ça ne serait que quarante sous.

— D'où vient ce rabais au profit des peintres?

— C'est que ce sont de bons enfants, et que je les aime. Ce sont eux qui ont commencé la réputation de mon auberge.

— A propos, connaissez-vous un peintre nommé Decamps?

— Decamps? Je crois bien!

— Et Jadin?

— Jadin? Je ne connais que ça.

Je crus que la mère Oseraie se vantait; mais j'avais une pierre de touche.

— Et Huet? lui demandai-je.

— Oh! celui-là, certainement que je le connais aussi.

— Vous ne vous rappelez rien de particulier sur lui?

— Si fait, je me rappelle que je lui ai sauvé la vie.

— Bah! et comment cela, donc?

— Un jour qu'il s'étranglait avec une arête de sole... Faut-il être bête de s'étrangler avec une arête de sole!

— Et de quelle façon lui avez-vous sauvé la vie?

— Ah! çà, il était temps. Figurez-vous qu'il était déjà cramoisi.

— Que lui avez-vous fait?

— Je lui ai dit: « Prenez patience, et attendez-moi. »

— Ce n'est pas facile de prendre patience, quand on s'étrangle.

— Dame! que voulez-vous! ce n'était pas ma faute... Alors, j'ai couru le plus vite que j'ai pu au jardin; j'ai arraché un poireau, je l'ai lavé, j'en ai coupé la barbe, et je lui ai fourré le poireau jusqu'au fond du gosier... C'est souverain pour les arêtes!

— En effet, je le crois.

— Aussi, il ne parle jamais de moi que les larmes aux yeux.

— D'autant plus que le poireau est de la famille des oignons... C'est égal, ça me contrarie.

— Qu'est-ce qui vous contrarie? qu'il ne se soit pas étranglé, ce pauvre cher homme?

— Non pas! non pas! j'en suis enchanté, et je vous remercie en son nom et au mien: c'est un de mes amis et, de plus, un homme d'un grand talent... Mais je suis contrarié que Trouville ait été découvert par trois peintres avant de l'être par un poëte.

— Vous êtes donc poëte, vous?

— Dame! je n'ose pas trop dire que oui.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un poëte? Ça a-t-il des rentes?

— Non.

— Eh bien, alors, c'est un mauvais état.

Je vis que j'avais donné à la mère Oseraie une assez pauvre idée de moi.

— Voulez-vous que je vous paie une quinzaine d'avance?

— Pour quoi faire?

— Dame! si vous avez peur qu'en ma qualité de poëte, je ne m'en aille sans vous payer!

— Si vous vous en allez sans me payer, ça sera tant pis pour vous, et non pas pour moi.

— Comment cela?

— En ce que vous aurez volé une brave femme, donc! car je suis une brave femme, moi.

— Je commence à le croire, mère Oseraie; mais, moi aussi, vous le verrez, je suis bon garçon.

— Eh bien, franchement, ça me fait cet effet-là... Dînerez-vous?

— Je crois bien! plutôt deux fois qu'une.

— Alors, montez chez vous, et laissez-moi à mes affaires.

— Mais que nous donnerez-vous à dîner?

— Ah! ça me regarde.

— Comment, cela vous regarde?

— Oui. Si vous n'êtes pas content, vous irez ailleurs.

— Mais vous êtes toute seule!

— Ça veut dire qu'il faut que vous en passiez par où je veux, mon bel ami... Allons, à votre chambre!

Je commençais à me faire aux manières de la mère Oseraie; c'était ce que l'on appelle, dans *la Morale en action* et dans les recueils d'anecdotes, « la franchise villageoise ».

J'eusse autant aimé « l'urbanité parisienne »; mais la mère Oseraie était faite ainsi, et force m'était bien de la prendre comme elle était faite.

Je montai à ma chambre: c'était un quadrilatère passé à la chaux, avec un parquet de sapin, une table de noyer, un lit de bois peint en rouge, et une cheminée ayant un miroir à barbe au lieu de glace, et, pour garniture, deux pots de verre façonnés en corne d'abondance; plus, le bouquet d'oranger de la mère Oseraie, âgé de vingt ans, et frais comme le premier jour, grâce à la cloche qui le défendait du contact de l'air. Des rideaux de calicot à la fenêtre, des draps de toile au lit, — draps et rideaux blancs comme la neige, complétaient l'ameublement.

Je passai dans la chambre à côté; elle était meublée sur le même modèle, et possédait, en outre, une commode à ventre bombé, avec incrustations de bois de différentes couleurs, qui sentait la du Barry d'une lieue, et qui, restaurée, redorée, rabibochée, aurait tenu sa place dans l'atelier d'un des trois peintres que la mère Oseraie venait de nommer.

Au reste, de l'une et de l'autre fenêtre, la vue était magnifique. De la mienne, on voyait la vallée de la Touque, s'enfonçant vers Pont-l'Évêque, au milieu de ses deux collines boisées; de celle de ma compagne, la mer, toute sillonnée de petits bâtiments pêcheurs dont les voiles blanchissaient à l'horizon, et qui attendaient la marée pour revenir avec elle.

Le hasard m'avait bien partagé en me donnant la chambre qui plongeait sur la vallée: si j'avais vu la mer, ses vagues, ses mouettes, ses bâtiments, son horizon confondu avec le ciel éternellement devant les yeux, il m'eût été impossible de travailler.

J'avais complètement oublié le dîner, quand j'entendis la mère Oseraie qui m'appelait.

— Eh! monsieur le poëte!

— Eh! la mère! répondis-je.

— Allons! le dîner est prêt.

J'offris le bras à ma voisine, et nous descendîmes.

O digne mère Oseraie! comme je me repentis, à la vue de votre potage, de vos côtelettes de Présalé, de vos soles en matelote, de votre homard en mayonnaise, de vos deux bécassines rôties et de votre salade de crevettes, d'avoir pu un instant douter de vous!

Cinquante sous un dîner qui, à Paris, eût coûté vingt francs! Il est vrai que le vin se payait à part; mais on était libre de boire du cidre à discrétion.

Ma compagne de voyage se proposait de faire, avec la mère Oseraie, un bail de trois, six, neuf. Pendant ces neuf ans-là, à son avis, nous pouvions économiser cent cinquante mille francs!

Peut-être avait-elle raison, pauvre Mélanie! mais comment Paris et ses émeutes se seraient-ils passés de moi?

Aussitôt le dîner fini, nous reprîmes le chemin de la plage.

La marée était dans son plein, et les barques rentraient au port comme un troupeau de moutons au bercail.

Les femmes attendaient sur la grève, avec leurs grands paniers à transporter le poisson.

Chacune reconnaissait de loin sa barque et son équipage; la mère nommait son fils; la sœur, son frère; la femme, son mari.

Tout cela, avant de se parler de la voix, se parlait du geste, et savait si la pêche avait été bonne ou mauvaise.

Pendant ce temps, un chaud soleil de juillet descendait à l'horizon, au milieu de gros nuages qu'il frangeait de pourpre, et à travers les intervalles desquels il dardait ses rayons d'or, flèches d'Apollon qui venaient se briser dans la mer.

Je ne sais rien de plus beau, de plus grand, de plus magnifique, qu'un coucher de soleil dans l'Océan!

Nous restâmes sur la plage jusqu'à ce qu'il fît nuit complète.

Je compris parfaitement que, si je ne brisais dès le principe ce désir de contemplation qui s'emparait de moi, je passerais mes journées à tirer des oiseaux de mer, à cueillir des huîtres sur les rochers et à pêcher des anguilles dans le sable.

Je résolus donc, pour combattre cette douce ennemie qu'on appelle l'oisiveté, de me mettre au travail dès le soir même, s'il était possible.

J'avais un traité avec Harel, et il était convenu que je lui rapporterais une pièce en cinq actes en vers, intitulée *Charles VII chez ses grands vassaux*.

M. Granier, dit de Cassagnac, a publié, en 1833, un travail sur moi, continué depuis par M. Jacquot, dit de Mirecourt, travail dans lequel il indiquait les sources où j'avais puisé tous mes sujets de pièce et pris toutes mes idées de roman. Je compte, au fur et à mesure que j'avancerai dans mes Mémoires, faire ce travail sur moi-même, et j'affirme que mon travail sera plus complet et plus consciencieux que celui de ces deux illustres critiques; seulement, j'espère que mes lecteurs n'exigeront point qu'il soit aussi malveillant.

Disons donc comment l'idée de faire *Charles VII* nous est venue, et de quels éléments hétérogènes se composa ce drame.

CCVII

UNE LECTURE CHEZ NODIER. — LES AUDITEURS ET LES LECTEURS. — DÉBUT. — « LES MARRONS DU FEU ». — LA CAMARGO ET L'ABBÉ DESIDERIO. — GÉNÉALOGIE D'UNE IDÉE DRAMATIQUE. — ORESTE ET HERMIONE. — CHIMÈNE ET DON SANCHE. — « GŒTZ DE BERLICHINGEN ». — FRAGMENTS. — OU JE RENDS A CÉSAR CE QUI APPARTIENT A CÉSAR.

Vers la fin de 1830 ou le commencement de 1831, nous fûmes conviés à une soirée chez Nodier. Un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans devait y lire quelques fragments d'un livre de poésie qu'il venait de faire imprimer. Ce jeune homme portait un nom alors à peu près inconnu dans les lettres, et pour la première fois ce nom allait être livré à la publicité.

On ne manquait jamais à une convocation faite par notre cher Nodier et notre belle Marie. Tout le monde fut donc exact au rendez-vous. Par tout le monde, j'entends notre cercle ordinaire de l'Arsenal : Lamartine, Hugo, de Vigny, Jules de Rességuier, Sainte-Beuve, Lefebvre, Taylor, les deux Johannot, Louis Boulanger, Jal, Laverdant, Bixio, Amaury Duval, Francis Wey, etc. ; puis une foule de jeunes filles, fleurs en bouton, devenues aujourd'hui de belles et bonnes mères de famille.

Vers dix heures, un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert très serré à la taille, un pantalon de couleur claire, entra, affectant une grande désinvolture de manières qui n'était peut-être destinée qu'à cacher une timidité réelle.

C'était notre poète.

Parmi nous, peu le connaissaient personnellement, peu de vue, peu même de nom.

On lui avait préparé une table, un verre d'eau, deux bougies.

Il s'assit, et, autant que je puis me le rappeler, il lut, non pas sur un manuscrit, mais sur un livre imprimé.

Dès le début, toute cette assemblée de poètes frissonna ; elle sentait qu'elle avait affaire à un poète.

En effet, le volume s'ouvrait par ces vers, que l'on nous permettra de citer, quoiqu'ils soient connus de tout le monde. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, ces Mémoires ne sont pas nos Mémoires seulement : ce sont ceux de la peinture, de la poésie, de la littérature et de la politique des cinquante premières années du siècle. Quand nous avons attaqué, durement peut-être, mais franchement et loyalement, les choses basses, inférieures, honteuses ; quand nous avons poursuivi l'hypocrisie, flétri la trahison, raillé la médiocrité, il nous semble si bon et si doux de relever nos yeux vers le ciel, d'y suivre du regard et d'y adorer de l'esprit ces beaux nuages d'or qui ne sont, pour beaucoup de gens, que des vapeurs folles, mais qui, pour nous, sont les mondes errants où nous voudrions voir habiter notre âme pendant l'éternité, que, tout en nous disant que nous avons tort peut-être de faire ainsi, notre plume trace des lignes étrangères avec plus de joie et d'orgueil qu'elle n'a jamais tracé nos propres œuvres.

Et je suis bien désintéressé vis-à-vis de l'auteur de ces vers : à peine l'ai-je connu, à peine nous sommes-nous vus dix fois. Je l'admire fort, tandis que, de son côté, il n'a pas, j'en ai peur, une grande affection pour moi.

Le poète commença ainsi :

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules
Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules ;
Qu'une duègne toujours, de quartier en quartier,
Talonne, comme fait sa mule un muletier ;
Qui s'usent, à prier, les genoux et la lèvre,
Se courbent sur le grès plus pâles, dans leur fièvre,
Qu'un homme qui, pieds nus, marche sur un serpent,
Ou qu'un faux monnayeur au moment qu'on le pend.
Certes, ces femmes-là, pour mener cette vie,
Portent un cœur châtré de toute noble envie,
Elles n'ont pas de sang et pas d'entrailles ! — Mais,
Sur ma tête et mes os, frère, je vous promets
Qu'elles valent encor quatre fois mieux que celles
Dont le temps se dépense en intrigues nouvelles.
Celles-là vont au bal, courent les rendez-vous,
Savent dans un manchon cacher un billet doux,
Serrer un ruban noir sur un beau flanc qui ploie,
Jeter d'un balcon d'or une échelle de soie,
Suivre l'imbroglio de ces amours mignons
Poussés dans une nuit comme des champignons ;
Si charmantes d'ailleurs ! Aimant en enragées
Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées.
Mais, oh ! la triste chose et l'étrange malheur,
Lorsque dans leurs filets tombe un homme de cœur !
Frère, mieux lui vaudrait, comme ce statuaire
Qui pressait de ses bras son amante de pierre,
Réchauffer de baisers un marbre ! Mieux vaudrait
Une louve enragée en quelque âpre forêt !...

Vous le voyez, il n'y avait point à s'y tromper, ces vers étaient à la fois bien faits, bien pensés ; ils marchaient d'une allure fière et hardie, le poing sur la hanche, la taille cambrée, splendidement drapés dans leur manteau espagnol.

Ce n'était ni du Lamartine, ni de l'Hugo, ni du Vigny : c'était une fleur du même jardin, c'est vrai ; un fruit du même verger, c'est vrai encore ; mais une fleur ayant son odeur à elle, un fruit ayant son goût à lui.

Bon ! voilà que je voulais dire du mal de moi, et que je dis du bien d'Alfred de Musset. Par ma foi ! je ne m'en repens pas, et c'est tout bénéfice pour moi (1) !

J'ai, cependant, à expliquer comment fut fait ce pastiche dramatique qui a nom *Charles VII*, ne l'oublions pas.

La soirée se passa comme un instant. Alfred de Musset, au lieu de lire quelques pièces, lut tout le volume : *Don Paez*, *Porcia*, *l'Andalouse*, *Madrid*, la *Ballade à la lune*, *Mardoche*, etc., deux mille vers peut-être ; seulement, j'en conviens, les jeunes filles qui étaient venues pour écouter cette lecture, soit avec leurs mamans, soit toutes seules, eurent fort à faire de leurs paupières et de leur éventail.

Parmi ces pièces, il y avait une espèce de comédie intitulée *les Marrons du feu*.

La Camargo, cette danseuse belge célébrée par Voltaire, et qui fit les délices de l'Opéra de 1734 à 1751, en est l'héroïne ; mais, il faut le dire, la pauvre fille y est fort calomniée.

D'abord, le poète suppose qu'elle a été amoureuse folle d'un beau seigneur italien nommé Rafaël Garuci, et que cet amour est plus fort au bout de deux ans qu'il ne l'a jamais été. — Première calomnie.

Puis il suppose encore que le seigneur Garuci, las de la danseuse, donne ses habits à l'abbé Annibal Desiderio, et lui indique de quelle façon il doit s'y prendre pour pénétrer jusqu'à la belle. — Seconde calomnie, mais moins grave que la première, le seigneur Rafaël Garuci n'ayant probablement jamais existé que dans le cerveau du poète.

Il suppose, enfin, que, lorsqu'elle se voit face à face avec l'abbé déguisé en gentilhomme, et qu'elle apprend que c'est Rafaël, soupant à cette heure avec la Cydalise, qui lui a donné le moyen d'arriver jusqu'à elle, la Camargo entre en fureur contre son infidèle amant, et dit à l'abbé :

Abbé, je veux du sang ! j'en suis plus altérée
Qu'une corneille au vent d'un cadavre attirée !
Il est là-bas, dis-tu? Cours-y donc ! coupe-lui
La gorge, et tire-le par les pieds jusqu'ici !
Tords-lui le cœur, abbé, de peur qu'il n'en réchappe ;
Coupe-le en quatre, et mets les morceaux dans la nappe !
Tu me l'apporteras ; et puisse m'écraser
La foudre, si tu n'as par blessure un baiser !...
Tu tressailles, Romain ? C'est une faute étrange,
Si tu te crois conduit ici par ton bon ange !
Le sang te fait-il peur ? Pour t'en faire un manteau
De cardinal, il faut la pointe d'un couteau !
Me jugeais-tu le cœur si large, que j'y porte
Deux amours à la fois, et que pas un n'en sorte ?
C'est une faute encor : mon cœur n'est pas si grand.
Et le dernier venu ronge l'autre en entrant...

L'abbé doit se battre le lendemain avec Rafaël, et il la supplie d'attendre au moins jusque-là ; mais il finit par céder aux prières, aux caresses, aux larmes de la Camargo, comme Oreste cède aux promesses, aux emportements, aux défis d'Hermione ; poussé par la main fiévreuse de la belle courtisane, il tue Rafaël comme Oreste tue Pyrrhus ; et, comme Oreste, il revient demander à la Camargo le salaire de son amour, le prix du sang. Comme Hermione, elle lui manque de parole. — Troisième calomnie.

La Camargo est à son clavecin ; l'abbé frappe à la porte.

Entrez !

(L'abbé entre et lui présente son poignard ; la Camargo le considère quelque temps, puis se lève.)

A-t-il souffert beaucoup ?
— Bon ! c'est l'affaire

(1) Voir notre étude sur Alfred de Musset dans *les Morts vont vite*

D'un moment!
— Qu'a-t-il dit?
— Il a dit que la terre
Tournait.
Quoi! rien de plus?
— Ah! qu'il donnait son bien
A son bouffon Pippo.
— Quoi! rien de plus?
— Non, rien.

— Il porte au petit doigt un diamant: de grâce,
Allez me le chercher!
— Je ne le puis
— La place
Où vous l'avez laissé n'est pas si loin.
— Non, mais
Je ne le puis.
— Abbé, tout ce que je promets,
Je le tiens.
— Pas ce soir!...
— Pourquoi?
— Mais...
— Misérable!
Tu ne l'as pas tué!
— Moi? que le ciel m'accable
Si je ne l'ai pas fait, madame, en vérité!
— En ce cas, pourquoi non?
— Ma foi, je l'ai jeté
Dans la mer.
— Quoi! ce soir, dans la mer?
— Oui, madame.
— Alors, c'est un malheur pour vous, car, sur mon âme,
Je voulais cet anneau.
— Si vous me l'aviez dit,
Au moins!
— Et sur quoi donc t'en croirai-je, maudit?
Sur quel honneur vas-tu me jurer? sur laquelle
De tes deux mains de sang? où la marque en est-elle?
La chose n'est pas sûre, et tu peux te vanter!
Il fallait lui couper la main, et l'apporter.
— Madame, il faisait nuit, la mer était prochaine...
Je l'ai jeté dedans.
— Je n'en suis pas certaine.
— Mais madame, ce fer est chaud, et saigne encor!
— Ni le feu ni le sang ne sont rares!
— Son corps
N'est pas si loin, madame; il se peut qu'on se charge...
— La nuit est trop épaisse, et l'Ocean trop large!
— Mais je suis pâle, moi, tenez!
— Mon cher abbé.
L'étais-je pas, ce soir, quand j'ai joué Thisbé,
Dans l'opéra?
— Madame, au nom du ciel!
— Peut-être
Qu'en y regardant bien, vous l'aurez... Ma fenêtre
Donne sur la mer.

(Elle sort.)

— Mais elle est partie!... O Dieu!
J'ai tué mon ami, j'ai mérité le feu,
J'ai taché mon pourpoint, et l'on me congédie!
C'est la moralité de cette comédie.

Cette scène, si fort qu'elle s'en éloigne par la forme, est évidemment imitée, pour le fond, de cette scène de l'*Andromaque* de Racine:

HERMIONE

Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure!
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple! Il faut l'immoler...

ORESTE

Qui?

HERMIONE

Pyrrhus!

— Pyrrhus, madame?
— Hé quoi! votre haine chancelle!
Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle!
. . . .
Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné?
Ne vous suffit il pas que ma gloire offensée
Demande une victime à moi seule adressée;
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé;
Que je le hais! enfin, seigneur, que je l'aimai?
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne!
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain.
S'il ne meurt aujourd'hui, je peux l'aimer demain!
. . . .
— Mais, madame, songez...
— Ah! c'en est trop, seigneur,
Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content; mais, enfin, je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête:
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher;
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher,
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous!
— Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste!
Vos ennemis par moi vous vont être immolés,
Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez!

Et Oreste part, tue Pyrrhus, puis vient, son épée sanglante à la main, retrouver Hermione.

— Madame, c'en est fait, et vous êtes servie:
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie!
— Il est mort?..
— Il expire, et nos Grecs, irrités,
Ont lavé dans son sang ses infidélités!
. . . .
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple;
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame, et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter:
Vous seule avez porté les coups!
— Tais-toi, perfide!
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide!
Va faire chez les Grecs admirer ta fureur,
Va! je te désavoue, et tu me fais horreur!...
Barbare! qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle! De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?
— O dieux! quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?
— Ah! fallait-il en croire une amante insensée?...

On le voit, dans les deux femmes, c'est la même passion: danseuse de l'Opéra, princesse de Sparte, parlent différemment, mais agissent de la même façon.

Il est vrai que toutes deux ont pris exemple sur la Chiméne du *Cid*.

Don Sanche rentre l'épée à la main, et se prosterne devant Chimène.

— Madame, à vos genoux, j'apporte cette épée...
— Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide! oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?
Eclate, mon amour! tu n'as plus rien à craindre;
Mon père est satisfait; cesse de te contraindre!
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté!
— D'un esprit plus rassis..
— Tu me parles encore,
Exécrable assassin du héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître! Un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant!
N'espère rien de moi; tu ne m'as point servie:
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie!...

Il est vrai que Corneille avait emprunté cette scène à Guilhem de Castro, qui l'avait empruntée au romancero du *Cid*.

Maintenant, le jour où j'écoutai cette lecture d'Alfred de Musset, j'avais déjà, depuis plus d'un an, une idée analogue en tête.

Cette idée m'était restée de la lecture du fameux drame de Gœthe, *Gœtz de Berlichingen*. Trois ou quatre scènes sont noyées dans ce drame gigantesque qui m'avaient paru suffire à un drame. C'est toujours cette même situation de la femme poussant l'homme qu'elle n'aime pas à tuer l'homme qu'elle aime, comme Chimène dans le *Cid*, comme Hermione dans *Andromaque*.

L'analyse de *Gœtz de Berlichingen* nous entraînerait trop

loin; contentons-nous d'emprunter ces trois ou quatre scènes à la traduction de notre ami Marmier:

ADELAIDE, *femme de Weislingen;* FRANTZ, *page de Weislingen.*

ADÉLAIDE. — Ainsi, les deux expéditions sont en marche?

FRANTZ. — Oui, madame, et mon maître a la joie de combattre vos ennemis...

— Comment va-t-il, ton maître?

— A merveille! il m'a chargé de vous baiser la main.

— La voici... Tes lèvres sont brûlantes!

— C'est ici que je brûle. *(Il met la main sur son cœur.)* Madame, vos domestiques sont les plus heureux des hommes!... Adieu! il faut que je reparte. Ne m'oubliez pas!

— Mange d'abord quelque chose, et prends un peu de repos.

— A quoi bon? Je vous ai vue, je ne me sens ni faim ni fatigue.

— Je sais que tu es un garçon plein de zèle.

— Oh! madame!

— Mais tu n'y tiendrais pas... Repose-toi, te dis-je, et prends quelque nourriture.

— Que de soins pour un pauvre jeune homme!

— Il a les larmes aux yeux... Je l'aime de tout mon cœur! Jamais personne ne m'a montré tant d'attachement!

ADELAIDE, FRANTZ, *entrant une lettre à la main.*

FRANTZ. — Voici pour vous, madame.

ADÉLAIDE. — Est-ce Charles lui-même qui te l'a remise?

— Oui.

— Qu'as-tu donc? Tu parais triste!

— Vous allez absolument me faire périr de langueur... Oui, je mourrai dans l'âge de l'espérance, et c'est vous qui en serez cause!

— Il me fait de la peine... Il m'en coûterait si peu pour le rendre heureux! — Prends courage, jeune homme, je connais ton amour, ta fidélité; je ne serai point ingrate.

— Si vous en étiez capable, je mourrais! Mon Dieu! moi qui n'ai pas une goutte de sang qui ne soit à vous! moi qui n'ai de sens que pour vous aimer et pour obéir à ce que vous désirez!

— Cher enfant!

— Vous me flattez! et tout cela n'aboutit qu'à s'en voir préférer d'autres... Toutes vos pensées tournées vers Charles!... Aussi, je ne le veux plus... Non, je ne veux plus servir d'entremetteur!

— Frantz, tu t'oublies!

— Me sacrifier!... sacrifier mon maître! mon cher maître!

— Sortez de ma présence!

— Madame...

— Va, dénonce-moi à ton cher maître... J'étais bien folle de te prendre pour ce que tu n'es pas.

— Chère noble dame, vous savez que je vous aime!

— Je t'aimais bien aussi; tu étais près de mon cœur... Va, trahis-moi!

— Je m'arracherais plutôt le sein!.. Pardonnez-moi, madame; mon âme est trop pleine, je ne suis plus maître de moi!

— Cher enfant! excellent cœur!

(Elle lui prend les mains, l'attire à elle; leurs bouches se rencontrent; il se jette à son cou en pleurant.)

— Laisse-moi!... Les murs ont des yeux... Laisse-moi... *(Elle se dégage.)* Aime-moi toujours ainsi; sois toujours aussi fidèle; la plus belle récompense t'attend! *(Elle sort.)*

— La plus belle récompense! Dieu, laisse-moi vivre jusque-là!... Si mon père me disputait cette place, je le tuerais!

WEISLINGEN, FRANTZ.

WEISLINGEN. — Frantz!

FRANTZ. — Monseigneur!

— Exécute ponctuellement mes ordres: tu m'en réponds sur ta vie. Remets-lui cette lettre; il faut qu'elle quitte la cour, et se retire dans mon château à l'instant même. Tu la verras partir, et aussitôt tu reviendras m'annoncer son départ.

— Vos ordres seront suivis.

— Dis-lui bien qu'il faut qu'elle le veuille... Va!

ADELAIDE, FRANTZ.

(Adélaïde tient à la main la lettre de son mari apportée par Frantz.)

ADÉLAIDE. — Lui ou moi!... L'insolent me menacer! Nous saurons le prévenir... Mais qui se glisse dans le salon?

FRANTZ, *se jetant à son cou.* — Ah! madame! chère madame!...

— Écervelé! si quelqu'un t'avait entendu!

— Oh! tout dort!... tout le monde dort!

— Que veux-tu?

— Je n'ai point de sommeil: les menaces de mon maître... votre sort... mon cœur...

— Il était bien en colère quand tu l'as quitté?

— Comme jamais je ne l'ai vu! « Il faut qu'elle parte pour mon château! a-t-il dit: il faut qu'elle le veuille! »

— Et... nous obéirons?

— Je n'en sais rien, madame.

— Pauvre enfant, dupe de ta bonne foi, tu ne vois pas où cela mène! Il sait qu'ici je suis en sûreté... Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en veut à mon indépendance... Il me fait aller dans ses domaines parce que, là, il aura le pouvoir de me traiter au gré de son aversion.

— Il ne le fera pas!

— Je vois dans l'avenir toute ma misère! Je ne resterai pas dans son château: il m'en arrachera pour m'enfermer dans un cloître!

— O mort! ô enfer!

— Me sauveras-tu?

— Tout! tout plutôt que cela!

— Frantz! *(En pleurs et l'embrassant.)* O Frantz! pour nous sauver...

— Oui, il tombera... il tombera sous mes coups! je le foulerai aux pieds!

— Point d'emportement! Tiens, remets-lui plutôt un billet plein de respect, où je l'assure de mon entière soumission à ses ordres... Et cette fiole... cette fiole, vide-la dans son verre.

— Donnez, vous serez libre!

WEISLINGEN, *puis* FRANTZ.

WEISLINGEN. — Je suis si malade, si faible!... mes os sont brisés: une fièvre ardente en a consumé la moelle! Ni paix ni trêve, le jour comme la nuit... un mauvais sommeil agité de rêves empoisonnés.. *(Il s'assied.)* Je suis faible, faible... Comme mes ongles sont bleus!... Un froid glacial circule dans mes veines, engourdit tous mes membres.. Quelle sueur dévorante! Tout tourne autour de moi... Si je pouvais dormir!...

FRANTZ, *entrant dans la plus grande agitation.* — Monseigneur!

— Eh bien?

— Du poison... du poison de votre femme... Moi, c'est moi! *(Il s'enfuit ne pouvant en dire davantage.)*

— Il est dans le délire. Oh! oui, je le sens... le martyre! la mort... *(Voulant se lever.)* Dieu! je n'en puis plus! je meurs!... je meurs!... et, pourtant, je ne puis cesser de vivre... Oh! dans cet affreux combat de la vie et de la mort, il y a tous les supplices de l'enfer!...

Maintenant que le lecteur a vu passer sous ses yeux tous ces fragments divers: *Gœtz de Berlichingen, le Cid, Andromaque, les Marrons du feu,* que le génie de quatre poètes, Gœthe, Corneille, Racine, Alfred de Musset a posé devant lui, il comprendra l'analogie, l'air de famille qui existe entre ces différentes scènes; elles ne sont point pareilles, mais elles sont sœurs.

Or, je l'ai dit, ces quelques scènes de *Gœtz de Berlichingen* m'étaient restées comme endormies dans la mémoire; ni *le Cid,* ni *Andromaque* ne les eussent réveillées; la poésie incorrecte, mais chaude, mais vivante d'Alfred de Musset les galvanisa, et, à partir de ce moment, il leur fallut un emploi.

Vers le même temps, j'avais lu *Quentin Durward,* et la figure du Mograbin m'avait frappé; j'avais pris en note quelques-unes de ses phrases pleines de poésie orientale. Je résolus de placer mon drame au milieu du moyen âge, et de faire, de mes deux personnages principaux, une belle et sévère châtelaine et quelque esclave arabe regrettant sa terre natale, mais retenu sur la terre d'exil par une chaîne plus forte que celle de son esclavage.

Je me mis alors à feuilleter les chroniques du XVe siècle, pour trouver un clou où accrocher mon tableau.

J'ai toujours constaté l'admirable complaisance de l'histoire à cet endroit; jamais elle ne laisse le poète dans l'embarras. Ainsi, ma manière de procéder vis-à-vis de l'histoire est étrange. Je commence par combiner une fable; je tâche de la faire romanesque, tendre, dramatique, et, lorsque la part du cœur et de l'imagination est trouvée, je cherche dans l'histoire un cadre où la mettre, et jamais il ne m'est arrivé que l'histoire ne m'ait fourni ce cadre, si exact et si bien approprié au sujet, qu'il semble que ce soit, non le cadre qui ait été fait pour le tableau, mais le tableau pour le cadre.

Cette fois encore, le hasard me fut plus que fidèle, il me fut complaisant

Voici ce que je trouvai à la page 5 de la CHRONIQUE DU ROI CHARLES VII, *par maître Alain Chartier, homme très honorable :*

« Et, en ce temps, un chevalier nommé messire Charles de Savoisy, par un de ses pages qui chevauchoit un cheval, en le venant de mener boire à la rivière, le cheval esclaboùta un escollier, lequel, averques les autres, alloit en procession à Sainte-Katherine, et tant que l'escollier frappa ledit page ; et, alors, les gens dudit chevalier saillirent de son hôtel embastonnés, poursuivant lesdits escolliers jusqu'à Sainte-Katherine ; et un des gens dudit chevalier tira une flèche dedans l'eglise jusques au grand autel, où le prêtre chantoit messe ; donc, pour ce faict, l'Université fit telle poursuite à l'encontre dudit chevalier, que la maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit chevalier banny hors du royaume de France et excommunié. Et s'en alla devers le pape, lequel l'absolut, et arma quatre gallées, et s'en alla par mer, faisant guerre aux Sarrazins, et, là, gagna moult d'avoir. Puis retourna, et fut faite sa paix, et refit son hôtel à Paris tel comme il étoit paravant ; mais il ne fut pas parachevé, et fit faire son hôtel de Signelay (Seignelais) en Auxerrois moult bel, par les Sarrazins qu'il avait amenés d'outre-mer ; lequel châtel est à trois lieues d'Auxerre. »

On le voit, l'histoire avait tout prévu, et me fournissait un cadre qui, depuis quatre cents ans, attendait son tableau.

Cette ossature trouvée, dans les personnages de Savoisy, de Bérengère et d'Yaqoub, mon drame ayant, pour ainsi dire, sa tête, son cœur et ses jambes, il fallut trouver les bras, les muscles, les chairs et le reste de son anatomie. Ce fut, alors, la besogne de l'histoire ; l'histoire tenait en réserve Charles VII, Agnès, Dunois ; — et toute cette grande lutte de la France contre l'Angleterre vint tourner autour de l'amour d'un Arabe pour la femme de l'homme qui l'avait fait prisonnier, et transporté d'Afrique en France.

J'ai assez nettement exposé, je crois, les emprunts que j'ai faits, pour le fond, à Gœthe, à Corneille, à Racine et à Alfred de Musset ; je vais les rendre encore plus palpables par la citation ; car, puisque je suis en train de me critiquer moi-même, il faut que j'aille jusqu'au bout, quitte à rester, aux yeux de mes lecteurs, *solus, pauper et nudus*, comme Adam dans le paradis terrestre, ou comme Noé au pied de sa vigne !

BERENGERE, YAQOUB.

— Yaqoub, si vos paroles
Ne vous échappent point comme des sons frivoles.
Vous m'avez dit ces mots : « S'il était, par hasard,
Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;
Si ses jours sur vos jours avaient cette influence
Que son trépas pût seul finir votre souffrance ;
De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,
Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt ! »
Vous avez dit cela ?
— Je l'ai dit... Je frissonne !
Mais un homme par moi fut excepté.
— Personne.
— Un homme à ma vengeance a le droit d'échapper.
— Si c'était celui-là qu'il te fallût frapper ?
S'il fallait que sur lui la vengeance fût prompte ?...
— Son nom ?
— Le comte.
— Enfer ! je m'en doutais ; le comte !
— Entendez-vous ? le comte !... Eh bien ?
— Je ne le puis !
— Adieu donc pour toujours !
— Restez, ou je vous suis.
— J'avais cru jusqu'ici, quelle croyance folle !
Que les chrétiens eux seuls manquaient à leur parole.
Je me trompais, c'est tout
— Madame. .
— Laissez-moi !
Oh ! mais vous mentiez donc ?
— Vous savez bien pourquoi
Ma vengeance ne peut s'allier à la vôtre.
Il m'a sauvé la vie... Oh ! nommez-moi tout autre !
. . . .
Un instant, Bérengère, écoutez-moi !
— J'écoute :
Dites vite.
— J'ai cru, je me trompais sans doute,
Qu'ici vous m'aviez dit, ici même... Pardon !
— Quoi ?
— Que vous m'aimiez !
— Oui, je l'ai dit
— Eh bien, donc,
Puisque même destin, même amour nous rassemble,
Bérengère, ce soir...
— Eh bien ?
— Fuyons ensemble !
— Sans frapper ?
— Ses remords vous vengeront-ils pas ?
— Esclave, me crois-tu le cœur placé si bas,
Que je puisse souffrir qu'en ce monde où nous sommes,
J'aie été tour à tour l'amante de deux hommes,
Dont le premier m'insulte, et que tous deux vivront,
Sans que de celui-là m'ait vengé le second ?
Crois-tu que, dans un cœur ardent comme le nôtre,
Un amour puisse entrer sans qu'il dévore l'autre ?
Si tu l'as espéré, l'espoir est insultant !
— Bérengère !
— Entre nous tout est fini !... Va-t'en !
— Grâce !...
— Je saurai bien trouver, pour cette tâche,
Quelque main moins timide et quelque âme moins lâche,
Qui fera pour de l'or ce que, toi, dans ce jour,
Tu n'auras pas osé faire pour de l'amour :
Et, s'il n'en était pas, je saurais bien moi-même
De cet assassinat affrontant l'anathème,
Me glisser au milieu des femmes, des valets,
Qui flattent les époux de leurs nouveaux souhaits,
Et les faire avorter, ces souhaits trop précoces,
En vidant ce flacon dans la coupe des noces !
— Du poison ?
— Du poison ! Mais ne viens plus, après,
Esclave, me parler d'amour et de regrets !
Refuses-tu toujours ?... Il te reste un quart d'heure
C'est encore plus de temps qu'il n'en faut pour qu'il [meure,
Un quart d'heure !... Réponds, mourra-t-il de ta main ?
Es-tu prêt ? Réponds-moi, car j'y vais. Dis !
— Demain !
— Demain ! Et, cette nuit, dans cette chambre même,
Ainsi qu'il me l'a dit, il lui dira : « Je t'aime ! »
Demain ! Et, d'ici là, que ferai-je ? Ah ! tu veux.
Cette nuit, qu'à deux mains j'arrache mes cheveux ;
Que je brise mon front à toutes les murailles ;
Que je devienne folle ? Ah ! demain ! mais tu railles !
Et si ce jour était le dernier de nos jours ?
Si cette nuit d'enfer allait durer toujours ?
Dieu le peut ordonner, si c'est sa fantaisie.
Demain ? Et si je suis morte de jalousie ?
Tu n'es donc pas jaloux, toi ? tu ne l'es donc pas ?...

Je m'abstiens de citer le reste de la scène, dont les moyens, je crois, m'appartiennent en propre. Yaqoub cède : il s'élance dans la chambre du comte ; Bérengère se jette derrière un prie-Dieu ; le comte passe avec sa nouvelle épouse ; il entre dans sa chambre ; on entend un cri.

BERENGERE, *puis* YAQOUB *et* LE COMTE

BÉRENGÈRE
Le voilà qui tombe !
Savoisy, retiens-moi ma place dans ta tombe !
(Elle avale le poison qu'elle avait montré à Yaqoub.)

YAQOUB
... Fuyons ! il vient !
(Le comte paraît, sanglant et se cramponnant à la tapisserie.)

LE COMTE
C'est toi,
Yaqoub, qui m'as tué !

BÉRENGÈRE
Ce n'est pas lui : c'est moi !

LE COMTE
Bérengère !.. Au secours ! je meurs !

YAQOUB
Maintenant, femme,
Fais-moi tout oublier, car c'est vraiment infâme !
Viens donc !... Tu m'as promis de venir... Je t'attends...
D'être à moi pour toujours !

BÉRENGÈRE
Encor quelques instants,
Et je t'appartiendrai tout entière.

YAQOUB
Regarde !
Ils accourent aux cris qu'il a poussés... Prends garde,
Nous ne pouvons plus fuir, il ne sera plus temps
Ils viennent, Bérengère !

BÉRENGÈRE
Attends encore, attends !

YAQOUB

Oh ! viens, viens ! toute attente à cette heure est mortelle !
La cour est pleine, vois... Mais viens donc !... Que fait-elle ?
Bérengère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi ?
Bérengère, entends-tu ? viens !

BÉRENGÈRE, *rendant le dernier soupir.*

Me voici... Prends-moi !

YAQOUB

Oh ! malédiction !... son front devient livide...
Son cœur ?... il ne bat plus !... Sa main ?... Le flacon vide !...

Comme on le voit, il y a une triple imitation : imitation de l'*Andromaque* de Racine, imitation de *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe, imitation des *Marrons du feu* d'Alfred de Musset.

C'est que *Charles VII* est surtout une étude, une étude laborieusement faite, et non pas une œuvre prime-sautière ; un travail d'assimilation et non un drame original, qui m'a coûté infiniment plus de labeur qu'*Antony* ; — ce qui ne veut pas dire que je l'aime autant qu'*Antony*.

Quelques mots encore pour en finir sur ce sujet.

Passons aux imitations de détail.

J'ai dit que j'avais emprunté différents passages au Mograbin de *Quentin Durward*.

Les voici :

« — Malheureux ! s'écrie Quentin Durward, reviens à des sentiments meilleurs... Sur quoi peux-tu compter, mourant dans l'impénitence et avec de pareilles idées ?

« — Je me confondrai avec les éléments, répond le Mograbin. Ce que je crois, ce que j'attends, ce que j'espère, c'est que ma forme humaine se fondra mystérieusement dans la masse universelle, pour se recomposer sous les autres formes par lesquelles la nature remplace, chaque jour, celles qui, chaque jour, disparaissent. Les parcelles d'eau iront grossir les ruisseaux et les pluies ; les parties terrestres enrichiront la terre ; celles qui viennent de l'air s'envoleront avec les brises ; celles qui sont de feu alimenteront l'éclat d'Aldébaran et les étoiles ses sœurs. C'est dans cette foi que j'ai vécu et que je meurs ! »

Yaqoub est condamné à mort pour avoir tué Raymond, l'archer du comte.

LE COMTE

Esclave, si tu meurs en de tels sentiments,
Qu'espères-tu ?

YAQOUB

De rendre un corps aux éléments.
Masse commune où l'homme, en expirant, rapporte
Tout ce qu'en le créant la nature en emporte.
Si la terre, si l'eau, si l'air et si le feu
Me formèrent, aux mains du hasard ou de Dieu,
Le vent, en dispersant ma poussière en sa course,
Saura bien reporter chaque chose à sa source !

La seconde imitation de détail est empruntée à Walter Scott toujours, mais à *Richard Cœur de lion*, et non plus à *Quentin Durward*.

Le chevalier du Léopard et Saladin, après avoir combattu l'un contre l'autre, ont fait une trêve, et déjeunant, en causant, près de la fontaine appelée le Diamant du désert.

« — Étranger, demande Saladin, combien d'hommes as-tu emmenés dans cette expédition guerrière ?

« — Par ma foi ! répond sir Kenneth, avec l'aide de mes amis et de mes parents, j'ai eu bien de la peine à fournir dix lances convenablement équipées ; ce qui peut former cinquante et quelques hommes, valets et écuyers compris.

« — Chrétien, j'ai ici cinq flèches dans mon carquois toutes empennées des plumes d'un aigle. Lorsque j'envoie une de ces flèches vers mes tentes, mille guerriers montent à cheval ; si j'envoie la seconde, une force égale se met en route ; à l'aspect de ces cinq flèches, cinq mille hommes accourent à moi, et, si j'envoie mon arc, dix mille cavaliers ébranlent le désert ! »

YAQOUB

Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire,
Il a dans son carquois quatre flèches de guerre,
Et, lorsqu'il tend son arc, et que, vers quatre buts,
Il les lance en signal à ses quatre tribus,
Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles
Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes.

Voilà, grâce au ciel, ma confession finie ! Elle a été longue ; mais aussi c'est que, comme œuvre d'assimilation et d'imitation, *Charles VII* est mon plus gros péché.

CCVIII

L'ESPRIT DE DIEU, C'EST LA POÉSIE. — LE CONSERVATOIRE ET L'ÉCOLE DE ROME. — EMPLOI DE MES JOURNÉES A TROUVILLE. — MADAME DE LA GARENNE. — LE VENDÉEN BONNECHOSE. — M. BEUDIN. — JE SUIS POURSUIVI PAR UN POISSON. — CE QU'IL EN ADVIENT.

Si je ne venais pas, dans les chapitres précédents, de saturer le lecteur de littérature, je mettrais sous ses yeux un travail qui ne manquerait peut-être pas d'intérêt.

Ce serait la tradition antique de *Phèdre*, qui est à Euripide, par exemple, ce que le romancero espagnol est à Guilhem de Castro.

Puis je montrerais ce qu'Euripide a emprunté à la tradition ; puis, ce que, cinq cents ans plus tard, le *Romain* Sénèque a emprunté à Euripide ; puis, enfin, ce que, seize cents ans plus tard, le *Français* Racine a emprunté à Euripide et à Sénèque.

Je ferais en même temps sentir ce que le génie de chaque nation et le sentiment de chaque époque ont apporté de changement au caractère primitif du sujet.

Un dernier mot.

Chez tous les peuples, la littérature commence toujours par la poésie ; la prose ne vient que plus tard. Orphée, Homère, Hésiode ; — Hérodote, Platon, Aristote.

« Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre.

« La terre était informe et toute nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'*esprit de Dieu était porté sur les eaux.* »

L'esprit de Dieu, c'est la poésie, ou plutôt une première matière poétique, impersonnelle et du domaine commun ; elle flotte dans l'espace comme cette essence cosmique dont parle Humboldt, espèce de vase lumineuse, mère des mondes passés, germe des mondes à venir ; inépuisable parce qu'elle est renouvelée sans cesse, et que chacun lui rend fidèlement ce que chacun lui a emprunté.

Peu à peu, cependant, cette matière s'arrête aux grandes personnalités, comme les nuages s'arrêtent aux grands sommets, et, de même que les nuages se résolvent en sources d'eaux vives qui, en se répandant au milieu des plaines, abreuvent la soif du corps, de même cette matière cosmique se résout en poésie, en hymnes, en chants, en tragédies où s'abreuve la soif de l'esprit.

Il résulte de la comparaison précédente que c'est le génie humain qui crée, et le génie individuel qui applique.

Aussi Shakspeare disait-il, quand un critique l'accusait parfois d'avoir pris une scène, une phrase, une idée à un auteur contemporain : « C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne ! »

Aussi Molière répondait-il plus naïvement encore quand on lui faisait le même reproche : « Je prends mon bien où je le trouve ! »

Et Shakspeare et Molière avaient raison : l'homme de génie, — ai-je besoin de faire observer que je dis cela pour ces grands maîtres et non pour moi ? je sais que je ne serai quelque chose à mon tour que lorsque je serai mort ! — l'homme de génie ne vole pas, il conquiert ; il fait, de la province qu'il prend, une annexe de son empire ; il lui impose ses lois, il la peuple de ses sujets, il étend sur elle son sceptre d'or ; et nul, en voyant son beau royaume, n'ose lui dire, — excepté, bien entendu, les envieux, qui ne sont les sujets de personne, et qui ne reconnaissent pas même le génie pour roi, — et nul n'ose lui dire : « Cette parcelle de terre ne fait point partie de ton patrimoine. »

Il y a dans l'esprit du pouvoir, et dans la protection qu'il accorde aux lettres, une idée absurde : c'est qu'il doit proscrire la littérature étrangère, et décourager la littérature contemporaine. Dans un pays comme la France, qui est le cerveau de l'Europe, et dont la langue se parle dans le monde entier, grâce à cette pondération des consonnes et des voyelles qui ne rebute ni les peuples du Nord ni les peuples du Midi, il devrait y avoir, non pas une littérature nationale, mais une littérature universelle. Tout ce qui a été fait de beau dans le monde entier, depuis Eschyle jusqu'à Alfieri, depuis *Sakountala* jusqu'à *Romeo*, depuis le romancero du *Cid* jusqu'aux *Brigands* de Schiller, tout cela devrait appartenir à la France, sinon par droit d'héritage, du moins par droit de conquête. Rien de ce qu'un peuple entier a admiré ne peut être sans valeur, et tout ce qui a une valeur doit trouver sa place dans cet immense écrin qu'on appelle l'intelligence française.

C'est en raison de ce faux système qu'il y a un Conservatoire et une Ecole de Rome.

A propos de la mise en scène de la *Juliette* de Soulié, nous avons déjà dit quelques mots de ce Conservatoire où l'on a pour but unique d'apprendre aux jeunes gens à scander Molière, et à chanter Racine et Corneille.

Complétons ici notre pensée.

De l'invariable programme adopté par le gouvernement, il résulte que tout élève du Conservatoire, après trois ans d'études, sort de la rue Bergère incapable de jouer et la littérature vivante et la littérature étrangère ; sachant le songe d'Athalie, le récit de Théramène, le monologue d'Auguste, la scène de Tartufe et d'Elmire, celle du Misanthrope et d'Oronte, celle de Gros-René et de Marinette, mais ignorant complètement qu'il existât à Athènes des gens qui s'appelaient Eschyle, Euripide, Sophocle et Aristophane, à Rome, des gens qui s'appelaient Ennius, Plaute, Térence et Sénèque ; en Angleterre, des gens qui s'appelaient Shakspeare, Otway, Sheridan et Byron ; en Allemagne, des gens qui s'appelaient Gœthe, Schiller, Iffland, Kotzebue ; en Espagne, des gens qui s'appelaient Guilhem de Castro, Tirso de Molina, Calderon et Lope de Vega ; en Italie, des gens qui s'appelaient Machiavel, Goldoni, Alfieri ; que ces hommes ont laissé, à travers vingt-quatre siècles et cinq peuples différents, une traînée lumineuse dont chaque étoile s'appelle *l'Orestie, Alceste, Œdipe à Colone, les Chevaliers, l'Aululaire, l'Eunuque, Hippolyte, Roméo et Juliette, Venise sauvée, l'Ecole du scandale, Manfred, Gœtz de Berlichingen, Intrigue et Amour, les Pupilles, Misanthropie et Repentir, le Cid, Don Juan, le Chien du jardinier, le Médecin de son honneur, le Meilleur Alcade, c'est le Roi, la Mandragore, le Bourru bienfaisant, Philippe II !* Et remarquez que je ne cite qu'un chef-d'œuvre par chacun de ces hommes ; — de sorte que les élèves du Conservatoire sont parfaitement gauches, déplacés, impossibles sur tout autre théâtre que celui qui joue Molière, Racine et Corneille ; — et encore !...

Aussi aucun des grands artistes de notre époque n'est-il sorti du Conservatoire ; ni Talma, ni Mars, ni Firmin, ni Potier, ni Vernet, ni Rachel, ni Frédérick Lemaître, ni Bocage, ni Dorval, ni Mélingue, ni Arnal, ni Numa, ni Bressant, ni Déjazet, ni Rose Chéri, ni Duprez, ni Masset, ni aucune sommité enfin.

Que dites-vous d'un moulin qui tourne, qui fait tic tac, et qui ne moud pas ?

Eh bien, le même vice existe pour l'Ecole de Rome que pour le Conservatoire. S'il y a un art capricieux, c'est la peinture : chaque peintre voit d'une couleur qui n'est pas celle de son voisin, l'un vert, l'autre jaune, l'autre bleu, l'autre rouge : l'un a une tendance vers l'école flamande, l'autre vers l'école espagnole, l'autre vers l'école allemande. Vous croiriez qu'on enverra chaque prix selon son aptitude, étudier Rubens à Anvers, Murillo à Madrid, Cornélius à Munich ? Point ! ils iront tous à Rome étudier Raphaël ou Michel-Ange !

Aussi pas un peintre, pas un statuaire original de notre époque n'est élève de Rome : ni Delacroix, ni Rousseau, ni Diaz, ni Dupré, ni Cabat, ni Boulanger, ni Muller, ni Isabey, ni Brascassat, ni Giraud, ni Barye, ni Clésinger, ni Gavarni, ni Rosa Bonheur, ni... Je serais, ma foi ! tenté de dire : ni personne !

Mais, comme l'institution est absurde, elle persistera. Avec moitié moins d'argent dépensé, on ferait le double d'acteurs, de peintres et de statuaires ; seulement, on les ferait bons au lieu de les faire mauvais.

Nous voilà bien loin de Trouville ! Que voulez-vous ! la fantaisie a les ailes d'Icare, les chevaux d'Hippolyte : elle va tant qu'elle ne s'approche pas trop près du soleil, tant qu'elle ne se brise pas aux rochers.

Revenons à *Charles VII*, cause première de toute cette digression.

Quoi qu'il en soit, en rentrant chez la mère Oseraie, le 7 juillet, à neuf heures du soir, j'écrivis les premiers vers de cette scène.

Le lendemain matin, les cent premiers vers du drame étaient faits, et, dans ces cent premiers vers, étaient compris, les trente-six ou trente-huit qui racontent la chasse au lion de Yaqoub.

Ils doivent prendre rang parmi les rares bons vers que j'ai écrits.

Notre vie commença, dès lors, à prendre l'uniformité et la monotonie de la vie des eaux.

J'avais cru devoir me présenter chez le maire, brave et excellent homme nommé M. Guétier, lequel joua, je crois, un rôle assez actif en 1848, dans l'embarquement du roi Louis-Philippe. Il me donna toute autorisation de chasser dans les marais communaux, et j'en profitai dès le jour même.

Le soleil levant dardait sur la fenêtre de ma chambre, et, le rideau tiré, venait m'éveiller dans mon lit. J'ouvrais les yeux, j'allongeais la main sur mon crayon et je me mettais à travailler.

A dix heures, la mère Oseraie nous prévenait que nous étions servis ; à onze, je prenais mon fusil, et j'allais tuer trois ou quatre bécassines ; à deux, je me remettais au travail jusqu'à quatre ; à quatre, j'allais nager jusqu'à cinq, à cinq heures et demie, le dîner nous attendait ; de sept heures à neuf heures, nous allions nous promener sur la plage ; à neuf heures, le travail recommençait jusqu'à onze heures ou minuit.

Charles VII avançait de cent vers par jour.

Si perdu que fût Trouville, il y venait, cependant, quelques baigneurs normands, vendéens ou bretons.

Du nombre fut une charmante femme accompagnée de son mari et de son fils ; je ne me rappelle plus d'elle que son nom et son visage : c'était une physionomie gracieuse et avenante avec une légère teinte d'aristocratie ; on la nommait madame de la Garenne.

Dès le jour de son arrivée, et lorsqu'elle sut que j'habitais l'hôtel, elle aborda franchement la question de voisinage en m'envoyant son album. Je venais d'achever la grande scène du troisième acte entre le comte de Savoisy et Charles VII ; je la lui copiai toute chaude de mon accouchement.

Un excellent jeune homme était arrivé avec eux, cachant, sous l'air timide d'un gentilhomme campagnard, une certaine science et une profonde résolution. Il était chasseur ; cette similitude dans nos goûts nous fit rapidement compagnons, sinon amis.

C'était ce pauvre Bonnechose, qui fut tué pendant l'insurrection vendéenne de 1832.

Tandis que nous nous promenions, chassant dans les marais de Trouville, madame la duchesse de Berry obtenait du roi Charles X la permission de faire une tentative en France avec le titre de régente, quittait Edimbourg, traversait la Hollande, séjournait un jour ou deux à Mayence, autant à Francfort, franchissait la Suisse, entrait dans le Piémont ; puis, enfin, s'arrêtait, sous le nom de comtesse de Sagena, à Sestri, petite ville située à douze lieues de Gênes, dans les Etats du roi Charles-Albert.

Ainsi, sans que Bonnechose s'en doutât, la mort l'ajournait à un an !

Cependant, le bruit commençait à se répandre à Paris que l'on venait de découvrir un nouveau port de mer entre Honfleur et la Délivrande.

Il en résultait que l'on voyait arriver de temps en temps un baigneur hasardeux qui demandait d'une voix timide :

— Est-ce vrai qu'il existe un village appelé Trouville, et que ce village est celui dont voici le clocher ?

Et je répondais *oui*, à mon grand regret ; car je pressentais l'heure où Trouville deviendrait un autre Dieppe, un autre Boulogne, un autre Ostende.

Je ne me trompais pas. Hélas ! Trouville a maintenant dix auberges ; le terrain qui se vendait cent francs l'arpent se vend aujourd'hui cinq francs le pied.

Un jour, au nombre de ces baigneurs hasardeux, de ces touristes égarés, de ces navigateurs sans boussole, arriva un homme de vingt-huit à trente ans, qui déclara s'appeler Beudin, et être banquier.

Le soir de son arrivée, je me baignais assez loin en mer, quand, à dix pas de moi, sur le dos d'une vague, j'aperçus un poisson qui réalisait le rêve de Marécot dans *l'Ours et le Pacha*, c'est-à-dire un gros poisson, un énorme poisson, un poisson comme on n'en voit guère, un poisson comme on n'en voit pas.

Avec un peu plus d'amour-propre, je l'eusse reconnu pour un dauphin, et j'eusse cru qu'il me prenait pour un autre Arion ; mais je le reconnus simplement pour un poisson de taille gigantesque, et, je l'avoue, son voisinage m'inquiéta.

Je me mis à nager de toutes mes forces vers la terre.

Je nageais bien, à cette époque ; mais, en sa qualité de poisson, mon voisin nageait encore mieux que moi ; il en

résulta que, sans faire aucun effort apparent, il me suivit, se tenant toujours à une égale distance de moi.

Deux ou trois fois, me sentant fatigué, — c'était l'haleine surtout qui me manquait, — j'eus l'idée de reprendre pied ; mais je craignais de m'effrayer en trouvant sous moi une trop grande profondeur.

Je continuai donc de nager jusqu'à ce que mes genoux labourassent le sable.

Les autres nageurs me regardaient avec étonnement ; mon poisson me suivait comme si je l'eusse tenu en laisse.

Arrivé à gratter, comme je l'ai dit, le sable avec mes genoux, je repris pied.

Mon poisson faisait culbutes sur culbutes, et paraissait au comble de la satisfaction.

Je me retournai et regardai avec plus d'attention, et surtout avec plus de calme. Je le reconnus pour un marsouin.

A l'instant même, je pris ma course vers la maison de la mère Oseraie. Je traversai le village tel que j'étais, c'est-à-dire avec mon caleçon de bain.

Quoique la mère Oseraie ne fût pas très impressionnable, comme elle n'avait point l'habitude de recevoir des voyageurs dans un costume si léger, elle jeta un cri.

— Ne faites pas attention, mère Oseraie, lui dis-je, je viens chercher ma carabine.

— Jésus Dieu ! dit-elle, c'est donc pour chasser dans le paradis terrestre ?

Si j'avais été moins pressé, je me fusse arrêté pour lui faire compliment sur son mot ; mais je ne pensais qu'au marsouin.

Sur l'escalier, je rencontrai madame de la Garenne ; l'escalier était fort étroit : je me rangeai pour la laisser passer.

J'eus l'idée de lui demander des nouvelles de son fils et de son mari ; mais je réfléchis que le moment était mal choisi pour entamer une conversation.

Madame de la Garenne passée, je m'élançai dans ma chambre, et je sautai sur ma carabine.

La bonne faisait le lit.

— Tiens, dit-elle, ce monsieur qui prend son fusil ! il ferait bien mieux de prendre sa redingote.

Décidément, mon costume donnait de l'esprit à tout le monde.

Je repris à fond de train le chemin de la mer.

Mon marsouin continuait de faire ses cabrioles.

J'entrai dans l'eau jusqu'à la ceinture ; je me trouvais à une cinquantaine de pas de lui : je craignis, en m'avançant davantage, de l'effrayer ; d'ailleurs, j'étais à bonne portée.

Je mis en joue, et je lâchai le coup.

J'entendis ce bruit mat de la balle entrant dans les chairs.

Le marsouin plongea et disparut.

Le lendemain, les pêcheurs le retrouvèrent mort dans les rochers aux moules. La balle lui était entrée un peu au-dessous de l'œil, et lui avait traversé la tête.

CCIX

POURQUOI M. BEUDIN VENAIT A TROUVILLE. — COMMENT JE LE CONNAISSAIS SOUS UN AUTRE NOM. — PROLOGUE D'UN DRAME. CE QU'IL RESTAIT A TROUVER. — PART A TROIS. — JE TERMINE « CHARLES VII ». — DÉPART DE TROUVILLE. — DE QUELLE FAÇON J'APPRENDS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « MARION DELORME ».

Le soir de cette aventure, le nouveau baigneur s'approcha de moi, et me fit compliment sur mon adresse. C'était une manière d'engager la conversation

Nous allâmes nous asseoir sur la falaise, et nous causâmes.

Après quelques mots échangés :

— Pardieu ! me dit-il, il y a une chose dont vous ne vous doutez pas.

— Laquelle ? lui demandai-je.

— C'est que je suis venu ici à peu près pour vous.

— Comment cela, pour moi ?

— Vous ne me connaissez pas sous mon nom de Beudin ?

— Non, je l'avoue.

— Mais vous me connaissez peut-être sous celui de Dinaux ?

— Bon ! le collaborateur de Victor Ducange !

— Justement.

— Le même qui a fait avec lui *Trente Ans, ou la Vie d'un joueur ?*

— C'est moi... ou plutôt c'est nous.

— Comment, c'est vous ?

— Oui, nous sommes deux : Goubaux et moi.

— Ah ! mais je connais Goubaux ; c'est un homme d'infiniment de mérite.

— Merci !

— Pardon... on ne peut pas être fort au fusil et dans la conversation... Au fusil, je ne vous eusse pas manqué.

— Vous ne m'avez pas manqué non plus ; du premier coup, vous m'avez dit que Goubaux était un homme d'esprit, et que j'étais, moi, un imbécile !

— Avouez que vous n'en avez rien cru ?

— Ma foi ! non.

Nous nous mîmes à rire.

— Eh bien, repris-je, comme vous ne me cherchiez sans doute pas pour recevoir le compliment que je viens de vous faire, dites-moi pour quoi c'était.

— C'était pour vous parler d'une pièce que Goubaux et moi nous ne nous sentons pas la force de mener à bien, et qui, dans vos mains, deviendrait — plus le style — le pendant du *Joueur.*

Je m'inclinai en signe de remercîment.

— Non, parole d'honneur ! continua Beudin, je suis sûr que l'idée vous plaira.

— Avez-vous quelque chose de fait, ou est-ce encore à l'état de vapeur ?

— Nous avons le prologue, qui est déjà assez palpable... Mais, quant au reste, il faut que vous nous aidiez à le trouver.

— L'avez-vous là, le prologue ?

— Non, rien n'est écrit encore ; mais je puis vous le raconter.

— J'écoute.

— La scène se passe dans le Northumberland.

Un vieux médecin que nous appellerons, si vous voulez, le docteur Grey, et sa femme, se quittent, la femme pour aller se coucher, le mari pour travailler une partie de la nuit. A peine la femme a-t-elle refermé la porte de sa chambre, qu'une voiture s'arrête sous les fenêtres du docteur ; c'est un homme qui s'enquiert d'un médecin. Le docteur Grey décline sa qualité ; le voyageur lui demande l'hospitalité pour quelqu'un qui ne peut aller plus loin. Le docteur ouvre sa porte, et un homme masqué, portant une femme dans ses bras, entre en scène en recommandant au postillon de dételer, et de cacher les chevaux et la voiture.

— Bravo ! l'entrée est bonne !... Voyons, l'homme masqué ; voyons la femme malade.

— La femme est tout près d'accoucher ; son amant l'enlève ; ils allaient s'embarquer à Shields, quand les douleurs de l'enfantement ont pris la fugitive ; il est important de cacher ses traces : son père, qui est tout-puissant comme ambassadeur d'Espagne à Londres, s'est mis à sa poursuite. Le docteur pourvoit au plus pressé : il indique une chambre à l'homme masqué, qui y transporte la patiente ; puis il fait descendre sa femme pour l'aider dans les soins qu'il va donner à la malade. En ce moment, on entend le bruit d'une chaise qui passe au galop. Des cris de la femme appellent le docteur auprès d'elle ; l'homme masqué revient en scène, n'ayant pas le courage de voir souffrir sa maîtresse. Au bout d'un instant, le docteur accourt retrouver son hôte : la femme inconnue vient d'accoucher d'un garçon, la mère et l'enfant se portent bien.

Le narrateur s'interrompit.

— Croyez-vous, me demanda-t-il, que cette scène soit possible au théâtre ?

— Pourquoi pas ? Elle l'était bien du temps de Térence.

— Comment, du temps de Térence ?

— Oui :

PAMPHILA

Miseram me ! differor doloribus !
Juno Lucina, fer opem ! serva me, obsecro !

REGIO

Hem !
Numnam illa, quæso, parturit ?

PAMPHILA

Oh ! malheureuse ! je succombe à mes douleurs !.. Junon Lucine, à mon aide ! sauve-moi, je t'en supplie !

REGIO

Hein ! est-ce qu'elle accoucherait ? je vous le demande !

— Il y a cela dans Térence ?

— Parfaitement.

— Alors, nous sommes sauvés !

— Je crois bien ! c'est du pur classique, comme *Amphitryon* et *l'Avare.*

— Je continue, alors.

— Et je t'écoute.

— Au moment où l'homme masqué s'élance dans la cham-

bre de l'accouchée, on frappe violemment à la porte du docteur Grey. « Qui va là? — Au nom de la loi, ouvrez ! » C'est le père, un constable et deux hommes de la police. Le docteur est obligé d'avouer qu'il a donné asile aux deux fugitifs ; le père déclare qu'à l'instant même il va emmener sa fille. Le docteur s'y oppose au nom de l'humanité ; le père insiste ; le docteur lui apprend alors l'état dans lequel se trouve la malade. Fureur du père, qui ignorait complètement la situation. A cet instant, l'homme masqué sort tout joyeux de la chambre, et reconnaît avec effroi le père de celle qu'il a enlevée ; celui-ci lui saute à la gorge, et réclame son arrestation. Le bruit de la lutte arrive jusqu'à l'accouchée, qui vient, à moitié évanouie, tomber aux genoux de son père : elle déclare qu'elle suivra son amant partout, même en prison ; qu'il est son époux devant les hommes. Le père requiert de nouveau et plus énergiquement l'assistance du constable, et prend sa fille dans ses bras pour l'emporter. L'homme masqué s'approche à son tour, et... et l'acte pourrait finir ainsi : tenez, j'ai crayonné la dernière scène... Supposons que l'homme masqué ait pris le nom de Robertson, que le père s'appelle Da Sylva, et la jeune femme Caroline :

ROBERTSON, *appuyant la main sur l'épaule de Da Sylva* — Laissez là cette jeune femme.

CAROLINE. — Oh ! mon père !... mon Robertson !..

DA SYLVA. — Ton Robertson ! Eh bien, venez tous, et que tout le monde connaisse ton Robertson !... A bas ce masque ! *(Il arrache le masque de Robertson.)* Regarde, c'est...

« ROBERTSON. — Silence ! au nom de votre fille, et pour votre fille ! »

—Vous comprenez, continua Beudin : il remet promptement son masque, si promptement, que personne, excepté le public, auquel il fait face, n'a eu le temps de voir son visage...

— Eh bien, après?

— Après? « Tu as raison, dit Da Sylva, qu'elle seule te connaisse... Cet homme... — Eh bien? demande Caroline avec anxiété. — Cet homme, dit Da Sylva en se penchant à l'oreille de sa fille, cet homme, c'est le bourreau !... » Caroline jette un cri, et tombe. Le prologue finit là.

— Attendez donc, lui dis-je, mais je connais quelque chose de pareil à cela .. oui... non... si ! dans les *Chroniques de la Canongate !*

— Oui, c'est, en effet, le roman de Walter Scott qui nous a donné l'idée de notre pièce.

— Eh bien, mais après? Il n'y a pas de drame dans la suite du roman.

— Non . Aussi, nous nous en séparerons complètement à partir de ce moment-là.

— Bon ! et, en nous en séparant, où allons-nous?

— Nous sommes à vingt-six ans de distance. Le théâtre représente le même cabinet ; seulement, tout a vieilli de vingt-six ans, personnages, meubles, tentures. L'homme dont le public a vu le visage, et que Da Sylva a dénoncé tout bas à sa fille comme le bourreau, fait une partie d'échecs avec le docteur Grey ; mistress Grey travaille ; Richard, l'enfant du prologue, écrit debout ; Jenny, la fille du docteur, le regarde écrire.

— Tiens, c'est joli, cette idée de tout un monde vieilli de vingt-six ans. Après?

— Ah ! dame ! après, dit Beudin, c'est tout !

— Comment, c'est tout?

— Oui... pardieu ! vous comprenez bien que, si la pièce était faite, nous n'aurions pas besoin de vous !

— C'est juste... Mais, enfin, vous avez quelque idée sur le reste de la pièce...

— Oui .. Richard a grandi sous l'œil de son père. Richard est ambitieux, Richard veut arriver à la chambre des communes. L'influence du docteur Grey peut le servir : il fait semblant d'aimer sa fille. Nous aurons le spectacle des élections en Angleterre, qui sera une chose curieuse.

— Et puis?

— Et puis ce que vous trouverez.

— Mais, dites donc, il y a à peu près tout à trouver.

— Oui, à peu près.. Mais cela ne vous embarrasse pas !

— Ah ! c'est que, dans ce moment-ci, je fais mon drame de *Charles VII*, et que je ne peux pas m'occuper d'autre chose.

— Oh ! le feu n'est pas à la maison ! D'ailleurs Goubaux cherche de son côté, tandis que je cherche du mien... L'idée vous plaît-elle?

— Oui.

— Eh bien, à votre retour à Paris, nous nous réunissons ou chez vous, ou chez moi, ou chez Goubaux, et nous arrêtons notre plan.

— Cela va... mais à une condition

— Laquelle?

— C'est que vous vous nommerez, et que je resterai derrière le rideau.

— Pourquoi cela?

— Mais, d'abord, parce que l'idée n'est pas de moi, et, ensuite parce que je suis résolu à me faire nommer toujours seul (1).

— Alors, c'est nous qui ne nous nommerons pas.

— Non ! par exemple ! cela, c'est impossible.

— Eh bien, soit ! quand nous en serons là, nous déciderons la chose... Vous prendrez moitié?

— Pourquoi moitié, puisque nous serons trois?

— Mais parce que nous vous laisserons le soin de l'exécution.

— J'exécuterai la pièce, si vous voulez ; mais je ne prendrai que le tiers.

— Nous débattrons tout cela à Paris.

— Parfaitement ! mais n'oubliez pas que je fais mes réserves.

— Ainsi, aujourd'hui 24 juillet, à cinq heures du soir, il est convenu que nous faisons ensemble, vous, Goubaux et moi, *Richard Darlington.*

— Aujourd'hui, 24 juillet, jour de ma naissance, il est convenu, à cinq heures du soir, que Goubaux, vous et moi, nous faisons *Richard Darlington*..

— C'est aujourd'hui le jour de votre naissance?

— Depuis quatre heures du matin, j'ai vingt-neuf ans.

— Bravo ! cela nous portera bonheur !

— Je vous le souhaite !

— Et quand serez-vous à Paris?

— Vers le 15 août.

— A merveille !

— Maintenant, jetez-moi sur le papier le plan du prologue.

— Pourquoi maintenant?

— Parce que je viendrai au rendez-vous avec le prologue fait... Ce qui est fait n'est plus à faire.

— Bon ! vous aurez votre plan demain.

— Oh ! que je l'aie au moment de mon départ, c'est tout ce qu'il faut : si je l'avais demain, je le ferais aprèsdemain, et cela jetterait du trouble dans le drame que je fais.

— Soit : je vais le tenir prêt.

— Ah ! à présent, une grâce...

— Laquelle?

— Ne parlons plus de *Richard Darlington :* j'y penserai assez sans en parler, soyez tranquille.

— N'en parlons plus.

Et, en effet, à partir de ce moment-là, il ne fut pas plus question entre nous de *Richard Darlington*, je ne dirai pas que s'il n'eût jamais existé, mais que s'il n'eût jamais dû exister.

En revanche, *Charles VII* alla son train.

Le 10 août, j'écrivais les quatre derniers vers :

Vous qui, nés sur la terre,
Portez, comme des chiens, la chaîne héréditaire,
Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert...
Pour Yaqoub, il est libre, et retourne au désert !

L'ouvrage fini, je le relus. C'était, comme je l'ai dit, un pastiche plutôt qu'un véritable drame ; mais il y avait un progrès immense dans le style entre *Christine* et *Charles VII.*

Il est vrai que *Christine* était bien supérieure à *Charles VII* comme imagination et comme sentiment dramatique.

Rien ne me retenait plus à Trouville ; Beudin m'avait précédé de quelques jours à Paris. Nous prîmes congé de M. et madame de la Garenne ; nous réglâmes nos comptes avec la mère Oseraie, et nous partîmes pour Paris.

Bonnechose vint nous reconduire jusqu'à Honfleur. Il ne pouvait pas nous quitter, pauvre garçon ! on eût dit qu'il devinait que nous ne devions jamais nous revoir.

Le même soir, nous montâmes dans la diligence de Rouen.

Le lendemain, au point du jour, les voyageurs descendirent pour gravir une côte ; je crus reconnaître, parmi nos compagnons de route, un rédacteur du *Journal des Débats.*

Je m'approchai de lui comme il s'approchait de moi. La conversation s'engagea

— Eh bien, dit-il, vous savez?

— Quoi?

(1) J'ai tenu effectivement cette résolution jusqu'au moment où la grande amitié que je portais à Maquet me détermina à lui faire la surprise de le nommer avec moi comme auteur du drame des *Mousquetaires*. C'était justice, d'ailleurs, puisque nous avions fait, non seulement le drame, mais encore le roman en collaboration. — Je suis enchanté d'ajouter que, quoique nous ne travaillions plus ensemble, cette amitié est toujours la même, de mon côté du moins

— *Marion Delorme* a été jouée.

— Ah ! vraiment ?... Et moi qui me pressais surtout pour assister à la première représentation !

— Vous ne la verrez pas et vous n'y perdrez pas grand'-chose.

C'était tout simple que le rédacteur d'un journal tout dévoué à Hugo, comme l'était le *Journal des Débats*, parlât ainsi du grand poète.

— Faible ! bien plus faible qu'*Hernani !*

— Ah ! par exemple, m'écriai-je, faible de poésie, une pièce où il y a des vers comme ceux-ci. .

Et je lui citai presque entièrement la scène entre Didier et Marion Delorme au premier acte.

— Comment, vous savez cela par cœur, vous ?

— Je crois bien, que je sais cela par cœur !

— Et pourquoi diable le savez-vous ?



Marion Delorme.

— Comment, je n'y perdrai pas grand'chose ? Est-ce que la pièce n'a pas réussi ?

— Oh ! si fait ! mais froid, froid, froid... et pas d'argent.

Mon compagnon me disait cela avec la profonde satisfaction du critique se vengeant de l'auteur, de l'eunuque mettant le pied sur la gorge du sultan.

— Froid ? pas d'argent ? répétai-je.

— Et puis mal joué !

— Mal joué, par Bocage et par Dorval ? Allons donc !

— Si l'auteur avait eu le sens commun, il eût retiré sa pièce, ou il l'eût fait jouer après la révolution de juillet, toute chaude encore du refus de MM. de Polignac et de la Bourdonnaie.

— Mais, enfin, comme poésie ?...

— Mais je sais à peu près tout *Marion Delorme*.

— Ah ! c'est curieux ! dit-il.

— Non, ce n'est pas curieux. Je trouve tout simplement *Marion Delorme* une des plus belles choses qu'il y ait au monde. J'ai eu le manuscrit à ma disposition : je l'ai lu et relu. Ces vers que je viens de vous dire sont restés dans ma mémoire, et je vous les donne comme preuve à l'appui de mon opinion.

— Et puis, continua mon critique, l'intrigue est prise au roman de de Vigny...

— Bon ! voilà que la chose commence pour Hugo ! Cette fois-ci, au moins, j'aurai été son saint Jean précurseur.

— Vous ne direz pas que Saverny et Didier ne soient pas copiés sur Cinq-Mars et de Thou ?

— Comme l'homme est copié sur l'homme, pardieu !
— Et Didier, c'est votre Antony.
— C'est-à-dire qu'Antony serait plutôt Didier, attendu que *Marion Delorme* était faite un an avant que je songeasse à *Antony*.
— Ah bien, en voilà une bonne !
— Laquelle ?
— C'est que vous défendez Victor Hugo.
— Pourquoi pas ? Je l'aime et je l'admire.
— Un confrère ! dit le critique du ton d'une profonde pitié, et en haussant les épaules.
— En voiture, messieurs ! cria le conducteur.

Nous remontâmes, mon rédacteur du *Journal des Débats* dans son intérieur, moi dans mon coupé, et la diligence reprit ce trot monotone si favorable aux méditations.

Je méditai.

D'où venait que le public n'avait pas été de mon avis sur *Marion Delorme* ? sur *Marion Delorme* qui m'avait fait dire à Taylor, le soir même de la lecture chez Devéria : « S'il y a chez Hugo le progrès dramatique qu'il y a dans les organisations dramatiques ordinaires, nous sommes tous flambés ! »

Le premier acte de *Marion* est, comme argument et comme style, un des plus adroits et des plus charmants qu'il y ait au théâtre. Tous les caractères y sont posés : celui de Marion, celui de Didier, celui de Saverny. Les six derniers vers laissent pressentir toute la pièce, y compris la conversion de la courtisane.

Marion reste un instant rêveuse, puis elle appelle.

MARION

Dame Rose !

(Montrant la fenêtre.)

Fermez...

DAME ROSE, *à part.*

On dirait qu'elle pleure !

(Haut.)

Il est temps de dormir, madame.

MARION

Oui, c'est votre heure,
A vous autres...

(Défaisant ses cheveux.)

Venez m'accorder.

DAME ROSE, *la déshabillant.*

Eh bien,
Madame, le monsieur de ce soir est-il bien ?...
Riche ?...

MARION

Non.

DAME ROSE

Galant ?

MARION

Non, Rose ; il ne m'a pas même
Baisé la main !

DAME ROSE

Alors, qu'en faites-vous ?

MARION, *pensive.*

Je l'aime !...

Le second acte est étincelant d'esprit et de poésie. Le caractère si original de Langely, qui se développera au quatrième acte, s'y pose aussi carrément que possible.

Pour faire comprendre ce que vaut ce second acte, il faudrait le citer vers par vers. Toute la pièce, du reste, n'a peut-être qu'un défaut : son éblouissante poésie aveugle les acteurs ; il faudrait des artistes de premier ordre pour jouer les plus petits rôles. Il y a un M. de Bouchavannes qui dit quatre vers, je crois ; les deux premiers sur Corneille :

Famille de robins, de petits avocats,
Qui se sont fait des sous en rognant des ducats !

et les deux autres sur Richelieu :

Meure le Richelieu, qui déchire et qui flatte !
L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate !

Faites donc dire ces quatre vers-là par un figurant, vous serez un bien grand maître ! ou faites-les dire par un artiste, vous serez un bien fin directeur !

Puis toute la discussion sur Corneille et sur Garnier, que j'ai imitée dans *Christine*, est d'un à-propos excellent.

Il était de bonne guerre, en effet, au moment où l'on nous accusait de détruire le bon goût, soutenu par M. Etienne, par M. Viennet et par M. Onésime Leroy, de remettre sous les yeux du public l'opinion que l'on avait de Corneille, lorsque M. le cardinal de Richelieu faisait censurer *le Cid* par l'Académie, la même qui nous censurait à notre tour ! — Quand je dis *la même*, c'est la même par succession, et non par filiation : les académiciens ne se reproduisent pas ; on sait que c'est à peine s'ils produisent.

Enfin, le deuxième acte est admirablement résumé par ce vers de Langely :

Çà ! qui dirait qu'ici, c'est moi qui suis le fou ?

Puis vient le troisième acte, si plein de fantaisie, où Laffemas, l'homme noir de Richelieu, fait le pendant de l'Eminence grise ; où Didier et Marion viennent demander l'hospitalité au marquis de Nangis, perdus au milieu d'une troupe de bateleurs ; où Didier apprend de Saverny que Marie et Marion ne font qu'une même femme, et où, le cœur brisé par une des plus grandes douleurs qui puissent ensanglanter la poitrine d'un homme, il se livre de lui-même au lieutenant criminel.

Le quatrième acte est un chef-d'œuvre. On a dit que ce quatrième acte ne tenait pas plus à la pièce qu'un tiroir à une commode ; soit ! mais, dans ce tiroir, l'auteur a serré le véritable trésor de la pièce : le caractère de Louis XIII, le roi ennuyé, triste, maladif, faible, cruel, superstitieux, qui n'a que son bouffon pour le distraire, et qui ne parle avec son bouffon que d'échafauds, de têtes coupées, de tombeaux, n'osant se plaindre qu'à lui de la dépendance où le tient le terrible cardinal.

Dans un moment de dépit, l'entendez-vous dire à Langely :

Crois-tu, si je voulais, que je serais le maître ?

Et Langely, toujours fidèle, répond par ce vers devenu proverbe :

Montaigne dit : « Que sais-je ? » et Rabelais : « Peut-être ! »

Enfin, il brise un instant sa chaîne, prend la plume ; et, prêt à signer la grâce de Didier et de Saverny, à son fou, qui lui dit :

Toute grâce est un poids qu'un roi du cœur s'enlève !

il répond :

Tu dis vrai : j'ai toujours souffert, les jours de Grève !
Nangis avait raison, un mort jamais ne sert,
Et Montfaucon peuplé rend le Louvre désert.
C'est une trahison que de venir, en face,
Au fils du roi Henri nier son droit de grâce !
Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé,
Comme dans un sépulcre en cet homme enfermé ?
Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent...
Non ! non ! je ne veux pas que ces deux enfants meurent !
Vivre est un don du ciel trop visible et trop beau !
Dieu, qui sait où l'on va, peut ouvrir un tombeau ;
Un roi, non... Je les rends tous deux à leur famille ;
Ils vivront... Ce vieillard et cette jeune fille
Me béniront ! C'est dit.
(Il signe.)
J'ai signé, moi, le roi !
Le cardinal sera furieux ; mais, ma foi !
Tant pis ! cela fera plaisir à Bellegarde.

Et Langely dit à demi-voix :

On peut bien, une fois, être roi, par mégarde !

Quel chef-d'œuvre que cet acte ! Et quand on pense que, lorsque M. Crosnier était pressé, et qu'il avait besoin de changer son spectacle, il supprimait cet acte, qui, au dire de la critique, *faisait longueur !...*

Au cinquième acte, la grâce est révoquée. Les jeunes gens doivent mourir. On les amène un instant respirer l'air dans la cour du cachot. Didier s'entretient avec le spectre de la mort, visible pour lui seul ; Saverny dort son dernier sommeil. En se prostituant à Laffemas, Marion a obtenu que le juge lui laisserait sauver son amant, et elle entre en disant, toute brûlée des morsures du juge :

Sa lèvre est un fer rouge, et m'a toute marquée !

Supposez que mademoiselle Mars, qui n'a pas voulu dire :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

eût eu un pareil vers à dire, et voyez la lutte entre elle et l'auteur. Mais Dorval trouvait cela tout simple, elle, et elle disait ce vers avec une expression admirable.

Quant à Bocage, il était véritablement superbe de haine, d'orgueil et de dédain, lorsque, n'y pouvant plus tenir, et laissant échapper le secret qui, jusque-là, comme le renard du jeune Spartiate, lui rongeait les entrailles, il s'écriait :

Marie... ou Marion ?
— Didier, soyez clément !
— Madame, on n'entre pas ici facilement ;
Les bastilles d'Etat sont nuit et jour gardées ;
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées !
Pour que devant vos pas la porte s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici ?
— Didier, qui vous a dit ?
— Personne... Je devine !
— Didier, j'en jure ici par la bonté divine,
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver...
— Merci !
Ah ! qu'on soit jusque-là sans pudeur et sans âme,
C'est véritablement une honte, madame !
Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris
Qui se fait acheter ma tête à de tels prix ?
Où donc est le geôlier, le juge ? où donc est l'homme ?
Que je le broie ici ! que je l'écrase... comme
Ceci !
(Il brise le portrait de Marion.)
Le juge ! Allez, messieurs, faites des lois,
Et jugez ! Que m'importe, à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme
Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme !

Je défie qu'on me trouve quelque chose de plus énergique et de plus douloureux dans aucune langue qui ait été écrite depuis le jour où la bouche de l'homme a proféré son premier cri, jeté sa première plainte.

Enfin, Didier pardonne à Marion d'être Marion, et un instant, la courtisane rachetée redevient amante. C'est alors qu'elle disait ces deux vers charmants, supprimés à la représentation, et même, je crois, dans la pièce imprimée :

De l'autre Marion rien en moi n'est resté,
Ton amour m'a refait une virginité !

Puis le bourreau entre, puis les deux jeunes gens marchent à l'échafaud, puis la muraille tombe, puis Richelieu passe par la brèche dans sa litière, et Marion Delorme, couchée à terre, à moitié évanouie, reconnaissant le bourreau de Didier, se relève en criant avec un geste de menace et de désespoir :

Regardez tous ! voici l'homme rouge qui passe !

Il y a vingt-deux ans que je méditais ainsi dans le coupé de ma diligence, en repassant dans ma mémoire toute la pièce de *Marion Delorme*. Après vingt-deux ans, je viens de la relire pour écrire ce chapitre : rien n'a changé dans mon appréciation, et je trouve aujourd'hui le drame plus beau peut-être que je ne le trouvais alors.

Maintenant, d'où vient que son succès fut inférieur à celui d'*Hernani* et à celui de *Lucrèce Borgia?*

Voilà de ces mystères que n'éclairciraient ni la sibylle de Cumes, ni la pythonisse de Delphes, — ni l'*âme de la terre*, qui parle aux *spirites*.

Eh bien, je le dis hautement, il y a une chose dont je suis heureux aujourd'hui comme je l'étais alors : c'est qu'en relisant ce beau drame, dont j'achèterais chaque acte, si cela était possible, par une année de ma vie, je n'ai éprouvé pour mon cher Victor qu'une admiration plus grande, qu'une amitié plus vive, et pas un atome d'envie.

Seulement, je répète, à mon bureau de Bruxelles, ce que je disais dans ma diligence de Rouen : « Ah ! si je faisais de pareils vers, sachant faire une pièce comme je la sais faire !... »

J'arrivai à Paris sans avoir pensé à autre chose que *Marion Delorme*. J'en avais complètement oublié *Charles VII*.

Le soir même de mon arrivée, j'allai embrasser Bocage et Dorval. Ils me promirent de jouer pour moi, et j'allai prendre ma place dans la salle.

Ce que j'avais prévu était ce qui nuisait à la pièce ; à part Bocage, qui jouait Didier, Dorval, Marion, et Chéri, Saverny, toute la pièce était abandonnée. Il en résultait que cette poésie merveilleuse s'éteignait comme, sous une haleine, s'éteint le brillant d'un miroir.

Je sortis du théâtre le cœur navré.

CCX

UNE COLLABORATION

J'eus besoin de laisser passer quelques jours pour avoir le courage d'en revenir à mes vers, après avoir entendu et relu ceux d'Hugo.

J'étais tout disposé à faire pour *Charles VII* ce que Harel m'avait invité à faire pour *Christine* : à le remettre en prose.

Enfin, je réunis quelques amis à la maison, et je leur lus mon nouveau drame.

Mais, soit que je le lusse mal, soit qu'ils fussent venus avec des préventions, la lecture ne fit pas même sur eux l'effet que j'en attendais.

Ce non-succès me découragea. Je devais lire, le surlendemain, à Harel, qui m'avait déjà envoyé ma prime de mille francs, et à Georges, à laquelle était destiné le rôle de Bérengère. J'écrivis à Harel de ne pas compter sur la pièce, et je lui renvoyai ses mille francs. J'étais décidé à ne pas faire jouer mon drame.

Harel ne crut ni à mon abnégation ni à mon honnêteté. Il accourut tout effaré chez moi. Je lui exposai mes raisons, dépréciant mon œuvre avec autant de soin qu'un autre en eût mis à exalter la sienne. Mais, à tout ce que je lui disais, Harel prenait une prise, et répétait :

— Ce n'est pas cela !... ce n'est pas cela !... ce n'est pas cela !

— Mais qu'est-ce donc, alors ? m'écriai-je.

— C'est que le Théâtre-Français vous offre cinq mille francs de prime !

— A moi ?

— Je le sais.

— A moi, cinq mille francs de prime ?

— Je vous dis que je le sais, et la preuve...

Il tira de sa poche cinq billets de mille francs.

— La preuve, c'est que voilà les cinq mille francs que je vous apporte.

Et il me tendit les cinq billets.

J'en pris un.

— C'est bon, lui dis-je ; il n'y a rien de changé au programme ; je lirai après-demain. Seulement, prévenez Lockroy de se trouver à la lecture.

— Eh bien, les quatre autres mille francs ?

— Ils ne m'appartiennent pas, mon cher ; en conséquence, reprenez-les.

Harel se gratta l'oreille, et me regarda de côté.

Il était évident qu'il ne comprenait pas.

Il avait tant d'esprit, pauvre Harel !

Le surlendemain, je lisais avec un succès immense à Harel, à Georges, à Janin et à Lockroy.

La pièce fut mise immédiatement en répétition. Elle devait passer aussitôt après un drame de *Mirabeau*, qui était à l'étude.

Je voudrais bien dire de qui était ce drame de *Mirabeau* ; mais je ne m'en souviens plus. Ce que je sais, c'est que le rôle principal était pour Frédérick, et que l'on comptait beaucoup sur l'ouvrage.

Quant à *Charles VII*, il fut distribué ainsi qu'il suit : Savoisy, Ligier ; Bérengère, Georges ; Yaqoub, Lockroy ; Charles VII, Delafosse ; Agnès Sorel, Noblet.

Cette besogne de distribution faite, je me tournai immédiatement vers *Richard*, dont la couleur toute moderne, le cachet politique, l'allure vivante et même un peu brutale, rentraient mieux dans mon âge et dans ma spécialité que les études du XVe et du XVIe siècle.

Hâtons-nous de dire que j'étais loin d'être familiarisé avec ces époques comme je le suis aujourd'hui.

J'écrivis à Goubaux que je me mettais à sa disposition, soit qu'il lui plût de venir, le lendemain, déjeuner avec moi, soit qu'il voulût me recevoir chez lui.

Nous étions devenus voisins ; j'avais quitté mon logement de la rue de l'Université, et j'avais pris un troisième étage dans le square d'Orléans, très belle maison qu'on venait de bâtir, rue Saint-Lazare, nº 42 et où habitaient déjà quelques-uns de mes amis, Zimmermann, Etienne Arago, Robert Fleury, Gué. Je crois que Zimmermann et Robert Fleury l'habitent encore aujourd'hui. Gué est mort ; Etienne Arago est en exil.

Goubaux, qui demeurait rue Blanche, nº 10, me donna rendez-vous chez lui, pour six heures du soir.

Nous devions dîner d'abord et causer ensuite de *Richard Darlington*.

Je dis *causer*, parce que, au moment de lire, il se trouva qu'il n'y avait à peu près rien d'écrit.

Cependant, Goubaux avait trouvé quelques points de repère qui devaient servir de jalons à nos trois actes.

C'étaient surtout des traits de caractère pour le personnage de l'ambitieux. Un des principaux était celui où le docteur Grey, rappelant devant Richard et Mawbray, au moment où Richard va épouser Jenny, les circonstances de la fameuse nuit qui fait le sujet du prologue, raconte qu'une voiture s'arrêta à la porte. « Cette voiture avait-elle des *armoiries?* » demande Richard.

Un autre, fort remarquable aussi, m'était donné pour en faire ce que je voudrais : la fille de Da Sylva, Caroline, la mère de Richard, a épousé un lord Wilmor ; c'est la fille de ce lord Wilmor qui va épouser Richard, séduit par le roi, et décidé à divorcer avec Jenny. Seulement, Caroline, qui ne voit dans Richard qu'un membre influent du Parlement, destiné un jour à être ministre, demande une entrevue à Richard pour lui révéler un grand secret ; ce secret, c'est l'existence d'un garçon perdu dans le petit village de Darlington, et qui, étant son fils, a droit à sa fortune. Richard écoute avec une attention croissante ; puis, à un moment donné, le récit de lady Wilmor coïncide de telle façon avec celui de Mawbray, qu'il n'y a plus de doute pour lui : mais, au lieu de se révéler, au lieu de se jeter dans les bras de cette femme qui avoue sa honte, qui pleure, qui redemande son enfant, il s'écarte doucement d'elle, pour pouvoir se dire à demi-voix : « C'est ma mère ! » et se demander, à demi-voix toujours : « Quel peut être mon père ? »

Enfin, Richard a accepté les propositions du roi ; il faut qu'il se débarrasse de sa femme à quelque prix que ce soit, fût-ce par un crime.

Voilà à peu près où en était l'ouvrage à notre première causerie avec Goubaux.

De mon côté, je tenais ma parole : j'apportais le prologue entièrement exécuté.

C'était bien comme je l'avais fait que l'avait rêvé Goubaux Je n'avais donc qu'à prendre courage, et continuer.

Pendant que Goubaux racontait, mon esprit s'était accroché à tous les fils tendus par lui, et, comme un actif tisserand, en moins d'une heure, j'avais presque entièrement tracé mon canevas.

Je lui fis part de mon travail d'esprit, tout informe qu'il était encore. La scène de divorce entre Richard et sa femme me plaisait surtout énormément. Une scène de Schiller m'était revenue à la mémoire, scène d'une beauté et d'une vigueur merveilleuses. Cette scène entre Philippe II et Elisabeth, je voyais moyen de l'appliquer à Richard et à Jenny. Quand nous en serons là, je mettrai les deux scènes en regard.

Tout ce travail préparatoire arrêté entre nous ; — en outre, une chose convenue, à savoir, que Goubaux et Beudin écriraient ensemble la scène des élections, pour laquelle je manquais de détails, tandis que Beudin avait assisté, à Londres, à des scènes de ce genre, — Goubaux me regarda.

— Une seule chose m'inquiète maintenant, dit-il.

— Une seule ?

— Oui, je vois tout le reste de la pièce, et, en vos mains, cela ne peut venir qu'à bien.

— Et quelle est cette chose qui vous inquiète?

— Le dénoûment.

— Comment, le dénoûment ? Mais nous l'avons trouvé, Mawbray se présente comme témoin, et dit à Richard, près de signer : « Tu es mon fils, et je suis le bourreau ! » Richard tombe à la renverse, et un coup de sang l'envoie à tous les diables, où il mérite bien d'aller.

— Non, ce n'est point cela, dit Goubaux en secouant la tête.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— C'est la façon dont il se débarrassera de sa femme.

— Ah ! dis-je. Et vous n'avez aucune idée là-dessus?

— J'avais bien l'idée de la lui faire empoisonner en prenant le thé.

Je secouai la tête à mon tour.

— Il faut que la mort de Jenny soit, non pas une chose réfléchie mais une chose de situation, un acte d'emportement.

— Eh ! oui, je le sens bien... Mais un coup de poignard... Richard n'est pas un Antony, Richard ne porte pas un poignard dans la poche de son habit !

— Aussi, dis-je, il ne lui donnera pas un coup de poignard.

— Mais, s'il ne l'empoisonne pas, s'il ne lui donne pas un coup de poignard, que lui fera-t-il ?

— Il la f... par la fenêtre !

— Hein ?

Je répétai

— Je croyais avoir mal entendu, dit Goubaux.

— Non.

— Mais vous êtes fou, mon cher ami !

— Laissez-moi faire.

— Mais c'est impossible !

— Je vois la scène... Au moment où Richard croit Jenny enlevée par Tompson, il la retrouve cachée dans le cabinet de la chambre même où l'on va signer le contrat ; au même moment, il entendra dans l'escalier les pas de Da Sylva et de sa fille. Pour ne pas être surpris avec Jenny, il n'aura plus qu'un moyen, c'est de la jeter par la fenêtre, et il l'y jettera.

— Je vous avoue que vous m'épouvantez avec vos moyens ! Au second acte, il casse la tête de Jenny contre un meuble, au troisième acte, il la jette par la fenêtre... Oh ! la la !

— Écoutez, laissez-moi toujours faire la chose comme je l'entends ; la chose faite, si elle est absurde, nous la supprimerons.

— Vous entendrez raison ?

— Moi ? Soyez tranquille ; une fois convaincu, je referai, s'il le faut, la pièce d'un bout à l'autre.

— A quand le premier acte ?

— Nous sommes... quel jour de la semaine ?

— Lundi.

— Venez dîner avec moi jeudi : il sera fait.

— Mais vos répétitions de l'Odéon ?

— Bah ! on a collationné les rôles aujourd'hui ; pendant une quinzaine de jours, on va lire autour d'une table, ou répéter les rôles à la main. Dans quinze jours, Richard sera fait.

— *Amen !*

— Adieu.

— Vous vous en allez déjà ?

— Je vais aller travailler.

— A quoi ?

— Mais à *Richard* donc ! croyez-vous que j'aie trop de temps ? Il n'est pas commode à engrener, notre premier acte.

— N'oubliez pas le rôle de Tompson !

— Soyez tranquille, je le tiens... Quand nous serons à la scène où Mawbray le tue, nous lui ferons une mort à la Shakspeare.

— Mawbray le tue donc ?

— Oui... Ne vous en avais-je pas prévenu ?

— Non.

— Diable ! cela vous contrarierait-il que Mawbray tuât Tompson ?

— Moi ? Pas le moins du monde.

— Vous me l'abandonnez ?

— Tompson ? Parfaitement.

— Alors, c'est un homme mort... Adieu !

Et je sortis tout courant, et revins me coucher. A cette époque, j'avais encore l'habitude de ne faire mes drames qu'au lit.

Pendant que j'écrivais le premier tableau du premier acte, Goubaux et Beudin faisaient la scène des élections, si vive, si animée, si pleine de caractère. Lorsque Goubaux vint dîner avec moi, le jeudi suivant, tout était prêt, et les deux tableaux pouvaient se souder l'un à l'autre.

Je me mis alors au second acte, c'est-à-dire à la partie vivante du drame. Richard, arrivé par son talent aux premiers rangs de l'opposition, refuse toutes les offres qui lui sont faites par les ministres ; mais, adroitement poussé en face d'un inconnu, cet inconnu lui fait non seulement de telles offres, mais encore de telles promesses, que Richard vend sa conscience pour devenir le gendre de lord Wilmor, et être ministre

C'est dans le second tableau de cet acte que se passe la scène de divorce entre Richard et Jenny, scène imitée de Schiller.

Le mardi suivant, nous eûmes une nouvelle réunion. Tout allait à merveille, excepté la scène entre le roi et Richard. Je l'avais complètement manquée ; Goubaux s'en chargea et la refit telle qu'elle est, c'est-à-dire une des meilleures et des plus habiles de l'ouvrage.

Quant à la scène imitée de Schiller, voici le point d'imitation :

ACTE IV. — SCÈNE IX.

LE ROI. — Je ne me connais plus moi-même ! je ne respecte plus aucune voix, aucune loi de la nature, aucun droit des nations !

LA REINE. — Combien je plains Votre Majesté !

LE ROI. — Me plaindre ? La pitié d'une impudique !

L'INFANTE, *se jetant tout effrayée dans les bras de sa mère.* — Le roi est en colère, et ma mère chérie pleure ! *(Le roi arrache l'infante des bras de sa mère.)*

LA REINE, *avec douceur et dignité, mais d'une voix tremblante.* — Je dois pourtant garantir cette enfant des mauvais traitements !... Viens avec moi, ma fille ! *(Elle la prend*

dans ses bras.) Si le roi ne veut pas te reconnaître, je ferai venir de l'autre côté des Pyrénées des protecteurs pour défendre notre cause !

(Elle veut sortir.)

LE ROI, *troublé.* — Madame !

LA REINE. — Je ne puis plus supporter... C'en est trop ! *(Elle s'avance vers la porte, mais s'évanouit et tombe avec l'infante.)*

LE ROI, *courant à elle, avec effroi.* — Dieu ! qu'est-ce donc ?

L'INFANTE, *avec des cris de frayeur.* — Hélas ! ma mère saigne ! *(Elle s'enfuit en pleurant.)*

LE ROI, *avec anxiété.* — Quel terrible accident ! Du sang !... Ai-je mérité que vous me punissiez si cruellement ?... Levez-vous ! remettez-vous !... On vient... levez-vous !... On vous surprendra... levez-vous !... Faut-il que toute ma cour se repaisse de ce spectacle ? Faut-il donc vous prier de vous lever ?...

A *Richard,* maintenant.
Richard veut forcer Jenny à signer le divorce. Jenny refuse.

JENNY. — Mais que voulez-vous donc, alors ? Expliquez-vous clairement ; car tantôt je comprends trop, et tantôt pas assez.

RICHARD. — Pour vous et pour moi, mieux vaut un consentement mutuel.

JENNY. — Vous m'avez donc crue bien lâche ? Que, moi, j'aille devant un juge, sans y être traînée par les cheveux, déclarer de ma voix, signer de ma main que je ne suis pas digne d'être l'épouse de sir Richard ? Vous ne me connaissez donc pas, vous qui croyez que je ne suis bonne qu'aux soins d'un ménage dédaigné ; qui me croyez anéantie par l'absence ; qui pensez que je ploierai parce que vous appuierez le poing sur ma tête ? Dans le temps de mon bonheur, oui, cela aurait pu être ; mais mes larmes ont retrempé mon cœur ; mes nuits d'insomnie ont affermi mon courage ; le malheur enfin m'a fait une volonté ! Ce que je suis, je vous le dois, Richard ; c'est votre faute : ne vous en prenez donc qu'à vous... Maintenant, voyons ! à qui aura le plus de courage, du faible ou du fort. Sir Richard, je ne veux pas !

RICHARD. — Madame, jusqu'ici, je n'ai fait entendre que des paroles de conciliation.

JENNY. — Essayez d'avoir recours à d'autres !

RICHARD, *marchant à elle.* — Jenny !

JENNY, *froidement.* — Richard !

RICHARD. — Malheureuse ! savez-vous ce dont je suis capable ?

JENNY. — Je le devine.

RICHARD. — Et vous ne tremblez pas ?

JENNY. — Voyez.

RICHARD, *lui prenant les mains.* — Femme !

JENNY, *tombant à genoux de la secousse.* — Ah !...

RICHARD. — A genoux !

JENNY, *les mains au ciel.* — Mon Dieu, ayez pitié de lui ! *(Elle se relève.)*

RICHARD. — Ah ! c'est de vous qu'il a pitié, car je m'en vais.... Adieu, Jenny ; demandez au ciel que ce soit pour toujours !

JENNY, *courant à lui, et lui jetant les bras autour du cou.* — Richard ! Richard ! ne t'en va pas !

RICHARD. — Laisse-moi partir.

JENNY. — Si tu savais comme je t'aime !

RICHARD. — Prouvez-le-moi.

JENNY. — Ma mère ! ma mère !

RICHARD. — Voulez-vous ?

JENNY. — Tu me l'avais bien dit !

RICHARD. — Un dernier mot.

JENNY. — Ne le dis pas.

RICHARD. — Consens-tu ?

JENNY. — Ecoute-moi.

RICHARD. — Consens-tu ? *(Jenny se tait.)* C'est bien. Mais plus de messages, plus de lettres... Que rien ne vous rappelle à moi, que je ne sache même pas que vous existez ! Je vous laisse une jeunesse sans époux, une vieillesse sans enfant.

JENNY. — Pas d'imprécations ! pas d'imprécations !

RICHARD. — Adieu !

JENNY. — Vous ne partirez pas !

RICHARD. — Damnation !

JENNY. — Vous me tuerez plutôt !

RICHARD. — Ah ! laissez-moi ! *(Jenny, repoussée, va tomber la tête sur l'angle d'un meuble.)*

JENNY. — Ah !... *(Elle se relève tout ensanglantée.)* Ah ! Richard !... *(Elle chancelle en étendant les bras de son côté, et retombe.)* Il faut que je vous aime bien ! *(Elle s'évanouit.)*

RICHARD. — Evanouie !... blessée !... du sang !... Malédiction !... Jenny !.. Jenny ! *(Il la porte sur un fauteuil.)* Et ce sang qui ne s'arrête pas... *(Il l'étanche avec son mouchoir.)* Je ne peux cependant pas rester éternellement ici. *(Il se rapproche d'elle.)* Jenny, finissons... Je me retire... Tu ne veux pas répondre ?.. Adieu donc !...

Restait le dernier acte.

Le dernier acte se compose de trois tableaux : le premier se passe dans l'hôtel de Richard, à Londres, le second, dans une forêt ; le troisième, dans la chambre de Jenny.
On sait l'engagement que j'avais pris de faire jeter Jenny par la fenêtre. Eh bien, je m'apprêtais bravement à le tenir, et j'écrivais, comme d'habitude, la scène dans mon lit.
Voici la situation :
Mawbray a tué Tompson, qui enlevait Jenny, et a ramené celle-ci dans la chambre où a eu lieu, entre elle et son mari, la scène du second acte. Cette chambre n'a que deux portes : une qui donne sur l'escalier, l'autre dans un cabinet, et une fenêtre d'où la vue plonge dans un précipice.
A peine Jenny est-elle restée seule avec ses terreurs, — car elle ne peut pas douter que ce ne soit son mari qui l'ait fait enlever, — qu'elle entend et reconnaît le pas de Richard. Ne pouvant fuir, elle se réfugie dans le cabinet. Richard entre.

RICHARD. — J'arrive à temps ! A peine si je dois avoir, sur le marquis et sa famille, une demi-heure d'avance. — James, apportez des flambeaux, et tenez-vous à la porte pour conduire ici les personnes qui arriveront dans un instant... Bien... Allez ! *(Tirant sa montre.)* Huit heures ! Tompson doit être maintenant à Douvres, et, demain matin, il sera à Calais. Dieu le conduise !... Voyons si rien n'indique que cet appartement a été habité par une femme. *(Apercevant le chapeau et le châle que Jenny vient de déposer sur une chaise.)* La précaution n'était pas inutile... Que faire de cela ? Je n'ai pas la clef des armoires... Les jeter par la fenêtre : on les retrouvera demain... Ah ! des lumières sur le haut de la montagne... C'est sans doute le marquis ; il est exact... Mais où diable mettre ces chiffons ? Ah ! ce cabinet... j'en retirerai la clef. *(Il ouvre le cabinet.)*

JENNY. — Ah !

RICHARD, *la saisissant par le bras.* — Qui est là ?

JENNY. — Moi, moi, Richard... Ne me faites point de mal !

RICHARD, *l'attirant sur le théâtre.* — Jenny ! mais c'est donc un démon qui me la jette à la face toutes les fois que je crois être débarrassé d'elle ?... Que faites-vous ici ? qui vous y ramène ? Parlez vite...

JENNY. — Mawbray !

RICHARD. — Mawbray ! toujours Mawbray ! Où est-il, que je me venge enfin sur un homme ?

JENNY. — Il est loin... bien loin... reparti pour Londres... Grâce pour lui !

RICHARD. — Eh bien ?

JENNY. — Il a arrêté la voiture.

RICHARD. — Après?... Ne voyez-vous pas que je brûle?

JENNY. — Et moi, que je...

RICHARD. — Après? vous dis-je!

JENNY. — Ils se sont battus.

RICHARD. — Et?...

JENNY. — Et Mawbray a tué Tompson.

RICHARD. — Enfer!... Alors, il vous a ramenée ici?

JENNY. — Oui... oui... pardon!

RICHARD. — Jenny, écoutez!

JENNY. — C'est le roulement d'une voiture.

RICHARD. — Cette voiture...

JENNY. — Eh bien?

RICHARD. — Elle amène ma femme et sa famille.

JENNY. — Votre femme et sa famille!... Et moi, moi, que suis-je donc?

RICHARD. — Vous, Jenny? vous?... Vous êtes mon mauvais génie! vous êtes l'abîme où vont s'engloutir toutes mes espérances! vous êtes le démon qui me pousse à l'échafaud, car je ferai un crime!

JENNY. — Oh! mon Dieu!

RICHARD. — C'est qu'il n'y a plus à reculer, voyez-vous! vous n'avez pas voulu signer le divorce, vous n'avez pas voulu quitter l'Angleterre...

JENNY. — Oh! maintenant, maintenant, je veux tout ce que vous voudrez.

RICHARD. — Eh! maintenant, il est trop tard!

JENNY. — Qu'allez-vous donc faire alors?

RICHARD. — Je ne sais... mais priez Dieu!

JENNY. — Richard!...

RICHARD, *lui mettant la main sur la bouche.* — Silence! ne les entendez-vous pas? ne les entendez-vous pas? Ils montent!... ils montent!... Ils vont trouver une femme ici!

Je m'arrêtai tout court. J'avais été tant que j'avais pu aller. Il s'agissait, maintenant, de tenir ma parole à Goubaux.

Je sautai de mon lit à terre.

— C'est impossible! m'écriai-je me parlant à moi-même, et Goubaux l'avait bien dit: Richard va être forcé de prendre sa femme, de la traîner vers la fenêtre; elle se défendra; le public ne supportera pas la vue de cette lutte, et il aura parfaitement raison... D'ailleurs, en l'enlevant par-dessus le balcon, Richard montrera aux spectateurs les jambes de sa femme: les spectateurs riront, ce qui est bien pis que de siffler... Décidément, je suis une brute!... Il doit, cependant, y avoir un moyen!

Le moyen n'était pas facile à trouver; aussi je le cherchai quinze jours inutilement.

Goubaux ne comprenait rien au temps que je mettais à exécuter le troisième acte. Il m'écrivait lettres sur lettres. Je ne voulais pas lui avouer la cause réelle de mon retard; je prenais toute sorte de prétextes: je faisais mes répétitions, j'allais voir ma fille chez sa nourrice, j'avais une partie de chasse, que sais-je, moi? tous prétextes aussi valables à peu près que ceux que donne Pierre Schlemill pour s'excuser de n'avoir pas d'ombre.

Enfin, une belle nuit, je me réveillai en sursaut en criant comme Archimède: *eurêka!* et, dans le même costume que lui, je courus, non pas les rues de Syracuse, mais les coins et les recoins de ma chambre pour trouver un briquet phosphorique.

Les bougies allumées, je me recouchai, je pris mon crayon, mon manuscrit, et, haussant les épaules, en mépris de moi-même:

— Pardieu! dis-je, c'était simple comme l'œuf de Christophe Colomb: seulement, il fallait casser le bout!

Le bout était cassé: il n'y avait plus de lutte, Jenny ne risquait plus de montrer ses mollets, et Richard jetait toujours sa femme par la fenêtre.

Voici le mécanisme:

Après ces mots: « Ils vont trouver une femme ici! » Richard courait à la porte, et la fermait à double tour.

Pendant ce temps, Jenny courait à la fenêtre, et, du balcon, criait: « Au secours! au secours! »

Richard l'y suivait précipitamment; Jenny tombait à ses genoux. On entendait du bruit dans l'escalier; Richard tirait à lui les deux battants de la fenêtre, s'enfermant avec Jenny sur le balcon. Un cri retentissait. Richard, pâle et s'essuyant le front, repoussait d'un coup de poing les deux battants de la croisée. Il était seul sur le balcon. Jenny avait disparu! »

Le tour était fait!

A huit heures du matin, j'écrivais la dernière ligne du troisième acte de *Richard*, et, à neuf heures, j'étais chez Goubaux; — à dix, il reconnaissait que la fenêtre était, en effet, le seul chemin par lequel Jenny pût sortir.

CCXI

L'ÉDIFICE FÉODAL ET L'ÉDIFICE INDUSTRIEL. — LES OUVRIERS DE LYON. — M. BOUVIER-DUMOLARD. — LE GÉNÉRAL ROGUET. — DISCUSSION ET SIGNATURE DU TARIF RÉGLANT LE PRIX DE FAÇON DES TISSUS. — LES FABRICANTS REFUSENT DE S'Y SOUMETTRE. — « BESOINS FACTICES » DES CANUTS. — INSURRECTION DE LYON. — DIX-HUIT MILLIONS DE LISTE CIVILE. — CALCULS DE TIMON. — UN MOT MALHEUREUX DE M. DE MONTALIVET.

Pendant ce temps s'accomplissaient trois événements politiques des plus graves: Lyon se mettait en insurrection; — on discutait la liste civile; — la Chambre votait la loi sur l'abolition de l'hérédité de la pairie.

Nous passerons aussi rapidement que possible sur ces trois événements. Cependant, nous devons au plan de ces Mémoires d'en consigner ici les principaux détails. Il faut qu'on sache que, chaque fois que le pays a jeté un cri, nous l'avons entendu.

Commençons par Lyon.

Tout le monde connaît Lyon, pauvre ville de boue avec un dais de fumée, entassement de richesses et de misères, dont on n'ose parcourir les rues en voiture, non pas de peur d'écraser le peuple, mais de peur de l'insulter; où, pour quarante mille malheureux, les vingt-quatre heures de la journée ont dix-huit heures de travail, de râle et d'agonie.

Vous rappelez-vous la belle comparaison d'Hugo dans le quatrième acte d'*Hernani*:

Un édifice avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi-né se soumet.
. . . . Etre ce qui commence,
Seul, debout au plus haut de la spirale immense,
D'une foule d'Etats l'un sur l'autre étagés
Etre la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leurs fronts essuyer ses sandales,
Voir, au-dessous des rois, les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons;
Puis clercs et soldats; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, les hommes.

Eh bien, en face de cette pyramide aristocratique, couronnée par *ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur*, et resplendissante d'or et de diamants à chacun de ses étages, mettez la spirale populaire à l'aide de laquelle nous allons essayer de vous faire comprendre ce que c'est que Lyon, et vous aurez, non pas un pendant exact, mais, au contraire, une terrible opposition.

Donc, supposez une spirale composée de trois étages: au faîte, huit cents fabricants; au centre, dix mille chefs d'atelier; à la base, supportant ce poids immense qui pèse tout entier sur eux, quarante mille compagnons. Puis, bourdonnant, glanant, grapillant autour de cette spirale comme des frelons autour d'une ruche, les commissionnaires, parasites des fabricants, et fournisseurs des matières premières.

Or, le mécanisme commercial de l'immense machine est facile à comprendre.

Ces commissionnaires vivent des fabricants; ces fabricants vivent des chefs d'atelier; ces chefs d'atelier vivent des compagnons.

Joignez à cela l'industrie lyonnaise, la seule qui fasse vivre ces cinquante ou soixante mille personnes, attaquée sur tous les points par la concurrence; — l'Angleterre produisant à

son tour, et ruinant doublement Lyon, d'abord parce qu'elle cesse de s'y approvisionner, ensuite parce qu'elle produit ; — Zurich, Bâle, Cologne et Berne, dressant des métiers, et se faisant rivales de la seconde ville de France.

Il y a quarante ans, quand le système continental de 1810 forçait la France entière de s'approvisionner à Lyon, l'ouvrier gagnait de quatre à six francs par jour. Alors, il nourrissait avec facilité sa femme et cette nombreuse famille qui éclôt presque toujours sur la couche imprévoyante de l'homme du peuple.

Mais, depuis la chute de l'Empire, c'est-à-dire depuis dix-sept ans, le salaire n'avait fait que descendre, de quatre francs à quarante sous, puis à trente-cinq, puis à trente, puis à vingt-cinq.

Enfin, à l'époque où nous sommes arrivés, le simple compagnon tisseur d'étoffe unie gagnait dix-huit sous par jour pour un travail de dix-huit heures... Un sou par heure !... De là, impossibilité de vivre.

Les malheureux ouvriers luttèrent longtemps en silence, essayant, à chaque trimestre, de se retirer dans des chambres plus étroites, dans des quartiers plus méphitiques ; essayant, chaque jour, de retrancher quelque chose sur leurs repas et sur ceux de leurs enfants.

Mais enfin, quand ils se virent en face de l'asphyxie faute d'air, en face de la famine faute de pain, il s'éleva de la Croix-Rousse, — il y a des noms caractéristiques, n'est-ce pas ? — il s'éleva de la Croix-Rousse, c'est-à-dire de la cité ouvrière, un immense sanglot pareil à celui que Dante entendit en traversant le premier cercle de l'enfer. C'était la plainte de cent mille souffrants.

Deux hommes commandaient à Lyon, l'un représentant le pouvoir civil, l'autre la force militaire : un préfet et un général.

Le préfet se nommait Bouvier-Dumolard ; le général se nommait Roguet.

Le premier, dans ses fonctions administratives, qui le mettaient en contact avec toutes les classes de la société, avait été à même d'étudier cette sombre et profonde misère ; misère d'autant plus terrible, que non seulement on n'y voyait pas de remède, mais encore qu'elle allait s'aggravant tous les jours.

Quant au général, qui ne connaissait que ses soldats à cinq sous par jour, et qui savait que chacun d'eux avait une ration avec laquelle un canut eût pu nourrir sa femme et ses enfants, il ne s'inquiétait pas d'autre chose.

Le cri de douleur des pauvres affamés vint donc frapper bien différemment le général et le préfet.

On s'informa de part et d'autre de ce que voulait dire ce cri de douleur.

Les ouvriers demandaient un tarif.

Le général Roguet assembla les prud'hommes et leur demanda une mesure de compression.

M. Bouvier-Dumolard, au contraire, voyant les prud'hommes assemblés, leur demanda une augmentation de salaire.

Le 11 octobre, le conseil des prud'hommes prit cet arrêté :

« Considérant qu'il est de notoriété publique que beaucoup de fabricants payent réellement des façons trop minimes, il est utile qu'un tarif *au minimum* soit fixé pour le prix des façons. »

En conséquence, il y eut, le 15 octobre suivant, réunion à l'hôtel de la préfecture.

Le tarif devait être discuté contradictoirement entre vingt-deux ouvriers délégués par leurs camarades, et vingt-deux fabricants que la chambre de commerce avait désignés.

Cette mesure, en supposant qu'elle eût besoin d'antécédents pour être légale, avait été autorisée en 1789 par l'Assemblée constituante, en 1793 par la Convention, enfin en 1811 par l'Empire.

Rien ne fut décidé dans cette première réunion.

Le 21 octobre, une nouvelle assemblée fut convoquée au même endroit, et dans le même but.

Les fabricants étaient moins pressés que les ouvriers ; cela se conçoit : ils devaient donner, et les ouvriers recevoir ; ils devaient perdre, et les ouvriers gagner.

Les fabricants dirent qu'ayant été nommés d'office, ils ne pouvaient engager leurs confrères.

Une troisième réunion fut indiquée pour que les fabricants eussent le loisir de nommer leurs fondés de pouvoir.

Pendant ce temps, les ouvriers mouraient de faim.

Cette réunion fut fixée au 25 octobre.

La vie ou la mort de quarante mille compagnons, celle de leurs pères, de leurs mères, de leurs femmes et de leurs enfants ; l'existence de plus de cent mille personnes allait se discuter dans cette séance.

Aussi, spectacle inconnu, lamentable, effrayant, vit-on, à dix heures du matin, descendre ce peuple de malheureux, qui venait attendre son arrêt sur la place de la préfecture.

Au reste, parmi ces milliers de suppliants, pas une arme ! une arme les eût empêchés de joindre les mains, et ils ne voulaient que prier.

Le préfet, effrayé de cette multitude, effrayante même dans son silence, s'avança vers elle.

Au milieu de ces soixante ou quatre-vingt mille personnes de tout âge et de sexes différents, il y avait à peu près trente mille hommes.

— Mes enfants, leur dit le préfet, retirez-vous, je vous en prie, au nom de votre propre intérêt. Si vous restez là, le tarif aura l'air d'être imposé par votre présence. Or, pour être valable, il faut que la délibération soit deux fois libre : libre en réalité, et libre en apparence.

Toutes ces voix affamées, toutes ces poitrines sans haleine, retrouvèrent de la force pour crier :

— Vive le préfet !

Puis, humblement, sans plaintes, sans observations, ils se retirèrent.

Le tarif fut signé.

Il en résultait une augmentation de vingt-cinq pour cent — pas tout à fait cinq sous par jour. Mais cinq sous par jour, c'était la vie de deux enfants.

Aussi ce fut une grande joie dans toute cette pauvre multitude : les ouvriers illuminèrent leurs fenêtres, et, bien avant dans la nuit, ils chantèrent et dansèrent entre eux.

Cette joie était bien innocente.

Les fabricants crurent que ces chants étaient des chants de triomphe, et ces danses des carmagnoles présageant un second 93.

C'était un acheminement pour arriver à refuser le tarif.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que l'on comptait déjà dix ou douze refus.

Le conseil des prud'hommes condamna ceux qui avaient refusé.

Les fabricants se réunirent et décidèrent qu'au lieu de refus partiels, on ferait une protestation en masse. Cent quatre fabricants protestèrent, en effet, déclarant qu'ils ne se croyaient pas obligés de venir en aide à des hommes qui s'étaient créé des *besoins factices*.

Des *besoins factices*, avec dix-huit sous par jour ! quels sybarites !

Devant cette protestation, le préfet, cœur bon, mais esprit irrésolu, recula.

Les prud'hommes, voyant reculer le préfet, reculèrent eux-mêmes.

Prud'hommes et préfet déclarèrent que le tarif n'était point obligatoire, et que ceux des fabricants qui voulaient se soustraire à l'augmentation imposée en avaient le droit.

Sur huit cents fabricants, six ou sept cents profitèrent de la permission.

Alors, les malheureux tisseurs résolurent de cesser tout travail pendant huit jours. Pendant ces huit jours, ils se promèneraient désarmés et suppliants dans la ville, ne faisant d'autre démonstration que de saluer avec affectation et reconnaissance ceux des fabricants qui, plus humains que les autres, avaient observé le tarif.

Cette humilité rendit les fabricants de plus en plus dédaigneux ; un d'eux reçut une députation d'ouvriers avec des pistolets sur sa table ; un autre, à des malheureux qui lui disaient : « Il y a deux jours qu'il ne nous est entré un morceau de pain dans le ventre, » répondit :

— Eh bien, nous y fourrerons des baïonnettes !

De son côté, le général Roguet, malade et, par conséquent, de mauvaise humeur, fit placarder la loi sur les attroupements.

Le préfet comprit tous les malheurs qui pouvaient résulter d'une pareille mesure, et se rendit chez le général Roguet pour essayer de la faire rapporter.

Le général Roguet refusa de le recevoir.

Il y a des aveuglements étranges, et ce sont surtout les chefs militaires qui sont sujets à ces aveuglements.

Trente mille ouvriers — désarmés, c'est vrai, mais on sait avec quelle rapidité s'arment trente mille hommes — trente mille ouvriers parcouraient les rues de Lyon ; le général Roguet n'avait sous ses ordres que le 66e de ligne, trois escadrons de dragons, un bataillon du 13e et quelques compagnies du génie : en tout, trois mille soldats à peine.

Il persista dans ses mesures de provocation.

On était au 19 novembre. Le général, sous prétexte de la réception du général Ordomont, commanda, pour le lendemain, une revue sur la place Bellecour.

Il était difficile de ne pas voir qu'une menace était renfermée dans cet ordre.

Par malheur, ceux qu'on menaçait commençaient à être à bout de patience. Ce qu'avait dit l'un d'eux n'était point une métaphore poétique : beaucoup n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures. Encore deux ou trois jours de patience de la part de l'autorité militaire, et ceux-là n'étaient plus à craindre : ils seraient morts.

Le 21 novembre, — c'était un lundi, — quatre cents ouvriers en soie se réunirent à la Croix-Rousse. Ils se mirent en marche, leurs syndics en tête, n'ayant d'autres armes que des bâtons. Ils comprenaient qu'il fallait en finir, et ils étaient résolus à aller d'atelier en atelier, et à décider leurs camarades à faire grève avec eux jusqu'à ce que le tarif fût adopté d'une façon sérieuse et définitive.

Tout à coup, au tournant d'une rue, ils se trouvèrent en face d'une soixantaine de gardes nationaux qui faisaient patrouille.

Un officier, emporté par un mouvement belliqueux, s'écria en les apercevant :

— Mes amis, balayons toute cette canaille !

Et, tirant son sabre, il s'élança sur les ouvriers.

Les soixante gardes nationaux le suivirent en chargeant à la baïonnette.

Des soixante gardes nationaux, vingt-cinq furent désarmés en un tour de main ; le reste prit la fuite

Puis, satisfaits de cette première victoire, sans changer la nature toute pacifique de leur manifestation, les ouvriers se reprirent par le bras, et, marchant quatre par quatre, commencèrent de descendre ce que l'on appelle la Grande-Côte.

Mais les fuyards avaient jeté l'alarme. Une colonne de gardes nationaux de la première légion, composée entièrement de fabricants, prit les armes en toute hâte, et s'avança résolument à la rencontre des ouvriers.

C'étaient les deux nuages chargés d'électricité, et allant l'un contre l'autre par des courants contraires. Leur choc amène la foudre.

La colonne de la garde nationale fit feu. Huit ouvriers tombèrent.

C'était désormais une sorte d'extermination : le sang avait coulé.

A Paris, en 1830, on s'était battu pour une idée, et l'on s'était bien battu ; à Lyon, en 1831, on allait se battre pour du pain, et l'on se battrait mieux encore.

Un cri terrible, formidable, immense, retentit dans toute la cité ouvrière.

— Aux armes ! on assassine nos frères !

Alors, la colère fit bourdonnante cette immense ruche que la faim faisait muette. Chaque maison jeta dans la rue tout ce qu'elle avait d'hommes en état de combattre : l'un avec un bâton, l'autre avec une fourche, quelques-uns avec des fusils.

En un clin d'œil, construites par des femmes et par des enfants, les barricades s'élèvent ; un groupe d'insurgés amène, avec de grands cris, deux pièces de canon appartenant à la garde nationale de la Croix-Rousse : cette garde nationale, non seulement les a laissé prendre, mais encore elle les a offertes. Si l'on ne poursuit pas les ouvriers dans leurs retranchements, elle restera neutre : mais, si l'on attaque les barricades, elle a des fusils et des cartouches, elle les défendra.

Le soir, quarante mille hommes étaient armés, debout, se pressant contre des bannières sur lesquelles étaient écrits ces mots, — la plus sombre devise peut-être qu'ait jamais tracée la main sanglante de la guerre civile :

VIVRE EN TRAVAILLANT

OU

MOURIR EN COMBATTANT !

Pendant toute la soirée du 21, on se battit ; pendant toute la journée du 22, on s'égorgea.

Oh ! comme on se tue bien entre compatriotes, entre citoyens, entre frères ! — D'ici à cinquante ans, la guerre civile sera la seule guerre possible.

A sept heures du soir, tout était fini, et la troupe battait en retraite devant le peuple, vainqueur sur tous les points.

A minuit, le général Roguet, hissé à force de bras sur un cheval où le secouait la fièvre, sortait de la ville, qu'il lui était impossible de tenir plus longtemps.

Il se retira par le faubourg Saint-Clair, sous un dais de feu, à travers une grêle de balles.

L'odeur de la poudre rendit la force au vieux soldat : il se redressa sur son cheval, et se grandit sur ses étriers.

— Ah ! dit-il, voilà enfin que je respire ! je me sens mieux ici que dans les salons de l'hôtel de ville.

Pendant ce temps, le peuple frappait aux portes de ce même hôtel de ville que lui abandonnaient le préfet et les membres de la municipalité.

Une fois à l'hôtel de ville, ce palais du peuple, le peuple sentit qu'il était le maître.

Mais à peine eut-il senti qu'il était le maître, qu'il s'effraya de son pouvoir.

Ce pouvoir fut divisé entre huit personnes : Lachapelle, Frédéric, Charpentier, Perenon, Rosset, Garnier, Dervieux et Filhol.

Les trois premiers étaient des ouvriers qui ne pensaient qu'au maintien du tarif ; les cinq autres étaient des républicains qui voyaient la question politique au delà de la question pécuniaire.

Le lendemain du jour où les huit délégués du peuple s'étaient établis en administration provisoire, les administrateurs provisoires étaient sur le point de s'égorger.

Les uns voulaient marcher hardiment dans la voie de l'insurrection ; les autres voulaient se rallier à l'autorité civile.

Les derniers l'emportèrent.

On en revint à M. Bouvier-Dumolard.

Le 3 décembre, à midi, le prince royal et le maréchal Soult reprenaient possession de la seconde capitale du royaume, et y rentraient tambour battant et mèche allumée.

Les ouvriers furent désarmés, et retombèrent, pour faire face à leurs nécessités et aux *besoins factices* qu'ils s'étaient créés, à dix-huit sous par jour. La garde nationale fut licenciée, et la ville mise en état de siège. M. Bouvier-Dumolard fut destitué.

Que faisait le roi, pendant ce temps ?

Ses ministres préparaient, sous sa dictée, une note dans laquelle il demandait à la Chambre dix-huit millions de liste civile, — quinze cent mille francs par mois, — cinquante mille francs par jour ; sans compter ses cinq millions de rente comme fortune personnelle, et deux ou trois millions de dividende dans des entreprises particulières.

Déjà M. Laffitte, un an auparavant, avait glissé sous les yeux de la commission du budget une note tendant à fixer la liste civile du roi à dix-huit millions.

La commission avait lu la note, et, il faut lui rendre cette justice, elle en avait été effrayée au point de ne pas oser la produire. Cette note avait laissé même une très fâcheuse impression ; si fâcheuse, qu'il avait été convenu entre le ministre et le roi, que le roi écrirait au ministre une lettre confidentielle dans laquelle le roi dirait que ses désirs ne s'étaient jamais élevés jusqu'au chiffre de dix-huit millions, et qu'il fallait mettre cette demande sur le compte de ces courtisans trop empressés qui compromettent, par leur dévouement, le pouvoir royal qu'ils croient servir.

Cette lettre confidentielle avait été confidentiellement montrée, et avait produit un excellent effet.

Mais, quand on sut à la cour que la révolte de Lyon n'avait rien de politique, et que les canuts ne s'étaient révoltés que parce qu'ils ne pouvaient pas vivre avec dix-huit sous par vingt-quatre heures, on jugea que le moment était venu de donner au roi ses cinquante mille francs par jour.

On demandait, pour un seul homme, ce qui, à cent vingt lieues de là, suffisait à la vie de cinquante-quatre mille hommes.

C'était trente-sept fois plus que n'avait demandé Bonaparte, premier consul, et cent quarante-huit fois plus que ne touche le président des Etats-Unis.

Le temps était d'autant plus mal choisi, que, le 1er janvier 1832, — nous anticipons de trois mois sur les événements, — le bureau de bienfaisance du douzième arrondissement publiait la circulaire suivante :

« Vingt-quatre mille personnes inscrites sur les contrôles du douzième arrondissement de Paris manquent de pain et de vêtements. Beaucoup sollicitent quelques bottes de paille pour se coucher. »

Il est vrai que la demande de dix-huit millions de liste civile était motivée sur les besoins royaux. Chaque besoin avait son chiffre.

Ainsi, tandis que cinq ou six mille malheureux du douzième arrondissement sollicitaient quelques bottes de paille pour se coucher, le roi *avait besoin* de quatre-vingt mille francs pour les médicaments nécessaires à sa santé ; le roi *avait besoin*, pour son service personnel, de trois millions sept cent soixante et treize mille cinq cents francs ; le roi *avait besoin* d'un million deux cent mille francs pour chauffer les fourneaux souterrains de sa bouche.

C'était beaucoup de remèdes, on en conviendra, pour un roi dont la santé était devenue proverbiale, et qui savait assez de médecine pour se passer de médecin, dans ses indispositions ordinaires ; c'était un grand luxe pour un roi qui avait supprimé grand écuyer, grand veneur, grand maître des cérémonies, toutes les grandes charges de l'Etat, et qui avait lancé le programme nouveau en France d'une petite cour moitié bourgeoise et moitié militaire ; enfin, c'était beaucoup de bois et de charbon donné à un roi qui avait à lui, soit comme propriété paternelle, soit comme apanage, les plus belles forêts de l'Etat.

Il est vrai que l'on calcula que la vente de bois que faisait annuellement le roi, et qui suffisait à chauffer le dixième de la France, ne suffisait pas à chauffer les fourneaux souterrains du Palais-Royal.

On calcula bien autre chose.

C'était le temps des calculs. Il y avait, à cette époque-là, un grand calculateur qui est mort depuis, et qu'on appelait Timon le Misanthrope. Ah ! s'il n'était pas mort !...

Il calcula que, dix-huit millions de liste civile, c'était :

La cinquantième partie du budget de la France ;

Ce que produit la contribution de nos trois départements les plus peuplés, les départements de la Seine, de la Seine-Inférieure et du Nord ;

Ce que payent à l'Etat, pour l'impôt foncier, dix-huit autres départements ;

Quatre fois plus que ne versent dans les coffres de l'Etat le Calaisis, le Boulonnais, l'Artois et leur six cent quarante mille habitants, pour les contributions de toute espèce d'une année ;

Trois fois plus que ne rapporte l'impôt sur le sel ;

Deux fois plus que le gain du ministère sur la loterie ;

La moitié de ce que produit le monopole de la vente du tabac ;

La moitié de ce qu'on alloue annuellement pour l'entretien de nos ponts, de nos routes, de nos ports, de nos canaux, entretien qui donne du travail à plus de quinze mille personnes ;

Neuf fois plus que tout le budget de l'instruction publique, avec les encouragements, les subventions, les bourses nationales ;

Le double de la dépense du ministère des affaires étrangères, qui paye trente ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, cinquante secrétaires d'ambassade et de légation, cent cinquante consuls généraux, consuls, vice-consuls, drogmans et agents consulaires ; quatre-vingt-dix chefs de division, chefs de bureau, sous-chefs, employés, commis, traducteurs, gens de service ;

La solde d'une armée de cinquante-cinq mille hommes, officiers de tous grades, sous-officiers, caporaux et soldats ;

Un tiers de plus que ne coûte le personnel de toute l'administration de la justice ; — notez qu'en disant que la justice est payée, nous ne disons pas qu'elle soit rendue.

Enfin, une somme suffisante à donner du travail, toute l'année, à soixante et un mille six cent quarante-trois ouvriers de la campagne !...

Ce calcul ne laissa point que de faire réfléchir la bourgeoisie, si enthousiaste qu'elle fût de son roi.

Puis, comme si tous les malheurs dussent s'acharner à cette fatale liste civile de 1832, voilà M. de Montalivet, chargé de trouver de bonnes raisons pour la faire avaler aux contribuables, qui s'avise de dire en pleine Chambre :

— Si le luxe est banni du palais du roi, il le sera bientôt des maisons de ses *sujets*.

A ces mots, l'explosion fut prompte et immense ; on eût dit qu'ils avaient mis le feu à la poudrière de Grenelle.

— Les hommes qui font les rois ne sont pas les sujets des rois qu'ils font ! s'écrie M. Marchal. Il n'y a plus de sujets en France.

— Il y a un roi, cependant, glisse M. Dupin, qui touche un traitement direct de ce roi.

— Il n'y a plus de sujets, répète M. Leclerc-Lasalle. A l'ordre, le ministre ! à l'ordre !

— Je ne comprends pas la valeur de l'interruption, répond M. de Montalivet.

— C'est une insulte à la Chambre, s'écrie M. Laboissiere.

— A l'ordre ! à l'ordre ! à l'ordre !

Le président agite sa sonnette.

— A l'ordre ! ! à l'ordre ! ! à l'ordre ! !

Le président se couvre.

— A l'ordre ! ! ! à l'ordre ! ! ! à l'ordre ! ! !

Le président lève la séance.

Les députés sortent en criant : « A l'ordre ! à l'ordre ! à l'ordre ! »

Tout cela était plus grave qu'on ne l'eût cru au premier abord : c'était une rude atteinte à la renommée bourgeoise qui avait fait Louis-Philippe roi de France.

Le même jour, sous la présidence d'Odilon Barrot, cent soixante-sept membres de la Chambre signèrent une protestation contre le mot *sujet*.

Quant à la liste civile, elle fut réduite à quatorze millions.

Un douaire fut attribué à la reine en cas de décès du roi ; une dotation annuelle d'un million fut accordée à M. le duc d'Orléans.

C'était un triomphe, mais un triomphe humiliant ; les débats de la Chambre sur le mot *sujet*, les lettres de M. de Cor... — Peste ! qu'allions-nous faire? nous allions confondre Timon le Misanthrope avec M. de Cormenin ! — les lettres de Timon, le blâme de Dupont (de l'Eure), les railleries des feuilles républicaines, tout cela avait grandement remplacé cette voix de l'esclave antique qui criait derrière les empereurs triomphants : « César, souviens-toi que tu es mortel ! »

En même temps, une voix criait : « Pairie, souviens-toi que tu es morte ! »

C'était la voix du *Moniteur*, proclamant l'abolition de l'hérédité de la pairie.

CCXII

MORT DE « MIRABEAU ». — LES ACCESSOIRES DE « CHARLES VII ». — UNE PARTIE DE CHASSE. — MONTEREAU. — UNE TENTATIVE A LAQUELLE JE NE RÉSISTE PAS. — POSITION CRITIQUE OU NOUS NOUS TROUVONS, MES COMPAGNONS DE CHASSE ET MOI. — NOUS NOUS INTRODUISONS, LA NUIT, PAR EFFRACTION, DANS UNE MAISON NON HABITÉE. — INSPECTION DES LIEUX. — SOUPER IMPROVISÉ. — COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE. — JE VAIS VOIR LEVER L'AURORE. — CHASSE AU POULET ET AU CANARD. — APPRÊTS DU DÉJEUNER. — LA MÈRE GALOP.

On voit, le temps n'était point caressant à la littérature. Mais il y avait, dans cette nerveuse époque, une turgescence vitale telle, qu'il restait à la jeunesse, qui venait de faire émeute politique sur le boulevard Saint-Denis ou sur la place Vendôme, assez de force pour aller faire émeute littéraire au théâtre de la Porte-Saint-Martin ou à l'Odéon.

Mirabeau, je crois l'avoir dit, avait été joué, et était passé comme une ombre, sans avoir pu même, en mourant, léguer au public le nom de son auteur ; la troupe de l'Odéon s'était donc mise tout entière à *Charles VII*.

Soit que Harel en fût revenu à mon avis, que la pièce ne devait pas faire d'argent, soit qu'il fût dans un de ces moments de ladrerie, très rares chez lui, je dois l'avouer, quand mademoiselle Georges jouait dans un ouvrage, il n'avait voulu hasarder aucune dépense, pas même celle du daim que tue Raymond au premier acte, pas même celle de la cuirasse que revêt Charles VII au quatrième.

Il en résulta que je fus obligé d'aller moi-même tuer un daim au Raincy, et de le faire empailler à mes frais, puis d'aller emprunter au musée d'artillerie une cuirasse complète, que l'on me prêta obligeamment, en souvenir du service que j'avais rendu, le 29 juillet 1830, à l'établissement en sauvant une partie de l'armure de François Ier.

Au reste, les répétitions marchaient avec une telle ardeur, que, le 5 septembre, jour de l'ouverture de la chasse, étant arrivé, je n'hésitai point à laisser *Charles VII* à la force d'impulsion que je lui avais donnée, et à aller, comme aurait dit M. Etienne, courtiser Diane aux dépens des Muses.

Il est vrai que nos Muses, à nous, s'il faut en croire l'illustre académicien, étaient de tristes Muses !

Ce qui m'avait déterminé à cette débauche cynégétique, c'était une permission illimitée que m'avait communiquée Bixio. Cette permission nous était donnée par notre ami commun Dupont-Delporte, que nous venions, en vertu de nos pouvoirs discrétionnaires, de faire sous-lieutenant dans l'armée, en même temps qu'un charmant garçon nommé Vaillant, lequel dirigeait, avec Louis Desnoyers, ce que l'on appelait le *Journal rose*, et le fils de mademoiselle Duchesnois, qui, je le crois, s'est fait bravement tuer en Algérie. — Quant à Vaillant, je ne sais ce qu'il est devenu, et s'il a suivi sa carrière militaire ; mais, s'il vit encore, partout où il se trouve, qu'il reçoive la poignée de main que je lui donne à travers un quart de siècle écoulé.

Cette permission était bien faite pour tenter un chasseur.

Dupont-Delporte nous recommandait à son père, et le priait de mettre son château et ses terres à notre disposition. Ce château était situé à trois quarts de lieue de Montigny, petit village situé lui-même à trois lieues de Montereau.

Nous partîmes par la diligence de six heures du matin, le 4 septembre ; — nous arrivâmes à Montereau vers quatre heures du soir.

Je ne connaissais pas encore Montereau, doublement historique, et par l'assassinat du duc de Bourgogne Jean Sans Peur, et par la victoire que, dans l'agonie désespérée de 1814, Napoléon y remporta sur les Autrichiens et les Wurtembergeois.

Notre caravane se composait de Viardot, l'auteur de l'*Histoire des Arabes en Espagne*, et, depuis, le mari de cette adorable et universelle artiste qu'on appelle Pauline Garcia ; de Bessas-Lamégie, alors adjoint au maire du dixième arrondissement ; de Bixio et de Louis Boulanger.

Pendant que Bixio, qui connaissait la ville, se mettait en quête d'une voiture à l'aide de laquelle nous pussions gagner Montigny, Boulanger, Bessas-Lamégie, Viardot et moi, nous nous mîmes à feuilleter ces deux grandes pages de l'histoire d'une petite ville, écrites à quatre cents ans de distance.

La situation du pont explique parfaitement la scène de l'assassinat du duc de Bourgogne. Boulanger m'en fit, sur les lieux, un croquis qui me servit plus tard pour mon roman d'*Isabel de Bavière*, et pour ma légende du *Sire de Giac*.

Puis nous allâmes voir, à l'église, l'épée du terrible duc suspendue à la voûte. Si l'on se faisait une idée de l'homme par l'épée, on se tromperait fort : figurez-vous l'épée de bal de François II ou de Henri III !

L'église visitée, nous en avions fini avec les souvenirs de 1417 : il fallait passer à ceux de 1814.

Nous gravîmes rapidement la côte de Surville, et nous nous trouvâmes sur le plateau où Napoléon, se refaisant artilleur, foudroya, avec des pièces pointées par lui, les Wurtembergeois engagés dans la ville. C'est là qu'en descendant de cheval, et qu'en fouettant sa botte de sa cravache, il dit ce mot remarquable, appel du doute impérial au génie républicain :

— Allons, Bonaparte, sauve Napoléon !

Napoléon fut vainqueur, mais ne fut pas sauvé : le Sisyphe moderne, pour rocher retombant incessamment sur lui, avait l'Europe entière.

Il était cinq heures. Nous avions trois grandes lieues de pays à faire ; — trois lieues de pays, dans quelque département que ce soit, fût-ce dans celui de Seine-et-Marne, équivalent toujours à cinq lieues de poste. Or, cinq lieues de poste dans une patache de province, c'est au moins quatre heures de route. Nous n'arriverions chez M. Dupont-Delporte, que personne de nous ne connaissait, qu'à neuf heures ou neuf heures et demie du soir. Serait-il père assez tendre pour nous pardonner une pareille invasion, fondant sur lui à l'improviste ?

Bixio répondait qu'avec la lettre du fils, nous étions sûrs, à quelque heure du jour ou de la nuit que nous vinssions heurter à sa porte, d'être bien reçus par le père.

Nous partîmes dans cette confiance, entassés, nous et nos chiens, dans la fameuse patache en question, laquelle nous donna immédiatement son prospectus en mettant une heure un quart à faire la première lieue.

Nous venions d'entamer la seconde, lorsqu'en longeant une pièce de luzerne, la tentation me prit d'y entrer avec le chien d'un de mes compagnons de chasse ; je ne sais par quel malheur j'étais déféré du mien.

On me fit l'observation que la chasse n'était point ouverte ; mais ma seule réponse fut que c'était une raison de plus pour y trouver du gibier.

Puis j'ajoutai que, si je parvenais à tuer soit une couple de perdreaux, soit un lièvre, ce serait toujours un allégement au souper qu'allait être forcé de nous donner M. Dupont-Delporte.

Ce raisonnement séduisit mes compagnons. On arrêta la patache ; je pris le chien de Viardot, et j'entrai dans la pièce de luzerne.

Si un garde champêtre quelconque apparaissait, la patache reprenait son chemin, et, moi, je me chargeais de distancer le susdit garde champêtre. Ceux qui connaissaient ma façon de marcher n'avaient aucune inquiétude à cet égard.

On se rappelle ce voyage que je fis de Crêpy à Paris, aller et retour, en chassant avec mon ami Paillet.

A peine avais-je fait vingt pas dans la pièce de luzerne, qu'un grand levraut de trois quarts partit sous le nez du chien. Il va sans dire que ce fut un levraut mort.

Comme, au bruit de mon coup de fusil, aucun garde champêtre n'était apparu, je pris mon levraut par les pattes de derrière, et remontai tranquillement dans la patache.

La belle chose que le succès ! Tout le monde me félicita, même les plus timorés.

A trois quarts de lieue plus loin, seconde pièce de luzerne. Nouvelle tentation, nouveau raisonnement, nouvelle adhésion.

Dès le commencement de la pièce, le chien rencontra, puis tomba en arrêt. Un vol d'une dizaine de perdreaux partit ; je lâchai mon premier coup au beau milieu de la bande : il en tomba deux ; un troisième fut abattu de mon second coup.

Cela nous faisait un rôti, sinon complet, du moins présentable.

Je remontai dans la patache au milieu des applaudissements de la caravane.

On va voir tout à l'heure que ces détails, si frivoles qu'ils puissent paraître au premier abord, ne sont pas sans importance.

J'avais bonne envie de continuer une chasse qui me semblait devoir faire le pendant de la pêche miraculeuse ; mais la nuit vint, et me força de m'en tenir à mon levraut et à mes trois perdrix.

Nous marchâmes encore deux heures. Puis nous nous trouvâmes en face d'une masse parfaitement noire.

C'était le château de M. Dupont-Delporte.

— La ! dit le conducteur, nous sommes arrivés.

— Comment, nous sommes arrivés ?

— Oui.

— C'est là le château d'Esgligny ?

— C'est là le château d'Esgligny.

Nous nous regardâmes.

— Mais tout le monde est couché, dit Bessas.

— Nous allons faire une révolution, ajouta Viardot.

— Messieurs, proposa Boulanger, je crois que nous ferions bien de nous coucher dans la voiture, et de ne nous présenter que demain matin.

— Bon ! dit Bixio, M. Dupont-Delporte ne nous le pardonnerait pas.

Et, sautant à bas de la voiture, il s'avança résolument vers la porte, et sonna.

Pendant ce temps, le conducteur, qui était payé d'avance, et qui avait frémi à cette proposition, faite par Boulanger, de prendre sa patache pour tente, tourna doucement la tête de son cheval vers Montigny, et partit tout à coup d'un trot qui prouvait que son cheval se sentait fort soulagé par la mise à terre de son chargement.

Un instant nous eûmes l'intention de le retenir; mais, avant que la discussion qui s'était établie à ce sujet fût terminée, conducteur, cheval et voiture avaient disparu dans les ténèbres.

Nos vaisseaux étaient brûlés !

La situation devenait d'autant plus précaire que Bixio avait beau sonner, frapper, jeter des pierres dans la porte, personne ne répondait.

Une idée pleine de terreur commençait à pénétrer dans nos esprits : le château, au lieu de renfermer des gens endormis, paraissait ne renfermer aucune sorte de gens. C'était une triste perspective pour des voyageurs dont pas un ne connaissait le pays, et qui se sentaient un appétit de naufragés.

Bixio cessa de sonner, cessa de frapper, cessa de jeter des pierres ; l'assaut avait duré un quart d'heure, et n'avait rien produit : il était évident que le château était désert.

Nous nous réunîmes en conseil. Chacun mit en avant son avis.

Bixio persistait dans le sien, qu'il fallait entrer, dût-on passer par-dessus les murs ; il répondait de l'approbation de M. Dupont-Delporte à tout ce que nous ferions.

— Voyons, lui dis-je, prends-tu la chose sur toi ?

— Entièrement.

— Nous garantis-tu, non pas l'impunité judiciaire, mais l'absolution courtoise ?

— Oui.

— Eh bien, que quelqu'un allume un bout de papier, et m'éclaire.

Un fumeur (hélas ! dès cette époque, il y avait des fumeurs partout), un fumeur tira de sa poche un briquet phosphorique, tordit une moitié de journal, et m'éclaira avec ce phare improvisé.

En quatre tours de main, j'eus, à l'aide de mon tournevis, déchaussé la serrure. La serrure déchaussée, la porte s'ouvrit toute seule.

Nous nous trouvâmes dans le parc.

Avant d'aller plus loin, nous crûmes devoir remettre la serrure à sa place. Puis, à tâtons, à travers les allées tortueuses, nous atteignîmes la porte du perron.

Le hasard faisait que les émigrants, comptant probablement sur la première porte pour opposer un obstacle suffisant, n'avaient point fermé celle du château.

Nous entrâmes donc dans le château, et nous nous répandîmes dans les salons, les chambres et les cuisines.

Partout on trouvait les traces d'un déménagement précipité, et que sa précipitation avait rendu incomplet.

Dans la cuisine restait le tournebroche tout monté, deux ou trois casseroles et une poêle. Dans la salle à manger, il y avait douze chaises et une table ; dans la lingerie, dix-huit matelas ; dans l'armoire d'une chambre, trente pots de confitures !

Chaque découverte amenait des cris de joie pareils à ceux que poussait Robinson Crusoé, au fur et à mesure qu'il visitait le vaisseau naufragé.

Nous avions de quoi faire la cuisine, de quoi nous asseoir, de quoi nous coucher ; plus, trente pots de confitures pour notre dessert.

Il est vrai que, pour notre souper, nous n'avions rien.

C'est alors que je tirai de ma poche mon lièvre et mes perdreaux, en déclarant que j'étais prêt à dépouiller le lièvre, si l'on voulait plumer les perdreaux.

Puis, le lièvre dépouillé, les perdreaux plumés, je me chargeais de mettre le tout à la broche.

Seulement, nous manquions de pain.

Boulanger poussa un cri.

Pour dessiner la vue du pont de Montereau, ou plutôt pour effacer les lignes hasardeuses de son dessin, il avait envoyé un gamin lui chercher un peu de mie de pain. Le gamin lui avait apporté une miche de deux livres. La miche avait été fourrée dans une carnassière quelconque.

On fouilla toutes les carnassières. La miche de pain se retrouva dans la carnassière de Bessas-Lamégie.

A sa vue, le cri de joie de Boulanger eut un écho universel.

On plaça les deux livres de pain sous la sauvegarde de

l'honneur public ; mais, pour plus grande sûreté, Bixio mit dans sa poche la clef du buffet où elles étaient renfermées. Après quoi, je commençai à dépouiller mon lièvre, et mes aides de cuisine commencèrent à plumer les perdreaux.

Bessas-Lamégie, qui avait déclaré n'avoir aucune disposition culinaire, fut envoyé, avec une lanterne, à la recherche d'un combustible quelconque.

Il rapporta deux fagots, en annonçant que le bûcher était amplement garni, et qu'en conséquence, nous ne devions pas craindre de faire du feu.

La cheminée flamba de joie à cette assurance.

Dans un tiroir de la table de la cuisine, nous avions trouvé quelques vieilles fourchettes de fer. Nous n'avions pas l'indélicatesse d'exiger de l'argenterie.

Tant bien que mal, le couvert se trouva mis.

Chacun de nous avait son couteau, et, de plus, sa gourde pleine, l'une de vin, l'autre d'eau-de-vie, l'autre de kirsch.

Moi qui ne bois que peu de vin, et qui n'aime ni l'eau-de-vie ni le kirsch, j'avais du sirop de groseille. Je fus donc le seul qui ne pût concourir au désaltérement général ; mais on me pardonna en faveur des talents que je venais de déployer comme rôtisseur. On comprit même que j'étais un homme à ménager, et l'on exalta mon adresse à tuer le gibier et mon habileté à le faire rôtir.

Il était près d'une heure du matin quand nous nous couchâmes tout habillés sur les matelas. Les Spartiates en prirent un seul, les Sybarites en prirent deux.

Je me réveillai le premier ; à peine faisait-il jour.

Dans les quelques moments qui s'étaient écoulés entre l'extinction de la lumière et la venue du sommeil, j'avais songé à l'avenir, et je m'étais promis, dès que je serais éveillé, de chercher des yeux un village, un hameau quelconque où nous puissions nous approvisionner.

Je montai donc, comme lady Malbrouck, aussi haut que je pus monter, non pas à ma tour, mais au grenier.

On apercevait au loin un clocher perdu dans les arbres : c'était probablement celui du village de Montigny.

La distance à laquelle il était situé m'inspirait de fort tristes réflexions, lorsqu'en abaissant mélancoliquement mes yeux vers la terre, j'aperçus un poulet qui picorait dans une allée ; puis, dans une autre allée, un autre poulet ; puis, dans une espèce de mare, un canard barbotant.

Il était évident que c'était l'arrière-garde du poulailler, qui, par une fuite intelligente, s'était soustraite à la mort.

Je descendis, je pris mon fusil dans la cuisine, je mis deux cartouches de rechange dans ma poche, et je courus au jardin.

Trois coups de fusil firent raison des poulets et du canard. Nous avions de quoi déjeuner.

En outre, on dépêcherait deux de nous au village pour avoir des œufs, du pain, du vin et du beurre.

A mes trois coups de fusil, les fenêtres s'ouvrirent, et j'y vis apparaître des têtes qui avaient l'air d'autant de points d'interrogation.

Je montrai mes deux poulets d'une main, et mon canard de l'autre.

Il y avait progrès ; aussi ce double geste, tout simple qu'il était, arracha-t-il aux spectateurs des cris d'admiration.

La veille, à souper, nous n'avions que du rôti ; à déjeuner, nous allions avoir rôti et ragoût.

Je comptais mettre aux navets le canard, qui me paraissait d'un âge mûr.

L'enthousiasme fait les grands dévouements : lorsque je proposai de tirer au sort à qui irait au village de Montigny chercher le beurre, les œufs, le pain et le vin, deux hommes de bonne volonté sortirent des rangs.

C'étaient Boulanger et Bixio, qui, n'étant ni chasseurs ni cuisiniers, désiraient se rendre utiles à la société selon leurs petits moyens.

Leurs services furent acceptés. On découvrit un vieux panier dont on assura le fond avec des ficelles.

Bixio, pour donner l'exemple de l'humilité, se chargea du panier vide. Boulanger devait se charger du panier plein.

J'occupai le reste de mon monde à plumer les poulets et le canard, et j'entrepris un voyage de découverte.

Il était impossible qu'un château si bien approvisionné, même en l'absence de ses maîtres, ne comptât point un verger et un potager parmi ses dépendances. Il s'agissait de découvrir l'un et l'autre.

J'étais sans boussole ; mais, à l'aide du soleil levant, je distinguai le midi du nord : le verger et le potager devaient naturellement être situés au midi du parc.

Au bout de cent pas, je marchais en pleins fruits et en pleins légumes. Je n'eus qu'à choisir.

Carottes, salades ; voilà pour les légumes. Poires, pommes, raisins ; voilà pour les fruits.

Je revins chargé d'une double récolte. Bessas-Lamégie, qui me vit arriver de loin, me prit pour Vertumne, dieu des jardins.

Dix minutes après, le dieu des jardins avait fait place au dieu de la cuisine. Un tablier trouvé par Viardot autour du corps, un bonnet de papier confectionné par Bessas sur la tête, j'avais l'air de Comus ou de Vatel. Je possédais sur le dernier un grand avantage : c'est que, n'attendant point de marée, je ne m'imposais pas la punition de me couper la carotide si la marée était en retard.

Au reste, les aides-marmitons n'avaient point perdu de temps ; les poulets et le canard étaient plumés, et un brasier homérique flambait dans la cheminée.

Tout à coup, au moment où j'embrochais mes deux poulets, de grands cris retentirent d'abord dans la cour, puis dans l'antichambre, puis dans l'escalier, et une vieille femme furieuse, sans bonnet, et tout effarée, fit son entrée dans la cuisine.

C'était la mère Galop.

CCXIII

CE QUE C'ÉTAIT QUE LA MÈRE GALOP. — POURQUOI M. DUPONT-DELPORTE ÉTAIT ABSENT. — COMMENT JE ME BROUILLAI AVEC VIARDOT. — LE QUART D'HEURE DE RABELAIS. — PROVIDENCE Nº 1. — LE SUPPLICE DE TANTALE. — UN GARÇON QUI N'AVAIT PAS LU SOCRATE. — PROVIDENCE Nº 2. — UN DÉJEUNER POUR QUATRE. — RETOUR A PARIS.

La mère Galop était l'aide de cuisine de M. Dupont-Delporte ; elle servait surtout à faire les courses du château au village, et on l'appelait la mère Galop à cause de la rapidité proverbiale avec laquelle elle accomplissait ces sortes de missions.

Je n'ai jamais su son autre nom, et n'ai jamais eu la curiosité de m'en informer.

La mère Galop avait vu sortir de la cheminée une colonne de fumée près de laquelle celle qui guidait les Hébreux dans le désert n'était qu'une vapeur, et elle était accourue, ne doutant pas que le château de son maître ne fût envahi par une bande de chauffeurs.

Son étonnement fut grand quand elle vit un cuisinier et deux ou trois marmitons embrochant et plumant des volailles.

Elle nous demanda naturellement qui nous étions et ce que nous faisions dans sa *cuisine*.

Nous lui répondîmes que M. Dupont-Delporte fils, étant sur le point de se marier, et comptant célébrer ses noces au château, nous avait envoyés pour prendre possession des cuisines.

Elle en crut ce qu'elle voulut : mon opinion est qu'elle n'en crut pas grand'chose ; mais que nous importait ? elle n'était pas en force.

Nous lui eussions bien montré la lettre de Dupont-Delporte, mais deux raisons nous en empêchèrent : la première, c'est que Bixio la tenait dans sa poche, et l'avait emportée au marché ; la seconde, c'est que la mère Galop ne savait pas lire !

A notre tour, nous interrogeâmes, avec toute l'adresse dont nous étions capables, la mère Galop sur cette absence de toute la famille, qui faisait le château désert.

M. Dupont-Delporte père avait été nommé préfet de la Seine-Inférieure, et il avait déménagé en toute diligence depuis une semaine, laissant son château et ce qu'il y restait de mobilier sous la surveillance de la mère Galop.

On voit qu'elle remplissait son mandat en conscience.

L'arrivée de la mère Galop avait son bon et son mauvais côté : c'était un censeur, mais, en même temps, c'était une femme de ménage.

Il en résulta que, moyennant une pièce de cinq francs qui lui fut généreusement octroyée par moi, nous eûmes des assiettes et des serviettes à notre déjeuner.

Bixio et Boulanger arrivèrent comme les poulets accomplissaient leur dernier tour de broche, et comme la mère Galop dressait le canard aux navets.

Une omelette de vingt-quatre œufs compléta le service.

Puis, admirablement lestés, nous nous mîmes en chasse.

Nous n'avions pas tiré quatre coups de fusil, que nous vîmes le garde champêtre accourir en toute hâte.

C'était bien ce que nous espérions ; lui savait lire : il tint pour bonne la lettre de notre sous-lieutenant, se chargea de nous conduire par tout le terroir, et de rassurer la mère Galop, à qui notre métamorphose de cuisiniers en

chasseurs avait inspiré quelques craintes superposées sur les anciennes craintes, qui ne s'étaient jamais entièrement calmées.

Un chasseur sans chien — on se rappelle que c'était ma position sociale — est un être très désagréable, attendu que, s'il veut tuer quelque chose, il doit se faire le Pollux, le Pylade ou le Pythias d'un chasseur qui a un chien.

Je commençai par donner la préférence de mon voisinage à Bessas-Lamégie, celui de mes compagnons de chasse avec lequel j'étais le plus lié. Malheureusement, Bessas avait un chien neuf qui faisait ses débuts, et qui en était à sa première ouverture.

Ordinairement, les chiens — le vulgaire du moins — chassent le nez en bas et la queue en l'air. Le chien de Bessas avait adopté le système opposé. Il en résultait qu'il avait l'air de sortir, non pas des mains d'un garde, mais des jambes d'un écuyer; si bien qu'au bout d'une heure, je conseillai à Bessas de monter son chien en selle, ou de l'atteler, mais de ne plus chasser avec lui.

Tout au contraire, Viarlot avait une petite chienne charmante, chassant sous le canon du fusil, arrêtant comme un pieu, et revenant au premier coup de sifflet.

J'abandonnai Bessas et commençai à jouer avec Viardot, que je connaissais moins, la scène de don Juan et de M. Dimanche.

Au beau milieu de la scène, une compagnie de perdrix partit. Viardot leur envoya ses deux coups, et en tua une. Je fis comme Viardot; seulement, j'en tuai deux.

Nous continuâmes de chasser et de tuer dans cette proportion.

Mais, bientôt, j'eus un tort.

Un lièvre partit devant la chienne de Viardot. J'eusse dû donner à celui-ci le temps de lui envoyer ses deux coups, et ne tirer que s'il l'avait manqué.

Je tirai le premier, et le lièvre roula avant que Viardot eût eu le temps de mettre le fusil à l'épaule.

Viardot me regarda de travers; il y avait de quoi.

Nous entrâmes dans une pièce de trèfle. Je tirai mes deux coups sur deux perdrix qui tombèrent démontées toutes les deux. Le secours d'un chien m'était absolument nécessaire. J'appelai la chienne de Viardot; mais Viardot appela sa chienne, et Diane, en bête bien dressée, suivit son maître, et ne s'inquiéta aucunement de moi et de mes deux perdrix.

Nul n'est si près de la damnation de son âme qu'un chasseur qui perd une pièce de gibier; à plus forte raison un chasseur qui perd deux pièces.

J'appelai le chien de Bessas-Lamégie. Roméo vint. — C'était son nom, et sans doute tenait-il par tradition sa tête si droite : il cherchait sa Juliette à tous les balcons. — Roméo vint donc, piaffa, caracola, rua, ne daigna pas s'occuper un instant de mes deux perdrix.

Je jurai tous les saints du paradis : — mes deux perdrix étaient perdues, et j'étais brouillé avec Viardot!

Viardot, en effet, nous quitta le lendemain, prétextant à Paris un rendez-vous oublié.

Je n'ai pas eu l'occasion de me raccommoder avec lui depuis ce jour-là, et, de ce jour-là, il y a vingt-deux ans. Aussi, comme c'est un charmant esprit avec lequel je ne veux pas rester brouillé plus longtemps, je lui fais ici mes excuses bien humbles et mes amitiés bien sincères.

Le lendemain, ce fut le tour de Bessas de nous quitter. Lui n'avait pas besoin de chercher un prétexte; — son chien lui en fournissait un des plus plausibles.

Je lui donnai de nouveau le conseil de faire entraîner Roméo pour le prochain steeple-chasse, et de parler pour lui à la Croix-de-Berny, mais de renoncer à sa collaboration pour la chasse. Je ne sais s'il a suivi mon conseil.

Je restai donc le seul chasseur, et, par conséquent, le seul approvisionneur de la caravane, qui me rendra la justice de dire que, si elle risqua de mourir de faim, ce ne fut pas au château d'Esgligny.

Mais ce fut à Montereau que ce malheur pensa nous arriver à tous.

Nous avions réglé nos comptes avec la mère Galop; nous avions liquidé notre dette avec le garde champêtre; nous avions payé aux paysans ces mille contributions qu'ils lèvent sur le chasseur innocent, pour un chien qui a passé à travers un champ de pommes de terre, ou pour un lièvre qui a dégradé un carré de betteraves; nous étions revenus à Montereau; nous y avions copieusement soupé; enfin, nous avions grassement dormi dans d'excellents lits, lorsque, le lendemain, en faisant nos comptes, nous nous aperçûmes qu'il nous manquait quinze francs, le garçon non payé, pour être au pair avec notre hôte.

Ce déficit reconnu, la consternation fut grande. Pas un de nous n'avait la moindre montre, ne possédait la plus petite épingle tenant à la tête du plus médiocre bijou. Nous nous regardâmes interdits; chacun de nous savait bien être au fond de sa bourse, mais chacun de nous avait compté sur son voisin.

Le garçon venait de nous remettre la carte, et rôdait dans la chambre, attendant son argent.

Nous nous retirâmes sur le balcon comme pour prendre l'air. Nous étions logés au *Grand Monarque!* — une enseigne magnifique représentait une grosse tête rouge coiffée d'un turban. — Nous n'avions pas même la ressource, comme Gérard, à Montmorency, de proposer à notre hôte de lui faire une enseigne!

J'étais sur le point d'avouer naïvement notre embarras à l'hôtelier, de lui offrir mon fusil en gage, lorsque Bixio, arrêtant machinalement les yeux sur la maison en face, jeta un cri.

Il venait de lire ces mots au-dessus de trois cerceaux auxquels cliquetaient des chandelles de bois :

CARRÉ, MARCHAND ÉPICIER.

Dans les situations désespérées tout devient un événement.

Nous nous pressâmes autour de Bixio en lui demandant quelle mouche l'avait piqué.

— Ecoutez, dit-il, je ne voudrais pas vous donner de fausses espérances; mais j'ai été au collège avec un Carré qui était de Montereau. Si le bonheur voulait que le Carré que nous avons là devant les yeux fût mon Carré, je n'hésiterais pas à lui demander les quinze francs qui nous manquent.

— Pendant que tu y seras, dis-je à Bixio, demande-lui en trente.

— Pourquoi trente?

— Tu ne comptes pas que nous nous en irons à pied, je suppose?

— Ah! mordieu! c'est vrai. Va pour trente! Messieurs, faites des vœux pour que ce soit mon Carré; je cours y voir.

Bixio descendit, et nous demeurâmes pleins d'anxiété sur le balcon; — le garçon attendait toujours.

Bixio sortit de l'hôtel, passa deux ou trois fois sans affectation devant le magasin; puis, tout à coup, se précipita dans la boutique! puis, à travers les vitres transparentes, nous le vîmes serrer entre ses bras un gros garçon en veste ronde et en casquette de loutre.

Le spectacle était si touchant, que les larmes nous en vinrent aux yeux.

Puis nous ne vîmes plus rien : les deux anciens condisciples s'étaient acheminés vers l'arrière-boutique.

Dix minutes après, tous deux sortirent du magasin, traversèrent la rue, et entrèrent à l'hôtel. Il était évident que Bixio avait réussi dans son emprunt; sans quoi, nous présumâmes que le Rothschild de Montereau n'aurait pas eu l'audace de se montrer après un refus.

Nous ne nous trompions pas.

— Messieurs, dit Bixio en entrant, je vous présente M. Carré, mon ami de collège, lequel, non seulement veut bien nous tirer d'embarras en nous faisant l'avance de trente francs, mais encore nous invite à aller prendre chez lui un verre de cognac ou de curaçao, selon les tempéraments des amateurs.

L'ami du collège fut reçu par des acclamations. Boulanger, que nous avions élu notre caissier, et qui, depuis une demi-heure, jouissait d'une sinécure, régla les comptes avec le garçon, lui donna généreusement cinquante centimes pour le service, et remit à l'intention du bateau quatorze francs dix sous dans sa poche. Puis nous nous précipitâmes par les degrés, bien heureux de nous en tirer plus adroitement que le Henri V de M. Alexandre Duval.

Le service que nous venions de recevoir de notre ami Carré — il nous avait demandé notre amitié, et nous nous étions empressés de la lui accorder — ne nous empêcha point de rendre justice à son cassis et à son curaçao; ils étaient excellents.

Il est vrai que nous prîmes deux verres de chaque liqueur, pour nous assurer qu'elle était de bonne qualité.

Puis, comme l'heure passait, nous dîmes à notre nouvel ami la phrase consacrée par le roi Dagobert : « Il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte », et nous exprimâmes le désir de nous rendre au bateau.

Carré voulut nous faire jusqu'au bout les honneurs de sa ville natale. Il s'offrit pour nous accompagner. Nous acceptâmes.

Bien nous en prit. Nous avions été mal renseignés sur le tarif des places : il s'en fallait de neuf francs que nous n'eussions la somme nécessaire à notre transport par eau.

Carré tira majestueusement dix francs de sa poche, et les remit à Bixio. — Notre dette avait atteint un maximum de quarante francs.

Il nous restait vingt sous pour notre nourriture à bord du bateau. C'était modeste; mais, enfin, avec vingt sous entre quatre, on ne meurt pas de faim.

Puis la Providence n'était-elle point là? L'un de nous ne pouvait-il pas aussi rencontrer un Carré?

En attendant cette nouvelle manifestation de la Provi-

dence, nous serrâmes tour à tour le Carré de Bixio entre nos bras, et nous passâmes du quai sur le bateau.

Il était temps : la cloche sonnait le départ, et le bateau se mettait en mouvement.

Les adieux se prolongèrent tant que nous pûmes nous voir. Carré brandissait sa casquette de loutre, nous agitions nos mouchoirs de poche. Il n'y a rien de tel que les nouvelles amitiés pour être tendres ! Enfin, un moment vint, où, si visibles que fussent Carré et sa casquette, tous deux disparurent à l'horizon.

Nous commençâmes alors nos investigations sur le bateau ; mais, après avoir pris le signalement de chaque passager, nous fûmes obligés de reconnaître que, pour le moment du moins, la Providence nous faisait défaut. Cette certitude amena parmi nous une tristesse d'autant plus grande que chaque estomac, éveillé par l'air apéritif du matin, commençait à réclamer sa nourriture.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien, alors il serait temps que monsieur commandât son déjeuner, vu que nous approchons de Fontainebleau !

— Déjà ?

— Ah ! monsieur a dormi longtemps ?

— Vous eussiez bien pu me laisser dormir plus longtemps encore.

— Mais l'ami de monsieur...

— L'ami de monsieur eût trouvé monsieur, dans le cas où il serait venu.

— Mais monsieur n'est donc pas sûr de rencontrer son ami ?

— Garçon, quand vous aurez lu Socrate, vous saurez combien un ami est rare, et combien, par conséquent, on est peu sûr de rencontrer un ami !



Scribe.

Nous entendions autour de nous, comme pour railler notre misère, vingt voix qui criaient :

— Garçon ! deux côtelettes !... Garçon ! un bifteck !... Garçon ! un thé complet !

Et les garçons accouraient portant les comestibles demandés, et criant à leur tour en passant devant nous :

— Ces messieurs ne désirent rien ? Ces messieurs ne déjeunent pas ? Ces messieurs sont les seuls qui n'ont rien demandé !

Enfin, impatienté :

— Non, répondis-je ; nous attendons quelqu'un qui doit nous rejoindre à l'escale de Fontainebleau.

Puis, me retournant vers mes compagnons de famine :

— Ma foi ! leur dis-je, messieurs, qui dort dîne ; or, qui peut le plus, peut le moins, je vais déjeuner en dormant.

Et je m'établis dans un coin.

J'avais déjà, à cette époque, une faculté que j'ai fort perfectionnée depuis : je dors à peu près quand je veux. A peine accoudé dans mon coin, je m'endormis.

Je ne sais depuis combien de temps je me livrais à la trompeuse illusion du sommeil, lorsqu'un garçon, s'approchant de moi, répéta trois fois en suivant une gamme ascendante :

— Monsieur ! monsieur !! monsieur !!!

— Après ? lui dis-je.

— Monsieur a dit qu'il déjeunerait, lui et ses compagnons avec une personne qu'il attendait à l'embarcadère de Fontainebleau.

— Ai-je dit cela ?

— Monsieur l'a dit.

— Alors, monsieur pourrait toujours commander le déjeuner pour trois ; si l'ami de monsieur vient, on ajoutera un couvert.

— Vous dites que nous sommes près de Fontainebleau ? répondis-je en éludant la question.

— Dans cinq minutes, nous serons en face du débarcadère.

— Alors je vais voir si mon ami vient.

Et je montai sur le pont, tournant machinalement mes yeux vers le débarcadère.

On en était encore à une trop grande distance pour rien distinguer ; mais, aidé du courant et de la vapeur, le bateau descendait assez rapidement.

Peu à peu, les individus groupés sur le rivage se détachèrent les uns des autres. On commença de distinguer les contours, puis la couleur des habits, puis les traits du visage.

Mes regards s'étaient arrêtés presque malgré moi sur un individu qui attendait au milieu de dix autres personnes, et que je croyais reconnaître. Mais c'était si peu probable !... Cependant, il lui ressemblait bien... Si c'était lui, quelle chance !... Non, cela me paraissait impossible... Pourtant, c'était bien sa tournure, sa taille, sa physionomie.

Le bateau approchait toujours.

L'individu qui faisait l'objet de mon attention descendit dans la barque. Le bateau s'arrêta pour recevoir les passagers.

A moitié chemin du bateau, l'individu me reconnut à son tour, et me salua de la main.

— C'est toi ? m'écriai-je.

— Oui, c'est moi, me répondit-il.

J'avais trouvé mon Carré ; seulement, il s'appelait Félix Deviolaine ; et, au lieu d'être pour moi un simple camarade de collège, il était mon cousin.

Je courus à l'échelle, et je me jetai dans ses bras avec autant d'effusion que Bixio s'était jeté dans les bras de Carré.

— Tu es seul? me demanda Félix.

— Non; je suis avec Bixio et Boulanger.

— Avez-vous déjeuné ?

— Non.

— Eh bien, je vais déjeuner avec vous?

— C'est-à-dire que nous allons déjeuner avec toi.

— C'est la même chose.

— Point.

Je lui expliquai alors la différence qu'il y avait pour lui à déjeuner avec nous, ou pour nous à déjeuner avec lui. Il comprit parfaitement.

Le garçon attendait, la serviette à la main ; le drôle m'avait suivi comme un requin suit un navire affamé.

— Un déjeuner pour quatre ! lui dis-je, et, pourvu qu'il se compose de deux bouteilles de bourgogne, de huit côtelettes, d'un poulet et d'une salade, ajoutez ensuite ce que vous voudrez comme hors-d'œuvre et entremets.

Le déjeuner nous conduisit jusqu'à Melun.

Le soir, à quatre heures, nous débarquions sur le quai voisin de l'hôtel de ville, et, le lendemain, je reprenais mes répétitions de *Charles VII*

CCXIV

« LE MASQUE DE FER ». — LES SOUPERS DE GEORGES. — LE JARDIN DU LUXEMBOURG AU CLAIR DE LUNE. — M. SCRIBE ET « LE CLERC DE LA BASOCHE ». — M. D'ÉPAGNY ET « JACQUES CLÉMENT ». — LES REPRÉSENTATIONS DES CLASSIQUES AU THÉATRE-FRANÇAIS. — LES « GUELFES » DE M. ARNAULT. — PARENTHÈSE. — ÉPITRE DÉDICATOIRE AU SOUFFLEUR. — COMPENSATION OFFERTE A M. ARNAULT. — MON VIS-A-VIS A LA REPRÉSENTATION DE « PERTINAX ». — CHUTE ÉCLATANTE DE LA PIÈCE. — QUERELLE AVEC MON VIS-A-VIS. — LES JOURNAUX S'EN OCCUPENT. — MA RÉPONSE DANS LE « JOURNAL DE PARIS ». — CONSEIL DE M PILLET.

A cette époque, rien n'avait encore terni dans mon esprit ce juvénile amour de la capitale qui m'avait fait vaincre tant d'obstacles pour y transporter ma vie. Trois ou quatre jours passés hors du tourbillon littéraire et politique de Paris me paraissaient une absence.

Pendant le mois que j'étais resté à Trouville, il me semblait que la terre n'avait pas tourné.

Je ne pris que le temps de courir chez moi, d'y déposer mon costume de chasse, — quant au gibier, mes compagnons de route y avaient mis bon ordre, — d'y prendre langue sur les affaires qui avaient pu me survenir, et je me rendis à l'Odéon.

Il est vrai qu'en marchant très vite, il me fallait une bonne demi-heure à pied, et une heure en fiacre, pour aller de ma rue Saint-Lazare au théâtre de l'Odéon.

Les chemins de fer n'existaient pas encore ; sans quoi, j'eusse fait comme un de mes amis qui avait un oncle logeant à la barrière du Maine. Quand cet ami allait chez son oncle, — et cela lui arrivait deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, — il prenait le chemin de la rive gauche. Il n'avait que Versailles à traverser, et il était chez son oncle !

On avait répété pour la conscience ; mais on ne pressait aucunement les répétitions. La dernière pièce représentée était *le Masque de fer*, de MM. Arnould et Fournier. Lockroy y avait été magnifique, et la pièce, quoiqu'elle fût jouée *sans Georges*, faisait de l'argent.

Je dis quoiqu'elle fût jouée *sans Georges*, parce qu'il y avait ce préjugé à l'Odéon, préjugé accrédité par Harel, qu'une pièce ne faisait pas d'argent du moment que Georges n'y jouait pas.

Ligier, artiste plein de conscience, mais presque toujours forcé de lutter contre sa taille trop petite, et contre sa voix trop grosse, y avait eu, de son côté, dans un rôle d'invention, autant que je puis me le rappeler, un succès réel.

Quelle admirable troupe que celle de l'Odéon, à cette époque ! Comptez sur vos doigts ceux que je vais nommer, et vous trouverez six ou huit artistes de premier ordre : Frédérick Lemaître, Ligier, Lockroy, Duparay, Stockleit, Vizentini, mademoiselle Georges, madame Moreau-Saintt, qui a eu le privilège de rester toujours belle, et mademoiselle Noblet, qui, par malheur, n'a pas eu celui de rester toujours bonne ! mademoiselle Noblet, pauvre enfant qui venait de me jouer Paula, et qui allait me jouer Jenny; mademoiselle Noblet, dont le grand œil noir, dont la belle voix, dont la physionomie mélancolique donnaient des espérances qui se sont éteintes de telle façon au Théâtre-Français, que, quoiqu'elle soit jeune encore, on ignore, depuis dix ans, si celle qui promettait tant de choses est morte ou vivante !

Pourquoi ces éclipses de talent, si fréquentes au théâtre Richelieu ! C'est ce que nous examinerons à la première occasion qui se présentera de le faire.

Que Bressant, qui m'a si admirablement joué, il y a quelque quinze ou seize ans, le prince de Galles dans *Kean*, y prenne garde, et se cramponne bien au nouveau répertoire, — ou sinon il s'y noiera comme les autres.

Je restai à souper chez Georges.

J'ai déjà dit combien les soupers de Georges étaient charmants, et ressemblaient peu aux soupers de Mars, quoique souvent les uns et les autres fussent composés des mêmes personnes.

Mais, dans ce cas-là, les convives, en général, se modèlent sur la maîtresse de la maison. — Mademoiselle Mars, toujours un peu roide et un peu compassée, semblait mettre la main sur la bouche de ses amis, même les plus familiers, et n'en laisser sortir qu'un certain esprit. Georges, bonne fille s'il en fut, sous ses airs d'impératrice, permettait tous les genres d'esprit, et riait à belles dents, tandis que Mars, pour la plupart du temps, ne souriait que du bout des lèvres.

Aussi, que d'esprit éparpillé, gaspillé, perdu, dans un souper de Georges ! Comme on voyait bien que tous les convives — Harel, Janin, Lockroy — en avaient à ne savoir que faire ! Quand Becquet s'aventurait au milieu de nous, Becquet, phare chez mademoiselle Mars, passait chez mademoiselle Georges à l'état de veilleuse.

Et puis c'étaient des esprits si différents que ces esprits-là ! Harel, esprit caustique et riposteur ; — Janin, esprit rieur et bon enfant ; — Lockroy, esprit fin et aristocratique.

Pauvre Becquet ! on était obligé de le réveiller, de l'aiguillonner, de l'éperonner. Il avait l'air d'un respectable ivrogne endormi au milieu d'un feu d'artifice.

Puis, après ces soupers, qui duraient jusqu'à une heure ou deux heures du matin, on descendait au jardin. Le jardin avait une porte donnant sur le Luxembourg, et la chambre des pairs, qui se souvenait qu'Harel avait été secrétaire de Cambacérès, lui prêtait la clef de cette porte. Il en résultait que nous avions un parc royal pour le dessert de notre dessert.

Les jardins d'architecture classique, comme Versailles, les Tuileries et le Luxembourg, sont admirables à voir la nuit, au clair de lune. Chaque statue y semble un fantôme ; chaque jet d'eau, une cascade de diamants.

O nuits de 1829, de 1830 et de 1831 ! étiez-vous réellement aussi belles que je le dis? où étaient-ce mes vingt-sept ou vingt-huit ans qui vous faisaient si parfumées, si harmonieuses, si pleines d'étoiles ?...

Au reste, le Théâtre-Français continuait, à notre grande joie, à faire, par ses chutes, de mélancoliques pendants aux succès de ses confrères des boulevards et d'outre-Seine. — On venait d'y jouer une pièce en cinq actes, intitulée *Jacques Clément*, laquelle avait tout simplement pour sujet la mort d'Henri III, sujet traité avec un grand talent par Vitet, dans ses *Scènes historiques*.

Ceux qui ont oublié *les Etats de Blois* et *la Mort d'Henri III* peuvent relire ces deux ouvrages, qui ont eu une grande influence sur la renaissance littéraire de 1830.

Un singulier incident avait précédé la représentation de *Jacques Clément*. La pièce, faite en collaboration par MM. Scribe et d'Epagny, reçue au théâtre de l'Odéon, avait été arrêtée par la censure de 1820. — Cette bonne censure ! elle est la même à toutes les époques : il arrive bien toujours un moment où on lui coupe les doigts avec ses propres ciseaux ; mais les censeurs sont de la race des polypes : leurs doigts repoussent.

La censure avait donc arrêté le drame de MM. Scribe et d'Epagny. Le bâtiment qui portait leur double bannière, et

sur lequel le ministre de l'intérieur avait mis l'embargo, par l'intermédiaire de ses douaniers, était à l'ancre dans les docks de la rue de Grenelle. La révolution de 1830 le remit à flot.

Nous avons dit qu'Harel avait reçu l'ouvrage en 1829. Redevenu maître de son ouvrage par le fait de la révolution de juillet, Scribe ne pensa plus à Harel, et porta sa pièce au Théâtre-Français.

Mais Scribe, qui compte si bien d'ordinaire, comptait, cette fois, sans Harel. Harel était de trop bonne mémoire, lui, pour oublier Scribe. Il poursuivit auteur et pièce, un papier à la main, et un huissier au derrière. Il va sans dire que l'huissier arrêta la pièce et l'auteur au moment où ils tournaient le coin de la rue de Richelieu. Les huissiers sont si bons coureurs !

Un procès s'ensuivit ; Harel perdit le procès. Mais le procès avait fécondé l'imagination de Scribe : il vit, dans cette double insistance du Théâtre-Français et du théâtre de l'Odéon, un moyen de faire d'une pierre deux coups, d'une pièce deux pièces. De cette façon, M. Scribe aurait son drame, M. d'Epagny son drame, le Théâtre-Français son drame, et l'Odéon son drame.

La pièce, en conséquence, fut dédoublée comme une carte : le Théâtre-Français, qui était en déveine, hérita du *Jacques Clément* de M. d'Epagny ; Harel tira Scribe en arrière par le pan de son habit, jusqu'à ce que *le Clerc de la basoche* et lui entrassent, à reculons, sur la seconde scène française. — Il est entendu que je n'emploie cette locution, un peu ambitieuse, de *seconde scène française*, que pour ne pas mettre *Odéon* si près de *reculons*.

Les deux drames tombèrent, ou à peu près. Je ne les ai vus ni l'un ni l'autre ; je me garderai donc bien d'exprimer mon opinion sur eux.

Mais les vrais jours de fête pour nous, — on nous pardonnera, je l'espère, cette innocente revanche, — c'était quand un de ces messieurs de l'Institut, Lemercier, Viennet ou Arnault, donnait à son tour un ouvrage.

Alors, il y avait liesse générale. On se donnait rendez-vous à l'orchestre du Théâtre-Français, et l'on assistait à ce spectacle, attristant pour les amis, mais fort réjouissant pour les ennemis, — et ces messieurs nous avaient traités comme tels, — d'une œuvre qui tombait toute seule, soit avec un peu d'aide, soit poussée doucement par l'aigre bise des sifflets.

Le plus spirituel des trois auteurs que je viens de nommer était M. Arnault, homme, je l'ai dit ailleurs, d'une valeur immense et d'un esprit éminent. Mais chacun a son dada ! comme dit Tristram Shandy, et le dada de M. Arnault était la tragédie ; mauvais dada, poussif, essoufflé, fourbu, qui, malgré le feu que *le Constitutionnel* lui mettait aux jambes, pouvait rarement arriver au dernier vers d'un cinquième acte !

Aussi demandions-nous que l'on jouât ces messieurs avec autant d'ardeur que ces messieurs demandaient qu'on ne nous jouât pas.

Eux demandaient, de leur côté, à grands cris, qu'on les jouât, et, comme ils avaient pour eux le gouvernement, surtout depuis la révolution de juillet, — malgré la timide opposition du Théâtre-Français, malgré les soupirs des sociétaires, et les gémissements du caissier, — leur tour de représentation arrivait.

Il est vrai que le supplice ne durait pas longtemps ; il se bornait, en général, aux trois représentations d'usage, quand il atteignait même ces trois représentations. Souvent la première ne finissait pas : témoin *Pertinax* et *Arboguste*.

Il était alors curieux de voir les prétextes que ces messieurs trouvaient à leur chute. Ceux de M. Arnault étaient charmants, attendu qu'il était impossible d'avoir plus d'esprit que n'en avait M. Arnault.

Ainsi, par exemple, il avait fait reprendre, au Théâtre-Français, une ancienne pièce de lui, jouée, je crois, sous l'Empire, *le Proscrit, ou les Guelfes et les Gibelins*.

La pièce était tombée. A qui s'en prit l'académicien furieux ? — A Firmin !

Oui, à Firmin, charmant artiste, plein de cœur et de conscience, jouissant près du public d'une constante faveur, mais à qui la mémoire commençait à faire défaut.

Firmin jouait dans l'ouvrage le rôle de Tebaldo, chef des Gibelins, et frère d'Uberti, chef des Guelfes. — Les autres rôles étaient joués par Ligier, Joanny et Duchesnois. Comme on le voit, M. Arnault n'avait pas à se plaindre : la Comédie-Française lui avait prêté ce qu'elle avait de mieux ; peut-être était-ce par conviction que ce ne serait pas pour longtemps.

Eh bien, M. Arnault prit pour prétexte de sa chute la mémoire ou plutôt le manque de mémoire de Firmin, et dédia sa pièce au souffleur.

Nous avons sous les yeux, et nous allons citer cette curieuse dédicace, qui aura pour nos lecteurs, nous l'espérons du moins, tout l'attrait d'un morceau inédit.

EPITRE DEDICATOIRE

AU

SOUFFLEUR DU THEATRE-FRANÇAIS (1)

« Monsieur,

« Tous les auteurs ne sont point des ingrats. J'en sais qui ont fait hommage de leurs succès à l'artiste auquel ils en étaient particulièrement redevable

« J'imite ce noble exemple : je vous dédie *les Guelfes*.

« Mademoiselle Duchesnois, M. Joanny, M. Ligier, ont contribué sans doute à la réussite de cet ouvrage par un zèle égal à leur talent ; mais, quoi qu'ils aient fait pour moi, ont-ils fait autant que vous, monsieur ?

« *Souffler n'est pas jouer*, dira M. Firmin, qui est plus fort encore au jeu des dames qu'au jeu de la scène (2).

« A cela, je réponds comme Sganarelle : « Oui et non ! »

« Quand le souffleur donne seulement le mot à l'acteur, quand il ne fait que soutenir la mémoire du comédien, non, certes, *souffler n'est pas jouer !* Mais, quand l'acteur prend tout du souffleur, tout, depuis le premier jusqu'au dernier vers de son rôle ; quand votre voix couvre la sienne ; quand c'est vous seul qu'on entend pendant qu'il gesticule, certes, *c'est jouer que de souffler !*

« N'est-ce pas là, monsieur, ce qui est arrivé, non seulement à la première, mais encore à chaque représentation des *Guelfes ?* n'est-ce pas vous qui avez joué véritablement le rôle de M. Firmin ?

« Sa mémoire est, dit-il, des plus mauvaises. Cela se conçoit, d'après le système qui place le siége de la mémoire dans la tête (3). Mais, dans la circonstance, M. Firmin ne rejette-t-il pas sur sa mémoire le tort de sa volonté ?

« Et pourquoi, me direz-vous, M. Firmin manquerait-il de bonne volonté envers vous qui en avez pour tout le monde ? envers vous qui, par votre âge, et peut-être aussi par vos malheurs, si ce n'est par d'anciens succès, aviez droit, au moins, à cet égard que l'on ne refuse pas à l'écolier qui débute ?

« Tels sont, en effet, les droits que je me savais à la complaisance de M. Firmin, et, ces droits, je croyais les avoir fortifiés en lui offrant un des rôles les plus importants dans ma tragédie, le rôle que vous avez soufflé ou que vous avez joué : c'est bonnet blanc et blanc bonnet

« J'étais bien loin de soupçonner que cet honneur fait au talent de M. Firmin fût une injure à ses prétentions.

« C'est pourtant ce qui est arrivé.

« La succession de Talma était ouverte. — Quand l'empire du monde vint à vaquer, tous ceux qui prétendaient à l'empire d'Alexandre n'étaient pas des héros : j'aurais dû m'en souvenir ; mais profite-t-on toujours des leçons de l'histoire ?

« Je ne m'imaginais pas que l'héritier de l'Alexandre dramatique dût être celui de ses survivants qui lui ressemble le moins.

« La nature s'était montrée bien prodigue envers Talma. Chez lui, le physique répondait au moral : c'était un corps élégant qu'habitait une âme brûlante ; c'était une tête admirable qu'animait une vaste intelligence ; c'était une voix puissante dont l'accent pathétique et solennel servait d'organe à son inépuisable sensibilité, à son infatigable énergie. Tout ce que la nature peut donner, Talma le possédait, et Talma possédait aussi tout ce que l'art peut acquérir.

« Si bien partagé qu'il soit, M. Firmin réunit-il en lui toutes ces perfections ? Son physique, un peu grêle, ne messied pas à tous ces jeunes rôles ; mais s'accorde-t-il avec la dignité qu'exigent les rôles de premier emploi ? Sa voix n'est pas dénuée de charmes dans l'expression des sentiments affec-

(1) « Trois personnages sont décorés de ce titre ; leur importance, toutefois, diffère, non pas en raison de celle de leur office, laquelle est toujours la même, mais de celle du genre auquel s'applique leur talent. Donne-t-on un ouvrage romantique, *Louis XI* ou *Emilia*, le souffleur en chef prend le cahier, et pas un trait de cette noble prose n'arrive aux oreilles des acteurs sans avoir passé par sa bouche ; mais, s'il s'agit d'un ouvrage classique, d'un ouvrage en vers, se retranchant alors dans sa dignité, comme ce bourreau qui n'exécutait que des gentilshommes : *Expédiez-moi cela, vous autres !* dit le souffleur en chef en passant le cahier roturier à ses substituts. Ses fonctions, pour la haute comédie, sont déléguées au second souffleur, et abandonnées pour la tragédie au troisième, c'est-à-dire à l'homme laborieux et modeste à qui celle-ci est dédiée. »

(2) « Les *dames* — c'est du jeu qu'il s'agit — les *dames* sont, en effet, la passion dominante de cet artiste, qui n'y est pourtant pas de première force. Il sait, toutefois, concilier cette passion avec ses devoirs, et n'est guère moins empressé à quitter sa partie pour entrer en scène qu'à quitter la scène pour reprendre sa partie, quand il a affaire au public ; quand il a affaire aux auteurs, il n'y met pas, à la vérité, la même prestesse ; mais, comme il ne s'agit que de répétitions, n'arrive-t-il pas toujours assez tôt... quand il arrive ? »

(3) « Le siège de la mémoire varie selon les individus. Il était dans le ventre chez ce comédien à qui Voltaire envoyait ses *Variantes* dans un pâté. Mademoiselle Contat le plaçait dans son cœur, et sa mémoire était excellente. »

tueux ; mais a-t-elle la vigueur qu'exigent les habitudes graves et les sentiments violents? Son intelligence ne manque pas d'étendue ; mais ces moyens d'exécution y répondent-ils quand il veut sortir des bornes où la nature le circonscrit ?

« La fierté de l'aigle peut se trouver dans le cœur d'un pigeon, et le courage d'un lion dans le cœur d'un caniche. Mais, quelque sentiment qui l'anime, le biset ne peut que roucouler : le roquet ne peut que hogner ! Or, ces accents n'ont pas tout à fait l'autorité du cri du roi des airs, d'un rugissement du roi des bois.

« D'après ces judicieuses réflexions, distribuant les rôles de ma tragédie aux acteurs qui ont les aptitudes les plus analogues aux caractères de ces rôles, j'avais donné celui d'Uberti à M. Ligier, acteur doué d'une voix et d'une figure imposantes, et j'avais conservé à M. Firmin le rôle tendre et passionné de Tebaldo.

« De quoi diable m'avisais-je ?

« De même que tout Anglais dit, partout où il rencontre de l'eau salée : *Ceci est à nous!* de même, partout où il rencontre un rôle fait à la physionomie de Talma, M. Firmin dit : *Ceci est à moi* (1) !

« Le rôle d'Uberti était destiné à Talma, et je ne l'offrais point à M. Firmin ! le rôle d'Uberti était revendiqué par M. Firmin, et je ne le reprenais pas à M. Ligier ! double crime de lèse-majesté. Comme la majesté de M. Firmin m'en a puni, hélas ! — Elle accepta le rôle que je lui offrais.

« Confident des secrets de la Comédie, vous savez, monsieur, quel a été le résultat de cet acte de complaisance. Mis à l'étude en avril, *les Guelfes* pouvaient être représentés en mai, sous la propice influence du printemps ; ils ne l'ont été qu'en juillet, sous le poids de la canicule. — Ainsi l'avait décidé M. Firmin.

« O puissance de la force d'inertie ! Quand plusieurs vaisseaux marchent de conserve, la vitesse commune est réglée sur celle du plus mauvais voilier. La marche commune, en cette circonstance, fut réglée sur la mémoire de M. Firmin, laquelle par malheur, était réglée sur sa bonne volonté.

« Cette bonne volonté a pensé compromettre les intérêts de ma réputation. Mais tout se compense. A quel point, monsieur, n'a-t-elle pas servi les intérêts de votre gloire ! Tous les journaux en font foi. N'est-ce pas elle qui, vous exhumant du trou où jusqu'alors vous aviez enfoui votre capacité, l'a révélée au public ? n'est-ce pas elle qui, vous élevant au niveau des acteurs aux pieds desquels vous étiez caché jusqu'alors, leur a donné en vous un interlocuteur ?

« Déclamant tandis que M. Firmin gesticulait, vous avez, il est vrai, transporté des boulevards sur le Théâtre-Français une imitation de ce concert singulier d'un déclamateur qui, sans se laisser voir, et d'un gesticulateur qui, sans se faire entendre, concourent à l'exécution d'un même rôle. Des gens d'un goût méticuleux s'en sont formalisés, il est vrai ; mais que vous importe ? Ce n'est pas vous, monsieur, qui, dans ces scènes, faisiez le polichinelle : et que m'importe, à moi, puisque, agissant ainsi, vous avez sauvé ma pièce ? D'ailleurs, est-ce là le premier emprunt, et l'emprunt le moins honorable, que votre noble théâtre ait fait à ceux des boulevards (2) ?

« Grâce à cet accord admirable, *les Guelfes* ont eu quelques représentations. Mais pourquoi leur cours, suspendu par un voyage de mademoiselle Duchesnois, n'a-t-il pas été repris à son retour, ainsi que l'a demandé cette grande actrice, et que l'annonçait l'affiche (3) ?

« M. Firmin s'y refuse. Le rôle de Tebaldo, dit-il, est sorti de sa mémoire. Il faudrait, pour cela, qu'il y fût jamais entré. Mais que nous fait, après tout, à vous ou à moi, qu'il sache son rôle ou non ? N'en peut-il pas user à l'avenir comme par le passé ? Manquera-t-il de mémoire tant que vous ne lui manquerez pas ? Sa mémoire n'est-elle pas au bout de votre langue, qui n'est point paralysée, comme on sait ?

« Mais ces difficultés, qu'on dit venir de M. Firmin, ne viennent-elles pas de vous, monsieur ? Accoutumé à opérer sous terre, ne serait-ce pas vous qui, en secret, les susciteriez ? Vous n'avez point part entière comme M. Firmin ; payé en souffleur quand vous faites le rôle d'un acteur, et d'un premier acteur, ne vous lasseriez-vous pas, à la fin, de ne vous essouffler que pour la gloire, et ne vous opposez-vous pas dans l'ombre à la reprise d'une pièce pendant laquelle vous n'avez pas le temps de respirer ?

« De la justice, monsieur ! de la justice ! — M. Firmin vous doit, sans doute, une indemnité : réclamez-la ; mais ne compromettez pas les intérêts du Théâtre-Français en entravant son service, en l'empêchant de satisfaire aux droits d'un auteur ; cela peut tirer à conséquence, songez-y : le nombre des auteurs mécontents de lui à juste titre n'est déjà que trop grand ; gardez-vous de l'augmenter.

« Le second Théâtre-Français, quoi qu'on ait fait pour le tuer, n'est pas mort encore. Serait-il impossible de le remettre sur pieds ?

« Les acteurs qu'on a détachés pour encombrer le premier théâtre, qui les paye moins pour jouer chez lui que pour ne jouer nulle part, ces acteurs, dis-je, ne pourront-ils pas, enfin, se lasser d'une condition qui, de la classe des curés, les fait descendre dans celle des vicaires, ou plutôt qui, d'évêques qu'ils étaient les a faits meuniers? Enfin, ne reste-t-il pas encore à l'Odéon un noyau de troupe tragique ? et l'école de déclamation n'a-t-elle pas de sujets qui puissent le grossir ?

« Pensez-y, monsieur, la tragédie, que l'on semble vouloir étouffer à la rue de Richelieu, pourrait trouver un refuge au faubourg Saint-Germain, qui fut son berceau et celui du Théâtre-Français. Vous ne feriez pas mal d'en souffler un mot à MM. du comité.

« Au reste, quoi qu'il advienne, croyez, monsieur, que les obligations que je vous ai ne sortiront jamais de ma mémoire, qui n'est pas ingrate comme celle de M. Firmin.

« Que ne puis-je vous manifester ma reconnaissance par un hommage plus digne de vous ! — Vous dédier une tragédie et une tragédie en vers, par le temps qui court (1) ! Mais chacun s'acquitte avec sa monnaie : monsieur, ne repoussez pas la mienne.

« Souvenez-vous, monsieur, que Benoît XIV n'a pas dédaigné la dédicace de *Mahomet*. — Je ne suis pas un Voltaire, je le sais ; mais aussi vous n'êtes pas un pape. — Tout considéré, peut-être sommes-nous dans des rapports équivalents à ceux où se trouvaient ces deux personnages. D'ailleurs, prenez cela en attendant mieux.

« Classique par principe et par habitude, je ne m'étais pas cru jusqu'ici assez de génie pour me passer de rime et de raison. Mais qui sait ? peut-être serai-je, un jour, en état de m'essayer dans le genre romantique : si je m'éloigne de l'âge où l'on extravague, je me rapproche de celui où l'on radote.

« Patience donc !

« Je suis, avec toute la considération qui vous est due, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« ARNAULT. »

Hélas ! il y a deux choses que j'ai inutilement cherchées ! et Dieu sait, cependant, si, quand je cherche, je cherche bien ! C'est la réponse de M. Firmin à M. Arnault, — et la tragédie de *Pertinax*. La réponse n'existe plus ; la tragédie n'existe pas.

— Pourquoi *Pertinax?* Qu'est-ce que *Pertinax?* et que vient faire ici le successeur de Commode ?

(1) « En conséquence de ce droit, M. Firmin se dispose à jouer Hamlet. Il a même acheté, dit-on, pour cela, le costume que Talma portait dans ce rôle. Qu'il y pense ! cet habit-là n'est point fait à sa taille, et d'ailleurs, on n'a pas toujours pris pour lion tout ce qui a porté une peau de lion. »

(2) « *Louis XI* et *Émilia*, dont nous apprécions tout le mérite, semblent, en effet, avoir été empruntés, si ce n'est dérobés, aux théâtres des boulevards. Si, pendant la représentation de ces pièces, l'orchestre sortait parfois de sa léthargie, soit pour annoncer par une fanfare l'entrée et la sortie des personnages, soit pour expliquer par une ritournelle ce que le discours n'a pas fait comprendre, bien qu'on soit dans l'enceinte consacrée à Racine, à Corneille et à Voltaire, on se croirait volontiers à l'Opéra-Comique ou à la Gaieté ; il ne manque plus que cela pour compléter l'illusion. Espérons que les régénérateurs de ce théâtre nous sauront gré de la remarque, et qu'ils en profiteront pour le perfectionnement de la scène française. »

(3) « Depuis six mois, et même encore aujourd'hui, l'affiche porte : « En attendant *les Guelfes et les Gibelins,* » probablement ne le portera-t-elle plus demain. »

(1) « C'est surtout contre les tragédies en vers que se déchaînent aujourd'hui les arbitres du goût. Leur répugnance contre les vers l'emporte encore sur leur amour pour le romantisme. Si, dans cette série de chapitres — intitulés scènes — dont l'ensemble forme un roman intitulé drame, et qu'on débite sous le titre de *Louis XI* ; si, dans *Louis XI*, la prose écossaise de sir Walter Scott eût été versifiée et rimée, ce drame n'eût pas été mieux accueilli d'eux qu'une tragédie posthume de Racine, bien que le sens commun n'y soit guère plus respecté que dans un mélodrame. C'est à l'absence de la rime aussi qu'*Émilia* doit la faveur dont ces messieurs l'ont honorée. — Après avoir entendu la lecture de cette œuvre : *Le problème est résolu!* s'écriait un des membres les plus importants du tribunal par qui elle avait été jugée : *Le problème est résolu! nous avons enfin une tragédie en prose!*

» Les comédiens français donnèrent jadis cent louis à Thomas Corneille, pour mettre en vers une comédie de Molière, le *Festin de Pierre*. Les comédiens français veulent, dit-on, donner aujourd'hui mille louis à un académicien, pour mettre en prose les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire. Est-il bien nécessaire qu'il s'adressent à un académicien pour cela ? Plusieurs d'entre eux ne font-ils pas cette parodie tous les jours ?

» Les vers et la rime ne sont pas dans la nature, disent les amateurs de la nature. Les vêtements, messieurs, ne sont pas dans la nature, et, cependant, vous en portez pour vous distinguer de l'homme de la nature ; bien plus, vous les portez en belles étoffes, pour vous distinguer de la canaille, et, quand vous êtes en fonds pour cela, vous les ornez de broderies pour vous faire distinguer même entre les gens bien mis. Ce que l'on fait pour le corps, permettez-nous de le faire pour la pensée ; permettez-nous de faire pour l'esprit ce que vous faites pour la matière. »

Demandez plutôt ce qu'il allait faire au Théâtre-Français, le malheureux ! il allait y tomber sous les sifflets du parterre, après être tombé sous les épées des prétoriens

Voici l'histoire de sa deuxième mort, le récit de sa seconde chute.

A dix-sept cents ans de distance, je ne puis pas dire grand'chose de la première ; mais, à vingt-quatre ans d'intervalle, je puis raconter la seconde, à laquelle j'ai assisté.

Ces malheureux *Guelfes*, après s'être obstinés à y rester neuf mois, avaient enfin disparu de l'affiche. Il fallait pour M. Arnault un dédommagement au défaut de mémoire de Firmin. Le comité décida que le *Pertinax* du même auteur, quoiqu'il ne fût reçu que depuis onze ans, serait immédiatement mis à l'étude.

« Que depuis onze ans ! » répétez-vous, et vous croyez que je me trompe, n'est-ce pas ?

C'est vous qui vous trompez.

L'Arbogaste de M. Viennet, reçu en 1825, n'a été joué qu'en 1841 ! Le *Pizarre* de M. Fulchiron, reçu en 1803, n'est pas joué encore (1) !

Donc, le comité du Théâtre-Français, voulant dédommager M Arnault de la disparition subite des *Guelfes*, mit à l'étude le *Pertinax*, que l'ingrat souffleur, malgré la fameuse épître dédicatoire n'a jamais appelé que *le Père Tignace*.

Quel malheur, mon Dieu ! que *Pertinax* n'ait pas été imprimé ! comme je vous en donnerais des fragments, et comme vous comprendriez la gaieté du parterre à la première représentation de cette tragédie !

Tout ce que je me rappelle, c'est qu'au moment décisif, l'empereur Commode appelait son secrétaire.

J'avais devant moi un grand monsieur dont les larges épaules et l'épaisse chevelure m'avaient intercepté l'acteur, chaque fois que l'acteur s'était trouvé sur la même ligne que lui.

Par malheur, je n'avais pas les ciseaux de Sainte-Foix.

A ses applaudissements frénétiques, je reconnus que ce monsieur comprenait beaucoup de choses que je ne comprenais pas.

Il en résulta que, lorsque l'empereur Commode appela son secrétaire, cette espèce de jeu de mots me paraissant demander une explication, je me penchai vers mon monsieur, et, avec toute la politesse dont j'étais capable :

— Pardon, monsieur, lui dis-je, mais il me semble que c'est une pièce à tiroirs !

Mon homme bondit sur sa stalle, poussa une espèce de rugissement, mais se contint.

Il est vrai que le rideau était sur le point de tomber, et qu'avant même qu'il fût tombé, notre enthousiaste criait de toutes ses forces :

— L'auteur ! ! !

Malheureusement, tout le monde n'était point aussi ardent à connaître l'auteur que mon voisin de face. Il y avait quelque chose comme les trois quarts de la salle — et là peut-être étaient les vrais amis de M. Arnault — qui ne voulaient point qu'on le nommât.

Placé à l'orchestre entre M. de Jouy et Victor Hugo, sentant à gauche les coudes du romantisme et à droite ceux du *classisme*, si je puis me permettre de faire un mot, j'attendais patiemment et courageusement que l'on cessât de siffler, la façon dont M. Arnault avait agi avec moi, en me mettant à la porte de chez lui après *Henri III*, me laissant le privilège de la neutralité.

Mais l'homme propose et Dieu dispose ; Dieu ou plutôt le diable inspira à ce voisin auquel j'avais fait une question indiscrète peut-être, mais à coup sûr bien innocente, de me désigner à ses amis, et, par conséquent, à M. Arnault, comme l'Eole dont le signal avait déchaîné tous ces vents qui sifflaient aux quatre points cardinaux de la salle sur des tons si différents.

Une querelle s'ensuivit entre moi et le grand monsieur, querelle qui fit un instant diversion à la lutte engagée.

Le lendemain, tous les journaux rendaient compte de cette querelle avec leur impartialité, leur bienveillance et leur exactitude ordinaires pour moi.

Il était urgent que je répondisse. Je choisis, pour publier ma réponse, le *Journal de Paris*, dirigé, à cette époque, par le père de Léon Pillet, un de mes amis.

Le lendemain, tous les journaux rendaient compte de cette lettre, précédée et suivie de quelques lignes assez aigres-douces.

Ecoutez l'exorde :

« En rendant compte de la chute d'estime qu'a obtenue la tragédie de *Pertinax*, nous avons annoncé qu'une dispute avait eu lieu au milieu de l'orchestre M. Alexandre Dumas, l'un des acteurs de ce petit drame, plus animé que celui qui l'avait précédé, nous adresse une lettre à ce sujet. Nous nous empressons de la publier, sans vouloir nous faire juge des accusations accessoires que l'auteur d'*Henri III* porte contre les journaux »

Voici maintenant ma lettre, à la suite de laquelle viendra la péroraison :

Vendredi, 29 mai 1829

« Malgré la ferme résolution que j'avais prise et suivie jusqu'à ce jour de ne jamais répondre à ce que les journaux diraient de moi, je crois devoir vous prier d'insérer cette lettre dans votre premier numéro. C'est la réponse à un petit article qui est le complément de votre feuilleton d'hier, et où vous rendez compte de *Pertinax*.

« Il est conçu en ces termes, — votre petit article bien entendu :

« Au moment où nous nous retirions de la salle, une vive « contestation venait de s'élever à l'orchestre entre un vieil-« lard à cheveux blancs et un très jeune auteur, c'est-à-dire, « sans doute, entre un classique et un romantique. Espérons « que cette altercation n'aura pas de suites fâcheuses. »

« C'est moi, monsieur, qui ai le malheur d'être le *très jeune auteur*, auquel il importe beaucoup, par cela même qu'il est jeune et auteur, d'établir les faits tels qu'ils se sont passés.

« J'étais à l'orchestre des Français, entre M. de Jouy et M. Victor Hugo, pendant toute la représentation de *Pertinax*. Obligé en quelque sorte, comme écolier de l'art, d'étudier ce que font les maîtres, j'avais écouté attentivement et en silence les cinq actes qui venaient de s'achever, quand, au milieu de la contestation assez vive qui s'était élevée entre quelques spectateurs qui voulaient, les uns que l'on nommât M. Arnault, les autres qu'on ne le nommât point, je fus insolemment apostrophé, moi, muet et assis, par un ami de M. Arnault, debout et me désignant du doigt.

« Je rappellerai textuellement sa phrase :

« — Il n'est pas étonnant qu'on siffle à l'orchestre quand M. Dumas est à l'orchestre. — N'avez-vous pas honte, monsieur, de vous faire le chef d'une cabale ?

« Et sur ma réponse que je n'avais pas dit un mot, il ajouta :

« — N'importe, c'est vous qui dirigez toute la ligue !

« Comme quelques personnes eussent pu croire à cette stupide accusation, j'en appelai au témoignage de MM. de Jouy et Victor Hugo. Ce témoignage fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire unanime.

« Cela suffit, je crois, pour me disculper.

« Mais, pendant que j'ai la plume à la main, monsieur, comme c'est probablement la première et peut-être la dernière fois que j'écris dans un journal (1), je désirerais ajouter quelques mots relatifs aux ridicules attaques que m'a values mon drame d'*Henri III* ; l'occasion ne s'en présentera peut-être jamais aussi favorablement qu'aujourd'hui : permettez donc que je la saisisse.

« Je crois comprendre et j'accepte, je le crois encore, la véritable critique littéraire aussi bien que personne. Mais, sérieusement, les faits que je vais vous citer, monsieur, sont-ils de la critique littéraire ?

---

(1) Il est vrai de dire qu'en 1805, M. Fulchiron, par un trait d'abnégation qui l'honore, céda son tour à l'auteur des *Templiers*, M Raynouard. Voici la lettre qu'il écrivit à cet effet au comité d'administration de la Comédie-Française :

« Messieurs,

» Je viens d'apprendre que le préfet avait donné son permis aux *Templiers*. Désirant rendre à cet ouvrage et à son auteur toute la justice et tous les égards qu'ils méritent, je m'empresse de vous annoncer que je cède mon tour à cette tragédie ; mais je demande, en même temps, à reprendre le mien immédiatement après, de façon que la seconde tragédie qui sera jouée, à compter d'aujourd'hui, sera *une des miennes* ; si vous voulez bien m'en donner l'assurance par une lettre, celle-ci sanctionnera l'abandon que je fais actuellement de mon tour.

» J'ai l'honneur d'être messieurs, votre serviteur,

« Fulchiron fils »

La proposition de M Fulchiron, formulée en ces termes, fut d'abord repoussée. On lui fit sentir que le tort qu'il ne voulait pas qu'on lui fît, à lui, allait peser sur un tiers. S'il y avait renonciation de sa part, il fallait que la renonciation fût entière, et que M. Fulchiron, sorti des rangs, reprît son tour à la file. Or, reprendre son tour à la file, c'était une grande affaire. En supposant toutes les chances favorables, il y en avait pour dix ans au moins ! M. Fulchiron réfléchit peu de temps, il faut l'avouer, comparativement à la gravité du sujet ; puis : « Allons, messieurs, dit-il, je connais la tragédie des *Templiers* ; mieux vaut qu'elle soit représentée tout de suite, et que le tour de *Pizarre* ne vienne que dans dix ans. » Ce fut grâce à cette condescendance, dont bien peu d'auteurs seraient capables envers un confrère, que la tragédie des *Templiers* fut jouée ; et, on le sait, la tragédie des *Templiers* fut un des triomphes littéraires de l'empire. *Les Deux Gendres* et *le Tyran domestique* complètent la trilogie dramatique de l'époque. — Il y a tantôt dix-huit cent vingt ans que l'on rend à César ce qui appartient à César : pourquoi ne rendrait-on pas à M. Fulchiron ce qui appartient à M. Fulchiron ?

(1) Comme Bonaparte au 15 vendémiaire, j'étais loin de voir clair dans ma destinée !

« Le lendemain de la réception de mon drame d'*Henri III* à la Comédie-Française, le *Courrier des Théâtres*, qui ne connaissait pas l'ouvrage, le dénonçait à la censure, avec l'espérance, disait-il, qu'elle ne souffrirait pas le scandale de la représentation.

Cela me paraît plutôt de la police que de la littérature Qu'en dites-vous, monsieur ?

« Je ne parlerai pas d'une pétition présentée au roi pendant mes répétitions pour faire rentrer le Théâtre-Français dans la route du *vrai beau* (1). On assure que l'auguste personnage auquel elle était adressée répondit simplement :

— Que puis-je dans une question de cette nature ? Je n'ai, comme tous les Français, qu'une place au parterre.

« Je n'ai vraiment pas le courage d'en vouloir aux signataires d'une dénonciation qui nous a valu une telle réponse.

« D'ailleurs, quelques-uns d'entre eux ont rougi, depuis, de ce qu'ils avaient fait. et ont dit qu'ils avaient cru signer autre chose.

« Puis arriva le jour de la représentation ; de ce jour seulement, les journaux, et on en conviendra, avaient le droit de parler de l'ouvrage.

« Ils en usèrent largement ; à eux permis ; mais quelques-uns d'entre eux, ils l'avoueront eux-mêmes, n'ont pas été élégants dans leurs critiques. *Le Constitutionnel* et *le Corsaire* en dirent beaucoup plus de bien, le premier jour, que la pièce ne le méritait.

« Huit jours après, *le Constitutionnel* comparait la pièce à celle de *la Pie voleuse*, et accusait l'auteur d'avoir dansé en rond devant le foyer de la Comédie-Française, avec quelques energumènes, autour du buste de Racine — qui est adossé à la muraille — en criant : *Racine est enfoncé !*

« Ce n'était que ridicule ; on haussa les épaules.

« Le lendemain, *le Corsaire* disait que l'ouvrage était une monstruosité, et que l'auteur était jésuite et pensionné. C'était, il faut en convenir, une excellente plaisanterie, adressée au fils d'un général républicain dont la mère n'a jamais touché la pension qui peut-être lui était due, ni du gouvernement de l'Empire, ni du gouvernement du roi.

« Cela devenait plus que ridicule, c'était méprisable.

« Quant à la *Gazette de France*, je lui rends la justice de dire qu'elle n'avait point varié un instant dans l'opinion que M. de Martainville y exprima le premier jour. Ce journal démêlait dans la pièce une conspiration flagrante pour le trône et contre l'autel ; quant au journaliste, il exprimait le regret, vivement senti, de n'avoir pas vu paraître l'auteur demandé. *On assure*, disait-il, *que sa figure porte un caractère éminemment romantique*. Or, comme le romantisme est la bête noire de M. de Martainville, je puis croire, sans être trop pointilleux, qu'il n'avait point l'intention de me faire un compliment. Non seulement ce n'est pas poli de la part de M. de Martainville, mais encore ce n'est pas délicat : M. de Martainville sait fort bien qu'on fait sa réputation, et qu'on ne fait pas sa physionomie.

« M. de Martainville a une physionomie fort respectable.

« Je pourrais continuer, expliquer les causes de ces changements et de ces injures, faire connaître des anecdotes assez curieuses sur certains individus ; je pourrais encore... Mais les douze colonnes de votre journal n'y suffiraient point.

« Je terminerai donc ma lettre en vous demandant un conseil, à vous, monsieur, qui avez de l'expérience. Comment un auteur doit-il faire pour s'épargner les querelles aux premières représentations ? J'en ai eu trois, pour mon compte, depuis trois mois ; — trois querelles bien entendu : si c'eût été trois représentations, je n'y eusse pas survécu !

« Une à *Isabel de Barière*, avec un admirateur de M. de Lamothe-Langon qui prétendait que j'avais sifflé.

« Une aux *Elections*, avec un ennemi de M. de Laville, qui prétendait que j'avais applaudi.

« Une enfin, à *Pertinax*, avec un ami de M. Arnault pour n'avoir ni applaudi ni sifflé.

« J'attends ce conseil de votre bonté, monsieur, et je vous donne ma parole que je le suivrai, si toutefois il n'est pas impossible à suivre.

« J'ai l'honneur, etc. »

Après cette dernière ligne, le *Journal de Paris* reprenait en manière de réponse :

« Quant au conseil que M. Alexandre Dumas veut bien demander à notre expérience, sur la conduite à tenir pour ne pas avoir de disputes aux premières représentations, nous lui répondrons qu'un jeune auteur, heureux d'un beau succès, et qui sait couvrir d'une honorable modestie ses jouissances d'amour-propre. — *qu'un écolier de l'art* qui se résigne, comme M. Dumas, à étudier *ce que font les maîtres*, jusqu'à l'auteur de *Pertinax* inclusivement, — ne doit pas avoir à redouter d'injurieuses provocations. Si, malgré ces dispositions, naturelles sans doute au caractère de M. Dumas, on persistait à lui faire des querelles d'Allemand ou de classique, je lui conseillerais de les mépriser, non les Allemands, non les classiques, mais les querelles

« Ou bien encore, il lui resterait une autre ressource : ce serait celle de s'abstenir d'aller aux premières représentations. »

Le conseil, on en conviendra, était difficile, sinon impossible à suivre : j'étais trop jeune, j'avais le cœur trop près de la tête, et, comme on dit vulgairement, la tête trop près du bonnet, pour mépriser les querelles, fût-ce des querelles d'Allemand ou de classique, et j'étais trop curieux pour ne point assister régulièrement aux premières représentations.

J'ai été guéri, depuis, de cette dernière maladie ; mais il a fallu du temps. Et encore, ce n'est pas le temps qui m'a guéri ; ce sont les premières représentations.

CCXV

CHATEAUBRIAND DONNE SA DÉMISSION DE PAIR DE FRANCE. — IL S'EXPATRIE. — BÉRANGER LE CHANTE. — CHATEAUBRIAND VERSIFICATEUR. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « CHARLES VII ». — LA VISIÈRE DE DELAFOSSE. — YAQOUB ET FRÉDÉRICK LEMAITRE. — « LA REINE D'ESPAGNE ». — M. HENRI DE LATOUCHE. — SES ŒUVRES, SON TALENT, SON CARACTÈRE. — INTERMÈDE DE « LA REINE D'ESPAGNE ». — PRÉFACE DE LA PIÈCE. — BRUITS DU PARTERRE RECUEILLIS PAR L'AUTEUR

On s'occupait fort, à cette époque, de la démission et de l'exil de Chateaubriand, qui tous deux étaient volontaires.

L'ancien ministre donnait sa démission de pair de France, à cause de l'abolition de l'hérédité de la pairie ; l'auteur des *Martyrs* s'exilait, parce que le bruit que faisait son opposition devenait, de jour en jour, moins sonore, et qu'il craignait de le voir s'éteindre tout à fait.

— Vous savez, madame, que Chateaubriand devient sourd ? disais-je, un jour, à madame O'Donnel, femme d'esprit, sœur d'une femme d'esprit, fille d'une femme d'esprit.

— Bon ! me répondit-elle, c'est depuis qu'on ne parle plus de lui.

Eh bien, oui, il faut l'avouer, il se faisait contre Chateaubriand une terrible conspiration, celle du silence, et Chateaubriand n'avait pas la force de la supporter. Il espéra que l'écho de cette vaste renommée qui, un instant, avait presque balancé dans le monde celle de Napoléon, s'était réfugié à l'étranger.

Les journaux firent grand bruit de cet exil volontaire. Béranger y vit sujet à l'un de ses petits poèmes, et lui, voltairien et libéral, adressa des vers à l'auteur d'*Atala*, de *René* et des *Martyrs*, catholique et royaliste.

On se rappelle cette poésie de Béranger, qui commence par ces quatre vers :

> Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
> Fuir notre amour, notre encens et nos soins ?
> N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
> « Mon beau ciel pleure une étoile de moins ? »

Chateaubriand eut le bon esprit de répondre en prose. Les meilleurs vers de Chateaubriand sont à cent piques au-dessous des plus mauvais vers de Béranger.

Ce fut un des tourments de la vie de Chateaubriand, que de faire des vers si mauvais, et de s'obstiner à en faire. Ce travers, il le partageait avec Nodier : ces deux génies de la prose moderne étaient tourmentés du démon de la rime. Heureusement, on oubliera *Moïse* et les *Contes en vers*, comme on a oublié que Raphaël jouait du violon.

Pendant que Béranger chantait, que Chateaubriand se retirait à Lucerne, — où, huit ou dix mois après, je devais l'aider *à donner à manger à ses poules*, — le jour de la première représentation de *Charles VII*, c'est-à-dire le 22 octobre était arrivé.

J'ai déjà dit ce que je pensais de la valeur de ma pièce : comme vers, c'était un grand progrès sur *Christine* ; comme

(1) J'avais oublié d'inscrire M. de Laville, auteur du *Folliculaire* et d'*une Journée d'élections*, au nombre des signataires de cette pétition, que j'ai citée dans une autre partie de mes Mémoires. Un de ces signataires, qui survit aux autres, m'a fait remarquer mon erreur, et je la répare.

œuvre dramatique, c'était une imitation d'*Andromaque*, du *Cid*, de *la Camargo*. Justice lui fut complètement rendue : elle eut un grand succès, et ne fit pas un sou !

Notons ici, en passant, que, lorsqu'elle fut transportée au Théâtre-Français, elle fit vingt ou vingt-cinq représentations à cent louis chacune.

Il en fut de même, plus tard, pour *les Demoiselles de Saint-Cyr*. Cette comédie, représentée en 1843 avec un succès honorable, mais peu fructueux, quoiqu'elle eût alors pour interprètes Firmin, mesdemoiselles Plessy et Anaïs, eut, à sa reprise, c'est-à-dire six ans après, — le double des représentations qu'elle avait eues dans sa nouveauté, et fit un argent fou pendant cet étrange été de la Saint-Martin.

achevé, et au moment de sa sortie, lui donnait, en s'abaissant, un air formidable sur lequel il avait compté.

L'armurier fut appelé, et, à la suite de plusieurs essais dans lesquels il appela tour à tour les adoucissements et les coercitifs, l'huile et la lime, il obtint de la malheureuse visière qu'elle consentît à s'abaisser. Seulement, une fois ce but atteint, c'était une chose presque aussi difficile de la faire se relever, que c'en avait été une de la faire s'abaisser : en s'abaissant, elle glissait sur un ressort fait en tête de clou, lequel, après quelques lignes de pression, trouvait une ouverture, reprenait son jeu, et fixait la visière de telle façon, que ni coups d'épée, ni coups de lance, ne pouvaient la relever ; il fallait comprimer ce ressort avec la



Chateaubriand.

Revenons à *Charles VII*.

Nous avons constaté le succès de l'ouvrage ; un incident comique faillit le compromettre.

Delafosse, un des comédiens les plus consciencieux que je connaisse, jouait le rôle de Charles VII. Comme je l'ai dit, Harel n'avait voulu faire aucune dépense pour la pièce, et, cette fois encore, il avait agi en homme d'esprit ; de sorte que j'avais été obligé, comme on sait, d'emprunter au musée d'artillerie une cuirasse du XVe siècle ; cette cuirasse avait, sur un reçu de moi, été transportée au cabinet d'accessoires de l'Odéon ; là, l'armurier du théâtre avait dû, non pas la nettoyer, — elle brillait comme de l'argent, — mais en repasser les ressorts et les articulations pour leur rendre la souplesse qu'ils avaient perdue dans une roideur de quatre siècles. Peu à peu la cuirasse complaisante s'était, en effet, assouplie, et Delafosse, dont, à un moment donné, elle devenait la carapace, avait pu, quoique dans un étui de fer, allonger ses jambes et mouvoir ses bras.

Le casque seul s'était refusé à toute concession ; sa visière, relevée probablement depuis le sacre de Charles VII, après avoir vu une pareille solennité, refusait absolument de se baisser.

Delafosse voyait avec peine cette obstination de sa visière, qui, pendant tout le temps de son long discours belliqueux, lui rendait service en restant levée, mais qui, le discours

dague d'un écuyer pour le repousser dans son alvéole, et permettre à la visière de se relever

Peu importait à Delafosse cette difficulté : il sortait visière baissée, et son écuyer avait tout le temps de faire l'opération dans la coulisse.

Une visière pareille, et Henri II ne mourait pas de la main de Montgomery ! Voyez à quoi tient le destin des empires ! je pourrais même dire celui des pièces ! Henri II fut tué parce que sa visière s'était relevée. Charles VII faillit l'être parce que sa visière s'était abaissée.

Dans la chaleur de la diction, Delafosse fit un geste si violent, que la visière tomba d'elle-même, cédant, sans doute, à l'émotion qu'elle éprouvait. C'était peut-être sa manière d'applaudir.

Quoi qu'il en soit, Delafosse se trouva tout à coup fort empêché de continuer son discours : le vers commencé de la façon la plus claire, accentué de la façon la plus nette, s'acheva dans un beuglement lugubre et inintelligible.

Le public se prit naturellement à rire

On dit qu'il est impossible à notre meilleur ami de s'empêcher de rire, quand il nous voit tomber. C'est bien autre chose, je vous en réponds, quand il voit tomber notre pièce. Mes meilleurs amis se mirent donc à rire.

Par bonheur, l'écuyer du roi Charles VII, ou le comparse de Delafosse, comme on voudra, n'oublia pas en scène son

rôle de la coulisse ; il s'élança, la dague au poing, sur l'infortuné roi ; le public vit, dans l'accident qui venait d'arriver, un jeu de scène ; dans le mouvement du comparse, un incident nouveau. Les rires cessèrent et l'on attendit.

Le résultat de l'attente fut qu'au bout de quelques secondes, la visière se releva, et montra Charles VII rouge comme une pivoine, et tout près d'étouffer.

La pièce se termina sans autre accident

Frédérick Lemaître m'en voulut longtemps de ne pas lui avoir donné le rôle d'Yaqoub ; mais sans doute se trompait-il sur le caractère de ce personnage, qu'il prenait pour un Othello.

La seule ressemblance qu'il y ait entre Othello et Yaqoub, c'est la couleur du visage ; la couleur de l'âme, si l'on peut dire cela, est toute différente.

J'eusse fait Othello, — et je serais bien fier si je l'avais fait ! — Othello, jaloux, violent, emporté, homme d initiative et de volonté, général des galères de Venise ; Othello, avec son nez aplati ses grosses lèvres, ses pommettes saillantes, ses cheveux crépus ; Othello, plus Nègre qu'Arabe, je l'eusse donné à Frédérick.

Mais mon Othello, à moi, ou plutôt mon Yaqoub, plus Arabe que nègre, est un enfant du désert, au teint bistré, et non noirci, au nez droit, aux lèvres minces, aux cheveux lisses et plats : une espèce de lion pris à la mamelle de sa mère, et transporté, des sables rougis et brûlants du Sahara, sur la dalle froide et humide d'un château d'Occident ; à l'ombre et au froid, il s'est énervé, alangui, poétisé. C'était donc la nature fine, aristocratique et un peu maladive de Lockroy qui convenait au rôle.

Aussi, dans mes idées, Lockroy le joua-t-il admirablement.

Je reçus, le lendemain de la représentation de *Charles VII*, bon nombre de lettres de félicitations. La pièce avait juste assez de vertus secondaires pour n'effaroucher personne, et m'attirer les compliments de gens qui, ne pouvant plus, ou ne voulant plus en faire à Ancelot, tenaient absolument à en faire à quelqu'un.

Pendant ce temps, le Théâtre-Français préparait une pièce qui devait causer un bien autre émoi que mon pauvre *Charles VII*.

C'était *la Reine d'Espagne*, d'Henri de Latouche.

M. de Latouche, — dont nous allons avoir à nous occuper bientôt, à propos de l'apparition de madame Sand sur notre horizon littéraire, — M. de Latouche était une sorte d'ermite qui habitait la Vallée-aux-Loups.

Le nom de l'ermitage peint assez bien l'ermite.

M. de Latouche était un homme d'un talent réel ; il a publié une traduction du *Cardillac* d'Hoffmann, et un roman napolitain très remarquable. La traduction, — M. de Latouche avait démarqué le linge volé, — la traduction s'appelait *Olivier Brusson* ; le roman napolitain s'appelait *Fragoletta*.

Ce roman est une œuvre obscure, mal liée, mais en certains endroits, éblouissante de couleur et de vérité ; c'est la réfraction du soleil napolitain sur les rochers du Pausilippe.

La révolution parthénopéenne y est décrite dans toutes ses horreurs, avec la sanglante et imprudente nudité des peuples du Midi.

M. de Latouche avait, en outre, retrouvé, colligé, publié, les poésies d'André Chénier. Il faisait facilement croire que ces poésies étaient, sinon de lui, du moins, en grande partie, de lui.

Que M. Henri de Latouche ait forgé un hémistiche là où un hémistiche manquait soudé une rime là où la plume avait oublié de l'agrafer, soit ! mais que les vers d'André Chénier soient de M. de Latouche, non !

Nous avons peu connu M. de Latouche ; toutefois, nous ne croyons pas qu'il y eût en lui une si grande abnégation de gloire, qu'il ait donné à André Chénier, vingt-cinq ans après la mort du jeune poète, cette renommée européenne de laquelle il pouvait lui-même s'enrichir.

Au reste, M. de Latouche faisait de très beaux vers ; Frédéric Soulié, qui avait, à cette époque, des relations avec lui, m'en disait parfois d'une facture merveilleuse et d'une originalité suprême.

Bref, M. de Latouche, misanthrope solitaire, critique acerbe, ami quinteux, venait de faire, sur le sujet le plus graveleux de France et d Espagne, une comédie en cinq actes en prose qui, ne se contentant plus de secouer les grelots de Comus, comme disaient les membres du Caveau, sonnait à toute volée les cloches du théâtre de la rue Richelieu.

Cette comédie avait pour thème l'impuissance du roi Charles II, et pour intrigue l'intérêt de l'Autriche à ce que l'époux de Marie-Louise d'Orléans eût un enfant, et l'intérêt de la France à ce qu'elle n'en eût pas.

C'était léger, comme on voit.

Il faut dire que M. de Latouche, dans sa riche imagination, avait trouvé moyen de renchérir sur les chances de danger qui menacent les auteurs ordinaires. D'habitude, quand un acte est fini, il en est de l'auteur comme du patient que l'on met à la torture : il se repose en attendant une torture nouvelle.

Ah bien, oui ! M. de Latouche n'avait point voulu de ce moment de repos : il avait substitué des intermèdes aux entr'actes.

Nous reproduisons textuellement l'intermède du deuxième au troisième acte. — Inutile de dire quelle est la situation : le lecteur devinera facilement, que, grâce aux soins du médecin du roi, l'Autriche est en voie de triompher de la France.

INTERMÈDE

« Les personnages sortent, et, après quelques instants d'intervalle, la rampe se baisse.

« Effet de nuit.

« Le chambellan, précédé de flambeaux, se présente à la porte de l'appartement de la reine, et y frappe du pommeau de son épée ; la camarera mayor vient sur le seuil de cette porte. Ils se parlent à l'oreille ; le chambellan s'éloigne ; puis les femmes de la reine, sur un signe de la camarera, arrivent successivement, et se rangent cérémonieusement autour de leur chef.

« Une jeune caméristе soutient la portière en velours de la chambre à coucher de la reine.

« Le cortège du roi s'avance ; deux pages soutenant sur de riches coussins, l'un l'épée, l'autre, la culotte du roi, précèdent Sa Majesté. Sa Majesté est en robe de chambre d'étoffe de soie et or à ramages, doublée d'hermine ; deux couronnes sont brodées sur les revers. Charles II porte en bandoulière le cordon bleu de France, pour faire honneur à la nièce de Louis XIV.

« En passant devant la haie des courtisans, il fait à plusieurs des signes d'intelligence, de contentement et de triomphe ; ceux-ci témoignent leur joie. Charles II s'arrête un moment : il s'agit de faire, selon l'étiquette, passer le bougeoir que porte un des officiers aux mains d'une des dames de la reine. Sa Majesté choisit des yeux la plus jolie et lui décerne du geste cette faveur. Deux dames reçoivent des mains des pages la culotte et l'épée, les autres laissent passer le roi, et referment brusquement leurs rangs. — Quand la portière est retombée derrière Sa Majesté, la nourrice crie : *Vive le roi !*

« Ce cri est répété par tous les assistants.

« Une symphonie, qui d'abord a joué avec solennité l'air des *Folies d'Espagne*, termine le concert en charivari. »

L'ouvrage n'eut qu'une représentation, et encore manqua-t-il ne pas l'avoir entière.

Dès le même soir, M. de Latouche retira sa pièce.

Mais, tenu quitte de sa pièce par le public, M. de Latouche était d'une nature trop irascible et trop rancunière pour tenir le public quitte de sa pièce. Il fit comme M. Arnault, ou à peu près : il appela de la représentation à l'impression ; seulement, il ne dédia point *la Reine d'Espagne* au souffleur. On avait trop entendu ce qu'avaient dit les acteurs, depuis le premier jusqu'au dernier mot : la pièce était tombée sous un *soulèvement* de pudeur et de morale. L'auteur débattit la question d'impudeur et d'immoralité.

Nous reproduisons la préface de notre confrère de Latouche.

Annaliste, nous consignons le fait ; archiviste, nous classons la pièce dans nos archives.

La voici :

« Si cette comédie fût tombée, au théâtre, sous l'accusation de manquer aux premiers principes de la vie dans les arts, je l'aurais laissée dans l'oubli qu'elle mérite peut-être ; mais elle a été repoussée par une portion du public, dans une seule et douteuse épreuve, sous la prévention d'impudeur et d'immoralité ; quelques journaux de mes amis l'ont traitée d'obscénité révoltante, d'œuvre de scandale et d'horreur. Je la publie comme une protestation contre ces absurdités ; car, si j'accepte la condamnation, je n'accepte pas le jugement. On peut consentir à ce que le chétif enfant de quelques veilles soit inhumé par des mains empressées, mais non qu'on écrive une calomnie sur sa pierre.

« Ce que j'aurais voulu peindre, c était la risible crédulité d'un roi élevé par des moines, et victime de l'ambition d'une marâtre : ce que j'aurais voulu frapper de ridicule, c'était cette éducation qui est encore celle de toutes les cours de l'Europe ; ce que j'aurais voulu montrer, c'était la diplomatie rôdant autour des alcôves royales ; ce que j'aurais voulu prouver, c'était comme rien n'est sacré pour la religion abaissée au rôle de la politique, et par quels éléments divers les légitimités se perpétuent.

« Au milieu de cette philosophique direction du drame, des juges prévenus l'ont supposé complaisant au vice, et flatteur du propre dévergondage de leur esprit. Et, pourtant, non satisfait de chercher une compensation à la hardiesse de son sujet dans la peinture d'une reine innocente, et dans

l'amour profondément pur de celui qui meurt pour elle, le drame avait changé jusqu'à l'âge historique de Charles II, pour atténuer le crime de sa mère, et tourner l'infirmité de sa nature en prétentions de vieillard qui confie sa postérité à la grâce de Dieu.

« Mais, comme l'a dit un critique qui a le plus condamné ce qu'il appelle l'incroyable témérité de la tentative, la portion de l'assemblée qui a frappé d'anathème *la Reine d'Espagne*, ce public si violent dans son courroux, si amer dans sa défense de la pudeur blessée, ne s'est point placé au point de vue de l'auteur : il n'a pas voulu s'associer à la lutte du poète avec son sujet ; il n'a pas pris intérêt à ce combat de l'artiste avec la matière rebelle. Armée d'une bonne moralité bourgeoise, cette masse aveugle, aux instincts sourds et spontanés, n'a vu, dans l'œuvre entière, qu une espèce de bravade et de défi ; elle s'est scandalisée de ce qu'on voulait lui cacher, et de ce qu'on osait lui montrer. Cette draperie à demi soulevée avec tant de précaution, cette continuelle équivoque l'ont révoltée. Plus le style et le faire de l'auteur s'assouplissaient, se voilaient, s'entouraient de réticences, de finesse, de nuances pour déguiser le fond de la piéce, plus on se choquait vivement du contraste.

« Que voulez-vous ! » m'écrivait, le soir même de mon revers, un de mes amis, — car je me plais à invoquer d'autres témoignages que le mien dans la plus délicate des circonstances où il soit difficile de parler de soi, — « que « voulez-vous ! une idée fixe a couru dans l'auditoire ; une « préoccupation de libertinage a frappé de vertige les pau- « vres cervelles ; des hurleurs de morale publique se pen- « daient à toutes les phrases, pour empêcher de voir ce « qu'il y a de naturel et de vrai dans la marche de cette « intrigue, qui serpente sous le cilice et sous la gravité em- « pesée des mœurs espagnoles. On s'est attaché à des con- « sonnances ; on a pris au vol des terminaisons de mot, des « moitiés de mot, des quarts de mot ; on a été monstrueux « d'interprétation. Il y a eu, en effet, hydrophobie d'inno- « cence. J'ai vu des maris expliquer à leurs femmes comment « telle chose, qui avait l'air bonhomme, était une profonde « scélératesse. Tout est devenu prétexte à communications à « voix basse ; des dévots se sont révélés habiles commenta- « teurs, et des dames merveilleusement intelligentes. Il y « a de pauvres filles à qui les commentaires sur les courses « de taureaux vont mettre la bestialité en tête ! Et tout ce « monde-là fait bon accueil, le dimanche, aux lazzi du Sga- « narelle de Molière ! Il y a de la pudeur à jour fixe. »

« Il se présentait, sans doute, deux manières de traiter cet aventureux sujet. J'en avais mûri les réflexions avant de l'entreprendre. On pouvait et on peut encore en faire une charade en cinq actes, dont le mot sera enveloppé de phrases hypocrites et faciles, et arriver jusqu'au succès de quelques-uns de ces vaudevilles qui étudient aussi spirituellement les difficultés que le but de l'art ; mais j'ai craint, je l'avoue, que le mot de la charade *(impuissant)* ne se retrouvât au fond de cette manière d'aborder la scène. Et puis, dans les pièces de l'école de Shakspeare et de Molière, s'offrait une autre séduction d'artiste pour répudier cette vulgaire adresse : chercher les moyens de la nature, et n'affecter pas d'être plus délicat que la vérité. Les conséquences des choix téméraires que j'ai faits m'ont porté à résister à beaucoup d'instances pour tenter avec ce drame le sort des représentations nouvelles. Encourager l'auteur à se rattacher à la partie applaudie de l'ouvrage qu'on appelait dramatique, pour détruire ou châtrer celle qu'il espérait être la portion comique, était un conseil assez semblable à celui qu'on offrirait à un peintre, si on voulait qu'il rapprochât sur les devants de sa toile ses fonds, ses lointains, ses paysages, demi-ébauchés pour concourir à l'ensemble, et qu'il obscurcît les figures de son premier plan.

« Il fallait naïvement réussir ou tomber au gré d'une inspiration naïve. Je crois encore, et après l'événement, qu'il y avait pour l'auteur quelques chances favorables ; mais le destin des drames ne ressemble pas mal à celui des batailles : l'art peut avoir ses défaites orgueilleuses comme Varsovie, et le capricieux parterre ses brutalités d'autocrate.

« Ce n'est ni le manque de foi dans le zèle de mes amis, ni le sentiment inconnu pour moi de la crainte de quelques adversaires, ni la bonne volonté refroidie des comédiens qui m'ont conduit à cette résolution. Les comédiens, après notre disgrâce, sont demeurés exactement fidèles à leur première opinion sur la pièce. Et quel dévouement d'artiste change avec la fortune ? Le leur m'a été offert avec amitié. Je ne le consigne pas seulement ici pour payer une dette de gratitude, mais afin d'encourager, s'il en était besoin, les jeunes auteurs à confier sans hésitation leurs plus périlleux ouvrages à des talents et à des caractères aussi sûrs que ceux de Monrose, de Perrier, de Menjaud et de mademoiselle Brocard, dont la grâce s'est montrée si poétique et la candeur si passionnée.

« Mais, au milieu même de notre immense et tumultueux aréopage, entre les bruyants éloges des uns, la vive réprobation des autres, à travers deux ou trois partialités bien rivales, il m'a été révélé, dans l'instinct de ma bonne foi d'auteur, qu'il n'y avait pas sympathie entre la donnée vitale de cette petite comédie et ce public d'apparat qui s'assied devant la scène comme un juge criminaliste, qui se surveille lui-même, qui s'impose à lui-même, qui prend son plaisir en solennité, et s'électrise de délicatesse et de rigueur de convention. Que ce fût sa faute ou la mienne, qu'au lieu de goûter, comme dit Bertinazzi, *la chair du poisson*, le public de ce jour-là se fût embarrassé les mâchoires avec les arêtes, toujours est-il que j'ai troublé sa digestion.

« Devant le problème matrimonial que j'essayais à résoudre sous la lumière du gaz, au feu des regards masculins, quelques dignes femmes se sont troublées peut-être avec un regret comique, peut-être avec un soupir étouffé. Mais j'avais compté sur de plus universelles innocences ; j'espérais trouver la mienne par-dessus le marché de la leur. J'ai mal spéculé. Il s'en est rencontré là de bien spirituelles, de bien jolies, de bien irréprochables ; mais pouvais-je raisonnablement imposer des conditions générales ?

« J'ai indigné les actrices de l'Opéra, j'ai scandalisé des séminaristes, j'ai fait perdre contenance à des marquis et à des marchandes de mode ! Vous eussiez, dès la troisième scène du premier acte, vu quelques douairières dont les éventails se brisaient, se lever dans leur loge, s'abriter à la hâte sous le velours de leur chapeaeu noir, et, dans l'attitude de sortir, s'obstiner à ne pas le faire pour feindre de ne plus entendre l'acteur, et se faire répéter, par un officieux cavalier, quelques prétendues équivoques, afin de crier au scandale en toute sécurité de conscience. L'épouse éplorée du commissaire de police s'enfuit au moment où l'amoureux obtient sa grâce. — Ceci est un fait historique. — Elle a fui officiellement, enveloppée de sa pelisse écossaise ! Je garde pour moi quelques curieux détails, des noms propres, plus d'une utile anecdote, et comment la clef forée du dandy était enveloppée bravement sous le mouchoir de batiste destiné à essuyer les sueurs froides de son puritanisme. Mais j'ai été perdu dans les cousins des grandes dames, qui se sont pris à venger l'honneur des maris, quand j'ai eu affaire aux chastetés d'estaminet et aux éruditions des magasins à prix fixe.

« Seulement, Dieu me préserve d'entrer en intelligence avec les scrupules de mes interprètes. Ma corruption rougirait de leur pudeur.

« J'ai été sacrifié à la pudeur, à la pudeur des vierges du parterre ; car, aller supposer que j'ai pu devenir victime de la cabale, ce serait une bien vieille et bien gratuite fatuité. Contre moi, quelques lâches rancunes ? Et d'où viendraient-elles ? Je n'ai que des amitiés vives et des antipathies candides. A qui professe ingénument le mépris d'un gouvernement indigne de la France, pourquoi des ennemis politiques ? Et pourquoi des ennemis littéraires à l'auteur d'un article oublié sur *la Camaraderie*, et au plus paresseux des rédacteurs d'un bénin journal qu'on appelle *Figaro ?*

« Mais je n'ai pas voulu tomber obstinément comme tant d'autres après vingt soirées de luttes, entre des enrouements factices, des sifflets honnêtes et des applaudissements à poings fermés. Imposer son drame au public, comme autrefois les catholiques leur rude croyance aux Albigeois ; chercher l'affirmation d'un mérite dans deux négations du parterre ; calculer combien il faut d'avanies pour se composer un succès, c'est là un de ces courages que je ne veux pas avoir. Il appartenait, d'ailleurs, à la reine d'Espagne de se retirer chastement du théâtre ; c'est une noble princesse, c'est une épouse vierge, élevée dans les susceptibilités du point d'honneur de la France.

« Quelques-uns aiment mieux sortir par la fenêtre que trébucher dans les escaliers ; à qui prend étourdiment le premier parti, il peut être donné encore de rencontrer le gazon sous ses pas ; mais, pour l'autre, et sans compter la multiplicité des meurtrissures, il expose votre robe de poéte à balayer les traces du passant.

« Cependant, au fond d'une chute éclatante, il y a deux sentiments d'amertume que je ne prétends point dissimuler ; mais je ne conseille à personne autre que moi de les conseiller : le premier est la joie de quelques bonnes âmes, et le second, le désenchantement des travaux commencés. Ce n'est pas l'ouvrage attaqué qu'on regrette, mais l'espérance ou l'illusion de l'avenir. Rentré dans sa solitude, ces pensées qui composaient la famille du poète, il les retrouve en deuil et comme éplorées de la perte d'un sœur, car vous vous êtes flatté d'un avenir plus digne de vos consciencieuses études ; le sort de quelques drames prônés ailleurs avait éveillé en vous une émulation. Si le triomphe de la médiocrité indigne, il encourage ; s'il produit la colère, il produit aussi la confiance, et, à force d'être coudoyé à tout moment par des grands hommes, le démon de l'orgueil vous avait visité ; il était venu rôder autour du lit où vous dormiez en paix ; il avait évoqué le fantôme de vos rêveries bizarres ; elles étaient descendues autour de vous, se tenant la main, vous demandant la vie, vous jetant des sourires, vous promettant des fleurs, et, maintenant, elles réclament

toutes l'obscurité pour refuge. Ainsi tombe dans le cloître un homme qu'un premier amour a trompé.

« Mais, je le répète, que ce découragement ne soit contagieux pour personne. Ne défendez pas surtout le mérite de l'ouvrage écarté comme l'unique création à laquelle vous serez jamais intéressé. N'imitez pas tel jeune homme qui se cramponne à son premier drame, comme une vieille femme à son premier amour. Point de ces colères d'enfant contre la borne où vous vous êtes heurté. Il faudrait oublier jusqu'à une injustice dans les travaux d'un meilleur ouvrage. Que vos explications devant le public n'aillent pas ressembler à une apologie, et songez encore moins à vous retrancher dans quelque haineuse préface, à vous créneler dans une disgrâce, pour tirer, de là, sur tous ceux que vous n'avez pas pu séduire. Du haut de son buisson, la pie-grièche romantique dispute peut-être avec le croquant; mais, si, au pied du chêne où il s'est posé un moment, l'humble passereau, toujours moqueur et bon compagnon, entend se rassembler des voix discordantes, il va chercher plus loin des échos favorables.

« Je ne finirai pas sans consigner ici un aveu dont je n'ai pu trouver la place dans la rapide esquisse de cet avertissement. Je déclare que je dois l'idée première de la partie bouffonne de cette comédie à une grave tragédie allemande; plusieurs détails relatifs à la nourrice Jourdan, à un excellent livre de M. Mortonval; la réminiscence d'un sentiment de prêtre amoureux, au chapitre VII du roman de *Cinq-Mars*, et, enfin, une phrase tout entière, à mon ami Charles Nodier. Cette confession est la seule malice que je me permettrai contre les plagiaires qui pullulent chaque jour, et qui sont assez effrontés et assez pauvres pour ne m'épargner à moi-même ni leur vol, ni leur silence. La phrase de Nodier, je l'avais appropriée à mon dialogue avec cette superstition païenne qui pense éviter la foudre à l'abri d'une feuille de laurier, avec la foi du chrétien qui essaye à protéger sa demeure sous un rameau bénit. L'inefficacité du préservatif n'ébranlera pas dans mon cœur la religion de l'amitié.

« Aulnay, le 10 novembre 1831.

« H. DE LATOUCHE. »

Cette protestation ne suffit point à l'auteur; il suivit et nota, sur la pièce imprimée, toutes les fluctuations du parterre et même des loges.

Ainsi l'on trouve successivement ces notes au bas des pages:

*** Ici, on commence à tousser.

*** Murmures. La pièce est attaquée par des personnes informées d'avance, et aussi bien que l'auteur, des chances de cette situation assez nouvelle.

En effet, la situation était si nouvelle, que le public ne voulut pas lui permettre de vieillir.

*** Ici, les murmures redoublent.

*** Le parterre se lève, partagé entre deux opinions.

*** Ce détail de mœurs, exactement historique, excite une vive réprobation.

Voir, à la page 56 de la pièce, le détail de mœurs.

*** Rumeurs.

*** Soulèvement presque général, causé par une chaste interprétation du parterre.

Voir, à la page 72, quelle pouvait être cette chaste interprétation.

*** *Oh! Oh!* très prolongés.

*** On rit.

*** On s'indigne. *Une voix:* « Ils seront deux pour faire l'enfant! »

*** Interruption.

*** Mouvement d'improbation; les cheveux blancs du vieux moine devaient, cependant, écarter d'un tête-à-tête l'idée d'indécence.

*** Improbation méritée.

*** La phrase est coupée en deux par une interruption obscène.

Voir la phrase, à la page 115.

*** Improbation

*** Après cette scène *(la VIIe du quatrième acte)*, la pièce, à peine entendue, n'a plus été jugée.

Ce fut le seul essai que M. de Latouche tenta au théâtre, et, à partir de ce moment, la Vallée-aux-Loups mérita plus que jamais son nom.

CCXVI

VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS

Sur ces entrefaites, on joua au Théâtre-Français, le drame de *Pierre III*, du malheureux Escousse. Je n'ai pas vu *Pierre III*; je l'ai fait chercher pour le lire, le drame n'a pas été imprimé, à ce qu'il paraît.

Voici ce qu'en dit Lesur dans son *Annuaire* de 1831:

THEATRE-FRANÇAIS. (28 *décembre*.) Première représentation de *Pierre III*, drame en cinq actes en vers, par M. Escousse.

« La chute de cet ouvrage porta un coup fatal à son auteur, enivré peut-être du succès de *Farruck le Maure*. Dans *Pierre III*, l'histoire, ni la vraisemblance, ni la raison n'étaient respectées. C'était un déplorable échantillon de cette littérature *frénétique et barbare* (ces deux épithètes sont à mon adresse) mise à la mode par des hommes d'un talent trop réel pour que leur exemple n'entraînât point de déplorables imitations. Mais qui pouvait se douter que la vie de l'auteur fût attachée à celle de son œuvre? Encore une épreuve, encore une chute et le malheureux jeune homme devait mourir!... »

En effet, bientôt Victor Escousse et Auguste Lebras donnent en collaboration, à la Gaieté, le drame de *Raymond*, qui tombe.

Il faut que la critique se soit bien cruellement déchaînée contre ce drame, puisque nous trouvons, après les derniers mots de la pièce, en *post-scriptum*, ces quelques lignes, signées de l'un des auteurs:

« *P.-S.* Cet ouvrage nous a suscité beaucoup de critiques, et, il faut le dire, peu de personnes ont tenu compte à deux pauvres jeunes gens, dont le plus âgé a vingt ans à peine, d'une tentative qu'ils ont faite pour intéresser avec cinq personnages, en proscrivant tous les accessoires du mélodrame. Mon intention, cependant, n'est point de chercher à nous défendre. Je veux seulement publier la reconnaissance que je dois à Victor Escousse, qui, pour me frayer une entrée au théâtre, m'a admis à sa collaboration; je veux aussi le défendre, autant qu'il est en mon pouvoir, contre les calomnies qui, dans le monde, attaquent son caractère comme homme, et lui imputent une vanité ridicule que je n'ai point remarquée en lui. Je le dirai hautement, je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés à mon égard, non seulement comme collaborateur, mais encore comme ami. Puisse ce peu de mots, que j'écris avec franchise, amortir les traits que la haine se plaît à lancer contre un jeune homme dont le talent, je l'espère, étouffera, un jour, les paroles de ceux qui l'attaquent sans le connaître!

« AUGUSTE LEBRAS. »

Au reste, Escousse avait si bien compris qu'avec le succès lui venait la lutte, avec l'amélioration dans la position matérielle, la recrudescence dans la douleur morale, qu'après son succès de *Farruck le Maure*, lorsqu'il quitta sa petite chambre d'employé pour prendre l'appartement un peu plus confortable d'auteur couronné, il adressa à cette chambre, témoin de ses premières émotions de poète et d'amant, les vers que voici:

A MA CHAMBRE

De mon indépendance,
Adieu, premier séjour,
Où mon adolescence
A duré moins d'un jour!
Bien que peu je regrette
Un passé déchirant,
Pourtant, pauvre chambrette,
Je vous quitte en pleurant!

Du sort, avec courage,
J'ai subi tous les coups ;
Et, du moins, mon partage
N'a pu faire un jaloux.
La faim, dans ma retraite,
M'accueillait en rentrant...
Pourtant, pauvre chambrette,
Je vous quitte en pleurant !

Au sein de la détresse,
Quand je suçais mon lait,
Une tendre maîtresse
Point ne me consolait.
Solitaire couchette
M'endormait soupirant..
Pourtant, pauvre chambrette,
Je vous quitte en pleurant !

De ma muse, si tendre,
Un Dieu capricieux
Ne venait point entendre
Les sons ambitieux.
Briller pour l'indiscrète,
Est besoin dévorant...
Pourtant, pauvre chambrette,
Je vous quitte en pleurant !

Adieu ! le sort m'appelle
Vers un monde nouveau :
Dans couchette plus belle,
J'oublîrai mon berceau.
Peut-être, humble poëte
Loin de vous sera grand...
Pourtant, pauvre chambrette,
Je vous quitte en pleurant !

En effet, cet appartement qu'Escousse avait pris en remplacement de sa chambre, et où il ne s'installait point sans souffrance, le voyait rentrer, le 18 février, avec son ami Auguste Lebras, suivi de la fille de la portière, qui apportait un boisseau de charbon.

Ce charbon, il venait de l'acheter chez la fruitière voisine.

Pendant que cette femme le mesurait :

— Crois-tu qu'il y en ait assez d'un boisseau ? demanda-t-il à Lebras

— Oh ! oui ! répondit celui-ci.

Ils payèrent et demandèrent que le charbon leur fût apporté à l'instant même. La fille de la portière laissa, sur leur ordre, le boisseau de charbon dans l'antichambre, et sortit, sans se douter qu'elle venait de renfermer la mort avec les deux pauvres enfants.

Depuis trois jours, Escousse, pour qu'on ne mît pas d'obstacle à ce dessein arrêté, avait retiré des mains de la portière la seconde clef de son appartement.

Les deux amis se séparèrent.

Le même soir, Escousse écrivit à Lebras :

« Je t'attends à onze heures et demie : le rideau sera levé. Viens, afin que nous précipitions le dénouement ! »

A l'heure fixée, Lebras arriva ; il n'avait garde de manquer au rendez-vous ; cette fatale idée du suicide germait depuis longtemps dans son cerveau.

Le charbon était déjà allumé. Ils calfeutrèrent les portes et les fenêtres avec des journaux. Puis Escousse se mit à une table, et écrivit la note suivante :

« Escousse s'est tué parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici-bas ; parce que la force lui manquait, à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière ; parce que la gloire ne dominait pas assez son âme, *si âme il y a?*

« Je désire que l'épigraphe de mon livre soit :

« Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé !
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé.
Adieu, les palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu !
L'air manquait : j'ai fermé mes ailes.
Adieu ! »

Cela, comme nous l'avons dit, se passait à onze heures et demie. A minuit, madame Adolphe, qui venait de jouer au théâtre de la Porte-Saint-Martin, rentra chez elle ; elle logeait sur le même palier qu'Escousse, et l'appartement du jeune homme n'était séparé du sien que par une cloison. Un bruit étrange lui parut venir de cet appartemnt. Elle écouta : un double râle se faisait entendre. Elle appela, elle frappa à la cloison, mais n'obtint aucune réponse.

Le père d'Escousse logeait aussi sur le même palier, où s'ouvraient quatre portes : ces quatre portes étaient celle d'Escousse, celle de son père, celle de madame Adolphe, et celle de Walter, artiste que j'ai beaucoup connu à cette époque, et que j'ai perdu de vue depuis.

Madame Adolphe courut chez le père d'Escousse, le réveilla, — car il était déjà endormi, — le força de se lever, et de venir chez elle écouter ce râle qui l'effrayait.

Le râle décroissait, mais était encore sensible ; si sensible, qu'on entendait le funèbre accord des deux respirations.

Le père écouta quelques secondes : puis, souriant :

— Jalouse ! dit-il à madame Adolphe.

Et il alla se coucher, sans plus vouloir écouter ses observations.

Madame Adolphe resta seule. Jusqu'à deux heures du matin, elle entendit ce râle auquel, seule, elle s'obstinait à donner sa véritable signification.

Cependant, si incrédule qu'eût été le père d'Escousse, de funestes pressentiments l'avaient agité toute la nuit. Le matin, vers huit heures, il alla frapper à la porte de son fils. On ne répondit pas. Il écouta, tout faisait silence.

Alors, l'idée lui vint qu'Escousse était aux bains de Wauxhall, où le jeune homme allait quelquefois. Il entra chez Walter, lui raconta ce qui s'était passé la veille, et lui dit son inquiétude du matin. Walter s'offrit à courir jusqu'au Wauxhall ; l'offre fut acceptée. — Au Wauxhall, on n'avait pas vu Escousse.

L'inquiétude du père redoubla ; l'heure de son bureau approchait, mais il n'y voulut aller qu'après être rassuré, en faisant ouvrir la porte de son fils. Un serrurier fut appelé, et la porte forcée avec peine, car la clef, qui la fermait en dedans, était restée dans la serrure.

Cette clef restée dans la serrure, épouvanta le pauvre père au point que, la porte ouverte, il n'osa en franchir le seuil. Ce fut Walter qui entra, tandis que lui demeurait appuyé à la rampe de l'escalier.

La seconde porte était calfeutrée, comme nous l'avons dit, mais n'était fermée ni au verrou, ni à la clef ; Walter la poussa violemment, fit craquer l'obstacle de papier, et entra.

La vapeur du charbon était encore si intense, qu'il faillit tomber à la renverse. Cependant il pénétra dans la chambre, saisit le premier objet venu, une carafe, je crois, et la lança dans la fenêtre. Un carreau fut brisé par le choc, et donna passage à l'air extérieur. Walter put respirer ; il alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit.

Alors le spectacle terrible lui apparut dans toute son effrayante nudité. Les deux jeunes gens étaient couchés et morts : Lebras à terre, sur un matelas qu'il avait tiré du lit ; Escousse sur le lit même. Lebras, malingre de corps, faible de santé, avait été facilement vaincu par la mort ; mais il n'en avait pas été ainsi de son compagnon, vigoureux et plein de santé : la lutte avait été longue, et avait dû être cruelle ; c'était au moins ce qu'indiquaient ses jambes repliées sous son corps, et ses mains crispées, dont les ongles étaient entrés dans les chairs.

Le père faillit devenir fou. Walter me disait souvent qu'il voyait toujours les deux pauvres jeunes gens, l'un sur son matelas, l'autre sur son lit. Madame Adolphe n'osa pas garder son logement : toutes les fois qu'elle se réveillait pendant la nuit, il lui semblait entendre ce râle que le pauvre père avait pris pour un double soupir d'amour !

On connaît l'admirable élégie que ce suicide a inspirée à Béranger ; nous voudrions que nos lecteurs eussent oublié que nous l'avons mise en partie sous leurs yeux quand nous nous sommes occupé de l'illustre chansonnier : cela nous permettrait de la leur citer tout entière ; mais le moyen pour eux d'oublier que nous avons déjà cousu cette riche broderie poétique aux lambeaux de notre prose ?

CCXVII

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « ROBERT LE DIABLE ». — VÉRON DIRECTEUR DE L'OPÉRA. — SON OPINION SUR LA MUSIQUE DE MEYERBEER — MON OPINION SUR L'ESPRIT DE VÉRON. — MES RELATIONS AVEC LUI. — SES ARTICLES ET SES MÉMOIRES. — JUGEMENT DE ROSSINI SUR « ROBERT LE DIABLE ». — NOURRIT PRÉDICATEUR. — MEYERBEER. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « LA FUITE DE LAW », DE M. MENNECHET. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « RICHARD DARLINGTON ». — FRÉDÉRICK LEMAITRE. — DELAFOSSE. — MADEMOISELLE NOBLET

Entraîné sur les traces d'Escousse et de Lebras, — que nous avons suivis de la chute de *Pierre III* jusqu'au jour de leur mort, c'est-à-dire de la soirée du 28 décembre 1831 à la nuit du 18 février 1832, nous avons passé par-dessus les

premières représentations de *Richard Darlington* et même de *Teresa*.

Faisons un pas en arrière, et retournons à la soirée du 21 novembre, à une heure du matin, dans la loge de Nourrit, qui venait, grâce à une trappe mal équipée, de faire une chute dans le premier dessous de l'Opéra.

On avait donné la première représentation de *Robert le Diable*.

Ce serait une chose curieuse à écrire que l'histoire de ce grand opéra, qui, à peu près tombé à la première représentation, en compte aujourd'hui plus de quatre cents, et qui se trouve être le doyen de tous les opéras nés et probablement à naître.

D'abord, Véron, qui était passé de la direction de la *Revue de Paris* à celle de l'Opéra, avait, dès la première audition de l'œuvre de Meyerbeer, — en pleine répétition, lors de son entrée au théâtre de la rue Lepeletier, — déclaré qu'il trouvait la partition détestable, et qu'il ne la jouerait que contraint et forcé, ou moyennant suffisante indemnité.

Le gouvernement, qui venait de faire, à propos de cette nouvelle direction, un des plus scandaleux traités qui aient jamais existé ; le gouvernement, qui donnait, à cette époque, neuf cent mille francs de subvention à l'Opéra, le gouvernement trouva la demande de Véron toute naturelle ; et, convaincu comme lui, que la musique de *Robert le Diable* était d'exécrable musique, donna à son directeur bien-aimé soixante ou quatre-vingt mille francs d'indemnité, pour jouer un ouvrage qui est entré au moins pour un tiers dans les cinquante ou soixante mille francs de rente que Véron possède aujourd'hui.

Cette petite anecdote prouve-t-elle que la tradition de mettre à l'Opéra un homme qui ne se connaisse pas en musique remonte à une époque antérieure à la nomination de Nestor Roqueplan, — qui, dans ses lettres à Jules Janin, s'est vanté de ne pas savoir la valeur d'une ronde, ni la portée d'un bécarre? Non, cela prouve que Véron est un spéculateur d'infiniment d'esprit, et que son refus de jouer l'opéra de Meyerbeer était une habile spéculation.

Maintenant, Véron préfère-t-il que nous disions qu'il ne se connaît pas en musique? Qu'il rectifie notre jugement. On sait avec quel respect nous recevons les rectifications.

Il n'y a qu'un point sur lequel nous n'admettons pas de rectification : c'est sur ce que nous venons de dire de l'esprit de Véron.

Ce que nous consignons ici, nous l'avons répété vingt fois, *parlant à sa personne*, comme s'exprime une certaine classe de fonctionnaires. Véron est un homme d'esprit, de beaucoup d'esprit même : et la chose ne serait pas contestée, si Véron n'avait pas le malheur d'être millionnaire.

Nous n'avons jamais été bien liés, Véron et moi ; et jamais, je crois, il n'a fait grand cas de mon talent. Directeur de la *Revue de Paris*, il ne m'a jamais demandé un seul article ; directeur de l'Opéra, il ne m'a jamais demandé qu'un poëme pour Meyerbeer, mais à la condition que je ferais ce poëme en collaboration avec Scribe : — ce qui m'a brouillé à moitié avec Meyerbeer, et tout à fait avec Scribe. — Enfin directeur du *Constitutionnel*, il n'a traité avec moi que lorsque les succès que j'avais obtenus au *Journal des Débats*, au *Siècle* et à *la Presse*, lui eurent en quelque sorte forcé la main.

Notre traité dura trois ans. Pendant ces trois ans, nous eûmes un procès qui dura trois mois ; puis, enfin, nous rompîmes le traité à l'amiable, quand j'avais encore vingt volumes, à peu près, à lui donner, et, au moment de cette rupture, je lui devais six mille francs.

Il fut convenu que je donnerais à Véron douze mille lignes pour ces six mille francs. Quelque temps après, Véron vendit *le Constitutionnel*. — Au premier journal que Véron créera, il peut tirer sur moi pour douze mille lignes, à douze jours de vue : le treizième jour, il sera fait honneur à signature.

Notre position vis-à-vis de Véron bien établie, nous le répétons, ce sont les millions de Véron qui font tort à la réputation de Véron. Le moyen d'admettre qu'un homme a en même temps de l'argent et de l'esprit? Impossible !

Mais, me dira-t-on, si Véron est un homme d'esprit, qui donc fait ses articles? qui donc fait ses Mémoires?

Un autre répondrait : « Ce n'est pas lui ; c'est Malitourne. Je ne regarde point l'envers de la page : du moment que les articles sont signés Véron, que les Mémoires sont signés Véron, pour moi, les articles et les Mémoires sont de Véron.

Que voulez-vous ! c'est la faiblesse de Véron, de croire qu'il écrit. Pardieu ! s'il n'écrivait pas, sa réputation d'homme d'esprit serait faite, malgré ses millions !

Mais il en résulte que, grâce à ces diables d'articles et à ces démons de Mémoires, on me rit au nez, quand je dis que Véron a de l'esprit. J'ai beau me fâcher, m'emporter, crier, en appeler aux gens qui ont soupé avec lui, bons juges en fait d'esprit, on peut m'en croire, tout le monde me répond, — ceux qui n'ont pas soupé avec lui, bien entendu :

— Bon ! vous dites cela parce que vous devez douze mille lignes à M. Véron !

Comme si c'était une raison, parce qu'on doit douze mille lignes à un homme, pour dire que cet homme a de l'esprit ! Ainsi, par exemple, M. Lehodey, du *Siècle*, dit que je lui dois vingt-quatre mille lignes : à ce compte, il me faudrait dire qu'il a deux fois plus d'esprit que Véron. Eh bien, je ne le dis pas ; je me contente de dire que je ne lui dois pas ces vingt-quatre mille lignes, et que c'est lui, au contraire, qui me doit quelque chose comme trois ou quatre cent mille francs peut-être, mais, à coup sûr, pas moins.

Où diable en étions-nous?

Ah ! bien ! à la soirée de *Robert le Diable*.

Après le troisième acte, j'avais rencontré Rossini dans le foyer.

— Eh bien, Rossini, lui avais-je demandé, que pensez-vous de cela?

— Ce que z'en pense? avait répondu Rossini.

— Oui, que pensez-vous?

— Eh bien, ze pense que, si mon meilleur ami m'attendait au coin d'oun bois avec oun pistolet, et me mettait ce pistolet sous la gorze en me disant : « Rossini, tou vas faire ton meillour opéra ! » ze le ferais.

— Et si vous n'avez pas un ami assez votre ami pour vous rendre ce service?

— Ah ! dans ce cas, ce sera fini, et ze vous azoure que ze n'écrirai plous oune note de mousique !

Hélas ! l'ami ne s'est pas trouvé, et Rossini a tenu son serment.

J'avais médité ces paroles de l'illustre maestro pendant le quatrième et le cinquième acte de *Robert*, et, après le cinquième acte, j'étais passé au théâtre pour demander à Nourrit s'il n'était pas blessé.

Je portais une grande amitié à Nourrit, et, de son côté, Nourrit m'aimait beaucoup. C'était non seulement un artiste éminent que Nourrit, mais encore un charmant homme, il n'avait qu'un défaut : lorsque vous lui faisiez compliment sur son jeu ou sur sa voix, il vous écoutait mélancoliquement, et vous répondait en vous posant la main sur l'épaule :

— Ah ! mon ami, je n'étais pas né pour être un chanteur ou un comédien !

— Bon ! et pourquoi donc étiez-vous né?

— J'étais né pour monter, non pas sur un théâtre, mais dans une chaire.

— Dans une chaire?

— Oui.

— Et que diable auriez-vous fait dans une chaire?

— J'eusse dirigé l'humanité dans le sentier du progrès... Oh ! vous me jugez mal ; vous ne me connaissez pas sous ma véritable face.

Pauvre Nourrit ! il avait bien tort de vouloir être ou paraître autre chose que ce qu'il était : il était si charmant comme artiste ! si digne, si noble, si aimant comme homme privé !

Il avait pris la révolution de 1830 au plus grand sérieux, et, pendant trois mois, il avait paru, tous les deux jours, sur le théâtre de l'Opéra en garde national, chantant *la Marseillaise*, un drapeau à la main.

Par malheur, son patriotisme était plus solide que sa voix, il s'était brisé la voix à cet exercice. C'est parce que cette voix était déjà affaiblie, que Meyerbeer avait mis si peu de chant dans le rôle de Robert.

Nourrit était désespéré, non pas de sa chute, mais de celle de la pièce. Comme tout le monde, il croyait l'ouvrage tombé.

Meyerbeer lui-même était assez mélancolique. Nourrit nous présenta l'un à l'autre. C'est de ce soir-là que date notre connaissance.

C'est un homme de beaucoup d'esprit que Meyerbeer ; il a d'abord celui de mettre une immense fortune au profit d'une immense réputation. Seulement il n'a pas fait sa fortune avec sa réputation, et l'on pourrait presque dire qu'il a fait sa réputation avec sa fortune.

Jamais Meyerbeer, — qu'il soit seul ou en société, en France ou en Allemagne, à la table de l'hôtel des *Princes* ou au casino de Spa, — jamais Meyerbeer n'est distrait un instant de son but, et son but, c'est le succès. Bien certainement, Meyerbeer se donne plus de mal à faire ses succès qu'à faire ses partitions.

Nous disons cela parce qu'il nous semble qu'il y a double emploi : Meyerbeer pourrait laisser ses partitions faire leur succès elles-mêmes ; nous y gagnerions un opéra sur trois.

J'admire d'autant plus cette qualité de l'homme tenace, que cette qualité me manque entièrement. J'ai toujours laissé les directeurs faire leur ménage et le mien, les jours de première représentation ; — et, le lendemain, ma foi ! dise qui voudra du bien, dise qui voudra du mal ! Il y a vingt-cinq ans que je fais du théâtre, vingt-cinq ans que je fais des livres ; je défie qu'un seul directeur de journal déclare m'avoir vu dans son bureau, pour lui demander une réclame d'une ligne.

Cette insouciance fait peut-être ma force.

Dans les cinq ou six dernières années qui viennent de

s'écouler, une fois mes pièces mises en scène avec tous les soins et toute l'intelligence dont je suis capable, il m'est arrivé souvent, de ne pas aller, le soir, à une première représentation de moi, et d'attendre, pour en savoir quelque chose, les nouvelles que m'apportaient ceux qui, plus curieux que moi, y avaient assisté.

Mais, du temps de *Richard Darlington*, je n'avais pas encore atteint à ce haut degré de philosophie.

La pièce, aussitôt achevée, avait été lue à Harel, — qui venait d'abandonner la direction de l'Odéon pour prendre celle de la Porte-Saint-Martin ; — bien entendu, Harel l'avait reçue d'emblée ; il l'avait mise immédiatement à l'étude ; et, au bout d'un mois de répétitions toutes scrupuleusement suivies par moi, nous étions arrivés au 10 décembre, jour fixe pour la première représentation.

Le Théâtre-Français nous faisait concurrence, et jouait, ce jour-là, *la Fuite de Law*, de M. Meunechet, ex-lecteur du roi Charles X.

En sa qualité d'ex-lecteur du roi Charles X, Mennechet était royaliste. Je me rappellerai toujours les soupirs qu'il poussa lorsqu'il fut forcé, comme éditeur du *Plutarque français*, d'y insérer la biographie de l'empereur Napoléon. S'il n'eût consulté que ses sentiments personnels, il eût bien certainement exclu de sa publication le vainqueur de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna ; mais il n'en était pas tout à fait le maître : Napoléon, après avoir pris le Caire, Berlin, Vienne et Moscou, avait bien le droit de prendre cinquante ou soixante colonnes du *Plutarque français*.

Je sais quelque chose de ces soupirs : car c'est à moi qu'il vint demander cette biographie de Napoléon, et ce fut moi qui la rédigeai.

Malgré cette concurrence du Théâtre-Français, il se faisait un bruit énorme autour de *Richard*. On savait d'avance que la pièce avait un côté politique d'une haute portée, et la fièvre des esprits faisait, à cette époque, orage de tout. On



Frédérick Lemaître.

s'écrasait à la porte pour avoir des billets. Au lever du rideau, la salle semblait près de crouler.

Frédérick était le pilier qui portait toute cette grande machine. Il avait autour de lui mademoiselle Noblet, Delafosse, Doligny et madame Zelie-Paul.

Mais telle était la puissance de ce beau génie dramatique, qu'il avait électrisé tout le monde. Chacun, en quelque sorte, s'était inspiré de lui, et avait, par attouchement, augmenté sa force, sans diminuer celle du grand artiste.

Frédérick était alors dans toute la fougue de son talent. Inégal comme Kean, — dont il devait deux ou trois ans plus tard reproduire la personnalité, — sublime comme lui, il avait au même degré, les qualités, et à un degré inférieur les défauts qu'il a aujourd'hui.

Dans les relations de la vie, c'était le même homme, difficile, insociable, quinteux, que nous retrouvons aujourd'hui. D'ailleurs homme de bon conseil, s'occupant, dans les amé-

liorations qu'il propose, autant de la pièce que de son rôle, autant de l'auteur que de lui-même.

Il avait été admirable aux répétitions. A la représentation, il fut prodigieux ! Je ne sais pas où il avait étudié ce joueur sur une grande échelle qu'on appelle l'ambitieux ; — où les hommes de génie étudient ce qu'ils ne peuvent connaître que par le rêve : dans leur cœur.

Près de Frédérick, Doligny fut excellent dans le rôle de Tompson. — C'est au souvenir que j'avais gardé de lui dans ce rôle que le pauvre garçon dut, plus tard, le triste avantage d'être associé à ma mauvaise fortune.

Delafosse, qui jouait Mawbray, eut des moments de véritable supériorité. Un de ces moments-là fut celui où il attend au coin d'un bois et pendant un effroyable orage, le passage de la chaise de poste dans laquelle Tompson enlève Jenny. Un accident qui pouvait accrocher et faire verser la pièce, à cet endroit, fut paré par sa présence d'esprit. Mawbray doit tuer Tompson d'un coup de feu ; pour plus de sûreté, Delafosse avait pris deux pistolets ; véritables pistolets de théâtre, loués chez un armurier, ils ratèrent tous les deux ! Delafosse ne perdit point la tête : il fit semblant de tirer un poignard de sa poche, et tua d'un coup de poing Tompson, à qui il n'avait pu brûler la cervelle.

Mademoiselle Noblet fut charmante de tendresse, d'amour, de dévouement, et surtout de poésie. Dans la dernière scène, elle subit à ce point l'influence de Frédérick, qu'elle jeta des cris, non pas de terreur feinte, mas de véritable épouvante. La fable avait pris, pour elle, toutes les proportions de la réalité.

Cette dernière scène était une des choses les plus terribles que j'aie vues au théâtre. Lorsqu'à Jenny, qui lui demandait : « Qu'allez-vous faire ? » Richard répondit : « Je n'en sais rien ; mais priez Dieu ! » un immense frisson courut par toute la salle, et un murmure de crainte, poussé par toutes les poitrines, devint un véritable cri de terreur.

A la fin du second acte, Harel était monté à mon avant-scène. — J'avais la grande avant-scène de droite, et, de cette place, j'assistais à la représentation comme un étranger. — Harel, dis-je, était monté pour me supplier de me nommer avec Dinaux : on sait que c'était le nom que prenaient, au théâtre, Goubaux et Beudin. Je refusai.

Pendant le troisième acte, il remonta, accompagné, cette fois de mes deux collaborateurs, et muni de trois billets de banque de mille francs chacun.

Goubaux et Beudin, bons et excellents cœurs de frères, venaient m'inviter à me nommer seul. J'avais tout fait, disaient-ils, et mon droit au succès était incontestable.

J'avais tout fait ! — hors de trouver le sujet, hors de trouver les jalons de développement, hors d'exécuter la scène capitale, enfin, entre le roi et Richard, scène que j'avais complètement ratée.

Je les embrassai, et je refusai.

Harel m'offrit les trois mille francs. Il était mal venu ; j'avais les larmes aux yeux, et je tenais les mains de mes deux amis dans chacune des miennes.

Je refusai, mais je ne l'embrassai pas.

La toile tomba au milieu d'applaudissements frénétiques. On redemanda Richard ; puis, derrière Richard, Jenny, Tompson, Mawbray, tout le monde.

Je profitai de ce que les spectateurs étaient encore enchaînés à leurs places pour sortir et gagner la porte de communication. Je voulais, à leur rentrée dans les coulisses, recevoir les acteurs dans mes bras.

Dans le corridor, je rencontrai de Musset ; il était très pâle et très impressionné.

— Eh bien, lui demandai-je, qu'y a-t-il donc, cher poète ?

— Il y a que j'étouffe ! me répondit-il.

C'était, à mon avis, le plus bel éloge qu'il pût faire de l'ouvrage : le drame de *Richard* est, en effet, étouffant.

J'arrivai à temps dans les coulisses pour serrer les mains de tout le monde. Et, cependant, ce n'était plus là l'émotion de la soirée d'*Antony !* Le succès avait été aussi grand, mais les artistes étaient bien loin de m'être aussi chers.

Il y a entre mon caractère, mes habitudes, et les habitudes et le caractère de Frédérick, un abîme que trois succès communs n'ont permis ni à l'un ni à l'autre de nous deux de franchir. — Quelle différence avec mon amitié pour Bocage !

Il n'y avait entre mademoiselle Noblet et moi, si jolie et si séduisante que fût mademoiselle Noblet à cette époque, que des émotions purement artistiques ; elle m'intéressait comme une jeune et belle personne qui donne des espérances, et voilà tout. — Quelle différence, bon Dieu ! avec le double, le triple sentiment que m'inspirait Dorval, et qui fait qu'aujourd'hui que le plus vif de ces sentiments est éteint depuis vingt ans ; qu'elle-même, depuis quatre ou cinq années, est morte et oubliée de beaucoup de gens qui devraient avoir gardé sa mémoire et qu'on n'a pas même vus la conduire à sa dernière demeure, — son nom se présente, à chaque instant, sous ma plume, de même que son souvenir vient frapper à mon cœur !

Peut-être me dira-t-on que ma joie fut moins grande parce que mon nom restait inconnu, ma personnalité cachée.

A cet endroit, je n'eus pas même l'ombre d'un regret.

Mes deux collaborateurs, j'en réponds, furent plus tristement préoccupés d'être nommés seuls que moi de ne pas l'être du tout.

Richard eut un immense succès, et ce fut justice : *Richard* est tout simplement un excellent drame.

Je demande la permission d'être aussi franc vis-à-vis de moi-même que je le suis vis-à-vis des autres.

Vingt et un jours après la représentation de *Richard Darlington*, l'année 1831 alla rejoindre ses sœurs dans ce monde inconnu où Villon relègue les vieilles lunes, et cherche, sans les trouver, les neiges d'antan.

L'année, si troublée qu'elle eût été par les émeutes politiques, avait été splendide pour l'art.

J'avais donné trois pièces : — une mauvaise, *Napoléon Bonaparte*, — une médiocre, *Charles VII*, une bonne, *Richard Darlington.*

Hugo avait fait représenter *Marion Delorme*, et avait publié *Notre-Dame de Paris*, — c'est-à-dire plus qu'un roman, un livre ! — et son volume des *Feuilles d'automne*.

Balzac avait édité *la Peau de chagrin*, une de ses productions les plus crispantes !

Une fois pour toutes, qu'on ne s'en rapporte pas à mes appréciations sur Balzac, et comme homme et comme talent : comme homme, je connaissais peu Balzac, et ce que j'en connaissais ne m'était pas le moins du monde sympathique ; comme talent, sa façon de composer, de créer, de produire était si différente de la mienne, que je suis un mauvais juge à son endroit, et que je me récuse moi-même, sentant bien que l'on pourrait justement me récuser.

Au reste, veut-on savoir, sans parler du théâtre de M. Comte et de celui des Funambules, ce qui avait été joué à Paris, du 1er janvier 1809 au 31 décembre 1831 ?

Eh bien, il avait été joué *trois mille cinq cent cinquante huit* pièces de théâtre, dans lesquelles Scribe était pour 135, — Théaulon, pour 94, — Brazier, pour 93, — Dartois, pour 92, — Mélesville, pour 80, — Dupin, pour 56, — Antier, pour 53, — Dumersau, pour 55, — de Courcy, pour 50. Le monde entier, mis en comparaison, n'en eût pas fourni le quart !

De son côté, la peinture n'était point restée en arrière : Vernet était arrivé à l'apogée de son talent ; Delacroix et Delaroche étaient dans la voie ascendante du leur.

Vernet avait exposé... Mais, avant de parler des œuvres, parlons un peu des hommes.

CCXVIII

HORACE VERNET

Vernet était alors un homme de quarante-deux ans.

Vous connaissez Horace Vernet, n'est-ce pas ? je ne vous dirai pas comme peintre : — parbleu ! je voudrais bien savoir qui ne connaît pas l'auteur de la *Bataille de Montmirail*, de la *Prise de Constantine*, de la *Déroute de la smala !* — non, je dis comme homme.

Vous l'avez vu vingt fois passer, soit courant le cerf ou le sanglier, en costume de chasseur ; soit traversant la place du Carrousel, ou paradant dans la cour des Tuileries, en brillant uniforme d'officier d'état-major.

C'est un élégant cavalier, mince, svelte, à la figure allongée, aux yeux vivants, aux pommettes marquées, à la figure mobile, aux moustaches et à la royale Louis XIII. Figurez-vous quelque chose comme d'Artagnan.

Aussi Horace a-t-il bien plus l'air d'un mousquetaire que d'un peintre ; ou, alors, c'est un peintre comme Velasquez, comme Van Dyck, et comme le cavalier Tempesta, à la moustache retroussée, à l'épée battant les talons, au cheval soufflant le feu par les naseaux.

On a toujours été comme cela dans la famille.

Joseph Vernet, le grand'père, se faisait attacher au mât d'un vaisseau pendant une tempête.

Karl Vernet, le père, eût donné bien des choses, j'en suis sûr, pour avoir été emporté, comme Mazeppa, à travers les steppes de l'Ukraine, par quelque cheval furieux, suant l'écume et le sang

Car, vous savez cela, Horace Vernet ferme une quadruple série, clôt une quatrième génération de peintres : il est le fils de Karl, le petit-fils de Joseph Vernet, l'arrière petit-fils d'Antoine.

Puis, comme si ce n'était point assez, il a pour aïeul maternel Moreau le jeune, c'est-à-dire à la fois un des premiers dessinateurs et des premiers graveurs du XVIIIe siècle.

Antoine Vernet peignait des fleurs sur les chaises à porteurs. Il y a à Marseille deux chaises peintes et signées par lui.

Joseph Vernet a illustré tous les musées de France avec ses marines, Il est, au Havre, à Brest, à Lorient, à Marseille et à Toulon, ce que Canaletto est à Venise.

Karl, qui a commencé par remporter le grand prix de Rome par sa composition de *l'Enfant prodigue*, se fait, en 1786, peintre anglomane. Le duc d'Orléans a acheté, à prix d'or, les plus beaux chevaux de l'Angleterre; Karl Vernet devient fou des chevaux, dessine des chevaux, peint des chevaux; c'est sa spécialité, et, de cette spécialité, il se fait une célébrité.

Quant à Horace, il naît en 1789, l'année où meurt son grand'père Joseph, et où son père Karl, est nommé académicien. — Enfant de la balle, comme on dit, ses premiers pas se sont essayés dans un atelier.

— Quel est votre maître? lui demandais-je un jour.

— Je n'en ai pas eu.

— Mais qui vous a appris à dessiner et à peindre?

— Je ne sais pas... En marchant à quatre pattes, j'ai ramassé des crayons et des pinceaux. Quand je trouvais du papier, je dessinais; quand je trouvais une toile, je peignais, et, un beau jour, il s'est trouvé que j'étais peintre.

A dix ans, Horace vend son premier dessin à un marchand; c'est une tulipe commandée par madame de Périgord. Il touche le premier argent qu'il ait gagné, — vingt-quatre sous! Et le marchand lui paye ses vingt-quatre sous d'une de ces pièces blanches comme on en voyait encore en 1816, mais comme nous n'en verrons probablement plus.

Cela se passe en 1799.

A partir de ce moment, Horace Vernet fait de la marchandise, des dessins, des pochades, des toiles de six.

En 1811, le roi de Westphalie lui commande ses deux premiers tableaux: la *Prise du camp retranché de Galatz*, et la *Prise de Breslau*. — Je les ai vus vingt fois chez le roi Jérôme; ce ne sont pas vos meilleurs, mon cher Horace! — Au reste, ils lui sont payés seize mille francs. C'est la première somme un peu ronde qu'il touche; c'est la première sur laquelle il met quelque chose de côté.

Puis arrivent 1812, 1813, 1814, la chute de tout le grand édifice napoléonien. Le monde tremble sur sa base: l'Europe n'est plus qu'un volcan; la société semble dissoute. Plus de peinture, plus de littérature, plus d'art!

Devinez ce que fait Vernet, qui ne trouve de ses tableaux, non plus huit mille francs, non plus quatre mille, non plus mille, non plus cinq cents, non plus cent, non plus même cinquante!

Vernet fait des dessins pour le *Journal des Modes*; — trois pour cent francs: 33 fr. 33 c. la pièce!

Un jour, il me montrait tous ces dessins, dont il a gardé la collection; j'en ai compté près de quinze cents avec un attendrissement profond. Les 33 fr. 33 c. me rappelaient mes 166 fr. 65 c.; — le plus haut chiffre qu'aient jamais atteint mes appointements.

Vernet était un enfant de la Révolution; mais le jeune homme n'avait connu que l'Empire. Ardent bonapartiste en 1815, plus ardent peut-être en 1816, il donna force coups d'épée et force coups de pinceau en l'honneur de Napoléon, le tout le plus en cachette possible.

En 1818, le duc d'Orléans eut l'idée de commander des tableaux à Vernet. La proposition fut transmise au peintre de la part du prince.

— Volontiers, dit le peintre, mais à la condition que ce seront des tableaux militaires...

Le prince accepta.

— Que ces tableaux, ajouta le peintre, seront du temps de la République et de l'Empire...

Le prince accepta encore.

— Enfin, ajouta le peintre, à la condition que les soldats de l'Empire et de la Révolution porteront des cocardes tricolores.

— Dites à M. Vernet, répondit le prince, qu'il mettra la première cocarde à mon chapeau.

Et, en effet, le duc d'Orléans décida que le premier tableau qu'exécuterait pour lui Vernet le représenterait en colonel de dragons, sauvant un pauvre prêtre réfractaire: bonne fortune qu'avait eue le prince en 1792.

Horace Vernet fit le tableau, et eut le plaisir de mettre ostensiblement la première cocarde tricolore à un casque.

Vers ce temps, le duc de Berry voulut absolument visiter à son tour l'atelier du peintre, dont la réputation grandissait avec la rapidité du géant Adamastor. Mais Vernet n'aimait point les Bourbons, surtout ceux de la branche aînée. — Avec le duc d'Orléans, cela allait encore: il avait été jacobin.

Horace refusa l'entrée de son atelier au fils de Charles X.

— Eh! mon Dieu! dit le duc de Berry, s'il ne s'agit, pour être reçu de M. Vernet, que de mettre une cocarde tricolore, dites à M. Vernet que, quoique je ne porte pas dans mon cœur les couleurs de M. Laffitte, je les placerai, s'il le faut, à mon chapeau le jour où je me présenterai chez lui.

La proposition n'eut pas de suites, soit que le peintre n'eût point accepté, soit que, le peintre ayant accepté, le prince ne voulût plus se soumettre à cette exigence.

En moins de dix-huit mois, Vernet fit pour le duc d'Orléans — la condition des cocardes tricolores toujours respectée — cette belle série de tableaux qui sont ses meilleurs: *Montmirail*, où il mit plus que des cocardes tricolores, où il mit l'empereur lui-même passant à l'horizon sur son cheval blanc; *Hanau, Jemmapes* et *Valmy*.

Mais toutes ces cocardes tricolores qui fleurissaient sur les toiles d'Horace comme des coquelicots, des bluets et des marguerites dans un pré, et surtout ce maudit cheval blanc, quoiqu'il ne fût pas plus gros qu'une tête d'épingle, effrayèrent le gouvernement de Louis XVIII. L'exposition de 1821 refusa les tableaux d'Horace Vernet.

L'artiste fit une exposition chez lui, et eut à lui seul plus de succès que les deux mille peintres qui avaient exposé au salon.

Ce fut le moment de sa grande popularité. Nul ne se fût permis à cette époque, même ses ennemis, de contester son talent. Vernet était plus qu'un peintre célèbre: c'était une chose nationale répondant, comme artiste, au même besoin d'opposition qui commençait à faire, comme poëtes, la réputation de Béranger et de Casimir Delavigne.

Il logeait rue de la Tour-des-Dames. Tout ce quartier venait de sortir de terre; c'était la ville des artistes: Talma, mademoiselle Mars, mademoiselle Duchesnois, Arnault logeaient là. On appelait ce quartier la Nouvelle-Athènes.

Tout cela faisait de l'opposition à qui mieux mieux: mademoiselle Mars avec ses violettes, M. Arnault avec ses fables, Talma avec sa perruque de Sylla, Horace Vernet avec ses cocardes tricolores, mademoiselle Duchesnois avec ce qu'elle pouvait.

Une consécration manquait à la popularité d'Horace Vernet, il l'obtint, c'est-à-dire qu'il fut nommé directeur de l'Ecole française de Rome. Peut-être était-ce un moyen de l'éloigner de Paris. Au reste, l'exil, si c'en était un, ressemblait si fort à un honneur, que Vernet accepta avec joie.

La critique grogna bien un peu: — c'était le moment d'élever la voix! — les uns, sur ce ton rauque, les autres sur ce ton glapissant, qui composent les deux notes particulières aux envieux, crièrent que c'était un peu bien risqué d'envoyer à Rome le propagateur des cocardes tricolores, que c'était un peu bien hardi de mettre en face les uns des autres *Montmirail* et *la Transfiguration*, Horace Vernet et Raphaël; mais ces voix se perdirent dans l'acclamation universelle qui salua l'honneur rendu à notre peintre national.

Ce n'étaient point les ennemis de Vernet qui devaient récriminer: c'étaient ses amis qui devaient avoir peur.

En effet, en se trouvant en face des chefs-d'œuvre du XVIe siècle, Horace Vernet comme Raphaël, introduit dans la chapelle Sixtine par Bramante, fut pris du frisson du doute. Toute son éducation de peintre fut remise en question par lui-même. Il crut s'être trompé pendant trente ans de sa vie; — à trente-deux ans, il y avait déjà trente ans qu'Horace était peintre! — Il se demanda si, au lieu de ces bonshommes d'un pied, vêtus de la capote militaire et du schako, il n'était pas destiné à faire des géants tout nus; au lieu de l'Iliade de Napoléon, l'Iliade d'Homère. Il se mit, le malheureux! à faire de la grande peinture.

L'Ecole de Rome était florissante à son arrivée: — Vernet succédait à Guérin; — sous Vernet, elle devint splendide.

L'infatigable artiste, le créateur éternel, avait communiqué à toute cette jeunesse une portion de sa fécondité. Soleil, il éclairait tout, il chauffait tout, il mûrissait tout de ses rayons.

Un an après son arrivée à Rome, il fallait bâtir dans le jardin de l'Ecole une salle d'exposition. Féron, à qui l'Institut demandait une esquisse de dix-huit pouces, livrait un tableau de vingt pieds, *le Passage des Alpes*; Debay donnait *la Mort de Lucrèce*; Bouchot, une *Bacchanale*; Rivière, une *Peste apaisée par les prières du pape*.

Les statuaires, au lieu de faire des statuettes, faisaient des groupes, ou tout au moins des statues: Dumont envoyait *Bacchus aux bras de sa nourrice*; Duret, l'*Invention de la lyre*.

C'était un tel débordement de productions, que l'Académie s'effraya. Elle se plaignit que l'Ecole de Rome *produisait trop*.

Ce fut le seul reproche qu'on eut à faire à Vernet pendant sa vice-royauté ultramontaine.

Lui aussi travaillait comme un élève, comme deux élèves, comme dix élèves. Il envoyait son *Raphaël et Michel-Ange*, il envoyait son *Exaltation du pape*, il envoyait son *Arrestation du prince de Condé*, il envoyait... Heureusement pour Horace, je ne me rappelle plus tout ce qu'il envoyait à cette époque.

Encore une fois, la vue des maîtres l'avait bouleversé, — en termes d'atelier, Horace pataugeait!

Je dis cela, parce que je suis bien sûr que c'est son avis à lui-même. S'il est possible qu'Horace fasse de mauvaise peinture, s'il en a jamais fait, — et il n'y a que lui qui ait le droit de dire cela, — n'est-ce pas, cher Horace, que cette mauvaise peinture que tant de peintres signeraient joyeu-

sement et glorieusement, n'est-ce pas que c'est à Rome que vous l'avez faite ?

Mais cette période d'infériorité relative — car Horace, en faisant ce qu'on appelle de la grande peinture, n'était inférieur qu'à lui-même — cette période ne fut pas sans fruit pour l'artiste ; il but la liqueur de vie à la grande source, à la source éternelle ! il revint en France puissant d'une force invisible à tous, inconnue à lui-même. et, après sept années passées au Vatican, à la chapelle Sixtine, à la Farnésine, il se retrouva plus à l'aise dans ses casernes, dans ses champs de bataille, que beaucoup disaient, et disaient à tort, qu'il n'eût pas dû quitter.

Ah ! c'est une belle vie que celle d'Horace, sillonnant l'Europe à cheval, l'Afrique à dromadaire, la Méditerranée en vaisseau ! une belle, noble et loyale vie, à qui la critique a pu faire des réprimandes, à qui la France n'aura point à faire un reproche !

Or, cette année-là, — nous revenons à nos moutons, comme dirait M. Berger, — cette année-là, Horace avait envoyé de Rome deux tableaux que nous avons nommés : *l'Exaltation du pape* et *l'Arrestation du prince de Condé*, un des bons parmi ses meilleurs.

CCXIX

PAUL DELAROCHE

Delaroche avait exposé au salon de 1831 ses trois chefs-d'œuvre, *les Enfants d'Edouard ; Cinq-Mars et de Thou remontant le Rhône à la remorque du cardinal de Richelieu*, et *le Jeu du cardinal de Mazarin à son lit de mort*.

Il va sans dire que celui des trois tableaux que nous préférons est *Cinq-Mars et de Thou remontant le Rhône*.

La biographie de l'éminent artiste ne sera pas longue. Ce n'est ni un de ces caracteres fantastiques, ni un de ces tempéraments fougueux qui vont au-devant des aventures. Il n'a pas, comme Vernet, la clavicule cassée à quinze ans, trois côtes enfoncées à trente, la tête fendue à quarante-cinq ; il n'a pas le corps mis à jour par des querelles politiques : ses distractions ne sont pas l'escrime, l'équitation, la chasse. Il se repose du travail par le rêve, et non par une fatigue nouvelle ; car son travail, quoique savant, est dur, laborieux, triste. Au lieu de dire à la face du ciel, au grand jour, en montrant ses tableaux aux hommes, et en remerciant Dieu de les lui avoir donné à faire : « Voyez, je suis artiste ! Vive Raphaël et Michel-Ange ! » il les voile, il les cache, il les soustrait aux regards en murmurant : « Ah ! je n'étais pas fait pour les pinceaux, la toile et les couleurs ; j'étais fait pour la politique et la diplomatie. Vivent M. de Talleyrand et M. de Metternich ! » Oh ! ce sont les esprits malheureux, les damnés de ce monde, ceux qui font une chose, et qui sont tourmentés de cette éternelle préoccupation qu'ils étaient créés pour en faire une autre.

Paul Delaroche, en 1831, avait trente-quatre ans, et venait d'atteindre à l'apogée de sa force et de son talent. Il était le second fils d'un commissionnaire au Mont-de-Piété. Il entra de bonne heure dans l'atelier de Gros, alors au zénith de sa gloire, et qui, après les belles toiles de *Jaffa*, d'*Aboukir* et d'*Eylau*, allait entreprendre la gigantesque coupole du Panthéon. Ses progrès furent sérieux, rapides, en harmonie avec le dessin et le goût du maître.

Cependant, Delaroche avait commencé par le paysage. Son frère peignait l'histoire, et le père n'avait pas voulu que ses deux fils s'adonnassent au même genre. Les Claude Lorrain et les Ruysdael étaient donc les études préférées de Paul ; une femme dont il devint amoureux, et dont il s'obstina à faire le portrait, changea ses dispositions.

Ce portrait fait, et *bien venu*, comme on dit en termes d'atelier, Delaroche était acquis à la grande peinture.

Il débuta au salon de 1822, c'est-à-dre à l'âge de vingt-cinq ans, avec un *Joas arraché du milieu des morts par Josabeth* et un *Christ descendu de la croix*.

En 1824, il exposa *Jeanne d'Arc interrogée dans son cachot par le cardinal de Winchester*, — *Saint Vincent de Paul prêchant pour les enfants trouvés*, — *Saint Sébastien secouru par Irène*, — et *Filippo Lippi chargé de peindre une Vierge pour un couvent, et devenant amoureux de la religieuse qui lui servait de modèle*.

La *Jeanne d'Arc* fit une grande impression, et l'on commença à parler de Delaroche, non comme d'un peintre donnant des espérances, mais comme d'un maître les ayant réalisées.

En 1826, il exposa la *mort de Carrache*, — *le Prétendant sauvé par miss Mac Donald*, — la *Nuit de la Saint-Barthélemy*, — la *Mort d'Elisabeth*, — et le portrait en pied du dauphin.

Tout le monde s'arrêtait devant Elisabeth, verdâtre, mourante, déjà jusqu'à la ceinture dans le tombeau. Moi, je m'arrêtai devant la jeune fille d'Ecosse, ravissante de sentiment, adorable de poésie.

Cinq-Mars et *Miss Mac Donald*, c'était suffisant pour faire de Delaroche un grand peintre.

Quelle charmante manière que celle du dernier tableau : douce, tendre, affectueuse ! que de souplesse et de *morbidezza* dans ces blonds quinze ans qui, portés par les ailes de la jeunesse, touchent à peine la terre !

O Delaroche ! vous êtes un grand peintre ! mais, si vous aviez fait seulement quatre tableaux pareils à votre *Miss Mac Donald*, comme vous seriez un peintre aimé !

En 1827, il produisit d'abord un tableau politique : la *Prise du Trocadéro* ; puis la *Mort du président Duranti*, grande et magnifique page, — trois figures de premier ordre : celle du président, celle de la femme, celle de l'enfant ; celle de l'enfant surtout, je ne dirai pas qui tend, mais qui roidit ses bras au ciel ; et un plafond pour le musée de Charles X. Je ne parlerai point de ce plafond, je ne me le rappelle pas.

Enfin vint 1831, c'est-à-dire l'époque où nous sommes arrivés, et où Delaroche expose *les Enfants d'Edouard, Cinq-Mars et de Thou*, — *le Jeu de Mazarin*, — le portrait de mademoiselle Sontag, — et *une Lecture*.

Alors, comme nous l'avons dit, la réputation du peintre a atteint son apogée.

Vous vous rappelez ces deux enfants assis sur un lit, l'un maladif, l'autre plein de santé ; vous vous rappelez ce petit chien qui aboie ; vous vous rappelez le rayon de lumière qui pénètre dans la prison par l'ouverture qui s'étend au bas de cette porte. Vous vous rappelez le Richelieu malade, toussant, exténué, n'ayant plus assez de force pour faire mourir les autres ; vous vous rappelez le beau Cinq-Mars, calme dans son élégant costume de satin blanc, rose et blanc, sous son feutre gris-perle ; vous vous rappelez de Thou, grave dans son costume sombre, regardant de loin l'échafaud, qui lui sera si douloureux vu de près ; vous vous rappelez ces gardes, ces rameurs, ce soldat qui mange, cet autre qui crache dans l'eau. — Tout cela est ravissant de composition, d'exécution, d'intelligence, de sentiment et surtout d'adresse. D'adresse, oui ! car Delaroche est le peintre adroit par excellence. Il possède l'adresse de Casimir Delavigne, avec lequel il a toute sorte de points de ressemblance, quoique, à notre avis, il nous semble plus fort, comme peintre, que Casimir Delavigne comme auteur dramatique.

Chaque homme d'art a ainsi dans un art voisin son analogue qui le côtoie : Hugo et Delacroix ont de grands points de contact ; je me vante de ressembler à Vernet.

L'adresse de Delaroche, en effet, est grande ; non pas que nous croyions que cette adresse soit le fruit d'un calcul ; on est adroit instinctivement, et l'adresse peut être, non pas une qualité exquise, mais un don naturel, don un peu négatif sans doute, au point de vue de l'art. J'aime mieux certains peintres, certains poètes, certains comédiens, trop maladroits que trop adroits. Mais, de même que toutes les études du monde ne changeront pas la maladresse en adresse, de même vous ne corrigerez pas un homme adroit de ce défaut.

Eh bien, c'est singulier à dire, Delaroche a le défaut d'être trop adroit

Si l'homme va à l'échafaud, ce n'est ni le moment de frisson où les gardes ouvrent les portes de la prison, ni le moment de terreur où le patient apercevra l'échafaud, que Delaroche choisira. Non, la victime résignée passera, en descendant un escalier, devant la fenêtre de l'évêque de Londres, s'agenouillera les yeux baissés et recevra la bénédiction que lui donneront deux mains blanches, aristocratiques et tremblantes, passant à travers les barreaux de cette fenêtre.

S'il peint l'assassinat du duc de Guise, ce n'est pas le moment de la lutte qu'il va choisir, ce n'est pas cette seconde suprême où les figures se contractent dans les crispations de la colère, dans les convulsions de l'agonie ; où les mains déchirent les chairs, et arrachent les cheveux ; où les cœurs boivent la vengeance et les poignards le sang. Non, c'est le moment où tout est fini, où le duc de Guise est couché mort au pied du lit, où les poignards et les épées sont essuyées, où les manteaux ont caché les déchirures du pourpoint, où les meurtriers ouvrent la porte à l'assassin, et où Henri III, pâle, tremblant, entre, recule en entrant, et murmure : « Mais cet homme avait donc dix pieds ?... Je le trouve encore plus grand couché que debout, mort que vivant ! »

Enfin, s'il peint les enfants d'Edouard, le moment qu'il choisira n'est point celui où les bourreaux de Richard III se précipitent sur les pauvres innocents, et étouffent leurs cris et leur vie sous les matelas et les oreillers. Non, c'est celui où les deux enfants, assis sur le lit qui va devenir leur tombeau, s'inquiètent et frissonnent, par pressentiment, au bruit des pas de la Mort, qu'ils ne reconnaissent pas encore, mais que leur chien a reconnue, et qui s'approche, cachée

par la porte de la prison, mais infiltre déjà sa pâle et cadavéreuse lumière à travers les fentes de cette porte.

Il est évident que c'est un côté de l'art, une face du génie qui peut être vigoureusement attaquée, mais consciencieusement défendue. Cela ne satisfait pas extrêmement l'artiste, mais cela plaît considérablement au bourgeois.

Voilà pourquoi Delaroche eut un moment la réputation la plus universelle et la moins contestée parmi tous ses confrères. Voilà pourquoi, après avoir été trop indulgente pour lui, — et par cela même qu'elle a été trop indulgente, — voilà pourquoi la critique est devenue trop sévère. Et voilà pourquoi nous remettons l'artiste et ses œuvres à leur véritable place et dans leur véritable jour.

Nous dirons donc : il ne faut pas autant en vouloir à Delaroche de son adresse qu'il ne faut l'en féliciter. L'adresse de Delaroche est une partie organique, non seulement de son talent, mais encore de son tempérament et de son caractère.

Il ne fait pas le tour de son sujet pour savoir de quel côté il pourra le voir plus adroitement. Son sujet se présente tout d'abord ainsi à ses yeux, posé de cette façon-là ; et le peintre voudrait le faire autrement, que la chose lui serait impossible.

A côté de cela, tout ce que Delaroche peut mettre de conscience dans son œuvre, il l'y met. C'est encore un autre point de ressemblance qu'il a avec Casimir Delavigne ; seulement, il ne se vide pas comme lui jusqu'au fond ; il ne lui faut pas comme à Delavigne, des amis pour reprendre la force et la vie ; — il est plus abondant : Casimir est malingre ; Delaroche n'est que quinteux.

Puis Casimir rapetisse, fait étroit, mesquin. Il traite le même sujet que Delaroche ; mais pourquoi le traite-t-il ? Non point parce que le sujet est gigantesque ; non point parce qu'il remue le cœur des masses, et secoue le passé d'un peuple ; non point parce que Shakspeare en a fait un drame sublime, mais parce que Delaroche en a fait une belle composition.

Aussi les quinze actes plus ou moins longs de Shakspeare deviennent-ils trois petits actes sous la plume de Casimir Delavigne ; aussi, du convoi du roi, de la scène entre Richard III et la reine Anne, de l'apparition des victimes entre les deux armées, du combat entre Richard III et Richemont, n'en est-il question aucunement.

Les trois actes de Delavigne n'ont pas d'autre but que d'arriver à faire un tableau vivant encadré par le manteau d'Arlequin du Théâtre-Français, représentant avec une scrupuleuse exactitude, et à la manière d'un trompe-l'œil, le tableau sur toile de Delaroche.

Il en résulte que le drame se trouve comme l'Académie, grand, non point par ce qu'il a, mais par ce qui lui manque.

Puis, quoique, chez l'un comme chez l'autre, les convictions ou, si l'on veut, les préjugés aillent au delà de l'obstination, et touchent à l'entêtement, Delaroche, étant le plus fort des deux, cède rarement, mais cède quelquefois ; Casimir, jamais !

Un exemple :

J'ai dit que chaque grand artiste, avait, dans un art voisin, son analogue qui le côtoie ; j'ai dit que Delaroche ressemblait à Casimir Delavigne. J'insiste.

Cela est si vrai, que Victor Hugo et Delacroix, les deux talents les moins académiques qu'il y ait au monde, ont eu tous deux l'ambition d'être de l'Académie. Tous deux se sont mis sur les rangs : Hugo, cinq fois ; Delacroix, dix, douze, quinze... Je ne compte plus.

Eh bien, on se rappelle ce que j'ai raconté : ou plutôt, de peur qu'on ne se le rappelle pas, je vais le redire.

A l'une des vacances académiques, je pris sur moi de faire pour Hugo quelques visites à des académiciens de mes amis.

Une de ces visites fut dirigée vers les Menus-Plaisirs, où Casimir Delavigne, avait un logement.

J'ai déjà dit que j'aimais beaucoup Casimir Delavigne, et que Casimir Delavigne m'aimait beaucoup.

Peut-être s'étonnera-t-on qu'aimant beaucoup Casimir Delavigne, et me vantant d'être aimé de lui, je dise du *mal* de Casimir Delavigne.

D'abord, je ne dis pas de *mal* du talent, je dis la vérité sur le talent de Casimir Delavigne. Cela ne m'empêche pas d'aimer la personne de Casimir.

Je dis du bien du talent de M. Delaroche ; cela prouve-t-il que j'aime M. Delaroche ? Non, je n'aime pas M. Delaroche ; mais mon amitié pour l'un, et mon peu de sympathie pour l'autre n'influent pas sur l'opinion que j'ai de leur talent.

Je n'ai ni à me plaindre ni à me louer de leur talent, et je puis avoir à me louer ou à me plaindre des individus.

Je laisse toutes ces misères de côté, et je juge les œuvres.

Cela expliqué, je reviens à Casimir Delavigne, qui m'aimait un peu, et que j'aimais beaucoup. J'avais résolu de mettre cette amitié-là au service d'Hugo, que j'aimais et que j'aime encore bien autrement, parce que l'admiration entre au moins pour les deux tiers dans mon amitié pour Hugo, tandis que je n'admirais point Casimir Delavigne.

J'allai donc trouver Casimir Delavigne. J'employai toutes les câlineries de mon amitié, tous les arguments de ma raison pour le déterminer à donner sa voix à Hugo. — Il refusa obstinément, cruellement et, ce qui est pis, maladroitement.

Il eût été si adroit à Casimir Delavigne de donner sa voix à Hugo !

Il ne la lui donna point.

C'est que l'adresse, chez Casimir Delavigne, était une qualité acquise, et non un don naturel

Casimir donna sa voix — à qui ? je n'en sais plus rien. A M. Dupaty, à M. Flourens, à M. Vatout.

Eh bien, écoutez ceci.

Même situation se présente pour Delacroix faisant ses visites que pour Hugo se mettant sur les rangs

Une première fois, une seconde fois, Delaroche refusa sa voix à Delacroix.

Robert Fleury, — vous savez, cet excellent peintre des situations douloureuses, des agonies suprêmes, si bien placé pour être un appréciateur impartial de Delacroix et de Delaroche ? — eh bien, Robert Fleury alla trouver Delaroche, et fit près de lui ce que j'avais fait près de Casimir Delavigne, c'est-à-dire qu'il pria, supplia Delaroche de donner sa voix à Delacroix.

Delaroche refusa d'abord avec des crispations de terreur avec des cris d'indignation ; il mit Robert Fleury à la porte

Mais, quand il fut resté seul, sa conscience lui parla tout bas d'abord, puis à demi-voix, puis tout haut ; il essaya de lutter : sa conscience grandissait incessamment comme l'ombre de la fiancée de Messine !

Il envoya chercher Fleury.

— Vous pouvez dire à Delacroix qu'il a ma voix ! lui cria-t-il Au bout du compte, c'est un grand peintre.

Et il se sauva dans sa chambre à coucher comme un lion vaincu se retire dans sa caverne, comme Achille maussade se retire dans sa tente.

Maintenant, en échange de cette concession faite à sa conscience, qui lui dit : « Tu as tort ! » montrons Delaroche obstiné, quand sa conscience lui dit : « Tu as raison ! »

C'est non seulement un grand peintre que Delaroche, mais, vous allez voir, c'est encore un très beau, un très grand caractère.

En 1835, Delaroche, chargé de peindre six tableaux qui doivent se relier avec la coupole de la Madeleine, apprend que M. Ingres, chargé lui-même de peindre cette coupole, recule devant l'œuvre immense, et se retire.

Il court chez M. Thiers, alors ministre de l'intérieur.

— Monsieur le ministre, lui dit-il. M. Ingres se retire ; mon travail se reliait au sien, je m'étais entendu avec lui, il m'avait fait part de son plan, je lui avais montré mes esquisses ; sa besogne et la mienne eussent fait un tout harmonieux. Peut-être n'en sera-t-il pas ainsi de son successeur. Je demande à le connaître, afin de savoir s'il pourra en être de moi à lui comme il en était de moi à M. Ingres. Dans le cas où vous n'auriez personne en vue, et que vous voulliez me charger de tout, je ferai la coupole pour rien, c'est-à-dire que vous me payerez mes six tableaux au prix convenu, et que je vous donnerai, moi, la coupole par-dessus le marché.

M. Thiers se redressa, se posa en Orosmane, et dit comme Orosmane :

> Chrétien, te serais-tu flatté
> D'effacer Orosmane en générosité ?...

Le résultat de la conversation fut que le ministre, après avoir dit qu'il n'y aurait peut-être pas de coupole peinte, et que l'on se contenterait d'une frise sculptée, donna sa parole d'honneur à Delaroche, — cette parole d'honneur que vous connaissez, que je connais, que Rome connaît, que l'Espagne connaît ! sa parole d'honneur, dis-je, que, si la coupole de la Madeleine était peinte, ce serait lui, Delaroche, qui la peindrait. Sur cette assurance, Delaroche partit joyeux pour Rome, emportant une espérance devenue sa vie. Cette œuvre, c'était son œuvre capitale, c'était sa chapelle Sixtine, à lui.

Il arrive à Rome ; il s'enferme, comme Poussin, dans un couvent de camaldules, copie des têtes de moine, fait des études prodigieuses, des esquisses admirables, les esquisses de Delaroche valent souvent mieux que ses tableaux, — peint le jour, dessine la nuit, et revient avec des montagnes de matériaux.

En arrivant, il apprend que la coupole est donnée à Ziégler !

Comme moi après l'interdiction d'*Antony*, il prend un cabriolet, force la porte de M. Thiers, le trouve dans son cabinet, et s'arrête devant son bureau.

— Monsieur le ministre, je ne viens pas vous réclamer le travail que vous m'aviez promis ; je viens vous rendre les vingt-cinq mille francs que vous m'avez avancés.

Et, jetant les vingt-cinq mille francs en billets de banque sur le bureau du ministre, il salue et sort.

C'était digne, c'était noble, c'était grand! mais ce fut douloureux.

La tristesse de Delaroche, disons mieux, sa misanthropie, date de ce jour-là.

CCXX

EUGÈNE DELACROIX

Eugène Delacroix avait exposé au salon de 1831 ses *Tigres* sa *Liberté*, sa *Mort de l'évêque de Liège*.

Remarquez-vous comme la grave et misanthropique figure de Delaroche se trouve bien encadrée entre Horace Vernet, qui est la vie et le mouvement, et Delacroix, qui est le sentiment, l'imagination et la fantaisie?

Voilà un peintre dans toute la force du terme, à la bonne heure! plein de défauts impossibles à défendre, plein de qualités impossibles à contester, pour lequel amis et ennemis, admirateurs et détracteurs, peuvent s'égorger en toute conscience. Et tous auront raison: ceux-là d'aimer, ceux-ci de haïr; les uns d'admirer, les autres de dénigrer.

Donc, bataille! Delacroix est à la fois un *fait de guerre* et un *cas de guerre*.

Nous allons tâcher d'esquisser cette grande et curieuse figure artistique, qui ne ressemble à rien de ce qui a été, et probablement à rien de ce qui sera; nous allons essayer de donner, par l'analyse de son tempérament, une idée des productions de ce grand peintre, qui tient à la fois de Michel-Ange et de Rubens; moins bon dessinateur que le premier, moins bon compositeur que le second, mais plus fantaisiste que l'un et l'autre.

Le tempérament, c'est l'arbre; les œuvres n'en sont que les fleurs et les fruits.

Eugène Delacroix est né à Charenton, près Paris, — à Charenton-les-Fous; aussi personne, peut-être, n'a fait les fous comme Delacroix: voyez le fou hébété, le fou craintif et le fou colère de *la Prison du Tasse*.

Il est né en 1798, en plein Directoire. Son père, après avoir été ministre de la Révolution, était préfet à Bordeaux, et allait être préfet à Marseille. Eugène était le dernier de la famille, le *culot*, comme disent les dénicheurs de nids; son frère avait vingt-cinq ans de plus que lui; sa sœur était mariée avant qu'il fût né.

Il est difficile d'avoir une enfance plus accidentée que ne l'a été celle de Delacroix.

A trois ans, il avait été pendu, brûlé, noyé, empoisonné, étranglé! Il fallait une rude prédestination pour échapper à tout cela.

Un jour, son père, qui était militaire, le prend entre ses deux bras, et l'élève jusqu'à la hauteur de sa bouche; pendant ce temps, l'enfant s'amuse à se tourner autour du cou la corde à fourrage du cavalier; le cavalier, au lieu de le déposer à terre, le laisse retomber, et voilà Delacroix pendu!

Heureusement, on desserre à temps la corde à fourrage, et Delacroix est sauvé.

Un soir, sa bonne laisse la bougie allumée trop près de sa moustiquaire; le vent fait flotter la moustiquaire; la moustiquaire prend feu; le feu se communique aux matelas, aux draps, à la chemise de l'enfant, et voilà Delacroix qui brûle!

Heureusement, il crie; à ses cris, on arrive, et on éteint Delacroix. — Il était temps, le dos de l'homme est, aujourd'hui encore, tout marbré des brûlures qui ont corrodé la peau de l'enfant.

Son père, de la préfecture de Bordeaux, passe à celle de Marseille; on donne au nouveau préfet une fête d'installation dans le port; en passant d'un bâtiment à un autre, le domestique qui porte l'enfant fait un faux pas, se laisse choir, et voilà Delacroix qui se noie!

Heureusement, un matelot se jette à la mer, et le repêche juste au moment où, songeant à sa propre conservation, le domestique vient de le lâcher.

Un peu plus tard, dans le cabinet de son père, il trouve du vert-de-gris qui sert à laver les cartes géographiques; la couleur lui plaît: — Delacroix a toujours été coloriste; — il avale le vert-de-gris, et le voilà empoisonné!

Heureusement, son père rentre, trouve le godet vide, se doute de ce qui s'est passé, appelle un médecin; le médecin ordonne l'émétique, et désempoisonne l'enfant.

Un jour qu'il a été bien sage, sa mère lui donne une grappe de raisin sec; Delacroix était gourmand: au lieu de manger son raisin grain à grain, il avale la grappe entière; la grappe lui reste dans la gorge et l'étrangle ni plus ni moins que l'arête de sole étranglait Paul Huet!

Heureusement, sa mère lui fourre la main dans la bouche jusqu'au poignet, rattrape la grappe par la queue, parvient à la retirer, et Delacroix, qui étranglait, respire.

Ce sont, sans doute, ces divers événements qui ont fait dire à l'un de ses biographes qu'il avait eu une enfance *malheureuse*. Comme on le voit, c'est accidentée qu'il eût fallu dire. Delacroix était adoré de son père et de sa mère, et il n'y a pas d'enfance malheureuse poussant et fleurissant entre ce double amour.

A huit ans, on le met au collège, — au lycée impérial. Il y reste jusqu'à dix-sept ans, et y fait de bonnes études, passant ses vacances tantôt près de son père, tantôt chez son oncle Riesener, le peintre de portraits. Chez cet oncle, il voit Guérin. — Toujours la rage de la peinture l'avait poursuivi: à six ans, en 1804, lors du camp de Boulogne, il avait fait, à la craie blanche, sur une planche noire, un dessin représentant la *Descente des Français en Angleterre*; seulement, la France était figurée par une montagne; l'Angleterre par une vallée: c'était la *descente* en Angleterre. De la mer, il n'en était pas question. On voit qu'à six ans, les notions géographiques de Delacroix n'étaient pas bien arrêtées. — Il est convenu, entre Riesener et l'auteur de la *Clymnestre* et du *Pyrrhus*, qu'en sortant du collège, Delacroix entrera dans l'atelier de celui-ci.

Il y avait bien quelques difficultés de la part de la famille: le père penchait pour l'administration, la mère pour la diplomatie; mais, à dix-huit ans, Delacroix perd sa fortune et son père; il lui reste quarante mille francs et la liberté de se faire peintre.

Alors, il entre chez Guérin, ainsi que c'était convenu, travaille comme un nègre, rêve, compose et exécute son tableau du *Dante*.

Ce tableau, qui n'est pas le plus mauvais de ceux qu'il a faits, — les hommes forts mettent autant, quelquefois plus dans leur première œuvre que dans aucune autre, — ce tableau avait poussé sous les yeux de Géricault.

C'était un chaud soleil, que le regard du jeune maître qui était en train de composer le *Naufrage de la Méduse*.

Géricault venait souvent voir travailler Delacroix; la rapidité et la fantaisie de pinceau de son jeune rival, ou plutôt de son jeune admirateur, l'amusait. Il le regardait pardessus l'épaule, — Delacroix est de petite taille, et Géricault était de grande taille, — ou bien à cheval sur une chaise. Géricault aimait tant les chevaux, qu'il se mettait toujours à cheval sur quelque chose.

Le dernier coup de pinceau donné au sombre passage des enfers, on le montra à M. Guérin.

M. Guérin se pinça les lèvres, fronça le sourcil, et fit entendre un petit grognement désapprobateur accompagné d'un signe de tête négatif. Ce fut tout ce que Delacroix en put tirer.

Le tableau fut exposé.

Gérard le vit en passant, s'arrêta court, le regarda longtemps, et, le soir, en dînant avec Thiers, — qui faisait ses premières armes en littérature, comme Delacroix en peinture, — il dit au futur ministre:

— Nous avons un peintre de plus!

— Qui s'appelle?

— Eugène Delacroix.

— Qu'a-t-il fait?

— Un *Dante passant l'Achéron avec Virgile*. Voyez son tableau.

Le lendemain, Thiers va au Louvre, cherche le tableau, le trouve, le regarde à son tour, et sort enchanté.

Il y a un sentiment artistique réel, sinon dans le cœur, du moins dans l'esprit de Thiers. Ce qu'il a pu faire pour l'art, il l'a fait, et, quand il a mécontenté, blessé, découragé un artiste, la faute en a été à son entourage, à sa famille, à des coteries de salon, et, tout en faisant cette douleur à un artiste, de lui manquer de parole, il eût voulu, au prix d'une douleur éprouvée par lui, épargner à cet artiste celle qu'il lui faisait.

Puis il avait la main, sinon juste, du moins heureuse: c'est lui qui a eu l'idée d'envoyer Sigalon à Rome.

Il est vrai que Sigalon est mort à Rome du choléra; mais il est mort après avoir envoyé de Rome sa belle copie du *Jugement dernier*.

Thiers revint donc enchanté du tableau de Delacroix; il travaillait alors au *Constitutionnel*. Il fit un splendide article au débutant.

En somme, *le Dante* n'avait pas soulevé trop de colère. On ne se doutait pas quelle famille de réprouvés l'exilé de Florence traînait après lui!

Le gouvernement acheta le tableau deux mille francs, sur la recommandation de Gérard et de Gros, et le fit transporter au Luxembourg, où il est encore. Vous pouvez le voir, c'est un des beaux tableaux du palais.

Deux ans s'écoulèrent. A cette époque, les expositions

n'avaient lieu que tous les deux ou trois ans. Le salon de 1824 s'ouvrit.

Tous les regards étaient tournés vers la Grèce. Les souvenirs de notre jeunesse faisaient de la propagande, et recrutaient hommes, argent, poésies, peintures, concerts. On chantait, on peignait, on versifiait, on quêtait en faveur des Grecs. Quiconque se fût déclaré turcophile eût risqué d'être lapidé comme saint Etienne. Delacroix exposa son fameux *Massacre de Scio*.

Bon Dieu! vous qui étiez de ce temps-là, avez-vous oublié les clameurs que fit pousser cette peinture, qui apparaissait à la fois rude dans sa composition, violente dans sa forme, et, cependant, pleine de poésie et de grâce? Vous rappelez-vous la jeune fille attachée à la queue d'un cheval? Comme elle était frêle et facile à briser! comme on comprenait qu'au contact des cailloux, au choc des rochers, aux pointes des ronces, tout ce corps s'effeuillerait ainsi que les pétales d'une rose, se disperserait ainsi que des flocons de neige!

Or, cette fois, le Rubicon était passé, la lance jetée, la guerre déclarée. Le jeune peintre venait de rompre avec toute l'école impériale. En franchissant le précipice qui séparait le passé de l'avenir, il avait poussé du pied la planche dans l'abîme, et, eût-il voulu revenir sur ses pas, la chose lui était désormais impossible. A partir de ce moment, — chose rare, à vingt-six ans! — Delacroix fut proclamé un maître, fit école, et eut, non pas des élèves, mais des disciples, des admirateurs, des fanatiques.

On chercha qui lui opposer; on exhuma l'homme qui lui était le plus dissemblable en tous points, pour se rallier autour de lui: on découvrit Ingres; on l'exalta, on le proclama, on le couronna en haine de Delacroix.

Comme du temps de l'invasion des Huns, des Burgundes et des Wisigoths, on cria aux barbares, — on invoqua sainte Geneviève, — on adjura le roi, — on supplia le pape!

Ingres dut, certes, sa recrudescence de réputation, non point à l'amour et à l'admiration qu'inspiraient ses grisailles, mais à la terreur et à la haine qu'inspirait le pinceau fulgurant de Delacroix.

Tous les hommes au-dessus de cinquante ans furent pour Ingres; tous les jeunes-gens au-dessous de trente ans furent pour Delacroix.

Nous étudierons, nous examinerons, nous apprécierons Ingres à son tour, qu'on soit tranquille! son nom, jeté là en passant, n'y demeurera pas enfoui; seulement, nous prévenons d'avance — que nos lecteurs se le tiennent pour dit, et que notre jugement ne soit pris que pour ce qu'il vaut, — nous prévenons que ni l'homme ni le talent ne nous sont sympathiques.

Thiers, au reste, ne manqua pas plus à l'auteur du *Massacre de Scio* qu'il n'avait manqué à l'auteur du *Dante*. Un article non moins louangeur que le premier, et tout surpris de se trouver dans les colonnes du classique *Constitutionnel*, vint en aide à Delacroix dans cette mêlée où, comme au temps de l'*Iliade*, les dieux de l'art ne dédaignaient pas de combattre ainsi que de simples mortels.

Le gouvernement eut en quelque sorte la main forcée par Gérard, Gros et M. de Forbin. Ce dernier, au nom du roi, acheta le *Massacre de Scio* six mille francs pour le musée du Luxembourg.

Géricault mourut comme Delacroix venait de toucher ses six mille francs. — Six mille francs! c'était une fortune. — La fortune passa à acheter des esquisses à la vente de l'illustre défunt, et à faire un voyage en Angleterre.

L'Angleterre est le pays des belles collections particulières: les immenses fortunes de certains gentlemen leur permettent — que ce soit par mode ou véritable sentiment de l'art — de satisfaire leur goût pour la peinture.

Delacroix se crut encore à l'ancien musée Napoléon, au musée de la conquête qu'avait anéanti 1815: il nagea en pleine Flandre et en pleine Italie.

C'était une merveilleuse chose, que cet ancien musée où s'étaient donné rendez-vous les chefs-d'œuvre de toute l'Europe, et au milieu duquel les Anglais faisaient rôtir leurs viandes saignantes après Waterloo.

Ce fut dans cette période de prospérité, — le bruit, en art, est toujours de la prospérité: s'il n'amène pas la fortune, il satisfait l'orgueil, et l'orgueil satisfait donne, certes, des jouissances plus vives que la fortune acquise! — ce fut dans cette période de prospérité, disons-nous, que Delacroix fit son premier *Hamlet*, son *Giaour*, son *Tasse dans la prison des fous*, *la Grèce sur les ruines de Missolonghi* et *Marino Faliero*.

J'ai acheté les trois premiers tableaux; ils sont encore aujourd'hui des plus beaux qu'ait faits Delacroix.

La Grèce fut achetée par un musée de province.

Mariano Faliero eut une singulière destinée. La critique s'acharna contre ce tableau. Delacroix l'eût donné, à cette époque, pour quinze ou dix-huit cents francs: personne n'en voulut. Lawrence le vit, l'apprécia, en eut envie, et allait l'acheter, quand il mourut. — Le tableau resta dans l'atelier de Delacroix.

En 1836, j'entrais chez le prince royal comme il allait envoyer à Victor Hugo, en remerciment d'un volume de poésies adressé par le grand poète à madame la duchesse d'Orléans, je ne sais quelle tabatière ou quelle bague en diamants. Il me montra l'objet en question, et m'annonça sa destination, en me laissant entrevoir que j'étais menacé du pareil.

— Oh! monseigneur, par grâce! lui dis-je, n'envoyez à Hugo ni bague ni tabatière.

— Pourquoi cela?

— C'est ce que tout autre prince ferait, et monseigneur le duc d'Orléans, mon duc d'Orléans, à moi, n'est pas tout autre: il est lui, c'est-à-dire un homme d'esprit, un homme de cœur, un artiste.

— Que voulez-vous donc que je lui envoie?

— Décrochez un tableau de votre galerie, peu importe lequel, pourvu qu'il ait appartenu à Votre Altesse. Faites mettre au bas: « Donné par le prince royal à Victor Hugo, » et envoyez-lui cela.

— Eh bien, soit! Mieux encore: cherchez-moi, chez un peintre de vos amis, un tableau qui puisse plaire à Hugo; achetez-le, faites-le-moi apporter, et je le lui donnerai. Il y aura ainsi deux contents au lieu d'un: le peintre à qui je l'achèterai, le poète à qui je le donnerai.

— J'ai votre affaire, monseigneur, dis-je au prince.

Je pris mon chapeau, et sortis tout courant. Je pensais au *Marino Faliero* de Delacroix.

Je traversai les ponts, je montai les cent dix-sept degrés de l'atelier de Delacroix, qui logeait alors quai Voltaire, et je tombai dans son atelier tout essoufflé.

— Vous voilà! me dit-il. Pourquoi diable avez-vous monté si vite.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Bon! fit Delacroix; laquelle?

— Je viens vous acheter votre *Marino Faliero*.

— Ah! dit-il d'un air plus contrarié que satisfait.

— Tiens! cela n'a pas l'air de vous réjouir!

— Est-ce pour vous que vous voulez l'acheter?

— Si c'était pour moi, combien vaudrait-il?

— Ce que vous auriez envie d'en donner: deux mille francs, quinze cents francs, mille francs.

— Non, ce n'est pas pour moi; c'est pour le duc d'Orléans. Combien pour le duc d'Orléans?

— Quatre mille, cinq mille, six mille francs, selon l'endroit de la galerie où il sera placé.

— Ce n'est pas pour lui.

— Pour qui?

— C'est pour faire un cadeau.

— A qui?

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire; je suis seulement autorisé à vous offrir six mille francs.

— Mon *Marino Faliero* n'est pas à vendre.

— Comment, il n'est pas à vendre? Mais vous vouliez tout à l'heure me le donner pour mille francs?

— A vous, oui.

— Au prince pour quatre mille!

— Au prince, oui; mais au prince ou à vous seulement.

— Pourquoi cette préférence?

— A vous, parce que vous êtes mon ami; au prince, parce que c'est un honneur d'avoir sa place dans la galerie d'un artiste royal aussi éclairé qu'il l'est; mais à tout autre que vous deux, non.

— Oh! la singulière idée!

— Que voulez-vous! c'est la mienne.

— Mais, enfin, vous avez une raison!

— C'est probable.

— Vous vendriez tout autre tableau dont on vous donnerait le même prix?

— Tout autre, mais pas celui-là.

— Et pourquoi pas celui-là?

— Parce qu'on m'a tant dit qu'il était mauvais, que je l'ai pris en affection, comme une mère prend en affection un pauvre enfant chétif, malingre, contrefait. Dans mon atelier, il m'a — pauvre paria qu'il est! — pour le regarder en face si on le regarde de travers, pour le consoler si on l'humilie, pour le défendre si on l'attaque. Chez vous, il eût eu, sinon un père, du moins un tuteur, car, si vous l'achetiez, vous qui n'êtes pas riche, c'est que vous l'aimeriez. Chez le prince, à défaut de louanges sincères, il eût eu celles des courtisans: « La peinture était bonne, puisque monseigneur l'a achetée... Monseigneur est trop artiste, trop connaisseur pour se tromper... C'était la critique qui avait fait erreur, la vieille sorcière! l'abominable sibylle! » Mais, chez un étranger, chez un indifférent à qui il n'aura rien coûté, qui n'aura aucune raison de prendre son parti, non, non, non. — Mon pauvre *Marino Faliero*, sois tranquille, tu n'iras pas là!

Et j'eus beau prier, supplier, insister, Delacroix tint bon. Sûr de ne pas être désavoué par le duc d'Orléans, j'allai jusqu'à huit mille francs.

Delacroix refusa obstinément. Le tableau est encore dans son atelier.

Voilà l'homme, ou plutôt voilà l'artiste !

Au salon de 1826, qui dura six mois, et qui eut trois renouvellements, Delacroix exposa un *Justinien* et un *Christ au jardin des Oliviers*, merveille de douleur et de tristesse que vous pouvez voir rue Saint-Antoine, dans l'église Saint-Paul, en entrant à gauche. Je ne manque jamais, pour mon compte, d'entrer dans cette église quand je passe par là, et de faire à la fois, devant ce tableau, ma prière de chrétien et d'artiste.

Tout cela, au reste, était sage ; et, comme ce n'était que beau, et non bizarre, cela ne fit pas grand bruit. On dit bien que le *Justinien* avait l'air d'un oiseau, et le *Christ*... je ne sais plus de quoi ; on se battit plutôt sur le dos du passé que sur celui du présent. Mais, tout à coup, au dernier renouvellement, arrive... quoi ? Devinez... Vous ne vous rappelez pas ?

— Non.

— Le *Sardanapale*.

— Ah ! c'est vrai !

Pour le coup, ce fut un *tolle* général.

Le roi d'Assyrie, coiffé du bandeau, vêtu de la robe royale, était assis au milieu des vases d'argent, des aiguières d'or, des colliers de perles, des bracelets de diamants, des trépieds de bronze, avec sa favorite la belle Mirrha, sur un bûcher qui semblait près de glisser et de tomber sur le public. Tout autour du bûcher, les femmes du monarque d'Orient se tuaient, tandis que des esclaves amenaient et égorgeaient ses chevaux.

L'attaque fut si violente, la critique avait tant de choses à reprocher à cette toile gigantesque, — une des plus grandes, sinon la plus grande du salon, — que l'attaque étouffa la défense : les fanatiques essayérent bien de se réunir en bataillon carré autour du chef ; mais l'Académie elle-même, la vieille garde classique, chargea à fond ; les malheureux partisans du *Sardanapale* furent enfoncés, dispersés, taillés en pièces ! Ils disparurent comme une trombe, s'évanouirent comme une fumée, et, pareil à Auguste, Delacroix redemanda en vain ses légions ! Thiers lui-même était caché on ne savait où.

L'auteur du *Sardanapale* — il va sans dire que Delacroix n'était plus l'auteur du *Dante*, l'auteur du *Massacre de Scio*, l'auteur de *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, l'auteur du *Christ au jardin des Oliviers* ; non, Delacroix n'était plus que l'auteur du *Sardanapale !* — l'auteur du *Sardanapale* demeura cinq ans sans commande.

Enfin, en 1831, il venait, comme nous l'avons déjà dit, d'exposer ses *Tigres*, sa *Liberté* et son *Assassinat de l'évêque de Liège*, et, autour de ces trois œuvres des plus remarquables, commença à se rallier ce qui avait survécu à la dernière défaite.

Le duc d'Orléans acheta l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, et le gouvernement, la *Liberté*. Les *Tigres* restèrent à l'auteur.

CCXXI

LES TROIS PORTRAITS DANS LE MÊME CADRE

Maintenant, — si j'en juge par moi-même du moins, — après l'appréciation de l'œuvre des hommes supérieurs, ce qui, en eux, éveille le plus la curiosité, c'est leur manière de travailler. Il y a des musées où l'on peut étudier toutes les phases de la gestation humaine, des serres où l'on peut, presque à l'œil nu, suivre le développement des plantes et des fleurs. N'est-il pas aussi curieux, dites-moi, d'assister aux divers phénomènes du travail de l'intelligence ? et croyez-vous qu'il n'y ait pas un intérêt égal à voir ce qui se passe dans le cerveau de l'homme, surtout si cet homme est, en peinture, Vernet, Delaroche ou Delacroix ; en science, Arago, Humboldt ou Merzélius ; en poésie, Gœthe, Hugo ou Lamartine, que de regarder, à travers un globe de verre, ce qui se passe dans une ruche d'abeilles ?

Un jour je disais à un de mes amis misanthrope que, parmi les cerveaux des animaux, celui qui se rapprochait le plus du cerveau de l'homme était le cerveau de la fourmi.

— Ce que vous me dites là n'est pas poli pour la fourmi ! me répondit le misanthrope.

Je ne suis pas tout à fait du même avis que mon ami, et je crois, au contraire, que le cerveau de l'homme est, de tous les cerveaux, le plus curieux à examiner.

Or, comme c'est le cerveau, — jusqu'à présent, du moins, on s'est arrêté là, faute de mieux, — comme c'est le cerveau qui crée la pensée, la pensée qui commande le mouvement, et le mouvement qui produit le fait, nous pouvons dire hardiment qu'étudier les caractères, et regarder les œuvres qui sont les productions du tempérament, c'est étudier le cerveau.

Nous avons dit ce qu'était Horace Vernet, comme aspect physique : petit, mince, leste, agréable à voir, bon à entendre, avec ses cheveux rares, ses sourcils épais, ses yeux bleus, son nez long, sa bouche souriante sous de longues moustaches, et sa royale taillée en pointe.

C'est, avons-nous ajouté, la vie et le mouvement.

Vernet sera, en effet, à la fin de sa carrière, l'un des hommes qui auront le plus vécu, et, le jour où il s'arrêtera, l'un des hommes qui auront le plus marché : grâce à la poste, aux chevaux, aux dromadaires, aux bateaux à vapeur, aux chemins de fer, il a, certes, fait aujourd'hui, c'est-à-dire à soixante-cinq ans, plus de chemin que le Juif errant ! — Il est vrai que le Juif errant va à pied, ses cinq sous ne lui permettant pas la locomotion rapide, et sa fierté se refusant à la locomotion gratuite. — Vernet, disons-nous, a déjà fait, à cette heure, plus de chemin que le Juif errant n'en a fait depuis mille ans ; son travail lui-même est une espèce de voyage : nous lui avons pu peindre *la Smala* avec un échafaudage montant jusqu'au plafond, des terrasses s'étendant dans toute la longueur de la salle ; c'était curieux de le voir, allant, venant, montant, descendant, ne s'arrêtant, à chaque station, que cinq minutes, comme on ne s'arrête à Creil que dix minutes, comme on ne s'arrête à Valenciennes qu'une demi-heure ; — et, au milieu de tout cela, bavardant, fumant, faisant des armes, montant à cheval, à mulet, à chameau, en tilbury, en droschky, en palanquin, racontant ses voyages, en projetant d'autres, et, d'impalpable, enfin, devenant presque invisible : c'est une flamme, une eau, une fumée comme Protée !

Puis il y a encore une curiosité avec Vernet : c'est qu'il part pour Rome, comme il partirait pour Saint-Germain ; pour la Chine, comme il partirait pour Rome. J'ai été six ou sept fois chez lui ; la première fois, il y était : la chose m'a alléché ; la seconde, il était au Caire ; la troisième, à Pétersbourg ; la quatrième, à Constantinople ; la cinquième, à Varsovie ; la sixième, à Alger.

La septième, — c'était avant-hier, — je l'ai trouvé à l'Institut, arrivant de courir les chasses de Fontainebleau, et se donnant un jour de repos en blaireautant, d'une manière aussi sûre et aussi fraîche que lorsqu'il avait trente ans, un petit tableau de dix-huit pouces, représentant un Arabe à califourchon sur un âne ayant pour housse une peau de lion encore sanglante, et qui vient d'être enlevée au corps de l'animal. L'âne traverse, insoucieux du terrible fardeau qu'il porte, un ruisseau qu'on entend presque gazouiller sur les cailloux ; l'homme, la tête en l'air, regarde, avec distraction, le ciel bleu qui transparaît à travers les feuilles, et les fleurs aux couleurs ardentes, rampant aux troncs des arbres, et retombant comme des cornets de nacre ou des cocardes de pourpre.

Cet Arabe, Vernet l'a rencontré ainsi, calme et insoucieux sur son âne, venant de tuer et de dépouiller ce lion.

Voici comment la chose était arrivée :

L'Arabe labourait un petit champ voisin d'un bois ; — un bois est toujours un mauvais voisinage en Algérie ; — sa femme était assise à vingt pas de lui, avec son enfant. Tout à coup, la femme poussa un cri... Elle avait un lion à côté d'elle.

L'Arabe s'élança sur son fusil ; mais la femme lui cria :

— Laisse-moi faire !

Je me trompe, ce n'est point la femme, c'est la mère qui lui cria cela.

Il laissa faire la mère. Celle-ci prit son enfant, le mit entre ses jambes, et, se tournant vers le lion :

— Ah ! lâche ! lui dit-elle en lui montrant le poing, tu viens attaquer une femme et un enfant sans défense ! Tu crois me faire peur ; mais je te connais. Va donc attaquer un peu mon mari, qui est là-bas, et qui a un fusil... Vas-y donc ! mais tu n'oses pas ; tu es un misérable, et c'est toi qui as peur ! Va-t'en, chacal ! va-t'en, loup ! va-t'en, hyène ! Tu as pris la peau d'un lion, mais tu n'es pas un lion !

Le lion s'était retiré.

Par malheur, en se retirant, il avait rencontré la mère de l'Arabe, qui lui apportait son dîner. Il s'était jeté sur la vieille femme, et avait commencé de la manger.

Aux cris de sa mère, l'Arabe était accouru avec son fusil, et, tandis que le lion faisait tranquillement craquer les os et les chairs sous sa dent, il avait introduit le bout du canon de son fusil dans l'oreille de l'animal, et l'avait tué roide.

Au reste, l'Arabe n'en paraissait pas plus triste pour être orphelin, et pas plus ému pour avoir tué un lion.

Vernet me racontait cela, tout en mettant les dernières touches à son tableau, qui doit être fini à cette heure.

Ce n'est point ainsi que travaille Delaroche ; ce n'est point cette vie aventureuse qu'il mène : lui n'a pas trop de temps

pour son travail. C'est que, pour Delaroche, le travail est une constante étude, et non pas un jeu. Il n'est pas né peintre comme Vernet ; il n'a pas joué, tout enfant, avec des pinceaux et des crayons ; il a appris à dessiner et à peindre, tandis que Vernet n'a rien appris de tout cela.

Delaroche est un homme de cinquante-six ans, aux cheveux plats, autrefois noirs, aujourd'hui grisonnants, au front large et découvert, aux yeux noirs plus intelligents qu'animés, sans barbe ni favoris. Sa taille est moyenne, bien

Dans son travail, rien non plus qui ressemble à celui de Vernet.

Vernet sait tous ses bonshommes par cœur, depuis l'aigrette du schako jusqu'au bouton de la guêtre. Il a si souvent vécu sous la tente, que la tente, ses cordages, ses piquets lui sont familiers ; il a tant vu de chevaux, il en a tant monté, et en a tant fait, qu'il connaît tous les harnachements, depuis la rude peau de mouton du Baskir jusqu'à la housse brodée et constellée de pierreries du pa-



Les trois portraits dans le même cadre.

prise, élégante même ; ses mouvements sont lents, sa parole froide ; paroles et mouvements, on le sent très bien, sont soumis à la réflexion, et, au lieu d'être instantanés comme chez Vernet, ne viennent en quelque sorte qu'à la suite de la pensée.

Autant la vie de Vernet est turbulente, mouvementée et pareille à la feuille qui, sans résistance, se laisse emporter au premier vent, autant la vie de Delaroche, abandonné à son libre arbitre, serait calme et sédentaire. Chaque fois que Delaroche a fait un voyage, — et Delaroche a peu voyagé, je crois, — c'est qu'une nécessité le forçait de quitter son atelier ; c'est qu'un besoin sérieux, réel, artistique, l'appelait là où il allait. Où il va, il s'arrête, se replante, reprend racine, et a autant de peine à revenir qu'il a eu de peine à aller.

cha. Il n'a donc, quelque chose qu'il fasse, presque pas besoin d'études préparatoires. A peine fait-il un croquis à la plume : *Constantine* lui a coûté une heure de travail ; *la Smala*, une journée. Ce qu'il ne sait pas, d'ailleurs, il le devine.

Il n'en est point ainsi de Delaroche. Delaroche cherche longtemps, tâtonne beaucoup, compose lentement ; Vernet n'étudie qu'une chose, la localité ; c'est pour cela qu'ayant peint à peu près tous les champs de bataille de l'Europe et de l'Afrique, il est toujours par monts et par vaux, par chemins de fer et par bateaux à vapeur.

Delaroche, au contraire, étudie tout : draperies, vêtements, chair, jour, lumière, demi-teinte ; tous les effets de Delaroche sont cherchés, calculés, préparés ; ceux de Vernet sont trouvés du premier coup. Quand Delaroche rêve un ta-

bleau, tout est mis à contribution par lui, la Bibliothèque pour les gravures, les musées pour les tableaux, les magasins de fripiers pour les draperies; il se fatigue en croquis, s'épuise en ébauches, et met souvent dans une esquisse, le plus pur de son talent. Il résulte de cette fatigue préparatoire une certaine lourdeur dans le tableau, laquelle, du reste, au lieu d'être un défaut, est, aux yeux des gens laborieux, une qualité.

Delaroche, comme tous les hommes de transition, devait avoir de grands succès, et il les a eus. Pendant les expositions de 1826, de 1831, de 1834, il n'y avait pas un bourgeois qui, avant de se risquer au salon, ne demandât : « M. Delaroche a-t-il exposé? »

Mais, du moment où, anneau intermédiaire, il eut joint la peinture classique à la peinture romantique, le passé à l'avenir, David à Delacroix, on fut injuste envers lui, comme on l'est envers tous les hommes de transition.

Au reste, Delaroche n'expose plus; à peine même travaille-t-il aujourd'hui. Il a fait une composition de premier ordre, son hémicycle du palais des Beaux-Arts, et cette composition, qui, en 1831, eût fait courir tout Paris, a déplacé tout au plus les artistes.

Pourquoi? Le talent de Delaroche a-t-il faibli, depuis l'époque où l'on faisait queue devant ses tableaux, où l'on se battait devant ses peintures? Non, au contraire, il a grandi, il s'est élevé, il est devenu magistral. Mais, que voulez-vous! j'ai comparé Paul Delaroche à Casimir Delavigne, et ce qui arriva au poète arrive au peintre; seulement, il y a cette différence que le génie du poète avait faibli, tandis que celui du peintre non seulement est resté le même, mais encore a constamment progressé.

A l'heure qu'il est, il faut être des meilleurs amis de Delaroche pour avoir le droit d'entrer dans son atelier.

D'ailleurs, Delaroche n'est plus même à Paris: il est à Nice; il se dit souffrant.

Chaud soleil, belles nuits étoilées, atmosphère étincelante de lucioles, guérissez l'âme, — et le corps sera bientôt guéri!...

Delacroix n'a aucune ressemblance physique avec ses deux rivaux.

Il est de la taille de Vernet, presque aussi mince que lui, très propre, très élégant, très coquet. Il a cinquante-cinq ans, les cheveux, les favoris et les moustaches noirs comme à trente; les cheveux ondulent naturellement, les poils de la barbe sont rares, la moustache est un peu hérissée, et ressemble à deux pincées de tabac à fumer: le front est large, bombé, terminé à sa base par deux sourcils épais, recouvrant des yeux petits, qui étincellent pleins de flamme entre deux longues paupières noires; la peau est brune, bistrée, mobile, se plissant comme celle du lion; les lèvres sont épaisses, sensuelles, promptes au sourire, et, en souriant, découvrent des dents blanches comme des perles. Tous ses mouvements sont vifs, rapides, accentués; sa parole peint, ses gestes parlent; son esprit est subtil, discuteur, prompt à la repartie; il aime la lutte, et s'y déploie étincelant d'aperçus nouveaux, justes, brillants; à côté d'un talent hasardeux, plein de caprices, rempli d'écarts, il est sage, sobre de paradoxes, classique même; on dirait que la nature, qui tend à tout équilibrer, le place comme un habile cocher, bride en main, pour retenir ces deux chevaux fougueux qu'on appelle, l'un l'Imagination, l'autre la Fantaisie. Parfois cet esprit déborde; aussitôt la parole ne lui suffit plus, la main quitte le pinceau, inhabile à rendre la théorie qu'elle veut défendre, et prend la plume. Alors, ceux dont c'est l'état de faire de la phrase, du style, de l'appréciation, s'étonnent de cette facilité du peintre à construire la phrase, à mener son style, à développer ses appréciations, on oublie *le Dante*, le *Massacre de Scio*, l'*Hamlet*, *le Tasse*, *le Giaour*, l'*Evêque de Liège*, *les Femmes d'Alger*, les fresques de la chambre des députés, le plafond du Louvre; on regrette que cet homme, qui écrit si bien, si facilement, si correctement, n'écrive pas. Puis, tout à coup, on se rappelle que beaucoup peuvent écrire comme Delacroix, mais que nul ne saurait peindre comme lui et l'on est près de lui arracher la plume de la main avec un mouvement de terreur.

Quant au travail, Delacroix tient le milieu, comme question de rapidité, entre Vernet et Delaroche: il travaille ses esquisses plus que le premier, moins que le second. Il a sur tous deux une incontestable supériorité de couleur, mais une notable infériorité de forme. Comme teinte, il voit violet; comme forme, il voit plutôt laid que beau; mais sa laideur est toujours poétisée par un profond sentiment. Tout au contraire de Delaroche, ce sont les extrêmes qui le séduisent. Ses luttes sont terribles, ses combats acharnés; tout ce que le corps a de souplesse, de force et même d'exagération dans ses mouvements, il le traduit sur la toile, et y ajoute encore parfois, comme un vernis étrange, et qui augmente les qualités vivantes de son tableau, une certaine impossibilité anatomique dont il ne s'inquiète nullement. Ses combattants combattent véritablement, s'étreignent, se mordent, se déchirent, se hachent, se pourfendent, se broient; ses épées sont ébréchées, ses haches sanglantes, ses masses moites de cervelles broyées. Voyez la *Bataille de Taillebourg*, et vous aurez une idée de ce terrible génie: on entend les hennissements des chevaux, les cris des hommes, le froissement du fer. Vous la trouverez dans la grande galerie de Versailles; et, quoique Louis-Philippe ait fait rogner la toile de six pouces sur ses quatre côtés, parce que la mesure avait été mal donnée, cette toile, toute mutilée qu'elle est, déshonorée même au dit de Procuste de M. Fontaine, est restée une des plus belles, la plus belle peut-être de toute la galerie.

En ce moment, Delacroix fait un plafond à l'hôtel de ville. Il sort de chez lui avec le jour et n'y rentre qu'à la nuit. — Delacroix appartient à cette rude famille de travailleurs qui a donné Raphaël et Rubens. — Rentré chez lui, il prend une plume, et fait des croquis. Autrefois, Delacroix allait beaucoup dans le monde, où il avait de grands succès comme homme; une maladie du larynx l'a rendu casanier.

Hier, j'ai été le voir à minuit. Il était en robe de chambre, le cou enveloppé d'une cravate de laine, dessinant près d'un grand feu qui faisait à la chambre une température de trente degrés.

Je lui demandai à voir son atelier aux lumières. Nous passâmes dans un corridor encombré de dahlias, d'agapanthes et de chrysanthèmes: puis nous entrâmes dans l'atelier.

L'absence du maître, qui, depuis six mois, travaille à l'autre bout de Paris, s'y faisait sentir; et, cependant, il y avait quatre toiles étincelantes: deux représentant des fleurs, deux représentant des fruits. Je crus, de loin, que c'étaient des tableaux empruntés par Delacroix à Diaz. — Voilà pourquoi il y avait tant de fleurs dans l'antichambre.

Puis, après les fleurs, nouvelles pour moi, je vis une foule d'anciens amis pendus aux murailles: des *Chevaux anglais qui se mordent dans une prairie*, un *Grec qui traverse un champ de bataille au galop*, le fameux *Marino Faliero*, — compagnon fidèle des tristesses du peintre, quand le peintre a un moment de tristesse; — enfin, seul, dans un petit cabinet, à côté du grand atelier, une scène de *Gœtz de Berlichingen*.

Nous nous quittâmes à deux heures du matin.

CCXXII

LES COLLABORATIONS. — UNE FANTAISIE DE BOCAGE. — ANICET BOURGEOIS. — « TERESA ». — LE DRAME A L'OPÉRA-COMIQUE. — LAFERRIÈRE ET L'ÉRUPTION DU VÉSUVE — MÉLINGUE. — BAL COSTUMÉ AUX TUILERIES. — LA PLACE DE GRÈVE ET LA BARRIÈRE SAINT-JACQUES — LA PEINE DE MORT.

Pendant l'intervalle qui s'était écoulé de la confection de *Richard Darlington* à sa première représentation, j'avais ébauché une autre pièce ayant pour titre *Teresa*.

J'ai bien dit ce que je pensais de *Charles VII*; j'espère qu'Anicet, mon collaborateur, me permettra de le dire de *Teresa*.

Je ne veux pas tarder à exprimer mon opinion sur ce drame: c'est un de mes plus mauvais, comme *Angèle*, faite en collaboration toujours avec Anicet, est un de mes meilleurs.

Le malheur d'une première collaboration est d'en amener une seconde; l'homme qui a collaboré est semblable à l'homme qui s'est laissé pincer par le bout du doigt dans un laminoir: après le doigt, la main; après la main, le bras; après le bras, le corps! Il faut que tout y passe: en entrant, on était homme; en sortant, on est fil de fer.

Un beau matin, Bocage arriva chez moi préoccupé d'une idée singulière: comme il venait de jouer un homme de trente ans, dans la personne d'Antony, il s'était fourré dans la tête qu'il ferait bien de jouer un vieillard de soixante, peu lui importait lequel. Les vieillards d'*Hernani* et de *Marion Delorme* se dressaient devant lui pendant son sommeil, le poursuivaient pendant sa veille: il voulait jouer un vieillard, fût-ce le don Diègue du *Cid*, le Joad d'*Athalie* ou le Lusignan de *Zaïre*.

Il avait trouvé son vieillard en nourrice chez Anicet Bourgeois; il m'amenait le père nourricier.

Je ne connaissais pas Anicet; nous fîmes connaissance à ce propos et à cette époque.

Anicet avait écrit le plan de *Teresa*. Je commençai par mettre de côté le plan écrit, et par prier Anicet de me ra-

conter la pièce. Il y a dans le récit quelque chose de vivant qui appelle la vie. Pour moi, un plan écrit, au contraire, est un cadavre, une chose qui a vécu ; on peut la galvaniser : on ne peut pas la faire revivre.

Il y avait dans le plan d'Anicet la plus grande partie de la pièce telle qu'elle est aujourd'hui. Je sentis du premier coup deux choses dont la seconde me fit passer sur la première : c'est que je ne ferais jamais de *Teresa* qu'une pièce médiocre, mais que je rendrais un service à Bocage.

Et voici comment je rendrais ce service à Bocage :

Harel, ainsi que nous l'avons dit, était passé de la direction de l'Odéon à la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il avait Frédérick, Lockroy, Ligier : Bocage lui était inutile.

Il avait donc rompu avec Bocage. Par suite de cette rupture, Bocage se trouvait libre.

Pour un artiste, la liberté n'est pas toujours un présent des dieux. Bocage tenait à garder cette liberté le moins longtemps possible, et, grâce à un drame de moi, il espérait la perdre bientôt.

Voilà pourquoi il traitait si héroïquement *Teresa* de chef-d'œuvre.

J'ai toujours été plus faible devant les arguments que l'on ne me dit pas que devant ceux qu'on me dit. — Je compris la position. — J'avais eu besoin de Bocage ; il avait admirablement joué Antony, et, en le jouant, m'avait rendu un éminent service : je pouvais lui rendre service à mon tour ; je m'engageai à faire *Teresa*.

Ce n'est point que *Teresa* fût une œuvre tout à fait sans mérite. A côté de trois rôles faux, Teresa, Arthur, Paolo, il y avait deux rôles excellents, Amélie et Delaunay.

Amélie est une fleur du même jardin que la Miranda de *la Tempête*, que la Thécla de *Wallenstein*, que la Claire du *Comte d'Egmont* : elle est jeune, chaste et belle, naturelle et poétique à la fois ; elle passe avec son bouquet d'oranger au côté, son voile de fiancée sur la tête, au milieu de l'amour ignoblement incestueux d'Arthur et de Teresa, sans rien deviner, sans rien soupçonner, sans rien comprendre. C'est une statue de cristal ; elle ne voit pas dans les autres, et laisse voir en elle.

Delaunay est un beau type, un peu trop imité du Danville de *l'Ecole des Vieillards*, et du Duresnel de *la Mère et la Fille*. Cependant, — il faut être juste envers tout le monde, même envers soi, — il a dans son rôle deux scènes à la hauteur de ce qu'il y a de plus beau au théâtre : la première est celle où il insulte Arthur, quand le secret de l'adultère lui est révélé ; la seconde, celle où, apprenant que sa fille est enceinte, et ne voulant pas rendre la mère veuve et l'enfant orphelin, il fait des excuses à son gendre.

Le drame fut commencé et achevé en trois semaines ou un mois, à peu près ; seulement, je fis à Anicet, comme je l'ai toujours fait quand j'ai travaillé en collaboration, la condition que j'écrirais la pièce tout seul.

Une fois le drame achevé, Bocage le prit, et nous ne nous en inquiétâmes plus. Pendant trois semaines ou un mois, je ne revis plus Bocage.

Au bout de ce temps, il revint chez moi.

— Notre affaire est arrangée, me dit-il.

— Bon ! Et comment cela ?

— Votre pièce est reçue d'avance ; vous avez mille francs de prime en lisant, et l'on vous joue toute de suite.

— Où cela ?

— A l'Opéra-Comique.

Je crus avoir mal entendu.

— Hein ? fis-je.

— A l'Opéra-Comique, répéta Bocage.

— Oh ! la bonne histoire ! Et qui nous chantera cela ?

— On engagera des artistes.

— Lesquels ?

— Moi d'abord.

— Vous ne jouerez pas la pièce tout seul ?

— Et puis Laferrière.

— Vous ne jouerez pas la pièce à vous deux ?

— Et puis une jeune fille qui est à Montmartre, et qui a beaucoup de talent.

— Elle s'appelle ?

— Oh ! vous ne la connaissez pas même de nom : elle s'appelle Ida ; elle commence.

— Et puis ?...

— Et puis un jeune homme qui m'est recommandé par votre fils.

— Comment, par mon fils ? A six ans et demi, mon fils fait déjà des recommandations ?

— C'est son pion.

— Je comprends ; il tient à s'en débarrasser. Mais, celui-là parti, il en aura un autre. Naïve enfance ! — Et comment s'appelle le pion de mon fils ?

— Guyon. C'est un grand garçon de cinq pieds six pouces, avec des cheveux et des yeux noirs ! une tête magnifique ! il nous fera un superbe Paolo.

— Va pour Paolo ! Après ?

— Après, nous aurons la troupe de l'Opéra-Comique, où nous pourrons puiser à pleines mains. — Ils chantent.

— Ils chantent, cela vous plaît à dire ; mais parleront-ils ?

— C'est votre affaire.

— Ainsi, c'est arrangé comme cela ?

— Sauf votre approbation. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement.

— Alors, nous lirons demain aux acteurs.

— Lisons.

Le lendemain, je lus aux acteurs ; le surlendemain, la pièce était en répétition.

Je connaissais peu Laferrière ; mais déjà, à cette époque, avec moins d'habitude de la scène, il avait les éléments de talent auxquels il a dû, depuis, sa réputation comme le premier amoureux qui soit de la Porte-Saint-Denis à la colonne de Juillet.

Mademoiselle Ida avait un talent fin, gracieux, très simple, en dehors de toutes les conventions théâtrales.

Bocage avait celui que vous lui connaissez, plus la jeunesse, excellent et précieux défaut, qui ne nuit jamais, même pour jouer les vieillards.

Nous étions donc en pleine répétition, lorsque commença l'année 1832, et que les journaux du 1er janvier annoncèrent une effroyable éruption du Vésuve.

Je ne fus pas peu étonné de voir, le 7 ou le 8, Laferrière arriver chez moi, un journal à la main. Il était aussi essoufflé que je l'étais le jour où j'arrivai chez Delacroix pour lui acheter son *Marino Faliero*.

— Bon ! lui dis-je, le théâtre de l'Opéra-Comique est-il brûlé ?

— Non, mais *Torre-del-Greco* brûle.

— Il doit y être habitué : voilà, si je ne me trompe, onze fois qu'on le rebâtit !

— Il paraît que c'est magnifique à voir.

— Avez-vous envie de partir pour Naples, par hasard ?

— Non ; mais vous devriez tirer parti de cela.

— Comment ?

— Lisez.

Il me présenta son journal, dans lequel était une description de la dernière éruption du Vésuve.

— Eh bien ? lui dis-je après avoir lu.

— Eh bien, ne trouvez-vous pas cela superbe ?

— Magnifique !

— Mettez-moi cela dans mon rôle, alors. Faites votre exposition avec le Vésuve : l'exposition y gagnera.

— Et votre rôle aussi.

— Tiens !

— Satané banquiste, va !

Laferrière se mit à rire.

Il y a deux hommes qui possèdent pour les auteurs un grand avantage dans deux emplois bien différents, avec deux talents bien divers : l'un est Laferrière ; l'autre, Mélingue.

En effet, depuis l'heure où ils ont entendu la lecture d'un ouvrage jusqu'au moment où la toile se lève, ils n'ont qu'une préoccupation : c'est de réunir, d'agglomérer, de collectionner tout ce qui peut être utile à l'ouvrage. Pas une minute leur œil quêteur n'est distrait ; pas une seconde leur esprit ne s'égare. En marchant, en mangeant, en buvant, ils pensent à leur rôle ; en dormant, ils en rêvent.

Je reviendrai plus d'une fois, à propos de Mélingue surtout, sur cette qualité, une des plus précieuses du grand artiste.

Laferrière a en plus la ténacité.

— Eh bien, lui dis-je, c'est bon, je le ferai.

— Vous le ferez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

— Eh bien, alors...

— Quoi ?

— Si cela vous était égal...

— Dites.

— Vous le feriez...

— Tout de suite, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Séance tenante ?

— Je vous en prie.

— Je n'ai pas le temps.

— Oh ! mon petit Dumas ! faites-moi mon Vésuve. Je vous promets, si vous me le faites aujourd'hui, de le savoir demain.

— Encore une fois, je n'ai pas le temps.

— Que vous faut-il donc pour cela ?

— Ce qu'il me faut ?...

— Dix minutes !... tenez, c'est tout fait... Je vous en prie !

— Allez-vous-en au diable !

— Mon petit Dumas !...

— Allons, voyons.

— Est-il gentil !

— Donnez-moi une plume, de l'encre, du papier.

— Voilà ! . Non, ne vous dérangez pas : je vais approcher la table... Tenez, êtes-vous bien comme cela, hein ?

— A merveille ! Maintenant, allez-vous-en, et revenez dans un quart d'heure.

— Oh ! qu'est-ce que cela vous fait que je sois là ?

— Je ne peux pas travailler quand il y a quelqu'un là. Mon chien lui-même me gêne.

— Je ne bougerai pas, mon petit Dumas ! je ne dirai pas un mot ; je me tiendrai bien tranquille.

— Alors, mettez-vous devant la glace, boutonnez votre habit, prenez des airs sombres, et passez votre main dans vos cheveux.

— J'y suis.

— Et moi aussi.

Un quart d'heure après, le Vésuve faisait éruption dans le rôle de Laferrière, lequel s'en allait tout joyeux et tout fier.

Bonne race, au bout du compte, que cette race d'artistes ! un peu ingrate quelquefois ; mais notre ami Roquepian n'a-t-il pas proclamé ce principe que « l'ingratitude est l'indépendance du cœur ?... »

Il y avait, dans ce temps-là, une chose dont on s'occupait énormément, comme on s'occupait alors de toute chose artistique.

Le roi Louis-Philippe donnait un bal costumé.

Duponchel avait été mandé pour faire dessiner les costumes historiques ; c'était à qui solliciterait, demanderait, implorerait des invitations.

Le bal fut splendide. Toutes les illustrations politiques y assistaient ; mais, comme il arrivait toujours, toutes les illustrations artistiques et littéraires y manquaient.

— Voulez-vous faire une chose qui enfonce le bal des Tuileries ? me dit Bocage.

— Comment ?

— Donnez-en un, vous !

— Moi ! et qui aurai-je ?

— Vous aurez d'abord les gens qui ne vont pas chez le roi Louis-Philippe, puis ceux qui ne sont pas de l'Académie. Il me semble que c'est déjà assez distingué, ce que je vous offre là.

— Merci, Bocage, j'y penserai.

J'y pensai effectivement.

On verra dans un de nos prochains chapitres quel fut le résultat de ces réflexions.

Le 23 du mois de janvier, — le surlendemain de l'anniversaire de la mort du roi Louis XVI, — le lieu habituel des exécutions fut changé, et, de la place de Grève, transporté à la barrière Saint-Jacques.

C'était un pas que faisait la civilisation : constatons-le, en enregistrant ici l'arrêté de M. de Bondy.

« Nous, pair de France, préfet de la Seine, etc. ;

« Vu la lettre qui nous a été adressée par M. le procureur général près la cour royale de Paris ;

« Considérant que la place de Grève ne peut plus servir de lieu d'exécution, depuis que de généreux citoyens y ont si glorieusement versé leur sang pour la cause nationale ;

« Considérant qu'il importe de désigner de préférence les lieux éloignés du centre de Paris, et qui aient des abords faciles ;

« Considérant que, sous différents rapports, la place située à l extrémité de la rue Saint-Jacques paraît réunir les conditions nécessaires ;

« Avons arrêté :

« Les condamnations emportant peine capitale seront à l'avenir exécutées sur l'emplacement qui se trouve à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques

« Comte DE BONDY. »

Voici ce que nous écrivions à ce propos, le 26 novembre 1849, comme épilogue du *Comte Hermann*, — un de nos meilleurs drames, — épilogue fait, non pas pour être joué, mais pour être lu, et à la manière des études théâtrales allemandes :

« La peine de mort, telle qu'elle est appliquée aujourd'hui, a déjà subi une grande modification, non pas dans son résultat, mais dans les détails qui précèdent les derniers moments du condamné.

« Il y a vingt ans, la peine de mort s'appliquait encore au centre de Paris, à l'heure la plus vivante de la journée, devant le plus grand nombre de spectateurs possible.

« Ainsi on donnait au condamné des forces contre sa propre faiblesse. On ne faisait pas du patient un coupable repentant ; on en faisait une espèce de triomphateur cynique qui, au lieu de confesser Dieu sur l'échafaud, attestait l'insuffisance de la justice humaine, laquelle pouvait bien tuer le criminel, mais était impuissante à tuer le crime.

« Aujourd'hui, il n'en est déjà plus ainsi : on a fait un pas vers l'abolition de la peine de mort en transportant l'instrument du supplice presque hors de l'enceinte de la ville, en choisissant l'heure qui, pour la majorité des habitants de Paris, est encore l'heure du sommeil, et en donnant aux derniers moments du coupable les rares témoins que le hasard ou une excessive curiosité attirent autour de l'échafaud.

« Maintenant, ce serait aux prêtres qui se vouent au salut des condamnés de nous dire s'ils trouvent autant de cœurs endurcis, dans le trajet qui conduit de Bicêtre à la barrière Saint-Jacques, qu'ils en ont trouvé dans celui qui menait de la Conciergerie à la place de Grève, et s'il y a plus de larmes répandues aujourd'hui, à quatre heures du matin, sur les pieds du crucifix, qu'il n'y en avait autrefois, à quatre heures du soir.

« Nous le croyons fermement.

« Oui, il y aura plus de repentirs, dans le silence et le recueillement, qu'il n'y en a jamais eu dans le tumulte et dans la foule

« Et, maintenant, supposons que l'exécution, soustraite aux regards avides du peuple, qu'elle ne corrige pas, qu'elle n'instruit pas, qu'elle endurcit à la mort, voilà tout ; supposons que l'exécution ait lieu dans la prison, ayant pour agent, — au lieu de la guillotine, qui, suivant le docteur Guillotin, n'occasionne qu'une *légère fraîcheur* sur le cou, mais qui, au dire du docteur Sue, cause une douleur terrible, — supposons que l'exécution ait pour tout agent l'électricité, qui tue comme la foudre, ou bien un de ces poisons stupéfiants qui agissent comme le sommeil ; croit-on que le cœur des condamnés ne s'amollira pas encore plus, dans cette nuit, dans ce silence, dans cette solitude, qu'en plein air, fût-ce même à quatre heures du matin, fût-ce en présence des rares témoins qui assisteront au supplice, mais qui, si rares qu'ils soient, n'en iront pas moins dire aux compagnons du criminel, à ses amis des bagnes : *Un tel est bien mort !* c'est-à-dire, un tel est mort sans se repentir, et en repoussant le crucifix ?... »

Depuis ce temps, la guillotine s'est encore rapprochée du condamné : on exécute, maintenant, devant la porte de la prison de la Roquette.

De là à exécuter dans la prison, il n'y a que quelques pas.

Et, pour descendre de la cour de la prison dans le cachot lui-même, il n'y en a qu'un !

CCXXIII

LES PÉRÉGRINATIONS DE CASIMIR DELAVIGNE. — « JEANNE VAUBERNIER ». — DE ROUGEMONT. — SA TRADUCTION DU MOT DE CAMBRONNE. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « TERESA ». — LES PIÈCES LONGUES ET LES PIÈCES COURTES. — CORDELIER DELANOUE ET SON « MATHIEU LUC ». — FERMETURE DE LA SALLE TAITBOUT, ET ARRESTATION DES CHEFS DU CULTE SAINT-SIMONIEN.

En même temps que l'Opéra-Comique répétait *Teresa*, le Théâtre-Français préparait une grande solennité.

Casimir Delavigne, Coriolan dramatique, après s'être réfugié chez les Volsques du boulevard, son *Marino Faliero* à la main, au lieu de tomber sous le poignard de M. de Mongenet, avait fait au Théâtre-Français une rentrée triomphale.

La fugue, au reste, n'avait été qu'une bouderie. Après l'immense succès de l'*Ecole des Vieillards*, Casimir avait eu une espèce de chute : mademoiselle Mars n'avait pu soutenir *la Princesse Aurélie*, sorte d'imbroglio napolitain que tout le monde a oublié aujourd'hui, heureusement pour la mémoire de son auteur.

Puis la présence de Victor Hugo et la mienne au Théâtre-Français taquinaient Casimir Delavigne. Il comprenait bien que sa popularité n'était qu'une popularité politique ; il n'avait ni la haute poésie de Victor, ni le mouvement et la vie de ma prose ignorante et incorrecte ; enfin, il se trouvait mal à son aise près de nous.

Il disait de moi une chose qui résumait bien sa pensée :

— C'est mauvais, ce que fait ce diable de Dumas ; mais cela empêche de trouver bon ce que je fais.

Donc, il avait émigré à la Porte-Saint-Martin parce que nous étions au Théâtre-Français, et maintenant, il retournait au Théâtre-Français, parce que nous étions à la Porte-Saint-Martin.

Il y retournait avec une de ces œuvres mixtes, semi-clas-

siques, semi-romantiques, qui n'appartiennent à aucun genre; hermaphrodites littéraires qui sont aux productions de l'esprit ce qu'en histoire naturelle, les mulets, c'est-à-dire les animaux qui ne peuvent se reproduire, sont aux productions de la matière : ils font une espèce, mais ne font pas une race.

Cet ouvrage que Casimir Delavigne rapportait au Théâtre-Français, c'était *Louis XI*, — à notre avis, un de ses drames les plus médiocres, les moins étudiés comme histoire, et qui n'a dû son brevet de longévité que grâce à la faveur un peu égoïste que lui accorde un artiste qui s'entête à jouer ce rôle comme un des rares types qui lui conviennent. Ce qui vit aujourd'hui ne vous y trompez pas, ce n'est pas *Louis XI*, c'est Ligier (1).

La première représentation de *Teresa* était annoncée pour le 5 ou le 6 février.

En attendant, l'Odéon donnait *Jeanne Vaubernier*.

C'était ainsi que les auteurs avaient eu l'idée de rajeunir le nom de la comtesse du Barry, de cette pauvre femme qui n'était digne ni de sa haute prospérité, ni de sa profonde infortune, et qui, selon la belle expression de Lamartine, déshonora le trône et l'échafaud.

Les auteurs de *Jeanne Vaubernier* étaient MM. de Rougemont, Laffitte et Lagrange.

C'était un homme d'esprit que Rougemont, et qui eut, vers la fin de sa vie, une étrange destinée. *La Duchesse de la Vaubalière* lui fit une réputation septuagénaire.

C'est Rougemont qui traduisit le substantif militaire jeté par Cambronne à la face des Anglais, dans la terrible soirée de Waterloo, en cette phrase pompeuse, redondante et prétentieuse, devenue, non pas historiquement européenne, mais historiquement universelle : « La garde meurt et ne se rend pas ! »

Autant que je puis me le rappeler, le drame de *Jeanne Vaubernier*, tel qu'il était avec ses six tableaux, son Zamore traître et ingrat, sa prison et son bourreau, était une assez mauvaise chose. Je ne l'ai pas vu ; je n'en parlerai donc pas davantage.

Mais du cadavre du drame, de la statue écroulée, des morceaux les moins cassés, et qui pouvaient aller jusqu'à trois, les auteurs firent une petite comédie dans laquelle madame Dorval était charmante d'esprit et de légèreté.

Chère Dorval ! je la vis le soir de ce succès, sorti, grâce à elle, d'une chute : elle était enchantée, et ne se doutait guère que cette comédie de *Jeanne Vaubernier* serait un boulet qu'elle traînerait pendant dix-huit mois à la Porte-Saint-Martin, de six à huit heures du soir, devant les banquettes, qui ne se garnissaient qu'au moment où commençait le grand drame !

Ce dut être pour Georges — surtout après son raccommodement avec Dorval — un vif remords que cette condamnation qu'elle fit subir à sa rivale, en expiation de ses triomphes, et qui obligea celle-ci à quitter le théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour aller s'enterrer au Théâtre-Français.

Le jour de la première représentation de *Teresa* arriva. Cette confusion dans les genres, cette éclosion du drame à l'Opéra-Comique avaient piqué la curiosité générale.

On se battait à la porte.

J'ai déjà dit que la chose n'en valait pas la peine.

Laferrière m'avait donné une bonne idée avec son histoire du Vésuve : l'exposition fut couverte d'applaudissements. Je me rappelle que, lorsque j'entrai dans les coulisses, après le premier acte, ce bon Nourrit, qui venait d'applaudir la description de la ville où il devait aller mourir, me sauta au cou plein d'enthousiasme.

La pièce se déroula lentement et avec une certaine majesté devant un public d'élite.

Le caractère d'Amélie, très bien reproduit, fit un grand effet, et ne perdit pas une de ses bonnes scènes. Madame Moreau-Sainti était belle à ravir, et aussi sympathique que le permettait un mauvais rôle.

Laferrière allait, venait, chauffant de sa chaleur jusqu'aux rôles des autres.

Bocage était superbe.

Il était arrivé un malheur au protégé de mon fils : le manque d'habitude de la scène avait forcé Guyon à quitter le rôle de Paolo, pour faire de nouvelles études dramatiques. Féréol l'avait repris; on lui avait ajouté je ne sais quelle barcarolle qu'il chantait en acteur, tandis qu'il jouait le reste de son rôle en chanteur.

Alexandre se retrouvait avec deux pions au lieu d'un !

On leva la toile sur le quatrième acte. A partir de ce moment, la pièce était sauvée : c'est au quatrième acte que se trouvent et la scène des lettres entre le père et la fille, et la scène de provocation entre le beau-père et le gendre. Ces deux scènes sont très belles et produisent un grand effet.

Le quatrième acte eut un succès étourdissant.

(1) Voir, dans nos *Études dramatiques*, une analyse critique de *Louis XI*.

Ordinairement, le succès d'un quatrième acte entraîne celui du cinquième. La première moitié du cinquième acte de *Teresa* est, d'ailleurs, remarquable : c'est la scène d'excuses du vieillard au jeune homme. Cela ne devient réellement mauvais que lorsque *Teresa* demande du poison à Paolo. Tout ce tripotage entre cette femme adultère et ce laquais amoureux est vulgaire, et n'a pas le mérite d'amener une véritable terreur. Mais l'impression du quatrième acte et la première moitié du cinquième fut si vive, qu'elle étendit son influence sur la défectuosité du dénoûment.

En somme, c'était un grand succès suffisant comme amour-propre, insuffisant comme art.

Bocage avait eu des moments d'une véritable grandeur. Je lui en fis, à cette époque-là, mon compliment bien sincère. Il avait grandi comme comédien, et ce fut, à mon avis, le moment de l'apogée de sa carrière dramatique.

Je le crois, ainsi que moi, un peu revenu de toutes les illusions du jeune âge ; je lui dirai donc, avec toute franchise, à quel moment, à mon avis, il fit fausse route, et adopta le système fatal des tremblements nerveux, sous l'empire desquels il est encore aujourd'hui.

Quand la première vogue de *Teresa* fut passée, on me fit une proposition de remettre la pièce en trois actes, pour qu'elle pût devenir une pièce de répertoire ; je m'y refusai ; d'une pièce défectueuse, je ne voulais pas faire une pièce mutilée. Anicet, qui avait dans l'ouvrage un intérêt de moitié, insista tellement, que je l'invitai à faire l'opération lui-même. Il s'y mit bravement, tailla, coupa, trancha, et, un jour, je fus invité, je ne sais par quel artiste qui débutait dans le rôle d'Arthur, à aller voir la pièce réduite en trois actes.

J'y allai, et je la trouvai plus détestable et surtout, chose singulière ! plus longue que la première fois.

C'est que la longueur n'existe pas au théâtre, matériellement parlant. Il n'y a pas de pièces longues, il n'y a pas de pièces courtes ; il y a des pièces amusantes et des pièces ennuyeuses. *Le Mariage de Figaro*, qui dure cinq heures, est moins long que *l'Épreuve nouvelle*, qui dure une heure. Les développements de *Teresa* enlevés, la pièce avait perdu de son intérêt artistique, et, étant devenue plus ennuyeuse, semblait être devenue plus longue.

Un jour, Cordelier Delanoue vint chez moi, l'oreille basse.

— Qu'as-tu ? lui demandai-je.

— Je viens de lire au Théâtre-Français.

— Quoi ?

— Un drame en trois actes, en vers.

— Intitulé ?

— *Mathieu Luc*.

— Et ils t'ont refusé ?

— Non, ils m'ont reçu à corrections.

— T'ont-ils indiqué les corrections ?

— Oui : la pièce est trop longue.

— Et ils demandent des coupures ?

— Justement ! et je viens te lire tout cela.

— Pour que je te les indique ?

— Oui.

Delanoue se met à lire ses trois actes. Je suis la pièce avec la plus grande attention ; je trouve pendant qu'il lit, un pivot d'intérêt sur lequel la pièce peut avantageusement tourner, et près duquel il était passé sans le voir.

— Eh bien ? dit-il, quand il eut fini.

— Ils ont eu raison : c'est d'un tiers trop long.

— Alors, il faut couper ?

— Non, au contraire ?

— Comment, au contraire ?

— Il faut mettre la pièce en cinq actes.

— Mais puisqu'ils la trouvent déjà trop longue en trois ?

— Cela ne fait rien... Ecoute.

Et je lui dis la pièce comme je l'entends.

Delanoue refait son *scenario* sous ma dictée, écrit de nouveau sa pièce, va la lire en cinq actes au comité, qui l'a trouvée trop longue en trois, et est reçu à l'unanimité.

La pièce fut jouée en cinq actes, — non au Théâtre-Français, mais, par suite de je ne sais plus quel revirement, au Théâtre de l'Odéon, — et, sans obtenir un grand succès, elle réussit honorablement.

Quelques jours avant la représentation de *Teresa*, un événement était arrivé, qui avait préoccupé Paris.

Nous en empruntons le récit au *Globe*, parfaitement posé pour dire la vérité dans cette circonstance :

« Aujourd'hui, 22 janvier, à midi, MM. Enfantin et Olinde Rodrigues, chefs du culte saint-simonien, se disposaient à se rendre à la salle Taitbout, où ils venaient présider la prédication, lorsqu'un commissaire de police escorté de gardes municipaux s'est présenté rue Monsigny, n° 6, où ils demeurent, leur a défendu de sortir, et a empêché toute communication de la maison avec l'extérieur, en vertu des ordres dont il s'est déclaré porteur.

« Pendant ce temps, M. Desmortiers, procureur du roi, et M. Zaogiacomi, juge d'instruction, assistés de deux commis-

saires de police, et escortés de gardes municipaux et de troupes de ligne, se sont rendus à la salle Taitbout. M. Desmortiers a signifié à M. Barrault, qui était dans le foyer, que la prédication ne pouvait avoir lieu, et qu'il venait enjoindre à la réunion de se dissoudre.

« M. le procureur du roi s'est ensuite présenté dans la salle avec M. Barrault, et là, il a dit :

« — Au nom de la loi et de l'article 292 du code pénal, je viens fermer cette salle, et apposer les scellés sur toutes les issues.

« L'assemblée s'est dissipée aussitôt, et les scellés ont été apposés sur la porte de la salle Taitbout. M. Zangiacomi et M. Desmortiers ont été ensuite rue Monsigny, nº 5, où ils ont trouvé MM. Enfantin et Rodrigues ; ils ont déclaré qu'ils étaient porteurs de deux mandats d'amener dirigés, l'un contre M. Enfantin, l'autre contre M. Rodrigues, et qu'ils venaient procéder aux perquisitions.

« Ils ont saisi la correspondance de M. Enfantin, tous les livres de comptabilité et le carnet d'échéances. »

Quittes aujourd'hui du réquisitoire de MM. Zangiacomi et Desmortiers, les saint-simoniens ne sont point quittes du nôtre, et nous les retrouverons dans leur retraite de Ménilmontant.

CCXXIV

APPRÊTS DE MON BAL COSTUMÉ. — JE M'APERÇOIS QUE MON LOGEMENT EST TROP DANS LE GOUT DE SOCRATE. — MES PEINTRES-DÉCORATEURS. — LA QUESTION DU SOUPER. — JE VAIS AUX PROVISIONS A LA FERTÉ-VIDAME. — VUE DE CE CHEF-LIEU DE CANTON, LA NUIT, PAR UN TEMPS DE NEIGE. — LA CHAMBRE DE MON NEVEU. — MON AMI GONDON. — CHASSE AU CHEVREUIL. — RETOUR A PARIS — J'INVENTE LA BANQUE D'ÉCHANGE AVANT M. PROUDHON. — LES ARTISTES A L'ŒUVRE. — LES MORTS.

On avançait vers le carnaval, et cette proposition que m'avait faite Bocage de donner un bal, répandue dans le monde artistique, rebondissait à moi de tous côtés.

Une des premières difficultés qu'il s'agissait de lever était l'exiguïté de mon logement.

Mon logement, composé d'une salle à manger, d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de travail, et suffisamment grand pour l'habitation, devenait bien étroit pour une fête.

Un bal, donné par moi, nécessitait trois ou quatre cents invitations ; et le moyen de tenir à trois ou quatre cents dans une salle à manger, un salon, une chambre à coucher et un cabinet de travail ?

Heureusement, j'avisai, sur le même palier, un logement de quatre pièces, non seulement libre, mais encore vierge de décoration, — à part les glaces qui étaient placées au-dessus des cheminées, et le papier gris bleu qui tapissait les murs.

Je demandai au propriétaire la permission d'utiliser ce logement au profit du bal que je comptais donner. Cette permission me fut accordée.

Maintenant, il s'agissait de décorer l'appartement.

C'était l affaire de mes amis les peintres.

A peine surent-ils le besoin que j'avais d'eux, qu'ils vinrent m'offrir leurs services.

Il y avait quatre pièces à peindre ; on se partagea la besogne.

Les décorateurs étaient tout simplement Eugène Delacroix, Louis et Clément Boulanger, Alfred et Tony Johannot, Decamps, Granville, Jadin, Barye, Nanteuil, — nos premiers artistes enfin.

Les Ciceri se chargeaient des plafonds.

Il s'agissait de tirer un sujet d'un roman ou d'une pièce de chacun des auteurs qui seraient là.

Eugène Delacroix se chargea de peindre le roi Rodrigue après la défaite du Guadalété, sujet tiré du *Romancero*, traduit par Emile Deschamps ; — Louis Boulanger choisit une scène de *Lucrèce Borgia* ; — Clément Boulanger, une scène du *Sire de Giac* ; — Tony Johannot, une de *Cinq-Mars* ; — Descamps promit un Debureau dans un champ de blé émaillé de coquelicots et de bluets ; — Granville prit un panneau de douze pieds de long sur huit de large, où il s'engagea à reproduire toutes nos charges dans un tableau représentant un orchestre de trente ou quarante musiciens, les uns froissant des cymbales, les autres secouant des chapeaux chinois ceux-ci soufflant dans des cors et des bassons, ceux-là raclant des violons et des basses. En outre, il devait faire des danses d'animaux au-dessus de chaque porte.

Barye prit pour lui les supports des fenêtres : des lions et des tigres de grandeur naturelle formeraient ces supports. — Nanteuil faisait les encadrements, les ornementations, les panneaux des portes.

Ce point arrêté, il fut convenu que, quatre ou cinq jours avant le bal, Ciceri ferait tendre les toiles sur les murailles, et apporterait pinceaux, règles, couleurs.

Les artistes, une fois à la besogne, ne devaient quitter l'œuvre commencée que pour aller se coucher : ils seraient nourris et abreuvés à la maison.

L'ordinaire fut fixé à trois repas.

Restait une chose de la plus haute importance, qu'il s'agissait de régler. Cette chose, c'était le souper.

Je songeai à en faire la base avec du gibier que je tuerais moi-même ; ce qui serait à la fois un plaisir et une économie.

J'allai trouver M. Deviolaine, qui me donna une autorisation pour chasser dans la forêt de la Ferté-Vidame.

C'était d'autant plus charmant, que mon vieil ami Gondon en était l'inspecteur, et que j'étais bien sûr que celui-là ne grognerait pas pour un ou deux chevreuils de plus ou de moins.

Du reste, la permission s'étendait à moi et à quelques amis.

J'invitai Clerjon de Champagny, Tony Johannot, Géniole et Louis Boulanger.

Mon beau-frère et mon neveu devaient partir de Chartres, et se trouver à heure fixe à la Ferté-Vidame.

Je prévins Gondon deux jours d'avance, afin qu'il pût se procurer les traqueurs nécessaires, et il fut convenu que nous nous arrêterions, le soir, à une auberge dont il me donna l'adresse, que nous y coucherions, que nous chasserions le lendemain toute la journée, et que, selon le plus ou le moins de fatigue que nous éprouverions, nous repartirions le soir même, ou seulement le lendemain matin.

Nous devions faire la route dans une immense berline dont je me trouvais propriétaire, je ne sais plus comment.

Les choses arrêtées furent mises de point en point à exécution.

Nous partîmes vers neuf ou dix heures du matin.

Nous comptions être arrivés de six à sept heures du soir ; mais la neige nous prit au tiers du chemin, et, au lieu d'arriver à sept heures du soir, nous arrivâmes à minuit, n'ayant eu pour nous réchauffer tout le long de la route que l'intarissable verve et le charmant esprit de Champagny, auxquels se joignit, comme accompagnement, le bruit d'une trompette en fer-blanc qu'il avait, je ne sais à quel propos, achetée je ne sais où, et dont le son fantastique avait le privilège de nous faire éclater de rire

En arrivant, nous trouvâmes naturellement tout le monde couché ; à la Ferté-Vidame, on se couche à dix heures l'été, et à huit heures l'hiver. Nous mîmes pied à terre sur un magnifique tapis de neige qui me rappelait les chasses aux loups de ma jeunesse, avec M. Deviolaine et les gardes, mes vieux amis.

Que de choses s'étaient passées entre les neiges de 1817 et les neiges de 1832, et s'étaient fondues comme elles !

Nous avions, du reste, l'air de frapper aux communs du château de la Belle au bois dormant : personne ne nous répondait, et, comme nous nous sentions engourdir de plus en plus, je parlais déjà de dévisser la porte de l'auberge, comme j'avais fait à la maison de campagne de M. Dupont-Delporte, lorsque, de l'autre côté de l'huis, j'entendis la voix de mon neveu.

Il avait juste — pauvre garçon, mort depuis ! — l'âge que j'avais moi-même lorsque autrefois une chasse m'empêchait de dormir.

A moitié réveillé par le plaisir qu'il se promettait à la chasse du lendemain, il se réveilla complètement au tapage que nous faisions, à nos cris désespérés, et surtout au son de la trompette de Champagny. Il s'efforçait à l'intérieur, comme nous à l'extérieur, de faire sortir les hôteliers de leur lit.

Enfin, tout maussade, tout grognant, tout quinteux, un homme se leva, en adjurant Dieu pour savoir si c'était là une heure à réveiller d'honnêtes gens.

La porte s'ouvrit ; la mauvaise humeur de l'hôte se calma un peu, quand il vit que nous étions venus en poste ! cela lui donnait le droit de mettre le dérangement nocturne sur la carte ; dès lors, nous fûmes les bien reçus.

Mon beau-frère n'avait pas pu venir. Emile, mon neveu, était seul, et il avait naturellement pris, en vertu de son droit de premier arrivé, la plus belle chambre de la maison.

Il lui fut immédiatement signifié qu'étant à l'âge où l'on

mange le pilon des poulets et la souris du gigot, il était naturellement aussi à l'âge où l'on prend les lits de sangle et les chambres froides.

La sienne avait une cheminée magnifique dans laquelle brûlait un reste de feu que j'alimentai avec la conscience d'une vestale, jusqu'au moment où l'on apporta une charge de bois.

La chambre était grande ; on tint conseil, et il fut résolu à l'unanimité que l'on apporterait les matelas des petites chambres dans la grande, qu'on les rangerait symétriquement contre la muraille, et que l'on coucherait en compagnie.

Emile réclama deux choses : l'honneur de cette compagnie, et le droit de mettre à terre son matelas tout garni. — Il avait laissé dans ses draps une provision de chaleur qu'il ne voulait pas perdre.

Ces premiers arrangements pris, on procéda au souper Tout le monde mourait littéralement de faim. Littéralement encore, il n'y avait rien à manger dans l'auberge.

On alla visiter le poulailler : les poules avaient eu l'obligeance de pondre une vingtaine d'œufs. Cela faisait quatre œufs pour chacun ; chacun eut un œuf à la coque, deux œufs en omelette, et un œuf en salade. Pain et vin à discrétion.

Jamais, je crois, nous ne soupâmes plus gaiement, et ne dormîmes mieux.

Au jour, nous fûmes éveillés par Gondon. Il arrivait, tout harnaché en chasseur, avec ses deux chiens. Quinze rabatteurs, prévenus de la veille, nous attendaient à la porte.

La toilette des chasseurs est vite faite. On alluma un grand feu : il n'y avait pas moyen de manger les restes du souper de la veille : on se contenta d'une croûte de pain trempée dans du vin blanc.

D'ailleurs, Gondon parla d'un gigot froid qu'on prendrait chez lui en passant, et que l'on mangerait dans la forêt, autour d'un grand feu, entre deux battues ; cette prévenance ramena le sourire sur les lèvres des plus moroses.

Un quart d'heure après nous étions en chasse.

On a ses jours d'adresse comme ses jours de courage : Champagny, excellent tireur d'habitude, tira, ce jour-là, comme un cocher de fiacre et attribua sa maladresse à l'exiguïté du canon de son fusil. En effet, je ne sais à quel propos il chassait avec une espèce de pistolet à deux coups

Tony Johannot était, je crois, un simple amateur en fait de chasse.

Géniole débutait.

On sait que Louis Boulanger chassait, son crayon d'une main, son album de l'autre.

Nous nous trouvions donc, Gondon et moi, — vieux chasseurs tous deux, et ayant des armes de longueur, — nous nous trouvions donc ainsi les rois de la chasse.

Cette chasse ne mérite pas autrement de description particulière ; cependant, un épisode s'y passa qui, depuis, a donné lieu, dans la forêt de la Ferté-Vidame, à pas mal de gageures entre les gardes de la forêt et les chasseurs parisiens mes successeurs.

Nous étions placés sur une ligne, comme c'est l'habitude en battue, et j'avais choisi pour mon poste l'angle formé par un petit sentier étroit et la grande route.

J'avais devant moi le sentier, horizontalement vu, et, derrière moi, la grande route, transversalement placée.

A ma droite était Tony Johannot ; à ma gauche, Géniole.

Les rabatteurs poussaient le gibier vers nous. Tout animal chassé, lorsqu'il rencontre une route, et surtout un sentier, a propension à suivre ce sentier, qui lui permet de voir et de courir plus facilement.

Trois chevreuils poussés par les traqueurs suivaient le sentier, et venaient droit sur moi. Tony Johannot, qui les avait hors de portée, s'exterminait à me faire des signes, croyant que je ne les voyais pas.

Je les voyais parfaitement, mais je m'étais logé dans la tête l'idée assez ambitieuse de les tuer tous les trois de mes deux coups.

Tony, qui ne comprenait rien à mon inaction, redoublait de signes.

Je laissais toujours s'avancer les trois chevreuils.

Enfin, à trente pas de moi, à peu près, ils s'arrêtèrent court et écoutant, admirablement placés : deux croisaient leurs cous fins et élégants, regardant, l'un à droite, l'autre à gauche ; le troisième se tenait un peu en arrière, caché par les deux premiers.

J'envoyai un coup de fusil aux deux premiers, qui roulèrent sur le coup.

Le troisième sauta le fossé, mais pas si vite, que je n'eusse le temps de lui envoyer mon second coup. Puis je restai en place afin de recharger mon fusil, ne voulant pas déranger toute la chasse pour moi.

En effet, un instant après, un chevreuil passa à Gondon, qui le tua.

A voir mon immobilité après mes deux coups, mes compagnons crurent que j'avais manqué.

Cependant, Géniole, qui était à ma gauche, et Tony, qui était à ma droite, se demandaient ce que les chevreuils étaient devenus.

L'énigme leur fut expliquée par les rabatteurs, qui, à trente pas de moi, trouvèrent les trois chevreuils morts ; deux dans le chemin, — ils n'avaient pas bougé ! — l'autre à quatre pas, dans le taillis.

Le soir, en rentrant, à la nuit tombante, un dernier chevreuil mal inspiré nous partit dans une espèce de clairière.

Le soleil, un peu dégagé des nuages, se couchait dans un véritable lit de pourpre ; malgré cette amélioration dans le temps à l'horizon, la neige continuait de tomber autour de nous par épais flocons.

Tout à coup un chevreuil bondit à quinze pas de nous.

Les fusils étaient désarmés ; ce fut au plus agile.

Dix ou douze coups partirent presque en même temps. Le chevreuil disparut au milieu des éclairs et de la fumée. Chiens et chasseurs se mirent à sa poursuite. Je n'ai jamais vu de sujet de tableau mieux composé que celui que le hasard venait d'esquisser. Boulanger était dans le ravissement ! lui qui n'avait pas de fusil avait pu tout voir sans être distrait. Toute la soirée, il fut tourmenté par l'idée de faire un croquis de cette scène : il n'en put venir à bout.

Nous rapportions neuf chevreuils et trois lièvres ; j'avais, pour ma part, tué cinq chevreuils et deux lièvres.

Ce soir-là, nous dînâmes chez Gondon. ce qui nous fit une certaine différence avec le souper de la veille.

Le lendemain, au jour, nous partîmes. A la nuit tombante, nous rentrions dans Paris avec nos neuf chevreuils pendus à l'impériale de notre voiture, comme à l'étal d'un boucher.

Je fis venir Chevet. Il s'agissait d'établir le commerce par échange

Je voulais un poisson gigantesque ; moyennant trois chevreuils, Chevet s'engagea à me fournir un saumon de trente livres, ou un esturgeon de cinquante.

Je voulais une galantine colossale : un quatrième chevreuil paya la galantine.

Je voulais deux chevreuils rôtis dans toute leur taille ; Chevet se chargea de les faire rôtir.

Le dernier chevreuil fut dépecé, et s'éparpilla dans les familles de mes compagnons de voyage.

Les trois lièvres fournirent un pâté.

La chasse, on le voit, outre le plaisir que nous y avions pris, nous donnait les principales pièces du souper.

Il ne s'agissait plus que de s'occuper du détail ; c'était l'affaire de la maîtresse de la maison. En notre absence, le père Ciceri, — inclinez-vous tous devant le vieillard, encore aujourd'hui gai, vert, spirituel, malgré ses soixante et dix ans ; inclinez-vous devant lui, vous tous, Séchan, Diéterle, Despléchin, Thierry, Cambon, Devoir, Moynet, rois, vice-rois et princes de la décoration moderne : c'est le père Ciceri qui a fait le cloître de *Robert le Diable !* — en notre absence, dis-je, le père Ciceri avait fait poser les toiles, et coller le papier dessus. Tout était prêt, jusqu'aux couleurs, jusqu'aux brosses, jusqu'aux pinceaux.

On chauffa toutes les chambres à grand feu ; on se procura des chaises, des escabeaux, des tabourets de toutes les hauteurs ; on acheta une échelle double.

Granville, notre bon et excellent Granville, charmant peintre des hommes bêtes et des animaux spirituels, se mit le premier à l'œuvre.

C'est lui qui, en effet, avait la plus rude besogne sur les bras : on se rappelle qu'il s'était chargé d'un immense panneau, et de tous les dessus de porte.

Mais, hélas ! j'y pense seulement à cette heure, des dix artistes qui avaient mis leurs pinceaux à ma disposition, quatre sont aujourd'hui couchés dans le tombeau ! De ces dix cœurs qui battaient joyeusement à l'unisson de mon cœur, quatre sont éteints !

Qui vous eût dit alors, dans le joyeux atelier que vous couvriez de vos peintures, et que vous emplissiez de vos rires, pendant ces trois jours de causeries où pétilla incessamment ce charmant esprit dont les artistes ont seuls le secret ; qui vous eût dit, morts bien-aimés ! que, jeune encore, je vous survivrais, et que je m'arrêterais tout d'un coup en citant le nom de l'un de vous pour me dire : « Ce n'est point assez pour toi, leur frère, de citer leurs noms ; il faut que tu racontes ce qu'ils étaient comme hommes et comme artistes, comme caractère et comme talent ?... »

« Tâche douce et triste à la fois que de parler des morts qu'on aime !

Il est minuit, au reste : c'est l'heure des évocations. Me voilà seul ; aucun regard profane ne luira dans l'ombre, effarouchant votre pudeur sépulcrale Venez, frères ! venez ! racontez-moi, dans cette langue des trépassés, avec ce doux murmure qui ressemble à celui du ruisseau caressant ses rives, avec ce doux bruit de feuilles frémissant dans la fo-

rêt, avec ce doux gémissement de la brise pleurant dans les roseaux, racontez-moi votre vie, vos douleurs, vos espérances, vos triomphes, et que ce monde, presque toujours indifférent quand il n'est pas ingrat, sache ce que vous étiez, et surtout ce que vous valiez!

CCXXV

ALFRED JOHANNOT

Le premier qui vient à moi, parce que c'est le premier qui nous a quittés, est pâle et triste comme il l'était de son vivant. Il a les cheveux courts, le front bombé, le regard sombre et doux à la fois sous un sourcil épais, la moustache et la barbe d'un brun roussâtre, le visage long et mélancolique.

Il s'appelait Alfred Johannot, et il y a aujourd'hui seize ans qu'il est mort.

Viens, frère! approche-toi; c'est moi, c'est un ami qui t'évoque. Parle, raconte avec la parole des morts ta jeune et glorieuse vie, et, moi, je la redirai avec la parole des vivants.

Esprits de la nuit, éteignez jusqu'au frémissement de vos ailes de phalène, et que tout se taise, jusqu'à toi, silence nocturne, fils muet de l'obscurité! Le mort parle tout bas, et, moi, je vais parler tout haut.

Nous l'avons tous vu, jeunes gens de vingt-cinq ans, hommes de quarante, vieillards de soixante et dix.

Il était bien tel que j'ai dit, n'est-ce pas?

Maintenant, voici son histoire.

Il était né avec le siècle, en 1800; avec le printemps, le 21 mars; il était né dans le grand-duché de Hesse, dans la petite ville d'Offenbach, sur les bords de cette charmante rivière aimée des pêcheurs et des ondines, qu'on appelle le Mein, qui prend sa source en Bavière, et qui va se jeter dans le Rhin en face de Mayence.

Son père était un riche négociant de Francfort, et ses aïeux étaient des protestants que la révocation de l'édit de Nantes avait contraints d'aller demander un asile à l'étranger.

Après un séjour de plusieurs années à Lyon, M. Johannot père avait fondé, à Francfort, la première grande manufacture de soieries.

Le commerce, arrivé au point où il l'avait porté, s'élève à la hauteur de la poésie; d'ailleurs, il était excellent peintre de fleurs, passant sa vie avec des artistes.

En 1806, M. Johannot, ruiné, vint se fixer à Paris. Ce déplacement, triste pour ses parents, fut joyeux pour Alfred. Tout changement, tout mouvement amuse l'enfance.

Sa mère, qui l'adorait, voulut seule se charger de son éducation; de là peut-être ce que, pendant sa vie, on a pris chez lui pour de la tristesse, et ce qui n'était que cette tendresse pudique d'un cœur pétri tout entier par la main d'une femme.

Alfred Johannot avait huit ans lorsque, pour la première fois, on le conduisit au Louvre — Vous rappelez-vous, vous qui lisez ces lignes, le Louvre de l'Empire? C'était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus beau au monde; tout chef-d'œuvre avait droit d'être là, et semblait n'être bien que là. — Il fut étourdi, émerveillé, ébloui! il était entré là enfant, sans vocation il en sortit adolescent et peintre. De retour chez son père, il prit le crayon, et ne le quitta plus.

Il avait un frère, graveur habile, Charles Johannot, mort avant lui, jeune comme lui, hélas! L'âge des trois frères, au moment de la mort de chacun d'eux faisait à peine l'âge d'un homme.

Ce frère lui prêta sa carte d'artiste. Grâce à cette carte, et sous la protection du nom fraternel, il put entrer au Louvre pour y travailler Quand on voulait le punir cruellement, on lui disait: « Alfred, tu n'iras pas demain au Louvre. » Une fois au Louvre, il ne vivait plus, il n'existait plus, il s'absorbait dans son travail; c'était en lui qu'il existait.

Un jour, isolé comme d'habitude avec sa pensée, génie encourageant qui lui disait tout bas ces paroles douces qui font les yeux et les lèvres de la jeunesse presque toujours souriants, — un jour, il copiait un Raphaël, lorsqu'il sentit une main se poser légèrement sur son épaule.

Il se retourna et demeura anéanti.

Au milieu d'un cercle d'officiers en habit militaire, de courtisans en habit de cour, il était seul avec un homme en habit d'uniforme très simple.

La main que cet homme avait posée légèrement sur son épaule, quand cet homme l'appuyait sur une des extrémités de la terre, cet homme faisait pencher le monde du côté où il l'appuyait: cette main, c'était celle de Napoléon.

— Courage, mon ami! lui dit une voix qui avait presque la douceur d'une voix de femme.

C'était la voix de l'empereur.

Puis l'homme merveilleux s'éloigna, laissant l'enfant pâle, muet, tremblant, presque sans haleine; mais, en s'éloignant, il s'informa quel était cet enfant. Un secrétaire se détacha de la suite de l'empereur, vint à Alfred, et lui demanda son nom, le nom et la demeure de ses parents, puis rejoignit le groupe doré, qui disparaissait dans une salle voisine.

Quelques jours après, le père d'Alfred Johannot fut nommé inspecteur de la librairie à Hambourg, alors ville française. Toute la famille partit pour se rendre à sa destination. Alfred ne devait revoir Paris qu'en 1818.

Il ne devait jamais revoir l'empereur; mais le souvenir de la scène que nous avons racontée était resté profondément gravé dans la mémoire de l'enfant. Je me rappelle qu'un soir, le soir où lui-même nous la dit, — c'était chez moi, — il prit une plume, du papier, et fit à l'encre un dessin de cette scène. Je n'ai jamais vu un plus beau Napoléon, plus digne, plus grand, plus doux, je dirai même plus paternel. Dans la pensée d'Alfred, l'empereur était resté, comme en 1810, beau, rayonnant, victorieux!

A défaut de bons maîtres, l'enfant trouva à Hambourg d'excellents graveurs; c'est pour cela que, jeune homme, il préféra d'abord le burin au pinceau.

Il avait treize ans lors du désastre de l'Empire. L'ennemi vint mettre le siège devant Hambourg; Hambourg résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et, en effet, sa défense est célèbre.

Alfred faillit y mourir d'une triple mort: d'un boulet, de la faim, du typhus! Le boulet, un jour qu'il était sur le rempart, passa à deux pas de lui, et ce fut fini; le boulet passé, il n'y avait plus de danger. Mais il n'en fut pas de même de la faim, et surtout du typhus! La faim brisa son estomac, le typhus dessécha son sang: de là la pâleur de ses joues et la fièvre de ses yeux: il est mort en 1837 de la famine et de la contagion de 1813.

Toute la famille revint, comme nous l'avons dit, à Paris en 1818, et se fixa près de Charles. Celui-ci achevait alors une de ses meilleures gravures, *le Trompette blessé*, d'Horace Vernet

Les pauvres gens étaient complètement ruinés. Il fallait que les enfants nourrissent à leur tour ceux qui les avaient nourris. Alfred se mit d'abord à faire des gravures de confiseurs, à enluminer des images de saints.

Cela dura sept ans.

Celui qui apportait la plus forte part à la masse commune, c'était Charles.

Il mourut en 1825, juste à l'âge où est mort Alfred, c'est-à-dire à trente-sept ans.

Dieu permit qu'à partir de ce moment, Alfred vît sa force s'accroître en raison du fardeau que le malheur lui donnait à porter.

Un frère jeune, des parents vieux, voilà la responsabilité que lui laissait la mort de son frère! — Voilà une chose que le monde ne connaît pas assez, et que j'ai dite et que je répéterai sans cesse au monde, moi: c'est l'histoire de ces saintes luttes de l'amour filial contre la misère! — Etrange existence que celle d'Alfred! Il n'eut pas de jeunesse, et ne devait pas avoir de vieillesse. Ce pli de l'âge sérieux qui sillonne le front soucieux du penseur, la faim le creusa chez lui à treize ans, l'exil et la fatigue le continuèrent à dix-huit, la misère le reprit à vingt-cinq.

Vous qui le connaissiez, l'avez-vous vu sourire jamais? Non.

Et, cependant, sa gravité n'était point la tristesse du dégoût ou du désespoir; c'était le calme de la résignation.

La première planche qu'il fit paraître, — car il avait commencé par s'adonner à la gravure: se sentant faible, il cherchait une force où s'appuyer, — la première planche qu'il fit paraître était celle des *Orphelins*, de Scheffer.

Cette publication lui valut la protection de Gérard. D'abord, ce maître lui confia une scène d'*Ourika*, puis la reproduction de son grand tableau de *Louis XIV présentant Philippe V aux ambassadeurs d'Espagne*.

A partir de ce moment, Alfred Johannot fut connu.

C'était l'époque où les publications anglaises introduisaient en France le goût des illustrations. Depuis Moreau le jeune, qui avait si admirablement reproduit les tableaux du siècle de Louis XIV, et surtout ceux du siècle de Louis XV, il n'y avait plus en France de graveur remarquable qu'Alexandre Desenne.

Alfred alla chez lui, et lui demanda d'étudier sous sa direction.

Le génie est simple, bon et familier: Desenne lui donna d'excellents conseils.

Desenne mourut.

Le seul graveur en nom qui restât alors était Achille Devéria. — Vous avez connu aussi cette belle intelligence, n'est-ce pas? ce fécond producteur, qui, ayant à choisir entre le génie qui laisse mourir de faim, et le talent qui nourrit une famille, s'arracha en pleurant aux embrassements désolés du génie, lui jetant comme une consolation son frère Eugène entre les bras. Un jour, je dirai l'histoire de celui-là comme je vous dis celle d'Alfred, et je forcerai le monde rieur et ingrat d'incliner sa tête devant le fils pieux, devant le père laborieux, qui, d'un travail de seize heures par jour, fait la tranquillité de toute une famille.

O Devéria, que tu t'es fait grand devant Dieu, le jour où

On ne peut pas plus séparer cette histoire qu'une lieue après Lyon, on ne peut séparer la Saône du Rhône, qu'une lieu après Mayence, on ne peut séparer la Moselle du Rhin.

Une fois appuyés l'un à l'autre, ils se sentirent forts. Ce ne furent plus les dessins des autres qu'ils gravèrent : ce furent leurs propres dessins. L'eau-forte devint leur procédé favori ; et c'est alors que parurent les vignettes de Walter Scott, de Cooper et de Byron. A tous les grands noms littéraires, ils attachent leur nom. Il y a peu de grande poésie éparse dans le monde dont leur burin n'ait donné la traduction.



Tony et Alfred Johannot.

tu renonças à être devant les hommes aussi grand que tu pouvais le devenir !

Mais, bientôt, Devéria quitta la peinture et la gravure pour la lithographie. Alfred alors prit, dans l'illustration bibliographique, la première place, que devait bientôt partager son frère, auquel il l'abandonna tout entière en mourant.

C'est que, pendant ce temps, Tony avait grandi à l'ombre de cette amitié, qui avait à la fois la familiarité fraternelle et la tendresse protectrice de la paternité.

Et, du moment que cette jeune existence s'enlaça à celle d'Alfred, elle ne la quitta plus : c'est pour ces deux artistes que la comparaison du lierre et de l'ormeau, de la liane et du chêne, semble avoir été faite.

Un jour, la mort brisa l'aîné ; mais celui qui survécut resta les pieds pris dans la tombe de celui qui était mort.

Tous deux, en effet, à partir de l'instant où il se furent rejoints, marchèrent du même pas et de la même allure, sans qu'on pût savoir qui marchait le premier.

Tony se fondit dans Alfred, se fit graveur avec le graveur, dessinateur et peintre avec le dessinateur et le peintre, et nous vîmes alors ce spectacle unique d'une triple fraternité de sang, d'esprit et de talent.

Ce n'était pas comme sur les affiches de théâtre où le nom de l'aîné en art prime celui du cadet : tantôt on disait Alfred et Tony, tantôt Tony et Alfred. Jumeaux à la manière de ces Siamois qui ne pouvaient se séparer, un moment vint où eux-mêmes eussent voulu se séparer, qu'ils ne l'eussent pas pu. Aussi, pendant dix ans, l'histoire de l'un est-elle l'histoire de l'autre.

Puis, chose merveilleuse ! chacun d'eux rêvait une gloire plus grande : de copistes, ils s'étaient faits graveurs ; de graveurs, ils résolurent de se faire peintres.

Ce ne fut plus d'après des dessins qu'ils essayèrent leurs eaux-fortes : ce fut d'après de charmants petits tableaux qu'à ce salon de 1831, — si remarquable, que voilà deux ou trois fois que nous y revenons, — ils exposèrent dans des passe-partout, lesquels furent placés, je me le rappelle, dans l'encadrement d'une fenêtre de la grande galerie à gauche. Il y avait vingt-quatre compositions.

A partir de ce moment, chacun d'eux fut à la fois peintre et graveur.

Suivons Alferd ; nous reviendrons plus tard à Tony

En 1831, Alfred fait son premier grand tableau de chevalet : l'*Arrestation de Jean Crespière*. Ce fut un succès.

La même année, il achève *Don Juan naufragé*, et une scène de *Cinq-Mars*.

En 1832 et 1833, il donne l'*Annonce de la Victoire de Hastenbeck* pour la galerie du roi Louis-Philippe, et l'*Entrée de mademoiselle de Montpensier, pendant la Fronde, à Orléans ;*

En 1834, *François Ier et Charles-Quint ;*

En 1835, *le Courrier Vernet saigné et pansé par le roi Louis-Philippe, — Henri II, Catherine de Médicis et leurs enfants ;*

En 1836, *Marie Stuart quittant l'Ecosse, — Anne d'Este, duchesse de Guise se présentant à la cour de Charles IX, — Saint-Martin*, — et la *Bataille de Saint-Jacques*.

Mais déjà, depuis deux ans, la nature était épuisée chez Alfred ; elle succomba sous un dernier effort. Il connaissait

son état. Il savait que, lorsque l'aiguille du temps s'arrêterait sur les premiers mois de l'hiver en 1837, l'heure de l'éternité sonnerait pour lui.

Aussi les dix-huit derniers mois de sa vie sont prodigieux d'activité : tableaux, vignettes, aquarelles, eaux-fortes, gravures au burin, dessins au crayon, à la plume, à l'encre de Chine, il entreprend tout, presse tout, active tout. Une vie suffirait à peine pour achever ce qu'il a commencé, et lui n'a plus que quelques mois !

Au milieu de cette fièvre féconde, de cette agonie productive, il reçoit une lettre de Mannheim. La lettre est de sa sœur : son père est malade, et désire le voir. Il annonce son départ ; c'est en vain qu'on lui dit que, si gravement malade que soit son père, son père l'est moins que lui, que le vieillard a plus de jours à vivre que le jeune homme : il n'écoute rien ; son père l'a appelé, il ira !

Il part, reste trois mois absent de Paris, et revient dans les derniers jours de novembre. Son père est hors de danger : lui se meurt.

Le 7 décembre 1837, il expira avec ses dessins, ses gravures, ses vignettes commencées sur son lit, et les yeux fixés sur ses tableaux inachevés !

* * *

Le spectre venait de se taire. Alors, me retournant de son côté :

— Est-ce cela, frère ? lui demandai-je, et ai-je bien traduit tes propres paroles ?

Mais je ne vis plus qu'une blanche vapeur qui s'évanouissait, et je n'entendis plus qu'un faible soupir qui s'éteignait dans l'air en modulant le mot « Oui ! »

CCXXVI

CLÉMENT BOULANGER.

Le murmure éteint, l'ombre disparut. Une autre ombre sortit de terre, et s'avança silencieusement comme la première, mais d'un pas plus rapide. On sentait que, chez celle-là la vie avait été en quelque sorte plus vivante, et que la mort avait tout à coup pris cette existence entre ses bras décharnés, sans s'annoncer longtemps à l'avance, comme elle l'avait fait pour ce pauvre Alfred.

Cette ombre, c'était celle de l'auteur de la *Mort d'Henri II* et de la *Procession du* CORPUS DOMINI.

Cheveux courts et châtains, front un peu étroit mais intelligent, yeux bleus, nez long, moustaches et barbe blondes, teint frais et clair, lèvres mortes souriant à la vie comme, vivantes, elles avaient souri à la mort.

C'était l'ombre de Clément Boulanger.

Il inclina vers moi sa grande taille, et je sentis son souffle effleurer mon front, ainsi que fait le baiser d'un ami après un long voyage. — De retour de la mort, il m'embrassait.

Pauvre Clément ! il était si gai, si spirituel, quand il peignait à larges touches cette scène de *la Tour de Nesle* représentant Buridan « jeté en Seine, » comme dit Villon, et empruntée à *l'Écolier de Cluny*, de Roger de Beauvoir.

— Ami, lui dis-je, je connais peu ta vie, et encore moins ta mort. Tu as vécu, et tu es mort loin de moi. Tu reposes là-bas, sous les cyprès de Scutari, avec le ciel du Bosphore étendu au-dessus de ta tête, avec la mer de Marmara déferlant à tes pieds ; les tourterelles bleues entrent par les fenêtres entr'ouvertes de ta chapelle, et viennent voltiger sur ta tombe comme des âmes amies ! Dis-moi ce que je ne sais pas, afin que je le raconte à la génération qui ne t'a point connu.

Je crus voir comme une étincelle s'allumer dans les yeux caves du fantôme, et une sorte de sourire passer sur ses lèvres pâles. C'est une si bonne chose que la vie, quoi qu'on en dise, que les morts tressaillent toutes les fois que la parole des vivants arrive jusqu'à eux prononçant leur nom.

Il parla, et je tressaillis à mon tour, étonné d'entendre des paroles gaies sortir de la bouche d'un fantôme.

C'est qu'il est mort, lui, sans savoir qu'il allait mourir, c'est que sa dernière convulsion a été un rire, que ses dernières paroles ont été un chant.

Clément Boulanger était né en 1812. Sa mère, pendant qu'elle était grosse, fut possédée d'une singulière envie : elle voulut à toute force prendre des leçons de peinture. On lui fit venir un maître, et elle se donna le plaisir de barbouiller cinq ou six toiles.

Quoique l'envie eût été satisfaite, l'enfant en fut *marqué*, comme on dit en termes de sage-femme : aussitôt qu'il put parler, il demanda un crayon ; à l'âge de quatre ans, tout posait déjà pour lui, chats, chiens, perroquets, ramoneurs, commissionnaires, porteurs d'eau.

A huit ans on le mit au séminaire. — Dès lors, tout ce qui est costume lui plaît, tout ce qui est pompe ecclésiastique le ravit ; il est enfant de chœur, et, en servant et desservant l'autel, il croque sur un livre de messe, avec un crayon qu'il cache dans le creux de sa main, le bedeau, le chantre, le desservant.

Sa première idée est de ne pas quitter le séminaire, de se faire en même temps prêtre et peintre ; sa mère, jugeant peu compatibles avec les devoirs du prêtre les études que sera obligé de faire le peintre, le retire du séminaire.

L'enfant demande alors à aller dans un atelier. A ce désir, sa mère s'épouvante : on apprend tant de choses dans un atelier, que la peinture est quelquefois la dernière chose qu'on y apprend, et, cependant, son orgueil maternel la sollicite ; avec ces dispositions, l'enfant ne peut manquer d'être un grand artiste.

En attendant qu'il grandisse, où le mettre ? — Bon ! la chose est trouvée ! — Chez un chimiste ; c'est un terme moyen : il y apprendra la composition des couleurs.

Bientôt, il a chez sa mère un laboratoire et un atelier de mécanique. Dans le laboratoire, il fait de la chimie : dans l'atelier, des machines hydrauliques : il a en lui les dispositions d'Agrippa, gendre d'Auguste.

Une nuit, sa mère entend un bruit faible, mais étrange, dans sa chambre : quelque chose comme un murmure, comme une plainte, comme un gazouillement.

Elle se lève, marche devant elle, et, à mesure qu'elle avance vers le centre de sa chambre, se sent mouiller, par une pluie fine ; elle recule, allume une bougie, et, après avoir senti l'effet, découvre la cause.

L'enfant a fait des expériences sur cette vérité physique, que l'eau tend à reprendre son niveau ; il a établi un bassin au milieu de la chambre de sa mère et un réservoir dans la sienne. Le réservoir est de six pieds plus haut que le bassin ; un tuyau de fer-blanc, parfaitement soudé, et terminé par un bec d'arrosoir, sert de communication entre le réservoir et le bassin. Pendant la nuit, la soupape se dérange, et le jet d'eau fonctionne dans la chambre de madame Boulanger !

Au reste, pas de spectacle, pas d'argent : l'argent donne des tentations, le spectacle fait naître des désirs. Tous les dimanches, à vêpres et à la messe ! Voilà l'ordinaire de l'enfant, qui, de même qu'il a dessiné tout seul, et fait de la mécanique tout seul, commence à faire de la peinture tout seul.

A quatorze ans, il est atteint de la petite vérole, et, malade dangereusement, reste, pendant sa convalescence, enfermé près d'un mois dans sa chambre.

Pour se distraire, il peint sa cour, avec la concierge balayant. Le tableau existe : il est charmant ; on dirait un petit Van Ostade.

Un peu plus tard, il retrouve, en se jouant, les secrets de la peinture sur verre.

Après avoir hésité entre tous les peintres célèbres de Paris, sa mère se décida pour M. Ingres ; la moralité de tous les autres lui paraissait insuffisante ou suspecte.

A dix-neuf ans, il voit sa cousine, Marie-Elisabeth Monchablon, et en devient amoureux sur le coup. Elle avait quinze ans.

Le jour même où il la voit, il prie sa mère de la lui laisser épouser.

La mère ne demandait pas mieux ; seulement, elle trouvait aux deux enfants l'âge de deux fiancés, et non celui d'un mari et d'une femme.

Elle impose à Clément deux ans de noviciat.

Marie Monchablon peignait de son côté. — Vous connaissez les ravissantes aquarelles de madame Clément Boulanger ? vous connaissez le beau travail fait par madame Cavé sur la peinture sans maître ? Madame Clément Boulanger et madame Cavé, c'est la même charmante femme, c'est la même spirituelle artiste, c'est Marie Monchablon.

Les enfants faisaient de la peinture ensemble. Marie avait commencé par être le maître de Clément ; Clément finit par être celui de Marie.

Pendant ce temps, grand progrès chez Ingres, et grande amitié d'Ingres pour son élève, qui gagne ses vingt et un ans, et peut enfin épouser sa cousine.

Le lendemain de leur mariage, les deux enfants se sauvent en Hollande.

Ils avaient hâte d'être libres, et surtout de se convaincre qu'ils étaient libres. Pendant trois mois, on ignora ce qu'ils étaient devenus.

Au bout de trois mois, ils reparurent. Les tourtereaux revenaient d'eux-mêmes à leur volière. Clément avait gagné, dans cette escapade, la rage du travail. Le jour même de son retour, il esquisse une *Suzanne au bain* qu'il termine en trois semaines. La couleur en est pâle et un peu monotone peut-être, mais la composition est pittoresque.

Clément a deux admirations bien opposées : Ingres et Delacroix.

Il fait voir son tableau aux deux maîtres.

Chose extraordinaire ! tous deux donnent des éloges à l'auteur. La couleur plaît à M. Ingres ; seulement, il blâme le côté échevelé de la composition. Le côté échevelé de la composition plaît à Delacroix : seulement, il blâme la couleur. En somme, chacun d'eux dit au jeune homme : « Tu seras peintre ! »

Sur cette double promesse, Clément ne s'endort point : il envoie chercher une toile de quatorze pieds, et trace sur cette toile, en figures de grandeur naturelle, le *Martyre des Macchabées*. Cette fois, il s'inquiète peu de ce que dira M. Ingres ; c'est à Delacroix surtout qu'il veut plaire ; car, en admirant peut-être les deux peintres à un degré égal, c'est vers Delacroix que penche sa sympathie. Le tableau vient flamboyant de couleur.

Sept mois suffisent à son exécution. Comme pour la *Suzanne*, le tableau fini, on convoque les deux maîtres.

Cette fois, c'est Delacroix qui arrive le premier. Delacroix est enchanté ; il n'a aucune observation à faire au jeune homme, et le comble de félicitations.

Le lendemain, M. Ingres arrive à son tour, pousse une espèce de grognement, recule comme si la réverbération d'une glace venait de frapper dans ses yeux ; peu à peu son grognement se change en reproches : c'est de l'ingratitude, c'est de l'hérésie, c'est de l'apostasie !

Et M. Ingres sort furieux, en maudissant le renégat.

Sous le poids de cette malédiction, Clément s'apprête à partir pour Rome.

C'était, depuis bien longtemps, l'ambition des deux jeunes époux ; mais les grands parents ne consentiront jamais à laisser voyager vingt et un ans avec dix-sept, trente-huit ans en deux personnes, et, sans les grands parents, qui tiennent les cordons de la bourse, comment voyager ? — Il y a un dieu pour les voyageurs !

Un amateur visite l'atelier de Clément. Comme à Delacroix, le côté pittoresque de la *Suzanne* lui plaît ; il veut mettre la *Suzanne* dans son alcôve.

Mais Clément, qui n'ose pas demander six mille francs de la *Suzanne*, déclare qu'il ne veut pas vendre ce tableau tout seul et qu'il demande quatre mille cinq cents francs des *Macchabées*, quinze cents francs de la *Suzanne*.

L'amateur préférerait acheter la *Suzanne* seule ; mais Clément lui signifie que les tableaux sont inséparables. L'amateur ne comprend pas la cause de ce lien indissoluble qui attache la *Suzanne* aux *Macchabées :* il offre deux mille francs de la *Suzanne seule*.

Clément est inflexible ; la seule diminution qu'il puisse faire est de donner les deux tableaux pour cinq mille francs. L'amateur achète les *Macchabées* pour avoir la *Suzanne*, met la *Suzanne* dans son alcôve, les *Macchabées* dans son grenier ; et voilà les deux jeunes gens à la tête d'une somme immense : cinq mille francs ! On fait cinq fois le tour du monde avec cela ! Alors, ils se sauvent en Italie comme ils se sont sauvés en Hollande, prennent un voiturin à Lyon, traversent le mont Cenis, et vont en vingt et un jours à Rome.

En partant pour l'Italie, Clément, avec son imagination dévorante, voulait tout voir. Sa femme ne désirait voir que trois choses : madame Lœtitia, qu'on appelait alors Madame mère ; le Vésuve en éruption, et Venise en carnaval.

Les deux derniers désirs s'expliquent par la curiosité ; le premier, par le sentiment : Marie Monchablon était cousine du général Leclerc, premier mari de la princesse Borghèse.

Il y avait donc parenté avec la famille Napoléon, parenté bien éloignée comme on voit ; mais on est parent de bien plus loin en Corse !

Horace Vernet était directeur de l'école de peinture à Rome.

La première visite des deux artistes devait naturellement être pour Horace Vernet ; mais, en sortant de chez Horace Vernet, on n'avait que le Monte-Pincio à traverser, la porte del Popolo à franchir, et l'on était dans la villa Borghèse.

Or, dans la villa Borghèse habitait Madame mère, que désirait tant voir madame Clément Boulanger.

Le hasard servit la jeune enthousiaste : Madame mère, dans sa promenade, passa devant elle.

Madame Clément avait bonne envie de se jeter à ses genoux ; — je conçois cela, car c'est ce que j'ai fait, moi qui ne suis pas un fanatique, quand j'ai eu l'honneur d'être reçu, à Rome, par madame Lœtitia, et qu'elle m'a donné sa main à baiser.

Oh ! c'est qu'on ne peut imaginer quelles proportions antiques l'exil donnait à cette femme ! Il me semblait voir la mère d'Alexandre, de César ou de Charlemagne.

Madame Lætitia avait regardé les deux jeunes gens, et leur avait souri comme la vieillesse sourit à la jeunesse, comme le couchant sourit à l'orient, comme la bonté sourit à la beauté.

Madame Clément revint chez elle ivre de joie.

Le soir, elle était invitée au palais Ruspoli, chez madame Lacroix ; toute joyeuse encore, et sans savoir qu'elle parlait devant le secrétaire de Madame mère :

— Ah ! dit-elle, je puis quitter Rome, ce soir.

— Comment cela ? Vous êtes arrivée ce matin !

— J'ai vu ce que je voulais voir.

— Ah !... Que vouliez-vous voir ?

— Madame mère.

Et, alors, elle raconta ce triple désir qui l'amenait en Italie : voir Madame mère, une éruption du Vésuve, et le carnaval de Venise.

Le secrétaire écouta ce grand enthousiasme sans rien dire ; mais, le même soir, il raconta ce qu'il avait entendu à la mère de César.

Celle-ci sourit, se rappela les deux beaux enfants qu'elle avait salués dans le jardin de la villa Borghèse, et demanda qu'ils lui fussent présentés le lendemain.

Le lendemain, tous deux étaient introduits dans la chambre à coucher de Madame mère ; c'était là que l'illustre aïeule se tenait habituellement.

— Venez ici, mon enfant, dit madame Lætitia en faisant signe à la jeune femme d'approcher, et dites-moi pourquoi vous désiriez tant me voir.

— Mais parce qu'on dit que les fils ressemblent à leur mère.

Madame Lætitia sourit à cette charmante flatterie, plus charmante encore dans une bouche de dix-sept ans.

— Alors, répondit-elle, je vous souhaite un fils, madame !

— Mauvais souhait, princesse : j'aime mieux une fille.

— Et pourquoi cela ?

— Que voulez-vous qu'on fasse d'un garçon, depuis que l'empereur n'est plus là pour lui mettre un sabre ou une épée au côté ?

— Ayez toujours un fils, et il y aura peut-être un Napoléon sur le trône, au moment où ce fils sera en état de servir.

Étrange prédiction réalisée ! madame Clément Boulanger a eu un fils ; ce fils a aujourd'hui vingt-deux ans, et est employé, sous un Napoléon, au ministère d'État.

Quelques jours après, invitée aux soirées de la reine Hortense, madame Clément Boulanger valsa pour la première fois, — jeune fille, elle n'en avait jamais eu la permission ; jeune femme, elle n'avait pas encore eu le temps de le faire ; — madame Boulanger, disons-nous, valsa, pour la première fois, avec le prince Louis.

Puis on commença de se mettre sérieusement à la besogne. Madame Clément Boulanger avait vu tout ce qu'elle désirait voir en voyant Madame mère, mais elle eût été bien désespérée qu'on l'empêchât de voir le reste !

Quant à Clément, il avait achevé une toile double de celle des *Macchabées*, et avait esquissé le tournoi des Tournelles : le sujet était *Henri II tué, à travers sa visière, par l'éclat de lance de Gabriel de Montgomery*. Ce tableau figurait à l'exposition de 1831, et est aujourd'hui au château de Saint-Germain.

De Rome, les deux amoureux partirent pour Naples. Madame Clément était enceinte, et, pour lui faire une grossesse heureuse, la Providence lui ménagea l'éruption de 1832.

De Naples, on revint à Florence. Là, Clément acheva et exposa dans une église son tableau du *Corpus Domini*.

Le tableau eut un grand succès, si grand, que les contadini des environs de Florence, qui venaient voir ce tableau en procession, entendant dire sans cesse que c'était le tableau du *Corpus Domini*, crurent, ne sachant pas ce que *Corpus Domini* voulait dire, que c'était le nom de son auteur, et appelaient bravement Clément Boulanger et sa femme M. et madame Corpus-Domini.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens faisaient force courses dans la campagne, et, comme les parents ne voulaient pas quitter le petit Albert, on le mettait dans une corbeille qu'un homme portait sur sa tête.

C'était le fils de Corpus-Domini, et, à ce titre, il n'y avait chevrière qui ne lui donnât de son lait.

Dans ses moments perdus, Clément se souvenait de ses études de chimiste : il avait inventé un papier qui supprimait l'encre.

Il suffisait de tremper la plume dans la carafe, le ruisseau, la rivière, ou tout simplement dans sa bouche, d'écrire avec de l'eau ou de la salive, et l'écriture noircissait au fur et à mesure que le bec de la plume traçait les caractères.

L'invention était si merveilleuse, que l'on résolut de monter une fabrique de papier sous un illustre patronage.

Ce patronage accordé, l'on apporta une feuille de papier chimique à madame Clément. Malheureusement ou heureusement, madame Clément était enrhumée ; elle éternua : le papier mouillé noircit aussitôt à tous les endroits où il était mouillé

Cela donna fort à penser aux spéculateurs. Le papier devenait impossible pour les jours de pluie, et les jours de rhume !

On renonça à la fabrique.

Clément Boulanger était revenu à Paris au mois de février 1832 ; et, du 10 au 15 mars de la même année, autant

que je puis me le rappeler, il couvrait chez moi de sa peinture large et facile un panneau de douze pieds de long sur dix de haut.

***

En 1840, Clément Boulanger partit pour Constantinople. Depuis un an et demi, il était à Toulouse, où il peignait *la Procession* qui est aujourd'hui à Saint-Étienne-du-Mont. Ce travail en province l'avait fatigué : il voulait le grand air, le changement de lieux, la vie mouvementée enfin, au lieu de la vie sédentaire.

Il accepta la proposition que lui fit le voyageur Tessier, qui allait faire des fouilles dans l'Asie Mineure ; et, chargé par le département des beaux-arts de peindre un tableau représentant ces fouilles, Clément, comme nous l'avons dit, partit en 1840.

On arriva à Magnésie de Méandre, et l'on commença de creuser la terre.

Ce premier travail parut à Clément celui qui, étant le plus animé, devait être surtout reproduit par lui.

Il fit son esquisse en pleine chaleur de midi, et attrapa, pendant son travail, un de ces coups de soleil si dangereux en Orient.

Une fièvre cérébrale s'ensuivit. On était loin de tout secours : on n'avait autour de soi que de mauvais médecins grecs, dans le genre de ceux qui tuèrent Byron.

On suspendit un hamac dans une mosquée, et l'on y mit le pauvre malade.

Le troisième jour, le délire le prit ; le cinquième, il mourut en riant et en chantant, sans se douter qu'il mourait.

Tout le clergé grec de Constantinople vint chercher le corps du pauvre voyageur, qui était mort à vingt-huit ans, loin de ses amis, de sa famille, de son pays ! — à vingt-huit ans comprenez-vous ? Comparez cet âge avec ce qu'il a fait.

Le corps fut transporté à dos de dromadaire.

Là-bas, comme ici, tout le monde l'aimait. Des gens de tous les pays et de tous les costumes suivaient le cortège.

Tous les bâtiments français en rade portaient les vergues croisées et le pavillon de deuil.

L'ambassade tout entière vint le recevoir à la porte de Constantinople, et un cortège de plus de trois mille personnes l'accompagna jusqu'à l'église française.

C'est là qu'il est couché, endormi, comme Ophélia, dans son rire et dans sa chanson !

CCXXVII

GRANVILLE

Sourire fin et moqueur, yeux pétillants d'esprit, bouche railleuse, petite taille, grand cœur, mélancolie charmante répandue sur tout cela ; — c'est vous, cher Granville ! Venez ! je commence à avoir autant d'amis sous terre que dessus ; venez ! dites-moi que l'amitié est plus forte que la tombe, et je ne craindrai plus de descendre où vous êtes, puisque, en mourant, on réjouit ses amis morts, sans quitter ses amis vivants.

Vous rappelez-vous, cher Granville, le temps où j'allais vous voir dans votre mansarde de la rue des Petits-Augustins, mansarde d'où je ne sortais jamais sans emporter de merveilleux croquis ? Que de bonnes et longues causeries ! que de fins aperçus ! — Je ne pensais pas à vous demander, alors, d'où vous veniez, ni où vous alliez ; vous souriiez tristement à la vie, à l'avenir, car toujours vous avez eu un peu de tristesse extravasée au fond du cœur. C'était tout simple, que vous fussiez un trait d'union entre Molière et la Fontaine.

Ce que je ne songeais pas à demander à l'artiste plein de vie, de verve et de santé, je le demande aujourd'hui à l'artiste mort et couché dans le tombeau. — Vous avez oublié, dites-vous, cher Granville ? Je comprends cela. Mais il y a un de vos amis, homme de cœur, homme de talent, qui n'a pas oublié : prenez Charles Blanc, et, à ce dont il s'est souvenu, ajoutez ce dont vous vous souviendrez.

Votre vie est trop simple, dites-vous ? Soit ; mais le public prend autant d'intérêt à l'humble vicaire de Wakefield dans sa cure de village qu'au brillant Raleigh à la cour de la fière Elisabeth.

Vous vous souvenez ? Bien ! — Moi, je raconte.

Granville est né à Nancy. Il est le successeur, le compatriote, on dirait presque l'élève de Callot. Son véritable nom était Gérard ; mais son père, peintre en miniature distingué, avait quitté son nom de famille pour prendre le nom de théâtre de son grand-père, excellent comédien qui avait plus d'une fois appelé le sourire sur les lèvres de ces deux exilés, Stanislas Leczinski et Marie Leczinska, dont l'un avait été roi, et dont l'autre devait devenir reine.

Ce grand-père s'appelait Granville.

L'enfant qui devait créer un monde à lui, — moitié animal — moitié humain ; — qui devait expliquer la cause du parfum des fleurs, en faisant de la fleur l'enveloppe de la femme ; — qui devait donner matériellement aux étoiles ces yeux charmants qui scintillent dans l'ombre, et avec lesquels elles sont censées regarder sur la terre, cet enfant naquit le 13 septembre 1803.

Il naquit si débile, que l'on crut un instant qu'il ne naissait que pour mourir ; sa mère le prit dans ses bras, et le cacha si bien sur son cœur, que la Mort, qui le cherchait, passa sans le voir.

L'enfant la vit, lui, et c'est pour cela que, depuis, il la fit tant de fois, si ressemblante.

Jeune, il était taciturne mais observateur regardant toute chose avec ses grands yeux mélancoliques, et semblant chercher et trouver dans chaque chose une face inconnue et invisible aux autres yeux.

C'est cette face sous laquelle il nous a montré tous les êtres et toutes les choses créées, depuis le géant jusqu'à la fourmi, depuis l'homme jusqu'au mollusque, depuis l'étoile jusqu'à la fleur.

D'autres raillent le monde du bon Dieu, mais, impuissants à le refaire, se contentent de le railler ; toi, non seulement tu l'as raillé, mais encore tu l'as refait.

A douze ans, il entra au lycée de Nancy, d'où il sortit à quatorze. Qu'importait à Granville le latin, le grec, et même le français ! Il avait une langue à lui qu'il parlait bas avec un maître invisible qu'on appelle le génie, et que, plus tard, il devait parler à haute voix à la création tout entière.

Quand j'entrais chez Granville, et que je le trouvais tenant dans sa main un lézard, sifflant un serin dans une cage, ou émiettant du pain dans un bocal de poissons rouges, j'étais toujours tenté de lui demander :

— Que vous disait donc ce poisson rouge, ce serin ou ce lézard ?

A quatorze ans, Granville se mit donc au dessin ; je me trompe, il y avait toujours été. Les thèmes et les versions étaient rares sur ses cahiers de collège. Mais que d'illustrations — comme on a appelé la chose depuis — dans le thème de *la rose, rosa*, et dans la version *Deus creavit cœlum et terram !* c'était merveilleux !

Aussi les maîtres montrèrent-ils, un jour, au père les cahiers de thèmes et de versions. Ils croyaient faire gronder l'enfant ; le père vit ce que les maîtres ne voyaient pas : les maîtres voyaient un pauvre latiniste ; le père vit un grand artiste. — Tous voyaient juste. C'est que chacun, se tournant le dos, regardait d'un côté opposé.

Granville fut, dès lors, installé dans l'atelier de son père, et eut le droit de faire des croquis, sans être obligé de faire des thèmes et des versions.

Lorsqu'un client venait poser pour une miniature dans l'atelier de M. Granville, le client posait en même temps pour le père et pour le fils.

Seulement, jamais le client ne voyait que l'ouvrage du père, parce que l'ouvrage du père était un portrait léché, blaireauté, embelli, tandis que l'ouvrage du fils était une belle et bonne caricature dont le père riait bien fort quand le client était parti, mais qu'il recommandait à son fils de cacher dans les profondeurs de ses cartons, s'étonnant toujours que chaque face d'homme eût son analogue dans une tête d'animal.

Sur ces entrefaites, un peintre nommé Mansion passe à Nancy, et va voir son confrère Granville, qui lui montre ses miniatures. L'artiste voyageur les regarde assez dédaigneusement ; mais, arrivé aux dessins du jeune homme, dans lesquels il puise à pleines mains, il regarde sans jamais se lasser de regarder, répétant : « Encore ! » quand il n'y en avait plus.

— Donnez-moi cet enfant, dit-il au père, et je l'emmène à Paris.

On donne difficilement son enfant, même à un confrère ; et, cependant, le père de Granville savait bien qu'on ne devient un grand artiste que dans les grands foyers de civilisation.

Il adopta un terme moyen qui apaisait sa conscience, et consolait son cœur.

Il *promit* d'envoyer l'enfant à Paris.

Six mois s'écoulèrent avant que cette promesse fût mise à exécution ; enfin, reconnaissant que l'enfant perdait son temps en province, le père se décida.

On mit au jeune artiste cent écus dans une poche, une lettre pour un cousin à lui dans l'autre, on le recommanda au conducteur d'une diligence, et voilà le futur grand homme parti pour Paris.

Le cousin s'appelait Lemétayer, et était régisseur de l'Opéra-Comique.

C'était un homme d'esprit que nous avons tous connu, fort répandu dans le monde artistique, lié avec Picot, Horace Vernet, Léon Cogniet, Hippolyte Lecomte et Féréol.

On me demandera pourquoi je mets Féréol, c'est-à-dire un chanteur, avec Picot, Horace Vernet, Léon Cogniet, Hippolyte Lecomte, c'est-à-dire avec quatre peintres? Eh bien, c'est que de même que M. Ingres, qui est un grand peintre, a la prétention d'être un virtuose, de même Féréol, qui était un excellent comédien, avait la prétention d'être un peintre.

Hélas! nous en connaissons d'autres que M. Ingres et que Féréol qui ont les mêmes prétentions!

Or, il arriva, un jour, que, Féréol ayant apporté une de ses compositions chez Lemétayer, Granville vit cette composition.

Et Granville, dans son irrévérence pour la peinture de Féréol, se mit à redessiner cette peinture, comme Féréol eût pu se mettre à rechanter un air de M. Ingres.

Hippolyte Lecomte entra sur ces entrefaites.

Nous ne savons pas si Hippolyte Lecomte a, comme M. Ingres et comme Féréol, quelque tic en dehors de son art; mais ce que nous savons, c'est qu'il est homme de bon sens et de bon conseil.

C'était justement ce qu'il fallait au jeune homme, qui passa de l'atelier de M. Mansion dans celui de Lecomte.

D'ailleurs, l'élève de M. Mansion conservait une vieille grippe contre son maître.

Voici à quelle occasion :

Granville, avec son charmant esprit, déjà aussi pittoresque chez l'enfant que chez l'homme, avait inventé tout un jeu de cinquante-deux cartes. Mansion trouva ce jeu si remarquable, qu'il le publia sous son nom, avec le titre *de la Sibylle des salons*. J'ai vu ce jeu chez Granville, un jour qu'il était de bonne humeur, et retournait le fond de ses cartons; c'était quelque chose de fantastique.

Chez Hippolyte Lecomte, il ne s'agissait plus de dessiner, il fallait peindre.

Mais la peinture n'était pas le fait de Granville; — le crayon, la plume, à la bonne heure! — Granville peint comme Callot, avec une pointe d'acier. Le crayon, la plume, le style parlent si bien la langue de l'artiste, et disent si bien ce qu'il veut dire!

C'est alors qu'apparaît tout à coup la lithographie : Granville s'approche, regarde, examine le procédé, jette un cri de joie : voilà ce qu'il lui faut.

Granville, comme Clément Boulanger, était un chercheur, toujours mécontent de ce que l'on avait trouvé pour lui, parfois de ce qu'il avait trouvé lui-même.

Callot avait substitué dans ses gravures le vernis des luthiers au vernis mou. Granville exécute, lui, ses lithographies à la manière des gravures : il tranche la pierre avec un crayon dur, ombre avec des hachures, précise ses formes, et ne dessine plus, mais grave; c'est à cette époque que remontent cette suite de dessins représentant les *Tribulations de la petite propriété*, et la série des *Dimanches d'un bon bourgeois*.

Granville habitait, alors, à l'hôtel *Saint-Phar*, sur le boulevard Poissonnière, la chambre qu'habita depuis Alphonse Karr, cet autre artiste qui de sa plume, lui aussi, a fait un burin, et qui grave, au lieu d'écrire.

Vers 1826, Granville quitta l'hôtel *Saint-Phar*, et alla habiter cette espèce de mansarde située en face du palais des Beaux-Arts, où je l'ai connu. Hélas! moi aussi, j'habitais une autre espèce de mansarde; les vingt-cinq francs que, sur la *supplication* d'Oudard, M. de Broval venait d'ajouter à mon traitement ne me permettaient point d'habiter un premier étage de la rue de Rivoli; seulement, ma mansarde enviait celle de Granville : un atelier d'artiste, si pauvre qu'il soit, a toujours quelque chose de plus qu'une chambre d'employé; un croquis, une statuette, un plâtre, un vieux casque sans visière, quelques morceaux de cuirasse avec les traces de l'or qui la damasquinait, un écureuil empaillé qui joue de la flûte, un goéland suspendu au plafond, les ailes ouvertes, et qui semble encore raser la vague; un lambeau d'étoffe chinoise drapé devant une porte, donnent aux murailles un air coquet qui réjouit l'œil, et sourit à l'esprit.

Puis l'atelier du peintre était un lieu de réunion et de causerie. Il y avait là, et dans les ateliers d'alentour, Philippon, qui devait fonder *la Caricature* et, plus tard, son frère le *Journal pour rire*; Ricourt, l'obstiné faiseur de charges; Horeau, l'architecte; Huet, Forest, Renou. Les jours où l'on était riche, on buvait de la bière; les autres jours, on se contentait de fumer, de crier, de déclamer, de rire.

Granville riait peu, déclamait peu, criait peu, fumait peu, buvait peu. Il demeurait assis à une table, une feuille de papier devant lui, une plume ou un crayon à la main, souriant parfois, dessinant toujours.

Que dessinait-il? Lui-même n'en savait rien. Un caprice qui touchait à la folie conduisait son pinceau. C'étaient des oiseaux à tête de singe, des singes à tête de poisson, des visages de bipèdes sur des corps de quadrupèdes; un monde plus fantastique que les tentations de Callot et les diableries de Breughel.

Et, quand deux heures avaient passé, pleines de rire, de bruit et de fumée pour les autres, Granville avait tiré de son cerveau, comme d'une arche fantastique, toute une création nouvelle qui, certes, lui appartenait aussi bien en propre que celle qui a été détruite par le déluge appartenait à Dieu.

Et tout cela si fin, si spirituel, si charmant : disant si bien ce que cela voulait dire; parlant des yeux et des gestes, une langue si comique, qu'au moment de se quitter, on passait toujours quelque chose comme une demi-heure ou une heure à regarder, et à chercher le sens de ces illustrations improvisées de contes d'Hoffmann inconnus.

C'est ainsi qu'il prépare, compose et publie *les Quatre saisons de la vie*, *le Voyage pour l'éternité*, *les Métamorphoses du jour*, enfin, *la Caricature*, où toutes les célébrités politiques du jour posent pour lui et devant lui.

Puis arrive 1832.

Un des premiers, je l'ai dit, Granville s'était offert à moi; un des premiers il était arrivé; un des premiers il était sur son échafaudage, peignant son panneau sur une échelle double, et esquissant ses dessus de porte.

Deux mois après, je partais pour un voyage.

L'ai-je revu depuis? J'en doute.

Seulement, ses travaux énormes arrivaient jusqu'à moi.

C'étaient les *Chansons de Béranger*, *Gargantua au berceau*, *les Fables de la Fontaine*, *les Animaux peints par eux-mêmes*, *les Étoiles*, *les Fleurs animées*. Puis, au milieu de toutes ces gaietés échappées à son crayon et à sa plume, les douleurs les plus profondes, les tristesses les plus amères : sa femme meurt, ses trois enfants meurent les uns après les autres!

Le dernier mort, il tombe malade lui-même.

On eût dit que la voix de ces quatre bien-aimés l'appelait à eux.

Ses conversations alors changent de caractère : elles s'élèvent; plus de rires d'ateliers, plus de plaisanteries juvéniles. Il parle de cette vie future vers laquelle il marche, de cette immortalité de l'âme dont il va savoir le secret; c'est dans l'éther le plus pur qu'il plane, c'est sur les nuages les plus transparents qu'il flotte.

Le 14 mars 1847, il devient fou; trois jours après, il meurt dans la maison du docteur Voisin, à Vanves.

Il est enterré à Saint-Mandé, près de sa femme et de ses trois enfants, et, si les morts sont encore doués de quelque sympathie, il n'a que le bras à étendre pour donner la main à Carrel!

CCXXVIII

TONY JOHANNOT

Granville disparut. — Remontait-il au ciel sur le rayon d'une de ces étoiles dont il s'est fait le courtisan, en leur donnant des visages de femme? allait-il, couché dans la tombe, écouter, pendant le sommeil de la mort, pousser ces femmes à qui il avait donné des tiges de fleur?

Oh! cela est le grand secret que la tombe garde mystérieusement, que la mort ne peut dire à la vie, qu'Hamlet a demandé inutilement à la tête d'Yorick, au fantôme de son père, à la chanson interrompue d'Ophélia!

C'est ce que me diraient bien certainement ces deux chers et bons amis à moi, morts le même jour, c'est-à-dire le 4 août 1852, et qui s'appelaient Tony Johannot et Alfred d'Orsay, s'il leur était permis de me le dire.

Quelle sera donc l'expression assez poétiquement désolée pour rendre ce qui se passe dans le cœur, quand, le matin, au réveil, on reçoit deux lettres pareilles à celle-ci :

« Mon cher père,

« Comprends-tu quelque chose de pareil à ce qui arrive? Je me présente aujourd'hui, avec ta lettre, chez Tony Johannot, pour lui demander s'il peut se charger des vignettes d'*Isaac Laquedem*, et l'on me répond : « Monsieur, il vient de mourir! »

« Tony Johannot mort!

« Je l'avais rencontré avant-hier, et nous avions pris rendez-vous pour aujourd'hui.

« Mort ! je trouve que cette syllabe isolée ressemble au tintement du battant sur la cloche.

« Elle éveille la même vibration dans le cœur.

« Mort : Tony Johannot est mort !

« Si l'on meurt ainsi, on n'osera plus quitter ceux que l'on aime.

« Reviens vite à Paris, ou je pars pour Bruxelles.

« A toi,

« ALEX. DUMAS FILS. »

« Mon cher Dumas,

« Notre bien-aimé Alfred d'Orsay est mort ce matin, à quatre heures, entre mes bras, en riant, en causant, en faisant des projets, et sans se douter qu'il allait mourir.

« Un des derniers noms qu'il a prononcés est le vôtre, car un de ses derniers projets était de renouveler le bail de votre chasse, où il s'est tant amusé l'année dernière.

« La cérémonie mortuaire aura lieu après-demain, à Chambourcy. Si ma lettre arrive à temps, venez ! cela sera une consolation pour Agénor et pour la duchesse de Grammont, de vous voir près d'eux dans un pareil moment.

« A vous de cœur,

« CABARRUS. »

Un autre jour, je vous raconterai d'Orsay tout entier, d'Orsay gentilhomme, d'Orsay fashionable, d'Orsay artiste, et surtout d'Orsay homme de cœur ; et je n'aurai certes pas assez d'un chapitre pour cela.

Anjourd'hui, bornons-nous à Tony Johannot, celui de ces quatre morts dont je raconte la vie avec lequel j'étais le plus lié.

Il était né en 1803, dans la petite ville d'Offenbach, comme son frère ; j'ai raconté l'histoire de ses parents et celle de sa jeunesse en racontant l'histoire d'Alfred.

A nos lecteurs il doit donc apparaître jeune homme, et dans le même cadre qu'Alfred ; c'est ainsi, du reste, que *l'Artiste* publia, en 1835 ou 1836, deux excellents portraits de ces jumeaux d'art et de génie.

Tony était charmant à cette époque, c'est-à-dire à l'âge de trente ou trente et un ans : teint blanc dont une femme eût envié la fraîcheur, cheveux courts et frisés, moustache noire, yeux petits mais vifs, spirituels, étincelants, taille moyenne mais admirablement prise.

Comme Alfred il était silencieux ; toutefois, il n'était pas comme lui taciturne : sa mélancolie n'allait jamais jusqu'à la tristesse : ses paroles étaient rares, jamais il ne se lançait dans une longue période, mais ce qu'il disait était toujours fin d'aperçus, pétillant d'esprit.

Au reste, son talent le reflétait comme une glace, et quelqu'un qui ne l'eût point connu eût pu s'en faire une idée parfaitement exacte par ses dessins, ses vignettes, ses tableaux.

La première fois que je le vis, c'est, je m'en souviens, chez notre bon et cher Nodier. — Nodier aimait beaucoup les deux frères.

Tony apportait à Marie Nodier une charmante aquarelle que je vois encore, et représentant une femme assassinée une Desdémone, une Vanina d'Ornano quelconque. Ce dessin était destiné à l'album de Marie.

Nous nous liâmes sans préparation, comme si nos deux cœurs se fussent cherchés depuis vingt-cinq ans ; nous étions du même âge, lui un peu plus jeune que moi.

J'ai raconté dans ces Mémoires que nous avions fait côte à côte la campagne de Rambouillet, et que nous étions revenus ensemble.

Vingt fois il avait mis son panneau ou son crayon à ma disposition pour faire un portrait de moi ; vingt fois il avait biffé le papier, effacé le bois, gratté la toile, mécontent de son œuvre.

J'avais beau vouloir garder le dessin, le bois ou la peinture, il secouait la tête.

J'avais beau lui dire que c'était ressemblant :

— Non, disait-il ; et personne plus que moi ne vous fera ressemblant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous changez dix fois de physionomie en dix secondes. Faites donc ressemblant un homme qui ne ressemble pas à lui-même ?

Puis, pour me dédommager, il fouillait dans ses cartons, et me donnait quelque charmant dessin de *Minna et Brenda*, quelque charmante esquisse du *Dernier des Mohicans*.

Le principal mérite du caractère de Tony Johannot, le principal cachet de son talent, c'était ce don du ciel accordé particulièrement aux fleurs, aux oiseaux et aux femmes : le charme.

Aussi Tony plaisait même à ceux qui le critiquaient.

Sa couleur était peut-être un peu grise, mais elle était gaie, légère, argentée. Ses femmes se ressemblaient toutes, Virginie et Brenda, Diana Vernon et Ophélie ; qu'importait ! puisqu'elles étaient toutes jeunes, belles, gracieuses, chastes ! Les filles des poètes, de quelque pays que soient les poètes, n'ont qu'un seul et même père, le génie.

Charlotte et Desdémone, Léonor et Haydée, doña Sol et Amy Robsart sont sœurs.

Or, qui peut reprocher à des sœurs d'avoir un air de famille ?

Les autres dessinateurs reprochaient à Tony d'accaparer tous les libraires, comme on m'a reproché, à moi, d'accaparer tous les journaux.

Eh bien, Tony est mort depuis dix-huit mois ; voyons, où sont donc ces vignettes qui n'attendaient qu'une vacance pour se produire ?

Où sont donc les *Paul et Virginie*, les *Manon Lescaut*, les *Molière*, les *Cooper*, les *Walter Scott* illustrés qui devaient faire oublier ceux du pauvre mort ? Où sont donc cette fantaisie et ce caprice qui devaient succéder au *chic ?* Où est donc cet art qui devait remplacer la marchandise ?

Et, quant à moi, — puisque l'on m'a fait ce même reproche d'accaparement, et qu'une occasion se présente de dire un mot à cet égard, je le dirai sans ambage : — à l'heure qu'il est (15 décembre 1853), j'ai, depuis un temps plus ou moins long déjà, laissé *la Presse* libre, *le Siècle* libre, *le Constitutionnel* libre ; je n'ai plus qu'un roman à faire pour *le Pays :* voyons, messieurs les sacrifiés, les portes sont ouvertes, les colonnes sont vides ; outre *le Constitutionnel*, outre *le Siècle*, outre *la Presse*, vous avez *la Patrie*, *l'Assemblée nationale*, *le Moniteur*, *la Revue de Paris*, *la Revue des Deux Mondes ;* faites des *Reine Margot*, messieurs ! faites des *Monte-Cristo*, faites des *Mousquetaires*, des *Capitaine Paul*, des *Amaury*, des *Comtesse de Charny*, des *Conscience*, des *Pasteur d'Ashbourn ;* faites, messieurs ! faites ! n'attendez pas que je sois mort pour cela. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas pouvoir me distraire, en lisant mes livres, du travail gigantesque que je poursuis ; distrayez-moi en me faisant lire les vôtres, et ce sera en même temps, je vous assure, une bonne chose pour moi et pour vous, et peut-être encore meilleure pour vous que pour moi.

Tony faisait comme moi : il travailla d'abord six heures par jour, puis huit, puis dix, puis douze, puis quinze : le travail est comme l'ivresse du hachich et de l'opium : il crée dans la vie réelle une vie factice, si pleine de rêves charmants et d'adorables hallucinations, que l'on finit par préférer la vie factice à la vie réelle.

Tony donc travaillait quinze heures par jour, et laissait dire.

Ce fut ainsi qu'après avoir exposé, avec son frère, cette série de tableaux-vignettes dont j'ai parlé à propos d'Alfred, il fit seul *Minna et Brenda sur le bord de la mer ;* — la *Bataille de Rosbecque ;* — la *Mort de Julien d'Avenel ;* — la *Bataille de Fontenoy ;* — *l'Enfance de Duguesclin ;* — *l'Embarquement d'Elisabeth à Kenilworth ;* — *Deux Jeunes Femmes près d'une fenêtre ;* — *la Sieste* — *Louis XIII forçant le passage du Méandre ;* — un sujet tiré d'*André*, de George Sand ; — un sujet tiré des *Evangiles ;* — un sujet tiré de *l'Imitation de Jésus-Christ ;* — *le Roi Louis-Philippe offrant à la reine Victoria deux tapisseries des Gobelins au château d'Eu.*

Enfin, après s'être abstenu aux expositions de 1843, de 1845 et de 1846, il envoie douze tableaux en 1848, cinq en 1850, trois en 1851, et, en 1852, une *Scène de village* et les *Plaisirs de l'automne.*

Trois ou quatre ans auparavant, les amis de Tony avaient été effrayés d'une chose qui, cependant, leur paraissait impossible, malgré la crainte des médecins.

Tony avait été menacé d'une phthisie pulmonaire.

Rien n'était plus solidement construit, il faut vous le dire, que la poitrine de Tony Johannot, et, à moins d'amtion démesurée, jamais poumons n'avaient été logés plus commodément pour accomplir leurs fonctions ; aussi les amis de Tony Johannot en furent-ils quittes pour la peur.

Tony toussa, cracha un peu de sang, suivit un régime, et se guérit.

Il n'avait pas cessé de travailler. — Pour nous autres producteurs, le travail fait partie de l'hygiène. — Il venait de faire son *Evangile*, son *Imitation de Jésus-Christ ;* il interrompait un tableau à l'huile, de *Ruth et Booz*, pour se mettre à l'illustration des œuvres de Victor Hugo, quand, tout à coup il s'affaissa sur lui-même, et tomba sur ses genoux.

Il venait d'être frappé d'une apoplexie foudroyante !

Le 4 août 1852, il mourut.

La double nouvelle m'arriva trop tard : — je ne pus ni accompagner d'Orsay au cimetière de Chambourcy, ni suivre Tony Johannot au cimetière Montmartre.

C'est là que le créateur de tant de charmantes vignettes, de tant de ravissants tableaux, dort dans le caveau où l'avaient précédé ses deux frères, Charles et Alfred.

CCXXIX

SUITES DES PRÉPARATIFS DE MON BAL. — L'HUILE ET LA DÉTREMPE. — INCONVÉNIENTS DU TRAVAIL DE NUIT. — COMMENT DELACROIX FAIT SA TACHE. — LE BAL. — LES HOMMES SÉRIEUX. — LA FAYETTE ET BEAUCHÊNE. — COSTUMES VARIÉS. — LE MALADE ET LE CROQUE-MORT. — LE DERNIER GALOP.

Revenons des peintres aux peintures.

Un onzième décorateur s'était fait inscrire, — Ziégler.

On ne comptait pas sur lui, mais on avait prévu le cas : un panneau avait été laissé en blanc. Ce panneau lui fut donné pour y faire une scène de *la Esmeralda*.

Trois jours avant le bal, tout le monde était à son poste : Alfred Johannot esquissait sa scène de *Cinq-Mars ;* Tony Johannot, son *Sire de Giac ;* Clément Boulanger, sa *Tour de Nesle ;* Louis Boulanger, sa *Lucrèce Borgia ;* Jadin et Decamps travaillaient en collaboration à leur *Deburcau*, Granville à son *Orchestre*, Barye à ses *Tigres*, Nanteuil à ses panneaux de porte, qui étaient deux médaillons représentant, l'un Hugo, l'autre Alfred de Vigny.

Delacroix seul manquait à l'appel : on voulait disposer de son panneau, mais je répondis de lui.

Ce fut une chose curieuse que de voir commencer ce *steeple-chase* entre dix peintres d'un pareil mérite. Chacun, sans avoir l'air de s'occuper de son voisin, suivait des yeux le fusain d'abord, ensuite le pinceau. Ni les uns ni les autres, — les Johannot surtout, graveurs, dessinateurs de vignettes, peintres de tableaux de chevalet, — ni les uns ni les autres, dis-je, n'avaient l'habitude de la détrempe. Mais les peintres aux grandes toiles furent bientôt au courant. Louis et Clément Boulanger, entre autres, semblaient n'avoir jamais fait que cela. Jadin et Decamps trouvaient dans ce nouveau mode d'exécution des tons merveilleux, et déclaraient ne plus vouloir peindre que la détrempe. Ziégler s'y était mis avec une certaine facilité. Barye prétendait que c'était de l'aquarelle en grand, seulement plus facile et plus rapide que l'aquarelle en petit. Granville dessinait avec de la sanguine, du blanc d'Espagne et du fusain, et tirait de ces trois crayons des effets prodigieux.

On attendait avec curiosité Delacroix, dont la facilité d'exécution est devenue proverbiale.

Seuls, comme je l'ai dit, les deux Johannot étaient en retard. Ils comprirent qu'ils n'auraient pas fini s'ils ne travaillaient pas le soir.

En conséquence, tandis qu'on jouait, qu'on fumait, qu'on bavardait, tous deux, la nuit venue, continuèrent l'œuvre de la journée, se félicitant des tons que leur donnait la lumière, et de la supériorité de la lampe sur le jour pour cette peinture destinée à être vue aux quinquets. Ils ne cessèrent de travailler qu'à minuit, mais aussi avaient-ils rejoint les autres.

Le lendemain, quand vint le jour, Alfred et Tony poussèrent des cris de désespoir : à la lumière, ils avaient pris du jaune pour du blanc, du blanc pour du jaune, du vert pour du bleu, et du bleu pour du vert. Les deux tableaux avaient l'air de deux immenses omelettes aux fines herbes.

Sur ces entrefaites, le père Ciceri entra.

Il n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur les deux tableaux pour deviner ce qui était arrivé.

— Bon ! dit-il, nous avons un ciel vert et des nuages jaunes ? Ce n'est rien !

En effet, c'était sur les ciels surtout qu'avait pesé l'erreur commise.

Il prit les pinceaux, et, largement, vigoureusement, puissamment, en un minute il eut refait les ciels des deux tableaux : l'un calme, serein, tout d'azur, laissant apercevoir les splendeurs du paradis de Dante à travers le bleu du firmament ; l'autre bas, nuageux, tout chargé d'électricité, et près de se déchirer sous la flamme d'un éclair.

Tous ces jeunes gens apprenaient en un instant les secrets de la décoration qu'ils avaient, la veille, pour la plupart, cherchés en tâtonnant des heures entières.

Personne ne s'avisa de travailler le soir. D'ailleurs, grâce à la leçon donnée par le père Ciceri, les choses avançaient à pas de géant.

Il n'était pas plus question de Delacroix que s'il n'eût jamais existé.

Le soir du second jour, je lui envoyai demander s'il se rappelait que le bal était fixé au lendemain. Il me fit répondre d'être parfaitement tranquille, et que, le lendemain, il arriverait, à l'heure du déjeuner.

Le lendemain, on commença l'œuvre avec le jour. La plupart des travailleurs, au reste, en étaient aux trois quarts de leur besogne. Clément Boulanger et Barye avaient fini. Louis Boulanger n'avait plus que trois ou quatre heures de travail. Decamps donnait les dernières touches à son *Deburcau*, et Jadin à ses coquelicots et à ses bluets ; Granville en était à ses dessus de porte, quand, ainsi qu'il l'avait promis, Delacroix arriva.

— Eh bien, où en sommes-nous ? demanda-t-il.

— Mais vous voyez, dit chaque travailleur en s'effaçant pour laisser voir son œuvre.

— Ah çà ! mais c'est de la miniature que vous faites là ! Il fallait me prévenir : je serais venu il y a un mois.

Et il fit le tour des quatre chambres, s'arrêtant devant chaque panneau, et trouvant le moyen, grâce au charmant esprit dont il est doué, de dire un mot agréable à chacun de ses confrères.

Puis, comme on allait déjeuner, il déjeuna.

Le déjeuner fini :

— Eh bien ? demanda-t-il en se tournant vers le panneau vide.

— Eh bien, voilà ! lui dis-je ; c'est le tableau du *Passage de la mer Rouge :* la mer est retirée, les Israélites sont passés, les Egyptiens ne sont point arrivés encore.

— Alors, je profiterai de cela pour faire autre chose. Que voulez-vous que je vous bâcle là-dessus ?

— Mais, vous savez, un roi Rodrigue après la bataille :

> Sur les rives murmurantes
> Du fleuve aux ondes sanglantes,
> Le roi sans royaume allait,
> Froissant, dans ses mains saignantes,
> Les grains d'or d'un chapelet.

— Ainsi, c'est bien cela que vous voulez ?

— Oui.

— Quand ce sera à moitié fait, vous ne me demanderez pas autre chose ?

— Parbleu !

— Va donc pour le roi Rodrigue !

Et, sans ôter sa petite redingote noire collée à son corps, sans relever ses manches ni ses manchettes, sans passer ni blouse ni vareuse, Delacroix commença par prendre son fusain ; en trois ou quatre coups, il eut esquissé le cheval ; en cinq ou six, le cavalier ; en sept ou huit, le paysage, morts, mourants et fuyards compris ; puis, faisant assez de ce croquis, inintelligible pour tout autre que lui, il prit brosse et pinceaux, et commença de peindre.

Alors, en un instant, et comme si l'on eût déchiré une toile, on vit sous sa main apparaître d'abord un cavalier tout sanglant, tout meurtri, tout blessé, traîné à peine par son cheval, sanglant, meurtri et blessé comme lui, n'ayant plus assez de l'appui des étriers, et se courbant sur sa longue lance ; autour de lui, devant lui, derrière lui, des morts par monceaux ; — au bord de la rivière, des blessés essayant d'approcher leurs lèvres de l'eau, et laissant derrière eux une trace de sang ; — à l'horizon, tant que l'œil pouvait s'étendre, un champ de bataille acharné, terrible ; — sur tout cela, se couchant dans un horizon épaissi par la vapeur du sang, un soleil pareil à un bouclier rougi à la forge ; — puis, enfin, dans un ciel bleu se fondant, à mesure qu'il s'éloigne, dans un vert d'une teinte inappréciable, quelques nuages roses comme le duvet d'un ibis.

Tout cela était merveilleux à voir : aussi un cercle s'était-il fait autour du maître, et chacun, sans jalousie, sans envie, avait quitté sa besogne pour venir battre des mains à cet autre Rubens qui improvisait tout à la fois la composition et l'exécution.

En deux ou trois heures, ce fut fini.

A cinq heures de l'après-midi, grâce à un grand feu, tout était sec, et l'on pouvait placer les banquettes contre les murailles.

Le bal avait fait un bruit énorme. J'avais invité à peu près tous les artistes de Paris ; ceux que j'avais oubliés m'avaient écrit pour se rappeler à mon souvenir. Beaucoup de femmes du monde en avaient fait autant, mais elles demandaient à venir masquées : c'était pour les autres femmes une impertinence que je laissai à la charge de celles qui l'avaient faite. Le bal était costumé, mais non masqué ; seulement, la consigne était sévère, et j'avais loué deux douzaines de dominos à l'intention des fraudeurs, quels qu'ils fussent, qui tenteraient de s'introduire en contrebande.

A sept heures, Chevet arrivait avec un saumon de cinquante livres, un chevreuil rôti tout entier, et dressé sur un plat d'argent qui semblait emprunté au dressoir de Gargantua, un pâté gigantesque, et le tout à l'avenant

Trois cents bouteilles de bordeaux chauffaient, trois cents bouteilles de bourgogne rafraîchissaient, cinq cents bouteilles de champagne se glaçaient.

J'avais découvert à la Bibliothèque, dans un petit livre de gravures du frère du Titien, un charmant costume de 1525 : cheveux arrondis et pendants sur les épaules, retenus par un cercle d'or ; justaucorps vert d'eau, broché d'or, lacé sur le devant de la chemise avec un lacet d'or, et rattaché à l'épaule et aux coudes par des lacets pareils ; pantalon de soie mi-partie rouge et blanc ; souliers de velours noirs à la François Ier, brodés d'or.

La maîtresse de la maison, très belle personne, avec des cheveux noirs et des yeux bleus, avait la robe de velours, la collerette empesée, et le feutre noir à plumes noires d'Héléna Formann, seconde femme de Rubens.

Deux orchestres avaient été établis, dans chaque appartement, de sorte qu'à un moment donné, les deux orchestres jouant le même air, le galop pouvait parcourir cinq chambres, plus le carré.

A minuit, ces cinq chambres offraient un merveilleux spectacle. Tout le monde avait suivi le programme, et, à l'exception de ceux qui s'intitulent les hommes sérieux, chacun était venu déguisé ; mais les hommes sérieux avaient eu beau arguer de leur gravité, il n'y avait été fait aucune attention, et force leur avait été de revêtir des dominos des couleurs les plus tendres. Véron, homme sérieux mais gai, avait été affublé d'un domino rose ; Buloz, homme sérieux mais triste, avait été orné d'un domino bleu de ciel ; Odilon Barrot, homme plus que sérieux, homme grave ! avait obtenu, en faveur de son double titre d'avocat et de député, un domino noir ; enfin, la Fayette, le bon, l'élégant, le courtois vieillard souriant à toute cette folle jeunesse, avait sans résistance endossé le costume vénitien.

Cet homme qui avait pressé la main de Washington, cet homme qui avait forcé Marat de se cacher dans ses caves, cet homme qui avait lutté avec Mirabeau, cet homme qui avait perdu sa popularité en sauvant la vie à la reine, et qui, le 6 octobre, avait dit à une royauté de dix siècles : « Incline-toi devant cette royauté d'hier qu'on appelle le peuple ! » cet homme qui, en 1814, avait poussé Napoléon à bas de son trône ; qui, en 1830, avait aidé Louis-Philippe à monter sur le sien ; qui, au lieu de tomber comme les autres, avait incessamment grandi dans les révolutions ; cet homme était là, simple comme la grandeur, bon comme la force, naïf comme le génie. De même qu'il était un sujet d'étonnement et d'admiration pour toutes ces ravissantes créatures qui, pour la première fois, le voyaient, le touchaient, lui parlaient, de même lui revivait ses jeunes années, regardait de tous ses yeux, touchait de ses deux mains, et répondait avec les plus courtoises paroles de cour à toutes les galanteries que lui faisaient ces charmantes reines de tous les théâtres de Paris.

Vous rappelez-vous avoir été pendant toute une soirée les favorites de cet homme illustre, Léontine Fay, Louise Despréaux, Cornélie Falcon, Virginie Déjazet ? vous rappelez-vous votre étonnement en le trouvant simple et doux, coquet et galant, spirituel et respectueux, comme il avait été, quarante ans auparavant, aux bals de Versailles et de Trianon ?

Un instant, Beauchêne s'assit près de lui, et ce fut, comme rapprochement, un singulier contraste ; Beauchêne avait le costume vendéen dans toute sa pureté : le chapeau entouré d'un mouchoir, la veste bretonne, la culotte courte, les guêtres, le cœur sanglant sur la poitrine, et la carabine anglaise à la main.

Beauchêne, qui passait pour un royaliste trop libéral sous les Bourbons de la branche aînée, passait pour un libéral trop royaliste sous ceux de la branche cadette.

Aussi le général la Fayette, le reconnaissant, lui dit avec son charmant sourire :

— Monsieur Beauchêne, dites-moi, je vous prie, en vertu de quel privilège vous êtes le seul qui ne soit pas déguisé ici ?

Un quart d'heure après, tous deux étaient à une table d'écarté, et Beauchêne jouait contre le républicain de 1789 et de 1830, avec de l'or à l'effigie d'Henri V.

Les salons, d'ailleurs, présentaient l'aspect le plus pittoresque.

Mademoiselle Mars, Joanny, Michelot, Menjaud, Firmin, mademoiselle Leverd étaient venus avec leurs costumes d'*Henri III*, c'est-à-dire la cour des Valois tout entière. — Dupont, la soubrette effrontée de Molière, la soubrette joyeuse de Marivaux, était en bergère de Boucher. — Georges, qui avait retrouvé les plus beaux jours de sa plus grande beauté, avait pris le costume d'une paysanne de Nettuno. — Madame Paradol portait celui d'Anne d'Autriche. — Rose Dupuis avait pris son costume de lady Rochester. — Noblet était en Folie ; Javureck, en odalisque. — Adèle Alphonse, qui faisait son apparition dans le monde, arrivant, je crois, de Saint-Pétersbourg, était en jeune fille grecque ; Léontine Fay, en Albanaise. — Falcon, la belle juive, était en Rébecca ; Déjazet, en du Barry ; Nourrit, en abbé de cour ; Monrose, en soldat de Ruyter ; Volnys, en Arménien ; Bocage, en Didier. — Allan, qui, sans doute, lui aussi, comme Buloz et Véron, s'était pris pour un homme sérieux, était venu en cravate blanche, en habit noir, en pantalon noir ; mais, sur toute cette toilette de jeune premier, on avait implacablement passé un domino vert-chou.

Rossini avait pris le costume de Figaro, et luttait de popularité avec la Fayette. — Moyne, notre pauvre Moyne ! qui avait tant de talent, et qui, malgré son talent, mourant de faim, s'était tué dans l'espérance que sa mort léguerait une pension à sa veuve, — Moyne avait pris le costume de Charles IX. Barye était en tigre du Bengale ; Étex, en Andalou ; Adam, en poupard ; Zimmermann, en cuisinière ; Plantade, en madame Pochet ; Pichot, en magicien ; Alphonse Royer, en Turc ; Charles Lenormand, en Smyrniote ; Considérant, en dey d'Alger ; Paul de Musset, en Russe ; Alfred de Musset, en paillasse ; Capo de Feuillide, en torero. — Eugène Sue, le sixième des hommes sérieux, était en domino pistache ; Paul Lacroix, en astrologue ; Pétrus Borel, qui prenait le nom du Lycanthrope, en jeune France ; Bard, mon compagnon d'expédition à Soissons, en page du temps d'Albert Durer ; Francisque Michel, en truand ; Paul Fouché, en fantassin de la procession des Fous ; Eugène Duverger, en Van Dyck ; Ladvocat, en Henri II ; Fournier, en matelot ; Giraud, en homme d'armes du XIe siècle ; Tony Johannot, en sire de Giac ; Alfred Johannot, en Louis XI jeune ; Menut, en page de Charles VII ; Louis Boulanger, en courtisan du roi Jean ; Nanteuil, en soudard du XVIe siècle ; Gaindron, en fou ; Boisselot en jeune seigneur du temps de Louis XII ; Chatillon, en Sentinelli ; Ziégler, en Cinq-Mars ; Clément Boulanger, en paysan napolitain ; Roqueplan, en officier mexicain ; Lépaule, en Écossais ; Grenier, en marin ; Robert Fleury, en Chinois ; Delacroix, en Dante ; Champmartin, en pèlerin ; Henriquel Dupont, en Arioste ; Chenavard, en Titien ; Frédérick Lemaître, en Robert Macaire couvert de paillettes.

Plusieurs épisodes grotesques égayèrent la soirée.

M. Tissot, de l'Académie, avait eu l'idée de s'habiller en malade ; à peine était-il entré, que Jadin entra, lui, en croque-mort, et, lugubre, un crêpe au chapeau, le suivit de salle en salle, emboîtant son pas dans le sien, et se contentant, de cinq minutes en cinq minutes, de répéter le mot : *J'attends !*

M. Tissot n'y tint pas : au bout d'une demi-heure, il était parti.

Il y eut pendant un moment sept cents personnes.

A trois heures, on soupa. Les deux chambres de l'appartement vacant sur mon palier avaient été converties en salle à manger.

Chose étrange ! il y eut à manger et à boire pour tout le monde.

Puis, après le souper, le bal recommença, ou plutôt commença.

A neuf heures du matin, musique en tête, on sortit, et l'on ouvrit, rue des Trois-Frères, un dernier galop dont la tête atteignait le boulevard, tandis que la queue frétillait encore dans la cour du square.

J'ai souvent songé, depuis, à donner un second bal pareil à celui-là, mais il m'a toujours paru que c'était chose impossible.

CCXXX

UNE PIÈCE POLITIQUE. — UNE PIÈCE MORALE. — DOLIGNY, DIRECTEUR DE THÉÂTRE EN ITALIE. — SAINT-GERMAIN PIQUÉ DE LA TARENTULE. — COMMENT ON AURAIT PU VIVIFIER VERSAILLES, SI LOUIS-PHILIPPE L'AVAIT VOULU. — LA CENSURE DU GRAND-DUC DE TOSCANE. — LES CARTONS DE L'IMPRIMEUR BATELLI. — « RICHARD DARLINGTON », « ANGÈLE », « ANTONY » ET « LA TOUR DE NESLE », REPRÉSENTÉS SOUS LE NOM D'EUGÈNE SCRIBE

Ce fut vers ce temps que l'on représenta à l'Odéon une pièce qui fit quelque sensation, d'abord par sa valeur propre, ensuite par la mesure qu'elle motiva.

Cette pièce avait pour titre : *une Révolution d'autrefois, ou les Romains chez eux.*

Les auteurs étaient Félix Pyat et Théo.

Ils avaient pris pour héros cet empereur insensé que, six ans plus tard, j'essayai à mon tour de mettre en scène, — Caligula.

L'intrigue de la pièce était nulle ou à peu près ; son principal mérite était celui qui se rattache au second titre : *les Romains chez eux*.

En effet, ce fut la première fois que l'on vit des gens ayant la toge sur le dos, et le cothurne aux pieds, parler, agir, manger, comme on agit et comme on parle dans la vie réelle.

Je n'avais pas assisté à la première représentation ; je parvins à me placer à la seconde, mais avec beaucoup de peine.

Remarquez bien que c'est de l'Odéon que je parle.

Tout Paris eût défilé au parterre d'Harel, — car je crois qu'Harel avait encore l'Odéon à ce moment-là, — si la pièce n'eût point été arrêtée à la troisième représentation.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que personne, ni directeur ni auteurs, ne comptait sur l'ouvrage, chose facile à voir à la façon dont il était monté. A part Lockroy



Une fête chez Dumas et ses décorateurs.

Le sujet était la mort de Caligula, et l'avènement de Claude au trône.

Malheureusement pour la longévité de la pièce, elle contenait une scène qui fournit le sujet d'une application irrespectueuse au chef du gouvernement. C'était la scène III[e] du dernier acte.

Un soldat présentait Claude comme convenant parfaitement aux Romains, parce qu'il était *gros, gras et bête*. Il est impossible de se figurer l'effet que fit le *gros, gras et bête ;* il y avait, à cette époque, une effrayante réaction contre Louis-Philippe. L'insurrection du mois de juin couvait déjà dans tous les esprits. On fit l'application des trois épithètes au chef du gouvernement, sans vouloir lui rendre cette justice qu'il y en avait une, au moins, qu'il ne devait mériter que seize ou dix-sept ans plus tard.

et Provost, la pièce tout entière était distribuée à ce que l'on appelle, en termes de théâtre, la *troupe de fer-blanc.* Arsène jouait Chéréas, et Moëssard, Claude.

Dix-sept jours après, la Porte-Saint-Martin jouait une pièce qui devait faire un scandale d'un autre genre. La pièce avait pour titre : *Dix Ans de la vie d'une femme, ou les Mauvais Conseils.* Le rôle principal était joué par Dorval.

La pièce de *Dix Ans de la vie d'une femme* — le premier manuscrit, du moins — était d'un jeune homme de trente ans à peu près, nommé Terrier. Harel, en la lisant, y avait vu un pendant au *Joueur*, et avait accolé Terrier à Scribe.

Il résulta de l'accolement une pièce à faire dresser les cheveux ! un drame qu'eussent à peine osé signer Mercier ou Rétif de la Bretonne !

Quelque chose comme dix-huit ans après, nous étions au conseil d'Etat, discutant, devant la commission formée pour préparer la loi sur les théâtres, la question de la censure dramatique et de la liberté théâtrale, et, à ce propos, j'entendais Scribe attaquer, plus violemment qu'il n'a l'habitude de le faire, la *littérature immorale.* Il demandait une censure qui fût un frein salutaire pour préserver le talent des excès de tout genre auxquels il se livre trop communément. Je me permis d'interrompre l'austère orateur et je lui adressai cette question en riant, d'un bout à l'autre de la salle :

— Dites donc, Scribe, est-ce à la littérature morale qu'appartient le drame intitulé *Dix ans de la vie d'une femme?*

— Hein?...

Je répétai la demande.

Scribe répondit comme il avait été attaqué, en riant.

Relisez l'ouvrage, et vous verrez qu'il lui eût été difficile de répondre autrement (1).

Le fait est que, s'il n'y eût eu une censure en 1832, le talent de mon confrère Scribe, que plus que personne j'apprécie, retenu par *un frein salutaire*, n'eût point donné aux âmes timorées le spectacle d'une pièce qui est demeurée, non pas comme le modèle, mais comme l'expression la plus avancée de *l'excentricité* dramatique.

C'est M. Scribe qui, dans la phrase suivante, prononcée par lui devant le conseil d'Etat, me fournit le mot qui me manquait :

« On ne gagne pas beaucoup d'argent avec les pièces vraiment littéraires; on réussit souvent mieux à en gagner avec des *excentricités* et des *attaques contre la morale et le gouvernement.* »

Au reste, c'est une belle chose que la réputation d'homme moral que possède mon illustre confrère, non seulement en France, mais encore à l'étranger ; et je vais vous raconter, à ce sujet, une anecdote qui ne sera point sans charme.

J'habitais Florence depuis deux ans, sans qu'il fût venu à l'idée d'un seul directeur de spectacle de jouer de moi, homme immoral, aucun pièce, soit originale, soit traduite, sur aucun des théâtres de la ville des fleurs.

Un beau matin, tandis que j'étais encore couché, j'entends dans mon salon retentir une voix connue, et résonner un nom ami.

La voix et le nom étaient ceux de Doligny.

Vous vous rappelez que je vous ai parlé de Doligny à propos du Tompson de *Richard Darlington*, et que j'ai rendu toute justice à la façon distinguée dont il avait joué ce rôle.

Eh bien, c'était Doligny, qui, comédien et directeur, venait avec une troupe française, chercher une fortune en Italie.

Partout la fortune a trois cheveux : en Italie, elle n'en a qu'un ; partout elle tourne sur une seule roue : en Italie, elle tourne sur deux.

Ce qui veut dire qu'en Italie, plus que partout ailleurs, la fortune est, pour tout le monde, et particulièrement pour les directeurs d'entreprises littéraires, une Atalante difficile à rejoindre et à saisir aux cheveux.

Doligny courait donc de Turin à Milan, de Milan à Rome, de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Bologne, dans l'espoir de rejoindre la fortune.

Il n'y avait pas encore réussi.

Enfin, il avait cru voir le spectre d'or prendre la route de Florence. Il s'était frappé le front, et s'était dit :

— Comment n'ai-je pas encore songé à cela?

Ce à quoi il n'avait pas songé, c'est que j'étais à Florence.

J'emporte avec moi, — d'où cela vient-il? je n'en sais rien ; mais, enfin, cela est, — j'emporte avec moi une atmosphère de vie et de mouvement qui est devenue proverbiale.

J'ai habité trois ans Saint-Germain ; eh bien, les habitants de Saint-Germain eux-mêmes, ces respectables sujets de la Belle au bois dormant, ne se reconnaissaient plus : j'avais communiqué à la ville un entrain que ses habitants avaient pris d'abord pour une espèce de fièvre endémique et contagieuse dans le genre de celle que produit la piqûre de l'araignée napolitaine. J'avais acheté le théâtre, et les meilleurs artistes de Paris, en venant souper chez moi, jouaient de temps en temps, avant de s'asseoir à table, afin de se mettre en appétit, soit *Hamlet*, soit *Mademoiselle de Belle-Isle*, soit *les Demoiselles de Saint-Cyr*, au bénéfice des pauvres. Ravelet n'avait plus assez de chevaux ; Collinet n'avait plus assez de chambres, et le chemin de fer m'avoua, un jour, une augmentation de vingt mille francs de recettes par an depuis que j'étais à Saint-Germain.

Il est vrai qu'à l'époque des élections, Saint-Germain me trouva trop *immoral* pour avoir l'honneur d'être son représentant.

Saint-Germain était donc ressuscité, ou à peu près ; Saint-Germain courait sa forêt à cheval, Saint-Germain allait au spectacle, Saint-Germain tirait sur ma terrasse des feux d'artifice qu'on voyait de Paris, et, cela, au grand étonnement de Versailles, qui, de temps en temps, se levait du fond de sa tombe, regardant avec ses yeux vides par-dessus les collines de Louveciennes, et disait de sa voix de trépassé :

— Qu'a donc Saint-Germain à se trémousser ainsi? Voyez, moi, est-ce que je bouge? Que diable ! quand on est mort, ce n'est pas pour tirer des feux d'artifice, ce n'est pas pour aller au spectacle, ce n'est pas pour monter à cheval ! Voyez, moi, je dors comme un académicien, et je pousse même le respect des convenances jusqu'à ne pas ronfler !

Et Versailles se recouchait dans son sépulcre doré, où, comme il le disait lui-même, il ne ronflait même pas.

Un jour, cela ennuya le roi d'entendre ce bruit qui venait du côté de Saint-Germain, et, si bien qu'il prêtât l'oreille, de ne pas entendre le plus petit souffle venant de Versailles.

Il appela M. de Montalivet.

Le roi aimait M. de Montalivet, quoiqu'il n'aimât point les gens d'esprit.

Montalivet et Vatout, c'étaient les deux exceptions de la cour.

— Mon cher comte, dit Louis-Philippe, comprenez-vous une chose?

— Laquelle, sire?

— C'est que nous soyons parvenus à ressusciter Saint-Germain (on avait fait accroire au roi que c'était lui qui avait fait ce miracle) ; c'est que nous soyons parvenus à ressusciter Saint-Germain, et qu'avec la galerie, avec les eaux tous les premiers dimanches du mois, nous ne parvenions pas même à galvaniser Versailles !

— Sire, répondit Montalivet, voulez-vous que Versailles, au lieu d'être triste jusqu'à la mort, soit gai jusqu'à la folie !

— Mon cher comte, répondit le roi, je ne vous cache pas que cela me ferait le plus grand plaisir.

— Eh bien, sire, Dumas a quinze jours de prison à faire comme garde national : ordonnez que Dumas fasse ses quinze jours de prison à Versailles.

Le roi tourna le dos à M. de Montalivet, et ne lui adressa pas la parole d'un mois.

Qu'en résulta-t-il? Que Versailles devint de plus en plus triste, et, après avoir passé du mélancolique au sombre, passa du sombre au funèbre.

Quant à Saint-Germain, je ne sais ce qu'il est devenu ; mais on m'a assuré que, depuis mon départ, il avait été pris du spleen, et frisait tout simplement l'agonie.

Or, c'était la connaissance de cette qualité vivifiante qui attirait Doligny à Florence. Il se disait :

— Puisque Dumas est en Toscane, la Toscane doit être redevenue le département de l'Arno, et nous allons rire et gagner de l'argent.

Doligny se trompait : on rit peu par toute l'Italie ; mais l'on ne rit pas du tout en Toscane. Quant à y gagner de l'argent, je ne connais que le comte de Larderette qui y fasse fortune ; mais sa spéculation n'a rien de littéraire...

J'écoutai l'exposé des projets de Doligny avec une mélancolie dont la progression ne laissa pas que de l'inquiéter.

— Eh bien, me demanda-t-il, me suis-je trompé?

— En quoi?

— N'allez-vous pas à la cour?

— Le moins que je puis ; mais j'y vais.

— Ne voyez-vous pas la société?

— Le moins que je puis ; mais, enfin, je la vois.

— N'avez-vous point d'amis?

— Le moins que je puis ! mais j'en ai.

— Croyez-vous donc que mes acteurs soient mauvais?

— Je ne les connais pas.

— Croyez-vous donc que la représentation de vos pièces ne piquera pas la curiosité?

— Si fait.

— Ne croyez-vous pas, enfin, que, grâce à tout cela, je puisse faire de l'argent?

— Je le crois, mais...

— Mais quoi?

— Il faut en faire avec d'autres pièces que les miennes.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'on ne vous les laissera pas jouer.

— On me refusera vos pièces?

— Oui.

— Quel motif donnera-t-on à ce refus?

— On n'en donnera pas.

— Cependant, mon cher ami, au fond de tout cela, il y a une raison.

— Sans doute.

— Cette raison, dites-la-moi.

— Mon ami, c'est un aveu pénible que vous me demandez.

— Faites-le pour moi.

— Je ne sais comment vous dire, à vous, une chose que j'ai honte de me dire à moi-même.

— Songez que ma fortune en dépend !

— Mon ami, je suis un auteur immoral.

— Bah !

(1) Voir, dans nos *Études dramatiques*, l'analyse critique de *Dix Ans de la vie d'une femme.*

— Oui.
— Qui a dit cela?
— *Le Constitutionnel*; de sorte que la chose s'est répandue de l'orient au couchant, et du midi au septentrion.
— Vous me désespérez!
— Que voulez-vous!...
— Je vais toujours leur envoyer vos pièces.
— Envoyez, mais ce sera inutile.
— Il me semble, cependant, que, quand ils les auront lues...
— Oui, mais ils ne les liront pas.
— Et ils les refuseront?
— Sur l'étiquette.
— Ah! par exemple, j'en veux avoir le cœur net.
— Ayez-en le cœur net, mon cher; il ne vous en coûtera rien que vos frais de loyer, si vous avez loué la salle.
— Mais certainement que je l'ai louée.
— Diable! envoyez, alors.
— Pas plus tard qu'aujourd'hui.
— Allez! seulement, prévenez-moi du refus, aussitôt que vous en serez prévenu vous-même.
— A quoi bon?
— Qui sait? peut-être alors aurai-je une idée.
— Pourquoi ne l'avez-vous pas tout de suite?
— Ah! mon cher, les idées sont des demoiselles fort capricieuses qui ne se laissent prendre qu'à leur fantaisie, et la fantaisie de mon idée est de ne se produire qu'après le refus de la censure grand-ducale.
— Allons, il faut bien en passer par les caprices de votre idée.

Et Doligny s'en alla, désespéré du refus probable qui le menaçait, et, cependant, ayant quelque espoir dans l'idée qui devait naître de ce refus.

Trois jours après, je le revis. Grâce à la protection de l'ambassadeur Belloc, un charmant homme, le refus ne s'était fait attendre que trois jours.

— C'était une grande faveur: il pouvait se faire attendre un mois, six semaines... toujours!
— Eh bien? dis-je en apercevant Doligny.
— Eh bien, ça y est.
— Refusé?
— Refusé.
— Quelles pièces aviez-vous envoyées?
— *Richard Darlington*, *Antony*, *Angèle*, *la Tour de Nesle*.
— Peste! vous n'y avez pas été de main morte! les quatre pièces les plus immorales d'un auteur immoral.
— Croyez-vous que, si j'en envoyais d'autres?...
— Inutile.
— Alors, il ne me reste plus qu'à utiliser votre idée!
— Vous tenez particulièrement à ces quatre pièces?
— Je crois que ce sont celles qui font le plus d'effet. Cependant, si vous croyez que vous obteniez plus facilement le visa pour d'autres...
— Oh! cela ne fait rien.
— Comment, cela ne fait rien?
— Du moment que je me charge de vous obtenir le visa, c'est tout ce qu'il vous faut?
— Parbleu! Et vous vous en chargez?
— Je m'en charge.

Je pris mon chapeau.

— Vous allez?
— Venez avec moi.
— Je vous suis de confiance.
— Et vous avez raison.

Je faisais, à cette époque, un grand ouvrage sur les peintres de la Galerie des offices. Je conduisis Doligny chez l'imprimeur.

— Mon cher Batelli, dis-je en entrant, il faut que vous me rendiez un service.
— Avec plaisir, monsou Doumasse.
— Voici ce dont il s'agit.
— Voyons!
— Il s'agit de me faire quatre cartons à ces quatre pièces, de changer les quatre titres, et de mettre un autre nom d'auteur.
— C'est facile. Soulement, expliquez-moi bien la çose.
— Vous voyez ce qu'il y a là?
— *Riçard Darlington*, drame en trois actes et en sept tableaux, par monsou Alessandre Doumasse.
— C'est cela... Eh bien, il s'agit de mettre: *l'Ambitieux ou le Fils du bourreau*, par M. Eugène Scribe.
— *Bene!* Après?
— Vous voyez ce qu'il y a là?
— *Angèle*, drame en cinq actes, par monsou Alessandre Doumasse.
— Il s'agit de mettre: *l'Echelle de femmes*, par M. Eugène Scribe.
— *Bene!* Après?
— Vous voyez ce qu'il y a là?
— *Antony*, drame en cinq actes, par monsou Alessandre Doumasse.
— Il s'agit de mettre: *l'Assassin par amour*, par M. Eugène Scribe.
— *Bene!* Après?
— Vous voyez ce qu'il y a là?
— *La Tour de Nesle*, par MM. Gaillardet et Doumasse.
— Il s'agit de mettre *l'Adultère puni*, par M. Eugène Scribe.
— *Bene! bene!*

Au bout d'une heure, les cartons étaient composés, tirés et collés; le même jour, les quatres pièces étaient déposées aux bureaux de la censure.

Trois jours après, elles étaient rendues avec le visa.

Les censeurs n'avaient pas fait la plus petite observation, n'avaient pas trouvé le plus petit mot à dire.

C'est tout au plus si le comité de censure n'avait pas proposé au grand-duc de fonder un prix de vertu en faveur de quatre pièces si édifiantes.

Le même soir, toute la ville, à l'exception de MM. les censeurs, savait qu'on venait de permettre la représentation de quatre pièces de M. Alexandre Dumas, cachées sous le pseudonyme moral d'Eugène Scribe.

Je n'ai jamais eu succès pareil. On trouva ces quatre ouvrages des chefs-d'œuvre d'innocence; le grand-duc, l'homme le plus innocent de son grand-duché, applaudit à tout rompre!

Scribe, à cette occasion, allait recevoir la croix de commandeur de Saint-Joseph. Par bonheur pour Scribe, quelqu'un révéla la supercherie au grand-duc.

Scribe en fut quitte pour la peur.

CCXXXI

PREMIER MOT SUR « LA TOUR DE NESLE » ET M. FRÉDÉRIC GAILLARDET. — LA « REVUE DES DEUX MONDES ». — M. BULOZ. — LE « JOURNAL DES VOYAGES ». — MES PREMIERS ESSAIS DANS LE ROMAN HISTORIQUE. — « ISABEL DE BAVIÈRE ». — UN HOMME D'ESPRIT DE CINQ PIEDS NEUF POUCES.

Abandonnons l'Italie — où nous retournerons au reste bientôt — et revenons aux pièces que, par un innocent subterfuge, comme dirait un auteur moral, je devais faire jouer dans la capitale de Son Altesse impériale le grand-duc de Toscane.

Il y en avait déjà deux de jouées à Paris au mois d'avril 1832, où nous sommes arrivés: *Antony* et *Richard*; mais il en restait deux à faire: *la Tour de Nesle* et *Angèle*.

Dieu me garde, au moment où j'en serai à la naissance de la première de ces pièces, de rien dire ou faire qui puisse réveiller les susceptibilités endormies de M. Gaillardet! J'ai, depuis le 2 juin 1832, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans passés, fait quelque chose comme quarante drames et huit cents volumes; on comprendra donc que je n'ai aucun intérêt à réclamer une paternité de plus ou de moins. Mais l'affaire a fait tant de bruit à cette époque, elle s'est dénouée si ostensiblement, que je n'ai presque pas le droit de la passer sous silence; seulement, quand nous en serons là, je promets de ne citer que des faits dont j'aurais la preuve, et de dépouiller ces faits de tout sentiment de haine ou d'agression.

Depuis ce temps, M. Gaillardet a quitté la France pour l'Amérique, Paris pour la Nouvelle-Orléans. A ma grande joie, il a, m'a-t-on dit, fait fortune là-bas; à ma plus grande joie encore, mes livres, à ce qu'on m'assure, n'ont pas été étrangers à sa fortune. — Tant mieux! — Heureux celui à qui la Providence fait un doux repos, et permet, au tiers de la vie à peine, après un début brillant, de jeter la plume, et de se reposer sur des lauriers français, les plus enviés de tous les lauriers, et sur les fleurs américaines, les plus brillantes de toutes les fleurs!

Celui-là, dans l'obscurité dissipée un instant autour de lui, mais qui revient peu à peu l'envelopper de son ombre amie, celui-là, comme Horace, garde pour chaque jour la chose joyeuse, et remet chaque jour le souci au lendemain; celui-là ne connaît pas la lutte quotidienne et le labeur nocturne; celui-là n'en est pas arrivé à vivre plus longtemps à la lumière de la lampe qu'à la clarté du soleil. Il peut se coucher à l'heure où chante le rouge-gorge, se réveiller à l'heure où chante l'alouette; rien n'interrompt pour lui l'ordre de la nature: ses jours sont des jours, ses nuits sont des nuits; et, quand arrive son dernier jour ou sa dernière nuit, il a vécu sa vie et dans sa vie.

Moi, j'aurai passé à travers la mienne, emporté par la loco-

motive effrénée du travail, je ne me serai assis à aucune de ces tables aux longs festins où s'enivrent les autres, j'aurai goûté à toutes les coupes ; et les seules que j'aurai épuisées, — car l'existence de l'homme, si rapide qu'elle soit, a toujours du temps pour celles-là, — les seules que j'aurai épuisées seront les coupes amères !

A cette époque de 1832, au reste, je n'étais pas encore le travailleur que je suis devenu depuis. J'étais un jeune homme de vingt-neuf ans, ardent au plaisir, ardent à l'amour, ardent à la vie, ardent à tout enfin, excepté à la haine.

C'est une chose étrange que je n'aie jamais pu haïr pour un tort ou une offense personnels. Si j'ai conservé dans mon cœur quelque antipathie ; si j'ai manifesté, soit dans mes paroles, soit dans mes écrits, quelques sentiments agressifs, c'est contre les gens qui, en art, se sont opposés à la grandeur ; qui en politique, se sont opposés au progrès. Si j'attaque aujourd'hui, après vingt-cinq ans écoulés, M. Viennet, M. Jay, M. Etienne, toute l'Académie, enfin, ou du moins la majeure partie de ses membres, ce n'est point parce que ces messieurs, en général, ont signé des pétitions contre nous, ou, en particulier, ont fait défendre mes pièces : c'est parce qu'ils ont empêché la France de marcher à la conquête souveraine de l'art, de fonder une monarchie universelle de l'intelligence. Si j'en veux, après trente ans, au roi Louis-Philippe, ce n'est pas de m'avoir supprimé mes gratifications parce que je m'occupais de littérature, ou d'avoir exigé ma démission, parce que j'avais un drame reçu au Théâtre-Français ; c'est parce que ce prétendu citoyen avait une haine raisonnée contre les idées nouvelles, une répulsion instinctive pour tout mouvement qui tendait à faire faire un pas à l'espèce humaine. Or, comment voulez-vous que, moi, le mouvement, j'admette sans discussion, quelque part que je les rencontre, la mort ou l'immobilité, qui est le simulacre de la mort !

Or, en 1832, déjà je commençais à trouver que faire du théâtre, je ne dirai point ne m'occupait pas assez, mais m'occupait trop de la même occupation. J'avais, comme je l'ai dit, essayé d'écrire quelques petites nouvelles : *Laurette, le Cocher de cabriolet, la Rose rouge*. J'ai raconté que j'avais fait imprimer, sous le titre de *Nouvelles contemporaines*, ce volume à mes frais, ou plutôt aux frais de ma pauvre mère et qu'il s'en était vendu six exemplaires à trois francs ; ce qui me laissait à cinq cent quatre-vingt-deux francs au-dessous de mes frais.

Un des cinq exemplaires vendus, ou plutôt, probablement, un des trois ou quatre cents exemplaires donnés, était tombé entre les mains de M. le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, et il avait jugé que, si faibles que fussent ces nouvelles, l'auteur qui les avait écrites pourrait, en travaillant, faire quelque chose.

Ce directeur se nommait M. Buloz. Sous le règne de Louis-Philippe, il était devenu une puissance dans l'Etat ; aujourd'hui encore, il est resté une puissance dans la littérature.

Il est bien entendu que ce n'est point par sa valeur littéraire personnelle que M. Buloz est une puissance ; c'est par la valeur littéraire des autres, employée à forte dose.

Nous avons inventé, Hugo, Balzac, Soulié, de Musset et moi, la littérature facile ; et nous avons, tant bien que mal, réussi à nous faire une réputation avec cette littérature, si facile qu'elle fût.

M. Buloz avait inventé, lui, la littérature ennuyeuse ; et, tant bien que mal, il s'est fait une fortune avec cette littérature, si ennuyeuse qu'elle soit.

Il va sans dire que, pour son compte, M. Buloz n'a jamais fait non seulement une ligne de littérature facile, mais même une ligne de littérature ennuyeuse.

Ce n'est point que, quand M. Buloz s'avise d'écrire, il ne soit ennuyeux comme M. tel ou tel, et même davantage ; mais il ne suffit pas d'écrire pour faire de la littérature.

M. Nisard a difficilement, laborieusement, ennuyeusement expliqué un jour ce que c'était que la littérature facile. Nous tâcherons de dire, nous, et de dire d'une façon amusante, ce que c'est que la littérature ennuyeuse.

Il est vrai que nous pourrions mettre un renvoi ici, et dire « Voir M. Désiré Nisard ou M. Philarète Chasles ; » mais nous connaissons nos lecteurs, ils aimeraient mieux nous croire que d'y aller voir.

MM. Désiré Nisard et Philarète Chasles viendront à leur tour. Occupons-nous maintenant de M. Buloz.

M. Buloz, d'abord compositeur, puis prote dans une imprimerie, était, en 1830, un homme de trente-quatre ou trente-cinq ans, pâle de teint, avec une barbe rare, les yeux mal d'accord, les traits plutôt effacés que caractéristiques, les cheveux jaunâtres et clairsemés ; au moral, taciturne, presque sombre, mal disposé à répondre par une surdité naissante, maussade dans ses bons jours, brutal dans ses mauvais, en tout temps d'un entêtement coriace.

Je l'avais connu par Bixio et par Bocage. Tous deux, à cette époque, étaient liés avec lui. M. Buloz a été, depuis, pour eux ce qu'il est pour tout le monde, c'est-à-dire infidèle à une amitié quand il n'est point ingrat à un service. Je ne saurais dire comment il est aujourd'hui avec Bixio ; mais je crois pouvoir assurer qu'il est très mal avec Bocage.

Nous n'étions pas riches à cette époque ; nous mangions dans un petit restaurant de la rue de Tournon, attenant à l'hôtel de l'*Empereur Joseph II*, et où l'on servait des dîners pas très mauvais, ma foi ! à six sous le plat.

L'ambition de M. Buloz était d'avoir une Revue ; j'eus le bonheur de l'aider dans cette ambition, je crois avoir déjà dit comment ; qu'on m'excuse si je me répète.

M. Ribing de Leuven avait un journal qui marchait assez mal, un journal de luxe, comme les gens riches ou à fantaisies en ont pour se ruiner ; — on l'appelait le *Journal des Voyages*.

Adolphe et moi décidâmes M. de Leuven à vendre ce journal à Buloz.

Buloz, Bocage, Bonnaire et je crois même Bixio, réunirent quelques fonds, et devinrent propriétaires du susdit journal, qui prit le titre de *Revue des Deux Mondes*.

Cela se passait en 1830 ou 1831.

Nous nous mîmes tous à travailler de notre mieux à ce journal, que nous regardions comme un enfant couvé en commun, et que nous aimions d'un amour paternel.

Le premier lait que je lui donnai à sucer pour mon compte fut un *Voyage en Vendée* qu'on a retrouvé en partie dans mes Mémoires.

Puis voici ce qui m'arriva :

J'ai dit ma profonde ignorance historique, j'ai dit mon grand désir d'apprendre ; j'entendais fort parler du duc de Bourgogne : je lus l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de Barante.

Pour la première fois, un historien français laissait à la chronique tout son pittoresque, à la légende toute sa naïveté.

L'œuvre commencée par les romans de Walter Scott s'acheva dans mon esprit. Je ne me sentais pas encore la force de faire un roman tout entier ; mais il se produisait alors un genre de littérature qui tenait le milieu entre le roman et le drame, qui avait quelque chose de l'intérêt de l'un, beaucoup du saisissant de l'autre, où le dialogue alternait avec le récit ; on appelait ce genre de littérature : scènes historiques.

Avec mon aptitude déjà bien décidée au théâtre, je me mis à découper, à raconter et à dialoguer des scènes historiques tirées de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

Elles étaient empruntées à l'une de ces époques les plus dramatiques de la France, au règne de Charles VI ; elles me donnaient la figure échevelée du roi fou, la poétique figure d'Odette, l'impérieuse et adultère figure d'Isabel de Bavière, l'insoucieuse figure de Louis d'Orléans, la terrible figure de Jean de Bourgogne, la pâle et poétique figure de Charles VII ; elles me donnaient l'Ile-Adam et son épée, Tanneguy Duchatel et sa hache, le sire de Giac et son cheval, le chevalier de Bois-Bourdon et son pourpoint doré, Périnet Leclerc et ses clefs.

Puis, elles m'offraient l'avantage, à moi, déjà metteur en scène, de me donner un théâtre connu où faire mouvoir mes personnages, puisque les événements se passaient aux environs de Paris, et à Paris même.

Je commençai à composer mon livre, le poussant devant moi comme un laboureur fait de sa charrue, sans savoir précisément ce qu'il adviendrait. Il en advint *Isabel de Bavière*.

Au fur et à mesure que j'achevais ces scènes, je les portais à Buloz ; Buloz les portait à l'imprimerie, les imprimait, et, tous les quinze jours, les abonnées me lisaient.

Dès ce moment éclatèrent dans ces essais mes deux principales qualités, celles qui donneront dans l'avenir quelque valeur à mes livres et à mes pièces de théâtre : le dialogue, qui est le fait du drame ; le récit qui est le fait du roman.

Ces qualités, — on sait avec quelle insouciante franchise je parle de moi, — ces qualités, je les ai à un degré supérieur.

A cette époque, je n'avais pas encore découvert en moi deux autres qualités non moins importantes, et qui dérivent l'une de l'autre ; la gaieté, la verve amusante.

On est gai, parce que l'on se porte bien, parce qu'on a un bon estomac, parce qu'on n'a pas de motifs de chagrin. Cela, c'est la gaieté de tout le monde.

Mais, moi, j'ai la gaieté persistante, la gaieté qui se fait jour, non pas à travers la douleur, — toute douleur me trouve, au contraire, ou compatissant pour les autres, ou profondément atteint dans moi-même, — mais qui se fait jour à travers les tracas, les chagrins matériels, et même les dangers secondaires.

On a de la verve parce qu'on est gai ; mais souvent cette verve s'éteint comme une flamme de punch, s'évapore comme une mousse de vin de Champagne.

Un homme gai, nerveux, plein d'entrain en paroles, est parfois lourd et maussade seul, en face de son papier, la plume à la main.

Au contraire, le travail m'excite ; dès que j'ai la plume à la main, une réaction s'opère ; mes plus folles fantaisies sont souvent sorties de mes jours les plus nébuleux. Supposez un orage avec des éclairs roses.

Mais, comme je l'ai dit, à cette époque de ma jeunesse, je ne me connaissais ni cette verve ni cette gaieté.

Un jour, je recommandais Lassailly à Oudard. Il s'agissait d'un secours, je crois. Ma lettre au lieu d'être lamentable était gaie, mais, dans sa gaieté, pressante et imprégnée de cœur.

Lassailly lut la lettre, qu'il devait remettre lui-même, et, se retournant de mon côté d'un air stupéfait :

— Tiens ! dit-il, c'est drôle !

— Quoi ?

— Vous avez donc de l'esprit, vous?

— Pourquoi n'en aurais-je pas? Envieux !

— Ah ! c'est que vous seriez peut-être le premier homme de cinq pieds neuf pouces qui en eût eu !

Je me rappelai plus d'une fois, en faisant Porthos, ce mot plus profond qu'il ne parait au premier abord.

Mon brevet d'esprit me fut donc donné par Lassailly, garçon qui ne manquait pas d'un certain mérite, mais qui, du côté de l'esprit, était aussi mal partagé de la nature que l'était, du côté de la finesse, le renard auquel on avait coupé la queue.

D'ailleurs, à cette époque, j'aurais reconnu cette merveilleuse qualité de la gaieté, que je l'eusse renfermée au fond de moi-même, et cachée avec terreur à tous les yeux.

Alors, la seule gaieté permise était la gaieté satanique, la gaieté de Méphistophélès ou de Manfred.

Gœthe et Byron étaient les deux grands rieurs du siècle.

J'avais mis, comme les autres, un masque sur mon visage. Voyez mes portraits de cette époque-là : il y en a un de Devéria, fait en 1831, qui peut parfaitement, et avec quelques modifications, devenir le portrait d'Antony.

Ce masque, au reste, devait tomber peu à peu, et laisser mon visage à découvert dans les *Impressions de voyage*.

Mais, je le répète, en 1832, je posais encore pour Manfred et Childe Harold.

Or, comme on n'a, quand on est un tempérament impressionnable, de ces sortes de travers-là qu'avec une époque tout entière, l'époque qui posait elle-même pour le sombre et pour le terrible, après avoir fait un succès à mes débuts, comme poéte dramatique, fit un succès à mes débuts comme romancier.

CCXXXII

SUCCÈS DE MES « SCÈNES HISTORIQUES ». — CLOVIS ET HLODEWIG. — JE VEUX ME METTRE A ÉTUDIER SÉRIEUSEMENT L'HISTOIRE DE FRANCE. — L'ABBÉ GAUTHIER ET M. DE MOYENCOURT. — CORDIER-DELANOUE ME RÉVÈLE AUGUSTIN THIERRY ET CHATEAUBRIAND. — NOUVEAUX ASPECTS DE L'HISTOIRE. — UN DRAME EN COLLABORATION AVEC HORACE VERNET ET AUGUSTE LAFONTAINE. — « ÉDITH AUX LONGS CHEVEUX ».

Mes *Scènes historiques sur le règne de Charles VI* furent un des premiers succès de la *Revue des Deux Mondes*.

Ce succès me décida à faire une suite de romans qui s'étendraient du régne de Charles VI jusqu'à nos jours.

Mon premier désir est toujours illimité ; ma première inspiration est toujours pour l'impossible. Seulement, comme je m'y entête, moitié par orgueil, moitié par amour de l'art, j'arrive à l'impossible. Comment? — J'essayerai de vous le dire, mais je ne le comprends pas bien moi-même : — en travaillant comme personne ne travaille, en retranchant de la vie tous ses détails, en supprimant le sommeil.

Ce désir une fois formulé dans ma pensée, je ne fus donc plus préoccupé que de le mettre à exécution.

Ayant trouvé un filon d'or dans le puits que j'avais creusé au commencement du XVe siècle, je ne doutais pas, tant était grande ma confiance en moi-même, qu'à chaque puits que je creuserais dans un siècle plus rapproché de nous, je ne trouvasse un filon, sinon d'or, du moins de platine ou d'argent.

Je mets l'argent en dernier, parce qu'à cette époque le platine avait encore une valeur intermédiaire entre l'argent et l'or.

Pourtant une chose m'inquiétait : du XIVe au XIXe siècle c'est-à-dire de Charles VI à Napoléon, j'apprendrais bien l'histoire au public en l'apprenant à moi-même; mais qui me l'apprendrait de Clovis à Charles VI?

Qu'on me pardonne de dire *Clovis*. Je le disais alors, je le dis encore aujourd'hui, mais, de 1833 à 1840, j'ai dit *Hlodewig*.

Il est vrai que personne ne me comprenait ; c'est pour cela que je suis revenu à dire *Clovis*, comme tout le monde.

Je résolus de faire, en quelques pages, une manière d'introduction à mon roman d'*Isabel de Bavière*, roman destiné à ouvrir la série de mes romans historiques.

Vous allez juger de mon ignorance, et apprécier ma naïveté, car je vais vous dire une chose que personne bien certainement n'avouerait.

Pour apprendre l'histoire de France, dont je ne savais pas le premier mot en 1831, — excepté ce qui avait rapport à Henri III, — et que, d'après le dire général, je tenais pour l'histoire la plus ennuyeuse du monde, j'achetai l'*Histoire de France*, par demandes et par réponses, de l'abbé Gauthier, revue et corrigée depuis par M. de Moyencourt.

Et je me mis bravement à étudier l'histoire de France, prenant le plus sérieusement du monde des notes dans le genre de celles-ci, lesquelles résumaient poétiquement tout un chapitre :

En l'an quatre cent vingt, Pharamond, premier roi,
Est connu seulement par la salique loi.

—

Clodion, second roi, nommé le Chevelu,
Au fier Aétius cède, deux fois vaincu.

—

Francs, Bourguignons et Goths triomphent d'Attila
Chilpéric fut chassé, mais on le rappela.

—

Clovis, à Tolbiac, fit vœu d'être chrétien ;
Il défait Gondebaud, tue Alaric, arien ;
Entre ses quatre fils partage ses Etats,
Source d'atrocités, de guerres, d'attentats.

—

Childebert, en cinq cent, eut Paris en partage ;
Les Bourguignons, les Goths éprouvent son courage.

Et cela continuait jusqu'à Louis-Philippe, dont voici le distique :

Philippe d'Orléans, tiré de son palais,
Succède à Charles Dix, par le choix des Français.

Il y avait, dans ces quatrains et ces distiques, si instructifs qu'ils fussent, une singularité qui m'attristait bien un peu : c'est que, parmi tous ces vers, il ne s'en trouvait que deux qui fussent féminins. A la vérité, il pouvait y avoir une raison à cela : cette *Histoire de France* étant particulièrement destinée aux collèges, il s'agissait, sans doute, de faire venir le moins possible de mauvaises idées aux écoliers en leur rappelant, même indirectement, *un genre* qui a perdu la race humaine.

Je prenais donc mes notes avec acharnement, estimant déjà que je savais assez l'histoire pour commencer à l'apprendre aux autres, lorsque, par fortune, Delanoue entra dans mon cabinet de travail.

Si vite que j'eusse caché mon abbé Gauthier, corrigé par M. de Moyencourt, Delanoue vit le mouvement.

— Que lisais-tu donc là? me demanda-t-il.

— Rien.

— Comment, rien? Tu tenais un livre !

— Oh ! un livre .. oui.

Sans doute crut-il que c'était un livre obscène, et que je voulais le lui cacher.

Il insista de telle façon, qu'il n'y avait pas moyen de résister.

— Tiens, lui dis-je, un peu humilié d'être surpris dans une lecture élémentaire, c'est une histoire de France.

— Bon ! l'histoire de l'abbé Gauthier. . Connu !

Et, sans avoir besoin de jeter le moins du monde les yeux sur le livre :

— Neuf cent quatre-vingt-sept voit Capet sur le trône.
Ses fils ont huit cents ans conservé la couronne !

dit-il.

— Oh ! tu sais cela par cœur?

— C'est le pendant des *Racines grecques*.

Ο, se doit compter pour septante ;
Ὀβελός, a broche tournante.

Delanoue prenait à mes yeux, comme instruction, des proportions fantastiques.

— Comment, tu ne connais pas *l'Histoire de France*, par l'abbé Gauthier, et le *Jardin des Racines grecques*, par M. Lancelot ?

— Je ne connais rien, mon cher !

— Ça doit bien te faire rire.
— Mais pas trop.
— Alors, pourquoi lis-tu cela?
— C'est que je voudrais avoir des notes précises sur les premiers siècles de notre histoire.
— Et tu cherches cela dans l'abbé Gauthier?
— Tu vois.
— Ah! tu es bon! Est-ce là dedans que tu as pris tes notes pour *Henri III?*

Henri Trois, de Pologne, en France est ramené,
Redoute les ligueurs, et meurt assassiné.

— Non, c'est dans l'Estoile, dans Brantôme, dans d'Aubigné, dans la *Confession de Sancy*; mais je ne sache pas qu'il y ait quelque chose de pareil sur Mérovée ou Clovis.
— D'abord, on ne dit pas Mérovée et Clovis.
— Comment dit-on?
— On dit Mero-Wig et Hlode-Wig; ce qui signifie *éminent guerrier* et *guerrier célèbre*.
— Où as-tu vu cela?
— Parbleu! dans les *Lettres sur l'histoire de France*, par Augustin Thierry.
— Les *Lettres sur l'histoire de France*, par Augustin Thierry?
— Oui.
— Où les trouve-t-on?
— Partout.
— Combien cela coûte-t-il?
— Peut-être dix francs, douze francs, je ne sais pas bien.
— Te charges-tu de m'acheter cela, et de le faire envoyer en sortant?
— C'est la chose du monde la plus facile.
— Connais-tu d'autres livres sur cette époque-là?
— Il y a les *Études historiques*, de Chateaubriand, puis les sources.
— Quelles sources?
— Les auteurs de la décadence, Jornandès, Zozime, Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours.
— Tu as lu tous ces auteurs-là?
— Oui, en partie.
— Et l'abbé Gauthier ne les avait pas lus?
— D'abord, il n'avait pu lire Augustin Thierry, qui a écrit surtout depuis sa mort. Quant à Chateaubriand, il était son contemporain, et les historiens ne lisent jamais leurs contemporains; enfin, quant à Jornandès, à Zozime, à Sidoine Apollinaire et à Grégoire de Tours, je soupçonne l'abbé Gauthier de n'avoir pas même connu leur existence.
— Mais avec quoi donc a-t-il fait son histoire?
— Mais avec les abbés Gauthier qui ont écrit les mêmes histoires avant lui.
— Te charges-tu de m'acheter Chateaubriand, en même temps que Thierry?
— Parfaitement.
— Tiens, voici de l'argent... Je ne te renvoie pas.
— Non; mais tu voudrais avoir ton Augustin Thierry et ton Chateaubriand?
— Je te l'avoue.
— Dans un quart d'heure, tu les auras.

Un quart d'heure après, je les eus.

J'ouvris au hasard. J'étais tombé sur Augustin Thierry.

Je lus, — je me trompe, — je ne lus pas, je dévorai le merveilleux travail de l'auteur de la *Conquête des Normands* sur les rois de la première race; puis ces espèces de scènes historique intitulées *Récits mérovingiens*.

Alors, sans même avoir besoin d'ouvrir Chateaubriand, tous les spectres de ces rois, debout au seuil de la monarchie, m'apparurent à partir du moment qu'ils s'étaient faits visibles aux yeux du savant chroniqueur, — depuis Clodion, *à qui ses éclaireurs rapportent que la Gaule est la plus noble des régions, remplie de toute espèce de biens, plantée de forêts d'arbres fruitiers*, et qui porte le premier sur le territoire des Gaules la domination des Francs, — jusqu'au grand et religieux Karl, *se levant à table plein d'une grande crainte, se mettant à une fenêtre qui regardait l'Orient, et y demeurant très longtemps et les bras croisés, pleurant et n'essuyant pas ses larmes*, parce qu'à l'horizon il voyait apparaître les vaisseaux normands.

Je vis ce dont je ne me doutais pas enfin, un monde tout entier vivant, à la distance de douze siècles, dans l'abîme sombre et profond du passé.

Je restai anéanti.

J'avais cru jusque-là Clovis et Charlemagne des ancêtres de Louis XIV; mais voilà que, sous la plume d'Augustin Thierry, une espèce de géographie nouvelle se faisait, chaque race coulait isolément, suivait son véritable cours à travers les âges: Gaulois, immenses comme un lac, — Romains, majestueux comme un fleuve, — Francs, terribles comme une inondation, — Huns, Burghunds, West-Goths, dévorants et rapides commes des torrents.

Quelque chose de pareil à ce qui s'était passé en moi chez le général Foy se manifesta de nouveau. Je vis que, pendant les neuf années qui venaient de s'écouler, je n'avais rien ou presque rien appris; je me rappelai mes conversations avec Lassagne; je compris qu'il y avait plus à voir dans le passé que dans l'avenir; j'eus honte de mon ignorance, et je serrai presque convulsivement ma tête dans mes deux mains.

Pourquoi donc ceux qui savaient ne produisaient-ils pas?

Oh! c'est que j'ignorais, à cette époque, avec quelle paternelle bonte Dieu traite les hommes; comment il fait des uns les mineurs qui tirent de la terre l'or et les diamants, des autres les orfèvres qui les cisellent et qui les montent.

J'ignorais que Dieu avait fait d'Augustin Thierry un mineur, et de moi un orfèvre.

Je restai sept ou huit jours hésitant devant l'énorme tâche qui me restait à accomplir; puis, pendant cette halte, mon courage m'étant revenu, je me mis bravement à l'œuvre, oubliant tout pour cette étude de l'histoire.

Ce fut dans cette période que je fis *Teresa* et la pièce dont je vais parler.

Horace Vernet avait envoyé de Rome un grand tableau représentant *Edith aux longs cheveux cherchant le corps d'Harold sur le champ de bataille d'Hastings*.

C'était un tableau appartenant à la catégorie que Vernet appelle en riant sa grande peinture.

Le tableau m'avait singulièrement séduit, non pas à cause du sujet, mais à cause du nom de l'héroïne.

Il me prit fantaisie de faire un drame qui aurait nom *Edith aux longs cheveux*.

On ne pouvait faire qu'en vers un drame qui portait un titre si poétique.

Charles VII m'avait un peu familiarisé avec ce que l'on appelle encore aujourd'hui à l'Académie la langue des dieux.

Comment tout ce que j'entrevoyais, et dont l'étude était pour moi d'une absolue nécessité, comment tout cela tiendrait-il dans ma pauvre tête sans la faire éclater?

Et remarquez bien que je n'entrevoyais encore que la première race.

Comment me débrouillerais-je au milieu de Charlemagne et de ses fils, représentant les intérêts et les types de la race franque? Comment reconnaîtrais-je ces Eudes, ces Robert, rois nationaux, poussant et régnant sur cette terre conquise, dont ils vont être les Camille et les Pélage?

C'était effrayant de ne rien savoir, à trente ans, de ce que les autres hommes savent à douze.

J'avais étudié le théâtre; je le savais à être content de moi: il me fallait étudier l'histoire comme le théâtre, et, derrière cette histoire, barrière placée sur mon chemin, qui me disait qu'il n'y aurait pas une nouvelle étude à faire, plus longue, plus sèche, plus ardue que les précédentes?

L'étude du théâtre m'avait pris cinq ou six ans. Combien de temps allait me prendre l'étude de l'histoire?

Hélas! j'étudierais donc toute ma vie!

Et, si j'eusse étudié à l'âge des autres, je n'aurais donc plus rien à faire qu'à produire!

De mon drame, je n'avais encore que le titre.

Il va sans dire que je ne savais de la bataille d'Hastings que ce j'en avais lu dans l'*Ivanhoe* de Walter Scott.

Aussi, je comptais faire, non pas un drame historique, mais quelque chose comme le *Cymbeline* de Shakspeare.

Sur ces entrefaites, je lus, par hasard, un roman d'Auguste Lafontaine; — je voudrais bien vous dire lequel, mais je n'en sais plus rien; — tout ce que je me rappelle, c'est que l'héroïne se nomme Jacobine.

On faisait prendre un narcotique à cette Jacobine, on l'endormait, on la faisait passer pour morte, et grâce à cette mort supposée qui la déliait des entraves de la terre, elle pouvait épouser son amant.

Cela ressemblait bien un peu à *Roméo et Juliette*; mais quelle est ici-bas l'idée qui ne ressemble pas peu ou prou à une autre idée?

Vous remarquerez qu'il y avait déjà bien longtemps que j'avais ce diable de roman dans la tête; car je l'avais, au mois d'août 1830, proposé à Harel, au lieu et place de *Napoléon*, qu'à toute force je ne voulais pas faire.

On a vu comment Harel combattit et vainquit ma résistance.

Quant à *Edith aux longs cheveux*, il l'avait refusée net, et vous allez voir tout à l'heure qu'il n'avait pas si mal fait.

Voici ce que c'était qu'*Edith aux longs cheveux*; vous la reconnaîtrez sous un autre nom, vêtue d'une autre manière, et, au lieu de marcher en cinq actes, traînant derrière elle une queue de huit tableaux.

Une jeune fille abandonnée vit dans un espèce d'Eden, au milieu des ombrages verts, des oiseaux chantants et des fleurs; une rivière coule, rongeant un des angles de son jardin, et sur cette rivière, comme sur l'Arno ou sur le canal de la Brenta, passent de beaux jeunes gens qui lui font rêver l'amour, de beaux gentilshommes qui lui font rêver l'ambition.

Un de ces gentilshommes l'aperçoit, s'arrête devant la gracieuse apparition, pénètre dans ce qu'il croit un palais de

fée, et trouve une jeune fille qui lui semble la sœur des oiseaux et des fleurs au milieu desquels elle vit ; comme eux, elle chante ; comme elles, elle est blanche, rose et parfumée.

Il aime Edith.

Quant à Edith, elle n'aime rien, que la cour, les bals, les fêtes, la souveraine puissance.

Ethelwood est le favori du roi ; elle se laissera aimer par Ethelwood, en attendant.

Edith est une de ces femmes blanches comme le marbre, froides et sans cœur comme lui ; une statue de courtisane antique retrouvée dans les fouilles de Pompei, et qui s'est animée au jour et au soleil. Elle vit, voilà tout ; mais ne lui demandez pas d'aimer.

Il est assez rare que je crée de ces sortes de rôles dans mes livres ou dans mes drames, mais j'avais alors un exemple sous les yeux. L'exemple m'entraîna. Il y a toujours un peu du monde matériel extérieur dans le monde idéal et intérieur de l'artiste.

Elle a dit à Ethelwood qu'elle l'aimait, mais elle ne l'aime point. Derrière Ethelwood, elle a vu le roi.

Le roi aussi l'a vue ; c'est la fatalité qui veut qu'on ne puisse voir certaines femmes sans les aimer.

Le roi a vu Edith, et l'aime.

Mais qui est-elle, et comment arriver auprès d'elle? Lui, roi, ne sait rien de tout cela ; il lui faut des ministres pour son amour, comme il lui en faut pour son royaume ; mais, si Ethelwood l'aide à porter la moitié de sa puissance, Ethelwood l'aidera à porter le poids de cet amour.

Ce qu'Ethelwood avait craint arrive : le roi aime la même femme que lui.

Cette femme, c'est sa vie ; il veut la soustraire au roi, à quelque prix que ce soit.

C'est le lendemain qu'il doit venir visiter Edith avec le roi. Il a la nuit devant lui et pour lui, — la nuit, cette fidèle alliée des amants, nous devrions dire cette capricieuse amie, car elle en trahit presque autant qu'elle en sert !

Il part ; deux heures après, il est près d'Edith.

Il serre dans sa main un flacon plein d'un puissant narcotique qui n'existe qu'au théâtre, et qu'on ne trouve que chez les pharmaciens de Shakspeare.

En la voyant si belle, si jeune, presque aimante pour la première fois, — car elle pense au roi, tout en caressant Ethelwood, — l'amant hésite même à endormir ce chef-d'œuvre de la création. Le Sommeil, disaient les anciens, est frère de la Mort. Si la fleur allait être jalouse du frère, et allait cueillir, comme une fleur de tombe, l'âme de cette belle enfant pendant son sommeil !

Une ballade que chante Edith sur une vassale épousée par un roi le décide ; le narcotique est versé dans le verre de la jeune fille : à peine l'a-t-elle bu, qu'une langueur mortelle s'empare de toute sa personne ; elle se sent engourdir ; elle crie, appelle, repousse instinctivement Ethelwood, et s'endort désespérée, croyant qu'elle meurt.

Lui, retourne au palais ; le lendemain, quand il reviendra avec le roi, le roi et lui trouveront Edith au tombeau.

Edith est déposée dans le caveau mortuaire ; le roi et Ethelwood descendent dans le sépulcre ; le roi s'agenouille. Ethelwood reste debout, la main sur le cœur de la jeune fille, craignant que, d'un moment à l'autre, la vie ne reparaisse dans la mort. Il lui semble sentir un léger battement d'artères, il lui semble que le marbre glacé se réchauffe peu à peu... Qu'arriverait-il si Edith allait se réveiller?

Il se fait un prétexte de la douleur du roi, et l'entraîne juste au moment où le cœur d'Edith commence à tressaillir sous sa main.

Edith restée seule se réveille comme Juliette ; mais, en se réveillant Juliette trouve là Roméo qui l'attend. Edith est seule avec les morts, avec les terreurs et les superstitions de la jeune fille : elle crie, elle appelle, elle secoue la porte du sépulcre ; la porte s'ouvre, Ethelwood paraît.

Pour la première fois, elle se jette dans ses bras, avec l'effusion de la reconnaissance. Ce n'est pas un roi qui lui apporte une couronne, c'est quelque chose de bien plus grand, de bien plus précieux, de bien plus providentiel : c'est un sauveur qui lui apporte la vie.

Pendant quelques secondes, elle l'aime de toute la force de sa vie, qu'elle a cru perdre.

Cette expression est si franche, si vraie, si instantanée, qu'elle trompe le pauvre amant. Il se croit aimé ; il croit pouvoir tout dire à la jeune fille.

Le roi l'a vue et est amoureux d'elle.

Alors, pour le public seulement, sous le masque de la fille aimante, commencent à apparaître un à un les traits de la femme ambitieuse.

Ethelwood avoue donc sa ruse à Edith : il lui apprend comment il lui a fait prendre un narcotique, comment il l'a endormie ; il lui révèle ce qu'il lui avait caché jusqu'alors, c'est-à-dire qu'il est un des premiers seigneurs de l'Etat ; mais cela ne suffit plus à Edith ! il lui raconte que, pendant son sommeil, le roi est descendu dans son caveau, a prié à genoux près de ce corps adoré qu'il prenait pour un cadavre ; et que lui, Ethelwood, en proie à toutes les angoisses du désespoir, attendait, un poignard à la main, le premier mouvement d'Edith et le premier soupçon du roi pour poignarder le roi.

Au milieu du récit du pauvre fou, Edith ne suit que sa propre pensée. Le roi l'aime ! Pourquoi, au lieu d'être la femme du favori du roi, ne serait-elle pas la femme du roi?...

Le roi, pendant qu'il était sur cette tombe, ne lui a-t-il point passé au doigt son anneau de fiançailles?... Un anneau, c'est une couronne en petit !

Cependant, il faut sortir de cette tombe, qui pèse si fort sur la poitrine d'Edith, et profiter de la nuit pour gagner le château d'Ethelwood. Ethelwood va explorer les environs ; puis, si le chemin est solitaire, il reviendra chercher Edith.

Edith reste un instant seule. Cet instant, elle l'emploie à chercher la trace des pieds du roi sur les dalles humides, les traces de sa main sur le marbre glacé. Dans ce court instant, elle dévoile tout son cœur, abîme d'ambition où s'est englouti l'amour.

Ethelwood revient la chercher.

C'est presque à regret qu'elle quitte ce tombeau, où un roi l'a baisée au front, et a passé une bague à son doigt.

A l'acte suivant, on est au château du comte. Édith semble heureuse. Ethelwood est heureux.

On annonce l'arrivée du roi. Que vient-il faire chez le comte?

Edith le saura ; car, obligée de se cacher pour ne pas être vue du roi, elle se cachera de manière à ne pas perdre un mot de ce qu'il dira au comte.

Le roi est profondément atteint. Comme tout cœur blessé, son cœur cherche la lutte ; la guerre avec la France va offrir une diversion à sa douleur ; il passera sur le continent. Mais il a besoin qu'une main ferme et sûre gouverne ses Etats en son absence ; il a pensé à Ethelwood ; Ethelwood sera régent, et, pour le récompenser de son dévouement, bien plus que pour l'attacher aux intérêts du royaume, — sûr comme il l'est de sa loyauté, — il lui donnera sa sœur pour femme.

Ethelwood essaye de repousser ce double honneur : la princesse Eléonor, — je crois qu'elle s'appelait Eléonor, je n'en suis pas bien sûr : mais le nom de la princesse ne fait rien à la chose : en argot de théâtre, cela s'appelle la princesse *Bouche Trou* ; — la princesse Eléonor ne l'aime pas, objecte-t-il. Ethelwood se trompe, la princesse Eléonor l'aime.

Ethelwood refuse tout.

Ce refus étonne d'abord le roi, puis l'irrite... Une querelle s'allume entre le sujet et le roi.

Le sujet porte la main à la garde de son épée.

Dès lors, il a tout encouru, confiscation, dégradation, mort sur l'échafaud.

Ethelwood sera pauvre, Ethelwood renoncera à la noblesse, Ethelwood bravera la mort, mais il n'épousera pas une autre femme qu'Edith.

Le roi sort, défendant à Ethelwood de le suivre : mais Ethelwood est l'hôte du roi ; il doit le reconduire jusqu'à la porte du château ; il doit lui tenir l'étrier ; il doit lui présenter le genou pour monter à cheval.

A peine le roi est-il sorti, et le comte a-t-il disparu derrière lui, qu'une épaisse tapisserie se soulève, et qu'Edith entre en scène.

Elle n'a rien vu, sinon que le roi est jeune et beau : elle n'a rien entendu, sinon qu'il l'aime. Le dévouement d'Ethelwood, son refus d'épouser la sœur du roi, le danger qu'il court, tout cela a glissé sur son cœur comme un souffle sur un miroir.

Elle va à la fenêtre.

Ethelwood, à genoux, présente l'étrier au roi.

Dans ce qui, aux yeux de la noblesse, est un honneur, Edith ne voit, elle, qu'une honte ; et, en regardant ce roi, tout couvert d'or et de pierreries, enveloppé des hommages d'un peuple comme d'un manteau de pourpre, se grandissant de la bassesse de ce qui l'entouré, il lui arrive de murmurer tout bas :

— Si je devenais reine !...

En ce moment, Ethelwood rentre.

Sa résolution est prise, et Edith va la connaître. Il demande une plume, du papier et de l'encre.

C'est son testament de mort qu'il écrit.

— Vas-tu donc mourir? demande Edith.

— Non ; mais je vais enfin te rendre ce que tu as fait pour moi. Je ne t'ai versé que la moitié de la liqueur contenue dans le flacon ; le reste était pour moi, au cas où cette liqueur, au lieu d'être un narcotique, eût été un poison.

— Eh bien?

— Eh bien, le reste de la liqueur contenue dans le flacon, je l'ai bu.

Edith pâlit ; elle commence à comprendre.

Ce parchemin où Ethelwood a rapidement tracé quelques lignes, il dira à tous que, contre la colère du roi, le comte a cherché un refuge dans la mort.

Comme Edith a été déposée dans son tombeau, Ethelwood sera déposé dans le sien ; mais, comme il veillait sur elle,

elle, à son tour, veillera sur lui ; comme il avait la clef de la mort, elle aura la clef de la vie.

Edith repousse cette idée ; elle mesure sa faiblesse, elle presse son ambition, mais il est trop tard : Ethelwood, en quittant le roi, a pris le narcotique. Il chancelle, il pâlit, il se laisse aller entre les bras d'Edith en lui remettant la clef du tombeau, et en lui disant :

— A demain !

Le lendemain, au lieu de rouvrir à son amant les portes de la vie, Edith vient rapporter au roi sa bague de fiançailles. Le roi croit d'abord voir l'ombre de celle qu'il a aimée ; puis, peu à peu, il se rassure ; il touche, joyeux, cette main tiède et vivante, qu'il a touchée morte et glacée : il renouvelle à Edith pleine de vie les offres qu'il avait faites à Edith couchée sur le tombeau. La jeune fille était venue chercher le vertige ; elle avait besoin de toutes les promesses de l'ambition pour oublier ! Cette clef du tombeau de son amant la brûle comme un fer rouge. Elle s'approche de la fenêtre, demande si la rivière qui coule au-dessous du palais est bien profonde.

— C'est un gouffre qui engloutit tout ce qu'on y jette.

Edith détourne la tête, et, avec un cri étouffé, y laisse tomber la clef en disant :

Que pour l'éternité
L'abîme l'engloutisse, ou le courant l'entraîne !

LE ROI.
Que faites-vous, Edith ?

ÉDITH.
Moi ? Rien. Je me fais reine !

J'avais réfléchi deux ans au sujet, et j'avais travaillé quelque chose comme trois ou quatre mois au plan de ce bel ouvrage. J'en étais content en raison, non pas de son mérite, mais de la peine qu'il m'avait coûté : c'est-à-dire que je croyais avoir fait un chef-d'œuvre.

Ainsi, pour la première fois de ma vie, — ce fut en même temps la dernière, — invitai-je deux ou trois amis à venir entendre la lecture que j'en devais faire au Théâtre-Français.

J'avais un splendide auditoire.

L'illusion dura jusqu'à la fin du premier acte ; mais, je dois le dire, elle n'alla pas plus loin.

A la fin du premier acte, je sentais déjà que mon chef-d'œuvre ne mordait pas sur le public.

Au second acte, ce fut plus froid encore.

Au troisième, c'était glacé !

Un des plus grands supplices qui soient imposés à un auteur, en expiation de ses pièces, c'est de lire devant un comité venu avec des intentions bienveillantes, et de sentir peu à peu ces intentions se faner, jaunir, tomber à la brise de l'ennui, comme tombent les feuilles d'automne aux brises mortelles de l'hiver.

Ah ! qu'on donnerait de choses, dans un pareil moment, pour ne pas aller jusqu'au bout, pour rouler son manuscrit, tirer sa révérence, et sortir !

Mais point ! — malgré le service que l'auteur rendrait à son auditoire, l'auteur est condamné à lire ; l'auditoire, à entendre. Il faut aller jusqu'au bout ! il faut descendre, marche à marche, l'escalier de ce sépulcre, plus froid que l'escalier de la mort !

C'était, je le répète, la première fois que la chose m'arrivait ; juste punition de mon orgueil !

Je me levai immédiatement après le dernier hémistiche, et je sortis, laissant *Edith aux longs cheveux* sur la table du comité.

Je sentais que, cette fois, ce n'était point un narcotique qu'elle avait pris, comme Juliette, mais que c'était un bel et bon poison qu'elle avait avalé, comme Roméo.

Cependant je n'eus pas le courage de sortir sans avoir une réponse.

Cette réponse, je l'attendis dans le cabinet du régisseur.

Ce fut mademoiselle Mars en personne qui me l'apporta.

Pauvre mademoiselle Mars ! elle avait l'air funèbre ; on eût dit qu'elle revenait du convoi d'Ethelwood, après avoir été la veille à celui d'Edith. Elle employait toute sorte de circonlocutions pour m'annoncer que le comité ne trouvait pas ma pièce jouable.

Selon elle, il n'y avait là qu'une moitié de pièce.

« Que devenait Edith après avoir jeté la clef dans le gouffre ? que devenait Ethelwood, enfermé dans ce tombeau ? que devenait la sœur du roi, amoureuse de ce mort vivant ?

« Était-il possible que la Providence vît un pareil crime sans s'en mêler ? que la justice divine entendît porter une pareille plainte devant elle, et rendît une ordonnance de non-lieu ? Il y avait certainement une suite à souder à ce commencement, une seconde partie à accrocher à cette première partie.

« N'y avait-il pas moyen d'utiliser cette sœur du roi ? ne pouvait-elle pas représenter le dévouement, comme Edith représentait l'ingratitude ? ne pouvait-elle pas, de même que le roi avait voulu descendre dans le caveau, pour voir sa fiancée morte, ne pouvait-elle pas, elle, descendre dans ce tombeau, pour voir son fiancé mort ?

« Ce qui avait failli arriver pour le roi ne pouvait-il pas arriver pour la sœur, c'est-à-dire qu'Ethelwood...? »

Je pris la main de mademoiselle Mars.

— La pièce est faite, lui dis-je : elle s'appellera *Catherine Howard*. — Merci ! grâce à vous, je tiens la fin... Où sont mes amis, que je leur annonce cette bonne nouvelle ?

Mes amis étaient loin. Ils s'étaient fait montrer une porte dérobée par laquelle ils fussent sûrs de fuir sans me rencontrer.

Le lendemain, je reçus une lettre du secrétaire de la Comédie-Française, qui m'invitait à venir reprendre le manuscrit.

« Flanquez-le au feu ! » lui répondis-je.

Je ne sais s'il a fait selon mes instructions ; mais ce que je sais, c'est que je ne l'ai jamais revu, et que les seuls vers dont je me souvienne sont les deux et demi que j'ai cités.

On les immola tous, sire : — ils étaient trois mille !

Et voilà comment fut enterrée la belle *Edith aux longs cheveux*.

Nous dirons, dans son lieu et place, comment vint au monde sa sœur, *Catherine Howard*, qui ne valait pas beaucoup mieux qu'elle, et qui mourut à la fleur de son âge, en l'an de grâce 1834.

CCXXXIII

INVASION DU CHOLÉRA. — ASPECT DE PARIS. — LA MÉDECINE ET LE FLÉAU. — PROCLAMATION DU PRÉFET DE POLICE. — LES PRÉTENDUS EMPOISONNEURS. — RÉCLAME D'HAREL. — « LE MARI DE LA VEUVE ». — COMMENT CETTE PIÈCE FUT FAITE. — MADEMOISELLE DUPONT. — EUGÈNE DURIEU ET ANICET BOURGEOIS. — CATHERINE (NON HOWARD) ET LE CHOLÉRA. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU « MARI DE LA VEUVE ». — UN HOROSCOPE QUI NE S'EST PAS VÉRIFIÉ.

Cependant, la France suivait depuis longtemps avec inquiétude la marche du choléra. Parti de l'Inde, il avait pris la route des grands courants magnétiques, avait traversé la Perse, gagné Saint-Pétersbourg, et s'était rabattu sur Londres.

Le détroit seul nous séparait de lui.

Qu'était-ce donc que la distance de Douvres à Calais pour un géant qui venait de faire trois mille lieues ?

Aussi traversa-t-il le détroit d'une seule enjambée.

Je me rappelle le jour où il frappa son premier coup : le ciel était d'un bleu de saphir ; le soleil, plein de force. Toute la nature renaissait avec sa belle robe verte et les couleurs de la jeunesse et de la santé sur les joues. Les Tuileries étaient émaillées de femmes, comme l'est une pelouse de fleurs ; les émeutes, éteintes depuis quelque temps, laissaient un peu de calme à la société, et permettaient aux spectateurs de se hasarder dans les théâtres.

Tout à coup, cet effroyable cri retentit, poussé par une de ces voix dont parle la Bible, qui passent dans les airs en jetant à la terre les malédictions du ciel.

— Le choléra est à Paris !

On ajoutait :

— Un homme vient de mourir rue Chauchat ; il a été littéralement foudroyé !

Il sembla qu'à l'instant même un crêpe s'étendait entre le ciel bleu, le soleil si pur et Paris.

On fuyait dans les rues, on se pressait de rentrer chez soi, on criait : « Le choléra ! le choléra ! » comme, dix-sept ans auparavant, on criait : « Les Cosaques ! »

Mais, si bien qu'on fermât portes et fenêtres, le terrible démon de l'Asie glissait par les gerçures des contrevents, par les serrures des portes.

Alors on tenta de lutter contre lui.

La science s'avança et essaya de le prendre corps à corps. Il la toucha du bout du doigt, et la science fut terrassée.

Elle se releva étourdie, mais non vaincue ; elle commença à étudier la maladie.

On mourait parfois en trois heures ; d'autres fois, il fallait moins de temps encore.

Le malade, ou plutôt le condamné, éprouvait tout à coup un léger frémissement ; puis venait la première période du froid, puis les crampes, puis les selles effrayantes et sans fin ; puis la circulation s'arrêtait par l'épaississement du sang ; les capillaires s'injectaient ; le malade devenait noir et mourait.

Seulement, rien de tout cela n'était positif ; les périodes se suivaient, se précédaient, se mêlaient ; chaque tempérament apportait sa variété à la maladie.

Au reste, tout cela n'était que symptômes ; on mourait avec des symptômes, comme d'une maladie inconnue. Le cadavre était visible ; l'assassin invisible ! il frappait ; on voyait le coup ; on cherchait inutilement le poignard.

Le fléau frappait de préférence sur les classes pauvres, mais n'épargnait pas les riches. Les hôpitaux s'encombraient avec une effroyable rapidité.

Un homme tombait malade chez lui ; deux voisins le posaient sur une civière, et le portaient à l'hôpital le plus rapproché.

Souvent, avant d'arriver, le malade était mort, et l'un des porteurs, sinon tous les deux, prenait sa place sur la civière.

Un cercle de visages épouvantés se formait autour du mort ; un cri retentissait au milieu de cette foule : un homme, une de ses mains à sa poitrine, l'autre à ses entrailles, se tordait comme un épileptique, tombait à terre, se roulait sur le pavé, devenait bleu, et expirait.

La foule se dispersait terrifiée, levant les bras au ciel, tournant la tête en arrière, fuyant pour fuir, car le danger était partout ; elle ne comprenait rien aux distinctions que les médecins établissaient entre ces trois mots : épidémique, — endémique, — contagieux.



Un cercle de visages épouvantés se formait autour du mort.

Les médecins étaient des héros ! Jamais général sur le champ de bataille le plus sanglant ne courut dangers pareils à ceux auxquels s'exposait l'homme de science debout au milieu de l'hôpital, ou allant par la ville de lits en lits.

Les sœurs de charité étaient des saintes, parfois des martyres.

Les bruits les plus étranges couraient, venant on ne savait d'où, et étaient répétés par le peuple avec des imprécations et des menaces.

On disait que c'était le gouvernement qui, pour se débarrasser d'un surcroît de population encombrant Paris, faisait jeter du poison dans les fontaines et dans les brocs des marchands de vin. Paris semblait atteint de folie ; ceux-là mêmes à qui leur fonction faisait un devoir de le rassurer l'épouvantaient.

Le 2 avril, le préfet de police, M. Gisquet, adressait aux commissaires de police la circulaire suivante :

« Monsieur le commissaire,

» L'apparition du choléra-morbus dans la capitale, source de vives inquiétudes et d'une douleur réelle pour tous les

On médicamenta au hasard ; comme un homme surpris par un voleur dans la nuit frappe au hasard au milieu de l'obscurité, espérant atteindre ce voleur, la science espadonna dans les ténèbres.

En Russie, on traitait le choléra par la glace. Les attaques présentaient des symptômes typhoïdes.

On partit de ce point.

Les uns administrèrent des toniques, c'est-à-dire du punch, du vin chaud, du bordeaux, du madère.

Les autres, n'ayant en vue que les douleurs d'entrailles, traitèrent ces douleurs par les deux systèmes en présence à cette époque : ceux-ci par le système physiologique de Broussais, qui consistait à saigner les malades, et à leur mettre des sangsues sur l'estomac et sur le ventre : — traitement qui avait pour but de combattre la maladie dans sa nature inflammatoire ; — ceux-là par les opiacés, les calmants, les adoucissants, l'opium, la belladone, l'ellébore : — c'était combattre sinon la maladie, du moins la douleur ; — d'autres, enfin, essayaient de réchauffer par les bains de vapeur, les frictions, les fers brûlants.

Quand la période de froid était attaquée à temps, et qu'avec une réaction énergique, on parvenait à la vaincre, le malade, en général, était sauvé.

Toutefois, on n'en sauvait pas un sur dix ! C'était tout le contraire de la dîme.

bons citoyens, a fourni aux éternels ennemis de l'ordre une nouvelle occasion de répandre parmi la population d'infâmes calomnies contre le gouvernement : ils ont osé dire que le choléra n'était autre chose que l'empoisonnement effectué par les agents de l'autorité pour diminuer la population, et détourner l'attention générale des questions politiques.

« *Je suis informé que, pour accréditer ces atroces suppositions, des misérables ont reçu le projet de parcourir les cabarets et les étals de boucherie avec des fioles et des paquets de poison, soit pour en jeter dans les fontaines ou les brocs, ou sur la viande, soit simplement pour en faire le simulacre, et se faire arrêter en flagrant délit par des complices, qui après les avoir signalés comme attachés à la police, favoriseraient leur évasion, et mettraient ensuite tout en œuvre pour démontrer la réalité de l'odieuse accusation portée contre l'autorité.*

« Il me suffira, monsieur, de vous signaler de pareils desseins pour vous faire sentir la nécessité de redoubler de surveillance sur les établissements de marchands de liquides et les boutiques des bouchers et vous engager à prévenir les habitants contre des attentats qu'ils ont personnellement un puissant intérêt à prévenir.

« Si des tentatives aussi audacieuses venaient à se réaliser, je n'ai pas besoin de vous dire combien il importerait de saisir les coupables, et de les mettre sous la main de la justice. C'est une tâche dans laquelle vous serez secondé par tous les amis de l'ordre et tous les honnêtes gens.

« Recevez, etc.

« GISQUET. »

Une heure après l'apparition d'une pareille circulaire, on eût dû mettre le préfet de police en accusation.

On n'en fit rien.

M. Gisquet répondait à une stupidité par une calomnie.

Ce n'étaient plus les agents du gouvernement qui empoisonnaient les fontaines et les brocs des marchands de vin, pour décimer la population, et détourner l'attention des affaires politiques : — c'étaient les républicains qui jetaient des fioles de poison sur les étals des bouchers, pour dépopulariser le gouvernement de Louis-Philippe !

On pouvait comprendre la première accusation : elle venait de l'ignorance ; mais la seconde ! la seconde, qui venait de l'autorité, et de quelle autorité ! de celle qui devait être la mieux instruite sur ces sortes d'affaires !

Le peuple ne demandait qu'à ne pas croire à la présence de la peste : cet ennemi invisible qui frappait du sein des nuées l'irritait par son invisibilité.

Il se refusait à croire que l'on mourût d'un empoisonnement aérien, par un ciel si pur, avec un soleil si radieux.

Une cause matérielle, visible, palpable faisait bien mieux son affaire ; — sur cette cause, au moins, il pouvait se venger.

Des placards contenant à peu près les mêmes accusations avaient été affichés.

Le même jour, des rassemblements eurent lieu autour des placards ; puis on se porta aux barrières.

De pauvres malheureux furent assommés à coups de bâton, assassinés à coups de couteau, déchirés par les ongles des femmes et les dents des chiens.

On montrait du doigt un homme, on le poursuivait ; — atteint, l'homme était mort !

Je vis de loin une de ces terribles exécutions.

La foule se ruait vers la barrière ; on comptait les têtes par milliers : chacun était une vague de cet océan irrité ; grand nombre de garçons bouchers avec leurs tabliers tachés de sang étaient mêlés à l'effroyable marée : chaque tablier, au milieu de tous ces flots, semblait devenir une vague d'écume.

Paris menaçait de devenir mieux qu'un grand charnier : il menaçait de devenir un immense abattoir.

Le préfet fut forcé de se rétracter et de reconnaître qu'un assassin, un meurtrier, un empoisonneur qui échappait à toutes les recherches avait rompu son ban, et se cachait dans Paris.

Cet assassin, ce meurtrier, cet empoisonneur, c'était le choléra !

Oh ! qui a vu Paris à cette époque ne l'oubliera jamais, avec son ciel implacablement bleu, son soleil railleur, ses promenades désertes, ses boulevards solitaires, ses rues sillonnées par des corbillards et hantées par des fantômes.

Les salles de spectacle semblaient d'immenses tombeaux. Harel fit mettre cette réclame dans les journaux pendant les représentations de *Dix Ans de la vie d'une femme :*

« On a remarqué avec étonnement que les salles de spectacle étaient les seuls endroits publics où, quel que fût le nombre des spectateurs, aucun cas de choléra ne s'était encore manifesté. Nous livrons ce fait INCONTESTABLE à l'investigation de la science. »

Pauvre Harel ! il avait encore de l'esprit quand personne non seulement n'en avait plus, mais ne songeait même plus à en avoir !

A ce moment, les journaux accusaient jusqu'à sept ou huit cents morts par jour !

Chose étrange ! les autres maladies semblaient avoir disparu ; elles s'arrêtaient stupéfaites ; la mort n'avait plus qu'une manière de frapper.

On quittait un ami le soir ; on lui serrait la main en lui disant : « Au revoir ! » Le lendemain, un voix qui venait on ne savait d'où, de l'abîme, murmurait à votre oreille :

— Tu sais bien, un tel ?

— Oui... Eh bien ?

— Il est mort !

On avait dit *au revoir*, c'était *adieu* qu'à tout hasard il eût fallu dire.

Bientôt les bières manquèrent ; dans ce terrible *steeple-chase* entre la mort et les faiseurs de cercueils, les faiseurs de cercueils furent distancés.

On entassa les cadavres dans des tapissières ; on en roulait dix, quinze, vingt à l'église. Les parents suivaient le char commun, ou ne le suivaient pas. Chacun savait le numéro de son mort, et pleurait ce numéro-là. On disait une messe collective ; puis, la messe dite, on prenait le chemin du cimetière, on versait le contenu de la tapissière dans la fosse commune, et l'on recouvrait le tout d'un linceul de chaux.

Le 18 avril fut le point culminant de la première période. Le chiffre monta à près de mille !

A cette époque, je demeurais, comme je l'ai dit, rue Saint-Lazare, dans le square d'Orléans, et je voyais, de ma fenêtre, passer chaque jour cinquante ou soixante convois se rendant au cimetière Montmartre. Ce fut avec cette perspective devant les yeux que je fis une de mes comédies les plus gaies : *le Mari de la veuve.*

Voici comment la pièce fut faite :

Mademoiselle Dupont, l'excellente soubrette de la Comédie-Française, qui riait avec des lèvres si roses et de si blanches dents ; mademoiselle Dupont, la Martine la plus effrontée que j'aie jamais vue, avait obtenu une représentation à bénéfice.

Je l'avais connue chez Firmin plutôt qu'au théâtre ; elle n'avait jamais joué dans aucune de mes pièces.

Un matin, — c'était, autant que je puis me rappeler, la veille même du 29 mars, jour où devait éclater le choléra, — elle se présenta chez moi.

Tout était prêt pour sa représentation à bénéfice ; elle venait seulement me demander pour elle une scène épisodique.

Nous étions au samedi, je crois ; la représentation devait avoir lieu le mardi ou le mercredi suivant. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Je suis stupide à l'endroit des choses d'à-propos ; et cependant, comment refuser à la charmante soubrette une demande de si peu d'importance ?

— Remettez la représentation à samedi, lui dis-je et, au lieu d'une scène, je vous ferai une comédie en un acte.

— Vous y engagez-vous ?

— D'honneur !

— Je vais voir si c'est possible, et, dans une heure, je suis ici.

Vingt minutes après, je recevais de mademoiselle Dupont un billet qui m'annonçait qu'elle avait obtenu un sursis de douze jours, et qui m'invitait à faire dans la pièce un rôle pour mademoiselle Mars.

J'étais à peu près brouillé avec mademoiselle Mars, depuis *Antony*, et elle n'était pas fâchée de se raccommoder avec moi.

J'avais un ami, homme d'infiniment d'esprit, chef ou sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur ; — cet ami s'est même fait un nom depuis dans l'administration. Il s'appelait et, par bonheur, s'appelle encore Eugène Durieu.

Deux ou trois fois, depuis un an, je l'avais rencontré, et, chaque fois, il m'avait raconté quelque sujet de pièce, tantôt en un acte, tantôt en deux actes, tantôt en trois actes. Jamais, cependant, je ne sais pourquoi, nous n'avions rien arrêté.

Je lui écrivis ; il accourut.

— Passons la revue de vos sujets, lui dis-je ; j'ai besoin d'une pièce en un acte pour la représentation à bénéfice de mademoiselle Dupont.

— Êtes-vous fou? elle est affichée pour mardi prochain !

— Elle est retardée de huit jours.

— Et vous croyez que, d'ici là, la pièce pourra être écrite, lue, distribuée, apprise et jouée ?

— J'en fais mon affaire.

— Bon !

— Un jour pour écrire la pièce, un jour pour la recopier, un jour pour la lire, il restera encore sept jours pour les répétitions ; c'est du luxe !

Eugène Durieu reconnut la justesse du calcul, et me vida son sac.

Nous nous arrêtâmes au sujet du *Mari de la veuve ;* mais le plan était loin d'être fait.

— Écoutez ! dis-je à Durieu, il est midi ; j'ai affaire jusqu'à cinq heures. Anicet Bourgeois désire avoir ses entrées au Théâtre-Français ; pourquoi ? je n'en sais rien : un caprice ! Allez le trouver de ma part ; débrouillez avec lui le scénario ;

revenez ensemble à quatre heures et demie, nous dînerons. Dans la soirée, nous ferons le numérotage des scènes ; je pourrai me mettre à la pièce cette nuit ou demain matin, et, en tout cas, à quelque heure que je m'y mette, vingt-quatre heures après celle où je m'y serai mis, elle sera finie.

Durieu partit tout courant. Je rentrai à cinq heures, comme j'avais dit, et trouvai mes deux collaborateurs à la besogne. Le terrain n'était pas encore déblayé : je vins à la rescousse.

Ils me quittèrent à minuit, me laissant un numérotage de scènes à peu près complet.

Le lendemain, ainsi que je m'y étais engagé, je me mis à l'œuvre.

J'en étais à ma troisième ou quatrième scène, quand la femme de chambre entra tout effarée, et pâle comme une morte.

— Ah ! monsieur ! monsieur ! dit-elle.

— Eh bien, qu'y a-t-il, Catherine ?

— Ah ! monsieur, il y a... Mon Dieu ! mon Dieu !

— Après ?

— Il y a que le choléra... Ah ! monsieur, j'ai des crampes !

— Le choléra est à Paris ?

— Oui, monsieur, il y est, le gredin !

— Diable ! Et c'est sûr, ce que vous me dites là ?

— Un homme vient de mourir, rue Chauchat, monsieur. Il n'y a qu'un quart d'heure qu'il est mort, et il est déjà noir comme un nègre !

— Comment l'a-t-on traité ?

— Par des frictions, monsieur ; mais rien n'y a fait... Noir, monsieur ; tout noir !

— On l'aura peut-être frotté avec une brosse à cirage.

— Oh ! monsieur, pouvez-vous plaisanter !... Rue Chauchat, monsieur ! rue Chauchat !

En effet, la rue Chauchat est voisine de la rue Saint-Lazare. Qui empêchait le choléra, en sortant de la rue Chauchat, de passer par la rue Saint-Lazare, et, en passant par la rue Saint-Lazare, de frapper à ma porte ?

— Si le choléra sonne, n'ouvrez pas, Catherine ! repris-je : je vais aller voir ce qui se passe.

Je pris mon chapeau, et sortis.

C'est alors que je vis se dérouler sous mes yeux le spectacle de terreur que j'ai essayé de peindre

Je rentrai, assez mal disposé, je l'avoue, à faire de la comédie, et j'écrivis à mademoiselle Dupont :

« Ma belle Martine,

« Je présume qu'en arrêtant le jour de votre représentation, vous aviez compté sans le choléra.

« Il vient d'arriver de Londres, et a débuté, il y a deux heures, rue Chauchat.

« Son début fait un tel bruit, qu'il nuirait, j'en ai peur, à votre recette.

« Que dois-je faire à l'endroit de la comédie en un acte ?

« A vous, quand même.

« ALEX. DUMAS. »

On trouva mademoiselle Dupont chez elle, et, par le messager qui avait porté ma lettre, je reçus la réponse suivante :

« Mon cher Dumas,

« Il y a si longtemps que ma représentation traîne, que je veux en finir d'une façon ou de l'autre.

« Faites donc toujours la pièce, je vous en supplie ; elle ira quand elle ira.

« Toute à vous.

« DUPONT. »

Je me remis donc au *Mari de la veuve*.

Comme je l'avais promis, la pièce fut faite en vingt-quatre heures.

Le rôle principal plut à mademoiselle Mars, qui l'accepta. Sa présence dans une pièce était une garantie de rapidité.

En effet, nous avons déjà dit quelle était la probité de mademoiselle Mars à l'endroit du théâtre et des auteurs. Elle vint exactement aux répétitions, malgré le choléra, et me fit enrager pour une pièce en un acte comme elle eût pu le faire pour une pièce en cinq actes. Chaque jour, elle trouvait quelque chose à corriger ; j'emportais la pièce, et je faisais la correction chez moi.

Voilà comment *le Mari de la veuve* fut fait, avec cette perspective funèbre dont je vous parlais tout à l'heure.

La pièce d'ailleurs, était adorablement montée : les cinq rôles qu'elle comporte étaient remplis par mademoiselle Mars, Monrose, Anaïs, Menjaud et mademoiselle Dupont.

Au jour dit, la pièce passa. Le choléra nous avait fait une rude concurrence ; il n'y avait pas cinq cents personnes dans la salle.

La pièce eut un succès médiocre, et attrapa même un coup de sifflet.

Menjaud, après avoir reçu une averse, rentrait, en se secouant, au château.

« — Quel temps ! disait-il, me voilà trempé comme du vin de collège ! »

Un spectateur siffla ; un maître de pension, sans doute.

Le mot, au reste, n'était pas de moi ; je l'avais entendu dire à Soulié quelques jours auparavant, et je l'avais utilisé, le trouvant drôle.

Ce me fut une nouvelle preuve de cette vérité, que ce qui s'encadre admirablement dans l'esprit de l'un jure dans celui de l'autre.

Je cherche dans tous les journaux le compte rendu de la représentation, et je n'en trouve de trace que dans l'*Annuaire historique* de Lesur, et dans la *Gazette de France*.

Mes lecteurs me permettront de mettre sous leurs yeux cette double appréciation que la critique fait de l'ouvrage ; elle est courte et sincère. Voici celle de Lesur :

« THÉATRE-FRANÇAIS. — Représentation au bénéfice de mademoiselle Dupuis... »

D'abord, Lesur se trompe : c'est *de mademoiselle Dupont* qu'il eût fallu dire.

« *Le Mari de la veuve*, comédie en un acte en prose, par M***.

« Jamais, peut-être, salle de spectacle n'offrit un aspect plus triste et une assemblée moins nombreuse un jour de représentation à bénéfice. Le choléra avait envahi Paris ; la ville était en proie à la terreur, l'émeute courait les rues, le rappel battait à l'heure de l'ouverture des bureaux. Il n'y eut donc, ce soir-là, que très peu de spectateurs assez hardis pour aller respirer le camphre et le chlore dans la solitude du Théâtre-Français, et juger par eux-mêmes du mérite de la pièce nouvelle. Sous ce rapport, les absents n'ont guère perdu

« Quelques détails agréables, quelques mots spirituels et le talent de mademoiselle Mars doivent soutenir ce léger ouvrage pendant *une dizaine de représentations*.

« L'auteur, qui, sans doute, ne s'aveuglait pas sur l'importance de sa pièce, a gardé l'anonyme. »

Et d'un ! — Passons à la *Gazette de France*.

« On a donné dernièrement une petite comédie : *le Mari de la veuve*, de M. Alexandre Dumas, laquelle, quoique écrite avec assez de rapidité et de naturel dans le dialogue, n'offre que fort peu de bon sens dans l'intrigue et de vérité dans les caractères ; mais cette pièce est si agréablement jouée par Monrose Menjaud, mademoiselle Mars et mademoiselle Dupont, qu'elle devient fort amusante, et fait beaucoup rire ceux qui ont l'esprit de se moquer des quolibets et de l'indifférence silencieuse des petits journaux contre le Théâtre-Français, et d'aller plus souvent à ce théâtre qu'à *Atar-Gull* ou à *Madame Gibou*.

La pièce a aujourd'hui plus de trois cents représentations.

CCXXXIV

MON RÉGIME CONTRE LE CHOLÉRA. — JE SUIS ATTEINT PAR L'ÉPIDÉMIE. — J'INVENTE L'ÉTHÉRISATION. — HAREL VIENT ME PROPOSER « LA TOUR DE NESLE ». — LE MANUSCRIT DE VERTEUIL. — JANIN ET LA TIRADE DES « GRANDES DAMES ». — PREMIÈRE IDÉE DE LA « SCÈNE DE LA PRISON ». — MES CONDITIONS AVEC HAREL. — AVANTAGES FAITS PAR MOI A M. GAILLARDET. — LE SPECTATEUR DE L'ODÉON. — LES AUTEURS CONNUS ET LES AUTEURS INCONNUS. — MA PREMIÈRE LETTRE A M. GAILLARDET.

Le choléra allait son train ; mais on en était arrivé à s'habituer au choléra.

En France, on s'habitue à tout, — hélas !

On avait même dit que la meilleure manière de combattre le choléra, c'était de n'y point penser, de vivre comme d'habitude, si l'on pouvait.

Ce régime m'allait très bien à l'époque dont il est question. J'écrivais *Gaule et France*, ouvrage qui me fatiguait beaucoup comme recherches ; de sorte que je n'étais pas fâché d'oublier un peu, le soir, mon travail du matin.

Il en résultait que, chaque soir, j'avais quelques amis : Fourcade, Collin, Boulanger, Liszt, Châtillon, Hugo parfois, Delanoue presque toujours. — On causait, on parlait art ; parfois on décidait Hugo à dire des vers ; Liszt, qui jamais ne se faisait prier un seul instant, frappait de toutes ses forces sur un mauvais piano qu'il injuriait tout en le mettant en cannelle, et la soirée s'écoulait sans qu'on pensât plus au choléra que s'il eût été à Pétersbourg, à Benarès ou à Pékin.

D'ailleurs, on avait fait le calcul que, cinq cents trépassés par jour sur un million d'hommes, ce n'était pas tout à fait un mort par mille vivants, et l'on avait, à tout prendre, bien plus de chances d'être un des mille vivants que d'être le mort.

Ce calcul, comme on le voit, était on ne peut plus rassurant.

Au milieu de tout cela, Harel, qui était en froid avec Hugo, venait de temps en temps me tourmenter pour lui faire une pièce. Il prétendait que le moment était on ne peut plus favorable, qu'il n'y avait de succès nulle part, et que le premier qui aurait un succès, en pareille circonstance, l'aurait de cent représentations.

Quant au choléra, il le traitait de mythe, l'assimilait aux fantômes de Sémiramis et d'Hamlet, et avait mis un morceau de papier dans sa tabatière pour ne point oublier qu'il était à Paris.

L'objet pour lequel il me poursuivait avec cet acharnement était un drame intitulé *la Tour de Nesle*, dans lequel il y avait, disait-il, une idée à révolutionner tout Paris.

Je repoussais le tentateur avec énergie en lui disant que le même sujet m'avait déjà été proposé deux fois : une par Roger de Beauvoir, auteur de *l'Écolier de Cluny* ; l'autre par Fourcade, qui, à cette époque, voulait faire de la littérature.

Henri Fourcade était le frère de ce Fourcade, mon vieil ami, dont j'ai déjà parlé à propos de mes premières amours à Villers-Cotterets ; qui, on se le rappelle, dansait si bien, et — luxe dont j'avais été étourdi — avait dans sa poche, en allant au bal, une paire de gants de rechange.

Un soir donc que nous venions de rire, de causer, de dire des vers, de faire de la musique et de souper, comme j'allais reconduire mes amis, et que je les éclairais du haut de mon palier, je me sentis pris d'un léger tremblement dans les jambes ; je n'y fis point attention, je m'appuyai sur la rampe, moitié pour éclairer ceux qui descendaient, moitié pour me soutenir moi-même, et leur criai un sonore et franc *Au revoir !*

Puis, le bruit des pas s'étant éteint dans la cour, je me retournai pour rentrer.

— Oh ! monsieur, me dit Catherine, comme vous êtes pâle !

— Bah ! vraiment, Catherine ? fis-je en riant.

— Que monsieur se regarde dans une glace, et il verra.

Je suivis le conseil de Catherine, je me regardai dans une glace.

J'étais fort pâle, en effet.

En même temps, je me sentis pris d'un frisson qui, peu à peu, tournait au grelottement.

— C'est drôle, dis-je, j'ai froid.

— Ah ! monsieur, s'écria Catherine, c'est comme cela que ça commence.

— Quoi, Catherine ?

— Le choléra, monsieur.

— Vous croyez donc que j'ai le choléra, Catherine ?

— Oh ! pour sûr, monsieur... Ha !

— Alors, Catherine, ne perdons pas de temps : un morceau de sucre trempé dans l'éther, et le médecin !

Catherine sortit, se heurtant à tous les meubles, et criant :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! monsieur qui a le choléra !

Pendant ce temps, comme je sentais que les forces me manquaient rapidement, je m'approchai de mon lit, je me dévêtis aussi vite que possible, et je me couchai.

Je grelottais de plus en plus.

Catherine rentra ; la pauvre fille avait à peu près perdu la tête : au lieu de m'apporter un morceau de sucre trempé dans l'éther, elle m'apportait un verre à malaga plein d'éther.

Quand je dis plein, par bonheur la main lui avait tremblé et le verre n'était plus qu'aux deux tiers.

Elle me le présenta.

A plus juste titre qu'elle, je ne savais guère, de mon côté, ce que je faisais ; ne me souvenant plus de ce que je lui avais demandé, ignorant le contenu du verre qu'elle me présentait, je le portai à mes lèvres, et j'avalai d'un seul trait la valeur d'une once d'éther.

Il me sembla que j'avalais l'épée de l'ange exterminateur !

Je poussai un soupir, fermai les yeux, et tombai la tête sur l'oreiller. Jamais chloroforme n'avait produit un effet plus rapide. A partir de ce moment, et pendant les deux heures que dura mon évanouissement, je n'eus plus conscience de rien ; seulement, quand je rouvris les yeux, j'étais dans un bain de vapeur qu'à l'aide d'un conduit, mon médecin m'administrait sous mes couvertures, tandis qu'une bonne voisine me frottait par-dessus les draps, avec une bassinoire pleine de braise.

Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi en enfer, mais je n'y serai jamais plus près d'être rôti que je ne le fus cette nuit-là.

Je passai cinq ou six jours sans pouvoir mettre le pied hors de mon lit ; j'étais littéralement roué.

Tous les jours, on me remettait la carte d'Harel ; seulement, à lui comme aux autres, on répondait que je ne recevais pas.

Lorsque je rouvris ma porte, la première chose que j'aperçus par l'entre-bâillement, ce fut sa souriante et spirituelle figure.

— Et le choléra, lui demandai-je, y croyez-vous ?

— Il est parti !

— Vous en êtes sûr ?

— Il ne faisait pas ses frais... Ah ! mon ami, le bon moment pour lancer un drame !

— Vous croyez ?

— Il va y avoir une réaction en faveur des théâtres ; d'ailleurs, vous avez vu ce que j'ai fait mettre dans les journaux ?

— Oui, à l'endroit des salles de spectacle, où aucun cas de choléra n'a jamais été constaté... Mon cher Harel, vous êtes l'homme le plus spirituel du XIXe siècle !

— Eh ! non !

— Pourquoi cela ?

— Vous le voyez bien, puisque je ne puis pas vous déterminer à me faire une pièce.

— En conscience, suis-je en état ?

— Vous ?...

Il haussa les épaules.

— J'ai une fièvre de tous les diables.

— Elle vous tiendra lieu d'inspiration.

— Mais, enfin, voyons, qu'est-ce que c'est que votre pièce ?

— Eh bien, je vais vous dire la vérité.

— Vrai ?

— Parole d'honneur.

— Harel ! Harel ! Harel !

— Que vous êtes bête !

— Vous voyez bien que je ne vous le fais pas dire.

— Mais si, vous me le faites dire ; et c'est ce qui prouve votre esprit, puisque vous me rendez stupide.

— Voyons, trêve de marivaudage ! Nous disons... ?

— Nous disons qu'un jeune homme de Tonnerre, nommé Frédéric Gaillardet, m'a apporté un manuscrit où il y a une idée ; mais il n'a jamais fait de théâtre : ce n'est point écrit, dramatiquement parlant. Je n'en ai pas moins traité avec lui ; j'avais mon projet.

— Voyons votre projet.

— Depuis longtemps, Janin a envie de faire du drame.

— Bon !

— J'ai dit : « Voilà l'occasion toute trouvée ! » Je lui ai porté le manuscrit de mon jeune auteur.

— Après ?

— Il l'a lu.

— Eh bien ?

— Il a reconnu comme moi qu'il y avait un drame.

— Et ce drame ?...

— Il l'a cherché pendant six semaines, et ne l'a point trouvé.

— Alors, il n'a rien ajouté au manuscrit primitif ?

— Si fait, il l'a récrit.

— Ensuite ?

— C'est mieux écrit, mais ce n'est pas plus jouable.

— De sorte que voilà déjà deux auteurs ?

— Ne vous inquiétez pas de Janin.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, ce matin, manuscrit à lui, manuscrit à M. Gaillardet, il a tout pris à brassée, et a tout jeté sur le canapé de Georges en me disant : « Allez au diable, vous et votre drame ! »

— Alors, vous êtes venu à moi ; merci !

— Qu'est-ce que cela vous fait, mon ami ? Lisez cela.

— Mais je vous dis que je suis très faible, que je ne puis pas même lire.

— Je vous enverrai Verteuil ; il vous lira la pièce ; il lit très bien.

— Et je n'aurai pas de désagrément avec votre jeune homme ?

— Un mouton, mon cher !

— Je comprends, et vous voulez le tondre ?

— Il n'y a pas moyen de parler sérieusement avec vous.

— Envoyez-moi Verteuil.

— Quand ?

— Quand vous voudrez.

— Dans une heure, il sera ici.

— Eh bien, vous vous en allez?
— Je n'ai garde de rester.
— Pourquoi cela?
— Vous n'auriez qu'à vous dédire.
— Oh! je ne m'engage à rien.
— C'est inutile, puisque vous vous êtes engagé.
— A quoi?
— A me livrer la pièce faite dans quinze jours.
— Harel!
— Soignez le rôle de Georges.
— Harel!
— Adieu.
Harel était parti.
— Ah! l'animal! murmurai-je en retombant sur mon oreiller, il me donnera une rechute.
Une heure après, comme l'avait dit Harel, Verteuil était à la maison.
Il croyait me trouver levé et convalescent; il me trouva au lit, brûlé de fièvre, et maigri de vingt-cinq livres.
Je lui fis peur.
— Oh! me dit-il, vous n'allez pas travailler dans cet état?
— Que diable voulez-vous, mon cher! puisque Harel l'exige!
— Non, je remporte le manuscrit, et je dis à mademoiselle Georges que c'est impossible, à moins de vous tuer.
— Y a-t-il quelque chose dans ce manuscrit?
— Sans doute, il y a quelque chose; mais...
— Mais quoi?
— Dame! vous verrez... Je n'ose pas dire.
— Alors, laissez-moi cela; je le lirai.
— Quand?
— A mon loisir. Est-ce bien écrit, au moins?
— C'est recopié par moi?
— Bon!
— Je ne vous ai apporté que la copie du manuscrit de Janin, pour que vous perdiez le moins de temps possible.
— Y a-t-il une grande différence entre les deux manuscrits?
— Comment l'entendez-vous?
— Au fond.
— C'est la même chose, à part une ou deux tirades ajoutées par Janin.
— Et dans la forme?
— Dame! il y a le style, vous savez, c'est pimpant, brillant, cassant
— Je verrai cela.
— Quand voulez-vous que je revienne?
— Revenez demain
— A quelle heure?
— Vers midi.
— A demain midi; reposez-vous d'ici là.
— Je tâcherai... Adieu.
— Adieu.
Il me donna la main.
— Prenez garde! vous avez une fièvre de cheval.
— C'est bien là-dessus que je compte. Mille tendresses à Georges; qu'elle soit tranquille: s'il y a un rôle pour elle, il faudra bien qu'il vienne ou qu'il dise pourquoi.
— Vous n'avez pas autre chose à lui faire dire?
— Que je l'aime de tout mon cœur, c'est tout.
Et Verteuil sortit, me laissant seul avec la fièvre et la copie du manuscrit de Janin.
Encore une fois, je le répète, — et ces quelques lignes, c'est à M. Frédéric Gaillardet que je les adresse, — Dieu me garde, après vingt et un ans écoulés, d'avoir l'apparence d'une intention hostile pour un homme qui m'a fait l'honneur de risquer sa vie contre la mienne, et d'échanger avec moi un coup de pistolet; mais je dois, selon ma franchise accoutumée, raconter les choses comme elles se sont passées, bien certain que, s'il le fallait, aujourd'hui encore, les souvenirs de Bocage, de Georges, de Janin, de Verteuil seraient d'accord avec les miens.
Cette déclaration faite, je reprends mon récit.
Resté seul, je commençai la lecture du manuscrit.
La pièce débutait par le second tableau, c'est-à-dire par le monologue d'Orsini. — Au reste, à peu de chose près, ce second tableau, alors le premier, resta ce qu'il était.
Il n'y avait, comme me l'avait dit Verteuil, et comme je le reconnus plus tard moi-même, entre le manuscrit de M. Gaillardet et celui de Janin d'autre différence que le style. Janin, on le sait, sous ce rapport, est un maître devant lequel les petits s'inclinent, et que les grands saluent.
Cependant, une tirade entière, la plus brillante peut-être de tout le drame, appartenait à Janin: c'était celle des *grandes dames*.
Le premier défaut qui me frappa dans l'ouvrage, moi homme de théâtre, c'est que, la pièce commençant au second tableau, aucun des personnages n'était connu, aucun des caractères ne se trouvait exposé; de sorte que, tout en lisant ce tableau, c'est-à-dire celui de la tour, le tableau de la taverne commença de m'apparaître comme dans un nuage.
Je ne m'y arrêtai point: ce n'était pas le moment. Je commençai le second; mais je proteste que je n'allai pas plus loin que la huitième ou dixième page. Le drame déviait complètement de la route qu'à mon avis il devait suivre.
Ce qui ressortit pour moi comme l'essence du drame, ce fut la lutte entre Buridan et Marguerite de Bourgogne, entre un aventurier et une reine, l'un armé de toutes les ressources de son génie, l'autre de toutes les puissances de son rang.
Il allait sans dire que le génie devait naturellement triompher de la puissance.
Ensuite, j'avais depuis longtemps en tête une idée qui me semblait des plus dramatiques; je voulais arriver à mettre cette situation sous les yeux du public:
Un homme arrêté, condamné, couché, sans ressource et sans espérance, au fond d'un cachot; un homme qui sera perdu si son ennemi a le courage de ne pas venir jouir de son abaissement, et de le faire empoisonner, étrangler ou poignarder dans son coin, cet homme sera sauvé si cet ennemi cède au désir de venir l'insulter une dernière fois; car, avec la parole, seule arme qui lui reste, il l'épouvantera à ce point que son ennemi déliera peu à peu les chaînes de ses bras et le carcan de son cou, lui ouvrira la porte qu'avec tant de soin il avait fait fermer sur lui, et l'emmènera en triomphe, lui qui, s'il sortait jamais de ce sépulcre anticipé, semblait n'en devoir sortir que pour monter sur l'échafaud.
La lutte entre Marguerite de Bourgogne et Buridan me donnait cette situation. Je ne la laissai point échapper, comme on le comprend bien. C'est ce qu'on appela depuis la *scène de la prison*.
Cela trouvé, je ne m'inquiétai plus du reste. J'écrivis à Harel que j'étais tout à lui pour *la Tour de Nesle*, et le priai de venir me trouver afin de régler les conditions auxquelles ce nouveau drame serait fait.
Il faut que j'explique au public que ce j'entendais par régler les conditions.
Je désirais, puisque Janin se retirait loyalement — plus que loyalement, généreusement, — de la collaboration, je désirais que M. Gaillardet, qui avait un instant abandonné sa moitié à Janin, rentrât dans sa moitié.
Voici quels étaient à cette époque, à moins de traité particulier, les droits d'auteur au théâtre de la Porte-Saint-Martin, auquel le drame de M. Gaillardet était destiné: quarante-huit francs de droits d'auteur, et vingt-quatre francs de billets par soirée.
Vingt-quatre francs de droits et douze francs de billets avaient, en conséquence, été concédés à Janin.
Janin, nous l'avons dit, rendait sa part; je désirais que cette part fît retour à M. Gaillardet, et que mon droit, à moi, fût établi en dehors, et comme si j'étais complètement étranger à l'ouvrage.
Je mettais aussi, comme condition *sine qua non*, de ne pas me nommer.
Il avait été convenu, dans le traité avec Janin, que Janin se nommerait.
Harel ne fit aucune difficulté de m'accorder ce traité à part; c'était celui de *Christine*: dix pour cent sur la recette, et trente-six ou quarante francs de billets, je crois.
Il n'y avait rien à dire, puisque le droit était proportionnel; — faisait-on de l'argent, j'en gagnais; n'en faisait-on pas, je ne pesais sur la recette que dans de légères proportions.
Or, remarquez bien que, à cette époque de choléra, les grandes recettes étaient de deux ou trois cents francs. L'Odéon joua une fois pour un spectateur qui refusa de reprendre son argent, exigea que l'on jouât pour lui, et siffla. Mais, en sifflant, le malheureux avait donné une arme contre lui: le directeur fit venir un commissaire de police, qui, sous prétexte que le siffleur troublait la représentation, le mit à la porte.
Harel, dis-je, ne fit aucune difficulté pour le traité à part; mais il n'en fut pas de même pour l'incognito que je désirais garder: ce fut une véritable lutte que je dus soutenir, et dans laquelle il déploya le luxe éblouissant de son esprit, l'arsenal foudroyant de ses paradoxes.
Je résistai; Harel se retira vaincu.
Il était décidé et signé que j'avais mon traité à part, que je ne me nommerais pas, et que M. Gaillardet, nommé seul le soir de la première représentation et sur l'affiche, toucherait seul la totalité des droits accordés au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à l'époque où M. Gaillardet avait signé son traité; seulement, je me réservais de mettre le drame à mon nom dans mes œuvres complètes.
A partir de ce moment, Verteuil ne me quitta plus. Tous les matins, il venait, et, tant dicté qu'écrit de ma main, tous les soirs, il emportait un tableau.
Après le tableau de la prison, Harel accourut. C'était'

un chef-d'œuvre qui devait faire pâlir le succès d'*Henri III*. Je ris.

Je devais absolument me nommer; il était impossible que je ne me nommasse pas.

Je me fâchai. Harel s'en alla désespéré.

Les directeurs avaient alors une singulière idée dont ils sont bien revenus depuis: c'est qu'ils faisaient plus d'argent, à mérite égal, avec un nom connu qu'avec un nom inconnu. Je crois qu'ils se trompaient. Plus le nom est connu, plus il soulève de sentiments envieux de la part de la critique; plus il est inconnu, plus la critique l'entoure de bienveillance. La critique, qui ne fait pas d'enfants, ne choie et ne caresse que les orphelins qu'elle peut adopter; mais elle se détourne, irritée et grondeuse, de ceux qui se présentent portés sur les épaules d'un père vigoureux.

Aujourd'hui, les directeurs sont tombés dans l'abus contraire. On a cherché dans les recueils de proverbes toutes les pièces qui n'étaient pas des pièces, — toutes les comédies qui n'étaient pas des comédies, — tous les drames qui n'étaient pas des drames, — et on les a joués avec plus ou moins de succès.

Cet essai a eu pour but de prouver, je le crois du moins, que l'art dramatique est un art à part; art rare et difficile, — puisque la Grèce ne nous a légué qu'Eschyle, Euripide, Sophocle et Aristophane; Rome, que Plaute, Térence et Sénèque; l'Angleterre, que Shakspeare et Sheridan; l'Italie, que Machiavel et Alfieri; l'Espagne, que Lope de Vega, Calderon, Alarcon et Tirso de Molina; l'Allemagne, que Gœthe et Schiller; la France, que Corneille, Rotrou, Molière, Racine, Voltaire et Beaumarchais; c'est-à-dire vingt-trois noms nageant sur un océan de vingt-trois siècles!

En réalité, voici, à mon avis, ce qui arrive:

Il se fait plus de bruit autour de l'ouvrage d'un homme connu; on attend et l'on accueille l'apparition de cet ouvrage avec une curiosité plus grande; mais aussi l'exigence des spectateurs monte à la mesure de la réputation: on se lasse d'entendre appeler un homme *l'Heureux;* comme les Athéniens se lassaient d'entendre appeler Aristide *le Juste;* et la réaction s'opère avec une âpreté d'autant plus rigoureuse que la faveur a été plus grande. Enfin, l'homme qui tombe, s'il est inconnu, ne tombe que de la hauteur de la pièce par laquelle il débute; l'homme connu qui tombe, au contraire, tombe de la hauteur de tous ses succès passés.

J'ai éprouvé la chose pour mon compte: — à trois époques de ma vie, la réaction m'a ébranlé, au point que, pour rester où j'en étais, il m'a fallu faire des efforts plus grands que ceux que j'avais faits pour y monter. Nous ne sommes pas loin de la première de ces époques, et je raconterai cette phase de ma vie avec la même simplicité que je raconte le reste.

Après neuf jours de travail qui devait retarder ma convalescence de plus d'un mois, Verteuil emportait les deux derniers tableaux du drame avec cette lettre pour Harel:

« Cher ami,

« Ne vous inquiétez point de ces deux derniers tableaux. Ils sont faibles, cela se conçoit: arrivé au bout, la force m'a manqué. Regardez-les comme non avenus, puisqu'ils sont à refaire.

« Mais donnez-moi deux ou trois jours de repos, et soyez tranquille. Je commence à être de votre avis: il y a un énorme succès dans l'ouvrage.

« Tout à vous,

« ALEX. DUMAS. »

Après le quatrième acte, le plus faible de tout l'ouvrage, Harel m'avait écrit:

« Mon cher Dumas,

« J'ai reçu votre quatrième acte.

« Hum! hum! C'est un drôle de corps que votre roi Louis le Hutin! Mais, enfin, il y a de l'esprit à foison, et l'esprit fait tout passer.

« J'attends le cinquième acte.

« Tout à vous,

« HAREL. »

Le cinquième arrivait; seulement, le cinquième était bien autrement mauvais que le quatrième!

Aussi, Harel accourut-il un crêpe à son chapeau, et la tête couverte de cendres. Il était en deuil de son succès.

Tout ce que je pus dire ne le rassura point; il me fallut, le même soir, me remettre au travail.

Le surlendemain, les tableaux étaient refaits, et Harel était rassuré.

Le même jour, tenant à mettre, autant que possible, les procédés de mon côté, j'écrivis à M. Gaillardet:

« Monsieur,

« M. Harel, avec lequel je suis en relations continues d'affaires, est venu me prier de lui donner *quelques conseils* pour un ouvrage *de vous* qu'il désire monter.

« J'ai saisi avec plaisir cette occasion de faire arriver au théâtre un jeune confrère que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que je désire bien sincèrement y voir réussir. J'ai aplani toutes les difficultés qui se seraient présentées à vous pour la mise en répétition d'un premier ouvrage, et *votre* pièce, telle qu'elle est maintenant, me paraît susceptible d'un succès.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que vous en restez *seul* auteur, que mon nom *ne sera point prononcé;* c'est là une condition sans laquelle je reprendrais de l'ouvrage, et *votre* pièce, telle qu'elle est maintenant, me paraît

« Si vous regardez ce que j'ai fait pour vous comme un service, permettez-moi de vous le *rendre*, et non de vous le *vendre*.

« ALEX. DUMAS. »

Et, en effet, à mon point de vue du moins, c'était bien un service *rendu*, puisque, quoique je me substituasse à Janin comme collaborateur, je ne prenais ni les droits d'auteur ni les droits de billets attachés à cette collaboration, et qui, dans le traité resté entre les mains d'Harel, et en vertu duquel Harel procédait, revenaient à Janin.

Harel avait-il le droit, du consentement de Janin, et sur la prière de Janin, de me substituer à Janin?

Je crois que oui, puisque ma substitution laissait le nom seul de M. Gaillardet sur l'affiche, et lui donnait quarante-huit francs de droits et six francs de billets.

M. Gaillardet y gagnait comme argent, puisqu'il recevait le double; M. Gaillardet y gagnait comme réputation, puisqu'il se nommait seul.

Il me reste à prouver que le traité Janin-Gaillardet et Harel était passé sous l'empire de l'ancien traité, accordant seulement quarante-huit francs de droits et douze francs de billets. La chose me sera facile avec deux dates.

Le traité Janin-Gaillardet et Harel avait été signé le 29 mars 1832, et le traité nouveau, qui régit encore aujourd'hui le théâtre de la Porte-Saint-Martin, n'a été signé entre M. Harel et la commission des auteurs, que le 11 avril suivant.

Je le répète, j'aurais voulu passer sous silence toute cette ridicule querelle de paternité; je vais être forcé de mettre sous les yeux du lecteur des détails qui ne l'intéressent que médiocrement, mais qu'il aurait, cependant, le droit de réclamer si je les passais sous silence.

J'écris l'histoire de l'art pendant la première moitié du XIXe siècle; — je parle de moi comme d'un étranger; je mettrai les pièces sous les yeux de mon arbitre naturel, c'est-à-dire du public; il jugera sur pièces, comme on dit au palais.

Je ne me donnerai pas raison, je ne donnerai pas tort à M. Gaillardet; j'écrirai pour raconter, et non pour prouver. *Ad narrandum, non ad probandum.*

CCXXXV

RÉPONSE ET PROTESTATION DE M. GAILLARDET. — FRÉDÉRICK ET LE ROLE DE BURIDAN. — TRANSACTION AVEC M. GAILLARDET. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE « LA TOUR DE NESLE ». — LA PIÈCE ET SES INTERPRÈTES. — LE LENDEMAIN D'UN SUCCÈS. — M. ***. — UN « BON » PROCÈS EN PERSPECTIVE. — CAPRICE DE GEORGES. — LE DIRECTEUR, L'AUTEUR ET LE COLLABORATEUR.

Mon étonnement fut grand quand je reçus de M. Gaillardet une réponse qui, au lieu d'un remercîment, était une protestation.

M. Gaillardet m'écrivait que la pièce était à lui seul, lui appartenait en propre; qu'il n'avait jamais entendu et n'entendait jamais avoir de collaborateur.

J'avoue que les bras me tombèrent. La pièce, de l'avis de tout le monde, était injouable telle qu'elle était, et Janin y avait renoncé, reconnaissant tout haut qu'il ne savait qu'y faire pour la rendre meilleure.

Je courus chez Harel. Je ne lui avais pas demandé la communication du traité, et l'avais cru sur parole. Je l'accusai de m'avoir trompé.

Il tira alors le traité de son bureau, et me le fit lire. Voici quel en était le texte :

« Entre MM. Gaillardet et Jules Janin d'une part ;

« Et M. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, d'autre part ;

« Il a été convenu ce qui suit :

« MM. Gaillardet et Jules Janin remettent et cèdent à M. Harel, pour être joué sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, un drame en cinq actes intitulé *la Tour de Nesle*.

« M. Harel reçoit l'ouvrage, et le fera représenter très incessamment.

« Fait double à Paris, le 29 mars 1832.

« *Signé :* F. GAILARDET, J. JANIN, HAREL. »

Puisque MM. Janin et Gaillardet *remettaient* et *cédaient* conjointement leur drame, c'est que M. Gaillardet avait un collaborateur, et que ce collaborateur s'appelait M. Janin.

Or, il avait toujours un collaborateur ; seulement, ce collaborateur ne lui enlevait pas la moitié de ses droits, et ne s'appelait plus ni M. Janin ni autrement, puisqu'il n'était pas nommé.

Je ne puis croire que ce fût la personne de Janin qui fût regrettée par M. Gaillardet ; car lui-même, ainsi qu'on le verra, écrivit plus tard que Janin lui avait été subrepticement imposé.

Harel n'eût point de peine à me convaincre qu'il était dans le droit de m'apporter le drame de M. Gaillardet, puisque le drame lui était *remis* et *cédé*.

Le drame n'eût point été refait par moi, et eût été à refaire, que je ne me fusse certes pas mis à l'œuvre ; mais c'était chose faite en conscience et de bonne foi. Le salut du théâtre, ruiné par les émeutes et le choléra, reposait entièrement sur l'ouvrage. Je fus le premier d'avis qu'il fallait attendre l'arrivée de M. Gaillardet.

Depuis la livraison du premier tableau, d'ailleurs, la pièce était en répétition.

Or, dès les premières répétitions, un incident assez étrange s'était produit.

Les deux rôles principaux avaient été distribués à Georges et à Frédérick ; mais, je l'ai dit, le choléra faisait rage.

Frédérick, qui était venu écouter la lecture du premier acte, et qui avait emporté le rôle, avait peur du choléra ; il se tenait à la campagne, et, malgré les billets de répétition, ne donnait pas signe de vie.

Frédérick, homme d'un talent capricieux, violent, emporté, a naturellement dans le caractère de l'emportement, de la violence, du caprice.

C'est le Kean français.

Harel ne pouvait attendre ni la fin de la peur de Frédérick, ni la fin du choléra. Il songea à remplacer l'artiste qui s'obstinait à rester absent. Il jeta les yeux autour de lui.

Bocage était sans engagement : il traita avec Bocage.

Bocage prit son rôle, s'engagea à répéter envers et contre tous les choléras de la terre, rentra chez lui, et se mit à l'étude. Le lendemain, il arrivait au théâtre sans manuscrit : il savait son premier tableau.

Le bruit de ce qui s'était passé arriva à Frédérick ; il accourut. Je n'ai jamais vu de désespoir pareil au sien.

Frédérick est un grand artiste, artiste de talent et de cœur ; il était blessé à la fois dans son cœur et dans son talent. Il offrit jusqu'à cinq mille francs à Bocage pour que celui-ci lui rendît son rôle, Bocage s'y refusa, et le rôle resta à Bocage.

Ce fut alors une belle chose que votre douleur, Frédérick, et je ne l'oublierai jamais !

Les répétitions continuèrent avec Bocage et mademoiselle Georges.

Un jour, Harel, qui demeurait alors rue Bergère, m'envoya chercher.

M. Gaillardet venait d'arriver, et voici sous quelle impression ; — j'emprunte la chose à lui-même, tant je désire rester en dehors du débat :

« ...Je pars, et, avant de descendre chez moi, j'entre en habit de voyage chez M. Harel.

« — Je suis un homme ruiné ! me dit-il. Je vous ai trompé, c'est vrai. Maintenant, qu'allez-vous faire ?

« — Arrêter la pièce.

« — Vous n'y parviendrez pas ; *j'en change le titre, et je la joue* ; vous m'attaquez en contrefaçon, vol, plagiat, tout ce que vous voudrez. Vous obtiendrez douze cents francs de dommages-intérêts. Si vous laissez jouer, au contraire, vous gagnerez douze mille francs, etc., etc.

« Il disait vrai, car telle est d'ordinaire la protection que nos juges accordent à l'écrivain qu'on dépouille... »

Si je me le rappelle bien, ce fut sur ces entrefaites que j'arrivai. Les dispositions étaient violentes de part et d'autre ; aussi l'explication fut-elle violente.

Nous faillîmes sortir de chez Harel pour aller chercher chacun nos témoins.

Harel intervint, nous calma, et amena M. Gaillardet à signer une transaction par laquelle nous nous reconnûmes de part et d'autre auteurs en commun de *la Tour de Nesle*. Nous nous réservions de la mettre chacun à notre nom seul dans nos œuvres complètes. La pièce devait être jouée et imprimée sous le nom seul de M. Gaillardet ; mais Harel insista pour que son nom fût suivi d'étoiles.

Cet accord signé, les répétitions continuèrent sans encombre.

Au reste, au fur et à mesure qu'elle se débrouillait, la pièce prenait des proportions gigantesques, et je commençais à croire, comme Harel, que ce serait un grand succès.

Les rôles de Marguerite et de Buridan étaient bien réellement faits pour Georges et pour Bocage ; tous deux y étaient magnifiques. — Lockroy, qui, par amitié pour moi, jouait le bout de rôle de Gaultier d'Aulnay, y était ravissant de jeunesse, d amour et de poésie ; Provost (dans Savoisy), Serres (dans Landry), Delafosse (dans Philippe d'Aulnay), complétaient l'ensemble .

Le jour de la représentation arriva : c'était le 29 mai 1832 ; j'avais envoyé une loge à Odilon Barrot, en lui faisant dire que je dînerais chez lui, et me réservais une place dans sa loge.

Le dîner dura plus longtemps qu'on ne croyait, madame Odilon Barrot, jeune et charmante femme alors, toujours femme d'esprit, et d'un esprit original, — chose rare chez les femmes, — était sur les épines. Le grand tribun ne se figurait pas que l'on pût, pour une première représentation, éprouver de pareilles impatiences

Nous arrivâmes à la moitié du second tableau, juste pour entendre la tirade des *grandes dames*.

La salle était en ébullition. On sentait le grand succès ; il était dans l'air ; on le respirait.

La fin du second tableau fut d'un effet terrible. Buridan sautant par la fenêtre dans la Seine, Marguerite démasquant sa joue sanglante, et s'écriant : « Voir ton visage, et puis mourir, disais-tu ? Qu'il soit donc fait ainsi que tu désires... Regarde, et meurs ! » tout cela était d'un effet saisissant et terrible ! Et, quand, après cette orgie, — cette fuite, — cet assassinat, — ces rires éteints dans les gémissements, — cet homme précipité dans le fleuve, — cet amant d'une nuit assassiné sans pitié par sa royale maîtresse, — on entendit la voix insouciante et monotone de l'avertisseur de nuit qui criait : « Il est trois heures ; tout est tranquille : Parisiens, dormez ! » la salle éclata en applaudissements.

Le troisième tableau est mauvais, je puis le dire hardiment : il était presque entièrement de moi, et fait tout de *chic* ; cependant, il ne laissa pas languir l'intérêt ; le second en avait bourré les spectateurs pour un certain temps. — J'ai dit, on se le rappelle, qu'à part un remaniement de scène, le second était presque tout entier dans le manuscrit de M. Gaillardet.

La fin du troisième tableau, d'ailleurs, releva le commencement : la dernière scène était tout entière à Gaultier d'Aulnay venant demander à Marguerite de Bourgogne vengeance du meurtre de son frère, sans savoir que ce meurtre avait été commis par elle ; Lockroy y était magnifique de douleur.

Le quatrième tableau ne valait guère mieux que le troisième ; c'était celui où Buridan et Marguerite se rencontraient à la taverne d'Orsini et où Marguerite déchirait dans les tablettes confiées à son amant la fameuse page qui constatait le meurtre. La scène principale était invraisemblable ; je l'avais recommencée trois ou quatre fois avant de la réussir Ajoutons que je n'en ai jamais été content ; Georges, qui, de son côté, la sentait fausse, la jouait moins bien que les autres.

Au reste, le public était pris, et dans cette situation d'esprit où il accepte tout.

Le cinquième tableau était court, spirituel, nerveux et plein de surprises. L'arrestation et la sortie de Buridan firent le plus grand effet.

Enfin, arrivait le fameux acte de la prison.

Un jour, mon fils me demandait, — il n'avait pas encore fait de pièces à cette époque :

— Quels sont les premiers principes d'un drame ?

— Que le premier acte soit clair, que le dernier soit court, et surtout pas de prison au troisième !

Quand je disais cela, j'étais ingrat : jamais je n'ai vu d'effet pareil à cet acte de la prison, merveilleusement joué, d'ailleurs, par les deux acteurs entre lesquels il se passe, et qui en portent tout le poids.

Serres (Landry) y fut charmant de verve naïve. Bocage, avec ses grands yeux siciliens, ses dents blanches comme des perles, sa barbe noire, était d'une beauté physique à laquelle j'ai vu atteindre un seul homme, peut-être : Mélingue, un des plus beaux acteurs que j'aie vus sous le costume.

Après le tableau de la prison, les autres pouvaient indifféremment être bons ou mauvais : le succès était décidé.

Ce n'était pas malheureux ! le septième tableau, avec le troisième, était le plus faible de l'ouvrage ; il se sauva par l'esprit, et parce que, au bout du compte, les spectateurs trouvèrent, comme Harel, que le roi Louis le Hutin était un *drôle de corps*.

Enfin, venait le cinquième acte, qui avait tant épouvanté Harel. Il était divisé en deux tableaux : le huitième, d'un comique terrible ; le neuvième, qui pouvait, comme épouvante dramatique, être comparé au second. Quelque chose y rappelait la fatalité antique de Sophocle, mêlée à la terreur scénique de Shakspeare. Aussi le succès fut-il immense, et le nom de M. Frédéric Gaillardet proclamé au milieu des applaudissements.

Madame Odilon Barrot était ravie ; elle s'était amusée comme une pensionnaire.

Odilon Barrot, peu familiarisé avec les théâtres de drame, était stupéfait que l'émotion pût être poussée jusque-là.

Il va sans dire que, comme pour *Richard Darlington*, Harel était venu me faire toute sorte d'offres si je consentais à me nommer.

J'avais refusé pour *Richard*, où rien ne m'engageait ; je refusai bien autrement pour *la Tour de Nesle*, où j'étais à la fois retenu par une promesse d'honneur et par une promesse écrite.

Je rentrai chez moi, je le jure, sans un seul sentiment de regret. C'était, cependant, la première représentation d'une pièce qui devait tenir l'affiche près de huit cents fois !

Le lendemain, quelques-uns de mes amis qui connaissaient la part que j'avais prise à *la Tour de Nesle* vinrent pour me faire leurs compliments.

Au nombre de ces amis, était un de mes meilleurs, Pierre Collin.

— Tu sais ce qu'Harel a fait ? me dit-il en entrant.

— Ce qu'il a fait ?

— Sur l'affiche ?

— Non.

— Au lieu de procéder, comme cela se fait en mathématiques, du connu à l'inconnu, il a procédé de l'inconnu au connu.

— Je ne comprends pas.

— Au lieu de mettre : « MM. Gaillardet et ***, » il a mis : « MM. *** et Gaillardet »

— Ah ! le malheureux ! m'écriai-je, il va me faire une nouvelle querelle avec M. Gaillardet ; et ce qu'il y a de pis, c'est que, cette fois-ci, M. Gaillardet aura raison.

Je pris mon chapeau et ma canne

— Où vas-tu ?

— Je vais chez Harel. Viens-tu avec moi ?

— Il faut que j'aille à mon bureau.

— Alors, vite ! une voiture ! je t'y jetterai en passant, à ton bureau.

Cinq minutes après, j'étais chez Harel.

— Ah ! vous voilà ! me dit-il ; vous savez le tour que j'ai joué à Gaillardet ?

— C'est parce que je viens de l'apprendre que j'accours... Comme vous avez eu tort, cher ami !

— Bon ! en quoi ? N'était-il pas convenu que les étoiles précéderaient le nom de M. Gaillardet ? C'est un droit que vous avez ; vous êtes de quatre ans plus ancien que lui au théâtre.

— Mais l'usage veut que les étoiles suivent le nom.

— L'usage est un sot, mon cher ; ou nous le changerons, ou nous lui donnerons de l'esprit ; nous en avons à nous deux assez pour cela, quand le diable y serait !

— Dites que vous en avez assez à vous tout seul.

— Ah ! vous me trahissez ? vous passez contre moi ?

— Non pas, je reste neutre ; seulement, si M. Gaillardet en appelle à mon témoignage, je serai forcé de dire la vérité.

— Mon cher, nous avons un grand succès ; avec un peu de scandale, nous aurons un succès immense... Si M. Gaillardet réclame, notre scandale est tout trouvé. — Il aura fait quelque chose à la pièce, au moins.

— Harel !

— Ah ! vous êtes charmant ! vous croyez qu'il vous suffit de faire des chefs-d'œuvre, et de dire : « Je n'en suis pas. » Eh bien, que cela vous convienne ou non, tout Paris saura que vous en êtes.

— Allez-vous-en au diable ! je voudrais n'avoir jamais touché à votre maudite pièce... Tenez, on sonne chez vous ; je parie que c'est M. Gaillardet.

Harel ouvrit sa porte, et attendit un instant.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, monsieur, répondit le domestique ; c'est un homme qui apporte un papier timbré.

— Un papier timbré ?... Voilà du nouveau ! Montrez-moi cela

L'homme était un huissier qui venait au nom de M. Gaillardet, et qui, comme Aman pour Mardochée, servait de *héraut à sa gloire*.

Le papier timbré était une assignation devant le tribunal de commerce, pour que M. Harel eût à enlever les malencontreuses étoiles.

— Bon ! m'écriai-je, voilà notre affaire ! je vais en trouver autant en rentrant chez moi... Que vous êtes bête d'avoir tant d'esprit, vous, allez !

Harel se frottait les mains, que toutes ses articulations en craquaient.

— Bon procès ! dit-il, bon procès ! j'en demande deux pareils par an, pendant six ans, et ma fortune est faite !

— Mais vous le perdrez !

— Je le sais bien.

— C'est donc un mauvais procès, alors.

— D'abord, vous saurez que ce n'est point une preuve qu'un procès soit mauvais parce qu'on le perd ; puis, si je le perds, j'en appellerai.

— Mais vous le perdrez en appel, puisque je vous dis que je serai contre vous.

— Vous ne direz pas que vous n'êtes pas de la pièce, je suppose.

— Je dirai que je ne devais pas être nommé.

— En attendant, vous le serez au tribunal de commerce, au tribunal d'appel ; vous le serez par l'avocat de M. Gaillardet, vous le serez par le vôtre ; les journaux répéteront les plaidoyers, les trois étoiles auront fait du bruit devant le nom, les trois étoiles en feront après ; les manuscrits seront communiqués : celui de M. Gaillardet, celui de Janin, le vôtre... Mon cher, je ne comptais que sur cent représentations ; aujourd'hui, je parie pour deux cents.

— Que le diable vous emporte !

— Vous ne restez pas à dîner avec nous ?

— Merci.

— Vous n'embrassez pas Georges ?

— Si fait... Est-elle contente de son succès ?

— Enchantée ! quoique vous l'ayez un peu sacrifiée à Bocage, convenez-en.

— Bon ! ne va-t-elle pas me faire un procès, elle aussi ?

— Elle en a bonne envie, et cela pourra bien arriver, à moins que vous ne lui promettiez de lui faire une pièce.

— Oh ! je le lui promets, qu'à cela ne tienne !

— Elle a une idée.

— Ce n'est pas *le Divorce* ?

Georges m'avait tourmenté longtemps pour lui faire une pièce sur le divorce de l'empereur.

— Non, soyez tranquille.

Je montai chez elle. Nous nous embrassâmes, comme nous nous embrassons encore aujourd'hui quand nous nous rencontrons.

Je lui racontai toute notre discussion à propos de M. Gaillardet, et j'eus la douleur de voir qu'elle donnait entièrement raison à Harel.

— Alors, c'est bien, dis-je, n'en parlons plus... A propos, que m'a-t-il dit ?

— Harel ?

— Oui.

— Quelque bêtise.

— Justement.. Il m'a dit que vous aviez une idée.

— Insolent !

— Une idée de pièce, bien entendu. Peste ! vous avez bien mieux que des idées : vous avez des caprices.

— Pas pour vous, dans tous les cas !

— C'est bien ce dont je me plains.

J'allai me mettre à genoux devant elle, et, baisant ses belles mains :

— Dites donc, Georges, est-ce que nous aurons le ridicule, aux yeux de la postérité, d'avoir passé l'un près de l'autre sans que ces fameux atomes crochus dont parle Descartes aient respectivement fonctionné chez nous ?

— Taisez-vous, grande bête ! et allez raconter toutes ces niaiseries-là à votre Dorval.

— Ah ! Dorval !... pauvre Dorval, il y a un siècle que je ne l'ai vue !

— Bon ! vous avez été vous loger porte à porte avec elle.

— Justement ! autrefois, nous n'avions qu'une porte entre nous ! Maintenant, nous avons un mur.

— Mitoyen !

— Bravo !... Ah çà ! voyons votre idée.

— Eh bien, mon cher, j'ai joué des princesses, j'ai joué des reines...

— Et même des impératrices !

— Tenez, voilà pour vous !

Elle leva sur moi sa belle main, que j'arrêtai au passage, et que je baisai.

— Et même des impératrices ! répétai-je.

— Eh bien, je voudrais jouer une femme du peuple.

— Oui ; je vous connais : vous jouerez cela avec une robe de velours et tous vos diamants.

— Eh non ! puisque je vous dis une femme du peuple, une mendiante.

— Bah ! avancez-vous jusqu'à la rampe, tendez la main au public, et il n'y aura plus de pièce, ou plutôt il n'y aura plus de mendiante !

— Oh ! mais sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui ?

— Sur une herbe qui poussait dans votre cabinet de toilette un jour qu'Harel m'y a enfermé pour faire *Napoléon*.

— Allons, taisez-vous, et faites-moi ma pièce.

— Une mendiante... Nous avons Jane Shore ; cela vous va-t-il ?

— Non ; Jane Shore est une princesse ; je veux une femme du peuple, je vous dis.

— Je ne sais pas faire ces femmes-là.

— Aristocrate !

— Voyons, avez-vous un sujet ?

— J'ai quelqu'un qui en a un.

« 30 mai,

« Monsieur le rédacteur,

« Nommé seul hier comme auteur de *la Tour de Nesle*, mon nom se trouve aujourd'hui précédé sur l'affiche de deux M et de ***. C'est une erreur ou une méchanceté dont je ne veux être ni la victime ni la dupe. Dans tous les cas, veuillez annoncer, je vous prie, que, dans mon traité comme sur le théâtre, et comme, je l'espère, sur l'affiche de demain, je suis et serai le seul auteur de *la Tour de Nesle*.

« F. GAILLARDET. »

— Là ! dis-je à Harel, c'est bien fait.

Harel déplia une seconde lettre.

— Voici ma réponse, dit-il.



Harel, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Mademoiselle Georges dans la « Tour de Nesle ».

— Envoyez-moi votre quelqu'un

— Je vous l'enverrai.

— Qui est-ce ?

— Anicet.

— Cela tombe à merveille ; je lui dois une pièce.

— Comment cela ?

— Nous avons fait ensemble *Teresa*, je me suis nommé ; nous ferons ensemble votre *Mendiante*, et il se nommera.

— Ah çà ! mais c'est donc une rage de ne pas vous nommer ? *Richard ! la Tour de Nesle !* Vous finirez par ne vous nommer que pour les mauvais drames.

— C'est à propos de *Catherine Howard* que vous dites cela ?

— Non, je dis cela... en l'air.

On frappa à la porte.

— Bon ! continua-t-elle, voilà Harel qui vient nous ennuyer.

« Voyons, entre ; que veux-tu ?

— J'apporte des nouvelles de M. Gaillardet.

— Une seconde assignation ?

— Non, la copie d'une lettre qui sera demain dans tous les journaux.

— Ah ! laisse-nous tranquilles ! dit Georges.

— Attends donc que je te la lise.

— Mon cher Harel, vous nous dérangez beaucoup, je vous en préviens.

— Je ne trouve pas ! dit-il.

En effet, j'étais resté à genoux devant Georges.

— Ecoutez.

Et il lut :

— Mon cher, la seule réponse que vous ayez à faire, c'est de changer les étoiles de place.

— Cela n'entre pas dans mon système planétaire... Ecoutez.

Et il lut :

« 1er juin.

« Monsieur le rédacteur,

« Voici ma réponse à l'étrange lettre de M. Gaillardet, qui se prétend seul auteur de *la Tour de Nesle*.

« La pièce, tout entière pour le style, et dans les dix-neuf vingtièmes au moins pour la composition, appartient au célèbre collaborateur qui, pour des raisons particulières, n'a pas voulu se nommer après un immense succès.

« Du travail primitif de M. Gaillardet, il ne reste rien ou presque rien. Voilà ce que j'affirme, et ce que prouvera, au besoin, la comparaison du manuscrit représenté avec le manuscrit de M. Gaillardet.

Agréez, etc. « HAREL. »

Le 2 juin, les journaux contenaient cette réplique de M. Gaillardet :

« Monsieur le rédacteur,

« Pour toute réponse à M. Harel, ayez la bonté d'insérer la lettre ci-jointe, que m'écrivit le *célèbre collaborateur* dont vous parle M. Harel, lettre que je reçus à Tonnerre, où je venais d'apprendre que j'avais un collaborateur.

« F. GAILLARDET. »

Suivait ma lettre.

J'avoue que l'insertion de cette lettre m'étonna : elle était au moins maladroite, puisqu'elle faisait à M. Gaillardet un adversaire d'un homme qui voulait rester neutre.

Il ne m'était plus possible de me taire ; les journaux, toujours assez malveillants pour moi, commençaient à m'attaquer, et j'avais eu, la veille, avec M. Viennot du *Corsaire*, dans les bureaux même du journal, une querelle qui faillit finir par un duel.

Au reste, je sentais vaguement qu'il y avait, au bout de tout cela, un coup d'épée ou de pistolet à donner ou à recevoir.

Et, après tous les déboires que m'avait valus l'ouvrage, j'aimais autant que ce fût avec M. Gaillardet qu'avec un autre.

Ajoutez à cela que, depuis mon attaque de choléra, j'étais d'une faiblesse extrême, que je ne mangeais plus, et que j'étais pris, tous les soirs, d'une fièvre qui me rendait d'exécrable humeur.

Je pris donc la plume, et, sous l'impression désagréable que je venais d'éprouver, à la reproduction de ma lettre, je répondis :

A M. le Rédacteur en chef du journal le...

« Permettez-moi d'abord de vous remercier, monsieur, de l'insertion de la lettre que j'avais écrite à M. Gaillardet, reproduite dans votre numéro d'hier.

« Elle sera une preuve, vis-à-vis du public, de la délicatesse que j'avais désiré mettre dans mes relations avec ce jeune homme ; mais cette délicatesse, ce me semble, a été bien mal appréciée : au reste, les deux seules conversations que j'ai eues avec lui m'ont prouvé qu'il ne pouvait pas la comprendre (1).

« Mais comment M. Gaillardet n'a-t-il pas senti, au moins, que l'insertion de cette lettre nécessiterait de ma part une réponse, que cette réponse ne pourrait que lui être désavantageuse, et que, cherchant le ridicule avec une lanterne, il ne pouvait manquer d'être plus heureux que Diogène ? — Eh bien, cette réponse qu'il me force à lui faire, la voici :

« Je n'ai pas lu le manuscrit de M. Gaillardet ; ce manuscrit, sorti un instant des mains de M. Harel, y est rentré presque aussitôt ; car, en consentant à faire un ouvrage sur un titre et une situation connus, j'ai craint d'être influencé par un travail antérieur au mien, et de perdre ainsi la verve qui m'était nécessaire pour achever cette œuvre.

« Maintenant, puisque M. Gaillardet trouve que le public n'est pas encore assez au courant de cette pauvre affaire, qu'il convoque l'arbitrage de trois hommes de lettres, *à son choix* : qu'il arrive devant eux avec son manuscrit, et moi avec le mien ; ils jugeront alors de quel côté est la délicatesse, et de quel côté est l'ingratitude.

« Pour être fidèle jusqu'au bout aux conditions que je me suis bénévolement imposées, dans la lettre que j'ai écrite à M. Gaillardet, permettez-moi, monsieur le rédacteur, de ne pas plus me nommer ici que je ne l'ai fait sur l'affiche.

« L'AUTEUR DU MANUSCRIT DE *la Tour de Nesle.* »

Dès lors, on le comprend, c'était une guerre déclarée entre M. Gaillardet et moi.

CCXXXVI

A QUOI SERVENT LES AMIS. — LE « MUSÉE DES FAMILLES ». — — UN ARTICLE DE M. GAILLARDET. — MA RÉPONSE A CET ARTICLE. — CARTEL DE M. GAILLARDET. — JE L'ACCEPTE AVEC EMPRESSEMENT. — MON ADVERSAIRE DEMANDE UN PREMIER RÉPIT DE HUIT JOURS. — JE L'ASSIGNE DEVANT LA COMMISSION DES AUTEURS DRAMATIQUES. — IL DÉCLINE CET ARBITRAGE. — JE LUI ENVOIE MES TÉMOINS. — IL RÉCLAME UN DÉLAI DE DEUX MOIS. — LETTRE DE JANIN AUX JOURNAUX.

Quoique de grands événements s'amassent comme un orage terrible à l'horizon, et soient près de passer à travers la mesquine discussion dont nous écrivons l'histoire, je crois qu'il est mieux, puisque nous l'avons entamée, de la suivre jusqu'au bout que d'y revenir plus tard.

M. Gaillardet persista dans son procès, et le gagna. — J'ai dit que j'avais complètement refusé de seconder Harel dans sa défense

Les étoiles malapprises qui avaient usurpé le pas sur M. Gaillardet furent forcées de marcher à la suite ; mais, comme l'avait désiré Harel, tout Paris savait que j'étais de *la Tour de Nesle.*

Cela fit-il grand bien au drame ? J'en doute ; j'ai déjà exprimé mon opinion sur le plaisir qu'éprouve le public à faire une réputation à un jeune homme inconnu aux dépens des réputations établies.

Deux ans s'écoulèrent pendant lesquels *la Tour de Nesle* obtint deux ou trois cents représentations, plus ou moins. Je ne pensais plus à cette vieille querelle ; j'avais seulement, dans ces deux années, publié *Gaule et France,* — ouvrage bien incomplet au point de vue de la science, mais singulièrement remarquable au point de vue de la prédiction qui le termine, — et fait jouer *Angèle,* lorsqu'un matin, un de mes amis, — les amis servent surtout à ce que l'on va voir, — lorsqu'un matin, un de mes amis entra dans ma chambre comme j'étais encore couché et, après quelques paroles échangées, me demanda si j'avais lu le *Musée des Familles.*

Je le regardai d'un air passablement stupéfait.

— Le *Musée des Familles ?* lui demandai-je. Et à quel propos aurais-je lu le *Musée des Familles ?*

— C'est qu'il y a un article de M. Gaillardet.

— Tant mieux pour le *Musée des Familles* .

— Un article sur *la Tour de Nesle.*

— Ah ! sur le drame ?

— Non, sur la tour.

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait ?

— C'est que, dans cet article sur la tour, M. Gaillardet parle du drame.

— Eh bien, que dit-il du drame ? Achevons.

— Il dit que c'est son meilleur drame, à lui.

— Il n'est pas dégoûté ! c'est presque un de mes meilleurs, à moi.

— Vous devriez lire cela.

— A quoi bon ?

— Parce qu'il faudrait peut-être y répondre.

— A l'article de M. Gaillardet ?

— Oui.

— Croyez-vous ?...

— Dame ! lisez.

J'appelai Louis.

Le domestique que j'avais alors s'appelait Louis ; c'était un drôle que je retrouvais de temps en temps ivre, en rentrant le soir, et qui donnait pour prétexte qu'ayant un duel le lendemain matin, il avait besoin de s'étourdir.

Je l'expédiai chez le directeur du *Musée des Familles*, Henry Berthoud, avec un mot par lequel je priais celui-ci de m'envoyer le numéro où se trouvait l'article de M. Gaillardet.

Louis revint avec le numéro demandé.

Voici ce que je lus :

LA TOUR DE NESLE

Un soir le soleil couchant enluminait le ciel d'un rouge pourpre, et encadrait d'un ruban de feu l'horizon que bornent Sèvres et Saint-Cloud ; j'étais sur le pont des Arts, *l'Ermite* de M. de Jouy à la main. Guidé par l'académicien, je m'étais rendu là comme un observateur au centre d'un point de vue ; car cette place est pour l'œil un foyer où viennent aboutir et converger mille rayons. En face de moi, la Cité, ce berceau de Paris, avec ses maisons entassées en forme de triangle, et rapprochées l'une de l'autre comme un corps de bataille ; à la tête de la Cité, le pont Neuf avec ses vieilles arches et ses neuf rues aboutissantes. A gauche, le Louvre, qui n'est plus le vieux Louvre avec sa grosse tour et son beffroi ; les Tuileries, ce royal pied-à-terre dont le nom s'est anobli de la noblesse du temps et des révolutions qui ont passé sur sa tête ; monument dont on peut dire ce que Milton dit de Satan : « La foudre l'a frappé et l'a marqué au front ! » A droite, la Monnaie, le seul édifice de Paris qui, joint au Timbre-Royal et à la Morgue, possède une physionomie propre, et, pour ainsi dire, le caractère de sa destination. Au-dessous, l'Institut et la bibliothèque Mazarine.

J'en étais là de ma *circum-spection*, lorsque mon *cicerone* (c'est toujours de M. de Jouy que je parle) m'apprit, en note, qu'à cette place existait jadis la tour de Nesle, du haut de laquelle, suivant les chroniqueurs, plusieurs reines ou princes faisaient précipiter dans la Seine, afin de s'en débarrasser plus sûrement et plus vite, les malheureux qu'ils y avaient attirés. Cette anecdote me frappa. Jeune encore, et sur les bancs de mon collège, j'avais lu Brantôme et ce

(1) Je suis obligé, pour ne pas altérer la fidélité des textes, de reproduire les lettres dans leur intégralité ; seulement, aujourd'hui, je désapprouve tout ce que les miennes peuvent contenir de blessant.

qu'il contait de la tour de Nesle ; mais le souvenir s'en était effacé de ma mémoire : il y rentra vif et soudain. Empruntant une double puissance à l'heure et aux lieux où j'étais, sa force fut doublement impressive ; elle m'étreignit des pieds à la tête... Pour la première fois, je devinai le drame ; et mon premier, mon meilleur drame fut fait !

C'est qu'il y a quelque chose d'attachant et de terrible à la fois dans cette histoire de débauches et de tueries princières, consommées le soir, à minuit, entre les murs épais d'une tour, et n'ayant pour témoin que les lampes qui brûlent, les assassins qui attendent, et Dieu qui veille ! il y a quelque chose qui saisit l'âme dans l'égorgement de ces jeunes hommes (ils étaient tous jeunes et beaux !) venus là sans armes et sans défiance... Curée vraiment royale, et qu'envieraient les hyènes et les tigres ! Mais je me laisse aller à des réflexions de poète, et j'oublie que je suis et ne veux être qu'un conteur.

Parlons du monument, d'abord ; ensuite, je parlerai de ses mystères.

Au temps du roi Philippe le Bel et de ses fils, Paris avait pour limite, en descendant la rive gauche de la Seine, une enceinte élevée par Philippe-Auguste, qui lui donna son nom. Cette enceinte, dont les murailles correspondaient, à peu près, aux dernières tours du Louvre, avait pour défense extérieure un fossé qui communiquait avec la Seine, et en conduisait les eaux jusqu'à la porte de Bussy.

Au delà de l'enceinte étaient le grand et le petit Pré-aux-Clercs, ainsi nommés parce qu'ils servaient de promenade, les jours de fête, aux écoliers de l'Université. Ils embrassaient l'espace occupé maintenant par les rues des Petits-Augustins, des Marais-Saint-Germain, du Colombier, Jacob, de Verneuil, de l'Université, des Saint-Pères, etc.

En deçà, et adossé à l'enceinte, était l'hôtel de Nesle, qui présentait une façade de onze grandes arcades, avec enclos planté d'arbres, et dont l'extrémité, du côté du quai, était attenante à l'église des Augustins. Cet hôtel occupait l'emplacement du collège Mazarin, de l'hôtel de la Monnaie et autres lieux contigus : sa cour spacieuse, ses bâtiments et ses jardins étaient à peu près circonscrits par les rues Mazarine, de Nevers, et quai Conti, autrefois nommé quai de Nesle.

Amaury de Nesle, propriétaire de cet hôtel, le vendit en 1308, à Philippe le Bel pour la somme de cinq mille livres ; Philippe le Long le donna à Jeanne de Bourgogne, sa femme, et celle-ci, par son testament, en ordonna la vente, pour que le prix fût appliqué à la fondation d'un collège qui fut appelé collège de Bourgogne. En 1381, Charles VI le vendit au duc de Berry, son oncle. Trouvant les jardins trop circonscrits, ce dernier leur adjoignit, en 1385, sept arpents de terre situés au delà des fossés de la ville, et, pour établir la communication, il fit construire un pont sur le fossé. Cette partie extérieure fut nommée *petit séjour de Nesle*.

Des mains du duc de Berry, l'hôtel passa encore entre celles de plusieurs princes, et fut, enfin, aliéné par Henri II et Charles IX, en 1552 et 1570. Sur son terrain s'élevèrent différentes constructions telles que l'hôtel de Nevers, l'hôtel de Guénégaud, qui, depuis, a pris le nom de Conti ; plus tard, enfin, ce qui restait de cet hôtel fut démoli pour faire place au collège Mazarin, aujourd'hui palais de l'Institut.

A l'extrémité occidentale de l'hôtel, à l'angle formé par le cours de la Seine et le fossé de l'enceinte de Philippe-Auguste, étaient la porte et la tour de Nesle, les seules qui soient représentées sur la gravure placée en tête de cette notice.

La porte, espèce de bastille, se composait d'un édifice flanqué de deux tours rondes, entre lesquelles était l'entrée de la ville. On y arrivait par un pont en pierre assis sur quatre arches, et qui rétablissait la communication interceptée par le fossé, très large en cet endroit.

Il paraît que, pendant longtemps, cette porte fut fermée au public ; car je lis des lettres patentes du 13 avril 1550, adressées aux prévôt et échevins, et les autorisant à « faire ouvrir la porte de Nesle, pour la commodité du fauxbourg, et pour gens de pied et de cheval seulement, sans que charrettes et chevaux chargés de marchandises sujettes à imposition y puissent passer. » Je lis encore dans ces lettres que « le fauxbourg avoit esté ruiné par les guerres, réduit en terres labourables ; et, ayant commencé à se restablir sous François Ier, qui l'avoit ainsi permis, il estoit un des plus beaux fauxbourgs des villes de France. Sur quoy, requeste estant présentée à la ville, est ordonnée l'ouverture de la dite porte (1). »

Ce fut par cette porte de Nesle qu'Henri IV pénétra dans Paris, après avoir assiégé ce côté de la ville, en 1589. — Elle existait encore sous le règne de Louis XIV.

Quant à la tour, située à quelques toises et au nord de la porte, sur la pointe de terre que formait le fossé en se réunissant à la Seine, la rivière en baignait le pied. De forme circulaire, elle avait cent vingt pieds de hauteur environ, et dominait le comble de la galerie du Louvre. Elle était accouplée à une seconde tour contenant l'escalier à vis, moins forte en diamètre, mais plus haute encore. A les voir, on eût dit deux sœurs dont l'une avait en partage la force et la maturité de l'âge, l'autre la légèreté et les grâces de la jeunesse. Plus élancée, plus svelte, celle-ci avait l'œil au guet ; plus *consistante* et plus *posée*, celle-là se confiait en sa force, et attendait. Réunies toutes deux à la porte voisine, par un mur leur allié, elles formaient à elles trois un ensemble qui se présentait au sud-ouest, et se continuait par une suite de remparts dont plusieurs autres ouvrages complétaient la défense.

En face d'elles, sur la rive opposée, s'élevait le Louvre, et, à l'angle du Louvre et de la muraille de Paris, une tour pareille à elles, et qu'on appelait la tour du Coin. Dans les temps de danger, une chaîne de fer, dont une extrémité était fixée à la tour de Nesle, traversait la Seine, et, soutenue de loin en loin par des bateaux, allait se rattacher à la tour du Coin, et fermait, de ce côté de la rivière, l'entrée de la ville de Paris.

Dans l'origine, la tour et la porte de Nesle avaient le nom de Philippe Hamelin, leur constructeur ou leur premier propriétaire, je ne sais. Plus tard, elles empruntèrent leur nom de l'hôtel, devenu considérable. Les fenêtres de la tour et une terrasse de l'hôtel donnaient sur la rivière.

Brantôme (c'est à lui que je reviens maintenant), dans le discours deuxième, art. Ier de ses *Femmes galantes*, raconte qu'une reine de France dont il ne dit pas le nom se tenait là d'ordinaire, « laquelle faisoit le guet aux passants, les faisoit appeler et venir à soy ; et les faisoit précipiter du haut de la tour *qui paroit encore*, en bas, en l'eau, et les faisoit noyer... Je ne veux pas dire, ajoute-t-il, que cela soit vrai ; mais le vulgaire, au moins la plupart de Paris, l'affirme ; et n'y a si commun qui, en lui montrant la tour seulement, et en l'interrogeant, de lui même ne le die. »

Jean Second, poète hollandais, mort en 1536 appuie l'assertion de Brantôme dans une pièce de vers latins qu'il a composée sur la tour de Nesle (*Epigramm. libro*, pag. 150, edit. Lugd. Batav.).

Mayerne en fait mention dans son *Histoire d'Espagne*, t. I, p. 560.

Villon, qui écrivait ses vers au XVe siècle, dans un temps plus rapproché de l'événement, y ajoute son témoignage. Donnant quelques détails nouveaux, il nous apprend que les malheureuses victimes étaient renfermées dans un sac, puis jetées dans la rivière. A la seconde strophe de sa *Ballade des Dames du temps jadis*, il se demande

. . . . .Où la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jeté, en ung sac, en Seine?

Ce Buridan dont parle Villon échappa au piège, on ne sait comment. Il se retira à Vienne en Autriche, où il fonda une université, et son nom devint célèbre dans les écoles de Paris, au XVe siècle.

En 1471, un maître ès arts de l'Université de Leipzig composa un petit ouvrage sous le titre de *Commentaire historique sur les jeunes écoliers parisiens que Buridan*, etc.

Comme on le voit, la chronique de la tour de Nesle était devenue européenne.

Cette reine dont parle à la fois Brantôme, Jean Second, Mayerne et Villon, passa successivement pour être Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, puis Marguerite de Bourgogne, première femme de Louis X, ainsi que ses deux sœurs, Jeanne et Blanche, toutes trois les brus de Philippe le Bel.

Mais Robert Gaguin, historien du XVe siècle, s'est porté le défenseur de Jeanne de Navarre. Après avoir parlé de la conduite des trois princesses épouses des trois fils de Philippe le Bel, et de leur châtiment, il ajoute que « ces désordres et leur suite épouvantable donnèrent naissance à une tradition injurieuse pour la mémoire de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel. Suivant cette tradition, elle faisoit jeter, de la fenêtre de sa chambre, dans la rivière, les écoliers qu'elle attiroit. Un seul de ces escoliers, Jean Buridan, eut le bonheur d'échapper au supplice qu'il avoit encouru ; c'est pourquoi il publia ce sophisme (avant de s'exiler) : *Ne craignez pas de tuer une royne ; cela est quelquefois bon (Reginam interficere nolite timere ; bonum est).* »

Ainsi Gaguin ne conteste pas le fait ; il le confirme, au contraire, et le développe, se plaignant seulement — et ce n'est pas sans raison — qu'on l'attribuât à Jeanne de Navarre, qui ne vivait pas du temps de Buridan.

Quant à Marguerite de Bourgogne et à ses sœurs Jeanne et Blanche elles n'ont pour sauvegarde ni la protection d'une date, ni le verdict de l'histoire. Tout le monde sait,

(1) *Histoire de Paris*, par Félibien, tome III des Preuves, page 378 collect. B.

au contraire, que les trois sœurs se livraient à la conduite la plus scandaleuse; deux d'entre elles avaient pour complices les deux frères, Philippe et Gaultier d'Aulnay; la tour de Nesle, appartenant alors à la princesse Jeanne, était le lieu de leurs entrevues.

Mais, un jour, dit Godefroy de Paris,

Tout chant et baudor et leesce
Tornés furent à grand destrèce,
Du cas qui lors en France avint;
Dont escorcher il en convint,
Deux chevaliers joli et gaie,
Gaultier et Philippe d'Aulnay.

En effet, ces deux jeunes hommes furent tout à coup arrêtés, ainsi que la reine et les princesses, ses sœurs.

Philippe avoua qu'il était l'amant de Marguerite, femme de Louis X, et Gaultier celui de Blanche, comtesse de la Marche.

La confession ainsi faite, dit Godefroy,

L'eure ne fut moult retraite
Que donnée fust la sentence
Si furent jugiés sans doutance
Les deux chevaliers de leur *paire*,
D'une sentence si amère.
Por leur traison et péchié,
Que ils furent escorchié,
. . . .
. . . .
Et puis entraîné et pendu!

Marguerite et Blanche furent conduites aux Andelys, où on les jeta, dit Godefroy, dans une espèce de basse-fosse.

Longuement en prison là furent,
Et de confort moult petit urent
L'une ne l'autre ni ot aise;
Mais toutes voies plus à mal aise
Fut la royne de Navarre,
En haut estoit; et à la terre
La comtesse fut plus aval,
Dont elle souffroit moins de mal,
Car elle estoit plus chaudement.
Ce fut justice voirement.
Car la royne cause estoit
Du péché que elle avoit fait.

De cette prison, on les transféra au Château-Gaillard, forteresse de Normandie. Là, par ordre de Louis X, Marguerite fut étranglée avec une serviette, selon les uns; avec ses propres cheveux, selon les autres. Blanche, épargnée et divorcée, prit le voile à l'abbaye de Maubisson, où elle termina sa vie.

Mais Jeanne fut plus heureuse encore; elle avait été arrêtée comme ses sœurs:

Et, quand la comtesse ce vit,
Hautement s'écria et dit:
« Por Dieu, oiez moi, sire roi;
Qui est qui parle contre moi?
Je dis que je suis preude fame,
Sans nul crisme, sans nul diffame;
Et sé nul ne veut contre dire,
Gentil roy, je vous réquier, sire,
Que vous m'oiez en deffendant,
Sé nul ou nulle demandant
Me fait chose de mauvestie,
Mon cœur sens si pur, si traille,
Que bonnement me deffendrai,
Ou tel champion baillerai,
Qui bien saura mon droit deffendre,
S'il vous ples à mon gage prendre. »

Elle parvint, en effet, à se justifier tant bien que mal, et son mari Philippe le Long la rappela près de lui.

FRÉDÉRIC GAILLARDET.

Il n'y avait dans tout cela rien de bien offensant pour moi; mais j'avais été tellement irrité à propos de toute cette histoire, que je m'étais promis, à la première occasion qui se présenterait d'être désagréable à M. Gaillardet, de ne pas la laisser échapper.

L'occasion se présentait, je la saisis.

J'écrivis *ab irato* la lettre suivante, et j'eus tort. Je ne puis pas dire mieux que de l'avouer, j'espère.

Monsieur le directeur,

En feuilletant l'un de vos derniers numéros, je tombe sur un article dans lequel M. Gaillardet raconte comment il a fait son drame de *la Tour de Nesle*. Je n'aurais jamais cru que de pareils détails fussent d'un intérêt bien vif pour le public; mais, puisque M. Gaillardet en pense autrement, je me range à son avis, et je vais vous raconter à mon tour comment j'ai fait le mien.

Je dois avouer, d'abord, que sa naissance, ou plutôt son incarnation, son idée première, s'infiltra dans mon esprit d'une manière moins subite, moins inspirée, et, par conséquent, moins poétique, qu'elle ne le fit dans le sien. Elle ne me vint point frapper sur le pont des Arts, vers le soir d'un beau jour d'été, à cette heure où les rayons du soleil occidental empourprent l'horizon de la grande cité; elle ne me vint point, enfin, en regardant le palais mazaréen qu'on appelle vulgairement l'Institut. Voilà pourquoi ma *Tour de Nesle*, à moi, est si peu académique.

Non; mais vous vous rappelez peut-être cette époque désastreuse où le choléra, bondissant de Saint-Pétersbourg à Londres, et de Londres à Paris, vint tomber à l'Hôtel-Dieu, étendant comme un drapeau noir ses deux ailes sur la ville maudite. Le riche dans son égoïsme, espéra d'abord que le souffle empesté du démon resterait enfermé dans l'hôtellerie mortuaire du pauvre; que le fléau aristocrate ne décimerait que l'habitant de la loge ou de la mansarde, et qu'il y regarderait à deux fois avant d'aller frapper, en traînant son linceuil, à la porte des hôtels de l'opulente Chaussée ou du noble Faubourg. — Il le crut l'insensé! il fit fermer les volets rembourrés de sa fenêtre, afin que les bruits n'arrivassent point jusqu'à lui; il ordonna à ses valets d'allumer de nouvelles bougies, d'apporter d'autres bouteilles, d'entonner d'autres chants. — Puis, à la fin de l'orgie, il entendit heurter à la porte. — C'était l'ange asiatique qui venait, comme le Commandeur après le festin de don Juan, le prendre par les cheveux, et lui dire: « Repens-toi et meurs! »

Oh! alors ce fut bien véritablement une désolation universelle, n'est-ce pas? et il fut curieux de voir comment le premier cri de mort, parti d'une riche maison, alla retentir du faubourg Saint-Honoré au Luxembourg, et du Luxembourg à la Nouvelle-Athènes; comment, soudain, tout ce qui se trouvait encadré dans ce triangle élégant s'anima d'une terreur croissante, et, ne songeant plus qu'à fuir, ferma sur soi les portières de ses voitures blasonnées à Crécy, à Marengo ou à la Bourse. Plus d'une de ces voitures heurta, avant d'atteindre le bout de la rue, quelque char tendu de noir qui se rendait au cimetière, et plus d'un fuyard rencontra la mort, douanier incorruptible, qui lui défendit d'aller plus loin que la barrière, le reconnaissant comme sa chose, et l'ayant marqué d'avance pour le tombeau.

Puis, au bruit de ces calèches, de ces berlines, de ces chaises de poste se croisant en tous sens, et brûlant le pavé, succéda une rumeur sourde et continue. Une longue file de chariots de toute espèce, qu'une simple draperie noire convertissait en corbillards, — car les équipages de la mort manquèrent bientôt aux convives qu'elle invitait, — suivit incessamment, et pas à pas, une triple voie au bout de laquelle l'attendait béante la gueule de quelque cimetière. Puis, par une autre, les chariots revenaient vides et impatients de se remplir.

Toute chose disparaît devant la peur incessante de la mort: la Bourse fut muette; les promenades devinrent solitaires; les salles de spectacle, désertes; le théâtre de la Porte-Saint-Martin, ce roi des recettes, fit neuf mille francs, pendant tout le mois d'avril.

Un des éclats de la bombe qui venait d'éclater sur Paris m'avait atteint. J'étais encore étendu sur mon lit, fiévreux mais convalescent, lorsque M. Harel vint s'asseoir à mon chevet. La maladie de son théâtre suivait une marche inverse de la mienne.

M. Harel est un des gladiateurs, sinon les plus forts, du moins les plus adroits que je connaisse; homme de sang-froid par calcul, d'esprit par nature, d'éloquence par nécessité. Depuis cinq ans, je crois que la fortune et lui se sont pris à bras-le-corps, et qu'ils luttent ensemble dans cette lice appelée le parterre: certes, il a touché plus d'une fois la terre; mais plus d'une fois aussi il a terrassé son adversaire, et, chaque fois que la chose est arrivée, la déesse ne s'est relevée que les poches vides. — Pourtant, cette fois, il l'avouait lui-même, il avait le poignard sur la gorge!

Avec un homme comme M. Harel, les relations peuvent changer du mal au bien et du bien au mal, et, cela, dix fois en un jour; mais, dans l'un ou l'autre cas, il vous fait toujours plaisir à voir, parce qu'il est toujours amusant à entendre: donnez-lui pour valets de chambre Mascarille et Figaro, et, s'il ne les joue pas tous deux par-dessous la jambe, je veux être un Georges Dandin.

Ce fut donc avec le plaisir habituel que me cause sa rencontre, quelle que soit, je l'ai déjà dit, la position où je me trouve vis-à-vis de lui, que je vis arriver M. Harel. Cette fois, d'ailleurs, je crois que nous étions au mieux, et sa visite était une véritable bonne fortune pour un convalescent. Il me raconta le plus spirituellement du monde toutes ses tribulations de théâtre, qui rendraient fou un homme ordinaire, et finit par me dire que, si ma tête était pour le moment aussi vide que sa salle, il était un homme perdu.

Un auteur a rarement la tête tout à fait à sec, et il a toujours, dans l'un des tiroirs de ce meuble merveilleux qu'on appelle le cerveau, deux ou trois idées qui attendent le terme d'incubation nécessaire à chacune d'elles pour sortir viables. Malheureusement ou heureusement peut-être, aucune de ces idées n'était pour le moment prête à éclore chez moi, et il fallait encore à chacune d'elles plusieurs mois de gestation, pour que leur venue au monde ne fût pas traitée de fausse couche. M. Harel me donna huit jours.

Il y a deux manières de travailler les œuvres littéraires, en général, et surtout les œuvres dramatiques en particulier : l'une consciencieuse, l'autre pécuniaire ; la première artistique, la deuxième bourgeoise. Dans la première hypothèse, on travaille en ne songeant qu'à soi ; dans la seconde en ne songeant qu'au public, et le grand malheur de notre métier, c'est que c'est bien souvent l'ouvrage pécuniaire qui l'emporte sur l'œuvre consciencieuse, et la manutention bourgeoise sur la combinaison artistique. Cela tient à ce que, lorsqu'on travaille pour soi, on sacrifie toutes les exigences du public aux exigences personnelles, tandis que, lorsqu'on travaille pour les autres, on sacrifie toutes les exigences personnelles aux exigences du public ; — ce qui n'empêche pas, quel que soit leur sort, qu'on n'ait ses ouvrages d'indifférence et ses ouvrages de prédilection. Maintenant, il est inutile de dire que ce ne sont pas les ouvrages de prédilection qui se font en une semaine.

Je tenais donc à ne sacrifier aucune des idées que j'avais en ce moment dans la tête ; ce que voyant M. Harel, il m'offrit incontinent une de celles qu'il avait dans les cartons de son théâtre.

— Pardieu ! me dit-il, il y a, dans l'un des trois ou quatre cents drames reçus à la Porte-Saint-Martin, un sujet qui irait admirablement à votre manière de faire, et dans lequel mademoiselle Georges pourrait avoir un beau rôle.

— Lequel ?

— Une Marguerite de Bourgogne.

— Je ne puis le prendre : j'ai refusé, l'autre jour, de le traiter à quelqu'un qui me l'offrait (1).

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'un de mes amis, qui, je crois, a beaucoup plus d'esprit que vous, ce qui n'est pas peu dire, en fait un drame.

— Qui donc ?

— Roger de Beauvoir.

— Vous vous trompez ! c'est un roman intitulé : *l'Ecolier de Cluny*.

— Oh ! alors, plus d'inconvénient ! Cela me sourit d'autant plus, que je faisais une pleine eau dans le XIV[e] siècle, au moment où le choléra est venu me donner une passade, et que, par conséquent, je sais mon Louis le Hutin sur le bout du doigt.

— Ainsi, c'est entendu, je vous envoie le manuscrit demain.

— Mais l'auteur ! la chose lui conviendra-t-elle ?

— La pièce est à moi ; elle m'appartient par un bel et bon traité : j'ai le droit de la faire refaire à mon gré, par qui bon me semblera. Et, ma foi ! je pense que l'auteur aimera autant que ce soit vous qu'un autre qui la retouchiez... D'ailleurs, je vais tout vous dire, et franchement.

— Je vous préviens que, d'après cette déclaration, je me tiens sur mes gardes.

— Parfaitement... Vous savez que Janin a pour moi quelque amitié ?

— Oui.

— Eh bien, je l'ai prié de refaire cette pièce, qui est injouable telle qu'elle est, et que je n'ai reçue que lorsqu'il a eu consenti à la remanier...

— Alors, vous n'avez pas besoin de moi.

— Au contraire, car c'est Janin lui-même qui m'a dit de venir vous trouver.... Il a sué sang et eau dessus ; il en a fait un morceau de style merveilleux (2) ; mais, enfin, il a compris le premier qu'il n'y avait pas une pièce dans ce qu'il a fait. Ce matin, il est entré dans ma chambre avec une brassée de papiers qu'il m'a jetée au nez, en me disant qu'il n'y avait que vous qui pussiez arranger cela, que je le ferais mourir de chagrin, qu'il avait le choléra, et qu'il allait s'appliquer vingt sangsues.

— Eh bien, envoyez-moi demain toutes ces paperasses.

— Et vous vous y mettrez tout de suite ?

— Je tâcherai ; mais à une condition.

— Dites.

— C'est que je ne paraîtrai pas aux répétitions, et que mon nom ne figurera pas sur l'affiche ; puisque je fais la chose pour vous, et non pour moi. Ainsi, votre parole d'honneur ?

— Ma parole d'honneur !

J'ai déjà dit qu'au moment où M. Harel vint me trouver, j'avais la fièvre, situation d'esprit, chacun le sait, très favorable à la confection des œuvres d'imagination. Aussi, dans la journée même, mon caractère de Marguerite de Bourgogne fut arrêté, mon rôle de Buridan tracé, et une partie de l'intrigue combinée.

Le lendemain, M. Harel arriva avec son manuscrit.

— Voici la chose, me dit-il.

— Ma foi ! elle arrive trop tard.

— Comment cela ?

— Votre drame est fait.

— Bah !

— Envoyez-moi ce soir votre secrétaire ; il aura le premier tableau.

— Ah ! mon cher ami ! vous êtes ..

— Un instant ! occupons-nous des affaires d'intérêt, maintenant.

— Mais vous savez qu'entre nous...

— Aussi n'est-ce pas des miennes que je veux parler ; c'est de celles de votre jeune homme... Vous lui avez fait signer un traité, m'avez-vous dit ?

— Oui.

— Sur quelles bases ?

— Mais d'après le marché de la Porte-Saint-Martin : deux louis par représentation, un louis pour lui, un louis pour Janin, et douze francs de billets (1).

— Janin, renonçant à la collaboration, renonce à son droit ?

— Cela ne fait pas de doute ; il a été le premier à me le dire.

— Alors, il faut que votre jeune homme jouisse du bénéfice de la retraite de Janin, et qu'il touche le traité entier.

— Point !

— Pourquoi ?

— Parce qu'avec vos droits, à vous, qui sont en dehors des règles ordinaires, cela me fera une somme ruineuse par soirée. D'ailleurs, il ne compte que sur un louis, il s'attend à avoir un collaborateur : il touchera son louis, il aura son collaborateur ; seulement, celui-ci, au lieu de s'appeler Janin, s'appellera Dumas, et, au lieu de se nommer, ne se nommera point.

— Oui ; mais je veux, cependant, que ce jeune homme soit content de moi.

— Il y a un moyen ; qu'il prélève son second louis sur vos droits, à vous.

— Soit ; mais, alors, vous porterez, de votre côté, la somme de billets à vingt francs : cela lui fera un compte rond.

— Je le veux bien.

— C'est chose convenue ?

— Parfaitement.

— Rédigeons.

Je pris une plume et du papier, et le traité fut fait et signé.

— Y a-t-il, du reste, quelque chose à prendre dans ce que vous m'apportez là ? continuai-je en montrant le manuscrit gisant sur mon lit.

— Mais oui, dans le premier acte... Bien entendu que ce manuscrit est celui de Janin ; je ne vous ai pas apporté l'autre, qui est illisible.

— Je verrai cela après avoir écrit le mien.

— Et j'en aurai quelque chose ce soir ?

— Le premier tableau, oui.

— C'est bon ; à dix heures, Verteuil sera chez vous (2)

Je passai la journée à écraser le bec d'une plume sur du papier. Le soir, Verteuil entra à l'heure convenue ; j'étais

(1) Effectivement, Fourcade, un de mes bons camarades, fils du consul général de ce nom, était venu, quelques jours auparavant, me faire cette offre. On ne s'étonnera pas, je le pense, que, dans une lettre comme celle-ci, je nomme tout le monde ; car un nom écrit en toutes lettres m'épargne les attestations et les certificats.

(2) J'ai entre les mains le manuscrit de Janin, qui est peut-être, en effet, l'œuvre où il a le plus déployé la riche et flamboyante souplesse de sa plume. Et cela est si vrai que, lorsque mon drame a été fini, je me suis servi de son travail comme d'une poudre d'or avec laquelle j'ai sablé le mien.

(1) Ce traité est encore entre les mains de M. Harel.
(2) Verteuil est le secrétaire de M. Harel.

mort de fatigue, mais le tableau était fait ; c'était celui de la taverne.

— A quelle heure faut-il que je revienne? me dit Verteuil.

— Demain, à quatre heures.

— Et j'aurai le second tableau?

— Vous l'aurez.

— Merveilleux !...

— Seulement, laissez-moi tranquille.

— Je m'en vais.

Verteuil partit.

Je me souvins alors de ce que m'avait dit M. Harel, et des beautés de style qui existaient, selon lui, dans le commencement de l'ouvrage. La première chose qui me frappa en jetant les yeux sur les noms des personnages, c'est que le héros principal s'appelait *Anatole*, nom qui me parut singulièrement moderne pour un drame du XIVe siècle ; je n'en continuai pas moins ma lecture.

Il y avait une indication de scène dont je profitai, et, comme je l'ai dit, des choses admirables de style. Je n'en pris, cependant, que la tirade des *grandes dames*. — Ainsi, c'est à Janin, et non à moi, que les marquises du faubourg Saint-Germain doivent jeter la pierre. — Quant aux deuxième, troisième, quatrième et cinquième actes, ils s'écartaient tellement des habitudes du théâtre, qu'il était impossible d'en rien tirer ; néanmoins, la magie du style me les fit lire jusqu'au bout ; mais la lecture achevée, je posai là le manuscrit, et ne le rouvris plus.

Le lendemain, Verteuil fut exact, et, moi, je fus ponctuel. Il emporta son second tableau.

Lorsque les trois premiers actes furent finis, on les lut aux acteurs sans attendre les deux derniers. Selon nos conventions, mon nom ne fut pas prononcé, je ne parus point à la lecture, et M. Harel remplaça l'auteur présumé, qui était toujours absent de Paris.

Au bout de huit jours, M. Harel eut son drame complètement terminé.

J'écrivis alors au jeune homme pour le prévenir que sa première représentation allait avoir lieu.

Le jeune homme ne me fit pas l'honneur de me répondre, il prit la voiture, arriva à Paris, et trouva chez lui ses billets de répétitions.

Il courut à la Porte-Saint-Martin, entra comme on commençait le deuxième acte, l'écouta assez tranquillement, ainsi que le troisième ; mais, enfin, perdant patience après la scène de la prison, il monta sur le théâtre, et demanda si l'on allait bientôt commencer la répétition de sa pièce, ou bien si on l'avait fait venir purement et simplement pour entendre le drame d'un autre.

Les acteurs se mirent à rire.

La ressemblance dans les noms lui revint tout à coup à l'esprit, et il vit clairement qu'il avait dit une légèreté.

— Comment, lui dit Bocage, ne connaissez-vous pas votre enfant, ou vous l'aurait-on changé en nourrice?

Le jeune homme ne savait que répondre.

— Seriez-vous mécontent de la scène de la prison ? continua Bocage.

— Non pas, dit le jeune homme, qui commençait à reprendre son aplomb ; au contraire, elle me paraît même à effet.

— Eh bien, vous verrez votre cinquième acte, reprit Bocage ; c'est celui-là qui vous fera plaisir !

Le jeune homme vit son cinquième acte, et déclara qu'il était effectivement de son goût. Seulement, il parut fort regretter qu'on eût changé le nom d'Anatole en celui de Gaultier d'Aulnay.

Le jeune homme suivit avec le plus grand soin les répétitions de *son drame*, faisant à tort et à travers des objections qu'on n'écoutait pas, et des corrections qu'on se gardait bien de suivre.

Le jour de la représentation arriva. Si bien que j'eusse gardé le secret pour mon compte, les indiscrétions intéressées du directeur, les plaisanteries des acteurs, les plaintes même échappées à *l'auteur*, m'avaient dénoncé au public comme le vrai coupable ; une certaine manière de faire dans la construction de la pièce, des parties de style empreintes d'un cachet individuel, venaient à chaque instant me charger de plus en plus ; enfin, il n'y avait pas une seule personne dans la salle qui ne s'attendît à entendre sortir mon nom de la bouche de Bocage, lorsqu'il vint annoncer, selon l'habitude, que la pièce qu'on avait eu l'honneur de représenter était de monsieur... Il nomma le jeune homme.

Je venais d'accomplir le dernier engagement que je m'étais imposé, et, certes, celui-là était le plus difficile. Entendre tout une salle trépigner, applaudir de ses trois mille mains, demander avec la frénésie du succès votre nom d'auteur, c'est-à-dire votre personne, votre vie, votre gloire, et livrer, à la place du sien, un nom inconnu à l'auréole de la publicité ; et, tout cela, lorsqu'on peut faire autrement, lorsque aucune promesse ne vous lie, lorsque aucun engagement n'a été pris, c'est croyez-moi bien, c'est la philosophie de la délicatesse poussée au plus haut degré (1).

La représentation finie, j'aperçus, en descendant avec le public, notre jeune homme. Il recevait modestement les compliments de tous ses amis, et se rengorgeait au centre d'un groupe. Janin descendait en même temps que moi. Nous échangeâmes un de ces regards qu'aucune parole ne pourrait traduire ; puis nous revînmes bras dessus, bras dessous, riant, tout le long du boulevard, du jeune homme, du public, et surtout de nous-mêmes.

Le lendemain, M. Harel, qui prétendait que l'absence de mon nom sur l'affiche lui était préjudiciable, s'ingéra d'un de ces moyens qui n'appartiennent qu'à lui, pour dire tacitement au public ce qui lui était impossible de dire tout haut, et rédigea son affiche en ces termes :

LA TOUR DE NESLE

Drame en cinq actes, en prose,

DE MM. *** ET GAILLARDET

Il avait agi, comme on le voit, en raison inverse des règles de l'algèbre, qui veulent qu'on procède du connu à l'inconnu, et non de l'inconnu au connu. Il était impossible de faire preuve, je crois, d'une ignorance plus savante et d'une bêtise plus spirituelle.

Ce que voyant, le jeune homme écrivit la lettre suivante au rédacteur du *Corsaire*...

On connaît cette lettre, ainsi que la réponse d'Harel : je les ai citées plus haut.

Cette réponse n'empêcha point le jeune homme, qui était avocat, de faire un procès à M. Harel, mais un singulier procès, vous allez voir.

A faire disparaître les étoiles de l'affiche, il n'y fallait pas songer : il s'agissait donc seulement de changer les étoiles de place. Requête fut présentée, en conséquence, par le jeune homme au tribunal de commerce, pour qu'il eût à rétablir les choses dans la position algébrique ; cette requête réclamait un jugement qui autorisât le jeune homme à faire les jambes de devant du chameau de la caravane.

Jusque-là, tout allait bien, et le jeune homme n'avait pas encore complètement oublié le petit service que je venais de lui rendre, et la manière dont je le lui avais rendu ; témoin la lettre suivante qu'il m'avait écrite en entamant son procès :

« Mon cher maître, je vous renouvelle mes remercîments pour votre bonne et loyale conduite dans mon affaire d'hier ; mais, puisque Harel est intraitable, je ne lui lâcherai pas prise d'une semelle, et je vais l'attaquer. En effet, si l'honneur de son administration est en péril, comme il dit, ma parole, à moi, est compromise ; *et je me suis trop avancé avec le public et avec mes amis pour demeurer coi.*

« Que cette affaire ne vous chagrine pas, mon cher maître, et surtout qu'elle ne vous empêche pas de partir quand bon vous semblera ; seulement, dans ce cas, je réclamerais de votre bonté une petite déclaration (2), afin d'accuser Harel et de vaincre son obstination par la perspective d'une condamnation certaine.

« Mille pardons pour tout le casse-tête que vous donnent toutes ces tracasseries pauvres et misérables. *Mille amitiés et remercîments.*

» 4 juin 1832. »

Grâce à ma déclaration, le jugement intervint, et les malheureuses étoiles furent condamnées à faire les jambes de derrière.

Pendant ce temps, il était venu au jeune homme une singulière idée : c'était de vendre le manuscrit sans ma participation. En conséquence, il alla trouver Duvernoy, lui dit qu'il était l'auteur de *la Tour de Nesle*, et qu'il venait pour traiter avec lui.

Duvernoy, qui savait comment les choses s'étaient passées, accourut chez moi, et me prévint de la démarche de mon *collaborateur*. Nous réglâmes, séance tenante, les conditions

(1) Cela m'était déjà arrivé pour *Richard ;* mais, cette fois, ce fut non pas à la voix de mon amour-propre qu'il me fallut résister, mais aux instances de mon collaborateur. Dix fois, pendant la représentation, Dinaux et M. Harel vinrent dans ma loge me supplier, avec des instances croissantes, et au fur et à mesure que le drame s'établissait, de le prendre sous mon nom. Ils n'ont pas oublié la fermeté de mon refus, je le crois ; mais je n'oublierai jamais non plus l'amicale délicatesse de leurs prières.

(2) Cette déclaration avait pour but de faire connaître que je donnais ma démission des jambes de devant, et que je n'avais jamais sollicité cette place.

du marché. La vente fut arrêtée à quatorze cents francs, dont sept cents devaient être remis au jeune homme.

Cette somme, sans doute, ne parut pas au jeune homme proportionnée au mérite de *son drame*; car il menaça Duvernoy et moi d'un second procès, si nous en arrêtions les bases sur ces conditions. Au bout de quinze jours, il signa cette vente pour une somme totale de cinq cents francs. Le jeune homme aurait mieux fait, vous le voyez, de continuer à me charger de ses affaires d'intérêt. — Il est inutile de dire qu'un seul nom parut sur la brochure comme un seul nom avait paru sur l'affiche.

Vous croyez peut-être que, moyennant ce dernier partage, mon jeune homme me tint quitte?

Au moment où je m'occupais de la publication de mes œuvres complètes, je reçus une lettre de lui. Savez-vous ce qu'il me disait dans cette lettre? Il me disait qu'il venait d'apprendre avec le plus grand étonnement que j'avais la prétention de mettre *son drame* parmi les miens. La chose, comme on le voit, dégénérait en bouffonnerie.

Je répondis au jeune homme que, s'il continuait à me rompre la tête avec ses balivernes, j'imprimerais son manuscrit dans la préface du mien.

Cette notification fut pour le pauvre diable un véritable coup de foudre. Il ignorait que M. Harel, après la signature de mon traité d'*Angèle*, m'avait, à titre de prime, fait cadeau de cet autographe.

Le lendemain, je reçus, par huissier, une invitation de remettre mon manuscrit aux mains de son auteur, parce que, disait-il, il venait de traiter de sa *vente*. La chose paraîtra peut-être bizarre d'abord; mais on finira par la comprendre en réfléchissant que, à l'exception d'une scène, le drame était entièrement inédit; le libraire pouvait donc n'être pas dans son bon sens, mais l'auteur était dans son bon droit.

M. Philippe Dupin, à qui je remis les deux manuscrits, et qui les a encore entre les mains, fit répondre à notre adversaire que nous étions prêts à faire la remise dudit autographe, mais que nous ne la ferions qu'en échange d'une copie collationnée sous les yeux de trois auteurs dramatiques, et certifiée conforme par eux.

Le jeune homme réfléchit quinze jours, puis retira sa demande.

C'était le troisième procès qu'il entamait contre moi, pour lui avoir fait gagner douze mille francs.

Depuis ce temps, je n'ai plus entendu parler du jeune homme, et je ne sais, à l'heure qu'il est, s'il est mort ou vivant.

Voilà comment je fis ma *Tour de Nesle*.

Quant à celle de M. Gaillardet, j'ignore si c'est, comme il le dit, son meilleur drame, je ne la connais encore que par la lecture, et j'attendrai qu'il la fasse jouer pour juger si elle vaut mieux que *George* et *Struensée*.

Agréez, etc.

ALEX. DUMAS.

Les jours s'écoulèrent, et je savais que mon futur adversaire allait au tir tous les matins, et j'étais tenu au courant des progrès qu'il faisait.

Enfin la fameuse réponse parut.

Qu'on me permette de la reproduire tout entière, avec les injures qu'elle contient.

Il est probable qu'aujourd'hui M. Gaillardet regrette ses injures envers moi, comme je regrette mes violences envers lui

A M. S.-Henry Berthoud.

Monsieur le directeur,

J'ai publié dans le n° XXI du *Musée des Familles* un article que vous m'avez fait l'honneur de me demander sur l'ancienne tour de Nesle. Dans cet article, j'ai conté, en passant, et sous forme de causerie, sans prétention aucune, comment l'idée m'était venue de faire un drame dont personne ne m'a contesté la pensée première; drame imprimé, publié depuis plus de deux ans, et représenté aujourd'hui pour la deux centième fois sous mon nom, de l'aveu de M. Dumas lui-même.

Du reste, je n'ai pas dit un mot de M. Dumas, je n'ai fait aucune allusion à la discussion juridique et littéraire qui s'éleva jadis entre lui et moi. On peut s'en convaincre par la lecture de mon article. J'aurais eu scrupule, en effet, de ranimer en quoi que ce fût une querelle depuis longtemps éteinte, et à laquelle une transaction amiable a mis fin; transaction proposée par M. Dumas lui-même, ainsi que je le dirai dans la suite, et par laquelle fut arrêté, dans son principe, le débat public que j'avais, alors, moi, désiré, provoqué.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, M. Dumas revient sur cette affaire; il en réunit les cendres froides et éparses, les tasse dans sa main, et les attisant de tout son souffle, en rallume le feu, au risque de s'y brûler les doigts. Puisqu'il m'a jeté le gant, je le ramasse. Il m'a provoqué, je lui réponds. Tant pis pour lui s'il est blessé dans ce jeu, si sa réputation s'y trouve compromise: il ne dépend pas de moi d'éviter le combat... Je suis l'offensé, l'insulté! et, si jamais le talion fut permis, c'est à celui qui n'a point recherché l'attaque... A celui-là la vengeance est sacrée et les représailles saintes. Il use du droit de naturelle et légitime défense!

J'arrive donc à l'histoire *complète et vraie de la Tour de Nesle*. J'appuierai mon récit sur des preuves *écrites et signées* par les personnages mêmes de cette histoire, et, quand les preuves me manqueront, je mettrai sous les yeux du lecteur les présomptions et les vraisemblances de la cause, en lui disant: « Méditez et jugez! »

Mais, dans un pareil procès où l'*honneur* est tout, où la preuve *écrite* de bien des faits généraux ne peut être rapportée (il eût fallu, pour cela, avoir pressenti l'avenir, et deviné ce qui arrive), où chacun des plaidants a besoin d'être *cru* dans certains cas, parce qu'il a toujours dit vrai dans les autres, où celui qui a menti une fois, au contraire, n'est plus digne de créance; dans une affaire, enfin, où la bonne foi doit l'emporter sur le mensonge, quand tous deux n'ont plus pour garant qu'*une parole*, je dois et je veux, avant toute chose, convaincre mon adversaire d'*inexactitude* (je serai poli dans les termes), et, cette *inexactitude* prouvée, je la lui cloue au front comme l'écriteau du flétri au faîte de la potence afin que le stigmate en survive et plane incessamment sur le coupable, aux yeux des juges de ce procès.

M. Dumas déclare (je commence par la première phrase de son article ayant rapport à *la Tour de Nesle*), il déclare qu'ayant reçu la visite de M. Harel, celui-ci lui dit: « La pièce est à moi; elle m'appartient par un bel et bon traité; j'ai le droit de la faire refaire à mon gré, par qui bon me semblera... » Et plus loin: « Vous avez fait signer un traité au jeune homme, m'avez-vous dit? — Oui. — Sur quelles bases? — Mais d'après le marché de la Porte Saint-Martin: deux louis par représentation, un louis pour lui, un louis pour Janin, et douze francs de billets. » Puis, en note, M. Dumas ajoute: « Ce traité est encore entre les mains de M. Harel. » Eh bien, autant de mots autant d'*inexactitudes*. Voici le seul traité qui ait jamais existé entre moi et M. Harel; c'est celui qu'on me fit signer, je dirai par quelle manœuvre, quand on me fit accepter la collaboration de M. Janin.

Suivait le texte de ce traité que le lecteur connaît.

« Le drame fut joué, dit M. Dumas; on nomma le *jeune homme*. (M. Dumas a employé d'un bout à l'autre, pour me désigner, cette *expression*.) Entendre toute une salle trépigner, demander votre nom, et livrer, à la place du sien, un nom inconnu à l'auréole de la publicité; et, tout cela, *lorsqu'on peut faire autrement, lorsque aucune promesse ne vous lie, lorsque aucun engagement n'a été pris*, c'est la philosophie de la délicatesse poussée au plus haut degré. »

Eh bien, voici la lettre qu'avant la représentation, je reçus de M. Dumas, et les *conditions* auxquelles seules je consentis à laisser jouer la pièce.

On n'a pas oublié cette lettre, la première que j'écrivis à M. Gaillardet.

Maintenant, lecteur, parlez. Laquelle est portée plus haut chez M. Dumas, ou la *philosophie* de la délicatesse, ou bien celle de *l'assurance*?...

« Duvernoy vint me trouver, poursuit M. Dumas, et nous *réglâmes* séance tenante, les conditions du marché. La vente fut *arrêtée* à quatorze cents francs dont sept cents francs devaient être remis au *jeune homme*. Cette somme, sans doute, ne parut pas au *jeune homme* proportionnée au mérite de son drame... Au bout de quinze jours, il signa cette vente pour une somme de cinq cents francs. Le *jeune homme* aurait mieux fait, vous le voyez, de continuer à me charger de ses affaires d'intérêt. »

Voici une déclaration signée de M. Duvernoy:

« Par le même esprit d'impartialité qui m'a fait donner à M. Alexandre Dumas une déclaration dans laquelle j'ai reconnu que M. Gaillardet m'avait proposé le manuscrit de *la Tour de Nesle* (nous verrons ceci plus tard), je déclare *qu'il n'a jamais été question* de quatorze cents francs pour le prix dudit manuscrit, mais d'une somme que je crois être de mille francs.

« DUVERNOY.

» Paris, 8 septembre 1834. »

J'en ai bien d'autres, et de toutes les *philosophies* à citer! mais elles trouveront place dans mon récit; car, maintenant, je me sens assez fort pour l'entreprendre!

Ce fut le 27 mars que je lus mon drame de *la Tour de Nesle* à M. Harel en présence de M. Janin et de mademoiselle Georges. Le drame fut reçu. « Dumas ne ferait pas mieux ! s'écria le directeur avec enthousiasme. Il y a, pourtant, quelque chose à retoucher au style, qui n'est point *scénique ;* mais ne vous en inquiétez pas ; commencez un autre drame et Janin nous fera le plaisir, à vous et à moi, de reviser quelques pages. » Je ne compris pas trop comment M. Janin, qui n'avait jamais fait de drame, aurait un style scénique, suivant l'expression du directeur. « Mais, s'il n'en a pas fait, me dis-je à part moi, il en a beaucoup entendu, ce qui peut-être revient au même. » Je déclarai donc que je serais très flatté et surtout très reconnaissant si M. Janin voulait bien me *sabler* quelques phrases. M. Janin y consentit de la meilleure grâce du monde, et je sortis joyeux, et de M. Janin et de mademoiselle Georges. J'étais au septième ciel.. L'ivresse ne fut pas longue.

Deux jours après, le 29 mars, j'allai voir ce qu'était devenu mon drame *janinisé !...* Quelle fut ma surprise en voyant tout un acte *récrit !* « Mais c'est un travail bien grand, dis-je à part au directeur, M. Janin fait beaucoup plus que je n'avais désiré ; mais je ne crois pas mon style si mauvais qu'il faille... — Non, non, certainement, me répondit M. Harel ; mais Janin y met de l'amour-propre, il veut au moins faire sa part. — Comment, sa part ? — Oui, sa moitié. — Mais c'est donc une collaboration ? Il y a un *malentendu ;* je vais le dire à M. Janin. — Ah ! qu'allez-vous faire ? vous allez offenser M. Janin, Janin le plus puissant des feuilletonistes ! Vous vous créez un ennemi pour la vie. — Bah ? — C'est comme je vous le dis. Vous ne savez pas ce que c'est que le théâtre ! — Mais... — Et puis, d'ailleurs, il y a commencement d'exécution ! les choses ne sont plus entières. Vous êtes lié de part et d'autre ! etc., etc. » Si bien que M. Harel, me voyant étourdi, prit une feuille de papier, y griffonna le traité que j'ai transcrit plus haut, me le fit signer... Et voilà comment j'eus mon premier collaborateur.

Alors, j'attribuai cet événement à un *malentendu ;* aujourd'hui, je l'attribue à un *très bien entendu :* les idées changent avec le temps !

Mais le jour était venu où M. Janin devait nous lire son travail. Je n'en dirai rien, car je pratique, autant que je le puis, la charité avec mes ennemis mêmes !... Qu'on sache seulement que, d'un commun accord, ce travail fut jugé non avenu. Janin se retira et se désista complètement (j'en donnerai la preuve écrite), et M. Harel revint purement et simplement à mon drame.

Or, depuis le jour où j'avais lu ma pièce, j'avais conçu de nouvelles idées et des améliorations dues tant à la discussion et aux critiques du directeur qu'à mes réflexions propres.

Mais, afin d'éclairer le public sur les mystères vrais de l'enfantement de *la Tour de Nesle*, et de l'initier, pour ainsi dire, aux phases et aux développements du travail par lequel fut engendré ce drame, monstre par son succès et par les querelles qu'il soulève, je vais dire et établir succinctement ce qu'était, *en gros* et dans ses rapports avec le drame représenté, le drame que je lus à M. Harel, et qui me revint, à l'époque dont je parle. Il sera facile à tous de me comprendre d'abord (qui n'a vu *la Tour de Nesle ?)*, de me *vérifier* ensuite, M. Dumas ayant entre les mains le manuscrit primitif, et le montraut à qui le désire ; aussi peut-on être assuré que je dirai plutôt *moins* que *plus*. Je cite de mémoire, et mon adversaire tient le livre !

Ici, M. Gaillardet donnait le résumé de son premier manuscrit ; puis il continuait ainsi :

Le lecteur a déjà saisi par quels points se touchent les *deux* drames. Ces points, dans le peu que j'ai cité, et cité fidèlement, on pense (car si j'étais homme à m'affubler audacieusement d'un mensonge, *moi*, mon adversaire aurait en mains de quoi me démasquer !) ces *points* ne sont-ils pas *déjà* les bases fondamentales du drame *joué ?* N'en sont-ce pas les os et la moelle, les matériaux et la charpente ?... Oui, j'ose le dire, n'eusse-je fait *que cela* dans la pièce, j'aurais fait plus de la moitié du drame, par conséquent, dix fois, vingt fois plus que M. Dumas ne m'accorde, puisqu'il ne m'accorde *rien. Rien !* il a osé l'écrire et l'imprimer en toutes lettres ! Mais, d'après ce que nous savons de lui, de quoi pouvons-nous et devons-nous nous étonner ?

M. Harel m'avait exprimé plusieurs regrets : le premier que le drame ne fût pas en *tableaux :* ce genre convenait mieux aux allures de son théâtre, et le succès de *Richard* appuyait cette opinion ; le second, que je n'eusse pas fait Buridan père de Gaultier et de Philippe, dont on ne connaissait que la mère (Marguerite). « Cela compliquerait l'intrigue, » me disait-il.

Enfin, il trouvait invraisemblable que Marguerite, reine et toute-puissante, ne fît pas arrêter et disparaître Buridan dès les premiers mots de sa révélation.

Du rapprochement de ces deux dernières objections jaillit pour moi, soudain, une lumière immense.

Que Buridan soit *père*, en effet, au moyen d'une intrigue préexistante, et qu'il soit arrêté par Marguerite, qui voudra s'en défaire ; puis, au moment de son plus grand péril, qu'il se fasse reconnaître, et voilà l'occasion d'une scène magnifique, capitale !

La scène de la prison était trouvée.

Deux jours après le jour où Janin avait renoncé au drame, comme l'athlète épuisé à la tâche trop ardue, je portai au directeur de la Porte-Saint-Martin, M. Harel, un *scenario* qui était, à peu de chose près, celui de *la Tour de Nesle*.

Je vais pourtant indiquer les différences.

Orsini n'était point tavernier : c'était Landry, quoique tous deux fussent des hommes de la tour de Nesle. Quant à Orsini, c'était un de ces magiciens fort redoutés, dans ce temps, sous le nom d'*envoûteurs*. Confident de Marguerite, il recevait chez lui les seigneurs de la cour, rôle à peu près semblable au Ruggieri d'*Henri III ;* c'est pour cela, je pense, que M. Dumas l'a fait tavernier à la place de Landry.

Deuxièmement, la scène de la prison était ainsi placée, que Buridan devait terminer son récit en tendant les mains à Marguerite, et lui dire : « Délie ces cordes ! » Marguerite, tombant à genoux, obéissant, et le déliait d'*un seul coup*.

M. Dumas a *triplé* cet effet en faisant délier Buridan *en trois fois*, voilà ce que je dois avouer et dire. Il a été au-dessus de moi de toute la hauteur du talent éprouvé sur la faiblesse qui s'essaye, du *faire* sur l'inexpérience.

Quant à la vérité de ce que j'avance, elle se trouvera, pour tout lecteur impartial, d'abord dans la précision, la textualité des détails, si je puis m'exprimer ainsi ; je ne cite pas seulement *ce qui se trouve* dans *la Tour de Nesle* actuelle, mais *ce qui ne s'y trouve pas*, entre autres une scène du quatrième tableau. Buridan venait en bohémien, et non en capitaine, chez Orsini *sorcier*. Celui-ci voulait en imposer au bohémien, qui lui révélait les meurtres de la Tour de Nesle comme il les avait révélés à Marguerite ; et bientôt l'*envoûteur* tombait aux genoux du bohémien, pris aux propres superstitions que lui-même inspirait au vulgaire, à savoir que, peut-être, il y avait de vrais sorciers ! Cette scène a dû disparaître du moment où Orsini était tavernier

Ensuite, j'ai pour probabilité, je devrais dire pour *preuve* de ma parole, la parole même de M. Dumas, dans cette lettre où il me dit : « Harel est venu me demander des *conseils* pour un drame *de vous* qu'il désirait monter. *Votre pièce*... Ce que j'ai été heureux de pouvoir y *ajouter*... etc » On ne parle point ainsi d'un ouvrage dans lequel on a *tout* fait. Puis un mot de M. Harel, que je reçus avant mon départ *(après la retraite de Janin)*, et dans lequel il me dit : « Ecrivez-moi ; soignez votre santé, et surtout *travaillez !* » Il y avait donc des modifications, des changements arrêtés, un *travail à faire !*... On le nie, je l'affirme, et j'affirme avec *pièces !*... C'est au lecteur à juger (1).

Et, maintenant, vous concevez qu'il m'importera peu que M. Dumas ait eu, oui ou non, entre les mains mon *premier* manuscrit.

J'ai démontré qu'il a eu mon second plan ; d'un autre côté, il avoue lui-même avoir possédé et copié en partie le manuscrit de Janin, qui était le mien *gâté*... Que me faut-il de plus ?

Je reprends donc mon histoire où je l'avais laissée. Les *félonies* vont s'y succéder comme un feu de file.

Ce fut le 8 *avril* que je portai à M. Harel mon *scenario*. Le 9, mon père mourut ; — mon père, venu tout exprès à Paris pour m'arracher à la contagion qui régnait sur la ville, et que la joie d'assister à ma première pièce fit rester auprès de moi ! Mon cœur se serre à ce souvenir !... Le 10, messager de mort, j'allai consoler ma pauvre mère. Ce fut la veille de ce jour que M. Harel m'écrivit le billet dans lequel il me disait : *Soignez votre santé !* Misérable ironie, qui m'était jetée entre un malheur qui m'atteignait, et une spoliation qui allait m'atteindre ! » Partez, m'avait-il dit ; j'ai une pièce avant la vôtre : vous avez trois mois devant vous. Soyez tranquille, et écrivez-moi ! »

Il y avait à peine un mois que j'étais parti, quand j'eus besoin d'écrire à M. Janin pour lui demander une annonce relative à *la Tour de Nesle*. Un livre venait de paraître sur le même sujet *(l'Ecolier de Cluny)*, et je ne voulais pas qu'on crût ma pièce tirée du livre. Janin me répondit :

« Je ferai volontiers ce que vous me demandez ; mais à

---

(1) « Je soussigné, l'un des directeurs du journal *l'Avant-Scène*, ancien inspecteur général du théâtre de la Porte-Saint-Martin, sous M. de Lhéry, prédécesseur de M. Harel, déclare que, peu de temps avant la retraite de M. de Lhéry, M. F. Gaillardet me communiqua un manuscrit de *la Tour de Nesle*, en cinq actes, sans tableaux, dont il était seul auteur ; que, plus tard et avant son départ pour la province, M. Gaillardet me montra un nouveau plan du même drame en tableaux, et dans lequel était, à très peu de chose près, toute *la Tour de Nesle* actuelle ; plan qui venait d'être arrêté, m'a-t-il dit, entre lui et M. Harel.

» En foi de quoi, etc.

« DUPERRET.

« 21 septembre 1834. »

quoi bon? Je vous annonce la prochaine représentation de votre pièce. Je dis *votre* et non pas *notre*, parce que je n'y suis plus *absolument* pour rien : vous le savez, la chose est entre vous et M. Harel ; cela est depuis longtemps convenu, etc.

« JULES JANIN.

« 10 mai 1832. »

Du reste, pas un mot de plus. J'écris à Paris et j'apprends que M. Dumas *a été fait et s'est fait* mon collaborateur. Je laisse au lecteur à penser quels sentiments furent les miens !... Hors de moi, tremblant de colère et d'indignation, j'écris à M. Harel pour lui défendre de jouer la pièce ; à M. Dumas, pour le prier d'y mettre obstacle. « Sans doute, vous avez été trompé, lui disais-je ; la pièce m'appartient en propre et à moi seul ; je ne veux point de collaborateurs furtifs et imposés ; je vous prie donc, au nom de votre honneur, et vous somme au besoin d'interrompre les répétitions, etc. » Point de réponse, ni de M. Harel, ni de M. Dumas !... Je pars, et, avant de descendre chez moi, j'entre en habit de voyage chez M. Harel. « Je suis un homme ruiné ! me dit-il ; je vous ai trompé, c'est vrai... Maintenant, qu'allez-vous faire ?... — Arrêter la pièce ! — Vous n'y parviendrez pas : je change le titre, et je la joue. Vous m'attaquez en contrefaçon, vol, plagiat, tout ce que vous voudrez : vous obtiendrez douze cents francs de dommages-intérêts. Demandez à un agréé ! Si vous laissez jouer, au contraire, vous gagnerez douze mille francs, etc. » Il disait vrai, car telle est la protection que, d'ordinaire, nos juges accordent à l'écrivain qu'on dépouille !... Je rentrai chez moi pâle de rage, et ce fut alors que je trouvai la magnifique lettre de M. Dumas, citée par moi au commencement de cet article. Tels sont les premiers faits.

Que direz-vous, maintenant, de ces lignes de M. Dumas ? « J'écrivis au jeune homme, et le jeune homme *ne me fit pas l'honneur de me répondre !* » Cette fois, c'est la philosophie de la *véracité* à sa quatrième puissance ! On n'y croirait pas, si je n'avais entre les mains les *titres* et les *moyens* de prouver ce que j'avance !

M. Dumas n'ayant point accédé à la prière, à la sommation que je lui avais faite d'arrêter les répétitions de la pièce (ce qui fut la première, sinon la seconde, de ses *fautes*, dont il ne se lavera jamais, parce qu'elle prouve sa *complicité*), et M. Harel me menaçant de *jouer* malgré moi, — ce qu'il était capable de faire *moralement* et *physiquement*, — il ne me restait plus qu'à laisser représenter mon drame aux *conditions* stipulées dans la lettre de M. Dumas, et dans laquelle il était dit *que son nom ne serait pas prononcé*, que je resterais *seul auteur*, que c'était un service qu'il voulait me *rendre*, et non pas me *vendre*.

Eh bien, le lendemain de la première représentation, des *étoiles* parurent sur l'affiche *avant mon nom*, et, aujourd'hui, M. Dumas veut remplacer *mon nom* par le sien : on voit qu'il y a progression !

Ce n'est pas tout Quand il s'agit de payement, on ne voulut plus me donner qu'*une part*. Or, écoutez bien : la commission des auteurs avait fait, dans le courant d'avril, avec M. Harel, et avant la représentation de ma pièce, un traité qui stipulait un droit de *dix pour cent* pour les auteurs, dans les spectacles *à venir* de la Porte-Saint-Martin. J'avais donc droit au bénéfice de ce traité. M. Dumas en jouissait, et au delà : aussi touchait-il *deux et trois cents francs* par soirée. Que me réservait-on, à moi ? Quarante-huit francs, prix d'un ancien traité ! et M. Dumas m'en prenait la *moitié*... Voilà le service qu'il avait voulu me *rendre* et non me *vendre !!!*

Il n'y avait que les tribunaux à invoquer contre de pareils actes, comme il n'y a que la police correctionnelle contre le vol et la filouterie. C'est donc aux tribunaux que j'eus recours.

Et, si l'on veut *encore* la preuve de tout ceci, je l'ai en main, tracée et libellée dans les actes juridiques et *authentiques* qui commencèrent l'instruction de ce procès.

Mais ce procès effrayait un peu la conscience publique de M. Dumas, à ce qu'il paraît, car il me proposa de l'arrêter par une transaction.

Dans cette transaction, 1º nous nous reconnûmes de part et d'autre auteurs *en commun* de *la Tour de Nesle ;* 2º il fut spécifié que cette pièce serait à tout jamais imprimée et jouée sous *mon nom*, suivi d'étoiles ; 3º M. Dumas me garantit une somme fixe de quarante-huit francs par représentation, et *moitié* de ses billets. « A quelle somme s'élèvent-ils ? » lui demandai-je de bonne foi. « A trente-six francs, sur mon honneur ! » répondit-il en regardant M. Harel ; et j'acceptai dix-huit francs de billets.

Le lendemain, M. Harel ne voulut plus exécuter, en ce qui le concernait, la transaction ci-dessus, dont il avait été l'instigateur et le témoin. Il fallut un *jugement* pour l'y contraindre, et M. Dumas le blâma cette fois. J'eus à le remercier... C'était la *première* fois et la *dernière*. Aussi a-t-il cité ma lettre.

Peu de temps après, j'appris que M. Dumas, qui m'avait déclaré sur l'honneur n'avoir que pour trente-six francs de billets, en avait pour plus de cinquante ! mais, en faisant le serment, il avait regardé M. Harel.

Le manuscrit était encore à vendre. Barba, qui en avait donné mille francs, et jamais quatorze cents, n'en donna plus que cinq cents francs. La moitié de cette somme devait être payée comptant, à chacun de nous, et le reste à six mois de date.

Au bout de quelques jours, quand j'allai chez M. Barba pour toucher mes cent vingt-cinq francs, j'appris que M. Dumas était venu réclamer ma part de *comptant* avec la sienne, *s'y disant autorisé par moi !*

Il y a dans un pareil fait quelque chose de si incroyable, de si petit, de si dégradant pour *l'homme* de lettres, que je n'aurais osé le citer, si je n'en possédais la preuve écrite, et écrite par M. Dumas lui-même.

En effet, quand Barba m'apprit *cela*, n'osant y croire, j'écrivis à M. Dumas qui me répondit qu'il avait, en effet, touché deux cent cinquante francs ; mais que Barba lui avait dit avoir avec moi des conventions particulières (ne dirait-on pas que c'était Barba qui avait voulu payer comptant ?) ; que, du reste, il m'avait mis à même d'exiger le même avantage pour moi que pour lui ;... que je pouvais me servir de sa lettre pour me faire payer comptant, qu'il m'y autorisait, etc. »

C'était se servir d'un premier *dol* pour en commettre un second : deux *indélicatesses* au lieu d'une ! j'aimai mieux être réglé en papier de six mois (1).

Or, savez-vous, monsieur Dumas, — vous qui, dans votre lettre, m'avez traité de *pauvre diable*, — savez-vous ce que je pourrais vous répondre ?... Je suis un homme de trop bonne compagnie pour vous le dire.

Maintenant, et pour sortir au plus tôt de ces indignités dont le tableau fait mal, je dirai que je ne me serais point opposé à l'insertion de *la Tour de Nesle* dans les œuvres complètes de M. Dumas (quoique ce droit résultât rigoureusement pour moi des termes mêmes de notre transaction), si M. Dumas avait consenti à faire une simple mention de ma collaboration sur cette pièce. Telle est la méthode que suit aujourd'hui M. Scribe. Mais, à une lettre polie, M. Dumas répondit par une de ces impolitesses dont il brigue le monopole (2).

Enfin, si j'ai demandé par huissier à M. Dumas mon manuscrit *premier*, c'est qu'il y a une déloyauté inouïe, de sa part, à mettre en regard de ce *seul* et unique manuscrit une pièce qui en eut trois pour le moins !

Voilà la vérité sur *la Tour de Nesle*, et la vérité tout entière. Aux documents que j'ai fournis, aux preuves que j'ai données, je dois ajouter qu'appelé devant la *commission des auteurs*, notre pairie, j'ai cité et énuméré tous ces détails et tous ces faits à la face de M. Dumas lui-même !... Et, là, comme ici, j'ai senti plus d'une fois mes joues se colorer d'une pudeur involontaire. C'est que, naguère encore, M. Dumas était grand et saint à mes yeux, de la grandeur du talent, de la sainteté de l'art.

Aussi, quand, à cette lutte qu'il a provoquée, succédera une autre lutte, peut-être ma main tremblera... car il y a dans M. Dumas *l'artiste* au-dessus de *l'homme*, et sous une *honte* une *gloire*.

P.-S. — A l'appui de ses attestations, M. Dumas a appelé divers certificats à chacun desquels je n'accorderai que ce qui est nécessaire, pour en faire apprécier la valeur et le poids.

Je ne dirai rien de M. Harel, M. Harel, *le premier coupable* dans tout ceci, et dont M. Dumas est le *complice*. Il devrait y avoir pudeur à M. Dumas d'invoquer un tel témoignage...

M. Verteuil, *secrétaire de M. Harel*, assure « avoir été

---

(1) Voici la déclaration de M. Barba :

« Je crois me souvenir (il y a plus de deux ans de cela) que la moitié du prix de *la Tour de Nesle* a été donné, en espèces, à M. Dumas disant que cela était convenu avec M. Gaillardet, ce que nia ce dernier. Il fut donc obligé, aux termes de nos conventions, d'accepter mon billet pour sa part.

» BARBA.

« Le 29 août 1834. »

(2) « Vous avez fait *Struensée !* » me dit-il. M. Dumas croit-il prouver par là que je n'ai rien fait pour *la Tour de Nesle ?* Il oublie donc qu'il a fait, lui, *la Chasse et l'Amour*, *la Noce et l'Enterrement ?* (Qui est-ce qui a entendu parler de *la Chasse et l'Amour*, de *la Noce et l'Enterrement ?*) Puis le malheureux *Napoléon*, qui a eu deux Waterloo, dont le second entraîna dans sa chute l'Odéon de M. Harel ! puis, immédiatement après *la Tour de Nesle*, le *Fils de l'Émigré*, qui a eu trois représentations avec M. Anicet, *Angèle*, qui en a eu trente, avec M. Anicet, *la Vénitienne*, qui en a eu vingt, avec M. Anicet ; *Catherine Howard*, qui en a eu quinze, sans M. Anicet ? M. Dumas ne serait-il donc pas l'auteur des beautés d'*Antony*, d'*Henri III*, de *Christine ?* On l'a bien dit un peu, et même un peu démontré... C'est peut-être à cela que je dois l'attaque de M. Dumas ! Mais qu'il soit tranquille, je ne ferai jamais *Gaule et France*, et surtout *Madame et la Vendée*.

chercher chez M. Dumas, au fur et à mesure qu'il les écrivait, les cinq actes de *la Tour de Nesle* (très bien !), les avoir recopiés entièrement sur son manuscrit (parfaitement bien), qui n'avait aucune ressemblance avec *celui* (lequel ?) de M. Gaillardet, manuscrit qui était depuis trois mois environ entre mes mains... » Ah ! monsieur Verteuil, je vous arrête !... *La Tour de Nesle* a été représentée le 31 *mai*. C'est le 29 *mars* (voir plus haut la date), qu'a été reçu mon manuscrit... Je suis parti le 10 *avril* ; M. Dumas était mon collaborateur le 11... Il déclare avoir fait son travail en *huit* jours, et vous déclarez, vous, que mon manuscrit était *alors* depuis *trois mois environ* entre vos mains ?... Oh ! vous êtes, en effet, monsieur Verteuil, *secrétaire de M. Harel*.

M. Duvernoy certifie que j'ai voulu vendre le drame (je le crois bien) ! Il m'a certifié, à moi, que M. Dumas avait cité un prix *faux* ; c'est un peu plus positif.

Il ne reste plus maintenant que l'attestation de M. Janin. Ah ! celle-là, je l'avoue, je ne m'y attendais guère. M. Janin écrit que rien n'est *plus vrai* que les détails de M. Dumas, dont *il croit* se souvenir, et qu'en somme, la réponse de M. Dumas est *véridique !* et M. Dumas déclare que *Janin, accepté par moi pour collaborateur, lui avait cédé ses droits et envoyé M. Harel !...* C'est trop fort ! M. Janin oublie donc qu'*il n'avait plus de droits*, qu'*il s'était désisté*, qu *il me l'a déclaré* dans une lettre *écrite* et *signée* de sa main ?

Ce n'est pas tout, et puisqu'il faut que je vous le dise, apprenez donc, lecteur, qu'après la première représentation de *la Tour de Nesle*, ce fut M. Janin qui *m'engagea* à réclamer ; ce fut *chez lui* que j'écrivis ma réclamation ; ce fut *lui* qui *voulut* me la dicter, et il me *la dicta !* Il était furieux contre MM. Harel et Dumas.

Ce n'est pas tout encore ; à la suite du procès qui s'éleva entre M. Harel et moi devant le *tribunal de commerce*, M. Janin écrivit *lui-même* à M. Darmaing, pour appuyer une réclamation que je fis à la *Gazette des Tribunaux* : « Je prie M. Darmaing d'insérer la petite note ci-jointe, je l'en prie *en mon nom* et en celui de M. Gaillardet. Je ne comprends pas l'opiniâtreté avec laquelle on cherche à dépouiller ce jeune homme *de ce qui lui appartient*, etc. » (Voir *la Gazette des Tribunaux* du 1er juillet 1832.)

Qu'en dites-vous, lecteur ?... J'avais promis de conter les petits secrets de cette apostasie, mais la place me manque ; et puis j'ai réfléchi que cela n'en valait pas la peine !

Et je signe : F. GAILLARDET.

Après cette réponse, on comprend que M. Gaillardet n'avait aucun droit de retarder notre duel, puisque ayant gardé moins de mesure que moi, c'était moi qui me trouvais l'offensé.

Aussi, sur une nouvelle visite de mes témoins, la rencontre fut-elle fixée au 17 octobre 1834.

CCXXXVII

L'ÉPÉE ET LE PISTOLET. — D'OU VIENT MA RÉPUGNANCE POUR CETTE DERNIÈRE ARME. — LA POUPÉE DE PHILIPPE. — LA STATUE DE CORNEILLE — UN AUTOGRAPHE « IN EXTREMIS ». — LE BOIS DE VINCENNES. — UNE TOILETTE DE DUEL. — QUESTION SCIENTIFIQUE POSÉE PAR DIXIO. — LES CONDITIONS DU COMBAT. — PROCÈS-VERBAL DES TÉMOINS. — COMMENT DIXIO EUT LA SOLUTION DE SON PROBLÈME.

J'avais désiré que la rencontre eût lieu à l'épée ; M. Gaillardet insista pour qu'elle eût lieu au pistolet.

Je répugne fort à cette arme ; elle me paraît brutale et plutôt celle d'un voleur qui attaque le passant au coin d'un bois que celle du loyal combattant qui défend sa vie.

Ce que je crains surtout au pistolet (au reste, je ne me suis battu que deux fois avec cette arme), c'est encore plus la maladresse que l'adresse.

Et, en effet, deux ou trois ans avant l'époque où se passaient les faits que je raconte, — c'est-à-dire avant 1834, — j'avais eu un duel au pistolet ; je n'en ai point parlé, ne pouvant nommer l'homme contre lequel je me battais, ni dire les causes pour lesquelles je me battais.

Dans ce duel, qui avait eu lieu à sept heures du matin au bois de Boulogne, aux environs de Madrid, nous avions été placés, mon adversaire et moi, à vingt pas de distance.

On avait tiré à qui ferait feu le premier, et l'avantage avait été pour mon adversaire.

Je m'étais donc placé, le pistolet tout armé, à une distance de vingt pas, et j'avais attendu le feu, le bout du canon de mon arme en l'air.

Mon adversaire avait fait feu, j'avais vu sa main trembler, j'avais vu la balle frapper à six pieds devant moi, et en même temps, néanmoins, j'avais senti comme un violent coup de fouet à la jambe.

C'était la balle aplatie qui, en ricochant, venait de me frapper au mollet, me faisant une blessure de deux pouces de profondeur, et entraînant avec elle dans ma blessure un morceau de mon pantalon et de ma botte.

La douleur avait été telle que, malgré moi, j'avais appuyé sur la détente de mon arme, et que le coup était parti en l'air.

Les témoins avaient alors décidé que le coup était bon, et que tout pistolet déchargé dans un duel était déchargé contre l'adversaire.

J'avais demandé à continuer, et les témoins s'étaient mis à recharger les armes ; mais, pendant cette opération, soit ébranlement des nerfs, soit sang perdu, je m'étais à peu près évanoui. Il avait été impossible de continuer le combat.

J'étais, en conséquence, remonté dans ma voiture, et, comme je ne voulais pas rentrer chez ma mère dans l'état où je me trouvais, je m'étais fait conduire à l'école de natation de Deligny, où mon ami le père Jean m'avait fait donner un cabinet, et avait envoyé chercher, rue de l'Université, Roux, l'habile chirurgien.

Roux n'était pas chez lui, mais on avait ramené un de ses élèves.

Le jeune homme examina la blessure, et, comme la balle transparaissait presque du côté opposé à celui par lequel elle était entrée, il avait jugé plus court de l'aller chercher à l'aide d'une blessure nouvelle qu'en fouillant l'autre ; ce que l'enflure, d'ailleurs, rendait à peu près impraticable.

Il avait été fait comme il avait été dit ; le jeune homme m'avait ouvert le mollet, et, par cette ouverture, avait tiré la balle d'abord, le fragment de botte ensuite, et enfin le fragment de pantalon ; puis on m'avait proprement mis une couche de charpie à l'endroit et à l'envers de ma blessure ; on m'avait bandé la jambe, et j'étais rentré à la maison à cloche-pied, disant à ma pauvre mère qu'en me baignant, je m'étais déchiré la jambe à un éclat de bois.

J'étais donc payé, — si bien que je tirasse le pistolet, et, à cette époque, je tirais d'une façon remarquable, — j'étais donc payé pour ne pas avoir de sympathie pour le pistolet.

M. Gaillardet insista, et j'acceptai son arme.

Néanmoins, je voulus prouver aux témoins de M. Gaillardet que, si j'insistais pour l'épée, ce n'était point faute d'habitude à l'arme que préférait mon adversaire.

J'invitai, en conséquence, Soulié et Fontan à venir chez Gosset.

Chose singulière ! les témoins avaient tiré au sort leur filleul, ou plutôt M. Gaillardet et moi avions tiré au sort nos parrains, et le sort m'avait donné, à moi, de Longpré et Maillan, qui étaient de simples connaissances, et il avait donné à M. Gaillardet, Soulié et Fontan, qui étaient deux de mes amis.

Nous allâmes donc, Soulié, Fontan et moi, la veille du duel, chez Gosset.

C'était un garçon nommé Philippe qui chargeait d'habitude mes pistolets.

Il alla, en conséquence, enlever la poupée, et mettre la mouche.

— Non, lui dis-je, Philippe, laissez la poupée.

— Ce n'est pas l'habitude de monsieur de tirer à la poupée.

— Je ne tirerai que dix balles, Philippe ; c'est seulement pour faire voir à ces messieurs que je ne suis pas un de vos mauvais tireurs.

Philippe laissa la poupée.

Je lui mis ma première balle à un pouce au-dessus de la tête ; la seconde, à un pouce au-dessous des pieds ; la troisième, à un pouce de son côté droit ; la quatrième, à un pouce de son côté gauche.

— Et, maintenant qu'elle ne peut plus se sauver ni par en haut, ni par en bas, ni à droite, ni à gauche, je vais la casser avec ma cinquième balle.

Et, avec la cinquième balle, je la cassai.

Je jetai la sixième balle à terre ; elle s'arrêta à dix pas à peu près.

Je la chassai avec celle qui était dans mon pistolet.

En ce moment, une hirondelle vint se poser sur une cheminée, et je tuai l'hirondelle.

Fontan et Soulié se regardaient.

Un de mes principes était de ne jamais tirer ni l'épée ni le pistolet devant personne ; cette fois, j'avais fait une exception en leur faveur.

Soulié lui-même tirait très bien ; j'avais été son témoin, quatre ou cinq ans auparavant, dans un duel qu'il avait eu avec Signol, et, dans un essai pareil à celui que je fai-

sais, je lui avais vu casser, l'une après l'autre, à quinze pas, la petite et la grande aiguille d'un coucou.

— Philippe, dis-je en sortant, j'ai un duel demain, je désire que les choses se passent carrément. Prenez dans votre arsenal des pistolets dont je ne me sois jamais servi, de la poudre et des balles, et trouvez-vous à midi à Saint-Mandé.

Philippe promit de faire la chose demandée.

Nous partîmes.

L'affaire prenait un sérieux auquel je n'avais pas cru jusque-là. Je me fis conduire chez Bixio, le priant, comme d'habitude, d'assister au combat, non pas en qualité de témoin, mais à titre de chirurgien.

Le rendez-vous était pour midi à Saint-Mandé.

Nous devions aller en poste. Du champ de bataille, si je n'étais pas blessé ou tué, nous partions immédiatement pour Rouen, où l'on inaugurait la statue de Corneille.

Fontan, Dupeuty et moi avions été nommés à la majorité des voix pour représenter les auteurs dramatiques.

Bixio accepta, bien entendu ; il devait venir me prendre rue Bleue, où je demeurais à cette époque.

— Allons donc !

— Parole d'honneur ! je suis pressé, et, pour rien au monde, je ne voudrais être en retard.

— Où allez-vous, donc ?

— Je vais me battre avec Gaillardet.

— Bah ?

— Mieux vaut tard que jamais.

— Oh ! alors, cher ami, écrivez-moi mes vers tout de suite, je vous en prie.

— Pourquoi ?

— Si vous alliez être tué, voyez donc comme ce serait curieux pour ma femme d'avoir les dernières lignes que vous ayez écrites !

— Vous avez raison, je n'y pensais pas. Je ne veux pas priver madame Bonnaire de cette chance ; remontons, cher ami.

Nous remontâmes. J'écrivis dix vers sur l'album, et Bonnaire me quitta enchanté.

J'étais, en effet, un peu en retard près de mes témoins, mais j'avais une si bonne excuse à leur donner, qu'ils me pardonnèrent.



Le duel de Dumas.

Je rentrai pour prendre certaines mesures de précautions concernant, en cas de mort, mon fils et ma fille.

Quant à ma mère, comme la pauvre femme savait que j'allais faire un voyage d'une certaine longueur, je laissai une vingtaine de lettres écrites de différentes villes d'Italie ; si j'étais tué, on devait lui cacher la vérité, lui laisser croire que je vivais toujours, et lui remettre de temps en temps une lettre, comme si cette lettre venait d'arriver.

Ces préparatifs me prirent toute la nuit.

Je m'endormis seulement vers cinq heures du matin.

A dix heures, quand mes deux témoins entrèrent, ils me trouvèrent dormant encore.

L'affaire tenait toujours.

Nous devions déjeuner au café des Variétés. Là, ma calèche viendrait nous chercher, et nous mènerait et nous ramènerait avec mes chevaux ; puis, au retour, — s'il y avait retour, — nous prendrions des chevaux de poste, et partirions, comme je l'ai dit, pour Rouen.

J'envoyai Maillan et de Longpré en avant pour commander le déjeuner.

Dix minutes après eux, je descendis. J'avais, à tout hasard, pris des épées de combat sous mon manteau ; j'espérais toujours que l'affaire finirait par là.

Sur l'escalier, je rencontrai Florestan Bonnaire, que j'ai déjà nommé à propos de madame Sand. Il tenait un album à la main.

— Tiens, dit-il, vous sortez ?

— Oui.

— Etes-vous pressé ?

— Pourquoi cela ?

— Parce que, si vous n'étiez pas trop pressé, je vous prierais de remonter, et de me mettre quelques vers sur mon album.

— Bon ! portez l'album en haut ; laissez-le. A mon retour, je vous y mettrai une scène de *Christine* ou de *Charles VII*.

— Vous ne pouvez pas tout de suite ?

— Non, en vérité.

Bixio vint nous rejoindre au café.

A midi, nous étions à Saint-Mandé. Nous trouvâmes le garçon de chez Gosset qui nous attendait avec des pistolets nouvellement repassés, et dont personne ne s'était encore servi.

Je ne sais plus à quelle allée du bois on avait rendez-vous ; le garçon monta près du cocher. Nous partîmes.

En regardant par-dessus la calèche, nous vîmes qu'un fiacre nous suivait. Nous nous doutâmes que c'était notre adversaire et ses témoins.

Arrivés au lieu désigné, nous mîmes pied à terre. Le fiacre s'ouvrit, mais nous n'en vîmes descendre que Soulié et Fontan.

M. Gaillardet avait dit qu'il viendrait de son côté.

Ils accoururent à moi. J'ai déjà noté ce fait étrange, qu'ils connaissaient à peine M. Gaillardet, tandis que nous étions de vieux amis. Aussi toutes leurs sympathies étaient-elles pour moi.

Je les invitai à faire un dernier effort pour obtenir de M. Gaillardet qu'on se battît à l'épée, les prévenant que, si, au premier coup de feu, l'échange des balles n'avait rien amené, j'exigerais que l'on rechargeât les pistolets.

Ils promirent de s'employer à ce changement.

En ce moment, une voiture parut et s'arrêta à quelques pas de nous.

M. Gaillardet en descendit.

Il avait une véritable toilette de duel : redingote, pantalon et gilet noirs, sans un seul point blanc sur tout le corps ; pas même le col de sa chemise.

C'est en souvenir de l'effet qu'il me fit ainsi vêtu, que, seize ans plus tard, j'écrivis la scène entre le comte Hermann et Karl, scène où, au moment de laisser partir son neveu pour aller se battre au pistolet, le comte Hermann boutonne l'habit de Karl, et fait rentrer dans sa cravate les pointes de son col.

On sait quelle difficulté on éprouve à tirer sur un homme vêtu tout de noir.

Lorsque Carrel, un an ou deux plus tard, fut blessé par Girardin, il le fut à quelques lignes de la pointe de son gilet jaune, qui dépassait son habit noir.

Je fis part de mon observation à Bixio.

— Où viseras-tu? me demanda-t-il.

— Je n'en sais, ma foi, rien, lui répondis-je.

Tout à coup, je lui serrai le bras.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Il a du coton dans les oreilles, lui dis-je; je tâcherai de lui casser la tête.

Cependant, M Gaillardet causait vivement avec les témoins, et il était facile de voir que ses gestes étaient ceux de la dénégation.

En effet, il refusait une dernière fois de se battre à l'épée. Ses deux témoins vinrent m'annoncer que sa résolution sur ce point était inébranlable; il ne s'agissait plus que de trouver un endroit pour le combat.

Nous laissâmes la voiture où elle était, en recommandant au cocher de venir au feu, et nous nous enfonçâmes dans le bois.

Au bout de cinq minutes de marche, nous avions trouvé une allée convenable, droite et sans soleil.

Il s'agissait de régler les dernières conditions; — cela regardait nos témoins: ils se réunirent et entrèrent en conférence.

Pendant ce temps-là, je remettais à Bixio les lettres destinées à ma mère en cas d'accident.

Mes dernières recommandations lui étaient faites d'une manière si simple et d'une voix si assurée, que Bixio me prit la main, et me la serra en disant:

— Bravo, cher! je ne t'aurais pas cru si calme que cela sur le terrain.

— C'est là surtout que je suis calme, lui dis-je; j'ai assez mal dormi la nuit qui a suivi la provocation de M. Gaillardet; mais il entre dans mon caractère, — dans mon tempérament, si tu veux, en ta qualité de médecin, — d'être d'autant moins ému d un danger que ce danger s'approche davantage de moi.

— Je voudrais bien, au moment où vous serez en face l'un de l'autre, te tâter le pouls.

— Comme tu voudras; c'est bien facile!

— Nous verrions combien de pulsations de plus te donnerait l'émotion.

— Moi aussi, je le voudrais bien; c'est une étude à faire sur moi-même.

— Crois-tu que tu le toucheras?

— J'en ai peur.

— Tâche donc.

— Je ferai mon possible... Tu lui en veux donc?

— Moi, pas le moins du monde; je ne le connais pas.

— Eh bien, alors?

— As-tu lu *le Vase étrusque* de Mérimée?

— Oui.

— Eh bien, il dit que tout homme tué par une balle tourne avant de tomber; — au point de vue de la science, je voudrais savoir si c'est vrai.

— Je ferai de mon mieux pour t'en donner le plaisir.

Les témoins se séparèrent.

Fontan et Soulié s'avancèrent vers M. Gaillardet. De Longpré et Maillan vinrent à moi.

— Eh bien, me dirent-ils, nous avons prétendu que le choix des armes devait être déterminé par le sort; mais les témoins de M. Gaillardet nous ont soutenu le contraire; nous venons vous consulter.

— Vous savez bien quelle est mon opinion; je me battrai à ce que l'on voudra; cependant, je préférerais me battre à l'épée.

— Fontan et Soulié en réfèrent à M. Gaillardet, comme vous voyez.

— Tenez, ils viennent à nous.

En effet, Soulié et Fontan venaient à nous; nous fîmes la moitié du chemin.

— M. Gaillardet, dit Soulié, vient de nous déclarer qu'il se battrait au pistolet ou ne se battrait pas.

— Jetez cinq francs en l'air, dis-je à mes témoins, et dressez procès-verbal du refus que feront ces messieurs de s'en rapporter au sort.

De Longpré jeta en l'air une pièce de cinq francs, mais Soulié et Fontan restèrent muets.

— C'est bien, dis-je; j'accepte les armes de M. Gaillardet, mais je demande qu'un procès-verbal soit dressé.

On déchira une feuille de papier d un carnet, et, sur le fond d'un chapeau, Maillan écrivit le procès-verbal des faits que je viens de rapporter

Cette adhésion de ma part coupait court aux pourparlers. Le pistolet était accepté par moi, restaient les conditions à régler.

Je désirais qu'il nous fût permis de marcher l'un sur l'autre, et de ne tirer qu'à volonté.

— M. Gaillardet, dis-je, a fait ses conditions sur les armes; il me semble qu'en échange de la concession que je lui fais en les adoptant, j'ai à mon tour le droit de régler la manière de nous en servir.

— Mon cher ami, me dit Soulié, les combattants n'ont aucun droit, et tous les droits sont aux témoins choisis par eux.

— Très bien! Je demande, sinon à titre d'exigence, du moins à titre de proposition, que mon désir soit exposé à M. Gaillardet.

Les témoins s'éloignèrent, et je me trouvai de nouveau seul avec Bixio.

— Sacredieu! mon cher, lui dis-je, ce garçon-là m'agace tellement que je meurs d'envie de le faire tourner.

— Ah! tâche! tu auras éclairci un point de science très curieux.

Cinq minutes après, Maillan et de Longpré revinrent à moi.

— Eh bien, me dirent-ils, tout est arrangé.

— Bon!

— On vous place à cinquante pas l'un de l'autre...

— Comment, à cinquante pas?

— Attendez donc, que diable!.... Et vous aurez le droit de marcher l'un sur l'autre jusqu'à la distance de quinze pas.

— Ah!

— Vous n'êtes pas satisfait?

— Ce n'est pas tout à fait ce que je désirais, mais on peut se contenter de cela. Allons, marquez les distances, mes enfants!

— Vous voyez, Soulié et Fontan s'en occupent.

— Voulez-vous qu'on tire le côté où vous serez.

— Puisque je suis par ici, autant que j'y reste.

Ces messieurs se mirent à mesurer les distances, et moi, je continuai de causer avec Bixio.

Pendant ce temps, le garçon de tir chargeait les pistolets.

Les derniers quinze pas que nous ne pouvions franchir furent marqués par deux cannes posées en travers du chemin

On alla porter à M. Gaillardet son pistolet, et l'on m'apporta le mien; je le pris de la main droite, et tendis la main gauche à Bixio pourqu'il me tâtât le pouls.

M. Gaillardet s'était mis à son poste.

Je lui fis signe d'attendre que Bixio eût fini son expérieuce.

— Dis-lui donc de ne pas s'occuper de moi, et de tirer tout de même, dit Bixio.

Le caractère de Bixio est tout entier dans ces deux lignes.

Mon pouls battait soixante-huit fois.

— Allons, va! me dit Bixio, et ne te presse pas.

Puis il entra sous bois avec les quatre témoins.

J'allai prendre mon poste.

Soulié frappa trois fois dans ses mains.

Au troisième coup, M. Gaillardet franchit en courant la distance qui le séparait de la limite, et attendit

Je marchai sur lui en déviant un peu de la ligne droite, afin de ne pas lui donner l'avantage de s'aider du chemin pour viser.

A mon dixième pas, M. Gaillardet fit feu. Je n'entendis pas même siffler la balle. Je me retournai vers nos quatre amis. Soulié, pâle comme un mort était appuyé à un arbre,

Je saluai de la tête et du pistolet les témoins pour leur indiquer qu'il n'y avait rien.

Puis je voulus faire les huit ou neuf pas qui me restaient à faire; mais ma conscience me cloua les pieds au sol en me disant que je devais tirer de l'endroit où j'avais essuyé le feu. En effet, je levai mon pistolet, et cherchai le fameux point blanc que m'avait promis le coton dans les oreilles.

Mais, après avoir tiré, M. Gaillardet s'était effacé pour recevoir mon feu, et, comme il se garantissait la tête avec son pistolet, l'oreille se trouvait cachée derrière l'arme.

Il s'agissait de chercher un autre point; mais je craignis d'être accusé d'avoir visé trop longtemps, ne pouvant donner pour excuse que je n'avais pas trouvé le point que je cherchais.

Je tirai donc presque au hasard.

M. Gaillardet rejeta la tête en arrière.

Je crus d'abord qu'il était blessé, et, je l'avoue, j'eus alors un vif sentiment de joie d'une chose que je regretterais aujourd'hui de tout mon cœur.

Par bonheur, il n'en était rien.

— Allons, rechargeons les armes, dis-je en jetant mon pistolet aux pieds du garçon de tir, et restons à nos places, ce sera du temps de gagné.

Qu'on me permette, au reste, de substituer le procès-verbal au récit. Arrivé où j'en suis, mes pieds, comme lorsque j'eus essuyé le feu de M. Gaillardet, semblent tenir au sol.

« Bois de Vincennes, 17 octobre 1834, deux heures trois quarts de l'après-midi.

« Après la rédaction de notre première note, les adversaires ont été placés à cinquante pas, avec la faculté de s'avancer l'un sur l'autre jusqu'à quinze pas. M. Gaillardet, arrivé à la limite, a tiré le premier; M. Dumas a tiré le second; aucun des coups n'a porté. M. Dumas a déclaré alors ne pas vouloir s'en tenir là, et exiger que le combat se continuât jusqu'à la mort de l'un des deux. M. Gaillardet a accepté; mais les témoins ont refusé de recharger les armes. Sur ce, M. Dumas a proposé de continuer le combat à l'épée; les témoins de M. Gaillardet ont refusé. Alors, M. Dumas a insisté pour qu'on rechargeât les armes; mais les témoins, après en avoir longtemps délibéré, et avoir tout tenté pour vaincre son obstination, n'ont pas cru devoir prêter leur assistance à une lutte qui ne pouvait manquer d'être mortelle.

« En conséquence, les témoins se sont retirés en emportant les armes, et cette retraite a mis fin au combat.

« FONTAN, SOULIÉ, MAILLAN, DE LONGPRÉ. »

Les témoins retirés, je me trouvai seul avec M. Gaillardet, Bixio et le frère de M. Gaillardet, qui était arrivé à travers bois au moment des coups de feu.

Je proposai alors à M. Gaillardet, puisqu'il nous restait deux témoins et deux épées, d'utiliser les hommes et les armes.

Il refusa

Sur ce refus, nous montâmes, Bixio et moi, dans la calèche, et nous reprîmes la route de Paris (1).

Deux heures après, nous partions en poste pour Rouen avec Fontan et Dupeuty.

Quant à Bixio, il fut encore deux fois mon témoin; mais l'un des deux combats ayant eu lieu à l'épée, et l'autre n'ayant pas eu lieu du tout, il n'eut pas la chance de s'assurer si l'homme blessé ou tué d'une balle tournait avant que de tomber.

Il devait en faire l'expérience sur lui-même.

Au mois de juin 1848, comme, en sa qualité de représentant du peuple, Bixio marchait, avec sa bravoure ordinaire, sur la barricade du Panthéon, une balle, tirée du premier étage d'une maison de la rue Soufflot, l'atteignit au-dessus de la clavicule, lui laboura le poumon droit, et après un trajet de quinze à dix-huit pouces, ressortit près de l'épine dorsale.

Bixio fit trois tours sur lui-même, et tomba.

— *Décidément, on tourne!* dit-il.

Le problème était résolu.

CCXXXVIII

LA MASCARADE DU BUDGET A GRENOBLE. — M. MAURICE DUVAL. — LES CHARIVARISEURS. — EXPLOIT DU 35e DE LIGNE. — SOULÈVEMENT QU'IL EXCITE. — ARRESTATION DU GÉNÉRAL SAINT-CLAIR. — PRISE DE LA PRÉFECTURE ET DE LA CITADELLE PAR BASTIDE. — BASTIDE A LYON. — L'ORDRE RÈGNE A GRENOBLE. — CASIMIR PERIER, GARNIER-PAGÈS ET M. DUPIN. — RAPPORT DE LA MUNICIPALITÉ DE GRENOBLE. — ACQUITTEMENT DES ÉMEUTIERS. — RESTAURATION DU 35e. — PROTESTATION D'UN FUMEUR.

Ce serait avec un grand bonheur que j'abandonnerais le côté littéraire de ma vie, qui vient de me forcer, bien malgré moi, d'être désagréable peut-être à un homme contre lequel je n'ai conservé nulle rancune, et qui, d'ailleurs, vers le temps où nous sommes arrivés, renonça au théâtre, et, après avoir publié un livre remarquable, à ce qu'on assure, *la Chevalière d'Éon*, partit pour l'Amérique, et rendit cet immense service à la littérature française, de la répandre et de la populariser dans la patrie de Washington Irving et de Cooper; — ce serait, dis-je avec un grand bonheur que j'abandonnerais le côté littéraire de ma vie pour reprendre la suite des événements politiques qui agitèrent l'année 1832, si ces événements n'avaient pas ensanglanté Paris, et jeté un voile de deuil sur la France.

Qu'on nous permette de les reprendre d'un peu plus haut que le mois de juin, qui les vit éclater : nous reviendrons toujours trop tôt à ce terrible moment.

Après ce procès de l'artillerie dont j'ai rendu compte, les vieilles sociétés secrètes, qui avaient pour principe le carbonarisme de 1821, s'étaient réorganisées, et, en même temps, il s'était créé des sociétés nouvelles. Nos lecteurs connaissent de nom la société des Amis du peuple et la société des Droits de l'homme; c'étaient en quelque sorte les sociétés mères; mais, à côté d'elles, deux autres sociétés avaient pris naissance : la société Gauloise, qui, au moment du combat, se montra l'une des plus ardentes à courir aux armes; et le comité organisateur des Municipalités, lequel se rattachait, par des liens invisibles, mais réels, à cette fameuse société des Philadelphes qui, sous l'Empire, qu'elle faillit renverser, eut pour chefs principaux Oudet, Pichegru et Moreau.

Bastide était affilié à cette dernière société, dont les principes étaient babouvistes; aussi, lors de l'insurrection de Lyon, qui, causée par la misère, avait un caractère socialiste, Bastide avait été envoyé dans la ville insurgée pour voir ce que le parti républicain pouvait en tirer.

Lorsqu'il arriva, tout était fini; mais, dans l'insurrection expirante, il crut voir le germe de nouvelles insurrections, et il revint avec l'idée que l'on pouvait faire quelque chose de ce côté-là

Aussi ne resta-t-il à Paris que peu de temps, et repartit-il presque aussitôt pour les départements de l'Ardèche et de l'Isère.

Là, il trouva cette ardente population du Dauphiné, qui la première, en 1788, tint ses états à Vizille; qui, dès 1816, conspira contre les Bourbons, et, dès 1832, contre Louis-Philippe.

Le 13 mars, il revenait d'une tournée dans les montagnes avec les deux frères Vasseur, tous deux morts depuis, et dont l'aîné fut représentant du peuple à la Législative; lorsque, en approchant des portes de Grenoble, ils apprirent que la ville, qu'ils avaient laissée parfaitement calme, était en feu.

Voici ce qui était arrivé :

Le 11 mars, les jeunes gens avaient organisé une mascarade qui représentait le Budget et les deux Crédits supplémentaires. De nouveaux règlements interdisaient cette mascarade; mais l'ancien usage l'avait emporté sur les règlements nouveaux, et le cortège satirique était sorti de Grenoble par la porte de France, et s'était dirigé droit sur l'esplanade, où le général Saint-Clair passait justement à cette heure la revue de la garnison.

Le général connaissait l'interdiction portée contre cette mascarade; mais, homme d'esprit, il avait fait semblant de ne pas la voir. Malheureusement, M. Maurice Duval, préfet de l'Isère fut moins indulgent. — C'est ce même M. Maurice Duval, que nous retrouverons trois ou quatre mois plus tard, parlant à madame la duchesse de Berry le chapeau sur la tête.

M. Maurice Duval, furieux de ce que les jeunes gens de la ville eussent transgressé l'ordonnance, requit de M. de Saint-Clair de faire prendre les armes aux soldats.

Il résulta de cet ordre que, lorsque nos masques voulurent rentrer dans la ville, ils trouvèrent, non seulement la porte fermée, mais encore, devant cette porte fermée, une centaine de grenadiers les attendant l'arme au pied

Les masques, qui n'étaient pas plus de dix ou douze, ne pouvaient croire à un tel déploiement de force; en conséquence, ils marchèrent résolument sur les grenadiers, qui croisèrent la baïonnette. Par malheur, la foule qui les suivait crut comme eux à une plaisanterie, et résolut de rentrer aussi; il en fut de même des cavaliers, et des voitures; mais les grenadiers ne connaissaient que leur consigne : ils tinrent bon. La foule poussée sur les baïonnettes commença à se plaindre que les baïonnettes lui entraient dans le ventre : aux plaintes succédèrent les cris de : « A bas les grenadiers ! » à ces cris, quelques volées de pierres.

Une collision devenait imminente. Le colonel Bosonier de l'Espinasse prend sur lui d'ordonner que les portes soient ouvertes. Les grenadiers se retirent; la foule s'engouffre dans la ville; et, au milieu de ce mouvement, les masques, cause première de tout ce bruit, disparaissent.

Au lieu d'être satisfait de ce dénouement qui conciliait tout, M. Maurice Duval cria à la faiblesse, et prétendit que

(1) Pour clore l'historique de ce démêlé qui émut si vivement le monde littéraire, nous croyons devoir reproduire ici la lettre que M. Gaillardet, dans un mouvement qui l'honore, écrivit spontanément à M. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, lors de la reprise de *la Tour de Nesle* à ce théâtre, en 1861.

(*Note des Éditeurs.*)

« Mon cher Fournier,

» Un jugement rendu par les tribunaux en 1822 a ordonné que *la Tour de Nesle* serait imprimée et affichée sous mon nom seul; et c'est ainsi qu'elle l'a été, en effet, jusqu'en 1851, époque de son interdiction.

» Aujourd'hui que vous allez la reprendre, je vous permets et vous prie même de joindre à mon nom celui d'Alexandre Dumas, mon collaborateur, auquel je tiens à prouver que j'ai oublié nos vieilles querelles, pour me souvenir uniquement de nos bons rapports d'hier, et de la grande part que son incomparable talent eut dans le succès de *la Tour de Nesle*.

» Bien à vous.

» Paris, 25 avril 1861. » » F. GAILLARDET.

le gouvernement tomberait dans le mépris s'il ne prenait point sa revanche.

Un bal masqué était annoncé pour le soir; M. Maurice Duval le défendit. Le maire, homme de sens, courut à la Préfecture, et fit observer à M. Maurice Duval que cette défense allait produire le plus mauvais effet sur des gens qui, la tête déjà montée, se trouveraient privés d'un plaisir sur lequel ils comptaient.

— Eh bien? repartit, à ce qu'on assure, M. Duval.

— Eh bien, il y aura émeute!

— Bon! et les émeutiers jetteront des pierres aux soldats; mais, si les émeutiers jettent des pierres aux soldats, les soldats enverront des balles aux émeutiers, voilà tout.

Ce propos, dont rien ne constatait la véracité, s'était répandu par la ville.

Le soir, au spectacle, il y eut des cris pour réclamer le bal défendu par le préfet; mais tout se borna là.

Le lendemain, la ville paraissait calme; cependant, un bruit transpirait: on devait donner le soir un charivari à M. le préfet.

Les charivaris du Dauphiné sont célèbres; quelque temps auparavant, on en avait donné un à Vizille qui avait fait époque.

Dans la matinée, M. Maurice Duval fut prévenu du projet. Aussitôt il envoya au maire l'ordre de faire mettre sous les armes un bataillon de garde nationale; or, la dépêche, — pour quelle cause et pour quelle raison? on l'ignora toujours! — la dépêche, partie de la préfecture à midi, n'arriva à la mairie qu'à cinq heures moins un quart du soir.

C'était trop tard: la convocation ne pouvait plus avoir lieu.

Le charivari n'était point une vaine menace. Vers huit heures du soir, un rassemblement commença de se former; il n'avait rien de bien hostile, car, pour un tiers à peu près, il se composait de femmes et d'enfants. Ce rassemblement qui n'avait aucune arme, ni même, en ce moment du moins, aucun des instruments nécessaires pour donner un charivari, se contentait d'éclater en rires, de pousser des huées, et de jeter de temps en temps le cri de « A bas le préfet! »

Tout cela était fort désagréable, mais rentrait, cependant, dans les avanies auxquelles étaient exposés non seulement les fonctionnaires publics, mais encore les députés conservateurs.

Une sommation pouvait faire cesser ce rassemblement; pour M. Duval, ce n'était point assez de rétablir l'ordre: il fallait punir ceux qui l'avaient troublé.

Il donna l'ordre à MM. Vidal et Jourdan, commissaires de police, d'aller à la caserne, où les soldats étaient consignés depuis quatre heures, d'y prendre chacun une compagnie et de *cerner* les perturbateurs.

Parmi les perturbateurs, un jeune homme ivre se faisait remarquer par ses gestes excentriques et par ses cris exagérés.

Les agents de police pénétrèrent dans la foule, et vinrent, au milieu de ses rangs, arrêter le charivariseur.

La foule les laissa faire; le jeune homme fut pris et emmené au corps de garde. Mais, l'arrestation à peine faite, tous ces hommes qui s'étaient tus, et qui avaient cédé devant deux sergents de ville, se reprochèrent leur couardise, s'exaltèrent les uns les autres, et réclamèrent à grands cris le prisonnier.

Alors, le charivari commença de changer d'aspect: il tournait à l'émeute.

Ce fut en ce moment, et comme le premier adjoint au maire allait rendre à la liberté le prisonnier, — qui, ne se doutant pas qu'il fût la cause de tout ce bruit, s'était endormi dans le corps de garde, — ce fut en ce moment que parurent les grenadiers et les voltigeurs: les grenadiers, conduits par M. Vidal, et s'avançant à travers la place Saint-André; les voltigeurs, conduits par M. Jourdan, et s'avançant par la rue du Quai.

C'étaient les deux seules issues.

Les soldats avaient cet air sombre qui indique les résolutions arrêtées. Ils marchaient par files, s'avançaient en silence, les tambours ayant leur caisse sur le dos.

Tout à coup, M. Vidal disparaît, et, sur la place Saint-André, cet ordre se fait jour à travers les dents serrées des officiers:

— Soldats, en avant!

Les grenadiers, à cet ordre, abaissent le fusil, croisent la baïonnette, et s'avancent au pas de charge, tenant toute la largeur de la rue.

La foule fuit par la rue du Quai, seule issue qui lui paraisse ouverte; mais, dans cette rue, elle rencontre et heurte une autre foule qui fuit devant les voltigeurs.

Alors, il se fait dans cette foule ainsi menacée de tous côtés un épouvantable tumulte que domine la voix d'un officier donnant cet ordre laconique:

— Piquez!

Presque aussitôt, les cris de douleur succèdent aux cris d'effroi; on les distingue à cet accent qui déchire: « Grâce!... Au secours!... Au meurtre! »

Par bonheur, les fenêtres d'un cabinet littéraire s'ouvrent, et une trentaine de personnes se précipitent dans l'asile qui leur est offert. M. Marion, conseiller à la cour royale de Grenoble, se jette dans l'allée du magasin Bailly, et y heurte un homme couvert de sang. Un étudiant nommé Ruguet veut protéger une femme menacée par la baïonnette d'un grenadier, se jette au-devant d'elle, et reçoit à travers le bras le coup qui lui était destiné. Un ébéniste nommé Guibert, acculé à la muraille, et voyant le cercle des baïonnettes se rapprocher de lui, crie: « Ne me frappez pas! je ne fais pas de bruit! » Il reçoit trois coups de baïonnette, dont l'un dans l'aine, et va rouler près de la statue de Bayard.

Supposez cette statue, après trois cents ans, voyant des mêmes yeux que le chevalier sans peur et sans reproche, et jugez de son étonnement!

Ce fut au milieu de ce conflit que Bastide et les deux frères Vasseur arrivèrent.

L'occasion que cherchait l'intrépide envoyé de la société des Municipalités s'avançait d'elle-même au-devant de lui.

Les deux frères Vasseur échangèrent quelques mots avec des affiliés, et pendant la nuit, tout ce qu'il y avait de jeunes gens enrégimentés dans les compagnies secrètes accourut trouver Bastide.

Chacun fut d'avis que le moment était venu de *faire le coup*. Il y avait, à cette époque, une telle ardeur dans toutes ces jeunes têtes, un tel courage dans tous ces jeunes cœurs, que la première conviction non pas que l'on ressentait, mais que l'on essayait d'imposer aux autres, c'est que le moment était venu d'agir.

Chacun croyait que l'atmosphère de flamme qu'il respirait était l'atmosphère de toute la France.

Il fut donc résolu que, le lendemain, on profiterait de toutes les circonstances, et que l'on tâcherait d'engager une lutte plus sérieuse.

C'était déjà beaucoup que l'on attendît au lendemain.

Le lendemain se leva tel que le pouvaient désirer les patriotes: la colère publique était à son comble; l'indignation générale débordait. On exagérait le nombre des blessés, et l'on disait que l'ouvrier ébéniste Guibert était mort. De tous côtés on réclamait une enquête. Le procureur général, M. Moyne, disait tout haut qu'il poursuivrait les coupables, quels qu'ils fussent.

La cour royale évoqua l'affaire.

Tous ces bruits toutes ces nouvelles naissaient, se répandaient, se croisaient avec une effroyable rapidité; quelque chose de pareil à une tempête mugissait dans l'air. Les malédictions de la cité se concentraient sur le préfet et sur le 35e de ligne, — sur celui qui avait ordonné et sur ceux qui avaient exécuté.

Vers dix heures du matin, le rappel battait dans toutes les rues de Grenoble: la garde nationale était convoquée par ordre des conseillers municipaux.

Mais, en même temps que les gardes nationaux se rendent à leur poste, les jeunes gens qui ne font point partie de la garde nationale courent çà et là dans la rue, se croisant avec les hommes armés, échangeant avec eux quelques brèves paroles qui leur prouvent que toute la population partage le même sentiment, et, demandant des fusils, propagent la flamme déjà visible de l'insurrection.

Alors, deux autorités bien séparées, bien distinctes, bien tranchées se manifestent: l'autorité municipale, qui procède par la douceur et la conciliation; l'autorité royale, qui procède par la compression et la terreur.

Deux proclamations paraissent en même temps: une venant de la part du maire, l'autre venant de la part du préfet; celle du préfet est déchirée avec des imprécations; celle du maire est applaudie avec enthousiasme.

En ce moment, la voûte de l'hôtel de ville s'emplit de voltigeurs dont on voit briller les fusils dans la pénombre; on reconnaît les *piqueurs* de la veille, et de toutes parts ces cris s'élèvent:

— A bas le préfet! à bas le 35e de ligne!

Le préfet, qui croyait avoir pris toutes les mesures coercitives nécessaires, attendait à la préfecture, ayant près de lui le général Saint-Clair et tout son état-major.

En ce moment, on annonce à M. Maurice Duval, MM. Ducruy, Buisson et Arribert.

Ces trois noms bien connus, et surtout honorablement connus, appartenaient au conseil municipal de la ville.

Ils venaient demander au préfet la remise à la garde nationale des postes occupés par le 35e de ligne.

Le général Saint-Clair avait compris la gravité de la situation; il devinait que quelque chose de plus sérieux qu'une querelle survenue à propos d'un charivari s'agitait là-dessous, il y sentait le contre-coup des émeutes parisiennes: il y avait de la république là dedans.

Aussi, malgré l'opposition du préfet, déclara-t-il qu'il

était prêt à remettre à la garde nationale tous les postes qui s'élevaient à moins de douze hommes.

— Y compris celui qui veille à la porte de votre hôtel? demanda le préfet.

— C'est celui que je remettrai le premier, répondit le général.

Et, en effet, l'ordre allait être donné, quand on entendit un grand bruit dans la cour de la préfecture.

La foule y avait fait invasion, et des coups redoublés retentissaient frappés sur les portes.

— Que signifie cela? demanda le général Saint-Clair.

— Parbleu! répondit M. Maurice Duval en riant, cela signifie qu'avec vos belles mesures de conciliation, nous allons être, vous et moi, jetés par les fenêtres!

Il y avait cent à parier contre un que la prophétie allait se réaliser; aussi le général, son état-major et le préfet, laissant la défense de la préfecture à un détachement de pompiers, se hâtèrent-ils de passer dans la salle de la mairie.

Ils y trouvèrent un grand nombre de gardes nationaux réunis pour défendre l'hôtel de ville et le conseil municipal, si ceux-ci étaient attaqués, mais qui ne paraissaient aucunement disposés à étendre cette protection au préfet et au général Saint-Clair.

Ce dernier ne se trompait pas, lorsqu'il sentait frémir sous ses pieds quelque chose d'inconnu et de plus grave qu'une émeute provinciale; c'étaient Bastide et les frères Vasseur, c'est-à-dire de vieux lutteurs dont le premier chevron remontait au arbonarisme, qui conduisaient le mouvement.

A ce cri qui s'était élevé dans la ville: « Guibert est mort! » Bastide avait eu une idée qu'il avait communiquée à ses compagnons: c'était d'aller enlever le cadavre, et de le porter par les rues en criant: « Aux armes! » — On sait ce qu'une procession semblable, partant du théâtre du Vaudeville, en 1830, avait produit, et l'on vit, depuis, ce que produisit pareille manœuvre après la fameuse décharge du 14e de ligne sur le boulevard des Capucines.

En conséquence, Bastide envoya des hommes à la demeure de Guibert. Le mort devait être apporté au seuil de la maison occupée par les frères Vasseur, et le cortège devait, de là, se mettre en marche à travers les rues de la ville.

Pendant qu'on se rendait chez Guibert, Vasseur jeune réorganisait le corps franc avec lequel, en 1830, il avait tenté d'envahir la Savoie.

Chasseur de chamois enragé, il avait alors fait une guerre de montagnes des plus curieuses, et qui mériterait à elle seule un historien. Plus tard, il s'exila de France, parcourut le Mexique et le Texas, et, à son retour, prit le choléra, et mourut.

C'était un homme de haute résolution, adoré à Grenoble, surtout des hommes avec qui il avait fait cette étrange entreprise de soulever et de conquérir la Savoie.

Comme il accourait annoncer que son corps franc était prêt, les messagers envoyés à la demeure de Guibert pour enlever le cadavre, venaient raconter, l'oreille basse, que Guibert était bien malade, mais n'était pas mort.

Ce fut un grand désappointement; toutefois, en général habile, Bastide changea son plan: les esprits paraissaient préparés aux entreprises hardies; le corps franc de Vasseur jeune lui offrait une puissance réelle; il ordonna de marcher sur la préfecture.

C'était le bruit de l'invasion conduite par Bastide qui avait retenti dans les appartements, et qui forçait le général Saint-Clair et M. Maurice Duval à se réfugier à la mairie, pour ne pas être jetés par les fenêtres, comme disait le préfet.

En même temps, Vasseur jeune, avec son corps franc, se rangeait devant les fenêtres de la mairie.

Aussi, lorsque le général Saint-Clair fit la proposition de céder à la garde nationale tous les postes au-dessous de douze hommes, une voix s'éleva-t-elle, criant:

— Il est trop tard!

Qu'y a-t-il de fatal et de cabalistique dans ces quatre mots, assemblage de *treize* lettres?

Ce qu'exigeaient maintenant les insurgés, c'était l'occupation de tous les postes par la garde nationale, à l'exception des trois portes de la ville, qui seraient gardées à la fois par la garde nationale, l'artillerie et les sapeurs du génie.

Les conditions étaient dures. Le général Saint-Clair paya de sa personne: au lieu d'envoyer un parlementaire, il descendit lui-même dans la cour, et voulut haranguer la foule.

Mais, de cette foule, sortit un jeune homme, le bras en écharpe.

C'était Huguet, blessé la veille.

Il échange avec le général quelques vives paroles qui ne sont entendues que de ceux qui les entourent, mais ceux-là les répètent aux autres; et c'est ainsi que l'on apprend que Huguet, avec l'énergie d'un homme qui, la veille, a payé de sa personne, réclame le renvoi du 35e de ligne.

Un applaudissement universel salue cette réclamation de Huguet, tandis que Vasseur, pensant qu'il est temps d'apprendre pourquoi lui et ses corps francs sont là, vient à lui, et l'embrasse aux yeux de tous.

L'effet de l'accolade est électrique. On crie:

— Vive Vasseur! vive Huguet! vive le maire!... A bas le préfet! à bas le 35e de ligne!

Un jeune homme nommé Gauthier étend le bras, saisit le général Saint-Clair au collet, et crie à haute voix:

— Général, vous êtes mon prisonnier!

Le général n'oppose aucune résistance, quoique les soldats soient à portée de sa voix, et qu'il sache qu'il n'a qu'un mot à dire pour engager une lutte plus terrible que celle de la veille; mais il hésite devant ce mot et il suit l'homme qui l'a arrêté.

On conduit le général à son hôtel et Vasseur place à toutes les portes des factionnaires de sa compagnie franche.

En même temps, Bastide, qui étudie la situation, pense que le moment est venu de donner l'assaut à la préfecture.

Par un premier effort, les portes sont enfoncées, et, malgré la résistance des pompiers, on se trouve dans le vestibule, on secoue les portes des appartements: elles sont solidement barricadées en dedans.

Un gamin — il y en a partout, et toujours, en tête de toutes les émeutes — parvient à briser et à enfoncer le panneau inférieur d'une porte. Bastide se glisse par l'ouverture, reçoit un coup de baïonnette qui déchire sa redingote et lui égratigne la poitrine; mais il saisit la baïonnette à deux mains et le soldat, en tirant son fusil à lui, tire en même temps. Bastide, qui se trouve dans l'intérieur, arrache le fusil des mains du soldat, et ouvre les deux battants de la porte à ceux qui le suivent.

La préfecture était prise.

Le bruit s'était répandu que le préfet était caché dans une armoire. Bastide préside lui-même à l'ouverture de toutes les armoires; elles étaient vides — de préfet du moins.

Il s'agissait maintenant de prendre la citadelle

A Grenoble, la citadelle, comme l'Arx antique, située sur une colline, domine toute la ville.

Bastide demande un homme de bonne volonté pour aller prendre la citadelle avec lui.

Un artilleur se présente, nommé Gervais.

Tous deux montent la rampe rapide; arrivés à vingt pas du factionnaire, celui-ci crie:

— Qui vive?

— Le commandant de la place, répond Bastide.

Le factionnaire présente les armes, et laisse passer Bastide avec M. Gervais.

La prise de possession fut aussi rapidement exécutée que l'entrée s'était faite. Bastide, qui se rappelait son métier de capitaine d'artillerie, fit sortir six pièces de canon et les mit en batterie sur la place.

Arrivé là, on est au point culminant du succès.

Rien, en effet, n'était organisé pour donner une suite sérieuse à un pareil coup de main.

Pendant que Bastide entre à la préfecture, et s'empare de la citadelle, les cœurs timides s'effrayent en voyant où les mènent les cœurs ardents.

La réaction commence à s'organiser.

Quand Bastide redescend vers la ville, après s'être assuré de la citadelle, il trouve que la garde nationale a relevé les postes de l'hôtel du général Saint-Clair.

Il a fallu toute l'influence de Vasseur sur ses hommes pour qu'une collision n'éclatât pas entre eux et le corps franc.

Dès lors, Bastide comprend que, si Lyon ne se soulève pas, tout est perdu. Le général Saint-Clair, qui désire ramener la paix qu'il n'a pu conserver, parle d'envoyer au général Hulot une députation chargée de lui demander le renvoi du 35e.

Il nomme M. Julien Bertrand.

Bastide s'offre et est accepté.

M. Bress, aide de camp du général Saint-Clair, leur est adjoint; ils partent tous trois pour Lyon.

On comprend que la mission réclamée par Bastide n'était qu'un prétexte. Il voulait s'aboucher avec les républicains de Lyon, et s'assurer de ce qu'on pouvait faire.

Un seul pouvoir, eux partis, reste debout à Grenoble: le pouvoir municipal. Le préfet est réfugié dans une caserne. La garde nationale s'est fait délivrer des cartouches par le maire.

Les trois députés arrivent à Lyon au milieu de la nuit. A l'instant même, ils sont introduits chez le général Hulot.

C'est Bastide qui prend la parole.

— Grenoble est soulevée; le général Saint-Clair, prisonnier; le préfet caché ou en fuite; trente-cinq mille insurgés occupent la ville, et les paysans des environs commencent à descendre des montagnes.

Ces nouvelles, données avec le caractère de la plus parfaite vérité, et que ne démentent ni M. Bertrand ni M. Bress, effrayent le général Hulot, qui accorde le retrait du 35e, le

renvoi du préfet, donne un reçu de M. Bress, et dépêche celui-ci directement à Paris.

Bastide sort de chez le général Hulot avec M. de Gasparin, maire de Lyon

M. de Gasparin appartient à l'opinion libérale avancée : il rappelle à Bastide qu'il est fils de régicide, et que toutes ses tendances sont républicaines.

Bastide quitte M. de Gasparin, et se met immédiatement en rapport avec les républicains de Lyon, qu'il a vus à son dernier voyage.

Ceux-ci lui assurent que, si Grenoble tient seulement quarante-huit heures, on commencera un 24 novembre plus terrible que le premier.

En effet, ce 24 novembre éclata en 1834.

Bastide repart pour Grenoble.

En son absence, tout s'est calmé. Le corps franc est licencié ! l'ordre constitutionnel est rétabli partout.

On invite Bastide à se réfugier en Piémont ou en Savoie ; mais il craint, en suivant ce conseil, de passer pour un agent provocateur, et se contente de prendre un bateau, et de descendre le Rhône avec les deux frères Vasseur, qui demeurent dans le département de l'Ardèche.

Arrivés là, les trois conspirateurs seront chez eux, et ils auront mille moyens de se dérober aux recherches.

A Romans, ils sont arrêtés tous trois et reconduits à Grenoble. En même temps qu'eux ont été arrêtés M. Huguet, qui a harangué le général Saint-Clair, et M. Gauthier, qui l'a arrêté.

Cependant, les ordres du général Hulot avaient été exécutés : le 16 mars, le 35e de ligne était sorti de la ville.

Casimir Perier, bilieux et irritable en tous points, plus irritable encore de la maladie à laquelle il devait succomber deux mois plus tard, apprit ces nouvelles avec rage. Casimir Perier était un ministre à grandes haines et à petites vues ; pour lui, la France se divisait en amis et en ennemis.

Il voulait, non pas gouverner la France, mais détruire ses ennemis à lui.

Homme de banque, il lui fallait la paix avant tout ; il faisait tout son possible pour maintenir la rente, l'impossible pour la faire monter. Chose inouïe, la Bourse porta le deuil de sa mort !

Par son ordre, *le Moniteur* publia un article à la louange du 35e.

Ce n'était rien : au point de vue du gouvernement, le 35e avait fait son devoir.

Mais, en même temps que des éloges que l'on eût laissés passer, l'article ajoutait que les militaires n'avaient fait que réagir contre l'agression ; que beaucoup étaient blessés déjà lorsqu'ils avaient chargé, tandis qu'au contraire, on a exagéré les blessures des perturbateurs.

Ces inexactitudes étaient à la connaissance de tout le monde ; mais, on le sait, le gouvernement du roi Louis-Philippe ne reculait pas devant ces sortes de moyens.

MM. Duboys-Aymé et Félix Réal, députés de l'arrondissement de Grenoble, écrivent au *Moniteur* pour rectifier les faits.

Le Moniteur refusa d'insérer leur lettre.

Dans la séance du 20 mars, M. Duboys-Aymé demande la parole, monte à la tribune, et interpelle les ministres au sujet des événements de Grenoble.

Garnier-Pagès, sentinelle avancée du parti républicain à la Chambre, lui vient en aide.

— Comment le gouvernement peut-il, sans enquête préalable, dispenser le blâme et l'éloge ? comment lui suffit-il du rapport du préfet pour décider que le préfet a bien fait ; du rapport du commandant militaire, pour décider que la force armée a bien agi ; du rapport du procureur général, pour glorifier le procureur général ? Pour moi, dit l'orateur, je ne précipite pas ainsi mon jugement. Quoique je puisse dire que les correspondances et les deux journaux de Grenoble — journaux d'opinions parfaitement contraires — racontent les faits de la même façon ; quoique nous ayons mille preuves pour une que les sommations n'ont pas été faites, je ne parlerai que par hypothèse, et je dirai : *Si ces sommations n'ont pas été faites, les citoyens ont été égorgés !*

A ces derniers mots, les centres font de la phrase dubitative une phrase affirmative ; les centres poussent de grands cris ; l'orateur ne peut pas continuer

M. Dupin monte à la tribune ; les centres se calment. — On le sait, M. Dupin est, en toute circonstance, l'avocat du roi, non seulement devant les tribunaux, mais encore à la tribune.

Voici un échantillon du discours du député de la Nièvre :

— Comment voulez-vous donc que marche un gouvernement, demande M. Dupin, quand, dans le sein de la représentation nationale elle-même, dans cet abrégé de la population, parmi les dépositaires de son pouvoir, le premier mouvement n'est pas en faveur de l'autorité et des agents de la loi, et quand la première impulsion est de donner tort à l'autorité, et raison au désordre ? On dit que les sommations n'ont pas été faites ; mais quand doivent-elles être faites ? Quand les rassemblements deviennent inquiétants par leurs cris et par leur présence, mais non quand une agression violente s'est manifestée par des voies de fait et des attaques ouvertes.

A ces mots, le président du conseil se lève, pâle, âme violente et vigoureuse dans un corps malade et débile, et crie :

— Voilà la question ; parlez !

M. Dupin, encouragé par le président du conseil et par les cris des centres, continue :

— Lorsqu'on invoque l'ordre légal, il faut se soumettre soi-même aux règles de la légalité. Si, dans la ville, je suis attaqué par un malfaiteur, j'invoque l'assistance des magistrats, la protection légale de l'autorité ; mais, si, en tête-à-tête, je suis attaqué sur le grand chemin, je deviens magistrat dans ma propre cause, et je me défends tout d'abord... Pensez-vous, messieurs, qu'une armée française puisse accepter de quitter ses foyers, sa famille, pour être à la disposition des magistrats, veiller à la défense et à la protection des citoyens, et, cependant, se laisser insulter, attaquer, tuer au coin d'une rue, au fond d'une allée ? Messieurs, j'en suis sûr, la population entière de Grenoble est indignée.

M. GARNIER-PAGÈS. — Oui, indignée, c'est vrai !

M. DUBOYS-AIMÉ. — Indignée, mais contre l'autorité.

M. DUPIN. — Elle est indignée contre les auteurs du désordre. Et qui donc a occasionné ces troubles, ces malheurs ? Ce ne sont point des jeunes gens se livrant à un simple divertissement, à une mascarade inoffensive : C'EST UN CRIME ABOMINABLE, C'EST LE SIMULACRE DU MEURTRE DU ROI !

Ainsi, un grand aveu vient d'être fait par M. Dupin, l'homme du roi :

Le roi, *c'est le budget et les deux crédits supplémentaires !* Railler, par une mascarade, les deux crédits supplémentaires et le budget, c'est simuler le meurtre du roi !

Un ennemi n'aurait pas mieux dit.

O la Fontaine ! bon la Fontaine ! — Que de pavés M. Dupin a jetés à la tête de son ami Louis-Philippe !

Celui-là fut un des plus lourds.

Quelques jours après arriva un rapport de la municipalité de Grenoble. Ce rapport constatait :

1o Que la mascarade du 11 mars ne figurait en rien l'assassinat du roi ;

2o Que la garde nationale avait été convoquée trop tardivement pour se rassembler ;

3o Qu'aucun cri hostile au gouvernement, ni au roi, n'avait été poussé sous les fenêtres du préfet ;

4o Que M. Duval avait bien donné aux commissaires de police l'ordre, non pas de disperser, mais de cerner le rassemblement ;

5o Qu'aucune sommation légale n'avait été faite ;

6o Que le lieu du rassemblement n'offrait pas de pierres que l'on pût lancer aux soldats ;

7o Que, parmi les blessures faites aux citoyens, quatorze avaient été reçues par derrière ;

8o Qu'un seul militaire était entré à l'hôpital quatre jours après les événements du 12, pour inflammation, suite d'un coup de pied ;

9o Enfin, que les événements du 13 étaient le résultat inévitable de l'exaspération des esprits, causée par une flagrante violation des lois, et que la conduite de la garde nationale de Grenoble avait été non seulement sans reproche, mais encore digne de la reconnaissance des citoyens.

Bien mieux, le tribunal de police correctionnelle, devant lequel on avait envoyé les accusés, faute de pouvoir les déférer à la cour d'assises, décide que leur conduite n'a été qu'imprudente ; — en conséquence de laquelle décision, Bastide est mis en liberté, et revient à Paris.

Pas un témoin n'avait voulu le reconnaître, pas même le pompier qui lui avait donné un coup de baïonnette dans la poitrine, et auquel il avait arraché son fusil.

Mais le gouvernement ne pouvait avoir tort, et le 35e rentra dans la ville, tambour battant, musique en tête, mèche allumée.

Une seule protestation fut faite, qui peindra l'esprit français.

Un ouvrier s'approche, et, comme s'il ignorait dans quel but mortel cette mèche fumait :

— Mon ami, dit-il à l'artilleur, un peu de feu, s'il vous plaît, pour allumer ma pipe.

CCXXXIX

LES PAPIERS DU GÉNÉRAL DERMONCOURT. — PROTESTATION DE CHARLES X CONTRE L'USURPATION DU DUC D'ORLÉANS. — LE PLUS GROS DES HOMMES POLITIQUES. — TENTATIVE DE RESTAURATION PROJETÉE PAR MADAME LA DUCHESSE DE BERRY. — LE « CARLO-ALBERTO ». — COMMENT J'ÉCRIS SUR DES NOTES AUTHENTIQUES. — DÉBARQUEMENT DE MADAME PRÈS DE LA CIOTAT. — ÉCHAUFFOURÉE LÉGITIMISTE A MARSEILLE. — MADAME PART POUR LA VENDÉE. — M. DE BONNECHOSE. — M. DE VILLENEUVE. — M. DE LOROE.

Maintenant que nous avons vu ce qui se passait dans l'est de la France, voyons ce qui se passait dans l'ouest. Pour bien apprécier l'incendie qui allait s'allumer à Paris, il faut jeter un coup d'œil sur l'incendie qui dévorait les provinces. Après avoir suivi des yeux les tentatives du parti républicain dans les départements du Rhône et de l'Isère, suivons celles du parti légitimiste dans les départements de la Loire-Inférieure, du Morbihan et de la Vendée.

Au reste, nous pouvons garantir l'exactitude des détails que nous allons donner : ils sont puisés dans les papiers du général Dermoncourt, cet aide de camp de mon père, dont j'ai eu si souvent occasion de parler, — et, parmi ces papiers, se trouvaient un grand nombre de notes envoyées par la duchesse de Berry elle-même, et qui avaient servi à la seconde édition du livre de *la Vendée et Madame*, publié en 1834 par le général Dermoncourt.

On n'a point oublié que ce fut le général Dermoncourt et, par une coïncidence étrange de circonstances, ce même M. Maurice Duval dont nous venons de nous occuper à propos des troubles de Grenoble, qui, l'un commandant la force militaire, l'autre représentant l'autorité royale, prirent madame la duchesse de Berry dans sa cachette de Nantes.

Quelques mots sur la façon dont avait été préparée l'insurrection de la Vendée, et sur le point où elle en était arrivée à l'époque où nous sommes, feront le pendant de ce que nous venons de raconter des événements de Lyon et de Grenoble.

Il y a vingt ans, tout le monde a su dans ses moindres détails ce que nous allons dire ; aujourd'hui, tout le monde l'a oublié.

L'histoire passe si vite en France !

Nous avons, dans une autre partie de nos mémoires, suivi Charles X et la famille royale jusqu'à Cherbourg. Le 24 août 1830, le vieux roi protesta, à Lulworth, contre toute usurpation des droits de sa famille, et se réserva celui de pourvoir à la régence jusqu'à la majorité de son petit-fils.

Voici cette protestation, qui, à ce que je crois, n'a pas été publiée en France :

« Nous, Charles, dixième du nom, *par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre*...

« Les malheurs qui viennent d'éclater sur la France, et le désir d'en prévenir de plus grands, nous ont déterminé le 2 du présent mois, en notre château de Rambouillet, à abdiquer la couronne, et ont, en même temps, déterminé notre fils bien-aimé à renoncer à ses droits en faveur de notre petit-fils le duc de Bordeaux.

« Par une pareille disposition datée de la veille et du même lieu, et rappelée dans le second acte, nous avons provisoirement nommé lieutenant général du royaume un prince de notre sang qui, depuis, a accepté des mains de la révolte le titre usurpé de roi des Français.

« Après un tel événement, nous ne saurions trop nous hâter de remplir les devoirs que nous imposent à la fois les intérêts de la France, le dépôt sacré qui nous a été transmis par nos ancêtres, et notre ferme confiance dans la justice divine.

« A ces causes :

« Nous protestons, en notre nom et au nom de nos successeurs, contre toute usurpation des droits légitimes de notre famille à la couronne de France.

« Nous révoquons et déclarons nulle la disposition ci-dessus rappelée par laquelle nous avons confié au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume.

« Nous nous réservons de pourvoir à la régence, lorsque besoin sera, jusqu'à la majorité de notre petit-fils Henri V, appelé au trône par suite de l'acte donné à Rambouillet, le 2 du présent mois, ladite majorité fixée, par les statuts de la Couronne et les usages du royaume, au commencement de sa quatorzième année, qui aura lieu le trentième jour du mois de septembre 1833.

« Dans le cas où, avant la majorité du roi Henri V, il plairait à la Providence de disposer de nous, sa mère, notre fille bien-aimée, la duchesse de Berry, serait régente du royaume.

« La présente déclaration sera rendue publique et communiquée à qui de droit, lorsque les circonstances le requerront.

« Fait à Lulworth, le vingt-quatrième jour du mois d'août de l'an de grâce 1830, et de notre règne le sixième.

« *Signé :* CHARLES. »

Cependant, six mois après, madame la duchesse de Berry ayant cru à la possibilité d'une troisième Vendée, et ayant fait partager cette croyance au vieux roi, celui-ci, en date d'Edimbourg, lui donna une lettre adressée aux royalistes de France, afin que, malgré sa déclaration du 24 août, ils la reconnussent régente.

Voici cette déclaration :

« M***, chef de l'autorité civile de la province de***, se concertera avec les principaux chefs pour rédiger et publier une proclamation en faveur de Henri V, dans laquelle on annoncera que Madame, duchesse de Berry, sera régente du royaume pendant la minorité du roi, son fils, et qu'elle en prendra le titre à son entrée en France, car tel est notre volonté.

« *Signé :* CHARLES.

« Edimbourg, 27 janvier 1831. »

Depuis son départ de France, madame la duchesse de Berry, corps faible, esprit changeant, cœur vigoureux et chevaleresque, avait rêvé de jouer le rôle de Marie-Thérèse. La Vendée était sa Hongrie, à elle, et la vaillante femme, sortie de Paris par Rambouillet, Dreux et Cherbourg, espérait y rentrer par Nantes, Tours et Orléans. Toute sa petite cour, soit par intérêt, soit par aveuglement, lui montrait la France comme prête à se soulever. Des lettres de la Vendée même ne lui laissaient aucun doute sur ce point.

M. de Sesmaisons lui-même, homme du pays, compétent, par conséquent, sur cette matière, et, en outre, pair de France, écrivait alors à Madame : « Que Votre Altesse royale vienne en Vendée, et elle verra que mon ventre, quoique européen pour sa grosseur, ne m'empêchera de sauter ni les haies ni les fossés ! »

Si madame de Staël appelait M. de Lally-Tollendal *le plus gras des hommes sensibles*, on pouvait appeler M. de Sesmaisons *le plus gros des hommes politiques.* — On racontait sur lui cette anecdote :

M. de Sesmaisons, quand il venait de Nantes à Paris par une voiture publique, avait l'habitude de retenir deux places dans la voiture, moins par égoïsme que par courtoisie ; car M. de Sesmaisons demeurait, au milieu de notre siècle, un type de la courtoisie d'une autre époque, comme il en était un de la loyauté de tous les temps.

Ayant changé de valet de chambre, et étant sur le point de partir pour Paris, il envoya son nouveau serviteur retenir ses deux places accoutumées aux Messageries royales.

Celui-ci rentra deux minutes après.

— Eh bien, lui demanda M. de Sesmaisons, ai-je mes deux places ?

— Oui, monsieur le comte ; seulement vous en avez une dans le coupé, et l'autre dans l'intérieur.

Entraînée par toutes les exhortations, et plus encore par ses propres désirs, Madame écrivait, le 14 décembre, à M. de Coislin :

« Je connais depuis longtemps, mon cher comte, le zèle et le dévouement que vous et les vôtres montrez pour la cause de mon fils. J'aime à vous répéter que, dans mainte occasion, je compte sur vous, comme vous devez compter sur ma reconnaissance.

« MARIE-CAROLINE.

« 14 décembre 1831. »

Il fut donc décidé, dans la petite conr de Massa, — Madame, en quittant l'Angleterre, s'était rendue en Italie, et habitait une ville du duché de Modène ; — il fut donc décidé, dans la petite cour de Massa, que l'esprit public, en France, était arrivé au point de maturité nécessaire à ce qu'on pût opérer sur lui.

En conséquence, une lettre en chiffres, écrite à l'encre sympathique, prévint tous les chefs du midi et de l'ouest de la France de se tenir prêts.

Voici la traduction de cette lettre, dont le premier mot déchiffré, et qui trahit tous les autres, fut le mot Lyon.

« Je ferai savoir à Nantes, à Angers, à Rennes et à Lyon que je suis en France ; préparez-vous pour y faire prendre les armes aussitôt que vous aurez reçu cet avis, et comptez que vous le recevrez probablement du 2 au 3 mai prochain. Si les courriers ne pouvaient passer, le bruit public vous instruirait de mon arrivée, et vous feriez prendre les armes sans retard. »

En effet, le 24 avril 1832, Madame s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Carlo-Alberto*, qu'elle avait frété à son compte.

La princesse fit relâche à Nice ; le 28 au soir, elle se trouvait dans les eaux de Marseille, en vue du phare du Planier, aux environs duquel elle devait s'aboucher avec ses partisans. La nuit du 29 au 30 était fixée pour le mouvement qui devait éclater à Marseille.

A partir de ce moment, nous pouvons suivre madame la duchesse de Berry pas à pas, sans crainte d'errer un instant ni sur son itinéraire, ni sur les événements qui accompagnèrent son entrée en France, et son trajet à travers les provinces méridionales.

Voici comment nous sommes sûrs de ce que nous allons raconter.

On sait ma liaison avec le général Dermoncourt ; je n'en connais pas le commencement : elle remontait à mon enfance. Dermoncourt était un des rares amis qui nous fussent restés fidèles dans la mauvaise fortune, et, dès mon arrivée à Paris, comme Lethière, cet autre ami de mon père, il étendit sa vaillante main sur moi.

Il avait commandé dans la Vendée : c'était lui qui avait reçu Madame au sortir de la cheminée où elle était cachée. Ayant à choisir entre la figure franche et ouverte du général et la figure rechignée du préfet, c'était dans ses mains et sous la sauvegarde de son honneur que la princesse s'était mise ; il m'avait souvent raconté, dans nos longues causeries, tous les événements de cette guerre. Un jour, je lui proposai de jeter tous ses souvenirs sur le papier ; il accepta.

Je revis son travail ; je lui donnai une forme possible, tout en respectant religieusement le fond, et la première édition de la *Vendée et Madame* parut.

Le livre fit grand bruit ; on en vendit trois mille exemplaires en moins de huit jours. Tout le monde le lut, la princesse elle-même.

Madame fut tout étonnée de trouver dans un livre où les sentiments républicains étaient hautement proclamés, une impartialité et une courtoisie si complètes ; elle fit remercier le général Dermoncourt, et, comme quelques détails étaient erronés, ou manquaient d'une complète exactitude, elle fit offrir des notes au général Dermoncourt, pour le cas où il publierait une deuxième édition.

L'ingratitude du gouvernement laissait le général Dermoncourt à peu près dans la misère. Une première édition lui rapporta deux mille francs, je crois ; une deuxième édition, rapportant la même somme, était pour lui une manne tombée du ciel.

Il accepta les notes de madame la duchesse de Berry, et annonça une deuxième édition, revue, corrigée et augmentée du double, sur des notes authentiques communiquées à l'auteur depuis la publication de la première.

Par malheur, je connaissais la source de ces notes : je craignais qu'elles ne donnassent au livre une couleur légitimiste. J'autorisai Dermoncourt à prendre dans la première édition tout ce qui lui conviendrait ; mais je refusai de mettre la main à la deuxième.

La deuxième édition parut et obtint autant de succès que la première.

Je ne m'étais pas trompé. A l'insu du général, peut-être, le drapeau tricolore avait déteint entre ses mains, et, aux regards de ceux qui n'y prêtaient qu'une attention superficielle, il pouvait passer pour un drapeau blanc, ou tout au moins blanchi.

Aujourd'hui que mon opinion est assez connue pour que je ne craigne pas d'être accusé d'autre chose que de sympathiser aux malheurs de la femme, je n'hésite pas, arrivé à cette époque de notre histoire, à utiliser ces notes, qui sont restées à ma disposition.

C'est d'après un itinéraire officiel, ce sont donc des faits authentiques qui vont passer sous les yeux du lecteur.

Cette digression achevée, nous reprenons notre récit.

Le débarquement fut très pénible. Un fort bateau de pêcheur se tenait depuis quelques nuits au phare du Planier ; il fut signalé, reconnu : on lui fit signe d'approcher. Il se rangea bord à bord du *Carlo-Alberto*.

Mais la mer était grosse ; les deux bâtiments, soulevés tour à tour, et sans harmonie dans leurs mouvements, par des vagues furieuses, s'entre-choquaient, s'éloignaient, se rapprochaient, se heurtaient encore ; il fallut saisir le moment où les deux bords étaient à peu près de niveau pour s'élancer de l'un dans l'autre, au risque de faire une chute dangereuse sur les bancs humides et, par conséquent, glissants du bateau.

Enfin, le transbordement eut lieu. La princesse passa du bateau à vapeur dans le canot avec six personnes de sa suite et un pilote qui, depuis longtemps, était à la disposition de Madame, et qui connaissait tous les points de la côte, ainsi que les divers signes de ralliement qu'on devait faire indiquant que l'approche du rivage était dangereuse, ou que l'on pouvait aborder en sûreté.

Le bateau qui était venu au-devant de la princesse était un bateau de pêcheur : ses voiles imprégnées de cette eau de mer qui ne sèche jamais, l'eau croupie au fond de sa carène, le goudron dont il était radoubé, tout cela exhalait une odeur nauséabonde et repoussante ; en outre, il était sans pont, sans abri contre le vent froid et pénétrant de la mer, et laissait se répandre par-dessus son bord, tantôt en poussière humide, tantôt en large pluie, la cime des lames qui se brisaient contre ses flancs.

La princesse et ses compagnons étaient mal vêtus pour une pareille situation ; joignez à cela qu'ils étaient atteints de cette insupportable indisposition que l'on appelle le *mal de mer ;* supposez une nuit noire, froide, sinistre, et vous aurez une idée de cette heure qui s'écoula en quittant le bateau à vapeur pour le bâteau de pêche.

Enfin, on croyait être arrivé sur le point du débarquement lorsque, en approchant de terre, on aperçoit sur le rivage un point lumineux. A mesure que l'on avance, ce point grossit et se dessine : ce qu'on avait pris d'abord pour le signal convenu se transforme en un feu allumé, et, à l'aide d'une lunette de nuit, on reconnaît huit ou dix douaniers qui se chauffent à ce feu.

Il fallait s'éloigner à la hâte, et, néanmoins, il était urgent de débarquer avant le jour. Par malheur, le point sur lequel étaient établis les douaniers était le seul abordable : partout ailleurs, la plage était presque inaccessible. On se risqua à travers les rochers, et l'on parvint à toucher terre par un miracle.

Madame avait été, pendant les trois heures qui venaient de s'écouler, d'un courage admirable. C'était une de ces organisations faibles et nerveuses qu'un souffle semble devoir courber, et qui, cependant, ne jouissent de la plénitude de leurs facultés qu'avec une tempête dans les airs et dans le cœur.

En abordant, elle jeta un cri de joie.

— Allons, dit-elle, tout est oublié : nous sommes en France !

Oui, l'on était en France, et là devait commencer le véritable danger.

Heureusement, le pilote, qui venait, avec tant d'adresse, de faire atterrir la barque sur une côte presque inabordable, connaissait aussi bien l'intérieur que le littoral ; il prit le commandement de la petite troupe, et notifia, respectueusement, mais d'un ton ferme, à la princesse et à ses compagnons qu'il fallait se mettre en route, et gagner un gîte avant que le jour parût.

Madame était attendue à trois lieues de la côte, dans une maison appartenant à un vieil officier dévoué à sa cause ; seulement, lorsqu'elle fut arrivée à cette maison, son propriétaire ne crut pas la retraite assez sûre, et il fallut gagner une autre habitation distante encore de trois quarts de lieue.

La route s'était faite à travers les rochers, par des chemins presque impraticables.

Il faisait grand jour lorsque, enfin, on arriva. La princesse était horriblement fatiguée, ainsi que ceux qui l'accompagnaient ; mais, comme elle ne se plaignait pas, personne n'osait se plaindre.

La maison était un véritable asile de conspirateurs, isolée et entourée de bois et de rochers

On exigea de Madame qu'elle se couchât ; mais elle n'y consentit que lorsqu'elle eut vu partir pour Marseille deux personnes de sa suite. Ces personnes avaient mission de prévenir M.*** de son arrivée.

M.*** était une des personnes qui avaient répondu à la princesse d'une insurrection en sa faveur, non seulement à Marseille, mais encore dans tout le Midi.

Nous désignerons par des étoiles, par des initiales ou par leur nom, selon que nous croirons devoir leur garder plus ou moins de ménagements de position, les personnes qui prirent part à l'entreprise que nous racontons.

Le soir même, un des messagers revint avec un billet : le billet était court mais significatif.

Il renfermait ce simple avis : « Marseille fera son mouvement demain. »

L'autre personne était restée pour prendre part au mouvement.

Madame était au comble de la joie. D'après ce qu'on lui avait annoncé, Marseille et le Midi n'attendaient que le moment de se soulever en sa faveur.

La nuit vint. Malgré les fatigues de la nuit, la princesse dormit peu.

La première manche de sa partie était engagée, et se jouait en ce moment même.

En effet, voici ce qui se passait.

Pendant toute la nuit, la ville avait été sillonnée par des rassemblements légitimistes portant un drapeau blanc, et criant : « Vive Henri V ! »

A trois heures du matin, une douzaine d'hommes armés s'étaient rendus à l'église Saint-Laurent, s'étaient fait donner les clefs du clocher, et, tandis que les uns sonnaient le tocsin, les autres avaient arboré le drapeau blanc ; d'autres, moins le tocsin, en avaient fait autant à la Patache.

Le drapeau tricolore avait été traîné dans le ruisseau. En même temps, l'esplanade de la Tourelle s'était couverte de monde. On attendait, disait-on, par le *Carlo-Alberto*, la duchesse de Berry et M. de Bourmont.

Cette nouvelle avait pour but de diriger vers la mer les regards de la police.

Enfin, un rassemblement plus considérable que les autres se porta sur le palais de justice aux cris de « Vive la ligne ! vive Henri V ! »

Par malheur pour la fortune de Madame, le sous-lieutenant qui commandait le poste était patriote, presque républicain. Au lieu de sympathiser avec les cris et le mouvement, il sortit du poste, somma le rassemblement de se disperser, et, sur le refus de celui qui paraissait le commander, il le saisit au collet, et, après une lutte assez vive, le jeta dans le corps de garde.

A peine le chef fut-il arrêté, qu'une terreur panique s'empara des conjurés : le cri de « Sauve qui peut ! » se fit entendre ; les soldats se jetèrent parmi les fuyards, et trois nouvelles arrestations furent opérées.

A deux heures de l'après-midi, une frégate sortit du port pour donner la chasse au *Carlo-Alberto*, que l'on apercevait flottant à l'horizon, sans voiles ni vapeur ; mais, à la vue des dispositions hostiles que l'on prenait contre lui, le *Carlo-Alberto* chauffa et appareilla, se couvrit de fumée et de voiles, et disparut en courant sud-est.

Ce fut un bonheur pour la duchesse de Berry : on la croyait à bord du bâtiment ; le *Carlo-Alberto* ayant regagné la haute mer, on fut convaincu qu'il l'avait emportée avec lui.

Elle, cependant, attendait toujours dans la petite maison. Les personnes qui restaient avec elle purent avoir une idée de son impatience lorsqu'elle vit arriver une heure, deux heures, trois heures.

Enfin, à quatre heures, deux messagers parurent, effarés, hors d'haleine, et crièrent en arrivant :

— Le mouvement a manqué ! il faut à l'instant même quitter la France !

La duchesse se roidit contre le coup, et eut la force de sourire.

— Sortir de France ? dit-elle. C'est ce qui ne me paraît pas prouvé ; ce qui est urgent, c'est de sortir d'ici, afin de ne pas compromettre nos hôtes : on peut avoir suivi les messagers.

Au surplus, quitter la France n'était pas chose facile. Le *Carlo-Alberto* avait disparu ; on ne pouvait donc regagner le Piémont qu'en suivant le chemin d'Annibal. Ne valait-il pas mieux tout risquer, couper la France dans sa largeur, et profiter de la conviction où était la police que la duchesse de Berry avait fui sur le *Carlo-Alberto*, pour aller tenter dans la Vendée un soulèvement qui venait si piteusement d'échouer à Marseille ?

Ce fut l'avis de la duchesse, et, avec cette rapidité de décision qui est une des puissances de son caractère aventureux, elle donna l'ordre de se préparer au départ.

On n'avait ni voitures, ni chevaux, ni mules ; mais la duchesse déclara qu'ayant fait un apprentissage de la marche à pied, elle se sentait assez forte pour voyager ainsi la nuit prochaine, et, s'il le fallait, les nuits suivantes.

Il ne s'agissait donc que de trouver un guide. On envoya chercher un homme sûr, et l'on se mit en route vers sept heures du soir.

La nuit arriva rapidement ; elle était sombre : à peine voyait-on où mettre le pied ; au bout de quelques heures, toute trace de sentier avait disparu.

On s'arrêta et l'on essaya de s'orienter.

On se trouvait au milieu de rochers parsemés d'oliviers rabougris ; le guide était indécis : il regardait alternativement la terre et le ciel, aussi sombres l'un que l'autre ; enfin, pressé par l'impatience de la duchesse, il avoua que l'on était perdu.

— Ma foi ! dit la duchesse, j'en suis enchantée ! je suis si fatiguée, que j'allais demander à ne pas aller plus loin.

Et, faisant l'apprentissage de la vie du bivac, elle s'enveloppa dans son manteau, se coucha à terre et s'endormit.

Seize ans après, la même chose arrivait à la duchesse de Montpensier, fuyant de France avec le colonel Thierry.

Madame se réveilla glacée et fort souffrante ; l'indisposition paraissait même assez grave pour donner des inquiétudes à ses compagnons de voyage.

Heureusement, pendant son sommeil, on avait cherché et trouvé une espèce de cabane qui servait de retraite aux bergers pendant les orages. On y conduisit la duchesse, qui y attendit le jour près d'un feu de bruyères et de branches sèches. — Pendant ce temps, un des compagnons de Madame, M. de B.....l, qui habitait le pays, s'était mis en quête d'une voiture.

Au grand jour, il revint avec un cabriolet qui ne pouvait contenir que trois personnes.

Il fallut se séparer. On se donna rendez-vous chez M de B.....l, à G***.

Madame, M. de Ménars et M. de B.....l montèrent dans le cabriolet, et l'on put trouver un excellent chemin qui n'était qu'à quatre pas de l'endroit où l'on avait passé la nuit.

A la moitié de la première étape, on délibéra où l'on coucherait.

L'embarras venait de ce que Madame avait compté s'arrêter chez un gentilhomme qui, par malheur, n'était pas chez lui. Il est vrai que son frère demeurait à peu de distance ; mais il était républicain.

— Est-ce un honnête homme ? demanda la duchesse.

— Le plus honnête homme que je connaisse ! répondit M. de B.....l.

— C'est bien ! Alors, conduisez-moi chez lui.

On voulut faire à Madame quelques observations.

— Inutile, dit-elle ; il est décidé que c'est là que je m'arrête.

Deux heures après, Madame sonnait à la porte de l'ennemi politique auquel elle venait demander un asile.

Madame et ses deux compagnons de voyage sont introduits dans le salon.

— Qui annoncerai-je à monsieur ? demanda le domestique.

— Priez-le seulement de descendre, dit la duchesse ; je me nommerai à lui.

Un instant après, le maître de la maison entre au salon ; Madame va à lui.

— Monsieur, dit-elle, vous êtes républicain, je le sais ; mais, pour une proscrite, il n'y a pas d'opinion : je suis la duchesse de Berry.

Le républicain s'inclina, mit sa maison tout entière à la disposition de la princesse, et, après y avoir passé une de ses plus tranquilles et de ses meilleures nuits, Madame repartit le lendemain pour un petit bourg où elle avait rendez-vous avec plusieurs de ses partisans, et particulièrement avec M. de Bonnechose. — C'était ce même bon et excellent jeune homme avec lequel, on s'en souvient, j'avais fait connaissance à Trouville.

Il fallut se procurer une autre voiture, car M. de Bonnechose ne devait plus quitter la princesse ; en conséquence, on acheta un char à bancs à quatre places, et on laissa le cabriolet.

C'était M. de B.....l qui conduisait ; il était assis près de la princesse, sur la première banquette, protégée par un soufflet ; MM. de Ménars et de Bonnechose étaient assis, eux sur la banquette de derrière.

Dans une descente rapide, bordée d'un côté par des rochers, de l'autre par un précipice, le cheval s'emporta. Il faisait nuit ; dans une violente secousse, M. de Ménars et M. de Bonnechose virent tout à coup tomber du soufflet un objet assez volumineux. Tous deux crurent que c'était madame la duchesse de Berry, qui, par le choc, venait d'être lancée hors de la voiture. Ils se retournèrent : l'objet, ayant forme humaine, restait immobile sur le chemin ; si c'était la princesse, elle était ou tuée ou blessée grièvement. Par malheur, il n'y avait pas moyen d'arrêter la voiture ; on continua de descendre ainsi près d'un kilomètre. Enfin, le marchepied en fer, ayant été faussé, se trouva en contact avec la voie, et fit une espèce d'enrayage. M. de Bonnechose, jeune et leste, sauta à terre, et s'élança sur le devant de la voiture : il y trouva Madame, fort calme et n'ayant d'autre inquiétude qu'à l'endroit de son manteau, que le vent avait emporté.

La voiture était fort endommagée. On marcha à pied jusqu'à une forge où les réparations nécessaires lui furent faites.

Le même jour, la princesse était reçue dans la famille de M. de B.....l.

C'était là qu'était fixé un premier rendez-vous. Tous ceux qui y avaient été convoqués s'y trouvaient ; ils insistèrent à leur tour pour que Madame n'allât pas plus loin, mais, au contraire, revînt sur ses pas et quittât la France.

La princesse répondit avec fermeté :

— Si je sortais de France sans aller dans la Vendée, que diraient donc ces braves populations de l'Ouest qui ont donné tant de preuves de dévouement à la cause royale ? Elles ne me le pardonneraient jamais, et je mériterais plus que mes parents les reproches qui leur ont été adressés tant de fois (1) ! Puisque je leur ai promis, il y a quatre ans, de venir au milieu d'elles en cas de malheur, et que déjà je suis en France, je n'en sortirai pas sans tenir ma promesse... Nous partons ce soir : occupons-nous de mon départ.

Les amis de la duchesse renouvelèrent leurs instances ;

(1) On connaît la lettre de Charette au comte d'Artois après la défaite de Quiberon.

ils lui énumérèrent les dangers qu'elle avait à courir ; mais un pareil argument était de nature à l'exciter plutôt qu'à l'arrêter.

— Dieu et sainte Anne viendront à mon secours ! dit-elle ; j'ai passé une bonne nuit ; je suis reposée, et veux partir ce soir.

Cet ordre donné, il n'y avait plus qu'à obéir.

M. de B.....l fit les préparatifs de ce départ dans le plus grand secret. Il se procura, dans la ville voisine, une calèche de voyage qui, la nuit suivante, devait attendre à une heure donnée et à un endroit convenu : malheureusement, elle ne contenait que trois places. Madame choisit pour l'accompagner M. de Ménars et M. de Villeneuve, parent du marquis de B.....l, et, le soir même, on se mit en route.

M. de Villeneuve, connu et vénéré dans tout le Midi, était porteur d'un passeport pour lui, sa femme et un domestique. M. de Lorge sollicita l'humble titre de valet de chambre, et, à l'heure du départ, vint offrir ses services à Madame en redingote de livrée.

Il y avait dans tout cela du Charles-Edouard à Culloden et du Louis XVI à Varennes.

Madame donna sa main à baiser à ceux qui ne pouvaient l'accompagner, leur assigna un rendez-vous dans l'Ouest, et partit pour la Vendée, où nous allons la suivre.

CCXL

ITINÉRAIRE DE MADAME. — PANIQUE. — M. DE PUYLAROQUE. — « DOMINE SALVUM FAC LUDOVICUM PHILIPPUM. — LE CHATEAU DE DAMPIERRE. — MADAME DE LA MYRE. — LA FAUSSE COUSINE ET LE CURÉ. — M. GUIBOURG. — M. DE BOURMONT. — LETTRE DE MADAME A M. DE COISLIN. — LES NOMS DE GUERRE. — PROCLAMATION DE MADAME. — NOUVELLE ESPÈCE DE « HENNÉ ». — M. CHARETTE. — MADAME MANQUE DE SE NOYER DANS LA MAINE. — LE SACRISTAIN A LA PROVENDE. — UNE NUIT DANS L'ÉTABLE. — LES LÉGITIMISTES DE PARIS. — ILS DÉPÊCHENT M. BERRYER EN VENDÉE.

On devait gagner l'endroit où se tenait la voiture par des sentiers étroits, difficiles, pleins de ronces ; Madame y perdit son châle.

C'était pendant la nuit du jeudi au vendredi 4 mai.

La voiture, amenée par MM. de B.....l et de Villeneuve, attendait au rendez-vous.

La nuit était calme, silencieuse et limpide ; quoique la lune fût seulement dans son premier quartier, on pouvait voir à quelque distance.

Or, on crut apercevoir un homme à cheval qui stationnait sur la route.

Un de ces messieurs se glissa sur les côtés, et revint en annonçant que l'homme à cheval était un gendarme.

En même temps, on commençait à entendre le pas d'une troupe de chevaux, et, sous les pas encore lointains de cette cavalerie, on voyait jaillir des étincelles.

Fallait-il partir comme des fugitifs, ou payer d'audace en restant ?

Madame fut pour l'audace ! en fuyant, si vite que ce fût, on serait toujours rejoint ; en attendant, si les soupçons n'existaient pas, on avait la chance de n'en pas donner.

La troupe avançait au grand trot, et on ne tarderait pas à être remarqué.

Cette troupe était composée de douze chevaux de poste conduits par trois postillons, et ramenés au relais d'où ils étaient partis.

Voyant la voiture de Madame sur la route, ils offrirent leurs services. M. de B.....l leur répondit en patois provençal pour les remercier, et ils continuèrent leur chemin.

Derrière eux, la voiture se mit en mouvement, et, derrière la voiture, le gendarme.

M. de B.....l, inquiet, suivit, en courant à pied, la voiture. Le gendarme gagnait sur la calèche, et allait la joindre. Alors, s'élançant à la portière :

— Madame, dit M. de B.....l, voici le gendarme... Que Dieu nous protège !

Madame regarda par la glace placée au fond de la voiture, et vit effectivement le gendarme à quelques pas d'elle seulement, et réglant le pas de son cheval sur celui des chevaux de la princesse.

Que pouvait-on penser, sinon que cet homme, ayant vu une voiture arrêtée et entourée de plusieurs individus, — et cela, à onze heures de la nuit, — avait conçu des soupçons, et, n'osant pas attaquer seul une si nombreuse compagnie, voulait donner l'éveil à la première brigade qu'il rencontrerait sur sa route ?

M. de B.....l ne pouvait ainsi courir à pied pendant tout un relais ; il s'arrêta donc, s'assit au bord du chemin, et, pour avoir des nouvelles, attendit le retour du cocher.

Arrivée à la poste où elle devait prendre les chevaux, la duchesse regarda avec anxiété autour d'elle. Le gendarme avait disparu.

Sans doute, il était allé prévenir la brigade.

On pressa tant que l'on put le maître de poste ; on se remit en route avec deux chevaux seulement, pour ne pas inspirer de soupçons ; mais, à peine hors du village, on retrouva le gendarme. Comme un cavalier fantastique, il avait eu l'air de sortir de terre.

L'avis commun fut qu'il n'y avait point de poste de gendarmerie au village qu'on venait de traverser, et que l'arrestation aurait lieu au village suivant.

A quelques pas de la poste, le gendarme prit un chemin de traverse, et jamais on ne le revit.

Quand on fut de l'autre côté du village où l'on s'attendait à être arrêté, et que l'on vit la route libre, on respira.

— Eh bien, que pense Votre Altesse de notre gendarme ? demanda M. de Villeneuve.

— Ou c'est un fier nigaud qui ne sait pas son affaire, dit la duchesse, ou c'est un rusé compère qui m'a reconnue, et qui, si je réussis, a d'avance dans sa poche son brevet d'officier et quelques centaines de louis pour s'équiper. En tout cas, il peut se vanter de m'avoir fait une fameuse venette !

M. de B.....l apprit ces détails au retour du cocher, et rentra chez lui un peu rassuré.

Le 4 mai, on continua la route vers Toulouse par Nîmes, Montpellier, Narbonne, allant nuit et jour, ne s'arrêtant que le matin de bonne heure pour déjeuner, faire sa toilette, et donner le temps aux garçons d'écurie de graisser la voiture.

On changea de chevaux à Lunel.

— Où sommes-nous ? demanda la princesse.

— A Lunel, madame, répondit M. de Villeneuve.

— Oh ! dit-elle, si ce bon D..., qui m'a envoyé en Italie une caisse de vin de son cru, savait que je relaye en ce moment, comme il accourrait ! Mais pas d'imprudence.

Et l'on se remit en route sans avertir M. D...

Le 5 mai, à sept heures et demie du soir, la duchesse de Berry entrait à Toulouse en calèche découverte, sans aucun déguisement qui empêchât ceux qui l'avaient vue de la reconnaître.

La voiture, comme de coutume, s'arrêta devant la poste aux chevaux : aussitôt accoururent les désœuvrés et les curieux.

Au nombre des spectateurs était un jeune homme d'une mise élégante, et qui regardait d'un air moins désœuvré, mais plus curieux que les autres ; Madame fit semblant de dormir, sans perdre de vue celui qui, de son côté, attachait si obstinément son regard sur elle.

— Mon cher monsieur de Lorge, dit Madame, tandis qu'on change les chevaux, allez donc m'acheter un chapeau qui me couvre davantage la figure.

M. de Lorge sauta à bas du siège, et s'achemina vers un magasin de modes.

Le spectateur curieux le suivit, entra avec lui dans le magasin, en sortit avec lui, et, lui touchant l'épaule de la main :

— Mon cher de Lorge, dit-il, madame la duchesse de Berry est là.

— Eh bien, oui, mon cher Jules, répondit celui qu'on interrogeait.

— Où veut-elle aller ?

— Dans la Vendée.

— La Vendée regorge de troupes !

— Nous le savons.

— Alors, pourquoi aller en Vendée ? Les provinces qu'elle traverse dans ce moment-ci offrent des chances plus favorables ; Madame peut rester à Toulouse en toute sûreté. Dans un moment, j'aurai pourvu à tout... Il faut absolument que je lui parle.

— Eh bien, soit ! parlez-lui.

— Non pas dans ce moment ; ce serait une imprudence. Je vais monter avec vous sur le siège, et, une fois hors de la ville, nous aviserons !

M. de Lorge revint à la voiture, remit le chapeau neuf à la duchesse, monta lestement sur son siège ; — celui qu'il avait désigné sous le nom de Jules prit place auprès de lui, au grand étonnement de Madame, — et la voiture repartit au galop.

Une fois hors de la ville, le nouveau venu se pencha vers Madame.

— Eh ! monsieur de Poylaroque, s'écria-t-elle, c'est donc vous ! — Ah ! du moment que c'est vous, je suis tranquille, je suis heureuse ! — Comment se fait-il que nous vous ayons rencontré ? C'est la Providence qui vous envoie, car j'avais bien besoin de vous parler. J'ai perdu une partie de mes adresses ; vous allez me les redonner.

— Tout ce que Votre Altesse voudra ; elle sait que je suis entièrement à sa dévotion ; mais, avant tout, par grâce, Madame, n'allez pas en Vendée !...

— Et où voulez-vous que j'aille ?

— Restez à Toulouse ; vous y trouverez le repos et la sûreté.

— Je ne cherche ni l'un ni l'autre : je cherche la lutte. Quant à ce que vous dites de la Vendée, il ne peut rien m'y arriver de fâcheux. La Vendée est sillonnée de soldats, dites-vous ? — Tant mieux ! je connais bon nombre de ceux qui étaient dans la garde ; ils me connaissent aussi, et ne tireront point sur moi, je vous en réponds ! — J'ai promis à mes fidèles Vendéens d'aller les visiter : j'acquitterai ma parole ; si des circonstances que je ne veux pas prévoir me forcent à m'éloigner, venez me chercher, et je reviens dans le Midi avec vous. Mais, puisque me voici en France, ne parlons pas d'en sortir.

Quand Madame avait pris une résolution, on sait déjà qu'elle y tenait.

M. de Puylaroque fut donc obligé de renoncer à son projet ; il descendit de la voiture, et rentra à Toulouse.

Huit jours après, il partait pour aller rejoindre Madame dans la Vendée.

En quittant Toulouse, Madame prit par Moissac et Agen, puis elle laissa la route de Bordeaux pour suivre celle de Villeneuve d'Agen, de Bergerac, de Sainte-Foy, de Libourne et de Blaye ; — Blaye, qui, en la voyant passer, resta muet sur l'avenir !

On se dirigea vers le château du marquis de Dampierre ; celui-ci n'était aucunement préparé à la visite qu'il allait recevoir ; mais il était intime ami de M. de Lorge, qui répondait de son dévouement. C'était de ce château, situé à mi-chemin de Blaye à Saintes, que la duchesse voulut avertir de son arrivée ses amis de Paris, conférer avec les chefs de la future insurrection, et jeter ses proclamations dans la Vendée.

Mais, avant d'arriver au château du marquis de Dampierre, on devait passer devant celui d'un de ses parents, lequel n'était séparé de la route que par la rivière.

Un bac était là, comme pour tenter les voyageurs. L'esprit aventureux de Madame ne put résister au désir de faire une visite à l'ami inconnu ; d'ailleurs, M. de Villeneuve l'y poussait : il s'agissait de savoir là si l'on trouverait M. le marquis de Dampierre chez lui.

On mit pied à terre, et l'on passa le bac.

M. de Villeneuve se fit annoncer, et présenta au maître du château la princesse comme sa femme.

On allait se mettre à table ; on proposa à M. et à madame de Villeneuve de partager le déjeuner ; — ils acceptèrent.

C'était un dimanche ; le maître du château, en attendant le déjeuner, proposa à ses hôtes d'aller à la messe.

Si dangereuse qu'elle fût pour l'incognito de Madame, c'était une proposition impossible à refuser.

Madame se rendit à l'église à pied, au bras de son hôte, traversant la foule, et levant hardiment la tête. Il est vrai qu'une fois à l'église, la chaleur et la fatigue l'emportèrent : la princesse profita d'un sermon du curé qui dura une heure pour dormir une heure.

Le bruit de chaises qui suit la péroraison d'un sermon réveilla Madame, et elle entendit pour la première fois le *Domine salvum fac regem* LUDOVICUM PHILIPPUM.

Après le déjeuner, on se remit en route. Le 7 mai au soir, la duchesse de Berry arrivait à la grille du château de Dampierre.

M. de Lorge descendit et sonna.

En Angleterre, on sait qui demande à entrer par la manière dont frappe le visiteur. M. de Lorge sonna en aristocrate qui n'a pas le temps d'attendre ; aussi fut-ce M. de Dampierre lui-même qui se présenta.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi, de Lorge !... Ouvre vite ! je t'amène madame la duchesse de Berry.

Le maître de la maison fit un bond en arrière.

— La duchesse de Berry ! s'écria-t-il ; comment ! Madame ?

— Oui, elle-même... Ouvre !

— Mais, reprit M. de Dampierre, tu ne sais donc pas que j'ai vingt personnes chez moi, que ces vingt personnes sont au salon, et...

— Monsieur, dit la duchesse de Berry mettant la tête à la portière, je crois avoir entendu dire que vous avez de par le monde une cousine qui demeure à cinquante lieues d'ici ?

— Madame de la Myre, oui madame.

— Alors, ouvrez, monsieur, et présentez-moi aux personnes de votre société sous le nom de madame de la Myre.

— Croyez, madame, s'écria M. de Dampierre, que je n'ai fait toutes ces observations que dans votre intérêt ; mais du moment que vous me faites l'honneur d'insister...

— J'insiste.

M. de Dampierre se hâta d'ouvrir la grille.

Madame sauta hors de la voiture, passa son bras sous celui du maître de la maison, et s'achemina vers le salon.

Le salon était vide.

En l'absence de M. de Dampierre, chacun avait regagné sa chambre

Lorsque la duchesse de Berry entra dans le salon, suivie de M. de Ménars, de M. de Villeneuve et de M. de Lorge, qui avait dépouillé sa redingote de livrée, et qui était redevenu un gentilhomme, — elle n'y trouva donc plus que la maîtresse de la maison, et deux ou trois personnes auxquelles la duchesse et M. de Lorge furent présentés sous le nom de M. et madame de la Myre.

Le même soir, M. de Villeneuve, sachant Madame en sûreté, repartit pour la Provence.

Le lendemain, Madame, en descendant pour le déjeuner, subit la seconde présentation.

Aucun doute ne s'éleva sur l'identité de la fausse madame de la Myre.

Le dimanche suivant, le curé dans la paroisse duquel se trouvait le château vint, comme d'habitude, dîner chez M. le marquis de Dampierre, lequel, ainsi qu'il l'avait fait pour ses autres hôtes, lui présenta Madame sous le nom de sa cousine.

Le curé s'avança vers la duchesse dans l'intention de la saluer ; mais, à moitié chemin de l'intervalle qu'il avait à franchir, fixant les yeux sur elle, il s'arrêta, et sa figure prit un air de stupéfaction si comique, que la duchesse ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Lors de l'arrivée de Madame à Rochefort, en 1828, le bonhomme lui avait été présenté. Il la reconnaissait.

— Mon cher curé, lui demanda M. de Dampierre, excusez-moi, mais, en vérité, je ne puis m'empêcher de vous demander ce qu'il y a dans la figure de ma cousine qui vous tire l'œil à ce point

— Il y a, monsieur le marquis, dit le curé, que madame votre cousine... Oh ! mais c'est étonnant ! Cependant, c'est impossible !... car enfin...

Et le reste de la phrase du bon curé se perdit dans un murmure confus et inintelligible.

— Monsieur, dit à son tour Madame en s'adressant au bon curé, permettez que je m'associe à mon cousin pour vous demander ce qu'il y a.

— Il y a, répondit le curé, comme dans un vaudeville de Scribe ou une comédie d'Alexandre Duval, il y a que Votre Altesse royale ressemble à la cousine de M. le Marquis... Non je me trompe : Que la cousine de M. le Marquis ressemble à Votre Altesse royale... Ce n'est pas cela que je veux... Oh ! mais c'est-à-dire que je jurerais...

La duchesse était passée du rire ordinaire au fou rire.

En ce moment, on sonna le dîner.

M. de Dampierre, qui voyait le plaisir que prenait la duchesse à la surprise du bon curé, le plaça à table vis-à-vis d'elle. Il en résulta qu'au lieu de dîner, le curé ne cessa de regarder Madame en répétant :

— Oh ! mais c'est incroyable !... en vérité, je jurerais... et, cependant, c'est impossible !

Folle et insouciante comme un enfant, Madame passa neuf jours dans le château ; personne, excepté le curé, n'eut l'idée de lui contester son identité de nom et de cousinage.

Dès le second jour, un messager partait pour la Vendée avec trois billets.

Par le premier, la duchesse invitait un homme sûr à lui trouver une retraite *introuvable*.

Le second était adressé à l'un des principaux chefs vendéens et était conçu en ces termes.

« Malgré l'échec que nous venons d'éprouver, je suis loin de regarder ma cause comme perdue : j'ai toujours confiance dans notre bon droit. Mon intention est donc qu'on plaide incessamment ; et j'engage mes avocats à se tenir prêts à plaider... au premier jour. »

Le troisième billet était adressé à M. Guibourg, et était surtout remarquable par son laconisme.

Le voici :

« On vous dira où je suis ; venez sans perdre un moment. Pas un mot à qui que ce soit ! »

Trente heures après, M. Guibourg était près de la princesse.

Les premiers mots de madame furent :

— Où est M. le maréchal de Bourmont ?

Personne n'en savait rien, M. Guibourg pas plus que les

autres. Le maréchal n'était pas à Nantes, et on ne connaissait ni la route qu'il avait pu suivre, ni la retraite où il était caché.

Il n'y avait rien à faire sans M. de Bourmont. M. de Bourmont, c'était l'âme de l'entreprise; M. de Bourmont était le seul qui, par l'influence de son nom, pût soulever la Vendée, et, par son titre de maréchal de France, exiger l'obéissance de ces officiers tous égaux entre eux.

Madame n'avait pas entendu parler de M. de Bourmont depuis le jour où elle s'était séparée de lui.

— Voyons, dit-elle vivement à M. Guibourg, ne nous laissons pas abattre par de simples contrariétés, nous qui ne nous laisserions pas abattre par des revers; seulement, qu'y a-t-il à faire?

— Puisque Madame a déclaré qu'elle brûlait ses vaisseaux, répondit M. Guibourg, puisqu'elle est décidée à venir dans la Vendée, où on l'attend, je lui conseillerai de quitter ce château le plus promptement et le plus secrètement possible. En quarante heures, on peut réunir autour de Madame les principaux chefs des deux rives de la Loire; Madame leur fera connaître ses intentions, et, éclairée par leurs conseils, prendra une détermination.

— Soit! dit la duchesse; demain, vous partirez; après-demain, je partirai à mon tour, et, dès mon arrivée là-bas, je tiendrai conseil avec les chefs que vous aurez prévenus.

Mais, le lendemain, Madame rappela M. Guibourg auprès d'elle.

— J'ai changé d'avis, dit-elle, et ne veux consulter personne; la majorité pourrait être pour un ajournement, et tout soulèvement en Vendée doit avoir lieu, m'a-t-on dit, dans la première quinzaine de mai, époque où les travaux de la campagne donnent en quelque sorte vacances aux métayers; nous sommes donc en retard. D'ailleurs, dans leurs rapports, sur la foi desquels je suis venue, les chefs me disaient tous qu'ils étaient prêts à agir; leur demander s'ils le sont, ce serait douter de leur parole. Je vais donc faire connaître mes intentions à toute la France.

Cette lettre, adressée au marquis de Coislin, à la date du 15 mai, résume la circulaire dont nous venons de parler, et que nous ne citons pas textuellement, n'en ayant pas la teneur exacte.

Voici la lettre adressée à M. de Coislin :

« Que mes amis se rassurent : *je suis en France*, et bientôt *je serai dans la Vendée*; c'est de là que vous parviendront mes ordres définitifs : vous les recevrez avant le 25 de ce mois. Préparez-vous donc. Il n'y a eu qu'une méprise et une erreur dans le Midi; je suis satisfaite de ses dispositions, il tiendra ses promesses. Mes fidèles provinces de l'Ouest ne manquent jamais aux leurs. — Dans peu, toute la France sera appelée à reprendre son ancienne dignité et son ancien bonheur.

« M.-C. R.

« 15 mai 1832. »

A cette lettre était jointe la note renfermant les noms de guerre sous lesquels devaient se cacher et correspondre les conspirateurs.

Les voici :

Guibourg — *Pascal*, le maréchal — *Laurent*, Madame — *Mathurine*, Maquillé — *Bertrand*, Terrien — *Cœur-de-Lion*, — Clouët — *Saint-Amand*, Charles — *Antoine*, Cadoudal — *Bras-de-Fer*, Cathelineau — *Le Jeune* ou *Achille*, Charette — *Gaspard*, Hébert — *Doineville*, d'Autichamp — *Marchand*, de Coislin — *Louis Renaud*.

Le même jour, madame la duchesse de Berry faisait répandre à plusieurs centaines d'exemplaires la proclamation suivante, imprimée à l'aide d'une presse portative :

« *Proclamation de madame la duchesse de Berry, régente de France.*

« Vendéens! Bretons! vous tous, habitants des fidèles provinces de l'Ouest!

« Ayant abordé dans le Midi, je n'ai pas craint de traverser la France au milieu des dangers pour accomplir une promesse sacrée, celle de venir parmi mes braves amis, et de partager leurs périls et leurs travaux.

« Je suis enfin parmi ce peuple de héros! *Ouvrez à la fortune de la France!* Je me place à votre tête, sûre de vaincre avec de pareils hommes. Henri V vous appelle : sa mère, régente de France, se voue à votre bonheur. Un jour, Henri V sera votre frère d'armes, si l'ennemi menaçait nos fidèles pays.

« Répétons notre ancien et notre nouveau cri : Vive le roi! Vive Henry V!

« MARIE-CAROLINE.

« Imprimerie royale de Henri V. »

Précédée de cette proclamation, Madame se remit en route le 16 mai 1832.

Elle était accompagnée de M. et de madame de Dampierre, de M. de Ménars et de M. de Lorge, qui avait repris le rôle et le costume de domestique.

Les chevaux de M. de Dampierre conduisirent Madame jusqu'à la première poste, où elle prit des chevaux, et continua sa route par Saintes, Saint-Jean-d'Angély, Niort, Fontenay, Luçon, Bourbon et Montaigu.

La duchesse de Berry traversait en plein jour et en voiture découverte le pays que, quatre ans auparavant, elle avait traversé à cheval, allant de château en château, et entourée des populations accourues sur son passage. Quant à M. de Ménars, propriétaire dans le pays, habitué de toutes les élections comme électeur et éligible, ayant présidé le grand collège de Bourbon, c'était un miracle qu'il ne fût point reconnu à chaque pas.

Sans doute que l'un et l'autre furent protégés par leur imprudence même. Il est vrai que Madame avait une perruque brune; mais, avec sa perruque brune, la duchesse avait conservé ses sourcils blonds; tout à coup, ses compagnons de voyage lui en firent l'observation. Il fallait remédier au plus tôt à cette disparate : Madame mouilla de salive un coin de son mouchoir, le frotta sur la botte de M. de Ménars, et, grâce au cirage de la botte, obtint un noir convenable pour harmoniser la couleur de ses sourcils avec celle de sa perruque.

Au relais de Montaigu, M. de Lorge, habillé en domestique, fut obligé, pour ne pas mentir à son costume, de manger avec les domestiques, et d'aider à atteler les chevaux.

M. de Lorge se tira de son rôle comme s'il eût joué la comédie en société.

Le 17 mai, à midi, Madame et M. de Ménars descendaient au château de M. de N...; les deux voyageurs changèrent aussitôt de costumes avec le maître et la maîtresse de la maison, qui, montant immédiatement en voiture à leur place, continuèrent la route avec M. et madame de D***.

Le postillon, que les domestiques avaient grisé dans la cuisine, tandis que les maîtres changeaient de costumes au premier, ne s'aperçut de rien, enfourcha son porteur, moitié ivre, et prit la route de Nantes, ne se doutant pas qu'on lui avait changé ses voyageurs, ou plutôt qu'ils s'étaient changés eux-mêmes.

La duchesse avait donné rendez-vous à ses amis dans une maison située à une lieue à peu près du château, et appartenant à M. G... Vers cinq heures de l'après-midi, elle prit le bras de M. O... et, à pied, gagna avec lui cette maison, où la rejoignirent bientôt MM. de Ménars et Charette. Ils étaient vêtus de blouses, et avaient des souliers ferrés.

Le soir, Madame partit pour gagner une cache qu'on lui avait ménagée dans la commune de Montbert; elle était accompagnée de MM. de Ménars, Charette et de la R...e.

Quatre ou cinq paysans escortaient les voyageurs; on demanda à Madame si elle voulait faire un détour, ou passer la Maine à gué. Madame, comme si elle eût voulu du même coup s'habituer à tous les périls, préféra les dangers à la lenteur. On se consulta un instant pour savoir où l'on passerait la rivière, et l'on arrêta de la passer près de Romainville, sur des espèces de piles de pont qui, tant bonnes que mauvaises, offraient une sorte de gué.

Un paysan qui connaissait les localités prit la tête de la colonne, sondant le chemin avec un bâton qu'il tenait de la main droite, tandis que, de la gauche, il tirait à lui la duchesse. Arrivés aux deux tiers de la rivière, le paysan et Madame sentirent s'écrouler sous leurs pieds la pile sur laquelle ils avaient cru pouvoir s'aventurer.

Tous deux trébuchèrent et tombèrent à l'eau.

Madame était tombée à la renverse, et avait disparu, entièrement submergée. M. Charette s'élança aussitôt, rattrapa Madame par le talon, et la tira de la rivière. Mais elle était restée cinq ou six secondes sous l'eau, et avait failli perdre connaissance.

Les compagnons de Madame ne voulurent pas lui permettre d'aller plus avant; on la ramena à la maison d'où l'on était parti. Elle changea d'habits des pieds à la tête, et, décidée à prendre le plus long chemin, monta en croupe derrière un paysan.

En raison du détour, ce ne fut que le 18 mai qu'elle arriva au village de Montbert.

Elle soupa et coucha dans la maison qui lui avait été préparée.

Mais la maison était mal pourvue. Les compagnons de la

princesse ne voulaient pas qu'elle eût à subir les privations que lui imposait une pareille pénurie ; on lui parla d'un célèbre marchand de comestibles de Nantes, nommé Colin, qui vendait, pour les voyageurs au long cours, d'excellentes conserves enfermées dans des boîtes de fer-blanc.

Madame se décida à donner dans ce sybaritisme.

Il fallait trouver, pour aller faire les emplettes à Nantes, un homme intelligent et discret. On proposa à Madame le sacristain de la paroisse. Madame causa un instant avec l'homme, qui lui plut, et fut chargé de la commission.

Les boîtes furent ouvertes, et, au lieu de munitions, on reconnut des légumes ; mais ces légumes, tout inoffensifs qu'ils étaient en apparence, avaient pour les esprits soupçonneux une certaine signification.

Le sacristain, interrogé sur la condition de ceux qui l'avaient chargé de cette commission gastronomique, répondit que c'étaient des personnes à lui inconnues, et qui l'attendaient dans la lande de Genusson.

Il avait indiqué un point opposé à celui où se trouvait la duchesse de Berry.



Madame la Duchesse de Berry.

On avait compté sur sa prudence, il fut trop prudent. L'achat terminé, pour écarter les soupçons, le sacristain avait recommandé au marchand de comestibles de lui faire porter les boîtes à Pont-Rousseau, où il devait les attendre. Or, pendant qu'il chargeait les boîtes sur son cheval, un patriote passa.

Les patriotes ont, en général, de bons yeux en tout temps ; mais, à cette époque, ceux de Nantes les avaient particulièrement écarquillés. Le nôtre vit les boîtes de fer-blanc, les prit pour des boîtes de poudre, se figura que cette poudre était destinée aux chouans. Pendant que le sacristain chargeait son reste de boîtes, il prit les devants, et avertit la gendarmerie des Souniers.

La gendarmerie arrêta l'homme d'Eglise à son passage, et le ramena à Nantes.

Des gendarmes se rendirent à la lande de Génusson, qui, comme on le pense bien, se trouva déserte.

Le sacristain fut conduit dans la prison de Nantes.

Un paysan l'avait vu au milieu des gendarmes : il prit ses jambes à son cou, et vint avertir la duchesse.

Pour plus de sûreté, Madame quitta sa cachette, connaissant trop peu le sacristain pour mesurer la portée de son dévouement, et se réfugia dans une étable. Elle y passa la nuit et la journée du 19, avec les bœufs du fermier. Un de ces animaux l'avait prise en amitié, et vint plusieurs fois lui souffler au visage.

— Je veux, disait-elle le lendemain, en riant de sa situation, aussitôt que je pourrai, me faire peindre en tête-à-tête avec le gros bœuf qui venait si agréablement me faire *pouf* à la figure.

Un autre bœuf avait dirigé ses affections sur M. de Ménars, et avait passé la nuit à lui lécher le visage ; seulement M. de Ménars était si fatigué, qu'il avait reçu toutes les caresses de l'animal sans s'éveiller.

Ce fut au milieu d'un ouragan terrible, et par une pluie battante, que, le 20 mai, à une heure du matin, Madame quitta la ferme pour se rendre à la L...e, maison de campagne inhabitée appartenant à la famille de la R...e, et située dans la commune de Saint-Philibert.

Les chemins étaient affreux, et un marais profond coupait la route ; on ne pouvait avancer dans ce marais bourbeux qu'en sondant pas à pas le chemin.

M. Charette avait commis son jeune camarade de la R...e, chez lequel on se rendait, à la garde de Madame ; aussi, pour traverser le passage dangereux, le jeune homme ne voulut-il se fier qu'à lui-même ; il prit Madame sur ses épaules, et, en hasardant ses premiers pas dans le marais :

— Madame, lui dit-il, il est possible que j'enfonce en disparaissant dans quelque tourbière ; mais, dès que vous me verrez près de disparaître, jetez-vous de côté par le mouvement le plus brusque et le plus vigoureux que vous pourrez ; les passages dangereux ne sont pas larges d'habitude : je serai perdu, mais vous serez sauvée !

Deux fois la chose faillit arriver, deux fois Madame sentit M. de la R...e s'enfoncer, jusqu'à la ceinture ; mais, chaque fois, il parvint heureusement à se tirer d'affaire.

Madame arriva au point du jour, et, toute fatiguée qu'elle était, se remit en route le soir, après avoir déjeuné, dormi, reçu quelques personnes du pays, et avoir beaucoup plaisanté des deux genres de mort peu princiers auxquels elle avait failli succomber.

Cette nouvelle étape la conduisit chez une sœur de M. de la R...e. Son hôtesse ne s'attendait point à la visite, et se trouva mal de joie en la recevant.

Le 21 au soir, la duchesse se remit en route ; il s'agissait de gagner M..., commune de Leyé.

Elle y resta jusqu'au lundi 31, c'est-à-dire pendant dix jours. La maison était incommode, et la retraite peu sûre ; les colonnes mobiles passaient incessamment devant la porte ; il était évident que l'on avait des soupçons.

Et, cependant, le rendez-vous était donné là à M. de Bourmont, à M. Berryer et à M. R...

Il fallait attendre.

La lettre écrite par la duchesse aux royalistes était arrivée à destination ; seulement, Madame avait oublié de donner la clef de la note en chiffres qui l'accompagnait.

M. Berryer s'appliqua à la chercher, et la trouva.

C'était la phrase suivante substituée aux vingt-quatre lettres de l'alphabet : *Le gouvernement provisoire.*

La lettre de Madame avait jeté un grand trouble parmi les royalistes paresseux placés dans les rayons du centre lumineux qu'on appelle Paris ; ils voyaient plus clair dans l'opinion publique que les royalistes du Maine, de la Vendée et de la Loire-Inférieure ; le gouvernement du roi Louis-Philippe se dépopularisait de plus en plus, c'était vrai ; mais c'était là une raison pour attendre, et non point pour se presser ; quant à espérer quelque chose de la tentative de Madame, aucun n'était si aveugle que de s'en flatter.

Les royalistes parisiens se réunirent donc le 19 au soir afin d'aviser au moyen de faire connaître à Madame la véritable situation de la France.

La réunion fut grave, presque sombre ; on regardait le danger comme imminent. Il fut, en conséquence, décidé qu'un des chefs principaux se rendrait en Vendée auprès de la princesse.

Les chefs principaux étaient au nombre de trois : MM. de Chateaubriand, Hyde de Neuville et Berryer.

MM. de Chateaubriand et Hyde de Neuville étaient l'objet d'une surveillance qu'il était difficile de mettre en défaut ; avant qu'ils fussent arrivés à Orléans, on eût deviné où ils allaient, et ils eussent été arrêtés ou suivis.

M. Berryer s'offrit pour remplir le message. Un procès l'appelait aux assises de Vannes dans les premiers jours de juin.

Une note rédigée par M. de Chateaubriand, et offrant le résumé de l'opinion, nous ne dirons pas de la majorité, mais de la masse de l'assemblée, lui fut remise.

Le reste fut abandonné à son dévouement et à son éloquence.

Il s'agissait d'obtenir de Madame qu'elle quittât la Vendée.

M. Berryer partit de Paris le 20 mai au matin, et arriva le 22 à Nantes.

Qu'on nous permette de suivre l'illustre orateur dans son voyage pittoresque par les chemins de traverse, au milieu des buissons et des haies ; nous répondons de l'exactitude des détails : ils nous ont été donnés, en 1833, par M. Berryer lui-même.

CCXLI

ENTREVUE DE MM. BERRYER ET DE BOURMONT. — LES GUIDES DE L'ENVOYÉ. — LA COLONNE MOBILE. — M. CHARLES. — LA CACHETTE DE MADAME. — MADAME REFUSE DE QUITTER LA VENDÉE. — ELLE APPELLE AUX ARMES SES PARTISANS. — MORT DU GÉNÉRAL LAMARQUE. — LES DÉPUTÉS DE L'OPPOSITION SE RÉUNISSENT CHEZ LAFFITTE. — ILS DÉCIDENT QU'ILS PUBLIERONT UN COMPTE RENDU A LA NATION. — MM. ODILON BARROT ET DE CORMENIN SONT CHARGÉS DE LA RÉDACTION DE CE COMPTE RENDU. — CENT TRENTE-TROIS DÉPUTÉS LE SIGNENT.

A peine M. Berryer fut-il arrivé à Nantes, qu'il apprit que M. de Bourmont y était depuis deux jours. Il alla le voir sur-le-champ.

M. de Bourmont avait reçu l'ordre du 15 mai, relatif à la prise d'armes, fixée au 24 ; mais il pensa, comme M. Berryer, d'après ce qu'il avait vu et entendu dans son court séjour à Nantes qu'il n'y avait aucun espoir à fonder sur cette insurrection, qu'il regardait comme une *déplorable échauffourée.* C'était tellement son avis, qu'il avait pris sur lui d'envoyer un *presque* contre-ordre aux chefs vendéens, espérant que, lorsqu'il verrait Madame, il parviendrait à la faire renoncer à ses projets. Ce contre-ordre avait été transmis par M. Guibourg à M. de Coislin père, qui devait à son tour le faire connaître à ceux qu'il intéressait. Voici la lettre de M. Guibourg et la copie de l'ordre de M. de Bourmont.

« Monsieur le marquis,

« Retardez de quelques jours l'exécution des ordres que « je suis chargé de vous transmettre de la part de M. le « maréchal.

« Retardez de quelques jours l'exécution des ordres que « vous avez reçus pour le 24 mai, et que rien d'ostensible « ne soit fait avant de nouveaux avis, mais continuez à « vous préparer.

« Le maréchal comte DE BOURMONT.

« Le 22, à midi. »

M. de Bourmont applaudissait donc au sentiment qui conduisait M. Berryer près de Madame, et tout fut préparé le même jour pour le départ de celui-ci.

A deux heures de l'après-midi, M. Berryer monta dans un petit cabriolet de louage, et, comme, en y montant, il demandait à la personne de confiance que la duchesse avait à Nantes, quelle route il fallait prendre, et quel lieu Madame habitait, cette personne lui montra du doigt un paysan qui se tenait au bout de la rue sur un cheval gris pommelé, et lui dit seulement : « Vous voyez bien cet homme ? Vous n'avez qu'à le suivre. »

En effet, à peine l'homme au cheval gris vit-il la voiture de M. Berryer se mettre en marche, qu'il fit prendre à sa monture un trot qui permettait à M. Berryer de le suivre sans le perdre de vue. Ils traversèrent ainsi les ponts, et entrèrent dans la campagne. Le paysan ne retournait même pas la tête, et paraissait s'inquiéter si peu de la voiture à laquelle il servait de guide, qu'il y avait des moments où M. Berryer se croyait dupe d'une mystification. Quant au cocher, comme il n'était pas dans la confidence, il ne pouvait donner aucun renseignement, et, comme, lorsqu'il avait demandé : « Où allons-nous, notre maître ? » le maître avait répondu : « Suivez cet homme », il obéissait strictement à cette injonction, ne s'occupant dès lors pas plus du guide que le guide ne s'occupait de lui.

Après deux heures et demie de marche, qui ne furent pas pour M. Berryer sans inquiétude, on arriva à un petit bourg. L'homme au cheval gris s'arrêta devant l'auberge : M. Berryer en fit autant ; l'un descendit de son cheval, l'autre de sa voiture, pour continuer la route à pied. M. Berryer dit à son cocher de l'attendre jusqu'au lendemain six heures du soir, et suivit son bizarre conducteur.

Au bout de cent pas, le guide entra dans une maison, et, comme, pendant la route, M. Berryer avait gagné du chemin sur lui, il y entra presque en même temps. L'homme

ouvrit la porte de la cuisine, où la maîtresse du logis était seule, et, lui montrant M. Berryer, qui marchait derrière lui, il ne dit que ces mots :

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire.

— On le conduira, répondit la maîtresse de la maison.

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que le guide ouvrit une porte, et sortit sans donner à M. Berryer le temps de le remercier, ni de paroles ni d'argent. La maîtresse de la maison fit signe au voyageur de s'asseoir, et, continua, sans lui adresser un seul mot, de vaquer à ses affaires de ménage, comme s'il n'y eût point eu là un étranger.

Un silence de trois quarts d'heure succéda à la stricte politesse que venait de recevoir M. Berryer, et ne fut interrompu que par l'arrivée du maître ; il salua l'étranger sans manifester ni étonnement ni curiosité ; seulement, il chercha des yeux sa femme, qui lui répéta, de la place où elle était, et sans interrompre ce qu'elle faisait, les mêmes mots que le guide lui avait dits :

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire.

Le maître de la maison jeta alors sur son hôte un de ces regards inquiets, fins et rapides, qui n'appartiennent qu'aux paysans vendéens ; puis sa figure reprit aussitôt le caractère de physionomie qui lui était habituel, celui de la bonhomie et de la naïveté.

Il s'avança vers M. Berryer, le chapeau à la main.

— Monsieur désire voyager dans notre pays ? lui dit-il.

— Oui, je voudrais aller plus loin.

— Monsieur a des papiers, sans doute ?

— Oui.

— En règle ?

— Parfaitement.

— Et sous son véritable nom, je présume ?

— Sous mon véritable nom.

— Si monsieur voulait me montrer, je lui dirais bien s'il peut voyager tranquille dans notre pays.

— Les voici.

Le paysan les prit et les parcourut des yeux ; son regard ne se fut pas plus tôt arrêté sur le nom de M. Berryer, qu'il les replia en disant :

— Oh ! c'est très bien ! monsieur peut aller partout avec ces papiers-là.

— Et vous vous chargez de me conduire ?

— Oui, monsieur.

— Je voudrais bien que ce fût le plus tôt possible.

— Je vais faire seller les chevaux.

A ces mots, le maître de la maison sortit ; dix minutes après, il rentra.

— Les chevaux sont prêts.

— Et le guide ?

— Il attend, monsieur.

En effet, M. Berryer trouva à la porte un garçon de ferme déjà en selle, et tenant un cheval de main ; à peine eut-il le pied dans l'étrier, que son nouveau conducteur se mit en route aussi silencieusement que l'avait fait son prédécesseur.

Après deux heures de marche pendant lesquelles aucunes paroles ne furent échangées entre M. Berryer et son guide on arriva, vers la tombée de la nuit, à la porte d'une de ces métairies qu'on décore du nom de château. Il était huit heures et demie du soir ; M. Berryer et son guide descendirent de cheval, et tous deux entrèrent.

Le garçon de ferme s'adressa à un domestique, et lui dit :

— Il faut que ce monsieur parle à monsieur.

Le maître était couché ; il avait passé la nuit précédente à un rendez-vous, et la journée à cheval ; il était trop fatigué pour se lever : un de ses parents descendit à sa place.

Celui-ci reçut M. Berryer, et, dès qu'il eut appris son nom et le but de son voyage, il donna des ordres pour le départ. Il se chargeait lui-même de servir de guide au voyageur.

En effet, dix minutes après, tous deux partirent à cheval. Au bout d'un quart d'heure, un cri retentit à cent pas devant eux ; M. Berryer tressaillit, et demanda quel était ce cri.

— C'est notre éclaireur, répondit le chef vendéen ; il demande à sa manière si le chemin est libre. Ecoutez, vous allez entendre la réponse.

A ces mots, il étendit sa main, la posant sur le bras de M. Berryer, et le forçant ainsi d'arrêter son cheval.

En effet, un second cri se fit entendre, venant d'une distance beaucoup plus éloignée ; il semblait l'écho du premier, tant il était pareil.

— Nous pouvons avancer : la route est libre, reprit le chef en remettant son cheval au pas.

— Nous sommes donc précédés d'un éclaireur ?

— Oui, nous avons un homme à deux cents pas devant nous, et un autre à deux cents pas derrière.

— Mais quels sont ceux qui répondent ?

— Les paysans dont les chaumières bordent la route. Faites attention, lorsque vous passerez devant l'une d'elles, vous verrez une petite lucarne s'ouvrir, une tête d'homme s'y glisser, y demeurer un instant immobile comme si elle était de pierre, et ne disparaître que lorsque nous serons hors de vue. Si nous étions des soldats de quelque cantonnement environnant, l'homme qui nous aurait regardés passer sortirait aussitôt par une porte de derrière ; puis, s'il y avait aux environs quelque ressemblement, il serait aussitôt prévenu de l'approche de la colonne qui croirait le surprendre.

En ce moment, le chef vendéen s'interrompit.

— Ecoutez, murmura-t-il en arrêtant son cheval.

— Qu'y a-t-il ? dit M. Berryer. Je n'ai entendu que le cri habituel de notre éclaireur.

— Oui ; mais aucun cri n'y a répondu ; il y a des soldats dans les environs.

A ces mots, il mit son cheval au trot ; M. Berryer en fit autant ; presque au même instant, l'homme qui formait l'arrière-garde les rejoignit au galop.

Ils trouvèrent, à l'embranchement des deux routes, leur guide immobile et indécis.

Le chemin bifurquait, et, comme on n'avait, ni d'un côté ni de l'autre, répondu à son cri, il ignorait lequel de ces deux sentiers il fallait prendre ; tous deux, au reste, conduisaient les voyageurs à leur destination

Après un moment de délibération à voix basse entre le chef et le guide, celui-ci s'enfonça sous la voûte sombre qui était à droite ; cinq minutes après, M. Berryer et le chef se mirent en marche par le même chemin, laissant immobile, à la place qu'ils quittaient, leur quatrième compagnon, qui, cinq minutes après, les suivit à son tour.

A trois cents pas plus loin, M. Berryer et le chef trouvèrent leur éclaireur arrêté ; il leur fit un signe de la main pour commander le silence, et laissa tomber à voix basse ces paroles :

— Une patrouille !

En effet, ils entendirent le bruit régulier de pas que fait une troupe en marche : c'était une colonne mobile qui faisait sa ronde de nuit.

Bientôt le bruit se rapprocha d'eux, et ils virent se dessiner sur le ciel les baïonnettes des soldats, lesquels, pour éviter l'eau qui coulait dans les chemins creux, n'avaient suivi ni l'une ni l'autre des deux routes dont l'embranchement avait causé l'hésitation momentanée du guide, mais avaient gravi le talus, et marchaient de l'autre côté de la haie, sur le terrain qui dominait les deux sentiers creux par lesquels il était encadré. Si un seul des quatre chevaux eût henni, la petite troupe était prisonnière ; mais ils semblaient avoir compris la position de leurs maîtres, et restèrent silencieux comme eux ; les soldats passèrent donc sans se douter près de qui ils avaient passé. Quand le bruit des pas se fut perdu dans l'éloignement, les voyageurs se remirent en marche.

A dix heures et demie, on se détourna de la route, et l'on entra dans un bois. — La petite troupe mit pied à terre ; on laissa les chevaux sous la garde des deux paysans, et M. Berryer et le chef continuèrent seuls leur chemin.

On n'était plus très éloigné de la métairie où se trouvait Madame ; mais, comme on voulait entrer par une porte de derrière, il fallut faire un détour, et passer à travers des marais où les voyageurs enfoncèrent jusqu'aux genoux ; enfin, on aperçut la petite masse sombre que formait la métairie entourée d'arbres, et bientôt l'on fut arrivé à la porte. Le chef frappa d'une manière particulière.

Des pas s'approchèrent, et une voix demanda :

— Qui est là ?

Le chef répondit par un mot d'ordre convenu, et la porte s'ouvrit.

C'était une vieille femme qui remplissait l'office de concierge ; mais elle était accompagnée, pour plus de sûreté, d'un grand et robuste gaillard armé d'un bâton qui, dans de pareilles mains, était aussi dangereux que quelque arme que ce fût.

— Nous voudrions M. Charles, dit le chef.

— Il dort, répondit la vieille ; mais il a dit de l'avertir si quelqu'un venait. Entrez dans la cuisine, je vais le réveiller.

— Dites-lui que c'est M. Berryer, arrivant de Paris, ajouta celui-ci.

La vieille les laissa dans la cuisine, et sortit.

Les voyageurs s'approchèrent de la cheminée immense, où luisaient quelques braises, restes du feu de la journée : une planche s'y enfonçait par l'une de ses extrémités, tandis que l'autre serrait dans une espèce de pince produite par une fente un de ces morceaux de bois de sapin enflammé qu'on emploie, dans les chaumières vendéennes, au lieu de lampe ou de chandelle.

Au bout de dix minutes, la vieille rentra et avertit M. Berryer que M. Charles était prêt à le recevoir, et qu'elle venait le chercher pour le conduire près de lui. Il la suivit donc, et, montant derrière elle un mauvais escalier en dehors de la maison, et qui semblait collé le long du mur, il arriva à une petite chambre située au premier étage,

la seule, du reste, qui fût à peu près habitable dans cette pauvre métairie.

Cette chambre était celle de la duchesse de Berry. La vieille ouvrit la porte, et, restant en dehors, la referma sur M. Berryer.

L'attention de celui-ci se porta d'abord, et tout entière, sur Madame. Elle était couchée dans un mauvais lit de bois blanc, grossièrement équarri à coups de serpe, dans des draps de batiste très fine, et couverte d'un châle écossais à carreaux rouges et verts; elle portait sur la tête une de ces coiffes de laine qui appartiennent aux femmes du pays, et dont les barbes retombent sur les épaules. Les murs étaient nus; une mauvaise cheminée en plâtre chauffait l'appartement, qui n'avait, pour tout meuble, qu'une table couverte de papiers sur lesquels étaient posées deux paires de pistolets: dans un coin de l'appartement, une chaise où avaient été jetés un costume complet de jeune paysan et une perruque noire.

Nous avons dit que l'entrevue de M. Berryer avec la duchesse avait pour but de déterminer cette dernière à quitter la France; mais, comme nous ne pourrions rapporter les détails de cette conversation sans compromettre, au milieu des intérêts généraux, des intérêts particuliers, nous la passerons sous silence; — au courant, comme nous les y avons mis, des hommes et des choses, nos lecteurs y suppléeront facilement.

A trois heures du matin, mais à trois seulement, Madame se rendit aux raisons dont M. Berryer s'était fait l'organe pour lui-même et pour son parti. Cependant, quoique la duchesse eût pu voir par elle-même qu'il y avait peu de chances de succès à attendre d'une insurrection armée, ce ne fut pas sans cris et sans désespoir qu'elle céda.

— Eh bien, c'est décidé, disait-elle, je vais donc quitter la France; mais je n'y reviendrai pas, faites-y attention, car je n'y veux pas revenir avec les étrangers; ils n'attendent qu'un instant, vous le savez bien, et le moment arrive: ils viendront me demander mon fils, — non pas qu'ils s'inquiètent beaucoup plus de lui qu'ils ne s'occupaient de Louis XVIII, en 1813, mais ce sera un moyen pour eux d'avoir un parti à Paris. — Eh bien, alors, ils ne l'auront pas, mon fils! ils ne l'auront pour rien au monde; je l'emporterai plutôt dans les montagnes de la Calabre! Voyez-vous, monsieur Berryer, s'il faut qu'il achète le trône de France par la cession d'une province, d'une ville, d'une forteresse, d'une chaumière comme celle dans laquelle je suis, je vous donne ma parole de régente et de mère qu'il ne sera jamais roi!

Enfin, Madame se décida. A quatre heures du matin, M. Berryer prit congé d'elle, emportant sa promesse de le rejoindre à midi dans la seconde maison où il s'était arrêté, et qui était située à quatre lieues de pays de l'endroit où il avait laissé son cocher. Arrivé là la duchesse devait monter dans la petite voiture de louage, rentrer à Nantes en compagnie de M. Berryer, y prendre la poste avec son passeport supposé, et, traversant toute la France, en sortir par la route du mont Cenis.

M. Berryer s'arrêta à l'endroit convenu, et y attendit Madame de midi à six heures. A ce moment seulement, il reçut une dépêche d'elle; la duchesse avait changé de résolution.

Elle lui écrivait qu'elle avait enchaîné trop d'intérêts aux siens, entraîné trop d'existences à la suite de la sienne pour se soustraire seule aux conséquences de sa descente en France, et les laisser peser sur les autres; qu'elle était donc décidée à partager jusqu'au bout le sort de ceux qu'elle avait exposés; seulement, la prise d'armes, d'abord, fixée au 24 mai, était remise à la nuit du 3 au 4 juin.

M. Berryer, consterné, revint à Nantes.

Le 25, M. de Bourmont reçut de la duchesse une lettre qui confirmait celle qu'elle avait écrite à M. Berryer; la voici:

« Ayant pris la ferme détermination de ne pas quitter les provinces de l'Ouest, et de me confier à leur fidélité depuis si longtemps éprouvée, je compte sur vous, mon bon ami, pour prendre toutes les mesures nécessaires pour la prise d'armes qui aura lieu dans la nuit du 3 au 4 juin. J'appelle à moi tous les gens de courage; Dieu nous aidera à sauver notre patrie! Aucun danger, aucune fatigue ne me découragera; on me verra paraître aux premiers rassemblements

« MARIE-CAROLINE,

« *Régente de France.*

« Vendée, 25 mai 1832. »

Aussitôt cette lettre reçue, M. de Bourmont écrivit, de son côté, à M. de Coislin un billet dont voici la teneur:

« Madame ayant pris la résolution courageuse de ne point abandonner le pays, et d'appeler à elle tous ceux qui veulent préserver la France des malheurs qui la menacent, fait connaître à tous qu'ils aient à se tenir prêts le dimanche 3 juin, et qu'ils se réunissent dans la nuit suivante, pour agir ensemble, conformément aux directions que vous avez données. Assurez-vous bien si vos avis seront parvenus à tous sur tous les points.

« Maréchal comte DE BOURMONT. »

Voilà donc où les choses en étaient dans la Vendée quand le bruit de la mort du général Lamarque se répandit à Paris.

Elle suivait de peu de jours celle de Casimir Perier: ces deux vigoureux athlètes s'étaient si rudement étreints dans leurs luttes de tribune, qu'ils semblaient s'être mutuellement étouffés.

Seulement, le soldat avait survécu de quelques jours au tribun.

L'impression produite par ces deux morts fut bien différente: rien ne pouvait se comparer à l'impopularité de l'un, que la popularité de l'autre.

Cette mort coïncidait avec la fameuse affaire du *compte rendu*. — Nous vivons si vite, les événements les plus graves passent si rapides, que l'oubli vient comme la nuit. Pas un jeune homme de trente ans ne sait aujourd'hui, à coup sûr, ce qu'était cette affaire du compte rendu que nous qualifions de grave.

Depuis qu'il avait quitté le pouvoir, M. Laffitte était rentré dans l'opposition, et c'était tout simple, puisque c'était pour faire de la réaction tout à son aise que Louis-Philippe avait éloigné son premier ministre et son ancien ami.

Au reste, l'opposition de M. Laffitte était, au point de vue de la politique intelligente, ce qu'il y avait de plus conservateur au monde. Si quelque chose pouvait ajouter à la durée de ce règne condamné d'avance, c'était le plan exposé par lui à ses coreligionnaires de la gauche: cette théorie, dont M. Laffitte était le grand prêtre et M. Odilon Barrot l'apôtre, consistait à ressaisir le pouvoir à l'aide d'une majorité parlementaire, à faire triompher alors les inspirations de la politique clémente, et à donner *définitivement* — le mot est de Louis Blanc — la monarchie pour tutrice à la liberté; rêve étroit mais honnête, qui, forcé de marcher entre la réaction et l'émeute, ne devait jamais devenir une réalité.

Quant aux députés radicaux, ils se divisaient en deux nuances représentées, la plus avancée par Garnier-Pagès, l'autre par M. Mauguin; leur but était de renouveler une espèce de ligue dans le genre de celle des Guise, dont le but eût été de conduire insensiblement la monarchie des Bourbons, en 1836 ou 1837, où en était la monarchie des Valois en 1585 ou 1586.

En somme, à part ceux que l'on a appelés depuis les *centriers*, les *ventrus* et les *satisfaits*, c'est-à-dire cette espèce ruminante qui vit en tout temps à l'auge du budget et au râtelier de la liste civile, tout le monde était mécontent.

Tous ces mécontents désirant un changement, soit de système, soit de personnes, mais ne voulant arriver à ce changement que par les moyens constitutionnels, s'étaient réunis dans le courant du mois de mai chez M. Laffitte pour tenter un dernier et suprême effort.

Les républicains purs, qui n'admettaient, au contraire, que les moyens insurrectionnels, et qui marchaient isolément dans leur force et leur liberté, dormant sur leurs armes, n'assistaient point à cette réunion, dont les chefs étaient MM. Laffitte, Odilon Barrot, Cormenin, Charles Comte, Mauguin, Lamarque, Garnier-Pagès et la Fayette.

Les trois derniers flottaient sur les limites de l'opposition constitutionnelle et du républicanisme, tout près, non point de passer dans notre camp, c'est-à-dire dans le camp de la république militante, mais de s'y laisser entraîner.

La réunion Laffitte se composait de quarante députés, à peu près.

M. Laffitte prit la parole, résuma la situation avec la double clarté de l'orateur, de l'homme de chiffres et de l'honnête homme, et proposa une adresse au roi.

C'était le vieux moyen, toujours repoussé, mais revenant toujours à la charge, sous le nom de *remontrances parlementaires* au temps de la monarchie absolue, sous le nom d'*adresse* au temps de la monarchie constitutionnelle.

Garnier-Pagès, esprit juste et incisif, n'eut que deux mots à dire pour combattre victorieusement la proposition.

Pouvait-on, sans folie, se faire cette illusion que la royauté consentirait à s'avouer coupable, à reconnaître ses erreurs, et à faire amende honorable à la nation?

Non, la monarchie et la nation étaient en rupture complète. Il fallait en appeler à la nation des erreurs de la monarchie.

Garnier-Pagès allait jusqu'à appeler ces erreurs des trahisons, ce qui faisait passer un frisson dans les vertèbres de certains députés de l'opposition.

Le résultat de la réunion fut que l'opposition présenterait ses griefs à la nation sous la forme d'un compte rendu.

Une commission fut nommée. Cette commission se composait de MM. de la Fayette, Laffitte, de Cormenin, Odilon Barrot, Charles Comte et Mauguin.

MM. de Cormenin et Odilon Barrot reçurent mission de rédiger chacun séparément le compte rendu. On verrait ensuite à choisir l'un ou l'autre ou à fondre les deux ensemble.

L'œuvre de chacun des deux rédacteurs se présenta avec son cachet particulier : M. de Cormenin rappelait trop le hardi pamphlétaire qui signait *Timon le Misanthrope*. M. Odilon Barrot, au contraire, semblait trop exclusivement enchaîner l'avenir de la France à la forme monarchique.

Ni l'un ni l'autre des deux projets ne fut donc adopté.

Il fut convenu que MM. de Cormenin et Barrot, de leurs deux projets n'en feraient qu'un, ou plutôt rédigeraient en commun le manifeste, qui allait fort ressembler à une déclaration de guerre.

Tous deux partirent le matin pour Saint-Cloud, et, le soir, revinrent avec le manifeste. Il était de l'écriture de M. de Cormenin ; mais il était facile de voir qu'Odilon Barrot était pour beaucoup dans la rédaction.

Cependant, quelle que fût la mesure apportée par M. Barrot à cette œuvre, le compte rendu prit le caractère, sinon d'une menace, tout au moins d'un austère et solennel avertissement.

Il parut le 28 mai 1832. Cent trente-trois députés l'avaient signé.

L'impression fut profonde, et la mort du général Lamarque, l'un des signataires principaux du manifeste, vint jeter sur la situation un voile sombre et presque mystérieux qu'étend sur certains jours néfastes la main de la mort.

CCXLII

DERNIERS MOMENTS DU GÉNÉRAL LAMARQUE. — CE QU'AVAIT ÉTÉ SA VIE. — UNE DE MES ENTREVUES AVEC LUI. — JE SUIS DÉSIGNÉ COMME UN DES COMMISSAIRES DU CONVOI. — LE CORTÈGE. — SYMPTOMES D'AGITATION POPULAIRE. — DÉFILÉ SUR LA PLACE VENDOME. — LE DUC DE FITZ-JAMES. — CONFLITS PROVOQUÉS PAR DES SERGENTS DE VILLE. — LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE SE JOIGNENT AU CORTÈGE. — ARRIVÉE DU CONVOI AU PONT D'AUSTERLITZ. — DISCOURS. — PREMIERS COUPS DE FEU. — L'HOMME AU DRAPEAU ROUGE. — ALLOCUTION D'ÉTIENNE ARAGO.

Le 1er juin, à onze heures et demie du soir, le général Lamarque avait rendu le dernier soupir.

C'était un grand événement que cette mort.

A cette époque, le parti républicain lui-même se faisait une arme du nom de Napoléon. Or, le général Lamarque, — chose qui serait plus difficile à définir aujourd'hui qu'à cette époque, où l'on jugeait bien plutôt par instinct que par éducation, — le général Lamarque était à la fois l'homme de l'Empire et de la liberté, le soldat de Napoléon et l'ami de la Fayette. Napoléon, on se le rappelle, l'avait nommé maréchal de France à Sainte-Hélène. Ni les Bourbons de la branche aînée, ni ceux de la branche cadette n'avaient eu l'intelligence de ratifier la nomination ; mais, aux yeux de la France, c'était bien véritablement un de ses maréchaux qui venait de mourir.

Puis cette mort avait véritablement quelque chose de grandiose, en raison des circonstances dans lesquelles elle se produisait, et des particularités qui l'avaient accompagnée.

On citait du général Lamarque, à son lit de mort, une foule de mots dans lesquels il y avait à la fois du Léonidas et du Caton.

Il était mort héroïquement, et, cependant, en regrettant la vie. La pensée qui avait vécu au fond de son cœur, tant que son cœur avait battu, était celle-ci : « Je n'ai pas assez fait pour la France ! »

La maladie dont mourait le général semblait se jouer de l'art : tantôt le malade paraissait en pleine convalescence, et le bulletin de sa santé annonçait la bonne nouvelle aux amis ; tantôt quelque crise fatale laissait le malade plus bas que l'amélioration ne l'avait porté.

Lui seul ne se trompait jamais à ces améliorations passagères. Les docteurs Lisfranc et Broussais, ses amis, le soignaient avec le double dévouement de la science et de l'amitié.

— Mes amis, leur disait invariablement le général, je vous remercie de vos soins ; ils me touchent, mais ils ne vaincront pas le mal ! Vous espérez, et vous voulez me faire espérer inutilement ; je sens que je succomberai.

Puis, un moment après, avec un soupir, il ajoutait :

— Ah ! je regrette de mourir ! j'aurais voulu servir encore la France... Et, tenez, je suis surtout désolé de n'avoir pu me mesurer avec ce Wellington, qui s'est fait une réputation de sa défaite à Waterloo ; je l'avais étudié ; je connaissais sa tactique, et, bien sûr, je l'eusse battu !

Laffitte allait le voir autant que sa vie occupée le lui permettait. A la dernière visite qu'il lui avait rendue, la France seule avait fait les frais de la conversation.

— Oh ! mon ami ! mon ami ! lui avait dit le malade en prenant congé de lui, réservez-vous pour la France ; elle seule est grande ! nous sommes tous petits... Seulement, ajoutait-il, écrasé sous cette incessante idée, moi, je pars avec le regret de n'avoir pu venger mon pays des infâmes traités de 1814 et 1815.

C'était du général Lamarque, ce mot sublime jeté de son banc à un orateur qui vantait la paix qu'avait amenée le retour des Bourbons :

— La paix de 1815 n'est pas une paix ; c'est une halte dans la boue !

Le général Exelmans, cet autre vieux compagnon de guerre, qui devait lui survivre de vingt ans pour mourir d'une chute de cheval, était venu le voir à son tour, et essayait de lui rendre cet espoir que nous avions dit perdu depuis longtemps dans le cœur du malade.

— Qu'importe, s'était écrié celui-ci avec une espèce d'impatience, qu'importe que je meure, pourvu que la patrie vive !

Dans un de ces moments de découragement où il voyait devant lui ouverte cette tombe qui devait dévorer tant de patriotisme, il s'était fait apporter l'épée d'honneur que lui avaient votée les officiers des Cent Jours, dont il avait plaidé la cause avec tant de chaleur et un si grand succès ; alors, assis sur son lit, il avait tiré l'épée du fourreau, l'avait regardée longtemps, posée sur ses genoux, et, enfin, l'avait portée à ses lèvres en disant :

— Mes bons officiers des Cent Jours ! ils me l'avaient donnée pour que je m'en servisse, et je ne m'en servirai pas !

Un jour, vaincu par la douleur, il fit, en présence du docteur Lisfranc, une sortie contre cet art impuissant qu'on appelle la médecine.

Tout à coup, s'apercevant devant qui il parlait :

— Je maudis la médecine, dit-il ; mais je bénis les médecins, qui font tant avec le peu que la science met entre leurs mains. Embrassez-moi, Lisfranc, et ne m'oubliez pas : je vous aimais beaucoup !

Ses derniers instants, comme on le voit, avaient été dignes d'un soldat ; il avait lutté contre la mort comme Léonidas contre Xerxès ; son lit avait été le champ de bataille.

Une heure avant sa mort, au milieu d'une agonie qui trahissait ses douleurs par des soubresauts et des frissonnements, il rouvrit ses yeux, fermés depuis trente-six heures, et par trois fois prononça ces deux mots :

— Honneur ! patrie !

Ce sont les deux mots gravés, comme on sait, sur la croix de la Légion d'honneur. Une heure après avoir jeté ce triple cri, qui avait été celui de toute son existence, il avait rendu le dernier soupir.

On a dit qu'en mourant l'homme grandissait ; la chose est vraie au moral comme au physique : le général Lamarque venait de grandir énormément aux yeux de tous. On se rappelait l'enfant volontaire à dix-neuf ans, le jeune homme capitaine de la fameuse colonne infernale, apportant à la Convention une gerbe de drapeaux pris à l'ennemi, et méritant de la grande et terrible assemblée un décret qui déclarait que le capitaine Lamarque avait bien mérité de la patrie.

Dans l'intervalle de ces trente ans, comme sa vie guerrière avait été belle !

On se rappelait Caprée, la Calabre, le Tyrol et Wagram, où il enfonça trois fois l'armée autrichienne ; on se rappelait, on exaltait ses luttes de chaque jour en Catalogne contre ce Wellington qui ne l'avait jamais vaincu, et qu'il espérait vaincre.

Puis sa vie politique, sa vie de tribun, non moins belle ; sa présence à tous les combats de la Chambre ; sa voix s'élevant toujours pour honorer et défendre la France ; ses prières en faveur de la liberté menacée ; ses cris d'alarme, chaque fois qu'il voyait la Révolution compromise ; si malade et si faible qu'il eût été jusqu'au jour où il avait pris le lit, jamais une question d'honneur national ne l'avait trouvé muet ou fléchissant.

Le général Foy mourant laissait au moins Lamarque, comme Miltiade laissait Thémistocle. En mourant, le gé-

néral Lamarque ne laissait aucun héritier de cette race guerrière qui avait donné des généraux sur le champ de bataille, des tribuns à la Chambre.

Malgré tous ces droits à la reconnaissance publique, le gouvernement de Louis-Philippe, qui ne voyait dans le général Lamarque qu'un ennemi, heureux de la chute de cet ennemi, n'accorda à ses funérailles que le tribut d'honneurs strictement réclamé par la position politique et militaire du général ; toutes les dispositions funéraires à prendre furent abandonnées aux soins pieux des amis et de la famille, et laissées sous leur responsabilité.

Je fus nommé par la famille commissaire, et chargé de faire prendre à l'artillerie la place qu'elle devait occuper derrière le char funèbre.

Cet honneur était en quelque sorte un souvenir du mort légué au vivant.

Comme le général Foy et le général la Fayette, le général Lamarque avait pour moi une grande amitié, due bien plutôt au souvenir de mon père qu'à ma valeur personnelle. Cependant, lorsqu'il sut, vers la fin de 1830, que j'étais revenu de la Vendée, où m'avait envoyé le général la Fayette, il me fit prier de passer chez lui.

Nous causâmes longtemps de cette Vendée avec laquelle il avait fait connaissance en 1815, et où l'appelait une mission du gouvernement nouveau ; je lui dis tout ce que j'en pensais ; c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre, elle menaçait de se soulever.

Chacune de mes paroles répondait à une de ses prévisions.

Des épingles à tête noire me servirent à lui tracer mon itinéraire, et à lui indiquer les lieux probables du rassemblement.

Le lendemain, il partit pour Nantes.

On ne le laissa point arriver jusqu'à sa destination ; un ordre de rappel l'atteignit à Angers.

Cette mesure était, selon nous, le résultat de ces mesquines combinaisons que le ministre Casimir Perier décorait du titre de grandes vues politiques, et nous croyons ne pas nous tromper en lui donnant l'explication même que nous n'avons pas hésité à donner à Louis-Philippe, lors de l'entrevue que nous eûmes l'honneur d'avoir avec lui à notre retour de Vendée.

La révolution de 1830 avait été si instantanée, qu'un moment, nous autres républicains, nous la crûmes complète ; elle avait été répercuter son bruit d'armes et son cri de liberté en Belgique, en Italie, en Pologne ; trois peuples s'étaient levés en criant : « A moi, France ! » C'est un de ces appels que la France entend toujours ; et le général la Fayette avait répondu au nom de la France.

La sympathie la plus vive et la plus populaire avait, en outre, éclaté dans nos villes et dans nos campagnes en faveur de ces révolutions faites à l'image de la nôtre ; éruptions partielles et éloignées de ce grand volcan dont le cratère est à Paris, et qui, parfois, comme l'Etna, semble éteint, mais qui, trompeur comme lui, brûle toujours ! Des cris de « Vivent l'Italie, la Belgique et la Pologne ! » emplissaient nos rues, et entraient par tout ce qu'il y avait de fenêtres et de portes dans les palais royaux et ministériels. C'était trois mois à peine après la révolution ; à cette époque, tout incandescente encore du soleil des trois jours, la grande voix du peuple était encore écoutée, et force avait été au gouvernement de promettre par la bouche du général la Fayette, comme nous l'avons dit plus haut, que la nationalité de la Belgique, de l'Italie et de la Pologne ne périrait pas.

Or, nous les avons entendus, ces cris de joie des patriotes étrangers, en moins de quatre mois se changer en cris de détresse. Que demandions-nous, cependant ? Que l'on secourût l'Italie, en lui envoyant un de ces vieux généraux qui en auraient montré le chemin à une armée nouvelle, et la Pologne, en faisant diversion aux projets du czar par le soulèvement, facile pour nous, de la Turquie d'un côté, et de la Perse de l'autre. — Prise ainsi dans un triangle de feu, nous laissions la Russie se débattre, et nous portions aux deux autres nations, nos voisines, les secours plus efficaces encore de notre présence et de nos armes. Le peuple, si sûr et si profond d'instinct, sentait tellement, sans se pouvoir rendre compte des moyens, ces trois résultats possibles, qu'il accueillit avec des cris de joie la proclamation du système ministériel de non-intervention, et la promesse royale que la nationalité polonaise ne périrait pas.

Avancés comme l'étaient les ministres de la royauté de Louis-Philippe, il fallait ou faire la guerre ou se parjurer : en faisant la guerre, on se brouillait avec les rois ; en se parjurant, on se brouillait avec les peuples.

Un seul moyen restait. C'était de prouver au pays qu'il avait trop à s'occuper lui-même de ses propres affaires pour se mêler de celles des autres ; c'était de donner à la France une inflammation d'entrailles, comme nous l'avons déjà dit, afin qu'occupée de ses propres douleurs, elle n'eût plus de sympathie pour la douleur des autres. Une petite guerre civile dans la Vendée secondait merveilleusement ces vues. Il fallait donc éloigner de ce pays, sur lequel on voulait expérimenter, tout homme de vigueur qui eût comprimé les mouvements à leur naissance, et tout homme intelligent qui eût pu deviner la cause réelle de ces mouvements.

Or, Lamarque était à la fois un homme de vigueur et d'intelligence ; aussi ne lui donna-t-on pas même le temps d'arriver sur le théâtre de la guerre civile.

Voilà donc à quelles circonstances j'avais dû l'honneur de me trouver en contact avec le général Lamarque, et celui de n'avoir point été oublié par la famille au moment où il s'agissait de faire rendre les derniers honneurs au vainqueur de Caprée.

J'allai annoncer cette nomination à mes amis Bastide et Godefroy Cavaignac, leur demandant s'il y avait quelque chose d'arrêté pour le lendemain.

On avait, pour le soir même, rendez-vous chez Etienne Arago qui était, comme je l'ai déjà dit, lieutenant dans la 12e légion d'artillerie, et qu'une organisation secrète désignait en cas d'insurrection triomphante, comme maire du 1er arrondissement ; — le fils du célèbre avocat Bernard (de Rennes) était son adjoint.

Arago demeurait dans la maison même de Bernard (de Rennes), laquelle faisait le coin de la place et de la rue des Pyramides.

Rien ne fut décidé à cette réunion ; aucun plan n'était tracé, aucun projet n'était arrêté ; chacun se livrerait à son inspiration, et prendrait conseil des circonstances. Seulement, le détachement d'artillerie commandé pour le convoi se rendrait en armes à la maison mortuaire, et se munirait de cartouches.

Le 5 juin, jour fixé pour le convoi, je me rendis à huit heures du matin à la maison du général, située dans le faubourg Saint-Honoré. — En ma qualité de commissaire, je n'avais point de carabine, ni, par conséquent, de cartouches.

A huit heures, il y avait déjà plus de trois mille personnes devant la maison. Je vis un groupe de jeunes gens qui préparaient des espèces de prolonges avec des cordes : je m'approchai d'eux, et leur demandai à quoi ils étaient occupés. Ils disposaient des cordages, me répondirent-ils, pour traîner le char funèbre. En même temps, ils m'apprirent que le corps du général Lamarque était exposé dans sa chambre à coucher, et que l'on défilait devant le lit de parade.

J'allai me mettre à la queue, et défiler à mon tour.

Le général, en grand uniforme, était couché sur son lit, et avait la main gantée sur son épée nue ; sa tête était belle, et sa dignité s'était accrue de la majesté de la mort.

Ceux qui passaient, passaient silencieux et pleins de vénération, s'inclinaient en arrivant au pied du lit, et jetaient, avec un rameau de laurier, de l'eau bénite sur le cadavre.

Je passai comme les autres, et redescendis dans la rue.

J'étais extrêmement faible de mes restes de choléra ; j'avais perdu tout appétit, et je mangeais à peine une once de pain par jour. La journée promettait d'être fatigante : j'entrai chez mon ami Hiraux, dont le café faisait, comme on sait, le coin de la rue Royale et de la rue Saint-Honoré, et j'attendis le moment du départ en essayant de prendre une tasse de chocolat.

A onze heures, un roulement de tambours m'appela à mon poste.

On venait de descendre le cercueil sous la grande porte, tendue de noir. Tous les éléments divers qui devaient former le cortège : gardes nationaux, ouvriers, artilleurs, étudiants, anciens soldats, réfugiés de tous les pays, citoyens de toutes les villes, roulaient pêle-mêle le long de la rue et du faubourg Saint-Honoré, laissant, comme dans un double lac, s'écouler leurs flots sur la place de la Madeleine et sur la place Louis XV.

Au roulement des tambours, tout ce pêle-mêle se débrouilla ; chacun se réunit à ses chefs, à son drapeau, à sa bannière. Beaucoup n'avaient, pour toute bannière ou tout drapeau, qu'une grande branche de laurier ou de chêne.

Tout cela se passait sous les yeux de quatre escadrons de carabiniers qui occupaient la place Louis XV.

A l'autre extrémité de Paris, sur la place même de la Bastille, attendait le 12e léger.

La garde municipale, de son côté, était échelonnée sur toute la ligne qui s'étend de la préfecture de police au Panthéon.

Un détachement de cette même garde protégeait le jardin des Plantes.

Un escadron de dragons couvrait la place de Grève, avec un bataillon du 3e léger.

Enfin, un détachement de soldats de la même arme se tenait prêt à monter à cheval à la caserne des Célestins.

Le reste des troupes était consigné dans ses casernes res-

pectives, et des ordres avaient été donnés pour faire venir, au besoin, des régiments de Rueil, de Saint-Denis et de Courbevoie.

Il y avait donc à Paris, le matin même de la terrible journée, dix-huit mille hommes, à peu près, de troupe de ligne et d'infanterie légère; quatre mille quatre cents hommes de cavalerie; deux mille hommes de garde municipale à pied et à cheval. En tout, environ vingt-quatre mille hommes.

On nous avait prévenus — car nous avions des amis jusque dans le ministère de la guerre — de cette augmentation de troupes, due incontestablement à la circonstance dans laquelle on se trouvait; on avait ajouté que le gouvernement n'attendait qu'une occasion de montrer sa force; ce qui faisait qu'au lieu de craindre une émeute, on la désirait.

Mais il y avait une telle ardeur dans ces jeunes têtes politiques qui formaient le parti républicain, que, lorsque le briquet touchait le caillou, il fallait que l'étincelle en jaillît, l'étincelle dût-elle mettre le feu à la poudrière, et la poudrière dût-elle nous faire sauter tous.

Au reste, sur la place Louis XV même, nous nous étions abouchés avec tous les chefs des sociétés secrètes.

Une seule de ces sociétés, la société Gauloise, avait été d'avis d'engager le combat.

La veille, la société des Amis du peuple s'était réunie au boulevard Bonne-Nouvelle, et avait décidé, comme nous avions fait de notre côté, qu'on ne commencerait pas le feu, mais qu'on le repousserait s'il était engagé par les soldats.

Il ne fallait donc, comme on le voit, qu'un coup de fusil partant en l'air pour amener un égorgement général.

Joignez à ces dispositions une chaleur étouffante, une atmosphère chargée d'électricité, de gros nuages noirs roulant au-dessus de Paris, comme si le ciel, en deuil, eût voulu prendre part à la fête funèbre par le roulement de son tonnerre.

Aussi, est-il impossible, aujourd'hui, à vingt-deux ans de distance, de faire comprendre le degré d'exaltation auquel toute cette foule était arrivée, lorsqu'elle reçut de ses chefs l'ordre de prendre, à la suite du catafalque, la place qui était assignée à chaque arme, à chaque corporation, à chaque société, à chaque nation.

Ce n'était plus un convoi: c'était une fédération autour d'un cercueil.

A onze heures et demie, sous une pluie battante, le corbillard s'ébranla, traîné par une trentaine de jeunes gens.

Les coins du drap étaient portés par le général la Fayette, — ayant à son côté un homme du peuple, décoré de juillet, au bras duquel s'appuyait de temps en temps le général, lorsque le pavé devenait trop glissant; — par MM. Laffitte et Châtelain, du *Courrier français*; par le maréchal Clausel et le général Pelet; enfin, par M. Mauguin et un élève de l'École polytechnique.

Derrière le catafalque marchait M. de Laborde, questeur de la Chambre, précédé de deux huissiers, accompagné de MM. Cabet et Laboissière, commissaires du convoi, et suivi d'un certain nombre de députés et de généraux.

Les principaux, parmi les députés, étaient: MM. le maréchal Gérard, Tardieu, Chevandier, Vatout, de Corcelles, Allier, Taillandier, de Las Cases fils, Nicod, Odilon Barrot, la Fayette (Georges), de Béranger, Larabit, de Cormenin, de Byras, Dégouve-Denuncques, Charles Comte, le général Subervie, le colonel Lamy, le comte Lariboisière, Charles Dupin, Viennet, Sapey, Lherbette, Paturel, Bavoux, Baude, Marmier, Jouffroy, Duchaffaut, Pourrat, Pèdre-Lacaze, Bérard, François Arago, de Girardin, Gauthier d'Hauteserve, le général Tiburce Sébastiani, Garnier-Pagès, Leyraud, Cordier, Vigier.

Les principaux, parmi les généraux étaient: MM. Mathieu Dumas, Emmanuel Rey, Lawoestine, Hulot, Berkem, Saldanha, Reminski, Seraski; — de ces trois derniers, l'un Portugais les deux autres Polonais. — Avec eux se trouvaient les maréchaux de camp Rewbell, Schmitz, Mayot et Sourd.

Après les députés et les généraux venaient les proscrits de tous les pays, chaque groupe portant le drapeau de sa nation.

Deux bataillons formaient la troupe d'escorte, et marchaient échelonnés sur les flancs.

Puis — comme au milieu de ses quais coule la rivière qui les envahira, vienne l'orage, — roulaient six cents artilleurs, à peu près, carabine chargée, cartouches dans la giberne et dans les poches; puis dix mille gardes nationaux sans fusils, mais armés de sabres; puis les corporations d'ouvriers mêlées aux membres des sociétés secrètes; puis trente mille citoyens, quarante mille, cinquante mille peut-être!

Tout cela s'ébranla sous la pluie.

Le cortège tourna par la Madeleine pour suivre le boulevard, encombré des deux côtés de femmes et d'hommes, tapis bariolé que continuaient, comme une tenture, les citoyens sur leurs portes ou à leurs fenêtres, hommes, femmes et enfants.

Pas un des bruits ordinaires aux grandes réunions d'hommes ne s'échappait de cette foule. De temps en temps seulement, un signal était donné, et, avec une incroyable simultanéité, ce cri était poussé par cent mille voix, tandis que s'agitaient drapeaux, bannières, pennons, branches de laurier, branches de chêne:

— Honneur au général Lamarque!...

Puis toutes les bouches se fermaient; branches de chêne, branches de laurier, pennons, bannières, drapeaux n'avaient plus d'autre mobilité que celle imprimée par ces courtes et chaudes rafales qui accompagnent les tempêtes.

Tout rentrait dans le silence, et presque dans l'immobilité de la mort.

Et, cependant, il y avait quelque chose d'invisible qui planait dans l'air, et qui murmurait tout bas: « Malheur! »

Ce quelque chose d'invisible, on le sentait comme, au milieu d'une ruine, on sent dans les ténèbres l'aile d'un oiseau de nuit.

Au reste, c'était sur nous autres artilleurs que tous les yeux étaient fixés. On devinait bien que, si quelque chose éclatait, ce serait dans les rangs de ces hommes aux uniformes sévères, qui marchaient côte à côte, les yeux sombres, les dents serrées, et qui, pareils à des chevaux impatients qui secouent leurs panaches, secouaient les flammes rouges de leurs schakos.

Je pouvais d'autant mieux juger de ces dispositions que, délégué de la famille, je marchais, non pas dans les rangs, mais sur les flancs de l'artillerie.

De temps en temps, des hommes du peuple que je ne connaissais pas perçaient la haie, me serraient la main gauche, — de la droite, je tenais mon sabre, — et me disaient

— Que l'artillerie soit tranquille, nous sommes là!

On mit près de trois quarts d'heure à atteindre la rue de la Paix. Là se produisit tout à coup un mouvement auquel personne ne comprit rien. Il n'était pas dans le programme.

La tête du cortège, au milieu de cris inintelligibles, était entraînée vers la place Vendôme. Je courus aux informations: grâce à mon uniforme, à une certaine popularité qui m'accompagnait déjà, et surtout à l'écharpe aux trois couleurs frangée d'or que je portais au bras gauche, tout le monde s'écartait devant moi. Je parvins donc plus facilement que je ne l'eusse espéré à la tête de la colonne, qui s'engageait déjà dans la rue de la Paix.

Voici ce qui était arrivé.

A la hauteur de la rue de la Paix, un homme en costume d'ouvrier, mais qu'il était facile de reconnaître pour appartenir à une classe plus élevée, s'était détaché des boulevards, et était venu échanger quelques paroles avec les jeunes gens attelés au char.

Aussitôt un cri s'était élevé.

— Oui, oui, le soldat de Napoléon, autour de la colonne!... A la colonne! à la colonne!

Et, sans consulter ni généraux, ni députés, ni sergents de ville, costumés ou non costumés, une secousse unanime avait fait dévier le catafalque de la ligne droite, et il s'était engagé dans la rue de la Paix. Ce fut le premier épisode de cette journée.

Je courus reprendre ma place.

— Qu'y a-t-il? me demanda-t-on.

— Le cercueil va faire le tour de la colonne.

— Et le poste présentera-t-il les armes? demanda une voix.

— Pardieu! dit une autre voix, s'il ne les présente pas de bonne volonté, on les lui fera présenter de force.

— Honneur au général Lamarque!... crièrent cent mille voix.

Puis, comme d'habitude, tout rentra dans le silence: la tête du cortège atteignit la place Vendôme.

Tout à coup, on sentit un grand frémissement dans la foule: ce serpent aux mille vertèbres frissonnait au moindre choc, de la tête à la queue.

A la vue du cortège débouchant sur la place Vendôme, le poste de l'état-major était resté enfermé dans son corps de garde. La sentinelle seule se promenait de long en large devant la porte.

Un cri retentit:

— Les honneurs au général Lamarque! les honneurs au général Lamarque!

En même temps, une foule ardente se précipitait sur le corps de garde de l'état-major.

Le commandant du poste n'essaya pas même de faire résistance; après un moment de pourparlers, il fit sortir les soldats, battre aux champs, et présenter les armes.

Ce premier épisode préparait à la lutte, en montant les esprits les plus tièdes jusqu'à l'ébullition.

On regarda ce succès comme une victoire.

Il est probable, au reste, que le chef du poste n'avait aucun ordre.

Cette promenade autour de la colonne n'était point portée au programme; l'officier céda, non pas à la crainte, mais à la sympathie que son cœur de soldat éprouvait, sans doute, pour les restes du grand général et de l'illustre tribun.

Il fit bien, car une collision terrible eût eu lieu; — et, si près des Tuileries, qui sait ce qui serait arrivé?

Le cortège regagna la rue de la Paix, et reprit sa marche sombre et silencieuse par les boulevards.

On arriva au cercle de la rue de Choiseul, aujourd'hui le cercle des Arts; la terrasse était couverte des membres du cercle.

Un seul avait son chapeau sur la tête; c'était le duc de Fitz-James.

Je devinai ce qui allait se passer, et je frémis, je l'avoue. Je connaissais intimement M. le duc de Fitz-James, qui me faisait, de son côté, une bonne part dans ses amitiés. Je savais que, de force, dût-on le mettre en morceaux, il ne lèverait point son chapeau: j'avais donc grand désir qu'il le levât de bonne volonté.

Juste en ce moment, soit hasard, soit provocation acceptée, la phrase sacramentelle: « Honneur au général Lamarque! » retentit, suivie des cris:

— Chapeau bas! chapeau bas!

En même temps, une grêle de pierres alla briser les vitres de l'hôtel.

Force fut au duc de se retirer.

Trois jours après, je lui demandai l'explication de cette espèce de bravade, si peu en harmonie avec ses mœurs courtoises.

— Je ne puis rien vous répondre là-dessus, dit le duc; l'explication de cette énigme vous arrivera de la Vendée.

En effet, une lettre du noble duc trouvée dans les papiers de madame la duchesse de Berry donnait l'explication de ce chapeau resté sur la tête: c'était un signal auquel on ne répondit pas, ou plutôt auquel répondirent seulement ceux qui ne pouvaient pas le comprendre.

Cet accident arrêta le convoi près de dix minutes; des gardes nationaux parurent sur la terrasse, et affirmèrent que ce que l'on avait pris pour une insulte de l'ex-pair de France n'était qu'une distraction; et le catafalque reprit sa route au milieu de la foule, pareil à un vaisseau pavoisé, qui, marchant vent debout, fend à grand'peine les flots de la mer. Seulement, la foule avait passé du murmure au grondement.

A partir de ce moment, tout doute cessa dans mon esprit, et je demeurai convaincu que la journée ne se passerait pas sans coups de fusil. Ils en étaient bien convaincus aussi, ces six cents artilleurs au visage pâle et aux sourcils froncés.

Cependant, aucun incident ne fut soulevé dans le trajet du cercle Choiseul à la porte Saint-Martin.

Depuis le Gymnase, la pluie avait cessé de tomber; mais le tonnerre grondait incessamment, se mêlant au roulement des tambours voilés.

La présence des sergents de ville, placés de distance en distance sur les flancs du convoi, portait le comble à l'irritation des esprits. Leur air provocateur faisait dire qu'ils étaient là pour engager une rixe; or, beaucoup au lieu d'être disposés à éloigner cette rixe, l'appelaient du fond de leur cœur.

En face du théâtre, une femme fit observer à un homme du peuple qui portait un drapeau que le coq gaulois était un mauvais emblème de démocratie.

Le porte-étendard, partageant, selon toute probabilité, cette opinion, renversa le drapeau, brisa le coq gaulois sous son pied, et mit en place une branche de saule, arbre de deuil, ami des tombeaux.

Un sergent de ville vit cette substitution et les conditions dans lesquelles elle s'était faite: il s'élança pour arracher l'étendard des mains de celui qui le portait; celui-ci résista: le sergent de ville tira son épée et le frappa à la gorge.

A la vue du sang, un cri de rage partit de toutes les bouches, vingt épées, sabres ou poignards sortirent des fourreaux.

Le sergent de ville, reconnaissant en moi un commissaire, s'élança de mon côté en criant:

— Sauvez-moi!

Je le poussai dans les rangs de l'artillerie: les uns étaient d'avis de le protéger, les autres de le mettre en morceaux; pendant cinq minutes, pâle comme un cadavre, il demeura entre la vie et la mort. Le sentiment le plus généreux l'emporta, il fut sauvé.

Au même moment, tous les regards furent attirés dans une même direction.

Sur une insulte à lui faite par un autre sergent de ville, un capitaine de vétérans mit l'épée à la main, et attaqua l'homme de police. Celui-ci, de son côté, tira son épée du fourreau, et se défendit en rompant. Arrivé sur le trottoir, il se perdit dans l'épaisseur de la foule, où, cependant, on put suivre sa fuite par les imprécations qui s'élevaient sur son passage.

Le jeune homme blessé par le premier sergent de ville avait pu continuer sa route, appuyé aux bras de deux amis. Seulement, il avait ôté sa cravate, et le sang coulait, de sa blessure béante, sur sa chemise et sa redingote. Son ruban de juillet — je me rappelle que c'était un décoré de juillet — était devenu rouge comme un ruban de la Légion d'honneur.

A partir de ce moment, la conviction d'une rixe prochaine et sanglante passa dans l'esprit de tout le monde.

Tout, en effet, semblait crier aux armes: le roulement du tambour, les gémissements du tam-tam, ces balancements des drapeaux de tous les pays représentant tous la lutte incessante de la liberté contre la servitude, ces cris de plus en plus fréquents, et prenant, chaque fois, un caractère de menace plus distinct de: « Honneur au général Lamarque! » tout ce qui montait de la terre, tout ce qui descendait du ciel, tout ce qui se passait dans l'air, poussait les esprits à une exaltation pleine de dangers.

— Où nous mène-t-on? cria au milieu d'un groupe d'étudiants une voix épouvantée.

— A LA RÉPUBLIQUE! répondit une voix ferme et sonore, *et nous vous invitons à souper ce soir aux Tuileries avec nous!*

Une espèce de rugissement de joie accueillit cette invitation, qui rappelait, dans un sens opposé, celle de Léonidas aux Thermopyles, et je vis des hommes sans armes arracher les pieux qui servaient de tuteurs aux jeunes arbres qu'on venait de planter sur le boulevard, à la place des anciens, abattus le 28 juillet 1830.

D'autres brisaient les arbres eux-mêmes afin de s'en faire des massues.

Le 12e léger était, comme je l'ai dit, en bataille sur la place de la Bastille.

Un instant, on crut que c'était là qu'allait commencer la lutte; mais, tout à coup, un officier se détacha du front de bandière, et, s'avançant vers Etienne Arago, avec lequel je causais en ce moment, lui dit:

— Je suis républicain; j'ai des pistolets dans mes poches; vous pouvez compter sur nous.

Quelques artilleurs qui, ainsi que moi, avaient entendu ces paroles, crièrent:

— Vive la ligne!

Ce cri, poussé par nous, fut répété avec enthousiasme: on savait que nous n'eussions pas poussé sans raison un pareil cri.

La ligne y répondit par le cri presque unanime de: « Honneur au général Lamarque! »

Ces mots: « La ligne est pour nous, » répétés de rang en rang, parcoururent, comme le fluide électrique, le cortège dans toute sa longueur.

Au même moment, de grands cris retentirent.

— L'Ecole polytechnique!... vive l'Ecole! vive la République!

Ces cris étaient inspirés par la vue d'une soixantaine d'élèves qui accouraient, les habits en désordre, tête nue, deux ou trois ayant l'épée à la main. Consignés, ils avaient forcé la consigne, renversé le général Tholozé, qui avait voulu s'opposer à leur sortie, et ils venaient jeter dans l'insurrection leur nom populaire, et leur uniforme, noir encore de la poudre de juillet.

L'artillerie les reçut à bras ouverts; on savait que, si peu nombreux qu'ils fussent, c'était un puissant renfort.

Leur arrivée produisit un tel effet, que, spontanément, à leur vue, la musique qui précédait le corbillard entonna *la Marseillaise*. On ne saurait se faire une idée de l'enthousiasme avec lequel la foule accueillit cet air électrique, défendu depuis plus d'un an. Cinquante mille voix répétèrent en chœur: *Aux armes, citoyens!*

Ce fut sur ce chant que le cortège traversa la place de la Bastille, et parcourut le boulevard Bourdon, s'avançant entre le canal Saint-Martin et les greniers d'abondance.

A l'entrée du pont d'Austerlitz s'élevait une estrade; — c'était là que devaient être prononcés les discours d'adieu. Ces discours prononcés, le corps du général Lamarque continuerait sa route vers le département des Landes, où il devait être inhumé, tandis que le cortège rentrerait dans Paris.

Il était plus de trois heures de l'après-midi; je n'avais rien pris depuis la veille, que la tasse de chocolat de mon ami Hiraux: je tombais littéralement de fatigue. Les discours promettaient d'être longs et naturellement ennuyeux; je proposai à deux ou trois artilleurs de venir dîner aux *Gros Marronniers*. Ils acceptèrent.

— Y aura-t-il quelque chose? demandai-je à Bastide avant de m'éloigner.

— Je ne crois pas, dit-il en regardant autour de lui, et, pourtant, ne vous y fiez pas : il y a du 29 juillet dans l'air.

— En tout cas, je ne vais pas loin, lui dis-je.

Et je m'éloignai.

— Tu t'en vas? me dit Étienne Arago.

— Je reviens dans un quart d'heure.

— Presse-toi, si tu veux en être!

— Comment veux-tu que j'en sois? Je n'ai ni carabine ni cartouches.

Tout était sens dessus dessous ; aussi eûmes-nous grand' peine à nous faire servir.

Nous étions attelés après une matelote gigantesque, plat de résistance obligé d'un dîner à la Râpée, quand nous entendîmes une fusillade, mais si singulière, que nous ne doutâmes point que ce ne fût une décharge faite sur le cercueil en l'honneur de l'illustre mort.

— A la mémoire du général Lamarque ! dis-je en levant mon verre.



Le général Lamarque.

— Il fallait faire comme moi, mettre des pistolets dans tes poches.

Et il me montra, en effet, la crosse d'un pistolet qui sortait de sa poche.

— Diable ! fis-je, si je croyais qu'il y eût quelque chose, je me passerais de dîner.

— Oh ! s'il y a quelque chose, sois tranquille, cela durera assez longtemps pour que tu arrives avant le dessert.

C'était probable ; aussi nous éloignâmes-nous sans scrupule.

J'étais si faible, que je fus obligé de m'appuyer au bras de mes deux compagnons, et encore manquai-je de m'évanouir en entrant au restaurant.

On me fit boire de l'eau glacée, et je revins à moi.

Mes deux compagnons me firent raison.

Alors, on entendit quatre ou cinq coups de fusil isolés.

Oh ! oh ! dis-je, on dirait que voilà un autre air qui commence ! Il y a des notes de fusil de chasse là dedans.

Et je courus sur le quai, où je montai sur une borne. On ne pouvait rien distinguer, sinon qu'il se faisait un grand mouvement sur le pont d'Austerlitz.

— Payons vite, et allons voir ce que c'est que cette musique-là, dis-je à mes deux compagnons.

Nous jetâmes dix francs sur la table ; mais, comme la fusillade redoublait, nous ne demandâmes point notre reste, et nous nous mîmes à courir vers la barrière.

Le bruit de la fusillade m'avait rendu mes forces.

En arrivant à la barrière, nous la trouvâmes gardée par

des gens en blouse qui, en nous apercevant, crièrent : « Vivent les artilleurs ! »

Nous courûmes à eux.

— Qu'y a-t-il et que se passe-t-il donc ? demandâmes-nous.

— Il y a que l'on a tiré sur le peuple, que les artilleurs ont riposté, que le père Louis-Philippe est dans le troisième dessous, et que la République est proclamée. Vive la République !

Nous nous regardâmes.

Le triomphe nous paraissait bien complet pour le peu de temps qu'il avait mis à s'accomplir.

Maintenant, voici ce qui s'était passé réellement, et où l'on en était.

J'ai dit qu'au moment de notre départ, on allait commencer les discours.

Alors étaient montés sur l'estrade des porte-drapeaux de toutes les nations : Polonais, Italiens, Espagnols et Portugais, agitant au-dessus du catafalque leurs étendards de toutes couleurs, parmi lesquels on voyait flotter pour la première fois le drapeau de l'Union allemande, noir, rouge et or.

Le général la Fayette avait commencé par dire quelques paroles pieuses, calmes et sereines, comme le grand vieillard les prononçait ; puis étaient venus Mauguin, plus ardent, — Clausel, plus militaire ; puis le général portugais Saldanha.

Tandis que parlaient les orateurs, les jeunes gens allaient de groupe en groupe, semant différentes nouvelles. Les uns disaient : « On se bat à l'hôtel de ville ! » les autres : « Un général vient de se déclarer contre Louis-Philippe : » ceux-ci : « Les troupes sont soulevées ! » ceux-là : « On marche sur les Tuileries ! »

Personne ne croyait sérieusement à tous ces bruits et, cependant, ils échauffaient les esprits et remuaient les cœurs.

Notre batterie, après avoir traversé le boulevard, avait pris place près de l'estrade.

Là étaient réunis Etienne Arago, Guinard, Savary, correspondant par des signes avec Bastide et Thomas, qui étaient sur le boulevard Bourdon.

Au milieu du discours du général Saldanha, tout à coup l'attention semble distraite ; des cris, un mouvement, une rumeur attirent les yeux vers les boulevards.

Un homme vêtu de noir, grand, mince, pâle comme un fantôme, avec des moustaches noires, tenant à la main un drapeau rouge bordé de franges noires, monté sur un cheval qu'il manœuvre avec peine au milieu de la foule, agite son drapeau couleur de sang, sur lequel est écrit en lettres noires : LA LIBERTÉ OU LA MORT !

D'où venait cet homme ? L'instruction faite contre lui, ni le jugement prononcé ne l'ont dit. Tout ce que l'on a su, c'est qu'il se nommait Jean-Baptiste Peyron, et qu'il était des Basses-Alpes.

Il fut condamné à UN MOIS de prison.

Personne de nous ne le connaissait.

Etait-il mû, comme il l'a dit lui-même, par un sentiment d'exaltation touchant à la folie ? Etait-ce un agent provocateur ? Ce mystère n'a jamais été éclairci.

Mais, de quelque part qu'il vînt, quel que fût le motif qui l'animât, son apparition fut saluée par une unanime réprobation.

Le général Exelmans s'écria d'une voix qui domina toutes les voix :

— Pas de drapeau rouge ! c'est le drapeau de la Terreur ; nous ne voulons que le drapeau tricolore : c'est celui de la gloire et de la liberté.

Deux hommes alors s'élancèrent sur le général Exelmans, deux hommes inconnus toujours, et essayèrent de l'entraîner vers le canal.

Il se débarrassa d'eux, et rencontra le comte de Flahaut.

— Qu'y a-t-il à faire ? demanda le général Exelmans.

— Courir aux Tuileries, et prévenir le roi de ce qui se passe.

Et tous deux s'élancèrent vers les Tuileries.

En ce moment, des jeunes gens dételaient la voiture du général la Fayette, et la conduisaient vers l'hôtel de ville.

En même temps, et comme si ce mouvement eût été combiné avec l'apparition de l'homme au drapeau rouge, une colonne de dragons sortait de la caserne des Célestins.

C'était M. Gisquet qui avait envoyé cet ordre, lequel eût dû être donné par le général Pajol, commandant la première division militaire.

L'apparition des dragons, qui, cependant, n'avait d'abord rien d'hostile, puisqu'ils avaient les pistolets dans les fontes et les fusils aux porte-crosses, n'en produisit pas moins un certain mouvement sur le boulevard Bourdon.

Etienne Arago vit le mouvement, et, se penchant à l'oreille de Guinard :

— Je crois qu'il serait temps de commencer, dit-il.

— Commence ! répondit laconiquement Guinard.

Arago ne se le fit point répéter ; il s'élança à son tour sur l'estrade. Un étudiant avait succédé au général Saldanha ; il prend la place de l'étudiant et s'écrie :

— Assez de discours comme cela ! quelques mots doivent suffire, et, ces mots, les voici : C'est au cri de « Vive la République ! » que le général Lamarque a commencé sa carrière militaire, c'est au cri de « Vive la République ! » qu'il faut accompagner ses cendres. — Vive la République ! Qui m'aime me suive !

Pas un mot de l'allocution n'a été perdu ; à peine a-t-on vu un lieutenant d'artillerie prenant la parole, que tout le monde a fait silence. Puis le nom d'Arago, nom si populaire, a circulé tout bas au milieu d'un immense cri de « Vive la République ! »

Aux derniers mots de son discours, Arago s'est emparé d'un des drapeaux de l'estrade, et — le drapeau à la main, Guinard et Savary à ses côtés — il s'est élancé vers notre batterie.

Mais, dans le mouvement qui avait suivi l'allocution, la foule avait rompu les rangs des artilleurs ; de sorte que les trois chefs, suivis d'une trentaine d'hommes seulement, avaient disparu aux yeux de leurs autres compagnons.

En ce moment, quelques coups de feu retentissaient sur le boulevard Bourdon.

Suivons Arago, Guinard et Savary ; nous reviendrons tout à l'heure sur cet autre point de la lutte.

CCXLIII

LES ARTILLEURS — CARREL ET « LE NATIONAL ». — BARRICADES DU BOULEVARD BOURDON ET DE LA RUE DE MÉNILMONTANT. — LA VOITURE DU GÉNÉRAL LA FAYETTE. — UN MAUVAIS TIREUR DE MES AMIS. — DÉSESPOIR D'HAREL. — LES PISTOLETS DE « RICHARD ». — LES FEMMES SONT CONTRE NOUS ! — JE DISTRIBUE DES ARMES AUX INSURGÉS. — CHANGEMENT D'UNIFORME. — RÉUNION CHEZ LAFFITTE. — MARCHE DE L'INSURRECTION. — M. THIERS. — BARRICADE SAINT-MERRI. — JEANNE. — ROSSIGNOL. — BARRICADE DU PASSAGE DU SAUMON. — MATINÉE DU 6 JUIN.

Le groupe d'artilleurs que guidaient les trois chefs que nous venons de nommer descendait au pas de course, et en criant : « Vive la République ! » la rive droite du canal. Devant lui, les uns fuyaient ; autour de lui, les autres se groupaient ; c'était un effroyable tumulte.

A la place de la Bastille, on retrouva le 12e léger ; d'après ce qu'avait dit l'officier, on était sûr de lui. Aussi les soldats laissèrent-ils passer les artilleurs. Le chef de bataillon les salua et les approuva de la tête.

Au boulevard Saint-Antoine, un cuirassier dont j'ai oublié le nom se joignit aux artilleurs. — Il y eut le cuirassier du 5 juin, comme il y eut le pompier du 15 mai !

Arrivé devant le poste du boulevard, au coin de la rue de Ménilmontant, le cuirassier, le sabre à la main, s'élança sur le corps de garde ; le peuple le suivit. En un instant, le poste fut pris, et les soldats furent désarmés.

On continuait de suivre les boulevards aux cris de « Vive la République ! » cris qui, presque partout, étaient accueillis par des bravos.

A la hauteur de la rue de Lancry, on rencontra Carrel à cheval. Il venait, comme un général, s'assurer de l'état des choses.

— Avez-vous un régiment avec vous ? demanda-t-il.

— Nous les avons tous ! lui cria-t-on.

— C'est trop ; je n'en veux qu'un seul, dit-il en riant.

Et il reprit au galop le chemin de la Bastille.

Les artilleurs prirent la rue Bourbon-Villeneuve. A leur vue, le poste de la Banque courut aux fusils, mais, au grand étonnement des insurgés, leur présenta les armes.

On ne pouvait, cependant, traverser ainsi tout Paris ; on était à quelques pas du Vaudeville, on y déposa le drapeau ; on mangea rapidement un morceau, et l'on courut au *National*, rue du Croissant.

Les républicains y affluaient, et, au milieu des républicains, des hommes d'une opinion intermédiaire, comme Hippolyte Royer-Collard, par exemple.

Carrel arriva sur ces entrefaites ; on attendait son opinion avec impatience.

— Je n'ai pas grande confiance dans la barricade, dit-il ; nous avons réussi en 1830, c'est un accident. Que ceux qui sont d'un autre avis que moi remuent les pavés, je ne les y engage pas, je ne les désapprouve pas ; seulement, en sauvant *le National*, et en l'empêchant de se compromettre comme journal, je leur garde un bouclier pour le lendemain. Croyez qu'il y a plus de courage à dire à mes amis ce que je leur dis, qu'à essayer avec eux ce qu'ils vont entreprendre.

Comme Carrel prononçait ces quelques mots, Thomas arrivait du boulevard Bourdon.

— Nous n'avons rien à faire ici, dit Thomas ; allons nous-en !

A l'instant même, les ardents sortirent du *National*, et l'on s'en alla tenir conseil chez Ambert, rue Godot-de-Mauroi.

Voici ce qui s'était passé au boulevard Bourdon, d'où arrivait Thomas :

Comme nous l'avons dit, les dragons étaient sortis de la caserne des Célestins, et après s'être avancés rapidement, s'étaient arrêtés à deux cents pas du pont. La multitude toute frémissante leur faisait face. De la multitude sortit en ce moment la voiture du général la Fayette, traînée par les jeunes gens.

Ceux qui marchaient devant, criaient : « Place à la Fayette ! »

Les dragons ouvrirent leurs rangs, et laissèrent passer le général, les jeunes gens et la voiture.

A peine le général était-il passé, que plusieurs coups de fusil retentirent.

Qui tira ces coups de fusil? C'est ce qu'il fut impossible de constater, c'est ce que nous ignorons nous-même. — C'est la question éternelle que refait l'histoire, sans que la vérité y réponde jamais ; c'est l'énigme du 10 août, c'est l'énigme du 5 juin, l'énigme du 24 février.

En un instant, les dragons furent écrasés de pierres ; des enfants se glissèrent jusque sous le ventre des chevaux, éventrant les animaux sous les hommes.

La conduite des dragons et de leur commandant, M. Dessolier, fut admirable : ils supportèrent tout sans charger ni faire feu.

L'attaque devait venir d'un autre côté.

Un sous-officier était parti au galop, pour prévenir le colonel, resté aux Célestins. Ce sous-officier fit son rapport ; le colonel résolut non seulement de dégager ses soldats en faisant une diversion, mais encore de prendre les insurgés entre deux feux. Il sortit à la tête d'un second détachement, et, trompettes en tête, déboucha par la place de l'Arsenal. Mais à peine avait-il fait cent pas, qu'une décharge de mousqueterie éclata, et que deux dragons tombèrent.

Alors, les dragons prirent le galop, et vinrent, pour se venger de la fusillade essuyée, charger la foule du boulevard Bourdon.

Une seconde décharge partit, et le commandant Cholet tomba mort.

Puis le cri « Aux armes ! » retentit.

Bastide et Thomas étaient à l'extrémité opposée du boulevard Bourdon. Ils n'avaient point attaqué ; mais, au contraire, ils étaient attaqués. Ils résolurent de ne point reculer d'un pas.

En quelques minutes, une barricade fut improvisée.

Elle était défendue par trois chefs principaux : Bastide, Thomas, Séchan. Une douzaine d'élèves de l'Ecole polytechnique, une vingtaine d'artilleurs et autant d'hommes du peuple s'étaient réunis à eux.

Comme s'il n'eût pas eu assez de sa grande taille pour courir un danger double des autres, Thomas monta sur la barricade ; Séchan le prit par derrière, à bras-le-corps, et le força de descendre.

On tenait ferme.

Le feu partait à la fois de l'Arsenal, du pavillon de Sully et du grenier d'abondance.

Le colonel des dragons avait eu son cheval tué sous lui ; le lieutenant était blessé à mort. Une balle venait d'atteindre le capitaine Briqueville.

L'ordre de la retraite fut donné aux dragons, qui se replièrent sur les rues de la Cerisaie et du Petit-Musc.

La barricade était dégagée ; il était inutile de continuer la lutte à l'extrémité de Paris ; c'était au cœur qu'il fallait allumer l'incendie. Thomas, Bastide et Séchan se jettent sur le boulevard Contrescarpe, et rentrent dans Paris en criant : « Aux armes ! »

Thomas court prendre langue au *National*. Bastide, Séchan, Dussart, Pescheux d'Herbinville élèvent une barricade à l'entrée de la rue de Ménilmontant, où Bastide et Thomas avaient leur maison, et tenaient un chantier de bois à brûler.

Pendant ce temps, des étudiants, des élèves de l'Ecole, des gens du peuple se sont emparés du corbillard. Les cris « Au Panthéon ! » se font entendre.

— Oui ! oui ! au Panthéon ! répètent toutes les voix.

Et le catafalque est traîné du côté du Panthéon.

La cavalerie municipale barrait le passage. On l'attaque elle résiste, mais elle est repoussée dans la direction de la barrière d'Enfer.

Deux escadrons de carabiniers viennent à son aide, et, grâce à ce secours, elle reste maîtresse du convoi.

Les insurgés se dispersent dans le faubourg Saint-Germain en criant : « Aux armes ! »

Paris est en feu, de la barrière d'Enfer à la rue de Ménilmontant.

Cependant, les jeunes gens qui ont dételé les chevaux de la Fayette, et qui traînent sa voiture, entendent les coups de feu, les cris « Aux armes ! » et la fusillade qui gagnent de tous les côtés. Ils s'ennuient de rester inactifs. Celui qui est monté sur le siège de derrière se penche alors vers celui qui est sur le siége de devant.

— Une idée ! dit-il.

— Laquelle ?

Si nous jetions le général la Fayette à la rivière, et si nous disions que c'est Louis-Philippe qui l'a fait noyer ? ..

Les jeunes gens se mirent à rire.

Par bonheur, ce n'était qu'une plaisanterie.

Le soir même, chez Laffitte, le digne vieillard me racontait l'anecdote.

— Eh ! eh ! disait-il, au bout du compte, l'idée n'était pas mauvaise, et je ne sais pas si j'aurais eu le courage de m'y opposer, dans le cas où ils eussent tenté de la mettre à exécution.

Voilà donc où en était Paris quand nous nous présentâmes à la barrière de Bercy, et quand les hommes du peuple en sentinelle nous annoncèrent que Louis-Philippe était dans le troisième dessous, et la République proclamée.

Nous suivîmes en toute hâte le boulevard Contrescarpe. A la place de la Bastille, nous trouvâmes le 12e léger, qui nous laissa passer.

Les boulevards étaient à peu près déserts.

En arrivant à la rue de Ménilmontant, je vis une barricade ; elle était gardée par un seul artilleur. Je m'approchai et je reconnus Séchan, la carabine à l'épaule, — cette même carabine dont j'ai déjà parlé, à propos de la fameuse nuit du Louvre.

Je m'arrêtai ; je ne savais rien de positif : je lui demandai des nouvelles, et le priai de m'expliquer pourquoi il était seul.

Les autres mouraient de faim, et mangeaient un morceau au chantier de Bastide. Au premier coup de feu, ils devaient accourir.

Je sus par Séchan ce qui s'était passé au boulevard Bourdon, et je continuai mon chemin.

Mes deux compagnons de route se jetèrent dans la rue de Bondy ; je suivis le boulevard.

A la hauteur de la rue et du faubourg Saint-Martin, le boulevard était coupé en travers par un détachement de la ligne ; les hommes étaient postés sur trois rangs.

Je me demandai comment j'allais, seul, avec mon uniforme hostile, traverser cette triple ligne, lorsque mon regard, en plongeant dans les rangs, y découvrit un de mes anciens camarades de batterie.

Il est vrai que j'avais failli avoir un duel avec lui à cette époque, pour différence d'opinion.

Il était vêtu d'une veste ronde, d'un bonnet de police, et d'un de ces pantalons à boutons qu'on appelle des charivaris. Il avait à la main un fusil à deux coups, et s'était joint à la troupe en amateur.

Cette reconnaissance faite, je crus pouvoir être tranquille.

Je continuai d'avancer en faisant signe de la main.

Lui abaissa son fusil.

Je crus qu'il m'avait reconnu et plaisantait, ou voulait me faire peur ; j'avançai toujours.

Tout à coup, il disparut dans un nuage de feu et de fumée, et une balle siffla à mes oreilles.

Je vis que c'était sérieux.

J'étais à la hauteur du café de la Porte-Saint-Martin. Je voulus me jeter dans le passage du théâtre : le passage était fermé. J'enfonçai la porte du théâtre d'un coup de pied.

La quatrième ou cinquième représentation de *la Tour de Nesle* était affichée.

Je courus vers le magasin d'accessoires.

Sur le théâtre, je rencontrai Harel. Il s'arrachait les cheveux en voyant son succès interrompu.

Comme il s'aperçut que je me détournais de lui :

— Où allez-vous ? me demanda-t-il.

— Au magasin d'accessoires.

— Qu'allez-vous y faire ?

— Vous avez bien un fusil ?

— Pardieu ! j'en ai un cent ! Vous savez bien que nous venons de jouer... c'est-à-dire pas moi, malheureusement, mais Crosnier... *Napoléon à Schœnbrunn*.

— Eh bien, je veux un fusil.

— Pour quoi faire ?

— Pour renvoyer à un de mes amis une balle qu'il vient de m'envoyer. Seulement, j'espère être plus adroit que lui.

— Oh ! mon ami ! s'écria Harel, vous allez faire brûler le théâtre !

Et il se mit en travers de la porte des accessoires.

— Pardon, cher ami, lui dis-je, je renonce aux fusils, puisqu'ils sont à vous ; mais rendez-moi les pistolets que j'ai prêtés pour la seconde représentation de *Richard* : non seulement ce sont des pistolets de prix, mais encore c'est un cadeau.

— Cachez les pistolets ! cria Harel au garçon d'accessoires.

— Mais, mon cher ami, ces pistolets sont à moi.

— Cachez-les !

On les cacha si bien, que je ne les revis jamais.

Furieux, je montai au deuxième étage.

Par les petites fenêtres du théâtre formant un carré long, je pouvais voir tout ce qui se passait sur le boulevard.

Les soldats étaient toujours à leur poste, et mon ami — l'homme au fusil à deux coups, au bonnet de police, au charivari, — était toujours avec eux.

J'enrageais de ne pas avoir la moindre sarbacane.

Pendant que je regardais par cette ouverture, si étroite, qu'elle me permettait de voir sans être vu, un fait d'une grande signification s'accomplit en face du théâtre.

Un dragon accourait à toute bride, apportant un ordre.

Un enfant embusqué derrière un arbre du boulevard l'attendait, une pierre à la main.

Au moment où le dragon passait, l'enfant lança la pierre, qui rebondit sur le casque.

Le dragon chancela, mais ne s'arrêta point à poursuivre l'enfant, et continua son chemin au grand galop.

Mais une femme — la mère de l'enfant probablement — était sortie, était venue à pas de loup derrière lui, et, après l'avoir saisi au collet, lui donnait une effroyable rincée.

Je baissai la tête.

— Les femmes n'en sont point, cette fois-ci, dis-je ; nous sommes perdus !

En ce moment, j'entendis Harel qui m'appelait d'une voix lamentable.

Je descendis. Par la porte que j'avais enfoncée pour pénétrer dans le théâtre, une vingtaine d'hommes venaient d'entrer, demandant des armes. Eux aussi se souvenaient de *Napoléon à Schœnbrunn*.

Harel voyait déjà son théâtre pillé de fond en comble, et m'appelait à son secours, comptant sur mon nom, déjà populaire, et sur mon uniforme d'artilleur.

J'allai au-devant du flot, qui s'arrêta en m'apercevant.

— Mes amis, leur dis-je, vous êtes d'honnêtes gens !

L'un d'eux me reconnut.

— Tiens, dit-il, c'est M. Dumas, le commissaire de l'artillerie.

— Justement ; vous voyez bien que nous pouvons nous entendre.

— Eh oui ! puisque vous êtes des nôtres.

— Alors, écoutez-moi, je vous en prie.

— Ecoutons.

— Vous ne voulez pas la ruine d'un homme qui partage vos opinions, d'un proscrit de 1815, d'un préfet de l'Empire ?

— Non, nous voulons seulement des armes.

— Eh bien, M. Harel, le directeur, a été préfet des Cent-Jours, et exilé par les Bourbons en 1815.

— Vive M. Harel, alors !... Qu'il nous donne ses fusils, et se mette à notre tête.

— Un directeur de théâtre n'est pas maître de ses opinions ; il dépend du gouvernement.

— Qu'il nous laisse prendre ses fusils ; nous ne lui en demandons pas davantage.

— Un peu de patience ! nous allons les avoir ; mais c'est moi qui vais vous les donner.

— Bravo !

— Combien êtes-vous ?

— Une vingtaine.

— Harel ! faites apporter vingt fusils, mon ami.

Puis, me retournant vers ces braves gens :

— Vous comprenez bien ceci : ces fusils, c'est moi M. Alexandre Dumas, qui vous les prête ; ceux qui seront tués, je n'ai rien à leur réclamer ; mais ceux qui survivront rapporteront leurs armes. C'est dit ?

— Parole d'honneur !

— Voilà vingt fusils.

— Merci !

— Ce n'est pas tout : vous allez écrire sur les portes : *Armes données !*

— Qui est-ce qui a de la craie ?

J'appelai le chef machiniste.

— Darnault, un morceau de craie !

— Voilà.

— Allez écrire ! dis-je à mes hommes.

Et l'un d'eux, le fusil à la main, à la vue du détachement de la ligne, alla écrire sur les trois portes du théâtre : *Armes données*, et il signa

Puis les vingt hommes échangèrent avec moi vingt poignées de main, et partirent en criant : « Vive la République ! » et en brandissant leurs fusils.

— Maintenant, dis-je à Darnault, barricadez la porte.

— Ma foi, dit Harel, le théâtre est à vous à partir de ce moment, mon cher ami, et vous pouvez y faire ce qu'il vous plaira : vous l'avez sauvé !

— Allons voir Georges, et lui annoncer qu'elle est sauvée en même temps que le théâtre.

Nous montâmes ; Georges mourait de peur.

En me voyant entrer en artilleur, elle jeta les hauts cris.

— Est-ce que vous allez vous en aller dans ce costume-là ? demanda-t-elle.

— Parbleu !

— Mais vous serez tué avant d'être au faubourg Poissonnière.

— Quant à cela, c'est bien possible... et, si mon ami G. de B... ne tirait pas si mal, ce serait déjà fait.

— Harel, prête-lui des habits.

— Ah ! oui, pourquoi pas Tom ?

— Mais envoyez-en chercher chez vous, au moins ; je ne vous laisse pas partir avec ce malheureux uniforme.

— Eh bien, voyons !

Harel appela Darnault.

— Darnault, avez-vous là un de vos hommes ?

— Oui, je crois, dit Darnault : il y a Guérin.

— Envoyez-le chercher des habits chez Dumas.

— Donnez-moi un mot, me dit Darnault.

— Prêtez-moi votre crayon.

J'écrivis sur un chiffon de papier quelques lignes au crayon.

Un quart d'heure après, Guérin était de retour sans accident.

Au reste, le chemin était parfaitement libre.

Je m'habillai rapidement en bourgeois ; je confiai mon uniforme à Darnault, — ne voulant pas le confier à Georges, qui l'eût certainement fait brûler, — et, par le faubourg Saint-Martin, le passage de l'Industrie, la rue d'Enghien, la rue Bergère, je gagnai l'hôtel de M. Laffitte.

J'y arrivai vers sept heures du soir.

La Fayette y arrivait par le boulevard.

Ce fut là qu'il me raconta l'anecdote de la rivière.

Nous entrâmes ensemble chez Laffitte, où je n'étais pas entré depuis le mois de juillet 1830.

Voici quelles étaient les nouvelles arrivant, de tous les côtés de Paris, à ce centre de l'opposition, sinon de l'insurrection.

Sur la rive gauche, on était maître de la caserne des vétérans ; la poudrière des Deux-Moulins était emportée ; le poste de la place Maubert, qui avait refusé de rendre ses armes, était tué ou pris ; on se battait aux alentours de Sainte-Pélagie ; toute la ligne des barrières appartenait aux républicains.

Sur la rive droite, on était maître de l'Arsenal, du poste de la Galiote, de celui du Château-d'Eau, de la mairie du huitième arrondissement ; les républicains dominaient le Marais ; la fabrique d'armes de Popincourt, enlevée d'assaut, leur avait livré douze cents fusils ; ils étaient arrivés à la place des Victoires, et se préparaient à attaquer la Banque et l'hôtel des postes.

Mais où l'insurrection s'était concentrée, le quartier qu'elle s'occupait de transformer en forteresse inabordable, c'était la rue Saint-Martin et les rues voisines.

La troupe, encore toute troublée des événements de 1830, ignorait pour qui elle devait se décider ; tiendrait-elle pour le gouvernement ? tournerait-elle au peuple ?

1830 lui traçait ce dernier chemin.

Quant à la garde nationale, l'apparition de l'homme au drapeau rouge l'avait consternée, elle ne voyait, dans l'insurrection du 5 juin, et dans les cris de « Vive la République ! » qu'un retour vers la Terreur ; elle se réunissait plutôt pour se défendre que pour attaquer, et l'on racontait qu'un bataillon tout entier, massé sur le pont Notre-Dame, s'était ouvert pour laisser passer huit insurgés.

Aussi le gouvernement, comprenant que la troupe ne ferait rien que de concert avec la garde nationale, avait-il concentré aux mains du maréchal Lobau la direction de toutes les forces militaires de la capitale.

Ce fut au moment où toutes ces nouvelles se croisaient que nous entrâmes dans le salon de M. Laffitte.

La vue du général la Fayette fit pousser un cri. On se leva et l'on alla au-devant de lui.

— Eh bien, général, lui cria-t-on de toutes parts, que faites-vous ?

— Messieurs, dit-il, de braves jeunes gens sont venus chez moi, et en ont appelé à mon patriotisme.

— Que leur avez-vous répondu ?

— Je leur ai répondu : « Mes enfants, plus un drapeau est troué, plus il est glorieux ! trouvez-moi un endroit où l'on puisse mettre une chaise, et je m'y ferai tuer. »

Les députés réunis chez Laffitte se regardèrent.

— Eh bien, messieurs, leur dit Laffitte avec ce doux sou

rire qui ne le quittait pas, même dans les plus grands dangers, qu'en dites-vous?

— Que fait le maréchal Clausel? demanda une voix.

— Je puis vous le dire, répondit Savary, qui venait d'entrer, et qui avait entendu la question ; je sors de chez lui.

— Ah !

— Je l'ai pressé de se joindre à nous, et il m'a répondu : « Je me joins à vous, si vous êtes sûrs d'un régiment. — Eh ! monsieur, lui ai-je dit, si nous avions un régiment, nous n'aurions pas besoin de vous ! » Sur quoi, je l'ai quitté.

— Messieurs, dit Laffitte, si nous nous jetons dans l'insurrection, il n'y a pas de temps à perdre ; il faut à l'instant même proclamer la déchéance du roi, nommer un gouvernement provisoire, et que Paris se réveille demain avec une proclamation sur toutes les murailles. — La signerez-vous, général? continua Laffitte en s'adressant à la Fayette.

— Oui, répondit simplement la Fayette.

— Moi aussi, dit Laffitte ; il nous faut un troisième.

Le général et le banquier regardèrent autour d'eux : personne ne s'offrit.

— Ah ! si Arago était là ! dit Laffitte.

— Vous savez que vous pouvez compter sur lui, hasardai-je ; il ne vous reniera point : je quitte son frère, qui est jusqu'au cou dans l'insurrection.

— Nous pouvons jouer notre tête, dit Laffitte, non celle de nos amis.

— N'a-t-on pas fait cela en 1830 pour le comte de Choiseul?

— Oui ; mais la situation est plus grave qu'en 1830.

— Elle est la même, hasardai-je.

— Pardon ! en 1830, nous avions le duc d'Orléans avec nous.

— Derrière nous !

— Enfin, il y était, et la preuve, c'est qu'aujourd'hui il est roi.

— S'il est roi, le général la Fayette se rappellera que ce n'est pas notre faute.

— Oui, c'est dans les jeunes têtes qu'était la sagesse !

Je vis qu'il n'y avait rien à faire de ce côté, et que la nuit se passerait à discuter.

Je sortis ; cela m'était d'autant plus facile que j'étais un personnage fort peu important, et que, probablement, personne ne remarqua mon absence.

Mon intention était d'aller, soit au *National*, soit chez Ambert ; mais, arrivé au boulevard, j'appris qu'on se battait rue du Croissant.

Je n'avais pas d'arme. Puis à peine pouvais-je me tenir debout, j'étais brûlé par la fièvre. Je pris un cabriolet, et me fis conduire chez moi.

Je m'évanouis en montant l'escalier, et l'on me retrouva sans connaissance entre le premier et le second étage.

Pendant que l'on me retrouvait dans mon escalier, que l'on me déshabillait, que l'on me couchait, l'insurrection allait son train.

Suivons-la jusque derrière la barricade de la rue Saint-Merri.

Nous avons laissé Séchan gardant seul la barricade de la rue de Ménilmontant. Aussitôt le repas fini, ses compagnons étaient venus le rejoindre.

A neuf heures du soir, ils n'avaient pas encore été inquiétés. Les postes les plus avancés de la troupe ne dépassaient pas la rue de Cléry.

C'est qu'il y avait grande préoccupation à l'état-major, où s'étaient réunis un certain nombre de généraux et de ministres.

Le maréchal Soult se trouvait, par son âge et son expérience, président naturel de cette réunion. Mais peut-être était-il le plus indécis de tous. Il se rappelait le 29 juillet 1830, et l'anathème attaché au nom du duc de Raguse.

Un général proposa de donner aux troupes l'ordre de la retraite, de les masser sur le Champ de Mars, et, du Champ de Mars, de rentrer l'épée à la main dans Paris.

Peut-être cette opinion, si étrange qu'elle fût en stratégie, allait être adoptée, quand le préfet de police, M. Gisquet, s'y opposa de toute sa force.

La collision, on se le rappelle, s'était engagée sur un ordre de lui donné aux dragons, et, pendant les trois jours que dura la lutte, il fut plus ardent au combat et plus téméraire aux résolutions extrêmes que les plus hardis généraux.

La discussion se prolongeait lorsqu'il eût fallu agir ; le danger prenait de formidables proportions : les insurgés avaient enlevé successivement, sur la garde municipale, repoussée avec de grandes pertes, les postes de la Bastille, de la Lingerie, des Blancs-Manteaux et du marché Saint-Martin.

A huit heures du soir, la nouvelle arrivait à l'état-major qu'ils venaient de construire une barricade près du petit pont de l'Hôtel-Dieu ; que la garde municipale, forcée de battre en retraite, leur avait abandonné le quai aux Fleurs ; qu'ils enveloppaient de toutes parts la préfecture de police.

Alors, on expédia des ordres pour rappeler les troupes dans la ville ; un bataillon du 12e léger partait de Saint-Denis en même temps que le 14e accourait de Courbevoie.

La batterie de l'Ecole militaire avait été appelée sur le Carrousel.

Un bataillon du 3e léger et un détachement de la 6e légion éclairaient le boulevard de la Madeleine ; à la porte Saint-Martin, deux escadrons de carabiniers stationnaient en face du théâtre, et le général Schramm s'était établi avec quatre compagnies à la hauteur de l'Ambigu.

A six heures du soir seulement, et après des charges réitérées, les dragons étaient parvenus à se rendre maîtres de la place des Victoires, et ce fut en présence de M. de Lemet, et en passant au milieu d'une double haie de garde nationale que partirent les courriers.

Vers neuf heures un quart du soir, Etienne Arago commandait, en uniforme de lieutenant d'artillerie, une patrouille grise d'une vingtaine d'hommes parfaitement armés et au nombre desquels étaient Berrard (de Rennes) fils, Thomas et Ambert ; il faisait sa jonction avec Bastide, Dussart, Pescheux, d'Herbinville et Séchan.

La barricade derrière laquelle j'avais vu Séchan, seul avec sa carabine, comptait alors quarante défenseurs, à peu près

On passa la nuit à se fortifier.

Vers la même heure, M. Thiers était arrivé à l'état-major. Il avait vu le feu de près : le hasard avait fait qu'il dînait, ce jour-là, au *Rocher de Cancale* avec Mignet et d'Haubersaert ; ils avaient un instant été enveloppés par les insurgés, qui se concentraient dans les environs du cloître Saint-Merri et étaient loin de se douter qu'ils eussent si près d'eux trois des plus chauds partisans de Louis-Philippe.

M. Thiers avait tant raconté de batailles dans son *Histoire de la Révolution*, qu'il était un peu général. Arrivé à la place du Carrousel, il se fit un état-major de MM de Béranger, de Kératry, Madier de Montjau, Voisin de Gartempe, qui se trouvaient là, et distribua des cartouches, tout en faisant dire aux députés de bonne volonté de venir le rejoindre où il était.

Neuf seulement se rendirent à l'invitation (1).

On savait que le roi devait venir, et on l'attendait avec une grande impatience. A l'air de son visage, on saurait ce qu'il devait faire.

Le roi arriva, calme et même souriant.

Le roi, nous l'avons dit à propos de la façon dont il s'empara du trône, n'avait aucune audace, mais il avait un grand courage.

Ce fut alors seulement que la défense s'organisa

L'insurrection campait, en réalité, au cœur de Paris.

La rue Saint-Martin était occupée par deux barricades, l'une au nord, à la hauteur de la rue Maubuée, l'autre au midi, puissamment fortifiée, presque imprenable, à la hauteur de la rue Saint-Merri.

Dans l'espace compris entre ces deux barricades, une maison avait été choisie par les insurgés pour servir à la fois de forteresse, de quartier général et d'ambulance. C'était la maison n° 30.

La position avait été choisie par un stratégiste presque aussi habile que M. Thiers.

Elle faisait face à la rue Aubry-le-Boucher : — par conséquent, si on l'abordait par cette rue, on tombait sous le feu de quatre étages ; si on l'attaquait à revers, on avait affaire aux hommes des barricades.

Un décoré de juillet nommé Jeanne, qui se fit une double célébrité par son courage dans le combat, par sa fermeté devant les juges, commandait ce poste dangereux.

Deux ou trois vieux soldats coulaient des balles avec du plomb arraché aux gouttières.

Des enfants allaient déchirer des affiches le long des murailles, et les rapportaient pour faire des bourres. — Nous publierons dans toute sa naïveté le récit d'un de ces enfants.

Tout à coup, on vient annoncer aux républicains, dont la moitié était sans armes, que, dans la cour de cette même maison n° 30, se trouvait une boutique d'armurier.

C'était une nouvelle miraculeuse.

La boutique fut ouverte, et, sans désordre, sans confusion, tout ce qu'il y avait de fusils fut distribué, tout ce qu'il y avait de poudre fut fractionné en mesure égale.

La distribution venait d'être faite lorsque retentirent plusieurs coups de fusil, et le cri : « Aux armes ! »

Voici ce qui était arrivé :

Une colonne de gardes nationaux qui reconnaissait la rue Saint-Martin était venue donner dans la barricade.

— Qui vive? cria la sentinelle.

— Amis ! s'empressa de répondre le commandant de la colonne.

— Etes-vous républicains?

— Oui, et nous venons à votre aide.

(1) Louis Blanc, *Histoire de Dix Ans*.

— Vive la République! crièrent alors en chœur les défenseurs de la barricade.

Un des chefs, nommé Rossignol, ne put résister au bonheur de serrer avant les autres la main à des coreligionnaires; il sauta par-dessus la barricade, et s'avança vers les gardes nationaux en criant:

— Soyez les bienvenus!

Mais à l'instant même un cri partit des rangs de la garde nationale:

— Ah! brigands! nous vous tenons enfin.

— Feu, mes amis! cria Rossignol, ce sont des philippistes.

Et une décharge partit de l'intérieur de la barricade, et tua cinq hommes à la garde nationale.

C'était le pendant de: « A moi d'Auvergne! c'est l'ennemi. » Seulement, plus heureux que le chevalier d'Assas, Rossignol, à travers une grêle de balles, rentra sain et sauf dans la barricade (1).

Après une lutte terrible, après être revenue trois fois à la charge, la garde nationale fut repoussée.

Et vieillards qui avaient quitté leurs moules à balles, enfants qui avaient cessé de faire des bourres pour prendre les armes, déposèrent leurs fusils, et se remirent à la besogne.

Un enfant de douze ans avait été blessé à la tête par la première décharge; Jeanne, ni comme chef, ni comme ami, ne put obtenir de lui qu'il quittât la barricade.

Les gardes nationaux s'éloignèrent, abandonnant leurs morts et leurs blessés: mais, aussitôt le champ de bataille libre, Jeanne et ses hommes franchirent la barricade, et allèrent ramasser les blessés, qu'ils portèrent à leurs ambulances.

Un élève en chirurgie, qui faisait partie des insurgés, les pansa, aidé de deux femmes.

A quelques centaines de pas de la barricade de la rue Saint-Merri s'élevait la barricade du passage du Saumon, qui échelonnait ses sentinelles tout le long de la rue Montmartre.

A huit heures du soir, le maréchal Lobau donna l'ordre de l'emporter à quelque prix que ce fût; il voulait que, le lendemain, au point du jour, la rue Montmartre fût libre.

On combattit toute la nuit.

Ceux qui gardaient la barricade firent ce serment sur le corps d'un des leurs qui tomba: « On nous sortirons vainqueurs, ou l'on nous emportera morts! »

Un café, qui n'existe plus aujourd'hui, servait d'ambulance, au rez-de-chaussée et à l'entresol, tandis que, des fenêtres du premier et du deuxième étage, pleuvaient de temps en temps, dans un drap étendu, des cartouches jetées par des mains inconnues

Les défenseurs de la barricade n'étaient que vingt.

Quand, après un combat qui avait duré neuf heures, les soldats franchirent enfin la barricade, ils trouvèrent huit morts couchés sur les pavés, sept blessés, hors de combat, couchés sur des lits au rez-de-chaussée du café, un élève de l'Ecole polytechnique expirant sur le billard

Les quatre autres insurgés étaient parvenus à s'échapper.

Le 6 au matin, l'insurrection était refoulée et concentrée dans deux quartiers: sur la place de la Bastille et à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et dans les rues Saint-Martin, Saint-Merri, Aubry-le-Boucher, Planche-Mibray et des Arcis.

Pour emporter ces derniers postes, le gouvernement réunissait tous ses efforts.

Dès le lendemain, la place de la Concorde était encombrée d'artillerie: deux bataillons accouraient de Saint-Cloud, et trois régiments de cavalerie entraient à Paris, venant de Versailles et traînant des canons.

Quant à la barricade de la rue de Ménilmontant, elle tint jusqu'au jour; mais, trop découverte de tous côtés, elle ne put tenir plus longtemps: ceux qui la gardaient se réfugièrent chez Bastide et Thomas, et s'échappèrent par une petite fenêtre donnant sur une ruelle.

A quatre heures du matin, au reste, le bruit courait que tout était apaisé.

Après une nuit fiévreuse, je m'étais levé pour aller aux nouvelles; mais, ne pouvant marcher, j'avais pris une voiture

Je me fis conduire rue des Pyramides. J'espérais y voir Arago, et avoir par lui des nouvelles.

Ni lui ni Bernard (de Rennes) fils n'étaient rentrés; M. Bernard (de Rennes) et ses deux charmantes filles — que je n'ai pas revues depuis ce jour-là, je crois, — étaient fort inquiets; mais, pendant que j'étais là, un coup de sonnette vigoureusement accentué retentit.

Ce coup de sonnette annonçait certainement quelque nouvelle, bonne ou mauvaise.

On courut à la porte, et ce ne fut qu'un cri de joie. Le père avait retrouvé son fils, les sœurs revoyaient leur frère.

Je laissai toute cette excellente famille caressant son enfant prodigue, et je montai chez Arago.

(1) Noël Parfait, *Épisodes des 5 et 6 juin 1832.*

Il quittait son costume d'artilleur.

— Derrière quelle barricade as-tu donc passé la nuit? me demanda-t-il en me voyant pâle comme un mort.

— Dans mon lit, malheureusement... Et toi?

Il me raconta l'histoire de la barricade de la rue de Ménilmontant

— Voilà tout ce que tu sais? demandai-je.

— Que veux-tu que je sache? Je quitte mon fusil... Mais viens avec moi au *National*, nous aurons des nouvelles.

Nous descendîmes. Sur l'escalier, nous rencontrâmes Charles Teste, qui se rendait chez Bernard (de Rennes).

— Ah! te voilà, déserteur! dit-il à Arago.

— Comment, déserteur? s'écria celui-ci. Je viens de me battre.

— C'est bien comme cela que je l'entends; mais sache qu'il y a plusieurs manières de déserter: tu étais *maire;* ta place était, non derrière une barricade, mais à ta permanence; quand on est tête, il ne faut pas se faire bras... Parbleu! moi aussi, j'aurais voulu prendre un fusil, ce n'est pas bien malin; mais je me suis dit: « Halte-là, Charles! tu es tête, ne te fais pas bras! »

Pour qui connaissait Charles Teste, l'homme était tout entier dans les quelques mots qu'il venait de prononcer, ou plutôt dans un seul mot: le devoir.

Nous arrivâmes au *National*; on avait grand'peine à pénétrer dans les bureaux: ils étaient encombrés.

Là, nous apprîmes la dispersion de la barricade du Saumon; mais, en même temps, nous sûmes que la rue Saint-Merri tenait encore.

En ce moment, de Latouche entra consterné.

— Tout est fini! dit-il.

— Comment, tout?

— Oui, tout.

— En viens-tu?

— Non, mais je rencontre à l'instant même quelqu'un qui en vient.

— Bon! dit Arago, il y a encore de l'espoir alors... Qui vient avec moi?

J'en mourais d'envie, mais à peine pouvais-je marcher: un excellent garçon, ami à nous, décoré de juillet comme nous, Howelt, que je rencontre encore de temps en temps, se présenta.

— Va chez Laffitte, me dit Arago, et dis à François, s'il y est, que je suis allé aux nouvelles.

J'allai chez Laffitte.

Toute l'assemblée était dans une effroyable confusion. On proposait d'envoyer à Louis-Philippe une députation qui protestât contre la révolte de la veille. Mais, il faut le dire, cette proposition fut repoussée avec horreur et mépris.

Je me rappelle un mot de Bryas, qui fut superbe d'indignation.

Son fils, élève de l'Ecole polytechnique, était parmi les insurgés.

La Fayette aussi se refusait à toute démarche auprès du roi.

— Pourquoi cette répugnance, cria une voix. *Le duc d'Orléans n'est-il pas la meilleure des républiques?*

— Ah! puisque l'occasion se présente de démentir ce propos que l'on m'a faussement attribué, cria le noble vieillard, je le démens.

Enfin, on nomma trois commissaires, non pas pour aller faire amende honorable au nom de l'insurrection, mais pour implorer la clémence du roi en faveur de ceux qui tenaient encore.

Ces trois commissaires étaient François Arago, le maréchal Clausel et Laffitte.

Clausel se récusa; Odilon Barrot lui fut substitué.

Nous n'avions pas pu entrer dans la salle des délibérations, nous autres jeunes gens; mais, dans la cour, j'avais rencontré Savary. — Savary le membre de l'Institut, le grand géomètre, le physicien, l'astronome, l'homme de bien que la mort, à peine au milieu de l'âge qu'il devait vivre, enleva depuis aux sciences et au pays!

Nous étions très frères d'opinion, et, comme notre république, à nous, n'était pas celle de tout le monde, quand nous nous rencontrions, nous nous accrochions à l'instant même pour bâtir nos utopies.

Nous nous étions donc rencontrés, nous nous étions donc accrochés, et nous attendions ensemble.

Arago sortit le premier. Nous courûmes à lui.

Louis Blanc, qui, dans son excellente *Histoire de Dix Ans*, n'a laissé échapper aucun détail de cette grande période, mentionne notre entrevue en ces termes:

« En sortant, M. Arago rencontra dans la cour Savary et Alexandre Dumas, un savant et un poëte; très animés l'un et l'autre, ils n'eurent pas plus tôt appris ce qui venait de se passer chez M. Laffitte, qu'ils éclatèrent en discours pleins d'emportement et d'amertume, disant que Paris, pour se soulever, n'avait attendu qu'un signal, et qu'ils s'étaient rendus

bien coupables envers leur pays, les députés si prompts à désavouer les efforts du peuple. »

— Mais, demanda François Arago, tout n'est-il donc pas fini ?

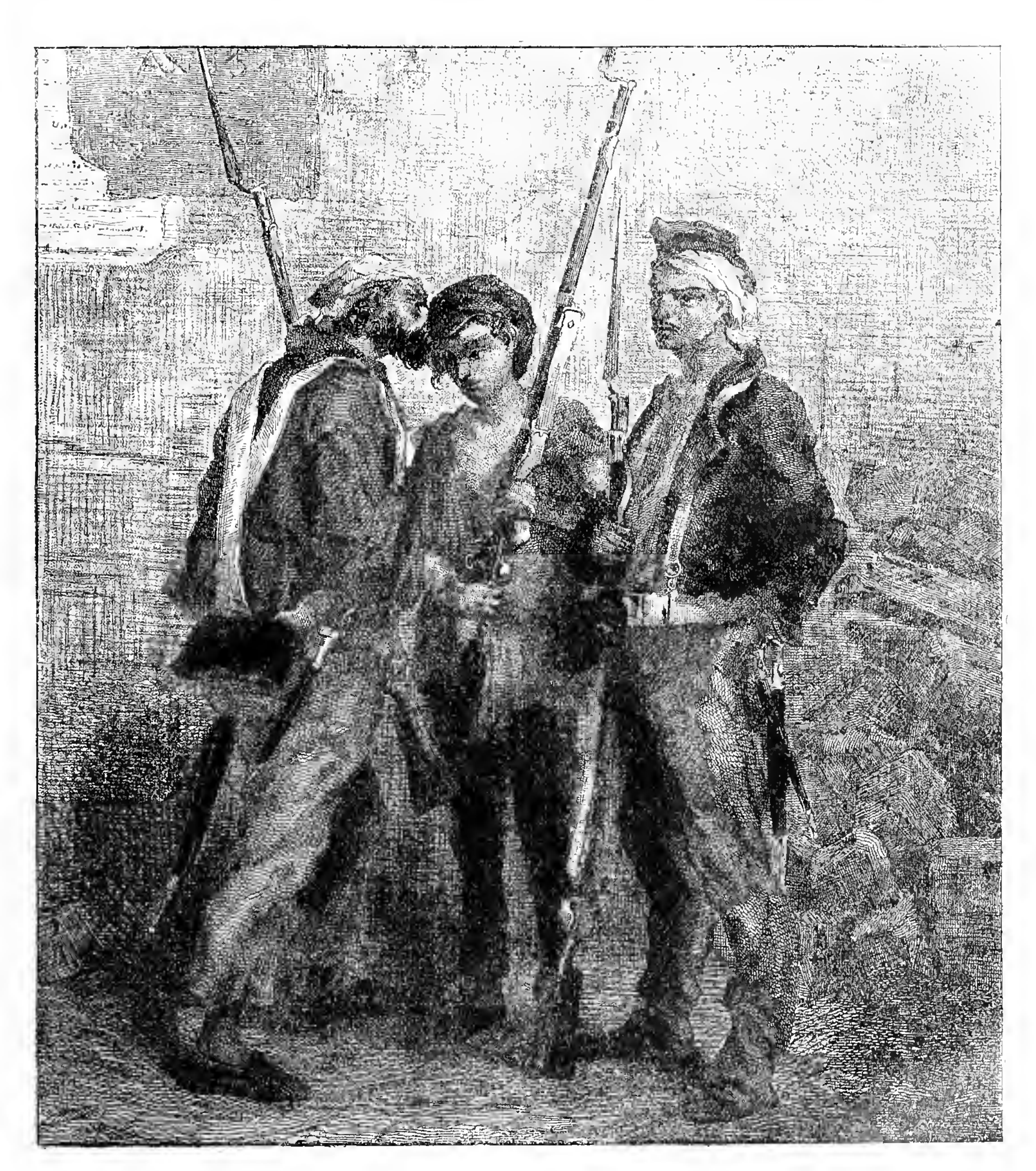
— Non dit un homme du peuple qui était là, et qui écoutait notre conversation ; car on entend le tocsin de l'église Saint-Merri, *et, tant que le malade râle, il n'est pas mort.*

L'expression me frappa, et l'on voit que je ne l'ai pas oubliée.

Une de ces bonnes fortunes, comme il nous en arrive quelquefois, va nous permettre d'y conduire le lecteur.

Un enfant de quatorze ans qui se trouvait là, et qui, depuis, est devenu un homme, et un homme très distingué, trois ans après l'insurrection éteinte, m'envoya les détails suivants, écrits de sa main, et que je reproduis dans toute leur simplicité.

Au bout de dix-neuf ans, je retrouve le papier froissé, l'encre jaunie, mais le récit exact et fidèle.



La barricade du passage du Saumon échelonnait ses sentinelles tout le long de la rue Montmartre.

CCXLIV

L'INTÉRIEUR DE LA BARRICADE SAINT-MERRI, D'APRÈS UN ENFANT DE PARIS. — LE GÉNÉRAL TIBURCE SÉBASTIANI. — LOUIS-PHILIPPE PENDANT L'INSURRECTION. — M. GUIZOT. — MM. FRANÇOIS ARAGO, LAFFITTE ET ODILON BARROT AUX TUILERIES. — LA DERNIÈRE RAISON DES ROIS. — ETIENNE ARAGO ET HOWELT. — DÉNONCIATION CONTRE MOI. — RAPPORT DE M. BINET.

Pendant que MM. Laffitte, François Arago et Odilon Barrot se rendent chez le roi, voyons ce qui se passe derrière la barricade Saint-Merri.

LA BARRICADE SAINT-MERRI.

« Dans la matinée du 5 juin 1832, mon père m'envoya faire un commission sur le boulevard du Temple.

« Ce jour-là, jour de l'enterrement du fameux général Lamarque, il y avait de nombreux groupes sur la place de la Bastille et sur les boulevards.

« Avide de tout savoir, comme un véritable enfant de Paris que je suis, je m'arrêtais à chaque groupe ; on y parlait chaudement politique ; plusieurs individus montraient même une telle exaspération, qu'ils cassaient les petits arbres nouvellement plantés à la place de ceux qui avaient été sciés en 1830, pour faire des barricades.

« — Nous savons bien, disaient-ils, que ça ne vaut pas

grand'chose contre les fusils et les canons, mais c'est fameux contre les mouchards et les sergents de ville.

« Il ne m'en fallait pas davantage pour me faire faire l'école buissonnière.

Au lieu donc de m'en revenir promptement à la maison, poussé par mon insatiable curiosité, j'arrivai bientôt jusqu'à la porte Saint-Martin ; alors, j'aperçus de loin le convoi du général Lamarque. Le char funèbre s'avançait lentement, et s'arrêtait même de temps en temps. J'étais tout étonné de voir si peu de troupes à un convoi de général ; il y avait tout au plus le nombre de soldats nécessaire pour maintenir un peu d'ordre dans la marche. A notre âge, on ne juge la magnificence des funérailles que par le nombre des troupes qui les accompagnent, et, comme, quelques semaines auparavant, j'avais vu, au magnifique cortège de Casimir Périer, les longues et larges colonnes de soldats qui marchaient aux deux côtés du catafalque, je fus tout d'abord étonné qu'on ne rendît pas les mêmes honneurs militaires à un général qu'à un banquier.

« Il n'y avait pas de soldats ; en revanche une foule immense inondait les boulevards, on se poussait, on se pressait pour arriver près du char. « Le peuple s'y était attelé, et traînait le catafalque en criant de temps en temps : « Honneur « au général Lamarque ! »

« Chaque fois que j'entendais ce cri, il me remuait tout le corps.

« On se disputait une poignée de la corde ; chacun voulait avoir l'honneur de faire mouvoir le précieux fardeau ; ce fut là que, pour la première fois, j'entendis des hommes s'appeler du nom de *citoyens*. Toutes les figures étaient empreintes de je ne sais quel enthousiasme électrique qui se communiquait simultanément à toute la foule ; une vive émotion, qui n'était ni celle de la douleur ni celle du recueillement, illuminait tous les visages. Je n'avais alors que quatorze ans, et je ressentis au fond du cœur cet enthousiasme et cette émotion qu'aucun langage ne saurait exprimer.

« — Ah bah ! me dis-je, je serai grondé par mon père ; mais n'importe ! il faut que je tire la corde ; un jour, si j'ai des enfants, je leur dirai : « Moi aussi, j'ai tiré le cercueil du gé- « néral Lamarque ! » comme mon grand'père nous disait toujours, à nous autres : « Moi aussi, j'étais de la fédéra- « tion ! »

« A peine eus-je la corde dans la main, — et ce ne fut pas tout de suite, je vous prie de le croire : on faisait queue ! — à peine eus-je la corde dans la main, que je compris que le plus ou le moins de soldats ne faisait rien à la chose, et que mieux valait être un général de la patrie qu'un ministre de Louis-Philippe.

« Au bout de cent pas, il me fallut céder la place à d'autres : ils m'eussent assommé, je crois, pour me prendre ma corde : je la lâchai donc, et j'allai me ranger devant une des haies que formait le peuple sur toute la longueur du boulevard ; mais, poussé violemment par les flots de la foule contre le cheval d'un dragon, j'eus le gros doigt du pied à moitié écrasé ; j'éprouvai une douleur terrible ! mais, ma foi, il paraît que l'enthousiasme, s'il ne me la fit pas oublier, me donna du moins le courage de la supporter, car, clopin-clopant, j'accompagnai le convoi jusqu'à la place d'Austerlitz.

« Les groupes nombreux qui s'y étaient formés devenaient de plus en plus menaçants.

« — Un homme à longue barbe haranguait les citoyens ; il tenait un drapeau rouge ; il était coiffé d'un bonnet phrygien.

« On parlait de se préparer à la lutte.

« J'écoutais tout cela sans trop savoir ce que cela voulait dire.

« Tout à coup, un escadron de cavalerie s'élança à franc étrier sur le peuple, et fit une charge terrible ; plusieurs coups de feu furent tirés en même temps.

Quoique blessé au pied, comme je l'ai dit, je ne restai pas le dernier sur la place. En me sauvant, je rencontrai un de mes amis nommé Auguste.

— Où vas-tu ? lui demandai-je.

— Avec les républicains, donc ! me répondit il

— Quoi faire ?

— Attaquer tous les postes des barrières. — Viens-tu, toi ?

« — Ma foi ! oui.

« Et j'y allai.

« Quelques corps de garde résistèrent, mais presque tous se rendirent sans faire feu.

« Je n'avais pas d'arme, c'était mon enragement.

« Par bonheur, à l'attaque de l'un des postes, un jeune homme bien vêtu et de belles manières tire un coup de pistolet ; il était trop chargé : la crosse s'en va d'un côté, et le canon de l'autre.

« Quant au jeune homme, il tombe sur son derrière.

« Je saute alors sur le canon, je le ramasse et je le mets dans ma poche, avec l'intention de le monter sur affût.

« — Bon ! les républicains auront de l'artillerie, dit Auguste.

« Pendant ce temps, le jeune homme au pistolet se relève ; il était blessé à la main, et le sang coulait en abondance.

« — Voyons, un peu de linge ; dit-il : qui a un peu de linge ?

« Un enfant en blouse déchire sa chemise, et en donne les morceaux au blessé, qui l'embrasse.

« — Tiens, dis-je à Auguste, comme c'est drôle ! je n'ai jamais pleuré au spectacle, et voilà que je pleure.

« En moins de trois heures, tous les postes étaient pris et désarmés jusqu'à la barrière du Trône

« Alors, nous traversâmes le faubourg Saint-Antoine, et arrivâmes sur la place de la Bastille.

« En ce moment, je songeais sérieusement à rentrer chez mon père ; mais deux artilleurs de la garde nationale me demandent si je veux leur rendre un service ; j'accepte, bien entendu.

« Ils me chargent d'aller, au haut du faubourg Saint-Jacques, dire à leur mère, Madame Aumain, que ses fils sont en bonne santé, qu'ils rentreront peut-être un peu tard, mais qu'en attendant, elle soit sans inquiétude.

« Je pars avec Auguste, regardant comme un devoir sacré d'aller donner à une mère des nouvelles de ses enfants, et oubliant que ma mère, à moi, doit être aussi inquiète que celle chez qui je vais.

« J'ajouterai aussi que, redoutant la colère de mon père, je reculais autant que je pouvais le moment de rentrer.

« Nous trouvâmes madame Aumain à l'adresse indiquée. Cette dame nous demanda avec empressement depuis combien de temps nous avions quitté ses fils, à quel endroit nous les avions laissés ; puis elle nous fit une foule de questions sur les affaires du jour.

« Elle semblait prendre le plus grand intérêt au succès des républicains.

« Une jeune fille assez grande, et d'une beauté ravissante, et qui, probablement, était la sœur des deux artilleurs, était là écoutant et interrogeant.

« Enchantés de l'importance que nous donnait notre mission, nous bavardions, Auguste et moi, comme deux vrais enfants de Paris.

« Lorsque ces dames eurent appris tout ce qu'elles désiraient savoir, — et il y en avait eu pour plus d'une heure, — elles nous engagèrent à retourner promptement chez nos parents respectifs.

« Malgré notre appréhension d'être sévèrement grondés en arrivant, nous résolûmes de suivre l'avis, et nous sortîmes de chez madame Aumain, décidés à ne pas nous arrêter en route.

« Malheureusement, la circulation était interdite.

« En arrivant aux ponts, bonsoir ! impossible de passer !

« Alors, nous nous retirâmes sous une porte avec d'autres individus attardés comme nous.

« Mais, à onze heures, le concierge nous mit dehors.

« Ne pouvant passer l'eau, et craignant d'être ramassés par les patrouilles, nous retournâmes chez madame Aumain.

« Elle nous accueillit comme une mère eût fait de ses propres enfants, et nous improvisa un lit dans la salle à manger.

Le lendemain, à quatre heures du matin madame Aumain nous réveilla et nous dit de nous en aller bien vite pour ne pas laisser plus longtemps nos mères dans l'inquiétude.

« C'était bien facile à dire : « Allez-vous-en ! » mais, pour revenir du faubourg Saint-Jacques au faubourg Saint-Antoine, il fallait passer par l'hôtel de ville

« Plus de deux mille hommes stationnaient sur la place de Grève ; il n'y avait pas moyen de passer : nous nous arrêtâmes deux ou trois heures à regarder aller et venir les soldats.

« A chaque instant, de gros détachements arrivaient, se succédant le long des quais.

« Vers sept heures, un officier accourut tout effaré en criant : « Aux armes ! »

« Alors, tous les curieux se précipitent du côté de la rue des Arcis.

Comme tout le monde, nous courions pour voir ce qui se passait de ce côté-là.

Une forte barricade s'appuyait, d'un côté, contre le coin de la rue Aubry-le-Boucher, et, de l'autre, contre la maison n° 30 de la rue Saint-Martin.

« On voyait bien que nous n'étions pas des ennemis, Au-

guste et moi ; aussi les républicains nous laissèrent-ils franchir la barricade.

« A quelque distance de la première, il y en avait une seconde, à la hauteur de la rue Maubuée.

« Dans l'intervalle se tenaient une soixantaine d'hommes armés.

« Des vieillards et des enfants faisaient des cartouches. Les femmes effilaient de la charpie.

Sur chaque barricade flottait un drapeau rouge. Un citoyen le soutenait de la main gauche, et brandissait un sabre de la main droite.

« Un des deux hommes criait aux soldats :

« — Mais venez donc, fainéants ! on vous attend ici.

« En ce moment, un détachement de soldats parut dans la rue des Arcis.

« Une jeune fille dont l'amant était parmi les insurgés, et qui se tenait en sentinelle à une fenêtre, les vit avant tout le monde, et cria :

« — Aux armes !

« A ce cri « Aux armes ! » poussé par la jeune fille, les républicains prennent place, et se disposent à repousser les soldats.

« Quant aux porte-drapeaux, ils restèrent immobiles sur leurs barricades, prêts à essuyer le feu.

« Le feu ne se fit pas attendre, et un porte-drapeau tomba mort.

« La place ne fut pas longtemps vacante. Un autre s'élança sur la barricade, redressa le drapeau, et, dix minutes après, tomba à son tour.

« Mais il paraît qu'il était convenu qu'il fallait que l'on vît toujours le drapeau rouge debout, car un troisième républicain prit la place du second, et le drapeau flotta de nouveau.

« Le troisième fut tué comme les autres.

« Un quatrième prit sa place, et tomba près des trois autres.

« Puis un cinquième.

« Le sixième était un ouvrier peintre en bâtiment ; celui-là semblait être protégé par un charme. Pendant plus d'une heure, il agita le drapeau en criant : « Vive la République ! »

« Enfin, au bout d'une heure, il descendit lentement, et vint s'appuyer près de la porte de la maison numéro 36, sous laquelle nous nous tenions, Auguste et moi.

« Puis il tomba lourdement en poussant un soupir.

« Il n'avait rien dit, mais il était frappé près du cœur.

« Son frère, qui le vit tomber, quitta un instant son fusil pour le venir soigner ; mais, le voyant presque mort, et sûr que ses soins seraient inutiles, il l'embrassa à plusieurs reprises, ressaisit son fusil, monta tout debout sur la barricade, visant lentement, et, chaque fois qu'il avait fait feu, criant : « Vive la République ! »

« Et, à chaque fois, les soixante hommes qui défendaient la barricade répétaient le même cri.

« Et ce cri de soixante hommes entourés de vingt mille soldats faisait, à chaque fois, osciller le trône de Louis-Philippe.

« Enfin, soldats et garde nationale de la banlieue après trois heures de lutte, furent forcés de battre en retraite.

« Pendant ce temps, Auguste et moi, qui n'avions pu nous battre, nous montâmes sur les barreaux de la boutique d'un marchand de vin, et nous criâmes de toute la force de nos poumons :

« — A bas Louis-Philippe !

« La trêve ne fut pas longue ; au bout d'une heure, soldats et gardes nationaux revinrent à la charge.

« Alors, le combat recommença.

« Pendant ce temps, Auguste et moi, nous étions rentrés sous notre porte, et tantôt nous faisions de la charpie, tantôt nous fondions des balles.

« Souvent il arrivait qu'au plus fort de la fusillade, j'avançais un peu la tête hors de l'allée pour voir ce qui se passait.

« Alors, Auguste me tirait de toutes ses forces en arrière.

« — Allons, voyons, veux-tu te faire tuer ? criait-il.

« Puis il voulait regarder à son tour. Et c'était moi, cette fois, qui me cramponnais à lui.

« Une fois que je l'avais tiré plus brutalement qu'il n'était d'ordonnance, il se fâcha, et, tandis qu'on se battait à coups de fusil, nous nous battîmes à coups de poing.

« Nous avions raison tous les deux : la mort était prompte, et le sifflement des balles était si continu, qu'il ressemblait au bruit du vent dans une porte mal jointe.

« Depuis le matin jusqu'à trois heures, personne encore n'avait mangé.

« A trois heures, on annonça une distribution de pain bis dans la maison en face de celle où nous étions cachés, Auguste et moi. Alors, nous traversâmes la rue en courant pour aller chercher notre ration au milieu des balles.

« Nous étions en train de mordre à belles dents au milieu de nos miches, quand, tout à coup, nous entendons le cri « Nous sommes perdus ! »

« Alors, nous voyons, tandis que les défenseurs de la barricade tiennent encore, une douzaine de curieux comme nous qui se précipitent dans la maison pour y chercher des cachettes. Auguste et moi, qui y étions déjà, prîmes les devants, et, montant les escaliers quatre à quatre, arrivâmes bientôt au grenier.

« On sortait de ce grenier par une lucarne étroite ; un homme se tenait à califourchon sur le toit, et tendait un bras vigoureux à ceux qui voulaient passer de l'autre côté, ne craignant pas de tenter cette route aérienne.

« Auguste et moi n'hésitâmes pas un instant ; de toits en toits, nous gagnâmes une lucarne, et nous nous trouvâmes dans les mansardes d'une autre maison.

« Ceux qui habitaient cette mansarde nous aidèrent à entrer, au grand désespoir du propriétaire, qui criait dans les escaliers :

« — Allez-vous-en, malheureux que vous êtes ! vous allez faire brûler ma maison !

« Mais, comme vous pensez bien, on ne s'inquiétait pas du propriétaire ; chacun emménageait comme il pouvait.

« Ce fut bien pis quand il vit deux ou trois combattants, noirs de poudre, arriver à leur tour avec des fusils à la main.

« — Jetez vos armes, au moins ! criait-il en s'arrachant les cheveux.

« — Jeter nos fusils ? répondaient les combattants. Jamais !

« — Mais que comptez-vous faire ?

« — Nous défendre jusqu'à la mort.

« Et, comme ils n'avaient plus de balles, mais encore de la poudre, ils arrachaient les tringles des rideaux, et les glissaient dans le canon de leur fusil.

« Quant à nous, qui n'avions pas d'armes, et que le combat n'avait point transportés à ce degré d'héroïque exaltation, nous descendîmes jusqu'à la cave, pleine de caisses d'emballage et de légumes, et nous nous y cachâmes du mieux que nous pûmes.

« Derrière nous, descendirent une dizaine de personnes qui, de leur côté, se cachèrent comme elles purent.

« Sur l'escalier de la cave étaient étagés quelques républicains, se tenant prêts à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

« En ce moment, nous entendîmes le grondement du canon, qui faisait trembler la maison jusque dans sa base.

« Les pavés de la barricade volaient en éclats, et rebondissaient dans la rue.

« Ce fut alors seulement que je compris l'étendue du danger que nous courions.

« Ma première idée fut que la maison allait crouler, et que nous serions étouffés sous les décombres.

« Alors, je me mis à genoux, et je fis, en pleurant, toutes les prières dont je me souvins.

« Je demandais pardon à mon père et à ma mère de leur avoir désobéi, et de les laisser dans la peine ; j'invoquais Dieu avec ferveur ; je me frappais la poitrine de toutes mes forces.

« Auguste montrait moins de désespoir, et attendait la mort avec plus de courage que moi.

« De temps en temps, nous nous serrions étroitement dans les bras l'un de l'autre.

« Dans l'une de ces étreintes, il s'aperçut que j'avais encore dans ma poche le canon du pistolet. Il me le fit jeter dans un coin de la cour.

« Plusieurs voix criaient :

« — Il faut le fusiller, s'il ne parle pas !

« C'était le concierge que l'on menaçait ainsi parce qu'il refusait de dire où nous étions cachés.

« Cinq minutes après, la porte de la cave était violemment enfoncée. Trois ou quatre soldats s'élancèrent dans l'escalier.

« Plusieurs coups de feu éclatent qui éclairent fantastiquement la cave, et l'emplissent de fumée.

« Alors, tandis que plusieurs voix crient : « De la lumière ! » trente ou quarante soldats se précipitent dans la cave.

« A partir de ce moment, je ne vis plus rien ; j'entendis seulement des cris de douleur, un froissement de fer, et je sentis une main qui me prenait par le cou, et me secouait violemment. Puis cette main me souleva à deux pieds de terre, et me lança contre la muraille.

« Je retombai évanoui sur les dernières marches de la cave.

« Et, cependant, du fond de cet évanouissement, mais sans pouvoir en sortir, je sentais ceux qui montaient et descendaient l'escalier de cette cave me passer sur le corps.

« Enfin, par un violent effort de ma volonté, je parvins à me réveiller.

« Je me relevai d'abord sur un genou, la tête courbée, comme si elle était si lourde que je ne pusse la porter ; puis, enfin, avec l'aide de la muraille, je me redressai sur mes pieds.

« En ce moment, un officier m'aperçut, s'élança sur moi, et, m'écrasant de coups de pied et de coups de poing :

« — Comment ! s'écria-t-il, il y a jusqu'à des gamins ici ?

« En même temps, je reçus dans les reins un coup de crosse d'un soldat.

« Ce coup de crosse me jeta contre le mur.

« Instinctivement, je mis les mains en avant ; sans quoi, j'avais la tête écrasée.

« Auguste, qui me suivait, fut plus heureux : tandis que l'on m'assassinait, il se glissa rapidement par l'escalier, et échappa à une partie des mauvais traitements qu'éprouvaient ceux qui avaient été trouvés dans la cave.

« Enfin, avec force bourrades, on me fit remonter dans la cour ; comme tous les autres prisonniers, je fus gardé à vue sous la porte cochère du n° 5.

« Notre garde se composait d'un sergent et de deux soldats.

« J'avais pleuré si longtemps, on m'avait si fort maltraité, que je pouvais à peine me tenir sur mes jambes ; aussi, au bout de quelques minutes, sentis-je que je m'évanouissais de nouveau. J'étendis les bras en appelant au secours. — Le sergent s'élança et me soutint.

« Pendant mon évanouissement, je n'entendais pas très bien ce que disait le brave homme ; cependant, je comprenais qu'il me plaignait et me recommandait à ses soldats.

« Cela me rendit mes forces, et, au bout de quelques instants, je rouvris les yeux.

« Alors, je lui racontai comment j'étais là, quelles étaient les circonstances qui nous y avaient amenés, Auguste et moi.

« Mon récit avait un caractère de vérité tel, qu'il le toucha. Il me promit qu'il ne nous serait fait aucun mal.

« Nous restâmes plus d'une demi-heure sous cette porte, et, pendant ce temps, j'assistai à toutes les atrocités qui peuvent se commettre pendant la guerre civile : les soldats vainqueurs, irrités par les pertes qu'ils avaient faites, voulaient absolument à leur sang versé une compensation sanglante. On tirait sur tout le monde, sans s'inquiéter si celui sur lequel on tirait était un républicain ou un citoyen inoffensif ; de temps en temps, un bruit sourd se faisait entendre : nous ne cherchions pas même à nous assurer des causes de ce bruit, nous le connaissions. C'étaient des hommes blessés qu'on précipitait des fenêtres, ou qui, en fuyant, glissaient le long des toits, et tombaient sur le pavé.

« On amena en face de la porte un républicain pris les armes à la main, on l'écrasait de coups de crosse, on le lardait de coups de baïonnette.

« — Misérables ! criait-il, respectez les vaincus et les prisonniers, ou rendez-moi une arme quelconque, et laissez-moi me défendre !

« On le lâcha, on le repoussa à coups de crosse, et on le fusilla à bout portant.

« Oh ! monsieur, je vous jure que, quand, à quatorze ans, un enfant a vu de pareilles choses, il prie Dieu toute sa vie de ne pas les revoir.

« Dans la maison du n° 30, au troisième étage, quelques soldats saisirent par les jambes et par les bras un blessé qu'ils menaçaient de jeter par la fenêtre ; le corps était déjà à moitié dans le vide, et allait être précipité sur le pavé, quand les autres soldats eux-mêmes, qui d'en bas faisaient feu sur les toits et à travers les fenêtres, eurent horreur de cette action, et menacèrent de tirer sur leurs camarades.

« L'homme ne fut pas précipité.

« Fut-il sauvé pour cela ? J'en doute.

« Bientôt le sergent, dont je m'étais fait un ami, reçut l'ordre de nous conduire au poste des Innocents.

« Nous passions par la rue Aubry-le-Boucher et par le devant des Halles.

« Comme il pleuvait en ce moment, un grand nombre de soldats se tenaient sous les piliers ; à mesure que nous passions, ils nous injuriaient, criant à leurs camarades :

« — Mais frappez donc sur ces brigands-là ! mais assommez-les donc !

« Je ne quittais pas des yeux mon cher et bon sergent, et, pendant qu'une foule de curieux nous regardait passer, et que cette foule produisait un certain encombrement, il me fit un signe. Je le compris.

Je me glissai entre deux soldats ; Auguste me suivit.

« La foule s'ouvrit pour nous donner passage, et se referma sur nous ; les soldats laissèrent échapper un gros juron, comme s'ils étaient furieux : au fond, ils étaient enchantés.

« Notre sergent semblait avoir donné une portion de son cœur à chacun de ses hommes.

« Je courus sans m'arrêter jusqu'à la maison et je tombai comme une bombe au milieu de toute la famille.

« Ma mère se trouva mal, mon père resta sans paroles. On leur avait dit que j'avais été précipité du pont d'Austerlitz dans la Seine. Ils me tenaient donc pour mort depuis la veille.

« Je n'étais que bien malade.

« Mon père me fit coucher, et j'en fus quitte pour une fièvre cérébrale.

« On m'assure, monsieur Dumas, que ce récit peut avoir quelque intérêt pour vous, et je vous l'envoie.

« O vous qui avez une voix si puissante, criez bien haut, criez toujours :

« TOUT PLUTÔT QUE LA GUERRE CIVILE ! »

Ce que dit le pauvre enfant est aussi vrai que les vœux que nous faisons avec lui sont sincères ; il y eut, dans cette fatale journée du 6 juin, des actes de vengeance terribles, de la part non seulement de la troupe, mais encore de la garde nationale.

C'est avec bonheur que nous consignons ici le nom du général Tiburce Sébastiani, dont l'éternelle bienveillance nous a fait oublier, et bien au delà, l'accueil qu'à notre arrivée à Paris, nous avait fait son frère aîné.

Le général Tiburce Sébastiani, mieux que personne, pourrait lever le voile sanglant que nous jetons sur ces atrocités ; car il a été une providence pour les blessés que l'on achevait lentement, pour les prisonniers que l'on allait fusiller.

Ne pouvant me tenir debout, je m'étais assis sur une chaise du café de *Paris*, je crois ; et, là, j'attendais les nouvelles, quand, tout à coup, des cris de « Vive le roi ! » poussés par les gardes nationaux, retentirent, et le roi parut à cheval, accompagné des ministres de l'intérieur, de la guerre et du commerce.

A la hauteur du club de la rue de Choiseul, il s'arrêta et vint tendre la main à un groupe de gardes nationaux en armes ; ceux-là même qui, seize ans plus tard, devaient le renverser, poussèrent des cris de joie féroces à l'honneur qu'il leur faisait.

Puis il continua sa route.

En le voyant passer si calme, si souriant, si insoucieux du danger qu'il courait, j'eus une espèce d'éblouissement moral et je me demandai si cet homme, que saluaient tant d'acclamations, n'était véritablement point un homme élu, et si l'on avait droit de porter atteinte à un pouvoir auquel Dieu lui-même, en se déclarant pour lui, semblait donner raison.

Et, à chaque tentative d'assassinat qui se renouvela contre lui, dont il sortait sain et sauf, je me refaisais cette même question, et, à chaque fois, ma conviction reprenait le dessus sur le doute, et je me disais : « Non, cela ne saurait demeurer ainsi ! »

Et, la trace de cette conviction, on la trouvera partout dans mes œuvres, dans l'épilogue de *Gaule et France*, dans ma lettre datée de Reichenau au duc d'Orléans, dans ma visite à Arenenberg, dans mes articles sur la mort du duc d'Orléans.

Cette promenade, au reste, pensa ouvrir la série des meurtres tentés contre Louis-Philippe ; — car on ne peut sérieusement regarder comme une tentative de meurtre le coup de cabriolet dont le menaça, sur la place du Carrousel, M. Berthier de Sauvigny. — Sur le quai, non loin de la place de Grève, une jeune femme le coucha en joue avec le fusil de son mari blessé ; mais l'arme était trop lourde, la main trop faible : le poids du fusil fit baisser la main, et le coup ne partit pas.

Vers deux heures, le roi rentra.

M. Guizot l'attendait dans son cabinet.

L'homme d'État et le roi restèrent une heure ensemble.

Nul ne sait ce qui fut décidé dans ce tête-à-tête ; mais, à coup sûr, M. Guizot, avec le caractère que nous lui connaissons, ne dut pas être pour les moyens conciliants.

Comme M. Guizot sortait par une porte, une calèche découverte amenait MM. François Arago, Laffitte et Odilon Barrot.

Je tiens de la bouche même de notre illustre savant les détails qui vont suivre.

Il me les rappelait encore, appuyé à mon bras, lors de la promenade du 26 ou du 27 février 1848 à la Bastille.

Il était alors, à son tour, membre du gouvernement provisoire, et succédait pour un neuvième à la royauté de Louis-Philippe.

Une calèche découverte, disons-nous, portant MM. Arago, Laffitte et Odilon Barrot, entra dans la cour des Tuileries.

A peine avait-elle tourné l'angle du guichet, qu'un inconnu arrêta les chevaux, et, courant vivement à la portière :

— N'entrez pas ! dit-il.

— Pourquoi cela ? demanda Odilon Barrot.

— Guizot le quitte.

— Eh bien, après ?

— Guizot est votre ennemi personnel, et peut-être l'ordre se donne-t-il en ce moment de vous arrêter comme Cabet et Armand Carrel.

Les trois commissaires remercièrent l'inconnu ; mais, ne croyant pas au danger, — ou du moins à un danger si rapproché, — ils continuèrent leur chemin, descendirent de voiture et se firent annoncer chez le roi.

Le roi donna aussitôt ordre de les faire entrer.

Au moment où il allait franchir le seuil de la porte, M. Laffitte se retourna vers ses collègues, et leur dit à voix basse :

— Tenons-nous bien, messieurs ! il va essayer de nous faire rire

Le moment était singulièrement choisi pour craindre un pareil moyen de controverse.

Mais M. Laffitte se vantait de connaître le roi mieux que personne. C'était une prétention que pouvait se permettre l'homme qui lui avait donné sa popularité, et vendu la forêt de Breteuil.

Le roi reçut, en effet, les trois députés avec un visage calme, presque souriant.

Il les fit asseoir, ce qui indiquait que l'audience serait longue ou, du moins, aurait la durée que voudraient lui donner ces messieurs.

Louis Blanc, renseigné à la fois par les trois acteurs de cette scène, l'a racontée dans tous les détails. Je n'y ajouterai donc rien, qu'une forme dialoguée plus vive peut-être.

La position est grave : insurrection à Lyon, — insurrection à Grenoble, — insurrection dans la Vendée, — émeute ou révolution partout.

Seulement, restaient à établir les causes de ces troubles sanglants, de ces collisions terribles.

Au dire des trois députés, c'était la réaction qui, en s'éloignant de jour en jour du programme de juillet, les avait causés.

Au dire du roi, c'était l'esprit de jacobinisme, mal éteint sous la Convention, sous le Directoire et sous l'Empire, qui s'efforçait de faire revivre les jours de la Terreur. Et il invoquait l'apparition de l'homme au drapeau rouge, que les républicains renvoyaient à la rue de Jérusalem, d'où ils prétendaient qu'il était sorti.

La conversation, posée sur de pareilles bases, entre un avocat et un roi parleur, menaçait de durer longtemps.

Un bruit sinistre, qui devait retentir plus d'une fois dans les rues de Paris sous le règne de Louis-Philippe, se fit entendre, et trancha la conversation par la moitié comme un coup de faux tranche en deux un serpent.

— Sire, est-ce que je me trompe?... demanda Laffitte en tressaillant. C'est le canon !

— Oui ;... on l'a fait avancer, dit le roi, pour forcer sans perdre trop de monde, le cloître Saint-Merri.

— Sire, reprit Laffitte, vous êtes moins sévère à l'égard des légitimistes qu'à l'égard des républicains.

— Comment cela ?

— Votre Majesté a pour eux de singuliers ménagements !

— Ecoutez, monsieur Laffitte, dit le roi, je me suis toujours rappelé ce mot de Kersaint : « Charles Ier eut la tête tranchée, et son fils remonta sur le trône ; Jacques II ne fut que banni, et sa race s'éteignit sur le continent. »

Le roi ne se doutait pas qu'il prononçait alors contre lui et sa race, innocente des fautes qu'il a commises, une sentence de bannissement perpétuel.

— Sire, dit Arago, nous avions, cependant, espéré que, Casimir Périer mort, ce système de réaction et de persécution s'arrêterait.

— Ainsi, répondit le roi en riant, on attribue ce système au ministre ?

— Nous, du moins, sire, nous espérions qu'il était son œuvre.

— Vous vous trompiez, monsieur, dit le roi en plissant le front : ce système, c'est le mien ; M. Casimir Périer n'a été entre mes mains qu'un instrument ferme et docile à la fois comme l'acier ; ma volonté a toujours été, est à cette heure et sera toujours inébranlable ; une seule fois, elle a fléchi, entendez-vous bien ? ajouta le roi. — Comme l'a dit M. de Salvandy, à ma fête du Palais-Royal, nous marchons sur un volcan : ce volcan, c'est la Révolution, dont les éléments sont répandus par toutes les nations de l'Europe ; mais toutes les nations n'ont pas sur le trône un d'Orléans pour les étouffer.

C'était un programme bien autrement précis que celui de l'hôtel de ville.

Aussi, M. Arago, se levant :

— Sire, dit-il, après de pareils principes exprimés devant moi, ne comptez jamais sur mon concours !

— Comment entendez-vous cela, monsieur Arago ?

— C'est-à-dire que jamais, à aucun titre, je ne servirai un roi qui enchaînera le progrès ; car, pour moi, le progrès n'est rien autre chose que la Révolution bien dirigée.

— Ni moi non plus, sire, dit Odilon Barrot.

Mais le roi le touchant du genou :

— Monsieur Barrot, dit-il, souvenez-vous que je n'accepte pas votre renonciation.

En effet, le 24 février 1848, à sept heures du matin, M. Barrot fut nommé ministre. Il est vrai qu'à midi il ne l'était plus ! cette révolution que le roi s'était vanté d'étouffer l'emportait comme l'ouragan fait d'une feuille morte.

Les trois députés se levèrent.

Comme il n'y avait rien à faire, il n'y avait rien à dire.

Le bruit du canon accompagna leur retour à l'hôtel Laffitte.

Nous avons raconté, ou plutôt un enfant de quatorze ans, témoin oculaire, a raconté la fin de la terrible scène.

Un de nos amis, Etienne Arago, tandis que son frère était chez le roi, était, lui, parmi les républicains.

Nous l'avons vu partant avec Howelt ; le soir même, me sachant malade, voici ce qu'il m'écrivait :

« Mon cher Dumas,

« Tout est fini, pour aujourd'hui du moins. Les hommes du cloître Saint-Merri sont tombés, mais comme ils devaient tomber, en héros.

« En deux mots, voici ce qui s'est passé sous nos yeux :

« Nous sommes partis, comme tu sais, avec Howelt ; nous avons suivi les boulevards, nous avons pris la rue du Petit-Carreau.

« Parvenus, au milieu de quelques coups de fusil qui balayaient les rues adjacentes, au bout de la rue Aubry-le-Boucher, d'où l'on aperçoit le numéro 30 de la rue Saint-Martin, nous vîmes que l'on pouvait approcher.

Nous étions justement arrivés entre deux attaques.

« Nous en profitâmes pour pénétrer jusqu'à la barricade ; elle venait d'être abandonnée.

« Tout se concentrait dans la maison no 30 : attaque et défense.

« Nous montâmes chez un herboriste, et, de derrière les guirlandes d'herbes pendues à sa fenêtre, nous assistâmes à la prise de la maison no 30.

« L'artillerie arriva.

« Te figures-tu ma situation ? Je tremblais que mon frère Victor, capitaine à Vincennes, ne fût parmi les artilleurs.

« Quand je te verrai, je te raconterai ce que nous avons vu.

« Enfin !...

« Nous quittâmes la rue à six heures et demie seulement.

« Je revins au Vaudeville ; j'y trouvai Savary ; il t'avait rencontré, m'a-t-il dit, chez Laffitte, et, là, vous aviez parlé tous deux à mon frère François.

« Je reçois un mot de Germain Sarrut, qui me prévient qu'un mandat d'amener est lancé contre moi.

« A toi,

« ETIENNE ARAGO. »

Je n'étais pas trop rassuré sur mon propre compte : j'avais été vu et reconnu en artilleur par tout le boulevard ; j'avais distribué des armes à la Porte-Saint-Martin ; enfin, je savais qu'au mois de décembre de l'année précédente, une dénonciation contre moi avait été adressée au roi.

Cette dénonciation, chose étrange ! s'est retrouvée, en 1848, dans les papiers de Louis-Philippe, et est tombée entre les mains d'un de ces amis inconnus dont je parle si souvent, et à qui je suis si reconnaissant de leur amitié.

Cet ami me l'a envoyée.

C'est un rapport à la date du 2 décembre 1831, portant le no 1034.

Je le transcris littéralement, quoique je n'y tienne qu'une place secondaire et épisodique.

Il prouvera que ce que je dis de mes opinions, toujours les mêmes, n'est point exagéré. — D'ailleurs, je crois que le moment actuel est assez mal choisi pour se vanter d'être républicain.

Le rapport est authentique, et porte la signature de M. Binet.

Il va sans dire que je n'ai pas l'honneur de connaître ce monsieur.

Rapport du 2 décembre 1831

« No 1034.

« Les renseignements les plus scrupuleux ont été pris sur M. Véret et les personnes désignées dans la note dont le numéro est ci-contre.

« M. Véret est arrivé d'un petit voyage il y a quinze jours, d'où il avait conduit le fils d'un ami qu'il a eu la douleur de voir mourir peu de temps après son arrivée.

« Le 25 de ce mois, en arrivant à Monceau (parc), où il est logé, il y trouva MM. Teulon, député du Gard, et Augier, avocat, qui étaient venus demander à dîner à madame Véret ; il n'y avait que ces deux messieurs d'étrangers. Ils y ont, en effet, dîné, et n'en sont sortis qu'à onze heures un quart. Le 26 au matin, madame Véret a été occupée toute la matinée à savonner, et l'après-midi à repasser son linge, et n'est point sortie dans le parc de toute la journée ; mais, le dimanche 27, elle s'y est promenée pendant une demi-heure avec un parent de M. Véret ; j'ignore sur quel objet ils se sont entretenus.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Véret, quoique ayant de l'esprit, est peut-être l'homme du monde le moins propre à la politique, et qu'il ne s'en occupe jamais.

« Le donneur d'avis aurait pu signaler aussi comme fréquentant la maison de M. Véret : MM. Crémieux, Madier de Montjau, Augier, gendre de Pigault-Lebrun, et Oudard, secrétaire des commandements de la reine

« Le préfet qui commande la maison de M. Véret, et qui, dit-on, doit être connu de M. Thibault, — et non Thiébault, — médecin, rue de Provence, 56, ne serait-il point M. le comte de Celles qui, à une époque déjà ancienne, était préfet à Amsterdam, lorsque M. Véret y était commissaire de police? M. le comte de Celles, honoré des bontés du roi depuis longtemps, pourrait-il donner des soupçons d'être en opposition au gouvernement du roi Louis-Philippe? On peut affirmer que non.

« La liaison de M. Véret avec MM. Teulon, député du Gard ; Augier, avocat ; Rousselle et Madier de Montjau, ainsi que M. Detrée, demeurant rue Planche-Mibray, nº 3, date de 1815, lorsque M. Véret était commissaire de police à Nîmes, et que, d'accord ensemble, ils s'opposèrent avec énergie aux massacres qui eurent lieu dans cette ville. Ce furent encore eux qui rédigèrent la fameuse protestation de M. Madier de Montjau, qui valut à celui-ci d'être censuré à la cour royale de Paris.

« M. Thibault, médecin, demeurant, rue de Provence, nº 56, est l'ami et le médecin de M. Véret et de sa famille, et, en cette double qualité, il va quelquefois chez la famille Véret, mais rarement sans y être appelé. J'ai déjà rendu compte, dans un précédent rapport, de l'opinion de ce jeune homme, qui a l'habitude de s'exprimer librement et avec franchise, mais qui, j'en ai la certitude, est incapable de nuire au gouvernement du roi Louis-Philippe, ni à aucun ministère ; ce jeune homme, qui a du talent, est recherché des meilleures sociétés de la capitale, et même d'opinions très opposées ; il appartient, comme je l'ai déjà dit, à une famille de distinction : un grand vicaire de Lisieux est son oncle.

« *M. Alexandre Dumas, demeurant rue Saint-Lazare, dans une maison bâtie par des Anglais, est, en effet, un républicain dans toute l'acception du terme. Il était employé dans la maison du duc d'Orléans, avant la révolution de juillet. Il y resta encore quelque temps après ; mais, enfin, n'ayant pas voulu prêter serment de fidélité au roi Louis-Philippe, il quitta son service. Pendant tout le temps qu'il a été employé dans la maison de monseigneur le duc d'Orléans, il a fréquenté la maison de M. Véret ; mais on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que, depuis ce temps, il n'a pas été une seule fois chez lui.*

« M. Detrée est propriétaire de la maison où il demeure, rue Planche-Mibray, nº 3, depuis sept ou huit ans, et où il tient un bureau de loterie ; il a été anciennement chirurgien-major aux armées ; cet homme jouit de la réputation d'un homme de bien, et est parfaitement dans les principes du gouvernement actuel. Sous le gouvernement déchu, il passait pour être bonapartiste ; mais on peut dire que c'est un homme à peu près nul. J'ai déjà dit depuis quelle époque il est lié d'amitié avec M. Véret.

« M. Rousselle, homme de loi, ami de M. Véret, demeure depuis plusieurs années rue de la Coutellerie, nº 10, où il tient un cabinet d'affaires, et a une nombreuse clientèle ; il est très considéré dans son quartier, a la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, a vu la révolution de juillet avec plaisir ; depuis ce temps, il fait partie de la garde nationale, et en remplit exactement tous les devoirs ; son opinion est et a toujours été très modérée, et, quoique l'ami de la famille Véret, il n'y va que rarement le soir.

« M. Augier, gendre de M. Pigault-Lebrun, a la réputation d'être avocat distingué, ami intime de M. Véret et de M. Teulon, député du Gard, jouissant de l'estime générale, et, à ce qu'on m'a assuré, grand partisan du roi Louis-Philippe.

« M. Puget, élève en droit, natif de Nîmes, est fils d'un ami de M. Véret, et ce n'est qu'en cette qualité qu'il est reçu chez lui, et encore peu souvent ; ce jeune homme a demeuré pendant dix-huit mois en garni, rue Hautefeuille, nº 11, où il s'est fait estimer pour sa douceur et sa bonne conduite ; depuis le 1er novembre, il est logé rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, nº 9, où il est en pension, et on ne l'a pas encore entendu parler politique.

« Le sieur Bluret ne demeure rue Jacob, nº 6, que depuis quinze jours ; on ne sait où il demeurait auparavant ; il prend la qualité d'homme de lettres, et n'en parait pas plus heureux. Quant à son opinion, on ne la connait pas, n'étant connu de personne dans la maison, ni dans le quartier.

« Le sieur Zacharie demeure rue de Bussy, nº 30, depuis plus d'un an. Avant, il travaillait, à Lyon, dans une fabrique de châles. Croyant qu'à Paris cet état était plus avantageux, il y vint avec sa femme, et s'y est fixé ; mais, ayant été sans ouvrage et se trouvant dans la misère, il a réclamé des secours de la maison du roi. Depuis quelque temps, on dit qu'il est occupé à la construction du nouveau pont en face des Saints-Pères. Cet homme n'a point d'opinion, et, quoique pas heureux, jouit de la réputation d'un honnête homme.

« Le sieur Riverand a demeuré rue Saint-Martin, nº 222, pendant deux mois seulement. On ne sait où il demeurait avant, et il y a environ trois mois qu'il a quitté ce logement pour aller, a-t-on dit, loger rue du Mail ; mais toutes les recherches pour l'y trouver ont été inutiles. Ayant laissé des dettes rue Saint-Martin, on a des raisons de croire qu'il cache sa nouvelle demeure. Quoi qu'il en soit, on n'en dit ni bien ni mal dans son ancien domicile de la rue Saint-Martin ; seulement, on sait qu'il n'était pas heureux.

« D'après les renseignements que j'ai pu recueillir sur M. Véret, je puis affirmer qu'il jouit de l'estime de tous les gens de bien, qu'il est aimé dans la maison du roi ; mais il n'est pas sans avoir quelques ennemis qui peut-être sont jaloux de la faveur dont il jouit, et, si j'en crois quelques mots échappés à quelques personnes, M. le marquis d'Estrada pourrait bien être pour quelque chose dans les déclarations contre M. Véret.

« *Signé :* BINET. »

CCXLV

« LE FILS DE L'ÉMIGRÉ ». — J'APPRENDS MA MORT PRÉMATURÉE. — ON ME CONSEILLE UN VOYAGE DE PRUDENCE ET DE SANTÉ. — J'OPTE POUR LA SUISSE. — OPINION LITTÉRAIRE DE GOSSELIN SUR CE PAYS. — PREMIER EFFET DU CHANGEMENT D'AIR. — DE CHALON A LYON PAR UN TRAIN DE PETITE VITESSE. — LA MONTÉE DU CERDON. — ARRIVÉE A GENÈVE.

Le 7 juin, au matin, Harel était chez moi.

— Allons, me dit-il, cher ami, il s'agit de ne pas perdre son temps... Voilà le calme rétabli ; comme après toutes les grandes secousses, il va y avoir une réaction en faveur des théâtres. Il faut bien oublier le choléra et l'émeute : le choléra est mort de sa belle mort, l'émeute est tuée ; ce qui prouve que Louis-Philippe est plus fort que Broussais. — Où en sommes nous du *Fils de l'Emigré?*

— Cher ami, il y a trois actes faits.

— Faits... écrits?

— Faits, écrits! mais je vous déclare que, pour le moment, je serais incapable de m'y remettre... Je suis écrasé de fatigue, brûlé de fièvre ; je ne mange plus!

— Finissez *le Fils de l'Emigré*, et puis faites un voyage... Vous allez gagner un argent fou, cet été : vous pourrez bien vous reposer un peu !

— Avez-vous de l'argent à me donner?

— Combien vous faut-il?

— Un millier de francs... deux peut-être... et l'autorisation de tirer sur vous pour autant.

— Donnez-moi mes deux derniers actes, et je vous donne argent et traite.

— Vous savez que je trouve cela exécrable.

— Quoi?

— *Le Fils de l'Emigré.*

— Bah! vous nous en disiez autant de *la Tour de Nesle*... Georges est enchantée du prologue, et Provost aussi.

— Enfin, priez, en vous en allant, Anicet de me venir voir... Je vais tâcher de faire de mon mieux.

Un quart d'heure après, Anicet était chez moi.

Anicet est un travailleur consciencieux, un chercheur infatigable ; nul ne fait plus grandement sa part dans une collaboration.

J'ai dit qu'il m'avait apporté le plan de *Teresa* presque entièrement fait. Je lui ai donné l'idée d'*Angèle ;* toutefois, c'est lui qui a trouvé, non pas *Muller médecin*, mais *Muller malade de la poitrine*, c'est-à-dire le côté profondément mélancolique de l'ouvrage.

L'idée du *Fils de l'Emigré* était de lui ; l'exécution — dans les trois premiers actes surtout — fut entièrement de moi. Nous fîmes ensemble les deux derniers actes pendant les journées des 7 et 8 juin.

Le 9 juin, je lus, dans une feuille légitimiste, que j'avais été pris les armes à la main, à l'affaire du cloître Saint-Merri, jugé militairement pendant la nuit, et fusillé à trois heures du matin. On déplorait la mort prématurée d'un jeune auteur qui donnait de si belles espérances!

La nouvelle avait un caractère si authentique ; les détails de mon exécution, que j'avais supportée, au reste, avec le plus grand courage, étaient tellement circonstanciés ; les renseignements venaient d'une si bonne source, que j'eus un instant de doute. Je me tâtai.

Pour la première fois, le journal disait du bien de moi : donc, le rédacteur me croyait mort.

Je lui envoyai ma carte, *avec tous mes remerciments.*

Comme mon commissionnaire sortait, un autre commissionnaire entrait, apportant une lettre de Charles Nodier.

Cette lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher Alexandre,

« Je lis à l'instant même dans un journal que vous avez été fusillé le 6 juin, à trois heures du matin. Ayez la bonté de me faire dire si cela vous empêcherait de venir dîner demain à l'Arsenal, avec Dauzats, Taylor, Bixio, nos amis ordinaires enfin.

« Votre bien bon ami,

« CHARLES NODIER,

« qui sera enchanté de l'occasion pour vous demander des nouvelles de l'autre monde. »

Je fis répondre à mon bien-aimé Charles que je venais de lire la même nouvelle dans le même journal ; que je n'étais pas sûr moi-même d'être vivant ; mais que, corps ou ombre, je serais chez lui à l'heure dite.

Cependant, comme je ne mangeais plus depuis six semaines, j'ajoutai que ce serait plutôt à une ombre qu'à mon corps qu'il aurait affaire. Je n'étais pas mort : mais, décidément, j'étais bien malade !

En outre, j'étais prévenu par un aide de camp du roi que l'éventualité de mon arrestation avait été sérieusement discutée ; on me conseillait d'aller passer un mois ou deux à l'étranger, puis de revenir à Paris : à mon retour, il ne serait plus question de rien.

Mon médecin me donnait, eu hygiène, le même conseil que l'aide de camp de Sa Majesté me donnait en politique.

J'avais toujours eu le plus grand désir de visiter la Suisse. C'est un magnifique pays, l'épine dorsale de l'Europe, la source des trois grands fleuves qui courent au nord, à l'est et au midi de notre continent. Puis c'est une république, et, ma foi ! si petite qu'elle fût, je n'étais point fâché de voir une république. De plus, j'avais l'idée que je pourrais tirer parti de mon voyage.

J'allai trouver Gosselin, auquel j'offris de lui écrire deux volumes sur la Suisse. Gosselin secoua la tête : selon lui, la Suisse était un pays usé, sur lequel il n'y avait plus rien à écrire ; tout le monde y avait été. J'eus beau lui dire que, si tout le monde y avait été, tout le monde irait, et qu'en supposant que ceux qui y avaient été ne me lussent point, je serais lu, au moins, par ceux qui devaient y aller ; je ne pus parvenir à le convaincre.

Je résolus donc de regarder bien positivement les deux ou trois mois que j'allais passer en Suisse comme un temps perdu. Je remis à Harel les deux derniers actes du *Fils de l'Emigré* ; il me donna les trois mille francs promis, et je reçus l'autorisation de tirer sur lui pour deux autres mille francs.

Enfin, muni d'un passe-port en règle, je partis, le 21 juillet au soir.

Comme on le comprend bien, je n'ai pas l'intention de recommencer ici mes *Impressions de Voyage* ; je ne dirai, dans ces Mémoires, que ce qui n'a pas trouvé place dans mon premier récit, et ce sera peu de chose, car la franchise est une de mes qualités : elle m'a fait bien des ennemis, mais je ne remercie pas moins Dieu de me l'avoir donnée.

Que le lecteur se rassure donc : je vais le conduire le plus rapidement possible par un chemin où, dans mes *Impressions de Voyage*, je l'ai forcé de s'arrêter à chaque pas.

Le lendemain de mon départ de Paris, j'arrivai à Auxerre.

Le changement d'air commençait à produire son effet sur ma santé : à Auxerre, en face de la table où était servi le dîner de la diligence, je retrouvai un peu d'appétit. Un plat énorme d'écrevisses leva tous mes doutes ! je mangeais : donc, je ne tarderais pas à me bien porter.

Je couchai à Auxerre, voulant donner à ce bon génie qu'on appelle le sommeil le temps de faire son œuvre. — Les anciens ont appelé le Sommeil le frère de la Mort ; cette fois, les anciens, si exacts dans leurs définitions, ont à mon avis, été ingrats envers le Sommeil : c'est le réparateur des forces ; c'est la source où la jeunesse puise son ardeur, où la santé cache son trésor.

O bon et doux sommeil de la jeunesse ! comme on sent bien, en te savourant, que tu es la vie, — plus le rêve !

Perdez l'amour, perdez la fortune, perdez l'espérance même, et vienne le sommeil : momentanément, le sommeil vous rendra tout ce que vous avez perdu. — *Momentanément*, je le sais bien ; mais c'est justement par ce deuil qui vous reprend du moment où vous rouvrez les yeux que vous comprenez combien le sommeil est doux et puissant !

Nous fîmes une nouvelle halte à Chalon. Un ami que j'avais là me proposa — au lieu des curiosités urbaines, qui se composent de caves grandes comme les catacombes — d'aller visiter un caprice de la nature et une ruine du temps : le Vaux-Chignon et le château de la Roche-Pot.

J'ai décrit l'un et raconté l'autre ; on trouvera tout cela dans mes *Impressions de Voyage*.

La sécheresse avait, depuis quelque temps, interrompu le service des bateaux à vapeur ; cependant, en revenant à Chalon, nous apprîmes qu'un bateau, tirant dix-huit pouces d'eau, seulement, allait tenter le voyage.

Nous nous embarquâmes le lendemain, et, vers midi, nous arrivâmes, en effet, à Mâcon ; mais impossible d'aller plus loin : c'était trop demander à la Saône, que de lui demander dix-huit pouces d'eau.

Quant aux voitures, les places y étaient retenues pour trois jours.

J'étais plein de naïveté à cette époque, et je dois dire, hélas ! que j'ai conservé intacte cette sotte qualité.

Des bateliers virent mon embarras, vinrent à moi, et me proposèrent, vu la faveur du vent, de me conduire en six heures à Lyon. Je leur en donnai huit : ils jurèrent qu'ils n'avaient aucun besoin de ce surcroît de temps, et que j'étais par trop généreux. En conséquence, nous fîmes prix, et ils me conduisirent à une grande barque où étaient déjà entassés une douzaine d'innocents comme moi.

Sur ces douze innocents, il y en avait trois ou quatre qui méritaient doublement ce nom : c'étaient de pauvres enfants de cinq ou six mois, accompagnés de leurs nourrices.

Je fis une certaine grimace en voyant la compagnie dans laquelle j'étais introduit ; mais, bah ! six heures sont bientôt passées ! Il était une heure de l'après-midi ; à sept heures, nous serions à Lyon.

Toutefois, au lieu de partir à une heure ; nous ne partîmes qu'à trois heures. Nos bateliers nous trouvaient trop à l'aise, couchés que nous étions les uns sur les autres ; ils comptaient, probablement, mettre un second rang en travers. Le second rang manqua, par bonheur !

Après deux heures d'attente inutile, on démarra enfin.

Pendant une heure, le vent tint à peu près la parole qu'il nous avait donnée au moment du départ ; pendant cette heure, nous dûmes faire une lieue ou une lieue et demie.

Puis le vent tomba.

J'avais cru que, les cas échéant, nos bateliers s'attelleraient aux rames ; mais point ! nous descendîmes la Saône du même train que faisait un chien noyé qui flottait à vingt pas de nous !

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, juste en même temps que notre chien noyé, qui nous tenait fidèle compagnie, nous eûmes connaissance de l'île Barbe.

Cinquante minutes après, nous étions à Lyon.

Il fallait que ma santé fût déjà robuste pour résister à la nuit que je venais de passer sur la Saône.

Nous restâmes trois jours à Lyon, et, le troisième jour, à trois heures du soir, nous prîmes la voiture de Genève.

A six heures du matin, le conducteur nous ouvrait la portière en disant :

— Si ces messieurs veulent faire un bout de chemin à pied, ils en ont le loisir.

C'était une invitation que nous transmettaient nos chevaux lesquels trouvaient que, pour gravir la montée du Cerdon, la voiture était déjà bien assez lourde sans nous.

C'est à cette montée que commencent les premières rampes des Alpes ; elles conduisent au fort de l'Ecluse, placé à cheval sur la route, et sous la voûte duquel on visite les passeports.

Au bout de trois heures de marche, en sortant de Saint-Genis, le conducteur, que j'avais prié de m'avertir au moment précis où je serais en Suisse, se retourna vers moi et me dit :

— Monsieur, vous n'êtes plus en France

— Et à combien suis-je de Genève ?

— A une heure et demie de marche.

— Alors, laissez-moi descendre ; je ferai le reste de la route en me promenant.

Le conducteur obtempéra à ma demande, et, au bout d'une heure et demie de marche, j'entrai dans la ville natale de Jean-Jacques Rousseau et de Pradier.

CCXLVI

GRANDS ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LE BIFTECK D'OURS. — JACOTOT. — UNE ÉPITHÈTE MALSONNANTE. — UN FEUTRE SÉDITIEUX. — DES CARABINIERS TROP SPIRITUELS. — JE ME BROUILLE AVEC LE ROI CHARLES-ALBERT A PROPOS DE LA DENT DU CHAT. — LES PRINCES ET LES HOMMES D'ESPRIT.

En 1842, je revenais de Florence pour une fort triste et fort cruelle cérémonie : je revenais pour assister aux funérailles de M. le duc d'Orléans.

C'est une des singularités de ma vie, d'avoir connu tous les

princes ; et, avec les idées les plus républicaines de la terre, de leur avoir été attaché du plus profond de mon cœur.

Or, qui m'avait appris, à Florence, la mort du duc d'Orléans ? Le prince Jérôme-Napoléon.

Je venais dîner à Quarto, — charmante maison de campagne située à quatre milles de Florence, — chez l'ancien roi de Westphalie, son père, lorsque, me prenant à part :

— Mon cher Dumas, me dit-il, je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera grand'peine.

Je le regardai avec inquiétude.

— Monseigneur, lui dis-je, j'ai reçu ce matin des nouvelles de mes deux enfants : ils se portent bien : à part les accidents qui peuvent leur arriver, je suis préparé à tout.

— Eh bien, le duc d'Orléans est mort !

J'avoue que ce fut pour moi un coup de foudre.

Un cri et des larmes vinrent en même temps ; je me jetai dans les bras du prince.

N'était-ce pas chose curieuse, que de voir un homme pleurant un duc d'Orléans dans les bras d'un Bonaparte ?

Le même soir, je partis pour Livourne ; le lendemain, je m'embarquai sur le bateau à vapeur de Gênes. La mer, mauvaise, me jeta tout fatigué dans la ville des palais ; je trouvai à table d'hôte un de mes amis qui arrivait de Naples, plus fatigué encore que moi : il m'offrit de revenir ensemble en poste, mais à la condition que nous passerions par le Simplon, qu'il n'avait pas vu. J'acceptai ; nous louâmes une espèce de carriole, et nous partîmes.

Le Simplon traversé, le Valais franchi, nous nous arrêtâmes à la porte de l'auberge de la *Poste*, à Martigny.

Le maître d'auberge, le chapeau à la main, vint poliment nous inviter à prendre, en passant, un repas chez lui. Nous avions dîné à Sion : nous le remerciâmes.

Il se retira aussi poliment qu'il était venu.

— Voilà un aubergiste bien charmant ! me dit mon ami.

— Tu trouves ?

— Ma foi, oui.

— Et quand je pense que, si je lui disais mon nom, je serais, probablement, obligé de lui donner une volée pendant que nous relayons.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, au lieu de faire fortune avec une plaisanterie que j'ai risquée sur lui, il a eu la niaiserie de s'en fâcher, et m'en veut mal de mort.

— A toi ?

— Eh ! mon Dieu, oui !

— Ah bah !

— Rappelle-le un peu, et dis-lui que nous nous arrêterons si, par hasard, il peut nous donner un bifteck d'ours.

— Hé ! monsieur !.. Monsieur le maître de l'hôtel ! cria mon ami avant que j'eusse eu le temps de l'en empêcher.

Le maître de l'hôtel se retourna.

— Voici mon compagnon qui dit qu'il s'arrêtera pour dîner chez vous, si vous avez, par hasard, du bifteck d'ours

J'ai vu bien des figures se décomposer dans ma vie ; j'ai vu ces décompositions arriver à la suite de nouvelles terribles, d'accidents inattendus, de blessures graves... Je n'ai jamais vu décomposition de physionomie pareille à celle du malheureux maître de poste de Martigny.

— Ah ! s'écria-t-il en prenant ses cheveux à pleines mains, encore ! toujours !... Il ne passera donc pas un voyageur qui ne fasse la même plaisanterie ?

— Dame, reprit mon compagnon, j'ai lu, dans les *Impressions de Voyage* de M. Alexandre Dumas .

— Les *Impressions de Voyage* de M. Alexandre Dumas ! hurla le malheureux maître de poste ; mais il y a donc encore des gens qui les lisent ?

— Pourquoi ne les lirait-on pas ? me hasardai-je à demander.

— Mais parce que c'est un livre atroce, plein de mensonges, et qu'on en a brûlé par la main du bourreau qui ne le méritaient pas comme celui-là... Oh ! M. Alexandre Dumas ! continua le malheureux marchand de soupe en passant de la colère à l'exaspération, je ne le rencontrerai donc pas un jour entre quatre yeux ? il faudra donc que j'aille à Paris pour en finir avec lui ? il ne repassera donc pas par la Suisse ? il n'ose pas ! il sait que je l'attends ici pour l'étrangler : je le lui ai fait dire. Eh bien, si vous le voyez, si vous le connaissez, redites-le-lui encore, redites-le-lui chaque fois que vous le rencontrerez, redites-le-lui toujours !

Et il rentra chez lui comme un fou, comme un furieux, comme un désespéré.

— Qu'a donc votre maître ? demandai-je au postillon.

— Ah ! on dit comme cela qu'il a une maladie, un sort qu'un monsieur de Paris lui a jeté en passant.

— Et il veut tuer le monsieur de Paris ?

— Il veut le tuer.

— Absolument ?

— Sans rémission.

— Et, si le monsieur de Paris lui disait tout à coup : « Me voilà, c'est moi ! » que ferait-il ?

— Oh ! pour sûr, il tomberait mort d'un coup de sang.

— C'est bien, postillon .. En revenant, vous direz à votre maître que M. Alexandre Dumas est passé, qu'il lui souhaite une longue vie, et toute sorte de prospérités. — En route !

— Ah ! en voilà une bonne ! dit le postillon en partant au galop. Ah ! oui, que je le lui dirai ; ah ! oui, qu'il le saura, et qu'il se rongera les poings de ne pas vous avoir reconnu... Allons, la Grise, allons, hue !

Mon compagnon était tout pensif.

— Eh bien, lui demandai-je, à quoi penses-tu ?

— Je cherche la cause de la haine de cet homme contre toi

— Tu ne comprends pas ?

— Non.

— Tu te rappelles bien le bifteck d'ours, dans mes *Impressions de Voyage ?*

— Parbleu ! c'est la première chose que j'en ai lue.

— Eh bien, c'est chez ce brave homme que se passa la scène de M. Alexandre Dumas mangeant un bifteck d'ours, en 1832.

— Après ?

— Beaucoup d'autres comme toi ont lu le bifteck d'ours ; de sorte qu'un beau matin, est passé un voyageur plus curieux ou moins en appétit que les autres, qui a dit en regardant la carte :

« — Vous n'avez pas de l'ours ? .

« — Plaît-il ? a répondu le maître de l'hôtel.

« — Je vous demande si vous avez de l'ours.

« — Non, monsieur, non.

— Et, pour le moment, tout a été fini là... Un jour, deux jours, huit jours après, un second voyageur, en posant son bâton ferré dans l'angle de la porte, en jetant son chapeau sur une chaise, en secouant la poussière de ses souliers, a dit au maître de l'hôtel :

« — Ah ! je suis bien ici à Martigny, n'est-ce pas ?

« — Oui, monsieur.

« — A l'hôtel de la *Poste ?*

« — A l'hôtel de la *Poste*.

« — C'est ici qu'on mange de l'ours, alors.

« — Je ne comprends pas.

« — Je dis que c'est ici qu'on mange de l'ours.

« Le maître de l'hôtel regarda le voyageur tout ébahi.

« — Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ? lui demanda-t-il.

« — Mais parce que c'est ici que M. Dumas en a mangé.

« — M. Dumas ?

« — Oui, M. Alexandre Dumas... Vous ne connaissez pas M. Alexandre Dumas ?

« — Non.

« — L'auteur d'*Henri III*, d'*Antony*, de *la Tour de Nesle ?*

« — Je ne connais pas.

« — Ah ! c'est que, comme il dit, dans ses *Impressions de Voyage*, qu'il a mangé de l'ours chez vous... Mais, du moment que vous n'en avez pas dans ce moment-ci, n'en parlons plus ; ce sera pour une autre fois. Voyons, qu'avez-vous ?

« — Monsieur, choisissez, voici la carte !

« — Oh ! je n'y tiens pas ! donnez-moi tout ce que vous voudrez : du moment que vous n'avez pas d'ours, tout m'est égal.

« Et, d'un air dégoûté, en trouvant tout mauvais, le second voyageur a mangé le dîner qu'on lui a servi. — Le lendemain, le surlendemain, la semaine suivante est entré un voyageur qui, sans rien dire, a posé son sac de voyage à terre, s'est assis devant la première table venue, et a frappé de son couteau contre un verre, en criant :

« — Garçon !

« Le garçon est arrivé.

« — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

« — Un bifteck d'ours.

« — Ah ! ah !

« — Allons, vite, et saignant !

« Le garçon n'a pas bougé.

« — Eh bien, tu n'entends pas, farceur ?

« — Si fait, j'entends.

« — Eh bien, commande mon bifteck, alors.

« — C'est que monsieur paraît désirer un bifteck particulier...

« — Un bifteck d'ours.

« — Oui... Nous n'en avons pas.

« — Comment, vous n'en avez pas ?

« — Non.

« — Va me chercher ton maître.

« — Mais, monsieur, mon maître...

« — Va me chercher ton maître !

« — Cependant, monsieur...

« — Je te dis de m'aller chercher ton maître !

« Et le voyageur se leva si majestueusement, que le garçon crut qu'il n'avait qu'une chose à faire, — obéir.

« Et il disparut en disant :

« — Je vais le chercher, je vais le chercher.

« — Me voici, monsieur, dit le maître de l'hôtel au bout de cinq minutes.

« — Ah ! c'est bien heureux !

« — Si j'eusse su que monsieur désirait particulièrement avoir affaire à moi...

« — Je désire avoir affaire à vous, parce que votre garçon est un sot !

« — C'est possible, monsieur.
« — Un impertinent!
« — Aurait-il eu l'impudence de manquer à monsieur?
« — Un drôle qui ruinera votre établissement!
« — Oh! oh! ceci devient grave... Si monsieur veut me dire en quoi il a à se plaindre de lui.
« — Comment! je lui demande un bifteck d'ours, et il a l'air de ne pas comprendre.
« — Ah! ah! c'est que...
« — Avez-vous de l'ours, ou n'en avez-vous pas?
« — Monsieur, permettez...
« — Avez-vous de l'ours?
« — Mais, enfin, monsieur...
« — De l'ours ou la mort! Avez-vous de l'ours?
« — Eh bien, non, monsieur.
« — Il fallait donc l'avouer tout de suite, alors, dit le voyageur en rechargeant son sac.
« — Que faites-vous, monsieur?
« — Je m'en vais.
« — Comment, vous vous en allez?
« — Sans doute.
« — Mais pourquoi vous en allez-vous?
« — Parce que je ne venais dans votre gargote que pour manger de l'ours. Du moment que vous n'en avez pas, je vais en chercher ailleurs.
« — Cependant, monsieur...
« — Allons, *furth!*
« Et le voyageur sortit en disant :
« — Il paraît que vous avez des préférences pour M. Alexandre Dumas. Il me semble, cependant, qu'un voyageur en vins de Bourgogne vaut bien un homme de lettres.
« Et l'aubergiste resta consterné. — Maintenant, tu comprends, mon cher, ces maudites *Impressions de Voyage* ont été beaucoup lues, imprimées, réimprimées; il ne s'est point passé un jour qu'un voyageur excentrique n'ait demandé un bifteck d'ours. Français, Anglais, semblaient s'être donné rendez-vous à l'hôtel de la *Poste* pour désespérer le malheureux aubergiste. Jamais Pipelet refusant de ses cheveux à Cabrion, aux amis de Cabrion, aux connaissances de Cabrion, n'a été plus malheureux, plus tourmenté, plus désespéré, que le malheureux, le tourmenté, le désespéré maître de poste de Martigny! Un aubergiste français eût pris la balle au bond; il eût changé son enseigne; au lieu de ces mots : *Hôtel de la Poste*, il eût mis : *Hôtel du Bifteck d'ours*. Il eût accaparé tous les ours des montagnes environnantes; quand l'ours aurait manqué, il aurait donné du bœuf, du sanglier, du cheval, ce qu'il eût voulu, pourvu que ce fût assaisonné à quelque sauce inconnue. Il eût fait fortune en trois ans, au bout desquels il se fût retiré en vendant son fonds cent mille francs, et en bénissant mon nom. Celui-ci fait fortune tout de même, mais plus lentement, en passant par des colères incessantes, qui ruinent sa santé — et maudissant mon nom.

— Qu'est-ce que cela te fait?
— Il est toujours désagréable d'être maudit, mon cher.
— Mais, enfin, qu'y a-t-il de vrai dans ton histoire du bifteck d'ours?
— Tout et rien.
— Comment, tout et rien?
— Trois jours avant mon passage, un homme s'était mis à l'affût d'un ours, et avait blessé l'ours à mort; mais, avant de mourir, l'ours avait tué l'homme et dévoré une partie de sa tête. En ma qualité de poëte dramatique, j'ai mis la chose en scène, voilà tout. Il m'est arrivé ce qui est arrivé à Werner, à l'auberge de Schwartzbach, avec son drame du *Vingt-Quatre Février*.
— Et qu'est-il arrivé à Werner?
— Ah! ma foi! cher ami, achète mes *Impressions de Voyage*, ouvre le premier volume, et tu le sauras.

Sur quoi, nous continuâmes notre chemin.

Voilà, chers lecteurs, la vérité pure révélée pour la première fois sur le bifteck d'ours, qui a fait, depuis vingt ans, un si grand bruit dans le monde.

Du reste, je n'ai jamais été heureux avec les célébrités que j'ai faites.

Une de mes créations, — création presque aussi européenne que le bifteck d'ours, — c'est Jacotot; pas l'inventeur de la fameuse méthode d'orthographe; mais mon Jacotot, à moi; le Jacotot de mes *Impressions de Voyage*.

— Ah! oui, oui, le garçon limonadier du café d'Aix.

Justement, chers lecteurs; vous voyez bien que Jacotot est célèbre, puisque vous vous rappelez son nom.

Qui est-ce qui ne se rappelle pas le nom de Jacotot!

Je puis donc le dire hautement, c'est moi qui ai fait la fortune de Jacotot; car Jacotot est riche, Jacotot est retiré; Jacotot a maison de ville à Aix, maison de campagne sur le lac du Bourget.

Et, cependant, comme le maître de l'auberge de la *Poste* de Martigny, Jacotot m'exècre, Jacotot m'abomine, Jacotot me maudit!

D'où vient pareille ingratitude?

J'ai blessé l'amour-propre de Jacotot, — toujours à cause de la mise en scène; le nombre d'ennemis que m'a faits mon talent dramatique est incalculable! Un homme qui ne serait pas, comme moi, perdu par la rage du pittoresque, un de ces écrivains qui ne se croient pas obligés de peindre quand ils écrivent, ayant à rendre la première apparition de Jacotot, aurait dit tout simplement : « Jacotot entra. » Il n'aurait pas jugé à propos de dire comment était Jacotot; si Jacotot était beau ou laid, bien ou mal mis, jeune ou vieux.

Le *Jacotot entra* me parut insuffisant, et j'eus le malheur de dire : « Jacotot entra; *ce n'était pas autre chose que le garçon limonadier*. »

Première désignation blessante pour Jacotot, qui était garçon limonadier, c'est vrai, mais qui, sans doute, avait le désir d'être pris pour un clerc de procureur.

Je continuai : « Il s'arrêta en face de nous; le sourire était stéréotypé *sur sa grosse figure stupide*, qu'il faut avoir vue pour s'en faire une idée. »

Voilà ce qui me brouilla véritablement avec Jacotot, c'est ce portrait physique; tout le bien que j'ai pu dire de lui, et qui l'a immortalisé, n'a pu effacer de son souvenir la malheureuse épithète appliquée par moi à sa figure.

Il y a un an, c'est-à-dire en l'an de grâce 1854, près d'un quart de siècle après la publication de ces malheureuses *Impressions de Voyage* qui ont heurté tant de susceptibilités, un voyageur, de passage à Aix, eut le désir de connaître Jacotot : il alla au café et fit ce que j'avais fait.

Il appela Jacotot.

Le maître du café s'approcha de lui.

— Monsieur, lui dit-il, celui que vous demandez a fait fortune et est retiré.
— Ah! diable! reprit le voyageur. J'eusse voulu le voir.
— Oh! vous pouvez le voir.
— Où cela?
— Chez lui.
— Oh! le déranger, pour lui dire purement et simplement que j'ai envie de le voir, c'est peut-être bien un peu indiscret.
— Eh! tenez, justement, vous pouvez le voir sans le déranger.
— Comment cela?
— C'est lui qui est là-bas sur sa porte, les mains dans ses poches, le ventre au soleil.
— Merci.

Le voyageur se leva, et, gagnant l'autre côté de la place, passa et repassa deux ou trois fois devant Jacotot.

Jacotot s'aperçut que c'était à lui que le voyageur avait affaire; et, comme c'est, à tout prendre, un excellent garçon, quand son amour propre n'est pas surexcité, il sourit au voyageur.

Le voyageur se sentit enhardi par ce sourire.

— Vous êtes, je crois, M. Jacotot? lui demanda-t-il.
— Oui, monsieur, pour vous servir.
— Et vous êtes retiré?
— Depuis deux ans, comme vous voyez!... bourgeois, bon bourgeois.

Et il frappa de la paume de ses deux mains sur son ventre.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur Jacotot.
— Vous êtes bien bon.
— Je connais quelqu'un qui n'a pas nui à votre petite fortune.
— Qui cela, monsieur?
— Alexandre Dumas, l'auteur des *Impressions de Voyage*.

Le visage de Jacotot se décomposa.

— Alexandre Dumas? répéta-t-il.
— Oui.
— Est-ce parce qu'il a dit que j'avais une figure stupide? s'écria Jacotot en refermant la porte avec violence, et en rentrant chez lui.

Le voyageur dut faire son deuil de Jacotot. A partir de ce moment-là, quand Jacotot l'aperçut d'un côté, il tourna de l'autre!

Je me fis, dans le même pays, et pour une chose de la même importance à peu près, un troisième ennemi, bien autrement sérieux que les deux autres : c'était Sa Majesté Charles-Albert, roi de Sardaigne.

Pendant mon séjour à Aix, je fis deux excursions : une à Chambéry, l'autre à la dent du Chat.

Toutes deux furent signalées : l'une par une grosse imprudence, l'autre par un grave accident; imprudence et accident qui eussent probablement passé inaperçus, si je ne les avais signalés dans ces fatales *Impressions de Voyage*.

L'imprudence, ce fut d'aller, mes compagnons et moi, en chapeau gris dans la capitale de la Savoie.

Vous me demanderez, chers lecteurs, quelle imprudence il y a à se coiffer d'un chapeau gris, au lieu de se coiffer d'un feutre noir. Il n'y aurait aucune imprudence en 1855, mais il y avait une grande imprudence en 1832; et la preuve, ce sont ces quelques lignes, extraites de mes *Impressions de Voyage :*

« Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, nous étions à Chambéry. Je ne dis rien des monuments publics de la capitale de la Savoie; je ne pus entrer dans aucun, attendu que j'avais un chapeau gris. Il paraît qu'une dépêche

des Tuileries avait provoqué les mesures les plus sévères contre le centre séditieux, et que le roi de Sardaigne n'avait pas voulu, pour une chose aussi futile, s'exposer à une guerre avec son frère bien-aimé Louis-Philippe d'Orléans. Comme j'insistais, réclamant énergiquement contre l'injustice d'un pareil procédé, les carabiniers royaux, qui étaient de garde à la porte du palais, me dirent facétieusement que, si j'y tenais absolument, il y avait à Chambéry un édifice dans l'intérieur duquel il leur était permis de me conduire : c'était la prison. Comme le roi de France, à son tour, n'aurait probablement pas voulu s'exposer à une guerre contre son frère chéri Charles-Albert, pour un personnage aussi peu important que son ex-bibliothécaire, je répondis à mes interlocuteurs qu'ils étaient fort aimables pour des Savoyards, et très spirituels pour des carabiniers : mais je n'insistai pas davantage. »

C'est un singulier pays que la Savoie : Jacotot s'était fâché parce que je lui avais dit une injure ; les carabiniers se fâchèrent parce que je leur faisais un compliment.

Voilà pour l'imprudence.

Passons à l'accident.

A la suite d'un souper, une dizaine de baigneurs, joyeux compagnons, — dont, hélas ! quatre sont morts aujourd'hui ! — proposèrent, afin de ne point se quitter, d'aller voir ensemble le soleil se lever, de la cime de la dent du Chat.

La dent du Chat est une montagne au sommet aigu, qui doit son nom à sa forme, et qui domine Aix de son cône dépouillé de verdure. La proposition fut acceptée ; on se chaussa et l'on s'habilla pour le voyage, et l'on partit.

Je fis comme les autres, quoique je goûte un médiocre plaisir aux ascensions : j'ai le vertige, et toute montée, fût-elle sans danger, m'est plus pénible qu'un danger réel, qui se présente sous toute autre forme.

Qu'on me permette, comme je l'ai fait pour Chambéry, de citer quelques lignes de mes *Impressions de Voyage ;* cela dispensera le lecteur d'y recourir.

« Nous commençâmes à gravir à minuit et demi ; c'était une chose assez curieuse que de voir cette marche aux flambeaux. A deux heures, nous étions aux trois quarts du chemin ; mais celui qui nous restait à faire était si dangereux et si difficile, que nos guides nous firent faire une halte pour attendre les premiers rayons du jour.

« Lorsqu'ils parurent, nous continuâmes notre route, qui devint bientôt si escarpée, que notre poitrine touchait presque le talus sur lequel nous marchions, à la file les uns des autres. Chacun alors déploya son adresse et sa force, se cramponnant des mains aux bruyères et aux petits arbres, et des pieds aux aspérités du rocher et aux inégalités du terrain. Nous entendions les pierres que nous détachions rouler sur la pente de la montagne, rapide comme celle d'un toit ; et, lorsque nous les suivions des yeux, nous les voyions descendre jusqu'au lac, dont la nappe bleue s'étendait à un quart de lieue au-dessous de nous. Nos guides eux-mêmes ne pouvaient nous prêter aucun secours, occupés qu'il étaient à nous découvrir le meilleur chemin ; seulement, de temps en temps, ils nous recommandaient de ne point regarder derrière nous, de peur des éblouissements et des vertiges : et ces recommandations, faites d'une voix brève et serrée, nous prouvaient que le danger était bien réel.

« Tout à coup, celui de nos camarades qui les suivait immédiatement, poussa un cri qui nous fit passer à tous un frisson dans les chairs. Il avait voulu poser le pied sur une pierre, déjà ébranlée par le poids de ceux qui le précédaient, et s'en était servi comme d'un point d'appui.

« La pierre s'était détachée ; en même temps, les branches auxquelles il s'accrochait, n'étant point assez fortes pour soutenir seules le poids de son corps, s'étaient brisées entre ses mains.

« — Retenez-le ! s'écrièrent les guides.

« Mais c'était chose plus facile à dire qu'à faire : chacun avait déjà grand'peine à se retenir soi-même. Aussi passa-t-il en roulant près de nous tous, sans qu'un seul pût l'arrêter ; nous le croyions perdu, et, la sueur de l'effroi au front, nous le suivions des yeux en haletant, lorsqu'il se trouva assez près de Montaigu, le dernier de nous tous, pour que celui-ci pût, en étendant la main, le saisir aux cheveux. Un moment, il y eut doute si tous deux ne tomberaient pas ; ce moment fut court, mais il fut terrible, et je réponds qu'aucun de ceux qui étaient là n'oubliera de longtemps la seconde où il vit ces deux hommes, oscillant sur un précipice de deux mille pieds de profondeur, ne sachant pas s'ils allaient être précipités, ou s'ils parviendraient à se rattacher à la terre.

« Nous gagnâmes enfin une petite forêt de sapins qui, sans nous rendre le chemin moins rapide, le rendait plus commode, par la facilité que ces arbres nous offraient de nous accrocher à leurs branches ou de nous appuyer à leur tronc. La lisière opposée de cette petite forêt touchait presque la base du rocher nu, dont la forme a fait donner à la montagne le nom qu'elle porte ; des trous creusés irrégulièrement dans la pierre offrent une espèce d'escalier qui conduit au sommet.

« Deux d'entre nous seulement tentèrent cette dernière escalade, non que le trajet fût plus difficile que celui que nous venions d'accomplir, mais il ne nous promettait pas une vue plus étendue, et celle que nous avions devant les yeux était loin de nous dédommager de nos fatigues et de nos meurtrissures. Nous les laissâmes donc grimper à leur clocher, et nous nous assîmes pour procéder à l'extraction des pierres et des épines. Pendant ce temps, les grimpeurs étaient arrivés au sommet de la montagne, et, comme preuve de prise de possession, ils y avaient allumé un feu et y fumaient leurs cigares.

« Au bout d'un quart d'heure, ils descendirent, se gardant bien d'éteindre le feu qu'ils avaient allumé, curieux qu'ils étaient de savoir si, d'en bas, on n'apercevait pas la fumée.

« Nous mangeâmes un morceau ; après quoi, nos guides nous demandèrent si nous voulions revenir par la même route, ou bien en prendre une autre beaucoup plus longue, mais aussi plus facile. Nous choisîmes unanimement cette dernière. A trois heures, nous étions à Aix, et, du milieu de la place, ces messieurs eurent l'orgueilleux plaisir d'apercevoir encore la fumée de leur fanal.

« Je leur demandai s'il m'était permis, maintenant que je m'étais bien amusé, d'aller me mettre au lit. Comme chacun éprouvait probablement le besoin d'en faire autant, on me répondit qu'on n'y voyait pas d'inconvénient.

« Je crois que j'eusse dormi trente-six heures de suite, si je n'eusse été réveillé par une grande rumeur. J'ouvris les yeux : il faisait nuit ; j'allai à la fenêtre, et je vis toute la ville d'Aix en rumeur. La population, y compris les enfants et les vieillards, était descendue sur la place publique, comme autrefois dans les émeutes de Rome ; tout le monde parlait à la fois, on s'arrachait les lorgnettes, chacun regardait en l'air à se démonter la colonne vertébrale ; je crus qu'il y avait une éclipse de lune.

« Je me rhabillai vivement pour voir ma part du phénomène, et je descendis armé de ma longue-vue. Toute l'atmosphère était colorée d'un reflet rougeâtre, le ciel paraissait enflammé : la dent du Chat était en feu !

« Le feu dura ainsi trois jours.

« Le quatrième jour, on apporta à nos deux fumeurs une note de trente-sept mille cinq cents et quelques francs.

« Ils trouvèrent la somme un peu bien forte pour une douzaine d'arpents de bois, dont le gisement rendait l'exploitation impossible. En conséquence, ils écrivirent à notre ambassadeur à Turin de tâcher de faire rogner quelque chose sur le mémoire. Celui-ci s'escrima si bien, que la carte à payer leur revint, au bout de huit jours, réduite à sept cent quatre-vingts francs.

« Grâce à mon chapeau gris, qui avait éveillé la susceptibilité des carabiniers de Chambéry, et à la part que j'avais prise à l'excursion et à l'incendie de la dent du Chat, les Etats du roi Charles-Albert me furent fermés pendant six ans. »

Je dirai en son lieu et place comment je fus, en 1835, honteusement chassé de Gênes, et comment j'y rentrai triomphalement en 1838.

Qu'on me permette ici une petite digression sur les princes et les capitaines de vaisseau.

J'ai remarqué qu'en général ni les uns ni les autres n'aimaient les gens d'esprit.

En effet, si un homme d'esprit se trouve à la table d'un prince, au bout de dix minutes, à moins d'un mutisme complet de sa part, ce sera l'homme d'esprit qui sera le véritable prince, c'est à l'homme d'esprit qu'on adressera la parole, c'est l'homme d'esprit que l'on fera parler, c'est l'homme d'esprit, enfin, qu'on écoutera. Quant au prince, il est complètement annihilé, il n'y a plus de prince, et il ne se distingue des autres convives qu'en deux points : c'est que les autres convives parlent et qu'il se tait, que les autres convives rient et qu'il boude.

Vous me direz, dans ce cas, que, si l'homme d'esprit a véritablement de l'esprit, il se taira, afin de permettre que le prince reste prince.

Mais alors l'homme d'esprit n'est plus un homme d'esprit : c'est un courtisan.

Nombre de gens d'esprit ont été disgraciés pour leur esprit. Citez-moi un sot disgracié pour sa sottise.

Il en est des capitaines de vaisseau comme des princes.

Toutes les fois qu'il y a un homme d'esprit à bord d'un bâtiment, et qu'il fait beau temps, il n'y a plus de capitaine. On fait cercle autour de l'homme d'esprit, tandis que le capitaine se promène tout seul sur la dunette.

Il est vrai que, s'il y a tempête, le capitaine redevient capitaine, mais pour le temps que dure la tempête seulement.

Vous me direz qu'il y a des princes qui ont de l'esprit.

Parbleu ! j'en ai connu, et j'en connais encore ; seulement, par état, ils sont obligés de le cacher.

Il était impossible d'avoir un esprit plus charmant, plus fin, plus élégant, que ne l'avait M. le duc d'Orléans ; et cependant personne moins que lui ne laissait voir cet esprit.

Un jour qu'il m'avait fait une de ces réponses adorables

dont sa conversation fourmillait, quand il avait affaire aux artistes :

— Mon Dieu, monseigneur, lui demandai-je, comment se fait-il donc qu'étant un des hommes les plus spirituels que je connaisse, vous ayez si peu la réputation d'un homme d'esprit ?

Il se mit à rire.

— Vous êtes charmant ! dit-il ; est-ce que vous croyez que je me permets d'avoir de l'esprit avec tout le monde ?

— Mais, monseigneur, vous en avez bien avec moi, et du meilleur même.

— Parbleu ! parce que je sais que cela vous est égal, à vous : vous en aurez toujours autant que moi, sinon davantage ; mais, avec les imbéciles, mon cher monsieur Dumas !... j'ai assez de peine à me faire pardonner par ceux-là d'être prince, sans avoir encore à me faire pardonner par eux d'être un homme d'esprit... Ainsi, c'est convenu : quand vous voudrez, non pas me faire plaisir, mais me rendre service, vous direz que je suis un imbécile !

Pauvre cher prince !

CCXLVII

LE 22 JUILLET 1832.

Le lendemain de ce magnifique incendie, un de nos baigneurs qui revenait de Chambéry entra dans la salle de réunion en disant :

— Messieurs, savez-vous la nouvelle ?

— Non.

— Le duc de Reichstadt est mort.

Le duc de Reichstadt était mort, en effet, le 22 juillet, à cinq heures huit minutes du matin, le jour anniversaire de celui où une patente de l'empereur l'avait nommé duc de Reichstadt, et où il avait appris la mort de son père l'empereur Napoléon.

Ses dernières paroles avaient été :

— *Ich gehe unter !... Mutter ! mutter !...* (Je succombe !... Ma mère ! ma mère !...)

Ainsi, c'était dans une langue étrangère que l'enfant de 1811 avait dit adieu au monde !

Les recherches que nous avons faites sur ce jeune prince, pâle figure historique qui va s'effaçant de jour en jour, tandis que de jour en jour grandit le fantôme de son père, nous permettent de donner quelques détails, inconnus peut-être, sur cette courte vie, sur cette douloureuse mort.

Victor Hugo, l'homme auquel il faut toujours revenir quand il s'agit de mesurer le géant Napoléon, a fait l'histoire poétique du jeune prince en quelques strophes.

Qu'on nous permette de les citer. — Dire que nous aimons le poëte exilé soulage notre cœur ; dire que nous l'admirons adoucit nos regrets. La tombe est sourde, mais peut-être l'exil est-il plus sourd encore. Notre voix est de celles que nos amis entendent dans la tombe, entendent dans l'exil. Hier, le duc d'Orléans ; aujourd'hui, Hugo.

Mil huit cent onze ! — ô temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
    Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les Etats centenaires,
Et regardaient le Louvre, entouré de tonnerres
    Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : « Quelqu'un de grand va naître ;
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? »
Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
    L'homme prédestiné !
Et les peuples béants ne purent que se taire ;
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
    Un enfant nouveau-né !

Cet enfant était le roi de Rome, — celui qui venait de mourir.

A l'époque où son père le présente au balcon des Tuileries, comme Louis XIII présenta Louis XIV au balcon de Saint-Germain, il était l'héritier de la plus puissante couronne ; à cette époque, l'empereur entraînait dans son orbite la moitié de la population de la chrétienté ; ses ordres étaient entendus et obéis dans un espace qui comprend dix-neuf degrés de latitude, et quatre-vingts millions d'hommes criaient : « Vive Napoléon ! » dans huit langues différentes.

Revenons au poëte :

O revers, ô leçon ! Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple, émerveillé qu'on puisse tout ensemble
    Etre si grand et si petit ;

Quand son père eut, pour lui, gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né, riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
    Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles,
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné, bien avant dans la terre,
    Le pied de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut, pour sa soif, posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint, qui prit l'enfant en croupe,
    Et l'emporta tout effaré !

L'histoire du pauvre enfant ne peut être faite que d'oppositions. Empruntons à M. de Montbel une lettre qui annonce l'impatience avec laquelle était attendue, dans la ville impériale de Vienne, l'annonce de sa naissance :

« Vienne, 26 mars.

« Il serait difficile d'exprimer l'impatience avec laquelle on attendait, ici, la nouvelle de la délivrance de Sa Majesté l'impératrice des Français. Dimanche 24, à dix heures du matin, l'incertitude a cessé : la dépêche télégraphique qui annonçait cette heureuse nouvelle a été remise à M. l'ambassadeur de France, quatre jours et une heure après cet événement, par M. le chef d'escadron Robelleau, premier aide de camp de M. le général Desbureaux, commandant la cinquième division militaire. Le bruit en fut bientôt répandu, et causa une joie générale.

« M. de Tettenborn, aide de camp du prince de Schwartzenberg, parti de Paris dans la journée, et arrivé quatorze heures après le chevalier Robelleau, confirma cette heureuse nouvelle. Enfin, un courrier de cabinet français arriva dans la matinée du 25, porteur de la lettre officielle par laquelle l'empereur Napoléon en faisait part à son auguste beau-père.

« Le contentement de Sa Majesté fut extrême, et partagé par toute la cour. M. l'ambassadeur de France étant indisposé et retenu chez lui, le premier secrétaire d'ambassade se rendit au palais, où il fut introduit dans le cabinet de l'empereur, et eut l'honneur de remettre lui-même à Sa Majesté la lettre de l'empereur son maître.

« Le dimanche même, le chambellan du jour avait été envoyé, par l'empereur, à l'ambassadeur de France, pour le complimenter. *L'ambassadeur a reçu également les félicitations de M. le comte de Metternich*, et de tout le corps diplomatique.

« Demain, il y aura grand cercle à la cour, à l'occasion de la naissance du roi de Rome. Tout annonce que cette réunion sera très brillante. »

Peut-être sera-t-il intéressant de rapprocher ces félicitations de M. le comte de Metternich à l'ambassadeur de France, — félicitations en date du 25 mars 1811, — des instructions données, le 31 octobre 1815, par ce même comte de Metternich, à M. le baron de Sturmer, commissaire de Sa Majesté Impériale et Apostolique à l'île Sainte-Hélène :

« Les puissances alliées étant convenues de prendre les mesures les plus propres à rendre impossible toute entreprise de la part de Napoléon Bonaparte, il a été arrêté et décidé entre elles qu'il serait conduit à l'île Sainte-Hélène, qu'il y serait confié à la garde du gouvernement britannique ; que les cours d'Autriche, de Russie et de Prusse y enverraient des commissaires destinés à résider, pour s'assurer de sa présence, mais sans être chargés de la responsabilité de sa garde ; et que Sa Majesté Très Chrétienne serait invitée à envoyer également un commissaire français au lieu de la détention de Napoléon Bonaparte.

« En suite de cette décision, sanctionnée par une transaction particulière entre les cours d'Autriche et de Russie, de la Grande-Bretagne et de Prusse, en date de Paris, le 2 août 1815, Sa Majesté l'empereur, notre auguste maître, a daigné vous destiner à résider à Sainte-Hélène, en qualité de son commissaire.

« La garde de Napoléon Bonaparte étant spécialement con-

fiée au gouvernement britannique, vous n'êtes, sous ce rapport, chargé d'aucune responsabilité ; mais vous vous assurerez de sa présence par les moyens et de la manière dont vous conviendrez avec le gouverneur. Vous aurez soin de vous convaincre par vos propres yeux de son existence, et vous en dresserez un procès-verbal qui devra être signé par vous et vos collègues, et contresigné par le gouverneur ; chacun de MM. les commissaires sera tenu de soumettre, tous les mois, à sa cour, un exemplaire de ce procès-verbal, muni de leurs signatures et d'un contre-seing du gouverneur.

« Vous éviterez, avec le plus grand soin, toute espèce de communication avec Napoléon Bonaparte et les individus de sa suite. Vous vous refuserez positivement à celles qu'ils pourraient chercher à établir avec vous ; et, dans le cas où ils se permettraient, sous ce rapport, des démarches directes, vous en rendriez compte sur-le-champ à M. le gouverneur.

« Quoique vous ne soyez nullement responsable de la garde de Bonaparte, ni de celle des individus qui composent sa suite, s'il parvenait à votre connaissance qu'ils s'occupent des moyens de s'évader ou d'entretenir des rapports au dehors, vous en préviendriez sans délai M. le gouverneur.

« Vos fonctions se bornent à celles qui vous sont indiquées par les présentes instructions. Vous vous abstiendrez, avec la plus scrupuleuse exactitude, de toute démarche isolée, notre intention positive étant que vous vous concertiez surtout avec messieurs vos collègues, que vous agissiez toujours de concert avec eux, et d'accord avec M. le gouverneur.

« Vous profiterez, enfin, de toutes les occasions qui se présenteront pour nous faire parvenir directement vos rapports.

« METTERNICH.

« Paris, 31 octobre 1815. »

Voilà de la politique.

Maintenant, voici de la poésie :

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie :
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans, on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous les verrous des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée et les genoux aux dents.

Encor, si ce banni n'eût rien aimé sur terre !
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père ;
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front, —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles pyramides,
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans sous ses pieds avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants penchés dans la mêlée,
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Les bivacs sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient ;
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père, alors, posait les coudes sur sa chaise ;
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise ;
Il pleurait d'amour éperdu...
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvait distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

Tous deux sont morts ! Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant ;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire.
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte ;
Mais la mort lui dit : « Non ! »
Chaque élément retourne où tout doit redescendre !
L'air reprend la fumée et la terre la cendre ;
L'oubli reprend le nom.

Décidément, je préfère la poésie à la politique. Etes-vous de mon avis, cher lecteur ?

Maintenant, comment a vécu, comment est mort le pauvre enfant exilé, le pauvre aiglon tombé hors du nid ? C'est ce que nous dirons dans les chapitres suivants

CCXLVIII

RESCRIT QUI DÉBAPTISE LE ROI DE ROME. — ANECDOTES SUR L'ENFANCE DU DUC DE REICHSTADT. — LETTRE DE SIR HUDSON LOWE ANNONÇANT LA MORT DE NAPOLÉON.

C'est à Schœnbrunn, dans ce même palais habité par l'empereur en 1805, après Austerlitz, et en 1809, après Wagram, que Marie-Louise et son fils furent reçus par la famille impériale d'Autriche.

De même que le premier soin de l'Angleterre avait été de dépouiller Napoléon de son titre d'empereur, le premier soin de François II fut d'enlever à son petit-fils le nom de Napoléon.

Le 22 juillet 1818, l'empereur d'Autriche publia le rescrit suivant :

« Nous, François II, par la grâce de Dieu, empereur d'Autriche ; roi de Jérusalem, de Hongrie, de Bohême, de Lombardie et de Venise, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Gallicie, de Lodomérie et d'Illyrie ; archiduc d'Autriche ; duc de Lorraine, de Saltzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, de la haute et basse Silésie ; grand prince de Transylvanie ; margrave de Moravie ; comte princier de Habsbourg et du Tyrol, etc., etc. ; savoir faisons que :

« Comme nous nous trouvons, par suite de l'acte du congrès de Vienne, et des négociations qui, depuis, ont eu lieu à Paris avec nos hauts alliés, pour son exécution, dans le cas de déterminer le titre, les armes, le rang et les rapports personnels du prince François-Joseph-Charles, fils de notre bien-aimée fille Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme, de Plaisance et de Guastalla, nous avons résolu, à cet égard, ce qui suit :

« 1° Nous donnons au prince François-Joseph-Charles, fils de notre bien-aimée fille l'archiduchesse Marie-Louise, le titre de duc de Reichstadt, et nous ordonnons, en même temps, qu'à l'avenir toutes nos autorités, et chacun en particulier, lui donnent, en lui adressant la parole, soit de vive voix, soit par écrit, au commencement du discours et au haut de la lettre, le titre de *duc sérénissime*, et, dans le texte, celui d'*altesse sérénissime*.

« 2° Nous lui permettons d'avoir et de se servir d'armoiries particulières, savoir : de gueules à la fasce d'or, à deux lions passant dos tournés à droite, l'un en chef et l'autre en pointe, l'un ovale et posé sur un manteau ducal et timbré d'une couleur de duc ; pour support, deux griffons de sable armés, becquetés et couronnés d'or, tenant des bannières sur lesquelles seront répétées les armes ducales.

« 3° Le prince François-Joseph-Charles, duc de Reichstadt, prendra rang, tant dans la cour que dans toute l'étendue de notre empire, immédiatement après les princes de notre famille, et les archiducs d'Autriche.

« Il a été expédié deux exemplaires parfaitement semblables, et signés par nous, de la présente déclaration et ordonnance, qui doit servir d'information à chacun, afin qu'il ait à s'y conformer. L'un des exemplaires a été déposé dans nos archives privées de famille, de cour et d'État.

« Donné dans notre capitale et résidence de Vienne, le 22 juillet de l'an 1818, de notre règne le vingt-septième.

« François »

comte du saint-empire. — Pas même l'étoile des Bonaparte ; pas même les abeilles de l'île d'Elbe.

Il prendra rang à la cour *à la suite des princes de la famille impériale :* ainsi, lui, fils de la fille de l'empereur, il n'est pas seulement, par sa mère, prince de la famille impériale ! — Quant à son père, silence ! il n'a pas de père, il n'en a jamais eu ; d'ailleurs, celui qu'il pourrait avoir ne s'appelle-t-il pas tout simplement, ou n'est-il pas tout simplement appelé par sir Hudson Lowe, *le général Bonaparte.*



Il se souvenait, le pauvre enfant, et c'était là son martyre.

Il était impossible, comme on le voit, de mieux déguiser ce pauvre intrus dont on avait honte dans la famille.

De son titre de Français, de son nom de Napoléon, il n'en est pas plus question que s'il n'y avait point de France, et que s'il n'y avait jamais eu d'Empire. Il n'aura plus de nom de famille : il aura un nom de duché ; il ne sera ni *majesté* ni *sire :* il sera *altesse sérénissime.*

De l'aigle française, de cette aigle qui, en 1804, volait des Pyramides à Vienne ; qui, en 1814, volait, de clocher en clocher, jusque sur les tours de Notre-Dame, il n'en est pas plus question que du nom et de la nationalité : le duc de Reichstadt aura *deux lions d'or passant sur gueules,* comme un

Il est vrai qu'il lui reste un avenir, au pauvre déshérité, dans l'amour de son grand-père, qui l'adore : il sera, s'il se conduit bien, colonel d'un régiment autrichien ou hongrois ! — Il y a aussi l'avenir de Marcellus, et c'est celui que la Providence lui garde dans les profondeurs de sa miséricorde !

Et, cependant, il se souvenait, le pauvre enfant ; et c'était là son martyre. Un jour, — il avait six ans à peine, — il s'approcha de l'empereur, s'appuya sur ses genoux, et lui dit :

— Bon papa, n'est-il pas vrai que, quand j'étais à Paris, j'avais des pages ?

— Oui, répondit l'empereur, je crois que vous en aviez

— N'est-il pas vrai aussi qu'on m'appelait le roi de Rome ?

— Oui, on vous appelait le roi de Rome.

— Eh bien, grand-papa, qu'est-ce donc qu'être roi de Rome ?

— Il est inutile de vous expliquer cela, puisque vous ne l'êtes plus.

— Mais pourquoi ne le suis-je plus ?

— Mon enfant, répondit l'empereur, quand vous serez devenu homme, il me sera facile de vous edifier à cet égard. Pour le moment, je me contenterai de vous dire qu'à mon titre d'empereur d'Autriche, je joins celui de roi de Jérusalem, sans avoir aucune sorte de pouvoir sur cette ville. Eh bien, vous êtes roi de Rome comme je suis roi de Jérusalem.

Une autre fois, le jeune prince jouait avec des soldats de plomb, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de Cosaques irréguliers. Un peintre qui faisait son portrait, M. Hummel, s'approcha de lui.

— Avez-vous jamais vu des Cosaques, monseigneur ? demanda-t-il.

— Oui, certainement, j'en ai vu, répondit l'enfant : ce sont les Cosaques qui nous ont escortés quand nous sommes sortis de France.

Le portrait du prince achevé, le peintre demanda à M. Dietrichstein, son précepteur :

— De quel ordre dois-je décorer Son Altesse, monsieur le comte ?

— De l'ordre de Saint-Etienne, que Sa Majesté l'empereur d'Autriche lui a envoyé au berceau.

— Mais, monsieur le comte, dit l'enfant, outre celui-là, j'en avais encore beaucoup d'autres !

— Oui, monseigneur, mais vous ne les portez plus.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont été abolis.

Pauvre enfant ! ce n'étaient point les ordres qui étaient abolis : c'était sa fortune qui était tombée.

A cet âge, le duc de Reichstadt était parfaitement beau, avec ses grands yeux d'azur, avec son teint qui semblait fait de feuilles de rose, avec ses longs cheveux blonds bouclés, tombant sur ses épaules. Chacun de ses mouvements était plein de grâce et de gentillesse ; il parlait le français avec l'accent particulier aux Parisiens.

Il fallut lui apprendre l'allemand ; ce fut une grande affaire, une lutte de tous les jours, un combat de tous les moments.

— Si je parle allemand, disait-il, je ne serai plus du tout Français !

Cependant, le duc de Reichstadt dut se résigner à apprendre la langue de M. de Metternich ; et ce fut, lorsqu'il la sut, celle qu'il parla constamment avec les princes de la famille impériale.

Un jour, un courrier de M. de Rothschild arriva à Vienne ; il apportait une grande nouvelle, une de ces nouvelles qu'annonçaient autrefois les comètes et les tremblements de terre : Napoléon était mort le 5 mai 1821 !

La nouvelle arrivait à Vienne le 22 juillet ; — le jour où, trois ans auparavant, le duc de Reichstadt avait perdu son nom ; le jour où, onze ans plus tard, il devait perdre la vie.

Le comte de Dietrichstein était absent ; l'empereur chargea M. Foresti d'apprendre la fatale nouvelle au jeune duc, qui venait d'achever sa dixième année.

M. Foresti adorait le prince : il était près de lui depuis 1815. Il lui annonça cette nouvelle avec toute sorte de ménagements ; mais, au premier mot qu'il prononça :

— Mon père est mort, n'est-ce pas ? dit le prince.

— Monseigneur...

— Il est mort ?

— Eh bien, oui !

— Comment voulait-on qu'il vécût... là-bas ! s'écria l'enfant.

Et il fondit en larmes.

Le jeune duc, contre les habitudes de l'étiquette impériale, porta le deuil un an ; il insista lorsqu'on voulut le lui faire quitter. On en référa à l'empereur, qui répondit :

— Laissez faire au cœur de l'enfant.

Veut-on savoir de quelle façon la nouvelle fut officiellement annoncée à la cour de Vienne ? Voici la lettre originale de sir Hudson Lowe à M. le baron de Sturmer :

« Sainte-Hélène, 27 mai 1821.

« Monsieur le baron,

« Il n'existe plus ! Une maladie héréditaire, suivant l'opinion de sa famille, l'a conduit au tombeau, le 5 de ce mois : un squirre et cancer à l'estomac près du pylore. En ouvrant le corps, avec le consentement des personnes qui l'entouraient, on a découvert, près du pylore, un ulcère qui causait des adhésions au foie ; et, en ouvrant l'estomac, on a pu tracer les progrès de la maladie. L'intérieur de l'estomac, presque entier, était *a mass of cancerous disease, or of scirrous portions advancing the cancer.*

« Son père est mort de cette maladie à l'âge de trente-six ans ; elle l'aurait frappé sur le trône de France, à l'heure fixée par le destin, *pour suivre sa propre façon de penser à ce sujet.*

« Ce n'est que depuis le 17 mars qu'il a été confiné dans sa chambre ; mais on a remarqué un changement en lui depuis le mois de novembre passé : une pâleur plus qu'ordinaire et une manière de marcher. Il prenait, cependant, de l'exercice deux fois par jour, généralement dans une petite calèche ; mais sa pâleur et sa faiblesse paraissaient toujours rester.

« On a offert le conseil des médecins anglais ; mais il n'a voulu recevoir d'eux aucune visite jusqu'au 1er avril, le mois avant sa mort. C'est le professeur Antomarchi qui l'a soigné avant cette époque, et qui a continué même après, jusqu'à son décès ; c'est ce professeur aussi qui a procédé à l'ouverture du corps, en présence de presque tous les médecins de l'île. Le docteur Arnott, du 20e régiment, homme très sage et d'expérience, est celui qui a été appelé à le voir, au 1er avril, et qui lui a continué ses soins jusqu'au dernier moment. Il lui a marqué sa reconnaissance en lui léguant une tabatière d'or, la dernière dont il ait fait usage lui-même, et sur laquelle il a gravé de sa propre main la lettre N. Il lui a laissé aussi une somme d'argent (cinq cents livres).

« Le comte Montholon est devenu le principal dépositaire de ses dernières volontés ; le comte Bertrand ne vient qu'en second.

« Il avait très fortement recommandé au comte Bertrand de faire tout son possible pour se concilier avec moi, sauf toujours son point d'honneur : on ne m'en a pas même averti. Il a fait des avances ; comme je n'ai pas de rancune dans ma disposition (autant qu'une personne peut juger d'elle-même), je ne l'ai pas repoussé.

« Ce sont toujours, cependant, les prétentions du grand maréchal, et son amour-propre blessé, plutôt que celles de l'empereur, qui ont gâté les affaires originairement ici ; et les recommandations que l'on a reçues sont une preuve que l'autre a commencé à voir clair à la fin.

« Il y avait un codicille de testament par lequel tous les effets, ici, ont été laissés aux comtes Bertrand et Montholon, et à Marchand. C'est Montholon qui est le principal exécuteur. On ne connaît rien, ou on dit ne rien connaître du testament.

« Le temps que vous avez passé ici me fait croire que ce peu de détails aura quelque intérêt pour vous, et je ne fais pas des excuses, à cet égard, pour mon intrusion. Faites agréer mes compliments et ceux de milady Lowe à madame la baronne de Sturmer, et croyez-moi toujours

« Votre très fidèle et obéissant serviteur,

« H. LOWE, M. P.

« *P.-S.* — Bonaparte avait deviné lui-même la cause de sa maladie. Quelque temps avant sa mort, il a désiré que son corps fût ouvert, afin, comme il a été dit par Bertrand et Montholon de découvrir s'il y a quelque moyen de garantir son fils de la maladie.

« Excusez mon griffonnage.

« H. L. »

Remarquez-vous que nulle part, dans la lettre, le nom du mort n'est prononcé ? C'est seulement au *post-scriptum* qu'il sort de la plume de ce héraut de la mort.

Ne serait-ce pas que le geôlier aurait eu honte de prononcer le nom du captif ; le bourreau, remords de prononcer le nom du patient ?

Napoléon mort, les regards du monde, qui se partageaient entre Schœnbrünn et Sainte-Hélène, se tournèrent uniquement vers Schœnbrünn

CCXLIX

LE PRINCE DE METTERNICH EST CHARGÉ D'APPRENDRE AU DUC DE REICHSTADT L'HISTOIRE DE NAPOLÉON. — PLAN DE CONDUITE POLITIQUE DU DUC. — LE POÈTE BARTHÉLEMY A VIENNE. — SES ENTREVUES AVEC LE COMTE DIETRICHSTEIN. — OPINION DU DUC DE REICHSTADT SUR LE POÈME DE « NAPOLÉON EN ÉGYPTE ».

« Le prince de Metternich, dit M. de Montbel, fut expressément chargé d'apprendre au duc de Reichstadt une histoire *exacte et complète* de Napoléon. »

Quelle ironie ! C'est l'homme qui a signé les instructions de M. de Sturmer, le représentant de l'Autriche à Sainte-Hé-

lène que l'on charge d'apprendre au fils l'histoire *exacte et complète* du père, dont ce fils ne porte plus le nom, ne porte plus le titre, ne porte plus les armes!

Pauvre prisonnier! Si l'on eût ajouté cette torture à ton agonie, de te dire : « Ton fils te connaîtra sur l'appréciation et d'après le récit de M. de Metternich! »

— Je désire, dit l'empereur François au premier ministre, que le duc respecte la mémoire de son père, prenne exemple de ses grandes qualités, et qu'il apprenne à connaître ses défauts, afin de les éviter et de se prémunir contre leur fatale influence. Parlez au prince, sur le compte de son père, comme vous voudriez que l'on parlât de vous à votre propre fils. Ne lui cachez, à cet égard, aucune vérité, mais enseignez-lui, je le répète, à honorer sa mémoire.

« Dès lors, — dit M. de Montbel avec une bonhomie qui peut être aussi bien de la raillerie que de la naïveté, — dès lors, M. de Metternich dirigea le duc de Reichstadt dans les hautes études historiques. En mettant sous ses yeux des documents irrécusables, il l'accoutumait à connaître *la bonne foi des factions* et *la justice de l'esprit de parti;* il s'attachait à former son esprit aux habitudes d'une sainte critique, à éclairer sa raison en lui enseignant à apprécier les actions et les événements dans leurs causes, aussi bien qu'à les juger dans leurs résultats.

« Le duc de Reichstadt recevait ces hautes instructions avec un grand empressement; la justice et la pénétration de son esprit lui en faisaient apprécier toute l'importance. A proportion qu'il lisait les ouvrages relatifs à l'histoire de nos jours, *il consultait le prince de Metternich dans tous ses doutes,* il aimait à recevoir de lui *des indications précises,* à interroger son expérience et son habileté reconnues, sur tant de grands événements auxquels il avait pris une part si active.

« Dès ce moment, le jeune duc montra un habituel empressement à se rapprocher de M. de Metternich. »

Toute la vie du pauvre enfant va être désormais renfermée dans ces quelques lignes que nous venons de citer.

Un jour aussi, rencontrant ensemble l'empereur et le prince, il s'approcha d'eux, et leur dit :

— L'objet essentiel de ma vie doit être de ne pas rester indigne de la gloire de mon père; je croirai atteindre ce noble but si, autant qu'il sera en mon pouvoir, je parviens, un jour, à m'approprier une de ses hautes qualités, en m'efforçant d'éviter les écueils qu'elles lui ont fait rencontrer. Je manquerais aux devoirs que sa mémoire m'impose si je devenais le jouet des factions et l'instrument des intrigues. Jamais le fils de Napoléon ne peut descendre au rôle méprisable d'un aventurier!

Du moment où le duc de Reichstadt se montre si raisonnable, M. de Metternich et l'empereur d'Autriche n'ont désormais plus rien à craindre.

C'est sur ces entrefaites, et lorsque l'éducation politique du jeune prince était achevée par M. de Metternich, que Méry et Barthélemy publiaient, le 10 novembre 1828, leur poème de *Napoléon en Egypte*. — On connaît le succès gigantesque de ce poème. — Dès lors, il leur naît dans le cœur plutôt que dans l'esprit une idée pieuse : l'un d'eux ira à Vienne et offrira au jeune duc l'épopée dont son père est le héros.

Barthélemy part.

Laissons-lui raconter son pèlerinage; nous dirons ensuite l'effet que sa présence produisit à Vienne.

« Le but de mon voyage étant d'être présenté au duc de Reichstadt, de lui offrir notre poème, on doit penser que je ne négligeai aucun moyen possible d'y parvenir. Dans le nombre des personnes qui me témoignaient quelque intérêt, les unes étaient tout à fait sans pouvoir, les autres craignaient, avec quelque raison, de s'immiscer dans une affaire de cette nature. Aussi, je me vis presque réduit à moi seul pour conseiller et pour protecteur. Je pensai qu'au lieu d'employer des détours qui auraient pu attirer des soupçons sérieux sur mes intentions pacifiques, il valait mieux aborder le motif de mon séjour à Vienne.

« D'après cette idée, je me présentai chez M. le comte de Czernin, qui est *oberhofmeister* de l'empereur, charge qui répond, je crois, à celle de grand chambellan. Ce vénérable vieillard me reçut avec une bonté et une obligeance dont je fus vraiment pénétré; et, quand je lui eus énoncé le but de ma visite, il n'en parut nullement surpris : seulement, il m'engagea à m'adresser à M. le comte Dietrichstein, chargé spécialement de l'éducation du jeune prince, et même il voulut bien m'autoriser à m'y présenter sous ses auspices.

« Je ne perdis pas un moment, et, en quittant M. le comte de Czernin, je me rendis sur-le-champ chez M. Dietrichstein. J'eus un véritable plaisir de me trouver avec un des seigneurs les plus aimables et les plus instruits de la cour de Vienne. Aux fonctions de grand maître du duc de Reichstadt, il joignait la charge de directeur de la bibliothèque, et, devant ce dernier titre, je pouvais invoquer hardiment ma qualité d'homme de lettres. Il voulut bien me dire que notre nom et nos ouvrages ne lui étaient pas inconnus; que même il avait pris le soin de se faire envoyer de France toutes les brochures que nous avions publiées jusqu'à ce jour, et qu'en ce moment il attendait avec impatience notre dernier poème.

« Comme, à tout événement, je m'étais muni d'un exemplaire, je me hâtai de le lui offrir, et même de lui en faire une dédicace signée, ce qui parut lui être agréable. Encouragé par cet accueil, je crus le moment propice pour en venir à une ouverture décisive.

« — Monsieur le comte, lui dis-je, puisque vous voulez bien me témoigner tant de bienveillance, j'oserai vous supplier de me servir dans l'affaire qui m'attire à Vienne. Je suis venu dans le but unique de présenter ce livre au duc de Reichstadt; personne mieux que son grand maître ne peut me seconder dans mon dessein. J'espère que vous voudrez bien accéder à ma demande.

« Aux premiers mots de cette humble requête verbale, le visage du comte prit une expression, je ne dirai pas de mécontentement, mais de malaise, de contrainte; il paraissait comme fâché d'avoir été assez aimable pour m'enhardir à cette demande; et sans doute qu'il aurait préféré n'être pas dans la nécessité de me répondre. Après quelques secondes de silence, il me dit :

« — Est-il bien vrai que vous soyez venu à Vienne pour voir le jeune prince?... Qui a pu vous engager à une pareille démarche? Est-il possible que vous ayez compté sur le succès de votre voyage?... On se fait donc, en France, des idées bien fausses, bien ridicules, sur ce qui se passe ici? Ne savez-vous pas que la politique de la France et celle de l'Autriche s'opposent également à ce qu'aucun étranger, surtout un Français, soit présenté au prince? Ce que vous me demandez est donc tout à fait impossible. Je suis vraiment fâché que vous ayez fait un si long et si pénible voyage, sans aucune chance de succès, etc., etc.

« Je lui répondis que je n'avais mission de personne en venant en Autriche; que c'était de mon propre mouvement et sans impulsion étrangère que je m'étais décidé à ce voyage; qu'en France, on pense généralement qu'il n'est pas difficile d'être présenté au duc de Reichstadt, et que même on assure qu'il reçoit les Français avec une bienveillance plus particulière; que, d'ailleurs, les mesures de prudence qui repoussent les étrangers me semblaient ne pas devoir m'atteindre, moi qui ne suis qu'un homme de lettres, qu'un citoyen inaperçu, et qui n'ai jamais rempli de rôle ou de fonction politique.

« — Je conçois, ajoutai-je, que mon zèle peut vous paraître exagéré; cependant, considérez que nous venons de publier un poème sur Napoléon. Est-il donc étrange que nous désirions le présenter à son fils? Croyez-vous que cet hommage littéraire ait un but caché? Il ne tient qu'à vous de vous convaincre du contraire. Je ne demande pas à entretenir le prince sans témoins : ce sera devant vous, devant dix personnes, s'il le faut; et s'il m'échappe un mot qui puisse alarmer la politique la plus ombrageuse, je consens à finir ma vie dans une prison d'Autriche.

« Le grand maître répliqua que tous ces bruits répandus en France au sujet de personnes présentées au duc de Reichstadt étaient de toute fausseté; qu'il était persuadé que le but de mon voyage était purement littéraire et détaché de toute pensée politique; mais que, néanmoins, il lui était impossible d'outre-passer ses ordres; que les plus strictes défenses interdisaient ces sortes d'entrevues; que cette mesure n'était pas l'effet d'un caprice momentané, mais bien la suite d'un système constant adopté par les deux cours; qu'elle n'était pas applicable à moi seul, mais à tous ceux qui tenteraient d'approcher du prince, et que j'aurais tort de m'en trouver lésé spécialement.

« — Enfin, ajouta-t-il, ce qui doit excuser ces rigueurs, c'est la crainte d'un attentat sur sa personne.

— Mais, lui dis-je, un attentat de cette nature est toujours à craindre, car le duc de Reichstadt n'est pas entouré de gardes. Un homme résolu pourrait toujours l'aborder, et une seconde suffirait pour consommer un crime! Votre surveillance est donc en défaut de ce côté. Maintenant, vous craignez peut-être qu'une conversation trop libre avec des étrangers ne lui révèle des secrets ou ne lui inspire des espérances dangereuses; mais, avec tout votre pouvoir, monsieur le comte, est-il possible à vous d'empêcher qu'on ne lui transmette, ouvertement ou clandestinement, une lettre une pétition, un avis, soit à la promenade, soit au théâtre ou dans tout autre lieu? Moi, par exemple, si, au lieu de m'adresser franchement à vous, je m'étais posté sur son passage; si je m'étais hardiment avancé vers lui, et qu'en votre présence même, je lui eusse remis un exemplaire de *Napoléon en Egypte*... Vous voyez bien que j'aurais trompé toutes vos précautions, et j'aurais rempli mon but, d'une manière violente, j'en conviens; mais, enfin, il n'en est pas

moins vrai que le prince aurait reçu mon exemplaire, et qu'il l'aurait lu, ou, du moins, qu'il en aurait connu le titre.

« M. Dietrichstein me fit une réponse qui me glaça d'étonnement.

« — Écoutez, monsieur : soyez bien persuadé que le prince n'entend, ne voit et ne lit que ce que nous voulons qu'il lise, qu'il voie et qu'il entende. S'il recevait une lettre, un pli, un livre qui eût trompé notre surveillance, et fût tombé jusqu'à lui sans passer par nos mains, croyez que son premier soin serait de nous le remettre avant de l'ouvrir ; il ne se déciderait à y porter les yeux qu'autant que nous lui aurions déclaré qu'il peut le faire sans danger.

« — Il paraît, d'après cela, monsieur le comte, que le fils de Napoléon est bien loin d'être aussi libre que nous le supposons en France !

« Réponse :

« — Le prince n'est pas prisonnier... Mais il se trouve dans une position toute particulière. Veuillez bien ne plus me presser de vos questions : je ne pourrais vous satisfaire entièrement ; renoncez également au projet qui vous a conduit ici : je vous répète qu'il y a impossibilité absolue.

« — Eh bien, vous m'enlevez tout espoir ! Je ne puis, certainement, recourir à personne après votre arrêt, et je sens qu'il est inutile de renouveler mes instances ; mais, du moins, vous ne pouvez pas me refuser de lui remettre cet exemplaire au nom des auteurs. Il a sans doute une bibliothèque, et ce livre n'est pas assez dangereux pour être mis à l'index.

« M. Dietrichstein secoua la tête comme un homme irrésolu. Je compris qu'il lui était pénible de m'accabler de deux refus dans le même jour ; aussi, ne voulant pas le forcer à s'expliquer trop nettement, je pris congé de lui en le priant de lire le poème, de se convaincre qu'il ne contenait rien de séditieux, et de me faire espérer que, d'après cette conviction, il consentirait à favoriser ma seconde demande.

« Environ quinze jours après, je retournai chez le grand maître ; j'en revins encore à mes premières obsessions. Il était étonné lui-même de ma ténacité.

« — Je ne vous conçois vraiment pas ! me disait-il. Vous mettez trop d'importance à voir le prince. Contentez-vous de savoir qu'il est heureux, qu'il est sans ambition. Sa carrière est toute tracée : il n'approchera jamais de la France ; *il n'en aura pas même la pensée.* Répétez tout ceci à vos compatriotes ; désabusez-les, s'il est possible. Je ne vous demande pas le secret de tout ce que j'ai pu vous dire ; bien au contraire : je vous prie, à votre retour en France, de le publier et même de l'écrire, si bon vous semble. Quant à la remise de votre exemplaire, n'y comptez pas. Votre livre est fort beau comme poésie ; mais il est dangereux pour le fils de Napoléon : votre style plein d'images, cette vivacité de description, ces couleurs que vous donnez à l'histoire, tout cela, dans sa jeune tête, peut exciter un enthousiasme et des germes d'ambition qui, sans aucun résultat, ne serviraient qu'à le dégoûter de sa position actuelle. L'histoire, il en connaît tout ce qu'il doit savoir, c'est-à-dire les dates et les noms. Vous voyez, d'après cela, que votre livre ne peut lui convenir.

« J'insistai encore quelque temps : mais je vis bientôt que le grand maître ne m'écoutait que par civilité. Je ne voulus pas m'épuiser en prières inutiles ; et, dès lors, désabusé de mon innocente chimère, je regardai cette visite comme une audience de congé, et je ne pensai plus qu'à retourner en France.

« Jusqu'au moment de mon départ, je continuai à visiter les personnes qui m'avaient jusqu'alors témoigné tant d'intérêt. Dans une de ces paisibles réunions, on m'a répété un propos du duc de Reichstadt qui m'a singulièrement frappé ; je le tiens de bonne source, et, si je ne craignais de nuire à la fortune de cette personne, je la nommerais ici ; qu'on se contente de savoir qu'elle voit familièrement le prince presque tous les jours. — Dernièrement, cet étrange jeune homme paraissait absorbé par une idée fixe ; il était entièrement distrait de sa leçon. Tout à coup, il se frappe le front avec un signe d'impatience et laisse échapper ces mots :

« — Mais que veulent-ils donc faire de moi ? pensent-ils que j'ai la tête de mon père ?...

« On doit conclure de cela que le rempart vivant qui l'entoure avait été franchi ; qu'une lettre ou un pli indiscret avait été lancé jusqu'à lui, et que, pour cette fois, il avait enfreint les ordres qui lui prescrivent de ne rien lire sans l'aveu de ses précepteurs. »

Ne pouvant voir le duc de Reichstadt en particulier, le poète, du moins, ne voulut pas quitter Vienne sans l'avoir vu en public. Il apprit, un jour, que le prince devait aller le soir au théâtre : il loua une stalle et se plaça en face de la loge de la cour.

Ses vers diront mieux que ma prose quel effet lui produisit cette apparition.

Bientôt, dans une loge où nul flambeau ne brille,
Arrivent gravement César et sa famille,
De princes, d'archiducs, inépuisable cour,
Comme l'aire d'un aigle ou le nid d'un vautour.
On lisait sur leurs fronts, dans leur morne attitude,
Les ennuis d'un plaisir usé par l'habitude.
Un lustre aux feux mourants, descendu du plafond,
Mêlait sa lueur triste au silence profond ;
Seulement, par secousse, à l'angle de la salle,
Résonnait quelquefois la toux impériale.
Alors, un léger bruit réveilla mon esprit ;
Dans la loge voisine, une porte s'ouvrit,
Et, dans la profondeur de cette enceinte obscure,
Apparut tout à coup une pâle figure...
Éteinte dans ce cadre au milieu d'un fond noir,
Elle était immobile, et l'on aurait cru voir
Un tableau de Rembrandt chargé de teintes sombres,
Où la blancheur des chairs se détache des ombres.
Je sentis dans mes os un étrange frisson ;
Dans ma tête siffla le tintement d'un son ;
L'œil fixe, le cou roide et la bouche entr'ouverte,
Je ne vis plus qu'un point dans la salle déserte :
Acteurs, peuple, empereur, tout semblait avoir fui ;
Et, croyant être seul, je m'écriai : « C'est lui ! »
C'était lui ! Tout à coup, la figure isolée
D'un coup d'œil vif et prompt parcourut l'assemblée.
Telle, en éclairs de feu, jette un reflet pareil
Une lame d'acier qu'on agite au soleil.
Puis, comme réprimant un geste involontaire,
Il rendit à ses traits leur habitude austère
Et s'assit. Cependant, mes regards curieux
Dessinaient à loisir l'être mystérieux :
Voyant cet œil rapide où brille la pensée,
Ce teint blanc de Louise et sa taille élancée,
Ces vifs tressaillements, ces mouvements nerveux,
Ce front saillant et large, orné de cheveux blonds ;
Oui, ce corps, cette tête où la tristesse est peinte,
Du sang qui les forma portent la double empreinte !
Je ne sais toutefois... je ne puis sans douleur
Contempler ce visage éclatant de pâleur ;
On dirait que la vie à la mort s'y mélange !
Voyez-vous comme moi cette couleur étrange ?
Quel germe destructeur, sous l'écorce agissant,
A sitôt défloré ce fruit adolescent ?
Assailli, malgré moi, d'un effroi salutaire,
Je n'ose pour moi-même éclaircir ce mystère
Le noir conseil des cours, au peuple défendu,
Est un profond abîme où nul n'est descendu :
Invisible dépôt, il est, dans chaque empire,
Une énigme, un secret qui jamais ne transpire ;
C'est ce secret d'État que, sur le crucifix,
Les rois, en expirant, révèlent à leurs fils !
Faut-il vous répéter un effroyable doute ?
Écoutez... ou plutôt que personne n'écoute !
S'il est vrai qu'à ta cour, malheureux nourrisson,
La moderne Locuste ait transmis sa leçon,
Cette horrible pâleur, sinistre caractère,
Annonce de ton sang le mal héréditaire ;
Et peut-être aujourd'hui, méthodique assassin,
Le cancer politique est déjà dans ton sein !
Mais non ! mon âme, en vain de terreurs obsédée,
Repousse en frissonnant, une infernale idée ;
J'aime mieux accuser l'étude aux longues nuits,
Des souvenirs amers ou de vagues ennuis.
Comme une jeune plante à la tige légère,
Que poussa l'ouragan sur la terre étrangère,
Loin du sol paternel languit et ne produit
Que des fleurs sans parfum et des boutons sans fruit,
Sans doute, l'orphelin que la grande tempête
Emporta vers le Nord dans son berceau de fête,
Aujourd'hui, comprimant de cuisantes douleurs,
Tourne vers l'Occident des yeux chargés de pleurs !...

Le poète avait recueilli tout ce qu'il pouvait recueillir de son voyage : il avait vu, de loin, au fond d'une loge, le pauvre enfant impérial ! il partit, lui prédisant, comme on voit, une mort précoce et prochaine.

S'il faut en croire M. de Montbel, après le départ de Barthélemy, *Napoléon en Égypte* fut lu dans la famille impériale, en présence du duc de Reichstadt, qui écouta cette lecture avec la plus profonde indifférence : il se contenta de dire qu'on avait eu raison de ne pas laisser arriver jusqu'à lui l'auteur d'un pareil ouvrage.

Était-il si indifférent ? était-il si dissimulé ? était-il si ingrat ?

CCL

VOYAGE DU DUC DE REICHSTADT. — M. LE CHEVALIER DE PROKESCH. — QUESTIONS SUR LES SOUVENIRS LAISSÉS PAR LE « NAPOLÉON EN ÉGYPTE ». — L'AMBITION DU DUC DE REICHSTADT. — LA COMTESSE CAMERATA. — LE PRINCE EST NOMMÉ LIEUTENANT-COLONEL. — IL S'ENROUE EN PASSANT UNE REVUE. — IL TOMBE MALADE. — RAPPORT DU DOCTEUR MALFATTI SUR SA SANTÉ.

Au mois de juin 1830, l'empereur d'Autriche, comme il avait l'habitude de le faire chaque année, quitta Vienne pour aller visiter quelques-unes de ses provinces; cette année-là, c'était au tour de la Styrie d'être honorée du passage de l'empereur. Sa Majesté prit avec elle Marie-Louise et son fils, et l'on arriva à Gratz.

Là se trouvait le lieutenant-colonel Prokesch d'Osten, qui venait de visiter successivement la Grèce, l'Asie Mineure, la terre sainte, l'Egypte et la Nubie. C'était un homme de distinction à la fois native et personnelle; il avait publié plusieurs écrits militaires; entre autres, un sur la campagne de 1812 et un sur la campagne de 1815.

L'empereur l'invita à dîner. A table, il fut placé près du duc de Reichstadt.

Le prince lui adressa le premier la parole.

— Je vous connais depuis longtemps, lui dit-il, et je me suis beaucoup occupé de vous.

— Comment ai-je pu mériter un pareil intérêt de votre part, monseigneur? demanda le chevalier de Prokesch.

— J'ai lu, j'ai étudié votre ouvrage sur la bataille de Waterloo, et j'en ai été tellement satisfait, que je l'ai traduit en français et en italien.

Après le dîner, le prince adressa au voyageur de nombreuses questions sur l'Orient, sur son état actuel, sur le caractère de ses habitants.

— Quel souvenir a-t-on conservé de mon père en Egypte? demanda-t-il.

— On s'en souvient comme d'un météore qui a passé sur ce pays en l'éblouissant.

— Vous me parlez là, monsieur, repartit le duc, des hommes à des idées supérieures, de Méhémet-Ali, d'Ibrahim-Pacha; mais, moi, je vous parle du peuple, des Turcs, des Arabes, des fellahs, et je vous demande ce que tous ces gens-là pensent du général Bonaparte. Ayant eu à supporter les malheurs de la guerre, n'en ont-ils pas conservé un profond ressentiment?

— Oui, sans doute... D'abord, il y a eu inimitié; mais, plus tard, cette inimitié a fait place à d'autres sentiments, et il n'est resté pour le souvenir de votre illustre père qu'une grande admiration. La haine qui existe entre les Turcs et les Arabes est telle, qu'aujourd'hui le mal présent a totalement effacé la mémoire du mal qu'on a eu à subir à une autre époque.

— Je connais cette explication, dit le duc; mais, en général, la multitude considère un grand homme à la manière dont elle regarde un beau tableau, sans pouvoir se rendre compte de ce qui en constitue le mérite: aussi les traces qu'il laisse dans sa mémoire doivent-elles être éphémères; il n'y a que les esprits supérieurs qui puissent apprécier les grands hommes et conserver leur souvenir.

— Cette fois, vous vous trompez, monseigneur: c'est le peuple qui est fidèle à sa religion. Les grands hommes sont des dieux qui n'admettent pas d'autres divinités, ou qui les discutent avant de les admettre. Le peuple juge par sentiment, non par appréciation, et vote d'enthousiasme les immortalités.

Souvent aussi le duc de Reichstadt parlait des capitaines antiques; parmi ceux-ci, il préférait César à Alexandre, Annibal à César.

Voici l'appréciation que, d'après lui, le chevalier de Prokesch nous a donnée du vainqueur de la Trébia, de Trasimène et de Cannes.

— C'est le plus beau génie militaire de l'antiquité; c'est l'homme le plus habile dans la stratégie de son époque. On lui reproche — qui cela, d'ailleurs? des pédants de collège, des stratégistes de bibliothèque! — de n'avoir pas su profiter des succès qu'il avait obtenus; mais conçoit-on la différence qui eût existé entre Annibal chef d'un empire, disposant librement de ses ressources, et le simple général d'une république jalouse, d'un sénat composé de ses envieux, et d'esprits étroits, qui, par de honteux calculs, lui refusaient les moyens d'assurer le triomphe de ses armes? Annibal a le mérite d'avoir formé Scipion à la victoire; et l'un des plus grands phénomènes de l'antiquité, c'est de voir ce général faire triompher si longtemps, par son génie, une nation de marchands, d'un peuple de soldats.

Nous ne reprocherons à ces idées que d'être un peu alignées à la manière classique. Parlait-il ainsi, le fils de l'homme dont le style incohérent, marchant par enjambées de géant ou par bondissements de lion, éclatait surtout en images? — Oui, répondront M. de Montbel et M. le chevalier de Prokesch.

Alors, le style des lignes qu'on vient de lire nous explique ce qui suit:

— Vous avez un noble but devant vous, monseigneur, disait M. de Prokesch au jeune duc. L'Autriche est devenue votre patrie adoptive... (Pauvre enfant! qui se rappelait les Cosaques parce qu'ils l'avaient conduit hors de France)! L'Autriche est devenue votre patrie adoptive, et vous pouvez, par vos talents, vous préparer à lui rendre dans l'avenir d'immenses services!

— Je le sens comme vous, monsieur, répondit le duc de Reichstadt. Mes idées ne doivent pas se porter à troubler la France; je ne veux pas être un aventurier, je ne veux pas surtout servir d'instrument et de jouet au libéralisme. *Ce serait déjà pour moi le but d'une assez noble ambition, que de m'efforcer de marcher, un jour, sur les traces du prince Eugène de Savoie. Mais comment me préparer à un si grand rôle? comment atteindre à une semblable hauteur?* Je désire trouver autour de moi des hommes dont les talents et l'expérience me facilitent les moyens de fournir, s'il est possible, cette honorable carrière.

N'est-ce pas que ce n'est point là le style que vous eussiez supposé au fils de l'homme des proclamations de Marengo, des Pyramides et d'Austerlitz! Il est vrai que, lorsque nous empruntons du Reichstadt à M. de Montbel, c'est traduit du carlisme, et que, quand nous en empruntons à M. de Prokesch, c'est traduit de l'autrichien.

La révolution de juillet arriva: elle eut son retentissement dans le monde entier.

Cette fois, les yeux de tout un parti se tournèrent vers Napoléon II; et, chose étrange! ce fut M. de Talleyrand qui se chargea d'être, à Vienne, l'organe de ce parti.

Il va sans dire que toutes les propositions furent repoussées.

C'est alors qu'une femme au cœur viril, Napoléon de famille, d'âme et de visage, essaya de réveiller dans l'esprit du jeune prince quelque chose de ce qu'Ulysse allait redemander à Achille, perdu parmi les filles de Déidamie.

Cette femme, c'était la comtesse Camerata, fille d'Elisa Bacciochi.

Elle arriva un jour à Vienne et se logea à l'hôtel du *Cygne*, dans la rue de Carinthie. — C'était vers le commencement de novembre 1830.

Un soir, en rentrant chez M. d'Obenaus, son gouverneur, le duc de Reichstadt trouva sur le palier de l'escalier une jeune femme qui l'attendait, enveloppée d'un manteau écossais. Dès qu'elle aperçut le duc, cette jeune femme s'avança vivement vers lui, lui prit la main, la serra, puis la porta à ses lèvres avec l'expression de la plus vive tendresse.

Le prince s'arrêta tout étourdi.

— Madame, demanda M. d'Obenaus, qui accompagnait le duc de Reichstadt, que faites-vous, et quelle est votre intention?

— Qui me refusera, s'écria l'inconnue, de baiser la main du fils de mon souverain?

Et elle disparut.

Quelques jours après, le duc trouva sur sa table une lettre d'une écriture inconnue; il l'ouvrit.

Elle était datée du 17 novembre, et contenait les lignes suivantes:

« Prince,

« Je vous écris pour la troisième fois; dites-moi si vous avez reçu mes lettres, et si vous voulez agir en archiduc autrichien ou en prince français. Dans le premier cas, livrez mes lettres: en me perdant, vous acquerrez une position plus élevée, et cet acte de dévouement vous sera attribué à gloire. Mais, si, au contraire, vous voulez profiter de mes avis, si vous agissez en homme, vous verrez combien les obstacles cèdent devant une volonté calme et forte. Vous trouverez mille moyens de me parler, que, seule, je ne puis embrasser. Vous ne pouvez avoir d'espoir qu'en vous: que l'idée de vous confier à quelqu'un ne se présente même pas à votre pensée! Sachez que, si je demandais à vous voir même devant cent témoins, ma demande serait refusée; sachez que vous êtes mort pour tout ce qui est Français, pour votre famille. Au nom des horribles tourments auxquels les rois de l'Europe ont condamné votre père; en pensant à cette agonie de banni par laquelle ils

lui ont fait expier le crime d'avoir été trop généreux envers eux, songez que vous êtes son fils, que ses regards mourants se sont arrêtés sur votre image; pénétrez-vous de tant d'horreurs, et ne leur imposez d'autre supplice que de vous voir assis sur le trône de France! Profitez de ce moment, prince!... J'ai peut-être trop dit: mon sort est entre vos mains, et je puis vous dire que, si vous vous servez de mes lettres pour me perdre, l'idée de votre lâcheté me fera plus souffrir que tout ce que l'on pourra me faire endurer!

« L'homme qui vous remettra cette lettre se chargera aussi de votre réponse. Si vous avez de l'honneur, vous ne m'en refuserez pas une.

« NAPOLEONE CAMERATA. »

Cette lettre effraya fort le jeune prince: c'était une mise en demeure claire, nette, positive. « Etes-vous archiduc autrichien ou prince français? » Là était la question.

Le duc s'ouvrit de cet événement et de l'inquiétude qu'il lui causait au chevalier de Prokesch.

— Vous comprenez bien, lui dit-il, que je ne prendrai pas pour guide de ma conduite et pour garant de mon avenir des personnes d'un caractère aussi exalté; mais je me trouve dans un embarras véritable. Il est dans mes sentiments envers l'empereur (quand le duc de Reichstadt parle de *l'empereur*, c'est toujours de l'empereur François II qu'il parle), il est dans mes sentiments envers l'empereur, comme dans la dignité de ma situation, de ne lui cacher ni mes peines, ni mes démarches, lui taire cette circonstance me semblerait un tort vis-à-vis de lui. D'un autre côté, je ne voudrais pas nuire à la comtesse; elle manque de prudence, mais elle a droit à mes égards... D'ailleurs, c'est une femme. Cependant, mon premier devoir est envers l'empereur... — Ne pourriez-vous pas aller, de ma part, trouver le comte de Dietrichstein, lui confier ce qui se passe, en lui demandant de tout arranger, de manière que la comtesse Camerata n'éprouve aucune persécution, aucun désagrément, et qu'on ne la force pas à s'éloigner de Vienne?

Après avoir attentivement examiné cette affaire, le chevalier de Prokesch approuva la résolution du prince, et se chargea volontiers de la mission que lui avait confiée Son Altesse.

Le lendemain, il reçut un billet qui contenait les lignes suivantes:

« Depuis que je vous ai vu, j'ai reçu une nouvelle lettre de la comtesse Camerata. C'est le valet de chambre d'Obenaus qui avait mis sur la table la première, que je vous ai confiée; renvoyez-la-moi: il est convenable et nécessaire que j'en parle à Obenaus. J'arrangerai les choses, de manière à éviter toute tracasserie et tout scandale; mais je ne veux pas répondre. Qu'il ne soit plus question de cela.

« J'espère vous revoir à six heures pour reprendre nos lectures.

« FRANÇOIS DE REICHSTADT. »

La comtesse Camerata, quoiqu'elle n'eût point reçu de réponse, ne se tint pas pour battue. Au risque de ce qui pouvait lui arriver, elle resta encore trois semaines à Vienne, se trouvant partout sur le chemin du prince, au théâtre, au Prater, à Schœnbrünn.

Jamais le duc de Reichstadt ne fit mine de la connaître! Lassée de ce mutisme, elle partit enfin pour Prague.

La conduite du prince eut sa récompense: dans le même mois, l'empereur — l'empereur François II, toujours, — le nomma lieutenant-colonel; mais, comme si le destin eût voulu lui faire comprendre qu'il devait être César ou rien: *aut Cæsar, aut nihil*, dès les premiers commandements qu'il essaya de formuler, sa voix s'enroua, et il lui fallut discontinuer son service. Une toux fréquente succéda à son enrouement. Le prince était malade de la maladie dont il devait mourir.

Écoutons ce qu'en dit le médecin lui-même, le docteur Malfatti:

« Je fus appelé par le duc de Reichstadt, avec le titre de son médecin ordinaire, dans le mois de mai 1830. Je succédais à trois hommes d'une haute réputation: le célèbre Frank, les docteurs Goëlls et Standenheimer. M. de Herbeck avait rempli près du prince les fonctions de chirurgien ordinaire. Ces médecins n'avaient pas laissé de journal de la santé du jeune duc. M. le comte de Dietrichstein eut la bonté d'y suppléer en m'instruisant de beaucoup de détails qu'il m'était indispensable de connaître.

« Le prince mangeait très peu et sans appétit; son estomac semblait trop faible pour supporter la nourriture qu'aurait exigée sa croissance, singulièrement rapide et même effrayante: à l'âge de dix-sept ans, il avait atteint la taille de cinq pieds trois pouces! De légers maux de gorge le faisaient souffrir de temps en temps; il était sujet à une sorte de toux habituelle et à une journalière excrétion de mucosités. Le docteur Standenheimer avait déjà manifesté de vives inquiétudes sur la prédisposition du prince à la phthisie de la trachée-artère. Je pris connaissance des prescriptions qui avaient été décidées contre ces symptômes inquiétants.

« La connaissance personnelle que j'avais d'une disposition morbifique héréditaire dans la famille de Napoléon dirigea mes premières recherches, et je m'assurai de l'existence d'une affection cutanée (*herpes farinaccum*). Je ne pus approuver l'usage des bains froids et de la natation, que le chirurgien, M. de Herbeck, avait aussi combattus, peut-être par suite seulement de la connaissance qu'il avait acquise de la faible organisation de la poitrine du prince. Dans le but de réagir sur le système cutané, j'employai avec succès les bains muriatiques et les eaux de Seltz coupées avec du lait. Le prince devait passer à l'état militaire dans l'automne suivant; c'est là que tendaient ses vœux, que se concentraient tous ses désirs; il avait déjà obtenu l'autorisation tant sollicitée. Je ne me recommandai pas à ses bonnes grâces, comme vous pouvez l'imaginer, lorsque je m'opposai formellement à ce changement de vie. J'en développai les raisons à ses augustes parents dans un mémoire que je leur adressai le 15 juillet 1830. J'établissais que, dans l'état de croissance excessive en disproportion avec le peu de développement des organes, dans la disposition générale de faiblesse, particulièrement de la poitrine, toute maladie accessoire pourrait devenir extrêmement dangereuse, soit dans le présent, soit dans l'avenir, et que, par suite, il était indispensable de mettre le prince à l'abri de toutes les influences atmosphériques, de tous les efforts de voix auxquels il serait continuellement exposé dans le service militaire.

« Mon mémoire fut accueilli par l'empereur: l'entrée au service militaire fut ajournée pour six mois. A la suite de soins assidus et de révulsions artificielles, les symptômes inquiétants se mitigèrent d'une manière visible. L'hiver se passa heureusement; mais la croissance continuait encore.

« Au printemps de l'année 1831, le prince fit son entrée dans la carrière des armes. Dès ce moment, il rejeta tous mes conseils; je ne fus plus que spectateur d'un zèle sans mesure, d'un emportement hors des limites pour ses nouveaux exercices. Il crut ne devoir écouter désormais que sa passion, qui entraînait son faible corps à des privations et à des fatigues absolument au-dessus de ses forces. Il eût regardé comme une honte, comme une lâcheté de se plaindre sous les armes. D'ailleurs, j'avais toujours à ses yeux le tort grave d'avoir retardé sa carrière militaire; il paraissait redouter que mes observations ne vinssent encore l'interrompre. Aussi, quoiqu'il me traitât avec une extrême bienveillance dans les relations sociales, comme médecin, il ne me dit plus un seul mot de vérité. Il me fut impossible de le déterminer à reprendre l'usage des bains muriatiques et des eaux minérales, qui lui avaient été si utiles l'année précédente. Le temps lui manquait, me disait-il. Plusieurs fois, je le surpris, à la caserne, dans un état d'extrême fatigue. Un jour, entre autres, je le trouvai couché sur un canapé, épuisé de forces, exténué. Ne pouvant me nier alors l'état pénible où je le voyais réduit:

« — J'en veux, me dit-il, à ce misérable corps, qui ne peut suivre la volonté de mon âme!

« — Il est fâcheux, en effet, lui répondis-je, que Votre Altesse n'ait pas la faculté de changer de corps comme elle change de chevaux, lorsqu'elle les a fatigués. Mais, je vous en conjure, monseigneur, faites attention que vous avez une âme de fer dans un corps de cristal, et que l'abus de la volonté ne peut que vous devenir funeste.

« Sa vie était alors comme un véritable procédé de combustion. Il dormait à peine pendant quatre heures, quoique naturellement il eût besoin d'un long sommeil; il ne mangeait presque pas; son existence était entièrement concentrée dans les mouvements du manège et de tous les exercices militaires. Il ne connaissait plus le repos; sa croissance en longueur ne s'arrêtait pas; il maigrissait graduellement, et son teint prenait une couleur livide. A toutes mes questions, il répondait toujours:

« — Je me porte parfaitement bien!

« Dans le mois d'août, il fut atteint d'une forte fièvre catharrale; tout ce que je pus obtenir, ce fut de lui faire garder le lit et la chambre pendant un jour. Nous conférâmes avec le général comte Hartmann de la nécessité de mettre un terme à un régime aussi dangereux pour cette frêle existence. Vous vous rappelez l'époque funeste de l'invasion du choléra à Vienne, les malheurs qui signalèrent la première irruption de ce fléau, la généreuse conduite des habitants de Vienne, les sages précautions des administrateurs, les secours, les exemples que donnèrent l'empereur et les membres de la famille impériale, inaccessibles à la crainte qu'inspira cette maladie à son apparition. Le duc de Reichstadt ne voulait pas se séparer des soldats et s'éloigner de leur caserne; l'empereur ne pouvait qu'apprécier ce sentiment, conforme à ses idées sur les devoirs d'un prince; mais, pour nous, il y avait un devoir sacré et pressant: c'était de sauver ce jeune homme d'une position qui

tendait évidemment à le détruire. Je fis, à cet égard, un exposé de tous les dangers imminents qu'il fallait conjurer par un prompt changement de régime et par un repos absolu; dans une situation aussi critique, la moindre attaque du mal régnant devait être mortelle. Le comte Hartmann se chargea de présenter ce rapport à l'empereur, qui me fit transmettre l'ordre de venir le lui répéter textuellement, en présence du duc de Reichstadt, à l'issue de la revue militaire qu'il devait passer le lendemain sur le Schmolz, près de Vienne. Je me rendis exactement, à l'heure indiquée, sur ce champ de manœuvres, où l'empereur, se mêlant aux troupes et au peuple, voulait ainsi rassurer, par son exemple, contre les terreurs de la contagion Quand la revue fut terminée, je m'approchai de Sa Majesté, et je lui répétai mon rapport.

« L'empereur, s'adressant alors au jeune prince, lui dit : « — Vous venez d'entendre le docteur Malfatti... Vous vous rendrez immédiatement à Schœnbrünn.

« Le duc s'inclina respectueusement en signe d'obéissance, mais, en se relevant, il me lança un regard d'indignation.

« — C'est donc vous qui me mettez aux arrêts? me dit-il avec un accent de colère.

« Et il s'éloigna rapidement ! »

Mais il n'en fut pas moins forcé d'obéir aux ordres de l'empereur, et c'est ce que voulait le docteur Malfatti.

CCLI

LE DUC DE REICHSTADT A SCHŒNBRUNN. — PROGRÈS DE SA MALADIE. — L'ARCHIDUCHESSE SOPHIE. — DERNIERS MOMENTS DU PRINCE. — SA MORT. — EFFET QUE LA NOUVELLE PRODUIT À PARIS. — ARTICLE DU « CONSTITUTIONNEL » SUR CET ÉVÉNEMENT.

Le séjour du duc de Reichstadt à Schœnbrünn fut favorable à sa santé.

Tous les jours, le jeune prince montait à cheval, et assistait aux grandes manœuvres, mais avec le commandement général : c'était un biais trouvé par l'empereur pour dispenser son petit-fils de donner de la voix, et, par conséquent, de fatiguer sa poitrine.

Une seule fois, l'empereur assistant à la revue, le duc lui demanda avec instance, et obtint de lui de prendre le commandement de son bataillon.

La saison des chasses arriva ; l'empereur eût désiré que son fils ne s'exposât point à la fatigue de longues courses et aux intempéries des froides journées d'automne ; mais le duc de Reichstadt insista et suivit les chasses.

A la seconde, il fut obligé de revenir sans assister à l'hallali, et les anciens symptômes se déclarèrent de nouveau. Ces symptômes étaient une toux d'irritation qui avait principalement son siège dans la trachée-artère et dans les bronches ; une faiblesse qui amenait une continuelle envie de dormir, et une dyscrasie de tout le système cutané.

Dès lors, le docteur Malfatti recommanda au prince d'éviter avec le plus grand soin les efforts de toute nature, et principalement ceux de l'organe de la voix. Cette recommandation, c'était une rupture absolue avec toutes les habitudes militaires du prince ; aussi dissimulait-il, autant que possible, sa souffrance, et avait-il la ferme volonté, sinon de ne pas être malade, du moins de ne le point paraître.

Plusieurs fois, le duc pressait l'empereur de lui laisser reprendre son service militaire ; mais l'empereur s'y opposa toujours.

Trois hommes considérables moururent à Vienne, vers la fin de l'année : le comte de Giulay, le baron de Frémont et le baron de Siegenthal. Le jeune prince qui, depuis quelques jours, prétendait aller beaucoup mieux, sollicita de l'empereur la permission de suivre, avec la troupe, le convoi du baron de Frémont. — L'empereur céda, et une nouvelle indisposition fut la suite de cette condescendance.

Enfin, une dernière fois, — il s'agissait du service funèbre du général de Siegenthal, — le prince parut, avec les troupes, sur la place Joseph. La température était très froide; au milieu des commandements qu'il adressait à son bataillon, il perdit la voix. En rentrant, il se sentit assez mal pour permettre qu'on appelât le médecin, et avouer qu'il était sorti, le matin, avec une forte fièvre.

Cette fièvre, que l'on reconnut pour une fièvre rhumatique, bilieuse et catarrhale, prit bientôt un caractère aigu ; le septième jour, elle arriva à sa crise principale ; après quoi, elle passa du caractère de fièvre subcontinue, à celui de fièvre intermittente quotidienne.

Le docteur Malfatti avait décidé que, aussitôt que la saison le permettrait, le prince partirait pour les eaux d'Ischl.

Enfin, encore une fois, on parvint à couper la fièvre ; — mais de nouvelles imprudences raviverent la maladie.

— Il semble, disait le médecin avec désespoir, qu'il y ait dans ce malheureux jeune homme un principe fatal qui le pousse au suicide !

Le printemps fut encore plus funeste au malade que ne l'avait été l'hiver ; il était impossible de l'empêcher de sortir ; surpris deux ou trois fois par la pluie, il fut atteint de refroidissements qui amenèrent la fièvre et des engorgements au foie.

Au mois d'avril, le pouls s'accéléra ; des frissonnements se déclarèrent ; l'amaigrissement devint de plus en plus visible. Les docteurs Raiman et Vichrer, appelés pour suppléer le docteur Malfatti, malade d'un accès de goutte, en furent effrayés ; de concert avec le médecin ordinaire du prince, ils prescrivirent des bains de bouillon : le dépérissement par la suspension des forces digestives les forçait à ce moyen, qui consistait à nourrir le malade par absorption.

Une nouvelle amélioration se manifesta.

Au bout de quelque temps, le duc se trouva assez bien pour que l'empereur, sur l'autorisation des médecins, lui permît de prendre l'air, à cheval et en voiture, mais on avait mis à ses promenades la condition de l'exercice le plus modéré. Il se soumit à l'ordonnance pendant quelques jours ; puis, s'étant obstiné à sortir par un temps froid et humide, il fut saisi par l'action de l'air, et, au lieu de rentrer, il se contenta de mettre son cheval au galop ; le soir, quand il aurait dû se coucher et se tenir chaudement, il alla se promener au Prater en voiture découverte. Le Prater, situé dans une île du Danube, est excessivement humide, ce qui n'empêcha point le prince d'y rester jusqu'après le coucher du soleil. Cette imprudence amena chez lui une telle faiblesse, qu'au retour, une roue de sa voiture s'étant brisée, il s'élança sur la route, mais n'eut point la force de se soutenir, et tomba sur un genou.

Le lendemain, une fluxion de poitrine se déclara, et le prince devint sourd de l'oreille gauche. La situation était tellement grave, que le docteur Malfatti demanda que les docteurs Vivenot, Vichrer et Turcken fussent appelés en consultation. Il était chargé, de la part de l'empereur, de leur dire qu'ils pouvaient, sans s'inquiéter des considérations politiques qui avaient, jusque-là, restreint le séjour du duc de Reichstadt à l'Autriche, lui ordonner un voyage dans tout pays qu'ils jugeraient convenable à son rétablissement, — la France exceptée.

On prescrivit le voyage d'Italie et le séjour de Naples.

Le malade ne pouvait croire qu'une pareille faveur lui fût accordée, et il envoya le docteur Malfatti chez M. de Metternich, afin qu'il se fît bien assurer de la bouche même du ministre qu'aucun empêchement ne serait mis à son voyage.

— Dites au prince, répondit M. de Metternich, qu'excepté la France, dont il ne dépend pas de moi de lui ouvrir les portes, il peut se rendre dans quelque pays qui lui conviendra, l'empereur faisant passer avant toute considération le rétablissement de son petit-fils.

Le malade avait raison de craindre : bientôt il se trouva si faible, qu'il ne pouvait même plus, raisonnablement, être question pour lui de voyager.

On prévint l'archiduchesse Marie-Louise de l'état de son fils, et l'on prévint celui-ci que le moment était venu de recevoir le viatique. — L'étiquette de la cour de Vienne veut que les princes de la famille impériale accomplissent, en présence de toute la cour, cette sombre cérémonie. Personne n'osait en parler au duc, pas même l'aumônier du palais, Michel Wagner, qui avait dirigé sa jeunesse religieuse, si rigide à la cour de Vienne

Ce fut une femme qui se chargea non seulement de prévenir le malade, mais encore de donner à cet avis une forme qui devait voiler, aux yeux du prince, une partie de l'horrible vérité.

Cette femme, c'était l'archiduchesse Sophie.

Elle annonça au prince que, devant communier bientôt, elle désirait communier au pied de son lit, dans l'espérance que les prières qu'elle adressait au ciel pour sa guérison seraient plus efficaces dans l'acte mystérieux de l'Eucharistie ; et elle pria le malade de communier en même temps qu'elle, afin que leurs prières montassent ensemble au ciel.

Le duc de Reichstadt accepta.

On juge combien fut profond le recueillement et triste la cérémonie. — Le prince priait pour la délivrance de l'archiduchesse Sophie, près d'accoucher ; l'archiduchesse Sophie priait pour la guérison du duc de Reichstadt, près de mourir !

Le malade, qui était alors à Vienne, désira être transporté à Schœnbrünn, et, le retour du printemps ayant réchauffé l'atmosphère, le docteur appuya ce désir du prince, dont le transport eut lieu sans accident grave, et chez lequel même se manifesta un peu d'amélioration.

Par malheur, un jour, malgré toutes les instances qu'on fit pour l'en détourner, il voulut s'aller promener à Laxembourg, c'est-à-dire à deux lieues de Schœnbrunn, et, cela, en voiture découverte. Il resta une heure dehors, reçut les hommages des officiers, parla beaucoup, et essuya, au retour, un violent orage.

Pendant la nuit qui suivit cette journée d'imprudences, il fut saisi d'un accès de fièvre accompagnée d'une soif ardente ; une toux opiniâtre amena un crachement, presque un vomissement de sang, et, pour la première fois, le prince se plaignit d'une douleur aiguë au côté.

Une nouvelle consultation eut lieu ; les médecins regardèrent l'état du malade comme désespéré.

L'archiduchesse Marie-Louise arriva. Elle avait passé par Trieste pour voir l'empereur, qui s'y trouvait en ce moment ; elle y était tombée malade elle-même, et avait été obligée d'y rester là quinze longs jours. Encore souffrante, son inquiétude l'avait cependant emporté sur sa faiblesse : elle s'était remise en route, et était arrivée le soir du 24 juin.

Le prince avait désiré aller au-devant de sa mère ; mais, au premier essai de locomotion, il avait reconnu ses forces insuffisantes. Néanmoins, la joie de la revoir produisit sur lui un heureux effet ; il y eut, pendant trois semaines, un mieux sensible dans l'état du malade, du moins arrêt dans la marche de la maladie ; la fièvre s'était affaiblie ; les nuits s'écoulaient sans de trop fortes transpirations, et le prince pouvait, sans douleur, se coucher sur l'un et l'autre côté.

Mais on connaît l'allure tortueuse et décevante des maladies de poitrine, se prenant ordinairement à de jeunes et vigoureuses organisations qui ne veulent pas mourir ; elles semblent de temps en temps, comme le malade lui-même, avoir besoin de repos, et s'arrêter fatiguées ; mais, presque toujours, ce moment d'arrêt est employé par le sombre mineur à creuser une nouvelle sape, et le travail souterrain se dévoile tout à coup par de nouveaux symptômes qui indiquent que, durant cette halte feinte, la maladie a fait de cruels progrès.

La chaleur était devenue très grande, la fièvre eut un fort redoublement ; la toux reprit, plus opiniâtre que jamais ; une seconde vomique se rompit, et le prince rendit le sang à pleine bouche.

La population de Vienne prenait un très vif intérêt au sort de ce malheureux enfant ; on arrêtait dans les rues tous ceux que l'on reconnaissait pour appartenir à sa maison ; de toutes parts arrivaient des lettres indiquant des remèdes qui prouvaient, sinon la science, du moins la sollicitude de ces innocents empiriques.

Dans la nuit du 27 au 28 juin, un orage terrible éclata ; un de ces orages que l'orgueil des rois croit échappés, à cause d'eux, de la main du Seigneur ; la foudre tomba et brisa un des aigles du palais de Schœnbrünn.

Dès lors, le peuple se rangea de l'avis des médecins et cessa d'espérer. Puisque la foudre avait frappé un aigle, le fils de Napoléon allait mourir.

Le prince ne sortait plus ; seulement, lorsque ses étouffements, presque continus, lui faisaient croire qu'il trouverait quelque soulagement dans l'air extérieur, on le portait sur le balcon.

Bientôt il fut impossible de lui faire quitter le lit : au moindre mouvement imprimé à son corps, il s'évanouissait.

Alors, il commença à parler de sa mort prochaine et à manifester le dégoût qu'il avait toujours eu d'une existence qui s'était ouverte avec un si vaste horizon, et que le destin avait forcée de végéter dans un cercle si étroit. Etait-ce mépris réel de la vie ? était-ce désir de consoler ceux qui l'entouraient ?

Le 21 juillet seulement, il avoua qu'il souffrait horriblement, et murmura à plusieurs reprises ces mots :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quand mourrai-je donc ?

Au moment où l'un de ces cris lui échappait, sa mère entra. Il réprima aussitôt l'expression de douleur répandue sur son visage, et la reçut avec un sourire, répondit, à ses demandes sur sa santé, qu'il se trouvait bien, et fit avec elle des projets de voyage dans le nord de l'Italie.

Le soir, le docteur Malfatti annonça qu'il craignait une crise mortelle pour la nuit ; le baron de Moll veilla dans la chambre voisine, à l'insu du prince, qui n'avait jamais souffert que personne veillât près de lui.

Vers une heure du matin, il parut s'assoupir ; mais, à trois heures et demie, il se leva tout à coup sur son séant, et, après de violents et inutiles efforts pour respirer, il s'écria :

— *Mutter ! Mutter ! ich gehe unter !* (Mère ! mère ! je succombe !)

A ce cri, M. le baron de Moll et le valet de chambre entrèrent, le saisirent dans leurs bras, cherchant à le calmer ; mais il était aux prises avec la mort.

— *Mutter ! mutter !* répéta-t-il.

Et il retomba.

Il n'était point encore expiré, mais il était dans cet état crépusculaire qui sépare la vie de la mort.

On se hâta d'avertir l'archiduchesse Marie-Louise et l'archiduc François, dans les bras duquel le duc de Reichstadt avait manifesté le désir de mourir.

Tous les princes accoururent. Marie-Louise n'eut point la force de rester debout, ni même d'arriver jusqu'à lui : elle tomba à genoux, et fit, en se traînant, les deux ou trois pas qui la séparaient encore de son fils.

Le malade ne pouvait plus parler ; mais ses yeux, presque éteints, purent encore se fixer sur sa mère, et lui indiquer, par un regard, qu'il la reconnaissait.

Cinq heures du matin sonnèrent ; il parut entendre les vibrations de la pendule, et compter les coups. C'était l'éternité qui venait de tinter pour lui sur le bronze ! Il fit bientôt un signe d'adieu ; le prêtre qui l'assistait lui montra le ciel, et, à cinq heures huit minutes, sans convulsions, sans effort, sans douleur même, il rendit le dernier soupir.

Il avait vécu vingt et un ans quatre mois et deux jours.

Sa vie avait été obscure ; sa mort fit, en France, une sensation moins vive que celle à laquelle il eût dû s'attendre. Pour les Français, et aux yeux des Français c'était un prince autrichien.

Notre nation est une nation orgueilleuse : elle ne veut point, lorsqu'on a perdu le trône que l'empereur Maximilien, s'il eût été Dieu le père, eût donné à son fils aîné, elle ne veut point qu'on n'ait pas l'air de le regretter, et elle préfère l'homme qui, pour le reconquérir, fait des tentatives presque insensées, à celui qui s'endort dans sa résignation aux décrets de la Providence.

Par un singulier jeu du hasard, le duc de Reichstadt, comme nous l'avons dit déjà, était mort dans ce même lit où Napoléon, vainqueur, avait deux fois couché : la première, après Austerlitz, la seconde, après Wagram ! Le père et le fils s'étaient endormis du dernier sommeil à onze ans de distance l'un de l'autre, et dormaient maintenant couchés sur le sein de la mère commune ; — seulement, l'Océan roulait entre les deux cadavres.

Peut-être nos lecteurs seront-ils curieux de savoir, après vingt-deux ans écoulés, comment fut apprécié par la presse française cet événement, qui portait à la fois en lui quelque chose de fatal et de providentiel, et qui arrivait au moment où un roi nouveau essayait d'implanter une dynastie nouvelle sur ce sol de France, si rebelle aux dynasties.

Ce fut le 1er août seulement que la nouvelle fut connue à Paris.

Nous ouvrons un journal que nous avions envoyé chercher dans un autre but, et nous y lisons l'article que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs. — Ce journal, c'est *le Constitutionnel* ; nous ignorons de qui est l'article ; il nous semble bon, voilà tout :

« Paris, 1er août.

« Le fils de Napoléon est mort. Cette nouvelle, depuis longtemps prévue, a produit dans Paris une sensation douloureuse mais calme.

« Cette fin obscure d'une vie à laquelle de si belles destinées avaient été promises, ce pâle et dernier rayon d'une gloire immense qui achève de s'éteindre, quel triste sujet de méditation ! Le deuil du peuple sera profond et sérieux, car c'est dans le peuple surtout que les souvenirs de la gloire impériale ont laissé des traces durables.

« Nous manquons encore de détails sur les derniers moments du fils de Napoléon ; sa mort a été entourée de mystère, comme l'avait été sa vie. On assure pourtant qu'il en a vu les approches avec une fermeté d'âme digne de son père. Quand il a compris que l'heure fatale était venue, il a disposé du peu qui lui restait de bien, conformément aux volontés exprimées jadis par l'empereur des Français, en faveur du jeune Louis-Napoléon, fils de l'ex-roi de Hollande, qui a combattu dans les rangs des derniers défenseurs de la liberté italienne. On assure qu'une lettre écrite par l'illustre mourant, pour annoncer à son cousin cette disposition, contient le témoignage des peines qui ont empoisonné et, sans doute, abrégé son existence.

« Cette existence a dû être bien amère ! Arraché, dès le berceau, à sa patrie, à sa famille, pour être relégué dans une prison somptueuse ; privé de guide à l'âge où sa raison avait tant besoin d'être dirigée ; soumis à une étiquette tyrannique ; étranger au milieu d'une cour qui l'assiégeait d'hommages suspects, à qui pouvait-il se confier, si ce n'est à des surveillants chargés de le tromper, peut-être de le pervertir ? auprès de qui s'informer de ce qu'il lui importait le plus de connaître : de son sort, de son avenir, de ses

devoirs? Ses précepteurs lui ont, à ce qu'on assure, laissé ignorer longtemps jusqu'à l'histoire de son père! S'il faut en croire le peu d'amis auxquels il a été permis de l'approcher, le jeune Napoléon avait reçu de la nature un esprit droit et un cœur généreux; présents stériles, qui n'ont servi qu'à lui rendre sa solitude plus pesante, et à lui faire accueillir la mort comme un bienfait! Sa vie s'est terminée à propos pour la gloire du nom qu'il portait : il n'aura pas traîné ce grand nom dans un long désœuvrement : il ne l'aura pas déshonoré au service de la politique des cours ou des factions; il n'aura pas joué le rôle ridicule et odieux d'un prétendant, et l'histoire n'aura pas à lui reprocher d'avoir été le fléau de son pays.

« Le jeune Napoléon a été, aux mains de l'Autriche, à la fois un objet de terreur pour elle-même et un épouvantail pour la France de la Restauration. Son nom seul, prononcé par M. de Metternich, eût fait trembler Louis XVIII et Charles X, et eût suffi pour repousser toute tentative contraire à la politique autrichienne; et, cependant, la prudence n'eût point permis de réaliser la menace qu'un tel nom exprimait. Cette menace n'aurait peut-être pas été sans effet, même après la révolution de 1830, sur les hommes d'État qui ont présidé à notre politique, bien qu'elle n'eût pas été plus sérieuse aujourd'hui qu'à une autre époque.

« Voilà donc l'Autriche à la fois délivrée de l'effroi qu'elle éprouvait, et désarmée de l'instrument de trouble dont elle disposait contre nous.

« Napoléon II avait en France, sinon un parti, du moins de nombreux partisans. C'est un héritage que les factions vont se disputer entre elles, et disputer au gouvernement, et qui restera à celui qui saura rallier les masses populaires aux véritables intérêts de la patrie. »

Le reste du journal contenait une manifestation de la presse anglaise, des dépêches télégraphiques sur l'expédition de dom Pedro, et une analyse de *Mademoiselle de Liron*, roman de M. E.-J. Delécluze.



Mort du duc de Reichstadt.

CCLII

LUCERNE. — LE LION DU 10 AOUT. — LES POULES DE M. DE CHATEAUBRIAND. — REICHENAU. — UN TABLEAU DE COUDER. — LETTRE A M. LE DUC D'ORLÉANS. — PROMENADE DANS LE PARC D'ARENENBERG.

J'ai déjà dit que mon intention n'était point de recommencer le récit de mes pérégrinations en Suisse. Cependant, je demanderai au lecteur la permision de remettre sous ses yeux trois fragments de mes *Impressions de Voyage*, qui sont indispensables à la suite de ces Mémoires.

Ces trois fragments, publiés en 1834, ont rapport à M. de Chateaubriand, à monseigneur le duc d'Orléans et à Sa Majesté la reine Hortense; on y retrouvera mes opinions indépendantes; on y verra quelles étranges lueurs de l'avenir illuminaient parfois le poète. Si un homme d'Etat eût écrit ce que je vais citer, cet homme d'Etat eût passé pour un prophète.

Suivons l'ordre de mes visites à Lucerne, à Reichenau et à Arenenberg, et commençons par M. de Chateaubriand. A tout seigneur, tout honneur.

LES POULES DE M. DE CHATEAUBRIAND

« La première nouvelle que j'appris en arrivant à l'hôtel du *Cheval blanc*, c'est que M. de Chateaubriand habitait Lucerne. On se rappelle qu'après la révolution de juillet, notre grand poète, qui avait voué sa plume à la défense de la dynastie déchue, s'exila volontairement et ne revint à Paris que lorsqu'il y fut rappelé par l'arrestation de la duchesse de Berry. — Il demeurait à l'hôtel de l'*Aigle*.

« Je m'habillai aussitôt, dans l'intention d'aller lui faire une visite.

« Je ne le connaissais pas personnellement : à Paris, je n'eusse point osé me présenter à lui ; mais, hors de France, à Lucerne, isolé comme il l'était, je pensai qu'il y aurait peut-être quelque plaisir pour lui à voir un compatriote. J'allai donc hardiment me présenter à l'hôtel de l'*Aigle*. Je demandai M. de Chateaubriand au garçon de l'hôtel. Celui-ci me répondit qu'il venait de sortir pour donner à manger à ses poules. Je le fis répéter, croyant avoir mal entendu ; mais il me fit une seconde fois la même réponse.

« Je laissai mon nom en réclamant en même temps la faveur d'être reçu le lendemain.

« Le lendemain matin, on me remit une lettre de M. de Chateaubriand, envoyée de la veille : c'était une invitation à déjeuner pour dix heures ; il en était neuf, je n'avais pas de temps à perdre. Je sautai à bas de mon lit et je m'habillai. Il y avait bien longtemps que je désirais voir M. de Chateaubriand ; mon admiration pour lui était une religion d'enfance ; c'était l'homme dont le génie s'était écarté le premier du chemin battu, pour frayer à notre jeune littérature la route qu'elle a suivie depuis ; il avait suscité, à lui seul, plus de haines que tous les cénacles ensemble : c'était le roc que les vagues de l'envie, encore émues contre nous, avaient en vain battu depuis cinquante ans ; c'était la lime sur laquelle s'étaient usées les dents dont les racines avaient essayé de nous mordre.

« Aussi, lorsque je mis le pied sur la première marche de l'escalier, le cœur faillit me manquer. Tout à fait inconnu, il me semblait que j'eusse été moins écrasé de cette immense supériorité, car, alors, le point de comparaison eût manqué pour mesurer nos deux hauteurs, et je n'avais pas la ressource de dire, comme le Stromboli au mont Rosa : « Je « ne suis qu'une colline, et je renferme un volcan ! » Arrivé sur le palier, je m'arrêtai... J'eusse moins hésité, je crois, à frapper à la porte d'un conclave. Peut-être, en ce moment, M. de Chateaubriand croyait-il que je le faisais attendre par impolitesse, tandis que je n'osais entrer par vénération. Enfin, j'entendis le garçon qui montait l'escalier ; je ne pouvais rester plus longtemps à cette porte ; je frappai. Ce fut M. de Chateaubriand lui-même qui me vint ouvrir ; certes, il dut se former une singulière opinion de mes manières, s'il n'attribua pas mon embarras à sa véritable cause. Je balbutiais comme un provincial ; je ne savais si je devais passer devant ou derrière lui. Je crois que, comme M. Parseval avec Napoléon, s'il m'eût demandé mon nom, je n'aurais su que lui répondre. Il fit mieux : il me tendit la main.

« Pendant tout le déjeuner, nous causâmes. Il envisagea, les unes après les autres, toutes les questions politiques qui se débattaient à cette époque, depuis la tribune jusqu'au club, et, cela, avec la lucidité de l'homme de génie qui pénètre au fond des choses, et de l'homme qui estime à leur valeur les convictions et les intérêts, et qui ne s'illusionne sur rien. Je demeurai convaincu que M. de Chateaubriand regardait, dès lors, le parti auquel il appartenait comme perdu, croyait tout l'avenir dans le républicanisme social, et demeurait attaché à sa cause plus encore parce qu'il la voyait malheureuse que parce qu'il la croyait bonne. Il en est ainsi de toutes les grandes âmes : il faut qu'elles se dévouent à quelque chose ; quand ce n'est pas aux femmes, c'est aux rois ; quand ce n'est pas aux rois, c'est à Dieu. Je ne pus m'empêcher de faire observer à M. de Chateaubriand que ses théories, royalistes par la forme, étaient républicaines par le fond.

« — Cela vous étonne? me dit-il en souriant. Mais cela m'étonne encore bien davantage ! J'ai marché sans le vouloir, comme un rocher que le torrent roule ; et, maintenant, voilà que je me trouve plus près de vous que vous de moi !... Avez-vous vu le lion de Lucerne ?

« — Pas encore.

« — Eh bien, allons lui faire une visite... C'est le monument le plus important de la ville. Vous savez à quelle occasion il a été érigé?

« — En mémoire du 10 août.

« — C'est cela.

« — Est-ce une belle chose?

« — C'est mieux que cela : c'est un beau souvenir !

« — Il n'y a qu'un malheur : c'est que le sang répandu pour la monarchie était acheté à une république, et que la mort de la garde suisse n'a été que le payement exact d'une lettre de change.

« — Cela n'en est pas moins remarquable, dans une époque où il y avait tant de gens qui laissaient protester leurs billets.

« Comme on voit, ici nous différions dans nos idées ; c'est le malheur des opinions qui partent de deux principes opposés ; toutes les fois que le besoin les rapproche, elles s'entendent sur les théories, mais elles se séparent sur les faits. Nous arrivâmes en face du monument, situé à quelque distance de la ville, dans le jardin du général Pfyffer. C'est un rocher taillé à pic, dont le pied est baigné par un bassin circulaire ; une grotte, de quarante-quatre pieds de longueur sur quarante-huit pieds d'élévation, a été creusée dans ce rocher, et, dans cette grotte, un jeune sculpteur de Constance, nommé Ahrorth, a, sur un modèle en plâtre de Thorwaldsen, taillé un lion colossal percé d'une lance dont le tronçon est resté dans la plaie, et qui expire en couvrant de son corps le bouclier fleurdelisé, qu'il ne peut plus défendre. Au-dessus de la grotte, on lit ces mots : *Helvetiorum fidei ac virtute*, et, au-dessous de cette inscription, les noms des officiers et des soldats qui périrent le 10 août. Les officiers sont au nombre de vingt-six et les soldats de sept cent soixante. Ce monument prenait, au reste, un intérêt plus grand de la nouvelle révolution qui venait de s'accomplir, et de la nouvelle fidélité qu'avaient déployée les Suisses. Cependant, chose bizarre ! l'invalide qui garde le lion nous parla beaucoup du 10 août, mais ne nous dit pas un mot du 29 juillet. La plus récente des deux catastrophes était celle qu'on avait déjà oubliée. C'est tout simple : 1830 n'avait chassé que le roi, et 1792 avait chassé la royauté. Je montrai à M. de Chateaubriand les noms de ces hommes qui avaient si bien fait honneur à leur signature, et je lui demandai, si l'on élevait un pareil monument en France, quels seraient les noms qu'on pourrait inscrire, sur la pierre funéraire de la royauté, pour faire pendant à ces noms populaires.

« — Pas un ! me répondit-il.

« — Comprenez-vous cela?

« — Parfaitement : les morts ne se font pas tuer.

« L'histoire de la révolution de juillet était tout entière dans ces mots : la noblesse est le véritable bouclier de la royauté ; tant qu'elle l'a porté au bras, elle a repoussé la guerre étrangère, et étouffé la guerre civile ; mais, du jour où, dans sa colère, elle l'a imprudemment brisé, elle s'est trouvée sans défense. Louis XI avait tué les grands vassaux ; Louis XIII, les grands seigneurs, et Louis XIV, les aristocrates ; de sorte que, lorsque Charles X a appelé à son secours les d'Armagnac, les Montmorency et les Lauzun, sa voix n'a évoqué que des ombres et des fantômes.

« — Maintenant, me dit M. de Chateaubriand, si vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, allons donner à manger à mes poules.

« — Au fait, vous me rappelez une chose : c'est que, quand je me suis présenté hier à votre hôtel, le garçon m'a dit que vous étiez sorti pour vous livrer à cette champêtre occupation. Votre projet de retraite irait-il jusqu'à vous faire fermier?

« — Pourquoi pas?... Un homme dont la vie aurait été, comme la mienne, poussée par le caprice, la poésie, les révolutions et l'exil sur les quatre parties du monde, serait bien heureux, ce me semble, non pas de posséder un chalet dans ces montagnes, — je n'aime pas les Alpes, — mais un herbage en Normandie, ou une métairie en Bretagne. Je crois, décidément, que c'est la vocation de mes vieux jours.

« — Permettez-moi d'en douter... Vous vous souviendrez de Charles-Quint à Saint-Just ; vous n'êtes pas de ces empereurs qui abdiquent, ou de ces rois qu'on détrône : vous êtes de ces princes qui meurent sous un dais, et qu'on enterre, comme Charlemagne, les pieds sur leur bouclier, l'épée au flanc, la couronne en tête, le sceptre à la main.

« — Prenez garde ! il y a longtemps qu'on ne m'a flatté, et je serais capable de m'y laisser reprendre. Allons donner à manger à mes poules.

« Sur mon honneur, j'aurais voulu tomber à genoux devant cet homme, tant je le trouvais à la fois simple et grand.

« Nous nous engageâmes sur le pont de la Cour, qui traverse un bras du lac : c'est le pont couvert le plus long de la Suisse, après celui de Rapperswell... Nous nous arrêtâmes aux deux tiers à peu près de son étendue, à quelque

distance d'un endroit couvert de roseaux. M. de Chateaubriand tira de sa poche un morceau de pain qu'il y avait mis après le déjeuner, et commença de l'émietter dans le lac. Aussitôt, une douzaine de poules d'eau sortirent de l'espèce d'île que formaient les roseaux, et vinrent en hâte se disputer le repas que leur préparait à cette heure la main qui avait écrit le *Génie du Christianisme*, *les Martyrs* et *le Dernier des Abencerrages*. Je regardai longtemps, sans rien dire, le singulier spectacle de cet homme penché sur le pont, les lèvres contractées par un sourire, mais les yeux tristes et graves. Peu à peu, son occupation devint machinale ; sa figure prit une expression de mélancolie profonde ; ses pensées passèrent sur son large front comme des nuages au ciel : il y avait, parmi elles des souvenirs de patrie, de famille, d'amitiés tendres, plus sombres que les autres. Je devinai que ce moment était celui qu'il s'était réservé pour penser à la France, je respectai cette méditation tout le temps qu'elle dura. A la fin, il fit un mouvement et poussa un soupir. Je m'approchai de lui; il se souvint que j'étais là, et me tendit la main.

« — Mais, si vous regrettez tant Paris, lui dis-je, pourquoi n'y pas revenir? Rien ne vous en exile, et tout vous y rappelle.

« — Que voulez-vous que j'y fasse? me répondit-il. J'étais à Cauterets lorsque arriva la révolution de juillet. Je revins à Paris : je vis un trône dans le sang, et l'autre dans la boue, des avocats faisant une charte, un roi donnant des poignées de main à des chiffonniers... C'est triste à en mourir, surtout quand on est plein, comme moi, des grandes traditions de la monarchie. Je m'en allai.

« — D'après quelques mots qui vous sont échappés ce matin, j'avais cru que vous reconnaissiez la souveraineté populaire ?

« — Oui, sans doute, il est bon que, de temps en temps, la royauté se retrempe à sa source, qui est l'élection ; mais, cette fois, on a sauté une branche de l'arbre, un anneau de la chaîne : c'était Henri V qu'il fallait élire, et non Louis-Philippe.

« — Vous faites peut-être un triste souhait pour ce pauvre enfant, répliquai-je. Les rois du nom de Henri sont malheureux en France : Henri Ier a été empoisonné ; Henri II, tué dans un tournoi ; Henri III et Henri IV ont été assassinés.

« — Eh bien, mieux vaut, à tout prendre, mourir du poignard que de l'exil : c'est plus tôt fait, et l'on souffre moins !

« — Mais, vous, ne retournerez-vous pas en France ?

« — Si la duchesse de Berry, après avoir fait la folie de revenir dans la Vendée, fait la sottise de s'y laisser prendre, je retournerai à Paris pour la défendre devant ses juges, puisque mes conseils n'auront pu l'empêcher d'y paraître.

« — Sinon ?...

« — Sinon, poursuivit M. de Chateaubriand en émiettant un second morceau de pain, je continuerai à donner à manger à mes poules. »

Deux heures après cette conversation, je m'éloignais de Lucerne sur un bateau conduit par deux rameurs...

A quelque temps de là, je me trouvais dans les Grisons, non loin de la petite ville de Reichenau, dont le nom éveillait dans ma mémoire un singulier souvenir.

J'avais été, pendant mon séjour dans les bureaux du duc d'Orléans, longtemps chargé de donner des billets aux personnes qui désiraient visiter les appartements du Palais-Royal, ou se promener au parc de Monceaux. — On visitait les appartements le samedi, et l'on se promenait dans le parc les jeudis et les dimanches.

Le jour où l'on visitait les appartements, le duc, la duchesse, madame Adélaïde et le reste de la famille princière se confinaient dans une ou deux chambres où ils demeuraient séquestrés de dix heures du matin à quatre heures du soir ; et encore arrivait-il bien souvent que quelque visiteur indiscret, tandis que le valet de pied était occupé d'un autre côté, tournait une clef, entre-bâillait la porte, allongeait la tête, et plongeait dans le *retiro* ducal.

La première chose que l'on visitait, celle que l'on visitait surtout, c'était la galerie de tableaux ; — non pas que tous les tableaux fussent bons, il s'en fallait, Dieu merci ! mais il y en avait quelques-uns qui, à cette époque, faisaient scandale : c'étaient les tableaux de bataille d'Horace Vernet, quatre chefs-d'œuvre, quatre merveilles dont j'ai déjà parlé, — les batailles de *Montmirail*, de *Hanau*, de *Jemmapes* et de *Valmy*. Il y avait particulièrement dans la *Bataille de Montmirail* un point qui attirait les yeux : c'était, au lointain, dans une allée d'arbres, perdu dans la brume, un cavalier courant sur un cheval blanc. Cheval et cavalier avaient bien, à eux deux, quatre centimètres de long sur deux centimètres de haut ; et pourtant cette petite tache blanche et grise avait suffi pour que le tableau fût exclu du salon de 1821. C'est que — comme nous l'avons dit quand nous nous sommes spécialement occupé d'Horace Vernet — le cavalier microscopique n'était autre que l'empereur Napoléon.

Quand on avait bien regardé ces quatre tableaux de bataille, pour lesquels on venait surtout au Palais-Royal, le valet de pied disait :

— Messieurs et mesdames, voulez-vous venir par ici, s'il vous plaît ?

Et l'on suivait le valet de pied, lequel conduisait les curieux devant un petit tableau de genre représentant un beau jeune homme en habit bleu, en culotte de peau, les yeux levés au ciel, montrant à une douzaine d'enfants dont il est entouré le mot *France*, écrit sur un globe terrestre.

Ce beau jeune homme, c'était le duc d'Orléans exilé, et donnant, au collège de Reichenau, des leçons de géographie et de mathématiques.

Je voyais encore ce petit tableau de Couder ; je n'étais, comme je l'ai dit, qu'à quelques lieues de Reichenau : je résolus de visiter cette salle où le roi de France actuel avait passé, en gagnant cinq francs par jour, une des plus honorables années de sa vie. J'avais souvent entendu dire que, malgré ses seize millions de liste civile et son château des Tuileries, peut-être même à cause de son château des Tuileries et de ses seize millions de rente, il murmurait quelquefois :

— O Reichenau ! Reichenau !...

Je fis donc mes quelques lieues, — dont deux ou trois en côtoyant le Rhin, couleur d'ardoise à cet endroit-là, lui si bleu en Allemagne, — et j'arrivai à Reichenau.

Le même jour, j'écrivis au duc d'Orléans la lettre suivante, qui se trouve entièrement reproduite dans mes *Impressions de Voyage :*

« Monseigneur,

« La date de cette lettre, le lieu d'où elle est datée, vous expliqueront facilement le sentiment auquel je cède en l'adressant à Votre Altesse.

« Je viens parler, non pas au prince royal héritier de la couronne de France, de Sa Majesté le roi Louis-Philippe, actuellement régnant, mais au duc de Chartres, élève à Henri IV, du duc d'Orléans, professeur à Reichenau.

« J'écris à Votre Altesse de cette même salle où votre père exilé a enseigné les mathématiques et la géographie ; ou plutôt de cette même salle, pressé par l'heure de la poste, j'envoie à Votre Altesse la page que je viens de déchirer de mon album. »

REICHENAU

« Ce petit village des Grisons n'a rien de remarquable, que l'anecdote étrange à laquelle son nom se rattache.

« Vers la fin du dernier siecle, le bourgmestre Tscharner, de Coire, avait établi une école à Reichenau. On était en quête, dans le canton, d'un professeur de français, lorsque se présenta à M. Boul, directeur de l'établissement, un jeune homme porteur d'une lettre de recommandation signée par le bailli Aloys Toost, de Zizers. Le jeune homme était Français, parlait sa langue maternelle, l'anglais et l'allemand, et pouvait, outre ces trois langues, professer les mathématiques, la physique et la géographie. La trouvaille était trop merveilleuse et trop rare pour que le directeur du collège la laissât échapper ; d'ailleurs, le jeune homme était modeste dans ses prétentions. M. Boul fit prix avec lui à quatorze cents francs par an, et le nouveau professeur, immédiatement installé, entra en fonctions.

« Ce jeune professeur était Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, aujourd'hui roi de France.

« Ce fut, je l'avoue, avec une émotion mêlée de fierté que, sur les lieux mêmes, dans cette chambre située au milieu du corridor, avec sa porte d'entrée à deux battants, ses portes latérales à fleurs peintes, ses cheminées placées aux angles, ses tableaux Louis XV entourés d'arabesques d'or, et son plafond ornementé ; ce fut, dis-je, avec une vive émotion que, dans cette chambre où avait professé le duc de Chartres, je recueillis des renseignements sur cette singulière vicissitude d'une fortune royale qui, ne voulant pas mendier le pain de l'exil, l'avait dignement acheté de son travail.

« Un seul professeur, collègue du duc d'Orléans, et un seul écolier, son élève, existaient encore en 1832, époque à laquelle je visitai Reichenau. Le professeur est le romancier Zschokke, et l'écolier, le bourgmestre Tscharner, fils de celui-là même qui avait fondé l'école. Quant au digne bailli Aloys Toost, il est mort en 1827, et il a été enterré à Zizers, sa ville natale. Aujourd'hui, il ne reste plus rien du collège où professa un futur roi de France, si ce n'est la chambre d'étude que nous avons décrite, et la chapelle, attenante au corridor, avec sa tribune et son autel surmonté d'un crucifix peint à fresque. Quant au reste des bâtiments, ils sont devenus une espèce de villa appartenant au colonel Pestalluzzi, et ce souvenir, si honorable pour tout Français, qu'il mérite d'être rangé parmi nos souvenirs nationaux,

menacerait de disparaître avec la génération de vieillards qui s'éteint, si nous ne connaissions un homme au cœur artiste, noble et grand, qui ne laissera rien oublier, nous l'espérons, de ce qui est honorable pour lui et pour la France.

« Cet homme, c'est vous, monseigneur Ferdinand d'Orléans, vous qui, après avoir été notre camarade de collège, serez aussi notre roi ; vous qui, du trône où vous monterez un jour, toucherez, d'une main, à la vieille monarchie, de l'autre, à la jeune république ; vous qui hériterez des galeries où sont renfermées les batailles de *Taillebourg* et de *Fleurus*, de *Bouvines* et d'*Aboukir*, d'*Azincourt* et de *Marengo* ; vous qui n'ignorez pas que les fleurs de lis de Louis XIV sont les fers de lance de Clovis ; vous qui savez si bien que toutes les gloires d'un pays sont des gloires, quel que soit le temps qui les a vues naître et le soleil qui les a fait fleurir ; vous, enfin, qui, de votre bandeau royal, pourrez lier deux mille ans de souvenirs et en faire le faisceau consulaire des licteurs qui marcheront devant vous !

« Alors, il sera beau à vous, monseigneur, de vous rappeler ce petit port isolé où, passager battu par la mer de l'exil, matelot poussé par le vent de la proscription, votre père a trouvé un si noble abri contre la tempête ; il sera grand à vous, monseigneur, d'ordonner que le toit hospitalier se relève pour l'hospitalité, et, sur la place même où croule l'ancien édifice, d'en élever un nouveau destiné à recevoir tout fils de proscrit qui viendrait, le bâton de l'exil à la main, frapper à ses portes comme votre père y est venu, et, cela, quelles que soient son opinion et sa patrie; qu'il soit menacé par la colère des peuples ou poursuivi par la haine des rois ; — car, monseigneur, l'avenir, serein et azuré pour la France, qui a accompli son œuvre révolutionnaire, est gros de tempêtes pour le monde ! nous avons tant semé de liberté dans nos courses à travers l'Europe, que la voilà qui, de tous côtés, sort de terre, comme les épis au mois de mai ; si bien qu'il ne faut qu'un rayon de notre soleil pour mûrir les plus lointaines moissons... Jetez les yeux sur le passé, monseigneur, et ramenez-les sur le présent. Avez-vous jamais senti plus de tremblements de trônes. et rencontré par les grands chemins autant de voyageurs découronnés ? Vous voyez bien qu'il faudra fonder, un jour, un asile, ne fût-ce que pour les fils de rois dont les pères ne pourront pas, comme le vôtre, être professeurs à Reichenau ! »

Je voulais revenir de Reichenau par Arenenberg. Ces sortes d'oppositions d'un professeur de mathématiques roi de France avec une reine de Hollande exilée plaisent aux imaginations des poètes. D'ailleurs, si, tout enfant, j'avais entendu dire grand mal de Napoléon, j'avais entendu dire tant de bien de Joséphine ! Or, qu'était-ce pour moi que la reine Hortense ? Joséphine ressuscitée. Je tenais donc à voir la reine Hortense, et un détour, si long qu'il fût, n'était rien comparé à ce désir.

Au reste, comme je ne veux pas qu'on prenne ces lignes pour une flatterie tard venue, et que je tiens à ce que l'on me sache incapable de flatter autre chose que les exilés ou les morts, j'écrirai ici sur la reine Hortense ce que j'écrivais en 1832.

Je copie les lignes suivantes dans mes *Impressions de Voyage :*

« Comme le château d'Arenenberg est situé à une lieue seulement de Constance, il me prit un grand désir de mettre mes hommages aux pieds de cette Majesté déchue, et de voir ce qui restait d'une reine dans une femme lorsque le destin lui a arraché la couronne du front, le sceptre de la main, le manteau des épaules ; et de cette reine surtout, de cette gracieuse fille de Joséphine Beauharnais, de cette sœur d'Eugène, de ce diamant de la couronne de Napoléon.

« J'en avais tant entendu parler dans ma jeunesse comme d'une belle et bonne fée, bien gracieuse et bien secourable, et, cela, par les filles auxquelles elle avait donné une dot, par les mères dont elle avait racheté les enfants, par les condamnés dont elle avait obtenu la grâce, que j'avais une sorte de culte pour elle. Joignez à cela les souvenirs des romances que ma sœur chantait, qu'on disait de cette reine, et qui s'étaient tellement répandues de ma mémoire dans mon cœur, qu'aujourd'hui encore, quoiqu'il y ait vingt ans que j'ai entendu ces vers et cette musique, je répéterais les uns sans en oublier un mot, et noterais l'autre sans transposer une note. C'est que des romances de reine, c'est qu'une reine qui chante, cela ne se voit que dans les *Mille et une Nuits* et cela était resté dans mon esprit comme un étonnement doré (1). »

(1) Que l'on n'oublie pas que ces lignes étaient écrites sous Louis-Philippe, au temps de la proscription des Bonaparte.

Je n'avais pour la comtesse de Saint-Leu aucune lettre de recommandation ; mais j'espérais que mon nom ne lui était pas tout à fait inconnu : j'avais déjà donné, à cette époque, *Henri III*, *Christine*, *Antony*, *Richard Darlington*, *Charles VII* et *la Tour de Nesle*.

Lorsque j'arrivai à Arenenberg, il était de trop grand matin pour me présenter à la reine. Je laissai ma carte chez madame Parquin, lectrice de la comtesse de Saint-Leu, et sœur du célèbre avocat de ce nom, et je profitai d'une jolie tempête qui venait de s'élever pour aller faire une promenade sur le lac.

A mon retour, je trouvai une invitation à dîner qui m'attendait à l'hôtel ; puis une lettre de France était venue me chercher là avec une intelligence qui faisait le plus grand honneur à la poste suisse : cette lettre contenait l'ode manuscrite de Victor Hugo sur la mort du roi de Rome.

Je me rendis à pied chez la reine, et je lus la lettre en m'y rendant.

On peut voir, dans mes *Impressions de Voyage*, tous les détails de cette gracieuse hospitalité que la reine me força de prolonger pendant trois jours. Je ne veux reproduire ici qu'une conversation où l'on trouvera une étrange profession de foi dans le présent, — si l'on veut bien se rappeler que le *présent* de cette époque correspondait à septembre 1832, — et une singulière prévision de l'avenir.

UNE PROMENADE DANS LE PARC D'ARENENBERG

« Nous fîmes à peu près cent pas en silence, la reine et moi. Le premier, j'interrompis ce silence.

« — Je crois que vous avez quelque chose à me dire, madame la comtesse ? demandai-je.

« — C'est vrai, dit-elle en me regardant ; je voulais vous parler de Paris. Qu'y avait-il de nouveau quand vous l'avez quitté ?

« — Beaucoup de sang dans les rues, beaucoup de blessés dans les hôpitaux, pas assez de prisons et trop de prisonniers.

« — Vous avez vu les 5 et 6 juin ?

« — Oui, madame.

« — Pardon, je vais être indiscrète peut-être : mais, d'après quelques mots que vous avez dits hier, je crois que vous êtes républicain.

« Je souris.

« — Vous ne vous êtes pas trompée, madame ; et, cependant, grâce au sens et à la couleur que les journaux qui représentent le parti auquel j'appartiens, et dont je partage toutes les sympathies, mais non tous les systèmes, ont fait prendre à ce mot, avant d'accepter la qualification que vous me donnez, je vous demanderai la permission de vous faire un exposé de principes. A toute autre femme, une pareille profession de foi serait ridicule ; mais, à vous, madame la comtesse, à vous qui, comme reine, avez dû entendre autant de paroles austères que vous avez dû écouter de mots frivoles comme femme, je n'hésiterai pas à dire par quel point je touche au républicanisme social, et par quelle dissidence je m'éloigne du républicanisme révolutionnaire.

« — Vous n'êtes donc point d'accord entre vous ?

« — Notre espoir est le même, madame ; mais les moyens par lesquels chacun veut procéder sont différents. Il y en a qui parlent de couper les têtes et de partager les propriétés : ceux-là, ce sont les ignorants et les fous... Il vous paraît étonnant que je ne me serve pas, pour les désigner, d'un nom plus énergique ; c'est inutile : ils ne sont ni craints ni à craindre ; ils se croient fort en avant, et sont tout à fait en arrière ; ils datent de 1793, et nous sommes en 1832. Le gouvernement de Louis-Philippe fait semblant de les redouter beaucoup, et serait bien fâché qu'ils n'existassent point ; car leurs théories sont le carquois où il prend ses armes. Ceux-là, ce ne sont point les républicains, ce sont les *républiqueurs*. — Il y en a d'autres qui oublient que la France est la sœur aînée des nations, qui ne se souviennent plus que son passé est riche de tous les souvenirs, et qui vont chercher, parmi les constitutions de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Amérique, celle qui serait la plus applicable à notre pays : ceux-là, ce sont les rêveurs et les utopistes ; tout entiers à leurs théories de cabinet, ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs applications imaginaires, que la constitution d'un peuple ne peut être durable qu'autant qu'elle est née de sa situation géographique, qu'elle ressort de sa nationalité, et qu'elle s'harmonise avec ses mœurs. Il en résulte que, comme il n'y a pas sous le ciel deux peuples dont la situation géographique, dont la nationalité et dont les mœurs soient identiques, plus une constitution est parfaite, plus elle est individuelle, et moins, par conséquent, elle est applicable à une autre localité que celle qui lui a donné naissance. Ceux-là, ce ne sont point non plus les républicains, ce sont les *républiquistes*. — Il y en a d'autres qui croient qu'une opinion, c'est un habit bleu barbeau, un gilet à

grands revers, une cravate flottante et un chapeau pointu : ceux-là ce sont les parodistes et les aboyeurs. Ils excitent les émeutes, mais se gardent bien d'y prendre part ; ils élèvent des barricades et laissent les autres se faire tuer derrière ; ils compromettent leurs amis, et vont partout se cachant, comme s'ils étaient compromis eux-mêmes. Ceux-là, ce ne sont point encore les républicains, ce sont les *républiquets*. — Mais il y en a d'autres, madame, pour qui l'honneur de la France est chose sainte, et à laquelle ils ne veulent pas que l'on touche ; pour qui la parole donnée est un engagement sacré, qu'ils ne peuvent souffrir de voir rompre, même de roi à peuple ; dont la noble et vaste fraternité s'étend à tout pays qui souffre, à toute nation qui se réveille; ils ont été verser leur sang en Belgique, en Italie, en Pologne, et sont revenus se faire tuer ou prendre au cloître Saint-Merri : ceux-là, madame, ce sont les puritains et les martyrs. Un jour viendra où non seulement on rappellera ceux qui sont exilés, où non seulement, on ouvrira les prisons de ceux qui sont captifs mais encore où l'on cherchera les cadavres de ceux qui sont morts, afin de leur élever des tombes. Tout le tort que l'on peut leur reprocher, c'est d'avoir devancé leur époque et d'être nés trente ans trop tôt. Ceux-là, madame, ce sont les vrais républicains.

« — Je n'ai pas besoin de vous demander, me dit la reine, si c'est à ceux-là que vous appartenez.

« — Hélas ! madame, lui répondis-je, je ne puis pas me vanter tout à fait de cet honneur... Oui, certes, à eux toutes mes sympathies; mais, au lieu de me laisser emporter à mon sentiment, j'en ai appelé à ma raison ; j'ai voulu faire pour la politique ce que Faust a fait pour la science : descendre et toucher le fond. Je suis resté un an plongé dans les abîmes du passé ; j'y étais entré avec une opinion instinctive, j'en suis sorti avec une conviction raisonnée. Je vis que la révolution de 1830 nous avait fait faire un pas, il est vrai, mais que ce pas nous avait conduits tout simplement, de la monarchie aristocratique à la monarchie bourgeoise, et que cette monarchie bourgeoise était une ère qu'il fallait épuiser avant d'arriver à la magistrature populaire. Dès lors, madame, sans rien faire pour me rapprocher du gouvernement, dont je m'étais éloigné, j'ai cessé d'en être l'ennemi ; je le regarde tranquillement poursuivre sa période, dont je verrai probablement la fin ; j'applaudis à ce qu'il fait de bon ; je proteste contre ce qu'il fait de mauvais ; mais, tout cela, sans enthousiasme et sans haine. Je ne l'accepte ni ne le récuse : je le subis ; je ne le regarde pas comme un bonheur, mais je le crois une nécessité.

« — Mais, à vous entendre, il n'y aurait pas de chance pour qu'il changeât.

« — Non, madame... pendant de longues années du moins.

« — Si, cependant, le duc de Reichstadt n'était point mort, et qu'il eût fait une tentative?

« — Il eût échoué, je le crois.

« — C'est vrai, j'oubliais qu'avec vos opinions républicaines, Napoléon doit n'être pour vous qu'un tyran.

« — Je vous demande pardon, madame, je l'envisage sous un autre point de vue. A mon avis, Napoléon est un de ces hommes élus dès le commencement des temps, et qui ont reçu de Dieu une mission providentielle. Ces hommes, on les juge, non point selon la volonté qui les a fait agir, mais selon la sagesse divine qui les a inspirés ; non pas selon l'œuvre qu'ils ont faite, mais selon le résultat qu'elle a produit. Quand leur mission est accomplie, Dieu les rappelle ; ils croient mourir : ils vont rendre compte.

« — Et, selon vous, quelle était la mission de l'empereur?

« — Une mission de liberté.

« — Savez-vous que toute autre que moi vous en demanderait la preuve?

« — Et je la donnerai, même à vous.

« — Voyons ! vous n'avez pas idée à quel degré cela m'intéresse !

« — Lorsque Napoléon, ou plutôt Bonaparte, apparut à nos pères, madame, la France sortait, non pas d'une république, mais d'une révolution. Dans un de ses accès de fièvre politique, elle s'était jetée si fort en avant des autres nations, qu'elle avait rompu l'équilibre du monde. Il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Androclès à ce lion ! le 13 vendémiaire les mit face à face : la Révolution fut vaincue. Les rois, qui auraient dû reconnaître un frère au canon de la rue Saint-Honoré, crurent avoir un ennemi dans le dictateur du 18 brumaire ; ils prirent pour le consul d'une république celui qui était déjà le chef d'une monarchie, et, insensés qu'ils étaient, au lieu de l'emprisonner dans une paix générale, ils lui firent une guerre européenne. Alors, Napoléon appela à lui tout ce qu'il y avait de jeune, de brave et d'intelligent en France, et le répandit sur le monde. Homme de réaction pour nous, il se trouva être en progrès sur les autres ; partout où il passa, il jeta au vent le blé des révolutions : l'Italie, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, la Belgique, la Russie elle-même ont tour à tour appelé leurs fils à la moisson sacrée ; et lui, comme un laboureur fatigué de sa journée, il a croisé ses bras, et les a regardés faire du haut de son roc de Sainte-Hélène. C'est alors qu'il eut une révélation de sa mission divine, et qu'il laissa tomber de ses lèvres la prophétie d'une Europe républicaine.

« — Et croyez-vous que, si le duc de Reichstadt ne fût pas mort, il eût continué l'œuvre de son père?

« — A mon avis, madame, les hommes comme Napoléon n'ont pas de père et n'ont pas de fils : ils naissent tels que des météores dans le crépuscule du matin, traversent d'un horizon à l'autre le ciel qu'ils illuminent, et vont se perdre dans le crépuscule du soir.

« — Savez-vous que ce que vous dites là est peu consolant pour ceux de sa famille qui conserveraient quelque espérance?

« — Cela est ainsi, madame, car nous ne lui avons donné une place dans notre ciel qu'à la condition qu'il ne laisserait pas d'héritier sur la terre.

« — Et, cependant, il a légué son épée à son fils.

« — Le don lui a été fatal, madame, et Dieu a cassé le testament.

« — Mais vous m'effrayez, car son fils, à son tour, l'a léguée au mien.

« — Et elle sera lourde à porter à un simple officier de la confédération suisse !

« — Oui, vous avez raison, car, cette épée, c'est un sceptre.

« — Prenez garde de vous égarer, madame ! J'ai bien peur que vous ne viviez dans cette atmosphère trompeuse et enivrante qu'emportent avec eux les exilés ; le temps, qui continue de marcher pour le reste du monde, semble s'arrêter pour les proscrits : ils voient toujours les hommes et les choses comme ils les ont quittés. Et, cependant, les hommes changent de face et les choses d'aspect; la génération qui a vu passer Napoléon revenant de l'île d'Elbe s'éteint tous les jours, madame, et cette marche miraculeuse n'est déjà plus un souvenir : c'est un fait historique

« — Ainsi vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir, pour la famille de Napoléon, de rentrer en France?

« — Si j'étais le roi, je la rappellerais demain.

« — Ce n'est point cela que je veux dire...

« — Autrement, il y a peu de chances.

« — Quel conseil donneriez-vous à un membre de cette famille qui rêverait la résurrection de la gloire et de la puissance napoléoniennes?

« — Je lui donnerais le conseil de se réveiller.

« — Et s'il persistait, malgré ce premier conseil, — qui, à mon avis aussi, est le meilleur, — et qu'il vous en demandât un second?

« — Alors, madame, je lui dirais d'obtenir la radiation de son exil, d'acheter une terre en France, de se servir de l'immense popularité de son nom pour se faire élire député, de tâcher, par son talent, de disposer de la majorité de la Chambre, et de s'en servir pour déposer Louis-Philippe et se faire élire roi à sa place.

« — Et vous pensez, dit la comtesse de Saint-Leu en souriant avec mélancolie, que tout autre moyen échouerait?

« — J'en suis convaincu.

« La comtesse soupira.

« En ce moment, la cloche sonna le déjeuner ; nous nous acheminâmes vers le château, pensifs et silencieux. Pendant tout le retour, la comtesse ne m'adressa point une seule parole ; mais, en arrivant au seuil de la porte, elle s'arrêta, et, me regardant avec une expression indéfinissable d'angoisse :

« — Ah ! me dit-elle, j'aurais bien voulu que mon fils fût ici, et qu'il entendît ce que vous venez de me dire ! »

CCLIII

NOUVELLES DE FRANCE. — PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU « FILS DE L'ÉMIGRÉ ». — CE QU'EN PENSE « LE CONSTITUTIONNEL ». — EFFET PRODUIT PAR CETTE PIÈCE SUR LA POPULATION PARISIENNE EN GÉNÉRAL, ET SUR M. VÉRON EN PARTICULIER. — MORT DE WALTER SCOTT. — « PERRINET LECLERC ». — « SIC VOS NON VOBIS ».

Je restai, comme je l'ai dit, trois jours à Arenenberg.

J'avais trouvé là les journaux français, qui me manquaient depuis mon départ d'Aix, et je m'étais mis au courant des nouvelles de France.

M. Jay avait remplacé à l'Académie M. de Montesquiou

L'Académie, fidèle à ses traditions, ayant à choisir entre M. Jay publiciste médiocre, et M. Thiers, historien éminent, avait choisi M. Jay. — L'Institut en avait, de son côté, fait autant, à peu près : le bon et cher ami de mon père, M. Lethière, auteur de *Brutus condamnant ses fils*, étant mort, MM. Paul Delaroche, Schnetz et Blondel s'étaient mis sur les rangs pour lui succéder. Vous eussiez parié, n'est-ce pas, chers lecteurs, pour Schnetz ou pour Delaroche? Eh bien, vous eussiez perdu : MM. Schnetz et Delaroche avaient eu chacun trois voix, et M. Blondel en avait réuni dix-huit.

Mademoiselle Falcon avait débuté dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable*. Elève de Nourrit, elle avait eu un succès splendide. Pauvre Cornélie! son succès devait être aussi court qu'il avait été grand : deux ans après les débuts de mademoiselle Falcon, un accident lui avait enlevé la voix!

Puis les procès politiques se succédaient : la cour d'assises de la Seine avait porté deux condamnations à mort, l'une contre un nommé Cuny, l'autre contre un nommé Lepage. Ces deux condamnations avaient profondément ému le public parisien; depuis la mort de Louis XVIII, on était déshabitué des condamnations capitales en matière politique.

Puis était venue la condamnation moins grave des saintssimoniens; puis l'affaire de l'homme au drapeau rouge. — J'ai essayé de peindre l'effet qu'avait produit l'apparition de cet homme au convoi du général Lamarque. Il fut condamné à *un mois de prison!* M. l'avocat général Delapalme, qui avait à peu près abandonné l'accusation, au grand étonnement de tout le monde, ne s'en tira qu'en arguant de la folie de l'accusé. Les républicains interprétèrent la chose autrement : l'homme au drapeau rouge n'était pour eux qu'un agent provocateur; de là l'indulgence du ministère public.

Enfin, dernière nouvelle, peu intéressante pour les autres, mais qui répondait, chez moi, à une espèce de remords : on annonçait comme prochaine, à la Porte-Saint-Martin, la représentation du *Fils de l'Emigré*.

Je ne manquais donc pas, à chaque auberge où je m'arrêtais, de demander :

— Avez-vous un journal français?

En arrivant à Kœnigsfelden, c'est-à-dire à l'endroit où l'empereur Albert fut assassiné par Jean de Souabe, son neveu, je renouvelai la question.

— Oui, monsieur, me répondit mon hôte : j'ai *le Constitutionnel*.

Le Constitutionnel, on se le rappelle, était mon vieil ennemi. Il m'avait déclaré la guerre à propos d'*Henri III*, et j'avais répondu à sa canonnade par *Antony*; c'était moi qui avais inventé la fameuse annonce du désabonnement; de sorte que je ne pouvais pas recevoir par une plus méchante bouche des nouvelles de mon fils naturel; seulement, comme je l'avais laissé aux mains d'Anicet sans le reconnaître le moins du monde, que je ne devais pas être nommé, que c'était une condition *sine quâ non*, je pensais que les nouvelles seraient indirectes.

J'ouvris donc *le Constitutionnel* d'une main assez ferme. Mon étonnement fut grand quand, en tête du feuilleton, je lus ces mots :

« Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Le Fils de l'Emigré*, drame de MM. Anicet Bourgeois *et Alexandre Dumas*... »

Je compris que, du moment où j'étais nommé, c'est que la pièce était tombée.

Je ne me trompais pas.

Veut-on voir, du reste, comment *le Constitutionnel* rendait compte de la représentation? Qu'on lise les lignes suivantes; elles donneront une idée de l'urbanité avec laquelle la critique était faite dans le journal de MM. Jay et Etienne. Il est vrai que l'article n'était pas signé. — D'ailleurs, comme j'enregistre mes succès avec une naïveté que l'on taxe parfois d'orgueil, je ne suis pas fâché d'enregistrer une belle et bonne chute. J'en ai eu deux comme celle-là dans ma vie : *le Fils de l'Emigré* à la Porte-Saint-Martin; *le Laird de Dumbicky*, à l'Odéon; mais, comme j'assistais à cette dernière, c'est moi-même qui, lorsque le moment sera venu, me chargerai d'en rendre compte. Je serai plus poli pour moi que ne l'a été le critique anonyme du *Constitutionnel*; mais je ne me ménagerai pas davantage; que mes lecteurs soient, sur ce point, parfaitement tranquilles.

J'appelai donc à mon aide toute ma philosophie, et je lus :

« Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Le Fils de l'Emigré*, drame de MM. Anicet Bourgeois et Alexandre Dumas.

« Le comte Edouard de Bray, émigré français, s'est réfugié en Suisse; là, il a pris du service dans les armées autrichiennes, qui tentent de ce côté l'envahissement de la France. M. le comte a mal choisi ses alliés : battu avec eux, comme nos braves armées battaient leurs ennemis, c'est-à-dire à plate couture, M. le comte se sauve à toutes jambes et cherche un asile dans la boutique d'un armurier de Brientz. L'armurier Grégoire Humbert, homme plein d'honneur et d'humanité, accueille le fugitif, qu'il veut dérober à la poursuite des républicains. Humbert y met d'autant plus de chaleur et de dévouement qu'il connaît le comte Edouard : il y a quelques mois, le comte était à Brientz, et même, dans une orgie, il avait laissé sous la table Grégoire Humbert, dont la vertu et la sobriété s'étaient un peu fourvoyées ce jour-là. L'honnête armurier n'a point oublié ce mémorable exploit d'ivrogne; aussi fait-il évader par une fenêtre le comte Edouard, tandis que la crosse des soldats français heurte à sa porte.

« M. le comte Edouard de Bray sauvé, vous vous imaginez qu'il emporte la plus vive reconnaissance pour le brave homme à qui il doit de n'être point fusillé ou pendu? Oh! que non pas! notre drame actuel, notre grand drame, comme on dit, n'est pas si enfant que de nous habituer à des sentiments si naturels et si bourgeois; il lui faut bien autre chose, vraiment! — de l'odieux, de l'ignoble et de l'absurde avant tout.

« Voici donc ce qu'a fait M. le comte de Bray pour se conformer à cette triple obligation du grand drame A peine hors de danger, il écrit à Grégoire Humbert : « Tu « te crois heureux père et heureux mari; tu te trompes, « Humbert. Dans cette nuit d'orgie que j'ai passée chez toi, « ta femme t'attendait dans son lit : je m'y suis glissé à ta « place; le fils qu'elle va te donner n'est pas le tien. »

« Si vous demandez maintenant l'explication de cette infamie du comte de Bray, apprenez qu'il a voué une haine implacable au peuple, et qu'il commence à la mettre en œuvre sur son bienfaiteur. C'est avec de telles choses qu'on a la prétention de faire maintenant du drame, et du drame qui émeuve et intéresse!

« La lettre du comte jette Humbert dans le désespoir; il prend un poignard, et vent tuer sa femme... A ce moment, le fond du théâtre s'ouvre : c'est une scène d'accouchement qui succède à une scène de stylet. « J'ai l'honneur de vous faire part de la naissance du fils de l'émigré. » Le prêtre bénit le nouveau-né; la mère et l'enfant se portent bien. Ce spectacle désarme Humbert, qui rengaîne son poignard; mais il faut qu'il tue quelqu'un : à défaut de madame Humbert et de son fruit équivoque, c'est Edouard qu'il tuera. Malheureusement, il est trop tard : Edouard est bien loin. L'armurier ne renonce pas pour cela à la vengeance : il fera un second fils à sa femme, un fils qui sera le sien, pour tuer le père du premier fils, dont il est forcé d'endosser la responsabilité... *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*.

« Assurément, Humbert entend mieux la vengeance que qui que ce soit au monde; faire un enfant à madame Humbert, uniquement pour se venger, c'est de la plus haute habileté.

« Toutes les belles choses que je viens de vous exposer forment ce qu'on appelle maintenant un *prologue*, et ce que, autrefois, on appelait simplement le premier acte.

« Vingt ans se sont passés. Humbert est mort ruiné, et à la poursuite d'Edouard, qu'il n'a jamais pu rencontrer; pendant vingt ans, c'est avoir du malheur dans ses recherches! Du reste, son projet de vengeance a parfaitement réussi d'autre part : le second fils est venu, il a grandi, et, à défaut de défunt Humbert, Pietro, son fidèle serviteur, l'exerce au maniement de l'épée, en attendant le moment où on rencontrera enfin le comte Edouard, et où on pourra le tuer définitivement

« Voilà une famille d'armuriers qui rendrait des points, en fait de vengeance, aux vieilles familles grecques dont nos auteurs tragiques nous ont conté si longtemps les fureurs!

« Humbert et son fidèle Pietro n'ont point trouvé Edouard : je le trouve, moi qui n'ai point affaire à lui. Edouard est à Paris, où il exerce en grand le noble métier de mouchard : c'est un comte espion de la haute police. Le drame nous conserve et nous maintient toujours dans ce qu'il y a d'intéressant et d'élevé. Outre ses plaisirs d'espion, Edouard continue l'exploitation de sa haine contre le peuple : il a débauché une jeune fille avec laquelle il vit depuis deux ans; *item*, il a enlevé à ses travaux d'artisan un jeune homme appelé Georges Burns, pour en faire son secrétaire; son but est de faire de Georges un mauvais sujet, comme il a fait de Thérèse une débauchée, toujours par haine pour le peuple. On ne croirait pas à de semblables folies si on ne les avait vues et entendues. Nous ne sommes pas au bout, et voici déjà une autre histoire.

« Ce Georges Burns n'est pas autre chose que le fils d'Edouard et de madame Humbert. Georges a changé de nom, depuis que son père putatif est mort en état de faillite. Georges est fier, et ne veut reprendre le nom de son soi-disant père qu'après avoir payé toutes ses dettes. Edouard, qui ne sait pas le premier mot de cette énigme, ne voit que Georges Burns dans ce jeune homme.

« A partir de ce moment, nous entrons dans un incroyable chaos d'ignominies et d'absurdités; on est tenté de rire d'abord de cet amalgame informe qu'au style, à l'incohérence des scènes, au pêle-mêle des personnages, on peut prendre pour une parodie. Franchement, j'ai cru, pour ma part, à la parodie.

« Ce sont deux gens d'esprit, » disais-je, « qui auront « voulu se moquer des monstruosités dont on déshonore nos « théâtres, et venger le bon sens, le bon goût et la langue, « par une bonne satire. Comme la caricature et la satire « exagèrent les ridicules ou les vices de ceux qu'elles veu- « lent frapper, nos moqueurs auront accumulé dans leur « parodie barbarismes sur barbarismes, montagnes sur mon- « tagnes, crimes sur crimes, ordures sur ordures, pour « mieux faire honte à nos dramaturges dévergondés. »

« Mais quelqu'un m'a assuré que *le Fils de l'Emigré* était fait sérieusement et comme un grand drame.

« Alors, ne pouvant plus rire, il ne m'est resté que l'ennui et le dégoût; ennui et dégoût que je ne veux pas faire peser sur mes lecteurs en les traînant pas à pas dans cet antre de galère, de meurtre et de prostitution: autant vaudrait les inviter à passer une journée à Poissy, aux Madelonnettes, à la Conciergerie, à la place de Grève, dans le cabinet particulier de M. Vidocq, avec les valets du bourreau; car on ne trouve pas autre chose dans cette ignoble pièce. Le comte Edouard de Bray, que vous savez espion, fait des faux par-dessus le marché et crochette les portes.

« Thérèse, cette jeune fille qu'il a enlevée, se prostitue au premier venu, et va d'homme à homme avec une admirable facilité. Georges Burns, ou plutôt Georges Humbert, vole à sa mère trente mille francs destinés à payer les dettes de son mari, et assassine Thérèse, qu'il avait eue après le comte Edouard.

« Vous avez, pour couronner ces gracieux exploits, une condamnation aux travaux forcés et une condamnation à mort. Edouard est réservé aux galères comme faussaire; Burns, à l'échafaud comme assassin. C'est dans la prison, entre la marque et la guillotine, que le père et le fils se reconnaissent, et que Georges apprend le secret de sa naissance. Vous croyez que les auteurs vont en rester là, et qu'ils auront quelque pitié de nous. Pauvres gens! qui pensez qu'on vous respectera plus que le sens commun et tout ce qu'on respectait autrefois en bonne et saine littérature! Non, vous n'avez pas assez de tout ce hideux spectacle: il faut que vous voyiez le galérien attaché à sa chaîne, le condamné les mains derrière le dos, la tête rasée, marchant... Ici, le public s'est soulevé en masse et n'a pas voulu en voir et en entendre davantage; le cœur lui a bondi de dégoût; les femmes se levaient ou détournaient les yeux, pour se dérober à la vue de cette tête qui allait s'offrir au couteau; on a sifflé, on a hué ces infamies, et justice a été faite.

« Il n'y a pas de critique possible sur de semblables pièces; on les quitte le plus vite qu'on peut, comme on repousse du pied un objet rebutant. Où en sommes-nous venus, pour qu'il y ait un nom d'homme de talent attaché à ce drame comme à un poteau? Il est vrai que cet écrivain a trouvé, cette fois, sa peine dans le délit même: son talent y semble mort tout entier. »

Ainsi, j'étais assassiné par *le Constitutionnel* juste au même endroit où l'empereur Albert avait été assassiné par son neveu. Malheureusement, je doute que cet assassinat vaille à l'avenir une scène aussi belle que celle qu'on peut lire dans le cinquième acte du *Guillaume Tell* de Schiller, et qui se passe entre le meurtrier de Gessler et l'assassin de l'empereur.

Je revins à Paris vers le commencement d'octobre.

Tous les journaux avaient suivi l'exemple du *Constitutionnel*: ils s'en étaient donné sur moi à cœur joie; la curée avait été complète; il ne me restait plus un lambeau de chair sur les os.

Je rencontrai Véron qui me fit, à l'endroit de mon immoralité, une mercuriale dont je me souviendrai toujours. Il m'avait demandé quelque chose pour la *Revue de Paris*, qu'il dirigeait; mais, après *le Fils de l'Emigré*, il n'y avait plus moyen de mettre mon nom en compagnie de celui d'honnêtes gens.

Je rencontrai aussi plusieurs directeurs de théâtre qui, en mon absence, étaient devenus myopes, et qui ne me reconnurent pas.

J'ai eu deux ou trois fois de ces baisses-là dans ma vie, — sans compter celles qui m'attendent encore; — je me suis toujours relevé, Dieu merci! et j'espère que, le cas échéant, Dieu me fera encore la même grâce. Ma devise de fantaisie est: *J'ayme qui m'ayme*, et je pourrais parfaitement ajouter: *Je ne hais pas qui me hait*; mais notre devise de famille est: *Deus dedit, Deus dabit.* (Dieu a donné, Dieu donnera.)

Je renonçai donc pour le moment au théâtre.

D'ailleurs, j'avais mon livre de *Gaule et France* qui était commencé, et que je voulais finir.

C'était une chose singulière que l'exécution de ce livre: j'apprenais moi-même pour apprendre aux autres; mais j'avais un grand avantage: c'est qu'en allant au hasard à travers l'histoire, il m'arrivait ce qui arriverait à un homme qui ne connaîtrait pas son chemin, et qui serait perdu dans une forêt; il est perdu, c'est vrai, mais découvre des choses inconnues, des abîmes où personne n'est descendu, des hauteurs où personne n'a gravi.

Gaule et France est un livre d'histoire plein de défauts; mais il se termine par la plus étrange prophétie qui ait jamais été imprimée seize ans à l'avance. Nous le verrons en son lieu et place.

Vers la fin de septembre, on avait appris en France la mort de Walter Scott. Cette mort fit sur moi une certaine impression; non que j'eusse l'honneur de connaître l'auteur d'*Ivanhoe* et de *Waverley*; mais la lecture de sir Walter Scott avait eu, on se le rappelle, une grande influence sur les débuts de ma vie littéraire.

Après avoir commencé par préférer Pigault-Lebrun à Walter Scott, et Voltaire à Shakspeare, — double hérésie dont m'avait fait revenir mon bien cher Lassagne, qui, depuis que je vous ai parlé de lui, est allé où sont allés une partie de mes amis; — après avoir, dis-je, préféré Pigault-Lebrun à Walter Scott, j'en étais venu à des idées plus saines, et non seulement j'avais lu tous les romans de l'auteur écossais, mais encore j'avais essayé de tirer deux drames de ses œuvres: le premier, on le sait, avec Frédéric Soulié; le second, tout seul. Ni l'un ni l'autre n'avaient été joués, et ni l'un ni l'autre n'étaient jouables.

Les qualités de Walter Scott ne sont point des qualités dramatiques; admirable dans la peinture des mœurs, des costumes et des caractères, Walter Scott est complètement inhabile à peindre les passions. Avec des mœurs et des caractères, on peut faire des comédies; mais il faut des passions pour faire des drames.

Le seul roman passionné de Walter Scott, c'est *le Château de Kenilworth*; aussi est-ce le seul qui ait fourni un drame à grand succès; et encore les trois quarts du succès étaient-ils dus au dénoûment qui était mis en scène, et qui jetait brutalement aux yeux du public le spectacle terrible de la chute d'Amy Robsart dans le précipice.

Mais mon travail sur Walter Scott ne m'avait pas été inutile, tout infructueux qu'il était resté; on ne connaît la structure de l'homme qu'en ouvrant des cadavres, on ne connaît le génie d'un auteur qu'en l'analysant. L'analyse de Walter Scott m'avait fait comprendre le roman sous un autre point de vue qu'on ne l'envisageait chez nous. Une même fidélité de mœurs, de costumes et de caractères, avec un dialogue plus vif et des passions plus réelles, me paraissait être ce qui nous convenait.

C'était ma conviction: mais j'étais loin de me douter encore que j'essayerais de faire pour la France ce que Walter Scott avait fait pour l'Ecosse. Je n'avais encore publié que mes *Scènes historiques (Isabel de Bavière)*, et, comme on va voir, la chose m'avait assez mal réussi, ou allait assez mal me réussir. On a de ces veines-là.

J'avais publié mes *Scènes historiques* dans la *Revue des Deux Mondes*; de sorte que personne ne les avait lues. En mon absence, Anicet Bourgeois et Lockroy eurent l'idée de réunir ces scènes, et d'en composer un drame sous le titre de *Perrinet Leclerc*. C'était bien de l'honneur qu'ils faisaient à ces bribes d'histoire éparpillées sans prétention dans une revue.

La pièce eut un grand succès.

Quoique j'en fusse au moins autant que du *Fils de l'Emigré*, on se garda bien de prononcer mon nom. *Le Constitutionnel*, qui, pour le premier ouvrage, avait arraché de ma figure le voile de l'incognito, l'épaissit, cette fois, de tout son pouvoir, et fit un grand éloge du drame.

Il y a plus: M. Lesur, dans son *Annuaire*, avait dit à propos du *Fils de l'Emigré*:

« Ce drame rappelle l'esclave ivre que les Lacédémoniens montraient à leurs enfants pour les dégoûter de l'ivrognerie, et doit ramener le public, si la chose est possible, à des idées plus pures et plus raisonnables en fait de littérature dramatique. Le but des auteurs était de mettre la corruption de la noblesse en opposition avec la vertu du peuple, et, partant de cette donnée, qui n'a plus de sens aujourd'hui, il n'est pas de vices, d'immoralités, d'infamies qu'ils n'aient accumulés dans leur émigré, le marquis de Bray, et dans son digne fils; *c'est un amas de turpitudes, une suite de scènes aussi fausses qu'ignobles, et dont il nous répugnerait d'entreprendre le récit.* On avait passé à M. Dumas *la Tour de Nesle*; mais, cette fois, le public n'a pas été aussi complaisant: il a sifflé, outrageusement sifflé, *cette production monstrueuse qui, dans toutes les parties de la salle, au parterre, dans les loges, dans les combles, a fait bondir le cœur de dégoût et détourner les yeux d'horreur.* Il faut espérer que cette leçon sévère et méritée engagera l'auteur d'*Henri III*, de *Christine*, d'*Antony*, et de

Richard Darlington à ne plus prostituer son talent en mettant la main à de pareilles œuvres. »

L'article n'est pas fardé, on le voit, et il paraît qu'en réalité, — entre nous soit dit, cher lecteur, sans que cela arrive aux oreilles d'Anicet, — il paraît que c'était une exécrable chose ! Mais remarquez bien que c'est à moi qui n'avais pas été nommé, à moi dont le nom n'était pas sur l'affiche, que s'adressait M. Lesur, qui avait bien su me découvrir sous la chute, mais qui n'avait garde de me découvrir derrière le succès.

Et la preuve, la voici :

« THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN (3 septembre 1832). — Première représentation de *Perrinet Leclerc*, drame en cinq actes en prose, de MM. Anicet Bourgeois et Lockroy.

« De belles scènes, du bruit, du mouvement, de magnifiques décorations, et surtout une situation du plus haut intérêt au cinquième acte, ont complètement fait réussir ce drame. *Il atteste des études littéraires et historiques fort rares chez les dramaturges modernes, et a, en général, sur la plupart des pièces de ce théâtre, particulièrement sur* LE FILS DE L'ÉMIGRÉ, *le grand avantage de ne pas révolter sans cesse le spectateur par un entassement de crimes et de tableaux de débauche plus affreux les uns que les autres.* »

Attrape, monsieur Dumas !

Mais voici qui est plus fort.

Quelque temps après ; je réunis mes *Scènes historiques* en deux volumes ; un journal en rendit compte, en m'accusant d'avoir copié littéralement les scènes principales de mon prétendu livre historique dans le beau drame de M. Anicet Bourgeois et Lockroy !

CCLIV

LA DUCHESSE DE BERRY REVIENT A NANTES DÉGUISÉE EN PAYSANNE — LE PANIER DE POMMES. — LA MAISON DUGUIGNY. — MADAME DANS SA RETRAITE. — SIMON DEUTZ. — SES ANTÉCÉDENTS. — SES MISSIONS. — IL ENTRE EN MARCHÉ AVEC MM. THIERS ET MONTALIVET. — IL PART POUR LA VENDÉE.

Sur ces entrefaites, on apprit à Paris l'arrestation, à Nantes, de madame la duchesse de Berry.

Il ne fallait pas moins que cette nouvelle pour faire diversion à l'indignation publique, soulevée contre moi, à propos de ce malheureux *Fils de l'Émigré*.

Nous avons laissé madame la duchesse de Berry avec M. Berryer dans une mauvaise chaumière vendéenne, où elle séjournait sous le nom de M. Charles ; nous l'avons vue, cédant aux instances de l'illustre avocat, prendre l'engagement de quitter la France ; elle devait, le même jour à midi, rejoindre M. Berryer à un endroit convenu, rentrer avec lui à Nantes, traverser la France en poste, — grâce au passe-port qu'il lui apportait, — et rentrer en Italie par la route du mont Cenis.

Depuis une heure, M. Berryer attendait à l'endroit désigné pour le rendez-vous, lorsqu'il reçut une dépêche de Madame, qui lui disait que trop d'intérêts étaient liés aux siens pour qu'elle les abandonnât.

Elle restait donc en Vendée ; seulement, la prise d'armes, fixée au 24 mai, était remise au 3 ou 4 juin.

On se doute bien que nous n'allons pas faire l'historique de la guerre civile de 1832. Le but de ces Mémoires est de raconter non pas les choses officielles, mais les détails que certaines relations de position ou d'amitié nous ont mis à même de connaître.

Or, qui a pris la duchesse de Berry ? Ce même général Dermoncourt, mon vieil ami. Qui avait-il pour secrétaire ? Ce même Rusconi qui est mon secrétaire, à moi, depuis vingt et un ans, et qui a reçu, des mains de M. de Ménars, ce fameux chapeau historique détourné momentanément de son usage habituel par madame la duchesse de Berry.

Nous reprendrons donc notre narration au moment où Madame, traquée de tous côtés à la suite des affaires de Maisdon, de la Caraterie, du Chêne, de la Pénissière et de Riaillé, prit la résolution de rentrer à Nantes.

Ce projet, qui, au premier abord, paraît téméraire, était cependant celui qui présentait le plus de sécurité. Une fois arrivée à Nantes, madame la duchesse de Berry rencontrerait un asile sûr ; il ne s'agissait plus pour elle que de trouver les moyens d'y parvenir sans être découverte.

La duchesse trancha la question elle-même en déclarant qu'elle rentrerait à Nantes à pied, vêtue en paysanne, et suivie seulement de mademoiselle Eulalie de Kersabiec.

Elles avaient à peu près trois lieues à faire.

M. de Ménars et M. de Bourmont partirent après elles, et entrèrent à Nantes sans déguisement, bien qu'ils fussent cependant très connus ; ils passèrent la Loire en bateau, en face de la prairie des Mauves (1).

Au bout d'une heure de marche, les gros souliers et les bas de laine, auxquels la duchesse n'était point habituée, lui blessèrent les pieds ; elle essaya, cependant, de marcher encore ; mais, jugeant que, si elle gardait sa chaussure, elle ne pourrait continuer sa route, elle s'assit sur le bord d'un fossé, ôta ses souliers et ses bas, les fourra dans ses grandes poches, et se mit à marcher nu-pieds.

Mais bientôt, en voyant passer les paysannes, elle remarqua que la finesse de sa peau et la blancheur aristocratique de ses jambes pourraient la trahir ; alors, elle s'approcha d'un des bas-côtés de la route, y prit de la terre noirâtre, se brunit les jambes en les frottant avec cette terre, et poursuivit son chemin. Il y avait encore deux bonnes lieues à faire.

C'était, on en conviendra, un admirable thème de pensées philosophiques pour ceux qui l'accompagnaient, que le spectacle de cette femme qui, deux ans auparavant, avait aux Tuileries sa place de reine mère, qui possédait Chambord et Bagatelle, qui sortait dans des voitures à six chevaux, avec des escortes de gardes du corps brillants d'or et d'argent ; qui se rendait à des spectacles commandés pour elle, précédée de coureurs secouant des flambeaux ; qui remplissait la salle avec sa seule personne, et qui, de retour au château, regagnait sa chambre splendide, marchant sur de doubles tapis de Perse et de Turquie, de peur que le parquet ne blessât ses pieds d'enfant. Aujourd'hui, cette même femme, couverte encore de la poudre des combats, entourée de dangers, proscrite, n'ayant pour escorte et pour courtisans qu'une jeune fille, allant chercher un asile qui se fermera peut-être devant elle, vêtue des habits d'une femme du peuple, marchant nu-pieds sur le sable aigu et sur les cailloux tranchants de la route. C'est une chose curieuse que notre époque, où presque chaque pays a ses rois qui courent pieds nus par les chemins !

Cependant, la route se faisait, et, à mesure que l'on approchait de Nantes, les craintes disparaissaient. La duchesse s'était habituée à son costume, et les métayers devant lesquels elle était passée n'avaient point paru s'apercevoir que la petite paysanne qui courait si lestement près d'eux fût autre chose que ce qu'indiquaient ses habits ; c'était déjà beaucoup que d'avoir trompé l'instinct pénétrant des gens de la campagne, qui n'ont peut-être pour rivaux, si ce n'est pour maîtres, sur ce point, que les gens de guerre.

Enfin on arriva en vue de Nantes ; Madame reprit ses bas et ses souliers, et se chaussa pour entrer dans la ville. En traversant le pont Pyrmile, elle tomba au milieu d'un détachement commandé par un officier qui sortait de la garde, et qu'elle reconnut parfaitement pour l'avoir vu autrefois faire le service au château.

Elle rappela cette circonstance à MM. de Ménars et de Bourmont, qui arrivèrent quelques heures après elle.

— Je crois que l'officier qui commandait ce détachement sur le pont m'a reconnue : il m'a beaucoup regardée, dit-elle. S'il en est ainsi, et qu'il m'arrive quelque chose d'heureux, son affaire est bonne ; il fera son chemin !

Parvenue en face du Bouffai, la duchesse se sentit frapper sur l'épaule. Elle tressaillit et se retourna. La personne qui venait de se permettre cette familiarité était une bonne vieille femme qui, ayant déposé à terre son panier de pommes, ne pouvait seule le replacer sur sa tête.

— Mes enfants, dit-elle à la duchesse et à mademoiselle de Kersabiec, aidez-moi à recharger mon panier, et je vous donnerai à chacune une pomme.

Madame s'empara aussitôt d'une anse, fit signe à sa compagne de prendre l'autre, et le panier fut replacé en équilibre sur la tête de la bonne femme, qui s'éloignait sans donner la récompense promise ; mais la duchesse, l'arrêtant par le bras :

— Dites donc, la mère !... et ma pomme ? demanda-t-elle.

La marchande la lui donna ; Madame la mangeait avec un appétit aiguisé par trois lieues de marche, lorsque, en levant la tête, ses yeux tombèrent sur une affiche portant en grosses lettres ces trois mots : *État de siège*.

C'était l'arrêté ministériel qui mettait quatre départements de la Vendée hors de la loi commune. La duchesse s'ap-

(1) Voir, pour plus de détails, *la Vendée et Madame*, relation écrite par moi sur les notes de Dermoncourt.

procha de cette affiche, la lut tranquillement d'un bout à l'autre, malgré les instances de mademoiselle de Kersabiec, qui la pressait de gagner la maison où l'on devait la recevoir; mais Madame lui fit observer que la chose l'intéressait assez pour qu'elle en prît connaissance.

Enfin, elle se remit en route; quelques minutes après, elle arriva dans la maison où elle était attendue, et où elle déposa son costume couvert de boue, que l'on y conserve comme un souvenir de cet événement. Bientôt elle quitta ce premier refuge pour se rendre chez les demoiselles Duguigny, rue Haute-du-Château, nº 3.

L'exposition de la maison Duguigny était agréable: elle donnait sur les jardins du château, et, au delà, sur la Loire et les prairies qui la bordent. C'est là qu'on lui avait préparé une chambre, et, dans cette chambre, une cachette. La chambre n'était autre chose qu'une mansarde au troisième étage; la cachette était un recoin formé par la cheminée, établie dans un angle: on y pénétrait par la plaque, qui s'ouvrait au moyen d'un ressort. Cette cachette avait été pratiquée lors des premières guerres de la Vendée, pour sauver des prêtres et d'autres proscrits.

M. de Ménars vint seul habiter cette maison avec la duchesse.

On aurait pu penser qu'après tant de traverses et de fatigues, trouvant une retraite tranquille et sûre, elle eût pris quelque repos, et fût revenue à ses occupations favorites: la tapisserie et la peinture des fleurs, talents dans lesquels elle excellait; mais, après les projets qu'elle avait médités, et qui en avaient en quelque sorte fait un homme, ces occupations futiles ne pouvaient plus être de son goût, ni suffire à cette âme active.

Elle reprit une correspondance, abandonnée depuis quelque temps, avec les légitimistes de France et de l'extérieur, correspondance dont l'objet principal était de leur faire savoir et de leur affirmer que, dans le cas d'une guerre d'invasion contre la France, qui alors paraissait assez menaçante, jamais son fils ne se mettrait à la suite des étrangers, et de les inviter, le cas échant, à réunir leurs efforts à ceux de tous les Français pour les repousser. Les papiers trouvés dans la cachette ont dû faire connaître le but et l'énormité du travail auquel elle s'était livrée. Le nombre de ses lettres s'élevait à plus de neuf cents; elles étaient presque toutes de sa main, à l'exception de quelques-unes écrites par M. de Ménars. Elle avait vingt-quatre chiffres différents pour correspondre avec les diverses parties de la France; elle écrivait en chiffres avec une facilité remarquable.

Une des distractions qu'elle se procura fut de coller entièrement, aidée de M. Ménars, le papier grisâtre qui fait aujourd'hui la tapisserie de la mansarde.

Pendant le séjour de la duchesse à Nantes, le choléra y exerçait quelques ravages; elle voyait, tous les jours, passer sous ses fenêtres des militaires ou des habitants que l'on conduisait au cimetière. Un soir, elle fut prise de coliques et de vomissements qui donnèrent les plus vives inquiétudes aux personnes de son entourage. Elle-même n'était pas tranquille

— Comment sont mes pieds et mes mains? disait-elle. Quand ils seront froids, frottez-les, mettez-y des briques brûlantes, et envoyez chercher médecin et prêtre.

On s'était assuré de l'un et de l'autre; mais elle ne voulut pas qu'on les appelât, avant que des symptômes plus alarmants se fussent manifestés. Les vomissements cessèrent, et la malade se trouva mieux.

Madame descendait au deuxième étage pour prendre ses repas; elle admettait à sa table M. de Ménars et mademoiselle Stylite de Kersabiec, — qui était venue la rejoindre, — les deux demoiselles Duguigny, et, enfin, M. Guibourg, qui, après son évasion de la prison de Nantes, avait aussi cherché un refuge dans la même maison, mais seulement trois semaines avant l'arrestation de la duchesse. Bien souvent, les repas furent interrompus par de fausses alarmes que causait quelque détachement rentrant dans la ville ou en sortant; alors, une sonnette qui, du rez-de-chaussée, communiquait dans la chambre, donnait le signal de la retraite.

La duchesse passa ainsi cinq mois. Néanmoins, l'activité avec laquelle on poursuivait les chouans ne leur laissait aucun moyen de se rassembler: d'ailleurs, l'âme et la tête de la guerre n'étaient plus avec eux. Le 56e régiment, qui arriva vers la fin de juin, permit à l'autorité militaire d'organiser encore une chasse plus vigoureuse et une plus étroite surveillance; les cantonnements furent renforcés; des colonnes mobiles sillonnaient le pays en tout sens; enfin, tout espoir s'évanouit bientôt, pour les partisans d'Henri V, de rallumer une guerre sérieuse.

Pendant ce temps, le bruit s'était répandu que la duchesse était cachée à Nantes; ce bruit était une certitude pour le général Dermoncourt, qui avait donné à l'autorité supérieure des preuves presque matérielles de la présence de Madame dans la ville; mais, comme la retraite de la fugitive n'était connue que de peu de personnes, et que ces personnes lui étaient complètement dévouées, quelque créance que l'autorité civile et l'autorité militaire eussent accordée aux avis du général, il y avait peu de chances de la découvrir; d'ailleurs, la duchesse était devenue l'objet d'une extrême surveillance de la part même de ses amis, qui sentaient la nécessité de l'isoler entièrement au milieu de la ville, afin d'empêcher les agents de police de pénétrer jusqu'à elle. Aussi était-elle inaccessible pour tout le monde, excepté pour M. de Bourmont, qui, du reste, usait de ce privilège avec autant de prudence que de réserve.

Vers cette époque, le juif Deutz arriva à Paris.

Hyacinthe-Simon Deutz naquit à Coblence en janvier 1802. A l'âge de dix-huit ans, il entra comme ouvrier imprimeur chez M. Didot. Peu de temps après, son beau-frère, M. Drack, s'étant fait catholique, Deutz, furieux de cette conversion, le menaça si hautement, que Drack en prévint la police. Néanmoins, deux ou trois ans plus tard, son fanatisme judaïque s'adoucit à ce point, qu'il manifesta lui-même l'intention d'embrasser la religion catholique, et fit solliciter, par son beau-frère, une audience de l'archevêque de Paris. Ce prélat, pensant que sa conversion serait plus prompte et la plus efficace à Rome, l'engagea à s'y rendre. Deutz fit effectivement ce voyage au commencement de 1828. il était recommandé de la manière la plus pressante par M. de Quelen au cardinal Capellari (depuis, Grégoire XIV), alors préfet de la propagande. Le Pape Léon XII chargea le père Orioli, du collège des Cordeliers, de l'instruire dans la religion catholique. Pendant quelque temps, et à plusieurs reprises, Deutz parut changer dans sa résolution. Il écrivait en 1828: « J'ai éprouvé quelques jours d'orage; j'étais même sur le point de retourner à Paris sans le baptême: c'était le judaïsme expirant; mais, grâce à Dieu, mes yeux se sont entièrement dessillés, et, sous peu, j'aurai le bonheur d'être chrétien! »

Jugé digne enfin de recevoir le baptême, il eut pour parrain M. le baron Mortier, premier secrétaire d'ambassade, et pour marraine une princesse italienne. Ainsi, c'est en trahissant Dieu qu'il s'exerçait à trahir les hommes.

Peu après, il fut présenté au saint-père, qui l'accueillit avec la plus grande bienveillance. Une pension de vingt-cinq piastres (cent vingt-cinq francs) par mois lui avait été allouée, dès son arrivée à Rome, sur les fonds de la propagande. Son beau-frère Drack, recommandé par le baron Mortier à la duchesse de Berry, avait été nommé par elle bibliothécaire du duc de Bordeaux. C'est alors que le pape fit entrer, comme pensionnaire au couvent des Saints-Apôtres, Deutz, qui continuait d'affecter en public la même dévotion. Cependant, ceux qui vivaient dans son intimité avaient jugé bien vite dans quel but d'intérêt il avait fait son abjuration. La plupart de ses premiers protecteurs, se voyant joués par lui, l'abandonnèrent peu à peu; il ne lui resta bientôt plus que l'appui du cardinal Capellari, qui, ne le voyant que rarement, conservait pour lui le même intérêt.

En 1830, Deutz, sous prétexte qu'il ne voulait plus vivre d'aumônes, obtint de Pie VIII, le pape alors régnant, trois cents piastres avec lesquelles il partit, pour établir, disait-il, un commerce de librairie à New-York.

Après avoir mangé les fonds de ses livres, il revint en Europe, et arriva à Londres dans l'automne de 1831. il était recommandé aux jésuites établis en Angleterre, et se présenta chez M. l'abbé Delaporte, aumônier de la chapelle des émigrés et légitimistes français, qui le mit en rapport avec M. le marquis Eugène de Montmorency, alors résidant à Londres. Deutz se faisait remarquer par une assiduité extraordinaire aux offices de la chapelle, priant avec ferveur et communiant fréquemment; il capta ainsi la bienveillance de M. de Montmorency, homme très religieux, qui l'admit à sa table, et même à une espèce d'intimité.

A cette époque, madame de Bourmont se disposait à aller, avec ses filles, rejoindre son mari en Italie. M. de Bourmont lui recommanda Deutz comme un homme sage, honnête, qui pouvait lui être utile dans son voyage, et dévoué, d'ailleurs, corps et âme à la légitimité et à la religion. Deutz fit donc le voyage avec madame de Bourmont, et se conduisit de telle sorte qu'à son arrivée, cette dame le recommanda à son tour avec chaleur à la duchesse de Berry. Lorsque la princesse passa à Rome, le pape lui parla aussi de Deutz comme d'un homme sur lequel on pouvait compter, et capable de remplir avec intelligence les missions les plus importantes et les plus délicates. Il le lui signalait pour qu'elle pût en disposer avec une entière confiance lorsque l'occasion se présenterait. — Elle ne tarda pas à s'offrir.

Au moment où la duchesse préparait sa descente en France, Deutz arriva à Massa et se présenta à Madame pour lui offrir ses services; il venait de Rome et allait en Portugal remplir diverses missions que lui avait confiées le saint-père, entre autres celle de prendre, à son passage à Gênes, une dizaine de jésuites, et de les conduire à dom Miguel,

qui les avait demandés pour fonder un collège. Madame le reçut avec bonté, et, sachant qu'il traversait l'Espagne pour aller en Portugal, elle accepta ses offres avec plaisir et bienveillance, lui disant qu'elle profiterait de sa bonne volonté et de son dévouement, et lui ferait passer ses ordres en temps et lieu.

Elle avait alors une telle idée de la délicatesse de Deutz, et il avait su lui inspirer tant d'intérêt, qu'elle dit, un jour, à l'un des Français qui étaient près d'elle :

— Je crains que ce pauvre Deutz n'ait besoin d'argent ; je n'en ai pas moi-même en ce moment, et il est si délicat, que je n'ose lui donner à vendre ce bijou, qui vaut, je crois, six mille francs. Faites-moi le plaisir de le vendre et de lui en donner l'argent, sans lui dire surtout ce que je suis obligée de faire pour m'en procurer.

Il partit donc pour sa mission, en passant par la Catalogne et Madrid. C'est dans cette ville que, sur la recommandation d'un ministre plénipotentiaire des États italiens auquel le pape l'avait adressé, il obtint d'être présenté à un des princes de la famille royale d'Espagne, à qui il sut soutirer de l'argent, quoiqu'il en fût abondamment pourvu par les soins du saint-père et de la duchesse de Berry. Cette petite supercherie, dont il se vanta lui-même à son passage à Madrid, en revenant de Portugal, prouve que Deutz trahissait déjà à cette époque, et que tous les moyens lui étaient bons pour satisfaire sa soif de l'or.

Comme il voyageait sous les auspices de la cour de Rome, il logeait presque toujours dans les couvents, où il était bien accueilli, se faisant remarquer par sa ferveur et par son zèle pour la foi catholique.

A son arrivée en Portugal, bien que muni de lettres du saint-père, il ne put cependant obtenir de dom Miguel une audience qu'avec de grandes difficultés, et après quelques mois de séjour. Ce fut, je crois, à l'occasion d'un emprunt que dom Miguel cherchait à contracter dans ce temps à Paris. Un banquier de cette capitale, qui avait eu connaissance de ce projet et désirait en tirer parti au profit de la duchesse, écrivit ou fit écrire, dans le courant d'août, à Deutz, alors en Portugal, qu'il se chargerait volontiers de l'emprunt, à condition que dom Miguel laisserait prélever dix pour cent en faveur de la duchesse de Berry, et que, le connaissant pour être attaché à la cause et aux intérêts de la princesse, il lui laissait la négociation de cette affaire, espérant qu'il emploierait tous les moyens que sa sagacité lui suggérerait pour la faire réussir. Mais il paraît que Deutz ne réussit point dans cette entreprise.

Vers le mois de septembre 1832, il revint de Portugal à Madrid, et eut plusieurs entretiens avec des légitimistes français dont la confiance dans ce misérable était commandée par celle que lui témoignait la duchesse. Il lui échappa néanmoins des indiscrétions sur sa conduite en Portugal qui auraient dû inspirer quelques doutes ; mais la certitude que Madame avait éprouvé sa fidélité, dissipa toutes les inquiétudes.

A son départ pour la France, on le chargea de dépêches importantes, dont le contenu pouvait compromettre gravement ceux qui les écrivaient et ceux à qui elles étaient adressées. Un des Français légitimistes qui étaient en ce moment à Madrid ayant annoncé l'intention de l'accompagner jusqu'au courrier, Deutz lui dit que le hasard le faisait voyager avec un Français, secrétaire de l'ambassade de Madrid. Cette circonstance n'éveilla d'abord aucun soupçon ; mais une partie des lettres confiées à Deutz, et principalement celles qu'on lui avait recommandé de laisser à Bordeaux, pour être, de là, adressées en toute sécurité à la duchesse et à d'autres personnes, n'étant jamais parvenues à leur destination, on a pensé depuis qu'il les avait livrées, après sa rentrée en France, à la police de Paris, et que le prétendu secrétaire d'ambassade n'était autre qu'un agent qui l'accompagnait, et qui servait, sans doute, quelquefois d'intermédiaire pour transmettre à cette même police les renseignements qu'il tenait de ce fourbe. Il paraît que, jusqu'à cette époque, on avait mis assez peu d'acharnement à découvrir la retraite de Madame, parce qu'on espérait que l'aventureuse princesse, voyant l'inutilité de ses tentatives et toutes ses ressources épuisées, se déciderait à quitter le sol de la France et tirerait ainsi le gouvernement d'un grand embarras ; mais, quand on vit qu'elle s'obstinait à rester dans un pays encore en fermentation, où sa présence était dangereuse, on avisa sérieusement aux moyens de s'emparer de sa personne, à quelque prix que ce fût.

La police, qui est fertile en ruses, pensa qu'on pourrait se servir de Deutz et de la correspondance dont il était porteur pour faire tomber la duchesse dans un piège, et la livrer aux agents du gouvernement. En conséquence, on fit faire des propositions à ce traître ; il avait été présenté dans des cours ; il avait vu des renégats devenir des illustrations ; il avait la conscience de ses moyens, de sa force et de sa puissance ; il savait que c'était toujours dans les salons des ministres que la perfidie et la raison d'État se donnaient rendez-vous ; il voulut traiter cette affaire avec le ministre seul. Il obtint donc une audience de M. de Montalivet, et ce fut dans le cabinet de cette Excellence qu'on marchanda le prix d'une infâme trahison.

Ce qui se passa dans cet entretien, quelles promesses furent faites, quelles offres furent acceptées, cela resta un secret entre le ministre et Deutz ; quant à Dieu, il ne se mêle pas, je le présume, de ces sortes d'affaires, voilà pourquoi elles réussissent. Néanmoins, lorsque l'instrument fut trouvé, on hésitait à s'en servir ; l'embarras était grand au château : la duchesse de Berry, arrêtée, devenait justiciable d'une cour d'assises qui pouvait très bien la condamner à mort ; le roi avait son droit de grâce, il est vrai ; mais il y a des moments où le droit de grâce est aussi difficile à exercer que le droit de mort. D'un autre côté, laisser faire la duchesse n'était pas sans inconvénient : la Chambre, si moutonne qu'elle fût, pouvait se lasser à la fin de la guerre civile comme d'autre chose, et demander qu'on y mît un terme ; bref, M. de Montalivet restait fort embarrassé de son traître, ne sachant que faire, et presque désolé d'avoir été si adroit.

Vers ce temps, un remaniement ministériel s'était opéré : M. de Montalivet passait à la liste civile, et M. Thiers à l'intérieur. Le jeune ministre vit dans ce déplacement un moyen de se débarrasser de son Judas, en l'envoyant demander ses trente deniers à un autre ; mais Deutz fit des difficultés : il avait commencé l'affaire avec M. le comte, et voulait la finir avec lui ; il connaissait M. de Montalivet, et ne connaissait pas M. Thiers. Enfin, après bien des pourparlers, M. de Montalivet le décida à monter dans sa voiture et le conduisit chez M. Thiers.

M. Thiers avait trop de tact et de finesse pour ne pas saisir l'occasion de rendre sa nomination moins impopulaire, et il était trop habile pour ne pas essayer, par un grand coup, de se la faire pardonner. La prise de la duchesse de Berry lui attirait la Chambre, et la Chambre, c'était la nation, ou à peu près. M. Thiers pouvait donc devenir un homme national.

Deutz partit pour la Vendée, accompagné de l'inspecteur de police Joly ; il y arriva sous le nom d'Hyacinthe de Gonzague.

CCLV

M. MAURICE DUVAL EST NOMMÉ PRÉFET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE. — LES NANTAIS LUI DONNENT UN CHARIVARI. — INSTANCES DE DEUTZ POUR VOIR MADAME. — IL OBTIENT UNE PREMIÈRE AUDIENCE, PUIS UNE SECONDE. — INVESTISSEMENT DE LA MAISON DUGUIGNY. — LA CACHETTE. — PERQUISITIONS DE LA POLICE. — DÉCOUVERTE DE LA DUCHESSE.

Quelques jours après l'arrivée de Deutz à Nantes, et sans doute pour combiner ses mesures avec lui, M. Maurice Duval fut nommé préfet de la Loire-Inférieure. Cette nomination impopulaire, la brutale destitution de M. de Saint-Aignan, la manière même dont celui-ci reçut la nouvelle de son remplacement, exaltèrent les esprits nantais : de plus, M. Maurice Duval arrivait précédé de sa réputation grenobloise ; — une seule de ces raisons eût suffi pour lui valoir un charivari ordinaire : toutes ces raisons lui en valurent un que, sous le gouvernement des majorités, on pouvait appeler le roi des charivaris.

Ce fut le 19 octobre que se répandit à Nantes la nouvelle de la destitution de M. de Saint-Aignan, et de la nomination de M. Maurice Duval, qui devait arriver le même jour, mais qui n'arriva que le lendemain 20. Aussitôt, les dispositions les plus hostiles se manifestèrent. Ceux qui avaient des instruments de vacarme tels que poêlons, crécelles, sifflets, porte-voix de mer, qui s'entendent à plus d'une lieue, etc., etc., mirent instinctivement la main dessus ; ceux qui n'en avaient pas coururent en emprunter chez leurs amis ; ceux, enfin, qui n'avaient ni instruments ni amis employèrent les moyens les plus bizarres pour faire leur partie dans le grand concert populaire qui se préparait ; les uns allaient par la ville à la recherche de toutes les clochettes, les détachant même du cou des vaches que le hasard amenait sous leur main ; les autres s'emparaient, chez un fondeur, d'une petite cloche, et, à l'aide d'un bâton porté aux deux bouts par deux hommes, ils établissaient un tocsin ambulant. Une levée générale de cornets

à bouquin avait été faite, et plus de six cents personnes s'étaient armées de cet instrument, qui, comme chacun sait, ne nécessite aucune étude préparatoire. Un marchand de sifflets qui, sans cette circonstance, ne se serait jamais débarrassé de son fonds de boutique, vint s'établir sur la place et vendit jusqu'à la dernière pièce de son magasin !

Entre quatre et cinq heures, une partie des musiciens était assemblée ; ils prirent la résolution, pour faire plus grand honneur à M. le préfet, d'aller au-devant de lui ; en conséquence, ils s'échelonnèrent sur la route par laquelle ce magistrat devait arriver. L'autorité, qui avait vu l'enthousiasme général, et qui avait craint de l'arrêter dans sa première impulsion, se contenta d'envoyer à M. Maurice Duval un officier d'état-major qui le prévint de la réception qu'on lui ménageait. M. Maurice Duval, profitant de l'avis, envoya sa voiture toute seule, et entra en ville incognito. Il donna ainsi momentanément le change à ses incommodes visiteurs.

Néanmoins, le bruit se répandit aussitôt que le préfet était descendu à l'hôtel de *France*, place de la Comédie. Les charivariseurs firent irruption sur cette place ; mais elle était trop petite pour les contenir tous : le corps seul des musiciens, comme une de ces grosses araignées-tarentules, s'entassa sur la place, et étendit ses pattes par toutes les rues aboutissantes ; c'était un carillon à faire sauter la cervelle à un sourd ! Des personnes dignes de foi, qui habitaient à deux lieues de la ville, affirmèrent depuis, sur leur honneur, avoir entendu le vacarme ; cela n'est pas étonnant : il y avait peut-être dix mille musiciens, cinq mille de plus que n'en avait Néron, qui, comme on sait, faisait grand cas de la mélodie. Au plus fort du concert, un homme à pied fendit le flot populaire, faisant de vains efforts pour entrer à l'hôtel de *France*, dont les portes étaient fermées ; il fut forcé de se mêler aux charivariseurs, et de faire chorus avec eux : cet homme, était M. Maurice Duval.

Le lendemain, il prit possession de la préfecture. La nouvelle de son installation donna aux musiciens la certitude qui en était l'objet. En conséquence, vers les cinq heures, l'orchestre s'organisa sur la place de la Préfecture ; il était plus nombreux et plus bruyant encore que la veille ! mais comme notre caractère français se lasse bientôt de tout, même d'un charivari, le troisième jour, une assez grande quantité de musiciens manquèrent à l'appel.

C'est alors que l'autorité crut pouvoir mettre fin à la sérénade. Entre six et sept heures du soir, des pelotons de gendarmerie et d'infanterie de ligne débouchèrent sur la place, en s'emparant des rues aboutissantes. Les concertants pensèrent avec raison qu'il était temps d'en finir ; chacun se retira devant les troupes, tout en continuant de charivariser pendant cette retraite, qui eut tous les honneurs d'une victoire.

Le lendemain, le calme le plus parfait était rétabli, et M. Duval put faire une proclamation dans laquelle il se plaignait d'avoir été mal jugé, et disait, entre autres choses, que ses œuvres feraient foi de son patriotisme. Or, comme l'œuvre sur laquelle il comptait le plus pour opérer la conversion des esprits était la capture de la duchesse, il commença à concerter ses mesures pour que celle-ci ne pût lui échapper.

Cela nous ramène tout naturellement à Deutz

Nous avons dit quelle surveillance entourait Madame ; elle-même avait jugé nécessaire de se rendre invisible à ses amis lorsqu'il n'était pas indispensable de les recevoir : cette circonstance faillit faire échouer la trahison. Deutz savait bien la duchesse à Nantes ; mais, en cela, toute la ville était aussi avancée que lui. La maison qu'elle habitait était la chose importante à connaître, et Deutz ne la connaissait pas.

Il parvint à lui faire savoir son arrivée ; mais la duchesse, craignant d'abord que ce ne fût un piège de la police ou qu'un autre que Deutz ne se présentât peut-être sous son nom, refusa de le recevoir, à moins qu'il ne confiât ses dépêches à un tiers. Deutz fit répondre qu'il allait passer quelques jours à Paimbœuf, et qu'à son retour, il aurait l'honneur, avec l'espoir d'être plus heureux, de solliciter de nouveau de Madame l'audience qu'il lui avait demandée.

En effet, il quitta Nantes avec son compagnon M. Joly, attaché à sa personne comme un garde de la connétable. Tous deux allèrent à Paimbœuf, l'un se donnant pour un capitaliste qui voulait acheter des terres, et l'autre pour un géomètre-arpenteur. Le voyage dura environ huit ou dix jours. A son retour, Deutz renouvela ses instances, mais sans plus de succès ; il se détermina alors à envoyer à la duchesse les dépêches importantes dont il était chargé pour elle. En recevant ces papiers, Madame fut bien convaincue de l'identité de Deutz, et n'hésita plus à le recevoir.

En conséquence, le mercredi 28 octobre, à sept heures du soir, Deutz fut amené dans la maison des demoiselles Duguigny, où il fut introduit sans connaître la rue ni le lieu de l'entrevue. Après une heure et demie d'entretien, il prit congé de la duchesse, convaincu qu'elle quittait la maison en même temps que lui, et qu'elle l'avait reçu chez des personnes dévouées, et non pas chez elle. Il ne put donc ni donner des renseignements assez précis sur les localités, ni affirmer assez positivement dans quel lieu on était sûr de trouver la fugitive, pour qu'on risquât une tentative d'arrestation qui pourrait n'avoir d'autre résultat que de mettre la duchesse sur ses gardes.

Deutz demanda une seconde entrevue, prétendant que, dans le trouble que lui inspirait la présence de la princesse, il avait oublié de lui communiquer des choses de la plus haute importance. La duchesse et les personnes qui étaient près d'elle ne pensèrent pas qu'elle dût le recevoir une seconde fois ; non pas par méfiance de lui, mais par la crainte qu'étant étranger à Nantes, il ne fût observé et suivi par la police. On répondit donc qu'on lui ferait remettre les dépêches dont on avait l'intention de le charger, mais que la duchesse refusait de le recevoir.

Un refus si positivement exprimé mit en alarme tous les suppôts de la haute et basse police. Ils découvrirent une religieuse qui avait et méritait toute la confiance de Madame ; Deutz, sous ses dehors de piété, trompa facilement cette bonne sœur, et lui persuada qu'il avait, en effet, des choses importantes à communiquer à la duchesse, choses que, dans sa première entrevue avec elle, son émotion lui avait fait oublier.

La sœur, convaincue que l'audience demandée était d'un grand intérêt pour Madame, s'empressa d'aller la solliciter. Pendant ce temps, Deutz et ses compagnons s'applaudissaient de l'heureuse idée qu'ils avaient eue de rendre la piété et la confiance complices de leur trahison.

La bonne religieuse revint triomphante, rapportant la promesse d'une audience pour le 5 novembre. Cette démarche, faite avec les meilleures intentions, lui a, dit-on, depuis coûté bien des larmes !

Deutz courut prévenir la police.

Rien n'eût été plus facile à la duchesse que de sortir de Nantes : plus de cent cinquante de ses partisans bien connus, et gravement compromis lors de la prise d'armes, avaient quitté la France, et pas un seul n'avait été arrêté. La duchesse le savait bien. Elle disait souvent :

— Je sortirai quand je voudrai !

Ses amis la pressaient de quitter la France, où sa présence ne pouvait plus être utile à sa cause ; pour l'y décider, ils lui représentaient que les chefs de son parti qui s'étaient le plus compromis pour elle, étaient journellement exposés, parce que, attachés à sa fortune par leurs engagements et par un sentiment d'honneur, ils ne voulaient pas abandonner leur pays tant qu'elle-même n'aurait pas quitté la France, et pourrait courir des dangers. Un moyen immanquable avait été proposé par M. Guibourg ; un navire avait été trouvé et disposé ; enfin, la duchesse consentit à fuir : elle devait emmener avec elle M. de Ménars et Petit-Paul (mademoiselle Eulalie de Kersabiec). Cette décision fut prise le 4 novembre, et le jour du départ fixé au 14.

Le 6 novembre, à quatre heures de l'après-midi, Deutz fut conduit près de la duchesse ; mais des agents adroits surveillaient toutes ses démarches, et le suivaient à la piste.

A peine entré dans la maison Duguigny, il reconnut les localités ; il était donc probable que la duchesse demeurait là.

Admis chez la princesse, Deutz lui débita avec beaucoup d'art, et d'un ton pénétré, un roman qu'il avait préparé sur les choses importantes qu'il disait avoir oubliées au sujet de son cher Henri et de sa bonne Louise ; il parla avec enthousiasme de sa haute admiration pour le courage de Madame, de son dévouement à sa noble cause.

Il fut interrompu dans l'expression de ses sentiments par l'arrivée d'une lettre que la duchesse donna à M. de Ménars. Cette lettre était écrite à l'encre blanche. M. de Ménars la mouilla avec une eau préparée qui en rendit les caractères lisibles, et la présenta à la duchesse, qui la lut tout haut devant Deutz. On y recommandait à Madame de ne négliger aucune précaution ; on disait savoir qu'elle serait trahie par une personne en qui elle avait toute confiance.

Se retournant alors vers Deutz, Madame lui dit :

— Vous avez entendu, Deutz ? on m'annonce que je dois être trahie par quelqu'un en qui j'ai une entière confiance. Ce ne sera pas par vous ?

— Oh ! madame, répondit Deutz avec cet aplomb particulier aux grands traîtres, Votre Altesse royale pourrait-elle supposer de ma part une pareille infamie ! moi qui lui ai donné tant de preuves non équivoques de fidélité !... Mais, en effet, on ne saurait prendre trop de précautions.

La duchesse, après un entretien d'une heure, congédia Deutz en le comblant de marques de confiance et de bonté. Il courut aussitôt chez le préfet.

En passant près de la salle à manger, dont la porte était entr'ouverte, il avait jeté un coup d'œil de côté et compté sept couverts ; il savait que les demoiselles Duguigny habi-

taient seules la maison : il était donc évident que la duchesse allait se mettre à table. Deutz rendit compte à M. Maurice Duval de ce qu'il avait vu, l'invitant à se hâter, afin qu'on pût arriver au milieu du dîner, incertain qu'il était que la duchesse restât dans cette maison.

Le préfet qui, dès le matin, avait concerté ses mesures avec l'autorité militaire, à laquelle l'état de siége donnait la haute main, se rendit aussitôt chez M. le comte d'Erlon, après avoir préalablement confié Deutz à la garde d'un homme de la police, qui ne devait pas le quitter, tandis que l'on s'assurerait de la vérité de sa dénonciation.

Le général Dermoncourt avait été immédiatement prévenu par le comte d'Erlon, et, dix minutes après toutes les dispositions militaires étaient prises et les ordres donnés au commandant de la place, le colonel Simon Lorrière.

Un assez grand déploiement de forces était nécessaire, pour deux raisons : la première, parce qu'il pouvait y avoir révolte parmi la population ; la seconde, parce qu'il fallait cerner tout un pâté de maisons. En conséquence, douze cents hommes environ furent mis sur pied. Depuis le matin, ils avaient l'ordre de se tenir prêts. Les deux bataillons se divisèrent en trois colonnes dont le général Dermoncourt prit le commandement, accompagné du comte d'Erlon et du préfet qui dirigeaient l'opération. La première colonne, conduite par le commandant de la place, descendit le Cours, laissant des sentinelles jalonnées le long des murs du jardin de l'évêché et des maisons contiguës, longea les fossés du château et se trouva en face de la maison Duguigny, où elle se déploya. La seconde et la troisième colonne, à la tête desquelles s'était mis le général Dermoncourt, traversèrent la place Saint-Pierre et se divisèrent là : l'une à la tête de laquelle resta le général, descendit la grande rue, fit conde par celle des Ursulines, et vint rejoindre, par la rue Basse-du-Château, la colonne de M. Simon Lorrière ; l'autre, après que le général l'eut quittée, descendit directement la rue Haute-du-Château, et, sous la conduite du colonel Lafeuille du 56e, et du commandant Viarès, vint rejoindre les deux premières, et se réunir à elles, en face de la maison Duguigny.

Ainsi l'investissement était complet.

Il était environ six heures du soir ; la nuit était belle. A travers les fenêtres de l'appartement où elle se trouvait, la duchesse voyait sur un ciel calme la lune se lever, et sur sa lumière se découper, comme une silhouette brune, les tours massives, immobiles et silencieuses du vieux château. Il y a des moments où la nature semble si douce et si amie, que l'on ne peut croire qu'au milieu de ce calme, un danger veille et vous menace! Les craintes qu'avait éveillées chez la duchesse la lettre qu'elle avait reçue de Paris s'étaient évanouies à ce spectacle, lorsque, tout à coup, M. Guibourg, en s'approchant de la fenêtre, vit reluire les baïonnettes et s'avancer vers la maison la colonne conduite par le colonel Simon Lorrière. A l'instant même, il se rejeta en arrière en criant :

— Sauvez-vous, madame ! sauvez-vous !

Madame se précipita aussitôt sur l'escalier, et chacun la suivit.

La cachette avait été essayée : il avait été reconnu qu'on ne pouvait y tenir que par rang de taille, et cet ordre avait été adopté. Elle pouvait, à la rigueur, contenir quatre personnes pendant le temps d'une simple visite. Arrivé à la cachette, et la plaque ouverte, M. de Ménars entra et fut suivi par M. Guibourg ; restait mademoiselle Stylite de Kersabiec, qui ne voulait point passer avant Madame. La duchesse lui dit en riant :

— En bonne stratégie, Stylite, lorsqu'on opère une retraite, le commandant doit rester le dernier.

Mademoiselle Stylite entra donc, et la duchesse derrière elle.

Les soldats ouvraient la porte de la rue lorsque celle de la cachette se referma ; ils envahirent le rez-de-chaussée, précédés des inspecteurs de police de Paris et de Nantes, qui marchaient le pistolet au poing ; l'un d'eux même, dans son inexpérience à se servir de cette arme, lâcha le coup, et se blessa à la main. La troupe se répandit dans la maison : le devoir du général avait été de la cerner, et il l'avait fait ; le devoir des policiers était de la fouiller, et il les laissa faire.

M. Joly reconnut parfaitement l'intérieur aux détails que lui avait donnés Deutz. Il retrouva la table, dont on ne s'était pas encore servi, avec les sept couverts mis, quoique les deux demoiselles Duguigny, madame Charette et mademoiselle Céleste de Kersabiec fussent, en apparence, les seules habitantes de l'appartement. Il commença par s'assurer de ces dames, et, montant l'escalier comme un homme habitué à la maison, alla droit vers la mansarde, la reconnut et dit assez haut pour que la duchesse l'entendît :

— Voici la salle d'audience.

Dès lors, Madame ne douta plus que la trahison que lui annonçait la lettre arrivée de Paris ne vint de Deutz (1). Cette lettre était ouverte sur la table : M. Joly s'en empara et acquit ainsi la preuve que Madame était dans la maison ; il ne s'agissait que de la trouver.

Des sentinelles furent posées dans tous les appartements, tandis que la force armée fermait toutes les issues. Le peuple s'amassait et formait une seconde enceinte autour des soldats, la ville tout entière était descendue dans ses places et dans ses rues ; cependant, aucun signe royaliste ne se manifestait ; c'était une curiosité grave, voilà tout ; chacun sentait l'importance de l'événement qui allait s'accomplir.

Les perquisitions étaient commencées à l'intérieur ; les meubles étaient ouverts lorsque les clefs s'y trouvaient, défoncés lorsqu'elles manquaient. Les sapeurs et les maçons sondaient les planchers et les murs à grands coups de hache et de marteau. Des architectes, amenés dans chaque chambre, déclaraient qu'il était impossible, d'après leur conformation intérieure, comparée à la conformation extérieure, qu'elles renfermassent une cachette, ou bien découvraient les cachettes qu'elles renfermaient ; dans une de celles-ci, on trouva divers objets, entre autres, des imprimés, des bijoux, de l'argenterie appartenant aux demoiselles Duguigny, mais qui, dans ce moment, ajoutèrent à la certitude du séjour de la princesse dans la maison. Arrivés dans la mansarde, soit ignorance, soit générosité de leur part, les architectes déclarèrent que là, moins que partout ailleurs, il pouvait y avoir une retraite. Alors, on passa dans les maisons voisines, où les recherches continuèrent ; au bout d'un instant, la duchesse entendit les coups de marteau que l'on frappait contre le mur de l'appartement contigu à sa cachette ; on le sondait avec une telle force, que des morceaux de plâtre se détachèrent et tombèrent sur les captifs, et qu'un instant il y eut crainte que le mur tout entier ne s'écroulât sur eux.

Madame entendit aussi les injures et les imprécations des soldats fatigués et furieux de l'inutilité de leurs recherches.

— Nous allons être mis en pièces, dit-elle, c'est fini ! Ah ! mes pauvres enfants...

Puis, s'adressant à ses compagnons :

— C'est cependant pour moi que vous vous trouvez dans cette affreuse position !

Pendant que ces choses se passaient en haut, les demoiselles Duguigny avaient montré un grand sang-froid, et, quoique gardées à vue par les soldats, elles s'étaient mises à table, invitant madame Charette et mademoiselle Céleste de Kersabiec à en faire autant qu'elles. Deux autres femmes étaient encore, de la part de la police, l'objet d'une surveillance toute particulière : c'étaient la femme de chambre Charlotte Moreau, signalée par Deutz comme très dévouée aux intérêts de la duchesse, et la cuisinière Marie Bossy. Cette dernière avait été conduite au château ; de là, à la caserne de la gendarmerie, où, voyant qu'elle résistait à toutes les menaces, on tenta de la corrompre ; des sommes de plus en plus fortes lui furent successivement offertes ; mais elle répondit constamment qu'elle ignorait où était la duchesse de Berry. Quant à la baronne Charette, elle s'était fait passer tout d'abord pour une demoiselle Kersabiec, et elle avait été reconduite après le dîner, avec sa sœur prétendue, à la maison de cette dernière, qui est dans la même rue, trente ou quarante pas plus haut.

Néanmoins, après des recherches infructueuses pendant une partie de la nuit, les perquisitions se ralentirent ; on croyait la duchesse évadée, et deux ou trois autres descentes inutiles, déjà tentées dans différentes localités, semblaient prédire le même résultat à celle-ci. Le préfet donna donc le signal de la retraite, laissant par précaution un nombre d'hommes suffisant pour occuper toutes les pièces de la maison, ainsi que les commissaires de police qui s'établirent au rez-de-chaussée ; la circonvallation fut continuée, et la garde nationale vint en partie relever la troupe de ligne, qui alla prendre un peu de repos.

Par la distribution des sentinelles, deux gendarmes se trouvèrent dans la mansarde où était la cachette ; les reclus furent donc obligés de rester cois, quelque fatigante que fût la position de quatre personnes entassées dans une cachette de trois pieds et demi de long sur dix-huit pouces de large vers une des extrémités, et huit ou dix pouces vers l'autre. Les hommes éprouvaient un inconvénient de plus : c'est que la cachette, se rétrécissant ainsi au fur et à mesure qu'elle s'élevait, leur laissait à peine la faculté de se tenir debout, même en passant la tête entre les chevrons ; enfin, la nuit était humide, et le brouillard filtrait entre les ardoises, et tombait sur les prisonniers ; mais aucun n'osait se plaindre, car la princesse ne se plaignait pas.

(1) La duchesse avait, à Paris, parmi les hommes que le roi Louis-Philippe croyait les plus dévoués, des personnes qui lui rendaient compte de tout ce qui se passait aux Tuileries et au ministère ; celle surtout qui avait fait donner cet avis à Madame serait bien curieuse à nommer, si la nommer n'était pas, de ma part, une dénonciation.

Le froid était si vif, que les gendarmes qui étaient dans la chambre n'y purent résister : l'un d'eux descendit, et remonta avec des mottes à brûler ; dix minutes après, un feu magnifique flambait dans la cheminée, contre la plaque derrière laquelle était cachée la duchesse.

Le feu, qui n'était fait que dans l'intérêt de deux personnes, profita bientôt à six ; et, glacés comme ils l'étaient, les prisonniers se félicitèrent d'abord ; mais le bien-être que leur procurait ce feu se changea bientôt en un malaise insoutenable : la plaque et le mur de la cheminée, en s'échauffant, communiquaient à la petite retraite une chaleur qui alla toujours augmentant : bientôt le mur fut brûlant à ne plus y tenir la main, la plaque devint rouge presque en même temps, et, quoiqu'il ne fît point encore jour, les travaux des ouvriers perquisiteurs recommencèrent ; les barres de fer et les madriers frappaient à coups redoublés sur le mur de la cachette, et l'ébranlaient ; il semblait aux prisonniers qu'on abattait la maison Duguigny et les maisons voisines. La duchesse n'avait donc d'autres chances à espérer, si elle résistait aux flammes, que d'être écrasée sous les décombres.

Cependant, au milieu de tout cela, son courage et sa gaieté ne l'abandonnaient point, et, plusieurs fois, à ce qu'elle a dit depuis, elle ne put s'empêcher de rire des propos gaillards et militaires des deux gendarmes gardiens ; l'un d'eux tint, sur l'effet produit par les lits de camp, un propos plus que léger : la duchesse enregistra ce propos dans son esprit, et l'on verra quel fut le résultat de cet enregistrement. Mais la conversation tarit bientôt ; l'un des gendarmes s'était endormi, malgré le vacarme effroyable qu'on faisait à côté de lui dans les maisons voisines ; car, pour la vingtième fois, toutes les recherches venaient se concentrer autour de la cachette. Son compagnon, réchauffé momentanément, avait cessé d'entretenir le feu ; la plaque et le mur se refroidissaient. M. de Ménars était parvenu à déranger quelques ardoises du toit, et l'air extérieur avait renouvelé l'air intérieur. Toutes les craintes se tournèrent vers les démolisseurs ; on sondait à grands coups de marteau le mur qui touchait les prisonniers, et un placard placé près de la cheminée : à chaque coup, le plâtre se détachait et tombait en poussière au dedans ; enfin, ils se croyaient perdus, lorsque les ouvriers abandonnèrent cette partie de la maison, que, par instinct de démolisseurs, ils avaient si minutieusement explorée. Les prisonniers respirèrent ; la duchesse se crut sauvée. Cet espoir ne fut pas long.

Le gendarme qui veillait, voyant que le vacarme avait définitivement cessé, et voulant profiter de ce moment de silence, secoua son camarade, afin de dormir à son tour. L'autre s'était refroidi dans son sommeil, et se réveilla tout gelé. A peine eut-il les yeux ouverts, qu'il s'occupa de se réchauffer : en conséquence, il ralluma le feu, et, comme les mottes ne brûlaient pas assez vivement, il profita d'un énorme paquet de *Quotidienne*, qui se trouvaient dans la chambre jetées sous une table, pour attiser le feu, lequel brilla de nouveau dans la cheminée. Le feu produit par les journaux donna une fumée plus épaisse, et une chaleur plus vive que les mottes ne l'avaient fait la première fois. Il en résulta pour les prisonniers des dangers réels. La fumée passa par les lézardes du mur de la cheminée, ébranlée par les coups de marteau, et la plaque, qui n'était pas encore refroidie, fut bientôt rougie comme à une forge. L'air de la cachette devenait de moins en moins respirable ; ceux qu'elle renfermait étaient obligés d'appliquer leur bouche à l'interstice des ardoises, afin d'échanger contre l'air extérieur leur haleine de feu. La duchesse était celle qui souffrait le plus, car, entrée la dernière, elle se trouvait appuyée contre la plaque. Chacun de ses compagnons lui offrit à plusieurs reprises d'échanger sa place avec elle ; mais jamais elle n'y voulut consentir.

Cependant, au danger d'être asphyxiés venait pour les prisonniers de s'en joindre un nouveau, celui d'être brûlés vifs. La plaque, comme nous l'avons dit, était rouge, et le bas des vêtements des femmes menaçait de s'enflammer. Déjà deux fois même le feu avait pris à la robe de la duchesse, et elle l'avait étouffé à pleines mains aux dépens de deux brûlures dont elle conserva longtemps les marques. Chaque minute raréfiait encore l'air intérieur, et l'air extérieur fourni par les trous du toit entrait en trop petite



Général, dit-elle, je me rends à vous et m'en remets à votre loyauté.

quantité pour le renouveler. La poitrine des prisonniers devenait de plus en plus haletante. Rester dix minutes de plus dans cette fournaise, c'était compromettre les jours de la duchesse. Chacun la suppliait de sortir ; elle seule ne le voulait pas. Ses yeux laissaient échapper de grosses larmes de colère, qu'un souffle ardent séchait sur ses yeux. Le feu prit encore une fois à sa robe ; elle l'éteignit encore une fois. Mais, dans le mouvement qu'elle fit en se levant, elle souleva la gâchette de la plaque, qui s'entr'ouvrit un peu. Mademoiselle de Kersabiec y porta aussitôt la main pour la faire rentrer dans le pêne, et se brûla violemment.

Le mouvement de la plaque avait fait rouler les mottes appuyées contre elle, et avait éveillé l'attention du gendarme, qui se délassait de son ennui en lisant des *Quotidienne*, et qui croyait avoir bâti son édifice pyrotechnique avec plus de solidité. Le bruit produit par les tentatives de mademoiselle de Kersabiec fit naître en lui une singulière idée : il se figura qu'il y avait des rats dans la cheminée, et, pensant que la chaleur allait les forcer de sortir il réveilla son camarade, et tous deux se mirent en devoir de leur donner la chasse avec leur sabre.

Cependant, la chaleur et la fumée augmentaient à chaque instant les tortures des reclus. La plaque ayant fait un mouvement, un des gendarmes dit :

— Qui est là ?

Mademoiselle Stylite répondit :

— Nous nous rendons ; nous allons ouvrir ; ôtez le feu.

Les deux gendarmes s'élancèrent aussitôt sur le feu, qu'ils dispersèrent à coups de pied. La duchesse sortit la première, forcée de poser ses pieds et ses mains sur le foyer brûlant ; ses compagnons la suivirent. Il était neuf heures et demie du matin environ, et, depuis seize heures, ils étaient renfermés dans cette cachette, sans aucune nourriture.

CCLVI

PREMIERS MOMENTS DE L'ARRESTATION. — LES TREIZE MILLE FRANCS DE MADAME. — CE QU'UN GENDARME PEUT GAGNER A DORMIR SUR UN LIT DE CAMP, ET A FAIRE DES RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES. — LA DUCHESSE AU CHATEAU DE NANTES — ELLE EST TRANSFÉRÉE A BLAYE. — JUDAS.

Les premières paroles de Madame furent pour demander Dermoncourt.

Un des gendarmes descendit le chercher au rez-de-chaussée, où le général était resté. Il monta aussitôt auprès de la duchesse, accompagné de M. Baudot, substitut du procureur du roi à Nantes, ainsi que de plusieurs officiers qui se trouvaient là.

Lorsque le général entra, la princesse avait quitté la cachette et elle se trouvait dans la chambre où elle avait vu Deutz, et que M. Joly avait appelée la *chambre d'audience*. Elle s'était enfermée dans une espèce de placard pour n'être pas exposée aux regards des curieux qui montaient dans l'intention de la voir. A peine mademoiselle de Kersabiec eut-elle prononcé ces mots : « Le général ! » que Madame en sortit et s'avança si précipitamment vers Dermoncourt, qu'elle se trouva presque dans ses bras.

— Général, dit-elle vivement, je me rends à vous et m'en remets à votre loyauté.

— Madame, lui répondit-il, Votre Altesse est sous la sauvegarde de l'honneur français.

Il la conduisit alors vers une chaise ; elle avait le visage pâle, la tête nue, les cheveux hérissés sur son front comme ceux d'un homme ; elle portait une robe de *napolitaine*, simple et de couleur brune, sillonnée en bas par plusieurs brûlures ; et ses pieds étaient chaussés de petites pantoufles de lisière.

En s'asseyant, elle dit à Dermoncourt, en lui serrant fortement le bras :

— Général, je n'ai rien à me reprocher ; j'ai rempli le devoir d'une mère pour reconquérir l'héritage d'un fils.

Sa voix était brève et accentuée. A peine assise, elle chercha des yeux les autres prisonniers et les aperçut, à l'exception de M. Guibourg, qu'elle fit demander.

Puis, se penchant vers Dermoncourt :

— Général, lui dit-elle, je désire n'être point séparée de mes compagnons d'infortune.

Le général le lui promit au nom du comte d'Erlon, espérant que le général en chef ferait honneur à sa parole.

Madame paraissait très altérée, et, quoique pâle, elle était animée comme si elle avait eu la fièvre. Le général lui fit apporter un verre d'eau, dans lequel elle trempa ses lèvres ; la fraîcheur la calma un peu. Dermoucourt lui proposa d'en boire un autre : elle accepta, et ce ne fut pas chose facile que de trouver tout de suite un second verre d'eau dans cette maison bouleversée. Enfin, on en apporta un ; mais la duchesse aurait été obligée de le boire sans sucre, si Dermoncourt n'avait avisé M. de Ménars dans un coin. L'idée lui vint, par bonheur, que celui-ci était homme à avoir du sucre sur lui. Il lui en demanda donc, comme s'il était sûr qu'il allait lui en donner ; en effet, en fouillant dans ses poches, M. de Ménars en trouva deux morceaux qu'il offrit au général. La duchesse les fit fondre dans le verre, les tournant avec un coupe-papier, car il eût fallu trop de temps pour trouver une cuiller, et il était même inutile d'y songer. Lorsque la princesse eut bu, elle fit asseoir près d'elle Dermoncourt.

Pendant ce temps, Rusconi et l'aide de camp du général s'étaient rendus, l'un chez le comte d'Erlon, et l'autre chez M. Maurice Duval, pour les prévenir de ce qui venait de se passer.

M. Maurice Duval arriva le premier. Il entra dans la chambre le chapeau sur la tête, comme s'il n'y avait pas eu là une femme prisonnière, qui, par son rang et ses malheurs, méritait plus d'égards qu'on ne lui en avait jamais rendu. Il s'approcha de la duchesse, la regarda en portant cavalièrement la main à son chapeau, et, le soulevant à peine de son front, il dit :

— Ah ! oui, c'est bien elle !

Et il sortit pour donner ses ordres.

— Qu'est-ce que cet homme ? demanda la princesse au général.

Sa demande était naturelle, car M. le préfet se présentait sans aucune des marques distinctives de sa haute position administrative.

— Madame ne devine pas ? lui répondit Dermoncourt.

La princesse regarda le général avec un léger sourire.

— Ce ne peut être que le préfet, lui dit-elle.

— Madame n'aurait pas deviné plus juste, quand elle aurait vu sa patente

— Est-ce que cet homme a servi sous la Restauration ?

— Non, madame.

— J'en suis bien aise pour la Restauration

En ce moment, M. Maurice Duval rentra et demanda à la duchesse ses papiers. Madame dit de chercher dans la cachette, et qu'on y trouverait un portefeuille blanc qui y était resté. M. le préfet alla prendre ce portefeuille et le rapporta à la duchesse.

— Monsieur le préfet, ajouta-t-elle avec dignité, les choses renfermées dans ce portefeuille sont de peu d'importance ; mais je tiens à vous les donner moi-même, afin que je vous désigne leur destination.

A ces mots, elle l'ouvrit.

— Voilà, dit-elle, ma correspondance... Ceci, ajouta-t-elle en tirant une petite image peinte, est un *saint Clément* auquel j'ai une dévotion toute particulière; il est plus que jamais de circonstance

— Madame sait-elle combien elle a d'argent ?

— Monsieur, il doit se trouver dans la cachette environ trente mille francs, dont douze mille appartiennent aux personnes de ma suite.

Lorsque M. le préfet fut pour vérifier la somme indiquée, un des deux gendarmes lui remit un sac dans lequel se trouvaient environ treize mille francs en or, dont une partie en monnaie d'Espagne, et que, dans la confusion, il avait eu la précaution de mettre à part.

— Comment ce sac se trouve-t-il entre vos mains ? demanda le préfet au gendarme.

— Madame me l'a donné, en disant que c'était pour moi.

— Comment ! madame vous l'a donné en disant que c'était pour vous ?

— Oui.

— De quelle façon vous a-t-elle fait ce cadeau ?

— Elle a demandé lequel des deux gendarmes était couché sur le lit de camp, de minuit à quatre heures du matin. Je lui ai dit que c'était moi : alors, elle s'est retournée du côté de mon compagnon. « Était-ce bien lui ? » demanda-t-elle. Mon compagnon lui répondit oui. Alors, elle m'a tendu le sac en me disant : « Prenez ! C'est pour vous. »

— C'était une plaisanterie, dit le préfet.

— Je le crois aussi dit le pauvre gendarme, en jetant un dernier coup d'œil sur cette masse d'or ; aussi, vous voyez que je vous le remets.

Le préfet réunit les treize mille francs aux dix-sept mille autres, et emporta le tout à la préfecture.

Lorsque, un an plus tard, je fis *la Vendée et Madame*, et que la duchesse de Berry sut que les treize mille francs avaient été pris à son protégé, elle écrivit au général en lui donnant avis que, par le même courrier, elle écrivait au gouvernement pour le mettre en demeure de rendre les treize mille francs à qui de droit.

Le gendarme était alors à Limoges. On lui envoya les treize mille francs, mais on l'expulsa du corps.

A peine la visite de l'argent et des papiers était-elle faite, que M. le comte d'Erlon arriva, employant, pour arriver jusqu'à Madame, toutes ces courtoisies d'homme du monde auxquelles le préfet avait jugé inutile de recourir.

La duchesse se pencha vers le général :

— Vous avez promis de ne pas me quitter, lui dit-elle à voix basse.

— Et je tiendrai parole à Votre Altesse, répondit le général.

La duchesse se leva alors vivement, alla à M. le comte d'Erlon, et lui dit :

— Monsieur le comte, je me suis confiée au général Dermoncourt ; je vous prierai de me l'accorder pour rester près de moi. Je lui ai demandé, en outre, de n'être point séparée de mes malheureux compagnons, et il me l'a promis encore ; ferez-vous honneur à sa parole ?

— Le général n'a rien promis que je ne sois prêt à ratifier, madame ; et vous ne me demanderez aucune des choses qui sont en mon pouvoir, que vous ne me trouviez toujours prêt à vous les accorder avec tout l'empressement possible.

Ces mots rassurèrent la duchesse qui, voyant que le comte d'Erlon parlait bas au général et le prenait à part, alla, de son côté, causer discrètement avec M. de Ménars et mademoiselle de Kersabiec.

M. le comte d'Erlon fit alors observer au général que M. de Ménars et mademoiselle de Kersabiec pourraient rester près de madame la duchesse de Berry ; mais que, pour M. Guibourg, sa conviction était qu'il serait réclamé par l'autorité judiciaire pour être replacé dans la position où il était avant son évasion, puisqu'il y avait un procès criminel commencé contre lui. Il pensait aussi que la duchesse devait être conduite au plus tôt au château ; il avait même d'avance, et avant de se présenter à la duchesse, donné tous les ordres nécessaires à cette translation.

Dermoncourt alors, revenant à Madame, lui demanda si elle se trouvait mieux.

— Si je me trouve mieux ? Pourquoi cette question ?

— Parce que, si Madame pouvait marcher ou ne craignait pas la voiture, il serait instant que nous quittassions la maison.

— Quitter la maison ? Mais pour aller où ? demanda-t-elle finement en regardant le général ; où allez-vous donc me conduire ?

— Au château, madame.

— Ah ! oui, et de là, à Blaye, sans doute !

Mademoiselle de Kersabiec s'approcha alors du général

— Général, dit-elle, Son Altesse royale ne peut aller à pied, cela n'est pas convenable.

— Mademoiselle, répondit Dermoncourt, permettez-moi de n'être point de votre avis. Une voiture, s'il y a quelque insulte à recevoir, ce dont je doute, ne garantira pas Madame de cette insulte ; tandis que mon bras, j'en réponds, sera, sur ce point-là du moins, un bouclier sûr.

Puis, se tournant vers la duchesse :

— Croyez-moi, madame, dit-il, allons à pied. Puisque le trajet est court, vous mettrez un chapeau sur votre tête, vous jetterez un manteau sur vos épaules, et tout ira bien.

Alors, Rusconi se précipita par les escaliers, et rapporta trois chapeaux, qui, probablement, appartenaient aux demoiselles Duguigny. Parmi ces chapeaux, il y en avait un noir. Dermoncourt invita la duchesse à prendre celui-là.

— Oui, dit-elle ; en effet, il semble bien approprié à la circonstance.

Alors, prenant le bras du général, et s'adressant à ses compagnons :

— Allons, mes amis, dit-elle, partons !

Puis, passant devant la mansarde, en y jetant un dernier regard, ainsi que sur la plaque de la cheminée, qui était restée ouverte :

— Ah ! général, dit-elle en riant, si vous ne m'aviez pas fait une guerre à la saint Laurent, — ce qui, soit dit entre parenthèses, est indigne de la générosité militaire, — vous ne me tiendriez pas sous votre bras à l'heure qu'il est.

Lorsqu'on sortit de la maison, M. Guibourg ouvrit la marche avec un magistrat du parquet et un autre fonctionnaire public ; venaient ensuite mademoiselle de Kersabiec avec M. le préfet et M. le comte d'Erlon ; le général Dermoucourt les suivait immédiatement avec la duchesse et M. de Ménars, et derrière la duchesse et M. de Ménars, venaient plusieurs officiers de l'état-major.

Arrivé dans la rue, M. le préfet invita le colonel de la garde nationale à prendre l'autre bras de la duchesse. Elle s'y décida, et même avec assez de grâce. La troupe de ligne et la garde nationale faisaient la haie depuis la maison des demoiselles Deguigny jusqu'au château, et derrière eux, formant, autant que les localités le permettaient, une ligne dix fois plus épaisse que celle des soldats, s'entassait toute la population.

Il y avait, parmi ces hommes qui regardaient passer la duchesse, les yeux étincelants, bien des souvenirs de haine ; aussi des murmures sourds grondèrent-ils sur la route, et même quelques cris commencèrent bientôt à battre l'air ; mais le général Dermoncourt s'arrêta, fit rouler son œil noir de droite à gauche, et grogna plutôt qu'il ne dit ces mots :

— Ah çà ! où est donc le respect que l'on doit aux prisonniers, surtout quand ces prisonniers sont des femmes ?

On se tut.

Mais, néanmoins, ce fut un bonheur que soixante pas à peine séparassent la maison de mesdemoiselles Duguigny du château ; sans les égards dont les généraux entouraient la duchesse, cette distance eût encore été trop longue. Leur respect commanda le silence à cette multitude cahotée par la guerre civile qui, depuis six mois, grondant aux alentours de Nantes, ruinait son commerce et décimait ses enfants.

On arriva enfin au château ; on traversa le pont-levis, et la porte se referma sur le cortège.

Madame, pendant tout le trajet, n'avait donné d'autre signe de crainte que de serrer plus fortement le bras du général.

Après avoir traversé la cour du château, on monta l'escalier ; mais la duchesse était tellement affaiblie par les émotions successives qu'elle venait d'éprouver, que Dermoncourt la sentit en quelque sorte plier et peser à son bras de tout son poids. Enfin, elle arriva à l'appartement qui lui était destiné, et que le colonel d'artillerie, gouverneur du château, s'était empressé de lui offrir. Là, se trouvant mieux, elle dit au général qu'elle prendrait volontiers quelque chose.

En effet, dérangée au moment où elle allait se mettre à table, il y avait près de trente heures qu'elle n'avait rien pris.

Comme aucun ordre pour un déjeuner n'avait été donné, et que ce déjeuner pouvait se faire attendre, le colonel d'artillerie proposa à Madame, qui l'accepta, un verre de frontignan avec des biscuits.

Au reste, Madame alors mangeait très peu à cause d'une fièvre tierce qui la prenait régulièrement depuis deux ou trois semaines.

Le déjeuner ne fut prêt qu'au bout de trois quarts d'heure. On vint annoncer qu'il était servi. Le général Dermoncourt offrit le bras à la duchesse pour la conduire à la salle à manger.

En se mettant à table, elle se tourna en souriant vers son cavalier

— Général, dit-elle, si je ne craignais que l'on dit que je cherche à vous séduire, je vous proposerais de partager mon repas.

— Et moi, madame, répondit le général, si j'osais, j'accepterais volontiers, car je n'ai rien pris depuis hier à onze heures du matin.

— Oh ! oh ! général, fit la duchesse en riant, alors nous sommes quittes.

Pendant qu'on était à table, M. le préfet entra. Il était comme Madame et comme Dermoncourt, il avait faim ; seulement, la duchesse se garda bien d'inviter M. Maurice Duval à s'asseoir.

Le préfet en prit son parti ; il alla droit au buffet, où l'on venait de porter des perdreaux desservis de la table de la duchesse, se fit donner une fourchette et un couteau, et se mit à manger, tournant le dos à la princesse.

Madame le regarda faire, et, reportant les yeux sur le général :

— Général, dit-elle, savez-vous ce que je regrette le plus du rang que j'occupais ?

— Non, madame.

— Deux huissiers pour me faire raison de monsieur.

Le déjeuner terminé, la duchesse retourna au salon.

Arrivé là, le général Dermoncourt lui demanda la permission de prendre congé d'elle. Le général d'Erlon passait une revue de la garde nationale et de la troupe de ligne à laquelle il ne pouvait se dispenser d'assister.

— Quand vous reverrai-je ? demanda la princesse.

— Aussitôt que la revue sera terminée, madame, répondit le général, et je présume que ce ne sera pas long.

A peine Dermoncourt avait-il fait trente pas hors du château, qu'un trompette de gendarmerie le rejoignit tout essoufflé, et lui dit que la duchesse le demandait à l'instant même. Le trompette ajouta qu'elle paraissait furieuse contre le général. Interrogé sur la cause de cette colère, le soldat répondit que, d'après quelques mots adressés par Madame à mademoiselle de Kersabiec, il l'attribuait à ce que M. de Ménars, au lieu d'être placé dans son antichambre, avait été envoyé dans un autre corps de logis.

Craignant effectivement que l'on n'eût pas eu pour M. de Ménars tous les égards qu'il avait recommandé d'avoir, le général se rendit aussitôt chez celui-ci, et le trouva si malade, qu'il s'était jeté sur son lit sans avoir la force de se déshabiller. Le général lui offrit d'être son valet de chambre ; mais, comme il n'y avait encore ni table ni chaises dans son appartement, et qu'il ne pouvait se tenir debout, ce n'était pas un office facile à remplir ; le général, en consé-

quence, appela un gendarme à son secours, et, à eux deux, ils parvinrent à mettre au lit M. de Ménars.

Lorsqu'il fut couché, le général lui dit que la duchesse venait de le faire rappeler, et qu'il allait sans doute avoir avec Madame une scène à l'endroit de sa séparation.

M. de Ménars chargea alors Dermoncourt de rassurer Madame sur son état, et lui affirma qu'il n'éprouvait qu'une faiblesse passagère et qu'il était très content de son logement.

Le général se rendit immédiatement chez la duchesse. Lorsque Madame l'aperçut, elle bondit plutôt qu'elle ne s'avança vers lui...

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle d'une voix tremblante de colère, c'est comme cela que vous commencez ? c'est ainsi que vous tenez votre parole ? Cela promet pour l'avenir. En vérité, c'est affreux !

— Qu'y a-t-il donc, madame ? demanda le général.

— Il y a que vous m'aviez promis de ne me séparer d'aucun de mes compagnons, et que, dès le début, vous mettez Ménars dans un autre corps de logis que le mien.

— Madame est dans l'erreur, répondit Dermoncourt. M. de Ménars est dans un autre corps de logis, c'est vrai ; mais la tour qu'habite Madame tient à son appartement.

— Oui ; seulement, il faut descendre et remonter par un autre escalier.

— Madame se trompe encore, reprit le général. On peut se rendre chez M. de Ménars en descendant au premier étage, et en suivant les appartements.

— Si cela est ainsi, allons-y, monsieur, dit la duchesse ; je veux voir ce pauvre Ménars, et à l'instant.

A ces mots, elle prit le bras du général, et l'entraîna vers la porte.

Dermoncourt l'arrêta.

— Est-ce que Madame a oublié qu'elle est prisonnière ? lui demanda-t-il.

— Ah ! c'est vrai, murmura la duchesse. Je me croyais encore dans un château, tandis que je suis dans une prison. Au moins, général, j'espère qu'il ne m'est pas défendu de faire prendre de ses nouvelles ?

— J'ai voulu vous en apporter moi-même, dit le général. Je viens de chez lui.

— Eh bien, comment va-t-il ?

Le général raconta à la duchesse les soins qu'il avait eus de M. de Ménars. Ces marques d'attention, qu'elle comprit être données bien plus à elle qu'à M. de Ménars, la touchèrent vivement.

— Général, dit-elle d'un ton qui annonçait que sa colère était évanouie, je vous remercie de toute votre bonté pour Ménars ; mais il le mérite bien, car il n'est point partisan de mon équipée.

Il était trop tard pour aller à la revue. Le général resta près de Madame, qui manifesta le désir d'écrire à son frère, le roi de Naples, et à sa sœur, la reine d'Espagne.

— Je n'ai à leur faire part, lui dit-elle, que de ma mauvaise aventure. J'ai peur qu'ils ne soient inquiets de ma santé, et qu'à cause de l'éloignement où nous sommes les uns des autres, des rapports faux ne leur soient faits. — A propos, ajouta-t-elle, que pensez-vous de la conduite politique de ma sœur la reine d'Espagne ?

— Mais, madame, lui dit Dermoncourt, je crois qu'elle suit la bonne route.

— Tant mieux, général, reprit-elle en soupirant, pourvu qu'elle arrive à bien ! Louis XVI a commencé comme elle.

La duchesse remarqua alors que Dermoncourt avait une écharpe noire dans laquelle il passait quelquefois son bras.

— Et comment va votre bras, général ? demanda-t-elle.

— Fort bien ; mais comment Madame sait-elle... ?

— Ah ! j'ai appris cela à Nantes ; on m'a dit que c'était un cheval à moi qui vous avait jeté à terre. Je dis : « Oh ! pour le cheval, c'est une bonne prise ; » mais je vous avoue que je n'étais pas fâchée de l'accident ; car vous nous avez fait bien du mal ! J'espère, cependant, que cela ne sera pas grave.

— Vous voyez, madame, répondit Dermoncourt, que votre souhait est exaucé d'avance. Je suis presque guéri.

— Dites-moi, général, demanda la duchesse, me sera-t-il permis d'avoir des journaux ?

— Je n'y vois aucun inconvénient. Si Madame veut m'indiquer ceux qu'elle désire ?

— Mais *l'Écho*, d'abord, *la Quotidienne* ensuite, puis *le Constitutionnel*.

— A vous, madame, *le Constitutionnel* ?

— Pourquoi pas ?

— Seriez-vous prête à abjurer votre politique, comme Henri IV a fait de sa religion, et diriez-vous, « Paris vaut bien une *charte* ? »

— Croyez-vous que la lecture du vénérable *Constitutionnel* puisse me convertir ?

— Certes, c'est un journal très serré de raisonnement, et très entraînant de conviction !

— C'est égal, je me risque ; je voudrais aussi *le Courrier français*.

— *Le Courrier* ! mais Madame n'y pense pas ; elle va devenir *ultra-libérale*.

— Écoutez, général ; moi, j'aime tout ce qui est franc et loyal ; je désire aussi *l'Ami de la Charte*.

— Oh ! pour le coup, c'est du jacobinisme !

— Celui-là, c'est pour un autre motif, général, dit-elle à Dermoncourt avec mélancolie ; celui-là m'appelle toujours Caroline tout court, et c'est mon nom de jeune fille ; or, je regrette mon nom de jeune fille, car mon nom de femme ne m'a pas porté bonheur.

Il se fit un instant de silence ; puis la duchesse demanda à Dermoncourt s'il la connaissait avant les événements de juillet.

— Non, madame, lui répondit-il.

— Mais vous n'êtes donc jamais venu à Paris ?

— Pardon, madame, répondit Dermoncourt : j'y ai été deux fois pendant la Restauration.

— Comment ! général, vous êtes venu deux fois à Paris, et vous ne m'avez pas vue ?

— Pour une bonne raison, lui répondit Dermoncourt.

— Expliquez-moi donc cela ?

— C'est que, quand je voyais venir Madame d'un côté, je m'en allais bien vite d'un autre.

— C'est peu galant, monsieur ; mais, enfin, pourquoi ?

— Pourquoi, madame ? Pardonnez, je vous prie, à ma franchise, elle est un peu *crue*, je l'avoue ; mais c'est que je n'aimais pas la Restauration. On pourra bien supposer, d'après cela, Madame, que, si j'ai pu être assez heureux pour faire quelque chose qui vous fût agréable, du moins je l'ai fait sans aucune espèce de spéculation, d'autant plus que Votre Altesse se trouve dans une position à ne m'offrir aucune garantie.

La duchesse sourit ; puis, se tournant vers mademoiselle de Kersabiec :

— N'est-ce pas, Stylite, dit-elle, qu'il est bon enfant ?

— Oui, madame ; c'est malheureux qu'il ne veuille pas être des nôtres.

A cela, Dermoncourt s'empressa de répondre :

— Tout ce que Madame aura droit d'exiger de respect, de prévenances, d'égards et d'intérêt, dans la position accablante où elle se trouve, elle l'obtiendra de moi ; tous les services qu'elle me demandera, et que je pourrai lui rendre, je les lui rendrai ; mais, quant à mes devoirs, rien au monde n'est capable de me les faire oublier.

Puis, se retournant vers mademoiselle de Kersabiec :

— Vous m'avez entendu, mademoiselle Stylite ; j'espère que, pendant tout le temps que j'aurai l'honneur d'être près de Madame, vous me ferez le plaisir de ne jamais revenir sur le même sujet.

— Vous l'avez entendu, Stylite, dit Madame ; parlons d'autre chose.

Puis, avec une intonation toute différente :

— Avez-vous vu mon fils, général ?

— Je n'ai jamais eu cet honneur.

— Eh bien, c'est un bon enfant, bien vif, bien étourdi, mais bien Français, comme moi.

— Vous l'aimez beaucoup ?

— Autant qu'une mère peut aimer son fils.

— Eh bien, que Madame me permette de lui dire que je ne comprends pas comment, lorsque tout a été fini dans la Vendée ; lorsque, après les combats du Chêne et de la Pénissière, tout espoir a été perdu, elle n'a pas eu l'idée de retourner aussitôt près de son fils qu'elle aime tant : nous lui avons fait beau jeu, cependant.

— Général, c'est vous qui avez saisi ma correspondance, je crois ?

— Oui, madame.

— Et vous avez lu mes lettres ?

— J'ai eu cette indiscrétion.

— Eh bien, vous auriez dû voir que, du moment où j'étais venue me mettre à la tête de mes braves Vendéens, j'étais résolue à subir toutes les conséquences de l'insurrection... Comment ! c'est pour moi qu'ils se sont levés, qu'ils ont compromis leurs têtes, et je les aurais abandonnés !... Non, général, leur sort sera le mien, et je leur ai tenu parole. Du reste, il y a longtemps que je serais votre prisonnière, que je me serais rendue moi-même, pour faire tout finir, si je n'avais eu une crainte.

— Laquelle ?

— C'est que je savais bien qu'à peine prisonnière, je serais réclamée par l'Espagne, la Prusse et la Russie. Le gouvernement français, de son côté, voudrait me faire juger, et c'est tout naturel ; mais, comme la Sainte-Alliance ne permettrait pas que je comparusse devant une cour d'assises, — car la dignité de toutes les têtes couronnées de l'Europe y est intéressée, — de ce conflit d'intérêts à un refroidissement, et d'un refroidissement à une guerre, il n'y avait qu'un pas, et je vous l'ai déjà dit, je ne voulais pas être le prétexte d'une guerre d'invasion. *Tout pour la France et par la France*, c'était la devise que j'avais adoptée, et dont je ne voulais pas me départir. D'ailleurs, qui pouvait m'assurer

que la France, une fois envahie, ne serait point partagée? Je la veux tout entière, moi!

Dermoncourt sourit.

— Pourquoi riez-vous? lui dit-elle.

Il s'inclina sans répondre.

— Voyons, pourquoi riez-vous? Je veux le savoir.

— Je ris de voir à Votre Altesse toutes ces craintes d'une guerre étrangère...

— Et si peu d'une guerre civile, n'est-ce pas?

— Je prie Madame de remarquer qu'elle achève ma pensée et non point ma phrase.

— Oh! cela ne peut pas me blesser, général; car, lorsque je vins en France, j'étais trompée sur la disposition des esprits; je croyais que la France se soulèverait; que l'armée passerait de mon côté; *d'autant plus que j'ai été invitée à rentrer en France plus par mes ennemis que par mes amis.* Enfin, je rêvais une espèce de retour de l'île d'Elbe. Après les combats de Maisdon, de la Caraterie, du Chêne, de la Pénissière et de Riaillé, je donnai l'ordre positif à tous mes Vendéens de rentrer chez eux; car je suis Française avant-tout, général, et la preuve, c'est qu'en ce moment, rien que de me retrouver en face de ces bonnes figures françaises, je ne me crois plus en prison. Toute ma peur est qu'on ne m'envoie autre part; ils ne me laisseront certes pas ici, je suis trop près des émeutes. On a bien parlé de me transférer à Saumur; mais Saumur est encore une ville d'émeute. Au reste, ils sont plus embarrassés que moi, allez, général!

En disant ces dernières paroles, elle se leva et se promena comme un homme, les mains derrière le dos. Au bout d'un instant, elle s'arrêta tout court, et reprit:

— Si je suis en prison, j'espère du moins que je ne suis pas au secret, et que M. Guibourg pourra dîner avec moi?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, madame, d'autant plus que je pense que c'est la dernière fois qu'il aura cet honneur.

Soit qu'elle n'entendît pas ces paroles, soit qu'elle n'y fît pas attention, la duchesse ne répondit point à Dermoncourt; et, comme il faisait nuit et que l'heure du dîner approchait, il demanda à la princesse la permission de se retirer, en même temps que ses ordres pour le lendemain.

Le lendemain, à dix heures, le colonel d'artillerie commandant le château entra chez Dermoncourt; il venait lui annoncer une nouvelle colère de la duchesse; elle avait une cause à peu près pareille à celle de la veille.

M. Guibourg, — ainsi que le comte d'Erlon en avait prévenu la duchesse, — M. Guibourg avait été réintégré en prison pendant la nuit; de sorte que, lorsque la duchesse avait demandé pourquoi il ne venait pas déjeuner, on lui avait annoncé cette nouvelle, à laquelle une phrase échappée la veille à Dermoncourt aurait dû la préparer, si elle l'avait entendue. La duchesse avait crié à la trahison et avait appelé le général *jésuite*. Cette injure avait quelque chose de si curieux dans la bouche de Madame, que Dermoncourt en riait encore lorsqu'il arriva chez elle.

Elle le reçut avec la même pétulance que la veille, et presque avec les mêmes paroles.

— Ah! c'est comme cela, monsieur? Je ne l'aurais jamais cru, vous m'avez trompée, et indignement!

Le général feignit, comme la veille, l'étonnement, et lui demanda ce qu'elle avait.

— J'ai que Guibourg a été enlevé cette nuit et conduit en prison, malgré la promesse que vous m'aviez faite que je ne serais pas séparée de mes *compagnons d'infortune*.

— J'aurais voulu accomplir tous les désirs de Madame; mais il ne dépendait pas de moi ni de M. le comte d'Erlon d'empêcher l'autorité judiciaire de revendiquer M. Guibourg. Il avait été mis en accusation avant son arrestation: la cour d'assises de Loir-et-Cher était saisie du procès, et M. Guibourg devait être transféré à Blois pour y être jugé. Aucun pouvoir légal ne pouvait l'en dispenser. Quant à mademoiselle de Kersabiec et à M. de Ménars, qui ne sont pas en état d'accusation, ils sont restés auprès de Votre Altesse royale; ainsi vous voyez bien, madame, que M. le comte d'Erlon et moi n'avons nullement manqué à la parole que nous vous avions donnée!

— Mais, au moins, pourquoi ne m'avoir point prévenue?

— Je n'ai encore, de ce côté, aucun reproche à me faire, puisque, en autorisant M. Guibourg à dîner hier avec vous, j'ai ajouté ces paroles: *D'autant plus que ce sera probablement le dernier repas qu'il aura l'honneur de faire avec Madame.*

— Je n'ai point entendu cela.

— Le général l'a cependant dit, madame, interrompit doucement mademoiselle de Kersabiec.

— Mais pourquoi ne pas s'être expliqué d'une manière plus claire?

— Parce que Madame, répondit Dermoncourt, avait éprouvé tant de secousses dans la journée, que je voulais lui conserver au moins une bonne nuit, et que je savais qu'elle ne pourrait dormir si elle était informée que, pendant son sommeil, on devait transférer M. Guibourg en prison.

— Et vous, Stylite, pourquoi ne m'avez-vous rien dit, puisque vous aviez compris les paroles du général?

— Par la même raison que le général, madame.

La duchesse s'apaisa et parut même savoir gré à Dermoncourt de la circonspection qu'il avait apportée dans cette circonstance. Sur l'observation qu'il lui fit alors, qu'il avait remarqué qu'elle conservait la même robe que la veille, où l'on apercevait les trous occasionnés par les brûlures, et les mêmes bas, elle lui répondit:

— Le peu d'effets que j'ai sont chez les demoiselles Duguigny; d'ailleurs, mon cher général, pendant la vie que j'ai menée depuis six mois, je ne m'occupais guère de ma garde-robe; voilà pourquoi je n'ai rien. Seriez-vous assez bon pour aller chez ces demoiselles, et me faire apporter ce qui s'y trouve?

— Je suis aux ordres de Madame.

La duchesse fit une note et la remit au général.

Un des substituts du procureur du roi, qui par hasard se trouvait présent, et qui avait fait mettre les scellés à l'appartement qu'avait occupé la princesse, ainsi qu'à la chambre de la cachette, fut invité par le général à se rendre sur les lieux pour retirer les objets indiqués dans la note.

« Nous nous transportâmes, en conséquence, dit Dermoncourt, dans la maison Duguigny, où nous ne trouvâmes, suivant ce que nous avait dit la duchesse, que très peu de chose. Parmi les objets désignés dans la note, il devait y avoir une boîte remplie de bonbons, qu'effectivement nous rencontrâmes, mais vide. De retour de ma mission près de la duchesse, je lui en rendis compte, en lui faisant observer que j'avais bien trouvé la boîte, mais que les bonbons qu'elle contenait avaient disparu. »

— Ah! dit Madame, les bonbons? Ce n'est pas étonnant: des bonbons se mangent.

— Quels sont ceux, reprit le général, que Madame préfère? J'aurai l'avantage de lui en offrir.

— Des bonbons, si cela se mange, cela s'accepte aussi. J'aime le chocolat en rouleau avec des dragées dessus.

— Alors, Madame permet...?

— Certainement.

Le général appela son secrétaire Rusconi, et lui transmit les désirs de la duchesse.

Une demi-heure après, Madame avait un plein panier de bonbons.

A six heures et demie, on annonça le dîner; Dermoncourt prit congé de la duchesse.

— A demain, général, lui dit-elle avec une gaieté toute d'enfant, et n'oubliez pas d'autres bonbons surtout.

Le général sortit.

A neuf heures, le comte d'Erlon prit la peine de passer lui-même chez Dermoncourt pour lui dire qu'on croyait être certain de la présence de M. de Bourmont à la Chaslière.

— Si cela est, général, répondit Dermoncourt, je vais prendre avec moi cinquante chevaux, et, demain matin, M. de Bourmont sera ici.

A onze heures, il était en route.

A minuit, on réveillait la duchesse, mademoiselle Stylite de Kersabiec et M. de Ménars; ils montèrent dans une voiture qui les conduisit à la Fosse, où les attendait un bateau à vapeur sur lequel se trouvaient déjà MM. Polo, adjoint au maire de Nantes; Robineau de Bourgon, colonel de la garde nationale; Rocher, porte-étendard de l'escadron d'artillerie de la même garde; Chousserie, colonel de gendarmerie; Ferdinand Petit-Pierre, adjoint de la place de Nantes, et Joly, commissaire de police de Paris, qui devait conduire la duchesse à Blaye. Madame était accompagnée, en se rendant au bateau, de M. le comte d'Erlon, de M. Ferdinand Favre, maire de Nantes, et de M. Maurice Duval, préfet. En descendant de voiture, elle chercha des yeux Dermoncourt, et, ne le voyant pas, elle demanda où il était. On lui répondit qu'il était en expédition.

— Allons, dit-elle, encore une gentillesse de plus!

Le général commandant la division, le préfet et le maire de Nantes devaient accompagner la duchesse jusqu'à Saint-Nazaire, et ne la quitter qu'après son embarquement sur le brick *la Capricieuse*.

En mettant le pied sur le bâtiment, Madame s'informa si M. Guibourg la suivait; le préfet lui répondit que la chose était impossible. Alors, elle lui demanda une plume et de l'encre, et écrivit le billet suivant:

« J'ai réclamé mon ancien prisonnier, et l'on va écrire pour cela. Dieu nous aidera, et nous nous reverrons. Amitié à tous nos amis. Dieu les garde! courage, confiance en lui. *Sainte Anne* est notre patronne, à nous autres Bretons. »

Ce billet fut confié à M. Ferdinand Favre, qui le remit religieusement à son adresse.

A quatre heures, le bateau partit, glissant en silence au

milieu de la ville endormie ; à huit heures, on était à bord de *la Capricieuse*.

Madame resta deux jours en rade ; les vents étaient contraires. Enfin, le 11, à sept heures du matin, *la Capricieuse* déploya ses voiles, et, remorquée par le bateau à vapeur qui ne la quitta qu'à trois lieues en mer, elle s'éloigna majestueusement : quatre heures après, elle avait disparu derrière la pointe de Pornic.

Quant à Dermoncourt, il revint le 9, à huit heures du matin à Nantes, n'ayant, comme on le pense bien, trouvé personne au château de la Chaslière.

Pendant ce temps, M. de Bourmont était tranquillement à sa campagne, dans les environs de Coudé (Maine-et-Loire), où il s'était rendu le même jour du départ de la duchesse pour Blaye. Il avait quitté Nantes à six heures du soir, ne paraissant pas beaucoup redouter que la haute police eût l'incivilité de l'empêcher de visiter ses propriétés et de mettre ordre à ses affaires.

De là, il se dirigea, par Angers, sur Lyon, où il fut très bien accueilli dans une maison légitimiste, laquelle offrait une sécurité qui pouvait le déterminer à y prolonger son séjour. Les dames de la maison, très dévotes et très curieuses, étaient prévenues qu'il était un des chefs du parti légitimiste, mais elles ignoraient qu'il fût M. de Bourmont. Elles étaient très intriguées de savoir quel était ce personnage si réservé et si discret ; elles s'épuisaient en conjectures ; enfin, soit que le costume de M. de Bourmont leur en eût donné l'idée, soit que leur imagination eût fait tous les frais, elles finirent par se persuader que c'était un ecclésiastique ; et, pour lui faire, à son insu, une galanterie, elles s'empressèrent d'élever dans une des chambres de la maison un autel qu'elles parèrent de leur mieux, et de se procurer les vases et les ornements nécessaires. Le lendemain matin, elles vinrent lui annoncer, avec une satisfaction qu'elles croyaient lui faire partager, que tout était disposé pour qu'il pût dire sa messe dans la maison.

M. de Bourmont écouta cette proposition avec un grand sérieux, dont il s'est dédommagé depuis, et, ne voulant pas détruire chez ces dames une erreur qui favorisait l'incognito qu'il désirait garder, il leur donna pour excuse, qu'ayant l'habitude, en voyage, de prendre le matin une tablette de chocolat, il avait déjà pris sa tablette quotidienne, et ne pouvait, dans cet état, se présenter à l'autel. Les bonnes dames en furent persuadées, et leur vénération redoubla pour un homme qui se montrait si scrupuleux.

Cependant, M. de Bourmont réfléchissant que l'autel était préparé, qu'on trouverait fort étrange qu'il ne s'y présentât pas, qu'il se trouverait exposé à de nouvelles obsessions, fit appeler le maître de la maison, et lui annonça qu'il allait partir à l'instant même. Son hôte fut étourdi de cette brusque résolution ; M. de Bourmont le rassura en lui disant :

— Vos dames ont voulu me faire dire la messe ce matin ; si je reste, elles voudront peut-être me faire chanter vêpres après midi. Voilà pourquoi je pars.

En effet, il prit aussitôt la poste, non pour passer à l'étranger, mais pour venir à Paris, où il resta quelques jours. Il repartit ensuite pour Genève, et, pendant qu'il voyageait avec sécurité de Lyon à Paris et de Paris à Genève, la haute police le faisait, maladroitement ou adroitement, chercher dans la Vendée, et partout où il n'était pas.

Dans la brochure qu'il a publiée, Deutz se vante que c'est à sa recommandation près de M. Maurice Duval, que M. de Bourmont dut de ne pas être inquiété. Il avait vendu Madame, mais avait reservé M. de Bourmont !...

Quant à Deutz, sa punition fut terrible : Hugo lui infligea ces vers sanglants qui ont pour titre : *A l'homme qui a livré une femme !*

La malédiction du poète poursuivit le coupable.

Grâce à l'énorme somme qu'il avait reçue, et qu'il a toujours niée, disant qu'il n'avait trahi sa bienfaitrice que pour obéir au sentiment de patriotisme qui lui criait de délivrer son pays de la guerre civile ; — grâce, disons-nous, à l'énorme somme qu'il avait reçue, il trouva une femme... Une femme fut qui consentit à s'accoupler à cet homme !

Mais ce n'était pas le tout que d'avoir trouvé une femme, il fallait trouver un maire.

Deutz se présenta successivement dans les douze mairies de Paris ; or, comme il n'avait pas les six mois de résidence exigés par la loi, les douze mairies se fermèrent devant lui, heureuses d'avoir un prétexte pour lui défendre de mettre le pied sur leur seuil.

Alors, il franchit la barrière et se présenta chez M. de Frémicourt, maire de la Villette. Par quel subterfuge surprit-il la religion de ce magistrat ? quel faussaire fabriqua pour Deutz un certificat de résidence pendant plus de six mois dans la maison de M. Pierre Delacour, rue de Flandre, n° 41 ? quelle portion de son or infâme lui fallut-il céder pour avoir ce certificat ? C'est ce que nous ignorons.

Ce que nous savons, c'est qu'il fut marié à la Villette, par M. de Frémicourt.

Or, voici ce qui arriva.

Deux ans après, M. de Frémicourt se mit, concurremment avec M. Gisquet, sur les rangs de la députation dans l'arrondissement de Saint-Denis. M. Gisquet, candidat du gouvernement, pria M. de Frémicourt de lui laisser l'arrondissement de Saint-Denis, où son élection était sûre et de se porter candidat à Cambrai, où l'élection de M. de Frémicourt était non moins sûre que celle de M. Gisquet dans l'arrondissement de Saint-Denis. M. de Frémicourt céda à la prière du préfet de police, et se présenta à Cambrai, en concurrence avec M. Taillandier.

Il allait l'emporter sur son concurrent, lorsque celui-ci apprit que c'était M. de Frémicourt qui avait marié Deutz, M. Taillandier partit à l'instant même pour la Villette, releva l'acte civil qui constatait le fait du mariage de Deutz, se présenta chez M. Pierre Delacour, se fit donner par lui et par les locataires de la maison de la rue de Flandre, n° 41, un certificat constatant que jamais Deutz n'avait habité cette maison, et, fort de cet acte et de ce certificat, il renversa son concurrent, qui, quoiqu'il eût ignoré la fraude, fut hué sur cette seule accusation : « M. de Frémicourt est le maire qui a marié Deutz ! »

Il y avait encore, comme on voit, quelques sentiments généreux en France.

Maintenant, qu'est devenu Deutz ? est-il mort misérable, comme quelques-uns l'assurent ? a-t-il passé aux Etats-Unis, comme quelques autres le prétendent ? Nous ne saurions le dire. Toutes les biographies abandonnent Deutz après son crime, comme si, après ce crime commis, ce Judas fût devenu la chose de Dieu !

Dieu garde tout honnête homme, s'il est vivant, de le coudoyer ! s'il est mort, de passer sur sa tombe !

CCLVII

« LE ROI S'AMUSE ». — LA CRITIQUE ET LA CENSURE.

Tandis que la police de M. Thiers arrêtait madame la duchesse de Berry, à Nantes, la censure arrêtait, à Paris, le drame du *Roi s'amuse*.

La représentation avait eu lieu le 22 novembre. Je n'en rendrai pas compte : je n'y assistais pas ; un peu de froid s'était glissé dans mes relations avec Hugo ; des amis communs nous avaient à peu près brouillés.

Le lendemain de la représentation, la pièce fut brutalement interdite, et l'auteur dut appeler de cette décision devant le tribunal de commerce.

Dans toute autre circonstance, les journaux de l'oppostion eussent pris parti pour Victor Hugo ; ils eussent crié à l'oppression, à la tyrannie. Point ! la haine que l'on portait à l'école romantique était si grande, que ce fut à qui donnerait, non pas raison au gouvernement, mais tort à l'auteur.

Écoutez ce que disait la critique de l'œuvre d'un des poètes les plus éminents qui aient jamais existé. Nous allons la suivre dans ses citations ; nous allons apprécier sa bonne foi.

De qui est le feuilleton qui nous tombe sous la main ? Nous n'en savons rien : le feuilleton n'est pas signé ; seulement, c'est le type de ce qui se faisait alors, de ce qui s'est fait depuis, et de ce qui se fera probablement toujours en critique. Vilain type ! qu'on en juge :

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Roi s'amuse*, drame en cinq actes en vers, par M. Victor Hugo.

« Après *Hernani*, et surtout après *Marion Delorme*, la critique essaya de faire entendre à M. Victor Hugo deux *bonnes vérités* poliment exprimées, comme il convenait à l'égard d'un haut et véritable talent ; la première, *c'est que les essais de M. Victor Hugo révélaient une impuissance et une stérilité absolues dans la conception ;* la deuxième, c'est que M. Victor Hugo avait adopté un système vicieux, qui, au lieu de le conduire à l'original, le poussait au *trivial* et à *l'absurde...* »

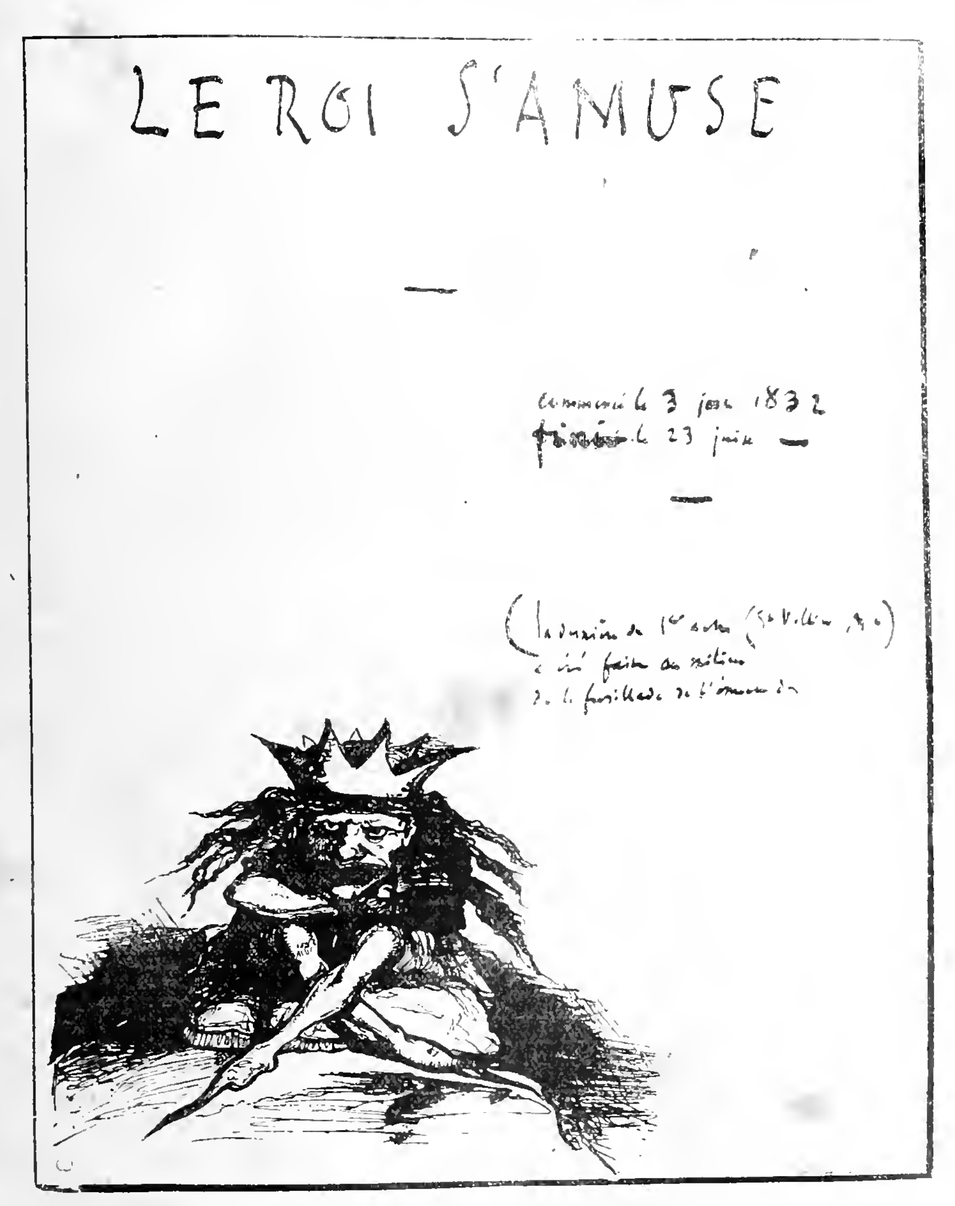
Le fait est qu'il est impossible d'être plus poli, n'est-ce pas ? La conséquence naturelle de ces conseils devait faire retourner M. Hugo à ses odes et à ses romans.

Par bonheur, M. Hugo s'est cru aussi fort que ceux qui lui disaient ces deux *bonnes vérités*, et il a continué malgré la

critique. Nous devons à ce fatal entêtement du poète *Lucrère Borgia*, *Marie Tudor*, *Ruy Blas*, *Angelo* et *les Burgraves*.

« M. Hugo n'a tenu aucun compte de ces vérités : il a voulu obstinément faire des drames, et, loin de modifier son système, il l'a outrepassé d'une manière monstrueuse. Dans ses drames précédents, il avait encore, en donnant dans le bizarre, conservé quelque principe du vrai et du

Ah ! monsieur le critique, il vous appartient bien de défendre les poètes que l'on traite mal ! avec cela que vous traitez bien M. Hugo, vous ! Il est vrai qu'à vos yeux, M. Hugo n'est pas un poète de la taille de Clément Marot. Retournez la lunette, monsieur le critique, et mesurez à sa taille l'auteur des *Odes et Ballades*, des *Orientales*, des *Feuilles d'automne*, de *Notre-Dame de Paris*, d'*Hernani* et de *Marion Delorme*, quitte à vous dresser sur la pointe du pied, et même à monter sur une chaise, si besoin est.



Première page du manuscrit du « Roi s'amuse » (dessin de Victor Hugo).

beau, quelque sentiment de la morale et des convenances. Dans *le Roi s'amuse*, il s'est affranchi de tout ; il a tout foulé aux pieds : histoire, raison, morale, dignité de l'art, délicatesse. Il y a progrès... »

Ceci toujours en vertu de la même politesse.
Suivons le critique :

« D'abord, le sujet du drame n'est pas historique, quoique des personnages historiques y figurent. Passons ; car, par le temps qui court, c'est une peccadille. Au moins, un auteur consciencieux, en donnant, dans un *fait faux*, — lisez dans une action fausse, — un rôle à des personnages historiques, s'appliquerait à ne pas les calomnier : l'école actuelle est plus hardie, et connaît peu ces scrupules. Vous allez voir comment M. Hugo vient de traiter sur la scène de la Comédie-Française le roi François Ier, la cour de ce prince, et le poète Clément Marot... »

« Au premier acte, nous sommes à la cour de François Ier : on entend les sons d'une musique lointaine : il y a un bal. Un bal, c'est chose neuve depuis quelques années ! Il y en a dans presque tous les drames... »

Où diable avez-vous vu un bal dans *Henri III*, monsieur le critique ?... un bal dans *Christine*, un bal dans *Richard Darlington*, un bal dans *la Tour de Nesle* ?... Où avez-vous vu un bal dans *Hernani*, un bal dans *Marion Delorme* ?..

Il y a, il est vrai, une espèce de musique dans *Hernani*, une espèce de bal dans *Antony* ; mais, enfin, vous voyez qu'il n'y a pas abus.

« Bientôt ce sera chose obligée, continue le critique. Donc, François Ier s'amuse ; il fait tout ce qu'il peut pour s'amuser. Les courtisans aussi causent, rient et cherchent à s'amuser. En voilà un grand nombre : M. de Cossé, M. de Si-

miane, M. de Montmorency, Clément Marot et une foule de gentilshommes, et, au milieu d'eux, le roi et Triboulet, le fou du roi, en manteau de drap d'or et la marotte à la main. Madame de Cossé laisse tomber son gant ; le roi le ramasse. Les gentilshommes rient et causent de la *femme à Cossé*. Le roi en est amoureux. Triboulet lui donne un conseil pour se défaire du mari : c'est de le faire pendre ; et le roi s'amuse, et les courtisans s'amusent. Du reste, il ne sera plus question de la *femme à Cossé*, et nous ne la reverrons pas. C'est vraiment dommage, car elle est jolie.

« L'action ne commence pas encore, mais les conversations continuent. Triboulet dit au roi beaucoup de mal des savants et des poètes, et nous entendons plus tard François Ier dire *qu'il ne fait pas un temps à mettre un poète dehors*. De leur côté, les courtisans parlent de la maîtresse de Triboulet. L'un d'eux répond :

Ma foi de gentilhomme,
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme !

Ici, le critique se trompe, et je m'en étonne, son erreur ne lui rapportant rien. Ce n'est pas un gentilhomme qui dit les vers cités par le critique, ce n'est pas à propos de la femme de Cossé ou à Cossé que les vers sont dits. L'homme qui les dit, c'est le roi. Les gens dont il se soucie comme les poissons d'une pomme, ce sont les savants.

TRIBOULET

Les femmes, sire, ah ! Dieu !... c'est le ciel, c'est la terre,
C'est tout ! mais vous avez les femmes, vous avez
Les femmes ! Laissez-moi tranquille, vous rêvez
De vouloir des savants.

LE ROI

Ma foi de gentilhomme,
Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme !

Revenons au critique.

« En ce moment se présente le comte de Saint-Vallier, qui vient de faire de sanglants reproches au roi, qui en lui faisant grâce de la vie *pour avoir* conspiré, — (il faudrait *parce qu'il a*, et non *pour avoir*, mais les critiques n'y regardent pas de si près) — a séduit sa fille Diane de Poitiers. Il est à remarquer que M. Victor Hugo aime singulièrement les vieillards, et il en place dans tous ses drames. Du moins, le langage qu'il met dans la bouche de Saint-Vallier est noble et beau. Aussi les vers ont été unanimement applaudis, mais la tirade est longue... »

C'était l'occasion, monsieur le critique, puisque vous avez cité des vers que vous trouviez ridicules, de citer au moins ceux que vous trouviez beaux. Il est vrai que cette citation détruirait l'harmonieuse raillerie de votre critique.

A votre défaut, nous les citerons, nous.

Ecoutez bien : c'est à l'homme qui écrit cette langue-là que l'on conseille, comme une bonne vérité, de ne plus écrire pour le théâtre, attendu qu'il est impuissant, stérile, trivial et absurde.

SAINT-VALLIER

Une insulte de plus ! — Vous, sire, écoutez-moi
Comme vous le devez, puisque vous êtes roi !
Vous m'avez fait, un jour, mener pieds nus en Grève,
Là, vous m'avez fait grâce ainsi que dans un rêve,
Et je vous ai béni, ne sachant, en effet,
Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.
Or, vous aviez caché ma honte dans la mienne.
Oui, sire, sans respect pour une race ancienne.
Pour le sang des Poitiers, noble depuis mille ans !
Tandis que, revenant de la Grève à pas lents,
Je priais dans mon cœur le Dieu de la victoire
Qu'il vous donnât mes jours de vie en jours de gloire,
Vous, François de Valois, le soir du même jour,
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé...
Quoi ! lorsque j'attendais l'arrêt qui me condamne,
Tu courais donc au Louvre, ô ma chaste Diane !
Et lui, ce roi sacré chevalier par Bayard,
Jeune homme auquel il faut des plaisirs de vieillard,
Pour quelques jours de plus, dont Dieu seul sait le compte,
Ton père sous ses pieds, te marchandait ta honte ;
Et cet affreux tréteau, chose horrible à penser !
Qu'un matin le bourreau vint en Grève dresser,
Avant la fin du jour, devait être, ô misère !
Ou le lit de la fille, ou l'échafaud du père !
O Dieu qui nous jugez, qu'avez-vous dit là-haut,
Quand vos regards ont vu, sur ce même échafaud,
Se vautrer, triste et louche, et sanglante et souillée,
La luxure royale en clémence habillée ?...
Sire ! en faisant cela, vous avez mal agi.
Que du sang d'un vieillard le pavé fût rougi,
C'était bien : ce vieillard, peut-être respectable,
Le méritait, étant de ceux du connétable ;
Mais que pour le vieillard vous ayez pris l'enfant ;
Que vous ayez broyé sous un pied triomphant
La pauvre femme en pleurs, à s'effrayer trop prompte,
C'est une chose impie et dont vous rendrez compte !
Vous avez dépassé votre droit d'un grand pas :
Le père était à vous, mais la fille, non pas :
Ah ! vous m'avez fait grâce ! ah ! vous nommez la chose
Une grâce ! et je suis un ingrat, je suppose !
Sire, au lieu d'abuser ma fille, bien plutôt
Que n'êtes-vous venu vous-même en mon cachot ?
Je vous ai crié : « Faites-moi mourir... Grâce !
Oh ! grâce pour ma fille, et grâce pour ma race !
Oh ! faites-moi mourir ! la tombe et non l'affront !
Pas de tête plutôt qu'une souillure au front.
Oh ! monseigneur le roi, puisque ainsi l'on vous nomme,
Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentilhomme
Soit moins décapité, répondez, monseigneur,
Quand, au lieu de la tête, il lui manque l'honneur ? »
J'aurais dit cela, sire, et, le soir, dans l'église,
Dans mon cercueil sanglant, baisant ma barbe grise,
Ma Diane au cœur pur, ma fille au front sacré,
Honorée, eût prié pour son père honoré !...
Sire, je ne viens point redemander ma fille :
Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille.
Qu'elle vous aime ou non d'un amour insensé,
Je n'ai rien à reprendre où la honte a passé.
Gardez-la ! — Seulement, je me suis mis en tête
De venir vous troubler ainsi dans chaque fête ;
Et jusqu'à ce qu'un père, un frère ou quelque époux —
La chose arrivera — nous ait vengé de vous,
Pâle, à tous vos banquets je reviendrai vous dire :
« Vous avez mal agi, vous avez mal fait, sire ! »
Et vous m'écouterez, et votre front terni
Ne se relèvera que quand j'aurai fini.
Vous voudrez, pour forcer ma vengeance à se taire,
Me rendre au bourreau ; non ! vous ne l'oserez faire,
De peur que ce ne soit mon spectre qui, demain,
(Montrant sa tête.)
Ne vienne vous parler, cette tête à la main !

On conçoit que le critique ne cite pas les vers que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs ; près de pareils vers, que deviendrait sa prose ?

A cette splendide sortie de Saint-Vallier, le roi s'emporte et s'écrie :

On s'oublie à ce point d'audace et de délire !...
(A M. de Pienne.)
Duc, arrêtez monsieur !

TRIBOULET

Le bonhomme est fou, sire.

SAINT-VALLIER, *levant les bras.*

Soyez maudits tous deux !
(Au roi.)
Sire, ce n'est pas bien.
Sur le lion mourant vous lâchez votre chien !
(A Triboulet.)
Qui que tu sois, valet à la langue de vipère,
Qui fais risée ainsi de la douleur d'un père,
Sois maudit !
(Au roi.)
J'avais droit d'être par vous traité
Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever des regards insolents.
Vous de fleurs de lis d'or, et moi de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilège ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez ; — c'est Dieu qui venge l'autre !

Le critique continue :

« Le comte de Saint-Vallier termine sa harangue, et sort en maudissant le roi et Triboulet. Le roi en rit, Triboulet en paraît foudroyé. Ce luxe de *conversations peu édifiantes le bal et le personnage du comte de Saint-Vallier* ne se lient en aucune façon à l'action, *et tout le premier acte est*

employé à nous apprendre que Triboulet a une maîtresse, et que les gentilshommes de la cour veulent l'enlever... »

Dites, monsieur le critique, que vous, *vous personnellement, vous n'avez pas vu en quoi le bal et M. de Saint-Vallier tiennent à l'action*, mais ne dites point qu'ils n'y tiennent en aucune façon.

Vous êtes aveugle, vous êtes sourd, monsieur le critique, mais, par bonheur, nous ne nous boucherons pas les oreilles, et nous ne nous crèverons pas les yeux, pour la seule satisfaction de vous ressembler.

Tenez, vous allez voir en quoi M. de Saint-Vallier ne tient pas à l'action. L'auteur va prendre la peine de nous le dire lui-même :

« Il paraît que nos faiseurs de censures se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse*. Cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes ; la brigade Léotaud (1) y était et la trouva obscène ; le bureau des mœurs s'est voilé la face ; M. Vidocq a rougi ; enfin, le mot d'ordre que la censure a donné à la police, et que l'on balbutie depuis quelques jours autour de nous, le voici tout net :

« C'EST QUE LA PIÈCE EST IMMORALE.

« Holà ! mes maîtres, silence sur ce point.

« Expliquons-nous pourtant, non pas avec la police, à laquelle, moi, honnête homme, je défends de parler de ces matières, mais avec le petit nombre de personnes respectables et consciencieuses qui, par des ouï-dire ou après avoir entrevu la représentation, se sont laissé entraîner à partager cette opinion, pour laquelle peut-être le nom seul du poète inculpé aurait dû être une suffisante réfutation. Le drame est imprimé aujourd'hui, et, si vous n'étiez pas à la représentation, lisez ; si vous y étiez, lisez encore.

Souvenez-vous que cette représentation a été moins une représentation qu'une bataille, une espèce de bataille de Montlhéry, — que l'on nous passe cette comparaison un peu ambitieuse, — où les Parisiens et les Bourguignons ont prétendu, chacun de leur côté, avoir *emporté la victoire*, comme dit Mathieu.

« La pièce est immorale.

« Croyez-vous ? est-ce par le fond ?

« Voici le fond :

« Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon de cour, triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi parce qu'il est le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, et les hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos ; son seul passe-temps est d'entre-heurter sans relâche les seigneurs contre le roi, brisant le plus faible au plus fort. Il déprave le roi, il le corrompt il l'abrutit, il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice. Il le lâche à travers toutes les familles de gentilshommes, lui montrant sans cesse la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer.

« Le roi dans les mains de Triboulet, n'est qu'un pantin tout-puissant qui brise les existences au milieu desquelles le bouffon le fait jouer : un jour, au milieu d'une fête, au moment même où Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M. de Cossé, M. de Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi, et lui reproche hautement le déshonneur de Diane de Poitiers. Ce père, auquel le roi a pris sa fille, Triboulet le raille et l'insulte. Le père lève le bras et maudit Triboulet.

« *De ceci découle toute la pièce*. Le sujet véritable du drame, C'EST LA MALÉDICTION DE M. DE SAINT-VALLIER. »

Que disiez-vous donc, monsieur le critique ? « *Ce luxe de conversations peu édifiantes, le bal et le personnage de Saint-Vallier* NE SE LIENT EN AUCUNE FAÇON A L'ACTION. » Vous ne m'avez pas l'air d'être d'accord avec l'auteur.

Au reste, voyons ce que dit encore l'auteur ; nous verrons après ce que vous dites. Nous vous promettons de ne pas comparer sa prose avec la vôtre.

Écoutez, c'est Victor Hugo qui parle. — Vous êtes au second acte :

« Cette malédiction sur qui est-elle tombée ?

« Sur Triboulet, fou du roi ? Non, sur Triboulet, qui est homme, qui est père, qui a un cœur, qui a une fille.

« Triboulet a une fille : tout est là. Triboulet n'a que sa fille au monde. Il la cache à tous les yeux, dans un quartier désert dans une maison solitaire. Plus il fait circuler dans la ville la contagion du vice et de la débauche, plus il tient sa fille isolée et murée. Il élève son enfant dans l'innocence, dans la foi et dans la pudeur. Sa plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal ; car il sait, lui, méchant, tout ce que l'on y souffre. Eh bien, la malédiction du vieillard atteindra Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde, dans sa fille. Ce même roi, que Triboulet pousse au rapt, ravira la fille de Triboulet. Le bouffon sera frappé par la Providence, exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier, et, une fois sa fille séduite et perdue, il tendra un piège au roi pour la venger : c'est sa fille qui y tombera. Ainsi, Triboulet a deux élèves : le roi et sa fille ; le roi, qu'il dresse au vice ; sa fille, qu'il fait croître pour la vertu. L'un perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi madame de Cossé, c'est sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille, c'est sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin ; la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche.

« Sans doute, ce n'est pas à nous de décider si c'est là une idée dramatique ; mais, à coup sûr, c'est une idée morale. »

Eh bien, lecteur, de quel avis êtes-vous ?

— Pardieu ! de l'avis de Victor Hugo. — Mais pourquoi donc la critique voit-elle et entend-elle si mal ? Elle est donc aveugle ? elle est donc sourde ?

Oh ! cher lecteur, ce serait trop heureux pour elle et pour nous ! Non, vous connaissez le proverbe : Il n'y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, il n'y pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Et ce que l'auteur a dit de la malédiction de Saint-Vallier est si vrai, que le second acte s'ouvre par ces mots de Triboulet :

Ce vieillard m'a maudit !

Mais comme nous l'avons dit, le critique ne voit pas cela. Il continue son analyse :

« Au deuxième acte, Triboulet rôde la nuit auprès d'une maison modeste, voisine de l'hôtel de Cossé. Un homme à la mine hideuse vient lui faire des offres de services. Son métier est de tuer ; il ne prend pas cher, et travaille chez lui et en ville. Triboulet lui répond qu'il n'a pas besoin de lui pour l'instant. Saltabadil — c'est le nom du bandit — s'éloigne, et Triboulet entre dans la maison. Alors, il prononce un long monologue dans lequel il exprime tout ce que lui fait souffrir son métier de fou du roi. — Ici, M. Hugo a trouvé encore une tirade éloquente et étincelante de beaux vers... »

Pourquoi ne pas les citer, monsieur le critique ? Ah ! oui, les beaux vers, cela écorche la bouche.

« Triboulet entre chez sa fille et lui exprime, poursuit le critique, toute son affection paternelle. Ici encore, ajoute-t-il, quelques beaux vers... »

Et il passe.

Mais est-ce donc si commun, les beaux vers, que vous les dédaigniez ainsi ? En faites-vous ? votre femme en fait-elle ? vos amis en font-ils ? M. Planche en fait-il ? M. Janin en fait-il ? M. Lirieux en fait-il, dans le genre de ceux-ci ?

BLANCHE

... Mon père, au moins, parlez-moi de ma mère !

TRIBOULET

Oh ! ne réveille pas une pensée amère :
Ne me rappelle pas qu'autrefois j'ai trouvé
— Et, si tu n'étais là, je dirais : « J'ai rêvé ! » —
Une femme, contraire à la plupart des femmes,
Qui, dans ce monde, où rien n'appareille les âmes,
Me voyant seul, infirme, et pauvre, et détesté,
M'aima pour ma misère et ma difformité !
Elle est morte, emportant dans la tombe avec elle
L'angélique secret de son amour fidèle
De son amour passé sur moi comme un éclair ;
Rayon du paradis tombé dans mon enfer !
Que la terre, toujours à me recevoir prête,
Soit légère à ce sein où reposa ma tête !
. . . .

BLANCHE

Mon père...

TRIBOULET, *à sa fille*

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde ?
Oh ! je t'aime pour tout ce que je hais au monde !
— Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela.
Dis, aimes-tu ton père ? Et puisque nous voilà
Ensemble, et que ta main entre mes mains repose,
Qu'est-ce donc qui nous force à parler d'autre chose ?

(1) L'agent Léotaud est celui qui arrêta M. de Chateaubriand en 1832.

Ma fille, ô seul bonheur que le ciel m'ait permis !
D'autres ont des parents, des frères, des amis,
Une femme, un mari, des vassaux, un cortège
D'aïeux et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je ?
Moi, je n'ai que toi seule ! Un autre est riche ; — eh bien,
Toi seule es mon trésor, et toi seule es mon bien !
Un autre croit en Dieu ; je ne crois qu'en ton âme !
D'autres ont la jeunesse et l'amour d'une femme ;
Ils ont l'orgueil, l'éclat, la grâce et la santé ;
Ils sont beaux ; moi, vois-tu, je n'ai que ta beauté !
Chère enfant ! — ma cité, mon pays, ma famille,
Mon épouse, ma mère, et ma sœur, et ma fille,
Mon bonheur, ma richesse, et mon culte, et ma loi,
Mon univers c'est toi, toujours toi, rien que toi !
De tout autre côté, ma pauvre âme est froissée.
— Oh ! si je te perdais !... Non, c'est une pensée
Que je ne pourrais pas supporter un moment !
Souris-moi donc un peu. — Ton sourire est charmant !
Oui, c'est toute ta mère ! — Elle était aussi belle.
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l'essuyer, car il faut au cœur pur
Un front tout innocent et des yeux tout azur.
Tu rayonnes pour moi d'une angélique flamme,
A travers ton beau corps, mon âme voit ton âme,
Même les yeux fermés, c'est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi ! Je me voudrais parfois
Aveugle et l'œil voilé d'obscurité profonde,
Afin de n'avoir pas d'autre soleil au monde !

Eh bien, monsieur le critique, voulez-vous que je vous dise une chose, moi ? C'est que, si une fée, comme dans ces jolis contes d'enfant que vous n'avez pas lus, — car vous n'avez jamais dû être un enfant, vous, — c'est que, si une fée, sa baguette d'or à la main, venait me dire : « Que désires-tu ? que souhaites-tu ? que veux-tu ? Demande, je tiens à ta disposition la jeunesse, la fortune, l'ambition ; tu peux d'un mot avoir vingt-cinq ans, d'un mot être millionnaire, d'un mot être prince ! » je lui dirais : « Oh ! belle et bonne fée, je veux faire des vers comme ceux-là. »

Suivons le critique à travers le troisième acte.

Il raconte comment Blanche est amenée au Louvre ; comment le roi reconnaît, dans celle qu'il prend pour la maîtresse de Triboulet, la Blanche dont il est amoureux, et comment Blanche reconnaît dans le roi Gaucher Mahiet qu'elle aime ; comment Blanche, ne sachant où fuir, en voyant une porte ouverte, fuit par cette porte, et se trouve dans la chambre du roi ; comment, alors, le roi entre derrière elle et referme la porte ; après quoi, les seigneurs font invasion, en riant, suivis de Triboulet au désespoir.

Laissons parler le critique :

« Triboulet se présente et les regarde tous. On vient demander le roi de la part de la reine. « Il n'est pas levé. — Mais il était là tout à l'heure. — Il est à la chasse. — Ses piqueurs ne sont point partis. »

— On vous dit, comprenez-vous ceci ?
Que le roi ne veut voir personne.

TRIBOULET

Elle est ici !

« Et Triboulet veut pénétrer dans la chambre du roi ; les courtisans le repoussent ; il les supplie, ils en rient ; et Triboulet vomit contre eux l'injure, l'imprécation. Vous n'êtes pas nobles, leur dit-il,

Au milieu des huées,
Vos mères aux laquais se sont prostituées !

« *Et les gentilshommes supportent cela !* »

Oui, ils le supportent, monsieur le critique, et je vais vous dire pourquoi ils le supportent.

C'est que tous ces seigneurs qui ont mis la main au rapt, et qui sont en train de mettre la main au viol, croient avoir enlevé la maîtresse de Triboulet, et qu'ils apprennent tout à coup qu'ils ont enlevé sa fille.

Vous ne direz pas que la chose vous a échappé : elle est dite en beaux vers, et la voix de Ligier n'est point de celles qu'on a le prétexte de ne pas entendre.

M. DE PIENNE, *riant*,

Triboulet a perdu sa maîtresse ! — Gentille
Ou laide, qu'il la cherche ailleurs.

TRIBOULET

Je veux ma fille...

TOUS

Sa fille !

TRIBOULET, *croisant les bras*.

C'est ma fille ! — Oui, riez maintenant !
Ah ! vous restez muets ! Vous trouvez surprenant
Que ce bouffon soit père, et qu'il ait une fille ?
Les loups et les seigneurs n'ont-ils pas leur famille ?
Ne puis-je avoir aussi la mienne ? Allons, assez !
Que si vous plaisantiez, c'est charmant ; finissez !
. . . .
Elle est là !

(*Les courtisans se placent devant la porte du roi.*)

MAROT.

Sa folie en furie est tournée.

TRIBOULET, *reculant avec désespoir*.

Courtisans ! courtisans ! démons ! race damnée !
C'est donc vrai qu'ils m'ont pris ma fille, ces bandits !
Une femme, à leurs yeux, ce n'est rien, je vous dis !
Quand le roi, par bonheur, est un roi de débauches,
Les femmes des seigneurs, lorsqu'ils ne sont pas gauches,
Les servent fort. — L'honneur d'une vierge, pour eux,
C'est un luxe inutile, un trésor onéreux.
Une femme est un champ qui rapporte, une ferme
Dont le royal loyer se paye à chaque terme.
. . . .
N'est-ce pas que c'est vrai, messeigneurs ? — En effet,
Vous lui vendriez tous, si ce n'est déjà fait,
Pour un nom, pour un titre, ou toute autre chimère,

(*A M. de Brion.*)

Toi, ta femme, Brion !

(*A M. de Gordes.*)

Toi, ta sœur !

(*Au jeune page de Pardaillan.*)

Toi, ta mère ?

Et le critique s'étonne que tous ces seigneurs se taisent. Cela ne nous étonne pas, surtout s'ils ont des enfants.

Est-ce que ce désespoir d'un père qui perd sa fille n'est pas assez effrayant, assez solennel, assez menaçant pour qu'on fasse un instant silence devant lui ?

L'auteur de l'ouvrage, qui est père, qui a écrit ce magnifique vers :

Et les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père,

l'a cru, lui. Il s'est trompé ? — Tant mieux pour lui. C'est vous qui avez raison ? — Tant pis pour vous !

— Mais, si cela est ainsi, dites-vous, il eût dû nous prévenir de voir une beauté là où nous voyons un défaut.

Oh ! il vous a prévenu, et à haute voix. Ecoutez plutôt :

UN PAGE *se verse un verre de vin au buffet, et se met à boire en fredonnant :*

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
« Vrai-Dieu ! quel capitaine... »

TRIBOULET, *se retournant*.

Je ne sais à quoi tient, vicomte d'Aubusson,
Que je te brise aux dents ton verre et ta chanson !

Vous le voyez, parmi tous ces courtisans, un seul raille. Lequel ? Un enfant, un enfant de quinze ans, qui ne peut pas savoir ce que c'est que la paternité.

— Oh ! me direz-vous, oui, c'est vrai, cela y est ; mais c'était trop fin, nous ne l'avons pas vu.

Cela, messieurs, ce n'est point de ces choses qui se voient, mais qui se sentent. On a des yeux au cœur.

— Et puis, ajoutez-vous, nous n'avons pas d'enfants.

C'est vrai, eunuques et critiques meurent d'habitude sans postérité.

Nous en étions à ces mots, monsieur le critique.

« Et les gentilshommes supportent cela, *et, quand Triboulet le leur commande, ils sortent.*

« TRIBOULET RESTE SEUL, et bientôt sa fille accourt, échevelée, hors d'elle, et se jette dans ses bras. »

Ah ! vous voyez plus clair que vous ne dites, monsieur le critique, car voilà que vous mentez !

Non, ce n'est point ainsi que cela se passe.

TRIBOULET

Ah ! Dieu ! vous ne savez que rire ou que vous taire !
C'est donc un grand plaisir de voir un pauvre père
Se meurtrir la poitrine, et s'arracher du front
Des cheveux que deux nuits pareilles blanchiront !

(La porte de la chambre du roi s'ouvre ; Blanche en sort éperdue, égarée, en désordre : elle vient tomber dans les bras de son père avec un cri terrible.)

BLANCHE

Mon père, ah !...

TRIBOULET, *la serrant dans ses bras.*

Mon enfant ! ah ! c'est elle ! ah ! ma fille !
Ah ! messieurs !
(Suffoqué de sanglots, et riant au travers.)
Voyez-vous, c'est toute ma famille,
Mon ange ! — Elle de moins, quel deuil dans ma maison !
— Messeigneurs, n'est-ce pas que j'avais bien raison ?...
(A Blanche.)
Mais pourquoi pleurer, toi ?

BLANCHE

Malheureux que nous sommes !
La honte...

TRIBOULET

Que dis-tu ?

BLANCHE

Pas devant tous ces hommes !
Rougir devant vous seul !

TRIBOULET, *se tournant vers la porte du roi*

Oh ! l'infâme ! — Elle aussi !

BLANCHE

Seule, seule avec vous !

TRIBOULET, *aux seigneurs.*

Allez-vous-en d'ici !
Et, si le roi François par malheur se hasarde
A passer près d'ici...
(A M. de Vermundois.)
Vous êtes de sa garde,
Dites-lui de ne pas entrer, — que je suis là !
(Les seigneurs sortent.)

Vous voyez bien, monsieur le critique, que Triboulet n'est pas seul quand sa fille vient se jeter dans ses bras, *et que, si les seigneurs sortent*, ce n'est point parce que le bouffon du roi leur a ordonné de sortir, mais parce qu'ils ne savent comment demeurer devant le père de Blanche.

Au lieu d'être fausse, comme vous le prétendez, la scène est, au contraire, si profondément creusée, que vous n'avez pas osé la suivre dans cette blessure du cœur que vous avez prise pour un abîme.

Oh ! monsieur le critique, c'est que, pour faire le métier que vous faites, il faut être de la taille au moins de celui que vous critiquez.. Voyez-vous un Lilliputien faisant l'analyse de Gulliver !

« En ce moment, continuez-vous, monsieur le critique, en ce moment, le comte de Saint-Vallier, qu'on va mener à la Bastille, recommence ses imprécations contre François Ier, et dit :

Puisque, par votre roi d'outrages abreuvé,
Ma malédiction n'a pas encor trouvé,
Ici-bas ni là-haut, de voix qui me réponde,
Pas une foudre au ciel, pas un bras d'homme au monde,
Je n'espère plus rien. — Ce roi prospérera.

TRIBOULET, *relevant la tête*

Comte ! vous vous trompez ! — Quelqu'un vous vengera ! »

Vous voyez bien que, vous aussi, vous vous trompiez, monsieur le critique, et que M. de Saint-Vallier sert à quelque chose.

« Ce troisième acte est d'une immoralité révoltante ! poursuit le critique. Le même dégoût nous attend au quatrième acte. Nous apercevons la maison du brigand Saltabadil ; c'était une espèce de cabaret. Le roi y vient au milieu de la nuit ; il s'attable, et demande à boire : on lui *en* apporte.»

Laissons l'auteur répondre à cette accusation formulée en si beau langage.

« Si l'ouvrage est moral par l'invention, est-ce qu'il serait immoral par l'exécution ? La question, ainsi posée, nous paraît se détruire d'elle-même. Mais voyons. — Probablement, rien d'immoral au premier ni au second acte.

« Est-ce la situation du troisième acte qui vous choque ? Lisez ce troisième acte, et dites-nous si l'impression qui en résulte, en toute probabilité, n'est pas profondément chaste, vertueuse, honnête ?

« Est-ce le quatrième acte ? Mais depuis quand n'est-il plus permis à un roi de courtiser sur la scène une servante d'auberge ? Cela n'est nouveau ni dans l'histoire, ni au théâtre : *l'histoire nous permettait de vous montrer François Ier ivre dans les bouges de la rue du Pélican.* Mener un roi dans un mauvais lieu, cela ne serait pas même nouveau non plus : le théâtre grec — qui est le théâtre classique — l'a fait ; Shakspeare, qui est le théâtre romantique, l'a fait Eh bien, l'auteur de ce drame ne l'a pas fait. Il sait tout ce que l'on a écrit de la maison de Saltabadil ; mais pourquoi lui faire dire ce qu'il n'a pas dit ? pourquoi lui faire franchir de force une limite qui est tout en pareil cas, et qu'il n'a pas franchie ? Cette bohémienne Maguelonne, tant calomniée, n'est assurément pas plus effrontée que toutes les Lisettes et toutes les Martons du vieux théâtre. La cabane de Saltabadil est une hôtellerie, une taverne, le cabaret de la *Pomme de pin*, une auberge suspecte, un coupe-gorge, soit ! mais non un lupanar : c'est un lieu sinistre, terrible, horrible, effroyable, si vous voulez : ce n'est pas un lieu obscène.

Restent les détails du style. Lisez ! l'auteur accepte pour juges de la sévérité austère de son style les personnes mêmes qui s'effarouchent de la nourrice de Juliette et du père d'Ophélia, de Beaumarchais et de Regnard, de l'*Ecole des femmes* et d'*Amphitryon*, de Dandin et de Sganarelle, et de la grande scène du *Tartufe*, du *Tartufe* accusé aussi d'immoralité dans son temps. Seulement, là où il fallait être franc, il a cru devoir l'être à ses risques et périls : mais toujours avec gravité et mesure ; il veut l'art chaste, mais non pas l'art prude. »

Revenons au critique.

« C'est à minuit que Saltabadil doit livrer le cadavre. Le roi, à moitié ivre, est chez Saltabadil, sans défense et couché, et il est onze heures trois quarts. Maguelonne supplie son frère d'épargner un si joli garçon. Le brigand refuse, car il est un honnête brigand, et fait son métier en conscience ; seulement, il désire que quelqu'un se présente pour le tuer et le livrer au lieu de l'autre. Blanche est revenue et a tout entendu ; elle a été violée par le roi ; elle ne l'aime pas, il courtise les femmes les plus infâmes. Blanche va mourir pour lui ! *C'est là un dévouement de jeune fille qui n'a pu être conçu que par M. Victor Hugo...* »

Pourquoi cela ? voulez-vous dire que Victor Hugo soit le seul qui ait le cœur assez grand pour comprendre ce dévouement ? Alors, il me semble que le blâme tourne singulièrement à la louange.

« Blanche frappe à la porte, entre .. et la toile tombe.

« Pourquoi M. Hugo ne nous a-t-il pas montré l'assassinat ? Une horreur de plus, qu'est-ce que cela ?

« Au cinquième acte, Triboulet vient devant le cabaret. La nuit est orageuse ; minuit sonne. Alors, le brigand ouvre sa porte, et traîne par terre un sac qui contient un cadavre. Il reçoit le reste des vingt écus, et ferme sa porte. Triboulet met le pied sur le cadavre en disant :

Ceci, c'est un bouffon ! et ceci, c'est un roi !

Puis il s'acharne sur le cadavre : il fait encore des imprécations, et se pavane, et parle de gloire, et de révolution, et de couronne, et revient au cadavre en lui adressant ce vers assez extraordinaire.

M'entends-tu ? m'entends-tu ? m'entends-tu ? m'entends-tu ?... »

En effet, le vers serait assez extraordinaire s'il y était, mais, par malheur, ce vers n'y est pas.

Voici le vers qui y est, ou plutôt les vers qui y sont :

Je te hais, *m'entends-tu?* c'est moi, roi gentilhomme ;
Moi, ce fou, ce bouffon ; moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : « Chien ! »
C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien,
Dans le cœur le plus mort, il n'est plus rien qui dorme ;
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,
L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau !

Il y a loin de là, vous en conviendrez, à ce vers inventé par le critique.

M'entends-tu ? m'entends-tu ? m'entends-tu ? m'entends-tu ?

« Enfin, continue notre Aristarque, après un monologue interminable (interminable, oui, si vous avez entendu tous les vers à la façon dont vous avez entendu celui que vous citez, mais qui vous semblerait court, monsieur le critique, si vous étiez poète !) après un monologue interminable, Triboulet tire le cadavre à lui et va le jeter à la Seine, lorsque sort du cabaret un chevalier qui s'éloigne le long du quai. Triboulet a reconnu le roi ; alors il déchire le sac, et, à la lueur d'un éclair, il reconnaît sa fille ! Il appelle au secours ; on vient avec des flambeaux. Blanche respire encore. On va chercher un médecin ; à peine est-il arrivé, qu'elle meurt, et, au même instant, Triboulet tombe mort.

« Telle est cette pièce monstrueuse, où l'histoire est méprisée, les mœurs du temps méconnues ; des caractères tels que ceux de François Ier et de Clément Marot avilis, calomniés ; où étincellent *à peine* quelques beaux vers pour racheter le vide de la conception, l'absence d'une conduite habile, le manque absolu d'intérêt ; où, enfin, se mêlent, comme dans un chaos, l'horrible, l'ignoble, l'immoral. »

Eh bien, monsieur le critique, êtes-vous content ? Vous êtes-vous bien vengé de l'homme de génie ? avez-vous bien foulé aux pieds son drame, comme Triboulet le cadavre de celui qu'il croit son ennemi ?

Non ! et vous recommencez votre monologue. Ah ! celui-là, vous le trouvez court, n'est-ce pas ? C'est celui de la haine.

Continuez donc ! ce n'est pas une haine sans cause, que la haine du petit contre le grand, et parfois, comme Triboulet nous l'a fait voir à l'endroit du roi, et comme vous allez nous le faire voir à l'endroit du drame, parfois elle tue.

« La première représentation, ajoute le critique, a offert le scandale d'*admirateurs forcenés* et tumultueux, qui, à chaque coup de sifflet qui se faisait entendre, s'écriaient : « A bas les stupides ! à la porte les brutes ! » C'était une cohorte nombreuse d'amis introduite dans la salle avant l'heure accoutumée, une cohorte bien disciplinée, et applaudissant à outrance tout ce qui donnait au public un véritable dégoût. Cependant, malgré cette claque extraordinaire, les sifflets ont été assez forts pour que le nom de M. Victor Hugo n'ait été jeté que dans le tumulte.

« Malgré cette chute éclatante, on annonce pour jeudi une seconde représentation.

« *Hernani*, comparé à ce drame, est un véritable chef-d'œuvre (ah ! monsieur le critique, si nous avions le temps, comme nous lirions ce que vous avez dit d'*Hernani* !) et l'on peut appliquer à M. Victor Hugo l'épigramme de Boileau contre Corneille.

Après l'*Agésilas*,
Hélas !
Mais, après l'*Attila*,
Holà ! »

Croyez-vous, monsieur le critique, que ces quatre vers de Boileau contre l'auteur du *Cid*, de *Cinna* et de *Polyeucte* ne soient pas une des pauvretés que Boileau ait faites ? Mais, au moins, Boileau se bornait à dénoncer les pièces du vieux Corneille comme faibles : il ne les dénonçait pas à la police comme immorales.

Aussi avec quelle satisfaction le critique ne termine-t-il pas son article par ces mots :

« Nous apprenons ce soir que M. le ministre des travaux publics a donné l'ordre de cesser la représentation de cette pièce. »

Maintenant suivons le drame de notre ami Victor Hugo devant le tribunal de commerce, comme nous l'avons suivi sur la scène du théâtre de Richelieu ; seulement, laissons parler l'auteur lui-même. — La prose de M. Victor Hugo vaut bien la mienne ; par conséquent, mes lecteurs ne se plaindront pas.

« L'apparition de ce drame au théâtre a donné lieu à un acte ministériel inouï.

« Le lendemain de la première représentation, l'auteur reçut de M. Jouslin de la Salle, directeur de la scène au Théâtre-Français, le billet suivant, dont il conserve précieusement l'original :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant *l'ordre*
« de suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est
« M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du
« ministre.
« Ce 23 novembre. »

« Le premier mouvement de l'auteur fut de douter. L'acte était arbitraire au point d'être incroyable.

« En effet, ce qu'on a appelé la *Charte-Vérité* dit : « Les « Français ont le droit de *publier*... » Remarquez que le texte ne dit pas seulement le *droit d'imprimer*, mais largement et grandement le *droit de publier*. Or, le théâtre n'est qu'un moyen de publication comme la presse, comme la gravure, comme la lithographie. La liberté du théâtre est donc implicitement écrite dans la Charte, avec toutes les autres libertés de la pensée. La loi fondamentale ajoute : « La censure ne pourra jamais être rétablie. » Or, le texte ne dit pas *la censure des journaux*, *la censure des livres* : il dit *la censure*, la censure en général, toute censure, celle du théâtre comme celle des écrits. Le théâtre ne saurait donc désormais être légalement censuré.

« Ailleurs, la Charte dit : « La confiscation est abolie. » Or, la suppression d'une pièce de théâtre après la représentation n'est pas seulement un acte monstrueux de censure et d'arbitraire, c'est une véritable confiscation, c'est une propriété violemment dérobée au théâtre et à l'auteur.

« Enfin, pour que tout soit net et clair, pour que les quatre ou cinq grands principes spéciaux que la révolution française a coulés en bronze restent intacts sur leurs piédestaux de granit, pour qu'on ne puisse attaquer sournoisement le droit commun des Français avec quarante mille vieilles armes ébréchées que la rouille et la désuétude dévorent dans l'arsenal de nos lois, la Charte, dans un dernier article, abolit expressément tout ce qui, dans les lois antérieures, serait contraire à son texte et à son esprit.

« Ceci est formel. La suppression ministérielle d'une pièce de théâtre attente à la liberté par la censure, à la propriété par la confiscation. Tout notre droit public se révolte contre une pareille voie de fait.

« L'auteur, ne pouvant croire à tant d'insolence et de folie, courut au théâtre. Là, le fait lui fut confirmé de toutes parts. Le ministre avait, en effet, de son droit divin de ministre, intimé *l'ordre* en question. Le ministre n'avait pas de raison à donner. Le ministre lui avait pris sa pièce, lui avait pris son droit, lui avait pris sa chose. Il ne restait plus qu'à le mettre, lui, poète, à la Bastille.

« Nous le répétons, dans le temps où nous vivons, lorsqu'un pareil acte vient vous barrer le passage, et vous prendre brusquement au collet, la première impression est un profond étonnement. Mille questions se pressent dans votre esprit. — Où est la loi ? où est le droit ? Est-ce que cela peut se passer ainsi ? est-ce qu'il y a eu, en effet, quelque chose qu'on a appelé la révolution de juillet ? Il est évident que nous ne sommes plus à Paris ! Dans quel pachalik vivons-nous ?

« La Comédie-Française, stupéfaite et consternée, voulut essayer encore quelques démarches près du ministre pour obtenir la révocation de cette étrange décision ; mais elle perdit sa peine. Le divan... je me trompe, le conseil des ministres s'était assemblé dans la journée.

« Le 23, ce n'était qu'un ordre du ministre ; le 24 ce fut un ordre du ministère.

« Le 23, la pièce n'était que *suspendue* ; le 24, elle fut définitivement défendue. Il fut même enjoint au théâtre de rayer de son affiche ces quatre mots redoutables : *le Roi s'amuse*. Il lui fut enjoint, en outre, à ce malheureux Théâtre-Français, de ne pas se plaindre et de ne souffler mot. Peut-être serait-il beau, loyal et noble de résister à un despotisme si asiatique ; mais les théâtre n'osent pas. La crainte du retrait de leur privilège les fait serfs et sujets, taillables et corvéables à merci, eunuques et muets.

« L'auteur demeura et dut rester étranger à ces démarches du théâtre. Il ne dépend, lui, poète, d'aucun ministre. Ces prières et ces sollicitations, que son intérêt mesquinement consulté lui conseillait peut-être, son devoir de libre écrivain les lui défendait. Demander grâce au pouvoir, c'est le reconnaître. La liberté et la propriété ne sont pas choses d'antichambre. Un droit ne se traite pas comme une faveur. Pour une faveur, réclamez devant le ministre ; pour un droit, réclamez devant le pays.

« C'est donc au pays qu'il s'adresse. Il a deux voies pour obtenir justice : l'opinion publique et les tribunaux. Il les choisit toutes deux.

« Devant l'opinion publique, le procès est déjà jugé et

gagné. Et ici, l'auteur doit remercier hautement toutes les personnes graves et indépendantes de la littérature et des arts qui lui ont donné, dans cette occasion, tant de preuves de sympathie et de cordialité. Il comptait d'avance sur leur appui. Il sait que, lorsqu'il s'agit de lutter pour la liberté de l'intelligence et de la pensée, il n'ira pas seul au combat.

« Et, disons-le en passant, le pouvoir par un assez lâche calcul, s'était flatté d'avoir pour auxiliaires, dans cette occasion, jusque dans les rangs de l'opposition, les passions littéraires soulevées depuis si longtemps autour de l'auteur. Il avait cru les haines littéraires plus tenaces encore que les haines politiques, se fondant sur ce que les premières ont leurs racines dans les amours-propres, et les secondes seulement dans les intérêts. Le pouvoir s'est trompé. Son acte brutal a révolté les hommes honnêtes dans tous les camps. L'auteur a vu se rallier à lui, pour faire face à l'arbitraire et à l'injustice, ceux-là mêmes qui l'attaquaient le plus violemment la veille. Si par hasard quelques haines invétérées ont persisté, elles regrettent maintenant le secours momentané qu'elles ont apporté au pouvoir. Tout ce qu'il y a d'honorable et de loyal parmi les ennemis de l'auteur est venu lui tendre la main, quitte à recommencer le combat littéraire aussitôt que le combat politique sera fini. En France, quiconque est persécuté n'a plus d'ennemi que le persécuteur.

« Si, maintenant, après avoir établi que l'acte ministériel est odieux, inqualifiable, impossible en droit, nous voulons bien descendre pour un moment à le discuter comme fait matériel, et à chercher de quels éléments ce fait semble devoir être composé, la première question qui se présente est celle-ci, et il n'est personne qui ne se la soit faite : — Quel peut être le motif d'une pareille mesure ?

Certes, si nous daignions descendre encore un instant à accepter pour une minute cette fiction ridicule, que, dans cette occasion, c'est le soin de la morale publique qui émeut nos maîtres, et que, scandalisés de l'état de licence où certains théâtres sont tombés, depuis dix ans, ils ont voulu à la fin, poussés à bout, faire, à travers toutes les lois et tous les droits, un exemple sur un ouvrage et un écrivain, certes, le choix de l'ouvrage serait singulier, il faut en convenir, mais le choix de l'écrivain ne le serait pas moins. Et, en effet, quel est l'homme auquel ce pouvoir myope s'attaque si étrangement ? C'est un écrivain ainsi placé que, si son talent peut être contesté de tous, son caractère ne l'est de personne. C'est un honnête homme avéré, prouvé et constaté, chose rare et vénérable en ce temps-ci. C'est un poète que cette même licence des théâtres révolterait et indignerait tout le premier ; qui, il y a dix-huit mois, sur le bruit que l'inquisition des théâtres allait être illégalement rétablie, est allé de sa personne, en compagnie de plusieurs auteurs dramatiques, avertir le ministre qu'il eût à se garder d'une pareille mesure ; et qui, là, a réclamé hautement une loi répressive des excès du théâtre, tout en protestant contre la censure avec des paroles sévères que le ministre, à coup sûr, n'a pas oubliées. C'est un artiste dévoué à l'art, qui n'a jamais cherché le succès par de pauvres moyens, qui s'est habitué toute sa vie à regarder le public fixement en face. C'est un homme sincère et modéré, qui a déjà livré plus d'un combat pour toute liberté et contre tout arbitraire ; qui, en 1829, dans la dernière année de la Restauration, a repoussé tout ce que le gouvernement d'alors lui offrait pour le dédommager de l'interdit lancé sur *Marion Delorme*, et qui, un an plus tard, en 1830, la révolution de juillet étant faite, a refusé, malgré tous les conseils de son intérêt matériel, de laisser représenter cette même *Marion Delorme*, tant qu'elle pourrait être une occasion d'attaque et d'insulte contre le roi tombé, qui l'avait proscrite ; conduite bien simple, sans doute, que tout homme d'honneur eût tenue à sa place, mais qui aurait peut-être dû le rendre inviolable désormais à toute censure, et à propos de laquelle il écrivait, lui, en août 1831 : « Les succès de scandale cherché et d'allusions politiques « ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu « et durent peu. Et puis c'est précisément quand il n'y a « plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent « eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement. C'est ainsi « qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute « liberté, il sied de garder toute mesure. »

« A présent que la prétendue immoralité de ce drame est réduite à néant, à présent que tout l'échaudage des mauvaises et honteuses raisons est là, gisant sous nos pieds, il serait temps de signaler le véritable motif de la mesure, le motif d'antichambre, le motif de cour, le motif qu'on ne dit pas, le motif qu'on n'ose s'avouer à soi-même, le motif qu'on avait si bien caché sous un prétexte. Ce motif a déjà transpiré dans le public, et le public a deviné juste. Nous n'en dirons pas davantage. Il est peut-être utile à notre cause que ce soit nous qui offrions à nos adversaires l'exemple de la courtoisie et de la modération. Il est bon que la leçon de dignité et de sagesse soit donnée par le particulier au gouvernement, par celui qui est persécuté à celui qui persécute. D'ailleurs, nous ne sommes pas de ceux qui pensent guérir leur blessure en empoisonnant la plaie d'autrui. Il n'est que trop vrai qu'il y a, au troisième acte de cette pièce, un vers où la sagacité maladroite de quelques familiers du palais a découvert une allusion (je vous demande un peu, moi, une allusion !) à laquelle ni le public ni l'auteur n'avaient songé jusque-là, mais qui, une fois dénoncée de cette façon, devient la plus cruelle et la plus sanglante des injures. Il n'est que trop vrai que ce vers a suffi pour que l'affiche déconcertée du Théâtre-Français reçut l'ordre de ne plus offrir une seule fois à la curiosité du public la petite phrase séditieuse : *le Roi s'amuse*. Ce vers, qui est un fer rouge, nous ne le citerons pas ici ; nous ne le signalerons même ailleurs qu'à la dernière extrémité, et si l'on est assez imprudent pour y acculer notre défense. Nous ne ferons pas revivre de vieux scandales historiques. Nous épargnerons autant que possible à une personne haut placée les conséquences de cette étourderie de courtisan. On peut faire, même à un roi, une guerre généreuse. Nous entendons la faire ainsi. Seulement, que les puissants méditent sur l'inconvénient d'avoir pour ami l'ours qui ne sait écraser qu'avec le pavé de la censure les allusions imperceptibles qui viennent se poser sur leur visage.

« Nous ne savons même pas si nous n'aurions pas dans la lutte quelque indulgence pour le ministère lui-même. Tout ceci, à vrai dire, nous inspire une grande pitié. Le gouvernement de juillet est tout nouveau-né, il n'a que trente mois, il est encore au berceau, il a de petites fureurs d'enfant. Mérite-t-il, en effet, qu'on dépense contre lui beaucoup de colère virile ? Quand il sera grand, nous verrons.

« Cependant, à n'envisager la question, pour un instant, que sous le point de vue privé, la confiscation censoriale dont il s'agit cause encore plus de dommage peut-être à l'auteur de ce drame qu'à tout autre. En effet, depuis quatorze ans qu'il écrit, il n'est pas un de ses ouvrages qui n'ait eu l'honneur malheureux d'être choisi pour champ de bataille à son apparition, et qui n'ait disparu d'abord pendant un temps plus ou moins long sous la poussière, la fumée et le bruit. Aussi, quand il donne une pièce de théâtre, ce qui lui importe avant tout, ne pouvant espérer un auditoire calme dès la première soirée, c'est la série des représentations. S'il arrive que, le premier jour, sa voix soit couverte par le tumulte, que sa pensée ne soit pas comprise, les jours suivants peuvent corriger le premier jour. *Hernani* a eu cinquante-trois représentations ; *Marion Delorme* a eu soixante et une représentations ; *le Roi s'amuse*, grâce à une violence ministérielle, n'aura eu qu'une représentation. Assurément, le tort fait à l'auteur est grand. Qui lui rendra intacte et au point où elle en était, cette troisième expérience si importante pour lui ? qui lui dira de quoi eût été suivie cette première représentation ? qui lui rendra le public du lendemain, ce public ordinairement impartial, ce public sans amis et sans ennemis, ce public qui enseigne le poète et que le poète enseigne ?

« Le moment de transition politique où nous sommes est curieux. C'est un de ces instants de fatigue générale, où tous les actes despotiques sont possibles dans la société, même la plus infiltrée d'idées d'émancipation et de liberté. La France a marché vite en juillet 1830 ; elle a fait trois bonnes journées ; elle a fait trois étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant, beaucoup sont harassés, beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte. On veut retenir les esprits généreux, qui ne se lassent pas et qui vont toujours : on veut attendre les tardifs qui sont restés en arrière et leur donner le temps de rejoindre. De là une crainte singulière de tout ce qui remue, de tout ce qui parle, de tout ce qui pense. Situation bizarre, facile à définir. Ce sont toutes les existences qui ont peur de toutes les idées ; c'est la ligue des intérêts froissés du mouvement des théories ; c'est le commerce qui s'effarouche des systèmes ; c'est le marchand qui veut vendre ; c'est la rue qui effraye le comptoir ; c'est la boutique armée qui se défend.

« A notre avis, le gouvernement abuse de cette disposition au repos et de cette crainte des révolutions nouvelles. Il en est venu à tyranniser petitement. Il a tort pour lui et pour nous. S'il croit qu'il y a maintenant indifférence dans les esprits pour les idées de liberté, il se trompe : il n'y a que lassitude. Il lui sera demandé sévèrement compte un jour de tous les actes illégaux que nous voyons s'accumuler depuis quelque temps. Que de chemin il nous fait faire ! il y a deux ans, on pouvait craindre pour l'ordre ; on est maintenant à trembler pour la liberté ! Des questions de libre pensée, d'intelligence et d'art sont tranchées impérialement par les vizirs du roi des barricades. Il est profondément triste de voir comment se termine la révolution de juillet, *mulier formosa supernè*.

« Sans doute, si l'on ne considère que le peu d'importance de l'ouvrage et de l'auteur dont il est ici question, la mesure ministérielle qui les frappe n'est pas grand'chose. Ce

n'est qu'un méchant petit coup d'Etat littéraire, qui n'a d'autre mérite que de ne pas trop dépareiller la collection d'actes arbitraires à laquelle il fait suite. Mais, si l'on s'élève plus haut, on verra qu'il ne s'agit pas seulement dans cette affaire d'un drame et d'un poète, mais, nous l'avons dit en commençant, que la liberté et la propriété sont toutes deux, sont tout entières engagées dans la question. Ce sont là de hauts et sérieux intérêts, et, quoique l'auteur soit obligé d'entamer cette importante affaire par un simple procès commercial au Théâtre-Français, ne pouvant attaquer directement le ministère, barricadé derrière les fins de non-recevoir du conseil d'Etat, il espère que sa cause sera, aux yeux de tous, une grande cause le jour où il se présentera, à la barre du tribunal consulaire, avec la liberté à sa droite et la propriété à sa gauche. Il parlera lui-même au besoin pour l'indépendance de son art. Il plaidera son droit fermement, avec gravité et simplicité, sans haine des personnes et sans crainte aussi. Il compte sur le concours de tous, sur l'appui franc et cordial de la presse, sur la justice de l'opinion, sur l'équité des tribunaux. Ils réussira, il n'en doute pas. L'état de siège sera levé dans la cité littéraire comme dans la cité politique.

« Quand cela sera fait, quand il aura rapporté chez lui, intacte, inviolable et sacrée, sa liberté de poète et de citoyen, il se remettra paisiblement à l'œuvre de sa vie, dont on l'arrache violemment, et qu'il eût voulu ne jamais quitter un instant. Il a sa besogne à faire, il le sait, et rien ne l'en distraira. Pour le moment, le rôle politique lui vient : il ne l'a pas cherché, il accepte. Vraiment, le pouvoir qui s'attaque à nous n'aura pas gagné grand'chose à ce que, nous, hommes d'art, nous quittions notre tâche consciencieuse, tranquille, sincère, profonde ; notre tâche sainte, notre tâche du passé et de l'avenir, pour aller nous mêler, indignés et sévères, à cet auditoire irrévérent et railleur, qui, depuis quinze ans, regarde passer avec des huées et des sifflets quelques pauvres diables de gâcheurs politiques, lesquels s'imaginent qu'ils bâtissent un édifice social, parce qu'ils vont tous les jours à grand'peine, suant et soufflant, brouetter des tas de projets de loi des Tuileries au Palais-Bourbon, et du Palais-Bourbon au Luxembourg ! »

Le 19 décembre 1832, l'affaire vint devant le tribunal de commerce.

Tout le Paris artistique s'était rassemblé dans la salle de la bourse, étonnée de voir si bonne compagnie.

Après que son avocat eut parlé, Victor Hugo se leva et prononça le discours suivant :

« Messieurs, après l'orateur éloquent (1) qui me prête si généreusement l'assistance puissante de sa parole, je n'aurais rien à dire si je ne croyais de mon devoir de ne pas laisser passer sans une protestation solennelle et sévère l'acte hardi et coupable qui a violé tout notre droit public dans ma personne.

« Cette cause, messieurs, n'est pas une cause ordinaire. Il semble à quelques personnes, au premier aspect, que ce n'est qu'une simple action commerciale, qu'une réclamation d'indemnité pour la non-exécution d'un contrat privé, en un mot, que le procès d'un auteur à un théâtre. Non, messieurs, c'est plus que cela, c'est le procès d'un citoyen à un gouvernement. Au fond de cette affaire, il y a une pièce défendue *par ordre* : or, une pièce défendue par ordre c'est la censure et la Charte abolit la censure ; une pièce défendue par ordre, c'est la confiscation. Votre jugement, s'il m'est favorable, et il me semble que je vous ferais injure d'en douter, sera un blâme manifeste, quoique indirect, de la censure et de la confiscation.

« Vous voyez, messieurs, combien l'horizon de la cause s'élève et s'élargit. Je plaide ici pour quelque chose de plus haut que mon intérêt propre ; je plaide pour mes droits les plus généraux, pour mon droit de penser et pour mon droit de posséder, c'est-à-dire pour le droit de tous. C'est une cause générale que la mienne, comme c'est une équité absolue que la vôtre. Les petits détails du procès s'effacent devant la question ainsi posée. Je ne suis plus simplement un écrivain, vous n'êtes plus simplement des juges consulaires. Votre conscience est face à face avec la mienne. Sur ce tribunal, vous représentez une idée auguste, et moi, à cette barre, j'en représente une autre. Sur votre siège, il y a la justice ; sur le mien, il y a la liberté.

« Or, la justice et la liberté sont faites pour s'entendre.

« Ce n'est pas la première fois, M. Odilon Barrot vous l'a dit avant moi, messieurs, que le tribunal de commerce aura été appelé à condamner, sans sortir de sa compétence, les actes arbitraires du pouvoir. Le premier tribunal qui a déclaré illégales les ordonnances du 25 juillet 1830, personne ne l'a oublié, c'est le tribunal de commerce. Vous suivrez, messieurs, ces mémorables antécédents, et, quoique la question, soit bien moindre, vous maintiendrez le droit aujourd'hui, comme vous l'avez maintenu alors ; vous écouterez, je l'espère, avec sympathie, ce que j'ai à vous dire ; vous avertirez par votre sentence le gouvernement qu'il entre dans une voie mauvaise, et qu'il a eu tort de brutaliser l'art et la pensée ; vous me rendrez mon droit et mon bien ; vous flétrirez au front la police et la censure, qui sont venues chez moi, de nuit, me voler ma liberté et ma propriété avec effraction de la Charte.

« Et ce que je vous dis ici, je le dis sans colère ; cette réparation que je vous demande je la demande avec gravité et modération. A Dieu ne plaise que je gâte la beauté et la bonté de ma cause par des paroles violentes ! Qui a le droit a la force, et qui a la force dédaigne la violence.

« Oui, messieurs, le droit est de mon côté. L'admirable discussion de M. Odilon Barrot vous a prouvé victorieusement qu'il n'y a rien dans l'acte ministériel qui a défendu *le Roi s'amuse* que d'arbitraire, d'illégal et d'inconstitutionnel. En vain essayerait-on de faire revivre, pour attribuer la censure au pouvoir, une loi de la Terreur, une loi qui ordonne en propres termes aux théâtres de jouer trois fois par semaine les tragédies de *Brutus* et de *Guillaume Tell*, de ne monter que des pièces républicaines, et d'arrêter les représentations de tout ouvrage qui tendrait, je cite textuellement, *à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté*. Cette loi, messieurs, les appuis actuels de la royauté nouvelle oseraient-ils bien l'invoquer, et l'invoquer contre *le Roi s'amuse?* N'est-elle pas évidemment abrogée dans son texte comme dans son esprit? Faite pour la Terreur, elle est morte avec la Terreur. N'en est-il pas de même de tous ces décrets impériaux d'après lesquels, par exemple, le pouvoir aurait non seulement le droit de censurer les ouvrages de théâtre, mais encore la faculté d'envoyer, selon son bon plaisir et sans jugement, un auteur en prison? Est-ce que tout cela existe à l'heure qu'il est ? est-ce que toute cette législation d'exception et de raccroc n'a pas été solennellement raturée par la Charte de 1830? Nous en appelons au serment sérieux du 9 août. La France de juillet n'a à compter, ni avec le despotisme conventionnel, ni avec le despotisme impérial. La Charte de 1830 ne se laisse bâillonner ni par 1807, ni par 93.

« La liberté de penser, dans tous ses modes de publication, par le théâtre comme par la presse, par la chaire comme par la tribune, c'est là, messieurs, une des principales bases de notre droit public. Sans doute, il faut pour chacun de ces modes de publication une loi organique, une loi répressive et non préventive une loi de bonne foi, d'accord avec la loi fondamentale, et qui, en laissant toute carrière à la liberté, emprisonne la licence dans une pénalité sévère. Le théâtre en particulier, comme lieu public, nous nous empressons de le déclarer, ne saurait se soustraire à la surveillance légitime de l'autorité municipale. Eh bien, messieurs, cette loi, plus facile à faire peut-être qu'on ne pense communément, et que chacun de nous, poètes dramatiques, a probablement construite plus d'une fois dans son esprit, cette loi manque, cette loi n'est pas faite. Nos ministres, qui produisent, bon an mal an, de soixante et dix à quatre-vingts lois par session, n'ont pas jugé à propos de produire celle-là. Une loi sur les théâtres, cela leur aura paru chose peu urgente. Chose peu urgente en effet, qui n'intéresse que la liberté de la pensée, le progrès de la civilisation, la morale publique, le nom des familles, l'honneur des particuliers, et, à de certains moments, la tranquillité de Paris, c'est-à-dire la tranquillité de la France, c'est-à-dire la tranquillité de l'Europe !

« Cette loi de la liberté des théâtres, qui aurait dû être formulée depuis 1830 dans l'esprit de la nouvelle Charte, cette loi manque, je le répète, et manque par la faute du gouvernement. La législation antérieure est évidemment écroulée, et tous les sophismes dont on replâtrerait sa ruine ne la reconstruiraient pas. Donc, entre une loi qui n'existe plus et une loi qui n'existe pas encore, le pouvoir est sans droit pour arrêter une pièce de théâtre. Je n'insisterai pas sur ce que M. Odilon Barrot a si souverainement démontré.

« Ici se présente une objection de second ordre que je vais cependant discuter. — La loi manque, il est vrai, dira-t-on ; mais, dans l'absence de la législation, le pouvoir doit-il rester complètement désarmé ? Ne peut-il pas apparaître tout à coup sur le théâtre une de ces pièces infâmes — faites, évidemment, dans un but de marchandise et de scandale — où tout ce qu'il y a de saint, de religieux et de moral dans le cœur de l'homme, soit effrontément raillé et moqué ; où tout ce qui fait le repos de la famille et la paix de la cité soit remis en question ; où même des personnes vivantes soient piloriées sur la scène, au milieu des huées de la multitude? La raison d'Etat n'imposerait-elle pas au gouvernement le devoir de fermer le théâtre à ces ouvrages si monstrueux, malgré le silence de la loi? — Je ne sais pas, messieurs, s'il a jamais été fait de pareils ouvrages, je ne veux pas le savoir, je ne veux pas le croire, et je n'accepterais en aucune façon la charge de les dénoncer ici ; mais, dans ce cas-là

(1) M. Odilon Barrot

même, je le déclare, tout en déplorant le scandale causé, tout en comprenant que d'autres conseillent au pouvoir d'arrêter sur-le-champ un ouvrage de ce genre, et d'aller ensuite demander aux Chambres un bill d'indemnité, je ne ferai pas, moi, fléchir la rigueur du principe. Je dirai au gouvernement : Voilà les conséquences de votre négligence à présenter une loi aussi pressante que la loi de la liberté théâtrale ! Vous êtes dans votre tort, réparez-le, hâtez-vous de demander une législation pénale aux Chambres, et, en attendant, poursuivez le drame coupable avec le code de la presse, qui, jusqu'à ce que les lois spéciales soient faites, régit, selon moi, tous les modes de publicité. Je dis selon moi, car ce n'est ici que mon opinion personnelle. Mon illustre défenseur, je le sais, n'admet qu'avec plus de restriction que moi la liberté des théâtres ; je parle ici, non avec les lumières du jurisconsulte, mais avec le simple bon sens du citoyen : si je me trompe, qu'on ne prenne acte de mes paroles que contre moi, et non contre mon défenseur. Je le répète, messieurs, je ne ferai pas fléchir la rigueur du principe ; je n'accorderai pas au pouvoir la faculté de confisquer la liberté dans un cas même légitime en apparence, de peur qu'il n'en vînt un jour à la confisquer dans tous les cas ; je penserais que réprimer le scandale par l'arbitraire, c'est faire deux scandales au lieu d'un ; et je dirais, avec un homme éloquent et grave, qui doit gémir aujourd'hui de la façon dont ses disciples appliquent sa doctrine : *Il n'y a pas de droit au-dessus du droit.*

« Or, messieurs, si un pareil abus de pouvoir, tombant même sur une œuvre de licence, d'effronterie et de diffamation, serait déjà inexcusable, combien ne l'est-il pas davantage, et que ne doit-on pas dire quand il tombe sur un ouvrage d'art pur, quand il s'en va choisir, pour la proscrire, à travers toutes les pièces qui ont été données depuis deux ans, précisément une composition sérieuse, austère et morale ? C'est pourtant là ce que le gauche pouvoir qui nous administre a fait en arrêtant *le Roi s'amuse.* M. Odilon Barrot vous a prouvé qu'il avait agi sans droit ; je vous prouve, moi, qu'il a agi sans raison.

« Les motifs que les familiers de la police ont murmurés pendant quelques jours autour de nous pour expliquer la prohibition de cette pièce sont de trois espèces : il y a la raison morale, la raison politique, et, il faut bien le dire aussi, quoique cela soit risible, la raison littéraire. Virgile raconte qu'il entrait plusieurs ingrédients dans les foudres que Vulcain fabriquait pour Jupiter. Le petit foudre ministériel qui a frappé ma pièce, et que la censure avait forgé pour la police, est fait avec trois mauvaises raisons tordues ensemble, mêlées et amalgamées, *tres imbris torti radios.* Examinons-les l'une après l'autre.

« Il y a d'abord, ou plutôt il y avait, la raison morale. Oui, messieurs, je l'affirme, parce que cela est incroyable, la police a prétendu d'abord que *le Roi s'amuse* était, je cite l'expression, *une pièce immorale.* J'ai déjà imposé silence à la police sur ce point. En publiant *le Roi s'amuse*, j'ai déclaré hautement, non pour la police, mais pour les hommes honorables qui veulent bien me lire, que ce drame était profondément moral et sévère. Personne ne m'a démenti, et personne ne me démentira, j'en ai l'intime conviction au fond de ma conscience d'honnête homme. Toutes les préventions que la police avait un moment réussi à soulever contre la moralité de cette œuvre sont évanouies à l'heure où je parle. Quatre mille exemplaires du livre, répandus dans le public, ont plaidé ce procès chacun de leur côté, et ces quatre mille avocats ont gagné leur cause. Dans une pareille matière, d'ailleurs, une affirmation suffisait. Je ne rentrerai donc pas dans une discussion superflue. Seulement, pour l'avenir comme pour le passé, que la police sache, une fois pour toutes, que je ne fais pas de pièces immorales. Qu'on se le tienne pour dit, je n'y reviendrai plus.

« Après la raison morale, il y a la raison politique. Ici, messieurs, comme je ne pourrais exprimer que les mêmes idées en d'autres termes, permettez-moi de vous citer une page de la préface que j'ai attachée au drame... (Cette page de la préface, nous l'avons mise nous-mêmes sous les yeux de nos lecteurs.)

« Après la raison morale et la raison politique, il y a la raison littéraire. Un gouvernement arrêtant une pièce pour des raisons littéraires, ceci est étrange, et ceci n'est pourtant pas sans réalité. Souvenez-vous — si toutefois cela vaut la peine qu'on s'en souvienne — qu'en 1829, à l'époque où les premiers ouvrages dits *romantiques* apparaissaient sur le théâtre, vers le moment où la Comédie-Française recevait *Marion Delorme*, une pétition, signée par sept personnes, fut présentée au roi Charles X, pour obtenir que le Théâtre-Français fût fermé tout bonnement, et de par le roi, aux ouvrages de ce qu'on appelait la *nouvelle école.* Charles X se prit à rire, et répondit qu'en matière littéraire, il n'avait comme nous tous, *que sa place au parterre.* La pétition expira sous le ridicule. Eh bien, messieurs, aujourd'hui, plusieurs des signataires de cette pétition sont députés, députés influents de la majorité, ayant part au pouvoir, et votant le budget. Ce qu'ils pétitionnaient timidement en 1829, ils ont pu, tout-puissants qu'ils sont, le faire en 1832.

« La notoriété publique raconte, en effet, que ce sont eux qui, le lendemain de la première représentation, ont abordé le ministre à la chambre des députés, et ont obtenu de lui, sous tous les prétextes moraux et politiques possibles, que *le Roi s'amuse* fût arrêté. Le ministre, homme ingénu, innocent et candide, a bravement pris le change ; il n'a pas su démêler, sous toutes ces enveloppes, l'animosité directe et personnelle ; il a cru faire de la proscription politique : j'en suis fâché pour lui, on lui a fait faire de la proscription littéraire. Je n'insisterai pas davantage là-dessus... Cela m'inspire infiniment moins de colère que de pitié ; c'est curieux, voilà tout. Le gouvernement prêtant main forte à l'Académie de 1832 ! Aristote redevenu loi de l'État ! une imperceptible révolution littéraire manœuvrant à fleur d'eau au milieu de nos grandes révolutions politiques ! des députés qui ont déposé Charles X travaillant dans un petit coin à restaurer Boileau ! quelle pauvreté !...

« Messieurs, je résume. En arrêtant ma pièce, le ministre, n'a, d'une part, pas un texte de loi à citer ; d'autre part, pas une raison valable à donner. Cette mesure a deux aspects également mauvais : selon la loi, elle est arbitraire ; selon le raisonnement, elle est absurde. Que peut-il donc alléguer dans cette affaire, le pouvoir qui n'a pour lui ni la raison ni le droit ? Son caprice, sa fantaisie, sa volonté, c'est-à-dire rien !

« Vous ferez justice, messieurs, de cette volonté, de cette fantaisie, de ce caprice. Votre jugement, en me donnant gain de cause, apprendra au pays, dans cette affaire, qui est petite, comme dans celle des ordonnances de juillet, qui était grande, qu'il n'y a en France d'autre *force majeure* que celle de la loi, et qu'il y a, au fond de ce procès, un ordre illégal que le ministre a eu tort de donner, et que le théâtre a eu tort d'exécuter ; votre jugement apprendra au pouvoir que ses amis eux-mêmes le blâment loyalement dans cette occasion ; que le droit de tout citoyen est sacré pour tout ministre ; qu'une fois les conditions d'ordre et de sûreté générale remplies, le théâtre doit être respecté comme une des voix avec lesquelles parle la pensée publique, et qu'enfin, que ce soit la presse, la tribune ou le théâtre, aucun des soupiraux par où s'échappe la liberté de l'intelligence ne peut être fermé sans péril. Je m'adresse à vous avec une foi profonde dans l'excellence de ma cause. Je ne craindrai jamais, dans de pareilles occasions, de prendre un ministère corps à corps ; et les tribunaux sont les juges naturels de ces honorables duels du bon droit contre l'arbitraire, duels moins inégaux qu'on ne pense ; car, s'il y a, d'un côté tout un gouvernement, et, de l'autre, rien qu'un simple citoyen, ce simple citoyen est bien fort quand il peut traîner à votre barre un acte illégal, tout honteux d'être ainsi exposé au grand jour, et le souffleter publiquement, devant vous, comme je le fais, avec quatre articles de la Charte !

« Je ne me dissimule pas, cependant, que l'heure où nous sommes ne ressemble pas à ces dernières années de la Restauration où la résistance aux empiètements du gouvernement était si applaudie, si populaire. Les idées d'immobilité et de pouvoir ont momentanément plus de faveur que les idées de progrès et d'affranchissement. C'est une réaction naturelle après cette brusque reprise de toutes nos libertés au pas de course, qu'on a appelée la révolution de 1830. Mais cette réaction durera peu. Nos ministres seront étonnés un jour de la mémoire implacable avec laquelle les hommes mêmes qui composent à cette heure leur majorité leur rapelleront tous les griefs qu'on a l'air d'oublier si vite aujourd'hui ; d'ailleurs, que ce jour vienne tard ou bientôt, cela ne m'importe guère : dans cette circonstance, je ne cherche pas plus l'applaudissement que je ne crains l'invective ; je n'ai suivi que le conseil austère de mon droit et de mon devoir.

« Je dois le dire ici, j'ai de fortes raisons de croire que le gouvernement profitera de cet engourdissement passager de l'esprit public pour rétablir formellement la censure, et que mon affaire n'est autre chose qu'un prélude, qu'une préparation, qu'un acheminement à une mise hors la loi générale de toutes les libertés du théâtre. En ne faisant pas de loi répressive, en laissant exprès déborder depuis deux ans la licence sur la scène, le gouvernement s'imagine avoir créé dans l'opinion des hommes honnêtes, que cette licence peut révolter, un préjugé favorable à la censure dramatique. Mon avis est qu'il se trompe, et que jamais la censure ne sera en France autre chose qu'une illégalité impopulaire. Quant à moi, que la censure des théâtres soit rétablie par une ordonnance qui serait illégale, ou par une loi qui serait inconstitutionnelle, je déclare que je ne m'y soumettrai jamais que comme on se soumet à un pouvoir de fait, en protestant ; et cette protestation, messieurs, je la fais ici solennellement, et pour le présent, et pour l'avenir.

« Et observez, d'ailleurs, comme, dans cette série d'actes arbitraires qui se succèdent depuis quelque temps, le gou-

vernement manque de grandeur, de franchise et de courage. Cet édifice, beau, quoique incomplet, qu'avait improvisé la révolution de juillet, il le mine lentement, souterrainement, sourdement, obliquement, tortueusement. Il nous prend toujours en traître, par derrière, au moment où l'on ne s'y attend pas. Il n'ose pas censurer ma pièce avant la représentation; il l'arrête le lendemain. Il nous conteste nos franchises les plus essentielles; il nous chicane nos facultés les mieux acquises; il échafaude son arbitraire sur un tas de vieilles lois vermoulues et abrogées; il s'embusque, pour nous dérober nos droits, dans cette forêt de Bondy des décrets impériaux, à travers lesquels la liberté ne passe jamais sans être dévalisée...

« Je dis que c'est à la probité des tribunaux de l'arrêter dans cette voie, fatale pour lui comme pour nous. Je dis que le pouvoir actuel manque particulièrement de grandeur et de courage dans la manière mesquine dont il fait cette opération hasardeuse que chaque gouvernement, par un aveuglement étrange, tente à son tour, et qui consiste à substituer plus ou moins rapidement l'arbitraire à la constitution, le despotisme à la liberté...

« Pour peu que cela continue encore quelque temps, pour peu que les lois proposées soient adoptées, la confiscation de tous nos droits sera complète. Aujourd'hui, on me fait prendre ma liberté de poète par un censeur : demain, on me fera prendre ma liberté de citoyen par un gendarme; aujourd'hui, on me bannit du théâtre : demain, on me bannira du pays; aujourd'hui, on me bâillonne : demain, on me déportera; aujourd'hui, l'état de siège est dans la littérature : demain, il sera dans la cité : de libertés, de garanties, de charte, de droit public, plus un mot; néant! Si le gouvernement, mieux conseillé par ses propres intérêts, ne s'arrête sur cette pente pendant qu'il est temps encore, avant peu nous aurons tout le despotisme de 1807, moins la gloire; nous aurons l'Empire, moins l'empereur.

« Je n'ai plus que quatre mots à dire, messieurs, et je désire qu'ils soient présents à votre esprit au moment où vous délibérerez. Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme, Napoléon, et qu'une grande chose, la liberté! Nous n'avons plus le grand homme; tâchons d'avoir la grande chose. »

Il va sans dire que le tribunal se déclara incompétent, et qu'aucune justice ne fut rendue au poète.

CCLVIII

PROCÈS DU « CORSAIRE ». — LE DUC D'ORLÉANS CARICATURISTE. — PROCÈS DE « LA TRIBUNE ». — LE DROIT D'ASSOCIATION CONSACRÉ PAR LE JURY. — STATISTIQUE DES CONDAMNATIONS POLITIQUES SOUS LA RESTAURATION. — « LE PRÉ-AUX-CLERCS ».

Du reste, mieux valait, à cette époque, un procès politique qu'un procès littéraire, et l'on était bien autrement sûr d'être acquitté, si l'on avait conspiré contre le gouvernement que si l'on avait conspiré contre l'Académie.

Le procès du journal *le Corsaire* suivit celui du *Roi* ou même le précéda, je crois.

Le Corsaire était alors républicain : il avait rendu compte des journées des 5 et 6 juin à notre point de vue, à nous. Voici comment il s'était exprimé; — nous citons seulement le passage qu'incriminait le ministère public.

« ... La garde nationale de la banlieue est arrivée, et c'est dans la cour même des Tuileries qu'on a distribué des cartouches et de l'eau-de-vie.

« Tout à coup, sur le quai aux Fleurs, sur le quai de la Mégisserie, dans la rue Saint-Martin, près du cloître Saint-Merri, dans la rue Montmartre, dans la rue Saint-Honoré, on entendit gronder la fusillade. Bientôt le canon s'en mêla; et, pendant ce temps, une soldatesque considérable se portait aux issues des divers quartiers; le tambour répétait des invitations que la grande masse des citoyens écoutait insouciante et se refusant à la guerre civile.

« Une partie de la ville était barricadée.

« Une promenade royale a eu lieu. Le roi des Français et son fils le duc de Nemours, accompagnés de M. de Montalivet, l'épée à la main, et M. d'Argout, armé de la béquille qu'il ne quitte plus depuis sa dernière maladie, comme disent assez grotesquement les journaux du ministère, ont parcouru les boulevards, et sont revenus sur les quais.

« Plus de quinze cents hommes de cavalerie escortaient le roi.

« Pendant ce temps, le sang ruisselait dans le quartier Saint-Martin. La garde nationale de la banlieue montrait une excitation dont il était difficile de bien connaître la cause; la fusillade ne cessait pas; plus de quarante mille hommes agissaient... »

Cet article était poursuivi pour provocation à la rébellion.

Comme on le voit, il n'était pas bienveillant à l'égard du gouvernement de juillet, et la question devait, à notre avis, être posée d'une tout autre façon.

Le gouvernement attaqué avait-il le droit de se défendre? Sans aucun doute. Avait-il le droit de distribuer des cartouches et de l'eau-de-vie dans la cour des Tuileries? Certainement! — N'avons-nous pas vu M. de Rumigny distribuer de la poudre, des balles et du vin au Palais-Royal, le 31 juillet et le 1er août, le matin de la promenade de Rambouillet, enfin? Oui; mais, alors, l'action était sympathique, et l'on y applaudissait, tandis que, aujourd'hui, une immense opposition s'organisait contre Louis-Philippe, et l'on blâmait tous ses actes, même ceux de légitime défense.

On attaquait le roi, on attaquait les princes, on attaquait les ministres : tout cela était bien fait, bien vu, bien accueilli.

Philippon, le spirituel rédacteur du *Journal pour rire*, avait eu l'idée de représenter Louis-Philippe sous la forme d'une *poire* : tous les murs de Paris étaient couverts de cette ressemblance grotesque. Il publiait le journal *la Caricature*, où Decamps mit quelques-uns de ses premiers dessins, et *la Caricature avait un succès fou*.

Il n'y avait pas jusqu'au duc d'Orléans qui ne s'en mêlât. On sait que le prince dessinait de la façon la plus spirituelle et la plus distinguée, qu'il gravait même à l'eau-forte; et j'ai encore des dessins et des gravures de lui. Il était élève de Fielding, et faisait les animaux avec un grand *chic*.

Un jour, il lui passa par l'esprit une idée de caricature; elle lui avait été inspirée par les chicanes journalières que la Chambre faisait à son père : c'était de dessiner le roi en Gulliver, et les députés en Lilliputiens.

Le roi était couché de tout son long, lié et garrotté, avec toute la peuplade lilliputienne autour de lui, et profitant de son immobilité forcée pour le fouiller et le visiter.

Une foule d'épisodes, plus comiques les uns que les autres, ressortaient de cette idée première.

M. Jacques Lefebvre, le banquier, roulait une pièce de cinq francs à l'effigie du roi Louis-Philippe, avec les mêmes efforts qu'un charron roule une roue. M. Humann, ministre des finances — autant que je puis me le rappeler — à cette époque, et, par conséquent, grand maître des contributions indirectes, était plongé jusqu'aux genoux dans la poudre si fort appréciée par Sganarelle, et éternuait à se faire sauter le crâne. M. Ganneron, qui avait fait sa fortune dans les suifs, s'avançait, une chandelle à la main, vers le pont entre-bâillé de la culotte de Gulliver, moins brave que le comte Max Edmond des *Burgraves*, et ne sachant pas s'il devait se hasarder dans la nuit de la caverne. M. Thiers et M. Guizot, qui se disputaient déjà le pouvoir, avaient chacun tendu une corde allant du bout de chaque gousset de la veste du roi, et ils s'avançaient, ayant chacun un balancier à la main, vers ces deux goussets royaux, qui portaient, l'un, le titre de ministère de l'intérieur, et l'autre celui de ministère des affaires étrangères; le balancier de M. Thiers était intitulé : *Libéralisme* : le balancier de M. Guizot était intitulé : *Réaction*. M. Molé et M. Dupin jouaient à la bascule.

Tous ces Lilliputiens étaient aussi ressemblants que possible. Nous ne parlons pas du roi, qui, ayant huit ou dix pouces de long, était, lui, d'une ressemblance parfaite.

Mais voici le plus curieux de l'histoire.

Le duc d'Orléans faisait tirer ses pierres à la lithographie de Motte, le beau-père de notre cher ami Achille Devéria. On avait oublié de dire que cette lithographie, n'étant point destinée au commerce, n'avait pas besoin d'être déposée : le chef d'atelier fit la chose en conscience, et envoya une épreuve au ministère de l'intérieur; elle était signée : F. O., signature habituelle du duc, *Ferdinand d'Orléans*.

Il va sans dire que la lithographie, non seulement ne fut pas autorisée, mais encore fut portée au roi.

Le roi reconnut la signature de son fils! On comprend la chasse paternelle que reçut Son Altesse royale. Amende honorable fut faite : le lithographe gratta la tête, et, au lieu de la tête du chef de l'État, mit la première tête venue.

En 1834, M. le duc d'Orléans me donna deux exemplaires de cette caricature, une *avant la tête*, l'autre *après la tête*; j'ai eu la sottise de me les laisser prendre tous deux. Du reste, M. le duc d'Orléans vivant, je n'avais qu'à lui en redemander d'autres; et je n'y attachais point alors le prix qu'ils méritaient.

Cette digression a pour but de donner une idée du genre d'opposition qui se faisait à cette époque.

Le Corsaire se présentait donc devant le jury comme prévenu de provocation à la rébellion.

Le jury entra dans la salle des délibérations pour la forme : il en sortit aussitôt en déclarant le gérant du *Corsaire* non coupable.

Le procès de *la Tribune* succéda au procès du *Corsaire*. M. Bascans fut acquitté comme l'avait été M. Viennot.

Puis vint l'affaire du *droit d'association*. Dix-neuf membres de la société des Amis du peuple furent cités devant les jurés de la deuxième section. Ils étaient prévenus d'avoir été chefs et administrateurs d'une réunion politique de plus de vingt personnes.

Là, ce fut bien autre chose encore que dans les deux acquittements précédents !

Après trois quarts d'heure de délibération, M. Fenet, chef du jury, donna lecture de cette déclaration :

« Sur la première question : *Y a-t-il eu association se réunissant à des jours marqués, pour s'occuper de politique ?*

« Oui.

« Sur la seconde question : *Les réunions avaient-elles lieu sans l'autorisation du gouvernement ?*

« Oui. »

Vous comprenez qu'après ces deux affirmations, tout le monde croyait la condamnation des accusés certaine.

« Sur la troisième question : *Les prévenus sont-ils coupables ?*

« Non. »

Et la salle tout entière éclata en applaudissements.

Ainsi, le *droit d'association* venait d'être consacré par le jury.

C'est que l'on commençait à être las des condamnations politiques. Une statistique venait d'être publiée, qui donnait la liste des condamnés de la Restauration : les Bourbons de la branche aînée avaient, en quinze ans, fait tomber *cent dix-huit têtes*, et condamné *cent quatorze contumaces* : il y avait eu — pour politique, toujours, — dix-sept condamnations aux travaux forcés à perpétuité, dix-neuf aux travaux forcés à temps ; à la déportation, soixante et douze ; à la reclusion, dix-huit ; au bannissement à perpétuité, soixante et douze ; au bannissement temporaire, trente-cinq. Enfin, le total général des condamnations graves ou légères, depuis la peine de mort jusqu'à la surveillance, s'élevait à *deux mille quatre cent soixante-six !*

Au milieu de tout cela, le 12 décembre, Hérold donnait un chef-d'œuvre : *le Pré-aux-Clerc.*

L'art est un roi qui marche souriant à travers les révolutions, et qui regarde en mépris tous ces bouleversements auxquels il doit survivre.

CCLIX

VICTOR JACQUEMONT

Comme s'achevait cette sanglante année 1832, pendant laquelle le choléra seul avait prélevé sur la population de la France une dîme de quatre-vingt-quinze mille morts, les autorités de Bombay menaient le deuil d'un jeune savant de la plus haute distinction, de Victor Jacquemont.

En sa qualité de savant, Victor Jacquemont détestait les hommes d'imagination ; il nous haïssait tout particulièrement, nous autres dramaturges. Il avait quitté la France en 1828, c'est-à-dire avant le grand mouvement littéraire qui s'était produit, et il ne jugeait du mouvement que par les feuilletons des journaux.

« Tout cela est de bien mauvais goût ! disait-il dans une de ses lettres, qu'un de mes *amis* me montra avec l'empressement ordinaire qu'ont les amis à vous fourrer sous le nez ces sortes d'alcalis. — En mettant sous la remise les Grecs, les Romains et les marquis de notre vieux théâtre, nous n'avons pas été heureux dans leurs successeurs. »

Il nous appelait *messieurs de l'horrible.*

Pauvre Jacquemont ! je le connaissais à peine ; je l'avais vu une fois chez le général la Fayette, qui le traitait en fils. L'illustre vieillard avait l'instinct de ces amitiés-là : tout ce qui fut grand plus tard a été honoré de son amitié ou de sa protection.

La mort de Jacquemont fit à peine impression en France, il était complètement inconnu à ses compatriotes ; sa réputation data de la publication posthume de ses ouvrages et surtout de sa correspondance de famille, que tout homme d'esprit a lue. Je dis tout homme d'esprit, car il n'y a pas de plus obstiné chercheur d'esprit que l'homme d'esprit. Or, un esprit réel, mais sec et sceptique, est le fond de cette correspondance de Jacquemont ; quant à la foi, c'est autre chose : Jacquemont doute évidemment de tout, même de Dieu.

Dans ses dernières lettres à sa famille, il n'y a pas un mot d'espérance pour une autre vie ; l'immortalité de l'âme, chez Jacquemont, n'est pas même à l'état de rêve. La lettre où il dit adieu à son frère, et, par l'intermédiaire de son frère, à toute sa famille, est désespérante, je ne dirai pas de résignation, mais presque d'insouciance. Jacquemont y parle de lui-même comme il parlerait du premier venu. Mettez la lettre à la troisième personne ; que le moribond dise *il* au lieu de dire *je*, et vous aurez l'annonce officielle de la mort d'un étranger faite par un indifférent.

Voyez, en effet, si cette lettre est celle d'un homme qui meurt à quatre mille lieues de son pays :

« Bombay, au quartier des officiers malades,
1er décembre 1832.

« Cher Porphyre,

« Il y a trente-deux jours que je suis arrivé ici fort souffrant, et trente et un que je suis au lit. J'ai pris, dans les forêts empestées de l'île de Salsette, exposé à l'ardeur du soleil dans la saison la plus malsaine, le germe de cette maladie, dont, au reste, j'ai reçu souvent, depuis mon passage à Adjimir, des atteintes sur la nature desquelles je m'étais fait illusion ; c'était des inflammations de foie. Les miasmes pestilentiels de Salsette m'ont achevé. Dès le début du mal, j'ai fait mon testament, et réglé mes affaires. Le soin de mes intérêts reste confié aux mains les plus honorables et les plus amies : M. James Nicol, négociant anglais, ici, — et M. Cordier, à Calcutta.

« M. Nicol fut mon hôte à mon arrivée à Bombay. Un vieil ami ne m'aurait pas prodigué des soins plus affectueux. Cependant, au bout de quelques jours, quand j'étais encore transportable, je quittai sa maison, qui est dans le fort, pour venir occuper un appartement commode et spacieux au quartier des officiers malades, dans la position la plus aérée et la plus salubre, au bord de la mer, et à cent pas de chez mon médecin, le docteur Mac Lennan, le plus habile de Bombay, et dont les soins admirables ont fait, depuis longtemps déjà, pour moi, un ami bien cher.

« Ce qu'il y a, cher Porphyre, de plus cruel dans la pensée de ceux que nous aimons, mourant dans des contrées lointaines, c'est l'idée de l'isolement et de l'abandon dans lesquels peuvent s'être passées les dernières heures de leur existence. Eh bien, mon ami, tu devras trouver quelque consolation dans l'assurance que je te donne, que, depuis mon arrivée ici, je n'ai cessé d'être comblé des attentions les plus affectueuses et les plus touchantes d'une quantité d'hommes bons et aimables. Ils viennent me voir sans cesse, caressent mes caprices de malade, préviennent toutes mes fantaisies : M. Nicol, avant tous ; M. John Box, un des membres du gouvernement ; un vieux colonel du génie, M. Goodfellow, et un bien aimable jeune officier, le major Mountain ; et d'autres encore que je ne dis pas.

« L'excellent Mac Lennan a presque compromis sa santé pour moi : c'est que, pendant quelques jours, dans une crise qui semblait ne me laisser aucune chance de vie, il venait deux fois la nuit.

« J'ai dans son habileté la confiance la plus absolue.

« Mes souffrances ont été bien grandes d'abord ; mais, depuis longtemps, je suis réduit à un état de faiblesse qui en est presque exempt. Le pis est que, depuis trente et un jours, je n'ai pas dormi, en tout, une heure. Cependant, ces nuits sans sommeil sont très calmes, et elles ne sont pas désespérément longues.

« La maladie, heureusement, tire à sa fin, qui peut n'être pas fatale, quoique ce soit plus probable ainsi. L'abcès ou les abcès, formés dès le début dans l'intérieur du foie, qui, à une époque récente, promettaient de se résoudre par absorption, paraissent monter et devoir s'ouvrir au dehors prochainement. C'est tout ce que je désire, afin de sortir promptement, soit d'une manière, soit de l'autre, du misérable état où je languis depuis un mois entre la vie et la mort. Tu vois que mes idées sont parfaitement claires ; elles n'ont été que rarement et bien passagèrement confuses, dans quelques paroxysmes violents de douleur, au commencement de ma maladie. J'ai généralement calculé sur le pire, et cela ne les a jamais rendues noires. Ma fin, si c'est elle qui approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée, et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi, console notre père, consolez-vous mutuellement, mes amis.

« Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous

dire adieu : — Adieu !... Oh ! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor ! — Adieu pour la dernière fois !

« Etendu sur le dos, je ne puis écrire qu'avec un crayon De peur que ces caractères ne s'effacent, l'excellent M. Nicol copiera cette lettre à la plume, afin que je sois sûr que tu puisses lire mes dernières pensées.

« VICTOR JACQUEMONT.

« J'ai pu signer ce que l'admirable M. Nicol a bien voulu copier. Adieu encore, mes amis ! »

Une seule phrase sort des entrailles de l'homme :

« Adieu !... Oh que vous êtes aimes de votre pauvre Victor ! » Cela explique parfaitement comment une littérature toute de sentiment devait être antipathique à cette organisation froide, savante et spirituelle.

Par bonheur, deux hommes se chargèrent de jeter sur la famille, désolée de cette perte lointaine et inattendue, les consolations mélancoliques que le mourant avait jugé inutile de lui donner.

Un mourant, qui sait qu'on l'aime, ne doit pas trop consoler ceux qu'il quitte ; il doit avoir, au contraire, pitié d'eux en les faisant pleurer : on guérit les cœurs en les amollissant, non en les pétrifiant. L'homme qui a beaucoup pleuré peut seul apprécier la justesse de ce que j'avance ici.

Voici la lettre de M. James Nicol au frère de Jacquemont. — M. James Nicol est anglais, remarquez-le bien, et, cependant, la lettre est écrite en français, c'est-à-dire dans une langue qui n'est pas la langue maternelle de celui qui l'écrit. Il est vrai qu'il y a une langue universelle pour le cœur.

« Bombay, 17 décembre 1832.

« Mon cher monsieur,

« Quoique étranger à vous, le sort m'a désigné pour vous communiquer un événement auquel vous ne vous attendiez pas. C'est avec le plus profond regret que je suis obligé de vous transmettre la dernière lettre de votre frère Victor, et de vous communiquer la dernière consolation qui puisse vous rester, qui est de vous informer de la tranquillité et du peu de souffrance avec laquelle il a reçu le coup fatal, le 17 décembre.

« Votre frère est arrivé chez moi le 29 octobre, venant de Tanna, et étant dans un état de santé très faible depuis une maladie qu'il avait eue peu avant, et dont il croyait être bientôt guéri, et pensant que la brise de mer de cette île aurait promptement rétabli ses forces. Le soir de son arrivée, il fit avec moi une promenade d'une demi-lieue, et, le jour suivant, rendit quelques visites ; mais il rentra de bonne heure, entièrement épuisé. Je lui conseillai d'avoir immédiatement recours à un médecin ; et, le soir même, le docteur Mac Lennan le vit. Pour votre satisfaction, je vais renfermer dans cette lettre une relation de la maladie faite par ce médecin.

« Comme votre frère vous le dit lui-même, il souffrit très vivement dans le commencement de sa maladie ; et, dès le commencement, il était prévenu de la nature dangereuse de cette maladie. Le 4 novembre, il fit son testament, dont je renferme ci-dedans une copie. Vers le 8 novembre, la maladie semblait avoir pris une tournure favorable ; et il nourrissait encore l'espoir de recouvrer la santé, lorsque la formation d'un abcès parut. Il devint alors plus faible de jour en jour, mais conserva, pendant tout le temps de sa maladie une tranquillité et un contentement dont je n'avais pas, avant, vu d'exemple.

« Je le quittai, le 6 décembre, à peu près dans le même état que les jours précédents, mais sans aucune apparence de prochaine dissolution. Cependant, le 7, vers trois heures du matin, il avait été saisi de violentes douleurs qui durèrent environ deux heures. Le docteur Mac Lennan était avec lui pendant ce temps. A cinq heures du matin, votre frère m'envoya chercher ; à mon arrivée, il ne souffrait plus ; mais il s'était opéré un si grand changement dans sa figure, depuis le soir précédent, que je ne pus retenir mes larmes. Alors, me prenant par la main, il me dit : « Ne vous chagrinez pas ; le moment est prochain, et c'est l'accomplissement de mes vœux ; c'est la prière que j'ai adressée au ciel depuis quinze jours. C'est un heureux événement. Dussé-je maintenant vivre, la maladie, probablement, rendrait le reste de ma vie misérable. Ecrivez à mon frère, et dites-lui quel bonheur et quelle tranquillité m'accompagnent au tombeau. »

« Il me répéta qu'il voulait que je fisse passer ses manuscrits et ses collections en France, et entra dans les plus nombreux détails concernant ses funérailles, qu'il voulut qu'on célébrât comme pour un protestant. Il me pria de faire distinguer son tombeau par une pierre simple avec cette inscription :

VICTOR JACQUEMONT
NÉ A PARIS LE 8 AOUT 1801
MORT A BOMBAY
APRÈS AVOIR VOYAGÉ PENDANT TROIS ANS ET DEMI
DANS L'INDE

« Durant le cours de la journée, il eut plusieurs attaques de vomissement, et sa respiration fut considérablement affectée ; mais il garda l'usage de ses facultés aussi parfait qu'en bonne santé. Il s'inquiétait seulement de la mort, ajoutant : « Je suis bien ici ; mais je serai bien mieux dans mon « tombeau ! » Vers cinq heures du soir, il me dit : « Je vais « à présent prendre ma dernière boisson de votre main, et « mourir. » Une violente attaque de vomissement suivit, et on le recoucha sur son lit, entièrement épuisé. Parfois il ouvrait les yeux et semblait, vingt minutes avant sa mort, me reconnaître. Seize minutes après six heures, il rendit l'âme, s'endormant, pour ainsi dire, dans les bras de la mort.

« Son enterrement eut lieu le soir suivant, avec les honneurs militaires, comme membre de la Légion d'honneur, et fut accompagné des membres de ce gouvernement, et de beaucoup d'autres personnes.

« Je prends sincèrement beaucoup de part à la perte irréparable que monsieur votre père et vous avez faite par sa mort. Je n'ai connu votre frère que pendant sa maladie, et je n'ai eu que la triste satisfaction de contribuer de tout mon pouvoir à lui prodiguer tous les soins que demandait sa maladie.

« Pour me conformer aux désirs de votre frère, j'ai fait empaqueter avec soin tous les articles d'histoire naturelle qui sont restés en ma possession ; ils sont contenus dans onze caisses et barils dont je renferme ici la facture et le connaissement, signés par le capitaine du navire français *la Nymphe*, de Bordeaux. J'ai écrit au commissaire général de la marine à Bordeaux, le priant d'aplanir les difficultés qui pourraient s'élever à cet égard. Vous aurez la bonté de lui écrire concernant ces choses. J'ai embarqué aussi une boîte adressée à votre père, contenant tous les écrits que votre frère m'a laissés (1).

« Dans la caisse contenant ses papiers, j'ai mis son ordre de la Légion d'honneur, que votre frère a recommandé particulièrement de vous envoyer. Je vous envoie également sa montre et ses pistolets.

« Ayez la bonté de séparer des autres écrits les catalogues ayant rapport aux collections, en les remettant au Muséum royal.

« J'ai l'honneur d'être, cher monsieur, etc.

« JAMES NICOL. »

L'épitaphe indiquée par le mourant lui-même est terrible de sécheresse et d'isolement. Cet enfant perdu que l'on appelle Antony aurait trouvé pour sa mère inconnue quelque chose de plus filial que ce philosophe pour la sienne.

Puis, à côté de la mère qui nous a conçu dans ses entrailles, n'y a-t-il donc pas la mère qui doit nous recevoir dans son sein ? à côté du berceau éphémère, la tombe éternelle ? Cette terre aride et dévorante de l'Inde ne doit-elle pas rendre chère encore à l'agonisant la douce terre de la patrie ?

O violettes et marguerites qui pousserez un jour sur ma fosse, comme je vous regretterais, si je devais dormir du dernier sommeil dans les sables brûlants de Bombay ! L'âme est peut-être un rêve ; mais le parfum des fleurs est une réalité.

A la lettre de M. James Nicol était jointe la relation de la maladie de Jacquemont par le docteur Mac-Lennan, relation que son étendue nous empêche, à notre grand regret, de reproduire ici, et qui prouve à quel point le mourant avait raison de dire que l'excellent docteur avait compromis pour lui sa propre santé.

Ce ne furent point les seules marques de sympathie que reçut la famille de l'illustre mort.

MM. Cordier, Geoffroy-Saint-Hilaire et de Jussieu adressèrent la lettre suivante à M. Jacquemont père :

« Paris, 21 mai 1833.

« Monsieur,

« Nous sentons trop bien le coup qui vient de vous frapper pour ne pas éprouver le besoin de nous associer à votre douleur, et de vous témoigner à quel point nous la partageons. L'administration du Muséum, qui avait confié à monsieur votre fils la mission qu'il a remplie si honorablement, et à laquelle il a sacrifié sa vie même, ressent à double titre cette perte cruelle ; elle perd en lui un voyageur qui avait

(1) Tous les écrits de Victor Jacquemont, et la description des principaux objets d'histoire naturelle que contiennent les collections qu'il a envoyées au Muséum d'histoire naturelle de Paris, ont été publiés par MM. Firmin Didot frères, sous le titre de *Voyages dans l'Inde*, 6 vol. in-4°, dont quatre de texte, et deux contenant 290 planches et 4 cartes (1841-1844).

toute sa confiance, et la science un naturaliste sur lequel se fondait un brillant espoir.

« Tout nous autorise à compter que, grâce aux sages précautions qu'il a prises jusque dans ses derniers moments, tous les fruits de ce voyage fatal ne seront pas perdus ; que les travaux de M. Victor Jacquemont porteront leurs fruits, et que leurs résultats pourront se développer, moins brillants sans doute qu'entre ses propres mains, mais de manière encore à faire apprécier ce qu'il avait déjà fait, et ce qu'il aurait fait s'il eût vécu.

« Croyez, monsieur, que, de notre part, rien ne sera négligé pour atteindre ce but, et pour vous donner cette légitime consolation, la seule qui vous reste.

« Veuillez agréer, monsieur, etc.

« *Les professeurs administrateurs du Muséum :*

« CORDIER, *directeur.*
« GEOFFROY-SAINT-HILAIRE.
« A. DE JUSSIEU. »

En effet, tous les écrits de Victor Jacquemont parvinrent à bon port à Paris. Je les ai vus entre les mains de M. Guizot, un jour que je venais lui demander de m'aider à sauver la vie d'un homme condamné à mort, et que l'on devait fusiller le lendemain.

J'avais besoin d'un mot de M. Guizot pour arriver à ce but ; M. Guizot écrivit ce mot sur une feuille volante qui se trouvait au milieu des manuscrits de Jacquemont.

L'homme fut sauvé ; je raconterai la chose en son lieu et place.

Voilà comment le nom de Jacquemont prend peut-être dans ma mémoire et dans mes Mémoires plus d'importance qu'il n'en devait prendre.



George Sand.

CCLX

GEORGE SAND

Maintenant, disons quelques mots de la production littéraire de cette année 1832.

Nous avons vu qu'elle avait donné, en pièces de théâtre importantes : *Teresa, Louis XI, Dix Ans de la vie d'une femme,*

un Duel sous Richelieu, la Tour de Nesle, Clotilde, Perrinet Leclerc et *le Roi s'amuse.*

L'annuaire de M. Lesur, qui résume les travaux de l'année, se plaint du peu de fécondité de ces douze mois qui n'ont produit que CENT CINQUANTE-SEPT PIÈCES, au nombre desquelles sont les huit drames que nous venons de nommer.

Quant aux romans, voici ce qu'en dit le chronologiste ; on y reconnaitra sa bienveillance ordinaire pour la littérature contemporaine :

« Les romans pullulent comme toujours ; ils foisonnent, ils grouillent, pour nous servir de trivialités énergiques Romans de mœurs, romans historiques, romans psychologiques, physiologiques, pathologiques ; contes et nouvelles drolatiques, fantastiques ; nous en avons de toutes les façons et de toutes les couleurs ! »

Oui, monsieur Lesur ; et, au nombre de ces romans qui pullulent, qui foisonnent, qui grouillent, vous avez même eu deux chefs-d'œuvre de madame Sand, *Indiana* et *Valentine*, et un des meilleurs ouvrages d'Eugène Sue, *la Salamandre.*

Occupons-nous d'abord de madame Sand, de ce génie hermaphrodite, qui réunit la vigueur de l'homme à la grâce de la femme ; qui, pareille au sphinx antique, vivante et mystérieuse énigme, s'accroupit aux extrêmes limites de l'art, avec un visage de femme, des griffes de lion, des ailes d'aigle.

Puis nous reviendrons à Eugène Sue.

Madame Sand était venue à Paris peu de temps avant la révolution de 1830

Que venait-elle faire à Paris? Elle va vous le dire elle-même avec sa franchise accoutumée. Madame Sand porte les habits d'une femme, mais c'est pour se vêtir et non pour se cacher ; à quoi servirait l'hypocrisie à qui possède la force?

« Peu de temps avant la révolution de 1830, dit l'auteur d'*Indiana*, je vins à Paris avec le souci de trouver une occupation, non pas lucrative, mais suffisante. Je n'avais jamais travaillé que pour mon plaisir ; je savais, comme tout le monde, *un peu de tout, rien en somme*. Je tenais beaucoup à trouver un travail qui me permît de rester chez moi. Je ne savais assez d'aucune chose pour m'en servir. Dessin, musique, botanique, langues, histoire, j'avais effleuré tout cela, et je regrettais beaucoup de n'avoir rien pu approfondir ; car, de toutes les occupations, celle qui m'avait toujours le moins tenté, c'était d'écrire pour le public. Il me semblait que, à moins d'un rare talent que je ne me sentais pas, c'était l'affaire de ceux qui ne sont bons à rien. J'aurais donc beaucoup préféré une spécialité. J'avais écrit souvent pour mon amusement personnel ; il me paraissait assez impertinent de prétendre à divertir ou à intéresser les autres, et rien n'était moins dans mon caractère concentré, rêveur et avide de douceurs intimes que cette mise en dehors de tous les sentiments de l'âme.

« Joignez à cela que je savais très imparfaitement ma langue. Nourrie de lectures classiques, je voyais le romantisme se répandre. Je l'avais d'abord raillé et repoussé dans mon coin, dans ma solitude, dans mon for intérieur, et puis j'y avais pris goût, je m'en étais enthousiasmée ; et mon goût, qui n'était pas formé, flottait entre le passé et le présent, sans savoir où se prendre, et chérissait l'un et l'autre sans connaître et sans chercher le moyen de les accorder. »

Il est impossible de mieux peindre l'état de perplexité où le génie se trouve à une certaine époque de la vie, tiré en avant par la foi, en arrière par le doute

En attendant, comme il fallait absolument demander le pain de l'indépendance à un travail de chaque jour, l'auteur d'*Indiana*, qui avait alors vingt-cinq ans, entreprit à la fois de peindre sur éventails, de faire des portraits à quinze francs, et de composer un roman.

Tout cela était bien précaire : les moindres décalques au vernis faisaient plus d'effet que les gouaches du jeune peintre, qu'on avait pour cinq francs — et plus ressemblants que les siens — les mêmes portraits qu'il vendait quinze francs. Enfin, le roman parut si mauvais à George Sand, qu'il n'essaya pas même une fois qu'il l'eut terminé, d'en tirer parti. Cependant, il lui semblait que sa vocation réelle était la littérature.

Il résolut de demander conseil à ce qu'on appelle un homme arrivé.

Il y avait à cette époque, à Paris, un littérateur d'un esprit incontestable et presque incontesté, un écrivain de premier ordre, par l'originalité du moins. Il avait publié plusieurs romans dont le plus curieux avait obtenu un de ces étranges succès comme en obtenaient en ce moment-là *Ourika* et *Edouard*. Il avait essayé du théâtre ; il avait fait une comédie pour le Français ; cette comédie était tombée avec le bruit du tonnerre ! — J'ai rendu compte de sa première, de son unique représentation.

On le nommait Henri de Latouche. Il était le compatriote de George Sand, l'ami de sa famille. George Sand se décida à l'aller trouver.

De Latouche, que je connaissais peu, je l'ai dit déjà, et avec lequel je me brouillai vers 1832, parce que je n'étais pas assez républicain pour lui, ou plutôt parce que je l'étais d'une autre façon que lui, était, à cette époque, un homme de quarante-cinq ans, au visage pétillant d'esprit, au corps un peu replet, aux manières incontestablement courtoises, quoiqu'il y eût dans cette courtoisie un fond d'ironie éternelle. Avec cela, son langage était choisi, sa parole pure et bien accentuée ; il parlait comme on écrit, ou plutôt comme on dicte.

Était-ce là le guide qui convenait à un commençant? J'en doute.

De Latouche était absolu dans ses opinions ; il lui semblait que tout ce qui ne lui était pas dévoué lui était hostile, que tout ce qui n'était pas pour lui était contre lui. Effaré comme un chamois, il croyait sans cesse qu'il y avait une conspiration ourdie pour le calomnier et le perdre. Il se retirait alors dans sa retraite de la Vallée-aux-Loups. Ses ennemis l'accusaient de faiblesse, et voulaient essayer de l'y poursuivre ; mais, s'ils se hasardaient trop avant, ils revenaient marqués au visage par une griffe de tigre.

Il commença par railler cruellement le pauvre novice condamnant, comme Alceste, toutes ses tentatives au cabinet.

« Et, cependant, dit George Sand, sous les railleries et les critiques, sous les flots de moqueries enjouées, mordantes, divertissantes, qu'il me prodiguait dans ses entretiens, je voyais venir la raison, le goût, l'art en un mot. Personne n'excellait mieux que lui à détruire les illusions de l'amour-propre ; mais personne n'avait plus de bonhomie et de délicatesse pour vous conserver l'espoir et le courage. Il avait une voix douce, pénétrante, une prononciation aristocratique et distincte, un air à la fois caressant et railleur. Son œil, crevé dans son enfance, ne le défigurait nullement, et ne gardait de l'accident d'autre trace qu'une espèce de feu rouge qui s'échappait de la prunelle et qui lui donnait, quand il était animé, je ne sais quel éclat fantastique. »

Non, cet œil ne défigurait pas le visage de de Latouche ; mais il lui défigurait terriblement le caractère ! Peut-être aussi de Latouche dut-il à cet œil crevé une portion de son talent, comme Byron dut une portion de son génie à son pied boiteux.

Nous empruntons encore à George Sand lui-même ces quelques lignes, qui forment le complément du caractère de de Latouche.

« M. de Latouche aimait à enseigner, à reprendre, à indiquer ; mais il se lassait vite des vaniteux, et tournait sa verve contre eux en compliments dérisoires, dont rien ne saurait rendre la malice. Quand il trouvait un cœur disposé à profiter de ses lumières, il se faisait affectueux dans sa satire ; sa griffe devenait paternelle ; son œil de feu s'attendrissait ; et, après avoir jeté dehors le trop-plein de son esprit, il vous laissait voir un cœur tendre, sensible, plein de dévouement et de générosité. »

Six mois se passèrent à cette espèce de travail entre l'écolier et le maître, le maître indiquant à l'écolier les lectures à faire, les lui lisant même à sa façon, c'est-à-dire lui racontant le livre au lieu de le lui lire, ajoutant au récit de l'auteur les brillantes broderies de son imagination, laissant, comme cette fée des *Mille et une Nuits* que nous avons tous connue dans notre enfance, tomber de sa bouche, en même temps que chaque parole, une perle ou un diamant.

De Latouche, à cette époque, rédigeait *le Figaro*, espèce de hussard de l'opposition, officier de cavalerie légère, qui, chaque jour, chargeait le gouvernement. Les rédacteurs ordinaires du journal étaient Félix Pyat et Jules Sandeau. George Sand leur fut adjoint.

Cette adjonction fut une sorte de diplôme de baccalauréat ès lettres.

Les trois élèves de de Latouche, — j'espère que, dès que George Sand accepte ce titre, les autres ne le répudieront pas, — les trois élèves de de Latouche avaient un bureau commun de rédaction où ils se réunissaient chaque jour à l'heure convenue.

C'était dans ce bureau qu'assis à des petites tables couvertes de tapis verts, chacun faisait de la *copie*. — On sait que copie est, dans ce cas, très improprement, le synonyme de manuscrit.

De Latouche donnait un thème séance tenante ; on brodait dessus, et le journal se trouvait fait d'un seul esprit, puisqu'il n'y avait qu'une seule âme, et que cette âme, comme

le Saint-Esprit sur les apôtres, se répandait en langues de feu sur ses disciples.

Mais toutes ces attentions ne faisaient pas que le pauvre écolier pût passer maître. L'auteur futur d'*Indiana*, de *Valentine* et de tant d'autres merveilles, ne savait pas faire un article de journal, ne savait pas être court.

De Latouche lui réservait toutes les anecdotes sentimentales, qui comportaient un certain développement; mais George Sand se trouvait toujours à l'étroit dans un cadre d'une demi-colonne, d'une colonne, d'une colonne et demie au plus, et, quand l'article *commençait à commencer*, il fallait le finir; il n'y avait plus de place.

Sur dix articles que donnait George Sand à son rédacteur en chef, souvent pas un seul ne pouvait servir, et longtemps il alluma son feu avec de la copie qui — George Sand l'affirme — n'était bonne qu'à cela.

Et, cependant, chaque jour, il lui disait :

— Ne vous découragez pas, mon enfant. Vous ne pouvez pas faire un article en dix lignes : un jour, vous ferez des romans en dix volumes. Tachez, d'abord, de vous débarrasser du pastiche ; c'est par le pastiche que débute tout commençant. Soyez tranquille, peu à peu, vous deviendrez vous-même et vous ignorerez tout le premier comme cela vous est venu.

Et, en effet, pendant six semaines du printemps de 1832, passées à la campagne, George Sand fit un roman en deux volumes.

Ce roman, c'était *Indiana*.

George Sand revint de la campagne, alla trouver de Latouche, et lui avoua, en tremblant, le nouveau crime qu'il venait de commettre.

— Cela tombe bien ! s'écria de Latouche ; on dirait que j'avais prévu cela ; je vous ai cherché et trouvé un éditeur ; donnez-lui votre roman.

— Ne voulez-vous donc pas en prendre connaissance ? demanda l'auteur.

— Non ; vous lisez mal ; je n'aime pas à lire sur un manuscrit. Portez les deux volumes au libraire, touchez vos douze cents francs ; je jugerai l'œuvre sur le livre imprimé.

George Sand n'avait rien de mieux à faire que de suivre le conseil donné : elle le suivit. — Nous disons tantôt *il*, tantôt *elle ;* que George Sand nous pardonne ! n'avons-nous pas dit que son admirable génie était hermaphrodite comme la Fragoletta de son maître !

Un mois après, George Sand recevait de son libraire les douze exemplaires réservés pour l'auteur.

Indiana avait été mise en vente dans la journée.

De Latouche entra.

— Oh ! oh ! dit-il en flairant des volumes sortant de dessous presse, comme l'ogre du *Petit-Poucet* flaire la chair fraîche, qu'est-ce que cela ?

— Hélas ! répondit l'écolier tout tremblant, c'est mon livre...

— Ah ! oui, *Indiana*, je me le rappelle.

Laissons George Sand raconter elle-même ce moment solennel de sa vie :

« Il s'empare avec vivacité d'un volume, coupa les premières pages avec ses doigts, et commença à se moquer comme à l'ordinaire, s'écriant :

« Ah ! pastiche, pastiche, que me veux-tu ? Voilà du Balzac, *si ça peut !*

« Et, venant avec moi sur le balcon qui couronnait le toit de la maison, il me dit et me redit toutes les spirituelles et excellentes choses qu'il m'avait déjà dites sur la nécessité d'être soi, et de ne pas imiter les autres.

« Il me sembla, d'abord, qu'il était injuste cette fois, et puis, à mesure qu'il parlait, je fus de son avis. Il me dit qu'il fallait retourner à mes aquarelles sur écrans et sur tabatières ; ce qui m'amusait certes bien plus que le reste, mais ce dont je ne trouvais malheureusement pas le débit.

« Ma position était redevenue désespérante ; et, cependant, soit que je n'eusse nourri aucun espoir de succès, soit que je fusse armé de l'insouciance de la jeunesse, je ne m'affectai pas de l'arrêt de mon juge, et je passai une nuit fort tranquille.

« A mon réveil, je reçus de lui ce billet, que j'ai toujours conservé :

« Oubliez toutes mes duretés d'hier, oubliez toutes les du-
« retés que je vous ai dites depuis six mois ; j'ai passé la
« nuit à vous lire... »

« Suivent deux lignes d'éloges que l'amitié seule pouvait dicter, mais qu'il y aurait mauvais goût à transcrire ici, et le billet se terminait par ce mot paternel :

« Oh ! mon enfant, que je suis content de vous ! »

Avec *Indiana*, George Sand avait mis le pied dans le monde littéraire ; avec *Valentine*, elle y mit les deux pieds.

Vous savez, maintenant, le point de départ de ce mâle et vigoureux génie qui a nom George Sand.

CCLXI

EUGÈNE SUE. — SA FAMILLE, SA NAISSANCE, SON PARRAIN ET SA MARRAINE, SON ÉDUCATION. — LA CAVE DU DOCTEUR SUE. — CHŒUR DE BOTANISTES. — COMITÉ DE CHIMIE. — DINER SUR L'HERBE. — EUGÈNE SUE PART POUR L'ESPAGNE — SON RETOUR. — LA CHAMBRE DE FERDINAND LANGLÉ. — LE CAPITAINE GAUTHIER.

A vingt kilomètres de Grasse existe un petit port de mer que l'on appelle la Calle ; c'est le berceau de la famille Sue, célèbre à la fois dans les sciences et dans les lettres.

La Calle est encore peuplée par des membres de cette famille, qui composent à eux seuls la moitié peut-être de la population.

C'est de là que, vers la fin du règne de Louis XIV, partit un jeune étudiant aventureux, qui vint s'établir médecin à Paris

Ayant réussi, il appela ses neveux dans la capitale.

Deux d'entre eux s'y distinguèrent particulièrement : Pierre Sue, qui devint professeur en médecine légale et bibliothécaire de l'Ecole : celui-ci a laissé des œuvres de haute science ; Jean Sue, qui fut chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, professeur de l'Ecole de médecine, professeur d'anatomie à l'Ecole des beaux-arts, chirurgien du roi Louis XVI.

Ce dernier eut pour successeur et continuateur Jean-Joseph Sue, qui outre la place de professeur des Beaux-Arts, qu'il hérita de son père, devint médecin en chef de la garde impériale, et, plus tard, médecin en chef de la maison militaire du roi.

Ce fut le père d'Eugène Sue, — et le même qui soutint contre Cabanis la fameuse discussion à propos de la guillotine, lorsque son inventeur prétendit que les guillotinés en seraient quittes pour une légère fraîcheur sur le cou ; Jean-Joseph Sue était, au contraire, pour la persistance de la douleur, et il défendit son opinion par des arguments qui prouvaient sa science profonde de l'anatomie, et par des exemples pris, les uns chez les médecins allemands, et les autres sur nature.

Nous avons lu toute cette discussion à propos de nos *Mille et un Fantômes ;* et nous déclarons y avoir pris un vif intérêt.

Eugène Sue naquit le 1er janvier 1803. Il a, par conséquent, cinq mois de moins que moi, et quelques jours de plus que Victor Hugo.

Il eut pour parrain le prince Eugène, pour marraine l'impératrice Joséphine ; de là son prénom d'Eugène.

Il fut nourri par une chèvre, et a conservé longtemps les allures brusques et sautillantes de sa nourrice.

Il fit ou plutôt ne fit pas ses études au collège Bourbon : — comme tous les hommes qui doivent conquérir dans les lettres un nom original et une position éminente, c'était un exécrable écolier.

Son père, médecin de dames, faisant un cours d'histoire naturelle à l'usage des gens du monde, s'était remarié trois fois. Il était riche de deux millions, à peu près, et demeurait rue du Chemin-du-Rempart, rue qui a disparu, et qui était située derrière la Madeleine. Tout ce quartier alors était occupé par des chantiers ; le terrain n'y valait pas le quart de ce qu'il vaut aujourd'hui. M. Sue y possédait une belle maison avec un magnifique jardin.

Dans la même maison que M. Sue demeurait sa sœur, mère de Ferdinand Langlé, qui, en collaboration avec Villeneuve, a fait, de 1822 à 1830, une cinquantaine de vaudevilles.

A l'époque où nous en sommes, 1817 ou 1818, les deux cousins allaient ensemble au collège Bourbon, c'est-à-dire Ferdinand Langlé allait au collège, et Eugène Sue était censé y aller.

Il avait un répétiteur à domicile le père Delteil, brave Auvergnat de cinq pieds de haut, qui, pour remplir son devoir de répétiteur, n'hésitait pas à soutenir les luttes corps à corps avec son élève, lequel fuyait dans le jardin, mais fuyait à la manière de la Galatée de Virgile, pour être poursuivi.

Une fois arrivé dans le jardin, l'écolier rebelle se trouvait à la fois dans un arsenal d'armes défensives et offensives.

Les armes défensives, c'étaient les plates-bandes du jardin botanique, dans lesquelles il se réfugiait, et où son répé-

titeur n'osait le poursuivre, de peur de fouler aux pieds ces plantes rares que l'écolier fugitif écrasait impitoyablement, sans remords et à pleines semelles; les armes offensives, c'étaient les échalas portant, sur des étiquettes, les noms scientifiques des plantes, échalas qu'Eugène Sue convertissait en javelots, et dont il accablait son maître avec une habileté qui aurait fait honneur à un élève de Castor et Pollux, les deux plus habiles lanceurs de javelots de l'antiquité.

Quand il fut démontré au père d'Eugène que la vocation de son fils était de lancer le javelot, et non d'expliquer Horace et Virgile, il le tira du collège, et le fit entrer comme chirurgien sous-aide à l'hôpital de la maison du roi, dont il était chirurgien chef, et qui était situé rue Blanche.

Eugène Sue trouva là son cousin Ferdinand Langlé et le futur docteur Louis Véron.

Nous avons dit qu'Eugène Sue avait beaucoup du caractère de sa nourrice : c'était le franc gamin de bonne maison, toujours prêt à faire quelque méchant tour, même à son père, surtout à son père, qui venait de se remarier et le tenait très rudement.

Mais aussi on se vengeait bien de cette rudesse!

Le docteur Sue occupait ses élèves à lui préparer son cours d'histoire naturelle; la préparation se faisait dans un magnifique cabinet d'anatomie qu'il a laissé par testament aux Beaux-Arts. Ce cabinet contenait, entre autres choses, le cerveau de Mirabeau, conservé dans un bocal.

Les préparateurs en titre étaient Eugène Sue, Ferdinand Langlé et un de leurs amis nommé Delâtre, qui fut depuis, et qui est probablement encore docteur-médecin; les préparateurs amateurs étaient nommés Achille Petit et ce vieil et spirituel ami dont j'ai déjà tant parlé, James Rousseau.

Les séances de préparation étaient assez tristes, d'autant plus tristes qu'on avait devant soi, à la portée de la main, deux armoires pleines de vins près desquels le nectar des dieux n'était que de la blanquette de Limoux: ces vins étaient des cadeaux qu'après 1814, les souverains alliés avaient faits au docteur Sue. Il y avait des vins de Tokai donnés par l'empereur d'Autriche, des vins du Rhin donnés par le roi de Prusse, du johannisberg donné par M. de Metternich, et, enfin, une centaine de bouteilles de vin d'Alicante données par madame de Morville, et qui portaient la date respectable, mieux que respectable, vénérable de 1750.

On avait essayé de tous les moyens pour ouvrir les armoires: elles avaient vertueusement résisté à la persuasion comme à la force: on désespérait de faire jamais connaissance avec l'alicante de madame de Morville, avec le johannisberg de M. de Metternich, avec le liebfraumilch du roi de Prusse, et avec le tokai de l'empereur d'Autriche, autrement que par les échantillons que, dans ses grands dîners, le docteur Sue versait à ses convives dans des dés à coudre, lorsqu'un jour, en fouillant dans un squelette, Eugène Sue y trouva, par hasard, un trousseau de clefs.

C'étaient les clefs des armoires.

Dès le premier jour on mit la main sur une bouteille de vin de Tokai au cachet impérial, et on la vida jusqu'à la dernière goutte; puis on fit disparaître la bouteille.

Le lendemain, ce fut le tour du johannisberg; le surlendemain, du liebfraumilch; le jour suivant, de l'alicante.

On fit de ces trois bouteilles comme de la première.

Mais James Rousseau, qui était l'aîné, et qui, par conséquent, avait une science du monde supérieure à celle de ses jeunes amis lesquels hasardaient leurs premiers pas sur le terrain glissant de la société, James Rousseau fit judicieusement observer qu'au train dont on y allait, on creuserait bien vite un gouffre, que l'œil du docteur Sue plongerait au fond de ce gouffre, et qu'il y trouverait la vérité.

Il fit alors cette proposition astucieuse, de boire chaque bouteille au tiers seulement, de la remplir d'une composition qui, autant que possible, se rapprocherait du vin, de la reboucher artistement, et de la remettre ensuite à sa place.

Ferdinand Langé approuva la proposition, et ajouta un amendement: c'était de procéder à cette grande solennité de l'ouverture de l'armoire à la manière antique, c'est-à-dire avec accompagnement de chœurs.

Ces deux propositions passèrent à l'unanimité.

Le même jour, on ouvrit l'armoire sur un chœur imité de la *Leçon de botanique* de Dupaty.

Le coryphée chantait:

> Que l'amour et la botanique
> N'occupent pas tous les instants;
> Il faut aussi que l'on s'applique
> A boire le vin des parents!

CHŒUR.

Buvons le vin des grands parents!

Et on joignait l'exemple au précepte.

Une fois en train, on composa un second chœur pour le travail. — Ce travail consistait particulièrement à empailler de magnifiques oiseaux que l'on recevait des quatre parties du monde.

Voici le chœur des travailleurs.

> Goûtons le sort que le ciel nous destine;
> Reposons-nous sur le sein des oiseaux;
> Mêlons le camphre à la térébenthine,
> Et par le vin égayons nos travaux.

Sur quoi, on buvait une seconde gorgée à la bouteille, qui se trouvait à moitié vide.

Il s'agissait de suivre l'ordonnance de James Rousseau, et de la remplir.

A cet effet, on avait nommé un comité de chimie, composé de Ferdinand Langlé, d'Eugène Sue et de Delâtre; plus tard, Romieu y fut adjoint.

Ce comité de chimie faisait un affreux mélange de mélasse, de réglisse et de caramel, remplaçait le vin bu par ce mélange improvisé, rebouchait la bouteille aussi soigneusement que possible, et la remettait à sa place.

Quand c'était du vin blanc, on clarifiait la préparation avec du blanc d'œuf battu.

Mais la punition retombait parfois sur les coupables.

M. Sue donnait de grands et magnifiques dîners; au dessert, on buvait tantôt l'alicante de madame de Morville, tantôt le tokai de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, tantôt le johannisberg de M. de Metternich, tantôt le liebfraumilch du roi de Prusse.

Tout allait à merveille, si l'on tombait sur une bouteille vierge; mais, si l'on tombait sur une bouteille revue et corrigée par le comité de chimie...

Il fallait avaler le breuvage!

Le docteur Sue goûtait son vin, faisait une légère grimace, et disait:

— Il est bon, mais il demande à être bu.

Et c'était une si grande vérité, et le vin demandait si bien à être bu, que, le lendemain, on recommençait à boire.

Tout cela devait finir par une catastrophe, et, en effet, cela finit ainsi.

Un jour que l'on croyait le docteur Sue à sa campagne de Bouqueval d'où l'on comptait bien qu'il ne reviendrait pas de la journée, on s'était, à force de séductions sur la cuisinière et les domestiques, fait servir dans le jardin un excellent dîner sur l'herbe.

Tous les empailleurs, comité de chimie compris, étaient là, couchés sur le gazon, couronnés de roses comme des Sybarites, buvant le tokai et le johannisberg, ou plutôt l'ayant bu, quand, tout à coup, la porte de la maison donnant sur le jardin s'ouvre, et le commandeur apparaît.

Le commandeur, c'était le docteur Sue

Chacun s'enfuit et se cache; Rousseau seul prend son verre plein, remplit un second verre, et, tout en trébuchant, s'avance droit vers le docteur.

— Ah! mon bon monsieur Sue, dit-il, voilà de fameux tokai! A la santé de l'empereur d'Autriche!

On devine la colère dans laquelle entra le docteur en retrouvant, sur le gazon, le cadavre d'une bouteille de tokai, de deux bouteilles de johannisberg, et de trois bouteilles d'alicante. — On avait bu l'alicante à l'ordinaire.

Les mots de vol, d'effraction, de procureur du roi, de police correctionnelle grondèrent dans l'air comme gronde la foudre dans un nuage de tempête.

La terreur des coupables fut profonde. Delâtre connaissait un puits desséché aux environs de Clermont, et proposait de s'y réfugier.

Huit jours après, Eugène Sue partait, comme sous-aide, pour faire la campagne d'Espagne de 1823.

Il fit cette campagne, resta un an à Cadix, et ne revint à Paris qu'au commencement de 1825.

Le feu du Trocadéro lui avait fait pousser les cheveux et les moustaches: il était parti imberbe comme une pomme d'api, il revenait chevelu comme un roi de la première race, barbu comme un moujik.

Cette croissance capillaire flatta sans doute l'amour-propre du docteur Sue, mais ne relâcha en rien les cordons de sa bourse, qu'il tenait très serrés.

Desforges, qui avait une petite fortune à lui, Ferdinand Langlé, que sa mère adorait, étaient les deux Crassus de la société; quelquefois, comme faisait Crassus à César, ils prêtaient, non pas trente millions de sesterces, mais vingt, trente, quarante, cinquante et même jusqu'à cent francs aux plus nécessiteux de la joyeuse bande.

Outre sa bourse, Ferdinand Langlé mettait à la disposition de ceux des membres de la société qui n'étaient jamais sûrs ni d'un lit, ni d'un souper, sa chambre dans la maison de M. Sue, et l'*en cas* que sa mère lui faisait préparer tous les soirs.

Ferdinand Langlé, déjà grand garçon de vingt-trois ans, auteur d'une douzaine de vaudevilles, amant de cette charmante fille, morte avant l'heure de sa mort, que l'on appe-

lait Fleuriet, et qui était actrice au Gymnase (1) ; Ferdinand Langlé rentrait rarement chez lui ; mais, comme le domestique disait à sa mère que Ferdinand vivait avec la régularité d'une religieuse, tous les soirs, la bonne mère ordonnait de mettre l'en cas sur sa table de nuit.

Le domestique mettait l'en cas sur la table de nuit, et la clef de la petite porte de la rue à un endroit convenu.

Un attardé se trouvait sans asile : il se dirigeait vers la rue du Chemin-du-Rempart, allongeait la main dans un trou de la muraille, y trouvait la clef, ouvrait la porte, remettait religieusement la clef à sa place, tirait la porte derrière lui, allumait la bougie, s'il était le premier, mangeait, buvait et se couchait dans le lit ; — si un second suivait le premier, il trouvait la clef au même endroit, pénétrait de la même façon, mangeait le reste du poulet, buvait le reste du vin, levait la couverture à son tour, et se fourrait dessous ; — si un troisième suivait même jeu pour la clef, même jeu pour la porte ; seulement celui-là, qui ne trouvait plus ni poulet, ni vin, ni place dans le lit, mangeait le reste du pain, buvait un verre d'eau, et s'étendait sur le canapé.

Et ainsi de suite.

Si le nombre grossissait outre mesure, les derniers venus tiraient un matelas du lit, et couchaient à terre.

Une nuit, Rousseau arriva le dernier, et compta quatorze jambes.

Ce fut dans cette chambre que Henry Monnier et Romieu se rencontrèrent pour la première fois et firent connaissance, le lendemain ils se tutoyaient, et se tutoyèrent jusqu'au jour où Romieu fut nommé préfet, et ne tutoya plus personne.

Le matin, on était assez souvent réveillé par une visite : c'était un brigadier aux gardes qui passait, et qui, en passant venait voir l'état de la cave aux liqueurs de Ferdinand Langlé.

Ce brigadier aux gardes, que j'ai beaucoup connu, mérite une mention particulière.

Il se nommait Gauthier de Villiers.

C'était non seulement un des plus braves soldats de l'armée, mais encore un des plus vigoureux poignets de France. Le mot poignet s'étend ici au corps tout entier.

Qu'est devenu le capitaine Gauthier ? Je n'en sais rien. Je voudrais bien le revoir une fois encore, au risque qu'il me brisât le poignet en me serrant la main.

C'était le courage et la bonté de Porthos. Il n'eût, pour rien au monde, donné une chiquenaude à un enfant ; seulement, il avait plus d'esprit que M. de Pierrefonds.

Il avait servi dans les grenadiers à cheval de l'Empire ; il s'était fait faire un sabre particulier : quand il chargeait, et qu'il avait, d'outre en outre, traversé quelque cavalier ennemi, il l'enlevait de son cheval à la force du poignet, et le rejetait derrière lui comme il eût fait d'une botte de foin.

Gauthier arrêtait d'une seule main un tilbury lancé au grand trot. Gauthier descendait de cheval, prenait son cheval sur les épaules, et le portait pendant dix, quinze, vingt pas avec presque autant de facilité que son cheval le portait lui-même. Il prenait une assiette de porcelaine, et passait son doigt au travers avec la même facilité qu'une balle passe à travers une cible de carton.

Un jour, aux gardes, on lui avait fait une injustice dont il voulait satisfaction. Il attendit sur le pont des Tuileries le roi Louis XVIII, qui devait sortir. Au moment où Sa Majesté passait, allant, comme d'habitude, au grand trot de son attelage, Gauthier sauta à la tête des chevaux, et arrêta le carrosse tout court.

Louis XVIII mit la tête à la portière et reconnut son brigadier aux gardes.

— Ah ! c'est toi, dit-il de sa petite voix flûtée, c'est toi, Gauthier ? Eh bien, que veux-tu, mon ami.

Gauthier alors s'avança et exposa sa demande.

— J'examinerai, j'examinerai, répondit Louis XVIII.

Huit jours après, justice était faite à Gauthier.

Gauthier avait une spécialité : il était *sauveur*. Si un homme tombait à l'eau et se noyait, Gauthier se jetait à l'eau et le sauvait ; si le feu prenait à quelque maison, et qu'un locataire en retard risquât d'être brûlé, Gauthier sauvait le retardataire.

Il avait sauvé le vieux Vatteville de l'incendie de l'Odéon, il avait sauvé trente-sept ou trente-huit personnes.

Gauthier, lors de la campagne d'Afrique, était parti comme interprète, et demeura à Alger. Dans les expéditions que l'on faisait autour de la ville, Gauthier, au lieu de fusil, prenait une petite pièce de quatre sur son épaule. Arrivé devant l'ennemi, on mettait la pièce en batterie, et l'on faisait feu. D'autres fois, il se contentait d'un fusil de rempart.

(1) J'ai déjà parlé d'elle à propos de mes commencements littéraires avec de Leuven. On accusa Castaing de l'avoir empoisonnée ; mais elle mourut, en réalité, à la suite d'une colère dans laquelle elle entra contre Poirson, directeur du Gymnase, à propos de l'engagement à ce théâtre de madame Théodore. Cette colère donna à la belle enfant une fièvre cérébrale ; la fièvre cérébrale l'emporta en deux fois vingt-quatre heures.

Il avait aux gardes un magnifique cheval, dont voici l'histoire.

Ce cheval avait le double défaut de jeter son cavalier à terre, et, quand son cavalier était à terre, de revenir sur lui et de le mordre ; on décida de l'abattre.

On allait procéder à l'exécution, quand Gauthier rentra à l'hôtel du quai d'Orsay, vit toute la compagnie assemblée et déplorant la perte d'un si magnifique cheval.

Gauthier s'informa.

— Bon ! dit-il, je m'en charge, moi ; mais à la condition que, si je le dompte, on me le laissera.

Le marché fut accepté ; on lui passa une bride.

Le cheval se laissait monter facilement : Gauthier n'eût donc pas grand'peine à sauter sur son dos. Une fois là, le cheval commença ses frasques, sauts de mouton, grand écart à droite, grand écart à gauche, etc. ; mais le rebelle ne savait pas à qui il avait affaire. Gauthier commença de serrer les genoux ; le cheval, qui éprouvait une certaine difficulté à respirer redoubla ses bonds : Gauthier serra plus fort.

Dès lors, ce fut une lutte splendide à voir, dans laquelle le cheval, vaincu, finit par plier les genoux et se coucher.

Gauthier sauta à terre pour ne pas se trouver engagé sous l'animal, puis il attendit.

Le cheval était guéri de son premier défaut, qui consistait à jeter son cavalier à terre ; il fallait le guérir du second, qui consistait à le mordre.

Gauthier, comme nous l'avons dit, était resté debout, à dix pas du cheval. Il l'avait dompté comme un autre Alexandre ; restait à savoir s'il ne serait pas dévoré par lui comme un autre Diomède.

Effectivement, au fur et à mesure que le cheval retrouvait sa respiration, son œil s'injectait de sang, ses naseaux fumaient de colère ; il se remit sur ses pieds de devant, puis sur ses pieds de derrière, chercha des yeux son ennemi, poussa un hennissement, et fondit sur lui.

Gauthier l'attendait dans la position d'un boxeur ; il lui envoya un coup de poing dans le nez, lui cassa deux dents ; le cheval se cabra de douleur, pivota sur ses pieds de derrière, et rentra à l'écurie.

Il était dompté.

Vous vous rappelez cela, n'est-ce pas, d'Arpentigny ; vous vous rappelez cela, n'est-ce pas, Leroi ; tu te rappelles cela, n'est-ce pas, Ferdinand Langlé ; mes vieux amis aux gardes ?

Eh bien, Gauthier était un des visiteurs du matin. Il allait droit à la cave, appliquait à ses lèvres le flacon de rhum ou d'eau-de-vie, et autant il y en avait autant d'englouti.

Un matin, il vint ; mais Rousseau et Romieu étaient venus coucher cette nuit-là, et la cave était vide.

Gauthier commença par fouiller dans ses poches, il faut lui rendre cette justice ; mais ses poches étaient aussi vides que la cave.

Alors, voyant trois ou quatre gilets et autant de pantalons étendus et gisant au hasard, il commença de passer la revue des pantalons et des gilets.

Les dormeurs le regardaient faire, un œil à moitié ouvert et l'autre fermé tout à fait ; ils étaient bien tranquilles, ce n'était ni à leurs gilets ni à leurs pantalons que Gauthier en voulait : il s'en fallait de moitié qu'il pût entrer dans les plus larges ; il en voulait à leur contenu, et ils ne contenaient rien.

Romieu seul manifestait une certaine inquiétude : il avait dix-neuf sous dans la poche de son gilet.

Gauthier tomba sur le trésor.

Romieu voulut se lever et disputer la possession de ses dix-neuf sous à Gauthier.

Gauthier le fixa du bout du doigt sur son canapé, et de l'autre main sonna le domestique.

Le domestique parut.

— Allez-nous chercher pour dix-neuf sous d'eau-de-vie, dit Gauthier.

Le domestique s'apprêtait à obéir.

— Mais, sacrebleu ! dit Romieu, je demeure dans le faubourg Saint-Germain : laissez-moi au moins un sou pour passer le ponts des Arts.

— C'est trop juste, dit Gauthier.

Et, remettant un sou dans le gilet de Romieu :

— Allez me chercher pour dix-huit sous d'eau-de-vie, dit-il au domestique.

Ce fut ce jour-là, et à cette occasion, que le dépouillé, à qui Gauthier avait pu prendre ses dix-huit sous, mais non son esprit et sa verve, fit sa fameuse chanson :

J'nai qu'un sou,
J'nai qu'un sou,
La richess' n'est pas l'Pérou !
Je din'rai je ne sais pas où ;
Mais, pour sûr, je n'ai qu'un sou !

Je ne me souviens pas du reste de la chanson mais dites à Henry Monnier de vous la chanter, il vous la chantera ; et, en outre il se rappellera comme moi à quelle occasion elle a été faite.

CCLXII

EUGÈNE SUE A L'AMBITION D'UN GROOM, D'UN CHEVAL ET D'UN CABRIOLET. — IL FAIT, AVEC LA MAISON ERMINGOT, GODEFROY ET Cie, UNE AFFAIRE QUI LUI PERMET DE SE PASSER CETTE FANTAISIE. — TRIOMPHE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. — FACHEUSE RENCONTRE. — DESFORGES ET EUGÈNE SUE SE SÉPARENT. — DESFORGES FONDE « LE KALÉIDOSCOPE » A BORDEAUX. — FERDINAND LANGLÉ FONDE « LA NOUVEAUTÉ » A PARIS. — CÉSAR ET LE NÈGRE ZOYO. — DOSSION ET SON CHIEN.

Le temps s'écoulait, Eugène Sue devenait un grand garçon, le docteur Sue resserrait de plus en plus les cordons de sa bourse. On avait envie d'avoir un groom, un cheval et un cabriolet ; il fallait recourir aux expédients.

On fut mis en rapport avec deux honnêtes capitalistes, lesquels vendaient du vin aux jeunes gens de famille qui se sentaient la vocation du commerce : ils se nommaient MM. Ermingot et Godefroi. — Nous ignorons si ces messieurs font encore le métier ; mais, ma foi, à tout hasard, nous citons les noms, espérant que l'on ne prendra pas les lignes que nous écrivons pour une réclame.

MM. Ermingot et Godefroi allèrent aux informations ; ils surent qu'Eugène Sue devait hériter d'une centaine de mille francs de son grand-père maternel, et de trois ou quatre cent mille francs de son père. Ils comprirent qu'ils pouvaient se risquer.

Eugène Sue reçut une invitation à déjeuner à Bercy pour lui et un ou deux amis. Il jeta les yeux sur Desforges. — Desforges passait pour l'homme rangé de la société, et le docteur Sue avait la plus grande confiance en lui.

On était attendu aux *Grands* ou aux *Gros Marronniers*, je ne me rappelle pas bien.

Le déjeuner fut splendide ; on fit goûter aux deux jeunes gens les vins dont ils venaient de faire l'acquisition, et Eugène Sue, sur lequel s'opérait particulièrement la séduction, en fut si content, qu'il en acheta, séance tenante, pour une somme de quinze mille francs, que, séance tenante toujours, il régla en lettres de change.

Le vin fut déposé dans une maison tierce, avec faculté à Eugène Sue de le faire goûter, de le vendre, et de faire dessus tel bénéfice qu'il lui conviendrait. Ce bénéfice, coté au plus bas, devait être, au moins, de cinq ou six mille francs.

Huit jours après, Eugène Sue revendait à un compère de la compagnie Ermingot et Godefroi son lot de vin pour la somme de quinze cents francs payés comptant.

On perdait treize mille cinq cents francs sur la spéculation ; mais on avait quinze cents francs d'argent frais, c'est-à-dire de quoi réaliser l'ambition qui, depuis un an, empêchait les deux amis de dormir : un groom, un cheval et un cabriolet.

Comment, demandera le lecteur, avec quinze cents francs, pouvait-on avoir un groom, un cheval et un cabriolet ?

C'est mon, le crédit que donnent quinze cents francs d'argent comptant, surtout quand on est fils de famille, et que l'on peut s'adresser aux fournisseurs du père...

On acheta le cabriolet chez Sailer, carrossier du docteur, et l'on donna cinq cents francs en acompte ; on acheta le cheval chez Kunsmann, où l'on prenait des leçons d'équitation, et l'on donna cinq cents francs dessus. On restait à la tête de cinq cents francs : on engagea un groom que l'on fit habiller de la tête aux pieds. — Cela n'était pas ruineux : on avait crédit chez le tailleur, le bottier et le chapelier.

On était arrivé à ce magnifique résultat au commencement de l'hiver de 1824 à 1825.

Le cabriolet dura tout l'hiver.

Au printemps, on résolut de monter un peu à cheval pour saluer les premières feuilles

Un matin, on partit.

Desforges et Eugène Sue étaient à cheval, suivis de leur groom, à cheval comme eux. Le groom faisait des grimaces atroces, que les passants ne savaient à quoi attribuer. Desforges et Eugène Sue savaient seuls la cause de cette agitation des muscles de la face du pauvre John ; on lui avait apporté le matin, des bottes trop étroites, et il avait fallu que les deux maîtres réunissent tous leurs efforts pour chausser leur domestique.

A moitié chemin des Champs-Elysées, comme on était en train de distribuer des saluts aux hommes et des sourires aux femmes, un cacolet vert s'arrête, une tête sort et examine avec stupéfaction les deux élégants.

La tête était celle du docteur Sue ; le cacolet vert était ce que l'on appelait dans la famille la voiture à trois lanternes : c'était une voiture basse, inventée par le docteur Sue, et de laquelle on descendait sans marchepied ; — l'aïeule de tous les petits coupés qu'on fait aujourd'hui.

Cette tête frappa les deux jeunes gens comme eût fait celle de Méduse ; seulement, au lieu de les pétrifier, elle leur donna des ailes. Ils partirent au galop ; par malheur, il fallait rentrer. On ne rentra que le surlendemain, mais on rentra.

La justice veillait à la porte sous les traits du docteur Sue.

On se vit contraint à tout avouer, et ce fut même un grand bonheur : la maison Ermingot et Godefroi commençait à montrer les dents, et envoyait du papier timbré, en outre le congé de six mois touchait à sa fin.

L'homme d'affaires du docteur Sue fut chargé d'arranger l'affaire Ermingot et Godefroi ; ceux-ci venaient d'avoir un petit désagrément en police correctionnelle qui les rendit tout à fait coulants : moyennant deux mille francs, ils rendirent les lettres de change, et donnèrent quittance générale.

Sur quoi, Eugène Sue s'engagea à rejoindre son poste à l'hôpital militaire de Toulon.

Desforges perdit toute la confiance du docteur ; il fut reconnu qu'il avait trempé jusqu'au cou dans l'affaire Ermingot et Godefroi, il fut mis à l'index ; ce qui le détermina, toujours facilité par sa fortune indépendante, à suivre Eugène Sue à Toulon.

Damon n'eût pas donné une plus grande preuve de dévouement à Pythias.

On partit après avoir passé la nuit ensemble ; mais, au moment du départ, l'enthousiasme fut tel, que Romieu et Mira, — Mira était le fils du célèbre Brunet, — que Romieu et Mira résolurent d'escorter la diligence. Eugène Sue et Desforges étaient dans le coupé ; Romieu et Mira galopaient aux deux portières.

Romieu galopa jusqu'à Fontainebleau ; là, il fallut le descendre de cheval.

Mira, s'entêtant, fit trois lieues de plus ; puis force lui fut de s'arrêter.

La diligence continua majestueusement son chemin, laissant les blessés sur la route.

On arriva le troisième jour à Toulon. — Aujourd'hui, on y va en vingt-quatre heures.

Le premier soin des exilés fut d'écrire pour avoir des nouvelles de leurs amis : Romieu avait été ramené dans la capitale sur une civière. Mira avait préféré attendre sa convalescence là où il était, et, quinze jours après, il était rentré à Paris en voiture

On s'installa à Toulon, et l'on commença de faire les beaux avec les restes de la splendeur parisienne. Ces restes de splendeur, un peu fanés à Paris, étaient du luxe pour Toulon.

Les Toulonnais commencèrent à regarder les nouveaux venus d'un mauvais œil. Ils appelaient Eugène Sue *le beau Sue.*

Ce fut bien pis quand on vit, tous les soirs, venir les muscadins au théâtre, et que l'on s'aperçut qu'ils y venaient particulièrement pour lorgner la première amoureuse, mademoiselle Florival ! C'était presque s'attaquer aux autorités : le sous-préfet protégeait fort la première amoureuse.

Les deux Parisiens s'abonnèrent et demandèrent leurs entrées dans les coulisses. Desforges faisait valoir sa qualité d'auteur ; il avait déjà deux ou trois pièces jouées.

Eugène Sue était vierge de toute littérature et ne donnait aucun signe de vocation pour la carrière d'homme de lettres; il était plutôt peintre : gamin, il avait couru les ateliers et dessinait, croquait, brossait.

Il y a trois ou quatre ans à peine, que je voyais encore, dans une des anciennes rues qui longent la Madeleine, rue aujourd'hui disparue, un cheval qu'il avait fait sur la muraille avec du vernis noir et un pinceau à cirer les bottes. Le cheval s'est écroulé avec la rue !

La porte des coulisses restait donc impitoyablement fermée ; ce qui donnait le droit incontestable aux Toulonnais de gognenarder les Parisiens.

Par bonheur, Louis XVIII était mort le 10 septembre 1824, et Charles X avait eu l'idée de se faire sacrer. La cérémonie devait avoir lieu dans la cathédrale de Reims, le 2 mai 1825.

Maintenant, comment la mort de Louis XVIII à Paris, comment le sacre du roi Charles X à Reims, pouvaient-ils faire ouvrir les portes du théâtre de Toulon à Desforges et à Eugène Sue ?

Voici :

Desforges proposa à Eugène Sue de faire ce que l'on appelait à cette époque un *à-propos* sur le sacre.

Eugène Sue accepta.

L'à-propos fut fait et joué au milieu de l'enthousiasme universel. — J'ai encore cette bluette, tout entière écrite de la main d'Eugène Sue.

Le même soir, les deux auteurs avaient d'une façon inattaquable leurs entrées dans les coulisses.

Mademoiselle Florival ne se montra pas plus sévère que l'administration, et donna aux deux auteurs leurs entrées chez elle. Ils en profitèrent conjointement et sans jalousie aucune. L'amitié de Desforges et d'Eugène Sue eût servi de modèle, nous l'avons dit, à celle de Damon et de Pythias

Vers le mois de juin 1825, Pythias et Damon se séparèrent. Eugène Sue resta seul en possession de ses entrées au théâtre et chez mademoiselle Florival. Desforges partit pour Bordeaux ?

Pourquoi Desforges allait-il à Bordeaux ?

Il croyait tout simplement aller voir un ami : il allait fonder un journal. Les voies de la Providence sont mystérieuses et profondes !

Cet ami s'appelait Teissier ; le journal s'appela *le Kaléidoscope*.

Desforges croyait passer un jour ou deux avec son ami. Teissier le conduit chez un libraire où non seulement on vendait des livres, mais encore où l'on faisait de la littérature. — C'était chez lui, dans son magasin, situé, je crois, rue Esprit-des-Lois, que se tenait l'hôtel Rambouillet de Bordeaux. — Le voyageur trouve là huit ou dix jeunes gens avides de ce souffle parisien qui porte au monde entier le pollen littéraire.

— Ah ! si nous avions un journal ? disaient-ils, si nous avions surtout quelqu'un pour le fonder ?

— Eh bien, mais me voilà ! répondit Desforges.

Et, en effet, à la suite de cette réunion, grâce à Desforges, *le Kaléidoscope* fut fondé.

C'est ainsi que s'éparpillaient les missionnaires de la foi nouvelle, qui préparaient le grand mouvement littéraire de 1827, 1828 et 1829.

Desforges, qui ne me connaissait que de nom à cette époque, non pas par mon nom littéraire, — je n'en avais pas, — mais par mon nom d'enfant, qu'il avait entendu dire chez M. Collard, ce bon et excellent tuteur dont j'ai eu occasion de parler dans ces Mémoires, mit dans *le Kaléidoscope* des vers de moi, un fragment de mon élégie sur la mort du général Foy, autant qu'il m'en souvient.

Plus tard, ce fut le point de repère de notre connaissance à Paris.

Un jour, j'entrais au café des Variétés. Desforges causait avec Théaulon. Théaulon me dit bonjour d'un mouvement de tête.



Eugène Sue.

Un moment après, Desforges vint à moi.

— Savez-vous, me dit-il, ce que prétend Théaulon à propos de vous?

— Théaulon m'aime beaucoup : il ne faut pas croire aveuglément ce qu'il dit, et même ce qu'il pense de moi.

— Eh bien, il m'a dit : « Vois-tu ce grand garçon maigre, il nous distancera tous tant que nous sommes en littérature. »

J'envoyai à Théaulon un sourire de doute et un signe de remercîment.

De ce jour date de notre connaissance, disons mieux, notre amitié avec Desforges.

Tandis que Desforges était à Bordeaux, et fondait *le Kaléidoscope*, Ferdinand Langlé fondait à Paris le journal *la Nouveauté* ; encore une tribune ouverte à la nouvelle école, encore un jalon marquant un pas de fait en avant.

Langlé avait eu une idée financière qui n'était pas trop mauvaise pour un aide-chirurgien aux gardes, surtout quand on pense que cette idée précédait de sept ans l'apparition d'Emile de Girardin, c'est-à-dire de l'homme qui a eu le plus d'idées en fait de presse : les mille premiers abonnés de *la Nouveauté*, versant soixante francs argent, devenaient propriétaires de la moitié des actions du journal ; l'autre moitié appartenait naturellement au fondateur, Ferdinand Langlé.

Quinze jours après le prospectus lancé, il y avait soixante mille francs en caisse.

Quand je dis *en caisse*, par malheur, il n'y avait pas de caisse : ce fut le défaut d'emplacement fixe pour serrer l'argent qui fit qu'au bout d'un certain temps, il n'y eut plus qu'un caissier.

Et Dieu sait que ce n'était pas le caissier qui avait mangé la caisse, nous allons en donner une preuve irrécusable.

Le caissier de *la Nouveauté* avait cheval, cabriolet et domestique nègre ; il donnait à *Zoyo* — c'était le nom du domestique — sept francs par semaine pour sa nourriture et celle de son cheval, vingt-huit francs par mois ! C'était à lui de se tirer de là comme il pourrait. Il s'en tirait en mangeant les sept francs, et en nourrissant son cheval avec les côtes de melon, les feuilles de salade et les trognons de chou qu'il trouvait sur les tas d'ordures ; il appelait cela mettre César au vert.

Quand cela ne suffisait pas, Zoyo tendait la main aux passants.

— Comment, drôle, tu mendies? lui disait celui auquel il s'adressait.

— Monsieur, répondait Zoyo, ce n'est pas pour moi ; c'est pour mon pauvre César, qui meurt de faim.

Et il montrait son cheval, dont l'air noble et digne inspirait la sympathie.

Quand les côtes de melon, les feuilles de salade et les trognons de chou étaient insuffisants ; quand l'appel à la charité publique avait mal rendu, Zoyo prenait un grand parti : il s'en allait chez le cireur de bottes qui avait un établissement à l'entrée du passage Feydeau, et frottait des bottes de compte à demi avec le directeur de l'établissement. Lorsqu'il avait gagné dix sous en cirant dix paires de bottes, il convertissait son gain en un picotin d'avoine ou en une demi-botte de foin, et, tant bien que mal, César dînait.

A cinq heures, *quand la caisse était fermée*, on harnachait César, on l'attelait au cabriolet ; Zoyo chaussait la culotte blanche, les bottes à revers, endossait le gilet jaune, la redingote verte, se coiffait d'un chapeau à large galon, orné d'une cocarde noire, et amenait le cabriolet à la porte du bureau, rue de Richelieu, nº 67, en face de la bibliothèque nationale.

Le caissier sautait dans son cabriolet, Zoyo rabattait la capote, montait derrière ; on gagnait le boulevard, on le suivait jusqu'à la place Louis XV ; on prenait les Champs-Elysées, et l'on faisait un tour au bois.

Et, si l'on demandait :

— Quel est ce monsieur avec un cheval alezan, un cabriolet vert et un domestique nègre?

On répondait :

— C'est le caissier du journal *la Nouveauté*.

Cela faisait honneur au journal.

Ce n'était pas le tout que d'avoir un cabriolet, il fallait un éditeur responsable. L'éditeur responsable, à cette époque, était d'autant plus difficile à trouver qu'il en fallait absolument un : on faisait beaucoup de procès aux journaux, on mettait beaucoup les éditeurs responsables en prison ; les éditeurs responsables étaient donc de toute nécessité.

Ferdinand Langlé jeta les yeux sur une espèce de nain nommé Dossion. La police du temps n'exigeait pas qu'un éditeur responsable eût telle ou telle taille. Ce Dossion était un singulier bonhomme au nez rouge, à la taille cambrée en arrière, toujours monté sur ses ergots. Je me souviens que nous l'appelions le tambour-major des rats de l'égout Montmartre.

Cherchez l'étymologie du nom si vous voulez ; quant à moi, je ne m'en souviens plus : à coup sûr, elle se rattachait à quelque légende du temps, oubliée aujourd'hui

Il avait été souffleur adjoint au Vaudeville, et avait tant fait près du bon Désaugier, qu'il avait obtenu de lui de débuter dans les *Arlequins*, où il doublerait Laporte ; mais, comme il avait la vue basse, le jour de ses débuts, il avait eu l'ingénieuse idée de mettre à son masque des verres de myope ; seulement, il n'avait point pensé à une chose, c'était à la chaleur de la salle : la chaleur troubla les verres, et il en résulta que Dossion, en courant après Colombine, ne voyant plus où il mettait le pied, disparut dans le trou du souffleur.

Tout au contraire des roses qui ne vivent qu'un matin, Dossion n'avait vécu qu'un soir.

Nous avions inventé une scie à l'aide de laquelle nous faisions entrer Dossion dans des colères bleues.

Dossion avait un chien du même pelage à peu près que le cheval de d'Artagnan, flottant de la nuance jonquille à la nuance bouton d'or. Comme Dossion était mortellement ennuyeux, on prétendait que son chien avait présenté une pétition à la chambre pour être autorisé à quitter son maître ; mais les trois cents de M. de Villèle avaient considéré la chose comme une affaire politique ; un d'eux avait même prononcé la fameuse phrase :

— L'anarchie commence à relever la tête !

La pétition de Castor avait passé à l'ordre du jour.

Le malheureux animal, forcé de demeurer attaché à Dossion, était trépassé d'ennui.

Je ne sais si Dossion est mort ou vivant : s'il est vivant, les quelques lignes que je viens d'écrire sont un hommage que je lui rends ; s'il est mort, c'est une fleur que je jette sur sa tombe.

CCLXIII

DÉBUTS D'EUGÈNE SUE DANS LE JOURNALISME. — L'HOMME-MOUCHE. — LE MOUTON MÉRINOS. — EUGÈNE SUE DANS LA MARINE. — IL ASSISTE A LA BATAILLE DE NAVARIN — IL SE MET DANS SES MEUBLES. — DERNIÈRE FOLIE DE JEUNESSE. — UN AUTRE « FILS DE L'HOMME » — BOSSANGE ET DESFORGES.

Vers la fin de 1825, Eugène Sue revint de Toulon.

Il trouva *la Nouveauté* dans l'état le plus prospère. Comme son ami Ferdinand Langlé en était le directeur ; comme lui, Eugène Sue, venant de faire jouer un *à-propos* à Toulon, était auteur, il devint tout naturellement rédacteur du journal ; on lui demanda des articles : il en fit quatre, une série intitulée *l'Homme-Mouche.*

Ce sont les premières lignes de l'auteur de *Mathilde* et des *Mystères de Paris* qui aient été imprimées : il nous semble curieux de les consigner ici. — Nos Mémoires, nous l'avons dit, sont les archives littéraires de la première moitié du XIXe siècle ; d'ailleurs, il est toujours intéressant pour les artistes d'étudier le point de départ d'un homme arrivé au sommet élevé où est parvenu notre illustre confrère.

Voici les quatre articles qu'il écrivit pour *la Nouveauté*, et qui parurent, le premier dans le numéro du lundi 23 janvier 1826, le second dans le numéro du mercredi 25, le troisième dans le numéro du dimanche 29, et le quatrième dans le numéro du mardi 31.

PREMIÈRE LETTRE DE L'HOMME-MOUCHE.

A Monsieur le préfet de police.

« Monsieur le préfet,

« Je prends la liberté de me rappeler à votre souvenir ; car vous n'ignorez pas que, depuis dix ans que je suis au bagne de Toulon, je n'ai pas interrompu un seul instant les honorables fonctions que l'on m'a confiées. Cependant, comme il serait possible que vous m'eussiez oublié, je vais vous tracer de nouveau un petit tableau de mon existence physique et morale.

« Je m'appelle de *** ; oui, monsieur le préfet, de *** ! Mon nom est précédé de la particule, et j'ai pourtant été confondu avec un tas de coquins obscurs... Mais, hélas ! vous savez comme moi, dans ce monde, à quoi n'est-on pas exposé? Revenons à mon portrait. — Je ne suis ni grand ni petit, ni beau ni laid ; j'ai une de ces figures qui s'oublient facilement ce qui est un grand avantage dans notre état, car, si l'on nous reconnaissait toujours, nous serions souvent exposés à des scènes fort désagréables. La nature m'a doué d'un de ces regards obliques que le vulgaire appelle *louches*, mais

que nous autres savons apprécier ; car, lorsqu'on a l'air de regarder d'un côté, on voit de l'autre. J'ai l'organe de l'ouïe très développé, et, dans une conversation, pas un mot ne m'échappe. Enfin, ma colonne vertébrale est excessivement souple ; ce qui m'a été d'une grande utilité dans mainte occasion... Quant au moral, j'ai l'air le plus engageant du monde: je suis poli, affable, obséquieux même, et, je possède la flatterie au plus haut degré ; je m'insinue dans l'intérieur des familles, je pénètre les replis les plus cachés du cœur humain : un regard, un demi-mot, me mettent sur la voie, et, quand, malgré toute ma pénétration, toute ma science, je n'ai rien trouvé, alors j'invente !

« Grâce à cette réunion d'heureuses qualités, vous eûtes la bonté de me donner de l'emploi. Criblé de dettes, connu comme un assez mauvais sujet de bon ton... vous entendez? un de vos agents qui pouvait m'apprécier me proposa d'entrer dans la grande confrérie ; j'acceptai, et ce nouvel état ne servit qu'à développer mon naturel ; car je fus accusé pour faux ! J'eus beau supplier, intriguer, faire parler en ma faveur par un de mes confrères de Montronge... impossible de me disculper : la justice et les tribunaux n'entrent pas, malheureusement, dans tous ces petits intérêts-là ; elle ne plaisante jamais. Je fus condamné à dix ans de travaux forcés. Quelle humiliation pour un agent de l'autorité.

« A peine arrivé dans ce vaste établissement,... qui rend réellement d'immenses services à la société, et qu'on devrait nommer antrement, par égard pour nous autres gens bien nés... ma figure plut à l'inspecteur de police : il devina mes talents, me fit des propositions. Malgré le vœu que j'avais fait de ne plus servir un pays aussi ingrat, la philanthropie, le désir du bien général, etc., etc., me déterminèrent ; mais hélas ! quelle décadence, monsieur le préfet ! être réduit à examiner la conduite morale et politique des galériens... moi qui avais exercé cet important état dans la meilleure société ! Vous m'avouerez que c'est très désagréable. Outre que les agents en chef ne sont pas honnêtes du tout... Au moins, dans la capitale, on gazait les termes ; vous nous faisiez appeler agents de l'autorité, voire même du gouvernement, tandis que, là, on vous appelle *mouchards* tout court... Si nous nous plaignons, si nous parlons de notre utilité, on nous compare aux plus vils instruments ! Enfin, monsieur le préfet, c'était à n'y pas tenir. Heureusement que vous avez bien voulu vous intéresser à moi, pour me faire, le plus tôt possible, sortir de ce vilain endroit, et me promettre de me faciliter les moyens de continuer une carrière que je crois avoir exercée avec honneur et au gré de vos désirs ; car j'ai mis à profit le temps que j'ai passé ici. J'ai fait des progrès sensibles en souplesse et en ruse ; je sais beaucoup de tours d'adresse que m'ont enseignés ces messieurs, et j'en compte faire usage, non pas pour moi, mais pour le bien public.

« Vous voyez, monsieur le préfet, que je suis digne de toute votre estime et de toute votre confiance. Mes talents ont augmenté ; j'ai analysé la délation avec fruit, et je suis certain que ma conduite passée vous sera un garant de ma fidélité future à remplir mes devoirs.

« Veuillez me faire connaître vos ordres, et ce que vous désirez faire de moi à la sortie du bagne.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le préfet, avec la considération la plus distinguée,

« Votre très humble serviteur,

« L'HOMME-MOUCHE. »

DEUXIÈME LETTRE DE L'HOMME-MOUCHE.

A Monsieur le préfet de police.

« Monsieur le préfet,

« J'ai reçu vos nouveaux ordres, et, grâce à vous, je suis sorti de ce vilain endroit, où je m'ennuyais à la mort ; car j'y étais tout à fait déplacé. J'ai quitté l'uniforme, j'ai changé mon bonnet rouge pour un *trois-pour-cent*... Oh ! pardon monsieur le préfet... pardon ! cela m'échappe !... N'allez pas croire au moins que je veuille insulter ce respectable M. de V***, notre père à tous, notre bon père ! car c'est lui qui fournit à toutes nos petites dépenses, à notre budget secret... Mais cette expression est si universellement répandue, que je suis excusable. — J'ai donc quitté cette casaque rouge qui m'allait si mal, pour un frac couleur aile de mouche : c'est du dernier goût ; au lieu de cette grosse bagne qu'ils m'avaient mise aux jambes (ce qui entre nous, n'a pas le sens commun), j'en ai une au doigt, fort jolie, sur laquelle est gravé un œil qui n'est pas celui de la Providence. Mon passe-port est en règle... « On accordera protection et appui au sieur de***, propriétaire... » Il est vrai que j'ai fort peu de propriétés, et que je n'en ai même plus du tout, si ce n'est un pot de fleurs avec un rosier... que j'ai confiés aux soins d'un ami à l'époque de mon accident ; mais j'ai mon industrie, votre protection, et c'est quelque chose !

« Je me suis mis en route le... pour***. Je vais tâcher de vous rendre un compte succinct de mon voyage.

« J'ai préféré la diligence, parce que, pour nous autres observateurs, le théâtre est plus vaste et les scènes plus variées. J'aurais bien désiré avoir le coin gauche à cause de mon épaule ; mais la place était prise : il a fallu me contenter du côté droit. En face de moi se trouvait deux grands militaires porteurs de moustaches effroyables. Je ne sais, mais leur aspect m'importunait... je ne pouvais supporter leur regard... A côté d'eux était un prêtre ; et j'avais pour voisins un gros monsieur et une grosse dame. Je commençai par faire semblant de dormir, parce que cela n'empêche pas d'entendre, et qu'on inspire une honnête confiance.

« Les deux militaires parlaient à voix basse ; les mots : *Mécontents*... *Assez de leur service*, etc., etc., frappèrent mon oreille attentive ; je jugeai qu'il était temps de ne plus dormir, je m'éveillai ; je tâchai de provoquer insensiblement une de ces petites inconséquences dont nous faisons si facilement des conspirations... Impossible ! je suis forcé de l'avouer. Ils pensaient presque bien... Ecoutez notre conversation.

« — Ces messieurs sont au service?

« — Nous y étions.

« — Ces messieurs ont quitté le service volontairement ?

« — Oui, monsieur.

« — Ces messieurs ont bien fait ; car, dans le temps où nous sommes, hélas ! comment récompense-t-on la valeur?... Tenez moi qui vous parle...

« — Monsieur a servi ?

« — Beaucoup, monsieur ! beaucoup ! même plus que je n'aurais voulu... et Dieu sait comment j'ai été récompensé !

« — Nous, monsieur, c'est à peu près la même chose. Nous allons en Grèce ; nous offrons notre bras et notre sang ; on accepte, et on ne nous paye pas... Nous manquons vingt fois d'être assassinés ! Alors, nous quittons cette terre inhospitalière, et nous revenons servir le roi dans nos grades respectifs.

« Vous voyez, monsieur le préfet, qu'il n'y avait rien à faire de ce côté.

« Je m'adressai au curé... Ecoutez encore,

« — Monsieur le curé va rejoindre sa paroisse?

« — Oui, monsieur.

« — La paroisse de M. le curé est considérable ?

« — Non, monsieur.

« — Alors, les appointements de M. le curé doivent être fort médiocres ?

« — Oui, monsieur.

« — Mais c'est affreux, des appointement médiocres ! Comment veut-on que le clergé soutienne le trône si on le paye aussi mal ?

« — Monsieur, je ne me plains pas ; car je trouve encore de quoi secourir quelques malheureux.

« — Mais, monsieur le curé, secourir les malheureux, sans doute c'est fort beau ; mais vous devez vivre de privations?

« — Monsieur, j'ai fait vœu de charité et d'humilité, je suis fidèle à mon vœu.

« — Mais, monsieur le curé, je connais des habitants de Montrouge qui ont aussi fait ce vœu-là, et ça n'empêche pas...

« — Monsieur, je n'habite pas Montrouge ; je suis un homme honnête, pieux, et je sais aimer Dieu sans haïr mon prochain.

« A ces mots, il se remit à lire son bréviaire.

« Il ne me restait qu'à exploiter le gros monsieur et la grosse dame ; ils ronflaient à qui mieux mieux...

« Je pris le parti d'éveiller le gros monsieur pour lui demander l'heure : il accueillit ma demande assez peu civilement ; mais il était éveillé, et c'est ce que je voulais. J'engageai la conversation, et j'appris qu'il était électeur... Electeur! hein ! monsieur le prefet... électeur ! quelle mine !... Eh bien, pas du tout. Ecoutez encore.

« — Peut-on savoir de quel côté monsieur votera?

« — Pardieu ! monsieur, du bon côté

« — Comment, monsieur ? lequel ?

« — Y en a-t-il donc tant?... Celui où se trouve l'amour du roi et une juste liberté !

« Et de trois !... Vous avouerez, monsieur le préfet, qu'il est excessivement désagréable de perdre ainsi un temps précieux ; aussi, pour l'éviter, je serais assez d'avis de faire surveiller d'abord les deux grands militaires. Ils aiment le roi, c'est bien ; ils sont braves, c'est très bien : mais ils ont combattu les Turcs, et c'est suspect. — Et ce prêtre qui fait du bien, qui n'habite pas Montrouge... c'est suspect ! très suspect ! car, enfin, il ne suffit pas d'aimer Dieu et son prochain : il faut savoir se faire respecter. — Quant au gros monsieur, il avait un air goguenard avec son *bon côté !* La grosse dame a rappelé certaine époque où l'on assommait les chiens : j'ai pris cela pour une personnalité. Tenez, si vous m'en croyez, nous dénoncerons toute la voiture ; si ça ne fait pas de mal, ça ne peut pas faire de bien. Vous voyez... toujours fidèle à nos principes.

« Nous sommes arrivés à ***. J'attends de nouvelles instructions.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« L'HOMME-MOUCHE. »

TROISIÈME LETTRE DE L'HOMME-MOUCHE

A Monsieur le Préfet de police.

« Monsieur le préfet,

« J'ai reçu vos nouveaux ordres à mon arrivée à***. Je suis logé d'une manière commode et agréable ; j'ai surtout un fort joli cabinet où je *travaille*. Je mange à table d'hôte, parce qu'on peut mieux *observer*. Le théâtre n'est pas très bon ; mais il faut bien aller quelque part.

« Je vous avouerai que je ne goûte pas du tout la manière de voir des acteurs.

« Je vous recommande surtout de faire défendre un pitoyable mélodrame, où l'on prend un espion ; ce n'est pas que je redoute aucune allusion, mais c'est égal, on n'aime pas à avoir ce spectacle-là devant les yeux. D'ailleurs, la pièce est immorale, très immorale !

« Il m'est arrivé ici une scène assez bizarre, mais qui prouve combien vos employés, mes confrères, font bien leur devoir.

« Je vous demanderai la permission de vous rapporter notre conversation et les réflexions que nos réponses mutuelles nous suggéraient ; car mon confrère m'a communiqué les siennes.

« J'étais allé au café prendre ma demi-tasse, parce que cela me donne des idées, agrandit l'imagination ; car vous sentez que nous ne pouvons jamais avoir trop d'imagination. Je prenais donc mon café sur la table qui est près du poêle, excellente place pour un observateur ! on domine tout, rien ne vous échappe ; on est à peu près caché par le tuyau, et, grâce à cet abri protecteur, on voit sans être vu.

« Le café était assez mal composé : des marchands, quelques sous-officiers, de petites gens enfin. Je perdais mon temps, lorsqu'un grand monsieur d'assez mauvaise mine entra dans le café ; ses regards observateurs le parcoururent dans tous les sens puis il choisit une table dans un coin écarté, et demanda d'une voix de stentor... devinez, monsieur le préfet... j'ose à peine vous le dire ! Il demanda *le Constitutionnel !* Vous sentez bien qu'en province, surtout, quand on demande un journal comme celui-là, on est très suspect. Aussi, je m'approchai d'un air engageant, et lui souris agréablement.

« Ecoutez, monsieur le préfet : c'est une espèce de scène de comédie.

« L'HOMME-MOUCHE. — Monsieur voudrait-il me passer le journal après lui ?

« L'INCONNU. — Certainement, monsieur, avec plaisir... *(A part.)* Voilà un gaillard qui fait un bien mauvais choix en fait de journaux ! Tâchons d'engager la conversation... *(Haut.)* Monsieur va bien s'ennuyer en attendant ! s'il prenait un autre journal ?...

« L'HOMME-MOUCHE. — Monsieur, je vous avouerai que je ne lis que celui-là.

« L'INCONNU, *à part.* — Diable ! que celui-là... Attention ! cet homme est suspect. *(Haut.)* Monsieur a bien raison : c'est le seul, l'unique qui pense bien... Seulement, je lui voudrais un peu plus d'énergie.

« L'HOMME-MOUCHE, *à part.* — Ceci devient sérieux, très sérieux !... *(Haut.)* Certainement, monsieur, je lui voudrais un peu plus d'énergie... Car entre nous, ça va mal, très mal... n'est-ce pas ?

« L'INCONNU. — Hum ! hum !

« L'HOMME-MOUCHE, *à part.* — J'espère que c'est clair ! *(Haut.)* Parbleu ! je le crois bien ! ce M. de V***, entre nous, c'est un...

« L'INCONNU, *à part.* — Plus de doute ! *(Haut.)* Comment donc ! et ce M. de C***, c'est un paresseux !

« L'HOMME-MOUCHE, *à part.* — Je ne puis décidément plus longtemps supporter un langage aussi opposé à la morale publique... *(Haut.)* Monsieur, je suis désolé, mais j'ai une triste fonction à remplir... à remplir envers vous, vu votre manière de penser...

« L'INCONNU. — Eh bien, monsieur ?

« L'HOMME-MOUCHE. — Eh bien, monsieur, je vous arrête !

« L'INCONNU. — Monsieur, ne plaisantez pas avec des choses aussi sacrées ! Dans cet instant, je suis moi-même disposé à vous arrêter.

« L'HOMME-MOUCHE. — Comment ! m'arrêter ?... Monsieur, connaissez-vous ce signe respectable et respecté ? le connaissez-vous ?

« L'INCONNU. — Quoi ! vous seriez ?...

« L'HOMME-MOUCHE. — Comme vous dites !

« L'INCONNU, *montrant sa carte.* — Le tour est charmant !...

« L'HOMME-MOUCHE. — Comment ! vous êtes aussi un m.... ?

« L'INCONNU. — Parole d'honneur... foi d'honnête homme !

« L'HOMME-MOUCHE. — Touchez là, monsieur ! Sans vous flatter, vous avez été charmant : impossible de réunir plus d'esprit, de finesse et de pénétration !

« L'INCONNU. — Et vous donc ! comme vous lancez le mot de temps en temps !

« L'HOMME-MOUCHE. — Et votre *hum ! hum !* quelle profondeur, quel génie dans votre *hum !*

« L'INCONNU. — Et puis, il faut l'avouer, vous avez tout à fait le ton de bonne compagnie : je vous prenais au moins pour un courtier marron !

« L'HOMME-MOUCHE. — Vous êtes trop indulgent !... Si un petit verre pouvait vous être agréable !...

L'inconnu accepta le petit verre, et me mit au fait de quelques petites intrigues dont je vous donnerai connaissance.

« Vous voyez, monsieur le préfet, avec quel zèle nous nous occupons du bien public.

» J'attends de nouveaux ordres.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« L'HOMME-MOUCHE. »

QUATRIÈME ET DERNIÈRE LETTRE DE L'HOMME-MOUCHE

A Monsieur le préfet de police.

« Monsieur le préfet,

« Vous avez été instruit de l'accident qui m'a forcé de revenir dans la capitale : ça commence à aller un peu mieux ; seulement, les reins sont encore bien faibles... Enfin, n'y pensons plus !... mais je l'ai échappé belle : une canne grosse comme le bras ! Ah ! ciel ! j'en frissonne encore...

« Revenons à nos affaires.

« Comme, dans la capitale, chaque instant offre un sujet d'observation, je vais tout bonnement vous tracer un petit journal de ma journée.

« Je me suis levé à neuf heures; j'ai appelé mon petit Brisquet... Quel bon chien ! quel chien estimable ! monsieur le préfet, vous n'en avez pas d'idée. D'abord, il *rapporte* très bien ; il a un nez... quel nez ! il sent un suspect d'une lieue à la ronde... et il arrête supérieurement !... je ne fais pas mieux.

« J'ai été déjeuner dans un cabaret de la rue Montorgueil. « Un cabaret ! direz-vous, monsieur le préfet ; quel « mauvais genre ! comment un homme de bon ton peut-il « fréquenter un tel endroit ? » Eh bien, détrompez-vous : ce cabaret est quelquefois le rendez-vous de jeunes élégants du café de *Paris*, qui viennent y manger des huîtres fraîches et boire du vin blanc. J'attendis quelque temps. Rien ne me paraissait digne de fixer mon attention, lorsque j'entendis du bruit dans l'escalier, et que je vis monter quatre jeunes gens ; ils avaient l'air un peu défait ; leur toilette était négligée... J'y suis : ils sortent du bal, du jeu, etc. Ecoutons.

« — Que demanderons-nous ?

« — Des huîtres, du vin blanc et une soupe au madère.

« — Pas autre chose ?

« — Ici, il n'y a que cela de supportable... A propos, mon cher, sais-tu qu'on devrait faire fermer ces maisons honnêtes où l'on vous vole votre argent, et dont les maîtresses vivent du produit du flambeau ! Autrefois, si l'on y allait on était sûr au moins d'y trouver bonne compagnie... en hommes; mais, maintenant, qu'y voyez-vous ? Des gens fardés, des fripons et même des mouchards !

« J'irai là, monsieur le préfet.

« L'entretien roula sur les femmes, les chevaux... le vocabulaire ordinaire de ces messieurs. Ils s'en allèrent en se donnant rendez-vous pour le bal de l'Opéra.

« J'allai faire un tour aux Tuileries, aux Champs-Elysées... voir si je ne pourrais pas mal interpréter un pantalon... ou dénoncer un chapeau. Oui, monsieur le préfet... n'avons-nous pas eu les habillements politiques : les quirogas, les bolivars, etc. ? Je ne remarquai qu'un gros monsieur en *trois-pour-cent* ; j'eus d'abord envie de faire quelque attention à lui ; mais j'appris qu'il arrivait de province... Alors, je vis qu'il était coiffé sans intention politique.

» Je fus à la Bourse : c'étaient, comme à l'ordinaire, des entrepreneurs en faillite, des goujats se vendant trois ou quatre cent mille livres de rente, et s'empruntant trente sous pour aller dîner !

« Cinq heures sonnèrent. Je me rendis au café *Anglais*. Quel désappointement pour un observateur ! J'arrive, je me trouve seul ; j'espère que la foule va arriver : personne ne vient, excepté un monsieur qui demande un poulet à la Marengo, et un autre un potage à la Colbert... A la Colbert ! il me semble que c'est un peu insultant pour M. de V*** ; nous verrons. Mais, comme ils étaient seuls, il n'y eut pas de conversation.

« Je fus, de là, aux Variétés. Rien de marquant. Mauvaise journée, monsieur le préfet ; elle finira mal. Cependant, j'y pense, vous avez toléré une chose bien extraordinaire : votre M. Odry, avec sa chanson des gendarmes !

Mais c'est direct, cela, monsieur le préfet, c'est direct... Les gendarmes n'obéissent qu'à l'impulsion qu'on leur donne; cette impulsion est produite par un autre; remontez à la source, et vous verrez que rien n'est sacré pour M. Odry !

En sortant du spectacle, je fus dans une maison de jeu. Il n'y a guère à observer dans ces endroits (aussi c'est de l'un d'eux que je vous écris, ne sachant que faire de mon temps), parce que les croupiers, etc., sont nos confrères... Mais quelquefois on voit le jeune homme s'y présenter pour la première fois... Il rougit, porte à la ronde des yeux timides, et tremble de rencontrer un regard de connaissance; sa vue s'arrête surtout avec crainte sur le banquier... Si on allait l'expulser, l'empêcher de perdre l'or, fruit d'un emprunt usuraire !..

« Le banquier m'appelle; justement, il venait d'entrer un de ces jeunes gens.

« — Mon cher, me dit-il (je connais beaucoup ce banquier, nous avons *servi* ensemble), ce jeune homme a de l'or, beaucoup d'or! mes renseignements sont pris; mais il est timide, il tente la fortune d'une main tremblante. Donnez-lui l'exemple; rendez-nous ce petit service; car, vous savez, vous et nous, c'est tout un. Prenez ces dix mille francs; jouez comme vous voudrez; perdez, gagnez: l'exemple agira sur lui, et il mordra à l'hameçon!

« Je pris les billets... Le banquier s'apprêta à lancer la bienheureuse boule. Le confrère a un poignet d'enfer; c'est comme un coup de pistolet, et... »

(Ici, le manuscrit est interrompu; on lit la lettre suivante :)

« Monsieur le préfet,

« L'Homme-Mouche n'est plus! un malheur effroyable vient d'arriver! Le banquier allait lancer la fatale boule de roulette; mais, au moment où son bras vigoureux lui donnait l'impulsion, elle lui a échappé des mains, est allée frapper à la tête notre malheureux ami, et il est tombé mort dans mes bras, victime de son attachement à ses devoirs.

« Quelle perte, monsieur le préfet!

« Je vous envoie ci-joint une lettre, sa carte, sa médaille, etc., etc.

« Si vous aviez assez de confiance en moi pour me donner sa place (car il avait un grade au-dessus de moi), je vous en aurais la plus grande obligation... Il y a huit ans que je végète dans les emplois, et, étant aussi bien élevé que le défunt, je puis prétendre à le remplacer.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

On voit que l'opposition de notre ami Eugène Sue ne date pas d'hier.

Cependant, la *Nouveauté* ne payait pas ses rédacteurs au poids de l'or. D'un autre côté, le docteur Sue restait inflexible; il avait sur le cœur non seulement le vin bu, mais encore le vin gâté!

Restait une ressource dont on n'usait que dans les grandes occasions : c'était une montre Louis XVI, à fond d'émail donnée par la bonne marraine, par l'impératrice Joséphine. Dans les cas extrêmes, on la portait au mont-de-piété, et l'on en avait cent cinquante francs.

Elle défraya le mardi gras de 1826; mais, le mardi gras passé, après avoir traîné le plus longtemps possible, il fallut prendre un grand parti, et s'en aller à la campagne. Bouqueval offrait aux jeunes gens son hospitalité champêtre et frugale: on alla à Bouqueval.

Pâques arriva, et, avec Pâques, un certain nombre de convives. Chacun avait promis d'apporter son plat: qui un homard, qui un pâté; mais le malheur voulut que, chacun comptant sur son voisin, l'argent manquant à tous peut-être, personne n'apportât rien.

On alla droit aux étables, et on égorgea un mouton: c'était un magnifique mérinos que le docteur Sue gardait comme échantillon! Il fut dépouillé, rôti et mangé jusqu'à la dernière côtelette.

Lorsque le docteur apprit ce nouveau méfait, il se mit dans une colère abominable! Heureusement qu'aux colères paternelles Eugène Sue opposait une admirable sérénité. C'était un charmant caractère que celui du brave enfant, toujours gai, joyeux, riant. En est-il ainsi de l'homme? Les soucis ont passé sur son visage, et l'exil pèse sur son cœur!

Ordre fut donné à Eugène Sue de quitter Paris.

Il passa dans la marine, et fit deux voyages aux Antilles. — De là le roman d'*Atar Gull;* de là l'explication de ces magnifiques paysages qui semblent entrevus dans un pays de fées, à travers les déchirures d'un rideau de théâtre.

Puis il revint en France.

Une bataille décisive se préparait contre les Turcs: Eugène Sue s'embarqua, en qualité d'aide-major, à bord du *Breslau*, capitaine la Bretonnière; assista à la bataille de Navarin, et rapporta, comme dépouilles opimes, un magnifique costume turc, — qui fut mangé, au retour, jusqu'à la dernière broderie, — un sabre et un Coran.

Tout en mangeant le costume turc, Eugène Sue, qui, peu à peu, prenait goût à la littérature, avait fait jouer, avec Desforges, *Monsieur le Marquis*. Enfin, vers le même temps, il faisait paraître, dans *la Mode*, *Plick et Plock*, son point de départ comme roman.

Sur ces entrefaites, le grand-père maternel d'Eugène mourut, lui laissant soixante et quinze mille francs, à peu près. C'était une fortune inépuisable! aussi le jeune poète, qui avait vingt-quatre ans, donna-t-il sa démission au ministre de la marine, et se mit-il dans ses meubles.

Nous disons qu'il se mit *dans ses meubles*, parce que Eugène Sue, artiste d'habitudes comme d'esprit, fut le premier à meubler un appartement à la manière moderne; il eut le premier tous ces charmants *bibelots* dont personne ne voulait alors, et que tout le monde s'arracha depuis: vitraux de couleur, porcelaines de Chine, porcelaines de Saxe, bahuts de la renaissance, sabres turcs, crids malais, etc.

Puis il entra chez Gudin, et se mit à faire de la peinture.

Nous avons dit qu'Eugène Sue dessinait ou plutôt croquait assez habilement. Il avait, je me le rappelle, rapporté de Navarin un album doublement curieux, et comme côté pittoresque, et comme côté artistique.

Ce fut chez l'illustre peintre de marine qu'arriva à Eugène Sue la dernière aventure par laquelle se clôt la liste de ces folies de jeunesse qui avaient rendu si célèbre la société Rousseau, Romieu et Eugène Sue.

Nous avons, à propos de la parodie d'*Henri III*, raconté la fameuse charge faite au portier de la rue du Mont-Blanc, et connue sous le titre de *Portier, je veux de tes cheveux*, laquelle se trouve reproduite dans *les Mystères de Paris*.

Gudin, qui avait trente ans alors, était déjà dans toute la force de son talent et dans tout l'éclat de sa renommée; les amateurs s'arrachaient ses œuvres, les femmes se disputaient l'homme. Gudin, comme tous les artistes dans une certaine position, recevait de temps en temps des lettres de femmes inconnues qui, désirant faire connaissance avec lui, lui donnaient des rendez-vous à cet effet.

Un jour, il en reçut deux; les deux lettres donnaient rendez-vous pour la même heure. Gudin ne pouvait pas se dédoubler; il fit part à Eugène Sue de son embarras.

Eugène Sue s'offrit pour le remplacer. De l'élève au maître, il n'y avait qu'un pas; puis il existait une grande ressemblance physique entre Gudin et Eugène Sue, de même taille, ayant tous les deux la barbe et les cheveux noirs, de beaux yeux, des dents magnifiques; l'un vingt-sept ans, l'autre trente; la plus mal partagée des deux inconnues n'aurait point à crier au voleur. D'ailleurs, on mit les deux lettres dans un chapeau, et chacun y prit la sienne.

A partir de ce moment, et pour le reste de la journée, il y eut deux Gudin, et plus d'Eugène Sue.

Le soir, chacun alla à son rendez-vous; le lendemain, tous deux revenaient enchantés. La chose eût pu durer ainsi éternellement; mais la curiosité perdit toujours les femmes, témoin Eve, témoin Psyché.

La dame qui avait obtenu le faux Gudin en partage avait des goûts artistiques; après avoir fait connaissance avec le peintre, elle voulut absolument visiter l'atelier, voir Gudin travaillant, la palette et le pinceau à la main.

Au nombre des femmes curieuses, nous avons oublié Sémélé, qui voulut voir son amant Jupiter dans toute sa splendeur, et qui fut brûlée vive par les rayons de la foudre.

Le faux Gudin ne put résister à tant d'instances: il consentit et donna rendez-vous pour le lendemain à la belle curieuse. Elle devait venir à deux heures de l'après-midi, moment où le jour est le plus favorable à la peinture.

A deux heures moins un quart, Eugène Sue, vêtu d'une magnifique livrée, attendait dans l'antichambre de Gudin; à deux heures moins quelques minutes, la sonnette s'agita sous la main tremblante de la jolie visiteuse.

Eugène Sue alla ouvrir.

La dame, jalouse de tout voir, commença par jeter les yeux sur ce domestique, qui lui paraissait d'excellente mine, et qui s'inclinait humblement devant elle.

Cet examen fut suivi d'un cri terrible.

— Quelle horreur! un laquais!...

Et la dame, se cachant le visage dans son mouchoir, descendit précipitamment les escaliers.

Au bal masqué suivant, Eugène Sue la rencontra et voulut renouer connaissance avec elle; mais elle s'obstina à

croire que c'était cette fois-là qu'il était déguisé, et Eugène Sue n'en obtint pour toute réponse que ces mots qu'il avait déjà entendus :

— Quelle horreur !...

La campagne d'Alger arriva ; Gudin partit avec l'expédition : les deux amis se trouvèrent séparés. Eugène Sue se remit à la littérature ; *Atar Gull* fut commencé à cette époque.

Puis vint la révolution de juillet.

Eugène Sue fit, avec Desforges, une comédie intitulée *le Fils de l'Homme.*

On se rappelle le poëme de Barthélmy ; c'était le même sujet : le roi de Rome, figure poétique, isolée et prisonnière à Schœnbrunn, comme Napoléon avait été isolé et prisonnier à Sainte-Hélène.

Les souvenirs de jeunesse se réveillaient chez Eugène Sue il se souvenait que Joséphine avait été sa marraine et qu'il portait le prénom du prince Eugène.

La comédie, une fois faite, était restée là. Outre que la réaction orléaniste avait été rapide, Desforges, l'un des auteurs, était devenu secrétaire du maréchal Soult.

Mais l'amour-propre d'auteur est une passion bien imprudente : on a vu de pauvres filles trahir leur maternité par leur amour maternel.

Un jour que Desforges avait déjeuné avec Volnys, il tira du carton la pièce incendiaire, et la lut à son convive. Volnys est fils d'un général de l'Empire : le cœur de Volnys se fondit à cette lecture.

— Laissez-moi le manuscrit, dit-il ; je veux relire cela. Desforges laissa le manuscrit.

Six semaines s'écoulèrent.

Le bruit se répandait sourdement, dans le monde littéraire, qu'il se préparait un grand événement aux Nouveautés. On se demandait quel pouvait être cet événement.

Bossange était alors le directeur de ce théâtre ; Bossange, le collaborateur de Frédéric Soulié dans deux ou trois drames, et l'un des hommes les plus spirituels de Paris. — Bossange était donc directeur, et avait notre chère Déjazet au nombre de ses pensionnaires. On les savait capables de tout à eux deux.

Le bruit de cet événement littéraire qui devait bouleverser Paris arriva jusqu'à Desforges, tout enseveli qu'il était au fond de son secrétariat. Il en tressaillit, et eut comme une révélation.

Si cet événement dramatique, c'était la première représentation du *Fils de l'Homme !*

Il se promit d'aller le soir même aux Nouveautés, et de s'entendre avec Bossange à ce sujet.

En effet, à huit heures, Desforges était dans les coulisses.

— Oh ! ne me parlez pas de vos affaires ce soir, mon cher Desforges, lui dit le directeur. Vous voyez un homme désespéré ! *Un tel* (je ne sais plus qui) nous fait manquer le spectacle ; et nous sommes obligés de donner, au pied levé, une pièce qui était en répétition, et qui n'est pas sue. — Voyons, monsieur le régisseur, Déjazet est-elle prête ?

— Oui, monsieur Bossange.

— Eh bien, frappez les trois coups, et faites l'annonce convenue.

On frappa les trois coups, on cria : « Place au théâtre ! » et force fut à Desforges de se ranger comme les autres derrière un châssis.

Le régisseur, en cravate blanche, en habit noir, entra en scène, et dit, après les trois saluts d'usage :

— Messieurs, un de nos artistes s'étant trouvé indisposé au moment de lever le rideau, nous sommes forcés de vous donner, à la place de la seconde pièce, une comédie nouvelle qui ne devait passer que dans trois ou quatre jours, Nous vous supplions d'accepter l'échange.

Le public, à qui l'on offrait une pièce nouvelle au lieu d'une vieille, couvrit d'applaudissements les paroles du régisseur.

La toile tomba pour se relever presque aussitôt.

En ce moment, Déjazet descendait de sa loge avec un uniforme de colonel autrichien.

— Ah ! mon Dieu s'écria Desforges en l'arrêtant, que joues-tu donc là ?

— Ce que je joue ?... Mais je joue *le Fils de l'homme*... Allons, laissez-moi passer, monsieur l'auteur !

Les bras tombèrent à Desforges, et Déjazet passa.

Ce grand événement que préparait le théâtre des Nouveautés, c'était, en effet, la représentation du *Fils de l'Homme* ; seulement, Bossange, qui craignait quelque empêchement du ministère, avait gardé le plus profond silence, et, comme on vient de le voir, jouait la comédie à l'improviste.

(1) Voir la biographie complète d'Eugène Sue, dans *les Morts vont vite.*

CCLXIV

LES DUELS POLITIQUES

Au commencement de l'année 1833, qui s'ouvre maintenant devant nous, les yeux de la France tout entière étaient tournés vers le château de Blaye, où avait été écrouée madame la duchesse de Berry.

Le 28 janvier, à propos d'une pétition adressée à la chambre des pairs par quelques pensionnaires de l'ancienne liste civile, une interpellation fut adressée au ministère par M. de Dreux-Brézé, relativement à la détention de la princesse.

Il faut dire, au reste qu'à part quelques exceptions, le sens moral de la France se soulevait contre cette détention, comme il se souleva depuis contre celle d'Abd-el-Kader.

M. de Dreux-Brézé avait demandé la parole ; la parole lui avait été accordée.

Il monta à la tribune.

— Puisque la Chambre m'accorde la parole, dit-il, je me permettrai de lui faire remarquer que le droit de pétition, consacré par la Charte, est devenu depuis quelque temps, dans cette assemblée, un droit illusoire. Un grand nombre de pétitions relatives à la loi sur l'état de siége ont été adressées à la Chambre, et, cependant, l'on n'a point fait de rapport. Or, je vous le demande, qu'attend-on pour faire le rapport ? Si on ne le fait que lorsque la Chambre aura statué sur cette loi, que devient le droit de pétition ?

« Mais il est d'autres pétitions d'un ordre plus élevé, et que je m'étonne de ne pas voir rapportées ; je veux parler de celles relatives à la captivité d'une illustre princesse dont le sort fixe en ce moment les regards de la France et de l'Europe. Je ne saurais ignorer leur existence, puisqu'elles m'ont été presque toutes adressées pour les déposer sur le bureau de la Chambre ; je saisirai même l'occasion qui m'est offerte, par la publicité des débats, pour témoigner aux pétitionnaires ma profonde reconnaissance pour la confiance dont ils m'ont honoré. J'en ai reçu une ce matin qui est relative au même objet et qui est couverte de dix-sept cents signatures.

« Comment se fait-il, messieurs, qu'au mépris du droit de pétition, on laisse enfouies dans les cartons des milliers de signatures qui demandent la liberté de Madame, duchesse de Berry ? et dans quelles circonstances ? lorsqu'il est impossible de ne pas éprouver pour sa personne les craintes les plus vives, les alarmes les plus fondées ; lorsque sa captivité, vu l'insalubrité du lieu de sa détention, n'est plus seulement un acte arbitraire, mais devient un attentat à son existence ! Je ne me propose point d'entrer, messieurs, dans une discussion qui, dans ce moment, ne serait point motivée ; mais je demande que la Chambre fixe, dans cette séance, le jour de la discussion sur les nombreuses pétitions qui réclament la liberté de Madame, duchesse de Berry.

Le garde des sceaux monta à son tour à la tribune et répondit :

— L'orateur s'est plaint du lieu où la duchesse de Berry est détenue. Voudrait-il qu'on l'eût laissée perpétuer la guerre civile dans la Vendée ? Ce n'est sans doute pas sa pensée, mais on pourrait le croire, et, rationnellement, sa réclamation pour la liberté de la duchesse de Berry, quand on sait l'usage qu'elle en fait, pourrait être ainsi interprétée.

Puis le ministre de l'intérieur ajouta quelques mots, disant que, bien que le château de Blaye fût un séjour insalubre, il était de notoriété publique que jamais la ville n'avait été atteinte d'aucune épidémie. Il ne comprenait donc pas cette animosité des partis, qui prétendaient que le lieu de cette détention avait été choisi à dessein pour nuire à la santé de l'auguste prisonnière.

L'incident n'eut pas d'autre suite. La chambre des pairs, depuis que le duc de Fitz-James et M. de Chateaubriand avaient donné leur démission, n'était plus guère qu'une espèce de greffe où l'on enregistrait les lois de la chambre des députés.

Or, il arriva que, malgré l'affirmation du garde des sceaux et de M. le ministre de l'intérieur, la santé de la duchesse de Berry donna bientôt d'assez vives inquiétudes pour que le gouvernement expédiât à Blaye MM. Orfila et Auvity.

Leur départ fut annoncé par un journal du gouvernement, *le Nouvelliste*, je crois. Il se bornait à dire que les deux illustres praticiens avaient à examiner une question importante de médecine légale.

La vague concision de cette note souleva de tous côtés des commentaires.

Le Nouvelliste, mis en demeure de s'expliquer, inséra la note suivante :

« Plusieurs journaux se livrent à mille conjectures sur la mission de MM. Orfila et Auvity pour le château de Blaye. Cette mission n'a pourtant rien qui puisse justifier la multitude des commentaires qu'elle fait naître. *L'état de madame la duchesse de Berry ne présente rien d'inquiétant ; seulement, elle est depuis quelque temps assez indisposée* pour qu'il ait paru convenable de lui offrir l'occasion de consulter, sur sa santé, deux des hommes les plus dignes de confiance, M. Orfila, doyen de la faculté de médecine, et M. Auvity, dont l'un a été son médecin ordinaire, et l'autre son médecin consultant. La position de prisonnière où se trouvait madame la duchesse de Berry imposait l'obligation de suivre cette marche régulière, et c'est dans ce sens que nous avons appelé *légale* la mission des deux médecins. »

A la suite de cette déclaration, *le Corsaire* laissa supposer que l'indisposition de madame la duchesse de Berry pouvait bien être une grossesse.

Le lendemain, un jeune carliste, M. Barbot de la Trésorière, se présenta dans les bureaux du journal pour appeler en duel l'auteur de l'article, ou à son défaut, le gérant responsable.

Le gérant responsable était M. Viennot.

M. Viennot répondit qu'il ne pouvait accepter la responsabilité de l'article que dans le cas où l'auteur de cet article ne la réclamerait point. Il demandait jusqu'au lendemain pour rendre une réponse à M. Barbot de la Trésorière.

Celui-ci trouva la demande trop juste, mais manifesta le désir que cette réponse fût positive, l'intention du parti carliste étant de ne pas laisser planer l'ombre d'un soupçon sur la réputation de l'illustre prisonnière.

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, qu'un des rédacteurs du *Corsaire* sortit du cabinet de rédaction.

Il avait tout entendu : il s'avança vers M. de la Trésorière.

— Monsieur, lui dit-il, c'est moi qui suis l'auteur de l'article dans lequel vous prétendez voir une insulte. Je me nomme Eugène Briffault, et suis tout à votre disposition.

Le duel accepté, le reste de l'affaire regardait les témoins.

Les témoins s'abouchèrent, et il fut convenu que la rencontre aurait lieu le lendemain, à huit heures du matin, au bois de Boulogne.



Dejazet.

Le lendemain, à l'heure convenue, les deux adversaires se trouvaient sur le terrain.

Le pistolet avait été l'arme choisie. On plaça les deux adversaires à trente pas l'un de l'autre ; au troisième coup frappé dans les mains, ils devaient tirer en même temps.

Au troisième coup, tous deux tirèrent, en effet.

La balle de M. Briffaut fut perdue ; celle de M. Barbot de la Trésorière se logea dans l'épaule de M. Briffault, et s'y logea si bien, que jamais on ne put l'en tirer.

La blessure était grave. On transporta M. Briffault chez Etienne Arago, directeur du Vaudeville. — Il va sans dire que le blessé fut soigné avec un dévouement tout fraternel

Cependant, le jour même où le duel devait avoir lieu, on lisait dans *la Quotidienne :*

« 30 *janvier*. — MM. Orfila et Auvity sont de retour de Blaye, où ils ont accompli la mission qui leur avait été donnée.

« Quelle était cette mission ? — Le pouvoir ne le dira pas

« Nous le dirons, nous, parce que nous pensons, comme Madame, qu'il est des circonstances où le sacrifice des convenances les plus sacrées est imposé par l'honneur même.

« Depuis environ huit jours, des bruits infâmes étaient répandus sur la position de Madame. Les honnêtes gens

de tous les partis ne les écoutaient qu'avec dégoût, et nous devons à la vérité de déclarer que l'opposition libérale en a hautement témoigné son indignation. Généralement, on ne pensait point que l'autorité fût étrangère à ces honteuses insinuations; on présumait que les hommes du pouvoir, quelques-uns du moins, étaient complices de la calomnie; mais il ne venait à la pensée de personne qu'ils fussent les premières dupes. D'indignes paroles étaient répétées, à la vérité; prononcées, disait-on, par des personnages officiels, et notamment par M. Thiers, et, cependant, on ne pouvait croire à un miracle de stupide méchanceté.

« Eh bien, on se trompait: moins coupables, si l'on veut, mais plus ineptes qu'on ne le présumait, ce qu'ils disaient, ils le croyaient, entendez-vous? Mais passons rapidement sur toutes ces hontes. Bornons-nous à laisser entrevoir dans quel excès d'aveuglement certains hommes peuvent être entraînés par les basses passions qui les obsèdent.

« Ainsi donc, voici les deux savants médecins dans la citadelle de Blaye. — Les voici en présence de Madame! ils balbutient, ils essayent de parler, ils parlent; mais ils n'ont pas prononcé trois paroles, que Madame les a compris. C'est alors (nous nous en rapportons à un témoignage qui, certes, ne peut pas être suspect), c'est dans cette épreuve, si cruelle pour une femme, si offensante pour une femme du sang royal; c'est alors, disons-nous, que Madame, s'armant de son caractère, s'élève, par un sublime effort, au-dessus des vains ménagements et des susceptibilités vulgaires.

« Calme, sans émotion apparente, moins troublée, sans doute, que les hommes qui sont devant elle, la princesse s'adresse à eux avec autorité; elle parle à leur conscience, elle invoque leur honneur, elle les somme de remplir *exactement* leur mission, elle exige que leur conviction d'art soit pleine, entière, irréfragable; elle veut que, devant Dieu et devant les hommes, ils puissent témoigner de ce qu'ils vont savoir de la veuve du duc de Berry, de la mère de Henri V! Les deux savants obéissent aux ordres de Madame; leur conviction est formée; tout ce qu'il faut qu'ils sachent, ils le savent; il ne leur reste plus qu'à se retirer, et ils se retirent la rougeur au front.

« Un premier rapport est rapidement expédié aux hommes qui avaient cru... De là un maladroit désaveu que nous avons enregistré avec tout le mépris qu'il devait inspirer.

« Le pouvoir n'ira pas plus loin; il n'aura pas le courage d'avouer ce qu'il attendait de deux hommes de l'art, et ce qu'il en a obtenu. »

L'affaire, comme on le voit, était, de la part du parti carliste, et comme lutte armée et comme polémique écrite, engagée aussi crânement que possible. On va voir qu'elle fut soutenue par le parti républicain avec une ardeur égale.

Effectivement, le 5 février, le rapport de MM. Auvity et Orfila parut dans *le Moniteur*.

Ce rapport ne renfermait aucune circonstance propre à fixer les opinions sur l'état présumé de la princesse; de sorte que les journaux continuèrent à donner carrière à leurs suppositions. *Le Corsaire*, surtout, qui avait annoncé la grossesse de Madame, maintenait son dire.

Il en résulta qu'une nouvelle provocation lui fut adressée.

Le Corsaire en donna connaissance à ses lecteurs dans les termes suivants:

« On s'est présenté dans nos bureaux pour nous demander raison d'un article récemment publié sur la duchesse de Berry. Nous avons répondu que, ne reconnaissant à aucun individu le droit de nous demander raison au nom de la duchesse de Berry, nous refusions toute satisfaction pour ces faits. Nous avons ajouté que nous acceptions, même à cet égard, la mauvaise humeur du parti légitimiste.

« Le mot *calomnieux*, appliqué aux bruits répandus sur la duchesse de Berry, ne s'adresse pas à nous: il remonte aux sources élevées d'où ces bruits sont partis; leur origine est aujourd'hui de notoriété publique.

« Le rédacteur de l'article a déclaré formellement qu'il tenait pour *vrai* ce qu'il avait écrit. Le temps seul pourra détruire ou confirmer son opinion.

« Quant à l'attitude politique du parti carliste, que nous avons représenté comme songeant bien plus à conspirer qu'à combattre, nous rappellerons les paroles mêmes de la prisonnière de Blaye. A la vue des listes de dévouement, elle s'est écriée:

« — Ils m'offrent leurs noms, et ils ne m'ont pas offert leurs bras!

« Cette exclamation, rapportée il y a plus d'un mois dans le journal le plus répandu, n'a pas été démentie.

« Ce n'est pas la première, mais la seconde fois que *le Corsaire* se trouve exposé à semblables visites, et l'un de ses rédacteurs, M. Briffault, a même eu le malheur d'être blessé par un soi-disant légitimiste, à qui il avait bien voulu reconnaître le droit de prendre fait et cause pour la prisonnière de Blaye.

« Il est assez singulier que la susceptibilité du parti carliste, en ce qui touche les princes de la famille déchue, ne se montre que depuis ce qu'on appelle la défaite essuyée en juin par le parti patriote. Il est vrai que la royauté se vante d'avoir fait pâlir la République; mais toutes les royautés n'ont pas vaincu peut-être ce jour-là avec Louis-Philippe. Il est vrai encore que beaucoup de patriotes sont, par l'effet des journées de juin, dispersés, bannis, emprisonnés; mais il en reste assez hors de prisons pour que MM. les champions de la légitimité puissent être assurés de trouver à qui parler en toute occasion; seulement, pour se disputer l'honneur d'achever M. Briffault, il faudrait attendre qu'il fût guéri de sa blessure.

« Il serait vraiment extraordinaire qu'on ne pût pas écrire un mot sur la duchesse de Berry sans avoir l'épée au côté pour en répondre à toutes les personnes qui sont intéressées à en faire une héroïne. Qui s'amusait à rompre des lances, avant la révolution de juillet, pour ou contre la vertu de la duchesse de Berry? Et, cependant, les bruits calomnieux ou vrais ne manquaient pas plus alors qu'aujourd'hui. Mais la duchesse est captive! elle est malheureuse! Cela peut faire saigner le cœur à ses cavaliers servants; mais, nous qui nous souvenons fort bien qu'elle dansait aux Tuileries quand on coupait la tête à nos amis en place de Grève, il faut avouer que les égards ne peuvent être, de notre part, que générosité pure.

« Le parti carliste prend un fort mauvais moyen d'obtenir la bienveillance de la presse patriotique pour la prisonnière de Blaye; il suffirait qu'on voulût nous imposer silence sur des particularités scandaleuses qui sont ou ne sont pas, mais dont on parle enfin, pour que nous nous crussions obligés d'insister sur ces on dit, que nos habitudes nous portant à négliger, et, certainement, nous reconnaîtrions à ces messieurs, en aussi grand nombre qu'il leur plairait, le droit de signaler contre nous leur dévouement à la personne de la duchesse de Berry, ils trouveraient à notre bureau une fort longue liste de gens disposés à leur offrir toutes les occasions de se distinguer qu'ils peuvent désirer.

« Il faut que ces messieurs comptent beaucoup sur l'approche d'une troisième restauration, car les dévouements prennent date, se font mettre en prison, insultent la révolution de juillet en brochures, en romans, en protestations signées, en promenades dans les rues, en cartels adressés aux feuilles patriotes; il paraît que voilà le moment venu de prouver la fameuse alliance républicaine carliste.

« Eh bien, qu'à cela ne tienne! que MM. les cavaliers servants disent combien ils sont; qu'on se voie une fois, et qu'il n'en soit plus question. En tout cas, nous n'irons pas chercher les gens du juste milieu pour nous aider. »

On comprend que de pareils articles n'étaient point faits pour calmer les haines politiques.

La Tribune prit fait et cause pour *le Corsaire*, et une polémique ardente s'engagea entre elle et *le Revenant*. *Le Revenant* avait alors pour rédacteur en chef M. Albert de Calvimont, aujourd'hui préfet de l'Empire. *Le National* intervint à son tour, et *le Revenant* se trouva en présence de trois adversaires.

M. Albert de Calvimont reçut un défi collectif de *la Tribune*, pour lui et ses amis. M. Albert de Calvimont répondit pour lui personnellement, mais refusa de s'engager sur le terrain qu'on voulait lui imposer.

En même temps, on répondit à un article agressif d'Armand Carrel, en lui envoyant une liste de douze personnes, sur laquelle il devait choisir un nom.

Le bruit se répandit aussitôt parmi nous qu'une liste de provocation demandant douze adversaires avait été envoyée à Armand Carrel.

Je courus chez Carrel; il y avait encombrement à la porte; c'était à qui souscrirait. Je venais m'inscrire comme les autres.

Il y avait assez longtemps que je n'avais vu Carrel; nous n'étions pas personnellement en froid; mais, *le National* attaquant avec acharnement l'école romantique, nos relations étaient devenues plus rares.

Je dus probablement à la rareté de mes visites la faveur d'être introduit près de lui.

Il déjeunait avec cette charmante femme dont j'ai eu l'occasion de parler, et dont l'existence, au milieu de toutes ces émeutes et de toutes ces provocations, était une angoisse continuelle, qu'elle déguisait sous un sourire dont il était facile de voir la tristesse, et qui, cependant, était un sourire.

Autant que je puis me le rappeler, Grégoire déjeunait avec eux.

— Ah! c'est vous! me dit Carrel; il faut les grandes circonstances pour que l'on vous voie.

— Qu'importe, cher ami, répondis-je, si l'on me voit dans les grandes circonstances?

— Vous venez pour vous battre?

— Je viens pour faire ce que l'on fera... On m'a dit que l'on vous avait envoyé une liste de douze carlistes; si vous êtes embarrassé de trouver douze républicains, disposez de moi; c'est toujours une unité.

— Mais, si je ne suis pas embarrassé de les trouver...?

— Alors, cher ami, dispensez-moi de cette bagarre.

— Vous n'y mettez pas d'enthousiasme.

— Je trouve la cause ridicule.

— Comment! ridicule?

— Oui; à mon avis, on eût dû attendre en silence des nouvelles officielles de Blaye. La duchesse de Berry avant tout, est une femme; et de quel droit dit-on d'une princesse, parce qu'elle est princesse, ce que vous ne voudriez pas dire de la veuve de votre épicier?

— Que voulez-vous! dit Carrel, qui sentait qu'au fond, et au point de vue chevaleresque, j'avais raison, la question est engagée ainsi...

— Il faut la soutenir.

— Etes-vous d'une certaine force?

— Au pistolet, oui...; à l'épée, non...

— Alors, vous vous battriez au pistolet?

— Non, je me battrais à l'épée.

— Comment arrangez-vous cela?

— C'est une affaire de sentiment, vous savez. Je me suis battu deux fois à l'épée: deux fois j'ai touché mon adversaire; je ne me suis battu qu'une fois au pistolet, et, quoique mon adversaire tirât fort mal, puisque la balle a frappé à terre et à six pas de moi, cette même balle m'a traversé le mollet.

— Voulez-vous tirer quelques bottes avec moi?

— Si cela peut vous être agréable.

— Venez.

Nous passâmes dans une espèce de chambre-salon où il y avait des fleurets et des masques.

Nous nous mîmes en garde

Je tire mal, comme je l'ai dit, — quoique Grisier, par amitié pour moi, m'ait fait une réputation de bon tireur qui m'a sauvé plus d'un duel; — seulement, à cette époque, ayant eu occasion de rendre un petit service d'argent à un brave homme nommé Castelli, qui était de première force à l'épée, et qui servait de répétiteur à tous les maîtres en renom, il n'avait trouvé d'autre moyen de s'acquitter envers moi que de venir de temps en temps me donner une leçon. Il en résulta que, sans m'en douter, comme ses leçons étaient excellentes, je me trouvai plus fort que je ne le croyais moi-même.

Comme élève de Grisier, j'avais un jeu de défense plutôt que d'attaque, Carrel me porta plusieurs coups que j'évitai, soit en rompant d'un pas, soit en parant des contres.

Carrel s'emportait facilement, et je sentis que son jeu se ressentait de cet emportement.

— Prenez garde, lui dis-je, en faisant ainsi sur le terrain, vous courriez grand risque d'être arrêté court ou touché en riposte.

— C'est vrai, me dit-il en jetant son fleuret; mais je suis fataliste comme un musulman: ce qui doit arriver est écrit.

— Trouvez-vous que je tire suffisamment pour me faire l'honneur de m'inscrire?

— Oui; mais je ne vous inscrirai pas.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai reçu une liste, c'est vrai; qu'elle porte douze noms, c'est encore vrai; mais, dans ces douze noms, *le National* n'en doit choisir qu'un seul.

— Et...?

— Et je choisis M. Roux-Laborie.

— C'est donc vous qui vous battez?

— Pardieu! répondit Carrel.

— Et quand cela?

— Demain.

— C'est décidé?

— Parfaitement décidé.

— Je présume que vous avez déjà vos témoins?

— Oui.

— C'est...?

— Grégoire et d'Hervas.

— Et vous vous battez...?

— A l'épée... Je suis comme vous: je tire peut-être mieux le pistolet que l'épée; mais j'avoue que j'ai un faible pour l'épée: à l'épée, on défend sa vie; au pistolet, on la livre.

— Vous n'avez pas besoin de moi?

— Non.

— En rien?

— Merci.

— Bonne chance, cher ami!

Carrel fit un mouvement d'épaules qui signifiait: « Il en sera ce qu'il plaira à Dieu! »

Je rentrai chez moi, où je trouvai deux de mes amis qui m'attendaient pour le cas où je serais porté sur la liste. Je leur annonçai la résolution de Carrel. Carrel était si parfaitement brave, que cela n'étonna personne, qu'il se fît le champion de la République, — quoique ce fût un singulier républicain, — et qu'il prît le duel pour son compte.

Pendant ce temps, c'est-à-dire le 1er février 1833, la réponse de M. Albert de Calvimont était portée à *la Tribune* par MM. Albert Berthier et Théodore Anne, chargés de maintenir la lutte sur le terrain individuel, le seul que M. Albert de Calvimont voulût accepter.

La discussion fut longue entre les deux témoins de M. Albert de Calvimont et M. Marrast, auquel s'adressait la réponse de M. de Calvimont. M. Marrast, entouré de tous ses amis et poussé par eux, voulait une véritable bataille dans laquelle les forces des deux partis eussent donné; les amis de M. de Calvimont, de leur côté, ne pouvaient qu'offrir le duel, tout accord autre que celui-là les exposant à un désaveu.

Au milieu de la discussion arriva une communication du *National*: elle annonçait la provocation reçue par Carrel. On tint conseil, et l'on décida qu'il ne fallait prendre aucun engagement avant de savoir ce que ferait Carrel lui-même.

On se borna donc, pour le moment, à mettre la communication sous les yeux des deux témoins de M. de Calvimont, et à ajourner la discussion jusqu'au soir.

Le soir, la décision de Carrel fut connue: il avait choisi M. Roux-Laborie fils, non seulement comme royaliste, mais encore parce que M. Roux-Laborie fils était fils d'un homme qui avait des intérêts dans le *Journal des Débats*, journal dévoué à la royauté de Juillet.

Les détails du combat furent réglés entre MM. Grégoire et d'Hervas, témoins de Carrel, — et Théodore Anne et Albert Berthier, témoins de M. Roux-Laborie.

Carrel, comme provoqué, avait le choix des armes: il choisit l'épée.

Le lendemain samedi, 2 février, — jour de la première représentation de *Lucrèce Borgia*, — M. Roux-Laborie, accompagné de MM. Berthier et Théodore Anne, se rendit à la barrière de Clichy, où arriva presque immédiatement Armand Carrel, assisté de M. d'Hervas, capitaine de chasseurs, et de Grégoire.

Les deux adversaires restèrent chacun dans sa voiture; les témoins descendirent et s'abouchèrent.

Alors, un incident qui, avec un autre homme que le brave et loyal Carrel, eût fait manquer la rencontre s'éleva entre les témoins. Les seconds de M. Roux-Laborie, d'après les instructions reçues des chefs du parti carliste, déclarèrent que leur ami était prêt à répondre à son défi, mais qu'il désirait seulement se battre avec un autre que Carrel, attendu que les sentiments que les légitimistes avaient pour le rédacteur en chef du *National* étaient bien plutôt des sentiments de reconnaissance que des sentiments de haine, Carrel ayant, devant les assises de Blois, par sa déposition franche et loyale, sauvé la vie à l'un des leurs, M. de Chièvres, accusé de participation aux affaires de la Vendée. — Au reste, en cette occasion, Carrel n'avait fait pour M. de Chièvres, en 1832, que ce que M. de Chièvres avait fait pour Carrel quand Carrel était accusé, en 1823, de complot contre l'Etat.

Si Carrel était blessé, disaient MM. Théodore Anne et Albert Berthier, le deuil existerait dans les deux camps, tandis que, si, au contraire, M. Roux-Laborie était atteint, le deuil n'existerait que dans un seul; la partie ne serait donc pas égale.

Par tous ces motifs, les témoins de M. Roux-Laborie demandaient le remplacement de Carrel par telle autre personne que l'on voudrait. M. Roux-Laborie était prêt à accepter cette personne, quelle qu'elle fût.

Ces observations furent transmises à Carrel. Il descendit de sa voiture, s'approcha des témoins, les remercia de ce qu'ils avaient dit de flatteur pour lui, mais déclara, en même temps, qu'il n'avait pas l'habitude de se faire remplacer, et que, venu pour se battre, il se battrait.

La résolution de Carrel était positive, il fallut céder.

On remonta en voiture, et l'on chercha un endroit convenable à une rencontre; on fut longtemps sans le trouver. Enfin, l'on s'arrêta derrière une usine, du côté de l'île Saint-Ouen. Jusque-là, on avait trouvé la terre trop humide et trop glissante; là seulement, le terrain était solide, à cause du charbon de terre qui y avait séjourné.

Les deux adversaires descendirent alors de leur voiture, se saluèrent avec politesse et tombèrent en garde.

L'engagement fut court et vif. Les deux adversaires, après deux ou trois passes, se fendirent en même temps.

L'épée de Carrel avait seulement traversé le bras de M. Roux-Laborie.

Les témoins arrêtèrent le combat en s'écriant :

— Il y a un blessé !

Et ils s'approchèrent de M. Roux-Laborie.

— Mais, moi aussi, dit tranquillement Carrel, je suis blessé.

Et, en même temps, il porta la main au bas ventre.

Tandis que le médecin de M. Roux-Laborie, M. Bouché-Dugua pansait son client, Dumont, médecin de Carrel, constatait une blessure grave à l'aine.

M. Roux-Laborie put être emmené en voiture ; mais, pour Carrel, la chose fut impossible. On courut à l'usine, on prit un matelas que l'on étendit sur un brancard de charrette qui se trouvait là, on plaça Carrel sur le matelas, et ses témoins, aidés des amis de M. Roux-Laborie, qui étaient restés auprès d'eux, transportèrent le blessé à l'usine, où l'on s'empressa de lui donner l'hospitalité.

Carrel fut saigné par Dumont ; mais son état était trop grave pour qu'il pût être ramené en voiture à Paris : c'eût été provoquer un accident fatal, le mouvement de la voiture pouvant amener l'extravasation du sang.

Un des témoins de M. Roux-Laborie courut à Clichy, et rapporta une civière sur laquelle on put ramener Carrel à sa maison de la rue Blanche.

On envoya chercher aussitôt M. Dupuytren qui accourut.

La blessure était grave : l'épée était entrée de trois pouces, à peu près, et avait traversé le foie ; on ne pouvait encore rien préjuger sur le résultat de l'accident.

Le même soir, le bruit de l'événement se répandit dans Paris, avec la rapidité des mauvaises nouvelles.

Il faut avoir vécu à cette époque d'exaltation et d'enthousiasme pour avoir idée du prestige qui s'attachait au nom de Carrel.

Le lendemain, le duel et les détails du duel faisaient le premier-Paris de tous les journaux.

Nous ouvrons au hasard le premier venu ; — c'est *le Corsaire*.

Lisons

« 2 *février* 1833. — C'est avec une inexprimable douleur que tout ce qui porte un cœur généreux a connu hier la nouvelle de la blessure qu'a reçue M. Armand Carrel, dans une rencontre avec M. Roux-Laborie, un des légitimistes dont les noms avaient été envoyés au *National*. Mais il est tout à fait impossible de faire comprendre quelles ont été l'indignation et l'affliction des patriotes en apprenant ce déplorable événement.

« Les carlistes sauront que notre énergie n'avait pas besoin d'être poussée jusqu'au désespoir ; ce que nous accomplissions comme un devoir, nous l'accomplirons maintenant comme une obligation sacrée.

« M. Armand Carrel, par la hauteur de son talent, par la noble fermeté de son caractère, par l'éclat et l'utilité des services qu'il a rendus, et surtout par la haine que lui avaient vouée les ennemis de nos libertés, est un de ces hommes dont la jeunesse a déjà honoré le pays.

« Le parti qui l'a frappé n'a pas la monnaie de M. Carrel.

« Obéissant à un élan généreux alors même qu'il repoussait par le raisonnement une agression injuste, il a accepté une rencontre dans la triste collision à laquelle nous sommes aujourd'hui en butte.

« Il a été atteint d'un coup d'épée dans la région de l'aine ; son état n'est pas désespéré : M. Dupuytren, appelé près de lui, a constaté la gravité de la blessure, sans ôter tout espoir.

« L'avenir est si immense pour M. Carrel, que nous ne pouvons nous habituer à l'accablante idée qu'il sera sitôt terminé. Il est des hommes qui semblent unis aux destinées de la patrie.

« Et nous auxquels il témoignait un si touchant intérêt lors du malheur qui, dans la même cause, avait frappé un de nos amis, nous ne cesserons de l'entourer de notre reconnaissance, de nos vœux, de notre dévouement, et aussi de ce patriotisme qu'il enseignait si bien, et dont il nous a donné de si beaux exemples.

Paris tout entier alla s'inscrire chez Carrel. Au nombre des vingt premiers noms portés sur la liste, on lisait ceux de la Fayette, de Chateaubriand, de Béranger, de Thiers et de Dupin

La société *Aide-toi et le Ciel t'aidera* nomma une commission de trois membres pour aller, au nom de toute la société, s'inscrire chez Carrel, et lui exprimer toute sa sympathie pour la loyale et courageuse conduite qu'il avait tenue pendant toute cette affaire. La commission se composait de MM. Thiard, Lariboisière et Lemercier, de l'Institut.

Le soir même du duel, M. Albert Berthier, l'un des témoins de M. Roux-Laborie, recevait de M. d'Hervas la lettre suivante :

« Monsieur,

« C'est avec un profond chagrin qu'en échange de vos bons et de vos généreux procédés de ce matin, je me vois forcé de vous demander une rencontre pour demain. M. Carrel est l'homme que j'aime et que j'estime le plus au monde. Il est grièvement blessé. l'honneur m'ordonne de le venger. Votre conduite obligeante de ce matin a seule retenu sur mes lèvres la demande que je vous fais en ce moment. Je sais que vous êtes homme d'honneur, je suis certain que vous me comprendrez. Je passe la nuit chez M. Carrel ; c'est là que j'attendrai votre réponse demain matin. Choisissez les armes, le lieu du rendez-vous et l'heure ; mais je désire que nous nous rencontrions demain dans la journée, car je suis obligé de rentrer le soir à mon régiment.

« Agréez l'assurance de l'estime de votre très humble serviteur.

« D'HERVAS. »

Le dimanche matin, M. D'Hervas reçut cette réponse :

« 3 février 1833.

« Monsieur,

« La police m'enlève ; je n'ai que le temps de vous répondre que, pour le moment, il m'est impossible de me rendre à votre invitation.

« Vous me comprenez.

« Agréez, etc.

« ALBERT BERTHIER. »

Une lettre à peu près semblable à celle qu'avait écrite M. Berthier avait été écrite par M. Grégoire à Théodore Anne.

Mais, comme M. Albert Berthier, Théodore Anne venait d'être arrêté.

Force fut donc d'ajourner la rencontre.

Mais, pour qu'on sût bien qu'une force majeure entravait seule les rencontres proposées, le parti républicain fit insérer dans les journaux la note suivante, qui était une réponse publique aux lettres de MM. Berthier et Théodore Anne.

« Nous regrettons vivement, messieurs, qu'une arrestation ou des menaces d'arrestation ne vous permettent pas de répondre à la lettre que nous vous avons écrite hier ; nous désirons, autant que vous pouvez le désirer vous-mêmes, qu'un prompt élargissement vous permette de répondre bientôt à notre appel.

« Au surplus, nous accepterons volontiers, en vous attendant, les légitimistes par lesquels il vous plaira de vous faire remplacer.

« D'HERVAS, GRÉGOIRE. »

On voit que le tournoi était engagé carrément, et à fer émoulu.

Les arrestations de MM. Berthier et Théodore Anne ne firent, comme on le comprend bien, qu'exaspérer les deux partis. — Le véritable ennemi dans tout cela, carlistes et patriotes le sentaient bien, c'était le gouvernement de Louis-Philippe.

La lettre suivante fut adressée aux rédacteurs du *Revenant :*

« Messieurs,

« Nous avons regardé comme une provocation directe votre démarche d'hier au *National* et à *la Tribune*.

« Hier, vous avez refusé notre défi ; aujourd'hui, après ce qui vint de se passer entre MM. Armand Carrel et Roux-Laborie, nous tenons plus que jamais à soutenir ce que nous avons avancé, et à poursuivre PAR TOUS LES MOYENS sur votre parti, une juste et éclatante réparation.

« Nous vous envoyons une première liste de douze personnes, puisque, hier, vous avez parlé de douze des vôtres. Nous ne demandons pas douze duels simultanés, mais successifs, et dans des temps et des lieux dont nous conviendrons facilement.

« Point d'excuse, point de prétexte, qui ne vous sauveraient pas d'une lâcheté, ni surtout des conséquences qu'elle entraîne.

« Entre votre parti et le nôtre, désormais la guerre est engagée par un premier combat. Plus de trêve que l'un des deux n'ait fléchi devant l'autre.

« ARMAND MARRAST, GODEFROY CAVAIGNAC, GARDARIN. »

Puis venaient les noms de douze patriotes.

Une lettre semblable fut adressée aux bureaux de *la Quotidienne.* Elle était signée d'Ambert, de Guinard et de Thévenin.

En même temps, Germain Sarrut, assisté de MM. Delsart et Saint-Edme, se rendait chez M. de Genoude, qui répondit aux explications demandées.

« Monsieur,

« Les rédacteurs de *la Gazette* désapprouvent formellement la conduite des hommes de leur parti qui ont provoqué les écrivains rédacteurs des différents journaux et refusent, par conséquent, de prendre une part *quelconque* à la querelle élevée entre les deux partis. »

De son côté, *la Quotidienne* écrivit la lettre suivante en réponse à celle d'Ambert, de Guinard et de Thévenin :

« MM. de Montfort, M. de Calvimont et autres étant arrêtés ou sous le poids d'un mandat d'amener, l'objet de la lettre de MM. du *National* ne peut être rempli pour le moment. — 3 février. »

Cette lettre fut reçue le 4.

Le 5, les journaux patriotes contenaient la note suivante :

« Les lettres adressées hier par nos amis aux champions de la légitimité ont été appuyées aujourd'hui de démarches faites par plusieurs d'entre eux auprès de ces messieurs, pour les engager à prendre un parti, et à ne pas prolonger une situation qui n'était jusqu'ici ni une acceptation ni un refus formel. Il paraît maintenant qu'il n'y a plus d'équivoque. On n'accepte pas. »

Pendant ce temps, les rencontres partielles avaient lieu.

Le 2 février, préoccupé par la première représentation de *Lucrèce Borgia*, je n'avais fait qu'une courte apparition au *National* ; on n'y savait pas encore le résultat de la rencontre. J'y trouvai M. de Beauterne, un de mes amis, caractère fiévreux et exalté. Il venait se faire inscrire ; mais, apprenant que la liste était close, il résolut d'agir pour son propre compte.

Nous revînmes ensemble, il monta chez moi, me demanda une plume, de l'encre et du papier, et écrivit à Nettement, rédacteur de *la Quotidienne*, pour lui offrir une rencontre.

Il me pressait beaucoup d'en faire autant ; cela m'était assez difficile : tout républicain que j'étais, je comptais certainement plus d'amis parmi les carlistes que parmi les républicains.

Il y mit une telle insistance, qu'il n'y eut pas moyen pour moi de reculer.

Je pris à mon tour la plume et j'écrivis :

« Mon cher Beauchêne,

« Si votre parti est aussi bête que le mien, et vous force de vous battre, je vous demande la préférence, enchanté que je serai toujours de vous donner une preuve d'estime, à défaut d'une preuve d'amitié.

« Tout à vous.

« ALEX. DUMAS. »

Beauterne poussa la complaisance jusqu'à se charger de faire parvenir la lettre. — Beauchêne était à la campagne, et il ne revenait que dans huit ou dix jours ; mais son concierge s'était chargé de lui faire passer la lettre où il était.

Le 4 février, la rencontre offerte par Beauterne à Nettement eut lieu. Ce dernier reçut un coup d'épée à travers le bras.

Au reste, les bulletins qui nous arrivaient de la santé de Carrel étaient satisfaisants. Personne n'entrait dans sa chambre, — excepté la dévouée créature qui ne le quittait pas, et M. Dupuytren, qui venait le voir deux fois par jour.

Le 5 février, *Le Revenant* paraissait en blanc : une note d'une demi-ligne annonçait que tous ses rédacteurs étaient arrêtés.

Le 9, on arrêtait M. Sarrut.

Le même jour, j'avais reçu une lettre de Beauchêne : il était retenu pour quelques jours encore à la campagne ; mais, aussitôt son retour, il se mettait à ma disposition.

Toutefois, il n'y avait plus moyen de se battre : chacun de nous avait un agent de police qui ne le quittait pas plus que son ombre.

Le 9, Carrel allait assez bien pour que quelques-uns de ses amis pussent être introduits dans sa chambre. J'y entrai avec deux ou trois autres : M. Dupuytren y était. C'était la première fois que je le voyais. Il faisait une dissertation sur la prompte et facile guérison des coups d'épée, et promettait à Carrel qu'avant huit jours il serait sur pied.

Une fois auparavant, voici ce qui était arrivé à l'illustre praticien :

Un officier payeur avait joué et perdu une somme considérable prise à la caisse du régiment ; rentré chez lui, il n'avait vu d'autre alternative que les galères ou la mort : il avait choisi la mort.

Puis, avec un prodigieux sang-froid, après avoir écrit la cause de son suicide, il avait tiré son épée, en avait appuyé le pommeau à la muraille, la pointe à sa poitrine, et avait fait un pas en avant : l'épée était entrée de six pouces..

Il avait continué de pousser ; l'épée était entrée d'un pied... il avait poussé encore : la garde de l'épée, comme on dit en termes de salle d'armes, lui avait servi d'emplâtre.

Malgré cela, il était resté debout !

Alors, il avait eu un remords ; le désir de la vie l'avait repris ; il avait sonné son domestique ; seulement, comme il se sentait faible, il s'était mis, pour l'attendre, à califourchon sur une chaise.

C'était dans cette position qu'en entrant, le domestique l'avait trouvé.

Celui-ci n'y avait rien compris d'abord ; il ne se rendait pas compte de cette garde d'épée appuyée à la poitrine, et de ces dix-huit pouces de fer sortant entre les deux épaules.

— Allez me chercher M. Dupuytren, lui avait dit l'officier.

Le domestique avait voulu entrer dans des explications.

— Allez ! allez ! avait répété l'officier. Sacrebleu ! vous voyez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre !

L'officier devenait très pâle, et il se faisait à ses pieds une mare de sang.

Le domestique vit qu'en effet, il n'y avait pas de temps à perdre, et courut chez M. Dupuytren.

Quand M. Dupuytren arriva, le blessé avait glissé en bas de sa chaise, et était couché évanoui sur le côté.

M. Dupuytren avait retiré l'épée avec la plus grande précaution, avait appliqué un double appareil, et, voyant un papier écrit, s'en était emparé : la cause du suicide lui avait alors été expliquée.

Avec le papier, il avait été trouver un banquier, et celui-ci lui avait donné les cent cinquante louis perdus par l'officier.

La veille du jour où M. Dupuytren nous racontait cela, l'officier s'était levé et avait pu aller à son bureau. En ouvrant son tiroir, il y avait trouvé les cent cinquante louis.

L'homme était sauvé deux fois.

Tandis que Carrel marchait vers sa guérison, les arrestations préventives continuaient ; mais, le 14 février, la chambre du conseil rendit un arrêt de non-lieu en faveur des témoins de M. Roux-Laborie, et MM. Albert Berthier et Théodore Anne furent remis en liberté.

Le premier acte de liberté que firent ces messieurs fut de se mettre à la disposition de MM. d'Herbas et Achille Grégoire ; seulement, ne voulant pas engager cette succession de témoins posée en principe, ils choisirent leurs témoins parmi les républicains.

Ainsi MM. Mathieu et Alexis Dumesnil devinrent les témoins de M. Berthier, et Étienne Arago et Anténor Joly ceux de M. Théodore Anne.

Mais, le 15 au matin, MM. Théodore Anne et Albert Berthier reçurent cette lettre écrite en double par Carrel.

Nous avons sous les yeux celle qui était adressée à Théodore Anne :

« Paris, 15 février 1833.

« J'ai appris, monsieur, avec une satisfaction bien vive, qu'aujourd'hui, enfin, vous aviez été rendu à vos affaires et à vos amis. Je ne saurais protester trop énergiquement contre le motif sur lequel on a osé fonder votre détention arbitraire ; mais j'ai surtout besoin de vous dire, monsieur combien j'ai été sensible aux soins que votre loyauté généreuse m'a prodigués au moment où je pouvais craindre de n'avoir de droits qu'à la douleur et à l'active sollicitude de mes témoins et amis. Dans ce moment périlleux pour moi, il m'a été difficile de distinguer entre le dévouement des amis qui avaient voulu soutenir ma cause et partager mes dangers, et la courtoisie généreuse des hommes d'honneur que M. Roux-Laborie avait choisis pour seconds. Croyez, monsieur, que j'ai tout vu, tout remarqué dans le temps même où des souffrances aiguës semblaient me refuser la lumière, et que je n'oublierai jamais les empressements dont vous m'avez personnellement comblé. C'est assez vous dire, monsieur, combien j'ai été désolé que mes té-

moins aient cru devoir, cédant à l'émotion du moment, chercher en vous et en M. Berthier des adversaires ; à l'avenir, il ne me sera plus permis de vous compter qu'au nombre des gens qui me veulent du bien, et à qui j'en veux beaucoup. En retour, recevez-en l'assurance et croyez-moi,

« Votre plus dévoué serviteur,

« CARREL. »

Le même jour, Carrel sortit, passa à *la Tribune* et au *National*, et alla faire une visite à M. Roux-Laborie, que sa blessure, bien moins grave que celle de son adversaire, et cependant bien plus lentement guérie, retenait encore dans sa chambre.

Au reste, après la lettre de Carrel, il n'y avait plus de duels possibles. Le 17 février, on lisait dans les journaux républicains la note suivante :

« *17 février*. — On se souvient qu'à la suite de la rencontre qui eut lieu entre MM. Carrel et Roux-Laborie, les témoins de M. Carrel adressèrent une provocation aux témoins de M. Laborie, MM. Albert Berthier et Théodore Anne. On sait que ces deux messieurs avaient été mis en état d'arrestation, comme prévenus de provocation au meurtre. Cette accusation ayant été abandonnée, MM. Albert Berthier et Théodore Anne ont dû, en recouvrant la liberté, avertir les témoins de M. Carrel qu'ils se trouvaient ainsi à leur disposition ; ils ont ajouté que, ne voulant pas qu'une rencontre entre eux pût avoir un caractère politique, ils choisissaient leurs témoins parmi les amis politiques des témoins de M. Carrel.

« Les témoins des deux partis, s'étant réunis ont pensé ne pouvoir pas permettre qu'aucune suite fût donnée à cette affaire, puisque, de la part de MM. Berthier et Théodore Anne, la question de l'affaire politique est abandonnée, et que la provocation de M. d'Hervas et Achille Grégoire n'était motivée que par le danger que pouvait courir alors M. Armand Carrel, danger heureusement et promptement dissipé. Les choses étant en cet état, les témoins soussignés prononcent que toute collision entre les amis de MM. Armand Carrel et Laborie, quand les motifs n'existent plus, serait injustifiable aux yeux de la raison et de l'honneur.

AMBERT, GUINARD, GRÉGOIRE LECOCQ, OZANNE, témoins de MM. d'Hervas et Achille Grégoire.

MATHIEU, ALEXIS DUMESNIL, ETIENNE ARAGO, ANTÉNOR JOLY, témoins de MM. Berthier et Théodore Anne.

Le 14, nous l'avons dit, MM. Théodore Anne et Albert Berthier avaient été mis en liberté.

Le 15, Beauchêne était revenu de la campagne, et m'avait fait avertir de son arrivée. Le lendemain, nos témoins s'abouchaient : mais, comme je l'ai dit, après la lettre de Carrel, il n'y avait plus de duels possibles.

D'ailleurs, le bruit de la grossesse de la duchesse de Berry, sans être officiel, prenait une consistance sérieuse. Personne n'en doutait déjà plus, quand, dans la partie officielle du *Moniteur* du 26 février, on lut :

« Le vendredi 22 février, à cinq heures et demie, madame la duchesse de Berry a remis à M. le général Bugeaud, gouverneur de la citadelle de Blaye, la déclaration suivante :

« Pressée par les circonstances et par les mesures ordon-
« nées par le gouvernement, quoique j'eusse les motifs les
« plus graves pour tenir mon mariage secret, je crois devoir
« à moi-même, ainsi qu'à mes enfants, de déclarer m'être
« mariée secrètement pendant mon séjour en Italie.

« De la citadelle de Blaye, ce 22 février 1833.

« *Signé :* MARIE-CAROLINE. »

« Cette déclaration, transmise par M. le général Bugeaud à M. le président du conseil ministre de la guerre, a été immédiatement déposée aux archives de la chancellerie de France. »

Pas un mot sur la grossesse de Son Altesse Royale n'était prononcé dans ces lignes ; mais on sentait parfaitement qu'elles n'avaient été écrites qu'à cause de cette grossesse.

Au reste, ce ne fut que deux mois et demi plus tard que le nom du nouveau mari de madame la duchesse de Berry fut officiellement prononcé dans le procès-verbal d'accouchement.

Voici ce procès-verbal, curieux pendant à celui qui fut dressé aux Tuileries, le jour de la naissance du duc de Bordeaux :

« L'an mil huit cent trente-trois, le dix mai, à trois heures et demie du matin ;

« Nous soussignés, Thomas-Robert Bugeaud, membre de la chambre des députés, maréchal de camp, commandant supérieur de Blaye ;

« Antoine Dubois, professeur honoraire à la faculté de médecine de Paris ;

« Charles-François Marchand-Dubreuil, sous-préfet de l'arrondissement de Blaye ;

« Daniel-Théotime Pastoureau, président du tribunal de première instance de Blaye ;

« Pierre Nadaud, procureur du roi près le même tribunal ;

« Guillaume Bellon, président du tribunal de commerce, adjoint au maire de Blaye ;

« Charles Bordes, commandant de la garde nationale de Blaye ;

« Elie Descrambes, curé de Blaye ;

« Pierre-Camille Delord, commandant de la place de Blaye;

« Claude-Olivier Dufresne, commissaire civil du gouvernement à la citadelle ;

« Témoins appelés à la requête du général Bugeaud, à l'effet d'assister à l'accouchement de Son Altesse royale Marie-Caroline, princesse des Deux-Siciles, duchesse de Berry ;

« (MM, Merlet, maire de Blaye, et Regnier, juge de paix, témoins également désignés, se trouvant momentanément à la campagne, n'ont pu être prévenus à temps.)

« Nous nous sommes transportés dans la citadelle de Blaye, et dans la maison habitée par Son Altesse royale ; nous avons été introduits dans un salon qui précède une chambre dans laquelle la princesse se trouvait couchée.

« M. le docteur Dubois, M. le général Bugeaud et M. Delord, commandant de la place, étaient dans le salon dès les premières douleurs ; ils ont déclaré aux autres témoins que madame la duchesse de Berry venait d'accoucher à trois heures ; qu'ils l'avaient vue accouchant, et recevant les soins de MM. les docteurs Deneux et Menière, M. Dubois étant resté dans l'appartement jusqu'à la sortie de l'enfant.

« M. le général Bugeaud est entré demander à madame la duchesse si elle voulait recevoir les témoins ; elle a répondu « Oui, aussitôt qu'on aura nettoyé et habillé l'enfant. »

« Quelques instants après, madame d'Hautefort s'est présentée dans le salon, en invitant, de la part de la duchesse, les témoins à entrer ; et nous sommes immédiatement entrés.

« Nous avons trouvé la duchesse de Berry couchée dans son lit, ayant un enfant nouveau-né à sa gauche ; au pied de son lit était assise madame d'Hautefort ; madame Hansler, MM. Deneux et Menière étaient debout à la tête du lit.

« M le Président Pastoureau s'est alors approché de la princesse, et lui a adressé à haute voix les questions suivantes :

« — Est-ce à madame la duchesse de Berry que j'ai l'honneur de parler ?

« — Oui.

« — Vous êtes bien madame la duchesse de Berry ?

« — Oui, monsieur.

« — L'enfant nouveau-né qui est auprès de vous est-il le vôtre ?

« — Oui, monsieur, cet enfant est de moi.

« — De quel sexe est-il ?

« — Du sexe féminin. J'ai, d'ailleurs, chargé M. Deneux d'en faire la déclaration.

« Et, à l'instant, Louis-Charles Deneux, docteur en médecine, ex-professeur de clinique d'accouchement de la faculté de Paris, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, a fait la déclaration suivante :

« — Je viens d'accoucher madame la duchesse de Berry, ici présente, épouse en légitime mariage du comte Hector de Lucchesi-Palli, des princes de Campo-Franco, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, domicilié à Palerme.

« M. le comte de Brissac et madame la comtesse d'Hautefort interpellés par nous s'ils signeraient la relation de ce dont ils ont été témoins, ont répondu qu'ils étaient venus ici pour donner leurs soins à la duchesse de Berry, comme amis, mais non pour signer un acte quelconque.

« De tout quoi nous avons dressé le présent procès-verbal en triple expédition, dont l'une a été déposée en notre présence aux archives de la citadelle ; les deux autres ont été

remises à M. le général Bugeaud, gouverneur, que nous avons chargés de les adresser au gouvernement, et avons signé après lecture faite, les jour, mois et an que dessus. »

A notre avis, madame la duchesse de Berry eut un tort plus grave que celui d'épouser M. le comte de Luchesi-Palli, — noble et loyal gentilhomme sicilien, du reste, dont j'ai eu l'honneur de connaître la famille pendant mon voyage en Sicile. — Ce tort, ce fut de signer la déclaration du 22 février et le procès-verbal d'accouchement du 10 mai 1833 ; aucune puissance humaine ne pouvait l'y contraindre, et l'opposition contre le gouvernement était telle à cette époque, que toute pièce officielle non signée de madame la duchesse de Berry pouvait être, sinon avec bonne foi, du moins avec succès, répudiée comme apocryphe. Entre la dénégation du parti carliste et l'affirmation du juste milieu, l'opinion publique fût demeurée indécise.

C'est ainsi que l'on traversa une des périodes les plus fiévreuses du commencement du règne de Louis-Philippe. Elle eut un avantage réel : ce fut de rapprocher, non point comme opinion, mais comme estime, le parti carliste du parti républicain, MM. Théodore Anne et Berthier, en touchant la main de MM. d'Hervas et Grégoire, de même que Carrel en touchant l'épée de M. Roux-Laborie, se donnèrent cette preuve d'estime dont je parlais à Beauchêne, et que l'on se donne entre ennemis, à défaut d'une preuve d'amitié.

Et, maintenant, nous demandons à nos patients et fidèles lecteurs la permission de clore provisoirement ici la série de nos Mémoires. Plus tard, — si l'accueil qui leur est fait répond à notre attente, et que Dieu veuille bien nous prêter vie, — nous reprendrons notre plume de chroniqueur, avec l'espoir de fournir de nouveaux et curieux matériaux à l'histoire véridique de notre temps.

———✻———

NOTES

NOTE A

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL *LA PRESSE.*

Je reçois d'un ami de Béranger la réclamation suivante. Comme quelques autres personnes pourraient avoir pensé ce qu'une seule m'écrit, permettez-moi de répondre, par la voie de votre journal, non seulement à cette dernière, mais encore à toutes celles qui ne seraient pas suffisamment renseignées sur la signification du mot « philosophe épicurien ».

Voici la lettre du réclamant :

« Passy, près Paris, 5 septembre 1853.

« Monsieur,

« J'ai lu les deux ou trois chapitres de vos *Mémoires* où vous parlez de Béranger, et où vous copiez plusieurs de ses belles et prophétiques chansons. Vous faites l'éloge de ce grand homme de cœur et d'intelligence. C'est bien ! cela vous honore : celui qui aime Béranger doit être bon. Cependant, monsieur, vous posez cette question, qui me semble un peu malheureuse pour vous; vous dites : « Maintenant, peut-être « me demandera-t-on comment il se fait que Béranger, républicain, « habite tranquillement avenue de Chateaubriand, n° 5, à Paris, tandis « que Victor Hugo demeure à Marine-Terrace, dans l'île de Jersey. »

« Vous qui appelez M. Béranger votre père, vous devriez savoir ce que tout le monde sait : d'abord, que le modeste grand poète n'est pas un *philosophe épicurien*, comme il vous plaît de le dire, mais bien un philosophe pénétré du plus profond amour de l'humanité. M. Béranger habite Paris, parce que c'est à Paris, et non ailleurs, qu'il peut remplir son beau rôle de dévouement. Demandez à tous ceux qui souffrent, n'importe à quelle opinion ils appartiennent, si M. Béranger leur a jamais refusé de les aider, de les secourir. Toute la vie de cet homme de bien est employée à rendre service. A son âge, il aurait bien le droit de songer à se reposer; mais, pour lui, obliger, c'est vivre.

« Quand il s'agit de recommander un jeune homme bon et honorable, quand il faut aller voir un prisonnier et lui porter de paternelles consolations, n'importe où il y a du bien à faire, l'homme que vous appelez un *épicurien* ne regarde pas s'il pleut ou s'il neige ; il part et rentre le soir, harassé, mais tout heureux si ses démarches ont réussi ; tout triste, tout affligé si elles ont échoué. M. Béranger n'a de la popularité que les épines. C'est là une chose que vous auriez dû savoir, monsieur, puisque vous vous intitulez son fils dans vos *Mémoires* et un peu partout.

« Pardonnez-moi cette lettre, monsieur, et ne doutez pas un moment de mon admiration pour votre beau talent et de ma considération pour votre personne.

« M. DE VALOIS.

« Grande-Rue, 80, à Passy. »

Voici, maintenant, ma réponse :

« Monsieur,

« Vous m'avez — dans une excellente intention, je crois, — écrit une lettre tant soit peu magistrale pour m'apprendre ce que c'est que Béranger, et pour me prouver qu'il ne mérite en rien la qualification de *philosophe épicurien* que je lui donne.

« Hélas! monsieur, j'ai peur d'une chose : c'est qu'en connaissant très bien Béranger, vous ne connaissiez très mal Épicure!

« Cela me paraît fort compréhensible : Béranger habitait Passy en l'an de Notre-Seigneur 1848, tandis qu'Épicure habitait Athènes en l'an du monde 3683. Vous avez connu personnellement Béranger, et je répondrais que vous ne vous êtes jamais donné la peine de lire un seul des trois cents volumes que, au dire de Diogène Laërce, avait laissés le fils de Néoclès et de Chérestrate.

« Non, vous avez, dans votre bibliothèque, un dictionnaire de l'Académie ; vous avez pris ce dictionnaire de l'Académie; vous y avez cherché le mot ÉPICURIEN, et vous avez lu la définition suivante, que le vocabulaire donne de ce mot :

« ÉPICURIEN, sectateur d'Épicure. Il signifie, par extension, *voluptueux, un homme qui ne songe qu'à son plaisir.* »

« D'abord, monsieur, vous auriez dû songer, vous, que je ne suis pas de l'Académie, et qu'il n'est point généreux de me battre avec des armes que je n'ai ni forgées ni contribué à forger.

« Il en résulte que je ne me crois pas obligé d'accepter sans discussion vos reproches, et de recevoir sans examen la définition de MM. les Quarante.

« Hélas! moi, monsieur, j'ai lu — mon métier de romancier français m'y force — non seulement les *Fragments d'Épicure*, publiés à Leipzig en 1813, avec la version latine de Schneider, mais aussi le corps d'ouvrage publié par Gassendi, et renfermant tout ce qui concerne la vie et la doctrine de l'illustre philosophe athénien; mais aussi la *Morale d'Épicure*, petit in-8° publié en 1748 par l'abbé Batteux.

« En outre, je possède une excellente traduction de Diogène Laërce, lequel, vivant sous les empereurs Septime et Caracalla, c'est-à-dire seize cent quatre-vingts ans avant nous, et quatre cents ans après Épicure, devait naturellement mieux connaître celui-ci que vous et moi ne le connaissons.

« Je sais bien, monsieur, que Timon dit de lui :

« Vint, enfin, de Samos, le dernier des physiciens; un maître d'école, « un effronté, et le plus misérable des hommes ! »

« Mais Timon le *syllographe*, — ne pas confondre avec Timon le *misanthrope*, qui, vivant cent ans avant Épicure, ne put le connaître; — Timon le *syllographe* était un poète et un philosophe satirique; il ne faut donc pas, si l'on veut juger sainement Épicure, s'en rapporter à Timon le satirique.

« Je sais bien, monsieur, que Diotime le stoïcien le voulut faire passer pour un voluptueux, et publia, sous le nom même du philosophe qui fait l'objet de notre discussion, cinquante lettres pleines de lascivité, et une douzaine de billets que vous diriez être sortis du boudoir de M. le marquis de Sade.

« Mais il est prouvé, aujourd'hui, que les billets étaient de Chrysippe, et que les lettres étaient de Diotime lui-même.

« Je sais bien, monsieur, que Denys d'Halicarnasse a dit qu'Épicure et sa mère allaient purgeant les maisons par la force de certaines paroles ; que le jeune philosophe accompagnait son père, qui montrait à lire à vil prix aux enfants; qu'un de ses frères — Épicure avait deux frères — faisait l'amour pour exister, et que lui-même demeurait avec une courtisane nommée Léontie.

« Mais vous connaissez Denys d'Halicarnasse, monsieur : c'était un romancier bien plus qu'un historien; ayant inventé beaucoup de choses sur Rome, il a bien pu en inventer quelques-unes sur Épicure. D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y eût grand mal au pauvre petit philosophe en herbe d'accompagner sa mère, *qui purgeait les maisons avec des paroles, et son père, qui apprenait à lire à vil prix aux enfants.*

« Je voudrais fort que tous nos enfants apprissent à lire, et plus le prix que les précepteurs mettraient à leurs leçons serait vil, plus je les en estimerais, — en attendant que le gouvernement nous donnât des maîtres qui leur apprissent à lire pour rien! Quant à cette accusation qu'Épicure *demeurait avec une courtisane nommée Léontie*, il me semble que Béranger nous a dit quelque part qu'il a connu très intimement deux grisettes parisiennes, l'une nommée Lisette, l'autre Frétillon; supposez que deux grisettes de Paris fassent l'équivalent d'une courtisane d'Athènes, et l'auteur des *Deux Sœurs de charité* et du *Dieu des bonnes gens* n'aura rien à reprocher, ni vous non plus, monsieur, à l'auteur des trente-sept livres de *la Nature.*

« Je sais bien, monsieur, que Timocrate accuse notre philosophe de n'être pas bon citoyen, et lui reproche d'avoir eu une complaisance indigne et lâche pour Mytras, lieutenant de Lysimachus; je sais bien encore qu'Épictète dit que sa manière de parler était efféminée et sans pudeur; je sais bien, enfin, que l'auteur du livre de *la Joie* dit qu'il vomissait deux fois par jour parce qu'il mangeait trop.

« Mais, monsieur, l'antiquité, vous ne l'ignorez pas, était fort cancanière, et il me semble que Diogène Laërce répond victorieusement à tous ces méchants propos par des faits :

« Ceux qui lui font ces reproches, dit le biographe d'Épicure, n'ont « agi, sans doute, que par excès de folie.

« Ce grand homme a de fameux témoins de son équité et de sa re- « connaissance; l'excellence de son naturel lui a toujours fait rendre « justice à tout le monde. Sa patrie consacra cette vérité par les sta- « tues qu'elle dressa pour éterniser sa mémoire; son nom fut célébré « par ses amis, — dont le nombre était si grand, que les villes qu'il « parcourait ne pouvaient les contenir, — aussi bien que par les disci- « ples qui s'attachèrent à lui à cause du charme de sa doctrine, la- « quelle avait, pour ainsi dire, la douceur des sirènes. *Il n'y eut*, ajoute « le biographe, « *que le seul Métrodore de Stratonice, qui, presque acca- « blé par l'excès de ses bontés, suivit le parti de Carnéade!* »

« Diogène Laërce continue, et moi avec lui :

« Sa vertu fut marquée en d'illustres caractères par *la reconnais- « sance et la piété qu'il eut envers ses parents*, et par la douceur avec « laquelle il traita ses esclaves; témoin son testament, où il donna la « liberté à ceux qui avaient cultivé la philosophie avec lui, et parti- « culièrement au fameux Mus.

« Cette même vertu fut, enfin, généralement connue par la bonté de « son naturel, *qui lui fit donner universellement à tout le monde des « marques d'honnêteté et de bienveillance;* sa piété envers les dieux et « *son amour pour sa patrie* ne se démentirent pas un seul instant jus- « qu'à la fin de ses jours. *Ce philosophe eut, en outre, une modestie si « extraordinaire, qu'il ne voulut jamais se mêler d'aucune charge de la « République.*

« Il est encore certain que, *malgré les troubles qui affligèrent la « Grèce, il y passa toute sa vie*, excepté deux ou trois voyages qu'il fit « sur les confins de l'Ionie, *pour visiter ses amis*, qui s'assemblaient de « tous côtés, *afin de venir vivre avec lui dans un jardin qu'il avait « acheté au prix de quatre-vingts mines.* »

« En vérité, monsieur, dites-moi si, en faisant la part des époques, ce portrait d'Épicure ne convient pas de toutes façons à notre cher Béranger ?

« N'est-ce pas, en effet, de Béranger que l'on peut dire que *son bon naturel lui a toujours fait rendre justice à tout le monde;* que *le nombre de ses amis est si grand, que les villes ne peuvent les contenir;* que *le charme de sa doctrine a la douceur de la voix des sirènes;* que *sa vertu fut marquée en d'illustres caractères par la reconnaissance et la piété qu'il eut envers ses parents;* que *son amour pour sa patrie ne se démentit pas un instant jusqu'à la fin de ses jours,* et qu'enfin, *il fut d'une modestie si extraordinaire, qu'il ne voulut jamais occuper une charge dans la République?*

« En outre, ce fameux jardin qu'Épicure avait acheté quatre-vingts mines, et où il recevait ses amis, ne ressemble-t-il pas fort à cette retraite de Passy et à cette avenue Chateaubriand où tout ce qu'il y a de bon, de grand, de généreux, a visité et visite encore le fils du tailleur et le filleul de la fée?

« Maintenant, monsieur, passons à ce malencontreux reproche de volupté, d'égoïsme et de gourmandise qu'on a fait à Épicure, et qui cause votre vertueuse indignation contre moi et contre tous ceux qui, d'après moi, pourraient tenir Béranger pour un *philosophe épicurien.*

» Vous allez voir, monsieur, que ce reproche n'est pas mieux fondé que celui qu'on me fait, à moi qui n'ai peut-être pas bu dans ma vie quatre bouteilles de vin de Champagne, et qui n'ai jamais pu fumer un seul cigare sans être vingt-quatre heures malade, de ne savoir travailler qu'au milieu de la fumée de tabac, des bouteilles débouchées et des verres vides!

« Un demi-setier de vin, » dit Dioclès dans son livre de *l'Incursion*, « suffisait aux épicuriens, et *leur breuvage ordinaire n'était que de* « *l'eau.* »

« Le témoignage de Dioclès ne vous suffit-il pas? Soit! Prenez, parmi les Épîtres d'Épicure lui-même, une lettre adressée à un de ses amis et voyez ce qu'il dit à son ami :

« Quoique je me tienne pour *satisfait d'avoir de l'eau et du pain bis,* « envoyez-moi *un peu de fromage cythridien, afin que je puisse faire* « *un repas excellent,* quand l'envie m'en prendra. »

« Dites-moi, monsieur, cette sobriété du philosophe athénien ne ressemble-t-elle pas beaucoup à celle du chansonnier *que j'appelle mon père,* et qui veut bien, dans une lettre que je reçois de lui en même temps que la vôtre, m'appeler son fils?

« Après tout cela, et pour corroborer ce que j'ai eu l'honneur de vous dire sur ce pauvre Épicure, — si calomnié, comme vous voyez, par Timon, par Diotime, par Denys d'Halicarnasse, par Timocrate, par Épictète, par le dictionnaire de l'Académie, et même par vous! — laissez-moi vous citer deux ou trois des maximes qui faisaient le fond de sa philosophie, et vous serez forcé d'avouer qu'elles sont moins désolantes que celles de la Rochefoucauld.

V

« Il est impossible de vivre agréablement sans la prudence, sans « l'honnêteté et sans la justice. La vie de celui qui pratique l'excellence « de ces vertus se passe toujours dans le plaisir; de sorte que l'homme « qui est assez malheureux pour n'être ni honnête, ni prudent, ni juste, « est privé de ce qui peut faire la félicité de la vie. »

XVI

« Le sage ne peut et ne doit jamais avoir qu'une fortune très mé- « diocre; mais, s'il n'est pas considérable par les biens qui dépendent « d'elle, l'élévation de son esprit et l'excellence de ses conseils le met- « tent au-dessus des autres. »

XVII

« Le juste est celui qui vit sans trouble et sans désordre; l'injuste, au « contraire, est toujours dans l'agitation. »

XXIX

« Entre toutes les choses que la sagesse nous donne pour vivre heu- « reusement, il n'y en a point de si précieuse qu'un véritable ami : « c'est un des biens qui nous procurent le plus de joie dans la médio- « crité! »

« Je regrette, monsieur, de ne pouvoir pousser plus loin les citations; mais je tiens à deux choses : la première, à vous répondre poste pour poste, et la seconde, en vous répondant poste pour poste, à vous prouver que, lorsque j'applique une épithète quelconque à un homme de la valeur de Béranger, c'est que j'ai la conviction, non seulement instinctive, mais encore raisonnée, que cette épithète lui convient.

« J'espère donc que vous aurez l'obligeance d'écrire sur votre dictionnaire de l'Académie, en marge de la très fausse définition donnée par la docte assemblée du mot ÉPICURIEN, ces mots qui lui serviront de correctif :

« Sectateur d'Épicure, c'est-à-dire philosophe professant qu'un ami « est le premier des biens que puisse nous accorder le ciel; que la mé- « diocrité de la fortune est une des conditions de la sagesse; que la « sobriété est la base la plus solide de la santé, et qu'enfin il est impos- « sible de vivre, non seulement honnêtement, mais encore agréable- « ment, ici-bas, sans la prudence, l'honnêteté et la justice. — NOTA. « Les épicuriens ne buvaient qu'un setier de vin par jour, et, le reste « du temps, se désaltéraient avec de l'eau pure. Épicure, les jours de « gala, mangeait sur son pain, — que, les autres jours, il mangeait sec, « — un peu de fromage cythridien. »

« Et, ce faisant, monsieur, vous serez arrivé à avoir vous-même et vous contribuerez à donner aux autres une idée un peu plus exacte de l'illustre philosophe dont j'ai eu, à votre avis, le malheur de dire que notre grand chansonnier était le disciple.

« Il me reste, en terminant, à vous remercier, monsieur, de votre lettre, qui, malgré l'acrimonie de certaines phrases, me paraît, au fond, inspirée par un bon sentiment.

« Veuillez agréer mes salutations empressées.

« ALEX. DUMAS.

« Bruxelles, 7 septembre 1853. »

NOTE B

Les premiers volumes de mes Mémoires étaient en cours de publication dans le journal *la Presse*, et des personnes, probablement peu bienveillantes pour moi, et à coup sûr très mal informées, avaient dit à Béranger que, dans le chapitre de ces Mémoires qui lui était consacré et tout près de paraître, je lui reprochais de s'être rallié au nouvel empire. Or, voici la lettre que, sur ces rapports, m'écrivit aussitôt l'illustre chansonnier :

« Paris, 19 août 53.

« J'apprends, mon cher Dumas, que vous vous préparez à publier (dans vos *Mémoires* sans doute) un article où vous me reprochez de m'être fait le partisan du nouvel empire. Qui a pu vous mettre sur mon compte une pareille idée en tête? Vous ne m'en avez rien dit lorsque vous m'avez rencontré. Je suis même sûr que vous n'en croyez rien. Vous voulez seulement vous venger de mes mauvaises plaisanteries par cette espièglerie nouvelle, qui sera chose fort sérieuse pour moi, dont la vie tout entière devrait suffire pour répondre à une pareille accusation.

« Je ne fais pas mystère de mes opinions, tout en respectant la bonne foi dans les opinions opposées. Au reste, la politique vous a toujours fort peu occupé : n'en parlons pas ici. Mais ce que vous eussiez dû vous dire en formulant le jugement que vous portez sur moi, d'après je ne sais quelles dépositions, c'est qu'à Paris je manquerais de liberté pour repousser l'accusation, moi qui vis loin du journalisme. Je viens donc exiger de vous que vous me fassiez faire place au barreau.

« Si votre article paraît dans *la Presse*, où je n'ai aucune relation, j'aurai besoin que ma réponse se trouve dans le même journal. Obtenez-moi donc de M. de Girardin, que je connais trop peu pour ne pas me faire appuyer auprès de lui, l'assurance qu'il voudra bien faire insérer quinze ou vingt lignes dans un des numéros qui suivront le vôtre. Je promets, bien entendu, de me tenir dans les termes que la censure ne peut incriminer, ce qui ne sera pas chose facile. Au reste, M. de Girardin sera juge, et je connais assez son esprit pour compter sur ses bons conseils.

« J'ai aujourd'hui plus de soixante-treize ans. C'est un peu dur d'être obligé de venir, à cet âge, se faire donner un certificat de bonne vie et mœurs. Vous le voulez. Répondez-moi le plus tôt possible et pardonnez-moi d'avoir pris mon papier à l'envers.

« BÉRANGER,

« Rue Chateaubriand, 5, à la pension bourgeoise. »

Je m'empressai, bien entendu, de répondre à Béranger qu'avec ou sans mauvaise intention, on l'avait induit en erreur; que depuis le 2 décembre, certaines gens m'avaient bien voulu souffler des calomnies à son endroit, mais que je les avais méprisées, et que, dans le chapitre de mes Mémoires qui lui était consacré, je ne faisais qu'exprimer l'admiration que m'inspirait son talent et son caractère; qu'au surplus, j'allais prier le secrétaire de *la Presse*, M. Nefftzer, de lui communiquer les épreuves du chapitre en question, sur lequel je lui donnais carte blanche, jugeât-il à propos de le supprimer tout entier.

Il m'écrivit alors ce qui suit :

« Mon cher fils, je me suis mal exprimé ou vous m'avez mal compris. Je ne demande le sacrifice de rien de ce que peut contenir votre article. Je n'en veux pas même recevoir communication. Mais, quand il aura paru, si je juge utile d'y répondre, je désire que M. de Girardin m'en accorde la facilité dans son journal. La faveur que je sollicitais de votre crédit se réduit à cela, et je vous remercie de me la faire espérer, pour en user si bon me semble.

« Vous concevez qu'il m'en coûte d'occuper encore le public de moi et que je ne veux pas me laisser remettre en scène par ceux qui n'ont pas cru devoir protester à la Chambre et dans les journaux lorsque j'ai été déclaré *citoyen indigne* et privé de tout droit politique. Le mieux, d'après cela, est de rester dans le coin où l'on m'a repoussé, et où, du reste, j'ai passé toute ma vie.

« En bon fils, arrangez-vous donc pour ne pas me forcer d'en sortir. Vous le ferez, si vos témoignages d'attachement sont aussi sincères que je me plais à le croire. Ne m'envoyez donc pas M. Nefftzer, parce que je ne veux pas jeter les yeux sur les épreuves de votre article, quelques remerciements que je vous doive pour le bien que, dites-vous, il contient sur mon compte.

« On m'avait dit, hier, que vous étiez à Paris. Tout souffrant que je suis, j'ai couru chez votre fils chercher votre adresse. Il était absent. Je lui ai laissé un mot. Sans doute, on s'était trompé en m'assurant votre présence à Paris.

« Aujourd'hui, j'ai trouvé votre lettre, à ma rentrée pour dîner. Je crains que ma réponse ne puisse partir que demain.

« Tout à vous,

« 21 août 53. » « BÉRANGER.

La Presse publia donc mes feuilletons tels quels, ce qui me valut cette troisième et charmante lettre du noble vieillard :

« Cher fils, je ne sais comment vous vous y êtes pris; mais il ne me reste à vous faire que force compliments pour ce qu'il y a d'esprit dans les articles que j'ai lus, et plus encore, à vous faire des remerciements pour les fleurs et même les lauriers dont vous voulez bien parer ma tête chauve; parure dont mon scepticisme ne peut s'empêcher de rire.

« Ce que je craignais, c'était, à soixante-quatorze ans, d'être obligé de mettre encore le nez à la fenêtre; ce que, certes, je n'aurais pas manqué de faire, car mon besoin de repos n'aurait pu m'empêcher de rectifier les idées que vous avaient soufflées sur mon compte des gens que je ne devine pas, et qui ignorent, sans doute, qu'il y a plus de cinquante ans, si j'ai signé pour le consulat à vie, je n'ai pas signé pour l'Empire. Si la politique a pu, depuis, modifier un peu mes idées, elle n'a jamais eu le pouvoir de changer mes principes, ainsi que le prouvent mes petits vers.

« Ce que je n'ai pas voulu vous dire d'abord, parce que cette considération était de nature à vous toucher trop, je vais vous l'avouer aujourd'hui.

« J'ai conservé plusieurs relations parmi les gens arrivés ou restés au pouvoir; ces relations me procurent l'avantage de rendre quelques services à ceux qu'oppriment la politique ou la misère. Bien qu'à Paris mes opinions soient mieux connues qu'à Bruxelles, ces puissances administratives se montrent accueillantes pour moi. Mais, si j'avais écrit quelques lignes qui eussent fait scandale, ces personnes n'eussent plus osé me rendre même mon salut; du moins, je devrais le craindre.

« Laissez-moi mon métier de solliciteur, le seul qui puisse encore utiliser la fin de ma vie, autant que ma popularité le permettra; car c'est un devoir pour moi que de prouver à ceux qui me l'ont faite que j'ai su apprécier les obligations qu'elle m'impose, même quand elle sera tout à fait disparue, ce qui, sans doute, ne peut tarder.

« D'après cette explication, vous concevez, enfant terrible, pourquoi, moi qui ne réponds jamais à ce qu'on écrit sur moi, j'ai dû me préoccuper des articles qu'on annonçait de vous.

« Adieu, mon cher Dumas. L'épicurien de la pension bourgeoise vous fait ses amitiés et vous souhaite tous les succès possibles, surtout aux Français.

« Tout à vous,

« BÉRANGER.

« 4 septembre 53.

« J'ai eu une vive peur, il y a trois jours : on est venu m'annoncer la mort de Victor Hugo. Heureusement que Vacquerie, qui avait à m'envoyer les daguerréotypes de toute la famille et même de la maison, m'a écrit et donné des nouvelles qui sont excellentes. »

TABLE DES MATIÈRES

DE

MES MÉMOIRES

I

Pages

I. — Ma naissance. — On me conteste mon nom. — Extrait des registres de l'état civil de Villers-Cotterets. — Le club de Corbeil. — Acte de mariage de mon père. — Ma mère. — Mon grand-père maternel. — Louis-Philippe d'Orléans, père de Philippe-Egalité. — Madame de Montesson. — M. de Noailles et l'Académie. — Un mariage morganatique 5

II. — Mon père. — Sa naissance. — Les armoiries de la famille. — Les serpents de la Jamaïque. — Les caïmans de Saint-Domingue. — Mon grand-père. — Une aventure de jeune homme. — Un premier duel. — M. le duc de Richelieu sert de témoin à mon père. — Mon père s'engage comme simple soldat. — Il change de nom. — Mort de mon grand-père. — Son extrait mortuaire. 7

III. — Mon père rejoint le régiment. — Son portrait. — Sa force. — Son adresse. — Le serpent du Nil. — Le régiment du Roi et le regiment de la Reine. — Le camp de Maulde. — Les treize chasseurs tyroliens. — Le nom de mon père est mis à l'ordre de l'armée. — La France providentielle. — Mon père lieutenant-colonel. — Le camp de la Madeleine. — Mon pere général de brigade à l'armée du Nord. — Il est nommé général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales. — Lettre de Bouchotte. — Les représentants du peuple en mission à Bayonne. — Leur arrêté contre mon pere. — Malgré cet arrêté, mon père reste à Bayonne. — *Monsieur de l'Humanité* 10

IV. — Mon père est nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. — Son rapport sur l'état de la Vendée. — Mon père est envoyé à l'armée des Alpes comme général en chef. — État de cette armee. — Prise du mont Valaisan et du petit Saint-Bernard. — Prise du mont Cenis. — Mon père est rappelé pour rendre compte de sa conduite. — Ce qu'il avait fait. — Il est acquitté 13

V. — Suites du coup d'épée au front. — Saint-Georges et les chevaux de remonte. — Querelle que lui cherche mon père. — Mon père passe à l'armée de Sambre-et-Meuse. — Il donne sa démission et revient à Villers-Cotterets. — Il est rappelé à Paris pour faire le 13 vendémiaire. — Bonaparte le fait à sa place. — Attestation de *Buonaparte*. — Mon père est envoyé dans le pays de Bouillon, puis nommé commandant de place à Landau. — Il retourne comme général divisionnaire à l'armée des Alpes. — Le sang et l'honneur anglais. — Bonaparte nommé general en chef de l'armée d'Italie. — Campagne de 1796. . . 16

VI. — Mon père à l'armée d'Italie. — Il est reçu a Milan par Bonaparte et Joséphine. — Embarras de Bonaparte en Italie. — La gale. — On rentre en campagne. — Decouragement. — Bataille d'Arcole. — L'espion autrichien. — Comment mon pere le force à livrer sa dépêche 19

VII. — Dermoncourt est expédié par mon père à Bonaparte. — Réponse franche de Berthier. — Mouvements militaires qui sont la suite de la dépêche saisie sur l'espion. — Correspondance de mon père avec Serrurier et Dallemagne. — Combats de Saint-Georges et de la Favorite. — Prise de Mantoue. — Mon pere porte en observation 22

VIII. — Première brouille de mon père avec Bonaparte. — Mon père est envoyé au corps d'armée de Masséna. — Il partage le commandement de Joubert dans le Tyrol. — Joubert. — Campagne du Tyrol 26

IX. — Le pont de Clausen. — Rapports de Dermoncourt. — Les prisonniers sur parole. — Les pistolets de Lepage. — Trois généraux en chef à la même table. 29

X. — Loyauté de Joubert envers mon pere. — Envoyez-moi Dumas. — Mon pere est nommé gouverneur du Trevisan. — L'agent du Directoire. — Fêtes données à mon père à son départ. — Traité de Campo-Formio. — Retour à Paris. — Le drapeau de l'armée d'Italie. — L'ossuaire de Morat. — Charles le Téméraire. — Bonaparte est nommé membre de l'Institut. — Première idée de l'expedition d'Égypte. — Toulon. — Bonaparte et Joséphine. — Ce qu'on allait faire en Égypte. 32

XI. — Traversée. — Débarquement. — Prise d'Alexandrie. — *Le Chant du Départ* et le concert arabe. — Les prisonniers... épargnés. — Marche sur le Caire. — Le rhum et le biscuit. — Les pasteques de mon père. — L'Institut scientifique. — Bataille des Pyramides. — Mise en scene de la victoire. — Lettre de mon père rétablissant la verité. 36

Pages

XII. — Témoignages du général Dupuis et de l'adjudant général Boyer. — Les mécontents. — Nouvelle discussion entre Bonaparte et mon père. — Bataille d'Aboukir. — Mon père trouve un trésor. — Sa lettre à ce sujet 38

XIII. — Révolte du Caire. — Mon père entre à cheval dans la grande mosquée. — Sa nostalgie. — Il quitte l'Égypte et aborde à Naples. — Ferdinand et Caroline de Naples. — Emma Lyons et Nelson. — Manifeste de Ferdinand. — Commentaire de son ministre Belmonte-Pignatelli. 41

XIV. — Rapport fait au gouvernement français par le général de division Alexandre Dumas, sur sa captivité à Tarente et à Brindes, ports du royaume de Naples 42

XV. — Mon père est échangé contre le général Mack. — Ce qui s'était passé pendant sa captivité. — Il demande en vain à être compris dans la répartition des cinq cent mille francs d'indemnité accordés aux prisonniers. — L'arriéré de sa solde lui est également refusé. — On le met en nonactivité malgré ses énergiques réclamations. 47

XVI. — Lettre de mon père au général Brune sur ma naissance. — Le post-scriptum. — Mon parrain et ma marraine. — Premiers souvenirs d'enfance. — Topographie du château des Fossés, et silhouettes de quelques-uns de ses habitants. — La couleuvre et la grenouille. — Pourquoi je demandais à Pierre s'il savait nager. — Suite à *Jocrisse* 49

XVII. — Le cauchemar de Mocquet. — Son brûlegueule. — La mère Durand. — Les bêtes *fausses* et le *pierge*. — M. Collard. — Le remède de mon père. — Guérison radicale de Mocquet. 50

XVIII. — Ce que c'était que Berlick. — La fête de Villers-Cotterets. — Faust et Polichinelle. — Les sabots. — Voyage à Paris. — Dollé. — Manette. — La pension de madame de Mauclerc. — Madame de Montesson. — *Paul et Virginie*. — Madame de Saint-Aubin. 52

XIX. — Brune et Murat. — Retour à Villers-Cotterets. — L'hôtel de l'*Épée*. — La princesse Pauline. — La chasse. — La permission du grand veneur. — Mon père s'alite pour ne plus se relever. — Delire. — La canne à pomme d'or. — L'agonie. 53

XX. — Mon amour pour mon père. — Son amour pour moi. — On m'emporte chez ma cousine Marianne. — Plan de la maison. — La forge. — Apparition. — J'apprends la mort de mon père. — Je veux monter au ciel pour tuer le bon Dieu. — Notre situation à la mort de mon père. — Haine de Bonaparte. 55

XXI. — Nous nous réfugions, ma mère et moi, chez mon grand-père. — La maison de madame Darcourt. — Mes premières lectures et mes premières terreurs. — Le parc de Villers-Cotterets. — M. Deviolaine et sa famille. — L'essaim d'abeilles. — Le vieux cloître 57

XXII. — Les deux couleuvres. — M. de Valence et madame de Montesson. — Ce que c'était que la petite Hermine. — Le charron Garnier et madame de Valence. — Madame Lafarge. — Apparition fantastique de madame de Genlis. 59

XXIII. — Mademoiselle Pivert. — Je lui fais lire les *Mille et une Nuits* en un seul volume. — Le père Hiraux, mon maître de musique. — Les petites misères de sa vie. — Il se venge de ses persécuteurs à la façon du maréchal de Montluc. — Il est condamné au fouet, et manque en perdre les yeux. — Ce qu'il fait, le jour de Pâques, dans les orgues du couvent. — Il devient garçon épicier. — Sa vocation le ramène à la musique. — Mon peu d'aptitude pour le violon 60

XXIV. — La chienne porte-falot. — L'épitaphe de Demoustier. — Mon premier maître d'armes. — Le roi boit. — Quatrième terreur de ma vie. — Le tonneau de miel 65

XXV. — L'abbé Conseil. — Ma bourse au séminaire. — Ma mère, à force d'instances, me décide à y entrer. — L'encrier de corne. — Cécile chez l'épicier. — Ma fuite 67

XXVI. — Le collège de l'abbé Grégoire. — La réception qui m'y est faite. — Les grandes eaux jouent pour mon arrivée. — On conspire contre moi. — Bligny me provoque en combat singulier. — Je suis vainqueur. . . 70

XXVII. — L'abbé Fortier. — Le viatique et le mari jaloux. — Voyage d'agrément. — Victor Letellier. — Le pistolet de poche. — J'effraye la population. — On requiert Tournemolle. — Il me désarme. 72

XXVIII. — Chronologie politique. — Malheurs sur malheurs. — Incendie de la ferme de Noue. — Mort de Stanislas Picot. — La cachette aux louis d'or. — Les Cosaques. — Le haricot de mouton 74

XXIX. — La carrière. — Les Français mangent le haricot cuit pour les Cosaques. — Le duc de Trévise. — Il se laisse surprendre. — Le bonnetier Ducoudray. — Terreurs 76

XXX. — Retour à Villers-Cotterets. — Rencontre. — L'étui aux trente louis. — Le sac de peau. — La taupe. — Départ. — Voyage. — Arrivée au Mesnil. — Séjour. — Le roi Joseph. — Le roi de Rome. — Nous quittons le Mesnil. — Séjour à Crépy-en-Valois. — Les morts et les blessés. — Reddition de Paris. — L'île d'Elbe 78

XXXI. — M'appellerai-je Davy de la Pailleterie ou Alexandre Dumas? — *Deus dedit, Deus habit*. — Le bureau de tabac. — Cause de la chute de l'empereur Napoléon donnée par mon maître d'écriture. — Ma première communion. — Comment je m'y prépare. 82

XXXII. — Auguste Lafarge. — Grande partie de marette. — Chasse miraculeuse. — Épigramme. — Je veux faire des vers français. — De quelle façon je traduis Virgile et Tacite. — Montagnon. — Mes opinions politiques 84

XXXIII. — Le fusil à un coup. — *Quiot Biche*. — Parallèle entre lui et Boudoux. — Je deviens braconnier. — On me fait un procès-verbal. — Madame Darcourt plénipotentiaire. — Ce qui empêche que le procès-verbal de Creton n'ait des suites fâcheuses pour moi. 85

XXXIV. — Débarquement de Bonaparte au golfe Juan. — La lecture du *Moniteur* en province. — Proclamations et ordonnances. —

Pages

Louis XVIII, M. de Vitrolles et le maréchal Soult. — L'opinion publique à Villers-Cotterets. — La chapelière Cornu. — Les bonapartistes malgré eux. — Les bruits de journaux 87

XXXV. — Le général Exelmans. — Son procès. — Les deux frères Lallemand. — Leur conspiration. — Ils sont arrêtés et traversent Villers-Cotterets. — Quel affront ils y subissent 90

XXXVI. — Nous conspirons aussi, ma mère et moi. — La confidence. — M. Richard. — La pistole et les pistolets. — Offre faite aux frères Lallemand pour les sauver. — Ils refusent. — Je retrouve l'un d'eux, vingt-huit ans après, chez M. le duc Decazes . . 91

XXXVII. — Napoléon et les alliés. — Passage de l'armée française et de l'empereur par Villers-Cotterets. — Les messagers de malheur. . . . 94

XXXVIII. — Waterloo. — L'Élysée. — La Malmaison. . . 96

XXXIX. — Déroute. — Le haricot de mouton reparaît. — M. Picot l'avoué. — A force de diplomatie, il obtient de ma mère de m'emmener à la chasse. — J'en perds le sommeil, le boire et le manger 98

XL. — Chasse aux alouettes. — Je deviens fort en thème. — La perdrix démontée. — Au bout du fossé la culbute. — La ferme de Brassoire. — Boutade de M. Deviolaine en trouvant sa femme accouchée. 100

XLI. — M. Moquet de Brassoire. — L'embuscade. — Trois lièvres me chargent. — Ce qui m'empêche d'être le roi de la chasse. — Faute d'avoir attaqué le taureau par les cornes, je manque d'être éventré par lui. — Sabine et ses petits 101

XLII. — Seconde période de ma jeunesse. — Les gardes forestiers et les marins. — Choron. — Moinat. — Mildet. — Berthelin. — La Maison-Neuve 103

XLIII. — Choron et le chien enragé. — Niquet dit *Bobino*. — Sa maîtresse. — Chasse au sanglier. — Hallali. — Triomphe de Bobino. — Il est décoré. — Le sanglier qu'il avait tué ressuscite 105

XLIV. — Les sangliers et les gardes. — La balle de Robin-des-Bois. — Le charcutier. 107

XLV. — La chasse aux loups. — Les petites villes. — Mort tragique de Choron 109

XLVI. — Ma mère songe que j'ai quinze ans, et que la marette et la pipée ne peuvent pas me créer un brillant avenir. — J'entre dans l'étude de maître Mennesson, notaire, en qualité de *saute-ruisseau*. — Mon patron et mes collègues. — La fontaine Eau-Claire 111

XLVII. — Ce que c'était que l'homme assassiné, et ce que c'était que l'assassin. — Auguste Picot. — L'égalité devant la loi. — Derniers exploits de Marot. — Son exécution. 113

XLVIII. — Le printemps à Villers-Cotterets. — La fête de la Pentecôte. — L'abbé Grégoire m'invite à faire danser sa nièce. — Les livres rouges. — *Le chevalier de Faublas*. — Laurence et Vittoria. — Un muscadin de 1818. 115

XLIX. — Je franchis le *Haha*. — Il survient un accroc. — Les deux paires de gants. — La contredanse. — Triomphe de Fourcade. — J'en ramasse les miettes. — La valse. — L'enfant commence à devenir homme. 118

L. — Un chapitre inédit du *Diable boiteux*. — Histoire de Samuel et de la belle doña Lorenza 120

LI. — A quoi me servit d'avoir été berné par les deux Parisiennes. — Les jeunes filles de Villers-Cotterets. — Mes trois intimes. — Premières amours. 122

LII. — Adolphe de Leuven. — Sa famille. — Détails inconnus sur la mort de Gustave III. — Le comte de Ribbing. — Les cordonniers au château de Villers-Hellon. 125

LIII. — Le quatrain d'Adolphe. — La poule d'eau et le roi Guillaume. — Déjeuner au bois. — La poudre à gratter, les grenouilles et le coq. — Le spectre du docteur. — De Leuven, Hippolyte Leroy et moi, nous sommes exilés du salon. — Suites fatales d'une erreur géographique. — M. Paroisse. . . . 127

LIV. — Amédée de la Ponce. — Il m'apprend ce que c'est que le travail. — M. Arnault et ses deux fils. — Voyage en diligence. — Un monsieur confit en douceurs. — J'apprends à quel péril j'ai échappé. 131

LV. — Mes premières impressions dramatiques. — L'*Hamlet* de Ducis à Villers-Cotterets. — Un pamphlet antibourbonien. — Poésie de notaire. 133

LVI. — Retour à 1814. — Marmont, duc de Raguse. — M. Dudon. — Maubreuil et Roux-Laborie chez M. de Talleyrand. — Le *Journal des Débats* et le *Journal de Paris*. — Lyrisme bonapartiste et enthousiasme bourbonien. — Complot contre la vie de l'empereur. — Vol de l'argent et des diamants de la reine de Westphalie 134

LVII. — Compte rendu du procès relatif à l'enlèvement des diamants de la reine de Westphalie par le sieur de Maubreuil 141

LVIII. — Le dernier coup de fusil de Waterloo. — Esprit des provinces en 1817, 1818 et 1819. — Les *Messéniennes*. — *Les Vêpres siciliennes*. — *Louis XI*. — Appréciation de ces deux tragédies. — Un vers de Térence. — Quelle part j'ai droit de prendre à ce vers. — Trois heures du matin. — Topographie amoureuse. — *Valeat res ludicra*. 142

LIX. — Retour d'Adolphe de Leuven. — Il me montre un coin du monde artistique et littéraire. — La Mort d'Holbein et la Mort d'Orcagna. — Les entrées dans les coulisses. — La *Lénore* de Bürger. — Premier sentiment de ma vocation 144

LX. — La cerbère de la rue de Largny. — Je l'apprivoise. — Le guet-apens. — Madame Lebègue. — Une confession. 145

LXI. — De Leuven m'invente pour son collaborateur. — *Le Major de Strasbourg*. — Mon premier *couplet chauvin*. — *Le Dîner d'amis*. — *Les Abencérages* 147

LXII. — Anecdote non officielle sur l'assassinat du duc de Berry. — Avis secret donné à Louis XVIII. — Mariani. — M. Decazes présenté comme le complice de Louvel. . 148

LXIII. — Le carbonarisme. — Ses fondateurs. — Son organisation et son but. — La haute vente et le comité directeur. — Conspiration de Béfort 150

LXIV. — Ce que j'espérais. — Déception. — M. Deviolaine est nommé conservateur des forêts du duc d'Orléans. — Sa froideur à mon endroit. — Demi-promesse. — Premier

Pages

nuage sur mes amours. — Je vais passer trois mois chez mon beau-frère, à Dreux. — Quelle nouvelle j'apprends à mon retour. — Muphti. — Les murs et les haies. — Le pavillon. — La paume. — Pourquoi je renonce à y jouer. — La noce sous le bois. 154

LXV. — Je quitte Villers-Cotterets pour être deuxième ou troisième clerc à Crepy. — Maître Lefevre. — Son caractère. — Mes voyages à Villers-Cotterets. — Le *Pèlerinage à Ermenonville*. — Athenaïs. — Nouveaux envois à Adolphe. — Désir immoderé de faire un voyage à Paris. — Comment ce désir s'accomplit. — Voyage. — Hôtel des *Vieux-Augustins*. — Adolphe. — *Sylla*. — Talma. 156

LXVI. — Le billet de spectacle. — Le café du *Roi*. — Auguste Lafarge. — Theaulon. — Rochefort. — Ferdinand Langlé. — Les gens qui ne dinent pas et ceux qui dinent. — La premiere entree de Talma. — Comment Talma n'a-t-il pas fait d'élève ? — *Sylla* et la censure. — La loge de Talma. — Une course de fiacre, apres minuit. — Retour à Crepy. — M. Lefevre m'explique comme quoi une mécanique, pour bien marcher, a besoin de tous ses rouages. — Je lui donne ma démission de troisieme clerc. . . 159

LXVII. — Je reviens chez ma mere. — Le mou de veau. — Pyrame et Cartouche. — Intelligence du renard, plus développée que celle du chien. — Mort de Cartouche. — Différents traits de gloutonnerie de Pyrame. 164

LXVIII. — Espoir en Laffitte. — Espoir déçu. — Projets nouveaux. — M. Lecornier. — Comment et à quelles conditions je m'étais habillé à neuf. — Bamps, tailleur, rue du Helder, 12. — Bamps à Villers-Cotterets. — Je visite avec lui notre propriété. — Pyrame suit un boucher. — Un caprice d'Anglais. — Je vends Pyrame. — Mes premiers cent francs. — L'emploi qu'ils ont. — Bamps repart pour Paris. — Crédit ouvert. 165

LXIX. — Ma mere est obligee de vendre ses terres et sa maison. — Ce qui nous reste. — Les Piraneses. — Un architecte à douze cents francs. — J'escompte mon premier billet. — Gondon. — Comment j'avais failli trépasser chez lui. — Les cinquante francs. — Cartier. — La partie de billard. — Comment six cents petits verres d'absinthe représentent douze fois le voyage de Paris. 168

LXX. — Comment j'obtiens une recommandation aupres du general Foy. — M. Danré de Vouty decide ma mere a me laisser partir pour Paris. — Mes adieux. — Laffitte et Perregaux. — Les trois choses que maitre Menneson m'invite à ne point oublier. — Conseils de l'abbe Gregoire et dissertation avec lui. — Je quitte Villers-Cotterets. . . 171

LXXI. — Je retrouve Adolphe. — La pastorale dramatique. — Premieres demarches. — Le duc de Bellune. — Le general Sébastiani. — Ses secrétaires et ses tabatières. — Au quatrième, la petite porte à gauche. — Le general peintre de batailles 173

LXXII. — Répétitions. — Talma et la piece. — Le général Foy. — La lettre de recommandation et l'interrogatoire. — Reponse du duc de Bellune. — J'obtiens une place d'expéditionnaire surnuméraire chez M. le duc d'Orléans. — Voyage à Villers-Cotterets pour annoncer la grande nouvelle à ma mère. — Le n° 9. — Je gagne un extrait à la loterie 176

LXXIII. — Je trouve un logement. — Hiraux fils. — Les journaux et les journalistes en 1823. — L'economie d'un diner me permet d'aller au spectacle à la Porte-Saint-Martin. — Mon entrée au parterre. — Effet de cheveux. — On me met à la porte. — Comment je suis obligé de payer trois places pour en avoir une. — Un monsieur poli qui lit un Elzévir 179

LXXIV. — Mon voisin. — Son portrait. — *Le Pastissier françois*. — Cours de bibliomanie. — Madame Méchin et le gouverneur de Soissons. — Les canons et les Elzévirs 182

LXXV. — Prologue du *Vampire*. — Le style écorche l'oreille de mon voisin. — Premier acte. — Idéologie. — Le rotifer. — Ce que c'est que cet animal. — Sa conformation, sa vie, sa mort et sa résurrection. 184

LXXVI. — Deuxième acte du *Vampire*. — Analyse. — Nouveaux murmures de mon voisin. — Il a vu un vampiré. — Où et comment. — Procès-verbal qui constate l'existence des vampires. — Néron. — Comment les claqueurs furent institués par lui. — Mon voisin quitte l'orchestre. 187

LXXVII. — Parenthèse. — *Hariadan Barberousse* à Villers-Cotterets. — Je joue en amateur le rôle de don Ramire. — Mon costume. — Troisième acte du *Vampire*. — Mon ami le bibliomane siffle au plus beau moment. — On l'expulse de la salle. — Madame Dorval. — Sa famille et son enfance. — Philippe. — Sa mort et son convoi. 189

LXXVIII. — Entrée au bureau. — Ernest Basset. — Lassagne. — M. Oudard. — Je revois M. Deviolaine. — M. le chevalier de Broval. — Son portrait. — Les lettres carrées et les lettres oblongues. — Comment j'acquiers une grande supériorité dans les cachets. — J'apprends quel était mon voisin le bibliomane et le siffleur 192

LXXIX. — Les illustrations contemporaines. — Ma sentence écrite sur un mur. — Réponse. — J'emménage place des Italiens. — La table de M. de Leuven. — Mot de M. Louis Bonaparte à son avocat. — Lassagne me donne une première leçon de littérature et d'histoire. 196

LXXX. — Adolphe lit une pièce au Gymnase. — M. Dormeuil. — *Le Château de Kenilworth*. — MM. Warez et Soulié. — Mademoiselle Lévesque. — La famille Arnault. — *La Feuille*. — *Marius à Minturnes*. — Un mot de Danton. — Le passe-port retourné. — Trois fables. — *Germanicus*. — Inscriptions et épigrammes. — Ramponneau. — Le jeune homme au tilbury. — Hors de l'Église, pas de salut. — Madame Arnault. 199

LXXXI. — Fredéric Soulié, son caractère, son talent. — Choix de morceaux d'ensemble, d'entrée et de sortie. — Transformation du vaudeville. — Le Gymnase et M. Scribe. — *La Folle de Waterloo*. 202

LXXXII. — Le duc d'Orléans. — Ma première entrevue avec lui. — Maria-Stella Chiappini. — Son procès en réclamation d'état. — Son histoire. — Mémoire du duc d'Orléans. —

Pages

Jugement de la cour ecclésiastique de Faenza. — Rectification de l'acte de naissance de Maria-Stella 205

LXXXIII. — L'année aux procès. — Procès de Potier avec le directeur de la Porte-Saint-Martin. — Procès et condamnation de Magallon. — Le journaliste anonyme. — Beaumarchais à Saint-Lazare. — Procès de Benjamin Constant. — Procès de M. de Jouy. — Quelques mots sur l'auteur de *Sylla*. — Trois lettres tirées de l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*. — Louis XVIII auteur. 209

LXXXIV. — La maison de la rue de Chaillot. — Quatre poètes et un médecin. — Corneille et la censure. — Ce que M Faucher ne sait pas. — Ce que le président de la République devrait savoir. 212

LXXXV. — Chronologie dramatique. — Mademoiselle Georges Weymer. — Mademoiselle Raucourt. — Legouvé et ses œuvres. — Marie-Joseph Chénier. — Lettre de lui aux sociétaires de la Comédie-Française. — Les petits garçons perfectionnés — Ducis. — Son théâtre. 214

LXXXVI. — Ce que Bonaparte a tenté pour faire éclore des poètes. — Luce de Lancival. — Baour-Lormian. — Lebrun-*Pindare*. — Lucien Bonaparte auteur. — Débuts de mademoiselle Georges. — Critique de l'abbé Geoffroy. — Le prince Zappia. — Hermione à Saint-Cloud 216

LXXXVII. — La littérature impériale. — *La jeunesse de Henri V*. — Mercier et Alexandre Duval. — *Les Templiers* et leur auteur. — César Delrieu. — Perpignan. — Rupture de mademoiselle Georges avec le Théâtre-Français. — Sa fuite en Russie. — Le parterre de rois. — La tragédienne ambassadrice. 220

LXXXVIII. — La Comédie-Française à Dresde. — Rentrée de Georges au Théâtre-Français. — *Les Deux Gendres*. — *Mahomet II*. — *Tippo-Saëb*. — 1814 — Fontainebleau. — Entrée des alliés à Paris. — Les lis. — Retour de l'île d'Elbe. — Les violettes. — Les queues d'asperge. — Retour de Georges à Paris. 223

LXXXIX. — L'inconvénient d'un grand artiste dans un théâtre. — Lafond prend le rôle de Pierre de Portugal, au refus de Talma. — Lafond. — Son école. — Ses mots. — Mademoiselle Duchesnois. — Ses défauts et ses qualités. — *Pierre de Portugal* réussit . . 225

XC. — Le général Riégo. — Sa tentative d'insurrection. — Son évasion et sa fuite. — Il est livré par les frères Lara. — Son procès. — Son supplice 226

XCI. — L'auberge de la *Tête-Noire*. — Auguste Ballet. — Castaing. — Son procès. — Son attitude à l'audience, et ses paroles aux jurés. — Son exécution. 228

XCII. — Casimir Delavigne. — Appréciation de l'homme et du poète. — D'où était venue la haine de la vieille école littéraire contre la nouvelle. — Quelques réflexions sur *Marino Faliero* et *les Enfants d'Édouard*. — Pourquoi Casimir Delavigne était plutôt un poete comique qu'un poete tragique. — Où il faut chercher ses chefs-d'œuvre 230

XCIII. — Talma dans l'*Ecole des Vieillards*. — Une lettre de lui. — Origine de son nom et de sa famille. — *Tamerlan* à la pension Verdier. — Début de Talma. — Conseils de Dugazon. — Autres conseils de Shakspeare. — Opinion des critiques de l'époque sur le débutant. — Passion de Talma pour son art. 234

XCIV. — Je deviens employé en pied. — Les mauvais spectacles. — Thibaut. — Mes études avec lui. — En quoi elles m'ont servi. — *Amaury* et les poitrinaires. — Mes lectures. — Walter Scott. — Cooper. — Byron. 237

XCV. — Enfance de Byron. — Son désespoir d'être boiteux. — Marie Duff. — La sorcière du Malvern. — Comment Byron et Robert Peel firent connaissance. — Miss Parker. — Miss Chaworth. — Mistress Muster. — Lady Morgan. — *Les Poètes anglais et les critiques écossais*. — Lettres de Byron à sa mère. — Son entrée à la chambre des lords 238

XCVI. — Byron à Lisbonne. — Comment il s'est brouillé avec les Anglaises. — Son poème de *Childe Harold*. — Ses folies et ses ennuis. — Il se marie. — Ses démêlés conjugaux. — Il quitte de nouveau l'Angleterre. — Ses adieux à sa femme et à sa fille. — Sa vie et ses amours à Venise. — Il part pour la Grèce. — Son arrivée à Missolonghi. — Sa maladie et sa mort. 241

XCVII. — Les réputations usurpées. — M. Lemercier et ses œuvres. — La levrette blanche de Racan. — Le *Fiesque* de M. Ancelot. — Les peintres romantiques. — Scheffer. — Delacroix. — Sigalon. — Schnetz. — Coigniet. — Boulanger. — Géricault. — *La Méduse* dans l'atelier de l'artiste. — Obsèques de lord Byron en Angleterre. — Une prise de corps contre Sheridan 246

TABLE DES MATIÈRES

DE

MES MÉMOIRES

II

Pages

XCVIII. — Ma mère vient se fixer près de moi. — Mon duc de Chartres. — Chateaubriand et M. de Villèle. — Laconisme épistolaire. — Rétablissement de la censure. — Un roi de France ne doit jamais être malade. — Bulletins de la santé de Louis XVIII. — Ses derniers moments et sa mort. — Ode de Victor Hugo. — Le tombeau de Napoléon et M. Torbet. — Voyage de la Fayette en Amérique. — Honneurs qui lui sont rendus. 5

XCIX. — Tallancourt et Betz. — L'estaminet *Hollandais*. — Mon manteau à la Quiroga. — Premier cartel. — Une leçon de tir. — La veille du combat. — Analyse de mes sensations. — Mon adversaire manque au rendez-vous. — Les témoins le relancent. — Duel. — Tallancourt et le chien enragé. 9

C. — Le duc d'Orléans est nommé *altesse royale*. — Sacre de Charles X. — Relation de la cérémonie par madame la duchesse d'Orléans. — Mort de Ferdinand de Naples. — De Laville de Miremont. — *Le Cid d'Andalousie*. — M. Pierre Lebrun. — Une lecture au camp de Compiègne. — M. Taylor est nommé commissaire royal près le Théâtre-Français — Le curé Bergeron. — M. Viennet. — Deux lettres de lui. — Pichat et son *Léonidas* 11

CI. — Mort du général Foy. — Ses funérailles. — *L'Altesse royale*. — Assassinat de Paul-Louis Courier. — Mort de l'empereur Alexandre. — Parallèle entre l'Angleterre et la Russie. — Aux dépens de qui ces deux puissances se sont accrues depuis cent ans. — Comment Napoléon aurait pu conquérir l'Inde. 14

CII. — L'empereur Alexandre. — Lettre du czar Nicolas à Karamsine. — L'histoire à la manière de Suétone et de Saint-Simon. — Catherine et Potemkine. — Madame Braniska. — Le prix de la course impériale. — Un bal chez M. de Caulaincourt. — L'homme à la pipe. — Le pilote et le cocher de l'empereur. 17

CIII. — Alexandre quitte Saint-Pétersbourg. — Ses pressentiments funèbres. — Les deux étoiles de Taganrog. — Maladie de l'empereur. — Ses derniers moments. — Comment on apprit sa mort à Saint-Pétersbourg. — Le grand-duc Constantin. — Son portrait et ses goûts. — Quelle fut la cause de sa renonciation à l'empire. — Jeannette Groudzenska. 20

CIV. — Rousseau et Romieu. — Parlez au concierge. — La chandelle des huit. — Les *Deux Magots*. — A quelle heure on doit remonter sa montre. — M. le sous-préfet s'amuse. — Henry Monnier. — Le chapitre des renseignements. — Les soupers. — Les cigares. 24

CV. — Le lampion. — *La Chasse et l'Amour*. — La part de Rousseau. — Le couplet du lièvre. — Le couplet de facture. — Comme quoi il y a lièvre et lièvre. — Réception à l'Ambigu. — Mes premiers droits d'auteur. — Ce que c'est que Porcher. — Pourquoi il ne faut pas lui dire du mal de Mélesville. 27

CVI. — Succès de ma première pièce. — Mes trois nouvelles. — M. Marle et son orthographe. — Madame Setier. — Une mauvaise spéculation. — *Le Pâtre*, de Montvoisin. — *L'Oreiller*. — Madame Desbordes-Valmore. — Comment elle devint poète. — Madame Amable Tastu. — *Le Dernier jour de l'année*. — *Zéphire* 30

CVII. — Maladie de Talma. — Comment il aurait joué le Tasse. — Ses neveux. — Il est visité par M. de Quélen. — Pourquoi il fit abjurer ses enfants. — Sa mort. — *La Noce et l'Enterrement*. — Oudard me sermonne sur mes goûts pour le théâtre. — Belle réponse qui met en gaieté tout le Palais-Royal. — Il me reste la confiance de Lassagne et de la Ponce. — J'obtiens un succès anonyme à la Porte-Saint-Martin 34

CVIII. — Soulié à la scierie mécanique. — Son amour platonique pour l'or. — Je veux faire un drame avec lui. — Je traduis *Fiesque*. — Mort d'Auguste Lafarge. — Mon traitement est augmenté, et ma position diminuée. — Félix Deviolaine, condamné par la médecine, est sauvé par la maladie. — *Louis XI à Péronne*. — La garde-robe dramatique de Talma. — La *loi de justice et d'amour*. — Licenciement de la garde nationale. 37

CIX. — Les acteurs anglais à Paris — Importations littéraires. — *Trente ans, ou la vie d'un Joueur*. — *Hamlet*, par Kemble et miss Smithson. — Un bas-relief de mademoiselle de Fauveau — Visite à Frédéric Soulié. — Il refuse de faire *Christine* avec moi. — Une attaque nocturne. — Je retrouve Adèle d'Alvin. — Je passe la nuit au violon 40

Pages

CX. — Les jalons de l'avenir. — Les compliments au duc de Bordeaux. — *Vates*. — Brochure orléaniste de Cauchois-Lemaire. — Le lac d'Enghien. — L'ara du colonel Bro. — Le docteur Ferrus. — Morrisel. — Un convoi de première classe. — La chasse en plain-chant. — Une autopsie. — Comment s'explique la mort de l'ara. . . . 42

CXI. — Barthélemy et Méry. — M. Eliça Gallay. — Méry joueur de dominos et anatomiste. — L'*Épître à Sidi Mahmoud*. — Le libraire Ponthieu. — Soulé. — *La Villéliade*. — L'imprimeur Barthélemy. — Méry improvisateur. — Les *Vœux de la nouvelle année*. — Pastiche de *Lucrèce*. 45

CXII. — Je passe du secrétariat aux archives. — M. Bichet. — Côté par lequel je ressemble à Piron. — Mes moments perdus. — M. Pieyre et M. Parseval-de Grandmaison. — Une scène qui manque au *Distrait*. — *La Peyrouse*. — Succès intime. 50

CXIII. — Le peintre Lethière. — Madame Hannemann. — Gohier. — Andrieux. — Renaud. — Desgenettes. — Larrey, Augereau et la momie d'Égypte — Les soldats de la nouvelle école. — Mon éducation dramatique. — Je passe dans les bureaux forestiers. — Le cabinet aux bouteilles vides. — Trois jours hors du bureau. — Comparution devant M. Deviolaine 52

CXIV. — Achèvement de *Christine*. — Un protecteur, s'il vous plaît. — Nodier me recommande à Taylor. — Le commissaire royal et l'auteur d'*Hécube*. — Lecture officieuse devant Taylor. — Lecture officielle devant le comité. — Je suis reçu par acclamation. — Ivresse du triomphe. — Comme on écrit l'histoire. — Incrédulité de M Deviolaine. — Picard. — Son opinion sur ma pièce. — Opinion de Nodier. — Relutte au Théâtre-Français et réception définitive. 55

CXV. — Cordelier-Delanoue. — Une séance de l'Athénée. — M. Villenave. — Sa famille. — Les cent trente-deux Nantais. — Cathelineau. — La chasse aux *bleus*. — Forest. — Une page d'histoire. — Sauveur. — Le comité royaliste. — Souchu. — La tombe miraculeuse. — Carrier. 58

CXVI. — La maison de M. Villenave. — Le despotisme du maître. — La coquetterie du savant. — Description du sanctuaire de la science. — J'y suis admis à la faveur d'un autographe de *Buonaparte*. — La lézarde. — Huit mille livres d'in-folio. — Le pastel de Latour. — Voyages à la découverte d'un Elzévir ou d'un Faust. — La chute du portrait et la mort de l'original. 62

CXVII. — Première représentation de *Roméo et Juliette*, de Soulié. — Anaïs et Lockroy. — Pourquoi il n'y a pas, en France, d'actrice pour jouer Juliette. — Les études du Conservatoire. — Une seconde *Christine* au Théâtre-Français. — M. Évariste Dumoulin et madame Valmonzey. — Conspiration contre moi. — Je cède mon tour à la représentation. — Comment je trouve le sujet d'*Henri III*. — Mon opinion sur cette pièce. 65

CXVIII. — Lecture d'*Henri III* chez M. Villenave et chez Roqueplan. — Autre lecture chez Firmin. — Béranger y assiste. — Un mot sur son influence et sa popularité. — Effet que produit mon drame. — Réception à la Comédie-Française. — Lutte pour la distribution des rôles. — Ultimatum de M. de de Broval. — Convaincu du crime de poésie, j'en appelle au duc d'Orléans. — Son Altesse royale me fait suspendre mes appointements. — M. Laffite me prête trois mille francs. — Condamnation de Béranger 68

CXIX. — Le duc d'Orléans me fait supprimer les gratifications. — Un folliculaire. — *Henri III* et la censure. — Ma mère est frappée de paralysie. — Cazal. — Edmond Halphen. — Visite au duc d'Orléans. — Première représentation d'*Henri III*. — Effet qu'elle produit sur M. Deviolaine. — Félicitations de M. de Broval. 70

CXX. — Le lendemain de la victoire. — Interdiction d'*Henri III*. — J'obtiens une audience de M. de Martignac. — Il lève l'interdiction. — Les hommes-obstacles. — Le duc d'Orléans me fait appeler dans sa loge. — Mot de lui à Charles X au sujet de mon drame. — Encore un folliculaire. — Visite à Carrel. — Le tir Gosset et les pistolets n° 5. — Un duel impossible 73

CXXI. — L'Arsenal. — La maison de Nodier. — Profil du maître. — Le congrès des bibliophiles. — Les trois chandelles. — Debureau. — Mademoiselle Mars et Merlin. — La famille de Nodier. — Ses amis. — Dans quelles maisons j'ai de l'esprit. — Le salon de l'Arsenal. — Comment Nodier racontait. — Le bal et la bassinoire 75

CXXII. — Oudard me transmet les ordres du duc d'Orléans. — Je suis nommé bibliothécaire adjoint. — Comme quoi il en résulte quatre cents francs d'économie pour Son Altesse. — Rivalité avec Casimir Delavigne. — Pétition des classiques contre les pièces romantiques. — Lettre à l'appui, de mademoiselle Duchesnois. — Ronde fantastique. — Par qui Racine fut déclaré n'être qu'un *polisson*. — Belle indignation du *Constitutionnel*. — Première représentation de *Marino Faliero*. 78

CXXIII. — Le magnétisme. — Opération sur une somnambule. — Je me fais magnétiser. — Mes observations. — Je magnétise à mon tour. — Expérience faite en diligence. — Autre expérience chez le procureur de la République de Joigny. — La petite Marie D***. — Ses prédictions politiques. — Je la guéris de la peur 83

CXXIV. — Nouveaux procès de presse. — *Le Mouton enragé*. — Fontan. — Mot d'Harel sur lui. — *Le Fils de l'Homme* en police correctionnelle. — L'auteur plaide sa cause en vers. — Embarras du duc d'Orléans à propos d'un portrait historique. — Les deux usurpations 86

CXXV. — Quels sont les plus grands ennemis d'une pièce à succès. — Probité de mademoiselle Mars comme actrice. — Sa loge. — Les habitués de ses soupers. — Vatout. — Denniée. — Becquet. — Mornay. — Mademoiselle Mars chez elle. — Ses derniers jours au théâtre. — Résultat matériel du succès d'*Henri III*. — Ma première spéculation. — Refonte de *Christine*. — Où je vais chercher l'inspiration. — Deux autres caprices. 89

CXXVI. — Victor Hugo. — Sa naissance. — Sa mère. — Les Chasseboeuf et les Cornet. — Le ca-

Pages

pitaine Hugo. — Signification de son nom. — Quel fut le parrain de Victor. — La famille Hugo en Corse. — M. Hugo est appelé à Naples par Joseph Bonaparte. — Il est nommé colonel et gouverneur de la province d'Avellino. — Souvenirs de la première enfance du poète. — Fra Diavolo. — Joseph, roi d'Espagne — Le colonel Hugo est fait général, comte, marquis et majordome — L'archevêque de Tarragone. — Madame Hugo et ses enfants à Paris — Le couvent des Feuillantines. . . 92

CXXVII. — Départ pour l'Espagne — Voyage de Paris à Bayonne. — Le trésor. — Ordre de marche du convoi. — M. du Saillant. — M. de Cotadilla — Irun. — Ernani. — Salinas. — Le bataillon d'*éclopés*. — Les rations de vivres de madame Hugo. — Les quarante grenadiers hollandais. — Mondragon. — Le précipice. — Burgos. — Celadas. — Alerte. — La revue de la reine . . 95

CXXVIII. — Ségovie. — M. de Tilly. — L'Alcazar. — Les doublons. — Le château de M. de la Calprenède et celui du grand d'Espagne. — Les bourdalous. — Otero. — Encore les Hollandais — Le Guadarrama — Arrivée à Madrid. — Le palais de Masserano. — La comète. — Le collège. — Don Manoel et don Bazilio. — Tacite et Plaute. — Lillo. — L'hiver de 1812 à 1813 — L'Empecinado. — Le verre d'eau sucrée — L'armée de mérinos. — Retour à Paris . . 99

CXXIX. — Grenadier ou général. — Premier début de Victor Hugo. — Il obtient une mention honorable au concours académique. — Il remporte trois prix dans les jeux Floraux. — *Han d'Islande*. — Le poète et le garde du corps. — Mariage d'Hugo — Les *Odes et Ballades* — Proposition du cousin Cornet. 103

CXXX. — Léopoldine. — Les opinions du fils de la Vendéenne. — Le conspirateur Delon. — Hugo lui offre un asile — Louis XVIII fait une pension de douze cents francs à l'auteur des *Odes et Ballades*. — Le poète chez le directeur général des postes. — Comment il apprend l'existence du cabinet noir. — Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Beauchesne. — *Bug-Jargal*. — La soirée de l'ambassadeur d'Autriche. — *Ode à la Colonne*. — *Cromwell*. — Comment fut faite *Marion Delorme*. 105

CXXXI. — Lecture de *Marion Delorme* chez Devéria — *Steeple-chase* de directeurs. — *Marion Delorme* est arrêtée par la censure. — Hugo obtient une audience de Charles X. — Son drame est définitivement interdit. — On lui envoie le brevet d'une pension 'il refuse. — Il se met à *Hernani*, et le fait en vingt-cinq jours. 108

CXXXII. — L'invasion des barbares. — Répétition d'*Hernani*. — Mademoiselle Mars et l'hémistiche du *lion*. — La scène des *portraits*. — Hugo redemande le rôle de doña Sol à mademoiselle Mars. — Les complaisances de Michelot pour le public. — Le quatrain de l'armoire. — Joanny. 110

CXXXIII. — Alfred de Vigny. — L'homme et ses œuvres — Harel, directeur de l'Odéon. — Chute de la *Christine* de Soulié. — Parenthèse à propos de Lassailly. — Lettre d'Harel, avec préface de moi et post-scriptum de Soulié. — Je lis ma *Christine* à l'Odéon. — Harel me demande de la mettre en prose. — Première représentation du *More de Venise*. — Les acteurs et les journaux. 113

CXXXIV. — Le citoyen général Barras. — Le docteur Cabarrus me présente chez lui. — Les deux seuls remords de Barras. — Ses dîners. — Le chasseur de la princesse de Chimay. — Fauche-Borel. — Le *gâchis* du duc de Bordeaux. — Leçon d'histoire donnée à un ambassadeur. — Walter Scott et Barras. — Dernière joie de l'ancien directeur. — Sa mort 117

CXXXV. — La maison de mademoiselle Georges. — Harel et Jules Janin. — Les jeunes Tom et Popol. — Prière de ce dernier contre le choléra. — Vie orientale de Georges. — Sa propreté — Défaut contraire d'Harel. — Vingt-quatre mille francs jetés par la fenêtre. — La Saint-Antoine. — Piaff-Piaff. — Ses débordements. — Son trépas. — Son oraison funèbre. 119

CXXXVI. — M. Briffaut, le censeur et l'académicien. — Histoire de *Ninus II*. — M. de Lourdoueix. — L'idée d'*Antony*. — La pièce, reçue au Français, est arrêtée par la censure. — Le duc de Chartres. — Négociation pour qu'il assiste, avec ses deux frères, à la première représentation de *Christine*. — Louët. — Un autographe du prince royal. 121

CXXXVII. — Première représentation d'*Hernani*. — Le vieil as de pique. — Parodies. — D'où date l'histoire de Cabrion et de Pipelet. — Eugène Sue et Desmares. — Soulié me revient. — Il m'offre ses cinquante ouvriers en guise de claqueurs. — Première représentation de *Christine*. — Souper chez moi. — Hugo et de Vigny corrigent les vers *empoignés* 124

CXXXVIII. — Un fiacre qui passe — Madame Dorval dans l'*Incendiaire*. — Deux artistes. — Le duc d'Orléans demande pour moi la croix d'honneur. — Sa recommandation reste sans effet. — M. Empis. — Le salon de madame Lafond. — Mon costume d'Arnaute. — Madame Malibran. — Frères et sœurs en art. 126

CXXXIX. — Pourquoi la recommandation du duc d'Orléans au sujet de ma croix avait échoué. — Le milliard d'indemnité. — Voyage de la Fayette en Auvergne. — Sa réception à Grenoble, à Vizille et à Lyon. — Voyage de Charles X en Alsace — Varennes et Nancy. — Ouverture des Chambres. — Le discours royal et l'adresse des 221. — L'article 14. — La conquête d'Alger, et la reprise de nos frontières du Rhin. 129

CXL — La soirée du 31 mai 1830 au Palais-Royal. — Le roi de Naples — Question d'étiquette — Comment il faut parler au roi de France. — Ce qu'était Charles X. — M. de Salvandy. — Les premières flammes du volcan. — Le duc de Chartres m'envoie aux renseignements. — Alphonse Signol. — Je l'arrache des mains d'un garde royal. — Son exaspération et ses menaces. — Le volcan n'était qu'un feu de paille 131

CXLI. — Une affaire pressante — Un témoin de perdu, deux de trouvés. — Rochefort. — Signol au théâtre des Italiens. — Il insulte le lieutenant Marulaz. — Les deux épées. — Le duel. — Signol est tué. — *Victorine* et *le Chiffonnier*. — La part du mort 133

Pages

CXLII. — Alphonse Karr. — Le cuirassier. — La médaille de sauvetage et la croix de la Légion d'honneur. — Le domicile de Karr à Montmartre. — *Sous les tilleuls* et la critique. — Prise d'Alger. — M. Dupin aîné. — Pourquoi il n'écrit pas ses Mémoires. — Signature des ordonnances de juillet. — Ce qui m'empêche de partir pour Alger. . 134

CXLIII. — Le troisième étage du n° 7 de la rue de l'Université. — Premier effet des ordonnances. — Le café du *Roi*. — Étienne Arago. — François Arago. — L'Académie — La Bourse. — Le Palais-Royal. — Madame de Leuven. — Voyage à la recherche de son mari et de son fils. — Protestation des journalistes. — Noms des signataires. . . . 137

CXLIV. — Matinée du 27 juillet. — Visite à ma mère. — Paul Fouché. — *Amy Robsart!* — Armand Carrel. — Les bureaux du journal *le Temps*. — Baude. — Le commissaire de police. — Les trois serruriers. — Les bureaux du *National*. — Cadet de Gassicourt. — Le colonel Gourgaud — M. de Remusat. — Physionomie du passant . . 139

CXLV. — Le docteur Thibaut. — Le ministère Gérard et Mortemart. — Étienne Arago et le commissaire de police Mazue. — Le café Gobillard. — Incendie du corps de garde de la place de la Bourse. — Premières barricades. — La nuit 141

CXLVI. — Matinée du 27. — Joubert. — Charles Teste. — La *Petite Jacobinière*. — Le pharmacien Robinet. — Les armes du *Sergent Mathieu*. — Pillage d'une boutique d'armurier. — Les deux gendarmes. — Les trois gardes royaux. — Un grand jeune homme blond. — Les terreurs d'Oudard. . 143

CXLVII. — Aspect de la rue de Richelieu. — Charras. — L'École polytechnique. — La tête à perruque. — Le café de la porte Saint-Honoré. — Le drapeau tricolore. — Je deviens chef de bande. — Je suis consigné par mon propriétaire. — Un monsieur qui distribue de la poudre. — Le capitaine du 15e léger. 145

CXLVIII. — Attaque de l'hôtel de ville. — Déroute. — Je me réfugie chez M. Lethière. — Les nouvelles. — Mon propriétaire commence à devenir libéral. — Le général la Fayette. — Taschereau — Béranger. — La liste du gouvernement provisoire. — Honnête erreur du *Constitutionnel*. 147

CXLIX. — Envahissement du musée d'artillerie. — L'armure de François Ier. — L'arquebuse de Charles IX. — La place de l'Odéon. — Ce qu'avait fait Charras. — Les habits de l'École polytechnique. — Millotte. — La prison Montaigu. — La caserne de l'Estrapade. — D'Hostel. — Un bonapartiste. — L'écuyer Chopin. — Lothon. — Le général en chef 150

CL. — Aspect du Louvre. — Combat du pont des Arts. — Morts et blessés. — Un coup de canon pour moi seul. — Madame Guyet-Desfontaines. — Retour de la caserne Babylone. — La cocarde de Charras. — Prise des Tuileries. — Un exemplaire de *Christine*. — Quadrille dansé dans la cour des Tuileries. — Quels sont les hommes qui ont fait la révolution de 1830. 153

CLI. — Je me mets à la recherche d'Oudard. — La maison du coin de la rue de Rohan. — Oudard chez Laffitte. — Degousée. — Le général Pajol et M. Dupin. — Les officiers du 53e de ligne. — Intérieur du salon de Laffitte. — Panique. — Une députation vient offrir à la Fayette le commandement de Paris. — Il accepte. — Étienne Arago et la cocarde tricolore. — Histoire de l'hôtel de ville depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures et demie du soir. 157

CLII. — Le général la Fayette à l'hôtel de ville. — Charras et ses hommes. — Les *Prunes de Monsieur*. — La commission municipale. — Son premier acte. — La caisse de Casimir Périer. — Le général Gerard. — Le duc de Choiseul. — Ce qui se passait à Saint-Cloud. — Les trois negociateurs. — Il est trop tard. — M. d'Argout chez Laffitte. 160

CLIII. — Alexandre de la Borde. — Odilon Barrot. — Le colonel Dumoulin. — Hippolyte Bonnelier. — Mon cabinet. — Une note de la main d'Oudard. — Le duc de Chartres est arrêté à Montrouge. — Quel danger il court, et comment il en est sauvé. — Je me propose pour aller chercher de la poudre à Soissons. — J'obtiens ma commission du général Gérard. — La Fayette me rédige une proclamation. — Le peintre Bard. — M. Thiers se retrouve. 163

CLIV. — Hue, Polignac! — André Marchais. — Le maître de poste du Bourget. — J'arbore les trois couleurs sur ma voiture. — Bard me rejoint. — M. Cunin-Gridaine. — Le père Levasseur. — Lutte avec lui. — Je lui brûle la cervelle! — Deux anciennes connaissances. — La terreur de Jean-Louis. — Arrêt à Villers-Cotterets. — Hutin. — Souper chez Paillet. 167

CLV. — Arrivée à Soissons. — Apprêts stratégiques. — Reconnaissance autour de la poudrière. — Hutin et Bard plantent le drapeau tricolore sur la cathédrale. — J'escalade le mur de la poudrière. — Le capitaine Mollard. — Le sergent Ragon. — Le lieutenant-colonel d'Orcourt. — Pourparler avec eux. — Ils me promettent leur neutralité . 170

CLVI. — Comment les choses s'étaient passées avec le sacristain. — La pièce de quatre. — Bard canonnier. — Le commandant de place. — Le lieutenant Tuya. — M. de Lenferna. — M. Bonvilliers. — Madame de Liniers. — La révolte des nègres. — A quelles conditions le commandant de place signe l'ordre. — M. Moreau. — M. Quinette. — Le maire de Soissons. — Bard et les prunes vertes 172

CLVII. — M. le maire de Soissons. — La poudre de la régie. — M. Jousselin. — La hache de l'entreposeur. — M. Quinette. — J'enfonce la porte de la poudrière — Sortie triomphale de Soissons. — M. Mennesson tente de me faire arrêter. — Les gardes du duc d'Orléans. — M. Boyer. — Retour à Paris. — Ces diables de républicains!. 175

CLVIII. — Première proclamation orléaniste. — MM. Thiers et Scheffer vont à Neuilly. — La soirée à Saint-Cloud. — Charles X révoque les ordonnances. — Députation républicaine à l'hôtel de ville. — M. de Sussy. — Audry de Puyraveau. — Proclamation républicaine. — Réponse de la Fayette au duc de Mortemart. — Charras et Mauguin. 177

Pages

CLIX. — Philippe VII. — Comment Beranger se justifie d'avoir aidé à faire un roi. — Le duc d'Orléans pendant les trois jours. — Son arrivee à Paris le 30 au soir. — Il fait appeler M. de Mortemart. — Lettre inedite écrite par lui à Charles X. — Benjamin Constant et Laffitte. — Deputation de la Chambre au Palais-Royal. — M. Sébastiani. — M. de Talleyrand. — Le duc d'Orléans accepte la lieutenance generale du royaume. — Pieces curieuses trouvees aux Tuileries. 181

CLX. — Le duc d'Orleans se rend à l'hôtel de ville. — M. Laffitte en chaise a porteurs. — Le roi *sans culotte.* — Manifestation tardive du gouvernement provisoire. — Odilon Barrot s'endort sur une borne. — Un autre Balthasar Gérard. — Le duc d'Orléans est reçu par la Fayette. — Une voix superbe. — Nouvelle apparition du général Dubourg. — Le balcon de l'hôtel de ville. — La route de Joigny 185

CLXI. — Comment M. Thiers écrit l'histoire. — Les républicains au Palais-Royal. — Premier ministère de Louis-Philippe. — Prudence de Casimir Perier. — Mon plus beau drame. — Lothon et Charras. — Un coup d'épée. — Encore le maitre de poste du Bourget. — La Fere. — Le lieutenant-colone Duriveau. — Lothon et le général la Fayette. 186

CLXII. — Lettre de Charles X au duc d'Orleans. — Un tour de passe-passe. — Rentrée du duc de Chartres au Palais-Royal. — Bourbons et Valois. — Abdication de Charles X. — Préparatifs de l'expédition de Rambouillet. — Une idée d'Harel. — Les machinistes de l'Odéon. — Dix-neuf personnes dans un fiacre. — Distribution d'armes au Palais-Royal. — Le colonel Jacqueminot. 192

CLXIII. — Envoi de quatre commissaires à Charles X. — Le général Pajol. — Il est nommé commandant des volontaires parisiens. — Charras s'offre à lui comme aide de camp. — La carte de Seine-et-Oise. — Les espions. — Le loueur de voitures. — Les rations de pain. — D'Arpentigny. — Enlevement de l'artillerie de Saint-Cyr. — Halte à Cognieres. — M Detours. 194

CLXIV. — Boyer le Cruel. — Les dix mille rations de pain. — Le général Exelmans et Charras. — Le concierge de la prefecture de Versailles. — M. Aubernon. — Le colonel Poque. — Entrevue de Charles X avec MM. de Schonen, Odilon Barrot et le maréchal Maison. — La famille royale quitte Rambouillet. — Panique. — Les diamants de la couronne. — Retour à Paris 198

CLXV. — Quelle était l'idée d'Harel. — On me propose de faire *la Parisienne.* — Auguste Barbier. — Mon état moral apres les trois jours. — Je deviens solliciteur. — Déjeuner chez le général la Fayette. — Mon entretien avec lui. — Question indiscrète. — Le marquis de Favras. — Une lettre de Monsieur. — Ma commission. 200

CLXVI. — Léon Pillet. — Son uniforme. — Susceptibilité soissonnaise. — Harel revient à la charge avec sa pièce. — Je pars pour la Vendée. — J'obtiens la grâce d'un faux monnayeur condamné aux galères. — Séjour à Meurs. — Le commandant Bourgeois. — Effet désastreux des trois couleurs dans le Bocage. — Nouvelle preuve qu'un bienfait n'est jamais perdu. 203

CLXVII. — Avis aux chasseurs parisiens. — Clisson. — Le château de M. Lemot. — Mon guide. — La colonne vendéenne. — La bataille de Torfou. — Deux noms omis. — Tiffauges. — Tibulle et la Loire. — Gilles de Laval. — Sa mort édifiante. — Moyen employé pour en graver le souvenir dans la mémoire des enfants. 206

CLXVIII. — Le Bocage. — Ses chemins creux et ses haies. — Tactique des chouans. — Les chevaux et les cavaliers vendéens. — La Vendée politique. — Le marquis de la Bretèche et ses métayers. — Moyens que je proposais pour prévenir une nouvelle chouannerie. — La pierre qui tremble. — Je quitte la Jarrie. — Adieux à mon guide. 208

CLXIX. — La révolution nantaise. — Régnier. — Paimbœuf. — Les aubergistes et les voyageurs. — Jacomety. — L'habitant de la Guadeloupe et sa femme. — Chasse aux mouettes et aux goélands. — Axiome pour la chasse maritime. — Le capitaine de *la Pauline.* — Femme et hirondelle. — Superstition amoureuse. — Appareillage 210

Notes 212

———✻———

TABLE DES MATIÈRES

DE

MES MÉMOIRES

III

Pages

CLXX. — Le déjeuner sur le pont. — Saint-Nazaire. — A quoi ne pensent jamais les maris. — Noirmoutiers. — Belle-Ile. — Je quitte les deux Pauline. — L'échelle de cordes. — Le canot. — Un bain complet. — L'auberge de Saint-Nazaire. — Je jette l'argent par les fenêtres. — Une fournée d'habits. — Retour à Paris 5

CLXXI. — Lettre confidentielle de Louis-Philippe à l'empereur Nicolas. — Réponse du czar. — Ce que pouvait la France après la révolution de juillet. — Louis-Philippe et Ferdinand VII. — Les réfugiés espagnols. — La réaction à l'intérieur. — Grattage des monuments publics. — Protestation. . 7

CLXXII. — Le drame de Saint-Leu. — La bravoure du duc d'Aumale. — Arrestation de MM. Peyronnet, Chantelauze, Guernon-Ranville et Polignac. — Le domestique de madame de Saint-Fargeau. — Thomas et M. de Polignac. — Les ex-ministres à Vincennes. — L'abolition de la peine de mort à la Chambre. — La Fayette. — M. de Kératry. — Salverte. — Mort aux ministres. — Vive Odilon Barrot! et vive Pétion! 10

CLXXIII. — Oudard m'annonce que Louis-Philippe désire me voir. — Visite à M. Deviolaine. — Hutin, garde à cheval surnuméraire. — Mon entretien avec le roi sur la Vendée et la politique du juste milieu. — Bixio artilleur. — Il se charge de me faire admettre dans sa batterie. — J'envoie ma démission à Louis-Philippe 14

CLXXIV. — Première représentation de *la Mère et la Fille*. — Je soupe chez Harel après le spectacle. — Harel m'emprisonne après le souper. — Je suis condamné à huit jours de *Napoléon* forcé. — Le neuvième jour, la pièce est lue aux acteurs, et je suis rendu à la liberté. — Les répétitions. — L'acteur Charlet. — Son histoire avec Nodier. 16

CLXXV. — Je suis officiellement admis dans l'artillerie de la garde nationale. — *Antony* est mis en répétition au Théâtre-Français. — Mauvais vouloir des comédiens. — Traité entre Hugo et le directeur de la Porte-Saint-Martin. — Confidence et proposition de Firmin. — Les robes de mademoiselle Mars et le lustre neuf. — Je retire *Antony* du Théâtre-Français. — Je vais proposer le rôle d'Adèle à Dorval 19

CLXXVI. — Mes conventions avec Dorval. — Je lui lis *Antony*. — Ses impressions. — Elle me fait refaire le dernier acte séance tenante. — La chambre de Merle. — Bocage artiste. — Bocage négociateur. — Lettre à M. Crosnier. — Il s'endort d'un profond sommeil. — La pièce est néanmoins reçue. 22

CLXXVII. — Organisation de l'artillerie parisienne. — Métamorphose de mon uniforme de garde national à cheval. — Bastide. — Godefroy Cavaignac. — Guinard. — Thomas. — Noms des batteries et de leurs principaux servants. — Je suis convoqué pour enlever la Chambre. — Combien nous nous trouvons au rendez-vous 24

CLXXVIII. — Odilon Barrot préfet de la Seine. — Ses soirées. — Sa proclamation au sujet des émeutes. — Dupont (de l'Eure) et Louis-Philippe. — Démission du ministère Molé et Guizot. — Affaire de la forêt de Breteuil. — Ministère Laffitte. — La discrétion de l'enregistrement 25

CLXXIX. — Béranger patriote et Béranger républicain. 28

CLXXX. — Mort de Benjamin Constant. — Quelle avait été sa vie. — Honneurs funèbres qu'on lui décerne. — Ses funérailles. — Loi relative aux récompenses nationales. — Procès des ministres. — Grouvelle et sa sœur. — M. Mérilhou et le néophyte. — Le colonel Lavocat. — La cour des pairs. — Panique. — Fieschi. 31

CLXXXI. — Les artilleurs au Louvre. — Complot bonapartiste pour nous enlever nos pièces. — Distribution de cartouches par Godefroy Cavaignac. — Les abords du Luxembourg au moment de la condamnation des ministres. — Départ des condamnés pour Vincennes. — Déroute des juges. — La Fayette et l'émeute. — Bastide et le commandant Barré. — Faction avec Prosper Mérimée. 34

CLXXXII. — Nous sommes cernés dans la cour du Louvre. — Nos munitions nous sont enlevées par surprise. — Proclamation des Écoles. — La Chambre vote des remerciements aux Écoles. — Protestation de l'École polytechnique. — Discussion à la Chambre sur le commandement général des gardes nationales. — Démission de la Fayette. — Réponse du roi. — Je suis nommé capitaine en second 36

CLXXXIII. — Chodruc-Duclos. — Son portrait. — Sa vie à Bordeaux. — Son emprisonnement à Vincennes. — Le maire d'Orgon. — Chodruc-Duclos se fait Diogène. — M. Gi-

Pages

raud-Savine. — Pourquoi Nodier vieillissait. — Stibert. — Une leçon de tir. — Mort de Chodruc-Duclos 37

CLXXXIV. — Alphonse Rabbe. — Madame Cardinal. — Rabbe et l'académie de Marseille. — *Les Massénaires.* — Rabbe en Espagne. — Son retour. — Le journal *le Phoceen.* — Rabbe en prison. — Le fabuliste. — Rabbe vient à Paris. — *La Sœur grise.* — Les resumés historiques. — Le conseil de M. Brézé. — Un homme d'imagination. — Le style Berruyer. — *La Sœur grise* volee. — Adèle. — Son dévouement à Rabbe. — Le pain des forts. — *Ultime lettere.* 39

CLXXXV. — Cheron. — Ses derniers compliments à Harel. — Necrologie de 1830. — Ma visite officielle du premier jour de l'an. — Un costume à effet. — Lisez *le Moniteur.* — Dissolution de l'artillerie de la garde nationale. — Premiere représentation de *Napoleon Bonaparte.* — Delaistre. — Frédérick Lemaître. 43

CLXXXVI. — L'abbé Châtel. — Programme de son eglise. — Le curé de Lèves et M. Clausel de Montals. — Les Lévois embrassent la religion du primat des Gaules. — La messe en français. — Le curé romain. — Un mort à enterrer. 45

CLXXXVII. — Bel exemple de tolérance religieuse. — L'abbé Dallier. — Les Circes de Lèves. — Waterloo après Leipzig. — L'abbé Dallier est gardé comme otage — Les barricades. — Les cailloux de Chartres. — La vigie. — Préparatifs de combat. 46

CLXXXVIII. — Attaque de la barricade. — Un pendant à Malplaquet. — Le Grenadier. — Les philanthropes chartrains. — Sac de l'evêche. — Un habit de fantaisie. — Comment l'ordre se rétablit. — Les petits et les grands coupables. — Mort de l'abbé Ledru. — Scrupules de conscience des anciens schismatiques. — Le *Dies iræ* de Kosciuko. 48

CLXXXIX. — L'abbe de Lamennais. — Sa jeunesse. — Son entree dans les ordres. — L'Empire jugé par lui. — Casimir Delavigne royaliste. — Deux vers de M. de Lamennais. — Sa vocation littéraire. — *Essai sur l'indifférence en matière de religion.* — Accueil fait à ce livre par l'Église. — L'academie du château de la Chesnaie. 49

CXC. — Fondation de *l'Avenir.* — L'abbé Lacordaire. — M. Charles de Montalembert. — Son article sur le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois. — *L'Avenir* et la litterature nouvelle. — Ma premiere entrevue avec M. de Lamennais. — Proces de *l'Avenir.* — MM. de Montalembert et Lacordaire maitres d'ecole. — Leur procès en cour des pairs. — Prise de Varsovie. — Reponse de quatre poetes a un mot d'un homme d'Etat. . . . 52

CXCI. — Suspension de *l'Avenir.* — Ses trois principaux redacteurs se rendent à Rome. — L'abbe de Lamennais musicien. — Ce qu'il en coute pour obtenir une audience du pape. — Le couvent de Santo-Andrea della Valle. — Entrevue de M. de Lamennais avec Gregoire XVI. — La statuette de Moïse. — Les doctrines de *l'Avenir* sont condamnées par le conseil des cardinaux. — Rame de M. de Lamennais. — Les *Paroles d'un croyant* 55

Pages

CXCII. — Celui qui fut Gannot. — Le Mapah. — Son premier miracle. — Les noces de Cana. — Gannot phrénologue. — D'où lui venaient ses premières notions phrénologiques. — L'inconnue. — Changement opéré dans la vie de Gannot. — Comment il passe Mapah. 56

CXCIII. — Le dieu et son sanctuaire. — Il notifie au pape sa déchéance. — Ses manifestes. — Son portrait. — Doctrine de l'évadisme. — Emblemes de cette religion. — Chaudesaigues me conduit chez le Mapah. — Iswara et Pracriti. — Questions qui manquent d'actualité. — Guerre entre les sectateurs du *bidja* et les partisans du *sakti.* — Ma dernière entrevue avec le Mapah. 59

CXCIV. — Apocalypse de celui qui fut Caillaux. 61

CXCV. — Le bouc émissaire du pouvoir. — Espérances légitimistes. — La messe expiatoire. — L'abbé Olivier. — Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Pachel. — Où je commence à avoir tort. — Le général Jacqueminot. — Pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Le prétendu jésuite et le préfet de police. — La chambre de l'abbé Paravey 65

CXCVI. — Le préfet de police au Palais-Royal. — La part du feu. — Le bandagiste Valérius. — Dévastation de l'archevêché. — L'album chinois. — François Arago. — Les spectateurs de l'émeute. — Grattage des fleurs de lis. — Je donne une seconde fois ma démission. — MM. Chambolle et Casimir Périer 67

CXCVII. — Ma foi dramatique chancelle. — Bocage et Dorval me réconcilient avec moi-même. —. Un procès politique où je méritais de figurer. — Chute du ministère Laffitte. — L'Autriche et le duc de Modène. — Le maréchal Maison ambassadeur à Vienne. — Histoire d'une de ses dépêches — Casimir Perier premier ministre. — Quel accueil il reçoit au Palais-Royal. — On lui fait amende honorable 70

CXCVIII — Procés des artilleurs. — Le procureur général Miller. — Pescheux d'Herbinville. — Godefroy Cavaignac. — Acquittement des accusés. — Ovation qu'ils reçoivent. — Le commissionnaire Gourdin. — La croix de juillet. — Le ruban rouge et noir. — Dernieres répétitions d'*Antony* 72

CXCIX. — Premiere representation d'*Antony.* — La piece, les acteurs, le public. — *Antony* au Palais-Royal. — Variante au dénouement. 74

CC. — Sous quelle inspiration je fis *Antony.* — La préface. — Où est la morale de la piece. — Le cocuage. l'adultere et le code civil. — *Quem nuptiæ demonstrant.* — Pourquoi les critiques ont crié à l'immoralité sur mon drame. — Un compte rendu des moins malveillants. — Comme quoi les prejugés sur la bâtardise sont vaincus. . . 76

CCI. — Un mot sur la critique. — Moliere jugé par Bossuet, par Jean-Jacques Rousseau et par Bourdaloue. — Un anonyme. — Les critiques du XVIIe siecle et ceux du XIXe. — M. François de Salignac de la Motte de Fénelon. — D'ou vient le mot *Tartufe.* — M. Taschereau et M. Etienne. 78

CCII. — Thermomètre des crises sociales. — Entrevue avec M. Thiers. — Ce qu'il veut faire pour le Théâtre-Français. — Nos conventions. — *Antony* revient à la rue de Richelieu. —

Pages

Le Constitutionnel. — Son premier Paris contre le romantisme en général, et contre mon drame en particulier. — La moralité du théâtre antique. — Parallèle entre le Théâtre-Français et celui de la Porte-Saint-Martin. — Première suspension d'*Antony*. 80

CCIII. — Mon explication avec M. Thiers. — Ce qui l'avait forcé de suspendre *Antony*. — Lettre de madame Dorval au *Constitutionnel*. — M. Jay couronné rosière. — Mon procès avec M. Jouslin de la Salle. — Il y a encore des juges à Berlin ! 83

CCIV. — Banquet républicain aux *Vendanges de Bourgogne*. — Les toasts. — *A Louis-Philippe !* — Réunion des décorés de juillet. — Formation du bureau. — Protestation. — Cinquante mètres de ruban. — Un dissident. — Démenti au *Moniteur*. — Procès d'Évariste Gallois. — Son interrogatoire. — Son acquittement 86

CCV. — Incompatibilité de la littérature et des émeutes. — *La Maréchale d'Ancre*. — Mon opinion sur cette pièce. — *Farruck le Maure*. — Débuts d'Henry Monnier au Vaudeville. — Je quitte Paris. — Rouen. — Le Havre. — Je médite d'aller explorer Trouville. — Qu'est-ce que Trouville? — L'Anglaise poitrinaire. — Honfleur. — Par terre ou par mer. 88

CCVI. — Aspect de Trouville. — La mère Oseraie. — Comment on se couche à Trouville quand on est marié. — Le prix des peintres, et celui du commun des martyrs. — Les connaissances de la mère Oseraie. — De quelle manière elle avait sauvé la vie au paysagiste Huet. — Ma chambre et celle de ma voisine. — Un dîner de vingt francs pour cinquante sous. — Promenade sur la plage. — Résolution héroïque 90

CCVII. — Une lecture chez Nodier. — Les auditeurs et les lecteurs. — Début. — *Les Marrons du feu*. — La Camargo et l'abbé Desiderio. — Généalogie d'une idée dramatique. — Oreste et Hermione. — Chimène et don Sanche. — *Gœtz de Berlichingen*. — Fragments. — Où je rends à César ce qui appartient à César 93

CCVIII. — L'esprit de Dieu, c'est la poésie. — Le Conservatoire et l'École de Rome. — Emploi de mes journées à Trouville. — Madame de la Garenne. — Le Vendéen Bonnechose. — M. Beudin. — Je suis poursuivi par un poisson. — Ce qu'il en advient. 97

CCIX. — Pourquoi M. Beudin venait à Trouville. — Comment je le connaissais sous un autre nom. — Prologue d'un drame. — Ce qu'il restait à trouver. — Part à trois. — Je termine *Charles VII*. — Départ de Trouville. — De quelle façon j'apprends la première représentation de *Marion Delorme*. 99

CCX. — Une collaboration. 103

CCXI. — L'édifice féodal et l'édifice industriel. — Les ouvriers de Lyon. — M. Bouvier-Dumolard. — Le général Roguet. — Discussion et signature du tarif réglant le prix de façon des tissus. — Les fabricants refusent de s'y soumettre. — *Besoins factices* des canuts. — Insurrection de Lyon. — Dix-huit millions de liste civile. — Calculs de Timon. — Un mot malheureux de M. de Montalivet 106

Pages

CCXII. — Mort de *Mirabeau*. — Les accessoires de *Charles VII*. — Une partie de chasse. — Montereau. — Une tentative à laquelle je ne résiste pas. — Position critique où nous nous trouvons, mes compagnons de chasse et moi. — Nous nous introduisons, la nuit, par effraction, dans une maison non habitée. — Inspection des lieux. — Souper improvisé. — Comme on fait son lit on se couche. — Je vais voir lever l'aurore. — Chasse au poulet et au canard. — Apprêts du déjeuner. — La mère Galop. 109

CCXIII. — Ce que c'était que la mère Galop. — Pourquoi M. Dupont-Delporte était absent. — Comment je me brouillai avec Viardot. — Le quart d'heure de Rabelais. — Providence nº 1. — Le supplice de Tantale. — Un garçon qui n'avait pas lu Socrate. — Providence nº 2. — Un déjeuner pour quatre. — Retour à Paris. 111

CCXIV. — *Le Masque de fer*. — Les soupers de Georges. — Le jardin du Luxembourg au clair de lune. — M. Scribe et *le Clerc de la basoche*. — M. d'Epagny et *Jacques Clément*. — Les représentations des classiques au Théâtre-Français. — *Les Guelfes* de M. Arnault. — Parenthèse. — Épître dédicatoire au souffleur. — Compensation offerte à M. Arnault. — Mon vis-à-vis à la représentation de *Pertinax*. — Chute éclatante de la pièce. — Querelle avec mon vis-à-vis. — Les journaux s'en occupent. — Ma réponse dans le *Journal de Paris*. — Conseils de M. Pillet. 113

CCXV. — Chateaubriand donne sa démission de pair de France. — Il s'expatrie. — Béranger le chante. — Chateaubriand versificateur. — Première représentation de *Charles VII*. — La visière de Delafosse. — Yaqoub et Frédérick Lemaître. — *La Reine d'Espagne*. — M. Henri de Latouche. — Ses œuvres, son talent, son caractère. — Intermède de *la Reine d'Espagne*. — Préface de la pièce. — Bruits du parterre recueillis par l'auteur. 118

CCXVI. — Victor Escousse et Auguste Lebras 122

CCXVII. — Première représentation de *Robert le Diable*. — Véron directeur de l'Opéra. — Son opinion sur la musique de Meyerbeer. — Mon opinion sur l'esprit de Véron. — Mes relations avec lui. — Ses articles et ses Mémoires. — Jugement de Rossini sur *Robert le Diable*. — Nourrit prédicateur. — Meyerbeer. — Première représentation de *la Fuite de Law*, de M. Mennechet. — Première représentation de *Richard Darlington*. — Frédérick Lemaître. — Delafosse. — Mademoiselle Noblet. 123

CCXVIII. — Horace Vernet. 126

CCXIX. — Paul Delaroche 128

CCXX. — Eugène Delacroix. 130

CCXXI. — Les trois portraits dans le même cadre. . . . 132

CCXXII. — Les collaborations. — Une fantaisie de Bocage. — Anicet Bourgeois. — *Teresa*. — Le drame à l'Opéra-Comique. — Laferrière et l'éruption du Vésuve. — Mélingue. — Bal costumé aux Tuileries. — La place de Grève et la barrière Saint-Jacques. — La peine de mort 134

CCXXIII. — Les pérégrinations de Casimir Delavigne. — *Jeanne Vaubernier*. — De Rougemont. — Sa traduction du mot de Cambronne. —

Pages

Première représentation de *Teresa*. — Les pièces longues et les pièces courtes. — Cordelier Delanoue et son *Mathieu Luc*. — Fermeture de la salle Taitbout, et arrestation des chefs du culte saint-simonien. 136

CCXXIV. — Apprêts de mon bal costumé. — Je m'aperçois que mon logement est trop dans le goût de Socrate. — Mes peintres décorateurs. — La question du souper. — Je vais aux provisions à la Ferté-Vidame. — Vue de ce chef-lieu de canton, la nuit, par un temps de neige. — La chambre de mon neveu. — Mon ami Gondon. — Chasse au chevreuil. — Retour à Paris. — J'invente la banque d'échange avant M. Proudhon. — Les artistes à l'œuvre. — Les morts. . . 138

CCXXV. — Alfred Johannot. 140

CCXXVI. — Clément Boulanger 142

CCXXVII. — Granville 144

CCXXVIII. — Tony Johannot. 145

CCXXIX. — Suite des préparatifs de mon bal. — L'huile et la détrempe. — Inconvénients du travail de nuit. — Comment Delacroix fait sa tâche. — Le bal. — Les hommes sérieux. — La Fayette et Beauchêne. — Costumes variés. — Le malade et le croque-mort. — Le dernier galop. 147

CCXXX. — Une pièce politique. — Une pièce morale. — Doligny, directeur de théâtre en Italie. — Saint-Germain, piqué de la tarentule. — Comment on aurait pu vivifier Versailles, si Louis-Philippe l'avait voulu. — La censure du grand-duc de Toscane. — Les cartons de l'imprimeur Batelli. — *Richard Darlington*, *Angèle*, *Antony* et *la Tour de Nesle*, représentés sous le nom d'Eugène Scribe 148

CCXXXI. — Premier mot sur *la Tour de Nesle* et M. Frédéric Gaillardet. — La *Revue des Deux Mondes*. — M. Buloz. — Le *Journal des Voyages*. — Mes premiers essais dans le roman historique. — *Isabel de Bavière*. — Un homme d'esprit de cinq pieds neuf pouces 151

CCXXXII. — Succès de mes *Scènes historiques*. — Clovis et Hlode-Wig. — Je veux me mettre à étudier sérieusement l'histoire de France. — L'abbé Gauthier et M. de Moyencourt. — Cordelier-Delanoue me révèle Augustin Thierry et Chateaubriand. — Nouveaux aspects de l'histoire. — Un drame en collaboration avec Horace Vernet et Auguste Lafontaine. — *Édith aux longs cheveux*. . 153

CCXXXIII. — Invasion du choléra. — Aspect de Paris. — La médecine et le fléau. — Proclamation du préfet de police. — Les prétendus empoisonneurs. — Réclame d'Harel. — *Le Mari de la veuve*. — Comment cette pièce fut faite. — Mademoiselle Dupont. — Eugène Durieu et Anicet Bourgeois. — Catherine (non Howard) et le choléra. — Première représentation du *Mari de la veuve*. — Un horoscope qui ne s'est pas vérifié 156

CCXXXIV. — Mon régime contre le choléra. — Je suis atteint par l'épidémie. — J'invente l'éthérisation. — Harel vient me proposer *la Tour de Nesle*. — Le manuscrit de Verteuil. — Janin et la tirade des *grandes dames*. — Première idée de la *scène de la prison*. — Mes conditions avec Harel. — Avantages faits par moi à M. Gaillardet. — Le spectateur de l'Odéon. — Les auteurs connus et les auteurs inconnus. — Ma première lettre à M. Gaillardet. 159

CCXXXV. — Réponse et protestation de M. Gaillardet. — Frédérick et le rôle de Buridan. — Transaction avec M. Gaillardet. — Première représentation de *la Tour de Nesle*. — La pièce et ses interprètes. — Le lendemain d'un succès. — M ***. — Un *bon* procès en perspective. — Caprice de Georges. — Le directeur, l'auteur et le collaborateur. . . 162

CCXXXVI. — A quoi servent les amis. — Le *Musée des Familles*. — Un article de M. Gaillardet. — Ma réponse à cet article. — Cartel de M. Gaillardet. — Je l'accepte avec empressement. — Mon adversaire demande un premier répit de huit jours. — Je l'assigne devant la commission des auteurs dramatiques. — Il décline cet arbitrage. — Je lui envoie mes témoins. — Il réclame un délai de deux mois. — Lettre de Janin aux journaux. 166

CCXXXVII. — L'épée et le pistolet. — D'où vient ma répugnance pour cette dernière arme. — La poupée de Philippe. — La statue de Corneille. — Un autographe *in extremis*. — Le bois de Vincennes. — Une toilette de duel. — Question scientifique posée par Bixio. — Les conditions du combat. — Procès-verbal des témoins. — Comment Bixio eut la solution de son problème. 174

CCXXXVIII. — La mascarade du Budget à Grenoble. — M. Maurice Duval. — Les charivariseurs.— Exploit du 35ᵉ de ligne. — Soulèvement qu'il excite. — Arrestation du général Saint-Clair. — Prise de la préfecture et de la citadelle par Bastide. — Bastide à Lyon. — L'ordre règne à Grenoble. — Casimir Périer, Garnier-Pagès et M. Dupin. — Rapport de la municipalité de Grenoble. — Acquittement des émeutiers. — Restauration du 35ᵉ. — Protestation d'un fumeur. 177

CCXXXIX. — Les papiers du général Dermoncourt. — Protestation de Charles X contre l'usurpation du duc d'Orléans. — Le plus gros des hommes politiques. — Tentative de restauration projetée par madame la duchesse de Berry. — Le *Carlo-Alberto*. — Comment j'écris sur des notes authentiques. — Débarquement de Madame près de la Ciotat. — Échauffourée légitimiste à Marseille. — Madame part pour la Vendée. — M. de Bonnechose. — M. de Villeneuve. — M. de Lorge. 181

CCXL. — Itinéraire de Madame. — Panique. — M. de Puylaroque. — *Domine salvum fac Ludovicum Philippum*. — Le château de Dampierre. — Madame de la Myre. — La fausse cousine et le curé. — M. Guibourg. — M. de Bourmont. — Lettre de Madame à M. de Coislin. — Les noms de guerre. — Proclamation de Madame. — Nouvelle espèce de *henné*. — M. Charette. — Madame manque de se noyer dans la Maine. — Le sacristain à la provende. — Une nuit dans l'étable. — Les légitimistes de Paris. — Ils dépêchent M. Berryer en Vendée. . . . 184

CCXLI. — Entrevue de MM. Berryer et de Bourmont. — Les guides de l'envoyé. — La colonne mobile. — M. Charles. — La cachette de Madame. — Madame refuse de quitter la

Pages

Vendée. — Elle appelle aux armes ses partisans. — Mort du général Lamarque. — Les députés de l'opposition se réunissent chez Laffitte. — Ils décident qu'ils publieront un compte rendu à la nation. — MM. Odilon Barrot et de Cormenin sont chargés de la rédaction de ce compte rendu. — Cent trente-trois députés le signent 188

CCXLII. — Derniers moments du général Lamarque. — Ce qu'avait été sa vie. — Une de mes entrevues avec lui. — Je suis désigné comme un des commissaires du convoi. — Le cortège. — Symptômes d'agitation populaire. — Défilé sur la place Vendôme. — Le duc de Fitz-James. — Conflits provoqués par des sergents de ville. — Les élèves de l'École polytechnique se joignent au cortège. — Arrivée du convoi au pont d'Austerlitz. — Premiers coups de feu. — L'homme au drapeau rouge. — Allocution d'Étienne Arago. 191

CCXLIII. — Les artilleurs. — Carrel et le *National*. — Barricades du boulevard Bourdon et la rue de Ménilmontant. — La voiture du général la Fayette. — Un mauvais tireur de mes amis. — Désespoir d'Harel — Les pistolets de *Richard*. — Les femmes sont contre nous! — Je distribue des armes aux insurgés. — Changement d'uniforme. — Réunion chez Laffitte. — Marche de l'insurrection. — M. Thiers. — Barricade Saint-Merri. — Jeanne. — Rossignol. — Barricade du passage du Saumon. — Matinée du 6 juin. 196

CCXLIV. — L'intérieur de la barricade Saint-Merri, d'après un enfant de Paris. — Le général Tiburce Sébastiani. — Louis-Philippe pendant l'insurrection. — M. Guizot. — MM. François Arago, Laffitte et Odilon Barrot aux Tuileries. — La dernière raison des rois. — Étienne Arago et Howelt. — Dénonciation contre moi. — Rapport de M. Binet. 201

CCXLV. — *Le Fils de l'Emigré*. — J'apprends ma mort prématurée. — On me conseille un voyage de prudence et de santé. — J'opte pour la Suisse. — Opinion littéraire de Gosselin sur ce pays. — Premier effet du changement d'air. — De Chalon à Lyon par un train de petite vitesse. — La montée du Cerdon. — Arrivée à Genève. 206

CCXLVI. — Grands éclaircissements sur le bifteck d'ours. — Jacotot. — Une épithète malsonnante. — Un feutre séditieux. — Des carabiniers trop spirituels. — Je me brouille avec le roi Charles-Albert à propos de la dent du Chat. — Les princes et les hommes d'esprit. 207

CCXLVII. — Le 22 juillet 1832. 211

CCXLVIII. — Rescrit qui débaptise le roi de Rome. — Anecdotes sur l'enfance du duc de Reichstadt. — Lettre de sir Hudson Lowe annonçant la mort de Napoléon. 212

CCXLIX. — Le prince de Metternich est chargé d'apprendre au duc de Reichstadt l'histoire de Napoléon. — Plan de conduite politique du duc. — Le poète Barthélemy à Vienne. — Ses entrevues avec le comte Dietrichstein. — Opinion du duc de Reichstadt sur le poème de *Napoléon en Egypte*. . . . 214

Pages

CCL. — Voyage du duc de Reichstadt. — M. le chevalier de Prokesch. — Questions sur les souvenirs laissés par le *Napoléon en Egypte*. — L'ambition du duc de Reichstadt. — La comtesse Camerata. — Le prince est nommé lieutenant-colonel. — Il s'enroue en passant une revue. — Il tombe malade. — Rapport du docteur Malfatti sur sa santé. 217

CCLI. — Le duc de Reichstadt à Schœnbrünn. — Progrès de sa maladie. — L'archiduchesse Sophie. — Derniers moments du prince. — Effet que la nouvelle produit à Paris. — Article du *Constitutionnel* sur cet événement. 219

CCLII. — Lucerne. — Le lion du 10 août. — Les poules de M. de Chateaubriand. — Reichenau. — Un tableau de Couder. — Lettre à M. le duc d'Orléans. — Promenade dans le parc d'Arenenberg. 221

CCLIII. — Nouvelles de France. — Première représentation du *Fils de l'Emigré*. — Ce qu'en pense *le Constitutionnel*. — Effet produit par cette pièce sur la population parisienne en général, et M. Véron en particulier. — Mort de Walter Scott. — *Perrinet Leclerc. Sic non vos nobis* 225

CCLIV. — La duchesse de Berry vient à Nantes déguisée en paysanne. — Le panier de pommes. — La maison Duguigny. — Madame dans sa retraite. — Simon Deutz. — Ses antécédents. — Ses missions. — Il entre en marché avec MM. Thiers et Montalivet. — Il part pour la Vendée. . . 228

CCLV. — M. Maurice Duval est nommé préfet de la Loire-Inférieure. — Les Nantais lui donnent un charivari. — Instance de Deutz pour voir Madame. — Il obtient une première audience, puis une seconde. — Investissement de la maison Duguigny. — — La cachette. — Perquisitions de la police. — Découverte de la duchesse. 230

CCLVI. — Premiers moments de l'arrestation. — Les treize mille francs de Madame. — Ce qu'un gendarme peut gagner à dormir sur un lit de camp, et à faire des réflexions philosophiques. — La duchesse au château de Nantes. — Elle est transférée à Blaye. — Judas. 234

CCLVII. — *Le Roi s'amuse*. — La critique et la censure. 238

CCLVIII. — Procès du *Corsaire*. — Le duc d'Orléans caricaturiste. — Procès de la *Tribune*. — Le droit d'association consacré par le jury. — Statistique des condamnations politiques sous la Restauration. — *Le Pré aux Clercs*. 248

CCLIX. — Victor Jacquemont. 249

CCLX. — George Sand 251

CCLXI. — Eugène Sue. — Sa famille, sa naissance, son parrain et sa marraine, son éducation. — La cave du docteur Sue — Chœur de botanistes. — Comité de chimie. — Dîner sur l'herbe. — Eugène Sue part pour l'Espagne. — Son retour. — La chambre de Ferdinand Langlé. — Le capitaine Gauthier. 253

CCLXII. — Eugène Sue a l'ambition d'un groom, d'un cheval et d'un cabriolet. — Il fait, avec la

Pages

maison Ermingot, Godefroy et Cie, une affaire qui lui permet de se passer cette fantaisie. — Triomphe aux Champs-Elysées. — Fâcheuse rencontre. — Desforges et Eugène Sue se séparent. — Desforges fonde *le Kaléidoscope* à Bordeaux. — Ferdinand Langle fonde *la Nouveauté* à Paris. — César et le nègre Zoyo. — Dossion et son chien. 256

CCLXIII. — Débuts d'Eugène Sue dans le journalisme. — L'Homme-Mouche. — Le mouton mérinos. — Eugène Sue dans la marine. — Il assiste à la bataille de Navarin. — Il se met dans ses meubles. — Dernière folie de jeunesse. — Un autre *Fils de l'Homme*. — Bossange et Desforges. 258

CCLXIV. — Les duels politiques. 262

Notes 270

TABLE GÉNÉRALE DE L'OUVRAGE

Les chiffres portés dans chacune des colonnes indiquent à quel volume broché ou relié doit se reporter le lecteur pour trouver le titre cherché.

	Volume Broché	Volume Relié
A ceux qui veulent se mettre au théâtre, dans **Causeries**	57	24
Acté	14	8
Action et Réaction, dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Ah! qu'on est fier d'être Français, dans **Causeries**	57	24
Ainsi soit-il! voir **Madame de Chamblay**	45	18
Albine, voir **Le Château d'Eppstein**	29	14
Amaury	44	20
Ame à naître (Une), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
André del Sarto, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Ange Pitou	9	6
Année à Florence (Une)	48	21
A propos de Mauprat, dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
A propos d'un petit malheur, voir « *Nicolas le philosophe* » dans **Contes pour les petits**	55	17
Arabie heureuse (L')	51	22
Ascanio	20	10
Auteurs dramatiques et le Conseil d'État (Les), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Aventure d'amour (Une)	45	18
Aventures de John Davys	36	14
Aventures de Lyderic, dans **Contes pour les petits**	55	17
Baccio Bandinelli, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Baldassare Peruzzi, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Baleiniers (Les), (*Océanie et Australie*)	53	23
Bal masqué (Le), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Bâtard de Mauléon (Le)	17	8
Bellin (*Jean*), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Béranger, dans **Les Morts vont vite**	57	24
Bien et le mal (Le), voir **Conscience l'Innocent**	35	16
Black	44	20
Blanche de Beaulieu, dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Blanche-de-Neige, dans **Contes pour les petits**	55	17
Blancs et les Bleus (Les)	31	16
Botticelli (*Alexandre*), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Bouillie de la Comtesse Berthe (La), dans **Contes pour les petits**	55	17
Boule de Neige (La)	37	16
Bontekoe, dans **Les Drames de la Mer.**	46	20
Bric-à-Brac	46	20
Cadet de Famille (Un)	36	14
Camaraderie, les Collaborateurs et M. Scribe (La), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Capitaine Aréna (Le)	49	22
Capitaine Pamphile (Le)	43	17
Capitaine Paul (Le)	29	14
Capitaine Rhino (Le)	46	20
Capitaine Richard (Le)	39	20
Carmel (Le), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Cas de Conscience, dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Catherine Blum	39	20
Caucase (Le)	54	23
Causeries	57	24
Causerie culinaire, dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Cécile	34	17
Ce qu'on voit chez Madame Tussaud, dans **Causeries**	57	24
César	14	8
Charlemagne, dans **Les Hommes de Fer**	14	8
Charles le Téméraire	18	8
Chasse au tigre (Une), dans **Le Capitaine Rhino**	46	20
Chasse aux éléphants (Une), dans **Causeries**	57	24
Chasse-Neige (Le), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Chasseur de Sauvagine (Le)	44	20

	Volume Broché	Volume Relié
Chateaubriand, dans **Les Morts vont vite**	57	24
Château d'Eppstein (Le)	29	14
Château de Pierrefonds (Le), dans **Bric-à-Brac**	46	20
Cherubino et Celestini, dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Chevalier d'Harmental (Le)	6	4
Chevalier de Maison-Rouge (Le)	11	4
Chèvre, le Tailleur et ses trois fils (La), dans **Contes pour les petits**	55	17
Cimetière Clamart (Le), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Cocher de cabriolet (Le), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Collier de la Reine (Le)	8	5
Colombe (La)	19	11
Comment j'ai fait jouer à Marseille le drame des Forestiers, dans **Bric-à-Brac**	46	20
Compagnons de Jéhu (Les)	11	4
Comte de Monte-Cristo (Le)	12-13	7
Comtesse de Charny (La)	10	6
Comtesse de Salisbury (La)	16	9
Confessions de la Marquise (Les)	24	11
Conscience l'Innocent	35	16
Contes pour les petits	55	17
Corneille et le Cid, dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Corricolo (Le)	49	22
Coup de feu (Le), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Courses d'Epsom (Les), dans **Causeries**	57	24
Courtisan (Un)	17	8
Création et Rédemption, voir le **Docteur Mystérieux**	30	14
Critique littéraire (De la), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Curé Chambard (Le), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Curé de Boulogne (Le), dans **Bric-à-Brac**	46	20
Dame de Monsoreau (La)	4	3
Dame de Volupté (La)	23	12
Deffand (Mme du), voir **Mémoires d'une Aveugle**	24	11
Dernière année de Marie Dorval (La), dans **Les Morts vont vite**	57	24
Désir et Possession, dans **Bric-à-Brac**	46	20
Deux Diane (Les)	21	10
Deux Frères (Les), dans **Contes pour les petits**	55	17
Deux Infanticides, dans **Bric-à-Brac**	46	20
Deux Reines (Les)	23	12
Devéria (Achille), dans **Les Morts vont vite**	57	24
Dieu dispose	37	16
Dieu et Diable, voir **Conscience l'Innocent**	35	16
Diner chez Rossini (Un), dans **Les Mille et un Fantômes**	34	17
Dix ans de la vie d'une femme ou la Moralité de M. Scribe, dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Docteur Mystérieux (Le)	30	14
Dom Bernardo de Zuniga, dans **Les Mille et un Fantômes**	34	17
Dom Martins de Freytas, dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Drames galants (Les), voir **La Marquise d'Escoman**	43	17
Drames de la mer (Les)	46	20
Drame de 93 (Le)	28	13
Duc d'Orléans (Le), dans **Les Morts vont vite**	57	24
Duchesse d'Orléans (La), dans **Les Morts vont vite**	57	24
Durer (Albert), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Égoïste (L'), dans **Contes pour les petits**	55	17
Emma Lyonna	32-33	15
État civil du Comte de Monte-Cristo, dans **Causeries**	57	24
Étoiles commis-voyageurs (Les), dans **Causeries**	57	24
Étude de tête d'après la bosse, dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Étudiants de Bologne (Les), dans **Les Mille et un Fantômes**	34	17
Excursions sur les bords du Rhin	50	21
Fabrique de vases étrusques à Bourg-en-Bresse (Une), dans **Causeries**	57	24
Faiseur de cercueils (Le), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Fait personnel (Un), dans **Bric-à-Brac**	46	20
Femme au collier de velours (La), dans **Les Mille et un Fantômes**	34	17
Fernande	43	17
Figurine de César (La), dans **Causeries**	57	24
Fille du Marquis (La)	30	14
Fille du Régent (Une)	6	4
Filles, Lorettes et Courtisanes	46	20
Fils du Forçat (Le)	42	18
Fléau de Naples (Le), dans **Causeries**	57	24
Fous du docteur Miraglia (Les), dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Fra Bartholoméo, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Frères Corses (Les)	44	20
Gabriel Lambert	44	20
Gaddi (Ange), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Garibaldiens (Les)	47	24
Gaule et France	14	8
Gentilhomme de la Montagne (Le)	19	11
Georges	39	20
Giac (Le sire de), dans **Les Hommes de Fer**	14	8
Gil Blas en Californie (Un)	53	23
Giorgione, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Gorilles (Les), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Guelfes et Gibelins, dans **Les Hommes de Fer**	14	8
Guérard Berck-Heyden, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Guerre des Femmes (La)	22	11
Henri IV	20	10
Henri V et Charles II, dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Herminie	45	18

	Volume Broché	Volume Relié
Heures de Prison, dans **Bric-à-Brac**....	46	20
Histoire de mes bêtes................	46	20
Histoire d'un cabanon et d'un chalet, voir **Le Fils du Forçat**....................	42	18
Histoire d'un casse-noisette, dans **Contes pour les petits**......................	55	17
Histoire d'un mort racontée par lui-même, voir *Invraisemblance*, dans **Souvenirs d'Antony**..............................	35	16
Holbein (Jean), dans **Italiens et Flamands**................................	56	24
Homme d'expérience (L'), dans **Causeries**.	57	24
Homme sans larmes (L'), dans **Contes pour les petits**	55	17
Homme aux contes (L'), dans **Contes pour les petits**............................	55	17
Hommes de Fer (Les).................	14	8
Horoscope (L')........................	19	11
Ile de feu (L').........................	53	23
Ingénue..................................	31	16
Invraisemblance, dans **Souvenirs d'Antony**..................................	35	16
Isaac Laquedem.......................	16	9
Isabel de Bavière......................	18	8
Italiens et Flamands..................	56	24
Ivanhoe.................................	15	9
Jacques Fosse, dans **Bric-à-Brac**.........	46	20
Jacques Ortis...........................	38	18
Jacquot sans oreilles..................	39	20
Jane.......................................	34	17
Jehanne la Pucelle....................	18	8
Jeunesse de Pierrot (La), dans **Contes pour les petits**.......................	55	17
Joseph Basalmo.......................	7	5
Junon (La), dans **Les Drames de la mer**....................................	46	20
Kent (Le), dans **Les Drames de la mer.**	46	20
Lefèvre-Deumier, dans **Les Morts vont vite**	57	24
Léonard de Vinci, dans **Italiens et Flamands**................................	56	24
Lièvre de mon grand-père (Le), dans **Les Mille et un Fantômes**...............	34	17
Lion de l'Aurès (Le), dans **Causeries**....	57	24
Lion père de famille (Le), dans **Le Capitaine Rhino**.............	46	20
Lippi (Frère Philippe), dans **Italiens et Flamands**............................	56	2
Littérature et les Hommes d'État (La), dans **Souvenirs dramatiques**........	56	24
Lotus blanc et la Rose mousseuse (Le), dans **Bric-à-Brac**...........................	46	20
Louis XI de Mély-Janin et le Louis XI de Casimir Delavigne (Le), dans **Souvenirs dramatiques**.................	56	24
Louis XIII et Richelieu................	20	10
Louis XIV et son Siècle..............	25	13
Louis XV et sa Cour..................	26	13
Louis XVI et la Révolution..........	28	13
Louves de Machecoul (Les)........ ...	42	18
Luca de Cranach, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Madame de Chamblay................	45	18
Mains géantes (Les), dans **Contes pour les petits**..............................	55	17

	Volume Broché	Volume Relié
Maison de glace (La)..................	27	12
Maître Adam le Calabrais, dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Maître d'armes (Le).....................	28	18
Mantegna (André de), dans **Italiens et Flamands**..............................	56	24
Mariages du père Olifus (Les), dans **Les Mille et un Fantômes**................	34	17
Marianna, dans **Souvenirs d'Antony**...	35	16
Marion (Capitaine), dans **Les Drames de la mer**............................	46	20
Marquise d'Escoman (La).............	43	17
Masaccio, dans **Italiens et Flamands**..	56	24
Médecin de Java (Le), voir **l'Ile de Feu**.	53	23
Médicis (Les)...........................	14	8
Mémoires (Mes)...........	58-59-60	25
Mémoires d'un médecin, voir **Joseph Balsamo**.................................	7	5
Mémoires de Garibaldi...............	47	24
Mémoires de Mademoiselle de Luynes, voir **La Dame de Volupté**............	23	12
Mémoires d'une Aveugle.............	24	11
Meneur de Loups (Le)..................	30	14
Michel-Ange, dans **Trois Maîtres**	56	24
Midi de la France (Le)................	48	21
Mièris (François), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Mille et un Fantômes (Les)............	34	17
Mohicans de Paris (Les)..............	40	19
Mon ami Colbrun, dans **Propos d'art et de cuisine**............................	57	24
Mon odyssée à la Comédie-Française, dans **Souvenirs dramatiques**.............	56	24
Monseigneur Gaston Phœbus.........	17	8
Monsieur Coumbes, voir **Le Fils du Forçat**	42	18
Moreau (Hégésippe), dans **Les Morts vont vite**............................	57	24
Morts vont vite (Les)..................	57	24
Murat.......................................	38	18
Musset (Alfred de), dans **Les Morts vont vite**	57	24
Mystères (Les), dans **Souvenirs dramatiques**..................................	56	24
Napoléon..................................	38	18
Nécessité d'un second Théâtre-Français (De la), dans **Souvenirs dramatiques.**	56	24
Nicolas le philosophe, dans **Contes pour les petits**..............................	55	17
Nuit à Florence (Une).................	19	11
Œdipe de Sophocle et l'Œdipe de Voltaire (L'), dans **Souvenirs dramatiques**...	56	24
Olympe de Clèves	27	12
Othello, dans **Souvenirs dramatiques**..	56	24
Othon l'archer, dans **Contes pour les petits**	55	17
Page du duc de Savoie (Le)...........	21	10
Paris à Cadix (De)......................	52	21
Parisiens et Provinciaux	45	18
Pascal Bruno............................	34	17
Pasteur d'Ashbourn (Le)..............	29	14
Pauline....................................	43	17
Pays inconnu (Un) (*Havane, Brésil*).....	53	23

	Volume Broché	Volume Relié
Pêche aux filets (La)	17	8
Pépin, dans **Les Hommes de fer**	14	8
Père Gigogne (Le), dans **Contes pour les petits**	55	17
Père la Ruine (Le)	35	16
Pérugin (Le), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Petite Sirène (La), dans **Contes pour les petits**	55	17
Petit-Jean et Gros-Jean, dans **Contes pour les petits**	55	17
Petits cadeaux de mon ami Delaporte (Les), dans **Causeries**	57	24
Pichat et son Léonidas, dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Pierre et son oie, dans **Contes pour les petits**	55	17
Pierre le Cruel	17	8
Pinturiccio (Le), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Plan d'économie (Un), dans **Causeries**	57	24
Poètes, Peintres et Musiciens, dans **Bric-à-Brac**	46	20
Poète anacréontique (U..), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Pontormo (*Jacques de*), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Praxède	17	8
Prince des Voleurs (Le)	15	9
Princesse de Monaco (La)	22	11
Princesse Flora (La)	39	20
Propos d'art et de cuisine	57	24
Quarante-Cinq (Les)	5	3
Quintin Metzys, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Quinze jours au Sinaï	51	22
Raphaël, dans **Trois Maîtres**	56	24
Razzi, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Régence (La)	26	13
Reine des neiges (La), dans **Contes pour les petits**	55	17
Reine Margot (La)	3	3
Retraite illuminée (La), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Revue nocturne (La), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Robin Hood	15	9
Roi des Quilles (Le), dans **Contes pour les petits**	55	17
Roi des taupes et sa fille (Le), dans **Contes pour les petits**	55	17
Rois du Lundi (Les), dans **Causeries**	57	24
Romain (*Jules*), dans **Italiens et Flamands**	56	24
Romulus et Pizarre, dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Rose rouge (La), voir *Blanche de Beaulieu*, dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Route de Varennes (La)	38	18
Russie (En)	54	23
Saint Népomucène et le Savetier, dans **Contes pour les petits**	55	17
Salteador (Le), voir **Le Gentilhomme de la Montagne**	19	11
Salvator	41	19
San-Félice (La)	32	15
Sculpture et des sculpteurs (De la), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Séance de magnétisme (Une), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Serpents (Les), dans **Le Capitaine Rhino**	46	20
Shakespeare (*William*), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Sifflet enchanté (Le), dans **Contes pour les petits**	55	17
Sogliani, dans **Italiens et Flamands**	56	24
Soldat de plomb et la Danseuse de papier (Le), dans **Contes pour les petits**	55	17
Souvenirs d'Antony	35	16
Souvenirs dramatiques	56	24
Souvenirs d'une favorite	33	15
Speronare (Le)	49	22
Stuarts (Les)	14	8
Subvention des théâtres (De la), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Sue (*Eugène*), dans **Les Morts vont vite**	57	24
Suisse	50	21
Sultanetta	39	20
Sylvandire	23	12
Baron Taylor (Le), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Terreur prussienne (La)	47	24
Testament de M. de Chauvelin (Le), dans **Les Mille et un Fantômes**	34	17
Théâtre des anciens et le nôtre (Le), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Tiny la vaniteuse, dans **Contes pour les petits**	55	17
Titien, dans **Trois Maîtres**	56	24
Tombe des deux frères (La), voir *Marianna*, dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Triomphe de la paix (Le), dans **Propos d'art et de cuisine**	57	24
Trois Dames (Les), dans **Causeries**	57	24
Trois Maîtres	56	24
Trois Mousquetaires (Les)	1	1
Trois Phèdre (Les), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Trou de l'enfer (Le)	37	16
Tulipe noire (La)	19	11
Ulysse de Ponsard (L'), dans **Souvenirs dramatiques**	56	24
Une Mère, dans **Bric-à-Brac**	46	20
Vaillant petit tailleur (Le), dans **Contes pour les petits**	55	17
Véloce (Le), (*Tanger, Alger, Tunis*)	52	21
Vendéenne (La), voir *Blanche de Beaulieu*, dans **Souvenirs d'Antony**	35	16
Vicomte de Bragelonne (Le)	2	2
Vie au désert (La) (*Afrique méridionale*)	51	22
Vie d'artiste (Une)	37	16
Villa Palmieri (La)	48	21
Vingt ans après	1	1
Visite à Garibaldi (Une), dans **Causeries**	57	24
Voyage à la lune (Un), dans **Causeries**	57	24

